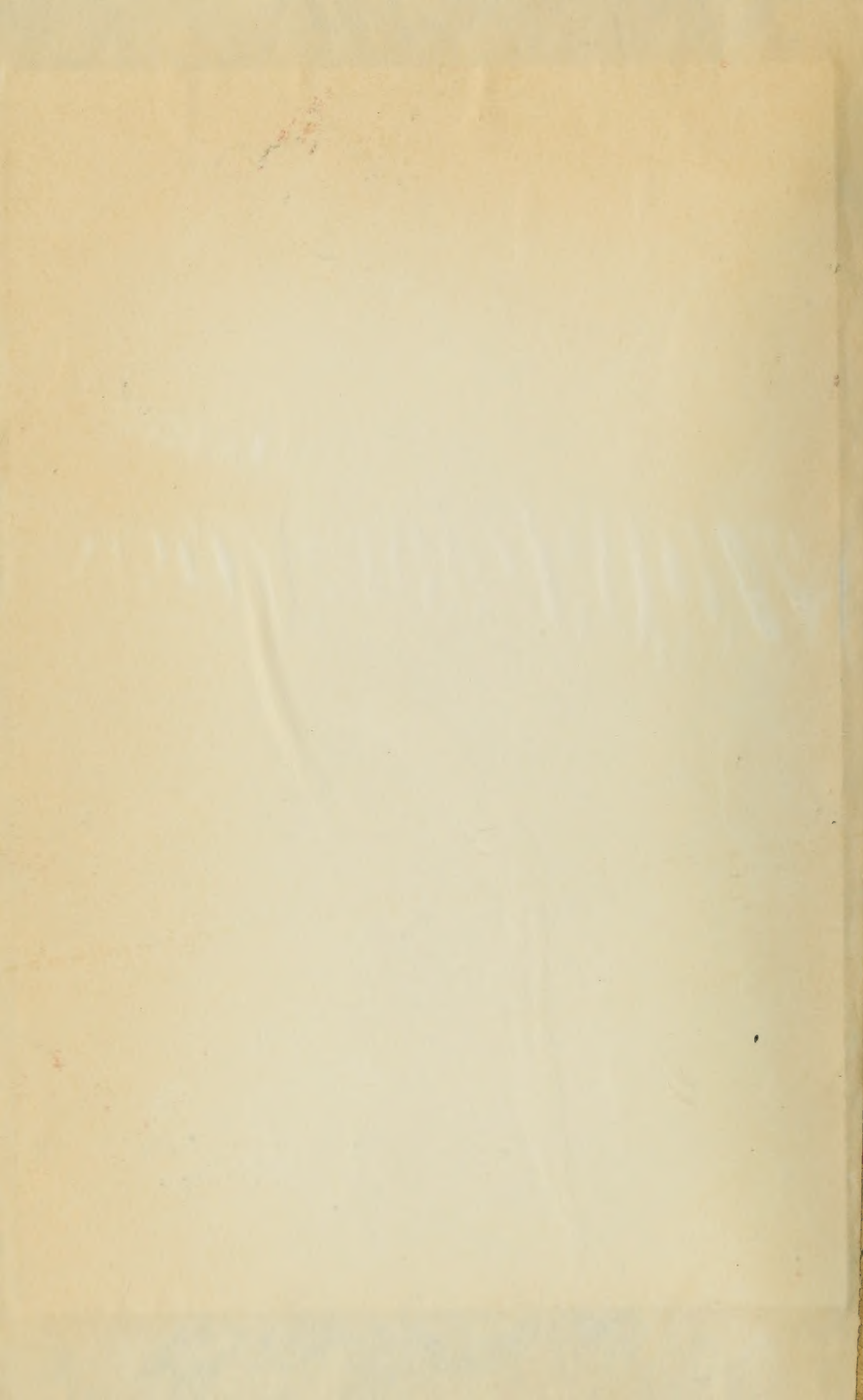






P

1A

16

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, BOURDALOUE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, BOSSUET *,
GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *,
RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, FÉNELON *, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES
DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE,
DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU,
PALLU, MASSILLON *, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *,
SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN,
LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT,
DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS,
ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET COLLECTION INTÉGRALE,

OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS DU TROISIÈME ORDRE.

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *,
MAINBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSÉ,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXES QUE DANS LES VOLUMES SUBSÉQUENTS.

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

PAR M. L'ABBÉ M****,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

DE 50 A 60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME HUITIÈME,

CONTENANT LA PRESQUE TOTALITÉ DES ŒUVRES COMPLÈTES
DE DE FROMENTIÈRES.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



ELENCHUS

DU TOME VIII.

DE FROMENTIÈRES.

Sermons et Panégyriques. col. 10-1336.

B X

1756

A2 M5

1844

V. 8

VIE DE DE FROMENTIERES.

JEAN-LOUIS DE FROMENTIÈRES était du Maine. Le talent de la prédication s'annonça chez lui de très-bonne heure. Son père, qui le destinait d'abord à être chevalier de Malte, ayant reconnu ses heureuses dispositions pour l'éloquence de la chaire, le confia aux Pères de l'Oratoire du Mans. Il l'envoya ensuite à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie; entré au séminaire de Saint-Magloire, de Fromentière y devint l'élève du Père Senault, et ce fut lui qu'il se proposa pour modèle. Il mit comme lui dans ses sermons de l'élevation et de la solidité. Plus attentif au fond des choses qu'à la forme, il négligeait souvent l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il prêcha l'Avant en présence de Louis XIV, en 1672, et le carême en 1680, et toujours avec succès. Plusieurs églises de Paris eurent aussi l'avantage de l'entendre : il prêcha un carême à Notre-Dame, deux à Saint-Gervais, et un autre à Saint-André-des-Arts. Le roi, pour le ré-

compenser, le nomma à l'évêché d'Aire, où il fut jusqu'à sa mort l'édification des fidèles confiés à ses soins. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites; il voulut qu'on ne mît autre chose sur son tombeau que ces paroles du Psaume XXVI: *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec les impies.* Quoiqu'il eût défendu en mourant qu'on imprimât ses sermons, on ne laissa pas de les publier; ils sont en 6 vol. in-8. Carême, 2 vol.; Panégyriques et mystères, 3 vol.; œuvres mêlées, 1 vol. On les a aussi en 6 vol in-12, Lyon, 1710. On cite parmi ses sermons celui sur la visite et le soulagement des prisonniers; entre ses oraisons funèbres on distingue celle du Père Senault, général de l'Oratoire. Elle passe pour une bonne pièce d'éloquence. Ce sont ses sermons que nous reproduisons ici.

SERMONS

DE

MESSIRE JEAN-LOUIS DE FROMENTIÈRES,

EVÊQUE D'AIRE ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ.

PRÉFACE.

Ceux qui, après la mort de quelque célèbre prédicateur, prennent le soin de mettre au jour ses écrits, ont un avantage fort considérable quand son nom suffit presque seul pour faire estimer ses ouvrages. La réputation que les grands hommes se sont acquise pendant leur vie, ressemble à l'odeur d'un excellent parfum qui reste longtemps dans le vase où il a été autrefois renfermé : on conserve précieusement la mémoire de leur rare mérite; et quoique leurs discours, qui sont dépouillés de la chaleur de l'action, ne fassent plus les mêmes impressions sur les esprits, on se représente néanmoins toujours le succès avec lequel ils les ont autrefois prononcés.

C'est en particulier l'avantage de celui qui s'est chargé de donner au public les sermons de M. de Fromentière. La profonde érudition et l'éloquence chrétienne de ce digne ministre de l'Évangile l'avaient si glorieusement distingué pendant sa vie, que, comme il s'était

toujours soutenu par son seul mérite personnel quand il prêchait, il semble aussi qu'en mettant simplement son nom à la tête de ses prédications, elles seront favorablement reçues.

On eût dit qu'il était né prédicateur, et que la Providence l'avait, dès ses plus tendres années, préparé à ce saint ministère, malgré l'inclination ou les vœux de monsieur son père, qui voulait le faire chevalier de Malte. Son grand plaisir, dès ce temps, était d'écouter les prédicateurs et de les imiter. Il en étudiait les gestes, il en observait les mouvements, il en retenait les pensées et les paroles mêmes avec une grâce qui charmait ceux qui l'entendaient.

Il était aisé de remarquer dès lors, dans ce jeune enfant, de très-avantageuses dispositions pour la prédication : un air dégagé et libre, une modeste et honnête hardiesse, un esprit vif et recueilli tout ensemble, une admirable facilité à concevoir et à apprendre ce qu'on

lui enseignait : qualités assez extraordinaires qui firent connaître au précepteur de ses frères qu'il serait un jour un grand homme : jugeant du futur par de si heureux commencements, à peu près comme ceux qui fouillent dans les mines d'or ou d'argent, reconnaissent ces précieux métaux au travers de la terre qui les enveloppe.

De si belles dispositions l'obligèrent de cultiver soigneusement un esprit qu'on paraissait négliger, et qui cependant par sa vivacité et son ardeur, prévenait le désir qu'il avait de l'instruire. Il le fit avec beaucoup d'application et de succès, et ayant composé un sermon à ce jeune écolier, dont toute l'ambition était de prêcher, il le prononça à sept ans dans l'église de sa paroisse avec une mémoire aussi heureuse, une hardiesse et une présence d'esprit aussi grandes, que s'il avait été dans un âge beaucoup plus avancé.

Monsieur son père qui reconnut que Dieu avait d'autres vues que lui, commença à favoriser sa vocation, en le confiant d'abord aux révérends Pères de l'Oratoire du Mans, et l'envoyant ensuite à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie, où, à l'âge de dix-huit ans, il fit un sermon de saint Jean-Baptiste, qu'il prononça aux religieuses du Calvaire, avec tant d'éloquence et de succès, que ses plus fidèles amis lui conseillèrent et le pressèrent de cultiver un si beau talent que Dieu lui avait confié.

Ce sage conseil fut suivi par M. de Fromentières, qui entra au séminaire de Saint-Magloire, pour se perfectionner davantage sous la conduite du révérend Père Senault, depuis général de l'Oratoire, à qui tous les habiles savent qu'on est en partie obligé d'avoir mis la prédication dans l'état où elle est aujourd'hui. Aussi ce reconnaissant disciple n'en a jamais parlé qu'avec de magnifiques éloges. Tantôt il l'appelle son incomparable ami et son excellent maître, qui lui a donné les premières idées de ce haut ministère, qui lui a inspiré le courage de l'entreprendre, et découvert les moyens de l'accomplir. Tantôt le considérant comme l'un des plus grands hommes qui aient paru de nos jours, il dit à sa louange, qu'il a eu la gloire d'être le restaurateur de l'éloquence chrétienne, dont par le mauvais goût du siècle précédent, il n'avait presque trouvé aucune trace avant lui.

Il fit aussi sous un tel maître de si grands progrès, qu'il mérita de paraître, en peu de temps, dans les chaires les plus considérables. Il eut souvent l'honneur de prêcher au Val-de-Grâce, devant la reine, mère du roi, qui trouvait tant de force et d'éloquence dans ses prédications, qu'elle témoignait toujours en être très-satisfaite : et ce fut la raison pour laquelle, après la mort de cette vertueuse princesse, Madame de Guise, abbesse de Montmartre, qui voulait rendre à sa mémoire ce qu'elle lui devait par reconnaissance et par respect, pria Monsieur de Fromentières de travailler à son oraison funèbre, persuadée qu'étant très-habile, et d'ailleurs en partie redevable à la reine de sa réputation, il réussirait parfaitement dans son éloge. Elle ne

fut pas trompée ; et cette pièce, qui lui fit beaucoup d'honneur, se lit encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

Vous jugez bien de là que ce qu'une grande partie des prédicateurs brigue avec tant d'empressement, lui fut offert sans qu'il fit aucune démarche, ni qu'il employât le moindre ami. Il prêcha plusieurs carêmes, un à Notre-Dame, deux à Saint-Gervais ; et un autre à Saint-André-des-Arts, mais auparavant le roi lui fit dire qu'il voulait l'entendre le jour de la Pentecôte : et il témoigna être si satisfait de sa prédication, qu'ayant rencontré Mademoiselle de Montpensier à la sortie de sa chapelle, il lui dit qu'elle avait bien perdu de n'avoir pas été au sermon, et eut même la bonté de lui en répéter les endroits qui lui avaient plu davantage.

Ce fut avec un pareil succès qu'il prêcha, en 1672, un petit Avent au Louvre, où, sans une longue et mortelle maladie, il eût encore prêché, en 1680, un Carême pour lequel il avait été retenu. C'est avec une même force qu'il a prononcé tant de différentes pièces, soit de panégyriques et de mystères de Notre-Seigneur et de la Vierge, soit d'oraisons synodales et funèbres, de vestures et de professions : pièces remplies d'une morale et d'une doctrine exemptes du moindre soupçon, qui lui attiraient, sans que le parti, l'intrigue, la recommandation s'en mêlassent, l'estime et l'admiration de tout le monde : pièces dont les beautés étaient toutes chastes, où, avec un style pur et des périodes bien mesurées, il ne faisait entrer pour ornements que ceux que la piété même conseillait, puisqu'ils étaient tous empruntés de l'Ecriture et des Pères : pièces mises dans un bel ordre par des divisions presque alors inconnues, où notre prédicateur, persuadé qu'il fallait traiter avec dignité la parole de Dieu, employait tout ce qui pouvait la rendre victorieuse dans sa bouche, étudiant jusqu'à ses mots qu'il prenait soin de châtier, n'y oubliant rien de la pureté et de la politesse de notre langue, rendant familières et sensibles les vérités les plus sublimes, et traitant, à l'exemple de Salomon, la sagesse avec une admirable magnificence. Sapientiam magnifice tractabat.

Monsieur de Fromentières s'est servi de ces termes pour louer le révérend Père Senault (Oraison funèbre du révérend Père Senault) : mais il l'avait si bien imité dans sa composition, qu'on les lui peut appliquer, et même avec d'autant plus de justice, que ce Père également sincère et humble disait à sa louange ce qu'Ausone (Epist. 21 in novissima editione operum D. Paulini) disait de saint Paulin, que le disciple avait remporté la palme sur le maître.

Le temps que Dieu avait marqué pour récompenser ses mérites étant arrivé, notre grand monarque, qui dans sa magnificence royale pèse au poids du sanctuaire les premières dignités de l'Eglise et les mérites personnels de ceux qu'il choisit pour les remplir, le nomma à l'évêché d'Aire : Et ce qu'il y a ici d'assez particulier, c'est que Sa Majesté l'y nomma à l'heure même qu'il faisait le panégy-

rique d'un grand évêque (1), comme si la Providence avait ménagé ce moment pour le couronner dans l'action.

Dès que la nouvelle en fut répandue, presque tous les évêques du royaume l'honorèrent de leurs visites ou de leurs lettres. Les premières personnes de la robe et de l'épée, où sa famille a de grandes alliances, lui en témoignèrent leur joie, et tous les habiles gens prirent part à sa promotion. Mais quels furent alors ses sentiments ? fut-il ébloui par l'éclat de cette nouvelle dignité, la regarda-t-il comme une récompense due à sa vertu et à son travail, et flatté de la louange qu'on lui donnait qu'il méritait cette place, se crut-il digne de la posséder ? Bien loin de succomber à de si délicates tentations, il se regarda chargé d'un nouveau joug qu'on lui imposait, et, considérant d'un côté ce que l'Écriture demande à un évêque pour le porter, et d'un autre le peu de dispositions qu'il croyait y avoir, il en gémit aux pieds du crucifix, et s'écria dans une profonde humilité : Si Dieu ne me soutient, je serai infailliblement accablé sous une charge dont je ne sens pas encore la pesanteur : Nisi Dominus supponat manum suam, necesse est ut opprimar onere tam insueto (S. Bern., epist. 236, sub finem).

En vain lui fit-on des compliments sur sa nomination ; l'odeur de l'encens qui fumait autour de lui ne l'entêta jamais. En vain ses amis, et des personnes même de la piété et de la sincérité desquelles il ne devait pas se défier, lui représentèrent toutes ses belles qualités ; il appréhenda toujours que ces civilités ne fussent des pièges que le démon tendait à sa vertu ; et de toutes les lettres qu'on lui écrivait sur ce sujet, il n'en reçut aucune qu'il crut lui être plus honorable et plus utile que celle de madame la duchesse de Longueville ; lettre qu'il a conservée jusqu'à sa mort, comme sa consolation et, à ce qu'il disait, le modèle de ses devoirs. En voici les termes :

Je ne me réjouis pas avec vous, monsieur, de la dignité où vous venez d'être élevé ; plus j'ai de considération et d'estime pour ceux que Dieu y appelle, plus je les plains dans ces occasions. Je ne vous dirai point les raisons qui me donnent ces sentiments, et qui m'inspirent cette conduite, votre piété doit vous en faire sentir le poids, etc.

En effet, il le sentit, il en trembla, il en fut effrayé, tremens et stupens (Act. IX), et, résolu de ne suivre en toutes choses que la volonté de Dieu, il lui dit, comme saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Delà ce parfait recouvrement et cette application à tous les devoirs auxquels l'engageait la dignité dont il venait d'être revêtu. De là cette fidélité à répondre aux mouvements que Dieu lui inspirait de se donner tout entier à lui et au salut des âmes. De là cette appréhension de ne pas remplir toute l'étendue de son ministère, de ne se voir peut-être élevé que pour tomber de plus haut, et d'être, non pas un bon et courageux pasteur, mais un mercenaire ou

un lâche. De là cette retraite qu'il fit aux Pères de la Doctrine chrétienne, afin d'y prendre avec eux l'esprit du grand saint Charles Borromée, de régler, autant qu'il lui serait possible, sa vie sur la sienne, et d'avoir, à son imitation, toutes les qualités que saint Paul demande dans un évêque.

La première, ou du moins celle qui fait ici plus à notre sujet, c'est la qualité de prédicateur, recte tractantem verbum veritatis (II ad Timot. II). Dès que les apôtres eurent reçu leur mission, ils la regardèrent comme un engagement à prêcher l'Évangile, jusqu'à croire qu'ils offenseraient Dieu s'ils ne la prêchaient pas, jusqu'à se faire une indispensable loi de la prêcher même avec joie, dans la pensée qu'ils avaient, comme le disait saint Paul, qu'ils seraient des serviteurs inutiles, s'ils l'annonçaient comme à regret et par une espèce de contrainte (I ad Cor. IX).

Il est vrai qu'il faut avoir beaucoup de talents et naturels et acquis, pour s'acquitter dignement de cette obligation ; et de là vient que dans les premiers siècles elle regardait uniquement les évêques. Les ministres inférieurs de l'Eglise et les moins savants peuvent bien baptiser, dit saint Augustin, mais annoncer l'Évangile, avec toutes les conditions nécessaires pour honorer son ministère, c'est ce qui est très-difficile et très-rare : et cependant c'est ce qu'a fait notre évêque, non-seulement avec joie, mais avec beaucoup de gloire et de succès : Perfecte baptizare minus docti possunt : perfecte Evangelizare multo difficilioris et rarioris est operis (S. Aug., lib. III, contra litteras Petilian, c. 50).

Quel beau et édifiant spectacle de le voir, lorsqu'il officiait, interrompre souvent le sacrifice des autels, pour se tourner vers son peuple, et de son fauteuil lui expliquer l'Évangile, la mettre en tête après l'offertoire, suivant l'ancien usage des pontifes ? Que ses paroles avaient d'onction et de force pour toucher des fidèles, à qui cette nourriture est incomparablement plus naturelle, et par conséquent plus utile quand elle leur est donnée par leurs pasteurs, que quand ils la reçoivent des étrangers ? Aussi, saisis d'une sainte frayeur, ils recevaient les Tables de la loi, de ce Moïse qui ne descendait de la sainte montagne, et n'interrompait le commerce qu'il avait avec Dieu, que pour les reprendre de leur idolâtrie et leur expliquer ses volontés.

On vit changer presque tout d'un coup la face de son diocèse par ses fréquentes exhortations, ses conseils, ses instructions, ses remontrances. Des esprits ou sauvages et indociles, ou ignorants et grossiers, ou engagés dans l'hérésie et ennemis de la saine doctrine, écoutèrent les vérités chrétiennes, les goûtèrent se rendirent à la force de ses raisons et à l'esprit de Dieu qui s'expliquait par sa bouche.

Plusieurs familles corrompues par de longues erreurs venaient faire entre ses mains abjuration de leur hérésie. Témoin celle de Beinac si illustre par sa naissance, qu'il convertit, et pour laquelle il obtint de la magnificence du roi des pensions assez considérables.

(1) Mons. de Fromentières prononçait pour lors le panegyrique de saint Sulpice.

Des pécheurs endurcis par une longue suite de crimes et de brigandages venaient recevoir la loi de sa bouche, et s'humilier sous le joug de la pénitence. Témoin Audijaux, ce gentilhomme si connu de son diocèse, qui après avoir été aussi infidèle à Dieu qu'à son prince, contre lequel il avait pris les armes, et fait un parti dans sa province, fut nonobstant sa rébellion et sa fureur, si vivement touché par son évêque, qu'il rentra dans son devoir, signa et jura qu'il servirait fidèlement le roi. Sa majesté qui, avec une clémence et une générosité sans exemple, est toujours prête à recevoir à pardon ceux qui reconnaissent de bonne foi leurs fautes, lui donna un régiment de dragons à commander ; mais avant que de se mettre à leur tête, et d'aller à Messine, monsieur d'Aire lui persuada de faire pénitence de ses crimes passés, par une retraite de dix jours, qu'il fit dans son séminaire, avec beaucoup d'édification et de fruit.

Des ennemis particuliers de notre évêque (parce qu'ils l'étaient de la vérité et de la justice) venaient se jeter à ses pieds et lui demander son amitié. Témoin celui qui ayant assisté à une célèbre abjuration où son prélat avait parlé avec une force et une éloquence capable de convaincre les esprits les plus opiniâtres et de toucher les cœurs les plus durs, fut si pénétré de son discours, qu'il alla lui demander pardon de ce qu'il ne lui avait pas rendu par le passé ce qu'il devait à son mérite et à son caractère. Expliquer ici avec quelle tendresse et affection paternelle il fut reçu de monsieur d'Aire, qui n'était sensible qu'aux injures qu'on faisait à Jésus-Christ et à son Eglise, ce serait dire qu'il pratiquait à la lettre ce qu'il avait dit dans une assemblée très-considérable, que les évêques ne portaient la croix pectorale que pour se ressouvenir d'imiter celui qui avait pardonné et même excusé les crimes de ses plus cruels persécuteurs ; mais sans en tirer cette conséquence qui semblerait hors de propos, toutes ces circonstances vous font assez connaître quelle était la force de ses discours et combien de grâces Dieu y répandait pour l'instruction et la conversion des pécheurs.

La seconde chose que saint Paul demande à un évêque, c'est de bien régler son diocèse et d'établir en chaque ville des prêtres dont la vie soit irréprochable (Epist. ad Tit., I). Ce fut ce qu'il recommanda à Tite, son disciple ; mais il le recommanda d'une manière encore plus forte et plus pressante à Timothée. Je vous conjure devant Dieu, lui dit-il, devant Jésus-Christ et devant ses anges de n'imposer légèrement les mains à personne, et de ne vous pas rendre participant des péchés d'autrui par des ordinations précipitées, où des inclinations et des affections particulières ont beaucoup de part (I ad Timoth., II).

Monsieur d'Aire comprit parfaitement cette grande obligation et s'assujettit pour cet effet à quatre belles règles : la première, à être prompt, vigilant, exact à signer les expéditions à toute heure, la nuit aussi bien que le jour, et à sacrifier son repos aux affaires de son diocèse ; la seconde, à ne donner les béné-

fices qu'à ceux du diocèse qui en étaient les plus capables, sans avoir égard à aucune recommandation ; la troisième, à faire retirer, autant que la commodité pouvait le permettre, les ordinands dans un séminaire où il faisait souvent des conférences, prenant un singulier plaisir à leur expliquer les cas de conscience et à les entretenir de la manière avec laquelle ils doivent s'appliquer à l'instruction des peuples ; la quatrième, à recevoir chez lui tous les ecclésiastiques avec une grande charité, à les faire manger à sa table sans distinction, à terminer leurs différends et à leur apprendre les moyens nécessaires pour s'acquitter fidèlement de leurs emplois.

La troisième chose que saint Paul demande à un évêque, c'est non-seulement d'être exempt de péché, mais de faire une grande provision de vertus, telles que sont le zèle, la charité, la justice, l'humilité et plusieurs autres. Elles parurent toutes avec beaucoup d'édification en la personne de monsieur d'Aire.

Son zèle fut grand et tel que le doit avoir un grand prélat. Car, comme raisonne saint Jean Chrysostome, peut-on être bon évêque sans aimer Jésus-Christ, peut-on aimer Jésus-Christ sans aimer son Eglise ? Mais peut-on aimer son Eglise et être indifférent aux outrages qu'elle reçoit, aux persécutions qu'on lui fait, aux désordres qu'on y introduit ? Le nôtre s'était sacrifié à son diocèse, soutenant ses intérêts avec une surprenante vigueur, consolant les gens de bien, fortifiant les faibles, réconciliant les ennemis, corrigeant les pécheurs ou les ramenant à leurs devoirs, s'attachant à la pure vérité, et ayant une si tendre affection pour l'Eglise, qu'on l'a vu pleurer lorsqu'on l'attaquait ou dans sa doctrine ou dans ses mœurs.

Il trouva dans une ville de son diocèse (Le Mont de Marsan) un reste de paganisme d'autant plus difficile à détruire, qu'il avait affaire à des peuples indociles. C'était une course de taureaux animés contre des hommes, où souvent ce triste spectacle ne finissait que par la mort de quelques-uns de ces misérables. En vain ses prédécesseurs avaient tenté d'abolir cette détestable coutume : la gloire lui en était réservée. Il pria, il menaça, il exhorta, il lança les foudres de l'Eglise, et enfin ces esprits mutins se rendirent et ne sont plus retombés dans ce désordre.

Sa justice et sa charité furent grandes. Il terminait assez souvent des procès qui eussent été immortels. Il soutenait la cause des pauvres contre les vexations des riches, et quand il voyait des esprits éloignés de tout accommodement, il entrait dans une sainte colère, n'épargnant ni sa bourse ni ses amis : et comme il était juste dans toutes ses actions, il était redouté de tous ceux qui s'écartaient de la justice.

Il témoignait bien par là qu'il avait apporté à la dignité d'évêque d'autres dispositions que la volonté de l'être, comme saint Grégoire de Nazianze le disait autrefois de saint Basile (Orat. in laudem Basili). Il ne ressemblait pas à ceux dont parle saint Bernard, qui par la magnificence de leur train, le nombre de

leurs officiers, la pompe de leur équipage, l'ornement même et la délicate propriété de leurs personnes passeraient plutôt pour l'épouse que pour quelques-uns de ceux qui sont commis à sa garde : tout était chez lui dans une modestie et une simplicité chrétienne. Ce qu'il on donne souvent à la vanité et au plaisir, il le consacrait au soulagement des pauvres ; pauvres qui étaient toujours bien reçus chez lui ; pauvres qui trouvaient en sa personne un protecteur et un père ; pauvres qui savaient presque eux seuls qu'il eut du bien ou des provisions de blé, qu'il faisait en des temps de famine distribuer avec abondance par tous les villages de son diocèse.

Mais, parmi tant de belles actions, quelle fut son humilité ? Elle fut si grande que, quoique ses prédications eussent eu partout beaucoup d'applaudissements, il avait cependant ordonné, quelques jours avant sa mort, qu'on les jetât au feu, en sorte que sans les prières de ses meilleurs amis et de son secrétaire, qui lui représentèrent qu'il ferait un grand tort au public, on n'aurait jamais eue la satisfaction de les voir imprimées, à moins qu'on n'eût eu recours à des copies qui, quelque fidèles qu'elles soient, n'approchent jamais de l'original.

Elle fut si vigilante à prévenir les honneurs, qu'il s'apercevait bien qu'on lui rendrait, qu'il défendit expressément, dans l'une des clauses de son testament, de prononcer

aucune oraison funèbre à son occasion, croyant n'avoir jamais rien fait ni dit qui pût être récité à l'édification du public ; ce sont ses propres expressions.

Elle fut si persévérante, qu'il ordonna qu'on l'enterrerait sans pompe, dans le cimetière, voulant que ses cendres fussent mêlées avec celles des pauvres, et qu'on ne distinguât l'endroit où il serait inhumé, que par un marbre noir, sans nom et sans armes, où seraient gravées ces paroles du Prophète : Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ, ne perdas cum impiis, Deus, animam meam. Il entendait, comme il l'a témoigné lui-même, par ces premières paroles, son zèle à prêcher, et à rendre à l'Eglise par le fidèle exercice de son ministère, quelque service qui pût contribuer à sa gloire : par les secondes, sa dignité d'évêque et son attachement à l'église d'Aire, dans le sein de laquelle il voulait mourir ; et par les dernières, la crainte qu'il avait des jugements de Dieu, et son espérance aux seuls mérites de Jésus-Christ.

On a satisfait presque à toutes ses intentions, et principalement à celle de ne lui faire aucun éloge, puisque ce n'est ici qu'un récit simple et sans art de quelques-unes de ses actions, tiré des Mémoires qui ont été donnés à la personne qui a travaillé à mettre dans ces Sermons l'ordre et les citations nécessaires.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur le nom de Jésus.

Vocatum est nomen ejus Jesus.

On lui donna le nom de Jésus (S. Luc, II).

Après avoir entendu, à la naissance de Jésus-Christ, des anges s'écrier avec autant d'admiration que de joie : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ; après avoir vu des bergers quitter leurs troupeaux pour s'informer eux-mêmes de la nouvelle qu'ils avaient apprise, qu'un Sauveur leur était né, et venir admirer les merveilles qui s'étaient passées à Bethléem, qui n'eût cru, messieurs, que Jésus-Christ ne devait d'abord recevoir d'autres honneurs que ceux-là, et que c'était à ce témoignage du ciel et de la terre que devait se terminer, dans ces premiers jours de sa vie, toute cette gloire que ces bienheureux esprits avaient promis de nous faire voir, malgré ses anéantissements et ses souffrances ?

Cependant la cérémonie de ce jour doit nous faire concevoir d'autres pensées. Il est vrai que, d'un côté, on imprime sur son tendre et sacré corps la marque des pécheurs, et que, par la circoncision à laquelle il s'assujettit, il souffre en quelque manière une plus grande humiliation qu'il n'en avait souffert en se faisant homme. Mais il est vrai, d'un autre côté, que ce prodigieux

abaissement auquel il se réduit ne pouvait être plus avantageusement relevé que par la gloire et la majesté du nom de Jésus qu'on lui impose : nom si auguste, qu'il efface par sa grandeur toutes les humiliations auxquelles il s'est assujetti ; nom si saint, qu'il répare par son mérite la honte que ce Dieu reçoit en souffrant l'application d'un remède, pour un mal qu'il n'a jamais contracté ; nom enfin si vénérable et si terrible par sa vertu, qu'il oblige toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer de lui rendre leurs hommages.

On circoncit le Fils de Marie, et on lui donne en même temps le nom de Jésus. Par la circoncision, il semble qu'il ait besoin d'être purifié du péché ; et par le nom de Jésus qu'on lui impose, on le déclare le Sauveur de tous les pécheurs. Quel prodige est-ce ici, s'écrie là-dessus saint Bernard : la circoncision l'humilie, le nom de Jésus l'élève ; il est circoncis parce qu'il veut se charger de la peine du péché, mais il est appelé Jésus parce qu'il y acquiert la qualité de Sauveur. Que je suis heureux, messieurs, dès le commencement de cette année, de pouvoir vous entretenir de la gloire de cet auguste nom, pour satisfaire à votre piété et à mon zèle ! Mais si, dans la pensée de saint Paul, personne ne peut proférer une seule fois le nom de Jésus sans l'assistance du Saint-Esprit, de combien de grâces n'ai-je pas besoin pour vous en faire un discours entier, et pour le proférer par conséquent

une infinité de fois ? Je ne désespère pas de les obtenir, si vous les lui demandez avec moi par l'entremise de son Epouse. *Ave, Maria.*

Dieu n'a point de nom qui exprime parfaitement ses grandeurs, parce qu'il est infiniment élevé, non-seulement au-dessus de nos expressions, mais même de nos pensées. Pour donner à Dieu un nom qui fût digne de lui, il faudrait connaître parfaitement ce qu'il est, puisque le nom d'une chose doit convenir à sa nature : et cependant son incompréhensible grandeur le cache à nos esprits. Pour donner à Dieu un nom qui fût digne de lui, il faudrait qu'il exprimât toutes ses différentes perfections, puisque les noms sont inventés pour distinguer les choses les unes d'avec les autres, et que, pour les exprimer, il faudrait plusieurs noms, un seul n'en pouvant remplir toute l'étendue. Et cependant son unité indivisible ne peut souffrir cette multiplicité, et par conséquent, pour me servir de la pensée de Philon le Juif, parce qu'il est un, il ne peut recevoir aucun nom : *Deus quia unus est, nullo indiget nomine.*

Les hommes, par une raison tout opposée, n'ont point de nom. Les noms supposent l'être, et les hommes comparés à Dieu sont des néants. Les noms supposent des perfections solides, et les hommes que l'Ecriture appelle des ombres, des images, des fantômes, n'en ont aucune. Loin donc d'ici ces magnifiques noms qu'on a donnés à tant de héros dans les siècles idolâtres, noms qui n'eurent jamais rien de véritable, ni de réel ; noms qui marquaient dans ceux qui les donnaient une aveugle et superstitieuse flatterie, dans ceux qui les recherchaient, un ridicule et monstrueux orgueil.

Verbe éternel, il fallait que vous prissiez une nature semblable à la nôtre, et que vous vous abaissassiez jusqu'à nous pour recevoir un nom. Et Dieu était le seul qui pouvait vous en donner un égal à la dignité de votre personne, et digne des adorations de toutes les créatures. C'est ce qui est arrivé, messieurs, dans le mystère de ce jour, où le Père éternel a donné à son Fils le nom de Jésus, qui est un nom au-dessus de tous les noms, un nom avec lequel il relève les profonds anéantisements de sa naissance et de sa circoncision, en lui soumettant les anges, les hommes, les démons, le ciel, la terre et l'enfer : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum.*

C'est l'idée que saint Paul nous en donne, et c'est celle qui va faire le sujet de ce discours, en vous montrant que c'est devant le nom de Jésus que les anges fléchissent les genoux par respect, les hommes par reconnaissance, les démons par crainte, ou, pour m'expliquer en d'autres termes, en vous montrant que ce saint nom est vénérable au ciel, avantageux à la terre, redoutable à l'enfer. Ce seront les trois parties de ce discours.

I.—Dire que c'est le Père éternel qui a donné

à son Fils le nom de Jésus, c'est vous apprendre d'abord en peu de paroles combien le ciel honore ce nom, et quels sont les respects qu'il lui rend. C'est lui qui l'a inventé, et nul ni des anges ni des hommes ne devait en être l'auteur.

Il est bien vrai que l'ange l'apporta du ciel à la Vierge et à Joseph, et qu'il leur dit : vous le nommerez Jésus ; mais il est vrai aussi qu'il ne leur parla que de la part de Dieu, son maître, qui l'avait chargé de cette commission, en sorte que quelque autorité que le Père éternel leur ait d'ailleurs permis de prendre sur la personne du Verbe incarné, il s'est toutefois réservé celle de lui donner un nom. Aujourd'hui même que cet adorable nom lui est imposé, n'a-t-il pas la même prévoyance ? peut-il consentir que les hommes s'en attribuent l'invention, et l'ange qui l'avait déjà apporté du ciel ne nous avertit-il pas que s'il n'est donné au Fils de Marie que dans sa circoncision, il lui était toutefois destiné avant qu'il fût conçu dans son sein ? *Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur.* Admirable précaution du Père éternel qui veut que tout le monde sache que si un homme a pu donner par ses ordres un nom à son Fils, il n'a toutefois appartenu qu'à lui de l'inventer.

En effet, messieurs, il était bien raisonnable que le Père éternel fût seul l'auteur du nom de Jésus, puisqu'il n'y avait que lui qui pût en trouver un qui lui convint : Je vous en ai déjà touché la raison en passant. Pour bien nommer une chose, il faut la connaître ; et par ce principe il fallait qu'Adam pénétrât la nature, et qu'il découvrit l'essence de tous les animaux, pour leur donner des noms qui leur fussent propres. Or, il n'y a que le Père éternel qui connaisse son Fils, de même qu'il n'y a que ce Fils qui connaisse son Père : *Nemo novit Filium nisi Pater, et nemo novit Patrem, nisi Filius (S. Matth., XI).* Et, par conséquent, il n'y a eu que lui qui ait pu justement et légitimement le nommer.

Sur quoi je trouve une grande différence entre ce qui se passa à la création du monde, et ce qui se fait aujourd'hui. Il est dit dans la Genèse que Dieu fit venir devant Adam tous les animaux et les oiseaux, afin qu'il leur donnât des noms qui leur convinssent : *Adduxit Deus cuncta terræ animantia et volatilia cæli ad Adam ut videret quid vocaret ea (Genes., II).* Il voulut, dit saint Basile de Seleucie, partager avec ce premier homme une gloire qui dans le fond n'était due qu'à lui seul. Car c'est comme s'il lui eût dit : Tu n'as créé ni ces animaux ni ces oiseaux, mais puisque tu n'as pu contribuer à leur production, il faut que tu les nommes. *Esto, o Adam, nominum artifex quando rerum esse non potes ; partageons ensemble la gloire d'un si bel ouvrage. Ils me reconnaîtront pour leur créateur par ma toute-puissance et mon indépendance, et ils te regarderont comme leur souverain, par le pouvoir que je t'aurai donné de leur imposer des noms* *Partiamur fictricis hujus solertiæ gloriam*

formentur a me, nomenclentur a te : Me cognoscant artificem lege naturæ, te dominum intelligent appellationis nomine (S. Basil. Seleuc., orat. II).

Les choses se passent aujourd'hui tout autrement. Il n'y a nul partage à faire, nulle communication de gloire entre le Père éternel, Marie et Joseph. Marie est dans le temps la mère d'un fils que le Père éternel engendre de toute éternité ; mais avec toute la gloire de sa maternité, elle n'aura pas l'avantage de lui inventer un nom. Joseph n'en est que le père putatif, et quelque autorité que Dieu lui donne sur ce divin enfant, il ne pourra pas cependant le nommer. Le Père éternel s'en réserve le pouvoir : *Nomen quod os Domini nominavit* ; afin que ce nom qu'il donne à son Fils soit vénérable au ciel et que toutes les puissances célestes fléchissent les genoux devant lui. *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cælestium.*

Aussi saint Paul remarque que dès le moment que le Verbe divin est incarné, les anges reçoivent l'ordre de l'adorer. *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli ejus.* Lorsque ce premier-né, qui n'était auparavant dans le monde que par la puissance de sa divinité, y vient d'une nouvelle manière, comme l'explique saint Thomas (1), par la présence de son humanité, c'est alors que le Père éternel prononçant devant les anges le nom de Jésus, qui est celui de son Fils unique, veut qu'ils s'humilient devant lui, et qu'ils l'adorent : pourquoi ? parce qu'il est autant élevé au-dessus d'eux, dit le même apôtre, que le nom qu'il reçoit est plus excellent que le leur : *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.*

Comment est-ce en effet que le nom de Jésus ne serait pas adoré par les anges, puisqu'il est, si je puis parler ainsi, en quelque espèce de vénération auprès du Père éternel qui en est l'auteur ? Ce Père honore son Fils en lui communiquant sa gloire et sa grandeur dans sa naissance éternelle : et, dans sa naissance temporelle, il l'honore en lui donnant la qualité de Sauveur, et imposant à la même personne l'adorable nom de Jésus. Oui, ce sera cette qualité qu'il respectera sur la croix ; ce sera ce Jésus qu'il exaucera quand il poussera un grand cri pour lui adresser ses prières : *Cum lacrymis et clamore valido exauditus est pro sua reverentia (Hebr., V).* La qualité de prêtre qu'il exercera pour lors par l'effusion de ses larmes, de son sang, afin de s'acquitter de celle de sauveur, méritera en quelque manière son respect, en même temps qu'elle lui donnera quelque espèce de pitié. Oui, ce sera dans cette qualité qu'il le placera à sa droite, afin, ajoute l'apôtre saint Paul, que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père.

Ce n'est pas encore assez. Car si le Père éternel exauce les prières de son Fils par la considération qu'il a pour sa personne, il exauce aussi celle des chrétiens par l'estime qu'il fait de cet auguste nom. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous en assure : Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous sera accordé, dit-il lui-même. *Omne quod petieritis a Patre in nomine meo dabit vobis.* Dieu ne peut, ce me semble, rien refuser à ceux qui le prient par ce nom ; on dirait qu'il le respecte dans la bouche même des pécheurs, comme s'il ne pouvait se dispenser de leur accorder, à sa considération, des grâces qu'il pourrait leur refuser en vue de leurs péchés : et si autrefois il ne refusa pas de faire un prodige en faveur de Josué, parce qu'il portait ce grand nom ; que n'accordera-t-il pas aux prières de ceux qui l'invoquent ?

Vous savez que ce capitaine obligea le soleil de suspendre, contre toutes les lois de la nature, son mouvement, afin qu'il éclairât et qu'il favorisât ses victoires, et que Dieu autorisant ce prodige ne dédaigna pas d'obéir, pour parler le langage de l'Écriture, à la simple voix d'un homme : *Obediente Deo voci hominis.* Mais pourquoi ? parce qu'il était la figure de son Fils, et qu'il ne considérait pas tant en cela la personne de ce capitaine, que le nom de Jésus qu'il portait. *Jesu nare in prophetis fuit maximus secundum nomen suum.* Or, que ne fera-t-il pas à la considération du vrai Jésus, lui qui en a tant fait pour celui qui le représentait ? Et par conséquent, chrétiens, invoquez souvent ce saint nom, intéressez Jésus dans vos prières, dans vos vœux, dans vos besoins, puisqu'il vous assure lui-même que tout ce que vous demanderez en son nom vous sera accordé.

Si cela est, me direz-vous, d'où vient donc qu'il nous refuse tous les jours tant de choses que nous lui demandons, en vertu de cet adorable nom ? Voulez-vous le savoir ? C'est que vous demandez presque toujours par le nom de Jésus, des choses contraires même au nom de Jésus.

Soit que la passion vous emporte, soit que l'intérêt vous aveugle, soit qu'un amour déréglé du monde vous corrompe, vous demandez au Père éternel des honneurs au nom de son Fils qui, comme notre foi nous l'apprend, est né dans une crèche et mort sur une croix. Vous demandez au Père éternel des plaisirs, au nom de celui qui a passé toute sa vie dans la douleur ; vous lui demandez des richesses, au nom de celui qui a vécu dans la dernière pauvreté : lui faisant la dernière injustice par ces prières indiscrètes, et cherchant les instruments de votre perte, par l'invocation d'un nom qui est le signe et le principe de votre salut. Quel étrange désordre est-ce là ? Faut-il faire combattre Jésus-Christ contre Jésus-Christ même, se servir de son nom pour demander des choses qui l'outragent ; le faire intervenir dans des prières dont l'effet, si elles étaient exaucées, contribuerait à votre damnation ? Non, non, dit saint Augustin

(1) Primo erat in mundo per patentiam divinitatis invisibiliter, sed iterum introducit eum in mundum secundum præsentiam humanitatis visibiliter. (D. Thom. lect. 3 in I ad Hebr.)

(*Tract. 112 in Joan.*), on ne demande pas au nom de Jésus, Sauveur et Rédempteur des hommes, ce que l'on demande contre l'ordre et l'économie de son salut. *Non petitur in nomine Salvatoris, quidquid petitur contra rationem salutis.*

Voilà la véritable cause de tous les refus que Dieu vous fait ; voilà le sujet qui rend la plupart de vos prières ou criminelles, ou inefficaces : et si vous vous plaignez de n'être pas exaucés, attribuez-le à l'imprudence et à l'indiscrétion avec laquelle vous vous servez de cet adorable nom. Demandez ce qui sera digne de lui et de vous, ce qui aura quelque rapport à votre salut, et pour vous persuader que ce ne sera jamais un défaut de puissance ou de bonté dans ce nom qui empêchera l'effet de vos prières, souvenez-vous que de sa nature il est favorable et avantageux aux hommes. C'est le sujet de mon second point.

II. — Quoique nous trouvions dans l'Ancien Testament quelques hommes qui ont eu l'honneur de porter le même nom qu'on donne aujourd'hui au Fils de Dieu, cependant ceux qui connaissent les mystères de la langue hébraïque remarquent une grande différence entre lui et eux, par rapport au nom qui paraît leur avoir été commun. Josué, disent-ils, et les autres n'ont pas tant porté le nom de Jésus selon sa signification active de sauveur, que selon sa signification passive de sauvé, c'est-à-dire (pour vous rendre plus naturelles et plus intelligibles ces expressions de l'école), que ce nom n'a été, à proprement parler, favorable qu'à eux seuls, au lieu que dans la personne de Jésus-Christ il a été avantageux à tous les hommes.

J'avoue bien que Josué (*Exod.*, XVII) a fait quelques conquêtes, qu'il a rendu de grands services au peuple juif, qu'il est entré le premier avec Caleb dans la terre promise, qu'il a rassuré le premier les Israélites, en leur faisant connaître les avantages de cette terre, et les encourageant à l'acquiescer, qu'il a passé le Jourdain à pieds secs, et qu'il a mené en triomphe l'arche du Seigneur : mais comme toutes ces choses, selon saint Paul, *se passaient en figures*, ces bienfaits rendus dans l'ancienne loi n'étaient que des essais des grands prodiges qui devaient s'accomplir dans la nouvelle ; et puisqu'il avait lui-même besoin d'être sauvé, ce nom de sauveur lui était plus favorable qu'aux autres.

Le Verbe incarné a été le seul qui a rempli toute l'étendue du sien, et dont toute la terre a profité. Vous l'appellerez Jésus, dit l'Ange à Marie et à Joseph : *Vocabis nomen ejus Jesum*. Mais pourquoi ? Parce qu'il sauvera son peuple, et qu'il le délivrera de ses péchés : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum*. Et c'était, ce semble, cet engagement que David avait prévu, lorsqu'il s'écriait dans un esprit prophétique : *Hâtez-vous, Seigneur, de nous secourir et de nous racheter, à cause de votre nom !* Car c'est comme s'il eût voulu dire : Puisque vous devez recevoir le nom de Jésus, qui est

un nom de sauveur, ne différez plus à satisfaire aux obligations auxquelles votre miséricorde vous engage, rachetez-nous promptement, à cause de ce saint nom ! *Exurge, Domine, adjuva nos, et redime nos propter nomen tuum.*

Mais qu'est-il besoin de l'inviter ainsi de s'acquitter de cette obligation, puisqu'il satisfait à tous les devoirs de son nom en le recevant ? Il n'est pas plus tôt appelé Jésus, qu'il commence effectivement à être Jésus. Dès le moment qu'on lui impose ce nom, on lui prononce l'arrêt de sa mort ; et toute cette cérémonie se passant dans sa circoncision, il nous y donne déjà les arrhes du sang qu'il doit répandre un jour pour nous sur la croix.

Son sort sera bien différent de celui d'Isaac. On mena sur une haute montagne cet enfant qu'on chargea du bois et du triste appareil de son sacrifice, mais il n'en fut pas la victime, Dieu qui se contenta de la fidélité du père et de la soumission du fils, en ayant substitué une autre à sa place : et, bien loin que cette action l'ait engagé à quelques souffrances, ce fut au contraire, dit Zenon de Véronne (*Serm. de Abraham*) un présage de sa gloire et de sa prospérité future. Mais comme le Fils de Marie porte dans son nom la qualité de Sauveur, le Père éternel qui fait les choses en les disant, ne veut pas qu'il diffère d'un seul moment à exprimer ce que ce nom signifie. Le voyez-vous qui verse déjà du sang par son ordre, le voyez-vous, qui commence déjà notre rédemption, et qui nous fait juger par ce témoignage avancé de son amour, à combien de douleurs et d'ignominies son nom l'engagera, afin qu'il nous soit favorable ? C'est une petite victime qui commence déjà son sacrifice, *Ecce jam delibor* (II *Timoth.*, IV), et les premières gouttes de ce précieux sang ne sont que de tristes présages de ce déluge qu'il répandra dans le prétoire et sur le Calvaire.

L'épouse, parlant du nom de son Epoux dans les Cantiques, dit que c'est un parfum épanché, *Oleum effusum nomen tuum* (*Cant.* I) ; mais ne pouvons-nous pas ajouter ici que celui de Jésus est un sang répandu, *Sanguis effusus nomen tuum* ; puisque pour le recevoir, il lui en coûte du sang, qu'il s'engage à commencer déjà notre salut aux dépens de sa vie, et que Marie peut dire en quelque manière à Dieu ce que Sephora disait autrefois à Moïse quand elle circoncit son Fils : *Sponsus sanguinum tu mihi es*.

Il est vrai, qu'il y a une grande différence à faire. Dieu voulait faire mourir l'enfant de Moïse si Sephora ne l'avait circoncis (1) : et il eût fait mourir tous les hommes, si son propre Fils ne s'était chargé de les racheter : et c'est pour prévenir ce malheur universel, aussi bien que pour remplir toute l'étendue de son nom, qu'il s'assujettit aujourd'hui, non-seulement à la circoncision,

(1) *Ecce ergo interficiam filium tuum primogenitum. Canique esset in itinere, in diversorio occurrit ei Dominus, et volebat occidere eum. Tulit illico Sephora acutissimam petram et circumcidit, etc. (Exod., IV).*

mais à tout ce qu'il doit endurer pour notre salut.

N'en doutez pas, chrétiens, c'est parce qu'il est Jésus qu'il a pris nos misères, et qu'il s'est assujéti à nos infirmités. C'est parce qu'il est Jésus, qu'il a entrepris des voyages, qu'il a converti des pécheurs, qu'il a souffert toutes sortes de maux, qu'il a perdu l'honneur avec la vie sur une croix. Pilate, il n'était pas nécessaire, pour marquer la cause de sa mort, d'écrire qu'il était *Roi des Juifs*. Il n'était pas nécessaire d'exposer sur ce placard sa royauté, comme le sujet de sa condamnation : c'était assez d'y écrire son nom : *Ponentes causam ejus scriptam Jesus*. Voilà la seule cause de sa mort ; voilà le véritable sujet de sa condamnation ; voilà ce qui l'obligera de mourir pour nous sauver.

Vous voyez donc, messieurs, que le saint nom de Jésus nous est extrêmement avantageux, que le Fils de Dieu ne le prend qu'afin qu'il nous soit favorable, *n'y ayant point d'autre homme que lui sous le ciel, dont le nom*, comme dit le prince des apôtres, *puisse être le signe et la cause de notre salut*. *Non est aliud nomen sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act., IV).

Que les grands du monde choisissent tels noms qu'il leur plaira, qu'ils flattent tant qu'ils voudront leur vanité par des titres fastueux et magnifiques ; si la prononciation de leurs noms nous imprime quelque respect, elle ne nous procure aucune grâce. Je sais bien que Sénèque voulant autrefois consoler le favori de l'empereur d'une perte qu'il avait faite, lui disait qu'il pensait seulement à César et qu'il ne se souviendrait plus de ses disgrâces : *Vis rerum omnium oblivisci Cogita Cæsarem*. Mais je sais aussi que ce conseil lui fut très inutile, puisque non-seulement la pensée de son prince, mais sa présence même ne peut le délivrer de son affliction. Ce conseil ne peut être utile qu'aux vrais chrétiens, qui par reconnaissance et par devoir, mettent toute leur confiance au nom de leur Sauveur : *Vis rerum omnium oblivisci Cogita Jesum*. Quelque disgrâce qui vous arrive, de quelque persécution que vous soyez menacés, quelque infirmité qui vous afflige, pensez à Jésus : prononcez le saint nom de Jésus, et vous trouverez, comme saint Bernard, par une heureuse expérience, que cet adorable nom est un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, une joie et une secrète consolation au cœur.

Je me souviens d'avoir lu dans les Confessions de saint Augustin une chose qui, pour être commune, ne vous semblera pas hors de propos. C'est illustre pénitent dit qu'étant encore hérétique, il tomba sur un certain endroit d'un livre de Cicéron qui lui parut fort agréable, mais qu'il y eut une chose qui le rebuta de la lecture de ce livre, à savoir qu'il n'y trouva point écrit le nom de Jésus. Oui, mon Dieu, s'écrie-t-il dans les doux transports de sa pénitence, votre nom était entré dans mon cœur dès mes plus tendres années, je l'avais comme sucé avec le lait de ma mère, et il y était gravé si profondément,

que quelque beaux, quelque savants et éloquents que fussent les discours que je lisais, ils ne me ravissaient jamais entièrement, parce que je n'y rencontrais pas cet aimable nom. *Hoc nomen Salvatoris mei in ipso adhuc lacte matris tenerum cor meum pie biberat, et alte retinebat : quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum et expolitum, non me totum rapiebat*.

Ayons, mes frères, ayons du moins dans le christianisme le même sentiment pour le nom de Jésus, que conservait Augustin dans l'hérésie. Ayons comme lui du dégoût pour toutes ces lectures qui ne nous font pas ressouvenir de ce nom, pour toutes ces conversations qui ne nous fournissent jamais l'occasion de le prononcer ou de l'entendre. Car puisque outre l'avantage que nous avons de l'avoir reçu dans notre cœur avec le lait, nous avons encore celui de le reconnaître comme la cause de notre salut, n'est-il pas juste que nos oreilles n'aient point de plus grand plaisir que de l'entendre, nos yeux que de le voir, et nos bouches que de le proférer ? Dans l'ancienne loi, dit saint Bernard, Dieu ne prenait à notre égard que des noms de majesté, qui ne nous inspiraient que de la frayeur ; mais dans la nouvelle, il prend un nom de piété, de condescendance, de miséricorde, de tendresse. Il s'appelait autrefois Seigneur, *Dominus*, mais à présent il s'appelle Seigneur Jésus, *Dominus Jesus*, pour faire un mystérieux tempérament de crainte et de joie, de respect et de confiance, pour nous faire tout craindre si nous en abusons, et pour nous faire tout espérer, si nous l'invoquons avec tous les sentiments que la dévotion et le christianisme nous inspirent ; *Dominus Jesus*.

En effet, si nous prenons plaisir, et si nous nous faisons un devoir d'invoquer pieusement ce saint nom pendant notre vie, quelle sera notre consolation à l'heure de notre mort ? Notre dernier soupir sera un Jésus : c'est ce que nous dirons en rendant l'âme, et ce qui achèvera notre bonheur sera de pouvoir la rendre confusément avec le nom de notre Sauveur. Bonheur d'autant plus grand, qu'il n'y a point de moment dans la vie où nous ayons plus besoin de l'efficacité de ce nom, qu'à celui de la mort. Car comme c'est alors que les démons redoublent contre nous leurs attaques, notre plus grand avantage est d'être munis d'un nom qui est redoutable à tout l'enfer : c'est le sujet de mon dernier point.

III. — Comme l'un des grands desseins du Fils de Dieu, dans l'incarnation, a été de chasser le prince du monde de son empire, et de le reléguer dans les enfers, les démons qui l'avaient usurpé, il n'y a rien eu en sa personne qu'il n'ait employé à cette fin. Tantôt avec une parole impérieuse il leur a commandé d'abandonner les corps qu'ils possédaient ; tantôt avec un signe de main il les a contraints de sortir des villes et de se retirer dans les déserts ; quelquefois, par un simple regard, il a imposé silence à ces esprits de mensonge, et souvent sa seule

présence, redoublant leurs supplices, les a forcés d'avouer qu'il était venu les tourmenter avant le temps : *Jesu fili Dei, venisti huc ante tempus torquere nos* (S. Matth. VIII).

Il faut cependant avouer que rien n'a tant avancé la défaite des démons que ses souffrances et sa mort. C'a été sur le Calvaire qu'il a humilié leur orgueil, qu'il a confondu leur insolence, qu'il a anéanti leur dessein, qu'il a détruit leur règne, qu'il les a attachés comme des esclaves à sa croix, et qu'il les a menés en triomphe à la face du ciel et de la terre. *Expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.*

C'était là, ce semble, que devait se terminer toute sa puissance, et néanmoins, chose étrange, elle a passé jusqu'à son nom : *In nomine meo ejicient demonia.* Nom par la vertu duquel rien n'est impossible à une faible créature pour humilier l'enfer ; nom par la vertu duquel Jésus-Christ veut que ses ministres et, qui plus est, ceux qui exercent les plus bas ministères, chassent les démons et les fassent trembler avec un mot de deux syllabes ; nom par la vertu duquel il veut qu'ils continuent et qu'ils étendent les victoires qu'il a commencées, à peu près comme le nom et la réputation des grands capitaines qui, après quelque exploit considérable, jettent la terreur partout et font souvent autant de conquêtes que leur présence même.

Saint Augustin (*Tract. 2 in S. Joan.*) remarque que ce qui humilia davantage l'orgueil de Pharaon fut de ce que Dieu ne se servit que de mouches et de sauterelles pour le punir. Il n'arma pas des lions contre lui, il ne lui suscita pas des armées ennemies égales à ses forces ; il ne se servit que de petits insectes pour troubler son repos et le désespérer. Il arrive ici quelque chose de semblable, rien n'est plus orgueilleux, plus terrible, ni plus méchant que le démon, et cependant les derniers ministres de l'Eglise, je veux dire les exorcistes, ont pouvoir de le gourmander et de le traiter comme leur esclave ; ces serviteurs les moins considérables de Jésus-Christ par leur emploi, mais toujours terribles par le nom qu'ils emploient, redoublent quand ils veulent son supplice, et le forcent, par des hurlements qui lui sont bien honteux, de s'en plaindre.

La plaie qu'il reçoit de leurs paroles est invisible, dit saint Cyprien, mais la plainte qu'il en fait est évidente, *res illic geritur, nec videtur : occulta plaga et pœna manifesta* : jusque-là que les infidèles qui entendaient ces plaintes et ces hurlements des démons, de la primitive Eglise accusaient les chrétiens de magie, et ne pouvaient comprendre comment avec de simples paroles ils avaient sans charme tant d'empire sur eux. Quelques-uns du temps de saint Chrysostome, choqués de cette accusation, se mirent en peine de s'en défendre ; mais ce grand homme prenant la chose d'un meilleur sens qu'eux, avoua en se raillant de ces infidèles, que les chrétiens avaient des charmes, mais que le

nom de Jésus qu'ils prononçaient, et les signes de croix qu'ils faisaient, composaient tous leurs enchantements : *Carmina nostra sunt crux et nomen Jesu.* Si nous désavouons le crime que vous nous imputez, nous ne désavouons pas la force et l'autorité que nous avons. Oui, nous faisons profession d'une sainte et innocente magie ; le nom de Jésus est le caractère dont nous nous servons, et voilà l'enchantement qui nous rend si redoutables à l'enfer : *Carmina nostra sunt crux et nomen Jesu.*

Mais si le nom de Jésus est capable de chasser les démons des corps, il faut avouer qu'il n'est pas moins puissant pour les chasser des âmes. Quelques tentations que ces esprits malins vous livrent, par quelques richesses et plaisirs qu'ils vous attirent, de quelques honneurs et de quelques dignités qu'ils flattent votre orgueil pour vous surprendre, assurez-vous que la meilleure résistance que vous puissiez leur apporter, est de vous munir du nom de Jésus ; et pleins d'une humble confiance, dites-lui avec le prophète : *In nomine tuo spernemus insurgentes in nobis* (Psalm. XLIII) : Seigneur, étant une fois fortifiés de votre saint nom, nous mépriserons tous nos ennemis, soit domestiques, soit étrangers, nous rendrons inutiles tous les efforts, soit de ceux qui s'élèvent contre nous, soit de ceux qui s'élèvent au dedans de nous ; nous calmerons nos passions, nous réprimerons la rage de Satan, et malgré la corruption de notre nature, malgré les impétueuses saillies de nos affections déréglées, et les dangereux stratagèmes des puissances infernales, nous viendrons à bout de tout : *In nomine tuo spernemus insurgentes in nobis.*

Comment cela ? Ce sera si nous gravons ce nom dans notre cœur, au même temps que nous l'avons à la bouche. On remarque de Julien l'Apostat, que le nom de Jésus lui faisait tant d'horreur, et qu'il lui portait une si cruelle haine, qu'il substitua à sa place par dérision celui de Galiléen. Comme dans la pensée de Tertullien les noms ont souvent une secrète vertu, et que quand les êtres les perdent, ils semblent être en danger de perdre aussi quelque chose de leur force : *Periclitantur amittere quod sunt, si aliter quam sunt cognominantur*, cet aveugle et cruel persécuteur de Jésus-Christ, tâchant de lui ravir la gloire qui lui est due, croyait devoir s'en prendre à son nom, et faire tous ses efforts pour le lui ôter.

Mais si cet exécrable apostat commettait un horrible crime par cet endroit, certains hérétiques du temps de saint Augustin l'offensaient encore par un autre. Les manichéens, au rapport de ce saint docteur, affectaient de prononcer souvent le nom de Jésus, mais ils ne croyaient et ne pratiquaient aucune des vérités qu'il signifie, ni des lois qu'il impose. Leurs paroles étaient un piège du démon et comme un charme composé d'un certain mélange de lettres du nom de Dieu, et de celui de Jésus-Christ son Fils. Ils avaient à toute heure ces noms à la

bouche, mais leur langue en proférait seulement le son, sans que leur cœur fût rempli de ses vérités et touché de ses maximes. *In quorum ore laquei diaboli, et viscum confectum commixtione syllabarum nominis tui et Domini nostri Jesu Christi. Hæc omnia non recedebant de ore eorum, sed sono tenuis et strepitu linguæ, cæterum cor inane.*

Voilà deux étranges extrémités : rougir de prononcer le nom de Jésus, et en le prononçant, rougir de l'imiter; n'avoir pas ce nom dans la bouche, et l'avoir encore moins dans le cœur. On ne tombe pas aujourd'hui dans l'impiété de Julien l'Apostat, mais hélas ! on ne renouvelle que trop le désordre des manichéens. Et cependant de quelle utilité vous sera cet adorable nom, s'il est hors de vos cœurs lorsque vous l'avez à la bouche, si sa prononciation n'est qu'un artifice de votre hypocrisie, au lieu d'être un effet de votre piété, si votre foi et vos actions ne sont conformes à sa dignité et à sa force ? Ne serait-il pas vrai de dire pour lors que bien loin de vous en servir contre le démon, vous vous en servirez comme ces hérétiques pour le démon même, que vous établirez par là davantage son empire, que vous ferez plus d'outrage à votre Sauveur, et que ce qui de soi fait trembler l'enfer, deviendra par votre péché l'occasion de ses railleries et de son mépris ? Je ne parle qu'après Salvien, qui se plaint de cette profanation, et peut-être avons-nous encore plus de sujet de nous en plaindre aujourd'hui (1).

J'ai autrefois lu qu'Alexandre dit à un homme lâche qui portait son nom et qui s'en faisait un sujet de vanité ; ou bien quitte le nom que tu portes, ou bien ne le déshonore pas plus longtemps par tes lâchetés. Il me semble entendre Jésus-Christ qui crie du haut des cieux, à tant de mauvais chrétiens qui se glorifient de son nom, et qui le prononcent insolemment au milieu de leurs désordres : Misérables, ne profanez pas davantage le nom que j'ai porté avec tant de gloire. Quittez, quittez ce nom, plutôt que de souffrir qu'il soit honteusement profané et vaincu en vos personnes. Avec ce nom j'ai désarmé toutes les puissances de l'enfer, et vous n'avez pas le courage de surmonter une passion. Avec ce nom j'ai humilié les démons et réprimé leur insolence, et vous n'avez pas le courage de résister aux moindres ennemis de votre salut. Avec ce nom je me suis soumis toutes les créatures, et vous en affaiblissez tellement la force, que vous me rendez l'esclave de vos péchés : *Servire me fecisti iniquitatibus tuis.*

Ce n'est pas à vous, mes chères sœurs, que je fais ce reproche : à vous, dis-je, qui, bien loin de diminuer les victoires de son nom, les étendez ; à vous qui méprisant les

plaisirs, et foulant aux pieds les honneurs du monde, les attachez comme autant de dépouilles à cette forteresse imprenable dont parle Salomon dans les Proverbes : *Turris fortissima nomen domini (Prov., XVIII)*. Prononcez-le donc, à la bonne heure, durant tous les moments de votre vie, n'ayez point de parole plus familière ni plus agréable que le saint nom de Jésus, n'appréhendez pas que la répétition en puisse jamais être hors de propos, suivez plutôt dans vos discours les mouvements de votre cœur, que les règles de l'éloquence, afin que vous étant ici-bas préservés par ce saint artifice, des surprises des démons, vous régniez un jour là haut avec les anges : c'est ce que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DES ROIS.

Et intrantes domum invenerunt puerum cum Maria, matre ejus, et procidentes adoraverunt eum.

Entrant dans l'étable, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent (S. Matth., chap. II).

Madame, quand je vois votre Majesté quitter son palais pour venir avec les trois princes de mon Evangile adorer Jésus-Christ dans sa crèche, j'ose lui dire d'abord que je loue davantage son dessein que celui de cette fameuse reine qui sortit autrefois de ses Etats pour aller admirer Salomon sur son trône. Quoi qu'il y ait une grande différence entre le Fils de Dieu humilié et ce monarque glorieux ; quoique la présence de cet enfant, qui est la faiblesse et la misère même, doive moins satisfaire une curiosité purement humaine, cependant la foi vous apprend que la pauvreté de son berceau est infiniment plus à estimer que la pompe des plus grands rois, que la seule compagnie de sa mère est préférable aux cours les plus nombreuses, qu'il y a plus de sagesse dans son silence et dans ses soupirs, que dans les jugements du Sage même, et que sans attendre qu'il rende des oracles ou qu'il fasse des prodiges, il est incomparablement plus admirable que Salomon : *Ecce plusquam Salomon hic (S. Matth., XII)*. Tels sont, madame, les sentiments que votre majesté conçoit aujourd'hui de ce divin Enfant ; mais comme nous nous en formons aussi une même idée, ne nous permettra-t-elle pas de venir l'adorer avec elle ? Joignons-nous donc, chrétiens, aux trois princes qui vont à Bethléem, suivons l'étoile qui les guide ; et pour obliger la sainte Vierge à nous donner auprès de son Fils un facile et heureux accès, disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Comme le Fils de Dieu s'est incarné pour converser visiblement parmi les hommes, et que selon saint Bernard, il est descendu sur la terre autant pour s'y faire connaître que pour y prendre notre nature, il est assez étrange de voir qu'il tâche de s'y cacher, et qu'il y affecte presque toujours une mystérieuse obscurité. En effet, après s'être renfermé pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'est-il pas vrai que dès qu'il est venu au

(1) Quis est omnino hominum secularium præter paucos, qui non ad hoc semper Jesu nomen habeat ut pejeret ? et cum scriptum sit : *Non nominabis nomen Domini Dei tui in vanum*, in id reverentia Christi decidit, ut inter cæteras sæculi vanitates nihil jam pene vanius quam Christi nomen esse videatur (*Salvianus, lib. IV de Gubern. Dei*).

monde, sa puissance et sa sagesse ont été comme ensevelies dans la pauvreté de son étable et dans les infirmités de son enfance ? que sa sainteté a été comme noyée dans le sang de sa circoncision, que toutes ses perfections, comme autant de rayons de ce soleil, s'éclipseront un jour sur la croix, et que saint Denis a eu raison de dire que, quoiqu'il se soit manifesté dans son incarnation, il est toujours demeuré caché après ce mystère, ou plutôt qu'il s'est caché dans la manifestation même de ce mystère ? *Occultus est Deus etiam post ipsam declarationem, aut, ut verius dicam, in ipsa declaratione mysterii, mysterium enim istud cum dicitur, inexplicabile manet, cum intelligitur occultum est (D. Dion., lib. de Divinis nominibus).*

On pourrait apporter ici plusieurs raisons de cette étrange conduite ; on pourrait vous dire, avec saint Paul, que l'un des principaux desseins du Verbe dans son incarnation, étant de sauver l'homme par une mort ignominieuse et cruelle, il fallait qu'il obscurcît sa gloire, puisque les Juifs ne l'auraient jamais attaché à la croix, s'ils avaient été persuadés de sa divinité et de ses grandeurs (I ad Cor., II). On pourrait ajouter, avec saint Léon, pape (*Serm. de passione*), que le Verbe s'étant proposé dans ce mystère de tromper le démon, afin qu'en attaquant un Dieu qu'il croyait un pur homme, il perdît le droit qu'il avait sur tous les hommes, il fallait qu'il se cachât, et que par un mélange d'infirmité et de puissance il ôtât à ce prince des ténèbres la connaissance de ce qu'il était.

Ne vous étonnez donc pas s'il paraît aujourd'hui dans la crèche avec une si grande pauvreté et misère ; mais ce qui doit vous surprendre, c'est que quelque caché qu'il soit dans ses différents mystères, la foi a, comme dit saint Bernard, des yeux de lynx et des lumières assez perçantes pour le découvrir au travers de tous ces voiles : *Videte quam oculata sit fides, quam lynceos oculos habeat.* S'enferme-t-il dans le sein d'une vierge ? la foi le découvre et lui rend ses hommages en la personne d'Elisabeth et de saint Jean. Naît-il dans une étable ? la foi dont l'étoile n'est que la figure le découvre à des rois dans l'Orient. Se mêle-t-il avec les pécheurs dans le fleuve du Jourdain ? la foi s'expliquant par la bouche de son précurseur, en fait une illustre distinction et le déclare la victime qui doit satisfaire pour eux. Enfin cette foi ne méconnaît pas Jésus-Christ, quand son Père même semble le méconnaître, et quelque défiguré qu'il soit sur la croix par son sang et ses plaies, elle se sert de la bouche d'un voleur et du témoignage même de ses ennemis pour publier son innocence et sa royauté : *Agnoscit Filium Dei jacentem in utero, nascentem in stabulo, morientem in patibulo.*

Mais pour ne prendre de cette pensée que ce qui fait précisément à mon sujet, je remarque, avec le même saint Bernard, que de tous les hommes qui se sont rendus recommandables par leur foi, il ne s'en est point

trouvé qui en aient eu une plus éclairée et plus perçante que nos mages, eux qui ont reconnu dans la bassesse d'un enfant la majesté d'un roi, dans la faiblesse d'un enfant la force d'un conquérant, dans la douceur d'un enfant la sévérité d'un juge. C'est ce que j'ai à vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

I. — Que l'humanité sainte de Jésus-Christ ait possédé mille belles qualités dans toute leur perfection, en vertu de l'union qu'elle a contractée avec le Verbe, je ne m'en étonne pas, messieurs ; mais que cet Homme-Dieu ait, tandis qu'il a vécu parmi nous, rejeté toute la gloire qui lui revenait de ces augustes qualités pour n'en prendre que les soins et les travaux, c'est ce que je ne puis comprendre, et c'est néanmoins ce qu'il a fait. Vous savez qu'il est prêtre, et que même à la différence des autres, il est, par une onction singulière, *Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech (Ps. CIX)* ; et cependant cet éminent privilège de son sacerdoce consiste à s'immoler soi-même, à faire de sa croix un autel, à être tout ensemble le sacrificateur et la victime. Vous savez qu'il est pasteur, et que le pouvoir que cette qualité lui donne est souverain ; et toutefois au lieu de se revêtir de la laine de ses brebis, *il les revêt, comme parle saint Paul, de lui-même (Eph., IV)* ; au lieu de se nourrir d'elles, il se fait lui-même leur nourriture ; au lieu de tirer leur lait, il leur donne son sang ; au lieu de les vendre ou de leur ôter la vie, il perd la sienne pour les sauver. Enfin il est le chef de tous les hommes, et, en cette qualité, tous ses membres doivent naturellement s'exposer pour sa conservation ; et toutefois le seul avantage qu'il en tire est de les représenter tous devant la justice de son Père, de prendre sur lui la ressemblance de leurs péchés, la vérité et toute la rigueur de leurs peines. Voilà, chrétiens, ce que Jésus-Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, a voulu prendre de toutes les dignités de sa naissance ; voilà tout l'avantage qu'il a tiré des adorables qualités de son incarnation : il en a suspendu la gloire, il en a pris le travail, et il n'a jamais accepté d'emploi où il n'ait trouvé le secret de séparer l'honneur d'avec la peine.

Cette maxime qui se vérifie de toutes les qualités de Jésus-Christ, ne se prouve pas si aisément de sa royauté ; il y a quelque sujet de s'étonner que celui qui s'est peu soucié de se faire honorer comme prêtre, comme pasteur, comme chef, n'ait pas néanmoins négligé de se faire reconnaître comme roi. Il est bien vrai qu'il prend encore sur lui toutes les charges que porte ordinairement une couronne avec elle. Il défend son peuple, il fait la guerre à ses ennemis, et, combattant pour ses sujets, il leur acquiert la paix et la victoire au prix de son sang. Il sera notre roi, voilà sa qualité : *Rex erit super nos.* Mais voyez à combien de choses elle l'engage : *Egrediatur ante nos, et pugnabit bella nostra pro nobis (I Reg., VIII)* ; il marchera devant nous, il sera à notre tête, et dans une guerre

qui nous regarde, et que nous pouvons appeler en quelque manière personnelle, *bellu nostra*, il combattra en notre faveur. Voilà les obligations dont il veut bien se charger comme roi : mais n'est-il pas surprenant de voir que nonobstant sa grande humilité avec laquelle il a rejeté toute la gloire qu'il devait recueillir de ses autres qualités, il ait voulu se réserver celle de sa royauté et en recevoir les honneurs en deux lieux bien différents, je veux dire dans l'étable et sur le Calvaire ?

En effet, soit que le Père éternel ait voulu particulièrement faire honorer son Fils dans les moments où il satisfaisait avec une plus grande humiliation à sa justice, soit que lui-même ait voulu corriger ou prévenir le scandale qu'une naissance et une mort si honteuse eussent pu nous donner, il est certain qu'il a comme affecté de changer sa crèche et sa croix en deux trônes, de s'y faire respecter par les éléments, et de susciter des hérauts, qui au milieu de son infirmité et dans le centre de ses ignominies, le proclamaient roi de l'univers.

Je vous ai déjà dit qu'un voleur éclairé par la foi, a pris sa croix pour un trône, et sa couronne d'épines pour un diadème, et que regardant Jésus-Christ comme le souverain des hommes, pour lesquels il mourait, il lui demanda part à son royaume. Mais comme il est roi par sa naissance aussi bien que par ses conquêtes, il fallait que ce premier droit fût reconnu avant le second, qui ne devait proprement se justifier qu'à sa mort. Il fallait que des têtes couronnées ou des esprits du premier ordre rendissent à Jérusalem des témoignages de sa souveraineté, et qu'ils vinssent le reconnaître eux-mêmes dans l'étable de Bethléem ; il fallait qu'inspirés d'en haut, ils fussent les premiers témoins de cette vérité, et les premiers adorateurs de ce nouveau roi. Aussi écoutez ce qu'ils en disent, et en quels termes ils s'expliquent : *Où est celui qui est né roi des Juifs ? Il est né roi : ils fondent donc la royauté de Jésus-Christ sur sa naissance. Il est né roi : ils opposent donc cette qualité attachée à sa personne, à ce fastueux titre de roi que s'attribuait Hérode dans la Judée ; Herodes rex facilius : Hérode n'est qu'un roi tel que les Romains l'ont fait, dit saint Augustin ; c'est d'eux qu'il tient la Judée, c'est d'eux que sa couronne relève, ou pour mieux dire c'est de Jésus-Christ, qui a une royauté absolue, essentielle, indépendante, qui n'est pas tant attachée à sa nature, qu'elle est sa nature même.*

Voilà ce que ces trois rois de notre Évangile nous apprennent ; voilà la fin de leur mission et de leur voyage : *Ubi est qui natus est rex ?* voilà ce qu'ils disent avec une admirable intrépidité : mais à qui ? A Hérode même et à toute sa cour ; à ce prince si jaloux de son autorité, et si ardent à se venger de tous ceux qui rendront dans la Judée quelques respects à un autre souverain que lui : *Querunt regem Judæorum a rege Judæorum.* Ils ne vont pas s'informer en cachette du lieu où ils pourront trouver un enfant qu'une étoile leur a marqué ; ils n'entrent

pas en tremblant dans un pays ennemi, où ils avaient sujet de tout craindre ; ils demandent le roi des Juifs au roi même des Juifs ; ils demandent Jésus-Christ à Hérode ; ils se servent du nom de ce nouveau monarque pour faire trembler ce prince au milieu de ses états, et ils lui apprennent par ces généreuses paroles, qu'il est le vassal d'un enfant qui vient de naître.

D'où pouvait leur venir une si admirable intrépidité et une si parfaite connaissance de la royauté de Jésus-Christ (1), sinon du Père des lumières et du Saint-Esprit qui se communiqua à eux par l'étoile qu'ils virent, comme il fit depuis aux apôtres par des langues de feu qui parurent au jour de la Pentecôte. Sans cela auraient-ils parlé avec tant de liberté dans le palais d'Hérode, auraient-ils annoncé le Messie à la face de Jérusalem, auraient-ils demandé au roi de Judée avec une aussi sainte intrépidité des nouvelles d'un autre roi qui devait régner dans ses états ? Il fallait donc que le même Esprit qui a porté depuis les apôtres à braver les tyrans, ait animé ces rois à faire trembler Hérode ; que la même force qui a obligé les apôtres de sacrifier leurs intérêts, leur fortune, leur repos, leur liberté, leur vie, pour prêcher Jésus-Christ devant des têtes couronnées, ait animé nos princes pour dire au roi des Juifs, qu'il était le vassal du Fils de Dieu, et qu'il n'était pas si absolu dans ses états, qu'il ne dût se soumettre à un enfant qui venait de naître, et qui était son vrai et légitime souverain.

Mais ce fut aussi ce même Esprit dont l'étoile n'était que le symbole, qui les humilia aux pieds de Jésus-Christ qu'ils adorèrent. *Nous avons vu*, disent-ils, *son étoile en Orient, et nous sommes venus lui rendre nos hommages.* Il n'y a rien de plus illustre dans la religion chrétienne, ni qui prouve d'une manière plus sensible la divinité de Jésus-Christ, que les admirables prodiges qui ont toujours relevé ses abaissements. Il semble que le ciel ait pris plaisir de balancer toutes les circonstances humiliantes de son incarnation, par autant de glorieuses qui l'ont accompagnée. Ne vous arrêtez pas tant au berceau du Verbe incarné, dit saint Jérôme, que vous ne portiez en même temps vos yeux vers le ciel : *Respice cunas Christi, sed vide cælum.* Cet enfant se plaint dans une crèche, il est vrai, mais les anges le louent et l'admirent. Les Juifs le veulent méconnaître, il est vrai, mais un astre miraculeux le découvre : *Vagientem in præsepi intueri infantem, sed simul angelos ausculta laudantes : ignorant Judæi, sed stella demonstrat.* Ne sont-ce pas là des merveilles bien extraordinaires et bien particulières à Jésus-Christ ? Quel roi a jamais eu le pouvoir de réjouir le ciel à sa naissance ? Quand est-ce que la nature s'est déréglée pour honorer l'entrée d'un souve-

(1) Perfectæ scientiæ mirabilem fidem quam non terrena sapientia erudit, sed Spiritus sanctus instituit. Unde enim ii viri cum proficiscerentur de patria qui nondum viderunt Jesum nec aliquo contuitu ejus quo eum tam. etc., D. Leo, ser. IV, de Epiph.)

rain dans le monde ? et si l'on retranchait du berceau des plus grands princes, ces illustres et pompeuses marques de leur dignité royale, y paraîtraient-ils davantage que leurs sujets ?

Je sais bien, madame, que la naissance de l'incomparable Dauphin que le ciel a accordé par Votre Majesté à la France, est accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent la rendre heureuse. Le temps de paix où elle est arrivée comme celle de Jésus-Christ, la constellation de tous les saints assemblés dans leur fête commune qui y a présidé, les désirs de Votre Majesté qui l'ont précédée, la joie des peuples qui l'a suivie, sont autant de favorables conjectures de la grandeur de ce prince, et qui nous font espérer qu'il unira un jour en sa personne la prudence et le courage de Louis-le-Grand, avec la piété et la douceur de son auguste mère.

Mais quoi que j'en dise, je m'assure que Votre Majesté avouera toujours que ces circonstances n'approchent en rien de celles qui accompagnent la naissance de Jésus-Christ, son maître et le vôtre. Ce roi du ciel n'a besoin d'aucun témoignage de la terre pour tirer de favorables préjugés de sa grandeur : c'est assez que le ciel s'en charge, qu'une étoile lui serve de langue, *tanquam lingua cælorum*, comme dit saint Augustin, pour annoncer le bonheur et l'éternité de son empire. Que dis-je ? elle ne sert pas seulement de langue au ciel pour annoncer Jésus-Christ, elle lui sert encore, selon saint Athanase, d'œil pour le regarder, et la joie qu'il a de posséder ce roi naissant lui donne, dès qu'il vient au monde, une secrète impatience de le voir : *Ad ejus partum per stellam respicit cælum, quasi ante tempus maturet amplecti*.

Mais que cette étoile soit ou la langue dont le ciel annonce Jésus-Christ, ou l'œil dont il le regarde, il est certain que ces rois en apprennent leur devoir : *Nous avons vu son étoile*, disent-ils, *et nous sommes venus l'adorer* : étoile qui leur découvre sa souveraineté, étoile, ou pour mieux dire avec saint Léon, foi vive et perçante qui leur montre sa grandeur : *Quasi stella cæli lux fidei*. Etoile qui les conduit à son berceau, qui les invite à venir lui faire hommage de leur couronne et à l'adorer malgré la bassesse et les infirmités de son enfance : *Invenierunt puerum, et procidentes adoraverunt eum*.

S'ils n'avaient considéré cet enfant que par une partie de lui-même, s'ils n'avaient regardé le ciel, comme dit saint Jérôme, en regardant son berceau, ne pourrait-on pas les accuser d'imprudence ; ou du moins n'aurait-on pas droit de leur demander qui les oblige de le traiter en qualité de roi ? Où est la majesté de son visage ? Il l'a tout baigné de ses larmes. De quelle pompe est-il revêtu ? Il est enveloppé de langes. Quel palais habite-t-il ? Une étable. Sur quel trône paraît-il ? Sur une crèche. Où est sa cour, où sont ses armées ? Il n'est entouré que d'ani-

maux et de bergers. Mais ils n'ont pas ces vues humaines et partagées qui les scandaliseraient : *Non illis sordet stabulum*, dit saint Bernard, *non offenduntur pannis, non scandalizantur lactentis infantia, procidunt, venerantur, adorant*. Cette étable ne les rebute point, la pauvreté de ses langes ne les choque point, l'enfance de Jésus-Christ ne leur est point un sujet de scandale : au contraire, la foi leur ouvrant les yeux, leur découvre sa puissance dans son infirmité, et sa majesté dans ses bassesses.

Saint Cyprien prend encore la chose de plus loin, et fait ce semble une réflexion plus délicate. Comment, dit-il, les mages se seraient-ils scandalisés de la pauvreté de l'étable, eux qui ne s'en aperçurent pas même, et qui ne jetant les yeux que sur Jésus-Christ s'arrêtèrent uniquement à son auguste personne, tout autre ornement étant fort superflu et ne méritant pas leurs regards, quelque magnifique qu'il eût pu être. *Ornamenta quæ deerant, etiamsi adessent, non haberent oculos inspectores*. La présence de ce divin enfant, occupait si fort leurs yeux, elle recueillait tellement les pensées de leurs esprits et les mouvements de leur cœur, que trouvant en ce seul objet l'assemblage de toute sorte de biens, ils ne s'avisèrent jamais d'en chercher d'autre que celui que son infirmité toute-puissante leur présentait. *Opus illis non erat evagari et mendicare per partes quod simul in se una omnipotens infantia præsentabat*.

Et voilà, chrétiens, ce qui achève de résoudre nos trois princes à rendre à Jésus-Christ naissant l'hommage qu'ils lui doivent : ils l'adorent comme leur souverain, ils protestent qu'ils sont ses sujets, et la foi les appliquant à la vue de cet Homme-Dieu, ils reconnaissent que la honte et la pauvreté de sa crèche ne les dispensent pas de ce devoir.

Mais croyez-vous, mes frères, que ces mêmes obligations ne vous regardent pas ? Ecoutez ce que disent saint Augustin et saint Léon, pape. Ces mages étaient les prémices des Gentils, et vous en êtes les peuples, *Magi erant primitiæ gentium, vos autem populus gentium* (D. Aug., de Magis), *diem primitiarum nostrarum et inchoationem vocationis gentium rationabili gaudio celebremus* (D. Leo, serm. 3 in solemn. Epiph.); ils vous représentaient, et vous êtes en quelque manière renfermés dans leurs personnes, et par cette raison ils n'ont rendu à Jésus-Christ aucun hommage que vous ne soyez obligés de lui rendre. Cette obligation qu'ils vous imposent est-elle difficile ? Ils ont reconnu Jésus-Christ pour roi. Qui de vous serait assez malheureux pour lui disputer cette qualité, pour se soustraire d'une domination aussi douce et aussi agréable qu'est la sienne ? Qui, mes frères ? un Hérode, un misérable qui tremblait lorsqu'il entendrait parler d'une autre royauté que celle de cette passion qui règne dans son cœur. Qui ? un homme tiède et accommodant, qui prétendrait se partager entre Dieu et la créature, donner quelque chose à l'un, quelque chose à l'autre.

tre, et par un si injurieux partage détruire au dedans de soi la souveraineté de son Dieu.

Car combien s'en trouve-t-il encore aujourd'hui qui bien loin de garder comme nos rois le serment de fidélité qu'ils ont prêté à Jésus-Christ en leur nom, disputent à cet enfant la meilleure partie de ses états et de ses droits? Je dis la meilleure partie, puisque notre volonté étant, en un sens, plus vaste que l'univers, toutes les fois que nous empêchons Jésus-Christ de régner absolument sur elle pour y introduire une créature à son préjudice, nous lui ôtons, à notre égard, quelque chose de plus considérable que la souveraineté du monde, et nous le chassons honteusement d'un royaume qu'il préfère à tous ceux de la terre. Cependant combien s'en trouve-t-il encore aujourd'hui qui lui font cette injure en se soumettant à une autre puissance que la sienne, en se rendant esclaves de leurs affections déréglées, en s'abandonnant durant ces jours à des excès d'intempérance, qui bien loin de pouvoir compatir avec les devoirs d'un chrétien, sont même indignes de la qualité d'hommes qu'ils portent?

Concevez, mes frères, d'autres sentiments, donnez à ce Dieu-Enfant un empire si absolu sur vos cœurs, et abandonnez-vous à sa conduite avec une si parfaite résignation, que vous puissiez être en état de dire d'un ton aussi ferme que le disait autrefois saint Bernard : C'est en vain que l'avarice prétend me rendre son esclave, c'est en vain que l'orgueil vous assujettit mon cœur, c'est en vain que la volupté me propose mille faux charmes pour régner sur moi à son tour : que l'ambition, l'envie, la gourmandise, la colère, la médisance combattent tant qu'elles voudront contre moi, au milieu de moi, *Certent in me ipso et de me ipso* ; j'ai fait une ferme résolution, et je m'en déclare hautement, je ne reconnais point d'autre roi que Jésus, mon seigneur et mon maître : *Non habeo regem nisi Dominum Jesum*. Que ces passions rebelles s'efforcent tant qu'elles voudront de me porter à la révolte et de se rendre les maîtresses de mon cœur, je leur dirai : La place est prise, Jésus-Christ y règne, et comme il y règne par amour autant que par puissance, comme il est l'époux aussi bien que le souverain de mon âme, je ne puis, sans lui faire une double injustice, souffrir d'autre autorité que la sienne : *Non habeo regem nisi Dominum Jesum*.

Que si par malheur vous n'étiez pas encore dans de si parfaites dispositions, s'il se trouvait encore en vous quelque passion assez insolente pour disputer la souveraineté à ce divin enfant, priez-le, chrétiens, priez-le de joindre la force à la douceur pour achever de vous soumettre à sa toute-puissance. S'il ne peut encore régner au dedans de vous comme un roi paisible, engagez-le d'y régner par des grâces victorieuses et fortes en qualité de conquérant : aussi bien est-ce une autre qualité que la foi fait reconnaître dans Jésus-Christ à nos trois princes au milieu

de ses faiblesses, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie de ce discours.

II. — Ne croyez pas, mes frères, que si Jésus-Christ s'est fait reconnaître roi des Juifs, il renonce pour cela aux autres couronnes de la terre. Quoiqu'il soit le Dieu de tous les hommes, il a cependant, ce semble, toujours affecté jusqu'ici à se faire appeler le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, parce qu'il y a plus de gloire d'être le souverain de trois hommes de bien, que d'une multitude de méchants. Mais comme cette raison finit aujourd'hui ; comme les Juifs, qui sont ses sujets naturels, le méconnaissent, et qu'étant venu au milieu d'eux ils n'ont pas voulu le recevoir, il commence à se tourner vers les autres nations de la terre, et à mettre autour de sa tête cette multitude de couronnes dont parle saint Jean, et qui sont autant de différentes marques de ses conquêtes : *In capite ejus diademata multa* (*Apo-cal.*, XII).

Il est né roi des Juifs, les mages nous l'apprennent, et quelque parti que forment contre lui ces rebelles, il saura bien conserver l'autorité que sa naissance lui donne sur eux ; mais ce n'est pas assez pour contenter sa valeur, ce roi veut étendre sa puissance, il veut faire des conquêtes, il veut subjuguier de nouveaux peuples et abattre même à ses pieds toutes les nations de la terre : et c'est aujourd'hui qu'il commence à exécuter ce généreux dessein, en obligeant trois de leurs princes à venir se prosterner devant son berceau : *Invenerunt puerum, et procidentes adoraverunt eum*.

On dit d'Alexandre le Grand que, quoi qu'il fût né roi de Macédoine et qu'il tint ce royaume de ses pères, cependant, étant encore jeune et plein d'un courage martial, il entreprit de l'augmenter par de grandes et nouvelles conquêtes. Son cœur, pour qui toute la terre semblait trop petite, ne put se satisfaire d'une province si bornée ; mais franchissant les anciennes limites du royaume de ses ancêtres, et protestant qu'il ne voulait point d'autre partage que son épée, il se vit maître du monde à l'âge de trente-trois ans.

Si l'Ecriture sainte ne parlait de ce prince avec éloge, je ne me servais pas de ce trait de l'histoire profane pour le considérer aujourd'hui comme une figure de Jésus-Christ. Il est né roi de la Judée, *Ubi est qui natus est rex Judæorum* ? Cette province est l'ancien royaume de son Père, c'est là où il était connu et adoré, *Notus in Judæa Deus*. Mais ne franchit-il pas aujourd'hui ces anciennes bornes, et recevant avec joie l'hommage de ces princes idolâtres, que la force de sa grâce a humiliés à ses pieds, ne témoigne-t-il pas que ses conquêtes n'auront point d'autres limites que celles de l'univers ?

Il en est à peu près du sort des royaumes comme de la mer. A voir cet élément élever ses vagues, pousser avec impétuosité ses flots, renverser tout ce qu'il porte sur son dos ; qui ne croirait qu'il va inonder toutes

les terres voisines et renouveler l'ancien déluge? Cependant avec toute sa furie il s'apaise, quelques grains de sable qui sont les limites que le doigt de Dieu lui a marquées, comme dit saint Basile de Séleucie, arrêtent sa fureur, et tout l'orgueil de ses flots s'affaiblit enfin et se tourne en écume.

Telle est la destinée des royaumes. La même puissance qui arrête la furie de la mer, arrête souvent l'ambition des grands. Quelques vastes projets qu'ils fassent, quelques mesures qu'ils prennent pour étendre, soit par des alliances avantageuses, soit par de violentes entreprises leurs empires, il y a toujours de certaines bornes que la providence de Dieu leur marque, et au delà desquelles ils ne peuvent jamais aller. Il n'y a que l'empire de Jésus-Christ qui ne soit point borné : le ciel, la mer, la terre, tout lui est soumis, il a sur tout ce qui est créé une puissance universelle ; il commence ses conquêtes dès l'étable de Bethléem, et passant de la crèche sur la croix, il portera un jour son nom dans les lieux où celui des César et des Alexandre ne fut jamais connu. *Quo nondum porrectum romanum imperium jam Christus possidet*, dit saint Augustin, *quod clausum est illis qui ferro pugnans, non clausum est illi qui ligno pugnans*.

Mais sans anticiper ici sur l'avenir, admettons dans les circonstances de notre mystère, le commencement de ses conquêtes. Loin d'ici cet Hercule de la fable, qui terrassa des monstres à sa naissance, qui, par une force imaginaire qui ne subsistait que dans les rêveries des poètes, terrassa les plus redoutables ennemis, et qui fit des prodiges en un temps où les autres hommes n'ont que la faiblesse en partage : Jésus-Christ est seul ce grand conquérant, qui triomphe dès son berceau, qui enlève trois rois à l'idolâtrie, qui peut déjà se vanter d'avoir donné des batailles et remporté des victoires.

Le prophète Isaïe les avait prédites longtemps avant qu'elles arrivassent : *Antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci, et spolia Samariæ coram rege Assyriorum* (Isaï., VIII). Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, il enlèvera les forces de Damas, et emportera en triomphe les dépouilles de Samarie devant le roi des Assyriens. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre ces paroles d'Isaïe tout à fait à la lettre, ni tomber dans l'erreur grossière des Juifs qui, au rapport de Tertullien, voulaient que Jésus-Christ ne fût pas le Messie qu'on attendait, parce qu'il n'avait pas, selon cette prophétie, donné des batailles et emporté des dépouilles dès son berceau : *Hæc accipiunt verba quasi bellatorem portant Christum*. Ce peuple charnel s'imagina que ce prophète ait promis Jésus-Christ, comme un conquérant de profession, que la guerre lui soit un exercice si naturel, que les plaintes qu'il fait dans son berceau aient la force de faire prendre les armes à ses soldats, que les cris de son enfance sonnent la charge, qu'élevé sur les bras de sa nourrice, il puisse déjà, comme du haut d'un rempart, dé-

couvrir l'ennemi, et qu'étant encore attaché à la mamelle, il subjugué déjà la Samarie : *Quasi vagitu ad arma esset convocaturus infans, quasi de nutricis aut gerulæ suæ collo hostem destinaturus, atque ita Damascum et Samariam pro mamillis subacturus* (Tertull., lib. III, advers. Marc., c. 13).

Mais si Tertullien ne veut pas qu'on prenne cette prophétie tout à fait à la lettre, et que l'on s' imagine que Jésus-Christ doit faire toutes ces actions guerrières dans son berceau, il veut néanmoins que nous croyions qu'il n'a pas laissé d'y être un grand conquérant. Que les Juifs apprennent, dit-il, que si notre Messie n'a pas répandu du sang à sa naissance, il n'a pas laissé d'y remporter des victoires ; que ces trois princes qu'il a enlevés à l'idolâtrie sont les véritables dépouilles de Samarie, et que les ayant obligés de respecter son enfance, et de faire hommage de leur couronne à sa faiblesse, il a dignement accompli la prédiction qui en avait été faite. *Vere abstulit spolia Samariæ ipsos Magos qui cum illum cognovissent, et muneribus honorassent et genu posito adorassent quasi Deum et Regem sub testimonio indicis et ducis stellæ, spolia facti sunt Samariæ id est idololatriæ, credentes in Christum* (Tert., ibid.) Car voilà, conclut-il, la manière dont il a fait la guerre, voilà comment il s'est acquis, dès son berceau, la qualité de conquérant, et qu'il a commencé de se rendre maître, non-seulement de la Samarie, mais de toutes les nations du monde. *Sic bellipotens, sic armiger Christus non solius Samariæ spolia, sed et omnium gentium accepit*.

En effet, pour justifier solidement cette idée de Tertullien, il est certain que le triomphe de Jésus-Christ naissant lui est bien plus glorieux que celui des plus fameux conquérants. Ceux-ci n'ont jamais pu se rendre maîtres de ces corps ; ils n'ont jamais pu, avec toutes leurs forces, triompher des âmes, et le plus grand avantage qu'ils aient tiré de leurs victoires a été de pouvoir faire mourir ou emprisonner les vaincus. Il n'en est pas ainsi des conquêtes de Jésus-Christ : non-seulement il peut se rendre maître des corps, il comprend même les âmes dans sa victoire, non-seulement il peut charger ses ennemis de chaînes, il peut encore réduire leur esprit en servitude ; non-seulement il peut leur ôter la vie, il peut même les faire consentir à la perdre pour lui avec joie, les faisant entrer dans ses intérêts, et les engageant dans son parti.

C'est un beau mot de S. Augustin, que quand la grâce de Jésus-Christ veut triompher des cœurs des hommes, elle les change tellement, qu'après lui avoir été rebelles, ils se soumettent si absolument à sa toute-puissance, qu'ils passent dans les droits de sa victoire : *in jura victoriæ transeunt*. Merveille qui n'éclata jamais avec plus de pompe que dans la personne de nos rois ; car restait-il encore en eux quelque chose dont Jésus-Christ n'ait pas triomphé ; leur volonté n'est-elle pas aussi soumise que leur corps puisqu'au premier commandement qu'ils re-

çoivent, ils viennent se rendre à son berceau? Leur esprit ne reconnaît-il pas ce nouveau conquérant, puisqu'ils adorent sa puissance dans son infirmité, et sa majesté dans ses faiblesses? Et enfin ne peut-on pas dire que ces illustres vaincus prennent le parti de leur vainqueur, puisque, changeant de sentiment, leur foi succède à leur idolâtrie, qu'ils réparent, comme dit Tertullien, la criminelle impudence de celle-ci par l'intrépidité toute sainte et toute divine de celle-là, et qu'après n'avoir point eu de honte d'adorer des créatures inanimées, ils n'en ont point de rendre leurs hommages à un Dieu?

Vous me direz peut-être qu'il ne paraît rien d'extraordinaire dans cette conquête, qu'on n'y voit point ce magnifique et redoutable appareil qui accompagne ordinairement les rois au combat; mais je vous réponds que c'est par là même que vous devez être plus convaincus de la beauté et de la grandeur de son triomphe. C'est un étrange aveuglement d'admirer dans un roi ce qu'on doit y considérer le moins. On l'estime puissant, quand on lui voit commander une grande armée, et l'on ne prend pas garde que cette armée est, en un sens, un secret reproche de sa faiblesse, qu'il est comme réduit à ne pouvoir se défendre qu'avec des armes empruntées et des mains mercenaires, et qu'il doit trembler toutes les fois qu'il se représente que sa personne et son état dépendent du courage et de la fidélité d'autrui. *Venalesque manus ibi fas, ubi maxima merces.*

Jésus-Christ est un roi à des conditions bien différentes, dit Tertullien, *alterius status rex*. Il est lui seul la force de son royaume, et, bien loin d'emprunter le secours de ses sujets, il n'y en a aucun qui ne tire son courage de lui; et c'est la raison pour laquelle il ne se sert, tout faible qu'il paraît, d'autre bras que des siens, pour enlever les dépouilles de l'Orient, qu'il commande à des princes étrangers de venir l'adorer, non par une puissante armée dont il dispose, mais par une vertu intérieure, et qui est cachée dans sa faiblesse. *Ab alienigenis adorandus, non terrente exercitu, sed latente virtute.* (D. August., *Hom. de Epiph.*)

Jugez donc, mes frères, si je n'ai pas eu raison d'avancer qu'il triomphait aujourd'hui dans son berceau, qu'il y remportait des victoires, qu'il y gagnait des batailles, et que nos mages, découvrant dans son enfance la majesté d'un roi, ont encore éprouvé dans sa faiblesse la force d'un conquérant. Demandons-lui, chrétiens, qu'il en use ainsi à notre égard, que, puisque nous lui résistons quand il traite avec nous comme un amant, ou comme un roi paisible, il nous oblige de nous rendre à lui comme à un conquérant qui assujettisse nos volontés rebelles à son empire. Oui, Seigneur, et nous vous le disons avec toute l'Eglise, qui nous met cette prière à la bouche : *Rebelles compelle voluntates nostras*. Domptez la rébellion d'une volonté qui ne serait que l'instrument de notre perte; détruisez nos mauvaises habitudes, fixez nos

inconstances, ruinez nos inclinations corrompues, triomphez enfin de nos cœurs rebelles : *Rebelles compelle voluntates nostras*; et, quand vous nous aurez soumis de la sorte, attirez-nous après vous, afin que nous vous gardions une inviolable fidélité : *Trahe nos post te*. La corruption de notre nature forme au dedans de nous autant d'obstacles que l'erreur faisait dans les mages; employez donc, pour nous obliger à vous suivre, des moyens aussi efficaces que furent ceux que vous employâtes autrefois, afin qu'ils vous vinssent adorer. Bien loin que ces saints efforts, qui seront des marques de votre amour, fassent tort à notre liberté, nous reconnaitrons toujours que vos grâces, étant très douces dans leur plus grande force, ne nous feront pas plus de violence, en nous attirant, que l'agréable odeur des parfums en fait à ceux qui les suivent : *Trahe nos post te, et curremus in odorem unguentorum tuorum*. Voilà, mes frères, quelles doivent être les dispositions de nos cœurs. Ne les possédait-il pas comme un roi paisible? Nous devons le prier d'en triompher comme un conquérant, et appréhender surtout de tomber dans le crime d'Hérode et de ceux de sa cour, qui ne voulurent jamais reconnaître la royauté de Jésus-Christ, puisque nous recevrons la même punition, qui serait de l'avoir pour ennemi et pour juge.

III. — C'est, mes frères, la dernière vérité que j'aurais à vous expliquer; mais l'appréhension de lasser une patience royale m'empêche de lui donner toute son étendue. Je vous dirai seulement qu'Hérode et sa cour ayant négligé de profiter de l'avis des mages et refusé de reconnaître la souveraineté de Jésus-Christ naissant, que leurs prophéties leur marquaient, éprouveront toute la sévérité de ses jugements. Si vous êtes en peine d'en savoir la manière, elle vous paraîtra d'autant plus étrange qu'elle est secrète, d'autant plus terrible qu'elle est cachée. Cet enfant ne se venge pas de leur rébellion par des châtimens sensibles; il retire seulement d'eux ses grâces, il fait disparaître son étoile de dessus leur ville, il défend aux mages d'y retourner, il les quitte lui-même et s'enfuit en Egypte.

Un ancien qui voulait persuader aux peuples que la domination des princes leur était avantageuse, dit que la plus fâcheuse menace que les rois faisaient autrefois à des sujets rebelles, c'était de les abandonner et de sortir de leurs Etats : *Nihil majus minari male parentibus poterant quam ut abirent e regno*. Cet éloignement des souverains peut quelquefois produire de très funestes effets; mais avouons que la plus grande peine dont Jésus-Christ pouvait punir Hérode et les Juifs, c'était de s'éloigner d'eux. Après avoir perdu leur Dieu et leur légitime souverain, que pouvaient-ils espérer? à qui pouvaient-ils avoir recours dans leurs disgrâces? à qui pouvaient-ils demander conseil dans leurs affaires? sous quel asile pouvaient-ils se mettre pour se défendre de leurs ennemis? Un Etat qui a perdu sa divinité est bien malheureux,

et en danger d'être perdu lui-même : *Peritura Troja perdidit primum Deos.*

Les Juifs tombèrent dans ce malheur. Ils perdirent, dit saint Léon pape, leurs rois, leurs victimes, leurs temples, leurs sacrifices, leurs prêtres, leurs autels en la personne de Jésus-Christ; ils s'attirèrent par leur noire ingratitude cette disgrâce : ce Dieu qui était venu chez eux les abandonna pour se faire adorer par des princes étrangers qui entrèrent dans leurs droits : *Perdiderunt successionem regum, placationem hostiarum, locum supplicationum, ordinem sacerdotum, etc.* (D. Leo, ser. 5, de Epiph.).

Heureux sort pour ces rois idolâtres qui profitèrent du malheur du peuple choisi; mais funeste abandon pour cette nation ingrate qui s'était attiré ce châtement. Appréhendez, mes chers auditeurs, qu'une pareille disgrâce ne vous arrive, que l'étoile de ce Dieu naissant ne vous quitte, pour luire sur des terres inconnues, et vous priver de sa lumière. Car enfin avez-vous dans la recherche de Dieu plus de fermeté et de droiture d'âme qu'Hérode? Avez-vous pour tant de faveurs que vous avez reçues, plus de charité et de reconnaissance que les Juifs? Voilà de justes sujets de frayeur, pour peu que vous ayez de religion et de foi. Profitez donc des grâces qui vous ont été données aux dépens de ces peuples infidèles; dès que son étoile luira sur vous, sortez de cette terre de malédiction où vous êtes, demandez avec empressement et avec joie où est le nouveau roi à qui vous voulez rendre vos hommages, et, après l'avoir adoré en esprit et en vérité, espérez qu'il vous fera un jour entrer dans le royaume éternel qu'il a préparé à ses élus. Amen.

PANEGYRIQUE

DE SAINT ANTOINE.

Tentatus per omnia absque peccato.

Il a été tenté en toutes choses, sans être néanmoins sujet au péché (Heb., IV).

Monseigneur, c'est une partie de l'éloge que l'apôtre saint Paul donne à Jésus-Christ, pour nous faire connaître son innocence au milieu des plus humiliantes épreuves auxquelles il a bien voulu se soumettre. On peut dire que de tous les abaissements auxquels il s'est assujéti, l'un des plus honteux fut celui de la tentation, lorsque le démon se flatta de pouvoir le rendre criminel, et qu'il jugea capable de péché celui qui est la sainteté même.

A la croix il attenta à sa vie, mais cet Homme-Dieu voulut bien la perdre pour opérer le salut des hommes, et rien, dit Tertullien, n'est indigne de lui, quand il peut contribuer à ce dessein; mais dans le désert il attaque son innocence même, et par les différents combats qu'il lui livre successivement il s'efforce de la lui ravir. Etrange moyen, également indigne de Dieu et inutile aux démons, puisqu'il fut tenté en toutes choses, sans néanmoins succomber à aucune de ces tentations, ni commettre le moindre

péché : *Tentatus per omnia absque peccato.*

Le grand saint dont l'Eglise fait aujourd'hui la fête, et dont la mémoire vous est si précieuse, mes chères sœurs, a été comme Jésus-Christ livré aux attaques du démon; mais ce fidèle disciple a appris de ce digne Maître l'art de soutenir avec prudence et avec courage ces différents efforts de l'enfer, décourrant toutes ses ruses, démêlant ses fourberies et ses intrigues, s'armant de force contre ses persécutions et ses violences, et enfin défendant sa sainteté avec de continuel et particuliers secours de la grâce, comme cet Homme-Dieu avait conservé la sienne, par les droits et l'impeccabilité de sa nature : *Tentatus per omnia absque peccato.*

L'on dirait que les puissances de l'enfer, que la main de Dieu retient afin qu'elles n'agissent pas avec toute l'étendue de leurs forces contre les saints, avaient reçu le pouvoir d'attaquer Antoine en toute manière, n'y ayant ni promesses, ni menaces, ni illusion, ni richesses, ni plaisirs, ni persécutions, ni tentation de l'esprit, ni mauvais traitements et supplices pour le corps qu'elles n'aient mis en usage, afin de le faire succomber à quelques unes de ces épreuves. Tantôt le démon lui apparaissait comme un serpent pour le séduire, tantôt comme un lion pour le dévorer, quelquefois comme un aspic pour lui faire de près des blessures mortelles, d'autres fois comme un basilic pour le faire mourir de loin par ses regards; employant contre ce seul homme tous les différents artifices dont il s'était autrefois servi contre les martyrs.

Ils se réduisent à trois : aux promesses, aux tourments et aux plaisirs; aux promesses pour les gagner, aux tourments pour les ennuyer, aux plaisirs pour les corrompre; et ce furent ces promesses, ces tourments et ces plaisirs qu'il employa contre Antoine pour le tenter en toute manière.

Grand saint, c'était donc en vain que sur les dernières années de la persécution des tyrans vous alliez chercher le martyre dans Alexandrie. Vous l'avez trouvé dans votre solitude, et sans vous présenter aux bourreaux vous avez essuyé toute leur fureur au milieu de votre désert.

Oui, je le répète, le démon a rassemblé contre Antoine tous les artifices de sa rage, il lui a promis des richesses, il lui a fait souffrir des supplices, et il a voulu l'amollir par le plaisir, *tentatus per omnia*. Mais ce qui fait la gloire et le caractère particulier de notre saint, c'est qu'il n'a jamais succombé à aucune de ces dangereuses épreuves, *absque peccato*. Au contraire il a toujours rendu inutiles ces trois efforts du démon, en leur opposant trois vertus contraires, je veux dire une extrême pauvreté à la tentation des richesses, une patience invincible à la tentation des tourments, une longue et rigoureuse pénitence à la tentation des plaisirs. C'est tout mon dessein, où je ne désespère pas de réussir, pourvu que le même esprit qui conduisit notre saint au désert me découvre toutes les merveilles qui s'y sont pas-

sées ; demandons-lui cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

I. S'il y a dans la religion quelque vertu qui puisse rendre les chrétiens invincibles, avouons, messieurs, que c'est le détachement des biens de la terre : et de là vient aussi que les plus grands saints, ayant reconnu que la pauvreté évangélique était l'un des plus sûrs et des plus prompts moyens pour avancer la défaite du démon et ne lui donner aucune prise sur eux, ont renoncé à leurs richesses et se sont généreusement dépouillés de leurs biens. Quand un homme veut passer à la nage un vaste et rapide fleuve, la première chose qu'il fait, dit saint Basile (*De perfecta rerum abdicatione*), c'est de se dépouiller de ses habits, afin de se roidir contre les flots et de s'élever au-dessus d'eux, et jamais un généreux athlète, dit saint Bernard, n'a plus d'espérance de vaincre son agresseur, que lorsqu'il combat tout nu contre lui. Il en est de même des saints ; veulent-ils s'élever au-dessus des vagues des tentations ? Il faut qu'ils se débarrassent de leurs richesses ; veulent-ils lutter avec le démon et en triompher ? Il est à propos qu'ils paraissent nus. *Expediit esse nudos cum diabolo luctaturos*.

Saint Antoine comprit bien cette vérité, et il est surprenant de voir que ce qui a été comme le dernier effort de plusieurs autres, n'a été que le coup d'essai de celui-ci. Le ciel, qui le destinait à confondre en mille occasions l'ennemi du genre humain, lui inspira dès sa naissance toutes les dispositions nécessaires pour une si grande entreprise. Dès les premiers pas qu'il fit dans le monde il parut redoutable au démon, et la première action de sa vie fut un stratagème capable de prévenir et d'éviter toutes ses ruses. A l'âge de dix-huit ans, la mort lui ayant enlevé son père, il se trouva héritier d'une riche et ample succession ; mais à quels usages croyez-vous qu'il fit servir ses grands biens ? O vous qui êtes de qualité, et qui êtes jeunes, quelle occasion vous serait-ce pour lors de satisfaire vos passions ? Se présenterait-il aucun plaisir dans l'ardeur de votre âge, que vous ne voulussiez goûter, aucune partie de jeu, de divertissement, de comédie dont vous ne voulussiez être ? Ces grands biens qui vous auraient été abandonnés, ne les regarderiez-vous pas comme de grands secours pour fournir aux dépenses de votre table, de votre équipage, de votre ambition, de vos impuretés, de votre luxe ?

La conduite d'Antoine fut bien différente de la vôtre. Ayant à l'âge de dix-huit ans entendu le conseil que Jésus-Christ avait donné à ses disciples de vendre leurs biens et de les distribuer aux pauvres, il crut que cet oracle n'avait été rendu que pour lui ; il vendit aussitôt pour l'exécuter ses maisons, il en distribua le prix aux pauvres, et donna par cette prompte obéissance sujet à Jésus-Christ de lui rendre ce favorable témoignage : *In auditu oris obedivit mihi*, il m'a obéi du moment qu'il m'a entendu parler. Ne vous en étonnez pas, messieurs, il voulut être nu pour combattre avec plus de légèreté, et se

préparer sérieusement à entrer dans la lice ; il se débarrassa de toutes choses comme un véritable soldat de Jésus-Christ, convaincu de cet important oracle de l'Apôtre, que celui qui veut combattre pour les intérêts de Dieu, ne s'embarrasse point dans les affaires de la vie civile : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus*. (II Ad Tim., II).

Saint Basile expliquant ce passage de saint Paul dit que les vrais soldats de Jésus-Christ, qui tendent à une éminente perfection, doivent imiter dans leur détachement ceux qui servent les rois de la terre. Un soldat ne s'arrête ni à bâtir des maisons, ni à acquérir des terres : il ne fait ni commerce, ni trafic, et recevant chaque jour sa solde et sa nourriture du prince, il ne se met nullement en peine de l'avenir. *Miles non domos ædificat, non comparandis agrorum possessionibus vacat, non variis se quæstuosarum mercaturarum generibus immiscet. Alimenta habet a rege. Nihil est quod in his sibi ipse exquirendis se occupet. Nihil est quamobrem in extruendis edificiis labores ipse ullos suscipiat. In plateis tabernaculum sibi ponit. Cibum sola necessitate metitur* (D. Basil., præfat. in sua Asctica).

L'engagement de la milice où sont entrés les soldats de Jésus-Christ, demande d'eux la même disposition. Leur véritable état est de n'avoir point de demeure, ni de possession particulière, d'être dénués de tout bien, débarrassés de tout soin, et si indifférents pour tout ce qui leur arrivera, que, selon la parole de Jésus-Christ, ils ne songent pas au lendemain : *Nolite solliciti esse in crastinum*.

Que cette parole eut d'efficace sur l'esprit et le cœur de notre saint ! Dès qu'il eut entendu ce second oracle, il y obéit avec autant de fidélité et de promptitude qu'au premier, et, se privant pour lors du nécessaire, comme il avait déjà fait du superflu, il rompit tout ce qui pouvait l'attacher au siècle. Le voilà donc tout prêt à recevoir les attaques du démon : et quelle confusion cet ennemi commun de tous les hommes ne souffrira-t-il pas, s'il vient aux prises avec ce jeune, mais courageux héros ?

Il ne laisse pas cependant de paraître, il s'approche de lui, il lui découvre tous les avantages des biens qu'il vient de quitter, il lui oppose la rigueur et la stérilité de son désert, et, se servant de ses ruses ordinaires, il s'efforce de lui représenter la légèreté et l'injustice de son dessein. Je me trompe, ce n'est pas là à quoi ses artifices se terminent. Après avoir entrepris de séduire Antoine par les oreilles, il veut encore le surprendre par les yeux, il lui fait trouver des trésors dans sa solitude, et ce Dieu des richesses, comme l'Écriture l'appelle, s'étant rendu suspect dans ses raisonnements, a recours aux illusions, lui expose des montagues d'or sur les chemins par où il passe.

Que fait à votre avis notre jeune athlète pour résister à cette tentation ? Il confond les fausses persuasions de son adversaire, en lui opposant les maximes de l'Évangile ; il se moque de ses trésors et, se retranchant toujours

dans sa pauvreté comme dans un fort inaccessible, il se garantit heureusement du danger.

Mais qu'on me direz-vous, était-il si difficile à Antoine de repousser cet effort après sa première résolution ? Ayant déjà triomphé de la plus rude épreuve, ne pouvait-il pas vaincre la plus légère et, puisqu'il avait eu le courage de se dépouiller de ses propres biens, quelle peine pouvait-il avoir à en mépriser d'étrangers ? Pensez-en, messieurs, ce qu'il vous plaira ; pour moi, je trouve qu'il est plus glorieux, qu'il est plus utile et même plus difficile à notre saint de résister aux promesses qui lui sont faites dans son désert, que de vendre ses maisons et d'abandonner tous ses biens.

Je dis qu'il lui est plus glorieux. Son premier détachement le prépara au combat, et le second lui donna la victoire. Quand il quitta ses biens il se fit soldat, et quand il rejeta d'autres richesses qui lui furent offertes il demeura vainqueur : quand il vendit ses terres et qu'il en distribua le prix aux pauvres, il fit ce qu'ont fait les disciples de Jésus-Christ, et quand il refusa les trésors que lui présentait le démon, il imita l'exemple de Jésus-Christ même.

Je dis que cette seconde action lui est aussi plus utile. Dieu, dit saint Eucher, obligea davantage les Israélites en leur fermant la mer Rouge après leur passage, qu'il ne les avait obligés en l'ouvrant, et il leur fit une plus grande grâce en les empêchant de retourner en Egypte, qu'il ne leur en avait fait en les faisant sortir de cette terre de leur servitude : *Desertum petentibus patefecit iter, sed, quod majus est, reditum clausit.*

J'en dis ici de même à proportion. Admirez tant qu'il vous plaira le premier renoncement de saint Antoine à ses richesses, qui est, pour ainsi dire, sa première sortie du monde. Pour moi, j'admire encore davantage sa vertu dans son second renoncement, et sa vigoureuse résistance à la seconde tentation des richesses que le démon lui offrait dans sa solitude me paraît plus grande que sa première pauvreté, qui lui fit d'abord abandonner ses propres biens.

Comment cela ? C'est que, si sa première action lui ouvrit le chemin du désert, la seconde lui ferma celui du monde, et, si par la première il sortit comme les Israélites de l'Egypte, par la seconde il perdit heureusement comme eux l'espérance d'y retourner : *Desertum petentibus patefecit iter, sed, quod majus est, reditum clausit.*

Mais si cette résistance lui fut plus glorieuse et plus utile que son premier détachement, elle fut aussi plus difficile. Lorsque notre saint se dépouilla de ses biens, il ne connaissait pas encore la pauvreté, ce pouvait être l'effet d'une jeunesse précipitée ou d'un zèle naissant, qui ne trouve d'abord rien de difficile. Mais après qu'il a éprouvé les incommodités et les rigueurs de cette austère vertu dans son désert, après qu'il a appris par sa propre expérience les peines et les fâcheuses suites qui se trouvent dans sa pratique, et que cependant il l'embrasse avec

courage, et qu'il refuse par un fier mépris les secours qu'on lui offre pour en sortir, il faut avouer qu'il a eu plus de difficultés à surmonter, et, par conséquent, que son détachement a été plus grand et plus héroïque. J'admire cet illustre saint, lorsque je le vois, pour exécuter à la lettre les conseils de Jésus-Christ, se faire pauvre par l'entière distribution de ses biens, et que, semblable à la nacre, il méprise toutes les consolations qui l'environnent, pour ne s'ouvrir qu'aux rosées du ciel : mais j'ai un nouveau respect pour lui, lorsqu'il se moque du démon, qu'il découvre ses artifices, et qu'au milieu de ses plus pressantes nécessités il fuit des trésors que le seul hasard semblait lui avoir fait rencontrer. Quand il se défait de ses biens, c'est une vertu naissante et qui peut n'être pas de durée ; mais quand il méprise ces montagnes d'or, qu'il pouvait considérer comme une récompense de son détachement et comme le centuple promis dans l'Evangile, c'est une vertu consommée et à l'épreuve des plus dangereuses tentations.

Judas (c'est une belle réflexion de Cassien), Judas, ce disciple perfide, abandonna d'abord, pour suivre Jésus-Christ son maître, le bien qu'il avait ; mais il succomba bientôt après à la tentation du démon, et trente derniers que les chefs de la synagogue lui promirent, non-seulement lui firent perdre cet esprit de sa première pauvreté et la gloire de l'apostolat, mais l'engagèrent au plus horrible de tous les crimes et au plus cruel de tous les désespoirs. Ananie et Saphire avaient d'abord, par un zèle précipité, formé la résolution de vendre leur héritage, afin de ne plus rien posséder qu'en commun. Mais dans la suite, l'appréhension de tomber dans les misères temporelles que la pauvreté attire après elle leur fit changer de sentiment, et ils crurent qu'ils pouvaient du moins se réserver quelque chose dans ce détachement dont ils voulaient se faire honneur aux yeux des hommes : *Judas volens resumere pecunias quas antea Christum secutus abjecerat, non solum ad perditionem Domini lapsus, apostolatus perdidit gradum, sed etiam vitam ipsam communi exitu finire non meruit, eamque funis morte conclusit. Ananias vero et Saphira reservantes partem quamdam ex his quæ possiderant, etc.* (Cassianus, lib. VII, institut., c. 14). Notre saint, plus pauvre et plus fidèle à Jésus-Christ que Judas, plus sincère et plus désintéressé qu'Ananie et Saphire, triompha de cette seconde tentation, beaucoup plus dangereuse que la première ; et, si ce fut pour lui un grand bonheur d'avoir fait d'abord un sacrifice de tous ses biens à Jésus-Christ, ce fut un nouvel effort de sa générosité d'avoir méprisé un secours fortuit d'un trésor qui se présentait à lui au milieu même de ses besoins : *Evasisse felicitatis, vincere virtutis.*

Monseigneur, nous voyons aujourd'hui quelque chose de semblable dans la conduite généreuse et désintéressée de votre éminence. L'Eglise, qui a su reconnaître votre mérite, vous a élevé dans ses plus

hautes dignités. Pleinement convaincue de la grandeur de votre âme, au lieu de vous permettre de quitter vos biens, elle vous en a donné de nouveaux, et cette charitable mère, prévoyant le bon usage que vous en deviez faire, a cru travailler beaucoup pour ses enfants, que de vous enrichir. Que son jugement s'est trouvé juste, Monseigneur ! Nous ne pouvons nous représenter qu'avec étonnement le saint usage que vous faites de vos biens. Vous les distribuez en abondance, comme si vous n'en étiez que le dispensateur ; comme s'il n'entraînait dans vos mains que pour passer en celle des pauvres. Semblable aux apôtres, qui ne recevaient les aumônes des fidèles que pour les rendre, vous n'avez reçu, ce semble, les bienfaits de l'Eglise que pour en assister les misérables, et, marchant sur les pas des Urbain et des Borromée, si votre éminence donne aux autres ce que ses dignités ont d'agréable, elle ne retient pour elle que ce qu'elles ont de pénible.

En usez-vous ainsi, chrétiens ? vous servez-vous ainsi des biens que Dieu vous a mis entre les mains ? Si vous n'êtes pas appelés comme le grand Antoine à y renoncer, ni à vendre vos terres pour en distribuer le prix aux pauvres, vous devez au moins résister comme lui aux tentations que le démon vous livre avec vos biens mêmes. Il n'offrit à notre saint des richesses que pour être les instruments de sa ruine, et il se sert tous les jours des vôtres pour vous perdre. Les biens que les hommes possèdent sont aujourd'hui autant de marques honteuses et presque assurées de leur servitude.

Les uns se persuadent qu'avec leur or et leur argent ils doivent attenter à la chasteté des femmes ; les autres qu'ils peuvent corrompre l'intégrité d'un juge. Il y en a qui s'imaginent n'avoir reçu du bien que pour entretenir leur luxe, et d'autres qui croient que leurs richesses ne peuvent être plus honorablement employées que pour se nourrir avec plus de délicatesse, tenir table ouverte et la couvrir des mets les plus exquis et les plus rares : *Anima mea, epulare, comede, habes enim bona reposita in multis annos*. N'est-ce pas là, chrétiens, l'usage que le démon vous fait faire de vos biens ? N'est-ce pas là la tentation des richesses ! Ne sont-ce pas là ces pièges qu'il vous tend, ces désirs si multipliés dans leur nombre, si vains et si inutiles dans leur substance, si pernicieux et si funestes dans leurs suites : *Pernicia multa inutilia, nociva* (I ad Timoth.) ? Que d'entreprises ! que de projets ! que de bassesses ! *Multa*. Que de vains efforts ! que d'espérances frustrées ! que de lâches complaisances ! que de services rendus sans être récompensés ! *Inutilia*. Mais quels dangers pour le salut, et quelles marques d'endurcissement et de désespoir ! *Nociva*. Il semble que vous n'ayez de bien que pour en être les esclaves, que c'est là le prix de votre liberté, et que vous vous êtes engagés, en les recevant, à vous soumettre aux dures lois qu'ils vous imposent. Délivrez-vous, messieurs, de cette

tyrannie par un généreux désintéressement, secouez ce fâcheux joug par un légitime usage de vos biens, et, si la condition où vous êtes ne vous permet pas de les quitter en effet, comme saint Antoine, souvenez-vous du moins que la qualité de chrétiens vous oblige d'en détacher votre cœur, et de résister à la tentation aussi bien que ce grand saint.

Mais si le démon fut vaincu dans cette première attaque, il ne se rebuta pas déjà ; et s'il trouva d'abord une forte résistance, comme il en trouva autrefois dans la personne de Jésus-Christ, il osa se préparer néanmoins à un second combat : *Assumpsit iterum*. Car telle est sa coutume, dit saint Ambroise, il ne se contente pas d'un seul artifice, il en emploie plusieurs pour perdre les hommes, et lorsqu'il a inutilement entrepris de les gagner par ses promesses, il tâche de les ennuyer par les tourments : *Aut præmio vincit, aut tædio*. Ce fut avec cette cruauté qu'il attaqua notre saint, comme il avait déjà triomphé de la tentation des richesses par une admirable pauvreté ; il entreprit de le fatiguer par ses fréquentes et longues persécutions, mais il trouva encore que ce cruel artifice lui devint inutile, par un courage et une force invincible. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Comme les justes sont plus cruellement attaqués du démon que les pécheurs, ils sont aussi plus puissamment secourus de Dieu. Ce Père de miséricorde, qui voit que ses enfants ne sont exposés à ces rudes combats que parce qu'ils sont ses images vivantes, croit qu'il y va de sa gloire de les assister ; et soit qu'il affaiblisse leur ennemi, soit qu'il les fortifie, *il ne permet jamais qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces*. Il garde donc une merveilleuse conduite dans la permission qu'il donne au démon de nous tenter ; il le lache contre nous, et il le retient en même temps, dit saint Grégoire, et de quelque manière qu'il en agisse, il prescrit toujours des bornes à sa fureur : *Dispensatio sanctæ pietatisque hostem nostrum permittit et retinet, laxat et refrænât* (D. Greg., lib. II Mor., cap. 11).

Il lui permit d'attaquer Job et d'exercer la patience de cet homme illustre, mais il ne lui donna jamais la liberté de l'affliger tout d'un coup en toutes choses. *Va, je t'abandonne sa maison*, lui dit Dieu, *tous ses biens sont entre tes mains, mais je te défends de rien entreprendre sur sa personne* : Et quand Dieu dans la suite lui permit de l'affliger dans son corps même, et de l'éprouver par toutes ces fâcheuses maladies dont il fut frappé, il lui défendit encore d'attenter sur sa vie : *Ecce in manu tua est, verumtamen animam illius serva*. Il ne voulut pas qu'il attaquât sa personne au même temps qu'il le dépouillait de ses biens, et lorsqu'il lui permit d'affliger son corps, il lui défendit de lui donner le coup de la mort, ne donnant jamais la liberté à ce cruel ennemi d'employer contre lui tous les efforts de sa rage, de peur que ce prince, surpris tout d'un coup par tant de différentes

attaques, n'en fût accablé, dit ce saint pape. *Alia ad tentandum dat, alia ad affligendum, sed ab aliis religat. Ecce universa quæ habet in manu tua sunt, tantum ne in eum extendas manum tuam. Substantiam prodit, sed tamen corpus protegit : quod quidem post modum tentatori traditurus est, sed tamen non simul ad omnia, etc.* (Ibid.)

Si je n'étais assuré que Dieu garde toujours cette admirable conduite en faveur de ses saints, je croirais qu'il ne s'y serait pas assujéti à l'égard d'Antoine, qu'il l'aurait abandonné dans ses combats, et que, sans aucune réserve, il aurait permis au démon de l'attaquer dans toutes les parties qui le composent. En effet, ne dirait-on pas que cet épouvantable monstre décharge sa fureur sur toute sa personne, qu'il attaque tout à la fois et son corps et son âme, et que joignant ensemble toute sa malice et toute sa cruauté, il témoigne qu'il en veut en même temps à son innocence et à sa vie ? Tout l'enfer s'assemble contre un seul homme, des légions entières de démons l'assiègent dans sa retraite, et chacun d'eux se chargeant de lui faire souffrir un supplice particulier, il semble que Dieu veuille le laisser en proie à leur fureur. Aussi ce généreux soldat, effrayé d'abord du nombre et de la force de ses ennemis, appréhenda d'avoir mérité ce fâcheux délaissement, et cette crainte, mêlée toutefois de confiance, le faisant souvenir de l'état auquel se trouva Jésus-Christ sur la croix, lui mit à la bouche les mêmes paroles que ce Dieu y prononça : *Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Mais que sa surprise fut agréable, lorsque Jésus-Christ, l'honorant de sa présence, dissipa ses craintes, qu'il le guérit de ses blessures, qu'il lui assura qu'il avait été témoin de ses combats et que, le prenant sous sa protection, il l'avait armé de cette patience qui lui avait enfin donné la victoire ! Oui, chrétiens, cette vertu fut l'unique défense de notre saint, sa patience seule le rendit victorieux, et avec ces seules armes, les peines qu'il endura se changèrent par une étrange conduite de la justice et de la providence de Dieu, en autant de supplices pour le démon :

Pour comprendre une si grande merveille, il faut remarquer, avec saint Grégoire et saint Ambroise, que Dieu permettant au démon d'attaquer les saints, il ne lui donne ordinairement ce pouvoir qu'afin qu'il en reçoive plus de confusion, et qu'il travaille lui-même à sa propre ruine : *Magna potestas quæ imperat diabolo, ut ipse se destruat.* En effet, n'est-il pas vrai que le démon ne travaille qu'à se détruire, lorsqu'il arme contre lui celui qu'il avait entrepris de désarmer, et qu'il augmente les forces d'un homme, en pensant les affaiblir ? Or, c'est ce qui arrive dans ces genres de combat qu'il livre aux saints : au lieu de les affaiblir, en les affligeant dans leurs corps, il les fortifie ; leur esprit profite de la faiblesse de leur chair, et la vigueur de leur âme augmente à mesure que celle de leur corps diminue. J'en atteste ici ces saints religieux, j'en prends à témoin

ces illustres pénitents de l'Eglise : n'est-il pas vrai que leur esprit profite tous les jours de la faiblesse de leur corps ; que, tandis qu'ils épuisent les forces de l'un par leurs austérités et par leurs jeûnes, ils rendent l'autre plus fort et plus capable de résister au démon ? Et, comme les gens du siècle savent, par une funeste expérience, que la délicatesse et le plaisir rendent leurs esprits moins capables, non-seulement de résister aux tentations, mais même d'agir selon leurs opérations naturelles, aussi les vrais pénitents apprennent tous les jours par eux-mêmes que l'austérité, la peine et les mortifications donnent à l'esprit une nouvelle vigueur pour résister courageusement à toutes les entreprises de Satan.

Sur ce principe, bien loin de se scandaliser de ce que Dieu permet aux puissances de l'enfer d'attaquer ses saints, il faut admirer sa providence et sa sagesse, qui ne se sert de ce moyen que pour humilier ces ennemis de leur salut, augmenter leur confusion et les rendre en même temps les témoins et les instruments de leur propre défaite : *Sic a nostris viris fortibus hostis percutitur, ut sua ei etiam tela raptantur.* C'est ainsi, dit saint Grégoire (*Lib. III, Moral., in c. II. Job., c. V*), que le démon est vaincu par ces illustres héros, qui lui arrachent les armes des mains, et se servent de ses flèches pour l'en percer : *Unde enim se exaggerare æstimat dolorem vulneris, inde eis contra semetipsum suggerit arma virtutis.* Il se flatte de pouvoir les abattre par les fréquentes et douloureuses blessures qu'il leur fait ; mais c'est par là même qu'il les anime au combat et qu'il leur fournit des armes, afin que, par une opiniâtre et vigoureuse résistance, ils aient le bonheur de le vaincre.

Telle fut la victoire que la patience et le courage d'Antoine lui firent remporter sur le démon. L'enfer n'attaqua ce grand homme que pour se détruire lui-même ; il ne fit que fortifier son esprit en affaiblissant son corps. Plus il le maltraita et le couvrit de plaies, plus il arma contre lui le plus puissant adversaire qu'il ait jamais eu, et le succès fit assez voir qu'en exerçant sa patience par les supplices ou par les maladies, il se le rendit plus redoutable : *Ipsam magis armavit dum vulneravit.* Il fallait bien qu'Antoine se fût, dès ce temps, rendu terrible au démon, puisqu'il n'osa plus depuis l'aborder qu'avec une effrayante suite d'autres esprits malins, qui, prenant la forme de toutes sortes de bêtes farouches, jetaient d'horribles cris et lui faisaient des maux conformes à la nature qu'ils avaient prise. Mais sa patience le rendit toujours plus invincible : il terrassa ce fort armé dont il est parlé dans l'Ecriture ; *il lia cet asmodée*, et, tout abattu qu'il était sous le poids de ses douleurs et le nombre de ses blessures, il triompha toujours des cruels, mais faibles ennemis qui les lui avaient faites.

Le roi-prophète dit que Dieu a formé exprès un dragon, afin qu'il nous servît de jouet : *Draco quem formasti ad illudendum ei.* Le démon s'est joué de nous, dit saint Au-

gustin (*Exposit. in ps. 103*), il faut nous jouer de lui à notre tour : il s'en est joué lorsqu'il a triomphé de notre infidélité et de notre faiblesse dans la tentation ; mais nous nous en jouons, lorsque, par notre patience et notre courage, nous rendons ses tentations inutiles. Et ce fut là la victoire qu'Antoine remporta, lui qui foula les dragons aux pieds, qui donna un généreux défi à tout l'enfer, et qui se moqua de tout ce que la cruauté du démon pouvait lui inspirer, comme s'il n'avait reçu la permission de l'attaquer qu'afin qu'il lui servît de jouet : *Draco quem tu formasti ad illudendum ei.*

Quel spectacle plus digne des anges et de Dieu même, que de voir un homme seul combattre toutes les puissances infernales, un homme languissant, abattu de jeûnes et de veilles, défaire des légions entières d'esprits redoutables, et par leur force, et par leur nombre ? N'est-ce pas en cette occasion qu'il faut dire, avec l'Apôtre, que tout l'avantage des chrétiens consiste dans leur faiblesse, et qu'ils ne sont jamais plus forts que quand ils paraissent plus abattus et plus faibles ? *Cum infirmor, tunc potens sum.* Mais, hélas ! n'est-ce pas sur ce même principe qu'il ne faut pas s'étonner si le démon remporte aujourd'hui tant d'avantages sur une infinité de chrétiens qui succombent lâchement à la moindre de ses attaques ?

Car d'où vient ce malheur ? C'est, messieurs, que votre chair et vos sens sont d'intelligence avec le démon pour vous perdre ; c'est que ce corps qui devrait être affaibli par la pratique des vertus austères du christianisme est engraisé par le plaisir et la bonne chère ; c'est que cet esclave, qui devrait être réduit en servitude, est délicatement nourri, et que, tout contribuant à lui procurer ce qu'il souhaite, il n'y a rien qu'il n'entreprenne pour se rendre le maître et tyranniser toutes les puissances de votre âme. Apprenez-le aujourd'hui, mes frères, et ne l'oubliez jamais : la force de l'esprit est incompatible avec celle du corps, et, dès que votre chair nage dans les plaisirs et jouit des douceurs d'une vie délicate et molle, votre esprit perd en même temps sa vigueur, et ses forces diminuent tellement, qu'il n'est plus en état de lui résister.

Voulez-vous donc triompher des attaques du démon ? Réduisez sous le joug de la mortification chrétienne cette chair rebelle, affaiblissez-la, abattez-la, et faites si bien que vous l'empêchiez de vous nuire. Le démon n'est-il pas assez fort, sans que votre corps se joigne à lui, et n'êtes-vous pas assez faibles par la corruption de votre nature, sans que vous tourniez contre vous vos propres armes ? Faut-il qu'outre votre malheur commun vous vous rendiez encore plus malheureux par une fatale complaisance pour votre corps et un attachement criminel à ses plaisirs ? Ce fut la dernière attaque que le démon livra à saint Antoine ; il l'avait tenté par ses promesses et par ses persécutions, il veut encore le tenter par les plaisirs ; mais n'ap-

préhendons rien pour notre saint. Il l'a déjà vaincu par sa pauvreté et par sa patience, il ne se défendra pas moins heureusement de cette dernière tentation que des deux autres par une rigoureuse pénitence qu'il embrasse. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans la suite de ce discours.

III. — Comme de tous les ennemis de la vertu il n'y en a point qui ait plus d'intelligence avec l'homme que la volupté, ni a qui les sens soient plus naturellement acquis, il est certain aussi qu'il n'y en a point ni de plus dangereux ni de plus difficile à vaincre. C'est un ennemi domestique, un ennemi caressant et flatteur que nous portons au dedans de nous-mêmes, un ennemi qui nous suit partout et qui conserve toujours tant d'intelligence avec nos passions, qu'il n'y en a presque aucune qui ne favorise ses desseins. Chose si vraie, qu'on a vu quelquefois des martyrs insensibles à la douleur, mais trop sensibles au plaisir ; courageux dans les tourments, mais faibles dans les délices ; apostasier et se rendre aux cruelles caresses d'une femme, après avoir généreusement résisté aux menaces et à la rage de leurs bourreaux.

Aussi, de quelque dangereux artifices que le démon se serve pour corrompre les chrétiens, la volupté semble être toujours sa ressource et le dernier piège qu'il tend à l'innocence, *extremus diaboli laqueus*, opposant dans ses tentations le fatal plaisir de la chair aux douces, mais invisibles inspirations de Dieu.

Les Pères remarquent que Dieu et le démon sont toujours aux prises et disputent entre eux la conquête de l'homme. L'inspiration est l'attrait de Dieu, la tentation est l'attrait du démon ; mais il se trouve souvent que l'une est bien plus puissante que l'autre. Pourquoi ? Parce que l'inspiration de Dieu combat les inclinations de la nature, qu'elle ne demande que des mortifications, qu'elle ne parle que de douleur ; au lieu que la tentation flatte toujours cette nature, qu'elle ne lui propose rien que d'agréable, qu'elle ne lui parle que de plaisirs.

Ne vous étonnez donc pas si le démon, qui avait entrepris la défaite de saint Antoine, n'oublia pas un si puissant moyen, s'il présenta à son esprit des plaisirs impurs, et s'il se promit de l'abattre et de le perdre par sa chair même et ses sens. En effet, cette chair ne nous attaque jamais plus dangereusement que lorsque le démon s'en mêle, et le démon ne se flatte jamais davantage de réussir dans ses attaques que lorsqu'il attire la chair de son parti. Etrange raison, pour laquelle l'apôtre saint Paul, parlant d'une tentation charnelle, la confond avec celle du démon, comme si ces deux ennemis travaillaient ensemble de concert pour nous perdre, et que, conspirant à un même dessein, ils ne fussent presque qu'une même chose : *Datus est mihi stimulus carnis mee, angelus Satanæ, qui me colaphizet* (II ad Corinth., XII). Ce fut avec ce fatal secours que la chair forma ses attaques contre Antoine. Le démon

se joignit à elle, il enflamma son sang, il émut ses humeurs, il troubla son imagination, et lui livra un combat mille fois plus dangereux que celui de la douleur. Il prit souvent en sa présence la figure d'une femme, il en imita les actions, et il renouvela contre Antoine, dans sa solitude, l'artifice qui lui avait autrefois si bien réussi contre Adam dans le paradis terrestre.

Mais autant que le démon fut dangereux dans cette attaque, autant notre soldat fut prudent dans sa défense. Persuadé que cet ennemi de son salut, quelque doux qu'il paraisse, n'en est pas moins cruel, et qu'il n'est jamais plus à craindre, comme dit saint Augustin, que lorsqu'il flatte, *Quando blanditur, tunc magis cavendus*, il se tint toujours sur ses gardes, et pour s'empêcher d'être surpris, il ne trouva pas de plus sûr moyen que de recourir à de prodigieuses austérités. La prière, les mortifications, les veilles, furent les précautions dont il se servit contre la tentation du plaisir. Il dompta son corps par un jeûne de soixante ans, et sa chair, n'étant plus qu'un squelette animé, ne fut pas aussi capable de servir aux desseins de ses ennemis. Combien de fois les obligea-t-il d'avouer leur faiblesse et de reconnaître son pouvoir? Combien de fois les vit-il enchaînés autour de sa grotte, humiliés à ses pieds, confondus, désarmés, vaincus? Car c'est par ces longues et surprenantes austérités qu'il a eu la gloire de sortir triomphant de la plus difficile de toutes les épreuves, d'avoir heureusement couronné toutes ses victoires par la plus pénible et la plus incertaine, et d'avoir surmonté dans la paix de l'Eglise tous les efforts qui avaient été employés contre les martyrs. Car remarquez, je vous prie, que, comme le martyr fait la plus grande gloire des chrétiens, Dieu a voulu qu'il se perpétuât dans tous les siècles, et qu'indépendamment de la cruauté des tyrans, il n'y eût pas moins de fidèles qui l'endurassent dans la paix que dans la persécution de l'Eglise. Nous apprenons de l'histoire ecclésiastique que, dès que la fureur des tyrans fut lassée et vaincue, il s'éleva dans les déserts de la Thébaïde un nombre infini de solitaires qui devinrent les martyrs de la charité, après que les autres l'avaient été de la foi, et qui dressèrent à Jésus-Christ un aussi glorieux trophée sur les fausses vertus des mondains, que celui que les premiers chrétiens avaient élevé sur la fausse croyance des idolâtres.

Qu'il était beau de voir tant d'illustres anachorètes honorer par leurs austérités, une religion que les martyrs avaient défendue par leur courage, souffrir pendant plusieurs années de cruelles peines, au lieu d'un supplice de quelques heures, afin de rendre les déserts fertiles par le nombre de leurs vertus, et de récompenser par les rares mérites de ses saints habitants la stérilité de ces lieux incultes, comme dit excellemment saint Eucher: *Ut habitationem sterilem sanctorum numero compensarent.*

Mais quelle gloire pour Antoine d'avoir

été le père et le maître de ces solitaires, de les avoir conduit dans ces lieux inaccessibles, de leur avoir enseigné un nouveau genre de vie par des austérités surprenantes, et de s'être attiré pour cet effet ce beau nom que les anciens docteurs lui ont donné, en l'appelant l'étoile du désert, *stella deserti*? Si les souffrances des martyrs ont abattu l'idolâtrie, les austérités de ce saint ont confondu l'hérésie; si la constance des martyrs a augmenté le nombre des fidèles, la patience de ce saint a diminué celui des ariens, et si leur mort a été honorable à l'Eglise, j'ose dire que sa vie ne lui a pas moins été utile.

C'est pourquoi saint Chrysostome après avoir accordé de justes éloges à ses vertus, et reconnu que sa sainteté avait égalé celle des apôtres, après avoir élevé ses miracles et ses prophéties, dit enfin que sa vie était une des principales marques de la vérité de la religion, que sa personne en était une preuve vivante et animée, puisque tous les idolâtres et les hérétiques ensemble, ne pouvaient montrer parmi eux un seul homme qui lui fût semblable. *Quem simillimum apostolorum Egyptus protulit: et quod præcipuum catholicæ fidei documentum nullum hæreticorum talem posse monstrari.*

Ce fut à son exemple qu'une multitude presque infinie de solitaires peuplèrent les déserts, et remplirent les forêts; que des gentilshommes et des princes touchés de la seule lecture de sa vie quittèrent la cour, et que saint Augustin avoue lui être redevable de sa conversion (*lib. VIII. Confess.*). Voilà, mesdames, l'obligation qu'ont tant de saintes âmes d'honorer votre père, mais je puis dire que vous en avez une particulière, non-seulement parce que vous lui appartenez, mais parce que vous savez que ce grand cardinal, devant qui j'ai l'honneur de parler, a un respect singulier pour lui.

Monseigneur, tout le monde sait les glorieux emplois que Votre Eminence a dignement remplis, et que le grand Urbain, qui connaissait les mérites de son digne neveu, a cru beaucoup travailler pour l'Eglise, que de vous confier son administration générale, et vous faire part de son autorité. Toutes les dames qui composent cette illustre abbaye, savent que vous avez continué avec éclat ces magnifiques travaux, que la France s'est bien trouvée de votre protection, et que l'Eglise même a souvent fait gloire de recevoir un chef de votre main. Et dans ces vues, monseigneur, elles se trouvent également partagées entre l'étonnement et la joie, de ce que vous ne dédaigniez pas de les honorer de vos soins, et qu'elles ont pour protecteur celui-là même que l'Eglise ne désespère pas d'avoir un jour pour chef. Cette réflexion, monseigneur, les étonne, et ne leur laisse point d'autre liberté que celle de prier aux pieds des autels pour la prospérité de Votre Eminence, et de demander pour vous et pour nous des récompenses et des bénédictions éternelles. *Amen.*

PANEYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Charitas non æmulatur, charitas patiens est, benigna est.

La charité n'est point jalouse, la charité est patiente et pleine de douceur (I Corinth., XIII).

Vous vous étonnerez peut-être, messieurs, de ce qu'en ces jours consacrés à l'éloge d'un saint évêque, mon texte ne vous promette que celui de la charité, et qu'au lieu de vous faire admirer la vie et les actions du grand François de Sales, la merveille de notre âge, l'honneur de notre siècle, le benjamin de l'Eglise, je ne me prépare, ce semble, qu'à vous marquer les divers caractères d'une seule de ses vertus. Mais pouvez-vous vous en étonner, si vous vous représentez deux choses : l'une, que la charité est la plénitude de la loi et le lien de toute perfection, comme l'appelle saint Paul, et qu'ainsi en vous le faisant voir animé de cette belle vertu, je fais en même temps, le panégyrique de toutes celles qu'il a possédées ? L'autre, qu'on ne saurait parler que de la charité, ayant à parler du grand évêque de Genève, tant leurs intérêts me paraissent unis, leurs actions semblables, leurs desseins et leurs intentions conformes. L'on dirait que cette reine des vertus s'est de nos jours incarnée dans sa personne, qu'elle a pris possession de toutes ses puissances, qu'elle s'est expliquée par sa bouche, qu'elle a agi par ses mains, et que pour détruire l'amour-propre dans tous les désordres que saint Paul lui impute, elle a affecté de produire par ce prélat, tous les effets que ce même apôtre lui attribue.

Il me serait aisé de justifier cette vérité en vous faisant voir que saint Paul n'attribue aucune action à la charité, que saint François de Sales ne se soit rendue propre en plusieurs occasions de sa vie ; mais comme cette matière me mènerait trop loin, et que je n'ai que deux discours à faire en cette octave, je me réduis aux premières qualités qui sont renfermées dans les paroles de mon texte. *Charitas non æmulatur, charitas patiens est, benigna est.* Je vous ferai voir qu'en ces derniers temps, où les hommes, hélas ! n'ont que de la tiédeur et de l'indifférence pour Dieu, la charité de ce saint évêque, ne se contentant pas de brûler son cœur, a voulu embraser tout le monde d'un si beau feu : *Charitas non æmulatur.* Je vous ferai voir que dans ces jours malheureux, où les hommes s'abandonnent aveuglément à leurs passions, la charité de ce saint prélat, s'animant contre les siennes, a trouvé le secret de les modérer. On ne saurait avoir plus de zèle pour Dieu ; on ne saurait avoir plus de sévérité pour soi : voilà le sujet des deux discours que j'ai à vous faire. J'espère que la Vierge sainte me sera favorable dans l'éloge d'un homme, qui, après avoir fait le sien pendant sa vie, a encore institué un ordre pour le continuer dans tous les siècles. C'est donc avec beaucoup de confiance que je m'adresse aujourd'hui

d'hui à cette Mère de la charité, et que je lui dis avec l'ange : *Ave.*

Comme il n'y a rien de plus opposé dans leurs objets que l'amour sacré et l'amour profane ; puisque le premier s'élève jusqu'à Dieu et que le second s'arrête à la créature, il n'est pas étrange qu'ils ne s'accordent presque jamais dans leurs maximes, que leurs routes soient différentes, leurs mouvements inégaux, leurs prétentions contraires. Mais quelque opposition qu'il y ait entre ces deux amours, il faut avouer qu'elle ne paraît jamais mieux que dans la différence de leur zèle et le mouvement de leur jalousie. L'intérêt qui fait toujours agir l'amour humain et le vide qui se trouve dans le bien vers lequel il se porte, sont les deux motifs qui inspirent à celui qui en est possédé trois sentiments d'une jalousie, ou fort inquiète, ou fort injuste. Tantôt il appréhende de n'être pas assez aimé, tantôt il travaille à empêcher que quelque autre le soit avec lui, et quelquefois il se réjouit d'être exempt de cette peine et de n'avoir point de rival.

Telles sont les faiblesses dont l'amour du monde est capable dans sa jalousie, et dont celui qui a Dieu pour objet a l'avantage d'être exempt, soit par la générosité et le désintéressement qui lui sont propres, soit à cause des infinies perfections du souverain bien auquel il s'attache. Si la jalousie humaine fait à toute heure appréhender de n'être pas assez aimé, le zèle de l'amour de Dieu laisse toujours dans une âme une salutaire crainte de ne l'aimer jamais assez. Si l'amant profane s'occupe à éloigner de son objet tous ceux qui pourraient le partager avec lui, le zèle de l'amour de Dieu ne donne point de plus fortes inclinations aux saints que de lui gagner des âmes et de communiquer leur bonheur aux autres. Enfin si un cœur passionné pour quelque objet mortel n'a jamais plus de joie que lorsqu'il ne voit point de rival qui lui en conteste la possession, une sainte douleur se saisit de celui qui aime Dieu toutes les fois qu'il se trouve dans l'impuissance de répandre le feu sacré qui le consume.

Grand saint, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, c'est à vous que je suis obligé de cette admirable différence que vous avez si bien remarquée dans votre Théotime entre ces deux amours. Vous n'avez rien dit ni écrit sur cette matière que vous n'avez auparavant ressenti, et vous n'avez parlé avec tant de solidité et d'onction de l'amour divin, que parce que vous en étiez embrasé vous-même.

Il est donc bien juste, messieurs, qu'ayant à vous parler de l'amour de François de Sales pour Dieu, j'en parle conformément à son génie et par rapport à l'idée qu'il nous en a laissée dans ses ouvrages. Il y a dans l'Eglise des saints dont le caractère ne nous serait pas bien connu, s'ils n'avaient pris la peine de nous le découvrir, et je vous avoue que je ne puis apercevoir aujourd'hui les beaux feux du nouvel astre qui paraît depuis peu dans l'empyrée, qu'à la faveur des lumières

mêmes dont il nous a éclairé sur la terre. Il faut donc que, conformément à ces trois différences qu'il a remarquées entre le saint zèle et la jalousie profane, je vous dise qu'il a aimé Dieu, qu'il l'a fait aimer aux autres, et que, s'il s'est affligé, c'a été de ne pouvoir le faire aimer de tout le monde; ce seront en peu de mots les trois points de mon discours.

I. — La théologie morale expliquant le commandement que Dieu a fait à l'homme de l'aimer de tout son cœur demande ordinairement en quel sens il peut obéir à ce précepte, et si Dieu prétend par là être entièrement et parfaitement aimé de sa créature. Saint Thomas, qui a répondu à cette proposition avec autant de netteté que de force, avoue que si l'on considère Dieu en lui-même et autant qu'il est aimable, il ne peut être entièrement aimé de l'homme, parce que comme une chose est autant aimable qu'elle est bonne, et que Dieu est infiniment bon, la créature, dont la vertu, soit naturelle, soit infuse, est toujours bornée, ne saurait jamais égaler l'étendue de son amour à celle de cet objet.

Mais ce savant docteur soutient en même temps que Dieu peut être entièrement, et parfaitement aimé de l'homme en deux autres manières. Il peut, dit-il, être aimé tout entier de l'homme, s'il est permis de parler de la sorte, c'est-à-dire qu'il peut en être aimé dans toutes ses perfections : et il peut encore être aimé de l'homme tout entier, c'est-à-dire de toutes les puissances de l'homme, de toute la force et l'étendue de son cœur. Il n'y a rien en Dieu qui ne soit aimable, et qui ne puisse être aimé de l'homme : il n'y a rien en l'homme qui ne puisse, et qui ne doive aimer Dieu : et c'est en ces deux manières, selon saint Thomas, que la charité peut être parfaite et entière en cette vie. J'appréhende, messieurs, que vous ne preniez cette décision de l'Ange de l'école pour un raisonnement plutôt de spéculation, que de pratique, et que vous ne croyiez que l'accomplissement de ce précepte appliqué en ces deux sens ne soit au-dessus des forces humaines, et en quelque manière impossible. Etrange et pernicieuse erreur dont je ne puis jamais mieux vous désabuser qu'en vous proposant l'exemple d'un saint de nos jours, qui, fidèle à la grâce et plein de la charité divine, a aimé Dieu en ces deux manières, je veux dire, qui l'a aimé dans toutes ses admirables perfections, c'est la première, et qui l'a aimé de toutes ses forces, et de toute l'étendue de son cœur, c'est la seconde.

Il me sera fort aisé de vous convaincre de cette première vérité, quand je vous dirai que saint François de Sales a aimé Dieu dans ses perfections mêmes qui paraissent les plus rigoureuses aux hommes, telle qu'est sa jalousie, par laquelle il veut qu'ils se séparent des objets criminels et profanes pour en être souverainement aimés. Soit que Dieu nous commande quelque chose, soit qu'il nous en défende la pratique, il ajoute presque toujours que c'est d'autant qu'il est jaloux, *zelotes æmulator*. Vous n'adorerez et vous ne servirez

quemoi, vous ne vous ferez aucune idole qui soit l'objet de votre attachement et de votre culte, sinon je vous perdrai sans ressource, parce que je suis un Dieu jaloux. De là cette mystérieuse affectation de nommer les Juifs son peuple et sa nation. De là ce soin de leur représenter les obligations qu'ils lui ont, et les extraordinaires faveurs qu'il leur a faites. De là ce nom qu'il donne à nos âmes en les appelant ses épouses, en nous témoignant que la moindre de nos infidélités lui déplait, que les péchés que nous commettons contre lui sont autant de fornications et d'adultères, dont il ne manque jamais de tirer une rigoureuse vengeance : *Perdidisti omnes qui fornicantur abs te*.

Que cette jalousie de Dieu est fâcheuse à un homme qui voudrait bien l'aimer, et qui cependant voudrait aussi aimer le monde avec lui ! Mais qu'elle fut agréable à notre saint, qui voulait lui donner tout son cœur. Que de soins, que de délicatesses, que de scrupules n'apporta-t-il pas dès le commencement de sa vie à ménager une perfection si difficile à satisfaire ? La nature, disait-il, nous a donné un cœur si petit, qu'il ne peut suffire à aimer dignement celui qui l'a formé. Ainsi cet époux de nos âmes n'a-t-il pas droit de les demander tout entières, et n'est-il pas juste que ne pouvant lui donner tout l'amour qu'il mérite, nous lui donnions au moins tout celui que nous pouvons ?

Une si judicieuse réflexion eut encore plus de force par l'exemple et la conduite de notre saint que par ses paroles. Il rompit avec le monde presque aussitôt qu'il le connut, il brisa d'abord toutes les chaînes dont sa naissance, sa jeunesse, ses biens, pouvaient le lier ; tout ce qui n'est pas Dieu lui parut indigne de son amour, et se consacrant tout entier à Jésus-Christ, malgré les larmes de ses parents, par la profession ecclésiastique qu'il embrassa, il fit perdre l'espérance à toutes les créatures de pouvoir jamais partager son cœur.

La réflexion de saint Bernard est fort judicieuse, quand il dit que Jésus-Christ n'a acheté notre cœur au prix de son sang qu'afin d'en être l'unique possesseur, et qu'il ne serait pas juste que ce cœur lui ayant coûté si cher, quelqu'un le partageât avec lui : *Non tanti emit ut non solus possideat* (S. Bern., *vel alter, auctor tract. de Amore Dei*). Mais il me semble que saint Paulin ajoute quelque chose à cette pensée, quand il dit qu'il s'est comporté dans l'achat de notre cœur, comme ferait un curieux dans celui d'une chose précieuse qu'il trouverait à son gré. Cet homme, dit-il, se résout à deux choses : premièrement, à acheter fort cher ce qu'il aime, parce que pour s'en rendre propriétaire, il doit l'emporter sur tous ceux qui y prétendraient. En second lieu, à ne s'en défaire jamais, parce qu'il ne saurait apparemment trouver personne qui lui en rende autant qu'il en a donné. Le Fils de Dieu a eu ces deux sentiments quand il a voulu acheter le cœur de l'homme : il a cru que pour se l'acquérir préférablement à toutes les créatures,

il fallait qu'il le payât de tout son sang ; et il a prétendu que c'était en même temps le moyen de s'en conserver la possession, n'étant pas possible qu'on soit jamais en état de lui rendre le prix qu'il en a donné : *Tanti nos emit, ne non solum vendit, sed ne etiam venales essemus* (*B. Paulinus, epist. ad Severum*).

Ces amoureuses précautions de Jésus-Christ paraissent assez inutiles dans notre malheureux siècle. Quoique le sang de Jésus-Christ soit d'un prix infini, la moindre créature n'est-elle pas capable de lui disputer et de lui enlever nos cœurs ? Il n'y a presque que François de Sales qui rende de nos jours justice à Jésus-Christ ; il n'y a presque que lui qui sachant ce qu'il a coûté à son Maître, veuille lui être inséparablement attaché. A qui Dieu est tout, s'écrie-t-il dans ses doux transports, tout le monde n'est rien ; et, sur ce principe, ni éclat, ni beauté, ni intérêt, ni charmes de la volupté, ni promesses de l'ambition, ne peuvent ébranler tant soit peu sa fidélité. Après cela s'il a quelque tendresse pour ce grand nombre d'amis que sa piété et sa douceur lui avaient acquis, ne la regardez pas comme une diminution de sa ferveur, puisqu'il n'aimait et ne cherchait que Jésus-Christ dans les chrétiens.

Quand une amitié se renferme dans un certain choix d'amis, c'est souvent la passion qui y règne, et cette liaison, particulière à de certaines personnes, déplaît si fort à saint Augustin, qu'il ne peut s'empêcher de reprendre Létus, de ce que s'étant séparé du siècle, il y aimait cependant encore sa mère plus sensiblement que ne permettait l'Evangile. Mais quand on a une amitié vague et générale, c'est souvent la charité qui en est le principe ; ce fut du moins par elle que François de Sales s'attacha à plusieurs de ses amis. C'était assez à un homme d'être à l'image de Dieu pour lui plaire ; c'était assez à une âme d'avoir été rachetée du sang de Jésus-Christ, pour mériter sa tendresse et ses soins. Son affection ne se bornait ni à des parents, ni à des personnes particulières, et ainsi plus il paraissait divisé par le nombre de ceux qu'il aimait, plus il était en effet uniquement attaché à Jésus-Christ, puisque c'était toujours lui qu'il aimait en eux, et qu'il n'aurait pas cru lui être fidèle, si ses yeux le voyant dans tous les chrétiens, il s'en fût trouvé quelqu'un où son cœur ne l'eût pas aimé.

Comment n'aurait-il pas eu ces sentiments pour Dieu, puisqu'il l'aimait jusque dans sa justice vengeresse, et que la pensée qu'il eut un jour de n'en pouvoir éviter les plus rudes châtiments dans l'éternité, ne fut pas capable de refroidir pour un moment son ardeur. Vous me prévenez, sans doute, et cette étrange tentation qu'il souffrit dans sa jeunesse vous revient dans l'esprit ; tentation où le démon, troublant son imagination, lui fit croire qu'il était du nombre des réprouvés, et que toute l'innocence de sa vie ne pourrait jamais changer l'irrévocable décret de sa damnation.

Quels furent, à votre avis, ses sentiments pendant une si cruelle illusion ? Il leva les yeux au ciel, mais c'était comme un ciel d'airain pour lui : *Cæli quasi ære fusi sunt* (*Job*, XXXVII) ; il s'adressa à Jésus-Christ, pour apprendre s'il était donc vrai qu'il eût le malheur de lui déplaire ; mais comme il avait permis cette tentation pour sa gloire, il le laissa au milieu de l'orage presque sans consolation, et l'abandonna comme Job à toute la cruauté de son ennemi. Que fera-t-il dans une si fâcheuse conjoncture ? Prendra-t-il, puisqu'il est assuré de sa perte, la résolution de passer sa vie dans les plaisirs, ou du moins de ne pas contraindre la nature par les exercices rigoureux de la vertu ? Ne formons pas des jugements si injurieux à notre saint, voyons seulement si tous les siècles antérieurs nous ont fourni quelque exemple d'un pareil amour. Mon Dieu, dit-il, puisque je dois être privé en l'autre vie du bonheur de vous voir et de vous aimer, je veux du moins en celle-ci vous aimer de toutes les forces de mon âme, et de toute l'étendue de mon cœur.

Se trouvera-t-il encore dans l'Eglise un amour aussi généreux et aussi désintéressé ? Jamais cœur brûla-t-il d'une flamme si pure ? Je ne m'étonne pas qu'on aime Dieu quand on en recoit des grâces et qu'on est honoré de ses faveurs : quelle ingratitude serait-ce de ne pas aimer son bienfaiteur ? Je ne suis pas même surpris que l'on aime Dieu dans l'adversité : on doit le considérer pour lors, dit Richard de Saint-Victor, comme un père qui châtie, comme un médecin qui n'ouvre la plaie et ne fait d'incision que pour la guérir : *Cor ferreum quod beneficiis molliori nequibat, flagellis eruditum ad gratiam liberantis liquescit.... amorem à nobis Deus exigit, cum aut beneficiis obruit, aut flagellis corripit, vel consiliis instituit, vel mandatis adstringit* (*Richardus a S. Victore, l. III de Grad. violentæ charitatis, c. 3*) ; mais aimer Dieu lorsqu'on le regarde non-seulement comme son juge, mais comme son persécuteur, aimer Dieu quand on est assuré qu'il ne prépare que des tortures et des gênes éternelles ; avouez que c'est là un amour dont il ne se trouve guère d'exemples, dont le zèle plus fort que l'enfer même, *Dura sicut infernus emulatio* (*Cantic., VIII*), puisqu'il est à l'épreuve de ses flammes, ne peut lui être que faiblement comparé.

Après cela, messieurs, il n'est pas nécessaire de vous prouver que François de Sales a aimé Dieu dans toutes ses autres perfections. Car s'il l'a aimé dans sa justice même, lorsqu'il croyait devoir en être puni, quelle apparence qu'il ne l'ait pas aimé dans sa miséricorde, qui le délivra d'une si cruelle épreuve ; dans sa sagesse, dont il devint aussitôt l'organe ; dans sa puissance, dont il parut tant de fois le ministre ? Ne vaut-il pas mieux, pour finir ce point, vous montrer que, comme il a aimé Dieu dans toutes ses perfections, il l'a aimé de toutes ses forces et par toute sa personne ?

Le prophète se promit autrefois que non-

seulement les facultés de son âme publieraient les grandeurs de son Dieu, mais que les puissances même de son corps seraient un jour consacrées à cet usage, que ses membres et ses os, se changeant en autant de bouches éloquentes, feraient l'éloge de son libérateur, et satisferaient ainsi à son zèle : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi (Psal., XXXIV)*? Je ne sais comment David a pu satisfaire à cet engagement, mais il me semble que François de Sales a trouvé de nos jours le secret de l'exécuter. Il n'y eut aucune puissance en ce grand saint qui ne secondât les mouvements de son zèle ; il n'y eut aucune partie en sa personne qui n'aimât Dieu en sa manière : et comme si ses yeux, sa bouche, ses mains fussent effectivement devenues sensibles à l'amour, j'ose dire qu'en toutes leurs actions ils le disputaient à son cœur.

Aussi pourquoi pensez-vous qu'il se résolut enfin à accepter l'épiscopat, si ce n'est parce qu'il vit bien qu'il y trouverait plus de différents moyens de produire et d'étendre son amour? Bien éloigné de ces pasteurs mercenaires, qui, faignant d'avoir pour Dieu l'ardeur qu'ils ont pour les richesses, ne s'approchent des autels que pour les dépouiller ; il n'y monta que pour s'unir plus étroitement à Jésus-Christ, que pour lui appartenir par son caractère, aussi bien que par son inclination, que pour se mettre enfin dans une heureuse nécessité de ne vivre et de n'agir plus que pour lui. S'il parle depuis son sacre, ce n'est que pour répandre le saint amour dont il est pénétré ; s'il marche, ce n'est que pour exécuter des entreprises que son amour lui suggère ; s'il écrit des lettres, c'est pour apprendre à toutes les âmes saintes, comme l'Épouse aux filles de Jérusalem, les langueurs de son amour : *Nunciate dilecto meo quia amore langueo (Cant., II)*. Enfin toute sa personne n'est qu'un amour vivant et animé, une victime qui se consume tout entière pour la gloire de son Dieu dans les feux de sa charité.

Où trouverons-nous à présent, chrétiens, un amour de cette nature? Que dis-je, aimons-nous Dieu, et ayons-nous pour lui la moindre étincelle de charité? Est-ce l'aimer que de prostituer notre cœur à toutes les créatures, que d'en faire au moins un injurieux partage entre lui et le monde ; que de consentir qu'on divise l'enfant selon la demande de la fausse mère, *dividatur*, plutôt que de le rendre tout entier à la véritable? Est-ce l'aimer, que de murmurer, de perdre patience et manquer de respect dans les plus légères adversités? Nos yeux aiment-ils Dieu, eux qui, au lieu de s'élever jusqu'à la première et éternelle beauté, s'arrêtent à des objets périssables et imparfaits? Nos mains aiment-elles Dieu, elles qui négligent si souvent de faire de bonnes œuvres et de le soulager dans les pauvres? Nos langues et nos bouches aiment-elles Dieu, elles qui l'outragent si souvent dans l'honneur du prochain où il réside, elles qui répandent, par des discours impies, le venin qu'on a conçu con-

tre Dieu, qui se raillent avec insolence de sa religion et de ses mystères? Ah! grand saint, il n'y a presque plus de charité sur la terre depuis que vous en êtes sorti, et si du haut du ciel où vous réglez, vous ne priez le Seigneur de répandre dans nos cœurs quelques étincelles de ce beau feu dont vous avez brûlé, nous sommes en danger de mourir dans sa haine. C'a été là le second effet de votre zèle, vous avez eu pour Dieu un amour parfait, mais vous l'avez aussi inspiré et communiqué aux autres : *Charitas non emulatur*, c'est le sujet de mon second point.

II. — La même lumière qui fait connaître aux saints que Dieu est jaloux de son amour, leur apprend qu'ils ne le doivent pas être eux-mêmes : et que si, comme dit saint Augustin, celui-là est avare à qui Dieu ne suffit pas, celui-là ne l'est pas moins qui ne croit pas que Dieu puisse suffire à lui et aux autres. De là vient que ces grands hommes, méprisant toute la terre pour se donner à lui, tâchent aussi de lui acquérir toute la terre même. De là vient qu'ils n'ont point de plus parfaite joie, que quand ils savent qu'on envie leur bonheur ; et bien loin de faire comme cet homme dont parle saint Matthieu, qui cacha le trésor qu'il avait découvert, ils ressemblent plutôt à cette femme qui, au rapport de saint Luc, appela tous ses voisins pour voir la drame qu'elle avait trouvée.

François de Sales étant instruit de cette loi de la charité, ne manqua pas de la pratiquer. Dès qu'il aima un Dieu jaloux, il se garda bien de l'être lui-même dans son amour ; dès que ce feu fut allumé dans son cœur, il chercha toutes les occasions de le répandre. A peine fut-il prêtre, à peine se servit-il de la parole divine pour mettre Jésus-Christ en état de mort sur les autels, qu'il se crut obligé de s'employer à le produire vivant dans les âmes. Et quand je considère l'impatience dans laquelle il est d'agir, et de rendre son zèle fécond, je me souviens de ces saints apôtres qui n'eurent pas plutôt connu Jésus-Christ, qu'ils travaillèrent à le faire connaître aux autres : *Invenimus Messiam (S. Joan., c. III)*. Il ne lui fallut pas chercher fort loin les occasions de satisfaire son ardeur, et l'hérésie ayant éteint la charité avec la foi, dans une partie de son pays, il se crut obligé d'entreprendre, au péril de sa vie, de l'y rallumer.

Vous savez, messieurs, que l'hérésie est dans l'Eglise ce que la rébellion est dans l'Etat ; que si les païens sont nos véritables ennemis, les hérétiques sont nos frères séditionnels et mutins ; et que comme une guerre civile est plus difficile à étouffer qu'une guerre étrangère, la destruction de l'hérésie est quelquefois un plus grand ouvrage que celle de l'idolâtrie. A ces difficultés, qui furent communes à notre saint avec tous les missionnaires, s'en joignaient plusieurs autres particulières. La situation comme inaccessible du pays qu'il devait attaquer ; les montagnes affreuses de la Savoie, où ces rebelles s'étaient retranchés, cette continuelle con-

trariété de climat qui s'y trouve, tantôt par la réflexion des rayons du soleil, et tantôt par l'amas des glaces et des neiges; toutes ces difficultés, dis-je, auraient étonné un homme moins zélé que notre apôtre; mais son amour était de la nature de celui dont parle saint Bernard (*Tract. de Diligendo Deo*), qui ne trouve point d'obstacle qui l'arrête; qui, bien loin de céder aux choses difficiles, entreprendrait même les impossibles : *Amor nomen difficultatis erubescit*. Ne le voyez-vous pas déjà entrer lui seul dans cette région de ténèbres, monter comme Jonathas, des mains aussi bien que des pieds sur les rochers, et franchir les précipices : *Ascendit Jonathas manibus et pedibus reptans* (I Reg. XIV). N'apercevez-vous pas ce nuage de feu voler de l'extrémité d'une montagne à l'autre, briller en éclairs, éclater en foudres : *Sicut ignis qui comburit sylvam, et sicut flamma comburens montes* (Psal. LXXXII), et se résoudre enfin en une pluie si féconde, que cette terre ingrate produisit en moins d'un an plus de trente mille sujets à Jésus-Christ.

Il est juste de laisser rapporter de si grandes merveilles à leur auteur. Cette année (c'est en ces termes qu'il écrit au pape Clément VIII) est glorieusement couronnée de célestes bénédictions, et les peuples hérétiques, voisins de cette ville rebelle, se hâtent d'entrer à grosses troupes dans le bercail de l'Eglise, dont vous êtes le souverain pasteur O quels spectacles ! les aveugles y voient clair, les boiteux marchent droit, les sourds recouvrent l'ouïe, les lépreux sont guéris, les démoniaques délivrés, les morts ressuscités, les ignorants et les pauvres évangélisés. Les Jonas sortent du ventre de la baleine, les Israélites quittent l'Egypte, les Daniels échappent de la fosse aux lions, l'enfer même rend ceux qu'il avait dévorés, et la mer Rouge laisse passer à pieds secs les mystiques Hébreux.

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, entendre saint Paul faire le récit des travaux qu'il a soufferts, des miracles que la grâce et l'amour ont opérés par son ministère ? L'enfer s'étonna de voir un seul homme diminuer si considérablement son empire, et, appréhendant le progrès de cette expédition, il porta souvent les ministres de sa fureur à terminer par un horrible sacrilège, la vie et les victoires de François de Sales. Ce fut pour lors qu'evinrent ces temps malheureux prédits par Jésus-Christ, où l'on croyait rendre un grand service à Dieu, en exterminant et faisant mourir ses serviteurs : *Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo* (S. Joan., XVI). Ce fut pour lors que l'hérésie, toujours cruelle, s'efforça d'étouffer le zèle de ce courageux prélat dans son sang.

Les nouveaux convertis l'ayant un jour environné, pour le défendre contre ses assassins, il pria cette troupe reconnaissante et fidèle de se retirer, en leur tenant ce discours : Qu'il est aisé, de voir, mes frères, que vous n'êtes que des néophytes dans la religion; ne savez-vous pas que le plus grand honneur d'un prédicateur évangélique, est

de signer de son sang les vérités qu'il a prêchées ? Et, ensuite, ayant vu ses assassins armés de bâtons : Les chrétiens, ajouta-t-il, n'appréhendent pas le bois, depuis qu'il a été l'instrument de leur salut.

A votre avis, mes frères, ce discours n'est-il pas digne des Paul et des Cyprien ? Cet ancien Père, consolant autrefois les martyrs d'avoir été frappés avec des bâtons, leur disait que des chrétiens ne devaient pas croire que des coups de bâton fussent des outrages, et que ceux dont toute l'espérance était dans le bois, n'étaient pas capables de le craindre : *Quod fustibus cæsi, tam execranda nobis res non est, neque enim ad lignum christianum corpus expavit, cujus spes omnis in ligno*. C'est alors que les serviteurs de Jésus-Christ reconnaissent et regardent avec joie l'instrument de leur salut; c'est alors qu'ayant été rachetés par le bois, et appelés à la vie éternelle, ils ont encore la consolation de mériter par le même bois la couronne qui les attend : *Sacramentum salutis suæ Christi servus agnoscit, ligno redemptus ad vitam, ligno proventus ad coronam*. Aussi ces misérables, armés de la sorte pour assassiner notre saint, n'eurent pas plutôt jeté les yeux sur son visage majestueux, qu'ils se prosternèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon, non-seulement de leur attentat, mais encore de leur hérésie.

Il me semble avoir lu dans un ancien, que la majesté d'un prince est quelquefois capable de le défendre : *Principem sua defendit majestas*, et qu'Auguste dissipa autrefois par sa seule présence une sédition que ses soldats avaient excitée contre lui. Mais tous ces accidents doivent céder au miracle que notre saint opéra sur ses assassins, puisqu'il se rendit maître de leurs cœurs aussi bien que de leurs corps, puisque, non-seulement il leur ôta des mains les armes qu'ils avaient préparées contre lui, mais qu'il ôta même de leurs esprits celles qu'ils avaient forgées contre l'Eglise, et que, triomphant d'eux par ses regards, il les soumit à Jésus-Christ. C'était souvent le seul artifice dont son zèle se servait pour étendre l'empire de son maître : un regard, une parole, un soupir avaient assez de chaleur pour fondre les cœurs les plus glacés, et sans qu'il fut nécessaire d'employer de grands arguments pour les convaincre, il les gagnait à Dieu par sa présence.

Je ne finirais jamais, si j'entrais dans le détail de toutes les courses que ce géant a fournies, de toutes les missions qu'il a entreprises, de toutes les conversions qu'il a faites. C'est tout vous dire, que quoique son zèle eût agi sans relâche dans la réduction des hérétiques de son diocèse, quoique sa prédication en eût fait rentrer plus de cinquante mille dans le sein de l'Eglise, il n'était pas encore satisfait, et tous ces effets ne répondaient pas encore à l'immensité de ses desirs. Se croyant, en quelque manière, obligé de remplir la mission universelle qu'il avait prophétiquement reçue du souverain pontife, qui lui dit, au jour de sa promotion,

Deriventur fontes tui foras (Prov., V), il sort de son diocèse, et, comme un fleuve qui a été quelque temps retenu par des digues, venant à les rompre, se répand avec plus d'impétuosité dans la campagne, il entre dans la France, et venant à attaquer l'erreur et le péché jusque dans Paris, il fait triompher l'amour divin de ces deux monstres, par ses conférences et ses sermons. Mais comme il s'aperçoit que quoi qu'il puisse faire, la parole prononcée ne se fait entendre que dans quelques endroits par peu de personnes et pour peu de temps, au lieu que la parole écrite supplée à tous ces défauts, son amour, qui est ingénieux, lui persuade de se servir de ce dernier moyen, pour faire agir son zèle dans tous les lieux et dans tous les temps. En effet, il n'y a point de royaume dans l'Eglise où Philotée et Téotime n'aient prêché les sentiments du grand évêque de Genève. C'est par ces admirables livres que cet innocent Abel parle encore après sa mort ; c'est par ces nobles instruments de son zèle qu'il poursuit ses victoires, qu'il satisfait heureusement au désir qu'il formait de passer les mers, et qu'il fait triompher la charité des plus dangereuses illusions de l'amour-propre.

Je vous en prends à témoin, messieurs : si vous avez quelque dégoût pour le siècle, si vous commencez à être charmés de la vertu, si même, étant plus avancés, votre cœur se porte droit à Dieu, comme à son centre, n'est-ce pas aux livres de François de Sales que vous en êtes redevables ; n'est-ce pas d'eux que vous tenez ces sentiments salutaires ? Lorsque vous les lisez avec application, et que vous vous approchez de ces sources d'eau vive, n'y buvez-vous pas l'amour divin à longs traits, et n'y apprenez-vous pas à devenir, comme lui, des séraphins ?

Que dirai-je ici de ses lettres ? Il est vrai, mes chères sœurs, qu'elles vous appartiennent à meilleur titre qu'à personne ; mais j'ose vous dire qu'elles ne sont pas plus votre héritage que celui du public ; et qu'encore, bien que votre père ne les ait écrites que pour vous, c'est un trésor inépuisable qui doit passer entre les mains de tout le monde. Lettres qui n'inspirent, qui ne conseillent, qui n'ordonnent que le saint amour ; lettres dont on peut dire avec autant de justice que saint Augustin le disait d'un autre saint évêque, que ce sont des lettres d'une foi sincère, d'une sainte espérance et d'une charité toute pure : *Litteræ illæ, litteræ fidei non fictæ, litteræ spei bonæ, litteræ puræ charitatis*. Lettres dans lesquelles il serait difficile de juger s'il y a plus d'onction que d'ardeur, de lumière que de fécondité : *Blandiores sunt an ardiores, luminosiores an fecundiores*. Lettres, mes chères sœurs, par lesquelles votre père vous a communiqué son esprit ; lettres qui, étant encore les plus fidèles interprètes des mouvements de son cœur, doivent apprendre aux vôtres à ne vivre que de l'amour de Jésus-Christ, à souhaiter que tout le monde soit éclairé de ce beau feu, et à vous affliger de la perte de ceux qui n'en brûlent pas. Vous

entrez par là dans tous les sentiments de votre illustre fondateur, qui pleura si amèrement sur l'endurcissement de sa Genève. Il aimait Dieu autant qu'une créature peut l'aimer ; il l'avait fait aimer par tous ceux qui avaient répondu aux desseins de son zèle ; mais comme il trouva des âmes insensibles et endurcies, sa plus grande douleur fut de ne pouvoir les embraser de ce beau feu. C'est par là que je vais finir son éloge.

III. — La dernière ressource des évêques et des hommes apostoliques qui ont perdu leurs travaux et épuisé inutilement leurs forces à vaincre la dureté d'un cœur opiniâtre, est de s'en plaindre au ciel, de verser des larmes, de pousser des soupirs, et d'en gémir intérieurement devant Dieu. C'est là, selon saint Augustin, ce qui s'appelle être dévoré de zèle pour la maison du Seigneur. Dès qu'un homme laisse agir ce zèle sur lui, il s'occupe d'abord à retrancher tous les scandales qu'il voit dans l'Eglise, et il ne se donne point de repos jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de ses desseins ; mais quand il y trouve des obstacles invincibles, il se plaint, il s'afflige, et en les souffrant malgré lui, il en témoigne son ressentiment à Dieu. Elie reprend hardiment Jézabel de son idolâtrie et de ses crimes ; cette princesse enduree se moque de ses remontrances, et l'oblige à se retirer dans des déserts pour se sauver de sa persécution. Que fait ce prophète ? *Je suis pénétré de douleur*, s'écrie-t-il, *l'intérêt du Dieu des armées m'afflige, et mon zèle m'emporte quand je considère les outrages qu'on lui fait. Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* (III Reg. XIX).

Illustre François de Sales, véritable Elie de l'Eglise, dites-nous combien de fois votre zèle, offensé de l'aveuglement volontaire de ces royaumes hérétiques qui vous environnent, vous a obligé de former ces plaintes ? Dites-nous combien de soupirs et de larmes votre Genève enduree a tiré de votre cœur et de vos yeux ? Comme le zèle de ce grand saint était réglé, il voyait bien que sans un ordre exprès de la providence, il ne lui était pas libre de passer les mers et d'aller poursuivre l'hérésie dans les royaumes étrangers. Il savait que comme le feu n'échauffe ordinairement que ce qui est autour de lui, et que s'il jette plus loin des étincelles qui produisent un grand incendie, c'est lorsqu'il y est porté par un vent impétueux ; la charité de même ayant pour son objet naturel les besoins des personnes qui l'environnent, n'oserait faire des courses, ni porter plus loin ses saintes flammes, à moins qu'un souffle de l'esprit de Dieu ne l'agite par quelque inspiration extraordinaire, et ne l'emporte.

Il savait que les apôtres s'étant quelquefois ingérés d'eux-mêmes d'annoncer l'Evangile, comme ceux qui l'annoncèrent en Bythinie en furent empêchés par l'esprit de Dieu, *Velati sunt a Spiritu sancto*, et que saint Paul, au contraire, ne croyant pas aller prêcher en Macédoine, y fut invité par une vision où il en reçut les ordres. François de

Salés n'avait donc garde d'abandonner des âmes que la Providence lui avait confiées , pour aller en chercher d'autres en des lieux où elle ne l'appelait pas. Mais comme son zèle était borné , il ne s'en pouvait consoler. Le mépris que l'Allemagne et l'Angleterre avaient fait de la parole de Dieu , lui revenant dans l'esprit , ce zèle le faisait sécher de douleur , comme David : *Tabescere me fecit zelus meus , quia obliiti sunt verba tua inimici mei* ; et il s'écriait dans ses cuisants transports : *Qui me donnera les ailes de la colombe , et je volerai en ces royaumes* ; j'irai , si on me le permet (remarquez , je vous prie , la soumission de son zèle) , en cette ile toute couverte des brouillards de l'erreur , en cette grande cité , en cette Ninive pécheresse , je parlerai à son roi et lui dirai , au péril de ma vie , le mot du Seigneur.

Qui ne croirait que ce sont là les paroles d'un apôtre du premier siècle ? Grand Paul , docteur incomparable des nations , vos désirs , quelque immenses qu'ils fussent , ont-ils été plus étendus ? Mais comme Genève était le véritable objet de son zèle , aussi les désirs qu'il forma pour sa conversion , et la douleur qu'il conçut de sa résistance furent les mouvements les plus fréquents et les plus violents de son cœur. Il ne parlait d'autre chose , il s'en plaignait dans toutes ses lettres , il faisait entendre ses gémissements au ciel et à la terre. Grandeurs du monde , c'est en vain que vous prétendez dissiper une si juste tristesse par votre éclat ; l'offre que vous faites de la pourpre à cet évêque n'excitera d'autre désir dans son âme que celui de souffrir le martyre pour le salut de sa Babylone. Charitables amis , c'est même en vain que vous lui dites qu'il doit avoir cette consolation , qu'il n'a rien oublié pour vaincre l'obstination de cette ville rebelle ; combien de fois a-t-il répondu à ce discours par ces excellentes paroles de saint Bernard : *Ne me dites pas que je dois me consoler parce que j'ai rendu à ces âmes tout ce que j'e leur devais , c'est cela même qui m'afflige de ce que je vois mes enfants morts devant mes yeux , sans que j'aie pu les secourir.*

Cependant , grand saint , dans quelque affliction que votre zèle vous jette , oserai-je dire que voici un juste sujet de consolation que je vais vous présenter : *Ecce gentem quam nesciebas , vocabis.* Vous allez faire la vocation d'un nouveau peuple , à laquelle vous ne vous attendiez pas : peuple qui vous donnera autant de joie par sa foi et par son obéissance , que celui de Genève vous donne de douleur par sa rébellion ; peuple sur lequel vous ne répandrez que des larmes de joie , dont la douceur , l'innocence , la charité étant de saintes productions de votre zèle , en seront éternellement la couronne : *Ecce gentem quam nesciebas , vocabis* (Isai. LV).

Cette prophétie n'est à présent cachée à aucun de vous , messieurs , et vous voyez bien que cette unique consolation de notre évêque affligé vient de l'institution qu'il a faite de l'ordre de la Visitation : écoutez-le

parler lui-même de ce saint ouvrage dès sa naissance. *Hélas ! disait-il , j'ai toujours les larmes aux yeux quand je considère ma Babylone , ma calviniste Genève : Hæreditas nostra versa est ad alienos : Le sanctuaire est en dérision , la maison des enfants est occupée par des ennemis : hé ! que puis-je faire que pleurer sur ses ruines ? Mais avec tout ce malheur , quand je considère notre pauvre , notre humble Visitation , qui apportera tant de gloire à Dieu , encore ai-je quelque consolation , du moins aurai-je fait ce bien à mon diocèse.*

Quelle gloire pour des filles , de consoler un si bon père ! Que de joie et de satisfaction de pouvoir essuyer de si précieuses larmes ! Il est vrai que vous ne sauriez plus rendre ce devoir à ce saint évêque , qui n'a plus besoin de consolation dans un lieu d'où la douleur et les larmes sont bannies. J'ai cependant à vous dire que vous pouvez lui procurer encore une joie accidentelle , et ce sera si vous demeurez dans les termes de votre vocation , qui sont la pauvreté , la charité , l'humilité , le désintéressement , le zèle. Faites donc que l'esprit de votre saint fondateur règne toujours parmi vous , qu'il ne vous soit pas en moindre vénération que son corps , que vous recueilliez dans vos cœurs le feu divin qui l'a brûlé , avec autant de soin que vous renfermez ses cendres dans l'or et dans les diamants , afin qu'après avoir imité ses vertus , vous obteniez de Dieu sa récompense. *Amen.*

AUTRE PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Charitas non æmulatur , charitas patiens est , benigna est.

La charité n'est point jalouse , elle est patiente , et pleine de douceur (I Cor., XIII).

Je ne puis , messieurs , blâmer tout à fait le sentiment de ceux qui disputent aux anciens la perfection des sciences et des arts , qui soutiennent que leurs inventions seraient inutiles , si nous n'y avions ajouté beaucoup de choses , et qu'après tout l'antiquité du monde n'est , à proprement parler , que sa jeunesse : *Antiquitas mundi juvenus est mundi.*

Mais si l'antiquité ne l'emporte pas sur nous pour la perfection des sciences et des arts , avouons de bonne foi qu'elle nous surpasse de beaucoup pour l'intégrité et la pureté des mœurs. La probité et la sainteté sont aujourd'hui aussi rares parmi nous qu'elles étaient autrefois fréquentes et communes chez nos pères. Pour un grand nombre de saints qui ont honoré l'Eglise naissante , à peine en comptons-nous quelques-uns en ces derniers siècles , et si François de Sales ne sauvait l'honneur du nôtre , nous aurions quelque sujet de dire avec le prophète : *Defecit sanctus , diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (Psalm. XI).

Grâces au Seigneur , le grand évêque dont j'entreprends aujourd'hui une seconde fois

l'éloge, a fait revivre en sa personne la ferveur des premiers chrétiens; il a, par les admirables avantages de sa charité, rappelé l'âge d'or de l'Eglise; et quand nous considérons ce qu'a fait son amour, soit par rapport à Dieu et à son prochain, soit par rapport à lui-même, nous retraçons aisément dans notre mémoire toutes les actions héroïques des plus grands hommes des premiers siècles. Sa charité fut éminente quand elle eut Dieu pour objet, vous l'avez vu dans mon premier discours, mais elle ne vous paraîtra pas moins admirable quand vous la regarderez par rapport à lui-même, et à cette étrange sévérité qu'il exerça contre sa personne, sévérité qui, lui ayant été inspirée par l'esprit de Dieu, ne pourrait vous être bien expliquée sans ses lumières, que je lui demande par l'intercession de son épouse, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

Il est étrange de voir que du moment que les saints aiment Dieu, ils se haïssent presque nécessairement eux-mêmes. Soit que la sainteté de ce premier être leur faisant connaître beaucoup de défauts dans leurs meilleures actions, leur en donne de l'horreur; soit que leur propre concupiscence ne pouvant être éteinte que par la mort, ils se regardent pendant leur vie sinon comme des ennemis de Dieu, du moins comme des malheureux qui peuvent le devenir à toute heure : il est vrai de dire que c'est pour lors que le zèle de sa justice les échauffe, qu'une sainte indignation les anime, et qu'entrant dans les intérêts de Dieu contre eux-mêmes, ils cherchent les occasions de se punir et de le venger.

En voulez-vous voir un bel exemple dans la conduite du grand saint François de Sales. Comme je me suis proposé, en suivant les paroles de mon texte, de vous marquer dans cette octave les deux principaux effets de sa charité, et que j'ai déjà parlé du premier, qui fut le zèle qu'il eut pour Dieu, je me trouve engagé de vous faire voir aujourd'hui que ce même zèle lui donna toujours une grande sévérité pour lui-même. Quelque innocent qu'il fut, il se traita toujours comme un pécheur; ne se contentant pas de recevoir, sans murmurer, des persécutions étrangères, il s'en ordonna lui-même de son choix; et, dans les peines que lui firent souffrir sa pénitence et sa douceur, sa charité fut toujours également patiente : *Charitas patiens est*. Oui, chrétiens, ce saint évêque qui n'eut jamais moins de haine pour lui, qu'il eut d'amour pour Dieu, fut sévère à son corps, à ses passions, à son cœur. Il fut sévère à son corps par la mortification; il fut sévère à ses passions par la modération; il fut sévère à son cœur par l'indifférence et par le détachement : trois points qui feront tout le fondement de son éloge, et le sujet de ce discours.

I. — C'est tomber dans une erreur fort grossière, de regarder la sévérité que les saints ont toujours eue pour leur corps, comme un témoignage cruel de la haine qu'ils lui portaient. Ces grands hommes savaient trop

bien que le corps est un des objets légitimes de la charité; qu'étant destiné à jouir de Dieu en sa manière et selon les actions qui lui sont propres, le chrétien doit étendre sur lui la dilection qu'il est obligé d'avoir pour tous les êtres capables de la béatitude; et que si enfin il nous est commandé d'aimer comme nous-mêmes des personnes étrangères; ce précepte doit à plus forte raison s'observer d'une partie de nous-mêmes à l'autre.

Il faut donc juger plus raisonnablement des mortifications dont les saints ont de tout temps affligé leurs corps, et demeurer d'accord que la sévérité qu'ils ont eue pour leur chair, bien loin d'avoir été une marque de leur haine, a été un pur sentiment de justice ou de religion; qu'ils se sont regardés dans ces fonctions rigoureuses, ou comme juges, ou comme prêtres; que comme juges ils se sont crus obligés de ne pas souffrir l'impunité des crimes; que comme prêtres ils n'ont pas voulu déshonorer le temple du Seigneur, et lui laisser manquer de victimes.

Quand je considère les deux états qui ont partagé la vie de notre saint évêque, quand d'un côté je fais réflexion sur les grandes mortifications qu'il exerça sur son corps, avant qu'il fût élevé à cette éminente dignité, et que je considère de l'autre le judicieux tempérament que sa prudence lui fit prendre pour adoucir dans la suite la rigueur de ses mortifications. Quand je le vois se frappant d'abord lui-même d'une main impitoyable, et se persécutant ensuite d'une main discrètement sévère; je me le représente animé tantôt d'un zèle de justice, tantôt d'un zèle de religion, tantôt sous la qualité d'un juge qui n'épargne pas quelquefois même l'innocent, de peur qu'il ne se corrompe, tantôt sous celle d'un sacrificateur et d'un prêtre qui ménage la victime, afin que le sacrifice en soit plus long.

Était-ce, messieurs, un autre zèle que celui de la justice, qui obligea François de Sales à se maltraiter dès sa jeunesse, par les haïres, les jeûnes les disciplines, à s'armer de ces instruments de pénitence qu'on peut appeler aussi des armes de justice, *arma justitiæ* (II Cor., VI), à se défier de son corps comme d'un esclave toujours prêt à se révolter? N'était-ce pas, parce qu'il entrait dans les intérêts de Dieu, qu'il ôta de bonne heure à sa chair des forces qu'elle aurait pu employer contre lui? qu'il la destitua de celles qui semblaient nécessaires, afin de la mettre hors d'état d'abuser des superflues, et qu'il aimait mieux se mettre au hasard d'en ressentir la langueur, que d'en éprouver l'insolence?

Je ne suis pas surpris qu'un pécheur entre dans une sainte indignation contre sa chair : mais que François de Sales qui a conservé dans le corps d'un homme la pureté d'un ange, lui déclare une cruelle guerre, c'est ce que j'ai de la peine à concevoir, et ce qui me paraît un des grands prodiges de notre siècle. Étant à Padoue pour s'instruire des lois humaines, il fit voir qu'il était déjà fort savant dans celle de l'Evangile. Les Joseph

dans l'Égypte, les Thomas d'Aquin dans l'Italie, ne se rendirent pas plus recommandables dans les combats qu'ils soutinrent pour conserver leur chasteté. Il employa la fuite en plusieurs occasions avec autant de succès que le premier, et triomphant par le même artifice que Joseph des plus délicates tentations, on peut dire comme de lui qu'il fit de sa fuite même, les armes et le moyen de sa victoire : *Fuga usus est pro armis* (*D. Amb., lib. de Joseph et de fuga sæculi*). Il se servit en d'autres rencontres des mêmes armes que saint Thomas, il jeta comme lui un tison allumé à la tête d'une femme impudique, et repoussant un feu par un autre, il fit voir qu'on pouvait mettre toutes ces choses en usage, pour se défendre d'un si dangereux ennemi.

Mais quel usage croyez-vous que cet athlète de la chasteté fasse de toutes ses victoires ? Croyez-vous que cette épreuve de son courage le tienne en assurance ? Chose étrange ! elles ne servent qu'à lui donner plus de défiance de lui-même, qu'à redoubler ses jeûnes, qu'à l'abattre par des mortifications plus fréquentes, qu'à le réduire enfin à deux doigts du tombeau. Grand saint, vous êtes victorieux, et vous vous traitez en vaincu ; vous êtes innocent, et vous vous châtiez comme un coupable ; vous sortez glorieux des plus dangereuses occasions, et vous en usez comme si vous y aviez succombé. Ne faites-vous point tort à la grâce qui vous a soutenu, d'en tirer si peu d'avantages ?

Que la conduite de ce saint homme nous apprenne de choses ! Elle nous apprend qu'une âme n'est jamais en assurance sur la terre dans un corps de mort, que si la concupiscence peut être vaincue dans quelques combats particuliers, elle ne le peut être sans ressource dans une longue guerre ; que le démon, défait dans une attaque, revient avec plus de force dans une autre, et que cet ennemi s'irritant, comme dit saint Cyprien, par la résistance qu'il a trouvée, emploie toute son adresse pour réparer ses pertes et triompher à son tour de celui qui l'a surmonté. *Acrior factus hoc ipso quod victus est, superantem superare conatur*.

Cependant qu'il en coûte cher à notre saint, pour nous donner de si importants avis ! L'excès de ses mortifications l'abat dans un lit, les médecins le condamnent, il se croit lui-même aux portes de la mort. Mais quels sentiments croyez-vous qu'il conçut en cet état ? Ne croyez-vous pas qu'il se reprocha pour lors son indiscrétion, qu'il fit excuse à son corps, qu'il se repentit de l'avoir traité avec si peu de pitié ? Ah que vos pensées s'accordent mal avec les siennes ! Il ordonna qu'on abandonnât son corps aux chirurgiens de la ville pour en faire la dissection, afin, dit-il, que s'il n'avait été utile à rien pendant sa vie, il servit du moins à quelque chose après sa mort.

Jamais charité s'est-elle avisée d'un pareil artifice ? Qu'admirerons-nous davantage dans cette étrange disposition, ou la douceur de ce saint homme, ou sa sévérité, ou son

amour pour son prochain, à qui il veut rendre de nouveaux services après sa mort, ou sa haine pour soi-même qu'il ne veut pas laisser finir avec sa vie ? Encore a-t-on vu des saints qui pendant leur vie, ayant comme lui maltraité leur corps, se sont réconciliés avec lui à la mort. Un autre François se voyant en cette extrémité demanda pardon au sien, lui faisant excuse des rigueurs que son âme avait été obligée de lui tenir, et l'invitant de se reposer en paix jusqu'au jour de la résurrection. En effet, quelle apparence, dit Salvien (*Lib. ad Eccles. Cathol.*), qu'un homme continue de maltraiter son corps dans ces derniers moments ? ce serait en vain qu'un juge ordonnerait des châtimens à un criminel qui ne serait plus en état de les souffrir. *Utī severitatis arbitrio iudex non potest, quando reus jam non sustinet judicari*.

Cependant voici de nos jours un saint qui, même au lit de mort, ne fait pas trêve avec son corps, qui le persécute encore en cet état, et qui, au défaut de son âme trouve le secret de substituer des persécuteurs à sa chair. Saint Augustin (*Lib. 50, homil.*) remarque que la pénitence suit ordinairement l'état du corps sur lequel elle agit, qu'elle s'affaiblit dans une chair débile, et qu'elle est comme mourante dans une chair moribonde. *Statum corporis plerumque sequitur pœnitentia, una sors amborum, infirma in debili, in moriente moriens*. Que cette règle enferme, si vous le voulez, la plupart des pénitents et des saints, j'ose dire que François de Sales doit en être excepté. Sa pénitence ne s'affaiblit point avec son corps, il ne prétend pas même qu'elle meure avec lui, et dans un temps où les autres hommes cherchent les moyens de prolonger leur vie, il ne pense qu'à perpétuer ceux de fléchir son Dieu, et d'apaiser sa justice.

Mais la Providence, qui le destinait à embraser toute l'Eglise du feu de son zèle, se contenta pour lors de sa volonté, en lui rendant la santé contre toute espérance, et faisant un miracle en sa faveur, pour en opérer ensuite beaucoup d'autres par son moyen. Vous jugez bien qu'en le tirant de la sorte des ombres de la mort, elle n'eut point d'autre dessein que de le placer sur le chandelier de son Eglise, et de mettre ce lumineux flambeau au milieu de sa maison. Je ne m'engage pas ici à vous expliquer la fidélité avec laquelle il répondit à ce grand dessein, je me contente seulement de vous faire remarquer que quoiqu'il changeât de condition, la sévérité qu'il avait pour son corps ne changea jamais.

Il est vrai que l'on peut dire que ce fut sous une autre qualité qu'il l'exerça. Il ne se considéra plus tant comme un juge qui devait châtier un criminel, que comme un prêtre qui devait entretenir une victime : intention d'autant plus digne de l'éminence de son caractère, que c'est sous cette idée que saint Paul regarde particulièrement la mortification. Mes frères, dit ce grand apôtre, je vous conjure par la miséricorde de Dieu, de faire de vos corps des hosties vivantes qu,

lui soient agréables. *Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (Rom., VI). C'est donc en cette qualité que François de Sales se mortifie, depuis qu'il est évêque. Il s'était auparavant puni pour ses fautes particulières, il s'offre présentement à Dieu pour celles de son peuple. Tandis que ce peuple boit l'iniquité comme l'eau, il tâche de l'en laver devant Dieu par des torrents de larmes. Tandis que les pécheurs goûtent les joies du siècle, et qu'ils se plongent dans les plaisirs, il abandonne son âme à la tristesse, et la brise de douleur. Tandis que le monde irrite Dieu par ses débauches, et qu'il se porte à de détestables excès, cet Aaron se jette entre Dieu même et le monde, l'encensoir à la main, et s'efforce d'arrêter son bras vengeur par de douloureux gémissements. Le peuple ne commettait point d'offense, que l'évêque ne l'expiât en sa personne, et dans la nécessité où il était d'offrir souvent ces sortes de sacrifices, il pouvait dire avec saint Augustin, qu'il en portait toujours dans sa chair et dans ses sens la matière. *Mecum porto quod immolem.*

Mais comme saint Paul, après avoir prié les chrétiens de faire des victimes de leurs corps par la mortification, ajoute que ce sacrifice doit être raisonnable, *Rationabile obsequium vestrum*; c'est-à-dire qu'ils doivent épargner la victime en la frappant, de peur d'abrégier ce sacrifice, et de priver Dieu d'un honneur qu'il recevrait plus longtemps : notre prudent évêque garda aussi une modération judicieuse dans sa pénitence. Il ne voulait pas se rendre inutile à l'Eglise dans la place où Dieu l'avait mis, et afin de lui rendre plus de services, il crut devoir se relâcher un peu de ses premières austérités. Saint Paul (c'est la belle réflexion de saint Jean Chrysostome) dit qu'il châtie son corps, mais il ne dit pas qu'il le fait mourir; il le châtie de peur qu'il ne se révolte, mais il ne le fait pas mourir, de peur que par un sacrifice précipité et indiscret, il ne lui donne plus le moyen de servir d'instrument aux plus belles opérations de son âme. Et ce fut par ce sage ménagement que François de Sales arrêta le cours de ses mortifications, vivant souvent comme le commun des chrétiens, mangeant comme eux, agissant comme eux, conversant d'un air agréable aussi bien qu'eux; imitant en ce la qualité d'évêque, la conduite de Jésus-Christ, souverain pasteur des âmes, qui n'avait affecté aucune austérité extérieure pour ne pas rebuter les pécheurs, ni leur ôter cette humble et douce confiance avec laquelle ils s'approchaient de sa personne.

Quand je parle de la sorte, ne considérez pas cette discrétion comme un relâchement de sa sévérité, puisqu'il est certain que la vie commune qu'il fit paraître dans l'épiscopat est plus difficile à mener, que la plus pénitente des anachorètes. Ceux-ci se portent à une extrémité qui les tire de péril, qui leur retranche les occasions, et qui peut même par le temps et par l'habitude être

adoucie. Mais François de Sales trouve ce tempérament difficile de demeurer dans les occasions, et de ne s'y pas laisser entraîner, de faire une grande partie des actions que font les hommes, et de les faire autrement qu'eux, de vivre au milieu du siècle, et de vivre dans la sobriété et l'abstinence des choses du siècle. Après cela qui peut douter que notre évêque n'ait toujours gardé la même sévérité pour soi, et qu'il n'ait toute sa vie mortifié son corps? et qui serait assez malheureux de prendre ce faux prétexte pour épargner le sien?

Ah! mon Dieu, sera-t-il dit qu'un innocent se traite avec tant de rigueur, et que nous qui sommes si coupables, nous nous traitions avec tant d'indulgence? Quoi! la seule vue du danger, la seule crainte de devenir pécheur est capable d'armer si sévèrement ce juste contre lui-même; et la connaissance que nous avons de nos désordres, et le témoignage de notre conscience qui nous reproche d'avoir souillé notre vie de tant de crimes, ne nous obligeront pas à passer ce qui nous reste de temps dans les exercices de la pénitence; à faire de nos corps sinon des victimes de mort en qualité de juges, du moins des sacrifices raisonnables en qualité de prêtres?

Mes frères, je vois bien que c'est en vain que nous nous efforçons à vous réduire à cette juste sévérité. La corruption du siècle, l'habitude de votre vie, un certain air de mollesse et de sensualité que vous respirez dans vos maisons, l'emporteront toujours sur vous, et éteindront en vos personnes l'esprit de pénitence que nos discours avaient peut-être commencé à y exciter. Je ne me flatte pas d'avoir des paroles plus fortes que celles des autres prédicateurs, mais je crois du moins vous persuader aujourd'hui que ce relâchement où vous êtes des exercices de la pénitence est très-contraire à la conduite du saint évêque de Genève.

Gens du monde qui opposez si souvent sa douceur à l'austérité de nos maximes, qui osez vous servir de son autorité pour appuyer votre délicatesse, sachez que vous prenez mal ses sentiments. Jamais cet homme évangélique n'a prétendu dispenser les pécheurs de la mortification, et pouvez-vous en douter après l'exemple continuel qu'il vous en a donné lui-même, quelque juste et innocent qu'il fût? Je dois même pour augmenter votre confusion, ajouter que ce grand saint, non content d'attaquer en soi la concupiscence par la mortification de son corps, a voulu persécuter ce dangereux ennemi en lui-même, et dans tous ses mouvements : je veux dire qu'ayant été sévère à son corps par la mortification, il l'a encore été à ses passions par la modération et la résistance. C'est le second point de ce discours.

II. — La conduite ordinaire des personnes religieuses est de commencer par leur corps la sévérité qu'elles exercent contre elles-mêmes. Elles n'entreprennent sérieusement la reformation de leur cœur et de leurs desirs qu'après avoir interdit tous leurs sens : et

mettant le cilice et l'abstinence en usage, avant que d'en venir à la patience ou à l'humilité, on peut dire qu'elles suivent les maximes de ces capitaines qui, avant que de s'attacher au corps d'une place qu'ils assiègent, se saisissent de ses dehors et s'emparent de ses avenues.

A Dieu ne plaise, mes frères, que je blâme une conduite si sage et si bien établie dans l'Eglise. L'expérience nous a souvent fait voir que l'esprit profite de l'abattement du corps, et que l'un ne se fortifie qu'à mesure que la pénitence ou la maladie, à son défaut, affaiblit l'autre. Et c'est dans cette pensée que Salvien se réjouissait autrefois de l'infirmité de sa sœur, parce qu'il espérait, disait-il, que l'indisposition extérieure de sa personne rendrait son intérieur plus vigoureux, et que se faisant un admirable changement en elle, les forces que devrait avoir son corps se retireraient toutes dans son esprit. *Imbecillitas carnis mentis vigorem exaucluit et affectis artubus vires corporum in virtutes transferuntur animorum : ut mihi genus quoddam sanitatis esse videatur hominem interdum non esse sanum* (Salv., *epist. ad Cæturam*).

Quelque sainte que soit cette conduite des pénitents, j'ose dire néanmoins que celle de notre saint évêque fut encore plus courageuse. Il eut de la sévérité pour son esprit, du moment qu'il en eut pour son corps, et si je vous ai premièrement parlé des mortifications de sa chair, ce n'est pas qu'elles aient précédé la mortification de son âme, puisqu'il semble qu'il commença ses victoires par la résistance qu'il fit à ses passions, et qu'il étouffa d'abord sans pitié tous les mouvements déréglés de son cœur. Il enseigne dans ses entretiens, que si l'extérieur de l'homme doit conserver son intérieur, cependant l'extérieur doit naître de l'intérieur, comme le feu produit la cendre, avant que la cendre soit en état de conserver et d'entretenir le feu. Il avait sans doute éprouvé lui-même cette maxime avant que de l'enseigner, puisque la première sévérité qu'il exerça contre soi fut de réprimer ses passions, portant à son âme cette haine salutaire dont parle l'Evangile, avant que de la faire descendre sur son corps, et observant dans sa pénitence le même ordre qui, selon la théologie, se gardera dans la dernière réformation de notre corps, laquelle procédera toute de la communication que l'âme lui fera de sa gloire.

Mais entre toutes les sévérités que ce pénitent éclairé exerça contre son intérieur, j'en remarque principalement deux qui semblent lui être assez particulières, qui furent de réprimer le désir des honneurs, et d'étouffer le ressentiment des injures. Il n'y a guère de passion dans l'homme, dont l'usage soit plus ancien et plus opiniâtre que le désir de l'honneur. Elle est ancienne, puisque ce fut elle que le démon excita contre Adam dans le paradis terrestre, qu'elle fut l'instrument fatal de sa perte et de la nôtre. Elle est opiniâtre, puisque c'est le dernier sentiment dont un homme se défasse : et il me semble

que saint Augustin a admirablement bien expliqué ces deux sentiments de l'ambition, quand il a dit que c'était la première passion qui nous avait éloignés de Dieu, et que c'est la dernière qui nous empêche de nous en rapprocher : *Hoc est ultimum redeuntibus ad Deum, quod recedentibus primum fuit*.

Ajoutez à cela qu'un homme qui a de la naissance et du mérite, a bien plus de peine à ne pas succomber à une si délicate tentation. Il se persuade pour lors que les honneurs lui appartiennent de droit, que le siècle et l'Eglise n'ont de dignité que pour honorer sa qualité et récompenser sa vertu.

Si ces raisons paraissent légitimes, il faut conclure que notre saint usa d'une étrange sévérité contre soi-même, quand il étouffa son ambition. Il était d'une illustre famille, il avait de grands et de rares mérites. D'un côté, sa noblesse et son sang ne devaient lui inspirer que des sentiments fort élevés ; et d'un autre, les grands services qu'il avait rendus à l'Eglise, lui devaient faire regarder les dignités les plus éclatantes, comme le fruit de ses travaux. Cependant, jamais âme ne parut si humble ni si détachée, et toutes les puissances ecclésiastiques et séculières jointes ensemble ne furent pas capables de lui faire accepter un évêché. Vous savez, sans doute, messieurs, les précautions que doivent prendre ceux qui se mêlent de donner des évêques à l'Eglise. Si nous en croyons saint Grégoire, ils doivent être anges et prophètes, monter au ciel et pénétrer l'avenir, découvrir la volonté de Dieu, et répondre du mérite de l'homme. Ils doivent avoir pour règle l'Ecriture et les saints conciles, et juger sans préoccupation si ceux qu'ils choisissent ont les qualités nécessaires, afin qu'on ne leur reproche pas un jour d'avoir donné de mauvais ministres à l'Eglise.

Si jamais personne a déchargé sa conscience, pénétré les desseins de Dieu et la disposition de l'homme dans la nomination d'un évêque, il faut avouer que ce furent les princes ou les prélats qui jetèrent les yeux sur François de Sales. Saint Paul ordonne de choisir un homme irrépréhensible, *irreprehensibilem* : pouvait-on s'arrêter sur un sujet plus digne, sur un prêtre dont les mœurs et la vie fussent plus exemplaires ? Saint Paul veut qu'on choisisse un homme chaste, *pudicum* : pouvait-on en trouver un qui eût acquis cette qualité par des combats et des victoires plus illustres ? Cet apôtre prétend qu'un évêque soit docte, *doctorem* : s'en trouvait-il quelqu'un qui eût donné des preuves plus glorieuses et plus utiles à l'Eglise de sa docte capacité ? Enfin pour tout dire en un mot, il faut qu'un homme qu'on veut élever à l'épiscopat soit orné de toutes les vertus, *ornatum* ; et je soutiens qu'il n'y en avait point dans l'Eglise qui en fût revêtu avec plus de perfection.

Cependant toutes ces qualités qui rendent leur choix si juste ne sont pas capables de l'y faire consentir ; on ne saurait lui ôter de l'esprit l'idée de son indignité ; et si Dieu

ne lui avait fait connaître sa volonté par un miracle, jamais l'Eglise de Genève ne l'aurait eu pour pasteur. Ah ! que ce grand homme était donc éloigné de l'esprit du siècle où il vivait, et encore du nôtre ! Siècle où l'on se produit avec effronterie, où l'on brigue avec lâcheté, et où de toutes les qualités que l'Apôtre exige d'un évêque, on n'apporte souvent que la moins nécessaire, qui est la volonté. Cette sévérité qu'il avait pour son propre mérite dura autant que sa vie : les papes et les rois, sous qui toute la terre fléchit, trouvèrent toujours de la résistance dans son humilité. Les diocèses de Reims et de Paris même qu'on lui offrait, ne lui donnèrent pas la moindre tentation de quitter le sien, et persuadé qu'un évêque ne peut pas rompre les sacrés liens qui l'attachent à son Eglise, non plus qu'un mari ceux qui l'unissent avec son épouse, il disait avec le prophète : *Hic habitabo quoniam elegi eam.*

Je ne puis oublier ici ce qu'il dit encore en une autre occasion. Un ami l'ayant averti que le pape était prêt à reconnaître et à honorer son mérite de la pourpre : à Dieu ne plaise, dit-il, que ma robe se rougisser jamais que de mon sang que je verserais de tout mon cœur pour la conversion de ma Genève infidèle. Vous croyez peut-être, mes frères, que ce que j'admire ici davantage est l'humilité de notre saint, et de ce qu'il témoigna si peu d'ambition, puisqu'il était animé d'une charité qui n'en a point : *Non est ambitiosa.* Cependant ce n'est pas là ce que j'estime le plus dans notre saint évêque ; au contraire je vous dirai que ce qui me charme dans sa réponse, c'est l'ambition même qu'il y témoigne : ambition digne de lui et plus solide que celle de tant d'autres prélats de son siècle ; ambition par laquelle il souhaite le martyre, dont le cardinalat n'est que la marque et la figure ; ambition avec laquelle laissant l'ombre aux autres, il prend pour lui la vérité, et conçoit de plus nobles desirs que ceux des évêques de son temps.

Ne croyez pas qu'il se soit traité avec moins de sévérité dans le ressentiment des injures. L'endroit où l'orgueil humain est le plus sensible est de voir sa réputation flétrie : souvent indifférent à d'autres pertes, il ne se plaint que de celle-ci, et s'il sait quelquefois modérer son emportement, ce n'est que par une vanité plus spirituelle et plus fine ; la médisance et la calomnie le touchent au vif, elles arrachent de son cœur qu'elles blessent, les plaintes, les murmures, les imprécations, les vengeances : et heureux celui qui n'étant pas maître de ses premiers mouvements sait les réprimer par une douceur et une humilité chrétienne.

Quelque agitée que soit la mer, elle a cependant des bornes que le doigt de Dieu lui a marquées dès le commencement du monde, et cet élément, tout furieux qu'il est, n'ose jamais les passer, repliant doucement ses eaux et brisant l'orgueil de ses flots contre un faible rivage. Je m'imagine voir quelque chose de semblable dans notre prélat, lorsqu'il arrête ses ressentiments et qu'il

apaise sa colère. Les premiers mouvements de cette passion ne sont pas en son pouvoir ; comme il est d'un tempérament de feu, ils s'élèvent sans son ordre ; mais il est si prompt à calmer ces flots irrités, que la tempête ne sert qu'à faire admirer davantage sa vertu. Que son innocence soit déchirée par une noire calomnie ; que les démons vomissent contre sa réputation les plus noires médisances ; que ses confrères mêmes prêchent publiquement contre sa personne et contre ses ouvrages : tout cela est incapable de lui faire perdre la grâce de la patience, et rompre le pacte qu'il disait avoir fait avec soi-même, de ne parler jamais, toutes les fois qu'il se sentirait ému de colère.

Telle était la conduite de Jésus-Christ, son maître. Les Juifs faisaient-ils passer ses miracles pour des prestiges ; l'accusaient-ils de commander à l'enfer au nom de Belzebuth ; de ne chasser les démons que par la vertu des démons mêmes ? ce Dieu tout-puissant ne se défendait de tous ces outrages que par un silence que saint Ambroise appelle victorieux et triomphant. *Calumniis appetitus, silentium detulit triumphale.* Ce fut aussi l'exemple que notre doux prélat se proposa en s'engageant au silence toutes les fois que les hommes perdaient le respect qu'ils lui devaient, et ne se mettant jamais en peine de répondre aux libelles que l'on faisait courir contre lui.

Il est vrai qu'il changea une fois de conduite à l'égard d'un malheureux qui l'avait extraordinairement offensé ; mais comment en changea-t-il ? Après en avoir reçu beaucoup d'injures il l'embrassa, il lui fit des remerciements et lui souhaita mille bénédictions. Avouez, mes frères, que vous êtes bien éloignés de ces sentiments. Cependant voici un homme d'une naissance illustre, voici un grand prélat qui non-seulement réprime sa colère, mais qui l'étouffe ; et qui, pour parler avec saint Augustin, la consacre. Le fiel qu'on trouva pétrifié dans son corps après sa mort en est une belle preuve, parce qu'à force d'avoir résisté à la colère, une douce et patiente charité avait desséché toute l'humeur capable de l'entretenir : *Charitas patiens est, benigna est.*

Voilà la victoire qu'il remporte sur ses passions ; mais, hélas ! que les chrétiens sont aujourd'hui peu sensibles à cette gloire, eux qui bien loin de s'en rendre les maîtres en sont presque toujours les esclaves ! Parcourons toutes les conditions, entrons dans les cours des princes, dans les tribunaux des magistrats, dans les assemblées des peuples, verrons-nous un autre règne établi que celui des passions ? Jamais empire ne fut plus universel, ni plus absolu. Ce sont elles qui sont les principes de toutes les actions des hommes, et les funestes sources de tous les désordres de la vie. Ce sont elles qui les gouvernent, qui les animent, qui les entraînent dans ce déluge de maux qui inonde toute la terre ; jamais il n'y eut d'ambition plus démesurée, jamais de vengeance plus enflammée, jamais d'inimitié plus opiniâtre et in-

flexible. François de Sales avait assujéti toutes ses passions, et les nôtres nous tyrannisent; il avait dompté les siennes, et les nôtres nous maîtrisent. Cependant si nous n'imitons pas ce grand homme dans la résistance qu'il fit à ces mouvements déréglés, comment serons-nous capables de l'imiter dans l'indifférence qu'il eut pour les désirs les plus innocents de son cœur?

III. — C'est ici la dernière sévérité que ce saint évêque exerça contre soi-même, et dont je me contente de vous laisser, en finissant, une belle preuve : elle vous regarde, mesdames, puisqu'elle parut principalement au sujet de la fondation de votre ordre. Vous savez que la Mère de Chantal qui a eu la gloire de partager avec lui les soins d'un si excellent ouvrage, se trouvant à l'extrémité, et votre institut par conséquent dans un évident danger de périr avec elle, notre évêque l'alla voir, où au lieu de se plaindre au ciel de sa ruine prochaine, ou d'en consoler cette moribonde, qui s'en affligeait mille fois plus que de sa mort, il lui tint ce courageux discours : Ma fille, Dieu veut peut-être se contenter de notre essai, comme il fit de la volonté qu'eut Abraham de lui sacrifier son fils.

Y eut-il jamais une indifférence plus entière et un désintéressement plus parfait ? Cet ordre était l'enfant de son cœur, c'était son Isaac, c'était par là que comme un autre Abraham, il devait multiplier son esprit ; c'était enfin, comme il l'avoue, ce qui le consolait : cependant le voilà tout prêt à l'immoler, et préférant, comme Zénon de Vérone le dit d'Abraham, préférant la qualité de prêtre à celle de père, *Sacerdotem prætulit patri*, il consent à la ruine de cet ordre, si c'est la volonté du ciel. Heureux détachement qui a fait le mérite de François de Sales, et qui a fondé votre ordre même. C'a été par la soumission de cet Abraham fidèle, que cet Isaac s'est élevé au-dessus de son bûcher pour se multiplier ; et quand je considère cette nombreuse postérité dont votre illustre père est honoré aujourd'hui, je puis, ce me semble, lui appliquer hardiment ces paroles du Saint-Esprit, *In tentatione inventus est fidelis; ideo jurejurando dedit illi Deus gloriam in gente sua, crescere illum quasi terræ cumulum, et ut stellas exaltare semen ejus.* (*Eccl.*, XLIV).

A notre égard, chrétiens, n'apprendrons-nous jamais de cette étrange sévérité que notre saint eut pour son cœur à être sévères aux nôtres ? S'il arracha de ce cœur fidèle un désir innocent, comment en retiendrons-nous dans les nôtres de criminels ou de profanes ? S'il se détacha d'un ouvrage qui devait rendre tant de gloire à Dieu, comment ne rejeterons-nous pas tant d'entreprises qui lui sont injurieuses ? Mais vous, mes chères sœurs, apprenez aussi de là à vous conserver par la même soumission qui vous a produites ; détachez-vous, à l'exemple de votre Père, de vos inclinations les plus saintes, quand le ciel témoigne ne les pas approuver ; ce sera le moyen

de vous rendre parfaites comme lui sur la terre, et de participer à sa gloire dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Après que les jours de la purification de Marie furent accomplis selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur (*S. Luc*, ch. II).

Sire, se contenter de donner précisément à Dieu ce qu'on lui doit, c'est renfermer son obéissance dans des bornes trop étroites, dit saint Bernard, et se mettre au hasard de n'en point faire assez, quel que d'appréhender d'en faire trop. Bien loin qu'une âme droite et généreuse puisse négliger la pratique d'aucun bien qui se présente, elle doit, comme dit Tertullien (*Lib. de Anima*), ressembler à ces serviteurs affectionnés, dont l'obéissance est si entière pour leurs maîtres, qu'ils exécutent non-seulement les choses qu'ils leur ordonnent, mais souvent même par une espèce de flatterie celles qu'ils n'exigent pas : *Non tantum Deo obsequi, sed adulari.*

C'est à quoi nous nous sentons aujourd'hui puissamment animés par l'exemple de Jésus et de Marie, qui, quoique dispensés par les termes mêmes de la loi, soit de la purification des femmes, soit de l'oblation des premiers-nés, ne laissent pas cependant de se rendre l'un et l'autre dans le temple pour l'accomplir. Oui, la mère d'un Dieu, un Dieu lui-même, veulent bien aujourd'hui prendre les remèdes de l'impureté et du péché, sans autre obligation que celle de la bienséance et par la seule raison d'accomplir toute justice, comme il nous le témoignera dans la suite. *Sic decet nos implere omnem justitiam* (*S. Matth.*, III).

Après cela, quel sujet de confusion et de reproche, messieurs, je ne dis pas seulement pour ceux qui méprisent la loi par de scandaleuses transgressions, mais pour ceux qui voudraient composer avec Dieu, et qui seraient fâchés de faire quelque chose au delà de ce à quoi cette loi les oblige. C'est aussi contre ces transgresseurs que je vais m'élever dans ce discours, en les confondant par l'exemple de Jésus et de Marie ; et en cela, Sire, j'ose me flatter que je suivrai les pieuses intentions de Votre Majesté.

Si j'avais à parler à un roi qui n'eût en vue que de faire servir la religion à son ambition ou à ses intérêts, je lui dirais que l'obéissance à la loi de Dieu est d'une telle conséquence pour un état, qu'il ne saurait subsister sans elle ; que les peuples ne se soumettent aux ordres de leurs souverains, que parce que les commandements divins les y obligent, et qu'il n'est rien par conséquent de plus dangereux pour leur autorité que de souffrir que l'on méprise celle de Dieu.

Mais je suis persuadé, Sire, que les motifs qu'à Votre Majesté de rendre à Dieu l'obéissance qui lui est due dans ses états, sont plus purs et plus désintéressés, et que bien éloigné de ces princes qui, prenant tous les avantages de la religion pour eux, en laissent les scrupules à leurs sujets, vous reconnaissez, comme David, l'amour de cette loi également nécessaire et pour votre salut, et pour celui de vos peuples; que charmé aussi bien que ce prince, de la beauté et de la droiture de cette règle immuable et éternelle, vous croyez que Dieu ne vous a mis sur le premier trône du monde, que pour faire observer sa loi, pour l'autoriser et même, s'il est nécessaire, pour la venger. Ce sont, Sire, ces justes sentiments de Votre Majesté, qui me donnent beaucoup de confiance dans l'exercice de mon ministère; et je puis me promettre aujourd'hui, ô mon Dieu, que je parlerai de votre loi en présence des rois, et que je n'en rougirai point. *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebam (Psal. CXVIII)*. J'espère de votre miséricorde, que vous m'en donnerez les grâces : je vous les demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave*.

Comme la loi de Dieu n'est qu'une expression visible de sa sainteté proposée extérieurement à l'homme, pour lui servir de règle dans sa conduite, elle a trois qualités principales que l'homme y doit considérer. Premièrement, comme lui étant nécessaire, puisque sans la lumière de cette loi, il s'égarerait nécessairement de sa fin. *Lucerna pedibus meis verbum tuum*. Secondement, comme lui étant honorable, puisque, selon Tertulien (1), c'est là la véritable marque de sa souveraineté, et de cette illustre distinction que Dieu a faite de lui, d'avec le reste des animaux qu'il a abandonnés à un aveugle instinct par une espèce de rebut et de mépris. *Cæteris animalibus solutis a Deo, et ex fastidio liberis*. Troisièmement, comme également sainte et salutaire en tout ce qu'elle ordonne, puisque, comme dit un apôtre, ses préceptes sont tellement liés entre eux, qu'ils font comme un corps indivisible, et que selon la doctrine d'un apôtre, l'omission d'un commandement nous rend coupables de celle de tous.

Voilà, messieurs, les principales qualités que les hommes doivent remarquer dans la loi de Dieu : et cependant est-ce de la sorte qu'ils la regardent ? est-ce dans ces vues qu'ils s'y soumettent ? La loi de Dieu est nécessaire : combien en trouve-t-on qui la rejettent absolument et qui n'en veulent point porter le joug ? La loi de Dieu est honorable : combien en trouve-t-on qui rougissent de s'y soumettre ? La loi de Dieu est juste, sainte, indivisible dans tous ses chefs : com-

bien en trouve-t-on qui ne peuvent se résoudre à l'observer entièrement, qui par de secrètes réserves et des exceptions privilégiées veulent s'en dispenser en quelques-uns de ses articles ?

Paraissent aujourd'hui, Vierge sainte, dans le temple de Jérusalem pour confondre, par votre exemple, tous ces différents ennemis de la loi : *Postquam impleti sunt*. La loi de Dieu, qui est si nécessaire, si honorable, si juste dans tous ses points pour le reste des hommes, perd, ce semble, ces qualités à l'égard de la Vierge dans les cérémonies de sa purification et de l'oblation de son Fils. Oserai-je le dire ? la loi, en cette occasion, paraît lui être inutile, honteuse et contraire à ses propres droits, et cependant, par un rare exemple d'obéissance, elle ne laisse pas de s'y soumettre. C'est-à-dire, messieurs, que Marie se soumet aujourd'hui à la loi sans obligation, qu'elle s'y soumet aux dépens de son honneur, qu'elle s'y soumet même jusqu'à sacrifier son Fils et à consentir à sa mort. Après cela, ennemis de la loi de Dieu, n'aurai-je pas raison de conclure que les circonstances de la soumission que Marie lui rend aujourd'hui, doivent détruire toutes les résistances que vous lui apportez ? La mère d'un Dieu se soumet à la loi sans obligation : qui de vous a droit de s'en dispenser ? Elle s'y soumet aux dépens de son honneur : qui de vous en peut rougir ? Elle s'y soumet jusqu'à offrir en sacrifice son fils : que pouvez-vous excepter de l'entière obéissance qui lui est due ? Trois réflexions morales que je vous ferai faire sur le mystère que l'Eglise nous propose, et qui serviront de matière aux trois points de ce discours.

I. — Ce n'est point parce que Marie est la mère du Roi des rois, que je dis qu'elle se soumet à la loi sans y être obligée. Je sais bien que les jurisconsultes ont quelquefois voulu flatter les souverains en leur représentant qu'ils étaient au-dessus des lois (*In Digesto veteri, l. X, tit. 3, leg. 30*) ; mais je sais aussi que, comme dit saint Thomas, s'ils ne sont pas soumis aux peines de la loi, ils ne sont pas moins obligés que leurs sujets d'en suivre les règles : *Princeps dicitur esse solutus a lege quantum ad vim coactivam legis.... sed quantum ad vim directivam subditur legi, etc.* (*D. Thom., 1-2, q. 96, art. 5, n. 3*).

Aussi les bons princes ne se sont jamais prévalus de ce faux avantage, persuadés de ce qu'a dit un ancien, que si leur autorité leur rendait possible tout ce qu'ils voulaient, il était néanmoins en leur conscience de ne vouloir que ce qu'ils doivent ; que le véritable et le plus sûr moyen de faire respecter les lois à leurs inférieurs était de les observer les premiers.

Sur ce principe, je ne voudrais pas dire que Marie ait été dispensée de se soumettre à la loi de Dieu, elle qui, à cet égard, ne pouvait avoir plus de privilège que son Fils. Selon les lois romaines, la mère de l'empereur jouissait des mêmes avantages que l'empereur même ; mais c'était là aussi que se bornait son pouvoir, n'étant pas juste qu'elle

(1) *Consulens homini quo Deo adhereret, ne non tam liber, quam adjectus crederetur, aequandus famulis suis cæteris animalibus solutis a Deo, et ex fastidio liberis : sed ut solus homo gloriaretur quod solus dignus fuisset qui legem a Deo sumeret, utque animal rationale intellectus et scientie capax ipsa quoque libertate rationali contine- retur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia (Tertull. l. II adv. Marc., c. 4).*

eût de plus grands droits que son fils. Or, voyons nous que Jésus-Christ se soit jamais déclaré exempt de la loi? C'est lui qui, en qualité de Dieu, détermine et règle ce qui est permis ou ce qui ne l'est pas; mais c'est lui aussi qui, en qualité d'homme, se soumet aux lois qu'il impose aux autres, protestant en toute occasion qu'il est venu, non pour les détruire, mais pour les accomplir : *Non venit solvere legem, sed adimplere* (S. Matt., V).

De là vient que l'apôtre saint Paul, parlant de sa mission, dit qu'étant né d'une femme, il s'est rendu sujet à la loi, *Factum ex muliere, factum sub lege* (Galat., IV), et qu'il s'y est tellement assujéti, que non-seulement il s'est soumis à ses cérémonies et à sa morale, mais à ses malédictions mêmes : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* (Galat., III).

Ne disons donc pas, en général, que Marie se soit soumise à la loi de Dieu sans y être obligée, puisqu'elle ne recevrait pas de bon cœur cet éloge, qui la flatterait trop; mais disons hardiment qu'à l'égard des lois particulières de sa purification, de l'oblation de son Fils et du sacrifice d'expiation qu'elle offre pour lui et pour elle, elle s'y soumet gratuitement et sans aucune nécessité. En voici quelques raisons :

La première, c'est que ces lois particulières et cérémoniales ne devaient subsister que jusqu'à la venue de Jésus-Christ, qui en était la fin, *Finis legis Christus*, dit le même apôtre (Rom., X). Car à quoi servaient tant de différentes cérémonies, tant d'aspersions, tant d'effusions de sang, tant de purifications, et quel était leur usage? Elles servaient, dit saint Léon, pape, à représenter de loin Jésus-Christ futur; elles en étaient les ombres, les essais, les figures; et comme il ne pouvait y avoir assez de crayons d'une si belle image, on ne pouvait aussi trop les multiplier. Mais, par cette même raison, toutes ces ombres et toutes ces figures devaient s'effacer à la présence de Jésus-Christ; toutes ces faibles et chancelantes lumières devaient s'obscurcir : *Ideo sacrificiorum varietates et purificationum differentie destiterunt; ideo mandatum circumcisionis, ciborum discretio, otium sabbati, et paschalis agni cessavit occisio, quia lex per Moysen data est, gratia autem et veritas per Jesum Christum. Præcesserunt figurae, ut sequeretur effectus, et in adventu rerum nuntiarum finita sunt officia nuntiorum* (D. Leo, serm. 18 de Passione Domini).

Ainsi c'était injustement que les Juifs, qui prenaient le signe pour la chose, et l'ombre pour la vérité, reprochaient à Jésus-Christ d'avoir aboli la loi, lui qui, bien loin d'en détruire le fond et l'essence, en a poussé la perfection jusqu'où elle pouvait aller : La loi disait : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu*, et Jésus-Christ ajoute : *Tu l'aimeras jusqu'à te hait toi-même*. La loi disait : *Tu ne tueras point*, et Jésus-Christ ajoute : *Si tu hais ton frère, tu en es déjà à l'homocide*. La loi disait : *Tu ne déroberas point*, et Jésus-Christ ajoute : *Donne ton manteau à celui qui t'ôtera ta robe*. Si tu adores Dieu, que ce soit du cœur. Si

tu jeûnes, que ce soit avec un visage gai. Si tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache ce que fait ta droite (1).

Voilà comme Jésus-Christ a parlé et, par conséquent, voilà de quelle manière, bien loin d'avoir ruiné l'essence de la loi, il l'a perfectionnée et étendue. Mais à l'égard de ses signes, de ses ombres et de ses cérémonies extérieures, il était à propos qu'il les détruisît par sa présence et par sa doctrine. Car qui peut trouver étrange qu'un habile ouvrier brise l'essai qu'il avait fait en cire ou en argile, quand il a achevé son ouvrage sur de l'or ou quelque matière précieuse? Pourquoi conserver la circoncision après la vocation des gentils, et lorsqu'il n'y a plus de peuple à distinguer? Pourquoi conserver des sacrifices d'animaux, lorsque celui de Jésus-Christ, qu'ils figuraient, est offert?

La loi, dit saint Paul, a servi de maître aux hommes pour les mener à Jésus-Christ comme des enfants : *Lex pedagogus noster fuit in Christo*. Mais dès qu'il a paru, ce maître leur est inutile. On éteint le flambeau en présence du soleil, on quitte le portrait quand on a l'original, et par cette raison la sainte Vierge était dispensée de se purifier, d'offrir son premier-né et de se charger du sacrifice ordonné aux femmes après leurs couches. A la vérité, le voile du temple ne sera déchiré qu'à la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire que les ombres de la loi ne se dissiperont que quand ce Dieu, élevé sur une croix, se manifestera à tout le monde; mais qui doute que ces ombres n'étaient pas déjà dissipées pour Marie, lorsque Jésus-Christ était encore caché dans le voile de son sein? Si, pour être déchargé du fardeau et des cérémonies de la loi, il a suffi de connaître Jésus-Christ et de recevoir sa grâce, sa Mère ne devait-elle pas en être délivrée la première, et était-elle obligée de porter ce joug, après avoir été assez heureuse pour porter un Dieu?

La seconde raison, qui est encore plus particulière, se tire de sa personne même. Pourquoi obligeait-on les femmes juives de se purifier? c'est qu'elles perdaient leur virginité en devenant mères, et qu'ayant contracté une impureté légale, il fallait qu'elles se purifiassent et qu'elles offrirent un sacrifice pour le péché, *Alterum pro peccato*. Il est vrai que les interprètes ne conviennent pas de la personne pour laquelle on l'offrait, si c'était pour le péché de la mère ou pour le péché de l'enfant; mais quoi qu'il en soit, nulle de ces raisons ne regardait ni Jésus, ni Marie, dit saint Bernard. Marie avait conçu par la vertu du Très-Haut; son enfantement, bien loin de lui avoir fait perdre sa pureté, l'avait consacrée, comme parlent les Pères; sa virginité n'était qu'une vertu avant qu'elle eût produit Jésus-Christ,

(1) *Tunc læsis ultio suppetebat, nunc patientia; tunc irascentibus lex ministra erat, nunc adversaria; accusatori gladium porrigebat, nunc charitatem, etc. Videte quam breviter missus a Deo doctor cuncta moderatus sit, et intra unam perfectionem universa concluderit, non illicita solum interdicendo, sed etiam licita coarctando* (Salvianus, ad Eccles. cathol., l. XXI).

et depuis qu'elle l'a produit c'est un miracle.

Pour ce qui est de l'Enfant, considérez-le bien, dit saint Bernard, il vous donne déjà le défi, qu'il donnera un jour aux Juifs, de pouvoir l'accuser de péché. Qu'il n'en ait point commis, son bas âge nous en est une preuve sensible; qu'il n'en ait pas contracté, la sainteté infinie de sa personne et la virginité de sa Mère nous en rendent un témoignage incontestable. Pour ce qui est de la Mère, les anges ne l'ont-ils pas saluée pleine de grâce? N'a-t-elle pas témoigné elle-même qu'elle ne connaissait point d'homme? Ne lui a-t-on pas dit que le Saint-Esprit surviendrait-en elle? Il n'y a donc rien à purifier ni à expier, et cependant admirez la soumission de cette humble créature. Comme si toutes ces raisons n'étaient d'aucun poids, comme si elle n'était pas la mère d'un Dieu, qui vient abolir toutes les cérémonies légales; comme si elle n'était pas la plus sainte, aussi bien que la plus pure des femmes, elle se présente au temple, elle implore le secours d'une loi qui n'a plus de force, elle demande grâce pour des péchés qu'elle n'a pas commis, elle cherche le remède d'une impureté dont elle n'est pas souillée. Vit-on jamais une obéissance plus parfaite; aimer mieux renoncer à des privilèges si illustres et si bien fondés, que de se mettre au hasard de faire paraître du mépris pour la loi, que de manquer à donner des exemples de respect pour ses moindres cérémonies?

Après cela, mes frères, avouez que j'ai raison de vous demander par quel droit vous prétendez vous dispenser de ses préceptes, que dis-je? par quel droit, bien loin de vous y soumettre, vous ne voulez pas même les écouter : *Nolentes audire legem Dei*? En effet, si nous voulons considérer dans un plus long détail ce qui se passe dans la corruption de notre malheureux siècle, trouvons-nous beaucoup de chrétiens qui obéissent à la loi? Je dis plus, n'en trouvons-nous pas beaucoup qui se flattent d'avoir droit de s'en exempter? Aux uns l'intérêt fait trouver des raisons pour se dispenser des devoirs de la charité; aux autres, l'infirmité ne manque jamais de leur en fournir qui les affranchissent des lois de la pénitence. Ne s'en est-il pas vu de nos jours que l'amour-propre avait tellement aveuglés, qu'ils ne se sont pas crus obligés d'observer actuellement la première et la plus indispensable de toutes les lois, qui est celle d'aimer Dieu de toutes leurs forces? La désobéissance est aujourd'hui universelle; et quand je vois, par exemple, que dans les plus grandes villes du royaume, dans les assemblées les plus nombreuses, à peine en compte-t-on quelques-uns qui soient dociles à la parole de Dieu et fidèles à ses préceptes, il me semble que je suis réduit où Jérémie se trouva autrefois, après avoir jeté les yeux sur toutes les maisons de Jérusalem.

Ce prophète, affligé de voir qu'il n'y avait personne parmi tout le peuple de cette grande ville qui ne violât impunément la loi de Dieu,

ayant trouvé que les magistrats y étaient injustes, les marchands usuriers, les pauvres même impatients et envieux, se résolut enfin de s'adresser aux grands et aux puissants de l'Etat, croyant sans doute que plus ils avaient reçu de Dieu, plus ils seraient soumis à ses ordres : *Ibo ad optimates*. Mais, hélas ! qu'il fut trompé dans son espérance ! *Et ecce hi magis confregerunt jugum, ruperunt vincula* (Jerem., V). Il trouva qu'ils avaient encore secoué le joug avec plus de liberté, qu'ils avaient renversé de leur autorité propre toutes les barrières que la loi avait pu opposer à leurs passions et à leurs emportements.

Que je crains, messieurs, d'avoir aujourd'hui le même sort de ce prophète, en cherchant à la cour et parmi les grands, la soumission que je ne trouve pas parmi le peuple pour les commandements de Dieu et de l'Eglise ! Il ne faut pas vous flatter; la plupart des grands du monde s'imaginent qu'un des privilèges de leur condition est de les mettre au-dessus de toutes les lois, que tout ce qui les borne ou qui les contraind, est un attentat qu'on fait à leur rang et à leur puissance. Le peuple, qui ose peu de chose ne se tire souvent de la règle qu'en tremblant; mais les grands n'ayant rien qui les arrête, rompent hardiment tous les liens dont la religion voudrait retenir leurs inclinations, et réduire à l'obéissance leur convoitise : *Ruperunt vincula*.

A les entendre, la loi de Dieu ne leur est pas nécessaire pour leur conduite, et la raison seule leur suffit : comme si cette raison n'était pas corrompue par le péché, comme si elle pouvait d'elle-même et sans le secours particulier de la grâce, leur montrer le bien et les détourner du mal. Et d'ailleurs cette raison qu'est-elle autre chose que la loi même de Dieu gravée dans les cœurs, comme l'explique si bien saint Paul? Qui est-ce qui pouvait se flatter avec plus de justice que David de la droiture de sa raison? Et cependant n'a-t-il pas cru qu'il avait un si grand besoin de la loi de Dieu, qu'elle lui était toute chose, la lumière de ses yeux, la parole de sa bouche, le chemin de ses pieds, le souffle de son cœur, l'occupation de ses jours, le repos de ses nuits. Mais, disent-ils, cette loi de Dieu est impossible.

Eh quoi ! impossible ? Comment l'entendez-vous ? Est-ce que les préceptes sont impossibles à tous les hommes, aux justes comme aux pécheurs, que personne ne les garde et ne les peut garder ? Si cela est, anathème comme à l'une des plus détestables hérésies qui se soient jamais élevées dans l'Eglise. Malheureux Calvin, comment as-tu pu avancer cette pernicieuse erreur sans voir que tu outrageais, ou la justice, ou la sagesse, ou la bonté de Dieu, sans prendre garde que tu faisais de Dieu un injuste ou un cruel, ou du moins un ignorant qui ne connaissait pas la faiblesse de sa créature, en lui ordonnant des choses impossibles.

Je ne crois pas, messieurs, que vous fassiez à Dieu une si sanglante injure ; mais je me

persuade que vous voulez dire que vous trouvez sa loi difficile, en quelque condition que vous soyez. Je ne doute pas qu'il n'y ait des difficultés, mais sont-elles égales à celles que trouvaient les Juifs ? C'était pour eux que la loi pouvait être un joug pesant : cette multitude de préceptes dont ils paraissent accablés, le petit nombre de grâces dont ils étaient aidés, pouvaient, ce semble, leur mettre cette plainte à la bouche ; mais il n'en est pas de même du chrétien, en faveur duquel la loi est adoucie, et à qui nous pourrions dire qu'il se figure de la peine où il n'y en a point : *Fingis laborem in præcepto* (Ps. XCV). Car quelle peine y a-t-il à aimer son Dieu et son prochain ? Et cependant voilà toute sa loi. Et d'ailleurs, quand les difficultés seraient plus grandes, quand il serait même obligé de sacrifier sa réputation et ses plus grands intérêts, oserait-il bien s'en plaindre après l'exemple que l'Eglise lui propose aujourd'hui ? Je l'appellerais encore une fois dans le temple de Jérusalem pour le confondre : il y verrait une vierge qui se soumet à la loi, non-seulement sans obligation, mais aux dépens même de son honneur. C'est le sujet de mon second point.

II. — Si la vie de la réputation et de l'honneur est préférable à celle des sens et de la nature, il s'ensuit que l'homme ne peut offrir à Dieu de sacrifice qui lui soit plus agréable ; mais je trouve qu'entre les pures créatures, nulle d'elles ne s'y est soumise avec les mêmes circonstances que la sainte Vierge.

En effet, ou l'homme est pécheur, et la loi lui propose des remèdes à prendre, ou l'homme est juste, et la loi lui propose des commandements à garder, ou enfin l'homme est parfait, et la loi lui propose des conseils à suivre. Or, il ne peut perdre et sacrifier véritablement son honneur en ces trois choses. Jamais personne ne s'est déshonoré en obéissant aux commandements de la loi, je ne dis pas seulement à en juger par les maximes des Pères de l'Eglise, mais même par les sentiments des sages dans les siècles idolâtres.

L'honneur d'un chrétien est encore moins en danger quand il embrasse les conseils de la loi ; non-seulement il passe pour juste, il passe encore pour courageux et prudent : on regarde, au contraire, comme un ange et comme un bienheureux celui qui consacre son corps par la chasteté, qui se dépouille du droit de disposer de lui-même par son obéissance, ou qui s'élève au-dessus des nécessités de la nature par la pauvreté qu'il embrasse. S'il y a donc quelquefois du déshonneur à se soumettre à la loi, ce ne peut être qu'à en prendre et s'en appliquer les remèdes. C'est, ce semble, perdre la réputation de juste et d'innocent, que de s'assujettir aux exercices de la pénitence, qui n'est ordonnée que pour expier l'injustice et le péché. Cependant à juger sainement des choses, quel déshonneur peut-il y avoir ? Comme tout homme est effectivement pécheur, c'est en péchant qu'il s'est diffamé, et

dès qu'il témoigne de la douleur d'avoir péché, il recouvre par sa pénitence l'honneur qu'il avait perdu par son crime. Aussi Eutychès ayant envoyé au concile, des moines pour s'excuser de ce qu'il ne s'y trouvait pas, Flavien répondit qu'il n'y avait nulle honte pour lui à abjurer publiquement son hérésie, mais qu'il y en avait à y demeurer.

Il est donc certain qu'il y a aussi peu de déshonneur à prendre les remèdes de la loi qu'à garder ses préceptes. Marie est entre les pures créatures celle qui a été conçue et qui a vécu sans péché, et par conséquent il n'y a eu qu'elle qui en ait pris le remède avec la perte de son honneur. Quelle estime, quelle réputation ne méritait-elle pas parmi les hommes, non-seulement à cause de son innocence originelle, mais encore de sa virginité, qui la rendait plus pure que les anges, et surtout de sa maternité divine qui l'élevait au-dessus du reste des créatures ?

De si solides avantages procuraient à Marie une estime si universelle, que toute humble qu'elle est, elle avoue elle-même que le monde entier lui doit, *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Et cependant comme si cette pure et incomparable créature ne s'était élevée que pour devenir une victime plus précieuse, à peine possède-t-elle cette gloire par la naissance de Jésus-Christ, qu'elle vient l'immoler publiquement dans le temple, en se soumettant à l'humiliante loi de la purification.

Je dis humiliante loi, puisqu'elle ne peut s'y soumettre sans faire de très-grandes injures à sa gloire. Elle est sainte, et elle veut bien qu'on la croie coupable, en offrant un sacrifice pour le péché. Elle est vierge, et elle veut bien qu'on l'estime impure, en prenant le remède de l'impureté. Elle est mère de Dieu, et elle veut bien qu'on la croie mère d'un pur homme, en se mêlant dans la foule des autres femmes.

Vierge sainte, si vous n'aviez ici que votre intérêt à ménager, je ne m'étonnerais pas que vous lui préférassiez votre zèle pour l'accomplissement de la loi ; nous sommes déjà comme accoutumés à vous voir porter vos vertus jusqu'à cet excès ; et puisque vous avez préféré votre pureté à la maternité divine, vous pouvez bien préférer encore aujourd'hui votre humilité ou votre obéissance à votre gloire. Mais n'appréhendez-vous point aussi que négligeant votre réputation, vous ne fassiez tort à celle de votre Fils ? Ne faudrait-il pas pour l'honneur de sa divine personne que vous découvriessiez ce que vous êtes, que vous tirassiez de l'erreur tous les témoins de cette cérémonie, et que leur apprenant que vous êtes vierge, vous leur fassiez connaître que l'enfant que vous portez entre vos bras est Dieu ?

Que dis-je, messieurs, c'est son Fils lui-même qui l'oblige à se cacher, et qui lui inspire cette vertu par son exemple ! Ne s'est-il pas lui-même déjà soumis à la loi aux dépens de son honneur ? N'a-t-il pas déjà, tout innocent qu'il est, pris le remède du péché ? N'a-t-il pas commencé à en porter la peine

aussi bien que l'apparence en versant du sang dans sa circoncision : *In similitudinem carnis peccati*.

Or c'est à cette humiliation de Jésus-Christ que Marie se croit obligée de participer aujourd'hui. Son Fils veut être inconnu, elle croirait faire une faute de se découvrir. Elle lui a déjà vu prendre les couleurs du péché, elle veut par conséquent prendre l'apparence de l'impureté des femmes. Aussi après cette réflexion, saint Bernard, qui semble vouloir l'empêcher d'entrer dans le temple, l'exhorte à y aller, et l'anime même par l'exemple de son Fils, à exécuter son dessein. Allez, vierge sainte, lui dit-il, et vous mêlant parmi les femmes impures, paraissez comme une d'entr'elles, puisque votre Fils se mettant au nombre des enfants pécheurs, a paru comme un d'entr'eux. *Esto ergo inter mulieres tanquam una earum, nam et Filius tuus, sic est in numero puerorum* (D. Bern., ser. de Purific.). Il a oublié qu'il était Dieu, oubliez que vous êtes sa mère; il a oublié au jour de sa circoncision qu'il était innocent, oubliez au jour de votre purification que vous êtes vierge. Que le monde en croie ce qu'il voudra, renoncez à son bizarre jugement, plutôt que de manquer à vous soumettre à la loi.

Après une obéissance si désintéressée, vous prévenez sans doute le juste reproche que je dois vous faire. Quoi ! la mère d'un Dieu obéit à la loi aux dépens de son honneur et de sa gloire : et quelle honte pour de misérables pécheurs de s'y soumettre ? Quelle confusion peut vous empêcher de paraître ce que vous êtes, dans l'observance de ses préceptes, dans l'épreuve même de ses châtimens, ou dans l'usage de ses remèdes ?

Il n'y a rien dans la religion de si odieux que l'hypocrisie, que d'affecter l'extérieur de la dévotion par un changement prompt qui frappe la vue. L'hypocrisie est un monstre que le Fils de Dieu a principalement combattu, en nous disant *qu'il faut fermer la porte sur soi quand on veut prier, qu'il faut cacher son aumône dans le sein du pauvre* (S. Matth., V) ; *qu'il faut enfin adorer Dieu en esprit et en vérité* (S. Joan., VI). Mais quelle étrange manière de s'opposer à l'hypocrisie, que celle qui se glisse aujourd'hui dans le grand monde, de rougir de l'Évangile, d'avoir honte de paraître dans les exercices de pénitence ou de piété.

Malheureux que vous êtes, vous ne rougissez pas de violer la loi de Dieu, vous faites trophée de vous déclarer contre ses maximes, et vous publieriez volontiers vos désordres avec autant d'effronterie que ces villes détestables dont il est parlé dans l'Écriture : *Qui quasi Sodoma peccatum suum prædicaverunt* (Isaï., V), si la justice et la piété d'un grand prince ne vous arrêtaient. Mais croyez-vous que ce soit moins faire de traiter, comme vous faites, de bonne fortune, vos impuretés, de n'être sensibles à aucune pudeur, qu'à celle de n'être pas assez impudens ; de tirer enfin vanité de vous trouver dans la foule des pécheurs ? Perverse imita-

tion de Marie ! On peut paraître parmi les coupables, mais bien différemment d'elle. Elle y est aujourd'hui pour la peine, et on veut y être pour la coulepe : elle y est pour le remède, et on veut y être pour le mal.

Mais ce que je trouve encore de plus déplorable, c'est qu'après avoir eu l'effronterie de violer la loi, on a de la honte à en subir les châtimens. On est hardi quand il faut commettre le péché, on est timide et confus quand il faut l'expier. Que penseront les hommes, de ma conduite, disait un ancien, quand ils me verront revenir de mes désordres et de mes emportemens ; ne serai-je point l'objet de leur risée ? Hélas ! quelle injustice de mettre en comparaison le salut éternel avec le jugement corrompu de quelques ignorants ? Qu'aimez-vous mieux, mon frère, ou de rougir un peu de temps devant des pécheurs, ou de rougir éternellement à la face des anges et de Dieu même ? *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc et Filius hominis erubescet* (S. Luc., IX). Il est vrai que dans la corruption générale du siècle et l'étrange autorité que le vice s'y est acquise, les grands sont obligés d'aider la faiblesse du commun des chrétiens en leur rendant honorables, par leur exemple, les pratiques de la loi qui leur font le plus de peine.

Oui, grands du monde, l'honneur étant attaché à votre condition, et tout ce que vous faites ne passant plus pour honteux du moment que vous le faites, c'est à vous à vous servir de cet avantage pour faire triompher la religion et tirer les vertus chrétiennes, en les pratiquant, du mépris où elles sont. Ah ! quand on verra les dames de la première qualité éviter le luxe dans leurs meubles ou dans leurs habits, le monde ne traitera plus de ridicule la modestie des autres. Quand on verra les plus considérables personnes de l'Etat s'assujettir aux devoirs de leur religion, ce sera pour lors que l'impiété, tout insolente qu'elle est, se taira, qu'elle n'osera plus ni se railler des gens de bien, ni insulter à leur piété.

Mais quand est-ce que ces temps bienheureux viendront ? Quand est-ce que les grands seront bien persuadés qu'un de leurs principaux devoirs est de faire connaître aux petits, par leur exemple, qu'il est glorieux d'obéir à Dieu ? Peuvent-ils se former sur un plus beau modèle que celui de la sainte Vierge, qui sacrifie toutes choses, quand il est question d'obéir à la loi, qui s'y soumet sans aucune réserve, jusqu'à consentir même au sacrifice de son Fils ? C'est le sujet de mon dernier point.

III. — S'il est vrai que la présentation qui se fait aujourd'hui de Jésus au temple, a un motif tout contraire à celle qui s'est faite jusqu'ici des premiers-nés des Juifs ; et si ce divin enfant, bien loin d'y être racheté de la mort, s'y trouve comme engagé de la souffrir, il ne faut pas douter que Marie, qui a tant de part à cette oblation, ne fasse connaître par elle l'entière et profonde soumission qu'elle a pour la loi.

Pour en bien connaître l'excellence et le mérite, il faudrait pouvoir se représenter quelle affection elle avait pour un si digne Fils, plus aimable lui seul que tous les enfants des hommes, et dont elle était seule mère. Il ne fallait pas sans doute que Jésus-Christ, pour être produit par la virginité, en fût moins aimé. Il n'avait qu'une mère sans père sur la terre; il fallait, par conséquent, que cette mère eût seule pour lui tout l'amour qui se partage ordinairement entre deux personnes. Et cela étant, jugez de quel courage et de quelle soumission elle avait besoin pour l'exposer à la justice du Père éternel, pour le crucifier déjà par avance entre ses bras, pour faire de son oblation, comme dit saint Bernard (*Serm. de Purificat.*), le sacrifice du matin, en attendant sa mort qui devait être le sacrifice du soir et la consommation de tous les autres.

Quand les Pères ont parlé de l'obéissance qu'Abraham témoigna à Dieu dans le sacrifice de son Fils, ils nous en ont dit des merveilles. Mais Zénon de Vérone (*Serm. de Abraham et Isaac*) a, ce me semble, enchéri sur leurs pensées, quand il a dit qu'il avait préféré en cette occasion la qualité de prêtre à celle de père, *Sacerdotem in se prætulit patri*. Nous pourrions avec justice appliquer ce bel éloge à Marie, si nous n'étions obligés d'en dire davantage. Car enfin Abraham ne reçut ordre d'immoler qu'un homme; et c'est un Dieu que Marie est obligée de sacrifier. Abraham pouvait espérer, comme il arriva, que Dieu se contenterait de sa bonne volonté; et Marie, qui sait les desseins du Père Éternel sur Jésus-Christ, est assurée qu'il mourra en vertu de l'offrande qu'elle en va faire; et cependant admirez avec quel courage elle se rend au temple, avec quelle humble et fidèle résignation elle renonce à tout ce qu'elle a de droit sur cette précieuse victime. C'est donc en vain, saint prophète, que vous préparez cette Mère affligée à la mort de son Fils, c'est en vain que vous lui prédites qu'un glaive de douleurs percera son âme, l'obéissance l'a déjà emporté sur son cœur, et qu'elle sache que l'oblation qu'elle va faire de Jésus-Christ est un engagement à la mort, elle ne veut pas néanmoins s'en dispenser.

Si c'est là une des plus héroïques actions de Marie, jugez-vous vous-mêmes, messieurs, sur cet exemple, et voyez s'il vous est permis d'excepter ou de retrancher quelque chose de votre soumission à la loi. Elle ne souffrit et ne souffrira jamais de réserve dans l'obéissance que vous lui devez : si vous la violez en un seul point, vous êtes censés la violer tout entière; une seule exception criminelle dans le nombre de vos devoirs est capable de vous damner. Joas, dit l'Écriture, a régné avec justice; il a donné la paix à ses sujets, il a embelli le temple du vrai Dieu; voilà de beaux éloges; mais écoutez la suite : *Verumtamen excelsa non abstulit* (IV Reg., XII), il n'a pas néanmoins aboli la coutume superstitieuse du peuple, qui ne voulait sacrifier que sur les lieux élevés. Voilà une ex-

ception fâcheuse et qui ternit les belles actions de ce prince. David a marché droit aux yeux de Dieu, il a obéi à tous les ordres du Seigneur; cela est admirable, mais est-ce tout? *Excepto sermone Uriæ* (III Reg., XV), il faut excepter d'une si belle vie le meurtre d'Urie. Saül était un grand prince, mais pour avoir épargné un seul ennemi, pour avoir refusé d'égorger Agag, il a perdu les bonnes grâces du Seigneur.

Je sais bien qu'il y a dans chaque homme quelque inclination privilégiée; mais je sais aussi que c'est le sacrifice de cette inclination que Dieu nous demande, comme la meilleure marque que nous puissions avoir pour connaître si nous lui sommes fidèles. Abraham fait avec une prompte obéissance tout ce que Dieu lui commande, et cependant Dieu témoigne ne connaître pas encore sa vertu. Que lui ordonnera-t-il donc pour s'en assurer? *Tolle quem diligis Isaac* : Prends ton fils Isaac que tu aimes, et me le sacrifie. Abraham se met-il en état d'obéir à une loi si difficile? *Nunc cognovi quod times Deum* (Genes., XXII), c'est à présent, lui dit Dieu, que je connais que tu me crains. Jeûnez les carêmes entiers; ne méditez jamais de votre prochain; partagez, si vous voulez, votre bien avec les pauvres, cela est fort louable; mais peut-être n'est-ce pas encore ce qui doit persuader Dieu de votre obéissance. Qu'y a-t-il donc à faire? *Tolle quem diligis Isaac*, étouffez ce premier-né de votre cœur, cette affection prédominante que vous cachez, et que Dieu voit. Femme mondaine, séparez-vous de cette amitié dangereuse : Homme intéressé, n'ayez plus cette humeur épargnante et sordide; c'est là ce que Dieu vous demande : *Tolle quem diligis Isaac*. Serait-il bien possible que vous refusassiez de lui immoler une inclination si perverse, pendant que Marie n'épargne pas l'amour juste et saint qu'elle a pour son Fils? Quoi! un pécheur ne sacrifiera pas à la loi la monstrueuse production de son cœur, pendant que la sainte Vierge lui offrira sa gloire, son honneur, son Dieu!

Je vous avoue, messieurs, qu'il y a de la difficulté, mais souvenez-vous qu'il y a de la gloire; la chose est pénible, mais elle est nécessaire. Il faut une grande grâce pour sacrifier une passion si chère, mais Dieu est miséricordieux, et si vous implorez le secours de sa sainte mère, elle la demandera et l'obtiendra pour vous. Adressez-vous donc à elle avec confiance, faites ce que vous pouvez, demandez ce que vous ne pouvez pas, afin qu'après avoir été fidèles à la loi, cette loi vous soit fidèle à son tour : *Lex illi fidelis* (Eccli., XXXIII), et que vous receviez un jour la récompense de ceux qui l'ont accomplie. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE SCHOLASTIQUE.

Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

Elle a choisi le meilleur parti, qui ne lui sera jamais ôté (S. Luc, ch. X).

Ce fut, mesdames, ce que Jésus-Christ dit

à Marthe pour faire l'apologie de Madeleine, et la défendre des plaintes et de l'innocente contestation de cette sœur. Débarrassée du soin du ménage, et élevée au-dessus de ces fréquentes et tumultueuses occupations que les besoins de la vie produisent, elle ne songeait qu'au pur nécessaire ; et attentive à ce que le Verbe incarné lui disait, elle mérite de lui cet éloge, qu'elle avait choisi le meilleur parti qui ne lui serait jamais ôté.

C'est le même témoignage que cet Homme-Dieu rend encore tous les jours en faveur de ces âmes choisies et de ces épouses fidèles qui, renonçant aux alliances et aux plus innocents engagements du monde, se consacrent tout entières à son service. Heureuse par conséquent et mille fois heureuse l'illustre Scholastique dont nous célébrons aujourd'hui la fête, qui a montré à tant de vierges le meilleur parti qu'il fallait prendre, et qui par un choix autant judicieux qu'il est saint, s'est séparée de tout ce qu'il y avait de plus engageant au monde pour se donner tout entière à Jésus-Christ.

Quoique je paraisse d'abord lui donner par une idée si générale une louange fort commune, et que le peu de choses que nous savons d'elle m'y détermine, c'est néanmoins tout ce que l'on peut dire des saints mêmes dont les actions nous sont les plus connues. Leur gloire consiste avant toutes choses dans la bonté de leur choix, et soit qu'ils aient eu de grands hommes pour témoins ou pour historiens, soit qu'ils n'aient eu que Dieu pour spectateur et pour juge, leur sainteté dépend de la vocation qu'ils ont embrassée, et de la fidélité avec laquelle ils se sont acquittés de leur ministère. J'ose même dire que la vie cachée de votre illustre mère m'est favorable en cette occasion, puisque si les plus rares productions de la nature se forment dans le sein de la terre ou dans les abîmes des eaux, les plus précieux chefs-d'œuvre de la grâce se font dans les solitudes, telle que fut l'incarnation du Verbe dans celle de Nazareth, où un ange dit à Marie : *Ave*.

Il semble que les Pères aient voulu comme disputer entre eux à qui ferait de plus magnifiques éloges de la religion. Les uns, comme saint Cyprien, ont dit qu'elle est un port qui nous assure contre les tempêtes et les naufrages du monde ; comme un asile qui nous met à couvert contre les dangers et les ennemis de notre salut. D'autres, comme saint Ambroise, l'ont appelée ce trésor de l'Evangile, que les âmes choisies cherchent avec empressement, qu'elles cachent avec soin, et pour la conservation duquel elles vendent et sacrifient ce qu'elles ont de plus cher. Quelques-uns, enfin, nous assurent, après saint Bernard, qu'elle est un lieu où l'homme vit plus innocemment, où il tombe plus rarement, où il se relève plus promptement ; un lieu où il marche avec plus de sûreté, où il repose avec plus de douceur, où il meurt avec plus de tranquillité, où il est récompensé avec plus de magnificence et de gloire : *In qua homo vivit purius, cadit ra-*

rius, surgit velocius, incedit cautius, quiescit securius, moritur confidentius, præmiatur copiosius.

Formez-vous telle idée qu'il vous plaira de ce bienheureux état, ce fut celui que Scholastique embrassa préférablement à tous les autres ; celui qu'elle choisit comme le meilleur, et dont elle pouvait s'assurer plus aisément les avantages : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea*. Je m'explique.

Dans les différentes conditions du monde il y a toujours quelqu'une de ces trois disgrâces, et souvent même elles s'y trouvent toutes. Tantôt c'est un établissement forcé ; quelquefois c'est un établissement désavantageux, et quand il serait libre et honorable, c'est toujours un établissement passager. Celui de Scholastique, qui s'est donnée tout entière à Dieu dans la religion, et qui est devenue la mère d'une infinité de vierges qui ont suivi son exemple, n'a nul de ces défauts. Elle a choisi, *elegit*, son établissement est donc volontaire ; elle a choisi le meilleur parti, *optimam partem*, son établissement est donc honorable ; le parti qu'elle a choisi ne lui sera jamais ôté, *non auferetur ab ea*. Son établissement est donc éternel ; je vous le ferai voir dans les trois parties de ce discours.

I. — Saint Ambroise (*Epist. 64*) a dit une grande parole, que s'il ne nous est pas permis de venir au monde tels que nous voudrions, nous pouvons nous faire à nous-mêmes un genre de vie tel que nous souhaitons de l'embrasser. *In natura casus, in electione judicium*, nous ne sommes pas les arbitres de notre naissance, mais nous pouvons l'être de notre établissement ; et si la Providence ne demande pas notre conseil pour nous faire naître riches ou pauvres, nobles ou roturiers, elle veut bien que notre liberté concoure avec elle, pour choisir une condition qui soit avantageuse à notre salut.

Il est vrai que souvent ce droit que nous avons de disposer de nous-mêmes nous est plus funeste qu'il ne nous est utile. Si notre nature avait conservé ce premier état d'innocence dans lequel elle a été créée, nous choisirions toujours bien, parce qu'il n'y aurait aucun moment de notre vie que nous n'employassions à la gloire de Dieu et à notre propre sanctification. Mais depuis que le péché a corrompu cette nature, notre raison est déréglée, et nous ne pouvons de nous-mêmes embrasser aucun état de perfection, ni en former même la moindre pensée. Le démon empoisonne les fleurs de nos premières années, le monde nous corrompt dès que nous commençons à le connaître ; et à moins que Dieu ne nous prévienne par ces bénédictions de douceur dont il est parlé dans l'Ecriture, nous faisons toujours un fort mauvais choix.

Pour choisir un bon parti, il faut, dit saint Bernard, que le Saint-Esprit nous le montre et qu'il nous y conduise : Esprit qui nous est donné pour nous sanctifier, pour nous secourir, pour nous animer et nous faire agir, *In-*

funditur ad salutem, ad auxilium, ad fervorem. Il nous est donné pour nous sanctifier, lorsque quittant les vains et funestes amusements du siècle, nous retournons à Dieu de tout notre cœur. Il nous est donné pour nous secourir, lorsqu'au milieu des tentations de la chair et du monde, des pièges trompeurs qu'on dresse autour de nous, nous cherchons un favorable asile où ses puissances mettre nos faibles et timides vertus en assurance. Il nous est donné pour nous animer et nous faire agir, lorsque fortifiés par ce divin Esprit nous allons où ses mouvements nous portent, résolus d'abandonner et de sacrifier toutes choses, pour nous attacher à l'unique nécessaire de l'Evangile. *Infunditur ad salutem, cum in toto corde nostro revertimur ad Dominum Deum nostrum. Ad auxilium datur, cum in omni colluctatione adjuvat infirmitatem nostram. Datur etiam ad fervorem cum in cordibus persectorum vehementius spirans validum ignem charitatis accendit* (S. Bern., serm. 3, in die Pent.).

Heureuses les âmes qui, éclairées et animées de bonne heure par ce divin Esprit, suivent ses mouvements, et ne se servent de leur liberté que pour l'assujettir à la toute-puissance de cette cause supérieure qui les gouverne. Heureuse par conséquent votre sainte mère, mesdames, que Dieu éclaira dès qu'elle fut capable de se donner à lui, qu'il toucha et qu'il appela à soi dès qu'elle eut assez de raison pour pénétrer dans l'étendue de ses devoirs, et de force pour les accomplir. Elle n'eut pas sitôt connu l'obligation qu'il y a de se donner à Dieu, la douceur de le faire, la gloire d'être à lui par des engagements particuliers, qu'elle renonça sans hésiter à tout ce qui pouvait la séparer de cet adorable et charmant objet.

Loin d'ici ces résolutions flottantes et ces esprits incertains qui projettent beaucoup de choses et qui ne concluent rien, qui voudraient bien se donner à Dieu, mais qui demeurent toujours dans les étroites bornes de ces demi-volontés qui connaissent l'avantage qu'il y a de lui appartenir de bonne heure, et qui ne veulent s'y donner que fort tard. Est-ce là suivre sa vocation et répondre au mouvement de l'esprit de Dieu comme l'on doit y répondre? En matière de foi, hésiter et chanceler, c'est en perdre ou le mérite ou la substance : en matière de vocation et de conversion, projeter beaucoup et ne rien conclure, c'est la rendre vaine et inutile. La grâce du Saint-Esprit n'aime pas ces injurieux délais, dit saint Cyprien, et nous en voyons une infinité qui, pour n'avoir pas d'abord répondu aux inspirations divines, se sont perdus pour jamais.

Je m'imagine, en effet, que Scholastique étant sortie d'une maison fort illustre, ses parents l'avaient élevée à quelque importante alliance, et s'étaient mis en peine de lui chercher un illustre et avantageux parti. Mais je m'imagine aussi que cette généreuse fille s'opposa d'abord à leurs desseins, et que pour arrêter toute leur recherche, elle leur dit ce que saint Ambroise fait dire à une

vierge dans une occasion presque semblable : *Sponsum offertis, meliorem reperi.* Ne vous inquiétez pas si fort pour mon établissement, j'ai trouvé un époux mille fois plus grand que tous ceux dont vous pourriez me parler. Quelque avantage que possède celui que vous me proposez, il sera toujours infiniment au-dessous de celui que j'ai choisi. Vous me direz peut-être qu'il est sorti de la plus ancienne maison de l'empire, mais celui à qui j'ai consacré les plus tendres mouvements de mon cœur, a dans le ciel une naissance éternelle. Vous ajouterez peut-être qu'il commande à un grand état, qu'il a une cour et des armées nombreuses, mais j'ai à vous répondre que le mien est le souverain absolu de l'univers, qu'il a à toute heure un million d'esprits prêts à le servir et à le venger. *Habeo sponsum cui nemo se comparet, divitem mundo, potentem imperio, nobilem colo.*

Que Scholastique ait fait cette réponse ou non, il est toujours certain qu'elle n'accepta aucune des propositions avantageuses qu'on pouvait lui faire en cette matière, qu'elle résista à tous ces charmes trompeurs, que ne voulant point d'autre époux que le Dieu du ciel, elle eut assez de fierté pour croire qu'il n'y en avait point sur la terre qui fût digne d'elle, que Jésus-Christ seul pouvait mériter un cœur qu'il n'avait formé que pour lui-même.

Ce fut là le saint et l'heureux usage qu'elle fit de sa liberté : *Optimam partem elegit* : elle choisit la meilleure part. Ce n'est pas que ce choix ait tellement dépendu d'elle, que Jésus-Christ lui-même ne lui en ait inspiré le désir, et ce sage établissement qu'elle se procura n'a pas été si absolument l'ouvrage de sa volonté, que la grâce n'y ait point eu de part. Vous savez, mesdames, que la virginité est du nombre de ces biens sublimes qu'on ne peut choisir que par une pure inspiration de Dieu. *Quod maxime bonum, id maxime penes Deum*, dit Tertullien, ce qui est souverainement bon, dépend souverainement de Dieu, et par conséquent la virginité étant un bien d'un ordre supérieur, elle dépend particulièrement de la volonté et de la miséricorde divine, qui en fait naître le désir à qui il lui plaît. Aussi Jésus-Christ s'est contenté d'en faire un conseil pour les parfaits, et non pas un commandement pour tous les hommes : et la raison la voici : c'est que toutes les lois divines doivent rendre leurs ordonnances conformes à la nature. Or, la virginité s'élève au-dessus de cette nature, et par conséquent elle n'a dû être commandée par aucune loi. Jésus-Christ, dit saint Basile, voyant que l'homme avait passé de l'incorruption à la corruption, en violant la nature par l'abus qu'il avait fait de sa liberté, lui a seulement conseillé de passer de la corruption à l'incorruption, en faisant violence à cette nature, par le choix libre et volontaire d'un état plus noble et plus excellent que le naturel. Voilà tout ce que Jésus-Christ a dit touchant la virginité, jamais il n'en a fait aucune loi précise, se contentant

seulement d'en confier le dépôt à ces âmes héroïques auxquelles il en inspirerait le dessein; de sorte que quand elles préférèrent son alliance à celle de la terre, on peut dire que ce sont elles-mêmes qui prennent le meilleur parti.

Scholastique le choisit, mesdames, et ce choix fit la perfection de sa liberté. *Optimam partem elegit*. Notre volonté est toujours libre, dit saint Augustin, mais elle n'est pas toujours bonne ni parfaite dans l'usage de sa liberté. S'attache-t-elle aux créatures par un secret mépris qu'elle a pour le Créateur? elle est libre, mais elle est corrompue et mauvaise dans sa liberté. Au contraire s'assujettit-elle aux lois et aux conseils même du Créateur? va-t-elle généreusement où sa grâce l'appelle? elle est parfaitement libre, parce qu'elle jouit déjà avec plaisir du fruit de son choix, qu'elle cherche ce qu'elle doit chercher, qu'elle n'agit et qu'elle ne renonce à elle-même que par un pur amour de la justice. Or c'est en cela que consiste la perfection de sa liberté. Sa volonté avait déjà un commencement de bonté et de droiture, puisqu'elle pouvait se tourner vers Dieu; mais cette bonté s'augmente par les liens qui l'y attachent; et si vous demandez à ce père ce qui la rend parfaite, il vous dira que c'est son attachement au souverain bien, pour la possession duquel elle se résout à tout ce qu'il y a de plus humiliant et de plus pénible.

Vous voyez déjà combien Scholastique fut heureuse et libre dans son choix; mais ce qui doit vous en convaincre davantage est une belle circonstance que le vénérable Bède y remarque, qu'elle le fit de bonne heure. *Mundi ludibria ab infantia fugiens caelestem sibi sponsum aptavit*. C'est un partage bien injurieux à Dieu et souvent bien funeste aux hommes, de ne vouloir se donner à lui que sur le déclin de l'âge, et de ne s'attacher à son service, que lorsque le monde infidèle ou bizarre ne récompense plus ceux qu'on lui a rendus. Pécheurs qui m'écontez, pouvez-vous entendre cette vérité sans frémir, vous qui ne quitteriez jamais le monde si le monde ne vous abandonnait le premier, qui n'embrassez la dévotion qu'autant qu'elle vous est utile pour ménager quelques intérêts qu'une vie licencieuse vous ferait perdre, qui ne fuyez les compagnies qu'à cause que l'on vous en chasse, et qui, bien loin de vous faire d'une sainte retraite un lieu pour louer Dieu et le servir, la regardez quelquefois comme un exil nécessaire? Quelque tardif que soit votre choix, j'avoue qu'il est quelquefois bon, quand Dieu répand tant d'amertumes sur vos faux plaisirs, que vous en êtes enfin heureusement dégoûtés, et qu'après avoir consumé vos plus belles années au service de Laban, vous songez à retourner à votre véritable patrie. J'avoue, mesdames, que c'est toujours une sainte résolution que l'on forme, lorsque dans un âge un peu avancé on se consacre à Dieu dans la religion, après avoir goûté quelques plaisirs dans le monde; mais avouez aussi avec

moi que quand le Seigneur voit de jeunes et d'innocentes victimes lui consacrer non-seulement un corps, mais encore une âme vierge, il les reçoit non-seulement par un effet de sa miséricorde ordinaire, qui ne rebute personne, mais avec une complaisance et une joie toute nouvelle. *Sinite parvulos venire ad me*. Laissez venir ces enfants, disait-il, cet âge innocent me plaît; j'y trouve encore les premières impressions de ma grâce, et plus ils se hâtent de se donner à moi, moins ils ont le loisir de se corrompre. Ce sont ces hosties encore pleines de moelle, comme les appelle le prophète, qui sont agréables au Seigneur, et de tous les présents qu'on peut lui faire, celui qui lui agréait davantage est l'offrande de ces jeunes vierges, qui, dégoûtées du monde avant même qu'elles le goûtent, se consacrent dès leurs plus tendres années à son service : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis*. Vous diriez qu'il y a un excès d'amour dans le présent qu'elles lui font d'elles-mêmes. Il ne peut être trop aimé, et cependant elles l'aiment par une espèce de surabondance : il ne peut être servi de trop bonne heure, puisque tout est à lui, et cependant elles le servent avec un zèle que l'Écriture appelle excessif, tant elles se hâtent de lui offrir ce qu'elles ont de meilleur et de plus cher.

Le nombre de ces vierges est grand, mesdames, le Saint-Esprit même dit qu'elles sont sans nombre : *Adolescentularum non est numerus, una est* (Cant., VI). Mais pourquoi n'ajouterons-nous pas en faveur de Scholastique qu'il y en a une entre elles qui semble tenir le premier rang? Pourquoi n'ajouterons-nous pas que c'est votre bienheureuse mère qui ayant été suivie de tant d'innocentes filles qui ont marché sur ses pas et embrassé sa règle, est véritablement cette colombe, cette toute belle, cette parfaite amie de l'Époux; que c'est elle enfin qui, comme dit saint Ambroise (*Lib. III de Virg.*), en parlant d'une autre vierge, *Fecit semina integritatis, et virginitatis studia provocavit*, s'est offerte à Dieu et a engagé plusieurs autres à la suivre en un temps où à peine pouvait-elle disposer d'elle-même : *Virtus supra naturam, devotio supra ætatem fuit*, en un temps où sa vertu allait au delà de ses forces naturelles, son choix et sa piété au delà de la faiblesse et de la délicatesse de son âge.

Rougisiez, chrétiens, rougisiez de ce que souvent sur le déclin du vôtre, vous ne songez pas même à vous donner à Dieu. Le temps de l'enfance se passe sans le connaître et sans l'aimer, parce qu'on n'a point encore l'usage de la raison, ni de la liberté. Celui de la jeunesse se passe en des puérilités, encore serait-ce peu de chose, en des vices que le démon, le monde et les passions ardentes et impétueuses inspirent. Celui d'un âge plus avancé semble ne devoir que fortifier le penchant qu'on a au libertinage; et souvent, quelque chose que l'on fasse, on prend le plus mauvais parti, sans se tourner du côté du bon. Etablissements, alliances, plai-

sirs, grandeur, vanités, divertissements, voilà ce que l'on choisit.

Cependant quel désordre ! Dès que nous avons l'usage de la raison nous sommes obligés de consacrer à Dieu les premiers moments de notre vie par plusieurs motifs, dit saint Thomas : par un motif de justice, par un motif d'intérêt, par un motif de retour et de reconnaissance. Par un motif de justice : c'est Dieu qui nous a créés, nous dépendons essentiellement de lui en toutes choses, tous les jours, toutes les heures et tous les instants de notre vie lui appartiennent : *Non estis vestri*, nous ne sommes plus à nous, et pour peu que nous lui refusions ces hommages, c'est un effet de notre injustice. Par un motif d'intérêt : nous ne sommes saints et heureux, qu'autant que nous lui appartenons par un assujettissement volontaire de nos personnes, et quand par un mauvais usage de notre liberté nous nous émancipons de son domaine, comme dit Tertullien, nous tombons dans les dernières misères. Par un motif de retour et de reconnaissance : il nous a aimés le premier, il a eu pour nous un amour éternel, *Charitate perpetua dilexi te*, dit-il lui-même chez Jérémie (*Chap. XXXI*), il faut donc que, pour lui témoigner notre gratitude, nous lui donnions, comme il nous demande, tout notre cœur, toute notre âme, tout notre esprit, toutes nos forces.

Sainte Scholastique le fit dans un âge fort tendre, elle abandonna généreusement tout ce qu'elle pouvait avoir au monde pour se consacrer à Dieu, et s'efforçant d'imiter Benoît dans le choix qu'il avait fait, bien loin de vouloir profiter des grandes richesses de sa maison, que ce pieux frère lui avait alors donnée, elle prit la résolution de le suivre. Elle trouva qu'il l'aurait fort mal partagée, si pendant qu'il prenait pour lui le ciel, il ne lui avait laissé que la terre : c'est pourquoi unissant ses désirs aux siens, elle quitta comme lui ce que les aveugles partisans du monde aiment tant. Elle résista aux douces, mais fatales violences que les plaisirs, les honneurs, les alliances, les biens, les charmes de la société, ses propres passions voulaient faire à sa liberté, afin d'avoir l'honneur de se procurer elle-même un établissement, et qu'on dit un jour d'elle qu'elle avait choisi, *elegit*. Mais qu'a-t-elle choisi ? *optimum partem*, le meilleur parti ; son établissement a été volontaire, vous venez de le voir ; mais il lui a été honorable et avantageux ; c'est ce que je dois vous montrer dans le second point de ce discours.

II.—Deux disgrâces inséparables du mariage font que ce parti que les filles choisissent, ne leur procure guère de gloire, ni d'avantages. La première c'est la sujétion à laquelle elles se condamnent ; la seconde, c'est la perte qu'elles font de leur virginité. Premièrement, l'autorité du mari sur sa femme est si naturelle, que plusieurs Pères (1) ont cru qu'elle eût même subsisté dans

l'état d'innocence, parce que l'homme ayant été formé à l'image de Dieu, et la femme n'ayant été formée qu'à celle de l'homme, elle eût toujours été soumise à celui sur le modèle duquel elle avait été faite : *Vir imago et gloria Dei est, mulier autem gloria viri est* : L'homme, dit saint Paul, est l'image et la gloire de Dieu, et la femme est la gloire de l'homme : *Car l'homme, ajoute-t-il, n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ; l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme* : Et de là ces Pères concluent que cette sujétion étant naturelle et primitive, les femmes n'en eussent pas été exemptes, quand même le péché n'aurait pas dérégé la nature.

Il faut cependant avouer avec eux que cette dépendance, après le péché, leur tient lieu de peine ; car ne fut-ce pas immédiatement après la désobéissance d'Eve que Dieu lui dit : *Tu seras sous la puissance de ton mari, et il te commandera* ? Il l'avait auparavant formée comme son aide, et quelques moments après il la regarda comme sa sujette ; et son obéissance, qui eût été une obéissance d'amour, qui ne lui eût point fait de peine, ni de honte, est depuis son péché attachée à son état et à sa personne. C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise, que les femmes sont les plus anciennes esclaves du monde ; que cet arrêt prononcé contre Eve, *Vir dominabitur tui*, les regarde toutes, et que Dieu les a rendues servantes de leurs maris avant qu'il y eût des serviteurs et des esclaves, *Fœminas ante jussit Deus servire quam servos* (*D. Amb., l. de Virgin.*).

La seconde disgrâce attachée à la condition des femmes, c'est que, quelque douceur et quelque avantage qui paraisse dans le mariage, il ne se consomme jamais que par la perte de leur virginité. Ce mariage est bon, saint, louable, institué de Dieu, honoré par la présence de Jésus-Christ : et cependant on n'achète la fécondité charnelle qu'on y acquiert, que par la perte de l'un des plus grands biens de cette chair ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que souvent on perd cette virginité, et l'on n'a pas la gloire de cette fécondité ; on cesse d'être vierge, et on n'est pas mère, ou bien, après avoir perdu des enfants qu'on a mis au monde, on ne peut ni réparer dans son corps une vertu qui n'y est plus, ni tirer de ce même corps l'avantage qu'on y recherchait.

Voilà, mesdames, les deux disgrâces inséparables du mariage : Voilà, dit le même saint Ambroise, le triste partage des femmes mêmes que le monde estime les plus heureuses, *Felicissimæ sunt istæ miseræ* : et vous devez, sans doute, rendre à la miséricorde de Dieu d'immortelles actions de grâce, de vous avoir inspiré le dessein de vous délivrer de ces misères. Vous n'avez fait que suivre en ce point l'exemple de votre illustre mère, qui, remarquant ces deux misères attachées aux plus honorables établissements du monde, ne put se résoudre à y entrer.

(1) *Vir naturaliter supereminet fœminæ, secundum illud Ephesiorum V, Mulieres viris suis subditæ sint sicut Domino, quoniam vir caput est mulieris*, et Genes. III : *Sub*

virî potestate eris, et dominabitur tui (*D. Tho., in c. II prim ad Corinth.*).

Eclairée des lumières d'en haut, elle voulut faire un autre choix, et chercha, par une sainte ambition, un état où elle pût acquérir la qualité d'épouse sans devenir esclave, et celle de mère sans cesser d'être vierge.

Elle réussit merveilleusement dans ce dessein, mesdames, et se consacrant à Jésus-Christ, elle put se vanter d'avoir embrassé la plus honorable condition du monde, condition où elle devint épouse, puisqu'elle donna son cœur au Fils de Dieu, et qu'elle lui conserva son corps; condition par conséquent où, bien loin d'être assujettie par les liens du mariage à l'autorité d'un mari, elle devint reine en choisissant pour son époux le roi des rois.

Il n'y a point de vierge qui ne soit reine, dit saint Ambroise, soit parce qu'une vierge consacrée à Dieu est épouse du plus grand de tous les souverains, soit parce que, domptant ses passions qui forment le plus honnête esclavage, elle acquiert un nouvel empire sur elle-même : *Regnum habet, vel quia sponsa est æterni regis, vel quia invictum animum gerens ab illecebris voluptatum non captiva habetur, sed quasi regina dominatur*. Illustre avantage pour Scholastique, dont la virginité, si je puis m'expliquer ainsi avec le même Père, alla chercher dans le ciel cette pureté qui la rendit si admirable sur la terre : *Virginitas a cælo accersivit quod imitaretur in terris; hæc nubes æra, angelos sideraque transcendens, Verbum Dei in ipso sinu Patris invenit* (S. Ambr., l. I de Virg.). Méprisant par une sainte fierté les plus glorieuses alliances de l'empire romain, elle traversa non — seulement le monde et les gardes de la ville comme l'épouse des Cantiques, mais par un plus généreux effort elle pénétra jusqu'à la plus haute région du ciel pour aller embrasser le Fils de Dieu même dans le sein de son Père. Et comme elle aurait eu honte de ne rien apporter de son côté dans cet auguste mariage, que fille-elle? elle lui donna non — seulement une âme chaste et un corps pur, mais encore une chair mortifiée, abattue sous le poids d'un jeûne et d'un cilice continuels, réduisant de la sorte, par de longues et d'austères mortifications, une esclave qu'elle lui apportait pour la dot de son alliance : *Tanquam dotale mancipium*.

Voilà ce que nous savons d'elle. Elle a vécu, dit son historien, dans de prodigieuses austérités, qui n'ont fini qu'avec sa vie, dans une retraite et une solitude inaccessible, dans de si rudes exercices de pénitence, qu'elle traitait son corps (permettez-moi cette expression, elle est du Saint-Esprit) comme l'on traite une bête de charge à qui l'on donne beaucoup de coups, de pesants fardeaux, très-peu de vivres : *Cibaria, onus et virgam* (Eccles., XIII).

Et vous, chrétiens, et vous, avec quelle ingénieuse délicatesse nourrissez-vous vos corps, ces corps de péchés que vous flattez, que vous conservez, que vous idolâtrez, ces corps peut-être d'impudicité, dont vous allumez les passions par une longue intempé-

rance, par une continuelle application à leur procurer toutes leurs aises; par une étude criminelle à raffiner sur leurs plaisirs; par des soins inquiets à détourner d'eux ce qui peut leur faire la moindre violence? Une vierge dont l'âme fut toujours innocente et le corps toujours pur s'est condamnée à des austérités qu'elle a crues nécessaires pour réprimer des passions soumises, et vous au milieu du monde, au milieu de tant de dangers qui vous environnent, de tant de personnes qui vous engagent ou qui vous tentent, de tant de péchés qui vous ont fait violer la loi de Dieu, vous nourrissez délicatement une chair qui, en une infinité d'occasions, vous a été rebelle?

Saint Ignace, martyr, appelle les vierges consacrées à Dieu des prêtresses, qui, ayant choisi Jésus-Christ pour leur époux, ne pensent qu'à lui offrir tous les jours des sacrifices : *Virgines sacerdotes Christi, eas quæ in virginitate degunt in pretio habere tanquam Christi sacerdotes* (S. Ignatius, martyr, epist. ad Tarsenses); mais il ajoute qu'elles sont avantageusement récompensées de leurs peines, et qu'elles jouissent de tous les fruits de cette sainte immolation. Ce sont ces hosties qu'il regarde avec complaisance; c'est à elles qu'il donne, dans le temps même de leur sacrifice, une nouvelle vie; et pour les récompenser d'une stérilité volontaire, il en fait naître une glorieuse postérité qui les rend immortelles.

En pouvons-nous souhaiter une plus belle preuve que celle que ce grand ordre nous fournit; et par conséquent pouvons-nous douter que Scholastique, qu'il reconnoît pour sa mère, n'ait choisi la meilleure part? *Optimam partem elegit*. Les vierges chrétiennes, dit saint Ambroise, n'ont ni la malédiction de la stérilité, ni la honte de la fécondité; elles demeurent toujours épouses et toujours vierges, et comme l'amour qu'elles ont pour Jésus-Christ n'a point de fin, bien loin que leur sainte pudeur soit offensée, elles en retirent de très-grands avantages : *Semper sponsa est, semper innupta, ut nec amor finem habeat, nec damnum pudor*.

Vous ne doutez pas, mesdames, que la condition de Scholastique ne lui ait été par ce moyen très-avantageuse, qu'elle n'ait conçu spirituellement le même Jésus-Christ qu'elle avait pris pour son époux, et qu'il ne soit sorti de ce saint mariage une glorieuse postérité, qui l'a rendue mère sans cesser d'être vierge. Celle qui passait les nuits entières à s'entretenir de lui, qui faisait des miracles pour arrêter Benoît, afin de lui expliquer avec plus de loisir, comme l'amante des Cantiques, les rares perfections de l'Époux qu'elle avait choisi, l'avait toujours présent au dedans d'elle; et si l'Écriture nous apprend que la bouche parle toujours de l'abondance du cœur, nous devons conclure que celui de Scholastique était toujours fécond et plein de Jésus-Christ, elle dont tous les discours ne respiraient que lui, dont les pensées et les paroles étaient inépuisables sur un si riche et si digne sujet.

Que son établissement lui a donc été favorable; puisque étant vierge elle n'a pas laissé de devenir mère d'une infinité d'autres vierges, que pour quelques enfants qu'elle eût pu avoir, elle a aujourd'hui des filles illustres sans nombre, et que pour une famille composée de quelques personnes qu'elle aurait peut-être établies, elle a fondé un grand ordre, qui s'est répandu par toute la terre.

On ne saurait assez s'étonner de voir que l'Eglise ait pris naissance de la chose du monde la plus stérile, qui est la mort, et que le Fils de Dieu qui l'avait conçue par sa parole, ait voulu l'enfanter par l'ouverture de son côté.

Comme votre ordre, mesdames, est l'une des plus anciennes et des plus honorables portions de cette Eglise, sa naissance a aussi quelque rapport avec la sienne; il est sorti à peu près comme elle d'une chose apparemment fort stérile. Oui, c'est la chasteté de Benoît et celle des Scholastique, sa sœur, qui a donné à l'un et à l'autre ce grand nombre d'enfants qu'on leur a vus, cette vertu qui leur était si précieuse étant devenue féconde, et ayant comme perdu sa propre stérilité pour les honorer. Saint Benoît n'est devenu père qu'après avoir été, par une grâce extraordinaire, confirmé dans la chasteté, et il n'est devenu fécond qu'après avoir éteint avec son sang le feu que le démon avait allumé dans son cœur. Scholastique, son illustre sœur, n'est aussi devenue mère qu'après avoir fait un vœu solennel de sa virginité; et elle n'a eu de fécondité qu'après avoir été fortifiée dans cette vertu, par les différentes résistances avec lesquelles elle a rendu inutiles les tentations du démon et du monde.

De là sont sortis les Maure et les Placide, de là les Grégoire et tant de souverains pontifes; de là sont sorties les Gertrude et les Clotilde, tant de princesses, d'impératrices et de reines. Et comme le prophète, surpris par avance de ce que l'Eglise naissant de la mort de Jésus-Christ serait un jour si nombreuse, s'écria : *Generationem ejus quis enarrabit (Isai., LIII)*? je me vois en quelque manière obligé de témoigner presque la même surprise et de faire la même exclamation, en considérant ce grand ordre que la chasteté de Benoît et de Scholastique a fondé : *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui peut raconter ou comprendre les merveilles d'une génération si surprenante? Saint Benoît peut donc se vanter d'avoir peuplé, par le secours de cette vertu, l'Etat du Fils de Dieu, d'avoir grossi ses armées et d'avoir fourni à l'Eglise, comme dit Pierre Damien, des troupes plus nombreuses que les autres patriarches ne lui en ont donné : *Solus iste militarem manum excelso principi ceteris abundantius præsentavit (Petr. Dam., de sancto Benedicto)*. Mais sainte Scholastique peut aussi se flatter d'avoir, par son exemple, augmenté la suite de l'Agneau, d'avoir gagné une infinité d'épouses à Jésus-Christ, et amené après elle une foule de vierges au Roi des rois : *Adducuntur regi virginis post eam*. Et cela étant,

pouvait-elle avoir d'établissement plus honorable que celui qu'elle s'est procuré, puisqu'elle est épouse sans être esclave, et mère sans cesser d'être vierge? Voilà donc la meilleure part qu'elle a choisie : *Optimam partem elegit*; mais ce qui lui est encore plus avantageux, c'est qu'elle ne lui sera jamais ôtée : *Quæ non auferetur ab ea*. Non-seulement son établissement est volontaire, non-seulement il est honorable, comme vous avez vu dans les deux premières parties de son éloge, mais il est encore éternel, comme j'espère de vous le faire voir dans la dernière.

III. — Quelle étrange erreur de croire que les pères font beaucoup pour l'établissement de leurs enfants, lorsqu'ils leur amassent du bien, qu'ils leur bâtissent des palais, ou qu'ils leur assurent la survivance de leurs honneurs et de leurs charges? Saint Augustin ne peut souffrir qu'on estime ce soin, ni qu'on appelle bonté un travail qu'il juge fort inutile. Vous appelez piété et tendresse, dit-il, la passion qu'a un père d'amasser des richesses pour ses enfants : *Magna pietas thesaurizat pater filiis*. Et moi prenant la chose d'un meilleur sens, je crois que c'est une grande vanité à un homme mortel d'amasser du bien pour des personnes qui sont mortelles comme lui : *Imo magna vanitas, thesaurizat moriturus morituris*. En effet, la belle prévoyance d'un père qui travaille souvent aux dépens de sa conscience, à rendre son fils heureux pour si peu de temps, et qui, sans avoir soin de l'établir pour l'éternité, ne sue et ne se fatigue que pour lui faire une abondante provision de ces sortes de biens qui doivent nécessairement périr avec lui!

Notre illustre sainte connut que ce défaut se rencontrerait dans quelque établissement que ses parents lui procurassent, et que la plus éclatante fortune du monde était la plus fragile; par un effet tout extraordinaire de sa prudence, elle voulut elle-même se pourvoir avec plus de stabilité. Or, dans quelle autre condition, que celle qu'elle embrassa, pouvait-elle trouver cet avantage?

Saint Ambroise a fort judicieusement remarqué que de toutes les filles du monde il n'y en a point qui aient de condition plus permanente, ni d'état plus assuré que les vierges consacrées à Jésus-Christ par un engagement particulier. Représentez-vous, pour cet effet, dit cet éloquent Père, ce que Jésus-Christ répondit autrefois à une question qu'on lui fit au sujet d'une femme qui avait eu sept maris. *Les Saducéens qui niaient la résurrection vinrent le trouver et lui dirent : Maître, une femme a eu sept maris qui sont morts successivement les uns après les autres, sans qu'ils aient laissé d'enfants, et enfin elle est morte la dernière; lors donc qu'ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle femme, puisqu'elle l'a été de tous les sept? Mais qu'est-ce que Jésus-Christ leur répondit? Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que vous êtes dans l'erreur, qu'il n'y aura pour lors aucun mariage, que cette condition périra avec la vie de celui qui l'avait prise, qu'enfin les hommes et les*

femmes imiteront, dans le ciel, la pureté des anges : Neque nubent, neque nubentur, eruntque ut angeli Dei (S. Marc., XII). Admirable instruction, ajoute saint Ambroise, par laquelle Jésus-Christ nous apprend que le mariage n'est que pour un temps, et que la seule virginité est une condition éternelle. Vous êtes, mesdames, les seules pourvues avec stabilité, et, de tous les établissements du monde, le vôtre a cet avantage qu'il subsistera encore dans le ciel, après avoir heureusement commencé sur la terre. Oui, vous jouissez dès à présent de ce qu'on promet aux autres, et ce que nous souhaitons avec empressement, vous le possédez déjà : *Quod nobis promittitur vobis præsto est, vortorumque nostrorum usus apud vos est.*

Si c'est là en général l'avantage de toutes les vierges chrétiennes, d'avoir un établissement éternel, sans que la mort apporte du changement à leur condition, il faut avouer que ce fut en particulier celui de Scholastique qui embrassa cette virginité dans sa plus haute perfection. Aussi je ne m'étonne pas si Benoît vit son âme, après sa mort, monter au ciel en forme de colombe, puisque saint Grégoire nous apprend qu'elle parut sous la figure de cet oiseau, qui est autant le symbole de la pureté que de la simplicité, pour nous persuader qu'elle n'avait point changé de condition après sa mort, qu'elle allait porter au ciel la même virginité qu'elle avait choisie sur la terre, et que, par ce moyen, son établissement avait été non-seulement volontaire et honorable, mais encore permanent et éternel : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.*

Il ne vous a pas été fort difficile de remarquer, mesdames, que j'ai insensiblement fait votre éloge, en faisant celui de votre sainte mère. Comme votre jugement a imité le sien, et que, par un choix digne des sentiments qu'elle vous a inspirés, vous avez préféré votre établissement à toutes les prétentions que vous pouviez raisonnablement avoir dans le monde, il n'y a pas une de vous de qui l'on ne puisse dire qu'elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée. Car pour répéter en peu de mots ce que je viens de dire, la condition dans laquelle vous vivez est heureuse, parce qu'elle est volontaire ; c'est un ouvrage de votre choix, c'est un pur effet de votre liberté fidèle et soumise aux mouvements de la grâce. Mais elle ne vous est pas moins honorable qu'elle est heureuse, puisqu'à l'exemple de sainte Scholastique vous êtes épouses sans être esclaves, mères sans cesser d'être vierges, et que Jésus-Christ vous récompensant du généreux refus que vous avez fait d'un établissement considérable dans le monde, il vous en conserve les avantages, et en éloigne tous les défauts. Enfin, mesdames, la part que vous avez choisie est éternelle, il n'y a ni changement ni révolution à craindre dans l'état où vous êtes ; la mort même qui ruine les plus florissantes empires, ne servira qu'à mieux établir votre condition, et après avoir été de fidèles épouses de Jésus-Christ sur la

terre, vous régnerez un jour avec lui dans le ciel. Amen.

PANEGYRIQUE

DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Qui facis Angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem.

Seigneur, vous choisissez des esprits purs et ardents comme le feu, pour en faire vos Anges et vos ministres (Ps. CIII).

Madame, comme il y a peu de saints dans l'Eglise à qui les savants soient plus redoutables qu'au grand saint Thomas, il ne faut pas s'étonner s'ils se sont de tout temps efforcés de reconnaître leurs obligations, et s'ils ont disputé entre eux à qui donnerait de plus belles louanges à leur commun bienfaiteur. Les uns l'ont nommé le soleil de la théologie, et ont cru que personne avant lui n'avait mieux connu nos mystères, n'en avait plus heureusement pénétré les secrets, ou du moins n'en avait si bien éclairci les doutes. Les autres l'ont appelé le bouclier de l'Eglise, persuadés que non-seulement il avait été sur la terre le destructeur de l'hérésie, mais que du haut du ciel où il règne avec Jésus-Christ, il bat encore en ruine par ses doctes écrits, cette ennemie jurée de son royaume. Il s'en est enfin trouvé qui, surpris du saint usage que ce docteur avait fait de la philosophie profane, et admirant son adresse à soumettre l'orgueil d'Aristote à l'humilité de Jésus-Christ, lui ont donné la qualité d'apôtre des philosophes, et même celle d'Aristote chrétien.

Mais il faut avouer qu'entre tous les titres d'honneur que l'illustre Thomas a reçus, il n'y en a point qui lui soit plus particulier, ni qui comprenne mieux ses avantages que celui que l'Eglise lui a donné tant de fois en l'appelant l'ange de l'école. Je ne ferais donc pas à ce grand homme un éloge qui fût digne de lui, si après que cette épouse a appris de son époux à discerner le véritable caractère des saints, je ne suivais cette idée qu'elle me donne, en lui conservant en présence d'une reine très-chrétienne, une qualité dont il a été honoré dans les conciles. Mais pour réussir dans mon entreprise, et faire l'éloge d'un ange de la terre, j'ai besoin des paroles d'un ange du ciel : ce sont celles dont la reine des anges et des hommes fut saluée, etc. Ave.

Madame, je sais bien que l'heureuse condition des anges est promise à tous les chrétiens, et que quelque différence qui se trouve entre notre nature et la leur, nous devons espérer qu'il y aura un jour de l'égalité entre leur gloire et la nôtre.

C'est pour cela que Tertullien (*Lib. de Oral.*) nous regarde comme des gens destinés à être bientôt les compagnons des anges, et qu'il nous apprend pour notre consolation que tout mortels que nous sommes, nous nous trouvons déjà dans un état assez conforme au leur : *Angelorum candidati.* Les anges, dit-il, ne s'occupent dans le ciel que de la sainteté de Dieu, qui est le sujet de leurs cantiques, et il semble que comme elle les unit toujours au souverain bien, ils en-

treprennent de reconnaître aussi toujours ce bienfait, en s'écriant : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Or, les chrétiens désirant dès ici-bas cette sanctification du nom de Dieu, et répétant tous les jours ces paroles que Jésus-Christ lui-même leur met en bouche, *Sanctificetur nomen tuum*, ils anticipent, dit Tertullien, sur l'office des anges, et apprenant à mêler leurs voix avec celles de ces bienheureux esprits, ils sont eux-mêmes, s'il est permis de parler de la sorte, des anges commencés : *Angelorum candidati*.

Mais quelque disposition qu'aient les chrétiens pendant leur vie à devenir des anges, il est certain qu'elle ne sera jamais satisfaite qu'après leur mort, puisqu'il faut être dégagé de la matière pour recevoir leurs avantages, que ce ne sera que dans le ciel que nous imiterons parfaitement leur pureté, que nous aurons part à leur reconnaissance et à leur amour : *Eruntque ut angeli Dei*. Et cette vérité supposée, n'est-ce pas un juste sujet de louanges pour le grand saint dont nous solennisons la fête, d'avoir en quelque manière possédé dès sa vie la perfection des anges, et d'avoir joui dès la terre de ces glorieux avantages qu'on nous fait espérer dans le ciel ?

Pour vous prouver cette vérité selon les lumières que notre saint nous en a données lui-même, un ange ne peut être considéré qu'en trois façons, ou selon sa nature tout entière, ou selon chacune des deux puissances qui le composent : son entendement et sa volonté. Si nous considérons un ange selon sa nature, il est pur ; selon son entendement, il est éclairé ; selon sa volonté, il est ardent et zélé : *Qui facis angelos*. Or, saint Thomas a reçu ce qu'ils possèdent par leur nature, la même pureté, la même science et le même zèle que ces bienheureux esprits, avec cette différence qui lui est fort avantageuse, qu'il les a acquises par son travail. A Dieu ne plaise que je ravisse à la grâce la part qu'elle y a ; ce ne serait pas faire l'éloge de ce savant docteur, ce serait plutôt lui faire outrage, à lui, dis-je, qui a si fort soumis la volonté humaine à la grâce de Jésus-Christ ; mais comme il a toujours su concilier la liberté de l'homme avec le pouvoir le plus efficace de cette grâce, j'ose dire qu'il est redevable de ces vertus angéliques à ses soins et à ses travaux : car c'est à son courage qu'il doit sa pureté, à sa prière qu'il doit sa science, et à sa science même qu'il doit son zèle ! Ce sont les trois parties de ce discours.

I.—C'est proprement dans la création des anges, comme nous apprend notre illustre docteur, que Dieu arrive à la fin que toutes les causes regardent dans la production de leurs effets. Il n'y en a pas une, dit-il, qui ne tende à produire un effet qui lui soit semblable, particulièrement dans la chose même par laquelle elle le produit. Or, Dieu qui a créé toutes choses par son entendement et par sa volonté, devait du moins dans ce grand nombre de créatures, en produire quelqu'une qui fût purement intellectuelle :

et cette intention ne s'est véritablement exécutée que dans la production de l'ange. Cet effet a, pour ainsi parler, sauvé l'honneur de sa cause, la seule nature angélique étant une substance toute spirituelle, par conséquent créée dans la pureté et même dans la confirmation de la pureté. Car il n'y a proprement que ce dernier avantage qui élève l'ange au-dessus de l'homme. Quoique celui-ci naisse corporel, dit saint Jérôme (*de Virginit. servanda*), il ne laisse pas de naître chaste, et la nature, toute corrompue qu'elle est, semble avoir tant de respect pour cette vertu, qu'en mettant au monde des enfants vierges, la chair reprend dans ces enfants la pureté qu'elle avait perdue dans leurs pères : *Virgo nascitur caro de nuptiis, in fructu reddens, quod in radice perdiderat*.

Mais si tous les hommes naissent vierges, quelle difficulté n'ont-ils pas à vivre dans cet état ? et hélas qu'ils sont éloignés du bonheur des anges ! En vain la virginité se vante-t-elle de suivre sur la terre par une noble émulation la sagesse même du ciel : tandis que ce trésor sera gardé dans des vases aussi fragiles que sont nos corps, il sera toujours fort aisé à perdre. Tandis que l'homme portera aussi avec soi les ennemis de cette vertu, il ne pourra jamais s'en assurer la possession ; il faut que la mort le dépouille de son corps, et que la gloire le spiritualise, avant qu'il soit confirmé comme les anges dans la pureté.

Voici cependant un saint pour qui la providence de Dieu semble avoir avancé le temps de cette heureuse pureté, un saint qui possède, en quelque manière, par une grâce spéciale, la perfection des anges, qui éteint par ce secours l'ardeur de son sang, étouffe les mouvements de ses passions, et vit dans un corps comme s'il n'avait point de corps. Quel admirable privilège de la virginité de saint Thomas d'Aquin, de s'être vue comme hors d'état de pouvoir être attaquée, de ne point appréhender ses plus redoutables ennemis, d'être insensible à la beauté et au plaisir qui, partout ailleurs, la corrompent ou la séduisent ?

Je m'imagine qu'on m'arrête déjà et qu'on m'accuse d'établir l'éloge de saint Thomas sur un faible principe. Lorsque les Pères de l'Eglise veulent prouver que les vierges l'emportent sur les anges, ils disent qu'il y a cette différence entre les uns et les autres, que la vertu des anges n'est qu'un effet de leur nature, mais que celle des vierges est un effet de la grâce, que les anges sont purs, parce qu'ils sont dégagés de la chair ; mais que les vierges le sont quoiqu'elles y soient engagées : en un mot, que la chasteté des uns a plus de bonheur, mais que celle des autres a plus de mérite et de force : *Angeli castitas felicior, hominis fortior*. Si donc je vous fais paraître la pureté de saint Thomas d'Aquin exempte de combat, comme celle des anges, ne semble-t-il pas qu'en vous la représentant sans exercice, je lui ôte la meilleure partie de sa gloire ?

Mais admirez ici, je vous prie, un prodige tout nouveau, une pureté qui a le mérite des hommes, et qui prévient l'avantage et le bonheur des anges. Thomas n'est pas vaincu non plus que les anges, et il combat toutefois avec les hommes; et, pour vous expliquer ce paradoxe, je dis que c'est à son courage, soutenu d'une grâce spéciale, qu'il doit sa confirmation dans la pureté. Vous concevez déjà ce que je veux dire, et l'action mémorable qui se passa dans la prison où ses frères l'avaient enfermé, revient dans votre esprit; prison où ce généreux athlète remporta la plus généreuse de toutes les victoires; prison où il devint par son courage un spectacle digne de la jalousie des anges et de l'admiration des hommes.

De toutes les vertus, il n'y en a pas de plus timide que la chasteté, qui se défiant toujours de ses forces, n'ose attaquer ouvertement son ennemi. La vérité poursuit le mensonge, la charité combat la vengeance, la douceur affaiblit la colère, la tempérance se soulève contre la gourmandise, la chasteté seule appréhende de rencontrer l'impureté, elle en fuit la présence, elle en évite les approches, et saisie d'une prudente crainte, elle met son salut dans la fuite (1) : mais en quel danger se trouva-t-elle réduite dans la personne de notre illustre captif? Une femme perdue se présente à ce jeune homme, quelle résolution prendra-t-il? Le premier mouvement que sa vertu lui inspire, comme le plus naturel, c'est la fuite; mais, hélas! son ennemi a prévu ce dessein et a fermé tous les passages en l'attaquant dans une prison.

Je sais bien que la fuite dont la chasteté se prévaut davantage est un mouvement intérieur et une secrète aversion du cœur, par laquelle on s'éloigne du mal, et qu'ainsi il n'y a point de prison, pour resserrée qu'elle soit, qui empêche Thomas de fuir. Mais je sais bien aussi, qu'au sentiment des Pères (*S. Basil., in Constit. Monach., c. 4; S. Amb., lib. I Offic., c. 20; D. Hieron., epist. ad Nepotianum*), pour conserver cette fuite intérieure, il est souvent nécessaire d'avoir recours à l'extérieure, que la présence d'un objet flatteur fait d'étranges impressions sur une âme, que quelque innocent que l'on soit, on se sent comme attendri par les discours et les postures lascives d'une femme, et qu'enfin on ne doit jamais avoir la témérité d'attendre un péril dont on ne peut sortir plus victorieux qu'en le fuyant. Cependant c'est à l'impuissance de fuir que Thomas est réduit. Son ennemi est enfermé avec lui dans une même prison, et il ne peut en éviter la rencontre, que fera donc sa pureté dans des extrémités si dangereuses?

Le philosophe moral a remarqué qu'il y avait de certains animaux fort timides, qui deviennent hardis quand ils sont irrités, et qui se trouvant pressés de toute part, et hors

d'état d'assurer leur vie par la fuite, changeant tout d'un coup leur timidité naturelle en fureur, renversant tout ce qu'on leur oppose, et surmontant souvent des ennemis que les animaux les plus courageux n'eussent presque osé attendre : *Ignavissima animalia quæ natura ad fugam genuit, ubi exitus non patet, tentant aciem corpore imbelli.*

De toutes les vertus il n'en paraît point de si timide que la chasteté, il semble qu'elle soit née à la fuite, et que la grâce ne lui donne point d'autre défense : *Quam gratia ad fugam genuit.* Cependant par un nouveau prodige, elle change de sentiment dans la personne de Thomas, je veux dire que cette vertu naturellement timide devient courageuse par la grandeur du péril même. Une femme entreprend de le corrompre dans sa prison; il ne peut éviter la fatale présence de ce serpent déguisé; tous les chemins sont fermés; que fera-t-il? Un généreux désespoir l'anime, une sainte fureur l'encourage, et se saisissant de tout ce qui lui vient à la rencontre, *Furor arma ministrat*, il s'arme d'un tison de feu, avec lequel il chasse honteusement cette femme perdue : *Nullus perniciosior hostis quam quem audacem angustia faciunt.*

Cette victoire doit d'autant plus vous surprendre, chrétiens, que notre saint n'avait en cette occasion point d'ennemi plus dangereux à combattre que lui-même. Les promesses de ses frères, l'espérance d'une heureuse liberté, les charmes mêmes de cette femme ne furent pas sans doute les plus difficiles épreuves que saint Thomas eut à surmonter. J'avoue bien qu'elles furent extrêmement délicates, mais je suis persuadé qu'il trouva encore de plus rudes attaques dans sa propre personne : oui, sa jeunesse l'exposa à un plus grand péril, que ni la beauté de cette femme prostituée, ni l'affreuse solitude de sa prison, ni l'espérance d'en sortir, ni les mauvais traitements ou les caresses importunes de ses frères.

Mais cette contestation est inutile, puisque son invincible pureté résista à l'une et à l'autre de ces attaques, que son courage se signala contre tous ses ennemis, et que nous pouvons justement lui appliquer ces paroles pompeuses dont saint Cyprien se sert pour décrire une semblable victoire, remportée autrefois par Joseph : *Non illum emollire potuit generosi sanguinis memoria, quæ in quibusdam lascivæ est ministra.* Le sang qui coulait dans ses veines, et qui, par ses vives saillies, porte les jeunes gens à l'impureté et à la mollesse, n'alluma aucune flamme déshonnête dans son cœur. La servitude où il se voyait de converser seul à seul et sans témoin avec une femme ne lui servit pas, comme à tant d'autres, d'attrait et d'engagement au péché. *Non fiducia latebrarum et sine conscio quæ tuta quibusdam putatur occasio.* La nécessité où il se voyait de concéder au mauvais dessein d'une femme qui avait quelque autorité sur lui, et l'effronterie avec laquelle elle l'abordait, ne put rien ni sur son esprit, ni sur son cœur, résistant

(1) *Lubrica spes est quæ inter fomenta peccati salvari se sperat. Incerta victoria est inter hostilia arma pugnare. In hac parte expedit plus bene timere quam male fidere, etc. (D. Cypr., lib. de Singularitate clericorum).*

courageusement à une tentation qui fait souvent succomber ceux qui ont formé les meilleures résolutions. Enfin, ni les promesses, ni les reproches, ni les menaces, ni la mort même, ne purent ébranler sa constance, et il aimait mieux perdre sa liberté et sa vie que sa pureté. *Non posita necessitas de auctoritate jubentium, non præmia, non accusationes, non minæ, non mortes.* Voilà les paroles dont le grand saint Cyprien fait valoir la victoire de Joseph, auxquelles je ne crois point faire violence en les employant à décrire le triomphe de Thomas.

Mais sans examiner davantage le rapport merveilleux qui se trouve en leurs actions, celle de Thomas m'a toujours paru plus illustre et plus glorieuse que celle de Joseph, puisque celui-ci ne se sauva que par la fuite, et que l'autre combattit par son courage. Joseph eut assez de bonheur pour éviter l'occasion, mais Thomas eut assez de courage pour en triompher. Aussi Dieu ayant égard à leur différent mérite, les récompensa avec beaucoup de différence. Joseph eut un commandement universel sur l'Égypte, passant presque de la prison sur le trône; et, comme dit saint Cyprien, celui qui était avec péril le moindre de la maison du roi, en devint le maître sans aucun danger : *Qui in domo regia minor cum periculo fuerat, regie domus sine periculo dominus effectus est.* Mais quelque grande que soit sa récompense, celle de saint Thomas me paraît plus considérable. Il est vrai qu'il ne commande pas à un État; mais ce qui est plus illustre, il commande à sa personne, il n'a pas de sujets qui respectent ses ordres, mais ce qui est plus rare, ses passions lui obéissent. Il ne passe pas du nombre des captifs à celui des favoris d'un roi, mais tout captif qu'il est, il est déjà admis dans la société des anges.

En effet, ces bienheureux esprits descendent du ciel dans sa prison, ils purifient la chair de ce jeune homme, ils la spiritualisent et la mettent déjà dans l'état où Tertullien nous apprend que la nôtre sera après la résurrection : *Reformata et angelificata caro*, c'est-à-dire sans mouvements, sans passion et presque dans une pureté aussi tranquille et aussi confirmée que celle des anges mêmes.

Ne m'avouerez-vous pas, chrétiens, que si le courage de notre saint fut grand, sa récompense ne fut pas moindre? Jugez-en par votre propre expérience. Avez-vous jamais remporté de victoire qui ait mis vos ennemis dans l'impuissance de renouveler leurs attaques contre vous? Y a-t-il quelqu'un dans ce grand auditoire qui se puisse vanter d'avoir étouffé ses passions, d'avoir absolument éteint sa concupiscence? Un ancien, faisant autrefois réflexion sur la puissance de la république romaine, disait que ses forces pouvaient bien être vaincues dans un combat particulier, que l'imprudence d'un général, ou le peu de cœur de quelques soldats pouvait bien lui dérober le gain d'une bataille, mais qu'elle était trop puissante et qu'elle avait trop de ressources pour ne pouvoir pas se relever de cette perte,

et être vaincue dans une longue guerre : *Prælio vinci potest non bello.* Cette puissance invincible qui se remarquait dans la république romaine, ne se fait tous les jours que trop sentir dans les mouvements de la concupiscence. Cette ennemie domestique a tant d'intelligence avec notre nature corrompue, et elle nous attaque par tant d'endroits, que nous ne pouvons absolument la vaincre. Il est vrai qu'une continuelle vigilance sur nous-mêmes, et les secours tout particuliers du ciel, l'affaibliraient et l'empêcheraient de nous nuire; mais elle ne laisserait pas de revenir de temps en temps au combat, et de gagner par de fréquentes importunités ce qu'elle n'aurait pu d'abord emporter.

Admirez cependant ici l'avantage de Thomas, et la grâce singulière que Dieu lui a faite. Il a, ce semble, défait cet ennemi dans une seule attaque, il l'a, ce semble, désarmé et a pu dire, dans le combat qu'il lui a livré, ce que disait le roi-prophète : *Persequar inimicos Dei et non convertar donec deficiant* : Je vais poursuivre les ennemis de Dieu et les miens, et je proteste de ne point cesser ma poursuite, qu'ils n'aient entièrement succombé sous l'effort de mon bras : *Et non convertar donec deficiant.*

N'est-il pas vrai, chrétiens, que ce privilège vous surprend, et que vous ne pouvez assez admirer la magnificence de Dieu à récompenser ce jeune homme de son courage, et à lui conserver dans un corps mortel la perfection des substances qui n'en ont point. Mais, à mon avis, ce qui doit vous surprendre davantage, et ce que vous pouvez imiter, c'est que le bonheur qu'il possédait ne l'empêcha pas d'appréhender toute sa vie la compagnie des femmes, de se garantir de leur vue et de se souvenir toujours du danger où une de ce sexe l'avait mis.

L'Écriture sainte parlant des anges semble les rendre sensibles à la beauté des femmes, et saint Paul (I *Corinth.* II), chose étrange, leur ordonne de se voiler, dans les temples, à cause de ces purs esprits, *propter angelos.* Notre ange mortel ne se croit pas aussi en sûreté contre cette attaque; quoiqu'il soit confirmé dans la pureté, il fait un pacte avec ses yeux de ne les arrêter jamais sur le visage des femmes; et quelque assurance qu'il ait reçue du ciel de son bonheur, il mériterait par son propre aveu de le perdre, s'il l'exposait au danger.

Apprenons de là, mes frères, à nous défier de nous-mêmes en approchant de ce sexe dangereux, apprenons à craindre une présence qui fait trembler les anges, et, pour parler avec toute la liberté de la chaire, apprenons de saint Thomas à ne pas rechercher avec toute l'assurance que nous faisons la conversation des femmes. L'un se fie qu'il porte un habit de religieux ou d'ecclésiastique, l'autre qu'il est prédicateur et qu'il invective tous les jours dans les chaires contre l'impureté, celui-ci qu'il mate son corps par le jeûne, celui-là enfin qu'il a résisté à mille tentations, et que l'expérience de ses forces lui doit donner quelque liberté.

Mais ce religieux ne regarde pas que, sous quelque habit que ce soit, on est toujours homme; ce prédicateur, que le cœur peut souvent démentir la langue; ce pénitent, que si le jeûne mortifie le corps, il ne le fait pas mourir, et ce soldat éprouve que les victoires ne peuvent l'assurer contre un ennemi qui, quoique souvent vaincu, ne cesse de combattre que lorsque celui qui l'attaque cesse de vivre. *Nemo ergo, s'écrit saint Augustin (Serm. 250, et Possidius in ejus Vita, c. 20), se falsa securitate decipiat, nemo de suis viribus periculose præsumat, cum mulieribus habitans continentie obtinere triumphum.* Que personne ne se flatte donc d'une fausse chasteté dans la conversation des femmes, que personne ne se fie dangereusement sur ses forces; et puis que saint Thomas, tout ange qu'il est, et quelque expérience qu'il ait faite de son courage, ne laisse pas de craindre, n'ayons pas l'imprudence, faibles et pécheurs que nous sommes, de chercher l'occasion et de nous exposer au péril. Mais poursuivons les privilèges de notre ange incarné, admirons le nombre et la sublimité de ses connaissances, après avoir été surpris de sa chasteté, et n'oublions pas de remarquer en même temps qu'il les a aussi acquises par son travail, et que si saint Thomas est redevable de sa pureté à son courage, il doit encore sa science à sa prière. C'est le sujet de mon second point.

II. — Notre savant docteur nous fait comprendre la différence qui se trouve entre la science des anges et celle des hommes par une admirable comparaison. Il en est, dit-il, des anges à l'égard des hommes comme des corps supérieurs, qui sont les astres et les cieux, à l'égard des corps sublunaires. Ceux-ci n'ont point été absolument perfectionnés par la première forme qu'ils ont reçue dans leur création, ils en changent et en prennent à tous moments d'autres : au lieu que les cieux ont reçu toute leur perfection de la première forme que Dieu leur a donnée, et qu'ils ne peuvent naturellement en posséder de nouvelle.

C'est ainsi, dit saint Thomas, que nous devons raisonner de la science des anges et de celle des âmes raisonnables. Celles-ci, à cause qu'elles sont les formes de nos corps et qu'elles dépendent de leurs organes, n'ont pas leurs opérations entièrement libres, et ne peuvent recevoir que successivement et avec limitation les espèces différentes des choses; mais les anges, entièrement détachés de la matière, ne sont point sujets à cette servitude, et ils ont reçu de Dieu, dès le premier instant de leur création, des espèces générales de tout ce qui se pouvait connaître.

Il est vrai que ce privilège, selon le sentiment de saint Augustin, s'est augmenté par leur béatitude, et que ces purs esprits, passant de l'état de la nature à celui de la gloire, ont eu dans leurs connaissances un fondement plus assuré. Le livre des anges, dit ce Père, ne se ferme et ne se fermera jamais, parce que c'est votre essence, Seigneur, qui est ce livre, et qu'elle le sera éternellement :

Non claudetur codex eorum, nec plicabitur liber eorum, quia tu ipse illis es, Domine, et es in æternum (Lib. IX Conf.). C'est dans ce livre, Seigneur, qu'ils lisent sans succession et sans aucun secours de syllabes et de mots, qui ont besoin de temps pour se faire entendre, *Ibi legunt sine syllabis temporum*; mais à notre égard, vous nous avez donné les écritures pour soulager notre faiblesse, et vous avez eu la bonté de vous faire connaître à nous par des paroles passagères et temporelles : *Nos autem cognoscimus misericordiam tuam temporaliter, enuntiantem te qui fecisti tempora.* Vous m'avouerez, chrétiens, que cet avantage de la science des anges au-dessus de celle des hommes est très-bien expliquée, soit pour sa substance, soit pour son acquisition; mais en vérité il semble que celle de saint Thomas ne lui soit guère inférieure, puisque ses connaissances ne paraissent ni successives, ni limitées, et que l'on dirait que la prière, lui rendant présent le même Dieu que la lumière de gloire découvre aux autres, lui fait voir en même temps toutes choses en lui.

Premièrement, à comparer la quantité de ses ouvrages avec la durée de sa vie, peut-on se persuader qu'un homme, par son travail ordinaire, puisse acquérir en quarante ans tant de différentes connaissances; et puisque même il a consacré la meilleure partie de ce temps à la prière, ne faut-il pas conclure qu'elle lui a fourni le secret de se rendre savant sans succession?

Saint Cyprien (*Epist. 1 ad Donatum*), parlant de la promptitude avec laquelle la foi instruit les chrétiens, dit un beau mot : *Non per moras temporum aut longa agnitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis hauritur*; ce que nous savons par la foi ne s'apprend pas par l'assiduité des veilles et par la longueur des années, mais par le secret inconnu d'une grâce qui avance les temps et qui abrège les connaissances. Je puis en vérité dire que la prière a donné à saint Thomas le même avantage pour toutes les sciences, que la foi donne aux chrétiens pour la créance de nos mystères. C'est elle qui a avancé son temps et ses années, qui a raccourci et abrégé en sa faveur toutes les espèces; c'est elle qui lui a donné plusieurs idées semblables à celles des anges, qui représentent une infinité de choses différentes sous un seul et même trait; c'est elle enfin qui, lui faisant faire en quarante ans ce que d'autres auraient peine à faire dans deux siècles, l'a rendu savant par une espèce d'infusion, *Non per moras temporum aut longa agnitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis hauritur.*

Aussi l'Eglise, fort instruite de ce prodige, ne semble attribuer la science de saint Thomas qu'à sa prière, et sachant qu'il ne traita jamais aucun point de doctrine qu'il n'en eût tiré l'éclaircissement dans l'oraison, elle répète aujourd'hui ces paroles du Sage en sa faveur : *Invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ.* Je ne veux pas dire que notre grand saint n'ait joint l'étude à la prière. La

confiance qu'il avait en Dieu ne le rendit jamais paresseux : bien différent de cet homme de l'Evangile, qui n'avait pas le courage de gagner sa vie et qui avait honte de la demander, Thomas travaillait à puiser, autant qu'il lui était possible, les trésors de la science dans les livres, en même temps qu'il les demandait à Dieu comme une aumône. Mais je sais aussi que son étude, bien loin d'interrompre le commerce qu'il avait avec Dieu dans la prière, l'entretenait. Thomas recevait en celle-là ce qu'il avait demandé en celle-ci, et jamais homme ne s'appliqua plus utilement que lui ce que saint Cyprien disait autrefois à un de ses amis, lorsqu'il lui conseillait de partager si bien son temps entre la lecture et la prière, qu'il parlât tantôt à Dieu, et que tantôt Dieu lui parlât : *Sit tibi oratio assidua vel lectio, nunc cum Deo loquere, nunc Deus tecum.*

Je ne suis donc plus en peine de trouver par quel secret Thomas s'est rempli de tant de lumières, par quel moyen il a décidé tant de questions et grossi tant de volumes : tantôt il parlait à Dieu, et tantôt Dieu lui parlait. L'étude, chose étrange ! ne lui était pas un travail comme à nous, mais une récompense ; il parlait à Dieu dans la prière, afin qu'ensuite Dieu lui parlât dans la lecture ; il recevait toujours dans l'une ce qu'il avait demandé dans l'autre : *Nunc cum Deo loquebatur, nunc Deus cum illo* ; chose si vraie, mes frères, que ce commerce n'était pas même interrompu lorsqu'il lisait des livres profanes, laissant ce qu'il y avait de mauvais, et se rendant propre ce qu'il y trouvait de bon, dépouillant l'Egypte de ses propres richesses pour s'en faire un trésor, transplantant dans un autre fonds ces mauvaises plantes, afin qu'il en tirât quelque secours, écoutant plus Dieu, dans les livres d'Aristote, qu'Aristote même, et faisant un si saint usage des principes de ce philosophe, qu'il se les appliquait, ou à son instruction, ou à son salut. Dieu était partout son maître et son guide, et comme il était éclairé de la vérité même, je ne m'étonne plus qu'il ait été un abîme de sciences, qu'il ait pénétré toutes les difficultés, qu'il ait écrit toutes les matières, et qu'il en ait même écrit avec une égale perfection.

Plusieurs autres hommes ont eu, comme lui, Dieu pour maître ; mais en voit-on plusieurs qui, comme lui, aient été éclairés de toutes ses lumières ? La science a été donnée aux autres par mesure ; ils n'ont eu des révélations que sur des sujets particuliers de notre religion ; et il est même étrange que les connaissances de la plupart des Pères, quoique divines, aient néanmoins ce défaut humain de ne pouvoir être parfaites qu'alors qu'elles sont bornées. Saint Thomas, par un privilège particulier, a eu des connaissances achevées de toutes choses ; Dieu lui a montré presque toutes ses beautés, Dieu lui a révélé presque tous ses secrets, et l'on peut dire que sa prière en a fait un savant universel.

En effet, chrétiens, n'est-ce pas dans ce

saint exercice qu'il s'est rendu le plus fameux théologien de l'Eglise ? Et comme sa doctrine touchant nos mystères n'a point eu d'autre source que le ciel, elle est si assurée, que tous ceux qui la suivent ne se sont jamais éloignés de la vérité, et que tous ceux qui la combattent ont toujours été, comme dit un grand pape, soupçonnés de mensonge. N'est-ce pas dans ce saint exercice qu'il a acquis cette belle connaissance d'une morale si pure, qui a fait voir que sa science était comme une fontaine dont l'eau vive, remontant vers le ciel, rejaillissait jusqu'à la vie éternelle d'où elle venait ? Mais qui osera nier que la politique, dans laquelle il a excellé, n'ait été un pur ouvrage de sa prière ? Dans quelle autre école aurait-il appris cet art glorieux ? Et n'est-il pas surprenant que, s'étant jeté dans le cloître à l'âge de quatorze ans, il en ait cependant plus su que tous ceux qui sont élevés dans la cour et nourris dans les affaires ? Le livre qu'il a composé du Gouvernement des princes, et la réponse qu'il a faite à la duchesse de Brabant témoignent assez qu'il savait tous les secrets de la politique, qu'il en avait pénétré tous les mystères, et que celui qui tient en sa main le cœur des rois lui avait révélé toute leur conduite.

C'est dans la même source, madame, que Votre Majesté a puisé une si sainte et si heureuse politique ; c'est en servant Dieu qu'elle a appris à régner, c'est du ciel qu'elle a reçu les lumières qui ont été si utiles à l'état ; et puisque toute la France sait que la prière a toujours fait la principale de vos occupations, trouvez bon, madame, qu'elle attribue à ce saint exercice toutes les faveurs qu'elle a reçues de Dieu par vos mains. Inspirez, madame, les mêmes sentiments au roi ; qu'il emprunte, à votre exemple, toutes ses lumières de l'autel ; qu'il tire sa conduite du même Dieu de qui il tient son autorité, et qu'il apprenne enfin, comme Votre Majesté, la politique dans la prière, afin que, comme elle, il ne puisse jamais nous gouverner que par des principes de religion.

Je ne finirai jamais, chrétiens, si j'entreprenais de vous décrire toutes les connaissances que saint Thomas a acquises dans la prière ; mais je croirai travailler davantage pour sa gloire, si je dis qu'il y connut Jésus-Christ, et qu'il l'y connut même si bien, qu'il y apprit à le faire connaître aux autres : car, pour ne point apporter de faibles preuves dans l'éloge d'un si grand homme, Jésus-Christ lui-même se fit connaître à lui. Seigneur, que ce témoignage est glorieux à votre saint ! Que la manière dont vous récompensez ses travaux est magnifique ! Je ne l'estime plus par toutes les autres connaissances que vous lui avez données, par les secrets de la nature, par les subtilités de la philosophie et par les mystères de la politique ; mais qu'il me paraît bien plus illustre, et que je le trouve mille fois plus heureux par les abondantes lumières que vous lui avez communiquées ! Celui-là, Seigneur, est malheureux qui connaît toutes ces cho-

ses, et qui ne vous connaît pas, et celui-là est parfaitement heureux qui vous connaît, quoiqu'il les ignore : *Qui vero te et illa novit, non propter illa beator, sed propter te solum beatus est* ; et enfin celui qui vous connaît, et qui connaît ces choses, n'en est pas plus heureux pour les connaître ; mais ce qui fait sa félicité est la connaissance qu'il a de vos grandeurs : excellent principe de saint Augustin, et qui doit nous faire comprendre qu'il n'y a point de connaissance plus avantageuse à saint Thomas que celle de Jésus-Christ, et que ce grand homme n'est pas tant redevable à la prière d'avoir enrichi son esprit de toutes les sciences, que de l'avoir rempli de Jésus-Christ.

Ah ! que nous sommes éloignés d'acquérir la même connaissance, que nous sommes éloignés de recevoir le même témoignage ! l'un et l'autre, comme vous voyez, ne se peuvent obtenir que dans la prière, et ce n'est pas là la voie que nous suivons aujourd'hui pour nous rendre savants. Aveuglement étrange ! Il semble que ceux qui veulent savoir aujourd'hui soient exempts de prier. L'oraison, bien loin de leur être une source de lumière, leur paraît un nuage qui les dérobe ; ils s'imaginent qu'elle est incompatible avec l'étude ; ils croiraient perdre leur temps que de l'employer à ce saint exercice ; et pour cent veilles qu'ils donnent à Sénèque ou à Aristote, ils ne donneraient pas une heure à Jésus-Christ : quelle étrange erreur !

Ils ne voient pas que par cette conduite ils s'éloignent de la fin où ils veulent arriver ; car, outre que Dieu, pour les confondre, répandra mille ténèbres dans leur esprit, comment ne s'aperçoivent-ils pas que pour s'enrichir il serait bien plus court de s'adresser directement au prince, qui peut faire de grands dons en un moment, qu'à la nature, qui n'étant que la servante, ne peut donner qu'une petite récompense après un long travail ? Ils ne considèrent pas que l'étude ne puise que dans les ruisseaux, et que la prière puise dans la mer ; que quand il plaira au Seigneur, il remplira de l'esprit de sagesse le dernier homme du monde, et que cet homme, plein de ces divines lumières, ira comme une nuée se décharger de son abondance, et répandra partout des torrents d'éloquence et de doctrine : *Si Dominus magnus voluerit, spiritu sapientiae replebit illum, et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiae suae (Ecclesiast., XXXIX)*. Apprenez donc, esprits superbes, que quand Dieu voudra, il détruira toute votre science par celle d'un homme instruit dans la prière : sachez que pour préparer les apôtres à confondre les orateurs et à convaincre les philosophes, il ne leur a point commandé d'autre étude que dix jours d'oraison. Apprenez enfin du grand saint Thomas à consulter plus souvent Dieu que la nature, et, puisque le plus savant de tous les hommes, de cinquante ans qu'il a vécu, en a employé plus de trente dans la prière, n'estimez pas votre temps perdu de le passer dans cette sainte occupation

Mais je suppose qu'il y ait des savants qui imitent saint Thomas, et qui, comme lui, mêlent toujours l'oraison avec l'étude : leur prière a-t-elle un motif aussi généreux que la sienne ? Ne désirent-ils la science que pour faire un sacrifice plus illustre à Dieu de leurs pensées et de leurs paroles ; lui disent-ils avec saint Augustin, *Da quod offeram tibi*, donnez-moi, Seigneur, ce que vous aurez agréable que je vous offre, et sont-ils enfin dans les sentiments de notre docteur, qui ne fit jamais d'estime de sa science, qu'à cause qu'elle augmentait son amour et son zèle ? C'est ce qui me reste à vous faire voir dans la dernière partie de ce discours.

III. — Puisque les anges ont été créés en grâce, il est vrai de dire qu'ils ont été créés dans l'amour, et par conséquent dans le zèle, qui n'est autre chose qu'un amour fervent et enflammé. Nous en avons dans l'Ecriture une illustre preuve dans la personne de saint Michel, qui, voyant la Divinité outragée par des esprits rebelles, parut si zélé pour la gloire du Seigneur, qu'il les confondit et les précipita dans les enfers avec ces trois paroles : *Quis ut Deus ?* Notre grand saint n'a pas eu moins de part à cette qualité angélique qu'à toutes les autres, et presque la seule différence que j'y trouve, c'est qu'il la doit à la science. Plus Thomas a de connaissance de Dieu, plus il a d'amour pour lui ; toutes les lumières qui éclairent son esprit portent la chaleur dans sa volonté, son cœur s'embrase comme celui de David au milieu de ses connaissances, *In meditatione mea exardescet ignis (Ps. XXXVIII)*, la réflexion qu'il fait sur les bontés de Dieu anime son zèle, il ne brûle plus que pour sa gloire, et sa grande occupation est de lui acquérir des sujets ou de le venger de ses ennemis.

Je me le représente ici comme un autre Elie, qui ne peut souffrir qu'on fléchisse les genoux devant Baal, ou comme un autre Phinée, qui se venge de tant d'adultères spirituels que font les ennemis du Seigneur pour le déshonorer. D'un côté, je le vois appliqué à découvrir aux hommes les grandeurs de Dieu, et à leur parler de ses bontés pour les engager à son service ; et, bien différent de ces jaloux qui ne peuvent souffrir qu'on partage avec eux le bien qu'ils possèdent, il publie toutes les perfections de Dieu, afin de le faire régner sur tous les cœurs. D'un autre côté, je le vois aussi sensible aux outrages que l'on fait à la majesté divine, que s'il les avait soufferts lui-même ; toutes les injures qu'on lui fait sont les siennes, tout ce qui offense le maître blesse le serviteur, et dans le juste ressentiment qu'il en a, Dieu n'a point d'ennemis dont Thomas n'entreprenne la défaite.

Attaque-t-on son unité ? il ne peut s'empêcher de poursuivre ce qui reste d'idolâtres dans le monde ; et, sachant que Dieu ne serait plus Dieu, s'il cessait d'être un, il ne peut souffrir qu'il y ait encore des hommes qui détruisent la Divinité en la voulant multiplier. Outrage-t-on sa bonté ? il déclare la

guerre aux pécheurs, et, leur faisant voir les obligations dont ils lui sont redevables, il les charge tous de confusion. Divinement instruit de tous nos mystères, il s'empporte contre tous les hérétiques. Il n'y en a pas un qui se soit sauvé de ses atteintes, et il leur a fait éprouver à tous ce que peut un zèle éclairé. C'est pourquoi un grand pape admirant cet effort général, l'appelle par excellence l'athlète de la foi, *catholicæ fidei athleta*, comme si Thomas était seul chargé de la défendre et de la rendre victorieuse.

Mais, à mon avis, ce qu'il y a de plus particulier et de plus surprenant dans le zèle de ce savant homme, c'est que non-seulement il a été sensible à tous les outrages que l'on avait faits à Dieu, mais qu'il a même ressenti et vengé par avance tous ceux qu'on lui devait faire. Le zèle de la plupart des Pères de l'Eglise a péri avec eux, et sans faire injure à ces grands hommes qui l'ont si courageusement défendue, ils semblent n'avoir été envoyés de Dieu, que pour combattre les ennemis qu'il avait dans leurs siècles : mais le zèle de saint Thomas, plus éclairé, a percé jusque dans l'avenir, il a découvert les ennemis de son Maître, qui n'avaient pas encore paru, il leur a résisté avant qu'ils eussent formé des attaques, et prévenant dès lors leur ruse et leur artifice, il nous a rendu dans la suite leur défaite plus aisée.

Cela est si vrai, chrétiens, que les erreurs de Luther et de Calvin n'ont été condamnées que par les raisons de Thomas qui, quoiqu'il n'ait assisté à aucun concile pendant sa vie, a cependant présidé à tous ceux qui se sont assemblés depuis sa mort. Ne fut-ce pas lui qui forma tous les avis dans celui de Trente, et l'Eglise a-t-elle rougi de se servir des paroles d'un de ses enfants pour en faire ses oracles ? Mais ne continuera-t-il pas ce même office dans tous les temps ? Son zèle ne vengera-t-il pas son Dieu jusqu'à la fin des siècles ; et cette excellente parole, sortie de la bouche d'un digne successeur de saint Pierre, n'aura-t-elle pas toujours son effet, que la doctrine de Thomas délivre tous les jours le monde de mille erreurs détestables ? *Hujus doctrina*, dit Pie IV *orbis terrarum a pestiferis quotidie erroribus liberatur*. Perfide et artificieuse hérésie, produis et fais sortir de ton sein tant de monstres que tu voudras : quelques ténèbres que tu t'efforces de répandre sur nos vérités, quelques nouvelles barrières que tu dresses contre nos autels, la science de Thomas a éventé tes desseins, a prévenu tes impostures, et son zèle nous fournira dans tous les siècles, des foudres pour te perdre.

Mais il faut avouer que ces foudres ne peuvent être lancées par des mains plus redoutables, que par celles des disciples de ce grand homme. Comme ils connaissent mieux que personne la bonté des armes qu'il leur a laissées, c'est à eux particulièrement à les employer, c'est à eux à défendre l'Eglise, à s'opposer à l'erreur, à faire triompher la vérité du mensonge, et à devenir comme leur savant maître, des anges exterminateurs de

l'hérésie. Il doivent tous brûler comme lui, pour la gloire de Jésus-Christ et de son Epouse ; se charger comme lui de leur défense, ressentir comme lui les outrages qu'on leur fait, et puisqu'ils sont éclairés de la même science que saint Thomas, ils doivent nécessairement être échauffés du même zèle.

Essayons, mes frères, de partager le zèle de saint Thomas avec les savants ; puisqu'il n'y a point de chrétien qui ne doive souhaiter d'étendre l'empire de Jésus-Christ, qui ne soit même obligé de travailler selon son état et sa condition à lui acquérir des sujets. Pères et mères, vous y êtes obligés dans l'éducation de vos enfants ; maîtres, dans la conduite de vos domestiques ; amis, dans la société de vos amis. A quelque genre de vie que vous soyez appelés, la gloire de Seigneur et le salut de votre prochain doivent toujours vous être très-chers, et les injures qu'on fait à la religion de Jésus-Christ, vous toucher autant que si c'étaient les vôtres : *Quis infirmatur et ego non infirmor, quis scandalizatur et ego non uror* ? Où est l'homme infirme et faible, aux infirmités duquel je ne prenne point de part, disait autrefois l'apôtre saint Paul ? Où est le chrétien scandalisé par la vie libertine des autres chrétiens, qui ne me fasse pas de la peine, et pour l'édification duquel je ne brûle ? Pouvons-nous en effet demeurer froids et insensibles, quand nous voyons ou que nous entendons offenser Dieu ? Pouvons-nous écouter tant d'impiétés et de blasphèmes sans rugir de colère ; et si Tertullien a dit que tous les hommes étaient naturellement soldats contre les criminels de lèse-majesté humaine, *Contra reos læsæ majestatis omnis homo miles*, ne le devons-nous pas être à plus forte raison, contre ceux de lèse-majesté divine ?

Votre Majesté ne doit point être surprise, madame, si je lui dis aussi qu'elle doit partager le zèle de saint Thomas avec les savants. Oui, il faut que son autorité seconde leur doctrine, qu'elle dissipe les impies qu'ils auront confondus, et que selon le conseil du Sage, elle les accable sans pitié : *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem* (*Proverb.*, XX). Quand on ne s'attaquera qu'à votre personne, quand on ne fera tort qu'à votre gloire, quand on n'outragera que votre nom, ah ! madame, il vous sera toujours fort glorieux de faire grâce. Gardez toujours la modération qui vous a été si ordinaire dans ces occasions, il n'y a rien de plus illustre qu'un prince offensé impunément. Mais, madame, quand on s'en prendra à Jésus-Christ et à ses autels, quand on méprisera l'Eglise ou ceux qui la gouvernent, j'ose dire qu'en cette occasion, il ne vous est pas libre d'user de votre clémence : *Abominabiles regi qui agunt impie* (*Proverb.*, XVI). Les hérétiques, les impies, doivent être détestables aux rois, il faut les combattre de toute part, il faut que les princes aussi bien que les savants les poursuivent ; et puisqu'ils appuient ordinairement leur mensonge par l'artifice, il faut que toutes les puissances

ecclésiastiques et séculières s'unissent pour les perdre : *Abominabiles regi qui agunt impie*. C'est, madame, le plus saint usage que Votre Majesté puisse faire de son autorité, c'est par là qu'elle affermira son trône, c'est par là qu'elle rendra son règne heureux : c'est par là enfin, qu'ayant partagé sur la terre le zèle de saint Thomas, elle partagera sa gloire dans le ciel, où nous conduise, etc. *Amen*.

AUTRE PANEGYRIQUE

DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei.

Tout me semble une perte en comparaison de cette haute connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses (Philipp., III).

Ce sont les sentiments d'un apôtre qui, étant descendu du troisième ciel, rempli des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, tout pénétré des lumières qu'il a puisées jusque dans leur source, et qui, jetant après les yeux sur les choses que l'on estime davantage dans le monde, prononce hardiment qu'elles ne peuvent être que très-nuisibles si elles servent d'obstacle à l'acquisition de quelques-unes de ces connaissances sublimes dont il vient d'être éclairé.

Ce sont ces mêmes sentiments que conçut autrefois le grand saint que nous honorons, ce nouvel apôtre envoyé pour la conversion des sages et des savants du siècle, n'ayant eu, comme ce docteur des nations, pour école que le ciel, pour livre que la croix, pour condisciples que les anges, pour maître que Jésus-Christ. Mais, après tout, sachez-vous bien que cette insigne faveur n'a été que la récompense du mépris qu'il avait fait de toutes les choses du monde ; que cet homme évangélique a donné tout son bien pour acheter la pierre précieuse qu'il avait trouvée, et que si la sagesse s'est communiquée à Thomas d'Aquin sans réserve, c'est parce que Thomas d'Aquin a su la préférer de bonne heure à tous les charmes des honneurs et des plaisirs : *Verumtamen existimo omnia*, etc. Divin esprit qui reposâtes autrefois avec tous vos dons dans l'âme de ce grand saint, et qui paraissez encore ranimer ses os sacrés dans ce magnifique tombeau, par les miracles continuels qui s'y font, je ne puis parler de cette éminente science que vous avez répandue dans son esprit, si vous n'éclairiez le mien de quelques-unes de ces lumières, que je vous demande par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Quoique Dieu instruisse et enseigne toutes les créatures, tantôt par des instincts différents, tantôt par des inclinations qui leur sont propres, comme par autant de secrètes leçons qu'il leur fait, et que par ce moyen il soit, comme dit saint Denis, l'âme des choses inanimées et la raison des créatures qui n'en ont point, il faut cependant avouer que l'homme étant d'un ordre supérieur et destiné à une plus noble fin, Dieu se charge spécialement de sa conduite et prend un

soin tout particulier de l'instruire. *Qui docet nos super jumenta terræ, et super volucres cæli erudit nos* (Job., XXXV). C'est lui qui tantôt l'instruit au dehors par l'entremise de ses sens, et tantôt au dedans en parlant immédiatement à son esprit. C'est lui qui quelquefois se sert de la nature pour le rendre savant, et qui, en d'autres occasions, emploie des grâces de direction et de lumières, non-seulement pour lui faire connaître tous ses devoirs, mais pour lui faire part de sa science même, en sorte que si quelqu'un avait assez d'orgueil pour croire qu'il n'est redevable de ses belles connaissances qu'à son travail et à la force de ses méditations, il serait encore plus coupable que ces voyageurs qui, marchant pendant la nuit à la faveur de la lune, croiraient n'être pas obligés au soleil, à qui cette lune doit cependant toute sa lumière.

Mais comme Dieu choisit particulièrement l'homme entre toutes les créatures pour l'instruire, aussi parmi ces hommes il se destine quelques-uns auxquels il se communique avec moins de réserve : vases précieux dans lesquels il verse ses plus riches dons, âmes fortunées dans lesquelles la sagesse se fait un plaisir de venir habiter et d'y découvrir ses merveilles, chers disciples dont Dieu est proprement le maître, et que nous pouvons par conséquent appeler bienheureux avec le prophète. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine* (Psalm. XXXIX).

Bienheureux donc, ô grand saint Thomas, que Dieu s'est particulièrement chargé d'instruire ; bienheureux docteur dont Jésus-Christ a voulu être le maître, afin que vous le fussiez de tous les autres, qui comme un autre saint Paul dans son ravissement avez puisé votre admirable doctrine, non-seulement dans les livres des hommes ou de la nature, mais dans ce livre de vie où les bienheureux lisent et voient toutes choses, et qui, en un mot, est Dieu même. Vous me demandez peut-être, messieurs, d'où vient qu'il a été élevé à une science si haute et si divine ? Je n'ai point d'autre raison à vous en apporter que celle que me fournissent les paroles de mon texte : *Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei*. Il a mérité de posséder ce trésor, parce qu'il a tout méprisé pour l'acquérir, et comme le monde entier lui a paru un néant, en comparaison de la science de Jésus-Christ, il a dû en être rempli et la répandre par toute la terre. C'est pourquoi, pour ne rien diminuer des rares qualités de l'éminente science de notre saint docteur, nous verrons dans les trois parties de ce discours, qu'il l'a méritée par son détachement, qu'il l'a reçue par sa prière, qu'il l'a enfin employée et rendue utile par son zèle. C'est le sujet de votre attention.

I. — C'est un ordre établi de Dieu, que l'homme ne peut être rempli d'aucun de ses dons, qu'à proportion qu'il renonce à toutes choses et à soi-même. Veut-il être éclairé des lumières de la foi ? Il faut qu'il lui sacrifie

fié celles de sa raison. Veut-il que Dieu le revête de son pouvoir ? il faut qu'il se dépouille de sa propre volonté. Attend-il du secours de sa Providence ? Il doit renoncer à celui des créatures, et, pour me servir des paroles du roi prophète expliquées par saint Augustin, il n'attire en lui un abîme de grâces et de bénédictions, que lorsqu'il est comme un autre abîme, non-seulement par son néant et par sa misère, mais par une privation volontaire de ce qui pourrait le remplir de terrestre et d'humain. *Abyssus abyssum invocat*. Pourquoi pensez-vous que les apôtres se trouvèrent au jour de la descente du Saint-Esprit pleins de tant de grâces, qu'ils entendaient toute vérité et qu'ils parlaient toutes sortes de langues ? C'est, répond ce saint docteur, parce qu'ils étaient extrêmement vides : *Quare fuerunt valde repleti ? quia inventi sunt valde vacui* (*D. August., ser. 2 Pentec.*). Le Saint-Esprit ne descendit sur eux que lorsqu'ils eurent renoncé à leur propre esprit, il ne les instruisit, chose étrange ! qu'après qu'ils furent privés de la présence sensible de Jésus-Christ, et qu'ils ne connurent plus personne selon la chair, pas même leur divin maître. Ecoutez comment ils s'en expliquent eux-mêmes : *Ex hoc neminem novimus secundum carnem, et si cognovimus secundum carnem Christum, nunc jam non novimus* (*II Cor., V*).

Il est donc certain que plus un homme renonce au monde et à soi-même, plus il se remplit de Dieu ; et sur ce principe peut-on s'étonner que saint Thomas soit devenu l'un des plus savants hommes de l'Eglise, lui qui, pour acheter un si riche trésor, n'a pas craint de perdre tout le reste : biens, plaisirs, honneurs, en un mot tout ce qui était capable de l'engager dans le siècle ? Voyez en effet s'il lui manque aucune de ces dispositions que Jésus-Christ demande pour devenir son disciple, et mériter d'être instruit immédiatement par lui-même. Quelles sont-elles ? *Qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (*S. Luc., XIV*), celui qui ne renoncera pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. *Si quis venit ad me et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et liberos, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (*Ibid.*). Si celui qui vient à moi ne hait pas son père, sa mère, ses enfants, ses sœurs et son âme même, c'est en vain qu'il espère d'être mon disciple. Par conséquent, Seigneur, celui qui se trouve par votre grâce dans ces dispositions que vous demandez, peut jouir de cette qualité de disciple, et espérer que vous le remplirez de votre sagesse et de vos dons ; et il ne nous en faut pas davantage, messieurs, pour juger quelle part Thomas d'Aquin y a eue.

A l'âge de quatorze ans, en un âge où les passions des jeunes seigneurs sont vives et ardentes, en un âge où tout les flatte et leur rit, où le monde ne leur promet que des joies et des plaisirs, où leur maison ne leur présente que des honneurs et des grands biens, où les pères et les mères n'ont que

des douceurs et des caresses, il fut déjà capable de discerner l'impôture de tous ces charmes, et sans délibérer davantage, pour n'en être point surpris, il y renonça et se sauva dans un cloître. Cette résolution vous étonne, mes frères, mais peut-être n'en comprenez-vous pas encore tout le mérite, puisque de tous les saints qui ont fui le monde comme Thomas d'Aquin, je n'en vois guère à qui cette retraite ait été aussi glorieuse qu'à lui, par rapport à de certaines circonstances qui me paraissent fort singulières à mon sujet.

Le monde n'a pas toujours couru après ceux qui l'ont quitté ; ce monde si inconstant dans son estime, si bizarre dans ses sentiments, si perfide dans ses amitiés, perd bientôt le souvenir des personnes les plus chères qui lui disparaissent, ou du moins il est fort rare qu'il fasse de longs et d'opiniâtres efforts pour les ravoïr. Celui qui a assez de bonheur ou de courage pour abandonner sa famille, peut en quelque manière s'assurer qu'on aura bientôt beaucoup d'indifférence pour son éloignement. Des frères intéressés répandent d'abord quelques larmes par hypocrisie ou par pitié, mais elles se tarissent quelquefois dans le même moment ; ravis de recueillir une plus riche succession que leur frère leur abandonne par sa retraite, ils se font un scrupule de traverser sa vocation, et encore plus de l'aller persécuter dans son exil.

Thomas d'Aquin n'eut pas d'abord cette sûreté dans son détachement. Le monde qui prévoyait, ce semble, le mal que lui causerait son éloignement, ne put y consentir ; il traversa son dessein, il alla le chercher dans l'asile même où il s'était réfugié : sa mère, ses frères passèrent jusqu'à Naples, résolus d'employer l'autorité aussi bien que la tendresse, la violence aussi bien que la douceur pour le ramener dans leur maison.

Ne craignez-vous pas déjà que la nature ne l'emporte sur la grâce, que la présence d'une mère tendre et affligée, que ses douces invitations, ses caresses, ses larmes ne touchent un enfant soumis, et n'ébranlent la fermeté de son cœur ? N'appréhendez rien cependant, jugez au contraire si Thomas ne mérita pas dès lors la qualité de disciple de Jésus-Christ, s'il ne profita pas bien déjà de ses leçons et de ses exemples. Vous savez que le Sauveur du monde étant un jour occupé dans le ministère de la prédication, on vint lui dire : *Voilà votre mère et vos frères qui souhaitent de vous voir* : mais vous savez bien la réponse austère qu'il fit : *Qui est ma mère, qui sont mes frères, sinon ceux qui font la volonté de mon Père qui est au ciel* ? voulant nous apprendre par là, dit un grand homme (*Ælredus, tract. de Jesu puero duodenni*), qu'il n'y a ni caresses, ni menaces, ni promesses, ni alliances, ni respect et considération humaine qui doivent interrompre l'ouvrage de Dieu et faire quitter le parti qu'on a choisi.

Ce fut de cette manière que Thomas, dans le monastère de Naples, résista à la pour-

suite de sa mère et de ses frères. Il apprit leur arrivée sans émotion, il sut qu'ils souhaitaient de le voir, mais il n'en interrompit pas ses exercices, et, aimant mieux passer pour barbare auprès de ses parents, que d'être moins attaché à son Dieu, il les renvoya sans les écouter et les voir. N'était-ce pas là haïr sa mère et ses frères aussi saintement que Jésus-Christ le demande ? n'était-ce pas là être, par conséquent, dans une disposition bien prochaine à devenir son disciple, et puisqu'il ne voulait plus écouter ni la chair, ni le sang, en fallait-il davantage pour mériter que Jésus-Christ lui apprit ce que cette chair et ce sang ne lui auraient jamais révélé ? En effet, demande Isaïe, à qui est-ce que le Seigneur enseignera la science, à qui est-ce qu'il donnera l'intelligence de ses mystères, si ce n'est à ceux qui sont servés et qui se sont arrachés eux-mêmes des mamelles de leurs mères ? *Quem docebit scientiam ? Et quem intelligere faciet auditum ? Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus (Isai., XXVIII).*

Il fallait cependant une épreuve encore plus rude à Thomas, épreuve dans laquelle, ne paraissant pas moins détaché de ses passions et de lui-même que du reste du monde, *Adhuc autem et animam suam*, il acheva de mériter la parfaite qualité de disciple de Jésus-Christ. Aussi la nature se trouvant incapable de l'ébranler et de le fléchir, appela à son secours la ruse, la violence, le péché. Ses frères l'arrêtaient, se saisirent de sa personne, et, le retenant dans une prison, ils lui ôtèrent la liberté de disposer de lui-même. Piété cruelle pour lui faire perdre sa vocation, tentation dangereuse pour un jeune homme, mais à laquelle il ne lui eût pas été fort difficile de résister, si l'on n'avait employé d'autres moyens, en introduisant dans sa prison une femme perdue pour le séduire.

Tout est à craindre dans une femme, dit saint Jérôme (*Lib. contra Jovin.*), mais que ne doit-on point appréhender quand elle ne rougit pas de son péché, quand, semblable à cette Babylone prostituée dont il est parlé dans l'Apocalypse, elle ne se soucie ni de Dieu ni des hommes, ni de sa réputation, ni de sa conscience ; quand se faisant un front d'airain elle tend des pièges, et est elle-même un piège pour faire tomber les âmes les plus chastes et les plus innocentes ? Que ne doit-on point appréhender, quand elle cherche toutes les occasions de satisfaire ou sa passion brutale ou son avarice ; quand animée par le concours d'une famille qui la soutient, elle inspire, pour ainsi dire, l'amour à coup sûr et n'appréhende presque pas de se voir rebutée, soit à cause de l'attrait du plaisir, soit à cause de l'impuissance morale de s'en défendre ? Je n'en dis pas davantage, puisqu'un si importun détail fatigue même les oreilles un peu chastes ; mais jamais tentation ne fut plus délicate, ni plus pressante que celle que souffrit Thomas d'Aquin. Quelle apparence de l'éviter ? Le plus sûr conseil que l'Écriture et les Pères donnent en cette occasion, c'est la fuite, et il est retenu dans une prison. Il ne peut

s'empêcher de voir cet ennemi flatteur, et le moyen qu'auraient les autres de triompher par une prudente évasion lui est ôté. Que fera-t-il donc encore une fois dans une si dangereuse conjoncture ?

Ce qu'une grandeur d'âme fait faire aux héros dans les périls extrêmes ; ce que l'efficaçe résolution de mourir ou de vaincre fait faire à ceux qui semblent n'espérer quelque chose qu'à cause que toutes les ressources de leur espérance leur sont ôtées ; c'est ce que la grâce et un amour extraordinaire de la chasteté fit faire à Thomas d'Aquin. Il n'y a rien de plus timide ni, selon toutes les apparences, de plus faible que cette chasteté, qui, comme la colombe, n'a point d'autres armes pour se défendre que l'éloignement et la retraite, dit saint Bernard. Cependant elle changea, pour ainsi dire, de génie en la personne de notre captif, devenant courageuse par la grandeur et la proximité du danger. Cette malheureuse femme entreprit de le corrompre dans une prison, tous les chemins de son salut lui paraissaient fermés, mais ce fut pour lors qu'un généreux désespoir l'anima, que transporté d'une sainte fureur il se saisit de tout ce qui lui vint sous la main, et qu'armé d'un tison de feu il chassa avec infamie cette misérable prostituée. Tant est vrai ce qu'a dit un ancien, qu'il n'y a point de plus dangereux ennemi que celui que le pressant péril où il se trouve, engage et anime au combat : *Nullus perniciosior hostis quam is quem audacem angustiae faciunt.*

Après cela, mes frères, Thomas ne méritait-il pas bien que Dieu l'instruisît et le rendit capable d'instruire les autres ? Si les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science, et si les peuples attendent des leçons de sa bouche parce qu'il est l'ange du Seigneur, il mérite mieux ce nom d'ange que celui d'homme, par cette pureté qu'il a conservée au milieu des plus délicates tentations, par cette généreuse séparation de ses parents, par ce parfait détachement de la chair, du sang et de tous les biens du monde. N'est-il donc pas temps que les mêmes lumières qui éclairent les anges, remplissent son âme des dons du Saint-Esprit ? Oui, mes frères, mais avant que de considérer cette merveille, faisons, je vous prie, un moment de réflexion sur nous.

Pourquoi pensez-vous qu'il se trouve tant d'ecclésiastiques ignorants dans l'Eglise ? Ils sont tous obligés de savoir ce qui regarde leur vocation, et l'ignorance, qui ne serait excusable, ni dans un juge qui condamnerait une partie faute de savoir la loi, ni dans un médecin qui tuerait un malade pour n'avoir pas étudié ce qui se peut apprendre en son art, est bien plus pernicieuse et, par conséquent, plus criminelle dans un prêtre. D'où vient donc qu'il se trouve aujourd'hui tant d'ignorants et hors d'état de s'acquitter des principales fonctions de leur ministère ? En voici la raison en peu de mots.

C'est que la plupart sont trop attachés au monde, les uns à amasser du bien, les au-

tres à avancer leur famille, ceux-ci à poursuivre un procès, ceux-là, peut-être, à mener une vie molle et délicateuse : et cela étant, quelle place Dieu peut-il trouver en des âmes si dissipées et si mondaines, pour y mettre les dons de son esprit ? Thomas, pour mériter d'être son disciple, renonce au monde, à la chair, à ses parents, à soi-même, et vous prétendez qu'en entretenant des commerces qu'il a rompus, Dieu vous accordera la science des saints, la grâce de vous instruire de tous les devoirs de votre état, afin de remplir dignement votre ministère ? O l'étrange illusion ! O la vaine et imaginaire espérance ! Il est vrai, mes frères, que ce qui entretient encore plus les ecclésiastiques dans l'ignorance des choses de leur profession, c'est lorsque n'imitant pas notre saint docteur dans son détachement, ils l'imitent encore aussi peu dans sa prière ; car c'est dans ce saint exercice qu'il a proprement puisé son éminente science, et s'il l'a méritée par son détachement, ce n'a été cependant que dans la prière qu'il l'a reçue : vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Saint Augustin a fort judicieusement remarqué que Dieu, qui a d'abord établi l'Eglise par le ministère des apôtres, qui étaient des gens sans étude et sans lettres, a voulu dans la suite l'étendre et la soutenir par la doctrine des grands hommes qu'elle a successivement vu naître de siècle en siècle. Comme d'un côté on aurait pu attribuer le prodigieux succès de l'Evangile, au rare génie de ceux qui l'auraient prêché, la Providence a cherché ce qu'il y avait de plus faible et de moins raisonnable selon le monde, pour humilier les plus savantes et les plus orgueilleuses têtes de l'univers, et, comme d'un autre côté on aurait pu croire dans la suite que la religion chrétienne n'était embrassée et soutenue que par des esprits ou faibles, ou d'une capacité médiocre, elle a pris plaisir à produire de temps en temps des hommes d'une profonde érudition qui en soutinssent les vérités avec autant de solidité que de netteté et de pénétration d'esprit.

Jamais siècle n'eut plus besoin d'avoir un génie de ce premier ordre, que celui auquel parut saint Thomas d'Aquin. Une ignorance crasse et universelle avait, comme les premières ténèbres de l'abîme, couvert une grande partie de la terre. Ceux sur les lèvres desquels la providence met le dépôt de sa sagesse, l'avaient négligée, les uns par une vie molle et oisive, les autres par défaut ou d'application, ou de maître, et presque tous par une confusion et une espèce de chaos d'où les esprits les mieux intentionnés et les plus propres aux belles lettres à peine pouvaient sortir. Il en était à peu près de la vérité comme de cette lumière errante au commencement du monde, qui ne distingua le jour d'avec la nuit, que lorsqu'elle fut unie au corps du soleil ; je veux dire qu'une science embarrassée dans des ténèbres et des difficultés presque insurmontables, sans méthode presque et sans ordre, ne produisait qu'une

étrange confusion, quand Dieu choisit Thomas d'Aquin comme le soleil de l'Eglise et de l'Ecole, auquel étant réunie, elle commença par une espèce de cours régulier à éclairer tout l'univers. Car n'est-ce pas lui qui, après une longue et pénible étude du Maître des sentences, a réduit toutes les matières théologiques en un si bel ordre, et les a si ingénieusement tirées de leur confusion, que ce qui était très-obscur nous est devenu clair dans la suite, et que ce qui eût été capable de rebuter les esprits les plus intelligents et les plus avides d'apprendre, entre même dans les génies les moins disposés en apparence et les plus grossiers ?

Vous jugez bien, mes frères, que Thomas n'a rendu ce grand secours à l'école qu'après avoir été auparavant rempli de cette haute science qui l'a fait passer pour le prodige de son siècle ; semblable, dit un grand pape, à ces fontaines qui ne distribuent leurs eaux qu'après que leur bassin est plein, et qui par les libéralités qu'elles font aux autres, marquent nécessairement leur propre abondance. Elle fut extraordinaire et surprenante dans ce grand docteur. Il n'y eut point de doute qu'il n'éclaircît, de question qu'il n'expliquât, de difficulté qu'il ne démêlât, de vérité qu'il n'établît à fond, d'erreur qu'il ne combattît, d'hérésie même qu'il ne prévînt. Ne vous en étonnez pas, mes frères, Dieu qui se nomme dans l'Ecriture le Dieu des sciences, versa toutes ces belles et abondantes lumières dans son esprit ; mais par quel canal les reçut-il ? J'avoue de bonne foi qu'un travail assidu, une heureuse pénétration, de longues veilles, une étude laborieuse des Pères, des interprètes et de quelques scholastiques qui l'avaient précédé y contribuèrent beaucoup ; mais avouez que ses prières continuelles et la sainte habitude qu'il s'était faite de ne jamais disputer, lire, expliquer, étudier, décider qu'après avoir demandé à Dieu un esprit de sagesse et de science dans ses oraisons, lui attirèrent ces belles lumières, qui l'ont rendu un ange par excellence.

Il y a dans l'Ecriture la lumière de Dieu, la lumière des anges et la lumière des hommes. Celle de Dieu est infinie, celle des anges est vaste et étendue, celle des hommes est beaucoup plus limitée. L'homme et l'ange puisent dans Dieu les vérités qu'ils connaissent, c'est le même soleil qui les éclaire ; et, de même que les anges qui approchent de plus près le trône de Dieu, sont plus éclairés que les autres, aussi parmi les savants ceux qui le consultent avec plus d'application et d'innocence dans leurs oraisons sont plus abondamment remplis de ses lumières.

Esprits forts, beaux génies du siècle, ne vous convaincrez-vous jamais de cette vérité ? N'apprendrez-vous jamais que la vraie science s'acquiert plus dans la prière que dans l'étude, qu'on devient souvent plus habile auprès du crucifix, qu'en passant tous les jours en d'ennuyeuses et stériles lectures ? Dans l'étude c'est l'homme seul qui agit et qui travaille, dans la prière c'est l'homme qui demande, et

Dieu qui donne. Or l'homme prévenu de Dieu par des grâces particulières est incomparablement plus éclairé que l'homme abandonné à son ignorance et à la vanité de ses sens. Cependant le dirai-je ? les plus savants sont quelquefois les moins dévots ; ils s'évanouissent dans leurs pensées, et sans se représenter que ce qu'ils ont ils l'ont reçu ; plus ils se reconnaissent habiles, moins ils se croient obligés d'avoir recours à la prière : ingrats et aveugles tout ensemble ; ingrats en n'adorant pas Dieu comme le père de leurs lumières, *Pater luminum* ; aveugles en se persuadant qu'elles sont les récompenses ordinaires de leurs veilles et de leur application à l'étude.

Le grand Arsène, cet homme si célèbre par sa science, qu'il fut choisi parmi un grand nombre de personnes très-doctes, pour instruire les deux enfants de Théodose, empereur, et ensuite empereurs eux-mêmes, ayant reconnu que toute la science des hommes n'était que vanité, à moins qu'elle ne fût le fruit de leurs prières, se retira dans la solitude pour vaquer avec plus de loisir à l'oraison ; et comme l'on s'étonnait qu'il avait des conférences fort assidues avec un solitaire dont le génie paraissait assez médiocre, mais qui passait les nuits en prières, il fit cette réponse digne de lui : *Nondum divinitus me edoctum cognosco, etsi ex acquisita doctrina non pauca sciam* (Apud Surium, tom. IV, p. 255) : quoique je sache quelque chose, et que j'aie acquis autrefois quelque science dans l'étude, j'avoue néanmoins que je n'ai pas encore été éclairé d'une lumière d'en haut, comme ce solitaire qui a le bonheur d'être instruit de Dieu même dans ses oraisons. Oui, le vrai moyen de devenir non-seulement un grand saint, mais un grand et saint docteur, c'est de prier ; et ce fut de ce moyen que Thomas d'Aquin, d'ailleurs très-assidu à l'étude, se servit pour se perfectionner dans toutes sortes de sciences. Il ne quittait l'étude que pour aller à l'oraison, et il n'interrompait son oraison que pour retourner à l'étude, ou pour mieux dire, il priait en étudiant, et il étudiait en priant : aussi quelle science n'a-t-il pas acquise, et quelles lumières ne lui ont-elles pas été communiquées ?

Nous pouvons distinguer trois sortes de sciences : celle des apôtres, celle des Pères de l'Eglise, celle des théologiens et des scolastiques. Celle des apôtres a été simple, serrée et sans art ; celle des Pères a été plus étendue ; celle des théologiens et des scolastiques a été plus sèche et plus abstraite, mais très-propre à convaincre les esprits par principes et par règles. Celle des apôtres a été purement infuse, ils n'ont apporté aucun travail, aucunes veilles, aucune lecture pour l'acquérir ; ils l'ont reçue immédiatement de Dieu ; ils n'ont eu pour maître que le Saint-Esprit qui leur a enseigné toute vérité, comme Jésus-Christ leur avait promis. Celle des Pères est venue d'une même source, mais ils y ont employé beaucoup de travail, assidus à de longues prières pour acquérir cette science,

comme s'ils n'avaient pu l'avoir que par cette voie ; assidus en même temps à la lecture des livres tant saints que profanes, comme s'ils avaient dû y puiser toutes leurs lumières. Celle des théologiens et des scolastiques a beaucoup de dureté, de distinction, d'abstraction ; mais, si on en fait un bon usage par la prière et par l'étude, on y reçoit de Dieu d'admirables lumières et de grands secours pour entendre les apôtres et les Pères. Thomas d'Aquin, vous les reçûtes dans ce saint exercice, et l'on peut vous appliquer ces belles paroles du second livre des Rois : *Sapiens es sicut habet sapientiam angelus Dei, ut intelligas omnia super terram* (II Reg., XIV), vous êtes aussi sage que l'ange du Seigneur, et vous connaissez tout ce qui se fait sur la terre.

En effet, rien ne lui est caché ; il trouve dans sa prière une science surnaturelle, une science universelle, une science pure et dégagée de toute erreur, comme celle des apôtres et des Pères. Elle est surnaturelle dans son principe, elle vient de Dieu, elle est universelle dans son étendue, elle pénètre tout, elle est pure et dégagée d'erreur dans ses décisions, elle prononce hardiment et sûrement sur tout.

Parmi les Pères les uns nous ont parlé de la Trinité des personnes divines dans une même nature, de la consubstantialité du Verbe, de la procession du Saint-Esprit ; les autres, de la prédestination et de la grâce ; quelques uns, de nos sacrements ; plusieurs de l'incarnation et de la rédemption ; ceux-ci, des anges et de leur hiérarchie ; ceux-là, des vertus morales et chrétiennes. Mais on peut dire que saint Thomas a parlé à fond de toutes ces choses, qu'il a abrégé ce qu'il y avait de fort étendu dans les écrits des Pères, expliqué ce qui s'y trouvait de difficile, réduit en règles et en principes ce qui s'y rencontrait sans méthode. Tout ce qu'un esprit peut connaître lui a apparemment été révélé, et il est admirable de voir combien de savants écrits il nous a laissés, quoiqu'il n'ait vécu que cinquante ans : aussi quel maître n'avait-il pas, et quel fruit ne recueillait-il pas de ses méditations et de ses prières !

On ne peut rien trouver de plus innocent, de plus saint, ni de plus abondamment rempli des dons du Saint-Esprit qu'une âme qui converse avec Dieu par le fréquent commerce de ses oraisons, dit saint Chrysostome ; car, si pour fréquenter les sages et entendre leurs discours, on devient savant en peu de temps, que doit-on dire de ceux qui écoutent Dieu sans cesse, qui l'interrogent et qui s'entre-tiennent avec lui ? Ah ! que cet exercice assidu de la prière attire de sagesse, de force, de prudence, de pénétration, d'érudition, pour se conduire soi-même, instruire et édifier les autres ! C'est là, ajoute-t-il, la source de toute vertu et de toute justice, c'est là que l'on apprend ce que l'on doit savoir et ce que l'on doit communiquer à autrui ; et l'on ne sort jamais de ce saint entretien avec Dieu, qu'on n'en descende comme un autre Moïse avec un double rayon de lumière, tant

pour sa conduite personnelle, que pour l'instruction et l'utilité de ses frères. *Quid est anima cum Deo conferente justius, quid pulchrius, sanctius, sapientius? Si sapientes efficit, aut sermo, aut conversatio sapientium, quid non sapientes evadunt qui semper aut conversantur cum Deo, aut colloquenter audiunt. Quis ex assiduo orationis exercitio quantum oriatur sapientiæ, fortitudinis, prudentiæ, bonitatis, ordinis et rectitudinis morum dicat, etc. (De Chrys., serm. de Orat.)?*

Malheureux donc ceux qui, dans quelque condition qu'ils se trouvent, négligent un si avantageux moyen. Si après leurs longues dissipations ils prenaient quelque temps pour se recueillir, pour lire de bons livres, pour prier et méditer, ils se purifieraient de leurs péchés, dit saint Laurent Justinien, et feraient une ample provision de toutes les vertus qui leur seraient nécessaires dans leur état. Leur foi en deviendrait plus éclairée, leur espérance plus forte, leur charité plus ardente et plus parfaite. Alors leur esprit entrerait dans la joie, leur intérieur se remplirait des onctions célestes, leurs tentations se dissiperaient, leurs sens se renouvelleraient, leurs vertus affaiblies reprendraient leur première vigueur, leurs désirs ne seraient que pour le ciel; ils ne brûleraient que des flammes du saint amour, et Dieu, étant toujours attentif à leurs demandes, leur montrerait ce dont ils auraient besoin pour travailler à leur propre salut et à l'instruction de leur prochain. *Orationis exercitio purgatur mens a peccatis, fovetur charitas, fides acuitur, augetur spes, lætior evadit animus, interiora replentur dulcedine, tranquillitas inest cordi, diligitur veritas, tentatio vincitur... Vivas emittit oratio scintillas quæ vota in cælum deferant atque inter illas divinus accenditur amor, etc. (Laur. Just., tract. de Vita solitaria).*

Mais hélas! qu'on profite peu d'un si favorable moyen; qu'il y en a peu qui aient recours à la prière, qui s'appliquent à la lecture des saints livres, qui demandent à Dieu ces grâces de direction et de conseil, sans lesquelles ils n'acquerront jamais la plus importante de toutes les sciences, qui est celle du salut! Qu'il y en a peu qui lui disent avec le roi-prophète : Apprenez-moi, Seigneur, cette bonté et cette science : *Bonitatem et disciplinam, et scientiam doce me (Psal. CXVIII)*, dont j'ai besoin pour vous connaître et pour me connaître moi-même. Encore, quand on lui ferait cette demande, et qu'on aurait assez de bonheur pour en obtenir cette science, en ferait-on le même usage que notre saint, qui ne l'estima qu'à cause qu'il en pouvait faire l'instrument de son zèle? C'est le dernier point de ce discours.

Je ne m'étonne pas que les païens, qui ne reconnaissent pas Dieu pour le principe de leurs sciences, ne l'aient pas regardé comme leur fin; que, se donnant beaucoup de peine pour les acquérir, ils aient douté de leur légitime usage, et qu'Aristote ait eu la hardiesse de soutenir que la science ne contribue en rien à la vertu.

III. — Mais ce qui fait mon étonnement est de voir que les chrétiens, qui doivent être plus éclairés sur ce sujet, n'en profitent pas néanmoins quelquefois davantage; que, ne pouvant douter que tout don ne vienne du Père des lumières, ils ne lui rapportent pas ce qu'ils ont de connaissances, se donnant la liberté de les détourner de leur usage naturel, qui est la gloire de Dieu et leur sanctification particulière. C'est ainsi qu'ils disputent à la religion l'emploi de la science qui lui appartient uniquement, puisque c'est à elle que l'Écriture conserve ce droit par un mot bien singulier, et qui perdrait beaucoup de sa force, si on le traduisait en notre langue, *Scientiæ religiositas (Ecclesiast. I)*. Tantôt, dit S. Bernard, ils veulent savoir, dans la seule vue d'être savants, et c'est une curiosité ridicule, tantôt, afin que l'on sache qu'ils sont savants, et c'est un orgueil insupportable, tantôt, afin qu'ils vendent leur science, et c'est un honteux trafic. Tel est l'abus que l'on fait de la science, et il s'en trouve aujourd'hui très-peu qui l'acquièrent, soit pour se sanctifier eux-mêmes (ce qui serait un effet de leur prudence), soit pour édifier leur prochain, ce qui serait une charité parfaite.

Vous n'aurez pas, sans doute, de peine à comprendre laquelle de ces fins S. Thomas se proposa. Il ne voulut pas savoir, pour la seule satisfaction d'être savant, lui qui ne se rechercha jamais, et qui quittait sans peine ses études, quelque plaisir qu'il y trouvât, pour s'appliquer aux plus bas exercices de la religion. Il ne voulut pas non plus être savant, pour acquérir de la réputation, lui qui vécut toujours dans une profonde humilité, qui revenant du ciel traiter les plus grands mystères, parlait à tout le monde avec la douceur et la simplicité d'un enfant. Quelle apparence enfin qu'il eût voulu se rendre habile pour profiter de sa science, lui qui avait tout quitté pour Dieu, qui avait refusé les plus éminentes dignités de l'Eglise, non par une vanité stoïque, en se croyant au-dessus de leurs fonctions, mais par les sentiments d'une modération vraiment chrétienne, en s'en réputant indigne.

Qu'avez-vous donc recherché, grand saint, quand vous vous êtes rendu le plus savant homme de l'Eglise, et quel emploi avez-vous prétendu donner à une science aussi sublime et aussi étendue qu'était la vôtre? Point d'autre, mes frères, que celui que le zèle de la maison de Dieu, dont il était dévoré, lui inspirait, je veux dire de s'édifier soi-même et d'édifier les autres. S'il voulut connaître Dieu, ce ne fut qu'afin de l'aimer davantage, et s'il prit plaisir à remplir son esprit de nouvelles lumières, ce ne fut que parce qu'il sentait en même temps de nouvelles flammes s'allumer dans son cœur.

Quand un zèle est véritable, dit S. Bernard (*Serm. X, in Cant.*), c'est la charité qui l'embrase, c'est la science qui le règle, c'est la constance qui l'affermirait : *Zelum inflammatur charitas, informat sapientia, firmatur constantia*, il est fervent, il est éclairé, il est

invincible, *fervidus, circumspectus, invictus*, ou, pour ajouter quelque chose à la pensée de ce père, c'est la science qui rend ce zèle vif et animé, c'est elle qui le rend lumineux et fécond, c'est elle qui le rend insurmontable et en quelque manière éternel.

Je ne vous parle de toutes ces circonstances que pour vous faire admirer de quelle manière cette éminente science de saint Thomas le rendit zélé. Dès qu'il connut Dieu, dès qu'il pénétra les plus hauts mystères de notre religion et les plus importantes maximes de notre morale, il ne fit pas comme cet homme dont parle saint Matthieu, qui cacha le trésor qu'il avait découvert; il fit comme cette femme dont parle saint Luc, qui appela tous ses voisins pour voir la drame qu'elle avait trouvée; il n'y a point d'endroits où sa doctrine n'ait fait quelques conquêtes, et ce nouvel apôtre, instruisant tous les hommes par ses doctes écrits, a, ce semble, eu l'univers entier pour partage.

Pourquoi pensez-vous qu'il s'instruit avec tant de soin des principes de Platon et d'Aristote, qu'il se sert à toute heure de leurs raisonnements et de leurs termes? C'est que cet ange de la terre veut imiter ceux du ciel, qui paraissent quelquefois avec des corps pour traiter plus familièrement avec les hommes; il veut gagner à Jésus-Christ les philosophes mêmes: c'est pourquoi, aimant mieux s'assujettir à leurs règles que de souffrir qu'ils lui échappent, il les prend par leurs principes, il se sert de leurs arguments, et, s'il est permis de parler ainsi, il les convertit à leur mode.

Mais comme le zèle ne consiste pas seulement à faire aimer Dieu, mais encore à le venger, c'est à quoi celui de Thomas a travaillé; zèle si vif et si fécond, si pénétrant et si étendu, que Jésus-Christ et son Eglise n'ont jamais eu et n'auront jamais d'ennemis dont il n'ait assuré la défaite. Par combien de solides preuves a-t-il démontré l'unité d'un Dieu pour convaincre d'erreur les idolâtres, et, s'il a employé contre eux les lumières mêmes de leurs faux sages, ne doit-on pas l'admirer en cette occasion comme l'on admira autrefois David, qui se servit du cimeterre de Goliath pour triompher de Goliath même? Avec quels termes pathétiques et touchants a-t-il exposé aux pécheurs la bonté de Dieu? Ne pouvant souffrir qu'on l'offensât en la moindre chose, et leur faisant voir dans sa morale, qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de sa science et de son amour, toutes les beautés de la vertu et toutes les laideurs du vice, il les chargea de confusion ou les ramena à leurs devoirs. Avec quelle force d'esprit a-t-il attaqué tous les hérétiques, par combien d'arguments les a-t-il renversés, avec quelle subtilité a-t-il découvert leurs ruses, jusqu'à s'écrier, par un mystérieux ravissement, à la table des rois: *Conclusum est contra machinos*.

Qu'ajouterons-nous davantage? Si l'Ecriture dit que le zèle a une oreille qui entend tout: *Auris zeli audit omnia*, cette parole

s'est-elle jamais mieux justifiée que dans la personne de notre saint docteur, dont le zèle lui a fait entendre tous les blasphèmes que l'enfer avait jamais vomis contre Dieu afin qu'il les vengeât; je n'en dis point assez, dont le zèle lui a fait entendre et venger par avance tous les outrages qu'on devait jamais lui faire?

Ceci est assez singulier. Le zèle de la plupart des Pères de l'Eglise a fini avec eux, et nous pouvons dire, sans leur faire injure, qu'ils semblent n'avoir été envoyés de Dieu que contre les ennemis qu'il y avait dans leurs siècles. Mais le zèle de Thomas a percé jusque dans l'avenir, découvrant les ennemis de son Maître qui n'avaient pas encore paru, entendant leurs blasphèmes avant qu'ils les eussent proférés, et prévenant dès lors leurs attaques et leurs ruses pour nous en rendre ensuite la défaite plus aisée: ce fut autrefois ce que se proposa le Sage pour s'encourager à acquérir la science, et c'est ce que saint Thomas a trouvé. Je la rechercherai, disait-il, et je ferai alliance avec elle, parce qu'elle donne une heureuse immortalité à ceux qui la possèdent, et qu'elle rend éternelles les vérités qu'ils disent: *Quoniam immortalitas est in cognitione sapientiæ*. Voilà ce que saint Thomas a trouvé, il a honoré la science par son zèle, et a fait triompher par avance la vérité de ses ennemis. Que l'hérésie pousse de son sein tels monstres qu'elle voudra, quelque rage que l'enfer lui fasse vomir contre nous, quelques ténèbres qu'elle s'efforce de répandre sur nos vérités, Thomas a éventé ses desseins, a prévenu ses impostures, et malgré les souhaits de ses émissaires, *Tolle Thomam, et dissipabo, Ecclesiam*, il fera face partout, pour rendre ses efforts inutiles contre l'Eglise.

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'un docteur qui lui est si utile puisse être retenu dans ce tombeau: quelque magnifique qu'il soit, il y va de votre piété même de ne pas prétendre qu'il le renferme. Il faut que ce soleil fasse tous les jours le tour de l'univers pour l'éclairer, il faut que cet excellent docteur remplisse encore les chaires et les écoles, et que ses os sacrés se relèvent, si je puis parler ainsi, pour aller publier partout, comme ceux de David, que rien n'est égal à son Dieu: *Omnia ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi?*

En m'entendant parler de la sorte, mes chers Pères, n'appréhendez-vous pas de perdre ce sacré dépôt, qui doit vous être si précieux par tant de raisons? Mais conservez-le, à la bonne heure, et continuez à lui faire rendre par cette grande ville les marques de sa reconnaissance pour la protection qu'elle en reçoit. Si vous renfermez ses cendres, vous ne renfermerez jamais sa doctrine; c'est par votre ministère qu'il doit la rendre utile à toute l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. Vous êtes ses disciples, vous êtes ses frères, et toutes ces qualités vous engagent à la publier sans altération et telle qu'il l'a publiée lui-même pour humilier l'esprit de l'homme et l'assujettir à son Dieu.

Voilà l'usage que vous en devez faire; mais pour vous, chrétiens, quel fruit faut-il que vous en recueillez? Je vous l'ai déjà dit en passant, ce sera de vous édifier vous-mêmes et d'édifier votre prochain. La science, disait un ancien, n'est ni une débauchée qui donne seulement du plaisir, ni une servante qui se contente de faire le profit de son maître; c'est une épouse chaste et fidèle, qui doit faire la consolation et la fécondité de celui qui la possède : *Scientia non scortum ad voluptatem, non ancilla ad questum, sed sponsa ad solationem et ad generationem*. J'avoue que vous n'êtes pas tous savants, mais vous en savez tous assez pour aimer Dieu et le faire aimer de tous ceux qui vous appartiennent, maîtres de vos serviteurs, pères et mères de vos enfants. C'est là le plus grand honneur que vous puissiez rendre à saint Thomas; c'est le meilleur service que vous puissiez vous rendre à vous-mêmes, et le vrai moyen d'avoir part à la couronne des plus savants dans le ciel. *Amen*.

PANEGRYRIQUE

DE SAINT JOSEPH.

Supra multa te constituam.

Je vous établirai sur de grandes choses (S. Matth., XXV).

Je ne sais pourquoi les prédicateurs ayant à faire l'éloge de Joseph, se plaignent ordinairement de ne pas trouver dans l'Écriture l'histoire exacte de sa vie. N'est-ce pas, au contraire, un grand avantage pour lui d'avoir eu la même destinée que Jésus-Christ, d'avoir été caché avec lui pendant trente années, d'avoir eu, comme lui, pour partage l'obscurité et le silence dans une condition également abjecte et pauvre? Que les grands du monde cherchent à paraître et à faire des actions éclatantes qui relèvent, comme dit saint Chrysostome, leurs fausses ou faibles vertus; ceux qui sont véritablement grands devant Dieu se cachent et se dérobent aux yeux des hommes, afin de pouvoir mériter ce bel éloge que saint Paul lui donne, quand il dit qu'ils sont morts et que leur vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo (Coloss., III)*.

Ainsi quand nous n'aurions pas ce juste sujet de nous consoler du silence des évangélistes à l'occasion de Joseph, ne suffit-il pas qu'ils nous apprennent ce qu'il est à Jésus et à Marie, pour laisser dans nos esprits une riche idée de son mérite et de sa gloire? Quand ils nous auraient fait un ample récit de ses voyages et de ses miracles, qu'est-ce que tout cela en comparaison de ces illustres noms de père et d'époux qu'ils lui donnent; noms qui seuls valent mieux qu'une infinité d'autres titres, et qui renferment tout ce que l'on pourrait dire de plus considérable en sa faveur? Quand on sait qu'un Dieu et sa Mère lui ont été soumis, qu'ils en ont reçu leur protection et leur nourriture, et qu'ils l'ont regardé avec respect comme un homme établi de Dieu sur eux, *Supra multa te constituam*: où est le prédicateur qui, avec cette

seule réflexion, ne se trouve vaincu par la grandeur de son sujet et l'abondance de sa matière? A mon égard je vous avoue que cette circonstance me ravit tellement, que ce que je pourrai faire en ce discours sera de vous y expliquer les sublimes et admirables fonctions de la paternité de Joseph. Mais, comme il ne possède cette qualité que parce que Marie est son épouse, adressons-nous à elle, afin qu'elle nous obtienne du Saint-Esprit les lumières dont nous avons besoin pour en comprendre toute l'étendue: c'est la grâce que je lui demande, etc. *Ave*.

C'eût été, ce semble, une chose fort digne de Dieu, que le Père éternel fût la cause immédiate du Verbe incarné dans le temps, lui qui est le principe du Verbe increé dans l'Éternité. C'eût été même une circonstance fort honorable à ce Verbe humilié, s'il n'avait point eu sur la terre d'autre tuteur de sa minorité que son Père céleste, et si en se réduisant aux faiblesses et aux nécessités ordinaires des hommes, il avait eu du moins la consolation de n'en recevoir le soulagement que de la main d'un Dieu.

Mais ces deux merveilles, j'ose le dire, étaient impossibles au Tout-Puissant. Pour produire l'une, le Père éternel avait besoin de chair et de sang, dit saint Cyrille : *Indignus erat carnis et sanguinis (Lib. VII, in S. Joan.)*, et son être tout spirituel ne lui en pouvait donner. Pour opérer l'autre, il avait besoin d'un cœur tendre et compatissant à la misère humaine et aux infirmités de l'enfance; et l'excellence de sa nature immuable et bienheureuse le rendait incapable de cette sensibilité et de cette tendresse. Mais que fait-il? Il s'associe deux vierges de différent sexe sur la terre pour y suppléer, je veux dire Marie et Joseph, pour rendre au Verbe, à son défaut, ces sortes d'offices qu'il ne peut lui rendre par lui-même. Marie, par l'opération du Saint-Esprit et par la vertu du Très-Haut, lui donnera un corps, et il naîtra d'elle. Joseph l'assistera dans sa minorité, et pour m'expliquer avec le docte Rupert (*Lib. de Operibus Spiritus Sancti*), un Dieu se déchargera sur cet homme de tous les travaux, dont l'excellence de sa nature le rend incapable pour une éducation si importante : *Ad omnes labores quos Deus ferre non poterat, Josephum pignorat*.

Quelques anciens ont dit que Mars ne pouvant se trouver en personne dans tous les combats, avait coutume de substituer un grand héros en sa place, par la force duquel il livrait et gagnait des batailles : *Mars in bello fortissimum virum pignorare solet*. Mais tirons de cette ridicule pensée une vérité solide, à savoir, que le Père éternel ne pouvant, à cause de l'excellence de sa nature, rendre sensiblement à Jésus-Christ tous les secours dont il avait besoin, s'en est entièrement reposé sur Joseph qu'il a établi en sa place, afin qu'il fût comme le père visible de celui dont il est le père invisible.

Mais à quoi cette dignité l'a-t-elle principalement engagé? A trois choses : à avoir pour Jésus-Christ un amour de père, sur Je-

sus-Christ une autorité de père, et dans les besoins de Jésus-Christ une prévoyance et une sollicitude de père. En effet, selon Tertullien et le docte Synésius, le nom de père est un nom d'amour, d'autorité et de providence : et ç'a été pour en remplir toute l'étendue, que saint Joseph a été choisi du Père éternel en qualité de son ministre ; si les autres sont les enfants de l'Homme-Dieu, il en est le père ; si les autres sont les bien-aimés de la Mère d'un Dieu, il en est l'époux. Il est ce que sont les autres saints, mais ils ne sont pas ce qu'il est ; et c'est la raison pour laquelle j'ai droit de dire qu'on l'a établi sur de grandes choses : *Supra multa te constituam*, puisque le Père éternel l'a choisi pour être un digne ministre de son amour, de son autorité et de sa providence sur Jésus-Christ, comme j'espère de vous le faire voir dans les trois parties de ce discours.

I. — Il est certain, mes frères, et c'est un article de foi, que le Verbe en s'incarnant n'a jamais cessé d'être aimé de son Père, que soit qu'il repose dans son sein, soit qu'il descende dans celui de Marie, il est toujours et nécessairement l'objet de ses complaisances : *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* (S. Matth., III). Mais si le Père éternel continue à aimer son Fils dans le temps, il est également certain que c'est du même amour dont il l'aime dans l'éternité, c'est-à-dire d'une manière impassible, exempte de soin et d'inquiétude, et par conséquent d'une manière peu proportionnée à l'état où ce Fils se trouve.

L'amour que le Père éternel continue à lui porter sur la terre est bien conforme à son principe, puisque c'est toujours un Dieu qui aime ; mais il ne paraît plus si conforme à son objet, puisque c'est un Dieu fait homme qui est aimé. Ce Verbe, en se faisant homme, est devenu sujet à plusieurs infirmités : ne faudrait-il pas, dans cet état, l'aimer d'une manière compatissante et sensible ? Ce Verbe, en se faisant homme, s'est réduit à une dernière pauvreté : ne faudrait-il pas que son Père se laissât toucher à sa misère et se mit lui-même en devoir de la soulager ? Mais je viens de vous le dire, et je le répète encore, la divinité de ce Père le rend incapable d'aimer son Fils d'une manière si sensible.

Cependant n'en plaignez pas tout à fait Jésus-Christ. Ce qu'un Père éternel ne pourra faire, un père temporel le fera, et si un Dieu est par sa nature hors d'état d'aimer sensiblement son Fils, un homme sera établi en titre pour l'acquitter de cette obligation et y satisfaire. Oui, le Père éternel va destiner Joseph à avoir pour Jésus-Christ cet amour tendre dont il est incapable lui-même, il va lui donner un cœur paternel, et l'associant à sa divine paternité, il lui ordonnera (remarquez bien ceci) de concevoir aussitôt de

la tendresse et de la sensibilité humaine pour son Fils.

Il n'y a rien de mieux établi, dans l'Écriture sainte, que l'empire de Dieu sur les cœurs. Tantôt elle dit qu'il les a formés et pétris lui-même l'un après l'autre : *Qui finxit sigillatim corda eorum* (Psal. XXXII) ; tantôt qu'il les tient entre ses mains, et qu'il les tourne de quelque côté qu'il veut : *Cor regis in manu Dei, quocumque voluerit, inclinabit illud ; inclina cor meum, Deus, in testimonia tua* (Psal. CXVIII) ; et enfin qu'il en a créé de purs et de nouveaux : *Cor mundum crea in me Deus* (Psal. L), pour mettre à la place de ceux qui se sont souillés et corrompus, pour nous faire entendre par ces expressions figurées que Dieu, sans forcer les cœurs, ni les contraindre, a le pouvoir de leur faire prendre telles affections, et tels mouvements qu'il lui plaît. Il n'en est pas ainsi des plus grands rois de la terre, si leur autorité s'étend sur les corps, elle ne passe jamais jusqu'au cœur, il n'appartient qu'à Dieu de leur donner telle forme qu'il leur plaît pour leur sanctification. Et ce fut de ce droit que le Père éternel se servit, afin d'imprimer dans celui de Joseph une tendresse paternelle pour Jésus-Christ. Car soit qu'il lui créât un cœur nouveau, soit qu'il attendrit celui qu'il avait déjà, il est certain qu'il lui inspira de l'amour pour ce divin enfant, et qu'il le substitua à sa place, pour lui rendre, pendant sa minorité, tous les offices et tous les devoirs d'un bon père.

Que dis-je ici, chrétiens ? N'est-ce pas diminuer quelque chose de la gloire de Joseph, de dire seulement qu'il a rendu à Jésus les devoirs d'un père à la place du Père éternel ? Ne faut-il pas ajouter qu'il les lui a rendus au défaut et au refus même du Père éternel ? En effet, il est surprenant que quelque amour qu'il ait pour son Fils, il a paru comme le méconnaître et l'abandonner dès qu'il est venu au monde. Il ne le voit pas plus tôt sous la forme d'un pécheur, qu'il l'expose à l'injure des saisons, qu'il le laisse en proie à la fureur des éléments et qu'il l'oblige, en se plaignant de cette rigueur, à s'écrier par la bouche d'un prophète : *A te projectus sum ex utero* ; et comme porte une autre version : *A te exposititius factus sum ex utero* ; à peine suis-je sorti du sein de ma mère, que vous m'avez rejeté, que vous m'avez abandonné à la charité et à la compassion d'autrui.

Vous savez, mes frères, qu'il y a des mères assez dénaturées pour exposer sur le seuil des portes, les enfants qu'elles ont mis au monde, comme si elles avaient honte de leur production, et d'avouer qu'ils leur appartiennent. Ce serait un blasphème de le croire de la sorte du Père éternel ; et cependant dès que Jésus-Christ paraît au monde, il semble le méconnaître et l'abandonner à la compassion d'autrui : et c'est dans cet état que Joseph se charge de sa tutelle, et qu'il prend soin de son enfance : *Tibi derelictus est pauper, et orphanus tu eris adjuor*. Il croit que le prophète, par ces paroles, lui a recommandé

Jésus-Christ dans son délaissement ; et dans cette pensée, n'oubliant rien des devoirs d'un père, il fait voir qu'il en a le cœur et la tendresse.

Le Père éternel expose Jésus-Christ à toutes les misères de la pauvreté ; et Joseph emploie son industrie et son peu de bien à l'en tirer. Le Père éternel abandonne Jésus-Christ dès sa naissance aux rigueurs des saisons et des éléments ; et Joseph le mettait, autant qu'il peut, à couvert de leur cruauté, le tient dans sa maison et lui donne des vêtements. Le Père éternel souffre que la faim et la soif attaquent son Fils ; et Joseph se sert de son travail pour le soulager dans ses nécessités. Qui le croirait ? Un homme acquiert à la sueur de son front de quoi vêtir, entretenir, nourrir son Dieu.

Verbe éternel, vous aviez autrefois dit à David, qu'étant le maître de tout le monde, vous ne lui demanderiez jamais de quoi apaiser votre faim : *Si esuriero non dicam tibi (Psal. XXI)*. Mais pouvez-vous dire la même chose à Joseph, fils de David, depuis votre Incarnation ? Et vous, père heureux, pourriez-vous dire en tout sens à ce Dieu humilié et devenu pauvre pour enrichir les hommes, ce que David, votre aïeul, lui disait au milieu de sa gloire : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (Psal. XV)* ; Vous êtes mon Dieu, vous n'avez nul besoin de mes biens ?

Non, non, mes frères, ni le père, ni le fils, ni Joseph, ni Jésus-Christ ne peuvent presque plus se tenir ce langage. Un Dieu n'a pas eu honte de découvrir sa faim, ni d'en demander le soulagement à un homme, et un homme a été assez heureux pour se trouver en état de secourir la nécessité d'un Dieu. Jésus-Christ dira dans le jugement dernier à chaque prédestiné, qu'il lui a donné à manger dans sa faim, et à boire dans sa soif : mais on sait bien que ces prédestinés ne lui auront rendu cet office que dans ses membres, qui sont les pauvres. Mais à l'égard de Joseph, il pourra lui dire au sens même de la lettre, *esurivi, et dedisti mihi manducare*, c'est moi-même qui ai eu faim, et c'est vous qui m'avez donné à manger ; mes besoins ont été personnels, et c'est vous qui m'avez rendu des secours effectifs.

Que les choses ont bien changé de nature ! Jacob disait autrefois à Dieu : Seigneur, si vous êtes avec moi, si vous me conduisez dans le chemin par où je marche, si vous me donnez du pain pour me nourrir, et des habits pour me vêtir, vous serez mon Dieu. *Si fuerit Dominus mecum, et custodierit me in via per quam ego ambulo, et dederit mihi panem ad vescendum, et vestimentum ad induendum, erit mihi Dominus in Deum (Genesis, XXVIII)*. Et aujourd'hui que dit Jésus-Christ à Joseph ? Si je demeure dans votre maison, si vous prenez soin de mon enfance, si vous me nourrissez et si vous m'entretenez de votre travail, tout Dieu que je suis, et tout étranger que vous m'êtes, je vous reconnaitrai pour mon père. La chose est arrivée, l'une des grandes différences de notre

saint d'avec les autres, ayant été d'avoir eu non-seulement comme eux un amour d'estime, de préférence et de bienveillance pour Jésus-Christ ; mais encore un amour sensible, un amour effectivement libéral, le dirai-je, un amour plein d'inquiétude et de douleur.

Je n'en veux point d'autre témoignage que ce que Marie, parlant de Joseph et d'elle-même, dit à Jésus, lorsqu'il s'éloigna de leur compagnie pour demeurer au temple, et qu'ils le cherchèrent pendant trois jours : Mon fils, pourquoi vous êtes-vous séparé de nous ? votre père et moi nous vous cherchions, affligés de votre absence : *Fili, quid fecisti nobis sic ? Pater tuus et ego dolentes quærebamus te (S. Luc, II)*. L'amour et la douleur se règlent et se mesurent l'un par l'autre. Celui qui aime davantage, dit un père, souffre davantage, et l'une des grandes marques de l'affection d'un père est l'inquiétude qu'il a pour ses enfants, et la tristesse où il se trouve lorsqu'il les perd. Quand donc la sainte Vierge témoigne à Jésus-Christ que Joseph et elle étaient inconsolables de sa perte, et qu'ils l'ont cherché avec beaucoup de douleur, nous n'en pouvons tirer d'autre conséquence, sinon que l'amour qu'il lui portait allait au delà de ce que nous pouvons nous imaginer.

Je ne m'en étonne pas, mes frères, puisque s'il aimait un fils en la personne de Jésus, ce fils était un Dieu, et par conséquent infiniment aimable. Ce qui doit borner l'amour des autres hommes, est le partage qui s'y fait entre le Créateur et les créatures, et comme la diversité des objets divise leurs cœurs, elle divise et affaiblit par conséquent leurs affections. On ne peut brûler de l'amour divin, que l'amour naturel ne se refroidisse ; l'amour du monde ne peut s'allumer, que celui du ciel ne s'éteigne ; en un mot, on peut dire presque de tous les saints ce que saint Paul disait des personnes mariées, qu'ils *sont divisés*, les uns entre Dieu et leurs enfants, les autres entre Dieu et leurs amis ; ceux-là entre Dieu et leurs épouses, ceux-ci entre Dieu et les différents objets de leurs passions.

Il n'en est pas ainsi de Marie, ni de Joseph. Rien ne peut s'opposer à leur amour, puisque l'amour naturel et l'amour divin, l'amour de leur fils et l'amour de leur Dieu n'ont en eux qu'un même objet. La nature et la grâce, bien loin de partager leurs affections, les réunissent, et leur toi leur faisant connaître qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, leur cœur les y porte. Heureuse mère qui a pu aimer son Fils jusqu'à l'excès sans le trop aimer ! Heureux père qui a pu tout donner à son fils sans rien ôter à son Dieu, qui a pu tout donner à son Dieu sans rien ôter à son fils ; qui a pu réunir l'affection naturelle et la surnaturelle en un même objet ; joindre et accorder ensemble les feux du ciel et ceux de la terre ! Ah ! père encore une fois heureux, en qui il n'a pas fallu corriger l'impétuosité de l'amour comme dans les autres, qui n'a point appréhendé cet ora-

cle de Jésus-Christ : Celui qui aime son fils plus que moi n'est pas digne de moi : *Qui amat filium suum super me non est me dignus* (S. Matth., XXXVII); qui au contraire a entendu dans le fond de son cœur une secrète voix de ce Dieu, qui lui disait : Si tu ne m'aimes comme ton fils, tu ne seras pas digne de moi.

Aussi ce père a été le seul qui ait pu donner cette entière liberté à ses affections, parce qu'il a été le seul qui ait eu un Dieu pour fils, et qui satisfaisant à sa tendresse ait pu satisfaire à son devoir. Pères et mères qui m'écoutez, vous n'avez et n'aurez jamais ce droit d'aimer vos enfants dans cet excès. Comme ce ne sont que des créatures, et même des créatures souvent très-imparfaites, il est très-difficile que l'attachement que vous avez à leur personne, n'affaiblisse ou n'anéantisse celui qui vous lie à votre Dieu.

Quand je parle de la sorte, je ne prétends blâmer ni l'union à la bonne intelligence des familles, ni l'affection et la tendresse que les pères et les mères ont pour leurs enfants; mais ce que je désapprouve et ce que je condamne, c'est ce fol et excessif amour qu'ils leur portent, c'est cette aveugle passion qu'ils ont pour eux, cette complaisance et cette indulgence pernicieuse avec laquelle ils autorisent ou ils tolèrent leurs désordres. Ce que je blâme, c'est ce malheureux penchant à fournir à leurs dépenses ridicules, à se divertir de leurs vices, à entretenir leur ambition et leur luxe, à satisfaire leurs passions, à laisser vivre dans l'oubli de Dieu ou dans la débauche une jeunesse impudique, libertine, impie. Pères et mères, quique vous soyez, si vous avez pour eux cette cruelle amitié, croyez-vous les aimer, ne les haïssez-vous pas plutôt? Croyez-vous vous aimer vous-mêmes; au contraire, ne vous portez-vous pas aussi bien qu'à eux une haine mortelle?

Saint Cyprien parlant de certaines mères de son siècle, qui faisaient de grandes dépenses à parer leurs enfants, quand ils étaient du nombre des gladiateurs, et qui après s'être épuisées à les orner de la sorte, les allaient voir se battre et s'égorger dans le cirque; quelle cruelle résolution à ces femmes, s'écrie-t-il, quel dur et barbare plaisir! Faut-il qu'une mère achète si cher la mort de son fils, que, pour mener cette victime à la boucherie elle la couronne de fleurs, qu'elle contribue elle-même à fournir un triste spectacle à sa douleur ou plutôt à sa cruauté?

N'est-ce pas là, pères et mères, ce que vous faites encore aujourd'hui? Ne fournissez-vous pas tous les jours à vos enfants de quoi entretenir leurs débauches et satisfaire leurs passions? Ne les menez-vous pas au cirque après les avoir parés? car c'est ainsi que j'appelle avec les Pères ces compagnies dangereuses, ces sociétés suspectes, ces concerts, ces bals, ces théâtres d'impudicité. Est-ce ainsi donc que vous achetez la cruelle joie de les voir périr; et ce qui devrait vous faire trembler encore davantage d'être les causes

de leur perte, et de vous voir périr vous-mêmes avec eux? Vous assistez au meurtre de vos enfants, disait saint Cyprien à ces mères dénaturées, et avec tout cela vous ne croyez pas que vos yeux soient complices de leur mort, vous ne croyez pas les tuer et les égorger vous-mêmes en les voyant mourir, après avoir contribué aux tristes appareils de leur sacrifice : *Et vos non putatis oculis parricidas?*

Pères ambitieux et vindicatifs, qui engagez vos enfants dans vos intérêts et dans vos inimitiés, qui par vos exemples et vos discours ne leur inspirez que de l'orgueil et de la vengeance, qui êtes ravis de leur voir faire une belle figure dans le monde ou tirer raison d'une injure, de bonne foi n'en êtes-vous pas les meurtriers? ne les haïssez-vous pas, et ne vous haïssez-vous pas vous-mêmes en vous précipitant de compagnie dans les enfers? Mères indulgentes et mondaines, qui savez que vos filles prennent trop de liberté, qui les voyez dans des engagements, ou honteux, ou suspects, n'appréhendez-vous pas qu'ayant pris part à leurs péchés, vous n'ayez aussi part à leurs supplices, et contribuant comme vous faites à leur luxe et à leur galanterie, ne croyez-vous pas que vos yeux sont coupables de leurs adultères? *Et vos non putatis oculis parricidas?* Aimez vos enfants, l'Evangile vous le permet; mais ne les aimez jamais au préjudice de celui que vous devez aimer plus qu'eux. Témoignez-leur de l'affection et de la tendresse, quand ils s'acquitteront des obligations que le christianisme leur impose; mais dès qu'il s'en éloigneront, servez-vous, pour les réduire à leur devoir, de l'autorité que Dieu et la nature vous donnent sur eux. Afin de vous y obliger, je vois bien qu'il est nécessaire que je vous parle de celle que Joseph exerça sur Jésus-Christ; et c'est ce que je vais vous expliquer dans la seconde partie de ce discours.

II. — N'aviez-vous pas cru jusqu'ici, mes frères, que l'obéissance était plus propre que l'autorité pour s'approcher de Dieu, et que la grandeur la plus sûre d'un homme sur la terre consistait dans une aveugle soumission aux ordres du ciel, sans que celui qui en est le souverain en puisse recevoir de sa créature?

Quoique cette proposition soit généralement vraie, et que ce que j'ai à vous dire dans la suite ne soit pas capable de l'affaiblir, voici cependant un homme dans qui l'autorité sur un Dieu paraît, en un sens, plus considérable que son obéissance, qui, commandant au Verbe incarné, entre, par un prodige inouï, en partage de la souveraineté de son Père, et qui, réparant avec gloire la perte que l'homme, par son péché, avait faite de l'empire des créatures, est établi pour commander au Créateur : *Supra multa te constituam.*

Il est vrai que comme saint Joseph était un homme juste, et qu'il en porte par excellence le nom dans l'Evangile, *Joseph autem cum esset justus* (S. Matth., I), on peut et on

doit dire qu'il a été obéissant à Dieu, et que sa soumission à la loi a fait l'une des plus belles parties de sa justice ; mais il faut aussi avouer que jamais obéissance n'a été plus magnifiquement récompensée que la sienne, puisqu'après la sainte Vierge je ne connais que lui qui, pour s'être soumis à un Dieu, ait vu un Dieu lui être soumis à son tour : *Et erat subditus illis*.

Toute la grandeur des autres saints en ce monde est de n'avoir qu'une même volonté avec Dieu, et, par cette union de volonté, de trouver le secret de commander et de régner en le servant. Mais celle de Joseph est bien plus considérable, puisqu'il semble que Dieu n'a qu'une même volonté avec lui. Toute la grandeur des autres saints, dit admirablement saint Augustin, est d'avoir vécu à cause de Jésus-Christ et sous Jésus-Christ : *Propter Christum et sub Christo* ; mais celle de Joseph est d'avoir vécu pour Jésus-Christ et au-dessus de Jésus-Christ : *Pro Christo et supra Christum* ; d'avoir été destiné à assister sa personne sur la terre, et à lui commander.

On s'étonne, et on a raison de s'en étonner, que Josué ait commandé au soleil, et cependant, à examiner la chose dans le fond, ce n'était pas tant un homme qui commandait au soleil, que Dieu, à la prière de Josué. Mais ici, par un étrange renversement d'autorité et de dépendance, c'est la créature même qui commande au Créateur, c'est Dieu même qui reçoit les ordres d'un homme : *Obediente Deo voci hominis* (Josue, X). Josué n'a eu le pouvoir qu'en une seule occasion de dérégler le soleil de la nature, mais Joseph a le pouvoir de régler le Soleil de la grâce pendant une longue suite d'années : *Et erat subditus illis*. Jésus, à la vérité, obéissait à Marie aussi bien qu'à Joseph ; mais j'ose dire qu'il obéissait encore plus à l'un qu'à l'autre, puisque Joseph était comme le chef et le roi de la famille, et que Marie même, qui commandait à Jésus, obéissait à Joseph.

Oui, mes frères, c'est principalement Joseph qui conduit et qui règle tous les mouvements de Jésus-Christ ; il le porte, ce Dieu incarné, il le conduit, il tourne tous ses pas où il veut. C'est lui qui le cache, c'est lui qui le fait connaître à propos ; c'est lui qui découvre les rayons de ce soleil naissant ; c'est lui qui les retire ou qui les éloigne dès qu'ils commencent à blesser des yeux jaloux ; c'est lui, enfin, qui donne à ce divin enfant telle occupation et tel emploi qu'il lui plaît ; jusque-là même qu'il semble étrange que Jésus-Christ, qui ne consacre que les trois dernières années de sa vie aux desseins que son Père éternel a sur lui, en emploie trente aux choses que son père temporel lui prescrit ; et cependant, quel père ! un homme qui n'en a que le nom ; un homme qui n'a été choisi que pour être le tuteur et l'asile du Verbe, le témoin et le protecteur de la virginité de Marie.

Vous me direz peut-être ici que vous ne trouvez pas que cette autorité de Joseph sur Jésus-Christ établisse aussi solidement sa gloire que je le prétends. Les Juifs, dites-

vous, lui ont commandé à leur tour, Pilate et Hérode ont eu pouvoir sur lui, les bourreaux ont fait ce qu'il leur a plu de sa personne, et cependant, bien loin que cette usurpation leur soit glorieuse, elle est le principe de leur ignominie et de leur perte. Pourquoi donc estimer si fort saint Joseph d'avoir commandé à Jésus-Christ, vu même que l'autorité des Juifs sur lui paraît aussi bien une participation de celle du Père éternel que la sienne ? Quoique ces misérables l'outrageassent cruellement en outrageant son Fils, ils ne laissaient pas d'exécuter un arrêt qu'il avait prononcé, et ce Fils lui-même témoignait à Pilate qu'il n'aurait nulle puissance sur sa vie si elle ne lui avait été donnée d'en haut : *Nisi tibi datum esset desuper* (S. Joan. XIX).

Pour répondre solidement à cette objection, il suffirait de vous dire que Dieu permettait seulement que les Juifs commandassent à son Fils, et qu'il voulait que saint Joseph lui commandât ; que le Père éternel, qui avait déterminé la mort de Jésus-Christ, n'en avait pas déterminé en particulier les ministres, et qu'il avait choisi expressément Joseph pour recevoir en sa place les soumissions de Jésus-Christ. Mais pour ne laisser là-dessus aucun doute dans vos esprits, il faut savoir que comme il y a deux sortes de douleurs : l'une qui est la punition du péché, et l'autre qui en est le remède ; l'une qui est la peine du coupable, l'autre qui fait la consolation du juste et du pénitent, il y a aussi deux sortes d'obéissances : l'une qui est une punition de l'orgueil de l'homme, qui avait voulu s'élever au-dessus de Dieu, l'autre par laquelle l'homme s'abaisse au-dessous de toutes les créatures pour Dieu ; la première propre au pécheur, la seconde particulière au juste.

Or, le Fils de Dieu a paru sur la terre, quoique avec une grande différence, sous ces deux qualités ; il fallait donc qu'il eût deux sortes d'obéissances qui y eussent du rapport. Il était pécheur en apparence, et, sous cette qualité, il s'est mis dans la servitude, qui est la punition du péché. Il était saint et impeccable en effet, et, en cette qualité, il a choisi l'obéissance qui en est le remède. Il devait être esclave, comme étant l'image du pécheur, il devait être obéissant comme étant l'exemple du juste. Soumis au démon et à ses ministres, il représentait la cruelle captivité de la raison, qui était devenue esclave des sens ; soumis à Dieu et à ses ministres, il représentait l'agréable joug de la raison, qui se laisse conduire par la grâce.

Ce principe supposé, la différence qu'il y avait entre l'autorité de Joseph sur Jésus-Christ, et celle que les Juifs usurpaient sur lui est fort aisée à reconnaître. C'est en qualité de pécheur apparent que Jésus-Christ s'est soumis aux Juifs, et cette obéissance était la punition de l'orgueil et de tous les autres péchés dont il s'était chargé. C'est par elle qu'il s'est laissé enchaîner comme un esclave, qu'il a reconnu le pouvoir de tant de juges iniques, qu'il a subi la rigueur de leurs

arrêts, qu'il a pris la croix de leurs mains. Mais comme c'est en qualité de juste qu'il s'est soumis à Joseph, son obéissance, en cette occasion, a été le remède du péché. Il lui a obéi, non pas comme étant chargé de tous les péchés, mais comme ne devant manquer d'aucune vertu. C'est par cette obéissance qu'il s'est soumis à la loi ancienne, qu'il en a observé, sans qu'il y fût obligé, toutes les cérémonies. C'est dans cette vue qu'il a dit qu'il venait, *non pour être servi, mais pour servir*. C'est par ce motif qu'il ne s'est jamais dispensé d'exécuter aucun ordre du Père éternel, auquel il a obéi jusqu'à la mort de la croix. Et enfin, c'est par ce même principe, qu'il a reconnu comme légitime l'autorité de Joseph, qu'il a exécuté ses commandements avec un surprenant respect, en un mot, qu'il lui a été soumis l'espace de trente ans, *Et erat subditus illis*.

Quelle grandeur pour Joseph, mes frères ; quelle humilité pour Jésus-Christ ! quelle gloire pour un homme d'avoir été appelé à une si éminente fonction, d'avoir été non-seulement le témoin, mais encore l'objet de l'obéissance d'un Dieu, d'avoir eu un continuel commerce avec le Père éternel pour recevoir ses ordres, et les faire observer à son Fils ! Mais aussi quelle humiliation pour un Dieu, de souffrir que sa puissance soit soutenue, que sa sagesse soit instruite, que sa force soit appuyée ! *Videas si attendas, potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem sustentari* (D. Bern., ser. de Nativit.).

A mon égard, je ne sais ce que je dois admirer davantage, ou l'obéissance du Fils, ou le commandement du père ; mais je sais bien lequel des deux je dois imiter. Je trouve en moi le péché, je mérite donc la servitude, et m'étant abaissé au-dessous de toutes les créatures, il n'y en a pas une qui ne soit en droit de me commander. Pourquoi donc, Seigneur, pourquoi prenez-vous ce qui m'est dû ; pourquoi oublions-nous tous deux nos conditions ? pourquoi, pendant que vous vous abaissez, m'élèverais-je ? Si je ne connais pas la bassesse de ma nature, du moins je dois connaître celle que vous embrassez, et si tous les défauts que j'ai ne sont pas capables de m'humilier, il faut du moins que votre exemple fasse sur mon esprit et sur mon cœur des impressions que mille autres considérations n'ont pu y faire.

Non-seulement l'exemple de Jésus-Christ m'inspire cette obéissance, mais encore l'humble conduite que Joseph a tenue en commandant, et le bon usage qu'il a fait de son autorité. En effet, n'obéit-il pas en même temps qu'il commande ? N'est-il pas ce ministre et ce serviteur fidèle du Père éternel, dans la dispensation qu'il fait de ses ordres à son Fils ? Mais n'obéit-il pas même à Jésus-Christ, dans l'exercice de son pouvoir, et n'est-ce pas parce que ce Dieu humilié le lui ordonne, qu'il exerce cette autorité sur lui ? Joseph commande effectivement à un Dieu, dit Origène (*In S. Matthæum*), mais ce n'est qu'en tremblant et faisant réflexion sur la dignité de celui qui lui est soumis, ce

n'est qu'avec retenue, ce n'est qu'avec crainte et frayeur qu'il lui commande : *Trepidus moderatur imperium*.

N'est-il pas vrai que quand un roi commande à quelqu'un de ses sujets de faire en sa présence ou sur sa personne même quelque action d'autorité, ce sujet en use toujours avec un très-profond respect, faisant bien connaître que l'autorité qu'il exerce sur son prince ne vient que du pouvoir que ce prince même lui en a donné ? Ainsi en usa Joseph à l'égard de Jésus-Christ, comme il savait que son autorité venait de lui-même, que le sujet qui lui obéissait était le roi des anges et des hommes, il tremblait toutes les fois qu'il lui donnait des ordres, et il ne lui commandait jamais que par le principe d'une pure obéissance.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous à qui Dieu a confié son autorité, ou dans l'Eglise, ou dans l'Etat ! Car savez-vous bien pourquoi vous l'avez reçue, et quel usage vous êtes obligé d'en faire ? Saint Augustin vous apprend que c'est pour servir en quelque manière à ceux auxquels vous commandez, et que si vos inférieurs sont obligés de respecter Dieu même dans vos personnes, vous êtes aussi de votre part, obligés de traiter favorablement Jésus-Christ dans la leur. Loin donc d'ici cet esprit d'orgueil et de fierté avec lequel vous leur commandez. Loin d'ici ce rebutant mépris avec lequel vous leur parlez, et cette dureté que vous leur faites ressentir. Si Dieu vous a élevés au-dessus d'eux, ce n'est pas pour exercer sur eux un empire tyrannique, c'est pour les traiter avec charité, avec justice et, comme ajoute ce Père, avec une miséricorde qui imite et qui seconde sa providence dans les desseins qu'elle peut avoir : *Non dominandi cupiditate, sed officio consulendi, non principandi superbia, sed providendi misericordia* (Lib. X, de Civit. Dei). En usant de la sorte, vous aurez la gloire d'imiter saint Joseph, non-seulement dans l'usage qu'il fit de son autorité sur Jésus-Christ, mais encore dans la fidélité qu'il apporta aux desseins de la providence dont il fut le ministre. C'est le sujet de mon dernier point, que j'achève en peu de paroles.

III. — La providence de Dieu, en général, étant une perfection qui conduit les créatures à leur fin, et les vues particulières de cette providence sur Jésus-Christ, étant de le conduire à la gloire par les opprobres, et de lui faire opérer le salut du monde aux dépens de sa propre vie, saint Joseph a été, préférablement à tous les autres hommes de la terre, choisi pour coopérer à l'exécution de ce dessein. Vous dirai-je ici qu'il fut le ministre de cette providence de Dieu sur son Fils, quand il lui imposa, par l'ordre du Père éternel, le nom de Jésus ? Ajouterai-je qu'il en fut encore le ministre quand il nourrit Jésus-Christ du travail de ses mains, quand il remplit ses veines du sang qu'il devait répandre, et qu'il engraisa, s'il est permis de parler ainsi, la victime qui devait être offerte pour nous sur la croix ?

cependant comme ils lui sont communs avec Marie, qui a servi, conjointement avec lui, aux desseins de la Providence sur Jésus-Christ, j'en découvre quelques-uns qui lui sont particuliers dans les fonctions de ce ministère. En effet, quoique Marie soit la vraie mère de Jésus-Christ, ce n'est pas cependant à elle que se donnent immédiatement les ordres pour la conduite de cet enfant, mais à Joseph qui n'en est que le père adoptif. Faut-il le transporter en Egypte et l'enlever à la fureur d'Hérode, c'est à Joseph que l'ange dit : Levez-vous, prenez et sauvez l'enfant ; *Surge et accipe puerum* (S. Luc., II). Faut-il le faire revenir en Judée ? c'est encore directement à Joseph que cette commission est adressée ; et c'est dans la protection qu'il donna pour lors à Jésus-Christ que saint Pierre Chrysologue (*Serm. 151 ; de fuga Christi in Ægyptum*) nous fait remarquer une merveilleuse correspondance de ce saint homme aux desseins de la Providence.

Cette Providence, dit-il, destinait le Fils de Dieu à mourir avec éclat, à sauver le monde par la croix, à fonder une Eglise, à instituer des sacrements. Mais si Joseph ne l'avait arraché des mains d'Hérode dès son enfance, que seraient devenus tous ces grands desseins ? Sans le ministère de cet homme fidèle, une mort précipitée n'aurait-elle pas frustré tout ensemble et Dieu de sa gloire, et l'homme de son salut ? *Tota causa nostræ salutis occidisset, si se parvulum permisisset occidi. Christus venerat ut.... Omnia hæc perissent nobis, si... Providetur ergo Mariæ sponsus, providetur Christo pater, ne mors præceps quod nostræ salutis venerat, auferat* (Chrysol., *ibid.*).

Ajoutons encore à cette considération une seconde, à savoir, que Joseph sert aux desseins de cette Providence sur Jésus-Christ, en l'adoptant publiquement pour son fils. Il s'agissait de deux choses, dit saint Léon (1), de tromper le démon, et de ne pas empêcher les Juifs d'exécuter leurs mauvais desseins sur Jésus-Christ. Pour cet effet, il fallait qu'il ne parût pas Dieu en toutes choses, qu'on crût qu'un homme était son père, et qu'on pût dire : Voilà le fils d'un tel ; autrement, selon saint Paul même, *les Juifs ne l'auraient jamais attaché à la croix*. Or, ça été Joseph qui a servi à ce dessein, il a passé pour son père, et on a dit publiquement : *N'est-ce pas là le fils de cet artisan ?*

Si donc cet aimable Sauveur est condamné à la mort, et s'il a opéré la rédemption du monde, nous pouvons dire en un sens que c'est en qualité de fils de Joseph. Je sais que la qualité de Fils de Dieu est bien la cause de notre salut ; mais je sais aussi que celle de fils de Joseph en a été l'occasion ; et c'est par là qu'il a secondé les desseins du Père éternel, et qu'il n'a pas été moins le ministre de sa providence que de son amour.

Quoique tous ces avantages soient grands,

et de son autorité : *Supra multa te constituam.*

Quelle conséquence tirerons-nous de cette vérité ? Elle est assez naturelle. Saint Joseph ayant conduit notre chef à sa fin, selon les desseins de la Providence, nous ne devons pas douter qu'il n'ait le même droit sur ses membres. Dieu m'a établi comme le père de Pharaon, comme le seigneur et le maître de toute sa maison, disait dans l'ancienne loi un autre Joseph : *Fecit me quasi patrem Pharaonis et dominum universæ domus ejus* (Genes., XLV). Mais c'est ce que peut dire avec plus de justice celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Dès qu'il est père de Jésus-Christ, il est le maître de sa famille, qui est l'Eglise, et il ne saurait aimer Jésus qu'il n'aime les vrais domestiques et les fidèles serviteurs de Jésus. Si vous êtes de ce nombre, mes frères, mettez-vous hardiment sous sa conduite, marchez sur ses pas, et laissez-vous gouverner par celui qui a gouverné un Dieu. Si vous êtes les frères de Jésus-Christ, entrez avec confiance dans la famille de cet illustre père, et de peur que cette qualité ne lui soit injurieuse, obligez-le par vos bonnes œuvres à reconnaître son Fils en vos personnes, qu'il croie encore adopter un Dieu en adoptant chacun de vous, afin qu'il ne tienne pas à déshonneur de vous aimer, de vous commander, et de vous conduire, selon les desseins de la Providence, à la gloire que je vous souhaite. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT BENOÎT

Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quomodo surrexit a mortuis, ita in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, afin que, comme il est ressuscité des morts, nous marchions dans une vie nouvelle (Rom., VI).

Mesdames, comme il n'y a rien de plus agréable dans la nature que de voir le soleil en son midi percer un nuage, pour se reproduire en quelque façon lui-même dans la glace d'un cristal ou d'une fontaine, il n'y a rien aussi de plus beau dans la grâce que de voir Jésus-Christ, vrai soleil de nos âmes, exprimer dans un prédestiné qu'il regarde d'un œil favorable, quelques-unes de ses perfections et de ses mystères. C'est alors que, pour ne pas priver tout à fait l'Eglise de la satisfaction de jouir de sa présence, il lui laisse de temps en temps quelques copies de lui-même ; et que tout glorieux et invisible qu'il est dans son corps naturel, il se rend comme familier par de fidèles, quoique faibles images de ses vertus dans son corps mystique. C'est alors que, pour nous faire connaître qu'il est véritablement admirable dans ses saints, il en choisit de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les âges, pour y laisser quelques traits de ses différentes vertus, de son zèle dans les pasteurs, de sa force dans les martyrs, de ses austérités dans les pénitents, de sa chas-

(1) Misericordia Dei, cum ad reparandum humanum genus ineffabiliter ei multa suppetent, hanc potissimum consulendi viam elegit, etc. (D. Leo, *serm. 2 de Nativitate Domini*).

teté dans les vierges, de sa fécondité dans les patriarches, de sa vie cachée dans les solitaires, de ses connaissances infinies dans les prophètes, de son détachement dans les pauvres évangéliques, de sa justice et de sa sainteté dans tous ses élus.

Le grand saint dont j'ai aujourd'hui entrepris l'éloge a réuni en sa personne tant de vertus, et de différents états : il a été animé du même zèle que les pasteurs et les évêques ; il a eu le même courage, et a exercé sur son corps les mêmes austérités que les martyrs et les pénitents ; vierge et fécond tout ensemble, éclairé immédiatement de Dieu qui lui révélait toutes choses dans sa solitude, détaché du monde et de lui-même dans une grotte inaccessible, et cependant suivi, honoré, admiré de tout le monde. Il est important pour réussir dans l'éloge de Benoît de découvrir d'où pouvaient venir tant de vertus, et vous voyez déjà que c'est d'autant que Jésus-Christ s'était dépeint dans ce grand saint, et que de son côté il s'était toujours appliqué à imiter les différents états de Jésus-Christ : *Consepulti sumus cum Christo*, etc. Mais avant que de vous montrer la part qu'il y a eue, il est juste de reconnaître que quelque grande qu'elle ait été, elle a toutefois été moindre que celle de Marie : et ce n'est qu'avec cette respectueuse précaution que nous pouvons implorer son secours, et lui dire : *Ave*.

Mesdames, comme les hommes connaissent assez leurs avantages, je ne doute pas que la plupart des chrétiens ne sachent que les principaux mystères de Jésus-Christ leur sont appliqués dans le baptême, et qu'il se fait spirituellement en leurs âmes tout ce qui s'est sensiblement fait en son corps. Mais je doute fort qu'ils soient aussi bien informés de leurs obligations, qu'ils le sont de leurs avantages ; je doute fort qu'ils sachent que non-seulement les mystères de Jésus-Christ sont dans leur baptême les principes de leur salut, mais qu'ils en sont encore les motifs ; en sorte que l'un de leurs principaux devoirs soit de les imiter et de les retracer, pour ainsi dire, sur eux-mêmes, par rapport aux différentes conditions qu'ils embrassent.

Cependant c'est là une obligation indispensable. Comme Jésus-Christ est mort pour nous sauver, il faut que nous mourions pour l'honorer, il faut qu'à son exemple nous montions à la gloire par la croix, que nous passions à la résurrection par le tombeau, en un mot, que nous mourions, que nous soyons ensevelis, et que nous ressuscitions avec lui : *Consepulti sumus cum Christo*, etc. Il faut que nous mourions en renonçant au monde et au péché, il faut que nous soyons ensevelis, en ne renouant jamais de commerce avec eux ; il faut enfin que nous ressuscitions, afin qu'à son exemple nous vivions d'une vie glorieuse et sainte.

A voir ce qui se passe dans le monde, il y a très-peu de chrétiens qui comprennent ces vérités, ou plutôt qui s'y assujettissent. Les personnes religieuses sont presque les seules

qui s'y attachent par devoir : encore faut-il qu'elles avouent qu'elles ont appris de Benoît, leur patriarche dans l'Occident, l'idée d'une si sainte vie. Cet homme admirable que saint Grégoire appelle un homme rempli de l'esprit de tous les saints, leur en a donné l'idée ; et comme les eaux sont toujours plus pures dans la source que dans les ruisseaux, ils n'approchent que faiblement de la sainteté et de la perfection de leur père. En effet, où trouvons-nous un saint qui ait exprimé avec plus de fidélité que lui, les principaux mystères de Jésus-Christ, qui sont sa mort, sa sépulture et sa résurrection ? Sa mort, par un plus parfait détachement, ce sera mon premier point ; sa sépulture, par une solitude plus austère, ce sera mon second ; sa résurrection, par une sainteté plus glorieuse et plus féconde, ce sera mon troisième et tout le sujet de ce discours.

I. — Si la paix de l'Eglise nous était tout moyen d'exprimer au-dedans de nous la mort de Jésus-Christ par quelque conformité à la sienne, nous aurions quelque sujet de nous en plaindre et de dire avec Salvien (*Lib. IV, ad Eccles. Cathol.*) que ce calme nous serait moins glorieux que l'orage des anciennes persécutions. Mais grâce au ciel, cette paix ne laisse pas de nous être avantageuse, et si nous ne pouvons par le martyre suivre Jésus-Christ à la trace de son sang, nous pouvons représenter au-dedans de nous son sacrifice, par une mort qui, pour être moins sanglante, n'en est pas quelquefois moins méritoire. Mais quelle mort ? c'est, répond saint Augustin, la privation d'une vie que l'Ecriture appelle la vie de la chair, c'est l'extinction ou, du moins, la suspension de la vie des sens, en sorte que nous n'ayons plus ni d'oreilles pour la flatterie, ni d'yeux pour la vanité, ni de langue pour le mensonge, ni de désirs pour les honneurs, ni d'inclination et d'affection pour les biens. C'est une mort par laquelle nous cessons d'être ce que nous étions, pour commencer à être ce que nous n'étions pas ; mort qui nous est représentée par nos principaux sacrements, qui nous séparent de la vie corrompue du siècle. Car qu'est-ce que produit le baptême en nous, ou qu'est-ce qu'il doit y produire, sinon un renoncement à tout ce qui ne nous conduit pas à Dieu, dont la grâce appliquée à nos âmes, comme un cachet, nous montre que nous ne devons pas nous mêler avec ce qui ne reçoit pas ce sceau ? Qu'est-ce que la confirmation, et que fait-elle dans nos âmes ? Elle y laisse un esprit de mort et de séparation, dit Cassien (*Collat.*, 16), en nous éloignant de ceux sur lesquels le sceau du démon et du monde est imprimé. Quel est l'effet de la pénitence, si ce n'est de nous faire mourir aux joies et aux divertissements du siècle, pour porter le joug de la croix et des souffrances ? Enfin tous nos sacrements, tous nos mystères, toutes les maximes et les actions du Fils de Dieu ne nous parlent que de mort ; et l'Eglise, selon les belles paroles de Zénon de Vérone, ne s'occupe, comme une innocente marâtre,

qu'à faire mourir ses enfants au péché, pour les conserver et les faire vivre à la grâce comme une bonne mère : *Necat odio criminum ut noverca, servat ut mater.*

Benoît comprit aisément cette importante vérité, et touché de ce que Jésus-Christ avait immolé sa vie pour son salut, il crut ne pouvoir moins faire par justice et par reconnaissance, que de lui sacrifier celle de ses sens. Mais en quel âge ? En un âge où l'on ne songe qu'aux divertissements et aux plaisirs, où les faux charmes du monde, les funestes attraits de la beauté, les engagements des compagnies, les passions ardentes, la noblesse, les complaisances, les richesses tentent une âme par tant d'endroits ; que si elle évite un piège, il faut presque nécessairement qu'elle tombe en un autre ; en un âge tendre et délicat que Jésus-Christ témoigne particulièrement aimer, et où l'on peut se donner à lui avec beaucoup plus de mérite et de gloire que dans une saison plus avancée.

Dieu demandait autrefois, dit Guillaume de Paris (*Tract. de Legibus*), trois qualités aux victimes qu'on lui offrait. Il voulait qu'elles fussent jeunes, qu'elles fussent saines et qu'on ne les entraînât pas de force aux pieds de ses autels : toutes ces circonstances nous sont marquées dans le livre des Nombres. Or c'est à ces conditions que Benoît se consacre à Dieu et qu'il veut mourir au monde. Car pourquoi pensez-vous qu'il sort de la maison de son père dès l'âge de seize ans, qu'il renonce à un des plus riches patrimoines de toute l'Italie, qu'il se dépouille des avantages d'une condition illustre, qu'il éteint d'abord par de cruelles austérités toute la sensibilité qu'il pouvait avoir pour les plaisirs, si ce n'est parce qu'il se croit plus redevable à Jésus-Christ qu'à son père, qu'il aime mieux mourir avec son Dieu que de vivre avec le monde, qu'il veut offrir au Seigneur une victime jeune par la délicatesse de son âge, saine par l'innocence de son âme, volontaire et libre par le choix qu'il fait de cet état de mort auquel il s'engage ?

L'une des plus belles circonstances de la mort de Jésus-Christ fut la liberté qui l'accompagna. Il dit que personne n'est capable de lui ôter la vie, qu'il n'appartient qu'à lui de séparer, quand il lui plaira, son âme de son corps : *Nemo tollit animam meam a me, sed tollo eam a me ipso* (*S. Joan.*, X) ; et c'est la raison pour laquelle Tertullien ajoute qu'il prévint sur la croix l'office des bourreaux, et qu'il y rendit librement son esprit : *Prævento carnificum officio spiritum sponte dimisit.* Or quoique cet avantage n'appartienne qu'à un Dieu, saint Benoît voulut y avoir quelque part, quand il quitta la maison de ses parents et qu'il se retira du monde. La mort dont il se servit pour ôter à son corps toutes les fonctions de la vie sensuelle, le rendit en quelque manière conforme à Jésus-Christ. Il mourut comme lui par élection. Prévenant les desseins que son père avait de lui procurer d'avantageux

établissements dans le siècle, il voulut se procurer une mort plus utile en le quittant, et sans attendre qu'une maladie ou un accident le séparât du monde, il s'en sépara lui-même par un détachement libre et une fuite volontaire.

Telle est l'ingénieuse conduite d'une âme juste, disait autrefois saint Jérôme. Elle se dépouille entièrement de la cupidité mondaine, elle s'éloigne du bruit des actions terrestres et séculières, et pour s'attacher inviolablement à la vertu, elle se délivre de tous les embarras extérieurs qui pourraient l'occuper ou la distraire. *A mundi hujus inquieti concupiscentia se penitus subtrahit, terrenarum actionum strepitum deserit, et per quietis studium virtutibus intenta, ab iis quæ exterius implicant studiose submovetur* (*S. Hieron.*, in *Lament. Jerem.*, c. 1). Benoît choisit ce parti, et ayant formé cette résolution dès sa plus tendre jeunesse, il n'appréhenda pas que sa vie naturelle, qui apparemment devait être longue, fût trop durer sa mort civile.

Ce qui fait que les hommes appréhendent quelquefois la mort de leurs sens plus qu'ils ne craignent le martyre même, c'est que l'une est plus longue que l'autre ; on ne souffre au plus que pendant quelques heures sur un échafaud, au lieu qu'en se condamnant à une vie mortifiée, on se résout à des austérités dont la durée l'emporte sur la courte rigueur des plus affreux supplices. Voilà pourquoi les plus zélés chrétiens des premiers siècles se réjouissaient d'être longtemps dans les prisons et aux mains avec les tyrans, et leur charité n'étant pas satisfaite d'un martyre de quelques moments, ils demandaient par grâce à Dieu qu'il le prolongeât. Quand les généreux confesseurs de Jésus-Christ souffrent longtemps, et qu'ils lassent la cruauté des bourreaux par leur infatigable patience, ils sont doublement heureux, dit saint Cyprien (*Lib. de Lapsis*), au lieu que quand on les fait mourir dès qu'ils sont montés sur l'échafaud, ils n'acquiescent le ciel que par une mort précipitée et non pas par de longs tourments : *Adepti gloriam non termino supplicii, sed velocitate moriendi.*

Heureux donc le grand saint Benoît qui, mourant à tous ses sens dès sa jeunesse, chercha un martyre qui pût durer pendant plusieurs années : qui soupirant pour cette mystérieuse mort, savait bien qu'il soupirait pour un supplice qui devait enfermer dans sa cruauté toute la longueur de sa vie. Il eut sans doute besoin d'une ferme résolution et d'une puissante grâce pour mourir de la sorte à ses biens, à ses amis, à ses parents, à soi-même.

Il mourut à ses biens ; ne les abandonna-t-il pas, et rejetant leur faible appui, ne crut-il pas, avec saint Augustin, que toute abondance qui n'était pas son Dieu n'est qu'une véritable pauvreté ? Il mourut à ses amis ; ne les quitta-t-il pas pour Jésus-Christ, cet ami charitable et fidèle, qui avait donné sa vie pour son salut ? Il mourut à ses pa-

rents; ne se sépara-t-il pas de leur compagnie, à l'exemple du Fils de Dieu qui avait quitté pour lui son Père au ciel et sa Mère à la croix? Mais enfin, pour ne rien oublier de ce qui peut procurer une mystérieuse mort à un chrétien dans la paix de l'Eglise, il mourut à lui-même, ne voulant pas qu'on lui reprochât d'avoir fui tous les autres et de n'avoir pas renoncé à lui-même par une artificieuse délicatesse et un subtil ménagement de l'amour-propre : *Omnes effugisti, sed nondum te*. Pour cet effet il se fit une sainte violence, il réduisit toutes ses inclinations sous le joug de l'Evangile, il interdit tous ses sens, fermant ses yeux aux vanités, sa bouche au mensonge, et prévenant, par sa pénitence, tout ce que la mort peut produire dans l'ordre de la nature.

Est-ce ainsi, mes frères, est-ce ainsi que vous en usez? Mortifiez-vous, comme Benoît, vos passions et vos sens? Car ne dites pas que c'est un religieux, et que vous êtes séculiers, qu'il suivait les conseils, et que vous vous contentez des préceptes. Vous vous trompez : mourir à soi-même ce n'est pas un simple conseil dans la morale chrétienne, c'est un commandement exprès. Saint Paul n'instruisait-il que les personnes religieuses, quand il enseignait que le baptême, appliquant aux hommes la mort de Jésus-Christ, les obligeait de mourir avec lui; quand il avançait que Jésus-Christ n'avait été attaché à la croix que pour nous crucifier au monde; que ceux qui se vantaient d'être ses disciples devaient crucifier leur chair avec leurs désirs : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis*? Trouvez-vous un langage plus ordinaire dans les lettres de ce grand apôtre, que saint Augustin appelle les mamelles de toutes les églises? *Ubera omnium ecclesiarum*. S'en tire-t-il un lait plus naturel pour tous les chrétiens, que ces obligations de mort, de croix, de sépulture?

Ne vous flattez donc pas davantage, mes frères; l'exemple que je vous propose n'est pas si éloigné de votre condition que vous l'avez cru. Qui dit un chrétien, dit un homme mort, un homme crucifié au monde, et à qui le monde l'est aussi, n'y en ayant pas un qui ne doive mériter la qualité que saint Grégoire de Nazianze donnait aux pénitents de son siècle, lorsqu'il les appelait des martyrs vivants : *Martyres vivi*. Ils sont à moitié vivants, à moitié morts, soit parce que leurs inclinations et leurs concupiscentes sont mortes dans leurs effets, quoiqu'elles soient vivantes dans leurs principes, soit parce qu'au défaut des bourreaux ils sont obligés de s'armer contre eux-mêmes et de détruire chaque jour, de leur propre main, quelque partie de ce qu'ils sont : *Martyres vivi*.

Voilà, mes frères, la qualité qui me paraît la plus digne de vous, celle pour laquelle vous devez avoir plus de jalousie, celle qui vous fera imiter de plus près le grand saint dont je vous fais l'éloge. Car si vous refusiez de lui être semblables en ce premier trait, savez-vous bien à qui vous seriez en danger d'être conformes? L'histoire nous apprend que Ju-

lien l'Apostat sachant que le baptême qu'il avait reçu imprimait un caractère qui ne se perdait pas, même quoiqu'on perdît la foi, et tâchant de se défaire de ce signe, qu'il avait en horreur, fit des sacrifices, conjura les démons et mit en usage toute sorte d'abominations et d'impiétés pour effacer de son front les marques de ce sacrement. Oserai-je dire qu'on imite en quelque manière l'impiété de ce détestable empereur, lorsqu'on refuse de représenter au dedans de soi, en qualité de baptisé, la mort de Jésus-Christ, mort qui est le vrai sceau de ce sacrement et qui en fait toute la force? *An ignoratis*, dit saint Paul, *quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus*? Ne savez-vous pas, mes frères, qu'ayant tous été baptisés au nom de Jésus-Christ, nous avons tous été baptisés en sa mort? Si bien que celui qui refuse d'exprimer cette mort en sa personne, voudrait en quelque façon rejeter l'application qui lui en a été faite, et semble témoigner se repentir d'en avoir reçu le caractère.

Vous êtes bien éloignées, âmes religieuses, de tomber dans cette impiété; vous vous êtes acquittées, à la rigueur, des obligations de votre baptême, par l'accomplissement de vos vœux; mourant comme saint Benoît, vous êtes mortes avec Jésus-Christ, et renonçant à son exemple, à vos biens et à vous-mêmes, il semble que le père n'ait presque pour avantage sur ses filles, que celui d'avoir commencé : *Vicit quia præcessit*. Tout l'avis que je crois donc être obligé de vous donner en cette occasion, est de ne sortir jamais de cet état de mort que vous vous êtes procurée, de vous souvenir que dès qu'une âme s'est dégagée de son corps par la mortification, elle ne doit plus y rentrer, et que, comme il n'est pas permis de séparer ce que Dieu a conjoint, ce serait un sacrilège de vouloir réunir ce qu'il a séparé.

Mais pour vous fortifier encore davantage dans cette obligation et assurer au dedans de vous l'empire de cette bienheureuse mort, à l'exemple de saint Benoît, ajoutez-y, comme lui, la sépulture; car c'est là le second mystère que ce grand homme voulut imiter pendant sa vie. Il ne se contenta pas de mourir avec Jésus-Christ, il se crut obligé de s'ensevelir avec lui, et après avoir satisfait au premier par un parfait détachement, il s'acquitta du second par une solitude inviolable. C'est le second point de son éloge; je vous demande un renouvellement d'attention.

II. — J'ai lu avec étonnement dans saint Chrysostome que plusieurs personnes de son temps, ne pouvant supporter la mort de leurs amis, passaient le reste de leur vie dans leurs tombeaux. La lumière, dit ce Père, leur devenait importune; la conversation, qui charme tous les déplaisirs, ne faisait qu'irriter leur douleur; et ne trouvant plus de satisfaction que dans les plaintes et dans les larmes, ils prenaient le parti de s'ensevelir tout vivants avec les cendres qui en faisaient le triste sujet : *Quosdam memini in ipsis defunctorum sepulcris habitaculum*

posuisse, atque ibi vitam similem mortuo transegisse.

Si tous les chrétiens avaient autant d'amour pour Jésus-Christ que ces personnes en témoignaient pour leurs amis, et si nous concevions la moitié de leur douleur pour la mort de ce Dieu qui a fait tant de choses pour nous, n'est-il pas vrai, mes frères, que nous nous enfermerions aussi avec lui dans un tombeau, que toute autre demeure nous serait insupportable, et que nous satisferions par la solitude à l'obligation que le baptême nous impose? *Consepulti sumus cum Christo per baptismum.*

Quand vous cherchiez, mes frères, à vous acquitter de ce devoir, avouez cependant que vous ne le feriez pas avec les mêmes circonstances que le grand saint Benoît : et afin de vous en convaincre, considérez, je vous prie, quel fut le lieu de sa retraite ou plutôt de sa sépulture. Votre imagination ne vous a-t-elle jamais représenté, dans un désert également affreux et stérile, un rocher dont la cime escarpée parût monter jusqu'aux cieux, et dans l'intérieur duquel se trouvât un antre obscur qui descendit jusqu'au centre de la terre? C'est à peu près l'image de la retraite que choisit notre saint : il s'enfonça, à la sortie de Rome, dans un désert inaccessible, il descend dans une profonde et obscure caverne : plus ces lieux sont sauvages et inhabités, plus ils lui semblent propres à ses desseins, plus il se confirme dans la pensée de s'y ensevelir avec Jésus-Christ.

Vous savez, chrétiens, que Jésus-Christ, se soumettant à la sépulture, choisit un tombeau où personne n'eût été mis avant lui ; et saint Maxime (*Homil. de Paschate*) nous en expliquant la raison, dit qu'il était juste que la pureté qui l'avait produit dans sa naissance le reçût après sa mort : et comme sa résurrection lui tenait même lieu d'une seconde naissance, il ne fallait pas que la pierre de son sépulcre fût moins vierge que le sein de sa Mère : *Ubique beato corpori sanctitas, purus illud venter concepit, novus tumulus includit : dominica ergo et virgo est vulva, et virgo sepultura.* Ne diriez-vous pas que saint Benoît, voulant imiter la sépulture de Jésus-Christ, affecta aussi cette circonstance, en choisissant pour sa retraite des lieux inaccessibles à tout autre avant lui, et pénétrant le premier dans une caverne dont l'obscurité et l'horreur en avaient jusque-là défendu l'entrée? *Monumentum novum in quo nundum quisquam positus fuerat* (*S. Joan., XIX*).

Ce fut donc dans ce tombeau qu'il se retrancha contre les plaisirs du monde, avec plus de succès qu'une reine d'Égypte ne fit autrefois dans celui de ses pères contre les armes d'Auguste. Ce fut là qu'il se crut en assurance contre ses ennemis, et qu'il se moqua de leur entreprise, parce qu'il avait le bonheur de trouver Jésus-Christ auprès de soi. O Dieu ! que cet affreux sépulcre lui parut agréable en comparaison du palais de son père ! qu'il trouva de délices dans ce séjour de mort ! qu'il renonça de bon cœur aux prétentions qu'il avait eues au siècle, afin de

demeurer comme la colombe des cantiques, dans le fond d'une caverne et le creux de la pierre : *In caverna maceræ, in foraminibus petreæ* (*Cant., II*).

Quand le saint homme Job se moque de la vanité qui accompagne les princes jusqu'à la mort, et qu'il parle du soin qu'ils ont de se faire élever de superbes tombeaux, il dit qu'ils prennent bien de la peine à se bâtir des solitudes : *Ædificant sibi solitudines*. Rien de plus naturel au tombeau que cette qualité. Dès qu'un homme y est entré, il est dans une effroyable solitude, il n'a plus de commerce avec les vivants, et même les plus grands rois, qui se sont toujours vus environnés d'une foule de courtisans dans leur palais, se trouvent comme les autres hommes tous seuls dans leurs tombeaux. Celui de Benoît lui fut une vraie solitude, c'était un lieu où le jour n'entraît qu'à regret, où l'on ne respirait qu'un air malsain, où l'on ne trouvait point d'autre compagnie que des insectes. Ce fut un séjour aussi affreux qu'il préféra aux maisons les plus magnifiques de Rome, ce fut là qu'il fit pendant trois ans le noviciat de solitude qu'il garda toute sa vie, qu'il commença à se cacher à tous les hommes, pour n'être plus présent qu'à Dieu, qu'il se détacha tellement du commerce du monde, qu'il fut souvent pris par des bergers pour une bête sauvage.

Que vous semble, dignes enfants d'un tel père, de cette longue mort ? Que croyez-vous de cette ennuyeuse sépulture ? Avouez les choses comme elles sont. Votre solitude n'est que l'ombre de celle de votre père, et quelque rigoureuse qu'elle vous paraisse, il s'en faut bien qu'elle approche de son austérité. Elle fut grande cette austérité. Le seul souvenir d'une femme qu'il avait autrefois vue à Rome lui étant revenu dans l'esprit, lui fit appréhender que la sainteté de sa retraite n'eût été violée par une idée si importune. Cet illustre mort se tint coupable d'avoir conservé la mémoire d'une personne vivante, et dans cette pensée, à quelle punition croyez-vous qu'il se condamna ? Il se roula nu dans des épines, il se mit tout en sang, et il guérit, par les plaies de son corps, la plaie qu'il croyait avoir reçue dans son cœur, *Per cutis vulnera vulnus mentis eduxit* (*D. Gregor., lib. I Moral.*) ; et se traitant plus sévèrement que Job, qui avait fait pacte avec ses yeux de ne les arrêter jamais sur le visage d'une femme, il obligea même sa mémoire à n'en conserver pas seulement la pensée. N'était-ce pas là être véritablement solitaire ? Jamais chrétien s'est-il enseveli plus rigoureusement avec Jésus-Christ, et ne trouvez-vous pas que j'ai eu raison de prendre la caverne qui lui a servi de retraite, pour une triste et affreuse solitude ? *Qui ædificant sibi solitudines.*

Saint Grégoire le Grand, expliquant ces paroles, dit qu'elles se doivent entendre de ces saints qui, ne désirant rien des choses du monde, vivent éloignés de leur corruption, et ne souffrent pas même dans leurs cœurs les moindres troubles. Ils n'ont que du mé-

pris pour les biens passagers et fragiles, n'aspirant qu'à leur patrie, dont ils goûtent par avance les délices ; la terre leur paraît comme un atome ou comme un point. *Sancti viri qui nihil mundi hujus appetunt, nullis in corde tumultibus premuntur. Omnes inordinatos desideriorum motus a cubili cordis ejiciunt, et quia transitoria cuncta despiciunt et nulla hujus mundi diligunt, magna mentis tranquillitate perfruuntur* (S. Gregor., lib. IV Mor., c. 28). Ne fut-ce pas de la sorte que Benoît la vit dans sa solitude ? Ce monde que les ambitieux se partagent avec tant de passions, ses grandeurs dont on se fait une si vaste idée dans son esprit, ses villes, ses provinces, ses royaumes, ses empires, tout cela lui paraît recueilli dans un rayon de soleil, tout cela lui paraît comme un point.

Pour en juger de la sorte, mes frères, il faudrait que vous eussiez, comme lui, ce même esprit de solitude ; et c'est ici que je vois que vous me dites qu'il vous est impossible au milieu de vos grandes affaires de vous acquitter de ce devoir. Vous avez quelque raison ; mais écoutez une réponse qui, à ce que je crois, vous satisfera, elle est du grand saint Bernard. Vous êtes au milieu du monde, dites-vous, mais si vous ne pouvez vous en retirer de corps, retirez-vous-en du moins d'esprit et de cœur. Vous serez seuls si vous n'avez point de pensées indignes de votre vocation, si vous n'aimez point les choses présentes, si vous méprisez ce que plusieurs estiment. Vous serez seuls si vous évitez les contestations et les disputes, si les pertes et les disgrâces de la vie vous sont indifférentes, si vous tournez votre âme vers Dieu, et vos désirs vers les biens éternels. *Solus es si communia non cogites, si presentia non affectes, si quod multi desiderant fastidias. Solus es si jurgia devites, si damna non sentias, si injuriarum non recorderis*, etc. (S. Bern., in Cant.). Or, n'est-ce pas là, chrétiens, ce que vous pouvez faire ?

C'est aussi, mesdames, le seul moyen dont vos majestés peuvent se servir, pour conserver cette qualité sur le trône. Vous ne pouvez y garder une solitude de corps, et hors le temps de la prière où vous vous dérobez pour ne traiter qu'avec Dieu, la nécessité et même la charité vous engagent à souffrir que vos sujets vous abordent, à contribuer à leur soulagement et à leur repos, à soutenir enfin avec notre grand et infatigable monarque le poids de la royauté. Mais pour la solitude d'esprit, je ne vois rien, selon ce principe de saint Bernard, qui vous en ôte le mérite dans vos plus grandes occupations, puisque vous pouvez mépriser, comme une chose périssable, l'éclat qui vous environne, puisque vous pouvez entretenir dans ce royaume la paix que vous y avez apportée, puisqu'enfin vous pouvez être plus sensibles aux outrages qu'on fait à Jésus-Christ qu'à vos propres injures.

Voilà, mesdames, en quoi consiste la solitude des souverains ; c'est avec ces pratiques qu'ils peuvent satisfaire aux obligations de leur baptême ; c'est à ces conditions qu'ils

peuvent s'ensevelir avec Jésus-Christ, et que vos majestés ont droit de croire qu'elles imitent la retraite du grand saint Benoît qu'elles honorent. Mais il est temps de faire sortir ce mort de son tombeau, il est temps de vous faire voir qu'il a reçu une vie plus glorieuse que celle qu'il a perdue pour son maître, et de justifier la dernière partie de mon texte, qui nous assure que ceux qui meurent et qui s'ensevelissent avec Jésus-Christ, ressuscitent enfin avec lui.

III. — C'est un ordre établi de la providence et de la justice de Dieu, que ceux qui ont part à la croix de Jésus-Christ, en aient nécessairement à sa gloire ; que comme ils meurent avec leur maître, ils ressuscitent aussi avec lui, et que même leurs récompenses suivent de si près leur mort et leur sépulture, que l'une et l'autre servent de motif et d'instrument à leur gloire. C'est ainsi que le jeûne qui consume un pénitent à petit feu, et qui éteint sa chaleur naturelle à force de l'irriter, commence à l'exempter des nécessités de la nature. C'est ainsi que la chasteté qui immole le corps d'un religieux, et qui en retranche les plaisirs les plus innocents, le purifie, le spiritualise et le met, se'on Tertullien, au rang des anges. C'est ainsi que la pauvreté qui ôte à un solitaire l'usage de toutes choses, lui fait trouver une bienheureuse suffisance en Dieu même.

Non, non, gens du monde, ne regardez pas avec pitié les serviteurs de Jésus-Christ, que vous voyez mourir volontairement à vos yeux. Ce teint pâle et défiguré par les mortifications et les abstinences, ces yeux fermés à tous les objets qui plaisent aux sens, cette bouche qui ne parle plus, sont de favorables marques d'un commencement de béatitude et d'une résurrection anticipée. Il est vrai que quelque solide que soit cette gloire, elle est à présent invisible ; et c'est la raison pour laquelle saint Paul a dit de ces illustres morts, que leur vie était cachée en Dieu avec Jésus-Christ : mais pour ne pas tomber sous les sens, elle n'en est pas moins véritable et réelle. Ils ressemblent, dit saint Augustin, à ces grands arbres que la rigueur de l'hiver a dépouillés de leurs feuilles, et dont la vie est retirée dans leurs racines : *Folia ceciderunt, radix vivit*.

Voici néanmoins un saint qui dès ce monde a exprimé en sa personne la résurrection de Jésus-Christ, voici un homme d'un caractère extraordinaire que Dieu a voulu mettre ici-bas en possession des avantages les plus sensibles de la gloire ; et si vous observez bien toutes les actions et toutes les démarches de saint Benoît, depuis la sortie de sa caverne jusqu'à son entrée dans le ciel, vous reconnaîtrez aisément en lui trois ou quatre traits de la résurrection de son maître.

Le premier avantage de Jésus-Christ sortant du tombeau fut sa fécondité. Si sa mort conçut l'Eglise, sa résurrection l'enfanta ; et de là vient qu'il se compare à un grain de froment qui se multiplie par sa mort, et renaît fécond de sa corruption même. *Si gra-*

num frumenti cadens in terram mortuum fuerit (S. Joan., XII). Ce fut presque de même que Benoît se reproduisant, pour ainsi dire, en son ordre, parut comme une glorieuse expression de Jésus-Christ. Il avait imité sa mort par la fuite du siècle et de ses plaisirs, il avait imité sa sépulture par une austère retraite, qui l'avait mis dans l'oubli des hommes : mais aussi admirez ce que ce détachement et cette solitude produisent, et quand vous verrez l'un des plus grands ordres de l'Eglise se multiplier par toute la terre, reconnaissez que c'est ce grain de froment qui est devenu fécond par sa pourriture.

Le second avantage de la résurrection de Jésus-Christ fut la puissance : elle lui appartenait de toute éternité dans le sein de son Père, et la théologie nous apprend qu'il y est son bras aussi bien que sa parole. Elle lui appartenait dans le sein de Marie, et l'union hypostatique avait fait entrer l'humanité dans tous les droits de la divinité. Cependant, chose étrange ! il voulut acquérir par sa mort le pouvoir qu'il possédait par sa naissance, et ce fut cette autorité qu'il reçut dans sa résurrection, comme une récompense de ses abaissements passés : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (S. Matth., XXVIII) : or, si jamais homme a eu quelque part à ce pouvoir, c'a été le grand saint Benoît. Ce mort n'est pas plus tôt sorti du tombeau, qu'il devient le souverain de l'univers. Les rois lui obéissent, ils se jettent à ses pieds par respect, et quand ils sont coupables, ils reçoivent de sa bouche l'arrêt de leur mort. Il commande aux démons, il les chasse des corps et des temples, et les relègue dans les enfers, il commande à toute la nature, les éléments se dérèglent quand il le souhaite, les eaux, à la moindre de ses paroles, deviennent solides, le feu rafraîchit, les corps perdent leur propre pesanteur. En un mot, pour m'expliquer avec un grand pape, la toute-puissance de Dieu, qui s'est partagée dans plusieurs saints, a pris plaisir en quelque manière de se réunir en sa personne : *In aqua ex petra producta Moysen, in ferro quod ex profundo rediit Elisæum, in aquæ itinere Petrum, in corvi obedientia Eliam video* : vous voyez que je passe légèrement sur toutes ces merveilles.

Enfin, le dernier avantage de Jésus-Christ ressuscité fut son triomphe, lorsqu'à la vue de ses apôtres, après avoir étendu ses mains pour les bénir, les nuées l'enlevèrent, et que les cieux s'ouvrirent pour le recevoir. L'entrée de votre père au ciel, mes chères sœurs, eut aussi quelque chose de semblable à ce triomphe. Benoît assemble ses disciples, il les console de sa perte, il étend ses mains pour les bénir, et son âme bienheureuse paraît à l'un de ses disciples passer de la terre au ciel par un chemin semé de fleurs et brillant de lumières. *Elevatis manibus dum benediceret eis, recessit ab illis et ferebatur in cælum* (S. Luc., XXIV).

Quel sujet de joie pour vous ! joie d'autant plus juste que vous pouvez avoir part au triomphe que vous admirez. Oui, dit Pierre

Damien, cette voie, ornée de tant de lumières pour le passage du père, est encore ouverte pour les enfants, et tous ceux qui l'auront suivi dans les pratiques de sa règle, le suivront dans la participation de sa gloire. Je finis avec ces paroles qui vous sont trop importantes pour ne vous être pas expliquées : *Beati qui vobiscum vivunt, beati qui inter vos, et in sanctis operibus vestris moriuntur ! Heureux ceux qui vivent avec vous ; heureux ceux qui meurent dans vos saints exercices et dans la pratique de votre règle ! Pia nimirum fide credendum est, quia scala illa quæ de Cassino monte olim in cælum videbatur erecta, adhuc palliis strata, lampadibusque coruscat*. Car il est à croire que cette mystérieuse échelle par laquelle votre père s'est élevé du mont Cassin au ciel, subsiste encore aussi éclatante de lumières. *Sicut enim excepit ducem, ita nunc exercitum transmittit subsequentem* : Et comme elle a reçu le général, elle servira aussi de passage à son armée. Pouvais-je finir avec des paroles d'une plus grande consolation ? Et ne vous sentez-vous pas animées plus que jamais à l'observance de votre règle et au fidèle accomplissement de vos vœux ?

Pour vous, chrétiens, j'avoue que je ne puis vous faire espérer autant de gloire qu'à ces saintes filles. Il faudrait, comme Benoît, mourir par un parfait détachement du monde ; et vous vous y engagez tous les jours par de nouvelles chaînes. Il faudrait vous ensevelir comme lui par la retraite ; et vous n'êtes jamais hors des embarras du siècle, peut-être ne faites-vous jamais de réflexions sur vous-mêmes. Quels remords n'aurez-vous pas un jour, lorsque Dieu vous séparera du monde, de ne vous en être pas séparés vous-mêmes ? Quel désespoir pour lors de n'avoir pas mérité, en renonçant à toutes les créatures, cette ineffable union d'amour que les bienheureux ont avec le Créateur ! Songez-y, mes frères, et si vous y pensez sérieusement, je m'assure que sans sortir de la profession où Dieu vous a fait entrer, vous exprimerez la mort et la sépulture de son Fils, pour représenter plus heureusement un jour sa résurrection glorieuse que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Fiat mihi secundum verbum tuum.

Qu'il me soit fait selon votre parole (S. Luc., I).

Madame, s'il nous était permis de juger de l'excellence des choses par le profit que nous en retirons, je pourrais dire que nous devons en quelque manière estimer davantage cette parole que Dieu fit prononcer par Marie au sujet de l'Incarnation de Jésus-Christ, que celle qu'il prononça lui-même pour la production de l'univers. Que la lumière et le firmament, que le ciel et la terre se fassent, dit Dieu, *fiat* ; et cette impérieuse parole tira les êtres et les éléments du néant. Qu'il me

soit fait selon votre parole, répond aujourd'hui Marie à l'ange : *Fiat* ; et cette parole d'une créature humble et soumise aux volontés du Seigneur, attire dans son sein, pour la réparation des hommes, le Souverain du ciel et de la terre. Dans la bouche du Père Éternel, toute la fécondité de cette parole se termina à créer un monde qui n'était pas ; et dans celle de Marie, elle se termine à faire descendre le Réparateur d'un monde qui s'était perdu. Dans la bouche du Père éternel, elle produisit des astres, des cieux, des hommes, des anges ; et dans celle de Marie elle forme quelque chose de plus brillant que ces astres, de plus étendu que ces cieux, en un mot Jésus-Christ, qui seul vaut infiniment mieux que tous les hommes et que tous les anges ensemble. Oui, chrétiens, Marie répondant aujourd'hui à la proposition que lui fait un ange, cette mystérieuse parole, *fiat*, nous procure un avantage d'autant plus considérable, qu'elle unit dans son sein deux natures, qu'on croyait jusqu'alors incompatibles, qu'elle finit une guerre qui durait depuis quatre mille ans, qu'elle étouffe des inimitiés immortelles, et qu'elle termine enfin par une heureuse paix tous les différends qui étaient entre Dieu et les hommes. Comme cette grande réconciliation est le principal effet du mystère que nous célébrons, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous l'expliquer dans ce discours. Mais de quelles paroles pourrais-je me servir pour obtenir de Marie l'éclaircissement de sa réponse, sinon de celles-là mêmes qui en firent l'heureuse occasion ? Ce sont celles de l'ange. *Ave*.

Madame, l'apôtre saint Paul est si fortement persuadé que Jésus-Christ est l'auteur de notre réconciliation et de notre paix, qu'il lui en fait même porter le nom : *Ipse est pax nostra* (Ephes., II). Il ne se contente pas de dire que c'est cet Homme-Dieu qui a abattu la muraille de division qui nous séparait de son Père, que c'est lui qui a réuni les Juifs et les gentils pour les réconcilier tous ensemble avec Dieu, et qui a noyé toutes nos inimitiés dans son sang ; il passe encore plus avant, et afin de nous faire mieux connaître l'obligation que nous lui avons pour tant de travaux et de misères qu'il a souffertes pour nous, il lui donne même le nom de paix, et le prend pour l'effet dont il est la cause : *Ipse est pax nostra*. Ne dirait-on pas qu'il veut, en cette rencontre, imiter ces orateurs ou ces historiens, qui donnent souvent aux princes le nom des provinces qu'ils ont conquises au prix de leur sang ? Tant il est persuadé qu'il ne peut être plus dignement loué, pour tout ce qu'il a fait et enduré afin de nous acquérir la paix, qu'en le nommant lui-même par excellence notre réconciliation et notre paix.

Cette qualité, je l'avoue, n'appartient proprement et primitivement qu'à Jésus-Christ ; et nulle créature, absolument parlant, ne peut la partager avec lui. Mais après cette précaution, permettez-moi de vous dire que l'Eglise a presque accordé à la sainte Vierge le même honneur qu'elle rend à Jésus-Christ

pour notre réconciliation, que, reconnaissant que c'est dans son sein que cette paix s'est traitée et ménagée, elle l'a de tout temps remercié d'y avoir travaillé pour nous. De là vient que saint Epiphane, saint Ephrem (1) et saint Bernard, faisant allusion à ce que saint Paul avait dit du Fils, croient que cette muraille, qui était entre Dieu et nous a été aussi détruite par la Mère, qu'elle est devenue notre médiatrice auprès de notre médiateur, que c'est elle qui nous a réconciliés et qui a été même, pour nous servir de leur termes, notre salut et notre paix.

Bien loin que Jésus-Christ se trouve offensé de ces éloges qu'on donne à sa Mère, nous voyons qu'il a bien voulu emprunter d'elle tout ce qui était nécessaire pour cette admirable paix ; que c'est Marie qui lui a fourni ce qui manquait pour exécuter ce traité, que c'est elle qui, en prêtant son consentement aux paroles de l'ange, a, comme dit saint Bernard, réjoui le ciel et la terre, réparé les désordres du monde, ennobli les créatures, en un mot, uni l'homme avec Dieu.

Trois choses sont absolument nécessaires pour établir une solide paix. Premièrement, il faut un lieu où les parties intéressées puissent sûrement s'assembler pour la conclure. Secondement, il faut des moyens qui soient mutuellement agréés pour l'exécuter ; et enfin il faut des sûretés qui soient acceptées de part et d'autre pour l'entretenir. Toutes ces conditions étaient nécessaires pour traiter la paix de Dieu avec l'homme ; mais quelle apparence y avait-il de les trouver, quel lieu y avait-il au monde, depuis le péché, qui ne fût point suspect, quelles conditions un souverain offensé pouvait-il recevoir d'un sujet rebelle, et enfin quelles sûretés pouvait-on prendre ?

Paissez aujourd'hui, Vierge sainte, pour détruire tous ces obstacles. Elle l'a fait, chrétiens, dans le mystère que nous célébrons, puisque c'est aujourd'hui que, donnant son consentement à l'Incarnation du Verbe, et prononçant cette grande parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, elle a fourni le lieu, les moyens et les sûretés nécessaires pour conclure, exécuter et entretenir la paix entre Dieu et l'homme. Elle a fourni son sein pour la conclure, son sang pour l'exécuter, sa médiation et son crédit pour l'entretenir : trois points qui feront le sujet de ce discours.

I. — Comme la guerre qui dura quatre mille ans entre le ciel et la terre n'avait point d'autre principe que le péché, il ne faut pas s'étonner si la paix qui la termina fut si difficile à conclure. Pour faire un traité de cette

(1) Jam ergo uterum tuum, Domina, velut sacratissimum Dei vivi templum totus mundus veneratur, quia in eo salus mundi initiata est, ac prædestinatas a sæculo nuptias virgo cum virgine prælibavit. Ibi ruptus est paries inimicitarum quem inter cælum et terram protoplastorum inobedientia construxerat. Ibi confederata sunt terrenis cælestia, et obviaverunt sibi in osculo pacis, quando in unam eandemque personam concurrerunt divinitas et humanitas (D. Bern., ad Virgin. Deipar., serm. paneg.). Tu pax, tu salus mundi, tu universi terrarum orbis conciliatrix (D. Ephrem).

importance, il fallait assembler les parties intéressées; et elles étaient extrêmement éloignées pour lors. Quoique Dieu soit partout par son adorable immensité, il était néanmoins, par sa sainteté et ses autres attributs, dans une distance infinie des pécheurs; de sorte que, pour traiter cette paix, il fallait vaincre l'extrême opposition qui se trouvait pour lors entre lui et l'homme, et, malgré l'éloignement que le péché mettait entre eux, les approcher et les réunir.

La difficulté n'était pas moins grande de trouver un lieu qui y fût propre, je veux dire ou neutre, ou du moins qui ne fût pas désagréable aux parties. Or, dans la guerre, ou plutôt dans la révolte d'Adam contre son Dieu, tout l'univers s'était déclaré, les anges et les hommes avaient pris parti, il ne se trouvait plus ni de lieu, ni de créature desquels on pût s'assurer. Ne doutez donc pas, chrétiens, que toutes ces difficultés n'eussent longtemps entretenu la guerre et empêché la paix, si Dieu n'avait choisi Marie et n'avait destiné son sein virginal comme le lieu le plus propre pour conclure la paix du ciel et de la terre.

En effet, ce lieu seul, dans tout le monde, ne pouvait être suspect ni à Dieu, ni à l'homme. Marie était de la race d'Adam, et quoiqu'elle ne fût pas héritière de son péché, elle était cependant sa fille, et, par conséquent, obligée à soutenir ses intérêts. Mais Marie n'était point aussi ennemie de Dieu. Prévenue des bénédictions divines, préservée du péché originel par une grâce toute singulière, elle n'avait jamais suivi le parti des rebelles : et quand l'Évangile parle d'elle dans la généalogie de son Fils, il la détache de ses pères, pour nous apprendre qu'elle n'avait rien de commun avec eux : *De qua natus est Jesus* (S. Matth., I).

C'est donc sans répugnance et, comme chante l'Eglise, sans horreur, que le Verbe divin choisit aujourd'hui son chaste sein, pour un lieu qui ne peut lui être suspect : et comme il a la liberté de naître de telle manière qu'il lui plaira, *suo nasciturus iudicio* (Zeno Veronensis), il jette les yeux sur cette pure créature, et dans le dessein qu'il a d'accorder la paix aux hommes, il se renferme dans cet auguste sanctuaire. Que dis-je ? Non-seulement le sein de Marie est le lieu où Dieu et l'homme s'assemblent; mais j'ose même avancer que ces deux parties ne peuvent s'y rencontrer, qu'elles n'y terminent aussitôt leur ancienne guerre, qu'elles ne s'y unissent d'une union indissoluble et éternelle. Pourquoi cela ? Il est assez aisé d'en comprendre la raison.

C'est que la sainte Vierge, prêtant son sein pour l'accomplissement de l'Incarnation, unit et lie, par la même action, l'humanité de Jésus-Christ avec sa divinité. De là vient que nous ne la croyons pas seulement mère d'un homme, mais que nous la croyons encore mère d'un Dieu : et ce fut de cette solide raison que les Pères, assemblés au concile d'Ephèse, se servirent contre l'impie Nestorius, et soutinrent avec justice la maternité de Marie,

parce qu'elle avait uni l'humanité de Jésus-Christ avec sa divinité, par la même action dont elle l'avait conçue : *Natura humana non sic assumpta est ut prius creata post assumptionem, sed ut ipsa assumptione crearetur*, dit le grand saint Léon. La nature humaine, dans le sein de Marie, n'a pas été tellement unie au Verbe, qu'elle ait premièrement été produite pour être après liée à sa personne; mais dans un même moment, et par une seule action, cette humanité sacrée a été formée et unie au Fils de Dieu. Or, cela étant, il s'ensuit que le chaste sein de la Vierge n'a pas seulement été le lieu où Dieu et l'homme se sont trouvés, mais où ils se sont unis, et où l'un et l'autre ont tenu ce mystérieux conseil de paix dont parle le prophète Zacharie (Chap. VI) : *Erit consilium pacis inter illos duos*.

Aussi l'Écriture sainte qui ne parlait du Fils de Dieu que comme d'un conquérant avant son incarnation, le regarde depuis ce mystère comme un roi pacifique. Celui qui paraissait tirer toute sa gloire de la guerre, affecte de s'incarner et de naître lorsque toute la terre est en paix; et enfin si toute la milice céleste n'avait eu jusqu'ici soin que de le venger de ses ennemis, elle changera bientôt d'emploi à sa naissance, puisque les évangélistes nous la représenteront occupée à chanter dans les airs des cantiques de louange, et à dire : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (S. Luc., II).

Le prophète-roi, parlant d'une terre où Dieu veut faire goûter tout le repos et toute la douceur de la paix, fait une merveilleuse description de sa conduite. Il dit que *Dieu en éloigne la guerre jusqu'aux extrémités de la terre, qu'il y brise et qu'il y met en pièces toute sorte d'armes; qu'il y rompt des arcs et des flèches, qu'il y réduit en cendres des boucliers*. Or, de quelle terre veut-il nous dire qu'on éloigne avec tant de soin tout ce qui pourrait entretenir la guerre, si ce n'est, selon la belle pensée de saint Athanase (*Lib. de Incarn. Verbi*) et de saint Augustin (*Exposit. in Ps. XLV*), de cette terre où Jésus-Christ a voulu prendre naissance ? C'est en cette terre, disent-ils, qu'on a étouffé tous les motifs et tous les prétextes de la guerre. C'est en cette terre que l'on a apaisé et terminé tous nos différends; en un mot, c'est dans le chaste sein de Marie que Jésus-Christ a établi une paix ferme et entière : *De hac terra omnis pugna tollitur; in hac terra pax plena reparatur*.

La paix que les princes font entre eux n'est, à proprement parler, qu'une trêve et une suspension d'armes. Ils ne les mettent pas tellement bas, qu'ils renoncent entièrement au droit de la guerre, qu'ils ne gardent leurs munitions, qu'ils n'exercent leurs soldats, qu'ils ne fortifient leurs places, et qu'ils ne soient prêts au moindre désordre, à rompre les traités qu'ils ont faits. Il n'y a que la paix que nous donne le Fils de Dieu dans le sein de sa Mère qui soit inviolable de son côté, et éternelle : *Factus est in pace*

locus ejus. Et la raison que le prophète nous en rend, c'est qu'il y rompt ses armes, qu'il y brise ses boucliers, et qu'il s'ôte volontairement tous les moyens de rentrer dans le combat; *Factus est in pace locus ejus, ibi confregit potentias arcuum, scutum, gladium et bellum* (Psal. LXXV).

Remarquez, je vous prie, la pompeuse gradation dont se sert ici David, pour nous expliquer par avance, dans un esprit prophétique, l'intention du Fils de Dieu. Il met bas les armes défensives, *scutum*. Il brise les armes offensives, *gladium* : et enfin il anéantit la guerre, et veut nous ôter absolument la crainte que nous pourrions avoir qu'il ne la renouvelât, *et bellum*. Or, qu'est-ce qui peut obliger le Fils de Dieu à se désarmer de la sorte? qu'est-ce qui peut le porter à renoncer ainsi à tous les avantages qui sont inséparables de ses combats, et à nous donner de si fortes assurances de la paix? Il faut que saint Pierre Chrysologue vous l'explique.

Le Dieu des armées, dit-il, était si redoutable, que le ciel tremblait au moindre de ses mouvements; les anges frémissaient en recevant ses ordres, les créatures étaient interdites au seul bruit de son nom, et toute la nature était dans une consternation générale, quand il était près de livrer un combat : *Pavet cælum, tremunt angeli, creatura non sustinet, natura non sufficit*. Et cependant, chose surprenante! dans cette émotion universelle, une simple fille loge ce Dieu terrible dans son sein; une vierge soutient, toute faible qu'elle est, sa grandeur et sa majesté, et, avec une humble, mais courageuse assurance, elle ne lui demande rien moins, pour le prix de sa demeure, qu'une paix générale et qu'une alliance éternelle de l'homme avec Dieu : *Puella tamen* (ces paroles sont belles) *sic Deum in sui pectoris caput hospitio, ut pacem Deique cum carne commercium pro ipsius uteri mercede conquirat*.

A-t-on jamais ouï parler d'une merveille plus surprenante, qu'un Dieu abandonne les intérêts de sa gloire, qu'il se renferme dans le sein d'une vierge, et qu'il s'y oblige de lui-même à accorder, dans ce lieu qu'il a choisi, la paix à ses plus grands ennemis? Voilà cependant ce qui s'est passé dans le mystère de ce jour, et parmi les preuves que j'ai pu vous en apporter, je n'ai fait que suivre les sentiments de l'Ecriture et des Pères.

Un homme de la première qualité, encore idolâtre, avouait à saint Augustin que ce qu'il avait peine à comprendre était l'Incarnation du Verbe. Je m'étonne, lui écrivait-il, de ce que le souverain du ciel et de la terre se soit renfermé dans le corps d'une vierge, qu'il ait souffert, dans ses entrailles, cet ennuyeux intervalle de neuf mois, et que celle qui l'a produit soit vierge et mère tout ensemble. Je m'étonne que celui devant qui tout l'univers n'est qu'un petit point, se soit caché dans le corps d'un enfant, et que Marie, ayant donné son consentement au Père éternel, ce mystère si surprenant se soit accompli : *Miror utrum mundi Dominus inte-*

merata femina corpus impleverit, pertulerit noxam mensium longa fastidia, et tamen virgo enixa sit solemnitate pariendi; miror si intra corpusculum vagientis infantia latet cui parva putatur universitas (Volusianus ad Aug., epist. 2). Vous vous en étonnez, lui répond saint Augustin, et vous avez raison de vous en étonner, parce que vous ne regardez les choses que par des vues humaines; mais vous les croirez bientôt, si vous supposez que tout cela est fondé sur la toute-puissance et sur l'infinie miséricorde d'un Dieu. Il peut tout ce qu'il veut, et il veut tout ce qui regarde nos avantages. Il s'agissait de terminer une guerre ancienne et opiniâtre : il fallait chercher un lieu qui fût propre pour ménager la paix des hommes avec Dieu, et il n'y en avait point de plus commode que le sein d'une vierge, sein bienheureux, où ce fameux traité de la paix et de la liberté du genre humain a été conclu : *O venter, in quo communis pacis libertatisque causa confecta est* (Proclus, orat. habit. in concil. ephesino).

Voilà donc, mes frères, la première obligation que nous avons à Marie, et la part qu'elle a dans ce mystère. C'est dans son sein que Dieu et les hommes se sont réconciliés; c'est dans ce sein que, par l'union des deux natures, la paix a été faite entre le ciel et la terre. Mais la conservons-nous, cette paix, et prenons-nous toutes les précautions nécessaires pour n'en pas violer les articles? Du côté de Jésus-Christ, elle est inviolable, et il ne rompt avec nous que lorsque nous l'y contraignons. Il fait, de son côté, une infinité de merveilles pour faire réussir un ouvrage qui regarde nos intérêts; il passe du sein d'un Dieu dans celui d'une femme, où il s'unit avec un homme qui veut nous réconcilier tous. Serions-nous donc assez malheureux pour rompre un traité qui nous est si favorable, et pour dédire Jésus-Christ de la parole qu'il a donnée pour nous? Si nous avons été assez lâches pour souscrire à notre perte, parce qu'Adam l'avait conclue, ferons-nous à Jésus-Christ l'injustice de le désavouer de notre réconciliation qu'il a traitée?

Mais peut-être que le sang qu'il s'oblige de répandre en concluant notre paix, fera plus d'impression sur nous. Savez-vous bien néanmoins qu'il ne satisfera à cet engagement que par celui que sa mère fera couler dans ses veines; de sorte que si le sein de cette princesse est le lieu où notre traité se conclut, je puis dire que son sang est encore le moyen qu'elle fournit pour l'exécuter. C'est le sujet de mon second point.

II. — Jamais il n'y a eu de paix, de réconciliation, ni d'alliance considérable où il n'y ait eu du sang répandu pour la traiter : *Sine sanguinis effusione*, dit saint Paul, *non fit remissio*. Les anciens, pour rendre inviolables les accords qu'ils faisaient entre eux, les cimentaient toujours avec le sang des victimes : ils prenaient des animaux, ils en tiraient le sang avec la vie, et souhaient, avec impécration, une mort aussi violente à ceux qui auraient la perfidie de rompre le traité.

De là vient que les Romains se servaient de ces mystérieuses expressions, qui marquaient si bien leurs cérémonies : *Percutere, ferire, icere sædus.*

Mais pourquoi m'arrêter aux exemples profanes, puisque l'Écriture sainte m'en fournit de si considérables ? Je vois, d'un côté, Moïse qui couvre le peuple du sang des victimes, avec ces paroles : Voilà le sang avec lequel Dieu confirme l'alliance qu'il contracte aujourd'hui avec vous : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum* ; et, d'un autre côté, je remarque que le grand prêtre n'entrait jamais dans le sanctuaire, pour y ménager la réconciliation des Israélites, qu'il n'y portât du sang, et qu'il ne l'offrit à Dieu. Saint Paul (*Hebr., IX*) se souvient de ces deux sortes de cérémonies, de celle de Moïse et de celle du grand prêtre, et me fournit fort heureusement l'application que j'en veux faire ; car, après avoir fait une description fort fidèle de ce qui se passait dans l'une et dans l'autre, il conclut que ces cérémonies n'agréaient à Dieu qu'à cause qu'elles étaient les figures de ce qui devait arriver en la personne de Jésus-Christ, qui, *non avec un sang étranger, mais avec le sien propre*, devait confirmer sur la croix le traité qu'il avait conclu dans le sein de Marie.

En effet, mes frères, ce sera proprement dans ce lieu qu'il terminera la sanglante guerre qui avait duré si longtemps entre Dieu et l'homme, qu'il fera succéder une heureuse paix à cette funeste division qui avait partagé le ciel et la terre, qu'il nous réconciliera avec son Père, et qu'il cimentera même cette réconciliation avec son sang. Ce sont les propres termes du grand Apôtre : *Pacificans per sanguinem crucis sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt.* Mais de qui le Fils de Dieu aura-t-il emprunté ce prix de notre rédemption et de notre réconciliation ? Dans quelle source aura-t-il puisé ce sang par lequel les conditions de notre traité seront si heureusement exécutées ? Ne sera-ce pas sa sainte Mère qui remplira ses veines de sang, afin qu'il les vide en notre faveur ? Ne sera-ce pas d'elle qu'il empruntera les moyens de satisfaire aux promesses auxquelles il s'engage ?

Premièrement, il est certain que c'est elle qui lui fournit dans son sein le principe du sang qu'il doit répandre sur la croix ; et en second lieu, il est également certain que c'est elle qui augmentera bientôt ce sang avec le lait de ses mamelles. Car remarquez avec un Père, que la sainte Vierge prendra plaisir d'engraisser, pour ainsi parler, la victime qu'elle conçoit aujourd'hui, et de grossir de son lait les veines de Jésus-Christ, afin que l'effusion qu'il fera pour nous de son sang en soit plus abondante : *Ut copiosior sit sanguinis effusio.* C'est donc elle qui avance merveilleusement notre paix, qui a part à notre réconciliation, comme je vous l'ai expliqué d'abord, et qui fournit le seul moyen par lequel notre traité peut réussir. *Effundendum pro mundi pace sanguinem de corpore tuo Christus accepit, ac de te sumpsit quod*

pro te solvat. Vierge sainte, c'est ainsi que lui parle saint Eucher, Vierge sainte, votre Fils tire de vous le sang dont il doit cimenter la paix du monde, c'est de vous-même qu'il prend de quoi payer pour vous. Il est vrai que vous n'avez point participé au péché d'Adam, que vous n'avez jamais été enveloppée dans sa révolte ; cependant vous avez eu besoin d'être préservée, et rachetée comme les anges, par une grâce de prévention ; et ce qui doit nous surprendre, c'est que vous avez fourni à Jésus-Christ le prix avec lequel il vous a acquis cette grâce : *De te sumpsit quod pro te solvat.*

Ce n'est pas encore tout, non-seulement Marie a part à notre réconciliation, en ce qu'elle fournit à Jésus-Christ le sang qu'il doit répandre ; mais ce que je trouve de plus difficile, et de plus rigoureux pour elle, c'est qu'elle y a consenti elle-même. Comme Jésus-Christ tient sa vie et son sang de Marie, il ne veut perdre l'une, ni répandre l'autre, à moins qu'elle n'y donne en quelque manière son consentement ; de sorte que si nous admirons la bonté que le Père a pour nous, de permettre que son Fils prenne un corps, et s'incarne, nous devons aussi être surpris de l'étrange résolution de sa Mère, qui consent dès ce jour que ce même Fils immole son corps, et donne sa vie.

C'est pourquoi saint Bonaventure comparant les sentiments de Marie avec ceux du Père éternel, leur applique à tous deux ces paroles de saint Jean, quoique l'application en soit infiniment différente par plusieurs endroits : *Sic Deus dilexit mundum, sic Maria dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* C'est ainsi que Dieu, c'est ainsi que Marie animée de l'esprit de Dieu, a aimé le monde ; c'est ainsi que l'un et l'autre lui ont donné leur Fils unique. Dieu le donne, parce que c'est son propre Fils qui s'est soumis à lui en prenant la forme d'un esclave, quoiqu'il lui soit consubstantiel ; et Marie le donne, parce que c'est aussi son Fils qui est aujourd'hui conçu dans son sein par l'opération du Saint-Ésprit ; et elle le donne autant qu'il est au pouvoir d'une pure créature de se démettre du droit qu'elle a reçu, par une grâce singulière, sur son Créateur.

Disons mieux, comme Marie n'a qu'une même volonté avec son Fils ; comme Dieu qui pourrait faire les choses par une souveraine autorité, les dispose et les ménage par une admirable condescendance ; il demande le consentement de cette sainte créature. Un ambassadeur envoyé de sa part descend du ciel dans sa cellule, et lui fait toutes les propositions nécessaires pour le grand ouvrage de l'Incarnation du Verbe. Dieu et elle agissent donc de concert, pour exécuter les conditions de notre paix ; et si Marie fournit le sang que Jésus-Christ doit répandre, Jésus-Christ ne l'accepte aujourd'hui que dans le dessein d'y satisfaire.

Un Père nous décrit avec de belles paroles cette conformité de sentiments qui se trouve entre le Fils et la Mère, et nous fait

bien comprendre la part qu'a Marie dans la réconciliation du monde. Jésus-Christ et Marie, dit-il, n'ont qu'une même volonté, ils offrent tous deux un même sacrifice, ils offrent tous deux une même victime. Si Jésus-Christ sacrifie un corps, c'est celui qui commence aujourd'hui à se former dans le sein de Marie; si ce Fils dispose de sa vie, et offre déjà sa mort, c'est par le consentement que sa Mère y donne. Enfin si l'un doit répandre le sang de ses veines, l'autre doit répandre le sang de son cœur, et par ce moyen quoique Jésus-Christ soit seul auteur de la grâce et de la paix des hommes, il veut bien y associer par faveur sa sainte Mère : *Unde mater communem in mundi salutem cum filio effectum obtinuit*. On ne peut rien, sans doute, ajouter à ces paroles, ni expliquer plus délicatement la part qu'a Marie dans l'ouvrage de notre réconciliation. Pouvais-je mieux vous prouver cette vérité que par l'autorité des Pères? Mes raisons eussent été trop faibles, et je m'imagine qu'en vous rapportant celles des plus grands hommes, vous n'aurez pas de peine à croire que ce sera avec le sang de Marie, que Jésus-Christ effacera le funeste titre qu'Adam avait passé de notre condamnation, que ce sera avec ce sang qu'il signera le traité conclu aujourd'hui dans le sein de sa Mère; que ce sera avec ce même sang qu'il satisfera à toutes nos obligations, et cimentera notre paix.

Je suis cependant encore obligé de vous dire, mes frères, que si le sang de Marie, passant dans les veines de Jésus-Christ, le fait notre médiateur, ce sang le fait aussi notre juge. Il apaisera bien, en répandant ce sang, les différends que nous avons avec son Père, mais il aura aussi son recours contre nous, et en nous acquittant aujourd'hui envers ce Père éternel, il entrera dans sa puissance et dans tous ses droits. Quelle étrange proposition! cependant rien de plus vrai : *Potestatem dedit ei iudicium facere, quia filius hominis est* (S. Joan., V) : Le Père éternel lui a donné le pouvoir de nous juger, parce qu'il est fils de l'homme, parce qu'il est fils de Marie, parce que sa mère lui fournissant du sang afin de satisfaire pour nous, il est substitué aux droits de son Père.

Je n'examine pas ici si cette considération doit animer notre espérance ou exciter notre crainte; je n'examine pas si nous aurons dans le Fils un juge moins rigoureux que nous n'aurions eu dans le Père, ou si ce n'est point plutôt un sujet d'appréhension pour nous de savoir que celui qui plaide dès aujourd'hui notre cause prononcera un jour notre arrêt. Je considère seulement que si ce traité de paix qu'il conclut dans le sein de sa mère, et qu'il exécute sur la croix, doit être rompu du côté de Dieu, ce ne peut plus être que par Jésus-Christ. Le Père éternel, comme je viens de vous le faire voir, a été satisfait; mais son Fils, ayant payé, comme dit un prophète, des dettes auxquelles il n'était pas obligé, *Que non rapui tunc exsolvebam* (Psal. LXVIII), et étant devenu notre cau-

tion, a toujours son recours contre nous, et nous avons à tout moment sujet de craindre que nos péchés ne nous attirent son indignation et ses vengeances.

Le prophète-roi nous a très-bien expliqué ces deux différents sentiments de joie et de crainte, de consolation et de frayeur, en vue de l'incarnation future de Jésus-Christ et du mystère que nous célébrons aujourd'hui. D'abord il invite toutes les créatures à louer Dieu et à le remercier de ce qu'il a donné son Fils aux hommes en qualité d'auteur de leur paix et de juge tout ensemble : *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait d'admirables choses. Il s'est souvenu de sa miséricorde et de ce qu'il avait promis à la maison d'Israël. Toute l'étendue de la terre verra bientôt le salut que Dieu a envoyé. Solennisez donc avec joie la venue du Seigneur, qui est votre roi; que la mer, le monde et tous ceux qui y habitent en soient émus. Il jugera la terre selon sa justice et les peuples selon son équité* (Psal. XCVII).

Voilà sans doute de grands sujets de consolation, et ce que David avait prédit nous est arrivé. Dieu ne nous a pas oubliés dans sa miséricorde; il nous avait promis un Sauveur, et il est aujourd'hui conçu dans le sein d'une vierge; il nous avait dit que nous verrions l'auteur de notre paix, et il se renferme aujourd'hui dans les entrailles de Marie, afin qu'il paraisse dans neuf mois aux yeux des hommes. Ce sera ce Dieu fait homme qui nous jugera, ce sera ce Dieu principe de notre réconciliation qui suivra dans son jugement les lois de son équité. Encore un coup voilà de grands sujets de consolation, *Cantate, et exultate, et psallite*. Mais qu'est-ce qu'il ajoute immédiatement après? *Dominus regnavit, irascentur populi*; le Seigneur règne, que les peuples entrent en colère; ou, pour mieux dire, selon une autre version, *Que les peuples tremblent et frémissent* (Psal. XCVIII). Oui, c'est à cause que Jésus-Christ règne que vous devez être saisis d'une sainte et salutaire frayeur; c'est à cause que Jésus-Christ chaste règne que vous devez trembler, impudiques; c'est à cause que Jésus-Christ pauvre et mortifié règne que vous devez trembler, avares et sensuels; c'est à cause que Jésus-Christ prince de la paix règne que vous devez trembler, vous tous qui avez rompu cette paix par vos péchés. Il est vrai que si vous vous convertissez à lui, vous avez sujet d'espérer beaucoup de sa miséricorde, puisque Marie, qui a fourni son sein pour conclure notre paix et son sang pour la cimenter, vous fournira sa médiation et son crédit pour l'entretenir.

III. — Je ne m'arrêterai pas beaucoup, mes frères, à vous prouver une vérité qu'une heureuse expérience a pu déjà vous rendre assez sensible; je me contenterai seulement de vous dire, en finissant, que celle qui a été jugée digne de fournir le prix avec lequel notre paix a été achetée a encore tous les jours, par le crédit que lui donne son Fils, le pouvoir de l'entretenir. Je ne parle qu'après saint Augustin, et ses paroles sont si propres

à mon sujet, que je ne puis me dispenser de vous les rapporter : *Non dubium eam quæ meruit pro liberandis proferre pretium, posse pro liberatis impendere suffragium.*

On ne saurait le répéter trop de fois, la grâce vient uniquement de Jésus-Christ ; c'est ce souverain qui distribue ce don gratuit à qui et de quelle manière il lui plaît. Mais on ne saurait aussi disconvenir que pour entretenir notre paix nous avons besoin, comme dit saint Bernard, d'une médiatrice auprès de notre médiateur, et que nulle créature ne nous peut rendre plus utilement ce service que Marie : *Opus est mediatrix ad mediatorem istum, nec ulla nobis utilior quam Maria, etc. (S. Bern., serm. de deip. Virg., n. 2).* C'était Assuérus qui pardonnait aux Juifs, mais c'était Esther qui priaït pour eux ; c'était Salomon qui accordait des grâces, mais c'était sa mère qui les demandait. C'est Jésus-Christ qui conclut, qui cimente, qui entretient notre paix, mais c'est sa mère qui demande et qui obtient pour nous ces faveurs. N'en doutez pas, celle qui a été choisie, préférablement à toutes les autres filles d'Adam, pour renfermer aujourd'hui dans son sein le prix de notre rédemption, emploiera son crédit et son suffrage en faveur de ceux qui ont été heureusement rachetés : *Non dubium eam quæ meruit, etc.*

C'est donc à Marie, chrétiens, que nous devons nous adresser dans nos besoins. Cette charitable mère a tant d'inclination à nous faire du bien, qu'après lui avoir demandé avant toutes choses ceux de la vie future, elle souffre que nous parlions quelquefois de ceux de la vie présente. C'est pourquoi, après l'avoir priée d'entretenir notre paix avec Dieu, nous pouvons lui demander celle de ce grand Etat. C'est en vain que nous faisons les politiques, que nous raisonnons sur la guerre et sur la paix, que nous croyons pouvoir l'obtenir par des voies humaines : n'avouons-nous pas tous les jours qu'elle est un bien qui ne dépend pas du monde, *Quam mundus dare non potest pacem?* C'est donc à Jésus-Christ, auteur de notre paix et notre paix même, que nous devons avoir recours et employer auprès de lui le crédit de sa mère, afin que cette paix temporelle nous soit un moyen pour en acquérir une autre infiniment plus considérable.

Madame, ce qui me persuade encore davantage que nous ne pouvons recevoir la paix que de Dieu, c'est que nous ne l'avons pas reçue de Votre Majesté. Toute la France sait qu'il n'a pas tenu à vous qu'elle ne jouît de ce bien, que vous avez travaillé à terminer ses différends, et à réunir des princes qui vous sont proches, et que vous n'avez rien souhaité davantage que de redonner à la France et à l'Espagne le même repos qui leur avait été donné dans votre heureux mariage. Mais, hélas ! toutes les parties intéressées ne se trouvant pas dans une même disposition que votre majesté, la paix n'a pu être conclue. Nous ne perdons pas pour cela l'espérance de la recevoir de vos mains. Nous croyons que Votre Majesté fléchira le

ciel par ses prières, qu'elle obtiendra de Dieu le changement des cœurs, et qu'à la première occasion elle emploiera son autorité et sa sagesse à produire un bien après lequel ses peuples soupirent depuis tant d'années. Cependant, Madame, j'ose encore vous dire avec tout le respect d'un très-humble sujet, mais aussi avec la liberté que la chaire, et votre piété me donnent, que vous devez inspirer au roi le même dessein, que vous devez lui persuader que le désir de la gloire n'est pas un motif assez légitime pour perpétuer la guerre ; qu'il y a eu dans l'Ecriture sainte des princes punis pour n'avoir point eu d'autres raisons de combattre que celle-ci : *Faciamus nobis nomen* ; et que s'il est question de se faire un nom immortel, la paix est bien plus capable de l'acquiescer à un grand souverain, qu'une bataille gagnée, ou la prise de quelques villes. Ce sont là, Madame, les sentiments chrétiens que Votre Majesté est obligée d'inspirer à ces illustres enfants, afin de couronner l'heureuse éducation qu'elle leur a donnée, et de s'altirer non-seulement les bénédictions de ses peuples sur la terre, mais encore la félicité des bienheureux dans le ciel. Amen.

PANEGYRIQUE

DE SAINTE MONIQUE.

Mulier cum parit, tristitiam habet, cum autem pepererit, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.

Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, mais lorsqu'elle est heureusement délivrée, la joie d'avoir mis un homme au monde lui fait oublier tous ses maux (S. Jean, XVI).

La douleur ne serait jamais supportable, si l'espérance n'en adoucissait la violence, si l'on n'attendait le calme après la tempête, et si après avoir généreusement combattu, on ne se flattait de pouvoir se reposer sous l'ombre de ses lauriers.

Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour ne console, ce semble, ses apôtres que par cet endroit, en les avertissant, qu'ils se réjouiront dans le ciel à proportion de ce qu'ils auront souffert sur la terre, et que leur félicité sera un jour si parfaite, qu'elle ne sera pas même traversée du souvenir de leurs misères ; comme la joie d'une femme qui est heureusement délivrée est si grande, qu'elle ne se souvient plus même des convulsions, et des tranchées d'un fâcheux accouchement.

Permettez-moi, chrétiens, d'appliquer cette comparaison que fait aujourd'hui le Fils de Dieu à la sainte que nous honorons. Jamais femme n'a plus souffert que Monique, soit du côté d'un mari infidèle et emporté, soit du côté d'un enfant hérétique et plongé dans la débauche. L'idolâtrie et l'humeur farouche d'Augustin ; les égarements et les débauches de Patrice ; les égarements et les débauches d'Augustin ; ah ! quels justes sujets de douleur ! De quelque côté qu'elle se tournât, elle ne trouvait que dureté et persécution dans son mari, que vice et que débauche dans son fils. Les différents sujets d'afflictions qui sont partagés dans les autres femmes, étaient comme réunis dans sa personne ; et bien loin

qu'elle trouvât quelque consolation dans son mariage, elle n'y rencontrait que des épines et des croix. Vous le permettes de la sorte, ô mon Dieu ! pour lui faire goûter dans la suite une plus grande joie : une multitude de douleurs ne l'environna de toutes parts que pour laisser à proportion dans son âme des consolations plus abondantes : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam (Psal. XCIII)* ; et la joie de vous avoir gagné, Patrice et Augustin fut si entière, qu'après avoir mis ces deux hommes au monde, elle ne se souvint plus des douleurs passées de son enfantement : *Mulier cum parit*, etc. Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile du dimanche, et elles sont si naturelles à la fête que nous solennisons, qu'il n'y a aucun moyen de les séparer. Mais avant que de parler de la joie que la naissance d'Augustin donna à Monique après son enfantement, il est juste de reconnaître le privilège de Marie, qui enfanta Jésus-Christ avec joie, quoiqu'elle l'enfantât sans douleur, et de lui dire avec l'ange qui lui en apporta l'agréable nouvelle : *Ave*.

Il n'y a personne qui ne sache que la douleur d'une femme en travail est la peine de son péché ; que c'est là l'une des plus sensibles rigueurs de l'arrêt qui a été prononcé contre elle ; comme si Dieu eût voulu qu'en donnant toujours la mort à l'âme de ses enfants dans leur conception, ils pussent souvent donner la mort à son corps dans leur naissance. Monique étant fille d'Eve, eut un sort aussi fâcheux ; ayant eu part à son péché, elle eut part à sa peine ; et la douleur qu'elle souffrit, en mettant au monde Augustin, ne fut capable que de la faire passer pour une pécheresse.

Comment donc, me dira-t-on, entreprenez-vous de lui rendre aujourd'hui cette douleur honorable ? Il est fort aisé de le savoir, et je m'assure, mes frères, que vous en pénétrez déjà la raison. Comme vous avez souvent entre les mains l'admirable livre des Confessions de votre Père, vous savez qu'en plusieurs endroits il appelle Monique la mère de son âme, aussi bien que de son corps. C'est à elle, après Dieu, qu'il rend grâces de sa conversion, protestant qu'il ne lui est pas tant obligé de la vie de la nature que de celle de la grâce, et avouant qu'elle l'a enfanté à Dieu par l'esprit, avec plus de douleur qu'elle n'en avait ressenti dans son corps pour le mettre au monde : *Majore me sollicitudine parturiebat spiritu, quam carne pepererat*. Or, c'est sur cette circonstance que je veux fonder l'éloge de Monique. Je ne vous parlerai point, pour y réussir, d'autres soupirs que de ceux qu'elle poussa pour la conversion d'Augustin, d'autres larmes que de celles qu'elle répandit pour le reproduire, d'autre douleur que de celle que lui causa son enfantement spirituel, enfantement qui, bien loin d'avoir été une peine de son péché, n'a été qu'un admirable effet de sa vertu : *Mulier cum parit tristitiam habet*.

Que si la douleur que ressentait Monique

dans l'enfantement d'Augustin à la grâce ne fut point une punition, la joie qu'elle eut de l'avoir ainsi enfanté, ne fut point aussi une faiblesse. Car vous devez savoir, mes frères, que la joie que l'on témoigne ordinairement à la naissance des enfants n'est fondée sur aucun légitime sujet, puisqu'ils viennent au monde armés contre Dieu, dit saint Ambroise, et que se réjouir de leur naissance, c'est souvent se réjouir de la multiplication de ses ennemis. Je n'ai donc garde de louer Monique d'avoir enfanté Augustin à la nature ; mais ce que je loue et ce que j'admire en elle, est d'avoir donné un grand saint à Jésus-Christ, et un illustre docteur à son Eglise. Quel sujet de gloire et de bonheur pour elle ! Quelle puissante raison pour lui faire oublier ses douleurs passées ! *Mulier cum parit tristitiam habet*. Augustin coupable, quel chagrin pour Monique ! voilà la douleur de son enfantement ; Augustin converti, quelle consolation pour Monique ! voilà la joie de son enfantement ; l'une et l'autre fera le sujet de son éloge, et le partage de ce discours.

I. — Je ne m'étonne pas que les pères aient toujours passé pour les plus parfaites images de la Divinité, et qu'un ancien (*Plato, in Timæo*), ait remarqué que si Dieu est le Créateur indépendant et universel de tous les hommes, les pères sont les créateurs particuliers et subordonnés de leurs enfants. Mais, quelque grand que soit cet avantage, je crois qu'ils ne le conservent jamais si bien, que lorsqu'ils joignent la qualité de maîtres à celle de pères. Dieu qui a fait l'homme par sa puissance, le fait juste par sa miséricorde et il l'instruit par sa sagesse, dit saint Augustin, et par conséquent si les pères veulent imiter l'exemple de Dieu, ils doivent former l'esprit de leurs enfants, après avoir formé leurs corps ; et dans la religion chrétienne ils leur feraient injure, s'ils ne leur donnaient que les principes de la vie, sans leur donner ceux de leur salut.

Monique fut si fortement persuadée de cette vérité, qu'elle voulut être non-seulement la mère, mais encore la maîtresse d'Augustin. Non contente de l'avoir mis au monde, elle tâcha de l'enfanter à l'Eglise ; elle prit le soin, comme il dit lui-même, de le rendre fidèle à mesure qu'il devenait raisonnable, et impatiente de travailler à son salut, elle se donna plus de peine à lui procurer la vie éternelle qu'à lui conserver la temporelle : *Mater carnis meæ, salutem meam sempiternam charius parturiebat*.

Vous me direz peut-être d'abord, que ce premier enfantement ne lui était pas beaucoup pénible ; et moi je vous réponds qu'elle y trouva d'autant plus de difficultés, qu'elle lui inspira tous ces bons sentiments de chrétien malgré son mari même.

De tous les exemples il n'y en a point de plus sensible que les domestiques, et de tous les exemples domestiques il n'y en a point qui fassent de plus vives impressions sur un enfant que ceux d'un père. La nature qu'il donne du respect pour sa personne, lui

donne en même temps de l'estime pour ses actions : et comme cette nature est corrompue d'elle-même, il arrive que quand un père est vicieux, ses enfants croient souvent pratiquer des vertus quand ils s'abandonnent à ses désordres : *Fiunt miseris pia et religiosa delicta.*

Tel fut le malheureux sort d'Augustin. Elevé, dès son enfance, dans la maison d'un père infidèle, quelle apparence qu'il pût devenir chrétien ; et ayant tous les jours devant les yeux un si fâcheux exemple, n'était-il pas à tout moment dans la nécessité de périr ou de vaincre, comme saint Jérôme le disait autrefois d'un autre enfant ? Quelle fut donc, par ce principe, l'inquiétude de Monique, et l'extrême difficulté qu'elle rencontra à combattre un ennemi qu'elle et Augustin étaient comme obligés de révéler ? De quelle vigilance et de quelle force n'eut-elle pas besoin pour faire la guerre à son mari, afin d'acquérir la paix à son fils ; de s'opposer à l'infidélité de l'un, afin d'instruire l'autre dans la plus difficile de toutes les sciences, qui est de se défier de ce que l'on voit et de désapprendre les mauvaises choses ?

Rien, au sentiment de Tertullien, n'est plus capable d'ébranler, ni même de pervertir la foi d'une femme chrétienne, que son alliance avec un mari infidèle. Car si les mauvaises compagnies sont capables de corrompre les bonnes mœurs : que ne fera pas un continuel et inséparable commerce avec un païen ? Quelle apparence qu'elle serve tout à la fois deux maîtres si opposés, je veux dire Dieu, auquel elle est obligée d'obéir en toutes choses, et un mari idolâtre qui, par des maximes toutes contraires, ne s'applique qu'à détruire le culte qu'elle lui doit ? Quelle apparence qu'elle s'acquitte envers le Seigneur des devoirs que le christianisme lui impose, ayant à ses côtés le ministre et l'agent du démon, qui observe ses démarches, qui s'oppose à ses inclinations, qui traverse ses desseins, qui se scandalise, et se moque des plus saintes et des plus essentielles pratiques d'une religion qu'elle doit conserver au péril de sa vie, et que cependant son mari hait ou méprise ? *Quis dubitet obliterari quotidie fidem commercio infideli ? Bonos corrumpunt mores confabulationes malæ : quanto magis conjunctus et individuis usus ? Et quomodo potest duobus dominis deservire, Domino et marito, adde gentili ?..... Domino certe non potest pro disciplina satisfacere, habens in latere diaboli servum, procuratorem Domini sui ad impedienda fidelium studia, et officia.* (Tertul., l. II ad Uxor., c. 3 et 4.)

Mais quand elle aurait assez de fermeté et de courage pour surmonter toutes ces difficultés, aura-t-elle assez de bonheur pour empêcher qu'un enfant ne s'empoisonne par les fréquents et domestiques exemples d'un si mauvais père ? Tout le monde sait que la débauche et l'idolâtrie ont tant de rapport avec la nature corrompue par le péché, qu'elles s'insinuent d'elles-mêmes dans une âme, qui n'a qu'à suivre son propre pen-

chant pour se porter au mal. On n'apprend que fort rarement la vertu, dit le même Tertullien, et l'on n'oblige les hommes à l'embrasser qu'en leur faisant de grandes violences : mais pour le mal, on en donne à toute heure des leçons, on en voit à toute heure des exemples ; leçons d'autant plus dangereuses, qu'on les écoute volontiers ; exemples d'autant plus persuasifs et plus forts, que sans une grâce particulière du ciel et une pieuse vigilance d'une âme zélée, on se croit en droit et l'on se trouve dans la nécessité de les imiter.

Je ne vous parle ici de toutes ces choses, mes frères, que pour vous faire comprendre de combien de grâces Augustin fut prévenu, et dans quelles peines se trouva Monique pour le former à la piété dès son enfance. Cependant, avec ce secours du ciel, elle ne laissa pas d'y réussir ; cette femme forte l'emporta sur son mari, et toutes les persuasions et les exemples de Patrice, ne purent détruire dans l'esprit d'Augustin l'autorité qu'elle s'y était acquise par sa vertu. *Pater, c'est Augustin lui-même qui parle, non evicit in me jus maternæ pietatis.*

Apprenez de là, mères chrétiennes, à vous opposer à vos maris lorsque, par leurs mauvaises instructions et leur vie déréglée, ils sont des sujets de chute et de scandale à vos enfants. Soyez-leur soumises en toute autre chose (l'Apôtre vous l'ordonne), mais quand il s'agit des intérêts de Dieu et du salut de ceux qu'il a confiés à vos soins, résistez-leur en face, si, bien loin de les édifier, ils les pervertissent.

Admirable conseil que suivit sainte Monique tandis qu'elle vécut avec Patrice. C'était un homme fougueux dont les moindres soupçons allumaient la bile, et cependant, à quelques excès que sa colère l'emportât, elle s'était fait une loi de ne lui jamais résister, non-seulement par voie de fait en lui rendant coup pour coup, mais même par parole en s'irritant contre lui, et se plaignant qu'il avait tort de la maltraiter : *Noverat hæc non resistere irato viro, non tantum facto, sed ne verbo quidem* (lib. IX Confess. c. 9) ; et ce fut par cette patience qu'elle remporta sur lui la plus belle de toutes les victoires en arrêtant ses emportements et le gagnant enfin à Dieu. Mais quand les intérêts du Seigneur et de sa religion y étaient mêlés, cette douceur s'aggravait par un juste zèle ou se changeait en cette sainte tristesse qui, selon le même apôtre, opère le salut, parce que rien n'était plus sensible à Monique que la perte de son mari et de son enfant, persuadée, comme saint Grégoire de Nazianze le disait autrefois de sa sœur, qu'elle ne serait presque sauvée que par une partie d'elle-même, si Patrice et Augustin ne l'étaient avec elle.

A la vérité, ce cher fils ne profita pas longtemps des instructions ni des vertus exemplaires de sa pieuse mère, et ce fut là ce qui augmenta sa douleur : *Mulier cum parit tristitiam habet.* Les mauvaises inclinations d'une jeunesse volage ruinèrent des

sentiments que les pernicious exemples d'un père idolâtre n'avaient pu détruire, et l'âge ne l'eût pas plutôt rendu maître de lui-même, qu'il se prostitua honteusement à l'erreur et à la débauche. Ne vous étonnez donc pas si elle en gémit devant Dieu, si elle poussa des soupirs et des plaintes vers le ciel, et si elle l'importuna souvent de ses cris : elle sentait la peine qu'elle souffrait et il fallait qu'elle éclatât, il fallait qu'elle demandât à Dieu le salut d'Augustin dans la ferveur de ses prières, qu'elle les entrecoupât de ses sanglots, et qu'enfin elle lui parlât comme une femme qui est en travail : *Sicut parturiens loquar (Isai., XXIV)*.

Après avoir formé des plaintes, elle répandit des larmes, et nous pouvons juger que son cœur était bien blessé, puisqu'il saignait si abondamment par ses yeux. Les larmes servent à des passions bien différentes, l'amour comme la joie en fait verser, et la colère ne se trouve presque jamais dans l'impuissance de se venger, qu'elle ne témoigne sa faiblesse et son dépit avec des larmes.

Mais à quelques usages qu'elles soient destinées, il faut avouer qu'elles n'en ont point de plus naturel ni de plus ordinaire que celui que la douleur leur donne ; cette passion est leur véritable source, et elle peut seule en faire plus couler que toutes les autres. Il fallait, par ce moyen, que ce fût la douleur qui percât le cœur de Monique, puisque l'on ne vit jamais tant de larmes, ses yeux étant, au rapport d'Augustin même, comme deux torrents qui ne purent s'épuiser pendant l'espace de vingt années : *Flumina oculorum maternorum*. Elle en répandait le jour, elle en répandait la nuit, elle en arrosait la terre, elle en arrosait les mers, elle en versait dans les villes, elle en versait dans les campagnes, et Augustin n'offrait point de sacrifices au démon, que Monique ne tâchât de les expier par ceux de ses larmes : *De sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus pro me tibi sacrificabatur*. Ma mère, ô mon Dieu, répandait jour et nuit des larmes comme autant de gouttes de sang qui coulaient de son cœur et de sacrifices qu'elle vous offrait pour moi.

Ceci me fait souvenir d'un bel endroit de l'Ecriture où il est remarqué que Job offrait tous les matins des sacrifices pour ses enfants, dans l'appréhension qu'il avait qu'ils n'eussent renoncé et offensé Dieu dans leurs cœurs, parmi les divertissements qu'ils prenaient en commun, et les festins qu'ils faisaient entr'eux. *Consurgens diluculo offerebat holocausta pro singulis.... Dicebat enim : ne forte peccaverint filii mei, et benedixerint Deo in cordibus suis (Job, c. 1)*. Admirable précaution que prenait ce saint homme, dit Origène (*Lib. I in c. 1 Job*), sainte et louable inquiétude, par laquelle il voulait satisfaire, non-seulement pour les péchés publics et connus, mais encore pour les fautes cachées et inconnues de ses enfants. Précautions, inquiétude, qui étaient encore plus grandes

dans Monique. Elle offrait tous les jours à Dieu ses larmes en sacrifice, mais pourquoi ? Pour les désordres visibles et scandaleux d'Augustin, pour l'expiation des erreurs dans lesquelles il était plongé, et des plaisirs criminels auxquels il s'était abandonné. Elle lui offrait, dis-je, ses larmes en sacrifice ; mais quel sacrifice ? Un sacrifice personnel et amer, un sacrifice d'un cœur contrit (*Psal. L*) et percé de douleur, d'une âme affligée et abattue qui, sans chercher ailleurs des victimes étrangères, dont l'immolation lui eût coûté peu de chose, tâchait d'expier en sa personne innocente les débauches d'un enfant qu'elle considérait comme la plus chère partie d'elle-même. Tandis qu'Augustin péchait, Monique pleurait ; tandis qu'Augustin se réjouissait, Monique s'affligeait ; tandis qu'Augustin se plongeait dans de sales plaisirs, Monique se baignait dans ses propres larmes.

Mais quelles furent les douleurs et les craintes de cette triste mère, quand elle vit ce cher fils frappé d'une maladie apparemment mortelle ? Persuadée que si la mort le surprenait dans un si déplorable état, il serait éternellement damné, elle redoublait ses prières, elle multipliait ses vœux, elle grossissait le déluge de ses larmes, et demandait à Dieu pour toute faveur, qu'il ne le fit pas mourir avant qu'il eût été régénéré dans les eaux du baptême, *Prius nascatur, antequam ferias*.

Le ciel seconda heureusement les vœux de cette mère affligée, la justice divine se laissa fléchir par ses larmes, et la santé, rendue par miracle à son fils, lui fut comme un gage et une assurance de son salut. Il est vrai que dans la suite elle souffrira d'étranges douleurs, et qu'avant qu'elle goûte cette parfaite joie, il lui en coûtera encore quelques larmes. Car tel est son sort, de n'obtenir que par ses pleurs, en faveur de son fils, une pureté qu'il ne perdra plus, à peu près comme les naturalistes disent du lis, qui ne reçoit et ne conserve sa blancheur que par l'humeur et les larmes de la tige qui le soutient, *Lilium lacryma sua seritur*.

Rappelez ici, si vous le pouvez, dans votre mémoire, tous ses voyages et toutes ses courses. Représentez-la dans votre imagination, comme un chasseur infatigable et adroit, qui poursuit au travers des forêts et sur les bords des précipices un cerf qu'il voit blessé, et qui se croit avantageusement dédommagé de toutes ses peines, s'il peut le faire mourir à ses pieds. Figurez-vous, dis-je, Monique qui suit partout Augustin que la grâce du Seigneur a blessé, qui, malgré la délicatesse de son tempérament, la faiblesse de son sexe, un défaut d'expérience et de force ; malgré les fatigues et les dangers d'un voyage incommode, sur le dos d'un élément perfide, se jette dans un vaisseau, et passe de Carthage en Italie, quand elle apprend qu'il s'est embarqué pour Rome ; qui va de Rome à Milan, qui s'adresse aux personnes les plus zélées, qu'elle regarde comme les confidentes de sa douleur, en leur disant comme l'é-

pouse des Cantiques, *Numquem diligit anima mea vidistis*? N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime? Car, de quoi l'amour et la douleur de cette pieuse mère ne sont-elles pas capables : *Mulier cum parit, tristitiam habet*.

Pères et mères qui m'écoutez, avez-vous les mêmes sentiments pour vos enfants; pleurez-vous avec Monique leurs désordres, demandez-vous à Dieu leur salut avec autant de douleur et d'empressement qu'elle? Ce ne sont pas les maladies de leurs âmes que vous pleurez, ce sont celles de leurs corps; ce ne sont pas les crimes qui éloignent leur salut qui vous affligent, ce sont ces différents et imprévus accidents qui renversent, ou qui retardent leur fortune.

Que dis-je ici, mes frères, les péchés des pères et des mères vont encore plus loin. Non-seulement ils ne s'affligent pas des débauches et de la vie libertine de leurs enfants; souvent même, chose effroyable! ils y contribuent, ou ils s'en réjouissent : cela est-il vrai? souffrez que je m'en rapporte à votre témoignage, et que je vous en fasse vous-mêmes les juges.

En effet, ce père n'est-il pas ravi de savoir que son fils nourrit dans son cœur des sentiments d'une vengeance qu'il lui a inspirée, et ne l'accuserait-il pas de lâcheté, s'il croyait qu'il pardonnât, comme un vrai chrétien doit faire, une injure qu'il aurait reçue? Cette mère, n'est-elle pas ravie de voir sa fille enjouée, coquette, attachée à la vanité, à la cajolerie, au luxe; et ne la croirait-elle pas stupide, si elle renonçait, comme elle l'a promis dans son baptême, à ces œuvres de Satan, à ces pompes, et à cet esprit du monde?

Bon Dieu, que les choses sont dans un étrange renversement! Combien trouve-t-on aujourd'hui de pères et de mères (si toutefois on peut leur donner ce nom) qui nourrissent dans leurs enfants des passions criminelles et honteuses; qui, par leurs exemples ou leurs complaisances, les portent ou les souffrent dans la débauche? C'est, dit-on, une galanterie et un engagement de jeunesse qui lui fera venir de l'esprit; son humeur à quelque chose de rude et de sauvage, le commerce qu'il a avec cette femme lui donnera de la politesse et de la douceur. Là-dessus, on fournit à de folles dépenses, on entretient le luxe, on donne de l'argent pour des promenades, des jeux, des divertissements, des festins, en un mot de quoi satisfaire ses passions.

Misérable père, sais-tu bien ce que tu fais, lorsque tu entretiens de la sorte les débauches de tes enfants? Mère dénaturée, sais-tu bien ce que tu fais, quand tu fournis si indiscrètement au luxe et à la vanité de ta fille? Vous achetez les uns et les autres le spectacle du monde le plus étrange et le plus horrible, je veux dire, le désespoir de voir souvent périr malheureusement vos enfants sur la terre, et presque toujours la rage de les voir brûler éternellement dans les enfers. Écoutez ce qu'en pense saint Cyprien, dans l'Épître qu'il écrit à son ami Donat.

Il lui parle de certaines mères de son siècle, qui faisaient de grandes dépenses pour parer leurs enfants, quand ils étaient du nombre des gladiateurs, et qui, après les avoir ornés de la sorte, les allaient voir se battre, et souvent mourir dans le cirque. Quelle cruelle et barbare résolution à ces femmes, s'écrie ce Père, d'acheter si cher le déplaisir qu'elles auront de la mort de leurs enfants, et de contribuer elles-mêmes à ce triste spectacle de leur douleur? *Ut mæroribus suis mater intersit, hoc, proh dolor! mater redimit.*

La plupart des pères et des mères font aujourd'hui la même chose. Ils contribuent eux-mêmes aux frais de leur chagrin, et en fournissant à leurs enfants les moyens d'entretenir leurs débauches et de satisfaire leurs passions, ils achètent le désespoir de les voir périr, et, ce qui devrait les confondre, de se voir périr eux-mêmes avec eux.

Car ne vous y trompez pas, Chrétiens, vous êtes coupables de tous les désordres que vous autorisez, ou que vous souffrez dans vos enfants. C'est à vous à les retenir dans le devoir, et à les corriger quand ils s'en éloignent. C'est à vous à les élever dans la crainte de Dieu et la pratique de ses commandements. C'est à vous à éloigner d'eux cet esprit contagieux du monde, et à leur apprendre de bonne heure, ce que le Seigneur veut qu'ils fassent. *Pères et mères*, disait-il autrefois à son peuple, *vous enseignerez ma loi à vos enfants, vous leur en expliquerez les articles, vous leur raconterez ce que j'ai fait pour eux et pour vous*. Si donc vous les élevez dans l'oubli de Dieu et le mépris de sa loi, si au lieu de leur apprendre les vérités chrétiennes, vous les nourrissez selon l'esprit et les maximes du monde, n'êtes-vous pas coupables de tous leurs désordres? Imitiez donc Monique dans ses soins et dans sa douleur, imprimez comme elle le nom de Jésus dans le cœur de vos enfants, élevez-les comme elle à la piété, et si par malheur ils vivent dans le désordre, faites tous vos efforts pour les en retirer, et offrez pour eux à Dieu le sacrifice de vos prières et de vos larmes. En un mot, ayez part à la douleur que Monique souffrit pour enfanter son fils, si vous voulez avoir part à l'innocente joie qu'elle reçut de l'avoir enfanté. C'est le sujet de mon second point.

II. — La joie n'est jamais plus agréable que lorsqu'elle a été précédée de la douleur; et sans établir cette vérité sur des preuves étrangères, il suffit de nous arrêter à celles que saint Augustin nous en a laissées lui-même. La victoire, dit ce Père, n'est jamais plus chère que lorsqu'elle a été plus opiniâtrement disputée, et jamais un conquérant ne triomphe avec plus de plaisir que quand il a combattu avec plus de danger. La tempête qui agite un vaisseau et qui est prête à le renverser, rend plus doux le calme qui la suit, et les matelots n'en conçoivent jamais de plus grande joie que lorsque leur crainte a été plus grande, et comme il ajoute, plus excessive. On fait peu de cas d'une santé qui

paraît inaltérable, et l'on regarde avec indifférence marcher et courir un homme qui se porte bien : mais quand on l'a vu frappé d'une dangereuse maladie, où son corps perclus ne pouvait se soutenir, on regarde comme une faveur particulière et inestimable les nouvelles forces qu'il a recouvrées. *Triumphat victor imperator, et non vicisset nisi pugnasset : et quanto majus periculum fuit in prælio, tanto majus gaudium est in triumpho. Jactat tempestas navigantes minaturque naufragium, omnes futura morte pallescunt. Tranquillatur cælum et mare, et exultant nimis quoniam timuerunt nimis. Eger est charus, et vena ejus malum renuntiat. Omnes qui eum salvem cupiunt ægotant simul animo. Fit ei recte et nondum ambulat pristinis viribus, et fit jam tale gaudium, quale non fuit cum antea, etc. (D. Aug. lib. VIII Conf. c. 3).* Dieu même, chose étrange ! qui est sa propre félicité et sa propre joie, ne laisse pas néanmoins, selon notre manière de concevoir et de dire les choses, de se réjouir davantage de la conversion d'un pécheur que de la persévérance d'un juste, et à considérer ce qui se passe ou dans le monde, ou dans le ciel, ou parmi les hommes, ou chez les anges, la joie n'est jamais plus grande que lorsqu'une plus grande douleur l'a précédée. *Ubique majus gaudium molestia majore præceditur.*

De ce principe de saint Augustin même, il faut conclure que sa naissance à la grâce fut d'autant plus agréable à Monique, que son enfantement lui avait été douloureux. Plus cette mère considérait les dangers que son fils avait courus, plus elle ressentait de plaisir de l'en voir échappé ; plus les larmes qu'elle avait répandues pour sa conversion avaient été amères, plus la joie qu'elle en recevait lui semblait douce, plus réjouie de le voir dans un état de pénitence, qu'elle ne l'eût été si elle l'avait toujours vu innocent.

Le premier rayon de joie qui commença à dissiper sa tristesse, fut lorsqu'étant venue le trouver à Milan, malgré les écueils et les tempêtes d'une dangereuse navigation, elle apprit qu'il n'était plus hérétique ; consolée, comme il le dit lui-même, par cette espérance qu'il serait bientôt acquis à la vérité, puisqu'il était déjà enlevé au mensonge : *Nondum veritatem adeptus, sed jam ereptus falsitati.*

La joie que lui donna cette heureuse nouvelle n'éclata pas cependant sur son visage, et n'osant encore se flatter de la goûter tout entière, elle la tint, par une timide suspension, quelque temps secrète dans son cœur. Mais lorsque la grâce eut achevé sa conversion, lorsque, par une victorieuse douceur, elle l'eut arraché à l'erreur et au plaisir, lorsqu'il eut avoué lui-même, à cette mère affligée, que ses larmes avaient, par la miséricorde du Seigneur, opéré en sa personne le changement qu'elle souhaitait : ce fut pour lors que ses entrailles s'émurent, que son cœur se dilata, que sa bouche bénit son Sauveur par de doux et reconnaissants transports, et qu'enfin il n'y eut point

de partie en elle qui ne fût sensible à la joie, comme il n'y en avait point auparavant qui ne fût pénétrée de douleur. *Indicamus matri, gaudet; narramus quid gestum sit, exultat, triumphat et benedicit tibi (S. Aug., ibid.).*

Avouez aussi, mesdames, que jamais joie ne fut plus juste que celle de notre sainte. Car s'il est permis aux mères de se réjouir de ce qu'elles ont enfanté un homme ordinaire, *Quia natus est homo in mundum*, quel emportement de joie ne doit point être permis à Monique, d'avoir enfanté l'un des plus grands hommes qui aient jamais été, d'avoir non-seulement mis un homme au monde, mais un homme utile à tout le monde, un homme redoutable à l'hérésie et à l'enfer, un homme nécessaire à toute l'Eglise, et dont la conversion devait remplir le ciel de prédestinés ? De si agréables pensées occupaient l'esprit de Monique, et les solides espérances qu'elle concevait de son fils poussèrent sa joie jusqu'à de si grands excès, qu'elle en mourut.

Il est étrange que depuis le péché, la douleur soit naturelle à l'homme, et que la joie lui soit étrangère. Notre sainte souffre pendant vingt ans, et elle survit à sa douleur : elle ne se réjouit que pendant quelques moments, et elle voit aussitôt finir le cours de ses jours. L'assiduité de ses veilles, les fatigues de ses voyages, l'abondance et l'amertume de ses larmes ne sont pas capables de ruiner entièrement sa santé, et un seul excès de joie lui ôte aussitôt la vie.

Ne vous en étonnez pas, mesdames, c'est qu'elle a ce qu'elle souhaitait ; et vous, ô grand Dieu ! qui n'avez pas voulu rendre ses desirs inutiles, vous l'avez conduite heureusement au port d'une sainte mort, où elle désirait d'entrer. *Voluntate labiorum ejus non fraudat eam (Psal. XX). Deduxisti eos in portum voluntatis eorum (Psal. CVI).* Elle meurt contente, puisque peu de jours avant sa mort elle disait à son fils : Que fais-je à présent sur la terre ? N'ayant plus rien à y espérer, je ne sais pourquoi j'y demeure davantage : *Quid hic faciam adhuc et cur hic sim nescio, jam consumpta (Lib. IX Confes. c. 10).* La seule chose qui me faisait désirer une plus longue vie était de vous voir catholique ; maintenant que Dieu a fait plus que je n'avais osé espérer, puisqu'il m'a encore accordé la grâce de vous voir consacré à son service par des engagements particuliers, que fais-je ici davantage ? Vous serez satisfaite, sainte mère ; votre âme ne pouvant contenir plus longtemps une si grande joie, ira en chercher une nouvelle dans le sein de Dieu, et après vous être réjouie de la conversion d'Augustin avec les hommes, vous irez vous en réjouir éternellement avec les anges.

Nous lisons que Nerva mourut après avoir adopté Trajan à l'empire ; et la raison que Pline (*in panegy. Trajani*) en rend m'a paru assez spirituelle. Les dieux, dit-il, retirèrent ce prince du monde, de peur que s'il vivait plus longtemps, il ne souillât, par quelque faiblesse humaine, l'action immor-

telle et divine qu'il venait de faire. *Dii Nervam cælo vendicaverunt, ne quid post illud divinum et immortale factum, mortale faceret.* Appliquons cette pensée profane à notre sujet. Pourquoi pensez-vous que Monique meurt dès qu'elle a enfanté Augustin ? C'est peut-être, si l'on peut parler de la sorte, de peur qu'elle ne fasse quelque chose d'humain après une action si divine ; ou plutôt si le ciel l'enlève à la terre, c'est qu'elle ne peut presque plus rien y faire qui soit digne d'elle.

Augustin est l'ouvrage et en même temps la couronne de Monique. Dans les panégyriques des autres saints, ou dans les tableaux qui représentent leurs plus belles actions, on met à leurs pieds des aveugles qu'ils ont éclairés, des malades qu'ils ont guéris, des morts qu'ils ont ressuscités ; mais pour faire en trois mots tout l'éloge de Monique, et vous exposer son tableau en raccourci, le seul ouvrage de la conversion de saint Augustin suffit. La grâce s'est servi d'elle comme de l'instrument le plus propre pour éclairer cet aveugle, pour guérir ce malade, pour ressusciter ce mort ; et toutes les fois qu'on parlera d'Augustin, on se souviendra de la mère que Dieu avait destinée, de toute éternité, pour l'accomplissement d'un si grand prodige.

Partout où l'on prêchera l'Evangile (et cet Evangile sera prêché par tout le monde), on saura ce que Madeleine a fait pour moi, disait autrefois Jésus-Christ, et ce seul témoignage, dans la suite des siècles, l'a plus honorée que tout ce que les bouches les plus éloquentes ont jamais pu dire en sa faveur. *Ubi cumque prædicatum fuerit hoc Evangelium in universo mundo, dicetur quid hæc fecerit in memoriam ejus (S. Matth. ; XXVI).* J'en dis ici de même, avec quelque proportion, toutes les fois qu'on parlera d'Augustin, on se souviendra de Monique. Toutes les fois qu'Augustin présidera dans les conciles, qu'il disputera contre les hérétiques, qu'il établira les plus importantes vérités de la religion et de la morale ; toutes les fois qu'il donnera des règles de conduite à toute sorte d'état, qu'il peuplera les monastères, qu'il établira des ordres religieux ; toutes les fois que sa doctrine, presque aussi étendue que l'Evangile, sera annoncée dans le monde, on dira ce que Monique aura fait pour lui, combien de larmes elle aura versées pour le gagner à Dieu, avec quel empressement et quelle inquiétude elle l'aura suivi dans ses voyages, par combien de vœux et de soupirs elle aura demandé sa conversion au ciel, avec quelle satisfaction et quelle joie elle l'aura vu sortir de ses erreurs et de ses désordres, pour embrasser la plus solide et la plus éminente vertu. *Ubi cumque prædicatum fuerit, etc.*

Je finis, chrétiens, tout ce discours, en vous exhortant à procurer à l'Eglise une joie pareille à celle que le grand Augustin donna autrefois à Monique. Je dis à l'Eglise, puisqu'elle a autant de tendresse pour vous que cette sainte mère en avait pour son fils. Je dis

à l'Eglise, puisqu'elle se plaint de vos désordres, qu'elle s'afflige de vos égarements, et que cette chaste colombe n'a presque point d'autre occupation que celle de pleurer la mort spirituelle de la plupart de ses enfants. Elle n'a pas le bonheur de les voir tous ressuscités et convertis ; mais du moins, chrétiens, du moins tâchez de la consoler de leur perte, d'arrêter ses soupirs, et d'essuyer ses larmes par votre retour vers Dieu et l'accomplissement de vos devoirs. *Lacrymas matris Ecclesie quæ plangit ruinas, et funera plurimorum abstergite.*

Le Fils de Dieu avait juste raison d'appeler son Eglise le *petit troupeau*, puisque de si peu de chrétiens qui la composent, il s'en perd encore tous les jours plus qu'il ne s'en sauve. Or, c'est à vous à la récompenser de ses pertes, c'est à vous à réparer ses ruines, c'est à vous à essuyer ses pleurs et à lui rendre la joie qu'elle a perdue. Ainsi parlait autrefois saint Cyprien aux chrétiens qui avaient triomphé des tourments et de la persécution, tandis que plusieurs autres y avaient lâchement succubé.

Mais c'est à vous, mesdames, à qui ces paroles peuvent s'adresser plus justement qu'à personne ; à vous qui êtes demeurées fermes dans la chute presque générale de vos compatriotes, qui avez consolé l'Eglise, autant que vous avez pu, de la perte de l'Angleterre, et qui, à l'exemple de votre père, avez essuyé les larmes de votre mère. Ce que je vous demande seulement, mesdames, c'est qu'après avoir imité Augustin, pour votre salut particulier, vous imitez Monique, pour le salut de ces misérables. Pleurez leurs débauches et leur hérésie, sacrifiez pour eux, nuit et jour, le plus pur sang de votre cœur, passez les mers en esprit pour leur conversion, si vous ne pouvez le faire effectivement comme notre sainte, et j'espère qu'après les avoir enfantés avec douleur, vous en aurez la joie, et sur la terre et dans le ciel. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Ascendit super omnes cælos ut impleret omnia.

Jésus-Christ est monté au-dessus de tous les cieux pour accomplir toutes choses (Ephes., IV).

Est-il donc vrai, mesdames, que ce n'a été que dans la triomphante ascension de Jésus-Christ que toutes choses ont été accomplies, et lorsqu'il expira sur la croix, n'avait-il pas dit lui-même que tout était déjà consommé ? J'aurais, je vous l'avoue, de la peine à accorder la pensée du disciple avec les paroles du maître, si je n'apprenais de saint Augustin que l'amour se produit et se consomme en deux manières, en souffrant et en donnant : en souffrant, parce qu'il est courageux ; en donnant, parce qu'il est libéral ; en souffrant pour l'objet de sa passion ; en donnant non-seulement son cœur, mais de riches présents qu'on lui fait. Or, voilà ce qui s'est passé dans la mort et dans l'ascension de Jésus-Christ. Sa mort a été une

consommation de son amour souffrant, son ascension est une consommation de son amour libéral et magnifique. Il a enduré pour nous, sur la croix, ce qu'il pouvait endurer, et par conséquent tout y a été consommé, *consummatum est*. Il nous a donné, en montant au ciel, ce qu'il pouvait nous donner, et par conséquent il a accompli toutes choses. *Ascendit super omnes cælos ut implet omnia*.

Si cela est ainsi, mesdames, vous voyez déjà que ce mystère ne vous est pas d'une moindre importance qu'à Jésus-Christ même. Si son ascension achève ses travaux, elle achève aussi votre salut, il travaille à votre félicité en même temps qu'il établit la sienne; et vos intérêts sont tellement mêlés dans ce mystère, qu'en le voyant monter au-dessus de tous les cieux il vous est permis de vous réjouir, non-seulement parce qu'il entre dans un lieu qui était dû à sa divine personne, mais encore parce qu'il vous donne une solide espérance de le suivre. Sa mort a été son combat, sa résurrection a été sa victoire et son ascension est son triomphe. Mais quelle part n'y avez-vous pas? Il est mort parce qu'il était votre caution, il est ressuscité parce qu'il était votre vie, et il triomphe parce qu'il est votre chef, dit saint Bernardin de Sienn (serm. 2, de festo Ascens., tomo IV). Levez donc hardiment les yeux au ciel avec ces bienheureux disciples qui l'y virent monter, et, animés d'une sainte confiance, portez vos pensées et vos desirs vers cette céleste patrie où il règne. Vierge sainte, qui fûtes présente au triomphe de votre Fils, quelle joie n'eûtes-vous pas de voir en lui une partie de vous-même couronnée de tant de rayons de gloire, et quel spectacle pouvait jamais vous être plus agréable que de voir monter au plus haut des cieux celui qui en était descendu pour s'incarner dans votre sein, quand un ange vous dit : *Ave*.

Que Jésus-Christ fonde son Eglise par sa présence, qu'il l'édifia par ses exemples, qu'il l'instruise par ses paroles, qu'il la confirme par ses miracles, si j'en suis consolé je n'en suis pas surpris : car, quels autres effets pouvaient produire une présence si intime, des exemples si sensibles, des paroles si touchantes, des miracles si extraordinaires et en même temps si fréquents? Mais que son retour au ciel soit également nécessaire à cette Eglise, que son éloignement ne lui soit pas moins utile que sa présence lui avait été salutaire, qu'il achève même et qu'il perfectionne par l'un ce qu'il avait si heureusement commencé par l'autre; c'est une merveille qui me surprend d'autant plus qu'elle semble d'abord choquer toutes les lois.

Dans la nature, la séparation de l'âme fait la mort du corps, comme sa présence et son union en fait la vie. Dans la politique, le prince qui est l'âme de son Etat fait agir lui seul une infinité de personnes qui le composent; c'est sa présence qui inspire de l'amour et du respect aux uns, qui donne de la crainte et de la terreur aux autres; c'est

elle qui dans ses armées excite le courage de ses soldats, qui anime les lâches, qui soutient les faibles et qui les rend presque toujours victorieux quand ils ont pour témoins de leurs actions les yeux de leur prince. Il n'en est pas de même lorsque la mort ou quelque fâcheux accident le fait disparaître. Ce grand corps qui n'agissait que par ses ordres et ses mouvements tombe aussitôt dans la faiblesse; ces millions d'hommes qui portaient la terreur partout, se défont eux-mêmes lorsqu'ils n'ont plus de chef qui les conduise, et tous les politiques savent que la mort n'attaque jamais un souverain que ses Etats ne soient menacés ou de révolution, ou de ruine : *Hæc tot millia quæ spiritus ille vitalis trahit, nihil ipsa per se futura sunt nisi onus et præda, si mens illa imperii subtrahatur*.

Par quelle nouvelle politique Jésus-Christ se résout-il donc à quitter son Eglise? N'appréhende-t-il point que ce corps n'étant plus animé par sa présence, ne devienne la proie de ses ennemis et que ses sujets nouvellement assujettis n'aient encore quelque penchant à une lâche désertion?

Et ce d'autant plus que cet Etat de Jésus-Christ était un Etat nouvellement conquis : *Populus acquisitionis*. Ce peuple que vous verrez bientôt sur la montagne lever les yeux au ciel, pour voir son prince qu'il ne peut presque se résoudre à quitter de vue, est un peuple qui ne lui a pas toujours été soumis : *Qui aliquando non populus, nunc autem populus*. A quels dangers donc expose-t-il son Etat par son absence, et croit-il que ces nouveaux soldats combattront avec assurance quand ils ne combattront plus sous ses yeux? Cependant vous l'avez dit, ô mon Dieu, et vos paroles sont des paroles de vérité et de vie : *Expedi vobis ut ego vadam*; il vous est avantageux que je retourne à mon Père. Oui, sans doute, l'absence du Fils de Dieu non-seulement nous est aussi avantageuse que toutes les autres circonstances de sa vie, mais même, qui le croirait? elle nous est plus utile que sa présence visible, car pour l'invisible il ne nous la refusera jamais puisqu'il s'est engagé à demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles : *Expedi vobis ut ego vadam*. C'est pour notre avantage même qu'il va monter au ciel, afin de remplir et de consommer pour notre salut ce qu'il a heureusement commencé. Sa présence nous tirant de l'erreur où nous étions engagés, nous avait découvert le souverain bien et par cette connaissance qu'il nous en avait donnée, il avait fait naître dans nos âmes deux grands sentiments, le désir de le posséder et la confiance de l'obtenir. Il avait voulu premièrement éclairer les hommes par la foi, les élever ensuite par l'espérance et enfin les unir à Dieu par la charité : car voilà ce à quoi il avait travaillé étant encore sur la terre, et c'est son absence qui va achever avec avantage tout ce que sa présence avait commencé. Son absence fera le mérite de la foi que sa présence avait établie, son absence animera l'espérance que

sa présence avait inspirée ; son absence purifiera l'amour que sa présence avait fait naître ; trois points qui feront le sujet de ce discours.

I. — La foi est une connaissance mêlée de certitude et d'obscurité, et ces deux qualités lui sont si essentielles, que saint Paul a cru ne pouvoir la mieux définir qu'en l'appelant un argument et une preuve de ce qui ne paraît pas : *Argumentum non apparentium* (Hebr., XI). Oui, la foi a ses preuves, elle est elle-même une preuve et une conviction infaillible : *Argumentum*, voilà sa certitude ; mais cette même foi est un argument des choses qu'on ne voit pas, qui sont au delà de la faible portée des sens et de la raison humaine : *Non apparentium*, voilà son obscurité.

Selon ces deux qualités elle agit bien différemment sur l'esprit de l'homme ; elle le convainc par sa certitude, elle l'agite et elle l'embarrasse par son obscurité. Par la première elle éclaire son esprit, par la seconde elle l'aveugle ; par la première elle le console, parce qu'elle ne lui propose rien qui soit absolument contraire à sa raison ; par la seconde elle le captive, parce qu'elle se soumet à des vérités qui sont au-dessus de sa raison. Par l'une elle l'élève en lui apprenant les choses telles qu'elles sont, et telles que la vérité les lui a révélées ; par l'autre elle l'abat et elle l'humilie, en l'obligeant à se soumettre à une autorité supérieure et à croire ce qu'il ne voit pas : et par ce mélange de certitude et d'obscurité elle ressemble, dit Guillaume de Paris (*Tract. de Fide*), à l'aurore, qui joint les ténèbres de la nuit aux lumières et à la clarté du jour.

De ce principe je puis tirer d'abord deux conséquences. La première, que notre foi n'aurait point de mérite, si les vérités qu'elle nous propose pouvaient être découvertes par les seules lumières de la raison, et si elles étaient exposées à l'épreuve et au rapport de nos sens. La seconde, que dans ce mélange de ténèbres et de lumière, moins il y a d'évidence, plus aussi la foi est méritoire, plus elle est élevée et héroïque. Or, telle a été celle des apôtres, quand leur maître s'est séparé d'eux pour monter au ciel, confirmant et scellant ainsi par son absence toutes les vérités qu'il leur avait dites, lorsqu'il conversait familièrement avec eux.

Toutes choses rendaient comme sensibles aux apôtres les vérités que Jésus-Christ leur annonçait. La majesté de sa personne, la force de ses paroles, la pompe de ses miracles éclairaient leurs esprits, et les convainquaient en même temps. Il n'était demeuré sur la terre après sa résurrection que pour leur faire connaître la vérité de ce mystère, tantôt en leur faisant dire par un ange, et par de pieuses femmes : *Jésus de Nazareth est ressuscité*, tantôt en leur disant lui-même : *C'est moi, ne craignez pas*, tantôt en rompant le pain et mangeant avec eux, tantôt en leur donnant la liberté de

mettre leurs doigts dans ses plaies, pour leur montrer par l'expérience même de leurs sens qu'il n'était pas un pur esprit : toutes ces fréquentes apparitions et toutes ces mystérieuses circonstances n'ayant été ménagées, dit saint Léon (1), que pour lever leurs doutes et prévenir aussi les nôtres. *Nostris periculis in apostolis consulebatur* : Mais comme il semble qu'ils auraient cru à Jésus-Christ avec trop de facilité, et pour me servir des expressions de Tertullien avec trop de délicatesse : *Delicatus in Christum credissent* ; et comme d'ailleurs c'est l'obscurité qui fait le prix et le mérite de la foi ; il a fallu que ce Dieu visible disparût pour achever son ouvrage et que son ascension le cachât afin de purifier ou de confirmer leur foi. S'il avait toujours honoré les hommes de sa présence, les vérités qu'il leur aurait prêchées eussent été plus capables de satisfaire leurs esprits que de les soumettre ; et par conséquent dans le dessein qu'il avait de travailler utilement pour eux, il a voulu se couvrir d'un nuage afin de se cacher à leur foi par cet amoureux artifice, et que ce qui était visible en sa personne devint un mystère invisible qui fût le sujet de leur mérite.

Je ne parle qu'après le grand saint Léon, qui dit que les paroles que les hommes ont recueillies de la sacrée bouche de Jésus-Christ, les miracles qu'il a opérés à leurs yeux, les tourments qu'ils lui ont vu souffrir, enfin tout ce qui a été sensible en sa personne pendant les jours de sa vie mortelle, est passé au nombre des mystères les plus obscurs, lorsqu'il s'est séparé d'eux par sa glorieuse ascension. *Quod Redemptoris nostri conspicuum fuit, in sacramenta transiit* (*Ibid.*). Et pour donner encore plus de jour à la pensée de ce Père, remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ a le même dessein en se cachant aux hommes dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui, qu'il avait eu en se rendant invisible dans celui de l'Eucharistie. Je m'imagine, pour cet effet, que la nuée qui l'enlève dans le ciel a une merveilleuse conformité avec les accidents qui le couvrent sur nos autels.

Si nous consultons les Pères sur le dessein de Jésus-Christ dans l'institution de cet adorable sacrement, ils nous apprendront qu'il a pris plaisir de s'y cacher, afin d'exercer la foi de son épouse, et que les voiles qui l'y couvrent contribuent admirablement au mérite des fidèles. Or, ce que les espèces sacramentelles sont au corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, la nuée qui nous le dérobe l'est en quelque manière à notre égard, et si nous nous réjouissons un jour de le voir glorieux dans le ciel, ce sera pour avoir cru en lui sur la terre, quoique nous ne le vissions pas. *In quem nunc videntes creditis, credentes exultabitis lætitia inenarrabili, et glorificata.*

(1) Hanc hæsitacionem humana infirmitate nutantem nequaquam permisisset Spiritus veritatis predicatorum suorum inesse pectoribus, nisi illa trepida sollicitudo et curiosa cunctatio nostræ fidei fundamenta jecisset. Nostri igitur perturbationibus, nostris periculis, etc. (*D. Leo, serm. 1. de Ascens.*)

Ne vous scandalisez pas, mesdames, du rapport que je remarque entre ces deux mystères pour exercer notre foi, puisque je le trouve fondé dans l'Écriture. Il est remarqué dans le sixième chapitre de l'Évangile de saint Jean, que Jésus-Christ parlant un jour de la vérité de son corps et de son sang dans le sacrement de l'eucharistie qu'il avait dessein d'instituer, ne fut pas écouté de la plupart de ses disciples avec la soumission qu'il méritait. Il s'éleva un murmure secret entre eux, et leur esprit ne put presque se rendre à la foi d'un mystère qui leur paraissait inconcevable. Mais que fit Jésus-Christ, qui connaissait leurs pensées? Il leur découvrit un mystère par un autre : *Vous vous scandalisez de ce que je viens de vous dire? Hoc vos scandalizat? quelle sera donc votre surprise lorsque vous me verrez monter au ciel, où j'étais déjà avant que j'en descendisse? Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius (S. Joann., VI)?* Si votre esprit a de la peine à se captiver quand je vous parle d'un sacrement dont je prétends même vous faire les ministres : quelle difficulté n'aura-t-il point à se soumettre dans la vue d'une merveille dont je serai le seul auteur? Un corps glorieux caché sous les accidents du pain et du vin ; un corps glorieux enlevé au ciel sur une nuée : voilà les deux grands objets de notre foi.

Les apôtres, dont Jésus-Christ avait préparé de la sorte les esprits, profitèrent merveilleusement de ce mystère quand il arriva. L'absence de leur maître, non-seulement fit le mérite et le prix de leur foi, elle en fit encore la fécondité et la gloire. Quoique Jésus-Christ les eût instruits par ses discours, quoiqu'ils eussent été les témoins de ses miracles, et les objets de ses plus tendres complaisances, ils furent cependant saisis de frayeur et se disaient, quand ils surent qu'il était condamné à une ignominieuse mort. Mais quand ils le virent après sa résurrection monter au ciel ; ce fut alors que leur foi chancelante se fortifia, qu'ils concurent autant de joie qu'ils avaient eu de crainte, qu'ils formèrent la résolution de répandre les vérités chrétiennes par toute la terre, et de porter le flambeau de l'Évangile dans les extrémités les plus reculées du monde. *Tot miraculis confirmati, tot sermonibus eruditi atrocitatem tamen Dominicæ passionis expaverant, et veritatem resurrectionis ejus non sine hæsitatione susceperant : tantum de Ascensione Domini profecerant ut quidquid illis prius intulerat metum, verteretur in gaudium (D. Leo, ibid.).*

Si leur cher Maître leur avait toujours été présent, ils se seraient toujours tenus autour de sa sacrée personne : ravis de ses discours, édifiés par ses exemples, charmés par ses prodiges, ils n'auraient jamais voulu perdre de vue un Dieu, pour qui tant de patriarches et de justes de l'Ancien Testament avaient soupiré pendant plusieurs siècles. Nous avons donc grand intérêt que cette humanité sainte, à laquelle ils étaient si fortement attachés, se dérobât à leur yeux, afin qu'une foi aussi féconde que la leur passât jusqu'à nous par leur minis-

tère. Il arrive quelquefois, mesdames, que lorsque l'entendement d'un homme est attaché extraordinairement à la contemplation de quelque belle vérité, les esprits qui servent aux fonctions de la vie, attirés par la beauté de cet objet, y sont arrêtés par un charme si puissant, qu'ils oublient même l'intérêt du cœur et des autres parties du corps auxquelles ils doivent la chaleur et la vie, en sorte qu'ils ne reviennent à eux qu'après que la nature, incommodée de leur absence, a fait disparaître l'image qui les occupait.

Vous prévenez déjà ce que je veux dire, à savoir que les apôtres, que l'on peut justement appeler les esprits vivifiants de l'Eglise, étaient si fortement attachés à la personne de leur Maître, qu'ils ne se fussent jamais résolus de quitter la vue de ce divin et majestueux objet, pour venir animer le monde par leur doctrine et par leurs exemples, si Jésus-Christ lui-même, chef de cet auguste corps, pressé par les intérêts de ses membres, ne les eût privés de sa présence visible, et obligés, en s'éloignant d'eux, à répandre par toute la terre cette admirable foi qu'il perfectionnait par son absence.

Puis donc que les apôtres ont donné de plus illustres témoignages de leur foi à Jésus-Christ absent qu'à Jésus-Christ présent, que peut-on dire de ces chrétiens qui prennent occasion de vivre dans l'incertitude de plusieurs vérités, à cause qu'ils ne les ont pas apprises immédiatement de ce Dieu? Ils souhaiteraient de voir, et par ce moyen ils souhaiteraient donc ou la destruction, ou l'affaiblissement de leur foi, puisque la foi est un argument des choses qui ne se voient point. Ils s'affligent de n'avoir point entendu de la bouche de Jésus-Christ certaines vérités essentielles à leur salut qu'on leur prêche; ils s'affligent donc d'avoir un sujet de mérite et une avantageuse part à l'éloge que Jésus-Christ fait de ceux qui croient sans avoir vu. Mais j'ai tort, mesdames, je n'attaque pas ici le principal désordre du siècle. Les chrétiens sont assez persuadés des vérités qu'ils doivent croire, mais il n'en est pas de même de celles qu'ils doivent réduire en pratique; et ce n'est que pour autoriser cette espèce d'incrédulité, qu'ils se plaignent tous les jours de ce que Jésus-Christ ne les leur commande pas lui-même.

Le prophète ne croit pas qu'il y ait dans le monde de véritables athées, la beauté et l'ordre de l'univers, dit-il, persuadant à tous les hommes qu'il y a un souverain être qui le gouverne toujours par sa providence, après l'avoir créé par son pouvoir; et, de là, il conclut que s'il s'en trouve quelqu'un, ce doit être un athée de cœur et non pas d'esprit. *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.* C'est-à-dire que dans le dessein qu'a l'impie de ne point observer la loi de Dieu, et de ne consulter que ses sens, ou tout au plus sa raison, il veut croire pour son repos, ou du moins il souhaite qu'il n'y ait point de Dieu. La plupart des chrétiens de ce siècle, le dirai-je? sont dans une fatale

disposition qui approche de cet athéisme. Les vérités spéculatives ne les choquent point, ils en sont assez persuadés ; mais pour les vérités de pratique, que d'incrédulité, que de doute, que d'incertitude ? L'Eglise ne leur fait jamais de commandement un peu sévère, qu'ils n'en appellent à Jésus-Christ. L'austérité, le jeûne, ne sont pas, disent-ils de son institution. Ils croient que son absence leur donne la liberté de mal expliquer sa parole, et pour tout dire, en un mot, ils ne veulent pas croire lorsqu'il s'agit de bien faire. *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Que l'usage que l'on fait de l'absence de Jésus-Christ est différent de celui qu'en firent les apôtres ! L'ascension de leur Maître bien loin de diminuer leur foi l'augmenta, et les obligea d'en donner, en une infinité de rencontres, d'illustres preuves par leurs actions et leurs paroles ; au lieu qu'il semble que ces malheureux pécheurs aient dessein de s'en servir contre lui, comme si la nuée qui nous l'a cachée devait ne produire en eux qu'une foi animale et incertaine. Ah ! vive Dieu ! cette même nuée qui sert à présent de prétexte à leur incrédulité, sera un jour l'instrument le plus cruel de leur perte ; un jour elle éclatera contre eux en foudres et en tonnerres ; un jour elle servira de tribunal à leur juge, et leur rendra la présence de Jésus-Christ d'autant plus terrible, qu'il aura travaillé en vain à leur rendre son éloignement profitable. *Quemadmodum vidistis eum euntem in cælum, sic veniet.* Mais ne troubions pas davantage, mesdames, la joie que possèdent vos âmes dans l'explication que je viens de vous faire de cette première vérité ; et ne parlons pas de désespoir en parlant d'une retraite qui est le légitime fondement de vos espérances, puisque non-seulement l'ascension de Jésus-Christ donne le prix à la foi que sa présence avait établie, mais qu'elle anime encore l'espérance que cette même présence avait inspirée : c'est le second point de ce discours.

II. — Saint Augustin autorise admirablement cette seconde vérité que je viens d'avancer, en vous apprenant que Jésus-Christ est devenu l'espérance des fidèles, que selon les deux états d'abaissement et de gloire dans lesquels il a paru, il a toujours été le principal motif de cette vertu, avec cette différence toutefois que son abaissement en a fait le mérite, et que sa gloire en a fait le prix, que la première l'a établie, et que la seconde l'a animée : *Factus est Christus spes nostra. In illo vides laborem nostrum, et mercedem nostram ; in Passione laborem, in Ascensione mercedem.* Voilà d'admirables paroles, et qui renferment toute la vérité que je vous prêche.

Premièrement, il est certain que l'incarnation, les souffrances, la mort de Jésus-Christ, en un mot tout ce qui s'est passé en sa personne fonde nos espérances : qui peut douter de cette proposition, puisque cela même a établi sa propre gloire ? Vous savez que le Fils de Dieu s'est imposé une loi de n'entrer dans son repos que par le travail. Son amour,

dit saint Augustin, l'a engagé dans des abaissements, qu'il s'est proposés comme le mérite d'une gloire qui lui appartenait déjà, et il a considéré cette gloire comme la récompense de ces abaissements. J'entre donc dans la pensée de Jésus-Christ, quand je dis que les souffrances de sa vie ont été le véritable fondement de sa gloire. Or si elles ont fondé sa gloire, il faut avouer qu'elles ont en même temps fondé notre espérance.

En effet, qu'est-ce que Jésus-Christ a jamais fait qu'il n'ait eu dessein de faire pour nous, et s'est-il passé quelque chose dans son corps naturel, qu'il n'ait voulu rendre avantageux à son corps mystique ? *Nos ipsos voluit in se præfigurare*, dit le même saint Augustin, il a voulu d'abord tracer sur lui-même ce qui devait nous arriver dans la suite, et il a prétendu que son corps naturel fût, pour ainsi dire, une expression de son corps mystique. Sa conception et sa naissance qui commencèrent à nous le rendre présent, commencèrent aussi à fonder notre gloire avec la sienne : mais notre espérance s'est encore fortifiée davantage par toutes les actions et les souffrances de sa vie ; son sang, sa croix, sa mort lui ont donné le ciel pour son héritage : mais cette même croix, ce même sang, cette même mort nous ont fait ses cohéritiers.

Voilà, chrétiens, l'obligation que nous avons à la présence visible de Jésus-Christ, et de quelle manière elle a fondé nos espérances. Mais ne pourrais-je pas vous dire, après les Pères, que tout ce travail de sa vie ne nous a été avantageux que lorsque son absence lui a succédé ; qu'en vain il serait descendu du ciel pour racheter de son sang l'héritage que nous avions perdu, s'il n'y était remonté pour nous en rassurer la possession ; que c'est par son ascension qu'il a exécuté ce qu'il nous avait promis, et que si sa présence a établi notre espérance, c'est son absence qui l'a soutenue et animée ? *Descendit redempturus et ascendit glorificaturus*, dit saint Pierre Chrysologue (*Serm. de nona Christi manifestatione*).

Imaginez-vous donc, avec saint Jean Chrysostome (*Serm. de Ascens. Domini, et in Acta apostol. hom. 2*), que nous étions tous renfermés en la personne de Jésus-Christ, et que nous avons passé avec lui dans tous les différents états de sa vie. Il a pris toute la chair quand il s'est incarné, dit ce Père, il a crucifié toute la chair quand il est mort en croix, il a ressuscité toute la chair quand il est sorti du tombeau, il a porté toute la chair à droite de son Père quand il y est monté, et nous conduisant ainsi par tous les lieux où il s'est trouvé lui-même, il a fait voir qu'il était véritablement notre espérance : *Deduxisti me, Domine, quia factus es spes mea.* Qu'Elie s'élève donc de la terre dans son chariot de feu, qu'Enoch fende les airs et qu'il perce les nuées, jamais ces prophètes ne feront l'espérance des hommes, et tous ces prodiges n'ont été que de faibles figures de celui que nous admirons aujourd'hui.

Remarquez aussi que, selon l'expression

de l'Ecriture, ces justes ne pénétrèrent pas jusque dans l'empyrée; la raison que saint Chrysostome en donne prouve admirablement ma proposition; appliquez-vous-y, elle mérite votre attention. Cet avantage, dit ce Père, était réservé aux prémices du genre humain : *Reservabatur cælum humani generis primitiis*. Ni Elie, ni Enoch n'ont jamais été élevés jusqu'au ciel; ces portes de bronze et d'airain ne se sont point ouvertes pour ces prophètes, ce passage était dû à Jésus-Christ seul, qui était les prémices du genre humain : *Ideo non simpliciter hoc addidit. Et Elias quidem tanquam in cælum ascendit, nam servus erat : Jesus autem ad cælum, nam Dominus erat*, etc. (D. Chrysost., loc. sup. cit.). Ce mot est beau. Adam et Jésus-Christ ont été, selon saint Paul, deux pères qui ont représenté tous leurs enfants; deux hommes universels qui ont agi pour tous les autres; avec cette différence que l'un a agi pour leur perte, et l'autre pour leur salut; l'un pour leur mort et leur condamnation, l'autre pour leur justification et leur vie. Comme donc Adam avait perdu le ciel pour tous les hommes, il n'y avait que Jésus-Christ qui pût l'acquérir pour tous les hommes. Comme nous avions tous reçu ce funeste arrêt en la personne du premier, *Tu es terre, et tu retourneras en terre*, il fallait qu'on changeât de langage en la personne du second, et qu'on nous dit : Quoique tu sois terre, tu monteras cependant au ciel : *Etiamsi terra sis, ad cælum tamen ascendes*.

Quel avantage pour nous, mes frères, que l'entrée du ciel n'ait été libre qu'à Jésus-Christ, que ses portes ne se soient élevées que pour lui, qu'elles aient été impénétrables à tout autre avant ce glorieux jour, et qu'enfin pour mieux établir notre espérance, ce magnifique royaume ait été réservé à cet homme universel, qui pouvait seul en prendre possession au nom de tous les autres : *Reservabatur cælum humani generis primitiis*. Après cela ne cherchons point d'autre auteur de notre espérance que lui. Ce ne sera que comme membres de ce chef que les cieux nous seront ouverts, et avec cette seule qualité notre espérance est si bien fondée, que saint Paul, parlant de la gloire comme d'une chose dont nous sommes déjà en possession, a dit que le Père éternel nous regardant tous en la personne de son Fils, nous a déjà ressuscités et placés avec lui dans le ciel : *Nos conressuscitavit, et consedere fecit in cælestibus in Christo Jesu*.

Quand je parle de la sorte, n'ai-je pas sujet de craindre que je ne vous flatte trop, et que je ne vous inspire une fausse confiance à laquelle vous ne vous sentez déjà que trop portés? Espérez, je le veux, je vous y invite, mais prenez garde de ne pas faire prendre le change à cette vertu, et qu'au lieu d'elle vous ne tombiez dans une présomption, ou criminelle ou mal fondée. Espérez, le ciel vous est ouvert, Jésus-Christ en a pris possession pour vous; mais espérez comme ce Dieu veut que vous espériez pour entrer un jour dans ce royaume.

Il y a deux choses dans l'espérance, dit saint Thomas, il y a quelque chose qui nous flatte et qui nous encourage, mais il y a aussi quelque chose qui doit nous tenir dans une continuelle vigilance et application à nos devoirs. Il y a un bien possible, et voilà ce qui nous flatte; mais l'acquisition de ce bien est difficile, et voilà ce qui doit nous faire veiller sur nous. Jésus-Christ pour animer notre espérance est monté le premier au ciel, et ces portes qui depuis le péché d'Adam avaient été fermées, se sont ouvertes pour le recevoir et pour nous recevoir aussi avec lui. C'est pourquoi espérons et réjouissons-nous. Mais quand il est monté au ciel, a-t-il absolument levé toutes les difficultés qu'il y a pour y rentrer? Rien moins que cela, il les a à la vérité adoucies, mais il ne les a pas entièrement ôtées; et par une admirable économie de sa sagesse et de sa justice, il a voulu que nous eussions la gloire de travailler nous-mêmes avec lui à notre récompense. Il avait pour cet effet deux intérêts à ménager, les nôtres et ceux de son Père. A l'égard des nôtres, que n'a-t-il pas fait, dit saint Maxime (*Hom. 2, de festo Pentec.*)? *Post triumphum victor dona largitus est, et proprio regno residens suorum est virtutes remuneratus*. Il nous a fait d'admirables présents au jour de son triomphe; il nous a donné, dit-il, non pas des honneurs et des richesses, non pas des royaumes et des empires, mais le ciel même, en comparaison duquel ces honneurs et ces richesses, ces royaumes et ces empires ne sont rien.

Mais à quelle condition nous l'a-t-il donné, et à qui est-ce qu'il promet cet héritage? Voici les intérêts de son Père qu'il ménage, à condition que nous nous assujettirons à sa loi, que nous mortifierons notre chair avec ses vices et ses convoitises, que nous renoncerons à tous les engagements du péché, que nous porterons notre croix, et que nous embrasserons les vertus austères et humiliantes de la religion qu'il nous a donnée. Car ce ne sont que ces vertus qu'il récompense et qu'il couronne, dit saint Maxime. Ce n'est qu'aux siens, c'est-à-dire qu'à ceux qui le suivent et qui l'aiment, qu'il accorde la possession de son royaume : *Suorum virtutes remuneratus*.

Loin donc d'ici ces chrétiens immortifiés, ces chrétiens sensuels et délicats, ces chrétiens qui ne veulent renoncer ni à la chair ni au monde, et qui, uniquement appuyés sur les infinis mérites de Jésus-Christ, se font au gré de leurs passions une fausse idée de l'espérance chrétienne. Non, non, ce n'est pas à eux que le ciel est ouvert, ce n'est pas pour eux que ce royaume, qui ne s'emporte que par violence, est préparé.

Voulez-vous, mes chers auditeurs, espérer comme il faut, et profiter de la grâce du mystère que vous célébrez? Imitiez les apôtres et réglez-vous sur leur conduite. Pendant que Jésus-Christ montait au ciel, ils y portèrent leur espérance, dit le même saint Maxime (*Ibid.*), et ne pouvant le suivre de corps, ils y élevèrent leurs esprits et leurs

yeux : *Ascendentem ad cælum Dominum, quia incessu pedum non poterant, oculis et spiritu sequebantur*. Mais ce n'est pas assez : ils considéreraient ce que la possession de ce royaume leur avait coûté, les persécutions qu'il avait souffertes, les douleurs et les ignominies qu'il avait endurées pour l'acquérir ; et dans cette pensée ils s'encourageaient à marcher sur ses pas, et quoiqu'ils l'eussent perdu de vue, ils l'accompagnaient toujours par leur vive foi, leur dévotion ardente, et la résolution de passer par où il avait passé le premier : *Licet ad deducendum Salvatorem visio humana deficeret, fidei tamen et operum devotione rapiiebantur ad cælum*.

Le lieu même où il montait leur inspirait de si généreux sentiments. C'était de la montagne des Oliviers qu'il s'élevait au ciel, c'est-à-dire d'une montagne où il avait sué sang et eau, d'une montagne où il s'était vu accablé de tristesse et d'ennui ; d'une montagne où une douleur mortelle l'avait couché par terre, et où un ange était venu le consoler dans son agonie : et il n'en fallait pas davantage pour leur apprendre que ce n'était que par la voie des mortifications et des souffrances qu'ils pourraient arriver à la possession de ce royaume.

Saint Paul reconnaissait bien cette vérité, quand il assurait que la tribulation était la principale cause de l'espérance des fidèles, et qu'il leur permettait de se plaindre dans leurs souffrances, parce qu'il les regardait comme très-propres à exciter ce beau mouvement dont ils doivent tous être animés. Qu'elle est solide, cette espérance, quand nous nous représentons que nous n'endurons rien que Jésus-Christ n'ait enduré, que nous n'avons point d'autre fin dans nos souffrances que celle qu'il s'est proposée dans les siennes, qu'ayant porté le poids de nos misères, nous n'en serons jamais accablés ; que les ayant enfin consacrées en sa personne, il leur a ôté la force que le péché leur avait donnée de nous opprimer !

Dans cette pensée, je ne puis regarder aujourd'hui Jésus-Christ élevé sur une nuée, que je ne me représente ce beau météore que Dieu prit autrefois pour le signe éternel de la paix qu'il faisait avec les hommes : *Arcum meum ponam in nubibus*. L'arc-en-ciel est une marque que le monde ne finira jamais par le déluge, et cependant ce signe n'est autre chose qu'un nuage composé d'eau, et qui nous promet toujours la pluie. Jésus-Christ dans la nuée qui le couvre aujourd'hui nous est un signe aussi favorable ; il nous assure que la douleur et l'affliction ne nous accableront jamais, quoiqu'il nous avertisse en même temps qu'il faut souffrir, et qu'il est lui-même un homme de douleur.

Quelle puissante consolation de savoir que la même gloire qui a couronné ses souffrances doit couronner les nôtres, que le prix des mérites d'un Dieu est accordé à la patience d'un homme persécuté, que pour quelques légères afflictions que nous aurons acceptées de bon cœur nous avons droit de

prétendre à la récompense de celui qui a été triste jusqu'à la mort ; que notre chair pour un jeûne, pour une larme, pour de légères austérités peut espérer la même gloire que cette chair qui a été déchirée par les fouets et percée par les épines ! C'est là ce qui peut rendre notre espérance légitime et bien fondée, et le fruit que nous devons recueillir du mystère que nous célébrons aujourd'hui.

III. — Il me resterait à vous montrer dans mon dernier point, que l'absence de Jésus-Christ purifia dans ses apôtres l'amour que sa présence avait fait naître ; mais comme elle n'a particulièrement produit ce merveilleux effet que par le Saint-Esprit, dont elle avança la venue, et que je me réserve à vous en parler au jour de sa fête, je finis par une considération qui est très-propre à mon sujet ; je la tire de saint Bernard (*Serm. Pentec.*) qui, après nous avoir montré que les apôtres avaient un amour trop imparfait pour l'humanité de Jésus-Christ, et qu'il leur était par conséquent avantageux qu'il remontât au ciel : *Expedi vobis ut ego vadam*, fait cette importante réflexion : Si Jésus-Christ n'a pu souffrir que ses apôtres se soient attachés à sa présence corporelle et sensible, quelle apparence, chrétiens, quelle apparence qu'il souffre que vous vous attachiez au monde ? S'il n'a pu souffrir qu'ils se soient abandonnés au désir de le retenir toujours auprès d'eux, à quelle passion pourrez-vous vous abandonner sans crime ? Si enfin, pour recevoir le Saint-Esprit, ils ont été obligés de renoncer aux douceurs que leur inspirait la vue d'une chair aussi chaste que celle d'un Dieu, serez-vous en état de recevoir ce précieux don en obéissant aux mouvements déréglés d'une chair aussi impure qu'est celle d'Adam ? *Si apostoli carni Dominicæ inhærentes, quæ solas sancta, Spiritu sancto repleti nequiverunt, tu carni tuæ, quæ sordidissima est, strictus et conglutinatus illum Spiritum te posse putasne suscipere ?*

Apprenez-donc de l'absence de Jésus-Christ à vous détacher de toutes les créatures, à vous détacher de vous-mêmes, à vous détacher (oserai-je le dire ?) en quelque façon de Dieu, c'est-à-dire de toutes les choses que vous ne considérez en Dieu que par rapport à vous. C'est là en quoi consiste la pureté de l'amour, c'est là l'effet que produisit dans les apôtres l'absence de Jésus-Christ ; effet si considérable que, de tous ceux qu'elle opéra, c'est le seul qui subsistera éternellement. La foi, dont elle fait à présent le mérite, nous sera un jour inutile, et nous connaissons là-haut avec évidence ce que nous aurons cru ici-bas avec obscurité. L'espérance, dont elle fait l'âme, cessera, et nous posséderons avec tranquillité ce que nous aurons espéré avec inquiétude. Mais pour l'amour, dont l'ascension de Jésus-Christ fait la pureté, il ne nous abandonnera jamais ; au contraire, il s'augmentera dans la gloire, et, après avoir aimé Jésus-Christ sur la terre, nous l'aimerons avec plus de perfection dans le ciel. *Amen*.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Paracletus Spiritus sanctus quem mittit Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixerō vobis.

Le Saint-Esprit, ce divin consolateur que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera de faire tout ce que je vous aurai dit (S. Jean, XIV).

Sire, à entendre le tonnerre et à voir les éclairs qui accompagnent la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, croirait-on que Jésus-Christ leur tient aujourd'hui tout ce qu'il leur a promis dans les paroles de mon texte ? Il leur avait fait espérer un divin consolateur dans son absence et un admirable maître, qui, se faisant entendre au cœur plutôt qu'à l'oreille, leur insinuerait doucement et sans bruit l'intelligence entière de sa doctrine ; mais les consolations se donnent-elles parmi les foudres et les éclairs ; la science s'apprend-elle au milieu des feux et des flammes ? Ne dirait-on pas plutôt que le Saint-Esprit, précédé d'un si terrible événement, vient venger les injures qu'on a faites à Jésus-Christ et réduire aujourd'hui la ville de Jérusalem en cendres ?

Etouffons cependant, mes frères, un soupçon si injurieux à la fidélité de notre Sauveur. Ce n'est pas pour irriter son Père contre nous qu'il est monté dans les cieus, au contraire, c'est pour l'apaiser ; et, portant devant son trône la même humanité qui avait souffert sur la croix, il lui représente que la mort n'est pas tant un meurtre dont il doive se venger, qu'un sacrifice où il doit prendre beaucoup de part. Si donc il nous envoie aujourd'hui son Esprit, ce n'est pas pour nous punir des outrages que nous avons faits à son Fils, c'est pour nous accorder de nouvelles grâces ; semblable, dit saint Bernard, à ces mères tendres qui ont tant d'amitié pour leurs enfants, que, quoiqu'ils leur aient déchiré une mammelle, elles ne laissent pas encore de leur présenter l'autre. Allons par conséquent, chrétiens, allons en esprit dans le cénacle de Jérusalem, ouvrons nos cœurs avec les apôtres au feu divin qui y tombe du ciel, et pour obliger la sainte Vierge, qui y est à leur tête, de nous recevoir, disons-lui avec l'ange : *Ave*.

Sire, l'une des plus belles circonstances de la charité de Jésus-Christ pour les hommes a été d'avoir fait servir à leur salut tout ce qu'il a souffert de leur cruauté, d'avoir porté jusque sur le trône du Père éternel une chair encore couverte de plaies, pour lui offrir, comme dit saint Ambroise, au nom de tous les hommes, les prémices d'une nature qu'il a réparée par sa mort : *Sacrum munus pro omnibus, et quasi reparatæ quædam libamina naturæ*.

Si ce bienfait est considérable, ce n'est pas cependant le seul dont ils lui sont obligés, puisque, non content d'avoir tourné à leur salut ce qu'ils lui avaient fait souffrir, il n'a rien voulu mériter d'infini que pour leur avantage : je m'explique. Qu'est-ce, à votre

avis, que Jésus-Christ a jamais mérité d'infini en soi ? Une seule chose, la mission du Saint-Esprit. Toutes ses actions étaient bien d'une valeur infinie, à raison de la personne du Verbe, qui en était le principe, mais ce qu'il méritait par ces actions ; comme la gloire de son corps et de son nom, les grâces et le salut des prédestinés, tout cela est fini et borné de lui-même. Jamais il n'a mérité qu'une seule chose qui fût digne de lui, et qui, étant infinie, répondit entièrement à la dignité de sa personne, je veux dire le pouvoir d'envoyer le Saint-Esprit et de faire descendre sur la terre une personne divine, et qui lui est égale en toutes choses.

Or, je vous le demande, est-ce pour son utilité ou pour la nôtre, qu'il fait descendre aujourd'hui ce divin Esprit ? Ecoutez ce qu'il en dit : *Paracletus Spiritus sanctus*, etc. Le Saint-Esprit, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera de faire ce que je vous ai commandé : voilà le dessein qu'il a eu, et la fin qu'il s'est proposée, en l'envoyant à son Eglise. Il vient la consoler dans ses afflictions, *paracletus* ; il vient l'instruire dans ses doutes, *docebit vos* ; il vient l'animer dans ses faiblesses, *et suggeret vobis omnia*. Mais, en même temps que nous considérons ces trois grands biens que la descente du Saint-Esprit nous procure, écoutons les apôtres, qui nous avertissent de n'en pas faire un mauvais usage. Le Saint-Esprit vient nous animer ; prenons donc garde de ne pas éteindre en nous ce principe de notre vie : *Nolite spiritum extinguere* (I *Thess.*, II). Le Saint-Esprit vient nous instruire ; prenons donc garde de ne pas croire à d'autres maîtres, *Nolite credere omni spiritui* (I *S. Joan.*, IV). Le Saint-Esprit vient nous consoler ; prenons donc garde de ne point attrister ce divin consolateur : *Nolite contristari Spiritum sanctum* (*Ephes.*, IV). C'est à quoi je vous exhorte dans les trois parties de ce discours.

I. — Que la mort de Jésus-Christ ait fait la naissance de l'Eglise, et que la croix où il a rendu l'âme ait été la douloureuse couche où il nous a enfantés, parmi tant de tourments qui ont été comme les tranchées de son travail ; c'est ce que nous savons tous, et que nous considérons comme l'un des grands articles de notre foi ; mais que cette Eglise, sortie du sein de ce Dieu mort, ait paru pendant quelques jours n'avoir ni âme ni vie comme lui, c'est peut-être ce que nous ne savons, ou plutôt ce que nous ne comprenons pas encore assez. Cependant rien de plus vrai, et pour vous le faire mieux entendre, vous n'avez qu'à considérer les apôtres pendant le temps de la mort de leur maître, et même, chose étrange ! après sa résurrection. Quoiqu'ils soient les yeux de l'Eglise, ils n'ont point de lumières ; quoiqu'ils soient la langue de l'Eglise, ils ne rendent aucun oracle ; quoiqu'ils soient les mains de l'Eglise, ils sont sans mouvement, sans action, sans courage ; telle est la condition de l'Eglise et le triste état où Jésus-Christ

l'a laissée sur la terre quand il est monté au ciel.

N'avez-vous jamais fait réflexion sur ce que l'Ecriture sainte nous dit de l'autruche? *Derelinquit ova sua in terra, duratur ad filios suos quasi non sint sui* (Job. XXXIX). L'instinct de l'autruche est de laisser ses œufs sur le sable, et de s'en mettre aussi peu en peine que s'ils ne lui appartenaien pas. Oserais-je dire que Jésus-Christ parait avoir presque la même indifférence pour son Eglise? Il a produit ce corps mystique, mais il l'a abandonnée, et si je puis m'expliquer ainsi, il la laisse comme une matière informe, sans s'inquiéter, ce semble, qui aura soin d'elle.

Je me trompe, chrétiens, je me trompe, ne voyez-vous pas cette pluie de feu qui tombe de toutes parts sur les apôtres : *Ecce novo pluit igne Deus* ; ne voyez-vous pas que dès que ce divin Esprit a animé l'Eglise, celle qui était muette parle toute sorte de langues, celle qui était dans l'inaction opère cent miracles, et nous donne toutes les marques que l'on peut souhaiter pour connaître véritablement la vie qu'elle a reçue. Il y en a trois, dit saint Thomas (*Lect. 3, in Epist. ad Corinth.*), la chaleur, la parole, le mouvement. Voilà ce que nous distinguons dans les corps naturels ; et c'est par tous ces signes que l'on peut juger de la vie que le Saint-Esprit donne aujourd'hui à l'Eglise.

Premièrement, y eut-il jamais de chaleur semblable à celle que ce feu du ciel allume dans le cœur des apôtres ? Ils sont si transportés qu'ils ne peuvent contenir au dedans d'eux l'ardeur qui les consume, et une seule étincelle de ce beau feu est si vive, qu'elle embrase trois mille hommes dès la première prédication de saint Pierre. Y eut-il jamais de parole plus efficace ? Ceux qui n'osaient confesser Jésus-Christ dans leur langue naturelle, publient sa gloire en toutes sortes de langues : ceux qui ne s'expliquaient qu'en tremblant devant le peuple de Jérusalem, parlent hardiment à toutes les nations de la terre. Puissances du siècle, en vain prétendez-vous leur imposer silence, et arrêter une liberté qui vous choque : ils vous fermeront la bouche, quand ils vous diront que l'esprit qui les anime ne leur permet pas de taire les merveilles qu'ils ont vues et qu'ils ont entendues (*Act., IV*). Et enfin, à l'égard de l'action, en vit-on jamais de plus surprenante ? Des prodiges que les uns opèrent, des conversions que les autres font, mille œuvres différentes de charité dont ils se chargent tous : et tout cela par un même et indivisible esprit qui, animant également tout le corps de l'Eglise, applique chacun de ses membres à son office particulier ? *Vitam dat omnibus, officia singulis*.

Que dirai-je ici de tant de courses que ces pecheurs ont faites jusqu'aux extrémités du monde, de tant de victoires que ces hommes fidèles ont remportées sur les plus grands rois, de ce renversement des empires, de cette ruine de l'idolâtrie, de cette confusion des philosophes, de cette honteuse défaite

des démons ? Que dirai-je de cette intrépidité que ces hommes, auparavant si timides, ont fait paraître dans les plus rigoureux suppli- ces, de cette sainte hardiesse avec laquelle ils ont affronté les tyrans et provoqué la rage de leurs persécuteurs ? C'est ce qui a autrefois surpris saint Augustin (*Lib. de Vera religione*), c'est ce que Platon et Aristote, comme il dit, n'auraient jamais cru, si quel- que prophète, ou un homme envoyé de Dieu, leur avait prêté : et c'est néanmoins ce que l'on a vu arriver dans la suite.

Quel étrange changement, s'écrie ce Père (*D. Aug. ser. 85, de Temp.*), le chef des apôtres tremble à la voix d'une servante, quand il est question de défendre son maître, et quand le Saint-Esprit est descendu sur lui, il va faire la loi aux tyrans et aux princes. Il avait dit à une femme : *Je ne connais pas cet homme* ; et il dira à Néron : C'est Jésus-Christ crucifié que je vous prêche, c'est lui que vous devez adorer. Thomas avait dit auparavant : *Si je ne mets les mains dans les plaies de mon Maître, si je ne les vois et si je ne les touche, je ne croirai pas qu'il soit ressuscité*. Et quand il se sent animé du Saint-Esprit, bien loin de s'arrêter à de si faibles preuves, il les combat par sa conduite, et veut mourir pour des vérités qu'il ne voit pas. Encore un coup, quel étrange changement ! Mais c'est la main de Dieu qui l'opère, c'est le Saint-Esprit qui se fait de nouvelles créatures, et qui remplit toute la terre de ses grâces : Esprit, qui ayant donné la vie à ces premiers fidèles, leur donne le mouvement, qui, achevant dans l'Eglise, par ses dons, ce que Jésus-Christ avait commencé par ses travaux, ne dédaigne pas de venir animer un corps qu'il a formé.

C'est ce même Esprit, messieurs, qui anime encore aujourd'hui l'Eglise ; c'est lui qui inspire la mortification aux pénitents, la chasteté aux vierges, l'obéissance aux religieux, le zèle aux prélats, la magnanimité et la justice aux rois. C'est de ce divin Esprit que nous vivons tous. Il est l'âme de notre âme, le principe de toutes nos actions et de tous nos mouvements : en sorte que nous ne pouvons faire aucune action méritoire ; que dis-je ? prononcer même le nom de Jésus sans son secours : et dans cette dépendance continue où nous vivons, quelle précaution ne devons-nous point prendre, pour ne le pas éteindre en nos personnes ? *Spiritum nolite extinguere*.

J'appelle éteindre le Saint-Esprit, résister à ses grâces, négliger ses inspirations, et refuser d'agir par son mouvement. J'appelle éteindre le Saint-Esprit, brûler d'un autre feu que du sien, vivre d'un autre esprit que du sien. Le faites-vous, messieurs, est-ce de l'esprit de Dieu que vous êtes animés ? N'est-ce pas au contraire de l'esprit du monde, esprit d'ambition, esprit d'intérêt, esprit de vengeance, esprit d'envie, esprit de libertinage et de débauche ? De bonne foi brûle-t-on aujourd'hui d'un autre feu que de celui des passions ? Parle-t-on jamais plus librement, ou avec plus de plaisir, que quand il s'agit

de déchirer l'honneur et la réputation de son prochain? Est-on emporté d'une autre ardeur que de celle de satisfaire ses intérêts ou sa vanité? Ce n'était donc pas de vous, et en votre nom, que parlait l'Apôtre quand il disait: *A notre égard nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, nous avons reçu celui qui vient de Dieu* (Cor., XII). Au contraire, il faut dire que c'est ce maudit esprit que vous avez reçu, ou bien, qu'ayant reçu celui de Dieu, vous l'avez malheureusement éteint.

Saint Chrysostome se moquait autrefois fort agréablement des Perses, lorsqu'il leur reprochait qu'ils adoraient le feu et qu'ils appréhendaient d'en approcher de trop près. Quelle religion bizarre, leur disait-il, et quel culte extravagant, de fuir ce qu'on invoque, et de vouloir éteindre la divinité qu'on adore? Puisque le feu est la vôtre, ne devriez-vous pas vous tenir bien heureux s'il brûlait vos maisons, s'il consumait ce que vous avez de plus précieux, et s'il vous dévorait vous-mêmes par son ardeur? *Fugitis quod invocatis, extinguitis quod adoratis; si pro Deo habetis ignem, domos vestras impleat, urat quæcumque vestra sunt, pascatur corporibus vestris.*

N'est-ce pas ce que je pourrais dire avec plus de justice à la plupart des chrétiens? Accordez-vous vous-mêmes, messieurs. Vous reconnaissez que l'Esprit de Dieu n'est aujourd'hui envoyé à l'Eglise que pour l'animer; vous vous assemblez tous dans nos temples, afin de rendre vos hommages à ce feu sacré qui vient du ciel pour vous embraser; et cependant, chose étrange, c'est d'autres flammes que des siennes que vous voulez brûler. Vous l'adorez sous la forme de cet élément qui vient détruire ce qu'il y a en vous de périssable et de corruptible, eh! d'où vient donc que vous vous opposez à son action, qui vous serait si salutaire? En voici la raison, c'est que vous écoutez toute autre instruction que celle de cet adorable Esprit. Cependant la seconde fonction qu'il vient exercer dans l'Eglise est celle de l'enseigner: *Ille docebit vos omnia*; et le respect que vous devez lui porter, c'est de ne croire à point d'autre maître qu'à lui. Je vous le ferai voir dans mon second point.

II. — Il est sans doute assez surprenant de voir que le Fils de Dieu en quittant ses apôtres, leur parle d'un autre Maître que de lui pour les instruire. N'est-il pas lui-même la sagesse et la parole du Père éternel? N'est-il pas venu sur la terre pour en ôter l'ignorance et l'erreur? N'a-t-il pas dit lui-même que l'une des principales fins de son incarnation a été de rendre témoignage à la vérité, et de l'enseigner aux hommes? Ne fait-il donc point injure à sa personne et à sa doctrine, quand après avoir instruit pendant trois ans ses apôtres, il promet de leur donner pour maître le Saint-Esprit, qui leur enseignera toutes choses? *Docebit vos omnia.*

Non, il ne fait rien ni contre sa personne, ni contre sa doctrine, quand il substitue le Saint-Esprit à sa place pour instruire son Eglise. Il est la vérité essentielle, je l'avoue, mais le Saint-Esprit est l'Esprit de vérité; et

quand il instruit les apôtres par le Saint-Esprit, c'est proprement par son Esprit qu'il les instruit. Il est la parole éternelle et substantielle, mais le Saint-Esprit descendant aujourd'hui en forme de langues, ne nous témoigne-t-il pas qu'il en est une? Or, qu'y a-t-il de plus naturel que la parole soit entendue par le ministère de la langue? Qu'y a-t-il de plus naturel que le Saint-Esprit fasse connaître Jésus-Christ; et pour m'expliquer aussi hardiment qu'un Père grec, qu'il soit la parole du Verbe, *verbum Verbi*, c'est-à-dire que comme le Fils de Dieu fait connaître son Père, le Saint-Esprit fasse connaître le Fils de Dieu?

De là vous voyez, messieurs, que la doctrine du Saint-Esprit ne peut être opposée à celle de Jésus-Christ; que s'il apprend aux apôtres quelque chose qu'ils ne savaient pas, c'est que Jésus-Christ a cru devoir leur taire, parce qu'ils ne pouvaient pas la comprendre pour lors, et que cette troisième personne descendrait du ciel pour leur en donner l'intelligence et le goût. Car à qui appartient-il de faire goûter une vérité qu'à ce divin Esprit, qui devait en être l'interprète? A qui appartient-il de l'insinuer et de la graver dans les cœurs, qu'à l'amour même du Père et du Fils?

Vous trouverez peut-être d'abord cette proposition assez étrange, puisque ce n'est pas, ce semble, le propre de l'amour d'enseigner, ni même de savoir. Quelle apparence en effet qu'un homme qui n'a les yeux arrêtés que sur une seule chose, puisse les connaître toutes, et qu'il soit capable de tout apprendre aux autres, lui qui fait gloire d'ignorer toutes choses, excepté ce qui regarde l'objet de sa passion? Mais je ne m'aperçois pas que je parle d'un amour aveugle dans sa nature, et qu'il s'agit ici d'un amour infiniment saint et intelligent dans les mystères de la religion. Le Saint-Esprit qui est l'amour éternel dont nous nous aimons mon Père et moi, dit le Fils de Dieu, vous enseignera toutes choses: *Ille vos docebit omnia*; et pourquoi l'amour a-t-il ce droit dans la religion, et se charge-t-il de cet office?

C'est que dans la religion l'amour faisant aimer tout ce que l'on doit savoir, il arrive que par l'inclination qu'il donne à notre cœur il perfectionne nos connaissances. Le Père qui paraît avoir choisi l'Ancien Testament pour instruire les hommes, ne s'était expliqué que par des figures: *Omnia in figuris contingebant illis*. Le Fils qui est la sagesse du Père, et qui s'est incarné pour enseigner la vérité à ces mêmes hommes, ne l'a fait aussi le plus souvent qu'en paraboles, *In parabolis loquebatur eis*. Mais à l'égard du Saint-Esprit qui vient aujourd'hui après le Père et le Fils, c'est lui qui par un attribut qui lui est propre nous découvre toute vérité, parce qu'il est amour, et que l'amour croirait faire injure à ce qu'il aime s'il avait quelque chose de secret. Comme donc c'est cet esprit d'amour qui, selon l'Apôtre, pénètre jusqu'au fond du cœur de Dieu pour en découvrir les pensées, c'est aussi lui qui donne son propre

cœur aux hommes, pour ne leur pas laisser ignorer ce qui s'y passe.

Ces grands principes établis, de quelles lumières cette adorable personne n'éclairait-elle pas aujourd'hui les hommes ? On peut dire qu'avant sa descente les ténèbres étaient répandues sur toute la surface de l'Eglise, comme sur celle de l'ancien chaos : et puisque les apôtres qui sont les yeux de ce beau corps, étaient dans l'aveuglement, comment ses autres parties pourraient-elles être éclairées ?

Tandis que le soleil frappe encore de ses rayons le haut des montagnes, ceux qui demeurent dans les vallées ne sont pas tout à fait dans la nuit : mais dès que cet astre plus avancé dans son couchant a retiré sa lumière de ces lieux élevés, tout ce qui leur est inférieur est dans l'obscurité. C'est là, messieurs, la condition déplorable du commun des chrétiens, quand ceux qui sont élevés au-dessus d'eux par leur dignité sont dans l'ignorance. C'était presque l'état où l'Eglise naissante se trouvait réduite en la personne des apôtres, mais apôtres qui devinrent, en un instant, capables de soutenir tout l'éclat de la vérité, dès que l'Esprit de lumière les eut touchés, dit saint Grégoire. Les mystères les plus inconcevables ne font plus de peine à leur raison, les oracles de leur Maître ne leur semblent plus des énigmes. Ces hommes sans lettres et sans érudition confondent les philosophes, et persuadent les orateurs ; et l'assurance avec laquelle ils décident les difficultés qui se présentent est si grande, qu'ils disent hardiment : *C'est ainsi qu'il a semblé au Saint-Esprit et à nous. Visum est Spiritui sancto et nobis.*

Jamais monarque a-t-il osé commencer ou finir ses ordonnances par des termes si impérieux ? Et cette assurance des apôtres ne suffit-elle pas toute seule, sans tous leurs prodiges, pour nous persuader qu'ils n'étaient que les organes du Saint-Esprit ; que celui qui résidait dans leurs cœurs s'expliquait par leurs bouches, et qu'ils ne pouvaient douter de rien ayant un si bon Maître ? La succession des temps n'a pas ravi cet avantage à l'Eglise, c'est de ce même Esprit qu'elle tire encore sa lumière, et de là viennent la certitude et l'infailibilité de ses décrets. Car comment le Saint-Esprit pourrait-il la tromper, puisqu'il est l'Esprit de vérité, et comment pourrait-il la laisser dans la faiblesse ou dans l'erreur, puisqu'il est l'Esprit de force et de conseil ?

Mais, hélas ! faut-il que la connaissance de nos avantages ne serve presque aujourd'hui qu'à faire paraître davantage notre honte et notre ingratitude ! Le Saint-Esprit est notre maître, et ce Dieu ne dédaigne pas de s'appliquer à notre conduite : et cependant il n'y a peut-être point de maître qui soit moins écouté que lui. On écoute volontiers les autres, et l'on préfère leurs fatales instructions à celles de l'esprit de vérité. Tantôt ce sera quelque petit intérêt qui nous fera résister à ses mouvements, tantôt quelque invétérée coutume du monde corrompu, qui aura plus

de pouvoir sur nous que toute la force de ses avis et de ses inspirations ; tantôt enfin, ce sera une passion dominante qui l'emportera sur tous nos devoirs.

Car il est étrange que chaque homme se fasse ordinairement une morale conforme à l'inclination perverse qui le domine. Un peintre donnait autrefois à toutes les divinités la ressemblance du visage qu'il aimait, et aujourd'hui un chacun se forme une idée de son attachement sur son inclination déréglée. Un avaro tourne tout du côté de ses intérêts, un ambitieux du côté de ses honneurs, un impudique du côté de ses plaisirs et de la malheureuse idole qu'il adore. En un mot, chacun se fait aujourd'hui une morale au goût de ses passions ; et, comme dit saint Hilaire, il se trouve dans le monde autant de doctrines que de mœurs : *Tot doctrinæ quot mores.*

Divin Esprit, n'est-ce point de ce péché que le Fils de Dieu disait à ses apôtres que vous viendriez reprendre le monde ? N'est-ce point pour punir cette injurieuse résistance à votre doctrine, que vous descendez aujourd'hui au milieu des foudres et des éclairs ? N'est-ce pas même dans cette indocilité que consiste ce blasphème, qui ne doit être remis ni en ce monde, ni en l'autre ? Nous avons quelque sujet de l'appréhender, messieurs ; et, pour n'y pas tomber, ne croyons jamais à tous ces esprits séducteurs, qui ne cherchent qu'à nous aveugler et à nous corrompre. *Nolite omni spiritui credere.* Soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, ayons toujours recours au Saint-Esprit : dans la prospérité, afin qu'elle ne nous enfle pas ; dans l'adversité, afin qu'elle ne nous accable pas. Car comment nous accablerait-elle, puisque le Saint-Esprit sera notre consolateur, et que Jésus-Christ le promet aujourd'hui sous cette qualité à ses apôtres ? *Paracletus Spiritus sanctus.* C'est par cette réflexion que je vais finir ce discours.

III. — On peut considérer, avec saint Augustin, deux choses dans les apôtres, lorsque Jésus-Christ fut en état de se séparer d'eux : premièrement, l'attachement qu'ils avaient à sa personne, et, par une suite nécessaire, la douleur où ils étaient de son absence. A l'égard de cet attachement, quoiqu'il fût innocent de lui-même, il y avait cependant quelque imperfection. C'était, dit-il (*Loco supra citato*), un attachement humain, fondé sur des raisons naturelles et intéressées ; attachement que plusieurs considérations leur rendaient comme nécessaire. Ils étaient encouragés par sa présence, *adjuvantur aspectibus*, ils étaient charmés de ses miracles, *confirmabantur operibus*, ils étaient édifiés de ses vertus, *pascabantur virtutibus*. Tous ces attachements paraissaient raisonnables et justes ; et cependant, comme c'était un attachement que des hommes ont naturellement pour un autre homme, il fallait le purifier, dit saint Augustin ; et ce fut la raison pour laquelle Jésus-Christ leur dit qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât. Néanmoins, comme l'affliction qu'ils

avaient de perdre un tel maître ne pouvait être blâmée, qu'a fait le Fils de Dieu? Il leur a promis un autre consolateur, *aliud paracletum*, un Dieu qui viendrait les défendre dans leurs combats, les soulager dans leurs misères, les rassurer dans leurs craintes, les protéger dans leurs persécutions, les encourager et les réjouir dans leur tristesse.

Or, c'est ce divin consolateur qui est aujourd'hui descendu du ciel dans le cénacle de Jérusalem, et qui en consolant les apôtres de l'affliction où ils étaient d'avoir perdu la présence visible de leur cher Maître, les a consolés en même temps de toutes les autres disgrâces qui pouvaient leur arriver, de quelque nature qu'elles fussent. En effet, comme il n'y avait plus rien à craindre pour eux, après avoir perdu Jésus-Christ, je leur entends dire à toute heure avec saint Paul, qu'ils sont remplis de consolation, qu'ils nagent dans la joie, et qu'encore bien qu'ils soient le rebut du monde, et le jouet des tyrans, ils sentent, au dedans d'eux-mêmes, de certaines suavités intérieures qui les ravissent.

L'Eglise reçoit encore aujourd'hui, messieurs, les mêmes consolations du Saint-Esprit. Cette tendre Mère n'a point d'enfants qui ne lui donnent quelque sujet d'affliction : les pécheurs, par les fautes qu'ils commettent; les pénitents, par les combats qu'ils soutiennent; les justes, par l'exil qu'ils endurent. Mais que ces afflictions sont précieuses, quand un Dieu doit les consoler! Quand il essuie les larmes de cette triste Mère, qu'il s'approche d'elle, qu'il joint ses gémissements aux siens, et qu'il aime mieux, pour ainsi dire, nous laisser croire qu'il est capable de s'affliger lui-même, que de nous faire douter qu'il compatisse aux afflictions de son épouse : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*.

Ce n'est pas encore en ces gémissements figurés que l'Ecriture lui attribue, que je fais consister ses consolations. C'est lui qui court vers ces pécheurs pour les relever de leurs chutes, et qui même est, comme elle le dit, la rémission de leurs péchés, *remissio omnium peccatorum*. C'est lui qui assiste les pénitents dans leurs combats, et qui, soit qu'il affaiblisse leurs ennemis, ou qu'il augmente leurs forces, leur facilite la victoire, *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram* (Rom., VIII). C'est lui enfin qui adoucit l'exil que ces justes souffrent sur la terre, qui répand dans leurs âmes certains avant-goûts de leur béatitude, et qui étant, comme dit saint Paul, le précieux gage de leur héritage, leur fait supporter cette vie et attendre l'autre. *Spiritus est pignus hæreditatis nostræ* (Ephes., II).

Comme le monde n'est capable que de consolations sensibles, je ne m'étonne pas s'il ne connaît pas celles-ci. Que faire donc dans cette insensibilité? Faut-il qu'épuisant ce qui me reste de force, je vous dise en finissant : *Nolite contristari Spiritum sanctum*? Ne soyez pas si injustes que d'attrister votre

consolateur. Comparez, je vous prie, ces fausses consolations que vous donnent la chair et le sang, avec ces suavités célestes qui viennent du Saint-Esprit. Comparez de bonne foi et sans préoccupation ces joies passagères dont vous faites ici bas votre félicité, avec celles des justes et des vrais serviteurs de Dieu.

Je ne viens pas ici vous parler de ces remords, de ces dégoûts, de ces agitations continuelles où vous êtes au milieu de vos prétendus plaisirs, vous ne voudriez peut-être pas en savoir autant que vous en savez; mais je vous prie seulement de réfléchir sur la joie intérieure d'un homme de bien, sur ce visage serein, sur cette conscience tranquille, et sur cette égalité d'âme qui ne peut être altérée par aucun accident de la vie. En vérité, cela seul n'est-il pas préférable à toutes les fausses et fragiles délices du siècle; et l'Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire que Dieu qui s'empresse de nous consoler, est le Dieu de toute consolation (II Cor., I), tandis que la nature ne nous peut en donner aucune?

Voilà les sentiments que je voudrais vous inspirer et les réflexions que je souhaiterais que vous fissiez; mais jamais vous n'en serez capables sans le secours et les grâces particulières du Saint-Esprit. Venez donc, Esprit adorable, et renouvelez en la personne de mes auditeurs, ce que vous fîtes autrefois en celle des apôtres. S'ils sont ignorants dans la science du salut, éclairez leurs esprits de vos lumières. S'ils sont languissants dans l'accomplissement de leurs devoirs, animez-les par vos grâces, et si le monde les séduit par de faux plaisirs, détrompez-les par la douceur de vos consolations.

Mais surtout, Esprit-Saint, prenez sous votre protection le grand roi devant qui j'ai l'honneur de parler, et réglez aussi absolument sur lui, qu'il régle lui-même dans son Etat. Nous lui avons vu faire des prodiges qui surpassent tellement l'homme, que nous n'avons pas cru nous méprendre de les regarder comme quelques-unes de ces impressions extérieures de force que vous faisiez sur les conquérants et les monarques de l'Ancien Testament : *Irruit Spiritus Domini in Samson et interfecit mille viros* (Judic., IV). Mais comme ce serait peu qu'il fût redouté de ses ennemis et respecté de ses sujets, s'il n'était soumis à son Dieu, remplissez, possédez, animez son cœur avec autant de force que vous avez paru jusqu'ici animer sa tête et son bras, afin qu'après avoir régné par vous sur la terre, il règne éternellement avec vous dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

In eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem.

Nous sommes transformés dans la même image en passant de clarté en clarté (II Cor., III).

Le mystère dont vous attendez que je vous parle aujourd'hui, messieurs, est si grand et si incompréhensible, de quelque côté qu'on

le considère, qu'il faut que je vous avoue, avant toutes choses, mon ignorance; trop heureux si la confession ingénue que je vous en fais contribue en quelque chose à sa gloire, et si l'obscurité qui l'enveloppe vous en inspire d'abord un plus profond respect. Lorsque les Pères en ont parlé, ils ont toujours commencé, soit leurs traités, soit leurs homélies, par un si étrange prélude; et bien loin qu'ils appréhendassent d'avilir la majesté de l'Evangile, en avouant qu'ils se contentaient de croire un Dieu en trois personnes, sans porter leur curiosité plus loin, ils ont témoigné au contraire qu'ils avaient cette consolation, que les anges et les bienheureux n'étaient guère plus savants qu'eux dans les secrets de ce mystère. *Ego nescio, nec requiro*, disait autrefois saint Hilaire, *consolabor me tamen, angeli nesciunt, sæcula non tenent, propheta non sensit, apostolus non interrogavit, Filius ipse non edidit, cesset ergo dolor querelarum*. Je ne connais rien dans ce mystère, je ne cherche pas même à le comprendre, mais je dois me consoler dans mon ignorance, puisque les anges ne le connaissent pas à fond, que les siècles qui ont précédé la naissance de l'Eglise l'ont ignoré; que les prophètes ne s'en sont pas même aperçus; que les apôtres n'en ont pas demandé l'éclaircissement à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ qui leur a expliqué tant d'autres choses, n'a pas jugé nécessaire de les instruire en particulier de celle-ci.

Mais quelque incompréhensible que soit le mystère de l'auguste Trinité, la foi qui nous le révèle nous en apprend assez, pour nous en faire tirer des vérités qui nous édifient et qui nous instruisent. Car, comme remarque saint Augustin, s'il n'y en a point où la curiosité soit plus blâmable, où la raison soit moins satisfaite, où les erreurs soient plus dangereuses, où les écueils soient plus fréquents, il n'y en a point aussi dont la créance nous soit en un sens plus avantageuse, soit parce que toutes les vérités supposent ce grand mystère, soit parce qu'en le regardant par rapport aux bienfaits que nous en recevons, nous y trouvons un fonds d'obligations infinies et toute l'idée des vertus chrétiennes.

Nous nous contentons, ô mon Dieu, de ce partage, nous vous faisons avec joie un sacrifice universel de toutes les lumières de notre esprit. Nous publions hautement que pour vous comprendre il faudrait être Dieu, que pour vous voir il faudrait être bienheureux : mais pour vous adorer et reconnaître au milieu de nous une image de vous-même, il suffit d'être fidèle. Ce fut ce qui rendit heureuse la sainte Vierge, qui renonçant à sa raison, adora les trois divines personnes de l'auguste Trinité, avec laquelle elle contracta d'admirables alliances de fille, de mère et d'épouse, au moment qu'un ange lui dit : *Ave*.

Comme Dieu qui est une nature infinie, ne peut être connu des hommes en lui-même, il faut qu'il sorte en quelque manière de son essence, pour leur donner quelque notion de

ce qu'il est, et qu'il se répande dans les créatures pour représenter en elles quelques vestiges de ses adorables perfections. C'est ainsi que nous nous imaginons l'immensité de Dieu par l'étendue des cieux qui nous environnent, l'immutabilité de Dieu par la solidité de la terre qui nous soutient, la gloire de Dieu par la lumière du soleil qui nous éclaire, et enfin les *grandeurs invisibles de Dieu par les ouvrages visibles qu'il a produits*. C'est ainsi que l'adorable Trinité, qui s'est fait un trône de ténèbres et de lumières également inaccessibles, a voulu cependant nous y donner quelque accès, par la considération de certains effets qui nous conduisent en quelque manière à sa connaissance : en telle sorte que s'il nous est défendu de nous approcher d'elle pour voir les merveilles qui s'y passent, il nous est permis d'en reconnaître certains traits, et certaines images par lesquelles elle a eu la bonté de vouloir se dépeindre au milieu de nous.

Quel avantage pour l'homme, s'écrie là-dessus saint Hilaire, de n'avoir pas besoin de sortir hors de lui pour s'élever, par le secours de sa foi, à la connaissance et à l'adoration du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? et voici comment. Dans le monde nous sommes les images de ces trois divines personnes, et par les avantages de notre nature, nous trouvons que la sainte Trinité a gravé dans le fond de notre être des marques éternelles de son pouvoir et de notre dépendance. Dans l'Eglise nous sommes régénérés à leur ressemblance, et le baptême nous reproduisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous imprime un caractère ineffaçable. Dans le ciel nous serons encore les expressions fidèles de ces trois divines personnes, et la gloire nous élevant au-dessus de nous-mêmes, nous transformera pleinement en elles. Voilà les paroles de mon texte justifiées : *In eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem*. Si nous passons d'une clarté à une autre, je veux dire de la nature dans la grâce, et de la grâce dans la gloire, c'est toujours dans la même image que nous sommes transformés ; et sur ce principe voici en peu de mots tout le sujet de votre attention et de mon discours. La Trinité nous fait hommes, la Trinité nous fait chrétiens, la Trinité nous fait bienheureux. Commençons.

I. — Quoique ce soit un article de foi que la création est un ouvrage commun aux trois personnes de la Trinité, il faut cependant remarquer avec saint Thomas, qu'elles y concourent par de différentes raisons qui se rapportent à leur procession particulière. Pour rendre cette théologie un peu familière, figurez-vous un sage ouvrier qui dans la production de ses ouvrages se sert de la connaissance qu'il a dans son entendement, et de la fin qu'il se propose dans sa volonté, pour les conduire à leur dernière perfection. Le Père éternel, dit le saint docteur, en use ainsi dans la création du monde : il connaît dans son Verbe, qui est son entendement, toutes les créatures qu'il doit produire ; il les

aime dans son esprit qui est son cœur et sa volonté ; et il se sert de cette connaissance et de cet amour, pour les tirer du néant par sa puissance.

Aussi saint Jean ne fait nulle difficulté d'attribuer au Verbe, aussi bien qu'au Père éternel la création de toutes choses : *Omnia per ipsum facta sunt*. Et David ne croit pas faire tort au Père et au Fils de dire que le Saint-Esprit a communiqué par son souffle une admirable fécondité aux créatures : *Et spiritu oris ejus omnis virtus eorum*. Il est donc certain que les trois adorables personnes de la Trinité ont contribué de concert à la création ; et ce que je trouve ici de plus considérable, et qui fait particulièrement à mon sujet, c'est que cet emploi commun de la Trinité, dans la création de toutes choses, n'a jamais plus visiblement paru que dans la formation de l'homme. Quand il ne s'agit que de produire la lumière ou les éléments, Dieu commande absolument que ces choses soient faites : *Fiat lux, germinet terra*. Mais quand il est question de produire l'homme, il semble qu'il entre en délibération, et comme s'il avait besoin de prendre du temps et du loisir pour se résoudre, il dit : *Faisons-le à notre image et à notre ressemblance, Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Mystérieuses paroles qui, selon saint Hilaire, prouvent très-solidement la pluralité des personnes divines dans une même essence, puisque si d'un côté nous y voyons plusieurs personnes invitées à la production de l'homme, *Faciamus*, nous y remarquons en même temps l'unité de leur essence par celle de l'image qui leur est commune : *Ad imaginem et similitudinem nostram*.

Que si cette parole divine nous conduit de la sorte à la connaissance de l'adorable mystère de la Trinité, elle ne relève pas moins aussi la dignité de l'ouvrage qu'elle produit. Ne dirait-on pas en effet que le Père éternel a, en quelque manière, besoin du secours des deux autres personnes pour la production de l'homme, et que cet ouvrage est si précieux, qu'il se sent comme obligé d'assembler l'auguste conseil de la Trinité pour l'achever ? C'est du moins Tertullien qui me fournit cette idée : *Cum quibus faciebat simile, et quibus faciebat similem, Filio qui erat induturus hominem, Spiritu qui erat sanctificaturus hominem, quasi cum ministris et arbitris loquebatur*. Avec qui pensez-vous que le Père éternel ait travaillé à la création d'Adam ? A qui croyez-vous l'a-t-il rendu semblable ? Il a travaillé avec son Fils qui, devant un jour se revêtir de la chair de ce premier homme, avait grand intérêt d'assister à sa production. Il a travaillé avec son Esprit qui, devant un jour s'ériger un trône dans le cœur de l'homme, disposait déjà le temple où il voulait habiter, de sorte que c'était avec beaucoup de justice qu'il consultait, s'il m'est permis de parler ainsi, ces deux arbitres, et qu'il partageait avec eux le soin de former sa créature : *Cum ministris et arbitris loquebatur*.

Disons encore quelque chose de plus sin-

gulier avec ce savant africain. Il semble qu'il y allait de l'honneur du Fils et du Saint-Esprit de se joindre au Père éternel dans cette admirable production qui, selon notre manière de concevoir, leur a attiré de nouvelles grandeurs. Il est constant, dit-il, que la parole ne peut avoir de perfection que par le son et la voix qui l'anime, elle demeure imparfaite, tandis que, en qualité de pensée, elle est renfermée dans l'imagination qui l'a conçue, et elle ne peut se faire entendre que quand la langue s'accorde avec le poumon pour la produire : *Sermo speciem et ornamentum sumit, sonum et vocem*.

Vous savez, chrétiens, que le Fils de Dieu est la parole de son Père, et qu'il est conçu de toute éternité en qualité de Verbe ; mais ne pourrait-on pas dire qu'après avoir été renfermé dans l'entendement de son Père, il reçoit, par rapport à nous, un nouvel éclat, en se faisant entendre dans la création de l'homme ? Quand je sais que cette parole éternelle et incréée s'est employée dans le temps à la création d'Adam ; quand j'entends le Père dire en prenant conseil de son Verbe : *Faciamus hominem*, je ne saurais, dit Tertullien, m'empêcher de m'écrier : *Hæc est nativitas perfecta sermonis divini* ; c'est ici que s'achève la naissance de la parole divine. Elle était bien conçue dans l'éternité, mais elle paraît dans le temps : ce Verbe était bien prononcé, mais nous ne l'avions pas entendu ; et quoique Dieu n'eût point de défaut, quoique ce soleil ne pût souffrir d'ombre, cependant, s'il est permis d'assujettir au temps l'éternité même, ce soleil n'éclate que par cet épanchement de sa lumière, et cette sagesse infinie n'attire nos admirations que lorsqu'elle partage les travaux de la création avec Dieu : *Primum generatus ab eo in nomine sophiæ, dehinc generatus ad effectum*.

Ce que je viens de dire du Fils doit aussi s'entendre du Saint-Esprit, à qui cette même création acquiert, ce semble, dans le temps, des qualités qu'il ne possédait pas dans l'éternité. Il n'y a nul de vous qui ne sache que cette adorable personne est stérile dans le mystère de la Trinité, que ne produisant rien, elle arrête les émanations divines, qu'elle épuise toute la fécondité du Père et du Fils ; et pour tout dire en un mot, qu'elle possède tout et qu'elle ne produit rien. Cependant l'Ecriture nous apprend que celui qui était stérile dans l'éternité, est devenu fécond dans le temps par la production de l'homme, et que c'est à lui que nous sommes redevables de l'infusion de notre âme dans notre corps : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*.

Il est vrai que la même Ecriture lui attribue la perfection de tous les ouvrages de Dieu. C'est lui, dit-elle, qui s'est porté dès la naissance du monde sur les eaux pour les purifier, c'est lui qui a donné le mouvement aux cieus, les influences aux astres et la fécondité à la terre. Mais comme toutes ces choses n'ont été faites que pour l'homme, je puis dire que le Saint-Esprit n'est devenu fécond qu'en sa faveur, que ç'a été pour lui que ce mystérieux souffle a fait l'union de

l'âme et du corps, qu'on peut appeler l'ouvrage de cette adorable personne qui, dans la Trinité, est la spiration du Père et du Fils: *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vite.*

C'est donc, messieurs, la sainte Trinité qui nous a faits hommes, c'est donc elle qui a travaillé à notre production, et qui a laissé au dedans de nous une idée admirable d'elle-même, comme dit excellemment le savant Gerson (*serm. de Trinitate, tomo II, part. IV*): Mais c'est aussi, ajoute-t-il par cette raison que notre âme en porte le véritable caractère dans ses trois puissances, et que nous pouvons nous vanter d'être l'ouvrage le plus parfait du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oui, nous exprimons au dedans de nous l'unité de la nature divine et la pluralité des personnes. Notre âme qui agit en tant de manières, sans être divisée, qui est toute en tout le corps, et toute en chacun de ses membres, qui est indépendante dans ses actions, spirituelle dans sa nature et immortelle dans sa durée, n'exprime-t-elle pas admirablement l'unité et les perfections de Dieu? Mais cette même âme qui accorde cette unité avec une trinité de puissances, qui a un entendement pour concevoir toutes choses, une mémoire pour les conserver, une volonté pour en ordonner; cette âme, dis-je, n'est-elle pas une excellente image du mystère que nous adorons? Dieu n'a-t-il pas pris plaisir de se répandre en elle, afin que, en faisant réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquassions une espèce de trinité créée, faite, en quelque manière, selon S. Bernard, sur le modèle de la trinité increée (*serm. 1, de Trinit. in parvis et variis sermonibus*).

Je ne m'étonne pas, après cela, s'il s'est trouvé quelques philosophes qui, étudiant ce qui se passait en eux-mêmes, ont appris quelque chose de ce qui se passait en Dieu; si, considérant que leur âme conçoit un Verbe dans son entendement, un amour dans sa volonté, que cet entendement a le principe des sciences et cette volonté la semence des vertus, ils ont eu quelque notion du Père, du Fils et du Saint-Esprit, notion grossière, à la vérité, et défectueuse en une infinité de choses, mais cependant capable de leur faire connaître que Dieu avait pris plaisir de se dépeindre en leurs âmes.

Mais hélas! chrétiens, que j'appréhende que ce que je vous dis ici en vous découvrant vos avantages, ne découvre en même temps votre confusion! Que j'appréhende que, connaissant que vous êtes les plus beaux ouvrages de Dieu, vous ne lui ayez peut-être jamais rendu les louanges et les adorations qu'il mérite! Peut-être même n'avez-vous jamais pensé à cette première obligation; et cependant n'est-ce pas là le plus naturel et le plus légitime de tous les devoirs? Comme l'homme n'a été tiré du néant que pour publier les louanges de son Dieu, il ne doit aussi parler que pour sa gloire, et sa principale occupation dans le monde ne doit être qu'un éloge de celui qui l'a produit. Il est chargé de cette obligation, non-seulement en son nom, mais encore au nom de toutes les créatures.

Comme celles qui sont inanimées et dépourvues de raison ne peuvent rendre à leur Créateur un hommage de louange, c'est à l'homme, dit le savant Lactance, à s'acquitter pour elles de ce devoir; c'est à lui à consacrer, pour ainsi dire, toute la nature en sa personne, et à lui faire rendre à son Dieu le tribut qu'elle lui doit.

Ce fut, dans sa pensée, la raison pour laquelle il fut créé le dernier: *Ut esset qui opera Dei intelligere, admirari et voce prosequi posset.* Tous les ouvrages de Dieu étaient parfaits, mais, pour la perfection de l'univers, il fallait un esprit qui les admirât et une langue qui publiât les merveilles de celui qui les avait faits; et ce fut là le partage de l'homme qui porte une espèce de petit monde au dedans de soi et une image de la Trinité divine. L'éloquence des créatures, n'étant pas animée, ne suffisait pas pour louer dignement leur Créateur, il fallait que la bouche de l'homme réparât ce défaut et que, renfermant en soi leurs différentes perfections, il leur prêtât et sa langue et sa voix pour bénir leur commun auteur: jusque-là qu'un apôtre, a cru que dès que l'homme manquait à rendre ce devoir à son Dieu, il rendait par un seul péché toute la nature coupable, et que sa langue devenait comme un abrégé de toute l'iniquité du monde: *Lingua hominis est universitas iniquitatis* (S. Jacob. III).

Que dis-je ici, chrétiens, et à quoi est-ce que mon zèle m'emporte? Je voudrais obliger l'homme à louer la très-sainte Trinité pour toutes les créatures, et à peine veut-il s'acquitter de ce devoir pour lui-même. Pense-t-on jamais au bienfait de sa création? Fait-on jamais de solides réflexions sur l'excellence d'une nature qui a été formée à la ressemblance des trois divines personnes, et où est l'homme qui témoigne à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait? Rentrons donc aujourd'hui dans notre devoir, et puisque la sainte Trinité nous a faits hommes, consacrons-lui ce que nous sommes; consacrons notre mémoire au Père éternel, pour nous ressouvenir sans cesse des grâces que nous en avons reçues; consacrons notre entendement au Fils, pour ne le remplir que des pensées qu'il aura la bonté de nous inspirer pour notre sanctification; consacrons enfin notre cœur au Saint-Esprit, afin qu'il l'échauffe et qu'il le purifie par son amour. Voilà ce à quoi notre création nous engage, mais le bienfait de notre réparation nous y oblige encore davantage, puisque nous tenons de la sainte Trinité l'être de la grâce aussi bien que celui de la nature, et que, non contente de nous avoir faits hommes, elle nous a encore faits chrétiens. C'est le sujet de mon second point.

II. — Il faut avouer que rien ne nous fait mieux connaître la misère de notre première naissance que de savoir les bienheureux effets que produit en nous la seconde. Car si le baptême nous rend libres, il fallait donc que le péché nous eût fait esclaves; si le baptême nous rend la vie, il fallait donc que

le péché nous eût donné le coup de la mort ; et si enfin le baptême, dans la doctrine de saint Paul, est une espèce de création où nous devenons de nouvelles créatures : *In Christo nova creatura* (II Corinth., V) ; *Creati in Christo Jesu* (Ephes., II), il fallait donc que le péché nous eût anéantis.

Ce dernier effet doit d'autant plus nous surprendre, qu'on nous traite, dans ce sacrement, comme l'adorable Trinité traita autrefois l'homme dans sa création. Remarquez, je vous prie, que les trois divines Personnes, voulant produire cet homme, se servirent du limon de la terre pour lui former un corps, et de leur souffle pour lui donner une âme : *Formavit hominem de limo terræ, inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (Genes., II) ; mais remarquez en même temps que le péché ayant comme anéanti ces deux parties et détruit les avantages que nous avions reçus dans notre première naissance, on nous prépare, dans la seconde, un nouveau limon et un nouveau souffle pour les reproduire. Cette pensée ne sera peut-être pas indigne de l'application de vos esprits.

Quel est ce nouveau limon ? C'est le sang d'un Dieu, c'est celui que Jésus-Christ a versé sur l'arbre de la croix, sang auguste et fécond, par lequel on nous réforme, précieuse liqueur avec laquelle on nous repétrit, eau mystérieuse et salutaire dans laquelle, comme dit Tertullien, nous recevons la vie : *Nos pisciculi in sanguine Christi velut in aqua nascimur*. Mais quel est ce nouveau souffle ? C'est, messieurs, l'invocation des trois Personnes de la Trinité, souffle dont l'Eglise se sert pour achever notre seconde naissance, à peu près comme Dieu s'en était autrefois servi dans la première.

En effet, il n'y a personne de vous qui ne sache que l'eau, qui nous fait naître, ne reçoit sa vertu que des paroles qui sont prononcées, et qu'étant baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous sommes spécialement consacrés dans notre naissance chrétienne à cet ineffable mystère. Or, voilà ce qui fait tout notre avantage, en ce que les trois divines Personnes qui ont déjà imprimé dans notre âme, en nous formant, leur image et leur ressemblance, veulent encore, en nous reproduisant, nous faire porter le caractère de leur sainteté et de leur grandeur : *In eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem*.

C'est pourquoi saint Chrysostome donne au baptême un beau nom en l'appelant le sceau de l'adorable Trinité et la marque par laquelle elle nous assujettit à son domaine, et veut que nous lui appartenions : *Obsignati sumus Trinitati*. Nous sommes engagés par des titres particuliers à la sainte Trinité, pourquoi ? *Nam baptisma Trinitatis signaculum*. C'est parce que le sacrement du baptême est le sceau dont elle se sert pour nous consacrer à elle.

Entrons encore plus avant en matière, et, pour connaître de quelle manière les trois Personnes concourent à notre régénération spirituelle dans le baptême, disons qu'il s'y

passé entre elles quelque chose de semblable à ce qui se passa dans l'incarnation de Jésus-Christ. L'apôtre saint Paul nous apprend que le Père éternel y travailla, puisque ce fut lui qui, dans la plénitude des temps, envoya son Fils de son sein glorieux dans celui d'une femme : *Cum venit plenitudo temporis misit Filium suum factum ex muliere* (Galat., IV). Le même apôtre nous assure que le Fils de Dieu voulut aussi y travailler, puisque ce fut lui qui vint au monde et qui s'anéantit lui-même : *Exinanivit semetipsum* (Philipp., II). Et les évangélistes, rapportant le discours que Gabriel tint à la sainte Vierge, remarquent que ce fut le Saint-Esprit qui eut l'économie de tout ce grand ouvrage : *Spiritus Sanctus superveniet in te*.

Or, croiriez-vous qu'il se passe dans notre baptême quelque chose de semblable, que toute la Trinité veut y avoir part, et qu'après que les trois Personnes divines ont travaillé à la naissance temporelle de Jésus-Christ, elles ne dédaignent pas de s'employer de concert à notre naissance spirituelle ? Si le Père éternel travaille à l'incarnation de son Fils, il veut bien aussi avoir part à notre régénération spirituelle dans le baptême, et à cet ouvrage de sa toute-puissance, où nous devenons ses enfants adoptifs. Si le Verbe contribue à son propre anéantissement dans l'incarnation, il veut aussi contribuer à notre grandeur en nous reconnaissant pour ses frères dans le baptême. Et enfin si le Saint-Esprit rend le sein de Marie fécond, il donne une admirable fécondité aux eaux de notre baptême pour nous y régénérer. Examinons en peu de mots tous ces grands avantages.

Premièrement, il est certain que le Père éternel travaille à notre naissance en nous adoptant. Quoiqu'il ait un Fils immortel, et qu'il ne soit nullement obligé d'en admettre d'étrangers dans sa famille, il étend toutefois ses affections jusqu'à nous, nous reconnaissant ses images, nous faisant part de son héritage, nous introduisant dans son alliance, non par une simple dénomination, comme il arrive dans les adoptions humaines, mais par une qualité réelle et véritable, en vertu de laquelle nous sommes effectivement ses enfants. Je ne dis rien ici de mon chef, c'est de saint Jean que j'emprunte une si belle doctrine. Considérez, dit-il, jusqu'où est allé l'amour que le Père éternel nous porte, puisque non-seulement il nous permet de nous dire ses enfants, mais qu'il nous rend tels en effet par la grâce d'une glorieuse adoption (I S. Jean, III). Or, c'est cette insigne faveur que nous recevons dans notre baptême, dit saint Augustin (*Lib. de Baptismo*). Dès que le Père éternel nous y engendre, nous jouissons de la liberté de ses enfants, nous traitons avec lui comme avec notre père, et nous pouvons avec confiance user de ces termes amoureux que Jésus-Christ nous met lui-même à la bouche dans l'oraison dominicale.

Le Père éternel est donc notre père, et par une suite nécessaire, nous avons son Fils pour notre frère : et comme toutes ces al-

liances que nous recevons dans notre baptême doivent être confirmées par le Saint-Esprit, c'est cette troisième personne qui y entre encore en société avec nous, puisque nous ne pouvons appartenir ni au Fils, ni au Père, à moins que nous ne soyons animés de leur esprit. *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (Rom., VIII). *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (Ibid.). C'est cet Esprit divin qui est notre principe, et qui donne aux eaux de notre baptême une secrète vertu pour nous produire; c'est lui qui donne à ces fonts sacrés une fécondité en quelque manière semblable à celle qu'il donna au sein d'une vierge; c'est lui qui nous anime et qui nous fait agir, qui demeure au milieu de nous comme dans ses temples, qui se répand dans nos âmes par la charité, et qui étant dans l'éternité la paix du Père et du Fils, ou pour parler avec saint Bernard (*Ser. in Cantic.*), leur chaste baiser, *Osculum Patris ad Filium*, veut aussi être dans le temps le principe de notre sainteté et le modèle de notre paix.

Je finis cette seconde partie par une solide et délicate réflexion que saint Grégoire de Nazianze a faite sur ce sujet. Dieu, dit-il, qui nous a aimés jusqu'à l'excès, voyant que le péché avait effacé en nous les traits de sa divine ressemblance, a voulu nous rétablir et nous réformer par un renouvellement plus grand et plus divin que n'avait été notre première création. C'est ce qu'il a fait par une impression, un caractère et une puissante grâce que nous avons reçue dans notre baptême, et par laquelle son image a été très-avantageusement rétablie en nos personnes. C'est là où tous nos péchés sont noyés comme dans un déluge universel, et où toutes les impuretés que nous avons contractées par le vice de notre origine nous sont ôtées. C'est là où il crée en nous un être céleste et divin, qu'il substitue à la place de l'être corrompu que nous avions; c'est là où toute la Trinité descend pour produire de si admirables effets d'une manière assurée, quoique invisible, en nous faisant des vases nouveaux, sans employer d'autre feu que celui de son esprit, et nous donnant une forme nouvelle, qui nous rend tout différents de nous-mêmes. *Quemadmodum orbis terrarum olim aquis obrutus, ita et baptismi gratia, uniuscujusque hominis peccatum purgatur, eaque macula quæ vitio contrahuntur prorsus absteruntur... Hæc primæ nativitati opem et adjumentum ferens ex veteribus novos, ex humanis divinos efficit, absque igne nos rursus conflavit et absque confractione rursus effingens, etc.* (S. Greg. Naz., Orat. XL).

C'est donc aux trois divines personnes que nous sommes redevables de tout ce grand ouvrage de notre réparation; ce sont elles qui nous font chrétiens; ce sont elles qui nous adoptent, qui nous consacrent et qui, nous unissant les uns avec les autres, sont ravies de voir sur la terre quelque chose de semblable à ce qu'elles sont elles-mêmes dans le ciel. Saint Augustin, admirant autrefois la bonne intelligence qui régnait

parmi les chrétiens de la primitive Eglise, qui n'avaient qu'un même cœur et une même âme : *Credentium erat cor unum et anima una* (Act., IV), concluait qu'elle était une riche expression de l'adorable Trinité; jusque-là même qu'il se servait de cette union des premiers fidèles, pour prouver l'unité de la nature divine qui subsiste dans la pluralité des personnes. Voici son raisonnement : *Si per charitatem multæ animæ anima una est, si per charitatem multa corda unum cor : quid agit ipse fons charitatis in Patre et Filio ?* Si la charité, qui n'est qu'un accident créé, a assez de pouvoir pour ne faire qu'une âme de plusieurs âmes; si elle a assez de force pour réunir tous les cœurs dans un seul cœur; que ne fera pas le Saint-Esprit qui est l'amour substantiel et personnel dans le Père et dans le Fils, et s'il y a tant d'union sur la terre, quelle parfaite unité ne se rencontrera pas dans le ciel ?

Que cet argument avait de force dans ces premiers temps ! mais hélas ! pourrions-nous bien nous en servir aujourd'hui, et si saint Augustin vivait dans notre siècle, emploierait-il encore la bonne intelligence qui règne parmi les chrétiens, pour établir l'unité de la nature divine dans la pluralité des personnes ? Car que voyons-nous aujourd'hui ? que divisions, que discordes, qu'inimitiés. Combien y a-t-il de sentiments partagés, combien de cœurs séparés les uns des autres, combien de contradictions et de schismes dans le corps de l'Eglise ? Ce n'est pas, mesdames, que je prétende que cette morale vous regarde, vous qui avez toujours considéré cette division et cette mésintelligence comme l'une des plus grandes ennemies de l'épouse de Jésus-Christ. Cet esprit d'union est l'un de ces sentiments dont vous avez hérité de votre illustre Père. Cet homme doux et pacifique établissant votre ordre le jour de la Trinité, a voulu le consacrer à ce grand mystère, afin qu'il portât dès sa naissance le caractère des trois divines personnes, et qu'il en fût une riche expression. Cette douceur, cette paix, cette charité qui règnent parmi vous, sont autant de preuves que vous avez secondé ses pieuses intentions ; et saint Augustin, dont vous pouvez vous vanter d'être aussi les filles, trouverait encore dans votre ordre une puissante preuve de l'unité d'un Dieu. Mais achevons de vous montrer les obligations que nous avons tous à la Trinité ; et après avoir vu dans le premier point que c'est elle qui nous fait hommes, et dans le second que c'est elle qui nous fait chrétiens, consolons-nous que ce sera elle enfin qui nous fera un jour bienheureux. Donnez-moi encore quelques moments de votre attention, pour finir par là tout ce discours.

III. — Il ne faut pas s'étonner si la terre ne peut être le séjour de notre félicité, puisqu'il ne s'y rencontre aucun bien que nous puissions réellement posséder, et dont la jouissance soit capable de contribuer à notre bonheur. Pour être effectivement heureux, il faut que ces biens soient grands, autrement ils ne rempliraient jamais la vaste étendue

de nos désirs; qu'ils soient considérables par eux-mêmes, autrement nous serions obligés de les rapporter à d'autres choses; qu'ils soient permanents et éternels, autrement après les avoir acquis avec beaucoup de peine, nous les perdriions encore avec plus de chagrin. Or rien de tout cela ne se rencontre dans le monde; et de là saint Augustin conclut qu'il n'y a que ceux du ciel qui, étant des biens grands, absolus, éternels, puissent faire notre véritable félicité.

Mais quel est ce bien qui est si grand, que la créature en soit satisfaite, si considérable par lui-même, qu'elle en jouisse sans le rapporter à d'autres, si solide et si intime à son être, qu'il n'en soit jamais séparé. C'est, répond-il, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Res quibus fruendum est, Pater, Filius et Spiritus sanctus.*

Vous dire ici comment cette jouissance de l'auguste Trinité vous rendra bienheureux, ce serait avoir la témérité de vous expliquer ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, et ce où le cœur de l'homme ne s'est jamais élevé. Mais vous dire ce que les Pères et les théologiens nous ont appris, c'est le moyen de vous donner quelque consolation dans les misères de votre exil, et préparer vos esprits à la connaissance de ce bonheur éternel que la Trinité réserve à ses bien-aimés. Ce sera dans le ciel que notre entendement contempera Dieu comme son objet par un acte éternel, et que pour récompense de ce qu'il se sera captivé sous la foi, il jouira de la vision béatifique. C'est une dangereuse témérité de vouloir comprendre ici-bas le mystère de la Trinité, dit saint Bernard (*Lib. V. de Consid. c. 8*), c'est une religieuse piété de le croire, mais ce sera un jour une grande récompense, et une félicité parfaite de le connaître, *scrutari temeritas, credere pietas, nosse vita æterna*. Ce sera dans le ciel que notre volonté possédera pleinement ce qu'elle aura aimé sur la terre, que sa charité, qui subsistera toujours pendant que ses autres vertus seront sans emploi, aura sa dernière perfection, et que son unique occupation sera de s'unir à l'esprit de Dieu, pour aimer éternellement les personnes divines. Ce sera enfin dans le ciel que notre mémoire sera remplie de cet adorable mystère dont elle aura si chèrement conservé le souvenir, en sorte que ces trois puissances de notre âme qui, comme je vous ai dit d'abord, représentent si bien les trois personnes de la Trinité, en seront abondamment récompensées.

Aussi saint Augustin m'apprend que, comme elles en sont toutes trois les images, elles ne pourront jamais être contentes que par cette heureuse plénitude, et que ce sera par cette connaissance, cet amour, ce souvenir, que se consommera la ressemblance que tous les bienheureux auront avec les trois adorables Personnes : admirable état, mes frères, où Dieu élèvera ses saints au-dessus d'eux-mêmes, où il leur communiquera toutes ses perfections, où il les transformera en lui, sans néanmoins les détruire,

et où, par une merveilleuse effusion de son essence, il se les rendra semblables : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus.*

Mais quoique nous ne puissions comprendre comment se fera un si heureux changement, ne nous serait-il pas permis de le désirer dès ce monde, de prévenir, pendant notre vie, cette sainte occupation que nous aurons dans le ciel, et de nous charger, sur la terre, de l'amour de ce mystère ? Si les trois divines Personnes montrent là-haut leur beauté, afin d'être connues, elles montrent ici-bas leur bonté afin d'être aimées, et si on les possède, dans le ciel, par la vision, on peut les posséder par la charité dans l'Eglise. C'est pourquoi, afin de finir par où j'ai commencé, contentons-nous d'adorer et d'aimer un mystère auquel nous sommes redevables de tous nos avantages. Aimons cette auguste Trinité, lorsqu'elle s'assemble pour nous créer; aimons-la lorsqu'elle travaille pour nous préparer, espérant que notre amour se fortifiera et se consommera dans le ciel, lorsqu'elle y sera le principe et l'objet de notre béatitude. C'est ce que je vous souhaite, etc. Amen.

PANEGYRIQUE

DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.

Que c'est une agréable et avantageuse chose, que des frères vivent ensemble dans l'union (Ps. CXXXII).

La nature n'a rien de régulier, et l'on remarque que souvent sa conduite est fort inégale et bizarre dans la formation des jumeaux, qu'elle produit par une surabondance de sa fécondité. Quelquefois elle met une si grande différence dans les traits de leur visage et dans les qualités de leur esprit, qu'on ne croirait jamais qu'ils fussent formés du même sang, ni qu'ils eussent roulé dans un même sein : Esau et Jacob en sont d'évidentes preuves.

Mais quelquefois cette même nature met tant de conformité, soit dans leurs linéaments extérieurs, soit dans les inclinations de leurs âmes, qu'on a de la peine à en faire le discernement, et à ne s'y pas tromper.

Dirai-je ici, messieurs, que Dieu, auteur de cette nature, a pris plaisir de nous faire voir cette charmante et heureuse sympathie dans les deux grands saints que vous honorez ? Gervais et Protas ont été conçus dans le même sein, ils sont venus au monde le même jour; mais aussi ils sont si conformes dans leur naissance, dans leur vie et dans leur mort, qu'ils attirent également les bénédictions du ciel, l'affection et l'admiration de la terre. Je ne m'étonne donc pas, messieurs, si vous ne séparez pas vos deux admirables patrons, dans le culte que vous leur rendez, si vous ne mettez point de distinction entre ces deux frères, et si votre piété, suffisamment instruite de l'égalité de leurs mérites, vous fait écrier : *Ecce quam bonum et quam jucundum !* etc. Je ne veux pas non plus les séparer dans mon discours, et je comprends aisément que, pour les bien représenter, il faut que je n'en fasse qu'un

seul tableau. Mais j'ai besoin que le Saint-Esprit élève et conduise ma main, et c'est la grâce que je lui demande prosterné aux pieds de Marie. Ave.

Quoique l'homme soit inférieur à l'ange, il faut cependant avouer, avec les Pères, que sa bassesse même peut être le principe de sa gloire, qu'il peut non-seulement égaler ce bienheureux esprit, mais encore le surpasser de beaucoup. C'est par le corps qu'il est inférieur à l'ange; mais c'est par ce même corps qu'il peut s'élever au-dessus de lui; et quoique saint Augustin dise que l'ange est auprès de Dieu, parce qu'il est un pur esprit, pendant que l'homme en est éloigné, parce qu'il approche du néant, *Unum prope te, alterum prope nihil*, il remarque néanmoins que c'a été par ce même corps, que le Verbe divin a pris, qu'il a surpassé les anges.

Trois vertus lui donnent aussi cet avantage: la virginité, la tempérance et le martyre. La virginité, qui est une vertu du corps, élève l'homme au-dessus de l'ange, parce que, comme dit saint Pierre Chrysologue, il est plus avantageux d'être vierge par vertu que par nature. La tempérance lui donne le même avantage, puisqu'elle lui fait offrir à Dieu ces sacrifices d'abstinence et de mortification qui lui plaisent infiniment: *Sacrificia Deo grata, escas aridas caro de proprio suo incommodo restaurat*. Enfin, le martyre le distingue de ces bienheureux esprits par un bel endroit: l'ange peut bien honorer Dieu par l'usage de l'être, parce qu'il vit pour lui; mais il ne peut pas l'honorer par la destruction de cet être, parce qu'il est immortel, au lieu que l'homme l'honore, et par l'usage et par la destruction de sa substance.

Je pourrais tirer de ce principe l'éloge de nos deux illustres martyrs, et j'ai balancé si je ne m'arrêterais pas à cette idée, puisqu'ils sont vierges, tempérants et martyrs; mais j'ai cru que je devais m'attacher au troisième avantage, puisqu'on ne regarde ordinairement, dans Gervais et dans Protas, que la qualité de martyrs, et, pour cet effet, voici ce que je me suis proposé.

La naissance peut unir deux frères, la vie les sépare souvent; mais la mort les divise toujours; cependant je vois ces deux jumeaux unis dans leur naissance, dans leur vie et dans leur mort. Tous deux ont puisé dans leur naissance l'esprit du martyre, tous deux, pendant leur vie, ont fait un essai et un apprentissage du martyre, tous deux, à leur mort, ont consommé le martyre. Que cela est doux et agréable! *Ecce quam bonum!* etc. Qu'il est doux de voir ces deux illustres frères unis ensemble, qui reçoivent, dans leur naissance, l'esprit du martyre, qui se disposent, pendant leur vie, au martyre, qui consomment dans leur mort le martyre! C'est trop répéter les mêmes termes; commençons.

I. — Croire quela vertu trouve son principe dans les veines des pères et des mères, et qu'une aussi mauvaise cause soit capable de produire d'aussi bons effets, c'est une erreur d'autant plus grande qu'elle a été condam-

née par toute l'Eglise. Je sais que les enfants d'Abraham selon la chair ne naissent pas enfants de Dieu selon l'esprit; je sais encore, avec l'Ecriture et la théologie, que rien de surnaturel ne peut provenir d'un principe mortel, et que, selon saint Prosper (1), si un père communique le mal qu'il a à son enfant, il ne peut lui transmettre le bien ni les vertus qu'il a.

Cela supposé, je dis que, sans combattre ce sentiment de l'Ecriture et des conciles, Dieu a voulu quelquefois prendre dans les pères et les mères les vertus qu'il destinait pour le bonheur et la gloire des enfants: en voici une évidente preuve dans deux beaux exemples de l'Ecriture sainte, je vous prie de ne rien oublier de ce que je vais dire. Ces deux exemples sont Samson et Samuel. Dieu destinait Samson à être Nazaréen et recommandable pour sa force. Il envoya un ange avertir sa mère de sa conception. Vous êtes stérile, mais assurez-vous que vous concevrez un fils dont on parlera jusqu'à la fin des siècles; mais *prenez garde de ne point boire de vin dans votre grossesse, parce que le fils que vous mettrez au monde sera consacré au Seigneur* (*Judic.*, XIII). Dieu voulait faire de Samuel un enfant de miracle. Anne, sa mère, était dans des plaintes et des gémissements continuels à cause de sa stérilité, elle se voyait même exposée au mépris et aux outrages de Phénenna: *Affligebat eam amula ejus, et vehementer angebat in tantum ut exprobraret*, etc. (*I Reg.* I). Dieu voulut donc lui donner un enfant, mais il prétendit que les prières, les pleurs et les gémissements contribussent à sa production; voilà donc deux enfants qui trouvent en quelque manière leurs avantages et leur vertu dans le sein de leurs mères; et cela étant, ne puis-je pas en faire une juste application à mon sujet, pour relever la gloire de vos deux illustres patrons?

Comme ils étaient tous deux destinés au martyre, aussi le dessein de Dieu, dit saint Ambroise (*Sermone de SS. Gervas. et Protas.*), fut qu'ils en prissent l'esprit de leur père et de leur mère. Il voulut que Vital et Valerie répandissent leur sang pour la défense de son nom, que ce feu sacré qui devait consumer ces saintes victimes descendit dans leurs cœurs pour les embraser, et que le zèle de leurs parents passât jusqu'à eux pour les faire les héritiers de leurs vertus et les successeurs de leur couronne.

Aussi Vital et Valerie ne demandèrent des enfants à Dieu que pour les lui sacrifier sur les échafauds, et s'ils le prièrent de les rendre féconds, ce ne fut que pour lui donner d'illustres soldats qui soutinssent courageusement ses intérêts. Philon, Juif, fait une belle remarque lorsqu'il explique la prière qu'Abraham fit autrefois à Dieu. Ce saint homme se voyant dans une extrême vieillesse, sans espérance d'avoir d'enfants, demanda à Dieu

(1) Ab ipso parente Adamo exilium non patriam accepimus, primus felicitatem commutavit nobis in miseriam et præparatæ vice gloriæ ignominiam hæreditatis titulo accepimus, etc. (*D. Prosper, lib. II de Vita contemplat.*).

de ne pas mourir sans en recevoir. Que voulez-vous, Abraham ; est-ce à cause que vous avez de grands biens que vous souhaitez un enfant qui en profite ? Non, répond Philon, il est plus en peine de ce que deviendra sa foi, que de ce que deviendront ses richesses, il ne considère pas ses biens, il ne regarde que ses vertus ; il ne demande pas un héritier de ses vastes possessions, il demande un successeur de sa foi et de son sang, mais d'un sang vertueux, d'un sang humble, d'un sang zélé et fidèle : *Non petit hæredem pro auro nec pro divitiis, sed supplex petit ut scintillæ foveantur, quibus lux virtutum accendi queat.* Les vœux d'Abraham vont bien plus loin que vous ne pensez, et ses prétentions sont bien plus nobles. Ce n'est pas un héritier de son or et de son argent qu'il demande, mais comme il appréhende que sa foi ne s'éloigne et ne se perde après sa mort, il souhaite d'avoir une étincelle qui conserve et qui foment une petite flamme, afin que, par son moyen, ses vertus puissent se rallumer et paraître dans tout leur éclat.

Tels furent les sentiments de Vital et de Valérie. Ils voyaient que Milan était plein de superstition, d'idolâtrie, de magie et des crimes les plus abominables. Ils ne rencontraient partout que des gens sans foi, sans loi, sans vertu, dans des ténèbres et des égarements criminels. En cet état ils eurent les mêmes sentiments qu'Abraham ; ils demandèrent à Dieu des enfants pour être les héritiers non de leurs biens, mais de leur zèle, et lui dirent à peu près ce que Philon Juif fait dire à ce patriarche : Que deviendra, ô mon Dieu, cette confession de foi que nous sommes prêts à faire pour les vérités de votre Evangile ? Sera-t-elle étouffée après notre mort, et ensevelie dans nos tombeaux ? Donnez-nous des enfants, et faites sortir des étincelles de cette céleste flamme qui nous brûle.

Ces prières furent trop justes pour être rebutées. Dieu leur accorda deux enfants en un même jour, et ils virent naître d'eux des fruits qui les consolèrent dans leur affliction. Faut-il donc douter que ce sang généreux de ces parents martyrs n'ait passé dans les veines de Gervais et de Protas, qu'il n'ait porté avec soi ses bonnes qualités, et qu'il n'ait animé le cœur de ces illustres jumeaux ?

Ils y reçurent deux naissances, l'une du corps, l'autre de l'esprit. La première est commune, la seconde leur fut particulière, puisqu'ils y reçurent l'esprit du martyre. Aussi ces braves parents sachant que les chrétiens sont des gens dévoués par leur condition à la mort, voulurent les accoutumer d'abord au martyre. La mère leur fit sucer cet esprit avec le lait ; et comme la divine Marie accoutuma, ce semble, son Fils au supplice de la croix dès le berceau, en le couchant dans une crèche, et lui liant les mains avec des langes : *Pannis infantis sepultus involucri* (Tertull.), je me persuade que Valérie accoutuma dès le berceau Gervais et Protas au martyre, que les langes

dont elle les enveloppa représentaient dans son esprit les chaînes qui les garrotteraient un jour, et que les laborieux exercices de la pénitence leur serviraient comme de démarches à une glorieuse mort.

Ajoutez à cela que l'un et l'autre les exhortaient encore plus puissamment au martyre, par toutes les choses qu'ils faisaient en leur présence. Il en est à peu près des enfants sur la terre, comme des anges dans le ciel. Un ange dans le ciel est ce qu'il voit. Les uns voient la science de Dieu, et ce sont des chérubins, les autres la charité, et ce sont des séraphins, et ainsi des autres hiérarchies qu'on n'appelle trônes, vertus, puissances, que par rapport à ce qu'elles voient (*Dionysius, de cælesti Hierarch.*). Tels sont les enfants, ils sont ordinairement ce qu'ils voient, et quand la vertu leur paraît dans la conduite d'un père et d'une mère, ils sont avec le secours de la grâce vertueux comme eux. C'est pourquoi Gervais et Protas ne voyant dans Vital et dans Valérie que des exemples de force, de courage, d'abstinence, de pureté, de constance, et n'ayant devant les yeux que des préparations au martyre, quelle apparence qu'ils n'en aient reçu l'esprit avec le lait ?

Finissons par cette réflexion ce premier point, mais auparavant, messieurs et mesdames, permettez que je m'adresse à vous. Quelle chaleur et quelle générosité répandez-vous dans les cœurs de vos enfants ? Nobles de la terre, vous leur communiquez un sang bouillant pour la gloire et pour le service du prince, cela est louable ; mais ce n'est pas assez, il faut y répandre un autre esprit. Ce n'est pas seulement ce sang que vous devez leur communiquer : la vie que vous leur donnez ne doit pas être une vie sensuelle et animale, elle doit être toute céleste et toute divine, mais, hélas ! le faites-vous ? Car, que puisent vos enfants dans votre sang ? Ils y puisent une source de péchés qui se perpétuent, par votre faute, dans vos familles. Faut-il que vous multipliez ce sang corrompu que vous leur communiquez ? Ah ! ce sang est un sang d'ambition, ce sang est un sang d'avarice, ce sang est un sang d'impureté. Des mères vraiment chrétiennes ne devraient-elles pas disposer les vertus qu'elles veulent voir en leurs enfants ? Celle-ci destine un enfant aux autels et le voue à Dieu pour être un jour son ministre dans nos augustes mystères, hé ! ne devrait-elle donc pas lui inspirer, par son exemple, la piété, le recueillement, le zèle ? Celle-là en destine un autre à la justice, ne devrait-elle donc pas elle-même être toujours juste et intègre dans sa conduite ? Hé ! si ce sang est corrompu par tant de passions, s'il est infecté de tant de vices, s'il contracte de si malignes qualités d'avarice, d'impureté, de luxe, de vengeance, d'orgueil, ne vous étonnez pas si vous inspirez les mêmes sentiments à vos enfants, et si vous leur faites sucer ces méchantes nourritures avec le lait que vous leur donnez. Ne vous étonnez pas si, par une maudite communi-

cation de vos désordres, vous faites passer de vous en eux vos passions déréglées, et si leur sang est de même que le vôtre.

Mais, me direz-vous, la naissance est incertaine, elle ne dépend pas de nous, elle ne dépend que de Dieu, et moi je vous demande : L'instruction ne dépend-elle pas de vous ; et cependant quelle instruction leur donnez-vous ; quels exemples leur montrez-vous ? Si vos enfants deviennent, pour l'ordinaire, ce qu'ils voient, il arrivera que par une fatale contagion de votre vie scandaleuse, ils seront avarés comme vous, voluptueux comme vous, vindicatifs comme vous, ambitieux, impies, libertins, athées comme vous. S'ils deviennent ce qu'ils voient, ils seront ce que je dis ; et c'est la raison pour laquelle Jésus-Christ nous assurait autrefois qu'il vaudrait mieux qu'on attachât au cou d'un homme une pierre de moulin, et qu'on le précipitât dans la mer, que de ce qu'il donnât de mauvais exemples à des enfants (S. Matth., XVIII). Mais si ce père est libéral, cet enfant le sera ; si ce père est intègre et incorruptible, cet enfant le sera, si ce père craint Dieu, cet enfant le craindra, et l'on pourra dire de lui, après sa mort : *Il est mort comme s'il ne l'était pas, parce qu'il a laissé après soi un enfant qui lui ressemble* (Eccli., XXX).

Si cette mère est chaste, modeste, retenue, charitable, désintéressée, douce, dévote, cette fille le sera ; mais afin que ces enfants qui auront profité de ces bons exemples soient semblables à Gervais et à Protas, il ne faut pas seulement puiser l'esprit du martyr dans sa naissance, il faut encore, comme eux, faire pendant sa vie un saint apprentissage du martyr ; c'est le sujet de mon second point.

II. — Les grandes entreprises, selon les règles de la prudence, demandent qu'un homme éprouve ses forces. Dans les arts, soit mécaniques, soit libéraux, il faut commencer par un ébauchement ; dans la guerre même, qui est le métier des héros, il faut s'exercer dans les apprentissages de la milice : *Tyrones et belli tyrocinia* ; et ce serait manquer contre toutes les lois de la sagesse, de s'engager à une chose sans en avoir fait auparavant l'essai : *Nemo sapiens agit inconsulte*.

Comme le martyr est l'acte le plus éminent de la charité, et l'une des plus héroïques actions du christianisme, vous voyez qu'il demande de nécessité quelques dispositions. C'est pourquoi la primitive Eglise, voyant que tous les fidèles étaient perpétuellement dans les dangers d'une violente persécution, et que presque tous ses enfants finissaient leur vie sur les échafauds par le martyr, elle leur en faisait faire un rude apprentissage dans les plus laborieux exercices de la religion qu'ils professaient. Tantôt elle les enfermait dans de sombres cavernes, non pas tant pour les faire mourir par une suite de peines et une extension de travaux, que pour les accoutumer par avance aux plus affreux supplices, en leur apprenant à

souffrir la puanteur des cachots et l'obscurité des prisons. Tantôt elle voulait, lors même qu'ils priaient, que leurs corps fussent dans la posture d'un homme prêt à souffrir la mort, et à tendre le cou sous le glaive du bourreau, comme Tertullien nous le dit si bien dans son *Apologie* pour les chrétiens : *Ipse habitus orantis christiani ad mortem destinatus*. Il n'y avait personne qui, considérant la posture d'un fidèle dans ses prières, ne dit en même temps que c'était un homme destiné à la mort, et qui ne crût qu'il était près de mourir, ayant les yeux baissés, la corde au cou et les mains jointes comme une victime dévouée à la rage de ses ennemis : N'est-ce pas là faire un étrange apprentissage du martyr ?

Ce n'est pas là encore tout ; car cette même mère sachant que le plus grand de tous les martyrs était celui de son époux, ordonna aux chrétiens des premiers siècles d'être comme des crucifiés en présence de Dieu lorsqu'ils priaient : et je suis bien aise de vous apprendre, en passant, ces vérités pour l'appeler la tradition, et vous montrer la différence de vos postures dans nos églises, d'avec celles des premiers chrétiens. Un chrétien, dit Tertullien, était un Jésus-Christ étendu, un Jésus-Christ défiguré, et il n'y avait rien en lui qui ne représentât la passion de son maître : *Christum deformantes, et dominica passione modulantes*.

Si l'Eglise, dans les premiers siècles, a gardé cette conduite, pour accoutumer les chrétiens à voir et à se représenter dans eux-mêmes l'image de la croix, je ne m'étonne pas de voir que Gervais et Protas se préparent par de semblables apprentissages au martyr. Il faut le dire en cette chaire, le grand Ambroise, qui a fait leurs éloges, me fournira ses pensées, et je lui prêterai ma langue. Il dit donc que Vital et Valérie ayant sacrifié leur vie pour Jésus-Christ, leurs enfants, sentant leur sang bouillir du désir du martyr, et se voyant comme destinés par leur naissance à la mort, ne voulurent pas s'y présenter d'abord témérairement, mais crurent qu'il en fallait faire quelque essai, et pour cet effet vendirent leurs biens, donnèrent congé à leurs esclaves, et s'enfoncèrent dans une caverne où ils passèrent dix ans entiers dans les prières, les méditations, la pénitence et une entière séparation du monde. *Multo ante mortem virtutum documenta annuntiavit martyrium quod ad cursum lubricum sæculi hujus stabiles permanserunt* (D. Ambr., in festo SS. Gerv. et Prot.). Or, n'est-ce pas là rompre tous les liens de la chair et du plaisir, n'est-ce pas là par conséquent faire l'apprentissage du martyr auquel ils se voyaient destinés ? Leur vie, dit saint Ambroise, ne fut par ce moyen qu'une prophétie de leur mort : *Mortem annuntiavit*. De grands biens distribués aux pauvres, des honneurs et des dignités généreusement méprisés, la liberté accordée à des esclaves, une sévère mortification pratiquée pendant dix ans dans une obscure grotte, n'est-ce pas là un étrange apprentissage, disons mieux

une sévère prophétie du martyr? Que feront les richesses contre un chrétien qui s'est dépouillé de tous ses biens, que feront les honneurs contre un chrétien qui a quitté toutes ses charges, que feront les plaisirs contre un chrétien qui les a fièrement méprisés? Contre les richesses qu'on lui offre, il opposera qu'il a vendu son patrimoine; contre les charges qu'on lui promet, il opposera les honneurs auxquels il a renoncé; et enfin contre les plaisirs dont on le flatte, il opposera les divertissements même les plus innocents qu'il a refusé de goûter. Non, non, la mort même ne peut rien contre celui qui a rompu tous les liens de la vie; et nos saints, s'étant mis dans cet état, ils ont fait un long essai de celle dont on pouvait les menacer.

Saint Chrysostome, examinant la ruse du démon à tenter Job, dit que, voulant triompher de sa patience, il demanda d'abord à Dieu la liberté de lui ôter tous ses biens. Dieu la lui donna : tous ses troupeaux lui furent enlevés, et comme il vit que ce premier dessein ne lui avait pas réussi, il tenta un autre, en demandant la permission de faire mourir ses enfants. Il l'obtint encore; mais, confus de voir que ce second artifice ne lui avait pas été plus favorable que le premier, il en chercha un troisième, qui fut de l'affliger dans tout son corps et de lui faire souffrir une douleur universelle. Or, pour-quoi tout cela, demande saint Chrysostome? C'est, dit-il, que le démon veut arracher la vie à Job, afin de le faire tomber dans le désespoir. Il lui a enlevé ses biens, il lui a ôté ses enfants, il le frappe d'une cruelle maladie; il prétend par là que Job se lassera de souffrir et qu'il renoncera son Dieu; mais cette épreuve est fort inutile, et il n'y réussira pas : au contraire, Job, par toutes ces pertes et toutes ces douleurs, fera, longtemps avant qu'il meure, un apprentissage de sa mort.

Il se passe à l'égard de Gervais et de Protas quelque chose de semblable. Ils se dépouillèrent volontairement de leurs biens, ils renoncèrent à leurs honneurs et à leurs plaisirs, ils n'ont ni maisons, ni possession, ni rang, ni qualité; voilà des gens tout nus; mais c'est l'apprentissage qu'ils font pour se rendre un jour capables du martyre et n'appréhender aucune des menaces qu'on pourra leur faire.

Il me semble que je puis leur appliquer, en cette occasion, ce que Tertullien dit des anciens gladiateurs. On les séparait de la société des hommes, on les accoutumait à une vie dure et austère, on leur refusait toute sorte de plaisirs, on les assujettissait à des travaux et à des peines insupportables. Pourquoi? Parce qu'ayant, un jour, à combattre, il fallait les séparer des plaisirs de la vie, leur rendre les maux comme familiers et naturels, les obliger à courir avec intrépidité à la mort, et leur rendre une victoire d'autant plus assurée qu'ils s'étaient fait de violence pour la remporter : *Coguntur, laniantur, et quanto plus laboraverunt, tanto plus de victoria sperant*. Grands saints, vous

vous êtes mis dans l'état de ces gladiateurs, et c'est pour cela que Dieu a voulu vous éloigner de la compagnie des hommes et vous enfermer dans une grotte : *Voluit vos Christus seponere* (Tertull., lib. ad Martyres). C'est pour cela qu'il vous a inspiré la pensée de vous mortifier et de faire de rudes pénitences, afin qu'après vous avoir traités avec tant de sévérité, il vous fit surmonter les persécutions les plus cruelles : *Voluit vos Christus duriori tractatione mactare*. Ah! que des mortifications de dix ans sont un bel essai d'un supplice de quelques moments! que des jeûnes de dix ans sont une belle préparation à un jeûne de quelques moments! ah! qu'une mort de dix ans est un admirable crayon d'une mort de quelques moments! Venez, tyrans; bourreaux, approchez-vous; vos prisons où vous enfermerez Gervais et Protas n'auront pas plus d'obscurité que leurs caves, ni vos supplices plus de rigueur que les austérités qu'ils ont embrassées; leur longue pénitence a été un apprentissage et une prophétie de leur mort.

Çà, messieurs, élevons notre voix; quel essai faisons-nous du martyre? Je ne vous demande pas ici, ô mon Dieu, que vous fassiez renaître dans nos siècles les tyrans du paganisme, ni que vous enleviez la paix de dessus la terre : *Datum est pacem sumere de terra*. Je ne demande pas que l'orage des persécutions se renouvelle; hé! s'il y en avait, comment pourrions-nous les souffrir, nous qui jusqu'ici n'avons aimé que le repos de la vie? Comment nous préparerions-nous au martyre, nous que les moindres afflictions abattent? Pourrions-nous nous séparer avec joie de la société des hommes, nous qui aimons tant les compagnies et les divertissements, et perdre avec joie une vie que nous entretenons avec tant de sensualité et de mollesse? Mais il faut que j'achève ce panégyrique. Nos illustres frères ont reçu dans leur naissance l'esprit du martyre, ç'a été mon premier point; ils ont fait l'essai et l'apprentissage du martyre pendant leur vie, c'est ce que vous venez de voir dans le second; voyons à présent la consommation de leur martyre par leur mort; c'est mon dernier point.

III. — Mon discours est achevé, messieurs, je n'ai plus de troisième point à vous dire. L'apprentissage du martyre étant, selon saint Augustin, un martyre même, il ne faut pas s'étonner si Gervais et Protas, après en avoir fait de si rudes exercices, l'ont enfin courageusement consommé. *Quiconque a écrasé la tête du serpent, étouffe bientôt le lion*, dit le prophète, c'est-à-dire, selon le sens que ce grand docteur donne à ces paroles, celui qui par une généreuse résolution a renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs de la vie, qui sont la tête du serpent, se soucie peu des rigueurs d'une mort cruelle, qui est véritablement toute la rage du lion.

Le démon parut devant le Sauveur du monde comme un serpent, dans le désert, et sur le Calvaire comme un lion furieux. Il lui proposa dans le désert des biens et des honneurs, il lui fit voir tous les royaumes et les

empire du monde : voilà la première tentation, *Blandimenta proposita*. Mais sur le Calvaire il l'éprouva par la violence de ses douleurs, et tâcha de le porter ou au désespoir, ou au relâchement, en le pressant de descendre de sa croix. Mais que ces détestables desseins furent inutiles ! Il avait écrasé la tête du serpent, il étouffa la rage du lion : *Il avait marché sur la tête de l'aspic et du basilic, il foulera bientôt aux pieds le lion et le dragon* (Psal. XC).

Disons des serviteurs, quoiqu'il y ait une différence infinie, ce que nous venons de dire du Maître. Gervais et Protais ont vaincu dans leurs cavernes le démon en qualité de serpent, ils ont écrasé sa tête en renonçant aux biens, aux honneurs et aux plaisirs du monde ; sous quelques affreuses figures que ce démon paraissait dans la suite, quoiqu'il exerce contre eux toute la rage et toute la fureur d'un lion, ils en triompheront en consommant leur martyre, par l'une des plus belles morts qui fût jamais.

Oui, messieurs, ces deux martyrs vont achever leur sacrifice. Gervais devient en sa mort l'aîné de Protais, qui n'a pas l'avantage de mourir avec lui le même jour. Le tyran veut les séparer ; il se persuade que ce frère voyant son supplice différé, perdra courage, et que cette force divisée sera moindre que si elle était unie. Cependant tout le contraire arrive, dit saint Ambroise. Bien loin qu'il soit arrêté et intimidé par tous ces appareils affreux et ces différents supplices que son frère endure, c'est ce qui sert à exciter et à allumer davantage son courage : *Nec metu supplicii et mortis ab acie retardatus, sed potius a tormentis ipsis ad aciem provocatus*. C'est ce qui contribue même, chose étrange, à lui faire envier, par une sainte émulation, le bonheur de son frère. Il semble qu'ils disputent entre eux à qui donnera à Jésus-Christ la première preuve de la constance d'une invincible foi ; que désintéressés partout ailleurs ils ne paraissent jaloux que d'une seule chose, à qui des deux mourra le premier pour l'honneur de la foi et de la religion qu'ils professent.

Ici je me représente cette mystérieuse contestation qui arriva entre les Machabées (II Mach., VII). Ils disputaient entre eux, non pas comme d'autres, à qui auraient les premières places et les plus grands honneurs, mais à qui marcherait le premier à l'échafaud et à l'endroit du supplice. L'aîné disait que ce droit lui appartenait, et qu'étant le chef de sa famille il devait marcher à la tête de ses frères ; les cadets répondaient qu'en matière de religion et dans une cause commune ils pouvaient l'emporter sur ceux qu'une naissance fortuite avait avantagés ; et de quelque manière que la chose arrivât, c'était une noble et sainte contestation que l'ardeur du martyre faisait naître.

Je me représente, dis-je, la même chose à l'égard de Gervais et de Protais. Cependant le sort tombe d'abord sur Gervais ; mais Protais qui demeure le dernier n'a pas moins de courage que lui : il provoque son

tyran, et il veut bien qu'il sache que les austérités dans lesquelles il a vécu lui communiquent une nouvelle vie. Après cela je n'ai plus rien à dire ; voici seulement ce qui regarde votre instruction.

Saint Augustin, dans un sermon qu'il a fait de leur martyre, dit qu'il y a trois sortes de chrétiens. Il y en a de timides, et ce sont ceux qui confessent Dieu dans leurs cœurs, mais qui n'osent le confesser devant le monde ; et ceux-là, dit-il, n'ont pas surmonté la honte. Il y en a d'autres qui le publient devant le monde, mais qui n'oseraient le publier hautement devant les tyrans, qui pâlisent et qui s'effraient à la vue de la mort ; et ceux-là ont surmonté la honte, mais ils n'ont pas surmonté la crainte : *Primus est quem pudor non timor vincit ; secundus habet quidem audaciam, sed non sanguinem fundit*. Le premier est lâche, puisqu'il se laisse abattre ; le second, qui est plus courageux, n'a pas cependant toute la force qu'il doit avoir, puisqu'il s'effraie et qu'il appréhende de mourir ; mais le troisième est parfait, puisqu'il triomphe des ennemis qui font pâlir les autres, je veux dire de la crainte, de la honte et de la mort : *Tertius totum habet, et nihil restat*.

Que veut dire saint Augustin ? C'est qu'il y en a eu qui n'ont osé confesser un Dieu ; et il y en a eu d'autres que la crainte a fait cacher dans des cavernes. La crainte de Pierre lui a fait renoncer son Maître, et il a tremblé à la voix d'une chétive servante. Mais nous voyons nos deux frères victorieux de cette crainte ; ils sont hardis pour confesser Dieu et pour mourir ; voilà ce que saint Augustin a dit à la gloire de nos martyrs.

Mais saint Bernard (*In Psal. CXV*) va achever mon tableau. Ce savant Père expliquant ces paroles du prophète : *La mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu*, dit qu'il y a trois sortes de morts qui sont précieuses. La première est celle que la vie rend recommandable : *Prima mors pretiosa quam vita commendat*. La seconde mort est plus précieuse, et c'est celle que la cause rend plus recommandable : *Secunda mors quam causa pretiosiore reddit*. Et la troisième est très-précieuse, et c'est celle que la vie et la cause rendent très-recommandable : *Tertia pretiosissima quam vita et causa commendat*.

La première est la mort des justes, qui après avoir vécu dans l'innocence, meurent dans la paix de leur justice ; et c'est la vie qui rend cette mort recommandable. La seconde est la mort des bourreaux qui ont été heureusement convertis sur les échafauds, de ces persécuteurs de chrétiens qui, après les avoir tourmentés, touchés d'une grâce extraordinaire, reconnaissent leur faute et s'offrent à mourir eux-mêmes. Ce n'est pas leur vie qui rend cette mort recommandable, c'est seulement la cause, je veux dire avec saint Bernard, la gloire de Dieu et les intérêts de sa vérité, pour laquelle ils souffrent le martyre. Mais la troisième mort est celle qui tire son prix, son mérite, sa grandeur de la vie et de la cause tout ensem-

ble; mort très-précieuse devant Dieu, puisque c'est celle des justes qui, après avoir vécu dans une parfaite innocence, méritent enfin à leur mort de remporter la couronne d'un glorieux martyre.

Telle fut celle de Gervais et de Protais. Une vie de vingt-un ans dans les mortifications d'une longue pénitence, et de dix ans dans l'affreuse obscurité d'une prison, fut enfin terminée par un généreux martyre. Une vie consacrée au service de Dieu et à la gloire de son nom, consumée par de rigoureux exercices d'une religion sainte et sévère, *cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, dans une solitude chrétienne et un entier éloignement des plaisirs des compagnies et des divertissements du monde, fut enfin couronnée sur un échafaud, et récompensée de la plus grande de toutes les gloires. Voilà ce que j'appelle avec saint Bernard une mort très-précieuse aux yeux de Dieu : *Tertia mors pretiosissima*.

Oserai-je vous dire ici, mes frères, que c'est à vous à choisir l'une de ces trois morts : ou la mort précieuse, ou la mort plus précieuse, ou la mort très-précieuse ? La première est celle qui vous rendra recommandables par votre bonne vie ; la seconde est celle qui vous glorifiera davantage en souffrant pour la cause de Dieu, et la troisième mettra le sceau à votre bonheur, par une bonne vie et une juste cause.

Que dis-je ici, mes frères ? vous n'êtes plus du temps des martyrs ; la mort très-précieuse n'est donc plus pour vous ; mais n'avez-vous point d'occasion de la rendre recommandable, et par une vie sainte, et par une humble résignation aux ordres du ciel, dans quelque affliction qui vous arrive ? Ne pouvez-vous pas avec la grâce du Seigneur, travailler à votre sanctification, lui offrir dans un esprit de pénitence, et pour l'expiation de vos péchés, mille petites disgrâces qui vous traversent, ou dans votre repos, ou dans votre honneur, ou dans vos biens ? C'est au défaut des tyrans que Dieu, pour exercer votre vertu, permet que vous ayez des ennemis et des persécuteurs ; et c'est par cette voie que vous pouvez encore souffrir pour lui, dit excellemment saint Augustin.

Mais ce que je trouve ici de plus important, et ce que je regarde comme le plus grand fruit que vous puissiez remporter de ce discours et de l'exemple de vos saints patrons, c'est de mener une vie sainte, pour recevoir de Dieu une mort précieuse. L'une, selon les Pères, est comme l'écho et la suite de l'autre ; et il est très-difficile qu'une mauvaise vie soit terminée par une bonne mort. Quoi ! vous voulez que les dernières paroles de votre bouche en étouffent tant d'autres mauvaises que vous avez proférées ! Vous voulez que vos dernières pensées, et les dernières conceptions de votre esprit en étouffent tant de criminelles dans lesquelles vous vous êtes entretenus avec tant de plaisir ! Vous voulez que de faibles désirs d'une vertu mourante en étouffent tant d'autres mauvais, qui souvent ne sont ca-

chés et interrompus que par une crainte purement servile ! Ces passions ont eu tant de force sur votre esprit, ces affections déréglées et immortifiées ont eu tant d'empire sur votre cœur, et vous voulez qu'elles s'anéantissent en un moment ! Ces miracles sont rares, et outre qu'ils ne vous sont nullement dus, c'est que Dieu pour l'ordinaire les refuse. Attachez-vous à l'ordre qu'il garde, dit saint Cyprien, et ayez une humble confiance que menant une bonne vie, il vous fera la grâce de vous accorder une bonne mort.

Grands saints, obtenez-nous de Dieu par vos intercessions le moyen, sinon de mourir, du moins de vivre comme vous. Puisqu'il n'y a plus ni persécutions ni bourreaux, la voie du martyre nous est ôtée ; mais comme la sainte sévérité de l'Evangile subsiste toujours, comme c'est sur elle que nous devons régler nos actions, et nous rendre nos pénitences utiles, demandez pour nous au Seigneur que nous nous conduisions selon ses maximes, que nous retournions à lui dans un esprit humilié et un cœur contrit, et que nous menions une vie si sainte, qu'elle se termine à une précieuse mort. Je vous la souhaite au nom du Père, etc. *Amen*.

AUTRE PANEGYRIQUE

DES MÊMES SAINTS.

Quasi holocausti hostiam accepit illos, et in tempore erit respectus illorum.

Dieu les a reçus comme la victime d'un holocauste, et un temps viendra auquel il leur fera rendre beaucoup de respects (Sagesse, III).

C'était la dernière ressource des prédicateurs de l'Evangile, dans les premiers siècles, de donner généreusement leur vie pour en confirmer les vérités, après avoir épuisé leurs forces et leurs poumons à l'annoncer. Et cette générosité héroïque, fondée sur l'exemple de leur maître, leur a si bien réussi, que c'est proprement par là, selon les Pères, qu'ils ont convaincu tous les esprits et enlevé tous les cœurs, le sang des martyrs ayant plus fait de chrétiens, comme saint Augustin nous en assure, que les discours et les miracles mêmes des apôtres.

C'était pour vous prêcher cet Evangile, mes frères, que j'étais monté, quoique indigne, le carême dernier en cette chaire, et je veux croire, pour votre honneur et pour ma satisfaction, que cette semence divine n'est tombée, ni sur la pierre, où elle n'aurait pu prendre de racines, ni dans des épines, qui l'auraient étouffée, mais que, rencontrant une terre humide et féconde, elle y a heureusement fructifié. Que si néanmoins, contre mon espérance, ma voix était revenue vainement à moi, me voici aujourd'hui de retour pour suppléer à ce malheur, non par la perte de ma vie (ah ! je ne mérite pas de mourir pour une si honorable cause), mais par le sang des incomparables martyrs Gervais et Protais, que vous honorez, sang dont la voix est encore assez puissante pour nous confirmer l'Evangile dans toutes ses maxi-

mes ; sang qui reçoit tant de force de celui de Jésus-Christ , qu'il est encore capable d'amollir et de faire fondre les cœurs les plus endurcis.

Car si , selon l'Ecriture , toute vérité se prouve suffisamment par le témoignage de deux hommes dignes de foi , qui s'accordent dans leur déposition , celles que je vous ai prêchées ne seraient-elles pas assez confirmées par la seule confession de ces deux admirables frères ? Tous deux reçoivent ces vérités dans une naissance illustre ; tous deux les pratiquent par une vie austère ; tous deux les défendent par une courageuse mort. Et ce témoignage qu'ils rendent à Jésus-Christ est si uniforme , que quoiqu'ils soient deux à le rendre , selon mon texte , Jésus-Christ ne le reçoit pourtant que comme le sang d'une seule victime : *Quasi holocausti*, etc. Divin Esprit , qui avez rendu ces deux jumeaux plus semblables par les traits de votre grâce que par ceux de leur visage ; qui les avez plus étroitement liés par la charité qu'ils ne l'étaient par la nature ; qui les avez plus heureusement unis à répandre leur sang qu'ils ne l'avaient été à le recevoir , c'est à vous à nous faire profiter de ce grand exemple , comme c'est à Marie à qui nous devons nous adresser pour en obtenir de vous la grâce. *Ave*.

Comme le martyre est le comble de la vertu , le chef-d'œuvre de la religion et le dernier effort de la charité , il faut que plusieurs choses concourent à l'accomplissement d'un si précieux ouvrage. Je me contente de vous les marquer pour venir d'abord à mon dessein. Premièrement , il faut que la cause s'y rencontre , la peine toute seule ne ferait que des misérables et non pas des martyrs. Secondement , il faut que la confession l'accompagne , et saint Paul nous apprend qu'il ne suffit pas d'aimer Dieu dans son cœur , si l'on ne le confesse devant les hommes (*Rom.*, X). Il faut de plus que la mort le consume , et c'est là , dit saint Cyprien , ce qui fait la consommation du martyre : *Cum accedit ad vincula et carcerem moriendi terminus , consummata jam martyris est gloria*. Enfin , toutes ces conditions ne lui donneraient pas encore sa dernière perfection , s'il n'était agréé du ciel. Il faut que la vapeur de cet holocauste monte jusqu'à Dieu , et qu'il témoigne y prendre part : *Et Dominus odoratus est sacrificium*.

Mais quelque nombreuses que soient ces conditions , saint Augustin les a comprises en trois paroles lorsqu'il a dit qu'un parfait martyr doit en recevoir la grâce , en embrasser l'occasion et en posséder la récompense : *Accipere dignationem , amplecti occasionem , pervenire ad remunerationem*. Trois causes concourent donc ordinairement au martyre : la grâce , la persécution , la béatitude. La grâce en inspire le dessein , la persécution en fournit l'occasion , la béatitude en fait la couronne.

Ne croyez-vous pas , mes frères , qu'il me serait aisé de justifier par là la qualité de martyrs dans nos saints patrons ? Mais si je

ORATEURS SACRÉS. VIII.

m'arrêtais à cette idée , je ne remplirais pas l'estime particulière que vous en avez conçue ; écoutez , par conséquent , ce que j'ajoute et sur quoi je fonde leurs éloges. La nature , aussi bien que la grâce , leur a inspiré le dessein du martyre ; l'Evangile , avant la persécution , leur a fourni l'occasion du martyre ; le tombeau , comme la béatitude , a fait la couronne de leur martyre : c'est tout mon dessein.

C'est une maxime certaine , que plus le bien est excellent , plus il dépend de Dieu , de qui tout don parfait procède : *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est descendens a Patre luminum* (*S. Jac.*, I), et qu'à proportion qu'une action est sainte et héroïque , moins la nature peut se flatter d'y avoir part. Sur ce principe , il n'est pas difficile de se persuader que le martyre , étant le plus excellent ouvrage de la religion , et , comme je viens de le dire , la dernière perfection du chrétien sur la terre , il ne peut proprement avoir d'autre source que la grâce. L'oracle de saint Paul y est formel : *Vobis donatum est pro Christo non solum ut in eum credatis , sed ut etiam pro illo patiamini* (*Philip.*, I). C'est un pur don qui vous a été fait , non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ , mais encore de ce que vous souffrez pour lui ; ce grand apôtre mettant le martyre au même rang que la foi , nous apprenant que l'un est un don aussi gratuit que l'autre , et que comme nous ne pouvons de nous-mêmes croire aucune des vérités surnaturelles , nous ne pouvons aussi , par nos propres forces , mourir pour la querelle et les intérêts de Jésus-Christ.

Il ne faut pas s'étonner , après cela , de ce que les anciens Pères ont si souvent prêché aux chrétiens , qu'ils ne pouvaient mériter un si grand honneur ; que celui qui prétend courir au martyre par un effet d'une générosité naturelle n'arrivera jamais à la couronne ; que vaincre la fureur de l'enfer , livrer son corps aux tourments , laisser les bourreaux , nager avec joie dans son sang , et chercher la vie dans la mort , ne sont pas des entreprises de la nature , mais de pures productions de la grâce : *Vincere diabolum , corpus tradere , tormenta expendere , lassare tortorem , capere de injuriis gloriam , et de morte vitam non est virtutis humanæ , sed muneris est divini* (*S. Cypr. ad Martyres*).

Nos deux grands saints ont bien reconnu cette vérité , eux qui ont avoué n'avoir triomphé de la rage des tyrans que par la vertu du sang de l'Agneau , n'être même entrés dans le combat , que par le mouvement de son esprit et de sa grâce. Cette assurance héroïque avec laquelle ils paraîtront bientôt devant les ennemis du nom chrétien , ce généreux mépris avec lequel ils regarderont la mort , et surtout cette admirable tranquillité d'âme qu'ils conserveront dans leurs plus cruels supplices , seront autant de sensibles preuves que la noble ardeur qui les animera , n'a pas eu une moindre source que la grâce de Jésus-Christ.

Cependant , sans combattre les principes
(Huit.)

que je viens d'établir, j'ose dire que la nature s'est jointe en eux avec cette grâce, pour les porter plus glorieusement au martyre. Et pour ne vous pas tenir davantage en suspens, qui pourra en douter quand on saura qu'ils ont eu pour père et pour mère deux martyrs; que Vital, leur père, avait perdu la vie pour sauver celle d'Orsicin, et que Valérie, leur mère, n'était pas morte avec moins de courage pour la défense de sa foi?

Je sais bien que les pères ne font pas toujours passer dans l'âme de leurs enfants les bonnes inclinations qu'ils peuvent avoir; que souvent un fils lâche naît d'un père généreux, et la foi même nous oblige de croire que, bien loin que les saints communiquent à leurs descendants la justice qui est en eux, ils ont au contraire ce malheur de les infecter du péché qu'ils n'ont plus. Mais je sais bien aussi que Dieu permet assez souvent que ces bonnes inclinations se coulent avec le sang; et de là vient que saint Paul, selon l'explication de saint Jérôme, dit que le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et réciproquement la femme infidèle par le mari fidèle, qu'autrement leurs enfants seraient impurs, au lieu que maintenant ils sont saints : *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem : et sanctificata est mulier infidelis per virum fidelem : alioquin filii vestri immundi essent, nunc autem sancti sunt* (I Cor., VII). L'un des effets des mariages chrétiens est de faire passer la sainteté des pères et des mères dans leurs enfants, et si vous m'en demandez la raison, je vous dirai avec ce grand homme qui fut consulté sur ce point par saint Paulin, que c'est d'autant que ces enfants, n'étant souillés d'aucune idolâtrie, ni corrompus par aucune cérémonie superstitieuse, ils sont dès leurs plus tendres années initiés à la foi, qui est la source de toute sainteté : *Quomodo sanctificati sunt qui de fidelibus id est baptizatis nascuntur? Sanctos dici fidelium filios, quod quasi candidati sunt fidei, et nullis idololatriæ sordibus polluantur* (D. Hieron., epist., 153).

Mais quand ils ont le bonheur de naître d'un père et d'une mère qui ont perdu la vie pour la défense de cette foi, Dieu n'a-t-il pas souvent pour eux de grands égards, quoiqu'il ne leur doive rien? Une si merveilleuse miséricorde éclata sur nos deux jumeaux. On eût dit que la Providence n'avait fait sortir Gervais et Protas de martyrs, qu'afin qu'ils héritassent d'eux de cette glorieuse qualité, et que le même sang qui leur donnait la vie, leur inspirât en quelque manière le dessein de la perdre pour Jésus-Christ.

Les pères et les mères peuvent inspirer une chose à leurs enfants en trois manières : en les destinant, en les instruisant et en leur donnant l'exemple. Or je m'imagine que Vital et Valérie avaient inspiré le martyre à leurs enfants en ces trois manières. Et, premièrement, comme la grandeur de leur foi leur faisait connaître l'honneur qu'il y avait de mourir martyrs, et qu'ils aspiraient eux-mêmes avec ardeur à cette gloire, croyez-

vous que, dans la persécution où ils vivaient, ils destinassent leurs enfants à un sort moins illustre? Au contraire, s'ils les avaient souhaités, n'était-ce pas pour avoir la joie de les voir succéder à leur courage?

A l'égard de l'instruction, je ne doute pas non plus qu'ils n'eussent fait sucer à leurs enfants l'esprit du martyre avec le lait; que, comme les premières espèces qui se présentent aux enfants au réveil de leur raison, s'impriment avec plus de force, ils n'eussent eu un soin particulier d'accoutumer nos jeunes saints, dès leur berceau, à ne se pas effrayer des plus rudes supplices. Ah! que ne disait pas surtout Valérie pour embraser ses enfants d'un si beau feu?

Saint Cyprien est admirable quand il explique la manière forte dont la mère des Machabées les exhortait au martyre : *Deprecabatur illos, dit-il, sed ut decebat martyrum matrem, ut decebat legis et Dei memorem, ut decebat filios suos non delicate, sed fortiter diligentem* : Elle priait ses enfants, mais avec un ton de voix propre à une mère de martyrs, et avec la générosité convenable à une femme qui avait l'amour de Dieu et de sa loi profondément gravé dans le cœur. Elle leur parlait enfin avec la bienséance d'une mère qui n'aimait pas délicatement, mais courageusement ses enfants.

Et c'est de cette sorte que je me représente la mère de nos martyrs, les préparant et les exhortant, dès leur enfance, à mourir pour Jésus-Christ. Souvenez-vous, mes enfants, leur disait-elle, souvenez-vous que je ne vous ai demandés à Dieu que pour vous rendre à lui, que je ne vous ai donné la vie dans mes entrailles, qu'afin que vous la consacrassiez à sa gloire sur les échafauds; que je ne vous ai allaités, que je n'ai rempli vos veines de sang, qu'afin que vous le répandissiez pour Jésus-Christ. Voilà, mes chers enfants, toute la reconnaissance que je vous demande de mes peines, serait-il bien possible que vous me frustrassiez de mes travaux et de ma tendresse? *Filii mei, miseremini mei, que vos in utero novem mensibus portavi, et lac triennio dedi, et alui, et in ætatem istam perduxi* (II Machab., VII).

Il faut cependant avouer que Vital et Valérie ne réussirent jamais mieux à inspirer à leurs enfants un si noble dessein, que par leur exemple. Rien n'est plus efficace que le bon exemple, surtout quand il est domestique, et que l'autorité et l'amitié paternelle le soutiennent. Origène, encore enfant, voyant son père aller au martyre, sauta aussitôt de son lit pour le suivre, et l'eût infailliblement accompagné, si sa mère, ayant prévenu son dessein, ne l'eût traversé en cachant ses habits. Jugez donc de l'impression que durent faire Vital et Valérie par leur martyre sur l'esprit et sur le cœur de leurs enfants. Jugez de quelle puissante ardeur Gervais et Protas se sentirent animés, apprenant que les sources du sang qui coulait dans leurs veines, avaient été déjà ouvertes pour Jésus-Christ.

Tertullien prétendait que les exemples de

justes morts dès le commencement du monde pour la défense de la vérité, l'insinuaient fortement dans l'esprit des chrétiens, que les enfants ne pouvaient penser aux triomphes de leurs pères sans que leurs cœurs s'armassent en même temps de courage : *Talia a primordio exempla debitricem martyrii fident ostendunt*. Mais nos deux frères étaient encore plus fortement persuadés de cette obligation par des exemples aussi proches et aussi pressants que ceux de leur père et de leur mère. Et ils croyaient, après cela, qu'il leur était d'une indispensable nécessité de mourir martyrs. Les autres chrétiens peuvent en éviter l'occasion, mais ceux-ci se trouvaient obligés de la rechercher ou de l'attendre. Ils ne se souvenaient jamais que Vital et Valérie avaient lassé les bourreaux, qu'ils ne conquissent un puissant désir de partager leur gloire, qu'ils ne souhaitassent d'épuiser pour Jésus-Christ le reste du sang qui avait déjà commencé à être versé pour sa querelle, qu'ils ne brûlassent enfin d'impatience, dans l'attente de l'heureux moment où ils pourraient satisfaire leur ardeur.

Heureux frères, qui ont ainsi pu écouter les inclinations du sang, sans combattre les desseins de l'Evangile ! Heureux enfants, qui n'ont point été obligés de quitter leur père et leur mère pour suivre Jésus-Christ ! qui, au contraire, ont cru ne pouvoir le suivre avec plus de sûreté qu'en suivant leur père et leur mère ! Heureux prédestinés pour le salut desquels les flambeaux du ciel et de la terre ont réuni leurs lueurs, auxquels non-seulement le Père éternel, mais la chair même et le sang ont appris à confesser Jésus-Christ, à souffrir et à mourir pour Jésus-Christ.

Voilà, chrétiens, ce que nos grands saints ont tiré de leur naissance ; mais, hélas ! qu'avons-nous tiré de la nôtre ? Pères et mères, qu'est-ce que vos enfants tirent du sang que vous leur avez communiqué ? Trois choses, dit saint Thomas, la matière du corps, la source du péché, et l'origine de la concupiscence : *Materiam corporis, causam libidinis, originem reatus*. Mais quoi ! c'est un malheur auquel vous ne sauriez apporter de remède. Ce n'est donc pas par cet endroit que je dois vous blâmer ; mais ce que je ne puis m'empêcher de vous reprocher en cette occasion, c'est que vous ne vous contentez pas de leur communiquer un sang naturellement impur, qui les porte à l'ambition, à la colère, à la vengeance et à plusieurs autres passions, mais que vous leur inspirez encore le pernicieux dessein de les satisfaire. Avant que vos enfants puissent parler, vous les destinez à de certaines conditions, qui, pour l'ordinaire, leur sont très-désavantageuses ; mais par quel esprit les y destinez-vous ? souvent par ambition, quelquefois par caprice, toujours par intérêt. Vous dédiez cet enfant aux autels, parce que vous espérez que le prince ou un parent le chargera bientôt de bénéfices. Vous destinez cette fille à la religion sans la consulter, ou plutôt vous l'y condamnez, vous l'é-

gorgez toute vivante pour décharger votre famille, *Non offertis, sed jugulatis* ; voilà une étrange vocation.

Mais quand vous avez destiné de la sorte vos enfants, les instruisez-vous du moins conformément à la profession que vous leur marquez ? Le dirai-je à votre confusion ? pour peu qu'on examine l'éducation de vos enfants, on ne peut y penser qu'avec horreur ; car quelles que soient les premières paroles que vous leur faites prononcer en bégayant, et avec lesquelles vous dénouez le plus souvent leur langue ? Sans entrer dans un détail qui me porterait trop loin, reconnaissons seulement que nous avons plus de raison de dire aujourd'hui, que n'en avait cet ancien, *Inter execrationes parentum crevimus*, qu'il ne faut pas s'étonner si tant de malheurs nous accablent pendant notre vie, puisque nous croissons au milieu des anathèmes et des imprécations de nos proches.

Mais ce qui ruine encore davantage l'éducation des enfants, c'est le mauvais et fatal exemple que leur donnent leurs pères et leurs mères. Saint Cyprien, parlant des crimes des idolâtres, déplore leur malheur, en ce qu'adorant des dieux qui s'étaient auparavant souillés de mille crimes, ils avaient sujet de croire qu'ils faisaient des actes de religion en les imitant : *Fiebant miseris religiosa delicta*. Pères et mères, j'en puis dire ici de même. Que vos enfants sont à plaindre, lorsque le respect que la nature leur imprime pour vos personnes leur donne de l'estime pour tous vos désordres, et qu'ils sont assez aveuglés pour s'imaginer qu'ils pratiquent des vertus, quand ils ne font souvent que commettre vos crimes ! Puisque vous ne donnez à vos enfants que des exemples d'ostentation et d'orgueil, ne devez-vous pas vous attendre à n'en faire que des victimes de vanité ? Puisque vous ne leur donnez que des exemples de vengeance, en devez-vous espérer autre chose que d'en faire des ennemis irréconciliables ? Puisque vous succombez devant eux aux tentations les plus honteuses, que pouvez-vous prétendre, sinon d'en faire des impudiques et des libertins ?

Pères cruels, infortunées marâtres, mais aussi malheureux enfants, que votre sort est différent de celui de nos deux frères ? *Nec degeneres, nec minores esse poterant quos sic domesticis exemplis virtutis ac fidei provocabat familie dignitas et generosa nobilitas*, disait autrefois saint Cyprien, de deux martyrs semblables aux nôtres. Il n'est pas possible que ces deux enfants dégénèrent de la foi de leurs parents, et qu'ils se détournent des voies où les appellent la grandeur et la dignité de leur famille. Il est temps de le justifier et de vous faire voir que si la nature et la grâce ont inspiré à Gervais et Protas le dessein du martyre, l'Evangile et la persécution leur en ont fourni l'occasion : c'est le sujet de mon second point.

II. — Le sort des chrétiens serait bien déplorable, si leur vertu dépendait de la cruauté de leurs ennemis, et si, pour perpétuer le martyre dans l'Eglise, il était nécessaire

qu'il y eût toujours des tyrans et des bourreaux. Il y a longtemps que saint Augustin nous a appris que la paix de l'Eglise, aussi bien que sa persécution, a des martyrs, que les flammes ou les épées ne sont pas les seules voies de mériter ce glorieux titre, que l'Evangile en fournit à toute heure des occasions qui ne sont guère moins honorables, et que, pourvu que le chrétien vive selon les lois que sa religion lui prescrit, il pourra se flatter d'avoir été attaché à la croix, et enduré un douloureux martyre. Il y a même eu des Pères qui ont trouvé le martyre de l'Evangile si pénible, qu'ils ont bien osé l'élever au-dessus de la persécution, et les raisons dont ils se sont servis sont assez plausibles.

Les martyrs, disent-ils, ne souffraient le plus souvent que dans leurs corps : leurs âmes, par un miracle de la grâce, conservaient leur tranquillité au milieu des tourments ; mais un chrétien, en vertu des lois austères de l'Evangile, souffre dans son âme aussi bien que dans son corps, et fait autant la guerre à ses passions et à son cœur, qu'à sa chair et à ses sens. Les martyrs n'avaient que de la douleur à surmonter, et quand ils avaient eu la force d'en supporter la violence, leur triomphe était achevé. Mais le chrétien a par-dessus tout cela la volupté à combattre, et quoique ses attaques soient plus douces que celles de la douleur, l'expérience nous apprend qu'il y a bien moins de personnes qui y résistent. *Plures invenies, disait autrefois Tertullien, quos magis periculum voluptatis, quam vite avocet ab hac secta.*

Enfin les Pères ont souvent trouvé que le martyre de l'Evangile était plus rigoureux que celui de la persécution, parce qu'il est plus long : quelques quarts d'heures finissaient celui-ci ; et plus il était violent, moins il pouvait durer, au lieu que celui-là n'ayant point d'autre terme que celui de la vie d'un chrétien, il était tout ensemble et très-douloureux, et très-long. Etrange différence, qui a fait dire à saint Cyprien, d'ailleurs si éloquent à relever la gloire des martyrs, que lorsqu'ils mouraient sitôt par la violence des tourments, ils ne remportaient qu'une victoire, au lieu que les chrétiens qui passaient toute leur vie dans la douleur et dans les exercices de la pénitence, se mettaient tous les jours de nouvelles couronnes sur la tête : *Statim vincit qui statim patitur, et qui manens semper in pœnis concreditur cum dolore, nec vincitur, quotidie coronatur.*

Mais pourquoi m'arrêter ici à chercher des différences plus ou moins glorieuses entre ces deux espèces de martyrs, puisque nos deux frères ont eu l'avantage de les avoir successivement endurés ? Ne demandons plus si les austérités de l'Evangile ou la cruauté des bourreaux doivent l'emporter, puisque Gervais et Protas les ont éprouvées toutes, qu'en attendant l'occasion favorable de perdre la vie pour Jésus-Christ, ils la lui avaient déjà sacrifiée par la pénitence, et que selon l'esprit de l'Eglise primitive,

toute leur vie n'a été qu'un sévère noviciat du martyre.

En effet, considérez, je vous prie, en combien de manières l'Evangile crucifie les chrétiens dans la paix de l'Eglise. Elle ôte aux uns leurs biens par la pauvreté, elle tire le sang des autres par la pénitence ; elle en dépouille quelques-uns de leur volonté propre par la soumission ; elle expose le visage de quelques autres aux injures et aux soufflets par la patience ; et la croix enfin est tellement la fin naturelle de la religion chrétienne, qu'il n'y a point de fidèle qui, laissant agir sur soi l'Evangile selon tous ses desseins, ne s'attache à elle par ses austères maximes, comme par autant de clous. Ah ! un esprit affligé de cuisants regrets imite de bien près une tête couronnée d'épines ! Ah ! une bouche qui se retranche les mets délicieux et qui se mortifie par le jeûne, ressemble fort à une bouche abreuvée de fiel et de vinaigre ! Ah ! des pieds qui s'abstiennent d'aller à des parties de plaisirs ou de promenades, ne paraissent-ils pas des pieds attachés et cloués ? Et enfin un cœur qui étouffe le ressentiment des plus sanglants affronts souffre-t-il beaucoup moins qu'un cœur percé d'une lance ?

Et là-dessus, mes frères, je ne suis plus en peine de vous prouver que l'Evangile avait déjà fait de nos saints jumeaux deux martyrs, avant que les bourreaux eussent déchargé sur eux les effets de leur rage. Dès qu'ils se virent maîtres de leurs personnes par la mort de Vital et de Valérie, savez-vous ce qu'ils firent ? Ils affranchirent leurs esclaves, ils vendirent leurs maisons, ils en distribuèrent le prix aux pauvres, et se renfermant dans une affreuse caserne, ils y passèrent dix ans entiers dans les exercices laborieux de la solitude, de la pauvreté, de la pénitence, de l'oraison.

Jeunes gens de qualité qui, par la mort avancée d'un père, vous voyez, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, possesseurs de grands biens et maîtres de vos actions, vous trouvez sans doute la résolution de nos deux jeunes saints bien difficile à prendre, et je m'aperçois que je n'ai pas beaucoup de peine à vous persuader que ce genre de vie qu'ils embrassent est un véritable martyre. Mais à le considérer avec d'autres yeux que les vôtres, avec d'autres yeux que ceux du monde et de la chair, que pouvait effectivement entreprendre un jour la persécution contre leurs innocentes personnes, à quoi ils ne se fussent préparés ? *Quis nos separabit a charitate Christi ? an tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an persecutio ? an gladius (Rom., VIII) ?* Dans le genre de vie que nous avons choisi, qui pourra nous séparer de l'amour que nous devons à Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction ? seront-ce les affronts ? sera-ce la faim, la nudité, le fer ou la violence ? La persécution voudra peut-être nous enlever nos biens, mais ne les avons-nous pas déjà abandonnés par l'aumône ? Les empereurs voudront peut-être nous dégrader, mais n'avons-nous pas déjà méprisé tout

l'éclat de notre naissance ; et en congédiant nos esclaves, n'en avons-nous pas pris nous-mêmes la condition ? On nous jettera infailliblement dans une obscure prison ; mais l'affreuse retraite où nous nous sommes rélégués depuis dix ans est-elle moins désagréable ? Les bourreaux voudront nous affamer, mais ne nous sommes-nous pas accoutumés à ce supplice par le jeûne ?

La persécution ne peut donc rien faire contre nos deux saints, que l'Evangile et la pénitence n'aient déjà rigoureusement exécuté. Cependant croiriez-vous qu'ils ne laissent pas de soupirer encore après le moment auquel ils doivent éprouver sa violence ? Quoique Jésus-Christ se fût lui-même mis tout en sang dans le jardin des Oliviers, il ne laissa pas néanmoins de s'abandonner encore à la cruauté des Juifs : et c'est pour l'imiter que, quoique Gervais et Protas fussent eux-mêmes mortifiés pendant toute leur jeunesse, ils crurent qu'il manquerait toujours quelque chose à leur martyre, si les bourreaux ne leur avaient ôté ce qui leur restait de sang et de vie.

Saint Thomas demande si un chrétien peut être martyr sans perdre la vie, et il répond, qu'à proprement parler, cette qualité ne lui appartient pas, sans cette dernière épreuve de son courage ; la raison qu'il en apporte est belle. Le martyre, dit-il, est un mépris et un abandon général et sans aucune réserve de toutes les choses du monde ; or, quelque chose que le chrétien quitte pour Jésus-Christ, pendant sa vie, il lui en reste toujours quelque chose qu'il ne quitte pas, qui est sa vie même. Dans toutes ses actions il paie bien à Jésus-Christ l'intérêt de ce qu'il lui doit, mais il ne peut s'acquitter entièrement envers lui que par sa mort ; et c'est la raison pour laquelle, quelque supplice que l'Evangile fasse endurer à nos saints, ils ne sont pas encore satisfaits. Venez, tyrans, bourreaux, approchez-vous, il est temps de satisfaire l'ardeur qui anime ces deux frères depuis le berceau.

Ces monstres de cruauté n'obéissent que trop, et nos généreux saints n'eurent pas plus tôt confessé Jésus-Christ, et publié leur foi, qu'un troupe de loups acharnés se jeta sur ces agneaux sans défense. Ils déchirèrent Gervais à coups de fouets, ils lui coupèrent les nerfs, ils lui tirèrent tout son sang ; et faisant autant de passages à cette âme innocente, qu'ils creusèrent de plaies sur son corps, il expira entre leurs mains. Protas fut meurtri de coups de bâton ; il vit fondre sur sa tête et sur tout son corps un orage qui lui brisa les os, et que le tyran n'aurait pas fait cesser, s'il n'eût voulu faire durer son supplice avec sa vie.

Cependant quel traitement pour deux frères d'une qualité si illustre, la verge et le bâton ? Gens du siècle, la seule vue de ce supplice vous paraît honteuse : n'est-ce pas là, dites-vous le châtimement des esclaves et des voleurs ? Saint Paul même, ce vase d'élection, qui se glorifie d'avoir souffert tant de choses pour Jésus-Christ, lui qui paraissait insensible à tout autre supplice, se récria

néanmoins, quand on voulut le condamner à cette peine, en disant qu'il était citoyen romain (*Act.*, XXII). Et toutefois c'est à cette peine humiliante que nos deux saints se soumettent avec plaisir, c'est elle qu'ils recherchent, et ils croiraient ne recevoir pas assez de gloire, s'ils n'étaient maltraités avec la verge et le bâton : *Stat martyr triumphans toto licet lacero corpore, et rimante latera ferro, non modo fortiter, sed et alacriter sacrum e carne sua circumspicit ebullire cruorem.* C'est alors, dit saint Bernard (*Ser.* 61 in *Cantic.*, n. 8), qu'un martyr triomphe, c'est alors que quoique son corps soit tout déchiré, que ses côtes et ses entrailles soient ouvertes, il ne laisse pas de regarder non-seulement avec courage, mais avec une secrète joie le sang qui en coule en abondance. Protas se trouva dans cette admirable disposition : il est vrai qu'il ne mourut pas comme Gervais dans son supplice, mais l'épée acheva bientôt ce que le bois avait commencé. Ces deux frères, dont l'union avait été si parfaite pendant leur vie, n'eurent pas la douleur de se voir séparés dans leur mort, et comme ils avaient toujours combattu ensemble, ils vainquirent et triomphèrent de compagnie.

Je viens à vous, mes frères, croyez-vous être dispensés d'imiter ces grands martyrs dans leur première épreuve ? N'est-ce pas à vous comme à eux que l'Evangile fournit l'occasion du martyre ? Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vous demande ? Entend-on seulement ce que c'est que martyre ? Peut-on espérer que des personnes qui cherchent les divertissements et les compagnies, se séparent du siècle et gardent la solitude ? Il n'est pas nécessaire à un chrétien d'être dans les prisons pour renoncer au siècle. En quelque endroit du monde que vous soyez, dit Tertullien, souvenez-vous que vous ne devez pas être du monde, que votre devoir consiste à vous séparer de ses désordres, et à renoncer à ses pompes. Comment demander à un homme qu'il distribue ses biens aux pauvres, lui qui en amasse à toutes mains, et qui, au lieu d'en assister les misérables, est le premier à les dépouiller ? Comment demander de la modestie et de la mortification à cette femme qui n'a d'autre soin dans la vie que de satisfaire son plaisir ou sa vanité ; dont la maison ne respire que luxe, que sensualité, que libertinage ?

Qu'est-ce donc que je vous prêche aujourd'hui, mes frères ? Glorieux martyrs, faut-il que vous ayez eu tout le mérite, et que nous n'en ayons aucun ? que votre vie et votre mort aient été également précieuses devant Dieu, et qu'à notre égard l'une et l'autre soient odieuses à ses yeux ? Chose étrange ! pendant les persécutions, les chrétiens vivaient selon les plus pures maximes de l'Evangile : et aujourd'hui que l'Eglise est en paix, ils renversent et détruisent toutes ces maximes. Hé quoi ! faut-il que l'infidélité revive pour entretenir la religion ! l'Evangile ne suffit-il pas, si vous êtes chrétiens, pour vous faire passer vos jours dans la

mortification et la pénitence ! Oui, chrétiens, passez vos jours dans la pénitence, sans cela point de salut. Je ne vous ai prêché autre chose pendant mes deux carêmes, et quand je vous prêcherais toute ma vie, je ne vous dirais jamais le contraire. Pouvez-vous trouver ce genre de martyre trop rigoureux, en considérant celui que vos patrons ont souffert ? Il leur en a coûté la vie pour arriver au ciel, et si une goutte de sang était restée dans leurs veines, je ne serais pas bien fondé de vous dire, en finissant ce discours, que la béatitude a couronné leur martyre. Il est vrai que ce n'est pas encore tout ce que je vous ai promis, il faut que je vous fasse voir que le tombeau, aussi bien que la béatitude, a contribué à leur triomphe.

III. — La béatitude est due aux martyrs qui ont souffert pour Jésus-Christ par un titre si particulier, que Tertullien a cru qu'il n'y avait qu'eux qui la reçussent avant la fin du monde, et pour lesquels le chérubin qui est à la porte du paradis baissait l'épée qu'il a entre ses mains, *Nulli rump hæa paradisi janitrix cedit, nisi iis qui pro Christo decesserint*. C'était là une erreur fort grossière, mais elle nous fait toujours comprendre que Dieu qui prépare une couronne de justice à tous ses élus, en destine particulièrement une aux martyrs ; que c'est lui qui accorde pour prix à ces héros tantôt l'usage de l'arbre de vie, tantôt une manne cachée et un nom nouveau, tantôt l'éclat des astres et le pouvoir des anges, tantôt enfin l'honneur même de s'asseoir avec lui sur son trône (Apoc., II, III). Je ne parle qu'après l'Ecriture qui se sert de ces grandes expressions, et qui, pour renfermer en deux paroles les avantages des martyrs, dit que Dieu incontinent après leur mort essuiera lui-même les larmes de leurs yeux (Ibid., VII).

Quelle joie n'aurait pas un pauvre soldat dangereusement blessé, si son prince, l'allant chercher dans la mêlée, prenait la peine lui-même d'étancher son sang, de bander sa plaie, et d'employer ses mains royales à le secourir ? Une joie si extraordinaire n'effacerait-elle pas le souvenir de toutes ses peines, et ne trouverait-il pas le bonheur qu'il recevrait mille fois plus précieux que le sang qu'il aurait versé ? C'est ainsi, selon le témoignage de l'Ecriture, que Jésus-Christ reçoit ses martyrs à la sortie de ces sanglants combats qu'ils ont soutenus pour sa gloire, essuyant leurs larmes, refermant leurs plaies, ramassant tout leur sang, et leur donnant sujet de s'écrier du haut des cieux, avec bien plus de raison encore que saint Paul sur la terre : *Nous avons trop peu souffert pour la gloire que nous possédons, Dieu ne nous a pas fait acheter assez cher une si précieuse couronne*.

Vos deux illustres saints eurent, après leurs combats, une avantageuse part à cette récompense, et Dieu voulant qu'ils jouissent dans la béatitude d'une gloire conforme à leur martyre, prit plaisir, comme dit saint Augustin, de leur composer un diadème de leurs propres chaînes. *De vinculis plicasti*

illis coronam victoriæ (D. Aug., ser. de SS. Gerv. et Prot.). Mais ce qu'il y a de particulier dans leur triomphe, c'est que le ciel n'y a pas seul travaillé, que la terre et le tombeau, qui n'est qu'un séjour de honte et de misère pour les autres hommes, est devenu à leur égard un lieu de puissance et de gloire ; l'heureuse découverte que saint Ambroise fit de leurs corps trois cents ans après leur mort, et de laquelle saint Augustin fut témoin, en est une illustre preuve.

Quelle gloire pour nos saints que trois siècles après leur martyre, un grand archevêque, l'un des plus savants et des plus saints Pères de l'Eglise, ait été le témoin et le ministre de leur triomphe, que Dieu lui ait découvert leurs corps qui, comme dit si bien saint Augustin, étaient gardés depuis tant d'années dans le trésor de son secret ! *Quorum corpora per tot annos incorrupta in thesauro tui secreti recondideras* (Ibid.) Quelle gloire pour nos saints que ces sacrés corps aient été trouvés frais et sans corruption, que le sang soit sorti de leurs plaies, comme s'il eût voulu encore une fois se répandre pour Jésus-Christ ; sang dont la voix, plus forte que celle du sang d'Abel, publiait tout à la fois et la magnificence de Dieu, et la puissance de nos saints, et la gloire de leur martyre ? Ce n'est pas moi qui parle, mes frères, c'est saint Ambroise qui atteste lui-même ce qu'il a vu : *Ethic sanguis clamat coloris indicio, et hic sanguis clamat operationis præconio, et hic sanguis clamat passionis triumpho*.

J'avais bien ouï dire que des soldats romains, quelques jours après leur mort, dans une grande bataille, furent trouvés ayant encore leurs plaies sanglantes, leurs mains armées, et la colère comme empreinte sur leur visage, dans le sein même de la mort : *Omnium in vulnere sanguis, omnium in manibus enses, relictæ in vultibus minæ, et in ipsa morte ira vivebat*. Mais il faut que ce prodige de fureur cède au miracle de sainteté qui éclata au tombeau de nos martyrs, où trois cents ans après leur mort on les vit avec des visages pleins de douceur et de majesté, avec des plaies vermeilles, avec un sang bouillant encore de zèle pour Jésus-Christ ; et ce qui est admirable, avec plus de pouvoir en cet état qu'ils n'en avaient eu pendant leur vie. On les porte avec pompe dans les rues de Milan, où ils donnent cent marques bienfaisantes de leur pouvoir. Ils éclairaient les aveugles, ils délivrent les possédés, ils rendent le mouvement aux paralytiques, et la santé aux malades, et tout le peuple les regarde comme s'ils étaient effectivement ressuscités. *Non immerito plerique hanc martyrum resurrectionem appellant*. On les place sous l'autel où Jésus-Christ était immolé tous les jours ; et par un surcroît de triomphe qui leur est particulier, ils y continuent, contre les ennemis de Jésus-Christ, les victoires qu'ils avaient autrefois remportées sur eux.

En effet, mes frères, l'une des plus considérables différences de vos saints d'avec tous

les autres martyrs, c'est que leurs victoires ne se sont pas terminées à leur mort; mais qu'après avoir confondu pendant leur vie l'idolâtrie, ils ont eu l'avantage dans leurs tombeaux de désarmer l'arianisme et de défendre les intérêts de l'Eglise. Ce fut la découverte de leurs corps, dit saint Augustin, qui réprima la fureur de l'impératrice Justine contre les catholiques, et saint Ambroise rend publiquement grâces à Jésus-Christ d'avoir par là fortifié les fidèles dans la crainte de sa divinité contre les ariens : *Tales ambio defensores* : ce sont là mes cautions et mes protecteurs, ce sont là mes avocats et les défenseurs de la bonté de ma cause, s'écriait saint Ambroise (*Serm. de SS. Gervasio et Protasio*).

Hérétiques, qui nous disputez la possession de nos autels, la vénération de nos reliques et l'invocation de nos saints, que pouvez-vous alléguer contre la translation des saints Gervais et Protas, contre les miracles de ces martyrs, attestés par saint Ambroise et saint Augustin, contre le respect que ces grands hommes ont rendu à leurs reliques, contre l'autel du sacrifice de Jésus-Christ sous lequel elles ont été placées? Tout Milan est témoin des effets de leur puissance, toute l'Eglise en est informée, saint Martin se charge de leurs reliques, la France les honore; des églises cathédrales sont consacrées à Dieu sous leur nom, et ce magnifique temple lui est depuis plus de onze cents ans dédié sous leur invocation. Si toutes ces preuves ne vous convainquent pas, je pourrai désespérer de votre salut, comme saint Ambroise désespérait autrefois de celui des ariens au sujet de nos mêmes saints : *Magni periculi res est, si post tot fulgentia martyrum vulnera, veterem fidem quasi novam discutere præsumas*.

Mais laissons ces matières de controverse, le sang de vos illustres martyrs ne vous confirmera-t-il pas puissamment dans votre foi, mes frères? Que dis-je? leurs exemples ne réformeront-ils pas vos mœurs? aimerez-vous encore le monde après qu'ils l'ont méprisé? perdrez-vous encore patience dans les moindres afflictions, après qu'ils ont souffert avec joie les supplices les plus cruels? C'est donc à ces deux fidèles témoins de l'Evangile que je vous renvoie; écoutez avec respect la voix de leur sang, et profitez de leurs instructions. Mais que vous disent-ils? *Anchoram spei et religionis quam servavimus in fluctu, ne amittatis in portu*. Prenez garde de ne pas perdre dans le calme l'ancre de l'espérance et de la foi que nous avons conservée dans la tempête. Prenez garde que les plaisirs ne gagnent sur vous ce que les supplices ont inutilement essayé contre nous. Si vous n'avez pas la force de nous suivre dans le martyre de la persécution, n'ayez pas la lâcheté de nous abandonner dans celui de l'Evangile, afin qu'ayant eu quelque part à nos victoires, vous en ayez aussi à notre triomphe. Amen.

SERMON

SUR LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur (S. Jean, I).

Quoique le grand saint dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge se soit donné par humilité la qualité de voix, et que ce modeste précurseur de Jésus-Christ ait pris ce nom dans la pensée qu'il n'y a rien de plus fragile qu'elle, je suis néanmoins persuadé, mesdames, que cette qualité est le plus solide fondement de ses grandeurs. Comme l'humilité est toujours ingénieuse à élever ceux qui veulent s'abaisser, saint Jean a trahi, sans le savoir, ses propres sentiments, en s'appelant une voix, et nous a découvert sous une chose si fragile toute l'excellence de ses privilèges et les illustres avantages de son ministère.

Ce que vous trouverez même de plus admirable, mesdames, c'est que cette qualité lui appartient dès sa naissance. La grâce le rendit la voix de Jésus-Christ, lors même que la nature, abandonnée à ses propres faiblesses, condamne les autres enfants au silence; et comme la voix ordinaire, depuis qu'elle commence à être formée jusqu'à ce qu'elle se soit évanouie, n'a point d'autre emploi que de rendre la parole sensible et de la faire entendre, ce grand saint, depuis le premier moment de sa vie jusqu'aux derniers, n'a point eu de plus grande occupation que de faire connaître aux hommes le Fils de Dieu, parole éternelle de son Père. Cette qualité lui est donc trop glorieuse et trop particulière, pour n'en pas faire le sujet de son éloge. Et comme ce fut dans le sein d'Elisabeth, sa mère, qu'il fit connaître par un mystérieux tressaillement, qu'il publiait déjà par avance en qualité de voix les grandeurs du Messie, lorsque Marie lui rendit cette fameuse visite dont il est parlé dans l'Evangile, c'est à cette sainte Vierge à demander pour nous au Saint-Esprit les lumières nécessaires pour parler dignement de cet incomparable précurseur de son Fils, qu'elle conçut quand un ange lui dit : Ave.

Si toutes les créatures sont les images ou les vestiges du Fils de Dieu, par la toute-puissance duquel elles ont été tirées du néant, elles sont aussi, par une suite nécessaire, des expressions de ses grandeurs. C'est là ce que l'homme a de commun avec elles; mais ce qui fait sa principale différence, c'est qu'il est non-seulement comme elles l'image, mais encore au-dessus d'elles le modèle du Fils de Dieu. Cet homme avait d'abord été créé à la ressemblance du Verbe, mais dans la suite ce Verbe a été fait à sa ressemblance : *In similitudinem hominum factus (Philipp., II)*; et le Père éternel qui avait regardé son Fils quand il avait voulu former Adam, regarda Adam quand il fut question de l'Incarnation de ce même Fils; en sorte que, comme dans la création on avait vu un homme fait à l'image de Dieu,

dans la rédemption on a vu, chose étrange ! un Dieu devenu à son tour l'image de l'homme.

Je ne vous parle ici, mesdames, qu'après Tertullien, dont les pensées et les expressions, quelque communes qu'elles soient à présent, ne perdent rien cependant de leur beauté ni de leur force. A mon égard, je m'en sers seulement pour vous dire que ce que l'homme est, dans l'ordre de la nature, au-dessus de toutes les autres créatures, saint Jean l'est, dans celui de la grâce, au-dessus de tous les saints. Il n'y a aucun d'eux qui ne soit l'image de Jésus-Christ, puisque, selon saint Paul, ils sont tous prédestinés et élevés à cette conformité divine. Mais l'avantage de cet illustre précurseur est d'être, non-seulement comme eux, l'image de Jésus-Christ, mais encore son modèle et, pour me servir des termes de saint Augustin (*Serm. de Nativ. S. Joan. Baptistæ*), son essai, *Joannes tyrocinium Patris*. Jésus-Christ, selon lui, a été formé sur saint Jean, et le Père éternel, quelque indépendant qu'il fût, a voulu comme s'assujettir à suivre dans son Fils la plupart des traits qu'il avait déjà marqués dans la personne de son précurseur : *Joannes tyrocinium Patris*.

Imaginez-vous ici voir un excellent peintre, qui, voulant faire un chef-d'œuvre en son art, s'y prépare par un magnifique essai ; car c'est là la conduite que semble garder le Père éternel, quand il s'agit de former Jésus-Christ, ce grand et seul chef-d'œuvre de son amour et de sa puissance. Il s'essaie, s'il est permis de parler de la sorte, dans saint Jean, et il figure dans ce grand homme certains traits qu'il veut, après nous, faire admirer dans son Fils. Il veut que son Fils naisse d'une Vierge, et il s'y prépare en faisant naître saint Jean d'une femme stérile. Il veut nous faire voir en la personne de son Fils une union de plusieurs choses opposées, telles que sont l'innocence et la pénitence, l'humilité et la grandeur, et pour se disposer à faire un si admirable composé, il produit un homme qui est un prodige dans ses mœurs, dans ses actions, dans ses discours.

Cette étrange conduite du Père éternel ne nous est pas moins utile qu'elle est glorieuse à notre saint ; car remarquez que nous n'aurions jamais bien compris l'Incarnation, si nous n'y avions été préparés par les merveilles d'une naissance aussi extraordinaire que celle de Jean-Baptiste. Nous n'aurions jamais bien reçu l'Evangile, si nous n'y avions été disposés par le baptême et la prédication de cet illustre précurseur. Enfin la croix de Jésus-Christ nous aurait été un sujet de scandale, si nous n'avions déjà vu l'innocence persécutée dans la personne de ce martyr. Cette mystérieuse voix est donc employée pour un ministère qui lui est singulier, à nous faire connaître Jésus-Christ : *Ego vox clamantis in deserto*, puisque sa conception et sa naissance nous préparent à son Incarnation, que son baptême et sa prédication nous conduisent à son Evangile,

que ses souffrances et sa mort nous laissent une triste, mais fidèle image de sa croix. Je croirai avoir achevé l'éloge de saint Jean, et trouvé son caractère, si je puis vous expliquer solidement ces trois choses dans les trois parties de ce discours.

I. — Comme l'union de la fécondité avec la virginité avait toujours passé pour impossible, il ne suffisait pas au Père éternel de vaincre en cette occasion les difficultés de la nature, il fallait encore vaincre la répugnance qu'avaient les hommes à croire ce prodige, et pour leur faire estimer la virginité, leur apprendre qu'elle pouvait cesser d'être stérile.

C'est pourquoi la puissance du Père éternel n'a guère moins éclaté à faire croire cette merveille qu'à la produire ; et s'il a détruit dans la Mère d'un Dieu l'opposition naturelle qu'il y avait entre la virginité et la fécondité, il a voulu aussi ôter des esprits cette fausse prévention dans laquelle on avait toujours été, que l'union de ces deux choses ne se pouvait jamais faire. C'est pour cela qu'il a voulu y préparer insensiblement les esprits par une infinité de merveilles, et que, pour leur faire croire peu à peu qu'une Vierge pouvait devenir mère, il leur a auparavant proposé la fécondité de plusieurs femmes qui étaient stériles ; car tel a été son dessein en faisant voir à nos pères un Isaac né de Sara après soixante et dix ans de stérilité, un Samuel et un Samson accordés aux prières et aux larmes de leurs mères, dans lesquelles toute la force et la fécondité étaient épuisées par un grand âge.

Il faut avouer, cependant, mesdames, que de toutes ces merveilles qui ont préparé les esprits à croire la fécondité virginale de Marie, il n'y en a point eu de plus efficace que celle d'Elisabeth stérile. Soit que la vieillesse extraordinaire de cette femme ait rendu le miracle qui se passait en elle plus éclatant, soit que la conception surprenante de saint Jean, étant connue quelques mois auparavant l'Incarnation de Jésus-Christ, en ait été une preuve plus prochaine, plus immédiate et plus sensible, il est certain que c'est d'elle particulièrement que les Pères se sont servis pour faire croire aux hommes la naissance d'un Dieu dans le sein d'une Vierge. Le fils d'une femme stérile marche immédiatement auparavant celui d'une vierge, dit saint Augustin, afin que par sa merveilleuse naissance, il nous prépare à en croire une autre beaucoup plus admirable. *Præmittitur filius sterilis ante filium Virginis, majus miraculum sua nativitate declarans* (*D. Aug., de S. Joan. Bapt.*)

Aussi l'ange qui en informa Marie ne se servit d'aucun autre exemple pour la rassurer dans ses craintes. Cette Vierge, sans considérer la grandeur et la dignité du fils que Gabriel lui promettait, fut sur le point de refuser d'en être la mère : et préférant son vœu à la plus illustre de toutes les qualités, elle suspendit en quelque manière l'Incarnation d'un Dieu par ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?*

Mais que fit l'ange pour lever ce doute de Marie, et de quelles preuves se servit-il pour lui persuader qu'il n'y avait rien d'impossible dans la merveille qu'il lui annonçait ? Il se contenta de l'informer de celle qui, depuis peu de jours, s'était passée en faveur d'Elisabeth. Il lui apprit que, contre toute l'espérance de la nature, cette femme stérile avait conçu un fils, et l'obligea, par cet exemple domestique, de croire que toute vierge qu'elle était, elle pourrait bien concevoir un Dieu.

Oui, dit là-dessus saint Pierre Chrysologue (1), Dieu a voulu nous faire jeter les yeux sur Elisabeth, avant que de nous les faire arrêter sur Marie, afin que la première de ces deux merveilles nous facilitât la connaissance de la seconde, et que la prodigieuse naissance du précurseur nous fît comprendre l'Incarnation du Messie : *Ut irradiret partus virginis sacramentum, desperatæ et annosæ sterilitatis ante præmisit conceptum.*

Ce n'est pas encore précisément dans cette seule circonstance que la conception de saint Jean nous prépare à l'Incarnation du Fils de Dieu. Je trouve que la sanctification qui s'est faite de ce précurseur dans le sein de sa mère, sert admirablement à nous conduire à la connaissance de la sainteté qui est inséparable du Messie dans le sein de sa mère. Plusieurs choses dans l'Incarnation de Jésus-Christ contribuent à rendre son humanité sainte; car, outre l'union hypostatique du Verbe, c'est que cette chair a eu des principes si purs, qu'il n'est pas difficile de croire qu'elle ait été elle-même si sainte. Elle fut l'ouvrage d'un Dieu, puisque ce fut le Saint-Esprit qui la forma; elle fut l'ouvrage d'une Vierge, puisque ce fut Marie qui fournit les plus pures gouttes de son sang. Jugez donc, mesdames, si la production d'un Dieu et d'une Vierge ne devait pas être sainte, et si l'ange n'avait pas raison de dire à Marie : *Ce qui naîtra de vous sera saint.*

Or, pour nous disposer à la créance d'une sainteté si nouvelle, le Père éternel crut qu'il fallait nous faire voir en saint Jean une sainteté infiniment différente, il est vrai, mais qui cependant y eût quelque rapport (2). C'est pourquoi le même ange qui a déclaré la sainteté du Verbe qui devait s'incarner, avait déjà déclaré la sanctification de son précurseur, et, qui plus est, semblait l'avoir tirée presque des mêmes principes. Il annonça à Zacharie que le Saint-Esprit remplirait son fils dans le sein de sa mère, et que malgré la vieillesse et la stérilité de sa femme, il ne laisserait pas de naître : comme s'il eût voulu dire que la nature n'aurait

presque point de part à sa production. Saint Jean, dit saint Ambroise, a été un fruit de prière. Saint Jean, ajoute saint Augustin, a été un effet tout pur de la grâce; et si les autres enfants n'ont rapport à Jésus-Christ que par leur silence et leurs larmes, Jean-Baptiste en a de plus particuliers par sa sanctification et son tressaillement de joie.

Dans la pensée de saint Grégoire de Nysse, la nature a voulu, par le silence ou par le bégaïement des enfants, nous marquer quelque chose de l'état du Verbe qui devait se faire chair : *Infantium natura balbutiendo prænuntiat generationem Verbi per carnem.* Le Verbe est la parole de son Père, et cependant cette parole est muette : le Verbe est la sagesse de son Père, et cependant cette sagesse passe par tous les degrés de l'enfance. Voilà ce que les autres enfants représentent; mais comme Jean-Baptiste est la voix du Verbe, il le représente par un autre endroit; par sa sanctification, par son mouvement et par son tressaillement dans le sein de sa mère. Marie est surprise et comme interdite, quand l'ange lui annonce ce qui doit se passer en sa personne : *Turbata est et cogitabat*; et Zacharie est tout pensif et comme hors de lui-même, quand on lui dit qu'il aura un enfant; ce grand-prêtre se tait, et s'il perd l'usage de la parole, ce n'est pas tant un châtement qu'un mystère : *Quod tacet, celeste secretum est.* Il faut qu'il admire ce qui se passe, et que la voix de son fils, qui doit annoncer Jésus-Christ, s'explique à sa place.

C'est la réflexion de saint Pierre Chrysologue, qui se sert de cet endroit comme d'une belle preuve, pour montrer que la sanctification de Jean-Baptiste nous a fait connaître en quelque manière la sainteté essentielle du Messie : *In Zacharia et Elisabeth reatus occiditur, quia in illis paratur unde tota sanctitas nasceretur.* L'on dirait que la concupiscence, qui est le canal ordinaire par lequel le péché passe des pères aux enfants, ait été éteinte dans Zacharie et Elisabeth, afin de nous persuader que ce que ce fils avait reçu par une grâce singulière, pouvait appartenir de droit à un Dieu fait homme. Jésus-Christ devait apporter la grâce, c'est lui qui en est l'auteur; mais Jean-Baptiste devait recevoir un nom de grâce, c'est lui qui doit annoncer Jésus-Christ, source et principe de grâce. Jésus-Christ en venant au monde devait faire taire les idoles du paganisme; et Jean, venant au monde, devait terminer les cérémonies de la loi, et faire taire son propre père, qui en était le ministre. Que ces conformités sont admirables !

A peine le Verbe est incarné, qu'il est comme dans une sainte impatience de faire ressentir à son précurseur le premier effet de sa rédemption, de répandre sur lui ses premières grâces, et d'exercer la première fois en sa faveur l'office de Sauveur du monde. Un Père appelle la sainte Vierge la première-née du Rédempteur, parce qu'elle a été la première de toutes les filles d'Adam,

(1) Sterilitas senectute exaggeratur extrema, et absque spe generandi totum subducitur quidquid est corporis et nature, et ne vel cogitatio sobolis ulla remaneret, ad id perventum est temporis et ætatis, quo transacto calore vitali, mortale frigus sterilis jam viscera possidebat, etc. (D. Chrysolog., serm. 87).

(2) Beatus Joannes qui ante divina possidere meruit quam sortiretur humana : beatus qui ante diem capere potuit, quam ipse caperetur a corpore (Idem, serm. 88).

sur laquelle la vertu et les infinies mérites de Jésus-Christ ont agi : *Primogenita Redemptoris*. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas aussi appeler aujourd'hui Jean-Baptiste le premier-né du Rédempteur, puisque entre les hommes il a reçu le premier de Jésus-Christ fait homme la grâce d'une miraculeuse sanctification ? *Primogenitus Redemptoris*. Sanctification qui exprime admirablement la sainteté de ce Dieu et qui fit connaître dès lors qu'il était le véritable auteur de la grâce, puisque tout renfermé qu'il était dans le sein de sa mère, il avait le pouvoir d'en remplir son précurseur. Sanctification qui fut si considérable et si puissante, que l'usage de la raison lui fut avancé et qu'il se trouva délivré de la peine du péché, pour nous apprendre que le Messie n'y était point sujet.

Il est étrange que la raison, qui est le propre bien de l'homme, et qui en fait la différence, soit si longtemps esclave dans les enfants et qu'ils possèdent pendant plusieurs années un trésor dont ils n'ont pas encore l'usage. Monarques de la terre, quelque puissants que vous soyez d'ailleurs, vous ne pouvez agir dans votre enfance ; et quand la mort précipitée de vos pères vous laisse la souveraineté d'un Etat, il faut que la prudence des reines et la politique de vos ministres soutiennent votre autorité et gouvernent vos peuples. Jésus-Christ, plus grand et plus puissant infiniment que vous, agit seul avant sa naissance : c'est lui qui donne des lois à son Etat, c'est lui qui le conduit : sa mère même n'agit que par ses ordres et ne suit que les mouvements de son esprit. Il ne faut pas s'en étonner, dit saint Augustin, c'était lui qui agissait dans le monde avant qu'il y parût, c'était lui qui conduisait les rois ses ancêtres dans leurs glorieuses entreprises, c'était lui qui combattait avec tant de conquérants qui le représentaient ; et c'est lui par conséquent qui dirige sa mère au moment qu'elle consent à son Incarnation ; c'est lui enfin qui, dès son berceau, trouble Hérode, et anime les innocents au combat.

Mais quelle preuve aurons-nous qui nous assure de cette vérité ? C'est, disent les Pères, la sanctification de Jean-Baptiste et l'usage anticipé de sa raison. Un effet si rare ne peut provenir que d'une cause extraordinaire ; et si cet enfant tressaille, du moment que la voix de Marie se fait entendre à Elisabeth, c'est qu'il connaît la présence de son divin Maître, qui le réjouit et qui l'éclaire : *Intelligendi sensum habet, qui exultandi habet affectum*.

Saint Ambroise, d'où j'ai tiré ces belles paroles me fournit encore une autre preuve qui revient mieux à mon sujet. Il semble, dit-il, que cet enfant anime sa mère, comme Jésus-Christ animait la sienne, et qu'Elisabeth tire de lui la connaissance du mystère de l'Incarnation, à peu près comme Marie recevait les lumières de son Fils. *Ambæ prophetizant matres spiritu parvulorum*. L'un et l'autre, quoiqu'il y ait une différence qu'il y a entre eux soit infinie, sont raisonnables

avant qu'ils paraissent au monde et le précurseur prévenu des grâces de son Maître est un homme parfait dans le sein de sa mère.

Que vous dirai-je ici davantage, mesdames, et qu'attendez-vous de moi ? Je me contente de finir une partie de toutes ces merveilles, en vous disant que ce que l'Evangile remarque de Jésus-Christ, elle le remarque presque de Jean-Baptiste. Cet Evangile dit que des bergers s'assemblèrent pour venir rendre leurs hommages au Fils de Dieu incarné ; que des rois vinrent de l'extrémité de l'Orient pour se prosterner aux pieds de sa crèche, que le ciel et la terre furent de concert pour témoigner leur joie commune à la naissance de leur souverain. Mais ce même Evangile ne nous prépare-t-il pas à cette réjouissance par une autre ? Ne nous dit-il pas que les habitants de Judée s'intéressèrent dans la naissance de saint Jean, qu'ils accoururent de toutes parts pour se réjouir ensemble avec plus de solennité, et que surpris des prodiges qu'ils admiraient déjà dans cet enfant, ils s'écrièrent tous : *Quis putas puer iste erit ?* Mystérieuses paroles d'où je puis tirer, pères et mères qui m'écoutez, une moralité à laquelle peut-être vous ne vous attendez pas.

Quel pensez-vous que sera cet enfant que vous élevez selon les maximes et l'esprit du siècle ? Vous pourrez bien me répondre qu'il sera grand dans le monde par les avantages d'une illustre naissance que vous lui donnez, par les grands biens et les éminentes charges que vous lui laissez ; mais pourrez-vous bien dire, comme on le dit de Jean-Baptiste, qu'il sera grand devant le Seigneur, vous qui flâtez ses passions, qui entretenez ses vices, qui condescendez à ses désordres, qui souffrez et qui autorisez son libertinage ? Répondez au contraire, qu'il sera tel que vous l'aurez fait, et que ces mauvais commencements que vous lui donnez ne se termineront qu'à une malheureuse fin. Dites que cette flamme naissante produira un jour de funestes incendies ; que cette galanterie sera suivie d'une longue débauche ; que de cet enjouement naîtront mille scandaleuses impuretés ; que de cet oubli de Dieu viendront un endurcissement de cœur et une impiété consommée. Heureux les pères et mères qui donnent de saintes éducations à leurs enfants, qui voient croître ces jeunes plantes à la faveur des influences du ciel et qui peuvent dire : cet enfant sera grand devant le Seigneur, parce qu'il a commencé de bonne heure à lui appartenir.

Que vous êtes heureuses, mesdames, par cet endroit, et que vous imitez de près l'office du grand saint dont vous célébrez la naissance ! S'il y a beaucoup de différence entre lui et vous, puisqu'il a été sanctifié dès le sein de sa mère, vous pouvez vous flatter d'avoir été à Dieu dès que vous avez pu lui appartenir. Si la raison ne vous a pas été avancée comme à lui, le premier usage que vous en avez fait a été pour connaître Jésus-Christ, et l'on peut dire de plusieurs de vous

ce que l'on a dit de saint Jean, qu'il a plutôt vécu à Dieu qu'à lui-même : *Ante Deo vixit quam sibi*. Il n'éprouva pas, selon la pensée de saint Ambroise, les faiblesses de l'enfance dès son bas âge, et c'est la raison pour laquelle on ne dit rien de son éducation dans l'Evangile, mais qu'on y parle seulement de sa naissance, de sa retraite et de sa prédication dans le désert : *Impedimenta nescivit, et ideo nihil in Evangelio super eo legitur, nisi ortum ejus et oraculum exultationem in utero, et vocem in deserto*. Comme l'on ne remarque presque que ces deux choses en vos personnes, mesdames, on peut aussi tirer en quelque manière une pareille conséquence. On ne se souvient de votre enfance que pour penser à votre vocation, et l'on ne songe à votre jeunesse que pour admirer votre retraite. Vous êtes donc élevées, comme saint Jean, au-dessus des disgrâces de la nature et délivrées des fâcheuses faiblesses de l'enfance. Ce n'est pas assez, vous avez encore la consolation de savoir que votre retraite n'est pas inutile à Jésus-Christ, et que votre désert ressemble en beaucoup de choses à celui de saint Jean, qui par son baptême et sa prédication conduisait tous les jours les hommes à l'Evangile. C'est le sujet de mon second point.

II. — La mollesse et l'orgueil étant les principaux péchés des Juifs qui, comme Moïse s'en plaignait, n'avaient que des cœurs incirconcis, qu'une tête dure et rebelle : *Durissimæ cervicis* (Deuteron, IX), il ne faut pas s'étonner, mesdames, si Jésus-Christ s'est principalement appliqué à leur prêcher la pénitence et l'humilité, et si ce charitable médecin, guérissant les maux par leurs contraires, a opposé à ces désordres les vertus les plus humiliantes et les plus austères. En effet c'est, ce semble, sur elles qu'il a établi toute la perfection du christianisme, l'une pour abattre le corps, l'autre pour soumettre l'esprit, et toutes les deux pour rendre un homme saint et parfait. Il n'appartenait qu'à Dieu de prêcher sur la terre une si forte morale contre laquelle la nature et les passions se sentaient comme obligées, par leurs propres intérêts, de se soulever. Il n'appartenait qu'à lui de dire : Si vous ne faites pénitence vous périrez tous, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume du ciel : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis* (S. Luc., XIII). *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum* (S. Matth., VIII). De tels oracles ne pouvaient sortir que de la bouche d'un tel maître; et même, pour y accoutumer les esprits, il fallait quelques exemples qui en facilitassent la pratique, et qui, comme dit saint Augustin, préparassent la voie à la prédication de l'Evangile.

Or, ç'a été pour disposer les hommes à ces maximes inconnues, que le grand Baptiste a paru dans la Judée, et que Dieu (ce sont les expressions de ce Père) l'a suscité pour être le sacré lien de la loi et de la grâce, de l'Ancien et du Nouveau Testament : *Legis*

et gratiæ fibula. Il commence donc sa prédication par la pénitence où je remarque deux choses : la première, que Jésus-Christ, qui doit la prêcher après lui, ne se servira pas d'autres termes que ceux dont son précurseur se sert : *Faites pénitence*, diront-ils tous deux, *parce que le royaume des cieux approche* (S. Matth., III, S. Marc., I). Admirable conformité, mesdames ! la doctrine de Jésus-Christ ne paraît point autre que celle de saint Jean, l'Evangile semble même emprunter de lui ses maximes; et comme dans l'homme la voix et la parole expriment une même pensée, parce qu'elles sont animées d'un même souffle, Jésus-Christ et saint Jean annoncent les mêmes vérités et prêchent les mêmes maximes, parce qu'ils n'ont qu'un même esprit.

La seconde chose que je remarque, c'est qu'il soutient cette prédication de la pénitence par un étrange exemple. Il est lui-même, dit saint Chrysostome, une pénitence vivante et animée; et si la mortification pouvait se rendre sensible à nos yeux, elle ne prendrait point d'autre forme que celle de Jean-Baptiste. Faut-il pour faire pénitence se dépouiller de toutes choses? Il est tout nu : quelques peaux déchirées de chameaux ne couvrent qu'une partie de son corps. Faut-il pour faire pénitence, se réduire à un jeûne continuel et à une rigoureuse abstinence? Il ne vit que de miel sauvage et de sauterelles; disons mieux, il boit et mange si peu, que Jésus-Christ lui-même assure qu'il ne boit et ne mange pas : *Neque manducans, neque bibens*. Faut-il pour faire pénitence se séparer de la compagnie des hommes? il entre dans une affreuse solitude et mène une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ qu'il annonce.

C'est donc un pénitent parfait, et par cette raison, c'est un pénitent d'un mérite et d'un exemple extraordinaire, qui prépare un chemin aux austérités de l'Evangile : *C'est là le baptême qu'il prêche sur les rivages du Jourdain pour la rémission des péchés : Je vous baptise dans l'eau*, disait-il, *mais le Messie vous baptisera dans le Saint-Esprit* (S. Matth., III). Si à présent vous vous prosternez à mes pieds, sachez que ce n'est que pour vous apprendre à vous prosterner aux siens; s'il veut recevoir le baptême de ma main, c'est pour vous en marquer un autre incomparablement plus parfait, puisqu'il confère par lui-même une grâce dont le mien n'est que la figure. C'est ainsi, ajoute saint Augustin, qu'il fallait que saint Jean, par ses prédications et ses exemples, facilitât les maximes de l'Evangile. Les Juifs n'eussent pu entendre sans se scandaliser des vérités si austères, tant l'infidélité et la délicatesse avaient répandu de ténèbres dans leurs esprits et dans leurs cœurs. Ils n'eussent pu ni voir ni souffrir ces rayons meurtriers du soleil de justice; il fallait par conséquent qu'une faible lueur les y accoutumât, à peu près comme on accoutume des yeux malades à voir une grande lumière par de petits flambeaux qu'on leur oppose : *Quia solem jus-*

titia non valebant aspicere lucerna præmittitur, ut paulatim peccatorum nubilo remoto, quasi tenuem splendorem videre consuescerent (S. Aug., ser. 2 de S. Joan.).

Disons la même chose de l'humilité; car jusqu'à quel point saint Jean ne l'a-t-il pas pratiquée, afin de nous rendre aisée et familière celle à laquelle Jésus-Christ devait nous assujettir? Vous savez que les Juifs, charmés de ses vertus extraordinaires, lui proposèrent tout ce qui pouvait flatter l'ambition et la vanité d'un homme. Ils lui offrirent le sceptre de la Judée, ils lui envoyèrent des députés pour lui dire, avec un air flatteur et religieux tout ensemble : *Qui êtes-vous? nous vous en croirons à votre parole*. Qui de nous, en cette occasion, n'eût succombé à une tentation si délicate? Qui de nous n'eût accepté une qualité offerte de si bonne grâce, ou du moins, qui de nous n'eût eu une secrète complaisance, et ne se fût imaginé avoir des vertus qu'on ne connaît pas, et que cependant d'autres connaissent?

Jean-Baptiste est un ministre plus humble et plus fidèle. Quelque proposition qu'on lui fasse, il répond qu'il n'est pas ce que l'on croit qu'il est, *non sum*. Plein d'une sainte indignation, et armé d'une fière modestie, il repousse également, et les fausses louanges qu'on lui donne, quand on veut le faire passer pour le Messie, et celles mêmes qui lui appartiennent, lorsqu'on l'appelle un prophète. Mais ne vous en étonnez pas, les hommes doivent être préparés à une vertu que l'on regardait comme le fondement de l'Evangile; et il fallait qu'au milieu d'une nation superbe et d'une secte orgueilleuse, il y eût un saint d'un mérite extraordinaire qui en facilitât la pratique. Or, voilà le ministre de Jean-Baptiste, et la voie qu'il a tracée à l'humilité évangélique : trop heureux que sa réputation diminue, pourvu que celle de son Maître croisse, et qu'il puisse s'anéantir, pourvu qu'il en soit glorifié.

Dans cette pensée, cette fidèle voix s'évanouit, après avoir fait connaître le Verbe, et cet ange disparaît, après avoir préparé les voies au Dieu qu'il adore. Il veut même que sa retraite serve à son Maître, avertissant ses disciples qu'il ne se retire que pour lui faire place, ne faisant aucun miracle en leur présence, afin de leur faire remarquer ceux de Jésus-Christ, et les envoyant lui demander s'il est le Messie, non pas qu'il ignorât cette vérité, comme l'a cru Marcion, mais afin que ses disciples l'apprirent de la bouche de Jésus-Christ même, comme l'a dit fort judicieusement saint Hilaire : *Non suæ, sed discipulorum ignorantia serviebat* (Tertull. adv. Marcion.; et Hilarius, lib. de Trin.). Dessein qui lui réussit si heureusement, que ceux qui l'avaient suivi n'eurent point de peine à suivre Jésus-Christ, et comme ils trouvaient dans ces deux Maîtres une admirable conformité, soit pour les mœurs, soit pour la doctrine, ils ne crurent jamais en le quittant passer dans une école étrangère.

Ils lui avaient entendu dire : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les pé-*

chés du monde (S. Joan., I); ils lui avaient vu rendre, par ces paroles, un témoignage authentique à l'humanité et à la divinité de Jésus-Christ, et ce fut ce qui les encouragea à s'attacher à sa personne. Aussi voyons-nous que le Fils de Dieu choisit lui-même saint Pierre et saint André qui étaient les disciples de son précurseur, pour en faire les premiers de ses apôtres, l'un pour la conduite de son Eglise, l'autre pour le partage de sa croix et l'union à son martyre. De sorte, mesdames, que ce grand saint, après avoir travaillé pendant tout le cours de sa vie à faire connaître le Verbe incarné, après l'avoir prédit et annoncé dans le sein de sa Mère en qualité de prophète, après avoir prêché hautement sa doctrine, et publié sa divinité en qualité d'apôtre, après avoir généreusement témoigné qu'il était l'agneau de Dieu en qualité de confesseur; après dis-je, qu'il s'est acquitté de toutes ces fonctions de son ministère, il veut le finir avec honneur, allant mourir à la cour d'Hérode, en qualité de martyr, afin de nous préparer à la mort de Jésus-Christ qu'il a représentée par la sienne.

III. — Cette dernière qualité qui couronne glorieusement toutes les autres, m'engagerait à vous parler de l'action la plus héroïque de sa vie, si l'Eglise, qui a consacré une fête particulière à son martyre, ne nous défendait de troubler la joie de sa naissance. Ce que je puis seulement dire ici, sans m'éloigner de mon sujet, c'est que Jean-Baptiste a toujours été la voix et le témoin de Jésus-Christ. L'Ecriture sainte fait mention de trois sortes de voix; d'une voix de sainteté et d'innocence, d'une voix de tonnerre et de foudre, d'une voix de douleur et de sang. *Vox tonitruï* (Psal. LXXVI); *Vox sanguinis* (Genes., IV); *Vox flagelli* (Nathan., III). Or, Jean-Baptiste a été la voix de Jésus-Christ en ces trois états. Une voix de sainteté et d'innocence dans le sein d'Elisabeth, une voix de tonnerre et de foudre sur les rivages du Jourdain et dans la cour d'Hérode, une voix de douleur et de sang dans sa prison et entre les mains d'Hérodiade. Que cette voix est innocente et pure, par une grâce de sanctification que ce bienheureux précurseur a reçue! Que cette voix est foudroyante et terrible, par les invectives qu'il fait aux Juifs et les sévères remontrances à un incestueux prince! Mais aussi, quel sera le sort de cette voix qu'on étouffera dans son sang, et de ce fidèle témoin qui mourra pour les intérêts de la vérité et de la pureté tout ensemble?

Jésus-Christ a eu plusieurs témoins, dit saint Pierre Damien; il a eu des témoins de sa naissance, des témoins de sa divinité, des témoins de sa mort, des témoins de sa résurrection. Les rois et les pasteurs ont été les témoins de sa naissance, le ciel et la terre, les anges et les hommes ont été les témoins de sa divinité, les apôtres ont été, comme ils le disent eux-mêmes, *les témoins de sa résurrection*, et Jean-Baptiste a été le témoin de sa mort, non pas en ce sens qu'il l'ait vu mourir, mais en ce que son martyre a été un témoignage qu'il a

rendu à Jésus-Christ; disons mieux avec ce même cardinal, une prédiction et une prophétie de la mort de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi Jésus-Christ, dans le onzième chapitre de saint Luc, reproche aux Juifs qu'ils achèvent ce que leurs malheureux pères ont commencé, que le sang des prophètes qu'ils ont répandu retombera sur eux, depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie, qui a été tué entre l'autel et le temple: *A sanguine Abel usque ad sanguinem Zachariæ, qui periit inter altare et ædem*. On a commencé par Abel, qui a été le premier témoin et la première figure de la mort de Jésus-Christ, et on a continué jusqu'à Zacharie, père de Jean-Baptiste, qui en a été une figure encore plus prochaine.

Je sais bien que quelques Pères, comme saint Jérôme, ont dit que ce Zacharie dont il est parlé en cet endroit fut celui qui fut tué par Joas, roi de Juda, et que d'autres, comme saint Chrysostome, ont assuré que ce fut un autre Zacharie, qui est au nombre des petits prophètes, et qui vivait du temps de Zorobabel. Mais je sais aussi qu'Origène, dans son vingt-sixième traité sur saint Matthieu, saint Epiphane au livre de la Vie et de la mort des prophètes, et plusieurs autres Pères et interprètes, nous assurent que Jésus-Christ parlait en cet endroit de Zacharie, père de Jean-Baptiste, qui avait été massacré depuis peu, et que s'il ne leur fait aucune mention de son précurseur, c'était d'autant qu'Hérode, et non pas eux, avait donné expressément ordre de le faire mourir. Mais toujours il est certain que Zacharie et son fils ont été les figures les plus prochaines de la mort de Jésus-Christ, et qu'il a été, par conséquent, cette voix qui l'a annoncé dans tous ses états, dans ses souffrances, aussi bien que dans sa vie: *Ego vox*.

Est-ce ainsi, chrétiens, que vous l'annoncez? et peut-on dire des austérités que vous pratiquez, ou des persécutions que vous souf-

rez avec patience, que ce sont autant d'expressions de la mort de Jésus-Christ? C'est là cependant, selon la doctrine de l'Apôtre, votre obligation et votre ministère. Tantôt il vous avertit que, *par les engagements de votre baptême, vous êtes ensevelis dans la mort avec Jésus-Christ*, tantôt que *vous êtes formés à la ressemblance de cette mort*, tantôt que *vous devez l'annoncer jusqu'à ce qu'il vienne*, tantôt enfin, qu'il faut que vous portiez sa mortification, non pas *pour quelque temps*, mais *toujours, semper*: non pas dans les idées de votre esprit ou les faibles désirs de votre cœur, mais réellement *et sur vos corps, in corpore vestro circumferentes*. Et cependant, encore un coup, le faites-vous, au milieu des réjouissances, des bals, des jeux, des festins, au milieu des satisfactions d'une vie délicieuse et molle?

C'est vous, mesdames, qui avez le bonheur d'exprimer cette mort en vos personnes, et d'être encore comme Jean-Baptiste, après la venue et le crucifiement de Jésus-Christ, la voix de celui qui crie dans le désert. Je sais bien que vous ne pouvez pas, comme cet illustre précurseur, précéder l'Agneau sans tache, puisqu'il a été déjà immolé pour vous; mais vous avez du moins la consolation de le suivre partout où il va, *Virgines enim sunt, et sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc., XIV). Si saint Jean alla dans le désert auparavant le Fils de Dieu, vous l'y avez suivi, et entrant dans cette solitude, vous vous êtes engagées à l'accompagner dans sa retraite et dans ses jeûnes. Si saint Jean a souffert la mort avec Jésus-Christ, vous montez tous les jours sur le Calvaire après cet époux de sang, et l'amour que vous lui portez vous fait partager avec lui les douleurs de sa croix. Mais aussi, mesdames, vous avez la consolation de savoir, qu'après l'avoir suivi avec tant de fidélité en cette vie, vous lui serez éternellement unies dans sa gloire. Amen.

CAREME.



SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

De la pensée de la mort.

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.

Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière, et que vous serez réduit en poussière (Genes., III).

Quelle apparence y aurait-il qu'on ne s'en souvint pas, puisque de toutes les vérités qui frappent notre imagination et nos sens, il n'y en a point de plus certaine, ni de plus infaillible que celle-là? On n'a besoin, ni de profonds raisonnements, ni de pénétration d'esprit, pour comprendre que, tôt ou tard, l'homme qui n'est que cendre, retournera en

cendre. Toutes les autres choses sont incertaines, dit saint Augustin (*serm. 113, de Temp.*). L'enfant qui est dans le sein de sa mère viendra-t-il au monde, n'y viendra-t-il pas? Supposé qu'il y vienne, sera-t-il pauvre, sera-t-il riche, sera-t-il sain, sera-t-il malade, sera-t-il ignorant, sera-t-il savant, réussira-t-il dans ses entreprises, n'y réussira-t-il pas? C'est ce qu'on ne peut assurer au vrai, quoi qu'en disent des astrologues visionnaires et flatteurs: mais mourra-t-il, ne mourra-t-il pas? C'est-là où l'alternative et les conjectures humaines n'ont point de lieu: *Omnia in futurum servantur incerta, sola mors certa*.

Fallait-il donc que l'Eglise qui, pendant tout le cours d'une sainte quarantaine, veut

nous apprendre plusieurs autres vérités que l'esprit ne conçoit qu'avec peine, ou que le cœur ne goûte qu'avec répugnance, prit d'abord tant de précautions pour nous représenter celle-ci ? *Memento, homo, etc.*

Oui, mes frères, il le fallait. Car enfin, il ne s'agit pas tant de convaincre vos esprits, que de vous rappeler à votre mémoire, pour vous faire réfléchir sur une vérité à laquelle vous ne pensez presque jamais, et dont l'oubli est la principale cause de vos désordres. Il est étrange que les hommes qui recherchent avec tant de curiosité les secrets de l'avenir pour en profiter, profitent si peu de la connaissance certaine qu'ils ont de leur mort. S'agit-il de découvrir des choses douteuses ? ils observent le cours des astres ; et au lieu de s'adresser à Dieu, qui seul peut répondre du futur : *Ventura, interrogare me (Isa., XLV)*, ils consultent les astrologues, les devins et les démons mêmes : mais s'agit-il de réfléchir sur la chose du monde la plus certaine ? ils l'oublient ; ils la détournent d'eux, ou du moins la pensée de leur mort, ne touchant, dit saint Chrysostome, que la superficie de leur âme, ne produit jamais l'effet que Dieu et l'Eglise animée de son esprit prétendent.

C'est pour remédier à ce malheur, que cette charitable Mère, animée d'une sainte indignation, prend des cendres en mains, les répand comme Moïse les répandit autrefois en présence de Pharaon : *Tollite penas manus cineris de camino, et spargat illum Moïses in cælum coram Pharaone (Exod., VIII)*, et avec de foudroyantes paroles, dit aujourd'hui à tous les pécheurs qu'elle voit humiliés à ses pieds : *Memento, homo, quia pulvis es* ; souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. Que cette pensée vous sera avantageuse, si elle vous est toujours présente ; et quels secours n'en tirerez-vous pas pour la satisfaction de vos péchés et la réformation de vos mœurs ?

En effet, pour vous ouvrir d'abord mon dessein, rien de plus utile à un chrétien que la pensée de la mort, dont les cendres sont l'image la plus naturelle, soit par rapport au péché, soit par rapport au pécheur, soit enfin par rapport à Dieu. Par rapport au péché, il faut en arrêter le cours ; par rapport au pécheur, il faut le punir et le faire rentrer dans son devoir ; et par rapport à Dieu, il faut l'apaiser et lui satisfaire. Or, la pensée de la mort produit en nous toutes ces choses. Elle est de toutes les dignes la plus forte, pour arrêter le cours du péché ; ce sera mon premier point. Elle est de toutes les raisons la plus puissante, pour porter le pécheur à faire pénitence de son péché ; ce sera mon second point. Elle est l'un des moyens les plus efficaces pour apaiser la colère de Dieu contre le péché ; ce sera mon troisième point. Demandons pour l'éclaircissement de ces trois grandes vérités les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge *Ave, Maria*.

I. — Quand l'Ecriture sainte veut nous

faire connaître la grandeur et la toute-puissance de Dieu, qui se fait obéir à ce qu'il y a de plus indocile dans la nature, elle ne relève jamais avec plus de pompe, l'étendue de son pouvoir, qu'en nous disant que c'est lui qui arrête avec un peu de sable l'impétuosité de la mer, qui prescrit des bornes à cet impétueux élément, et qui l'oblige de replier doucement ses flots contre son rivage. *Huc usque venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos (Job, XXXVIII)*.

Ne dirait-on pas que l'Eglise imite aujourd'hui en quelque chose cette toute-puissance divine, lorsqu'avec un peu de cendres elle prétend arrêter les passions de l'homme, borner ses désirs et par ces impérieuses paroles : *Souvenez-vous que vous n'êtes que poussière, et que vous retournerez en poussière*, calmer tant de séditieux mouvements qui le partagent.

À voir, pendant ces jours de débauche, régner la licence de toute part, des libertins courir en troupe comme des insensés et des furieux dans les rues : à entendre ces chants de joies et ces cris qui renouvellent dans le christianisme les voluptés criminelles des anciens idolâtres, qui n'aurait cru qu'il était impossible d'arrêter tant de passions impétueuses, et de donner des bornes à ces dissolutions publiques ? Aussi l'Eglise, affligée de voir ses enfants s'enivrer de tant de ridicules et de malheureux plaisirs, croyait n'avoir presque autre chose à faire pendant ces jours, qu'à s'adresser à Jésus-Christ sur nos autels, pour solliciter sa miséricorde en leur faveur : semblable à ces laboureurs qui, voyant un impétueux torrent tomber du haut d'une montagne, et ravager leurs moissons, se contentent de jeter les yeux au ciel, pour lui demander du secours, et attendent avec patience que les eaux de ce torrent s'écoulent.

Telle était la disposition de l'Eglise dans ces malheureux temps ; mais comme ses prières, et ses larmes ne suffisaient pas toutes seules, elle prend aujourd'hui des cendres pour les mettre sur la tête de ses enfants, leur imprimant par cette mystérieuse cérémonie, une vive idée d'une mort inévitable ; elle la leur expose comme une puissante digue, pour arrêter la violence de leurs passions, et le cours de leurs péchés : *Souviens-toi, homme, que tu es cendre et que tu retourneras en cendre*.

Tous les péchés se réduisent à trois, selon saint Jean, dans son Epître canonique : au plaisir de la chair, à l'amour des richesses et à l'orgueil de la vie : péchés dangereux, péchés turbulents, péchés séditieux ; péchés cependant qui, malgré leurs impétueuses saillies, sont arrêtés par la pensée de la mort, quand on en fait un bon usage.

En effet, pour commencer par le plaisir de la chair, cet homme qui n'a point de plus grand soin dans la vie que de satisfaire ses désirs, et qui fait un dieu de son ventre, comme dit saint Paul, serait-il toujours comme un esclave attaché à ses passions brutales, s'il faisait cette réflexion

qu'il doit bientôt mourir ? Cette femme qui entretient si soigneusement son embonpoint, qui flatte sa chair avec tant de mollesse et de sensualité, qui ne se refuse aucun des divertissements qui se présentent, ressentirait-elle ces plaisirs, si elle se disait à elle-même : Je vais bientôt retourner en cendres, bientôt cette tête grouillera de vers, et des serpents occuperont la place que les mouches, les frisures et le vermillon remplissent ?

On avait autrefois coutume, dit saint Cyprien (*Epist. ad Martyr.*), de nourrir délicatement les gladiateurs, avant que de les exposer au combat, afin qu'ils eussent plus de force à s'égorger les uns les autres : *Implentur succo et cibis, ut saginati in pœnam charius pereant* : naturelle, mais honteuse figure de ce que font ces hommes de plaisirs et de débauches, qui, comme autant de victimes destinées à la mort, augmentent tous les jours par leurs excès la mesure de leurs péchés, et s'engraissant de crimes, travaillent plus fortement à leur réprobation.

S'exposeraient-ils à ce malheur, s'ils s'entretenaient de la pensée de leur mort, et si l'ayant toujours présente, ils se disaient avec saint Augustin, que fais-tu ? à quoi songes-tu ? quel sera le terme fatal de ces honteux commerces ? Tu regardes avec des yeux pleins d'adultères, cette femme vivante que tu adores comme ta divinité ; mais cette beauté trompeuse se flétrira, et si tu n'y prends garde, tu te damnes toi-même. Tu la trouves belle, agréable, charmante, mais pense sérieusement à ta mort et à la sienne : *Vides viventem, cogita morientem*. Représente-toi la corruption qui sortira un jour de son corps, pense à la puanteur de ce cadavre qui infectera tous ceux qui le verront, et je suis assuré qu'en cet état tu en feras le même jugement que firent autrefois les idolâtres de Jézabel, quand ils virent son corps déchiré par les chiens : *Hæcine est illa Jézabel* (IV Reg., IX) ? Quoi, est-là cette Jézabel ? est-ce là cette belle femme ? quoi ! ce crâne décharné ! est-ce cette tête qui portait une si brillante couronne ? quoi ! ces deux trous enfoncés, sont-ce là ces yeux qui disposaient de notre sort, qui faisaient notre bonne ou notre mauvaise fortune ? quoi ! ces mains livides et ces joues cavées, sont-ce là les idoles auxquelles nous avons si souvent donné de l'encens ? *Hæcine est illa Jézabel* ?

Nous remarquons dans l'Ecriture (*Deuteronom., I, 14*), que Dieu, qui prit lui-même le soin de la sépulture de Moïse après sa mort, voulut que son corps fût inhumé dans la terre de Moab en la vallée de Phegor, et un savant interprète remarque que Dieu choisit cet endroit plutôt qu'un autre, afin de détruire l'idole de la volupté qui était adorée en ce lieu sous le nom de Beelphegor, rien ne pouvant mieux arrêter les mouvements de la concupiscence, que la présence d'un cadavre, et la pensée de la mort ayant une admirable vertu pour résister à l'impo-

sture et aux pernicioeux attraits de cette idole. *Ut imposturam idoli cohiberet* (*Procopius Gazæus, in hunc locum Deuteronomii*).

Qu'il en soit ce qu'il vous plaira de la raison qu'en rapporte cet interprète, il est toujours certain, selon saint Chrysostome, que quelque penchant que nous ayons pour le plaisir, avec quelque fureur que nous le cherchions, et quelques engagements que nous y ayons, la concupiscence n'a que des mouvements languissants et ne peut presque nous corrompre quand nous pensons sérieusement à la mort et que nous la craignons comme il faut la craindre : *Crede mihi : non habet concupiscentia locum, ubi mors timetur* (*D. Chrysost., hom. de continentia*).

Il faut dire la même chose de l'avarice et de l'amour des richesses. Car, quelle avidité un homme peut-il avoir pour des biens qu'il sait devoir bientôt abandonner ? et avec quelle passion peut-il amasser des richesses qu'il ne saurait posséder longtemps ? Non, non, dit saint Grégoire, pape, celui qui pense sérieusement, et avec application, qu'il doit mourir, n'a que du mépris ou du moins que de l'indifférence pour les biens fragiles et périssables de ce monde. *Facile contemnit omnia qui cogitat se esse mortituum* (*D. Greg., hom. 9, in Evangelia*). Si les hommes faisaient souvent réflexion sur leur dernière fin, leur verrait-on soutenir leurs intérêts avec tant de chaleur, plaider avec tant d'animosité, former de si hauts et de si monstrueux projets, accabler leurs frères avec tant de tyrannie, ou leur refuser avec tant de dureté les secours dont ils ont besoin dans leur indigence ? Quand je serai mort, je n'emporterai rien avec moi, et cependant je ris, j'agis, je sue, je me tourmente comme si je devais tout emporter : Quand j'é serai mort, mes biens passeront entre les mains d'un enfant souvent ingrat et dénaturé qui ne pensera pas plus à moi que si je l'avais laissé dans la misère, et je sacrifie à présent mon repos, mon temps, ma vie, ma conscience pour veiller à son établissement et lui amasser de quoi le damner avec moi. Ces pensées peuvent-elles jamais entrer dans un esprit bien fait sans détruire en lui ce désir déréglé des richesses ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te, et quæ parasti cujus erunt* ? Insensé que tu es, tu mourras cette nuit, et à qui appartiendront ces trésors que tu as amassés ?

Admirables paroles, et dont les Pères nous ont laissé de si belles paraphrases. 1. Le Saint-Esprit traite de fou un avare, *stulte*. Car, quelle plus grande folie, dit saint Ambroise, que d'amasser des richesses pour les autres, d'en être plutôt le gardien que le maître, l'esclave que le possesseur ? *Custos es tuarum, et non dominus facultatum ; qui aurum terræ infodis, minister utique ejus, non arbiter*. (*D. Ambr., lib. de Nabut. Israelita, c. 13.*) Quelle plus grande folie que de perdre son repos, sa conscience et son âme pour des biens fragiles et qui ne peuvent durer longtemps ? *stulte*.

2. Le Saint-Esprit avertit cet avare que

ces richesses lui seront ôtées plutôt qu'il ne pense. Dieu, chose étrange ! permet qu'il n'ait aucun repos, afin qu'il rentre en lui-même ; il l'agite, il le tourmente et il lui laisse, dans son abondance, plus d'embarras qu'un pauvre n'en a dans sa misère, puisqu'il ne sait où mettre ses biens, et qu'il n'a pas de greniers assez vastes pour renfermer les fruits de ses terres. *Ne ipse quidem Deus eum dormire permittit. Interpellat cogitantem, excitat dormientem, nec ipsum quietum esse patitur, qui de abundantia divitiarum suarum sollicitatur, et in ubertatem fructuum vocem gementis emittit.* (D. Ambr., *ibid.*, c. 6.)

3. Il lui demande, non-seulement ce que deviendra ce qu'il a amassé avec tant de soin, mais ce qu'il deviendra lui-même, l'avertissant d'un malheur prochain qu'il ne prévoit pas, et lui faisant par là connaître que s'il pensait sérieusement qu'il va mourir, il n'aurait plus pour ses richesses cet attachement criminel et démesuré qu'il y a.

Enfin, la pensée de la mort est d'une admirable utilité pour arrêter les saillies de notre orgueil, jusque-là que le prophète nous avertit que si nous nous laissons emporter à ces mouvements déréglés, c'est parce que nous ne faisons nulle réflexion sur notre fin dernière : *Quia non est respectus mortis eorum, ideo tenuit eos superbia.*

Saint Augustin paraît être fort en peine de savoir si le péché de l'ange est plus grand que celui de l'homme, et, après avoir agité cette question, il conclut que le nôtre est plus grand que celui de l'ange. Pourquoi ? Parce que l'Ange avait, ce semble, dit-il, de plus grands sujets de complaisance pour lui-même que nous n'en avons pas. Il avait reçu de très-grands avantages dans sa création ; il avait été produit immortel et doué de mille belles qualités qui nous manquent. Ainsi, quoique son péché fût très-grand, de s'être méconnu, le nôtre le paraît davantage, quand nous nous oublions, et que nous nous abandonnons aux mouvements de notre orgueil ; car, que sommes-nous ? que cendre et que poussière, que le jouet des éléments, que la proie des vers et des insectes : et que portons-nous au-dedans de nous ? que des principes de pourriture et de corruption. Ah ! quand nous entendons ce triste oracle : Tu es terre, et tu retourneras en terre, en faut-il davantage que cette pensée de la mort pour nous humilier et nous confondre ?

Quand l'Écriture parle des rois d'Israël et de Juda ; quand elle fait mention de leur puissance, de leurs armées, de leur magnificence, de leurs conquêtes, l'on dirait, ce semble, que ce soit pour nous en laisser de magnifiques idées, et leur tracer des épitaphes immortelles. Mais quand elle finit toujours par ces mêmes mots : *qu'ils sont tous morts*, elle nous fait assez comprendre où l'orgueil et l'ambition des hommes se terminent. Ce prince a fait de grandes choses ; il est venu avec de puissantes troupes, livrer

des batailles qu'il a gagnées ; mais il est mort, *et mortuus est*, et la mort a triomphé de lui à son tour. Cet autre s'est rendu terrible par sa puissance et sa tyrannie : la terre semblait indigne de le porter, et cependant il est mort, *et mortuus est*, et six à sept pieds de terre renferment le cadavre infect de ce grand conquérant. Tous ces gens, dit saint Augustin (*Exposit. in ps. XVII*), se sont fait admirer et craindre pendant quelques années ; mais ils ont été à la fin le jouet de la mort. Et comme, en cette occasion, le sort des hommes est égal, n'y ayant aucun qui doive être immortel, ceux que nous voyons tonner et éclairer aujourd'hui, seront demain humiliés et foudroyés eux-mêmes : *Hodie tonant, cras fulminabuntur.*

Ont-ils, après cela, quelque sujet de s'enorgueillir ? et s'ils pensaient à ce qu'ils doivent être un jour, ne connaîtraient-ils pas, par l'humiliation des autres, qu'il y a autant de folie que d'injustice de s'abandonner à tous les mouvements de leur ambition démesurée ? Après la mort, y a-t-il quelque différence entre les rois et leurs sujets ? dit saint Augustin ; et si vous voyiez les cendres des uns et des autres, auriez-vous les yeux assez bons pour dire : Voilà celles du prince, et voilà celles de son sujet ? Y a-t-il donc quelque passion qui ne doive se briser contre cet écueil ? Y a-t-il quelque vanité et quelque désir de grandeur, dont les impétueux transports ne s'arrêtent à cette pensée de la mort et de la poussière ? C'est là déjà le premier effet que cette salutaire pensée produit. Venons à présent au second, qui est que non-seulement elle arrête le péché, mais qu'elle punit encore le pécheur, n'y ayant guère de raison plus puissante pour le porter à faire pénitence que l'assurance qu'il a qu'il doit mourir. Vous le verrez dans mon second point.

II. — Quoique toutes les créatures soient mortelles et périssables, aussi bien que l'homme, il est néanmoins certain qu'il n'y a que lui entre toutes ces créatures qui soit affligé de la pensée et du souvenir de la mort. Les plantes se séchent, les animaux meurent, les métaux se corrompent, tout périt également dans la nature, et cependant Dieu n'a point prononcé d'arrêt contre eux, n'y ayant que l'homme seul dont il soit dit qu'il est terre et qu'il retournera en terre. On dirait que l'homme, en cet état, ressemble à ces malheureux qui, après avoir ouï prononcer l'arrêt de leur mort, attendent avec frayer le moment auquel on les tirera de la prison pour les mener au supplice, tant cet homme, par préférence à toutes les autres créatures, est assuré de sa mort et affligé du souvenir qu'il en conserve.

Les Pères se sont souvent mis en peine d'en savoir la raison ; les uns ont dit que Dieu ayant créé l'homme pour être immortel, s'il ne lui avait pas désobéi, il ne faut pas s'étonner si l'arrêt de mort qui a été prononcé contre lui l'afflige ; et comme cette mort ne lui est pas naturelle, elle ne peut produire en lui que de la douleur, par la qualité qu'elle porte de peine et de châtement

d'un coupable. *Mors non est natura hominis, sed pœna damnati.*

Quelques-uns ont cru que l'esprit qui anime les autres créatures, étant un souffle qui résulte de l'harmonie des parties dont elles sont composées, il n'était pas nécessaire, ni qu'elles fussent averties de leur mort, ni que cette dissolution leur fût de la peine, mais que l'homme devait en être averti, parce qu'il devait savoir que sa mort était comme un passage à une autre vie, qui ferait, ou son bonheur, ou son malheur éternel.

Toutes ces raisons sont belles, je l'avoue, mais permettez-moi de dire avec ces mêmes Pères que l'homme doit être averti de sa mort, afin de la prévenir et de satisfaire dès cette vie à la justice divine qui l'y a condamné. Il doit être averti que la mort ferait la séparation des deux parties qui le composent, et que divisant son âme d'avec son corps, qui serait réduit en cendres, elle le réduirait un jour au même état où les criminels de lèse-majesté se trouvent.

Remarquez, je vous prie, néanmoins, que ce supplice de la mort est dans son origine un supplice forcé, et que dans l'intention de Dieu il doit être un supplice volontaire et satisfactoire pour le pécheur; en sorte que la pénitence lui fasse souffrir par avance et dans la pensée de la mort ce qu'il souffrira un jour par la mort même. Car, voilà la raison pour laquelle l'Eglise joint aujourd'hui à la cérémonie des cendres l'obligation de la pénitence, nous faisant souvenir d'un côté, que nous ne sommes que poussière, et que nous retournerons en poussière; et nous obligeant d'un autre à nous convertir à Dieu de tout notre cœur par nos larmes, nos gémissements et nos jeûnes.

Saint Augustin nous explique cette importante vérité par un beau principe. L'un des plus merveilleux effets de la grâce de Jésus-Christ, dit-il, est de changer les supplices du pécheur en des satisfactions, et d'appliquer à son salut le même arrêt qui avait été rendu pour sa perte.

Depuis la chute de l'homme, il n'y a point de mal, ni plus universel, ni plus incurable que la mort. Egalement rigoureuse et nécessaire, elle ne respecte, ni l'âge, ni le sexe, ni les conditions. Les rois qui font grâce aux coupables ne peuvent en recevoir de sa cruauté; elle prend souvent des formes effroyables, et, à examiner toutes les différentes humiliations de l'homme, elles commencent dès sa naissance et ne se terminent qu'au tombeau.

Cependant cette mort, qui dans l'état de la nature n'est que la peine du péché, devient dans l'état de la grâce la satisfaction pour le péché. Ce qui était la punition des coupables devient la couronne des martyrs, et après que Dieu a prononcé cet arrêt contre des criminels il devient la récompense des justes et l'occasion de leur gloire.

Voilà le secret que la grâce a su trouver, de faire servir la mort au bonheur des martyrs; mais elle n'est pas encore moins admi-

rable quand elle la fait servir aux desseins de la pénitence, et qu'elle l'a donnée aux pécheurs comme un moyen et une règle à la satisfaction de leurs péchés.

En effet, quel est le sentiment que cette mort nous donne et à quoi sa pensée nous oblige-t-elle? A faire sur nous-mêmes ce qu'elle fera; à nous représenter notre péché et à nous armer pour nous punir. Quand la Providence sépare l'âme d'avec le corps et qu'elle interdit le commerce qu'elle avait avec les sens, c'est pour la punir de s'être séparée de son Dieu qu'elle devait aimer. De même le meilleur secret de la dévotion est de trouver le moyen dès cette vie de séparer cette âme de ce corps, et c'est ce que la pénitence entreprend. Pénitence qui, à l'imitation de la mort, ôte à l'esprit sa vanité, aux yeux leurs regards impurs, au cœur ses attachements criminels, afin de le rendre comme insensible à ses plaisirs.

La pénitence aussi bien que la mort est la privation de toutes choses, des richesses, des honneurs, des plaisirs, des parents, des amis, et de tout ce que nous avons de plus cher au monde. Voilà pourquoi l'Ecriture sainte, qui n'est jamais plus éloquente que quand elle parle de la mort, l'appelle un dépouillement général de toutes choses, parce qu'en effet elle nous prive de tout. Elle dit qu'elle vient comme un voleur pendant la nuit : *Ut fur veniet in nocte (Job, XXI)* et lorsqu'on y pense le moins, et même qu'elle viendra comme un impétueux torrent qui enlève tout : *Et sicut inundatio.*

Un malheureux roi voyant qu'un saint et zélé prophète allait ordonner qu'on le mît en pièces, s'écria dans les violentes agitations de son esprit : Est-ce ainsi, ô mort, est-ce ainsi que tu me sépares de toutes choses? *Siccine separas amara mors?* Etranges paroles, qui marquaient l'appréhension et le trouble de ce prince à la vue d'un si triste objet; mais paroles, dit saint Jean Chrysostome, qu'un pénitent doit s'appliquer à lui-même en se réduisant en état de mort, en se séparant volontairement de tout ce qu'il aime, et en s'interdisant l'usage des créatures qui l'ont rendu coupable : *Qui primi in Christum crediderunt, consideremus quomodo pecunias et possessiones pariter et curas atque occupationes vitæ hujus reliquerunt, seque totos tradiderunt Deo cunctis, etc. (D. Chrysost., hom. 6 in S. Matthæum).*

Représentez-vous pour cet effet, dit ce Père, la vie innocente et exemplaire des premiers chrétiens, dont les principaux objets étaient la mort et la pénitence; la mort, qui les portait à la pénitence, et la pénitence, qui était une image avancée de leur mort. Occupés continuellement d'une pensée si salutaire et si sainte, il n'y avait rien dans le siècle qu'ils ne méprisassent : gloire, dignités, charges, magistratures, emplois éclatants, joies, divertissements, vous n'aviez pour eux aucun charme. Frappés sans cesse de l'idée de leur mort, ils ne songeaient qu'à la prévenir et à la rendre heureuse. Possession de Dieu, bonheur de lui être unis, voilà ce qu'ils at-

(Neuf.)

tendaient de son infinie miséricorde, et ce qu'ils tâchaient de se procurer par un généreux mépris de tout ce qu'il y avait sur la terre.

C'étaient vos pères qui en agissaient ainsi, mes chers auditeurs, mais que ne sont-ils vos modèles! Ils ont subi la loi de la même mort que vous devez subir, mais vous y préparerez-vous de même? Peut-être tenons-nous une conduite toute contraire et en quelque manière semblable à celle de ces impies dont il est parlé dans la Sagesse. Ces libertins, dit Salomon, raisonnent assez bien sur ce qu'ils ont été par le passé, sur ce qu'ils sont pour le présent et sur ce qu'ils seront un jour dans le futur; mais ils tirent de toutes ces considérations des conséquences très-opposées à celles qu'ils devraient en tirer. Nous avons été faits de rien : *Ex nihilo facti sumus*, voilà pour le passé; notre vie est comme une nuée qui s'écoule avec une étrange rapidité; *Sicut nubes quæ pertransit*, voilà pour le présent : notre corps sera un jour réduit en cendres : *Cinis erit corpus nostrum*, voilà pour le futur. Mais quelle conséquence ces malheureux en tirent-ils? Venez, disent-ils, jouissons des biens de la terre; faisons servir toutes les créatures à nos plaisirs, et qu'il n'y ait aucun lieu où nous ne laissions quelques marques de nos débauches.

N'est-ce pas là souvent ce que nous disons; ou, si nous ne le disons pas, n'est-ce pas là ce que nous faisons? Quelque convaincus que nous soyons de la misère de notre naissance, de la fragilité de notre vie, de la certitude de notre mort, renonçons-nous pour cela aux plaisirs et aux divertissements criminels du monde? En vain l'Eglise trace-t-elle dans notre imagination et dans notre mémoire l'idée de notre mort, en vain nous prie-t-elle de nous souvenir que nous ne sommes que cendre et que nous retournerons en cendre, en avons-nous moins d'attachement pour le bien, moins de penchant à satisfaire nos passions, moins de répugnance à faire pénitence et à nous soumettre aux austères lois de l'Evangile?

Ce n'est cependant que dans ce dessein, je veux dire, pour nous obliger à nous humilier, à nous mortifier, à nous punir, qu'elle nous propose ce triste objet; écoutez si ce n'est pas là la conséquence que saint Paul en tire? Le temps de la vie est fort court, dit-il, et ce n'est qu'un moment qui passe : *Tempus breve est*. Mais quelle est la conséquence qu'il en infère? *Reliquum est, ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint, qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, et qui emunt tanquam non possidentes; præterit enim figura hujus mundi* (II Cor., VII). Il faut donc que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient point, que ceux qui possèdent des richesses soient comme s'ils n'en possédaient point, que ceux qui achètent des héritages soient comme s'il n'en jouissaient point, et que ceux enfin qui se trouvent engagés dans les charges, soient comme s'ils n'en étaient pas revêtus; car la

figure du monde disparaît, et passe en un moment.

Ce n'est pas assez, chrétiens, que cette figure du monde passe et disparaisse; ce que je trouve de plus fâcheux pour vous, c'est que vous passerez, et que vous disparaîtrez avec elle. Si vous ne composez pas vous-mêmes une partie de cette figure, vous auriez peut-être quelque raison de vous rassurer; mais elle est pour vous comme pour tous les autres : vous vous écoulerez comme eux, vous passerez comme une image et un songe; mais quelque chose de bien réel subsistera éternellement, après que ce fragile fantôme sera passé, je veux dire, votre âme, et sa bienheureuse ou sa malheureuse éternité. Prevenez donc ce triste moment, et vous servant de la pensée de la mort, pour arrêter vos péchés, et vous punir vous-mêmes, vous apaiserez la colère et la justice de Dieu; c'est ce que je dois vous montrer dans la troisième et dernière partie de ce discours.

III. — Ce fut un spectacle bien surprenant, de voir que Dieu après le déluge, jetant les yeux sur la terre, et la considérant toute couverte de cadavres, fut touché de compassion à la vue de cette désolation universelle. A l'entendre parler à Noé, à qui il donne tant d'assurance, et à qui il fait tant de promesses d'un meilleur traitement à l'avenir; il semble qu'il se repente plus en quelque manière d'avoir ainsi châtié l'homme, qu'il ne se repentait autrefois de l'avoir créé.

Or, cette compassion de Dieu, si l'on peut ainsi parler, se renouvelle encore toutes les fois qu'il voit le pécheur traçant dans son esprit l'idée de sa mort, considérant la poussière de son tombeau, et par cet innocent artifice désarmant sa colère, et prévenant les rigueurs de sa justice; puisqu'il me semble que c'est principalement alors que Dieu ne le peut voir en cet état, qu'il ne lui promette en même temps de ne le plus frapper : *Non ultra percutiam* (Genes., VIII). Pourquoi? Pour deux ou trois raisons que je me contente de vous marquer.

Premièrement, parce que le pécheur pensant à sa misère, et se souvenant de sa mort, avoue que le néant est son origine, que sa vie n'est que faiblesse, qu'à sa mort il ne sera que pourriture et que corruption. Or, selon tous les Pères, le grand moyen d'attirer sur soi la miséricorde, c'est d'être convaincu de sa misère, et de l'exposer au Seigneur. Admirable moyen, dont un saint prophète se servait pour attirer les grâces du ciel : *Ego vir videns paupertatem meam*, et que Job, dans le fort de ses tourments, regardait comme un asile contre la justice divine, quand il s'écriait : Souvenez-vous, ô mon Dieu! souvenez-vous que vous m'avez fait un corps de boue, et que vous réduirez bientôt ce corps en poussière : *Memento quod sicut lutum feceris me, et in pulverem reduces me* (Job, XX).

Secondement, parce que l'état d'un pécheur qui pense à sa mort, étant un état d'humiliation, et un remède efficace à son orgueil, il se trouve en assurance sous la

main toute-puissante de Dieu. Le roseau qui obéit aux vents et aux tourbillons, et qui se courbe différemment, selon les différentes agitations qu'il reçoit, est plus en assurance que les cèdres du Liban; je veux dire, après saint Augustin et saint Grégoire, que ces âmes orgueilleuses, qui entêtées de leurs mérites, ou enflées de leurs dignités, sont brisées et mises en poudre par celui qui se fait une espèce de gloire de résister aux superbes, et de les abattre.

Qu'est-ce que fait un pécheur orgueilleux? il marche contre son Dieu la tête levée, dit le Saint-Esprit chez Job, et il arme ses mains contre le Tout-puissant : *Cucurrit adversus Deum erecto collo et contra Omnipotentem roboratus est* (Job, XV). Mais qu'arrivera-t-il? C'est que voulant résister à son souverain et à son juge, il sera brisé par sa colère, tandis qu'un pécheur humble qui se représente à toute heure son néant, et qui dans cette vue plie sous la main de son Créateur, en évite les foudres et les carreaux. Car, quel plaisir Dieu prendrait-il de faire paraître sa toute-puissance contre une feuille que le vent emporte, ou un roseau qui fléchit à la moindre agitation de l'air?

Troisièmement, le pécheur par la pensée de la mort, apaise la justice divine, parce qu'il ne peut se mettre dans un état plus bas, ni dans une condition plus misérable. Lorsque l'Ecriture parle de la désolation générale du monde à la fin des siècles, elle nous parle d'une pluie de feu qui le réduira tout en cendres. Mais quel moyen d'éviter ce malheur? Voulez-vous bien l'apprendre? L'Eglise vous le présente aujourd'hui; c'est de vous réduire en cendres, c'est de vous souvenir de votre néant, et de vous représenter sans cesse votre mort. Car, que peut faire de la pluie contre un peu de poudre et de cendre?

Dirai-je ici que la colère de Dieu devient en quelque manière impuissante, quand elle trouve un pénitent dans cet état? Ce pécheur est déjà sous la cendre, il se regarde déjà comme s'il était dans le tombeau. Or, il est d'une dernière cruauté parmi les hommes, d'exercer sa colère contre la cendre des tombeaux; si Dieu le défend à des vindicatifs, et si la nature même en a horreur, peut-on dire qu'il serait lui-même capable de faire éclater sa vengeance contre ceux que la pensée de leur néant réduit en poudre?

Dans la pensée de Tertullien, la pénitence fait ici-bas l'office de la colère de Dieu; et quand elle est parfaite, elle ne laisse plus rien à faire à sa justice. Mais saint Augustin passe encore plus avant, jusqu'à regarder la cendre où un pénitent s'est retranché, comme un bastion qui lui sert de défense, et du haut duquel il semble dire à Dieu : *Nolo ut me punias, quia me punio* : Je ne crois pas, Seigneur, que vous me punissiez, parce que je me punis moi-même : tant la pensée de la mort est efficace, tant elle a de pouvoir pour désarmer le Dieu des batailles, pour lui faire tomber les foudres des mains, et l'empêcher de se venger du pécheur : *Nolo ut me punias, quia me punio*.

Si cela est, mes chers auditeurs, pourquoi profitez-vous si peu d'un tel moyen, et d'où vient que la pensée de votre mort vous est, ou si odieuse, ou si indifférente? Quoique cette mort, comme dit saint Bernard, soit à la porte des vieillards, et en embuscade pour les jeunes gens : *Mors senibus in foribus, juvenibus autem in insidiis*, il n'y a presque personne qui veuille y penser. Nous ne voyons mourir que trop de gens, pour nous convaincre de cette vérité, et cependant nous voyons dans notre siècle la même insensibilité dont saint Cyprien se plaignait autrefois de son temps. Les chrétiens, dit-il, voient la mort au milieu d'eux, qui les environne de toute part, et cependant une si étrange et si présente vue n'a pas assez de force sur leurs esprits, pour les faire penser à leur dernière fin; ils détournent leurs yeux et leur imagination de cet objet, et toute l'occupation des vivants n'est que de ramasser les biens des morts : *Tantus gladii terror non potest disciplinam mortis revocare, et inter tot morientium cadavera nemo cogitat se morituum* (D. Cypr., lib. de Mortalitate).

Ne peut-on pas dire aujourd'hui la même chose de la plupart des chrétiens, et n'est-ce pas là le plus grand artifice dont le démon se sert pour nous séduire? Il surprend Adam et Eve, en leur représentant qu'ils seraient immortels, et, comme il n'ose plus nous persuader que nous ne mourrions point, il nous flatte au moins de cette agréable, mais fatale pensée, que nous ne mourrions pas sitôt.

Nous ne mourrions pas sitôt, nous disons-nous souvent, et néanmoins ne savons-nous pas qu'il n'y a pas un seul moment auquel Dieu ne puisse exécuter l'arrêt de notre mort? Pensez donc, mes frères, à votre dernière fin, et représentez-vous que les cendres qu'on vous met aujourd'hui sur la tête, sont les gages et les assurances de celles dans lesquelles vos corps seront un jour réduits; représentez-vous l'état auquel vous serez après votre mort, et j'ose espérer que cette réflexion conservera votre innocence sur la terre, et vous comblera de gloire dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

De la foi.

Audiens autem Jesus miratus est, et sequentibus se dixit : Amen, dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Jésus-Christ surpris du discours du centenier, dit à ceux qui le suivaient : Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé de foi si grande en Israël (S. Matth., III).

Il est bien juste, messieurs, que ce qui a fait le sujet de l'admiration d'un Dieu fasse aujourd'hui la matière de notre entretien; et qu'abandonnant toutes les réflexions que nous pourrions faire sur les autres circonstances de notre Evangile, nous nous occupions uniquement à louer dans un païen une vertu qui, dans le christianisme, est le fondement de toutes les autres.

Jésus-Christ nous y parle de la foi d'un homme nourri dans le sein de l'infidélité, et,

pour ainsi dire, du carnage ; d'un homme qui, oubliant ces manières fières et brutales qui ne sont que trop ordinaires à la profession des armes, s'humilie devant ce Dieu pour le prier de guérir son serviteur affligé de paralysie, et auquel il dit qu'il n'a qu'à prononcer une parole pour recevoir une parfaite santé.

Plus nous considérons les dispositions intérieures de cet homme de guerre, plus elles méritent notre étonnement. Sa charité pour son serviteur ; sa tendresse même et son impatience à le voir guéri ; la grande idée qu'il se forme de la divinité de Jésus-Christ, et de sa toute-puissance ; son respect et sa modestie à ne pas souffrir qu'il se transporte dans sa maison ; et enfin sa foi qui est comme le principe et le fondement de toutes ces vertus, et au sujet de laquelle il mérite d'entendre ce favorable témoignage : Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé de foi aussi grande en Israël.

Aussi, l'on dirait que tout notre évangile ne regarde que la foi. Nous y voyons la force de cette foi à y dompter l'esprit d'un païen, l'élévation de cette foi à lui faire respecter la divinité de Jésus-Christ, la fécondité de cette foi qui est accompagnée de tant de bonnes œuvres ; le mérite, et comme dit saint Pierre Chrysologue (*Serm. 10*), le bonheur et l'énergie de cette foi, qui non-seulement obtient ce qu'elle demande, mais qui reçoit des témoignages d'admiration d'un Dieu, devant lequel, comme dit l'Écriture, rien ne peut être admirable : *A seculo et usque in seculum respicit, et nihil est mirabile in conspectu ejus*.

Cependant, quelque admirable que paraisse aujourd'hui par tous ces endroits la foi de notre centenier, gardons-nous bien de la faire entrer en parallèle avec celle de Marie, qui fut bienheureuse pour avoir cru aux paroles d'un ange : *Beata quæ credidisti* (*S. Luc., I*), qui lui dit : *Ave, Maria*.

M'arrêter à vous expliquer ici comment l'admiration, qui vient ordinairement de l'ignorance, a pu entrer dans l'esprit de celui qui est la sagesse même ; si Jésus-Christ a seulement témoigné cette admiration au dehors, sans la ressentir au-dedans, ou si l'expérience des sens et la présence des objets a produit en lui de nouvelles espèces, pour lui faire approuver ce qu'il connaissait déjà par une science infinie et bienheureuse ; expliquer, dis-je, cette difficulté, ce serait vouloir éclaircir une question dont la décision vous serait inutile, et perdre un temps qui peut être employé à des réflexions qui sont d'une conséquence incomparablement plus grande.

Quoi qu'il en soit, comment Jésus-Christ n'admirerait-il pas une vertu dont il est lui-même auteur ; et si Dieu, comme Créateur, a loué les créatures à mesure qu'il les a produites, comment en qualité de rédempteur et de justificateur ne louerait-il pas la foi, et ne s'étonnerait-il pas en quelque manière des effets de sa bonté ? C'est la raison de saint Augustin (*Lib. contra Manichæos*).

D'ailleurs, comme la foi est la plus noble et la plus excellente de toutes les opérations dont l'homme soit capable, comme elle l'assujettit à Dieu, et qu'elle l'élève à ce centre de toute grandeur, dès qu'il se soumet à sa vérité, comme cet homme trouve sa liberté dans cette captivité volontaire et sa gloire dans son aveugle dépendance, Jésus-Christ n'a-t-il pas quelque sujet de s'admirer dans son propre ouvrage, en voyant jusqu'où s'étend son domaine sur la plus indocile et la plus fière partie de sa créature ? C'est la raison de saint Ambroise (*Lib. II de Vocat. gentium, et de Fide*).

Mais pour descendre à une raison plus sensible et plus instructive, ce qui fait l'étonnement de Jésus-Christ, au sujet de la foi du centenier, nous est expliqué dans les paroles de mon texte : C'est la rareté de cette foi : *Non inveni tantam fidem in Israel* ; je n'en ai point trouvé dans tout Israël qui fût si grande. Quelque nécessaire, quelque excellente, quelque utile que soit cette foi, il est rare d'en trouver ; je ne dis pas seulement parmi les Juifs, mais même parmi les chrétiens.

Car, quelle est cette foi, et de quelles conditions doit-elle être revêtue ? ce doit être une foi formée sur le modèle de celle de notre centenier. La sienne fut sincère ; elle fut entière ; elle fut accompagnée de bonnes œuvres. Or, n'est-il pas rare d'en trouver une semblable aujourd'hui ? C'est de quoi nous avons sujet de nous étonner, et ce qui va faire, en vous marquant ces trois qualités de la vraie foi, le sujet de ce discours.

I. — De quelque côté que nous considérions la foi, il n'y a rien de plus grand, ni de plus excellent qu'elle. Du côté de son objet, c'est Dieu même et la vérité première. Du côté de sa certitude, elle surpasse infiniment celle de toutes les autres démonstrations ; celles-ci n'étant appuyées que sur une évidence naturelle, et la foi l'étant sur un Dieu qui ne peut ni tromper, ni être trompé. Du côté de son pouvoir, non-seulement elle peut dérégler la nature et faire changer, comme dit Jésus-Christ, de place aux montagnes ; elle peut encore, toute faible qu'elle paraisse, encourager les martyrs, renverser les idoles, confondre les tyrans, vaincre et subjuguier le monde entier.

Vous dirai-je que toute la vie chrétienne subsiste par elle ? Si, dans l'Écriture, cette vie est comparée à un combat, c'est la foi qui en est le bouclier, dit saint Paul ; c'est elle qui nous couvre et qui nous défend. Si cette vie est comparée à un voyage, c'est la foi qui nous y conduit et qui nous éclaire ; c'est elle qui nous sert de guide et de flambeau. Si cette vie est comparée à un bâtiment que nous élevons, c'est la foi qui en est le fondement ; c'est sur elle que nous demeurons fermes et inébranlables ; c'est par elle que nous résistons aux orages des persécutions et aux vents des hérésies.

Admirables privilèges de la foi ; mais privilèges qui n'appartiennent qu'à une foi véritable et sincère, qu'à une foi qui ne con-

siste pas seulement dans une profession extérieure de créance, mais dans des mouvements affectifs où le cœur a beaucoup de part. Or, où trouverons-nous aujourd'hui une foi de cette espèce, et n'est-il pas vrai de dire qu'il n'y en a guère de semblable en Israël ? *Non inveni tantam fidem in Israel.*

Pour vous convaincre de ce point essentiel de morale, il faut supposer, selon ces principes que je viens d'établir, que toute notre religion consiste en deux sortes de cultes : l'un intérieur, l'autre extérieur ; l'un par lequel on connaît et on aime Dieu, l'autre par lequel on l'honore et on le confesse. Ainsi, comme la foi est le commencement et le fondement de la religion, il faut que ces deux choses s'y rencontrent, et c'est ce qu'a entendu le grand apôtre, quand il a dit qu'il faut croire du cœur et confesser de la bouche, sans quoi on ne peut ni avoir une vraie foi, ni travailler à l'ouvrage de son salut : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem* (Rom., XVIII).

A l'égard de cette profession extérieure de foi, les occasions d'honorer Dieu et d'édifier le prochain la rendent indispensable. Vous savez avec quelle louable sévérité la primitive Eglise condamnait autrefois, comme des apostats et des déserteurs de la foi, les chrétiens qui se rachetaient par argent de l'obligation qu'ils avaient de confesser Jésus-Christ devant les tyrans, et qui prenaient des lettres de grâce pour être dispensés de sacrifier aux idoles. Car, qu'est-ce que saint Cyprien en pense ? Il les regarde comme des apostats secrets, comme des gens qui, rougissant de Jésus-Christ, méritent d'en être désavoués ; comme des lâches qui, par de honteux subterfuges, veulent sauver leur foi, et qui cependant y renoncent. Ne vous y trompez pas, leur disait-il : *Qui fallaces in excusatione præstigias querit, negavit, et qui vult videri adversus Evangelium edictis non satisfacisse, hoc ipso jam parvit* : celui qui cherche ces trompeuses évasions pour cacher sa foi y a déjà renoncé, et quoiqu'il se flatte de n'avoir pas satisfait aux édits des empereurs au préjudice de l'Evangile, parce qu'il n'a pas donné d'encens aux idoles, il y a déjà obéi par cette crainte panique, et ces lettres de grâce qu'il a obtenues, et qui marquent la désertion de sa foi.

Hélas ! si nous étions encore en ces temps de persécutions, combien verrions-nous de ces chrétiens lâches, qui demanderaient aux magistrats de ces lettres, qui n'ayant pas la conscience assez mauvaise pour renoncer à leur foi et embrasser le paganisme, l'auraient assez corrompue pour se dispenser de cette profession extérieure, sans laquelle saint Paul dit qu'en une infinité d'occasions il n'y a point de salut ? Il y aurait quelquefois de la prudence d'éviter l'orage, et on ne serait pas toujours obligé d'aller dire qu'on est chrétien ; mais quand il s'agit d'honorer Dieu et d'édifier le prochain, quand il s'agit de faire connaître ce qu'on est, et de mon-

cessaire, et cependant de quelque nécessité qu'il soit, il est très-rare. Car, si on n'ose aujourd'hui faire paraître sa dévotion, et si l'on appréhende les railleries des libertins, comme si une piété exemplaire était une marque de confusion et d'infamie, qu'aurait-on fait dans ces siècles de fer, où faute de sacrifier aux idoles, il eût fallu perdre ses biens, ses charges, sa liberté, sa vie ?

Il y a donc déjà, par cet endroit, beaucoup de chrétiens qui manquent à ce devoir, et qui par conséquent n'ont qu'une foi imaginaire et feinte ; mais comme la seconde marque de cette foi sincère est de croire du cœur, c'est aussi en quoi elle est encore plus rare. Ne vous êtes-vous jamais étonnés, mes frères, de cette expression de l'Apôtre : *Corde creditur* ? Car, si la foi est une habitude de l'entendement et un assujettissement de la raison aux vérités révélées, d'où vient que l'on y donne tant de part au cœur ?

Saint Augustin qui s'est fait cette objection, y a solidement répondu. Il y a, dit-il, une grande différence à faire entre les sciences naturelles et les articles de notre foi. A l'égard des premières, l'entendement peut seul les acquérir, il peut seul, et sans l'entremise de la volonté, faire des démonstrations, connaître, parler, raisonner, discuter de toutes les choses qui viennent à lui par le secours et le ministère des sens ; mais à l'égard des vérités révélées, et des propositions de foi, il n'en est pas de même ; il faut que la volonté concoure avec lui, et sans elle il lui est impossible d'être véritablement fidèle ; en voici la raison.

Les vérités qui regardent la foi sont des vérités cachées, obscures, difficiles. Vérités cependant qui, malgré leur obscurité et leur inévidence, ne laissent pas d'être certaines et infaillibles. Nous ne pouvons pas les connaître, mais nous sommes obligés de les croire ; nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à elles, mais nous devons les faire descendre jusqu'à nous, par une humble docilité et une crédulité pieuse.

Or, qui fait tout cela ? C'est le cœur fidèle, qui reçoit et qui goûte ces vérités : disons mieux, c'est votre grâce, ô mon Dieu, qui prévient ce cœur, qui le touche, qui lui rend ces vérités douces, quelques difficiles et cachées qu'elles soient, et si, malgré l'opposition des sens et sa propre répugnance, il suit cet attrait, c'est alors qu'on peut dire avec l'Apôtre, qu'on croit véritablement du cœur : *Corde creditur ad justitiam*.

Oui, du cœur ; car, quoique la foi soit un don de Dieu, elle n'agit pas néanmoins avec tant d'empire sur l'homme, qu'elle ne demande sa coopération. Sans cela, le même apôtre inviterait-il son disciple Timothée et tous les chrétiens avec lui, à vivre d'une foi qui ne fût pas feinte, c'est-à-dire à ne pas restreindre tellement sa foi à des pratiques extérieures de religion, qu'ils ne crussent intérieurement, sincèrement et avec une pieuse docilité ?

Je ne parle qu'après saint Augustin (*Lib. de vera Religione, et de Doctrina christiana*),

qui a donné ce sens à ces paroles de saint Paul, et qui pour cet effet a supposé l'un des plus beaux principes qu'il y ait dans ses écrits. L'homme, dit-il, n'a que deux puissances qui soient capables de l'élever à Dieu et de le faire acquitter sincèrement envers lui de ses devoirs : son esprit et son cœur. Son esprit l'en approche pour le connaître, et plus il renonce à ses propres lumières, plus il combat le rapport de ses sens, plus aussi il arrive à cette connaissance. Son cœur ne l'en approche pas moins pour l'aimer ; plus il mortifie ses passions, et se plaît à goûter les sévères et humiliantes maximes de son Evangile, plus aussi il arrive à la perfection de cet amour. Dieu est vérité, Dieu est bonté. Comme vérité, voilà le partage de l'esprit ; comme bonté, voilà le partage du cœur. Comme vérité, il le connaît ; comme bonté, il l'aime, avec cette admirable subordination, que plus ces deux facultés s'accordent, plus la foi est sincère et véritable, quoique cependant il semble qu'elle ne regarde simplement que son esprit.

Comprenez-vous bien à présent ce que c'est que croire du cœur ; mais reconnaissez-vous en même temps combien, par cette même raison, cette foi véritable et sincère est rare ? Car, où sont les chrétiens qui aiment les vérités révélées, qui goûtent toutes ces propositions sévères et rebutantes de l'Evangile, qui attachent le bonheur aux croix et aux souffrances, le malheur à la prospérité et à l'assouvissement des passions ?

Où sont ces chrétiens fidèles et désintéressés, qui ne mettent pas leurs cœurs là où est leur trésor, qui, quoique extérieurement riches, sont cependant intérieurement pauvres, par le mépris qu'ils font des richesses, par le soin qu'ils en prennent d'en faire part aux misérables, comme s'ils étaient moins les propriétaires que les économes de leurs biens ? Ou sont, où sont ces âmes humbles et modestes, qui, au milieu des grandeurs et des vanités du siècle, ne les regardent, à l'exemple des Esther, que comme des objets qui leur donnent plus de peine qu'ils ne leur procurent de plaisirs ? Où sont-elles, ces âmes qui aiment mieux souffrir les injustices qu'on leur fait, qu'en faire aux autres ; les persécutions qu'on leur suscite, qu'en attirer aux autres ; les procès injustes dont on les ruine, qu'en intenter mal à propos, et contre leur propre conscience, aux autres ?

Il est vrai, messieurs, qu'il y a là-dedans des voies de perfection qui ne sont que de conseil ; mais il est vrai aussi qu'il y a des commandements qui obligent tous les chrétiens, et dont la pratique, combattant les plus douces inclinations du cœur, n'est que trop souvent négligée.

A quoi donc se réduisent aujourd'hui la plupart des chrétiens ? A une foi feinte, imaginaire, ou purement extérieure, et semblable à celle des Juifs. Leur foi et leur sainteté, dit saint Ambroise, n'était souvent qu'une foi apparente.

Comme cette nation grossière se souciait fort peu de cette pureté de cœur si recom-

mandée dans l'Evangile, elle faisait consister toute sa religion dans la multitude de ses cérémonies, dans la beauté de son temple, dans la solennité de ses fêtes, dans la forme de ses vêtements, dans le choix de ses victimes, dans une distinction scrupuleuse de ses viandes ; et pour m'expliquer avec ce Père, dans une pompeuse apparence, qui ne renfermait au-dedans qu'une corruption et des impuretés secrètes : et c'est là ce qui faisait dire à Jésus-Christ, que dans tout Israël il n'avait pas trouvé une foi semblable à celle du centenier.

Examinez-vous, chrétiens, sur tous ces articles, et voyez si vous ne tombez dans aucun des dérèglements de cette nation ; si, pendant que vous donnez votre consentement à quelques vérités spéculatives, dont la créance n'interrompt en rien le cours de vos plaisirs ou de votre avarice, votre cœur se purifie en aimant tant d'autres vérités pratiques qui vous regardent.

Quoi qu'il en soit, c'est cette foi véritable et sincère du centenier que Jésus-Christ oppose aujourd'hui à celle des Juifs. Il n'avait eu ni ces motifs, ni ces secours de la foi, que cette nation perverse avait eus. Il n'avait vu aucun des miracles de Jésus-Christ, il n'avait assisté à aucune de ses prédications, et cependant il crut en lui. Que les Juifs demandent des signes et des prodiges, que les Capharnaïtes veuillent retenir ce Dieu chez eux, qu'un prince de la synagogue l'oblige de se transporter dans sa maison pour ressusciter sa fille, notre centenier, plus éclairé et plus fidèle, ne lui demande qu'une seule parole : *Tantum dic verbo*, sans souhaiter qu'il se transporte chez lui, comme s'il appréhendait de perdre, par la présence de ce Sauveur, le mérite de cette vertu, qui ne subsiste que dans l'absence de son objet. Oh ! que cette foi est grande, et qu'elle est digne de l'admiration d'un Dieu !

Aussi, l'Eglise a cru ne pouvoir mieux expliquer la sincérité de sa foi, au sujet d'un sacrement qui est nommé par excellence un mystère de foi, qu'en se servant des paroles de ce bienheureux soldat : *Domine, non sum dignus, ut intres sub tectum meum*. Car c'est pour nous faire entrer dans ces saintes dispositions qu'elle emploie ces paroles dans la plus sérieuse et la plus sainte de toutes les actions de notre vie, qui est la participation du corps et du sang de Jésus-Christ.

Mais quand nous les entendons ou que nous les prononçons, exécutons-nous fidèlement cette intention de l'Eglise ? Est-ce alors que nous parlons du cœur, et que nous nous adressons sincèrement à Jésus-Christ ? Il est vrai que nos bouches s'en font honneur ; mais nos cœurs y répondent-ils, et n'avons-nous pas tout sujet de craindre que nous ne soyons arrivés à ces temps malheureux où, lorsque Jésus-Christ viendra, il ne trouvera point de foi ? La nôtre n'est souvent qu'une foi extérieure, une foi de cérémonie et d'apparence. Nous allons à l'église, parce que c'est la coutume ; nous fréquen-

tons les sacrements, parce que la dévotion le veut ainsi; nous récitons des prières, nous croyons des vérités, parce que telle a été la conduite de nos pères qui nous ont élevés dans ces pratiques de piété, et qui nous en ont donné l'exemple; mais est-ce là une véritable et sincère foi?

Il en est de ces demi-chrétiens qui ont cette foi extérieure et publique, comme de ceux qui pratiquent les vertus morales sans aucun motif de vertu. La pensée la plus favorable que nous puissions concevoir d'un homme qui fait l'aumône sans aucun motif surnaturel, c'est qu'il ne mérite ni blâme, ni louange, ni punition, ni récompense. C'est ainsi que nous devons juger de tant de gens qui croient sans réflexion et sans un vrai motif de foi. Ils n'ont nul mérite devant Dieu; et s'ils ne s'attirent point de châtement, il est certain qu'ils ne sont dignes d'aucune récompense.

Jugez par là quelle opinion nous devons avoir de ces chrétiens qui croient sans réflexion et sans un vrai motif de foi; de ces chrétiens qui, comme dit saint Hilaire, n'ont qu'une foi par rapport au temps, et non une foi qui se règle par l'Evangile, *Fides temporum non Evangeliorum* (*D. Hilarius, lib. de Trinit.*); une foi par laquelle ils croient grossièrement ce qu'on leur dit et ce que leurs prédécesseurs ont cru, et non pas une foi à laquelle ils s'assujettissent par un sacrifice personnel de leurs lumières; une foi qui les éclaire peut-être, mais qui ne les chauffe pas; qui va jusqu'à l'esprit, mais qui ne descend pas dans le cœur; qui leur découvre les vérités, mais qui ne les leur fait pas encore aimer.

Pourquoi pensez-vous qu'elle est comparée dans l'Ecriture à un grain de moutarde? C'est peut-être à cause qu'il n'y a rien de si petit. Mais il y a beaucoup d'autres semences qui sont aussi petites que ce grain. C'est peut-être à cause que nonobstant sa petitesse, elle s'élève bien haut comme ce grain; mais d'autres semences ne laissent pas de s'élever et de croître. Pourquoi donc est-elle comparée à un grain de moutarde? C'est, dit saint Ambroise, que ce grain étant brisé, à de la chaleur et de l'acrimonie, qu'il pique et qu'il chauffe, et que c'est là le propre effet d'une foi véritable et sincère. Quand donc elle ne produit pas son effet, qu'en pouvons-nous dire, sinon qu'elle est feinte ou du moins inutile; et cependant combien y-a-il de chrétiens qui n'ont qu'une foi de cette nature? Ajoutons-y une autre circonstance, qui est que cette foi, dans la plupart, n'est pas parfaite et entière, comme fut celle de notre centenier. C'est le sujet de mon second point.

II. — L'un des plus grands avantages de la foi au-dessus de toutes les sciences, c'est de renfermer, comme dit saint Bernard, dans son vaste sein, tant de connaissances différentes et éloignées, et, pour me servir des paroles de ce Père, d'embrasser l'éternité même : *Ipsam aternitatem suo vastissimo sinu quodammodo comprehendit*. Il n'y a rien,

en effet, d'inaccessible où elle n'atteigne, rien de caché qu'elle ne développe, rien de difficile qu'elle ne débarrasse, rien de bas qu'elle ne relève, rien de haut qu'elle n'abaisse, rien d'étendu et d'immense, qu'elle ne contienne.

Ce qui se passe dans les cieux et ce qui se passe dans les enfers, et ce qui est enseveli dans les ténèbres du passé, et ce qui est encore caché dans les abîmes de l'avenir; ce qui est arrivé à la naissance des temps, et ce n'arrivera qu'à leur déclin, tout cela est, pour ainsi dire, du ressort de la foi, qui étant une participation de la science de Dieu même, renferme dans son unité et dans sa simplicité, ce qu'il y a de plus multiplié et de plus étendu.

Je dis dans son unité et dans sa simplicité : car il est fort surprenant de voir que cette habitude surnaturelle ne laisse pas d'être une et indivisible, *una fides*, quoiqu'elle enveloppe tant de différentes choses. On peut bien diviser les matières de la foi, puisqu'il s'est trouvé très-peu d'hérétiques qui aient erré sur tous ses articles; mais on ne peut en diviser ni la forme, ni le motif. Pourquoi cela?

C'est que le premier objet de la foi, et pour parler avec les théologiens, son objet formel, c'est la première vérité. Or, celui qui ne croit pas quelques articles de la foi, ne fût-ce qu'un seul; celui-là, dis-je, cesse d'acquiescer et de se soumettre à cette vérité, et, par conséquent, il est autant réprouvé de Dieu que s'il n'en croyait aucun. Pour avoir cette foi, il faut qu'elle soit entière, qu'elle assujettisse l'esprit en toutes choses. Il faut, dit saint Ambroise, qu'on croie le contraire de ce que l'on voit, qu'on désavoue ses faibles conjectures, qu'on sacrifie à l'infailibilité de Dieu ses connaissances particulières, qu'on se persuade qu'il peut plus faire qu'on ne saurait s'imaginer; et que plus une chose paraît impossible, plus on se fasse un honneur et un devoir de la croire quand elle est révélée : *Pretiosa est fides, quia contra id quod scit, aut videt, credit futurum; hac spe consolans se, quia Deus est qui loquitur, de quo sentiri plus par est, quam humana imbecillitas capit.... Inde credenti laus crescit si quod incredibile est, et mundo stultum credatur : quia quanto impossibile putatur quod creditur, tanto honorabilior erit credens*, etc. (*D. Ambr., in cap. V, Epist. ad Rom.*)

En un mot, dans la religion chrétienne, il faut tout croire ou ne croire rien du tout; et si l'on ne peut pas dire d'un homme dont la foi apparente serait divisée, qu'il nie tous les autres articles, on doit du moins être persuadé qu'il ne les croit pas par un vrai respect qu'il ait pour l'autorité et la vérité divine, qui, étant la même par tout, est digne aussi partout d'un même sacrifice de l'homme tout entier.

C'est pourquoi saint Athanase, écrivant contre les ariens, leur reproche qu'ils ont absolument perdu la foi, quoiqu'ils ne niasent que la consubstantialité du Verbe : *Non amplius retinent fidem sed excusserunt* (*D.*

Athanas., advers. arianos) ; et saint Cyprien (*De Unit.*) déclare aux novations que, quoi qu'ils puissent être mis à mort par les tyrans, ils ne sauraient être couronnés comme martyrs, parce que les supplices qu'ils endureraient, en niant un seul article conforme aux sentiments de l'Eglise, ne seraient pas en eux la récompense de leur foi, mais la peine et la juste vengeance de leur orgueil : *Non erit illa fidei corona, sed pœna superbix, non religiosæ virtutis exitus gloriosus, sed desperationis interitus.*

Aussi c'était pour prévenir ces malheurs, que saint Paul exhortait les premiers chrétiens avec tant d'instance, de n'approcher de Dieu qu'avec une foi pleine et entière : *Accedamus cum vero corde, in plenitudine fidei* (*Heb., X*). Il savait, ce grand apôtre, qu'il n'avait de rien servi aux Juifs, de n'avoir cru qu'à demi; que la matière, au contraire, de leur condamnation, était d'avoir cru un Messie, mais un Messie qu'ils disaient n'être pas encore venu, d'avoir connu l'Ecriture, mais non pas le sens de ses paroles; d'avoir ajouté foi aux prophéties, mais de n'en avoir pas voulu avouer l'accomplissement. Et c'est aussi pour avertir ceux qui se convertiraient d'entre eux, qu'il leur dit de prendre garde lorsqu'ils s'approchent de Dieu, de ne s'en approcher qu'avec un cœur sincère et une foi pleine et parfaite.

Il faut avouer que jamais personne ne se trouva plus parfaitement dans cette disposition, que notre incomparable centenier. Il s'approcha de Jésus-Christ avec cette plénitude que saint Paul nous demande; il crut ce que les plus éclairés apôtres ont cru de l'adorable personne de leur maître; et pour juger de la plénitude de sa foi, il ne faut qu'observer la suite de ses paroles :

Domine non sum dignus. Première parole qui contient déjà une confession de foi bien importante, puisqu'il ne saurait appeler absolument et indéterminément Jésus-Christ, Seigneur, qu'il ne le reconnaisse pour vrai Dieu. Les rois et les princes sont appelés seigneurs d'un tel royaume ou d'une telle province, parce qu'ils ne le sont pas d'un autre. Le nom de seigneur étant à leur égard déterminé à quelque possession particulière, n'est pas moins une marque de leur pauvreté que de leur abondance; au lieu que n'y ayant rien sur quoi l'empire de Dieu ne s'étende, il est sans restriction, sans modification, sans limites, appelé seigneur. Quand donc le centenier donne ce titre à Jésus-Christ, ne reconnaît-il pas sa divinité? la reconnaissant, n'est-il pas convaincu de sa toute-puissance, et n'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles il ne veut pas lui donner la peine de se transporter chez lui, tant il est persuadé qu'il peut sans cette présence extérieure et sensible, guérir son domestique.

Le prince de la synagogue (je viens déjà de vous le dire) souhaite qu'il entre dans sa maison pour ressusciter sa fille : Marthe et Madeleine regrettent de ce qu'il ne s'est pas trouvé chez elles pendant la maladie de leur frère, comme s'il eût été nécessaire à Jésus-Christ

de se rendre corporellement en un lieu pour y opérer. Mais la foi de notre centenier est bien plus perçante et plus éclairée; il croit que sa vertu étant infiniment élevée au dessus des forces de la nature, qui n'agit que sur ce qu'elle touche, peut se faire ressentir à ce qui est le plus éloigné.

Enfin, voyez jusqu'où pénètre la foi de ce soldat : *Dic tantum verbo et sanabitur puer meus* (*D. Bernard., in Cant.*). Ne vous imaginez-vous pas avec saint Pierre Chrysologue que cet homme éclairé d'en haut connaît déjà l'un de nos plus sublimes mystères, et que sachant que Jésus-Christ est la parole substantielle et incréée de son Père, il doit aussi achever toutes ses merveilles par la parole? Hé! Seigneur, je ne demande pas que vous fassiez un miracle pour guérir mon domestique; je sais bien qu'il n'est pas nécessaire que vous le touchiez de votre main, prononcez seulement une parole, déclarez seulement votre volonté, commandez à la paralysie d'abandonner le corps de cet infirme et je suis certain que les soldats que j'ai sous moi ne me rendront jamais une aussi prompte et aussi exacte obéissance que toutes les maladies vous en rendront.

Y eut-il jamais de foi plus entière que celle-là? Cet homme incomparable oublie-t-il à confesser quelques merveilles de la personne de Jésus-Christ, et, par conséquent, ne trouvez-vous pas que cette plénitude de la foi pouvait seule le rendre admirable à Jésus-Christ même.

Mais aussi, mes frères, ne jugez-vous pas en même temps que puisque la foi ne saurait être véritable sans cette plénitude, et que la moindre erreur volontaire est capable de la ruiner dans sa substance, il y en a aujourd'hui très-peu sur la terre. Or, qu'il y a de personnes qui mêlent de dangereuses erreurs dans leur créance! Tel se rend à un article que conteste l'autre; les uns combattent l'autorité de l'Eglise, les autres bornent ou étendent, comme il leur plaît, la vertu des sacrements. Qui est-ce qui dans notre siècle, ne se donne pas liberté de croire ce qui flatte davantage son inclination dans les matières de prédestination et de la grâce? Mais combien même d'ignorants qui, n'ayant pas assez de lumières pour démêler le vrai du faux, ni ce qui est certain d'avec ce qui ne l'est pas, s'évanouissent dans leurs pensées, se perdent dans ce labyrinthe et se laissent entraîner dans de certaines opinions erronées pour ne pas dire hérétiques, dont ils ne sauraient rendre raison?

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes frères, ne souffrez jamais qu'on affaiblisse votre foi, ni qu'on vous ôte ce précieux trésor que vous devez préférer à tout ce que vous avez de plus cher. Si quelqu'un se mettait en état de vous ravir vos biens et de vous enlever votre trésor, que ne feriez-vous pas pour le défendre? Souvent vous y exposeriez votre vie, et vous ne ferez nul effort pour la conservation de votre foi, de cette bonne substance dans laquelle, comme dit saint Ambroise après saint Paul, tout le fond et

tout le patrimoine de votre espérance est renfermé : *Bona substantia fides, in qua totum spei nostræ repositum est patrimonium* (Lib. de Fide).

Voyez quels combats les martyrs ont soutenus pour s'assurer ce trésor tout entier. Ils ont mieux aimé perdre charges, dignités, liberté, biens, vie, que la foi ; ils ont mieux aimé supporter les fouets, les couteaux, les croix, les roues, les chevalets, les fers, que de perdre la moindre parcelle de ce précieux trésor. Que n'a pas fait l'Orient, pendant deux siècles, pour la conservation tantôt d'une lettre et tantôt d'un accent ? Les vrais chrétiens de ce temps-là ont plutôt souffert qu'on épuisât tout le sang de leurs veines que l'on fit cette altération dans leur créance ; et la première nouveauté sera capable de vous emporter, le moindre discours d'un libertin vous ébranlera et vous fera changer une foi de plus de seize siècles en une opinion de deux jours.

Souvenez-vous, mes frères, du courage avec lequel Naboth défendit l'héritage de ses pères : ni les promesses d'Achab ni les menaces de Jézabel ne purent arracher cette possession de ses mains, il perdit la vie avant que de perdre le bien qu'il tenait de ses ancêtres.

Chrétiens catholiques, vous avez reçu la foi de vos pères, foi autorisée par tant de siècles, appuyée de tant de témoignages, arrosée de tant de sang, et vous la perdrez cette foi, vous souffrirez qu'on vous l'arrache avec facilité et pour un léger intérêt ? Si vous en connaissiez bien le prix, si vous saviez l'excellence de ce don de Dieu, si vous pensiez sérieusement à ce que cette foi a coûté à Jésus-Christ et à ses apôtres pour vous la transmettre pure et entière ; avec combien de larmes, de sueurs, de travaux, de voyages, de supplices et de sang ils l'ont établie ; j'ose dire que ni raison, ni prévention, ni espérance, ni crainte ne serait capable de l'affaiblir en vos personnes, et que, combattant jusqu'à la mort pour conserver un si précieux bien, vous diriez au misérable qui attenterait sur son intégrité, ce que saint Jérôme écrivait à un de ses amis : Qui que vous soyez qui vous mêlez d'enseigner de nouveaux dogmes, partez avec respect d'une foi que les apôtres ont approuvée. Pourquoi avancez-vous, depuis quelques années, des propositions dont nous n'avions jamais ouï parler ? Le monde n'a-t-il pas été jusqu'ici chrétien sans votre doctrine ? *Quisquis es assertor bonorum dogmatum, obsecro ut parcas fidei quæ apostolico ore laudata est. Cur post quadraginta annos docere nos niteris quod antea nesciverimus ? Usque in hodiernum diem sine ista vestra doctrina mundus christianus fuit* (S. Jerom., *epist. ad Pam.*). Voilà, mes frères, les efforts que nous devons faire pour conserver notre foi tout entière, voilà le secret de la rendre semblable à celle de notre bienheureux centenier, qui, outre qu'elle fut sincère et entière, fut aussi vivante et accompagnée de bonnes œuvres.

III. — C'est une vérité incontestable que

la foi n'est précédée d'aucun mérite, et qu'étant un pur don de la libéralité de Dieu, les bonnes œuvres ne sauraient jamais l'obtenir ; mais il n'est pas moins constant que les mérites qui ne sauraient précéder la foi, doivent la suivre, et que toute gratuite qu'elle est, elle demeure cependant inutile, si elle n'est animée de la charité et n'agit par les bonnes œuvres.

C'est pourquoi les hérétiques ont fort mal entendu saint Paul, quand ils se sont imaginé que cet apôtre s'était déclaré contre la nécessité des œuvres, dans ses épîtres aux Romains et aux Galates, lorsqu'il a dit que l'homme était justifié par la foi et non par les œuvres : *Arbitramur justificari hominem per fidem sine operibus legis* (Rom., III ; Gal., II). Pour peu qu'ils eussent voulu étudier son sentiment, ils auraient jugé qu'il n'exclut de la justification que les œuvres qui précèdent la foi, mais qu'il n'a jamais prétendu faire passer pour inutiles celles qui la suivent, déclarant formellement que cette foi doit agir par la charité, et que nous devons bien prendre garde de ne pas renoncer par nos actions le Dieu que nous confessons par nos paroles.

Ou plutôt, expliquons un apôtre par un autre, et on ne pourra plus douter que la foi déstituée de bonnes œuvres, ne soit ou languissante, ou morte. La foi sans les œuvres, dit saint Jacques, ne peut être censée vivante : *Fides sine operibus mortua est* (S. Jac., II) ; et si nous accordons qu'elle puisse encore subsister en cet état, il faut aussi demeurer d'accord que ce n'est que comme un cadavre dépouillé d'action et de mouvement. Mais, comme ces apôtres attribuent, tantôt à la charité, tantôt aux bonnes œuvres, l'avantage d'animer la foi, voyons en quoi consiste proprement cette vie de la foi.

Elle consiste et se manifeste en trois choses : dans sa forme, dans ses effets, dans son mouvement. Qu'est-ce que la forme de la foi ? C'est la charité, c'est-à-dire que la charité est à la foi ce que l'âme est au corps ; elle l'anime, elle la vivifie, elle fait sa perfection. Admirable composé, et qui surpasse de beaucoup tous ceux de l'art et de la nature.

Quels sont les effets de la foi ? Ce sont les bonnes œuvres : productions que saint Bernard appelle fort à propos les fleurs ou les fruits de la foi, parce que, comme les fleurs et les fruits marquent la vertu de la racine qui les porte, ainsi les bonnes œuvres sont des preuves certaines de la vie de la foi dans les âmes. Mais enfin, qu'est-ce que le mouvement de la foi ? C'est l'exercice de son esprit, quand un chrétien agit par ses impressions et se conduit par ses principes.

Voilà en peu de mots toutes les conditions d'une foi vivante ; et sur l'idée que je vous en donne, jugez si celle de notre centenier ne porte pas éminemment cette qualité. Avant que cette vertu fût tout à fait née en lui, il était déjà porté aux œuvres généreuses et charitables, et les prêtres, qui s'étaient chargés de parler à Jésus-Christ, n'oublèrent pas de lui dire qu'il était digne d'en être fa-

vorablement écouté, ne laissant pas, tout infidèle qu'il était, d'aimer leur nation et de leur avoir bâti une synagogue : *Dignus est ut hoc illi præstes ; diligit enim gentem nostram, et synagogam edificavit nobis.*

Est-ce que les œuvres morales de ce païen avaient pu lui mériter la grâce de la foi ? Non, sans doute, puisque, selon les principes que je viens d'établir, elle est un don purement gratuit ; mais quelque indépendante qu'elle soit de ces œuvres moralement bonnes, ne pourrait-on pas dire que Dieu qui prépare l'esprit et la volonté de l'homme comme il lui plaît, peut se faire à lui-même un motif des actions morales, pour lui accorder ce qui ne lui était pas dû ?

Considérons donc plutôt cette foi qui commence à naître et à se former en lui ; et pour lors à quels degrés de vie et de perfection n'arrive-t-elle pas ? Avoir des soins extraordinaires d'un domestique affligé d'une longue maladie ; oublier ce que l'on est pour s'humilier devant un étranger ; quitter cet air fier d'officier, pour demander une grâce en faveur d'autrui : voilà ce que j'appelle une foi vivante et animée de charité. Il suffit de l'entendre parler, pour juger de la disposition intérieure de son âme. Seigneur, mon enfant est couché dans ma maison perclus de tous ses membres : *Puer meus.* Ecoutez, maîtres, il ne dit pas cet impertinent, ce coquin, ce valet ; il l'appelle son enfant, et vous diriez qu'il entende déjà ce que Tertulien a depuis écrit, que les chefs des maisons sont appelés pères de famille et non pas maîtres de famille, pour leur apprendre qu'ils doivent plutôt traiter leurs domestiques comme leurs enfants que comme leurs esclaves.

Il est couché dans ma maison ; il n'est pas sur la paille avec les chiens et les chevaux. On ne l'a pas chassé, ce valet, on ne l'a pas envoyé à l'hôpital sitôt que la maladie l'a rendu incapable de servir ; on ne lui a pas donné sujet de dire ce que disait à David le serviteur de ce cruel Amalécite : *Dereliquit me Dominus meus quia ægrotare cæpi* : il est dans ma maison ; et quoique entrepris de tous ses membres, on pourvoit à tous ses besoins. D'autres valets le servent, et ce que je puis faire pour lui est de venir moi-même chercher et demander sa santé.

Dites-moi, mes frères, la charité chrétienne peut-elle aller plus loin ; la foi peut-elle paraître vivante par des œuvres plus louables et plus saintes ? N'est-ce pas aussi ce que Jésus-Christ a paru admirer en la personne de notre centenier, et ce que l'on pouvait regarder dès ce temps-là comme un favorable augure que les gentils surpasseraient un jour les Juifs en cette vertu.

Où est cependant aujourd'hui, ô mon Dieu, l'accomplissement de cet oracle ? La foi, telle que vous l'adoriez autrefois dans le centenier, n'est-elle pas aujourd'hui bannie de la terre ? Car, pour ne parler plus que de la vie qu'elle doit avoir, combien peu trouve-t-on de chrétiens qui joignent la charité à la foi ? Combien peu aussi qui lui fassent pro-

duire de bonnes œuvres ? Mais combien moins encore qui agissent par son esprit ?

A voir cette foi inutile et sans fruit dans la plupart des chrétiens, ne dirait-on pas, avec saint Bernard, qu'ils n'ont qu'un cadavre de foi sans âme, sans action, sans mouvement ? Il arrive quelquefois que l'on fait marcher un corps mort, qu'on lui fait remuer la tête et les bras et qu'il donne au dehors quelques signes extérieurs de vie. Ce ne sont néanmoins que des illusions et des apparences, et un principe intérieur manquant à ces mouvements, ils ne se font que par des impressions étrangères.

Voilà l'image funeste de la plupart des chrétiens ; mais est-ce là avoir la foi ; et dans ce malheur presque universel où nous sommes, ne devons-nous pas souvent nous écrier, comme les apôtres à Jésus-Christ : Hé ! Seigneur, augmentez en nous la foi ; aidez notre incrédulité : *Domine, adauge nobis fidem, adjuva incredulitatem nostram* (S. Luc., XVII). C'est le premier don surnaturel que vous nous ayez fait ; conservez donc, ô mon Dieu, ce que vous avez mis en nous ; fortifiez, soutenez la connaissance obscure que nous avons de vous sur la terre, afin que nous méritions un jour de vous voir face à face dans le ciel, où nous conduise. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Sur l'amour des ennemis.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.

Et moi je vous dis, aimez vos ennemis (S. Matth., V).

Si dans la religion il y a des vérités qui combattent l'esprit, il y a aussi des vertus qui choquent la volonté ; et Dieu qui est également maître de ces deux facultés de notre âme, prend plaisir de se les assujettir l'une et l'autre, par des lois qui leur paraissent fâcheuses et difficiles. N'en cherchons pas d'autres preuves que l'évangile d'hier et celui d'aujourd'hui : hier la foi obligea notre entendement, qui naturellement ne voudrait juger des objets que par le rapport des sens, à croire contre leur expérience et contre sa propre raison ; aujourd'hui la charité oblige notre cœur, qui ne voudrait aussi régler ses mouvements que selon son inclination, à aimer contre son inclination même, et malgré toute la répugnance de ses appétits. Je vous fis voir hier qu'un homme qui agit par les principes de notre religion, est obligé de croire ce qui lui paraît le plus incertain et le moins croyable, et aujourd'hui j'espère vous montrer qu'il n'y a point non plus d'homme qui, se réglant sur les maximes de notre morale, ne soit obligé de se faire quelque violence dans les différents objets de son amour, et de donner souvent son cœur à ce qui lui semble le plus odieux. Crédules à des mystères qui vous paraissent obscurs, c'est la qualité que j'exigeais hier de vous ; tendres pour des personnes qui vous sont ennemies, c'est la qualité que je vous ordonne aujourd'hui de prendre de la part de Jésus-Christ ; écoutez si jamais autre

bouche que la sienne s'est expliquée en des termes aussi forts et aussi précis : *Ego autem dico vobis diligite inimicos vestros*. Mais de quoi eût servi, messieurs, qu'un autre que Jésus-Christ eût enseigné cette doctrine, puisque nul autre que lui pouvait en adoucir la difficulté ? Comme il n'y avait qu'un Dieu capable de concevoir un sentiment si généreux, il n'y avait aussi qu'un Dieu qui pût l'imprimer et le faire naître dans les cœurs. L'amour des ennemis est une vertu trop opposée à la chair et au sang, une loi trop élevée au-dessus des forces et des inclinations de la nature, pour pouvoir être gardée sans un secours extraordinaire de la grâce. Que dis-je ? Elle ne peut seulement être proposée sans ce secours, et en vain tâcherais-je de vous l'expliquer, si nous ne l'obtenions par l'entremise de Marie, en lui disant avec un ange : *Ave, Maria*.

N'attendez pas, mes frères, que pour vous porter efficacement à aimer vos ennemis, je vous dise que la haine que vous concevriez contre eux est opposée aux sentiments de la nature, aux décisions des sages, et à l'autorité des lois. Bien loin de cela, il faut que je vous avoue d'abord, que jamais maxime ne parut plus plausible dans le monde, et ne fut plus universellement reçue, que celle de la vengeance. Elle est, dit-on, fondée dans la nature, puisque par un même instinct tous les êtres se conservent et se défendent de ce qui leur est nuisible, puisque non-seulement les animaux, mais que les plantes et les éléments mêmes ne s'entretiennent que par des guerres et par des antipathies continuelles, et qu'il ne paraît pas moins naturel de se défaire d'un ennemi, que d'arracher une mauvaise herbe, ou de tuer une bête farouche.

La vengeance, ajoute-t-on, a été autorisée parmi les sages, puisque au rapport de saint Ambroise (*Lib. de Officiis*), Aristote et Cicéron ont soutenu que l'homme de bien ne devait nuire qu'à ceux qui l'attaquaient dans sa réputation : *Vir bonus nemini noceat nisi contumelia lacessitus*, et que ceux-mêmes qui ont fui les combats de pure ostentation, ont de tout temps accepté ceux où il s'agissait de recouvrer ou de défendre leur honneur, comme le plus précieux de tous les biens. Enfin, les vindicatifs soutiennent que la vengeance ne peut être condamnée par les lois, elle qui fait une partie de leur justice, puisque l'un des principaux emplois de ces lois étant de faire rendre raison aux uns des injures qu'ils ont reçues des autres, les particuliers peuvent entreprendre l'exécution de ce droit commun au défaut des magistrats, qui, quelque éclairés et zélés qu'ils soient ne sauraient ni connaître, ni venger tous les différends d'un chacun.

Voilà, mes frères, en peu de mots, ce que la prudence humaine allègue de plus fort pour autoriser la vengeance ; voilà les pernicieuses maximes dont la science du siècle, si ennemie de Dieu, empoisonne ses disciples ; voilà le venin qu'elle répand dans les âmes, et dont à peine les édits des prin-

ces, et les foudres de l'Eglise peuvent arrêter le cours. Qu'opposerons-nous donc à cet impétueux torrent, et quelles raisons apporterons-nous pour vous obliger de faire du bien à vos ennemis, et à les combler de faveurs avec la même main qui, peut-être, était armée pour leur perte ?

Ce sera votre seule loi, ô mon Dieu. *Loi bonne, sainte et juste*, comme votre prophète l'appelle. *Loi bonne* et favorable à tous les hommes, puisqu'elle établit entre eux l'amitié la plus sincère, et la plus solide paix. *Loi sainte*, puisqu'elle modère et qu'elle étouffe les impétueux mouvements des passions les plus ardentes. *Loi juste*, puisqu'elle est fondée sur des principes d'équité, et sur la volonté d'un Dieu, qui est la justice et l'équité même.

Que la nature, que la raison, que le monde, en murmurent, c'est assez pour détruire une si vieille erreur, et confondre de si pernicieuses maximes, de vous expliquer en détail ces mystérieuses paroles de mon texte : *Pour moi, je vous dis, aimez vos ennemis*. Car, qui est-ce qui établit cette loi ? C'est un Dieu qui est votre maître et votre souverain : *Ego autem*. A qui la propose-t-il ? A vous qui avez vous-mêmes besoin d'indulgence et de pardon : *Dico vobis*. Enfin, en faveur de qui vous engage-t-il à ce devoir ? C'est pour des gens qui, quoique vous, les regardiez comme vos ennemis, sont cependant vos frères, et font avec vous partie d'un même corps : *Diligite inimicos vestros*.

Cela étant, pouvez-vous vous défendre d'aimer vos ennemis, soit que vous fassiez réflexion sur l'autorité d'un Dieu qui vous le commande, soit que vous consultiez vos propres intérêts, soit que vous considériez la nature même et les qualités de vos ennemis ? Trois choses que j'ai à vous proposer dans les trois parties de ce discours.

I.—Jésus-Christ n'a aucune qualité qui ne le mette en état de vous commander d'aimer vos ennemis : *Ego autem dico vobis* ; je vous l'ai dit d'abord, il est votre Dieu, et, par conséquent, en droit de vous imposer telles lois qu'il lui plaît. Les rois de la terre ne sont maîtres que de la moindre partie de nous-mêmes ; leur empire ne peut s'exercer que sur nos corps, et s'ils veulent l'étendre sur nos âmes, en modérer et en étouffer les passions, il n'y a pas un de nous qui ne puisse dire en secret, ce que cet ancien rebelle disait à l'un d'eux : *Non potes efficere imperio, ut vel amem quod velis, vel oderim*, quelque grande que soit votre autorité, vous ne pouvez m'obliger de haïr ou d'aimer ce que vous voulez.

La toute-puissance de Dieu est bien plus grande et bien plus étendue. Comme il est le créateur de l'homme tout entier, il peut imposer des lois aux deux parties qui le composent, et principalement au cœur dont il semble affecter en particulier de se dire le Dieu. C'est la qualité que David lui donne, quand il l'appelle le Dieu de son cœur : *Deus cordis mei*. C'est le droit qu'il se donne lui-même, quand il dit qu'il n'appartient qu'à lui d'en connaître les inclinations, d'en

sonder les mouvements, d'en éprouver les affections, d'en régler les désirs, la haine, la colère, l'amour.

Ainsi, le premier droit que Jésus-Christ a de vous commander d'aimer vos ennemis, c'est qu'il est le souverain de vos cœurs, et qu'en qualité de Dieu, il n'y a nul homme qui doive lui contredire : *Tu quis es qui respondeas Deo (Job., V, IX)* ? La parole de ce Dieu est d'elle-même si puissante, qu'elle s'est toujours fait obéir par les créatures les plus insensibles. Quelque contraires que soient les cieux dans leurs mouvements, ont-ils jamais manqué de s'assujettir à ses lois par la continuité et l'uniformité de leurs cours ? Quelque opposés que soit entre eux les éléments par des qualités et des situations si différentes ; quelques entreprises qu'ils fassent les uns sur les autres, comme pour se menacer d'une ruine prochaine, cessent-ils néanmoins de s'accorder par l'ordre de Dieu, et de concourir à la conservation de l'univers ? Quelle obéissance la mer, cet élément furieux, ne lui rend-elle pas ? De quelque impétuosité que ses vagues puissent être agitées, a-t-elle jamais oublié l'ancien commandement qu'elle en a reçu, de briser son orgueil contre le rivage ? et, comme dit Tertullien, de se contenir religieusement dans les bornes qui lui ont été une fois marquées par le doigt du Tout-Puissant ? *Servans religiose jura præscripta* ? Sera-t-il donc dit que l'homme n'aura pas pour les ordres de Dieu le même respect que les choses insensibles ? Sera-t-il dit que les inimitiés des créatures raisonnables seront plus rebelles et plus opiniâtres, que celles des éléments, et que leurs passions se calmeront plus difficilement que les flots ? Prophète, ce n'était donc pas assez de comparer le cœur du méchant à une mer bouillante et agitée : *Cor impiï quasi mare fervens (Isa., LVII)* ; il fallait ajouter qu'il est plus indocile qu'elle, et que tandis que cet élément obéit à la parole du Seigneur, ce cœur a l'insolence de lui résister. C'est au moins la réflexion que nous devons faire avec saint Jérôme : *Tempestates verbum Dei faciunt, et tu non facis* ? Quoi ! les vents, les tempêtes, les orages, obéiront à la voix du Tout-Puissant, et tes vengeances, ô homme, résisteront aux commandements de Jésus-Christ ? Ta colère et tes emportements tiendront contre les volontés d'un Dieu qui s'est incarné, pour te dire d'une manière sensible : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

Car, remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ ne se sert pas seulement de ce ton d'autorité en qualité de Dieu, mais encore en qualité de législateur. A la vérité, l'amour des ennemis est le commandement absolu d'un souverain, mais il est aussi l'instruction salutaire d'un maître ; nous y devons obéir en qualité de sujets, mais nous devons encore nous y rendre en qualité de disciples. C'est pourquoi quand nous entendons aujourd'hui le Fils de Dieu nous dire dans l'évangile : *Ego autem dico vobis*, imaginons-nous deux choses. La première, que c'est comme s'il nous disait : C'est moi qui ayant

sur vous une autorité souveraine et entière, puis vous ordonner tout ce qu'il me plaira : c'est moi, qui étant le Dieu, et de celui qui offense, et de celui qui est offensé, suis en droit de disposer souverainement des ressentiments de l'un et de l'autre : c'est moi enfin qui, par ce titre, vous commande de pardonner à vos ennemis, et vous défends de vous en venger. La seconde, que c'est comme s'il vous disait aussi : C'est moi qui suis la première vérité, qui me suis incarné pour vous instruire, et vous apporter une doctrine nouvelle ; c'est moi qui vous prêche en cette qualité la dilection, comme la loi fondamentale de mon Evangile, comme mon commandement particulier, et le propre caractère de mes disciples ; c'est à ces marques que je veux qu'on les reconnaisse et qu'on les distingue. La patience dans les injures, la douceur dans les outrages, la paix dans les persécutions, le calme et la charité dans les calomnies les plus atroces : voilà leur caractère et leur génie. Que les philosophes soutiennent que la vengeance est un sentiment naturel, que le gentilhomme piqué d'une fausse gloire, croie qu'il y a de la lâcheté à ne la point poursuivre, que tous les hommes ensemble se fassent un devoir et un plaisir de ne se réconcilier jamais avec leurs ennemis, le vrai chrétien qui sait en quoi consiste le véritable honneur, et qui se fait une loi d'obéir aveuglément à tout ce que Dieu lui ordonne, a des sentiments tout contraires. Il n'a besoin d'autre démonstration que de la seule autorité de Dieu, qui lui tient lieu de toutes choses.

Et de là vient, dit saint Jean Chrysostome, que s'il a Jésus-Christ pour objet, plus sa charité pour ses ennemis sera combattue par des motifs humains, plus elle s'affermira, et se roidira contre ces vaines et pernicieuses raisons. Comment cela, demande ce Père ? C'est, répond-il, que l'ingratitude de son ami, ou l'opiniâtre persécution de son ennemi, lui servira de raison pour l'aimer, parce qu'elle lui servira pour lui faire connaître combien il aime et respecte son Dieu. Oui, celui qui aime véritablement dans la seule vue d'obéir à Jésus-Christ, ne cherche dans un homme, ni la noblesse, ni les dignités, ni les richesses, non pas même le service et l'amour : *Si propter Christum inimicum diligis, ipsæ contumeliæ ad majorem te impellunt charitatem. Omnia enim quæ sæculares amicitias tollunt, spiritualem confirman amorem magis atque stabiliunt. Quo pacto, inquis ? Primum quia..... quapropter qui hoc amore spirituali diligit, non generis nobilitatem, non præstantiam patriæ, non excellentes divitias, non denique, quantum redamatur investigat, verum etiamsi odio habeatur, etc. (Hom. 61, in S. Matth.)* ; au contraire, il l'aime sans intérêt, sans interruption, sans refroidissement, quand même il lui manquerait de foi, quand il se déclarerait son persécuteur, quand il renverserait ses desseins, quand il romprait ses mesures, quand il se déchaînerait contre lui par des injures atroces, quand il attenterait à sa réputation, à sa liberté, à

sa vie. Pourquoi cela ? Parce que Jésus-Christ, qu'il aime et qu'il respecte dans cet homme, lui tient seul lieu de loi et d'engagement ; que seul il soutient tout, que seul il supplée à tout et suffit pour tout : *Si odio habeatur, si contemnatur, si interficiatur, quoniam sufficiens sibi ad amandum Christus causa est, in amore perseverat.*

Ce savant Père pousse encore plus loin son raisonnement. Non-seulement, dit-il, nous sommes obligés d'aimer nos ennemis, par rapport à celui qui nous le commande, qui est notre Dieu et notre législateur ; mais encore parce que c'est lui-même, qui en cette occasion est notre modèle, et qui nous en a donné l'exemple.

Il est assez ordinaire aux sujets de ne se soumettre à la loi qu'en murmurant, lorsqu'ils voient que les souverains s'en dispensent ; comme, au contraire, rien ne les engage plus fortement à leur pratique, que lorsqu'ils considèrent que ceux qui pourraient s'en dispenser, s'y assujettissent les premiers. L'armée de David ne souffrait qu'avec impatience une violente soif dont elle était tourmentée ; mais quand elle vit que ce prince refusa si généreusement de boire de l'eau que trois de ses officiers lui avaient apportée, ce généreux refus lui rendit douce une peine qui lui était commune avec lui, et, pour m'expliquer par les mêmes termes de ce Père, servit comme de rafraîchissement à toutes ses troupes : *Ista libatio totius refrigerium fuit exercitus.*

Aussi ce même prince, sachant par son expérience combien l'exemple du souverain a de pouvoir sur ses sujets, osa demander à Dieu qu'il observât ce qu'il commandait aux hommes, et que des peuples sans nombre se feraient une gloire de l'imiter. *Exurge, Domine, in præcepto quod mandasti, et synagoga populorum circumdabit te (Psal. VII).* Vous l'avez fait, ô mon Dieu ! et, daignant bien condescendre aux prières que vous aviez inspirées à ce prophète de vous faire, vous vous êtes incarné pour exécuter en personne la plupart des lois que vous nous avez imposées, et principalement celle de l'amour des ennemis. Après un tel exemple de patience, de douceur, de charité, que vous avez eue pour vos persécuteurs, de quels prétextes pouvons-nous nous servir pour nous dispenser d'aimer les nôtres, et d'accomplir fidèlement votre loi ? Vous ne voulez pas que nous ayons aucun ressentiment de l'infidélité d'un ami perfide. Oh ! que ce commandement est dur ; mais qu'il devient doux quand nous nous représentons que vous n'avez jamais murmuré de la plus noire de toutes les trahisons, telle que fut celle de Judas !

Vous nous défendez de nous venger d'un outrage que nous avons reçu. Oh ! que cette défense nous est onéreuse, mais qu'elle devient aisée, quand nous savons que vous ne vous êtes jamais vengé de tant de sanglantes persécutions, de tant d'outrages humiliants, dont votre vie innocente a été traversée ! Vous avez été chargé de malédictions, et vous avez paru comme si vous ne les aviez

pas entendues ; on vous a frappé et vous l'avez souffert ; on vous a bafoué, souffleté, mis à mort, et vous n'avez pas même ouvert la bouche pour vous plaindre. Vous pouviez d'un seul souffle anéantir tous vos ennemis, et vous les avez soufferts ; vous les avez même honorés de votre protection et de votre amitié. Après cela, pourrions-nous bien en avoir aucun ; et Tertullien, faisant la définition d'un chrétien, n'a-t-il pas eu raison de dire que c'est un homme qui n'est ennemi de personne : *Christianus nullius hostis ?*

Ne prenez pas ceci, messieurs, pour une stupidité ou une indolence orgueilleuse ; prenez-le, au contraire, pour la vraie marque d'une religion qui se fait une loi d'imiter l'exemple de son Dieu, de marcher sur ses traces et de lui obéir en toutes choses. *Nobis exercendæ patientiæ auctoritatem non affectio humanæ æquimitatis stupore formata, sed vivæ ac cælestis disciplinæ divina dispensatio delegat, Deum ipsum ostendens patientiæ exemplum. Est jampridem, etc. (Tertul., lib. de Pœnit.).* Représentez-vous cet aimable Sauveur qui, au milieu de ses souffrances, lorsque ses ennemis vomissent contre lui les derniers efforts de leur rage ; que les uns l'accusent en blasphémant d'avoir voulu abattre le temple ; que les autres, par une cruelle dérision, l'invitent de descendre de sa croix ; que ceux-ci lui crachent au visage ; que ceux-là lui reprochent de ne pouvoir se procurer le salut qu'il a promis aux autres ; que le larron même qui est crucifié avec lui, le charge de malédictions et d'injures ; représentez-vous, dis-je, ce Dieu de patience et de douleur ensemble, qui, comme insensible aux maux qu'on lui fait et aux blasphèmes dont on le déshonore, aime ces insolents, ces blasphémateurs, ces furieux, ces persécuteurs, et les aime jusqu'à donner sa vie pour eux, jusqu'à leur souhaiter du bien, jusqu'à vouloir les guérir de leur fureur, redoubler sa compassion pour eux, intercéder en leur faveur envers son Père, et le prier de leur pardonner, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : *A Christo inimici contemptores, obrectatores, persecutores qui nec videre ipsum æquo animo poterant supremo amore quo majorem excogitare non possumus, amati sumus..... Considera quoniam eos qui crucifixerunt ipsum, qui summo furore adversus ipsum insaniebant, magno studio curare conabatur. Sic enim ad patrem de illis dicit : Dimitte illis, etc. (S. Chrysost., ibid., hom. 61).*

Comprenez-vous bien à présent, mes frères, jusqu'où va cette bonté et cette charité de Jésus-Christ ? Non-seulement il souffre avec patience les tourments dont on l'afflige ; non-seulement il n'en tire aucune vengeance ; non-seulement il n'en demande point à son Père ; mais, chose étrange ! après leur avoir fait du bien pendant toute sa vie, il emploie les dernières gouttes de son sang, pour demander une grâce qu'ils ne méritent pas, pour les excuser, mourir et expirer en leur faveur sur une croix.

Cela veut dire, mes frères, que ce Fils mourant fait sur la croix ce qu'il nous apprend

dans notre évangile, ce que son Père vivant et glorieux fait dans le ciel, où il règne lors qu'il commande tous les jours au soleil de répandre sa lumière, et ses plus douces influences sur les bons et sur les méchants ; qu'il veut que les nuées se résolvent en pluies, pour rendre fécondes les campagnes des réprouvés, comme celles des gens de bien ; qu'il souffre les nations les plus ingrates ; qu'il partage ses faveurs entre ceux qui l'honorent et ceux qui le blasphèment, comme ajoute le savant Tertullien : *Qui florem lucis hujus super justos et injustos equaliter spargit, qui temporum officia, elementorum servitia dignis simul et indignis patitur occurrere, sustinens ingratissimas nationes, ludibria artium et opera manuum suarum adorantes, nomen, familiam ipsius prosequentes, etc. (Tert., loco supra citato).*

Il est vrai que Jésus-Christ fait trembler la terre sous les pieds de ses ennemis, qu'il éclipsé le soleil, qu'il fend les rochers, qu'il ouvre les tombeaux ; mais remarquez que c'est seulement pour leur faire connaître qu'il leur pardonne avec une pleine liberté, et non pas par impuissance ; qu'étant maître de leur vie et de leur mort, comme il est de la sienne, il souffre qu'ils vivent, et meurt même pour les convertir, leur offrant ses derniers soupirs, et employant sa voix mourante pour prier son Père de leur pardonner leur déicide.

Chrétiens qui m'écoutez, pouvez-vous résister à la force d'un tel exemple ; et où est l'homme si passionné et si furieux, qui n'apprenne à pardonner à ses ennemis, après qu'un Dieu a prié pour les siens : *Quis tot impetitus injuriis non discat ignorere quando pro persecutoribus Crucifixum videt orare ?* Vindicatif, quelque haine invétérée que tu conserves dans ton cœur, peux-tu assister à un si touchant spectacle sans être attendri : *Vide pendentem et tibi de ligno veluti de tribunalis præcipientem ?* Regarde ton Dieu crucifié, qui du haut de sa croix, comme d'un tribunal, te commande d'arrêter ta fureur : *Vide pendentem et tibi de suo sanguine medicamentum facientem.* Regardes ton maître attaché à un gibet par tes propres mains, et qui, au lieu de se venger de cet outrage, te fait du sang même que tu verses, un remède à ton péché : *Vide pendentem, si vindicari vis, vide pendentem, audi precantem : Pater ignosce illis.* Barbare, si tu te veux venger, regarde, regarde encore une fois ton Sauveur mourant, qui emploie le dernier soupir qui lui reste, à demander à son Père grâce pour ses bourreaux.

Après cela, pourrait-on se défendre de l'observance de cette loi, appuyée sur l'autorité et l'exemple de celui qui l'a faite ? Et aurait-on l'esprit assez gâté et le cœur assez corrompu pour sacrifier aux pernicieuses maximes du siècle, aux erreurs de la coutume, aux emportements d'une passion brutale, le commandement d'un Dieu et la parole de Jésus-Christ ? Je viens de vous dire que c'est un Dieu qui ordonne l'amour des ennemis ; c'est un maître qui l'enseigne, c'est

un modèle même qui en adoucit la pratique, *Ego autem.* Mais si cette considération n'est pas encore assez forte, en voici une seconde qui vous regarde, et que je tire de vos propres intérêts : *Dico vobis.* J'en vais faire le sujet de mon second point.

II. — Il ne me serait pas difficile de vous montrer l'intérêt que vous avez de pardonner à vos ennemis et de les aimer, quand même je ne m'arrêteraï qu'à des raisons politiques et humaines.

Car, 1. quelque douce que paraisse la vengeance, l'expérience nous fait connaître qu'elle est nécessairement accompagnée de très-grands maux. Le dessein ne s'en forme jamais sans inquiétude ; l'occasion ne s'en trouve guère sans difficulté ; l'exécution ne s'en peut souvent faire qu'avec péril, et pour faire un petit mal à un ennemi, on s'en attire ordinairement de très-fâcheux.

2. Il arrive souvent, selon le monde même, qu'on a plus de satisfaction à oublier et à pardonner une injure, qu'à s'en venger : car n'est-il pas vrai que, par sa patience et sa douceur, on se venge plus noblement de son ennemi que si on repoussait ses injures par d'autres ; qu'en ne se sachant pas contre lui, on lui ôte la meilleure partie de la joie qu'il se promettait ; qu'on l'abandonne à son propre repentir, et que, désarmant son cœur aussi bien que ses mains, on s'en fait quelquefois son plus sûr et fidèle ami ?

D'ailleurs, comme remarque un ancien, il y a cette différence entre les bienfaits et les injures, qu'il est toujours honnête de reconnaître les uns, d'oublier et de pardonner les autres : *Non ut in beneficiis honestum est merita meritis repensare, ita injurias injuriis : illic vinci turpe est ; hic vincere humanum verbum est, et quidem pro justo receptum (Senec., lib. II de Ira, c. 34).* Vous a-t-on fait quelque plaisir, rendez-en, si vous pouvez, davantage, et sachez qu'il y a quelque espèce de honte d'être vaincu par la générosité d'autrui. Mais vous a-t-on fait du mal, bien loin d'en rendre de réciproque, faites tous vos efforts pour l'oublier, et servez, dans l'occasion, votre ennemi : la victoire en ce point vous sera toujours glorieuse. Telle fut la conduite des Romains, au rapport de saint Augustin, qui attribue à leur humanité et à leur douceur tant de glorieuses conquêtes qu'ils ont faites et tant de victoires sur toutes les nations qu'ils ont subjuguées. D'abord ce n'était qu'une petite république gouvernée par quelques esprits honnêtes et civilisés ; mais peu à peu elle s'étendit avec tant de gloire, et crut avec tant de succès, qu'elle forma un empire répandu par tout le monde. Voulez-vous savoir la raison que ce Père en apporte ? C'est que ces peuples, adroits à se concilier l'amitié d'autrui, se faisaient un devoir d'oublier les injures qu'on leur faisait, toujours lents à se venger de leurs ennemis, toujours prêts à protéger et à combler de bienfaits leurs amis : tant ils étaient prévenus de cette grande maxime qu'il est même de l'intérêt et de la politique de pardonner à ceux dont on a été offensé : *Quomodo pote-*

rant gubernare atque augere rempublicam, quam ex parva et inopi magnam opulentamque fecerunt qui acceptæ injuriæ ignoscere, quam persequi maluerunt? (S. Aug., ad Marcellinum, epist. 5.)

Mais pourquoi employer ces raisons politiques dans une matière de religion et de salut, et quand Jésus-Christ vous ordonne par votre intérêt même, d'aimer vos ennemis, sont-ce-là les motifs qu'il vous propose? Non, sans doute, il vous y invite par de plus grands et de plus saints; et si vous me demandez quels ils sont, appliquez-vous à ce qu'il vous en dit lui-même dans notre Evangile.

Aimez vos ennemis, vous dit-il; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous outragent; mais pourquoi? Afin que vous soyez les enfants de votre Père: Ut sitis filii Patris vestri. Admirable raison, si vous en pénétriez bien tout le sens.

Il faut remarquer, pour cet effet, qu'il y a, selon les termes de l'Ecriture, trois sortes de filiations qui viennent de la grâce et de la vertu, sans que la nature y ait aucune part. La première vient par voie d'adoption; et c'est en ce sens que le disciple bien-aimé dit que non-seulement on nous appelle, mais que nous sommes effectivement les enfants de Dieu: *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur, et simus (S. Joan., III).*

La seconde vient par voie d'imitation; et c'est la raison pour laquelle tous les fidèles sont appelés *enfants d'Abraham*, parce qu'ils en imitent la foi: *Patrem habemus Abraham; Abraham pater credentium (S. Matth., III).*

La troisième vient par voie de réconciliation; et c'est en ce sens que l'enfant prodigue reconnaissant qu'il avait perdu par ses désordres la qualité de fils, *Jam non sum dignus vocari filius tuus*, nous fait juger qu'il en reprend la qualité dès qu'il rentre en grâce avec son père.

Voulez-vous à présent, mes frères, savoir l'intérêt que vous avez de pardonner à vos ennemis et de les aimer? C'est que par là vous devenez les enfants de Dieu par adoption, par imitation et par réconciliation. Je ne pouvais, ce semble, vous expliquer plus solidement ces mystérieuses paroles de notre évangile: *Ut sitis filii Patris vestri.*

Quand je parle de cette espèce de filiation qui vient par voie d'adoption, la plupart des Pères et des interprètes croient que Jésus-Christ, dans ces paroles, a prétendu la proposer comme la véritable récompense du commandement qu'il nous fait; car si l'exercice de la charité en général est l'une des plus excellentes dispositions pour mériter la qualité d'enfants de Dieu, ne peut-on pas croire que la pratique de cette vertu, dans une matière aussi difficile qu'est la dilection des ennemis, doit spécialement attirer cette grâce?

Quand l'abbé Rupert, qui a été de ce sentiment, demande d'où vient que le Sauveur est particulièrement appelé dans l'Evangile

Fils de David et Fils d'Abraham, il dit que c'a été pour récompenser deux actions héroïques que ces deux grands hommes avaient faites, l'un en sacrifiant son fils Isaac, l'autre en épargnant Saül, son ennemi, dont il pouvait aisément se défaire. Les termes avec lesquels il s'explique favorisent merveilleusement ma pensée.

Après avoir comparé les actions de ces saints patriarches, après avoir montré que ce ne fut pas une moindre vertu à David de n'avoir pas voulu immoler son ennemi à sa vengeance, que c'en fut une à Abraham d'avoir voulu immoler son fils unique au commandement de Dieu, il conclut enfin que Dieu, pour récompenser la générosité de ce prince, lui promit que sa chair serait un jour élevée à la filiation divine, en la personne de Jésus-Christ, une charité si héroïque méritant en quelque manière, comme il ajoute, d'avoir un aussi grand honneur pour récompense: *Non minoris fuit meriti pepercisse inimico, quam non pepercisse uni-genito. . . . ob hanc maxime causam juratum est illi, quod caro ejus assumenda esset in Filium Dei, quia maxime causa ista facit filios Dei.*

Je sais bien, mes frères, que la filiation accordée à David est une espèce très-différente de celle qui nous est promise, mais c'est ce qui doit nous donner encore plus d'assurance de la nôtre. Car si Dieu, pour récompenser une action de douceur en la personne de ce prince, a bien voulu élever une partie de sa chair jusqu'à une alliance si étroite avec Jésus-Christ, pourquoi ne voudrait-il pas, pour nous récompenser de la même vertu, honorer nos âmes de la grâce de son adoption? O que cette raison doit déjà faire d'impression sur nos esprits pour nous inspirer l'amour de nos ennemis par l'espérance de cette première filiation! *Ut sitis filii patris vestri.* Mais ce qui nous y intéresse encore davantage, c'est que nous ayons la consolation de savoir que non-seulement nous recevons par là la grâce de l'adoption divine, mais que nous contribuons même à nous procurer un si grand honneur par l'imitation du plus excellent attribut de la Divinité.

Quoique toutes les perfections soient égales en Dieu, il est toutefois certain que la miséricorde est celle qu'il nous découvre avec plus de plaisir, et par l'expression de laquelle nous pouvons en devenir les enfants. C'est par votre grande miséricorde, ô mon Dieu, que vous nous avez engendrés: *Benedictus Deus qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos (I S. Petr., II)*; mais c'est par l'imitation de cette miséricorde que nous pouvons aussi prouver l'excellence de notre génération et la dignité de notre origine. La dernière perfection d'un effet, disent les philosophes, consiste à ressembler à son principe, spécialement dans la chose par laquelle il en est produit; mais jusqu'où devons-nous pousser cette conformité de miséricorde avec Dieu, pour nous flatter que nous en sommes les enfants?

Est-ce en nous contentant d'aimer ceux qui nous aiment, de dire du bien de ceux qui nous donnent des bénédictions, de rendre de bons offices à ceux desquels nous en attendons ? Si cela était, notre vertu ne serait pas plus grande que celle des Juifs et des infidèles. En quoi donc consiste cette conformité de miséricorde ? C'est en imitant l'exemple de notre Père, qui fait chaque jour lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, qui fait pleuvoir pour les pécheurs aussi bien que pour les justes ; c'est en nous disposant à accorder à nos ennemis, sans considération des injures que nous pouvons en avoir reçues, soit dans nos biens, soit dans nos personnes, soit dans notre honneur, tous les bienfaits qui sont en notre pouvoir, et dont ils ont besoin.

Enfin, mes frères, le plus grand intérêt que nous puissions avoir d'aimer nos ennemis, c'est que sans cela nous ne pourrions jamais rentrer dans cette heureuse filiation, quand nous en serions une fois déchus, et que c'est là le grand secret de nous réconcilier infailliblement avec Dieu. L'Evangile est tout rempli des protestations que Jésus-Christ nous fait de la part de son Père, que nous serons traités de lui de la même manière que nous aurons traité notre prochain, qu'il nous pardonnera si nous avons pardonné, qu'il se vengera rigoureusement de nous, si nous nous sommes vengés des autres ; et afin de nous ôter tout sujet de nous plaindre d'une condition si juste, il veut que nous ne puissions prier sans nous y soumettre nous-mêmes : *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus*.

En quoi je ne puis oublier de faire, en finissant ce point, deux ou trois remarques importantes. La première, qu'il nous est bien honorable de pratiquer une vertu qui puisse être en un sens la règle et l'exemple de celle de Dieu. Je viens de vous dire que pour être enfant du Père céleste, il faut imiter sa miséricorde ; mais je vous dis à présent que pour être reconnu et traité de lui en cette qualité, il faut lui donner sujet d'imiter la nôtre : *Misereatur qui misericordiam sperat, pietatem qui quærit faciat*. Il faut être en état de lui pouvoir dire avec autant de liberté que saint Grégoire de Nysse : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; imitez mon pardon par le vôtre : j'ai pardonné, pardonnez-moi : *Fac quod feci, imitare servum tuum : peccata dimisi, tu dimitte*.

La seconde remarque, c'est qu'il n'y a rien de plus avantageux pour nous que cette condition. En effet, qu'y a-t-il de plus doux, s'écrie saint Chrysostome, que la loi que Dieu nous impose d'aimer notre ennemi ? Il nous fait par là les juges de notre cause, et les maîtres de notre pardon. Si nous remettons peu, on nous remettra peu ; si nous remettons beaucoup, beaucoup nous sera remis ; si nous pardonnons de bonne foi, Dieu nous pardonnera avec la même sincérité ; si non contents de pardonner à notre ennemi, nous l'aimons, ne doutons pas que

notre Père, oubliant nos désobéissances, ne nous honore encore de son amour : jusquelà, mes frères, que si Dieu n'était point offensé dans les outrages que l'on nous fait, il nous serait souhaitable d'en recevoir.

Oui, les affronts nous devraient être chers et les injures précieuses, puisque nous en achetons notre grâce et la rémission de nos péchés, et que ce qui est si difficile aux autres d'acquérir par des voies aussi pénibles que sont le jeûne et la pénitence, peut devenir le prix de notre douceur et la récompense de notre charité : *Dimittite et dimittimini*. Pardonnez et on vous pardonnera ; c'est Jésus-Christ lui-même qui parle, et qui, selon saint Chrysostome, est le fidèle garant de ce pacte.

La dernière remarque que je fais, c'est que Jésus-Christ ayant attaché, comme par une espèce de contrat, le pardon que nous espérons à celui que nous accordons, ce nous est le dernier de tous les malheurs de n'en pas profiter. Car, si l'homme conservant sa colère va demander miséricorde à Dieu, qui est-ce qui pourra intercéder pour son péché ? *Homo reservat iram et propitiationem petit a Deo, quis exorabit pro delictis illius* ? Que le chrétien, dit saint Augustin, expliquant ces paroles du Sage, s'emporte à toute autre passion qu'à la vengeance, qu'il se laisse aller à l'avarice, à la gourmandise, à la volupté, le malheur est grand, mais enfin il en sait le remède ; et attirant la miséricorde de Dieu par celle qu'il fait à son frère, il peut dire avec assurance : *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus*. Mais s'il est assez misérable pour se refuser ce remède, en se vengeant de son ennemi ou en conservant contre lui quelque secrète haine, avec quel front osera-t-il implorer le secours de son médecin, lui qui témoigne tant de mépris pour le remède qu'il lui avait ordonné ? *Horrenda tentatio, quando nobis tollitur unde aliarum tentationum vulneribus sanari possumus*. Ne doit-il pas même appréhender qu'en se présentant à Dieu avec ces ressentiments dans le cœur, il ne trouve de la fureur dans le sein de la miséricorde même, qu'il n'embrasse inutilement, comme Joab, les coins de l'autel, qu'en récitant l'Oraison dominicale il ne prononce un arrêt de mort contre lui-même, et que, semblable à un frénétique ou à un furieux, il ne se passe, comme dit saint Chrysostome, sa propre épée au travers du cœur ?

Oui, âme vindicative et barbare, homme de sang, sais-tu ce que tu demandes à Dieu, quand, avec la rage dans le cœur, tu récites l'Oraison dominicale ? Conçois-tu l'étrange raisonnement que tu fais, quand tu dis tous les jours à Dieu : Seigneur, pardonnez-nous, comme nous pardonnons ? Car, supposé ce principe, avance dans ton raisonnement et développe toi-même tout ce que ta proposition renferme. Or, est-il que je ne veux pas pardonner à mon ennemi ; achève, malheureux, achève de tirer la conséquence ; donc, dois-tu dire, je ne veux pas, Seigneur, que vous me pardonniez. Sais-tu bien encore ce qu'emporte avec soi cette conséquence terrible : Donc, é

mon Dieu, je ne veux point de votre grâce ; donc je ne vous reconnais plus pour mon père ; donc je ne veux plus être votre fils ; donc je renonce à votre royaume et à votre héritage. Vindicatif, voilà jusqu'où tu t'emportes toutes les fois que tu pries ; voilà les foudres que tu attires contre ta propre personne, et là-dessus conclus l'intérêt qu'il y a de pardonner.

D'ailleurs, mes frères, qu'est-ce qui vous oblige d'entretenir ces implacables inimitiés contre votre prochain ? Si vous voulez y faire réflexion, vous trouverez que ce ne sont souvent que des bagatelles d'enfants, une parole équivoque et imprudente, un petit honneur refusé, une légère entreprise sur vos biens ; voilà de grands, voilà d'importants sujets pour vous faire violer tous les droits de la nature, de l'honnêteté et de la vertu, pour vous faire renoncer à la grâce, au paradis, à la qualité d'enfants de Dieu. Que vous êtes donc malheureux d'être insensibles à l'intérêt que vous avez d'aimer vos ennemis ! Mais que vous êtes aussi aveuglés de ne pas voir les qualités qu'ont vos ennemis mêmes pour s'attirer votre amour ! *Diligite inimicos vestros*. C'est par où je finis en deux mots.

III. — Si l'homme suivait les lumières de l'Évangile, ou même celles d'une droite raison, il n'y en aurait point qui ne dût excuser ses ennemis, comme Jésus-Christ a fait des siens, en se représentant qu'ils ne savent ce qu'ils font, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de discerner que c'est leur propre frère et un de leurs membres qu'ils attaquent.

Mais si cet homme s'aperçoit de la sorte de l'aveuglement de ses ennemis, il faut bien qu'il se donne de garde d'y tomber lui-même ; je m'explique : vos ennemis ne savent pas ce qu'ils font quand ils vous haïssent, et à votre égard vous devez savoir ce que vous faites quand vous les haïssez réciproquement, ou plutôt pour vous empêcher de les haïr et de vous venger d'eux, vous devez vous représenter qui ils sont.

1^o La nature vous les a donnés pour frères, vous êtes tous sortis d'un même homme ; et, si nous en croyons saint Augustin, c'a été afin de vous recommander à tous une étroite union, par la considération d'une même et commune origine : *Ut humano generi unitas commendaretur*.

En second lieu, la grâce vous a tous faits, en qualité de chrétiens, les membres d'un même corps. Car, comme Dieu a vu que ce premier lien de la nature n'était pas encore assez fort pour entretenir l'union et pour étouffer l'inimitié parmi les hommes, il s'est incarné lui-même pour être leur chef, afin que par cette liaison divine, qui leur est commune avec lui, et par la communication qu'il leur fait à tous, comme à ses membres, de son esprit et de son sang, ils fussent indissolublement engagés à se défendre les uns les autres et à s'aimer. *Unum spiritum habentes sanctitatis* (Terull.).

Mais quelque puissantes que se trouvent déjà ces qualités en nos ennemis, pour nous

empêcher de les haïr, j'en aperçois encore deux en leurs personnes qui m'inspirent bien d'autres sentiments en leur faveur ; je les explique en peu de mots et j'achève : c'est que nous n'avons point d'ennemis que nous ne devions considérer, ou comme des ministres dont Dieu se sert pour l'exécution de ses desseins, ou comme des sujets dans lesquels il réside. Or, si nos ennemis sont les ministres de Dieu, il est certain que nous leur devons du respect ; et si ce sont des personnes dans lesquelles Jésus-Christ daigne bien se trouver et se reproduire, il n'est pas moins vrai de dire que nous leur devons de l'amour.

En effet, si nos ennemis sont les ministres et les instruments dont Dieu se sert pour nous punir ou pour nous éprouver, pourquoi nous vengerions-nous sur eux des injures qu'ils nous font ? C'est Dieu qui a voulu que cette humiliation abattît ton orgueil, c'est Dieu qui a permis que cette usurpation arrêtât ton avarice, c'est Dieu qui soutenait le bras qui t'a frappé, qui remuait la langue qui t'a calomnié. Il est vrai que, par rapport à tes ennemis, Dieu n'a point de part à l'injure qu'ils te font et qu'il ne leur a pas ordonné de te la faire ; mais à ton égard, c'est lui qui a voulu que tu la reçusses : *Licet injuriam non ordinet faciendam, tamen ordinat factam* (S. Aug., lib. de libero Arbitrio) ; et tu ne dois pas plus perdre patience quand ils te ravissent les biens que quand la grêle gâte et ruine tes moissons. L'avarice de cet homme, la cruauté de cet autre, la médisance de cette femme, sont des feux et des vents que Dieu veut employer à te châtier ou à t'exercer. Peux-tu y résister ?

Ah ! que le grand évêque de Troyes, saint Loup, entendait bien ce secret de la Providence, lorsque Attila, surnommé le fléau de Dieu, venant dans sa ville pour la saccager, il alla au-devant de lui en habits pontificaux, et que, se prosternant devant ce barbare, il lui dit : Viens, viens, le fléau de mon Dieu ; nous sommes tous préparés à recevoir avec respect les coups dont il nous veut frapper par tes mains : *Veni, flagellum Dei mei*.

Du respect on passera facilement à l'amour, si l'on considère que non-seulement Dieu agit par nos ennemis, mais que Jésus-Christ même ne dédaigne pas de se trouver en eux. C'est un des plus beaux principes de la religion, que Jésus-Christ, voulant être le motif général de toutes les vertus qui regardent le prochain et en adoucir les difficultés, s'est mis dans les personnes qui devaient être les objets de ces vertus, pour les exciter. C'est ainsi qu'il s'est enfermé dans la personne des rois, pour leur attirer l'obéissance des peuples ; c'est ainsi qu'il s'est caché dans celle des pauvres, pour leur faire recevoir le secours des riches ; c'est ainsi enfin qu'il réside dans la personne même de nos ennemis, pour adoucir notre colère et pour mériter notre amour.

Oui, messieurs, la foi, qui nous fait trouver Jésus-Christ dans tous les chrétiens, nous le rend comme présent jusque dans nos

ennemis, effaçant tout ce qu'ils ont d'odieux, divinisant tout ce qu'ils ont d'humain, et s'unissant si intimement à leurs personnes, que nous ne pouvons les attaquer par aucun endroit que nous ne trouvions un Dieu qui nous arrête et qui nous crie : *Diligite, diligite inimicos vestros*. Je n'ai pas le temps de faire valoir ce motif autant qu'il serait nécessaire; je vois bien même qu'il faut que je supprime les actions de David, quoiqu'elles reviennent naturellement à mon sujet. Actions, messieurs, que saint Chrysostome n'a point fait difficulté de mettre au-dessus de la suffocation des lions, de la défaite des Philistins, de la victoire des géants; actions, en un mot, dans l'une desquelles nous voyons un roi qui, outragé par Séméi, son sujet, le regarde comme le ministre des desseins de Dieu et crie à ses gardes, qui le veulent percer : Laissez-le aller; le Seigneur lui a commandé de me traiter de la sorte : *Dimittite eum, Dominus enim præcepit illi ut malediceret David*; et l'autre dans laquelle nous voyons un sujet qui, tenant Saül, son roi et le plus mortel de ses ennemis, entre ses mains, le reconnaît toujours pour l'oint du Seigneur, et qui, s'opposant à la fureur de ses gens, fait ce serment généreux : *Propitius mihi sit Dominus ne mittam manum meam in eum, quia christus Domini est*.

Dans le peu de temps qui me reste, permettez-moi seulement de vous demander si vous prétendez rompre une union aussi grande qu'est celle de votre cœur avec celui de Dieu, qui est uni à vos ennemis, et si vous prétendez pouvoir haïr les uns sans cesser d'aimer l'autre.

Si malheureusement pour vous, vous étiez dans cette erreur, vous prétendez une chose impossible, vous dirais-je; la haine que vous leur porterez s'étendra jusque sur Jésus-Christ, et, croyant ne verser que le sang d'un homme, vous vous rendriez coupables de celui d'un Dieu. Je vous dis hier que le motif de la foi est indivisible, que l'on ne pouvait croire sincèrement un de ses articles et nier les autres; et je vous dis aujourd'hui que le motif de la charité se peut aussi peu partager, qu'il n'est pas possible d'aimer Dieu et de haïr le prochain : théologie que je tiens du disciple de l'amour; *Si quis dixerit : Quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est*. Ah! je veux croire que votre ennemi vous a fait les derniers outrages, je demeure d'accord que l'on ne peut avoir plus de sujet que vous en avez de vous plaindre, que cet homme ne mérite par lui-même que des traits de votre vengeance et de votre fureur; mais à considérer cet ennemi lié à Jésus-Christ, pouvez-vous être chrétiens, et persister dans ces sentiments? Ce n'est donc plus pour votre ennemi que je vous parle, messieurs; c'est pour Jésus-Christ que je vous demande grâce. Oui, mes frères, pardon pour Jésus-Christ, miséricorde pour votre Sauveur. Je ne crois pas que vous soyez assez malheureux pour la refuser à celui qui vous l'a tant de fois accordée, et qui, s'il la reçoit aujourd'hui de vous, vous engage sa

parole et son sang de vous la faire dans toute l'éternité, où nous conduise, etc.

PREMIER SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

De la tentation.

Ductus est Jesus a Spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo, et ostendit ei omnia regna mundi et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Jésus fut conduit au désert par le Saint-Esprit, pour être tenté du démon, qui lui montra tous les royaumes, et lui dit : Je vous les donnerai tous, si vous vous prosternez pour m'adorer (S. Math., IV).

Sire, voici un étrange champ de bataille, et une espèce de guerre bien différente de celles qui se livrent sur la terre. Un désert en est le théâtre; un Dieu qui est aux prises avec le démon; le jeûne et l'abstinence en sont les armes; des anges y viennent féliciter et servir le vainqueur. Mais quelque différence qu'il s'y trouve, je remarque qu'il y a ce rapport entre elles, que Jésus-Christ, pour nous animer au combat, fait, en le soutenant lui-même, ce que font les plus grands héros pour encourager leurs soldats.

En vain la prudence leur persuade-t-elle qu'ils doivent rarement exposer leurs personnes, et qu'il est de la politique de se conserver pour le bien et la prospérité de leurs États : il se trouve toujours quelque occasion où, se laissant emporter à leur valeur, ils fondent les premiers sur leurs ennemis, et se trouvent à toutes les attaques, autant intrépides et hardis à affronter les dangers, que toute leur armée tremble pour la conservation de leur vie.

Si les rois étrangers font la guerre dans leurs cabinets; s'ils dressent, dans un sûr et auguste repos, des lignes et des batteries où ils ne se trouvent jamais en personne, votre majesté, sire, non contente de régler toutes choses, par cette prudence consommée qui la fait réussir dans tous ses desseins, va à la tête de ses troupes malgré la rigueur des saisons, la fatigue des voyages, l'étendue et la rapidité des rivières, le nombre et la vigoureuse résistance des plus fortes places, la valeur et l'adresse des capitaines et des soldats qui les gardent, portant partout avec elle la victoire et l'abondance, la terreur et la prospérité de ses armes. Que pouvez-vous faire davantage, que de hasarder une si précieuse vie; et ne voyons-nous pas, sire, que vous avez pleinement accompli ce que souhaitaient autrefois les Juifs, en demandant à Samuel un roi qui marchât à leur tête, et qui soulevât les premiers choes de leurs combats : *Ipse rex egrediatur ante nos, et pugnabit bella nostra pro nobis* (I Reg., VIII)?

Ne diriez-vous pas, messieurs, que c'a été même pour s'assujettir à cette loi, que Jésus-Christ, notre chef, a voulu s'avancer contre le démon, lui résister en face, décider, pour ainsi dire, avec lui du sort de tout le genre humain, combattre et humilier cet ennemi si fier de ses anciennes victoires, qu'il se flattait que nul n'osait lui faire tête : *Ecce duccem dedi cum gentibus* (Isa., LV).

Spectacle, à la vérité, fort étrange, puisqu'on y voit un Dieu qui est venu détruire le péché, sollicité de le commettre; mais spectacle, messieurs, qui doit vous être d'une admirable utilité, par rapport à votre condition et à vos emplois, puisque Jésus-Christ ne laisse au démon la liberté d'employer contre lui tous les différents stratagèmes que son envie lui suggère, qu'afin de vous les découvrir et vous empêcher d'en être surpris.

Quoique toutes les tentations de ce cruel ennemi soient à craindre, j'en ai cependant choisi une qui vous regarde particulièrement, et à laquelle vous êtes plus exposés qu'à aucune autre. Cette tentation est celle qui vous vient du côté du monde, et que je trouve renfermée dans les paroles de mon texte. Tentation de la grandeur et de la gloire humaine, à laquelle vous êtes si souvent exposés, et dont cependant il vous serait si aisé de triompher, si vous considériez qu'il n'y en a point de plus grossière pour vous perdre, ni où le démon use moins d'artifice.

Voyez, je vous prie, comment il s'y prend à l'égard de Jésus-Christ. Premièrement, il l'élève sur une haute montagne, et, de ce lieu éminent, il lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Ensuite il le flatte par de belles paroles et promet de lui donner tout ce qu'il lui montre; mais remarquez que ce n'est qu'à condition qu'il se prosternerait devant lui et qu'il l'adorera.

Or, ne sont-ce pas là ces mêmes tentations que le démon vous livre du côté du monde, et ne connaissez-vous pas déjà combien il y a d'imprudence et de lâcheté d'y succomber? Car enfin ces tentations qui vous viennent de la part du monde sont le plus souvent sans artifice; voilà ma première proposition. Elles ne consistent jamais qu'en promesses; voilà ma seconde. Elles vous engagent toujours à l'infidélité et à l'apostasie; voilà la troisième. Après cela, n'êtes-vous pas obligés par toute sorte de motifs à y résister? Ce sera la conséquence que je retirerai des ces trois importantes vérités. Divin esprit, qui conduisîtes Jésus-Christ dans le désert pour y être tenté, répandez aujourd'hui vos lumières sur cet auditoire, et donnez-moi cet esprit de vérité et de force qui m'est nécessaire pour m'acquitter dignement de mon ministère: c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de la sainte Vierge, que je salue pour cet effet avec l'ange. *Ave, Maria.*

I. — Sire, il est si difficile de connaître, et par conséquent d'éviter les pièges que le démon nous tend, que le saint homme Job donnait le défi à toutes les créatures, pour savoir qui d'elles aurait les yeux assez perçants pour découvrir la diversité de ses habits, et de peindre au naturel les traits de son visage: *Quis revelabit faciem indumenti ejus, et portas vultus ejus quis aperiet (Job, XLI)?*

Toujours fourbe et inégal, toujours artificieux et changeant, il prend autant de formes que son envie et sa malignité lui suggèrent. Tantôt c'est un lion; tantôt un ser-

pent; tantôt il met la violence, et tantôt l'artifice en usage; aujourd'hui il menace et il tourmente, demain il promettra et il flatte: et comme il a été autrefois cruel dans la persécution de l'Eglise, il est a présent doux et rusé dans sa paix: *In pace subdolus, in persecutione violentus*; ce sont les expressions de saint Cyprien (*Lib. de Mortalitate*).

Je croyais, messieurs, qu'il usait toujours de cette ruse et de cet art de dissimuler dans toutes les tentations qu'il nous livrait; et cependant j'en découvre aujourd'hui une où il semble changer de batterie, et renoncer en quelque manière à ses finesses, quand il a affaire aux gens du monde, et qu'il se sert du monde même pour les séduire. L'on dirait que ces gens lui sont tellement assurés, qu'il n'a plus besoin d'artifice pour les surprendre; et comme s'ils étaient résolus de se perdre et de se donner à lui, il commence à leur devenir en quelque façon sincère; je m'explique.

Le démon s'était toujours déguisé dans les deux tentations qu'il avait livrées à Jésus-Christ, et ce n'a été qu'à la troisième, qu'il n'a pas voulu user d'artifice envers lui.

Dans la première, il a paru comme un homme charitable, qui s'intéressait dans ses besoins: Vous avez faim, voilà des pierres; *dites que ces pierres se changent en pain*. Dans la seconde, il avait paru comme un ange de bon conseil, en lui inspirant une action éclatante, dans la vue de procurer la gloire de Dieu. Mais dès qu'il se sert du monde et de ses pompes, il laisse aussitôt tomber le masque: sans dissimuler ou ce qu'il est, ou son dessein, il propose à Jésus-Christ la gloire du monde d'un côté, et l'adoration de l'autre; les royaumes du monde qu'il lui montre, et le respect qu'il lui demande.

Ainsi en use-t-il encore aujourd'hui avec les mondains, se contentant de leur offrir les biens du monde, de les leur offrir tels qu'ils sont, et tels qu'ils les connaissent eux-mêmes: *Ostendit omnia regna mundi et gloriam illorum*, croyant qu'il suffit pour les faire succomber à cette tentation, de leur en proposer simplement l'objet, et n'employant guère contre eux ni la ruse, ni la violence, qui sont, comme je viens de vous dire, les deux moyens dont il se sert pour faire réussir ses autres attaques.

A l'égard de l'artifice et de la ruse, il ne l'emploie presque pas dans les tentations qu'il nous livre du côté du monde, et c'est en quoi nous sommes moins excusables, si nous y succombons. Je le répète, il se contente de nous montrer ses royaumes et ses pompes: *Ostendit omnia regna mundi et gloriam illorum*. Il ne les couvre pas d'un pieux prétexte; il ne nous les propose pas comme des moyens de nous sauver et de nous sanctifier; il ne nous garantit pas même des conséquences et des funestes suites de l'abus que nous en pouvons faire. A l'avare, il ne fait que montrer le gain qui lui reviendra de ce traité; au débauché, que le plaisir qu'il trouvera dans cette compagnie; au vindica-

tif, que la satisfaction qu'il y a de se venger. Y a-t-il en tout cela beaucoup d'artifice ?

Le démon, comme remarquent les Pères, fit le philosophe et le sophiste, quand il tenta nos premiers parents ; il surprit Eve par des raisonnements captieux, et attribua au fruit défendu des qualités qu'il n'avait pas. Mais il n'en est pas ainsi dans les tentations qu'il livre aux gens du monde ; et si cet imposteur pouvait être de bonne foi, ce serait particulièrement à leur égard qu'il voudrait le paraître.

Eve s'écria que le serpent l'avait trompée ; *Serpens deceptit me* (Genes., III) ; mais vous qui aimez le monde, et qui vous y attachez, pouvez-vous alléguer la même excuse ? Car, à quoi se réduit tout l'artifice du démon, si ce n'est à vous proposer simplement l'objet de votre perte ? Il vous a montré les biens qu'il a cru vous être propres : cette dignité, ce plaisir, cette charge, cette créature, cette préséance, cet héritage : *Ostendit*. Et d'abord, sans délibérer davantage, vous vous y êtes portés avec fureur ; était-ce là une grande ruse, et pouvez-vous dire qu'il vous a surpris ? C'est vous-mêmes, malheureux, qui, contre la défense de l'Apôtre, *Nemo se seducat* (I Cor., III), avez travaillé à vous séduire ; c'est votre propre chair qui vous a corrompus ; c'est votre paresse qui vous a jetés dans le précipice ; c'est votre liberté affaiblie par vos mauvaises habitudes, et votre nature accoutumée au mal, qui vous ont perdus dès que vous avez vu ces charments, mais funestes objets qu'on vous a proposés.

Ne me dites pas ici que toutes les créatures sont des pièges entre les mains du démon, et que le monde même, comme dit saint Jean, est tout entier sous son empire : *Mundus totus in maligno positus est* (I S. Joan., V) ; car, pour qui est-ce que ces créatures sont des pièges ? ce n'est, dit le Saint-Esprit, que pour les fous et les imprudents qui s'y laissent surprendre : *Pedibus insipientium* (Sap., XIV). Pour peu que l'on connaisse le monde, les tentations qui viennent de sa part sont si grossières, et, au sentiment de saint Eucher (*Ad Valerianum epist. parænetica*), il est si misérable et si corrompu, qu'il a perdu même les dehors et les apparences trompeuses qui pouvaient nous séduire : *Etiam speciem seductionis amisit*.

Nous imputons ordinairement nos chutes au démon ; mais c'est souvent à nous-mêmes que nous devons les attribuer. Judith demandait à Dieu de pouvoir si bien engager Holoferne, que son aveugle passion le rendit son esclave dès qu'il l'aurait vue, *Capiatur in me* (Judith, IX) ; mais elle voulait, comme elle ajoute, que ce fût par ses propres yeux, *laqueo oculorum suorum*. On ne peut pas dire qu'une belle femme soit coupable des péchés qu'on commet en la regardant, pourvu qu'elle n'ait pas une beauté affectée, et qu'elle ne la montre que quand la bienséance ne lui permet pas de la cacher ; elle n'est pas responsable devant Dieu des pensées ni des désirs impurs qu'ont ceux qui la regardent ; et alors, qui doute que celui qui jette sur elle des re-

gards lascifs, ne soit seul coupable de sa perte ?

N'en doutez pas, messieurs, souvent dans les tentations des gens du grand monde, le démon ne contribue que très-faiblement à leur perte ; et quand il n'y en aurait point qui les tentât, ils ont toujours en eux des appétits naturels qui les portent aux dérèglements, dit Origène : *Etiam si diabolus non esset, homines haberent appetitum ciborum et venereorum* (Orig. in Levit.). La tentation suppose deux parties : l'une qui attaque, l'autre qui conteste ; et où il n'y a point de résistance ni de contradiction, il n'y a point aussi, à proprement parler, de tentation. Or, parmi ceux qui s'échauffent à la poursuite des biens temporels, combien y en a-t-il qui ne donnent pas seulement au démon la peine de les attaquer dans les formes ?

A la cour, et dans le grand monde, les tentations passent pour des illusions et des songes. Quand nous disons qu'elles commencent par la sujétion, qu'elles continuent par le plaisir, qu'elles s'achèvent par le consentement, à peine sait-on ce que nous voulons dire. Il y a aujourd'hui trop d'intelligence entre l'enfer et le monde, entre le démon et la concupiscence, pour que toutes les règles d'un combat régulier s'observent. La première vue des objets est la seule qui détermine à les suivre. Dès qu'on entrevoit un honneur ou un plaisir, on se rend d'abord, et sans autre artifice que celui d'émouvoir une passion, qui n'est déjà que trop échauffée d'elle-même, on en triomphe sans autre fourberie. Que cet impudique voie une malheureuse créature qui soit disposée à le satisfaire, *statim eam sequitur*, dit le Saint-Esprit, il court aussitôt après elle, sans considérer qu'il va perdre son âme, son honneur, ses biens, sa liberté. Tant il est vrai que les gens du monde ne sauraient rejeter sur les ruses du démon la lâcheté qu'ils ont à succomber aux tentations qu'il leur livre.

Ils sont encore moins fondés à s'excuser sur la violence qu'il leur fait. Il est violent et cruel, ce démon, je l'avoue ; mais pour qui ? Pour les saints et pour les justes, dont il ne peut ébranler la vertu ni corrompre la fidélité que par ses violences ; mais il se radoucit à l'égard des autres, et, comme il les voit portés à le suivre, il n'a nul besoin de les effrayer.

On a toujours remarqué que ce commun ennemi de notre salut échauffait bien plus souvent les tyrans contre les catholiques que contre les schismatiques ; jusque-là que le pape Corneille ayant été martyrisé, et l'antipape Novat ne l'ayant pas été, saint Cyprien en conclut qu'il fallait que Corneille fût le pape légitime, par cette raison qu'il apporte que le démon persécute toujours les serviteurs de Jésus-Christ, et qu'il épargne en ce monde les siens : *Ostendit Dominus quis episcopus divina ordinatione delectus* (D. Cypr.).

Gens du monde, qui m'écoutez, ne vous attendez donc pas que le démon se serve de grandes violences dans les tentations qu'il vous livre. Il vous regarde, je ne dis pas tou-

jours, mais très-souvent, comme des places qui sont à lui, et auxquelles il n'est plus nécessaire de livrer d'assaut : il n'y a que les saints, et ceux qui lui résistent, qu'il étonne et qu'il persécute.

A ce joueur de profession, qui a coutume de se rendre chaque jour dans un certain lieu marqué, pour y continuer ses blasphèmes ; à cette personne qui a un commerce réglé où elle perd sa réputation et son âme ; à cet autre dont le métier est depuis tant d'années de voler les deniers du roi et du public ; à tous ces gens, ne croyez pas que le démon se mette en peine de livrer d'assaut, ni de faire de grandes violences : ils courent aussi vite au précipice qu'il pourrait les y entraîner ; et, pour achever de les perdre, il suffit au plus de leur remettre devant les yeux les objets qui les charment : *Ostendit*, etc.

Ah ! quelle honte, quelle misère pour des gens qui font profession d'être chrétiens ! Il ne faut que leur faire passer devant les yeux une fumée d'honneur, une ombre de plaisir, un fantôme de gloire et de préséance, une apparence de gain et d'intérêt pour en abatre un million aux pieds de Satan, *ostendit*, pour perdre toute une cour, pour abîmer des royaumes entiers. Je parle juste quand je parle de fumée, d'ombre, de fantôme, car c'est en cela qu'on peut faire encore un nouveau reproche à ceux qui succombent si lâchement et si aisément à la tentation du monde, non-seulement cette tentation étant presque toujours sans artifice, comme je viens de vous le montrer, mais ne consistant même jamais qu'en des promesses vaines et inutiles : *Hæc omnia tibi dabo*. C'est le sujet de mon second point.

II. — Quand j'ai dit que les tentations qui nous viennent de la part du monde se proposaient ouvertement, et sans beaucoup d'artifice, je n'ai pas prétendu qu'elles fussent absolument exemptes de mensonge. Si cela était, il faudrait qu'elles n'eussent pas pour principe le démon, qui est lui-même le père du mensonge. Depuis qu'il a fait espérer à nos parents de trouver dans le fruit défendu l'immortalité dont il les flattait, et que cependant ils n'y ont trouvé que la mort, de quoi cet imposteur, dans toutes les autres tentations, n'est-il pas capable de se servir ?

Ce que j'ai seulement à vous dire, messieurs, c'est que la fourberie qui se trouve dans les tentations du monde est si évidente par elle-même, qu'à moins d'une grossièreté inexcusable ou d'une lâcheté criminelle, on ne peut jamais s'y laisser surprendre, le monde lui-même, avec tout ce qu'il renferme, n'étant autre chose, dit Tertullien, qu'un grand mensonge : *Magnum mundus mendacium est*.

Ce monde, dit saint Paul, n'est qu'une figure, et encore une figure qui passe ; ce n'est, dit le Sage, qu'une ombre et une fumée qui se dissipe ; et après qu'un prophète a jeté les yeux sur toute la terre, il trouve qu'elle est vide et pleine de rien. Ainsi le démon peut-il se servir d'un instrument qui soit plus propor-

tionné à son génie et qui donne plus de cours à ses impostures ? Avec le monde il peut tout promettre, puisque ce monde est une figure, et qu'il est revêtu de quelque apparence ; mais avec ce monde même, il ne peut rien tenir, puisque ce n'est qu'une figure vide et déstituée de substance. Avec toutes les choses du monde, il peut dire encore tous les jours à chaque chrétien ce qu'il disait à Jésus-Christ : *Tibi dabo* : Je vous donnerai ; mais avec toutes ces choses il le dira inutilement jusqu'à la fin des siècles, et jamais il n'aura ni l'intention, ni le pouvoir d'exécuter sa promesse. Comment cela ? Le voici :

C'est 1° que de mille personnes à qui le monde fait espérer ses faveurs, il n'y en a presque aucune qui les obtienne. On ne voit partout que des gens abusés qui s'empressent et se tourmentent, les uns pour acquérir des richesses, les autres pour avoir des honneurs ; ceux-ci pour parvenir à des emplois ; ceux-là pour jouir de quelques plaisirs ; et cependant combien les uns et les autres entreprennent-ils de travaux, combien courent-ils de dangers, combien essuient-ils de rebuts et d'affronts, combien de veilles, d'inquiétudes, de chagrins qui troublent leur repos, qui altèrent et ruinent leur santé ; combien en avons-nous vu dont la mort a rompu les projets, et combien même qui, se voyant sur le point de jouir du fruit de leur ambition, sont tombés en un instant dans le dernier de tous les mépris ? C'était néanmoins à tous ces gens-là que le démon et le monde avaient dit : *Hæc omnia tibi dabo* : Je vous donnerai toutes ces choses.

Mais supposons qu'ils aient réussi dans leurs desseins, ce monde leur a-t-il été plus fidèle, et leur a-t-il tenu ce qu'il leur avait promis et ce qu'ils s'étaient promis eux-mêmes ? Qu'est-ce que le monde leur avait promis, en leur montrant tous ses biens ? Il leur avait promis du repos, beaucoup de satisfaction et de joie, car, sans cela, la possession du monde tout entier ne serait qu'incommode et insupportable. Or, parmi ces hommes fortunés, que les autres ne regardent qu'avec envie, y en a-t-il un seul qui soit parvenu à cette vraie joie et à cette possession tranquille ?

J'en atteste ici vos consciences, messieurs, vous qui paraissez élevés au faite des grandeurs humaines et qui, ne connaissant que peu de têtes au-dessus des vôtres, voyez tout le reste à vos pieds, goûtez-vous, dans cette élévation, un plaisir aussi pur, aussi charmant, aussi solide que vous vous l'étiez promis ? Avouez-le ingénument, vous ne vous trouvez pas même payés de vos peines ; ce que vous achetiez si cher ne vaut pas ce que vous avez donné ; et en matière de biens temporels, le désir que vous avez de les posséder a plus de charmes et d'attraits que l'usage et l'expérience que vous en faites : *Appetitus placet, experientia displicet*.

Que d'inquiétudes, que de dégoûts, que de supplices et de remords dans les hautes fortunes ! et que le Sage a eu raison de dire que si le pain du mensonge est d'abord doux,

à celui qui le goûte, il arrive que dans la suite, sa bouche ne se trouve pleine que de sable et de gravier : *Suavis est homini panis mendacii, et postea implebitur os ejus calculo* (Prov., XX). Dans ces plaisirs des sens, où le monde vous promettait tant de satisfactions, n'est-il pas vrai que s'ils vous ont donné de l'inquiétude dans leur recherche, ils vous donnent encore plus de repentir dans leur jouissance? Que leur attente rend un homme languissant! que leur excès et leur satiété le rendent insatiable, et qu'après tout, on est plus misérable d'en être accablé que d'en être privé. La douleur et l'affliction ne se sont-elles jamais mêlées au travers de ces plaisirs, comme parle l'Écriture : *Risus dolore miscbitur*, (Proverb., XXIV)? Pour combien d'hommes sensuels, aussi bien que pour les enfants de Job, une seule et même heure a-t-elle fait d'une fête un deuil, d'une maison un tombeau, et d'un banquet une pompe funèbre? A peine a-t-on goûté le plaisir, que la colère de Dieu survient, comme ces malheureux Israélites qui périrent, ayant encore les caillies dans leur bouche et entre leurs dents.

Dans ces richesses, dont ce monde vous faisait voir l'éclat, comme le démon fait aujourd'hui voir à Jésus-Christ la gloire des royaumes qu'il lui montre, qu'avez-vous trouvé qui ait pu vous satisfaire? Ou vous êtes avares, ou vous êtes prodigues? Si vous êtes avares, vous tenez-vous heureux de vous retrancher les choses les plus nécessaires pour grossir votre trésor et de n'avoir pas d'autre sort, au milieu de votre abondance, qu'aurait un portier préposé à la garde d'une maison pleine de richesses?

Que si vous êtes prodigues, votre misère ne s'augmente-t-elle pas par la dissipation de votre or et de votre argent? Que de peines pour ne rien retrancher de vos dépenses excessives! Que d'injustices pour trouver de quoi fournir toujours à votre ambition et à votre luxe? Et ainsi n'est-il pas vrai de dire que le monde n'a que des promesses à vous faire, *tibi dabo*, et rien effectivement à vous donner?

Si vous demandez d'où cela provient, j'en trouve deux raisons, l'une du côté de l'homme, l'autre du côté du monde. Le cœur de l'homme est infini, et le monde n'a que des biens finis et limités. Ce cœur est comparé dans l'Écriture, tantôt à un abîme dont on ne saurait trouver le fond, tantôt à l'enfer, qui ne dit jamais c'est assez; tantôt à la mort, qui ravit tous les hommes dans son sein sans en être rassasiée. D'ailleurs le monde, avec tous ses biens, toutes ses dignités, tous ses plaisirs, n'est qu'un néant, une motte de terre, et, comme l'appelle un prophète, une goutte d'eau : *Quasi stilla situla* (Is., XL).

Or, quelle apparence que ce cœur infini, et qui tient de l'immensité de Dieu qui l'a créé, puisse être rempli d'un rien ou de choses qui ne sont simplement qu'extérieures et apparentes? Mon âme a soif, *sitivit anima mea*, et le monde ne saurait au plus rassasier

que mon corps. Et cela étant, faut-il s'étonner si quoique mes coffres se remplissent, quoique ma faveur augmente, quoique mes plaisirs soient continuels, faut-il s'étonner, dis-je, si mon âme n'est pas contente?

Je ne sais, messieurs, si ce que je vous dis, quelque sensible qu'il soit, est capable de vous convaincre; peut-être que vos yeux ne sont pas encore ouverts pour voir ce grand vide du monde, et que votre concupiscence étant extraordinairement enflammée, vous ressembliez à ces gens qui, quoique tourmentés d'une grosse fièvre, ne se croient pas cependant malades, à cause de la violence d'un accès qui les soutient.

C'est pourquoi, pour vous tirer d'un si déplorable état, permettez que nous consultations quelqu'un qui soit revenu de ce transport. Si jamais il y a eu homme à qui le monde ait tenu ce qu'il lui avait promis, c'a été Salomon. A voir sa puissance, sa réputation, ses richesses, ses empires, ses plaisirs, on dirait, ce semble, que ce roi avait acquis tout ce que le démon promet aujourd'hui à Jésus-Christ.

Si pour être absolu il lui fallait des peuples et des voisins soumis, tout était en paix, et au dedans et au dehors de son Etat. Si pour se faire un nom immortel, il fallait que sa réputation s'étendît fort loin, et que tous les princes de la terre lui envoyassent des ambassadeurs chargés de présents, il n'y avait point de souverain qui ne s'estimât heureux d'être honoré de son amitié, qui ne souhaitât de le voir et d'entendre les oracles de sa sagesse. Si pour soutenir une grande autorité il lui fallait de grandes finances, il amassait pour soi, comme il dit lui-même, toute la substance des provinces, le monde lui donnait tant d'or et d'argent, que, selon l'Écriture, ils étaient sous son règne aussi communs à Jérusalem que les pierres. Était-il question de superbes maisons? Il avait à la ville et à la campagne des palais magnifiques, où toutes les terres voisines étaient plantées en bois odoriférants et en parterres, que mille canaux arrosaient de toutes parts.

Pour entretenir et habiter des lieux si vastes, il fallait beaucoup d'officiers et de domestiques. On lui envoyait des esclaves de tous les endroits de la terre, et il avait des serviteurs sans nombre. Pour orner ces maisons, il fallait des meubles précieux; et les moindres vases qui servaient à sa chambre et à sa table étaient de fin or. Il fallait des équipages bien superbes pour la marche d'un si grand roi; et il n'avait pas moins de quarante mille chevaux pour traîner ses chariots, et de douze mille pour monter sa maison.

Pour la subsistance d'une si nombreuse cour, il fallait une grande abondance de vivres; le nombre des farines et des troupeaux qui étaient chaque jour destinés pour y fournir, est presque incroyable.

Enfin, comme tout cela ne touche pas encore la personne du prince d'assez près, il fallait, pour achever son bonheur temporel,

que le monde le comblât de plaisirs, et qu'il en procurât à tous ses sens : et en cela on n'oserait presque révéler tout ce que l'Écriture nous en apprend ; il suffit seulement de vous dire qu'il avoue lui-même qu'il ne s'est jamais refusé aucun plaisir que son cœur et ses sens lui eussent demandé : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis, nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur (Eccl., II).*

Avec tout cela, messieurs, qu'est-ce qu'il dit enfin, et quel jugement en porte-t-il ? Sire, quelque heureux que soit votre règne, quelque bénédiction que Dieu répande sur votre sacrée personne, et sur tous les desseins de Votre Majesté ; quelque réputation que votre sagesse, votre magnanimité et tant de vertus royales vous aient acquise dans les parties les plus reculées du monde, vous n'avez jamais autant paru dans votre gloire que Salomon dans la sienne ; et cependant que dit-il du monde, et que peut-il dire de sa fidélité dans ses promesses ? Le voici en termes exprès dans l'Écriture.

Dieu, dit-il, m'ayant ouvert les yeux, et venant moi-même à faire réflexion sur tout ce que j'ai fait et sur tout ce qui m'est arrivé, je n'ai trouvé en tout cela que vanité, qu'inconstance et qu'affliction d'esprit. Jusque-là même, qu'il ne compte presque pas sa royauté comme un bien véritable et réel, et fuit rex in Jerusalem, comme si sa qualité n'avait fait que passer, et que ce n'eût été qu'un songe dont il se fût réveillé.

Monde perfide, c'est donc ainsi que tu tiens parole à ceux qui te servent et qui te croient, quand tu leur dis : *Tibi dabo*, je vous donnerai. C'est donc ainsi, qu'au lieu du repos et du plaisir que tu promets, tu ne donnes que du dégoût, de l'inquiétude, du chagrin. Est-ce là, à votre avis, messieurs, une tentation à laquelle il ne soit pas facile de résister ? Possesseurs de la terre, conquérants des nations, ouvrez les yeux à la vérité avant que la mort vous les fasse ouvrir malgré vous : viendra une heure fatale, à laquelle vous avouerez qu'il ne sert de rien d'avoir gagné tout le monde, si l'on perd son âme. Hélas ! qu'est-ce qu'un royaume, qu'est-ce que le monde entier, quand on le posséderait pendant cinquante ou soixante ans, en comparaison de l'éternité ! Qu'est-ce que sont, à plus forte raison, toutes les conditions qui se trouvent au-dessous d'une souveraine fortune, pour être le motif de la vanité des hommes ; que dis-je ? pour être même, s'ils n'y prennent garde, le motif de leur damnation, puisque la dernière circonstance de la tentation du monde est de porter à l'infidélité et à l'apostasie ceux qui y succombent : *Si cadens adoraveris me*. Vous le verrez dans mon dernier point.

III. — L'ambition du monde ayant toujours été de se mettre à la place de Dieu, et cet esprit superbe n'ayant pu réussir dans ses prétentions, il a cru que pour se dédommager de sa perte, il fallait qu'il prît possession du cœur de l'homme. Dans le ciel, il avait voulu se rendre semblable au Très-Haut :

Ascendam, et ero similis Altissimo (Is., XIV) ; sur la terre, il avait demandé des temples et des autels ; et ces deux prétentions sacrilèges ne lui avaient pas réussi. Vous savez qu'il fut précipité du ciel dans les abîmes ; et vous n'ignorez pas non plus, qu'après avoir été adoré pendant les temps de la superstition païenne, ses idoles ont été renversées et tout son faux culte aboli.

Mais qu'a-t-il fait ? Il a voulu mettre son trône dans le cœur de l'homme, et par l'adoration qu'il en recevrait, se venger avantageusement de n'avoir pas réussi dans ses deux autres desseins. Dans celui du ciel, parce que pour occuper le cœur de l'homme, Dieu a quitté lui-même le ciel ; dans celui de ses temples et de ses autels, parce que les sacrifices qu'il y recevait et les victimes qu'on lui immolait, n'étaient, après tout, que des signes extérieurs du sacrifice que l'homme lui faisait de lui-même.

Vous ne savez que trop que ce dernier dessein lui a toujours réussi, tous ceux qui préfèrent la créature au Créateur, et qui pour posséder ce qu'ils aiment contre l'ordre de Dieu, succombent aux tentations du démon, étant autant d'adorateurs sacrilèges qui lui immolent la précieuse victime de leur âme.

Or, de quel moyen se sert-il pour les engager dans cet abominable culte ? Du monde, oui, mes frères, du monde. Car n'est-il pas vrai que les gens du monde n'ont point proprement d'autre Dieu que leur fortune, et qu'ils ne font cas de la religion qu'autant qu'elle favorise leur intérêt ou leur orgueil : toujours prêts de fléchir les genoux devant Jésus-Christ ou devant Bélial, selon que leurs passions et leurs projets ambitieux l'exigent.

Non, non, ce ne serait pas seulement pour régner que l'on violerait aujourd'hui toute sorte de droits : un plaisir d'un moment, une distinction chimérique, une préséance, les charmes trompeurs d'une fragile beauté, la vengeance d'un ennemi, la complaisance pour un ami, l'espérance d'une puissante protection ou d'un heureux établissement, font une infinité de lâches idolâtres, quand le démon leur dit : Je te donnerai toutes ces choses pourvu que tu m'adores.

S'agit-il de faire sa fortune dans le monde ? L'on n'a égard, ni à l'honnêteté, ni à l'amitié, ni à la justice, ni à la pudeur ; que dis-je ? on n'a même nulle considération, ni pour sa foi, ni pour Dieu, ni pour sa conscience, et l'on adorerait volontiers tous les démons de l'enfer, si l'un d'eux disait : Fléchis les genoux devant moi, et je te donnerai ce que tu voudras : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*.

Ces abominables que l'Eglise regarde avec horreur, et qu'elle frappe tous les dimanches de ses foudres ; ces âmes abandonnées à Satan par leurs sortilèges, avec lequel ils se lient par des pactes exprès, sont à notre égard autant d'objets d'exécration. Faut-il que notre malheureux siècle ait ajouté au comble de ses iniquités la fécondité de ces

monstres qui, poussés d'une fureur infernale, se donnent au démon et renoncent à Jésus-Christ.

Votre Majesté, Sire, n'a pu voir cette abomination de la désolation dans le lieu saint, sans frémir et en être pénétrée de douleur. Avec quel zèle n'avez-vous pas commandé qu'on les exterminât, et quelle fermeté n'avez-vous pas témoigné pour ne rien relâcher de la vengeance qui en était due au ciel et à la terre? Les sentiments chrétiens et les augustes paroles de Votre Majesté en ces occasions, ne mourront jamais dans notre souvenir, et vous ferez connaître à toute la postérité qu'il n'appartient qu'aux rois sages de perdre et de dissiper les impies : *Dissipat impios rex sapiens.*

Nous avons naturellement en horreur ceux qui, par un pacte secret, se donnent au démon : mais quel crime aussi, ne commettent pas tant d'autres, qui, ne pouvant ignorer qu'ils trahissent leur conscience, en s'abandonnant à l'esprit du monde, renoncent intérieurement à Jésus-Christ? Le démon leur propose les biens de la terre s'ils le veulent adorer, et comme la plupart les acceptent à cette condition, peut-on dire que ce soit-là seulement un pacte tacite?

Chose étrange ! dans les tentations du monde, la connaissance que l'on a de la damnation qu'elle attire après elle, n'est presque capable d'arrêter personne quand on y est une fois engagé. Voyez Salomon, dont vous venez de considérer la fortune, s'abandonner si aveuglément au monde, que toute sa sagesse ne peut arrêter son apostasie. Il vient de bâtir un temple au vrai Dieu; il l'a bâti le premier par ses ordres, et dans la suite il en bâtit un à toutes les fausses divinités de ses maîtresses : *Cumque jam senex esset, depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos* (III Reg., XI).

Apprenons de là, mes frères, le danger qu'il y a de se laisser d'abord aller aux attraits du monde. On croit ne rien faire contre son devoir, quand on écoute ses promesses, qu'on suit ses maximes, qu'on se laisse surprendre à son éclat et à ses pompes : et cependant on trouve qu'on perd peu à peu l'esprit du christianisme, et que, comme dit un apôtre, on fait sans s'en apercevoir, un dangereux naufrage dans sa foi. *Quam quidam appetentes circa fidem naufragaverunt* (I Timoth., I).

Car, est-ce avoir une vraie foi, que d'avoir du dégoût pour les choses de son salut, et une entière insensibilité pour Dieu? Est-ce avoir une vraie foi, que de la rendre esclave de ses affaires, de son ambition, de ses intérêts, vivre en païen, et se contenter de se prosterner devant Jésus-Christ? Ah ! qu'il y a donc d'idolâtres et d'apostats au milieu du christianisme même, puisqu'il y en a tant qui vivent de l'esprit du monde, et qui succombent si aisément à ses tentations?

Si vous êtes de ce nombre, mes frères, rougissez de votre lâcheté, et que le souvenir de votre désertion vous fasse prendre les précautions nécessaires pour vous défendre

mieux à l'avenir de cet ennemi de votre salut. Ce ne sont pas toujours des royaumes que le démon vous propose pour le prix de votre âme; mais quand il s'agirait même du monde entier, voudriez-vous vous rendre à une si fatale proposition?

Rien ne vous manque pour en triompher; un Dieu est spectateur de vos combats; un Dieu vous découvre les artifices de vos ennemis; un Dieu vous fortifie de ses grâces; il fait bien plus, car il vous assure que si vous partagez ses victoires, vous serez assis avec lui sur son trône. C'est ce que je vous souhaite. Amen.

SECOND SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Du jeûne.

Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (S. Matth., IV).

Ce serait une exception bien injurieuse à Dieu, si dans l'empire qu'il a sur l'homme tout entier, le corps ne lui était pas soumis, et si la partie la moins considérable de celles qui nous composent, n'étant assujettie par aucune loi particulière, se tirait elle seule de l'obéissance qu'il lui doit. Je vous fis voir jeudi l'autorité que Dieu exerce sur notre esprit par la foi, et vous comprîtes bien que l'hommage qu'il exigeait de cette faculté de notre âme, qu'il a donnée d'intelligence et de raison, était de l'obliger quelquefois d'y renoncer. Je vous expliquai vendredi le respect que notre volonté rend à Dieu par l'amour des ennemis, et vous pûtes aisément remarquer que la contrainte qu'elle y souffre est comme une réserve que son souverain s'est faite dans ses inclinations, pour se les assujettir. Mais, pour achever d'assujettir l'homme à Dieu, il est encore nécessaire que le corps lui soit soumis; il faut que cette dernière partie de nous-mêmes reçoive aussi une loi, par l'accomplissement de laquelle sa dépendance soit marquée; et cette loi, messieurs, je veux vous l'apprendre aujourd'hui, n'est autre chose que le jeûne. Il est vrai que vous ne devez pas avoir attendu à l'observer, que je le publiaisse; et l'Eglise vous ayant déjà fait entrer depuis quelques jours dans ce saint exercice, il semble que tout ce qui me reste à faire soit de vous animer à le poursuivre. Et pour commencer à m'en acquitter par un motif pressant, qui est-ce qui peut avoir peine à jeûner en entendant aujourd'hui ces paroles de notre évangile : *Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit*; après que Jésus-Christ eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim? Quoi ! un Dieu qui n'a point de passions à vaincre, ni de sens à mortifier; un Dieu qui a pris une chair impeccable, l'assujettit cependant à un jeûne si long et si rude : et moi, misérable, qui par ma naissance et par mon péché, ai tant de sujet de me sou-

mettre à cette pratique, j'y aurai de la répugnance !

Ce seul exemple devrait sans doute bien nous convaincre. Mais si vous voulez que j'appuie cette raison de quelques autres, voici ce que j'ai médité pour votre instruction. Trois choses rendent le jeûne recommandable, son institution, sa pratique, sa fin. Son institution est sainte, sa pratique est aisée, sa fin est utile. Cependant qu'arrive-t-il ? Le voici : c'est que parmi les chrétiens, les uns méprisent son institution, les autres abandonnent sa pratique et les troisièmes ne retirent aucune utilité de sa fin. Il y en a peu qui croient que l'institution du jeûne soit de précepte ; parmi ceux qui le croient, il y en a peu qui l'observent : et parmi ceux qui le croient et qui l'observent, il y en a peu qui en profitent.

Je croyais d'abord, messieurs, faire l'éloge du jeûne, mais je vois bien qu'il faut que je change de sentiment, et que je me plaigne de trois choses, de ce que l'institution du jeûne étant si sainte, plusieurs le méprisent ; de ce que sa pratique étant si douce, peu l'observent ; de ce que sa fin étant si utile, presque personne n'en profite. Demandons à Jésus-Christ, qui nous a donné un si admirable exemple de jeûne, la grâce nécessaire pour l'imiter, et implorons auprès de lui le crédit de sa sainte mère, en la saluant avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria*.

I. — Parmi les raisons que saint Paul apporte pour défendre aux chrétiens la fréquentation des hérétiques, il est assez surprenant, messieurs, que dans le portrait qu'il en fait il les représente comme des gens qui, plus esclaves de leur ventre que de vrais adorateurs de Jésus-Christ, ne cherchent qu'à séduire les âmes simples par des paroles flatteuses et douces : *Christo Domino non serviunt, sed suo ventri et per dulces sermones seducunt corda innocentium* (Rom., XVI).

Etrange et fatale union, messieurs ! Le libertinage produit l'hérésie, et par un fatal retour l'hérésie entretient le libertinage. Le cœur gâte l'esprit, et par une espèce de contagieuse réaction l'esprit gâté corrompt le cœur ; et chez les hérétiques on ne sait souvent ce qu'on doit y craindre davantage, ou leurs erreurs, ou leurs débauches, ou l'éloignement dans lequel ils sont de la vérité, ou l'aversion qu'ils ont de la tempérance et de la mortification chrétienne.

Ne dirait-on pas que l'Apôtre a voulu prévenir par là les funestes désordres de ces derniers siècles, en nous recommandant d'éviter surtout la société de nos hérétiques qui s'efforcent d'ôter de l'Eglise l'abstinence et le jeûne, et qui inspirent même ces sentiments de sensualité et de mollesse à ceux auxquels ils ne sauraient faire goûter leur doctrine.

Les progrès de Luther et de Calvin sont bornés pour leurs pernicieuses erreurs ; et les catholiques, affermis dans la foi de leurs pères, s'élèvent sans peine contre leurs nou-

veautés. Mais, chose étrange ! leur venin se répandant encore tous les jours dans notre conduite et dans nos mœurs, la plupart des catholiques ne tiennent-ils pas leur langage sur l'observance du carême, et ne sommes-nous pas malheureusement obligés de justifier contre les uns et contre les autres la sainteté de son institution ?

Le mépris qu'on en fait regarde particulièrement trois choses : la nature du précepte, la différence des viandes, l'ordre du temps. Le jeûne, dit-on, est un joug que des hommes veulent imposer à d'autres hommes ; le Seigneur n'y a jamais pensé. Cette différence de viandes est un reste du judaïsme, indigne, par conséquent, de la liberté des enfants de Dieu ; et qu'est-ce que ce choix de quarante jours, qu'une affectation superstitieuse et grossière ?

Ne croyez pas, messieurs, qu'il me soit difficile de réfuter de si faibles raisons ; et, pour commencer par l'obligation du précepte, une loi peut-elle jamais avoir plus de force que quand elle émane tout ensemble, et du droit divin, et du droit canonique, que quand Dieu et l'Eglise s'accordent à la publier ? Or, le jeûne et l'abstinence de ce saint temps sont appuyés sur cette double autorité. Le jeûne en général est un commandement divin, puisque le premier que Dieu fit à l'homme fut qu'il s'abstiendrait d'un fruit qu'il lui marqua. Mangez de tous les fruits que vous trouverez dans le paradis, mais ne mangez pas de celui de la science du bien et du mal : *Ex omni ligno paradisi comede, de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas* (Genes., II). Paroles admirables, par lesquelles, selon saint Chrysostome, il lui donnait déjà une excellente figure du jeûne, ou plutôt par lesquelles, comme dit Tertullien (*Lib de Jejuniis*), en exceptant un certain fruit, il l'obligeait à un demi-jeûne : *Exceptio eduliorum quorundam, portionale jejunium erat*.

Ne pouvons-nous pas dire aussi que le jeûne en général est comme un commandement divin, puisque toutes les fois que Dieu a fait quelques faveurs aux patriarches de l'Ancien Testament, il leur a ordonné de les mériter par ce saint exercice ? Converse-t-il avec Moïse, c'est après qu'il a purifié ou spiritualisé sa chair par un retranchement de toute sorte de nourriture ; élève-t-il Elie dans les cieux sur un chariot de flammes, c'est après qu'il s'est accoutumé par le jeûne à vivre sur la terre comme les anges ; enfin, défend-il Daniel de la cruauté des lions, et les trois enfants de celle des flammes, c'est après qu'ils se sont eux-mêmes défendus contre la faim.

Dieu, dites-vous, n'a pas ordonné le jeûne. Eh ! d'où vient donc qu'il a toujours fait une différence si honorable de ceux qui l'ont gardé d'avec ceux qui l'ont rompu ? D'où vient, dit saint Chrysostome, que les tables de la loi se donnent à Moïse qui jeûne, et que ces mêmes tables se brisent pour la gourmandise du peuple ? Ne dirait-on pas que le jeûne fait en cette rencontre toute la loi

de Dieu, comme la gourmandise fait toute sa transgression ? *Nonne diceret jejuniū esse totius legis observationem, per gulam vero omnes leges infringi ?*

Mais pour bien connaître en cela les sentiments de Dieu, il ne faut qu'observer la différence avec laquelle il parle à Adam dans le paradis terrestre, et à Elie dans le désert : à Adam : Où es-tu, Adam ? en quel éloignement de moi, tout immense que je suis, te trouves-tu par ton péché ? *Adam, ubi es ?* et à Elie : Mon serviteur, mon prophète, que faites-vous ici ? En quel étrange lieu les intérêts de ma gloire vous ont-ils forcé de vous retirer : *Quid hic agis, Elia ?* Cette voix, sans doute, est bien plus douce que l'autre, mais en savez-vous la raison ? C'est, dit Tertullien, que la parole que Dieu dit à Adam était une menace qu'il faisait à un gourmand, au lieu que celle qu'il adresse à Elie est une consolation qu'il donne à un pénitent, et à un jeûneur. *Multo amicitior ista vox quam illa : illa pasto homini minabatur, ista jejuno blandiebatur* (Tertul., de *Jejunio*).

Que serait-ce, si je vous parlais ici de l'approbation générale que Dieu a donnée aux jeûnes de tous les saints de l'un et de l'autre Testament, des plus illustres femmes de l'ancienne loi, qui ont mérité leur fécondité par cette mortification, des Judith et des Esther, qui ont obtenu par là la délivrance de leurs peuples, de tant de prophètes qui ont reçu tant de grâces et de lumières, en récompense de cette pieuse et sainte austérité ? Belle raison, qui a fait dire à saint Basile qu'il ne faut pas mépriser le jeûne, comme une invention dont on se soit avisé de nos jours ; qu'au contraire, c'est la première loi sortie de la bouche de Dieu, reçue par Adam, transmise aux patriarches, communiquée à l'Eglise, et dont par conséquent on doit respecter l'antiquité : *reverere igitur jejuniorum canitiem*.

Mais pourquoi (et c'est la réflexion de saint Chrysostome), pourquoi s'arrêter plus longtemps à autoriser le jeûne par la pratique qu'en ont fait les serviteurs, Jésus-Christ, qui est notre commun maître, ne pouvant le commander plus positivement qu'en l'observant lui-même avec tant d'exactitude et de rigueur ? Quoi ! les actions des princes de la terre, selon les politiques, seront des commandements : *Hæc conditio principis, ut quidquid facit præcipiat* (Tacitus) ; et le jeûne de Jésus-Christ, l'austérité d'un Dieu incarné n'aura pas la même autorité sur ses sujets ? Mais peut-être en le pratiquant il nous en a exemptés ? Hé ! pourquoi donc prend-il la peine d'ordonner que nos jeûnes ne soient pas accompagnés d'une tristesse hypocrite, et pourquoi nous avertit-il qu'il y a des démons qui ne se chassent que par cet artifice ? Il n'est pas jusqu'aux enfers, dit Tertullien, où Jésus-Christ ne veuille que la loi du jeûne soit reconnue : *Neque apud inferos jejunii admonitio cessavit*, nous apprenant que la gourmandise d'un riche y est punie, comme dans le ciel le jeûne d'un pauvre y est récompensé. Après

cela, je vous laisse à penser si l'Eglise s'avance témérairement d'appliquer à une sainte quarantaine ce commandement général que Jésus-Christ et son Père ont fait du jeûne dans les temps. Je vous demande, après cela, si les hérétiques ont raison de dire de l'Eglise ce que les Israélites disaient autrefois de Moïse, que le Seigneur ne l'a pas chargée de nous commander des choses si dures : *Huic non locutus est Dominus, ut tam gravia præcipiat*.

Comme il n'est pas difficile de justifier le droit ecclésiastique dans une chose où le droit divin est si bien établi, il n'est pas aussi nécessaire, après ce que vous venez d'entendre, de vous citer des constitutions apostoliques, des canons de conciles, des décisions de papes, pour vous persuader que le précepte du jeûne est légitime. Quoi ! Saül pourra commander un jeûne rigoureux à toute son armée, jusqu'à prononcer arrêt de mort contre son fils, pour l'avoir violé ? Mardochee et Esther auront le pouvoir d'ordonner des jeûnes à leur peuple ; quoi ! les princes de la terre, dit saint Thomas, seront en autorité de déterminer le droit naturel à leurs sujets, par des lois particulières, et l'Eglise ne sera pas bien fondée d'appliquer à un certain temps une loi que Dieu publie ou approuve de tout temps ? Le Sauveur du monde a prononcé que quiconque n'écouterait pas l'Eglise serait regardé comme un païen ou un publicain ; en quelle qualité tiendrons-nous donc ceux qui, non-seulement ne l'écoutent pas dans ses propres décrets, mais qui ne l'écoutent pas même dans ceux qu'elle a reçus de Jésus-Christ ?

Je ne crois donc pas qu'il puisse vous rester aucun scrupule sur le pouvoir que l'Eglise a de vous commander le jeûne ; voyons à présent si nous lèverons aussi facilement ceux que vous pourriez avoir, et sur la distinction des viandes, et sur la mesure du temps. Pour la première, il ne faut que vous renvoyer encore au Paradis terrestre, pour vous apprendre qu'elle n'est pas nouvelle : vous y verrez Dieu qui, comme dit Tertullien, disposait déjà l'homme à l'abstinence de certaines viandes, par la défense particulière d'un arbre et d'un fruit ; vous y verrez même, ajoute saint Basile, dans l'usage que Dieu laissa pour lors à l'homme, de tous les autres fruits, une image du carême de l'Eglise : *Ubi non vini potatio, non pecudum mactatio, non alia quæcumque carnalia erant excogitata*. Que si vous regardez même les autres lois, vous remarquerez que Dieu y signale toujours son autorité par quelque réserve, que le sang est défendu dans la loi de nature, les animaux immondes dans la loi écrite, et qu'on ne doit pas ainsi prendre pour une usurpation nouvelle et superstitieuse, la défense que la loi de grâce nous fait de certaines viandes en certains temps.

Je ne doute pas que vous n'ayez souvent entendu de la bouche des hérétiques, ces passages où saint Paul dit que le royaume de Dieu n'est ni viande ni breuvage, que tous les aliments sont louables, qu'il n'y en a point

qui soient impurs. Mais serait-il possible que vous ne pussiez leur répondre qu'il est vrai que le royaume de Dieu ne consiste ni dans le boire ni dans le manger, considérés précisément en eux; mais que ce boire et ce manger peuvent nous éloigner de ce royaume, si nous violons la loi; que les aliments ne sont point impurs de leur nature, et qu'il n'y en a aucun dont nous nous abstenions par cette superstition, mais que nous nous privons de leur usage en ce saint temps, parce que l'Eglise nous l'interdit, et qu'elle est en pouvoir de le faire..

A mon égard, après leur avoir fait connaître de quelle manière ils abusent de ces passages de saint Paul, je leur demanderais volontiers ce qu'ils pensent de ceux-ci du même apôtre : il proteste qu'il ne mangerait jamais d'aucune viande, s'il savait que son frère en fût scandalisé; il avertit qu'il faut prendre garde de hasarder le salut d'un homme pour qui Jésus-Christ est mort, en l'offensant par l'usage de certains aliments dont il ferait scrupule; et je voudrais qu'ils me disent s'ils croient être plus charitables que l'apôtre, et si notre salut peut leur être plus cher, lorsqu'ils se moquent du scandale qu'ils nous donnent, en mangeant en ce temps des viandes dont nous nous abstenons? Que peuvent-ils dire à cela, messieurs, qui d'eux ou de nous peut justement ici être accusé d'abus, et avoir besoin de réformation?

Mais avant que de rien conclure de précis, disons encore un mot du nombre des jours qu'ils nous reprochent dans nos jeûnes. Ils nous accusent de superstition : qu'ils en accusent donc aussi tous les anciens qui l'ont observée, qu'ils trouvent donc étrange que Moïse se soit prescrit quarante jours dans son jeûne, que parmi les prophètes ils se scandalisent qu'Elie ait gardé ce même temps, que, sans respecter même Jésus-Christ, ils poussent leur insolence jusqu'à blâmer en cela sa conduite; après cet exemple, je ne cherche plus de quoi autoriser notre carême. Que saint Chrysologue s'étudie à trouver dans l'Ecriture tout ce qui nous peut rendre le nombre de quarante jours sacré; que saint Grégoire de Nazianze remarque que ce nombre de jours, faisant la dixième partie de l'année, c'est une dîme de chaque année que nous payons à notre Dieu : *Quasi anni nostri decimas Deo damus*; que tous les Pères enfin s'efforcent de nous prouver que cette réserve n'est pas une invention humaine, mais l'ordre exprès d'une autorité divine; tout cela ne me confirmera jamais si puissamment dans la pratique de l'Eglise, que ces paroles de notre Evangile : *Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus*; quelle consolation! Jésus-Christ, mon Dieu, a jeûné lui-même quarante jours, et je les jeûne après lui. Ah! hérétiques, voilà donc la réforme que vous êtes venus apporter à l'Eglise, de vouloir ruiner une abstinence confirmée par tant de siècles, autorisée par tous les Pères, consacrée par Jésus-Christ même. Tous les âges,

tous les royaumes, les îles les plus éloignées, les déserts les plus écartés ont reçu le jeûne avec respect : *Nulla terra est ubi non sit auditum jejunii edictum* (Tert., de Jejunio); il n'y a pas une terre au monde, dit saint Basile, où cette loi n'ait été publiée avec succès; et par quel principe vous en dispensez-vous donc, et méprisez-vous une institution si sainte! Par quel principe? Je m'en aperçois aisément; c'est qu'aux termes de saint Paul, vous n'avez point d'autre Dieu que votre ventre, vous qui obéissez plutôt à ses desirs qu'aux volontés de l'Eglise. C'est pourquoi, mes frères, je vous conjure, avec le même apôtre, de ne les pas fréquenter, de peur que vous n'entriez dans leurs sentiments. Mais, hélas! si vous ne méprisez pas comme eux l'institution du jeûne, vous ne laissez pas souvent de vous en dispenser, et il est étrange que sa pratique étant aujourd'hui si douce, il y a si peu de chrétiens qui l'observent. C'est la seconde plainte que j'ai à vous faire, et le second point de ce discours.

II. — Si le jeûne est un sacrifice, et si les chrétiens l'offrent à Dieu en qualité de prêtres, c'est toutefois à condition que la victime vive toujours, et qu'en mortifiant leurs corps ils se donnent bien de garde de lui donner le coup de la mort. Ce sont des hosties qu'on immole par les mortifications; mais ce sont des hosties vivantes, dit l'Apôtre, et l'on doit avoir cette discrétion de n'offrir à Dieu qu'un culte raisonnable, afin que le sacrifice durant plus longtemps, il en reçoive aussi plus d'honneur. Quelque sévérité que gardent les Pères de l'Eglise pour la pénitence des pécheurs, que ne disent-ils pas aussi pour modérer leur zèle dans les jeûnes? Saint Jérôme, écrivant à une Vierge dont les abstinences étaient excessives, ne lui cèle pas qu'elle se rend homicide d'elle-même, et que, retranchant ses jours par son austérité, elle veut, contre la défense de l'Ecriture, faire d'un larcin un holocauste.

Prenez garde, dit saint Bernard, de ne pas traiter si délicatement votre corps, qu'il en devienne rebelle; mais prenez garde aussi de ne le pas traiter avec tant de rigueur, qu'il y succombe; ne nourrissez pas un ennemi, mais ne tuez pas un citoyen; et usez d'une si grande discrétion dans vos abstinences, que vous fassiez mourir, non votre chair, mais tous vos vices : *Sic debes nutrire corpus tuum ut non superbias, et sic debes reprimere, ut non cadat, ne inimicum reficias, ne civem affligas : hoc observa in omni abstinentia, ut non carnem sed vitia occidas*.

Comment est-ce que les Pères n'auraient pas eu cette condescendance, eux qui savaient que c'était l'esprit de l'Eglise, et que l'une des principales différences de la loi de grâce était la douceur? Voyez jusqu'où l'ancienne loi portait la rigueur de ses jeûnes; elle voulait que l'on sonnât la trompette à Jérusalem, que l'on y publiât partout le jeûne. *Canite tuba in Sion, sanctificate jejunium* (Joel., I). *Vocate catum, congregate populum, coadunate senes, congregate parvulos et sugentes ubera, egrediatur sponsus de*

cubili suo, et sponsa de thalamo suo. Appelez les grands et les petits; assemblez tout le peuple; faites sortir les hommes et les femmes les plus délicates de leur lit; n'en exceptez pas même les vieillards et les enfants à la mamelle.

Telle était à peu près la sévérité de la loi ancienne dans les jeûnes; mais vous savez quelle est la discrétion que l'Eglise a dans ceux qu'elle ordonne, épargnant les faibles, soulageant les malades, et se relâchant en beaucoup de choses de sa première sévérité. D'abord, les fidèles ne mangeaient que du pain et ne buvaient que de l'eau dans leur abstinence, et elle leur permit ensuite l'usage des légumes et des fruits; et enfin elle est venue jusqu'à leur permettre le poisson et le vin, se contentant de leur défendre de manger de la chair. Autrefois les premiers chrétiens ne pouvaient rompre leurs jeûnes avant que le soleil fût couché; nous voyons même que du temps de saint Thomas ils ne mangeaient qu'à trois heures; et aujourd'hui l'Eglise souffre qu'ils le fassent à midi. Dans la pensée de saint Chrysostome, ce relâchement que nous donnons à nos jeûnes pendant le carême, qu'est-ce autre chose que des stations que l'Eglise nous fait trouver en plusieurs endroits de notre voyage, afin que, reprenant nos forces, nous puissions ensuite continuer notre chemin avec plus de courage. *Quasi stationes ac diverticula quædam.*

Avec tout cela néanmoins (et c'est là ce qui vous rend inexcusables) avec tout cela, quelque adoucie que soit l'austérité du jeûne, vous y assujettissez-vous avec plus de fidélité? Au contraire, pour vous convaincre qu'il y a très-peu de chrétiens qui satisfassent à ce précepte, combien en voyons-nous qui, sans aucune nécessité, mais par un pur motif de gourmandise et de libertinage, rompent l'abstinence avec le jeûne de ce saint temps? Pêché qui a toujours passé pour très-grand dans l'Eglise, contraire tout à la fois à deux excellentes vertus; je veux dire à la tempérance et à l'obéissance chrétienne.

Savez-vous comment les canons ont autrefois appelé ceux qui l'avaient commis? Ils ont dit qu'ils étaient coupables de la résurrection du Seigneur : *Reos resurrectionis Dominicæ*; que comme ceux qui s'approchent indignement de la sainte eucharistie sont appelés par saint Paul coupables de la mort de Jésus-Christ, parce qu'ils pèchent contre un mystère qui la renouvelle; aussi ceux qui rompaient l'abstinence du carême, qui est particulièrement institué pour se disposer à la résurrection du Sauveur, l'offensaient dans ce mystère glorieux; et que par le peu de respect qu'ils en avaient, ils s'imaginaient, ou qu'ils ne le croyaient pas, ou qu'ils le méprisaient : *Reos resurrectionis Dominicæ*. Qualité terrible, messieurs, et qui vous fait bien comprendre que le péché qui la méritait a toujours paru très-énorme; mais il faut tomber d'accord que son énormité s'est bien augmentée en notre siècle, le carême qu'il attaque étant à présent comme une marque de religion, et une distinction

particulière de la foi catholique avec l'hérésie.

Mais comme l'observance du carême ne consiste pas seulement dans l'abstinence des choses défendues, mais encore dans l'usage modéré de celles qui sont permises; considérez aussi combien de chrétiens manquent aujourd'hui à cette dernière obligation. J'en distingue de deux sortes avec saint Augustin; les uns qui pèchent à l'égard de la quantité des viandes, et qui se contentent d'en avoir changé la qualité; les autres qui, n'usant de ces viandes qu'une fois le jour, le font pourtant avec trop d'abondance et de délicatesse. Saint Augustin (*In capite jejunii*) déclare aux premiers, nettement, qu'ils commettent un péché mortel, et qu'ils se rendent dignes de l'enfer. Jeûner dans les autres jours de l'année, dit ce saint docteur, c'est une action de vertu; mais ne pas jeûner en carême, c'est un crime; celui qui jeûne dans un autre temps recevra les grâces du ciel, mais celui qui ne jeûne pas en celui-ci éprouvera les peines de l'enfer : *Aliis diebus jejungere remedium, in quadragesima non jejungere peccatum; alio tempore qui jejunat accipiet indulgentiam, isto qui non jejunat sentiet pœnam.*

A l'égard de ceux qui, ne mangeant qu'une fois le jour, le font encore avec trop de luxe et de volupté, ils se trompent dangereusement, ajoute saint Augustin, s'ils se persuadent qu'ils satisfont à l'intention de l'Eglise. Le dessein de l'Eglise, dans la publication du carême, est de mortifier le chrétien, de châtier son goût, de faire mourir en lui la volupté; or, est-ce entrer dans ce dessein que de charger sa table de tant de mets exquis et différents; de dépeupler la mer de monstres, pour contenter sa gourmandise? Croyez-moi, dit ce grand homme, un jeûne gardé de la sorte n'est pas une suppression des anciennes sensualités, mais une occasion à de nouvelles; ce n'est pas là prendre l'abstinence, c'est seulement changer de volupté : *Non est veterum concupiscentiarum repressio, sed novarum deliciarum occasio; hoc non est suscipere abstinenciam, sed mutare luxuriam.* Mais il me semble entendre la plupart de ces chrétiens, qui se plaignent eux-mêmes que je leur fais leur procès sans les entendre; qu'ayant chacun des excuses fort raisonnables de leur manière de vivre, leur conscience s'en tient à la douceur et à la discrétion de l'Eglise, que je viens d'établir. Voulez-vous, messieurs, que je vous convainque, en un mot, de la faiblesse de toutes vos excuses? C'est qu'elles sont souvent si honteuses, que ceux mêmes qui s'en flattent, n'oseraient les alléguer. Cette femme sera-t-elle assez hardie pour nous avouer qu'elle n'a rompu le carême que pour conserver ce qu'elle a d'embonpoint et de beauté? Cet homme qui passe les nuits aussi bien que les jours dans le jeu et dans la débauche, osera-t-il dire qu'il n'a pas la force de jeûner? Tous les gens du monde qui sacrifient leur sommeil, leur santé, leur propre vie, pour assouvir leur avarice ou leur

ambition, peuvent-ils honnêtement s'excuser de l'abstinence du carême, sur ce qu'elle intéresserait l'une de ces choses en leur personne? Mais puisque nous avons la connaissance de leurs excuses, sans qu'ils aient la confusion de nous les donner, ne finissons pas ce point sans y répondre.

Femmes chrétiennes, la crainte de perdre ou d'altérer votre beauté vous empêche donc de garder l'abstinence et le jeûne? peut-être que votre raisonnement vous abuse; y eut-il jamais femme plus excellente en beauté que Judith? vous vous en rapporterez bien à l'Ecriture, qui dit qu'elle était d'une beauté incroyable: *Incredibili pulchritudine*; et cependant la même Ecriture nous assure que, hors les fêtes, Judith jeûnait tous les jours de sa vie: *Jejunabat omnibus diebus vitæ suæ, præter sabbata et festa domus Israel*.

Mais, quand le jeûne qui augmentait la beauté de Judith détruirait la vôtre, n'avez-vous pas assez commis de péchés pour la punir? Pour peu que vous différiez à faire cet acte de justice, le criminel vous échappera; et voulant dans un âge plus avancé faire pénitence des emportements de votre jeunesse, que ferez-vous autre chose, dit un grand homme, que ce que font des juges, qui, ne pouvant se saisir d'un criminel, le punissent en effigie? Hommes du monde, vous vous excusez du jeûne sur ce qu'il affaiblit vos forces; *genua mea*, dites-vous, *infirmata sunt a jejuniis*. Hé bien! c'est ce que l'Eglise prétend qu'il fasse; et ne savez-vous pas que son dessein est d'empêcher que votre chair, atténuée par l'abstinence, puisse rien entreprendre contre votre esprit? Les forces vous manquent pour le jeûne, mais elles ne vous manquent pas pour le plaisir et pour la débauche. Vous êtes robustes quand il faut courir toute une nuit pour travailler à votre plaisir et à votre fortune. Ni veilles, ni courses, ni jeûnes même, ne vous coûtent rien pour réussir dans vos desseins; jusque-là que les Pères ont cru que si vous souffriez pour Dieu la moitié de ce que vous endurez pour le monde, vous seriez de grands martyrs. Et quand l'Eglise vous ordonnera quelques jeûnes et une légère abstinence pour expier vos crimes, vous tremblerez: votre force, selon la plainte de Dieu même, paraîtra tout d'un coup différente de celle qu'elle était: *Facta est fortitudo eorum dissimilis*.

Je vous avoue que je ne puis trouver d'imprécations assez puissantes contre les lâches qui en usent de la sorte; et il faut que ce soit Dieu même qui prononce anathème contre eux. Malheur à vous, leur dit-il, qui êtes assez robustes pour satisfaire vos plaisirs jusqu'à l'excès, et qui n'avez jamais assez de courage pour entreprendre l'ouvrage du Seigneur. Le jeûne, dites-vous encore, abrège la vie, ou ruine la santé; dites mieux; dites qu'il détruit le vice et la volupté. Car, enfin, il est constant que la santé ne se conserve jamais mieux que par le jeûne; tous les jours les médecins vous l'ordonnent, comme le remède le plus

souverain de vos maux; et c'est ce qui obligeait saint Basile d'exhorter les malades à le recevoir, aussi bien que ceux qui sont en santé: *Excipite male valentes sanitatis matrem, qui bona estis habitudine excipite bonæ habitudinis custodem*. Voyez ces anciens anachorètes, qui, avec un peu d'herbes et de fruits, arrivaient à une vieillesse si extrême, qu'elle leur était comme à charge; et écoutez l'Ecriture, qui vous assure que l'ivrognerie en a tué plusieurs, mais que le propre de l'abstinence est de prolonger la vie.

Mais je suppose que vous ne puissiez, sans vous incommoder, vous réduire aux austères règles de l'abstinence et du jeûne, sans que votre santé, et vos forces y soient intéressées; dites-moi, pour qui vous réservez-vous? Jésus-Christ s'est-il ménagé, quand il a fallu souffrir pour votre salut; et pouvez-vous seulement penser au fiel et au vinaigre qui lui furent présentés, et trouver de la difficulté à vous retrancher quelques aliments pour lui? Regardant votre Roi, votre Sauveur, votre Dieu, qui se traite avec tant de rigueur, pourriez-vous bien vous traiter avec tant de délicatesse? Le jeûne vous est rude, mais la croix a-t-elle eu pour lui moins de rigueur? L'abstinence vous incommode, mais quelle patience Jésus-Christ a-t-il dû avoir dans l'accablement de tant d'affronts et de tant d'outrages?

Mais peut-être ai-je tort d'employer des choses si touchantes à vous persuader le jeûne: quel avantage les personnes du siècle tireraient-elles aujourd'hui de cette pratique? La fin de l'abstinence et du jeûne est de soi fort utile; mais avec tout cela, nous avons le déplaisir de voir qu'il n'y a presque pas un chrétien qui en profite. C'est encore une plainte que j'ai à vous faire dans le dernier point de ce discours, et que j'achève en deux mots.

L'utilité du jeûne consiste en trois choses, dit saint Jean Chrysostome: à jeûner pour ne point pécher; à jeûner pour donner; et à jeûner pour recevoir. *Jejuna ut non pecces, jejuna ut eroges, jejuna ut accipias*. C'est-à-dire que le jeûne sert à réprimer les tentations, à acquérir les vertus et à obtenir des grâces. Le jeûne obtient beaucoup de grâces, parce que retranchant à l'homme l'usage de plusieurs biens de la terre, il le rend digne de ceux du ciel. Vous le saviez grands saints, par votre propre expérience, et c'est de ce moyen que vous vous êtes servis pour fléchir la justice de Dieu, ou pour attirer sa miséricorde. Si Moïse arrête le bras de Dieu, tout prêt à exterminer le peuple d'Israël, si Daniel est admis aux révélations les plus sublimes, si Elie ouvre et ferme le ciel comme il lui plaît, ne vous en étonnez pas, dit saint Ambroise, c'est que les paroles par lesquelles tous ces grands hommes demandaient ces faveurs à Dieu, sortaient d'autant de bouches qui jeûnaient.

Le jeûne dissipe les tentations, et il me

serait aisé de vous faire voir, que comme Dieu ne donna point d'autres armes à Adam pour se conserver dans le paradis, il ne nous en fournit pas de meilleures pour surmonter les obstacles qui nous empêcheraient d'y rentrer. Les tentations de la chair se peuvent-elles vaincre plus sûrement, qu'en ôtant à notre chair même une partie de ses forces? Les tentations du monde ne s'éloignent-elles pas avec le même bonheur, quand on fuit les festins et les compagnies? Celles même des démons ne sont-elles pas inutiles, quand on leur ôte toute la prise qu'ils pourraient avoir sur nous? Or, ce sont-là autant d'effets du jeûne, et Jésus-Christ qui n'avait nul besoin de ce moyen, l'emploie néanmoins dans le désert, contre les insolentes attaques du démon. Il jeûne avant que d'être tenté, pour plusieurs raisons, dit saint Thomas, afin que l'ennemi puisse prendre de sa faim l'occasion de l'attaquer, afin que les justes voient que les œuvres les plus saintes ne les mettent pas à couvert de la tentation, et afin que nous connaissions que Jésus-Christ n'ayant pas besoin pour lui de cette préparation pour le combat, c'était pour nous qu'il s'en servait.

Enfin, messieurs, le jeûne nous donne une admirable facilité à la pratique des vertus chrétiennes. N'est-ce pas lui qui, dégageant notre âme de la servitude des sens, l'élève et la rend capable des choses les plus surnaturelles? N'est-ce pas lui qui mortifiant le corps, le rend pur, par un effet tout contraire à la gourmandise qui le rend sensuel et impur? N'est-ce pas lui qui nourrit le pauvre des dépenses que retranche le riche, et qui donne le moyen à celui qui en a trop de soulager celui qui n'en a point assez?

Fasse le ciel que vous jeûniez dans cet esprit, que vous en obteniez par là plus de grâces de Dieu, que vous résistiez avec plus de force aux tentations du démon, que vous en amassiez plus de mérites et de vertus. Car que sert-il, s'écrie saint Augustin, de ne pas remplir son corps de viandes, et de remplir son âme de péchés? Que sert-il d'avoir un visage pâle à force de jeûner, et de sécher de haine et d'envie? *Quid prodest pallidum esse jejuniis, si odio et invidia livescas?* Quel profit enfin prétendez-vous tirer de l'abstinence que vous faites de la chair des bêtes, si par vos injustices ou par vos médisances vous déchirez les membres de votre frère? *Quid prodest abstinere a carnibus ad edendum creatis, et malignis obrectationibus fratrum membra lacerare?* En effet, que dirons-nous de ces gens qui, sous prétexte qu'ils jeûnent, qu'ils affectent une mine austère, qu'ils montrent partout un visage exterminé, pour parler le langage du Sauveur, s'imaginent être en droit de persécuter tout le monde, de censurer toutes les actions, de ravir l'honneur du prochain, ou de s'approprier le bien d'autrui? Voilà un jeûne étrangement réglé; voilà une abstinence bien utile à ceux qui la gardent? Ah! qu'ils seront étonnés de voir un jour leurs jeûnes aussi rigoureusement punis que les festins du riche de l'Evangile;

qu'ils seront surpris quand demandant à Dieu, pourquoi leurs abstinences ne lui auront point été agréables, Dieu leur fera ce juste reproche, qu'ils n'avaient jeûné que pour en avoir plus d'autorité d'opprimer leur frère, que pour lui ravir plus sûrement son bien par des procès, et son honneur par des calomnies.

Voilà, messieurs, la récompense que ces faux pénitents recevront de leurs jeûnes hypocrites; ils connaîtront, mais trop tard, qu'il valait mieux avoir changé ses mœurs que ses viandes, s'être abstenu de pécher que de manger : *Cur corpus fame discrucias, cui turpiter peccando blandiris?* Mais puisque nous sommes avertis du malheur qui menace les jeûnes de la plupart des chrétiens, prévenons-le, mes frères, dans les nôtres. Si nous n'avions péché que par l'excès du manger, dit saint Bernard, il y aurait quelque raison que notre bouche seule jeûnât; mais y a-t-il partie en nous qui ne soit en son particulier coupable de quelque crime? Nos mains, nos pieds, notre cœur, n'ont-ils pas aussi souvent péché contre Dieu que notre langue? Il est donc juste de leur faire observer à tous leur jeûne particulier. C'est la pensée de l'Eglise, dans la publication du jeûne de ce saint temps; c'est la seule voie que nous ayons de vous le rendre profitable; c'est enfin l'unique secret de faire en sorte que comme la gourmandise nous a chassés du paradis, l'abstinence nous y fasse rentrer pour l'éternité, où nous conduise, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Du jugement rendu contre les réprouvés.

Congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.

Toutes les nations de la terre seront assemblées devant le Fils de l'homme : il les séparera toutes les unes des autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs (Saint Matth., XXV).

Est-il donc vrai, mes frères, que ce sera là la dernière scène du monde; que cette prodigieuse diversité de personnages qu'on y a faits, cette foule innombrable d'acteurs qu'on y a vus, cette confusion de biens, d'honneurs, de plaisirs, de dignités, de grandeurs, qui y ont successivement paru, ces nations si opposées de mœurs, d'intérêt, de tempérament, de langage, tout cela s'assemblera devant le trône du Fils de l'Homme, soit pour honorer son souverain domaine par sa destruction, soit pour être pesé et examiné au poids de sa sagesse, soit pour recevoir sa dernière sentence de réprobation ou de gloire, qui ne fera que confirmer, aux yeux de toute la terre, celle que chaque homme aura reçue en particulier à l'instant de sa mort?

N'en doutons pas, chrétiens, c'est là à quoi toute la gloire du monde ira se terminer. Grands et petits, souverains et sujets, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, tous

sans autre distinction que celle que leurs bonnes ou leurs mauvaises actions y auront mise, s'assembleront, non devant le trône fabuleux d'un Minos ou d'un Radamanthe, dit Tertullien, mais aux pieds du tribunal de Jésus-Christ : *Non ad Minois aut Radamanthi, sed ad Christi tribunal palpitantes* (Tertul., lib. de Spectaculis), qui les séparera tous les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs.

Ces paroles, que j'ai prises pour mon texte, vous font assez connaître qu'il y aura pour lors deux sortes de jugements bien différents : l'un pour les réprouvés, l'autre pour les prédestinés ; l'un contre les impies, représentés par ces boucs qu'on mettra à la gauche ; l'autre pour les justes, signifiés par ces brebis qui seront placées à la droite. Je souhaiterais pouvoir renfermer toute cette matière dans un seul discours ; mais l'importance des vérités que j'ai à vous dire, et la diversité des sujets que j'ai à traiter, m'obligent, contre mon ordinaire, à en réserver une partie pour demain.

Je vous parlerai donc aujourd'hui de ce jugement terrible qui se prononcera contre les réprouvés ; jugement d'accusation et de confrontation ; jugement de conviction et de condamnation ; jugement de séparation et de réprobation. Ils seront cités devant le tribunal de Jésus-Christ ; mais pourquoi ? pour y être accusés, pour y être condamnés, pour y être séparés. Quelles étranges paroles, mes frères, et pouvez-vous déjà les entendre sans frémir ! Quel terrible spectacle ! Pouvez-vous déjà y assister en esprit sans frissonner de crainte ? Tout y sera redoutable et funeste aux pécheurs : la personne qui les jugera, l'examen qui s'y fera, la sentence qui s'y rendra. Plût à Dieu, mes chers auditeurs, que ce que je vais dire dans ces trois parties de mon discours, n'ait jamais son effet en vos personnes ! Plût à Dieu que ce jugement ne vous soit jamais terrible que dans ma bouche : et afin de commencer de bonne heure à vous défendre de la colère de votre juge, à disposer vos comptes à son examen, et à éviter cette sentence de séparation, mettez-vous d'abord avec moi sous la protection de sa sainte Mère, qui le conçut pour notre salut dans son chaste sein, quand un ange lui dit : *Ave, Maria*.

I. — Ne me suis-je pas trompé, mes frères, quand je vous ai dit que la première chose qui jettera les hommes dans une affreuse consternation, sera de voir que Jésus-Christ sera leur juge ? Au contraire, ne sera-ce pas un grand avantage pour eux, de savoir que celui qui a plaidé leur cause prononcera leur arrêt ? Les anciens rabbins ont été de ce sentiment. Comme ils avaient appris des prophètes que le Messie devait juger les hommes, ils s'efforçaient de leur ôter la crainte que ce jugement devait leur donner. Ne craignez rien, disaient-ils, le Messie est votre concitoyen, votre ami et votre frère.

Aveuglement prodigieux, puisque c'est par ces raisons mêmes que Jésus-Christ doit être un juge plus redoutable, et que plus les pé-

cheurs ont abusé de ces qualités qui pouvaient leur être si avantageuses, plus ils doivent appréhender celui qui les a portées.

Pour vous convaincre de cette vérité avec quelque ordre, il faut vous faire ressouvenir que le péché nous ayant tous rendus redevables à la justice de Dieu, nous avions besoin d'un pléger qui eût assez de mérite et de dignité pour nous acquitter envers une si exacte et si rigoureuse créancière. Mais où le trouver, ce garant charitable ? Il n'y avait point de créature au monde qui en possédât les qualités ; l'homme devait payer, et il ne le pouvait pas ; l'ange pouvait peut-être mieux payer, mais il ne le devait pas : l'homme était pécheur, l'ange innocent ; et ni l'homme, ni l'ange n'avaient aucun mérite pour satisfaire, dit saint Guillaume de Paris (*Tract. de Incarn. Verbi*).

Par ce moyen, il n'y avait nulle apparence que nous demeurassions jamais quittes de nos dettes, si le Verbe divin, unissant en sa personne Dieu et l'homme, ne s'était présenté à son Père pour notre caution et notre pléger. Il a donc bien voulu répondre pour des gens insolubles, et qui plus est, il s'est fait caution de gens condamnés à la mort. Prodige d'amour, jusqu'alors inouï, les lois ne souffrant jamais qu'un homme innocent réponde de sa tête pour celle d'un autre, et c'est là, ô mon Dieu, ce que vous avez fait pour nous, c'est là ce qui vous a soumis au jugement de votre Père, à qui vous ne deviez rien, et à qui vous avez voulu payer pour nous : *Quoniam fecisti judicium meum et causam meam ; sedisti super thronum* (Psal. IX). Ce pécheur devait sa vie à votre Père, et vous lui avez dit de prendre la vôtre. Ce pécheur lui avait fait de sanglants affronts, et vous avez voulu vous souler d'opprobres. Ce pécheur méritait de souffrir des supplices sans nombre et sans fin, et vous avez donné pour lui jusqu'à la dernière goutte de votre sang.

Voilà, chrétiens, ce à quoi le Fils de Dieu s'est soumis pour apaiser, en notre faveur, la justice de son Père ; mais en même temps savez-vous ce qui est arrivé ? Ayant payé pour nous, il a eu son recours contre nous : le Père étant satisfait, le Fils est entré dans les droits de nous poursuivre ; chose si vraie, que l'Ecriture nous apprend que cette première personne ne juge personne, et qu'elle a donné à la seconde ce droit de nous juger. *Pater non judicat quemquam ; omne judicium dedit Filio* (S. Joan., III).

N'entendez-vous pas déjà l'Apôtre qui dit qu'il a effacé notre cédule avec son sang, *delens quod erat contrarium nobis chirographum decreti* (Coloss. II,), ou plutôt, qu'il n'a effacé que le nom de son Père, à qui nous devons, pour y substituer le sien ? et en cet état il attache cette cédule à sa croix : *Affigens illud cruci* (Ibid.), c'est-à-dire, pour m'expliquer avec saint Augustin, qu'il l'a jointe à sa quittance, afin que nous la représentant un jour payée, il justifie les poursuites qu'il fera contre nous.

Voilà, mes frères, le premier droit que Jésus-Christ aura de juger les hommes ; mais droit

bien épouvantable pour les pécheurs, puisque ne s'étant mis en ce monde dans aucun devoir de le satisfaire, il sera devenu leur partie, aussi bien que leur juge. Il est vrai que je trouve encore un autre titre de juridiction qui ne les doit pas moins effrayer. Il a été jugé de son Père, et il jugera les hommes, et ce droit peut être appelé de compensation; mais il a été aussi jugé des hommes, et il jugera les hommes mêmes, et ce droit se doit appeler de réparation.

L'une des plus humiliantes circonstances de la mort de Jésus-Christ, est d'avoir été juridique. On l'accusa devant des tribunaux; on le traîna devant des juges; on lui confronta des témoins, et cette apparence de justice avec laquelle on accabla son innocence lui est si injurieuse, qu'il lui serait moins infâme d'avoir été déchiré par le peuple dans sa fureur. Or, selon le prophète, Jésus-Christ méditait de juger les hommes, en même temps qu'il en était jugé : *Paravit utique cum judicaturus est thronum suum*. Et c'est avec cette assurance que, paraissant devant Caïphe pour en être jugé, il lui parle de l'appareil avec lequel il doit un jour lui-même juger les hommes : *Amodo videbitis Filium hominis venientem in nubibus celi*; pour nous apprendre qu'un des plus justes titres qui l'établissent leur juge, est d'en avoir été jugé; et qu'il y va de son honneur de couvrir cette infamie par une réparation si éclatante. Il sera jugé à son tour, dit saint Augustin, ce Dieu qui a été jugé; il condamnera les véritables criminels, celui qui a fausement passé pour un coupable : *Sedebit iudex qui stetit sub iudice, damnabit veros reos qui falso factus est reus*.

Quand je parle de la sorte, où est l'homme qui ne tremble et qui ne frémit, dans la pensée qu'il sera cité aux pieds du tribunal d'un juge et d'un Dieu, qu'il a injustement condamné? Magistrats, la vénalité de vos charges fait trembler les parties qui ont affaire à vous, et ils appréhendent que pour vous dédommager de ce qu'elles vous ont coûté, vous n'en fassiez, à leur malheur, un mauvais usage, ou en les condamnant à mort, ou en les dépouillant de leurs biens. Mais que ne devez-vous pas craindre du Fils de Dieu, à qui il en a coûté sa vie et son sang, pour acquérir le droit de vous juger? Pécheurs, qui avez condamné Jésus-Christ avec tant d'outrages, que devez-vous attendre de sa colère, lorsque, pour vous rendre la pareille, il paraîtra sur une nuée de flammes, les éclairs dans les yeux, les tonnerres à la bouche, et les foudres à la main?

Hé quoi! me direz-vous, est-ce moi qui ai jugé Jésus-Christ? Mon frère, te répond saint Augustin (*Expositione in Evangelium sanct. Joan., tract. 58*), ne sais-tu pas que tu étais sur les lèvres de Judas, quand il l'a trahi par un baiser? Ne sais-tu pas que tu étais sur la langue de Pilate, quand il l'a condamné, que tes mains se joignaient à celles des bourreaux pour le crucifier? Mais non, je veux que vous ne l'ayez pas crucifié avec les Juifs, ni condamné avec Pilate : ne le trahis-

sez-vous pas vous-mêmes tous les jours, ne le jugez-vous pas en toutes occasions, ne le condamnez-vous pas à chaque moment de votre vie? C'est ainsi que j'appelle avec Tertullien cette conduite injuste, où voyant la créature d'un côté, et le créateur d'un autre, les regardant successivement, et les examinant, vous essayez, s'il est permis de parler ainsi, de tous les deux, et vous dites enfin par une espèce de jugement que vous prononcez : Créature, tes charmes, quoique passagers, me gagnent; Dieu, ta béatitude, quoique éternelle, ne me plaît pas; je te prends, créature; Dieu, je te laisse; créature, je crains plus ta fierté que les enfers desquels Dieu me menace. N'est-ce pas là, mes frères, ce qui arrive dans tous les péchés des hommes? n'est-ce pas là juger son Dieu et condamner bien outrageusement Jésus-Christ? Il ne dit mot, cet aimable Sauveur, pendant que tu le traites de la sorte : *Tacui, silui, patiens fui*. Il se tait, il dissimule, il se tient dans le silence; et pourquoi tant de patience? Ecoutez ce qu'il dit là-dessus dans l'Evangile : *Non veni ut iudicem mundum, sed ut salvificem* : Mon premier avènement n'est pas destiné à juger les hommes, c'est à les sauver; mais dans le second avènement de Jésus-Christ, quand ce Dieu incarné reviendra accompagné de ses anges, environné de gloire, éclatant de majesté : Ah! ce sera pour lors qu'il ne se taira pas de tous ces outrages : *Deus noster tunc manifeste veniet, et non silebit* (Psal. XLIX).

Pécheur, que ne te dira-t-il pas dans ce jour terrible, ce Dieu que tu offenses de propos délibéré; quels sanglants reproches ne te fera-t-il pas de ta perfidie? Quel compte ne te demandera-t-il pas de ses larmes, de son sang, de sa mort, que tu profanes, dont tu abuses par tant d'abominations et de sacrilèges? Mais non, je me trompe, ce Dieu irrité ne te fera pas alors la grâce de te parler, il ne fera que se présenter à toi pour te confondre; la vue seule du Sauveur, ramassant dans l'esprit d'un pécheur le souvenir de toutes ces grâces qu'il lui a faites, lui reprochera si fortement son ingratitude, qu'elle lui sera mille fois plus insupportable que tous les supplices.

N'avez-vous jamais été surpris de voir, dans l'Ecriture sainte, que les réprouvés ne demandent pour toute grâce, au jour du jugement, que d'échapper à la colère de l'Agneau? *Montagnes, s'écrient-ils, tombez sur nous; rochers, ensevelissez-nous sous vos ruines; cachez-nous, dérobez-nous à la colère de l'Agneau: Montes cadite super nos, abscondite nos ab ira Agni* (Apoc., VI).

Eh! qu'y a-t-il, je vous prie, de plus doux qu'un agneau? N'est-ce pas le symbole de la douceur? Et Jésus-Christ même n'a-t-il pas voulu que les prophètes comparassent celle avec laquelle il devait mourir, à un agneau qu'on égorge sans qu'il se plaigne? Cependant, c'est en cette qualité même que Jésus-Christ doit être plus terrible aux pécheurs dans ce jugement dernier, parce qu'ayant foulé aux pieds le sang de cette

victime immolée pour leur salut, qu'ayant abusé de sa douceur et de sa bonté, un lion rugissant n'aura pas tant de fureur que cet Agneau. Non, flammes infernales, brasiers éternels, vous n'ajouterez rien au supplice de ces misérables : présence hideuse des démons, bourreaux immortels des damnés, votre vue, je l'ose dire, ne leur sera point si insupportable que celle de leur Sauveur irrité. Aussi ne demanderont-ils autre chose en ce jour funeste que d'éviter sa présence ; toute la grâce qu'ils souhaiteront dans leur malheur, est que les montagnes, les cachant aux yeux de l'Agneau, les dérobent à sa fureur : *Montes cadite super nos, abscondite nos ab ira Agni*. Mais, hélas ! ils ne seront plus dans le temps d'être exaucés ; ce sera alors que le désir des pécheurs périra ; ils le verront par force et malgré eux, ce juge redoutable : *Videbunt*, dit l'Écriture, *in quem transfixerunt*. Les Juifs le verront, celui qu'ils ont cruellement percé d'épines et de clous ; ils le verront ces misérables qui l'ont attaché à la croix, et non-seulement les Juifs qui l'y ont attaché, mais les gentils qui l'y ont méprisé, mais les chrétiens qui l'y auront outragé : *Videbit eum omnis oculus*. Tous les pécheurs enfin le verront, ce Juge terrible, et ils en verseront des larmes de sang : *Et plangent omnes tribus terræ*, tant les regards d'un Sauveur animé contre eux leur donneront de consternation, tant ils jetteront de frayeurs et de troubles dans leurs âmes.

Car si ce Dieu, pendant les jours de sa vie mortelle, disons mieux, aux approches de sa passion, et dans ces tristes moments de sa plus grande faiblesse, a renversé par terre des soldats qui voulaient se saisir de lui ; si, allant être jugé, il effraya, dès sa première réponse, ses plus fiers et ses plus insolents ennemis, que ne fera-t-il pas dans ces jours de ces assises générales, où il paraîtra avec toute sa puissance et sa majesté : *Quid judicaturus faciet qui judicandus hoc fecit ? Quid regnaturus poterit, qui moriturus hoc potuit ?* L'une des choses qui me surprend ici davantage, mes frères, et ce que je ne puis concevoir sans frémir, c'est que si nous sommes chrétiens nous croyons toutes ces étranges vérités, et que néanmoins elles ne font nulle impression sur nos esprits. Nous demeurons tous d'accord qu'un Dieu irrité et substitué aux droits de son Père nous jugera, et qu'il nous jugera sans miséricorde et sans pitié ; et cependant vivons-nous conformément à cette croyance, et travaillons-nous à réformer sur elle nos mauvaises mœurs ; en prenons-nous moins de plaisir, en goûtons-nous moins de satisfaction, en sentons-nous notre repos plus troublé ? Et, peut-être, en commettons-nous moins d'injustices, d'impuretés, de désordres, de médisances contre le prochain, de sacrilèges contre Dieu ? Où est notre foi, que dis-je ? où est notre raison et notre bon sens ?

Saint Grégoire pape nous rend une raison fort sensible de ce terrible aveuglement. C'est,

ORATEURS SACRÉS. VIII,

dit-il, que parmi les chrétiens il y en a plusieurs, et hélas ! il n'y en a que trop, qui n'ont qu'une connaissance superficielle et passagère du jugement de Dieu : ils l'avouent, et ils en ont quelque notion ; mais comme ils mènent une mauvaise vie, ils nous témoignent assez par leur conduite, qu'ils ne le connaissent pas véritablement ; car est-ce le connaître, que de ne le pas craindre ; et est-ce le craindre, que de ne pas faire ses efforts pour l'éviter ? C'est ainsi néanmoins qu'ils en usent ; et c'est ainsi qu'ils se trouveront un jour surpris. Ils pourraient à présent apaiser leur juge, et un temps viendra qu'ils ne le pourront plus. Ils pourraient à présent ne pas lasser sa patience, et un jour viendra qu'elle se changera en fureur. Ils pourraient à présent s'examiner eux-mêmes et s'accuser, et un temps viendra qu'ils seront exposés malgré eux à ce terrible examen. *Sunt plerique qui extremum judicium verbo tenus sciunt, sed perverse agendo testantur quia nesciunt. Qui enim hoc non formidat ut debet, necdum cognovit cum quanto turbine terroris adveniat. Cum vero in illo tremendo examine sederit, et videri potest, et placari jam non potest, quia facta pravorum quæ diu sustinuit tacitus, simul omnia reddet iratus.* (D. Greg., lib. XIV Moral., c. 34). C'est là ce qui doit faire un autre juste motif de leur frayeur, comme vous le verrez dans mon second point.

II. — Quelque bonne intention qu'aient les juges de la terre de rendre une exacte et sévère justice, il est certain néanmoins qu'ils sont obligés d'appuyer leurs arrêts de mort sur la confession des criminels, ou sur la déposition des témoins.

Que ces fondements sont souvent faibles et équivoques, s'écrie saint Jean Chrysostome ! Combien a-t-on trouvé d'assassins qui ont opiniâtrément nié leurs crimes dans la gêne, et de la bouche desquels les plus violentes tortures n'ont jamais pu arracher la moindre vérité ? Combien a-t-on vu de faux témoins et de faussaires subornés pour accabler l'innocence, soit que l'intérêt les ait corrompus, soit qu'un esprit de vengeance les ait animés ?

Jésus-Christ est de tous les juges le seul qui soit incapable de se tromper dans son jugement, et de prononcer son arrêt sur des preuves et des dépositions incertaines. Comme il est la sagesse primitive et éternelle, rien ne peut échapper à ses lumières ; et comme dans la Trinité il procède par voie de connaissance, il semble que toutes choses lui soient plus particulièrement connues.

En effet, ce juge n'aura besoin, ni de la confession des coupables, ni des témoignages d'autrui pour les convaincre. Quelque cachés que soient les adultères des hommes ; quelques secrètes que soient leurs fourberies et leurs parjures, il assure qu'il se hâtera de les juger, qu'il sera lui-même leur témoin : *Accedam ad vos in judicio, et ero testis velox adulteris et perjuris* (Malach., III), et que les convainquant par ses propres connaissances de toute leur malice, il trou-

(Onze.)

vera dans leurs actions, et dans leurs pensées mêmes, de quoi les convaincre.

On admire, et on a raison de l'admirer, la prudence de Solomon, qui n'ayant pu connaître la vérité dans les paroles de ces deux mères qui disputaient un même enfant devant son trône, la chercha dans leurs sentiments, donnant, dit saint Ambroise, la question à leurs cœurs, qui se trouvèrent forcés d'avouer ce qui ne paraissait pas dans leur bouche : *Naturam quesivit in affectibus, quæ latebat in vobis, interrogavit pietatem ut proderet veritatem.*

Mais quelque habile que ce sage ait été dans ses jugements, il n'approche pas de celui qui est la sagesse même dans les siens : et ce sera dans ce jour de lumière qu'on pourra dire avec toutes sortes de vérités, que Jésus-Christ est plus que Salomon : *Ecce plusquam Salomon hic.* Car ce juge éclairé n'aura pas plus besoin du témoignage du cœur, que de celui de la parole, puisqu'il découvrira par lui-même, et indépendamment de la déposition des coupables, leurs plus secrètes pensées, et qu'il pénétrera dans les plus ténébreux abîmes : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium.*

Pêcheur hypocrite, de quelque précaution que tu te sois servi dans tes désordres, quelque solitude que tu aies cherchée pour les commettre, de quelques murailles épaisses que tu te sois trouvé environné, quelque nuit sombre que tu aies affectée; rien de tout cela ne dérobera la vue de tes actions à un Dieu qui pénètre dans tes désirs mêmes et dans les plus obscurs replis de ton cœur. Tu ne voyais pas pour lors cet œil perçant qui, comme dit saint Chrysostome, ne s'assoupit jamais; tu ne faisais pas réflexion sur cette sainteté vigilante et infatigable, qui, comme dit Daniel, devait descendre du ciel pour t'examiner; tu ne songeais pas à cette sagesse, qui, plus pure et plus subtile que la lumière, atteint, comme dit Salomon, et se glisse partout : mais dans ce jour de manifestation et de révélation, dans ce jour d'examen et de confrontation, tu verras et tu sentiras ce à quoi tu n'avais jamais pensé.

Les théologiens nous assurent que l'homme ne commet point de péché dont il ne reste les vestiges et les traces dans son cœur, qu'ils appellent les taches du péché, *maculas peccati*. Tertullien les appelle les cicatrices de nos crimes, *delictorum stigmata* : et saint Ambroise, des caractères ineffaçables, au travers desquels on découvre et on lit nos fautes : *Characteres quibus culpa proditur.*

Or, ce seront ces taches, ces cicatrices, ces caractères, qui paraîtront aux yeux de tout le monde au jugement dernier, et c'est ce qui remplira de confusion les réprouvés. Si une dame toute couverte de lèpres et d'ulcères se regardait dans un miroir, quelle peine cette vue ne lui ferait-elle pas ? Mais si elle ne pouvait s'empêcher de voir ce miroir, quel chagrin et quelle douleur serait-ce pour elle ?

Quand une femme de l'ancienne loi était

soupçonnée d'adultère, on lui faisait boire d'une certaine eau qui la faisait crever sur le champ lorsqu'elle en était effectivement coupable, et, quelque soin qu'elle eût pris de cacher son péché, le châtement qui le suivait le découvrait à toute l'assemblée. Or, ce n'est là rien en comparaison de la honte et de la douleur que souffriront les réprouvés dans l'examen auquel ils seront exposés en présence de toute la nature. Ils verront comme dans un miroir les effroyables taches de leurs péchés; ils en porteront les cicatrices et les caractères; *Non confuse aut summatim, aut indigeste peccata nostra cernentur, sed singula per partes ut sese habent, velut in pictura noscentur, etc.* (*D. Basilius, lib. de Vera Virginitate*); et dès que leur juge aura ouvert le livre fatal de leurs consciences, leurs ordures et leurs infamies seront connues de toutes les créatures. *Judicium sedit, et libri aperti sunt* (*Apoc., XX*).

Mais ce qui fera encore le plus grand sujet de la confusion des pécheurs, sera la vive pénétration de leur juge et de leur témoin, qui ne laissera rien qu'il ne développe et qu'il n'examine avec la dernière sévérité. Cet œil perçant, par lequel tous les autres yeux verront, leur sera bien plus insupportable que tous les autres; et comme il n'y a point de lumière plus éclatante que la sienne, il n'y en aura point qui soit pour eux un plus grand supplice : *Deus turpium pœna est, lux enim est*, dit excellemment saint Bernard.

Car, hélas ! qu'il est étrange de penser que Dieu soit ainsi, en quelque sorte, la peine des méchants comme il est la récompense des bons ? Qui l'eût jamais cru, que Dieu eût haï le péché jusqu'à vouloir en être lui-même le supplice ? Et c'est néanmoins ce que ce juge fera dans l'examen de nos crimes. Il commencera à les punir par lui-même, en les découvrant, et non-seulement en les découvrant, mais en les estimant; car c'est l'autre partie de ce rigoureux examen.

Dieu non-seulement manifestera les actions des hommes, mais il les estimera, mais il les comptera, mais il les pèsera : je vois bien que je ne puis m'étendre sur toutes ces circonstances autant qu'il faudrait pour vous en imprimer une juste terreur; et afin de toucher du moins celle-ci en passant, n'est-il pas effroyable de savoir que Dieu n'examinera pas seulement les mauvaises paroles, mais les inutiles; qu'il ne recherchera pas seulement les actions, mais les pensées; qu'il n'interrogera pas seulement sur le mal commis, mais sur le bien omis, qu'il n'attribuera pas seulement à quelques-uns leurs propres péchés, mais ceux d'autrui; qu'il ne jugera pas seulement nos iniquités, mais nos justices ? Ah ! quand je réfléchis sur la menace qu'il nous fait de juger nos justices, *Ego justitias judicabo*; quand je me représente qu'à peine les bonnes actions pourront subsister devant lui, hé ! que deviendront les mauvaises ? Si les jeûnes, si les aumônes, si les prières seront en hasard d'être condamnées, comment seront traités les adul-

tères, les sacrilèges, les incestes? Si le juste à peine sera sauvé, dit saint Pierre, où l'impie et le pécheur paraîtront-ils? Jusqu'ici, avais-je donc tort de vous dire que le jugement étoit terrible? Ya-t-il quelqu'un d'entre vous qui ne s'écrie déjà, en considérant la personne qui y doit présider, et l'examen qui s'y doit faire: *Domine, Domine, quis sustinebit?* Mais j'ose ajouter que ces deux circonstances, tout insupportables qu'elles soient aux pécheurs, n'approchent point encore de la sentence qui s'y doit rendre: et c'est le sujet de mon dernier point.

III. — Le jugement, mes frères, est une chose si affreuse, qu'à chaque circonstance que j'en examine, il me semble toujours qu'il ne se peut rien ajouter à sa rigueur. Mais cette pensée ne me paraît jamais plus juste que quand je fais réflexion sur la sentence qui le finira; car après tout, ce que je vous ai dit n'est qu'une voie que Dieu se prépare à sa colère: *Viam fecit semitæ ire sue* (Psal. LXXVII); ce n'est qu'un appareil de cette effroyable parole, et de ce tonnerre foudroyant qui partira de la bouche du juge. Ah! foudre de division, qui, lancée contre ta misérable âme, pécheur, l'arrachera pour jamais de son Dieu, de sa fin, de sa béatitude, de la compagnie des bienheureux, de la jouissance, en un mot, de tout bien! Tonnerre assommant qui te précipitera dans des peines sans fin, qui te livrera impitoyablement à tes ennemis, qui te fera brûler éternellement avec les démons! Parole horrible et épouvantable, qu'aucune bouche mortelle ne saurait proférer que d'un ton trop bas, trop faible, d'un ton qui fait tort à sa force et à sa majesté: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*. Retirez-vous de moi, maudits que vous êtes, allez brûler dans le feu éternel, préparé au démon et à ses anges; quels foudres! quels carreaux! Voilà les termes de cette effroyable sentence; voilà les maux qui fondront tout à la fois sur la tête d'un coupable, et du moment qu'il aura été condamné par Jésus-Christ, il deviendra l'aversion des anges, la malédiction des créatures, la pâture des flammes, le compagnon des démons: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*.

Mais à quoi bon, me direz-vous, tant d'appareil à un Dieu pour se venger d'un homme? Il ne faut que le moindre souffle de sa colère, et qu'un seul regard lancé dans sa fureur, non-seulement pour perdre, mais pour anéantir même une si chétive et si faible créature. Pourquoi donc emprunter le secours des éléments, la durée de l'éternité, la cruauté des démons? Et ne serions-nous pas bien fondés en cette occasion de dire à Dieu, comme Job, qu'il se fait tort à lui-même, d'employer toute sa puissance contre une feuille que le vent emporte, et contre un roseau qui lui sert de jouet? Cette réflexion pourrait être recevable, si Dieu avait fait quelque chose de médiocre pour l'homme; quand il a voulu lui témoigner son amour, ne l'a-t-il pas fait à l'excès, jusqu'à lui don-

ner son propre Fils? Quand il a été question de guérir l'orgueil de ce misérable, et de lui apprendre l'humilité, a-t-il moins entrepris que de s'anéantir lui-même? S'il a fallu racheter cet esclave, est-il resté une seule goutte de sang dans ses veines?

Or, c'est là-dessus que Dieu se réglera dans sa colère. Il n'a rien oublié pour témoigner sa miséricorde, il n'oubliera rien pour faire éclater sa justice. Sa toute-puissance dans son amour ne s'est point proportionnée à la portée de l'homme, sa toute-puissance dans sa haine ne se proportionnera point non plus à la faiblesse d'un pécheur; et comme si ce pécheur étoit capable dans le dernier jugement de faire tête à Jésus-Christ, Jésus-Christ rassemblera pour lors toutes les forces du ciel et de la terre, toute la cruauté des démons, et des éléments pour s'en venger: *Discedite, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*. Grands du monde, conquérants, souverains de la terre, qui faites aujourd'hui tout trembler sous vos pas, que deviendront pour lors votre pompe et votre magnificence? Où seront ces flatteurs qui s'empressaient jusqu'à louer vos défauts; ces richesses où vous mettiez toute votre espérance, ces armées sur les forces desquelles vous formiez de si vastes projets? y aura-t-il pour lors aucune de ces choses qui vous rende le moindre secours? Au contraire, y en aura-t-il aucune qui ne soit plutôt la matière de votre condamnation, ou sur laquelle Jésus-Christ ne prenne occasion de vous insulter, en vous demandant où sont vos dieux que vous vous êtes faits, et pourquoi ne vous assistent-ils pas dans vos plus pressants besoins: *Ubi sunt dii tui quos fecisti, tibi surgant, et liberent te in die afflictionis tue* (Jerem., II)?

Je vois bien, mes frères, que je vous parais rigoureux, en vous prêchant des vérités si terribles. Hélas! savez-vous bien qu'elles ne sont pas terribles à cause que je les prêche, mais que je vous les prêche parce qu'elles arriveront et qu'elles seront terribles. Quand je ne vous les prêcherais pas, elles ne laisseraient pas d'arriver, et elles pourraient même arriver d'une manière plus cruelle pour vous, parce que vous ne les auriez pas prévues.

Femmes délicates, mes paroles vous épouvantent (c'est ainsi que parle saint Augustin), mais sont-elles autres que celles de l'Evangile? Est-ce moi qui les ai écrites; est-ce à moi à les effacer: *Verba recito divinæ Scripturæ, numquid ego scripsi, numquid delere possum?* A la vérité, je pourrais les adoucir, mais, si j'avais le malheur de le faire, ne serais-je pas prévaricateur de mon ministère? et si je les effaçais de la Bible, ne serais-je pas en danger d'être moi-même effacé du livre de vie? *Si delevero, timeo deleri*. Je vous jette dans une frayeur, mais que puis-je y faire? Je ne vous épouvante que parce que je suis épouvanté le premier, *territus terreo*. Enfin, tout ce que je vous dis aujourd'hui peut vous effrayer; et si vous croyez le jugement, n'est-ce pas le véritable sentiment que

vous devez en concevoir : *Qui cœpit credere, cœpit et timere?*

Quoi ! vous croyez que Dieu viendra dans toute sa majesté juger les hommes, vous croyez qu'il examinera jusqu'à leurs désirs et à leurs pensées, vous croyez de plus qu'il en condamnera beaucoup à des flammes éternelles ; et la voix des prédicateurs, comme la première trompette du jugement, vous annonçant des événements si étranges, vous ne séchez pas déjà de peur : *Arescentibus hominibus præ timore?* Que dis-je ? vous-êtes même capables de mener une vie qui se terminera à vous faire essuyer toutes les rigueurs d'une si redoutable journée ?

Je vous avoue, mes frères, que c'est là une imprudence et une folie que je n'ai jamais pu concevoir : aussi était-ce sur elle que les païens, au rapport de saint Chrysostome, ne manquaient pas de dire que les chrétiens étaient, ou des fous, ou des menteurs ; qu'il fallait de nécessité, ou qu'ils ne crussent pas ce qu'ils disaient, ou qu'ils eussent perdu l'esprit, vivant d'une manière si peu conforme à leur croyance, sans soin, sans crainte, comme s'ils ne devaient rendre compte de leurs actions à personne.

Cette crainte, me direz-vous, est bien cruelle pour s'y abandonner, et que serait-ce de notre vie, si elle en était incessamment occupée ? Elle est cruelle, je l'avoue ; mais peut-on en avoir une trop cruelle d'un jugement si redoutable ; et de quoi vous servirait-elle, si elle ne vous troublait et ne réformait vos mœurs ?

Quand Jonas dit que *dans quarante jours Ninive sera renversée*, la terreur se saisit aussitôt de l'âme du souverain et de celle de ses sujets ; mais, en même temps, voyez quel changement dans leur vie ! Le roi et le peuple prennent en main les armes de la justice, dit saint Ambroise : *Accipientes arma justitiæ (Lib. de Penit. David)* : ils se couvrent de cilices, ils se mettent sous la cendre, ils se condamnent à un rigoureux jeûne ; ils font une si austère et si générale pénitence, que les enfants mêmes à la mamelle n'en sont pas exempts, et que les animaux, qui, dépourvus de raison et de liberté, n'ont pas offensé Dieu, ne laissent pas de languir de faim et de soif pour avoir servi, quoique innocemment, à la vanité publique.

Que nous sommes malheureux, nous autres prédicateurs, en comparaison de Jonas ! Nous vous annoçons, non la ruine d'une ville, mais les jugements du Dieu vivant ; nous crions, nous menaçons, et avec tout cela, qu'avancons-nous ? Peut-être êtes-vous émus de crainte, mais souvent ce n'est qu'une crainte stérile, et semblable à celle de ce président dont il est parlé dans les Actes, que saint Paul, en prêchant le jugement dernier, fit trembler, mais d'un tremblement qui ne lui fit pas pour cela opérer son salut : *Disputante Paulo de judicio futuro tremefactus Felix (Act., XXIV)*.

À la sortie de ce sermon, restituez-vous ce bien que vous retenez à votre prochain ; rompez-vous ces commerces scandaleux,

irez-vous vous réconcilier avec vos ennemis ? Si cela n'arrive pas, je ne vous ai pas encore fait de peur ; mais si cela arrive, je me tiendrai bienheureux de vous avoir effrayés. Par là vous rentrerez en vous-mêmes, vous réformerez votre vie, vous demanderez pardon à Dieu de vos péchés, vous dresserez au dedans de votre cœur un tribunal, où vous les citerez tous, où vous les examinerez, où vous les condamnerez, pour ne les voir jamais condamnés : au contraire, vous attendrez la récompense que Dieu ne manquera jamais de donner à vos bonnes œuvres, et que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE
DE CARÊME.

Du jugement rendu en faveur des prédestinés.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Les réprouvés seront condamnés à un supplice éternel, et les justes jouiront d'une vie bienheureuse qui n'aura point de fin (S. Matth., XXV).

Madame, il n'y a rien de plus dangereux, disait autrefois saint Basile, que de ne connaître Dieu qu'à moitié. La connaissance seule de sa justice, n'est capable que de nous jeter dans le désespoir ; et la seule idée que nous nous formions de sa miséricorde, ne nous inspirerait qu'une indiscrete et criminelle présomption. Il faut pour le bien connaître, le connaître tel qu'il est ; je veux dire, avec ce Père, le connaître tout entier, sans séparer ces deux perfections divines, qui sont essentiellement indivisibles ; et le plus grand secret de la vie chrétienne, est de corriger si bien l'un des ces deux attributs par l'autre, que nous craignons sa miséricorde, et que nous nous jetions entre les bras de sa justice.

L'Eglise, qui est toujours conduite par le Saint-Esprit, n'a pas voulu séparer ces deux choses, dans le détail qu'elle nous fait des circonstances du jugement universel, qui, selon saint Jean Chrysostome, est la plus grande, la plus auguste, mais en même temps la plus terrible et la plus favorable de toutes les actions juridiques du Fils de Dieu.

Nous le vîmes hier, séparer les prédestinés d'avec les réprouvés, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Nous l'entendîmes dire aux uns : Retirez-vous de moi, maudits, et allez vous précipiter dans un feu éternel, qui est préparé au démon et à ses anges. Quel redoutable effet de sa justice, quel coup de foudre pour ces malheureux ! Et aujourd'hui, changeant de ton, et donnant à sa miséricorde toute l'étendue dont elle est capable, il dit à ses prédestinés et à ses élus : *Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Quelles marques de sa magnificence et de sa bonté ; quelles douces et agréables invitations pour les justes !

Anathème et malédiction pour les réprouvés : *Ite, maledicti.* Malédiction par rapport à Dieu, dont ils sont les ennemis ; malédic-

tion par rapport aux créatures, dont ils sont les tristes victimes; malédiction par rapport à eux-mêmes, dont la conscience est déchirée par mille remords. Dieu les hait, les créatures les tourmentent, ils sont insupportables à eux-mêmes.

Mais gloire, félicité, bénédiction pour les prédestinés : *Venite, benedicti*. Bénédiction par rapport à Dieu, ils l'aiment et il les aime. Bénédiction par rapport aux créatures, ils en sont les souverains, et elles ne contribueront qu'à leurs plaisirs. Bénédiction par rapport à eux-mêmes, la vérité de Dieu les éclaire, la charité de Dieu les enflamme, l'éternité de Dieu les assure dans la jouissance de leur bonheur, dit excellemment saint Augustin.

Il suffit de comprendre le sens des paroles de mon texte, pour voir cette union si nécessaire de la justice et de la miséricorde. Les réprouvés souffriront un supplice éternel; voilà pour l'un de ces attributs, et les prédestinés jouiront d'une vie sans fin; voilà pour l'autre.

Vous avez déjà vu de quelle manière le jugement dernier sera par ce principe, l'objet de la crainte et de la consternation des méchants, et vous allez voir comment ce même jugement sera le sujet de la joie et de la consolation des justes. Je me servirai, pour cet effet, de la même idée qui ouvrit hier tout mon discours; et sans en changer presque les termes, je vous en ferai faire une application toute différente. Le jugement dernier est un sujet de crainte et de désespoir pour les réprouvés, par rapport à la personne qui y présidera, à l'examen qui s'y fera, à la sentence qui s'y rendra; c'est ce que je vous ai fait voir. Mais ce même jugement est un sujet de joie et de consolation pour les prédestinés, parce que ce Juge les regardera comme ses bien-aimés; cet examen découvrira leurs mérites, et cette sentence les assurera de leur récompense; c'est ce que je dois vous montrer pour achever cette matière. Prions la reine des saints de nous accorder sa médiation auprès de son Fils, et pour l'obtenir, disons-lui : *Ave Maria*.

I. — Madame, il n'est que trop ordinaire aux hommes de ne mesurer la bonté de Dieu que par sa patience, et de ne le croire miséricordieux que lorsqu'il les souffre et qu'il leur pardonne. Se lasse-t-il de leurs iniquités multipliées, ou commence-t-il à les punir? ils semblent se repentir de l'idée qu'ils s'en étaient faite, et le croire moins bon qu'ils ne se l'étaient imaginé.

Si leur esprit n'était pas aussi aveuglé qu'il est, ni leur volonté aussi corrompue, ils comprendraient aisément qu'il n'y a rien de si contraire au bien que le mal, et que par conséquent Dieu ne le punit, que parce qu'il est souverainement bon. Qu'ils lui attribuent, tant qu'il leur plaira, une bonté au goût de leurs passions, qu'ils fassent consister cette bonté dans un certain assoupissement et une indolente tolérance du péché: il est certain que par cette fausse supposition, ils le dépouillent de sa sainteté, de sa sagesse, de sa justice, et de tant d'autres perfections qu'il

ne posséderait jamais, s'il n'était le vengeur irréconciliable du péché.

Je ne parle qu'après Tertullien (*Lib. IV contra Marcion.*), dont je n'ai suivi que le raisonnement. Qui est-ce, dit-il, qui peut être auteur du bien sans l'exiger et l'inspirer? qui est-ce qui peut l'exiger, sans être ennemi du mal et le haïr? qui est-ce qui peut en être l'ennemi, et le haïr sans le détruire? et qui est-ce qui peut le détruire sans le punir? et par conséquent, dit ce grand homme, il faut de toute nécessité que Dieu, par un principe même de sa bonté, tire du péché une vengeance proportionnée à la haine et à l'aversion qu'il en a.

Mais si Dieu doit nous paraître bon quand il juge et qu'il punit les méchants, combien doit-il nous paraître meilleur quand il récompense les gens de bien? Et si le jugement dernier ne nous doit pas être un sujet de scandale ni de murmure quand il y réprouve les pécheurs, de quelle joie et de quelle consolation ne doit-il pas nous remplir quand nous nous représentons que c'est lui-même qui y reconnaît et qui y couronne les gens de bien?

Ce sujet de joie et de consolation leur vient de sa personne même; et quand il n'y aurait pour eux, ni enfer à éviter, ni paradis à prétendre, ils seraient suffisamment réjouis de savoir que c'est Jésus-Christ leur ami qui les juge.

Deux sortes d'intérêts leur donnent ces sentiments, celui de Jésus-Christ, dont ils voient toutes les humiliations effacées dans ce grand jour de sa majesté et de sa puissance; celui des vertus qu'ils ont pratiquées, et dont il va récompenser le mérite: et c'est là ce que produit en eux l'adorable et la charmante présence d'un juge qu'ils aiment, et qui réciproquement les aime.

Je dis d'un juge qu'ils aiment, puisque cet amour étant parfait et consommé, ils doivent se réjouir de ce que la gloire de cet Homme-Dieu se rétablit, que son honneur se répare, et que sa puissance devient absolue. Pour entendre cette vérité, il faut remarquer que, quoique Jésus-Christ dans le sein de son Père soit, comme lui, le souverain juge de tous les hommes, il avait cependant, par son incarnation, perdu, non la propriété, mais l'usage de ce grand droit. Etant Dieu, il s'était fait homme; étant juge, il avait paru coupable; étant roi, il était devenu esclave.

Tel fut pour lors l'étrange changement qui se fit dans la personne du Verbe, dont la gloire était obscurcie et l'autorité mécon nue: et tel est aussi le fondement de la joie qu'ont les justes, de le voir, à la face du ciel et de la terre, rentrer dans tous ses droits et corriger, comme dit saint Léon, par la pompe de son second avènement toutes les bassesses et les humiliations du premier.

Quelle joie, en effet, pour eux, de voir le Fils de l'Homme universellement reconnu pour Fils de Dieu, des torrents de lumières se répandre avec tant d'abondance sur son adorable humanité, qu'on ne puisse plus douter que sa divinité n'en soit la source; de voir des membres autrefois chargés de

plaies, un corps couvert de sang, un visage défiguré, paraître mille fois plus éclatant que le soleil, dont la faible splendeur, comme dit l'Écriture, s'éclipsera et se cachera de honte à la présence de ce redoutable juge et de ce Seigneur des armées : *Erubescet luna, et confundetur sol cum regnaverit Dominus exercituum.*

Quelle joie encore pour eux de voir que son honneur est réparé par cette souveraine juridiction qu'il exerce ! Pilate, il faut que ton jugement inique soit confondu par un véritable ; témoins subornés qui avez déposé contre l'innocent, peuples enragés qui avez inhumainement préféré un voleur, son honneur sera réparé par le jugement qu'il fera lui-même de votre insolence ; le ciel et la terre, les anges et les hommes seront témoins de cette éclatante satisfaction. Il sera juge à son tour, le Dieu qui a été jugé, comme je vous le disais hier avec saint Augustin, il condamnera à son tour les véritables criminels, lui qui a fausement passé pour un coupable : *Sedebit iudex qui stetit sub iudice, damnabit veros reos qui falso factus est reus.*

Justes de la terre, c'était cette réparation de l'honneur de Jésus-Christ que vous demandiez avec tant d'empressement, en vous écriant avec David : Paraissez, Seigneur, et ne différez pas davantage ; venez juger la terre : *Surge, Deus, et iudica terram*, il y a trop longtemps que les pécheurs abusent de votre patience, qu'ils doutent de votre autorité et de votre justice.

Il semble que l'empire du Fils de Dieu lui a toujours été jusqu'ici disputé ; les Juifs furent assez ennemis d'eux-mêmes pour refuser sa domination, et la plupart des chrétiens sont assez malheureux pour s'écrier comme eux : *Nolumus hunc regnare super nos.* C'est ce que dit l'aveur : il ne veut pas avoir Jésus-Christ pour roi ; il est esclave de son or et de son argent. C'est ce que dit l'impudique ; il ne veut pas dépendre de Jésus-Christ ; il lui arrache son cœur, pour le donner à une misérable créature. Or, c'est le rétablissement de cet empire que les justes demandent ; et ce sera au jugement dernier qu'ils auront la consolation de voir la domination de Jésus-Christ absolument reconnue, et tous les hommes qui lui seront soumis, soit par amour, soit par force : *Tunc subjecta erunt illi omnia.*

Le second sujet de leur consolation et de leur joie est qu'ils verront dans la personne de leur juge, un ami fidèle et reconnaissant qui leur donnera abondamment ce qu'il leur a généreusement promis. Le prophète-roi nous en donne une belle idée dans l'un de ses psaumes : il dit que la lumière du visage de Dieu est imprimée sur nous : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*, etc. (*Psal. XL*), et qu'il remplit notre cœur de joie ; que l'abondance de notre froment et de notre vin se multiplie, et que nous dormirons en paix, parce que le Seigneur nous a affermis dans l'espérance.

Que veut dire David par ces paroles ? Il nous représente, disent les Pères, la joie des

prédestinés au jugement dernier. Le premier fondement de cette joie, c'est qu'ils seront morts dans la grâce de Dieu ; grâce qui, comme la lumière de son visage, se répandra sur eux ; grâce qui, étant une émanation de cette lumière divine, ira se rejoindre à son principe ; grâce que Jésus-Christ reconnaîtra comme un effet de ses mérites et de sa miséricorde, et qu'il couronnera comme ses propres dons, dit saint Augustin.

Le second fondement de cette joie, c'est qu'ils verront l'abondance de leur froment et de leur vin multiplié, c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome, le fruit et la récompense de leurs bonnes œuvres. Ils avaient donné peu, et ils recevront beaucoup ; ils avaient fait profiter leur talent, et Jésus-Christ leur dira : Entrez dans la joie de votre Dieu ; ils avaient servi et aimé Jésus-Christ pendant le cours de leur vie mortelle, et Jésus-Christ, les reconnaissant pour ses amis et pour ses fidèles serviteurs, liera avec eux, dit ce Père, une amitié indissoluble et éternelle. *Hic dulcem vitam virtutum ipsarum delectatione ducimus, et futurorum donis potiemur, bonorum. Denique indissolubiles amicitias sortiemur* (*D. Chrysost., homil. 11, in S. Matth.*).

Le troisième fondement de cette joie, c'est qu'ils dormiront en paix, et que leur espérance sera affermie. Ici-bas les justes sont perpétuellement traversés, et n'ont aucun repos que celui que leur bonne conscience leur donne. Le monde les fatigue, les méchants les persécutent, les infirmités et les maladies les tourmentent, leur propre chair leur déclare la guerre, les démons les tentent, leur concupiscence et leurs passions les portent à la révolte.

Voilà autant de différentes causes qui leur ôtent la paix qu'ils souhaitent. Mais au jugement dernier ils dormiront en repos, parce qu'ils verront leur espérance affermie, et leur juge qui les délivrera de toutes ces servitudes. Le monde sera détruit ; les méchants seront confondus et livrés à des tourments éternels ; leur chair ne sera ni sujette aux maladies ni au soulèvement ; leurs passions et leur concupiscence ne les domineront plus ; et les démons, ces impitoyables tyrans, seront les sujets de leurs railleries : *Et tyranni ejus ridiculi erunt* (*Habac., I*). Telle est l'espérance qu'ils ont à présent, et qui ne sera pas confondue ; elle est déjà dans leur sein, parce que comme nous n'avons rien de plus sûr que ce que nous cachons dans notre sein, ils n'auront rien de plus assuré que l'accomplissement de leurs attentes : *Nihil nos habere certius credimus, quam hoc quod sinu tenemus* (*D. Greg. lib. XIV Moral., c. 33*).

Soupirez donc, âmes justes, après un jugement si favorable, où Jésus-Christ, votre frère, votre Sauveur, votre protecteur, votre caution, votre ami, votre rémunérateur présidera. Ce sont là, chrétiens, les sentiments que vous devez avoir, et ce que Dieu vous ordonne de lui demander tous les jours quand vous le priez que son règne ou son

royaume vous arrive. Ce n'est pas pour lors la souveraineté de Dieu sur toutes les créatures que vous désirez, car il la possède dès qu'il les a tirées du néant. Ce n'est pas aussi précisément son empire spirituel, par lequel il règne en ce monde sur le cœur des fidèles, car ce désir est déjà contenu en partie dans la première demande où vous souhaitez la sanctification de son nom. Que demandez-vous donc, si ce n'est l'arrivée de ce royaume dont Jésus-Christ fera part à ses élus au jugement dernier, *Possidete regnum*, si ce n'est ce règne parfait qu'il exercera paisiblement sur les corps et sur les âmes des hommes, après la défaite du péché, de la mort et de tous leurs ennemis?

Si vous ne formiez pas au-dedans de vous de si saints desirs, savez-vous, dit saint Augustin, le désordre qui arriverait dans vos prières? Vous agiriez contre vous-mêmes; vos paroles combattraient vos sentiments; vous prieriez, et en même temps vous appréhenderiez d'être exaucés: *Pugnaret contra te quando orares.... qui timet ne adveniat regnum Christi, timet ne exaudiatur.* Hé bien! ne voulez-vous jamais être d'accord avec vous-mêmes? Les saints à qui Jésus-Christ dit dans l'Apocalypse qu'il viendra bientôt, s'emprescent de lui répondre: Ainsi soit-il, Seigneur Jésus, ainsi soit-il, venez, et ne tardez pas: *Ecce venio cito... Amen, veni, Domine Jesu* (Apoc., XXI); et ce sont là les sentiments que les vrais justes doivent avoir sur la terre.

L'amour, dit saint Augustin, les oblige souvent à demander à Jésus-Christ quand il viendra, et à lui dire: Venez, Seigneur, venez reprendre la gloire qui vous avait été ravie, l'honneur qui vous avait été ôté, la puissance qui vous avait été disputée. Venez nous délivrer de la servitude des créatures, de la chair, du monde, du péché, et achevez de nous soumettre à vous par une heureuse conformité de nos volontés aux vôtres. Venez, Seigneur, et quelque prompt que soit votre venue, ce sera toujours tard à ceux que vous aimez et qui vous aiment. Le jugement que nous attendons est un jugement auquel vous présiderez; et ce qui nous donnera une humble confiance, sera que vous y examinerez toutes nos actions pour justifier notre conduite. C'est, chrétiens, ce que j'ai à vous proposer dans mon second point.

II. — L'une des plus grandes mortifications pour les justes en ce monde, est de se trouver mêlés avec les pécheurs, et les pécheurs réciproquement confondus avec eux. Loth, que saint Pierre appelle un homme juste par le bon usage qu'il faisait de ses yeux et de ses oreilles, *aspectu et auditu justus* (II S. Petr., II), eut par ce principe beaucoup à souffrir dans ces deux sens, lorsqu'il se trouva malheureusement engagé avec ces hommes détestables qui l'offensaient à tout moment par leurs discours infâmes, et leurs actions scandaleuses. Les apôtres, par ce même principe, n'eurent pas moins de douleur de savoir qu'il y avait parmi eux

un perfide et un apostat qui déshonorait leur compagnie, et à qui leur maître ne pouvait donner un nom qui lui convînt mieux, qu'en l'appelant un démon. *Nonne ego vos duodecim elegi, et ex vobis unus diabolus est* (S. Joan., VI).

Il est vrai que ce mélange arrive par un ordre exprès de la providence, et pour des raisons que saint Augustin nous explique fort au long dans ses livres du libre Arbitre. Les pécheurs et les justes sont utiles les uns aux autres. La compagnie des pécheurs sert aux justes, parce qu'elle les éprouve, et la compagnie des justes sert aux pécheurs, parce qu'elle les protège. La fréquentation des pécheurs entretient les justes dans la défiance d'eux-mêmes, et dans une humilité qui fait que, ne reconnaissant pas leurs propres mérites, ils ne savent s'ils sont dignes d'amour ou de haine; et la fréquentation des justes sollicite le ciel à épargner les pécheurs; c'est à ces hommes égarés qu'ils montrent le chemin de la gloire, c'est pour eux qu'ils intercèdent, et c'est souvent à leur occasion que la foudre ne tombe pas sur les coupables, de peur qu'elle ne touche et qu'elle ne frappe en même temps les innocents.

Dans ce monde, les uns et les autres sont donc mêlés ensemble; mais un jour viendra qu'ils en seront séparés; un jour viendra que ce précieux métal sera purifié de sable et d'alliage; que le froment sera séparé d'avec la paille, et le bon grain d'avec l'ivraie; que les bons poissons seront mis dans des vases, et les mauvais jetés dans la mer; que les agneaux enfin seront mis à la droite, et les boucs à la gauche par le pasteur.

Or, comme cette séparation ne se fera, ni aveuglément, ni par hasard, mais pour de bonnes et de justes raisons, il faudra que l'examen des uns et des autres se fasse, et que la vérité de Dieu découvrant toutes choses, et pénétrant dans les plus secrets replis des consciences, rende autant de favorables témoignages à la vertu des justes, qu'elle en rendra de terribles et de sanglants aux mauvaises actions des pécheurs.

Gens de bien, qui vous êtes mortifiés pour Dieu et moqués des jugements du monde, vous qui avez été en butte aux persécutions et aux railleries des impies, ce sera là le jour de votre justification, et celui où Jésus-Christ rendra à chacun la louange qui lui appartient: *Tunc laus erit unicuique a Deo.*

Il est étrange que la plupart des pécheurs croient se dispenser de la pratique de la vertu en la blâmant, et qu'ils tournent en ridicule toutes les actions des justes. Affligent-ils leur chair par les mortifications et les jeûnes; rejettent-ils, par une raisonnable modestie, le luxe et les pompes du siècle; méprisent-ils, par une humilité sincère, ses honneurs et ses dignités; étouffent-ils, par une douceur chrétienne, les sentiments de vengeance, et effacent-ils en leur esprit la mémoire des injures qu'ils ont reçues? C'est alors que le monde les juge dépourvus de bon sens, qu'il se raille de leur con-

duite, et qu'il ne peut comprendre comment on se résout à perdre ses plaisirs, son repos, ses biens, sa réputation, pour sauver sa conscience.

Néanmoins, comme les justes, qui sont en très petit nombre, ne peuvent rien faire en cette vie contre ce torrent de médisance et de faux jugements, ils attendent le jour du Seigneur, ce jour solennel où la bonne et la mauvaise cause seront examinées, et où la lumière pénétrante du juge, dissipant les ténèbres des consciences, manifestera les œuvres de chacun, et leur rendra l'estime et le blâme qu'elles méritent : *Uniuscujusque opus manifestum erit : dies enim Domini declarabit* (Corinth., III).

Ce sera là que Jésus-Christ paraîtra pour soutenir les intérêts des gens de bien, et pour justifier leurs actions. Ce sera là qu'à la face de l'univers, la justice triomphera de l'iniquité, la dévotion de l'impiété, la douceur de la vengeance, la pauvreté de l'avarice, la mortification de la mollesse, la vérité de l'hypocrisie et du mensonge. Ce sera là que ces idiots et ces simples qui étaient le mépris du monde, le rebut du siècle, l'horreur des compagnies; ces gens que le monde ne jugeait pas dignes de lui, et desquels, au contraire, le monde n'était pas digne, recevront d'amples témoignages d'approbation, de complaisance, de louange de Dieu même.

Dans toutes les justices, soit humaines, soit divines, l'examen des coupables ou des innocents ne se fait que sur la loi, loi qu'on prend pour régler, et qui doit corriger toutes les actions defectueuses; loi qu'on prend pour l'article décisif de la bonne ou de la mauvaise vie qu'on aura menée; loi sur laquelle tous les jugements se fondent, et tous les arrêts se rendent. Ce sera donc sur la loi de Dieu que les prédestinés seront examinés, et ce sera aussi dans cet examen qu'ils recevront les louanges et les récompenses qu'ils méritent.

Jésus-Christ a dit : Bienheureux sont les pauvres : de cœur qui ont tout quitté pour lui; et les prédestinés lui diront avec saint Pierre : C'est pour vous, Seigneur, que nous avons tout quitté, quelle récompense aurons-nous donc? Jésus-Christ a dit : Bienheureux sont ceux qui pleurent et qui se mortifient, parce qu'un jour ils seront consolés : et les prédestinés lui diront avec David : Nos gémissements ne vous ont pas été cachés, vous avez compté et pesé nos larmes; de quelle consolation nous complèrerez-vous donc? Jésus-Christ a dit : Bienheureux sont ceux qui souffrent la persécution pour la justice, ceux qui auront été les objets des railleries et des malédictions des hommes : et les prédestinés lui diront avec saint Paul : C'est pour vous, Seigneur, que nous avons été regardés comme les balayures, et les excréments du monde; c'est pour vous que nous avons été dépouillés, ruinés, méprisés, exposés sur des roues et sur des gibets : jugez à présent notre cause, et nous rendez justice.

Les coupables et les innocents se présentent avec des sentiments bien différents de-

vant le tribunal des hommes, pour y être examinés, dit saint Ambroise. Les premiers n'y vont qu'en tremblant, qu'en différant, qu'en murmurant, qu'en se servant de mille prétextes, et de milles évasions pour n'y point paraître; parce que comme ils sentent leur conscience chargée, ils se doutent bien que cet examen ne leur sera que trop funeste. Mais à l'égard des innocents, ils n'attendent que le jour auquel ils seront interrogés, ils n'ont d'impatience que pour ce moment, et quand il est arrivé, ils sont remplis de joie : *Videmus in hoc seculo innocentes lætos ad judicium festinare, odisse moras, celeritatem affectare judicii : reos autem refugere et pavere, differre, murmurare, jurare* (S. Ambr., in psal. CXVIII, serm. 7). Or, si cela se fait dans le jugement des hommes, dont l'examen est souvent si defectueux, que ne devons-nous pas dire de celui de Dieu, dont la vérité et la sagesse pénètrent tout, dont la justice et la magnificence donnent des louanges et des récompenses proportionnées aux vertus?

De là vient (et c'est une autre réflexion de saint Grégoire) que les uns et les autres paraissent dans un état bien différent au jugement dernier. Les pécheurs n'y viennent qu'en tremblant et en disputant, parce qu'ils n'ont pas eu la prévoyance de disposer leur compte, au lieu que les justes y viennent avec une très-grande confiance, parce qu'ils se sont eux-mêmes auparavant examinés. Les pécheurs n'ouvrent les yeux qu'à la mort, et comme ils se sont aveuglés pendant la vie, c'est inutilement pour eux qu'ils se reconnaissent; mais les justes ont toujours eu les yeux ouverts, et comme ils ont évité soigneusement les dangers qu'ils ont prévus, ils n'ont que de la joie et de la consolation quand on vient à examiner ce qu'ils ont fait; jusque-là qu'ils attendent cet examen avec empressement, et, comme dit ce Père, avec une espèce d'impatience : *Electi cum se peccare non debere præjudicant, eis oculi ante casum patent : iniquus vero post casum oculos aperit, quia malum debuit vitare quod fecit* (D. Greg., lib. XV Moral., c. 3).

Voilà, mes frères, l'avantage que les justes auront sur les pécheurs dans l'avènement de leur maître; voilà la différence que l'examen du juge fera de leurs personnes et de leurs actions, et cette espérance produit dès ce monde dans leurs âmes des sentiments qui d'abord vous paraîtront fort contraires. Elle doit les rendre patients et impatients tout ensemble; patients dans les outrages et les persécutions qu'ils reçoivent ici-bas, et impatients de la justice qui leur sera un jour rendue.

Ames justes, dit saint Jacques, bienheureux pauvres, qui êtes opprimés sur la terre par les impies dont la vie et les actions sont condamnées par les méchants, supportez patiemment leur injustice jusqu'à l'avènement du Seigneur : *Patientes estote, fratres, usque ad adventum Domini* (S. Jacob., III). Mais ne croyez pas que cette patience vous dispense de souhaiter avec ardeur ce saint avé-

nement : *Exspectantes et properantes in adventum dei Domini per quem cæli ardentes solventur*. Attendez ce jugement; mais ce n'est pas assez, allez au-devant de ce jour par vos désirs et le demandez dans la ferveur de vos prières. Tout vous y sera favorable, non-seulement le juge qui y présidera, non-seulement l'examen qui s'y fera, mais encore la sentence qui s'y rendra : je vais finir par cette considération tout mon discours.

III. — Quand je fais réflexion sur cette dernière circonstance de la gloire que Jésus-Christ prépare à ses élus, quand je pense à la grandeur et à la durée de leur récompense, je m'étonne que tous les chrétiens ne soient aussi sensibles à la promesse de leur maître, que l'était une grande sainte des derniers siècles, dont on a dit qu'elle ne pouvait entendre chanter à la messe, que le royaume de son époux, et par conséquent le sien, ne prendrait jamais de fin, sans qu'elle s'extasiât d'amour et de joie, répétant longtemps après ces consolantes paroles : *Cujus regni non erit finis*.

Tels étaient autrefois, au rapport de Tertullien, les vœux des premiers fidèles, qui soupiraient sans cesse après la fin du siècle présent, qui demandaient incessamment une terre nouvelle et un ciel nouveau, et qui enfin languissaient après ce grand jour du Seigneur, qui à la vérité devait être un jour de colère et de vengeance pour les infidèles, mais qui devait être aussi en même temps un jour de gloire et de récompense pour les justes : *Vota nostra suspirant in seculi hujus occasum, in transitum mundi, in diem Domini magnum, diem iræ et retributionis*.

Cette récompense est renfermée dans la sentence que Jésus-Christ prononcera en leur faveur, quand il leur dira : *Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde*. Si je n'appréhendais d'abuser de la patience d'une grande reine, il me serait aisé de vous faire voir ce que ce juste arrêtenferme. *Venite, venez*; quelle douce et charmante invitation! *Venez, les bien-aimés de mon Père*; quel grand et favorable éloge! mais possédez un royaume qui vous est préparé; quelle grande et inestimable possession!

Mais finissons, et finissons par des sentiments qui vous surprendront peut-être, qui sont que quelque gloire que vous ayez dans ce monde, quelques biens que vous y possédiez, quelques plaisirs que vous y goûtiez, vous devez demander à Dieu sa fin, afin que vous jouissiez de tant d'avantages qui vous sont réservés en l'autre.

Oserai-je, Madame, dire à Votre Majesté qu'elle doit entrer dans ces sentiments, et ne trouvera-t-on pas mauvais qu'en obligeant la plus heureuse reine du monde à désirer le dernier avènement de Jésus-Christ, je l'oblige à désirer la chute de sa couronne et le renversement de son trône?

Non, Madame, votre piété me paraît trop généreuse pour souffrir d'être flattée, et dans

cette pensée je ne balancerai pas à dire à Votre Majesté que quelques charmes que la vie puisse avoir pour elle, elle n'en doit pas appréhender la fin; que quelque satisfaction qu'elle trouve dans le monde, elle doit soupirer après sa destruction, et que persuadée que le règne de Jésus-Christ ne s'accomplira jamais tandis que durera le sien, elle ne peut, sans être contraire à elle-même, demander tous les jours l'avènement de l'un et ne pas souhaiter la fin de l'autre.

Mais je me trompe, Madame, de dire que votre majesté ne saurait désirer que le règne de Jésus-Christ s'avance, sans désirer que le sien finisse, puisqu'elle doit espérer que l'un et l'autre seront inséparables. En effet, Madame, la qualité de très-chrétienne que vous portez avec tant de justice vous inspire des sentiments bien plus élevés que celle de reine. Comme reine, Votre Majesté est satisfaite d'une partie de la terre, mais, comme chrétienne, elle ne saurait l'être que par la possession entière du ciel; la qualité de reine ne vous donne droit que de régner un peu de temps avec des hommes, mais celle de chrétienne vous donne droit de régner avec Dieu même pour une éternité que je vous souhaite. *Amen*.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME.

Des miracles

Generatio prava et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei.

Cette race mauvaise et corrompue, demande un miracle, et ce miracle ne lui sera point accordé (S. Matth., XII).

Ce que les serments sont aux hommes, les miracles le sont à Dieu; et ces éclatants effets de sa toute-puissance qui surpassent les forces de la nature, en même temps qu'ils la dérèglent, sont, par rapport à nous, les assurances, sinon les plus fortes, du moins les plus sensibles qu'il puisse nous donner de la vérité de ses paroles.

Aussi je ne m'étonne pas si Jésus-Christ, en plusieurs occasions de sa vie, s'est servi de leurs témoignages, et s'il les a souvent employés pour autoriser sa mission ou confirmer la pureté de sa doctrine. Mais, par la même raison, je ne trouve pas étrange non plus s'il refuse aujourd'hui de faire des miracles à la fausse et maligne prière des Juifs, et s'il en refuse encore tous les jours à la piété hypocrite de la plupart des chrétiens.

Comme il est la sagesse éternelle, et qu'il pénètre dans les plus secrets mouvements des cœurs, il voit bien que les uns et les autres n'en demandent pas tant par un amour sincère de vérité, que par une secrète défiance de son pouvoir. C'est pourquoi, jugeant que ce serait, en quelque manière, faire un serment inutile que d'en opérer en leur présence, il s'écrie d'un ton d'indignation et de mépris : *Cette nation méchante et*

corrompue demande un miracle, et ce miracle ne lui sera point accordé.

Quelques preuves que nous ayons de la vérité et de la sainteté de notre religion, quelques miracles que nous sachions avoir été faits par Jésus-Christ et par une infinité de saints dans tous les siècles, je ne sais quelle curiosité nous prend d'en voir de nouveaux, et peut-être n'en demandons-nous quelquefois que par un esprit d'incrédulité et d'apostasie secrète. Car combien trouve-t-on d'esprits forts qui, ne voulant s'en rapporter qu'à ce qu'ils ont vu, cherchent toutes sortes de raisons pour nier ou pour douter des miracles, qui sont cependant autant de motifs de crédibilité, et autant de preuves qui soutiennent la religion que nous professons?

Vous voyez par là, messieurs, l'intérêt qu'il y a de s'opposer à une si pernicieuse entreprise, de rassurer les esprits chancelants, de confondre les esprits incrédules, et d'instruire les vrais fidèles sur une matière de cette importance, que je ne puis leur expliquer sans une grâce particulière du Ciel, que je demande au Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

La vérité de nos mystères et la pureté de notre morale étant appuyées sur les miracles, comme sur l'une des preuves les plus sensibles de notre religion, de quel attentat ne se rendent pas coupables ceux qui entreprennent d'en diminuer la force, et de quelle importance, par conséquent, n'est-il pas de les réfuter et de les confondre !

Pour le faire avec plus de succès, il faut d'abord les reconnaître et en distinguer le vrai génie. Il y en a qui, croyant faire tort à leurs esprits de demeurer d'accord qu'il y a des miracles, ont l'impudence de les nier. Il y en a d'autres qui, n'étant pas moins dangereux, disent que l'avantage des miracles ne nous est pas si particulier que les infidèles ne puissent aussi s'en prévaloir. Enfin, il y en a de troisièmes qui, par d'autres principes, souhaiteraient de voir de nouveaux miracles, afin de se rendre sans peine aux anciens.

Il y a des athées et des libertins qui nient les miracles ; il y a des païens et des hérétiques qui s'en attribuent de faux, et il y a des incrédules ou des curieux qui souhaiteraient d'en voir encore. Or ce sont tous ces ennemis que j'entends de combattre dans la suite de ce discours. Contre les athées et les libertins, je prouverai qu'il s'est fait des miracles ; contre les païens et les hérétiques, qu'il ne s'en est fait que par l'Eglise ; contre les incrédules et les curieux, qu'il n'est plus nécessaire qu'il s'en fasse : trois points importants, que je traiterai néanmoins en peu de paroles, et qui demandent toute votre attention.

I. — Quelque raffinée que soit l'impiété des libertins, ils ne peuvent nier les miracles, à cause de l'impuissance où Dieu serait d'en faire, puisque, dès qu'on croit un Dieu, on se le représente comme le souverain de la nature et le maître des éléments, auquel, par conséquent, rien n'est absolument impossi-

ble. Ce qu'ils prétendent donc est de nous jeter dans un embarras bien plus fâcheux, en nous réduisant à la preuve du fait, et soutenant insolemment que tous nos miracles sont de pures fictions auxquelles nous avons été assez simples que d'ajouter foi.

En vain leur répondons-nous que nous avons de bons garants de la vérité de nos miracles, que ceux de Jésus-Christ, pour lesquels nous avons plus de respect et de foi, sont attestés par quatre historiens irréprochables ; en vain leur représentons-nous qu'ils n'ont pas plus de lumières que tant de grands hommes qui les ont crus avant eux, qu'ils ne sont pas plus éclairés que tant de rois, tant de philosophes, tant de savants, dans tous les siècles, qui s'y sont rendus. Ces réflexions, qui satisferaient un homme raisonnable, ne servent qu'à porter ces libertins à la dernière insolence, jusqu'à s'inscrire en faux contre l'Evangile et en rejeter le témoignage, jusqu'à soutenir que cette histoire doit être suspecte, comme ayant été écrite par des disciples et des domestiques auxquels il importait de mentir en faveur de leur maître.

Pourrait-on croire, messieurs, que le libertinage et l'impiété pussent aller si loin ? Pourrait-on se persuader qu'on fût jamais tombé dans de pareils blasphèmes ? Voilà cependant ce que l'enfer a ramassé pour détruire l'autorité de Jésus-Christ, et que je vais tâcher de combattre, pour vous faire voir que c'est ici que l'iniquité s'est elle-même démentie : *Mentita est iniquitas sibi* (Psal. XXVI).

Il est certain que bien loin de pouvoir conclure que les miracles de Jésus-Christ soient douteux, parce que ses apôtres et ses disciples les ont écrits, il faut conclure, tout au contraire, que c'est par cette raison-là même que ces miracles doivent être crus.

En effet, quels témoins plus dignes de foi que ceux en présence desquels une action extraordinaire s'est passée, ou qui l'ont apprise de ceux mêmes qui l'ont vue ? Saint Jean assure que ses yeux ont vu, que ses oreilles ont entendu, que ses mains ont touché ce qu'il nous apprend de Jésus-Christ, *Quod vidimus, quod audivimus* (I S. Joan., I) ; et vous ne voulez pas que je m'en rapporte à un témoignage si pressant ! Saint Luc proteste qu'il ne dira rien qu'il n'ait appris de ceux qui ont vu les choses dès le commencement : *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt* (S. Luc., I) ; et vous prétendez que je croie moins à son rapport qu'à ce que le caprice, la mélancolie, le libertinage vous inspirent de contraire seize cents ans après !

Les historiens de Jésus-Christ sont ses disciples et ses domestiques, il est vrai ; mais quand il s'agit de justifier une chose qui n'a pu être bien connue que par des amis et des domestiques, non-seulement leur témoignage n'est pas rejeté, il est même favorablement reçu. Les évangélistes nous parlent, par exemple, de l'éclipse du soleil et du tremblement de terre arrivés à la mort de Jésus-Christ ; ils parlent de ces prodiges peu

de temps après qu'ils sont arrivés, pendant la vie de plusieurs personnes de même âge qu'eux, qui devaient par conséquent les avoir vus comme eux, qui pouvaient ainsi fort aisément les démentir ; cependant qui est-ce qui a jamais réclamé contre leur témoignage ? Ils publient dans leurs livres que Jésus-Christ a éclairé des aveugles, redressé des boiteux, ressuscité des morts ; ils rapportent ces miracles avec toutes leurs circonstances ; ils marquent exactement les temps, les lieux, les personnes, donnant ainsi plus de prise sur eux, s'ils disaient des faussetés. Ils ne parlent pas à Jérusalem de choses passées aux Indes ni dans les lieux éloignés, ils parlent de celles qui viennent de se passer dans la Judée, à Jérusalem même, à la piscine, au temple, dans les synagogues ; ils en parlent dans le temps que la plupart de ceux qui ont reçu de Jésus-Christ la santé sont en vie. Les aveugles qu'il a éclairés voient encore la lumière, les boiteux qu'il a redressés marchent, les morts qu'il a retirés du tombeau vivent.

Ce n'est pas assez, ces auteurs parlent à la face des pharisiens, qui ne demanderaient pas mieux que de trouver occasion de les convaincre de mensonge en ce qui peut être glorieux à leur maître, puisqu'ils n'épargnent rien d'ailleurs pour étouffer sa mémoire ni pour cacher sa résurrection ; et cependant, de tant de gens enrégés contre Jésus-Christ, en voit-on qui s'élèvent contre ce qu'écrivent de lui ses disciples ? S'en est-il trouvé un seul qui ait pu, je ne dis pas les convaincre, mais qui ait seulement osé les accuser de fausseté ?

Non-seulement les ennemis de Jésus-Christ n'ont osé contester ses miracles, mais encore leur propre témoignage même a servi pour en rendre la certitude incontestable : *Quid hic facimus, quia hic homo multa signa facit* (S. Joan., XI) ? Dès le temps de Jésus-Christ, les Juifs les plus enrégés contre lui ne pouvaient désavouer sa puissance, et toute leur malice se terminait à l'accuser de faire ses miracles au nom et par la vertu des démons. Josèphe, leur historien, demeure d'accord des miracles opérés par Jésus-Christ, des aveugles qu'il a éclairés, des malades qu'il a guéris ; témoignage que saint Jérôme, et avant lui Eusèbe de Césarée, ont si hautement reconnu dès les premiers siècles, que l'on ne pourrait aujourd'hui, sans la dernière témérité, le tenir pour suspect. Leurs rabbins modernes n'en sauraient non plus disconvenir dans leur Talmud, et ce qu'ils peuvent dire pour affaiblir la gloire des miracles de Jésus-Christ, c'est qu'il les opérât par la vertu du nom de Dieu qu'il savait prononcer.

Quelle étrange contradiction ! car puisque Jésus-Christ a fait des miracles au nom du Dieu qu'ils adorent, que ne croient-ils en lui ; et s'ils disent qu'il a été l'ennemi de Dieu, comment a-t-il pu se servir de son nom contre lui-même ?

Parmi les païens, Phlégon, auteur grec et affranchi d'Adrien, marque exactement l'éclipse du soleil, arrivée la dix-huitième an-

née de l'empire de Tibère, la quatrième de l'olympiade deux cent dixième, temps précis de la mort de notre Sauveur ; les annales de Rome faisaient mention de ce prodige, les registres de l'empire en étaient chargés : de là vient que nos anciens apologistes, aussi bien que nos premiers martyrs, y renvoyaient ordinairement les païens : *Hunc magnum mundi casum etiam in vestris archivis habetis* (Tertul., in Apologetico).

Chose étrange ! quelque mépris que Julien l'Apostat eût de notre religion, dans les fragments qui nous restent de lui, a-t-il pu se défendre d'avouer les miracles de Jésus-Christ ? Qu'a-t-il fait, ce Jésus de Nazareth, disait-il ; qu'a-t-il fait de si mémorable dans sa vie, sinon d'éclairer quelque aveugle ? Ah ! misérable, quand ce que tu dis serait vrai, quand Jésus-Christ, dans toute sa vie, n'aurait fait que rendre la vue à un aveugle, n'en serait-ce pas assez pour connaître et ce qu'il est, et ce qu'il peut être ? Qu'est-ce que rendre la vue, que rendre une substance ? qu'est-ce que la rendre, que la créer ? qu'est-ce que la créer, que faire quelque chose d'infini, que passer les bornes de la nature ; et qu'est-ce que vaincre enfin la nature, qu'être Dieu même ou envoyé de Dieu ?

Enfin Mahomet, ce détestable ennemi de l'Evangile, ce législateur diabolique et infernal, n'est-il pas de même forcé, comme un démon par l'exorcisme, de reconnaître dans son Alcoran le renversement des idoles d'Egypte à l'arrivée de Jésus-Christ, les merveilles de sa vie, la virginité de sa mère ; et quoique son témoignage, non plus que celui des autres infidèles, ne doive être de nulle autorité auprès de nous, n'est-ce pas toutefois un grand coup du ciel que toutes ces bouches sacrilèges servent à établir nos miracles ?

Dira-t-on après cela que les disciples de Jésus-Christ aient parlé trop favorablement de leur maître ? En ont-il plus dit que ses ennemis ? Dira-t-on qu'ils aient voulu, comme des flatteurs, établir sa gloire par des mensonges officieux ? Et d'où vient donc, répond admirablement saint Chrysostome, qu'ils ont dit tant de choses qui l'ont pu rendre méprisable ? D'où vient qu'ils ont passé sous silence plusieurs de ses merveilles, comme le confesse saint Jean, et que pas un d'eux n'a omis la moindre circonstance de sa passion et de ses opprobres ? Misérables ! s'écrie ce Père, vous êtes bien stupides ou extraordinairement malicieux, d'être si crédules pour ce qui paraît honteux à Jésus-Christ, et de l'être si peu pour ce qui lui est honorable ; de croire si facilement ce que les évangélistes nous apprennent de ses souffrances, et de ne vouloir pas être persuadés de ce qu'ils vous disent de ses miracles.

Enfin, s'il était nécessaire d'examiner jusqu'où s'est portée la bonne foi de ces historiens, il n'y en a pas un, mes frères, qui n'ait été tellement persuadé de la vérité qu'il avait écrite, qu'il n'ait généreusement souffert la mort pour la défendre. Eh ! de quelle fureur auraient-ils été possédés, de vouloir

tous mourir pour soutenir une fausseté ? Quel profit, quel avantage de se tromper si cruellement eux-mêmes pour tromper les autres ?

Mais quelque puissante que soit la démonstration de nos miracles, ou par le témoignage de nos évangélistes, ou par celui de nos ennemis, il faut pourtant avouer qu'elle ne saurait s'achever plus heureusement que par la considération de l'effet qui a suivi ces miracles mêmes ; je veux dire de la conversion du monde qu'ils ont faite.

Ce ne fut pas, chrétiens, le nombre ou qualité des prédicateurs qui consumma ce grand ouvrage ; ce n'étaient que quelques pécheurs pauvres, méprisables et de néant : *Ea quæ non sunt*. Ce ne fut pas la force de leur éloquence ; leur langage était simple et sans fard : *Non in sapientia verbi*. Ce ne fut pas la facile croyance de leur doctrine ; c'était Jésus-Christ mort qu'ils prêchaient, un Dieu crucifié : *Prædicamus Christum et hunc crucifixum*. Ce ne fut pas non plus l'indulgence de leur morale ; ils ne parlaient, comme leur maître, que de croix, que de pauvreté, que de patience : *Qui non tollit crucem suam, qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet*. Et comment le monde entier s'est-il donc rendu à une prédication si étrange et si nouvelle ? C'est qu'elle était accompagnée de miracles. Remontez à la cause par l'effet. Tant de gens habiles auraient-ils pu soumettre leur esprit à des vérités inconcevables ; tant de personnes noyées dans la volupté auraient-elles pu se résoudre à embrasser tant de mortifications, si les miracles n'avaient appuyé cette doctrine, si les apôtres, étant porteurs des ordres de Dieu, n'avaient été des instruments de sa puissance, et si ces nuages divins, comme les appelle saint Augustin, n'avaient étonné toute la terre par leurs éclairs, avant que de l'arrosar par leurs pluies ?

Il n'en faudrait pas davantage, messieurs, pour charger de confusion tous les libertins et tous les athées ; mais, hélas ! il y a bien peu d'espérance. Si l'aveuglement n'était que dans leurs esprits, la raison pourrait le dissiper ; mais comme il est particulièrement répandu sur leur cœur, la passion le rend incurable. Pourquoi pensez-vous qu'il se trouve des gens qui contestent nos miracles ? C'est de peur d'être obligés de pratiquer ce qu'ils autorisent : ce sont des athées de cœur et de volonté ; ils ne veulent pas croire, de peur d'être obligés de bien faire.

Que dis-je ? je dois me plaindre encore presque autant de ceux qui, se flattant de croire nos miracles, n'en ont pas plus de respect pour l'Evangile. Vous croyez les prodiges que Jésus-Christ a faits, eh ! pourquoi ne pratiquez-vous pas les vérités qu'il vous a enseignées ? Vous croyez que Jésus-Christ commande à la nature et aux éléments, et vous le désavouez pour votre maître dans le retranchement de vos plaisirs et dans le pardon de vos injures ? Si vous pouvez croire, et vivre si peu conformément à ce que vous croyez, je ne dirai pas seule-

ment, avec saint Jérôme, que vous êtes des monstres composés de deux natures différentes, que vous êtes fidèles et idolâtres tout ensemble, que vous avez une tête d'ange et un corps de démon. Mais à quoi bon dissimuler ? Je dirai que vous manquez presque tous de foi, et que vous ne tâchez que de l'affaiblir.

Entrez dans les compagnies, vous n'y verrez presque plus que des gens qui dogmatisent, et qui, n'osant combattre ouvertement nos principes, par quelques intérêts qui les en empêchent, s'efforcent du moins, par de fausses inductions, d'en diminuer l'autorité. Nous en trouvons même qui disent que le pouvoir de faire des miracles n'est pas si particulier à la religion catholique, que l'hérésie et le paganisme ne se le puissent attribuer : objection à laquelle je me suis encore engagé de répondre, en vous montrant qu'il ne s'est jamais fait de miracles que dans la véritable Eglise ; et c'est de quoi je prétends vous convaincre dans le second point de ce discours.

II. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que, pour ôter à l'Eglise le droit de faire des miracles, on en a aussi attribué à ses ennemis. L'épiscure Celse opposait à ceux des apôtres certains tours de souplesse, et quelques Egyptiens de son temps avaient bien l'impudence d'égaliser les prestiges de l'infâme Apollonius aux actions surnaturelles de Jésus-Christ. Mais Origène (*In Celsum, lib. I*), réfutant le premier de ces deux imposteurs, et Eusèbe de Césarée le second, leur font bien voir, par le détail, que tous ces prétendus miracles n'étaient que des mensonges ; qu'il n'y en avait pas un qui surpassât les forces de la nature, qui fût même constant et durable, et qui eût enfin le moindre caractère de ces véritables prodiges, dont la prédication de l'Evangile a été si hautement autorisée.

C'est aussi, chrétiens, la réponse que je fais à tout ce qu'on me pourrait objecter des miracles des païens et des hérétiques. Je soutiens premièrement que Dieu étant la première et la principale cause du miracle, ne veut jamais donner pouvoir à personne d'en faire pour la confirmation d'une erreur ; car quelle apparence que la vérité essentielle rendit témoignage au mensonge ? Je soutiens encore que Dieu étant fidèle, et ne pouvant, comme dit l'Apôtre, être contraire à lui-même : *Ille fidelis permanet, semetipsum negare non potest* (II *Timoth.*, II), si la foi a été prouvée par des miracles, il est impossible qu'elle soit contredite par d'autres miracles ; et, de ces principes, je conclus hardiment que tous les signes dont se vantent le paganisme et l'hérésie sont des fictions et des impostures ; que ce ne sont tout au plus que des illusions du démon, que des prodiges pleins d'imposture, et semblables à ceux que fera l'Antechrist, pour abuser les hommes, dans sa venue, prodiges dont on a toujours aisément reconnu la fausseté, soit par leur inutilité, soit par leur peu de durée : *Cujus*

adventus in signis, et prodigiis mendacibus (II Thessal., II).

Car les véritables miracles ont, entre autres, deux différences particulières : premièrement ils sont toujours utiles ou au corps, ou à l'âme de l'homme, et souvent à l'un et à l'autre ; comme lorsque Jésus-Christ se vantait d'avoir guéri en la personne du paralytique l'homme tout entier : *Totum hominem sanum feci* (S. Joan., VII). En second lieu, ils sont constants et durables : un malade recevait une guérison dont il profitait souvent pendant plusieurs années ; et un mort ressuscité jouissait d'une longue vie ; au lieu que dans les prestiges où le démon a quelquefois surpris les yeux des infidèles, ce n'étaient que des signes vains, inutiles, et de pure ostentation ; et comme dit saint Irénée, des fantômes qui s'évanouissaient, et qui à peine subsistaient pendant quelques moments : *Phantasmata statim cessantia, ac ne quidem stillicidio temporis perseverantia* (S. Irén., lib. de Hæres.). Mais nos adversaires ne se satisfont pas de cette réponse ; et croyant leurs histoires et leurs fables mêmes aussi dignes de foi que l'Evangile, ils nous produisent des auteurs anciens, où on lit des prodiges à peu près semblables à ceux de la Bible ; ils nous produisent Tacite, et d'autres, qui parlent d'un aveugle éclairé par Vespasien dans Alexandrie, et certains prodiges arrivés pour prouver la pudicité des femmes.

Mais qui ne reconnaît combien ces preuves sont faibles ? Car premièrement, qui ne sait, par les païens mêmes, que nos miracles sont écrits dans la Bible longtemps avant qu'il y eût, ni de poètes, ni d'historiens ? La Bible, par la supputation de nos propres ennemis, est le plus ancien livre du monde ; Daniel et Esdras, qui sont les derniers auteurs de l'Ancien Testament, ont écrit plus de mille ans avant Jésus-Christ. Or, quelle antiquité trouvera-t-on parmi les Romains ou les Grecs qui en approche ? et de là il s'ensuit que si dans les auteurs Grecs ou Romains on lit quelques prodiges semblables à ceux de la Bible, il faut de nécessité que le mensonge ait été fabriqué sur la vérité, comme le portrait sur l'homme qu'il représente. En effet, combien, par exemple, les poètes ont-ils fait de fables sur ce que Moïse nous dit de la création du monde, et du déluge universel ?

En second lieu, les termes avec lesquels les païens parlent de leurs prodiges, font bien voir qu'ils n'étaient eux-mêmes guère persuadés de leur certitude. Tacite dit que Vespasien a rendu la vue à un aveugle, et que ceux qui le disent n'ont pas d'intérêt à le dire. Belle raison, et que ne croit-il donc les miracles de Jésus-Christ attestés par tant de gens qui perdent la vie même pour en justifier la vérité ? Si ce miracle de Vespasien eût été véritable, il aurait sans doute avantageusement soutenu l'erreur de quelques Juifs, qui voulaient reconnaître cet empereur pour le Messie. Mais il ne faut qu'écouter ce qu'en dit Tacite lui-même, à

savoir que Vespasien surpris de la prière que lui faisait cet aveugle de le guérir, appréhenda de se faire moquer de lui, s'il tentait de l'exaucer, et que ce ne fut qu'après que les médecins l'eurent assuré que l'aveuglement de cet homme n'était pas incurable, qu'il se hasarda de le toucher.

Je vous laisse à penser, messieurs, quel étrange faiseur de miracles, qu'un homme qui ignorait ce qu'il pouvait, et qui avait besoin d'une précaution aussi sûre, pour se commettre à les faire. Il est vrai qu'il se peut encore lire quelque chose de plus miraculeux dans l'histoire et principalement, comme j'ai déjà remarqué, de quelques épreuves que les femmes ont faites pour justifier leur pudicité. Mais je réponds que ces miracles, comme tous ceux des païens, n'ont jamais été véritables à la rigueur ; et afin d'entendre ma réponse, il faut savoir qu'un miracle, à proprement parler, n'est point véritable, si ce n'est un effet au-dessus de la nature, ou contre la nature ; c'est-à-dire, ou lorsque la nature n'a pas le pouvoir de le produire, comme ce serait de glorifier un corps, d'arrêter le soleil, ou lorsque la nature ne trouve dans le sujet aucune disposition pour le produire, comme serait d'éclairer un aveugle, de ressusciter un mort.

Or, je soutiens que l'Eglise seule peut opérer des miracles de cette qualité, et que l'infidélité ou l'hérésie n'en ont jamais eu le pouvoir ; pourquoi ? Parce qu'il n'appartient qu'au Dieu de la nature, en vertu duquel l'Eglise seule agit, de surpasser ou de dérégler la nature.

Mais de quel ordre donc et de quelle espèce pourraient être ces actions surprenantes des païens, en cas qu'elles fussent aussi certaines que l'histoire veut nous le faire croire ? Ce n'est rien, comme dit saint Thomas, qui soit au-dessus de la nature, ou contre la nature : c'est seulement quelque chose qui s'est fait outre la nature : *Præter naturam* ; c'est-à-dire que le démon qui peut transporter promptement et appliquer secrètement les causes naturelles dont il connaît la vertu, a suppléé quelquefois au temps, au lieu, ou au nombre : comme lorsqu'on a avancé dans l'aveugle de Vespasien, la guérison que le temps lui aurait infailliblement procurée.

Quelque solides que soient ces réponses, elles ne ferment pas encore la bouche à nos adversaires, qui, pour ôter à l'Eglise l'autorité qu'elle a de faire seule des miracles, forment une nouvelle difficulté dont ils s'imaginent que nous ne pourrions sortir à notre honneur. Ils nous pressent par le témoignage de l'Ecriture même et des Pères, et nous font voir des gens qui étant effectivement hors de l'Eglise, opèrent cependant de vrais miracles ; comme celui qui, selon le rapport de saint Jean à Jésus-Christ, chassait les démons, sans croire en lui, et sans le suivre ; comme cette troupe de réprouvés qui représenteront inutilement au Fils de Dieu, dans le jugement, qu'ils ont aussi fait plusieurs miracles ; comme enfin certains

évêques donatistes et novatiens qui, par nos propres histoires, se trouvent avoir éclairé des aveugles et ressuscité des morts.

Cette objection, messieurs, a un peu plus d'éclat que les autres ; mais vous allez voir qu'elle n'a pas plus de solidité. Si les méchants et les hérétiques peuvent faire quelquefois des miracles, cela arrive pour plusieurs raisons. Pour apprendre aux hommes que ces actions surnaturelles tirent leur mérite de Dieu, et non pas du ministre ; qu'elles ne sont pas nécessairement destinées à la sanctification de celui qui les fait, mais au profit de ceux qui les voient ; que ce n'est pas dans ces sortes d'actions que consiste la sainteté, mais dans les œuvres de charité et de justice. Les méchants et les hérétiques pourraient donc quelquefois faire des miracles ; je le veux : mais cela ne prouve pas qu'ils les fassent par une autre autorité que par celle de l'Eglise. Tant s'en faut, si vous prenez garde à l'Evangile ; vous verrez que cet infidèle qui, au rapport de saint Jean, chassait les démons, ne le faisait qu'au nom de Jésus-Christ. Vous verrez que ces réprouvés dans le jugement ne prétendront obtenir grâce du Fils de Dieu, que pour avoir fait aussi leurs prodiges en vertu de son nom ; c'est-à-dire que les méchants et les hérétiques n'ont jamais su faire de miracles que par l'usage ou l'application des choses qui appartiennent à l'Eglise, que par le nom de son époux, le signe de sa croix, les reliques de ses saints ; ces malheureux ayant volé ces marques d'autorité, quand ils ont voulu se faire obéir par les éléments.

C'est pour cela que saint Augustin, expliquant la différence de leur pouvoir d'avec celui des saints, dit que celui des saints est légitime, et que le leur est usurpé ; que les catholiques font des miracles d'intelligence avec le souverain de la nature : *Per publicam justitiam* ; et que si les hérétiques en font, c'est en dérochant les signes et les titres de cette intelligence : *Per signa publica justitiæ*. En un mot, il faut raisonner des miracles des hérétiques comme nous faisons de leur baptême. Il est constant que le baptême des hérétiques appartient à l'Eglise ; c'est l'Eglise, dit saint Augustin, qui baptise leurs enfants, qui les produit à son époux dans un sein étranger ; la servante engendre pour lors pour la fécondité de sa maîtresse, aussi bien que dans l'ancienne loi.

Or, l'Eglise a le même droit sur les miracles des hérétiques que sur leur baptême ; comme ils ne s'opèrent que par l'application de son pouvoir, il est juste qu'elle en ait tout l'honneur. C'est l'Eglise qui a chassé les démons par le ministère des novatiens : c'est encore l'Eglise qui a éclairé les aveugles par les mains des donatistes. N'avez-vous jamais ouï parler de certains imposteurs dans l'Etat, qui prenant la livrée du prince, un bâton de commandement, font exécuter en son nom cent ordres fâcheux à ses sujets ? S'il y a de la vexation, il est certain que ces affronteurs en sont coupables ; cependant c'est au souverain que l'on obéit

en leurs personnes, ce sont ses enseignes et ses livrées que l'on respecte.

La même chose à peu près se passe dans les miracles des hérétiques, dit saint Augustin. Car quoi qu'ils se fassent obéir dans le monde, et qu'ils dérèglent la nature, néanmoins, parce qu'ils se couvrent des livrées de l'Eglise, parce qu'ils se servent de ses armes, parce qu'ils empruntent ses paroles, il est vrai de dire que c'est à l'Eglise et non pas à eux que les créatures se soumettent. Voilà donc en trois mots ma pensée sur les miracles des païens et des illusions. Ou ce sont des prestiges et des illusions, ou ce sont de faibles signes qui n'excèdent pas toutes les forces de la nature ; ou enfin si ce sont de véritables miracles, ils s'opèrent nécessairement par le pouvoir et l'autorité de l'Eglise.

De tout cela, messieurs, permettez-moi de tirer deux conséquences importantes. La première, que quiconque n'est pas satisfait de ces raisons, jusqu'à continuer dans son libertinage, ne peut être du troupeau de Jésus-Christ ; car Jésus-Christ déclare plusieurs fois dans l'Evangile que *personne ne peut ravir ses brebis de ses mains : Et non rapiet eas quisquam de manu mea*. Or, s'il se trouve de nos jours des chrétiens assez malheureux pour être ébranlés dans la foi de nos miracles par la considération de ceux des infidèles, s'ils se laissent séduire par des signes trompeurs, comme feront un jour leurs semblables par ceux de l'Antechrist : *Et seduxit habitantes in terra propter signa*, on peut dire, sans le dire témérairement, qu'ils vivent au milieu de nous sans être des nôtres, que le démon les a déjà comme retranchés de l'Eglise et du corps de Jésus-Christ, et en un mot, que puisqu'ils ne croient pas ils sont déjà jugés.

La seconde conséquence est que quiconque de nous est satisfait de ces raisons, doit être également ferme et constant, soit en ce qu'il doit croire, soit en ce qu'il doit faire, soit en ce qu'il doit attendre ; car tout cela est également appuyé sur la certitude des miracles. Si la religion chrétienne peut seule se glorifier d'avoir une confirmation aussi puissante des articles de foi qu'elle propose à ses enfants, et quel raisonnement peut leur en inspirer le moindre doute ? seriez-vous capables après cela de vous laisser séduire au discours d'un impie, comme si le témoignage de votre Dieu ne suffisait pas à votre foi ? De plus, si nous croyons que Jésus-Christ est le seul prédicateur qui ait soutenu sa morale par des miracles incontestables, ne doit-il pas avoir l'autorité de nous soumettre ? Y a-t-il quelque vertu qu'il nous enseigne que nous ne devons suivre ; y a-t-il quelque vice qu'il nous défende que nous ne devons éviter ? Mais enfin, avec quelle certitude ne devons-nous pas nous attendre aux jugements de Dieu, au paradis ou à l'enfer, à l'éternité, puisque tous ces jugements ont été annoncés par des prodiges qui n'ont pu avoir d'autre principe que Dieu même ?

Vous voyez, messieurs, comment la foi des miracles appuie toute la religion, et de là jugez aussi l'importance qu'il y a de demeurer inviolablement attaché à cette foi. Pour moi, je la trouve d'une si grande importance que je ne puis m'empêcher de la fortifier encore par une réflexion de saint Chrysostome, contre tout ce que vous entendrez jamais dire à l'impiété, pour faire entrer en comparaison les miracles des infidèles avec ceux de notre Sauveur.

Qu'il y ait eu une infinité de païens, qui aient imposé aux hommes et qui les aient abusés par leurs prestiges, vous n'en pouvez jamais marquer aucun, dit ce grand saint, qui, comme Jésus-Christ, ait partagé son pouvoir avec ses disciples, qui, leur laissant comme lui, par testament, le don des miracles, ait eu l'assurance et l'autorité de dire avant sa mort : Quiconque croit en moi fera les merveilles que je fais : *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet* (S. Jean., VI). Mais il me semble que j'entends quelques chrétiens qui, appuyant leur curiosité sur ces paroles, prennent occasion de me demander d'où vient que Jésus-Christ ayant donné le pouvoir de faire des miracles à ses fidèles, il ne s'en trouve plus qui mettent ce pouvoir en usage. C'est à quoi je vais leur répondre dans mon dernier point.

III. — Les miracles ont été nécessaires au premier établissement de l'Eglise pour plusieurs raisons. 1° Parce que ces effets ne pouvant venir originairement que de Dieu, ni rendre par conséquent témoignage au mensonge, il était aisé d'inférer que la doctrine ou la religion qu'ils appuyaient devait être véritable. Pour publier une loi de la part de Dieu, ne fallait-il pas avoir le sceau de sa puissance en main ? et pour prouver des choses surnaturelles, ne fallait-il pas une démonstration surnaturelle ? Pour prouver, par exemple, que le créateur s'était fait créature, n'était-il pas à propos, dit saint Augustin, que toutes les créatures s'élevassent au-dessus d'elles-mêmes et qu'elles fissent des efforts au delà de ce dont elles sont ordinairement capables ?

D'ailleurs, comme les hommes ne concevaient rien que par leurs sens et que les épicuriens se faisaient une profession particulière de croire que l'on ne pouvait rien concevoir de certain que sur le rapport de ces sens, il était en quelque façon nécessaire que par la vue et l'expérience qu'ils pouvaient avoir de quelques effets sensibles et surnaturels tout ensemble, ils fussent conduits à la connaissance des choses les plus spirituelles et les plus divines. C'est pour cela, messieurs, qu'on a vu un si grand nombre de miracles au premier siècle de l'Eglise, soit par Jésus-Christ dans la Judée, soit par ses disciples dans tous les endroits de la terre, que Richard de Saint-Victor a eu raison de dire à Dieu que si nous étions trompés dans notre religion, il faudrait nécessairement que ce fût lui qui nous eût trompés : *Domine, si quod credimus error est, a te decepti fuimus, nam ea quæ credimus confirmata*

signis et prodigiis fuerunt quæ non nisi per te facta sunt.

Mais les mêmes raisons qui ont rendu les miracles si nécessaires dans l'établissement de la religion, font qu'ils ne le sont plus aujourd'hui. Les idoles sont renversées ; Jésus-Christ est reconnu et adoré par tout le monde ; l'Evangile a été porté aux extrémités de la terre, et il faut présentement autant manquer de bon sens que de foi pour ne pas croire. L'Eglise qui, dans sa naissance, avait besoin de miracles pour s'établir, et pour prendre racine dans le monde, a présentement assez de vigueur pour subsister d'elle-même sans ce secours, et elle se montre même d'autant plus forte, dit saint Augustin (*Contra Julianum*), qu'elle ne se met plus en peine d'en demander : *Tanto nunc fortior est, quanto magis miracula non querit.*

Est-ce que je voudrais avancer qu'il ne se soit pas vu de miracles dans l'Eglise depuis ces premiers temps ? Bien loin de cela ; au contraire, il me serait aisé de montrer que l'Eglise a été honorée de ce don dans tous les siècles, et qu'après avoir été nourrie de ce lait dans son enfance, elle en a encore été quelquefois rafraîchie dans un âge plus avancé : *Pueri lacte nutriuntur, viri etiam oblectantur.*

Mais je suppose qu'il ne se fasse plus de miracles, que ces marques extraordinaires de la puissance de Dieu nous soient absolument ôtées, sommes-nous bien fondés d'en demander ? Les chrétiens ont-ils bonne grâce de renouveler la curiosité des Juifs de notre Evangile, et de dire à Jésus-Christ : *Magister, volumus a te signum videre*, Seigneur, nous voudrions bien voir quelque prodige que vous fissiez ? Ceux qui sont capables de tenir ce discours à Dieu, doivent appréhender d'être aussi peu écoutés que les Juifs, puisque souvent ils n'en demandent, comme eux, que par un principe d'incrédulité ; et de là vient aussi qu'il me semble que Jésus-Christ leur répond comme à eux : *Cette nation perverse et corrompue me demande un prodige, et cependant elle n'en aura point.*

Je prévois ce que vous m'allez dire, que j'entre mal dans vos sentiments, que vous ne souhaiteriez un miracle que comme un motif de vous attacher plus fortement à Dieu. Ah ! si j'avais vu un miracle, m'a-t-on dit quelquefois, il n'y a point de vie si austère, il n'y a point de religion si réformée que je ne trouvasse, dès aujourd'hui, trop douce pour y aller passer le reste de mes jours. Et moi je vous réponds que ce que vous dites est une pure illusion, et que la vue toute seule de ce miracle n'opérerait point un changement si admirable en vos personnes.

Les miracles ne sont pas les seuls motifs de la foi ; ils en sont bien des arguments, mais cette vertu surnaturelle dépend de Dieu, père de toute lumière ; or, vous mettez-vous en état de recevoir une grâce si considérable, par votre défiance ou votre curiosité ? La vue des miracles ne ferait donc rien toute seule sur votre esprit, et elle ferait encore moins sur votre cœur. Avare, tu ne quitte-

rais pas pour cela ton trésor ; voluptueux, tu ne renoncerais pas à tes plaisirs. Combien Moïse a-t-il fait de prodiges en présence de Pharaon, qui n'ont servi qu'à endurcir le cœur de ce malheureux prince ? Combien les martyrs ont-ils opéré de miracles en présence de leurs tyrans, qui n'ont fait que hâter leur mort ? Mais combien Jésus-Christ lui-même en a-t-il fait qui n'ont contribué qu'à augmenter l'envie et l'obstination des Juifs ? jusque-là que la résurrection de Lazare les obligea de s'assembler pour conjurer sa perte.

Mais quand les miracles de nos jours ne produiraient pas de si fâcheuses suites, faut-il que Dieu s'assujettisse à ces preuves pour nous faire croire en lui ? Est-il gagé pour nous fournir à toute heure de si agréables spectacles, sans lesquels nous n'ajouterions point de foi à ses paroles ? En userait-il même honorablement avec une créature aussi libre que l'homme, de forcer incessamment son esprit à se rendre par des signes extraordinaires ?

Mais je vois bien pourquoi les chrétiens demandent aujourd'hui des miracles avec tant d'avidité : *Rapi portentis in altum volunt, non virtutum gradibus scandere* ; c'est qu'ils veulent être enlevés au ciel par la force des prodiges, et qu'ils n'y veulent pas monter par les mérites de la foi. Voilà leur intention dans leur demande ; voilà le véritable motif de leur curiosité.

Eh bien ! esprit curieux, veux-tu que je condescende à ta faiblesse ? Veux-tu que non-seulement je te fasse voir des miracles, mais que je t'en fasse même opérer ? *Nihil miraculosius quam animus sui corporis dominus, hoc cernere et efficere miraculum* ; il n'y a rien de plus miraculeux ; il n'y a rien de si extraordinaire et de si rare qu'un esprit maître de son corps ; et voilà le miracle que tu peux voir quand il te plaira ; et voilà un prodige qu'il ne tient qu'à toi de faire avec le secours de la grâce ; puisque tu as des passions à vaincre et des sens à mortifier, apprends que tu as tous les jours entre les mains de quoi contenter ta curiosité. Ce qu'il y aura même d'agréable pour toi, c'est que ta curiosité sera récompensée à proportion de ce qu'elle aura eu d'étendue, et que plus tu te seras rendu admirable sur la terre, plus Dieu prendra plaisir à se rendre admirable en ta personne dans le ciel, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

De la prière.

U mulier, magna est fides tua fiat tibi sicut vis.

Femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu le veux (S. Matth., XV).

C'est une judicieuse remarque de saint Jérôme, que lorsque, dans des occasions importantes, les hommes se sont oubliés de leurs devoirs et négligés de donner des preuves de leur courage ou de leur vertu, Dieu a presque tou-

jours suscité des femmes qui ont suppléé à leurs défauts, et qui n'ont servi qu'à les confondre : *Hæc norma Scripturarum, ut deficientibus viris mulieres in virorum laudentur opprobria (L. IV Jud., l. IV Reg.)*. Ainsi nous voyons qu'une armée d'infidèles allant fondre sur les Israélites, et nul d'eux ayant le courage de leur faire tête, Debora, veuve aussi vigilante que sage, paraît à leur tête, dispose leurs troupes, les anime au combat, et assure leur liberté par la victoire. Ainsi lisons-nous que les prêtres ayant presque laissé périr la science et la discipline sous le règne de Josias, Holda la prophétesse se met en devoir de les rétablir, instruit les peuples et donne des avis salutaires aux magistrats.

Enfin, sans rechercher des preuves fort éloignées de cette vérité, ne suffit-il pas de jeter les yeux sur la Chananéenne de notre évangile ? Hier une troupe de pharisiens, gens d'ailleurs habiles et savants dans la loi, parurent si mal instruits dans la prière qu'ils firent à Jésus-Christ, que, bien loin de leur accorder le miracle qu'ils demandaient, il les renvoya avec imprécation : *Generatio prava et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei* : et aujourd'hui, pour confondre ces esprits forts du siècle, une femme simple, sans éducation, et même sans religion, paraît néanmoins si sage dans la prière qu'elle fait à cet Homme-Dieu, si fervente dans ses sollicitations et si humble dans ses réponses, que non-seulement elle en est louée, et qu'elle obtient de lui ce qu'elle lui demande, mais qu'elle nous est même proposée, comme dit saint Chrysostome, pour nous servir d'instruction et de règle.

Les chrétiens tombent dans trois grandes fautes, à l'égard de la prière, et les dispositions que notre Evangile remarque dans la Chananéenne, sont d'une admirable utilité pour les corriger : *Hujus mulieris sedulitas magna posteris est doctrina*. Les uns négligent l'usage de la prière ; d'autres s'en servent, mais sans en observer les conditions, et presque tous, bien loin de s'assujettir à ces conditions, en apportent même de contraires. Or, la conduite de la Chananéenne suffit pour corriger ces trois grandes fautes ; et je ne m'éloignerai presque pas de mon évangile, pour vous faire voir ce qui rend la prière nécessaire, ce sera mon premier point ; ce qui la rend efficace, ce sera le second ; et enfin, ce qui la rend criminelle, ce sera le troisième. C'est à vous, Seigneur, qui instruîtes si bien cette femme, à nous enseigner l'art de prier : *Doce nos orare (S. Luc., XI)* ; et c'est la grâce que nous vous demandons par votre sainte Mère, en lui disant : *Ave, Maria*.

I. — Je ne puis mieux entrer dans la preuve de ma première proposition, qui regarde la nécessité de la prière, que par un beau et solide raisonnement de saint Thomas, lorsqu'il réfute l'erreur des anciens, qui soutenaient qu'il était inutile de prier, soit parce qu'ils croyaient que les choses du monde arrivaient plutôt par l'enchaînement des causes secondes, que par une disposi-

tion particulière de la Providence, soit parce qu'ils s'imaginaient que Dieu savait assez nos besoins, sans qu'il soit nécessaire que nous les lui fassions connaître, soit enfin, parce qu'ayant résolu de faire ce qu'il veut, il était dur et insensible à nos remontrances. Voici donc ce que cet ange de nos écoles pose pour fondement, et ce qui va d'abord établir l'indispensable nécessité de la prière.

Quoique Dieu dispose souverainement et invinciblement de toutes choses, il est cependant de sa sagesse de déterminer, non-seulement les effets de chaque chose, mais encore les causes mêmes et les moyens par lesquels ils doivent être produits; en sorte que ces causes venant à agir, elles ne servent qu'à exécuter, selon leur nature, les ordres que sa providence leur a marqués.

Or, parmi ce grand nombre d'effets qui paraissent dans ce monde, il est certain qu'il y en a plusieurs qui, par une secrète et particulière disposition de la providence de Dieu, dépendent de l'exercice et du fidèle usage de la prière, qui est comme un moyen par lequel ses ordres doivent s'accomplir : Je m'explique avec ce grand docteur.

Il y a des choses que Dieu a déterminées absolument par une souveraine et invincible autorité; et il y en a d'autres qu'il a ordonnées conditionnellement, avec restriction, et sous des conditions particulières, conditions dépendamment desquelles certains effets sont produits, et sans lesquelles on peut croire qu'ils n'arriveraient pas. Ce principe supposé, il est certain que l'une de ces conditions c'est la prière. N'est-ce pas ce que Jésus-Christ a dit à la Samaritaine, comme nous le verrons dans la suite de nos évangiles ? Si tu connaissais le don de Dieu, peut-être l'aurais-tu demandé; si tu l'avais demandé, je t'aurais donné une eau vive qui t'aurait purifiée de tes péchés. N'est-ce pas ce qu'il nous dit en une infinité d'autres endroits, nous invitant à demander et nous assurant en même temps, qu'il octroiera notre demande; à frapper, et qu'il nous ouvrira; à chercher, et que nous trouverons ce que nous cherchons. Car tel est l'ordre de la providence de Dieu, et le pressant besoin où nous sommes de le prier, dit saint Grégoire. Il sait ce qu'il a résolu de nous donner, dit ce savant homme; il connaît parfaitement ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui demandions; il est pleinement instruit de nos misères et de nos besoins, et cependant il nous oblige à lui présenter nos requêtes et à lui adresser nos vœux : Pourquoi ? Pour exercer et entretenir notre désir par nos prières; pour nous faire sentir notre dépendance et l'étendue de ses bienfaits; pour établir entre lui et nous un saint commerce, et nous rendre capables de recevoir les grâces qu'il se prépare de nous donner : *Dominus, et Deus noster non voluntatem nostram sibi vult innotescere quam non potest ignorare, sed exercere in orationibus desiderium nostrum quo possimus capere quod præparat dare* (D. August., tract. 4, in Joan., et ep. 121).

Je sais bien qu'il y a de certaines grâces.

ORATEURS SACRÉS. VIII.

que Dieu accorde à l'homme, avant même que cet homme soit en état de les demander, telles que sont le commencement de la foi et la première justification; mais je sais bien aussi qu'après qu'il nous a prévenus de ces premiers secours et qu'il nous a mis par eux en état d'en mériter d'autres, il n'y a nulle sûreté pour nous d'en attendre aucun, sans nous donner du moins la peine de le demander.

C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome que la prière est la source de toutes les vertus; que sans elle nulle des choses nécessaires à la vraie piété ne peut entrer dans l'âme; et que, comme une ville qui est sans murailles se voit à toute heure exposée aux irruptions de ses ennemis, aussi une âme qui n'est ni munie, ni aidée de la prière, est aisément et presque toujours surprise par les artifices du démon.

Cette prière, ajoute-t-il, sert comme de nerfs spirituels à notre âme. Car, si ce sont les nerfs qui donnent à un corps le mouvement qui lui est nécessaire pour ses opérations, et si dès qu'ils sont coupés, il faut qu'il tombe en défaillance, c'est aussi par le moyen de l'oraison, comme par des nerfs, que nos âmes se soutiennent dans la vie spirituelle et qu'elles marchent avec vigueur dans la pratique de toutes les vertus : *Omnis justitiæ fons oratio est, neque absque illa quævis potest in animam induci; contra vero ut omnium hostium ausibus patet urbs nullis munita propugnaculis, nec muris; at patentem præstat aditum omnibus vitiiis, dæmonisque artificibus facile circumvenitur anima quam non oratio tutetur.... Quod nervi corpori, hoc oratio est animæ. Nempe sicut nervorum ministerio omnium fit compago membrorum, sicut ab eis procedit motus nec sine nervis posset consistere corpus, ita oratione, etc.* (D. Chrysost., serm. de Orat.).

En quelque état que le chrétien se trouve sur la terre, dans l'innocence comme dans le péché, dans la paix comme dans le combat, dans la perfection comme dans le désordre, il est toujours dans de pressants besoins, et, par conséquent, il faut qu'il lève toujours les yeux vers les montagnes de la Jérusalem céleste, pour en implorer le secours, tantôt pour se relever, quelquefois pour se défendre, toujours pour persévérer. Si cela n'était ainsi, pourquoi Jésus-Christ déclarerait-il à ses disciples qu'il faut toujours prier et ne s'en jamais lasser : *Oportet semper orare et non deficere* (S. Luc., XVIII) ? Pourquoi leur recommanderait-il de veiller, dans cet exercice, pour résister à la tentation ? Pourquoi les avertirait-il qu'il y a des démons qui ne se chassent que par ce genre d'exorcisme, que c'est même le plus sûr moyen de se préparer au jugement et d'échapper à la colère du Fils de l'homme : *Vigilate orantes, ut digni habeamini fugere quæ ventura sunt et stare ante Filium hominis*.

Origène s'étonne fort d'où vient que l'Écriture sainte, parlant de la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, avance qu'ils en sortirent armés : *Armati ascenderunt filii Israël*

(Douze.)

de terra *Ægypti*, puisque, par les termes dont elle se sert, il paraît au contraire que ce peuple sortit avec tant de précipitation, que non-seulement il ne lui fut pas libre de s'armer, mais d'emporter même aucune provision pour sa subsistance? Mais il remarque que Dieu avait pour lors muni les Israélites de la prière, et il croit qu'avec ces seules armes, il y a plus de raison de dire d'eux, que s'ils eussent été armés et pourvus de toute autre manière: *Armati ascenderunt filii Israel de terra Ægypti*.

En effet, dit Origène, n'est-ce pas la prière qui fait la subsistance de cette armée, quand elle lui fait chaque jour descendre du pain du ciel? N'est-ce pas la prière qui fait le rafraîchissement de ces troupes, quand elle leur tire des eaux vives d'un rocher? Ce peuple pouvait-il même attaquer ou se défendre avec des armes plus sûres que la prière, puisque c'est assez que leur législateur lève les mains vers Dieu pour mettre leurs ennemis en déroute; puisque leurs soldats n'ont qu'à pousser leur voix au ciel pour abattre les murailles des villes qu'ils assiègent; qu'ils trouvent enfin, dans ce seul exercice, le remède à tous leurs maux et le secours de tous leurs besoins: *Armati ascenderunt filii Israel de terra Ægypti*?

Or, la condition des chrétiens ne doit pas être pire que celle des Israélites. Après que nous sommes sortis des eaux du baptême, nous avons des besoins approchant de ceux qu'avait ce peuple après avoir passé la mer Rouge; nous avons du pain spirituel à demander tous les jours, je veux dire des grâces; nous avons des ennemis invisibles à vaincre, je veux dire les démons; nous avons une terre promise à conquérir, je veux dire le ciel; mais ces besoins, dit saint Paul, ne doivent pas nous embarrasser: *Nihil solliciti sitis* (*Philipp.*, IV), puisque Dieu nous a mis entre les mains, ou plutôt à la bouche et dans le cœur de quoi nous tirer de toutes ces peines. Exposons seulement nos demandes à Dieu, et soyons sûrs qu'il nous les accordera: *Tantum petitiones vestrae innotescant apud Deum* (*Philipp.*, IV).

La prière est une clef, disent les Pères, qui nous ouvre les trésors du ciel; la prière est une manne qui satisfait à tous nos désirs; la prière est une épée redoutable qui extermine tous nos ennemis; rien n'est impossible à un homme qui se sert d'elle. Et saint Augustin nous apprend que le dessein de Dieu en la lui ordonnant est que, comme il fait ce qu'il peut, il obtienne aussi ce qu'il ne peut pas: *Jubendo Deus admonet, et facere quod possis et petere quod non possis*.

Que la condition d'un chrétien est donc avantageuse, et Jésus-Christ pouvait-il faire de présent plus précieux à l'Eglise que de répandre sur cette maison de David, selon l'ancienne promesse, l'esprit de prière: *Effundam super domum David spiritum gratiæ et precum*? Mais autant que son bonheur est grand, autant est-il criminel et inexcusable, s'il néglige de se servir d'un moyen si utile et si universel. Avouons cependant qu'il y a

peu de gens qui profitent d'un si grand avantage et qui prient.

Cette femme engagée dans le grand monde prie-t-elle Dieu? Eh! comment le ferait-elle? Dormir jusqu'à midi, se parer l'après-dinée, passer le reste du jour au jeu, courir toute la nuit les assemblées, où trouverait-on en tout cela un seul moment pour la prière? Si, dans les jours de fêtes, on prend un quart d'heure pour venir à l'église (et Dieu sait encore ce que souvent on y vient faire), on croit s'être bien mis dans son devoir, et qu'on a acquis le droit d'obtenir de la santé, des biens, du bonheur, tout ce qui peut en un mot rendre la vie agréable. Allez, allez, malheureuses femmes, vous ne connaissez ni ce que c'est que la prière, ni le besoin que vous en avez; vous paraissez mêmes incapables de l'apprendre; vous vous estimez châtienues, et une pauvre, telle qu'est la Chananéenne de notre évangile, vous fera bientôt honte dans les conditions qu'elle observe pour bien prier.

Mais, mes chers auditeurs, comme vous êtes souvent appliqués à un si saint exercice, et que vous paraissez plus en état de profiter de nos avis que d'être convaincus de la nécessité de prier, considérez, avec saint Jean Chrysostome (*Hom. de oratione*), l'honneur que la miséricorde de Dieu vous fait de vous admettre de la sorte, quelque misérables que vous soyez, dans sa familiarité. Il n'y a point ici de gardes qui vous empêchent d'aborder le roi; il vous appelle lui-même, il vous invite, il vous attend, et est toujours prêt à vous donner audience. Considérez donc de quelle utilité il vous est de profiter de cette faveur que vous pouvez obtenir avec tant de facilité et à si peu de frais. Il ne faut pour cela ni beaucoup de science, ni une grande industrie; c'est assez d'avoir besoin, et d'être misérable, pour savoir naturellement demander. Si Dieu nous vendait des dons aussi précieux que sont ses grâces au prix de nos biens, de nos plaisirs, de notre santé, au prix même de notre sang et de notre vie, faudrait-il balancer un seul moment à les acheter à cette condition? Ainsi, puisque tous ces dons nous sont assurés, pourvu que nous les demandions, quelle paresse à nous, quelle insensibilité, ou plutôt quelle fureur, de ne les pas demander? Nous souffrons toutes les misères d'une humiliante pauvreté, tantôt par la servitude du péché, tantôt par la tyrannie des passions; et cependant nous sommes assez lâches et assez cruels à nous-mêmes pour nous refuser le secours nécessaire à tant de besoins.

La prière, dit saint Chrysostome, est une lumière sans laquelle nous ne saurions voir, et un air sans lequel nous ne pourrions respirer; nous devrions donc en faire un continuel et saint usage, comme Daniel, qui crut ne pouvoir vivre trois jours sans cet exercice, et qui choisit plutôt de mourir que d'obéir au tyran qui lui ordonnait de l'interrompre. Hélas! nous perdons tant de temps dans les affaires et dans les bagatelles

du monde; nous consacrons si aisément les jours entiers à nos amis, à de chétives et de misérables créatures, pour peu de satisfaction que nous trouvions dans leur compagnie, et quand il s'agira de traiter avec Dieu et de faire un quart d'heure d'oraison, nous regarderons cet emploi comme un sujet d'ennui, et l'éviterions même, si nous pouvions, comme un supplice! D'où vient, mes frères, oserais-je vous dire, d'où vient une si étrange répugnance? Elle ne peut venir que du peu d'amour que vous avez pour Dieu. Oui, celui qui ne prie pas Dieu n'aime pas Dieu, ou l'aime très-peu. Et pourquoi? Parce que le même esprit qui est dans le chrétien le principe de l'amour, l'est aussi de la prière: en sorte que, ne ressentant en soi presque aucun mouvement qui le porte à la prière, on n'en ressent presque pas non plus qui tende à la charité.

Non-seulement ne pas prier Dieu est une marque qu'on ne l'aime pas, disons tout, le dégoût de la prière est souvent le signe le plus certain de l'impénitence, et par conséquent de l'abandonnement de Dieu. Tandis qu'un pécheur ne s'éloigne pas de cet exercice, il peut en quelque manière se flatter que Dieu n'éloigne pas encore de lui sa miséricorde; *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me*. Mais dès qu'il est assez malheureux pour renoncer à la prière, il ne faut presque plus qu'il espère ni componction, ni pénitence, ni salut; de sorte que, s'étant fermé le canal par lequel il pouvait recevoir tous ces biens, que lui reste-t-il autre chose en partage, que l'endurcissement et le désespoir? Il faut donc prier pour prévenir un tel malheur; mais ce n'est pas assez, il faut se mettre en état de prier efficacement; et de peur que vous n'en ignoriez le secret, je suis prêt de vous l'apprendre dans le second point de ce discours.

II. — Si Jésus-Christ, ayant engagé sa parole de nous accorder tout ce que nous lui demanderons, s'y était absolument engagé, il n'y aurait point de prière, pour injuste et criminelle qu'elle fût, qui ne répondît à nos desirs, et qui n'eût infailliblement son effet. Mais, comme souvent nous sommes par nos propres expériences convaincus du contraire, il est aisé de connaître qu'afin que ces prières soient efficaces, elles doivent être revêtues de certaines conditions qui leur donnent leur vertu et leur force. Quoique Jésus-Christ nous en ait marqué de singulières dans l'Evangile, comme lorsqu'il a dit de prier en son nom, et de fermer sur nous la porte de notre cœur, pour ne pas donner d'entrée à des distractions volontaires, il semble, messieurs, que pour nous les expliquer encore davantage, ou nous en donner une plus sensible preuve, il a pris plaisir à nous exposer la femme de notre évangile, qui nous en a laissé un bel exemple, en apportant trois dispositions à sa prière, je veux dire une vive foi, une profonde humilité et une courageuse persévérance.

La foi est une condition si essentielle à la

prière, que sans elle, elle ne peut être efficace. Si vous croyez, dit Jésus-Christ, toutes les choses que vous demanderez vous seront accordées, et si vous avez la foi sans que vous hésitiez, vous serez exaucés. Mais quelle foi? une foi, disent les Pères, qui soit commune à l'entendement, et à la volonté; à l'entendement pour croire que Dieu peut tout, et qu'il tiendra ce qu'il a promis; à la volonté, pour demeurer immuablement attaché à ses promesses: Et c'est ce que nous allons voir dans la Chananéenne.

De quelle foi son entendement ne fut-il pas éclairé, quand elle appela Jésus-Christ fils de David, qu'elle le reconnut pour Messie, qu'elle le pria d'avoir pitié d'elle, et qu'elle lui exposa le malheur de sa fille, quoique absente.

Mais de quelle confiance sa volonté ne fut-elle pas animée, lorsqu'elle espéra tout de Jésus-Christ, quoiqu'il ne lui répondit rien, et qu'il la méprisât.

Je passe légèrement sur cette première condition pour m'arrêter à la seconde, qui regarde l'humilité de la prière: humilité si nécessaire que selon saint Augustin, la prière est une confession de notre misère et de notre faiblesse, aussi bien qu'un aveu de la bonté et de la toute-puissance de Dieu; humilité par laquelle Dieu, résistant invinciblement aux superbes, se rend favorable à ceux qui s'abaissent devant sa grandeur; humilité enfin qui fut le grand secret dont la femme de notre évangile se servit pour obtenir l'effet de ses demandes.

Voyez, je vous prie, comment elle se conduisit; elle commence d'abord son discours par un aveu sincère de sa misère: *Clamavit dicens, miserere mei*; Seigneur, vous êtes la miséricorde éternelle, et je ne suis qu'une misère vivante; vous êtes la plénitude de tout bien, et je suis un abîme de pauvreté; à qui puis-je avoir recours dans le nombre infini de malheurs qui m'accablent, qu'à celui qui est aussi infini en bonté qu'en puissance? Secourez-moi donc, Seigneur, ayez pitié de moi: *Clamavit dicens, miserere mei*.

Ce n'est pas assez. Comme elle se croit indigne d'obtenir elle seule ce qu'elle demande, elle emploie le crédit des disciples auprès du maître: *Dimitte eam quia clamat post nos*. Ne trouvant point de mérite en sa personne pour fléchir Jésus-Christ, elle en cherche dans ses domestiques, et dans ses favoris, et enfin Jésus-Christ la rebutant, et la traitant même de chienne, bien loin qu'elle s'en offense, elle en demeure d'accord sans peine, laissant aux Juifs la qualité que Jésus-Christ leur donne d'enfants, et les avouant pour ses maîtres: *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum*. Ce qui a fait dire à saint Augustin, que ce fut son humilité, et sa patience à souffrir cette injure, qui lui mérita le bienfait qu'elle reçut: *Suscepit convitium, et meruit beneficium*.

Mais quelque part que l'humilité ait eue à l'efficace de sa prière, sa persévérance n'y en eut pas moins. Oui, la prière, pour être

efficace, doit être persévérante. Il faut toujours prier, et ne pas se lasser, dit Jésus-Christ; et Dieu en use de la sorte pour plusieurs raisons, disent les Pères, soit afin que le délai de ses grâces nous les fasse estimer davantage, soit afin de nous apprendre que l'importunité et la sainte violence que nous lui faisons lui sont très-agréables : *Differt quæ daturus est, ut hoc modo magis te ad assiduitatem vocet, et datum diligenter custodias. Si quidem nititur unusquisque quod majori labore invenit, id majori etiam diligentia custodire* (S. Basil., *constit. Monast. c. 1*).

Voyez, je vous prie, la patience avec laquelle David se résout d'attendre les grâces qu'il veut demander à Dieu. Seigneur, lui dit-il, quand j'aurai crié tout le jour devant votre trône, et que vous ne m'aurez point exaucé, je continuerai encore toute la nuit, sans qu'on me le puisse imputer à folie : *Deus meus clamabo per diem, et non exaudies et nocte, et non ad insipientiam mihi*. Et pourquoi, reprend saint Bernard, le prophète est-il satisfait en cela de sa conduite? c'est qu'il sait bien, répond ce Père, que le silence de Dieu dans la prière de ses élus est souvent une dissimulation d'amour, et non pas une marque de colère : *Dissimulatio est sponsi, non indignatio*.

L'épouse se plaint que son époux l'abandonne, que le rappelant même, il ne revient pas : *Reverte, dilecte mi*, (Cant., II). Les disciples d'Emmaüs pressent Jésus-Christ de demeurer avec eux, et il témoigne qu'il a encore du chemin à faire; les apôtres le voyant sur la mer, rament de toute leur force pour l'aborder; et il semble qu'il veut passer outre sans les attendre, *Quasi volens præterire eos*. Qu'est-ce que tout cela, dit saint Bernard? *Dissimulatio sponsi, non indignatio*? Le Fils de Dieu n'use de ces feintes que par amour; il se cache à l'épouse, afin de se faire rechercher d'elle avec plus d'ardeur; et s'il s'éloigne de ses apôtres, c'est pour en être suivi, et retenu avec plus d'empressement : *Ideo subtraxit se quo avidius revocaretur, quo teneretur fortius*.

N'avez-vous jamais vu un enfant demander la mamelle à sa mère, qui feint de dormir; il la presse avec ses petits bras; elle ne se réveille point; il crie autour d'elle; il la tire, et elle ne veut pas répondre. Est-ce qu'elle est en colère contre lui, et qu'elle l'a en aversion? Non, sans doute, mais c'est qu'elle se plaît à être caressée, et importunée de cet enfant; c'est qu'elle veut qu'il reçoive avec plus d'avidité, et de satisfaction ce qu'il aura désiré avec une petite inquiétude. C'est pourquoi, admirez comme elle le baise, comme elle l'embrasse, comme elle s'empresse à lui accorder ce qu'il avait tant demandé.

Ainsi en usez-vous, ô mon Dieu, à notre égard; ainsi en usâtes vous autrefois avec la Chananéenne. En vain, ce semble, se présentait-elle devant vous, vous ne la regardiez pas; en vain élevait-elle sa voix pour se faire entendre, vous ne lui répondiez rien. En vain employait-elle le crédit de vos apôtres, vous

disiez que votre mission ne s'étendait que sur les brebis d'Israël, comme si elle n'en dût jamais profiter. En vain, ce semble, vous adorait-elle, *tunc illa venit et adoravit eum dicens : Domine, adjuva me* (S. Math., XV). Il n'est pas juste, lui disiez-vous, d'ôter le pain aux enfants pour le donner aux chiens, comme pour lui ôter toute espérance par cette qualité humiliante que vous lui donnez.

Cependant, jusqu'où poussa-t-elle sa persévérance, jusqu'à se servir même de ce mépris apparent que Jésus-Christ faisait d'elle, pour obtenir ce qu'elle voulait. Il est vrai, Seigneur, que je ne suis qu'une misérable, et pire que les animaux auxquels vous me comparez; je n'ai pas aussi la témérité de vouloir m'approcher de votre table; mais comme les chiens mangent les miettes qui tombent de celle de leur maître, serait-il possible que de ce grand nombre de miracles que vous répandez tous les jours sur la table des Juifs, il n'en échappât aucun pour la guérison de ma fille? *Non mensam invado, sed micam quæro*, lui fait dire saint Augustin.

Apprenez de-là, chrétiens, ajoute ce Père, apprenez à prier avec autant de persévérance que cette femme, si vous voulez comme elle, obtenir l'effet de vos demandes. Eh qu'oïl vous lasseriez-vous de vous entretenir avec Dieu, vous qui avez perdu tant de temps dans ce fréquent commerce que vous liez avec les créatures? Vous lasseriez-vous d'attendre de Dieu l'accomplissement de vos desirs, vous qui peut-être avez consumé tant d'années à la cour d'un prince, sans en avoir jamais rien obtenu; vous qui assiégez jour et nuit les portes des grands : *Matutinus saluator obsedit* (D. Cyr., *Epist. 1*), qui, par une civilité qui ne leur coûte rien, vous promettent beaucoup, mais qui, dominés par leur avarice, vous entretiennent de belles espérances dont on ne voit jamais les effets?

Mais, me direz-vous, comment peut-on toujours prier; et si la persévérance est nécessaire pour obtenir de Dieu ce qu'on en souhaite, où trouvera-t-on des prières exaucées? à peine le temps sert aux occupations de son état, et aux besoins de la vie, il faut donc tout quitter pour prier.

Etrange réponse! illusion de la plupart des chrétiens encore plus étrange! Car quand on vous dit qu'il faut prier avec persévérance, et ne se pas relâcher, prétend-on que vous devez toujours réciter des prières vocales, tenir un livre de dévotion, ou rouler un chapelet entre vos doigts? Rien moins que cela, mes frères, et ce serait une erreur bien grossière, de croire que ce soit en cela que la persévérance de la prière consiste. En quoi donc consiste-t-elle? Dans un enchaînement de saintes actions qui ne vous éloignent pas de Dieu; dans une vive foi, dans une profonde humilité, un amour solide, et, comme dit saint Augustin, dans une élévation de votre cœur, une intention droite, et une continuité de saints desirs : *Continuum desiderium, continua oratio*.

Il est vrai (c'est toujours le même saint Au-

gustin qui parle), il est vrai que tous les jours, et à de certaines heures destinées à vos prières, vous employez des paroles pour vous adresser à Dieu : mais sachez que ces prières vocales doivent vous rappeler à vous-mêmes, et qu'en les prononçant vous devez reconnaître combien vous avez fait de progrès dans vos saints desirs, et vous exciter à les augmenter de jour en jour : *In ipsa fide, spe, charitate, continuato desiderio semper oramus, sed ideo per certa intervalla horarum et temporum etiam verbis rogamus Deum, ut illis rerum signis non ipsos admoneamus, quantum in hoc desiderio profecerimus*, etc. (S. Aug. loc. sup. cit.). Appliquez-vous donc à vos exercices ordinaires, et ne les discontinuez pas déjà, mais élevez de temps en temps votre cœur à Dieu, et mettez-vous dans un état où vous puissiez dire que c'est sa grâce et sa gloire que vous recherchez. Vous ne pouvez pas toujours parler à Dieu, mais ne pouvez-vous pas lui rapporter les actions que vous faites pendant la journée ? Ne pouvez-vous pas de temps en temps pousser vers lui quelques soupirs, lui demander l'avènement de son règne et l'accomplissement de ses saintes volontés ? Ne pouvez-vous pas enfin, malgré vos grands embarras, et les fréquentes dissipations où le commerce du monde vous jette, vous humilier devant son infinie grandeur, et le toucher par la seule exposition de vos misères ?

Quand on porte sur un grand chemin, ou à l'entrée des églises, un homme perclus de tous ses membres, qui n'a ni langue pour demander, ni main pour recevoir, il suffit qu'on le voie, et souvent sans artifice il s'attire plus d'aumônes, que ceux qui passeront les journées entières à crier après les riches, et à implorer leur secours.

Quoique les prières vocales soient nécessaires pour plusieurs raisons particulières que je n'ai pas ici le temps de vous dire, il est certain néanmoins, que souvent la connaissance qu'on a de sa misère, le désir dont on est touché d'en sortir, et l'humble exposition qu'on en fait à Dieu, suffisent pour obtenir de sa miséricorde, l'accomplissement de ses desirs. Non, non, ne vous imaginez pas le persuader par vos raisons, ni le fléchir par votre éloquence, puisque, selon Jésus-Christ même, le trop de paroles peut être un grand défaut dans la prière : *Nolite orantes multum loqui*. Que devez-vous donc faire ? Reconnaître votre indigence, lui exposer humblement vos misères, vous anéantir en sa présence en vue de votre indignité, et de vos péchés ; car il n'en faut pas davantage pour rendre vos prières efficaces.

Nous l'avons fait, me direz-vous ; nous nous sommes mis, avec la grâce du Seigneur, dans toutes les dispositions que nous avons crues nécessaires pour obtenir ce que nous demandions, et cependant nos prières n'ont pas encore été exaucées.

Je suppose, mes frères, ce que vous me dites, quoique cependant, comme nous verrons tantôt, il se glisse souvent dans vos prières beaucoup de défauts dont vous ne

vous apercevez pas : mais je suppose qu'elles aient toutes les qualités requises, je dis que souvent Dieu les exauce, lors même que vous croyez qu'elles ne le sont pas. Saint Paul demande d'être délivré de la tentation qui l'afflige, et il le demande par trois fois : *Ter Dominum rogavi* ; et quoique nous ne voyions pas qu'il en ait été délivré, croirions-nous pour cela que sa prière n'ait pas été efficace ? Par quelle autre voie aurait-il acquis un redoublement de forces, et cette assurance que Dieu lui donne de sa grâce : *Sufficit tibi gratia mea* ? Non, non, Dieu ne nous refuse jamais une chose juste qu'il ne nous récompense en même temps par une autre meilleure. C'est un habile médecin, dit saint Augustin, qui sachant mieux ce qu'il faut à un malade, que le malade ne le sait lui-même, résiste quelquefois à sa volatité pour lui procurer sa guérison ; *Non exaudiens ad voluntatem, ut exaudiat ad salutem*.

Je souhaitais la santé, me dites-vous, pour faire pénitence, je demandais à Dieu le gain de ce procès pour avoir de quoi faire plus d'aumônes : et moi je vous réponds, l'enfant prodigue demandant à son père le bien qui pouvait lui appartenir, ne voulait-il pas être riche ? Cependant, comme remarque saint Pierre Chrysologue, il l'aurait fait riche en lui refusant son bien, et il le fit pauvre en le lui donnant : *Data fecit prodigum egere substantia, quæ divitem negata servabat*. Ainsi gardons-nous bien de croire que Dieu n'exauce nos prières que quand il nous les accorde directement, il connaît mieux ce qui nous est avantageux que nous ne le connaissons nous-mêmes, et sans parler de l'abus qu'il prévoit que nous ferions souvent de ce que nous lui demandons, nous devons être persuadés, quand il nous le refuse, que c'est pour nous accorder quelque chose de plus important. D'ailleurs (et c'est ici ma troisième considération) pour nous flatter d'un si favorable succès dans nos prières, il faut observer toutes les conditions qui peuvent la rendre efficace, et c'est ici où la plupart des chrétiens sont assez malheureux pour en observer de toutes contraires, qui la rendent ou inutile, ou criminelle.

III. — Pour vous faire comprendre ce qui rend la prière inutile, il suffirait de vous avoir expliqué les conditions qui la rendent efficace, puisqu'il est aisé de juger que ces conditions étant omises, la prière n'a plus sa même vertu ; mais, comme j'ai dessein de descendre dans un détail de morale encore plus exact, je remarque avec saint Augustin, qu'elle peut être infructueuse, ou même quelquefois criminelle en trois manières : quand ce sont des méchants qui la font, *quando mali petunt* : quand on demande de mauvaises choses, *quando mala petuntur* ; ou quand on demande mal celles qui sont bonnes, *quando etiam male bona petuntur*.

Pour ce qui regarde la qualité et l'état de ceux qui prient, je sais bien, messieurs, qu'il n'est pas absolument nécessaire qu'ils aient la grâce habituelle ; car si cela était,

comment Dieu aurait-il exaucé le publicain de l'Evangile ? Comment la Chananéenne, qui avait été toute sa vie idolâtre, aurait-elle obtenu de Jésus-Christ ce qu'elle lui demandait ? Hélas ! où en serions-nous, et pourrions-nous jamais sortir de nos péchés, si, lorsque nous y sommes engagés, l'usage de la prière nous était interdit ?

Mais je sais aussi que s'il n'est pas nécessaire d'être en bon état quand on prie, il ne faut pas avoir une affection actuelle au péché, ou une résolution formelle de ne le pas quitter. Car n'est-ce pas ce que veut dire l'Ecriture, quand elle dit, tantôt par la bouche de l'aveugle-né, que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; tantôt par celle de Salomon, que la prière de celui qui n'observe pas la loi est exécration ; tantôt par celle d'un prophète, que le mugissement des taureaux, qui ne sauraient pécher, est plus agréable à Dieu que la voix des hommes ? *Ingemuit animal, mugierunt greges armenti* (Joel, V).

Comme les fleurs ne conservent pas leur fraîcheur ni leur beauté dans un vase corrompu ou entre des mains impures, la prière n'a plus sa vertu ni ses grâces quand elle sort d'une conscience ulcérée, et d'une âme que l'actuelle affection au péché a rendue abominable aux yeux de Dieu. Quelle insolence de se présenter à lui et de lui demander des grâces, lorsqu'on ne veut pas quitter ses désordres, lorsqu'on vient lui offrir un sacrifice de prière ou, pour parler avec l'Ecriture, la victime de ses lèvres, *Hostiam vociferationis*, avec des sentiments de réproches dans le cœur, des impuretés habituelles, des engagements aux injustices et aux usures : n'est-ce pas là, s'écrie Salvien (*Lib. de Guber. Dei*), irriter plutôt sa justice qu'implorer sa miséricorde ? N'est-ce pas s'attirer les terribles châtimens de ce malheureux dont il est dit dans l'Ecriture, que sa prière était pour lui un nouveau péché et un surcroît de réprobation ?

Ce n'est pas seulement par la qualité de celui qui prie que cette prière est inutile ou criminelle, j'ai ajouté, avec saint Augustin, qu'elle l'était encore souvent, par rapport aux choses que l'on demandait. Vous savez qu'il faut qu'elles soient honnêtes, bienséantes, et en quelque manière dignes de Dieu ; car quelle apparence de lui demander des biens temporels dans un esprit purement intéressé, des plaisirs, des honneurs, des présences, l'assouvissement même des passions les plus infâmes ?

Comme l'oraison dominicale contient les demandes de tout ce qui est nécessaire, et pour le temps, et pour l'éternité, c'est elle, dit saint Augustin, qui doit déterminer et régler toutes celles des chrétiens ; et s'il leur est libre de changer les termes de cette prière divine, il ne leur est jamais permis de s'écarter du sens qu'elle renferme : *Aliis verbis, alia dicere liberum est*. Et sur ce fondement, jugez de l'imprudence de ceux qui, sans se mettre en peine de la gloire de Dieu et de leur propre salut, lui demandent incessamment des honneurs et des richesses,

comme s'ils voulaient le rendre auteur de leurs désordres. Malheureux que vous êtes ! n'est-ce pas assez que vous formiez dans vos cœurs des desirs criminels, sans avoir l'insolence de les expliquer à Dieu, afin qu'il les exauce ? Ayez au moins honte, dit le même Père, de demander à Dieu ce que vous n'avez pas honte de souhaiter : *Pudeat saltem petere quæ non pudet capere* ; et si vous voulez lui parler, que ce soit seulement pour lui demander la grâce de n'en être pas exaucés.

Eh quoi ! me direz-vous, n'est-il pas permis de demander à Dieu les choses temporelles ? Vous le pouvez sans doute, mais à quelles conditions ? A condition que vous les regarderez comme des moyens pour acquérir les éternelles ; à condition que vous les regarderez, non comme votre fin dernière, mais comme un petit soulagement à vos besoins ; à condition enfin que vous ne les demanderez qu'en tremblant, et sous le bon plaisir du Seigneur.

Enfin la prière peut encore devenir criminelle par rapport à la manière dont on la fait. Vous demandez, et vous ne recevez pas, dit saint Jacques, parce que vous demandez mal : *Petititis et non accipitis, eo quod male petatis*. Vous abordez Dieu sans modestie et sans respect, vous lui parlez sans recueillement, sans attention, avec un mépris que vous n'auriez pas pour la moindre personne avec laquelle vous traiteriez ; ne vaudrait-il pas mieux vous abstenir de prier, que de le faire de la sorte ?

Savez-vous, dit saint Cyprien (*De Orat. Dominic.*), ce que c'est que prier sans attention ? C'est vouloir que Dieu vous entende quand vous ne vous entendez pas vous même ; c'est veiller des yeux et dormir du cœur, au lieu qu'un chrétien doit veiller du cœur, quand même ses yeux sont assoupis : *Hoc est vigilare oculis et corde dormire, cum debeat christianus, et cum dormit oculis, corde vigilare*. Savez-vous, dit saint Chrysostome, ce que c'est que prier avec irrévérence ? C'est chercher le naufrage dans le port ; c'est irriter la justice divine où vous la devriez apaiser. Quoi ! les puissances du ciel tremblent devant Dieu, les éléments s'enfuient, les montagnes se fondent en présence de sa majesté, et un homme, un pécheur, un ver de terre, viendra lui parler d'un ton ferme et dans une posture insolente !

Après cela, vous étonnez-vous s'il dit, par la bouche de tous ses prophètes, que votre encens lui est en horreur, et si vous n'avez encore rien obtenu de ce que vous lui avez demandé ? C'est pourquoi, messieurs, je n'hésite pas de finir ce discours en vous donnant ce conseil. Vous qui, ou par l'attachement au péché, ou par l'injustice de vos demandes, ou par le défaut de respect, rendez vos prières, non-seulement inutiles, mais criminelles devant Dieu, ne profanez pas davantage ce saint exercice, sortez comme des excommuniés, de l'église et de l'autel. *canes* ; fuyez, fuyez la présence de Jésus-

Christ, comme un coupable celle de son juge ! Mais vous, mes frères, qui, ne faisant à Dieu que des prières légitimes, les faites comme la Chananéenne, avec toutes les conditions nécessaires ; vous qui n'approchez de Dieu qu'avec foi et humilité, continuez, à la bonne heure, une occupation si sainte et si utile ; prosternez-vous, avec cette femme de notre évangile, aux pieds de Jésus-Christ ; faites violence au ciel, et assurez-vous que vous obtiendrez ce que vous demandez, ou pour le temps, ou pour la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE
DE CARÊME.

De la pénitence.

Erat autem Jerosolymis probatica Piscina quinque portibus habens ; in his jacebat multitudo magna languentium, expectantium aquæ motum.

Il y avait à Jérusalem, vers la porte aux brebis, une Piscine qui avait cinq galeries, dans lesquelles un grand nombre de malades, qui attendaient le mouvement de l'eau, étaient couchés (S. Jean, V.).

La pénitence chrétienne a eu dans l'Ancien Testament trois grandes figures qui l'ont représentée : le passage des Israélites au travers de la mer Rouge, le propitiatoire et la piscine de Jérusalem. Dans le passage de la mer Rouge, les Egyptiens périrent et les Juifs se sauvèrent ; et n'est-ce pas là, dit saint Augustin, la véritable image de la pénitence où les péchés sont noyés et où les pécheurs se sauvent (*In Psal. Let. CXVIII*) ? Le propitiatoire, parmi les Juifs, était comme le trône de la miséricorde de Dieu, où l'on recevait la rémission de ses péchés ; et les tribunaux de la confession ne sont-ils pas aujourd'hui les sièges de cette même miséricorde ? Enfin la piscine de Jérusalem avait des eaux salutaires dont le mouvement rendait la santé aux malades qu'on y jetait : et le sacrement de la pénitence n'a-t-il pas dans l'Eglise la même vertu ?

Je parlerais fort mal, mes frères, si je m'arrêtais à cette comparaison ; il faut que la vérité l'emporte toujours sur la figure, et pour vous engager puissamment à embrasser la pénitence que cette piscine représentait autrefois de loin, j'ai à vous dire que les mêmes difficultés ne se rencontrent pas dans l'une et dans l'autre, et que cependant vous n'avez pas, à recevoir les remèdes de la pénitence, les mêmes dispositions qu'avaient les malades dans l'Ancien Testament, pour se jeter dans la piscine.

Je vous ferai voir, dans la suite de ce discours, que, quoique l'ange ne remuât les eaux de la piscine qu'en un certain temps, et qu'il n'y eût qu'un malade guéri à la fois, tous ceux cependant qui avaient quelque infirmité s'empressaient pour y descendre ; et à présent, quoique les eaux de la pénitence soient à toute heure et en tout lieu remuées par l'ange du grand conseil, et que tous les pécheurs qui s'y jettent avec les dispositions requises reçoivent le pardon de

leurs péchés, il y en a peu cependant qui y descendent.

Ce que Dieu fait dans la pénitence est un effet d'une miséricorde toute pure, et ce que le pécheur y fait n'arrive jamais qu'avec une extrême répugnance, c'est-à-dire, messieurs, que je veux aujourd'hui louer la bonté de Dieu et me plaindre de la malice du pécheur. Dieu lève toutes les difficultés qui se trouvent dans la pénitence, et le pécheur apporte toute la répugnance à sa conversion ; en un mot, la pénitence est toujours facile du côté de Dieu, ce sera mon premier point ; la pénitence est toujours jugée difficile et incommode du côté de l'homme, ce sera mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

I. — Est-il vrai, messieurs, que les difficultés que nous trouvons si grandes dans la pratique de la pénitence ne sont rien en comparaison de celles qui se rencontraient pour se jeter dans la piscine ? Jugez-en par les choses que je vais vous en dire en parcourant mon évangile.

La première difficulté qu'il y avait dans cette piscine était que le miracle ne s'y pouvait pas toujours opérer, l'ange ne descendait qu'en un certain temps connu de Dieu, mais ignoré des hommes : *Angelus descendebat secundum tempus in piscinam (S. Joan., V)*. Or, cette fâcheuse incertitude ne se trouve pas de même dans la pénitence, les eaux de cette nouvelle piscine sont toujours et en tout temps agitées d'un mouvement salutaire au pécheur, et il n'y a pas de moment auquel Dieu ne soit prêt à nous recevoir en grâce et à nous faire miséricorde : *Impietas impii non nocebit ei in quacumque die conversus fuerit ab impietate sua.*

Quand il est question de punir le pécheur, quel retardement Dieu n'a-t-il pas coutume d'apporter dans ses vengeances ? Il dissimule son crime, il lui donne le temps de se convertir, et n'avance jamais l'heure qu'il a prescrite à sa colère.

Il n'en est pas de même quand il faut recevoir un pécheur en grâce ; il n'y a point de temps, il n'y a point d'heure qu'il ne trouve propre à lui faire miséricorde : *Sustinuit in multa patientia vasa iræ, apta in interitum (Rom., IX)* ; dans la vieillesse comme dans la jeunesse, dans la maladie comme dans la santé, et, pour m'expliquer avec saint Cyprien, ni la brièveté du temps, ni l'extrémité de la vie, ne peuvent exclure personne du pardon : *Nec brevitatis temporis, nec horæ extremitas a venia excludit.*

Ah ! bienheureux larron, tu nous es une preuve manifeste, qu'il n'y a point de temps où Dieu ne soit prêt à pardonner. Tu n'avais plus qu'un quart d'heure de reste d'une vie criminelle et infâme ; tu n'avais plus qu'un soupir à pousser, et il ne te restait plus qu'une parole à prononcer ; cependant Jésus-Christ trouva encore assez de temps pour sa miséricorde ; tu trouvas toi-même assez de vie pour obtenir ton pardon d'une infinité d'impietés et de meurtres.

Mais quoi, messieurs, n'est-il point dangereux de proposer au pécheur une si grande facilité de la part de Dieu pour sa réconciliation? Tertullien disait autrefois qu'il serait à souhaiter que les chrétiens ne connussent jamais de seconde pénitence, qu'à son égard, il avait de la peine toutes les fois qu'il était obligé de parler de cette seconde, ou plutôt de cette dernière espérance qui reste aux pécheurs, de peur qu'en leur déclarant qu'il y avait encore un remède, il ne parût leur vouloir enseigner qu'ils avaient encore du temps pour pécher : *Piget secundæ, imo jam ultimæ spei subterere mentionem, ne spatium adhuc delinquendi demonstrare videamur* (Tert. lib. de Pœnit.). La même frayeur me saisit messieurs, quand je vous parle de la facilité où Dieu se trouve de vous recevoir en grâce, quand je vous expose l'exemple le plus singulier de la miséricorde de Jésus-Christ crucifié, en la personne du larron; dans quelques jours j'apporterai le correctif, et je vous ferai voir la folie de ceux qui différeraient leur conversion sur cette espérance.

Mais quelque abus que le pécheur fasse de la facilité de Dieu, faut-il pour cela taire ses miséricordes, vu que d'ailleurs la sainteté de Dieu ne se prouve jamais mieux que par sa bonté à pardonner en tout temps? Car, comme dit excellemment saint Augustin, que peut-on inférer de cette conduite, sinon qu'il faut que Dieu haïsse bien le péché, puisqu'il est toujours prêt à le détruire; mais qu'il faut aussi qu'il aime bien l'homme, puisqu'il est à toute heure disposé d'empêcher, ou de prévenir sa perte : *Constat Deo multum displicere peccata, qui semper præsto est ea destruiere, ne solvatur quod creavit, ne corrumpatur quod amavit.*

La seconde difficulté qui se trouvait dans ce remède de l'ancienne loi, est qu'il n'y avait qu'un seul homme de guéri à chaque fois que l'eau était agitée. Quand l'ange descendait du ciel, les eaux recevaient une vertu surnaturelle, et tous les malades, s'apercevant de cette agitation, se préparaient d'en profiter; et cependant il n'y en avait qu'un seul à qui tout cet appareil pût être utile : *Et qui prior descendisset in Piscinam post motionem aquæ, sanus fiebat.* Or, ce malheur ne se trouve pas encore dans la pénitence.

En effet, cette piscine sacrée n'est-elle pas ouverte à tous les hommes, et s'est-il fait un tel épuisement du sang de Jésus-Christ dans la piscine du baptême, qu'il n'y en ait plus dans celle de la pénitence pour nous renouveler et nous rendre la grâce que nous avons perdue?

C'est un article de foi, que la pénitence est une grâce purement gratuite que Dieu ne doit à personne, et que, sans faire injure aux pécheurs, il peut les laisser tous mourir dans leur malice. Malheureuses créatures, qui l'avez offensé, il vous doit quelque chose, mais vous savez bien ce que c'est, dit saint Augustin? C'est la peine et le châtiement. S'il vous fait miséricorde, il veut bien

vous la faire sans que vous la méritiez; et s'il vous punit, il ne fait que ce que vous avez mérité. Cela est vrai, mes frères, mais il n'est pas moins vrai non plus, que Dieu est le meilleur de tous les pères qui n'abandonne pas entièrement ses enfants, mais qui les reçoit, lorsque, sollicités par sa grâce ils reviennent à lui. Ouvrons les Ecritures, nous y trouverons mille exemples qui nous doivent remplir de consolation et de confiance. Nous y verrons un publicain qui ne s'est pas plutôt reconnu pécheur, qu'il descend justifié dans sa maison. Nous y verrons une femme pécheresse qui, toute scandaleuse qu'elle était dans le monde par ses dérèglements, mérita pourtant par ses larmes d'être défendue par Jésus-Christ et d'être renvoyée en paix. Nous y verrons un apôtre qui, quelque coupable qu'il fût d'une lâche désertion, et d'un renoncement encore plus honteux de son maître, mérita aussi, par l'amertume de ses larmes, d'être préposé par Jésus-Christ même à la conduite de son Eglise.

Mais qui peut croire que Dieu exclue aucun pénitent de l'indulgence et du pardon, quand on sait que Manassès, moins fameux par sa qualité de roi, que par la multitude et l'énormité de ses crimes, y a été reçu? Cet exemple, qui est le plus illustre de l'Ecriture en cette matière, ne saurait vous être inconnu. L'Ecriture ne parle des actions de ce prince, qu'avec des termes qui font horreur; il n'y a point d'idolâtrie dont son impiété ingénieuse ne se fût avisée. Non-seulement il avait sacrifié à toutes les fausses divinités des nations, mais il leur avait élevé des autels jusque dans le temple du vrai Dieu. Non-seulement il avait engagé ses enfants et ses domestiques dans ce culte détestable, mais il avait même forcé tous ses sujets à le professer dans tout son Etat. A l'égard de sa cruauté, qu'est-ce que l'Ecriture ne nous en dit pas : *Insuper et sanguinem innoxium fudit Manasses, multum nimis, donec impleret Jerusalem usque ad os* (IV Reg., XVI)? Etrange métamorphose dont se sert le Saint-Esprit, mais qui nous fait bien comprendre la fureur excessive de ce cruel souverain. Manassès souilla les rues de Jérusalem du carnage des innocents; et comme si cette grande ville n'eût été qu'un vaisseau, il ne fut pas content qu'il ne l'eût rempli de sang jusqu'à son ouverture; et de quel sang encore ce monstre avait-il paru le plus altéré? Du sang des prophètes, de ces hommes vénérables, dont il ne pouvait supporter ni les avis, ni les mœurs; du sang d'un Isaïe, homme illustre de naissance, et de famille royale, le plus saint et le plus éclairé de ces prophètes.

Enfin, messieurs, Manassès avait commis des crimes si horribles et en telle abondance, qu'y faisant lui-même réflexion, et s'en trouvant accablé, il est obligé de confesser dans sa prière, que le nombre en surpassait celui du sable de la mer : *Peccavi super numerum arenæ maris* (Ibid.). Après tant d'actions détestables, qui ne désespéreraient de son salut? Ce prince, par une juste punition, tombe

entre les mains de ses ennemis ; on le mène captif dans Babylone, on le charge de fers, et on le jette dans le fond d'un cachot ; mais qu'arrive-t-il, messieurs ? Se voyant dans un si étrange état, il est encore assez hardi pour s'adresser au Dieu de ses pères, qui, touché de sa pénitence et de ses gémissements, le rétablit par miracle dans Jérusalem et le remet sur son trône.

N'est-ce pas là, messieurs, un prodige de grâce et pénitence ! Quoi ! un soupir, une larme aura la vertu de laver elle seule des taches que tous les fleuves de la terre, que la mer même n'aurait su effacer ? Ah ! je ne m'étonne pas que le grand saint Athanase ose dire, après ce chef-d'œuvre de miséricorde, qu'après que Dieu a reçu Manassès en grâce, le démon même n'en serait pas exclu, s'il était capable de conversion. Quelle espérance, mes frères, pour les véritables pénitents ; et ne me suis-je pas trop avancé de dire que comme Dieu les reçoit en tout temps, il n'y en a pas qu'il rebute ?

Mais achevons de marquer la différence de la pénitence d'avec la piscine de Jérusalem. La troisième difficulté qui se trouvait en celle-ci, c'est que souvent les malades n'ayant pas assez de forces pour s'y jeter eux-mêmes, ne trouvaient pas d'homme qui eût assez de charité pour les y plonger ; et c'est de quoi se plaint particulièrement à Jésus-Christ le paralytique de notre évangile : *Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam.*

Les interprètes ont regardé la faiblesse où se trouvait ce paralytique pour sa guérison, et le besoin qu'il avait d'un homme pour l'achever, comme l'image de l'impuissance où était la synagogue de se délivrer par elle-même de ses crimes, et de la nécessité qu'elle avait de Jésus-Christ pour opérer ce miracle : *Hominem non habeo.* Saint Augustin entre autres, compare les cinq livres de Moïse aux cinq portiques de la piscine, et il dit, que comme ces portiques ne faisaient qu'exposer les malades sans les guérir, la loi de même convainquait tout au plus les coupables sans les absoudre. *Exponebant per quinque porticus languidos, non sanabant : peccatores convincebat lex, non solvebat.*

Or, c'est particulièrement cet obstacle de la pénitence, que Jésus-Christ est venu rompre par son incarnation : *Quod impossibile erat legi in quo infirmabatur, Deus filium suum mittens, in similitudinem carnis peccati, de peccato damnavit peccatum.* Savez-vous, dit saint Paul, quel est le grand secret du mystère de l'incarnation ? C'est que Dieu envoyant ici-bas son Fils sous la forme d'un pécheur, a voulu achever par lui la destruction du péché qui était impossible à la loi. C'est-à-dire que Jésus-Christ est l'homme qui a pu seul achever l'ouvrage de la justification, qui ayant imprimé de la vertu aux eaux de la pénitence, a seul eu le pouvoir de nous y plonger avec succès ; et de là vient que les Juifs, surpris de l'autorité que Jésus-Christ prenait à toute heure de remettre

le péché, et jugeant bien que ce droit n'appartenait qu'à Dieu, s'écriaient comme d'une entreprise téméraire : Hé ! quel autre que Dieu peut exercer un si admirable pouvoir ?

Mais ce qu'il y a encore de plus favorable pour nous dans ce miracle de la miséricorde divine, c'est que Jésus-Christ ne l'a pas tellement opéré par lui-même, qu'il ne le continue encore tous les jours par ses ministres. Non, non, il n'y a plus à douter sur ce que demandait autrefois un prophète : *Quis scit si convertatur et relinquat post se benedictionem ?* Qui peut savoir si le Messie produira non-seulement la conversion des pécheurs par sa venue au monde, mais s'il laissera après lui la même bénédiction ? Ce doute, dis-je, ne peut plus tomber en question, puisque selon le témoignage de saint Paul, Jésus-Christ a mis dans ses ministres des paroles de paix, et leur a communiqué le pouvoir de réconcilier les pécheurs avec son Père : *Posuit in nobis verbum, et ministerium reconciliationis* (II Corinth., V). Ce n'est donc pas seulement par voie de prière ou d'intercession, que nous exerçons ce pouvoir ; c'est en qualité de juges, et par une autorité que nous avons reçue ; et si les hérétiques de nos jours disputent, à l'exemple des novatiens, cette puissance à l'Eglise, ne serons-nous pas bien fondés de les appeler, comme saint Cyprien faisait ces anciens hérétiques, les meurtriers de la pénitence : *Pœnitentiæ interfectores ?* puisqu'ils ne sauraient retrancher ce sacrement, qu'ils n'annulent la vertu même de la pénitence, qu'ils n'ôtent aux pécheurs le seul remède qui leur reste pour se guérir, qu'ils ne leur dérobent avec cruauté la dernière table qui leur est offerte après le naufrage ; et qu'enfin ils ne les réduisent au désespoir.

Mais, sans nous arrêter plus longtemps à une rêverie si pernicieuse, goûtons, messieurs, goûtons la consolation que nous avons de savoir que Jésus-Christ, montant au ciel, a laissé dans toute son Eglise une infinité d'héritiers de sa douceur ; ou, pour parler avec saint Ambroise, tant de vicaires de son amour, que nous ne saurions manquer d'hommes qui nous distribuent partout son sang adorable, qui le fassent couler sur les pécheurs, avec la même charité que lui-même l'a répandu pour eux.

Quelle consolation de savoir que le prêtre est établi, dans le tribunal de la confession, Dieu de l'homme, non pas comme Moïse, de Pharaon pour le perdre, mais, comme Jésus-Christ même, des nations pour les sauver ! Quelle confiance enfin ne devons-nous pas avoir au sacrement de pénitence, à l'administration duquel notre Sauveur n'a pas commis des anges dont la sainteté et l'impeccabilité nous aurait fait trembler ; mais des hommes capables de compatir à votre infirmité, des pécheurs comme vous, mes frères, qui ont eux-mêmes besoin de la miséricorde que nous leur demandons ; qui, quand ils seraient armés pour nous perdre, comme ceux de la synagogue la femme adul-

tère, sont obligés, en réfléchissant sur leur conscience, de laisser tomber les armes de leurs mains? *Cadat sævilia tremante conscientia* (D. Aug., de *Muliere adultera*) ; qui, étant à la vérité engagés par leur ministère à soutenir la justice de Dieu, savent bien néanmoins, par leur propre expérience, qu'ils ne doivent pas accabler la faiblesse des hommes.

La miséricorde de Dieu pouvait-elle aller plus loin dans la pénitence? Et cette seule voie, qui nous reste pour aller au ciel, pouvait-elle nous être ouverte avec plus de facilité? Faible synagogue, tu n'avais, dans la piscine de Jérusalem, qu'une figure fort imparfaite de celle de l'Eglise, où un Dieu guérirait, en tout temps, tous les pécheurs, par l'entremise de ses ministres; et cela étant, pécheur, peux-tu t'excuser légitimement de prendre ce remède? Sont-ce les menaces et les jugements de Dieu que tu crains? Mais ne vois-tu pas que la pénitence est seule capable de t'en défendre? Est-ce la quantité ou l'énormité de tes crimes qui te fait désespérer d'en obtenir le pardon? Mais tant d'exemples anciens et modernes, dans tous les âges et de toutes les conditions, te doivent persuader le contraire. Est-ce que, comme le paralytique, tu manques d'homme? Mais les ministres de Jésus-Christ sont multipliés partout; nos églises sont ouvertes, nos tribunaux sont tous prêts, nos sacrements, ces vases sacrés sont toujours pleins du sang de Jésus-Christ, pour te laver et pour te guérir. Que peux-tu donc alléguer pour ton excuse? et serais-tu assez malheureux pour vouloir ignorer que toutes ces bontés de Dieu doivent te porter à la pénitence?

J'appréhende cependant de parler ici inutilement; le seul nom de pénitence est odieux dans le monde, et autant que Dieu a de bonté pour en lever les obstacles, autant le pécheur s'en forme lui-même, afin que, par la difficulté qu'il y a de les surmonter, il vive et il meure sans pénitence. C'est le sujet de mon second point.

II. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu s'en est plaint, et qu'il en a fait le sujet de ses sanglants reproches, qu'il n'y a point d'homme qui ne pèche, et que cependant il y en a très-peu qui fassent pénitence de leurs péchés. J'ai fait, dit-il dans Jérémie, une revue générale sur tout ce qui se passe dans le monde : j'y ai trouvé un déluge de crimes et d'abominations qui inondent la terre; et cependant je n'ai trouvé personne qui, après m'avoir offensé, se soit mis en état de me satisfaire, et de se dire à soi-même : Qu'ai-je fait?

Si Dieu, dès le temps de ce prophète, se plaignait de ce grand nombre de pécheurs et de ce petit nombre de pénitents, que dirait-il à présent, puisque la pénitence étant incomparablement plus aisée dans l'Eglise que dans l'ancienne loi, nous faisons, ce semble, une profession plus ouverte de malice, lorsque Dieu nous donne de plus puissants témoignages de sa miséricorde.

Ne m'accusez pas ici, messieurs, de faire

des plaintes générales dont je ne trouverais peut-être pas de raisons dans le détail; car pour vous convaincre du peu d'inclination que les chrétiens ont aujourd'hui à la pénitence, je n'ai qu'à vous faire remarquer que des trois dispositions que Jésus-Christ exige du paralytique, pour son entière guérison, il n'y en a presque pas une que le pécheur ne refuse pour sa conversion.

La première disposition que le Sauveur demande au paralytique, c'est qu'il veuille bien être guéri : *Vis sanus fieri*? Parole, disent les interprètes, qu'on ne doit pas regarder comme inutile; car, quoique Jésus-Christ ne pût douter de la volonté qu'avait ce malade de recouvrer sa santé, il voulut lui en éveiller le désir et l'espérance, il voulut le rendre attentif au miracle qu'il était prêt à opérer en sa faveur; et en lui insinuant même le pouvoir qu'il avait de le guérir, exciter en lui de la confiance et de la foi : *Vis sanus fieri*? Mais parole mystérieuse, puisque Jésus-Christ ne faisait cette demande au paralytique, que par rapport aux pécheurs dont il était l'image.

L'une des principales différences des maladies de l'âme d'avec celle du corps, c'est que dans celles de l'âme la volonté aime son mal, que ses propres dérèglements lui plaisent, qu'elle en craint même les remèdes; en sorte qu'une grande partie du soin et de l'industrie du médecin, est de persuader aux malades qu'ils aient à se laisser guérir : *Vis sanus fieri*? Et c'est aussi, messieurs, la première disposition qui manque presque à tous les pécheurs. Les uns ne veulent pas absolument renoncer à leurs désordres, quoique la grâce se présente à eux avec tous ses charmes, quoiqu'elle les sollicite d'en sortir, quoiqu'elle les avertisse du danger où ils s'exposent et du bonheur inestimable qu'ils perdent; ils ressemblent à des frénétiques qui, s'imaginant jouir d'une parfaite santé, tandis que tous leurs proches plaignent leurs misères, s'opposent à leur guérison, renversent les remèdes, et outrageraient même, s'ils pouvaient, leur médecin : *Quasi parum esset miseris quod ægrotant, nisi se in ipsa ægitudine extollerent*.

C'est de cette opiniâtreté, que Jésus-Christ se plaint avec tant de douleur dans l'Evangile : *Quoties volui, et nolulistis*? Ah! combien de fois, malheureux, ai-je voulu, et que tu n'a pas voulu? Usurier, combien de fois t'ai-je incité à restituer ce bien mal acquis, et que tu ne m'as pas écouté? Impudique, combien de fois t'ai-je porté à rompre ton commerce infâme? Combien de fois, pécheurs, qui que vous soyez, ai-je voulu vous faire miséricorde, et vous recevoir en grâce, et que vous m'avez refusé votre consentement : *Quoties volui, et nolulistis*?

Il y en a d'autres qui ne disent pas absolument qu'ils ne veulent pas faire pénitence, mais qui étant retenus par l'habitude de leurs crimes, ou charmés par les faux plaisirs de la terre, ne forment que des désirs imparfaits de recouvrer leur liberté. Le grand saint Augustin éprouva longtemps en

sa personne ce cruel combat de la grâce et de la volonté. Comme dans une tempête on voit un même vaisseau s'élever, tantôt jusqu'au ciel par la force d'un vent, et tantôt se précipiter au fond des abîmes par l'impétuosité d'un autre, saint Augustin sentait quelquefois son âme sur le point de sa conversion, se porter à Dieu par les douces inspirations de la grâce, et se rabattre aussitôt vers la créature, par les mouvements tyranniques de sa concupiscence : *Ego eram qui volebam, ego qui nolebam ; ego, ego eram qui nec plene volebam, nec plene nolebam ; ideo mecum contendebam, et dissipabar a me ipso*. J'étais moi-même celui qui voulait, et en même temps celui qui ne voulait pas ; j'étais sans doute l'un et l'autre ; je ne voulais pas pleinement, et je ne refusais pas aussi pleinement ; ce qui faisait que je disputais, et que je me tourmentais moi-même.

Hélas ! combien de pécheurs se doivent reconnaître dans cette peinture ! Vous en voyez une infinité qui, à les entendre parler, ne renoncent pas absolument à leur salut ; mais le plaisir, les engagements, les objets présents, les compagnies agréables, les empêchent d'y travailler. Ils n'osent dire, je ne veux pas ; mais ils ne disent pas aussi d'un ton ferme, je veux. Ah ! misérable, n'est-ce pas avoir trop donné à tes passions, d'avoir vécu jusqu'ici dans le désordre ? Il y a peut-être plus de trente-huit ans que tu es paralytique pour toutes les actions de piété et de vertu, et à quel temps remets-tu donc de vouloir sérieusement ta conversion ? Car pour ta volonté imparfaite, et pour tes désirs inefficaces, ne te flattes pas que Dieu s'en contente. Quoique tous ceux qui étaient appelés au festin nuptial, ne refusassent de s'y trouver que sur des excuses, un évangeliste ne laisse pas de dire positivement, qu'ils ne voudraient pas s'y rendre, *noluerunt venire* : Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres pécheurs, qui, plus éloignés encore des sentiments de pénitence, disent à la vérité, qu'ils veulent se convertir, qui se persuadent eux-mêmes qu'ils sont dans cette résolution, et qui cependant n'en ont aucun dessein sincère ; ils soupirent, mais leurs soupirs sont feints et imposteurs ; ils pleurent même si vous voulez, mais leurs larmes, comme dit si bien saint Bernard, sont instruites à mentir, *lacrymæ edoctæ mentiri*.

En quoi ce Père ne s'éloignait pas de la pensée d'un interprète, qui, comparant les larmes de David et de Saül, dit excellemment, qu'il y a souvent de l'équivoque dans les larmes, aussi bien que dans les paroles, *habet et fletus suam equivocationem* ; les unes et les autres pouvant être employées à marquer une fausse douleur, comme une véritable.

En effet, messieurs, cette équivoque ne parut jamais plus manifestement, que dans la pénitence de ces deux rois ; l'un et l'autre pèchent, l'un et l'autre l'avouent aussi et le reconnaissent. David dit à Nathan, *Peccavi, j'ai péché* : Saül prononce la même parole à Samuël ; confession, ce semble, fort égale,

mais qui fut toutefois suivie d'un sort bien contraire. Dieu pardonne à David, Dieu ne pardonne pas à Saül ; d'où vient cette différence, demande saint Augustin, est-ce qu'après de Dieu il y a acception de personnes ? Point du tout ; mais c'est que sous l'apparence d'un même discours, étaient cachés deux cœurs bien différents, que l'œil perçant de Dieu discernait.

Est-ce que vous croyez que tous ces pénitents qui viennent se jeter à nos pieds, nous protester qu'ils veulent changer de vie, nous parlent sincèrement ? Qu'ils s'examinent bien eux-mêmes, et ils verront que nous ne leur faisons pas d'injustice, de penser que souvent leur cœur ne s'accorde pas avec leur parole, ni même avec leurs larmes. Cette femme veut-elle rompre avec le monde autant de fois qu'elle nous le promet ? Depuis le temps que cet homme nous proteste qu'il veut restituer, sommes-nous tenus de croire qu'il en ait le dessein ? Ah ! il est rare aux pénitents mêmes qui nous paraissent de la meilleure foi, qu'il n'y ait toujours quelque réserve secrète dans le fond de la volonté, qui favorise la passion, qui empêche que le consentement ne soit entier.

N'est-ce pas de quoi Dieu s'est plaint par tous les prophètes, que le pécheur ne retourne presque jamais à lui de tout son cœur ? Que si la première disposition à la pénitence, qui ne consiste qu'à vouloir, paraît difficile, *vis sanus fieri* ? quelle impossibilité les pécheurs ne trouveront-ils pas dans les autres, qui enferment et des actions et des souffrances ! La seconde chose que Jésus-Christ ordonna effectivement au paralytique en le guérissant, fut que, pour prouver que sa santé et ses forces lui étaient rendues, non-seulement il se levât de son lit, mais qu'il le chargeât même sur ses épaules, et qu'il marchât avec ce fardeau : *Surge, tolle grabatum tuum, et ambula*.

Commandement, dit saint Chrysostome, par lequel Jésus-Christ fait voir qu'il agit bien plus parfaitement que la nature, qui laisse ordinairement de longues faiblesses aux malades qu'elle guérit ; mais commandement qui ne doit pas être moins exécuté par le pécheur pénitent qu'il le fut par ce paralytique, la guérison de l'un et de l'autre ne consistant pas seulement à vouloir être guéris, mais à faire des actions et des démarches d'un homme qui se porte bien. On ne voit autre chose dans le monde que des chrétiens qui, après avoir fait quelques avances pour sortir de leurs désordres, après s'être approchés des sacrements, croient avoir tout fait de s'abstenir des méchantes actions dont ils s'étaient auparavant rendus coupables. Vous ne leur verrez plus faire de mal, mais vous ne leur verrez aussi point faire de bien ; ils ne retomberont pas dans les fautes de commission, mais ils seront perpétuellement coupables de celles d'omission ; retenus désormais pour le blasphème, mais toujours infidèles pour le culte et pour l'adoration. Si vous voulez, ils ne feront plus de tort à personne ; cela est fort bien, mais se met-

tront-ils en devoir d'en secourir beaucoup? En un mot, point de vice, mais point de vertu; voilà ce qu'on appelle être homme de bien dans le monde, et à la cour être bon chrétien : et moi, mes frères, je vous dis que ce n'est être partout qu'un fort honnête païen.

La religion et surtout ce qui regarde l'état de pénitence, ne consiste pas seulement à ne plus faire de méchantes actions, mais à en faire incessamment de bonnes. Vous êtes guéri; vous avez été assez heureux pour recevoir de Jésus-Christ, comme le paralytique, la grâce de la santé; et comment voulez-vous que nous en soyons persuadés, si vous demeurez encore dans le lit de votre infirmité? *Surge, tolle grabatum tuum et ambula*. Il faut vous lever de votre paresse, il faut marcher, il faut agir, il faut vous nourrir, il faut, en un mot, faire toutes les actions d'un homme en santé. Puisque vous n'êtes plus pécheurs, vous devez plus que jamais vous entretenir avec Dieu et vous occuper à la prière; puisque vous êtes rentrés dans la charité, vous devez en faire les œuvres, et entre autres des aumônes; puisque vous avez recouvré la santé, vous devez fréquenter les sacrements, et vous nourrir de la viande et du pain des forts. Jusque-là, messieurs, nous avons grande raison de douter que vous soyez en cet état aussi robustes que vous le dites, et que vous le croyiez vous-mêmes.

D'ailleurs, comment êtes-vous véritablement pénitents, si vous ne faites des actions de pénitence? On ne connaît la racine cachée en terre, que par les fruits qu'elle fait porter à l'arbre : *Facite fructus dignos penitentiae*. Que le siècle s'en scandalise et qu'il en murmure, on ne peut être pénitent sans austérités et sans mortification. Oui, mais je me suis corrigé de cette habitude, j'ai combattu autant que j'ai pu cette inclination vicieuse; j'ai réformé ma mauvaise vie : c'est l'effet le plus nécessaire de la pénitence que l'amendement. Nous allons voir si cet amendement est aussi sincère que vous le dites.

Cependant, souffrez que je vous demande avec saint Grégoire le Grand : est-ce assez à un débiteur, pour s'acquitter de ses anciennes dettes, de n'en contracter point de nouvelles? Femmes du monde, qui avez passé les plus beaux jours de votre vie en divertissements, en jeux, en luxe, en vanité, qui ne vous êtes presque refusé aucun plaisir, qui avez éloigné de vous, avec tant de soin, ce qui était capable de vous donner de la peine et du chagrin; femmes délicates et sensuelles, qui vous êtes uniquement occupées à flatter votre corps et à l'engraisser, qui avez perdu tant de temps à l'embellir comme une idole, par un amas de parures immodestes ou d'ornements inutiles; vous qu'un long sommeil et une oisiveté habituelle a rendues si peu propres aux exercices de la religion et de la pénitence; croyez-vous de bonne foi, en être quittes devant Dieu, de renoncer simplement à votre luxe et à vos divertissements, en un âge où vous

êtes plus incommodes au monde que vous ne pouvez lui être agréables, sur le retour d'une vie caduque où votre beauté se flétrit, où vos maladies vous rendent incapables de goûter ce que vous voudriez goûter encore?

L'admirable sainte Paule était bien éloignée de vivre dans vos désordres; et cependant considérez la manière dont saint Jérôme nous apprend qu'elle se traitait dans son veuvage : *Ita levia peccata plangebat, ut illam gravissimorum criminum crederes ream*; elle s'affligeait, dit-il, et elle pleurait avec tant d'abondance pour de légères fautes, que l'on eût cru à la voir qu'elle avait commis les plus grands crimes. Nous la priions, ajoute ce Père, de conserver sa vue en modérant ses austérités, de conserver ses yeux pour lire l'Ecriture sainte : Laissez-moi, nous répondait-elle, défigurer un visage que j'ai autrefois fardé contre le commandement de Dieu; il faut que j'afflige ce corps qui a goûté trop de délices; il faut que j'expie la longueur de mes divertissements et de mes ris, par des pleurs continuels; il faut que l'âpreté et la rudesse des cilices succèdent à la mollesse et à la somptuosité des habits dont je me suis vêtue. Je voulais plaire à mon mari et au monde; et je ne veux plaire maintenant qu'à Jésus-Christ.

Dites-moi, imite-t-on aujourd'hui dans les scandales et dans les dérèglements les plus affreux, la pénitence de cette femme dans les moindres imperfections? Hélas! les plus grands crimes n'impriment pas la moindre douleur à ceux qui les commettent; une femme se pare à son ordinaire, un homme se trouve dans les jeux et dans les divertissements, comme s'ils n'étaient coupables de rien. Voilà de dignes fruits de pénitence et de justes satisfactions de ses crimes.

Cependant j'ai à vous dire avec saint Paul, que comme vous avez abandonné votre corps au service de l'iniquité, vous êtes obligés de l'abandonner à la sévérité de la justice : *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ* (Rom., VI). Quiconque ne croit pas cette vérité, est hérétique; quiconque ne la pratique pas est impénitent; et pour marque certaine qu'il est impénitent, c'est qu'il est aisé de voir, en ne donnant point de frein à ses mauvaises inclinations par les pratiques rigoureuses de la pénitence, qu'il n'est pas sur ses gardes et qu'il est tout disposé à la rechute. Cependant c'est contre un si grand malheur que Jésus-Christ demande aujourd'hui une dernière disposition au pécheur en la personne du paralytique : *Ecce sanus factus es; jam noli amplius peccare*. Présentement que vous êtes guéri, prenez garde de retomber dans votre infirmité.

L'obligation que le pécheur a de se garantir de la rechute est si grande, messieurs, que je me réserve de vous la faire voir dans un discours particulier; et tout ce que je puis faire en finissant celui-ci, est de me plaindre par avance de la vie de la plupart

des chrétiens et surtout des gens du monde, qui n'est autre chose aujourd'hui qu'un cercle malheureux et perpétuel de confessions et de crimes.

Ah! mes frères, on ne fait plus dans l'Eglise qu'un jeu de la pénitence, et nous avons mille fois plus de sujet que n'en avait saint Augustin de nous écrire, en voyant les rechutes si fréquentes en notre siècle : *Pœnitentes, pœnitentes, imo potius irridentes*. Il n'y a plus de pénitents aujourd'hui; ceux qui veulent passer pour tels sont des moqueurs. Ne savez-vous pas, messieurs, qu'il ne serait pas si mauvais de n'être point sorti de vos désordres que d'y retomber? Savez-vous que vous faites une plus grande injure au Fils de Dieu, de vous mettre au nombre de ses disciples pour le trahir encore une fois, que si vous étiez toujours demeurez hors de sa compagnie pour les suites fâcheuses de la rechute?

Il ne faut pour vous en persuader que la dernière parole de Jésus-Christ à notre paralytique : *Noli amplius peccare, ne quid tibi deterius contingat* : Ne retombez pas, de peur qu'il ne vous arrive pis. Hé! que pouvait-il, dit saint Chrysostome, arriver pis à cet homme, qu'une paralysie de trente-huit ans, universelle et répandue dans tous ses membres? Le voulez-vous savoir, répond ce Père? Des fleuves de souffre et de flammes, un ver dans le cœur qui ne meurt jamais, une prison perpétuelle, une ignominie sans fin, la pauvreté, la faim, la soif, la rage, le désespoir, un divorce éternel de l'âme avec Dieu. Voilà, dit saint Chrysostome, voilà de quoi sont menacés les pécheurs qui retombent.

S'il en est ainsi, mes frères, comme nous n'en saurions douter, si ces châtiments affreux pendent sur la tête de tous les pécheurs qui retombent, et si le nombre de ceux-ci est presque infini, où en sommes-nous et que nous reste-t-il, sinon de désespérer du salut de tout le monde? si Dieu, qui commence toujours en nous l'ouvrage de la pénitence, n'a encore la miséricorde de l'achever? Non, Seigneur, à moins que votre grâce ne nous convertisse entièrement à vous, nous reconnaissons que nous ne serons jamais capables de le faire : *Converte me, Domine, et convertar*. Nous ne saurions concevoir le moindre dessein de faire pénitence, à moins que vous ne nous l'inspiriez; mais nous voyons bien qu'il ne nous est pas non plus possible d'exécuter ce dessein sans vous. Donnez-nous donc, Seigneur, tout ce que vous nous commandez : donnez à nos âmes la volonté de quitter le péché, à nos corps la force de l'expier, à tous deux désormais le pouvoir de s'en garantir, afin qu'ayant satisfait par une sainte pénitence à votre justice, nous puissions un jour avoir part à votre gloire, où nous conduise, etc



SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÈME.

Sur le mystère de la Transfiguration.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus-Christ prit Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne, où il se transfigura en leur présence (S. Matth., XVII).

Sire, je me sers aujourd'hui de la gloire pour confondre la gloire même; et de toutes les raisons qui pourraient obliger un grand monarque de s'humilier de temps en temps, à la vue de ses propres grandeurs, je n'en trouve guère de plus puissantes que l'exemple d'un Dieu qui, s'étant toujours volontairement abaissé, ne laisse échapper qu'avec peine quelques rayons de sa lumière au travers des ombres dont jusqu'ici sa propre humilité l'a couvert.

Les illustres et nombreuses conquêtes que Votre Majesté a faites par la prospérité de ses armes et la rapidité de ses victoires, vous rendent l'un des plus grands et des plus heureux princes, dont les siècles, tant chrétiens qu'idolâtres, révèrent la mémoire; mais ce que j'admire davantage en elle, est la modeste répugnance avec laquelle elle reçoit les éloges qu'on lui en rend.

On a dit de Trajan, qu'il avait de si belles qualités, que l'imagination des hommes ne pouvait s'en former de plus grandes, et qu'à peine la puissance des dieux aurait pu les augmenter; et que cependant il avait trouvé le secret de se méconnaître lui-même à la vue de ses propres mérites, et d'effacer par une royale modestie les traits éclatants dont on avait voulu les relever. J'ôterais volontiers au panégyriste de cet empereur les éloges outrés qu'il lui a rendus, pour vous les appliquer avec plus de justice; mais j'aperçois, Sire, que l'exemple que j'ai à proposer aujourd'hui à Votre Majesté, me le défend. Car si Jésus-Christ, après avoir vécu dans l'obscurité et dans l'humiliation pendant plus de trente années, n'a donné que quelques moments de gloire à son humanité sainte, en se transfigurant sur une montagne écartée à la vue de quelques disciples, un roi qui, quelque glorieux qu'il soit, n'est cependant qu'une simple et misérable créature aux yeux de Dieu; pourrait-il bien, pendant la fragile durée de son règne, recevoir avec complaisance les couronnes qu'on lui offre, sans en faire un sacrifice aux pieds du trône de celui devant qui tous les souverains, comme les vingt-quatre vieillards d'Israël, doivent se prosterner?

Je le répète donc aujourd'hui, Sire, je viens confondre la gloire par la gloire même; et pour faire connaître à Votre Majesté avec quel respect vous devez la recevoir, permettez que je vous mène sur le Thabor, où vous apprendrez ce grand secret, pourvu que le même esprit qui fut présent à ce mystère sous la nuée au travers de laquelle le Père éternel se fit entendre, répande sur Votre Majesté et sur moi quelque-une de ses lumières.

res que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

Sire, quoiqu'il n'y ait rien de si opposé que la gloire et les souffrances, qui semblent s'exclure l'une l'autre dans un même sujet, l'Evangile nous fait néanmoins avouer qu'elles ont entre elles des liaisons plus étroites que nous ne pensons. Les souffrances, dit saint Augustin, méritent la gloire, et la gloire est la récompense de ces mêmes souffrances : *Passio claritatis meritum, claritas passionis præmium*; les unes sont la voie, l'autre est le terme, et toutes deux font, par des liaisons réciproques, le bonheur et la sainteté de l'homme.

Croiriez-vous bien, messieurs, que Jésus-Christ a voulu les unir lui-même en sa personne? Il ne tenait qu'à lui de monter à la gloire par la gloire même, et quoiqu'il eût pris notre nature, il pouvait faire entrer son humanité sainte dans l'abondance et dans les joies du ciel, par les richesses et par les délices de la terre. Cependant, comme l'homme depuis son péché ne pouvait arriver à la félicité par de si agréables routes, il a bien voulu s'en écarter lui-même; et afin de lui montrer par son exemple un chemin si difficile, il a eu la bonté de le lui tracer.

Telle est l'économie qu'il a gardée dans le mystère de la transfiguration; mystère, où il paraît comme au jour de son triomphe, et où cependant il ne parle que de souffrances; mystère où il fait passer sur son corps et sur ses habits mêmes une gloire qu'il avait jusqu'alors suspendue par miracle, et où cependant il ne s'entretient avec Moïse et Elie que de sa passion prochaine à Jérusalem. Quel rapport, me direz-vous, entre ces deux choses, entre la transfiguration de Jésus-Christ et ses souffrances? C'est ce qu'il faut que je vous explique aujourd'hui, en vous apprenant, avec saint Léon, pape, qu'il y a un si grand rapport entre le Thabor et le Calvaire, entre la gloire de Jésus-Christ transfiguré et les opprobres qu'il devait souffrir, que l'une a servi comme de correctif et d'adoucissement aux autres.

Comme il n'y a rien de si étrange, ni de si difficile à comprendre, que les souffrances de Jésus-Christ, les apôtres et tous les chrétiens devaient être dans trois dispositions pour en profiter. Ils devaient ne s'en pas faire un sujet de scandale, c'est la première; ils devaient en concevoir la grandeur et le mérite, c'est la seconde; ils devaient, enfin, se résoudre à les imiter, c'est la troisième. Or, qu'a fait la gloire de la transfiguration de Jésus-Christ? Le voici, et c'est tout le sujet de ce discours. Elle a prévenu le scandale de ses souffrances; elle en a découvert l'excès; elle en a rendu l'imitation aisée. Un peu d'attention pour ces trois importantes vérités, que je trouve renfermées dans la paraphrase que je vous ferai de mon évangile.

I. — Si les apôtres et tous ceux qui avaient l'honneur de converser avec Jésus-Christ sur la terre eussent eu de bons yeux, ou plutôt si, par la docilité de leurs esprits, leur foi

eût acquis plus de lumière, ils n'auraient jamais été capables de se scandaliser des actions ni des souffrances de leur maître, toutes sortes de préparations sur ce sujet leur eussent ainsi été inutiles. Car, il n'y a rien de si vrai, messieurs, que chaque humiliation de notre Sauveur portait son correctif avec elle; et comme Jésus-Christ était composé de deux natures, il ne se passait rien de l'homme en sa personne, qui étant un peu observé ne parût en même temps venir d'un Dieu. Il naît, mais d'une vierge; il a faim, mais il rassasie celle des peuples; il paie le tribut, mais il le tire du ventre d'un poisson; il marche, mais souvent sur les eaux; il parle, mais en parlant il guérit les malades et ressuscite les morts; il souffre, mais toute la nature s'intéresse dans sa douleur et souffre avec lui; il rend son esprit, mais il a pouvoir de le reprendre, et il le reprend en effet.

Ainsi, messieurs, chaque humiliation de Jésus-Christ est relevée par quelque chose d'éclatant; et, comme dit saint Ambroise, de toutes les actions qui peuvent être attribuées à l'humanité, il y en a peu qui ne soient autant de marques visibles de la divinité : *Dominicæ carnis actus tot divinitatis argumenta*. Mais comme l'homme est bien plutôt frappé de ce qui le peut affliger dans un objet, que de ce qui le peut consoler, comme il y avait quelque danger que venant tout d'un coup à voir Jésus-Christ crucifié entre deux voleurs, chargé d'ignominies, versant du sang de toutes ses veines, persécuté des hommes, abandonné de Dieu, on ne le prit non-seulement pour un pur homme, mais même pour un malfaiteur; c'est pour toutes ces raisons que Jésus-Christ prend aujourd'hui trois de ses apôtres comme trois témoins fidèles, sur la déposition desquels la vérité la plus nécessaire doit demeurer pour constante; il les tire à l'écart, il les mène sur une haute montagne, et là, en leur présence, il couvre de gloire le même corps qu'ils doivent bientôt voir chargé d'opprobres. C'est le sentiment des Pères qui ont presque tous considéré Jésus-Christ, que dans sa transfiguration il prévient de la sorte le scandale que sa mort pourrait donner à ses disciples. *In quo mysterio illud principaliter agebatur, ut de cordibus discipulorum crucis scandalum tolleretur, nec conturbaret eorum fidem voluntaria humilitas passionis quibus revelata esset abscondita excellentia dignitatis* (D. Leo, serm. de Passionem).

En effet, vous n'avez qu'à vous appliquer en détail à tout ce qui se fait sur le Thabor, et vous verrez qu'il ne se doit rien passer sur le Calvaire qui n'en soit exactement prévenu et corrigé. Bienheureux confidentes de Jésus-Christ, apôtres qu'il prend aujourd'hui pour témoins de sa gloire, qu'y aurait-il effectivement qui puisse vous détacher de lui à sa mort? Vous le verrez, il est vrai, couvert de crachats et empourpré de sang; mais doutez-vous que ce soit autre chose qu'un engagement de son amour, après avoir vu aujourd'hui toute sa personne éclat-

tante de lumière? Son visage vous paraîtra défiguré sur la croix; vous en serez réduits, selon la prophétie, à le chercher en lui-même : *Non erat ei aspectus, et desideravimus eum*; mais ne vous ressouviendrez-vous plus, que des rayons sortant de ce même visage auront aujourd'hui fait éclipser ce soleil?

Vous serez tous trois spectateurs de son agonie mortelle dans le jardin; vous devez être tous trois abîmés avec lui dans la tristesse; mais votre foi en sera-t-elle néanmoins en péril, après avoir été sur le Thabor tous trois réjouis de sa gloire? Il expirera à la vérité sur le Calvaire entre deux voleurs, et il sera le compagnon de leur supplice, comme s'il avait été complice de leur crime : *Et cum iniquis reputatus est*; mais pour vous rassurer contre ce scandale, n'est-ce pas assez que vous le voyiez triompher aujourd'hui entre deux prophètes? Ce soleil qui se doit un jour éclipsar, ne rachète-t-il pas assez cette honte auprès de vous, réfléchissant si heureusement à vos yeux sur Moïse et Elie, qu'il en forme comme deux parhélies, comme deux images de soi-même : *Erant autem Moïses et Elias visi in majestate*?

Mais enfin, l'oreille n'est pas moins préservée que l'œil, sur le Thabor, des scandales du Calvaire. On doit bien entendre à la mort de Jésus-Christ des blasphémateurs qui se moqueront de sa qualité de Fils de Dieu : *Si Filius Dei est, descendat de cruce*. On le doit entendre de lui-même se plaindre en cet état, d'être abandonné de son Père : *Ut quid dereliquisti me*; mais comment ces circonstances feraient-elles douter de sa filiation divine, quand on entend la déclaration solennelle que le Père éternel fait aujourd'hui en sa faveur, au travers des éclairs et des foudres? C'est ici mon Fils bien-aimé, voilà celui qui a toujours été l'objet de mon amour et de mes complaisances. Car, dans la pensée de saint Léon, c'est comme s'il disait : Hommes et anges, ne vous y trompez pas, ce Jésus que vous voyez est mon Fils, mais un Fils que la divinité, la puissance et l'éternité ne séparent point de moi, puisque nous sommes égaux en toutes choses, puisque comme moi il est Dieu tout-puissant et éternel : *Hic est Filius meus, quem a me non separat deitas, non dividit potestas, non discernit aternitas* (D. Leo, *ibid*).

En vérité, messieurs, les souffrances de Jésus-Christ pouvaient-elles être plus exactement prévenues dans leur scandale? Les Pères se sont-ils trompés de regarder le Thabor comme le correctif du Calvaire, la transfiguration du Sauveur comme un préparatif à sa mort; et vous étonnez-vous aussi après cela, si les apôtres n'ont jamais cru défendre plus invinciblement leur foi que par ce mystère? *Non enim doctas fabulas secuti*, disait le prince des apôtres aux infidèles qu'il avait convertis : *Notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et presentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis*, etc. Mes frères, ne vous imaginez pas que nous ayons appuyé l'incarnation et les autres mystères d'un Dieu fait homme que nous

vous avons prêchés, sur des fables ou des fictions ingénieuses, c'est sur sa gloire éclatante dont nous avons été spectateurs sur le Thabor; c'est sur le témoignage illustre que son Père lui rendit à la face du ciel et de la terre, en cette sainte montagne; c'est sur la voix que nous y entendîmes du ciel, par laquelle il fut hautement reconnu et avoué de Dieu pour son Fils : *Nos enim audivimus vocem de celo allatam cum essemus in monte sancto*.

Il est vrai que nous n'avons pas tous été témoins de ces merveilles du Thabor, c'est l'avantage des trois apôtres qui les ont vues; mais n'est-ce pas le privilège de la foi, de suppléer à ce défaut, et de nous prêter en quelque façon les yeux de ces apôtres, pour voir par eux tout l'éclat de ce mystère? Saint Jean nous ayant dit qu'il nous annonce ce que ses yeux ont vu, ce que ses oreilles ont entendu, ce que ses mains ont touché de Jésus-Christ, il ajoute ces paroles remarquables : *Ut et vos societatem habeatis nobiscum*; nous vous annonçons, dit-il, ce que nous avons vu, et ce que nous avons entendu, afin que comme nous ne composons avec vous qu'un corps, vous ayez la société de notre foi, et la communication de nos sens.

Et, sur ce principe, la transfiguration de de Jésus-Christ ne doit-elle pas être aussi sensible à notre foi qu'elle le fut à ce disciple bien-aimé? Ne doit-elle pas corriger aussi efficacement dans notre esprit que dans celui des apôtres, tout le scandale des opprobres de notre Sauveur? Et toutes les fois que l'impie nous veut suggérer quelque chose d'injurieux à Jésus-Christ sur sa passion et sur sa croix, ne pouvons-nous pas nous en défendre, avec la réflexion des apôtres, et nous écrier sur la foi de leurs témoignages : *Vidimus gloriam ejus*, etc. *Audivimus vocem de celo allatam*, etc. *Nos autem speculatores facti illius magnitudinis*. Comment Jésus-Christ ne serait-il pas Dieu? Nous avons vu sa gloire; nous avons entendu le Père éternel le reconnaître pour son Fils; nous avons été spectateurs de la magnificence du Thabor.

Si nous n'avions ces sentiments, quelle serait notre injustice! Nous croyons les souffrances de Jésus-Christ sur le rapport de ces témoins, parce qu'ils nous disent qu'ils ont assisté à ses opprobres et à sa mort; nous les croyons avec autant de certitude que si nous les avions vues nous-mêmes; et nous ne croirons pas avec la même assurance, ce qu'eux-mêmes nous attestent qu'ils ont vu en lui de divin et de glorieux. L'impie qui croit les souffrances de Jésus-Christ a-t-il moins de raison de croire aussi sa gloire, puisqu'il n'a pu apprendre ses souffrances que des mêmes témoins qui ont vu sa gloire? La fidélité même avec laquelle ces témoins rapportent ce qui semble honteux à leur Maître, ne devrait-elle pas les mettre hors de soupçon, quand ils parlent de ce qui leur est honorable?

Que dis-je? Ce qui doit corriger aujourd'hui les opprobres de Jésus-Christ n'est pas seulement la gloire qui les a précédés

dés ; nous avons encore un avantage que les apôtres n'ont pas eu. Nous pouvons non-seulement faire réflexion avec eux sur les circonstances illustres qui ont accompagné les humiliations de Jésus-Christ ; nous pouvons, non-seulement emprunter leurs yeux pour regarder la gloire du Thabor, qui les a précédées ; mais ce qui rendrait le scandale que nous en prendrions bien plus criminel que le leur, c'est que nous connaissons bien plus parfaitement qu'ils n'ont pu faire, le succès merveilleux qui les a suivies.

Impie, athée, que peux-tu dire ? La gloire de la transfiguration ne t'ouvre-t-elle pas les yeux ? Tu n'y a pas, dis-tu, assisté ; mais cette excuse serait-elle recevable contre la gloire de la résurrection ? Ou Jésus-Christ est ressuscité, ou Jésus-Christ est encore dans le tombeau : s'il est ressuscité, pourquoi te scandaliser de sa mort, qui a eu une fin si glorieuse ? S'il est encore dans le tombeau, comment a-t-il pu faire, mort, ce que tous les vivants ensemble ne sauraient faire ? On ne peut jamais éluder la force de ce raisonnement. Je me souviens de vous en avoir déjà dit quelque chose il n'y a pas longtemps ; mais on ne saurait trop répéter ce qui fait l'invincible preuve de la vérité de notre religion, ni fermer la bouche à l'impiété, dans un temps où elle se déchaîne contre nos mystères avec tant de fureur, et où, se flattant d'une fatale impunité, elle parle et elle éclate avec tant d'impudence.

Que répondre effectivement à cette proposition ? Si Jésus-Christ est ressuscité, pourquoi te scandaliser de sa mort ? Pourquoi ne le pas adorer ? S'il n'est pas ressuscité, hé ! d'où vient donc que nous voyons à ses pieds les empereurs prosternés, les idoles mises en pièces, le monde entier subjugué et soumis ? Si les humiliations de Jésus-Christ te font de la peine, si la bassesse de ses disciples te scandalise, regarde les grands prodiges que ces humiliations et ces bassesses ont opérés, considère ce que ces pécheurs ont pris dans leurs filets : les rois, les philosophes, les peuples entiers, tous les hommes. N'admirez-vous pas la hardiesse avec laquelle douze paysans partagent le monde entre eux ? Il est vrai que les successeurs d'Alexandre le partagèrent ; mais c'était un monde tout conquis, au lieu que les disciples de Jésus-Christ le partagèrent à conquérir : l'un se charge de subjuguier l'Asie, l'autre l'Egypte, un autre les Indes et des pays où la puissance des plus grands empires ne parvint jamais. Ce qu'il y a de plus surprenant, tous viennent à bout de leurs expéditions ; et par quels moyens ? C'est encore ici un prodige qu'on ne peut assez comprendre : par une doctrine contraire aux sens et à la raison, par une morale humiliante et sévère, par des vérités apparemment incroyables, telles que sont la mort d'un Dieu, le crucifiement du Fils unique du Père éternel, pour la défense duquel on répand jusqu'à la dernière goutte de son sang, avec tant de courage et de joie qu'on regarde comme une faveur

spéciale et la plus grande de toutes les fortunes, de mourir pour lui.

Ne se pas rendre à toutes ces raisons, disons-le hautement, mes frères, c'est avoir perdu le jugement et le bon sens. Se scandaliser de la mort de Jésus-Christ, prendre sa croix pour une folie, avoir horreur de ses humiliations et de ses souffrances, c'est renoncer même, après ce que je viens de dire, au bon sens.

Mais laissons-là les impies et les athées, pour donner, sur un autre sujet, plus d'étendue à notre morale. Ne disons plus rien pour confondre ces malheureux ; établissons seulement ce qui est nécessaire pour consoler et instruire les gens de bien. La gloire du Thabor corrige le scandale des souffrances de Jésus-Christ : vous ne sauriez plus douter de cette vérité ; mais cette même gloire découvre l'excès de ses souffrances. C'est ce que j'ai à vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Qu'il y ait de l'excès dans les souffrances de Jésus-Christ, nous l'apprenons de lui-même, lorsqu'il s'en entretient avec Moïse et Elie, et que dans les mystères mêmes de sa gloire il en fait le principal sujet de ses conversations : *Lequebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem*. Je sais bien que la plupart des interprètes entendent simplement par cette parole la sortie que Jésus-Christ devait faire du monde, *Loquebantur de excessu e mundo* ; mais je sais bien aussi que plusieurs Pères ont cru que par ce mot les évangélistes ont voulu dire que la passion de Jésus-Christ était un excès, c'est-à-dire que ses souffrances avaient passé toutes bornes et excédé toute mesure.

Et en ce sens je trouve effectivement que la passion de Jésus-Christ pouvait être nommée un excès pour plusieurs raisons : excès dans son principe, excès dans son motif, excès dans son accomplissement. Dans son principe, la passion de Jésus-Christ était un excès de justice : punir les criminels, épargner et absoudre les innocents, se venger des coupables, renvoyer ceux qui ne le sont pas, voilà les fonctions naturelles de la justice et les bornes dans lesquelles elle se renferme ; fonctions cependant qu'elle a excédées, et bornes qu'elle a franchies dans la mort de Jésus-Christ, où la peine est tombée sur l'innocent et l'absolution sur le coupable, où Dieu impeccable a été mis à mort, et où des créatures couvertes de péchés ont reçu de grandes grâces.

Excès dans son motif ; ce motif c'est la charité ; nul autre que celui-là ne pouvait déterminer un Dieu à mourir pour nous. Or, cette charité est allée au delà de ses bornes et les a infiniment surpassées. Tout ce qu'on peut faire est de mourir pour ses amis et de pardonner à ses ennemis ; vous ne nous en demandez pas davantage, ô mon Dieu ; mais ces règles n'étaient que pour nous, et bien loin de nous y assujettir, vous avez voulu non-seulement pardonner à vos ennemis, mais mourir pour eux ; non-seulement leur rendre la vie, mais perdre même la vôtre ;

Cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus (Rom., V). Si Jésus-Christ n'avait point eu d'ennemis, mes frères, il ne serait pas mort. Dans l'accomplissement, la mort de Jésus-Christ est encore un excès, mais un excès de douleur; car quelle mesure ont eue ses souffrances? Les hommes mirent-ils pour lors quelques bornes à leur cruauté? lui-même garda-t-il quelques règles dans sa patience?

Mais, outre ces trois excès qu'on peut distinguer dans la mort de Jésus-Christ, j'en trouve encore un quatrième auquel je m'arrête, parce que c'est lui proprement que la gloire du Thabor nous découvre : et ce quatrième excès, je l'appelle un excès dans le moyen. Afin d'entendre ma pensée, il faut savoir que, pour souffrir avec mérite, un innocent ordinairement n'a rien autre chose à faire que d'accepter la violence qui lui est faite, que de baisser la tête; et, comme ses membres de leur nature sont passibles, de les laisser déchirer sans résistance.

Voilà, mes frères, ce en quoi nos plus grands martyrs ont contribué à leurs tourments, qu'ils ont acceptés et choisis. Mais si c'est assez pour des hommes, ce n'est pas assez pour un Dieu. Jésus-Christ est Dieu : le corps qu'il a pris ne devait pas, à raison de son union, être passible; s'il veut souffrir, il faut donc non-seulement qu'il accepte la violence, il faut de plus qu'il se la procure; il faut qu'il lève les obstacles qui se trouvent aux souffrances, il faut qu'il en devienne ainsi lui-même la cause, et qu'employant toute sa puissance pour se mettre en état de les recevoir, il soit, comme dit Tertulien, injurieux à lui-même, *sibi contumeliosus*; et, selon saint Paul, qu'il se livre lui-même à la douleur et à la mort : *Tradidit semetipsum (Galat., II)*.

Or, jetez les yeux sur le Thabor; considérez comment Jésus-Christ répand tout d'un coup la gloire sur son corps, comment un instant après il la retire, et vous conclurez de ces deux circonstances que ses souffrances doivent du moins être aussi excessives, par rapport à leur moyen, que quelque autre chose que ce soit.

1^o Jésus-Christ ne prenant que quelques moments pour répandre sa gloire sur son corps, et pendant tout le cours d'une vie mortelle, ne choisissant qu'un petit intervalle pour la faire éclater, nous fait connaître qu'il l'a retenue pendant tout ce temps pour pouvoir souffrir. Selon tous les théologiens, l'âme de Jésus-Christ, étant bienheureuse dès sa conception, devait, par une suite nécessaire, rendre dès le même temps son corps glorieux, puisqu'une âme glorieuse ne saurait informer un corps, que naturellement et nécessairement elle ne lui fasse part de sa gloire, qu'elle ne le couvre de clarté et qu'elle ne le rende impassible.

Mais, outre cette raison, il y en avait une particulière en Jésus-Christ, qui faisait que son corps devait être glorieux en même temps que son âme, je veux dire l'union hypostatique du Verbe. Son âme, en vertu de

son union avec la Divinité, avait reçu dès l'instant de sa création la souveraine sagesse, la science de vision et tous les dons qui en dépendent. Son corps, en vertu de la même union, devait donc aussi recevoir dès cet instant même une espèce de gloire qui coulât immédiatement sur lui de la Divinité, comme une de ses propriétés. Supposé l'Incarnation, cette communication en Jésus-Christ était naturelle. De là vient que les Pères se gardent bien de qualifier de miracle la lumière dont éclate aujourd'hui le corps de Jésus-Christ.

Cet Homme-Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, ne fait autre chose, en laissant paraître en ce jour quelque éclat sur son corps, que ce que fait le soleil lorsqu'il entr'ouvre un peu la nuée qu'il cache; et, comme cette splendeur n'a paru que durant quelques instants, elle nous fait bien connaître la violence qu'il a durant toute sa vie faite à sa gloire pour se mettre en état de souffrir. Quel moyen, disait le Sage, qu'on puisse toujours porter du feu dans son sein, sans que ses habits en soient brûlés, *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta ejus non ardeant (Prov., VI)*? avoir la gloire et la source même de la gloire en soi, et en arrêter pendant trente-trois ans les communications, suspendre toute la force de la Divinité, retenir tout l'éclat de la béatitude, priver un corps animé par une âme bienheureuse de la lumière qui lui était nécessairement due, détourner d'une chair personnellement unie au Verbe les torrents de gloire qui devraient incessamment déborder sur elle, quels efforts, mes frères, quelle violence!

Comprenez-vous bien jusqu'où se porte en cela l'amour de Jésus-Christ? concevez-vous tout l'excès du moyen dont il se sert afin de se mettre en état de souffrir pour vous? Dans les ouvrages de la puissance de Dieu, c'est la facilité des moyens qui en relève le prix. Que Dieu crée l'univers, cela est grand; qu'il le crée d'une parole, c'est ce qui rend la chose tout à fait admirable; mais dans les ouvrages de bonté et de faiblesse que Dieu a voulu achever pour notre salut, c'est au contraire la difficulté des moyens qui les fait plus admirer. Que Jésus-Christ nous rachète et nous sauve, ce bienfait surpasse déjà toute notre reconnaissance; mais que Jésus-Christ s'accomplisse cet ouvrage qu'aux dépens de sa gloire, qu'il fasse toute sa vie violence à sa divinité, qu'il dépouille sa chair de son éclat, qu'il fasse pendant trente-trois ans un miracle continuel pour la rendre passible et mortelle, c'est en cela que je conçois encore mieux toute la honte de mon Rédempteur, et que je découvre tout l'excès de ses souffrances. Les douleurs, mes frères, durent être bien excessives, puisque la foi m'assure qu'elles n'étaient pas seulement les douleurs d'un homme, mais d'un Dieu; les souffrances furent bien extrêmes, puisqu'elles subsistèrent en une même personne avec les joies de la béatitude, qu'elles n'en furent ni détruites, ni diminuées, et qu'au contraire elles

ne purent être qu'extrêmes par l'opposition de la gloire.

Or, c'est cet excès que la transfiguration de Jésus-Christ nous découvre : la gloire, ne paraissant que d'aujourd'hui sur son corps, nous apprend qu'il en a été jusqu'ici privé pour être en état de souffrir. Il est vrai que cette même gloire, disparaissant du corps de Jésus-Christ presque aussitôt qu'elle y a éclaté, me découvre encore un second miracle, je veux dire un nouvel effort que fait son amour pour souffrir, en ce que, quelque pénétrés que ses membres aient été de cette gloire, ils ne laissent pas encore de demeurer passibles.

L'un des grands privilèges de la gloire, c'est de consumer dans le sujet où elle s'est une fois introduite tous les défauts qu'elle y trouve : *Cum venerit quod perfectum est*, dit saint Paul, *evacuabitur quod ex parte est* (I Cor., XIII). Ainsi la gloire, étant la perfection consommée, ne manque jamais de détruire dans les bienheureux toutes les imperfections de la nature et de la grâce même, jusque-là que la foi, qui, tout don de Dieu qu'elle soit, est pourtant obscure et inévidente, disparaît nécessairement à la vue de la gloire. C'est ce qui oblige les théologiens de considérer comme un très-grand miracle que saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel et éclairé de la lumière de gloire, demeure néanmoins encore voyageur et ne perde pas l'habitude de la foi.

La gloire, à plus forte raison, détruit les imperfections de la nature ; la pesanteur, par exemple, du corps, sa corruption et sa mortalité sont tellement consumées et anéanties par le feu de cette gloire, que l'Apôtre ne fait pas difficulté de dire que le corps, devenu une fois glorieux par la résurrection, sera tout spirituel : *Seminatur corpus animale, surget spiritale* (I Cor., XV). Cependant, messieurs, voici un corps que toute l'effusion de la gloire et toute la pénétration de la Divinité ne rendent pas immortel ; voici un corps qui, recevant la clarté comme un don passager, n'en est pas moins capable de douleur et de souffrances.

Moïse s'étonna autrefois de voir sur une montagne un buisson tout en feu, sans que toutefois la moindre de ses épines fût brûlée : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam* (Genes., XLVI). Mais quelle eût été sa surprise, s'il avait vu sur le Thabor le feu de la Divinité répandre son éclat sur Jésus-Christ, sans le rendre cependant impassible dans aucun de ses membres ? Apôtres, vous vous trompez, cette gloire dont vous êtes charmés, ne vous exempte, ni votre maître, ni vous, de la croix ; tout ce grand éclat qui vous éblouit vous doit aujourd'hui faire concevoir l'excès de ses souffrances, sans pouvoir vous en faire encore espérer la fin. Ecoutez ce qu'il dit lui-même en cet état : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem*. Prophètes, dit-il, avant que cet éclat demeure pour toujours sur mon corps, il faut que j'y voie les ombres de la mort ; avant que ces vêtements soient tout à

fait lumineux, il faut qu'on les déchire. Moïse, Elie, retirez-vous de mes côtés, deux voleurs doivent bientôt prendre vos places ; mais pour vous, mes apôtres, pendant que je fais des miracles pour favoriser mes souffrances, ne vous y opposez pas par vos paroles, et ne révélez pas si tôt ma gloire, de peur d'empêcher ma mort et votre salut : *Nemini dixeritis visionem*.

En vérité, messieurs, peut-on faire de plus grands efforts pour se mettre en état de souffrir ? Pendant toute la vie de Jésus-Christ, son âme est bienheureuse, son corps est passible ; voilà déjà un grand miracle. Dans la Transfiguration de Jésus-Christ, son corps est glorieux, son âme cependant souffre en quelque manière par le souvenir de sa mort : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem* ; second miracle aussi étrange. Dans ce mystère enfin, la Divinité éclate sur le corps de Jésus-Christ, et il ne laisse pas toutefois d'être encore mortel ; troisième merveille encore plus inconcevable, s'il se peut, que les autres. Un Dieu, mes frères, en pouvait-il faire davantage pour nous sauver ; et n'avais-je pas raison de vous dire que la gloire du Thabor nous découvre, à l'égard des moyens, un excès prodigieux dans les souffrances de Jésus-Christ ?

Après cela, doit-il y avoir aussi quelques bornes à notre amour et à notre reconnaissance ? Ah ! que mon Dieu me sauve, s'écrie saint Bernard, qu'il ajoute au titre de ma création celui de ma rédemption, je me dois tout entier à lui : *Totum me debeo pro me facto et refecto*. Mais que lui donnerai-je pour la manière si étrange dont il s'est servi pour me racheter ? *Quid igitur addam pro me refecto hoc modo* ? Un Dieu renonce à sa gloire et se fait violence, afin de me pouvoir donner tout son sang et sa vie ; et quelle violence ne dois-je donc pas me faire à moi-même, s'il est nécessaire, pour lui en témoigner ma gratitude ?

Je ne doute pas, mes frères, que vous ne soyez tous obligés de tenir ce discours avec moi ; mais quelle marque donnez-vous que ce soit là votre sentiment ? Que faites-vous de difficile pour Jésus-Christ ? Jésus-Christ fait des miracles pour souffrir ; qui de vous ne ferait, s'il pouvait, des miracles pour ne pas souffrir ? Un Dieu fait toute sa vie violence à sa béatitude, à sa gloire, à sa divinité même, pour vous pouvoir mieux témoigner son amour ; hé ! dites-moi, avez-vous jamais pendant quelques instants fait violence à vos desirs et à vos inclinations, pour lui prouver votre reconnaissance ? Voudriez-vous seulement en retrancher une heure de divertissement, en rabattre un moment de vos plaisirs ?

Impudique, depuis le temps que Jésus-Christ te demande par la bouche de ce confesseur que tu renonces à cette satisfaction infâme et qui te déshonore de toute manière, a-t-il gagné quelque chose sur toi ; qu'a-t-il pu emporter sur ton cœur ? Ah ! plaisir passager, volupté détestable, satis-

faction qui s'achète aux dépens d'une éternité de supplices et de flammes, on ne s'en privera pas pour Jésus-Christ, qui se prive pendant toute sa vie d'une gloire sainte et divine; qui s'en prive pour souffrir pour nous, qui s'en prive pour nous pouvoir donner tout le sang de ses veines et de son cœur. Hé! où en sommes-nous donc, mes frères, et que sont devenus les sentiments du christianisme? Y a-t-il quelque chose qui nous dût être difficile à quitter, pour un Dieu qui a tout quitté pour nous? Y a-t-il grandeur, richesses, réputation, tout ce que le monde estime, que nous ne dussions de bon cœur sacrifier à l'honneur de Jésus-Christ, qui pendant plus de trente-trois ans a privé sa chair et ses sens des consolations divines pour notre salut! et un plaisir brutal tiendra contre les douleurs d'un Dieu crucifié; la chair corrompue d'une prostituée, contre la chair meurtrie et ensanglantée de mon Sauveur!

Mes frères, si la faiblesse vous a obligés de traiter vos corps avec quelque délicatesse indigne, Jésus-Christ vous apprend dans le mystère même qui se présente, à vous en corriger. Son honneur et votre salut l'obligent de faire éclater quelques rayons de gloire sur son corps, mais quelque justice qu'il y eût de laisser cet éclat à sa chair, il le retire, et il ne le laisse paraître qu'un instant. Faites que cette conduite vous instruisse: vous avez eu la faiblesse de laisser goûter ce plaisir à vos sens, ôtez-leur promptement cette satisfaction criminelle. Apprenez que la chair d'un chrétien ne doit être sensible qu'à la douleur, *caro regenerati*, dit saint Léon, *fit caro crucifixi*; que vos membres dès le jour de votre baptême sont devenus ceux d'un Dieu crucifié; qu'ils ne seraient pas par conséquent conformes à leur chef, s'ils se dispensaient en cette vie de souffrir. Il est vrai que pour vous animer à imiter ces souffrances de Jésus-Christ, il ne faut pas encore détourner vos yeux de la gloire du Thabor, puisque c'est le propre de cette gloire d'en adoucir l'imitation. C'est ce que j'ai promis de vous faire voir dans mon dernier point.

III. — Ce n'est pas assez de porter la croix de Jésus-Christ dans son esprit par respect, ce n'est pas assez de la porter dans son cœur par reconnaissance, il est encore nécessaire de la porter sur son corps par l'imitation. Le prince des apôtres nous insinue tous ces sentiments par ces paroles admirables: *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. Christus passus est*. Un Dieu en la personne de Jésus-Christ a souffert; mon esprit, prends garde de ne t'en pas scandaliser. *Passus est pro nobis*, ce Dieu a souffert pour nous; mon cœur, peux-tu jamais reconnaître un bien-fait si excessif? Ce n'est pas encore tout, *vobis relinquens exemplum*, il nous en a laissé à tous l'exemple. Mon corps, il faut donc se résoudre à suivre ses traces et à l'imiter.

Je ne vous fais pas l'injure de croire, mes frères, que vous ayez besoin d'être per-

suadés de ce dernier devoir. Dans le sentiment de saint Augustin, vous n'auriez pas encore commencé à être chrétiens, si vous ignoriez que l'on ne saurait être disciple de Jésus-Christ sans porter sa croix après lui; que l'on n'appartient pas à Jésus-Christ, à moins que l'on n'ait crucifié sa chair avec ses passions et ses désirs déréglés; que pour être une copie fidèle de notre Sauveur, il faut, selon les termes de l'Apôtre, porter toujours l'image de sa mort en son corps. Non, vous n'oseriez contester la nécessité des souffrances dans la religion, et tout ce que vous pouvez opposer à ce qu'elle vous en ordonne, c'est sans doute leur difficulté.

Pour vous l'ôter, je n'ai qu'à vous faire encore une fois lever les yeux sur le Thabor, la gloire qui y éclate devant vous aider à vous acquitter de cette dernière obligation aussi heureusement que des autres. Je vois bien que dans le peu de temps qui me reste, je ne puis donner à cette vérité toute l'étendue qu'elle mérite, je vous la proposerai seulement en trois paroles. Pour ne se pas égarer dans un chemin, il est certain que l'on doit au moins connaître quelque chose du lieu où l'on veut arriver. Seigneur, disaient les apôtres à leur maître, nous ne savons où vous allez, le moyen donc que nous puissions vous suivre: *Domine, nescimus quo vadis, et quomodo possumus viam scire* (S. Joan., XIV)? Or, cette connaissance est principalement nécessaire quand la voie est fâcheuse et le terme agréable; car, à moins d'espérer une issue qui récompense des travaux du voyage, il n'y a guère d'apparence de s'y commettre, *in bello levat dolores militis spes coronæ*; l'espérance de la couronne soulage les fatigues du soldat, et il n'y a pas de baume plus salutaire pour ses plaies.

La raison de ceci est que le propre de l'espérance est de joindre dans l'esprit qui la conçoit et d'y unir par conséquent deux choses souvent fort éloignées en elles-mêmes, la récompense qu'il attend et la peine qu'il endure. Il faut bien, messieurs, que cet artifice soit un puissant lenitif à nos maux, puisque Dieu s'en est de tout temps servi pour engager ses serviteurs dans ses desseins. Dans l'Ancien Testament (*Exod.*, XXXIII; *Genes.*, XV) il excite à toute heure le courage de Moïse et des autres grands hommes par ces paroles magnifiques: *Ostendam omne bonum tibi, ero merces tua magna nimis*: Je te montrerai tout bien, je te serai moi-même une riche récompense. Dans le Nouveau, Jésus-Christ est quelquefois descendu du ciel, s'est présenté à ses saints dans tous les charmes de sa gloire pour les consoler dans leurs épreuves; et c'est dans le même dessein, je veux dire, pour animer puissamment ses apôtres à le suivre par les traces de son sang, qu'il se transfigure aujourd'hui à leurs yeux sur la montagne.

Vous voyez bien, mes frères, que ce doit encore être là un des principaux motifs de ce mystère: *Ut contemplatione semper mentis gaudii ad breve tempus delibata, fortius adversa tolerarent*. Mais que croyez-vous que

fassent à notre égard ces trois apôtres? ils nous l'apprennent eux-mêmes par la bouche de saint Pierre : *Speculatores facti illius magnitudinis*; nous avons été choisis pour être spectateurs de cette gloire, pour en être en quelque manière les espions. Un espion, proprement, est un homme envoyé pour considérer une chose avec attention et pour en venir rendre un compte fort exact, afin que sur sa relation on puisse entreprendre avec sûreté ce que l'on projette; et ce fut ainsi que Moïse en envoya dans la terre promise, afin que les Israélites, assurés par eux de la bonté du pays, fussent animés à sa conquête.

Or, c'est en cette qualité que nous devons considérer les trois apôtres que Jésus-Christ choisit pour être les témoins de sa gloire : *Speculatores facti illius magnitudinis*; ce sont, pour ainsi parler, des espions envoyés pour reconnaître l'héritage que nous devons conquérir, pour nous assurer de son prix et de son excellence; et, par conséquent, qui est-ce de nous qui, sur leur parole, ne trouve douces les peines qui doivent nous y conduire?

Non, non, mes frères, quelque accablés que vous croyiez être de travaux en cette vie, jetez seulement les yeux sur la gloire de Jésus-Christ, comme sur le gage de votre espérance. La foi humilie votre esprit et lui veut faire croire des choses qu'il ne voit pas; regardez cette gloire éclatante qui se fait voir à découvert et qui vous promet une vision claire. La charité du prochain déchire votre cœur en le partageant : aimer des pauvres, des pécheurs, des ennemis, cela est difficile; mais, pour vous consoler, considérez le recueillement parfait des apôtres dans l'amour d'un seul objet, l'ignorance bienheureuse où se trouve saint Paul de toute autre chose que de Jésus-Christ crucifié. Les afflictions, les maladies, la pénitence, le martyre, détruisent vos membres et crucifient votre chair; mais devez-vous perdre patience quand vous considérez aujourd'hui le corps glorieux de Jésus-Christ comme le modèle éclatant sur lequel les vôtres seront un jour réformés? La résurrection représentée dans Moïse, l'adoption et l'héritage exprimés par les paroles du Père éternel, la société des saints figurée dans les deux prophètes, tout cela ne doit-il pas nous faire dire avec les apôtres que nos souffrances sont trop peu de chose pour la gloire telle qu'elle nous est révélée : *Non sunt condignæ passionibus hujus temporis ad futuram gloriam que revelabitur in nobis* (Rom., VIII).

Cette seule pensée, mes frères, est déjà capable de nous rendre comme insensibles aux biens et aux maux du siècle. Considérer seulement que la créature ne sera plus que l'objet de la complaisance de Dieu, et que Dieu ne sera plus que le sujet de la complaisance de la créature, n'en est-ce pas là trop? Ah! cœur de la créature, qui passera dans le cœur de Dieu; ah! cœur de Dieu, qui passera dans le cœur de la créature; ah! Créateur, qui aimera sans bornes; ah! créa-

ture, qui aimera sans fin; ah! mon Dieu, à qui je ne déplaîrai jamais; ah! ma créature, qui sera éternellement l'objet de mon amour! Mes frères, quel doit être ce bonheur, puisqu'on en connaît déjà de si avantageuses idées! *Deficit cor meum et caro mea. Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (Psal. LXXII). Ah! Dieu de mon cœur, soutenez ma faiblesse; Sauveur de mon âme, je ne saurais porter tout le poids de cette gloire. Quoi! mon Dieu, vous m'accorderez, à moi misérable, la jouissance entière de vous-même? Quoi! pour quelques sentiments de mon cœur vous me donnerez toutes les tendresses du vôtre; pour quelques larmes de mes yeux, toute la béatitude; pour avoir été votre serviteur, et un serviteur fort inutile, vous me ferez votre enfant! Non, mon Dieu : *Concupiscit et deficit anima mea*, je ne puis supporter ce torrent de volupté, et toutefois je le désire; mon cœur en est déjà charmé, mon âme en est toute transportée : *Bonum est nos hic esse*.

Que dites-vous, prédicateur, n'est-ce pas ici le langage de l'amour-propre? Saint Pierre n'en dit pas tant, et l'Evangile trouve qu'il ne sait ce qu'il dit, *nesciens quid diceret*. Oui, il ne le sait pas; car, quoique ce qu'il demande soit bon et avantageux, cependant, comme il le demande à contre-temps et hors de saison, on l'accuse d'indiscrétion et d'imprudence.

La gloire en cette vie ne peut être possédée; il suffit d'en avoir l'espérance, sans prétendre de s'en approprier les avantages. Ce n'est pas pour en jouir qu'elle nous y est montrée, ce n'est que pour nous animer à sa poursuite; ce n'est pas pour terminer nos souffrances, c'est seulement pour les adoucir. Ne la regardons par conséquent aujourd'hui sur le Thabor que comme des promesses qui nous ont été faites, pour nous encourager dans les peines qui nous ont été ordonnées. Et, pour vous y obliger, savez-vous, mes frères, ce que je voudrais pouvoir faire en finissant? Comme mon auditoire peut être composé de deux sortes de personnes, les unes qui sont dans les souffrances, les autres dans la joie, je voudrais, avant que de descendre du Thabor, ouvrir encore une fois les yeux des premiers à la gloire de Jésus-Christ, et les oreilles des seconds à ses paroles.

A ceux qui sont dans les souffrances, je leur dis avec saint Augustin : *Si vis sustinere laborantem, attende mercedem*; mon frère, tu te trouves dans l'occasion de souffrir, n'affecte point une philosophie vaine et orgueilleuse pour te rendre courageux; porte ta vue sur ta récompense en la personne de ton Maître. Cette récompense est certaine, et, selon saint Paul, croire que Dieu est et qu'il couronne ceux qui le cherchent comme il faut, sont deux vérités également incontes- tables : *Accedentem ad Deum oportet credere quia est et quia inquirantibus se remunerator est* (Hebr., XI).

Cette récompense est magnifique, en pouvez-vous douter, sachant seulement du même

apôtre que le court moment des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous un poids éternel de gloire : *Momentaneum et leve tribulationis aeternum gloriae pondus operatur in nobis* (II Cor., IV).

D'ailleurs, cette récompense a toujours des avant-goûts pour ceux qui l'espèrent : *Gaudium ante gloriam*. Qu'est-ce qui a fait trouver des charmes aux Etienne sous les pierres, aux André sur les croix, aux Laurent dans les feux, si ce n'est la vue de Jésus-Christ glorieux, le souvenir du Thabor, l'attente de la béatitude? Mes frères, et je le répète, le moyen d'adoucir vos afflictions est d'en user comme Tertullien (*Lib. ad Mart.*) nous dit que faisaient les martyrs dans leurs supplices. Jetez souvent les yeux vers le ciel en les souffrant, et il est certain que comme eux vous en perdrez non-seulement le sentiment, mais que vous viendrez même à y trouver de la consolation et de la joie : *Ibant gaudentes*, etc. *Superabundo gaudio in omni tribulatione* (Act., V ; I Cor., VII).

A l'égard de ceux qui jouissent des plaisirs du siècle, et qui, quoiqu'ils mènent une vie molle et sensuelle, espèrent néanmoins de jouir de ces plaisirs éternels dont la gloire de Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor est l'image, que leur dirai-je, mes frères, et que ferai-je? je leur fermerai les yeux et les prierai d'ouvrir leurs oreilles. Je leur dirai qu'ils ne regardent pas ce Dieu tout éclatant de lumières, qu'ils ne s'appliquent à écouter ses discours qu'afin de profiter de ses instructions.

Tu prétends, mon frère, arriver à la gloire par la gloire même, et aux plaisirs de l'autre vie par les plaisirs de celle-ci. Mais écoute, mon frère, écoute, *ipsum audite* ; tu t'éloignes des routes qu'il te marque pour ton voyage, et tu cherches dans la voie, comme dit fort bien saint Augustin, ce que tu ne dois trouver que dans le terme. Crois-tu avoir un privilège qu'un Dieu même n'a pas eu ; aller à la récompense par un chemin particulier pour toi et contraire au sien? Va, va, mon frère, ajoute saint Jérôme, il y a trop de délicatesse, pour ne pas dire trop de lâcheté, de vouloir goûter ici-bas les joies du siècle, et de prétendre ensuite régner avec Jésus-Christ : *Delicatus es, frater, si hic vis gaudere cum seculo, et postea regnare cum Christo*.

Que m'a donc mérité Jésus-Christ, me diras-tu, si mon corps est obligé de souffrir? Il t'a mérité le changement de ton âme, une transfiguration spirituelle et intérieure par la grâce ; n'est-ce pas là avoir beaucoup fait pour toi? Pour ton corps, il ne lui a donné aucun privilège, il est vrai, et comme dit saint Augustin, notre foi serait trop intéressée, si la transfiguration de l'âme passait jusqu'au corps ; *Delicatus in Christum crederemus* ; mais enfin, nous devons nous en consoler ; car ce même Dieu reviendra un jour pour achever son ouvrage et faire cette transfiguration extérieure. *Salvatorem expectamus* (Philipp. III), nous attendons encore le Sauveur ; et pourquoi faire, grand

apôtre? N'a-t-il pas consommé cette fonction de Sauveur par le changement qu'il a fait dans nos âmes? Non, ce n'est pas tout, *Reformabit corpus humilitatis nostrae configuratum corpori claritatis suae*, il transformera à la fin nos corps mêmes, en les rendant conformes au sien par la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÈME.

Du délai de la pénitence.

Ego vado, et quaeritis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (S. Jean, VIII).

Je ne sais, mes frères, quels effets auront produit dans vos esprits et dans vos cœurs ces étranges paroles de Jésus-Christ ; mais je vous avoue, avec saint Augustin (*Tract. in Evang. S. Joan.*), que je tremble toutes les fois que je les lis dans l'Evangile ; et montant en cette chaire pour vous les expliquer, je me suis senti saisi d'une frayeur d'autant plus raisonnable, que j'ai appréhendé qu'elles ne vous regardassent presque tous.

Quelque sens qu'on puisse leur donner, il est certain qu'elles nous doivent toujours paraître bien terribles. Si ce sont des menaces, ne doivent-elles pas nous effrayer ; et pouvons-nous, comme Jonas, dormir d'un profond sommeil à la vue d'un si triste et si prochain naufrage? Ce ne sont pas ici des menaces qui, s'adressant à tous les hommes en général, n'en regardent déterminément aucun en particulier ; ce sont des arrêts prononcés justement, irrévocablement contre la plus grande partie des hommes, qui, pour avoir négligé de faire pénitence pendant leur vie et n'avoir pu la faire à leur mort, éprouvent l'épouvantable effet de ces mystérieuses paroles : *Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché*.

Mais si ces paroles sont des avertissements, qui de nous ne doit pas encore craindre de n'en pas faire un bon usage et de ne pas recevoir à la fin de nos jours la protection et les grâces dont nous aurons abusé pendant notre vie? Ainsi comme Dieu ne bande son arc longtemps auparavant qu'il le tire, qu'afin de nous donner le loisir d'en éviter les coups par une salutaire fuite, toute notre prudence doit consister, ou à détourner de nous cette menace, ou à nous appliquer utilement un si salutaire avis. Un jour viendra que Dieu se retirera de nous ; arrêtons-le donc avec le secours de sa grâce, tandis qu'il en est encore proche. Un jour viendra que nous le chercherons en vain par une pénitence différée à la mort ; cherchons-le donc aujourd'hui par une prompte et sévère conversion, de peur que la remettant nous ne mourions dans notre péché.

Comme c'est la conséquence la plus naturelle et la plus salutaire instruction que nous puissions tirer de ces paroles de Jésus-Christ,

c'est à cette importante vérité que je m'arrête aujourd'hui, en vous montrant que différer sa pénitence à la mort, c'est s'exposer à un évident danger de ne la jamais faire et, par conséquent, de mourir impénitent.

Pour établir solidement cette vérité, il faut supposer que trois choses sont nécessaires pour faire pénitence : la grâce, la volonté, quelques dispositions du corps ou quelques secours extérieurs. La grâce excite et fait agir ; la volonté travaille et coopère ; les dispositions extérieures y concourent en leur manière, dit saint Bernard (*Lib. de Gratia et Libero Arbitrio*). Or, moralement et communément parlant, quelques-unes de ces trois choses, ou toutes trois ensemble, manquent à la pénitence du pécheur au temps de sa mort. Ou il ne peut pas la faire, ou il ne veut pas la faire, ou il ne lui est pas accordé de la faire. Voilà ce que j'ai à vous proposer dans les trois parties de ce discours, pour vous montrer par là la vérité de cet étrange oracle de Jésus-Christ : *Je m'en vais, vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché*. Vierge sainte, c'est à vous que l'Eglise nous oblige d'avoir recours en ce dernier moment, afin que vous nous obteniez de votre Fils la grâce d'une sainte mort ; et c'est aussi à vos pieds que nous nous prosternons, afin de vous prier de ne pas souffrir que nous attendions pour lors à faire pénitence ; et nous vous en conjurons par les mêmes paroles dont l'ange se servit pour vous saluer en vous disant : *Ave, Maria*.

I. — Que la pénitence soit d'une obligation indispensable à tout homme qui a offensé Dieu mortellement, c'est de quoi tout le monde demeure d'accord ; et l'on convient même que cette obligation est si grande, qu'elle ne peut être excusée, ni pour affaire qui occupe, ni pour embarras qui survient, ni pour maladie qui accable, ni pour mort qui surprenne, puisque cet oracle de Jésus-Christ que nous périrons tous si nous ne faisons pénitence, est un arrêt qui ne souffre ni d'interprétation, ni d'appel.

La question seulement est de savoir en quel temps il faut la faire ; et c'est ici où il n'y a presque point de pécheur qui ne se croie en droit de la remettre. Car combien en voyons-nous qui soutiennent que le temps de la pénitence n'est pas déterminé, qu'il n'y en a aucun où l'on ne puisse légitimement satisfaire à ce devoir ; que la dernière heure de la vie est aussi propre pour s'en acquitter, que celles qui la précèdent ; et que même Dieu jugeant de la bienheureuse ou de la malheureuse éternité d'un homme, sur l'état où il se trouve à sa mort, il doit alors ramasser toutes ses forces pour se réconcilier à lui dans ce moment.

A dire les choses comme elles sont, je ne puis disconvenir qu'une pénitence sincère ne soit reçue de Dieu en quelque temps qu'elle se fasse. Jusqu'à ce que l'arbre soit tombé, on ne peut répondre du lieu où il demeure. Jusqu'à ce qu'un pécheur soit mort, on ne peut assurer s'il est réprouvé ou sauvé. Quand l'impie s'éloignera de son

péché, quand il rendra à Dieu et à soi-même la justice qu'il est obligé de rendre, il vivra et ne mourra pas. *Cum averterit se impius ab impietate sua quam operatus est, et fecerit judicium et justitiam, ipse animam suam vivificabit : considerans enim et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis quas operatus est, vita vivet et non morietur* (Ezech., XVIII). Paroles d'une grande consolation, dit saint Ambroise, et qui nous font connaître quelle est la toute-puissance d'une pénitence sincère pour la rémission des péchés, et pour obliger Dieu, selon notre manière de concevoir, à révoquer l'arrêt qu'il avait prononcé contre le pécheur. Paroles qui nous apprennent que nous pouvons, avec le secours de la grâce, éviter l'abandon dont Dieu nous menace ; que nous pouvons espérer en sa miséricorde, le prier, le fléchir et nous réconcilier avec lui à l'article même de notre mort. *Tanta est penitentiae medicina, ut mutare videatur suam Deus sententiam. In te est igitur ut evadas : vult rogari Dominus, vult de se sperari, vult sibi supplicari* (D. Ambr., lib. de Penit., cap. 6).

Mais si je ne puis disconvenir de cette vérité, je ne puis aussi m'empêcher d'en établir une autre qui n'est pas moins constante ; à savoir que c'est la dernière de toutes les imprudences de remettre cette pénitence à quelque temps que ce soit, et particulièrement à celui de la mort : pourquoi ? Parce que probablement et moralement parlant, on ne pourra la faire pour lors, et qu'ainsi on mourra dans son péché.

Vous en demeurerez d'accord avec moi, si vous remarquez que la pénitence consiste principalement en deux choses : en un retour sincère vers Dieu, en une punition et une vengeance que l'on tire de soi-même. Commel'esprit et le corps s'engagent de compagnie dans le péché, l'un et l'autre, dit Tertullien (*lib. de Penit.*) doivent conjointement en porter la peine : *Communis amborum reatus est, communis igitur et penitentiae medela*. L'esprit qui est toujours l'auteur du mal, doit en commencer le châtimement par une tristesse intérieure mêlée de crainte et d'amour ; et le corps qui est le complice, le ministre et l'instrument de ce mal, doit en achever le châtimement par une peine extérieure, mêlée de douleur et de honte.

Or, je soutiens qu'il est, moralement parlant, impossible de s'acquitter de ces deux devoirs de la pénitence à l'heure de la mort, et par conséquent, qu'il faut avoir perdu le jugement pour les y remettre. Et premièrement, pour ce qui regarde la satisfaction, un homme est-il bien en état d'en faire aucune, lorsqu'il est accablé de faiblesses et de maladies mortelles ? Peut-on bien lui imposer de justes peines de ses crimes, quand il n'a pas même assez de force pour supporter la violence de son mal, et que la seule difficulté des remèdes lui fait peur ? *Ubi exercebit distractionis officium censor animus*, dit excellemment Salvien, *ubi severitatis arbitrio utetur judex, quando reus jam non sustinet judicari* ? Quelle apparence qu'un homme puisse affli-

ger son corps dans ces derniers moments, et qu'un juge condamne ce criminel à des supplices qu'il n'est plus en état de souffrir ?

Ne vous y trompez pas, dit saint Augustin, la pénitence suit en quelque manière la condition du corps, et elle semble en quelque façon en dépendre. Ce corps est-il sain et vigoureux ? la pénitence est étendue et sévère ; mais ce corps est-il faible ? la pénitence paraît avoir une même destinée, elle est faible avec lui ; et s'il est moribond, elle est souvent mourante : *Statum corporis plerumque sequitur pœnitentia : una sors amborum, non vivida in debili, in moriente moriens.*

Ce grand docteur était sans doute convaincu qu'il n'y a point de parfaite pénitence sans satisfaction ; qu'il y a presque aussi peu de sûreté devant Dieu à quitter ses péchés sans les punir, qu'à les punir sans les quitter : et pénétré de ce sentiment, il trouvait que la pénitence que demande une personne qui est dans la faiblesse de la maladie, est faible ; et il appréhendait que celle que veut faire un pécheur mourant, ne meure elle-même. Pourquoi cela ? En voici la raison : c'est que l'un et l'autre sont hors d'état d'accomplir une partie considérable de la pénitence, et que les peines forcées que souffre un pécheur au lit de la mort, l'empêchent d'en subir de volontaires.

Voilà pourquoi il avance deux ou trois grandes propositions qui devraient vous faire trembler. Celui, dit-il, qui fait pénitence pendant qu'il se porte bien, et qui étant réconcilié par les ministres du Seigneur, meurt après avoir mené une sainte vie, meurt avec assurance de son salut, *securus hinc exit.* Mais celui qui ne fait pénitence qu'aux derniers jours de sa vie, et qui n'est réconcilié qu'à l'article de la mort, meurt-il avec la même assurance ? Je n'en sais rien, répond saint Augustin. Je lui donne ce qui est en mon pouvoir, et je n'ai garde de lui refuser mon ministère ; mais je ne puis lui donner cette certitude de son salut, qui n'est pas en ma disposition. Sera-t-il damné, pour n'avoir fait pénitence qu'à la mort ? Je ne le dis pas. Sera-t-il sauvé ? Je ne vous en assure pas ; mais j'ai sujet d'appréhender que ses péchés l'ont plutôt quitté par l'impuissance où il se trouve de les commettre, qu'il n'a lui-même quitté ses péchés par une parfaite aversion qu'il en ait. Il devait tenir le certain, qui était de satisfaire pendant qu'il jouissait d'une parfaite santé, et il a embrassé l'incertain, pendant qu'accablé d'une maladie mortelle, il ne peut plus faire pénitence. Dieu lui pardonnera-t-il ? Je n'en sais rien ; mais je crains plus pour lui que je n'en espère. *Agens pœnitentiam et reconciliatus cum sanus est, et postea bene vivens, securus hinc exit. Agens pœnitentiam ad ultimum, et reconciliatus, si securus hinc exit, ego non sum securus. Unde securus sum dico, et do securitatem : unde non sim securus, pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum... Numquid dico, damnabitur ? non dico, sed dico etiam, liberabitur ? non. Et quid di-*

cis mihi ? nescio, non præsumo, non promitto, nescio. Vis te dubio liberare ? age pœnitentiam dum sanus es, quando peccare potuisti... Si autem vis agere pœnitentiam quando peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa. (S. Aug., in lib. 50 Homil., hom. 41).

De là vient que les Pères des premiers siècles employaient souvent toutes leurs prières et tout leur pouvoir auprès des juges et des gouverneurs de province, pour empêcher que les criminels ne fussent punis du dernier supplice. Ils n'étaient pas portés à cette indulgence, dit saint Augustin, pour approuver le crime ou pour le laisser impuni ; ce n'était simplement qu'afin que ces misérables ne mourussent pas impénitents, et que leur vie étant prolongée, ils eussent le loisir, non seulement de quitter leurs crimes, mais de les expier : *Quanto magis nobis displicet vitium, tanto minus volumus inemendatum perire vitiosum.* Tant il est vrai que l'impuissance où les pécheurs par les approches de la mort se trouvent de satisfaire, a toujours paru à l'Eglise peu capable de les en excuser.

Vous me direz sans doute ici que la pénitence ne consiste pas principalement dans ces peines extérieures ; que la douleur de l'âme et la contrition suffisant pour l'achever, il n'y a point d'extrémité qui nous en rende incapables ; et que quand même les œuvres de satisfaction seraient nécessaires à effacer le péché, le mal que souffre un malade l'en dispense.

Quand je conviendrais, mes frères, de ce que vous me dites, cette douleur et cette contrition sont-elles si aisées dans ces derniers moments, et est-il si facile de retourner si tôt à Dieu, après s'en être si longtemps séparé ? Seconde raison que je vous prie de bien comprendre.

Je suppose donc que la pénitence se fasse en cet état, par la seule douleur que l'on conçoit de son péché, et que la grandeur de cette douleur supplée à la nécessité de la satisfaction ; mais, je vous demande, cette partie de la pénitence est-elle plus aisée que l'autre à l'heure de la mort ? Si le pécheur dans la meilleure santé a trouvé difficile de concevoir dans son cœur cette douleur salutaire, en sera-t-il plus capable, lorsqu'il ne pourra plus penser qu'à son mal, et qu'il sera tout occupé des horribles convulsions qu'il en souffre ?

Parmi les grands obstacles qui ôtent à une âme le repos et les doux plaisirs de la contemplation, saint Bernard dit que l'indisposition du corps en est un des principaux. Et cependant, vous vous persuadez qu'une âme qui aura été engagée depuis trente et quarante années dans la chair et dans le sang, une âme qui n'aura jamais su ce que c'est de penser à Dieu et à son salut, une âme qui n'aura jamais réfléchi sur ses devoirs, ni sur les dangers de son état, pourra bien faire, à l'heure de la mort, ce qu'à peine les justes peuvent faire. S'attendre que l'on soit en état dans la grande infirmité du corps, de traiter de la plus importante affaire de l'âme,

c'est, j'ose le dire hardiment, une déplorable folie. Car, comme l'a fort bien reconnu saint Augustin, dans la dépendance que l'âme a du corps en cette vie pour la liberté de ses opérations, c'est une nécessité naturelle que toute l'application de l'esprit d'un malade se porte où est la force de sa douleur. *Illuc naturaliter rapitur intentio mentis, ubi est vis doloris.*

D'ailleurs, mes frères, quel temps de penser à son salut, et quel moyen de faire pénitence, quand une âme dans cet intervalle est déchirée de mille sortes de pensées qui la tourmentent? Un homme alors ne s'occupe que de ce qui peut lui inspirer de la crainte ou du regret; ses biens, ses enfants, ses plaisirs, ses maisons, ses amis, qu'il se voit obligé de quitter, la mort, le tombeau, la cendre, le jugement, l'éternité qu'il est près d'éprouver; tous ces objets funestes se présentent en foule à son imagination pour le troubler, et ne lui laissent pas un moment de repos et de loisir, pour en tirer rien d'utile à son salut.

Vous l'aviez bien dit, grand prophète, qu'ordinairement parlant, il n'y avait personne qui se souvint de Dieu à la mort: *Non est in morte qui memor sit tui (Psal. VI)*; les seuls accidents naturels, les symptômes qui arrivent à toutes les maladies en empêchent; et ainsi, quelle sûreté y a-t-il de remettre sa pénitence à un temps si funeste? Si vous n'étiez pas avertis de cette impuissance, vous auriez quelque excuse de vous en laisser surprendre; mais les prophètes vous crient-ils autre chose, sinon que l'homme est une herbe qui sèche, une ombre qui disparaît, un spectre qui s'évanouit, un songe qui s'échappe au réveil?

Le sage vous recommande si souvent de vous convertir à Dieu avant la mort, et que l'on ne peut guère confesser avec piété et fruit le nom du Seigneur, si l'on ne jouit d'une vie tranquille et d'une santé parfaite: *Ante mortem confitere, confiteberis vivens, vivus et sanus confiteberis (Eccl., XVII)*: Tant d'expériences chez vos voisins, dans vos maisons, en vos propres personnes, vous persuadent tous les jours l'impuissance où pour lors une âme est d'agir; et où est après cela votre raison et votre prudence de remettre à l'extrémité la plus difficile et la plus importante action de la vie? Est-ce qu'il ne vous suffit pas que tant de malheureux vous aient jusqu'ici servi d'exemple d'une si mauvaise conduite; et est-ce que vous avez dessein d'en être un vous-même pour le salut des autres et pour votre propre damnation? Pour éviter ce malheur, ne vous laissez pas tromper à la pénitence que vous voyez faire à la plupart des pécheurs qui meurent dans leur lit; ou toutes les maximes de la morale sont fausses, ou cette prétendue pénitence n'est pas volontaire. Quand ils pourraient faire pénitence, ils ne le voudraient pas, du moins sincèrement: et c'est ce que je vais vous faire voir dans mon second point.

II. — Je viens de vous dire, que quand le pécheur à l'article de la mort serait dispensé

de faire une rigoureuse satisfaction de ses péchés, il faudrait au moins qu'il fît deux choses: qu'il renonçât sincèrement à ses péchés, et qu'il se tournât librement vers Dieu, puisque sans ces conditions sa pénitence ne lui servirait de rien. Or, je soutiens que, moralement parlant, il lui est impossible de s'acquitter de ces deux choses à la mort; pourquoi? parce que l'habitude qu'il a contractée le met dans une espèce d'impuissance de sortir de ses péchés, première raison; parce que les jugements de Dieu et ses vengeances qui vont éclater sur lui, ne l'obligent à penser à son salut, et à travailler à sa conversion, que par une espèce de nécessité et par l'impression d'une crainte servile, seconde raison. Ce n'est pas qu'absolument il ne puisse se trouver dans des dispositions contraires; mais je dis que la chose est rare par ces deux raisons que je vais tâcher de mettre dans toute leur force.

En effet, pour commencer par la première, croyez-vous qu'il soit si aisé de renoncer au péché, après qu'on en a contracté une si longue et opiniâtre habitude? Si nous nous considérons en qualité d'hommes, quel fond pouvons-nous faire sur une volonté bizarre, volage, inconstante, qui n'est presque jamais dans une égale consistance? Si nous nous regardons en qualité de pécheurs, la difficulté d'un véritable changement n'est-elle pas encore plus grande, notre volonté n'est-elle pas toujours dérégulée, notre cœur tout corrompu, nos habitudes et nos desirs tout dépravés, la constitution de notre âme tout altérée; et dans cet état ne pouvons-nous pas nous écrier avec David: *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum*? Mon cœur est tout troublé, ma propre force m'a quitté, la lumière de mes yeux s'est affaiblie, elle n'est plus avec moi; et si vous ne me la rendez, ô mon Dieu, il faut que je périclite.

La faiblesse nous est si naturelle, que quoi qu'une mauvaise inclination n'ait commencé qu'à se former dans notre âme, nous ne pouvons nous en délivrer qu'après une vigoureuse résistance, qu'après avoir donné et soutenu de grands combats. Qu'est-ce donc quand cette inclination s'est fortifiée par une habitude de plusieurs années, quand le vice a jeté de profondes racines dans un cœur, comme une plante que le temps et le soin ont cultivée, quand une passion dominante s'est répandue, pour m'expliquer avec un prophète, sur toute la largeur et la capacité de ce cœur? N'est-il pas vrai que pour lors il n'y a guère d'apparence d'arracher sans beaucoup de peine un si grand arbre? Et ne faudrait-il pas plutôt juger que l'on ne pourra l'arracher, à moins que l'on n'arrache aussi le cœur, comme une terre que ses racines embrasseront tout entière.

Ah! considérez ce qu'il en a coûté de temps et d'efforts au plus célèbre pénitent de l'Eglise, pour secouer le joug et la tyrannie d'une mauvaise habitude; je veux dire à saint Augustin. Il confesse (*lib. Confess.*) qu'il a sou-

piré plusieurs années sous la pesanteur de ses fers, que le péché abusant de sa facilité, avait forgé des chaînes à sa volonté si lourdes et si fortes, qu'il ne pouvait ni les porter, ni les rompre : *Ego suspirabam ligatus non ferro alieno, sed ferrea mea voluntate*. Quelque lassé que se trouvât ce grand homme d'une servitude si cruelle, il ne put néanmoins s'en tirer qu'après des combats et des larmes de plus de vingt ans. Et tu te flattes, pécheur opiniâtre et endurci, de pouvoir rompre des liens qui se seront serrés pendant toute ta vie, en un moment, en un moment même de faiblesse et de mort ! Tu te trompes, *ars bellandi si non præluditur, cum necessaria fuerit non habetur*. Si l'on ne s'exerce de bonne heure au métier de la guerre, on s'y trouve très-peu disposé quand il la faut faire.

Quoi ! tes passions auront dompté et assujéti ta raison dans sa plus grande vigueur, et tu prétends que dans sa défaillance elle aura tout d'un coup la force de briser ses chaînes, et de remonter sur le trône ! Et moi, ô que je voudrais être un prophète de mauvais augure ! je te prédis que cette esclave sera si fort accoutumée à ses fers qu'elle n'aura ni le pouvoir, ni la résolution d'en sortir ; et moi je te prédis que tu le trouveras à la mort aussi avare, aussi impudique, aussi vindicatif que tu l'étais pendant ta vie.

Pour être convaincu de cet endurcissement, il ne faut que considérer la plupart des pécheurs d'habitude, dans les derniers moments qui leur restent. L'Ecriture sainte remarque que Goliath frappé au front mourut cependant le visage contre terre ; et les Pères le regardent en cet état comme l'image des pécheurs, qui meurent collés et attachés à ce qu'ils ont toujours aimé. Combien effectivement voyons-nous d'infâmes qui meurent ayant une compagne de leurs débauches dans leur maison, et souvent au chevet de leur lit ? Quoi de plus ordinaire que de voir des vieillards qui ne témoignent en expirant, de l'amour et de l'attaché que pour leurs richesses ? Mais quoi ! Job se serait trompé s'il n'en arrivait ainsi : *Usque ad inferos peccatum illius* (Job, XXIV), il est juste que la mort de ces misérables soit conforme à leur vie, il faut que leur péché passe avec eux jusque dans les enfers ; et que, comme ce saint homme ajoute, les vices ayant pénétré jusqu'à la moelle de leurs os dès leur jeunesse, soient encore ensevelis avec eux dans le tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum illo in pulvere dormient* (Job, XX).

Ils laisseront à leur famille autant d'espérance de leur salut que l'on voudra, ils se seront confessés, ils auront répondu comme des échos à tout ce qu'un prêtre leur aura dit ; mais leur voix ne sortant effectivement, non plus que celle de l'écho, que d'un cœur de pierre, n'aura rien de tendre ni de véritable, *de medio petrarum dabunt voces* : quand ils auraient quelque dessein d'agir sincèrement, ils ne le pourraient pas, avec autant de facilité qu'on le croit, y ayant comme une espèce de prescription dans les

affaires de la conscience, aussi bien que dans celles du monde.

Mais je veux que cette conversion prétendue soit sincère, je suppose que les larmes de ce mourant partent d'un cœur repentant et affligé, quand cela serait, mes frères, il y a encore bien à douter que cette pénitence ne soit rejetée de Dieu, comme faite par force et sans liberté. Car, comme dit saint Augustin, il ne faut pas seulement craindre le juge, il faut aussi l'aimer ; la crainte est louable, quand elle conduit à la charité ; mais quand elle s'arrête uniquement à la considération de l'enfer et des jugements de Dieu, elle n'est jamais capable de nous sauver. La raison, c'est que ce genre de crainte n'est proprement qu'une douleur naturelle, et ainsi n'est causée que par l'amour que l'homme se porte : sentiment qui ne saurait jamais être un moyen de fléchir Dieu ou de mériter le ciel ; l'amour-propre damne les hommes, l'amour-propre ne peut jamais sauver les hommes.

Or, je vous demande, mes frères, quel jugement pouvons-nous faire de la pénitence d'un pécheur, qui, ayant passé ses jours dans le crime et dans l'abomination, et qui se voyant sur l'heure d'en rendre un compte exact, sa mort devant les yeux, son tombeau déjà ouvert, son juge présent, sans force, ni moyen de résister à une puissance si redoutable, commence pour lors à trembler et à se mettre en devoir, par ses cris et par ses larmes, de travailler à sa réconciliation ? Est-ce juger témérairement de présumer que cette pénitence n'est pas libre ; qu'il n'y a que la crainte et que la nécessité qui l'extorquent ?

Quoi ! cet homme n'a jamais fait de pénitence tandis qu'il a espéré de vivre ; et vous voulez que je me persuade qu'il la fasse véritablement, ne la faisant que quand il croit mourir ? Ah ! je ne saurais me tromper, de dire après un Père que ce misérable n'a perdu que le pouvoir de pécher, et qu'il n'en a pas perdu la volonté ; que ses plaisirs infâmes l'ont abandonné, mais qu'il n'y a pas renoncé ; que c'est enfin la seule nécessité qui le fait pénitent, et non pas la vertu : *Ille oblectamenta delicti perdidit, non reliquit : illum voluptas deseruit, non ille voluptatem ; necessitate admittitur pœnitentia, non virtute*.

Mais il s'est confessé, mais il a reçu tous ses sacrements, mais il a pleuré et gémé devant Dieu et devant les hommes. Pour les sacrements, hélas ! que fait souvent ce pécheur moribond en les recevant, que ce que fait un homme qui prend en se noyant tout ce qu'on lui présente ? On lui offrirait un fer brûlant, qu'il ne le refuserait pas en cet état. Pour les larmes, combien Antiochus, ce pécheur fameux que l'on vous produit si souvent en cette matière, en versa-t-il aussi, pour témoigner du regret de ses crimes ?

Il ne faut pas croire, mes frères, que l'impénitence des pécheurs à la mort soit toujours si visible, l'arrêt de Jésus-Christ ne s'exécute pas toujours de même manière : *In*

peccato vestro moriemini : cet arrêt s'exécute quelquefois avec éclat, quelquefois tranquillement et sans bruit, mais souvent aussi dans le repentir du mourant et sous la forme même d'une vraie pénitence.

Pour l'impénitence éclatante du mourant, Judas en est le maître; le désespoir se saisissant de son âme, il se punit lui-même de sa trahison; il témoigne d'abord du repentir, *pœnitentia ductus*; mais sa fin malheureuse nous fait aussitôt voir que c'était un repentir de damné. Et c'est dans ces sentiments que nous voyons quelquefois mourir les grands pécheurs; le nombre et l'énormité de leurs crimes leur donnant de la défiance de la miséricorde de Dieu, ils se désespèrent et meurent enragés.

Il y a d'autres pécheurs qui meurent, au contraire, tranquillement et sans inquiétude, *impius cum venerit in profundum, contemnit*; leur endurcissement fait qu'ils ne s'étonnent de rien, ils n'ont aucune émotion pour tout ce qu'on leur peut dire de plus terrible des jugements de Dieu. L'Ecriture nous en fournit aussi un exemple en la personne de Saül; ce roi ne pensant en aucune manière à l'abandonnement où il est de Dieu, regarde la mort sans trembler, il prie même qu'on la lui avance.

Mais enfin ne vous y trompez pas, il y a des pécheurs, et en plus grand nombre que les autres, qui, mourant avec toutes les marques extérieures de la pénitence, n'en sont pas moins perdus et damnés : car le péché, dit saint Augustin, porte nécessairement avec soi dès cette vie quelque commencement de peine et de châtement, et cette punition commencée est la crainte qui résulte du péché même. Si le pécheur a quelque relâche dans une maladie mortelle, pour faire réflexion sur ce que l'on lui dit de l'état périlleux où il se trouve, alors cette crainte s'emparant de son âme, il envisage la religion comme une chose probable, il voudrait bien pouvoir échapper les dangers dont elle le menace; que fera-t-il pour cela? Il aura donc alors les soupirs à la bouche, les larmes aux yeux, la restitution, si vous voulez, dans les mains; mais pour tout cela, prenez garde de vous y abuser : *In peccato vestro moriemini*. Ce misérable a beau rechercher Jésus-Christ en apparence, il ne laissera pas de mourir dans son péché; pourquoi? Rien de libre en ce qu'il fait, crainte nécessaire, douleur naturelle, amour-propre, point de charité ni d'amour de Dieu. Et c'est cette espèce d'impénitence dont l'Ecriture nous donne encore l'image dans la personne d'Antiochus.

A voir la disposition extérieure de ce mauvais prince; à entendre les soupirs qu'il poussait et les protestations qu'il faisait; à voir les larmes amères qu'il répandait, et l'humiliante posture où il s'était mis dans le fort de sa douleur, on ne peut pas dire qu'il parlait et qu'il agissait d'une manière fourbe et hypocrite; au contraire, qui n'eût cru qu'il était sincère dans ses actions et dans ses paroles, qui sortaient d'un cœur inté-

rieurement touché du désir de se convertir et de se sauver? Pourquoi donc ses larmes, ses gémissements, ses cris, ses protestations, ses promesses ne fléchirent-elles pas la justice de Dieu? Pourquoi l'Ecriture dit-elle en termes exprès qu'il demandait et qu'il attendait du Seigneur une miséricorde qu'il ne recevrait jamais? *Orabat hic scelestus veniam a Domino, a quo non erat misericordiam consecuturus*. C'est, répond saint Thomas, qu'il était affligé de la douleur qu'il souffrait, et non pas de l'offense qu'il avait faite; c'est qu'il haïssait la peine, et non pas le péché; c'est en un mot qu'il s'aimait lui-même, et qu'il n'aimait point Dieu.

Voilà, mes frères, ce que nous pouvons conjecturer de la plupart des conversions qui se font à la mort; plus un pécheur nous témoigne de douleur en cet état, et moins y a-t-il en son action de liberté et d'amour. Et après cela, je vous avoue que j'entends souvent avec compassion, dans le monde, les conséquences que l'on tire des morts différentes que l'on y voit arriver. Si un pécheur meurt avec une âme tranquille, que cette mort, dit-on, est heureuse! Si cet autre meurt dans la frayeur et dans l'agitation, tant mieux. Si quelque autre verse des larmes, demande un confesseur, reçoit ses sacrements, ah! qu'il est bien mort! il est mort comme un saint. Cependant, yeux en pleurs, cœurs sanglotants, vous m'êtes suspects; absolution donnée, sacrements administrés, j'ose encore le dire, vous m'êtes suspects. Voulez-vous, mes frères, que je vous explique hardiment ce que je pense de ces protestations solennelles que font quelquefois les plus grands pécheurs au lit de la mort, de ce pardon qu'ils demandent au ciel et à la terre, les larmes aux yeux, et le flambeau à la main? Ce n'est souvent qu'une amende honorable que font des criminels avant que d'être suppliciés; tout cet appareil de douleur, bien loin de leur mériter les joies du ciel, ne fait souvent que commencer le désespoir de leur damnation et de leur enfer.

En effet, pour vous marquer que je n'avance rien d'outré, jugez vous-mêmes de la sincérité de ces sortes de pénitences, par la conduite de ceux qui reviennent quelquefois de l'extrémité où ils les avaient faites; ce sont des matelots qui se remettent à jurer et à blasphémer sitôt que la tempête est passée. Voyez-vous que cet homme quitte ensuite son commerce, que cette femme rompe pour cela son attaché? Il y a dans les règles du droit une maxime qui dit que le paiement volontaire d'une somme dont la promesse avait été exigée par force, purge la violence et la contrainte dont l'on avait usé : *Spontanea solutio metum in promittendo adhibitum purgat*. Par cette loi les pécheurs convalescents pourraient rectifier et rendre libres les protestations qu'ils avaient faites à Dieu dans les tranchées de la mort et par la crainte de ses jugements : mais où en trouverions-nous qui tiennent volontairement dans la santé ce qu'ils s'étaient senti obligés de promettre dans la maladie; qui ne retournent

aussitôt à leur vomissement, et qui ne nous prouvent par conséquent que tout ce qu'ils avaient fait n'était ni libre ni sincère?

Aussi l'Eglise connaissant bien l'imperfection des pénitences qui se font seulement à la mort, a refusé, pendant plus de trois cents ans d'employer l'autorité de son ministère et la puissance qu'elle a reçue de Jésus-Christ de réconcilier les pécheurs, en faveur de certains qui ne l'imploreraient qu'à la dernière heure de leur vie. C'est ce que saint Cyprien nous apprend dans son excellente lettre à Antonin où, quoiqu'il combatte de toutes ses forces la dureté des novations qui étaient aux pécheurs l'espérance du pardon, il déclare toutefois indignes de cette grâce ceux qui attendaient à la demander à l'extrémité. Celui-là, dit-il, qui n'a jamais considéré qu'il devait mourir, ne mérite de recevoir aucune consolation de l'Eglise à la mort: *Nec dignus est in morte accipere solatium, qui se non cogitavit esse moriturum*. L'Eglise a trouvé à propos de se relâcher depuis le quatrième siècle de cette première discipline; mais croyez-vous qu'elle soit pour cela plus assurée de ces réconciliations tardives? Ecoutez, en finissant ce point, ce que le plus savant de ses docteurs en apprenait à son peuple, et fasse le ciel que ses paroles jettent autant de frayeur dans les âmes qui diffèrent leur conversion, qu'elles doivent remplir de consolation les véritables pénitents!

Je veux vous parler, dit saint Augustin, comme si j'étais devant Dieu, et vous déclarer l'appréhension où je suis. Si quelqu'un étant malade et réduit à l'extrémité demande la pénitence, et qu'après l'avoir reçue il meure, nous sommes fort éloignés de présumer qu'il meure en assurance de son salut. Je ne veux point vous tromper, je vous le dis encore une fois, celui qui vit chrétiennement après son baptême, celui qui meurt incontinent après avoir reçu ce sacrement, celui même qui fait une vraie pénitence durant qu'il est en santé, tous ceux-là meurent avec assurance de leur salut. Et si vous me demandez particulièrement pourquoi celui qui fait pénitence, durant qu'il est en santé, meurt en assurance de son salut, je vous dirai qu'il a fait pénitence quand il a pu pécher: *Quia agit pœnitentiam quando et peccare potuit*. Mais pour celui qui ne fait pénitence et qui n'est réconcilié qu'à l'article de la mort, si vous avez la curiosité de savoir s'il meurt avec assurance de son salut, je vous répondrai que je n'en sais rien, et ma raison est qu'il ne s'est repenti que quand il n'a pu pécher davantage; je puis bien lui donner la pénitence qu'il me demande, mais je ne puis lui donner l'assurance que je n'ai point: *Pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum*.

Tant d'extérieur donc, pour lors, qu'il vous plaira, de sacrements, d'aumônes, de legs pieux, de réconciliations, écoutez avec tout cela ce que dit saint Augustin: *Securitatem dare non possum*: Nulle assurance du salut. Cette parole, mes frères, nous doit paraître bien terrible. Qui est-ce qui vou-

drait prendre le hasard de mourir dans un état où l'on fût obligé de dire de lui: *Securitatem dare non possum*? Cet homme a témoigné quelque apparence de religion, il a donné quelque signe de conversion, mais il a pourtant grande raison de se défier de son salut. Et y a-t-il plutôt aucun de nous qui ne profite pas de l'avis que nous donne à tous ce Père, en concluant: *Ergo tene certum, dimitte incertum*, prenez donc le certain et laissez aller l'incertain, c'est-à-dire faites pénitence pendant que vous êtes en santé; car, comme vous voyez, celle que vous remettriez à votre mort est bien hasardeuse, non-seulement ou parce que vous ne la pourriez pas faire, ou parce que vous ne la voudriez pas faire, mais ce qui serait aussi à craindre, parce qu'il ne vous serait peut-être pas accordé de la faire: *Agens pœnitentiam et reconciliatus cum sanus est, et postea bene vivens, securus hinc exit. Agens pœnitentiam ad ultimum et reconciliatus, si securus hinc exit, ego non sum securus. Unde securus sum dico, et do securitatem; unde non sum securus, pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum... Debeo illud clarius exponere, ne me aliquis male intelligendo causetur. Numquid dico, damnabitur? Non dico. Sed dico etiam liberabitur? Non. Et quid dicis mihi? Nescio, non præsumo, non promitto, nescio. Vis te dubio liberare; vis quod incertum est evadere? Age pœnitentiam dum sanus es quando peccare potuisti; si autem vis agere pœnitentiam ipsam, tunc quando peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa. Sed unde scis, inquit, ne forte Deus dimittat mihi? Vere non dicis, unde nescio, illud scio, hoc nescio. Nam ideo tibi do pœnitentiam, quia nescio; nam si scirem tibi nihil prodesse, non tibi darem (S. Aug. in lib. 50 homil., hom. 41). C'est par où je finis ce discours.*

Le Sage avait bien raison de dire que le pécheur ne commet pas de crime où il ne témoigne être assez fort pour se moquer de Dieu: *Quasi per risum stultus operatur scelus*, puisqu'il semble qu'à moins de mépriser ses promesses et de se rire de ses menaces, on ne peut jamais avoir la témérité de violer sa loi. Mais il faut pourtant confesser que le pécheur ne se moque jamais de Dieu plus ouvertement que lorsqu'il remet sa pénitence à la mort; car outre l'insolence qu'il a de croire que Dieu soit obligé de l'attendre et de supporter, en l'attendant, toutes ses exécutions, c'est que, comme dit un grand évêque, le malade insulte au médecin qui, n'ayant pas voulu aller à lui lorsqu'il le pouvait, commence à y vouloir aller lorsqu'il ne le peut plus: *Insultat medico, qui illo tempore ad medicum noluit venire quo potuit, et illo tunc incipit velle quo non potest*. Aussi un prophète appelle nettement des moqueurs les hommes qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, ces gens qui s'imaginent peut-être que la mort ne les attaquera que quand ils voudront: *Viri illusores; dixistis enim: percussimus sedus cum morte*.

Mais savez-vous ce que Salomon nous apprend qu'il arrivera de ces moqueurs? C'est

qu'ils se trouveront moqués à leur tour; c'est qu'après s'être raillés de Dieu pendant toute leur vie, Dieu en fera lui-même un mépris cruel, mais fort juste, à leur mort. Il est étrange que tout le monde soit instruit de cette menace effroyable, qu'il n'y ait pas de chrétien qui n'en ait à toute heure la parole à la bouche, et que cependant on les entende et on les prononce sans trembler : *Quia vocavi et renuistis, extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret, ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos*. Mais encore comment est-ce que Dieu se moquera de ces moqueurs? En plusieurs manières.

En permettant quelquefois qu'ils soient surpris, qu'ils n'aient pas le temps de se reconnaître, en souffrant que la mort triomphe d'eux, et que, selon la parole de Job, elle leur passe sur le ventre comme un roi victorieux : *Calcet super eum quasi rex interitus* (Job., XVIII). Combien de gens qui se trouvent accablés par des accidents imprévus; combien qui périssent à la guerre et dans les naufrages, souvent même dans des occasions qui ne devaient être que de pur plaisir? Je ne voudrais pas dire absolument que tous les chrétiens qui meurent en ces hasards se perdissent; l'Eglise honore des saints que la foudre a écrasés, mais il est néanmoins certain que Dieu exécute alors contre la plupart ses anciennes menaces : *Mea est ultio ut labatur pes eorum*; que Jésus-Christ accomplit le plus souvent en ces occasions ce qu'il a dit tant de fois dans l'Evangile, que le Fils de l'homme viendrait à l'heure que l'on y penserait le moins; ce qui lui fait comparer sa venue tantôt à celle d'un larron qui survient la nuit, tantôt à un déluge qui inonde tout d'un coup, tantôt à un filet que l'on jette sur une proie : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet*.

Je vois si souvent des pécheurs qui s'assurent sur leur jeunesse et sur leur santé; comment voulez-vous, disent-ils, que nous nous inquiétions de l'autre vie, nous qui ne pensons pas quitter celle-ci si tôt? Ah! misérable, c'est par cette raison même, c'est parce que tu n'y penses pas que tu dois trembler! Jésus-Christ ne t'a-t-il pas averti que ce serait quand tu t'y attendrais le moins qu'il viendrait te redemander ton âme et te juger? *Qua hora non putatis Filius hominis veniet*.

Nous sommes ingénieux, quand nous voyons quelqu'un surpris de la mort, à trouver des raisons de cet accident, qui ne nous conviennent pas. Celui-là, dit-on, est mort bien jeune, mais le travail lui a abrégé ses jours; celui-ci avait trop d'embonpoint, il ne pouvait guère éviter l'apoplexie; celui-là était trop bilieux, cet autre trop mélancolique. Hé! mauvais philosophe, que tu as l'air de servir bientôt toi-même de sujet à un raisonnement pareil, tu crois n'avoir en toi aucune de ces causes de mort, les médecins t'en ont assuré. Malheureux! c'est ce qui fera la surprise des autres, aussi bien que la tienne, lorsque tu seras tout d'un coup attaqué; tu portes déjà cette cause de mort en ton sein; elle est toute prête à éclater, et cependant tu

vis en assurance : tu ne penses ni à ton salut, ni à enfer, ni à éternité; qu'est-ce que cet aveuglement prodigieux, mes frères, que l'exécution de la prophétie de Jésus-Christ : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet* (S. Luc., XII); qu'un coup de la justice de Dieu, qui ne donne pas le temps, après avoir négligé la pénitence pendant toute sa vie, de la pouvoir faire à la mort? *Cum dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus* (Prov., XXIX).

Quand Dieu ne refuserait pas aux pécheurs, à leur mort, le temps qui leur est nécessaire pour leur conversion, il pourrait bien par un autre effet de sa justice, les priver d'autres moyens qui ne leur sont pas moins nécessaires.

J'appelle ainsi la privation des sacrements, le défaut de confession et d'absolution. Combien de fois arrive-t-il que dans une maladie mortelle les pécheurs meurent sans sacrement, un confesseur ne venant pas à propos ou venant trop tard? Combien de fois avez-vous entendu dire : Dans une telle maison les enfants se sont reposés les uns sur les autres, ou la mère sur les enfants, et les enfants sur la mère; et par la négligence des uns et des autres un tel n'a pas été confessé? Vous prenez cet accident pour un effet d'un pur hasard, pour la crainte qu'on a eue de faire de la peine à un malade, pour une espérance frustrée de sa convalescence, pour une surprise dont un médecin avait été la cause : mais remontez plus haut, mes frères, remontez plus haut; dites que c'est-là un jugement de la redoutable justice de Dieu, et un accomplissement de cette terrible parole de Jésus-Christ : *Quaretiis me, et in peccato vestro moriemini*. Vous me chercherez, et ne me trouvant pas, vous mourrez dans votre péché.

Il est vrai, mes frères, que l'obstacle le plus terrible et le plus ordinaire de la part de Dieu à la pénitence des pécheurs à la mort, c'est le juste refus qu'il leur fait souvent des grâces extraordinaires qui seraient nécessaires à leur conversion. Car, s'imaginer que Dieu soit obligé de donner ces secours puissants et efficaces à des pécheurs qui lui ont toujours tourné le dos, et qui, par une malice invétérée, ont abusé de tant de grâces ordinaires; abus, mes chers auditeurs, abus.

Il est de foi qu'il n'y a point de grâce que Dieu ne puisse nous refuser sans nous faire d'injustice. Il en est le maître absolu, c'est son bien, c'est son domaine; elles sont d'un ordre surnaturel; par conséquent, dit saint Thomas, au delà des forces et de la portée de la nature. Ce sont de purs effets de sa bonté gratuite, sur lesquels nous n'avons aucun droit; et comme dit saint Cyprien, la demande que l'homme est obligé de faire à Dieu de ses grâces, est un témoignage qu'il dépend de Dieu de les lui donner : *Omne quod petitur non in præjudicio petentis est, sed in dantis arbitrio*.

Mais il n'y a point de grâce du refus de laquelle on doit moins se plaindre que de

celle qui manque à la conversion des pécheurs à leur mort, à raison de l'indignité qu'ils en ont contractée pendant toute leur vie. Le pécheur a mille fois abusé des secours puissants que Dieu lui a donnés; tous ces secours redoublés n'ont même servi qu'à le faire persévérer dans ses crimes avec assurance, qu'à lui faire différer sa conversion, qu'à le flatter qu'ils ne lui manqueraient pas même à la mort; et par conséquent la punition naturelle de cette présomption, n'est-ce pas qu'elle se trouve à la fin trompée? Se servir de la bonté de Dieu contre lui-même, être méchant toute sa vie, parce qu'on espère qu'il sera miséricordieux à la mort, j'en appelle à votre propre jugement, mes frères, n'est-ce pas s'exclure de propos délibéré, et se rendre volontairement indigne, à ce passage terrible, de toutes sortes de grâces? Non, non, cet esprit abattu par le péché encore plus que par la maladie, ne recevra pas d'assez vives lumières pour dissiper ses ténèbres, pour lui faire apercevoir toute l'horreur du péril qui le menace? Non, non, ce cœur mourant ne sera point échauffé d'ardeurs assez efficaces, pour détester sincèrement ses désordres pour aimer librement son Dieu: *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à Dieu de suppléer à tous ces défauts, et que, comme dit saint Bernard, une prompte miséricorde est plus puissante pour rétablir l'innocence d'un pécheur, qu'une longue pénitence: *Ad restituendam innocentiam efficacior velox clementia, diuturna penitentia.* Sur quoi ce Père ne manque pas de rapporter l'exemple du bon larron. Ah! bienheureux larron, pour quoi ton exemple a-t-il plus perdu d'hommes qu'il n'en a sauvé? Ta grâce nous est une preuve magnifique de la miséricorde de Jésus-Christ crucifié; mais elle ne devrait pas donner une confiance si présomptueuse au pécheur. Car, messieurs, je vous prie non-seulement de considérer avec le même saint Bernard, que le salut de ce larron n'est pas tant un exemple, qu'un miracle; que c'est un coup extraordinaire de la bonté de Jésus-Christ au jour de sa mort, qui ne doit porter aucune conséquence dans l'ordre commun de la grâce.

Considérez non-seulement encore, avec saint Augustin, que cette conversion n'est pas tellement un effet de miséricorde, qu'elle ne soit accompagnée et corrigée d'un effet de justice, et que si des deux larrons qui étaient aux deux côtés de Jésus-Christ, il s'en trouve un sauvé, pour empêcher notre désespoir, il ne s'en trouve qu'un seul pour empêcher notre présomption: *Unus, est ne desperes, solus est, ne præsumas.* Mais je vous conjure, de plus, de considérer que la grâce accordée à ce larron, n'a pas (à la prendre dans ses véritables circonstances) tous les rapports qu'on pourrait s'imaginer avec celle dont un pécheur qui a différé sa conversion à la mort se flatte. Je m'explique par une belle pensée d'Eusèbe d'Emesse, et avec laquelle je finis.

Ce Père remarque que ce bon larron ne différera point du tout sa pénitence, que son cœur, au contraire, se rendit à la grâce d'abord qu'elle le toucha, et qu'enfin s'il ne s'est converti qu'à la dernière heure de sa vie, ce fut toutefois à la première de sa grâce et de sa vocation: *Latro nec salutis tempora sciens distulit; nec religionem ante, nec Christum sciverat, ergo ad consequendam fidem non fuit extrema hora illa, sed prima.*

Pécheur qui m'écoutes, peux-tu encore, après cette remarque, fonder ta conversion à la mort sur celle du bon larron? Serait-ce pour lors le premier regard et la première œillade de Jésus-Christ mourant sur toi? Te trouveras-tu, à cette heure fatale, n'avoir point encore été infidèle à la grâce? Hélas! tu n'as fait toute ta vie qu'abuser de la grâce même et des inspirations de ton Dieu, c'est lui-même qui s'en plaint; *Quia vocavi et renuistis.* C'est en cette vue aussi qu'il déclare qu'il se moquera de toi à la mort; *Ego quod in interitu vestro ridebo et subsannabo.*

Non, misérable, qui mènes, au milieu de l'Eglise et des sacrements, une vie toute païenne; qui te trouves en assurance dans des désordres et dans des vices sans nombre; qui n'es point troublé dans la satisfaction de tes passions criminelles par la frayeur des jugements de Dieu; ne t'attends pas au sort heureux du larron, il ne te convient pas; attends-toi plutôt au traitement de ce mauvais serviteur de l'Evangile, qui ne pensait point au retour de son maître; attends-toi à trouver, comme les vierges folles, la porte fermée pour ne s'être pas tenues prêtes à la venue de l'époux; attends-toi enfin d'entrer, au temps de ta mort, dans une nuit où tu ne pourras plus rien faire du moins qui ne soit inutile; *Veniet nox quando nemo potest operari.*

Ah! nuit sombre et affreuse! nuit dont l'obscurité et les ténèbres anticiperont déjà sur celles de l'enfer! nuit épouvantable, puisque l'on y cherchera Jésus-Christ, et que l'on ne le trouvera plus, puisque l'on n'y pourra obtenir de grâces et que l'on y mourra dans son péché: *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Hélas! mes frères, il n'y a personne de vous qu'un si grand malheur ne menace: je prévois même qu'il doit y en avoir beaucoup qui y seront compris; car, que faites-vous la plupart pour vous mettre en état de l'éviter? Les uns s'arrêtent ici-bas à chercher du bien, les autres des honneurs: tous s'empressent à s'établir pour trois jours qu'ils ont à vivre, dans le plaisir et dans l'abondance; mais s'en trouve-t-il un seul qui se prépare de bonne heure à l'éternité par sa conversion?

Et à quel temps la remettez-vous donc, votre conversion? Est-ce au jour que les défaillances et les douleurs de la mort vous troubleront la raison? Est-ce quand vos vices et vos passions se seront enracinés dans vos cœurs par l'habitude, que vous vous proposez de les en arracher? A quel terme la remettez-vous, votre pénitence? Est-ce quand

vous aurez épuisé toutes les grâces qui vous étaient préparées ? Car, je le redis encore, le nombre en est borné ; après les avoir toutes méprisées, c'est tenter Dieu que de s'attendre qu'il fasse un miracle pour vous sauver.

Mais puisque nous en sommes avertis, prévenons, mes frères, un jour qui ne manquerait pas autrement de nous prévenir nous-mêmes et de nous surprendre. Pensons que nous ne différerons jamais notre pénitence un seul jour, que ce ne puisse être le jour de notre mort ; ayons la volonté de quitter le péché quand nous en avons encore le pouvoir, de peur que le pouvoir ne nous manque quand nous en aurons la volonté ; et enfin, selon le conseil de Jérémie : *Date Domino vestro gloriam antequam tenebrescat, et antequam offendant pedes vestri ad montes caliginosos* (*Eccles.*, XII), adorons Jésus-Christ, glorifions Jésus-Christ, convertissons-nous à Jésus-Christ avant que ce soleil fasse éclipser les rayons de ses grâces sur nous, afin que ne faisant pas de faux pas aux écueils ténébreux de la mort et du tombeau, nous arrivions heureusement au port de l'éternité.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE
DE CARÈME.

De l'ambition.

Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens.

Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus-Christ avec ses fils, pour l'adorer et lui demander (S. Math., XX).

Quand je fais réflexion sur ces paroles de mon texte, je ne sais, messieurs, si je pourrai exécuter heureusement le dessein qui m'a fait monter en cette chaire. Je voulais condamner l'ambition, et vous faire voir qu'elle était le grand péché de ces âmes fières et orgueilleuses du siècle, qui, n'ayant qu'une foi morte, s'abandonnent sans scrupule à tous les désordres de cette passion, et je remarque, dans mon évangile, qu'elle s'est insinuée dans le cœur de deux grands apôtres à la compagnie de Jésus-Christ, et, comme dit saint Léon, pape (*Serm. de passione*), dans l'école de l'humilité même. Ainsi ne dois-je pas appréhender qu'un tel exemple, au lieu de confirmer mes raisons dans vos esprits, ne les y affaiblisse, et que, voyant deux des premiers hommes de l'Eglise capables d'ambition, vous ne vous estimiez pas trop criminels d'en conserver en vous les sentiments ?

Si malheureusement vous étiez dans cette pensée, je viens aujourd'hui vous l'ôter et me servir de cet exemple même pour vous instruire ou pour vous confondre. Car, premièrement, qu'y a-t-il, dans la conduite de nos deux apôtres, qui puisse excuser votre ambition ? Ils en furent coupables, il est vrai ; mais le Saint-Esprit n'était pas encore descendu sur eux, et vous devez l'avoir reçu. Ils demandèrent les premières places d'un royaume, mais c'était d'un royaume où ils

croyaient que Jésus-Christ devait régner ; et de qui voulez-vous obtenir les plus éminentes places, si ce n'est de quelques hommes toujours bornés dans leur puissance, et souvent abusés ou surpris dans leurs jugements ? Ces deux frères eurent de l'ambition ; mais ils ne l'avaient pas encore vue condamnée par leur Maître, et vous ne pouvez sauver à présent la vôtre par cette excuse.

D'ailleurs, qu'est-ce que cet exemple vous montre, sinon que l'ambition est d'autant plus à craindre, qu'il n'y a ni lieu, ni condition, ni sexe où elle ne s'insinue, et où elle ne fasse d'étranges désordres ? Le paradis terrestre n'en a pas été exempt dans la personne d'Adam, ni la famille de Jésus-Christ dans celle de nos deux apôtres : voilà pour le lieu. Les grands et les petits en sont coupables : ceux qui sont dans les emplois et ceux qui mènent une vie particulière ; les nobles et les roturiers ; ceux qui ont de grandes richesses et ceux qui n'en ont point : témoin Jacques et Jean, qui, n'étant que de pauvres pêcheurs, veulent sortir de leur misère et de leur obscurité, pour remplir les premières places du royaume de Jésus-Christ : voilà pour les conditions. Les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, ceux qui ont encore de quoi plaire au monde et ceux qui n'en sont que les rebuts, les mères et les enfants, succombent également à cette dangereuse tentation de s'élever : ce sont ici deux frères qui veulent se faire distinguer ; et quoique leur mère demande pour eux ces préséances, il paraît, dans la suite, que ce n'est que par leur instigation et leur conseil.

Or, messieurs, n'en est-ce pas là trop pour condamner l'ambition ; et bien loin que cet exemple doive faire une impression contraire dans vos esprits, ne puis-je pas avantageusement m'en servir, pour vous faire voir les dangers, les impetueuses saillies et les violents efforts d'une passion si criminelle, et cependant si commune dans le monde ?

C'est donc le procès de l'ambition que j'entreprends ; et pour n'en pas différer l'instruction par une autre préface, je veux vous montrer combien elle est criminelle, soit que nous en recherchions l'origine, soit que nous en considérions les prétentions, soit que nous en examinions les moyens. Ces deux frères se servirent d'une femme pour favoriser la leur, et j'ai aujourd'hui besoin de l'humble Marie pour condamner la vôtre ; disons-lui, pour cet effet, avec l'Ange : *Ave, Maria*.

I. — Je remarque, en suivant de point en point mon évangile, que trois lâches et infâmes passions insinuent l'ambition dans une âme, et que, par conséquent, elle n'a rien que de vicieux dans son origine. La première, c'est l'ignorance ; la seconde, la présomption ; la troisième, la jalousie et l'envie. La première nous est exprimée par ce reproche que Jésus-Christ fait à nos deux apôtres, qui lui demandent les premières places de son royaume : *Nescitis quid petatis*, vous ne savez ce que vous demandez. Voilà l'ignorance

où leur ambition les jette. La seconde nous est marquée en ce que Jésus-Christ leur ayant demandé s'ils peuvent boire son calice; ils lui répondent qu'ils le peuvent, *Possumus*. Voilà leur présomption. Et la troisième nous est signifiée par la prière qu'eux et leur mère font à Jésus-Christ, d'avoir, au préjudice des autres apôtres, l'un sa droite, l'autre sa gauche : *Dic ut duo filii mei sedeant, unus ad dextram, et alter ad sinistram in regno tuo*. Voilà leur jalousie et leur envie.

Commençons par la première circonstance, et disons que quoiqu'il n'y ait point de péché qui n'ait l'ignorance et l'aveuglement pour principe, cependant il y a une ignorance particulière qui donne naissance à l'ambition, et qui lui est spécialement attachée. Ignorance du côté de l'objet : on croit demander quelque chose de réel et de solide, et ce après quoi l'on soupire n'est qu'une ombre et un fantôme : est-ce là savoir ce que l'on demande ?

Il n'y a rien que de vain et d'imaginaire dans le monde, dit Tertullien (*Lib. contra Marc.*). En effet, si nous appelons une chose vaine celle qui n'a que des désirs trompeurs sans aucune résistance, ou qui ne tient rien de ce qu'elle promet, n'est-ce pas là le caractère de ce qui se trouve dans le monde ? Tant de titres magnifiques qu'il vous plaira, tant de qualités éclatantes qui font de si précieuses distinctions, tant de puissance et de crédit, tant de noms de haut et de puissant seigneur, qu'est-ce que tout cela, dit saint Bernard, que des feuilles de figuier pour couvrir la nudité et la misère des hommes, ou, comme parle saint Ambroise (*De Nabuth. Jesraelita*, c. 13), qu'un éclat extérieur, qui n'est pas si recommandable par lui-même que par la peine qu'on se donne à se le procurer, ou celle qu'on fait souffrir à une infinité d'autres ? *Non tam sua gratia quam hominum pœna commendat*.

Imaginez-vous telle gloire qu'il vous plaira, dit un prophète, elle n'est tout au plus que comme une fleur de la campagne : *Omnis gloria sicut flos agri*. Pourquoi, demande saint Grégoire, cette gloire du siècle, après laquelle tant d'ambitieux courent, est-elle comparée à une fleur ? C'est, répond ce Père, qu'à peine la voit-on éclore, qu'elle se fane déjà et qu'elle tombe : *Quia dum nitet cadit*.

Les trônes les plus élevés ne sont que vanité; ils n'ont souvent servi qu'à rendre plus remarquable et plus honteuse la chute de ceux qui s'y sont assis. Les louanges et les applaudissements ne sont que vanité; il n'y a presque jamais de sincérité ni de justice. Les combats et les batailles ne sont que vanité; c'est ordinairement la témérité qui les donne et le hasard qui les gagne. Une cour nombreuse, une foule d'amis, une troupe d'officiers et de domestiques, ne sont que vanité : l'intérêt et la prospérité les attache à ceux qu'ils servent, et souvent ils se railent de leurs maîtres, dit saint Ambroise (*Libro supra citato*). La pourpre, les richesses, les dignités, les royaumes entiers, tout cela n'est que vanité; tout cela tombe et se

dissipe dans un réveil, après qu'on ne les a possédés qu'en songe. Par conséquent soupirez après toutes ces choses, n'est-ce pas tomber dans une ignorance grossière et ne savoir ce qu'on demande : *Nescitis quid petatis* ?

J'en appelle ici, gens du monde, à votre propre témoignage; mais je me trompe, car si l'ambition vous a aveuglés, je m'en rapporte à des gens qui sont enfin revenus de leur entêtement et de leurs erreurs : et plutôt à Dieu que l'aveu sincère qu'ils vont vous faire de leur ignorance passée, vous fasse connaître jusqu'où va la vôtre. C'est le Saint-Esprit qui les fait parler dans le livre de la Sagesse. De quoi notre ambition nous a-t-elle servi ? quelle utilité avons-nous tirée de nos pompes, de notre gloire, de nos richesses, de notre magnificence ? *Quid nobis profuit superbia, quid contulerunt nobis pompæ nostræ, gloriæ nostræ, divitiæ nostræ, magnificentiæ nostræ* (*Sap.*, V) ? Quelle utilité ? Eh ! comptez-vous pour rien d'avoir habité de superbes palais, possédé des sommes d'or et d'argent sans nombre ? Comptez-vous pour rien d'avoir eu tant de peuples qui vous ont été soumis, d'avoir eu de si florissantes armées sous votre solde, d'avoir fait de si glorieuses conquêtes, d'avoir mis la terreur et porté la gloire de votre nom par tout le monde ?

Oui, répondent-ils, nous comptons pour rien toutes ces choses; elles ont passé comme un éclair, comme un courrier qui prend la poste, comme un vaisseau qui cingle à pleines voiles, comme un oiseau qui fend l'air par la rapidité de son vol, comme une flèche décochée avec force et qu'on ne voit plus.

Admirable conduite de la providence de Dieu ! s'écrie là-dessus saint Grégoire de Nazianze ! Il a voulu, dit ce Père, que les grandeurs du monde ne fussent rien, afin que ceux qui n'y arrivent pas s'en consolassent, et aussi afin que ceux qui y arrivent ne s'en enorgueillissent pas : *Ne vel adversitas solatio careat, vel prosperitas fræno*. Grands du monde, ne vous enfliez donc pas de ce que vous possédez tant d'honneurs; vous ne possédez rien. Petits de la terre, ne vous affligez pas aussi de ne pas jouir de ces honneurs, vous ne perdez rien. Ambitieux, êtes-vous bien convaincus de cette vérité, et savez-vous bien que toutes ces grandeurs ne sont rien ? Rien, sans doute; et c'est aussi pour cette raison que j'ai droit de vous accuser d'ignorance, et de vous dire que vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis*.

Mais si l'ambition naît de l'ignorance, elle a aussi la présomption pour principe. Quelque faibles et impuissants que soient les ambitieux, ils s'imaginent pouvoir tout et posséder les qualités requises pour régler les places qu'ils briguent. Jésus-Christ demande aujourd'hui à Jacques et à Jean s'ils pourront boire le calice qu'il boira lui-même, et ces deux frères ambitieux lui répondent, sans hésiter, qu'ils le peuvent, *possumus*.

Vous le pouvez; mais savez-vous bien que la gloire, à laquelle vous aspirez, vous cache plus de la moitié du travail et des peines qu'il faut que vous essuyiez ? Comment pour-

riez-vous boire le calice de votre maître, vous qui ne pourrez pas seulement veiller une heure avec lui dans son agonie ?

Gardons-nous bien, mes frères, d'insulter davantage à ces apôtres qui sont revenus si avantageusement de leurs faiblesses, et contentons-nous de reprocher aux ambitieux le mérite dont ils ne manquent jamais de se flatter, quand il s'agit de s'élever et de remplir d'éminentes places, *possumus* : Nous le pouvons.

Dans la nature, toute action est proportionnée à la puissance de sa cause, et ce serait une monstrueuse entreprise qu'un agent se portât à faire une chose qui excéderait ses forces. Dans la morale, cet ordre n'est pas moins nécessaire, et la politique veut que les emplois soient donnés par rapport à la capacité de ceux qui les reçoivent, condition si nécessaire, que ceux qui pourvoient aux charges sont obligés à deux choses : la première, à étudier ce à quoi les esprits sont propres, puisque naturellement ils sont bornés, et la seconde, à laisser mûrir ces esprits pour les grands emplois, à ne les y conduire qu'avec le temps et par degrés.

Or, toutes ces règles de la nature, de la prudence et de la politique sont renversées par l'ambition. La présomption ne l'a pas plus tôt formée dans le cœur d'un homme, qu'il commence à se méconnaître, et qu'il se croit tout d'un coup devenu capable des plus considérables emplois, soit de l'Etat, soit de l'Eglise, *possumus*. D'où pensez-vous que tant de gens s'ingèrent de parler dans les conseils, qui devraient se taire dans les conversations ; de conduire les autres, et qui seraient empêchés de se gouverner eux-mêmes ; de tenir le gouvernement, et qui ne connaissent ni les vents, ni les écueils ? Ces projets téméraires ne viennent que de leur présomption, *possumus*, nous le pouvons.

Un paresseux ne peut rien ; mais un présomptueux peut tout, et ni l'un ni l'autre ne font rien. Un paresseux trouve des monstres imaginaires à combattre : il y a un lion et une lionne dans le chemin, qui me dévoront : *Dicit piger : Leo est in via, et læna in itineribus* (Prov., XXVI) ; et ces prétendues difficultés qu'il se propose l'arrêtent. Un présomptueux, au contraire, s' imagine triompher des vrais obstacles ; à son compte, il est toujours sage et hardi, et, comme ajoute Salomon, sa maladie est plus incurable que celle d'un fou : *Vidisti hominem sapientem sibi videri ? magis illo spem habebit insipiens* (Ibid.), tant il a de confiance en ses forces et en ses prétendus mérites.

La présomption est donc la cause de l'ambition ; mais d'où vient-elle elle-même ? Il faut que l'origine en soit bien obscure, puisque l'Ecriture (*Eccli.*, XXXVII) se contente de la demander, sans y répondre : *O præsumptio nequissima unde creata es ?* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle produit de très grands désordres dans toutes les conditions où elle se trouve, et que souvent elle est punie par elle-même. Plus la place où

des hommes médiocres sont montés est élevée, plus leur indignité se fait connaître. Une petite statue, posée sur une haute colonne, paraît très-peu de chose, au lieu qu'elle aurait paru davantage, si elle avait été mise sur une plus basse ; et tel homme qui, dans une situation proportionnée, aurait paru avoir du bon sens, se trouvant dans un poste avantageux, se rend ridicule et ne s'attire que du mépris (*D. Chrysost.*, hom. 37 in *S. Matth.*).

Ajoutons à ces deux sources de l'ambition une troisième, qui est la jalousie et l'envie. Vous n'avez peut-être jamais fait réflexion sur ce qui engagea les deux frères de notre évangile à faire demander pour eux à Jésus-Christ les deux premières places de son royaume : c'est qu'ils venaient d'entendre la promesse qu'il avait faite à ses apôtres, de les faire un jour asseoir avec lui dans la gloire, et cet honneur, quelque élevé qu'il fût au-dessus d'eux, leur déplut, parce qu'il ne leur était pas assez singulier. Ils ne purent souffrir de voir tant d'égaux, et l'envie les obligea de travailler à se distinguer.

Ce fut la raison pour laquelle leur mère demanda qu'ils fussent assis l'un à la droite, l'autre à la gauche de leur maître. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : Vous serez tous assis avec moi ; et cette mère se fondant sur cette promesse, mais la voulant cependant rendre particulière à ses enfants, ajouta : Seigneur, que mes deux fils, qui ont l'honneur de vous appartenir, soient du moins distingués des autres, et qu'ils soient les plus proches de votre personne dans votre royaume.

Il ne peut y avoir égalité de condition ni de prospérité dans le monde ; la diversité y est nécessaire, non seulement pour son ornement, mais encore pour son utilité, dit saint Augustin (*Lib. I de Ordine*). Or, c'est cette différence qui y rend l'envie et par conséquent l'ambition éternelle. Les inférieurs ne veulent point avoir de supérieurs ; les supérieurs, jaloux de leur grandeur, ne souffrent pas que leurs inférieurs s'élèvent ; et les égaux, comme nous le voyons dans notre évangile, ne cherchent qu'à se tirer de pair et à l'emporter les uns sur les autres.

Combien voyons-vous de places, dit saint Cyprien, où les meilleurs amis se trouvant, commencent à s'envier et à s'entre-haïr, ou plutôt à haïr leurs honneurs ? Car il serait étrange qu'en si peu de temps ils cessassent d'aimer leurs personnes. *De æmulatione per-versi, non tam hominum, quam honorum sunt inimici*.

Cependant, que ce soit à la personne ou à la dignité que l'on en veuille, c'est toujours dans les maximes de l'Evangile un grand péché, ces sentiments se trouvant nécessairement opposés à la charité, qui n'est ni ambitieuse ni jalouse ; et de là vient que l'apôtre saint Paul, qui connaissait le malheureux enchaînement de ces deux passions, exhorte si soigneusement les fidèles à ne tomber en aucune d'elles : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi invicem invidentes* (*Galat.*, V). Gar-

dons-nous bien d'être ambitieux et jaloux les uns des autres ; voilà l'origine de l'ambition. Voyons à présent dans ce second point quelles en sont les prétentions et les desseins.

II. — La première prétention injuste de l'ambition, c'est l'honneur même. Quand cette mère de notre Evangile n'aurait simplement que demandé à Jésus-Christ quelque dignité pour ses enfans, elle aurait mérité d'en être rebutée, et les chrétiens qui suivraient en cela son exemple seraient encore moins excusables.

Tandis que Dieu était dans sa gloire, l'orgueil était déjà détestable à ses yeux, disait dès ce temps-là le sage : *Abominatio Domini est omnis arrogans* (Prov., XXVI) ; parce que, dans la pensée de saint Augustin, cette insolente passion affectant la grandeur qui est propre à Dieu, participait à l'ambition des démons ; mais depuis que ce Dieu s'est incarné, le désir des honneurs est devenu bien plus abominable devant Dieu : pourquoi ? par une belle raison qu'il en apporte.

L'intention du Fils de Dieu, en s'anéantisant dans l'Incarnation, a été de guérir l'orgueil de l'homme par son humilité, et de lui ôter la répugnance qu'il avait à s'humilier, en se proposant lui-même pour modèle d'une si rare et si inconnue vertu. Ainsi, quand l'homme, nonobstant ce remède efficace que Dieu lui offre, et ce puissant modèle qu'il lui propose, ne laisse pas de concevoir des desseins ambitieux, il ajoute, par ces nouvelles circonstances des abaissements de Jésus-Christ, une nouvelle énormité à son péché, et fait du moyen de sa guérison la matière d'un mal bien plus horrible.

Cette seule considération faisait autrefois tant d'impression sur l'esprit des premiers chrétiens, que la fuite des honneurs était l'un de leurs plus grands soins, et que mourir à l'ambition était l'une de leurs principales différences. Savez-vous, dit Tertullien, ce que c'est qu'un chrétien ? En voici la définition en deux mots : c'est un homme froid pour la gloire et insensible aux honneurs du siècle : *Homo ab omni gloriæ et dignitatis ardore frigescens* (Tertul., in Apolog.). Empereurs, c'est en vain que par vos édicts vous nous fermez l'entrée aux charges ; vous nous les offririez, que nous les mépriserions. C'est en vain que vous nous menacez de nous dépouiller des dignités et des emplois que nos pères nous ont laissés ; nous vous les abandonnons volontiers ; une seule qualité fait notre ambition, c'est celle de chrétiens, c'est-à-dire, de gens qui sont tout de glace pour vos honneurs.

Peut-on dire à présent de nous la même chose, mes frères, et profitons-nous aujourd'hui de si saints exemples ? Avons-nous cette indifférence pour les charges, et cette insensibilité pour les dignités, soit de l'Etat, soit de l'Eglise ? Chacun y court avec chaleur ; chacun se poursuit avec empressement ; chacun se croit heureux quand il en obtient, et malheureux quand il en est exclu. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour s'a-

grandir. Nous avons entendu parler de l'ambition de Moab, dit Dieu chez son prophète : son orgueil est allé au-delà de son pouvoir, et il n'y a rien que ce peuple n'ait osé entreprendre. Il ne s'est pas contenté de son état, il a voulu toujours s'élever, et, quelque indigne qu'il fût, il a mesuré ses forces sur sa vanité.

Telle est aujourd'hui l'ambition des hommes. Au lieu de se réduire aux règles de l'humilité et de la modestie ; au lieu de suivre l'exemple d'un Dieu qui a condamné les richesses par sa pauvreté, et l'orgueil par ses anéantissements, ils s'abandonnent aux mouvements déréglés de leurs passions, et n'ont d'empressement que pour les honneurs et les dignités du siècle. Sont-ils dans les assemblées et dans les divertissemens publics (c'est le portrait qu'en fait saint Clément d'Alexandrie) ? ils veulent s'attirer les regards et l'admiration des autres. Sont-ils même dans nos églises ? ils y demeurent longtemps, afin qu'on les remarque mieux par leur faste et par leur luxe. Sont-ils invités à des banquets ? Ils veulent être servis les premiers ; et, si l'on commence quelques discours, ils croient que c'est à eux à entretenir la compagnie, cherchant partout à se faire honneur et à se distinguer : *Eis opus est et theatrum, et pompa, et trivium, et spectantium multitudinem, et errorum in sacris, et diuturna mora in trivium, ut manifestum sint omnibus* (S. Clem. Alex., l. II Pedagog.).

Car la seconde prétention des ambitieux est non-seulement de demander des honneurs, mais de demander de grands honneurs. La mère de nos deux apôtres ne se contente pas de dire à Jésus-Christ qu'il commande qu'ils s'assoient, *dic ut sedeant* ; elle veut qu'ils s'assoient, l'un à droite, l'autre à gauche de Jésus-Christ : *Unus ad dextram, et alter ad sinistram*.

Pour vous faire connaître l'injustice de cette prétention, il faut poser pour principe que les honneurs dans le christianisme ne peuvent être légitimement possédés pour le faste, ni pour l'utilité seule de ceux qui y entrent ; quiconque y entrerait avec ces sentimens, fût-ce dans le premier siège de l'Eglise, il y entrerait comme un païen ; je ne parle qu'après Jésus-Christ dans notre Evangile. Vous savez, dit-il à ses apôtres, que le propre des païens est de dominer et de traiter leurs inférieurs avec empire ; mais il n'en doit pas être ainsi de vous. Celui qui voudra s'élever au-dessus des autres doit être le serviteur de tous ; et moi-même qui vous parle, je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.

Admirables paroles, mes frères, qui vous apprennent que parmi les chrétiens les plus grandes dignités ne sont pas tant des honneurs que des charges. Il y a des peines à essuyer ; il faut veiller, travailler, perdre une partie de son repos et de ses plaisirs ; jusque-là que souvent, comme saint Bernard le représentait au pape Eugène, il faut se sacrifier pour les intérêts d'autrui et oublier ses propres besoins.

Il y a de l'éclat dans les dignités, mais il y a aussi d'étranges fardeaux ; on y est admiré, mais on y est étrangement surchargé ; il y a d'éclatants dehors, mais sous ces glorieuses marques il y a de pesantes croix ; et séparer ces deux choses, c'est se perdre ; et c'est là en quoi les prétentions des ambitieux les damnent. Ils veulent ce qui paraît, mais ils ne veulent pas ce qui incommode ; ils ne se contentent pas de petites dignités, et ils ne veulent avoir que de très-petites peines ; ils tâchent d'occuper les premiers rangs, mais ils ne veulent pas se représenter que plus ces rangs sont considérables, plus leurs obligations s'augmentent.

Ozias, dit saint Jean Chrysostome, a obtenu le souverain sacerdoce ; saint Paul en a été aussi honoré ; cependant Ozias est couvert de lèpre dans cette place éminente, et saint Paul, élevé à l'apostolat (dignité incomparablement plus grande que le souverain sacerdoce des Juifs), y reçoit des couronnes et des récompenses. D'où vient cela, demande ce Père ? C'est qu'Ozias, enporté par l'insolence de son ambition, a envahi le sacerdoce, et que saint Paul s'est jugé le plus indigne et le plus petit de tous les apôtres : c'est qu'Ozias n'a regardé le souverain sacerdoce que pour l'éclat et pour le profit, et que saint Paul n'a regardé sa vocation à l'apostolat que comme un engagement à la peine, au travail et aux croix ; et c'est là la différence qui se trouve entre les ambitieux et les humbles, ceux-ci ne cherchant que la peine, et ceux-là ne souhaitant les premières dignités que pour y satisfaire leur avarice ou leur orgueil.

Oh ! que ces premières places sont donc à craindre ! si l'on n'y fait pas son devoir, abus ; si on l'y fait, servitude et misère. Oh ! que les dangers y sont grands ! Je ne parle pas ici du péril qu'il y a de s'en voir ôté par quelques honteuses chutes. Les grandes fortunes sont comme des pointes de rochers sur lesquelles il est difficile de se tenir, et d'où l'on ne descend jamais, qu'on ne se jette dans un précipice. Mais ce ne sont pas ces révolutions et ces chutes que j'apprends. Oh ! qu'elles seraient avantageuses à la plupart des grands du monde ! Ce qui m'y paraît le plus funeste, c'est que deux choses me font presque désespérer de leur salut : le pouvoir de faire le mal, et l'impunité qu'ils y trouvent.

Le pouvoir de faire le mal donne aux grands l'occasion d'en commettre, et l'impunité qu'ils y trouvent leur en donne l'assurance. Aussi l'auteur du livre de l'Ecclésiastique connaissant cette continuelle tentation à laquelle ils sont exposés, les loue de n'y pas succomber : *Qui potuit transgredi, et non est transgressus*. Paroles pleines de mystères.

On ne loue guère un homme d'une condition obscure ou médiocre de n'avoir pas commis de grands péchés ; l'obscurité de sa condition et la crainte des lois sont des obstacles qui s'opposent aux mauvais desseins qu'il pourrait former. Le petit peuple ne peut pas toujours et n'ose presque jamais ; mais les grands, qui peuvent tout et qui n'appré-

hendent rien, méritent d'être loués, lorsque, résistant à de si dangereuses tentations, ils s'abstiennent de mal faire. Mais quelles louanges, puisqu'elles nous font connaître l'extrême difficulté qu'il y a de se sauver dans les grandeurs ! Jusque-là que l'Ecriture croit que c'est un miracle que de s'y abstenir du mal, et elle ne paraît pas en quelque manière si surprise de voir un homme ordinaire faire de bonnes actions, que de voir un souverain n'en faire point de mauvaises.

Enfin, les ambitieux demandent non-seulement des honneurs, *dic ut sequeantur*, non-seulement de grands honneurs, *unus ad dextram* ; mais ils demandent même tous les honneurs, *et alter ad sinistram*, et la droite et la gauche : dernière circonstance qui nous fait voir jusqu'à quelle injustice l'ambition porte ses desseins.

Oui, mes frères, l'ambition veut tout et n'est jamais satisfaite : c'est pourquoi elle est comparée au feu dans l'Ecriture, pour deux rapports qu'elle a avec cet élément. Le premier est que, comme le propre du feu est de monter toujours, l'ambition cherche aussi toujours à s'élever. Le second que, comme plus on met de bois au feu, plus ses flammes s'augmentent, aussi les honneurs qu'on accorde à un ambitieux ne servent qu'à lui en faire souhaiter d'autres.

Voyez-vous cet homme infiniment élevé au-dessus, et de ce qu'il est, et de ce qu'il mérite ? C'est la chimère de son siècle ; jamais caprice de fortune n'a été si loin. Cependant demandez-lui s'il est satisfait, ou il ne vous répondra pas sincèrement, ou il vous avouera qu'il n'en a pas encore assez. Il a fait entrer les plus belles charges de l'Etat dans sa maison, emplois, gouvernements ; il a chez lui de quoi élever et enrichir dix familles : avec tout cela il n'est pas content. On ne fait point de grâces aux autres, qu'il ne s'imagine qu'on les lui dérobe : quoique étant sorti de la boue, il ne soit, à bien dire, parent de personne, il veut être héritier de tout le monde.

Misérable ! s'écrie saint Cyprien, que te faut-il davantage ? N'est-ce pas assez que le monde entier te soit abandonné ? Le monde ne saurait te tenter avec plus de choses qu'il a tenté Jésus-Christ : il lui montra toute la gloire du monde, et il l'en accable : ton avidité ne doit-elle pas être rassasiée du monde entier, dont il semble que le démon n'ait fait qu'un morceau pour ta gourmandise ? *Quid ultra cupide queris ? numquid satiari potest ambitio tua, fames tua hujus mundi injecta dentibus tuis, et faucibus tuis universa rerum massa intrusa ?*

Non, non, l'ambition n'est jamais satisfaite. Cette malheureuse passion ne trouve ni joug qui l'assujettisse, ni mer qui l'arrête. Elle ne bornait autrefois les Etats des conquérants que par leurs armes, et il s'en faut bien qu'elle termine aujourd'hui les desirs des hommes par leur pouvoir. Or, trouvez-vous ces prétentions de l'ambition assez justes pour les former ? quand vous ne seriez pas sensibles aux intérêts de votre sa-

lut, que vous ne sauriez conserver au milieu de tant de dangers, n'y a-t-il pas assez de difficultés, d'inquiétudes et de misères dans toutes ces poursuites pour les abandonner ? Ajoutez même que, pour réussir dans toutes ses prétentions injustes, il faut encore employer des moyens criminels et infâmes. Je finis par cette dernière réflexion.

III. — Le premier de ces moyens que l'ambition emploie pour réussir dans ses desseins, c'est la bassesse. Cette mère passionnée pour l'élévation de ses enfants se prosterne aux pieds de Jésus-Christ et l'adore : *Accessit adorans*. Car remarquez, je vous prie, avec les Pères, que cette soumission est plutôt une adresse de son ambition qu'un effet de sa religion et de sa foi, puisque l'évangéliste ajoute qu'elle n'a pas sitôt adoré Jésus-Christ, qu'elle lui demande, *Adorans et petens* ; caractère fort naturel à la passion dont elle est animée.

Quelque courage et quelque grandeur d'âme qu'un ambitieux affecte d'avoir, il n'y a rien de si lâche que sa passion, ni de si bas que les moyens qu'elle emploie, dit excellemment saint Cyprien, rien de si honteux, ni de si sordide, qu'elle ne fasse faire à un homme qui en est l'esclave.

Nos apôtres, sur la proposition que Jésus-Christ leur fait de boire son calice, répondent d'abord qu'ils le peuvent ; et je vous ai dit que c'était là une marque de leur présomption ; mais, sans me rétracter, j'ajoute que c'en est aussi une de la bassesse et de la lâcheté de leur cœur, *Possumus*. Pour arriver aux grandeurs nous sommes prêts à tout faire et à tout souffrir. Faut-il faire le flatteur et le valet ? nous le pouvons, *Possumus*. Faut-il s'exposer aux rebuts et essuyer de grands affronts pour arriver à cette charge ? *Possumus*, nous le pouvons encore.

Il n'y a point de calice qu'un ambitieux ne soit prêt à avaler, point de lâcheté qu'il ne soit résolu de faire. Voyez-vous, disait le même saint Cyprien, voyez-vous cet homme éclatant, dont la fortune est un objet d'envie à tous ceux qui le regardent : par quelles bassesses n'a-t-il pas acheté ce faux brillant dont il est couvert ! Pendant combien d'années a-t-il fait l'esclave avant que de devenir maître ! Oh ! le beau moyen de l'ambition ! le trouvez-vous innocent et honnête ? Saint Thomas croit qu'un homme ne peut, en conscience, s'humilier pour un si lâche motif ; et, à l'égard des dignités ecclésiastiques, le cardinal Pierre Damien dit une chose qui m'a surpris, mais qui, dans le fond, doit paraître assez raisonnable, qui est que celui qui donne de l'argent pour entrer dans ces dignités ne commet pas une simonie si honteuse que celui qui y arrive par la bassesse et la flatterie.

Le second moyen de l'ambition, c'est l'impudence, et ce moyen consiste en ce que l'ambitieux, se jugeant digne des honneurs, les demande lui-même ou les fait demander par d'autres. Et à ce propos je ne puis que je ne blâme ces pères et ces mères qui, sous prétexte de piété envers leurs enfants, bri-

guent pour eux avec tant de chaleur les honneurs du monde, et qui nuit et jour s'empressent de les pousser et de les élever.

Ce qu'il y a de plus délicat dans cette tentation, c'est que ce père et cette mère, ne désirant peut-être plus rien pour eux, pensent n'être pas coupables du péché d'ambition ; et le désir d'avancer leurs enfants leur paraissant un devoir de piété, ils deviennent ambitieux avec d'autant plus d'emportement, que c'est sans scrupule. Pères et mères, prenez garde à cet artifice du démon ; l'âge et l'expérience vous avaient guéris de cette malheureuse passion pour vous-mêmes, mais il trouve le secret de la faire renaître en vous avec plus de force ; chose si vraie, que vous souhaitez toujours pour vos enfants des charges et des honneurs plus considérables que vous n'en avez jamais osé prétendre pour vos personnes.

Je vois bien, mes frères, que vous pouvez nous reprocher ce désordre dans l'Eglise ; et à cela que pouvons-nous faire que d'avouer avec confusion que les choses, à la vérité, sont terriblement changées ? On se cachait autrefois pour éviter les dignités ecclésiastiques ; il fallait souvent faire violence pour obliger de les accepter ; c'était même pendant plusieurs siècles une exclusion formelle que de s'y présenter ; tous les canons ne nous disent autre chose. Et aujourd'hui non-seulement on se produit, mais on brigue et l'on emploie le crédit et la faveur de tous ses amis pour se pousser dans l'Eglise.

Ce que nous pouvons faire en cette rencontre, c'est de gémir sur cet abus et de souhaiter que ceux qui nomment aux dignités de l'Eglise entrent dans les sentiments que saint Bernard inspirait au pape Eugène (*Lib. I de Consideratione*), soit pour ceux qui demandent, soit pour ceux qui font demander : *Pro quo rogaris sit suspectus ; qui pro se rogat, jam judicatus est*. Saint Père, lui disait-il, les importunités doivent être bien nuisibles en des occasions où il n'est pas libre de faire tout ce qu'on voudrait. Que celui pour qui l'on vous parle vous soit suspect, et que celui qui vous parle pour soi-même soit déjà condamné.

Mais enfin, quelque infâmes que soient la bassesse et l'impudence dont on se sert pour arriver aux honneurs, l'ambition n'en demeure pas encore là : chose effroyable ! elle va même souvent à ses fins par l'impiété. A Dieu ne plaise que j'attribue un si grand péché à celle de nos deux apôtres ! mais c'est une maxime détestable que, pour régner, il n'y a point souvent de justice qu'on ne soit en état de violer : maxime sur laquelle la plupart des conquérants ont fondé le droit de leurs armes, sans prendre garde, dit saint Augustin, que, s'ils avaient l'épée d'une main, ils devaient avoir la balance de l'autre ; ils ne se sont presque servis que de la première, ni la religion, ni la justice n'ayant jamais eu le pouvoir de s'opposer à leur ambition démesurée.

Il est encore plus étrange que ceux qui

ont connu le vrai Dieu n'aient pas eu souvent plus de respect, quand il a été question d'acquiescer ou de conserver les honneurs. Hérode n'en eut pas pour la justice quand, sur une terreur imaginaire de perdre sa couronne, il fit massacrer tant d'innocents. Aristobule n'en eut pas pour la piété paternelle, puisque, impatient de succéder au sceptre de son père Hircane, il lui donna la mort de ses mains parricides. Il n'y a rien de si saint que les ambitieux ne profanent pour se satisfaire; et ce n'est pas sans raison que l'Ecriture les compare à des hommes que le vin a rendus furieux : *Væ coronæ superbæ, væ ebris Ephraïm!*

Si vous avez quelquefois rencontré de ces ivrognes qui, d'ailleurs, ont un tempérament ardent et fougueux, vous aurez vu qu'il n'y a point d'emportement ni de fureur dont ils ne soient capables; et c'est là l'image naturelle des hommes enivrés de l'ambition, avec cette différence que les fumées de cette passion sont encore plus furieuses que celles du vin. Dès le moment qu'on en est entêté, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte pour se satisfaire, point de réputation qu'on ne déchire pour se faire passage, point d'attentat qu'on ne forme, ni de sacrilège qu'on ne commette.

Cela étant, je ne m'arrête pas à toutes les autres raisons que vous devez avoir de condamner l'ambition. Que l'origine en soit honteuse, que les prétentions en soient injustes, que les moyens en soient infâmes, tout cela peut servir de motif à des philosophes pour la condamner; mais qu'elle puisse vous faire renoncer à l'Evangile et tomber dans une impiété énorme, êtes-vous chrétiens si vous vous exposez à un tel péril?

C'est là cependant l'état de la plupart des grands, auxquels l'ambition rend inutiles toutes les raisons dont nous pouvons nous servir pour la détruire; et il y a longtemps que le roi-prophète s'en plaignait à Dieu, lorsqu'il lui disait: *Ab increpatione tua dormitaverunt qui ascenderunt equos (Psalm. XVII)*, Seigneur, ces gens qui veulent s'élever au-dessus des autres hommes par leurs honneurs, comme s'ils étaient montés sur de hauts chevaux, s'endorment aux avis que nous leur donnons de votre part. Que puis-je donc faire pour m'acquiescer de mon devoir, si ce n'est de les avertir que ces honneurs, comme des chevaux indomptés, les entraîneront bientôt dans le précipice?

Il est de votre prudence d'éviter de si grands malheurs, et de tourner les mouvements de votre cœur vers d'autres grandeurs qui en soient plus dignes. Celles du ciel sont de cette nature, et l'on ne vous blâmera jamais, ni des empressements que vous aurez eus, ni des humiliations que vous aurez souffertes pour vous les procurer. Quand pour les acquiescer vous devriez vous exposer aux affronts, aux outrages, à la mort même, vous n'en serez jamais accusés de bassesse. Par combien de voies fâcheuses a-t-il fallu que saint Paul y soit arrivé? *In tribulationibus, in necessitatibus,*

in angustiiis, in plagis, in carceribus, in vigiliis, per infamiam, per ignobilitatem (II Cor., XII); et, si vous êtes jamais assez heureux que de vous servir de quelques-uns de ces moyens, n'appréhendez pas que Jésus-Christ vous dise, comme aux frères de notre Evangile, que ce n'est pas à lui à vous faire asseoir à sa droite; assurez-vous, au contraire, qu'il vous fera part de son trône même et de sa gloire. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des péchés des riches.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide, et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, et nemo illi dabat.

Il y avait un homme riche qui était habillé de pourpre et de lin, et qui se traitait tous les jours magnifiquement. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à sa porte, et personne ne lui donnait l'aumône (S. Luc, XVI).

Quand je réfléchis sur les raisons qui, dans notre Evangile, sont comme autant de chefs de condamnation contre le mauvais riche, je vous avoue, messieurs, que je tremble pour vous et pour la plupart des chrétiens de ce siècle. Le Sauveur déclare ce riche particulièrement coupable de trois choses, et ces mêmes choses sont à présent si ordinaires dans le monde, qu'à peine y découvre-t-on le moindre défaut.

Il est accusé de luxe: *induebatur purpura et bysso*. Y a-t-il quel'un qui fasse aujourd'hui scrupule d'en faire paraître, non-seulement dans ses habits, mais dans les autres commodités de la vie? Consulte-t-on pour cela sa condition, et souvent même son pouvoir? Il est accusé d'avoir aimé la bonne chère et le plaisir: *epulabatur quotidie splendide*. Eh! croit-on commettre un péché de satisfaire ses sens et de tout accorder à son intempérance? Il est réprouvé pour n'avoir pas fait l'aumône à un pauvre qui était à sa porte: *Mendicus jacebat ad januam ejus, et nemo illi dabat*. Eh! s'imagine-t-on être obligé, sous peine de péché mortel, et par conséquent de damnation, à cet acte de miséricorde?

Quel étrange aveuglement! mais en même temps, quel funeste sort pour les riches! Croire par là que les richesses soient criminelles de leur nature, et que la pauvreté soit sainte par elle-même, ce serait en tirer une fausse conséquence; mais se flatter aussi qu'elles ne forment pas de grands obstacles au salut, ce serait avoir une trop bonne opinion d'elles, et juger trop avantageusement de ceux qui en jouissent.

Il est donc certain que la condition des riches est indifférente d'elle-même; mais il est également certain que, quelque indifférente qu'elle soit de sa nature, elle est souvent une cause de réprobation par rapport aux péchés qui ordinairement sont inséparables des richesses. Si un homme qui a du bien voulait s'acquiescer de ses devoirs, il devrait adorer Dieu, se mortifier lui-même, aider et soulager son prochain: et cepen-

dant son bien lui fait presque toujours oublier ces grandes obligations.

Sans en aller chercher des preuves étrangères, le mauvais riche de notre Evangile ne nous en fournit que de trop funestes : *Induebatur purpura et bysso*. Son luxe fait bien juger que, se regardant lui-même comme une idole, il avait perdu tout sentiment de Dieu : *Epulabatur quotidie splendide*. Ses plaisirs et sa bonne chère témoignent assez qu'il était ennemi de la mortification : *Mendicus jacebat ad januam ejus, et nemo illi dabat*. Son insensibilité et sa dureté pour le pauvre qui était à sa porte nous apprennent qu'il s'était dépouillé de toute compassion pour son prochain.

Tels furent les sentiments que les richesses inspirèrent à ce méchant homme, pour m'expliquer avec saint Jean Chrysostome : *Divitem extulerunt purpura ad superbiam, epulæ ad gulam, copia ad inhumanitatem*. De sorte, messieurs, que je ne crois pas m'éloigner de l'esprit ni des termes mêmes de mon Evangile, si je condamne aujourd'hui trois sortes de riches dans celui qui nous y est proposé : les riches superbes, les riches voluptueux, les riches imitoyables. Mais quelle apparence d'entreprendre une condamnation si difficile sans la grâce du Saint-Esprit ? Demandons-la par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

I. — L'orgueil et l'avarice ont tant de liaison l'un avec l'autre, que, selon l'Ecriture, il n'y a point de mal au monde qui ne soit sorti de leur alliance. L'orgueil, dit le sage, est le commencement de tous les péchés : *Initium omnis peccati superbia* (*Ecclés.*, X) ; l'avarice, ajoute saint Paul, est la racine de tous les désordres : *Radix omnium malorum cupiditas* (*I Timoth.*, VI) ; et, comme tout péché consiste dans l'aversion de Dieu et dans l'attachement à la créature, il arrive, conclut de là saint Thomas, que l'orgueil est le principe de la première, et l'avarice la cause du second.

Il y a même plus : ces deux péchés sont en quelque manière les principes l'un de l'autre, et surtout les richesses produisent presque nécessairement l'orgueil, ou, pour m'expliquer avec saint Augustin, l'orgueil est le ver naturel des richesses : *Vermis divitiarum superbia* ; comme si chaque fruit ayant son ver et sa corruption propre, l'orgueil était celle qui s'engendre pour l'ordinaire dans les richesses.

Quel pensez-vous que soit l'orgueil le plus odieux à Dieu ? C'est, dit le sage, celui qui rendant l'homme content de lui-même et de ce qu'il trouve chez soi, lui ôte tous les sentiments de dépendance et de soumission, de reconnaissance et de respect qu'il doit à son Créateur. Or, il est certain, et la seule expérience peut nous en convaincre, qu'il n'y a presque point de riches qui n'entrent dans ces détestables sentiments, et qui ne se portent à cet excès d'impiété.

Combien, par exemple, y en a-t-il qui, ne regardant jamais Dieu comme l'auteur de leur fortune, s'en attribuent toute la gloire ? Com-

bien y en a-t-il qui, trouvant dans leurs coffres de quoi satisfaire ici-bas tous leurs désirs, ne mettent leur espérance en aucune autre divinité qu'en leur argent ? Combien enfin en voyons-nous qui, se croyant les maîtres absolus des biens qu'ils possèdent, les dépensent, non-seulement sans l'ordre de Dieu, mais encore contre son honneur ? Examinons en peu de mots tous ces degrés de l'orgueil des riches.

Premièrement, on ne comprend pas assez dans le monde la dépendance que les biens temporels ont de Dieu, et qu'on n'en peut jamais posséder aucun dont on ne lui soit par deux fois redevable. Ne vous aveuglez pas, ô hommes, dans l'usage que vous faites des choses du monde ; la terre qui vous porte, l'air que vous respirez, le pain que vous mangez, l'or et l'argent dont vous trafiquez sont à moi, dit Dieu. *Mea est omnis terra, meum est argentum, meum et aurum* (*Joël*, III ; *Aggæ.*, II). Voilà déjà le domaine qu'il a en qualité de Créateur.

Mais en qualité de Rédempteur ces biens lui appartiennent encore par un autre titre. L'homme les ayant perdus par son péché, le Verbe incarné les lui a rendus ; et en expiant ses offenses, il l'a, dit saint Augustin, enrichi de nouveau. Ainsi, quelle est l'insolence des riches, lorsqu'ils croient ne devoir leur fortune qu'à leur industrie ou à leur bonheur ?

Tels sont cependant leurs sentiments : ma puissance et mon royaume sont à moi ; je suis moi seul l'auteur de ma grandeur. Ainsi parlent les Pharaons et les princes superbes qui ne reconnaissent point d'autres dieux qu'eux-mêmes. Ainsi parlent ceux qui naissent dans de grandes fortunes ; mais ceux qui s'y trouvent portés en un instant et comme par un seul souffle de vent ont-ils des pensées plus humbles et plus modestes ? Ces gens qui ont des terres considérables pour leurs possessions, des palais magnifiques pour leur demeure, des coffres pleins d'or et d'argent pour leur subsistance, grand nombre de domestiques pour leur service, quantité de meubles et de vaisselle précieuse pour l'éclat ; des chiens et des chevaux pour le divertissement ; des amis ; que dis-je, des amis ? des flatteurs à proportion de leur fortune et de leur crédit ; ces gens-là, dis-je, ont-ils de grands sentiments de reconnaissance pour Dieu et lui rendent-ils plus de devoirs que les autres hommes ? au contraire, il n'y en a pas un qui ne lui dérobe la gloire de l'avoir placé dans le poste avantageux qu'il occupe. L'undit : c'est ma conduite ; l'autre, ce sont les services de mon père ; un autre, c'est mon mérite : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia, fortitudo mea et robur manus meæ hæc mihi omnia præstiterunt* (*Deuter.*, VIII). Qui que ce soit d'eux n'adore la main unique de qui a coulé tant de bonheur. Ah ! misérable, puisque tu as tant de peine à reconnaître Dieu pour l'auteur de la fortune, il est à craindre qu'il ne l'ait seulement comprise dans le cours de sa Providence, comme

il venferme les plus grands maux et le péché même; que tous ces biens n'étant acquis que par tes injustices et par tes oppressions, ne soient un gage de sa colère et non un témoignage de sa miséricorde.

Cependant, messieurs, voilà le premier attentat de l'orgueil des riches contre Dieu: ils ne lui donnent pas la gloire de les avoir enrichis. Mais le second est encore plus insolent; ils croient pouvoir se passer de lui dans leur abondance; et, trouvant dans leur trésor la satisfaction de tous leurs désirs, ils se portent aisément à ne reconnaître point d'autre divinité. Un ancien a remarqué que les laboureurs d'Egypte ne lèvent jamais les yeux vers le ciel; que, comme ils attendent toute la fécondité de leurs terres du débordement du Nil, ils ne se mettent pas en peine de la pluie: *Arator Ægyptius nunquam suspicit calum*. Image fort naïve des riches de la terre. Au milieu de leur abondance ils trouvent avec eux, et dans leur fortune, de quoi fournir, non-seulement à leurs nécessités, mais à leurs emportements et à leurs excès. Ils s'imaginent donc n'avoir jamais besoin de Dieu. Ils ne pensent pas seulement à le prier ni à se tourner vers lui.

C'est pourquoi saint Pierre Chrysologue, remarquant que le riche de notre Evangile s'avise de lever les yeux vers le ciel, quand il est dans l'enfer, lui fait ce rude reproche: C'est bien tard que tu lèves les yeux vers le ciel, après les avoir toujours tenus abaissées sur la terre. Ces yeux que tu lèves ne s'étant jamais occupés qu'à regarder tes trésors, sont tes propres accusateurs; ces yeux ayant toute la vie dédaigné de se lever vers ton juge et d'espérer en lui, ne sont présentement capables par leurs regards que d'enflammer sa colère, au lieu de l'apaiser, que d'attirer sa vengeance et jamais son pardon: *Sero, dives, sursum levas oculos quos semper depressisti. Quos oculos levas ipsi te accusant: quos oculos levas ipsi non placant iudicem, sed inflammant; non veniam, sed reatum reportant* (S. Chrysologus, hom. de Divite et Lazaro).

Que j'ai peur qu'on ne puisse un jour faire un reproche aussi cruel à tous les riches du monde! Car, pourquoi le dissimuler? n'est-il pas vrai que leur prospérité leur fait oublier leur devoir, que selon l'ancienne plainte de Dieu, ils ne sont pas plus tôt remplis et soulés des biens de la terre, qu'ils ne se souviennent plus de lui: *Adimpleti sunt et saturati sunt, et obliti sunt mei*, (Oze., XIII); que, quoiqu'il leur parle par ses inspirations, par son Evangile, par ses prédicateurs, ils forment une maudite résolution de ne les pas entendre? *Locutus sum ad te in abundantia tua, et dixisti: non serviam, non audiam* (Jerem., XX). D'où vient ce mépris que les riches de la terre ont pour Dieu? Écoutez le grand Apôtre, et il vous dira qu'ils se sont fait un autre Dieu que le véritable: leur or est une idole à laquelle ils rendent tous leurs hommages et dont ils attendent tout leur secours. Ce n'est point ici l'exagération d'un apôtre emporté de zèle; car

quel est le culte que nous devons à Dieu comme au souverain bien? C'est de mettre toute notre espérance en lui, d'établir notre bonheur dans la possession de sa divinité et de sa grâce, de lui dire, en un mot, avec confiance: *Portio mea, Domine, mon Dieu!* je n'ai de ressource qu'en vous, je ne veux point d'autre partage. Or, quel culte pouvons-nous par là rendre à Dieu, que l'avare ne rende à son trésor?

Voyez-vous cet homme à qui ses grands biens ne font rien trouver de difficile pour son établissement ou pour son plaisir; qui, quand il veut faire une alliance puissante, entrer dans une charge considérable, se sauver d'un pas glissant et dangereux, cherche d'abord le succès de toutes ces choses dans ses coffres? *Ecce homo qui non posuit Deum adiutorium suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum*. Voilà l'homme qui ne met pas sa confiance en Dieu et qui n'espère qu'en la multitude de ses richesses, qui ne reconnaît de souverain bien que son argent; voilà, en un mot, un idolâtre. En effet, que l'on adore l'or sous la forme de Jupiter ou sous celle d'une monnaie, il importe fort peu; si l'avarice n'est pas une idolâtrie de créance, c'en est toujours une d'action, et comme a remarqué saint Basile, ce sont deux obligations égales et qui se suivent nécessairement, de ne rendre à aucune créature le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul, et de ne mettre son espérance en aucune chose qu'en lui. *Sicut nulli præterquam Deo soli cultum tribuere par est, sic neque in ulla alia re spem constituere* (D. Basil., homil. in dilescentes avaros).

Vous comprenez donc bien, messieurs, jusqu'à quel point d'orgueil les richesses portent naturellement celui qui les possède: ne point connaître Dieu pour son bienfaiteur, n'espérer point en lui, ce sont deux sentiments de la plupart des riches et des puissants de la terre. Mais ne croyez pas que ce soit là le terme de leur orgueil. *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper*. Ah! mon Dieu, c'est en cette occasion que l'insolence de ceux qui vous haïssent monte toujours. Eh! en quoi peuvent-ils être coupables? C'est qu'ils veulent rendre leur péché contagieux par leur luxe, comme s'ils entreprenaient de ravir au Créateur l'estime et l'admiration de ses créatures, pour se l'attirer tout entière.

N'avez-vous jamais considéré dans l'Écriture sainte l'injure qu'Ezéchias fit à Dieu? Dieu l'avait tiré d'une maladie mortelle; il lui avait même accordé quinze ans de vie par un prodige qui avait surpris toute la nature. Le roi de Babylone lui envoya des ambassadeurs pour s'en réjouir avec lui et pour s'informer par sa propre bouche de ce prodige: *Ut interrogarent*, dit l'Écriture, *de portento quod acciderat super terram*. Que croyez-vous que fit ce prince? Au lieu de glorifier l'auteur de sa santé devant ces ambassadeurs, et de les obliger, en les entretenant du miracle que Dieu avait opéré en sa faveur, de le glorifier avec lui,

il s'amusa à leur ouvrir tous ses trésors, à leur étaler ses vases d'or et ses pierres précieuses, dérobant ainsi la gloire qui était due à Dieu, pour la donner à ses richesses. Voilà à peu près ce que font aujourd'hui les riches du siècle par leur luxe. Entrez dans leurs maisons; approchez-vous de leur personne; en verrez-vous un seul qui, au lieu de s'élever à Dieu par la reconnaissance de tant de bienfaits qu'il en a reçus et de vous y porter avec lui, ne travaille plutôt à vous en détourner par la pompe qu'il fait éclater à vos yeux dans ses habits, dans son équipage ou dans ses meubles : *Induebatur purpura et bysso*.

Une infinité de raisons nous obligent de condamner le luxe et la somptuosité dans tous les riches du monde, aussi bien que dans celui de notre Evangile. Les Pères de l'Eglise, qui n'ont guère poursuivi de désordre avec plus de chaleur et de zèle, n'ont pu souffrir que des criminels condamnés à la mort et près à toute heure d'être menés au supplice, aimassent encore la pompe et voulussent triompher. Que n'ont-ils pas dit, entr'autres, contre les femmes qui, tirant vanité de leur châtiment, affectent la magnificence dans leurs habits? Ils leur ont reproché qu'il fallait qu'elles eussent dessein de plaire, ou à elles-mêmes, ou aux autres, ou d'entretenir leur amour-propre, ou de s'attirer celui des hommes; et enfin le motif général qui a fait condamner parmi les chrétiens toute sorte de dépenses superflues a été, comme nous verrons bientôt, l'obligation de l'aumône. Les Pères n'ont pas néanmoins oublié de blâmer encore le luxe, parce qu'il dérobait aux ouvrages de Dieu les yeux et l'admiration des hommes qui lui appartiennent. N'est-ce pas pour cela qu'ils ont déclamé avec tant de vigueur contre les chrétiens qui assistaient aux anciens spectacles, où la magnificence se trouvait presque toujours jointe à la cruauté? Quelle honte à un homme raisonnable, dit le grand saint Cyprien, d'admirer d'autres merveilles que celles que le Créateur lui propose! Il faut qu'il ait l'âme bien basse, s'il peut admirer quelque chose après Dieu : *Dejicit se de culmine generositate suæ, qui admirari aliquid post Deum potest*. Si bien, messieurs, que ces riches du siècle, qui continuent par leur luxe le dessein qu'avaient ces païens de nous empêcher de considérer les miracles que le Maître de l'univers fait incessamment dans la nature ou dans la grâce, devraient être condamnés, quand il n'y aurait point d'autre raison, sinon qu'ils attentent de débaucher notre admiration et de la ravir à Dieu.

Mais Dieu ne nous a donné des biens que pour nous en servir, j'en demeure d'accord; mais, comme dit encore saint Cyprien, il faut savoir à quel usage. Dieu a créé le fer, qui sert à labourer la terre : il ne faut pas pour cela en faire des instruments de meurtre. Dieu a créé le feu et l'encens : est-ce à dire qu'il en faille faire des sacrifices aux idoles? Dieu, de même, vous a donné des richesses : faut-il, en reconnaissance, l'en offenser et

scandaliser toute la nature par vos folles dépenses?

Mais que deviendra donc, ajoute-t-on, la différence des conditions? Est-ce que dans un Etat bien policé elles ne doivent pas être distinguées? Ah! mes frères, notre première condition est celle de pécheurs, et en cette qualité le sac et la cendre conviendraient mieux aux plus grands rois que l'or et la pourpre. Mais, quand je vous accorderais que l'ornement est permis à quelques-uns, apprenez en même temps que l'orgueil et le faste sont défendus à tous. Dites-moi : cette différence des conditions, que vous alléguiez pour autoriser vos désordres, est-elle aujourd'hui exactement observée? Tout est tellement confondu, que la principale étude des personnes de ce siècle* semble n'être qu'une certaine hypocrisie d'habits, de meubles, d'équipages, par laquelle chacun veut paraître ce qu'il n'est pas. Combien de fois peut-on s'y tromper et saluer, comme la mère de Darius, Ephestion au lieu d'Alexandre, parce qu'il est mieux vêtu! Cependant, messieurs, vous ne faites pas réflexion que ce désordre est le premier sujet de la damnation de l'homme de notre Evangile : *Induebatur purpura et bysso*. Il est vrai qu'à la qualité de riche somptueux et superbe, il avait joint celle de riche voluptueux : *Epubabatur quotidie splendide* : et c'est aussi de quoi nous pouvons accuser la plupart des riches, comme je vous le ferai voir dans le second point de ce discours.

II. — Saint Clément d'Alexandrie n'a jamais plus heureusement rencontré que quand il a voulu rendre l'ancienne idolâtrie des Egyptiens ridicule par la belle réflexion qu'il y a faite. Si vous aviez, dit-il, été dans le siècle de ces superstitieux adorateurs, vous auriez vu un temple magnifique élevé sur des colonnes de porphyre ou de jaspe, toutes les murailles éclatantes d'or et de pierres précieuses, un prêtre vénérable qui par sa gravité étudiée vous aurait inspiré du respect; mais, si vous aviez voulu pénétrer dans le sanctuaire et lever le voile de pourpre qui couvrait la divinité, qu'auriez-vous vu? Un chat, un serpent, un crocodile, pour lesquels on avait dressé tous ces augustes et superbes appareils : *Irridendum prorsus numen vidisses, bestiam antro, non templo, dignam* (S. Clem. Alex. lib. II Strom.).

Que pensez-vous, de même, de ce riche que je viens de vous faire voir, qui demeure dans un palais autant ou plus magnifique qu'un temple, dont la personne est environnée de tout ce que l'art et la nature fournissent de plus brillant, au milieu d'une troupe de domestiques destinés, comme autant de ministres, au service et au culte de cette divinité? Vos yeux ne sont guère pénétrants, si, au travers de tant de dorures et de somptuosités, vous ne découvrez une âme de bone ou de serpent, une nature tout ensevelie dans la matière, qui n'a plus de raison que pour satisfaire ses sens, et qui, se laissant emporter à la gourmandise, à l'impu-

reté, à la volupté la plus infâme, ne diffère presque plus en rien des bêtes.

Je vois bien, messieurs, que les riches trouvent étrange qu'on fasse d'eux de si injurieux jugements; mais l'idée que l'Evangile nous donne du mauvais riche nous permet si peu d'en avoir d'autres pensées, qu'après avoir dit qu'il s'habillait de pourpre et de lin, elle ajoute aussitôt qu'il faisait tous les jours bonne chère, pour nous apprendre que les richesses portent d'elles-mêmes à la volupté, qu'elles l'inspirent, qu'elles l'entretiennent, qu'elles la rendent fière et insolente.

Dans l'ancienne loi il était défendu aux Israélites de s'allier avec des femmes étrangères; et la raison que l'Ecriture en rend, c'est que ces femmes auraient eu infailliblement le pouvoir de les porter au culte de leurs faux dieux : *Certissime enim avertent corda vestra, ut sequamini deos earum* (III Reg., II). Pourquoi pensez-vous, messieurs, que presque tous les saints ont été pauvres, et que la première chose qu'ils ont faite, en se consacrant à Dieu, a été de se dépouiller de leurs biens? C'est qu'ils connaissaient qu'il n'y a rien qui inspire tant la mollesse et la volupté que l'abondance; que les passions ne sont jamais plus indociles et plus violentes que dans les riches; qu'on ne regarde sa fortune que pour entretenir son plaisir, pour se remplir de viandes et devenir semblable à l'idole de Bel, qu'on tenait pour un grand dieu, parce qu'il dévorait tout ce qu'on lui présentait, et que son avidité surpassait celle des animaux les plus carnassiers.

Celui dont la fortune est médiocre, qui n'a précisément que sa substance, et qui est même souvent obligé d'avoir recours à l'industrie pour la trouver, ne pense qu'à sa nécessité; mais le riche, qui a tout à souhait et qui n'a rien à faire, ne songe qu'à la superfluité et au plaisir, soit que l'oisiveté le corrompe, soit que son autorité, qui est toujours grande, oblige tout le monde à seconder ses intentions, soit que sa propre abondance le porte naturellement à l'intempérance et à la débauche.

Le désir du bien est la racine de tous les péchés, dit saint Paul : *Radix malorum omnium cupiditas*; mais je ne sais si vous avez compris toute la force de cette comparaison. Que fait la racine d'un arbre? Elle attire d'abord à soi tout le suc et toute l'humidité de la terre qui l'environne; elle se rend propre et elle tourne à son profit la fécondité que lui donnent les rosées et les pluies. Voilà déjà ce que fait l'avarice : elle tire à elle de tous côtés, elle s'enrichit des misères et des dépouilles du prochain; les larmes de l'orphelin et le sang du peuple sont comme les pluies qui arrosent cette plante malheureuse : *Radix omnium malorum*. Mais ce n'est pas encore tout ce que veut dire l'Apôtre; il veut dire que, comme la racine d'un arbre fait couler incessamment la sève qu'elle a attirée, dans toutes les branches de l'arbre, pour y produire des fleurs et pour y nourrir des fruits, aussi la cupidité de la plupart des

hommes n'a amassé des richesses que pour faire fleurir et subsister en eux tous leurs plaisirs, que pour assouvir leurs passions, pour fournir à leur bonne chère et à leur gourmandise.

C'est pour cela que nous ne devons pas nous étonner si de toutes les passions de l'homme il n'y en a point de si violente que l'avarice, par la raison que toutes les autres étant, comme vous voyez, intéressées à la satisfaire, se joignent à elle et lui prêtent tous leurs mouvements. *Homo quidam erat dives* : il y avait un homme riche. Eh bien ! qu'en arrivera-t-il ? *Epulabatur quotidie splendide* ; il fera tous les jours bonne chère. Ce n'est que dans la maison du riche où les tables, les jeux, les divertissements et tous ces excès qui sont si contraires à la tempérance et à la modération chrétienne peuvent être aisément entretenus. Car qui pourrait rassembler tous les jours tant de choses différentes pour le plaisir d'un seul homme, s'il n'avait de grands biens ? Si la fortune de cet homme était médiocre, il se contenterait du nécessaire ; mais parce qu'il est riche, il faut que sur sa table on serve avec une prodigieuse abondance ce qui vole dans l'air, ce qui court sur la terre et ce qui nage dans les eaux ; il faut qu'elle ressemble à ces cartes universelles qui enferment dans leur petite étendue les régions et les empires, et qu'elle soit comme un abrégé du monde.

N'avez-vous jamais remarqué que le démon de la volupté, sous le nom de Béhémoth, ne trouve point de pâturage plus agréable que sur les montagnes, où les herbes étant abondantes, toutes les bêtes de la campagne y viennent paître et jouer en assurance ? *Huic montes herbas ferunt, omnes bestiae agri ludent ibi*. Saint Grégoire, expliquant cet endroit de Job, dit que par ces montagnes Dieu entend les riches et les puissants de la terre, comme étant élevés au-dessus des autres, et que par ces pâturages abondants, où toutes sortes de bêtes se nourrissent, il nous représente les richesses de ces personnes puissantes, qui sont la matière et l'aliment de tous leurs plaisirs.

En effet, messieurs, ce n'est que dans la maison du riche et aux dépens de ses biens que tous ces plaisirs subsistent. C'est là que la paresse est dans son élément ; c'est là que la gourmandise s'abandonne à toutes sortes d'excès ; c'est là que la mollesse et l'impudicité peuvent s'établir et régner : c'est enfin dans l'abondance des riches, que les appétits les plus déréglés, comme autant de bêtes monstrueuses, non-seulement s'entretiennent, mais se divertissent à leur aise : *Omnes bestiae agri ludent ibi*.

Ne croyez pas néanmoins, messieurs, que ce soit encore là tout ce que font les richesses pour la volupté ; elles l'inspirent, elles l'entretiennent, mais enfin elles la produisent en public et la rendent impudente. Saint Augustin a exprimé par un seul mot ce dernier service qu'elles rendent aux plaisirs, quand il les a appelées les satellites de la volupté : *Divitiarum voluptatum satellites*. Vous entendez bien sans doute que ce Père

a voulu dire que ce sont les richesses qui donnent entrée dans le monde à la volupté; que c'est avec leur escorte et sous leur protection qu'elle paraît en assurance, et qu'elle est reçue dans les meilleures compagnies. Un vice nécessaire n'oserait se produire, n'ayant point d'éclat qui cache sa laideur : on le rebuterait et on lui fermerait la porte ; mais quand il est opulent, on l'honore comme portant sa recommandation avec soi, et on lui rend même souvent des respects qu'on refuse à la vertu.

N'est-ce pas ce que saint Jean nous a voulu faire comprendre dans son Apocalypse, par une figure fort expressive ? Il introduit la volupté sous la forme d'une femme qui donne à boire à tout le monde sans distinction, qui enivre de son vin empoisonné tous les peuples de la terre : *De vino fornicationis ejus biberunt omnes gentes*. Mais il remarque que cette femme est vêtue de pourpre, et que le poison qu'elle donne à boire est dans une coupe d'or, pour nous apprendre que sous une apparence aussi éclatante, la volupté la plus criminelle est reçue partout, qu'elle porte en cet état son impudence dans la maison des grands, et qu'étant une fois assistée des richesses, elle peut paraître en tous lieux avec les mystères les plus infâmes sur le front : *Et in fronte ejus nomen scriptum : Mystrium*.

Après tous ces offices que les richesses rendent au péché, peut-on, messieurs, être chrétien et les souhaiter ? Et si elles nous sont de quelques secours quand elles sont modérées, ne faut-il pas avouer que, quand elles passent la médiocrité, elles nous doivent être plus à craindre que les déluges et les incendies. Pleurez, riches, dit l'apôtre saint Jacques, *Plorate ululantes* (Jacob., V), et parce que les larmes ne sont pas encore assez pour pleurer vos malheurs, hurlez comme des bêtes. Vos richesses sont réduites en pourriture ; vos habits somptueux sont rongés de vers ; votre or et votre argent se sont rouillés, et ne les faisant servir, comme le riche de l'Evangile, qu'à votre orgueil ou à votre plaisir, vous ne sauriez non plus que lui vous en faire que des amas de colère et que des trésors de vengeance. Mais, hélas ! je m'aperçois que les richesses vous rendent encore bien plus criminels. Dieu ne vous a donné du bien que pour en assister le pauvre, et vous avez la dureté de le laisser expirer de faim et de froid à vos portes ; c'est cette dureté qui va faire le dernier chef de votre condamnation, dans la troisième et dernière partie de ce discours.

III. — Qui le croirait, messieurs, que l'avarice et la prodigalité, qui semblent si contraires, s'accordent et se trouvent tout à la fois dans la plupart des riches du monde ? Cependant, rien de plus vrai ; car comme ils donnent tout à la vanité ou au plaisir, ainsi que je viens de vous en convaincre, il arrive qu'ils ne laissent rien à la charité, semblables au mauvais riche qui, plus dur qu'un rocher, consumait son bien en de folles dépenses, ou le retenait dans ses coffres.

Cette cruauté des riches envers les pauvres peut arriver en deux manières : tantôt en leur ôtant ce qu'ils ont, tantôt en leur refusant ce qu'ils n'ont pas. Et premièrement, combien voyons-nous de riches qui, travaillés d'une soif insatiable, se portent indifféremment sur les gains illicites, comme sur ceux qui sont permis ? En voyez-vous vous-mêmes beaucoup d'autres dans le temps où nous sommes, qui ne volent de toutes parts et à toutes mains, qui n'épargnent, ni les biens de la veuve, ni ceux du pupille ; et qui, comme dit si bien saint Ambroise, ne cessent jamais de prendre, parce qu'ils ne cessent jamais de désirer : *Rapiendi nullus modus, ubi nulla mensura cupiendi* ? Messieurs, vous savez tous une chose qu'il y a longtemps que le Sage a dite, qu'il est impossible de faire si promptement de grandes et monstrueuses fortunes sans commettre une infinité d'injustices : *Qui festinat ditari non erit innocens* (Prov., XXVIII). Et si on les commet, il faut les réparer, il faut restituer, sans cela point de salut.

L'autre partie de la dureté des riches, et de laquelle celui de notre évangile paraît s'être rendu plus coupable, c'est de refuser, au milieu de leur abondance, de soulager la misère du pauvre. Vous devez savoir, messieurs, que le dessein le plus favorable de Dieu en donnant des biens aux riches de la terre a été de mettre par là entre leurs mains les moyens de leur salut, en leur donnant le pouvoir de faire l'aumône ; et alors on peut dire que Dieu élève les richesses jusqu'à l'ordre de la grâce, et qu'il les fait comme entrer dans la prédestination des riches, pour leur être un moyen propre à en obtenir l'effet : théologie que saint Paul et tous les Pères nous ont apprise, lorsque rendant raison de ce que les uns étaient en ce monde dans l'abondance, et les autres dans le besoin, ils ont dit que c'était afin que ceux-ci se sauvassent par la pauvreté, et ceux-là par les richesses ; que c'était afin que la misère de uns pût être l'occasion de la sanctification et la source, par conséquent, de la béatitude des autres : *Nobis militat inopia pauperum*.

O grâce ! ô gloire de mon Sauveur ! que ton acquisition a coûté cher à Jésus-Christ ! Ce n'est point avec de l'or ou de l'argent qu'il l'a achetée pour nous, c'a été au prix de tout son sang. Mais, ô prodige de miséricorde ! c'est pour ces métaux corruptibles qu'il l'a abandonnée à la plupart des hommes. Que ce riche fasse part aux pauvres de ses biens temporels, Dieu s'engage de lui faire part de son bonheur éternel. Qui serait assez malheureux et assez ennemi de soi-même pour refuser un si avantageux parti ? qui, qui, messieurs ? La plupart des riches du siècle, soit que le bonheur où ils se trouvent les rende insensibles au malheur des autres, et qu'ils ne se mettent pas en peine de soulager des maux qu'ils ne croient pas être en état de craindre, soit que l'attachement qu'ils ont à leurs biens les empêche de s'en défaire, il n'est que trop vrai de dire qu'il n'y en a presque point qui ne deviennent aussi lurs que

le métal qu'ils possèdent, et qui ne prennent, comme dit David, les abominables qualités de ce qu'ils aiment. *Facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt.*

La dureté du riche de notre évangile ne nous en fournit qu'une trop triste preuve. Dieu, pour attendrir cette âme cruelle, lui épargne la peine d'aller chercher fort loin des objets qui excitent sa compassion. Il lui met à sa porte et devant ses yeux le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes, ou, pour mieux dire, la pauvreté et la misère même. Afin de lui ôter tout prétexte de ne pas donner, Dieu lui augmente ses biens; et afin même qu'il puisse s'acquitter de l'obligation de l'aumône à moins de frais, il augmente en même temps la faim de ce pauvre, qui se contente des miettes qui tombent de sa table.

Ce n'est pas encore là, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. de divite et Lazaro*), tout ce que Dieu fait pour émouvoir un cœur si dur. Comme une seule voix ne pourrait pas se faire entendre d'un homme si enseveli dans ses plaisirs, Dieu ouvre les plaies de ce pauvre, comme autant de bouches sanglantes par lesquelles sa misère est plus fortement et plus pitoyablement expliquée; et cependant qu'arrive-t-il? En même temps que Dieu se sert de Lazare, comme d'un trait perçant pour pénétrer le cœur de ce riche, ce riche ne cherche qu'à armer de plus en plus son cœur d'une impénétrable dureté. Son luxe, sa bonne chère, ses dépenses folles et inutiles sont comme autant d'aliments cruels dont son âme barbare se nourrit et se fait des entrailles de fer.

Riches de notre siècle, vos cruautés ne sont pas si connues que celles de ce malheureux, et quand nous les saurions, nous ne montons pas en chaire pour les publier. Mais souvent en sont-elles moins sanglantes? Si l'on voulait connaître votre dureté, on n'aurait qu'à aller dans ces maisons où la honte retient quelquefois tant de misères cachées : on n'aurait qu'à interroger les personnes pieuses qui se mêlent de recueillir les aumônes; et pour lors que verrait-on? On apprendrait, à votre confusion, que ceux qui ont le plus de commodité sont presque toujours les plus insensibles, qu'un homme d'une fortune médiocre ou une pauvre veuve, semblable à celle du temple, qui mérita d'être louée de Jésus-Christ, fera plutôt la charité que vous, qui possédez de grands biens. O insensibilité, ô dureté, ô barbarie qui mérite les derniers supplices!

Faites-vous tant qu'il vous plaira une idée d'un faux bonheur; imposez aux yeux de vos frères, en sorte que le monde aveugle vous adore comme les dieux de la terre, et qu'il envie votre félicité; pour moi je vous dirai hardiment après Jésus-Christ: malheur à vous! parce que toute votre consolation regardant le présent, vous n'en pouvez espérer aucune pour l'avenir, étant aussi superbes, aussi voluptueux et aussi impitoyables que je le suppose. A votre avis, lequel doit-on croire, ou le monde, ou Jésus-Christ? Le

monde vous estime heureux, et Jésus-Christ prononce malheur sur vous et sur vos biens : à qui nous en rapporterons-nous?

Eh quoi! me dites-vous, faut-il que je me dépouille du bien que j'ai? Quand vous le feriez, vous ne suivriez que l'exemple d'une infinité de riches, qui peut-être n'auraient jamais été sauvés s'ils ne l'avaient fait. Mais je vois bien que ce n'est pas là ce à quoi je dois m'attendre. Il ne me reste donc plus qu'une seule chose à vous dire, et je vous la dirai pour obéir au commandement exprès que m'en fait l'Apôtre. Allez dans tous les palais des grands; entrez dans toutes les maisons des riches, et dites-leur qu'ils se gardent bien de tirer de leurs richesses aucun sujet de vanité et de mollesse. Avertissez-les qu'ils ne mettent pas en elles leur espérance, mais qu'ils en distribuent une bonne partie à ceux qui sont dans le besoin.

Voilà, chrétiens, ce que saint Paul m'oblige de vous dire. Purifiez vos richesses de tous ces péchés qui semblent en être inséparables. Au lieu de les employer à votre luxe ou à votre sensualité, faites-en les moyens de votre salut par vos aumônes. Car c'est là, comme je vous le dirai encore en un autre endroit, ce qui peut vous sauver.

Il faut que chaque arbre, disait Dieu dans la création, porte son fruit selon sa nature : *Omne lignum faciens fructum juxta genus suum*, et le même ordre se doit observer dans la grâce. On ne peut faire son salut dans sa condition, sans acquérir la vertu qui lui est propre; la justice est pour les rois; le zèle pour les ecclésiastiques; l'aumône pour les riches; et ce serait les tromper que de leur laisser croire qu'ils puissent acquérir à un autre prix la bienheureuse éternité que ie vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'Enfer.

Malos male perdet.

Il perdra les méchants sans pitié (S. Matth., XXI).

Si la naissance rend tous les hommes égaux, et si la vie les distingue, il faut dire aussi que la mort, qui d'un côté les réduit tous dans un semblable état de corruption et d'oubli, met d'un autre côté une très-grande différence entre eux, par rapport à leur bonheur ou à leur malheur éternel.

Nous vîmes hier un riche qui, quoique formé comme les autres hommes, paraissait néanmoins si différent de l'état du pauvre qui était couché à sa porte, qu'on eût dit qu'il faisait lui seul une espèce toute particulière, par son luxe, son orgueil, ses festins, sa magnificence et la délicatesse des mets qu'on servait sur sa table. Mais enfin ce malheureux est mort, et la face du théâtre étant changée, il n'y a plus pour lui qu'humiliation, que misères, que pauvreté dans l'enfer où il est enseveli, pendant que Lazare, auparavant couvert d'ulcères, traînant une vie misérable, et se contentant de quelques

miettes de pain pour s'empêcher seulement de mourir, jouit d'une abondance et d'une félicité éternelles dans le sein d'Abraham où il repose.

Ainsi en avez-vous disposé, ô mon Dieu, pour justifier votre adorable providence, punir impitoyablement les méchants, et récompenser les bons. Nous voyons dans l'évangile de ce jour, de cruels et ingrats serviteurs qui se jettent avec furie sur l'enfant que leur maître leur a envoyé, et qui s'écrient : voici l'héritier de la maison, tuons-le ! Mais nous entendons, en même temps, qu'on prononce leur sentence, et qu'on dit que pour avoir commis un tel crime, ils seront punis sans pitié : *Malos male perdet*. Un mauvais riche enseveli dans les enfers, des serviteurs châtiés avec la dernière sévérité, qu'est-ce que tout cela signifie, mes frères, et à quelle intention Jésus-Christ nous fait-il ces deux paraboles, si ce n'est, comme nous l'apprend saint Jean Chrysostome, pour nous empêcher de tomber dans le péché, par la crainte de l'enfer où il conduit ? Descendez-y en pensée pendant votre vie, mes chers auditeurs, afin que vous n'y descendiez jamais réellement après votre mort, et que vous ne soyez pas du nombre de ces damnés dont l'Evangile nous fait une si effroyable peinture. Car, qu'est-ce qu'un damné ? Apprenez-le en trois mots qui vont faire tout le partage de ce discours. Un damné est un misérable privé de tous les biens, affligé de tous les maux, tourmenté dans tous les temps : *Malos male perdet*. Fasse le ciel que je vous explique bien toutes les parties d'une si étrange définition ; j'en demande humblement la grâce au Saint-Esprit, par le crédit de la sainte Vierge que j'implore, et à qui je dis avec l'ange : *Ave, Maria*.

I. — Le Saint-Esprit, qui connaît le sort heureux ou malheureux des hommes, a eu raison de nous avertir, chez Job, que le riche n'emportera rien avec lui en mourant, que quelque magnificence qui éclate à présent autour de sa personne, et de quelque délicatesse que sa table soit couverte, il ne verra pas seulement dans ce triste moment une ombre de sa félicité passée : *Dives cum dormierit nihil secum auferet, aperiet oculos suos, et nihil inveniet*.

En effet, mes frères, l'Evangile qui nous fait d'abord un si magnifique détail des biens et des plaisirs du mauvais riche pendant sa vie, nous apprend, immédiatement après, qu'il s'est trouvé à sa mort dans une si grande pauvreté et une disette si générale de toute chose, qu'il n'a pu même obtenir une seule goutte d'eau pour se rafraîchir au milieu des cruelles flammes qui le tourmentaient. Quel étrange changement ! quelle pitoyable révolution ! Se voir, un moment auparavant, dans un plein pouvoir de donner, et, un moment après, être contraint de demander ; ne manquer d'aucune superfluité pour son plaisir, et mendier une goutte d'eau pour sa nécessité ; passer auprès d'un pauvre, sans daigner l'entendre ni le regarder, et être forcé de s'adresser à ce pauvre même

pour implorer sa miséricorde ; avoir autour de soi une foule d'amis et de domestiques, et se trouver tout d'un coup dans une si affreuse solitude, qu'il ne puisse exprimer sa douleur qu'à Abraham dont il a si mal imité la miséricorde, et à Lazare dont il a si fièrement méprisé la misère. Encore un coup, quelle surprenante révolution et quelle triste catastrophe ! Ne tremblez-vous pas déjà pour vous, mes frères, et n'est-ce pas là peut-être une triste peinture que je fais, par avance, de l'état où vous vous trouvez aujourd'hui et de celui où vous serez réduits un jour ?

Car, remarquez, je vous prie, que quelque fâcheuse que soit la privation de toute sorte de biens, où se trouve le mauvais riche après sa mort, elle n'est cependant qu'une faible image de celle où chaque réprouvé sera réduit dès le premier moment de sa damnation. La sentence irrévocable du souverain juge ne l'aura pas plutôt condamné, qu'il se verra dépouillé, non-seulement de tous les biens de la nature et de la grâce, mais de ceux de la gloire, tels que sont la vue de Dieu, la joie des bienheureux, la société des anges, pour la possession desquels il avait néanmoins été créé.

Quand un criminel est condamné aux mines ou à l'exil, la première chose qu'il souffre est une confiscation générale de tous ses biens ; et comme il ne doit être que l'esclave de sa peine, on le déclare inhabile à posséder aucun héritage, ni aucune charge. C'est ainsi que le premier coup de foudre qui frappe un réprouvé avant que d'être abandonné aux démons, c'est d'apprendre que l'éternité bienheureuse et tous les biens inestimables qu'elle renferme et dont il serait temps qu'il jouit, lui sont ôtés sans ressource, et qu'il en est éternellement déchu. Mais comme la privation de tant de biens n'arrive au réprouvé qu'en conséquence de celle du premier et du plus grand de tous, qui est Dieu, je croirai vous avoir assez fait comprendre la perte de tous ceux-là, quand je vous aurai expliqué la privation de celui-ci. Cependant, à quelle entreprise est-ce que je m'engage ? Vous faire concevoir la perte de Dieu ! ah ! il faudrait, pour y réussir, vous faire concevoir ce que c'est que Dieu même. Qui peut expliquer la privation d'un si grand bien ? Personne, mes frères, que celui qui le possède ou que celui qui l'a perdu ; mais quand on vous la pourrait expliquer, seriez-vous en état de la comprendre ?

Ici-bas, nous ne sommes point touchés de l'absence de Dieu, parce que nous ignorons proprement quel il est et combien il nous est utile ; ce n'est que dans l'autre vie où notre âme, qui ne dépend plus des organes du corps, peut recevoir immédiatement des espères qui, lui représentant fidèlement, et la grandeur de Dieu, et la douceur qu'il y a de le posséder, la peuvent rendre en même temps sensible à sa perte. N'avez-vous jamais remarqué que dans la mort d'un père qui a deux enfants dont l'un est en fort bas âge, l'autre dans un âge plus avancé, il n'y a que celui-ci qui s'afflige ? La raison en est

aisée; c'est que cet aîné a connu tout seul l'avantage qui lui revenait d'avoir un père vivant, et qu'il juge encore tout seul du malheur que sa mort lui attire.

Telle est à peu près l'idée sous laquelle vous devez découvrir la raison pour laquelle la privation de Dieu, qui ne touche guère les hommes en cette vie, les doit si fort affliger en l'autre. Nous ne sommes ici-bas que des enfants sans raison et qui ne discernons pas la misère qu'il y a d'être privés de la présence d'un si bon père. Mais après la mort, une âme réprouvée connaissant avec moins d'obstacles le bonheur infini qu'il y a de jouir de Dieu, concevra toute la disgrâce qu'il y a de le perdre. Ah! j'étais née pour posséder un bien si précieux, j'étais élevée dans cette espérance, j'étais faite pour être bienheureuse, en un mot, pour jouir de Dieu, et je perds par ma faute cet avantage qui m'était acquis.

Cette réflexion sera sans difficulté le premier et le plus cruel supplice des damnés. Ni les tortures des démons, ni les feux des enfers, ni aucune peine de celles que l'on nomme afflictives, n'égaleront jamais le souvenir éternel de cette perte. Et c'est là le sens littéral de ces paroles de Daniel qui dit qu'entre les morts il y en aura qui se réveilleront pour la vie éternelle, et d'autres pour voir leur malheur et leur confusion, sans pouvoir se l'ôter de l'esprit : *Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper*. Quelle misère et quelle confusion est-ce là! Car soit qu'on regarde cette privation de Dieu comme une séparation violente de deux choses qui, de leur nature, devaient être intimement unies, soit qu'on la considère comme un cruel divorce de deux personnes qui se devaient mutuellement appartenir, soit enfin qu'on se la représente comme une aversion irréconciliable de deux êtres qui se doivent réciproquement aimer, un réprouvé n'aura-t-il pas éternellement sujet de dire : Pense, malheureux, et pense-y pendant toute l'éternité, combien il te doit être amer et fâcheux d'avoir perdu pour jamais ton Dieu : *Scito et vide quam malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (Jerem., VII).

Pour vous former quelque faible idée d'une si violente séparation, souvenez-vous seulement des efforts que vous voyez faire aux éléments, dans le retardement qu'ils souffrent quelquefois de leur bien naturel sans le connaître. Un peu de vent caché dans les entrailles de la terre renverse les montagnes, déracine les rochers, ébranle tous les fondements du monde. Quel bruit ne fait pas une petite flamme enfermée dans une nuée? Elle brise et met en pièces tout ce qui lui résiste; elle roule et gronde incessamment sur nos têtes, elle fait trembler toute la nature. Ce ne sont cependant que les efforts de l'air et du feu qui se trouvent dans un état violent par leur éloignement d'un bien qu'ils ne connaissent pas. Que sera-ce donc de la violence d'une âme qui, se portant avec d'autant plus d'impétuosité vers son Dieu qu'elle

saura l'avantage qu'il y a de lui être uni, se verra séparée et arrachée d'un si grand bien? Qui dit séparation, dit douleur; et vous savez que plus l'inclination est forte, plus la séparation doit être douloureuse et cruelle. Or, quelle inclination plus puissante que celle d'une âme pour son Dieu? Non-seulement elle se porte à lui de toutes ses forces, comme à sa fin; mais Dieu, en cette qualité, l'attire encore à soi comme un diamant, et redouble par conséquent la violence du mouvement par lequel elle tend vers lui.

Je sais bien qu'une âme réprouvée, persévérante et endurcie dans son péché, voudra elle-même s'éloigner de Dieu; je sais bien que Dieu voyant une insupportable difformité en cette âme, la rejettera comme indigne de l'approcher et de lui être unie. Mais remarquez que c'est la contrariété même de ces mouvements qui rendra au pécheur cette séparation plus terrible. En même temps que Dieu, comme fin de toutes choses, attirera une âme réprouvée à lui, en même temps, comme ennemi particulier de sa malice, il la rejettera. Dans le moment que l'essence de l'âme réprouvée se portera à Dieu comme à son bien naturel, dans ce moment-là même sa volonté corrompue se retirera de lui comme de son persécuteur. Aller nécessairement à Dieu, se détourner nécessairement de Dieu, quel supplice, mes frères, de se trouver battu de deux mouvements si violents et si opposés!

Mais plus cette séparation sera cruelle, moins elle peut être conque, et si je veux vous en donner quelque connaissance, il faut que j'aie recours aux comparaisons sensibles de saint Augustin. Savez-vous, dit ce saint docteur, ce que c'est que la privation qu'un réprouvé souffre de Dieu? *Exharedatio, divortium, dissolutio* : Un enfant deshérité, une épouse répudiée, un membre disloqué et arraché; voilà proprement ce que c'est qu'un damné. Dieu était le père de cet homme; le ciel était son héritage, et il a mérité, par sa désobéissance, de déchoir d'une si riche possession. Dieu était l'époux de cette âme, il l'avait toujours traitée avec autant d'amour que son épouse; et ses infidélités obligent Dieu de la répudier comme une infâme, et de lui faire perdre une si douce alliance. Jésus-Christ était le chef de ce chrétien, il se l'était uni comme un de ses membres, et il le retranche comme indigne, par sa difformité, de faire partie de sa personne et de son corps.

Voilà, messieurs, l'idée que saint Augustin nous donne de la réprobation actuelle des méchants; idée qui, si je l'ose dire, est en quelque sorte plus affreuse que celle de la damnation des démons. Les démons n'avaient presque point d'autre alliance avec Dieu que celle de la création, du moins il ne s'était pas uni à eux; et ainsi il semble qu'il ne les ait éloignés de lui que comme un ouvrier rejette des ouvrages qui se sont biffés; mais un chrétien qui, outre l'alliance de la création, appartient à Dieu par celle de l'Incarnation

et de la rédemption ; un chrétien, dont l'âme est unie à Jésus-Christ par sa mort, par son sang, par ses sacrements, par ses grâces et par une infinité d'autres bienfaits, ne doit-il pas souffrir avec mille fois plus de douleur qu'un démon, quand tous ses liens viendront à être rompus ; et pouvons-nous seulement penser sans frémir à l'étrange déclaration que Dieu fera aux réprouvés lorsque, renonçant aux qualités de leur maître, de leur roi, de leur pasteur, il les désavouera, à la face du ciel et de la terre, pour son peuple : *voca nomen ejus non populus meus, quia vos non populus meus.*

Il est vrai, messieurs, que ce qui rend cette déclaration plus terrible, et la privation, par conséquent, de Dieu plus insupportable, c'est que l'aversion réciproque de Dieu et du pécheur y est nécessairement enfermée. Dieu haïra éternellement le pécheur parce qu'il ne trouvera plus rien en lui digne de son amour. Dieu qui n'aime pas moins qu'il est aimable ; Dieu de qui la volonté se porte à tout ce qui est bon, comme son entendement comprend tout ce qui est vrai ; Dieu qui, comme dit le Sage, ne dédaigne pas d'étendre ses affections jusqu'aux moindres de ses créatures : *Nihil odisti eorum quæ fecisti*, qui a soin des mouches et des feuilles des arbres, aura de l'aversion pour l'âme réprouvée, la détestera de toute sa force et de tout son pouvoir, et, pour tout dire en un mot, la haïra infiniment, parce qu'il la haïra par une nécessité de son être, qui le rend naturellement et immuablement ennemi du péché.

Mais si Dieu a de l'aversion pour le pécheur, ne doutez pas que le pécheur n'en ait aussi pour Dieu. Témoin les blasphèmes et les exécérations qui seront éternellement dans sa bouche et dans son cœur ; témoin ce que sa haine lui fait dire et penser, témoin les vains et criminels souhaits qu'il forme, et contre son créateur, et contre ses élus. Le mauvais riche ne voudrait pas que Lazare fût dans le sein d'Abraham, *mitte Lazarum*, et Lazare ne quittera jamais ce repos. Il voudrait une goutte d'eau pour éteindre son ardeur, et cette goutte d'eau lui sera éternellement refusée : *In æternum non obtinebit quod vult, et quod non vult in æternum sustinebit.*

Quelle horrible peine, messieurs ! et cependant c'est celle des damnés. Être privé de Dieu et par conséquent de tout bien ; être séparé de Dieu, être haï de Dieu, ne voir jamais Dieu, n'en est-ce pas déjà trop savoir pour trembler ? Les paroles sont faibles pour expliquer un malheur si grand, j'en demeure d'accord ; mais la chose n'est-elle pas assez affreuse d'elle-même, sans qu'il soit besoin de termes et d'expressions pour la faire entendre et craindre ? Être privé de Dieu, je le répète, ne voir jamais son Dieu, quelle effroyable privation ! Saint Paul, pour avoir dit aux Milésiens, en les quittant, qu'ils ne verraient plus son visage : *non amplius videbitis faciem meam*, fit fondre tous ces peuples en larmes ; et d'où vient que Dieu fai-

sant la même menace aux pécheurs, il n'y en a pas un qui en soit ému et qui prenne les précautions nécessaires pour l'éviter ? Misérable pécheur, dit saint Augustin, si une femme que tu idolâtres avait exigé de toi une chose difficile et, qu'à faute de l'exécuter, elle t'eût menacé de te priver de sa vue, faudrait-il d'autre motif pour te faire craindre et pour t'obliger à la satisfaire ? Il n'y a pas de commandement bizarre et extravagant auquel cette misérable créature ne te fit obéir avec cette menace : *faciem meam non videbis*, et cette menace dans la bouche d'un Dieu qui est près de l'exécuter contre toi, ne fera nulle impression de crainte sur ton cœur ! Ah ! quelle fureur ou quelle stupidité ! craindre plus les menaces d'une femme que celles d'un Dieu ; appréhender davantage de perdre la présence d'une impudique que celle du Saint des saints ! *impudica hoc dicit et terret, dicit hoc Deus et non terret.* Mais je vois bien que comme les pécheurs ne donnent rien qu'à leurs sens, il faut leur exposer dans la damnation des peines qui leur soient plus sensibles ; j'ajoute donc à cette première considération une seconde, qui est que si un damné est privé de tous les biens, il est aussi affligé de tous les maux, *malos male perdet* : c'est le sujet de mon second point.

II. — Comme tout péché renferme en soi deux mouvements injustes, une aversion de Dieu et un attachement à la créature, la justice exige qu'il soit aussi puni d'une double peine : *Duplici contritione contere eos* (Jer., XVII) ; je veux dire que le pécheur, pour s'être volontairement détourné de Dieu, le perde nécessairement et soit privé de tous les biens qui se trouvent dans sa possession, et que pour s'être prostitué à la créature, il soit aussi persécuté de la créature même ; éprouvant, comme dit l'Écriture, toute la cruauté de ces méchants maîtres auxquels il s'est volontairement donné : *Tradam Ægyptum in manus dominorum crudelium* (Isai., XIX).

Je viens de vous expliquer la première partie de cette punition, que peu de gens ont peut-être comprise ; plaise au ciel que celle-ci fasse plus d'impression sur vous ! et comme on ne peut expliquer dans le détail tous les effroyables maux qui fondront sur la tête des damnés, il suffit de vous dire en général qu'il n'y a point de créature qui ne se charge de les tourmenter, et qu'ils n'ont aucune partie qui n'en soit cruellement affligée.

C'est une vérité établie dans toute l'Écriture sainte, que les créatures doivent s'élever de compagnie contre les ennemis de Dieu. Comme il n'y en a pas une dont le pécheur n'abuse en cette vie, saint Paul nous apprend qu'il n'y en a pas une aussi qui ne gémisse sous cette captivité, qui n'attende avec impatience le temps qu'elle en doit sortir pour s'en venger. *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, subjecta vanitati non volens* (Rom., VIII). Si nous en croyons même l'Écclesiastique, l'une des fins que Dieu s'est proposées en produisant toutes ces créatures, a été de les faire servir à sa vengeance. Le feu, la grêle, la faim, la mort et toutes

les autres créatures, sont destinés à venger Dieu de ses ennemis, et, sitôt qu'ils en auront reçu l'ordre, ils partiront avec autant de joie pour l'exécuter, que s'ils allaient à un banquet : *Ignis grando, fames, mors, omnia ad vindictam creata sunt : bestiarum dentes, et scorpii, et serpentes, et romphæa vindicant in exterminium impios. In mandatis ejus epulabuntur et in temporibus suis non præterient verbum (Eccles., XXIX).* Quelle étrange expression !

Il est certain que le feu fait la principale peine des damnés, que toute la damnation est même souvent entendue dans l'Ecriture par les flammes éternelles, que le Sauveur du monde s'en étant expliqué jusqu'à trois fois dans un même discours, ne permet pas de douter que ce feu ne soit véritable et qu'il ne soit même le plus violent tourment de l'enfer. *Ubi ignis non exstinguitur (S. Marc., IX).* Ce qui a fait dire à Tertullien que l'enfer était le trésor de toute la colère de Dieu, parce qu'il contenait le feu éternel, qui en est le plus cruel ministre. *Thesaurus iræ Dei, thesaurus enim ignis æterni (Tert., adv. Marc.).*

Mais il est aussi certain, par l'Ecriture même, que le feu ne fait pas toute la peine extérieure d'un damné; qu'il n'est, comme dit le prophète, qu'une partie de son supplice : *Ignis et sulphur pars calicis eorum.* Toutes les autres créatures s'armeront à leur tour pour le tourmenter; les glaces le gèleront après que les flammes l'auront brûlé; des serpents s'attacheront à son cœur pour le piquer, en même temps que des lions se jeteront sur lui pour le déchirer; le nombre des bourreaux, par un cruel miracle, ne retardera pas le dessein pernicieux d'un chacun, et rassemblant toute leur fureur, ils feront bien voir, comme dit l'Ecclesiastique, qu'ils l'avaient réservée pour cette occasion effroyable : *Et in tempore consummationis effundent virtutem et furorem.*

Il est vrai que la force naturelle des créatures sera pour lors élevée, par un concours extraordinaire de Dieu, à des effets surnaturels; jusque-là que le feu d'enfer est bien plus marqué dans l'Ecriture et dans les Pères par ses oppositions au nôtre que par ses rapports. Ce feu brûle et n'éclaire point, et saint Basile nous apprend que c'est en cette occasion que la voix du Seigneur, séparant les deux qualités de cet élément, *Vox Domini intercidentis flammam ignis (Psal. XXVIII),* son ardeur seule est le partage des damnés, comme sa lumière seule fait celui des bienheureux. Ce feu n'a pas d'aliment et ne se peut néanmoins éteindre : ce qui a fait dire à quelques Pères qu'il devait être en quelque manière de la nature des choses spirituelles. Ce feu dévore et ne consume jamais; quel miracle de la justice divine, s'écrit saint Augustin! la cruauté du feu qu'elle emploie ne consiste pas tant à brûler qu'à épargner : *Mirus ignis, sævit et parcit, cruciat et reservat.* Or, messieurs, figurez-vous que les autres éléments, comme autant de ministres de la justice de Dieu, agiront avec une cruauté

aussi miraculeuse contre les damnés : et jugez par là si le Saint-Esprit, dans l'Ecclesiastique, n'a pas eu sujet de dire que c'est proprement en cette occasion qu'ils réservent leur fureur, que c'est proprement en cette occasion qu'ils se font un plaisir d'obéir à Dieu et de le venger : *Et in mandatis ejus epulabuntur.*

Oui, sensuel, qui fais servir en ce monde toutes choses à ta vanité ou à ta volupté, qui obliges les éléments à fournir à ton impudicité et à ta gourmandise, attends-toi qu'ils se repaîtront de toi-même à leur tour; qu'après ta résurrection tu seras la proie des flammes et la nourriture des bêtes les plus farouches. Femme délicate et orgueilleuse, qui nourris ton corps avec tant de mollesse, qui couvres ton visage de fard et de mouches, attends-toi que des scorpions et des serpents te serviront d'ornements dans l'enfer, et que tous ces monstres étant les ministres de Dieu que tu outrages, se feront un plaisir de te dévorer pendant toute une éternité : *Et in mandatis ejus epulabuntur.*

Or, si toutes les créatures se chargent de persécuter un damné, vous concevez aisément qu'il ne peut y avoir de partie sur lui qui n'ait sa punition particulière. Sa vue sera offensée par des spectres et des fantômes affreux; son ouïe par des hurlements et par des imprécations horribles; son odorat par des vapeurs et des puanteurs insupportables; son goût et sa langue par des sucres amers et des poisons; son toucher, comme le seul sens répandu dans tout le corps, par des tortures sans nombre et dont la moindre lui ôterait la vie s'il pouvait la perdre.

Mais que ne souffrira pas surtout la conscience d'un damné par son propre remords, par ce ver rongeur et immortel, si fameux dans toute l'Ecriture? Il faudrait des discours entiers pour vous expliquer la cruauté seule de ce genre de supplice. Ah! pécheur, il n'y a rien qui ait duré moins de temps que ce plaisir que tu as goûté, mais pendant combien de siècles son souvenir cruel te tourmentera-t-il? Ton corps n'a commis cet adultère qu'une fois; ton âme en sera inquiétée une infinité de fois; il s'est fait en un moment, et tu l'en ressouvendras toujours : *In æternum necesse est cruciet quod egisse in æternum memineris.*

Il n'y aura donc aucune partie dans le damné qui ne souffre sa peine particulière : chaque sens, chaque organe, chaque puissance, chaque faculté aura son supplice propre, singulier, conforme à son objet. Ce ne sont pas ici des exagérations d'éloquence; écoutez comme Jésus-Christ nous marque dans le seul riche de l'Evangile cette universalité de peines. Ses yeux sont choqués de la vue du Lazare glorieux : *Et elevans oculos suos cum esset in tormentis, vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus;* et cette vue lui est si fâcheuse, que saint Chrysologue ne fait pas difficulté de dire que ce misérable ne souffre pas de tourment plus cruel. Sa langue et son goût sont travaillés d'une ardeur et d'une soif insupportables :

Intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam. Ses membres et ses os sont pénétrés d'une flamme dévorante, *Crucior in hac flamma.* Sa conscience est tourmentée de remords continuels, et Abraham paraît même exciter la rage de ce ver immortel contre lui : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Enfin il souffre toutes sortes de supplices, et en toutes manières, dès que Jésus-Christ nous le représente enseveli tout entier dans l'enfer.

Imaginez-vous ici une vaste et affreuse concavité dans le centre de la terre, appelée par l'Ecriture tantôt le puits de l'abîme, tantôt le grand lac de la colère de Dieu, tantôt un étang de souffre et de flammes, et que dans cet égout de toutes les saletés et de toutes les puanteurs du monde, tous les pécheurs seront submergés sans pitié. Là d'épaisses ténèbres ne laisseront voir à ces malheureux que des objets épouvantables ; là ces créatures infortunées n'auront d'autre entretien que le blasphème, la rage, le désespoir ; d'autre compagnie que les bourreaux, dont la cruauté, plus infatigable encore que la nature, n'accordera pas un moment de relâche à leurs peines. Je ne puis vous donner une idée assez horrible de l'enfer, mais en l'état seulement que je vous le représente, y a-t-il quelque chose qui soit plus à craindre ? Est-ce la prison, l'exil, l'infamie, la confiscation, le fouet, la roue, la mort ? Peines, dit Jésus-Christ, qui ne sauraient attaquer que le corps, et par conséquent bien différentes de celles de l'enfer, qui tourmentent le corps et l'âme tout ensemble.

En demeurez-vous d'accord, mes chers auditeurs ; et si vous n'en disconvenez pas, pouvez-vous trouver au monde quelque chose d'assez agréable pour être achetée à ce prix ? Les richesses, les plaisirs, les honneurs, les sceptres et les royaumes sont-ils assez charmants pour pouvoir résoudre un homme à les accepter, à condition d'éprouver un jour de si effroyables supplices ? Pour peu de réflexion que vous y fassiez, vous vous apercevrez bien qu'il n'y a nulle proportion. Mais puisque vous êtes dans ces sentiments, hé ! où est votre prudence et ce bon sens dont vous vous piquez dans tous vos intérêts ? Quoi ! pour une chose de néant, pour une satisfaction d'un moment, pour un peu de fumée qui passe, se résoudre à souffrir des tourments si excessifs ? Comment dois-je appeler cette prodigieuse insensibilité ? Est-ce incrédulité, est-ce ignorance, est-ce stupidité, est-ce folie, est-ce fureur ou désespoir ?

Je ne puis m'imaginer que ce soit incrédulité, après tant de témoignages de l'Ecriture, tant d'exemples et tant de miracles. Car pourquoi se rendre aux autres vérités de la religion, et ne pas croire celle-ci, puisqu'il n'y en a pas de mieux établie que celle de l'enfer ? Je ne saurais non plus me persuader que ce soit ignorance : hé ! à quoi vous serviraient tous nos sermons, tous nos livres spirituels, tous nos avertissements ? Qu'est-ce donc, mes frères ? Est-ce impru-

dence ou inapplication ? Mon Dieu ! vous vous piquez, comme je viens de vous dire, de tant de diligence et de soin dans vos intérêts ; et y en a-t-il qui vous touchent de plus près et pour plus de temps que ceux de l'autre vie ? Si je disais que ce mépris de l'enfer est une folie, je le dirais avec justice ; mais il faut ajouter que c'est fureur et désespoir ; je ne saurais nommer d'un nom plus doux un aveuglement si étrange, et principalement quand je viens à considérer que cet enfer dont on se met si peu en peine est éternel. Non, messieurs, ne vous imaginez pas que je vous aie encore expliqué ce qu'il y a de plus redoutable dans la damnation des réprouvés : un damné est privé de tous les biens, il est affligé de tous les maux ; mais ce n'est pas encore tout, il est tourmenté dans tous les temps, *Malos male perdet.* C'est par où je finis ces discours.

III. — Un ancien, pour nous encourager à souffrir avec patience tous les maux qui nous arrivent en cette vie, a dit qu'il n'y avait point de douleur qui ne fût supportable, parce qu'il n'y en avait point qui ne fût courte si elle était violente, ou qui ne fût légère si elle était longue. *Magnos cruciatus habet morbus, sed hos tolerabiles intervalla faciunt. Hoc solatium vasti doloris est, quod necesse est desinas illum sentire, si nimis senseris* (Senec. ad Lucilium, epist. 78). Mais hélas ! cette consolation ne peut avoir aucun lieu dans l'enfer, où les peines que l'on souffre sont violentes, comme je vous l'ai fait voir, et où d'ailleurs elles sont très-longues, puisqu'elles ne doivent point avoir de fin et qu'elles dureront autant que Dieu même. Dans les souffrances de ce monde, dit saint Augustin, ou la douleur triomphe en donnant la mort, ou la nature la surmonte en rendant la santé ; mais dans les tourments de l'enfer, *Dolor permanet ut affligat, natura perdurat ut sentiat*, la douleur demeure pour affliger, et la nature subsiste pour souffrir.

Ici mon esprit se trouble et mon imagination s'égare ; quelle apparence que je pusse mesurer un espace qui excède toute mesure ? Faire l'énumération d'une chose qui renferme tous les nombres ! Définir en un mot l'éternité, dont le propre est de n'avoir point de fin ! J'avoue donc ici mon ignorance et ma faiblesse, mais si on peut vous en donner quelque idée, je me persuade qu'elle peut se réduire à trois choses : cette éternité est véritable, cette éternité est juste, cette éternité est incompréhensible.

Hélas ! l'éternité de l'enfer n'est que trop véritable. Vous savez qu'Origène et plusieurs hérétiques l'ont combattue ; mais ils ne l'ont fait, dit saint Grégoire, que par une illusion du démon, qui, pour ôter aux hommes l'horreur du péché, leur persuade que l'abîme vieillira et que l'enfer prendra fin. *Æstimabit abyssum quasi senescentem* (Job., XLI).

Car ou il faut rejeter tout l'Ecriture sainte, ou il faut nécessairement croire cette malheureuse éternité. Toutes les fois que Jésus-Christ parle de la damnation, s'en explique-

t-il autrement que par des termes de supplices éternels, de feux et de flammes qui ne s'éteindront jamais? Ses menaces, dit saint Augustin, viennent d'un même fond de vérité et d'infailibilité que ses promesses; c'est toujours le même Dieu fidèle et immuable en ce qu'il dit; et comme il ne s'est pas plus fortement expliqué sur l'éternité des prédestinés que sur celle des réprouvés, c'est en vain, pécheurs, c'est en vain que vous prétendez éluder cette effroyable et persévérante durée de tourments dans les enfers.

Selon les principes de saint Thomas, l'immortalité de Dieu dit deux choses : une toute-puissance sans bornes et une immortalité sans changement. Par la première, il n'y a nulle apparence que le bras qui se venge du réprouvé s'affaiblisse; et par la seconde, il n'y a nulle apparence non plus que la volonté qui anime ce bras change de sentiment.

Direz-vous que cette éternité répugne, et à l'activité de la créature qui agit, et à la faiblesse de celle qui souffre? que le feu n'ayant pas toujours d'aliment, il faut qu'à force d'en consumer, il s'éteigne, et que la créature aussi perdant toujours quelque chose d'elle-même, doit à la fin périr; et à force de souffrir, être anéantie? Si par malheur vous le croyiez de la sorte, je n'aurais qu'à vous répondre, avec Jésus-Christ, que vous ne savez ni les Ecritures, ni jusqu'où peut s'étendre la force et la toute-puissance de Dieu : *Erratis nescientes Scripturas, neque virtutem Dei* (S. Matth. XII).

Mais sans m'arrêter précisément à cette réponse, voulez-vous bien que je vous fasse connaître la vérité de ce miracle de la justice divine par quelques effets naturels? Regardez, dit Tertullien, regardez ces montagnes affreuses que Dieu a placées en plusieurs endroits du monde pour vous donner de la terreur; jetez les yeux sur les Vésuve et les Etna, et ils vous feront voir, par les flammes qu'ils jettent continuellement de leur sein, que vous pouvez brûler toujours sans jamais vous consumer, *Montes uruntur et durant, quid nocentes et Dei hostes?*

Mais qu'il cette éternité de l'enfer peut-elle être juste? Un péché qui n'a duré que si peu de temps doit-il être éternellement puni? Car, comme toute peine doit être proportionnée à son offense, quelle proportion d'un instant à tous les siècles, d'un moment de plaisir à une éternité de supplices? La bonté de Dieu même, qui lui est si glorieuse, et de laquelle il se vante partout, n'est-elle point choquée par un décret si sévère? Si ces objections, qui ne sont que trop ordinaires dans la bouche des pécheurs, empêchaient que l'éternité de l'enfer fût véritable, je leur pardonnerais de les former; mais malgré toutes les plaintes qu'ils en peuvent faire, la chose en arrivera-t-elle moins? Et pour peu que les chrétiens fussent soumis, ne serait-ce pas assez de leur répondre que Dieu a ordonné l'éternité de l'enfer pour leur montrer qu'elle n'est contraire ni à sa bonté, ni à sa justice?

Cependant, comme je me suis engagé de vous faire voir l'équité de ce décret aussi

bien que sa vérité, je dis que c'est en cela même que vous connaissez fort peu la bonté de Dieu, quand vous la fondez sur la tolérance du péché; au contraire, c'est parce qu'il est la bonté même qu'il doit le punir. C'est parce qu'il est la bonté éternelle qu'il doit le punir éternellement, comme Tertullien (*Lib. IV contra Marcionem*) l'a très-solument remarqué.

D'ailleurs la justice de Dieu demande cette éternité de supplices. Justice du côté du pécheur; il n'a pas dépendu de lui que son crime ne fût éternel, il aurait toujours offensé Dieu s'il avait toujours vécu, et comme il est mort en état de péché, on ne peut pas proprement dire qu'il ait jamais cessé de pécher. Justice du côté du péché; car comme la mort du pécheur ne l'a pas fini, il demeure dans l'enfer même; et comme il n'y sera jamais détruit, il doit y être éternellement puni. Justice du côté de Dieu, qui a été offensé; car quelle autre réparation à une personne infinie, qu'une peine infinie? Ce pécheur s'est détourné de Dieu, qui est un bien éternel et infini : faut-il donc trouver étrange que la nature de sa peine consiste à en être éternellement et infiniment séparé?

Mais quelque solides que soient ces raisons, j'avoue qu'elles ne servent qu'à nous rendre cette éternité plus incompréhensible; toute l'idée que nous pouvons raisonnablement nous en former, c'est de la considérer comme renfermant en soi tous les temps et comme n'ayant point en soi de fin. Or, ces deux qualités peuvent-elles nous la rendre sensible? Concevez-vous ce que c'est qu'un espace qui contient en soi tous les nombres, toutes les mesures, toutes les années, tous les siècles, que les hommes et les anges ne peuvent jamais compter, et qui les contient néanmoins, en sorte qu'il les surpasse encore infiniment? Comprenez-vous davantage ce que c'est qu'une durée qui commence toujours et qui ne finit jamais; qui, après autant de millions de siècles écoulés qu'il y a de grains de sable sur la terre, de gouttes d'eau dans l'Océan, de feuilles sur les arbres, de grains dans la campagne, de plumes sur les oiseaux, n'aura pas encore perdu un seul point de sa consistance? Ah! que ce mot éternité se prononce aisément! mais hélas! qu'il est peu entendu! Eternité! croyez-vous, mes frères, avoir quelquefois compris ce que c'est que l'éternité; ce que veulent dire ces grands mots : Toujours, jamais, éternellement; jamais avec Dieu, toujours avec les démons, éternellement brûler, ténèbres perpétuelles, remords continuels, rage et désespoir qui ne finiront jamais!

Que si, malgré tous les efforts que votre esprit a faits, vous n'avez jamais pu concevoir la malheureuse éternité, pourquoi par une vie criminelle et libertine vous exposez-vous au hasard de souffrir des peines si excessives, que vous ne les sauriez comprendre? Si votre esprit l'a un peu connue, ce peu ne vous a-t-il pas paru assez effroyable pour vous empêcher de vous y exposer? Que vous conceviez l'enfer ou que vous ne le conce-

viez pas, je n'ai pas assez mauvaise opinion de vous pour croire que ce soit précisément elle qui vous en ôte la frayeur; mais ne croyez pas que je vous en loue, car je découvre en même temps que c'est un étrange défaut de foi qui vous rend si peu sensibles à votre damnation. Je ne pouvais d'abord me le persuader, mais, faisant réflexion sur le discours que le riche de l'Evangile tient du fond de l'enfer à Abraham, il y a grande apparence que c'est l'incrédulité qui vous rend si insensibles. Il demande à ce patriarche la grâce d'envoyer Lazare à ses frères pour les empêcher de tomber dans sa misère; et, comme ce patriarche lui répond *qu'ils ont la loi et les prophètes* : Père Abraham, lui dit-il, *cette loi et ces prophètes ne suffisent pas, mais si quelque mort ressuscitait, ils croiraient et feraient pénitence.*

Que veut dire par là ce mauvais riche? Il parle, dit saint Pierre Chrysologue, comme parlent encore aujourd'hui les gens du monde : *De corde omnium mundanorum loquitur.* Pendant qu'il avait vécu, il s'était moqué de la loi et des Ecritures, il avait pris pour des fables tout ce qu'on lui a jamais prêché de l'enfer et des jugements de Dieu; il savait que ses frères n'avaient plus de foi, ni par conséquent plus de crainte : voilà ce qui lui fait dire qu'il faudrait leur envoyer quelque mort ressuscité qui les instruisît.

Or, combien trouve-t-on encore aujourd'hui de chrétiens qui ont ces sentiments, combien en trouve-t-on qui répondent à tout ce que nous leur pouvons apprendre de l'enfer comme ces impies dont parle Salomon : *Non est agnitus qui reversus sit ab inferis* : on n'a jamais vu personne qui en soit revenu. Ah! misérable, c'est par cette raison que tu dois trembler, c'est parce que personne ne revient de l'enfer qu'il doit te paraître terrible. C'est donc ainsi que tu te moques de la révélation de Dieu, de sa parole, de son Eglise, de ses miracles; cela étant, je désespère de ton salut et je te crois déjà à moitié dans le précipice.

Pour vous, mes frères, qui êtes persuadés de tout ce que je viens de vous dire, je ne vous demande qu'un peu de réflexion pour vous en garantir. Si vous pensez sérieusement à une éternité de supplices, à une éternité de remords, de désespoir et de flammes, il est presque impossible, comme dit saint Bernard, que la crainte ne s'empare de votre âme, que cette crainte n'y produise la prudence, *qui pavet cavet*; que l'une et l'autre enfin ne vous conduisent par la pénitence à la charité, et par la charité à la gloire, etc.

SERMON

POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME.

De la rechute.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cet homme est pire que le premier (S. Luc, XI).

S'il est vrai que les rechutes soient les plus fâcheux accidents d'une maladie, et si le retour de la fièvre dans un corps d'où elle

avait été chassée par la vertu des remèdes fait souvent le désespoir des médecins, vous ne devez pas douter que les rechutes dans le péché n'attirent à proportion des suites aussi dangereuses à une âme, et que ce que Dieu avait pardonné d'abord comme une faiblesse, il ne le punisse, comme une malice habituelle, avec la dernière sévérité.

On peut dire que c'est alors que les causes les plus favorables de notre salut contribuent, par notre faute, à la grandeur de notre perte; que la pénitence et les sacrements, institués pour guérir nos infirmités spirituelles, ne servent, par accident, qu'à les augmenter : et comme un fleuve, après avoir été retenu par des digues qu'on lui avait opposées, se déborde ensuite avec beaucoup plus de violence, de même le torrent du péché, dont le cours paraissait suspendu pendant quelque temps par la pénitence, se répand avec beaucoup plus d'impétuosité dans une âme et s'y déborde avec tant de violence, qu'il est en quelque manière comme impossible de l'arrêter.

Le Sauveur du monde semble nous en avertir aujourd'hui, à l'occasion d'un possédé qu'il a guéri, et duquel il nous dit que si le démon rentre jamais dans son corps, il se fera suivre de sept autres esprits si méchants et si opiniâtres, qu'il ne pourra plus en être chassé : ce qui sera pour lui le plus funeste et le plus déplorable de tous les états : *Et fiunt*, etc. Etrange figure d'une vérité encore plus étrange, disent là-dessus tous les Pères. Quand le démon s'empare d'une âme par les premiers péchés qu'elle a commis, il n'y demeure qu'en tremblant et il appréhende à tout moment d'en être chassé; mais quand il y rentre par des péchés habituels et par un cercle d'absolutions et de rechutes, c'est alors qu'il y demeure en repos, qu'il s'assure d'une place qui est à lui par de nouveaux engagements, qu'il y établit son règne et qu'il y perpétue ses conquêtes.

Telle est la nature de la rechute, comme j'espère vous en convaincre aujourd'hui; et si vous m'en demandez les raisons, en voici trois qui vont faire tout le sujet de ce discours : c'est qu'il n'y a point de pécheur qui, par ses fréquentes rechutes, ne puisse être suspect de sacrilège par rapport au passé, voilà ma première proposition; qui ne soit coupable d'infidélité par rapport au présent, voilà la seconde; qui ne soit menacé d'impénitence par rapport au futur, voilà la troisième, et ce qui mérite une attention extraordinaire.

Une femme ayant entendu de la bouche de Jésus-Christ cette importante vérité, ne put s'empêcher de l'interrompre pour louer le sein qui l'avait porté et les mamelles qui l'avaient nourri : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Et je m'assure, messieurs, qu'avant que je vous explique la même vérité, vous ne ferez nulle difficulté de rendre le même respect à la sainte Vierge, et de lui adresser avec moi, non les paroles d'une femme, mais celles d'un ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

(Quinze.)

C'est une parole bien étonnante pour tous les hommes que celle de l'Ecriture, lorsqu'elle les avertit de n'être jamais dans une si grande assurance pour le péché qui leur a été pardonné, qu'il ne leur en reste toujours quelque crainte : *De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Est-ce que Dieu se repent de s'être réconcilié avec le pécheur, comme s'il avait fait quelque chose d'indigne de sa grandeur et de sa justice ? Est-ce qu'après nous avoir commandé de remettre sincèrement, et d'oublier les outrages qu'on nous a faits, il voudrait lui-même se dispenser de cette loi, ou nous refuser de nous donner l'exemple d'un si parfait commandement ? Non, sans doute, mes frères, et ce serait un horrible blasphème de le dire.

Que prétend donc l'auteur du livre de l'Ecclesiastique, quand-il veut que nous tremblions toujours pour le péché qui nous a été pardonné ? Quelques interprètes disent que c'est d'autant que l'impression que notre âme a reçue d'un péché commis ne se peut presque jamais effacer si tôt, et que comme les idées nous en reviennent très-souvent, nous devons être longtemps en alarme dans l'appréhension qu'il ne revive.

D'autres ont cru que la pensée de l'affreux péril de la damnation auquel nous nous sommes exposés, pendant que notre conscience est demeurée chargée de ce péché, doit incessamment nous faire trembler. Ah ! dit Tertullien, j'ai péché contre le Seigneur, je suis en danger de périr pour jamais : *Deliqui in Dominum, periclitor in æternum perire* (Tert., lib. de Pœnit.). Après cela, peut-il y avoir un moment de joie et de repos pour moi ?

D'autres enfin se sont persuadé que c'est d'autant que l'incertitude où nous sommes toujours en cette vie, d'avoir satisfait à la justice de Dieu pour notre péché, doit nous entretenir dans un esprit de pénitence, inséparable de la crainte, nonobstant le pardon même qui nous en aurait été accordé.

Quelque belles et solides que soient ces raisons, il me semble, s'il m'est permis d'y ajouter quelque chose, que cette crainte qu'on doit avoir d'un péché pardonné n'est jamais plus juste ni plus propre qu'à celui qui retombe dans ce même péché. Aussi voyons-nous que l'auteur du livre de l'Ecclesiastique, après avoir prononcé cet étrange oracle, nous exhorte ensuite de ne pas ajouter péché sur péché : *Ne adjicias peccatum super peccatum* (Eccl., V), comme pour nous faire entendre que s'il y a quelque chose qui puisse raisonnablement nous inspirer de la crainte, et nous faire douter de la vérité de notre pénitence, c'est la facilité et la maudite habitude à retomber dans nos péchés.

Oui, messieurs, quand un pécheur oubliant facilement les saintes résolutions qu'il avait prises aux pieds des prêtres, se souille derechef des crimes dont il avait paru se repentir, c'est alors qu'il a grand sujet de trembler sur la validité de sa pénitence,

et de tenir même tout ce qu'il a fait pour suspect de sacrilège. Quelles en sont les raisons ? En voici quelques-unes.

Il faut savoir qu'outre la grâce sanctifiante que le sacrement de pénitence confère (*Vide conc. Tridentinum, sess. XIV*), il y en a encore d'actuelles, et que ces grâces non-seulement sont des grâces de remède pour le passé, mais encore de précaution pour l'avenir : grâces destinées à fortifier le pénitent contre le péché, et à l'en préserver ; grâces dont l'effet est de fixer, autant que faire se peut, l'inconstance de la volonté d'un pénitent, et de l'affermir dans ses saintes résolutions : *Dat Dominus vivendi morem, dat innocentiam legem postquam contulit similitatem, nec habentis liberis est solutis vagari postmodum patitur, sed ipsis potius quibus sanatus fuerat mancipatus gravior comminatur* (D. Cypr., de Disciplina et habitu Virg.). Si donc, au préjudice de ces secours, ce pénitent vient à retomber dans ses désordres ; s'il vient à y retomber facilement, à y retomber aux premières occasions, à y retomber sans rendre presque de combat, peut-on s'imaginer qu'il ait reçu la grâce du sacrement ? Au contraire, ne peut-on pas présumer qu'il n'a pas apporté les dispositions nécessaires pour recevoir cette grâce, qu'il y a mis de puissants obstacles de sa part, qu'il s'est approché indignement de nos tribunaux, et que, par conséquent, il a fait un sacrilège.

J'avoue qu'absolument parlant, et à la rigueur, cette proposition n'est pas toujours véritable ; qu'on peut avoir effectivement reçu la grâce, et cependant retomber, puisque cette grâce ne nous met pas dans un état d'impeccabilité ; que nous sommes toujours sujets aux mêmes tentations, exposés aux mêmes dangers, abandonnés à la corruption de notre nature, et à l'inconstance de notre volonté : mais avouons aussi qu'ordinairement parlant, et par rapport à ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, ces rechutes fréquentes et habituelles marquent qu'on n'a pas reçu la grâce, qu'on y a mis de grands obstacles de sa part, et que ne s'étant pas approché comme il faut du sacrement, on a commis autant de sacrilèges. Voulez-vous que je vous en convainque par une raison où je ne vois point de réponse ?

C'est que selon la doctrine des Pères, et de toute l'antiquité, nous devons croire une pénitence imparfaite, défectueuse et de nulle valeur devant Dieu, si elle n'est suivie de l'amendement de la vie, et de la conversion des mœurs : voici leur raisonnement. Il n'y a point de pénitence véritable sans une sincère douleur du péché : il n'y a point de douleur sincère du péché sans une volonté véritable d'y renoncer, il n'y a point de volonté véritable de renoncer au péché, qui ne soit efficace et absolue ; et comment peut-elle être efficace si elle n'est pas constante ? et comment peut-elle être constante, si elle se rend avec facilité, et en toutes occasions, coupable d'une infinité de rechutes ? Demandez à saint Grégoire, et à toute l'Eglise en sa personne, en quoi consiste la pénitence ; et

il vous répondra que ce n'est pas seulement de pleurer ses péchés, mais de n'en plus commettre qui méritent d'être pleurés. *Pœnitentia est mala præterita plangere, et plangenda iterum non committere* (S. Greg., in *Evang.*). Et, comme disait auparavant lui Tertullien, à quoi voulez-vous qu'on reconnaisse les pénitents dans l'Eglise, d'avec ceux qui ne le sont pas, qu'à l'amendement de leur vie? *Non aliunde quam ex vitiorum emendatione noscibiles.*

Sur ces principes, jugez vous-mêmes de ce que l'on peut dire des confessions et des communions de la plupart des gens du monde; voyez si à considérer ce cercle malheureux de leurs réconciliations et de leurs rechutes perpétuelles, nous n'avons pas raison de croire qu'ils n'ont jamais fait de pénitence; que celle qu'ils ont paru faire, manquant dans l'une deses deux parties les plus essentielles, n'a été de leur part qu'une volontaire, mais fatale illusion, et que se flattant du renoncement de leur innocence, et s'y assurant mal à propos, ils ont cependant toujours été les mêmes : je veux dire, pécheurs et habituellement attachés à leurs désordres.

Voilà, dans la pensée des Pères, le jugement que nous pouvons former d'un homme, qui renouera demain le commerce scandaleux qu'il témoigne rompre aujourd'hui; d'une femme qui aura pris des habits modestes en des jours de fêtes et de communions, et qui, lorsque ces fêtes sont écoulées, reprend sa vanité et son luxe. Ce ne sont là, disent les Pères, que des parenthèses qui suspendent pour un moment le fil d'un discours, mais qui ne le rompent pas. Ce ne sont là que d'agréables rêves d'un homme qui se croit tout à Dieu, et qui appartient cependant au démon. Ce ne sont là que de tristes images de ce que firent autrefois les Philistins, qui relevèrent l'idole abattue de Dagon, et qui, ne pouvant souffrir que leur Dieu fût sans mains et sans tête, le remirent derechef sur son autel. Car, telle est, ô pécheurs, votre conduite; vous avez vos idoles, elles paraissent abattues et renversées contre terre pendant quelque temps; mais vous les relevez presque aussitôt; vous vous rengez dans les mêmes habitudes; vous vous rendez esclaves des mêmes passions; et les créatures auxquelles vous paraissiez avoir renoncé, ont ensuite sur vous plus de pouvoir et d'empire.

Que dirait-on, par exemple, d'un homme qui, ayant quitté l'hérésie pour embrasser notre religion, retournerait quelques jours après dans son erreur, s'il s'y abandonnait de nouveau, et s'il faisait ce changement vingt ou trente fois pendant sa vie, jugerait-on que cet homme eût jamais été bon catholique? Si l'on voyait un Français quitter le parti de son prince, et se jeter du côté de ses ennemis; si, dans la suite, touché de sa trahison, il revenait au service de sa patrie; et si oubliant encore après cela son devoir, il allait combattre chez les étrangers, et passait toute sa vie dans ces perpétuels mouvements d'inconstance, pourrait-on raisonna-

blement dire qu'il se serait repenti de sa félonie, et qu'il aurait eu un véritable attachement aux intérêts de son prince? Non, sans doute, et par quel principe voulez-vous donc que nous croyions qu'un pécheur qui se confesse vingt fois de ses péchés, et qui y retombe autant de fois, ait jamais eu un véritable repentir : et s'il n'en a point eu, n'est-ce pas un sacrilège?

Mais, me direz-vous, j'ai ressenti véritablement la douleur, mon cœur s'est attendri dans le moment que j'étais aux pieds du prêtre, et j'étais effectivement dans le dessein de me dégager de cet attachement criminel. Que dites-vous, mes frères; ne voyez-vous pas que ces mouvements n'ayant pas produit l'effet qu'ils devaient produire, ce ne sont que des mouvements stériles et imaginaires; que vous vous êtes bien extérieurement accusés de vos péchés, mais que vous ne vous en êtes pas corrigés; que vous avez bien au dehors montré vos plaies, mais que jamais par votre faute vous n'en avez été guéris? Ce n'est pas là, dit saint Augustin, un véritable amendement; ce n'est qu'une confession inutile; ce n'est pas là une parfaite guérison, ce n'est qu'une déclaration extérieure de ses fautes dont on s'accuse, mais dont on ne se défait pas : *Confessio est, non emendatio; accusatur anima, non sanatur.*

Il arrive souvent aux gens de bien et aux méchants quelque chose de semblable, dit saint Grégoire : ceux-là sont souvent tentés de péché, sans qu'ils s'en rendent pour cela coupables, ni qu'ils perdent leur innocence; et ceux-ci ont souvent des inspirations qui les portent au bien, sans qu'ils l'embrassent, et qu'ils renoncent à leurs désordres. Le mal auquel on n'a pas consenti, et qu'on n'a pas fait, ne réprouve pas les saints, et le bien dont on n'a eu qu'un faible désir et un simple projet, ne sert de rien aux méchants : *Nec malos bona imperfecta adjuvant, nec bonos mala inconsummata condemnant.* Pour avoir un véritable esprit de pénitence, il faut se corriger du péché dont on se repent; sans cela nous sommes en droit de craindre qu'un pénitent ne se trompe; et, quelque douleur qui paraisse dans ses gémissements et dans ses larmes, si elle est suivie de rechute, j'ose presque la regarder comme la douleur d'un damné, et la pénitence d'un démon.

Que ces expressions ne vous surprennent pas, mes frères. Nous apprenons dans le chapitre cinquième de la Sagesse, que les damnés, quelque opiniâtres qu'ils soient dans leur péché, ne laissent pas néanmoins de s'en repentir, *pœnitentiam agentes*; ils reconnaissent leurs folies, ils déplorent leurs misères; mais ce regret (chose étrange) subsiste même avec leur opiniâtreté, et voici comment.

L'amour-propre qui reste dans l'enfer leur donne des pensées de douleur sur leur supplice, mais avec cela leur malice consommée empêche qu'il ne se fasse un changement véritable dans le fond de leur volonté; et c'est là en quelque manière, l'image de la pénitence des pécheurs qui retombent. Ces pécheurs se sont repentis; je le veux; mais ce

repentir était tout au plus un effet de l'amour qu'ils se portent, et non pas de celui qu'ils doivent à Dieu; leurs regrets se sont arrêtés dans la surface de leurs pensées, s'il est permis de parler de la sorte, et n'ont pas été jusqu'à l'esprit, ni pénétré jusqu'à la volonté; leurs larmes ont été des larmes feintes, et, comme dit saint Bernard, instruites à mentir, *lacrymæ edoctæ mentiri*. Leurs desirs ont été impuissants, leurs douleurs simulées; et au milieu de tout cela, s'ils s'examinent bien, leurs cœurs sont demeurés impénitents. Presque toute la différence que je trouve à cet égard, entre les damnés et les pécheurs qui retombent, est que les damnés ne sauraient faire de pénitence, ce qu'est un effet de leur damnation, et que les pécheurs qui retombent n'en veulent pas faire, ce qui sera la cause de la leur.

L'Eglise primitive était bien persuadée du peu de sûreté de ces conversions si souvent réitérées, et si souvent anéanties, lorsqu'elle n'admettait qu'une seule fois un homme à la pénitence publique depuis le baptême. Ce n'est pas qu'elle ne fût dès lors persuadée qu'elle avait le pouvoir de remettre les péchés autant de fois que l'on s'en repent; mais elle croyait aussi qu'elle ne devait alors user de ce pouvoir qu'avec beaucoup de réserve, de peur de donner lieu aux pécheurs de se jouer de la pénitence; doutant de la sincérité de celle qui se multiplie aussi facilement que le péché; ne voulant pas, en un mot, exposer la grâce du Sacrement à une profanation fort apparente et presque visible.

Si l'Eglise a eu des raisons d'abroger cette pénitence et de changer extérieurement de conduite, croyez-vous de bonne foi, messieurs, qu'elle doive avoir une meilleure opinion de ces misérables, qui, se flattant d'un premier pardon qu'ils ont reçu, pèchent de nouveau dans l'espérance d'un second et d'un troisième? Et qui, pour m'expliquer avec le grand saint Grégoire, regardent nos sacrements plutôt comme des soulagements, que comme des remèdes : *Non tam de remediis quam de solatiis cogitant*.

Chose étrange! nos sacrements n'ont jamais été tant fréquentés qu'ils le sont aujourd'hui, et cependant jamais tant d'injustice, ni de dérèglements; les confessions et communions se multiplient de jour à autre dans les églises, et avec cela il n'y a jamais eu moins de fruit parmi les chrétiens; j'entends de ces fruits dignes de pénitence, dont parlait saint Jean, d'amendement et de correction de mœurs. Ne voyons-nous pas le luxe, l'impureté, les injustices, y régner plus absolument que jamais, et d'où vient cette malédiction, messieurs : *Non tam de remediis quam de solatiis cogitamus*; c'est que nous prenons les sacrements pour nous soulager, et non pas pour nous guérir. C'est que cette femme ne se confesse que pour décharger sa conscience du fardeau qui l'incommode; c'est que cet homme s'imagine par là se délivrer du remords qui nuit et jour le ronge, et que fort peu pensent à se précautionner contre les rechutes dans leurs péchés.

Mais supposons, si vous le voulez, que dans l'usage des sacrements, il n'y en a presque point qui ne soient dans une résolution véritable de se corriger, et que lorsqu'ils viennent après à retomber, c'est par pure faiblesse. Quand cela serait de la sorte, si les pécheurs qui retombent ne sont pas suspects de sacrilège, je soutiens qu'ils sont toujours coupables d'une noire infidélité; et c'est ce que je vais vous prouver dans le second point de ce discours.

II. — Si vous comprenez bien l'obligation qu'a un pécheur à Dieu, lorsqu'il rentre en grâce avec lui après son péché, vous comprendrez aisément qu'il est étrangement ingrat et infidèle lorsqu'il y retombe. Premièrement, c'est une faveur plus considérable, comme dit Tertullien, de redonner que de donner, parce que c'est une misère plus fâcheuse d'avoir perdu que de n'avoir pas reçu. Or, il est certain qu'un pécheur qui abuse de cette seconde faveur, non-seulement manque à la grâce, mais à la restitution même de la grâce. Ingratitude et infidélité d'autant plus énorme, que les bienfaits dont elle abuse étaient grands. Dieu peut-être avait remis par sa miséricorde cent péchés mortels à ce pécheur, c'est-à-dire cent offenses dont la moindre méritait une éternité de peines. Sa justice avait renoncé à ses intérêts, ce prodigue avait été reçu de nouveau dans tous les droits de sa naissance, comme s'il n'en fût jamais déchu; quand il vient donc à oublier des grâces si précieuses et qu'il se renomme dans ses désordres, peut-on s'imaginer une ingratitude plus horrible; mais peut-il y avoir aussi une infidélité plus lâche?

Car, si ce pécheur a été véritablement pénitent, combien de larmes a-t-il répandues pour recouvrer la robe de son innocence? De quelles prières s'est-il servi, quelles protestations a-t-il faites, quels serments a-t-il employés à la face des autels et sur les sacrements, pour témoigner qu'il serait fidèle à Dieu? Si donc après toutes ces solennités il manque encore de parole, et si ce chien, comme dit l'Ecriture, retourne encore à son vomissement, n'est-ce pas le plus perfide de tous les hommes?

Il n'y a rien de plus odieux parmi les gens d'honneur que l'infidélité : un homme sans parole est un opprobre dans le monde, et la morale veut même qu'on la garde à ses ennemis. La ruse est quelquefois permise dans la guerre, et jamais la perfidie. Mais si l'infidélité est insupportable d'homme à homme, jugez combien elle la doit être d'un homme à un Dieu; si elle est odieuse entre des ennemis, combien est-elle noire et atroce d'un sujet à son roi, d'une créature à son Créateur? *Si enim fides*, dit saint Augustin, *hosti contra quem bellum geritur servanda sit, quanto magis regi pro quo pugnatur?* S'il est honteux de ne pas garder la foi à un homme contre qui l'on se bat, combien sera-t-il détestable d'en manquer au prince pour qui l'on se bat?

Cette perfidie est si horrible dans la rechute d'un pécheur à qui Dieu avait déjà fait mi-

séricorde, que tous les Pères ont dit qu'il serait à souhaiter que ce pécheur ne fût jamais sorti de son péché. Voyez à quelle extrémité la rechute le réduit. Je ne m'arrête pas ici à l'opinion de ceux qui croient qu'une méchante action continuée ne contribue pas tant au démerite, que plusieurs mauvaises qu'on aura réitérées; mais en voici quelques raisons plus certaines et plus plausibles.

Je tire la première de saint Cyprien, qui remarque deux choses : l'une, que quand Dieu se réconcilie avec un pécheur et qu'il lui pardonne ses fautes, il lui prescrit, après lui avoir rendu la santé, de certaines lois, et pour ainsi dire, un certain régime de vie qu'il est nécessairement obligé de garder. L'autre circonstance que saint Cyprien remarque, c'est que ce pécheur venant à retomber, fait connaître par sa rechute qu'il s'est moqué de cette loi, et qu'il n'a pas voulu s'assujettir à ce régime : *Dat vivendi normam, dat innocentie legem, postquam contulit sanitatem : nec habenis liberis, et solutis vagari postmodum patitur, sed ipsius potius quibus fuerat mancipatus, gravius comminatur, quod sit scilicet minor culpa deliquisse ante cum necdum nosset disciplinam Dei, nulla sit venia ultra delinquere postquam Deum nosse cepit.* (D. Cypr., lib. de Discipl. et Habitu Virg.). Car s'il avait écouté les salutaires avis que Dieu lui a donnés, s'il avait fidèlement exécuté ce qu'il lui avait commandé de faire, serait-il retombé? C'est donc une marque, conclut ce Père, qu'il a méprisé ces saintes lois, qu'il a été infidèle, non par surprise ou par faiblesse, comme dans ses premiers péchés, mais par malice et par mépris; et c'est-là ce qui rend son état plus déplorable que le premier, et la raison pour laquelle il vaudrait mieux, en quelque manière, qu'il ne fût jamais sorti de son péché, que de retomber souvent dans les mêmes.

La seconde raison est de saint Grégoire Pape, qui dit que ce qui rend l'état de cette rechute si funeste, vient des désordres auxquels elle engage le pécheur, et d'une certaine complication de péchés qu'elle renferme. C'est une foi donnée et rompue, c'est un contrat de société qu'on a fait et qu'on dissout, c'est une promesse à laquelle en s'est engagé et qu'on viole, c'est une espèce de pénitence de sa pénitence même; c'est enfin une marque qu'on se soucie peu de l'amitié, de la protection, des promesses et des récompenses de Dieu : en un mot, c'est une action lâche et infâme, par laquelle après l'avoir reconnu, adoré, servi, on le renonce et on le désavoue : *Qui amissum plangit, nec tamen deserit, graviore culpæ se subijcit, quia ipsam quam flendo potuit impetrare veniam contemnit, et quasi lutosæ aqua semetipsum volvit; imo dum fletibus suis vitæ munditiam subtrahit,* etc. (S. Gregor., III part. Pastoral., admon, 31).

De toutes les infidélités dont une créature est capable, l'adultère a toujours été jugée comme la plus criminelle et la plus infâme. C'est ce péché honteux qui rompt une foi qu'on a jurée à la face des autels, et à laquelle les hommes et les anges, le ciel, la terre et

Jésus-Christ même sont intervenus comme témoins.

Ce n'est pas ici l'occasion d'invectiver contre ce crime, mais je dis que c'est celui de ceux qui retombent souvent dans leur péché. Jésus-Christ avait pris leurs âmes pour ses épouses, il les avait lavées dans les eaux du baptême, il les avait embellies de ses grâces, il les avait nourries et, comme dit Tertullien, dotées de son corps et de son sang dans l'adorable eucharistie; et cependant ce sont ces âmes perfides qui violent la foi qu'elles lui doivent, qui s'abandonnent à la tyrannie d'un infâme corrupteur, et qui, pour me servir des expressions du Saint-Esprit, se prostituent par des embrassements et des engagements impudiques.

Cela étant, les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas quelque raison de souhaiter qu'une âme qui est coupable d'une si noire infidélité, ne fût jamais rentrée en grâce avec Jésus-Christ, plutôt que de lui faire par ses rechutes un si humiliant outrage? *Nisi ego peccare desiero, quid proderit? Exui tunicam meam,* etc. (D. Bern., serm. 30, in Cantica). Ce n'est pas même encore là que leurs souhaits se sont arrêtés : non-seulement ils ont prononcé qu'il vaudrait mieux avoir demeuré dans son péché que d'y retomber; ils ont même avancé qu'il serait encore plus supportable de commettre d'autres péchés, que de retomber dans ceux qui ont déjà été pardonnés. *Gravius comminatur, quod sit scilicet minor culpa deliquisse ante, cum necdum nosset disciplinam Dei, nulla sit venia ultra derelinquere postquam Deum nosse cepit* (D. Cypr., loco supra citato).

Que leur proposition ne vous surprenne pas; considérez seulement quelle a été la conduite que Dieu a tenue à l'égard des Israélites, et je m'assure que vous n'aurez pas de peine à en tirer cette conséquence. Vous savez qu'il délivra ce peuple de la servitude d'Egypte; vous savez combien il fit de prodiges pour les tirer de cette dure captivité, armant jusqu'aux insectes, pour défendre cette nation choisie, exterminant les enfants de ses ennemis pour la venger, ouvrant le vaste sein de la mer Rouge pour lui faciliter un miraculeux passage.

Cependant, quelque éclatants que fussent tous ces prodiges, ce ne fut pas, dit saint Eucher, l'unique service qu'il rendit à ces peuples. Ce en quoi il les obligea davantage, et ce qui devait être à leur égard un nouveau motif de reconnaissance et d'attachement à leur divin libérateur, fut d'avoir refermé sur eux ce passage qu'il leur avait ouvert, et de les empêcher par là de retourner dans cette maudite terre d'où ils étaient sortis : *Desertum petentibus patefecit iter, sed quod magis est reditum clausit*; c'est-à-dire, messieurs, que Dieu ne voulut pas que son peuple le quittât pour retourner chez ses ennemis.

Aussi, quand il l'entend soupirer après ce lâche retour, écoutez comme il lui parle par ses prophètes : *Quam vilis facta es nimis iterans vias tuas* (Jerem. II). Que tu as peu de

cœur, nation perfide, de vouloir rentrer dans une servitude dont je t'ai délivrée! Aussi l'empêcha-t-il toujours d'en exécuter le dessein, et il aima mieux (remarquez cette conduite), il aima mieux que ce peuple allât en captivité dans Babylone et dans la Syrie, que de retourner dans l'Égypte : tant il est vrai qu'il souffrirait plutôt, en quelque manière, qu'un pécheur tombât dans de nouveaux crimes, que de retomber dans les anciens.

Hé bien ! messieurs, commencez-vous donc à comprendre l'état d'un pécheur qui retombe, et l'étrange malheur auquel il s'engage ? Mais quoi que nous en disions, quoique nous nous en plaignions dans les tribunaux et dans les chaires, il n'est que trop vrai que la plupart des chrétiens sont coupables de cette infidélité. Approchez des tribunaux de la pénitence, interrogez tous les confesseurs, s'en trouvera-t-il aucun qui ne se plaigne des rechutes continuelles ? C'est là le plus grand désordre de la religion ; tout est aujourd'hui presque perdu, et le malheur en est si général, que les communions ne servent presque plus aujourd'hui qu'à faire renouveler l'infidélité et la trahison de Judas.

Quand nous entendons parler de ce traître, nous en sommes d'abord saisis d'horreur, et cependant j'ose dire, qu'il n'y a point de pécheur, qui retombe après la communion, qui ne se rende complice de sa perfidie. Dès que ce malheureux apostat eut participé au corps adorable de son maître dans le cénaire, dès qu'il lui eut donné un baiser dans le jardin, il le livra à ses ennemis, et le pécheur, qui retombe après sa communion et qui semble ne se servir de l'eucharistie que pour manquer de parole à Jésus-Christ, n'imitait-il pas cette trahison ? Et croyez-vous que le Fils de Dieu ne lui dise pas encore intérieurement, ce qu'il dit à Judas : Est-ce ainsi que tu tires et que tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ?

Voluptueux, qui te rengages avec cette femme au préjudice de la parole que tu as donnée à Jésus-Christ en le recevant, et qui aimes mieux être infidèle à ton Créateur qu'à une chétive et misérable créature, ne trahis-tu pas ainsi le Fils de l'homme par un baiser ? Vindicatif, qui parais étouffer dans le temps de Pâques les ressentiments de ta haine, et qui, malgré les protestations que tu as faites à l'autel, les fais éclater de nouveau contre ton ennemi, est-ce ainsi que tu trahis Jésus-Christ par un baiser ! Voleur public, dont la soif du sang des pauvres paraissait éteinte pendant le dernier Jubilé ; toi qui n'avais reçu ta grâce de Jésus-Christ qu'à condition de l'amendement et de la restitution, et qui reprends incontinent après tes commerces usuraires, n'est-ce pas là vendre ton Dieu à prix d'argent, comme Judas ? N'est-ce pas là te rendre coupable de la perfidie de ce traître ?

Mais ce qui me surprend et ce qui me choque encore plus dans l'infidélité des pécheurs qui retombent, c'est que la plupart, après une infinité de désordres mille fois

réitérés, demandent encore l'absolution avec insolence. Ils querelleraient un prêtre, qui, les connaissant pour des perfides, aurait assez de générosité pour la leur différer, et il semble souvent, à les entendre parler sur ce sujet, que l'Eglise et ses ministres seraient obligés de favoriser leurs trahisons. Apprenez, malheureux, mais apprenez-le de l'Eglise romaine, dans une lettre qu'elle écrit à saint Cyprien, que c'est assez d'avoir été insolents dans vos rechutes sans le vouloir encore être dans vos pénitences ; que si vous pouvez expier vos infidélités par quelque voie, ce ne peut être que par la honte et par l'humilité, que dans l'état déplorable où vous êtes, il faut frapper doucement à la porte de l'Eglise, et ne pas entreprendre de la rompre, qu'il faut vous tenir au bas des marches du temple, et n'avoir pas l'impudence de les sauter, qu'il faut coucher à la porte du camp, sous les armes d'une modestie qui vous fasse connaître pour des déserteurs, qu'il faut reprendre la trompette de la prière, mais qu'il n'en faut pas sonner la guerre, et que si vous avez de la colère et de l'emportement à faire éclater, ce doit être contre le démon et contre vous-mêmes, et non pas contre Jésus-Christ, ni contre son Eglise : *Maxime illis congruit verecundia, quorum in deliciis damnatur mens inverecondia. Pulsent fores, sed non confringant ; adeant ad limen Ecclesie, sed non transiliant ; castrorum excubent portis, sed armati modestia qua intelligant se fuisse desertores ; resumant precum tubam, sed qua non bellicum clangant ; contra denique diabolum, non contra Ecclesiam armatos se credant* (D. Cypr., lib. de Lapsis).

Voilà quel doit être votre état, et cependant c'est souvent ce que vous ne faites pas ; vous extorquez des grâces, et demandez des absolutions précipitées. Mais de quoi ces absolutions vous servent-elles ? en êtes-vous pour cela justifiés devant Dieu ? Bien loin de cela, car comme vos rechutes vous rendent suspects de sacrilège pour le passé, et coupables d'infidélité pour le présent, elles vous menacent aussi d'impénitence pour le futur. C'est mon dernier point.

II. — Il n'y a pas d'apparence dans le peu de temps qui me reste, de pouvoir vous expliquer toutes les raisons qui se présentent en foule à mon imagination, pour prouver qu'un pécheur qui retombe souvent est menacé d'impénitence. De quelque côté que je le considère dans un état si déplorable, je ne vois rien qui ne lui doive faire craindre une fin aussi tragique. Par rapport à Dieu, à quoi peut-il s'attendre, qu'à un abandonnement entier et sans ressource ? N'est-ce pas là la punition naturelle de tant de mépris qu'il a fait de ses grâces, que d'en être à la fin entièrement exclu, dans les temps difficiles auxquels ces secours lui seraient le plus nécessaires ?

Ceci, messieurs, me fait resouvenir de la triste aventure de Samson, lorsqu'il espérait se tirer aisément de la persécution de ses ennemis. Avant que ses cheveux eussent été rasés

par l'artifice de Dalila, il avait souvent rompu les liens dont ses ennemis l'avaient garrotté, et il se promettait toujours que si on le liait pendant qu'il dormirait, il se dépêtrerait de ses chaînes, avec la même facilité qu'auparavant, et cependant qu'arrivait-il ? Dieu l'abandonna sans qu'il s'en aperçut, et ses forces lui manquèrent dans le besoin. Hélas ! messieurs, il n'y a pas d'image plus naturelle de la présomption des pécheurs dans leurs rechutes, que celle-là. La bonté infinie de Dieu qui les a reçus en grâce à tant de reprises, l'indulgence et la charité de l'Eglise à ne les plus exclure de la réconciliation et des sacrements, les flattent qu'il en sera toujours de même, *excusam me sicut ante feci* ; ils croient qu'ils auront toujours le pouvoir de se défaire de la tyrannie de leurs péchés, et ils ne voient pas que peut-être Dieux a déjà abandonnés, et qu'au moment qu'ils parlent il n'y a peut-être plus de grâces à espérer pour eux.

Dieu pourrait ne les jamais abandonner : qui en doute ? mais il n'a pas coutume d'en user ainsi. Si ces imperfections sont infinies en elles-mêmes, elles sont toujours limitées dans leur disposition. Sa puissance pouvait créer une infinité de mondes, elle s'est pourtant bornée à la création d'un seul ; sa miséricorde de même pourrait sauver tous les pécheurs, nonobstant leur endurcissement, et leurs rechutes ; mais il est constant, qu'elle n'en sauvera qu'un certain nombre, et que ce nombre sera toujours fort rare, pour ceux qui retombent ordinairement dans leurs péchés.

Jésus-Christ a pu ressusciter deux et trois fois Lazare ; il ne l'a ressuscité néanmoins qu'une seule fois. Ah ! être tantôt en état de grâce, et tantôt en état de péché ; aujourd'hui du parti de Dieu, et demain de celui du démon, quand cela pourrait être de la sorte, messieurs, n'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, que la mort vous surprendra dans ce mauvais état ; n'y a-t-il pas même de la justice et de la gloire de Dieu d'en user de la sorte ? Par rapport au démon, le pécheur qui retombe ne doit encore s'attendre qu'à éprouver la menace de Jésus-Christ dans notre évangile ; c'est-à-dire, que les puissances de l'enfer étant rentrées dans une âme par la rechute, ne manqueront pas de se multiplier, et de se fortifier tellement, qu'elles ne pourront plus en être chassées.

Mais enfin le pécheur qui retombe est sur tout menacé d'impénitence par rapport à lui-même, et par la considération de son état, qui par les rechutes continues s'empire de jour à autre, le vice et la passion, prenant de plus en plus le dessus de la raison et de la volonté, par l'habitude qui se fortifie, et c'est principalement à cet égard que nous pouvons dire, que le pécheur est dans une situation plus déplorable que jamais : *Et sunt novissima hominis illius prejora prioribus*. C'est alors que cette chaîne de fer, qui se forge dans la volonté, que cette tyrannie, sous laquelle saint Augustin (*Lib. Confess.*) a tant soupiré, se redouble et se resserre si

cruellement, que le pécheur ne trouvant plus moyen de s'en défaire, n'a presque plus d'autre ressource dans le désespoir de son salut que de s'abandonner à ses passions, et à ses emportements ; extrémité terrible, et dont saint Paul nous fait la peinture, quand il dit : *Qui desperantes semetipsos tradiderunt in operationem immunditiae omnis* (Rom. 1).

Ne voyez-vous pas souvent parmi les hommes, que quand quelqu'un en offense un autre, après plusieurs réconciliations qui s'étaient déjà faites entre eux, l'agresseur, désespérant de se remettre jamais bien avec celui qu'il a offensé, ne garde plus de mesure dans sa haine, qu'il laisse agir sa colère et son animosité sans leur donner plus aucun frein ?

C'est presque à un pareil emportement contre Dieu que s'abandonne le pécheur qui retombe plusieurs fois dans son crime. Après tant de réconciliations méprisées, après tant de paroles rompues, après tant de serments violés, il désespère de pouvoir rentrer encore en grâce. C'est pourquoi, croyant n'avoir presque plus rien à ménager avec Dieu, il abandonne son âme à la violence de ses passions ; ses mains aux actions les plus injustes, son cœur, aux désirs les plus lâches et les plus honteux ; et quand il en est venu là, son dernier sort est de mourir impénitent et endurci. Toutes ces vérités sont terribles, je l'avoue, mais cependant ce sont des vérités, et nous n'en voyons tous les jours que de trop funestes exemples.

Que conclure de tout cela, mes chers auditeurs ? Deux choses, dont l'une regarde ceux qui ne sont pas encore arrivés à ce malheur que les fréquentes rechutes produisent, et l'autre qui est pour ceux qui en sont malheureusement coupables.

Chrétiens qui m'écoutez, et qui n'avez pas encore la conscience aussi corrompue que le sont celles dont je viens de vous faire un si triste portrait, vous qui êtes retombés quelquefois dans vos premiers désordres, mais qui n'en avez pas encore fait une longue habitude, et qui en avez reçu le pardon, dites en vous-mêmes, avec saint Bernard, ce que disait l'épouse des Cantiques : Je me suis dépouillé de mes péchés comme d'une robe sale que j'ai quittée, pour qui la reprendrais-je de nouveau ? J'ai lavé mes pieds, pourquoi les remettrais-je dans l'ordure, et rendrais-je mon état pire qu'il n'était auparavant : *Exui tunicam meam, si reinduero eam quantum profeci ? Si rursus pedes meos quos laveram inquinavero, numquid aliquid lavasse valebit ? Sordens omni genere vitiorum jacui diu in tuto facis, sed erit sine dubio recedenti*, etc. (*D. Bern., serm. 30, in Cant.*). C'est à moi, ô mon Dieu, que vous avez parlé en la personne du paralytique, quand vous lui avez dit qu'il était guéri, et qu'il prit bien garde de ne pas retomber. C'est de vous seul, ô mon Dieu, que je puis attendre cette grâce de persévérance, et c'est à vous que je la demande.

Mais que vous dirai-je, à vous qui êtes si souvent retombés, à vous dont la pénitence

me paraît si suspecte, dont l'infidélité et l'ingratitude sont si noires, dont j'appréhende si fort l'endurcissement et l'impénitence finale. Que vous dirai-je? Désespérerai-je de votre salut? Vous avez entendu les raisons qui m'obligent à n'en pas espérer beaucoup. Dirai-je qu'il est impossible que vous vous sauviez? Mais ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu; c'est donc entre les bras de sa miséricorde que vous devez vous jeter; c'est par vos prières, vos gémissements, vos cris, que vous devez vous efforcer de fléchir sa justice, et de détourner les malheurs dont elle vous menace.

Votre état est déplorable, je l'avoue, et il y a longtemps que par ces criminels intervalles, vous laissez la patience du Seigneur; mais sachez, dit saint Cyprien, que si, touchés des mouvements de sa grâce, vous retournez à lui par une sincère douleur de vos péchés, vous n'y retournez jamais trop tard. Sachez que ni le nombre de vos péchés, ni la brièveté du temps, ni l'énormité de votre vie passée, ne mettront aucun obstacle à votre réconciliation, si votre contrition est véritable, si la réformation de vos mœurs, et le renoncement aux plaisirs défendus sont sincères : *Serum non est quod verum, nec irremissibile quod voluntarium; et quæcumque necessitas cogat ad penitendum, nec quantitas criminis nec brevis temporis, nec horæ extremas, nec vite enormitas, si vera contritio, si pura fuerit voluptatum mutatio excludit a venia, sed in amplitudine sinus sui mater charitas prodigos suscipit revertentes* (S. Cypr., serm. de Cæna Domini).

Adressez-vous donc à Dieu, priez-le, pressez-le, importunez-le par vos jeûnes et par vos larmes; et, connaissant par la difficulté de tous ces remèdes celle qu'il y a de se relever de la rechute dans le péché, prenez garde de ne vous y rengager jamais, afin que, faisant succéder à votre première inconstance, une inviolable fidélité à la grâce, vous ayez le bonheur de la voir un jour couronnée dans le ciel.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Contre les flatteurs, les médisants et les impies.

Ipse transiens per medium illorum ibat.

Il passa au milieu d'eux, et se retira (S. Luc, IV).

Voir un Dieu incarné prévenir pendant sa vie passible et mortelle les droits attachés à sa vie glorieuse et triomphante, voir que dans le temps où l'on croyait son corps le plus sujet à nos misères, il ait voulu nous le faire paraître revêtu des plus éclatantes qualités de sa résurrection; c'est sans doute un grand sujet de consolation pour nous, et une circonstance qui relève admirablement ses abaissements volontaires.

Il nous avait fait connaître dès sa naissance quelle était la subtilité de son corps, en sortant du chaste sein de sa mère, comme un rayon de lumière qui n'affaiblit et n'offense en rien le sujet par où il passe. Trois

de ses apôtres avaient été éblouis de l'éclatante lumière de ce même corps, lorsqu'il se transfigura en leur présence sur le Thabor; et aujourd'hui que les Juifs le tirent hors de la ville de Nazareth pour l'immoler à leur fureur, il devient tout d'un coup invisible aux yeux de ces barbares; et revêtant son corps d'agilité et d'impassibilité, il passe au milieu d'eux, sans qu'ils puissent exécuter leurs cruels et pernicieux desseins : *Ipse transiens per medium illorum ibat.*

N'attendez pas, messieurs que je veuille vous flatter de l'espérance que vos corps jouiront ici-bas d'une même impassibilité. Quoique Jésus-Christ ait quelquefois rendu la chair de ses disciples aussi invulnérable que la sienne l'est aujourd'hui, cette faveur n'est pas pour tous les chrétiens; et si j'ose vous faire prétendre d'avoir quelque part à cet avantage de votre Sauveur, c'est seulement pour vos âmes.

Oui, messieurs, si vos corps succombent malgré vous à la fureur d'un puissant ennemi, il ne tient qu'à vous de défendre votre âme contre la malice de ceux qui voudraient la corrompre. C'est cette âme qui dès cette vie doit en quelque manière être invulnérable et impassible malgré les engagements qu'elle peut avoir au monde; et comme l'on voit des fleuves si rapides dans leurs cours, qui passent au travers de certains lacs boueux sans mêler avec eux leurs eaux, ni contracter leurs ordures, vous êtes tous obligés de vivre si bien au milieu des pêcheurs, que vous passiez au travers d'eux sans que leur malice vous nuise; *Ipse transiens per medium illorum ibat.*

J'en distingue particulièrement de trois sortes; et quoique je vous les propose tous trois, peut-être que l'étendue de ma matière ne me permettra de vous parler que des deux premiers. Les uns sont les flatteurs; les autres sont les médisants, et les troisièmes sont les impies. Les flatteurs vous donnent de faux sentiments de vous-mêmes, les médisants vous en inspirent d'injustes de votre prochain, et les impies vous en font concevoir d'injurieux à Dieu; et c'est là ce qui peut raisonnablement vous obliger de vous séparer d'eux. Mais pour vous apprendre à garder une si avantageuse solitude au milieu de la société, nous avons besoin de l'assistance de cette Vierge, qui garda si fidèlement la sienne, qu'elle ne put y recevoir sans quelque trouble l'ange même qui lui dit : *Ave, Maria.*

I. — Quand nous ne considérerions que ce que les anciens ont dit des flatteurs, nous trouverions dans leurs principes mêmes de justes raisons pour les avoir en aversion et en horreur. Les uns les ont comparés aux enchanteurs et aux empoisonneurs, qui avec des potions douces, et délicatement apprêtées, font avaler à ceux qui les approchent, un poison qui les tue (*Plato, in Phædro*).

Les autres ont cru que c'étaient les ennemis les plus dangereux que la vertu pût avoir, et qu'il vaudrait mieux être exposé à la faim des corbeaux qu'aux caresses inté-

ressées des flatteurs, puisque ces oiseaux carnassiers n'arrachent les yeux qu'à des corps morts, et que ces malheureux les ôtent à des vivants, en les empêchant de voir les défauts qu'ils ont, et les vices dont ils sont coupables (*Antist., apud Stobæum.*).

Mais le Saint-Esprit, à qui seul il appartient de dépeindre les péchés avec leur couleur naturelle, et de nous donner les raisons aussi bien que les grâces nécessaires pour les éviter, pousse les choses encore plus loin. Tantôt il nous dit qu'un flatteur qui ne tient à son ami que des discours faux et caressants, est un homme qui lui tend des pièges pour le perdre, *homo qui blandis fictisque sermonibus loquitur amico suo, rete expandit gressibus ejus (Prov. XXVI)*; tantôt que sa langue est comme une flèche qui pénètre avec d'autant plus de facilité dans le cœur d'un pécheur, qu'on le trempe dans l'huile et dans le miel de la flatterie, *sagitta vulnerans lingua eorum; dolum locuta est in ore suo, pacem cum amico suo loquitur, et in occulto ponit ei insidias (Jerem., IX)*; et tantôt enfin, que celui qui loue et qui justifie le méchant n'est pas tant en abomination à Dieu que celui qui l'humilie et qui le déchire par ses injures.

Or, d'où vient cette haine que Dieu porte aux flatteurs, et quelle est la cause de tant de pernicieux effets que l'Ecriture sainte attribue à leurs péchés? Elle vient de ce qu'ils trahissent la vérité, qu'ils la déguisent, qu'ils la corrompent, et qu'ils s'engagent, comme par profession, à y renoncer.

A entendre parler tous les hommes, il n'y en a aucun qui n'aime la vérité, et qui ne soit ennemi du mensonge. Cette vérité est si belle par elle-même, qu'elle est naturellement l'objet de notre esprit; et par la même inclination que nous avons, ou à rechercher Dieu qui est la vérité première, ou à désirer la béatitude qui n'est que la possession de la vérité, nous nous sentons aussi portés à désirer et à rechercher la vérité même.

Cependant qui ne s'étonnera de la bizarrerie de l'homme? Cette vérité qu'on recherche et que l'on désire, tandis qu'on ne la voit pas, commence souvent à déplaire et à être insupportable, dès qu'elle paraît, jusqu'à regarder comme des ennemis ceux qui la découvrent, comme si c'était un acte d'hostilité de montrer à un homme ce qu'il doit aimer. Il en a coûté la vie à la plupart des prophètes, pour l'avoir prêchée dans leur siècle; la tête à Jean-Baptiste, pour l'avoir publiée dans le palais d'Hérode, et à Jésus-Christ son honneur et son repos, pour ne l'avoir pas dissimulée aux Juifs.

Il leur reproche aujourd'hui leur incrédulité; il leur fait entendre qu'ils ne méritent pas qu'il fasse aucun miracle chez eux; que nul prophète n'est bien reçu dans son propre pays; qu'ils le traitent plus mal que ne le font les étrangers; et c'est là ce qui les anime contre lui et qui les emporte si fort, qu'ils le mènent sur la pointe d'une montagne, pour le précipiter.

Or, c'est cette antipathie qu'on a pour la

vérité (quoiqu'on paraisse d'abord l'aimer et la rechercher) qui fait qu'on n'ose la dire, et que, par une corruption encore plus grande, on s'efforce de la déguiser, dit S. Basile (*Hom. in hæc verba, psal. LXI: Ore suo benedicebant, et corde suo maledicebant*).

Telle est l'inclination et le génie des flatteurs. Tantôt ils louent un vice, tantôt ils excusent une passion; quelquefois ils dissimulent un danger, d'autres fois ils inspirent un mauvais conseil; mais jamais ils ne disent nettement et ingénument la vérité, tournant à tout vent, indifférents à se déclarer pour le vice ou pour la vertu, à approuver ou à blâmer une action, selon qu'ils croiront se rendre agréables; mais cachant toujours leurs sentiments, et sous l'apparence d'une officieuse sincérité, débitant ingénieusement leurs mensonges.

Qui doute que ce ne soit là faire une sanglante injure à la vérité, et rendre à un homme le plus mauvais office qu'on soit capable de lui rendre? Car, comme chacun est fort disposé, par un principe d'amour-propre, à se flatter soi-même, on croit souvent de soi ce qui paraît être le plus avantageux, et l'on devient, par une agréable illusion, complice de sa propre perte.

J'en appelle ici à votre propre expérience. Quand on vous a attribué des vertus que vous n'aviez pas, et qu'on vous a rendu un honneur dont vous étiez indignes, avez-vous eu la force d'y résister? n'avez-vous pas usurpé sans scrupule ce qu'on vous offrait sans raison; et quoique votre propre conscience vous accusât, ou de lâcheté ou de malice, n'a-t-elle pas toujours eu moins de force auprès de vous que l'imposteur qui vous attribuait du courage ou de la bonté? *Quidquid in nos adulatio sine pudore congescit, tanquam debitum accipimus (D. Ambr., lib. Officiorum).*

Quand on a exagéré le peu de bien que vous faisiez, et qu'on a excessivement loué quelques-unes de ces qualités médiocres que vous voulez bien qui paraissent, n'est-il pas vrai qu'au lieu de vous renfermer dans les bornes de la modestie chrétienne, vous avez oublié tout d'un coup vos faiblesses, et cru être effectivement autres que vous n'aviez pensé? N'avez-vous pas dit secrètement en vous-mêmes qu'il fallait que votre prochain vous connût mieux que vous ne vous connaissiez, et en rejetant au dehors ses louanges, ne les avez-vous pas recueillies par une funeste et une ridicule complaisance?

Sur ce léger crayon des fatales douceurs de la flatterie, jugez déjà combien il vous importe de la fuir; car, si vous venez à régler votre vie sur ces fausses idées qu'on vous a données de vos personnes, à quel danger exposez-vous vos affaires et votre conscience? Adorable Sauveur, vous avez bien raison de maudire les bénédictions trompeuses du siècle, et de crier malheur sur ceux qui les reçoivent: *Vae vobis cum benedixerint vobis homines (S. Luc, VI)*. Car,

comme remarque S. Jean Chrysostome, quel est l'aveuglement d'un homme qui écoute ceux qui lui cachent la vérité, qui exagèrent ses fausses et médiocres vertus, qui font l'apologie de ses passions et de ses vices? Où en est-il, s'il ne s'éloigne pas de ces dangereux corrupteurs? *Pravitate non amulari tantum, verum etiam in ea viventes laudare supplicium haud mediocre nobis conciliat*, etc. (D. Chrysost., hom. 2, de David et Saul.)

Ce que je viens de vous dire, messieurs, je ne vous le dis encore que comme à des particuliers qui n'ont que leur seule personne à conduire, et leur salut à ménager. Car, si la Providence vous a élevés dans quelque charge, si elle vous a rendus grands par votre naissance ou par vos emplois, que deviendrez-vous, si vous souffrez les approches et les discours empoisonnés des flatteurs?

La flatterie se fait jour par tout; les gardes, bien loin de lui défendre l'accès des cercles, et des trônes mêmes, ne servent souvent qu'à lui en rendre les avenues plus libres; et quand une fois elle s'est insinuée dans ce poste, il n'y a point de désordre ni de malheur qu'elle ne produise. Si, par exemple, au lieu d'un ministre ou d'un conseiller fidèle qu'un prince croit avoir choisi, pour se décharger sur lui d'une partie du gouvernement, il ne se trouve environné que de gens d'une complaisance lâche et intéressée, à quels périls est alors exposée sa conscience et son état? Ils s'étudieront à reconnaître ses passions pour les favoriser, et lui ôteront, s'ils peuvent, tous les scrupules qu'il aurait d'entreprendre contre les lois anciennes et la liberté publique, ne manquant pas d'excuser tout ce qu'il peut commander d'outré et de violent, se rendant esclaves de son avarice ou de ses plaisirs, lui persuadant que les peuples ont été de tout temps des animaux plaintifs, et qu'il n'y a jamais eu d'autre secret de les satisfaire, que de ne les point écouter. Après cela, quel étrange renversement dans un royaume, et quelle oppression dans les provinces? Le prince aura beau être juste et bienfaisant, il aura beau avoir l'âme droite et charitable, comme il ne verra que par les yeux infidèles de ces corrupteurs, il croira son état bienheureux et florissant, lors même qu'il souffrira de très-grandes misères.

Grands du monde, en faut-il davantage pour vous faire étudier le génie de ceux qui vous approchent? Le flatteur n'ayant rien qui ne soit capable de vous séduire, et de rendre inutiles vos meilleures intentions, c'est à vous à ne pas souffrir qu'il vous approche, avant que vous ayez observé non-seulement ses actions, ses paroles, sa conduite, mais son air, ses manières et son silence même. Je ne parle qu'après le Saint-Esprit dans l'Écriture, qui dit qu'un clin d'œil, ou un mouvement de tête que fait un flatteur, peut faire beaucoup de peine : *Qui annuit oculo, dabit dolore*. Ces paroles si châtiées et si choisies dont il se sert, ces manières si douces et cet air si engageant, cette

modestie et cette affabilité si charmante, tout cela est à craindre : c'est, dit saint Bernard, un homme qui n'a d'éloquence et d'adresse que pour faire valoir le mensonge, que pour déguiser et combattre la vérité : *Eruditus pro falsitate, eloquens ut verum impugnet* (De Morib. et Officio epis.).

Eh quoi ! serait-il bien possible qu'un homme qui a du bon sens, et à qui l'intérêt de sa conscience est cher, souffrit ces ridicules manières d'un flatteur, et qu'il s'entendit paisiblement louer, sur des choses où il reconnût ne mériter aucune louange? Telle est cependant l'injure, et que le flatteur, et que ceux qui flattent, font à la vérité. Personne ne la dit cette vérité, soit par intérêt, soit par de fausses et de malicieuses complaisances; les avocats la disent-ils à leurs parties? les procès finiraient trop tôt; les confesseurs la disent-ils à leurs pénitents? la sévérité les rendrait trop odieux; les prédicateurs mêmes osent-ils toujours la dire? j'avoue que souvent nous la taisons, parce que nous appréhendons trop de vous choquer, et de n'avoir pas assez de complaisance pour la dépravation de votre goût.

A Dieu ne plaise qu'on m'accuse jamais de cette lâcheté, et que je tombe dans le vice que je blâme et que je condamne. Je ne vous ai jamais flatté dans les discours que je vous ai faits, ni dans les lettres que je vous ai écrites, disait autrefois saint Paul aux chrétiens de Thessalonique : *Neque aliquando fuimus in sermone adulationis* (III Thessal., II); et moi qui suis obligé d'imiter ce grand apôtre, je serais prévaricateur de mon ministère, si en prêchant contre la flatterie j'avais le malheur d'y tomber.

Je vous le répète, mes frères, vouloir être flatté et flatter, sont deux grands péchés : péchés cependant qui sont très-communs et très-ordinaires en ce siècle. Les petits et les grands, les hommes et les femmes, veulent qu'on les loue, ou du moins qu'on ne les accuse pas : ravis de pouvoir tromper les autres sur ce qui les touche, et peut-être plus ravis encore de ce qu'on les trompe, ne se défendant de la flatterie que par de faux artifices, ne refusant les louanges qu'on leur donne, qu'à cause qu'elles sont trop grossières, ou ne les rejetant qu'afin de s'en attirer de plus grandes, et rendre, comme disait un ancien, la flatterie, ou plus agréable, ou plus forte.

A l'égard de ceux qui flattent, le nombre en est encore plus grand, et surtout à la cour. Ah ! mon Dieu, à la cour, où il serait plus important, qu'en aucun lieu du monde, que la vérité fût connue; à la cour néanmoins, où la vérité s'éclipse presque toujours, comme l'étoile des mages sur Jérusalem, chacun ne cherchant qu'à se déguiser, qu'à se surprendre, qu'à se tromper; et ce qu'il y a de plus cruel, qu'à surprendre, qu'à prévenir, qu'à abuser ceux qu'on ne devrait jamais flatter, par le respect qu'on doit à la droiture de leurs intentions, ou à l'élévation de leur fortune.

Souvent, disait autrefois un ancien, il manque quelque chose à ceux qui possèdent tout, un homme qui leur dise la vérité. J'ai l'honneur de porter en ce saint temps, la parole devant les premières têtes du royaume, en une cour florissante et chrétienne, à des gens appelés auprès du plus grand roi du monde, qui ne peut souffrir qu'on lui cache la vérité, qui la recherche par tout, et qui dès qu'il la connaît, s'en sert même contre ses propres intérêts.

Mais quelque droiture de cœur qu'ait notre grand monarque, quelque ennemi qu'il se déclare de la flatterie et du mensonge, sa cour est-elle purifiée de ce vice ; et, comme remarquait Cassiodore (*Lib. II Variorum*), peut-on bien faire le métier de courtisan, sans faire profession de se rendre habile dans l'art de flatter ? Quand on est dans la cour, on peut dire avec l'Écriture, qu'on a des séducteurs autour de soi, et qu'on demeure parmi des scorpions : *Subversores sunt tecum, et cum scorpionibus habitas*.

Pourquoi avec des scorpions ? C'est, répond Tertullien, que de tous les animaux et de tous les insectes, il n'y en a point de plus ingénieux que lui à nuire, et à glisser subtilement son venin. *Tot venena illis quot ingenia, tot perniciæ, quot et species* (Tert., *adv. Scorp.*). Image naïve des flatteurs de cour, qui, avec leurs salutations et leurs protestations de service, avec leurs assiduités et leurs attachements auprès des personnes dont ils ont besoin, avec leurs paroles douces et obligeantes, ne cherchent souvent qu'à leur porter des traits perçants et envenimés dans le cœur : *Molliti sunt sermones eorum, et ipsi sunt jacula*.

Est-il possible, ô mon Dieu, que le monde qui est si spirituel en tant de choses, si raffiné dans les sciences et dans les arts, ne puisse discerner l'ami d'avec le flatteur, pour donner de favorables accès à l'un, et chasser l'autre comme un infâme ? Pour peu que l'on veuille ne se pas tromper soi-même, il me semble qu'il est très difficile de s'y méprendre. Un ami aimera mieux vous dire les choses nécessaires que les agréables, vous corriger que vous tromper ; vous blesser un peu en vous disant la vérité, que vous plaire en vous débitant des mensonges. Un ami aime votre personne, et non pas votre bien ou votre crédit ; et comme il est désintéressé, il vous rendra ses devoirs sans aucun retour sur lui.

Il n'en est pas ainsi d'un flatteur, il ne cherche qu'à vous plaire, qu'à vous engager par ses caresses, qu'à se rendre nécessaire auprès de vous par ses protestations de service. Que vous viviez bien ou mal, il vous loue, en vous remettant sans cesse devant les yeux vos bonnes qualités, dissimulant et justifiant même vos mauvaises. S'il vous sert, c'est votre fortune et non pas votre personne : c'est après vos richesses qu'il soupire, et non pas après votre mérite : chose si vrai, dit saint Jérôme, que là où il n'y a point de richesses, on ne trouve pas aussi de flatterie : *Ubi nullæ divitiæ, ibi nulla adulatio*.

Or, une telle conduite ne doit-elle pas vous être odieuse, et le Saint-Esprit a-t-il outré les choses, quand il a dit que c'était le dernier malheur d'un homme de faire amitié avec des flatteurs ? Mais n'est-ce que d'eux qu'il faut se séparer ? Écoutez ce qu'il en pense : Le flatteur qui fait l'apologie de l'impie, et le médisant qui condamne le juste, sont tous deux en abomination devant Dieu : *Qui justificat impium, et qui condemnat justum, abominabilis est uterque apud Deum* (Prov., XVII). Séparez-vous donc des flatteurs, parce qu'ils vous donnent de faux sentiments de vous-mêmes ; mais séparez-vous aussi des médisants, parce qu'ils vous en inspirent d'injustes contre votre prochain. C'est ce que je tâcherai de vous persuader dans la suite de ce discours.

II. — L'une des plus grandes corruptions de l'esprit ou du cœur de l'homme est de condamner la médisance, et néanmoins d'en être coupable. Il n'y a point de chrétiens qui ne demeurent d'accord qu'elle est la plus cruelle ennemie de la vérité, qu'elle détruit tous les sentiments de la charité et de la justice, qu'elle déchire impitoyablement les membres de Jésus-Christ ; et, malgré tout cela, il n'y en a presque point qui soient innocents de ce péché qu'ils désapprouvent. Où est, par exemple, la conversation où la médisance ne règne point, où l'on ne se fasse un cruel plaisir de débiter des calomnies et des faussetés contre son prochain, où la raillerie et la détraction ne fasse l'agrément et la beauté des paroles, et où enfin, pour me servir des expressions du roi-prophète, on ne dévore à belles dents le peuple de Dieu, comme on mange avec avidité un morceau de pain : *Qui devorant plebem meam ut frustum panis* ?

Que si on a quelque espèce de retenue sur cet article, on ne se fait souvent aucun scrupule d'entendre médire : on recueille avec empressement toutes les paroles d'un détracteur ; on n'oublie aucune des circonstances de la calomnie qu'il débite, et, pourvu qu'on n'en soit pas l'auteur, on consent volontiers à en être l'approbateur ou le témoin.

Je n'entreprends pas ici, messieurs, de décider lequel de ces deux péchés est le plus grand, ou de médire, ou d'entendre médire, ou de ruiner la réputation du prochain, ou de souffrir qu'on la ruine ; ayant appris, il y a longtemps, de saint Jérôme, que c'est toujours le même démon qui possède et la langue du détracteur, et l'oreille de celui qui l'écoute. Mais ce dont j'ai à vous avertir, c'est d'éloigner de vos compagnies ces pestes publiques, et de ne vous mêler jamais avec ces esprits malfaits : *Cum detractoribus ne commiscearis* (Prov., XXIV).

Ne croyez pas, dit ce Père, que votre complaisance, ou votre timidité puisse vous servir pour lors d'excuse. Si avec un visage sévère et des paroles un peu aigres vous rebutiez un médisant, il n'aurait jamais l'effronterie de médire en votre présence ; votre sévérité lui donnerait malgré lui de la rete-

nue, et il apprendrait à se comporter si bien devant vous, que vous ne trouveriez plus d'occasion de le reprendre. Quand donc vous avez assez de complaisance, ou de lâcheté pour l'écouter; quand par une crainte ridicule, et des bienséances humaines, vous n'osez le choquer; quand, même il reconnaît qu'il flatte votre envie ou votre curiosité par ses rapports, n'êtes vous pas à votre tour coupables de son péché; et la même flèche qu'il lance pour percer son prochain, ne retourne-t-elle pas sur vous pour vous faire des plaies mortelles? *Ille justa excusatio non est: Detrahentibus, injuriam facere non possum, nemo tacito auditori libenter refert: sagitta in lapidem nunquam figitur, interdum resiliens percutit dirigentem. Discat detractor dum te videt, non libenter audire, non facile detrahere* (D. Hieron., *epist. ad Rusticum*). Oui sans doute, ajoute saint Ephrem, votre silence seul peut vous rendre criminels; et il n'en faut pas davantage, selon lui, pour rendre coupables par des péchés étrangers ceux qui d'ailleurs seront innocents en leurs personnes: *In propriis rebus contingit ut quis sit innocens, qui in alienis reus invenitur. Nam si quis eo præsentem virum aliquem justum non maledictis innectetur, ipse autem ad ea conticescas; non silentium hoc ejus ipsi vertetur in crimen?* (D. Ephrem., *de lingue Malo, tom. I*).

Voilà déjà en général, les raisons que les Pères ont apportées pour vous obliger de ne pas moins fuir les médisants que les flatteurs; et si vous voulez que j'en ajoute quelques-unes en particulier, c'est que l'orgueil, la cruauté et la trahison étant les principes les plus naturels de la médisance, vous ne pouvez être chrétiens, ni faire profession de charité, et souffrir auprès de vous ceux qui en sont les auteurs.

Il y a un orgueil et une vanité insupportables dans les médisants. Car pourquoi imputent-ils des défauts et des vices à leur prochain, si ce n'est afin qu'on ne remarque pas les leurs, qu'ils passent, au contraire, pour des gens d'une conscience tendre et délicate? Pourquoi censurent-ils si facilement et si impitoyablement les actions d'autrui, si ce n'est parce qu'ils veulent qu'on se persuade qu'ils ne méritent pas de semblables reproches; et pourquoi entre autres, comme remarque saint Jérôme, attaquent-ils le plus souvent des personnes illustres, ou par leur piété, ou par leur rang, si ce n'est à cause que leur orgueil leur inspire un zèle amer, et qu'ils ne peuvent souffrir personne qui fasse ombre à leurs fausses vertus? Or, cela étant, n'êtes-vous pas obligés, par un principe d'honneur, de fuir la compagnie de ces orgueilleux, de les réprimer, ou par vos reproches, ou du moins par votre silence?

Il n'y a pas moins de cruauté dans leur procédé. Leurs dents et leurs langues, dit le prophète, leur sont, comme aux lions, des armes offensives, et ils s'en servent comme d'autant d'épées tranchantes pour répandre le sang de l'honneur de leurs frères, qui a toujours été estimé plus précieux que celui

de leurs veines: *Dentes eorum arma et sagittæ, lingua eorum gladius acutus* (Psalm. LVI). Voilà pourquoi un grand pape disait avec beaucoup de raison, que, quoiqu'on ne tienne pour homicides que ceux qui ôtent la vie naturelle à leur prochain, saint Pierre cependant a cru qu'il y en avait de trois sortes, non-seulement ces premiers, mais encore ceux qui haïssent leurs frères et ceux qui en médisent: *Homicidarum tria genera esse dicebat D. Petrus, et pœnam eorum parem esse. Sicut enim homicidas interfectores fratrum, ita detractores quoque eorum eosque odientes homicidas esse manifestabat* (D. Clemens papa, in I *Epist. ad Jacobum*).

Pour ce qui est de leur trahison, y en a-t-il une plus noire que de condamner un homme quand il ne peut se justifier, ni se faire entendre; et quelle plus grande lâcheté que de profiter de son éloignement, afin qu'il demeure sans défense? Telle est néanmoins la perfidie des médisants. Les uns, dit saint Bernard, affectent un visage triste et prennent le ciel à témoin que c'est avec douleur qu'ils découvrent des défauts qu'ils voudraient pouvoir cacher; d'autres protestent que, quoiqu'ils sachent il y a longtemps les désordres de leurs voisins ou de leurs voisines, ils ne s'ingéreraient pas encore d'en parler, si des personnes moins discrètes qu'eux ne les avaient déjà rendus publics. Vous en trouverez quelques-uns qui commencent leur médisance par de grands éloges de celui qu'ils veulent perdre, qui témoignent de la pitié avant que de le faire mourir, qui par leurs gémissements et leurs soupirs font des exordes plaintifs, ou, pour mieux dire, des oraisons funèbres. Enfin, vous en verrez qui se concilient l'attention de toute une compagnie par un style piquant et railleur, et qui, pour rendre leur poison plus contagieux, se servent contre leur prochain de l'esprit et de la vivacité que Dieu leur a donnés.

Cela étant, messieurs, je vous le demande, votre charité ne se trouve-t-elle pas sensiblement offensée de ces pestes publiques, et pouvez-vous avoir un peu de piété et de religion, sans leur fermer la bouche, les reprendre avec aigreur ou fuir leurs compagnies? Cependant, avouez-le de bonne foi, n'est-il pas vrai que vous prenez presque tous plaisir à entendre mal parler d'autrui? L'amour-propre qui vous domine fait que vous vous estimez tous; vous estimant tous, vous êtes tous capables de jalousie; en étant capables, le mépris que vous entendez faire des autres semble vous relever en les humiliant, et vous attribuer quelque espèce de supériorité sur eux, par une secrète comparaison que vous faites de votre vie avec la leur.

Enfin, messieurs, pour ne vous rien celer de vos faiblesses, cette comparaison ne vous étant jamais désavantageuse, il arrive que vous savez presque autant de gré à celui qui médit en votre présence, quand ce serait même d'un parent ou d'un ami, qu'à celui qui vous adjugerait une honorable préférence sur un concurrent dans une même

charge. Dites la vérité, n'est-ce pas là ce qui arrive, et ce que vous sentez presque toutes les fois que vous entendez médire? De là vient que la médisance est comme un appas charmant pour tous les hommes; qu'elle fait aujourd'hui, comme disait saint Ephrem (*Lib. de Malo linguæ*), l'enchantement et la félicité des oreilles; que c'est elle qui vous attache des après-dînées entières à la compagnie de ces critiques et de ces railleurs qui déchirent, par profession et par état, la réputation de votre prochain.

Cependant, où est le christianisme, et qu'est devenue cette charité qui n'est ni jalouse ni ambitieuse, et dont le propre est non-seulement de soulager les misères des présents, mais de défendre les intérêts des absents? Quoi! vous souffrirez qu'un imposteur sacrifie à votre orgueil l'honneur de votre frère? Que si vous n'avez pas en cette occasion la pitié que vous devez en avoir, soyez en touchés pour vous-mêmes. Vous le savez déjà, le médisant ne vous rend jamais confidents de ses calomnies, qu'il ne vous rende en même temps complices des cruautés, des lâchetés, des trahisons qu'elles renferment. Jugez après cela, si vous pouvez en conscience le rechercher ou l'entendre.

Mais, si cette personne qui médit du prochain n'en dit que des choses véritables, est-on obligé d'éviter sa compagnie? Si on y est obligé? Oui sans doute; car, quand ce seraient des vérités, sont-elles publiques? En étiez-vous informés, et le médisant ne vous les apprend-il pas? L'honneur de cet homme et la réputation de cet homme étaient déjà éteintes, je le veux, mais peut-être vivaient-ils encore dans votre estime et dans l'esprit de plusieurs autres.

Savez-vous à qui ressemble un médisant, lorsqu'il fait profession de découvrir les vices cachés de son prochain? A ces barbares qui, après avoir donné un coup mortel à un malheureux, lui redoublent vingt coups de poignard pour lui arracher ce qui pourrait lui rester de vie. Les lois ont toujours regardé cette dernière cruauté plus énorme encore que la première; et de là concluez à proportion, si vous ne devez pas avoir une horreur extrême des médisants, qui, par les traits sanglants de leurs langues, ôtent à un homme tout ce qui peut lui rester d'honneur *Labia detrahentia sint procul a te (Prov., IV).*

Ah! mes frères, la moindre démarche que vous puissiez faire, est de fuir ces hommes qui peuvent vous empoisonner par tant d'endroits, si vous en avez l'autorité, c'est à vous à leur fermer la bouche, à les regarder avec David comme vos ennemis, et à leur déclarer une cruelle guerre : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequerbar*. Au reste, si vous n'avez, ni assez d'autorité, ni assez de courage pour les punir, et les confondre, vous devez avoir assez de vertu, pour vous éloigner d'eux, et leur ôter l'occasion de répandre leur venin, en vous ôtant à vous-même celle de le recevoir.

Il est vrai que vous avez encore plus besoin de cette vertu pour fuir la fatale com-

pagnie des impies. Les flatteurs, et les médisants, ne vous donnent de mauvais sentiments que de vous mêmes, ou de votre prochain; mais ces hommes détestables ont bien l'insolence de vouloir vous en inspirer d'injurieux à Dieu même.

III. — Ce serait ici, comme vous voyez, le dernier point de mon discours; mais après avoir traité les autres peut-être avec trop d'étendue, je finis, en vous exhortant seulement d'exercer votre zèle contre tant d'impies et d'athées dont notre malheureux siècle est rempli.

Contre les coupables de lèse-majesté humaine, dit Tertullien, tout homme est soldat; à plus forte raison, contre des coupables de lèse-majesté divine. Car y a-t-il aucun chrétien qui ne soit en droit de corriger et de confondre un libertin et un athée qui blasphème? Ya-t-il aucun chrétien qui puisse entendre qu'on outrage son Dieu en sa présence, qu'on se raille de notre religion, et de nos mystères, sans entrer dans le même zèle que ce saint prophète : *Zelo zelatus sum, altaria tua destruxerunt (III Reg., XIX)*; et cette froideur ne serait-elle pas presque aussi criminelle que l'impiété qu'elle souffrirait?

Il faut donc étouffer sans pitié ces monstres, et les immoler à l'indignation de notre Dieu; il faut faire en sorte qu'ils trouvent partout leurs supplices; que les tous témoins de leurs blasphèmes deviennent leurs juges, et qu'ils apprennent enfin à leurs dépens, qu'ils ne peuvent être les ennemis du Créateur sans s'attirer en même temps l'aversion, et la juste vengeance des créatures. Que ce zèle est raisonnable, et qu'il sera abondamment récompensé! Vous défendrez la cause de Dieu en cette vie; vous en soutiendrez les intérêts, et vous en vengerez la gloire; et comme il est impossible de le surpasser en générosité, il deviendra lui-même votre protecteur, votre récompense, et votre couronne en l'autre. *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la correction fraternelle.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum : Si te audierit lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère a péché contre vous, allez et corrigez-le seul à seul : S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère (S. Math., XVIII).

Ne jugerait-on pas, messieurs, qu'un roi entreprendrait fort sérieusement la guerre, et qu'il aurait juré la perte de ses ennemis, si non-seulement il commandait à ses capitaines de le suivre avec leurs troupes ordinaires, si non-seulement il appelait à soi tous les gentilshommes de ses états, mais s'il faisait publier, que tout ce qu'il a de sujets, sans exception, se missent, à peine de mort, sous les armes : riches, pauvres, marchands, ouvriers, vieux, jeunes, jusques aux femmes mêmes, qui en ont de tout temps été

dispensées? On jugerait sans doute, que la guerre serait fort allumée dans le cœur du souverain, et qu'il aurait formé des desseins bien pernicieux contre ses ennemis.

Mais croiriez-vous que l'évangile que je dois vous expliquer aujourd'hui ne nous donne pas une idée moins forte de la guerre de Jésus-Christ contre le péché? Ce Dieu des armées était descendu en terre pour détruire la tyrannie qu'il y avait établie : *Ut destruat corpus peccati* (Rom., VI); et pour achever cette expédition, il avait d'abord appelé des apôtres et des disciples, qu'il devait envoyer poursuivre cet ennemi jusqu'aux extrémités du monde. Mais enfin Jésus-Christ ne le voulant épargner en quelque endroit qu'il pût se rencontrer, ordonne aujourd'hui à tout ce qu'il a de sujets, sans distinction, de prendre les armes, et de favoriser son dessein, commandant à tous les chrétiens, de quelque sexe, et de quelque condition qu'ils soient, de combattre le péché partout où ils le pourront joindre : *Si peccaverit in te, frater tuus, vade, et corripe eum* (II Thes-sal., III).

Je sais bien que l'Apôtre nous exhorte souvent à fuir les pécheurs : *Ut subtrahatis vos ab omni fratre deambulante inordinate* (II Thes. III). Mais de peur que vous ne preniez cet avis pour un lâche conseil, indigne du zèle et de la générosité d'un disciple de Jésus-Christ, je viens vous apprendre aujourd'hui, que vous ne les devez pas tellement fuir, que vous ne tourniez quelquefois tête pour les remettre dans leur devoir, par de sages et de salutaires corrections. Pour y réussir, implorons les lumières de cet Esprit adorable à qui il appartient proprement de reprendre le monde de son péché, et disons à Marie : *Ave, Maria*.

La même main de Dieu, qui avait originaiement gravé sa loi dans l'âme de l'homme en le créant, avait aussi établi un tribunal, pour connaître des péchés qu'il commettait contre cette loi. C'est pourquoi saint Paul (Rom., II), après avoir dit que les infidèles qui observent la loi naturellement, font voir qu'elle est écrite dans leurs cœurs, ne manque pas d'ajouter qu'ils reçoivent aussi des témoignages intérieurs de leur conscience : *Testimonium reddente illis, conscientia illorum*; tribunal, messieurs, dont il était autrefois impossible d'éviter la rigueur; tribunal, qui ne souffrait que des témoignages certains et infaillibles, et qui pour cet effet, est appelé par saint Grégoire de Naziance (Or. XXVI), *domesticum et verum tribunal*, un tribunal domestique et véritable. Ce fut à ce tribunal de la conscience, que les frères de Joseph furent si cruellement poursuivis après l'avoir vendu, qu'ils ne purent s'empêcher d'avouer leur crime : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum* (Genes., XLII). Et c'est à ce même tribunal, qu'on a vu tant de pécheurs devenir leurs accusateurs, et leurs juges, s'imposer à eux-mêmes des punitions si sévères, qu'un autre aurait fait scrupule de les y condamner.

Mais qu'est-il arrivé, messieurs, il est ar-

rivé que l'amour-propre a insensiblement corrompu l'intégrité de ce tribunal, que la conscience n'a plus été, ni un juge désintéressé, ni un fidèle témoin, et que la pudeur dont elle se servait pour confesser le crime a été employée pour l'excuser. Car, qu'est-ce, à votre avis, que cette malheureuse insensibilité, dans laquelle vivent les plus grands pécheurs, sans remords, sans agitation, dans une certaine stupidité qui nous fait peur; sinon une corruption de la conscience qui a été pervertie par l'habitude du péché, et qui a renoncé à l'autorité qu'elle avait reçue de Dieu, sur l'homme pour le perdre?

Or, c'est au défaut de ce tribunal de la conscience, que Dieu a établi celui de la correction fraternelle. Notre raison ne nous proposant plus le bien, notre conscience ne nous reprochant plus le mal, Dieu par sa miséricorde a fait deux choses pour y suppléer. A la loi que nous portions dans nos cœurs, Dieu a substitué une loi extérieure, à l'observation de laquelle il nous a obligés : et à notre conscience, qui est devenue muette, et qui ne nous corrige plus, il a substitué notre prochain pour s'acquitter d'une fonction si importante : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum*.

Mais, hélas ! plus Dieu conçoit de desseins avantageux pour l'homme, plus l'homme a de malice pour s'y opposer. Vous savez tous, par une malheureuse expérience, qu'il n'y a peut-être rien aujourd'hui, à quoi l'on se tienne moins obligé, qu'au précepte de la correction. Combien trouve-t-on de chrétiens qui veulent se charger de la faire? combien moins encore qui veulent la souffrir? et quand il s'en trouverait d'assez zélés pour la faire, et d'assez humbles pour la recevoir, serait-il encore aisé par le peu d'usage que l'on a d'un emploi si nécessaire, de trouver quelqu'un qui s'en acquitte selon toutes les règles de l'Evangile? C'est donc, messieurs, pour vous faire connaître toute l'importance, et toute l'étendue de ce commandement, que je vous parle aujourd'hui; et je croirais avoir réussi dans mon dessein, si je pouvais vous persuader que de tous les devoirs de la charité chrétienne, la correction fraternelle est celui qui s'omet avec plus de cruauté, qui se doit rendre avec plus de prudence, qu'il faut aussi recevoir avec plus de soumission : *Vade et corripe eum*. Ce sont les trois points de ce discours.

I. — Si l'on comprenait bien, avec le grand apôtre, que nous ne faisons tous qu'un corps en Jésus Christ : *Unum corpus sumus in Christo* (II Cor., X, XV), et que la grâce qui nous assemble pour nous unir à ce divin chef, produit entre nous des liaisons infiniment plus étroites, que ne peuvent faire le sang, et la nature; on s'apercevrait bien aussi que c'est une grande cruauté de ne nous pas assister les uns les autres dans nos besoins, et qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour se refuser aucun devoir de charité dont on soit capable.

Mais quelque dureté qu'un chrétien puisse

jamais avoir pour son prochain, je soutiens qu'elle est très-grande, lorsqu'avec un œil négligent et tranquille, il le voit tomber dans des péchés énormes, sans qu'il se donne la peine de l'en avertir, et de l'en reprendre. En voici les raisons, messieurs, écoutez-les avec beaucoup de docilité, et d'attention. C'est que celui qui pèche est dans un état où il a besoin de la plus grande charité de son prochain, par rapport à sa plus grande misère; voilà ma première raison. C'est que celui qui voit son frère en état de péché ne peut avoir d'occasion plus facile, ni qui lui coûte moins que de le reprendre de son péché; voilà ma seconde raison. Mon frère n'a jamais tant eu besoin de mon secours; je ne puis jamais lui en donner à moins de frais. Ne faut-il donc pas que je sois bien barbare, si je l'abandonne?

Premièrement, messieurs, vous ne sauriez disconvenir qu'un homme qui pèche, ne soit réduit à la misère la plus déplorable, et la plus digne de compassion; il n'y a point de pauvreté, de maladie, de fers, ni de supplices, où l'homme doive tant exciter notre pitié, que dans le péché. Tous ces maux n'affligent que le corps, qui est la moindre partie de l'homme, et celui-ci attaque l'âme, qui est l'image la plus achevée de Dieu. Les autres misères ne peuvent que nous mettre en danger d'une courte mort, et le péché ne nous menace pas moins que d'une mort éternelle. C'est un homme perdu qu'un pécheur, et il est si bien perdu, que Jésus-Christ vous assure que si vous le retirez du péché par la correction, vous l'aurez gagné : *Lucralus eris fratrem tuum*. Or, je vous demande, le péché réduisant notre prochain dans une telle nécessité, n'est-ce pas la cruauté la plus sanglante de l'y laisser? Vous voyez un homme qui pèche devant vous, dit saint Augustin, et vous le louez ou du moins vous témoignez par un silence honteux, approuver ce qu'il fait; allez, c'est vous qui le précipitez; c'est vous qui lui enfoncez le poignard dans le sein.

Je sais bien que les Pères de l'Eglise se sont presque aussifortement expliqués contre ceux qui refusent l'aumône, en disant que si l'on ne nourrit pas un pauvre on le tue; *Si non pavisti, occidisti*; je sais bien que le Fils de Dieu menace avec une rigueur inflexible, ceux qui auront manqué à ce devoir de charité; comme il ne promet, ce semble, de récompense, qu'à ceux qui s'en seront acquittés. Je n'ai pas oublié non plus ce que je vous ai dit de la dureté du riche de l'Evangile, et je me réserve à m'expliquer dimanche encore avec plus de force, sur l'obligation de l'aumône; mais je ne prétends pas être contraire, ni à l'Evangile, ni à moi-même, de soutenir aujourd'hui que la correction est autant élevée au-dessus de l'aumône, que l'esprit l'est sur le corps, la grâce sur la nature, l'éternité sur le temps, et que l'omission de la première est par conséquent en certaines occasions, plus cruelle que celle de la seconde.

A ce propos, messieurs, je vous avoue que,

méditant sur la comparaison de ces deux devoirs de la charité chrétienne, et recherchant pourquoi celui de corriger le pécheur surpassant de beaucoup celui de soulager les pauvres, Jésus-Christ appuie néanmoins bien plus souvent sur celui-ci, et déclare même que ce sera le principal sujet du jugement dernier, j'ai cru qu'il fallait, entre autres raisons, que ce fût parce que la pauvreté et les infirmités du corps entraînent presque toujours avec elles celles de l'esprit, et que c'était souvent corriger un homme d'une infinité de désordres, que de le tirer de la nécessité qui l'y porte; et, si cela est, on peut dire que Jésus-Christ n'a pas recommandé avec tant d'instance le soulagement des misères corporelles, qu'il n'ait eu en vue de recommander en même temps les besoins de l'âme, qui y sont enfermés.

Mais ce n'est pas assez; j'ajoute que la correction l'emporte de beaucoup sur l'aumône : l'une n'est qu'un présent de la main, l'autre en est un de l'esprit et de la raison. Par l'une, on tire l'homme de la misère, par l'autre, on le délivre de l'enfer; par l'une, on devient son père et son nourricier, par l'autre, on devient, en quelque manière, son rédempteur, et on emploie sa voix pour sauver une âme qu'un Dieu a rachetée de son sang; et si cela est ainsi, il s'ensuit qu'il y a plus de cruauté à laisser son frère dans le péché sans le reprendre, que dans quelque autre nécessité que ce soit sans le soulager. C'est pourquoi, si par malheur vous avez cette dureté pour lui, ne dois-je pas vous faire le même reproche que saint Paul faisait aux Corinthiens, pour avoir longtemps souffert le scandale qu'un incestueux donnait à toute leur ville? Vous avez pu voir, au milieu de vous, le plus infâme et le plus grand scélérat de tous les hommes, et vous n'en avez pas gémi devant Dieu; vous ne l'avez pas chassé de votre compagnie, vous ne l'avez pas regardé comme un monstre et une peste publique ! *Et vos inflati estis, et non magis luctum habuistis* (I Cor., V).

C'est là souvent ce que l'on peut dire à une infinité de chrétiens : Vous avez vu cet homme perdre dans le vin sa raison, se souler comme un pourceau, et vous n'en avez rien dit; vous avez vu cet autre ruiner sa famille par ses dépenses et par son oisiveté, et quoique vous eussiez de l'autorité sur lui, vous l'avez souffert. Vous avez vu cette fille entretenir des commerces scandaleux avec ce débauché, passer avec lui les nuits et les jours, vous l'avez su, et vous ne l'avez pas reprise : *Et non magis luctum habuistis*. Allez, malheureux, vous avez tué les uns et les autres par votre silence, et vous en rendrez, un jour, à Dieu un très-rigoureux compte.

Mais, me direz-vous, que sais-je si l'avis que je donnerai à ce pécheur sera favorablement reçu? Que sais-je si je ne lui déplairai pas, et si, l'ayant pour ami, il ne me haïra pas à mort?

Faux et ruineux prétexte, que tu perds aujourd'hui de chrétiens ! A quoi compare-

rons-nous, dit saint Augustin, la douceur d'un homme qui n'ose reprendre un crime, de peur de fâcher celui qui l'a commis? à la fausse piété d'un fils qui ferait scrupule d'inquiéter son père, quand il est tombé en léthargie, ou de le lier quand il est frénétique, parce que ce père s'en plaindrait. Il est vrai que ce fils déplairait pour lors à ce père; mais il serait impie et cruel à son égard, s'il ne lui déplaisait de la sorte : *Certe molestus est patri; sed esset impius nisi esset molestus.*

Voilà ce que l'on doit penser d'un homme qu'une lâche complaisance empêche de corriger son prochain, et voilà, en même temps, ce qui attire sur lui les malédictions de Dieu. Il y a, dans l'Ecriture, deux sortes de malédictions : l'une, sur celui qui tue et qui assassine son prochain, en lui plongeant dans le sein un poignard ou une épée qu'il tient, et l'autre sur celui qui épargne ce même prochain, et qui, par une fausse délicatesse, n'ose répandre son sang par le glaive de la correction : *Maledictus qui prohibet gladium suum a sanguine.*

Ajoutons à ces raisons une autre qui ne paraît pas moins forte. Je la tire de la facilité qu'il y a de s'acquitter de ce devoir, rien ne coûtant moins que son accomplissement, en sorte que ce qui sert de prétexte à plusieurs pour se dispenser des différentes obligations qu'on leur impose, ne peut pas leur servir en celle-ci.

Combien de fois, pécheurs, opposez-vous à l'accomplissement de la loi la difficulté qu'il y a d'en remplir les devoirs ! Combien de fois vous servez-vous de cet exemple ordinaire : La chose est impossible; je me ruinerais, je perdrais mon honneur et ma réputation; les affaires de ma famille en iraient plus mal. Excuses, à la vérité, inutiles devant Dieu, mais dont vous vous servez pour vous disculper devant les hommes, excuses cependant que vous ne pouvez apporter pour vous dispenser de corriger votre prochain. Cette aumône du cœur ne vous coûtera rien; votre famille n'en sera pas incommodée; vos affaires n'en iront pas moins bien. On ne vous demande pas, ni que vous fassiez de longs voyages, ni que vous vous épuisiez par de grandes libéralités; quelques paroles dites à propos, quelques salutaires avis suggérés avec prudence, quelques remontrances judicieuses et discrètes feront toute la dépense de votre charité. Vous avez de l'esprit, vous avez une langue, il n'en faut pas davantage; employez-les à retirer votre prochain du vice; vous le gagnerez à petits frais, et tous les biens du monde n'égaleront pas le fruit de cette espèce de charité.

Disons-le cependant, à la confusion d'une infinité de chrétiens : cette obligation, si nécessaire d'un côté, et si facile d'un autre, est, pour l'ordinaire, très-négligée. J'en atteste ici vos propres consciences : quelqu'un de vos frères n'a-t-il jamais péché en votre présence, et néanmoins quel soin avez-vous pris de le corriger ? Combien avez-vous vu de libertins, d'ivrognes, d'impudiques, d'athées, sans que vous leur ayez fait la moi-

dre correction, sans que vous vous soyez même jamais confessés de ne l'avoir pas fait ! Marque indubitable combien ce commandement est négligé, puisqu'on ne se fait pas même de son omission un scrupule de conscience, ni une matière de confession.

Pères, maîtres, prélats, vous qui êtes chefs de famille, ou chargés du soin des âmes, dans quelles frayeurs toutes ces considérations ne doivent-elles pas vous jeter ? Hommes du monde, quelque probité et quelque justice que vous puissiez avoir d'ailleurs; femmes chrétiennes, tant de communions qu'il vous plaira, tant de pieux exercices, de visites de prisons ou d'hôpitaux que vous voudrez, si, avec cela, vous laissez votre maison dans le dérèglement, votre fils dans la débauche, votre fille dans la vanité, vos valets dans le blasphème ou dans le libertinage, apprenez du grand saint Paul que toute votre dévotion est pire que l'infidélité. Eh ! que vous aura servi au jugement de Dieu, d'avoir été innocents par vous-mêmes, si vous y paraissez coupables des péchés d'autrui ? Que vous profitera-t-il, dit saint Prosper (*Lib. II, de Vita contemp.*), de ne pas souffrir la punition pour vos offenses propres, s'il faut que vous la souffriez pour l'iniquité de votre prochain : *Quid ei proderit, non puniri de suo qui puniendus est de alieno ?* Mais autant que ce commandement est indispensable, autant doit-il être fait avec circonspection et prudence. Et c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours.

II. — Si toutes les vertus ont besoin de la prudence pour tenir cette juste médiocrité qui fait leur perfection, il ne faut pas croire que la charité, qui est leur reine, en soit dispensée. La prudence, comme dit saint Augustin, est languissante, si elle n'est animée par l'ardeur de la charité : *Amor ipse ordinat amandus est quo bene amatur quod amandum est, ut sit in nobis virtus qua vivitur bene unde mihi videtur quod definitio brevis et vera virtutis est ordo amoris* (*D. August., lib. X de Civ. Dei, c. 22*). Mais la charité devient aussi précipitée, si la discrétion et la prudence ne la tempèrent. Et c'est, dans la pensée de ce grand saint, l'avantage que l'Épouse se vantait d'avoir reçu de son époux, en disant qu'il avait réglé sa charité : *Ordinavit in me charitatem* (*Cant., II*). Or, si cette charité a jamais besoin de prudence pour agir, c'est sans doute lorsqu'elle entreprend de corriger un pécheur de son désordre. Il y a tant de conditions à observer pour satisfaire légitimement à ce précepte, tant de mesures à prendre et de circonstances à ménager, que quoique l'exécution en regarde tous les hommes, il est pourtant vrai de dire qu'il y en a peu qui y soient propres.

Je sais bien que Jésus-Christ semble avoir prévenu toutes ces difficultés en distinguant quatre degrés, qui sont comme autant de règles de prudence : *Reprendre en secret; s'associer quelques personnes d'autorité; en cas d'opiniâtreté, avertir les supérieurs; et enfin,*

tout cela étant inutile, *traiter un pécheur d'excommunié.*

Car voilà toutes les voies que la sagesse éternelle nous oblige de tenir dans cet office important de la charité fraternelle. Mais je sais aussi que la fin étant la véritable règle des moyens, ces voies de corriger le prochain ne doivent pas être tenues en toutes occasions, et qu'on combattrait même l'esprit de Jésus-Christ qui les propose, si on voulait s'y attacher indépendamment des temps et des personnes. C'est pourquoi, si l'on peut déterminer quelque chose de certain en cette rencontre, c'est, dit saint Grégoire, de prendre garde à trois choses : à qui l'on parle, quand l'on parle et de quelle manière on parle : *Attendere debet qui corrigit cui loquatur, quando loquatur et qualiter loquatur.*

Le premier effet de la prudence qui doit accompagner la correction, est de prendre garde à qui l'on parle ; car comme le précepte qui nous y engage est un précepte affirmatif qui, par conséquent, n'oblige pas pour toujours, il est très-important de savoir si notre frère est véritablement coupable du péché dont nous allons le reprendre. Quelle imprudence, par exemple, d'aller inquiéter un homme sur des soupçons imaginaires ou sur des rapports infidèles ? Est-ce là agir par un principe de charité, qui doit nous donner toujours des pensées plus favorables de notre prochain que de nous-mêmes ? Est-ce là suivre le conseil de Jésus-Christ, qui ne nous commande précisément d'aller corriger notre frère que *quand il aura péché devant nous*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, quand nous aurons une parfaite connaissance de ses désordres, et que nous nous persuaderons que notre correction ne le rendra ni plus opiniâtre ni plus méchant ?

Vous savez ce que le Saint-Esprit a dit il y a longtemps, que celui qui reprend un railleur ne s'attire que des injures : *Qui erudit derisorem, ipse sibi injuriam facit* (Prov., IX) ; et quand vous êtes dans cette juste appréhension, le plus sûr est de vous affliger de son péché et d'en gémir devant Dieu. La correction judiciaire exercée par une plénitude d'autorité punit un criminel sans considérer si la peine qu'elle ordonne lui sera utile ou non ; mais la correction fraternelle, n'ayant point d'autre mouvement que celui d'une charité éclairée, doit demeurer sans action dès qu'elle a sujet de croire que le pécheur n'en profitera pas.

La seconde chose que la prudence nous enseigne en cette occasion, c'est d'observer le moment propre à nous acquitter de ce devoir. La raison en est assez évidente. Que prétend-on par la correction que l'on fait ? On prétend dissiper l'aveuglement que la passion a jeté dans l'esprit d'un pécheur, et l'obliger de sortir de son péché, en vue de l'éternité qu'on lui montre et qu'il ne voyait pas. Or, pour réussir dans ce dessein, vous jugez bien qu'il faut attendre que son esprit soit calme et que son emportement ne l'empêche pas d'écouter ce qu'on lui dit. Ce qui

adoucirait, par exemple, cet homme emporté, si on le prenait dans son sens rassis, n'est capable que de l'irriter et de l'animer davantage dans la chaleur de sa passion ; et ce qui obligerait ce médisant de se repentir de ses calomnies, si on le prenait à l'écart pour lui faire connaître les tristes suites de son péché, ne fait que l'engager à les soutenir opiniâtrément dans les compagnies où il les débite.

La parole de Dieu est comparée à la semence, pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'il faut observer la disposition du temps et la préparation de la terre, pour la répandre avec fruit. Il y a un temps où le Sage doit se taire : *Homo sapiens tacebit usque ad tempus* (Eccl., XX), dit Salomon ; et quand on est prudent, on a l'adresse de cacher la sagesse : *Sapientes abscondunt scientiam* (Prov., X). Admirables maximes, qui regardent principalement la correction fraternelle. Il est dit dans l'Écriture que les lévres du prêtre doivent garder la science ; et si cela est, conclut saint Jérôme, n'est-ce pas cette science que les particuliers doivent garder en la ménageant à propos, sans la répandre indiscrettement, faute d'avoir observé le temps, les lieux et les circonstances nécessaires ?

Ce n'est pas encore là tout ce que la prudence doit nous suggérer dans la correction de notre prochain ; nous devons penser à qui nous parlons, quand nous parlons, et surtout de quelle manière nous parlons. Comme il ne se trouve presque point de complexions ni de tempéraments qui se ressemblent, on peut dire qu'une même manière de corriger ne peut convenir à plusieurs pécheurs, et que ce qui serait un remède aux uns deviendrait un poison pour les autres. Autre est la manière de corriger un homme violent et emporté, et autre celle d'en reprendre un autre qui sera modéré et doux ; autre est la réprimande qu'on fait à un jeune homme, et autre celle qu'on fait à un vieillard : *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem, juvenes ut fratres, anus ut matres, juvenculas ut sorores* (I Timoth., V) ; et si la charité est toujours la même, il faut qu'elle change de visage, dit saint Augustin, par rapport à ses différents objets. Semblable à la rosée, elle s'accommode aux différents besoins des terres qui la reçoivent. Elle enfante les uns, elle compatit aux autres ; elle s'humilie devant ceux-ci, elle s'élève au-dessus de ceux-là ; douce à plusieurs, sévère à peu ; ennemie de personne, mais mère commune de tous : *Eadem semper charitas alios parturit, cum aliis infirmatur, ad alios se inclinat, ad alios se erigit, aliis blanda, aliis severa, nulli inimica, omnibus mater.*

Autre est la manière de corriger dans les supérieurs, et autre celle que les égaux ou les inférieurs doivent garder. A l'égard des uns, il est certain qu'il n'y a pas tant de choses à ménager, et qu'il n'y a point d'homme revêtu de quelque dignité, qui ne doive souvent prendre pour lui ce que saint Paul écrit à Tite son disciple : *parlez hautement,*

(Seize.)

exhortez avec forcé, reprenez avec empire, et ne souffrez jamais qu'aucun de ceux qui vous sont soumis, méprisent votre personne.

Il n'en va pas de même de la correction que l'on fait à des personnes d'une condition égale ou supérieure à la sienne. On doit observer avec beaucoup de prudence les dispositions dans lesquelles on les trouve, ménager leur esprit, étudier soigneusement ce que la grâce opère en eux, profiter des bons mouvements qu'ils ont, remarquer leurs bonnes qualités et les vertus qu'ils pratiquent, afin de les obliger adroitement à s'attacher à celles qu'ils négligent.

Ainsi en usa le disciple bien-aimé, lorsque avant que de reprendre quelques évêques d'Asie de leurs défauts, il fit l'éloge des louables actions qu'il avait remarquées dans leurs personnes. Ainsi en usa Nathan, à l'égard de David, dans cette fameuse correction qu'il lui fit de son péché. Il connaissait que ce roi aimait particulièrement la justice, et il lui supposa d'abord une violence faite à l'un de ses sujets, contre laquelle il l'anima avec tant d'adresse, qu'il tira par cet artifice sa propre condamnation de sa bouche.

Si Nathan donnant d'abord une indiscrète liberté à son zèle, s'était mis à crier à David : homicide, adultère, vous êtes le scandale de votre Etat, vous avez corrompu Bétshabée, et fait mourir Urie ; qu'aurait-il fait autre chose, que d'irriter ce prince et l'obliger peut-être à persévérer opiniâtrément dans son péché ? Que fit-il donc ? Ecoutez sur ce sujet la belle pensée de saint Grégoire. Il vint comme un médecin visiter son malade ; il vit et sonda la plaie qu'il fallait ouvrir ; mais il douta si ce malade aurait assez de patience pour souffrir une si douloureuse incision ; c'est pourquoi il cacha adroitement la lancette sous ses habits, et dans le moment que le malade s'en défiait le moins, il la tira et l'enfonça dans la plaie : *Ad ægrum medicus venerat, secundum vulnus videbat, sed de patientia dubitabat. Abscondit igitur ferrum sub veste, quod eductum subito fixit in vulnere. Secantem igitur gladium sensit æger, ne si ante cerneret, sentire recusaret.* Le malade sentit donc le coup sans l'avoir prévu, de peur que le prévoyant, il n'eût refusé de le sentir.

Je sais bien, mes frères, qu'il y a des occasions où l'on ne peut apporter tant de ménagements ; je sais qu'il se trouve même des pécheurs avec qui il serait dangereux d'user d'aucune dissimulation, mais qu'il faut d'abord intimider : cependant, souvenez-vous que toute cette sévérité ne saurait jamais être utile, si elle n'est corrigée par la douceur. Vous allez quereller un homme ; je vois bien, dit saint Augustin, quel est votre dessein ; vous voulez vous venger de quelque injure qu'il vous a faite, et non pas le corriger de celle qu'il a faite à Dieu. Vous voulez prendre sur lui un empire qui vous fasse honneur et qui l'humilie sous votre passion ; et afin de ne point passer pour un vindicatif, vous contrefaites le charitable. Sa-

chez, dit saint Augustin, qu'on ne doit jamais menacer qu'avec douleur, afin que ce ne soit pas l'homme qui se rende redoutable par sa puissance, mais Dieu qui se fasse craindre par sa parole : *Ne homo in potestate sua, sed Deus in sermone suo timeatur.*

Voulez-vous donc que saint Augustin vous apprenne un secret que je ne croyais pas d'abord pouvoir vous découvrir ? Voulez-vous savoir un court moyen de corriger avec prudence toute sorte de pécheurs, de quelque sexe, de quelque âge et de quelque condition qu'ils puissent être ? *Dilige et dic quidquid volueris.* Ayez de la charité et dites tout ce que vous voudrez. Aimez véritablement votre Dieu qui est offensé ; aimez cette âme qui a coûté à Jésus-Christ tout son sang ; aimez-la pour la convertir, et pour la sauver ; aimez-vous vous-mêmes pour vous enrichir d'un gain aussi précieux qu'est le salut de votre frère ; et si cela est, il sera bien difficile que vous ne parliez à propos : *Dilige et dic quicquid volueris.* De quelques termes et de quelque manière que la charité s'explique par votre bouche, il sera bien difficile que vous ne perciez le cœur endurci de ce pécheur, et que vous ne le déterminiez à recevoir, comme il est obligé, tous vos avis avec soumission ; c'est par où je finis.

III. — Où trouvera-t-on aisément un homme qui souffre avec soumission d'être repris, et où est le sage duquel Salomon a dit : Reprenez-le, et il vous aimera : *Quis facile invenitur qui velit reprehendi, et ubi est ille sapiens de quo dictum est : Corripe sapientem, et amabit te.* C'est ainsi que saint Augustin commence la lettre qu'il écrit touchant la manière dont un chrétien doit recevoir la correction (*Sanct. Aug., Epist. 127*). En effet, il est étrange que la vérité en général plaise à tout le monde, et que tout le monde s'irrite contre elle, dès qu'elle choque en particulier. Jean-Baptiste prêche la vérité à tous les Juifs, et quelque austère qu'elle paraisse dans la bouche de ce pénitent, par les lois rigoureuses qu'il imposa à toutes les conditions ; cependant comme il demeure dans la thèse générale, il ne laisse pas de plaire à Hérode : *Hærodes libenter eum audiebat.* Mais ce prédicateur de tous les Juifs devient-il le censeur en particulier de leur prince, et entre-t-il dans son palais pour lui reprocher son inceste ? Non-seulement Hérode se moque de ses remontrances ; il l'envoie en prison et le met en un lieu où il ne puisse plus lui en faire de semblables.

Tel est le génie de la plupart des chrétiens : et si vous me demandez d'où vient une si grande délicatesse à ne pas souffrir d'être repris, je vous répondrai qu'elle vient de trois choses, ou de ce que le pécheur ne croit pas que qui que ce soit ait droit de le reprendre, ou de ce qu'il ne veut pas que l'on croie qu'il ait besoin d'être repris ; ou enfin de ce qu'il n'a pas dessein de se convertir et d'en profiter.

Il me serait aisé de vous prouver fort au long qu'il est obligé par trois raisons con-

traire de recevoir avec humilité les charitables remontrances qu'on lui fait; et afin de vous en donner seulement l'idée, je dis premièrement que c'est une folie à un pécheur de croire que personne n'a droit de le reprendre. Nul ne suffit à soi-même, et la docilité en cette occasion appartient aux plus grands maîtres, comme aux moindres disciples. Les médecins ne se guérissent pas eux-mêmes; ils ont besoin d'un conseil et d'une main étrangère; et à plus forte raison doit-on implorer le secours d'autrui dans la conduite des mœurs, où l'on a tant de penchant à se flatter.

De quelque bouche que la vérité vienne, ceux qui l'aiment la reçoivent. Voyez si Moïse, quelque habile qu'il fût en toute sorte de sciences, comme le qualifie l'Écriture, ne souffrit pas que Jéthro, un barbare, le reprit sur la conduite du peuple de Dieu? Voyez si saint Pierre se plaignit de l'entreprise que fit saint Paul de lui résister? Il n'alléguait pas, dit saint Cyprien, qu'il avait la primauté, et il ne méprisa pas celui qui le reprenait, comme ayant été le premier persécuteur de l'Eglise; il ne dit rien de tout cela; mais il reçut avec soumission l'avis qui lui était donné : *Consilium veritatis admisit*.

Or, après ces grands exemples, pouvez-vous trouver étrange qu'on vous avertisse de votre salut, et qu'on vous reprenne de votre péché? Vous rejetez loin de vous la correction salutaire que votre inférieur vous fait; mais savez-vous bien ce que vous faites? C'est comme si vous trouvant dans un naufrage sans espérance de vous sauver, luttant contre les vents et contre les flots, vous refusiez une planche qui vous serait tendue par un homme charitable, à cause qu'il ne serait pas d'une assez grande naissance.

Je dis, en second lieu, que refuser la correction sous prétexte qu'on n'a pas besoin d'être repris, c'est la dernière de toutes les misères. Les philosophes mêmes ont connu par les lumières naturelles la vanité de ce faux prétexte. Qu'y a-t-il, ont-ils dit, de plus ridicule que de vouloir passer pour innocent, et de se mettre en colère contre ceux dont on est repris; n'est-ce pas là ajouter à son péché l'opiniâtreté et l'arrogance? *Quis est iste qui se proficitur omnibus legibus innocentem? qui admonitione castigari indignatus, malefactoris suis addit arrogantiam (Seneca)*. Vous prenez l'avis que je vous donne pour une condamnation de votre ignorance; vous vous trompez, il y a mille choses que l'on sait, et auxquelles néanmoins on ne prendrait point garde, si on n'en était averti. Je ne prétends pas vous instruire quand je vous corrige; je ne veux que vous faire ressouvenir de ce que vous savez; je m'entends que de réveiller votre mémoire, ou d'empêcher qu'elle ne laisse échapper ce qu'elle possède déjà : *Non docet admonitio, sed advertit, sed excitat, sed continet memoriam ne dilabatur*. Mais enfin, le plus fâcheux obstacle et le plus commun au succès de la correction, c'est que la plu-

part des pécheurs veulent persévérer dans leur péché. N'ayant pu parvenir à la première gloire de la vertu, qui est de ne point faillir; ils négligent la seconde, qui est de réparer leur faute; et quelque chose qu'on leur dise, ils continuent le mal qu'ils ont commencé, pour montrer qu'ils ont entrepris avec jugement ce qu'ils font avec persévérance.

Quand un homme en est venu là, c'est un homme perdu. Le Saint-Esprit ne parle d'autre chose dans toute l'Écriture, il ne prononce point plus souvent d'anathèmes que contre les indisciplinables et les incorrigibles : *Qui abjicit disciplinam, despiciet animam suam. Viro qui corripientem dura cer vice contemnit, repentinus ei supervenit interitus, et eum sanitas non sequetur (Psal. XV)*. Et à vous dire la vérité, mes frères, quand nous considérons que d'un si grand nombre de pécheurs qui se trouvent dans le monde, il y en a si peu qui n'en usent pas de la sorte, et qui ne résistent pas aussi malicieusement à tous les avis que nous leur pouvons donner, il n'y a point de prédicateur qui ne soit tenté de descendre de chaire, ni d'homme zélé de fermer la bouche pour toute sa vie.

Il n'y a qu'une seule chose, mes frères, qui nous empêche d'exécuter ce dessein, c'est que si les pécheurs en cela ne font pas leur devoir, Dieu ne nous dispense pas de faire le nôtre. Il me semble que j'entends toujours cette parole retentir à mes oreilles : *Sanguinem ejus de manu speculatoris requiram. Eritque anima tua pro anima illius (Ezech., XXXIII)*. Cependant, mes frères, serait-il possible que nous ne parlussions plus que pour votre condamnation, que nous ne vous reprissions de vos désordres que pour vous ôter un jour toute excuse devant Dieu de n'avoir point été repris? Quelque apparence que j'y voie, je ne saurais me persuader que je sois pourtant un instrument si funeste de la colère de Dieu, et particulièrement contre ceux qui m'entendent : et dans cette pensée, conjurant tous ceux de cet auditoire qui ont le plus de zèle de me seconder dans mon ministère, je lui crie d'une voix haute : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum*. En quelque endroit que vous voyiez votre frère qui offense Dieu dans vos maisons, chez vos amis, à la ville ou à la campagne, courez à lui pour le corriger avec charité, répandez, comme le Samaritain de l'Evangile, de l'huile et du vin dans les plaies de ce malade; que l'onction tempère l'âpreté du remède que vous lui appliquerez : *Nec censura desit que increpet, nec medicina que sanet*. Et si avec toute votre prudence, votre charité ne trouvait pas la soumission qu'elle mérite sur la terre, assurez-vous que Dieu ne laissera pas de vous en tenir compte dans le ciel, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE
CARÊME.*Du bon usage des afflictions.*

Introivit in domum Simonis, socrus autem Simonis tenebatur magnis febris.

Jésus entra dans la maison de Pierre, et la belle-mère de Pierre avait une grosse fièvre (S. Luc, IV).

Ce n'est pas une nouveauté que Jésus-Christ entre dans une maison où la maladie et l'affliction se trouvent, puisque si nous en croyons l'Écriture, il n'y a pas une maladie, ni une affliction qui ne soit une visite de Dieu. Il menace, à la vérité, qu'il visitera ses ennemis dans le glaive de sa fureur : *Visitabit Dominus in gladio furoris sui* (Isa., XXVII), et cette visite est pour les perdre ; mais il promet aussi qu'il visitera ses enfants avec les verges de sa miséricorde, et cette visite ne tend, ou qu'à les châtier s'ils sont coupables, pour les remettre dans leur devoir, ou qu'à les éprouver s'ils sont innocents, pour en tirer sa gloire et leur perfection. *Visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum* (Psal. XXXVIII).

Le Fils de Dieu avait permis que la belle-mère de saint Pierre fût tourmentée d'une violente fièvre ; il permet tous les jours que les chrétiens soient affligés de plusieurs sortes de souffrances, et vous ne devez pas douter que l'un et l'autre n'arrivent pour sa gloire, mais d'une manière bien différente. Il n'a permis que la fièvre attaquât cette femme que pour avoir occasion de l'en guérir, et de faire connaître par là son pouvoir ; et il permet, au contraire, que les afflictions vous exercent, afin que vous les supportiez avec courage, et qu'il fasse voir qu'il a des serviteurs généreux, capables de tout faire et de tout souffrir.

Vous voyez par là, mes frères, que mon intention est de vous expliquer les sentiments que vous devez avoir dans les afflictions qui vous arrivent ; sentiments qui, comme dit saint Bernard, consistent à les recevoir avec patience, à les souffrir avec courage, et à vous y abandonner avec joie. Chrétiens, il ne faut pas les craindre ; pénitents, il faut les désirer ; justes et parfaits, il faut s'en glorifier. Voilà l'usage que vous devez faire de vos souffrances, et que je tâcherai de vous inspirer, après avoir imploré l'assistance de cette Vierge qui fut la plus constante, aussi bien que la plus affligée des femmes, aux pieds de la croix, et que je lui aurai dit avec l'ange : *Ave, Maria*.

I. — Pour établir solidement ma première proposition et vous persuader que vous ne devez pas craindre les disgrâces de la vie, il suffirait de vous dire que l'homme agissant par les principes de sa raison et de sa foi, ne doit rien craindre que Dieu ; qu'il ne peut, sans déroger aux maximes de Jésus-Christ, appréhender quelque autre chose au monde que celui qui est en pouvoir de perdre son âme ; et que les afflictions étant seulement du nombre de ces ennemis qui peuvent immédiatement attenter sur le corps, il serait

indigne d'un chrétien de les craindre : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timere eum qui potest, et animam, etc.* (S. Matth., X.) Mais comme les vérités générales font rarement impression sur l'esprit et sur le cœur, entrons, si vous voulez, dans des preuves plus particulières. Les afflictions ne sont donc point à craindre, parce qu'il n'en arrive aucune à l'homme que Dieu ne sache, que Dieu ne veuille bien, que Dieu même incarné n'ait soufferte.

N'en doutez pas, mes frères, l'homme ne souffre rien que Dieu ne sache ; il proteste lui-même qu'il connaît vos afflictions et votre pauvreté : *Scio tribulationem tuam et paupertatem* (Apoc., II). Quelque malheur qui vous arrive, quelque accident qui vous afflige, quelque misère qui vous accable, il n'y en a pas une qui échappe à sa connaissance et qui se dérobe à ses yeux : *Vidi afflictionem populi mei in deserto* (Exod., III). Les affligés souhaitent ordinairement qu'on sache leurs afflictions pour les plaindre ; ils s'imaginent que la connaissance qu'on a de leurs maux les partage et les diminue, que les amis qu'ils cherchent pour répandre leurs larmes dans leur sein, soulageront leur douleur en la leur faisant connaître ; mais voyez l'avantage des chrétiens dans la leur, si les hommes l'ignorent, Dieu proteste qu'il la sait ; et cette seule réflexion ne doit-elle pas déjà les consoler ? *Gemitus meus a te non est absconditus* (Psal. XXXVII).

Saint Cyprien (*Ad Mart. et lib. de Mort.*) la jugeait autrefois si capable de produire cet effet, et si propre à corriger la crainte que l'on a des afflictions, qu'il recommandait surtout qu'on la fit faire aux martyrs dans leurs prisons. Qu'on leur prouve, disait-il, qu'ils ne souffrent rien qui ne soit vu et qui n'ait même été prévu de Dieu, afin que de là ils concluent que celui qui est si juste à prévoir leurs supplices, doit être aussi fidèle à les récompenser : *Probandum illis ante prævisas eorum persecutiones, ut ex hoc quod fiant, manifesta Dei sit fides in mercedibus secururis*.

Mais cette crainte doit encore être plus aisément dissipée, si on ajoute à la connaissance que Dieu a de tout ce que nous souffrons, la volonté qu'il a que nous le souffrions. Dieu n'approuve pas les persécutions qui nous sont faites, jamais il ne donne ni son approbation, ni son consentement au péché ; mais ce qu'il n'approuve pas, il le permet, soit pour la manifestation de sa gloire, soit, comme nous dirons tantôt, pour l'épreuve et la perfection des gens de bien.

Qu'en croit Job, et quelle pensée lui frappe l'esprit, dans le fort de ses malheurs ? Ce saint homme ne se plaint ni de la tempête qui abat ses maisons et qui accable ses enfants, ni des feux qui dévorent et qui mettent en cendre ses moissons, ni des Chaldéens qui emmènent et qui enlèvent ses troupeaux ; il ne s'arrête pas à ces causes visibles et profanes de ses pertes, il va d'abord à la

cause supérieure et principale ; il reconnaît Dieu pour auteur de ses afflictions : *Le Seigneur, dit-il, m'a donné, le Seigneur m'a ôté, c'est la main du Seigneur qui m'a frappé (Job, I)*. Voilà le motif de sa résignation au milieu de tant de malheurs ; et ce doit être, mes frères, celui de tous les affligés ; on doit croire, avec le prophète, qu'il n'y a point de mal dans la cité que le Seigneur n'ait fait : *Non est malum in civitate quod non fecerit Dominus* ; qu'il n'arrive point d'accident fâcheux dans la vie que Dieu ne permette. Si le sujet en est différent, la cause en est toujours la même ; Dieu en envoie à Antiochus pour le punir, à Ezéchias pour l'avertir, à Manassès pour le corriger, à Pharaon pour le confondre, à Job et à Tobie pour les éprouver, à la belle-mère de saint Pierre, dans notre évangile, pour la gloire de Jésus-Christ et la manifestation de son pouvoir ; mais c'est toujours Dieu qui les envoie. Pour quelque sujet que l'homme souffre, il peut dire sans se pouvoir tromper que Dieu est la première cause de son mal. Et ce qui est à remarquer, il le doit dire pour se guérir lui-même de sa crainte et en adoucir les frayeurs.

Car, après tout, Dieu lui envoie le plus souvent ce mal par miséricorde, et il ne tient qu'à lui d'en profiter. Ainsi, comme nous aurions tort d'appréhender une saignée qui nous guérirait de la fièvre, ou une incision qui nous ouvrirait un abcès, de même nous serions trop mal fondés de nous plaindre de nos afflictions, puisque Dieu nous les envoie pour notre bien et pour nous guérir de nos péchés. C'est un sage médecin qui ne fait la guerre qu'à la maladie, et non pas au malade : *Non gerit bellum cum ægroto, sed cum ægritudine (Vide Tert., lib. de Pœnit.)* ; sa cruauté n'est pour lors qu'une douceur, disent les Pères, et il ne nous blesse que pour nous rendre la santé que nous avons perdue : *Percutiam et ego sanabo (Deuter., XXXII)*.

L'adversité, dit saint Augustin, est un bienfait de Dieu, aussi considérable au moins que la prospérité : l'une et l'autre est une grâce, avec cette différence néanmoins, que la prospérité est une grâce de Dieu qui console, et l'adversité est une grâce de Dieu qui corrige. *Res prospera donum Dei consolantis, res adversa donum Dei admonentis (D. August.)*.

Or, qui doute que la correction ne soit aussi bonne en son temps, que la consolation ; qui doute que le remède que l'on donne au pauvre pour sa guérison, ne soit une aussi grande aumône que le pain qu'on lui fournit pour sa nourriture ? Quoique l'un soit amer et que l'autre soit agréable, ils ne laissent pas d'être également des bienfaits ; et c'est ainsi que nous devons raisonner de nos souffrances ; comme souvent Dieu ne les veut que pour nous ramener à lui, nous ne devons trouver dans leur mal apparent aucun sujet raisonnable de crainte.

Mais je suppose que les raisons dont je me suis servi jusqu'ici ne soient pas encore

capables de calmer en vous ce mouvement. Que répondez-vous, quand je vous dirai qu'un Dieu même a enduré ces disgrâces, et que Jésus-Christ a souffert avant que vous souffriez ? Après cela, il me semble que toutes les terreurs du monde ne sauraient tenir contre cette dernière réflexion : Comment cela ? C'est que Jésus-Christ n'a pu souffrir avant nous, qu'il n'ait ôté aux souffrances leur plus grande amertume, et que comme la croix n'est plus infâme depuis qu'il y a été attaché, le calice de sa passion ne saurait plus être amer depuis qu'il l'a bu.

Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, ce que ce médecin de nos âmes a fait pour nous adoucir les souffrances ? Il a imité, ce semble, les médecins de nos corps, qui quelque pleins de santé qu'ils soient, ne laissent pas souvent de goûter les premiers aux remèdes, pour leur persuader qu'ils n'ont rien d'amer, et les encourager à les prendre. *Calicem sanus bibit medicus, ut deinde bibat ægrotus*. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ à notre égard ; quelque saint et quelque innocent qu'il fût, il a voulu en souffrant le premier résoudre les pécheurs à souffrir sans peine après lui ; et l'on dirait que les enfants de Zébédée, dont nous parlions il y a quelques jours, s'en doutaient déjà, lorsque leur maître leur ayant demandé s'ils pouvaient boire après lui, ou avec lui le calice de sa passion, ils répondirent avec tant d'assurance qu'ils le pouvaient : *Possumus*.

Quoi qu'il en soit, leur confiance, non plus que celle des chrétiens, ne serait guère bien fondée, si souffrant après Jésus-Christ, ils ne savaient par conséquent qu'ils souffriraient moins que lui. Aussi le Sauveur du monde invitant ses disciples dans l'Evangile à porter sa croix, ne les engage pas à la porter si rigoureusement que lui : *Qui vult venire post me tollat crucem suam et sequatur me (S. Matth., VI ; S. Marc, VIII ; S. Luc, IX)* ; puisque saint Chrysostome remarque qu'il nous oblige moins à porter sa croix que la nôtre : *Tollat crucem suam, non meam*, en nous imposant, non pas la dure nécessité d'entrer en partage de ses affronts et de ses douleurs, qui sont sans mesure, mais celle de supporter seulement avec patience les maladies ou les autres afflictions qu'il nous envoie.

En quoi nous ne saurions trop admirer la bonté de notre Sauveur qui, se laissant accabler à la douleur et à la mort, et succombant, ce semble, à la malice des hommes et à la cruauté des démons, a voulu nous faire connaître et nous assurer que nous n'en serions pas nous-mêmes opprimés. N'avez-vous jamais pris garde que l'arc-en-ciel, qui est un signe certain que le monde ne périra jamais par l'eau, n'est pourtant qu'un nuage composé d'eau ? Véritable figure de Jésus-Christ, qui nous sert comme d'un signe et d'une prédiction favorable contre les persécutions et les infirmités de cette vie qu'il a voulu souffrir, pour nous les rendre plus

supportables. Ce Dieu, dit le prophète, est un homme de douleurs : *Vir dolorum*, et c'est ce qui empêche les affligés de se persuader que leurs disgrâces excéderont leur patience. Ce grand prêtre, dit l'Apôtre, est tenté de toutes les manières : *Habemus pontificem tentatum per omnia* (Heb., IV), et c'est ce qui donne assurance aux justes qui sont éprouvés du démon, que cet ennemi ne pourra jamais rien contre eux sans eux-mêmes. Enfin, Jésus-Christ est un nuage composé d'affronts, rempli de souffrances, rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis* (Thren., III); et c'est un signe certain à son Etat, qu'il ne sera jamais inondé de ce déluge.

Voilà, mes frères, l'avantage que nous avons de voir Dieu souffrant avec nous. Eh! si cela est, d'où vient donc que non-seulement la croix, mais que l'ombre même de la croix nous saisit de peur et met notre âme en désordre? Que pouvons-nous souffrir d'approchant du maître et des disciples? Une maladie de peu de jours, une légère perte de biens, quelque tache dans notre honneur, cela est-il capable de nous faire honteusement tomber? et saint Paul n'a-t-il pas raison de nous reprocher notre lâcheté et de nous demander quel sujet nous avons tant de craindre, nous à qui il n'en a pas encore coûté une seule goutte de sang? *Non-dum usque ad sanguinem restitistis* (Hebr., XII).

Où est le temps (et reprochons-le plus d'une fois à notre tiédeur) où est le temps où l'on s'empressait à se faire déchirer pour Jésus-Christ, à se jeter dans les flammes pour son service et pour sa gloire? Que sont devenus ces siècles où l'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme, où cette nouvelle secte n'avait point d'autres appas que des feux, des croix et des gibets; où, bien loin d'avoir peur de se trouver enveloppé dans la persécution commune, toutela crainte était d'y être oublié? Vous eussiez dit que ces grands hommes avaient une vie empruntée : à voir leur résolution, on eût cru qu'ils souffraient dans des corps étrangers, encore la charité les eût-elles empêchés de faire aussi bon marché du sang d'autrui qu'ils faisaient du leur.

La Providence nous a bien assistés de ne nous pas faire naître dans ces temps; où en serions-nous? Comment pourrions-nous souffrir les feux et les rasoirs, nous à qui, comme dit saint Augustin, un petit mal de tête fait peur : *Qui dolorem capitis non patimur benigne, quomodo pro Christo abscissionem pateremur*? Pères et mères du siècle, qui ne sauriez vous consoler de la mort d'un fils unique, qu'eussiez-vous fait si Dieu, comme à Abraham, vous avait commandé de l'immoler de votre main : *Qui filium non potes lege et sorte mortalitatis amittere, quid faceres si filium juberis occidere*? La crainte qui vous saisit aux moindres épreuves ne nous convainc que trop du peu

de cœur que vous auriez dans les plus grandes.

Mais pourquoi, me dira-t-on, décriez-vous si fort un mouvement que Jésus-Christ n'a pas cru indigne de lui? Notre maître a tremblé le premier, et la crainte s'étant emparée de son âme peut-elle nous être honteuse après un tel exemple? Nous verrons dans quelque temps, mes frères, que la crainte de Jésus-Christ, bien loin d'autoriser la vôtre, la condamne; que c'est parce que le Sauveur du monde a appréhendé la croix, que vous ne la devez pas craindre, puisqu'il a eu dessein de vous guérir de cette faiblesse en la prenant, et que comme il s'est chargé de vos péchés pour vous en justifier, il s'est de même rendu sensible à vos craintes pour vous en délivrer. Mais je suppose, puisque la crainte de Jésus-Christ a été véritable, que vous puissiez raisonnablement craindre; du moins, pour être juste, elle doit produire en vous les mêmes effets, à proportion de votre faiblesse, qu'en Jésus-Christ. A quoi la crainte lui a-t-elle servi? A augmenter son courage et à le faire paraître. La vraie valeur est celle qui après avoir appréhendé le danger et considéré toutes les justes causes de le craindre, passe et s'élève au-dessus de tous ces obstacles pour les affronter : et c'est là ce que la crainte a produit dans l'âme de Jésus-Christ. Elle lui a fait voir toutes les douleurs, tous les opprobres et toutes les ignominies de sa passion; mais cette connaissance n'a servi qu'à l'animer, et à les lui faire embrasser avec plus de courage. Si votre crainte, mes frères, peut être suivie d'une résolution si généreuse, à la bonne heure, je vous pardonne cette espèce de faiblesse; et je vous la pardonne avec d'autant plus de facilité, que cette crainte des souffrances n'est pas incompatible avec leur désir, qui est le second sentiment que je tâcherai de vous inspirer dans la seconde partie de ce discours.

II. — A voir le soin et la peine que se donnent tous les hommes d'éviter les souffrances, je ne doute pas que le dessein que j'ai d'en inspirer le désir, ne paraisse ridicule au monde, et que la croix prêchée de la sorte ne soit plus que jamais en danger de passer pour folie; mais comme je me flatte que la plupart de ceux qui m'entendent tâchent de vivre en vrais chrétiens, j'espère qu'ils se rendront aux solides raisons avec lesquelles je prétends les convaincre; que s'ils aiment la religion qu'ils professent, ils doivent autant souhaiter les disgrâces de la vie, que les patiens et les mondains les ont en horreur. Et sur ce principe, je dis qu'ils doivent désirer ces disgrâces par deux motifs : pour se rendre témoignage de leurs vertus et pour satisfaire à leurs péchés; puisque les souffrances leur sont également utiles, soit pour éprouver les unes, soit pour réparer et expier les autres.

Il en est des vertus comme des métaux; jusqu'à ce que le feu les ait examinés, on s'y peut aisément tromper; le faux or jette le même éclat que le véritable; un alliage de

métaux trompe souvent ceux qui croient s'y mieux connaître; il n'y a que l'épreuve du feu qui en fasse un solide discernement.

Il en est ainsi des vertus jusqu'à ce que les disgrâces et les afflictions les aient éprouvées : tel paraît pieux dans la prospérité, qui ne serait connu que pour un hypocrite dans la mauvaise fortune ; tel prie Dieu et le sert dans son abondance, qui le maudirait dans son affliction, parce qu'il ne l'aimait auparavant que par intérêt et qu'il ne le louait que des lèvres.

Cette épreuve est si nécessaire à la vertu pour être reconnue solide, qu'il semble même, dans l'Ecriture, que Dieu ne puisse être persuadé de sa solidité qu'après cette expérience. Chose étrange ! il n'y a rien en l'homme qui ne soit présent à Dieu ; quelque caché que soit notre cœur à toutes les créatures, il faut qu'il perde cette qualité à l'égard du Créateur ; il n'y a ni replis ni secrets qui se dérobent à ses lumières. Cependant écoutez comme il s'explique lui-même à Abraham, après l'avoir éprouvé sur le sacrifice de son fils : *Nunc cognovi quod times Deum, et non peperisti unigenito filio tuo propter me* (Genes., XXII) : C'est à présent que j'ai connu que tu crains ton Dieu ; la résolution où je t'ai vu de sacrifier ton fils à mes ordres me l'a confirmé.

Comment l'affliction ne rendrait-elle pas la vertu certaine aux yeux de Dieu même, puisqu'elle la rend parfaite et qu'elle l'élève à la qualité d'héroïque ? Le monde s'imagine que la prospérité doit toujours être la récompense de la vertu sur la terre, et que quand un homme s'acquitte autant qu'il peut de son devoir, il mérite d'être comblé de bonheur et exempt d'affliction ; mais que la conduite de Dieu se règle peu sur ce sentiment ! Il arrive, au contraire, que l'affliction est une suite nécessaire de la vertu. *Parce que tu étais agréable à Dieu*, dit l'ange à Tobie, *c'est pour cela même qu'il était expédient que tu fusses éprouvé* ; comme s'il eût voulu dire : Vous aviez trop de mérite pour n'être pas affligé, vous étiez trop ami de Dieu pour ne pas recevoir ce dernier trait de sainteté et de perfection de sa main. Pourquoi cela, mes frères ? C'est que la patience est le chef-d'œuvre des saints, patience qui achève leur vertu : *Virtus in infirmitate perficitur* (II Cor., XII) ; qui rend leurs actions parfaites, qui les tire du rang commun des autres fidèles, et qui les élève, comme nos martyrs, à la qualité de héros : *Patientia opus perfectum habet* (S. Jacob., I).

Quelles conditions la morale demandait-elle dans une vertu pour être héroïque ? que son action regarde un objet élevé et difficile, que celui qui l'entreprend soit assisté d'un secours surnaturel et divin, qu'il ne l'achève qu'avec des efforts douloureux et pénibles. Or, quelle vertu contient plus éminemment ces qualités que le courage des martyrs, que la patience même des justes ? Y a-t-il entreprise plus relevée et plus glorieuse à la nature que de vaincre la douleur ; y a-t-il effort et application semblables à ce que fait l'homme dans ses souffrances ; y a-

t-il aussi de secours plus assuré que celui de Dieu, qui dit de chaque juste affligé, par son prophète, qu'il est avec lui dans ses disgrâces ? *Cum ipso sum in tribulatione* (Psal. XC). Il n'en faudrait pas davantage à de vrais chrétiens pour leur faire aimer leurs afflictions, et comme elles ont le pouvoir d'éprouver, de perfectionner et de consommer la vertu, elles devraient déjà leur paraître très-utiles par tous ces endroits.

Elles ne leur sont encore pas moins nécessaires pour expier leurs péchés, pour les détacher du siècle et les remettre dans leurs devoirs. Saint Chrysostome connaissait admirablement ce pouvoir et cette utilité des tribulations, lorsqu'il les appelait nos maîtres et qu'il disait que Dieu, par une bonté toute paternelle, nous livre entre leurs mains, comme on laisse des disciples indociles à la conduite de sévères, mais de sages précepteurs. C'est ce que ce savant Père avait trouvé dans l'Ecriture, où il est dit que Dieu a instruit les pécheurs ; mais dans quelle école ? dans une école de tribulation et de murmure, *In tribulatione murmuris doctrina tua eis* ; dans une école où l'on ne parle que de persécutions, d'affronts, de douleurs, de croix ; dans une école où, bien loin de flatter des écoliers indisciplinés, on les châtie sévèrement pour les remettre dans leurs devoirs ; dans une école où l'on n'a pour maître qu'un Dieu outragé et persécuté, pour livre que la croix, pour maximes que l'obligation de souffrir, pour habitude que celle d'endurer des persécutions pour la justice : *In tribulatione murmuris doctrina tua eis* (Isai., XVI).

Quelque austère que vous paraisse cette doctrine, c'est celle que Dieu nous apprend, et que nous ne devons plus trouver étrange depuis que son Fils même, la sagesse éternelle, s'y est assujetti, et que, selon le témoignage de saint Paul, il a voulu apprendre, des choses qu'il a souffertes, l'obéissance qu'il ne pouvait pratiquer en demeurant dans le sein de son Père. Admirable et utile leçon pour les pécheurs, qui, ne pouvant imiter l'innocence de leur maître et de leur modèle, apprennent à souffrir pour des péchés qu'il a déjà expiés lui-même : *Ab iis quæ passus est didicit obedientiam* (Hebr., V).

La plupart des hommes, dit saint Augustin, ont le malheur de se laisser charmer par les faux biens de la terre, qui les aveuglent et les jettent dans d'étranges désordres, et c'est pour lors que la miséricorde de Dieu, qui veut les en tirer, leur envoie des afflictions, comme de sages maîtresses qui les instruisent ; c'est pour lors que cette divine perfection s'unissant avec la justice, leur ôte le voile de dessus les yeux, et la fatale douceur de dessus les objets qui les ont trompés, afin de n'y laisser plus que du fiel et de l'amertume qui les en dégoûtent : *In hoc mirifice cum benignitatis divinæ gratia justitiæ pulchritudo concordat, ut quoniam bonorum inferiorum dulcedine decepti sumus, amaritudine poenarum erudiamur*.

Toutes les fois donc, mes frères, qu'il vous arrivera quelque disgrâce, représentez-vous

que c'est un maître que Dieu vous donne, pour vous instruire dans la plus difficile de toutes les sciences, qui est celle de désapprendre les mauvaises choses. Une maladie vous rend-elle incapables d'agir? sachez que c'est pour vous enseigner à ne plus faire d'actions criminelles. La mort vous ravit-elle vos enfants? apprenez de là que votre cœur doit appartenir tout entier à Dieu, et que le partage que vous faisiez entre eux et lui était injuste. La médisance vous ôte-t-elle votre honneur? croyez que c'est pour vous désabuser de l'estime et de la flatterie auxquelles vous étiez trop sensibles. Un arrêt injuste vous dépouille-t-il de vos biens? prenez ce malheur pour une correction de vous être trop appuyés sur les richesses de la terre, et pour un avertissement qu'on vous donne de mettre toute votre espérance en celles du ciel.

Si votre vie était exempte de traverses et d'afflictions, comment en connaîtriez-vous la vanité, comment penseriez-vous à Dieu? Quelque pleine d'amertumes que soit votre vie, vous l'aimez tant : comment l'aimeriez-vous donc, si ce qui vous plaît se trouvait pur et sans mélange? Quelques épines que la terre produise, vous vous y attachez; quel attachement y auriez-vous donc, si vous y cueilliez des fleurs sans épines? Le monde vous trompe, tout rempli qu'il est de misères : avec quelle cruauté ne vous séduirait-il pas, s'il vous promettait une félicité solide? *Quod si non intercederet in rebus humanis ista censura, quanto major in hominibus esset audacia?* dit excellemment saint Cyprien.

Or, si cela est, mes frères, je veux dire, si les afflictions vous sont si utiles, soit par rapport à vos vertus, soit par rapport à vos péchés, n'êtes-vous pas obligés, pour votre intérêt spirituel, de les souhaiter et de tâcher d'imiter, selon votre pouvoir, quelque chose de l'impatience que Jésus-Christ a eue pour sa croix? Car, quand les souffrances ne mériteraient pas ces mouvements par le motif de leur utilité, n'est-ce pas assez que Jésus-Christ les ait eus pour vous engager à les avoir comme lui?

Circonstance surprenante de la conduite du Fils de Dieu, mes frères ! Il a une incroyable patience dans l'attente de tous les fâcheux événements de sa vie, et une telle déférence pour son Père, qu'il n'entreprend rien que dans les moments qui lui ont été marqués : Chose étrange ! A peine les prières de sa Mère peuvent-elles arracher de ses mains puissantes un miracle avant le temps ; et cependant, celui qui attend avec une si tranquille patience l'heure de faire paraître sa gloire, semble la perdre et vouloir précipiter le temps qui lui a été marqué pour ses souffrances. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (S. Luc. XII)? Je dois un jour être baptisé dans mon propre sang ; je suis destiné à souffrir le plus honteux et le plus cruel de tous les supplices ; et quelle impatience n'ai-je pas pour ce genre de mort ? *Quomodo coarctor?*

Quelle ardeur n'ai-je pas de satisfaire l'envie que j'ai de souffrir?

Ne fut-ce pas cette même impatience qui lui fit souvent prévenir la cruauté de ses tourments, par le récit fréquent qu'il en faisait à ses disciples ? Ne fut-ce pas d'elle qu'il s'entretint sur le Thabor, et qui lui en fit trouver la demeure agréable ? Et ne fut-ce pas enfin le désir violent qu'il avait pour la croix, qui lui fit commander à Judas d'avancer son détestable dessein ? *Quod facis fac citius* (S. Joan., XIII).

Cet exemple, mes frères, est infiniment au-dessus de nos forces, je l'avoue, et il faudrait être Dieu pour parler et agir ainsi : mais n'y a-t-il point d'apparence que cet exemple, qui est destiné pour nous instruire, fasse quelque impression sur nous ? Si le désir de souffrir tout ce que Jésus-Christ a souffert est au-dessus de nous, le désir de souffrir quelque chose de ce qu'il a souffert nous est proportionné ; la vertu du chrétien, soutenue de la grâce, peut aller jusque-là.

Oui, mon Sauveur, il nous sera toujours très-glorieux de suivre, quoique de loin, votre exemple, et de marcher après les traces de votre sang ; vous l'avez répandu pour nous, et nous vous prions de nous en appliquer les mérites, par quelque conformité à vos souffrances. Vous nous avez délivrés des peines éternelles auxquelles nous étions condamnés, mais nous ne souhaitons pas que vous nous délivriez des peines temporelles que nous méritons. Nous ne voulons pas, ô mon Dieu, souffrir avec ces malheureux qui souffrent loin de vous, mais nous voulons souffrir avec vous ; nous voulons partager votre croix, et nous nous flattons qu'avec votre grâce, nous pourrions, aussi bien que vos disciples, *boire avec vous le calice amer* de votre passion.

Voilà, mes frères, le langage et le mouvement naturel d'un chrétien ; voilà les sentiments qui doivent toujours être dans sa bouche et dans son cœur ; sentiments qui approcheraient pour lors de ceux que j'ai aujourd'hui entrepris de vous inspirer pour les souffrances ; sentiments par lesquels, non-seulement vous ne craindriez pas les afflictions de la vie, non-seulement vous les désireriez, mais même vous en tireriez des sujets de votre gloire : vous voyez que c'est là ce que j'ai à établir dans mon dernier point.

III. — Quelque sévère que soit la religion chrétienne, elle n'a jamais entrepris d'ôter entièrement à l'homme l'inclination qu'il a pour la gloire ; elle s'est seulement contentée de se charger du soin de la rectifier. Cette inclination lui est si naturelle, elle est si vivement et si profondément gravée dans son cœur, que ce serait lui faire une trop grande violence de l'en arracher. De là vient que le grand Apôtre, bien loin de nous détourner de l'amour de cette gloire, nous y exhorte, à condition néanmoins, que nous ne prendrions pas la fausse pour la vraie, et que si nous avons à nous glorifier, ce ne soit uniquement qu'en Dieu : *Qui gloriatur, in Domino gloriatur* (I Cor., I).

Mais de quoi, me direz-vous, peut-on se glorifier en Dieu ? Ce n'est pas ici l'occasion de vous expliquer les motifs qui vous y obligent, et pour toucher seulement ce qui peut servir à mon sujet, c'est que l'homme se peut glorifier en Dieu des biens qu'il en a reçus dans la nature et dans la grâce, et de ceux qu'il espère d'en recevoir dans sa gloire. Oui, l'humilité lui permet d'avoir de la complaisance de ce que Dieu l'a créé, de ce que Dieu le conserve, de ce que Dieu l'a fait chrétien par sa grâce, et de ce qu'il lui prépare le ciel pour son héritage : *Qui gloriatur, in Domino gloriatur.*

Cen'est pas là seulement le sens de ces paroles de l'Apôtre ; il veut encore nous dire, selon l'explication de saint Anselme et de saint Thomas, que nous devons nous glorifier en Dieu des choses mêmes dont il a voulu faire le sujet de sa gloire : car pouviez-vous avoir un plus beau modèle, et votre inclination pour cette gloire pouvait-elle être plus noblement et saintement satisfaite que par un tel exemple ?

Or, Jésus-Christ qui, comme Dieu, a une gloire essentielle, primitive, indépendante, a voulu, en qualité d'homme, en avoir une accidentelle, et il l'a cherchée dans ses souffrances. Il ne pouvait, en qualité de Dieu, s'élever plus haut qu'il est, et il a trouvé, en qualité d'homme, une nouvelle manière d'élévation dans ses humiliations et ses disgrâces ; jusque-là qu'ayant la liberté de choisir, ou l'honneur, ou l'ignominie, ou le repos, ou la douleur, il a embrassé la croix avec joie, et lui a, en la souffrant, fait changer de nature.

Un si auguste exemple a fait de tout temps l'innocente ambition de tous les saints. Si j'ai à me glorifier, dit l'Apôtre, c'est dans mes infirmités : *Si gloriari me oportet, quæ infirmitatis meæ sunt gloriabor.* Infirmités dont il fait le dénombrement et le détail ; infirmités dont il remplit presque toutes ses lettres ; infirmités dont il informe toute l'Eglise ; jamais conquérant n'ayant pris plus de soin de marquer à la postérité le nombre de ses victoires, que cet apôtre n'en a pris pour se vanter de ses opprobres, et éterniser ses souffrances : *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter* (II Cor., XI).

Les autres saints n'ont parlé guère moins avantageusement de leurs supplices, ni cru devoir moins s'en glorifier, leur courage s'augmentant dans les tourments, y allant avec autant de joie que les empereurs romains allaient au triomphe, et montant sur les échafauds avec autant de satisfaction que les conquérants au Capitole.

Voyez la noble fierté des Laurent et des Vincent sur les chevalets et dans les flammes : et n'êtes-vous pas surpris d'entendre tout d'un coup ces âmes innocentes insulter à leurs tyrans, se moquer de leurs bourreaux, n'estimer que leurs supplices ? D'où pensez-vous que leur venait une si grande joie, et par quelle raison tiraient-ils tant de gloire de leurs souffrances ? Je pourrais vous en apporter plusieurs, mais je me contente

d'une seule, puisqu'elle peut suffire pour vous faire tirer une innocente vanité des infirmités, des disgrâces et des afflictions qui vous arrivent.

Ces grands hommes se glorifiaient dans leurs souffrances, parce que Jésus-Christ, leur Maître, en avait fait le sujet de sa gloire. Ils l'avaient vu, avec les yeux de leur foi, prier son Père, à l'entrée de sa passion, de le remplir de gloire, qualifiant ainsi ses opprobres de clarté et de lumière : *Pater, veni hora, clarifica Filium tuum* (S. Joan., XVII). Ils l'avaient vu commander sur sa croix aux éléments, se faire reconnaître pour roi et faire grâce aux coupables : ils voyaient tous les jours qu'il faisait rendre honneur à son gibet par des têtes couronnées, et qu'il voulait que tous les hommes espérassent leur salut de sa croix ; et après cet exemple de leur Maître, ils ne croyaient pas se méprendre d'avoir aussi des sentiments de complaisance et de joie pour leurs supplices.

C'est ainsi que les justes doivent encore se glorifier dans leurs tribulations, parce que c'est par là seulement qu'ils peuvent avoir une espérance certaine de leur salut. Ecoutez comme en parle l'Apôtre, et la mystérieuse gradation dont il se sert : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem* (Rom., V) ; l'espérance de la béatitude du ciel fait sans doute la béatitude de la terre. Or, il n'y a que les souffrances du juste qui fassent la sûreté de cette espérance, *Probatio spem* ; et par conséquent, jugez de la consolation qu'il y trouve.

Je pourrais ajouter ici qu'une autre raison pour laquelle ces saints et ces martyrs se glorifiaient dans leurs souffrances, était parce qu'ils considéraient que c'était l'unique chose où ils pouvaient rendre la pareille à Jésus-Christ. Que Dieu les produise, qu'il les conserve, qu'il les sauve, ils ne pouvaient en faire de même ; mais quand il prend pour eux une chair passible, quand il verse pour eux son sang et qu'il expire sur une croix, c'est en cela qu'ayant un corps comme lui, ils peuvent, quoique avec une différence infinie, lui rendre ce qu'ils en ont reçu. Souffrir pour un Dieu qui a souffert pour moi, mourir pour l'honneur d'un Dieu qui est mort pour mon salut : voilà, ce me semble, la réflexion qui pouvait plus raisonnablement justifier la complaisance que les martyrs avaient pour leurs peines, et fonder la gloire qu'ils tiraient de leurs tourments.

Nous ne pouvons pas, à la vérité, rendre, comme eux, à Jésus-Christ ce que nous en avons reçu ; nous ne pouvons pas, comme eux, lui donner notre sang et notre vie par un douloureux martyre, et nous ne méritons pas d'avoir, par une si noble voie, un si digne motif de gloire. Cependant, comme notre vie est presque toujours et nécessairement traversée de quelque disgrâce, c'est cette croix que nous devons lui offrir, pour lui rendre, en quelque manière, la pareille ; et par ce principe, bien loin de faire de nos souffrances le sujet de notre impatience ou

de notre aversion, nous en devons faire la matière de notre gloire.

Femmes du monde, vous trouvez tant de motifs d'entretenir votre orgueil et votre vanité, vous croyez avoir tant de sujets de complaisance pour vos personnes : quelque proportion dans votre taille, quelque délicatesse en votre visage, c'en est assez pour vous rendre amoureuses de vous-mêmes et insupportables à tout le monde. Mais savez-vous, dans le sentiment de Tertullien, quand il vous est permis de tirer quelque gloire de ces faibles avantages ? *Non gloriabitur quis in carne nisi pro Christo lacera* ; apprenez que vous ne pouvez vous en glorifier que quand vous les perdez pour votre Dieu, qu'il vous est défendu d'avoir de la complaisance pour votre chair, si elle n'est déchirée pour Jésus-Christ. C'est une sainte Agathe qui a eu raison d'estimer sa chair, lorsqu'on lui arrachait les mamelles pour le Fils de Dieu ; c'est une sainte Catherine qui pouvait faire cas de sa tête, lorsqu'elle la baissait sous l'épée d'un bourreau pour la foi ; mais pour vous, qui, bien loin de souffrir pour Jésus-Christ, n'êtes que les martyres du siècle et de la vanité, plus vous croyez avoir un corps bien fait et bien nourri, plus vous devez en avoir de l'horreur : *Non gloriabitur quis in carne nisi pro Christo lacera*. Oui, mes frères, depuis que nous adorons un Dieu qui a répandu tout son sang, depuis que Jésus-Christ a été battu de verges et déchiré de coups, depuis que le *plus beau de tous les hommes* a fait consister sa gloire à devenir pour nous *l'homme de douleurs*, apprenons qu'il est défendu de se glorifier d'un corps, s'il n'est déchiré comme le sien. Ah ! il faut du moins que les maladies, au défaut de bourreaux, aient atténué notre chair avant que d'en avoir quelque estime ; il faut que la douleur et la pénitence, femmes mondaines, détruisent votre beauté pour en tirer quelque avantage ; et ce ne peut être que la conformité de vos membres avec ceux de Jésus-Christ souffrant qui les rende glorieux.

Ne nous flattons donc pas, mes frères, il n'y a que cet état qui puisse nous donner de la complaisance pour nous-mêmes ; il n'y a que la croix et les afflictions qui nous donnent un sujet légitime de nous glorifier ; il n'y a même qu'elles qui fassent en cette vie notre bonheur, dans l'espérance de jouir en l'autre de celui des prédestinés, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la conversion de la Samaritaine.

Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.

Jésus Christ étant fatigué du chemin, se reposait ainsi sur le bord de la fontaine (S. Jean, IV).

Voici, mes frères, un grand sujet de consolation et de joie dans le pénible exercice de notre ministère, et pour peu que nous ré-

fléchissions sur la peine et les fatigues que Jésus-Christ essuie pour la conversion d'une seule âme, voici de quoi nous animer à entreprendre avec courage le salut des pécheurs, sans nous rebuter des contradictions qui arrivent souvent dans ce grand ouvrage, et qui pourraient ralentir l'ardeur de notre zèle. Car, quoique nous fassions, qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que Jésus-Christ fait dans notre évangile pour la conversion d'une seule femme ?

Ne dirait-on pas que la créature est devenue à son tour le souverain bien du créateur ? Un Dieu se fatiguant dans la recherche d'une pécheresse, attendant son arrivée, se lassant dans sa poursuite, abattu sous le poids du jour et de la chaleur au puits de Jacob, regardant comme un moment favorable celui où cette misérable doit paraître : *Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem*. Voilà, mes frères, de quoi Jésus-Christ est capable pour votre salut, et ce que votre conversion lui coûte. Il n'a eu besoin que d'une parole pour vous créer, et il faut qu'il agisse, il faut qu'il souffre, il faut qu'il nage dans la sueur et dans son sang, qu'il endure une cruelle et humiliante mort pour vous racheter. Heureuse femme de Samarie, pour la conversion de laquelle la grâce d'un Dieu a employé tant de moyens, tu nous en fournis aujourd'hui un admirable exemple, que je ne puis vous expliquer, mes frères, sans un secours spécial du Saint-Esprit, que je lui demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

Il est assez surprenant, mes frères, qu'il n'y ait rien tout ensemble, ni de si connu, ni de si ignoré que la grâce. Il n'y a rien de si connu ; les changements prodigieux qu'elle fait dans les pécheurs ; le changement subit des Paul renversés par terre ; l'humiliation des Madeleine abattues, fondant en larmes dans la salle d'un pharisien, sont autant d'effets éclatants qui ne nous permettent pas de douter de leur cause. Mais il n'y a rien de si ignoré ; tout le monde voit le changement des pécheurs, personne ne sait par quel secret il s'opère. Depuis combien de siècles dispute-t-on pour resserrer ou pour étendre l'empire de la grâce sur le cœur de l'homme ? et à consulter même les aveugles qu'elle éclaire, sur la façon dont leur âme a reçu la lumière, pourraient-ils en dire davantage que celui de l'Evangile, à qui les Juifs faisaient cent questions sur la manière dont Jésus-Christ lui avait rendu la vue du corps : *Unum scito quod cum cæcus essem, modo video* ? Je n'ai qu'une chose à vous répondre, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois.

Mais quoique nous ignorions les desseins et les secrets de la grâce, cette ignorance doit nous faire d'autant moins de peine, que nous en savons toujours assez pour travailler avec elle à notre salut et à la réformation de nos mœurs. Car, de quoi s'agit-il pour l'entreprendre avec courage et la conduire avec succès ? de trois choses, dit saint Augustin, d'une parfaite reconnaissance en-

vers Dieu ; d'une grande application aux devoirs de notre état ; d'une profonde et véritable humilité (*Epist. 1, lib. II de Prædest., et lib. de Dono perseverantiæ*). Or, le pécheur connaît assez la grâce qui opère en sa personne, pour être animé de ces trois mouvements. Il sait que la grâce qui le prévient, est un pur don de Dieu, sans qu'il l'ait mérité. Il doit donc lui en témoigner beaucoup de reconnaissance. Il sait que si cette grâce prévient sa volonté, cette volonté doit y répondre ; il voit donc qu'il est obligé à la coopération et au travail. Il sait enfin que quand sa volonté serait assez fidèle aux mouvements de la grâce pour produire les actes des plus héroïques vertus, toute la gloire en est toujours due à la grâce, et cette réflexion doit le tenir dans les justes bornes de l'humilité.

Si jamais vous avez dû être convaincus de ces trois importantes vérités, c'est au sujet de la miraculeuse conversion de cette femme de Samarie, dont notre évangile nous parle, puisque nous n'en voyons aucune où la vocation ait paru plus gratuite, la liberté plus ménagée, la grâce plus triomphante. Ce sont les trois parties de ce discours, qui ne sera qu'une explication fort naturelle de mon évangile.

I.—Soit que Dieu appelle sa créature du néant, soit qu'il la tire du péché, il est certain que c'est toujours gratuitement et sans qu'elle le mérite, avec cette différence néanmoins que, dans le néant, puisqu'elle ne subsiste pas encore, elle n'a aucune qualité qui oblige Dieu de l'en tirer, et que dans son péché, elle apporte avec elle tous les obstacles qui peuvent l'empêcher de l'en faire sortir. Je veux dire, mes frères, avec tous les Pères (*Fulgentius, Epist. 4, ad Probum; Epist. 10 ad Sixtum, et tract. 3 in S. Joan.*), qu'une âme criminelle dans ce malheureux état de ses désordres, non-seulement n'a rien qui puisse contribuer à sa conversion, mais qu'elle a tout ce qui peut détourner d'elle la bonne volonté de Dieu, et ce qui l'empêcherait de la faire sortir de sa misère, si par un pur effet de sa gratuite miséricorde, il ne la regardait en pitié. Voulez-vous que je m'explique autrement ? Dans son néant, elle ne mérite rien ; par son péché, elle ne mérite que l'enfer et sa damnation ; et comme la toute-puissance du Seigneur agit sur le premier, sa seule bonté lève et détruit tous les obstacles du second.

Je ne dis rien ici qui ne soit autorisé par tous les Pères, et que l'exemple de la Samaritaine ne justifie. Deux grands obstacles s'opposaient à sa vocation : l'un du côté de son entendement ; l'autre du côté de sa volonté. Du côté de son entendement, elle était infidèle ; du côté de sa volonté, elle était impudique : et par ces deux raisons, elle avait en elle, ce semble, d'invincibles obstacles à la grâce.

Ils ne sont pas égaux, ces obstacles, dans tous les pécheurs. Il y a certaines terres incultes ou d'autres qui, quoiqu'elles ne portent d'elles-mêmes que des plantes sauvages

et inutiles, ne laissent pas cependant de donner de bonnes espérances aux laboureurs, qui croient qu'elles rapporteront une abondante récolte, quand on les aura défrichées et ensemencées de bon grain. Mais il y en a d'autres si sèches et pierreuses, que quelque soin qu'on apporte pour les cultiver, on désespère d'en tirer jamais aucun fruit.

On rencontre presque une même différence dans les différentes dispositions où l'on voit les pécheurs. Dans les uns on reconnaît un bon fonds d'âme, et une je ne sais quelle aversion naturelle du vice, dans lequel ils ne tombent souvent que par fragilité ou par surprise ; et pour lors, on a quelque sujet d'espérer que la grâce venant à ôter cette corruption naissante, ils pourront produire des fruits de pénitence et de salut. Il y en a d'autres, au contraire, qui ont l'esprit si gâté et le cœur si corrompu par de longues erreurs et des habitudes invétérées, qu'il semble que la grâce ne les touchera jamais, et que quand ils seraient cultivés de la propre main du père de famille, ils ne produiraient que des ronces.

Cependant ne précipitons pas ainsi nos jugements en matière de vocation et de conversion. Qui n'eût cru que les péchés de notre Samaritaine la mettaient dans une invincible opposition à la grâce ? La grâce est une lumière dont Dieu éclaire notre entendement ; et cette femme avait une erreur grossière dans l'esprit. La grâce est une chaleur dont Dieu touche et excite notre volonté ; et elle avait une impudicité habituelle dans son cœur. Elle était hérétique, elle était impudique ; sa religion et ses mœurs formaient deux obstacles étranges à sa conversion.

A l'égard de sa religion, c'était comme un monstre composé de différentes parties ; un mélange de judaïsme et d'idolâtrie ; une confusion d'erreurs et de vérités. Eh ! qui ne sait que ces sortes de gens sont encore plus difficiles à gagner que des païens ?

A l'égard de ses mœurs, c'était une infâme et, comme disent plusieurs interprètes, reconnue pour telle ; elle avait servi de concubine aux cinq hommes dont lui parla Jésus-Christ ; et, par conséquent, son impudicité étant un vice de profession et de scandale, elle avait, ce semble, perdu cette pudeur qui peut quelquefois ramener dans le devoir les personnes de son sexe. Peut-on s'imaginer une plus horrible indignité, et opposer à la grâce de plus invincibles obstacles ?

Mais c'est en cela même que cette grâce veut paraître toute gratuite, et nous faire voir ce qu'elle peut faire dans les pécheurs les plus désespérés. C'est en cela même, dit le bienheureux Alger, que Dieu se plaît à vérifier cette grande parole de l'Apôtre : *Que là où il y a eu une abondance de péché, il y a une surabondance de grâce*. Quelque grande que soit la fragilité et la malignité de notre nature, la toute-puissante miséricorde de Dieu est encore plus forte que notre iniquité ; le Seigneur est encore plus puissant pour nous sauver que le démon ne l'est pour nous

perdre ; et plus nous sommes capables de tomber, plus en de certaines occasions la grâce se plaît à nous relever. *Hostis potentior non est ad nocendum quam Deus ad liberandum, nec nos habiliores ad labendum quam ipse ad stabiliendum. Quid vero est quod ait Apostolus : Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia, nisi hæc potentior sit ad salvandum quam illud ad perimendum* (B. Alger., *Tract. de sacr.*, c. 21) ?

Voyez dans notre évangile ce que Jésus-Christ fait en faveur de la Samaritaine : il quitte la Judée ; il retourne en Galilée, et, devant passer par Samarie, il vient en une ville de cette province, près de laquelle était le puits de Jacob, où il se repose, parce qu'il se trouvait lassé du chemin qu'il avait fait. Paroles admirables, que saint Augustin trouve remplies de mystères et, comme il ajoute, fécondes en sacrements : *Verba plena mysteriis, et grvida sacramentis*.

C'est ici, en effet, que Jésus-Christ, impatient de communiquer sa grâce, va commencer en Samarie la vocation des gentils, et l'une des femmes les plus misérables et les plus corrompues qu'il y ait, est le premier objet de ses travaux. C'est pour elle qu'il se met en chemin, qu'il marche et qu'il se lasse ; c'est pour elle qu'il se repose après ses recherches et ses poursuites, ayant le même empressement dans son repos qu'il avait eu dans son voyage ; car voilà, selon saint Pierre Chrysologue, ce que signifient ces deux petites, mais mystérieuses paroles. *Ut incedebat sic sedebat* (D. Crysol., *hom. de Samaritana*).

N'avez-vous jamais réfléchi sur le repos d'un voyageur, qui, pressé d'arriver au lieu qu'il médite, et se trouvant néanmoins fatigué ou surpris de la nuit, est obligé de s'arrêter. Ce repos qu'il prend n'est guère tranquille, il se couche, il s'endort ; mais combien de fois interrompt-il son sommeil, pour regarder si le jour ne commence pas à luire ? Il a presque autant d'inquiétude en se reposant que s'il marchait encore.

C'est ainsi que Jésus-Christ se repose sur le puits de Jacob : *Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic* ; l'ardeur de joindre la Samaritaine l'a fatigué, mais son repos n'est pas moins plein d'impatience que l'ont été ses pas et son voyage. Combien de fois se tourne-t-il vers cette ville d'où elle doit venir ; combien de fois ce chasseur lève-t-il les yeux sur sa proie ? Quand viendras-tu, pécheresse, quand arriveras-tu, idolâtre ?

Permettez-moi, ô mon Dieu, de vous demander ici quelle femme vous attendez avec tant d'impatience ? Si c'était une reine de Saba, Salomon aurait sujet de faire ces démarches pour la recevoir ; si c'était une Rébecca ou une Rachel, je ne m'étonnerais pas qu'un Isaac et un Jacob les attendissent à la fontaine ; mais c'est une femme qui, bien loin d'avoir le moindre charme, n'a en elle que ce qui peut vous obliger à l'abandonner à sa propre corruption.

C'est en vain, mes frères, que nous voudrions nous opposer aux desseins de Jésus-

Christ ; il nous a trop souvent déclaré qu'il était venu chercher les pécheurs, et non pas les justes ; et aujourd'hui il se lasse pour une misérable, afin d'en faire un exemple de sainteté, et de travailler même, comme dit saint Paul, pour les intérêts de sa grâce, in laudem gloriæ gratiæ suæ (Ephes., I). Si cette grâce ne se donnait qu'aux savants, on pourrait dire qu'ils en seraient redevables à l'excellence de leur génie. Si elle ne se donnait qu'aux gens de bien, on pourrait dire que leur vertu la leur aurait attirée ; mais quand elle va chercher une servante et une impudique, c'est alors qu'elle paraît tout gratuite.

Ne vous étonnez donc plus si Jésus-Christ marche, s'il se lasse, s'il se repose, s'il attend ; il veut nous faire connaître que la vocation et la conversion des pécheurs viennent uniquement de lui. Ce sera lui qui préviendra la Samaritaine, et qui lui parlera le premier, *da mihi bibere*. Ce sera lui qui demandera de l'eau, dans le dessein qu'il a de lui en donner d'autre à son tour ; et si les apôtres s'empressent à lui faire prendre son repas, il leur déclarera qu'il n'en saurait avoir de plus agréable que celui du salut de cette pécheresse : *Ego alium cibum habeo manducare quem vos nescitis* (S. Joan., *ibid.*).

Quelle conclusion tirerai-je de tout ceci, mes frères, et en vous prêchant la bonté gratuite de la grâce, qui va chercher les pécheurs dans leurs plus grands désordres, ne vous jetterai-je pas dans une dangereuse présomption ? Nous vous dirons en traitant d'autres évangiles des vérités qui vous empêcheront de heurter contre cet écueil : mais pourquoi fermerais-je les canaux de la grâce de Jésus-Christ aux pécheurs, pendant qu'il les ouvre lui-même pour leur en faire une abondante profusion ?

Oui, mon frère, quelque indigne que tu sois de tant de faveurs, quelque grands et invétérés que soient tes désordres, ne désespère pas. La samaritaine était pire que toi ; elle était infidèle, et tu es chrétien ; elle était élevée dans l'erreur et dans le schisme, et tu l'es dans le sein de la vraie Eglise. Mais que dis-je pire que toi ? non, il n'est pas nécessaire de te flatter pour te faire espérer ton pardon, tu es pire que la Samaritaine ; ne pas connaître Dieu, c'est une ignorance criminelle ; mais connaître Dieu et fouler sa loi aux pieds, c'est une impiété détestable. Commettre des adultères étant idolâtre, c'est un crime ; mais en commettre étant chrétien, c'est un sacrilège. Ne te flatte donc pas, pécheur, que tu es pire que la Samaritaine, mais ne te désespère pas aussi, Jésus-Christ en a plus fait pour toi qu'il n'en avait encore fait pour elle ; il ne s'était fatigué, et n'avait fait de chemin que jusqu'au puits de Jacob quand il convertit cette pécheresse ; mais pour toi, il a déjà poussé son voyage et sa lassitude jusqu'au Calvaire. Ici il n'avait encore succombé que sous le poids du jour et de la chaleur, là il est tombé, accablé sous la pesanteur d'une croix. Il ne promettait à cette femme qu'une source d'eau vive, et il l'a ou-

vert des fontaines de sang par toutes ses veines. Il t'attend, non pas *au puits de Jacob*, mais au tribunal de la pénitence, pour te laver et pour te blanchir. Quelle confiance dois-tu donc avoir en lui, et quelle humble reconnaissance pour tant de bienfaits ! Malgré ton indignité, ton ingratitude, tes péchés, il t'appelle sans que tu y contribues, et lors même que tu t'y opposes. Ta vocation est donc gratuite; mais pour t'obliger à coopérer à ta propre conversion, il ne veut pas l'opérer sans toi; et quoique la grâce ait prévenu ta volonté, tu es cependant obligé d'y répondre. C'est l'exemple que Jésus-Christ nous a laissé dans la personne de la Samaritaine, dont il a pris soin de ménager adroitement la liberté, comme vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

II. — Dans la doctrine de saint Jean Chrysostome, qui est autorisée par celle de tous les Pères, comme la bonne volonté ne suffit pas pour notre justification, à moins qu'elle ne soit soutenue et animée par la grâce, aussi ce secours du ciel ne nous sert de rien quand notre volonté lui résiste. Croire qu'en travaillant ardemment, tout le bien que nous faisons nous appartient, c'est un orgueil criminel; mais aussi rejeter tellement tout sur Dieu, que nous demeurions dans l'inaction et dans la langueur, c'est une pernicieuse et damnable oisiveté. Ainsi, Dieu ne pouvant souffrir que nous tombions dans aucune de ces extrémités, sépare de ces deux choses ce qui nous nuirait, et ne laisse que ce qui peut nous être utile, en les réglant par une si juste subordination, que quand sa grâce agit, notre volonté coopère dans l'ouvrage de notre salut (1).

Les premières impressions de la grâce se font à la vérité sans nous; c'est Dieu qui, indépendamment de nous-mêmes, éclaire d'abord notre esprit et touche notre cœur; mais après ces premiers mouvements, nous avons une entière liberté d'y répondre; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il ménage tellement cette liberté qu'elle se conserve et se perfectionne même dans la plus grande puissance de sa grâce.

Avez-vous remarqué, mes frères, avec quelle espèce de condescendance Jésus-Christ traita la Samaritaine : jusqu'à souffrir qu'elle disputât contre lui, jusqu'à étudier ses inclinations et s'accommoder à ses réponses, jusqu'à appréhender, en quelque manière, qu'elle ne se rebutât, et se servir de tous les moyens possibles pour la gagner ?

La première chose qu'il fit pour ménager

la liberté de cette femme dans sa conversion, fut l'occasion favorable qu'il fit naître pour l'opérer. Quand je parle de la sorte, ne croyez pas que Dieu soit obligé d'observer les moments et les lieux pour rendre ses grâces efficaces, lui qui, étant maître du temps, de la grâce et de la volonté, peut convertir un pécheur dans l'action même de son crime. Témoin Saül et Matthieu, qu'il convertit lorsque l'un avait les armes en main, et que l'autre, assis dans son comptoir, était dans l'actuel exercice de son avarice.

Cela n'empêche pas néanmoins que, pour l'ordinaire, il ne se serve de favorables moments et d'occasions avantageuses pour l'exécution de ses desseins. D'un côté, je vois Jésus-Christ, abattu de lassitude et de chaleur, se reposer sur le bord d'un puits pour se désaltérer; et de l'autre, une misérable créature y venir elle-même, à cause de sa pauvreté, puiser de l'eau. A ne regarder les choses qu'à l'extérieur, on croirait que le hasard a plus de part à cette rencontre que la Providence : et cependant, c'est, dit saint Cyrille (*Lib. in S. Joan.*), une innocente embuscade que la grâce dresse à cette pécheresse, qui, pensant ne chercher que de l'eau, trouve une source éternelle de vie. Vous savez que les chasseurs ont coutume de tendre, sur le midi, des pièges aux bords des ruisseaux, afin que les oiseaux y venant boire, s'y prennent d'eux-mêmes. C'est là, selon ce Père, ce que Jésus-Christ semble faire aujourd'hui; ses paroles, ses regards, tous les charmes de sa personne et de sa grâce étant comme autant de filets innocents qu'il tend autour du puits de Jacob pour prendre une pécheresse qui s'en défie le moins et vient y puiser de l'eau.

Heureuse femme, tu ne sais où tu vas, ton dessein, qui n'a rien que de bas, ne te promet rien de grand; et cependant, plus fortunée que Saül, qui, ne cherchant que des ânesses, *Vado querere asinas* (I Reg., IX), trouva un royaume, tu trouves une source inépuisable, un trésor que les hommes et les démons ne te sauraient enlever, que le monde entier ne saurait payer, je veux dire Jésus-Christ, la joie des anges et la félicité des saints. Ah! tu le trouves même à l'heure et dans l'occasion où sa sainte épouse demandait à le trouver dans son repos, et sur le midi, dans l'ardeur de son amour, prêt à te remettre tes péchés et à te recevoir en sa grâce. *Indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie* (*Cant. I.*).

Il est vrai qu'avant que Jésus-Christ lui accorde des dons si considérables, il faut qu'elle fasse librement deux choses : qu'elle se porte à Dieu et qu'elle s'éloigne du péché. Car la justification du pécheur n'étant autre chose, dans le sentiment de toute la théologie, qu'un passage qu'il fait du péché à la justice, il est nécessaire, pour être justifié, que son franc arbitre, mu par la grâce, forme deux mouvements, l'un de désir, par lequel il s'approche de Dieu, l'autre d'aver-sion et d'horreur, par lequel il s'éloigne du

(1) Nullo modo voluntas humana sufficit, nisi auxilio superno roboretur, et nihil lucrari poterimus a superiori patrocínio, si voluntas nostra repugnat... Ne desideres atque resupinos jacere nos Deus vult, ut ideo non nihil a nobis petit, nec arrogantia corrumpti, ac ideo totum nobis non commisit, etc. (*D. Chrys., homil. 83, in S. Matth.*). Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur, tolle gratiam, non erit unde salvetur. Opus hoc sine duobus effici non potest, uno a quo sit, altero cui vel in quo sit. Deus auctor est salutis, liberum arbitrium tantum capax : nec dare illum nisi Deus, nec capere valet nisi liberum arbitrium. Quod ergo a solo Deo et soli datur libero arbitrio, tam absque consensu esse non potest accipientis, quam absque gratia dantis (*D. Bern., Tract. de gratia et libero arbitrio*).

péché (*Vide conc. Trident. sess. XIV; S. Greg. Naz. Orat. 31*). Or, lisez notre évangile, et vous verrez que le colloque tout entier de Jésus-Christ avec cette pécheresse ne tend qu'à ménager son cœur et sa liberté pour en tirer ces deux sentiments.

1^o De quel artifice la Sagesse incarnée ne se sert-elle pas pour l'engager doucement à s'élever à Dieu ? Comme son métier était de venir tous les jours puiser de l'eau à la fontaine de Jacob, il lui propose la grâce sous le symbole d'une eau plus excellente que celle qu'elle cherche. Pour l'engager même à demander cette eau mystérieuse, il lui demande le premier de l'eau naturelle, *Dicit ei Jesus : Da mihi bibere*; et il lui laisse tellement la liberté d'un refus incivil, qu'effectivement elle s'en dispense sur un scrupule de sa nation, qui n'a nul commerce avec les Juifs : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis*. Mais la réponse du Sauveur marque encore davantage le ménagement, pour ne pas dire le respect avec lequel la grâce veut porter le cœur de cette créature aux choses divines. Si tu connaissais le don de Dieu, lui dit-il, et si tu savais qui est celui qui te demande à boire, peut-être lui en aurais-tu toi-même demandé : *Forsitan petiisses*. Peut-être ! hé quoi ! cette parole ne fait-elle point de tort à la prescience de Dieu ? Jésus-Christ pouvait-il douter de ce que ferait cette femme, en cas qu'elle connût l'excellence de la grâce ? Non, sans doute, mais il respecte tellement la volonté de l'homme (pour me servir des expressions de saint Jérôme), qu'il aime mieux être en quelque manière injurieux à ses propres connaissances, que de laisser le moindre soupçon qu'il entreprenne impérieusement sur la liberté de cette femme : *Ambigere Deus dicitur, ut libera hominis voluntas reservetur*. Quand donc la Samaritaine s'adoucit aux paroles de Jésus-Christ et qu'elle devient plus traitable ; quand elle s'instruit des qualités de l'eau qu'il lui promet, quand elle s'informe des moyens de la puiser, quand enfin elle la demande avec tant d'empressement, il ne faut pas douter qu'elle ne le fasse avec une pleine liberté, et que demandant la grâce et le Saint-Esprit, dont cette eau est le symbole, elle ne se porte librement à Dieu : ce qui est la première condition nécessaire à la justification d'un pécheur.

La seconde de ces conditions est de renoncer au péché, et c'est à ce renoncement que la grâce dispose et ménage adroitement la liberté de la Samaritaine. Jésus-Christ, qui voit dans son cœur l'obstacle de sa conversion, commence à le lever en lui disant qu'elle appelle son mari, *Voca virum tuum*. Il appréhende même, chose étrange ! de la choquer ; et quand elle lui répond qu'elle n'en a point, il ménage sa pudeur, il aide sa faiblesse ; et au lieu de la maltraiter sur ce qu'elle cache, il semble en quelque manière la louer de ce qu'elle lui découvre : *Bene dixisti quia non habeo virum*.

Ministres du Seigneur, c'est ainsi que vous devez en user quelquefois à l'égard de vos

pénitents. Le péché, dans l'âme de l'homme, est comme un serpent dont les différents replis l'empêchent d'en sortir, à moins qu'une main sage et prudente ne l'en tire : *Obstetricante manu eductus est coluber tortuosus*, dit le Saint-Esprit chez Job (*Chap. XXVI*). L'impudicité de cette femme, l'usure de cet homme, est un serpent lié par mille nœuds dans leur cœur, à moins que vous n'y mettiez la main, il n'en sortira jamais. Epargnez donc la confusion des uns, assurez la timidité des autres, aidez-les à achever ce qu'ils ne vous disent qu'avec peine, et faites enfin, pour faciliter la confession qu'ils n'osent faire, ce que l'on fait pour aider une femme dans un périlleux accouchement. Car si cela n'était pas, et si, par une imprudence sévère, vous jetiez mal à propos la terreur dans leurs âmes, savez-vous bien ce qui arriverait et ce dont vous seriez coupables ? *Venerunt filii usque ad partum, et vires non habet parturiens* (*IV Reg., XIX*). Le péché serait près de sortir de cette âme, mais comme vous l'auriez rebutée, manquant de force et vous de courage, elle ne s'en pourrait délivrer. Imitiez donc la conduite de Jésus-Christ, qui réussit si bien en ménageant la liberté et prévenant la honte de cette femme.

Il est vrai qu'elle ne se rendit pas tout d'un coup. Comme elle ne pouvait disconvenir d'une vérité si pressante, elle loua son médecin : *Je reconnais*, lui dit-elle, *que vous êtes prophète* : *Domine, video quia propheta es* : mais comme elle ne pouvait encore souffrir de remède, elle passa finement d'une matière de morale qui l'importunait à une question de religion, qui était agitée entre les Samaritains et les Juifs. Étrange et pernicieuse évasion, qui n'est que trop ordinaire dans ce siècle, où au lieu de songer à se convertir, on s'arrête à disputer de la prédestination et de la grâce ; où au lieu de se corriger, on s'amuse, ou malicieusement, ou imprudemment, à former de différents partis. Quelle malheureuse faiblesse, s'écrie saint Augustin (*Hom. in Evang. S. Joan.*) ! Le souverain médecin des âmes appelle à soi des malades pour les guérir ; et ces malades s'amuse à faire des procès de religion entre eux : *Infelix infirmitas ! ad se vocat medicus, et litibus occupatur ægrotus*.

Ce fut de cette subtile digression que la Samaritaine voulut se servir ; et ce qui m'étonne en cette occasion, c'est que Jésus-Christ, pour lui donner lieu de détester plus librement son péché, ne dédaigne pas de l'instruire des plus hautes vérités de la religion, en l'entretenant de la différence du christianisme et du judaïsme ; du culte spirituel et véritable dont son Père veut être adoré ; de la grandeur du Messie et du temps de sa venue.

Adorable Sauveur, n'en est-ce pas là trop pour une aussi vile créature ? Les Juifs vous interrogent à toute heure de cette grande vérité, et vous la leur taisez ; une infidèle vous la demande, et vous lui tirez le rideau du sanctuaire. Tous les prophètes et tous les patriarches ont souhaité de vous voir, et

une pécheresse qui n'y a jamais peut-être pensé, jouit de cet avantage : *Ego sum qui loquor tecum*. Peut-on voir une liberté plus ménagée ?

Que ceci, mes frères, ne vous serve pas de prétexte pour vous dispenser d'imiter la Samaritaine dans sa conversion. Car enfin, Jésus-Christ a-t-il moins fait pour vous que pour elle ? Il a choisi une occasion favorable pour gagner son cœur ; combien n'en a-t-il pas fait naître pour s'assurer du vôtre, que de saintes embûches ne vous a-t-il pas dressées, que de moyens ne vous a-t-il pas offerts et dont il ne tenait qu'à vous de profiter ? Il est vrai que Jésus-Christ l'a attendue, mais n'a-t-il pas pour vous la même patience, et votre résistance n'est-elle pas encore plus opiniâtre que la sienne ? Profitez donc de cette occasion, mes chers auditeurs, et si vous êtes assez heureux que de répondre aux mouvements de la grâce, prenez garde à une chose très-essentielle à votre salut, qui est de ne vous en point attribuer la gloire. Car quoique la liberté dans la conversion de tous les pécheurs, aussi bien que dans celle de la Samaritaine, soit toujours ménagée, c'est cependant la grâce seule qui doit triompher. Vous l'allez voir dans mon dernier point.

III. — Il semble assez surprenant de voir, qu'encore bien que les pécheurs ne se convertissent que par des actes de leur volonté, c'est cependant à la grâce qu'on en défère absolument l'honneur. En effet, on aurait lieu d'en être surpris, si l'on ne considérait avec les Pères (1) et les théologiens, que ce mouvement libre par lequel ces pécheurs détestent leur péché et se tournent vers Dieu, vient de la grâce même, et que par conséquent le succès de ce grand ouvrage et la gloire du triomphe lui appartiennent : *Tota ergo operatio pertinet ad gratiam*, conclut l'ange de l'école saint Thomas.

Cette vérité ne parut jamais dans un plus beau jour que dans la conversion de la Samaritaine. Si elle renonça si promptement à ses erreurs, et si après avoir mené une vie scandaleuse elle devint aussitôt un rare exemple de vertu, c'est à votre grâce, ô mon Dieu, qu'appartient toute la gloire de ce changement ; à votre grâce, dis-je, qui triompha d'elle malgré son opiniâtre résistance, et qui fit voir ce que sa toute-puissance est capable de faire pour fléchir les esprits et, comme dit saint Augustin, tourner les cœurs et leur donner tels mouvements qu'il lui plaît.

Prévenue de cette pensée que c'était à la grâce du Seigneur qu'elle était redevable de sa justification, elle n'omit rien pour s'hu-

milier sous elle et en publier les victoires. Cet homme qu'elle avait d'abord méprisé quand il lui demanda à boire, lui parut tout autre ; et, transportée hors d'elle-même, elle s'écria : *Numquid ipse est Christus ?* N'est-ce pas là le Messie ? Elle n'en demeura pas là ; oubliant ses propres besoins, et laissant sa cruche, comme les apôtres avaient fait leurs filets, elle courut annoncer son bonheur, et invita les habitants de Sichar, de profiter avec elle d'une si favorable occasion.

Je m'imagine ici voir un saint Philippe et un saint André qui, impatients de communiquer le bien qu'ils ont reçu, et de faire connaître la grandeur de leur Maître, lui amènent leurs frères et leurs amis, auxquels ils disent : *Venez, nous avons trouvé le Messie. Invenimus Messiam (S. Joan. I)* : car c'est jusque là que la grâce pousse son triomphe, en se servant de ceux qu'elle a vaincus pour annoncer sa gloire, et se faire par eux de nouvelles conquêtes.

Les rois de la terre, qui ne désarment souvent que la moindre partie de leurs ennemis, ne leur confient guère les intérêts de leur gloire : mais Jésus-Christ qui désarme le cœur en même temps que les mains, se sert ordinairement de ceux qu'il a vaincus, pour étendre et multiplier ses victoires.

Qui n'eût cru qu'une femme impudique et idolâtre, qu'une misérable, d'une condition servile et abjecte, lui était inutile ? Et cependant c'est d'elle qu'il se sert pour annoncer son Evangile, pour triompher du démon et du péché avec plus de gloire. Les choses changent bien aujourd'hui de nature. Jésus-Christ, pour ravir au démon sa proie, use de certains moyens en quelque manière conformes à ceux de ce cruel ennemi du genre humain. Le démon, dès le commencement du monde, avait parlé à une femme innocente, qu'il avait rendue criminelle : et Jésus-Christ parle aujourd'hui à une femme criminelle, à laquelle il donne la grâce et l'innocence. Le démon qui est un fourbe, avait flatté une femme d'une prétendue immortalité, si elle consentait à ses desirs ; et Jésus-Christ qui ne peut, ni tromper, ni être trompé, promet à une autre, si elle l'en prie, une eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. Le démon avait dit à une femme qu'elle saurait le bien et le mal si elle mangeait du fruit défendu : et Jésus-Christ révèle à une autre femme les grands secrets de notre religion et les principaux mystères de son royaume. Enfin, le démon s'était servi d'une femme pour porter l'ignorance et l'erreur dans tout le monde, et Jésus-Christ emploie aujourd'hui une autre femme pour porter le flambeau de la foi et annoncer la venue du Messie en son pays : *Venez, dit-elle aux Samaritains, venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quaecumque feci*.

À peine est-elle sortie des ténèbres de l'erreur, qu'elle devient tout d'un coup apôtre ; à peine a-t-elle quitté ses engagements criminels, qu'elle se sent embrasée du feu de

(1) *Quidquid habes bonæ voluntatis vel bonæ operationis, Deo assigna qui dedit, et ipsum qui dedit humiliter roga ut conservet et augeat quod donavit. Nihil tibi boni tanquam tuum assignes, ne non accipias quod accipere poteras, et quod acciperas perdas. Detestabilis est enim cordis humani superbia qua facit homo quod Deus in omnibus damnet : sed illa detestabilior qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat. Tanto enim deterius tenetur iste superbie reus, quanto in melioribus donis existit ingratus (D. Fulg., Epist. 6 ad Theodor.).*

de la charité divine; et pour lui appliquer ce que Pierre Damien a dit en une autre occasion, à peine a-t-elle su les premiers éléments de notre religion, qu'elle va en porter la nouvelle aux habitants de Sichar, et annoncer la grandeur d'un maître dont elle n'a ouï que quelques leçons en qualité de disciple : *Inter ipsa novi tyrocinii rudimenta fructificat, et veritatis jam prædicatrix efficitur, cujus vix erat discipula.*

Grâce de mon Sauveur, pouvez-vous porter plus loin vos triomphes; et une simple femme pouvait-elle avoir plus d'humilité et de reconnaissance? Donner tout d'un coup à une femme pécheresse les sentiments de la plus héroïque vertu; l'élever au-dessus d'elle-même, et malgré la timidité et la faiblesse de son sexe, lui communiquer le zèle des apôtres, les ardeurs de la plus vive foi, n'est-ce pas ce que la grâce peut faire, et ce qu'elle peut attendre d'une créature?

Eh! pourquoi, mes frères, pourquoi ne remporte-t-elle pas sur vous un même triomphe, pourquoi ne changeant pas de nature, et sa vertu n'étant pas encore affaiblie, ne vous assujettit-elle pas aux mêmes devoirs? Je suppose qu'elle triomphe de votre esprit par la foi; mais pourquoi ne triomphe-t-elle pas aussi de la dureté ou des engagements de vos cœurs; pourquoi cette eau divine qui, comme Jésus-Christ nous l'assure aujourd'hui, *désaltère pour toujours ceux qui en boivent*, n'éteint-elle pas en vous le feu de vos passions et cette brûlante soif qui vous rend si ardents pour les biens, les honneurs et les faux plaisirs du monde?

Ce n'est pas assez: la grâce se sert de la Samaritaine pour étendre ses conquêtes; et pourquoi, femmes chrétiennes, ne lui rendez-vous pas le même office? Votre modestie édifiante et exemplaire, vos conversations saintes et innocentes ne devraient-elles pas attirer et mener à Jésus-Christ tous ceux qui vous abordent? Mais hélas! bien loin de faire triompher la grâce par vos exemples, n'aurais-je pas plutôt sujet de vous reprocher que vous ruinez son empire par vos scandales? Misérable femme, dont les regards, les paroles et les afféteries enlèvent plus d'âmes à Jésus-Christ en un jour, que nous ne lui en saurions conserver pendant des carêmes entiers, jusqu'à quand seras-tu l'instrument des démons et l'apôtre, pour ainsi dire, de l'enfer? N'est-il pas temps que tu cesses d'être une Samaritaine pécheresse et scandaleuse, pour être une Samaritaine convertie et exemplaire? Jésus-Christ l'attend encore sur le bord de la fontaine, et est prêt à t'y recevoir: trop heureuse que, pour quelques gouttes d'eau qu'il te demandera, je veux dire, pour quelques plaisirs auxquels il t'obligera de renoncer, il s'engage à te donner une eau vive, qui, remontant aussi haut que sa source, rejailira jusqu'à la vie éternelle, où nous conduise, etc. Amen.



SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

De l'aumône.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum: Unde ememus panes ut manducent hi?

Jésus-Christ ayant jeté les yeux sur une grande foule de peuple qui l'avait suivi, dit à Philippe: D'où pourrions-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce peuple (S. Jean, VI)?

Si, dans la pensée de saint Augustin, Jésus-Christ n'a jamais fait de miracle qui n'ait plus servi à instruire les hommes qu'à attirer leur admiration, et si les prodiges qu'il opérait étaient comme autant de voix et de langues qui faisaient entendre les plus hautes vérités: *Habent et Christi miracula, si bene intelligentur, linguam suam, nam quia ipse Christus verbum Dei est, etiam factum Verbi verbum nobis est* (D. August., Tract. in Ev. S. Joan.), il faut avouer, mes frères, que celui de la multiplication des pains qu'il fait aujourd'hui pour la nourriture de cinq mille hommes, a ceci de particulier, qu'il n'est pas moins un exemple de charité et de miséricorde qu'il nous engage d'imiter, qu'une preuve de sa toute-puissance que nous pouvons admirer.

Il est vrai qu'il n'y a rien qui ne soit digne de notre étonnement et qui ne prouve sa divinité. Cinq mille hommes, non-seulement sustentés, mais rassasiés de cinq pains d'orge et de deux poissons; douze corbeilles remplies des restes de ce miraculeux repas; une grande multitude nourrie par cette prodigieuse multiplication, malgré la défiance de Philippe et d'André ses apôtres; toute la nature devenue féconde en un instant entre les mains de cet Homme-Dieu; voilà sans doute de quoi nous ravir et nous surprendre; mais ce même Homme-Dieu, sensible aux misères des hommes, jetant les yeux sur une troupe fidèle, dans le dessein de lui donner de quoi se nourrir, pourvoyant non-seulement de bonne heure, mais abondamment à tous ses besoins, fuyant la gloire qui lui était légitimement due après un si grand miracle, voilà, en un sens, de quoi nous édifier encore davantage et nous instruire.

Je laisse donc le miracle à part pour m'arrêter à votre instruction et vous proposer la miséricorde de Jésus-Christ, dans la multiplication des pains, comme le vrai modèle de celle que vous devez avoir pour vos frères dans leurs besoins. Vous nous exhortez souvent, ô mon Dieu, d'imiter la miséricorde de votre Père: *Estote misericordes sicut Pater vester misericors est* (S. Matth., VI); mais j'ose vous dire que cette miséricorde n'est jamais un modèle plus achevé de la nôtre, que lorsque vous l'exercez vous-même dans une nature que vous avez prise de nous.

En effet, nous trouvons dans cette miséricorde de Jésus-Christ, toutes les qualités nécessaires pour rendre l'aumône et la miséricorde chrétienne agréables à Dieu. Celle de Jésus-Christ est une miséricorde prévenante; il n'attend pas que ces peuples, pressés de la

faim, lui expose leur misère, il la considère lui-même et en est touché : *Cum subvasset oculos, et vidisset*. Celle de Jésus-Christ est une miséricorde magnifique; il donne à ces peuples au-delà de ce qu'ils peuvent souhaiter pour leur nourriture; ils en sont rassasiés et douze corbeilles en restent pleines : *Distribuit discumbentibus quantum volebant*.

Enfin cette miséricorde de Jésus-Christ est humble et modeste : on veut le faire roi à la suite de ce grand miracle, et, sachant qu'on va lui offrir le sceptre de la Judée, il s'enfuit derechef seul sur une montagne : *Fugit iterum in montem ipse solus*.

Voulez-vous, messieurs, que vos aumônes soient méritoires et agréables à Dieu? Voilà l'exemple que vous devez suivre. Aller autant qu'il vous est possible au devant des besoins des pauvres pour les soulager, leur donner en abondance autant que votre fortune et votre condition vous le permettront; et enfin, dans l'exercice de votre charité, suivre les règles de la modestie et de l'humilité chrétienne. Aumônes prévenantes, aumônes magnifiques, aumônes humbles et modestes. Trois conditions qui les rendront infiniment agréables à Dieu, et dont je vais vous faire connaître l'importance, après que nous aurons salué cette Vierge que l'Eglise appelle une Mère de miséricorde, et que nous lui aurons dit avec un ange : *Ave, Maria*.

I. — Comme je veux croire que vous êtes suffisamment persuadés de l'indispensable obligation qu'ont les riches de faire l'aumône, je ne m'engage pas ici à vous en montrer la nécessité. Vous avez entendu plusieurs fois que sans ce devoir de charité il n'y a point de paradis pour eux, que quand ceux qui ont du bien seraient chastes comme des vierges, solitaires comme des ermites, mortifiés comme des anachorètes, meurtris de coups comme des martyrs, le seul défaut de libéralité serait un titre suffisant de condamnation, si ayant du superflu ils ne l'abandonnaient point aux pauvres. On vous a prêché cent et cent fois que l'aumône était non-seulement de conseil, mais de précepte, que quand le riche a au-delà de son nécessaire, ou que le pauvre est dans une pressante misère, sa seule omission est un péché mortel : *Ex parte dantis cum habet superflua, ex parte recipientis cum necessitas urget* (D. Thom.); en sorte qu'en la refusant c'est commettre un larcin et se damner; de même qu'en la faisant ce n'est s'acquitter simplement que d'une dette.

Voilà, messieurs, ce que vous savez tous au sujet de l'indispensable nécessité de l'aumône; mais ce que vous ne savez peut-être pas tous, et ce que nous sommes obligés de vous apprendre, c'est la manière de la faire utilement, et conformément à l'exemple que Jésus-Christ vous en donne dans notre évangile. Sa miséricorde, à ce que je viens de vous dire, a été une miséricorde prévenante; et c'est là aussi la première condition que doit avoir la charité que vous avez pour votre prochain

Saint Augustin est admirable, lorsqu'il dit qu'il n'y a rien qui doive nous surprendre de voir Jésus-Christ qui prévient la faim de cinq mille hommes qui l'ont suivi dans le désert. Il soulage, à la vérité, ce peuple avant qu'il se plaigne, et pas un de cette nombreuse troupe n'a la peine de lui demander du secours; mais, après tout, qu'est-ce qu'il fait pour eux en particulier, qu'il n'ait fait dès le commencement du monde pour tous les hommes en général? Le soleil se lève; les éléments veillent et sont en garde; la rosée tombe; la terre devient féconde; et depuis près de six mille ans tout cela s'offre à nous avant que nous ayons seulement la peine de le demander. Cinq pains, il est vrai, se multiplient entre ses mains pour la nourriture de cinq mille âmes; mais combien de grains de blé ne multiplie-t-il pas tous les ans dans le sein de la terre pour la subsistance d'une infinité de peuples, et dans l'un et l'autre de ces prodiges, n'est-ce pas toujours la même charité et la même puissance? *Non rogaverunt tot agmina.... surgit dies, parturit terra, excubant elementa, et te nesciente fructus oriuntur; tot bona messium, dum nescimus, accipimus, et tantas opes comedimus antequam rogemus; et tu, homo, panem modicum precibus vendis?..... Perfecta est misericordia, si ante occurrat esurientibus, quam roget mendiculus. Non est enim perfecta misericordia quæ precibus extorquetur. Festina, pietas, succurrere, ne audias rogantem, ne quod debetur Domino vindices tibi, sed imitare Deum qui solem suum facit oriri super bonos et malos, et pluit super justos et injustos* (D. August., tom. X, lib. I. Hom., homil. 39).

Mais si, par cette raison, il n'y a rien dans ce miracle qui doive extraordinairement nous surprendre, j'ose dire qu'il y a une circonstance particulière que nous sommes obligés, selon notre pouvoir, d'imiter. La miséricorde d'un Dieu qui prévient l'indigence de toute la nature n'est autre chose, dit saint Pierre Chrysologue, que le soulagement des misérables, comme sa colère n'est autre chose que la punition des pécheurs. Mais il n'en est pas de même de la miséricorde d'un Dieu fait homme : c'est une miséricorde tendre, affective, compatissante, qui ressent une partie de la misère qu'elle soulage et qui, la ressentant, va au-devant des besoins de ceux qui la souffrent. Or, c'est là ce que j'appelle un modèle plus proportionné à notre nature, et que par conséquent nous sommes obligés d'imiter pour prévenir, à son exemple, la pauvreté de notre prochain.

Qu'est-ce donc que fait Jésus-Christ? Il jette d'abord les yeux sur le peuple qui l'a suivi, et il est touché de la faim qu'il endure. Admirable circonstance de cette miséricorde prévenante que je vous demande! Il y a dans le christianisme des enquêtes et des curiosités criminelles, mais il y en a de louables et de saintes. S'informer de la conduite et des actions de son prochain pour les censurer; vouloir entrer dans le détail de ce

(Dix-sept.)

que font un homme et une femme dans leur famille; s'enquérir de leurs habitudes et de leur commerce, pour en faire des jugements téméraires ou leur susciter de mauvaises affaires, c'est ce que j'appelle une curiosité criminelle et, comme dit saint Jérôme (*Epist. ad Paulam et Marcellam*), une peste dans les sociétés civiles. Mais s'informer des besoins de son prochain et s'enquérir par une recherche inquiète, des nécessités particulières de tant de pauvres honteux qui n'oseraient se découvrir, c'est une curiosité louable et approuvée de tous les Pères : *Attende, vigila, curiosus esto, non reprehendatur ista curiositas tua*, dit là-dessus saint Augustin.

Je trouve même avec ce Père et saint Grégoire que cette curiosité est l'un des plus grands moyens de notre compassion, et qu'il semble que cette compassion doit précéder l'aumône pour la rendre méritoire. La faire sans cette compassion, c'est la faire comme riche, et non pas comme charitable, disent-ils; c'est ne donner que ce qui est hors de soi, en se contentant de donner son bien; au lieu que donner ses larmes et sa pitié, c'est donner une partie de son propre cœur : *Vera compassio est compassioni proximi ex largitate succurrere.... Unde scire necesse est quia ille perfecte tribuit, qui, dum afflicto porrigit, afflicti quoque in se animum sumit, ut prius in se dolentis passionem transferat, et tunc contra dolorem illius per ministerium concurrat* (*D. Greg., l. XX Mor., c. 26*).

Si Madeleine essuya de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ, ce ne fut qu'après les avoir baisés et arrosés de ses larmes, et cette sage conduite nous avertit que ce n'est pas, ce semble, assez d'assister de notre superflu les pauvres, qui sont comme les pieds de Jésus-Christ, qu'il faut de plus leur donner, avant toute chose, notre compassion et notre amour, sans être portés à les soulager par leurs cris importuns et la fréquente exposition de leur misère.

Des troupes affamées de la parole de Jésus-Christ s'étaient engagées à le suivre dans un désert, et, comme cette faim spirituelle leur avait fait oublier celle du corps, nul d'eux ne s'en était plaint, et cependant cet Homme-Dieu, qui connaissait tous leurs besoins, dit que son cœur en est touché de pitié : *Misereor super turbam*; et c'est cette espèce de compassion qui vous est nécessaire pour prévenir la misère de votre prochain.

Il est bien vrai que la nature a donné au cœur de l'homme des mouvements de compassion et de tendresse, mais la grâce doit lui donner des entrailles de miséricorde (1); cette nature a voulu que la compassion nous

rendit en quelque manière propres les maux d'autrui, afin que nous les soulagions pour nous en délivrer nous-mêmes; mais, quand cette compassion s'arrête purement à ce qu'elle a reçu de la nature, et qu'elle ne s'excite qu'à force de cris et de pitoyables objets, on peut dire que c'est moins une vertu qu'une faiblesse, et que, par conséquent, elle ne prévient presque jamais les besoins des misérables.

Les pauvres ne le reconnaissent que trop, lorsque souvent ils feignent des maux qu'ils n'ont pas, pour arracher des riches l'aumône qu'ils leur refusent, et qui, comme dit saint Chrysostome, sont les causes de cette imposture. Car n'est-ce pas pour amollir la dureté des riches que ces pauvres sont quelquefois leurs propres meurtriers, qu'ils se couvrent de plaies, qu'ils prennent un visage livide, un ton de langueur, des pieds et des mains estropiés? Ce Père s'en plaignait dès son siècle, où néanmoins on faisait tant d'aumônes, et c'est de quoi nous pouvons nous plaindre avec beaucoup plus de justice dans le nôtre. Depuis qu'on vous a ôté la présence des pauvres et que vos yeux ne voient plus leur misère, votre cœur en est-il touché? Et par le peu de secours qu'ils reçoivent dans ces lieux où on les a resserrés, ne reconnaît-on pas que de si pitoyables objets vous étaient nécessaires pour amollir la dureté de vos âmes?

Mais, si cela est, administrateurs qui croyez rendre un grand service au public, de les renfermer dans des hôpitaux, ouvrez vos portes, laissez fondre sur nous ce torrent de misérables, et souffrez que ces spectacles vivants de maladies et d'indigence reparaissent à nos yeux. Je vois bien, messieurs, que vous vous opposez à ce dessein, et que vous êtes ravis de ne vous voir plus accablés par cette foule importune de pauvres qui vous environnaient dans nos églises, et qui vous assiégeaient jusque dans vos maisons. Eh! que ne contribuez-vous donc par une compassion prévenante à un ouvrage si utile! Que ne faites-vous connaître que, si vous les assistiez, ce n'était pas seulement à cause de leur importunité et de leurs cris, mais par la compassion que vous en aviez; que vous ne donniez pas moins au silence des pauvres absents qu'aux prières importunes de ceux qui étaient présents; que souvent vous avez épargné la honte des misérables et essuyé des larmes que vous n'aviez pas vu répandre! *Vos non minus absentium vererundia quam presentium querimonia movit, sapienter sistitis eorum lacrymas, quorum oculos non vidistis* (*Sidonius Apollinaris*).

En effet, quand en prévenant la misère des pauvres il ne s'agirait que d'épargner la honte que plusieurs d'entre eux ont de demander, un chrétien généreux qui suivrait le mouvement de sa grâce ne voudrait pas les y exposer. Joindre la honte du refus à celle de la demande, c'est inhumanité et barbarie; ne se pas mettre en peine d'épargner à un pauvre cette honte, et néanmoins ne lui pas

(1) Induite vos sicut electi Dei viscera misericordie. Vides exactam verbi usurpationem: neque enim simpliciter dixit: Misereamini, sed induite vos, ut sicut vestis nobiscum semper esse solet, ita et sit misericordia. Neque vero simpliciter misericordiam dixit, sed viscera misericordie, nimirum ut naturalem imitemur pietatem, etc. (*D. Chrysost., hom. 14 ad Romanos*).

faire celle de lui refuser, c'est une espèce de miséricorde permise; mais lui sauver autant qu'on peut la honte de la demande, c'est un effet de la générosité chrétienne, et ce qui ne se fait qu'en prévenant sa misère.

Il y a, dit saint Augustin, beaucoup de pauvres qui demandent sans peine; et c'est à leur égard qu'on vous dit de donner à ceux qui vous demandent, *petenti te da*: mais il y en a aussi une infinité d'autres qui, n'étant pas accoutumés à la misère, ou qui, rougisant de la découvrir, ne doivent pas être exposés à la honte d'en rechercher le soulagement: et c'est à la gloire de ceux qui les préviennent qu'on déclare dans l'Ecriture: Bienheureux celui qui sait reconnaître le pauvre et l'indigent: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. Il y a des pauvres que vous pouvez discerner vous-mêmes, sans qu'ils aient la confusion de vous exposer le pitoyable état où ils sont réduits. Que les autres viennent, à la bonne heure, et qu'ils vous demandent; mais prévenez charitablement ceux-ci, afin qu'ils ne vous demandent pas. Donnez au mendiant, mais donnez plutôt au pauvre honteux; celui-là demande, et sa voix plaintive fait assez connaître que vous devez lui donner; celui-ci ne vous demande pas, et sa confusion muette vous oblige à veiller, pour prévenir non-seulement les demandes qu'il pourrait vous faire, mais celles mêmes auxquelles il ne pourrait jamais se résoudre. Ce sont toujours les paroles de saint Augustin, et après lui de saint Léon, pape: *Ad intelligendum super pauperem et egenum, sollicita benignitate vigilandum est, ut quem modestia tegit et verecundia impedit invenire possimus. Sunt enim qui palam poscere ea quibus indigent erubescunt, et malunt miseria tacite egestatis affligi, quam publica petitione confundi. Intelligendi ergo isti sunt, et ab occulta necessitate relevandi, ut hoc ipso amplius gaudeant, cum et paupertati eorum consultum sit et pudori* (D. Lea, ser. 4 de Coll.).

Nous avons dans l'Ecriture un admirable exemple de cette générosité: Boos commande à ses moissonneurs de laisser tomber adroitement quantité d'épis de blé, afin que la pauvre Ruth les ramasse en glanant après eux; mais admirez son motif; c'est, dit-il, afin que cette pauvre femme recueille sans confusion ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture: *De vestris quoque manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat*. Admirable exemple de cette générosité chrétienne, et qui, en de certaines occasions, paraît d'autant plus nécessaire, qu'en prévenant la misère d'un pauvre et lui épargnant la honte de la découvrir, on prévient souvent son péché!

L'une des plus dangereuses tentations des pauvres est la misère; et souvent nous en voyons qui, trouvant leur indigence plus fâcheuse que le péché, se portent à d'étranges extrémités, plutôt que de la faire paraître. Saint Cyprien connaissait bien la grandeur de ce péril et en jugeait l'épreuve plus rude que la mort même, lorsqu'il recommandait

qu'on soulageât les pauvres qui avaient confessé Jésus-Christ dans leurs tourments, avec d'autant plus de soin, qu'il appréhendait que la nécessité ne fît pour les perdre ce que la persécution avait inutilement tenté: *Ne quod circa fideles tempestas non fecit, circa laborantes necessitas faciat*.

Or, il ne faut qu'une aumône faite à propos pour prévenir tantôt le larcin de cet homme, tantôt la prostitution de cette fille; ici la friponnerie de ce malheureux, là le parjure et le faux témoignage de ce misérable. Qu'une aumône en de certains moments favorables a prévenu de murmures et de blasphèmes contre Dieu! Qu'une discrète et prompte charité a retenu d'impatiences, d'emportements, peut-être même de meurtres et d'homicides! Et vous, chrétiens qui la faites, quelle gloire n'avez-vous pas de pourvoir non-seulement aux nécessités du corps, mais encore plus aux pressants besoins de l'âme de vos frères!

Saint Ambroise, qui ne voulait pas qu'on épargnât les calices et les vases sacrés pour racheter les captifs, disait avec autant d'éloquence que de piété, qu'il ne reconnaissait jamais mieux qu'un calice eût contenu le sang de Jésus-Christ, que quand il était employé pour délivrer de la captivité ceux que l'adorable sang de ce Dieu avait autrefois rachetés: *Tunc vas dominici sanguinis agnosco, cum in utroque videro redemptionem, ut calix ab hoste redimat quos sanguis a peccato redemit*. Mais ne pourrait-on pas dire qu'une aumône, arrétant le péché d'un malheureux en même temps qu'elle prévient sa nécessité, entre en quelque façon dans l'ordre de la grâce, qu'elle participe en quelque chose à la vertu du sang de Jésus-Christ, et qu'elle fait voir dans son emploi une image assez naturelle de la rédemption?

Les richesses de la terre peuvent-elles jamais avoir un plus noble sort, et peut-on rien avancer de plus avantageux en faveur des riches qui préviennent par leurs aumônes les nécessités et les chutes de leurs frères, que de dire qu'ils font en quelque manière, par la distribution d'une partie de leurs biens, ce que Jésus-Christ a fait par l'effusion générale de son sang?

Cependant, quelque grands que soient ces avantages, on se soucie peu aujourd'hui de se les procurer. Avant que de pouvoir arracher une aumône de vos mains, combien faut-il employer de sollicitations, de prières, d'importunités? Bien différents de Jésus-Christ, vous détournez autant que vous le pouvez vos yeux de dessus la misère de votre prochain; le pauvre est un objet trop désagréable et trop incommode, vous le fuyez comme si c'était un pestiféré. Mais de quoi est-ce que je me plains? vous en voyez souvent, mais c'est sans compassion, vous vous faites des entrailles de fer pour ne rien ressentir de leur malheur, et ces Lazares seraient pendant tout un jour à vos portes, que vous n'en seriez pas plus touchés que le mauvais riche.

Après cela ils n'ont garde d'être prévenus

dans leurs besoins; il faut qu'ils parlent, qu'ils crient, qu'ils gémissent, qu'ils soupirerent pour se faire entendre, et l'on croit encore beaucoup faire, quand enfin on leur donne quelques sous qu'ils ont depuis si longtemps achetés par leurs prières et par leurs larmes. Si Dieu vous traitait avec la même dureté, où en seriez-vous? Le pauvre vous demande aujourd'hui du pain, et vous ne lui en donnerez que demain, dit saint Augustin : *Petit hodie pauper, cras subvenies*. Et si Dieu à qui vous en demandez tous les jours usait envers vous d'un semblable délai, dans quelles impatiences ne seriez-vous pas?

Il y a dans le livre de l'Ecclésiastique une étrange raison dont le Saint-Esprit se sert pour vous faire connaître le malheur de ces aumônes tardives. Ne différez pas, vous dit-il, de secourir le misérable : *Ne protrahas datum angustianti* (Ecclés., IV); car si vous êtes assez barbare ou assez négligent pour le faire languir, qu'arrivera-t-il? c'est qu'il vous maudira dans l'amertume de son âme, et que Dieu aura égard aux malédictions et aux imprécations qu'il vous donnera : *Maledicentis enim tibi in amaritudine animæ suæ exaudietur deprecatio illius*.

D'où pensez-vous quelquefois qu'il y a tant de maisons qui se ruinent, tant de fortunes qui paraissent si solidement établies, et qu'on voit renversées en très-peu de temps? Vous êtes souvent en peine d'en chercher les raisons, principalement quand vous savez que ce ne sont ni des maisons, ni des fortunes élevées par des voies criminelles et suspectes; mais en voici une que le Saint-Esprit vous en rend. C'est qu'on a eu de la dureté pour les pauvres, c'est qu'on ne les a pas assistés dès qu'ils ont exposé leurs besoins, et ces misérables, ne pouvant souffrir de si cruelles remises, ont fait des imprécations que Dieu a écoutées. Ils ont commis un grand péché en vous donnant des malédictions et demandant à Dieu le renversement de votre fortune, mais Dieu s'est servi, et de leur misère, et de leur péché pour vous punir; vous avez différé de les assister, et les malédictions qu'ils vous ont données vous ont perdu : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ suæ exaudietur deprecatio illius*.

Je leur ai à la fin donné l'aumône, dites-vous; et moi je vous réponds que c'est la vendre bien que de la donner au prix de tant de sollicitations, d'importunités, de gémissements, de larmes. Mais encore que leur avez-vous donné de si considérable pour vous en glorifier? Considérez jusqu'où Jésus-Christ pousse aujourd'hui sa miséricorde, et apprenez de là que vos aumônes doivent non-seulement être prévenantes, mais encore abondantes selon votre pouvoir. C'est le sujet de mon second point.

II. — Je remarque trois circonstances dans la charité que Jésus-Christ fait à ces peuples qui l'ont suivi dans le désert, circonstances qui nous font connaître combien sa miséricorde est magnifique, et qui nous appren-

nent en même temps jusqu'où peut s'étendre la magnificence de la nôtre.

La première marque de cette miséricorde magnifique de Jésus-Christ envers ces peuples, c'est qu'il donne indifféremment et universellement à tous : *Distribuit discumbentibus*; la seconde, c'est qu'il leur donne autant qu'ils veulent, et jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés : *Quantum volebant*; et la troisième, c'est qu'il leur donne avec tant d'abondance, qu'il y a encore douze corbeilles pleines de ce qui était resté après leur repas : *Impleverunt duodecim cophinos fragmentorum*.

Or, je prétends qu'en de certaines occasions les aumônes des riches doivent imiter en quelque chose cette magnificence de Jésus-Christ, car, pour commencer par cette première circonstance, il semble qu'on doive soulager tous les pauvres qui se présentent, et que le bon homme Tobie, ne voulant pas que nous en rebutions aucun : *Noli avertere faciem tuam ab ullo paupere* (Tob., IV), nous oblige d'étendre nos charités autant que nous le pouvons.

Le premier dessein de la Providence a été de rendre communs tous les biens de la terre, et, si Adam n'avait jamais péché, il n'y aurait eu dans le monde aucune distinction de riche et de pauvre. S'il y a des conditions inégales, accusons-en le péché et la cupidité des hommes, dit saint Grégoire; mais apprenons en même temps aux riches, avec l'Apôtre, que dans cette diversité d'états, c'est à eux à faire en sorte que cette égalité soit rétablie, et que ces premiers desseins de la Providence ne soient pas frustrés : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas*.

Comme tous les hommes ont été tirés de la terre, qui est leur mère commune, elle produit dans son sein ce qui devrait servir à les nourrir tous; et de ce principe ce savant pape conclut deux choses : la première, que c'est en vain que ceux-là se croient innocents, qui s'appliquent à eux seuls les biens que Dieu a rendus communs; jusque là qu'il croit que, dès qu'ils refusent aux autres ce qu'ils ont reçu, ils commettent un horrible homicide, parce que, retenant pour eux seuls le bien dont les pauvres eussent été soulagés, ils en tuent tous les jours autant qu'ils en laissent périr de misère : *Ea de qua sumpti sunt cunctis hominibus terra communis est, et idcirco alimenta quoque omnibus communiter profert : incassum ergo se innocentes putant qui commune Dei munus sibi privatum vindicant, qui, cum accepta non tribuunt, in proximorum nece grassantur* (D. Greg., part. III Past. Adm., 22).

La seconde, que, tous les hommes ayant un même droit aux biens du monde, c'est à la charité chrétienne à rétablir entre eux l'égalité que le péché et la cupidité ont détruite. Vous êtes riches, vos frères sont pauvres; c'est à vous, pour rendre les choses égales, à suppléer à leur misère par votre abondance : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas*.

C'est à quoi les apôtres travaillaient dans

l'Eglise naissante, et ils firent en sorte que les chrétiens qui n'avaient qu'un même cœur et une même âme n'eussent aussi qu'un même désir. Il est vrai que vouloir rétablir entièrement cette égalité, ce serait entreprendre trop de choses et prêcher une morale odieuse à un riche, mais il est toujours certain que la charité tâche de lui donner autant d'étendue qu'elle peut, par le commandement qu'elle leur impose de donner selon leur pouvoir, indifféremment et sans exception, à tous les pauvres.

La pensée que nous ne composons tous qu'une famille dont Dieu est le Père; que nous ne faisons tous qu'un corps dont Jésus-Christ est le chef, ne nous engage-t-elle pas de nous assister tous avec autant de chaleur que la main s'exposerait dans l'occasion pour la tête, que la langue se plaindrait pour le pied? Que dis-je? la pensée que nous avons que nous sommes les membres d'un chef qui souffre généralement dans tous les misérables peut-elle nous résoudre à en laisser quelqu'un sans soulagement et sans secours?

Ecoutez Jésus-Christ, dit Salvien (*Lib. IV ad Eccles. catholicam*); écoutez-le se plaindre de la faim dans les uns, de la soif dans les autres, de la captivité dans ceux-ci, de la nudité et de la maladie dans ceux-là. Tout manque à ce pauvre universel; et si chaque pauvre n'a besoin qu'en soi et pour soi, Jésus-Christ est nécessaire en tous ceux qui souffrent de la nécessité. Or, si cela est ainsi, riches de la terre, pouvez-vous voir aucun pauvre, sans que vous lui donniez quelque secours? Quoi! vous ne soulageriez pas Jésus-Christ partout où vous sauriez que Jésus-Christ souffrirait; vous ne le revêtriez pas partout où vous sauriez qu'il est nu; vous ne lui donneriez pas un morceau de pain partout où vous sauriez qu'il a faim!

Il est certain néanmoins que, malgré de si pressants motifs, deux sortes de riches, par deux conduites toutes contraires, combattent également cette charité universelle. Les uns, qui veulent seuls posséder le bien qu'ils ont, les autres, qui veulent seuls user de ce bien et le dissiper au gré de leurs passions; en un mot, les avares et les prodigues. A l'égard des premiers, quelle injustice de retenir, comme ils font, dans leurs coffres, le sang et la vie des misérables, de ne travailler qu'à soustraire l'argent à la nécessité publique et au commerce; de n'avoir point même, ce semble, comme dit saint Cyprien, d'autre dessein en se refusant souvent à eux-mêmes le nécessaire, que d'empêcher que les autres ne possèdent ce qu'ils ont? *Ad hoc possideat tantum ne possidere alteri liceat.*

Les seconds prennent une route tout opposée, mais qui n'en est pour cela ni plus charitable, ni plus juste. Ce sont des gens qui, comme le mauvais riche de l'Evangile, consomment leurs biens en excès et en dépenses qui font horreur à la nature. S'ils mangent, vous diriez que la terre et la mer

ne produisent que pour leur table; s'ils bâtissent, vous diriez que les pierres et les marbres, les parqueteries, les dorures ne sont faites que pour leur logement; s'ils font des jardins ou s'ils ferment des parcs, vous diriez que tous les héritages voisins doivent entrer dans le leur; que les forêts et les campagnes ne sont faites que pour leur plaisir (1).

Anathème à ces magnifiques du siècle; malédiction à ces prodiges et à ces ambitieux de la terre; aussi bien y a-t-il longtemps que le Saint-Esprit l'a fulminée contre eux: *Væ vobis qui jungitis domum ad domum, væ vobis qui agrum agro copulatis, usque ad terminum loci! numquid habitabitis soli in medio terræ?* Malheur à vous, qui ne songez qu'à joindre une maison à une autre: malheur à vous, qui enfermez les champs de vos voisins dans le vôtre! croyez-vous que la terre n'a été faite que pour vous, et par quelle autorité en chassez-vous ceux qui y ont autant de droit que vous? Quoi! j'aurai créé des éléments pour tous les hommes (c'est ainsi que saint Augustin fait parler Dieu), et toi, riche, tu en auras seul l'usage! Tu marcheras seul le ventre plein, sans te mettre en peine du pauvre qui meurt de faim à ta porte et dans ton voisinage! Eh! pourquoi dérobes-tu à ton frère ce que j'avais donné et pour lui et pour toi? Pourquoi dévores-tu seul ce que ma Providence avait préparé pour vous deux? *Quare tibi solus vendicas quod ambobus dedi? quare tu solus comedis quod ambobus creavi?*

J'ai déjà satisfait aux devoirs de la charité, me dira quelqu'un; j'ai déjà fait l'aumône à quelques pauvres qui se sont présentés devant moi, n'en est-ce pas assez pour m'acquitter de l'obligation que Dieu m'impose? Je pourrais vous répondre à ceci que la charité chrétienne est de cette nature, qu'on ne peut jamais en cette vie s'acquitter entièrement de ses devoirs; et qu'ainsi, après avoir fait l'aumône à un pauvre, vous devez encore la faire à un autre; c'est le raisonnement de saint Augustin: *Charitas semper redditur et semper debetur.* Mais, pour ne vous rien dire d'outré, il est certain que vous devez secourir autant de pauvres que vos biens vous le permettent, puisque ce n'est qu'à cette condition que vous les avez reçus.

Dieu a ramassé en de certaines sources tout ce qui est nécessaire au reste de la nature: dans le soleil, des trésors d'influence et de lumière; dans la mer, toute la réserve des eaux; et ces causes universelles répandent dès le commencement du monde ce qu'on leur a d'abord communiqué. Riches de la terre, voilà votre état; c'est dans vous que Dieu a renfermé tant de biens que vous

(1) Dives pauperem nec cadentibus de mensa micis pascit, et Lazarus pauper quæ aliud non habebat, etiam de carnibus suis, canibus humanis fuit. Miser dives, si panem non dedisti, qui omnia absorbuisti; mitiores tibi canes tui, imo tu sævior canibus tuis, nam te sævientie illi parcunt qui non ad morsum dentes, sed linguas ad obsequium protulerunt (*D. Chrysost., serm. 121*).

possédez, afin que vous en soulageassiez les pauvres; et vous ne sauriez les abandonner sans troubler l'ordre de sa providence. Vous êtes comme des sources publiques où tous ceux qui ont soif ont droit de puiser; et, pour me servir d'une autre comparaison de saint Chrysostome, vous êtes des ports dans lesquels tous ceux qui ont fait naufrage doivent indifféremment être reçus. Vos libéralités doivent donc se multiplier à proportion de la misère de vos frères; donnez aux mendiants, aux honteux, aux prisonniers, aux églises, aux malades, comme Jésus-Christ qui donna à tous sans exception, *distribuit discumbentibus*, mais qui leur donna autant qu'ils voulurent, *quantum volebant*; et jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés, *impleti sunt*. Seconde circonstance que les riches doivent imiter dans leurs aumônes.

On est fort souvent en peine de savoir quelle part on doit faire aux pauvres de son bien, pour satisfaire à la charité chrétienne. Il y a eu des Pères qui ont dit que, tandis qu'un riche avait encore du bien pour l'employer à des usages, ou inutiles, ou criminels, il avait trop peu donné à Jésus-Christ. D'autres, comme saint Grégoire de Nazianze, ont soutenu que, si les personnes ne renonçaient pas absolument à leur bien pour Jésus-Christ, elles devaient le partager avec lui; et que, pour en posséder légitimement une moitié, elles étaient obligées d'abandonner l'autre.

Jésus-Christ dit dans l'Evangile que si notre justice n'est plus abondante que celle des pharisiens, nous n'entrerons jamais dans le royaume du ciel : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in regnum celorum* (S. Matth., V.); et saint Augustin infère de ces paroles du Sauveur deux étranges conséquences. La première que, puisque Jésus-Christ appelle l'aumône une justice, vous ne pouvez pas vous dispenser de la faire; et la seconde que, puisque le pharisien de l'Evangile donnait aux pauvres la dixième partie de son bien, Jésus-Christ ne nous en quitte donc pas à si peu.

Décider précisément ce qu'un riche est obligé de donner, c'est une chose difficile, à moins qu'on ne suive cette belle règle que Tobie prescrivait à son fils; qui est de donner beaucoup, si l'on a beaucoup de bien : *Si abundanter tibi fuerit, multum tribue*; de donner de bon cœur, et peu si l'on a peu; ou au moins, qu'on consulte, comme veut saint Thomas, deux choses : son pouvoir et la nécessité des pauvres. Le trop des riches leur est acquis, *quod superest date*, et quelquefois même, dans les nécessités extrêmes, ils sont obligés de retrancher quelque chose de leur nécessaire. Je ne vous prêche rien ici d'extraordinaire, messieurs; tous les Pères ont décidé que, dans les occasions pressantes, les riches ne se peuvent presque rien réserver; et saint Basile même a cru que la nécessité pouvait être si grande, qu'un riche qui n'aurait plus qu'un morceau

de pain serait obligé de le partager avec le pauvre. Si ce n'est pas là le sentiment de tout le monde, c'est au moins celui de saint Basile (*Hom. in ditescentes avaros*).

Voyez si Jésus-Christ n'en use pas aujourd'hui de la sorte. Il n'a que cinq pains et deux poissons pour toute sa famille; et cependant, comme la faim du peuple qui l'a suivi est pressante, il se retranche ce nécessaire pour le partager avec lui. Vous me direz qu'il était le maître et qu'il savait bien que l'abondance était entre ses mains, mais, comme remarque saint Chrysostome, les apôtres, qui ne prévoyaient pas ce miracle, consentirent cependant sans peine qu'on donnât ce qui leur était nécessaire; pourquoi? parce que ce n'était pas tellement leur nécessaire, qu'il ne le fût aussi de ce peuple qui était affamé. Dans cette pensée ils distribuèrent avec plaisir le peu qu'ils avaient; et la puissance de Jésus-Christ venant au secours de leur charité, ils donnèrent des pains et des poissons à cette prodigieuse multitude autant qu'elle en eut besoin, *quantum volebant impleti sunt*.

Si cela est ainsi, vous ne devez plus douter de la mesure de vos aumônes, qui doivent être assez abondantes pour soulager les pauvres dans leurs misères, et qui, pour imiter la magnificence de celles de Jésus-Christ, devraient même plutôt pencher du côté de la profusion et de l'excès, que du côté de l'épargne et de l'avarice.

Le repas que Jésus-Christ fait aujourd'hui à ce peuple (et c'est une troisième circonstance) est effectivement si magnifique, que douze corbeilles sont remplies de ce qui reste; aimant mieux, dit saint Basile de Séleucie, donner au-delà du nécessaire, que de manquer au nécessaire même.

Si la charité des riches était parfaite, ils ne feraient l'aumône qu'avec cette dernière magnificence; mais en vain m'efforcerais-je de la leur persuader, puisque je vois même que j'en ai trop dit pour me faire cent objections que je trouve toutes réduites à ce que saint Philippe et saint André objectèrent à Jésus-Christ, quand il leur témoigna qu'il voulait soulager ce peuple dans son besoin.

L'un lui dit : Il faudrait avoir de grandes sommes d'argent pour le rassasier; et l'autre : Voilà cinq pains et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? *Quid inter tantos?* Nous n'avons rien, nous n'avons pas assez; voilà les deux excuses dont on se sert pour ne pas imiter la magnificence de Jésus-Christ.

Vous n'avez rien, dites-vous; vous n'avez que le nécessaire? Eh! que sont-ce donc tous ces meubles précieux, ces lits magnifiques, ce buffet de vaisselle d'argent, cette nombreuse livrée, cette quantité de chevaux et de chiens? Grand saint Chrysostome, le luxe de Constantinople vous donnait-il plus de sujet que ne ferait celui de Paris, de fermer aux riches les portes de votre Eglise, de leur interdire non-seulement la participation, mais la vue même des saints mystères?

Ne me dites pas que c'est le nécessaire de

vosre condition, car souvent quelle chimère que cette condition prétendue ! De vingt personnes qui allègueront aujourd'hui leur condition, peut-être n'y en a-t-il pas deux qui soient bien fondées. J'ai ma condition à soutenir. Eh ! misérable qui sors de la pousière, il n'y a pas trente ou quarante ans que ton père était dans la roture et dans la misère. Ta condition ? Oui, tu en as une à soutenir, mais sache que c'est celle de chrétien, et que l'autre n'est qu'une monstrueuse production de tes rapines ou de ton orgueil.

Ne me dites pas non plus que vous n'avez pas assez de bien, que vous êtes chargés d'une grande famille, que vous avez des enfants à élever et à établir. Mais savez-vous ce que saint Cyprien vous répond ? Plus vous avez d'enfants, dit ce Père, plus aussi avez-vous de personnes à conserver, de péchés à expier, de consciences à purifier, de désordres à prévenir, d'âmes à délivrer, de grâces à obtenir. Or, tous ces devoirs ne peuvent mieux s'accomplir que par l'aumône. *Retardat te numerositas filiorum quominus largiter bonis operibus insistas; et qui hoc ipso operari amplius debes, quo multorum pignorum pater es. Plures sunt pro quibus Dominum deprecaris; multorum delicta redimenda sunt, multorum animarum liberanda, etc.* (*D. Cyp., de Opere et Eleemosyna*).

Vous voulez amasser du bien à vos enfants ? mais qui vous a dit qu'ils ne feraient pas de ce bien la matière de leur débauche, un funeste sujet, et pour vous, et pour eux, de damnation ? Vous thésaurisez pour vos enfants ? Eh ! ne devez-vous pas préférer votre âme et votre salut à leur établissement temporel ? c'est là l'ordre naturel de la charité. Or, en donnant aux pauvres, vous vous donnez à vous-mêmes : un héritier dissipera ce que vous aurez amassé avec peine, au lieu que vous posséderez éternellement dans le ciel ce que vous y aurez envoyé par les mains des misérables.

Ne pourrais-je pas ajouter ici, sans commettre mal à propos la toute-puissance de Dieu, que même dès ce monde il vous donnera, ou à vos enfants, plus que vous ne lui aurez donné en la personne des pauvres ? Il augmentera le bien que vous avez, et la même main qui multiplie aujourd'hui le pain dans le désert pour le distribuer à cinq mille hommes multipliera encore le vôtre quand vous le donnerez en aumône. *Interveniet illa manus quæ panem frangendo auget, et erogando multiplicat* (*D. Leo, serm. de Collect.*). Il est vrai que pour mériter cette bénédiction il faudrait que votre charité fût encore accompagnée d'une troisième qualité, que je remarque dans celle de Jésus-Christ. Il ne la fit pas pour en recueillir une gloire extérieure, puisqu'il s'enfuit dès qu'il vit que ce peuple voulait le couronner ; et c'est ce qui vous apprend que vos aumônes, pour être méritoires et dignes de récompense, doivent être accompagnées d'humilité et de modestie ; c'est par où je finis.

III. — Ce n'est pas seulement par leurs péchés que les hommes se perdent, c'est sou-

vent même par leurs vertus ; et l'Écriture remarque qu'au jour du jugement dernier il s'en trouvera plusieurs dont Jésus-Christ regardera les prières comme des blasphèmes, les jeûnes comme des hypocrisies, et les aumônes comme des dissipations inutiles.

Cette corruption des vertus vient de plusieurs causes : quelquefois de l'intérêt, quand on les fait servir à sa fortune : *existimantes quæstum esse pietatem*. (*1 Timoth., VI*) ; quelquefois du plaisir, quand on les pratique pour le repos qu'on y trouve ; mais souvent de la vanité, quand on s'y assujettit pour la gloire du monde et les vains applaudissements des hommes.

Comme ce motif se glisse plus ordinairement dans l'exercice de l'aumône que dans la pratique des autres vertus, Jésus-Christ a toujours pris un soin tout particulier de nous en avertir ; tantôt en nous disant de ne pas sonner de la trompette devant nous, lorsque nous la donnerons ; tantôt en nous conseillant de la faire si bien, que notre main gauche ne sache pas même ce que fait notre droite ; et tantôt enfin, en nous donnant l'exemple, comme il le fait dans notre Évangile.

Les Pères demandent d'où vient que les Juifs, qui avaient vu faire à Jésus-Christ tant de miracles, ne s'avisèrent cependant de le vouloir faire leur roi qu'après celui-ci ; et ils répondent que c'est d'autant que Jésus-Christ n'avait jamais tant fait éclater de qualités royales.

Il fit en cette action paraître de la bonté en se laissant toucher à la misère de ces peuples, de la prudence en cherchant les moyens de la soulager, de la justice en leur distribuant à tous également, de la libéralité en leur donnant autant qu'ils voulurent, de la magnificence en leur donnant même le superflu ; et ce fut ce qui obligea les Juifs à une reconnaissance toute particulière, et qu'étant charmés de tant d'augustes qualités, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de choisir pour roi un homme qui savait si bien pourvoir à leurs besoins.

Mais qu'arriva-t-il ? Ce fut pour lors que Jésus-Christ, connaissant leur dessein, s'enfuit sur la montagné ; et c'est là, riches qui faites l'aumône, l'exemple que vous devez imiter. Vous êtes les rois des pauvres, lorsque vous soulagez leurs misères ; vous êtes même, selon saint Grégoire de Nazianze, leur Dieu, c'est-à-dire que vous tenez sa place, puisqu'il se sert de votre ministère pour leur faire jouir du bien qu'il leur fait.

Glorieuse qualité ! mais qui ne doit pas pour cela vous enfler le cœur, c'est assez pour vous de mériter cet honneur, et ce serait un péché si vous le recherchiez. Que vous seriez malheureux de vous servir d'une vertu qui peut éteindre tous les vices, pour allumer l'orgueil, qui, selon l'Écriture, est le principe de tous les péchés !

De là vient que Jésus-Christ recommande partout dans l'Évangile qu'on fasse l'aumône en secret : *Sit eleemosyna tua in abscondito* (*S. Matth., VI*). Est-ce qu'il défend

généralement toutes les aumônes publiques ? Non, sans doute, puisqu'il veut aujourd'hui avoir autant de témoins de sa charité, qu'il y a d'hommes qui la reçoivent ; car souvent on ne ferait pas beaucoup d'aumônes, s'il fallait nécessairement qu'elles fussent cachées ; au contraire, il y a des occasions où, pour l'édification d'autrui, il les faut faire publiquement, afin que la charité gagne ce que l'humilité semble perdre.

Que veut donc dire Jésus-Christ, en nous recommandant si expressément les aumônes cachées et voulant que, lorsque nous en faisons, notre main gauche ne sache pas ce que fait la droite ? Il nous apprend, disent les Pères, l'une des plus importantes vérités qu'il y ait ; à savoir, que dans la distribution de nos aumônes, nous ayons l'intention de nous acquitter simplement de nos devoirs, ce qui est exprimé par notre main droite, sans prendre garde à ce que les hommes en penseront, et sans rechercher leurs louanges, ce qui est signifié par la main gauche. Il nous apprend que, quoique nous fassions nos aumônes devant le monde, nous ne devons néanmoins jamais les faire pour le monde ; que nous devons séparer notre intention d'avec notre action, et regarder uniquement Dieu sans aucun retour sur les applaudissements des hommes ; en sorte que, si l'on ne nous défend pas absolument d'être vus dans nos bonnes œuvres, on nous défend de les faire pour être vus : *Manum dexteram intentionem bonam servandi præcepta divina, sinistram vero delectationem humanæ laudis interpretantur, et sensus erit : Dum bona intentione elemosynam facis, cave a dextera vanæ gloriæ, quæ tunc tentare solet, cum ante oculos hominum fit* (D. Greg., III parte Past., c. 24). *Nihil ob gloriæ cupiditatem, nihil ob munuscula hominum facere : quam difficile Deo tantum judice esse contentum !* Si vous n'avez pas fait votre aumône afin qu'on la vît, dit saint Chrysostome, l'eussiez-vous faite dans la place publique, personne ne l'a vue. Si le désir de la louange ne s'est point glissé dans votre cœur lorsque vous avez fait l'aumône, dit saint Grégoire, votre gauche n'a rien su de ce que faisait votre droite.

Riches de la terre, conservez-vous cette pureté d'intention dans vos aumônes ? et, lorsque vous soulagez les pauvres, vous contentez-vous d'avoir Dieu pour témoin et pour juge de votre charité ? Si j'en crois saint Jérôme, ces sentiments étaient fort rares dans son siècle, et je puis dire qu'ils le sont encore plus dans le nôtre. Les riches font-ils aujourd'hui la moindre libéralité, qu'ils ne la publient partout, et dont ils ne prennent plaisir d'être loués ?

Quelle folie de donner des choses et de retirer des paroles, de semer du bon grain, et de ne recueillir que du vent et de la fumée ? *La récolte de l'hypocrite*, dit Job, *est si stérile*, que, quelque aumône ou quelque autre bonne action qu'il fasse, il trouvera à la fin qu'il n'aura rien amassé : *Congregatio hypocritæ sterilis*. Fuyez donc, mes frères, fuyez comme Jésus-Christ, quand on voudra ho-

norer vos aumônes, fuyez par humilité. Le fonds d'où vous les avez tirées vient de Dieu, fuyez par humilité. L'inspiration et la générosité que vous avez eues de les faire naissent de la grâce ; fuyez même ces applaudissements par une noble fierté ; croyez que, quand les hommes voudraient vous offrir une couronne, c'est trop peu de chose pour votre vertu, qu'il ne faut pas de moindres mains que celles de Dieu pour vous la mettre sur la tête, et qu'après que Jésus-Christ n'aura pas rougi d'avouer à la face du ciel et de la terre que vous lui avez donné à manger dans sa faim et à boire dans sa soif, il n'appartient qu'à lui de vous mettre en possession de son royaume et de sa gloire. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des irrévérences dans l'Eglise.

Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes eiecit de Templo.

Jésus-Christ ayant fait une espèce de fouet de corde, chassa tous ceux qui profanaient le temple de son père (S. Jean, II).

C'est une judicieuse réflexion de saint Jérôme, que jamais Dieu n'a tiré de plus sensibles vengeances des péchés des hommes que lorsqu'ils ont profané les lieux destinés pour l'adorer, ou qu'ils ont même manqué de respect, soit pour les vases qui servaient à son culte, soit pour les signes extérieurs qui représentaient sa sainteté et sa grandeur. Oza (II Reg., VI) prit la liberté de soutenir l'arche, dans la crainte qu'il avait qu'elle ne tombât, et cette piété peu respectueuse et indiscreète fut cause qu'il fut frappé de mort. Cinq mille Bethsamides regardèrent cette même arche sans vénération, et ils moururent aussitôt sur la place. Balthazar profana les vases du temple (Dan., V), et dès ce moment il vit une main qui écrivait son arrêt de mort. Héliodore viola ce même temple (II Machab., III), et les anges le brisèrent de coups : et aujourd'hui une troupe de marchands et de changeurs font de la maison de Dieu une maison de commerce, et Jésus-Christ, oubliant sa douceur naturelle, s'arme de zèle et, prenant le fouet à la main, les chasse avec confusion de ce lieu de prières.

Que tous ces exemples, messieurs et mesdames, devraient faire sur vos cœurs et sur vos esprits plus d'impression qu'ils n'y font pas ! Car enfin nos temples sont-ils moindres que celui de Jérusalem ; et qu'est-ce que l'arche de l'ancienne alliance, en comparaison de nos cérémonies, de nos vases sacrés et de la présence de Jésus-Christ même ?

Cependant ce Dieu si doux et si miséricordieux, qui est moins venu pour juger le monde que pour le sauver, comme il nous en assure, prend des fouets de corde, et en plein midi, à la vue d'une infinité de peuples assemblés de toutes parts pour la célébration de la Pâque, en frappe les profanateurs du temple de

Jérusalem, renverse leurs tables, jette par terre leur argent et les force de sortir d'un lieu si saint. Il faut donc dire, conclut de là le même saint Jérôme, que cette profanation des temples est un grand péché, pour mériter de si rudes châtimens ; et c'est ce que nous verrons, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Quoique Dieu se trouve dans tous les endroits du monde par sa présence, par son action et par sa connaissance, comme dit saint Augustin, il est vrai de dire qu'il s'est toujours choisi de certains lieux qu'il a honorés d'une présence toute particulière, comme l'était autrefois le temple de Jérusalem, et comme nos églises le sont encore aujourd'hui : *Deus totus pes est, quia ubique est : totus manus, quia omnia potest : totus oculus, quia omnia videt.* (D. August., tract. Quod Deus sit ubique, et ad Probam de videndo Deo).

Sans m'arrêter à établir au long ce principe, j'en tire d'abord trois conséquences qui vont faire le partage de ce discours. Si Dieu réside plus particulièrement dans nos églises que dans aucun autre endroit du monde, nous lui devons rendre en ce lieu plus de respect ; c'est la première. Si Dieu y agit plus favorablement pour nous, nous devons y avoir une plus grande reconnaissance pour ses bienfaits ; c'est la seconde. Si Dieu y veille avec plus d'exactitude sur nous, nous sommes obligés de nous y tenir avec plus de circonspection et de crainte.

Manquons-nous, comme il n'arrive que trop souvent, à quelqu'un de ces devoirs, il ne manque jamais de son côté de s'en venger, sinon par des châtimens visibles, au moins par des punitions secrètes et invisibles qui sont encore infiniment plus à craindre : et c'est ici, mes frères, que vous dextriez trembler, si vous aviez un peu de foi, puisque, pour vous faire concevoir toute l'horreur des irrévérences qui s'y commettent et des terribles peines que ces profanations vous attirent, il suffit de vous faire voir que ceux qui s'en rendent coupables sont des impies qui déshonorent la présence de Dieu ; des ingrats qui méprisent ses bienfaits ; des aveugles qui méconnaissent sa vigilance et sa justice. Ces trois vérités méritent toute votre attention.

I. — Dieu est partout, messieurs, et, si nous en croyons le savant Philon, le monde entier n'est qu'un grand temple où il veut être honoré, temple dont le ciel est le sanctuaire, dont les astres sont les flambeaux, dont les anges sont les prêtres, et dont toutes les créatures sont les victimes.

Cette adorable immensité lui est si nécessaire, que selon notre manière de concevoir elle nous paraît comme la source de toutes ses autres perfections, et principalement de son infinité et de son immutabilité divines.

1° Si Dieu est immense, il est infini, puisque ce qui est immense n'a point de bornes, et que ce qui est infini ne peut ni s'épuiser ni se terminer. Notre être est si petit, dit

le savant Arnobe (*Adversus gentes*), et Dieu est si grand que, quoique nous le touchions tous, il est néanmoins infiniment éloigné de nous parce que, nous n'occupons qu'une place déterminée et fort étroite, et que sa grandeur s'étend au delà du monde, parmi des espaces que l'imagination se figure et que nous ne saurions jamais mesurer.

2° Si Dieu est immense, il est immuable, puisqu'il ne peut ni agir, ni demeurer que dans lui-même. Son essence se trouvant dans tous les lieux du monde, son trône est immobile, et sa bienheureuse immutabilité fait sa tranquillité et son repos.

Fausse divinités des idolâtres, vous eussiez été ravies, non pas d'avoir ces avantages, ce qui était impossible, mais du moins qu'on crût que vous les aviez ; et c'est ce que vos adorateurs, quelque aveugles qu'ils fussent, n'ont jamais reconnu. Car, s'ils croyaient que vous eussiez cette immensité divine, d'où vient qu'ils vous resserraient dans des lieux particuliers comme par une espèce d'esclavage ? que votre puissance était tantôt limitée à quelques villes, tantôt à quelques temples, tantôt à quelque île déserte ? D'où vient qu'ils vous attachaient à leurs foyers avec des chaînes d'or, comme pour arrêter votre inconstance, dans l'appréhension qu'ils avaient que vous ne les quittassiez pour aller demeurer chez d'autres peuples ?

Il n'appartient qu'au Dieu que nous adorons d'être immense, comme il n'appartient qu'à lui d'être immuable et infini. C'est lui que saint Jean, dans son Apocalypse, nous représente sous la figure de ce roi dont la tête était dans le ciel toute brillante de rayons qui l'environnaient, le corps sur la terre, ceint d'une ceinture d'or, et des pieds qui descendaient jusque dans le centre des abîmes. Ou, si vous voulez que je soulage votre imagination par une autre figure, c'est lui que ce même apôtre nous représente dans la personne de cet ange, dont un pied était sur la terre et l'autre sur la mer (*Apoc.*, IX) ; encore, qu'est-ce que cela en comparaison de Dieu, qui, comme dit saint Augustin, remplit le ciel de sa gloire, la terre de ses grâces, l'enfer de ses vengeances, et tout l'univers de sa majesté ?

Mais si cela est ainsi, me direz-vous, ne semble-t-il pas qu'en disant que Dieu habite principalement dans nos temples, vous vouliez y resserrer sa majesté ? Non, messieurs, mais c'est que de tout temps, quelque immense qu'il soit, il a choisi, comme j'ai déjà commencé à vous le dire, quelques lieux particuliers où sa présence fût singulièrement reconnue et adorée.

Jacob, en se réveillant de cet heureux sommeil où il avait vu tant de mystères, et frappé de cette présence invisible qu'il sentait, s'écria : Dieu est véritablement en ce lieu : *Vere Dominus est in loco isto* (*Genes.*, XXVIII). Et ne savons-nous pas que Dieu lui-même commanda à Moïse de lui dresser un tabernacle où il pût habiter au milieu de son peuple, jusqu'à lui défendre de sacrifier en

d'autres lieux que celui qu'il aura choisi?

Quelles promesses n'a-t-il pas faites ensuite à Salomon d'honorer de sa présence le temple magnifique qu'il lui avait bâti? De là venaient ces saintes horreurs qui saisissaient souvent les lévites à l'entrée de ce temple et qui leur interdisaient leurs fonctions; de là ce grand et profond respect dont le peuple fut d'abord prévenu pour ce saint édifice, jusqu'à tenir ses murailles pour sacrées et à ne les oser toucher de ses mains. Ce qui obligea Salomon de les revêtir d'autres murailles qui, cachant ces premières, délivrassent le peuple de son scrupule.

Mais de quelque présence auguste que Dieu ait jamais honoré le temple de Jérusalem, et quelque vénération que les Juifs aient eue pour cette sainte demeure de leur Dieu, il faut avouer que nos églises ont sur lui des avantages infiniment plus considérables, et qui doivent par conséquent nous inspirer plus de respect.

N'est-ce pas en effet dans ces saints lieux qu'on peut dire que Dieu réside véritablement : *vere Dominus est in loco isto*, par une nouvelle présence qu'il n'avait pas pour lors, puisque par le sacrement auguste de l'autel la personne adorable du Verbe, son humanité sainte, son âme innocente, sa chair virginale, son sang précieux, toute sa gloire et sa béatitude éternelle s'y trouvent, non en ombre et en figure, mais réellement et avec vérité, jusque-là que Jésus-Christ ne réside pas plus réellement à la droite de son Père que dans nos tabernacles? Considération qui oblige saint Chrysostome d'appeler l'église et l'autel un ciel en abrégé : *Cælum in angustum reductum*.

Voulez-vous entendre David parler également et faire comparaison de ces deux résidences de Jésus-Christ? *Dominus in templo sancto suo, Dominus in cælo sedes ejus* (Psal. X) : Le Seigneur, dit-il, est dans le ciel, le Seigneur est aussi dans son temple. Mais prenez garde aussi que ce prophète, ayant établi au ciel et dans le temple cette égalité de présence, ne manque pas d'en tirer incontinent après l'obligation d'un même respect pour l'un et pour l'autre : *Adorate eum, omnes angeli ejus* (Psal. XCVI) : Anges du ciel, puisque le Seigneur a établi son trône au milieu de vous, adorez-le dans ce séjour de sa gloire; mais vous, ô hommes, qui possédez le même Dieu dans nos temples, *adorate Dominum in atrio sancto ejus* (Psal. XXVIII), sachez que vous êtes obligés de lui rendre les mêmes adorations sur son autel.

Les anges s'acquittent, de leur côté, de leurs devoirs, rendant à Jésus-Christ l'honneur qui lui est dû et l'adorant dans ce séjour de sa gloire; mais les chrétiens sont-ils aussi fidèles à s'acquitter de cette obligation sur la terre? Adorable Sauveur, à quelles étranges humiliations votre amour vous a-t-il réduit, lorsqu'il vous a obligé de vous renfermer dans nos églises et dans nos tabernacles? Les outrages n'y surpassent-ils pas les honneurs que vous y recevez, et si vous ne

permettiez à vos anges mêmes, après vous avoir adoré dans le ciel, de descendre encore dans nos églises pour suppléer au défaut de la piété des hommes et pour vous porter en troupe leurs hommages sur nos autels, ne vous seriez-vous pas commis à quelque chose d'indigne de votre majesté, de vous y rendre présent?

Je sais bien que la présence de Jésus-Christ sur nos autels recevait des premiers chrétiens une vénération si grande, que, selon l'excellent témoignage de saint Nil, illustre disciple de saint Chrysostome, ils entraient dans une église comme s'ils fussent entrés au ciel, et qu'ils n'y pensaient et n'y faisaient rien qui ressentit la terre : *Ecclesiam ut cælum adibant, et nihil in ea aut loquebantur, aut agebant quod terram saperet*. Je sais bien encore que saint Jérôme nous apprend que, de son temps, le respect était si grand pour la présence auguste de Jésus-Christ dans l'eucharistie, que ce respect s'étendait jusque sur les vases, sur les calices et les voiles qui servaient à ce redoutable mystère. Ne croyez pas, dit ce savant docteur, que nous regardions ces ornements sacrés comme des choses inanimées et qui, n'ayant aucun sentiment, n'ont aussi en eux aucune sainteté extérieure qui mérite du respect. Apprenez qu'à cause de l'honneur qu'ont tous ces instruments précieux de toucher le corps et le sang du Seigneur, nous devons les respecter, en suite de l'obligation que nous avons d'adorer son corps et son sang : *Discant qui ignorant sacros calices et sancta velamina non quasi inanima et sensu carentia sanctimoniam non habere, sed ex consortio corporis et sanguinis Domini, eadem qua corpus ejus et sanguis majestate veneranda*.

Mais faut-il que je retrace dans vos mémoires l'idée de cette ancienne piété de vos pères et la vénération qu'ils avaient pour Jésus-Christ présent dans nos églises, afin d'augmenter par là votre condamnation et votre honte par le peu de respect que vous lui portez? Je vois bien, mes frères, que sans vous en avoir encore fait mes plaintes, plusieurs de ceux qui m'entendent se sentent déjà chargés de honte. Dieu disait autrefois à Ezéchiel qu'il n'avait qu'à montrer le temple aux Juifs pour les confondre : *Ostende domui Israel templum ut confundantur* (Ezech., XLIII); il nous suffirait de même, pour faire rougir la plupart des chrétiens, de leur montrer, sans leur rien dire, cette église qu'ils ont si souvent profanée et cet autel qu'ils ont tant de fois deshonoré. Les outrages qu'on fait aujourd'hui à la présence de Dieu dans l'Eglise sont si universels, que j'ose dire que peu de chrétiens s'en trouvent innocents. Les uns y viennent comme ne discernant pas cette présence particulière; les autres comme la voulant bannir et obliger Dieu de se retirer d'avec nous; d'autres enfin, comme s'ils avaient au moins dessein de faire oublier cette présence et de l'effacer de la mémoire des hommes.

J'ai dit premièrement que les uns ne la

discernent pas. Car serait-il possible qu'ils crussent que le Dieu du ciel et de la terre, leur sauveur et leur juge, habite dans un lieu où ils entrent, et qu'ils ne s'y tinssent pas dans le respect? Le grand apôtre dit que celui qui reçoit indignement le corps du Seigneur est un malheureux qui n'en fait aucune distinction d'avec les viandes ordinaires, *non dijudicans corpus Domini* (I Cor., XI); parole qui renferme un grand sens et à laquelle nos hérétiques n'ont jamais fait de solide réponse. Mais puis-je aussi parler plus favorablement de ces misérables chrétiens qui viennent profaner par leur impiété le lieu où ce corps adorable réside, que de dire qu'ils n'y discernent pas sa présence? Est-ce discerner la présence de Jésus-Christ dans nos églises que d'y parler de toutes choses comme dans sa maison que d'y traiter d'affaires comme au barreau? Est-ce faire différence de ce lieu saint d'avec les plus profanes que d'y cajoler comme au bal, que d'y rire comme à la comédie? *Non dijudicans corpus Domini*.

Que les hérétiques, après s'être séparés de l'Eglise, exercent leur fureur sur les temples; que les luthériens en Allemagne, que les calvinistes en France s'efforcent de profaner et de démolir partout la maison de Jésus-Christ; qu'ils nous donnent occasion de leur renouveler les reproches qu'Optat de Milève faisait aux hérétiques de son temps: *quid tam sacrilegum quam altaria Dei in quibus aliquando et vos obtulistis frangere?* Quel sacrilège de briser les autels et de renverser les temples du Dieu vivant, où vous avez autrefois offert et sacrifié vous-mêmes? que ces misérables, dis-je, en viennent jusqu'à cet excès d'impiété, j'en pleure et j'en gémis, mais je ne m'en étonne pas si fort. Ce sont des ennemis, ce sont des infidèles, et leur rage est fondée sur leur incrédulité. Mais que des enfants, que des chrétiens demeurant dans le sein de l'Eglise, aient aussi peu de respect pour ses temples que les hérétiques; que, bien loin de s'y abstenir des crimes qu'ils commettent ailleurs, ils aient souvent l'impudence d'y faire des choses qu'ils n'oseraient tenter en nul autre lieu, et qu'avec cela ils prétendent nous persuader qu'ils y reconnaissent, qu'ils y croient la présence d'un Dieu réelle et véritable, c'est, messieurs, ce que je ne saurais jamais accorder.

Mais comment pourrai-je le comprendre, puisque cela paraît inconcevable à Dieu même? Ecoutez comme il en parle à Jérémie: *Quid est quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa* (Jerem., XI)? Comment se peut-il faire que mon ami, qu'un homme qui se vante de m'être fidèle, vienne commettre ses plus grandes abominations jusques dans ma maison? Ne pas garder les lois du souverain en quelque endroit de son état que ce puisse être, c'est un crime; mais choisir le lieu de son séjour pour violer ses ordonnances, tirer l'épée dans son palais, faire une action d'emportement et de fureur en sa présence, jusques aux pieds de son trône,

c'est un crime de lèse-majesté qui ne saurait être trop puni.

Aussi Assuérus ne trouvait rien de plus criminel en la personne d'Aman que l'impudence qu'il eut de manquer de respect pour sa présence et pour sa maison, *etiam reginam vult opprimere me presente in domo mea* (Esther, VII). Ah! que Jésus-Christ aurait souvent sujet de faire de pareils reproches à tant de misérables qui, non contents de violer ses préceptes en tous lieux et en toutes occasions, semblent ne venir dans ses temples et ne s'approcher des tabernacles que pour l'outrager comme présent, que pour l'offenser de plus près, que pour rendre leurs coups plus injurieux et plus inévitables! Je m'assure que vous jugez comme moi qu'il faut que ces malheureux ne discernent pas la présence de Dieu dans nos églises, ou que, s'ils l'y reconnaissent, leur dessein doit donc être de l'en chasser.

Pour comprendre cette seconde circonstance de leur profanation, remarquez, je vous prie, avec saint Chrysostôme, que les temples sont sur la terre les ailes de Dieu contre la violence des hommes. Dieu au commencement de l'alliance qu'il fit avec son peuple n'avait point de temple, parce que ce peuple, n'étant pas encore fort criminel, ne rendait aucun lieu indigne de sa présence. Il se fit bâtir une arche et un tabernacle, mais il n'avait pas de lieu fixe pour sa demeure; il accompagnait ce peuple dans tous ses voyages; il allait à sa tête dans tous ses combats; Dieu, en un mot, le traitait comme on fait un ami particulier, duquel on ne se sépare pas, afin de pouvoir partager tous ses déplorables et le secourir dans tous ses besoins. Mais ce peuple ingrat eut-il rompu cette alliance avantageuse par cent perfidies? se fut-il ligué avec les ennemis de Dieu jusqu'à idolâtrer avec eux? écoutez la résolution que Dieu prend chez un prophète: Mon cœur se resserre pour ces ingrats, comme le leur a changé pour moi: *Anima mea contracta est in eis, siquidem animi eorum variavit in me* (Zach., XI). Là-dessus Dieu se retire d'eux, il se fait bâtir un temple et cherche un asile à sa présence contre leurs outrages. Qu'arrive-t-il? ces misérables, non contents d'avoir obligé Dieu par leurs crimes de se retirer d'eux, le vont encore poursuivre dans le lieu même de sa retraite. Il s'en plaint formellement dans Ezéchiel: *Abominationes magnas domus Israel facit hic, ut procul recedam a sanctuario meo*. Jésus-Christ, en d'autres, les trouve aujourd'hui qui profanent ce lieu saint par leur sale commerce: *Invenit in templo vendentes*. Ah! perfides, leur crie-t-il, vous avez l'insolence de venir attaquer mon Père jusque dans sa maison; n'est-ce pas assez que vous l'ayez banni de toute la terre par vos désordres, sans attendre de le faire encore sortir de l'unique lieu qui lui reste?

En vérité, dit saint Augustin (1), Jésus-

(1) *Quid audivimus, fratres? Ecce templum illud adhuc figura erat, et ejecit vendentes, et ea que vendebant ne-*

Christ est mieux fondé que jamais de faire ce reproche aux chrétiens. Ne dirait-on pas, à voir le peu de respect que la plupart ont pour sa présence dans nos églises, qu'ils ont aussi entrepris de l'en chasser? Ils l'ont déjà banni de tous les autres lieux du monde. Le démon se pourrait vanter à meilleur titre que jamais qu'il s'est promené sur toute la terre comme sur sa possession et sur son héritage: *Circuivi terram et perambulavi eam*. L'injustice l'a introduit dans le barreau, la flatterie dans la cour, la médisance et l'impudicité dans les assemblées; le démon est maître de toute la terre: *Totus in maligno positus est mundus*. Les temples seuls semblent donc être l'asile de Jésus-Christ; mais, comme si c'était encore trop pour un Dieu, il faut que les pécheurs le viennent persécuter jusque dans cet asile. Ah! profanateurs, ne vous suffit-il pas de déshonorer la présence de Dieu dans tous les autres endroits du monde? *Maledictum et mendacium, homicidium, furtum et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit*. Un déluge infernal de mensonges, de blasphèmes, de larcins, d'adultères et d'incestes inonde toute la terre et oblige Dieu de se retirer dans son temple comme dans une arche, et vous avez la cruauté d'y vouloir faire entrer ce déluge pour rendre ce dernier lieu qui reste à Jésus-Christ indigne de sa présence, pour le bannir encore, si vous pouviez, de ce séjour en le lui rendant insupportable.

Je sais bien, messieurs, que les pécheurs ne peuvent exécuter absolument ce dessein; mais savez-vous la manière dont leur malice s'en console? C'est que, ne pouvant ôter la présence de Jésus-Christ de nos églises, ils s'efforcent du moins, par la pompe et par le luxe qu'ils y font paraître, de faire oublier qu'elle y soit. Nous lisons avec horreur dans l'histoire ecclésiastique que les païens, pour empêcher que les chrétiens n'adorassent Jésus-Christ avec tout le respect qu'ils faisaient sur la montagne qu'il avait arrosée de son sang, entreprirent de la déshonorer par mille actions impures, et dressèrent même en la place où avait été posé l'instrument précieux de notre salut une idole de Vénus. Saint Paulin se plaint qu'ils en avaient usé avec la même abomination dans l'étable sacrée de Bethléem; mais oserais-je dire que les chrétiens font aujourd'hui quelque chose d'aussi détestable et peut-être plus honteux à la religion dans nos temples et à la face de nos autels? Quel peut être le dessein de cette femme qui entre dans l'église d'un air fastueux et plein d'arrogance, dans un habillement également avantageux et magnifique, et, pour me servir de la comparaison de l'Écriture, plus parée que le temple même? *Circumornata ut similitudo templi* (Psal. CXLIII). Que veulent dire ces regards libres et qui se tournent si facilement de toutes parts? Que si-

gnifie entre autres ce choix particulier d'église; cette affectation d'une certaine heure? Est-ce trop penser que de croire que cette créature veut s'attirer les yeux et l'attention de tous les assistants, et les dérober par conséquent à Jésus-Christ et à ses mystères. Est-ce juger témérairement de dire qu'elle veut effacer la présence de Dieu par la sienne; Que son dessein, du moins, serait de faire oublier à tout le monde que Dieu est en ce lieu, et de faire seulement penser qu'elle y est? Misérable créature, c'est donc là le respect que tu viens rendre à Jésus-Christ dans sa maison? Quoi! tu n'as pas de honte, dans un lieu où le Fils d'une Vierge est immolé, de venir être toi-même une victime de scandale et d'impudicité? Jésus-Christ à cet autel nourrit les hommes de sa chair pour les rendre immortels, pour leur inspirer des sentiments de pureté, pour éteindre en eux les ardeurs de la concupiscence; et toi, tu viens ici avec un corps criminel, infecter les yeux, empoisonner les âmes et allumer dans tout un temple des feux plus détestables que ceux de l'enfer? Quel attentat! opposer une chair impure à la chair toute sainte et toute immaculée de l'Agneau, détruire par un amour infâme la charité la plus parfaite d'un Dieu! Pendant qu'il sauve les hommes, vouloir les perdre, et, si nous en croyons saint Paul: *Mettre jusqu'aux anges en péril* (I Cor., XI).

Après cela, femmes du monde, êtes-vous chrétiennes? Eh! quel plus grand désordre pourriez-vous faire dans nos églises, si vous étiez païennes? Si vous étiez chrétiennes, paraîtriez-vous ici dans un autre état que dans un état d'humilité et de pénitence? Il est aisé de juger par votre pompe extérieure que ce n'est pas la religion qui vous y amène, et que tout votre dessein est d'y voir, comme d'y être vues. Je suppose, mesdames, que vos intentions ne sont pas toutes si criminelles; mais depuis quel temps vous est-il permis de venir à l'Eglise avec tous ces ornements de vanité? Consultez la coutume de tout autre siècle que le nôtre, et, pour prévenir l'excuse imaginaire de vos conditions, écoutez seulement la protestation solennelle que font deux grands empereurs, Théodose et Valentinien, au premier concile d'Éphèse. Après avoir hautement reconnu les temples du Dieu vivant comme ses plus sacrés, et ses plus inviolables asiles, et avoir défendu de poursuivre les criminels qui s'y seraient réfugiés (1), ils informèrent la postérité du respect qu'ils y rendaient eux-mêmes à la présence de Dieu, en insérant dans les actes de ce concile la louable coutume qu'ils avaient d'entrer sans suite et sans gardes dans l'Eglise, et de quitter même à la porte leurs diadèmes et toutes les marques de leur dignité: *Et nos qui semper jure imperii armis circumdamur, Dei templum ingressuri, foris arma relinquimus, et ipsum quoque diadema deponimus*. Si des empereurs qui com-

cessaria in sacrificiis,.... Quid si ibi ebriosos inveniret? etc. (D. August., Tract. X, in S. Joan.).

(1) Sufficit profugis Dei auxilium ei eni arma et leges, et ipsa etiam regia majestas subjecta est (Orat. habita in Conc. Ephes.).

mandaient à toute la terre ne veulent être distingués dans la maison de Dieu que par leur piété : avez-vous bonne grâce, qui que vous soyez, d'y vouloir garder vos rangs et soutenir vos conditions ? Le luxe et l'orgueil sont défendus partout, mais sachez qu'ils sont détestables, quand ils veulent faire honte à la pauvreté de Jésus-Christ. Apprenez, mesdames, que vous ne devez jamais paraître à l'église plus brillantes que l'autel, et que vous devez vous mettre en tel état que les assistants ne regardent pas plus volontiers quelque chose en vos personnes que dans nos mystères. Autrement, savez-vous ce que vous faites ? Non-seulement vous deshonorerez dans le temple la présence la plus particulière de Dieu, mais vous oublierez par une noire ingratitude les favorables actions qu'il y fait continuellement pour nous ; c'est le sujet de mon second point.

II. — On demande en théologie si Dieu est présent partout par son action, et l'on répond sans hésiter que cette action est si essentielle à la Divinité, qu'il cesserait absolument d'être en aucun lieu, s'il pouvait n'y pas agir, et que, s'il cessait de produire ou de conserver les créatures, elles retourneraient aussitôt dans le néant. C'est ce que saint Augustin reconnaissait avec tant d'humilité, lorsqu'il s'écriait : Seigneur, si vous n'étiez en moi pour me produire incessamment et me continuer toujours l'être que vous m'avez une fois donné, je retournerais infailliblement dans le néant : *Non essem, nisi esses in me* (D. August., lib. Confes.). En un mot, toutes les créatures sont autant de rayons qui non-seulement sortent de Dieu comme de leur soleil, mais qui ne subsisteraient pas même un seul moment, sans la présence féconde de ce premier être.

Il est donc vrai que Dieu agit partout pour notre bien, mais cela ne m'empêche pas de dire que Dieu agit encore plus utilement pour nous dans les temples ; que sa présence même n'y est plus particulière qu'autant que sa bonté y est plus favorable. Pour vous faire comprendre cette vérité par une comparaison assez familière, n'est-il pas vrai que l'âme de l'homme, qui est indivisiblement répandue dans toutes les parties de son corps, réside néanmoins particulièrement dans sa tête, parce que là elle exerce des fonctions plus nobles et plus avantageuses ? Elle est dans tous les membres le principe de la vie, de l'augmentation et du sentiment ; mais dans la tête, outre ces opérations, l'âme voit, entend, goûte, médite, raisonne, contemple ; en sorte que, par l'excellence des actions dont elle est capable en cette partie de l'homme, elle semble avoir abandonné toutes les autres pour se renfermer en celle-là seule.

C'est à peu près sous cette idée que vous pouvez concevoir la différence des actions de Dieu dans nos églises, d'avec celles qu'il fait dans le reste du monde. Quelques philosophes, et particulièrement les platoniciens, ont appelé Dieu l'esprit de l'univers, *mens universi* (Plato in *Phædro*) ; mais ce nom ne

peut jamais lui convenir plus justement que quand on considère que si dans toutes les autres parties du monde il travaille aux ouvrages de la nature, dans le temple il travaille à ceux de la grâce, comme dans le ciel à ceux de la gloire ; que si partout ailleurs il produit les plantes, les fruits, les fontaines et les animaux, il s'attache singulièrement ici à opérer le salut, la sainteté, la miséricorde et la rémission des péchés. C'est dans nos églises, messieurs, que Dieu, manifestant son plus grand pouvoir, reproduit nos âmes par le baptême, qu'il les fortifie par la confirmation, qu'il les nourrit par l'eucharistie, qu'il les guérit par la pénitence, qu'il les comble de toutes les grâces dans la prière. C'est dans le temple, en un mot, que Dieu fait les actions qui lui sont les plus propres ; et si vous trouvez ce rapport si juste, vous devez aussi savoir qu'il est de Dieu-même. Car n'est-ce pas de la sorte qu'il s'en explique à Salomon, au sujet du temple qu'il lui a bâti ? C'est là, lui dit-il, que je ferai mes principales actions ; c'est là que j'aurai des yeux pour voir les misérables, des oreilles pour les entendre, un cœur pour compatir à leurs disgrâces et les en soulager : *Oculi mei erunt aperti, et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in hoc loco oraverit, eritque nomen meum ibi in sempiternum, et permanebunt oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus* (II Paralip.).

Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas que vous concluez de là que Dieu, absolument parlant, ne puisse répandre ses grâces dans tous les lieux du monde. Car si l'Apôtre veut que nous le priions en tout lieu, *Volo vos orare in omni loco*, ne nous témoigne-t-il pas par là qu'il n'y a aussi aucun lieu où il ne puisse nous écouter et nous accorder l'effet de nos prières ?

Qui peut douter de cette vérité, après que Daniel s'est fait entendre à Dieu de la fosse aux lions, les trois enfants de Babylone d'une fournaise, Job d'un fumier, et Jonas même du ventre affreux d'une baleine ? mais qui peut toutefois douter que le temple ne soit particulièrement le lieu destiné aux grâces et aux miséricordes ? Si l'on considère que la plupart de ces grands hommes, qui étaient forcés de prier hors du temple, se tournaient néanmoins du lieu de leur supplice ou de leur captivité vers ce saint endroit, comme vers le centre naturel de leur secours : témoin Daniel, qui, étant captif en Babylone, ouvrait la fenêtre vers Jérusalem pour prier ; témoin David, qui, se voyant chassé de son trône par Absalon, ne souhaitait d'y remonter que pour s'approcher de l'arche et du tabernacle : *Si invenero gratiam in oculis Domini, reducet me et ostendet mihi arcam et tabernaculum suum* ; témoin Jonas même, qui, du ventre de la baleine qui l'avait englouti, ne croyait pas que sa prière pût être agréable à Dieu, s'il ne dirigeait son intention vers son saint temple : *Cum angustiaretur in me anima mea, Domini recordatus sum ut veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum* (Jon., II). Et surtout, messieurs, qui ne con-

sidérera, à plus forte raison, les églises de la religion chrétienne comme la maison de Dieu et comme la porte du ciel, quand on saura qu'un Dieu s'y offre tous les jours pour le salut des hommes?

En quel lieu du monde pouvons-nous espérer que Jésus-Christ agisse plus avantageusement pour nous que sur les autels de nos temples, où il rouvre à tout moment ses plaies en notre faveur, où son sang coule encore tous les jours pour nous obtenir grâce de son Père? Aussi après cela Dieu ne croit pas pouvoir nous faire une menace plus terrible que de nous dire par un prophète qu'il nous ôtera nos temples et les lieux de nos sacrifices. *In gutture tuo sit quasi tuba*, dit-il à Osée : prophète, élevez votre voix comme une trompette éclatante pour parler à ce peuple : *Quasi aquila super domum Domini, pro eo quod transgressi sunt fœdus meum* (Osée, VIII); allez dire à ce peuple que, pour avoir rompu l'alliance qu'il avait faite avec moi, les infidèles vont fondre sur mon temple comme un aigle sur sa proie, pour le piler et le détruire. Eh! Seigneur, que les maisons de ces ingrats qui vous ont offensé soient saccagées et détruites, je ne m'en étonne pas; mais que ce soit la vôtre qui porte le châtiment de leurs crimes, quelle apparence? Qui peut en cette occasion souffrir de la perte que nous?

Les temples, messieurs, ne sont pas nécessaires à Dieu : *Non in manufactis Deus habitat*, il n'y habite pas par le besoin qu'il en ait; s'il s'y trouve donc et s'il y agit, il n'y a que nous qui en profitons; comme quand il s'en retire et qu'il souffre qu'on nous les ôte, il n'y a que nous qui y pouvons perdre. Hélas! messieurs, Dieu a permis que nos pères éprouvassent un châtiment si horrible par la fureur de l'hérésie, mais, de bonne foi, le méritons-nous moins qu'eux? Sommes-nous plus reconnaissants des bienfaits inestimables que Jésus-Christ nous accorde incessamment dans nos églises?

Entre toutes les espèces d'ingratitude, la morale en marque particulièrement trois fort lâches et fort honteuses : désavouer le bienfait, le rejeter, et enfin outrager le bienfaiteur. Aviez vous cru jusqu'ici que les chrétiens qui manquent de respect dans les temples et surtout pendant le saint sacrifice de la messe se noircissent de ces trois ingrattitudes? Encore y ajoutent-ils l'horrible circonstance de les commettre dans le moment que le bienfait leur est accordé et que Jésus-Christ agit en leur faveur.

Premièrement, s'ils avouaient que Jésus-Christ leur accorde cent grâces sur nos autels, n'y apporteraient-ils pas autant de modestie et de reconnaissance qu'ils s'en approchent avec irrévérence et infidélité? C'est ce sentiment ingrat que saint Chrysostome apercevait dans ces sortes de profanateurs, lorsqu'il s'écriait : *Numquid ista theatra sunt?* Et où croyez-vous être, mes frères? et qu'il est aisé de voir que vous prenez nos autels pour des théâtres, et les mystères les plus saints de notre religion pour des comé-

dies! Vous savez de quelle manière on traite dans la comédie celui qui fait le personnage d'un Dieu : en même temps qu'on lui offre de l'encens sur le théâtre, on se moque de lui derrière la scène. Oserais-je, mon Sauveur, vous faire une application si injurieuse? Mais, hélas! il n'est que trop vrai que la plupart des chrétiens vous traitent d'une manière aussi indigne, et que, ne voulant pas demeurer d'accord de tout ce que vous faites pour eux dans nos églises et sur nos autels, ils y ont aussi peu de respect qu'à une représentation fabuleuse : *Numquid ista theatra sunt?*

Que si ceux qui manquent de respect et de dévotion dans nos églises trouvent étrange que je les accuse d'y désavouer les bienfaits de Jésus-Christ, ils ne sauraient du moins se défendre qu'ils les rejettent et qu'ils les méprisent. On a de tout temps cru que c'était faire affront à un bienfaiteur de refuser son bienfait; et les lois particulièrement blâment ceux qui répudient l'héritage et le legs qu'un testateur leur a laissé, comme ne pouvant faire une plus grande injure à sa mémoire. Or, il est certain que Jésus-Christ mourant ayant laissé son corps et son sang précieux par testament à tous les fidèles, et, par une suite nécessaire, toutes ses grâces, les en veut mettre en possession dans nos temples : *Hic calix novum testamentum est in meo sanguine*. Mais, dites-moi, combien y a-t-il de chrétiens qui se mettent en état de profiter d'une disposition si avantageuse? Cette femme qui n'apporte à l'autel, pour toute préparation, que des soins extérieurs de sa personne; cet homme qui n'en approche que par coutume ou par hypocrisie, ne témoignent-ils pas qu'ils renoncent au testament de Jésus-Christ et qu'ils rejettent les grâces que l'Agneau leur a méritées par son sang? Et c'est cette espèce d'ingratitude que leur reproche encore saint Chrysostome avec autant de force que d'éloquence : *Quid facis, homo? Agnus pro te immolatur, sacerdos pro te agit, ignis spiritalis ex sacra mensa refulget, sanguis in cratere in tuam purificationem ex sacro latere hauritur, et tu non confunderis?* Que fais-tu à l'église, chrétien? L'Agneau est immolé pour toi, le prêtre est en peine pour ton salut, le feu divin y sort de la sainte table pour embraser ton cœur; on y puise, dans le côté du Sauveur, le sang qui doit te purifier, et tu es assez ennemi de toi-même pour ne pas vouloir t'appliquer tous ces avantages, pour combattre par tes oppositions la négociation de ton médiateur? Malheureux, tu irrites la colère du Père éternel, que son Fils veut apaiser; tu attires sur ta tête l'orage dans le lieu même où Jésus-Christ travaille à l'en détourner; tu accomplis, en un mot, la prophétie funeste de David : *Dilexit maledictionem, et veniet ei, noluit benedictionem, et elongabitur ab eo*.

Encore si le chrétien, par cette espèce d'ingratitude, ne faisait tort qu'à lui-même! Mais, hélas! faut-il que sa fureur se porte jusqu'à outrager son bienfaiteur? Il est étrange que dans le moment que Jésus-Christ

s'immolait sur la croix pour le salut des hommes, les hommes mêmes trempaient leurs mains dans son sang et se rendaient coupables d'un déicide. Ce qui a fait dire avec étonnement à saint Augustin qu'il souffrait pour ceux qui le faisaient souffrir : *Ab ipsis patiebatur pro quibus patiebatur*. Croiriez-vous, messieurs, que l'ingratitude du Calvaire passe souvent dans nos églises et se renouvelle dans un mystère destiné à être purement glorieux ?

Si je voulais examiner tous les outrages que reçoit Jésus-Christ dans nos temples, que j'y trouverais de Judas qui le trahissent encore avec un baiser ! Que de bourreaux qui le crucifient derechef ; que de sacrilèges qui l'abreuvent de fiel et de vinaigre, au même temps qu'il les nourrit de sa chair et de son sang ! Mon Sauveur, il n'est point de lieu ni de temps où nous puissions légitimement vous offenser ; mais si jamais vous devez être à l'abri de nos crimes et de notre ingratitude, c'est dans nos temples et sur nos autels où vous vous immolez pour nous, où vous expiez nos crimes, où vous plaidez notre cause par votre sang et par vos plaies. C'est pourquoi, pécheur, si tu en veux à Jésus-Christ, suspens du moins ici ta rage ; donne du moins en ces lieux saints quelque trêve à ton Sauveur. Ne trouves-tu pas assez d'autres lieux à l'outrager, et faut-il que tu choisisses encore pour ses affronts celui de son sacrifice ? Mais je vois bien qu'il faut des motifs plus redoutables pour remettre les profanateurs du temple dans leur devoir ; Jésus-Christ ne s'y est pris lui-même qu'avec le fouet à la main. Il ne faut pas, après cela, que nous espérons y réussir par la douceur, et dans cette pensée je leur déclare qu'il n'échappe aux yeux de Dieu aucun des crimes qu'ils commettent dans son temple, qu'au contraire c'est principalement en ce lieu qu'ils choquent sa connaissance et qu'ils l'irritent davantage. C'est par où je finis.

III. — Quand Dieu ne serait pas en tout lieu, sa connaissance ne laisserait pas de s'y étendre, un ange même pouvant connaître des choses auxquelles il n'est pas présent. Cependant l'immensité de présence en Dieu nous rend l'immensité de sa connaissance bien plus évidente, et par conséquent bien plus terrible. Dieu te suit et te regarde partout, pécheur ; cela n'est-il pas capable de te faire trembler dans toutes tes actions ? Aussi Minucius Félix nous apprend dans son excellent Dialogue que les païens ne trouvaient rien de plus insupportable dans notre religion que cette immensité de présence et de connaissance en notre Dieu, ne pouvant souffrir qu'il fût le témoin universel de ses créatures et l'appelant un Dieu trop curieux : *Deum nimis curiosum*.

Quelle répandue que soit la connaissance de Dieu dans le monde, il est certain, par le témoignage que l'Ecriture nous en rend, qu'elle ne paraît jamais plus curieuse ni plus vive que dans nos temples. Soit que sa présence y étant plus particulière, sa vue doive être par conséquent plus perçante, soit que

n'étant en aucun lieu si sensible à la jalousie, comme il le déclare à un prophète, il y observe davantage les infidélités de ses épouses, qui sont nos âmes ; soit enfin que ses yeux étant là particulièrement ouverts à notre misère, comme je vous l'ai déjà dit, la justice veut qu'ils le soient aussi à notre ingratitude ; il est certain que l'Ecriture nous le représente toujours en ce lieu plus attentif à nos actions qu'en aucun autre.

C'est cette vérité que le Saint-Esprit a peut-être voulu nous faire entendre par cet agneau que saint Jean nous représente sur l'autel avec sept yeux, ou par cette vision d'Ezéchiel qui, ayant été conduit dans le temple de Jérusalem, y aperçut, outre les scandales publics, mille abominations secrètes dans l'âme de ceux mêmes qui passaient au dehors pour être les plus saints. Car quelle hypocrisie ne vit-il pas dans les uns, quelle impudicité dans les autres, quelle envie et quelle jalousie dans ceux-là ? quelles intrigues de commerce et d'amour dans ceux-ci ? quelle ignorance enfin et quelle stupidité dans tous ces sacrilèges, qui s'imaginaient que Dieu ne les voyait pas, et qu'étant au ciel, il ne prenait pas garde à ce qui se passait sur la terre : *Non videt nos, dereliquit Dominus terram* (Ezech., VIII).

Vous jugez bien, messieurs, que les yeux de Dieu ne sont pas moins perçants dans nos temples que dans celui de Jérusalem ; mais, hélas ! vous ne savez aussi que trop qu'il y aperçoit pour le moins autant de désordres ; que la plupart des chrétiens, plus impudents que certains idolâtres qui n'osaient pécher pendant le jour, parce qu'ils adoraient le soleil, semblent, au contraire, réserver à faire leurs plus noires actions au pied des autels et à la vue de Jésus-Christ, ce divin soleil que nous y adorons.

Quand je considère ce furieux aveuglement de tant de gens du siècle, savez-vous ce que j'en pense ? Qu'il faut de nécessité qu'ils s'imaginent, ou que Jésus-Christ ne voit rien de ce qu'ils font, ou que, s'il le voit, il peut en être le prétexte, ou enfin que le voyant il le souffrira sans le punir, c'est-à-dire qu'ils traitent Jésus-Christ dans nos églises aussi injurieusement que les soldats chez le grand prêtre, parce qu'il avait un voile sur les yeux, c'est-à-dire que son amour le cachant sous les espèces sacramentelles, ils peuvent impunément le frapper sans qu'il sache qui l'a outragé : *Prophetica nobis quis te percussit* (S. Matth., XXVI). Sachez, abominables sacrilèges, sachez que s'il a un voile pour vous, votre iniquité ne sera pas sous un voile pour lui, et qu'un jour en vous punissant il vous fera bien ressentir que les foudres de sa main ne font que suivre l'éclat de ses yeux.

Que si, au contraire, vous ne doutez pas que Jésus-Christ ne voie vos irréverences, et si vous croyez qu'il pourra servir de prétexte à vos crimes ou qu'il se souciera peu de les punir, dans quel autre abîme de malheur ne vous jetez-vous pas ? Quoi ! Dieu témoin ; que dis-je ? quoi ! Dieu complice de vos profana-

tions, de vos commerces infâmes, de vos bouffonneries, de vos immodesties, de vos prostitutions secrètes, de vos impuretés visibles et de vos scandales ! et cependant un Dieu contribuant, en quelque manière, par son concours ou son insensibilité à vos outrages !

Quoi ! dit saint Chrysostome, un chrétien choisira une église pour le rendez-vous de ses engagements criminels ? un chrétien attentera à la pudicité d'une femme aux yeux de Jésus-Christ, parce qu'il ne lui est pas libre de le faire aux yeux d'un mari ou d'une mère ? Quel horrible et épouvantable sacrilège (1) ? Sera-t-il dit, s'écrie là-dessus saint Jérôme, sera-t-il dit que la pureté ne sera jamais exposée à de plus grands dangers que dans la maison de Dieu ; que la religion se trouvera malgré elle contrainte de favoriser la débauche, et que Jésus-Christ, qui est le père et l'époux des vierges, servira de témoin à l'impureté, sans qu'il se venge de cette abomination de désolation qui se fait dans le lieu saint ? Si les enfants d'Aaron, pour avoir porté du feu étranger dans le tabernacle, furent aussitôt réduits en cendres ! de quels supplices sont menacés ceux qui osent porter aux pieds des autels les flammes impures d'une passion infernale ?

Je ne vous rapporte pas ici tant d'effroyables châtimens exercés contre les profanateurs des lieux saints ; je ne veux point d'autre exemple pour jeter la terreur dans vos âmes que celui de l'Évangile. Jésus-Christ qui, selon la promesse de tous les prophètes, devait être la douceur et la miséricorde même ; Jésus-Christ, qui regarde tous les désordres de Jérusalem, sans faire autre chose que de les reprendre avec charité ; cet Agneau qui doit se laisser égorger sans se plaindre ne voit pas plutôt profaner le temple, qu'il court aux coupables, qu'il les frappe comme s'il avait oublié qu'il est Sauveur, les chassant avec ignominie, renversant leurs bureaux ; et par les choses qu'il fait dans le règne de sa douceur, nous laissant à penser ce qu'il fera un jour dans celui de sa justice.

Pour moi, je vous avoue qu'entrant en quelque manière dans son zèle, je me vois presque obligé de finir ce discours par l'imprécation que faisait autrefois David contre ces profanateurs (Ps. LXXXIII). Seigneur, qui avez déjà levé deux fois les mains sur ces impies pendant qu'ils étaient sur la terre, continuez à leur faire ressentir jusqu'à la fin les effets de votre colère : *Leva manus tuas in superbias eorum in finem*. Il y va de votre gloire de ne pas laisser impunis les

crimes de ceux qui vous outragent dans le lieu saint, et qui vous haïssent au milieu de vos fêtes et de vos mystères : *Quanta malignatus est inimicus in sancto, et qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ*.

Telles sont les plaintes que David faisait à Dieu des profanations de son temple, et la vengeance qu'il lui demandait ; j'appréhende fort qu'elle ne tombe sur la plupart des chrétiens. Mais quoi ! mes frères, faut-il que vous nous obligiez à conclure d'une si étrange manière ? La bonté avec laquelle Jésus-Christ se rend présent dans nos églises ne doit-elle pas vous y faire tenir avec de profonds respects, et n'est-elle pas un motif plus pressant pour vous porter à une piété exemplaire, que les menaces qu'il fait aujourd'hui et les fouets qu'il tient entre ses mains ? Si lorsque vous mettez le pied dans une église vous pensiez sérieusement que vous entriez dans un lieu où Dieu est particulièrement présent, agissant, connaissant, je me persuade avec Salomon qu'il serait impossible que vous n'y eussiez du respect, de la reconnaissance et de la crainte : *Custodi pedem tuum ingrediens domum Dei* (Eccl., IV) ; et si vous y entriez avec ces sentimens, que vous seriez heureux, puisque ce serait pour vous, non-seulement un lieu de bénédiction et de grâces, mais la porte même du ciel et l'entrée de la gloire : *Hæc est domus Dei et porta cæli* (Genes., XXVIII), que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

De l'aveuglement du pécheur.

In hoc mirabile est, quia vos nescitis unde sit, et aperuit oculos meos.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que vous ne savez pas d'où est cet homme, et cependant c'est lui qui m'a ouvert les yeux (S. Jean, IX).

Nous pouvons remarquer dans notre évangile deux sortes d'aveugles dont les sentimens sont bien différens, dit saint Augustin (*Tract. in Evang. s. Joan., in c. 9*) : un aveugle de naissance qui a recouvré la vue, et des aveugles de malice et de profession qui l'ont perdue : un aveugle qui est sensible au bienfait qu'il vient de recevoir, des pharisiens et des docteurs de la loi, qui, insensibles à tant de grâces qu'ils ont reçues, ferment volontairement les yeux à la vérité qu'ils outragent. Quelque pauvre que soit cet aveugle de naissance, et quelque persécution qu'il ait à craindre du côté des ennemis de Jésus-Christ, il se moque d'eux et il insulte à leur aveuglement. Il est étrange, leur dit-il, que vous ne sachiez pas d'où est celui qui m'a guéri ; vous m'avez vu aveugle et demandant l'aumône, et en même temps je sens moi-même qu'il m'a rendu l'usage de la vue, que je n'avais pas.

En effet, messieurs, peut-on rien concevoir de plus étrange que cette surprenante conduite de Jésus-Christ qui, en éclairant un aveugle né, aveugle par cette action même les Juifs et les pharisiens de Jérusa-

(1) Video alios loquentes rectos, dum oratio celebratur, eorum vero leviores, non solum dum oratio perficitur, verum et dum sacerdos benedicit. O rem horrendam ! quando salus erit ? quando Deum placare poterimus. Et id profecto tremendum est, quod huc non venis ludum aut choream obiturus, et tamen stas incomposite, et Christianos corruptis ? Quod fulmen non torquetur, non tantum in istos, verum et in nos, nonne mirandum ? Sunt enim ista fulmine digna. Adest rex, exercitum recenset, tu sub illius oculis stas ridens ; et risum despicias ? Nonne tanquam noxios ? nonne tanquam corruptores ? nonne tanquam perniciosos et perditos ? Tales et innumeris plenis malis Ecclesia decebat expellere (D. Chrysost., hom. XL).

lem? qu'un pareil miracle ne serve qu'à épaissir leurs ténèbres, qu'à fortifier leurs erreurs, qu'à augmenter leurs blasphèmes et à irriter davantage leur cruauté?

Je prétends vous parler aujourd'hui de cette espèce de miracle, que saint Augustin appelle le plus terrible et le plus épouvantable de tous les miracles. Il y a des miracles que la providence de Dieu opère; nous en vîmes dimanche un fort considérable dans la multiplication des pains du désert. Il y en a que sa bonté et sa toute-puissance font; nous en verrons deux beaux exemples dans la résurrection de Lazare et dans celle du fils de la veuve de Naïm. Mais il y a des miracles de colère et d'indignation, qui s'opèrent invisiblement dans une âme, et où la justice de Dieu, se vengeant de la rébellion d'un pécheur, le couvre de ténèbres plus épaisses que ne furent autrefois celles de l'Égypte.

Que le nombre de ces pécheurs aveugles est grand, et que leur destinée est malheureuse, dit le même Père! Malheur à ceux qui ne vous voient pas, ô mon Dieu! vous qui éclairez le ciel et la terre. Plus grand malheur encore à ceux qui ne veulent et qui ne peuvent pas vous voir: *Væ cæcis corde qui te non vident, sol illuminans cælum et terram! Væ caligantibus oculis qui te videre non possunt* (D. Aug. lib. Soliloq.).

Nous ne pouvons mieux connaître ce grand malheur de l'aveuglement spirituel des pécheurs, que par rapport à trois choses qui feront le sujet de ce discours: par rapport à sa cause, par rapport à ses effets, et par rapport à ses remèdes. La cause en est juste; les effets en sont terribles; les remèdes en sont très-difficiles et très-rares. Comme Jésus-Christ est la lumière du monde qui, selon ce qu'il dit lui-même dans notre Évangile, aveugle ceux qui voient, et éclaire ceux qui ne voient pas, demandons-lui ces yeux spirituels dont nous avons besoin pour la conduite de notre vie et jetons-nous d'abord aux pieds de sa sainte mère, pour lui dire avec l'ange: *Ave, Maria*.

I. — Qu'une cause agisse conformément à sa nature, peu de gens y font réflexion; mais qu'elle agisse contre sa nature même, il n'y a personne qui n'en soit surpris et qui ne tâche d'en chercher quelque raison. Que Jésus-Christ de même dans notre Évangile déclare qu'il est la lumière du monde, et qu'il est venu pour en éclairer les aveugles, il n'y a personne qui en soit surpris, parce que l'on sait qu'étant essentiellement la vraie lumière, il lui est fort naturel de la répandre; mais qu'il ajoute qu'il est venu aussi au monde pour y produire d'épaisses ténèbres et aveugler ceux qui voient, c'est ce qui doit faire le juste sujet de notre étonnement et de nos frayeurs. On ne regarde pas le soleil quand il éclaire, mais on le regarde quand il s'éclipse, et chacun tâche d'en découvrir quelque cause: il n'en est pas tout à fait de même quand le soleil de la grâce se cache et qu'il retire ses lumières; on doit se soumettre à un si terrible châtimement sans en demander la raison.

Les lois ne rendent pas toujours raison de

ce qu'elles ordonnent. Les jugements de Dieu, qui sont les seules lois infaillibles, portent leur justification en eux-mêmes, dit David, en cela seul qu'ils viennent de Dieu, ajoute saint Augustin (*Epist.* 105); et c'est ce qui fait que ce Père ne peut souffrir que nous demandions d'où vient que de deux hommes qui n'auront pas plus de démerite l'un que l'autre, il y en a un qu'il éclaire et un autre qu'il aveugle: *Cum questio venerit quare illum Deus excæcet, et istum illuminet, non nobis judicium de judicio tanti judicis usurpemus*.

Cependant, comme nous avons besoin de nous humilier à la vue de ces terribles jugements, nous pouvons, ce me semble, sans pécher contre ces règles, en observer la suite. Qui est-ce qui fait l'aveuglement de ton âme, ô pécheur? C'est Dieu, il est vrai, mais ce n'est Dieu qu'après toi. Dieu achève ton aveuglement, mais il faut que tu le commences; et c'est en cela que nous ne saurions trop reconnaître sa miséricorde. Quand il s'agit de nous faire du bien et de nous éclairer, Dieu commence, Dieu nous prévient, et pour m'expliquer avec Tertullien (*contra Marcion.*), il ne cherche point d'autre raison à sa bonté que sa volonté et sa bonté même, *de suo bonus*; mais quand il s'agit de nous aveugler ou de nous endurcir, il faut qu'il trouve en nous un fondement à sa justice, *de nostro justus*; et il ne fait que consommer le malheur que nous nous sommes volontairement procuré.

Il est de foi que Dieu ne nous quitte qu'après que nous l'avons quitté, et que si l'homme ne se dérobaît pas aux lumières de ce soleil, ce soleil ne se coucherait jamais pour lui: *Si tu non ab illo facias casum, nunquam ille a te faciet occasum*. Et sur ce principe, il n'est pas difficile de découvrir la manière dont se forme l'aveuglement du pécheur: Dieu nous éclaire par sa grâce, nous nous détournons de cette lumière, voilà la source de notre aveuglement.

Il n'y a point de pécheurs dont on ne pût dire, aussi bien que des vieillards de Susanne: *Declinaverunt oculos suos ne viderent cælum*, qu'ils baissent les yeux pour ne pas voir le ciel, leur péché n'étant que ténèbres, dit S. Chrysostome, et les précipitant comme dans un abîme obscur, où ils ne voient rien, fermant les yeux aux lumières de la grâce et à celles de la raison, comme des gens qui, étant dans les ténèbres, ne connaissent jamais ni étrangers, ni amis, ni ennemis. Que dis-je, non-seulement ils ferment les yeux à ces lumières, pour se délivrer d'une clarté si incommode à leurs plaisirs, ils voudraient même les éteindre; et, comme la chose est impossible, ils s'efforcent du moins de les obscurcir par la fumée de leurs passions. Impudique, n'est-il pas vrai que tu ne pêches jamais, qu'il ne s'élève de ta chair une fumée noire et infernale qui te dérobe la vue du ciel, l'éclat de la grâce, la pensée de ton salut? Avare, n'éprouves-tu pas que dès le moment que Dieu, intérieurement par sa grâce et extérieurement par la vue du pauvre, te sollicite à le secourir par tes au-

(Dix-huit)

mônes, il s'exhale de ton cœur intéressé une vapeur infernale qui, se mettant entre ton devoir et ton avidité, t'ôte la vue de Jésus-Christ et la compassion de ce misérable? *Peccatum tenebræ et vorago quædam profunda. Quæcumque enim in facinora sceleraque prolabitur odio habet lucem, neque luci se credit, et quæ occulte et in abscondito fiunt, etiam dictu sunt turpia. Sicut enim in tenebris neque amicus neque inimicus agnoscitur, sed omnia penitus ignorantur, idem in peccato usuvenit: quippe qui lucro inhiat nullam amici inimicive intelligit differentiam, et invidus familiarissimum non secus quam inimicum conspicatur. Et latrones similiter in omnes bellum gerunt, omnibus insidiantur, et omnino quicumque se vitiorum sordibus coinquant, nihil ad rerum differentias dignoscendas ab ebriis insanientibusque differunt (D. Chrysost., in XVII c. Joan., hom. 4).*

Voilà donc la première cause de l'aveuglement du pécheur; il ferme les yeux, et se détourne de la lumière. Aveuglement terrible, mais aveuglement où Dieu n'a point de part, puisqu'il est criminel, et que Dieu ne peut être l'auteur du péché. Mais qu'arrive-t-il? Il arrive que, par une juste punition, Dieu achève cet aveuglement commencé de l'homme. Le pécheur veut être dans les ténèbres, Dieu l'y laisse; le pécheur ferme les yeux à la grâce, Dieu ne se met pas en peine de les lui ouvrir; enfin, le pécheur s'opiniâtre dans sa rébellion, et Dieu, pour augmenter encore sa peine, fait deux choses bien terribles, mais bien justes, il lui ôte les lumières de ses grâces; ce n'est pas assez, il lui ôte encore les yeux qu'il lui avait donnés pour voir ces lumières.

Car il faut remarquer, avec S. Thomas, qu'il y a une grande différence entre la lumière naturelle qui éclaire nos corps, et la lumière surnaturelle qui éclaire nos âmes. Le soleil, qui répand nécessairement sa lumière dans le monde, peut trouver un corps opaque qui, ne recevant pas l'impression de ses rayons, demeure dans les ténèbres, sans qu'il soit pour cela la cause de ces ténèbres, qui n'arrivent que par l'obstacle qui se trouve dans le sujet. Mais Dieu qui éclaire librement, et qui peut non-seulement répandre ses grâces, mais même les faire recevoir, a plus de part à l'aveuglement du pécheur qui n'a pas été éclairé de ses lumières. Pourquoi? Parce que dans ce pécheur il n'y a point d'obstacle que Dieu ne puisse surmonter et vaincre, s'il voulait, parce qu'il ne donne pas à ce pécheur indigne toutes les dispositions qu'il pourrait lui donner pour soutenir l'éclat de ses grâces; parce qu'enfin, par un jugement terrible, il vient à soustraire à ce rebelle ses grâces mêmes.

Et voilà, messieurs, ce qui achève et ce qui consomme l'aveuglement d'un pécheur, Dieu, dit saint Grégoire, ne l'aveuglant que parce qu'il ne veut pas le tirer des ténèbres dans lesquelles il s'est plongé : *Cæcasse Deo est a tenebris liberare noluisse (D. Greg., hom. in Evang.).*

Mais qu'y a-t-il en tout cela qui ne soit

plein de beaucoup de justice? la peine ne doit-elle pas répondre à l'injure? Le pécheur se plaint dans les ténèbres, et vous ne voulez pas que Dieu l'y laisse? *Quid justius*, dit S. Augustin, *quam ut qui veritatem recipere noluerunt, falsitati credant?* Quoi de plus juste que celui qui n'a pas voulu recevoir la vérité soit abandonné au mensonge? Et quoique cette punition de Dieu soit, comme nous verrons bientôt, la plus terrible de ses vengeances, le pécheur a-t-il raison de s'en plaindre, quand il songe qu'il en a fourni la matière?

Il y a de certains météores dans la nature que le ciel forme tout seul; il y en a d'autres à la production desquels la terre contribue avec le ciel, en sorte néanmoins que le ciel en est toujours la première et la principale cause; mais enfin il y en a qui ne sont formés du ciel qu'après que la terre lui en a premièrement envoyé la matière, et de cette dernière espèce, sont les tonnerres et les foudres. Vous savez tous comment se fait le tonnerre. Des vapeurs et des exhalaisons qui s'élèvent de la terre et des eaux, forment un nuage en l'air, et le soleil le change en carreaux qu'il lance sur cette terre, d'où cette matière est originairement partie : image véritable de ce qui arrive dans l'aveuglement et dans l'endurcissement des pécheurs.

Dans les premières grâces que Dieu répand sur nous, il agit seul, indépendamment de nous-mêmes. Quand il est question de faire le bien et d'opérer notre salut, nous y faisons quelque chose, le ciel néanmoins et la grâce y ont encore bien plus de part que nous; mais est-il question d'aveugler les esprits ou d'endurcir les cœurs? Les esprits et les cœurs mêmes y ont plus de part que Dieu. Dieu ne se résout à frapper l'homme de ses foudres mortels, qu'après que ce malheureux l'y a obligé par sa rébellion, qu'après qu'il a fait monter jusqu'à son trône la fumée de ses passions, les exhalaisons de ses vices, et les vapeurs de sa concupiscence : *Ascendunt nebulæ de concupiscentia carnis.*

Hélas ! mes frères, il n'y a point de péché qui ne puisse être puni d'une peine aussi cruelle. Tout péché est un aveuglement dans lequel Dieu peut laisser justement celui qui le commet, quoique ce châtiment tombe bien plus ordinairement sur ceux qui résistent malicieusement à la vérité. Ne croyez pas néanmoins que le nombre en soit petit : aux termes de l'Écriture, tous ceux qui péchent de dessein formé y sont compris. C'est du moins la conséquence que saint Grégoire tire de ces paroles de Job : *Inducet noctem et conterentur (Job, XXXIV)*; Dieu répandra sur plusieurs pécheurs une nuit sombre et affreuse, et sur quels pécheurs? *Qui quasi de industria recesserunt ab eo*, sur ceux qui se sont éloignés de ses lumières exprès et à dessein.

C'est ce qui donne lieu à ce savant pape de distinguer trois sortes de pécheurs : ceux qui péchent par ignorance, ceux qui péchent par faiblesse, ceux qui péchent de dessein prémédité. Ceux qui péchent par ignorance

ne sont pas exclus absolument de la lumière, c'est d'eux que l'Ecriture sainte parle, quand elle dit que *la lumière s'est levée pour ceux qui étaient dans les ténèbres* (1 *Timoth.*, V). Saint Paul en est un exemple; toute sa fureur et son faux zèle venaient de son ignorance, *ignorans feci*; c'est pourquoi Jésus-Christ ne dédaigne pas de lui apparaître environné de lumières, non pas tant pour l'éblouir que pour l'éclairer; *circumfulsit lux de cœlo*.

Ceux qui péchent par infirmité ne s'attirent pas non plus nécessairement l'absence de la grâce, ni une privation si entière des lumières du ciel. Saint Pierre pêche par faiblesse, Jésus-Christ se tourne encore vers lui, et un rayon de ses yeux se lance encore sur ce pécheur : *Conversus Jesus respexit Petrum*. Mais y a-t-il des pécheurs qui de dessein formé ferment les yeux à la lumière et s'éloignent de la vérité? *Inducet noctem, et conterentur qui quasi de industria recesserunt ab eo*. C'est sur ces sortes de gens que Dieu répandra d'affreuses ténèbres, et qu'il frappera d'un aveuglement épouvantable. Voyez les pharisiens de notre Evangile; Jésus-Christ pouvait-il allumer plus de flambeaux pour se faire voir et reconnaître de ces misérables? Il éclaire un aveugle qu'ils voyaient tous les jours à la porte du temple; plusieurs témoins leur confirment ce miracle, plus ils s'en informent, et malgré tant de lumières leur envie contre Jésus-Christ les empêche de demeurer d'accord d'une vérité si sensible; et cette passion enragée pousse même de leurs cœurs mille nuages pour l'obscurcir. Après cela, vous étonnez-vous que Jésus-Christ laisse ces ténèbres dans leur esprit? N'y va-t-il pas de sa justice de faire leur supplice de leur crime?

Libertin, sur ce principe ton aveuglement ne doit pas nous surprendre; la religion a employé tout ce qu'elle a de lumières pour te convaincre; l'Ecriture, les Pères, la tradition, les miracles, tous ces flambeaux ont été allumés pour éclairer ton esprit sur tant de vérités incontestables. Cependant tu as refusé de t'y rendre; ton cœur brûlant de cent passions infâmes a poussé de noires fumées qui ont obscurci toutes ces lumières, qui ont jeté un épais nuage dans ton esprit, et un voile sur tes yeux. Encore une fois, faut-il s'étonner que ton aveuglement soit incurable?

Saint Paul se serait trompé si ces ténèbres volontaires ne se trouvaient punies par des ténèbres forcées : *Eo quod choritatem veritatis non receperunt, ideo mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio* (II *Thessal.*, II). Paroles terribles ! parce que ces malheureux n'ont point aimé la vérité, et qu'ils ne l'ont pas reçue, Dieu en conséquence leur enverra un esprit d'erreur qui les fera croire au mensonge. Ils seront dans les ténèbres en plein midi, je veux dire à la vue des plus grands miracles; quand tous les prédicateurs épuiseront leurs forces pour les désabuser, ils s'obstineront dans leurs erreurs, et s'opiniâtreront dans leurs

crimes. Voilà, messieurs, jusqu'où se porte la justice de Dieu dans l'aveuglement du pécheur : le pécheur commence, Dieu achève; le pécheur fait le crime, Dieu fait la peine; le pécheur forme le nuage, Dieu forme et lance le tonnerre.

N'en cherchons pas davantage; car pourquoi nous aller embarrasser dans mille questions inutiles et qui forment tous les jours d'aigres contestations, où peut-être l'orgueil et l'entêtement de soutenir une nouvelle doctrine, ont plus de part que l'amour de la vérité. Le Fils de Dieu dit aujourd'hui que quand il éclaire un pécheur, et qu'il en aveugle un autre, c'est un jugement qu'il exerce; *In judicium ego veni, ut qui non vident videant, et ut qui vident cœci fiant*. N'ayons donc pas l'insolence de vouloir juger du jugement d'un tel juge, dit saint Augustin; et si nous avons quelque chose à faire, ajoute ce Père, c'est seulement de trembler : *Non judicium usurpemus, sed contremiscamus*. Appréhendons qu'ayant tant de fois mérité d'être aveuglés de Dieu, il ne nous châtie enfin des peines que nous méritons.

De deux larrons qui sont aux côtés de Jésus-Christ mourant, les yeux de l'un sont dessillés, les yeux de l'autre demeurent aveuglés. *Contremiscamus* : Ne jugeons pas, mais tremblons, tremblons qu'à l'égard de ce pécheur que Dieu sauve, nous ne soyons cet autre que Dieu damne. Le soleil par la même chaleur qu'il amollit la cire, endurec la boue; par la même lumière dont il éclaire les aigles, il aveugle les hiboux; le feu par la même activité dont il purifie les métaux, brûle la paille.

Sur ce principe, qui n'est pas moins véritable dans la grâce que dans la nature, saint Chrysostome veut qu'il ne soit pas moins de la puissance de Dieu d'endurcir les cœurs par une soustraction de grâces, que de les attendrir; d'aveugler les esprits, que de les éclairer. Les causes universelles ne peuvent être sans effet, si ce n'est celui où elles tendent, il faut qu'elles soient l'occasion d'un autre, quand ce serait même son contraire. Et en tout cela, mes frères, ne jugeons pas, mais tremblons : *Non judicium usurpemus, sed contremiscamus*; tremblons que nous ne soyons la boue que le soleil endurec, que nous ne soyons le hibou que la lumière aveugle, que nous ne soyons la paille que le feu brûle : *Non judicium usurpemus, sed contremiscamus*. Il est vrai que pour vous faire mieux comprendre le sujet que vous avez de trembler sur l'aveuglement du pécheur, il faut passer de la cause de cet aveuglement à son effet : la cause en est juste, mais l'effet en est terrible; et c'est ce que je dois vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Si l'Ecriture sainte n'appelle *horribles et épouvantables* que les ténèbres dont toute la terre d'Egypte fut couverte, quelque cruelles que fussent les autres plaies dont Dieu frappa les Egyptiens, nous pouvons dire, avec plus de justice, que quelque châtiment que la justice de Dieu exerce en cette vie contre un pécheur, il n'y en a point

de plus terrible que l'aveuglement dont il le punit : *Factæ sunt tenebræ horribiles in universa terra* (Exod., X). Nous n'en pouvons mieux juger, ni même d'une manière plus instructive et plus sensible que par les malheurs qu'entraîne après lui l'aveuglement du corps.

Outre la perte que l'on fait de la vue, dont rien n'est ni plus agréable, ni plus utile, le premier malheur inséparable de l'aveuglement corporel est le trouble qui arrive dans tous les sens, dit saint Paulin (*Epist. 3 et 4 ad Sever.* ; et in novissima editione, *epist. 23*). On ne peut pas dire qu'un homme qui cesse de voir cesse absolument de marcher ; mais comme la nature, qui a lié toutes les parties de l'homme par un commerce réciproque, a rendu la vue commune à tout le corps, en sorte qu'elle conduit la main dans ses actions, le pied dans ses démarches, et toutes les facultés dans leurs fonctions, il arrive que dès que les ténèbres se répandent sur les yeux, on peut dire qu'elles se répandent par une suite nécessaire sur tout le corps. Votre œil est la lumière de votre corps, dit Jésus-Christ dans l'Evangile ; si cet œil est simple et pur, tout votre corps sera lumineux ; mais s'il est frappé d'aveuglement, il faut que tout ce corps soit dans les ténèbres et dans le désordre : *Lucerna corporis tui est oculus tuus, si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit : si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit* (S. Luc, XI).

Avez-vous jamais fait réflexion sur la misère d'un aveugle ? Il n'agit qu'avec peine, il ne se remue et ne marche qu'avec incertitude. Si ses pieds vont droit, ce n'est que par hasard et pour peu de temps, et ils sont à toute heure prêts à le conduire dans le précipice. Un homme qui a perdu les yeux est incapable des actions civiles et politiques ; et si les lois souffrent qu'un aveugle demeure dans les charges qu'il possède à l'heure de son aveuglement, elles lui défendent d'en acquiescer de nouvelles.

Jugez déjà, messieurs, par ce fâcheux effet de l'aveuglement du corps, ce que peut produire à proportion celui de l'âme. De quoi pensez-vous qu'un homme qui n'est plus éclairé des lumières de la grâce, et qui ne regarde plus le ciel soit capable ? On ne peut pas dire absolument qu'il ait perdu la raison qui le fait homme ; il peut avoir conservé les sciences humaines, la sagesse du siècle ; il peut, si vous voulez, conduire une armée et gouverner un Etat ; mais pour les choses de Dieu et pour les affaires de son salut, il n'est pas en son pouvoir de les conduire, ni même de les entreprendre ; toutes ses facultés tombent dans le désordre dès qu'il s'agit de travailler pour le ciel. En effet, fera-t-il des aumônes ? visitera-t-il les hôpitaux ? approchera-t-il des sacrements ? Eh ! comment se porterait-il à toutes ces œuvres de Dieu, s'il n'a plus en vue Dieu même ? *Non est Deus in conspectu ejus*. Il ne pense plus à Dieu ; il ne fait plus de réflexions sur ses jugements : paradis, enfer, grâce, sacre-

ments, religion, vous êtes des vérités qu'il ne connaît plus.

Je sais bien qu'il y a de ces pécheurs aveugles qui s'avisent quelquefois de vouloir satisfaire à un précepte, et de donner quelques marques de piété ; mais si vous y prenez bien garde, il n'y a souvent en tout cela que du caprice, point de mérite, nulle intention, jamais de persévérance ; ces aveugles rentrent aussitôt dans leurs ténèbres, dans cette fatale nuit où Jésus-Christ dit aujourd'hui que l'on ne saurait plus agir : *Veniet nox quando nemo potest operari*. Pour ce qui est des grands pécheurs, combien y en a-t-il à qui l'on parle de pénitence, de satisfaction, de conversion, et qui ne savent de quoi on leur parle ? Ceux mêmes qui ont l'esprit le plus ouvert et le plus pénétrant pour les affaires du monde, deviennent comme hébétés à celle de leur salut ; et la raison que nous en donne saint Jean, c'est que la lumière a beau se répandre dans ces ténèbres, ces ténèbres sont trop épaisses pour la recevoir et la comprendre : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt* (S. Joan., I). Peuvent-ils faire autre chose dans leur aveuglement que des œuvres de ténèbres, que de rouler, comme Augustin avant sa conversion, de ténèbres en ténèbres ? *De tenebris in tenebras volvebar* (Lib. Confes.). C'est une nécessité funeste, qu'ayant perdu les yeux de l'âme, toutes ses puissances demeurent percluses, et que toutes ses facultés soient comme dans l'impuissance pour les actions du salut.

Le second malheur que produit l'aveuglement du corps, c'est qu'il expose celui qui en est affligé à la violence de tout ce qu'il a d'ennemis. Que sert à un capitaine d'avoir du courage et des forces, comme dit saint Ambroise (*In Psal. CXVIII*), s'il n'a des yeux ? Comment pourrait-il, sans ces conducteurs, conduire lui-même une armée, donner une bataille ou faire une retraite à propos ? *Quid agat fortitudo, nisi oculo duce utatur ad prælium ; quid fuga si desit obtutus* ? L'ennemi le plus faible et qui n'osait paraître devant les yeux de ce conquérant, peut, depuis qu'il les a perdus, lui faire insulte et le charger d'outrages. Vous m'avouerez que voilà encore un effet bien fâcheux de l'aveuglement du corps. Voyons si celui que produit à proportion l'aveuglement de l'âme, n'est pas plus déplorable.

L'homme, en ce monde, à plusieurs sortes d'ennemis de son salut et de son âme, mais les plus dangereux, sont sans doute les démons avec lesquels il est aux prises. Démons qui, par l'avantage et la spiritualité de leur nature, lui sont supérieurs, démons qui, poussés par leur envie et par leur rage, n'ont point d'autre consolation dans leurs malheurs, que de les partager avec cet homme qu'ils tâchent à tout moment de corrompre et d'abattre. Mais savez-vous bien ce qui leur donne sur lui cet avantage ? C'est lorsque ce misérable s'aveugle lui-même ; c'est lorsqu'il a perdu par sa faute les lumières de la grâce, et que les yeux de son âme lui sont arrachés. Car, que ne font pas pour lors ces cruels en-

nemis de son salut ; avec quelle furie ne se jettent-ils pas sur lui, et quel plaisir ne trouvent-ils pas d'en faire un triste objet de leur raillerie et de leur cruauté tout ensemble ?

Le même saint Paulin dont je viens de vous parler, dit que l'infortuné Samson est l'un des plus pitoyables exemples qu'on puisse trouver de ce malheur : *Eadem peccatores spiritualiter feremus, quæ ille carnaliter ad eruditionem nostram expressa sustinuit* (D. Paulinus, loco supra citato). Sitôt que les Philistins lui ont crevé les yeux, cet homme apparemment invincible, qui mettait les lions en pièces, qui enlevait les portes des villes, qui défaisait lui seul des armées entières, est chargé de fers et devient le jouet de ses ennemis. Il lui reste, à la vérité, encore un peu de force ; mais qu'elle lui est fatale, puisqu'ils l'obligent à l'employer à tourner des roues et à les divertir après leurs débauches ! *Sumptis epulis præceperunt ut ante eos luderet*.

Que sont devenus ces chrétiens robustes, ces hommes forts et guerriers en Israël, ces Samsons de la loi nouvelle, plus forts par l'onction des sacrements, que Samson ne l'était par sa qualité de Nazaréen ? Qu'est devenu le courage de ces âmes qui brisaient les chaînes, qui résistaient aux tentations, qui mettaient en fuite l'enfer avec toutes ses puissances ? Ce sont de misérables aveugles qui, ayant perdu les yeux, servent présentement de jouet aux démons. Selon les lois de la guerre, comme dit saint Pierre, le captif est abandonné à tout ce que son vainqueur en veut faire ; et c'est là le joug fâcheux du pécheur qui, par son aveuglement, est tombé dans la puissance des démons : *Vincitur, trahitur, capitur, possidetur*. Ces ennemis cruels sont tellement les maîtres de cet aveugle, qu'ils le tournent, qu'ils le poussent, qu'ils le remuent, qu'ils le renversent comme ils veulent.

Que croyez-vous que soient tous ces malheureux chrétiens ; cette troupe de jeunes gens qui n'ont d'occupation que de courir tout le jour avec emportement et presque sans délibération, les uns aux spectacles, les autres aux assemblées, d'autres aux jeux, aux tables, à toutes les occasions de débauches ? *Sumptis epulis præceperunt ut ante eos luderet* (Judic., XVI). Ce sont des Samsons à qui le démon a crevé les yeux pour les faire servir à son divertissement. Et pour m'expliquer avec les termes énergiques de l'Ecriture : *Ridiculi ejus sunt* (Habacuc., I), ces aveugles emportés sont les ridicules du démon, ce sont ses bouffons, il ne leur tend pas un piège dans lequel ils ne se jettent, il ne leur livre pas une tentation à laquelle ils ne succombent, les ténèbres sont sur leurs yeux, et le démon en cet état les pousse dans des chemins glissants, afin d'avoir la joie qu'à chaque pas qu'ils feront, ils fassent une lourde chute.

Figurez-vous, mes frères, l'état d'un homme qui, pendant une nuit obscure, se trouve engagé dans un chemin glacé et bordé de précipices ; peut-il avancer, peut-il faire la

moindre démarche que le pied ne lui manque et qu'il ne tombe dans un abîme ? Demandez à David quel est l'état de ces pécheurs aveuglés : il vous répondra que c'est celui d'un voyageur égaré qui ne trouve partout que des chemins glissants et des ténèbres. L'une de ces choses, s'écrie saint Augustin, ne suffit-elle pas pour perdre un homme ? Car, qui est-ce qui ayant à marcher dans le chemin difficile du salut, ne tremble pas d'être surpris d'une obscure nuit, et qui est-ce d'ailleurs qui, étant en plein jour, n'appréhende pas de se trouver dans des voies écartées, glissantes et bordées de précipices ? *Fiant viæ illorum tenebræ et lubricum* (Psal. XXXIV). C'est pourquoi si ces deux choses se trouvent réunies, c'est-à-dire, pour m'expliquer avec le même saint Augustin, si ce chemin des pécheurs est tout à la fois et ténébreux, et glissant, où peuvent-ils aller et poser leurs pieds en assurance ? *Tenebras solas quis non horreat ? Lubricum solum quis non caveat ? In tenebris autem, et in lubrico quo is ? Ubi pedem tuum figis* (D. August., enarrat. in hunc psalmum).

Vous me direz peut-être qu'il ne faut que demeurer dans l'état où l'on est sans rien faire. Non, non, le pécheur n'a pas la liberté en cet état de demeurer oisif que pour son salut, il ne le saurait être pour sa perte. Et pour vous le faire connaître, c'est que, selon le même prophète, le démon survient dans ces ténèbres et sur ce glissant pour le faire avancer : *Fiant viæ illorum tenebræ et lubricum, et Angelus Domini persequens eos*. Pécheur, tu es aveugle, tu te trouves dans un chemin glissant ; ce n'est pas tout, le ministre de la justice de Dieu te poursuit, il faut marcher, il faut que tu fasses autant de chutes que de pas. Judas, ton avarice t'a crevé les yeux, tu trouves une occasion de la satisfaire ; en demeures-tu là ? Non, le démon survient : *Et post buccellam introivit in eum Satanas*, et qu'en arrivera-t-il ? *Quod facis fac citius*, dit Jésus-Christ (S. Joan., XIII), il faut que tu avances bien plus loin, tu trahiras, tu vendras, tu te désespéreras, tu t'étrangleras.

Ne vous y trompez pas, le propre effet de l'aveuglement spirituel est un enchaînement comme nécessaire de désordres et de crimes, et par conséquent, qui ne croira que puisqu'il attire des suites si fâcheuses, il est le plus terrible châtement dont Dieu punisse un pécheur ? Mais qui en le croyant pourra en même temps se flatter de n'en pas être frappé ? Car, savez-vous, mes frères, qu'une seule passion que vous nourrissez et que vous laissez croître dans votre cœur, peut vous attirer ce fléau ? Ne m'en croyez pas, lisez notre Evangile, et considérez jusqu'où se porte l'aveuglement des pharisiens. Ils ne sont, ni charmés de la présence de Jésus-Christ, ni touchés de ses bienfaits, ni persuadés de ses paroles, ni convaincus de ses miracles ; au contraire, plus de flambeaux s'allument devant eux pour les éclairer, plus ils s'aveuglent. Le Fils de Dieu donne la vue à un homme qu'ils voyaient tous les jours ; ils prétendent qu'il n'a jamais été aveugle,

ils s'informent de ses parents, ils l'interrogent lui-même, la vérité éclate de toutes parts, ils ne la veulent pas recevoir, ils caïomnient le Fils de Dieu, ils chassent cet aveugle, pour avoir soutenu son parti, ils se retranchent enfin sur le sabbat qu'ils prétendent violé par sa guérison.

Que d'œuvres de ténèbres ! Que de fausses démarches font ces misérables ! Point de pas qui ne soit une chute, point de parole qui ne soit une erreur grossière. Parce que cet homme était aveugle de naissance, ils ne croient pas que Dieu l'ait pu éclairer : *Cæcus natus est, quomodo ergo nunc videt ?* Ils lui souhaitent, comme si c'était une malédiction, la qualité de disciple de Jésus-Christ : *Tu discipulus illius sis*. Que d'égarements prodigieux pour des chefs d'une ville si considérable ! péché surpéché, ténèbres sur ténèbres.

Vous voyez bien, mes frères, que jamais aveuglement ne fut si horrible ; mais avec tout cela, en savez-vous la source ? Une seule passion, l'envie seule les a engagés dans toutes ces ténèbres et les engagera encore en d'autres égarements bien plus criminels, en leur faisant tremper leurs mains dans le sang de ce juste, et le persécutant jusqu'à ce qu'ils aient donné la dernière consommation à leur rage.

Chrétien qui m'écoutes, vois-tu dans cet exemple le malheur qui te pend sur la tête ? Tu crois que ce n'est rien que cette passion que tu flattes, et dont tu souffres déjà la tyrannie ; tu crois que ce n'est rien que cette ambition, sans laquelle tu ne croirais pas avoir le cœur bien fait, que cet amour naissant dont tu trouves la piqure si douce ; en vérité cette passion que tu crois innocente, ne t'a-t-elle pas déjà aveuglé pour te faire renoncer à ta foi ? Ne te choque pas de ma demande, ambitieux, sonde bien ton cœur, et dis-nous sincèrement si tu ne sacrifierais pas tout ce qu'il y a de plus sacré pour arriver à cette charge et à cet honneur ? Et toi, voluptueux, n'es-tu pas aussi assez enivré pour avoir déjà oublié toute autre chose que ta sensualité ? La grâce, les sacrements, ton Dieu seraient-ils encore capables d'arrêter tes emportements ? Ne serais-tu pas déjà assez malheureux pour préférer une indigne créature au paradis, à ton âme et à Jésus-Christ ton Sauveur ?

Quels égarements, misérables que vous êtes ! vous ne croyez pas être malades, et vous avez déjà perdu les yeux ! O misère terrible ! ô aveuglement détestable ! ô damnation anticipée ! ô enfer sur la terre ! Seigneur, enlevez nos biens, frappez nos corps. Vous nous avez, ces années dernières, préférablement à la plupart des nations de l'Europe, garantis de la peste, mais oserais-je dire, envoyez-la-nous plutôt que d'ôter les yeux à notre âme. Quand vous ne nous affligerez que dans notre corps ou dans nos biens, nous dirons commell'auteur du livre des Machabées dans le saccagement de Jérusalem, que vous n'êtes qu'un peu en colère, *Hæc fecit Dominus modicum iratus* (I Machab., V). Mais si vous nous priviez de votre grâce sans res-

source, et si vous la retiriez de nous, ce serait là nous punir dans toute l'étendue de votre fureur. Mais hélas ! Seigneur, au moment où nous parlons, ne nous auriez-vous point déjà frappés d'aveuglement ? et si vous l'avez fait, que devons-nous faire pour nous en délivrer ? Car, mes frères, afin que vous conceviez ce que c'est que l'aveuglement du pécheur, la cause en est juste, l'effet en est terrible, mais le remède en est difficile, et c'est par où je finis.

III. — Pour vous faire concevoir la grande difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité morale qui se trouve dans la guérison d'un pécheur aveuglé, je n'ai qu'à vous dire qu'un homme en cet état ne connaît pas sa misère, que s'il la connaît il l'aime, et que quand il cesserait de l'aimer, et qu'il s'en lasserait, il n'est pas en son pouvoir d'en sortir par lui-même. Ces propositions me porteraient bien loin, je ne fais que vous les expliquer en un mot.

Un homme qui n'a perdu que les yeux du corps, connaît son malheur, il s'en plaint ; quelle joie puis-je avoir au monde, étant dans les ténèbres et ne voyant plus la lumière du ciel, disait Tobie : *Quale gaudium mihi qui in tenebris sedeo, et lumen cæli non video* (Tob., V) ? Mais pour le pécheur qui a perdu les yeux de son âme, chose étrange ! il croit n'avoir rien perdu, il n'en a pas un moment d'inquiétude ; toutes les chutes qu'il fait, quelque lourdes qu'elles soient, lui semblent au contraire des démarches fort assurées. Ecoutez les pharisiens de notre Evangile, au milieu de leur aveuglement : *Numquid et nos cæci sumus ?* disaient-ils à Jésus-Christ ; voudriez-vous nous prendre aussi pour des aveugles ? Or, tout ce qu'il y a au monde de pécheurs aveuglés tiendraient volontiers ce langage avec autant d'effronterie. Un avare croit toujours avoir de bonnes raisons de thésauriser, un ambitieux se persuade être plus éclairé que tous les autres, de ne servir point d'autre idole que l'honneur ; et, si vous voulez leur faire connaître leurs ténèbres, *Numquid et nos cæci sumus ?* est-ce, diront-ils, que nous avons perdu les yeux, est-ce que nous n'avons pas de prudence et que nous manquons de jugement ? Que cet état est pitoyable, mes frères ! car, comme dit fort bien saint Jérôme, quel moyen y a-t-il que, ne connaissant pas leur mal, ils puissent seulement en souhaiter la guérison ? *Qui peccare se nescit corrigi non vult, qui dolorem vulneris non sentit salutis remedia non requirit*.

Mais ne sortons pas de notre Evangile ; Jésus-Christ n'y marque-t-il pas que la principale partie de l'aveuglement des pécheurs est de ne pas croire qu'ils soient aveugles, et que la pensée qu'ils ont de n'être pas malades, est le plus grand obstacle à leur guérison. *Si cæci essetis, peccatum non haberetis : nunc vero quia dicitis : videmus, peccatum vestrum manet*. Si vous vous croyiez aveugles, vous ne le seriez pas ; mais parce que vous dites que vous voyez, c'est pour cela que votre aveuglement est incurable.

Ajoutez à ce premier malheur un second, qui est qu'il y a beaucoup de pécheurs qui, quand même ils connaîtraient leur aveuglement, auraient encore bien de la peine à s'en laisser guérir, parce qu'ils aiment leur état, et qu'ils se plaisent dans leurs ténèbres. Vous savez que saint Augustin, après avoir connu et senti son mal, fut encore longtemps sans vouloir en sortir. J'étais dans les ténèbres, disait-il à Dieu, mais ce qui faisait le comble de ma misère, c'est que je les aimais. *Cæcus eram, et cæcitatem amabam*. La raison en est assez naturelle : c'est que les pécheurs à la faveur des ténèbres se donnant toute la liberté de satisfaire leurs passions, la lumière du ciel troublerait leurs plaisirs, leur reprocherait leur infamie, et les couvrirait de honte. Un homme qui n'a perdu que les yeux du corps hait son aveuglement, parce que la raison dont il jouit et qui est supérieure au sens de la vue, est capable d'estimer cette perte et de juger de sa conséquence ; mais un pécheur qui a perdu les yeux de son âme ne hait pas cette perte, parce qu'il n'a pas en lui de faculté supérieure qui en juge. C'était la partie la plus élevée de son âme, qui était éclairée des lumières du ciel, et qui en est privée ; tout ce qui lui reste est inférieur et animal, par conséquent incapable d'estimer cette privation et de s'en affliger. Il n'y a rien, au contraire, dans ce pécheur qui n'en ait de la joie ; toutes ses puissances se trouvent par là dégagées de suivre des maximes fort opposées à leurs inclinations perverses.

Ajoutons à ces deux raisons une dernière, qui est que quand ce pécheur connaîtrait son aveuglement, et qu'il s'en ennuerait, il n'est pas en son pouvoir d'en guérir. Pour éclairer l'aveugle de notre Évangile, le Fils de Dieu ne fit que mettre un peu de boue sur ses yeux : *Et linivit lutum super oculos ejus*. Je suppose qu'il n'en faille pas davantage pour dessiller les yeux de tous les pécheurs, qu'il suffise de faire voir à cet avare que son or qui l'éblouit n'est que de la terre, à cet impudique, que la femme qu'il idolâtre n'est que de la cendre : *Dicis quia dives sum*, dit le disciple bien-aimé : *Collyrio inunge oculos tuos, ut videas* (*Apoc.*, III) ; je suppose que le collyre le plus salutaire pour tous les yeux aveuglés des pécheurs soit un peu de terre détrempée : la pensée de la mort, la misère de la créature, la vanité de toutes choses ; mais ces aveugles sont-ils capables de s'appliquer eux-mêmes un tel remède, et d'en tirer efficacement dans toutes ces réflexions ?

Il est de foi qu'il faut une grâce particulière de Dieu ; que cette grâce est purement gratuite et indépendante d'aucun mérite ; et qu'étant tous engagés dans une même masse de corruption, nous ne méritons que l'enfer. Il est aussi certain qu'outre cette indignité que les théologiens appellent négative, il y en a une positive par laquelle un homme, ayant souvent rejeté les lumières du ciel, mérite de n'en plus recevoir ; jusquelà qu'il y a quelques docteurs qui croient que le pécheur peut en cette vie être tellement destitué des grâces et des lumières du

ciel, que sa pénitence soit impossible, et qu'il ne diffère presque en rien d'un damné que pour le lieu.

Je ne voudrais pas avancer cette proposition, que je crois absolument fausse ; mais qui peut douter qu'après tant d'abus, tant de profanations que le pécheur aveuglé a faites de la grâce, et par lesquelles il s'est enfin attiré des ténèbres si épaisses, il ne lui soit comme impossible d'en sortir ? A Dieu ne plaise que je prétende jeter le désespoir dans vos âmes ! mais sachez que, pour vous tirer de cet état déplorable, il faut de la part de Dieu autant de puissance que de miséricorde.

Non, non, qu'on ne se flatte point, comme dit l'aveugle de notre évangile ; il est inouï qu'un homme éclaire un aveugle né, si cet homme n'est de Dieu. Il n'y a personne qui naissant pécheur ne naisse aveugle ; ses ténèbres peuvent augmenter pendant sa vie, mais elles ont toujours commencé dès sa naissance. Eh ! quel homme peut donc guérir un mal si invétéré et si opiniâtre ? Apprenons-le encore de notre aveugle éclairé : *Ille homo qui dicitur Jesus* ; il n'y a que l'homme qui s'appelle Jésus, qui puisse faire une si admirable cure.

Oui, pécheurs aveuglés et endurcis, votre mal est incurable à tout autre homme qu'à celui qui s'appelle Jésus ; c'est à lui seul que vous devez vous adresser : *Ille homo qui dicitur Jesus*. Je sais bien que pour pouvoir déjà faire une demande si heureuse, il faut que ce Jésus ait commencé à vous dessiller les yeux ; aussi est-il bien probable que, tandis qu'un pécheur vit encore, Jésus-Christ a la miséricorde de répandre sur lui quelques lumières, et qu'il n'arrive guère qu'une nuit soit assez sombre pour ne donner aucune clarté à un misérable voyageur.

Cet homme donc qui s'appelle Jésus passe encore sur le chemin où se trouve l'aveugle ; mais aussi, mon frère, quand cette grâce l'arrive, quand Jésus se tourne vers toi, prends garde de faire un bon usage du rayon de ce soleil ; et si tu veux avoir part à la guérison de notre aveugle fortuné, imite-le dans son obéissance. Sitôt que Jésus-Christ t'aura mis comme à lui un peu de terre sur les yeux, sitôt qu'il t'aura fait connaître ta misère et le néant des créatures qui faisaient ton attache, cours te laver, comme lui, à la piscine de Siloé, je veux dire dans les eaux salutaires de la pénitence ; mets-toi en état de pouvoir dire comme lui en glorifiant ton libérateur : *Lutum posuit, abii, lavi et video*. J'avais de l'amour pour les richesses : *Lutum posuit*, il m'a mis de la boue sur les yeux, il m'a fait comprendre que tout l'or du monde n'était rien, et je n'y trouve plus l'éclat qui m'éblouissait. J'avais une passion ardente pour cette créature, ce feu infernal m'avait aveuglé, Jésus-Christ m'a mis un peu de boue sur les yeux, *lutum posuit*, il m'a fait connaître que cette créature qui fait un peu de feu aujourd'hui ne sera plus demain qu'un peu de cendre, et aussitôt tous ces charmes imposteurs se sont évanouis pour moi. J'en suis désabusé, je vois sa misère,

ego sum ; oui, oui, c'est moi qui étais aveuglé par mes passions, qui étais trompé par le monde : c'est à moi que Jésus-Christ a ouvert les yeux.

Que les pharisiens me bannissent de leur synagogue, je le publierai toujours. Que le monde me chasse de ses compagnies comme un homme devenu incommode et inutile à la société, c'est ce que je désire avec ardeur ; car à Dieu ne plaise que je rentre dans les ténèbres affreuses d'où j'ai sorti, dans cette nuit épouvantable en laquelle, selon Jésus-Christ même, personne ne peut agir. Ce sont là, mes frères, les sentiments où vous devez être pour n'être pas ingrats de votre guérison, pour pouvoir conserver les lumières de la grâce, et pour vous mettre enfin en état de passer un jour à celles de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON

POUR JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des avantages de la mort.

Jesus misericordia motus super eam, dixit illi : *Noli flere.*

Jésus-Christ ayant vu une femme qui avait perdu son fils, en fut touché de compassion, et lui dit : *Ne pleurez plus* (S. Luc, VII).

Il n'y a guère, mes frères, d'affliction plus grande, ni de perte plus sensible que celle qui nous est représentée dans notre Évangile. C'est une mère qui a perdu un fils unique, dans un âge déjà avancé et par conséquent en état de faire sa satisfaction et sa joie. C'est une veuve qui, étant accompagnée de toute la ville dans son deuil, jouissait apparemment d'une fortune considérable et qui n'ayant plus d'héritier, avait le déplaisir de voir que ses grands biens passeraient en des mains étrangères.

Ne vous étonnez donc pas si Jésus-Christ paraît touché de sa disgrâce et si la compassion qu'il a pour elle le presse de rendre la vie à son enfant. En vain la philosophie se met en peine de trouver des raisons qui consolent les hommes de la mort de leurs proches ; ces vaines spéculations n'ont rien qui puisse jamais être comparé à la consolation que donnent à une mère affligée ces quatre petites, mais efficaces paroles de Jésus-Christ : *Adolescens, tibi dico, surge*, puisqu'elles ont le pouvoir de lui rendre vivant un fils qu'elle pleure et qu'elle regrette mort.

Disons-nous pour cela qu'il est raisonnable de s'affliger de la mort et de la craindre, puisqu'il n'y a nulle espérance qu'un semblable miracle de résurrection s'opère, ni en nos personnes, ni en celle de nos proches ? Gardons-nous bien, dit saint Ambroise. (*Lib. de Bono mortis*) d'avoir ces sentiments ; au contraire, représentons-nous que ce que Jésus-Christ a dit autrefois à cette femme, il nous le répète aujourd'hui ; et que, bien loin de souffrir que nous pleurions avec excès la mort de ceux qui nous touchent, nous devons préférer la nôtre à la vie que nous possédons.

Quelle étrange moralité est-ce ici, et peut-on persuader à un chrétien que s'il suit les

lumières de sa raison et de sa foi, bien loin de craindre la mort, il doit la regarder comme un bien qui le délivrera d'une infinité de maux.

Oui, mes frères, le chrétien trouve assez de quoi se consoler de la mort dans la mort même, et en attendant que son corps et son âme entrent en partage du bonheur des prédestinés, il doit retenir le cours de ses larmes, quand la dissolution de ces deux parties viendra à se faire un jour : *Noli flere.* Comment cela ? Le voici.

Nous pouvons considérer l'homme dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire ; et tandis qu'il est dans cette vie, il est fort à plaindre, par rapport à ces trois états. Il souffre de grandes misères de la part de la nature ; il résiste aux inspirations de la grâce et il est privé des douceurs de la gloire. Cela supposé, voici l'avantage qu'il trouve dans la mort ; en ce qu'elle termine tout à la fois, et les maux que la nature lui a fait souffrir, et les résistances qu'il apporte à la grâce et la privation où il se trouve de la gloire. En un mot, comme homme, la mort finit ses misères ; comme pécheur, ses offenses ; comme voyageur, son exil. N'est-ce pas là de quoi nous consoler tous ? et qui de nous peut raisonnablement s'affliger de la mort d'un chrétien, principalement quand il pense que la mère d'un Dieu le doit assister à ce passage ? Prions-la de nous rendre un jour ce bon office et joignons aux paroles de l'Eglise celles de l'ange : *Ave, Maria.*

I. — Ce fut un grand témoignage de la miséricorde de Dieu dans l'état d'innocence, de vouloir que l'homme fût immortel, et de lui avoir fourni un fruit miraculeux, qui, réparant en lui les ravages de la chaleur naturelle, le rendit toujours heureux, en le faisant toujours revivre. Mais ce ne fut pas un moindre effet de la bonté de Dieu, d'avoir condamné l'homme à la mort après son crime, et, puisqu'il se trouva pour lors accablé de malheurs, on peut dire en quelque manière que Dieu lui fit grâce de les abrégier avec sa vie.

C'est pour cela qu'un savant homme a remarqué que Job, en disant que l'homme vivait peu d'années, et que cependant il souffrait beaucoup de misères avait compris tout ce que la vie a de fâcheux et d'agréable tout ensemble, que nous parlant des misères qui en sont inséparables, il nous avait fait entendre à la vérité ce qu'elle a d'incommode *Multis repletur miseriis* (Job., XIV), mais que nous marquant son peu de durée, il nous avait aussi exprimé ce qu'elle a de souhaitable : *Brevi vivens tempore.* Et en effet, mes frères, mettre l'éternité dans une vie traversée d'autant de disgrâces et de peines qu'est la nôtre, n'est-ce pas laisser le mal et ôter le remède ? Et le savant Hiebert n'a-t-il pas raison de s'écrier : *Quid aliud esset vita aeterna homini vitiato nisi aeterna miseria* ? Que serait-ce autre chose qu'une vie éternelle à l'homme pécheur, sinon une éternelle misère ?

Je sais bien, mes frères, qu'il y a des hom-

mes dans le monde qui demeureront difficilement d'accord de cette vérité, qui, passant leur vie dans l'abondance et dans le plaisir, ne souhaiteraient pas d'éternité plus agréable, et qui, bien éloignés de regarder la mort comme devant finir leurs misères, l'appréhendent comme pouvant seule troubler leur félicité. Mais, avant que de leur montrer l'aveuglement dont ils sont frappés dans leur bonheur imaginaire, ils ne sauraient du moins disconvenir que la nature et la seule qualité d'homme leur font nécessairement partager une infinité de malheurs avec les plus misérables.

Premièrement, si l'homme se considère en lui-même, que d'infirmités dans son corps ! que d'ignorance dans son esprit ! Il n'y a rien de plus honteux que sa conception et sa naissance ; rien de plus imbécile ni de plus stupide que son enfance ; rien de plus téméraire ni de plus emporté que sa jeunesse ; rien de plus inquiet ni de plus ambitieux que sa virilité ; rien de plus méprisable ni de plus accablé de douleurs et de maladies que sa vieillesse. A quelque âge que la mort l'attaque, il est donc vrai de dire qu'elle le délivre de ses misères.

Si l'homme se considère par rapport aux éléments et aux créatures que Dieu lui avait d'abord assujetties, quelles persécutions ne reçoit-il pas continuellement de leur part ? Des astres par des malignes influences ; de la mer par des naufrages ; de l'air par des pestes ; de la terre par des tremblements ou des stérilités ? Il n'y a pas un animal qui, ne se moquant de la tyrannie de ce souverain, ne lui fasse une guerre cruelle. Or, y a-t-il autre chose que la mort qui le délivre de ces misères ?

Que si l'homme passe des créatures qui lui sont inférieures à celles qui lui sont égales, en est-il mieux traité que des éléments et des bêtes les plus farouches ? Car, sans parler de la guerre, où les hommes, s'acharnant les uns contre les autres avec plus de fureur que les monstres de l'Afrique, font consister leur gloire à s'égorger et à répandre leur sang, quelle cruauté ne trouve-t-on pas dans le monde et parmi les gens du siècle ? Que de lâcheté parmi le peuple ! Que de trahison parmi les grands ! que de dureté, que de barbarie le seul intérêt n'a-t-il pas produit dans tous les autres !

Je suppose même que les hommes ne soient pas tous ennemis et qu'il s'en trouve de liés par l'amitié ou par la société ; mais n'est-ce pas là une nouvelle occasion pour eux de souffrir et de multiplier leurs misères ? Quiconque à des amis peut dire aussi justement que ce père qui avait des enfants, qu'il a donné des otages à la fortune, dans lesquels il ne tient qu'à elle de le tourmenter plus cruellement qu'en sa personne.

Eh ! mes frères, nous apprenons chaque jour de nouveaux désastres arrivés dans l'Etat et dans nos familles : des messagers funestes se succèdent les uns aux autres, pour nous apporter, comme à Job, de tristes nou-

velles de la chute ou de la perte de quelqu'un qui nous touche. Qui peut supporter la vue de ces désordres publics, où l'on voit en même temps étouffer la nature, violer les lois, mépriser la religion ? Ne faudrait-il pas avoir l'âme barbare pour assister tranquillement à de tels spectacles ? Qui est-ce, dans ces occasions, qui ne trouve les morts plus heureux que les vivants ? Que ton sort est à envier, disait un ancien à son ami mort : tu n'as pas vu le débris de ta maison, la ruine de la république, le meurtre de tes concitoyens ! Et pour vous apporter, messieurs, un témoignage de plus grand poids, il n'en fallut pas davantage à saint Grégoire pour lui faire trouver la vie ennuyeuse et la mort désirable.

Il n'y a rien de plus éloquent que la description que fait ce grand pape des désordres arrivés dans son pays par l'inondation des Lombards. Les enfants, dit-il, sont chers aux pères et aux mères qui les ont élevés, et ces barbares les massacrèrent à leurs yeux. La possession des biens que d'illustres ancêtres ont laissés est douce, et ils réduisirent la plus ancienne noblesse à la dernière mendicité. Les maisons commodes sont agréables à ceux qui les ont bâties pour leur demeure, et ces voleurs, après les avoir pillées, les réduisirent en cendres. Les magistrats qui rendent justice sont vénérables à tous les autres peuples, et ces hommes cruels jetèrent dans des cachots obscurs des têtes qui avaient blanchi avec honneur sur les tribunaux des sénateurs. Quelle plus grande consolation, enfin, pour les fidèles que le culte public qu'on rend à Jésus-Christ par les cérémonies de l'Eglise et par les sacrifices des prêtres ! Et il n'y eut pas de temples ni d'autels qui échappassent aux mains sacrilèges de ces profanateurs.

Mais quel sentiment saint Grégoire prit-il de la vue de tant de désordres ? *Despiciendus nobis esset mundus, etiamsi blandiretur ; sed, postquam tot nobis quotidie dolores ingeminal, quid nobis omnibus aliud quam ne diligatur clamat* ? Nous devrions mépriser, dit ce saint pape, la vie et le monde, quand même il nous flatterait ; mais, multipliant chaque jour tous ces sujets de douleur et de désespoir, que crie-t-il lui-même à tous les hommes, sinon qu'ils sont fous de l'aimer ?

Car, après tout, ces misères sont communes à tous les hommes, les riches n'en sont pas plus exempts que les pauvres, les rois que leurs sujets ; encore les grands ayant plus à perdre sont bien plus en butte aux coups de la fortune, et souffrent bien davantage dans ces désolations que les petits. Or, le hasard que nous courons à toute heure de tant de malheurs ne serait-il pas déjà suffisant pour nous consoler de la mort qui les prévient ou qui les finit ?

Il est en vérité étrange que les hommes, qui s'étudient si soigneusement à éviter les misères quand elles se présentent séparément, les embrassent toutes en foule par le désir et la passion qu'ils ont pour la vie. Saint Augustin ne pouvait concevoir que dans

le saccagement de la ville de Rome plusieurs donnassent leurs biens pour se garantir de la fureur des soldats, que la seule avarice portait aux massacres et aux violences. Quelle conduite bizarre ! s'écrie ce Père ; quand on aime une chose, on lui fait du bien, et la coutume a toujours été que les amants gratifiassent leurs maîtresses ; et voici des gens qui rendent leur vie pauvre, parce qu'ils l'aiment avec ardeur, qui lui ôtent tout ce qui la peut soutenir et la rendre agréable, pour lui donner des preuves de leur bienveillance : *Isti amatam suam non haberent, nisi amando inopem reddidissent*. Cependant n'est-ce pas dans le fond haïr la vie que la désirer à cette condition ? N'est-ce pas être extravagant et contraire à soi-même de choisir plutôt de la posséder misérable, que d'en souffrir la privation qui délivrerait de toutes les misères ?

Je vois bien néanmoins, mes frères, que je ne persuade pas encore la plupart de ceux qui m'entendent. Comme ces désolations publiques n'arrivent pas tous les jours, comme, d'ailleurs, par votre naissance ou par votre industrie vous pouvez non-seulement vous défendre des misères particulières, mais goûter même des plaisirs assez doux dans le monde, il me sera sans doute fort difficile de vous faire regarder la mort pour un bien, à moins que je ne vous fasse voir la misère au milieu même de ces plaisirs. Pour peu que votre esprit ne se laisse pas prévenir, ne croyez pas qu'il me soit impossible de le désabuser de son erreur, et sans même trop appuyer sur les principes de saint Augustin, qui dit qu'il n'y a point de misère plus véritable qu'une fausse félicité, je vous demande si, de bonne foi, cette félicité prétendue vous a jamais paru pure ; si ces plaisirs que le monde vous fait goûter pour vous attacher à lui ne sont pas presque toujours accompagnés ou suivis d'amertume ?

A l'égard de ces infâmes plaisirs des sens, j'en appelle ici à votre propre expérience : n'est-il pas vrai qu'on ne peut les goûter ou qu'avec modération, ou qu'avec excès ? Or, misère partout. Si on les prend avec modération, leur peu de durée rend un homme languissant ; l'un n'est pas plus tôt fini, qu'il en souhaite un autre, et, vivant toujours dans l'attente ou dans la recherche, il est incessamment rongé d'inquiétude : *Miseri, si a voluptate deserantur* : les voluptueux sont misérables toutes les fois que la volupté les abandonne. Mais si, comme il arrive ordinairement, leurs plaisirs sont déréglés, et si, n'écoutant plus leur raison, ils se jettent dans de grands excès, ils sont encore plus misérables d'être accablés du plaisir que s'ils en étaient privés : *Miseriores, si a voluptate obruantur* ; puisque ces emportements, étant toujours accompagnés d'infamie et de brutalité, sont aussi nécessairement suivis de faiblesses et de maladies.

Mais je ne vous fais pas l'injure de fonder sur des plaisirs si honteux l'amour que vous pouvez avoir pour la vie. Quelque honnête satisfaction donc que vous vous promettiez

dans la jouissance de vos biens, dans l'exercice de vos charges, dans les actions mêmes de la vertu, pouvez-vous trouver en tout cela, comme dit saint Ambroise, quelque rose qui n'ait son épine ? *Si rutilis, o homo, aut splendore nobilitatis, aut fastigio potestatis, aut fulgore virtutis, semper spina proxima est*. Les honneurs sont traversés par l'envie, les richesses par la crainte, la réputation par la calomnie, les mariages par la jalousie, l'éducation même des enfants qu'on a souhaités par leur ingratitude : *Semper spina proxima est*.

Voulez-vous que je vous le fasse encore connaître par une induction sensible ? N'est-il pas vrai que, s'il y a quelques personnes au monde dont le bonheur paraisse consommé, ce doivent être les rois, que tout le monde regarde encore avec plus d'envie que de respect ? et cependant, sans parler de leurs peines et de leurs disgrâces dans la conduite de leurs Etats, il est certain que tout cet éclat qui les environne et qui vous éblouit ne défend pas leur propre personne de la misère : *Semper spina proxima est*. Dans l'enceinte de ces balustres d'argent, dessous ces dais et dans ces lits brodés d'or et de perles, il semble qu'on ne saurait jamais être malade et qu'on n'y devrait faire que d'agréables songes ; et c'est là néanmoins que les plus honteuses maladies ont souvent attaqués les rois et ont triomphé de leur orgueil. C'est là que les nuits paraissent quelquefois pleines de fantômes et de spectres, où des remords cuisants viennent agiter une conscience effrayée, et faire des reproches à celui qui n'a ouï tout le jour que des acclamations et des louanges.

Aussi, quand le plus sage des rois a prononcé que la condition des morts était préférable à celle des vivants, ne croyons pas qu'il ait excepté ceux de son rang. Après nous avoir dit ailleurs que leur naissance n'était pas différente de la nôtre, et que venant au monde ils répandent des larmes comme les autres hommes, il nous a rendu ce fidèle témoignage que la mort ne leur était pas plus favorable qu'à leurs sujets.

Après cela, où est l'homme qui ne doive trouver des charmes dans la mort qui finit toutes ces misères, et qui ne soit obligé avec saint Paul de la recevoir comme un gain : *Mihi mori lucrum* ? Quelque sainteté qu'il ait, il porte toujours dans lui-même un fonds de misère, et son innocence ne le garantit jamais des disgrâces communes de la vie. Notre religion, c'est ainsi que parlait saint Cyprien (*Lib. de Mortalitate*) aux chrétiens d'Afrique, pendant cette effroyable peste qui en fit mourir des millions, notre religion, leur disait-il, ne nous empêche pas en cette vie d'être maltraités par les éléments aussi bien que les infidèles ; si notre esprit est différent du leur, notre chair est également sujette à leurs maux : *Carne jungimur, si spiritu separamus*. Tant que nous aurons un corps passible et corruptible comme eux, la famine nous persécutera comme eux, la guerre et la peste ne nous respecteront pas davantage qu'eux, les naufrages et les incendies nous

seront communs avec eux. Si bien que nous devons nous réjouir de la mort comme de la seule chose qui nous sépare d'avec eux, et dans cette vue nous écrier à Dieu: Faites justice à votre peuple, Seigneur, et séparez-le par les mains de la mort, d'une nation profane: second motif qui doit nous rendre la mort agréable, en ce qu'elle nous sépare d'un monde criminel et corrompu. Comme hommes, elle finit nos misères, mais comme pécheurs elle finit nos offenses: c'est le sujet de mon second point.

II. — Le péché est si injurieux à Dieu et si honteux à la créature, qu'il serait à souhaiter que les hommes ne vinssent pas au monde, ou qu'ils ne l'y apportassent pas en naissant, tant leur sort est malheureux et mérite qu'on dise de ce moment fatal ce que Job disait de celui de sa conception: Périsset à jamais le jour auquel je suis né, et la nuit où un homme a été conçu: *Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est: Conceptus est homo* (Job, III).

Mais, si les hommes peuvent souhaiter de n'être pas nés, parce qu'ils ont contracté le péché, ils sont encore bien mieux fondés de souhaiter de mourir parce qu'ils le commettent. Ils n'ont péché dans leur naissance que par une volonté étrangère; ils n'ont été coupables que parce qu'ils sont sortis d'un père criminel, et leur faute en cet état est accompagnée de tant de malheurs, que, comme nous avons besoin de toute la foi pour la croire, nous n'avons pas assez de raison pour la comprendre; mais, s'ils pêchent pendant leur vie, ils n'en sauraient accuser que leur propre volonté. En vain rejettent-ils leur crime comme la première femme sur les fourberies du serpent, il a fallu qu'ils y consentissent; et si le démon, dit excellemment saint Prosper, est l'auteur des tentations, il n'est ni le père ni le principe des affections déréglées: *Illecebrarum adjutor, non voluntatum generator* (D. Prosper., de *Vita contemplat.*). Jugez donc si la mort ne leur est pas bien due, non-seulement pour punir l'attentat de leur volonté, mais encore pour la désarmer, et pour la mettre dans l'impuissance de la poursuivre.

Pour vous faire concevoir tout ce que la mort fait contre le péché, quand elle attaque le pécheur, il faut remarquer que l'homme peut être considéré en trois moments différents à l'égard du péché, avant que de le commettre, dans le temps qu'il le commet, après l'avoir commis. Or, en quelque temps que la mort se saisisse de l'homme, il est vrai de dire qu'elle finit son péché. Si le péché n'est pas commis, la mort le prévient; si le péché se commet, la mort l'arrête; si le péché est commis, la mort l'expie.

Quelque innocence qu'un chrétien ait conservée depuis son baptême, vous savez, messieurs, qu'il porte toujours en lui un malheureux pouvoir de la perdre. Cette habitude pernicieuse du péché qui reste à l'homme est comme une semence funeste qui à toute heure peut le reproduire; et, pour me servir de la comparaison de saint Augustin (*Lib. L,*

hom.), les branches, les fleurs et les fruits d'un arbre ne sont pas plus véritablement renfermés dans le pepin que les meurtres, les adultères et les blasphèmes le sont dans la concupiscence. Or, il n'y a que la mort qui puisse étouffer un si dangereux ennemi, et prévenir sûrement tous les désordres qu'il peut faire. Si la grâce en cette vie diminue ses forces, elle ne les saurait éteindre, c'est un monstre qui est plus à craindre que celui de la fable, qui renaît de ses plaies, et duquel il me semble qu'on peut dire ce qu'un ancien a dit de l'empire romain, qu'il pouvait être vaincu dans quelques combats particuliers, mais jamais dans une défaite générale: *Prælio vinci potest, non bello*.

C'est dans cette vue que les plus grands saints ont gémé et invoqué le secours de la mort pour assurer leur salut. C'est dans cette vue que, sachant bien que l'âme ne peut se flatter de persévérer dans la vertu, tandis qu'elle est enfermée dans le corps, ils en ont demandé la sortie à Dieu comme une grâce. Avec quelles larmes le grand apôtre ne souhaite-t-il pas d'être délivré d'une chair qui, l'éloignant de Jésus-Christ, le met encore à toute heure en état de l'outrager: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?*

Il est vrai que saint Cyprien est persuadé que, comme le démon se ligue avec la concupiscence pour nous porter au péché, cet apôtre demandait autant la mort pour s'assurer contre les tentations étrangères que contre les domestiques. Quel plaisir, dit ce grand martyr, de vouloir toujours être sur la terre entre les armes et les épées du démon? *Qualis delectatio inter diaboli gladios stare?* d'être réduit à tous moments à la dure nécessité de le vaincre ou d'en être vaincu? Si l'avarice est abattue, l'impudicité s'élève; si l'impudicité est dé faite, l'ambition succède; si celle-ci est méprisée, la colère anime, l'orgueil enfle, l'envie dévore. Et dans cette vue, qui peut être chrétien et ne pas souhaiter la mort avec saint Paul, comme l'unique rempart de l'innocence? Y a-t-il apparence de pouvoir soutenir tant de combats différents et redoublés, sans se trouver faible dans aucun?

Aussi voyons-nous que quand Dieu, qui fait miséricorde à qui il lui plaît, a voulu favoriser des hommes, il les a enlevés de cette vie dès le temps de leur innocence et dès leur plus tendre jeunesse. L'Écriture sainte n'est jamais plus admirable que quand elle décrit ce soin de la providence sur quelques élus: *Placuit Deo, et translatus est; raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus* (Sap., IV). Cet homme a plu à Dieu, et il a été enlevé; il a été ravi à la terre, de peur que la malice ne corrompît son âme. *Placita erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum*: Son âme innocente était agréable à Dieu, et de là vient qu'il s'est hâté de le faire sortir de cette vie et de le mettre en un lieu d'assurance.

En vérité, mes frères, il me semble qu'il n'en faudrait pas davantage pour consoler les pères et les mères qui perdent leurs en-

fants dès leur bas âge. Pourquoi pensez-vous que tant d'enfants meurent au berceau, qu'il en meurt même plus qu'il ne s'en élève ; que Dieu vous les a à peine accordés, que souvent il les reprend et vous les redemande ? *Noli flere*. Gardez-vous de les pleurer : *Placita erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum* ; c'est que Dieu veut que ces âmes innocentes réparent les ruines des anges ; c'est que, les trouvant agréables à ses yeux, il ne veut pas différer de les placer autour de son trône ; ou plutôt c'est que, prévoyant les désordres auxquels une plus longue vie les engagerait, il les soustrait miséricordieusement à une occasion si malheureuse : *Propter hoc properavit educere illum*.

Jéroboam, dans l'Ecriture sainte, irrite Dieu par son idolâtrie et par mille autres crimes exécrables ; un prophète est envoyé pour lui prononcer un arrêt sanglant contre lui et contre ses successeurs, mais avec une étrange exception, et qui ne manquera pas de vous surprendre. Vous avez un enfant, et parce que Dieu a trouvé en lui quelques louables inclinations, j'ai à vous dire qu'il mourra bientôt, et que le peuple n'a qu'à se préparer à faire ses obsèques : *Puer autem morietur, et sepeliet eum Israel, quia inventus est super eo sermo bonus a Domino* (III Reg., XIV).

Que voulez-vous dire, prophète, comment prétendez-vous exempter cet enfant de porter l'iniquité de son père ? La mort à laquelle vous le condamnez de la part de Dieu peut-elle lui être une récompense d'avoir désapprouvé l'impiété du roi ? Oui, mes frères, c'est parce que cet enfant n'a pas trempé dans les crimes de son père que Dieu veut qu'il meure. Si Dieu le laissait succéder au royaume de Jéroboam, n'y aurait-il pas bien à craindre qu'il ne succédât aussi à ses mœurs ? Ah ! si tant d'autres princes avaient eu un sort égal, auraient-ils été le scandale de leur siècle, le fléau de leur peuple, la honte et l'opprobre de la royauté ? Si Salomon n'eût pas vieilli sur le trône, douterait-on aujourd'hui de son salut ? lisons-nous de lui dans l'Ecriture, qu'étant âgé, son cœur s'est laissé corrompre par les femmes et qu'il a adoré des dieux étrangers ? *Cumque jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos* (III Reg., VII). Vous ne doutez donc plus qu'une mort anticipée ne soit une grâce, puisqu'elle prévient le péché ; mais elle en est une encore, parce qu'elle l'arrête lorsqu'elle surprend le pécheur.

Ce fut, selon la pensée de saint Ambroise, le dessein naturel de Dieu, en bornant la vie du premier homme de borner le péché. Il vit bien, dit ce Père, que si l'homme ne mourait jamais il pécherait toujours ; et ce fut proprement ce qui l'obligea de le condamner à la mort : *Ne quo esset vita diuturnior, eo esset culpa numerosior*. Et le même dessein paraît encore animer Dieu toutes les fois que, lassé de la multitude des crimes d'un pécheur, il

termine par une mort inopinée et son iniquité et sa vie.

Quand je parle de la sorte, ne pensez pas que par cette conduite Dieu n'ait soin que de sa gloire. Si nous consultons les Pères, ils nous apprendront qu'il y a pour le moins autant de miséricorde en cela que de justice : *Dei est miserentis qui operatur finem peccantis*. Saint Ambroise (*Lib. de Bono mortis*) nous dira que, si les jours du pécheur étaient prolongés, ses crimes se multiplieraient, que ses dettes envers la justice de Dieu s'augmenteraient, que ses peines et sa damnation en seraient par conséquent plus cruelles et plus insupportables ; que Dieu lui fait donc grâce d'abrégier sa vie : *Longe plus illi damnatio prodest, ne incrementa peccatorum faciat*.

Ah ! si ce pécheur ne mourait pas si tôt, dites-vous, il pourrait se corriger ; je le veux, mais il pourrait aussi ne le pas faire, et j'ose même vous dire que, quoiqu'il le pût, il ne le ferait pas, puisque Dieu n'a pas jugé à propos de lui laisser plus longtemps ce pouvoir. Le pécheur, comme saint Paul l'a cru, ne se servirait jamais du temps que la patience et la bonté de Dieu lui donnerait pour faire pénitence ; au contraire, il ne ferait par son endurcissement et par son obstination qu'amasser un plus grand trésor de colère pour le jour de la vengeance (*Rom., I*). Et ainsi, misérable que la mort surprend dans le péché, sache que tu as à te louer de Dieu et non pas à t'en plaindre. A quoi une plus longue vie te servirait-elle, qu'à augmenter la gêne et ton supplice ? Tes offenses ne sont-elles pas assez grandes, et ne t'ont-elles pas déjà creusé un enfer assez cruel, sans vouloir en multiplier les peines ?

Mais, me direz-vous, la mort arrivant de la sorte dans le péché cause la damnation : vous vous trompez, c'est le péché dans la mort qui la cause, ou plutôt c'est le péché de la vie ; car on ne pèche que pendant qu'on est vivant, et ainsi le pécheur qui est surpris de la mort dans son péché doit s'affliger d'avoir joui de la vie, et non pas de l'avoir perdue. Et tout ce qui lui arrive de fâcheux, dit saint Ambroise, vient de ce qu'il a péché, et non pas de ce qu'il est mort : *Tota illa acerbitas non mortis est, sed culpæ*.

Que si le pécheur ne peut se plaindre avec justice de la mort qui le surprend, parce qu'elle arrête son péché, quelle raison celui qui est saisi de la mort après avoir quitté son péché aurait-il de ne s'en pas louer, puisqu'elle l'expie, puisqu'elle supplée souvent à l'impuissance où elle le met de l'expier par une longue pénitence ?

Il arrive souvent que la plupart des âmes chrétiennes, et même des plus simples, se voyant attaquées de maladies mortelles, souhaitent encore quelques années ou quelques mois de vie, par ce prétexte ordinaire qu'elles prennent et qui leur semble fort précieux, qu'elles n'ont pas encore assez fait de bien pour mourir, ni une assez longue pénitence de leurs péchés pour éviter d'en être punies.

N'est-il pas vrai que ce sentiment est ordinaire aux personnes les plus saintes ?

Saint Cyprien se propose la même objection dans toute la force qu'elle peut avoir : Quelqu'un se plaindra, dit-il, qu'une prompt mort, le ravissant à la terre, l'empêche d'être martyr et d'en mériter la couronne : *Martyrio meo privor, dum morte prævenior*. C'était dans un temps de persécution qu'il parlait. Vous savez, messieurs, ce que c'est que le martyr dans l'Eglise : c'est la plus sainte action du chrétien, c'est la plus forte preuve de son courage, c'est le dernier effort de son amour ; et le même saint Cyprien a cru que c'était quelque chose de plus d'être martyr que d'être apôtre. Cependant, écoutez la réponse qu'il faisait à ceux qui se plaignaient qu'une mort précipitée leur en ravissait la couronne. Le martyr, leur dit-il, n'est pas en votre pouvoir ; c'est un bien qui, étant souverain, dépend aussi souverainement de Dieu, qui en honore qui il lui plaît ; et ainsi vous ne pouvez dire que vous perdez une chose, quand vous ne savez pas si vous devez la recevoir : *Non in tua potestate, sed in Dei dignatione martyrium, nec potes te dicere perdidisse quod nescis an merearis accipere*. Chrétien, tu te plains de même qu'une mort imprévue t'ôte l'occasion de faire pénitence d'un crime que tu ne fais que quitter ; mais sache que cette grâce ne dépend pas de toi ; s'il t'est libre d'y répondre, il ne t'est pas libre d'en être prévenu. Peut-être aurais-tu reculé dans les voies de la pénitence, au lieu d'y avoir avancé ; peut-être te serais-tu souillé de nouveaux crimes, au lieu de te relever des anciens ; et tu ne saurais enfin sans présomption te flatter d'une chose qui dépend plus de la grâce que de ta volonté.

Il est vrai, mes frères, qu'il vous faut donner la même consolation que saint Cyprien donnait après à ces chrétiens affligés. Consolez-vous, leur disait ce Père, de ne pouvoir exécuter le dessein généreux que vous avez conçu ; celui qui sonde les cœurs et qui voit cette disposition dans les vôtres la récompensera : vous souhaitez le martyr, et ce désir est assez considérable auprès de Dieu pour en obtenir de lui la couronne : *Qui perspicit apud te paratam virtutem, reddet pro illa mercedem*. S'il arrivait donc que la mort vous surprît avant que d'avoir exécuté tous vos bons desseins, ne croyez pas qu'elle vous fasse tort ; Dieu est juste, et, puisqu'il punit les désirs que les hommes forment inutilement pour le crime, il récompensera sans doute ceux que vous aurez formés pour la vertu. Votre mort même, comme je vous ai dit, suppléera au défaut de votre pénitence, et ce qui n'était que le supplice forcé du péché deviendra par votre disposition un sacrifice volontaire pour le péché ; et ainsi, mes frères, n'alléguons plus d'excuse pour nous dispenser de désirer la mort ; croyons avec le grand saint Augustin, que tant que nous dirons que nous ne désirons pas encore de mourir, afin d'avoir le temps de devenir plus vertueux, nous de-

vrions avouer que c'est que nous ne souhaitons pas encore de mourir, parce que nous sommes peu vertueux.

Mais je ne puis vous dissimuler le court moyen que ce saint docteur nous enseigne pour acquérir la vertu qui nous manque. Que ceux, dit-il, qui ne désirent pas de mourir afin de pouvoir devenir parfaits, souhaitent de mourir, et ils seront parfaits : *Quam nolunt mortem ut perfecti sint, velint, et perfecti sunt*. Y a-t-il à cette promesse un chrétien qui puisse encore s'affliger de la mort ? Peut-on être fidèle et être capable de la haïr ou de la craindre ?

Cependant je serais encore fâché que vous vous contentassiez de ces motifs pour désirer la mort. Pardon, mes frères ; jusqu'ici j'ai fait tort à mon sujet ; j'avoue que je ne vous ai pas encore montré les plus grands charmes de la mort ; et, afin de ne vous les pas cacher davantage dans le peu de temps qui me reste, la mort mérite particulièrement l'amour et le désir des chrétiens, parce qu'étant voyageurs, elle finit leur exil. C'est par où j'achève en deux mots.

III.—C'est être délicat, dit excellemment Hugues de saint Victor (*Erud. Theolog. parte I*), de ne trouver de lieu agréable que son pays ; c'est être courageux de faire son pays des lieux où l'on se rencontre ; mais c'est être parfait de trouver son exil en tous lieux. Le premier, ajoute cet excellent auteur, est l'homme qui a attaché toute son affection au monde ; le second est le philosophe qui a répandu indifféremment son inclination sur tout le monde ; mais le troisième est le vrai chrétien qui a éteint toute l'amitié qu'il avait pour le monde.

Le vrai chrétien porte bien la qualité de voyageur sur la terre : *Quandiu in corpore sumus peregrinamur a Domino* (II Cor. III), et cette qualité l'oblige, comme tous les autres voyageurs qui retournent dans leurs pays, à marcher à grands pas, à ne regarder ce qu'il rencontre de plus agréable qu'avec indifférence, à ne s'arrêter à rien qui le puisse retarder, et à ne se servir de toutes les choses de la vie qu'en passant et comme devant les quitter : *non tanquam permansurus, dit saint Augustin, sed tanquam dimissurus*.

Mais en même temps que le chrétien se regarde comme un voyageur, il se doit aussi considérer comme un autre Adam chassé du Paradis pour ses crimes, et qui ne peut être rappelé de Dieu dans ce séjour délicieux que par sa mort. Et jugez de là, mes frères, si le chrétien qui souffre une privation si rude pendant sa vie, et qui attend une jouissance si douce à sa mort, quels sentiments il doit avoir pour l'une et pour l'autre ; et, afin de vous les expliquer encore avec trois paroles admirables de saint Augustin : *Christianus patienter vivit, perenniter gemit, delectabiliter moritur*, savez-vous quels sont les sentiments d'un vrai chrétien sur la terre ? Regardant la vie qu'il y mène comme un exil, il la souffre avec patience, il la passe dans les gémissements, il la perd avec joie.

C'est une des principales différences du

chrétien d'avec un autre homme, de ne pas aimer la vie, mais seulement de la supporter et de la souffrir : *Non amare vitam, sed tolerare*. Nous devons, à la vérité, regarder la vie, dit excellemment saint Ambroise, comme un poste où notre roi nous a mis, et qu'il ne nous est pas libre d'abandonner, comme faisaient lâchement ces faux braves de l'antiquité, qui se donnaient la mort; mais cela ne nous empêche pas de nous ennuyer dans un poste si dangereux. Si la gloire de Dieu ou le salut du prochain nous y rendent quelquefois nos actions et nos souffrances agréables, ce n'est qu'autant qu'elles nous approchent de Dieu et qu'elles nous conduisent au ciel : *Christianus patienter vivit*. Oui, messieurs, ce doit donc être un sujet de patience pour le chrétien que la vie, et, par une conséquence nécessaire, celui aussi de son gémissement continu : *Christianus perenniter gemit*.

David proteste que, tout élevé qu'il fût sur le trône, les larmes tombaient de ses yeux toutes les fois que sa conscience, lui reprochant son crime et lui demandant où était son Dieu, l'avertissait qu'il en était éloigné : *Fuerunt mihi lacrymæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus* (Psal. XCI)? Et voilà proprement l'état d'un chrétien sur la terre : quelques plaisirs qu'il goûte, quelques honneurs qu'il reçoive, il doit s'en ennuyer, parce qu'il n'est pas encore uni à la source de ces honneurs et de ces plaisirs. Quand il ferait une heureuse et tranquille navigation sur les fleuves de Babylone, il ne peut raisonnablement arrêter ses larmes, quand il se souvient de sa chère Sion : *Christianus perenniter gemit*; et si cela est ainsi, c'est avec joie qu'il reçoit la mort : *Delectabiliter moritur*.

Je ne m'étonne pas, mes frères, que les saints regardant la mort l'aient désirée avec tant de soupirs et reçue avec tant de satisfaction; je n'ai garde de croire que dans l'espérance de l'autre vie c'eût été une fureur à tant de milliers de martyrs de vouloir sortir de celle-ci; je ne suis pas surpris qu'un saint Ignace, dans cette vue, ait appréhendé que les lions qu'on devait lâcher contre lui l'épargnassent, et que par une cruelle douceur ils lui ôtassent le plaisir d'être mis en pièces.

Mais mon étonnement, mes frères, c'est que, faisant profession d'une même foi que tous ces saints, nous ayons tant d'aversion pour la mort et tant d'amour pour la vie. Ce que je ne saurais trop admirer, c'est qu'étant chrétiens, et, par conséquent, persuadés que la terre n'est que notre exil, et que le ciel est notre véritable patrie, nous soyons assez aveuglés pour préférer le malheureux séjour où nous sommes au séjour agréable que nous espérons; que la captivité et la misère nous aient, comme les Israélites, tellement abrutis, que nous n'ayons aucun désir de notre liberté.

Que les hommes aient appréhendé la mort avant la venue de Jésus-Christ; qu'Ezéchias ne puisse apprendre la sienne sans larmes :

Ezechias flevit fletu magno (Isa., XXXVIII), cela est excusable, les cieux n'étaient pas ouverts; Jésus-Christ, comme parle saint Paul, n'avait pas encore mis en lumière la vie et l'immortalité; mais que nous sachions que ce chef des hommes ait pris possession du ciel pour eux; que notre maître nous ait assuré en nous quittant qu'il nous allait préparer notre place : *Vado parare locum*, et que cependant nous nous affligions de la mort, c'est ce que je ne saurais accorder, ni avec notre foi, ni avec notre espérance. Que n'a pas fait quelquefois la seule lumière naturelle dans l'âme des philosophes? Un Socrate boit sans trembler le poison qu'on lui présente; il console ses amis qui s'affligent de le perdre, et leur témoigne de la joie de ce qu'il va vivre pendant toute une éternité avec des personnes consommées dans la vertu. Or, si la seule raison a inspiré de si nobles sentiments à un païen, les grâces de Jésus-Christ, sa parole, ses promesses, son Evangile, son exemple ne vous résoudront-ils pas à mourir sans murmurer? Faudra-t-il, quand vous vous trouverez proches de la mort, que vos amis et vos parents refusent de vous en porter la nouvelle, de peur de vous effrayer? C'est donc à dire que vous aurez de la peine à apprendre que la fin de tous vos maux arrive, que le commencement de tous vos biens approche, qu'il est temps d'aller à Dieu, de voir Jésus-Christ et d'entrer dans son royaume.

Plaise au Seigneur que je laisse fortement imprimés dans vos cœurs les sentiments que le grand saint Cyprien inspirait aux chrétiens de son siècle! Considérez, leur disait-il, que nous ne sommes en ce monde que comme des pèlerins et des étrangers, et que nous devons trouver agréable le jour qui nous placera dans notre héritage. C'est dans le ciel, mes chers frères, que nos vrais amis nous attendent avec impatience, c'est là qu'un million de bienheureux, assurés de leur salut et inquiets du nôtre, désirent que nous leur tenions compagnie. Souhaitons donc qu'une heureuse mort arrive, afin que nous augmentions leur félicité par la nôtre, et quittons l'attache que nous avons à une vie qui nous empêche de jouir du fruit de leurs désirs. Que celui qui est destiné à la torture et aux flammes, et à qui le sang d'un Dieu est inutile, que celui-là craigne de mourir (1); mais pour vous qui avez une vive foi et une humble espérance, prévenez par vos désirs ce jour qui, finissant vos misères comme hommes, vos offenses comme pécheurs et votre exil comme voyageurs, vous mettra en possession de votre bienheureuse patrie que je vous souhaite, etc. Amen.

(1) Considerandum est, fratres, nos tanquam peregrinos hic degere. Amplectamur ergo diem qui assignat singulos domicilio suo.... magnus illic nos charorum numerus expectat, frequens nos hic turba desiderat, de sua immortalitate secunda et adhuc de nostra salute sollicita. Mori timeat qui ex aqua et Spiritu non renatus gehennæ igitibus mancipatur : mori timeat qui non Christi cruce et passione censeatur, etc. (D. Cypri., lib. de Mortalitate).

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE
DE CARÊME.

De l'habitude au péché.

Et lacrymatus est Jesus; dixerunt ergo Judæi: Ecce quomodo amabat eum.

Jésus-Christ s'étant approché du tombeau de Lazare, pleura, et les Juifs dirent: Voyez comme il l'aimait (Saint Jean, XI).

Si les larmes que les hommes répandent sur le tombeau de leurs amis sont des preuves de leur tendresse, elles sont en même temps des marques de leur impuissance: ils pleurent leurs amis morts, parce qu'ils ne peuvent les ressusciter; et, s'ils avaient le secret de ranimer leurs cadavres, ils ne se consumeraient pas en tant de gémissements et de regrets inutiles.

On ne peut pas dire, mes frères, que les larmes que le Sauveur du monde répand aujourd'hui sur le tombeau de Lazare coulent de cette source. Elles sont à la vérité de sensibles marques de sa tendresse; c'est un ami qui, touché de la mort de son ami, en témoigne sa douleur; c'est un Homme-Dieu, qui consacre pour lors en sa personne les devoirs les plus tendres de l'amitié, et qui donne occasion aux Juifs de conclure qu'il avait beaucoup d'affection pour Lazare vivant, puisqu'il le pleure mort: *Ecce quomodo amabat eum*. Mais ses larmes, pour être une preuve de son amitié, ne sont pas déjà un signe de sa faiblesse, puisqu'il va bientôt par trois paroles: *Lazare, veni foras*, redonner à un cadavre corrompu le mouvement et la vie.

Quelle est donc la cause pour laquelle il pleure? que dis-je? quelle est la cause pour laquelle il frémit et se trouble lui-même? Il y a des fleuves dont on ignore encore la source, quelque empressement qu'on ait de la découvrir; mais il n'est pas trop difficile de connaître quelle est la cause des larmes et du frémissement de Jésus-Christ.

Quelques Pères ont cru que le Fils de Dieu s'était volontairement abandonné à toutes ces émotions, pour faire connaître la vérité de sa nature humaine et vérifier par avance ce que saint Paul devait dire après lui, *que nous avans un pontife qui s'est fait homme pour compatir aux infirmités et aux misères des hommes*. D'autres se sont persuadés que l'affliction et les larmes de Marthe et de Madeleine furent des motifs assez suffisants pour exciter celles de Jésus-Christ: *Fletus a fletibus contraxit*, et que ce Dieu incarné, permettant à son cœur de ressentir l'affliction de deux personnes qu'il aimait, voulut par ces mouvements extraordinaires leur faire voir combien il y prenait de part.

Toutes ces pensées sont judicieuses et pleines de piété; mais saint Augustin et saint Grégoire pape en ont apporté une autre raison qui me paraît ou plus morale, ou plus solide. Quelque juste que fût Lazare en sa propre personne, les Pères l'ont toujours considéré comme l'image d'un pécheur aveuglé et endurci, et ils ont cru que cette image

se représentant à Jésus-Christ avait excité ses larmes, son frémissement, son trouble.

Or, c'est à cette pensée que je m'arrête, pour vous faire voir le déplorable état d'un homme qu'une habitude criminelle a jeté comme lui dans le tombeau, et qui, ayant une pierre sur le cœur et un voile sur les yeux, met autant d'obstacles à sa résurrection spirituelle. Demandons, pour bien entendre cette terrible vérité, les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge: *Ave, Maria*.

Nous ne pouvons mieux entrer en matière, ni connaître l'extrême et presque invincible difficulté qu'il y a de quitter véritablement une mauvaise habitude, qu'en distinguant avec saint Augustin quatre différents degrés de péchés, représentés par les quatre jours que Lazare demeura dans le tombeau. Le premier est la figure d'un pécheur qui se laisse attirer par les faux charmes du vice, et qui y sent un certain chatouillement qui le porte à le commettre: *Titillatio*. Jusquelà il n'y a point de mal: c'est une tentation à la vérité dangereuse, mais qui peut aussi être le sujet de la gloire d'un homme qui en triomphe.

Le second nous fait voir un pécheur qui succombe à cette tentation et qui donne son consentement à ce plaisir: *Consensio*. Le troisième jour marque un autre degré du péché, qui, étant déjà conçu dans le cœur qu'il a rendu criminel, paraît au dehors par l'acte qui le suit: *Factum*. Enfin le quatrième représente un homme qui, par plusieurs actions répétées, devient coupable par coutume et par habitude: *Consuetudo*.

Or, voilà ce que les Pères appellent la consommation du péché et la corruption qu'il laisse dans l'âme de celui qui le commet: *Quatriduanus est, ad istam consuetudinem quarto quodam progressu pervenit anima. Prima est enim quasi titillatio delectationis in corde; secunda; consensio, tertia factum; quarta, consuetudo.... Factum enim in consuetudine vertitur, et fit quædam desperatio ut dicatur: quatriduanus est, jam sætet (D. August., ser. de Verbis Domini, in S. Joannem)*. Voilà ce qui attire les larmes, le frémissement, le trouble de Jésus-Christ, et qui rend presque incurable le mal que s'est fait ce pécheur ennemi de lui-même.

Car pour guérir de son mal, que faudrait-il? Il faudrait qu'il le sentit, il faudrait qu'il en souhaitât la guérison, et qu'une voix aussi puissante que celle de Jésus-Christ lui criât: Lazare! sortez de votre tombeau. Mais que fait une longue habitude au péché? Elle rend celui qui y vieillit presque insensible à son propre mal; voilà mon premier point. Presque incapable d'en souhaiter la guérison; voilà mon second point. Presque hors d'état de recevoir du secours; ce sera la conséquence que je tirerai des deux autres, et où j'apporterai toutes les précautions nécessaires pour ne point outrer ma matière.

I. — L'endurcissement et l'insensibilité d'un pécheur ne sont pas, pour l'ordinaire, l'ouvrage d'un seul mois, ni d'une seule an-

née : et l'on peut dire que, selon le cours réglé de la justice de Dieu, il perd à peu près la vie de la grâce comme il perd celle de la nature. Il n'y a point de jour qui ne conduise insensiblement l'homme au tombeau ; il s'avance à tout moment vers la mort, sans qu'il s'en aperçoive ; un âge est la suite d'un autre qui périclité ; et si son terme est un peu long, il trouve enfin que la vieillesse est le tombeau de toutes les années qui l'ont précédée.

Dans la morale, les péchés de l'homme le mènent de même à la mort, ou, pour mieux dire, ils la produisent, puisque c'est par rapport à ce malheureux effet qu'ils sont appelés mortels. Mais quand ils sont habituels et invétérés, ils paraissent donner un nouvel empire et une espèce d'étendue à cette mort ; et comme ils se succèdent les uns aux autres, c'est par ces funestes degrés, dit saint Augustin après l'Écriture, qu'ils produisent l'endurcissement et la réprobation d'une âme : *Peccatum cum consummatum fuerit generat mortem*.

Je sais bien que plusieurs ont été damnés pour un seul péché ; je sais bien qu'il y en a qui, après avoir passé leur vie dans l'innocence, ont été réprouvés pour un seul péché à la mort. Car c'est là, ô mon Dieu, que vous montrez que vous êtes maître de vos grâces, et que nul homme n'y ayant aucun droit, vous faites miséricorde à ceux à qui vous voulez la faire. C'est par là que vous voulez faire sentir le poids de votre justice, et vérifier cette grande parole, que vous êtes terrible au-dessus de tous les dieux et redoutable dans vos impénétrables jugements sur les enfants des hommes : *Terribilis in consiliis super filios hominum* (Psal. LXV). Mais consolez-vous, pécheurs, consolez-vous, ce n'est que rarement que Dieu garde cette sévère conduite, et pour l'ordinaire l'endurcissement et la réprobation d'une âme ne sont que des suites de plusieurs péchés dans lesquels elle a persévéré.

La terre et la mer (c'est la comparaison de saint Augustin, et je me souviens de vous en avoir déjà dit quelque chose, lorsque je vous ai parlé de l'aveuglement spirituel), la terre et la mer envoient des vapeurs et des exhalaisons vers la moyenne région de l'air ; ces vapeurs et ces exhalaisons élevées font un corps et forment le tonnerre qui fait ensuite d'étranges ravages partout où il tombe. Quoiqu'il ne se forme que par un amas considérable de ces exhalaisons et de ces vapeurs, il est certain qu'il n'y en a pas une seule qui ne contribue à sa formation. Figure naturelle du péché mortel, dont il n'y a aucun qui ne travaille à la ruine d'un homme qui en est coupable, et qui ne lui fasse perdre la vie de la grâce.

Si Dieu pour lors agissait par les purs mouvements de sa justice, il écraserait le criminel par la même foudre dont il a fourni la matière, mais, comme il veut plutôt sa conversion que sa perte, il fait ordinairement rouler pendant quelque temps ce tonnerre sur sa tête, avant qu'il l'en frappe. De là viennent ces remords, ces syndérèses

qu'il excite au dedans de lui, et ces frayeurs salutaires d'une âme qui se trouble à la vue de ses jugements. De là ces inquiétudes et ces perplexités d'une conscience agitée, auxquelles il l'abandonne afin qu'il rentre dans son devoir et qu'il lui demande pardon de ses fautes ; conscience dont Adam sentit les piquants reproches, quand Dieu lui demanda où il était ; conscience inquiète et alarmée, qui est un témoin intérieur qui l'accuse et qui lui dit : Où est-tu, et que fais-tu ? Conscience que Dieu laissa à Caïn, dit l'abbé Rupert, après qu'il eut assassiné son frère de ses mains meurtrières. Il avait demandé au Seigneur qu'il lui donnât quelque marque de sa protection, afin que ceux qui le reconnaîtraient ne le tuassent pas : sa prière fut en quelque manière exaucée, mais la marque qu'il en reçut, dit ce savant abbé, fut le témoignage d'une conscience blessée, qui lui représentait toujours devant les yeux l'énormité et les funestes suites de son crime.

Hélas ! mes frères, combien y en a-t-il qui sont encore aujourd'hui semblables à Caïn ? A la vérité, ils n'auront pas commencé leur réprobation par une démarche aussi criminelle que fut celle de ce meurtrier, mais combien y en a-t-il qui ne trouvent pas une fin plus heureuse que la sienne, pour avoir été, à son exemple, insensibles à leur mal ? Car telle est, dit saint Bernard (*lib. de grad. humilit.*), la malignité d'une habitude invétérée, et le maudit effet qu'elle produit dans une âme, qui est de la rendre insensible à son mal et de l'empêcher de travailler à sa conversion.

Il y a cette différence entre les miracles que Dieu fait pour ressusciter les corps, et ceux qu'il opère pour rendre la vie aux âmes, que dans les premiers il ne demande rien du côté de l'homme, qui est enseveli dans le tombeau. Comme il n'est pas en état de sentir la grandeur de son mal, il est encore moins disposé à s'en plaindre pour en demander la guérison. C'est pourquoi n'auriez-vous pas observé une circonstance assez considérable dans notre évangile, à savoir que Marthe et Madeleine, ces deux sœurs charitables et affligées, furent celles qui demandèrent à Jésus-Christ la résurrection de Lazare, leur frère, en le conjurant par tout ce qu'elles avaient de plus pressant, de lui rendre la vie, tandis que ce pauvre mort était lui-même insensible à son propre mal ?

Il n'en va pas de même de la résurrection des âmes dans l'ordre de la grâce. Quand il est question de les tirer du tombeau de leurs péchés, Dieu veut qu'elles y coopèrent ; et, comme elles ont encore quelque reste de vie, il prétend qu'elles ressentent la grandeur de leur misère et, qu'aidées de sa grâce, elles se plaignent de la pesanteur de leurs chaînes.

Or, un pécheur qui vieillit dans ses désordres n'a presque jamais cette véritable disposition, et s'il y a quelque chose au monde qui puisse le rendre insensible, ce sont ces maudites habitudes qui ont pris racine dans son âme et qui s'y sont peu à peu fortifiées. Car, pour m'expliquer avec saint Bernard,

(Lib. I de Consid., c. 2), qu'est-ce que cette malheureuse habitude ne fait pas dans une âme? *Quid non evertit consuetudo? quid non assiduitate duratur? quantis quod præ amaritudine prius exhorrebant, usu ipso in dulce conversum est?* Y a-t-il aucun ouvrage de piété qu'elle ne renverse, aucun bon sentiment et pieux désir qu'elle ne détruise? Où est l'âme qui, par une longue persévérance dans son mal ne s'y endurecisse pas, et à combien est-il arrivé de trouver doux et agréable ce qui leur avait auparavant paru insupportable et odieux? Ecoutez (c'est toujours saint Bernard qui parle) écoutez les pécheurs qui s'en plaignent chez Job : *Quæ prius tangere nolebat anima mea, nunc præ angustia cibi mei sunt* (Job., VI); ce que nous ne voulions pas toucher auparavant, est devenu, dans la suite, notre viande la plus ordinaire; ce à quoi nous avions le plus de répugnance nous a enfin paru commode et peut-être même agréable.

Quand les sentiments de l'âme étaient encore délicats, on voyait une conscience effrayée et alarmée; on voyait rougir un homme et une femme au premier péché, mais ont-ils consenti plusieurs fois? il se forme une dureté dans leur conscience, ou, à force de commettre péché sur péché, ils demeurent enfin insensibles. Fallait-il auparavant consentir à quelque action déshonnête? aussitôt la crainte et la honte, comme de fortes barrières, s'opposaient à ce dessein; un petit incarnat, peint sur les joues, marquait une innocente pudeur; on se retirait, ou du moins, on n'osait d'abord consentir; c'était un combat, une secrète frayeur et une continuelle agitation de différents mouvements dans une âme inquiète, qui appréhendait de toucher quelque chose qui la souillât. Mais y a-t-on donné plusieurs fois son consentement? les pointes de cette conscience s'émeussent, la crainte cesse, la honte se dissipe et, enfin, par un effet de cette malheureuse habitude, on trouve doux ce à quoi l'on n'osait toucher : *Quæ prius tangere nolebat anima mea, nunc præ angustia cibi mei sunt.*

Voulez-vous que je m'explique par une comparaison assez naturelle? Une femme a-t-elle perdu son mari? elle est d'abord inconsolable, elle gémit et pleure nuit et jour; tout ce que ce mari a touché, les endroits où il a demeuré, les habits qu'il a portés, les lettres qu'il a écrites, tout cela lui renouvelle son mal et lui en remet la pensée devant les yeux. Mais laissez écouler quelques semaines ou quelques mois, cette douleur s'apaise, ces larmes cessent; elle n'a plus la même répugnance qu'elle avait, elle entre dans sa chambre, elle couche dans son lit, elle visite ses papiers, elle regarde son tableau, et enfin elle l'oublie, et quelquefois elle s'en souvient aussi peu que si elle ne l'avait jamais vu.

Triste figure d'une âme pécheresse, que l'habitude a rendue insensible à son mal. Vous savez que la grâce fait comme une espèce de mariage entre Jésus-Christ et l'âme innocente; l'un est l'époux, l'autre l'épouse. Mais quand

cette malheureuse épouse a eu assez d'infidélité pour perdre son époux, qu'arrive-t-il? Lorsque sa conscience est encore tendre, ses premiers péchés lui font peur, elle s'afflige, elle s'attriste et plutôt à Dieu que cette tristesse fût de la nature de celle dont parle l'Apôtre, qui opère le salut! *Tristitia salutem stabilem operatur.* Quoi qu'il en soit, elle a toujours un peu de crainte et un peu de honte. Mais quand elle vient à continuer dans ses péchés et à s'en faire une habitude, elle est comme cette misérable femme qui oublie son mari. Auparavant elle n'osait entrer dans cette compagnie qui l'avait corrompue, elle rougissait et elle ne souffrait qu'avec peine ce qui l'avait rendue criminelle; mais elle s'y accoutume peu à peu et il arrive enfin qu'elle manie, sans honte et sans frayeur, les instruments de sa propre mort.

Parlons sans figure avec le même saint Bernard, et c'est, mon cher frère, à votre propre expérience que j'en appelle. N'est-il pas vrai que d'abord ce péché qui vous est à présent si naturel, vous paraissait insupportable; mais dans la suite du temps, n'est-il pas vrai que vous ne l'avez pas trouvé si fâcheux, que peu à peu il vous a paru léger, qu'ensuite vous ne l'avez pas même senti et qu'enfin il vous a plu? *Primum tibi importabile videbitur aliquid: processu temporis, si assuefias, judicabis non adeo grave, paulo post bene senties, paulo post nec senties, paulo post etiam delectabit.* Ita paulatim in cordis duritiam itur, et ex illa in aversionem. Sic et gravis et continuus dolor citum habiturus est exitum aut sanitatem profecto aut insensibilitatem (D. Bern., *ibid.*, num. 2).

Ne nous en étonnons pas, messieurs, le Saint-Esprit nous en rend la raison dans le chapitre dix-huitième des Proverbes. Dès que l'impie est une fois descendu dans le centre de ses péchés, il méprise toutes choses et n'est sensible à rien : *Impius cum venerit in profundum malorum contemnit.* Cette expression est admirable et me donne lieu de faire une belle réflexion après saint Jean Chrysostôme et saint Ambroise.

Nous pouvons, avec eux, donner quatre dimensions au péché : la largeur, la hauteur, la longueur, la profondeur. On peut dire que la hauteur du péché c'est l'orgueil : *Superbia eorum ascendit semper*; que la largeur du péché c'est le scandale qu'il produit; que sa longueur est la perpétuité avec laquelle on le continue; et qu'enfin sa profondeur est l'habitude avec laquelle on y persévère. Or, quand une âme se trouve dans cette profondeur de péché, et, comme l'explique un Père, dans ce centre du péché, elle ne sent plus rien et se met, à moins d'une toute-puissante grâce de Dieu, hors d'état de se convertir.

Il n'y a rien de plus profond que le centre, mais je trouve, avec les philosophes, que ce centre a trois propriétés et, pour mieux dire, que les corps qui y sont y trouvent trois avantages, dont le premier est le repos; le second, la conservation, et le troisième, l'union à d'autres corps. Tandis que le feu, par exemple, est sur la terre et hors de son cen-

tre, il est dans une agitation et un mouvement perpétuel ; mais dès qu'il est dans sa sphère, il se trouve en repos et s'y conserve. Tandis qu'il est sur la terre, il a des ennemis qui le combattent ; les vents peuvent l'éteindre, l'eau peut l'étouffer, et, comme il est, pour ainsi dire, hors de son asile, on peut le détruire. Mais dès qu'il est dans sa sphère, il est hors de toute atteinte, au-dessus de l'eau qui ne lui peut nuire, au-dessus des vents qui ne peuvent l'incommoder, et ce qu'il y a encore de plus considérable, c'est qu'outre ce repos et cette conservation qu'il trouve dans son centre, il se joint à d'autres flammes et se fortifie par cette alliance.

Quoi qu'il en soit de cette opinion des anciens philosophes, à l'égard du centre, il est certain, dans la morale, que l'habitude au péché donne toutes ces maudites qualités à une âme pour l'empêcher de sortir de son état et de sentir son mal, je veux dire qu'elle s'y repose, qu'elle s'y conserve et qu'elle s'y unit à d'autres péchés.

Elle s'y repose, et ce calme est infiniment plus redoutable que la tempête. D'abord la crainte et la pudeur soulevaient de petits orages dans l'âme d'un pécheur ; cet homme ne commettait pas son péché avec effronterie ; et la modestie naturellement attachée au sexe arrêta cette dame. Mais a-t-elle conversé deux ou trois fois avec cet impudique, lui a-t-elle donné des rendez-vous secrets, a-t-elle consenti à sa passion ? pour lors cet homme et cette femme vivent dans le libertinage avec autant de tranquillité que Lazare dans son tombeau.

De ce repos on passe à la conservation. On n'est pas en assurance dans les premiers péchés : *Quærens requiem, et non inveniens* ; on ressemble à ce démon dont il est parlé dans l'Evangile, *qui cherchait du repos et qui n'en trouvait pas*. Un avis donné à propos à cet homme, une prédication touchante et un exemple tragique, exposé aux yeux de cette femme, pouvaient arrêter leur péché naissant. C'était un feu hors de son centre, et il était aisé de l'éteindre ; mais à présent qu'il y est, il se conserve contre les menaces de l'enfer et du jugement, et il n'y a presque point de commandement de Dieu qu'il ne soit en état de combattre.

Ces deux degrés qui se trouvent dans le péché d'habitude, se terminent à un troisième, qui est que pour lors le péché s'unit avec d'autres qui le fortifient ; d'où il arrive que par cette fatale union un homme se met en état de résister à tout ce qui pourrait faciliter sa conversion.

Ces trois funestes qualités que je découvre dans le péché d'habitude ne sont pas un effet de mon imagination ; je les trouve toutes trois dans les divines Ecritures, en des termes si formels, qu'ils me font trembler toutes les fois que j'y pense.

Je trouve la première de ces qualités dans ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : *Risus illius in deliciis peccati* (Eccl., XXVII). Quand un homme s'est rendu coupable par habitude, au lieu de ce remords, de cette

honte et de cette crainte qui l'arrêtaient auparavant et qui lui servaient de barrière, il trouve du repos dans son vice ; que dis-je ? il s'y plaît même, il y rit et il y trouve sa satisfaction : *Risus illius in deliciis peccati*.

Je remarque la seconde dans le chapitre V des Proverbes, où le Sage nous apprend que l'impie fait de ses péchés une chaîne dont il se lie, pour s'ôter la liberté d'en sortir : *Impius peccatorum suorum funibus constringitur*. C'est un Lazare dans son tombeau, il a un suaire et des bandes qui l'enveloppent, afin d'y demeurer toujours. Quelle funeste conservation !

Enfin la troisième nous est décrite dans le chapitre XXX d'Isaïe : *Malheur à vous, enfants déserteurs et infidèles à votre Dieu*, n'attendez que les derniers supplices de sa colère, *vous qui avez toujours ajouté péché sur péché*, vous qui, habituellement attachés à vos désordres, avez multiplié crimes sur crimes, pour les rendre immortels et les fortifier par cette pernicieuse union : *Væ filiis desertores ut adderetis peccatum super peccatum*.

Je pourrais vous rapporter sur ce sujet d'admirables pensées des Pères ; mais je me contente de finir ce point par une belle réflexion d'Origène. Ce savant grec remarque une grande différence entre les Israélites et les Egyptiens, à l'égard des maux qu'ils enduraient. Les Egyptiens accoutumés à la cruauté de leur prince, la supportaient patiemment et sans se plaindre ; ils y trouvaient même quelquefois du plaisir, et n'auraient pas voulu secouer le joug de sa domination. Mais les Israélites se ressouvenant de leur ancienne liberté, soupiraient sans cesse, et ce n'était qu'avec la dernière répugnance qu'ils enduraient les violences et l'inhumanité de ce tyran. Or, c'était là, dit Origène, une grande marque que les Egyptiens insensibles à leurs maux devaient toujours demeurer sous la tyrannie de Pharaon ; mais que les Israélites qui en sentaient la dureté, secoueraient bientôt le joug, et chercheraient, à la première occasion, tous les moyens propres à ménager leur liberté.

Telle est la différence que je trouve entre un homme qui pèche, mais qui ne pèche pas par habitude, et un autre qui est accoutumé à son mal par une longue et fatale persévérance. Quand je vois un homme qui appréhende encore le péché, qui, partagé entre le remords et le libertinage, entre la tentation et la crainte, entre les jugements de Dieu qu'il appréhende et les sollicitations de la chair et du monde qui le flattent ; quand je vois un homme qui n'a pas encore étouffé les remords de sa conscience, ni affaibli, par ses mauvaises habitudes, la crainte qu'il doit avoir du mal, je dis qu'il y a beaucoup d'espérance, et que la pesanteur ou la honte de son fardeau l'obligera, avec le secours de la grâce, de le secouer. Mais quand je le vois paisible au milieu du plus dangereux orage, dormir comme Jonas au fond du vaisseau qui va périr ; quand je le vois, comme les Egyptiens, accoutumé à une lon-

gue et tranquille servitude, porter le mortier et la tuile, travailler au milieu des ténèbres et de la nuit qui le couvrent, et avec tout cela ne pas se plaindre; que puis-je dire, sinon que je dois plus désespérer de lui que je n'ai sujet d'en espérer? Il est presque insensible à son mal, pour les raisons que je viens de dire; mais ce n'est pas assez, il est presque incapable d'en souhaiter la guérison. En voici la preuve qui doit faire la matière de mon second point.

II.—Quand je dis qu'un homme qui vieillit dans l'habitude du péché est presque incapable de vouloir sa conversion, et qu'un mal si invétéré lui ôte le moyen de vouloir en être guéri, ne croyez pas, messieurs, que je veuille lui ôter, ni le franc arbitre qui lui reste jusqu'au dernier soupir de la vie, ni les ressources d'une miséricorde paternelle qui l'attend et qui peut le convertir lorsqu'on y pense le moins, et qu'il y paraît lui-même moins disposé. Tant de pécheurs sanctifiés, tant de brebis ramenées dans la bergerie après de longs égarements, tant d'enfants prodigues remis dans la maison paternelle, après une ignominieuse dissipation de leurs biens, tant de protestations avantageuses que Dieu fait aux plus grands pécheurs, doivent sans doute m'avoir convaincu du contraire, et me faire connaître que quelque énormes que soient les péchés des hommes, ils ne doivent jamais désespérer ni de la miséricorde de Dieu, ni de la coopération de leur propre volonté. Est-ce, Seigneur, s'écrie saint Bernard après l'Écriture, est-ce que vous ne ferez point de miracles en faveur de ces morts, est-ce qu'il n'y aura point de médecins qui les guérissent? Est-ce que nul d'eux ne publiera pas votre infinie miséricorde du fond de son sépulcre, et en cet état de perdition où il est? *Numquid mortuis facies mirabilia, aut medici suscitabunt et confitebuntur tibi? Numquid aliquis narrabit in sepulcro misericordiam tuam et veritatem tuam in perditione?*

Oui, chrétiens, il y a pour les pécheurs des grâces qui les attendent; c'est-à-dire, que tandis qu'ils vivent, ils ne sont pas absolument hors des voies du salut, et que ceux qui ont opiniâtrément persévéré pendant plusieurs années dans leurs désordres, peuvent en sortir. *Potest salvator, si vult insperare et improvise occurrere nobis, lacrymisque plorantium motus non precibus mortuorum vitam reddere, aut certe jam sepultum revocare a mortuis* (S. Bern., tract. de Gradibus humilitatis, c. 22). Mais, à cela près, je dis qu'ordinairement parlant ils ne veulent pas en sortir; qu'il y a tant d'obstacles à vaincre pour leur conversion, qu'ils aiment mieux n'y pas travailler, et que sans un miracle particulier d'une grâce victorieuse et toute puissante qui changerait leur cœur, il faut qu'ils meurent dans leurs péchés.

Sans chercher des raisons et des preuves étrangères de cette vérité, permettez-moi de vous faire, sur ce sujet, une petite homélie de notre évangile, expliquée par saint Au-

gustin dans le sermon huitième qu'il a fait sur les paroles du Seigneur. Un pécheur d'habitude, dit-il, ressemble à Lazare enseveli. *Mortuus est peccator, maxime quem moles consuetudinis premit, quasi sepultum Lazarum* (D. August., serm. 8, de Verb. Dom.). Voyez, je vous prie, en quel état ce pauvre homme est réduit dans son tombeau. Il est mort, c'est beaucoup, mais ce n'est pas encore assez. Il y a quatre jours qu'il est mort, c'est davantage, mais ce n'est pas encore assez. On met une grosse pierre sur son tombeau, quelle apparence qu'un mort de quatre jours, accablé de pierres, en sorte? Cependant, ce n'est pas encore assez, on le lie, on le garrotte, on l'enveloppe d'un suaire. Eh quoi! dit saint Pierre Chrysologue, n'est-ce pas là donner toute l'étendue de la mort, et rendre la résurrection d'un homme impossible? S'il pouvait y avoir du plus ou du moins dans la mort, n'aurait-on pas raison de dire que cet homme ne pourrait être plus mort qu'il l'est?

Je sais que dans les privations il n'y a ni plus ni moins; mais si je parle ainsi après les Pères, c'est pour vous faire mieux comprendre le pitoyable état d'un homme qui est dans l'habitude de son péché, et l'extrême impuissance où il se trouve de rompre ses chaînes et de se convertir. Car, telle est la nature de l'habitude, que d'autant plus elle s'augmente, d'autant plus aussi elle affaiblit le penchant et les inclinations d'une bonne volonté. Il y a deux ou trois ans que vous avez consenti à cette tentation, vous ne l'avez jamais combattue, prétendez-vous après ce grand intervalle de temps avoir assez de force pour y résister? Prétendez-vous, qu'après avoir méprisé, par une méchante volonté, tant de grâces qui vous sollicitaient de vous convertir, ces grâces l'emporteront sur votre malice, et triompheront de vos désirs déréglés? Quand vous étiez en état de tomber dans le puits de votre iniquité, vous n'avez pas voulu élever à Dieu votre voix pour lui demander du secours; et à présent que vous êtes dans ce puits qui est fermé et muré sur vous, vous prétendez en sortir? Vous vous trompez, dit saint Augustin, ce puits est très-profond, son embouchure est fermée, et ce qu'il y a de mal pour vous, c'est que vous l'avez fermée vous-même. *Magnus est puteus profunditas iniquitatis, clausit super te puteus os suum* (D. Aug., in psal. LXXXVI). Vous croyez que vous voudrez un jour en sortir; mais sur quoi fondez-vous cette espérance? sur votre volonté? elle ne peut rien sans la grâce; sur cette grâce? elle ne vous est pas due, et vos habitudes y mettent un sérieux obstacle.

Saint Basile et saint Ambroise, parlant de l'habitude au péché, disent en apparence des choses toutes contraires, mais qui, toutes contraires qu'elles paraissent, servent à prouver l'impuissance morale dans laquelle un homme accoutumé au vice se met d'en sortir. L'habitude, dit saint Basile, est comme une seconde nature que nous avons appliquée et unie à la nôtre. *Consuetudo velus-*

tate firmata naturæ vim solet nancisci (D. Basil., in *Regulis disputatis*, quæst. 6). Saint Ambroise en parle d'une autre manière. Ne savez-vous pas, dit-il, quelle force une habitude invétérée a sur la volonté de l'homme? Cette force est si grande, qu'elle fait violence à la nature même; en sorte que si auparavant, elle était dans la disposition de recevoir des remèdes nécessaires à sa guérison, elle rend son mal comme incurable par l'assemblage des passions qui se soulèvent et qui se fortifient par son moyen. *An ignoratis quantum vim habeat prava et inveterata peccandi consuetudo, ut excludat naturam, et corroboratis passionibus, quæ antea erat medicabilis, jam facta sit pene immedicabilis ad salutem* (D. Ambr.). L'habitude, dit saint Basile, est une autre nature : cette habitude, dit saint Ambroise, exclut cette nature. Voilà en apparence des propositions bien contraires; mais permettez-moi de les accorder, pour appuyer la vérité que je vous ai proposée.

Pour entendre cette proposition, il faut distinguer le mot de *nature*. Chez les Pères, elle se prend en deux manières. Quelquefois elle signifie une nature innocente, telle qu'était celle d'Adam quand Dieu le créa, et tandis qu'il demeura uni et soumis à son auteur. Cette nature avait de belles inclinations, l'appétit obéissait à la raison et aux facultés supérieures; les passions n'avaient que de raisonnables saillies pour aller à Dieu, comme au premier et souverain bien.

Mais aussi, le plus souvent chez les mêmes Pères, ce mot de *nature* se prend d'une autre manière pour une nature gâtée et corrompue par le péché, telle qu'est notre nature dans l'état présent, parce que nous naissons avec elle, et que nous portons avec elle une malheureuse inclination au mal.

Cela supposé, je dis que quand saint Basile a dit que l'habitude était une seconde nature, il a entendu parler de notre nature corrompue et viciée par le péché, qui reçoit encore une nouvelle corruption par l'habitude mauvaise, qui étouffe insensiblement dans l'homme les bons sentiments et les desirs de sa conversion. Mais saint Ambroise prend le mot de *nature* d'une autre manière; et quand il dit que l'habitude ôte la nature, il entend cette nature innocente, telle qu'elle était dans le cœur du premier homme avant le péché. La coutume, dit ce Père, gâte cette belle nature et la corrompt, parce que cette nature porte l'homme à Dieu, et que les habitudes vicieuses renversent l'ordre de cette sainte et heureuse dépendance: *excludit naturam*.

Illustre pénitent des premiers siècles, prodige de péché aussi bien que de grâce, grand Augustin, vous pouviez bien parler sur ce sujet par votre propre expérience. J'étais lié, disiez-vous, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté, qui était aussi endurcie et aussi inflexible que le fer. Mon ennemi la tenait sous son esclavage, et avait fait d'elle une chaîne pour m'attacher à sa domination tyrannique. Dès que ma volonté

commença à se corrompre, les faux traits des plaisirs la charmèrent; en étant charmée, elle les aimait à l'excès; les aimant, elle s'en fit une habitude; et s'en étant fait une habitude, elle s'imposa comme une espèce de nécessité de n'en pas sortir. *Ligatus eram non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate: velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me. Quippe ex voluntate perversa facta est libido; et dum servitur libidini, facta est consuetudo; et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (D. Aug., lib. VIII Confess., c. 5).

Ainsi parlait Augustin, convaincu par sa propre expérience de cette importante vérité, qu'il n'y a rien qui affaiblisse tant la volonté humaine, rien qui l'engage au mal par tant de liens, rien qui la captive avec tant de force, rien qui la précipite au péché avec tant d'emportement, rien enfin qui forme de plus grands obstacles à sa conversion qu'une habitude invétérée.

Saint Bernard (*Tract. de Grad. humilitatis*) nous décrit admirablement par quelles voies l'on descend dans cet abîme de malheur, où la volonté, n'étant presque plus à elle-même, est comme incapable de songer à son salut; et il nous dit que le dernier degré de cette funeste descente est l'habitude au péché. D'abord ce n'est que légèreté et inadvertance, on s'engage au mal sans faire réflexion à ce que l'on fait; ensuite on y trouve une malheureuse complaisance, souvent même on s'en vante et on s'en flatte. De là on tombe dans une présomption criminelle; mais on n'en demeure pas là, car tantôt on défend ses péchés et on justifie sa mauvaise conduite, tantôt on ne s'en accuse qu'à moitié et par une confession simulée. Quand on en est venu là, on se donne une pernicieuse liberté de tout faire, on résiste aux grâces et aux inspirations du ciel, et quand on se fait une habitude de vivre dans ce triste état, la volonté n'a presque plus de force que pour se précipiter dans l'abîme d'où souvent jamais elle ne sort.

En un mot, dit saint Bernard, quand les péchés, par un terrible jugement de Dieu, deviennent impunis, on s'engage dans un plaisir dont on a goûté les douceurs; plus on s'y engage, plus on y trouve de satisfaction; la concupiscence l'emporte sur la raison, qui s'assoupit; l'habitude lie une volonté déjà toute corrompue, et il arrive qu'un misérable pécheur, livré à cette cruelle tyrannie, ne se souvient plus de Dieu et n'est plus en quelque manière maître de lui-même: *Postquam terribili Dei judicio prima flagella impunitas sequitur, experta voluptas libenter reperitur, repetita blanditur, concupiscentia reviviscente sopitur ratio, ligat consuetudo, trahitur miser in profundum malorum, trahitur captivus tyrannidi vitiorum, et carnalium ita voragine vitiorum absorptus, suæ rationis divinique timoris oblitus*, etc. (D. Bern., *ibid.*, c. 21, num. 51). Mais s'il ne se souvient plus de Dieu, comment voulez-vous que Dieu, à moins d'un grand miracle de son infinie miséricorde, se souviennne de lui? Et c'est là

raison pour laquelle j'ai ajouté qu'une longue habitude au péché non-seulement rend celui qui y vieillit presque insensible à son propre mal et incapable d'en souhaiter la guérison, mais qu'elle le met encore presque hors d'état de recevoir les secours et les grâces nécessaires pour sa conversion. C'est le sujet de mon troisième et dernier point.

III. — Qu'il n'y ait jamais rien à désespérer pour un pécheur tandis qu'il est en cette vie, c'est une vérité qu'on ne peut trop représenter aux hommes, afin qu'ils ne s'abandonnent pas à un cruel désespoir; mais c'est une vérité dont quelquefois, ce semble, il ne faudrait pas les entretenir, de peur que, flattés témérairement de cette espérance, ils ne tombent dans une funeste présomption. Le prophète-roi disait qu'il parlerait sans cesse, et de la justice, et de la miséricorde de Dieu; que la justice et la paix, la vérité et la miséricorde vont de compagnie; et par ce moyen il serait dangereux de les séparer : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (Psal. C). *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt*. Mais, hélas! combien voyons-nous de pécheurs qui tirent de ce principe de fausses conséquences, et qui, après une longue et invétérée habitude dans leurs désordres, prétendent recevoir quand il leur plaira ces grâces choisies, victorieuses, efficaces et absolument nécessaires pour opérer leur conversion!

Un grand évêque dit que c'est en ce point que ces misérables s'abusent, eux qui souvenent, après avoir persévéré toute leur vie dans leurs désordres, croient trouver à l'extrémité de la vieillesse ou à la mort, un Dieu favorable qui les tirera de leurs tombeaux : *Inimica persuasione mentiuntur, qui maculas longa ætate contractas subitis etiam gratiis abolendas arbitrantur*.

Non, non, dit-il, on ne se moque pas ainsi de Dieu, et celui-là se trompe lourdement, qui, après avoir fait pendant un long espace de temps des actions de mort lorsqu'il vivait, se lève pour chercher la vie quand il est à demi mort; celui-là se trompe, qui, après avoir foulé aux pieds les grâces du Seigneur, s'imagina les recevoir quand il lui plaît, et que ce puissant médiateur viendra rompre ses chaînes quand il sera comme ennuyé de les porter : *Quia Deus non irridetur, ipse se decipit, qui mortuus multis temporibus vixit, et ad querendam vitam jam semivivus assurgit, ut tum officiosus appareat quando dominica servituti omnia corporis et animæ subtrahuntur officia* (Faustus episcopus regiensis, *epistola ad Bened.*). Il n'a pas voulu aller au médecin lorsqu'il le pouvait, le médecin ne viendra pas à lui lorsqu'il le voudra. Les grâces de Dieu sont des grâces complées; ces grâces exquises et victorieuses ne se donnent pas à toute heure; et s'il y a quelque chose qui s'y oppose, c'est une longue persévérance dans le mal. Pour obtenir ces secours du ciel, dit ce grand homme, il faudrait qu'un pécheur élevât sa voix à Dieu, et il est enfermé dans son tombeau; il faudrait que Dieu fût descendre sa voix vers ce pécheur,

et c'est très-rarement qu'il lui crie : *Lazare, sortez de votre tombeau*.

Il me suffit donc d'examiner quelle est la conduite que Dieu tient à l'égard de Lazare, pour vous faire connaître combien ces pécheurs d'habitude sont à plaindre : car, c'est de là que saint Augustin conclut qu'à moins d'un très-grand miracle, il est impossible qu'ils se sauvent.

Que fait Dieu pour ressusciter Lazare? *Il frémit, il se trouble au dedans de lui-même, il pleure et il crie à haute voix : Lazare, sortez de votre tombeau*. Etranges circonstances qui nous marquent qu'il faut de grandes grâces, beaucoup de gémissements, de correction, de reproches, pour tirer du tombeau ceux qui s'y sont enfermés par une longue et pernicieuse habitude : *Ostendit multo clamore objurcationis opus esse ad eos qui consuetudine peccaverunt*.

Le mal est sans doute bien grand quand sa guérison dépend de tant de remèdes, le danger n'est que trop évident quand le médecin, qui n'a rien à craindre pour lui-même, tremble, frémit, se trouble pour son malade. Nul de ces mouvements ne s'excitait dans Jésus-Christ sans qu'il le voulût, et comme il en était le maître, il les faisait naître et les arrêtait quand il lui plaisait et qu'il le jugeait à propos : si donc il s'abandonne à toutes ces passions, que pouvons-nous dire, sinon que le pécheur d'habitude, dont Lazare est l'image, est beaucoup à plaindre?

Car que s'ensuit-il de là, et quelle conclusion peut-on en tirer, sinon celle de saint Grégoire de Nysse, que, par une longue habitude au péché, on épuise enfin la miséricorde de Dieu, qui, tout infinie qu'elle est dans sa nature, est limitée dans ses effusions, et qui, pouvant donner des grâces efficaces et victorieuses à tous les pécheurs, ne les donne que très-rarement à ceux d'habitude? En effet, pourrions-nous bien nous imaginer que nous aurons, quand nous voudrions, les larmes, les frémissements, les cris, le trouble d'un Dieu? Nous sommes enfoncés jusque dans le profond du limon : *Infixus sum in limo profundum* (Psal. LXVIII); notre volonté n'est presque plus à nous, nous ne pouvons disposer de celle de Dieu. Un cri ordinaire ne fera rien, il faut un puissant effort de voix, hé! l'aurons-nous? Qu'avons-nous donc à faire, messieurs, sinon à pleurer amèrement sur les bords de ce tombeau?

Je finis en m'adressant à deux sortes de personnes dont cet auditoire peut être composé. Il y en a qui n'ont point encore contracté d'habitudes criminelles, et il y en a dont le mal est invétéré. Il y en a qui, comme l'enfant de la veuve, ne viennent que de mourir, il y en a qui, comme Lazare, sont morts depuis quatre jours et corrompus dans leurs tombeaux.

Que dirai-je aux premiers? Ce que le Saint-Esprit, dans le livre de l'Ecclésiastique, leur dit : *Fili, peccasti; non adjicias iterum, sed et de pristinis deprecare ut tibi dimittantur*. Mes enfants, vous avez offensé le Seigneur; mais gardez-vous bien d'ajouter péchés sur

péchés (*Eccli.*, XXI), en les laissant vieillir par une pernicieuse habitude ; au contraire, tâchez d'en sortir au plus tôt, et priez la miséricorde de Dieu qu'elle vous les pardonne. Que diriez-vous d'un homme qui se blesserait mortellement et qui redoublerait souvent les coups de poignard qu'il se donne, dans l'espérance que Dieu ferait un miracle pour le guérir ? Vous n'êtes pas encore dans l'habitude du péché, faut-il que vous vous plongiez une épée dans le sein, parce que vous croyez que Dieu aura assez de miséricorde pour vous ressusciter ? *Non adjicias iterum* ; n'ajoutez donc pas péchés sur péchés, et ne laissez jamais vieillir vos plaies ; *sed de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur*. Bien loin de cela, priez le Seigneur qu'il vous pardonne vos fautes et qu'il vous guérisse de ces infirmités naissantes.

Mais que dirai-je à ces pécheurs invétérés ? les jetterai-je dans le désespoir ? Non, sans doute, quoiqu'ils aient d'ailleurs tout à craindre. Que leur dirai-je donc ? Qu'ils fassent deux ou trois choses. 1. Il faut qu'ils fassent réflexion sur le pitoyable état où ils sont réduits. Marthe et Madeleine prièrent le Seigneur de venir au tombeau de Lazare et de jeter les yeux sur lui : *Domine, veni et vide*. Et moi, mes chers auditeurs, je vous dis, avec saint Bernard, de venir, c'est-à-dire de rappeler tout ce que vous avez de raison et de foi pour considérer votre malheur, afin que vivement touchés de ce triste état, vous demandiez à Dieu la grâce d'en sortir. Car, comme remarque ce Père (*De conversione ad clericos*, c. 1), *vehemens est tentatio, et proxima desperationi, nisi totum se homo colligat, et ad miserandum animæ suæ quam adeo miseram videt, convertat affectum*. On sera bientôt tenté de désespoir, à moins qu'on ne recueille toutes les pensées de son esprit et tous les mouvements de son cœur, pour considérer l'état pitoyable de son âme, quand elle est engagée au mal par une longue habitude.

La seconde chose qu'il faut qu'ils fassent, c'est de pleurer et de se troubler, puisque Jésus-Christ n'a voulu s'abandonner à ces mouvements que pour leur apprendre ce qu'ils étaient obligés de faire pour eux-mêmes. Oui, dit saint Bernard, il faut qu'une âme pécheresse pleure abondamment, parce que le temps de pleurer est venu : *Lugeat abundanter, quia lugendi tempus advenit*. Il faut qu'elle pleure abondamment, mais qu'elle pleure en sorte que se soit une affection tendre et une humble consolation en la miséricorde de Dieu, qui tire ces larmes de ses yeux : *Lugeat, sed non sine pietatis affectu et obtentu consolationis* ; il faut qu'elle joigne ses larmes à celles de Jésus-Christ, afin qu'élevées par cette union dans un ordre surnaturel, elles soient efficaces auprès de Dieu.

Enfin, il faut que cette âme frémisse et se trouble ; car comment pourrait-elle demeurer tranquille, étant à deux doigts de sa perte et en état de se voir précipitée dans les enfers ? Il faut qu'elle considère que, ni au dedans, ni au-dessus, ni autour d'elle, elle n'a

aucun sujet d'espérance, et que Dieu seul peut être son asile et le légitime sujet de son humble confiance : *Consideret nec intus, nec subtus, nec circa se sibi occurrere consolationem* (*S. Bern.*, *ibid.*, num. 23).

Ce sont, mes frères, les sentiments avec lesquels je vous laisse, puisque c'est là peut-être la dernière occasion que le ciel ménage pour votre salut. Que sais-je si je ne serai pas le dernier prédicateur dont la miséricorde divine se servira pour vous faire entendre sa voix ? Si j'en étais sûr, je me prosternerai à vos pieds pour vous dire : Mes frères, que faites-vous ? cette habitude infailiblement vous damnera, prenez-y garde, mettez-y ordre le plus tôt qu'il vous sera possible : *Lazare, veni foras*, sortez du tombeau, ôtez ce suaire qui vous enveloppe, levez cette pierre qui est sur votre cœur, demandez-en la grâce à Dieu, il y a encore lieu de l'espérer et, si vous y êtes fidèles, d'arriver en son royaume, que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De la parole de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas (*S. Jean*, VIII) ?

Quand je me représente ce que Jésus-Christ dit aux Juifs dans notre Evangile, les reproches qu'il leur fait de leur opiniâtre indocilité, les raisons qu'il leur apporte de son innocence et de sa doctrine, l'aveuglement de leur esprit et l'endurcissement de leurs cœurs, par lequel ils rejettent toutes les vérités qu'il leur dit, je ne sais, messieurs, si toutes ces circonstances sont favorables aux prédicateurs de nos jours, qui recueillent si peu de fruit de leurs discours, ou si elles leur sont désavantageuses aussi bien qu'à leurs auditeurs, qui profitent si peu de tant de prédications qu'on leur fait.

Il semble d'abord, messieurs, que nous ayons quelque sujet de nous consoler du peu de succès de nos discours, après que ceux de Jésus-Christ même ont été si mal reçus par les Juifs. Car, si notre Maître, dont l'intention était si pure, la vie si sainte, la présence si majestueuse, l'éloquence si forte et si touchante, se plaint néanmoins qu'il trouve une résistance presque invincible dans ceux qui l'écoutent, devons-nous attendre plus de fruit de nos prédications, nous qui sommes infiniment éloignés de tous ces rares avantages qui étaient particuliers à Jésus-Christ ?

Si la parole éternelle, si ce glaive à deux tranchants, *Penetrabilior omni gladio ancipiti* (*Hebr.*, IV), comme parle l'Apôtre, et si ce marteau de diamant, comme l'appelle Isaïe (*Chap. XLI*), a si peu converti de peuples, si peu divisé d'amitiés criminelles, si peu frappé et brisé de cœurs, n'est-ce pas là une espèce d'apologie pour nous dans l'inutilité de nos travaux, et que pourrions-nous faire, faibles et impuissants ministres,

après que celui dont nous ne sommes que les ambassadeurs et les échos, a reproché à ceux qui l'écoutaient qu'ils ne le croyaient pas, quoiqu'il leur dit la vérité?

Ce malheur de l'inutilité de nos prédications nous serait par cette raison supportable, si nous ne nous apercevions que nous en sommes souvent, aussi bien que vous, les causes. Car pour nous consoler de ce que nous ne sommes pas écoutés, il faudrait que la sainteté de notre vie accompagnât la vérité de nos paroles, et que nous-pussions dire à nos auditeurs, ce que Jésus-Christ dit aujourd'hui aux siens : *Qui de vous m'accusera de péché?* Nous ne sommes donc pas ce qu'était Jésus-Christ, quoique nous en soyons les ministres, et vous êtes ce qu'étaient les Juifs, quoique vous ayez reçu plus de grâces.

Ainsi nous avons à nous plaindre les uns des autres, ou plutôt la vérité et la parole de Dieu ont à nous faire de sanglants reproches. Nous sommes criminels si nous ne menons une vie édifiante et exemplaire; et quand nous ne la mènerions pas, vous n'en êtes pas pour cela plus excusables. Le désordre peut venir, et des prédicateurs, et des auditeurs; aussi-bien ne manquent-ils pas de s'en rejeter les uns aux autres la cause.

Les auditeurs se plaignent de la vie et de la doctrine des prédicateurs, et les prédicateurs se plaignent de l'indocilité et de l'endurcissement des auditeurs, à peu près comme Jésus-Christ et les Juifs se plaignaient les uns des autres. Les Juifs, pour s'excuser de pratiquer ce que Jésus-Christ leur ordonne, ont aujourd'hui l'insolence de l'accuser de péché, et de le traiter comme un homme possédé du démon; et Jésus-Christ de son côté les accuse de ce qu'ils résistent opiniâtrément aux vérités qu'il leur fait connaître.

Les prédicateurs sont bien éloignés de sortir aussi glorieusement que leur Maître, de l'accusation que forment contre eux leurs auditeurs, et leurs auditeurs ne se peuvent guère mieux justifier que les Juifs de celle dont les chargent les prédicateurs.

Pour vous excuser du peu de profit que vous faites de la parole de Dieu que nous vous annonçons, vous nous dites que notre vie n'est pas assez exemplaire, ni notre doctrine assez sainte : et nous, nous vous disons que votre attention n'est pas assez grande, ni votre cœur assez docile. Ainsi, d'où vient que la parole de Dieu fait aujourd'hui si peu de conversion et de fruit? C'est que du côté des prédicateurs, la vie n'est quelquefois pas assez exemplaire, ou la doctrine assez pure; ce sera ma première proposition. C'est que du côté des auditeurs, souvent l'attention n'est pas assez chrétienne, ni le cœur assez docile; ce sera ma seconde proposition. Fasse le ciel que chacun de nous, s'y laissant convaincre de ses propres défauts, sorte d'ici avec une ferme résolution de s'en corriger, et comme il y aurait de la présomption de l'espérer sans une grâce particulière du

Saint-Esprit, demandons-la par l'intercession de la sainte Vierge: *Ave, Maria.*

I. — La première excuse par laquelle nos auditeurs prétendent se justifier et se disculper du peu de fruit que la parole de Dieu produit dans leurs âmes, c'est que souvent nos actions ne répondent pas à nos discours, et que nos exemples ôtent aux lois que nous leur imposons, la force qu'elles devraient avoir. Ils souhaiteraient que nous prêchassions également par la sainteté de notre vie et par la vérité de nos paroles, que nous soutinssions l'une par l'autre, et que, comme dit saint Cyrille, nous fissions de nos œuvres et de nos discours une espèce d'argument démonstratif, qui les convainquit efficacement de ce que nous leur disons : *Ex opere et sermone perfectissimum religionis argumentum.*

Ils ont raison d'attendre de nous que nous honorions de la sorte notre ministère. La vertu doit être si étroitement unie à la prédication, que le saint concile de Trente a très-sagement ordonné que, comme l'office des prédicateurs est de convaincre les esprits et d'échauffer les cœurs, il fallait que pour s'en acquitter dignement ils joignissent les actions aux paroles, et que ne pouvant faire par leurs discours que des prédications de très-peu de durée, ils en fissent de perpétuelles par la régularité de leur vie : *Perpetuum quoddam prædicationis genus.*

En effet, la bonne vie est quelquefois plus puissante pour persuader les hommes, que la parole. Les peuples (c'est saint Augustin qui parle écrivant à un grand saint), les peuples font bien moins de fruits en entendant mes discours qu'en considérant vos actions, ils m'écoutent parler, et je ne les vois presque pas touchés : ils regardent votre vie, et cet exemple animé les porte efficacement à la vertu : *Me minore fructu dicentem audiunt, quam te viventem inspiciunt* (D. August., *epistola ad Paulinum*). J'avoue bien que l'humilité faisait parler saint Augustin en ces termes, et qu'il n'était pas nécessaire qu'il cherchât dans un autre des modèles de vertus qu'il trouvait aisément en lui-même; mais ce qu'il dit en cette occasion nous fait toujours connaître qu'il préfère les exemples aux raisons, et la sainteté de la vie à la doctrine.

Mais pourquoi séparer l'une de l'autre, puisque les prédicateurs doivent être, et éloquents, et saints, pour prévenir le reproche que leurs auditeurs pourraient leur faire après Jésus-Christ, qu'ils ne voudraient pas remuer du bout du doigt les fardeaux qu'ils imposent à ceux qui les écoutent? *Imponunt onera importabilia super humeros hominum, et ipsi digito suo nolunt ea movere* (S. Matth., XXV).

Il est donc certain que les actions des prédicateurs doivent accompagner leurs paroles, à moins qu'on ne veuille dire que leurs actions doivent avoir précédé leurs paroles mêmes. C'était une louable coutume dans la primitive Eglise, au temps des persécutions, de commettre à la lecture et à l'explication

de l'Evangile, ceux qui avaient généreusement défendu Jésus-Christ devant les tyrans.

Nous trouvons dans saint Cyprien, que l'un de ses plus grands soins était de faire annoncer les vérités chrétiennes par des bouches qui les avaient confessées, et de faire monter dans les chaires ceux qui avaient eu la hardiesse et l'intrépidité de monter sur les échafauds, rien à son sens n'étant plus touchant, ni plus persuasif que de voir dans les lieux éminents de nos temples des membres mutilés pour Jésus-Christ, employer ce qui leur restait de mouvement pour sa gloire, *Nihil magis congruit quam ad pulpitem post calamitatem venire.*

Qu'il est beau, disait-il, en faisant entrer Aurélius dans ce ministère, qu'il est beau, et que c'est un édifiant spectacle, de voir un martyr prêcher la croix de Jésus-Christ, de montrer, pour être cru, les plaies qu'il a souffertes pour lui insinuer l'obligation des mortifications chrétiennes, dans un corps déchiré de verges et meurtri de coups! Et peut-on ne pas écouter avec respect les paroles du Seigneur, annoncées par une bouche qui l'a auparavant confessé dans les tourments? *Vox Dominum confessa, in his quæ Dominus locutus est, audiatur.*

La paix de l'Eglise lui a à présent ôté ce grand moyen d'instruire et de toucher les peuples, ne pouvant plus choisir ses prédicateurs dans le nombre de ces généreux soldats, que Dieu n'avait délivrés du martyre que pour orner son clergé, et se les rendre utiles par leurs discours, *ut Christum confessi clerum adornarent.* Mais du moins se voyant privée de ce secours, elle tâche de les prendre parmi les gens de bien, voulant que ses ministres soient persuadés des vérités chrétiennes, avant qu'ils les enseignent, qu'ils se remplissent de Dieu avant que de le répandre, et que pour rendre sa parole vénérable, ils fassent connaître qu'ils en ont fait les premiers un bon usage.

Les évangélistes ont remarqué que Jésus-Christ commença à faire avant que de commencer à dire, *cœpit Jesus facere et docere* (Act., I); qu'il ne prêcha la pénitence aux hommes qu'après un jeûne rigoureux de quarante jours, l'amour de la solitude et de la retraite, qu'après être sorti du désert, l'humilité qu'après l'avoir pratiquée, la pauvreté et le détachement des biens, qu'après avoir pris naissance dans une crèche, avoir mené une vie cachée et pauvre dans la boutique d'un artisan. Si saint Paul exhorte les nouveaux chrétiens de Philippe de garder inviolablement la loi de Dieu, et de pratiquer les maximes qu'il leur a enseignées, il ne se sert point de plus puissant argument que de celui-ci : *Gardez, leur dit-il, ce que vous avez entendu de ma bouche, et ce que vous m'avez vu faire; quæ audistis et vidistis* (Philip., IV), proposant son exemple pour appuyer sa doctrine et pour servir, comme dit le cardinal Pierre Damien, de sceau à son ministère.

Un prédicateur, dans la pensée de ce grand homme, est comme cet ange qui annonça

aux pasteurs la naissance de Jésus-Christ. C'est lui en effet qui annonce aux peuples ses mystères; c'est lui qui les instruit de sa venue et de sa loi, c'est lui qui les porte à le reconnaître et à l'adorer; mais aussi ce prédicateur doit ressembler à cet ange, qui frappait par son éclat et sa lumière les yeux de ces bergers, en même temps qu'il parlait à leurs oreilles; c'est-à-dire, que ce prédicateur doit briller et parler tout ensemble, avoir une double grâce, l'une de la doctrine pour instruire, l'autre du bon exemple pour édifier, *Quid designatur per angelum, qui et splendore claruit et Dominum nuntiavit, nisi geminæ gratiæ prædicator, qui scilicet doctrinæ verbo exuberet, et sanctæ vitæ splendore coruscet* (Petr. Dam., lib. VIII, ep. 1).

En un mot, mes chers confrères, nous devrions, avant que de reprendre les vices des autres, être en état de pouvoir faire à nos auditeurs le même défi que le Sauveur du monde fait aujourd'hui aux siens, en leur demandant qui d'eux pourra le reprendre du moindre péché. Vous avez assez de malice pour m'accuser; mais avez-vous assez de raisons pour me convaincre? Vous me reprochez que je viole le sabbat, que j'aime le vin et la bonne chère, mais sur quelles raisons et sur quels bons témoignages pouvez-vous établir la vérité de ces sanglants reproches? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Avouons-le à notre confusion; et plutôt à Dieu que se répandant sur les seuls ministres, elle n'imprimât aucune marque d'infamie sur le caractère! Encore un coup, avouons-le à notre confusion, pouvons-nous exposer nos actions à cette épreuve? Pouvons-nous donner au peuple ce défi de nous reprendre d'aucun péché? Et c'est là aussi l'une des causes de l'inutilité de nos discours et du peu de fruit que nous en recueillons.

Quelle apparence, en effet, que nous persuadions le jeûne et l'austérité à des gens qui savent que nous aimons peut-être autant qu'eux les festins et les autres divertissements de la vie? Nos raisons sont-elles bien puissantes pour détromper les chrétiens de l'ambition, s'ils reconnaissent que c'est l'ambition même qui nous fait monter en chaire? Et pouvons-nous trouver étrange que l'on sorte de nos prédications avec aussi peu d'émotion que de la comédie, si l'on s'aperçoit que nous jouons des personnages étrangers, et que ce que nous enseignons peut être appelé notre métier, plutôt que notre opinion.

Quand je parle de la sorte, messieurs, et que j'appuie avec tant de force les accusations que vous formez contre les prédicateurs, vous vous croyez peut-être suffisamment dispensés de profiter de leurs discours. Prenez garde cependant d'en tirer jamais de si injustes conséquences, puisque je n'ai encore rien dit des prédicateurs qui vous justifient en la moindre chose dans la transgression de vos devoirs.

Le Fils de Dieu n'a-t-il pas prévenu dans l'Evangile le prétexte que vous pourriez prendre de mépriser nos paroles sur le dé-

faut de nos actions, quand il vous a commandé de faire ce que nous vous disons, sans vous arrêter sur ce que nous faisons (S. Matth., XXIII)? Quand l'ambition ou quelqu'autre passion nous porterait à déclamer contre vos péchés, quand il serait vrai de dire de nous ce que l'on disait faussement du Fils de Dieu, que nous voulons chasser un démon par un autre; *in principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (S. Matth., IX); quand nous serions des flambeaux qui ne vous éclairerions qu'en nous brûlant nous-mêmes, quand nous ne serions même que de faux prophètes forcés par le vrai Dieu de vous remplir, malgré nous, de bénédictions et d'instructions, vous seriez encore obligés d'en profiter.

Je dis bien plus; si la vie des prédicateurs est aussi peu exemplaire que vous nous le reprochez, vous en devez concevoir plus d'estime pour l'Evangile et plus de respect pour les vérités qu'ils vous prêchent. Application à ceci, je vous prie.

Les Pères nous apprennent qu'il n'y avait rien de plus capable de toucher et de convertir les infidèles, dans les premiers temps de l'Eglise naissante, que les témoignages que les démons étaient forcés de rendre à Jésus-Christ dans les exorcismes; et saint Cyprien (1) renvoie Démétrien aux énergumènes, pour lui faire admirer le pouvoir qu'a notre Dieu de se faire reconnaître par ses plus grands ennemis.

Si vous croyez de même entendre quelquefois des prédicateurs qui parlent contre leurs sentiments, reconnaissez le pouvoir de celui qui se fait louer par ses adversaires; estimez des vérités qui sont si constantes, qu'elles ne sauraient même être corrompues dans des bouches d'iniquité; et entrant dans le même étonnement que ce roi de l'Ecriture qui vit Balaam bénir le peuple d'Israël contre son intention, croyez que le plus méchant homme en chaire pourrait dire comme ce faux prophète sur la montagne: *Non aliud possum loqui nisi quod jusserit Dominus* (Num., XXIII). Je ne puis parler autrement que le Seigneur ne l'a commandé.

En un mot, messieurs, pour n'être jamais trompé en une matière si importante, distinguez toujours, selon le conseil de saint Grégoire, deux choses dans l'homme qui vous parle; sa vie et sa doctrine. Sa vie est-elle bonne? c'est pour son salut. Sa doctrine est-elle sainte? c'est pour le vôtre; recevez donc tellement ce qui est à vous, que vous n'entriez en aucune discussion de ce qui est à lui. *Si bene vixerint eorum est, si bene docuerint, vestrum: accipite ergo quod vestrum, nolite discutere quod alienum.*

Cette réponse vous fait peut-être former

(1) O si audire eos velles et videre, quando a nobis adjurantur, et torquentur spiritualibus flagris, et verborum tormentis de obsessis corporibus ejiciuntur, quando ejulantes et gementes voce humana et potestate divina flagella et verbera sentientes venturum judicium confitentur, videbis nos rogari ab eis quos tu rogas, timeri ab eis quos tu adoras! videbis sub manu nostra stare vinctos, et tremere captivos quos tu suspicis et veneraris ut dominos (S. Cyp., epist. ad Demetr.).

une nouvelle accusation contre nous, que souvent il n'y a pas lieu de faire cette distinction dans les prédicateurs; que leur doctrine est quelquefois aussi peu édifiante que leur vie, et que, bien loin de vous entretenir dans les chaires des seules maximes de l'Evangile, ils les ensevelissent dans des curiosités inutiles, ou les affaiblissent par une éloquence étudiée et profane.

Si ce que vous dites est véritable, messieurs, j'avoue que vous avez grand sujet de vous plaindre. En effet, les choses ne se conservant et ne se multipliant que par les principes qui les ont fait naître, il ne faut pas espérer que l'empire de Jésus-Christ s'étende par une autre espèce de prédication que par celle qui l'a établi.

Le grand Apôtre, ce savant maître de tous les prédicateurs, déclare tantôt qu'il ne préche point avec des paroles étudiées; et que pour ne point anéantir le pouvoir de la croix de Jésus-Christ, il ne remplit pas ses discours d'inventions curieuses; tantôt, qu'il n'a employé ni les ornements de l'éloquence ni les subtilités de la philosophie dans les conversions qu'il a faites, mais que le sujet de son unique science a été Jésus-Christ crucifié. Tantôt enfin, il a fait avouer à ses disciples qu'il n'a point ébloui leurs esprits par les faux brillants d'une sagesse humaine, et que toutes ses démonstrations plus fortes que celles des philosophes, qui n'étaient appuyées que sur la nature, ont été fondées sur la grâce et sur le Saint-Esprit qui en est la source. *Non in sapientia Verbi, ut non evacuetur crux Christi* (1 Cor., I). *Non in subtilitate sermonis aut sapientiæ, non enim me judicavi scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (ibid.). *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus* (1 Cor., I). Et cependant nous savons que ce prédicateur, avec la simplicité de son langage, n'a pas laissé de plaire; nous savons que sans chercher des figures et des liaisons de périodes, il a persuadé, et que les seules vérités de l'Evangile, exposées nûment et sans art, ont eu assez de force dans sa bouche pour confondre les philosophes et triompher des orateurs.

Quelle apparence donc après un si heureux succès, d'employer aujourd'hui dans nos prédications d'autres instruments que ceux de cet apôtre, comme si la morale païenne était plus puissante sur nos auditeurs que l'Evangile, comme si les maximes d'un Sénèque ou d'un Epictète devaient l'emporter sur celles des apôtres et des Pères de l'Eglise.

N'en doutons pas, messieurs, nous n'arriverons jamais à notre fin, si nous ne nous servons des moyens qui lui sont proportionnés; et comme un prêtre ne saurait produire le corps de Jésus-Christ sur les autels, qu'avec les paroles sacramentelles qui sont instituées pour achever un si grand mystère, on peut, avec quelque proportion, dire de même qu'un prédicateur ne saurait produire spirituellement Jésus-Christ dans les cœurs, qu'avec des paroles évangéliques et desti-

nées à l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

Disons les choses comme elles sont; il y a beaucoup d'apparence qu'un prédicateur qui abuse de la sorte de son ministère, n'a nulle intention de produire Jésus-Christ dans les cœurs. Savez-vous quel nom saint Paul donne à ceux qui ont plus de soin de plaire que de convertir? Ce sont, dit-il, *des adultères de la parole de Dieu* : *Adulterantes verbum Dei* (II Cor., II) : Expression hardie, mais énergique.

Qu'est-ce qu'un adultère, et quel est son dessein? C'est un infâme qui ne cherche qu'à satisfaire sa passion, et nullement à avoir des enfants d'un légitime mariage. Ce qui a obligé saint Augustin (*Lib. IV Confess.*) de marquer le désir des enfants comme une des principales différences qui se trouvent entre une sainte union et la liaison que forment un plaisir brutal et un amour désordonné : *Ubi proles contra votum nascitur.*

Or, les prédicateurs qui affaiblissent les vérités chrétiennes ou qui leur donnent des ornements profanes, ne recherchent apparemment qu'à se satisfaire, et nullement à augmenter la famille de Jésus-Christ. Ce sont donc des adultères qui corrompent sa parole, et qui, sans songer à lui donner la fécondité qu'elle demande, ne travaillent que pour flatter et entretenir leur orgueil : *Adulterantes verbum Dei.* C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze donne à leurs discours un nom dont je n'oserais expliquer toute la force : *Sermones meretricios*; des discours énervés, des sermons efféminés et impurs.

Vous voyez bien, messieurs, que je donne encore à cette objection toute la force qu'elle peut avoir, et que je combats peut-être même des chimères, ayant de la peine à me persuader qu'il se trouve dans notre profession des ministres si mal intentionnés. Mais je le fais pour vous satisfaire, ou plutôt pour vous rendre inexcusables. Car, quand ce malheur arriverait, quelle conséquence pourriez-vous en tirer pour vous justifier du peu de profit que vous faites de nos discours? Au contraire, n'en seriez-vous pas coupables vous-mêmes par la funeste délicatesse de vos esprits et l'indocilité de vos cœurs, comme je vais vous en convaincre dans la seconde et dernière partie de ce discours?

II. — Saint Clément d'Alexandrie a très-judicieusement remarqué que dans le différend qui s'élève presque toujours entre les prédicateurs et les auditeurs, au sujet de la parole de Dieu qu'ils déshonorent, il faut qu'ils se rendent justice l'un l'autre, et qu'ils s'examinent sérieusement sans se flatter; les uns pour voir s'ils sont dignes d'annoncer cette parole, les autres pour considérer s'ils ont les dispositions requises pour l'écouter; ceux-là, pour voir si leurs paroles sont conformes à l'Evangile, et ceux-ci, pour se demander à eux-mêmes si dans les discours qu'ils entendent, ils ont une intention droite et une docilité parfaite. *Necesse est utrosque probare se ipsos, illum quidem an dignus sit qui dicat, hunc vero an jure possit audire* (Clem. Alex. Stromat. c. 1).

Car il n'est que trop vrai que nous sommes arrivés à ces temps malheureux que saint Paul avait prédits à son disciple Timothée, lorsqu'il lui disait qu'un jour viendrait que les hommes ne pouvant souffrir d'être repris, chercheraient des maîtres qui flattassent et qui, au lieu de leur parler des redoutables jugements de Dieu, ne fissent que chatouiller leurs oreilles par une vaine recherche de mots étudiés et de fables inutiles. *Erit tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus, et a veritate auditum avertentes, ad fabulas convertentur* (II Timoth. IV).

La corruption de notre siècle ne nous fait que trop voir le funeste accomplissement de cette prophétie, puisqu'il est certain que la curiosité et le divertissement sont les principaux motifs de nos auditeurs dans l'attention qu'ils nous prêtent, qu'ils ne nous suivent qu'autant que nous pouvons contribuer à la satisfaction de leur esprit, et qu'ils nous diraient volontiers ce que dirent autrefois les Juifs à Isaïe, de leur prêcher des choses qui leur plussent : *Loquimini nobis placentia.*

Fatale et malheureuse disposition à entendre la parole de Dieu, et en recueillir les fruits! Est-ce à cet usage que Dieu l'a laissée, et n'est-ce pas faire d'un signe de prédestination une occasion de sa perte? Dieu voulant autrefois punir un prince qui était rebelle à ses ordres et qui ne cherchait que des prophètes qui lui dissent d'agréables choses, permit qu'il y en eût qui le trompassent. Le démon dit qu'il serait un esprit menteur dans leurs bouches; et effectivement, comme son intention était impure, il fut châtié de son péché : et n'est-ce pas là ce qui arrive à la plupart de nos auditeurs?

Je vois dans l'Ecriture un Jonas inconnu, qui prêche la pénitence à des peuples infidèles qui renoncent aussitôt à leurs plaisirs, qui embrassent la pénitence et qui se condamnent à un sévère jeûne : et aujourd'hui une foule de prédicateurs annoncent la parole du Seigneur à des peuples chrétiens; et parmi une infinité d'auditeurs, à peine trouve-t-on un homme qui quitte ses habitudes criminelles, et une femme qui renonce à son luxe. D'où vient une si étrange différence? C'est que les Ninivites ne cherchaient que leur conversion, et que les chrétiens d'à présent ne demandent que de belles paroles; c'est que les Ninivites ne se rebutaient pas des menaces que Jonas leur faisait, et qu'à présent les chrétiens se choquent et se scandalisent d'une morale qui leur paraît un peu trop sévère; en un mot, c'est que les Ninivites ne cherchaient que la parole de Dieu, et que les chrétiens d'à présent ne cherchent que la parole d'un homme; et la justice divine permettant qu'ils satisfassent de la sorte leur curiosité, ils ne tirent nul fruit de cette parole, qui dans l'Ecriture est appelée la vertu de Dieu même, *Virtus Dei.*

C'est ce que Jérémie reproche aux Juifs dans l'une de ses lamentations : *Prophetae tui viderunt tibi falsa, nec aperiebant iniqui-*

tatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent (Thren. II) : Malheureux peuple, tes prophètes n'ont vu que des faussetés pour toi, et ils n'ont eu garde de te découvrir tes péchés pour te porter à la pénitence; mais pourquoi? c'est que tu n'as aimé que des faussetés, c'est que ton intention était mauvaise et tes vues criminelles; tu ne venais que pour entendre de belles choses, et non pas pour retourner au Seigneur que tu avais offensé.

Excellente image de l'étrange disposition que la plupart des chrétiens apportent aujourd'hui à nos discours. Ils y viennent comme à une comédie, et c'est plutôt pour s'y divertir ou pour passer une heure afin de juger un prédicateur, que pour s'instruire des vérités chrétiennes et souhaiter qu'on leur découvre leurs vices d'une manière capable de leur inspirer la pénitence. Aussi, quand ils ont entendu de ces discours qui leur plaisent, comment s'en expliquent-ils? Ils louent l'orateur, et c'est là tout le fruit qu'on remporte de nos prédications. Mais croyez-vous, de bonne foi, nous avoir bien payés de nos peines par ces vains applaudissements, et vous imaginez-vous que nous ayons l'âme assez lâche pour recevoir vos louanges comme le prix de nos travaux?

Anathème à toutes ces louanges; malédiction éternelle à tous ces applaudissements du siècle, quand l'instruction de l'esprit et le changement du cœur en sont séparés. Pourrions-nous nous contenter de recueillir un peu de fumée et de vent, après avoir semé de bon grain? Et je dirais librement de l'approbation sèche et sans fruit qu'un auditeur me donnerait à la fin du sermon, ce que saint Pierre dit du prix que Simon le magicien lui offrait à la fin du sien : *Argentum tuum tecum sit in perditionem*; misérable, que tes louanges périssent avec toi! Si je prétends quelque récompense de mon travail, elle est infiniment au-dessus de ton estime, souvent injuste et toujours inutile; c'est ta conversion, c'est ton instruction, c'est ta pénitence qui peut raisonnablement me payer de mes peines. Je serais bien malheureux si j'avais d'autre intention; mais tu serais bien malheureux aussi, si tu ne t'efforçais de me donner d'autres marques du respect que tu dois avoir pour la parole qu'on t'annonce.

Car apprenez, mes frères, que cet abus de la parole de Dieu est une marque évidente d'opiniâtreté et de réprobation, et que votre perte serait inévitable, si vous paraissiez sourds à nos remontrances, et si les sentinelles que Dieu a posées pour vous avertir des approches de vos ennemis, ne passaient auprès de vous que pour des acteurs de comédie: ne m'accusez pas d'outrer les choses, je ne parle qu'après ce qui est arrivé dans les siècles passés.

Dieu envoia Ezéchiel prédire aux Juifs la servitude qui les menace, la désolation de leur ville, le renversement de leur temple, l'enlèvement de leurs femmes, la captivité même de leur roi. Il n'y a rien dans cette prophétie qui ne marque la pure miséricorde

de Dieu, puisqu'il prétend par là que ce peuple rentre en lui-même, et qu'en faisant pénitence, il détourne sagement l'orage qui va tomber sur lui.

Mais hélas! il fait un usage bien opposé de l'avis que le Seigneur lui donne par son prophète. Il prend ses plus terribles menaces pour des chansons divertissantes, il s'arrête à la cadence de ses paroles, à la mesure de ses périodes, sans se mettre en peine ni de leur sens, ni de leur force, et ce ne sera qu'au temps de son malheur qu'il connaîtra que Dieu lui avait envoyé un prophète de sa part : *Eris eis quasi carmen musicum quod suavi dulcique sono canitur, et cum venerit quod prædictum est, tunc scient quod propheta fuerit inter eos* (Ezech. XXXIII).

On ne reconnaît ici que trop, dans cette peinture, la conduite de nos auditeurs qui, séparant l'agréable d'avec l'utile, ne prennent que ce qui leur plaît et rejettent ce qui pourrait leur profiter, qui laissent tomber le bon grain le long du chemin, pour ne s'attacher qu'à la paille, qui, détournant les oreilles de leurs cœurs des discours qui les feraient rentrer en eux-mêmes, appliquent aux autres les vérités qui les regardent en particulier, et qui enfin, se jouant de ce qu'il y a de plus auguste dans notre ministère, s'exposent au danger d'être surpris des châtimens du ciel, sans les avoir prévus.

Mais quelque grand que soit le vice de ceux qui nous entendent, ce n'est pas encore celui qui s'oppose le plus au progrès de la parole de Dieu. Leur intention n'est pas pure, c'est en quoi ils sont coupables; mais ce qui nous fait encore plus de peine, c'est que leur cœur n'est pas docile.

Autrefois Salomon en demandait un qui le fût, lorsqu'il disait à Dieu dans sa plus fervente prière : *Da mihi cor docile* (III Reg., III) : Seigneur, ce n'est ni de la sagesse, ni des honneurs, ni des grands biens, ni des royaumes considérables que je vous demande, avec tout cela je pourrais me damner; mais puisque vous me laissez la liberté de choisir ce qu'il vous plaît de m'accorder; donnez-moi, Seigneur, donnez-moi un cœur docile, ce seul présent en vaut une infinité d'autres.

Voilà ce que nos auditeurs devraient demander à Dieu, et c'est là cependant ce qu'ils lui demandent le moins. L'esprit des hérétiques n'est pas docile, et leur raison ne se rend pas aux vérités qui sont au delà de leur faible portée; mais le cœur de la plupart des catholiques est aussi peu capable d'instruction pour les conseils et de docilité pour la morale de l'Evangile. Nous n'avancons presque jamais de maxime, dit Salvien, qui n'ait des gens qui la combattent et qui la contredisent : *Omnis sermo divinus habet æmulos suos*. L'avare ne saurait être convaincu de l'obligation qu'il a d'être charitable, ni l'impudique de la nécessité où il est de renoncer aux plaisirs criminels qu'il goûte. Nos raisonnements ont beau être justes et démonstratifs, nos autorités pressantes, nos passages formels, leur propre malice

les aveugle : *Excæcavit eos malitia cordis eorum* (Sap., II). Les vapeurs qui s'élèvent du fond de leur concupiscence offusquent les lumières de leur esprit; et, pour ne se pas voir obligés de réduire en pratique ce qu'ils croiraient souvent, par une espèce d'infidélité secrète, ils ne veulent pas convenir des vérités que nous leur annonçons, ou du moins en tirer les conséquences qu'il faudrait qu'ils en tirassent.

Je vous avoue que je ne puis croire qu'il y ait des chrétiens à qui la vérité soit précisément odieuse par elle-même, et qu'il se trouve encore des gens qui, comme les Juifs, lui résistent malicieusement et sans autre raison que parce qu'elle est vérité; mais aussi n'est-on indocile que par cet endroit, et ceux qui ne veulent pas la recevoir à cause qu'elle est ennemie de leurs désordres, ne lui font-ils pas une grande injustice?

Pour vous la faire connaître, souffrez que je me serve d'un exemple de l'Ecriture sainte, qui me paraît très-propre à mon sujet. Achab, roi d'Israël, est près de faire la guerre aux Assyriens; il consulte quatre cents faux prophètes de Baal; et Michée, seul prophète du vrai Dieu, ne peut obtenir de lui audience. Josaphat, roi de Juda, irrité de ce mépris, en demande la raison à Achab, et ce prince aveuglé ne lui en rend point d'autre que celle-ci : *Propheta quidem est Domini, sed ego odi eum, non prophetat mihi bonum, sed malum* (III Reg., XII). Cet homme est un prophète du Seigneur, il est vrai, mais je ne vous cèle pas que je l'ai en aversion, parce qu'il ne me prédit jamais que du mal et n'entre pas dans mes sentiments, comme font tous les autres que je consulte.

C'est là sans doute une image fort naturelle de la plupart des chrétiens, qui se défendent des vérités évangéliques que nous leur prêchons, et qui, n'ayant pas cette docilité de cœur qu'ils devraient avoir, ne recueillent aussi jamais le moindre profit de nos sermons. Nous vous avertissons que le Fils de l'Homme est près de vous surprendre dans votre péché; nous vous disons que la plupart de vos plaisirs et de vos commerces sont criminels, que l'entrée du ciel est difficile aux riches, et qu'on ne peut posséder ce royaume sans se faire de grandes violences. Il n'en faut pas davantage pour vous rebutter; vous vous mettez en garde contre nous, comme si nous étions vos ennemis; vous tâchez d'affaiblir nos raisons; en un mot, nous vous devenons odieux ou insupportables, parce que nous n'avons que de fâcheuses nouvelles à vous annoncer.

Quelle indocilité est-ce là? Si ces vérités n'étaient pas indubitables, et si ces maximes souffraient quelque difficulté, peut-être seriez-vous excusables de vous en défendre; mais si ce que nous disons est vrai, et si le ciel et la terre passeront plutôt que ces paroles : *Cælum et terra transibunt, verba autem mea non pertransibunt* (S. Luc., XXI), pourquoi ne vous y rendez-vous pas? Nous ne vous entretenons dans les chaires que des oracles de la vérité

éternelle, que des maximes des prophètes et des apôtres; que des sentiments des conciles et des Pères : nous ne vous proposons qu'une doctrine qui a été reçue de tous les siècles, confirmée par tant de miracles, approuvée par tant de grands hommes, consacrée et scellée par le sang de tant de martyrs : c'est pourquoi d'où vient que vous ne nous croyez pas? *Si veritatem dico vobis*, etc.

Encore si ces vérités vous étaient indifférentes; si pour les croire, ou pour ne les pas croire, vous n'en deviez être ni moins heureux, ni moins méchants, comme il arrive dans les autres sciences dont l'ignorance et l'indocilité ne vous rendent pas coupables; mais il s'agit ici de votre prédestination ou de votre réprobation; il s'agit, ou d'être les enfants de Dieu par votre docilité, comme dit Jésus-Christ dans notre évangile, ou les enfants du démon, par votre entêtement : d'où vient donc, encore un coup, que vous ne vous rendez pas à des vérités si certaines, d'un côté, et qui de l'autre vous sont d'une si grande conséquence?

Demeurerez-vous longtemps, mes frères, dans cette opiniâtreté? Sera-t-il dit que la voix du Seigneur, que tant de barbares, de païens et de philosophes ont écoutée avec respect, ne vous touchera et ne vous convaincra pas, vous qui avez été élevés dans l'école de Jésus-Christ, et qui avez comme sucé avec le lait les vérités de son Evangile? Sera-t-il dit que cette puissante voix qui brise les cœurs, ne pourra rien contre le vôtre; que cette voix dont le tonnerre délivre les biches de leur faon : *Vox Domini præparantis cervos* (Psal. XXVIII), ne vous imprimera aucune terreur qui vous fasse enfanter un esprit de salut?

J'espère qu'il n'en sera pas ainsi, qu'au contraire vous serez du nombre de ceux que Jésus-Christ regarde comme les enfants de son Père, parce qu'ils écoutent, qu'ils cachent dans leur cœur et qu'ils réduisent en pratique sa sainte parole. Je finis par cette pensée de saint Augustin.

Il dit que pour recueillir de salutaires fruits de la parole de Dieu, il faut que vous imitiez l'adresse et la prévoyance de la fourmi, qui amasse pendant l'été des grains qu'elle cache soigneusement, afin de s'en nourrir pendant l'hiver. Rien n'est plus admirable que la fourmi; on la voit qui s'agite, qui court de tous côtés, et qui porte des fardeaux beaucoup plus pesants qu'elle, avec une vitesse et une prudence inconcevables : mais qu'elle est heureuse, dit saint Augustin (*Tract. in Evang. S. Joan.*), puisque pendant que plusieurs autres animaux infiniment plus gros et plus forts qu'elle meurent de faim pendant l'hiver, elle a l'avantage de se nourrir de sa petite provision qu'elle a amassée et cachée ! *Vides formicam Dei? surgit, currit ad Ecclesiam; ruminat quod audit, et grana colligit per æstatem.*

Voilà, chrétiens, ce que vous devez faire. Vous devez, pendant l'été de la santé et de la prospérité, courir à nos prédications pour emporter le grain de la parole, dans lequel

comme dit l'Ecriture, toute la vertu de Dieu est renfermée : vous devez recevoir avec docilité cette parole, et la cacher dans votre cœur, afin que quand l'hiver de la tentation viendra, vous vous en serviez dans le besoin. Il y aura un temps où la maladie, l'abattement, les disgrâces de la vie, et d'autres accidents vous empêcheront peut-être d'entendre la parole du Seigneur ; mais amassez-la pendant l'été, cachez-la avec soin, afin que vous ressouvéniez pour lors de ce que vous aurez entendu, vous vous instruisiez de vos devoirs. Ce sera pour lors que rappelant cette parole, et, comme dit saint Augustin, la ruminant, vous vous en nourrirez, et que vous acquerrez des forces pour résister à toutes les tentations de vos ennemis ; et qu'étant fidèles à accomplir ce qu'elle vous aura enseigné, vous jouirez de la gloire que Jésus-Christ vous a promise. Amen.

SERMON.

POUR LE LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la perte de la grâce.

Quæretis me et non invenietis.

Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas (S. Jean, VII).

S'il est vrai que les grâces extérieures ne peuvent jamais profiter sans l'intérieure, et si toute la loi et la doctrine de l'Evangile ne sont pas capables d'opérer le salut de l'homme, à moins que son esprit ne soit éclairé de Dieu, et sa volonté vivement touchée, j'ai aujourd'hui, messieurs, à vous faire une plainte bien plus importante que celle que je vous fis hier. Je vous reprochai hier la résistance que vous apportiez à la vérité, lorsqu'elle vous était annoncée par les prédicateurs, et vous faisant voir que cette fille du ciel ne perd rien de son mérite dans les bouches les plus indignes, je tâchai de lever toutes les excuses qui vous empêchent de la recevoir : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?*

Mais je viens aujourd'hui me plaindre de l'opposition que vous formez à cette vérité, lorsqu'elle vous est intérieurement insinuée de Dieu même ; je viens vous avertir des malheurs que vous vous attirerez toutes les fois que vous résistez à la grâce, sans laquelle toutes nos prédications, aussi bien que les lois, les exemples, les prières, les sacrements, et le sacrifice même de nos autels vous sont inutiles : et pour ne vous pas dissimuler d'abord en quoi consistent tous ces malheurs, écoutez l'étrange menace que fait Jésus-Christ aux Juifs dans notre évangile : *Quæretis me et non invenietis*, misérables, qui vous éloignez de moi quand je me représente à vous, sachez que vous me chercherez un jour, et que vous ne me trouverez pas. Qui de nous ne tremble déjà à ces paroles, et voudrait résister à des grâces dont l'abus lui ferait perdre son Dieu ? Pour ne nous pas rendre coupables de cette résistance, en même temps que nous la blâmons, obéissons promptement, messieurs,

moi à la grâce qui m'éclaire pour vous instruire, vous à celle qui vous porte à profiter de mes instructions, après que nous aurons salué la Vierge, qui en fut remplie au moment qu'un ange lui dit : *Ave*.

Il n'y a rien qui soit en un sens plus avantageux à l'homme, ni plus préjudiciable en un autre, que sa liberté. Elle lui est avantageuse, puisqu'elle le rend en partie maître de ses actions et de son sort, qu'elle le distingue des animaux qui n'agissent que par une impétuosité nécessaire et aveugle, qu'elle l'établit le souverain de son cœur, comme d'un domaine que Dieu, selon Tertullien (*Lib. de Anima*), semble avoir aliéné tout exprès de son fonds : *Bonum a Deo emancipatum cor hominis*, qu'elle lui fait enfin mériter le ciel comme une récompense, et emporter comme une conquête.

Mais, d'un autre côté, cette même liberté lui paraît très-préjudiciable en ce qu'il s'en sert plus souvent contre lui que pour lui, et qu'elle peut le rendre à toute heure l'auteur de sa perte. Car, comme la grâce n'agit jamais si impérieusement sur l'homme qu'elle l'enlève sans qu'il y consente, il arrive que la volonté est assez indocile pour s'opposer à son propre bonheur, et résister à la grâce même. Je sais bien qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'empêcher le premier effet intérieur de la grâce, que les lumières qu'elle répand d'abord dans l'esprit, que les ardeurs dont elle échauffe le cœur préviennent toujours notre liberté ; mais je sais bien aussi, et il n'est que trop vrai, que la volonté de l'homme peut rejeter ces favorables lumières et ces salutaires ardeurs, et qu'elle les rejette en effet. Sans cela, pourquoi l'Ecriture se plaindrait-elle en mille endroits que l'on résiste au Saint-Esprit, et que l'on méprise ses inspirations ? Pourquoi le concile de Trente prononcerait-il anathème contre celui qui dit que le franc arbitre étant mu par la grâce, ne saurait lui résister quand il veut ? Pourquoi saint Augustin (*Adv. Manich.*) dirait-il expressément qu'il dépend de nous de recevoir les dons qu'un Dieu infiniment bon nous présente, afin de nous rendre bons, et que quand quelqu'un, par conséquent, vient à mépriser ces dons, il est sans excuse ? *Pertinet ad nos ut boni simus accipere et habere id quod dat is qui de suo bonus est et quo quisque neglecto malus est.*

Sans me servir de tous ces témoignages, je n'aurais qu'à en appeler à votre propre expérience. Qui de vous n'a jamais rejeté les inspirations qu'il a reçues du ciel, et où est l'âme assez fidèle à Jésus-Christ pour n'avoir jamais traité cet époux avec la négligence cruelle de l'épouse qui prit une mauvaise excuse pour ne lui pas ouvrir la porte ? Plût au ciel, messieurs, que vous eussiez tous en cette rencontre sujet de me démentir, et que je n'eusse pas à me plaindre des fréquentes résistances que vous apportez à la grâce ; ou du moins que vous fussiez bien instruits des étranges peines qui suivent ordinairement ces résistances ! J'en découvre particulièrement trois.

La première, c'est que quiconque résiste par un péché mortel à la grâce, à le malheur de la perdre. La seconde, que celui qui perd la grâce, à moins qu'il ne soit résolu de ne pas sortir de son péché, est obligé de la rechercher. La troisième, c'est que celui-là même qui la cherche est dans un très-grand danger de ne la pas retrouver.

Jugez donc, mes frères, de l'importance qu'il y a de conserver la grâce justifiante en vous, par votre obéissance à la grâce actuelle, puisque la négligence que vous y apporteriez serait nécessairement suivie du malheur de perdre la grâce même, de la nécessité de la rechercher, et souvent de l'extrême difficulté de la retrouver : ce sont les trois points de mon discours.

I. — Pour comprendre ce qui rend énorme dans la résistance que l'âme fait à la grâce, il suffit de considérer que c'était un Dieu qui prévenait sa créature du plus précieux de ses dons, que c'était un souverain qui recherchait à faire alliance avec son esclave, un tout-puissant offensé qui proposait de se réconcilier avec son ennemi faible et misérable ; et, après cette courte réflexion, je défie les pécheurs de ne se pas accuser de la plus noire de toutes les ingratitude.

Mais aussi, pour connaître la rigueur du châtement qui suit la résistance que l'on fait à la grâce, il suffit de savoir que celui qui lui résiste ne peut en même temps éviter de la perdre, que la juste peine du crime qu'il commet se trouve enfermée dans son crime même ; et que si Dieu, comme dit saint Augustin, ne quitte jamais l'homme à moins que l'homme ne l'ait quitté auparavant, ces deux choses se suivent néanmoins si nécessairement et si promptement, qu'il n'y a pas d'instant qui les puisse ni séparer ni interrompre : *Væ eis quoniam recesserunt a me* (Ose., VII) : Malheur à eux, dit Dieu par un prophète, parce qu'ils se sont éloignés de moi. Mais plus grand malheur encore à eux, parce que je m'éloignerai aussi d'eux : *Sed et væ eis cum recessero ab eis* (Ose., IX).

En effet, messieurs, où est le chrétien qui ne connaisse le malheur qu'il y a de perdre la grâce, quand il se représente que cette perte est suivie de tout le bien qu'il peut faire ? Il n'est pas fort surprenant que la grâce étant une participation de la nature de Dieu et une expression fidèle de ce qu'il y a d'éternel en lui, soit de soi immortelle ; mais il est admirable que cet avantage qu'elle a n'empêche pas que, contre la nature des choses immortelles, qui est de ne se pouvoir multiplier, elle ne se reproduise jusqu'à l'infini dans un cœur où elle est une fois entrée. De là vient que le Sauveur la compare lui-même à ce petit grain qui, étant une fois enseveli dans la terre, s'élève bientôt au-dessus de toutes les plantes et produit des branches si épaisses et si étendues que les oiseaux du ciel s'y peuvent venir mettre à couvert. C'est-à-dire, messieurs, que les grâces étant enchaînées les unes avec les autres, il ne faut souvent répondre qu'à la première qui se présente pour s'en trouver bientôt tout rem-

pli, pour produire une infinité d'actions illustres et méritoires, pour devenir, en un mot, un grand saint.

L'Ecriture sainte nous fournit mille exemples d'une si heureuse fécondité. La vie d'Abraham ne paraît qu'une suite glorieuse de faits héroïques ; mais Dieu ne nous apprend-il pas de sa propre bouche que la source de tant de biens et de vertus se tire de la seule obéissance qu'il lui rendit dans le sacrifice de son Fils ? *Quia fecisti hanc rem benedicam tibi* (Genes., XII). Zachée, pour avoir seulement suivi l'inspiration qu'il eut de monter sur un arbre, afin de voir passer Jésus-Christ, mérita, par cette petite soumission à la grâce, que cet Homme-Dieu le visitât, qu'il opérât sa conversion et qu'il honorât encore plus son cœur de sa présence que sa maison. Admirable économie du salut que les spirituels doivent soigneusement étudier ! comme la grâce s'insinue avec douceur, et que son arrivée ne fait pas souvent plus de bruit qu'un zéphir, ils doivent prendre garde, et de la méconnaître, et de refuser de se rendre à un mouvement auquel toute leur sainteté peut être attachée ; mais secret que les pécheurs doivent pour le moins autant considérer. Car, comme de la soumission à une seule grâce dépend souvent tout le bonheur d'un chrétien, de la première résistance à cette grâce peut aussi naître tout son malheur et le principe de sa réprobation.

Nous avons autant d'exemples funestes de cet événement dans l'Ecriture que de son contraire. Que croyez-vous que fit Saül pour être rejeté de Dieu ? et par quelle action sa réprobation commença-t-elle à se manifester ? La seule considération en jette la frayeur dans l'âme. Ce prince voyait les ennemis prêts à fondre sur lui ; une armée composée de trente mille chariots et de cinq mille éléphants se disposait à l'attaquer ; que faire ? De peur d'être forcé de combattre sans avoir sacrifié, il n'attend pas Samuel, et il se presse d'immoler la victime. Qu'y a-t-il là, ce semble, de si criminel ? et cependant qu'est-ce que ce prophète lui dit, et quelles sont les menaces qu'il lui fait ? *Stulte egisti, nec custodisti mandata Dei tui quæ præcepit tibi* (III Reg., XIII) : malheureux prince, tu as fait une folie dont les suites te seront pernicieuses ; tu as désobéi au commandement de ton Dieu, et pour cela il t'a déjà désigné un successeur. Chose étrange ! Saül commet une infinité de crimes pendant quarante ans qu'il est sur le trône, et toutefois c'est à cette désobéissance, en apparence si légère, que sa réprobation est premièrement imputée, jusque-là que l'Ecriture dit que dès ce jour l'Esprit de Dieu se tourna de lui à David : *Et directus est spiritus Domini a die illa in David*.

Comprenez-vous déjà, messieurs, le danger qu'il y a d'être infidèle à une inspiration, et de ne pas répondre à une grâce qui vous est offerte ? On croit souvent par cette résistance ne commettre qu'un péché, et il arrive que de ce péché l'on s'engage dans une suite de désordres, où l'on contribue insensiblement à sa damnation. On s'imagine, en reje-

tant cette pieuse pensée et ce mouvement du Saint-Esprit, n'omettre qu'une bonne œuvre, et il se trouve que l'on manque à faire les actions les plus nécessaires, et que l'on s'ôte, en quelque manière, le pouvoir d'opérer son salut.

Ajoutez à cela, une autre circonstance qui n'est pas moins considérable. C'est que celui qui résiste à la grâce, non-seulement perd tout le bien qu'il pourrait faire, mais qu'il perd même par là celui qu'il avait déjà fait. Car c'est une vérité incontestable que tout homme qui résiste à la grâce actuelle par un péché mortel, perd la grâce habituelle et sanctifiante qui ne peut se conserver sans l'actuelle. Or, vous savez que quiconque a une fois perdu la grâce justifiante est misérablement dépouillé de tout le fruit et de tout le mérite des bonnes œuvres qu'il a jamais faites : plus de charité, ni d'actions méritoires dans une âme qui a perdu la grâce, plus de jeûnes ni d'aumônes dont Dieu se souviendra pour lui en tenir compte. Tandis que la grâce a résidé dans cette âme, tout ce qui la pouvait rendre sainte et agréable à son Dieu s'y trouvait avec elle, les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit : et comme la présence du soleil produit toutes sortes de fleurs dans nos parterres, la présence de la grâce produit en nos âmes toutes les vertus. Mais sommes-nous assez malheureux pour perdre la grâce, et Dieu qui, comme dit saint Augustin, est plus la vie de notre âme que notre âme n'est la vie de notre corps, se trouve-t-il obligé de l'abandonner par notre ingratitude et par nos résistances ? ce n'est plus que mort en nous, ce ne sont plus que vers, ce n'est plus que corruption. Ce pécheur a eu beau, pendant qu'il était en grâce, avoir fréquenté les sacrements, avoir soulagé son prochain, avoir mortifié sa chair, Dieu proteste que depuis qu'il a perdu la grâce il ne s'en souvient plus : *Si averterit se justus a justitia sua, omnes justitie ejus quas fecerat non recordabuntur* (Ezech., XVIII).

Quel désespoir est-ce à un laboureur, lorsque après avoir employé ses sueurs et son temps à cultiver un champ pour en recueillir une riche moisson, et se voyant à la veille de jouir du fruit de ses travaux, il se trouve tout d'un coup frustré de ses espérances par une grêle qui brise et qui met tout en poudre ? Quels dégâts l'Ecriture ne nous apprend-elle pas que les sauterelles firent dans l'Egypte pour venger le peuple de Dieu ? il n'y eut ni herbe dans les prairies, ni grains dans la campagne, ni fruit sur les arbres qui échappât à cette armée d'insectes. *Ad flatum venti urentis inductæ sunt locustæ in Ægyptum, devorata est igitur herba terræ, nihilque omnino vivens relictum est in herbis, et in lignis* (Exod., X).

Tel est le funeste état d'une âme qui perd la grâce par le péché. Une âme en état de grâce est, à proprement parler, un parterre émaillé de mille fleurs agréables aux yeux et à l'odorat, c'est un champ fertile à la veille d'être moissonné par le père de famille, c'est

un jardin abondant en fruits dignes de la bouche du roi, et près d'être servis sur sa table ; mais s'élève-t-il au milieu de cette âme un vent brûlant d'une complaisance enflammée qui en chasse la grâce et qui y introduise le péché ? ces insectes ne firent pas plus de ravages dans l'Egypte que le péché en fait dans cette âme ; les vertus en sont arrachées, les mérites y sont anéantis, plus de prières, ni de communions dont Dieu se souviendra, tout y est mort, tout y est réduit en cendre.

Jusqu'ici, messieurs, n'avez-vous pas assez connu le déplorable malheur d'une âme qui a perdu la grâce ? Cependant ce n'est pas encore tout, et ce qui m'effraie davantage, est que cette perte met le pécheur qui se l'est attirée dans l'impuissance de s'en relever par lui-même. Car, pour continuer avec saint Chrysostome la comparaison dont j'ai commencé à me servir, comme la terre qui a été dépouillée de ses fruits par une grêle ou par un orage n'a pas le pouvoir d'en reproduire d'autres, à moins que le ciel ne la rende féconde de nouveau par ses pluies et ses influences, il ne faut pas de même espérer que l'âme qui est déchue de tout le mérite de ses bonnes œuvres par le péché se racquitte de ses pertes, ni qu'elle rentre jamais dans aucun exercice véritable de piété, à moins que la grâce ne se répande dans sa volonté. Une âme sans grâce est une terre sèche et stérile qui ne pousse plus de son sein ni fleurs ni fruits, du moins qui soient agréables et qui arrivent à une juste maturité.

Tant de jeûnes qu'il vous plaira sans la grâce, tant de veilles, tant d'aumônes que vous voudrez sans la charité, ce ne sont tout au plus que des œuvres morales qui n'ont aucun mérite devant Dieu, et qui ne produiront aucune récompense à l'homme : c'est saint Paul que je vous prêche : *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest* (I Cor., XIII).

Pécheurs qui m'écoutez, ne prenez pas de là occasion de négliger la vertu et de vous tenir dans une criminelle oisiveté ; malheur à vous, si vous tirez de ce principe une si pernicieuse conséquence ; mais je vous tromperais, si je manquais aussi à vous dire que tout le bien que vous faites en état de péché mortel et hors de la grâce ne peut jamais vous mériter un degré de gloire.

N'avez-vous jamais lu dans l'Ecriture ce qui arriva à la femme de Phinéès, belle-fille du grand prêtre Héli ? Cette femme étant en travail, un soldat effrayé entre, et crie d'une voix lamentable que tout est perdu, que les ennemis ont enlevé l'arche : nouvelle qui la surprend tellement, qu'elle en accouche de douleur ; et comme le fils qu'elle met au monde y entre dans le temps que l'arche s'éloigne, elle le nomme *Ichabod*, comme si elle voulait dire un enfant sans gloire, à cause que l'arche, qui faisait tout l'honneur des enfants d'Israël, était prise : *Vocavit puerum Ichabod dicens : Translata est gloria de Israel, quia capta est arca Dei* (I Reg., IV).

Il me semble, messieurs, qu'un pécheur

qui produit de bonnes actions pendant que la grâce l'abandonne et que Dieu se retire de lui, pourrait, avec autant de justice, appeler ses actions d'un nom aussi funeste, des enfants sans gloire, puisque, ne naissant pas sous la constellation favorable de la grâce, elles ne mériteront effectivement jamais la gloire. Mais n'avez-vous point aussi remarqué le commandement que Dieu fait dans un autre endroit à Jérémie, d'appeler le roi Jéchonias stérile : *Hæc dicit Dominus, scribe virum istum sterilem (Jerem., XXII)* ? Est-ce qu'il n'avait pas plusieurs enfants ? Oui, sans doute, mais c'est que ces enfants ne devaient jamais monter sur le trône de leur père.

C'est aussi, ce me semble, le nom que l'on peut donner aux pécheurs qui font quelques actions moralement bonnes ; comme toute leur fécondité n'est que pour la terre, et non pas pour le ciel, nous devons les regarder comme des hommes stériles : *Scribe virum istum sterilem*. Encore est-il bien rare que des hommes sans grâce se portent d'eux-mêmes à quelque chose de louable, puisqu'il est bien plus ordinaire qu'étant abandonnés de Dieu, ils deviennent les esclaves de la concupiscence, les ministres ou le jouet du démon : *Deo recedente*, dit excellemment saint Augustin (*Lib. 50 homil.*), *laborare potes, vincere non potes* ; malheureux, qui as perdu la grâce de ton Dieu, tu as beau combattre tes passions, tu ne les saurais jamais vaincre, tu succomberas à l'orgueil dans le moment que tu croiras triompher du plaisir ; pensant éviter la lâcheté, tu te porteras à la témérité ; ce que tu peux avoir de philosophie et de raison ne servira qu'à te rendre inquiet, et point du tout à te rendre vertueux : *Deo recedente laborare potes, vincere non potes*.

Concevez donc à présent quel est le malheur de perdre la grâce : être frustré du bien infini que l'on peut faire, être dépouillé de tout ce que l'on a fait, se trouver dans l'impuissance d'en reproduire, n'en est-ce pas déjà assez pour vous faire trembler toutes les fois que vous y résistez ? Cependant, ce que je trouve ici de plus déplorable, c'est que ce malheur étant aussi grand que vous le voyez, il y a peu de gens qui s'en affligent ; que dis-je ? il n'y a presque personne qui s'en aperçoive ; le pécheur est réduit au néant, et à peine le sait-il, non plus que David : *Ad nihilum redactus sum et nescivi (Psal. LXXII)*. Parce qu'une femme ne perd pas sa beauté en perdant son innocence et sa chasteté, parce qu'un roi ne descend pas du trône toutes les fois qu'il se laisse gourmander à ses passions, parce que ce magistrat n'est pas dépouillé de sa charge à chaque injustice qu'il commet, parce qu'enfin Dieu quitte le pécheur à petit bruit, et que l'éloignement de la grâce, tout rempli de malheurs qu'il peut être, n'éclate presque jamais sur l'heure, on ne s'en afflige pas, et l'on croit n'avoir rien perdu : *Ad nihilum redactus sum et nescivi*.

Ah ! ne saurait-on persuader au pécheur que les châtimens de Dieu sur la terre sont

d'autant plus cruels qu'ils sont moins sensibles ; que la foudre pour être revêtue de la nuée, n'en est pas moins prête à sortir et à frapper (*Job., XXX*) ? Il n'y a rien de plus digne de compassion que de voir quelquefois un malade sur le point d'expirer et qui croit être en santé ; tout le monde s'afflige autour de son lit, ses parents et ses domestiques fondent en larmes ; lui seul se réjouit, proteste qu'il se porte bien, et se moque de la douleur des autres.

Chrétien qui as perdu la grâce, et qui conserves toute ta joie en cet état, voilà ton image. Tu es à la veille de mourir, et de mourir d'une mort éternelle ; tu commences déjà à éprouver ce qu'il y a de plus terrible dans la damnation, puisque tu es privé de ton Dieu, et cependant tu es assez insensible pour n'en avoir pas un moment de douleur ; tu te divertis, tu agis, tu te réjouis à ton ordinaire, tu ne perds pas un quart d'heure de ton jeu, ni une occasion d'assemblée : *Noli lætari, Jerusalem, noli exultare sicut populi, quia fornicata es a Deo tuo (Ose., VI)*. Ah ! mon frère, que tu es à plaindre : quand tous tes biens temporels seraient dissipés, quand il n'y aurait aucune partie en ton corps qui ne fût affligée de sa douleur particulière, quand tu serais en butte à tous les opprobres et à toutes les misères du monde, tu ne mériterais pas tant d'être plaint que tu le dois être pour la seule perte de ton Dieu.

Aussi le prophète Jérémie considérant la ruine de Jérusalem, le temple détruit, les vierges déshonorées, les enfants massacrés, les ruisseaux de sang coulant dans toutes les rues, témoigne cependant que ce n'est pas de cette désolation qu'il s'afflige. Eh ! saint prophète, quel sujet peut-il y avoir qui soit plus digne de vos larmes : *Idcirco ego plorans, quia longe factus est consolator (Thren., I)*. Que les autres, répond-il, plaignent Jérusalem dans tous ces maux, pour moi celui que je pleure principalement, c'est que Dieu l'a abandonnée, et que le consolateur s'est éloigné d'elle : *Idcirco ego plorans*. Et c'est aussi, messieurs, de tous les châtimens dont Dieu peut punir un pécheur sur la terre, celui seul dont nous le devons plaindre ; c'est la misère que lui-même, s'il était raisonnable, devrait uniquement déplorer en sa personne. J'étais le temple vivant de mon Dieu ; j'étais l'objet de sa complaisance ; j'étais le sujet de ses faveurs ; j'étais l'héritier de son royaume, et autant de fois que je dis j'étais, je me fais souvenir que je ne le suis plus : *Idcirco ego plorans, quia longe factus est consolator*. Ah ! qui fournira à mes yeux une source de larmes assez abondante pour pleurer une si cruelle perte ? Il est vrai, messieurs, que le pécheur ne connaît jamais mieux ce qu'il a perdu en perdant la grâce, que quand il se considère dans la nécessité de la rechercher, *quæretis me* ; nécessité qui lui doit être si fâcheuse qu'elle peut bien passer pour une seconde peine attachée à sa résistance, et qui doit par conséquent faire le sujet du second point de ce discours.

II. — Qu'il est fâcheux après avoir été

dans l'abondance, de se trouver dans la mendicité; après s'être vu en la possession de mille choses, même superflues, de se voir manquer des plus nécessaires! Mais, à mon avis, ce qui rend ce changement de condition encore plus insupportable à celui qui s'y voit réduit, c'est quand il arrive qu'il le souffre par sa faute et par sa mauvaise conduite. Ainsi l'enfant prodigue qui s'était lui-même attiré la dernière nécessité par la dissipation de ses biens, s'en pouvait moins consoler que Job, qui se sentait affligé par un pur malheur auquel il n'avait contribué en rien. Et voilà proprement, mes frères, l'image d'une âme chrétienne qui, par sa résistance à la grâce, se trouve déchu de celles dont elle avait coutume d'être prévenue.

Vous savez le miracle que Dieu fit en faveur des Israélites dans le désert, pour étancher leur soif. Non-seulement il fit sortir une source vive d'un rocher, mais il voulut de plus que cette source miraculeuse suivît partout son peuple : *Bibebant de spiritali*, dit saint Paul, *consequente eos petra*. De quel côté que les Israélites se tournassent, soit qu'ils marchassent dans la plaine, soit qu'ils franchissent les montagnes, cette eau, tirant son cours non de son principe naturel, mais de l'esprit de Dieu, se présentait toujours à eux dans leurs besoins : véritable figure de Jésus-Christ et de la grâce qu'il a apportée au monde, ainsi que saint Paul l'explique lui-même, *Petra autem erat Christus*. Cette grâce, comme une source divine, nous suit partout; pendant que nous voyageons dans le désert de la terre, elle n'attend pas que nous la cherchions, elle nous cherche elle-même, elle court après nous, elle nous presse, elle nous sollicite de boire de ses eaux vives et salutaires. Et c'est ce que Dieu nous fait entendre dans l'Écriture, lorsqu'il dit qu'il a été trouvé par ceux qui ne le cherchaient pas : *Inventus sum a non quærentibus me*.

Mais si une âme prévenue si favorablement par la grâce est assez malheureuse pour lui résister, qu'arrive-t-il? elle passe en un moment comme le prodigue, d'un état d'abondance et de consolation, à une nécessité si déplorable et si fâcheuse, qu'elle ne peut s'empêcher de s'écrier avec ce misérable, qu'elle périt de faim : *Ego autem hic fame pereor*. A quoi donc se résoudre dans une privation si funeste, mes frères, et que peut entreprendre le pécheur pour se relever d'un si pitoyable état? *Quæretis me* : il ne lui reste pour lors qu'une seule ressource, qui est de chercher Dieu qu'il a perdu; et c'est cette nécessité qui doit être pour lui un juste sujet de douleur. Car, quelle plus grande affliction que de se voir réduit à chercher un bien, qui lui était offert avant qu'il le pût demander; d'être forcé d'implorer un secours qui prévenait ses besoins en tous lieux, en toutes occasions et par tant de manières?

Il est vrai que dès le moment que le pécheur cherche la grâce, on peut dire avec saint Bernard (*Tract. de Gratia et libero Arbitrio*) qu'il commence à la recouvrer : *Quæ-*

rere gratiam initium gratiæ est. Il est vrai, comme saint Fulgence l'a remarqué, que celui qui cherche Dieu, a déjà trouvé quelque chose de ce qu'il cherche, puisqu'il ne lui serait pas possible d'entreprendre la poursuite d'un si grand bien, si ce bien même n'avait de nouveau imprimé quelque goût et quelque trace de ce qu'il est dans sa volonté. *Ut desideremus adjutorium gratiæ, hoc ipsum quoque opus est gratiæ. Ipsa namque incipit infundi, ut incipiat posci. Ipsa quoque amplius infunditur, cum poscentibus datur. Quis vero potest poscere gratiam nisi velit? Sed nisi in eo Deus ipsam voluntatem operetur, velle nullatenus poterit* (Fulg., *epist. 6 ad Theod.*). Bonté excessive de notre Dieu, mes frères! et sur laquelle vous n'avez peut-être jamais fait réflexion.

N'est-il pas vrai qu'il n'y a point de pécheur qui, chassant honteusement Dieu de son âme, ne méritât d'en être maudit et rejeté, comme n'étant pas digne d'un si bon Maître? Cependant pour l'ordinaire Dieu n'en use pas de la sorte, et Jésus-Christ n'exerce pas toujours en cette occasion la vengeance que souhaitaient ses apôtres, quand ils le pressaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville qui lui fermait ses portes. Etant comme forcé de sortir d'une âme, il ne dédaigne pas de rechercher encore cette ennemie; souvent il lui fait parler de paix, et quelque offensé qu'il soit, sa miséricorde l'engage à faire le premier cette démarche, le pécheur qui a été l'auteur tout entier de sa disgrâce ne pouvant commencer sa réconciliation. Il faut en un mot que Dieu cherche le pécheur, avant que le pécheur puisse chercher Dieu : *Quære servum tuum*. Seigneur, lui disait David, *c'est à vous à chercher votre esclave, c'est à vous à chercher votre ennemi* : ce fugitif ne reviendrait jamais, si vous ne le rappeliez : *Quære servum tuum*.

Ainsi quand vous voyez un pécheur retourner à Dieu, ne vous imaginez pas qu'il fasse aucune démarche, dont il ne soit redevable à Dieu même. S'il forme des désirs, c'est Dieu qui les lui inspire; s'il prie, c'est le Saint-Esprit qui lui en donne la pensée, et qui lui en apprend la manière; s'il répand des larmes devant le souverain qu'il a offensé, et s'il envoie ses ambassadeurs, comme les appelle saint Ambroise, pour solliciter sa grâce, c'est encore Dieu qui lui donne ces précieuses larmes de sa pénitence; c'est son esprit qui par son souffle fait couler ces eaux : autrement, comment pourraient-elles rejaillir jusqu'à la vie éternelle, et de quelle vertu seraient-elles sans cette impression divine? *Lacrymæ legationem suscipiunt pro delicto* (D. Ambr., *Apolog. David.*).

En un mot, voulez-vous savoir tout ce que notre âme fait pour rentrer en alliance avec son Dieu? Elle se sert du privilège de cette loi, qui permet à une épouse d'apporter en dot à son époux ce qu'elle a reçu de lui en présent (*Lege Julia*).

Mais si cela est de la sorte, me direz-vous, en quoi est-ce qu'un pécheur qui a abusé de la grâce est à plaindre; et s'il ne cherche

Dieu que par le secours de Dieu même, quelle peine peut-il avoir, ou du moins la difficulté qu'il trouve dans sa recherche ne doit-elle pas lui paraître agréable ? Il est vrai, mes frères, mais ce secours, dont le pécheur doit être prévenu dans cette recherche, ne le garantit pas nécessairement de deux inconvénients que je vous prie de remarquer.

Le premier, et le plus fâcheux, c'est que le pécheur, à force de s'être égaré par ses désordres de la voie qui mène à Dieu, court un grand danger de n'y rentrer pas avec facilité, de passer bien du temps sans savoir de quel côté il doit avancer. Combien voyez-vous d'âmes incertaines de la route qu'elles doivent tenir ; que d'illusions ! que de fausses démarches dans la plupart de ces nouveaux convertis, avant que d'être dans la bonne voie ! Ils prennent tantôt un genre de vie, et tantôt un autre ; ils suivent quelquefois un conseil austère, et quelquefois un relâché ; ils donnent aveuglément dans tout ce qui flatte leur imagination ; et, comme souvent ils n'agissent que par caprice, il n'y a rien en eux de fixe et de permanent : étrange état, où au milieu de toutes ces irrésolutions ils sont en grand danger de retomber !

Le second inconvénient qui peut arriver à un pécheur dans la recherche de son Dieu, et duquel il n'est pas si à plaindre que de l'autre, c'est que Dieu l'ayant mis dans la bonne voie prend souvent plaisir à se faire chercher longtemps avant que de se laisser trouver, se cachant aux poursuites qu'il commande de faire à une âme, et faisant comme le sourd aux plaintes qu'il lui inspire de former. *Commendat in nobis gratiam ne facilitatem in omnibus assecuti nostrum putemus esse quod ejus est.... Subtrahit aliquantulum, etc. (D. August., lib. de peccat. Meritis et Remiss., c. 19).*

L'Épouse des Cantiques est un exemple trop naturel de cette vérité pour ne vous en pas faire ressouvenir. Elle est si imprudente, que de ne pas ouvrir la porte à son Époux dans le temps qu'il se présente, et elle trouve cent excuses à sa paresse ; mais qu'arrive-t-il ? l'Époux lui inspire le désir de le chercher, et en même temps il fuit à son tour. Y a-t-il rien de plus pitoyable que les courses que cette âme désolée fait dans la recherche de son époux ? Qui ne serait attendri des demandes qu'elle fait de son bien-aimé à tous ceux qu'elle rencontre ; *Num quem diligit anima mea vidistis (Cant., III) ?* des hasards qu'elle court dans ses voyages, et des blessures qu'elle y reçoit ? Mais qui ne serait aussi surpris de la rigueur de son Époux, qui sachant toutes les peines qu'elle souffre, en paraît si peu touché qu'il continue à se dérober, et qu'il dissimule de l'entendre ? *Quæsi vi et non inveni illum, vocavi et non respondit mihi.*

C'est ainsi, mes frères, que le pécheur qui retourne à son Dieu peut n'en être pas plus favorablement traité. Ah ! pauvre âme, tu as été assez imprudente pour fuir un Dieu aussi aimable qu'est celui qui se présente à toi ; tu n'as pas fait toute la réflexion que tu de-

vais faire sur la dignité de celui qui te recherchait ; mais qu'arrivera-t-il ? quand tu voudras revenir à lui, il s'éloignera de toi et ne t'écouterà pas à son tour : *Nescis temeraria, nescis quem fugias.* Cette âme effectivement s'imaginera que ces grâces méprisées se présenteront derechef à elle, et qu'elle trouvera ces divines consolations dans les sources ordinaires où elle avait coutume d'en être remplie avant son infidélité, elle prétendra encore aller puiser cette eau salulaire, ou bien avec la bouche par la prière, ou avec des vases par les sacrements, ou avec la main par les bonnes œuvres ; et elle s'en flattera, ce semble, avec beaucoup de fondement.

Premièrement dans la prière, puisque la grâce ne s'obtient jamais plus naturellement ni plus ordinairement que par cette voie. *Os meum aperui et attraxi spiritum (Psal. CXVIII). Dabit spiritum bonum petentibus se.* Secondement, dans les sacrements, puisque, comme dit saint Thomas, c'est là qu'on puise les grâces en abondance, et que, selon l'Écriture, on boit avec joie dans ces sacrées fontaines du Sauveur : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (Isaï., XII),* enfin dans toutes les bonnes œuvres, puisque la grâce s'augmente toujours par leur pratique, et que c'est proprement du juste qui s'y rend exact que doit être entendu ce mot de Jésus-Christ : *Qu'on donnera à celui qui a déjà.*

Mais qu'arrive-t-il à cette âme infidèle qui recherche Dieu, qui prétend retrouver la grâce avec tant de facilité dans la prière, dans les sacrements, dans les bonnes œuvres ? Souvent au lieu de trouver dans la prière des consolations, elle n'y trouve que de sécheresses qui l'affligent, et des amertumes qui la dégoûtent ; disgrâce ordinaire aux âmes les plus saintes. Souvent cette âme ne trouvera non plus dans les sacrements, ni dans toutes ses communions, qu'un grand silence du côté de Jésus-Christ, que beaucoup de tumulte et d'incertitude du côté de sa conscience. Que croyez-vous que soient ces inquiétudes et ces scrupules dont nous avons quelquefois tant de difficulté à rassurer une âme, sinon de justes peines de son infidélité passée ? Et enfin, il est rare que cette âme rencontre encore sitôt de la satisfaction dans les bonnes œuvres qu'elle pratiquera ; elle doutera longtemps si elle s'acquitte de toutes celles que Dieu demande d'elle, si elle n'en pratique pas même d'autres que celles que Dieu lui demande. Après cela, mes frères, trouvez-vous que la recherche de la grâce, qui se présentait d'elle-même à nous, pendant le temps de notre innocence, et de laquelle nous jouissions sans avoir presque la peine de la demander, ne soit pas extrêmement fâcheuse ? *Quæretis me.*

Que dis-je, ce n'est pas encore là ce qui doit effrayer davantage une âme dans la perte de son Dieu, puisqu'après tout, si cette âme est aussi fidèle que l'épouse dans une recherche si laborieuse, elle trouve enfin son époux ; ses frayeurs se dissipent, sa

conscience se calme, et elle jouit du bien qu'elle souhaitait : *Inveni quem diligit anima mea*. Un pareil traitement ne doit donc pas affliger extraordinairement un pécheur ; ou si c'est un châtiment, on peut dire qu'il est plus mêlé d'amour que de rigueur ; car, hélas ! quand Dieu veut punir l'infidélité des pécheurs dans sa fureur, ils ont beau chercher le bien qu'ils ont perdu, ils ne le rencontrent plus : *Quæretis me et non invenietis* ; ce qui est la plus effroyable peine dont la résistance à la grâce puisse être punie, et par laquelle j'achève tout ce discours.

III.— Je répète, chrétiens, ces dernières paroles de mon Evangile : *Quæretis me et non invenietis* : vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; et plus je les répète, plus je tremble. Quoi ! celui qui, pour être plus facilement trouvé, a bien voulu descendre du haut de sa gloire jusqu'aux misères de notre exil, ne se laissera plus trouver ! Quoi ! celui qui, ayant pour nous un amour excessif, est venu nous chercher avec tant de soin, pourra se résoudre à nous faire avec le dernier mépris ! Quoi ! ce Dieu ne sera plus un jour trouvé par ceux qui le cherchaient, lui qui a fait tant de démarches pour trouver ceux qui ne le cherchaient pas ! *Et non invenietis*. Qui se serait jamais persuadé que la miséricorde infinie de notre Dieu dût nous abandonner, que cette vaste étendue de grâces pût quelquefois avoir des bornes, que cette mer qu'on ne saurait tarir, et ce trésor inépuisable de grâces et de richesses spirituelles, se pût à la fin épuiser ? Cependant, mes frères, ce malheur n'est que trop véritable. Ce n'est pas une terreur imaginaire que des hommes prennent plaisir de donner à d'autres hommes ; c'est la menace qu'un Dieu tout-puissant fait à de faibles ennemis : *Quæretis me et non invenietis*.

Je ne m'engage pas à vous marquer précisément de quelle manière cette épouvantable menace s'exécute ; je croirais m'acquiescer fort mal de mon devoir, si je faisais du plus pressant motif que les chrétiens ont de réformer leur vie, une question de pure spéculation, et si je partageais vos esprits sur une chose que vous devez tous également appréhender. Je sais bien que les uns ont cru que Dieu, étant le maître absolu de ses grâces, il pouvait les refuser aux pécheurs sans faire d'injustice, principalement lorsque, par l'abus qu'ils en ont fait, ils se sont attiré le malheur d'en être privés ; et c'est peut-être en ce sens que saint Augustin, prêchant comme je fais sur le danger qu'il y a de rejeter les bonnes inspirations, disait que le pécheur ne se peut quelquefois convertir, quoiqu'il en ait la volonté, parce qu'il ne l'a pas voulu faire lorsqu'il en avait eu le pouvoir : *Impius dum vult non potest, quia dum potuit noluit*. Ce malheureux a été assez insolent pour porter la main, comme Adam, sur le fruit défendu ; il est juste que, comme lui, une épée flamboyante l'empêche de la porter sur l'arbre de vie : *Manum extendens ad arborem vetitam, me-*

rito prohibetur ne manum extendat ad arborem vitæ. Je sais bien aussi que d'autres soutiennent encore plus déterminément que le nombre des grâces est limité, et que le pécheur ayant épuisé toutes celles qui lui étaient destinées de Dieu, il n'y en a plus à espérer pour lui. C'est peut-être dans ce sens que saint Bernard a dit qu'il faut chercher Dieu quand on peut le trouver, parce qu'il y a un temps où il ne se trouve plus. Temps funeste, auquel il n'y a plus de lieu à la pénitence, lorsque la source même de la miséricorde se sèche d'une sécheresse insurmontable ! *Tempus ubi non erit penitentia locus, quando fons ille miserationis invincibili siccabitur siccitate* (D. Bern., in hæc verba Isaïæ : *Quærite Dominum dum inveniri potest*). Enfin, mes frères, il y en a encore d'autres qui attribuent l'impuissance où est le pécheur de trouver son Dieu à l'endurcissement de son cœur, et jamais au refus de la grâce qui, comme ils disent, ne manque à l'homme pendant sa vie que parce qu'il ne la veut pas recevoir.

Comme il ne s'agit pas ici de déterminer précisément par quels degrés le pécheur descend dans cet abîme de malheur, de ne pouvoir plus retrouver Dieu qu'il cherche, il suffit d'adorer avec une humble frayeur ses impénétrables jugements, et de nous représenter que Jésus-Christ en prononce lui-même l'arrêt dans notre évangile : *Quæretis me et non invenietis* : arrêt qui s'exécute dans toute sa forme, lorsqu'après n'avoir pas voulu répondre à Dieu qui l'appelait, Dieu de son côté ne lui parle plus, au moins de cette parole forte et efficace qui lui ouvrirait les oreilles, et romprait, comme dit saint Augustin, la dureté de son cœur.

Vous dire ici en quel temps cet arrêt s'exécute et cette triste prophétie s'accomplit, *et non invenietis*, c'est une chose très-difficile à décider. Il y a des pécheurs à qui la grâce est offerte plusieurs fois avant qu'elle les abandonne ; mais il y en a d'autres à qui elle ne se présente qu'une fois pour les abandonner toujours. Il y a des pécheurs à qui Jésus-Christ pourrait encore dire ce qu'il dit aux Juifs de notre Evangile : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum*. Eh ! mon Dieu, n'y aurait-il point ici quelqu'un de nous assez malheureux pour être compris dans cette menace funeste ? Cette grâce, mon frère, de laquelle tu abuses avec tant de facilité, n'est-elle point la dernière que Dieu t'accordera ? Cette inspiration que tu reçois en ce saint temps, de renoncer au misérable commerce dans lequel tu es engagé depuis tant d'années, n'est-ce pas, si tu y résistes, le terme que Dieu a pris pour te quitter sans retour pour t'abandonner à toi-même, comme au plus méchant maître que tu puisses avoir.

Hélas ! qui peut s'assurer que la punition ne suive promptement le crime ; ou plutôt, qui est-ce qui peut douter que les jugements de Dieu ne succèdent pas immédiatement aux faveurs qu'il fait ? *Gratiam enim sequitur judicium*, dit saint Basile ; c'est comme

une espèce de violence faite aux intérêts de la justice de Dieu, quand ses châtimens ne suivent pas de près les témoignages de sa miséricorde, étant très-naturel que ces deux perfections divines se tempèrent, que leurs effets du moins se suivent et se succèdent dans les hommes. C'est pourquoi, mes frères, ne nous flattons pas que le chemin des grâces nous sera toujours ouvert; et si nous sommes assez malheureux que d'avoir perdu Jésus-Christ par quelque infidélité, ne différons pas non plus que l'épouse des Cantiques, à nous appliquer soigneusement à sa recherche. Rebutons-nous aussi peu que cette sainte amante, des difficultés que nous y pouvons rencontrer; et, quand après beaucoup de travaux et de souffrances, nous aurons retrouvé cet époux de nos âmes, faisons enfin comme elle cette protestation solennelle : *Tenui eum et non dimittam*, puisque je le tiens encore une fois ce bien-aimé de mon cœur, il ne m'échappera pas, je me donnerai bien de garde de le laisser jamais aller, et après m'être rendu inséparable de lui sur la terre par une obéissance exacte à toutes ses grâces, j'espère que j'arriverai à la bienheureuse impuissance de m'en détacher dans le ciel par la gloire où nous conduise, etc. Amen.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la prédestination.

Ego cognosco oves meas, et sequuntur me, et vitam æternam do eis.

Je connais mes brebis, et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle (S. Jean, X).

De quelque sens que j'examine ces paroles de mon texte, je trouve qu'elles renferment l'un des plus grands et des plus impénétrables mystères de notre religion; mystère que saint Paul, tout élevé qu'il ait été au troisième ciel, avoue n'avoir jamais compris et sur lequel il ne s'explique que par de fréquentes exclamations; mystère au sujet duquel on a vu tant d'erreurs et d'hérésies dans tous les siècles, par mille différens partis qui se sont soulevés et qui ont déchiré le sein de l'Eglise, mystère enfin de la prédestination des saints, qu'il suffit de nommer, dit le grand Augustin, pour savoir par son nom seul qu'il est incompréhensible.

Si cela est de la sorte, d'où vient donc, mes frères, que je m'engage aujourd'hui de vous en parler, et ne m'accusez-vous pas d'abord de témérité, d'entreprendre un si obscur, si difficile et si impénétrable sujet? Je me rendrais volontiers à cette raison, si saint Augustin ne m'avait enseigné qu'il est utile et même quelquefois nécessaire de parler aux peuples du mystère de la prédestination, non pas d'une manière sèche et abstraite, qui ne sert qu'à embarrasser les esprits, mais d'une manière aisée et instructive, qui contribue à les encourager et à les édifier.

On doit, dit ce grand homme, prêcher aux

peuples la prédestination des bienfaits de Dieu, afin que celui qui a des oreilles pour entendre les entende. Il faut la prêcher comme on prêche la vraie piété, afin qu'on serve Dieu d'un culte pur et sincère; comme on prêche la pudicité, afin qu'on ne commette rien d'impur ni d'illicite; comme on prêche la charité et les autres vertus, afin que celui qui a des oreilles pour entendre, aime Dieu et se sanctifie par ses bonnes œuvres. *Prædicanda est prorsus prædestinatio beneficiorum Dei, ut qui habet aures audiendi audiat..... sicut enim prædicanda est pietas, etc.*

D'ailleurs, ajoute-t-il, pourquoi craindrait-on de prêcher la prédestination des saints, puisque l'Ecriture en parle si souvent et qu'elle nous l'explique par tant de paraboles, pourvu néanmoins que l'instruction qu'on donne aux peuples sur un sujet si difficile serve à leur inspirer de la reconnaissance, de l'amour, de la fidélité, de la crainte, de la confiance en la miséricorde de Dieu, qui les prédestine.

Or, c'est là ce que j'ai découvert dans les paroles de mon texte et ce qui doit faire le sujet de mon discours, où je tâcherai de ne vous rien dire qui ne tende à l'édification de vos âmes. Jésus-Christ s'y propose comme un bon pasteur, et regardant ses élus comme des brebis qu'il a choisies et séparées d'avec les boucs, qui sont les pécheurs, il dit : *Qu'il les connaît, qu'elles le suivent, qu'il leur donne la vie éternelle*. Car ces paroles comprennent trois importantes vérités au sujet de la prédestination.

La première, que les prédestinés sont connus de Dieu, c'est-à-dire, selon saint Augustin, de cette connaissance féconde et agissante par laquelle il les choisit et il les discerne : *Ego cognosco oves meas*. La seconde, qu'ils sont appelés de Dieu, c'est-à-dire, d'une manière efficace, forte et propre à s'en faire suivre : *Et sequuntur me*. La troisième, qu'ils sont singulièrement favorisés de Dieu, c'est-à-dire, destinés à la gloire et à la vie éternelle, qui est la consommation de leur bonheur : *Et vitam æternam do eis*.

Qu'est-ce donc qu'un prédestiné? C'est un homme élu gratuitement, appelé efficacement, sauvé infailliblement. Voilà sa juste définition, selon les paroles de mon texte; mais je vous ai promis de la morale et il faut que je m'acquitte de ma parole. C'est pourquoi j'explique encore une fois cette définition d'un homme prédestiné; et, si par bonheur vous êtes de ce nombre, voici l'instruction que je vous laisse et que je renfermerai dans trois propositions auxquelles je vous prie de vous bien appliquer.

C'est qu'encore bien qu'un prédestiné soit élu gratuitement pour la gloire, il ne l'obtiendra cependant jamais, sans quelque mérite de sa part; voilà la première. C'est qu'encore bien qu'un prédestiné soit appelé par une grâce efficace, il doit cependant y coopérer avec une pleine liberté; voilà la seconde. C'est qu'encore bien qu'un prédestiné soit sauvé infailliblement, il doit cependant

vivre toujours avec beaucoup de circonspection et de crainte ; voilà la troisième. Demandez pour vous et pour moi les lumières du Saint-Esprit, afin de bien entendre ces trois vérités, et disons tous ensemble à la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

I. — De tous les motifs qui peuvent obliger la créature à aimer son Dieu, il n'y en a point à mon avis de plus fort, que la réflexion qu'elle fait qu'elle en a été éternellement aimée, et qu'avant qu'elle fût en état de lui rendre amour pour amour, elle en a été favorisée par une prédilection éternelle : *In charitate perpetua dilexi te*.

Or, le plus grand témoignage de l'amour que Dieu ait eu de toute éternité pour sa créature, et ce qui exige d'elle une plus grande reconnaissance, c'est de l'avoir prédestinée et élue pour la gloire, puisque par ce décret non-seulement il lui accorde le plus grand de ses biens avant qu'elle soit en état de le mériter, mais qu'il le lui prépare indépendamment du mérite qu'elle doit un jour avoir ; et, pour parler selon l'ordre des instants que les théologiens sont obligés de supposer dans l'éternité (1), avant même qu'il regarde le mérite par lequel elle se rendra digne d'une si grande faveur.

C'est aussi, par ce témoignage gratuit et désintéressé de l'amour éternel de Dieu envers sa créature, qu'il prétend qu'il l'aime : *In charitate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans* : Je t'ai véritablement aimée de toute éternité, et c'est la raison pour laquelle je t'ai attirée à moi par une pure miséricorde.

Je sais bien que les théologiens sont fort partagés sur ce sujet ; et comme je vous ai promis de la morale, je laisse à l'école toutes ses subtilités sur cette matière, quoique cependant je soutienne qu'il n'y a rien de mieux établi dans l'Écriture, ni chez les Pères, que le choix gratuit que Dieu a fait éternellement de ses élus.

De quelle manière, en effet, peut-on entendre autrement cet oracle de Jésus-Christ, qui rassurant son petit troupeau, lui apprend que c'a été le bon plaisir du Père céleste de lui donner son royaume : *Non ex operibus, sed ex vocante* ; ou cette parole de saint Paul, qui dit que ceux qui aiment Dieu ont été choisis et prédestinés de lui, parce que tel était son plaisir ; que Jacob a été préféré à Esau, non pas à cause de ses œuvres, mais à cause de la volonté de celui qui l'a appelé ?

Si Dieu ne prédestine les siens à la gloire que dépendamment du mérite qu'il prévoit en eux, qu'y aurait-il dans ce mystère de la prédestination qui fût si capable de nous étonner ? Si Dieu ne se résout à sauver les hommes que parce qu'il connaît par sa prescience éternelle que leur donnant des grâces, ils y répondront et qu'ils en feront un bon usage, saint Paul aurait-il tant de

sujet de nous renvoyer à la volonté absolue de Dieu, et de nous fermer la bouche sitôt que nous voulons parler : *Tu quis es, homo, qui respondeas Deo* (Rom., IX) ? de nous proposer l'exemple d'un potier qui fait ce qu'il veut de son argile, de s'écrier enfin si souvent ? *O altitudo !* Au contraire, ne faut-il pas conclure que, puisque ce grand apôtre se met si fort en peine de soumettre nos esprits sur cette matière, de leur interdire même le raisonnement et la curiosité, que la chose ne se passe pas d'une manière si facile à concevoir, si conforme au sens et à la raison ?

David, selon l'explication de saint Augustin, n'entendait pas que Dieu eût jamais préparé le festin de la gloire aux élus, par un autre motif que par celui de sa pure volonté (1) : *Parasti cibum illorum* (Ps. LXIV) ; car ce prophète entendrait-il que le Seigneur leur eût préparé ce festin en vue des vertus morales qu'ils devaient pratiquer auparavant leur justification ? Non, mes frères, il n'avait garde d'avoir cette pensée ; il savait bien que les actions faites sans la grâce n'ont nulle proportion avec une fin aussi sublime que la gloire. Peut-être croyait-il que Dieu a préparé une si haute récompense à ses élus, en vue de leur foi, à cause de la promptitude avec laquelle ils devaient se rendre aux vérités difficiles de la religion ? Mais il n'y a pas plus d'apparence que ce fût là son sentiment, puisqu'il s'est trouvé des gens qui, pour croire, n'en ont pas vécu avec plus de sainteté, et n'en sont pas morts avec plus de pénitence. Peut-être était-il persuadé que si Dieu ne les a pas prédestinés à cause des mérites qui devaient précéder ou accompagner leur justification, c'a été à cause des mérites qui devaient la suivre ; mais écoutez là-dessus saint Augustin, qui croit que le bon usage de la grâce est plutôt une suite de la prédestination qu'il n'en est un motif (2).

Si l'on prétend, dit-il, que nous avons été choisis de Dieu, parce qu'il a prévu que nous croirions, quel sens pourra-t-on donner à ces paroles de Jésus-Christ : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ; et comment pourra-t-on les accorder avec cette prévision de la foi des élus, selon laquelle il serait vrai de dire que ce seraient eux qui l'auraient choisi, et qui auraient par là mérité d'être choisis ? Il faut dire, au contraire, qu'ils ont été choisis avant la création du monde par cette prédestination, dans laquelle Dieu a prévu ce qu'il devait faire ; et ils ont été choisis d'entre les hommes par cette vocation par laquelle il a accompli ce qu'il avait prédestiné (3).

(1) Cum posset dicere Apostolus, et recte dicere : Stipendium justitiæ vita æterna, maluit dicere : Gratia Dei vita æterna, ut hinc intelligeremus non pro meritis nostris Deum nos ad æternam vitam, sed pro sua misericordia perducere (S. Aug., lib. de Gratia et libero Arbitrio, cap. 9).

(2) Profecto desipitis, quia dicente veritate non ex operibus, sed ex vocante, vos dicitis ex futuris operibus quæ Deus præsciebat (Idem, lib. II contra duas Epist. Pelag.).

(3) Quod si propterea dictum est : Quia præscivit Deus credituros, non quia facturus fuerat ipse credentes, contra

(4) Nemo Deum meritis suis prævenit, ut tenere eum quasi debitorem possit, sed miro modo æquus omnium conditor, et quosdam prælegit, etc. (D. Greg., 33, Mor., cap. 205).

Ainsi, d'où pensez-vous (c'est le même saint Augustin qui parle), d'où pensez-vous que le prophète croie que Dieu a préparé la béatitude à ses élus, et pour quelle raison? Pour nulle autre que parce qu'il l'a bien voulu : *Parasti cibum illorum, quoniam ita est preparatio tua*. Etrange façon de parler. Car c'est, comme si ce prophète disait : Vous leur avez préparé la gloire, parce que vous la leur avez préparée; mais façon de parler qui n'est pas étrange à ceux qui lisent l'Ecriture, et qui savent qu'elle a coutume de se servir de ces termes répétés, pour montrer que c'est indépendamment des mérites de l'homme que la miséricorde de Dieu se répand sur lui. *Miserebor cujus misereor*, dit Dieu dans le même sens à Moïse, et *misericordiam præstabo cujus miserebor*; j'aurai pitié de ceux dont je voudrai avoir pitié, et je ferai miséricorde à qui je voudrai la faire. Admirables et fortes expressions dont l'Apôtre ne manque pas aussi de tirer immédiatement cette conséquence : *Igitur non est volentis neque currentis, sed miserentis Dei*; par conséquent ceux que Dieu choisit à l'exclusion des autres ne peuvent rapporter la cause de leur élection, ni à leurs bons desseins, ni à leurs bonnes œuvres, mais à la pure miséricorde de Dieu qui les choisit.

Eh quoi! me direz-vous, est-ce que tant de travaux des saints n'ont servi rien de à leur prédestination? Ils ont servi, mes frères, et très-utilement, à l'exécution de leur prédestination. Leur élection, comme nous dirons bientôt, ne s'est consommée que par leurs œuvres, que par leurs souffrances, que par leurs austérités, que par leurs aumônes, que par leur martyre. Mais tout ce grand mérite n'a en rien contribué au décret de leur prédestination, c'est-à-dire, pour m'expliquer avec saint Ambroise et saint Augustin, ces hommes fortunés ont été aimés de Dieu avant qu'ils pussent l'aimer; ils ont été recherchés de Dieu avant qu'ils pussent le chercher; et Dieu même a voulu qu'ils voulussent avant qu'ils pussent vouloir : *Dilecti sunt et dilexerunt, quæsitî sunt et quæsierunt, eos quoque voluit Deus velle, et voluerunt*, c'est-à-dire que n'ayant point de mérite, on leur a donné de quoi arriver au mérite; qu'avant qu'ils fussent capables d'aucun travail, Dieu leur a donné des forces et de quoi recevoir la récompense selon leur travail, c'est-à-dire enfin que quelque fidèles que les prédestinés puissent être aux ordres de Dieu, il n'ont contribué en rien à sa première miséricorde sur eux.

Cassiodore parlant de ceux que Théodoric élevait aux premières charges de l'empire, dit qu'ils devaient tout l'éclat de leurs mérites au jugement favorable que ce roi faisait de leurs personnes : *Datur unicuique sine merito unde tendat ad meritum, datur ante*

istam præscientiam loquitur Filius dicens : Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, cum hoc potius præscient Deus quod ipsi cum fuerant electuri et ab illo mererentur eligi. Electi sunt itaque ante mundi constitutionem in ea prædestinatione in qua Deus sua futura facta præcivit : electi sunt autem de mundo ea vocatione qua Deus id quod prædestinavit implevit (D. Aug., lib 1 de Præd., c. 17).

ultum laborem unde quisque mercedem accipiat secundum suum laborem. Pompa meritum est regale judicium (Cassiodorus, lib. Vario-rum) : parole qui pouvait passer pour une flatterie, mais qui est une vérité constante à l'égard des prédestinés. C'est la seule volonté de Dieu qui fait leur élection; c'est sa grâce qui fait leur mérite. Ils ont choisi Dieu parce qu'ils en ont été choisis; et à moins qu'ils ne soient ingrats du bien qu'ils ont reçu, ils sont obligés de reconnaître qu'ils sont ce qu'il a voulu qu'ils fussent.

Cependant quels sentiments de reconnaissance chaque chrétien ne doit-il pas avoir pour cet amour de préférence, pour cette élection gratuite et éternelle, s'il est assez heureux que d'en être honoré? Quoi! mon Dieu, parmi ce nombre infini de créatures qui sont sorties de vos mains et qui ont sur moi tant d'avantages naturels ou acquis, vous avez voulu me choisir par une bonté toute gratuite, indépendamment de ce que je devais faire ou de ce que je devais négliger! Le sort de votre bonne et sainte volonté est tombé sur moi, sans appuyer le choix que vous avez fait de ma personne, ni sur mes mérites, ni sur mes bonnes œuvres! Vous m'avez séparé de la masse de tant d'hommes réprouvés, pour m'appeler à votre gloire, et mon cœur insensible à ces grands bienfaits n'en aurait point de reconnaissance! Vous m'avez, par une pure miséricorde, préféré à tant de créatures, dont le nombre est presque sans nombre, et connu de vous, et je ne vous aimerais pas de toute l'étendue de mon âme, de mon esprit, de mes forces!

Je ne doute pas qu'un chrétien qui se croirait prévenu d'une si grande faveur n'y fût extrêmement sensible; mais comme nous ignorons quel doit être notre sort, et que les sceaux du livre de vie ne sont pas encore levés, savez-vous ce qui arrive? Nous entrons en impatience, nous avons de la peine à apprendre que Dieu dispose si souverainement de notre bonheur et de notre malheur. Combien de fois avez-vous ouï dire aux libertins du siècle : Nous n'avons qu'à vivre comme il nous plaira; si nous sommes prédestinés, quoi que nous fassions, nous serons sauvés; et si le malheur veut que nous soyons du nombre des réprouvés, nous ne pourrons jamais révoquer cet arrêt, ni nous garantir de la damnation.

Je ne sais, mes frères, si vous vous apercevez que par cet étrange raisonnement tout ce qu'il y a de commerce, de lois et de société au monde serait renversé. Car pourquoi prescrire des lois aux peuples, s'il ne leur est pas libre de faire ce que Dieu a prévu? Pourquoi entreprendre des guerres, puisque les Etats n'auront jamais de bornes plus étendues que celles que Dieu leur a marquées? Pourquoi ce marchand passe-t-il les mers et court-il tant de hasards, puisque son gain est déjà arrêté dans le ciel, et qu'il ne peut par toutes ses peines l'augmenter, non plus que par son oisiveté le diminuer? Pourquoi ce laboureur ensemence-t-il ses terres à la sueur de son front, puisque,

quoi qu'il fasse, elles ne lui rapporteront pas une autre moisson que celle que la Providence a résolue?

Mais, si nous consultons notre religion, et si nous regardons ce qui se passe dans l'économie de notre salut, à quoi bon les prophètes et les apôtres ont-ils été envoyés pour la conversion du monde? De quelle utilité peuvent être les prières des saints, les sermons des prédicateurs et la protection des anges? D'ailleurs, si les choses doivent nécessairement arriver, quel préjudice aussi les tentations des démons peuvent-elles apporter à notre salut? Malheureux esprits, qui croyez être mille fois plus subtils que les plus habiles théologiens, quel est votre dessein quand vous m'attaquez? Si je suis prédestiné, tous vos efforts seront impuissants, toute votre rage ne saurait m'effacer du livre de vie; si je suis réprouvé, ces mêmes efforts sont superflus, puisque je dois avec certitude partager un jour votre supplice et vos flammes.

Cependant, messieurs, ce raisonnement des libertins n'empêche pas que les démons ne continuent à nous poursuivre et qu'ils ne s'acharnent à procurer notre perte par mille ruses différentes; et pourquoi, pouvant faire ce raisonnement et le suggérant même aux pécheurs, n'y défèrent-ils pas? C'est qu'ils en connaissent la fausseté. Ils savent qu'il n'y a point de prédestiné qui, usant de sa raison et de sa liberté, obtienne la fin de sa prédestination autrement que par le mérite et les bonnes œuvres, qu'il n'y a pas même de réprouvé qui se perde autrement que par son dé mérite et par ses crimes.

Oui, messieurs, l'élection des prédestinés est gratuite; Dieu la résout sans y être porté par la considération de leur mérite; mais il n'est pas moins certain qu'ils ne sauraient jamais en obtenir l'effet sans leurs mérites mêmes. Dieu a destiné le ciel aux saints par sa pure bonté, mais Dieu n'accordera jamais le ciel aux saints qu'après leur travail. Car, pourquoi pensez-vous que l'Ecriture appelle la béatitude toutôt une couronne de miséricorde et tantôt une couronne de justice; quelquefois un sort et quelquefois une récompense? Pourquoi Jésus-Christ compare-t-il le royaume des cieux à un trésor trouvé par bonheur au milieu d'un champ, et ensuite à une perle qui a coûté bien de la peine et de l'industrie à chercher? Pourquoi saint Jean dit-il que l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, a été préparée de Dieu, *a Deo paratam*, et incontinent après qu'elle s'est préparée elle-même? *Uxor Agni præparavit se* (Apoc., XXI)? Tous ces paradoxes ne tendent-ils pas à nous apprendre que, si nous devons le ciel à la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons cependant espérer d'y monter que par notre vertu; et que comme Dieu, dit saint Ambroise, ne damne personne à moins qu'il n'ait péché, il ne sauve de même personne à moins qu'il n'ait vaincu : *Ut neminem damnat antequam peccet, sic nullum coronat antequam vincat*.

Malheureux chrétien, tu ne veux pas travailler à ton salut et tu persévères dans

cette paresse! puis-je te celer, sans te flatter, que tu n'es pas prédestiné? Le propre des prédestinés est d'agir et de travailler; la qualité d'ouvriers et de mercenaires ne leur est pas moins donnée dans l'Ecriture que celle même d'élus; et, pour vous dire ce que j'en pense, je ne trouve rien de plus fort que ce que le prince des apôtres nous a dit sur ce sujet. Voici comme il le parle :

Dieu, dit-il, nous a appelés sans y être sollicité par aucune autre chose que par son amour et sa propre gloire : *Vocavit nos propria gloria et virtute* (I Petr., I); et cependant à quoi n'oblige-t-il pas tous ceux qui sont heureusement enfermés dans cette vocation : *Vos autem curam omnem subinfrentes, ministrare in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam, in scientia abstinentiam, in abstinentia pietatem, in pietate charitatem* (Ibid.). Si Dieu, dit-il aux élus, fait de si grandes choses pour vous, sachez que vous devez faire tous vos efforts pour répondre à ses desseins, que vous devez joindre à la créance fidèle des mystères la pratique des vertus; aux vertus la science; à la science l'abstinence; à l'abstinence la patience; à la patience la piété; à la piété la charité.

Mais, puisque Dieu les a de la sorte destinés à sa gloire, pourquoi est-ce que saint Pierre les oblige à tant d'actions laborieuses et difficiles? Ecoutez l'excellente réponse de saint Eucher. C'est, dit ce grand évêque, que saint Pierre savait que la grâce de Dieu qui choisit ne suffit pas sans l'industrie de l'homme qui est choisi : *Scivit quod non sufficeret eligentis gratia, nisi invigilaret collaborantis industria*; et, comme dit saint Augustin, en termes, ce me semble, et plus courts et plus nobles : *Aguntur ut agent, non ut ipsi nihil agent* : la grâce que Dieu donne à ses élus les excite à agir; elle ne se sert pas d'eux comme s'ils étaient des instruments inanimés, incapables de rien faire de leur part.

Voilà, mes frères, ce qui doit arrêter nos esprits sur la matière de la prédestination; pensons que quelque résolution que Dieu ait faite de nous sauver, il ne nous sauvera cependant que sur notre mérite; qu'il ne nous jugera pas un jour sur son décret, mais sur nos œuvres; que Jésus-Christ ne nous demandera pas dans le dernier jour si nous avons été prédestinés de lui, mais si nous lui aurons donné à manger dans sa faim et à boire dans sa soif.

Et là-dessus, mes frères, sans nous inquiéter de ce que Dieu a résolu de nous dans l'éternité, ne nous appliquons qu'à accomplir ce qu'il désire de nous dans le temps. La seule pensée de la prescience de Dieu est capable de renverser l'esprit le plus fort : *Cogitatus præscientiæ avertit sensum* (Eccl., XXXI). Que faut-il donc que tu fasses, mon cher frère? c'est de travailler seulement à exécuter avec fidélité ce que Dieu t'ordonne, sans t'embarrasser dans la recherche des mystères qui sont plus hauts et plus forts que toi : *Altiora te ne quæsieris, et fortiora te, sed que*

præcepit tibi Deus illa cogita semper (Ibid.).

Tu voudrais savoir qui sont ceux que Dieu a choisis; tu es fort en peine pourquoi Dieu, pouvant prédestiner tous les hommes, n'en a prédestiné qu'une partie; pourquoi Jacob est aimé dès le ventre de sa mère et qu'Esau est haï; pourquoi de deux personnes qui se trouvent dans un même lit et dans un même champ, l'une est prise et l'autre est laissée? et comme tu es plus intéressé dans ta propre cause que dans celle des autres, tu voudrais principalement savoir si tu es du nombre fortuné des élus. Prends garde, ces curiosités te troubleront l'esprit; ce n'est pas là le travail et la méditation que Dieu demande de toi; pense seulement à accomplir les commandements de ton Dieu, étudie incessamment sa loi pour la garder avec exactitude, applique toute ta réflexion à n'en omettre aucune circonstance; et, s'il y a même quelque voie en ce monde par laquelle tu puisses connaître quel sera ton sort, j'ose dire que ce ne peut être que par celle-ci. Examine, de bonne foi, si tu es fidèle à la loi de ton Dieu; observe si tu as les marques par lesquelles Jésus-Christ distingue aujourd'hui ses brebis: ces marques sont qu'elles écoutent sa voix et qu'elles le suivent. Fais-tu l'un et l'autre? Si tu le fais et si tu persévères, il y a grand sujet d'espérer que tu es du nombre des élus; mais il faut en même temps que tu reconnais que, si tu le fais, tu en es redevable à la vocation d'une grâce qui, pour être efficace, te fait agir avec liberté. C'est le second point de ce discours.

II. — Comme la prédestination est un choix que Dieu fait de quelques unes de ses créatures, pour les élever à une fin surnaturelle, il est aisé de juger qu'elle doit renfermer des moyens surnaturels et proportionnés à cette fin, et que, puisqu'en un mot elle destine l'homme à la gloire, elle lui doit préparer la grâce. C'est pour cela que saint Paul, après avoir dit que Dieu a prédestiné les saints, ajoute immédiatement qu'il les a appelés : *Quos autem prædestinavit hos et vocavit*. C'est dans cette même vue que saint Augustin, définissant la prédestination, a dit qu'elle était une préparation des bienfaits de Dieu, et que tous les théologiens soutiennent qu'elle n'est pas moins un choix qui se fait de la créature raisonnable pour la grâce que pour la gloire.

Mais il est à propos de remarquer en cette rencontre que la prédestination étant infaillible dans ses décrets, il est nécessaire que le principal moyen dont elle se sert assure son infaillibilité; que comme Dieu accordera certainement la béatitude à ses élus, il faut qu'il les prévienne d'une grâce qui soit efficace. Mais cette grâce l'est-elle par elle-même, ou non? Je n'agite pas ici cette question, qui peut-être n'a été agitée qu'avec trop de chaleur, et souvent très-inutilement, pour la conversion des âmes. D'un côté, si la grâce n'est pas efficace par elle-même, et si elle tire son pouvoir de la volonté des élus, l'inconstance de l'homme ne pourrait-

elle jamais frustrer l'intention de Dieu? Et d'un autre côté, si la grâce agit avec un empire absolu sur cette volonté, et si, selon l'opinion de saint Thomas, elle la prédetermine quand elle la meut, sa liberté se pourra-t-elle bien conserver en son entier? Vous voyez bien, mes frères, que ce n'est pas ici une difficulté nouvelle; il y a longtemps que les plus habiles théologiens se sont mis en peine de la résoudre.

L'autorité du souverain et la liberté du sujet dans l'Etat ont toujours été difficiles à accorder. Tacite louait Nerva, et peut-être injustement, de les avoir rendues compatibles : *Res plane dissociabiles miscuit Nerva principatum et libertatem*; mais il y a encore plus de peine à accorder ces deux choses dans la religion : si l'on donne trop d'avantages à la grâce, on fait violence à la liberté; si l'on en laisse trop à la liberté, on fait injure à la grâce; sans la grâce nul pouvoir; sans la liberté nul mérite.

En combien d'erreurs les hommes se sont-ils engagés, pour n'avoir pu concevoir cette union? Les uns, comme les pélagiens, ont tout donné à la volonté; et saint Augustin remarque excellemment dans la Cité de Dieu que ces hérétiques n'avaient fait que continuer les extravagances des anciens philosophes du paganisme, qui croyaient l'homme indépendant de Dieu dans ses actions, et qui pour le faire libre le rendaient, comme dit Cicéron, sacrilège : *Ut hominem facerent liberum fecerunt sacrilegum*. Les autres, comme les calvinistes, ont tout donné à la grâce; ils ont fait de la libéralité de Dieu une servitude; ils ont voulu qu'il agit avec les hommes comme avec les bêtes et les éléments; qu'il portât les créatures libres à leur fin surnaturelle avec autant de violence qu'il porte les choses nécessaires à leur fin naturelle.

L'Eglise, qui sait par l'Ecriture que rien n'est impossible à Dieu, et que l'union des choses les plus opposées lui est très-facile, accorde l'efficacité de la grâce et le franc-arbitre de la volonté dans sa créance. Ne vous attendez pas néanmoins, mes frères, que je puisse vous apprendre la manière dont cette union se forme : *Quis perspicere aut enarrare posset per quos affectus visitatio Dei animum ducat humanum, ut quæ fugiebat sequatur, quæ oderat diligat, quæ fastidiebat esuriant* (*D. Prosper., lib. II de Vocat. gent.*) ? Quel est l'homme assez téméraire, dit saint Prosper, qui puisse se vanter de connaître ou d'expliquer par quels mouvements la grâce de Dieu sait si bien conduire l'esprit de l'homme là où il veut, qu'il embrasse ce qu'il fuyait, qu'il aime ce qu'il haïssait, qu'il souhaite avec ardeur ce qu'il négligeait avec mépris ?

N'attendez donc pas de moi que je vous explique de quelle manière et par quelle espèce de tempérament la grâce et la volonté s'accordent, l'une étant efficace et l'autre demeurant toujours libre. Je dis seulement que les élus sont appelés, sont mus,

sont excités par une grâce efficace. Remarquez que je dis les élus, car je ne voudrais pas avancer que les autres hommes fussent exclus des grâces qui leur donnent tout au moins le pouvoir d'agir, qui leur rendent les commandements de Dieu et leur salut possibles, qui satisfont ainsi au dessein qu'il a de sauver tous les hommes, et à l'intention que Jésus-Christ a eu de mourir pour tous.

Mais comme saint Paul, avouant que Jésus-Christ est sauveur de tous les hommes, reconnaît néanmoins qu'il l'est principalement des fidèles : *Qui est salvator omnium hominum, maxime fidelium* (1 *Timoth.*, IV), je soutiens aussi que cette avantageuse préférence est accompagnée d'une grâce toute singulière. Sans cela, que voudrait dire Jésus-Christ, quand il dit que *quiconque est instruit de son Père va à lui*, que *tout ce que son Père lui donne s'attache à lui*; que *tous seront dociles à la parole et aux volontés de Dieu*; et dans notre évangile : qu'il *n'a point de brebis qui n'écoutent sa voix et qui ne le suivent*. Car parlerait-il si certainement et si universellement de l'obéissance de ses élus, s'il ne savait les attirer par un moyen puissant et efficace? Oui, messieurs, attirer; Dieu attire ses élus; il n'y a rien de plus ordinaire que ce terme dans l'Écriture : Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'a attiré; si je suis une fois élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum*. Attirez-moi après vous : *Trahe me post te*, s'écrie l'épouse à son époux. Et pourquoi le fréquent usage de ce terme? sinon pour nous apprendre que, comme celui qui est attiré ne vient pas tant par son mouvement que par les impressions d'un mouvement étranger, le prédestiné n'irait pas certainement, comme il fait, à Dieu, s'il n'était pressé par une grâce qui n'aurait de force que par le consentement et la volonté de l'homme.

Si la grâce n'a d'efficacité que ce que la volonté lui en donne, à quoi bon, demande saint Augustin, les prières des fidèles, si notre salut dépend si fort de nous; et si nous n'avons qu'à y consentir, ne nous est-il pas inutile de le demander? L'Eglise se trompe donc toutes les fois qu'elle prie Dieu de vaincre la rébellion de ses enfants, et de triompher de leur volonté. Est-ce un ouvrage où la volonté de l'homme ait autant de part que la grâce? Quoi! de faibles créatures triompheront des bourreaux et des démons, surmonteront les flammes et les bêtes farouches; des filles de treize ans, une sainte Agnès, se rouleront sur les charbons ardents comme sur les roses, courront au supplice avec plus de joie, mesdames, que vous n'allez au bal; et tout cela s'achèvera seulement parce que, la grâce l'inspirant, l'homme l'a voulu.

Ce serait une insupportable vanité à la créature de se le figurer; et c'était pour réprimer cet orgueil que saint Augustin soutenait, tantôt que ce que l'homme fait d'excellent il le doit à la grâce, et non pas à sa liberté; tantôt que la grâce triomphe du

franc-arbitre, et qu'elle se rend sa souveraine; tantôt que c'est elle qui, aux termes de l'Apôtre, donne le vouloir aussi bien que le pouvoir; et tantôt, enfin, que Dieu fait des volontés de chacun ce qu'il lui plaît; qu'il emploie même quelquefois sa toute puissance tout entière à pencher les cœurs du côté qu'il veut : *Cum nos ea delectant quibus proficiamus ad Deum, inspiratur hoc, et præbatur gratia Dei, non nutu nostro aut industria mentis comparatur*, etc. (*D. Aug., Lib. I ad Simplicium*, q. 2; de *Gratia Christi*, c. 13 et 14; et *epist.* 105 *contra Pelagian.*). Etranges propositions de ce Père, qu'on a peut-être trop fait valoir, pour tirer de ces principes d'autres conséquences que celles qu'il fallait en tirer.

Car, quelque pouvoir qu'on conserve à la grâce sur la volonté de l'homme, ne vous imaginez pas qu'elle détruise la liberté; je soutiens, au contraire, que la grâce la plus victorieuse, loin de lui faire aucune violence, la perfectionne : *Voluntas eo liberior quo gratiæ subjecior*. Soit que la grâce ne soit qu'un amour victorieux et qu'une agréable persuasion, comme l'appelle saint Augustin en mille endroits (*Lib. de Grat. et lib. Arbit.*, et *ser.* 87, *in Cant.*), soit que Dieu, par cette science que les Théologiens appellent moyenne et conditionnée, choisisse si justement le moment et l'occasion de faire valoir ce qu'il lui plaît à l'homme, qu'il ne lui ôte pas le pouvoir qu'il a de lui résister, soit par quelque autre secret qu'il ne lui a pas encore plu de nous révéler, il est certain que, quoique la volonté soit appelée par une voix efficace, elle n'y répond cependant jamais que par un consentement libre; qu'elle est mue de Dieu, mais en sorte qu'elle n'en est pas enlevée sans une motion qui lui est propre; que, toute soumise qu'elle soit à l'empire de la grâce, c'est à un empire doux, pacifique et éloigné de toute tyrannie.

L'Écriture sainte et les Pères n'établissent pas cette vérité avec moins de force que l'autre. Pourquoi David demande-t-il à Dieu qu'il *incline son cœur à la pratique de la loi*, et qu'il se glorifie dans le même psaume, d'*avoir lui-même incliné son cœur à l'observance de ses commandements*? Pourquoi Tertullien (*Lib. ad martyr.*) dit-il aux chrétiens destinés au martyre qu'ils ne seraient pas entrés dans la prison, si le Saint-Esprit n'y était entré à leur tête, mais que cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne fassent en sorte qu'il demeure toujours devant eux, si ce n'est pour ôter à la volonté humaine tout prétexte de paresse et de nonchalance dans l'affaire de son salut?

Prédestinés, vous ne ferez jamais partie de l'édifice de la Jérusalem céleste que parce que vous êtes des pierres vivantes; c'est ainsi que vous appelle le prince des apôtres : *Ipsi tanquam lapides vivi superædificamini*. Qu'est-ce que contribuent les pierres ordinaires au bâtiment de nos maisons? Comme elles sont mortes et inanimées, elles se laissent placer, sans autre résistance que celle

de leur pesanteur, au lieu où l'architecte l'ordonne : voilà toute la part qu'elles ont à l'ouvrage ; mais les prédestinés, qui sont des pierres vivantes et animées, contribuent, par des mouvements qui leur sont propres, à l'édifice de la Jérusalem céleste. Le grand architecte de cette ville bienheureuse, qui est Dieu, remue ces pierres, il les taille avant que de les employer : *Ex lapidibus dolatis*, dit l'Écriture ; mais ces pierres se polissent aussi et se remuent elles-mêmes, pour se rendre dignes d'être employées de sa main. Dieu opère pour lors, mais l'homme coopère, et ce n'est que dans cet édifice mystérieux où l'on peut dire que l'architecte n'est pas tellement le maître de l'ouvrage, que les pierres mêmes n'y aient quelque part.

Vous devez plus de respect que vous ne croyez à cette explication des paroles de saint Pierre, puisque c'est celle de l'un de ses plus illustres successeurs, je veux dire de saint Léon, pape. *Quia lapides rationales sumus, et viva materies, sic nos auctoris nostri exstruit manus, ut cum artifice etiam is qui reparatur operetur*. Enfin, mes frères, pour conserver les droits de la grâce de Dieu et ceux de la liberté de l'homme, je ne vois rien de plus court ni de plus fort que ce qu'a dit saint Augustin : *Si non est Dei gratia, quomodo Deus salvat mundum ? et si non est liberum arbitrium, quomodo Deus judicat mundum ?* S'il n'y a point de grâce, comment Dieu peut-il sauver le monde ? et s'il n'y a point de libre arbitre, comment peut-il le juger ?

Il est vrai que cette parole est plus humiliante pour nous qu'elle ne nous est honorable : car saint Augustin, disant que Dieu ne peut sauver le monde, s'il n'y a point de grâce, nous insinue que nous sommes impuissants de nous-mêmes pour le bien, et ajoutant que Dieu ne peut juger le monde, s'il n'y a point de franc-arbitre, il nous fait souvenir que nous sommes capables du mal, et que nous sommes seuls auteurs de notre perte. Réflexion, messieurs, que les chrétiens doivent souvent faire pour se tenir dans l'humilité. Je ne suis par moi-même que misère, que faiblesse ; si Dieu ne me soutenait, s'il ne m'assistait de ses grâces, je ne ferais point de pas qui ne me jetât dans le précipice. Et ce motif est, à mon avis, si plein de confusion pour nous, que je ne puis comprendre comment la plupart des hommes sont si jaloux de leur liberté, et qu'ils ont tant de peine à souffrir qu'on leur parle des avantages de la grâce sur leur volonté, puisqu'il serait à souhaiter, pour leur bien et pour leur salut, que la grâce, tout efficace qu'elle est, fût encore plus forte, et que leur volonté fût moins libre ; car, hélas ! ce n'est que par cette malheureuse liberté que nous nous perdons ; et si nous avions à faire à Dieu quelque plainte de l'état où nous sommes, ce serait de nous en avoir trop laissé.

Je sais bien qu'il en a usé de la sorte pour sa gloire et pour notre honneur. Pour sa

gloire, parce que, quelque liberté que l'homme ait, Dieu sait arriver à sa fin et se faire obéir de celui qui pourrait lui résister, sans toutefois le contraindre. Pour notre honneur, puisque nous pouvons lui donner quelque chose que nous pourrions lui ôter, et que par une soumission volontaire nous reconnaissons en quelque sorte ce que nous lui devons. Mais qu'il nous est rare de faire servir notre liberté à un si saint usage ! que de résistance aux volontés de Dieu, que d'oppositions à ses desseins sur nous ! Ne vaudrait-il pas mieux n'être pas si libres et être plus soumis ? Cependant l'état de notre âme est fixé, et le malheureux pouvoir que nous avons de pécher ne nous sera ôté que par la mort.

Quel remède donc à l'étrange abus que nous faisons à tous moments de notre liberté ? Je n'en sais point d'autre que de prier notre Dieu qu'il redouble les efforts de ses grâces sur elle. Conjurons-le, avec l'épouse, de nous attirer à lui, sans craindre de nous faire de violence : *Trahe me post te* ; sollicitons-le souvent, avec l'Eglise, de ne plus tant ménager les intérêts de notre volonté, et de surmonter par les mouvements les plus impérieux de sa grâce la rébellion de nos cœurs : *Rebelles compelle voluntates nostras*. Voilà les sentiments où je crois qu'un véritable chrétien doit être ; il ne doit se défier de rien davantage que de lui-même et de sa volonté ; et sans se flatter que, pouvant être du nombre des prédestinés, il est incapable de se perdre, il doit toujours vivre en crainte. C'est par où j'achève ce discours.

III. — Je dis donc que le prédestiné est incapable de se perdre ; et c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne aujourd'hui, lorsque, parlant de ses brebis, il nous assure qu'il leur donne la vie éternelle, que nul ne les ravira de ses mains, et que si elles font quelques chutes pendant un temps, elles ne périront jamais pour l'éternité : *Non rapiet eas quisquam de manu mea, et non peribunt in æternum*.

Quels prodiges Dieu ne fait-il pas par sa grâce, pour assurer de la sorte le bonheur de ses élus ? que de conversions inespérées, que de pénitences surprenantes, que de morts fortunées, que de chutes heureuses, que de disgrâces utiles et salutaires ? et tout cela pour vérifier cet oracle : *Et non rapiet eas quisquam de manu mea*. Autrement ne serait-il pas vrai de dire que, si le prédestiné venait à se perdre, sa providence ne serait pas certaine, ni ses décrets infailibles ? qu'il pourrait se tromper et souffrir le déplaisir de voir sa grâce vaincue, ou par les efforts du péché, ou par la malice du démon, ou par l'inconstance de la volonté ?

Mais j'ajoute en même temps que, quelque assuré que soit le salut des prédestinés, il n'y a pas cependant de chrétien qui ne doive vivre en crainte. Pourquoi ? parce qu'il n'y en a point qui sache s'il est effectivement de ce nombre ; cette disposition, dit saint Augustin, étant certaine du côté de Dieu, mais très-in-

certaine du nôtre : *Sors illa Deo certa, nobis suspensa.*

Quelques vertus que nous puissions avoir, nous ne pouvons faire aucun fond sur elles ; et le concile de Trente a sagement prévenu toutes les fausses opinions dont nous voudrions nous flatter sur ce sujet, en prononçant anathème contre celui qui aura la présomption de dire qu'il est assuré de son salut. Tout ce que nous en savons, bien loin de nous donner une téméraire confiance, n'est capable que de nous jeter dans une juste crainte. Le salut dépend de Dieu, mais ses jugements sont terribles ; il dépend aussi de notre volonté, mais l'inconstance et la bizarrerie en est si grande, que nous ne pouvons répondre d'elle d'un moment à un autre.

D'ailleurs, qui de nous ne sait que les démons ne désespèrent jamais de notre perte, que leurs tentations ne finissent qu'avec notre vie, que nous ne pouvons dire si nous sommes dignes d'amour ou de haine, quelque vertu que nous ayons, à moins que nous ne nous tenions plus parfaits que saint Paul qui, quoique la conscience ne lui reprochât rien, ne se croyait pas pour cela justifié devant Dieu ? *Nihil mihi conscius sum, sed in hoc justificatus non sum* (1 Cor., IV).

Après cela, où est le chrétien de bon sens qui, au milieu de tant de lâcheuses incertitudes, ne tremble et n'opère son salut avec crainte ? Tous les hommes méritant d'être châtiés, parce qu'ils sont tous pécheurs, y en a-t-il aucun qui ne doive être dans une aussi grande inquiétude que le sont les soldats d'une armée rebelle qui doit être décimée, et dont chacun peut appréhender que le sort ne tombe sur lui ?

Je ne puis, sur ce sujet, oublier une admirable parole de Tertullien qui, pour nous apprendre jusqu'où la frayeur d'un chrétien doit aller, dit qu'elle doit être aussi grande que les choses qu'on lui promet, et que celles dont on le menace : *Tanto timore opus est, quanta sunt ipsa quæ aut severitas comminatur, aut liberalitas pollicetur.* Dans le ciel il y a une beauté, une gloire, des plaisirs, des richesses infinies ; il faut donc craindre infiniment dans l'incertitude où l'on est si l'on jouira de si grands biens. Dans l'enfer, ce sont des malheurs, des désespoirs, des supplices infinis ; il faut donc trembler infiniment, dans la réflexion que nous y pouvons tomber : *Tanto timore opus est quanta sunt ipsa quæ aut severitas comminatur aut liberalitas pollicetur.* Mais ce qui doit nous inspirer encore davantage cette crainte, c'est que par là nous trouvons l'un des plus sûrs moyens d'acquiescer cette béatitude que l'on nous promet et d'éviter ce malheur dont on nous menace.

Dans les affaires du monde, la crainte ne produit qu'un grand abattement et une lâche inaction, mais elle sert merveilleusement à entreprendre les affaires divines et les affaires du salut, *Treme et age* ; voilà où se peut réduire toute la morale du chrétien ; tremble et agis : Tout le profit que je voudrais donc que vous tirassiez de ce discours, serait d'observer exac-

tement, au sujet de la prédestination, le conseil que l'Apôtre donnait aux Romains : *Noli altum sapere, sed time* ; Ne vous embarrassez jamais l'esprit de tout ce qu'il y a de haut et de relevé dans ce mystère : vous vous y perdriez infailliblement ; mais sachez que tout ce que vous avez à faire en le considérant, c'est de craindre.

Ce n'est pas que je voulusse que la crainte détruisît en vous l'espérance, puisque ces deux sentiments s'accordent dans la religion, et s'y perfectionnent même l'un et l'autre. Savez-vous à quoi proprement ils rendent semblables les chrétiens ? à des arbres qui, en même temps que leurs branches et leurs feuilles tremblent, et qu'elles sont agitées par le vent, ont leur tronc immobile. C'est-à-dire, mes frères, que vous devez trembler en espérant, et que vous devez espérer en tremblant ; que vous devez croire avec certitude que Dieu ne prononcera pas d'arrêt injuste contre vous, mais que vous devez aussi appréhender de vous rendre indignes d'en recevoir un favorable. Craintes si utiles, mes frères, tremblements si salutaires, qu'ils vous conduiront enfin dans un état d'assurance ; et si vous êtes en peine de savoir en quel jour cette espérance succédera à la crainte dans vos âmes, le sage vous dira que ce sera au jour que ceux qui ont vécu avec crainte en sont plus susceptibles : *Timenti enim bene erit in extremis, ei in die defunctionis suæ benedictur.* Oui, celui qui aura craint le Seigneur pendant sa vie, s'en trouvera bien au jour de sa mort ; et il sera agréablement surpris, après avoir appréhendé d'être du nombre des réprouvés, de se trouver en celui des élus, d'être reconnu de Jésus-Christ pour un des bénits de son Père, et de prendre possession en cette qualité, du royaume éternel ; où nous conduise ; etc. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Du péché de Madeleine.

Mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod acubisset in domo pharisei attulit alabastrum unguenti.

Une femme qui était pécheresse dans la ville, apporta un vase d'albâtre plein de parfums, dès qu'elle sut que Jésus-Christ était à table dans la maison du pharisien (S. Luc, VII).

Si, dans l'Écriture sainte, les pécheurs n'ont point de nom, parce qu'ils sont, comme dit saint Augustin (*Enarratione in psal. CXVIII*), réduits dans un état plus vil et plus méprisable que le néant même ; et si Dieu, dans la même Écriture proteste tantôt qu'il détruira les noms magnifiques qu'ils se sont attribués par leur orgueil : *Disperdam nomina eorum; perdam nomen Babylonis* (Isai., XLI), tantôt qu'il ne salira jamais ni ses lèvres en les prononçant, ni sa mémoire en y pensant : *Nec memor ero nominum illorum per labia mea* (Psal. XV) ; vous ne devez pas trouver étrange que saint Luc ne donne aujourd'hui aucun nom à la femme dont il nous fait l'histoire, et qu'il se contente de nous dire que c'était une pécheresse reconnue

pour telle, sans nous expliquer quelle elle était, ni son pays, ni sa famille, ni son nom.

Mais si ce prudent évangéliste n'a pas nommé cette femme par rapport à son péché, il en a fait un éloge achevé, et nous a donné sujet de la connaître par rapport à sa pénitence. C'était une pécheresse, *peccatrix*, mais c'est cette pécheresse que la grâce a cherchée dans ses égarements, que Jésus-Christ, comme un bon pasteur, a poursuivie et ramenée dans la bergerie. C'était une pécheresse; mais c'est cette pécheresse qui a suivi les premières impressions de la grâce, et obéi à la toute-puissante voix qui l'a appelée. Pécheresse fameuse par ses vices, mais plus illustre par ses vertus; pécheresse aveuglée dans sa corruption, mais éclairée dans sa conversion, et autant ardente à chercher Jésus-Christ dès qu'elle l'a connu, qu'elle avait été empressée à courir après les faux plaisirs du siècle, dès qu'elle a été capable de les goûter.

Considérons Madeleine par ces deux endroits, et pour ne rien dérober à la gloire du médecin qui l'a guérie, ôtons les ligatures de dessus les plaies de cette malade. Plus nous découvrirons la rébellion de cette ennemie vaincue, plus nous ferons connaître la force de son illustre vainqueur: et jamais nous ne réussirons mieux à vous faire remarquer ce que son amour lui a fait faire en faveur de Jésus-Christ, qu'en vous représentant ce que le pernicieux amour des créatures lui avait fait faire contre lui.

Ces deux amours qui, selon saint Augustin, ont fondé Jérusalem et Babylone, dont l'une est la ville des prédestinés, et l'autre la retraite des réprouvés, ont successivement partagé le cœur de Madeleine: *Duas civitates faciunt amores duo*. Elle a aimé la créature, et c'est ce qui a fait son désordre; elle a aimé son Dieu, et c'est ce qui a fait sa conversion.

Voilà les deux idées sous lesquelles l'Evangile nous oblige de la considérer, et ce que nous tâcherons de faire voir dans les deux discours que nous avons préparés pour cette importante matière, en parlant aujourd'hui de son péché, et demain de sa conversion. Quel a été le péché de Madeleine, et en quoi a-t-il consisté? En trois choses, qui vont faire tout le partage de ce discours: en ce qu'elle s'est aimée elle-même, voilà la première; en ce qu'elle s'est fait aimer aux autres, voilà la seconde; en ce qu'elle les a aussi aimés, voilà la troisième. Pour vous les bien expliquer, demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

I. — Quand je dis que la première circonstance du péché de Madeleine a été de s'être aimée elle-même, ne vous imaginez pas que je veuille dire, absolument parlant, que tout amour de soi-même soit criminel. Comme chaque créature naît avec l'inclination de se procurer le bien qui lui est propre, il faudrait condamner l'Auteur de la nature,

si l'on voulait blâmer cet instinct par lequel elle tâche de s'entretenir et de se défendre. Mais aussi, comme cet amour peut être vicieux et corrompu en une infinité de choses, il faut absolument que, pour être juste et utile, il soit réglé.

Il en est de cet amour comme du sang et de la chaleur naturelle; rien de plus nécessaire à la vie que ce sang et cette chaleur, mais aussi dès que l'un est trop abondant, ou que l'autre est trop violente, rien de plus pernicieux, rien qui attire plus de fièvres, plus de maladies, et souvent un plus grand danger de mort.

L'amour que l'homme a pour soi est naturel, mais comme il lui est avantageux, quand il demeure dans les bornes que Dieu et la raison lui prescrivent, il lui est aussi très-nuisible quand il se porte à quelque excès. Dieu est le seul, dit Richard de Saint-Victor (*Tract. de gradibus violentæ charitatis*), après saint Denys (*D. Dion., de divinis Nominibus*), en qui l'amour-propre ne peut jamais être un péché; il est seul la bonté infinie, il est donc le seul qui peut s'aimer infiniment sans se trop aimer.

Je dis quelque chose de plus: Dieu est bon, Dieu est saint parce qu'il s'aime. A la vérité, il ne s'aime que parce qu'il est bon; il ne s'aime infiniment que parce qu'il est infiniment bon; mais on peut dire aussi, selon notre manière de concevoir dans la simplicité de son être, qu'il est infiniment bon, parce qu'il s'aime infiniment. A considérer la bonté de son être, il semble qu'il doive être bon avant qu'il se puisse aimer; mais à considérer la bonté de sa volonté qui, selon les théologiens, consiste in *debita convenientia actus*, on peut dire que c'est parce qu'il s'aime, qu'il est bon, qu'il cesserait même d'être bon et d'être saint, si, par impossible, il pouvait cesser de s'aimer.

Mais cet amour-propre qui fait la bonté et la sainteté de Dieu, ne peut faire que le péché et que la misère de l'homme. En effet, quels biens y a-t-il dans cet homme qui puissent l'arrêter uniquement en lui-même? Son corps? Il se corrompt tous les jours et se précipite vers la mort qui est son terme, et de quelque beauté qu'il se flatte, cet agrément, qui dure si peu, réjouit plus ceux qui le voient que celui qui le possède. Sa vie? hélas! de combien d'infirmités est-elle traversée! Les médecins comptent plus de soixante différentes espèces de maux dont l'œil seul peut être affligé; et si l'on veut bien définir l'homme, l'on dira avec un ancien, qu'il n'est que maladie: *Totus morbus homo*. Les plaisirs des sens? Les bêtes les goûtent avec plus de tranquillité que nous, sans remords, sans inquiétude, sans crainte, ni des étrangers, ni d'elles-mêmes. Quel plaisir est celui dont on a honte, pour lequel on se cache et l'on souffre souvent de si cuisantes douleurs? Quoi de moins digne de notre amour que la volupté qui corrompt notre âme, qui affaiblit notre corps, qui, dans son long usage, nous dégoûte, et que la mort enfin nous ravit?

En quelle partie de lui-même l'homme peut-il donc trouver tant de motifs de s'aimer? Est-ce dans son entendement? Mais s'il est rempli de science, en est-il pour cela plus heureux? S'il se conduit par des principes de prudence, arrive-t-il toujours à sa fin? S'il jouit de quelques belles lumières, combien lui ont-elles coûté, et s'il s'en fait un sujet de vanité, ne se rend-il pas non-seulement odieux à Dieu, mais ridicule aux autres hommes? Est-ce là de quoi s'aimer, de quoi penser toujours à soi, de quoi rapporter tout à soi, de quoi humilier tout sous soi, jusqu'à pousser, comme il arrive souvent, son amour-propre à la fureur et à l'idolâtrie?

Quelque solides que soient ces raisons pour empêcher un homme de s'arrêter en lui-même, elles n'ont cependant presque jamais assez de force pour l'obliger à ce renoncement. L'amour-propre, semblable au déluge qui fit périr tout le monde, hors une petite famille renfermée dans une arche, inonde presque toute la terre; et, par ce moyen, il ne faut pas s'étonner si ce fut là le péché de Madeleine, et la première voie qui la conduisit à sa perte.

Sa naissance lui donnait de grands avantages selon le monde; elle avait de la jeunesse, de la beauté, de la santé, des biens; et sans considérer qu'étant mieux partagée qu'une autre de toutes ces qualités, elle était par cette raison plus obligée d'en rendre grâces à Dieu; elle renferma d'abord toute son estime en sa personne. La vanité n'eut pas plus tôt aveuglé son esprit, que son cœur fut corrompu par l'amour-propre. Dangereux attrait et funeste engagement à mener une vie pleine de désordres et de scandales.

Quand l'Apôtre parle des hommes qui s'aiment eux-mêmes, il regarde cet amour comme une source empoisonnée de toutes sortes de crimes. Dès là qu'ils s'aiment, dit-il, il s'ensuit qu'ils sont avares, orgueilleux, médisants, ingrats, impies, dénaturés, calomnieux, insolents, plus attachés à leurs infâmes plaisirs qu'à Dieu même : *Erunt homines seipso amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, ingrati, scelesti* (II Timoth., III). Pourquoi cela? Pour deux raisons.

La première, c'est que tout péché n'est, en quelque manière, autre chose qu'amour-propre. Car, qu'est-ce par exemple que l'avarice d'un homme, sinon un amour qu'on a pour l'abondance, et un désir de faire sa fortune? Qu'est-ce que son ambition et son orgueil, sinon un amour de sa propre excellence, et un empressement à se voir élevé au-dessus des autres? C'est pourquoi, selon la judicieuse remarque de saint Thomas, l'amour-propre dans la morale ne forme pas une espèce particulière de péché, tous les péchés n'étant, en un sens, que des amours déguisés et travestis.

La seconde, c'est que tous les péchés sont attribués à l'amour-propre, qui s'assujettit avec tant d'empire le cœur d'un homme,

qu'il l'oblige de violer toutes les lois divines et humaines, pour satisfaire l'injustice et le dérèglement de ses desirs. C'est l'effet naturel de la fièvre de produire une si ardente soif, qu'il n'y a souvent rien qu'un malade ne fasse pour l'éteindre, jusqu'à affaiblir notablement sa santé, jusqu'à se procurer de longues infirmités, et quelquefois incurables et mortelles, comme il arrive dans l'hydropisie.

L'amour-propre est appelé par tous les Pères la fièvre chaude de l'âme; une chaleur intempérée qui la consume, qui la dévore et qui la porte aux derniers excès. Faut-il renoncer aux lois de l'amitié? Ceux qui s'aiment sont sans affection, *sine affectione*; c'est toujours le même apôtre qui parle. Faut-il avoir de l'emportement et de la dureté? Ceux qui s'aiment sont sans paix et sans douceur, *sine pace, sine benignitate immixta*. Faut-il prostituer son corps à des plaisirs infâmes? Ceux qui s'aiment sont incontinents et s'abandonnent aux plus brutales voluptés : *Incontinentes, voluptatum magis amatores quam Dei*.

Il n'y a point de péché, ajoute saint Ephrem, dont l'amour-propre ne soit capable; et comme la moindre chose l'engendre et qu'il est très-difficile de s'en défaire, il arrive qu'il porte un homme à une criminelle indifférence pour Dieu et pour son salut. C'est comme une certaine rouille qui s'imprime si avant dans une âme, qu'elle pénètre jusque dans le fond de sa substance; et cette détestable passion est si véhémente et si enracinée, qu'elle en produit une infinité d'autres. *Ex minima causa generatur, et non exterminatus infinitam quamdam parit rerum divinarum propriæque salutis despicientiam. Vides in ære nævum viridem rubiginemque, quemadmodum in profundum deprimatur, atque altius penetret* (D. Ephrem, in sermone ascetico, tom. II).

Oui, c'est parce que cet homme s'aime, qu'il amasse des biens à toute main, qu'il vole la veuve et l'orphelin; c'est parce que cet homme s'aime qu'il a un air fier et dédaigneux, qu'il méprise tous ceux qui l'abandonnent et qui le servent. C'est parce que ce voluptueux aime son corps, qu'il l'engraisse dans la bonne chère et dans le plaisir; c'est parce que ce vindicatif s'aime, qu'il est si sensible à un point d'honneur, qu'il persécute impitoyablement son ennemi dont il ne cherche que la mort ou la ruine.

Malheureuse fécondité de l'amour-propre! c'est jusque-là que tu te portes, et si tu ne produisis pas tous ces péchés dans Madeleine, tu l'engageas à d'étranges désordres. Dès que l'amour-propre eut séduit l'esprit et corrompu le cœur de cette femme, ses vertus et ses belles qualités se joignirent en elle, pour ne laisser en leur place qu'une fatale disposition à beaucoup de vices. Oui, puisque Madeleine s'aimait, elle était voluptueuse, et elle ne refusait rien à ses plaisirs. Puisqu'elle s'aimait, elle était avare à tout autre qu'à elle-même, et elle se réservait ses biens pour ses divertissements,

Puisqu'elle s'aimait, elle était sensible à un honneur refusé ou à un mépris imaginaire, et cherchait à s'en faire rendre raison.

Aussi, remarquez, je vous prie, que l'Ecriture, pour nous donner une idée générale des désordres auxquels l'amour-propre l'avait engagée, dit que c'était une femme pécheresse dans la ville : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*. Pourquoi saint Luc ne se contente-t-il pas de dire qu'elle s'appelait Madeleine, et que son nom ne nous est connu que depuis sa conversion ? J'en ai déjà apporté la raison, en vous disant que tandis qu'un homme est en état de péché, il est réputé si peu de chose devant Dieu, qu'il est compté pour rien, et qu'il ne mérite pas seulement d'être nommé. De là vient que Jésus-Christ lui-même, rapportant l'histoire du mauvais riche, fait son nom et nous dit en termes exprès que ce pauvre qui était l'objet du mépris de cet impitoyable réprouvé, s'appelait Lazare. Nous savons le nom de ce pauvre, parce que, nonobstant la misère et l'obscurité de sa condition, c'était un homme de bien ; et celui du riche nous est jusqu'à présent inconnu, parce que c'était un méchant et un réprouvé.

Mais une autre raison pour laquelle Madeleine avant sa conversion n'est appelée qu'une femme pécheresse, est pour nous apprendre que l'amour-propre l'avait rendue autant reconnaissable par ses désordres que par son nom même ; et que s'étant aimée, elle avait une grande pente à une infinité de vices. N'est-ce pas aussi, dans la pensée de saint Grégoire (*Homil. in Evang.*), ce qu'un autre évangéliste semble nous insinuer, quand il dit que c'a été d'elle que *Jésus-Christ a chassé sept démons* ? Nulle apparence qu'elle en ait été visiblement et corporellement possédée ; et cependant comme il faut donner à l'Ecriture un sens spirituel quand on ne peut vérifier le littéral, il s'ensuit que si elle ne s'était pas rendue esclave de tous les sept péchés mortels, elle était tombée dans plusieurs désordres, le nombre de sept dans l'Ecriture étant un nombre universel et indéfini : *Septem daemonia habuit quæ universis vitiis plena fuit*.

Que cette possession est terrible, mais en même temps qu'elle est fréquente de nos jours ! Possession terrible, puisque celle qui ne tourmente que le corps, n'est tout au plus qu'une peine du péché, et que celle de l'âme consiste dans le péché même. Possession terrible et d'autant plus dangereuse, qu'elle paraît agréable et qu'on s'y plaît ; mais possession fréquente, car qui est-ce qui n'est pas rempli de l'amour de lui-même ?

Dès que l'on s'aime de la manière que je viens de l'expliquer, on ne peut être, ni honnête homme selon le monde, ni vrai chrétien selon Dieu. A l'égard du monde, l'intérêt particulier doit céder au bien public ; et c'est cette inviolable maxime de la société civile que l'amour-propre renverse, en ne travaillant que pour soi. A l'égard de Dieu, la grande loi de l'Evangile est de se re-

noncer soi-même, pour vivre dans un esprit d'humilité et de mortification, et c'est cette loi que cet amour criminel combat.

Esprit superbe, qui veut que tout fléchisse devant toi, et qui crois que rien ne peut égaler tes mérites, comment peut-on espérer que tu aies ces sentiments de modestie et d'humilité que tu dois avoir ? Femme du monde, dont la continuelle occupation est de flatter tes passions et de contenter tes sens, comment peut-on se persuader que tu embrasses la mortification et l'austérité chrétienne ? Tant il est vrai que l'amour-propre gâte tout dans la religion, et qu'il y produit tous les vices.

Où en sommes-nous donc, et quel moyen de nous sauver ? S'il y en a quelqu'un, nous le verrons demain, et la même Madeleine qui nous découvre aujourd'hui le mal en sa personne, nous en montrera le remède. Cette sainte pénitente nous apprendra à nous tourner vers Dieu, pour ne nous plus renfermer en nous-mêmes ; et que si nous voulons nous aimer véritablement, le grand secret est de nous attacher uniquement au souverain bien.

Car, comme raisonne saint Augustin, on ne s'aime jamais mieux que quand on se veut et qu'on tâche de se procurer le plus grand de tous les biens. Or, il est constant qu'on ne peut ni vouloir ni se procurer ce bien qu'en aimant Dieu. De là vient que, selon la remarque de ce même Père, il n'y a point dans la loi de commandement particulier de s'aimer, ce commandement étant enfermé, dit-il, dans celui de s'attacher à Dieu. Mais je vois bien que pour faire de si prudentes réflexions, et combattre les mouvements de l'amour-propre, il faut s'éloigner de l'un des plus pernicioeux sentiments qu'il inspire, je veux dire de la sottise vanité de se faire aimer : sentiments dont Madeleine se laissa aveugler dans son péché, et dont j'ai promis de vous entretenir dans la seconde partie de ce discours.

II. — A proprement parler, il n'y a nul péché ni à être aimé, ni à se faire aimer. S'il y avait quelque mal à être aimé des créatures, l'auteur du livre de l'Ecclésiastique se donnerait bien garde de fonder en partie l'éloge de Moïse sur cette amitié humaine qu'il s'était attirée, et se contentant de dire qu'il a été aimé de Dieu, il n'aurait pas ajouté qu'il l'a été aussi des hommes, *Dilectus Deo et hominibus* (*Eccl.*, IV). Il semble que Dieu même prend plaisir à procurer cet avantage à ses saints, donnant je ne sais quel éclat à leur visage, de certains agréments à leurs actions et à leurs discours, de nouveaux charmes à leurs personnes, qui font qu'on ne peut se défendre, en les voyant, de les aimer. Car combien y a-t-il eu de martyrs qui, après avoir été haïs et persécutés, outragés, exilés, condamnés à mort, ont eu le pouvoir d'adoucir leurs juges, et de s'attirer non-seulement la compassion, mais l'affection même de leurs bourreaux ?

Que si ce n'est pas un péché d'être aimé, il est aisé de conclure que se faire aimer,

peut quelquefois être une vertu. La douceur de la conversation, l'honnêteté des mœurs, un accueil favorable, un certain air d'affabilité et de complaisance répandu sur le visage, de bons et de charitables offices rendus dans l'occasion, sont autant d'artifices innocents qui attirent l'estime et l'amitié du prochain.

Nous lisons dans saint Paul qu'il ne veut pas seulement que les chrétiens s'appliquent à plaire à Dieu par leurs bonnes actions, mais même qu'il les oblige à édifier les hommes par des exemples qui les touchent et qui les animent à une affection réciproque; *Providentes bona non solum coram Deo, sed etiam coram hominibus* (Rom., XII); en sorte, dit un Père (*Guericus Abbas, in cantica*), que comme il ne faut pas négliger sa conscience pour travailler à sa réputation, il ne faut pas aussi tellement s'assurer sur sa conscience, qu'on néglige sa réputation, l'estime et l'amitié de ses frères: *Nec conscientiam negligere amore famæ, nec famam fiducia conscientia.*

Il y a cependant une chose très-importante à observer sur ce sujet. C'est que saint Paul et les Pères n'ont jamais permis à un chrétien de se faire estimer ou aimer des autres hommes, à moins que ce ne fût pour leur rendre la vertu agréable, ou les porter à l'amour de Dieu; condamnant toujours cette folle passion de s'attirer précisément pour soi-même l'amitié d'autrui, et de se regarder comme une idole à laquelle on fût obligé de rendre ses hommages.

Que n'ont-ils pas dit, principalement contre la ridicule et criminelle ambition de ceux qui s'étudient à gagner les cœurs d'autrui pour les attacher à leurs personnes? L'amour n'appartient pas moins à Dieu seul que la gloire, ont-ils dit; et comme il n'est pas moins la dernière fin de notre volonté que de notre esprit, il proteste en une infinité d'endroits de l'Ecriture, qu'il est un Dieu jaloux, et qu'il veut que nous l'appelions le Dieu de notre cœur: *Deus zelator, Deus cordis mei.* Et cependant, comment le serait-il, si nous voulions tourner vers nous l'amour qui n'est dû qu'à lui seul?

Le premier ange, ont-ils ajouté (*D. Aug., lib. I. Homil.*), ne s'est perdu que pour avoir entrepris sur ce droit du Seigneur, en se servant de sa beauté et de ses charmes pour se faire suivre et aimer; et c'est cet attentat de Lucifer qui se renouvelle autant de fois, sur la terre, qu'il y a d'âmes aveuglées et entêtées d'elles-mêmes, qui cherchent à répandre dans les autres l'amour propre dont elles sont malheureusement possédées.

Quoique les hommes soient souvent coupables de cette espèce d'idolâtrie, il est certain que les femmes y ont plus de part: *Imprimis mulieres huic molitiei deditæ sunt* (*D. Chrysost., hom. 18 in Genes.*), et en voici la raison: comme elles ont, pour l'ordinaire, l'esprit si faible, que ni les lois humaines, ni les lois divines ne leur donnent aucune marque de juridiction et d'empire qui les

relève, elles cherchent au moins à se dédommager par leur beauté, et à rendre, par leurs charmes, esclaves de leurs personnes, ceux qui devraient leur commander. Elles s'imaginent que leur partage est de plaire, qu'elles ne sont au monde que pour être aimées, qu'elles ne doivent employer leur temps, leur soin, leur industrie que pour arriver à cette fin.

Ainsi le crut Madeleine; elle s'imagina que toute son occupation devait être de plaire et de se faire aimer; qu'elle n'avait de la beauté que pour s'attirer des adorateurs; que sa jeunesse, son sexe, sa famille, ses biens, ses attraits naturels et les charmes extérieurs qu'elle pourrait y ajouter, contribueraient merveilleusement à ce dessein. Elle tâchait donc de rendre idolâtres de sa personne tous ceux qui l'abordaient, et c'est encore une autre raison pour laquelle saint Luc l'appelle une pécheresse dans la ville, *In civitate peccatrix.* Je veux que cette qualité ne suppose pas en elle les derniers désordres, mais savez-vous bien comment saint Pierre Chrysologue l'explique? *Totius erat civitatis peccatum.* Elle était, dit-il, le péché de toute la ville. Comment cela?

1° C'est que son luxe ou son immodestie la rendait criminelle, non-seulement aux yeux de Dieu, mais encore à ceux des hommes; 2° c'est que, par son ornement et ses afféteries, elle était peut-être l'écueil de la jeunesse, l'idole de tout le monde, et l'ennemie déclarée de Dieu; 3° c'est que son dessein de plaire et de se faire aimer la rendait criminelle quand même, d'ailleurs, elle aurait été innocente et chaste; 4° c'est que, par son fard et ses ajustements profanes, elle défigurait en elle l'image de Dieu pour y mettre à sa place celle du démon; car, comme remarque Tertulien, mettre du vermillon sur son visage, s'appliquer de fausses couleurs pour se rendre belle et changer son teint, se parfumer et se frotter d'eau de senteur, c'est pécher contre Dieu, c'est faire connaître qu'on ne se plaît pas d'être tel qu'on a été fait, condamner son image qu'on ne réforme qu'à cause qu'on ne la trouve pas assez agréable: *In Dominum delinquant, quæ autem medicaminibus unguunt, genas rubore maculant, oculos fuliginè collinunt. Displicet illis nimirum plastica Dei: in ipsis redarguunt, reprehendunt artificem omnium. Reprehendunt enim cum emendant; cum adiciunt utique ab adversario artifice sumentes additamenta ista, id est diabolo* (*Tertul., lib. de Cultu femina.*). Et comme c'est là l'esprit de la plupart des femmes mondaines, et que c'était celui de Madeleine, on peut dire non-seulement que c'était une femme pécheresse dans la ville, mais qu'elle était devenue le péché de toute la ville: *Totius civitatis facta peccatum.*

Laissons-là Madeleine, puisque nous la verrons bientôt laver son péché dans ses larmes, et faire en sorte que Dieu soit autant aimé qu'elle a voulu être aimée elle-même. Venons à vous, mesdames, pour examiner si vous n'êtes pas coupables de ces désordres

que produit ce désir déréglé de paraître et de s'orner avec tant de pompe.

Je sais bien que deux sortes de femmes s'excusent de ce malheureux dessein, dont les unes nient absolument qu'elles pensent à se faire aimer; et les autres soutiennent que, pourvu qu'elles n'aiment pas elles-mêmes, ce n'est pas un grand péché de se faire aimer.

À l'égard des premières, je n'ai, mesdames, qu'une demande à vous faire. Si ce n'est pas votre dessein de plaire et de vous rendre agréables, pourquoi tant d'artifices dans vos ajustements et dans vos habits? Pourquoi passer la moitié de votre vie à relever des agréments naturels, par mille inventions ridicules et excessives? C'est, dites-vous, pour vous satisfaire vous-mêmes. Ce dessein renfermerait déjà beaucoup de vanité; mais répondez-moi de bonne foi, si vous étiez seules, prendriez-vous tant de peine à vous parer? Les paons resserrent ordinairement leurs plumes quand personne ne les regarde, et ils ne font voir la beauté de leur plumage que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on a les yeux attachés sur eux. La pompe, comme Tertullien l'a judicieusement remarqué, n'est faite que pour être produite en public; dès qu'on est seul, et qu'on n'a nul témoin de ses ornements, on les oublie : *Omnis pompa in publicum profertur*.

Ne nous imposez pas davantage; ce n'est que pour être distinguées dans les compagnies que vous vous ornez avec tant de soin; ce n'est que pour plaire et vous faire aimer que vous employez cette magnificence que vous cacheriez, si vous ne vous proposiez cette ridicule fin; et quand je me contente d'attribuer ce motif à votre luxe, bien loin d'exagérer les choses, il est certain que je vous épargne.

Les Pères de l'Eglise en ont parlé tout autrement, et en ont tiré des jugements qui vous sont bien plus désavantageux. Tertullien, qui a fait des traités entiers contre les ornements des femmes, dit que si elles se paraient, il fallait de deux choses l'une; ou qu'elles ne fussent pas chastes, ou qu'elles ne fussent pas chrétiennes. Chastes, puisque le soin de se parer marque une espèce de mollesse qui tend à l'impudicité; chrétiennes, puisque ce luxe et ces ornements affectés sont contraires à l'Evangile : *Quam indigna nomine christiano faciem fictam gestare quibus simplicitas omnis indicitur* etc. (Tertul., lib. de Cultu fœmin.) En un mot, cet auteur ne conçoit pas comment une femme qui succombe sous des attaques aussi faibles qu'est celle de la vanité des habits, peut résister à des tentations plus violentes, et conclut hardiment que tout ce luxe des femmes ne se termine qu'à acquérir une fausse et ridicule gloire, ou à faire un honteux trafic de leur propre corps : *Aut ut luxuria negotietur, aut ut gloria insolescat*.

Saint Grégoire ajoute que ces femmes vaines méritent les derniers châtiments; qu'il n'y a point de loi qui ne doive se venger de leur orgueil; et que si l'un des

chefs de la réprobation du mauvais riche est d'avoir été couvert de fin lin et de pourpre, elles ne peuvent attendre qu'un semblable sort à la fin de leur vie. *Si culpa non esset, nequaquam tam vigilanter sermo Dei exprimeret, quod dives qui torquetur apud inferos bysso et purpura indutus fuisset* (D. Greg., hom. 40, in Evang.)

Femmes mondaines, vous voyez donc bien que c'est vous ménager de n'attribuer le soin que vous avez de vos personnes qu'au dessein de plaire. Oui, répondez-vous; mais c'est pour plaire à ceux à qui nous devons plaire, tels que sont nos maris. Que je serais ravi que toutes les femmes chrétiennes se renfermassent au moins dans ce dessein, quoique ce soit ce soin que saint Paul trouve opposé à celui de plaire à Dieu : *Quæ nupta est cogitat quomodo placeat viro*. Il a plaint les femmes de la nécessité où elles se trouvaient de se partager ainsi entre Dieu et leurs maris; mais comme il ne les a pas blâmées, je ne voudrais pas aussi avancer que par cette raison elles ne pussent avoir quelque soin de leur personne.

Quand saint Ambroise cherche de quoi justifier et excuser Judith, qui était veuve, de ce qu'elle s'était parée pour passer le camp d'Holopherne, il se croit obligé de dire que si son mari avait vécu, il eût trouvé bon qu'elle se fût parée de la sorte pour sauver sa patrie : *Tanquam placitura viro si patriam liberaret*.

Les femmes peuvent donc s'étudier à plaire à leurs maris; mais qu'elles n'aillent pas pour cela dans l'excès, et qu'elles ne se flattent pas dans leur luxe, puisque souvent si elles consultaient leurs maris mêmes, elles apprendraient que le plus grand secret de leur plaire, c'est de se tenir dans la modestie : *Pudicitia decus suum ipsa est*; qu'elles seront assez parées pour eux, quand elles le seront par la chasteté, dit saint Cyprien, et qu'en un mot elles ne leur agréeront jamais davantage que quand elles se soucieront moins de plaire aux autres.

À l'égard de ces femmes qui s'imaginent que ce n'est pas un grand mal de se faire aimer, pourvu qu'elles n'aiment pas; c'est que quand même ce qu'elles pensent serait vrai, elles ne sont pas pour cela justifiées aux yeux de Dieu, ni innocentes dès qu'elles contribuent à rendre les autres criminels. Ce n'est donc rien, à votre avis, de donner la mort aux autres, pourvu que vous ne la receviez pas? ce n'est donc rien de débaucher les sujets du roi, d'enlever à Dieu les âmes et les cœurs qui lui appartiennent? Non, non, ne vous flattez pas sur cet article, l'Ecriture et les Pères vous condamnent : vous êtes coupables des mauvais desirs qu'on forme en vous voyant; et si chastes que vous soyez en vous-mêmes, Dieu vous châtiara des passions impures que vous aurez allumées dans les autres.

Que les femmes chrétiennes des premiers siècles étaient éloignées de vos sentiments, quand elles cachaient leurs visages avec tant de soin, quand elles punissaient leurs yeux,

d'avoir quelquefois jeté contre leur gré des regards indiscrets. Il y en a eu d'assez généreuses pour se les arracher ; et l'on a vu des vierges qui se sont quelquefois défigurées, pour n'être plus l'occasion même innocente du crime : *Quasi deliquissent quod placuerant.*

Femmes du monde, bien loin d'être dans ces sentiments, vous faites trophée de ce qui faisait mourir ces saintes de confusion. Quelle étrange vanité d'être les instruments du démon et les organes de l'enfer ? quel cruel emploi de ne servir qu'à perdre et à empoisonner les âmes ? Quand vous en demeurerez là, vous seriez déjà fort coupables ; mais ne vous flattez pas, il est presque impossible que vous ne poussiez la chose plus loin ; qu'à l'exemple de Madeleine, à force de vouloir être aimées, vous ne veniez enfin vous-mêmes à engager vos cœurs et à aimer. Je finis par cette dernière circonstance, que j'achèverai en peu de paroles.

III. — Lorsqu'on parle du péché de Madeleine, il y a du danger d'en dire trop ou d'en dire trop peu. Si l'on exagère, il est à craindre que ceux qui se trouveront moins coupables ne se croient dispensés d'imiter sa pénitence ; et, au contraire, si l'on n'en dit pas assez, il est à craindre que ceux qui se trouvent plus criminels, voyant l'affreuse pénitence qu'elle a faite, n'en prennent un sujet de désespoir.

Nous verrons demain de quelle manière l'exemple de cette pénitente nous instruira ; mais je ne puis me dispenser de vous dire aujourd'hui, qu'à examiner les termes dont l'Écriture se sert pour expliquer son désordre, quelques Pères ont cru qu'elle était probablement tombée dans un péché que le monde cache sous le nom de l'amour : car comment expliquerions-nous autrement la qualité absolue et indéterminée que le Saint-Esprit lui donne de pécheresse ? *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.*

La chasteté est tellement la vertu d'une femme, que, quand on dit qu'elle est vertueuse et qu'elle est sage, on doit entendre qu'elle est chaste. Le Saint-Esprit aussi, nous disant absolument que Madeleine est une pécheresse, et une pécheresse dans la ville, *in civitate peccatrix*, il y a quelque apparence qu'elle s'était oubliée de son devoir : *Parum erat dicere vana, superba, unum nomen est quod exprimit omnia peccata.*

Mais pourquoi faut-il que tous les ans nous nous ressouvenions que Madeleine, qui peut-être ne recherchait d'abord qu'à se rendre agréable, en vint à de si grands engagements, qu'elle n'était plus connue dans la ville que pour une femme qui aimait ce qu'elle ne devait point aimer ? Pourquoi ? mes frères, c'est afin que toutes les personnes qui s'exposent au même péril appréhendent d'y tomber ; c'est afin qu'une femme ne croie pas qu'elle portera le feu partout sans se brûler elle-même, et qu'elle sera toute de glace, pendant qu'elle répandra ailleurs de funestes incendies.

Que de tristes exemples n'en avons-nous pas vus ? et combien y a-t-il de personnes

ORATEURS SACRÉS. VIII.

qui, ne voulant pas s'engager d'abord en de mauvais commerces, sont devenues les esclaves de ceux auxquels elles croyaient commander ? Loin de notre pensée les suites funestes de ces engagements illicites. Il y a des désordres si contagieux, qu'il est même dangereux d'en parler pour les condamner.

Mais, quand on en demeurerait à ces engagements du cœur, quelle injustice, quelle infamie ? Confesseurs, c'est en cette rencontre que vous ne devez jamais avoir de pitié. L'infirmité de vos pénitents peut quelquefois vous faire relâcher des austérités et des mortifications corporelles qu'ils méritent, mais pour le cœur point de miséricorde ; pour ce cœur passionné, pour ce cœur tendre et sensible, point de compassion ; coupez, déchirez, mettez en pièces ce roi des Amalécites, quelques cris que vous entendiez et quelques gémissements qu'il pousse.

En agir de la sorte, ce n'est pas maltraiter un cœur, c'est le guérir ; c'est imiter les médecins, qui n'ont que deux voies pour guérir les maladies du corps : l'une de dissiper les superfluités, l'autre de faire succéder la bonne nourriture. Pour guérir vos cœurs, je ne sais non plus que ces deux remèdes : défaites-vous de tout ce qui peut faire revivre la passion, des occasions, des conversations, des visites, des rencontres ; sans cela point de sûreté pour vous. Appliquez vos cœurs à des objets innocents, et autant que vous aimez le monde, aimez Jésus-Christ, afin qu'il vous aime aussi et que, vous remettant vos péchés, il vous fasse participants de sa gloire. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la conversion et de l'amour de sainte Madeleine.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Plusieurs péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (S. Luc, VII).

Comme il est dangereux de ne considérer Dieu qu'à moitié, et, pour ainsi dire avec saint Basile, par une partie de lui-même, c'est aussi un grand défaut, selon la belle pensée de saint Augustin, de ne regarder que la moitié de la vie des hommes, pour se former une idée de leur bonheur ou de leur perte. Le péché seul dans un homme le rend odieux et effroyable aux yeux de Dieu ; mais la pénitence qui a effacé ce péché, ou la charité qui, comme dit l'apôtre, *l'a caché et détruit*, le rend un spectacle agréable sur lequel il daigne bien s'arrêter lui-même, pour considérer le précieux ouvrage de sa miséricorde.

Sur ce principe, je laisserais dans vos esprits de fâcheuses impressions au sujet de Madeleine, si je me contentais de vous parler de ses désordres. Je satisferais très-mal à mon ministère, si, après vous avoir représenté qu'elle s'est aimée, qu'elle a voulu être aimée et qu'elle a aimé à son tour, je ne vous disais que dans l'état de sa pénitence et de sa perfection elle a rait à l'égard

(Vingt et une.)

de Dieu ce qu'elle avait fait à l'égard du monde. Elle avait aimé le monde, elle a aimé Dieu; et, comme dans les premiers siècles on sacrifiait à la véritable divinité dans les mêmes temples et sur les mêmes autels où l'on avait autrefois immolé des victimes aux idoles, elle a aussi fait à Jésus-Christ une hostie innocente d'un cœur et d'un corps qu'elle avait auparavant fait servir au péché. Ecoutez comme Jésus-Christ s'en explique lui-même : *On lui a remis beaucoup de péchés, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Quelle espèce d'expiation pour une monstrueuse quantité de désordres ! Aimer, est-ce là une satisfaction qui soit juste et proportionnée à l'offense ? Afin d'en bien juger, il faut prier le Saint-Esprit, qui a échauffé le cœur de cette femme pénitente, de nous favoriser de ses lumières; et, pour les obtenir plus efficacement, employons le crédit d'une mère innocente à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Si nous en croyons saint Augustin, il n'y a à proprement parler qu'une passion dominante de laquelle sortent toutes les autres, comme autant de ruisseaux d'une même source, ou comme autant de branches d'un même arbre; et cette passion, c'est l'amour. Ainsi, selon sa pensée, toutes nos passions ne sont que des amours déguisées, ou du moins des propriétés de l'amour. Le désir est sa course, la crainte est sa fuite, la douleur est son tourment, la joie est son repos; et il faut en juger de même de tous les autres mouvements de notre âme.

De là il s'ensuit que l'amour faisant toutes nos passions, il fait par conséquent tous nos vices et toutes nos vertus. En effet, selon lui, qu'est-ce que la tempérance, sinon un amour qui se conserve pur et incorruptible pour Dieu ? La force ? qu'un amour qui souffre tout sans peine pour Dieu; la justice ? qu'un amour qui ne sert que Dieu; et la prudence ? qu'un amour qui sait discerner ce qui lui est utile pour aller à Dieu, d'avec ce qui lui est nuisible : *Hinc dicamus temperantiam esse amorem Deo sese integrum incorruptumque servantem; fortitudinem amorem omnia propter Deum facile perferentem; justitiam amorem Deo tantum servientem et ob hoc bene imperantem ceteris; prudentiam amorem bene discernentem ea quibus adjuvetur in Deum, ab iis quibus impediri potest* (S. August., de Moribus Ecclesiæ, c. XV).

Par cette raison il n'en faut pas davantage pour connaître que l'amour ayant été la vertu de Madeleine, plusieurs péchés lui ont été remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Car c'est comme si Jésus-Christ disait : le grand amour qu'elle a eu pour les créatures lui est remis, parce qu'elle en a eu beaucoup pour le créateur. Une malheureuse sensibilité pour les unes a fait son désordre; et afin d'y satisfaire elle a eu un amour même de tendresse pour son Dieu. Car vous allez voir dans les trois parties de mon discours, que dans l'état de sa pénitence elle a aimé Jésus-Christ, qu'elle s'en est fait aimer et qu'elle l'a fait aimer

aux autres. C'est tout le sujet de ce discours.

I. — Nous pouvons connaître par trois marques infailibles que la bienheureuse Madeleine a beaucoup aimé Jésus-Christ. La promptitude et la hardiesse de sa conversion; c'est la première. L'abondance et l'amertume de ses larmes; c'est la seconde. Les pieux et assidus offices qu'elle lui a rendus; c'est la troisième. Dès le moment qu'elle a su que Jésus-Christ était dans la maison du pharisien, elle y est venue avec une admirable précipitation : *Ut cognovit*; voilà la promptitude et la hardiesse de sa conversion. Dès qu'elle a été prosternée aux pieds de Jésus-Christ, elle n'a pas cessé de les arroser de ses larmes; c'est la seconde. Dès qu'elle a été une fois attachée à Jésus-Christ, elle lui a rendu tous les services qu'elle pouvait lui rendre; c'est la troisième. Amour pénitent, amour affligé, amour officieux; ce sont-là les trois caractères de celui de Madeleine, et ce qui oblige Jésus-Christ à dire d'elle que plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Ne vous étonnez pas, mes frères, si pour une première marque de l'amour de Madeleine je vous parle de sa pénitence. Car, quoique cette pénitence semble être une vertu particulière et distinguée de la charité, cependant saint Thomas nous apprend qu'elle est en quelque manière confondue avec elle, en sorte qu'elle ne peut détester et détruire véritablement le péché sans le secours de l'amour. La seule crainte servile ne fait que des esclaves, l'espérance toute seule ne fait que des mercenaires; et si l'une et l'autre, dit saint Bernard, tiennent le pécheur lié, ce n'est qu'avec des liens extrêmement rudes : *Vinculum durum et forte* (D. Bern. in Cant.); ce sont des cordes et des clous qui, venant à s'user ou à se rompre, font que celui qui en est retenu s'enfuit. Mais quand l'amour s'y rencontre, c'est alors qu'il tient le pénitent lié et uni à Dieu par des chaînes douces et assurées : *Vinculum securum et suave.*

Que si l'amour doit entrer dans toutes les conversions, il est certain qu'il doit animer bien plutôt celles des pécheurs qui ont péché par l'amour même, puisque la satisfaction naturelle d'un péché est l'action qui lui est opposée, et qu'on ne peut jamais mieux se rendre agréable à Dieu qu'en l'aimant, après avoir aimé les créatures. Ainsi en use Madeleine. Car il est assez remarquable que ce n'est ni la crainte ni l'espérance qui la rendent pénitente, mais l'amour. Encore quel amour ? un amour assez grand et assez fort pour rompre tous les obstacles qui s'opposaient à sa conversion.

L'Ecriture nous l'explique en une seule parole, lorsqu'elle dit que dès qu'elle eut connu que Jésus-Christ était dans la salle du pharisien elle alla se jeter à ses pieds : *Ut cognovit.* Quand nous n'agissons que par des mouvements de crainte, ce sont des mouvements lents, ce n'est qu'une froide suspension de cœur; et comme nous appréhendons uniquement les suites du péché, et que nous commettrions ces péchés, s'ils n'étaient pas

aussi rigoureusement punis qu'ils le sont, nous attendons et nous différons toujours. Mais quand nous agissons par amour, c'est alors que la charité de Jésus-Christ nous presse et qu'elle nous donne une sainte impatience.

Ce fut assez à Madeleine de savoir que Jésus-Christ était dans la salle du pharisien pour y accourir aussitôt. Se mettant fort peu en peine de ce que l'on dirait ou l'on penserait d'elle, elle ne songea qu'à son devoir, elle méprisa les vains et ridicules jugements des hommes, elle ne regarda pas si un festin était un temps peu commode, si les pharisiens se moqueraient d'elle, si toute la ville se scandaliserait de ses humiliations indiscrettes ; elle surmonta tous ces obstacles, ravie de courir à son médecin pour lui montrer ses plaies, à son libérateur, pour lui faire connaître sa servitude, à son Dieu, pour lui demander pardon de ses péchés : *Ut cognovit.*

Un prophète, parlant de la promptitude des créatures à faire ce que veut le Créateur, dit que du moment qu'il appela les astres, ils se présentèrent devant lui et répandirent en sa présence une agréable lumière : *Dixerunt ei : Adsumus, et luxerunt cum jucunditate.* Madeleine était un astre destiné à briller dans le firmament ; elle se trouvait enveloppée de boue et de la crasse matière de son péché ; mais dès que Jésus-Christ, par une grâce intérieure, l'eut appelée, dès qu'elle sut qu'il était chez le pharisien, elle parut aussitôt devant lui, et, perçant les nuages des vains respects des hommes et des railleries qui pouvaient la retenir, elle donna à toute l'assemblée des marques de sa prompte conversion.

Que cet exemple doit condamner ou instruire de chrétiens, qui, n'appréhendant pas d'offenser Dieu, appréhendent de réparer leurs péchés, qui, se moquant de ce que les hommes diront de leurs débauches, se font de malicieux prétextes de réputation et d'honneur, pour se dispenser des devoirs humiliants de la pénitence ! Ils ne rougissent pas, dit saint Bernard (*ad milites templi*), quand il s'agit de pécher, et ils rougissent quand il est question de s'avouer pécheurs. Ils se font un front d'airain contre les avis et les remontrances d'autrui, et ils ont une pudeur criminelle pour s'acquitter de leurs obligations.

C'est pourquoi le Saint-Esprit (*Ecclesiast.*, IV) dit qu'il y a une honte qui produit le péché, et une autre honte qui produit la gloire. Il y a une honte qui est louable dans le mal, et une autre qui est criminelle dans le bien. Rougir de mal faire, c'est une marque de sagesse, rougir de bien faire, c'est une marque de folie ; rougir d'offenser Dieu, c'est une marque de bonne conscience, mais rougir de s'humilier devant lui par la pénitence, c'est une marque d'une conscience mauvaise. *Sicut verecundia laudabilis est in malo, ita reprehensibilis est in bono : erubescere enim malum sapientiæ est, bonum vero erubescere fatuitatis. Unde scriptum est : « Est confusio adducens peccatum, et est confusio adducens*

gloriam. » Qui enim erubescit pœnitendo mala quæ fecit, ad vitæ libertatem perveniet, qui vero erubescit bona facere, a statu rectitudinis cadit, atque ad damnationem tendit (D. Greg., hom. 10 in Ezech.).

Or, cette confusion de la pénitence retient une infinité de gens, et les empêche de la faire. Que dira-t-on de moi, qu'en pensera-t-on, si je change si tôt de vie ; si, après avoir fait paraître tant de luxe et de galanterie, on me voit toute réformée dans mes habits et dans ma conduite ; si, après avoir vu le beau monde, je me réduis dans une solitude sauvage ; si, après avoir recherché les compagnies avec tant d'empressement, on remarque que je les fuis, pour qui passerai-je ?

Madeleine ne fit nulle réflexion sur ces respects humains, ou si elle en fit quelque-une, ce fut pour la sacrifier à la grandeur de son amour et à la promptitude de sa pénitence. Dès qu'elle se fut représenté qu'elle avait scandalisé la ville par ses désordres, *Ut cognovit*, elle se crut obligée de l'édifier par ses bons exemples. Dès qu'elle fit réflexion qu'elle y avait passé pour pécheresse, *In civitate peccatrix*, elle s'imposa une pressante obligation d'y passer pour pénitente. Elle n'avait pas rougi de son luxe et de sa galanterie, elle ne voulait pas aussi rougir de ses humiliations et de ses austérités. Avec quel empressement courut-elle vers son médecin, avec quelle sainte effronterie, comme parle saint Grégoire, expia-t-elle celle qu'elle avait fait paraître dans son péché !

Elle le lava dans ses larmes, ce péché ; et dès qu'elle vit Jésus-Christ dans la salle du pharisien, elle commença à arroser ses pieds de ses pleurs : *Cœpit lacrymis rigare pedes ejus.* C'est ici une espèce de sacrement et un nouveau baptême, dit saint Paulin. Dans le baptême on verse de l'eau, on y prononce des paroles, et l'on se sert d'onctions. Tout cela se trouve dans la pénitence de Madeleine ; elle verse des larmes, voilà l'eau ; Jésus-Christ lui dit que plusieurs péchés lui sont remis, voilà les paroles ; elle essuie de ses cheveux les pieds de son Sauveur, et elle y répand ses parfums, voilà les onctions.

Dans le baptême on fait un renoncement solennel aux pompes du monde, aux œuvres du démon et aux plaisirs de la chair ; et c'est là ce que fait Madeleine. Elle renonce en présence d'une grande assemblée, à tout ce qui l'a engagée dans le monde ; à ses richesses, à son luxe, à ses divertissements, à ses plaisirs, à ses engagements, à ses grandeurs. Elle renonce à ses richesses, elle veut embrasser la pauvreté de Jésus-Christ ; et comme un Père (*D. Greg. lib. X in Job.*) dit que Job renonça à tous ses biens quand il déchira ses habits, qui étaient la seule chose qui lui restait, nous pouvons dire que Madeleine renonce aux siens, quand elle rompt son vase d'albâtre, pour répandre la liqueur qu'il renferme sur les pieds de Jésus-Christ. Elle renonce à son luxe et à ses grandeurs, par cette posture humiliante où

elle paraît, et par le sacrifice qu'elle fait de sa réputation dans une action si basse. Elle renonce à ses divertissements et à ses plaisirs, et je n'en veux point d'autre preuve que les larmes qu'elle verse et la pénitence à laquelle elle se condamne : larmes qui, selon tous les Pères, lui servent de baptême, et qui, comme dit saint Grégoire, sont les marques de cet amour pénitent qui blesse son cœur, et qui en fait sortir le sang ; larmes qu'elle répand sur les pieds de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'explique saint Bernard, pour apaiser sa justice et attirer sa miséricorde, que ce Père appelle les deux pieds du Sauveur ; larmes abondantes, puisque, si l'Evangéliste dit qu'elle commença à pleurer : *Cepit lacrymis rigare pedes ejus*, il ne nous dit pas quand elle a cessé, et son histoire nous apprend qu'elle n'a cessé de pleurer que lorsqu'elle a cessé de vivre ; larmes amères, puisque c'est la charité qui les a tirées de son cœur qui, étant brisé d'une vive douleur, a, pour ainsi parler, distillé par ses yeux.

Est-ce ainsi que vous en agissez, chrétiens ? Au contraire, bien loin de pleurer vos péchés, ne vous en réjouissez-vous pas ? Vous riez des choses dont vous devriez pleurer ; et vous êtes non-seulement tranquilles, mais encore satisfaits au milieu de vos plus grandes misères, quand elles regardent votre salut. Vous arrive-t-il une petite perte dans le monde ? vous fondez en larmes ; tantôt c'est un procès perdu que vous pleurez, tantôt c'est une infirmité qui vous est survenue ; aujourd'hui c'est un retranchement de biens, demain ce sera la perte d'un ami ou d'un enfant. Ah ! si vous avez à vous affliger de quelque perte, ne doit-ce pas être de celle de votre Dieu ? Si une infirmité vous est sensible, en pouvez-vous avoir une plus mortelle et qui vous touche de plus près que celle de votre cœur ? Si quelque privation vous attriste, peut-il vous en arriver quelque une qui vous soit plus funeste que celle de votre âme ?

Quoi ! vous donnerez, comme Augustin (*D. Aug., lib. V Confes.*) des larmes à la mort de Didon, et vous en refuserez à la vôtre ! Vous vous laisserez toucher à une représentation tragique et à un événement de théâtre, et vous serez insensibles au meurtre sanglant et effectif de votre propre âme !

Sous quelque idée que l'Ecriture sainte nous représente le péché, il est toujours incomparablement plus digne de nos larmes, que les malheurs mêmes sous le nom desquels elle nous le représente. Elle l'appelle une désolation : eh ! y en a-t-il une plus entière que de se voir tout d'un coup dépouillé de la grâce justificante, des dons du Saint-Esprit, des vertus infuses, des mérites acquis, des droits qu'on pouvait avoir sur le ciel ? L'Ecriture appelle le péché un travail, une lassitude, un fardeau : eh ! peut-on s'en imaginer de plus rude, et de plus accablant que de se fatiguer en ce monde à satisfaire des passions bizarres et insatiables ? L'E-

criture appelle le péché, tantôt une amertume, tantôt un aveuglement, quelquefois une lèpre ; et tous ces maux sont-ils aussi affreux et aussi dangereux que le péché ? Si ce péché est une amertume, c'est une amertume de fiel de dragon, de laquelle le venin est toujours inséparable. Si c'est un aveuglement, c'est parce que c'est une image et une cause des peines de l'enfer ; si c'est une lèpre, c'est parce qu'il s'attache à l'âme pour la défigurer, pour la corrompre et la rendre hideuse aux yeux de Dieu et des anges. Or, par toutes ces raisons ne mérite-t-il pas bien nos larmes ?

Mais il doit les attirer encore bien davantage par le nom le plus commun que l'Ecriture lui donne, en l'appelant une mort. L'homme considère ordinairement la mort de son corps comme le dernier comble de ses afflictions ; et quand il se représente que par ce coup fatal, il se trouve en un instant séparé du monde, de ses biens, de ses plaisirs, de ses amis, de toutes les choses dont il jouit, il s'écrierait volontiers avec autant de larmes et de sanglots que ce malheureux roi de l'Ecriture : Est-ce ainsi, ô mort amère, que tu coupes, que tu tranches, que tu sépares ? *Siccine separas, amara mors* (I Reg., XV).

Cependant que cet homme est injuste, s'il n'a pas encore mille fois plus de douleur, quand il considère la mort de son âme ! Quels torrents de larmes ne doivent pas couler de ses yeux, quand il considère que cette âme par le péché ne se trouve pas seulement séparée de son corps, mais de son Dieu ; non-seulement bannie de la terre, mais du ciel ?

La mort naturelle ne prive un homme que de l'usage de ses sens, elle ne lui ôte que des facultés qui lui sont communes avec les bêtes ; on peut dire même qu'il est très-heureux dans cette séparation qu'il souffre, si mourant en état de grâce, il jouit de Dieu, son unique et souverain bien ; car n'est-ce pas pour lors qu'il peut dire, avec l'Apôtre, que Jésus-Christ est sa vie, et que la mort lui est un gain : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*. Il n'en est pas ainsi d'un homme à qui le péché donne la mort : tout est perdu pour lui ; et, séparé de celui qui seul fait sa vraie félicité, quel sujet n'a-t-il pas de pleurer une si grande et fâcheuse perte ?

Comme Madeleine aimait uniquement Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner si elle versa de si amères et de si abondantes larmes, il ne faut pas s'étonner si son amour non-seulement fut pénitent, mais encore officieux, parce qu'il était entier, et que son cœur n'appartenait qu'à son divin libérateur.

Quand l'amour de Dieu s'insinue dans une âme, dit saint Bernard, c'est un amour dominant qui emporte avec lui toutes ses autres affections : *Divinus amor ubi venerit, cæteros in se omnes traducit et captivat affectus* (Serm. 83, in Cant.) ; c'est un amour absolu et impérieux qui détruit tous les at-

tachements qu'on peut avoir aux créatures, et qui ne peut souffrir qu'on fasse entre Dieu et elles aucun partage.

Notre âme, dit un disciple de ce savant Père (*Gilbertus, serm. 2, in Cant.*), est comparée, dans l'Écriture, à un lit; car voilà l'idée que Salomon nous en donne dans les Cantiques, quand l'épouse disait à son époux : *Notre lit est trop étroit, deux personnes ne peuvent y coucher à leur aise.* Oui, le monde et Dieu, le siècle et le Saint-Esprit, ne peuvent demeurer ensemble, et un cœur est trop étroit pour les renfermer tous deux : *Stratum breve utrumque continere non potest, utrumque, id est, verum et adulterum.*

Que l'époux y trouve place, à la bonne heure! mais que l'étranger et l'adultère en soient bannis : *Si enim breve et angustum cor hominis (oh! la belle raison) ad concipiendas Dei delicias, etiam cum in illas totum extenditur, quomodo non multo brevius si fuerit ad alia protensum?* Car si le cœur de l'homme est trop étroit pour renfermer Dieu, et trop resserré pour goûter les plaisirs du ciel, quand même il est tout occupé de Dieu et de ces plaisirs, que sera-ce quand, par une amitié déréglée et perverse, il se partagera entre Dieu et le monde, entre ces plaisirs innocents et des voluptés criminelles.

Or, de là que s'ensuit-il? il s'ensuit que l'amour de Dieu étant un amour entier et universel, il lui sacrifie tout ce qu'il a, et ne donne plus rien au monde; et c'est ce que fait l'amour officieux de Madeleine. Elle se prosterne aux pieds de Jésus-Christ, elle les embrasse, elle verse sur eux un précieux parfum; et, comme dit saint Chrysostome (*Hom. in S. Matth.*), cet amour libéral ne regarde que Jésus-Christ, ces services qu'elle lui rend au dehors, n'étant rien en comparaison des sentiments de générosité et de reconnaissance qu'elle conçoit au dedans d'elle : *Quæ in secreto mentis agitabat, multo his ferventiora erant, tantum Christum ipsa cernebat.*

D'abord qu'elle est entrée chez le pharisien elle verse des larmes, mais c'est pour en arroser les pieds de Jésus-Christ. Ses cheveux sont épars, ce qui a toujours été aux femmes une marque d'une grande affliction, mais elle en essuie les pieds de Jésus-Christ. Elle répand ses parfums, et par là elle témoigne qu'elle renonce à toutes ses vanités; mais elle ne les répand qu'afin qu'ils tombent sur la personne de Jésus-Christ. Enfin son cœur conçoit un si grand mépris pour le monde, qu'elle vient comme l'affronter en présence des Juifs pour se moquer de lui, mais son cœur ne conçoit ce mépris pour le monde que parce qu'il est tout à Jésus-Christ et qu'il lui réserve toute sa reconnaissance.

Nous ne pouvons mieux concevoir ces sentiments de son cœur que par Jésus-Christ même, qui seul peut en connaître les mouvements, et qui dit à son avantage qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum.* Comment

l'entendez-vous, Seigneur? n'est-ce pas à la confusion de cette femme que vous avez avancé cette parole? Il n'y a qu'une heure qu'elle aimait éperdument le monde et qu'elle passait dans la ville pour une pécheresse.

Non, mes frères, ce n'est pas son procès que Jésus-Christ fait, c'est son éloge, *dilexit multum*, c'est-à-dire, qu'elle a beaucoup aimé son Dieu, quoique elle ne fasse que commencer à l'aimer. Elle l'a beaucoup aimé, c'est-à-dire qu'elle l'a déjà autant aimé que si elle y avait employé plusieurs jours et plusieurs années. Elle a beaucoup aimé, c'est-à-dire qu'elle l'a plus aimé dans ce moment que plusieurs autres n'ont fait pendant leur vie. Enfin elle a beaucoup aimé, c'est-à-dire que son amour libéral et reconnaissant lui a rendu tous les services et les bons offices qu'il pouvait lui rendre. Après cela ne vous étonnez pas si Jésus-Christ, se contentant de son amour, le reçoit pour une digne satisfaction de tous ses péchés : *Remittuntur illi peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Mais aussi, après cet exemple, croyez-vous qu'il y ait une voie plus sûre pour expier les vôtres que d'aimer Jésus-Christ? Tous vos péchés ne sont que des amours déréglées et de violents emportements vers les créatures; quelle apparence donc que vous puissiez y satisfaire, qu'en concevant un amour unique et officieux pour le Créateur? C'est ce que tous les prophètes vous font fort bien entendre, quand ils demandent votre cœur pour une salutaire conversion et une pénitence qui vous sanctifie. Il n'y a que cette voie de vous sauver dans le monde. C'est votre cœur qui est coupable, c'est donc votre cœur qu'il faut convertir. Vous avez péché en aimant, dit saint Pierre Chrysologue; voulez-vous être absous? aimez : *vis absolvi? ama.* Aimez, non pas les créatures, mais celui qui les a faites; non pas l'ouvrage, mais l'ouvrier; non pas les moyens, mais la fin. Tel fut l'amour de Madeleine, elle aimait Jésus-Christ par toutes ces circonstances que je viens de vous exprimer; mais aussi elle se fit réciproquement aimer de Jésus-Christ, vous l'allez voir dans mon second point.

II.—L'un des plus grands motifs de l'amour divin est qu'on est assuré d'être aimé de Dieu lorsqu'on l'aime. Il n'en est pas ainsi du monde : quelque attaché que l'on soit à son service, à quelques mortifications et à quelques gênes qu'on s'assujettisse pour lui plaire, quelque protestation que l'on fasse de l'inclination que l'on a de le servir, à quelque complaisance qu'une lâche et intéressée passion engage ses ridicules adorateurs, il est certain que ce monde malin et inconstant rebute très-souvent ceux qui s'attachent à lui, qu'il se rit de leurs mortifications, qu'il se moque de leur servitude, et qu'encore bien qu'on l'aime, on n'en est pas toujours aimé.

Adorable Sauveur, ce n'est pas à ces conditions que vous nous engagez à votre amour : *Ego diligentes me diligo* (*Prov., VIII*); vous aimez ceux qui vous aiment, et, soit que vous aimiez par là votre propre présent,

puisque ce mouvement du cœur humain est un effet de votre grâce, soit que vous vouliez récompenser par cet acte réciproque l'amitié de votre créature, il faut avouer avec saint Augustin (*In Manuali*), que vous plaisez toujours à celui qui veut vous plaire : *Ille Deo placet cui placet Deus*.

Jamais ces deux mouvements réciproques ne parurent ni avec tant de promptitude, ni avec tant d'abondance qu'entre Jésus-Christ et Madeleine. Cette pénitente ne fut pas encore si prompte à témoigner son amour à Jésus-Christ, que Jésus-Christ parut à lui donner des marques éclatantes du sien. En voici deux preuves qui vont vous en convaincre et que je tire d'une belle réflexion de saint Grégoire (*Homil. in Evang.*).

Ce savant pape ne sait ce qu'il doit admirer davantage dans la conversion de Madeleine, ou cette femme qui vient à Jésus-Christ, ou Jésus-Christ qui reçoit cette femme : *Quid miramur Magdalenam venientem, aut Dominum suscipientem* ? L'empressement de cette femme à aller trouver Jésus-Christ, et à lui donner des marques de son amour est admirable. Nulle considération humaine n'est capable de l'arrêter ; elle vient à un festin sans y être appelée, *non jussa venit* ; elle verse des larmes au milieu d'une réjouissance publique, et elle s'expose à toutes les railleries de l'assemblée, pour satisfaire à l'innocente passion qui la presse.

Mais la joie que Jésus-Christ témoigne à la recevoir, et la complaisance qu'il a pour elle est encore plus admirable. Le pharisien et les Juifs disent que s'il était prophète il rebuterait cette pécheresse, et cependant il la reçoit, il fait son apologie, il la loue. Qu'est-ce donc que nous admirerons davantage, ou Madeleine qui aime Jésus-Christ, ou Jésus-Christ qui aime Madeleine ; ou Madeleine qui vient à Jésus-Christ, ou Jésus-Christ qui reçoit Madeleine ? Quoique toutes ces deux choses soient admirables, cependant l'amour de Jésus-Christ pour cette femme l'est encore plus, et par conséquent, comme vous avez vu de quelle manière elle a aimé cet adorable Sauveur, voyez comment ce même Sauveur l'a réciproquement aimée.

La première marque de cet amour, c'est qu'il l'a appelée, disons mieux, c'est qu'il l'a attirée à lui. Car pour ne rien perdre de cette réflexion de saint Grégoire (*Hom. 33, in Evang.*) : *Ipse per misericordiam traxit intus, qui per mansuetudinem suscepit foris*, si vous voyez que ce Dieu la reçoit avec tant de douceur et de bonté, c'est que c'est lui-même qui l'a attirée le premier par sa miséricorde.

Avouons-le, chrétiens, ce mouvement précipité de Madeleine vers Jésus-Christ vient de Jésus-Christ même. Si elle va trouver ce divin libérateur, c'est parce qu'elle y a été conduite ; si elle l'aime, c'est parce qu'elle en a été aimée ; si elle s'approche de lui avec tant de confiance, c'est parce qu'elle y a été invitée, disons mieux avec les Pères, c'est parce qu'elle y a été entraînée.

Il y a, disent-ils, dans la grâce une douce

violence qui nous attire, qui nous sollicite, qui nous engage, et à laquelle, tout libres que nous sommes, nous ne résistons pas.

Les grâces prévenantes sont des choses qui se passent au dedans de nous sans nous ; ces éclairs et ces lumières qui frappent notre esprit, ces douceurs et ces plaisirs qui charment notre volonté, tout cela se fait d'abord sans nous ; car comment dirait-on dans l'écriture que Dieu nous tire, si nous demandions les premiers à être tirés ? *Quis trahitur si jam volebat*, dit saint Augustin (*Lib. II contra duas epistolas Pelagian.*, c. 29) ? Mais si tout cela se fait d'abord sans nous, il faut que nous y coopérions dans la suite ; et c'est pour lors qu'on admire toute l'économie de la grâce.

Elle parut toute surprenante dans la personne de Madeleine, et il fut aisé de connaître combien elle était aimée de Jésus-Christ. Quand les Juifs virent cet Homme-Dieu pleurer, frémir, se troubler et se mettre en état de ressusciter Lazare, ils s'écrièrent : *C'est ainsi qu'il l'aimait* ; mais quand nous voyons avec les yeux de notre foi, ce même Sauveur sentir en quelque manière ces émotions pour la sœur aussi bien que pour le frère ; quand nous lui voyons faire une résurrection encore plus importante en la personne de cette bienheureuse femme, nous avons encore plus de sujet de dire : C'est ainsi qu'il l'aimait.

Saint Prosper parlant des opérations de la grâce et de la charité, avec laquelle Dieu convertit les pécheurs, proteste qu'on ne peut assez admirer l'étendue de son amour. Qui pourrait jamais bien concevoir, dit-il, et expliquer avec quelle affection paternelle Dieu visite l'âme d'un pécheur, et s'applique tellement à le changer, qu'il embrasse ce qu'il fuyait, qu'il aime ce qu'il haïssait, qu'il recherche ce qu'il méprisait, qu'il trouve aisé ce qui lui semblait difficile, doux ce qui lui paraissait amer, léger ce qu'il regardait comme un insupportable fardeau ! Cependant c'est un même esprit d'amour qui opère toutes ces choses dans un pécheur : *Quis perspicere ac enarrare posset, per quos affectus visitatio Dei animam ducat humanam, ut quæ fugiebat sequatur, quæ oderat diligat, quæ fastidiebat esuriat, ac subita commutatione mirabili quæ clausa ei fuerant sint aperta, quæ onerosa sint levia, quæ amara sint dulcia, quæ obscura sint lucida. Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult* (*D. Prosper, lib. contra Collat. 14*). Ce fut ce qu'il opéra dans Madeleine. Elle fuyait les humiliations, et nous la voyons qui les embrasse ; elle haïssait la vertu, et nous voyons qu'elle l'aime ; elle méprisait la solitude et le silence, et nous voyons qu'elle les recherche ; la retenue et la modestie lui paraissaient difficiles, et elles lui semblent aisées et douces ; le luxe et la vanité étaient comme ses éléments, et elle s'en détache aussitôt sans peine. D'où vient donc cela, mes frères ? N'en cherchons point d'autre cause que l'amour que Jésus-Christ lui portait.

Car, que fit cet amour divin en elle ? Ce que le même saint Prosper nous a dit qu'il fait dans ces illustres pénitents que Dieu veut que nous regardions comme les modèles des autres. Il tourna son cœur vers la vertu, mais il le tourna avec tant d'adresse et de puissance, que toute libre qu'elle était, elle ne résista pas aux impressions de son amour. Elle s'éleva au-dessus d'elle, et au lieu qu'elle était accablée du fardeau de ses péchés, elle s'en sentit heureusement soulagée. Elle connut, ce qui jusqu'alors lui avait été caché, la laideur de ses vices, la miséricorde, la bonté, la charité de son médecin. Elle voulut et souhaita ce dont jusqu'alors elle s'était mise fort peu en peine : la réformation de ses mœurs et la conversion de sa vie ; et tout cela, pourquoi ? parce que Jésus-Christ l'aimait. *Quibuslibet modis Deus infidelitatem resistentis inclinat, ut cor obediendi in se delectatione generata ; ibi surgat, ubi premebatur ; ibi discat, ubi ignorabat ; ibi fidat, ubi diffidebat ; inde velit, unde nolebat* (D. Prosper., *ibid.*, c. 6).

Il n'est donc pas ici nécessaire de recourir au témoignage des évangélistes, pour être convaincu de cette vérité. Quand ils ne nous auraient pas dit en termes formels que Jésus aimait Marie-Madeleine : *Diligebat Jesus Mariam* ; la charité avec laquelle il l'a attirée à lui, la bonté avec laquelle il lui a pardonné ses péchés, la miséricorde avec laquelle il l'a si favorablement reçue en sont de trop fortes preuves.

Plaise au ciel, mes frères, que la même chose nous arrive ! Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu, des biens, des honneurs, des plaisirs, ce seraient-là peut-être autant d'occasions de notre ruine et d'instruments de notre perte. Mais ce que nous vous demandons, c'est votre amour. Vous nous l'avez si souvent promis, vous avez si souvent dit que vous nous aviez gravés dans votre cœur (Is., LI), vous avez essuyé tant de travaux et versé tant de sang pour nous, que quelque indignes que nous soyons de cet amour, nous osons cependant vous le demander.

Mais retournons à Madeleine, pour connaître par une seconde marque, combien elle a été aimée de Jésus-Christ. L'une des plus grandes marques que nous aimons une personne, est lorsque nous sommes sensibles à ses intérêts et que nous prenons hautement sa défense ; et c'est ce que Jésus-Christ a fait en faveur de Madeleine.

Je remarque qu'il l'a justifiée et défendue contre trois personnes : contre le pharisien, contre Judas et contre Marthe, sa sœur ; le pharisien l'accusait de péché, Judas de prodigalité, et Marthe d'oisiveté. Le pharisien la voyant aux pieds de Jésus-Christ, disait : Comment est-ce que cet homme est prophète, et dans quel esprit souffre-t-il une femme qui est le scandale de la ville ? Judas lui voyant répandre son parfum, s'écriait : N'est-ce pas là une profusion blâmable, ne pouvait-on pas vendre ce parfum et en donner l'argent aux pauvres ? Marthe voyant sa sœur qui l'écoutait attentivement, pendant

que de son côté elle s'empressait à le bien recevoir, disait : Commandez-lui, Seigneur, commandez-lui qu'elle m'aide, pourquoi se tient-elle oisive ?

Ces trois reproches devaient être sensibles, non-seulement à Madeleine, mais encore à tous ceux que l'amitié aurait fait entrer dans ses intérêts ; aussi Jésus-Christ ne put les souffrir, et il fit en ces trois endroits l'apologie de cette femme. Après l'avoir bien traitée, il ne put souffrir que les autres la maltraitassent ; après avoir oublié ses péchés, il trouva mauvais que les autres s'en souvinsent. Pharisien, tu te trompes, tu crois que cette femme est encore cette pécheresse qui scandalisait hier toute la ville ; ce n'est point elle, c'est une autre ; la grâce l'a toute changée, son amour l'a transformée, et elle a déjà trouvé mille secrets de se faire aimer. Tu l'appelles pécheresse, que lui vois-tu faire qui ne t'en doive donner une pensée tout opposée ? Ses yeux pêchent-ils, parce qu'ils pleurent ; ses mains sont-elles criminelles, parce qu'elles embrassent les pieds d'un Dieu ? Quand elle aurait été pécheresse, ne serait-elle pas assez purifiée par ce déluge d'eau qui coule de ses yeux ; depuis qu'elle est entrée dans cette salle, a-t-elle cessé de pleurer ?

Ainsi parle Jésus-Christ, pour faire l'apologie de Madeleine qui, par cette justification d'un Dieu, a l'honneur d'en être aimée. Cet amour me surprend, mais son motif m'instruit, et je connais par là, ô mon Dieu, que ce sont les bonnes œuvres de vos créatures qui vous obligent à en prendre la défense. C'est vous qui êtes l'auteur de ces bonnes œuvres, mais c'est vous aussi qui voulez en être le panégyriste. Elles viennent de vous, mais elles ne retournent pas vers vous sans fruit ; et heureux ceux qui, dociles aux mouvements de votre grâce, se trouvent honorés de votre approbation et de votre estime.

Ce ne fut pas seulement en cette occasion que Jésus-Christ justifia Madeleine, il prit son parti contre Judas, qui blâmait sa profusion. Jamais une vertu naissante n'est sans envieux et sans détracteurs. Dès qu'on a formé la résolution de vivre selon les règles de la piété chrétienne, il faut, dit saint Paul, se résoudre à être étrangement persécuté : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo persecutionem patientur necesse est* (II Tim., III). *Non solum non animum despondimus afflicti et a variis oppressi, sed tanquam ad majorem honorem prorecti gloriamur potius ob ea quæ nobis contingunt opprobria* (D. Chrysost., in c. V ad Romanos). Madeleine avait une boîte remplie d'un précieux parfum, qu'elle répandit sur les pieds de Jésus-Christ : cet effet de sa piété et de son amour scandalisa Judas ; et comme la passion d'avarice le dominait, il ne put s'empêcher de la blâmer ; mais vous savez l'obligeante réponse que Jésus-Christ fit en sa faveur à ce perfide. Ce qu'elle a fait à ma considération, lui dit-il, elle l'a bien fait ; on aura toujours auprès

de soi des pauvres qu'on pourra soulager, mais on ne m'aura pas toujours.

Jésus-Christ n'en demeura pas là, il la justifia encore auprès de Marthe, jusqu'à blâmer cette sœur indiscrete, qui se plaignait de son oisiveté, jusqu'à lui dire qu'elle s'empressait trop dans les embarras du ménage, et qu'elle ne songeait pas comme Madeleine à l'unique nécessaire, sans l'acquisition duquel tout le reste n'est rien. En vérité, mes frères, n'est-ce pas là bien aimer une créature quand on s'intéresse de cette sorte à sa justification? mais achevons et disons que si Madeleine a aimé Jésus-Christ, et si réciproquement elle en a été aimée, elle l'a aussi fait aimer aux autres. C'est le sujet de mon dernier point.

III.—C'est le propre des saints de n'être point jaloux dans leur amour. Quoiqu'ils sachent que Dieu le soit à leur égard, ils sont persuadés néanmoins qu'ils ne doivent pas l'être au sien, et que comme celui-là est avare à qui Dieu ne suffit pas : *Avarus ille est cui Deus non sufficit* (*D. Aug., lib. I. Homil.*), celui-là aussi ne l'est pas moins, qui ne croit pas que Dieu puisse suffire, et à lui et aux autres.

De là vient, mes frères, que dès qu'ils aiment Dieu et qu'ils en sont aimés, ils cherchent partout des compagnons de leur bonheur; et ce fut là, selon la remarque de tous les Pères, le vrai caractère et l'esprit de Madeleine. En effet, sans sortir de notre Evangile, ne s'acquittait-elle pas de ce devoir dès le moment de sa conversion, lorsque choisissant une salle de festin pour le théâtre de sa pénitence, elle veut la rendre aussi édifiante, que sa vie avait été scandaleuse?

Depuis ce jour fortuné, elle ne perdit aucune occasion d'inspirer aux autres l'amour dont son cœur avait été embrasé, ranimant même celui des apôtres, qui s'était presque éteint à la mort de leur maître, en leur portant la nouvelle de sa résurrection. Mais depuis l'ascension de Jésus-Christ, que ne fit-elle pas pour embraser tout le monde de son amour? depuis la mort même de la bienheureuse Madeleine, qu'est-ce que son exemple n'a pas fait dans l'Eglise? Sa pénitence dure encore, elle est le modèle des vrais pénitents, elle les guide dans les voies du salut; et, comme dit saint Ambroise, elle leur enseigne la vraie manière de pouvoir fléchir le cœur de Jésus-Christ : *Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme? Qui peut penser aux grandes miséricordes de Dieu sur elle, et sur le pardon qu'il lui a accordé de ses péchés, et se désespérer dans les siens? qui peut aussi considérer son prompt et parfait détachement du monde, et ne pas détester ses vanités et ses désordres? Toute la terre se souviendra toujours de Madeleine, elle communiquera partout son amour à ceux qui en entendront parler; les parfums de cette divine amante embaumeront l'Eglise, et son nard, comme dit saint Bernard (*In Cant.*), se répandra jusqu'à la fin des siècles. *Nardus ejus in finem sæculi dabit odorem.**

Voilà jusqu'où se porte la conversion de cette chaste amante; la nôtre ne devrait-elle pas l'imiter? Ne devrions-nous pas, comme elle, après avoir trouvé Jésus-Christ, appeler tout le monde pour partager la drachme précieuse que nous aurions rencontrée? Mais pour cela, il faudrait avoir trouvé Jésus-Christ, pour cela il faudrait aimer Jésus-Christ; eh! pouvons-nous nous vanter de l'un et de l'autre? Est-ce Jésus-Christ que nous cherchons, et si nous ne le cherchons pas, avec quel front oserons-nous nous flatter de le trouver; est-ce Jésus-Christ que nous aimons? et si nous ne l'aimons pas, comment voudrions-nous le faire aimer aux autres?

Adorable Jésus, si jusqu'ici nous vous avons refusé notre amour, donnez-nous aujourd'hui les grâces nécessaires pour ne plus aimer que vous seul. Vous nous demandez notre cœur, *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov., XXIII*), faites que nous vous le donnions; il n'y a personne de nous qui ne puisse obéir à cette douce invitation. L'ignorant comme le docte, le pauvre comme le riche, portent toujours avec eux de quoi vous payer ce tribut; le cœur est un trésor qui ne manque jamais aux plus pauvres, et la liberté d'aimer est un droit dont les esclaves mêmes jouissent au milieu de leurs fers : *Quid levius, quid dulcius, quid suavius quam diligere? hoc potest omnis homo sanus et æger, dives et pauper, nobilis et ignobilis, servus et liber* (*D. Bern., tract. de Dilig. Deo*). Arrachons donc aujourd'hui notre cœur au monde, qui, par ses injustices et ses ingratitude en est indigne, afin de le donner à Jésus-Christ, qui se l'est acquis par mille titres différents, et qui cependant ne laissera pas de nous le payer par une éternité de récompenses, que je vous souhaite, etc. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Du triomphe et de la royauté de Jésus-Christ.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur (*S. Mat. XXI*).

Sire, si Jésus-Christ n'avait aujourd'hui besoin que de palmes et de branches d'oliviers pour être dignement reçu, j'ose dire qu'il n'y aurait personne sur la terre qui fût en état de lui faire une si glorieuse et si magnifique entrée que Votre Majesté.

Le nombre de vos conquêtes, qui n'ont trouvé de bornes que dans celles de votre modération, la tranquillité générale que vous avez donnée à toutes les nations de l'Europe, l'amour de la paix qui seul vous a désarmé, après avoir toujours triomphé de vos ennemis, sont autant d'illustres trophées que vous dresseriez pour reconnaître l'empire souverain d'un Dieu par qui tous les rois règnent; autant d'augustes monuments de vos victoires que vous répandriez, comme des branches de palmes et d'oliviers, sur ses pas.

Mais, sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que ce ne sont pas seulement des palmes ou des branches d'oliviers que ce nouveau Roi demande aujourd'hui aux

hommes, en entrant dans la capitale de la Judée, mais qu'il veut qu'ils lui rendent des marques plus considérables et plus sincères de leur fidélité et de leur respect. Il ne reçut pour témoignages de sa royauté que quelques acclamations populaires que le miracle de la résurrection de Lazare lui avait attirées, et il semble que la réception qu'on lui fait n'est purement que superficielle et proportionnée à la pauvreté de l'équipage dans lequel il paraît.

Pour nous, qui avons d'autres lumières, et à qui Dieu, comme dit l'Apôtre, a éclairé les yeux du cœur : *Illuminatos oculos cordis vestri*, nous devons porter notre vue plus loin, et, sans nous arrêter à de si humbles apparences, découvrir en sa personne une autre royauté bien plus élevée, pour nous y soumettre.

Ce qui peut faire seulement notre étonnement en cette occasion, c'est que Jésus-Christ, ayant depuis peu refusé le sceptre de la Judée, paraisse aujourd'hui l'accepter et recevoir ces acclamations populaires avec tant de joie, qu'il dit à ceux qui s'en formalisent, que *les pierres, au défaut des hommes, lui rendraient ce témoignage*.

Quelle peut être la cause d'un si étrange changement, et pourquoi ce Dieu, qui a protesté *n'être venu sur la terre que pour servir*, commence-t-il avant sa mort à vouloir commander ? Ce mystère, mes frères, nous regarde plus que les Juifs, et c'est à moi à vous le découvrir, afin que, devant recevoir Jésus-Christ au dedans de vous pendant cette sainte quinzaine, vous considériez tous les motifs que vous avez de le faire triompher dans vos cœurs par de véritables marques de votre reconnaissance et de vos respects.

Jusqu'à ce jour il n'avait pas voulu que les Juifs le reconnussent publiquement pour leur souverain, parce que, dit saint Cyrille, le temps auquel il devait célébrer la pâque et mourir pour la rédemption de tous les hommes n'était pas encore venu. Mais à présent que l'heure de l'accomplissement de ce mystère approche, il est ravi qu'on le reconnaisse pour roi et qu'on lui prépare un triomphe : *Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*. Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient.

Quelle est cette fille de Sion ? Ce n'est pas la synagogue, elle a été répudiée ; c'est l'Eglise, c'est l'âme chrétienne, qui doit se préparer à recevoir Jésus-Christ pendant ces saintes solennités. C'est donc à vous, mes frères, que je m'adresse pour vous avertir que votre roi vient, et qu'il vient pour vous : *Venit tibi*. Oui, pour vous, puisqu'il vient aujourd'hui pour être votre nourriture, votre force, votre victime. Trois considérations qui vous obligent à le recevoir avec beaucoup de reconnaissance et de respect. C'est au Saint-Esprit à vous inspirer ces sentiments, et je lui en demande la grâce en disant à la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

I. — Sire, la politique a toujours mis une grande différence entre les rois et les tyrans. Les rois, dit-elle, montent sur le trône par

succession ou par élection, et les tyrans n'y montent que par usurpation et fourberie. Les premiers reçoivent le sceptre de la main de leurs pères ou du suffrage des peuples, et les seconds, de la division de l'Etat ou de la violence de leurs armes ; les uns conservent leur autorité par l'amour, les autres par la cruauté ; ceux-là possèdent paisiblement leurs Etats parce qu'ils leur appartiennent à juste titre, et ceux-ci sont dans une continuelle défiance, parce qu'ils les regardent comme les fruits de leurs intrigues et de leurs crimes.

Mais comme on ne met pas seulement les usurpateurs au nombre des tyrans, et qu'on peut y compter les princes qui abusent de leur autorité, cette même politique a aussi remarqué que la principale différence des rois et des tyrans venait de la fin que les uns et les autres se proposent dans l'exercice de leur pouvoir.

Qu'est-ce que les tyrans regardent dans le maniement des affaires ? leur utilité particulière ; l'intérêt ou leurs passions sont les seules règles de leurs entreprises. Que leurs peuples souffrent ou qu'ils ne souffrent pas, qu'ils aient de quoi vivre ou qu'ils périssent de faim, ils s'en mettent fort peu en peine, pourvu qu'ils amassent de grands trésors et qu'ils se rendent redoutables dans tous leurs Etats. Mais quelle est la fin d'un véritable roi ? C'est de travailler plus au bien de ses peuples qu'à sa propre grandeur, de se représenter que ses Etats ne sont pas tant à lui qu'il est lui-même à ses Etats, que la Providence ne l'a placé sur le trône que pour veiller de plus haut à la sûreté de son royaume comme un astre qui n'est attaché au ciel que pour éclairer l'univers, et que du moment qu'il s'est consacré au monde qu'il gouverne, il s'est en quelque manière dérobé à lui-même, *Ex quo se orbi terrarum dedicavit, se sibi eripuit*.

Tous ceux qui m'écoutent ici comprennent bien, Sire, que c'est là la fin que votre majesté s'est toujours proposée dans le gouvernement de ce florissant royaume ; et moi qui porte mes vues encore plus loin, j'ai à vous dire que, quoique vous remplissiez par là tous les devoirs d'un bon roi, vous ne pouvez cependant jamais le faire avec autant de gloire et de vérité que Jésus-Christ.

Il entre aujourd'hui dans la ville de Jérusalem comme souverain, et quoique dès sa naissance il possédât cette qualité par une infinité de titres, il avait cependant remis jusqu'à ce jour les hommages de ses peuples ; mais écoutez comment l'Ecriture sainte s'en explique : Dites à la fille de Sion : voici ton roi qui vient pour toi : *Dicite filiæ Sion : ecce rex tuus tibi venit*.

Ame chrétienne, voilà ton roi ; c'est moins pour sa gloire que pour ton profit qu'il prend cette qualité ; ta soumission volontaire n'ajoute rien à sa grandeur, elle ne fait qu'augmenter ta félicité ; c'est pour ta conservation et ta nourriture qu'il la reçoit, *tibi venit* : il vient pour être tout à toi et te nourrir.

Les rois et les sujets doivent contribuer réciproquement à leur subsistance. Les sujets

doivent fournir à celle du prince et de l'Etat; et cette obligation est aussi ancienne que la royauté. Dès que Saül et David furent sacrés, ils imposèrent des tributs sur leurs peuples : et si l'on pouvait douter de la justice de cette conduite, Jésus-Christ l'a merveilleusement autorisée dans l'Evangile, quand il a bien voulu payer le tribut à César, et qu'il a même fait un miracle pour s'en acquitter. *Vade ad mare et mitte hamum, et eum piscem qui primus ascenderit tolle, et aperto ore ejus invenies staterem : illum sumens da eis pro me et te (S. Matth. XVII).*

Que si les sujets sont obligés de fournir à la subsistance de l'Etat et du prince, le prince est aussi engagé de pourvoir à celle des sujets, et de contribuer à leur nourriture dans de pressants besoins : vérité si autorisée dans l'Ecriture sainte, que Dieu n'affecte, ce semble, de confondre les noms de roi et de pasteur que pour cette raison. Dit-il, par exemple, qu'il élèvera David sur le trône d'Israël ? il ajoute aussitôt qu'il choisira un pasteur qui nourrira son peuple ; *Suscitabo super populum pastorem unum qui pascet eum, servum meum David (Ezech. XXXIV, 23).* Parle-t-il de Cyrus ? il lui attribue la même qualité chez Isaïe, *Qui dico Cyro, pastor meus es (Isai., XLIV)*, jusque-là que ce même prophète nous représente un homme qui ne refuse d'être roi qu'à cause qu'il n'a chez lui ni pain, ni provision pour nourrir ceux qu'on lui donnerait pour sujets : *In domo mea non est panis ; nolite me constituere regem (Isai., III, 7).*

Mais quelque charité et quelque prévoyance que les rois de la terre puissent avoir pour travailler à la subsistance de leurs sujets, il n'appartenait qu'à vous, ô mon Dieu, de trouver un moyen particulier dans la nourriture des vôtres. Vous refusâtes la couronne qu'on vous offrait avec un air si religieux et si obligeant, lorsque vous multipliâtes les pains dans le désert, et que vous en nourrîtes un peuple affamé : et cependant si c'est à cette marque qu'on reconnaît un roi, pourquoi ne l'acceptâtes-vous pas dès lors ?

Pourquoi, messieurs ? c'est qu'il avait une autre nourriture à leur donner, dit saint Ambroise (*Lib. II in S. Luc.*), et le dessein qu'il avait formé d'instituer l'auguste sacrement de son corps en faveur de son Eglise, pour servir d'aliment à ses enfants, était seul capable de lui faire accepter la qualité de roi. Il veut être roi pour être pasteur, mais ce pasteur, au lieu de se revêtir de la laine de ses brebis, vient plutôt, pour me servir des expressions de l'Apôtre, *les revêtir de lui-même*. Ce pasteur, au lieu de tirer le lait de ses brebis, leur présente celui de sa miséricorde ; et au lieu de donner à ses sujets des viandes ordinaires, il vient leur donner sa chair même et son sang.

Non, non, dit saint Ambroise, il n'est plus nécessaire que j'attende tous les ans la récolte des fruits de la terre pour me rassasier et pour me nourrir : la chair d'un Dieu est ma nourriture, et le sang d'un Dieu est mon breuvage. Jésus-Christ s'est donné à

moi quand il a institué l'auguste sacrement de l'autel, et ma nourriture n'est pas celle qui engraisse le corps de l'homme, mais celle qui fortifie son cœur. *Caro Dei est cibus mihi, et sanguis Dei est mihi potus. Non jam ad sariatatem annuos expecto proventus, Christus mihi cibus est, quem si quis manducaverit, non esuriat. Meus cibus est non qui corpus impinguat, sed confirmat cor hominis (D. Amb. serm. 18 in Psal. XVIII).*

O l'admirable roi ! ô le divin pasteur ! oh ! qu'il est digne de nos soumissions et de nos hommages ! On avait bien raison de dire que c'était pour nous qu'il venait : *Ecce rex venit tibi* ; il n'y avait que lui qui pût venir de la sorte. Aussi ne voulait-il recevoir cette qualité de roi qu'au temps qu'il était près de faire succéder à la figure de la multiplication des pains dans le désert, la vérité de son propre corps. Il fallait qu'il attendît que non-seulement il fût en état de nourrir ses sujets, mais qu'il pût même devenir leur nourriture ; que non-seulement il délivrât de la faim quelques peuples particuliers par un miracle de sa providence, mais que toutes les nations de la terre fussent sustentées de son propre corps par un prodige jusqu'ici inouï de son amour.

C'est là encore une fois la raison pour laquelle il veut bien aujourd'hui être reçu et honoré comme roi. La disposition avec laquelle il instituera jeudi l'adorable sacrement de son corps, est une évidente preuve de ce dessein. *Sciens Jesus* (c'est le disciple bien-aimé qui s'en explique de la sorte), *sciens Jesus quia omnia dedit ei Pater in manus, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos ;* Jésus-Christ sachant que son Père lui avait donné la souveraineté du monde, témoigna aux siens sur la fin de sa vie, le plus grand excès de son amour. En quoi il est aisé de remarquer que l'institution de l'Eucharistie et la nourriture qu'il donne aux fidèles de son corps, est une chose qu'il se croit comme obligé de leur rendre en conséquence de sa royauté.

Comme ce sacrement multiplie la présence de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde, on peut dire que c'est un roi qui veut se rendre présent dans tous les lieux de son Etat ; que son Père lui ayant donné le sceptre de toutes les nations : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam (Psal. II)*, il veut par ce sacrement franchir les bornes de la Judée, et se répandre dans ces mêmes nations pour les gouverner ; en sorte qu'on peut dire que, comme la Divinité est présente dans toutes les créatures pour les animer et pour les faire agir, l'humanité de Jésus-Christ devenant en quelque façon immense, veut être présente à tous ses sujets pour les conduire et les nourrir : *Sciens Jesus quia dedit ei Pater omnia in manus, etc.*

Les naturalistes remarquent que toutes les choses vivantes se conservent par un aliment plus ou moins noble, proportionné à leur être. Ainsi les plantes qui n'ont qu'une vie végétative ne se nourrissent que d'un peu de terre humectée ; la plupart des bêtes

qui ont une vie sensitive, de plantes; et les hommes qui en ont une raisonnable, d'animaux.

Vous ne doutez pas, mes frères, que la vie de la grâce ne soit d'un ordre fort élevé au-dessus de celle de la nature. Pour en être persuadé, il suffit de savoir premièrement, que cette vie est la vie de Dieu même au dedans de nous, puisque c'est par elle que le Saint-Esprit nous est donné; et en second lieu, que nous tenons cette vie de Jésus-Christ, qui n'a point eu d'autre dessein en venant du ciel en terre que de nous la communiquer : *Ego veni ut vitam habeant* (S. Joan., X).

Cela supposé, vous n'aurez pas de peine à connaître, par conséquent, que pour entretenir une si noble vie, vous aviez besoin d'un aliment bien précieux, et que pour conserver la vie d'un Dieu, il ne vous fallait pas moins qu'un Dieu : et c'est ce que Jésus-Christ vient faire aujourd'hui à Jérusalem. Il était venu par l'incarnation pour nous donner la vie, c'est-à-dire la première justification : *ego veni ut vitam habeant*; et il vient par l'Eucharistie pour nous conserver cette vie et même pour nous l'augmenter : *et abundantius habeant*.

Le royaume principal de ce Souverain étant un royaume intérieur, comme il le dit lui-même, il vient aujourd'hui dans le dessein de nourrir aussi intérieurement ses sujets. Dessein qui nous est si avantageux, que si notre malice n'y mettait point d'obstacles, il n'y aurait peut-être aucun de nous qui ne contractât les qualités de ce roi en le recevant, qui ne sortît de sa table avec des inclinations divines, et qui ne trouvât heureusement accomplie en sa personne cette prophétie d'Isaïe, dans le sens que saint Jérôme lui donne : *Pone mensam, comedentes et bibentes surgite principes* (Isai., XXI). Je veux dire qu'il n'y a personne de nous qui, laissant agir en soi cette sainte viande, n'eût part aux qualités royales et divines de Jésus-Christ.

Car c'est une des principales différences de sa chair adorable, d'avec les aliments ordinaires que nous prenons. Ceux-ci se changent en toutes nos parties, parce qu'étant morts et inférieurs à la chaleur naturelle qui est vivante et qui agit sur eux, il faut nécessairement qu'ils cèdent et qu'ils passent en notre substance.

Mais il n'en est pas ainsi du corps de Jésus-Christ, c'est un pain vivant, c'est un aliment royal et une mamelle qui allaite les rois : *Panis vivus mamilla regum* (Isai., LX); et cette viande spirituelle a encore plus d'avantage sur nous que nous n'en avons sur les corporelles que nous mangeons. Si donc notre malice ou notre froideur n'éteignait pas sa vertu, nous deviendrions d'autres Jésus-Christ, parce qu'elle ferait sur nous ce que nous faisons sur les autres aliments. Il est vrai que nous n'aurions pas de part à son impeccabilité sur la terre, mais nous aurions part à son innocence. Il est vrai que nous ne changerions pas absolument de na-

ture, mais nous changerions de mœurs et de conduite; et devenant les maîtres de nos passions, nous participerions dans ce sacrement à la royauté du Fils de Dieu : *Ponite mensam; comedentes et bibentes surgite principes*.

Mais comme nous ne pourrions jamais arriver à cette glorieuse qualité, sans donner des combats et sans remporter des victoires, je vois bien que nous perdriions cet avantage, si Jésus-Christ n'avait la bonté d'être notre force, aussi bien que notre nourriture, et si ce charitable roi ne venait encore aujourd'hui rendre ce bon office à ses sujets : *Ece rex tuus venit tibi mansuetus*. C'est le sujet de mon second point.

II. — Il y a eu de tout temps un certain caractère de grandeur et de majesté dans la personne des souverains, qui imprime naturellement dans leurs sujets de secrets sentiments de vénération et de crainte. Comme ils sont les plus parfaites images de la Divinité, que toutes les lois veulent que nous les honorions et que nous les craignons, nous nous assujettissons volontiers à ces devoirs; en sorte que plus ils ont de sujets, plus ils ont de gens qui les révèrent : et si un prince, comme dit Salomon, n'est guère honoré quand il n'a guère de peuples auxquels il commande, sa principale gloire consiste dans le grand nombre de ceux qui lui obéissent : *In multitudine populi dignitas regis, et in paucitate plebis ignominia principis* (Prov., XIV).

Mais si la multitude des sujets rend un souverain redoutable au dehors, je ne sais si elle ne diminue pas beaucoup de sa gloire en lui-même. Ses soldats qui font voir sa force, ne montrent-ils pas en même temps sa faiblesse, puisqu'il semble dépendre dans l'exécution de ses entreprises, de ceux auxquels il commande avec une souveraine autorité, qu'il ne peut se défendre que par des mains empruntées et des âmes mercenaires, et que toutes les fois qu'il livre des batailles, il est obligé de confier son auguste personne au courage et à la fidélité d'autrui : *Venalesque manus, ibi fas, ibi maxima merces*.

Il est vrai que si les rois étaient aussi pieux que David, ils mettraient plutôt leur force dans Dieu même que dans leurs sujets; et qu'étant bien avec celui qui décide souverainement du sort des batailles, ils pourraient dire, sans craindre les redoutables efforts de leurs ennemis, ce que disait ce saint monarque : Quand de puissantes armées seraient contre moi, mon cœur n'appréhenderait rien : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum : si exurgat adversum me prælium, in Deum ego sperabo* (Psal. XXVI), et quelque bataille qu'on pût me livrer, j'espérerais toujours au Seigneur.

En effet si les rois avaient cette piété, ne seraient-ils pas en quelque manière invincibles, et ne pourraient-ils pas plus s'assurer sur un tel protecteur, que sur le grand nombre de leurs troupes? Car quelle apparence, dit saint Augustin (*Lib. X de Civit. Dei*), qu'un prince se voyant assisté par des sol-

dati mortali soit en assurance, et qu'étant protégé par le bras d'un Dieu immortel, il n'y soit pas ? *Protegitur mortalis a mortali-bus, et securus est; protegitur mortalis ab im-mortali, et timebit?*

Mais, outre que tous les princes ne méritent pas une aussi particulière protection que David, je ne sais si quand même ils la mériteraient, ils n'auraient pas trop de présomption à s'y attendre et à ne pas chercher dans le nombre et le courage de leurs sujets, les forces nécessaires pour s'opposer aux insultes de leurs ennemis.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ, mes frères, de se fier sur ses propres forces, de réunir en sa personne tout le pouvoir de son Etat, et de communiquer à ses sujets un esprit de force, sans être obligé de leur mendier le moindre secours. Les Israélites ne savaient pas encore ce que c'était d'avoir un roi, quand ils se figurèrent des merveilles si extraordinaires de celui qu'ils demandaient à Samuel. Ils ne prévoyaient pas qu'il serait honteusement défait à la tête de ses troupes, et qu'il prendrait la fuite devant ses ennemis, lorsqu'ils croyaient qu'il soutiendrait presque lui seul le choc, et qu'il les dispenserait de combattre. Il nous commandera, disaient-ils, il marchera devant nous, et se chargera pour nous de tout le succès de nos guerres.

Cette prophétie ne pouvait être véritable, si on ne l'entendait de Jésus-Christ. Il est seul capable de marcher contre les ennemis de ses sujets, de les encourager dans leurs combats, de vider leurs querelles et de terminer leurs différends. N'en cherchons point d'autre preuve que dans notre Evangile.

Il entre aujourd'hui dans la ville de Jérusalem, pour y recevoir l'honneur du triomphe qu'on lui prépare; mais dans quel équipage y entre-t-il, et dans quel sentiment sait-il que sont ces peuples? Il sait que ses ennemis conspirent contre lui; que les prêtres de la synagogue et les démons de l'enfer, que les puissances du monde et celles des ténèbres, sont dans l'ardeur de leur haine et la chaleur de leur conjuration. Déjà la conclusion est prise en plein conseil de se défaire d'un homme dont la mort est utile au peuple : *Expediit unum hominem mori pro populo* (S. Joan., XVIII), déjà la commission est donnée de s'informer du lieu de sa retraite et de l'indiquer, afin de se saisir, à force ouverte, de sa personne. Il le sait; et cependant fait-il comme les autres rois; et la connaissance qu'il a de cette conspiration publique l'oblige-t-elle à ménager sa vie.

Non, sans doute; au contraire il prend de là occasion de marcher et de se produire; sûr de sa propre force et de sa victoire future, il accepte le triomphe avant le combat : il regarde déjà ses ennemis comme des ennemis défaits. Il n'attend pas qu'on le cherche, il se présente lui-même; il n'attend pas qu'on le découvre, il s'expose le premier, tant il est assuré de vaincre, tant il est assuré de vaincre seul, tant il est assuré de vaincre malgré l'opiniâtreté, la fourberie, le nom-

bre, la rage de ses ennemis : *Ecce rex tuus venit.*

Je ne parle qu'après les Pères. N'admirez-vous pas, dit saint Léon, pape, la constance avec laquelle il s'opposera bientôt à Judas, et avec quel courage il lui dira de faire au plus tôt ce qu'il a dessein de faire ? *Quod facis fac citius.* Paroles qui ne marquent pas la faiblesse d'un homme qui craint, mais l'invincible force d'un héros qui n'appréhende rien : *Vox est non jubentis, sed sinentis; nec trepidi, sed parati : quia habens omnium temporum potestatem, ostendit se moram non facere traditori* (D. Leo, serm. de Passione).

N'admirez-vous pas, ajoute l'abbé Paschase, avec quelle ferveur d'esprit, avec quelle sérénité et quelle gaieté de visage il viendra au-devant des ennemis qui voudront se saisir de lui; avec quelle résolution il leur parlera; avec quelle patience il souffrira leurs insultes; avec quelle force il les renversera par terre d'une seule parole : *In vultu ejus tanta erat alacritas, tantaque hilaritas, ut possent homines intelligere, quia sponte sua moriebatur* (Paschasius de Corpore et Sanguine Christi). C'est lui qui les devance : *levez-vous*, dit-il à ses apôtres, *et marchons : surgite, eamus.* C'est lui qui les encourage et qui leur reproche leur faiblesse; non pas qu'il ait besoin de leur secours, puisqu'il blâme saint Pierre d'avoir tiré son épée; mais afin qu'ils sachent qu'il est animé d'une sainte intrépidité. C'est lui qui proteste qu'il ne veut pas faire descendre les légions de son Père, et un million d'anges qui à sa moindre parole viendraient anéantir ses persécuteurs; et tout cela pour faire connaître que le secours d'autrui ne lui est nullement nécessaire pour le rendre puissant, qu'il est invincible par sa propre vertu qu'il n'a besoin que de son bras pour terrasser le démon et la mort; qu'en un mot, il est venu pour être lui seul la force de ses sujets : *Ecce rex tuus venit.*

Mais, me direz-vous, en quoi cette force a-t-elle paru? Et ses ennemis n'ont-ils pas eu sur lui l'avantage qu'ils prétendaient? Ils se sont saisis de sa personne; y a-t-il résisté? Ils l'ont accusé, quelle défense leur a-t-il opposée? Ils l'ont condamné; a-t-il éludé la rigueur et l'injustice de leur arrêt? Au contraire, n'a-t-il pas tremblé en entrant au combat? Ne s'est-il pas affligé et ennuyé? N'a-t-il pas demandé trêve à son Père sans en avoir été exaucé? Et après avoir reçu une infinité de plaies et d'outrages, n'est-il pas enfin mort sur une croix?

Paraît-il même qu'il ait fait après sa mort la force de ses sujets? Pendant combien de siècles a-t-on été déclaré infâme et criminel, dès qu'on confessait Jésus-Christ? Y a-t-il eu juge, gouverneur de province, empereur, qui n'ait aussi maltraité un chrétien que l'on traite un coupable de lèse-majesté en premier chef? Les feux, les tenailles, les croix, les chevalets, les plombs fondus n'ont-ils pas paru trop doux pour le punir? *Ad hominis corpus unum, supplicia plura sunt quam membra* (D. Cypr., lib. ad Martyres). Ainsi où

est ce roi plein de force que vous prétendez nous faire voir?

Je ne crois pas, messieurs, qu'un chrétien qui a si avantageusement profité des victoires de Jésus-Christ puisse se faire cette objection; car peut-on trouver de plus glorieux et de plus surprenants exploits que la ruine de l'idolâtrie, le renversement des empires, la défaite des démons, la destruction du péché, la conquête du ciel? C'est cependant l'ouvrage de Jésus-Christ; c'est cependant l'heureux succès qu'on ne lui peut disputer; c'est là ce qu'il a seul entrepris; c'est ce qu'il a seul exécuté.

Ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est qu'il n'a pas achevé ces expéditions à force ouverte et les foudres à la main. Car de quoi n'eût-il pas été capable s'il avait voulu lever le bras, lui qui, comme dit le prophète, fait trembler les montagnes, quand il les regarde dans sa fureur : *Respicit terram, et facit eam tremere* (Psal. CV); lui qui avec deux paroles terrasse ses ennemis à l'entrée de son combat. Ah! ce qu'il y a de plus glorieux pour lui et de plus honteux pour ses ennemis, c'est que ce roi n'emploie que ses faiblesses pour les vaincre. Les larmes, les sanglots, la crainte, la tristesse, les souffrances, la mort, sont les seules armes dont il se sert pour triompher de l'enfer et du monde : *Ecce rex tuus venit pauper, et ascendens super asinam*.

Voyez-vous cet homme né dans la bassesse et dans la pauvreté, qui a passé sa vie sans éclat, qui paraît aujourd'hui dans un équipage si humble et si méprisable, qui va être la rédemption du monde et la ruine de l'enfer, qui va ôter aux puissances infernales la cruelle et tyrannique domination qu'elles ont si longtemps exercée sur les hommes? C'est cependant un roi, dit saint Augustin, qui, par le bois de sa croix, va se rendre le maître des nations que les Césars n'ont encore pu et ne pourront jamais conquérir avec le fer : *Quo nondum porrectum Romanum imperium, jam Christus possidet, quod clausum est illis qui ferro pugnabant, non clausum est illi qui ligno pugnavit* (D. August.).

Si les faiblesses de ce roi lui ont procuré une si grande force, elles n'en ont pas acquies une moindre à son Etat. N'est-ce pas lui qui anime l'Eglise dans les combats qu'elle livre à ses ennemis? N'est-ce pas ce nouveau Moïse, qui, étendant les bras sur la montagne, fait triompher son peuple des Amalécites; et la croix des apôtres tirant toute sa force de celle de leur maître n'a-t-elle pas, comme dit saint Ambroise, étendu son empire jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde? *Te in perpetuum multorum martyrum plantavit interitus, te crux apostolorum æmula Dominicæ passionis ad universi orbis terminos propagavit*.

Où est le vrai chrétien qui, ayant à combattre le péché et le démon, n'a pas plus de raison que David de dire : Les ennemis que j'ai sur les bras sont affaiblis; le roi sous lequel je combats, leur a ôté la plus grande

partie de leurs forces; je les regarde déjà comme s'ils étaient tombés et abattus à mes pieds : *Qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt et ceciderunt*.

Adorable Sauveur, prince invincible, et pour vous et pour nous, voilà le secours que vous nous donnez, la force que vous nous communiquez, le courage que vous nous inspirez, et la raison pour laquelle vous irez aujourd'hui triomphant à Jérusalem; mais quelle conséquence tirerons-nous d'un si glorieux avantage?

Tirons-en deux : la première que nous sommes bien lâches si nous nous laissons vaincre par nos ennemis; et la seconde, que nous sommes bien orgueilleux et même bien ridicules dans notre orgueil, si, après les avoir vaincus, nous nous glorifions de notre victoire.

Car, 1^o si un Dieu n'est pas seulement le spectateur de notre combat, mais s'il nous y communique sa force, si sa grâce nous soutient, et si son exemple nous anime, quelle est notre lâcheté de succomber aux efforts du démon ou du monde, et de ne pas achever le peu de chose qu'il nous reste à faire? Une bonne résolution pourra rompre cet engagement criminel; la fuite de cette compagnie pourra nous empêcher de faire cette médisance; un renoncement à quelques superfluités pourra faciliter le moyen de restituer ce qu'on possède injustement; Jésus-Christ se charge du reste; et nous aimerons mieux résister à ses inspirations et à ses remontrances, que de nous faire une si douce violence? Quelle confusion! quelle lâcheté!

En second lieu, si Jésus-Christ est notre force, avec quel front oserons-nous nous attribuer la gloire de notre victoire? Quoi! quand il sera question d'entreprendre quelque chose qui nous paraîtra difficile, nous nous excuserons sur notre faiblesse; et quand Jésus-Christ nous y aura fait réussir par sa grâce, nous croirons avoir tout fait! Non, non, Seigneur, nous n'aurons jamais cette présomption; c'est vous, dirons-nous avec votre prophète, *c'est vous qui avez opéré en nous le bien que nous avons fait par votre secours*; c'est vous qui, en qualité de roi, êtes notre force, et qui n'avez voulu être reconnu roi que dans le temps que vous alliez être notre victime.

III. — La prudence des politiques ne permet jamais qu'un roi expose sa vie pour la conservation de ses sujets; et un Ancien a fort bien remarqué qu'un prince étant l'âme de ses Etats, ils tombent bientôt dans la faiblesse et dans la décadence dès qu'elle cesse de les animer : *Spiritus ille vitalis quem tot millia trahunt, nihil ipsa per se futura, nisi unus et præda, si mens illa imperii subtrahatur* (Senec.).

Il paraît bien que Jésus-Christ ne s'est pas assujéti à ces maximes, puisque son principal dessein, en entrant aujourd'hui à Jérusalem, a été non-seulement d'exposer sa vie pour ses sujets, mais encore de la perdre, puisqu'il y est venu présenter sa tête à la colère et aux foudres de son Père; et que ce

roi s'étant chargé de tous les péchés de son peuple, a voulu en être la victime : *Ecce rex tuus tibi venit.*

J'avais bien ouï parler d'un empereur qui se fit créer pontife au même temps qu'on lui donna le souverain gouvernement de l'empire ; et la raison qui l'y obligea devait dès lors lui acquiescer le nom qu'on lui donna depuis, de délices du genre humain. Car comme il n'était pas permis à un grand-prêtre d'assister aux causes criminelles, ni de signer un arrêt de mort, il voulut, en le devenant, s'ôter tous les moyens de nuire, et faire connaître à ses sujets qu'ils ne devaient pas craindre une puissance qui s'était consacrée aux autels.

Le Fils de Dieu a voulu porter infiniment plus loin sa générosité et sa douceur, non-seulement en joignant la qualité de prêtre à celle de roi, mais en y joignant même celle de victime ; non-seulement en épargnant le sang de ses sujets, mais en s'engageant à répandre le sien pour eux.

N'est-ce pas pour nous faire connaître cette intention qu'il ne souffre d'être honoré de ses sujets que dans le temps qu'il va s'immoler pour leur salut, qu'il ne veut point d'autre trône que la croix, qu'il ne reçoit point d'autre couronne que celle d'épines, qu'il ne se couvre point de pourpre, à moins qu'elle ne soit teinte de son sang, et qu'il veut enfin que tous les ornements de sa royauté soient autant d'instruments de son sacrifice ?

Si j'en crois saint Chrysostome, il m'apprend que le bon larron reconnu cette alliance de la royauté et de l'immolation de Jésus-Christ, lorsque, voyant le Sauveur du monde mourir pour les péchés des hommes, il conclut qu'il devait en être le souverain, et lui demanda, pour cet effet, part à son royaume : *Memento mei, Domine, dum veneris in regnum tuum.*

Dites-moi (c'est ainsi que ce Père parle à ce bienheureux larron), dites-moi ce qui vous oblige à honorer Jésus-Christ comme un roi ? Est-ce la majesté de son visage ? mais il est tout défiguré ; est-ce la couronne qu'il porte ? mais elle est d'épines ; sont-ce ces trésors qu'il distribue ? mais ses mains sont attachées, et il meurt nu ; est-ce sa cour ? mais ses disciples l'ont abandonné : qu'est-ce donc qui vous oblige de parler à Jésus-Christ comme à un roi, puisque tout ce qui l'environne ne marque que sa faiblesse et sa misère ? Ce qui m'oblige de le traiter en roi, c'est la mort qu'il souffre pour ses sujets ; il est de la générosité d'un souverain de s'exposer, dans de pressantes nécessités, pour son peuple ; et comme la foi m'apprend que Jésus-Christ meurt pour tous les hommes, elle m'apprend en même temps à le regarder comme leur roi.

Cela étant, mes frères, Jésus-Christ n'est-il pas bien fondé à recevoir aujourd'hui les honneurs du triomphe, puisqu'il doit les acheter si cher ; et les hommages qu'on lui rend, dans son entrée à Jérusalem, ne lui sont-ils pas bien dus, puisqu'à la différence

de tous les autres princes de la terre, il va être non-seulement la nourriture et la force, mais encore la victime de ses sujets ? *Ecce rex tuus tibi venit mansuetus.*

Mais aussi cela étant de la sorte, d'où vient que vous refusez en tant d'occasions de vous soumettre à lui ? D'où vient que le démon, le monde et la chair sont les souverains que vous honorez, et que Jésus-Christ est de tous les rois celui-là seul dont vous ne voulez pas souffrir le règne ? Je me trompe, vous voudriez bien souffrir ce règne, mais vous voudriez aussi y en joindre d'autres ; vous voudriez bien servir Jésus-Christ et lui obéir, mais vous voudriez bien aussi servir et obéir à d'autres rois : quelle étrange injustice !

Les rois de la terre ne souffrent jamais qu'on partage avec eux leur autorité, et ils ont raison ; serait-il donc possible qu'on disputât cet avantage à celui du ciel ? Quoi ! ce cœur qu'il a acheté de son propre sang, ce cœur pour la conquête duquel il n'a pas fait difficulté de sacrifier son honneur et sa vie, ce cœur qui lui appartient à lui seul par tant de titres, se trouverait partagé entre son ennemi et lui, entre la passion et le devoir, entre les maximes du monde et celles de l'Evangile, entre le Créateur et la créature ?

Si nous lui avons fait cette injustice, ne la faisons pas davantage, puisque nous la connaissons ; secouons le joug du démon et du monde, puisque nous savons que leur domination ne tend qu'à nous rendre les compagnons de leurs misères ; rentrons dans l'obéissance de Jésus-Christ pour n'en sortir jamais, puisque nous sommes certains que son amour la rend si douce et si agréable, et que ce roi, après avoir été notre nourriture, notre force et notre victime sur la terre, veut encore être notre récompense dans le ciel, etc. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

De l'humilité.

Maria ergo unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis, et domus impleta est ex odore unguenti.

Maria-Madeleine répandit un précieux parfum sur les pieds de Jésus-Christ, elle les essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.

(S. Jean, XII.)

C'est, mes frères, pour la seconde fois que l'Evangile nous fait paraître Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et c'est aussi le second avantage que notre aimable Sauveur prend plaisir de remporter sur cette bienheureuse femme. Nous l'avons vue dans la salle du pharisien fondre en larmes et essuyer de ses cheveux les pieds de son cher maître ; et je vous la représentai pour lors comme faisant pénitence de ses péchés, satisfaisant par un amour saint et divin à toutes les circonstances d'un amour criminel et profane.

Ce qui l'avait rendue coupable était d'avoir brûlé d'un feu impur et de s'être attiré à elle-même des cœurs qui ne devaient appartenir qu'à Jésus-Christ ; et ce qui l'avait

rendue innocente était d'avoir renoncé à elle-même pour ne tourner que vers son Dieu les plus purs mouvements de son cœur. Mais il faut que ce spectacle soit bien agréable à Jésus-Christ, puisque, de quelque côté qu'il aille, il se voit accompagné de cette fidèle et zélée pénitente, depuis sa conversion. Elle se trouve aujourd'hui en un festin où, pendant que Lazare, son frère, est assis à table avec cet Homme-Dieu, et que Marthe, sa sœur, le sert, elle se prosterne derechef à ses pieds pour les oindre d'un précieux parfum et lui rendre encore ce nouveau témoignage de son amour.

Que dis-je ? N'attribuez pas à cette vertu l'honneur de cette action. C'est assez qu'elle ait déjà reçu une fois ce magnifique éloge, qu'elle a beaucoup aimé, il faut ajouter encore à sa louange qu'elle s'est beaucoup humiliée. Car, comme dit saint Grégoire pape, l'humilité a été ce précieux parfum qu'elle répand aujourd'hui en Béthanie ; et puisque, selon l'Evangile, la salle du festin et toute la maison en fut embaumée : *Repleta est domus odore unguenti*, il faut, messieurs et mesdames, que l'odeur de cette vertu passe encore d'elle à vous, principalement en ce saint temps où l'une des grandes dispositions à recevoir Jésus-Christ au temps de Pâques consiste dans l'humilité chrétienne.

Courons donc à l'odeur des parfums de cette sainte épouse, et tâchons de la suivre dans son humilité comme nous avons fait dans son amour, après néanmoins que nous aurons salué une autre femme qui l'a surpassée en l'une et en l'autre de ces vertus : c'est Marie, à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria*.

Pour vous inspirer plus efficacement l'amour de l'humilité chrétienne et vous confondre lorsque vous en négligez la pratique, j'avance d'abord trois propositions sur lesquelles roulera tout ce discours. La première regarde la nécessité de l'humilité chrétienne : c'est une vertu indispensable. La seconde regarde la facilité de cette vertu : elle vous est comme naturelle, ou, pour mieux dire, vous en trouvez les motifs au dedans de vous-mêmes. La troisième regarde le mépris qu'on a pour elle : peu de chrétiens l'aiment, et ceux qui paraissent pratiquer cette vertu n'en ont souvent que l'ombre et le fantôme. Disons-le en trois mots : il n'y a point de vertu plus nécessaire que l'humilité chrétienne, il n'en paraît point de plus facile, et cependant il n'y en a point de plus rare. C'est tout mon dessein.

I. — Je ne puis, ce semble, établir plus solidement ma première proposition que sur l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure que l'humilité est particulièrement nécessaire au salut ; que le grand secret de monter au ciel est de descendre jusque dans le néant, et qu'à moins que nous n'imitions la soumission aveugle des enfants, nous ne pouvons pas prétendre à l'héritage de notre Père : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum*.

Ces paroles ont donné lieu à de belles ré-

flexions des Pères. Les uns, comme saint Ambroise, ont inféré de ce passage que le christianisme n'est qu'une enfance perpétuelle, et que, comme les enfants ne savent ni tromper leur prochain, ni se venger de leurs ennemis, le Sauveur du monde veut aussi que nous ignorions les moyens de résister à l'injustice, de tirer raison des affronts et de repousser par d'autres injustices celles qu'on nous fait : *Sicut infans nescit irasci, fraudare non novit, referire non audet, ita et christianus lædentibus non irascitur, spoliatis non resistit, cædentibus non repugnat* (D. Amb., *vel Maximus*).

Saint Hilaire passe encore plus avant. Comme les enfants, dit-il, aiment leur mère, qu'ils ne connaissent pas le mal, qu'ils ne haïssent personne, qu'ils sont d'une facile créance, indifférents aux biens et aux richesses, il faut, selon cet oracle du Fils de Dieu, que nous les imitions dans cette innocence de leur âge, et que nous ayons, par raison et par vertu, ces sentiments qu'ils ont avant que le péché ait gâté leur esprit et corrompu leur volonté.

Quelque raisonnables et saintes que soient ces pensées, j'ose dire que, si le Fils de Dieu a eu dessein de nous les inspirer dans cet oracle, c'a été en ce qu'elles peuvent servir à nous procurer, par rapport à l'humilité, la nécessité de cette vertu. Il a voulu nous dire que comme les enfants, ignorant leur bonheur, semblent ne sentir que leurs misères, et que comme les plus grands princes dans le berceau, ne sachant pas les avantages de leur naissance qui les distingue des autres, ne témoignent connaître par leurs larmes que les faiblesses qui leur sont communes avec eux, de même ses disciples devaient méconnaître leurs perfections personnelles pour ne s'occuper que de leurs défauts, en sorte qu'ils n'aperçussent dans leurs plus éminentes vertus que des sujets de s'humilier et de s'anéantir.

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas que je donne un sens forcé à ces paroles de Jésus-Christ, puisque lui-même les a expliquées de la sorte, par celles-ci qui les suivent : *Quiconque s'humiliera comme un enfant sera très-grand dans le royaume des cieux*. Peut-on par conséquent trouver une vertu plus nécessaire et plus indispensable ?

Comment ne le serait-elle pas, ajoute saint Bernard, puisque c'est l'humilité qui mérite que Dieu nous donne toutes les autres vertus ; que c'est elle qui les conserve après que nous les avons reçues ; et que c'est elle qui les perfectionne, à mesure qu'elle les conserve : *Ut dentur meretur, quoniam humilibus Deus dat gratiam. Servat acceptas, quia non requiescit spiritus Domini nisi super quietum et humilem. Servatas consummat ; nam virtus in infirmitate, id est in humilitate perficitur* (D. Bern., *epist.* 42). Eclaircissons en peu de mots cet excellent panégyrique de l'humilité chrétienne.

C'est un principe fort commun dans l'Ecriture et chez les Pères que l'humilité de l'homme est une disposition nécessaire pour recevoir généralement toutes les grâces de

Dieu; que comme les vallées ont l'avantage par-dessus les plus hautes montagnes non-seulement d'être à couvert des foudres du ciel, mais de recevoir même l'abondance et la fécondité de ses pluies; ainsi les humbles peuvent se flatter que Dieu verse à pleines mains de continuelles rosées de grâce dans leurs cœurs, tandis qu'il n'a pour les orgueilleux que des malédictions et une volonté déterminée à leur résister. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.*

Saint Grégoire en apporte une belle raison: c'est que le cœur de l'homme n'est capable de renfermer Dieu qu'autant qu'il se vide de lui-même, qu'il renonce à l'estime et à la complaisance qu'il a pour tout ce qui le flatte. Or, il n'appartient qu'à l'humilité de le mettre dans cet état; et, pour m'expliquer avec saint Thomas, il n'y a qu'elle qui puisse dissiper et faire évaporer la ridicule enflure de son orgueil: *Evacuat inflationem superbie.* Et de là qu'arrive-t-il? Il arrive que ce cœur n'est rempli que de Dieu, et qu'un abîme de misères en attire un autre de bénédictions et de grâces.

Combien n'en découvre-t-on point dans un cœur humble, et quel trésor de vertus n'y rencontre-t-on pas? Tous les Pères, qui ont parlé de l'édifice spirituel qu'un chrétien est obligé d'élever dans son cœur, ont toujours regardé l'humilité comme un fondement qui lui était nécessaire, et par le défaut duquel tout l'ouvrage ne manquerait jamais de périr. (*Vide D. Bern., tract. de Gradibus humilit.*). Il est vrai que la foidans la doctrine de saint Paul est la première pierre de cet auguste bâtiment, et qu'on ne peut sans injustice lui ôter l'honneur de l'élever; mais il est vrai aussi que l'humilité la précède en un sens, aussi bien que toutes les autres vertus, puisque c'est elle, comme dit saint Thomas, qui éloigne tous les obstacles qui empêcheraient l'homme de les recevoir, et que, dès qu'un chrétien est humble, il en est pour l'ordinaire abondamment pourvu.

Quand les arbres sont chargés de fruits, ils penchent leurs branches contre terre, et souvent se renversent jusqu'à se rompre; au lieu que ceux qui n'en ont point élèvent leurs cimes fort haut, et ne se parent que d'un feuillage stérile. Telle est la différence des orgueilleux et des humbles: ceux-là n'ont qu'un apparence fastueuse et une ostentation pharisaïque, et ceux-ci ont une admirable fécondité dans leurs abaissements volontaires. Ceux-là ne sont chargés que de feuilles qui peuvent répandre quelque ombrage et faire arrêter des voyageurs oisifs, et ceux-ci sont chargés de leurs propres vertus, qui naissent d'un si bon fonds et si propre à les conserver: *Acceptas servat.* Seconde circonstance qui nous fait connaître l'indispensable nécessité de l'humilité chrétienne.

Car remarquez, je vous prie, que la gloire qui accompagne la vertu et qui semble en être la récompense ne sert souvent qu'à nous en faire perdre le mérite. Pour peu que nous nous arrétions dans le bien que nous fai-

sons, nous nous exposons au danger de n'en jamais recueillir les fruits. Nous combattons les vices, mais si nous baisons nos mains, comme dit Job, pour nous féliciter de notre victoire, dès là nous tombons sous nos propres ennemis, et, quelque péché que nous ayons détruit, nous sommes malheureusement vaincus par la complaisance de l'avoir défait.

La vaine gloire, dit saint Basile, est comme un doux voleur qui nous dépouille de nos richesses spirituelles, et qui nous ravit notre bien d'une manière agréable et flatteuse; c'est un ver qui se forme dans les plus précieux vêtements, un venin qui se cueille sur les plus belles fleurs, et un empoisonneur subtil qui présente sa coupe mortelle aux hommes, afin qu'ils la boivent avec une extrême avidité, sans pouvoir se rassasier: *Inanis gloria dulcis spiritualium opum expoliatrix, jucundus animarum nostrarum hostis, tinea virtutum, blandissima bonorum nostrorum depradatrix, eodemque mellis illitu fraudis suæ veneni coloratrix, etc.* (*S. Basil., Constit. Mon. c. 10*).

Ah! que de chrétiens et de chrétiennes ont péri par là; et si nous pouvions entr'ouvrir les enfers, que nous verrions d'âmes qui y sont précipitées à cause de leur orgueil, et qui seraient élevées au plus haut de la gloire, si elles n'avaient été aveuglées par leur amour-propre, et malheureusement enflées de leurs faux mérites! Combien de solitaires qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans des jeûnes affreux et des mortifications inouïes, qui ont blanchi dans les déserts sous le joug du Seigneur, qui ont fait des miracles sans nombre, et qui cependant sont damnés, parce qu'avec toutes ces vertus ils n'ont pas eu l'humilité, qui est capable de les conserver et de leur mériter une éternité de récompenses?

N'avez-vous pas remarqué dans l'Evangile (*S. Luc., X*) le différent sort du pharisien et du publicain? Le pharisien, plein d'une vaine et ridicule gloire, avait une admirable complaisance pour sa personne et une grande confiance en ses vertus, comme s'il eût été effectivement juste. A l'entendre, nul n'était capable de lui être comparé. Il n'avait pas les vices que les autres ont, et il possédait les vertus qu'ils n'ont pas: jeûner deux fois la semaine, payer exactement la dîme, soulager les pauvres dans leurs misères, n'être ni voleur, ni usurier, ni blasphémateur; c'était là son partage. Enflé de ces prétendues vertus, il se croyait en droit d'avoir de la complaisance pour lui, du dédain et du mépris pour les autres; et, comme si ce n'eût pas été assez d'avoir une estime particulière pour ses vertus personnelles, il s'imaginait lui être permis d'insulter insolemment à son prochain.

Le publicain, d'un autre côté, confus d'avoir offensé Dieu, se tenait prosterné au bas du temple et n'osait lever les yeux au ciel, tant il avait d'humilité et de modestie. Il n'avait en vue que ses péchés, dont il demandait pardon au Seigneur, et frappant sans cesse sa

poitrine, il s'écriait : Ayez pitié de moi qui suis un misérable pécheur.

Mais qu'arriva-t-il de ces deux hommes, et quel fut leur sort ? Jésus-Christ nous apprend que ce pharisien fut réprouvé et que ce publicain retourna justifié en sa maison, et cette étrange conduite à leur égard ne doit pas nous surprendre, dit saint Grégoire. Le pharisien est réprouvé, pourquoi ? A cause de son orgueil et de sa présomption. Le publicain est converti et justifié, pourquoi ? A cause de son humilité et des sentiments modestes qu'il a de lui-même. Pharisien, tu seras damné avec toutes tes belles qualités, parce que tu as une présomption criminelle et une malheureuse confiance en tes vertus. Or, c'est là le plus grand de tous les péchés ; et d'autant plus que tu t'éloignes de l'humilité, d'autant plus on a sujet de désespérer de ton salut : *Hæc est iniquitas maxima, quoniam omne peccatum quod ex infirmitate est semper nequaquam perdit, quæ a superno judice veniam requirit. Præsumptio autem virtutis propriæ tanto gravius in desperatione est, quanto longius ab humilitate* (S. Greg., lib. XXI, Mor., c. 10). Mais pour toi, publicain, tu retourneras dans ta maison avec une abondance de grâces, parce que tu as reconnu ton néant et tes misères, et que ton humilité, qui a été la cause de ta justification, conservera tes vertus : *Acceptas servat*, et qu'elle leur donnera même leur dernière perfection : *Servatas consummat*.

Vous en demeurerez aisément d'accord, messieurs, si je vous dis que c'est l'humilité, aussi bien que la charité qui distingue les vertus chrétiennes d'avec les païennes. En quoi croyez-vous que consiste leur principale différence ? Les païens, dit saint Augustin, non-seulement ne rapportaient pas les vertus à leur fin légitime, qui est Dieu, mais ils ne reconnaissaient pas même que Dieu en fût le véritable principe ; et de là ce Père conclut que leurs vertus n'étaient pas tant des vertus que des vices. Mais les chrétiens, et principalement les humbles, ont des sentiments tout contraires ; ils reconnaissent la grâce de Dieu pour le principe de leurs vertus, et sa gloire pour leur fin, et c'est par cette raison que leur humilité leur donne comme un nouveau degré de sainteté et de perfection.

Considérez telle vertu qu'il vous plaira ; dès que l'humilité ne l'accompagne pas, elle est comme dépouillée de toute sa bonté ; au lieu qu'elle a tout son éclat et tout son mérite quand cette humilité s'y trouve. La foi dont l'emploi est d'assujettir l'esprit humain sous l'autorité de Jésus-Christ, peut-elle le réduire sous ce joug sans l'humilier et l'abattre ? et comme les hérétiques n'ont pas cette humilité, n'est-ce pas aussi par ce principe qu'ils ne veulent pas convenir avec nous de la plupart de nos mystères, ni se soumettre aux décisions de l'Eglise ?

L'espérance qui s'appuie sur les promesses de Jésus-Christ et qui en attend tout son bonheur, serait-elle bien fondée dans cette attente inquiète, si elle ne faisait un aveu

sincère de sa faiblesse et de son impuissance ? La charité qui cherche en toutes choses la gloire de Dieu, pourrait-elle bien s'enflammer de zèle pour la procurer, si elle ne travaillait à renoncer à la sienne propre et à s'oublier ?

Enfin la prière qui est si puissante auprès du Seigneur, en obtiendrait-elle la moindre grâce si un cœur humble ne la formait ? C'est pourquoi l'Ecriture la compare à un arc (Zach., IX) ; parce que comme la flèche en sort avec d'autant plus d'impétuosité, qu'on retire le bras vers soi, de même plus un homme descend et se retire dans son néant, plus il est assuré que sa prière pénétrera le ciel et touchera le cœur de Dieu.

A l'égard des vertus cardinales et morales, n'est-il pas vrai que l'humilité leur donne tout leur mérite et tout leur prix ? La justice n'est principalement considérable qu'autant que, rendant à Dieu la gloire qu'il mérite ; elle l'ôte à l'homme et au péché à qui elle n'appartient pas. La tempérance ne s'abstient jamais plus volontiers des plaisirs et des honneurs que lorsqu'elle croit en être indigne. La douceur et la patience ne se soutiennent qu'autant que l'humilité les rend comme insensibles au mépris, et aux injures. Enfin il n'y a point de vertu qui ne lui soit redevable de sa perfection et c'est ce qui prouve évidemment son indispensable nécessité.

Etes-vous suffisamment convaincus de cette vérité, mes frères, et si l'humilité vous a paru si nécessaire, pourquoi ne travaillez-vous pas à l'acquérir ? Vous ne pouvez être sauvés sans plaire à Dieu, vous ne pouvez lui plaire sans vertu, vous ne pouvez avoir de vertu, du moins qui soit véritable et méritoire, sans l'humilité ; il n'y a donc rien au monde dont l'acquisition doive vous être plus précieuse. Vous prenez tant de peine, et vous consacrez tant de temps à augmenter vos biens et à établir votre famille ; toute votre vie se passe à acquérir dans le monde du crédit, de l'honneur, des dignités, choses non-seulement inutiles, mais même préjudiciables à votre salut, et vous serez indifférents pour une vertu sans laquelle il n'y a ni pardon à espérer, ni mérite à obtenir, ni salut, ni récompense à prétendre ?

Quelle étrange conduite est-ce là ? A entendre parler les chrétiens, il n'y en a pas un qui renonce à son salut, et, à considérer le genre de vie qu'ils mènent, il n'y en a presque pas un qui ne s'éloigne des moyens propres et nécessaires à son salut. Ce salut ne peut se faire sans l'humilité et sans la charité qui en sont les deux fondements. Il y a dans le ciel plusieurs saints qui n'ont jamais jeûné, leur faiblesse les en a dispensés ; il y en a plusieurs qui n'ont jamais fait l'aumône, leur pauvreté leur en a ôté le moyen ; il s'en trouve qui n'ont pas beaucoup souffert, les occasions ne s'en sont pas présentées ; mais il ne s'en trouve point et il ne s'en trouvera jamais qui n'aient été humbles, et comme il n'y en a point qui n'aient aimé Dieu, il n'y en a point aussi qui ne se soient abaissés devant lui et n'aient consenti à être méprisés

pour sa gloire. Jugez après cela de quelle nécessité est l'humilité chrétienne, puisqu'elle peut seule, sans les autres vertus, entrer au ciel, et que les autres ne peuvent y avoir d'accès sans elle ?

Je dois cette réflexion à saint Bernard qui remarque deux choses : la première, que Dieu ne reçoit jamais dans le ciel ceux qui ont le moindre vice ; car s'il en a chassé les anges, et s'il a trouvé des défauts dans les étoiles, y a-t-il apparence qu'il y introduise des gens dans lesquels il y aurait quelque imperfection ? La seconde, que ceux que Dieu reçoit dans le ciel doivent remplir la place de ces anges, et que, par conséquent, ils doivent, outre toutes les autres vertus, avoir particulièrement celle de l'humilité, puisque ces anges n'en ont été chassés que pour leur orgueil : *Putas indifferenter admittet homines in illud beatitudinis templum qui ne angelos quidem ipsos indifferenter relinquit in eo ? an non discernet inter glebas qui discevit inter stellas ? qualem vero putas necesse est hominem inveniri, qui repudiati locum angeli sortiatur ? plane immunem ab omni iniquitate, sed ab ea maxime quæ in ipso quoque angelo inventa est ad odium sempiternum. Sola Deo placet humilitas sive in angelo, sive in homine.* L'humilité est donc absolument nécessaire au salut ; mais ce qui doit nous consoler davantage et nous porter à l'embrasser, c'est qu'autant qu'elle est nécessaire en elle-même, autant sa pratique nous est familière et aisée ; vous le verrez dans mon second point.

II. — Si la pratique des vertus paraît d'autant plus difficile que leurs actions sont pénibles ; si la justice étonne ceux qui la veulent exercer, parce qu'elle est incessamment occupée à punir les méchantes actions, ou à récompenser les bonnes ; si la pénitence fait horreur, parce qu'elle ôte à l'homme ses plaisirs, et qu'elle l'engage à une infinité de laborieux exercices, il faut avouer, mes frères, qu'elle doit nous paraître en un sens bien facile, puisqu'elle semble n'exiger par elle-même aucune action, et que souvent elle ne consiste que dans de certaines privations qui ne demandent que du repos.

Vous en serez bientôt persuadés, si vous considérez les emplois de cette vertu, et si vous remarquez que les principaux sont de ne se point élever, de ne se point louer, de n'avoir nulle complaisance pour soi, de ne se croire l'auteur d'aucun bien, de ne rapporter à son travail ou à la bonté de son cœur, aucun de ses mérites, de ne point diminuer la gloire de son prochain, enfin de ne rien faire qui ressente tant soit peu l'orgueil.

N'est-il pas vrai que c'est en cela que consiste l'humilité chrétienne, et que ce ne sont là presque que de pures cessations d'actions, et par conséquent assez faciles avec le secours de la grâce ? Nous en avons un bel exemple dans la conduite de Jean-Baptiste. Toute la peine que lui donne son humilité, borné, ce semble, à nier ses avantages et à

ne pas accepter les honneurs qu'on lui offre : *Non sum.*

On veut le reconnaître pour le Messie ; on lui envoie une ambassade solennelle, afin qu'il s'explique sur ce sujet : Dites qui vous êtes ? Et il croit assez faire pour la gloire de son Maître, que de prononcer deux syllabes et de dire qu'il ne l'est pas : *Non sum.* On le prend pour Elie ; on est tout prêt à le respecter comme cet homme de feu ; et la même négative suffit pour ne pas recevoir cette gloire, *Non sum*, je ne le suis pas. Enfin, la tentation redouble, on le presse, et on veut qu'au moins il consente à être traité comme un prophète : mais en vain l'orgueil fait ses efforts pour l'attaquer ; il n'a, ce semble, pas besoin d'en faire aucun pour se défendre ; et avec une seule syllabe il produit l'acte d'humilité le plus excellent et le plus parfait : *Propheta es tu ? et respondit : Non.*

L'humilité peut donc consister dans de pures négations ; et cela étant, on doit trouver très-facile une vertu dont la pratique n'est autre chose qu'une cessation d'actions naturellement inquiètes, et qu'un repos d'esprit fort désirable. C'est aussi la récompense que Jésus-Christ a attachée dès ce monde à l'humilité, lui qui en étant le maître, et s'étant fait un devoir de l'apprendre aux hommes, leur a dit pour les animer à sa pratique, et en lever tous les obstacles : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes : *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris* (S. Matth., II). Partout où il y a de l'orgueil, il y a du trouble, de l'embarras, des contradictions, des inquiétudes épouvantables, parce qu'il faut agir et se tourmenter ; mais partout où il y a une vraie et solide humilité, il y a de la paix et du repos, parce que pour l'acquérir il suffit de ne rien faire : et de là il s'ensuit que la pratique de l'humilité est très-aisée, soit parce qu'on aime naturellement ce qui donne de la satisfaction, soit parce que cette satisfaction, pouvant consister dans une cessation d'actions, on n'y trouve rien qui embarrasse et qui gêne.

Allons plus avant, et ajoutons à cette première raison une seconde qui achèvera de vous convaincre de la facilité de cette vertu : je la tire de plusieurs motifs qui doivent porter l'homme à sa pratique. De quelque côté que cet homme se tourne, par quelque endroit qu'il se regarde, de quelque sens qu'il s'examine, sur quelque objet qu'il arrête son esprit, ou qu'il porte ses yeux, il ne trouve que des motifs, et des engagements de s'humilier : toutes les créatures qu'il rencontre lui persuadent que ce sentiment est naturel, qu'en cela la piété et la religion ne lui demandent rien à quoi il ne soit engagé par lui-même.

Ici, messieurs, mon esprit se confesse vaincu par l'abondance de ma matière ; et, pour expliquer tous les motifs qui portent l'homme à l'humilité, il faudrait parler de tout ce qui peut entrer dans sa raison, et tomber sous ses sens. La grandeur de Dieu,

et la bassesse de la créature, l'incertitude de la vertu, et l'énormité du péché, l'abîme du néant, et les cendres de la mort, la perte du passé, et le danger du futur, l'infirmité de la nature, et la nécessité de la grâce; toutes ces choses ensemble nous prêchent l'humilité, nous en insinuent la pratique, et nous en font connaître la facilité.

De ce grand nombre de motifs qui la rendent si facile, permettez, messieurs, que j'en choisisse particulièrement trois, qui semblent renfermer tous les autres, et qu'arrêtant pour un moment vos yeux sur Dieu, sur vous-mêmes, et sur les autres créatures, je vous fasse avouer sans peine que vous n'êtes rien, et que par conséquent vous ne devez vous glorifier de rien.

1. Qui peut penser à Dieu sans se croire obligé de s'anéantir devant son infinie grandeur? Qui peut penser à l'éminence de cet être, à la majesté de ce souverain, à son éternité, à sa puissance, à sa justice, à son indépendance, à sa volonté immuable et éternelle, à sa providence également bienfaisante et invincible, sans se voir obligé d'avouer, comme Abraham, *qu'il n'est que cendre et que poussière?*

Il n'est pas déjà nécessaire de recourir à la foi, pour concevoir de si justes sentiments. Sans que saint Pierre nous dise de nous humilier sous la main toute-puissante de Dieu, la nature l'enseigne; et si nous sommes assez aveugles pour concevoir quelque estime de nos personnes, nous n'avons qu'à regarder Dieu pour corriger cette ridicule vanité, et nous écrier comme Job : *Nunc oculus meus videt te, et idcirco me reprehendo* (Job., XLII). Les yeux de mon esprit vous considèrent, Seigneur, et c'en est assez pour protester que, comme toute la gloire vous appartient, je ne mérite que confusion et que mépris.

Que dis-je? ce n'est ni la puissance, ni l'indépendance, ni la majesté de Dieu, qui sont les plus grands motifs de notre humilité; ce sont plutôt ses abaissements et ses faiblesses qui nous rendent cette vertu facile. Je change de sentiment, mes frères. Tandis que Dieu est demeuré dans sa grandeur, l'humilité a été méconnue sur la terre; et il a fallu, dit saint Augustin, qu'il se soit lui-même abaissé pour guérir l'enflure de notre orgueil : *Medicina tumoris hominis, humilitas Dei*.

Quand je considère un Dieu humilié pour moi, non-seulement jusqu'à se faire homme, mais jusqu'à se faire l'opprobre des hommes; quand je le vois, comme dit Tertullien, marcher dans les voies de la bassesse et de l'ignominie, depuis une crèche jusqu'à une croix, *In humilitate et ignobilitate incedens* : c'est alors que je fais volontiers serment, avec l'Apôtre, de ne me glorifier jamais que dans la bassesse et l'humilité, pour faire régner en moi cette vertu de Jésus-Christ.

D'ailleurs, et c'est une autre raison, quand l'homme ne jetterait les yeux que sur lui-même, il trouve une infinité de sujets de

s'humilier. En quelque état qu'il se trouve, le Prophète a toujours raison de lui dire *qu'il porte au milieu de lui soi principes et les motifs de son humiliation*. Ne sait-il pas que dans la nature, le néant est son origine; qu'une infinité de siècles se sont écoulés avant qu'il fût, et que de lui-même il n'aurait jamais pu sortir de cet affreux et impénétrable abîme? Ignore-t-il que tout créé qu'il soit, il a encore une secrète inclination vers le néant, qu'il faut que la même main qui l'en a tiré l'empêche d'y rentrer; et que si Dieu cessait de le regarder et de le soutenir, il le ferait périr avec la même facilité que notre absence fait évanouir notre image dans les miroirs qui nous représentent? *Avvertente autem te faciem tuam turbabuntur* (Psalm. CIII).

Dans la grâce, cet homme ne sait-il pas encore que le péché est toujours son ouvrage, et jamais la vertu? qu'il commet l'un, et qu'il reçoit l'autre; qu'il est coupable de sa perte, et qu'il ne peut être l'auteur de son salut; que quelques avantages qu'il ait, il les tient tous de la main libérale de Dieu, et que s'il les a reçus, il n'a nulle raison de s'en glorifier?

Dans l'ordre de la gloire, qu'est-ce qu'il peut faire, de lui-même, pour se rendre capable de cette haute félicité? Ne sent-il pas au-dedans de lui de certaines semences de réprobation; et quand Dieu couronnera un jour nos mérites, que couronnera-t-il en nos personnes que ses propres dons, dit excellemment saint Augustin? Par conséquent, dans quelque état que l'homme se trouve, il rencontre une infinité de sujets de s'humilier, et il n'en porte que trop en lui-même qui doivent lui rendre cette vertu facile.

Enfin s'il se compare aux autres créatures qui lui sont inférieures, où peut-il trouver quelque ressource à son orgueil? Y en a-t-il aucune dont il ne soit redevable à Dieu, aucune dont il ne puisse abuser, aucune dont le service ne puisse lui être quelquefois funeste; aucune enfin, qui, comme dit le Sage, ne soit un piège tendu à sa folie?

Concluons donc qu'il n'y a point de vertu plus familière à l'homme que l'humilité; aucune dont il ait plus besoin, aucune dont la pratique lui soit, par conséquent, plus facile et plus naturelle. Mais, en tirant cette conséquence, n'avons-nous pas raison d'être surpris de ce que, malgré tant de motifs qui nous portent à cette vertu, il y ait si peu de gens qui la pratiquent? Elle est nécessaire, elle est facile; et cependant elle est très-rare. C'est ce qui me reste à vous montrer.

III. — Quand je dis que l'humilité est rare dans le monde, ne croyez pas que je veuille dire qu'il y ait peu de gens qui connaissent leurs misères et leurs défauts; puisque je suis au contraire persuadé que presque tout le monde en est convaincu, et qu'une lumière naturelle suffit pour ne s'y pas tromper. Combien de philosophes et de sages, dans l'antiquité païenne, ont reconnu le néant et l'infirmité de l'homme? Combien de gens se reprochent tous les jours, à eux-

mêmes leur stupidité, leur légèreté, leur incapacité, à l'égard de mille choses auxquelles ils devraient être plus propres et plus éclairés qu'ils ne le sont?

Aussi l'humilité ne consiste pas précisément dans cette connaissance, disent les Pères (1); et si ce sentiment est un principe que l'humilité suppose, il ne la forme cependant jamais, à moins qu'on n'y ajoute un amour et une fuite du cœur; je veux dire avec eux un amour du cœur pour l'abjection et le mépris; une fuite du cœur pour la gloire et pour les louanges.

Or, c'est par ces deux sentiments que nous devons juger combien l'humilité est rare dans le monde. Car qui est-ce, 1^o qui se croit digne de mépris, et qui les aime? Quoiqu'on ne puisse ignorer ses défauts, se trouve-t-il beaucoup de gens qui profitent de cette connaissance, et qui en conçoivent de bas sentiments d'eux-mêmes? Au contraire, on s'afflige de cette vue, on ne la peut souffrir, on se cache sa propre misère, on tâche d'abord de s'en consoler, en se figurant d'autres avantages; et il n'y en a guères enfin, qui ne s'imposent à eux-mêmes sur ce sujet.

Demandez à l'homme du monde le plus dépourvu de bonnes qualités, quel il est; obligez-le, dans sa réponse, de se défaire de l'imposture ordinaire de la civilité et de cette fausse humilité que saint Augustin appelle un grand orgueil; obligez-le, dis-je, à parler selon les sentiments de son cœur, et vous verrez qu'il croira toujours avoir quelque talent particulier qui le récompensera de ses défauts. S'il n'a des richesses, il aura de la science; s'il n'a ni des richesses ni de la science, il aura de la noblesse ou quelque autre avantage. Si cette femme n'a de la beauté, elle aura du bien; si elle n'a ni beauté ni bien, elle aura de l'esprit, de la modestie, de la pudeur, il se trouvera toujours quelque prétexte d'orgueil, quelque secret retranchement de vanité.

2^o L'humilité est encore rare par un autre principe; parce qu'il s'en trouve très-peu qui fuient les louanges et la gloire. A la vérité on paraît modeste et humble au dehors; il semble qu'on ne souffre qu'avec peine les éloges qu'on reçoit: mais si vous y prenez garde, c'est pour en profiter plus finement par le mépris qu'on en fait ou par l'indifférence qu'on y a.

Cependant quel sujet a-t-on d'avoir ces sentiments? Mortels ambitieux, têtes insolentes, voulez-vous que j'ouvre les tombeaux où vous devez être réduits en cendres, et les abîmes de l'enfer où vous êtes près d'être engloutis? Voulez-vous qu'en vous montrant ces deux gouffres, j'emploie la parole de Dieu même pour vous dire: misérables pécheurs qui avez mérité mille fois d'être damnés, et qui brûleriez il y a longtemps avec les démons, si la justice divine avait voulu se venger de vous; comment pouvez-vous former des desseins de vanité,

aux pieds du tribunal de votre juge et à la veille de votre supplice? Ou, si je ne me sers pas de ce motif, avec quel front osez-vous opposer au Dieu que vous adorez, votre fierté et votre orgueil? Vous le verrez bientôt mourir sur une croix, pour des péchés qu'il n'a pas commis: et, à la vue de ce spectacle, vous aurez l'insolence de vous flatter des vertus que vous n'avez pas? jusqu'à quand enfin aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge?

Que votre erreur ait duré jusqu'à la venue et à la mort de Jésus-Christ, je ne m'en étonne pas, dit saint Augustin. Un Dieu fait homme ne vous avait pas encore enseigné l'humilité par son exemple; mais depuis qu'il s'est incarné et qu'il a expiré sur un gibet, ne faut-il pas que votre orgueil se confonde; et quand mettrez-vous fin à vos illusions, si vous ne vous en désabusez pas en présence de la vérité? *Usque ad adventum Filii Dei error vester duraverit, quid ultra graves corde estis? Quando habituri estis finem fallaciarum, si veritate presente non habetis? (D. Aug., exposit. in Psal. 49.)* C'est avec ce dernier motif que je vous laisse, faites-y réflexion pendant ce saint temps; et sachez que si vous vous humiliez avec Jésus-Christ sur la terre, vous serez élevés avec lui dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Pour une absoute.

An ignoras quoniam benignitas Dei ad poenitentiam te adducit?

Ne savez-vous pas que la bonté de Dieu vous invite à faire pénitence (Rom. II)?

Monseigneur,

Dans quel esprit êtes-vous venus assister, mes frères, à la cérémonie pour laquelle vous êtes aujourd'hui assemblés; et comme elle n'est plus qu'une faible image de la réconciliation solennelle qu'on accordait autrefois aux pécheurs qui avaient expié leurs crimes par une longue et austère pénitence, n'est-ce pas un injurieux reproche que l'Eglise vous fait de votre lâcheté et de votre délicatesse?

Que cette mère est douce et indulgente, de réduire à peu de choses la pénitence des premiers siècles, et de se contenter de légères satisfactions, pour des péchés que plusieurs années passées dans de fréquentes mortifications et d'amères larmes auraient à peine expiés?

Mais quelle est par ce même principe la dureté et l'immortification de ses enfants, de l'avoir obligé d'user envers eux d'une si étrange condescendance? Car, enfin, sortez-vous, comme faisaient autrefois les pénitents publics, de dessous le cilice et la cendre; et avez-vous passé comme eux des années entières à expier tant de péchés énormes, dont vous vous êtes souillés? N'est-ce qu'après avoir attendri l'Eglise par vos gémissements et par vos larmes, n'est-ce qu'après l'avoir

(1) D. Aug., lib. contra epis. Petilian; et D. Bern., lib. II de considerat., ad Eugen.

autant édiflée par les exercices d'une satisfaction publique et laborieuse, que vous l'aviez scandalisée par vos désordres, que vous paraissez ici pour recevoir votre grâce, par l'imposition des mains de ses premiers ministres ?

Je ne puis me persuader, mes frères, que vous l'osiez dire ; et cependant, si cette cérémonie n'est plus qu'un faible reste de l'austère pénitence des premiers siècles, ne doit-elle pas vous donner encore plus de confusion et de crainte, que de consolation et de joie ?

Cette bonne mère, s'accommodant à votre faiblesse, a mieux aimé remettre quelque chose de ses premières lois, que de vous laisser une occasion continuelle de les enfreindre. Elle en a usé avec nous comme un médecin fait souvent avec ses malades, qui voyant la répugnance qu'ils ont de prendre des potions amères, ne leur donne pas toujours celles qu'il croit les plus salutaires, mais celles dont il les juge plus capables (*D. Cypr., l. de Lapsis*).

Telle a été la facilité avec laquelle l'Eglise s'est comportée à l'égard des pécheurs, lorsque s'apercevant du dégoût qu'ils avaient pour quelques anciennes, mais très-utiles pratiques de la pénitence, elle a bien voulu leur en imposer de moins sévères : et c'est pour conserver quelques marques de cette première sévérité, qu'elle renouvelle aujourd'hui cette cérémonie de l'absoute.

Comprenez-vous à présent toute l'obligation que vous lui avez : ou, pour mieux dire, comprenez-vous quelle reconnaissance elle vous demande et quel usage elle prétend que vous fassiez de sa bonté ? Je viens ici vous dire, mes frères, que la douceur de cette bonne mère vous doit porter à la pénitence ; et que c'est parce qu'elle se relâche en quelque façon de son ancienne sévérité, que vous êtes obligés de ne vous point pardonner à vous-mêmes : *An ignoras quoniam benignitas Dei ad penitentiam te adducit ?*

Pour vous expliquer cette contradiction apparente, il est à propos que je vous fasse remarquer, qu'il y a deux parties dans la pénitence, dont l'une en forme le corps, et l'autre en fait l'âme et l'esprit. Ce qui fait l'esprit de la pénitence lui est essentiel, et par conséquent immuable ; et ce qui en faisait autrefois comme le corps a pu, quoique fondé sur de bons principes, changer dans l'usage, et a en effet changé.

Quoi que vous fassiez, vous ne pouvez jamais être dispensés de cette première partie de la pénitence, et ce n'est pas pour cela qu'on vous assemble aujourd'hui ; mais l'Eglise veut bien condescendre à votre faiblesse à l'égard de la seconde, pourvu néanmoins que par le souvenir qu'elle vous donne aujourd'hui des choses dont elle vous dispense, vous vous renfermiez dans celles dont elle ne vous dispense pas : je veux dire pourvu que le souvenir de ce qui ne s'observe plus dans la pénitence vous anime à observer exactement ce qui en reste. Car voilà l'intention de l'Eglise dans sa condescendance, et le véri-

table esprit de cette cérémonie. *An ignoras quoniam benignitas Dei ?* etc.

Dans cette ancienne pénitence, que j'appelle avec les Pères une pénitence solennelle, on retranchait non-seulement de la participation, mais de la vue même des saints mystères les pénitents publics (*V. D. Pacianum, epist. parænetica*). On passait tout le temps qui était ordonné dans des austérités et des humiliations qui se faisaient à la vue de toute l'Eglise, et enfin, quand on avait une fois mis un pécheur à cette pénitence, on ne l'admettait jamais à une seconde s'il venait à retomber.

Or l'Eglise, par sa condescendance, et à cause de votre dureté, n'use plus envers vous de cette rigueur que j'ai appelée le corps de la pénitence ; mais que devez-vous faire de votre côté ? Vous devez en conserver toujours l'esprit, qui est un esprit de haine et d'aversion du péché : ce sera mon premier point ; un esprit de mortification et de satisfaction pour le péché : ce sera mon second point ; un esprit de fidélité et de persévérance pour ne pas retomber dans le péché : ce sera mon troisième point. Commençons.

I. — La première rigueur de l'ancienne pénitence solennelle consistait à retrancher de la participation et de la vue même des saints mystères ceux que l'Eglise y condamnait. Nous voyons dans saint Augustin qu'il y avait principalement trois crimes qui étaient sujets à cette peine : la fornication, l'idolâtrie et l'homicide. Car quoique les autres péchés mortels ne pussent se racheter que par la pénitence, cependant la publique n'était principalement ordonnée que pour ceux-ci. *Tria mortifica esse non dubitant excommunicatione punienda, donec penitentia humiliore sanentur : impudicitiam, idololatriam, homicidium* (*S. Aug., de Fide et Operibus, c. 19*).

Ce même Père nous parle de cette ancienne sévérité de l'Eglise en cent endroits de ses ouvrages, et c'est ce qui lui donne lieu de distinguer deux sortes d'excommunications : l'une dont on frappait les pécheurs impénitents et opiniâtres, l'autre qui s'exerçait contre les pécheurs pénitents et volontairement soumis ; l'une qu'il appelle mortelle et l'autre qu'il nomme médicinale.

Ces deux excommunications sont, dit-il, une image de celle que Jésus-Christ prononcera contre les réprouvés au dernier jour, lorsqu'il leur commandera de se retirer de lui, mais avec cette différence que l'excommunication que l'Eglise lance contre les opiniâtres est tellement l'image du jugement dernier, qu'elle en est le préjugé, au lieu que celle qui s'exerce contre les pénitents n'en est l'image que pour en être le remède.

Les autres Pères nous représentent dans leurs siècles cette pénitence sous cette rigoureuse idée de suppression, de retranchement, d'excommunication. Fulbert de Chartres, qui vivait dans le onzième siècle, nous apprend que cette discipline était encore en vigueur de son temps ; et surtout saint Chry-

sostome nous en imprime une religieuse horreur, lorsqu'il nous explique de quelle manière cet arrêt s'exécute sur les pénitents. Il nous représente un diacre qui, avant la célébration des divins mystères, se tenant debout dans un lieu éminent, et élevant sa main comme les hérauts qui portent la parole des princes, s'écriait à tous les pénitents: Que ceux qui sont en pénitence sortent, et n'y retenait que les vrais fidèles, en ajoutant: Les choses saintes sont pour les saints, *Sancta sanctis*.

Voilà, messieurs, la rigueur qui s'exerçait autrefois contre les pénitents avant de les recevoir à la réconciliation: rigueur à la vérité grande, mais qui, toute grande qu'elle était, bien loin de rebuter et de décourager les pécheurs, leur paraissait souvent si utile et si nécessaire, qu'ils l'acceptaient de grand cœur et même la demandaient. Ils appréhendaient, dit saint Augustin, que celui qui, méprisant la discipline de l'Eglise, ne voulait pas être séparé du saint des saints visible, ne fût à jamais exclu du saint des saints invisible, et que celui qui refuserait d'être pour quelque temps excommunié de l'autel de la terre, ne le fût éternellement de celui du ciel.

A présent, mes frères, l'Eglise n'use plus de cette rigueur envers les pénitents. Quelques péchés que vous ayez commis, à quelques dérèglements que vous vous soyez abandonnés, on ne vous interdit plus à présent l'entrée de ce temple, ni la vue de cet autel; vous ne souffrirez pas la confusion d'entendre en cette grande solennité la voix menaçante de quelques-uns de nos ministres vous dire: Sortez d'ici, les choses saintes ne sont que pour les saints; voix qui, étant comme l'écho de celle que Dieu fit entendre à Adam après son péché, vous chasserait du paradis de la terre.

L'Eglise s'est contentée de vous prononcer dès l'entrée du carême l'arrêt de mort que Dieu prononça à ce premier pécheur; mais elle ne vous a pas éloignés comme lui de l'arbre de vie; et ne vous privant pas de la présence de ses saints mystères, elle se prépare à vous réconcilier avec son époux.

Mais quoi! n'est-il pas juste que le souvenir de cette rigueur fasse du moins sur vos âmes ce que cette rigueur même faisait sur celles des anciens pécheurs? Or, quel sentiment croyez-vous que cette séparation y fit? Un sentiment essentiel à la pénitence, et dont l'Eglise ne vous dispensera jamais, qui est de concevoir une grande horreur du péché et de le détester.

Oui, mes frères, l'intention de l'Eglise, en châtiant les pécheurs par cette espèce d'excommunication, était qu'ils connussent effectivement le malheur qu'il y avait d'être séparé de Dieu, qu'ils comprissent par la séparation du souverain bien de la terre, qui est la participation de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le péril où leur péché les avait mis, de les séparer éternellement de la possession du ciel, et qu'enfin, par cette considération, ils se sentissent animés d'une haine ir-

réconciliable contre le péché, qui leur attirerait cette disgrâce.

En effet, n'est-ce pas un grand motif de haine contre le péché de savoir qu'il est capable de nous fermer pour jamais l'entrée du ciel? Ah! être éternellement privé de la vue de Dieu, être pour jamais séparé de la seule chose qui peut nous satisfaire, être pendant une éternité excommunié de la compagnie des saints et de la joie des anges, n'en est-ce pas déjà trop pour avoir une aversion immortelle pour la cause d'une si cruelle division?

Les Pères font une judicieuse réflexion, que dès qu'on connaît le péché, il est très-difficile aux pécheurs de n'en pas concevoir de l'horreur. Il y en a qui n'ont ni honte ni douleur de leurs crimes; on en voit même de si aveuglés dans leurs désordres qu'ils se réjouissent, comme dit l'Ecriture, de les avoir commis: *Lætantur cum male fecerint, et exultant in rebus pessimis* (Prov., II). Mais savez-vous la raison d'une si surprenante insensibilité? C'est qu'ils ne connaissent pas leurs crimes; c'est que l'erreur et les ténèbres, pour parler encore avec le Sage, sont en quelque manière créées avec eux, et forment un épais nuage qui leur en cache toute la difformité.

Il n'en est pas de même de ceux qui, par un rayon de miséricorde, reviennent de leur aveuglement et ont quelque connaissance du péché, puisqu'il n'y en a pas un qui ne le déteste pour lors, et qui n'en ait une extrême horreur. D'abord que Nathan eut représenté à David l'injustice et le scandale de son adultère, il en conçut une si grande aversion, qu'il en devint comme insupportable à lui-même, pleurant jour et nuit, endossant le cilice, ne cherchant que le silence et la solitude. Dès que saint Pierre eut fait entendre à Ananie quel était son péché d'avoir voulu mentir à Dieu et en imposer au Saint-Esprit, cet homme qui n'avait pas d'abord connu toute l'indignité de son action, tomba mort de confusion et de douleur: tant il est vrai que ceux qui connaissent la malice du péché, en ont nécessairement de la honte et ne manquent pas de le détester, comme il n'y a que ceux qui ignorent sa malice qui soient sensibles à la fausse joie qui l'accompagne.

Mais quel moyen, me direz-vous, en vivant comme nous faisons, dans un monde aussi aveugle et aussi corrompu, d'avoir une si parfaite connaissance de la malice du péché? et ne faudrait-il pas que Dieu lui-même ou quelques-uns de ses ministres, envoyés extraordinairement de sa part, nous en découvrirent toute la laideur?

Je vous avoue qu'un tel secours pourrait dissiper votre aveuglement; mais, outre que Dieu n'y est pas obligé, il semble que l'esprit de la cérémonie de ce jour suffit pour vous en donner une assez grande notion. Car quand l'Eglise retrace aujourd'hui dans votre esprit l'idée de son ancienne sévérité, ne vous avertit-elle pas, par toutes les choses qui se sont autrefois passées, que le pé-

ché est capable de vous priver éternellement de la vue et de la possession de votre Dieu, et si cela est, pouvez-vous être mieux informés de sa malice ?

Ceux d'entre vous qui ont lu le premier livre des Rois, se seront sans doute étonnés de ce que Samuel reprenant quelques pécheurs d'un crime qu'ils avaient commis, leur ait reproché d'avoir fait toute sorte de maux : *Vos fecistis universum malum*. Mais saint Grégoire soutient que cette parole est une définition fort juste du péché mortel, et voici la raison qu'il en donne. C'est que par le péché, l'homme est privé de Dieu, qui renferme en soi tous les biens, et par conséquent le réduit à un état qui est l'assemblage de tous les maux.

Un peu de réflexion sur vous, mes frères. Avez-vous jamais bien compris que, faisant cette injustice, ou préférant ce blasphème, vous avez fait pour votre perte tous les maux dont les démons étaient capables ? Vous êtes-vous persuadés que, par cette action, ou cette parole criminelle, vous vous êtes exposés à perdre votre Dieu pour une éternité, à vous bannir pour jamais de la société des anges, de la compagnie des saints ; en un mot, de la jouissance de tout bien ? *Vos fecistis universum malum*. Du moins l'Eglise qui en avertissait autrefois ses enfants par une espèce d'excommunication, vous en avertissant aujourd'hui par mon ministère, n'avez-vous pas en cela un suffisant motif de haïr et de détester le péché, et d'avoir autant d'aversion pour cet ennemi de Dieu, que vous devez avoir d'amour pour Dieu même ?

Voilà, chrétiens, la première condition essentielle à la pénitence dont l'Eglise ne vous dispensera jamais. Si elle ne vous fait pas quitter vos habits pour prendre la cilice et vous couvrir de cendres, si elle ne vous retranche pas de ses temples et de ses autels, c'est à condition que vous conserverez ou que vous augmenterez dans vos cœurs l'horreur du péché, que cette espèce d'excommunication imprimait autrefois à ses pénitents.

Ne croyez pas néanmoins, que quand cette pieuse et charitable mère vous inspire ce sentiment intérieur, son dessein soit de vous exempter tout à fait des exercices corporels et extérieurs de la pénitence ; car quoique à présent elle n'exige que rarement de ses enfants une satisfaction publique, vous êtes toujours obligés de satisfaire pour vos péchés et de les expier. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Oui, messieurs, la seconde rigueur de l'ancienne pénitence était d'être publique et laborieuse. Ceux qui ont lu Tertullien et saint Cyprien savent que de leur temps la satisfaction consistait en deux pénibles exercices, tantôt secrets, tantôt publics, et que les pécheurs ne pouvaient souvent être reçus à la réconciliation qu'après avoir non-seulement affligé leurs corps en particulier par des larmes, des jeûnes et des veilles, mais après s'être soumis à plusieurs

longues et humiliantes mortifications qui se faisaient à la vue de tout le monde.

Combien y avait-il de péchés pour lesquels un chrétien devait être sept et dix ans en pénitence ? Et quand ils étaient ennuyés de la durée d'un si long supplice, savez-vous ce que leur répondaient les Pères et la consolation qu'ils leur donnaient ? Tantôt ils leur représentaient, comme Tertullien, l'éternité de la damnation qu'ils avaient méritée, et dont cette pénitence les délivrait : *Si de exomologesi retractus, gehennam considera* ; et tantôt, comme saint Cyprien, ils les renvoyaient au martyre et leur disaient de s'aller présenter aux bourreaux, afin qu'ils abrégassent, en leur faisant perdre la vie, une pénitence dont la longueur les effrayait : *Qui differri non potest, potest coronari*.

Telle est la juste rigueur que l'Eglise, pendant plusieurs siècles, a tenue à l'égard de ses pénitents ; et si à présent elle usait encore de la même sévérité, où en seriez-vous ? Et dans l'extrême faiblesse où vous êtes ; ne désespéreriez-vous pas de pouvoir vous assujettir à de si rigoureuses pratiques ? Reconnaissez donc quelle est la grâce que cette mère tendre et charitable vous fait de ne vous y pas obliger ; mais en reconnaissant cette sage indulgence avec laquelle elle use envers vous, gardez-vous bien de croire que sa judicieuse complaisance aille jusqu'à la lâcheté : *An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* ?

Car vous devez savoir que l'Eglise ne vous demandant plus de si pénibles et de si longs exercices, elle ne vous dispense pas néanmoins de la satisfaction, sans laquelle la pénitence ne serait ni entière, ni agréable à Dieu. Si vous ne m'en croyez pas, messieurs, demandez à tous les Pères ce qu'ils en pensent.

Demandez-le à saint Augustin, et il vous déclarera que la satisfaction que l'on doit à Dieu, pour les péchés qu'on a commis, ne consiste pas dans de simples paroles, mais dans des œuvres et des exercices réels. Demandez-le à saint Ambroise, et il vous répondra (*Lib. de Pœnit. David.*) qu'il ne juge digne du nom de pénitent, que celui qui pleure les péchés qu'il abandonne. Demandez-le à saint Jérôme (*vel alius auctor ad Celantiam*), et il vous dira que l'âme pécheresse doit crier couragement à son médecin : *Brûlez ma chair, ouvrez mes plaies, arrêtez, par des breuvages amers, toutes les humeurs qui sont les causes de mes maladies.*

Demandez-le à S. Grégoire, et ce grand pape vous répondra que comme la main n'efface pas ce qu'elle a écrit en cessant d'écrire, que comme celui-là ne s'acquitte pas de ces anciennes dettes qui n'en contracte pas de nouvelles ; aussi le pécheur qui cesse de vivre mal ne satisfait pas à Dieu, s'il ne se punit d'avoir mal vécu. Il ajoutera même qu'un pécheur qui se confesse, et qui ne satisfait pas à la justice divine, est cet arbre de l'Evangile, qui, n'ayant que des feuilles

et point de fruits, fut maudit du Fils de Dieu et déclaré n'être bon qu'à brûler.

A la vérité, mes frères, l'Eglise vous condamne très-rarement à la pénitence publique, telle qu'elle se faisait autrefois, selon la sévérité des anciens canons ; mais savez-vous bien que c'est afin que cette indulgence vous porte à vous acquitter plus exactement de la satisfaction qu'elle vous impose : *Convertimini ad Dominum Deum vestrum, quia benignus, et misericors est.*

Mais de quelle nature, me direz-vous, cette satisfaction doit-elle être ? Mes frères, et pour la sûreté des confesseurs qui l'ordonnent, et pour la sûreté des pénitents qui la reçoivent, et pour ma propre sûreté, moi qui suis obligé de m'en expliquer, je ne trouve point de règle plus certaine là-dessus que celle du concile de Trente, qui veut que cette satisfaction réponde à la qualité de vos crimes : *Pro qualitate criminum.*

En effet, n'est-il pas bien raisonnable, dit S. Paul, qu'à proportion que vous avez fait servir vos membres à l'iniquité, vous les sanctifiez, en les consacrant aux desseins de la justice ? *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ, in sanctificationem (Rom. XIX).* Vous avez été avarés, n'est-il pas juste que vous étouffiez en vous cette mauvaise qualité par vos aumônes ? Vous vous êtes souillés par la fréquentation du monde et des compagnies ; qu'y a-t-il de plus propre à vous purifier de cette contagion que la retraite et la prière ? Vous avez accordé à vos sens les plaisirs les plus brutaux et les plus indignes, non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme ; et devez-vous espérer de vous relever de cette infamie par d'autres voies que les méditations et les jeûnes ?

Souvenez-vous, mes frères, que ces péchés n'auraient pu autrefois être expiés que par de longues satisfactions, et par conséquent si l'Eglise abrège ce temps et diminue ces anciennes rigueurs, serait-il bien possible que vous eussiez encore de la peine à vous y soumettre ?

Nous lisons dans le prophète Ezéchiel, une espèce d'indulgence fort rapportante à celle-ci. Dieu lui commande de dire à Jérusalem que, pour avoir passé quatre-vingt-dix ans dans un scandaleux libertinage, il est prêt de l'abandonner à ses ennemis ; et il lui ordonne, en particulier, de dire à la maison de Juda que pour lui avoir désobéi pendant quarante ans, elle sera enveloppée dans ce même malheur. Mais il charge en même temps ce prophète d'apprendre à ces peuples, par un exemple sensible, la manière avec laquelle ils peuvent prévenir ce triste sort ; et pour cela, que lui ordonne-t-il ? *Dormies super latus tuum, et assumes iniquitatem domus Juda quadraginta diebus, diem pro anno, diem, inquam, pro anno dedi tibi (Ezech., IV).* Il lui ordonne de se coucher contre terre l'espace de quarante jours, qui sont autant de jours que ces peuples ont péché d'années,

et de ne s'en relever qu'après un rigoureux jeûne.

Vous comprenez à présent, mes frères, ce que je veux dire, que c'est avec la même bonté que Dieu vous traite aujourd'hui. Vous avez peut-être passé les vingt, et les trente années dans le désordre ; Dieu pourrait avec toute sorte de justice, vous condamner à expier ce grand temps de votre iniquité par un temps aussi long d'austérité, et de pénitence ; autrefois même l'Eglise y gardait quelque proportion, lorsque la moitié d'une vie passée dans le crime devait s'expier par l'autre moitié qu'il fallait passer dans l'humiliation et dans le jeûne.

Mais admirez jusqu'où Dieu s'est relâché en votre faveur, *Diem pro anno* ; il ne vous demande presque plus qu'un jour de satisfaction pour une année de péché. Est-ce là trop, mes frères, et y a-t-il quelqu'un de vous qui ait sujet de s'en plaindre ? *Diem pro anno.* Pécheur invétéré, pour trente et quarante années de jeunesse passées dans l'emportement et dans la débauche, n'es-tu pas touché de la bonté de l'Eglise ? *Diem pro anno*, un jour pour une année. Elle ne t'en demande peut-être pas tant, puisqu'elle ne te demande que ce qui te reste à vivre, et que tu ne vivras peut-être pas autant de jours, que tu as péché d'années, *Diem pro anno.*

Elle ne vous demande, chrétiens, que quarante jours d'austérité, qu'un carême que vous avez dû avoir passé dans les exercices d'une vraie et sévère pénitence. Oui, je vous le répète encore, un jour pour une année, et je vous le répète d'autant plus hardiment, que je ne le fais qu'après Dieu même : *Diem pro anno, diem, inquam, pro anno dedi tibi.*

Après une si douce sentence, y aura-t-il des pécheurs assez lâches pour en appeler, soit qu'ils considèrent le temps auquel ils ont péché, soit qu'ils considèrent les supplices éternels qu'ils devaient souffrir, soit même qu'ils considèrent la longueur de la pénitence à laquelle ils eussent autrefois été obligés de se soumettre ? *Diem pro anno, etc.*

Quand je parle de la sorte, n'y a-t-il pas sujet de craindre, que la facilité avec laquelle l'Eglise vous traite, ne devienne une occasion de ne vous pas tenir si fort sur vos gardes contre la rechute ? et c'est pour cela qu'il est encore nécessaire de vous avertir que la primitive Eglise ne recevait les pécheurs qu'une seule fois en leur vie à la pénitence solennelle et publique, afin que le souvenir de cette pénitence unique vous empêche de retomber dans le péché. Encore deux mots et j'achève ce discours.

III. Quelque rigoureuses que fussent les deux circonstances de l'ancienne pénitence, dont je viens de vous parler, cependant celle d'être unique et de ne s'administrer qu'une seule fois à un même homme pendant la vie, était la plus fâcheuse.

Quand un chrétien avait été assez malheureux pour souiller l'innocence de son baptême par un crime énorme, et qu'il se mettait en devoir de subir la pénitence solennelle, l'Eglise l'y recevait avec plaisir ; mais aussi

quand il venait à retomber ensuite, et qu'il se présentait de nouveau à une seconde pénitence, elle se contentait de l'exhorter à fléchir Dieu par ses larmes, sans qu'il fût reçu davantage dans les classes des pénitents par le ministère des prêtres.

La raison que Tertullien en rend, est étrange; c'est, dit-il, que l'Eglise a déjà ouvert aux pécheurs deux fois sa porte, une fois par le baptême et une seconde fois par la pénitence publique; et ce serait donner occasion de se faire moquer d'elle de l'ouvrir inutilement tant de fois : *Pulsantibus patet, sed semel, quia jam secundo, sed amplius nunquam, quia proxime frustra*. Je sais bien que ce Père est tombé dans l'erreur sur ce sujet, et qu'il a cru que cela devait s'entendre de la pénitence secrète comme de la publique, ce qui est faux; mais il est toujours constant que cette pénitence publique et solennelle ne s'administrait jamais qu'une fois, pour cette raison qu'il en apporte.

Saint Augustin en rend la même; c'est, dit-il (*Epist. LIV*), par une sage et salutaire conduite, qu'on a ordonné dans l'Eglise de ne recevoir les pécheurs qu'une fois à cette humble pénitence, de peur que le remède devenant trop commun, ne devînt moins utile; de peur même que devenant méprisable, il ne cessât d'être salutaire.

Chose étrange! quoique l'Eglise dans les premiers temps, n'accordât qu'une absolution solennelle à un homme pendant toute sa vie, et qu'elle ne le réconciliât qu'à la mort, quand il était retombé dans quelque crime canonique, vous ne sauriez cependant vous imaginer l'appréhension que les Pères avaient, que les pécheurs n'abusassent de sa facilité; et ce n'était qu'avec répugnance qu'ils apprenaient aux catéchumènes qu'il y avait encore une porte dans l'Eglise après celle du baptême : *Piget secundæ, imo jam ultimæ spei subtercere mentionem, ne spatium adhuc delinquendi demonstrare videamur (L. de Pœnit.)*.

Mais, mes frères, quelles plaintes donc, et quels gémissements ne devons nous pas faire aujourd'hui sur la facilité que l'Eglise a de vous recevoir, non pas une et deux fois, mais autant de fois que vous revenez? n'avons-nous pas bien plus sujet de croire, que cette conduite entretient votre présomption et la malheureuse liberté dans laquelle vous êtes de perpétuer vos désordres?

Cependant ce sentiment est bien éloigné de celui de l'Eglise, qui a la bonté de vous absoudre. Car savez-vous que c'est, au contraire, ce qui doit vous obliger à ne pas retomber dans vos péchés, que de considérer la bonté avec laquelle elle est toujours prête à vous les pardonner? *An ignoras....*

Ce serait sans doute, une horrible ingratitude d'être mauvais, parce que Dieu est bon, et d'avoir plus de penchant à l'offenser, parce qu'il a plus de facilité à pardonner les outrages qu'on lui fait.

Mais en vain criions-nous contre ce désordre, nous ne saurions presque l'arrêter. Le laboureur qui voit un torrent ravager son champ, désoler ses moissons, et ren-

verser les digues qu'il lui avait opposées; ne peut rien faire que lever les yeux vers le ciel et s'en plaindre. Il en est presque de même aujourd'hui des prédicateurs et des confesseurs. Ce qu'ils peuvent faire contre la rechute des pécheurs, qui est comme un déluge qui inonde la plus grande partie du christianisme, c'est de pleurer et de gémir.

Oui, messieurs, n'est-il pas vrai que l'Eglise est pleine de ces misérables, dont la vie n'est qu'un cercle malheureux de confessions et de crimes? Si vous étiez de ce nombre, et si la facilité de l'Eglise vous était, contre son dessein, une occasion de rechute, représentez-vous avec quelle sévérité elle traitait autrefois vos pères, et examinez bien les raisons qu'elle avait d'user de cette rigueur. Car si elle a changé extérieurement de conduite, elle ne peut changer de sentiment. Elle fait toujours le même cas de la grâce de la pénitence, elle a toujours la même aversion pour le péché : et c'est pour cela quelle ne veut pas que vous vous laissiez si fort transporter à la joie de l'indulgence qu'elle vous accorde aujourd'hui, que vous ne vous souveniez en même temps de la rigueur avec laquelle elle traitait vos pères.

Considérez si vous voulez, que vous êtes délivrés de ce joug pesant, imposé autrefois aux premiers chrétiens; mais entrez aussi dans leur esprit pour vous conformer à de si excellents modèles. Considérez si vous voulez, que l'Eglise vous reçoit plusieurs fois à la réconciliation, de peur de vous faire tomber dans le désespoir; mais souvenez-vous en même temps, qu'elle n'y recevait qu'une fois les premiers chrétiens, de peur que vous ne vous flattiez trop par une criminelle présomption.

Jouissez, à la bonne heure, de la grâce qu'elle vous présente, mais jouissez-en, comme si après cela il n'y en avait plus à espérer pour vous. Elle se souvient que si Jésus-Christ, son époux, ne condamna pas la femme adultère, il ne laissa pas de lui dire de ne plus pécher : *Noli amplius peccare*. Aussi son dessein ne serait, ni honorable pour elle, ni avantageux pour vous, si, se relâchant de ce qu'il y avait d'extérieur et de difficile dans la pénitence, elle ne prétendait vous porter avec plus de chaleur à ce qu'il y a d'intérieur et d'essentiel.

La pénitence publique enfermait une espèce d'excommunication; elle avait des exercices laborieux et humiliants; et enfin, elle ne s'administrait qu'une fois pendant la vie. A la vérité, l'Eglise lui a ôté toutes ces fâcheuses qualités, mais reconnaissez son intention. Elle vous montre une tendresse de mère, mais sachez, dit saint Grégoire, qu'elle a aussi une fermeté de père. Elle veut que le souvenir de la rigueur qu'elle exerçait envers les pécheurs, en leur ôtant la vue et la participation des saints mystères, vous porte à détester le péché qui était si rigoureusement puni. Elle veut que le souvenir des austérités publiques et longues, aux-

quelles elle assujettissait les pécheurs, vous engage à satisfaire de meilleur cœur pour le péché. Elle veut enfin, que le souvenir de la réconciliation unique qu'elle accordait aux pécheurs, vous donnant un grand respect de son pardon, vous empêche de retomber dans le péché.

Si vous n'entrez pas dans ces sentiments de l'Eglise, ce n'est point pour vous, je le dis hardiment, ce n'est point pour vous qu'elle est devenue indulgente. Si vous n'avez pas le péché en horreur, sortez comme des excommuniés de l'Eglise, et fuyez la présence de nos autels. Si vous n'avez pas la docilité de recevoir les satisfactions que l'on vous imposera pour vos péchés, la seule insolence de cette rébellion ne pourrait être suffisamment expiée par toute la sévérité de ses canons; et si enfin, vous n'êtes pas dans la résolution de vous précautionner contre les rechutes, sachez encore, que l'Eglise est prête à retirer la main de ses ministres, étendue déjà pour vous absoudre, et qu'elle ne peut souffrir que vous profaniez davantage ses sacrements.

Mais dans la disposition et l'humilité où je vous vois, je ne saurais croire, mes frères, que les menaces que je vous fais ne fassent impression sur vos cœurs. A voir l'empressement avec lequel vous êtes venus à cette cérémonie qui, étant l'image de l'ancienne réconciliation des pécheurs, est en même temps un aveu public de l'indulgence de l'Eglise; quelle apparence de se persuader que, recevant ce bienfait, vous ne soyez pas résolus de satisfaire aux obligations qui y sont attachées?

Oui, Monseigneur, c'est avec cette soumission que votre peuple va recevoir de votre main sacrée, l'assurance des bontés de l'Eglise; et ce n'est que dans le dessein d'exécuter toutes les conditions dont cette sainte mère ne les dispense pas dans la pénitence, qu'ils vous demandent la remise de celles dont elle les exempte, afin qu'ayant levé par votre autorité tous les obstacles qui s'opposent à leur entière réconciliation, ils puissent plus sûrement opérer leur salut en ce monde, et arriver à la gloire en l'autre. Amen.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT.

De la perte que Jésus-Christ, dans sa passion, a faite de sa liberté, de son honneur et de sa vie.

Tradetur, illudetur, occidetur.

Il sera livré, moqué, et mis à mort (S. Luc, XVIII).

Sire, ces pitoyables lamentations de Jérémie, que l'on entend dans nos temples durant ces tristes et lugubres journées, ces flambeaux, et ces lampes éteintes devant des autels dépouillés de leurs ornements, ce silence de nos cloches, ce deuil de nos cérémonies, tant d'autres objets funèbres qui frappent vos sens et les miens, nous apprennent avant même que je le dise, que l'Eglise pleure la mort de Jésus-Christ, qu'elle est

accablée de douleur, et que comme une colombe séparée de son époux, elle n'a point d'autre chant que les gémissements et les soupirs. Elle est bien éloignée de s'affliger avec cet excès à la mort des martyrs, elle l'appelle leur jour natal, elle y témoigne de la joie, et elle en fait un triomphe.

D'où vient cette différence, messieurs, pourquoy la mort de Jésus-Christ, qui est le modèle de tous les saints, qui les a animés par sa parole, qui les a fortifiés par son exemple; pourquoi cette mort, qui est après tout, la source de la vie et du salut, ne réjouit-elle pas l'Eglise, aussi bien que celle des martyrs? La raison de cette différence est bien étrange. Nous ne sommes pas coupables de la mort des martyrs, et nous n'avons pas trempé nos mains dans leur sang: les Néron, les Dioclétien et de semblables monstres, dont la mémoire sera éternellement en horreur, les ont sacrifiés à leur aveugle cruauté; mais, hélas! nous sommes coupables de la mort de Jésus-Christ, et les véritables auteurs de sa passion. Oui, c'est notre infidélité, aussi bien que la trahison de Judas, qui l'a livré à ses bourreaux; c'est notre ambition, aussi bien que la fureur des soldats, qui l'a outragé; c'est notre injustice, aussi bien que celle de Pilate, qui l'a condamné. Si bien que l'Eglise voyant ses propres enfants coupables de la mort de son époux, a un double sujet de s'abandonner à la douleur, et pour celui qui souffre, et pour ceux qui le font souffrir; et pour les tourments de l'un, et pour la cruauté des autres; et pour la mort d'un Dieu, et pour l'attentat des hommes.

Voilà, chrétiens, ce qui justifie les larmes de l'Eglise en ce jour funèbre; et c'est là ce qui doit attirer les nôtres, et nos yeux nous en doivent fournir deux torrents: l'un de compassion sur les douleurs de Jésus-Christ, l'autre de pénitence sur nos péchés. Pleurons, mes frères, pleurons, dans la passion du Sauveur du monde, et l'effet et la cause; l'effet qui tombe sur lui, la cause qui vient de nous; son innocence qui reçoit la mort, notre iniquité qui la lui donne; et si les philosophes moraux ont cru l'homme capable d'un mouvement composé d'amour et de haine tout ensemble, Ardet et odit, excitons-en un dans nos cœurs qui, nous faisant compatir aux souffrances de Jésus-Christ, nous fasse en même temps détester notre cruauté.

Vierge sainte, quelque innocente que vous soyez de la mort de votre Fils, c'est pourtant sur votre douleur que nous devons régler la nôtre. Je sais bien que les prédicateurs vous portent aujourd'hui ce respect de ne pas interrompre le cours de vos larmes, et de ne vous pas demander assistance dans un temps où vous avez vous-même besoin de consolation. Ce n'est aussi que pour pleurer avec vous, Vierge sainte, que nous osons nous approcher de vous, et ce n'est que pour apprendre, en vous voyant, la manière dont il faut s'affliger de la mort de votre Fils. Nous vous trouvons aux pieds de la croix, pénétrée de douleur et accablée de chagrin; et comme

c'est sur cette croix que votre cher Fils et notre commun réparateur endure pour nous les derniers supplices, c'est à elle que nous nous adressons pour lui témoigner notre reconnaissance et lui dire dévotement, avec l'Eglise : *O crux, ave.*

Sire, comme il n'y a point de vice qui soit plus commun dans le monde que l'ingratitude, et que même ceux qui s'en plaignent en sont souvent coupables, il ne faut pas s'étonner s'il y en a aussi de plusieurs espèces, et si, contractant quelque chose de l'humeur de tant de gens qui le pratiquent, il paraît sous des couleurs et des formes très-différentes. Il y a des lâches qui nient le bienfait, des orgueilleux qui le dissimulent, des intéressés qui le méconnaissent, et des négligents qui l'oublient.

Mais de quelque espèce d'ingratitude que la morale ou l'expérience accuse et condamne les hommes, saint Thomas remarque qu'il n'y en a point de plus noire ni de plus détestable que celle qui rend le mal pour le bien. Quand je pense à un affranchi qui met dans les fers celui de qui il tient la liberté, à un fils qui ôte la vie au père dont il l'a reçue, je suis persuadé qu'on ne peut jamais s'aviser d'une lâcheté plus barbare ni plus horrible. Elle est si étrange, que plusieurs se sont imaginé qu'elle ne pouvait entrer dans le cœur d'un homme. La plupart des anciens législateurs n'ont point de lois contre elle, et celui d'Athènes, étant interrogé pourquoi il n'en avait point fait, répondit ce beau mot : *Illud satis natura cavit*, la nature y a assez donné ordre, elle a assez imprimé d'aversion dans les cœurs pour ce monstre, sans qu'il soit besoin de le décrier davantage ; et ce serait même faire tort aux hommes, de leur donner des lois sur une chose qu'ils peuvent apprendre du seul exemple des bêtes : *Illud satis natura cavit.*

Cependant, chrétiens, ce sentiment qui semble trouver si peu de place parmi les hommes, cette ingratitude détestable dans leur bouche et dans leur cœur, a été pratiquée par les Juifs contre Jésus-Christ. Oui, mes frères, ces misérables, qui auraient eu peut-être quelque reste d'humanité les uns pour les autres, s'en sont absolument dépouillés à l'égard du Fils unique de Dieu, et ont payé une infinité de bienfaits qu'ils avaient reçus de lui par les outrages et par la mort. Ils paraissent même avoir été si injurieux dans leur barbarie, que vous diriez qu'ils s'étaient efforcés de lui faire toutes les injures qui étaient directement opposées à ses bienfaits : *Retribuunt mihi mala pro bonis* (Ps. XXXIV). Car, sans parler de ceux qui leur étaient communs avec tous les hommes, il faut remarquer qu'il leur en avait fait en particulier trois fort considérables : il les avait délivrés des fers et de la servitude, il les avait tirés de la honte et de la bassesse, il les avait même souvent arrachés à la maladie et à la mort.

Pour le premier, il s'en était merveilleusement acquitté quand il les avait fait sortir d'Egypte, quand il avait ouvert la mer pour

faciliter leur passage, qu'il avait enseveli leurs persécuteurs sous les eaux. Car ne doutez pas que cette merveille, pour s'être passée plusieurs siècles avant la naissance du Messie, ne fût néanmoins un de ses ouvrages ; et pour vous en convaincre, c'est un apôtre même qui reconnaît cette vérité dans son Epître en termes formels : *Jesus populum de terra Ægypti salvavit* (Jud., V). Ne vous y trompez pas, c'est Jésus, c'est l'Homme-Dieu, qui, agissant avant que d'être, a délivré le peuple d'Israël de la servitude d'Egypte. Et vous devez avoir d'autant moins de peine à croire cette obligation des Juifs au Fils de Dieu, que, les voyant depuis engagés dans une captivité plus honteuse que l'autre, puisqu'elle était volontaire, voyant que le démon était leur tyran, qu'il régnait dans leur esprit et souvent dans leur corps, il n'hésite pas à descendre du sein de son Père et à se faire captif dans le sein d'une vierge, pour les mettre eux-mêmes en liberté : *Spiritus Domini super me, ut prædicarem captivis indulgentiam* (Isai., LXI).

La seconde obligation que ce peuple avait à Jésus-Christ était d'avoir été honoré par la naissance qu'il avait prise au milieu d'eux. Car, quoiqu'il soit venu pour honorer toute la nature humaine en s'alliant avec elle, il avait particulièrement voulu naître des Juifs et demeurer avec eux : *Quorum patres et ex quibus est Christus*, dit saint Paul. C'est la différence et l'avantage de la Judée par dessus toutes les nations de la terre, d'avoir été le pays de Jésus-Christ et de lui avoir fourni des pères. Il semble que comme la Divinité s'était découverte à cette province préférentiellement à toutes les autres, *Notus in Judæa Deus*, il avait affecté de lui accorder le même avantage pour son humanité. Aussi ce pasteur, quelque universel qu'il soit, avoue néanmoins n'être venu lui-même que pour chercher les brebis égarées d'Israël : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel* (S. Matth., XV), pendant qu'il se contente d'envoyer ses ordres dans tous les autres lieux du monde par des disciples et des apôtres. Vous demeurerez d'accord que voilà encore un bienfait très-considérable.

Mais enfin le dernier dont il avait obligé ces misérables, était de leur avoir apporté la vie : *Ego veni ut vitam habeant* ; et soit que l'on entende cet avantage du corps ou de l'esprit, il est certain qu'ils lui étaient redevables de l'un et de l'autre. Combien de prodiges avait-il opérés pour rendre la santé aux malades, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; combien de conversions avait-il faites, combien de grâces avait-il accordées ? Ils avaient la source de la vie au milieu d'eux, et ils pouvaient tous en faire un aussi bon usage que Madeleine, qui, au sentiment de saint Augustin, a été ressuscitée de Jésus-Christ plus avantageusement que Lazare : *Melius a Christo suscitata Magdalena quam Lazarus.*

Voilà donc les grandes et importantes obligations que les Juifs avaient à Jésus-Christ : il les avait tirés de la servitude, de la honte

et de la mort. Quelle récompense allez-vous recevoir de tant de bienfaits, ô mon adorable Sauveur ? J'aperçois déjà trois théâtres qui vont servir à trois spectacles sanglants de la plus noire et de la plus grande ingratitude dont on s'avisait jamais.

Entrez dans le jardin des Oliviers, passez dans la ville de Jérusalem, montez sur la montagne du Calvaire, vous y verrez les Juifs méconnaître ces trois principaux bienfaits de Jésus-Christ par trois outrages directement opposés : *Tradetur, illudetur, occidetur*. Vous verrez qu'ils lui ôtent successivement la liberté, l'honneur, la vie : trois points de ce discours, dans lequel n'attendez pourtant qu'une peinture naïve de la passion de mon maître. Loin de moi ornement, éloquence et tout ce qui peut satisfaire la curiosité ; je ne vous demande point d'autre approbation que des larmes, et une fidèle narration des souffrances de Jésus-Christ me suffit à ce dessein, à moins que vos cœurs ne soient plus durs et plus insensibles que les pierres.

Nous lisons dans le second livre des Rois, que David pleurant la mort d'Abner ne trouvait point d'autre motif de consolation, que de penser que ce capitaine n'était pas mort en homme lâche : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est Abner* ; que ses pieds et ses mains n'avaient pas été enchaînés, avant que de perdre la vie par les mains de ses assassins, et que s'ils l'avaient poignardé comme un ennemi ils ne l'avaient pas traité comme un criminel, et un esclave. *Manus tuæ ligatæ non sunt, et pedes tui non sunt compedibus aggravati* (II Reg., III).

Nous ne pouvons avoir que la moitié de cette consolation dans la mort de Jésus-Christ. Nous pouvons bien nous représenter qu'il meurt avec courage, la crainte même qui le saisit en sortant du Cénacle, en est une infaillible preuve ; mais, hélas ! nous ne saurions, comme David, nous flatter de cette triste consolation, de n'avoir pas été traité comme le plus infâme de tous les criminels, et de ne s'être pas vu enchaîné par ses impitoyables ennemis. Vous tombâtes mort, ô Héli, quand vous sûtes la fâcheuse nouvelle de la prise de l'arche de l'ancienne alliance ; mais qu'est-ce que cela, en comparaison de ce que les évangélistes nous disent, quand ils nous apprennent que les Juifs se sont saisis de Jésus, et l'ont lié ? *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum*.

Il est vrai, comme remarque saint Augustin, que ce Dieu tout-puissant n'aurait jamais été lié, s'il ne s'était lié lui-même le premier, *Non ligaretur nisi se ipsum ligaret* ; et c'est ce qu'il fait dans le jardin des Oliviers, en surmontant la crainte et la tristesse de son âme, après leur avoir permis de s'y élever.

Car n'est-il pas bien étrange, que la tristesse saisisse un homme qui est absolument maître de lui-même, qui excite et qui arrête les mouvements de son âme quand il lui plaît ? Et comment peut-on concevoir qu'un cœur qui ne trouve rien d'égal à sa force et

à sa générosité, s'abandonne cependant à la crainte ? Si la tristesse procède d'un mal qu'on ne saurait éviter, si la crainte procède d'un mal qu'on ne saurait vaincre, ces passions ne devraient point en apparence s'élever en la personne de Jésus-Christ ; nous ne devrions point lire de lui ces paroles surprenantes : *Capit Jesus parere, tædere et maestus esse* ; puisqu'il s'abandonne volontairement aux souffrances et à la mort, puisqu'il ne tient qu'à lui d'anéantir ses ennemis aussi aisément qu'il va les renverser.

Vous savez sans doute la différence des passions de Jésus-Christ d'avec les nôtres ; vous savez que ces mouvements qui préviennent si souvent notre volonté, attendaient toujours les ordres de la sienne ; et qu'ainsi cette tristesse et cette crainte ne sont pas plus honteuses à Jésus-Christ, que le trouble qu'il excita lui-même dans son cœur sur le tombeau de Lazare : *Turbavit semetipsum*. Mais ce n'est pas dire assez, Jésus-Christ excita la tristesse et la crainte en soi-même, et permit à ces deux passions d'attaquer la partie inférieure de son âme, afin d'avoir la gloire de les enchaîner, et de nous donner en même temps une preuve certaine de son courage.

En effet, quelle part peut avoir à l'honneur de la victoire un homme qui se porte dans un péril dont il n'a pas de connaissance, puisque la vraie valeur est celle qui, après avoir appréhendé le danger, et considéré les justes causes de le craindre, passe néanmoins sur toutes sortes d'appréhensions pour s'exposer à une perte certaine ? C'est ainsi que notre Sauveur en use ; il comprend en un moment dans son esprit les douleurs, les supplices et les ignominies de sa passion avec plus de perfection que n'ont fait tous les saints qui l'ont méditée depuis seize siècles. Il est attaqué de toutes les craintes et de tous les chagrins imaginables ; et après avoir goûté, connu, appréhendé tous ces sentiments de douleur, après avoir prévu tous les supplices et toutes les circonstances de sa mort ignominieuse et cruelle, il se résout courageusement à entrer dans le combat : *Deliberata morte ferocior*.

Cette captivité victorieuse, cette soumission de la crainte et de la tristesse à la raison, en la personne de Jésus-Christ, est accompagnée de la soumission de sa volonté humaine à celle de son Père ; car pendant le combat qu'il avait excité en son âme de ces deux passions, cette volonté était attaquée par les faiblesses de la chair et du sang, une mort aussi cruelle que celle de la croix lui faisant de la peine ; mort pour laquelle il s'affligeait jusqu'à l'abattement, et dont il priait son Père d'éloigner de lui le calice : *Pater, si possibile est transeat a me calix iste*.

Comme il semble que cette volonté humaine manque de force, la volonté divine vient la secourir ; elle lui représente le décret de sauver les hommes par cette voie, de remplir le ciel, de dépeupler l'enfer, de glorifier même son humanité par la croix ; elle lui ouvre les livres des prophètes, elle lui fait

connaître ce qu'il faut encore souffrir pour accomplir leurs oracles. Aussitôt la volonté humaine de Jésus-Christ se remet et tient ferme contre la douleur ; elle accepte cet arrêt à la vue des biens qui en doivent venir. Qu'arrive-t-il, chrétiens ? Cet acte d'amour dilate son cœur, repousse au dehors tout le sang que la crainte y avait attiré : ce beau sang, impatient de se répandre pour nous, prévient déjà les issues que les mains des Juifs lui doivent faire, il s'échappe et s'écoule de toutes les parties de son corps : *Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*. Son sang s'était élevé et s'enflait autour de son cœur comme une mer rouge, afin de l'étonner, afin de l'empêcher de passer outre, et de poursuivre son dessein ; la divinité, cependant, découvre ces vagues impétueuses, elle use de son autorité et de sa puissance ; Jésus-Christ, ce nouveau Moïse, se sert de son pouvoir et de sa vertu, il menace ces ondes de sang qui agitent son cœur, il leur commande de se retirer : *Incepavit mare Rubrum, et exsiccatum est*. Ce sang se retire d'abord, *mare vidit et fugit* ; cette mer s'enfuit de toutes parts, la terre en est arrosée, *factus est sudor ejus, velut guttæ sanguinis decurrentis in terram*.

Voilà donc, chrétiens, la volonté humaine captive en la personne de Jésus-Christ ; cette puissance inférieure qui semblait s'opposer à la mort et aux souffrances, est enfin soumise à la Divinité : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Admirable exemple d'abnégation et de dépouillement de notre propre volonté ! Jésus-Christ a, pendant quelque temps, une intention qui semble ne pas répondre à celle de son Père ; il voudrait conserver une vie innocente, il voudrait vivre pour glorifier Dieu et pour instruire les hommes ; ces desirs sont justes, sa volonté est sainte ; son Père, néanmoins, lui a-t-il représenté un dessein différent à accomplir par sa mort ; aussitôt il l'embrasse, *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Ah ! si Jésus-Christ, si un Dieu incarné renonce sans peine à sa volonté, qui n'aimait que des choses justes, saintes et divines, avec quel front refuserons-nous de renoncer à la nôtre, qui ne désire le plus souvent que des choses injustes et sacrilèges ?

Ce combat intérieur se passait la nuit dans un jardin ; ses apôtres dormaient ; cependant tu veilles, malheureux Judas, la furie qui te possède ne te donne point de repos ; la trahison, qui n'a jamais les yeux fermés, t'amène avec les complices de ta perfidie ; mais, avant que de considérer le succès de ton complot, pesons les termes dont l'Evangéliste se sert pour l'exprimer : *Tunc abiit unus de duodecim ad principes sacerdotum, et ait illis, Quid mihi vultis dare, et ego eum tradam ?* Pour lors, un des douze alla trouver les chefs des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? Parole effroyable, mes frères, un des douze : quoi ! un des apôtres, un de ceux que Jésus-Christ lui-même avait choisis pour être de sa maison et dans sa familiarité ; un

de ceux qu'il destinait à publier son nom par toute la terre, à faire des miracles et à chasser les démons, un de ceux-là est capable d'une si haute trahison ? *Unus de duodecim*.

Après cet exemple, qui n'aura sujet de trembler ? Y a-t-il prêtre, vierge, solitaire, qui ait raison de se croire en assurance ? Si une vocation si sainte, si l'amitié de Jésus-Christ, si une infinité de grâces particulières, si l'exemple et les regards continuels d'un Dieu n'assurent pas le salut d'une âme ; avec quelle crainte et quel tremblement ne doit-on pas opérer le sien, en quelque condition que l'on se trouve ; qui aura la présomption de s'appuyer sur ses mérites ou sur ses grâces ?

Mais écoutons la proposition du traître : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis tradam illum ?* Que me voulez-vous donner, et je vous le livrerai ? Vendre son Dieu à prix d'argent ! commerce inouï ; prenez garde, mes frères, ce langage n'est pas si particulier au traître que plusieurs chrétiens ne le puissent tenir avec lui. Si l'ambitieux qui trahit sa conscience pour arriver à cet honneur, si le voluptueux qui renonce à la grâce et à l'amitié de Jésus-Christ pour s'abandonner à ce plaisir criminel, ne répètent pas formellement les paroles de Judas, ils ne sauraient du moins dire qu'ils ne suivent pas son intention : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis illum tradam ?*

Il est vrai que ceux qui commettent cette lâcheté par un esprit d'intérêt, et qui trahissent Jésus-Christ pour satisfaire leur avarice, approchent de plus près que les autres, de ce misérable : cette passion enragée qui l'a engagé dans ce traité effroyable avec les prêtres, est celle qui l'amène dans le jardin à la tête des soldats ; ne le voyez-vous pas chercher Jésus parmi ses disciples ; ne voyez-vous pas ce traître l'aborder après l'avoir découvert ; mais n'êtes-vous pas surpris, sachant son exécrable dessein, qu'il le baise ?

Ah Dieu ! il le baise avec des lèvres teintes encore du précieux sang que Jésus-Christ même vient de lui donner à boire ; il le nomme maître : *Ave, rabbi*, l'insolent : il le nomme maître, comme s'il avait appris de lui sa lâcheté et sa perfidie : *Et osculatus est eum*, et il le baise. Eh ! Seigneur, vous le souffrez, vous souffrez qu'il ait cet honneur que votre Père chérit si fort, ce baiser que votre Epouse vous demande avec tant d'amour, ce baiser qui fait la consolation des justes sur la terre, et la félicité des saints dans le ciel.

Non, Seigneur, ne le souffrez jamais ; pardonnez-moi, si j'ose le dire, vous avez un visage d'homme, mais votre prophète veut que vous en ayez quelquefois un de lion ; gardez le premier pour vos amis, prenez l'autre pour ce traître ; paraissez aussi redoutable à ce perfide, que vous le paraîtrez un jour à tous les pécheurs au dernier jugement : *Pereant peccatores a facie Dei*.

Mais où m'emporte mon indignation ? Jésus-Christ ne veut pas mourir en lion, un

autre prophète adit qu'il mourrait comme un agneau qui ne se plaint pas : *Tanquam ovis ad occisionem ductus est*. Il le fait, mes frères, il couvre même la faute de Judas, il le traite d'ami, et il lui donne cette qualité, dit saint Chrysostome, parce que tout traître qu'il est, il l'aime encore : *Si non amicus ut amans, saltem amicus ut amatus*. C'est ce traître qui prend lui-même la fureur et le visage d'un lion, se lançant avec furie sur sa personne sacrée, lui jetant le premier le cordeau sur la tête, étant le premier qui lui ôte la liberté et la disposition de son corps. Sa troupe malheureuse le seconde, ils lient les mains de cet innocent, ils l'entraînent en cet état; ils en voulaient dès lors à sa vie, mais ce n'est pas la nuit et dans un lieu retiré, qu'ils veulent exécuter leur pernicieux dessein, il faut que l'opprobre soit joint à la cruauté, que ce soit au milieu du jour, et à la vue de tout un peuple. Ils le traînent donc, ils le pressent, ils l'accablent, ils le dévorent déjà des yeux, semblables à une troupe de loups furieux qui, pour apaiser la rage ou la faim qui les presse, courent le long d'un bois ou d'une vallée, rencontrent un agneau sans défense, se jettent sur lui, déchirent sa peau délicate, et le traînent de chemin en chemin, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place commode pour le dévorer.

Adorable Sauveur, c'est ainsi qu'on vous emmène captif, c'est ainsi que ces tigres et ces lions vous arrachent du sein de vos apôtres, et vous enlèvent des bras de votre Père. Adieu donc, le plus innocent et le plus aimable de tous les hommes; adieu, sources éclatantes de lumières, beaux yeux qui convertissiez autrefois les Madeleine, qui vous faisiez adorer des anges, qui ravissiez tous les cœurs des hommes; adieu, bouche sacrée, qui aviez tant de fois confondu les pharisiens et converti les pécheurs, ressuscité les morts et consolé les vivants; adieu, face majestueuse de mon Sauveur; hélas! je ne vous verrai plus, ou si je vous revois, en quel étrange état me paraîtrez-vous? Je verrai une bouche meurtrie, je verrai des yeux flétris, je verrai un visage de sang, ah! mes yeux, ah! mon cœur, où trouveras-tu, mon cœur, des passions assez tendres pour le plaindre? où trouverez-vous, mes yeux, des larmes assez amères pour le pleurer? Il voit son esprit et son cœur agité, ce Dieu de paix, il voit sa volonté humaine soumise à sa volonté divine, il voit ses pieds et ses mains dans les fers.

On ôte donc la liberté à Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers : *Tradetur*; mais, hélas! ce n'est encore que le commencement de ses outrages, ce n'est qu'une disposition pour lui ôter l'honneur dans la ville de Jérusalem, *Illudetur*; il faut que la Sagesse éternelle soit le jouet et l'opprobre des insensés, selon les termes de la prophétie : *Opprobrium insipientibus dedisti me*. C'est le sujet de mon second point.

II. — L'honneur véritable d'un homme, peut consister en deux sortes de sagesse dont Dieu l'éclaire, ou plutôt en une seule

sagesse qui a deux offices, et deux moyens pour rendre un homme légitimement estimé des gens de bien. La première sagesse est une lumière de l'entendement, par laquelle l'homme découvre les choses célestes et divines; et c'est de cette partie de la sagesse que saint Paul a parlé, quand il a dit : *Loquimur Dei patientiam quam nemo principum hujus sæculi novit* (I Cor., II); nous sommes éclairés d'une sagesse divine que les princes du siècle ont ignorée.

La seconde sagesse est une chaleur de la volonté qui passe de la connaissance à la pratique, qui met en œuvre ce qu'elle sait, qui ordonne toutes ses actions sur les règles et sur les maximes qu'elle tient de Dieu. L'Apôtre parle encore de cette seconde sagesse aux Colossiens, quand il leur recommande de vivre dans la modestie, particulièrement avec ceux qui ne sont pas bien encore confirmés dans la foi, *In sapientia ambulate maxime ad eos qui foris sunt* (Coloss., IV).

Le véritable honneur ne consiste pas seulement dans l'action ou dans la contemplation, mais il consiste dans l'une et dans l'autre tout ensemble; dans la connaissance du bien et dans la pratique de ce bien. Si ces deux sortes d'estime ne devaient pas être accordées à Jésus-Christ; si la première sagesse qui enferme les hautes connaissances, n'a pas éclaté en toutes ses paroles; si la seconde, qui regarde la pratique, n'a pas été reconnue en toutes ses œuvres, je m'en rapporte à vous, mes frères, qui savez l'Évangile et qui le croyez; Jésus-Christ est la vérité; Jésus-Christ est la sainteté; Jésus-Christ est incapable d'erreur; Jésus-Christ est incapable de malice; son humanité étant gouvernée et conduite par le Verbe, il était également impossible qu'il manquât de quelque vérité, ou qu'il tombât dans quelque péché.

Cependant voici toute l'ignorance et toute la malice de Jérusalem qui s'élève contre ces deux sagesces qui résident en lui, qui lui veulent ravir l'honneur dans l'esprit de tous ses peuples qui étaient pour lors assemblés dans cette grande ville; car il n'est pas jusqu'au temps qui ne contribue à augmenter ses outrages et dont il semble se plaindre par son prophète : *Vocavit adversum me tempus*. Ses ennemis sont donc ravis que la conjoncture du temps et de la fête, contribue à leur détestable dessein; il a la plénitude de la science, et ils l'accusent d'erreur et de mensonge; il a la plénitude de la sainteté et de la grâce, et ils ont l'insolence de l'accuser de malice.

On l'amène chez Anne, il est présenté à cet indigne ministre du temple, à cet homme cruel et barbare; l'innocent paraît devant le pécheur, la vérité devant le mensonge, le roi des anges et des hommes devant l'esclave de la haine, de la colère et des passions les plus basses. C'est là que cette divine sagesse reçoit le plus sanglant de tous les affronts; c'est là qu'elle est traitée comme l'ignorance; c'est là qu'elle est corrigée comme la folie.

Le premier office de la sagesse de Jésus-

Christ est de connaître la vérité et de l'enseigner ; ici Jésus-Christ est interrogé sur sa doctrine, et en même temps accusé d'en avoir enseigné une fausse, séditeuse, et contraire aux saintes Ecritures. Le second office de la sagesse de Jésus-Christ est de faire le bien ; ici il est interrogé sur sa vie et sur celle de ses disciples, et en même temps accusé d'avoir voulu détruire le temple de Dieu, d'avoir refusé le tribut à César, d'avoir porté le peuple à la sédition.

Personne ne se met en peine de le défendre de ces calomnies, il se voit abandonné de tout le monde ; ses disciples même, comme s'ils étaient d'intelligence avec ses ennemis, le laissent en proie à leur fureur. Qu'êtes-vous donc devenus, enfants présomptueux, vous qui promettiez si hardiment de boire le calice de sa passion, de pouvoir le partager avec lui ? *Possumus*. Thomas, où est cette généreuse résolution qui vous obligeait à dire, allons et mourons avec lui ? *Eamus et moriamur cum illo*. Pierre, où est cette générosité qui vous obligeait de protester que vous ne le quitteriez pas même à la mort, *Etiam si oportuerit mori pro te*. Ah ! divine sagesse, qui veniez d'abréger en leur faveur toutes les figures de l'Ancien Testament en trois paroles, qui veniez de réduire toutes les victimes à une seule ; ingénieuse sagesse, qui veniez d'inventer le secret admirable de leur donner la chair et le sang d'un Dieu pour les fortifier, *Illos omnes generosos esse volens*, dit saint Cyprien ; cependant l'un vous trahit, l'autre vous renie, tous vous abandonnent, ils s'écartent à la faveur de la nuit, ils cherchent honteusement leur salut dans leur fuite, *In pace leones*, dit Tertullien, *in prælio cervi*.

Que fera Jésus-Christ dans une extrémité si funeste ? Ses ennemis le pressent, il faut répondre ; étrange nécessité ! il est obligé, pour se défendre des accusations de ses ennemis sur sa doctrine, de s'en rapporter à leur propre témoignage, *Ecce hi sciunt quid dixerim ego* ; ceux-là savent eux-mêmes ce que j'ai dit, et la manière dont je me suis expliqué. Eussiez-vous cru, chrétiens, que cette sage parole du Sauveur dût être punie ? Qu'y a-t-il de plus modéré et de plus doux que cette réponse ? Cependant un insolent domestique du grand prêtre, charge son visage majestueux d'un soufflet.

O ciel ! créatures insensibles, étonnez-vous tout à la fois, et du sacrilège de celui qui frappe, et de la patience de celui qui est frappé. Cruel bourreau, lâche flatteur, un soufflet de la main d'un esclave animé par la présence et par le commandement de son maître ! un coup donné par une main armée sur le visage, la plus tendre partie du corps ! O sagesse trop indignement offensée ! un soufflet, la punition du mensonge déchargé sur la face de la vérité même ; un soufflet sur le visage de Jésus-Christ ! ah ! cruel, sur le visage de ton père, avec la main que tu tiens de lui, avec le bras et la force qu'il t'a donnés ! un soufflet sur cette divine et adorable face devant laquelle *marchent la vie et la*

mort, sur cette céleste et majestueuse face que ton législateur Moïse n'osait regarder, que tous les patriarches ont souhaité avec passion de voir, de laquelle David, un saint roi de ta nation, disait avec tant d'amour : Ah ! mon Dieu ! ne me cachez point votre face adorable. Tu la vois, cette auguste face que les anges et les séraphins osent à peine regarder, tu la vois, et bien loin de l'adorer tu la frappes, tu la couvres d'une main sacrilège. Impie, tu te jettes contre l'arche du Testament.

Oza s'en approcha pour la soutenir, et il mourut ; tu t'en approches, tu la frappes, et tu ne mourras pas sur l'heure ! Ah ! ma vengeance, ma colère, mon ressentiment, violentes passions de mon âme, qui vous emportez si souvent avec tant d'aigreur pour une bagatelle, voyez l'exemple du plus innocent de tous les hommes, et de celui qui est le plus cruellement outragé. Il reçoit cet affront à la vue de tout un peuple, et le bourreau qui l'outrage est en sûreté ; son crime a beau solliciter la justice divine de le punir ; le sang qu'il fait sortir par ce coup, demande le pardon de ce même coup, il n'y a que ton sang, ô homme, qui crie vengeance et qui demande la punition de tes ennemis ; Jésus-Christ est un Dieu, son sang demande la grâce de celui même qui le verse.

Allez donc, âmes vindicatives, allez et plaignez-vous après cela de la médisance des hommes ; cherche, malheureux, cherche toutes les voies imaginables pour te venger d'une parole de mépris, pendant que la sagesse même, dès qu'elle ouvre la bouche, est condamnée, est démentie, est frappée, et qu'elle le souffre sans murmurer. Tertullien admire si fort la patience de Jésus-Christ dans cette occasion, qu'il croit que les pharisiens, qui ne l'avaient pas connu dans l'opération de ses miracles, ne pouvaient se défendre de le connaître dans une pratique si extraordinaire de cette vertu. Celui, dit-il, qui s'était proposé de se cacher sous la figure d'un homme, n'a point voulu toutefois imiter l'impatience d'un homme : et c'est ce qui vous rend inexcusables, ô pharisiens ! ajoute-t-il, de ne l'avoir pas reconnu pour Dieu, puisqu'un homme du commun n'aurait point pratiqué une si merveilleuse patience. *Mira æquanimittatis fides ! qui in hominis figura proposuerat latere, nihil de impatientia hominis imitatus est : hinc vel maxime, pharisæi, Dominum agnoscere debuistis, patientiam hujusmodi nemo hominum perpetraret* (Tertul. lib. de Patient.)

Cependant ces misérables sont trop aveuglés pour faire une remarque si juste ; la patience de cet Homme-Dieu, bien loin de les adoucir, les acharne, et je ne saurais comprendre ce que les interprètes disent, que Job parlait au nom de Jésus-Christ, quand il disait que ses ennemis, après avoir frappé son visage, avaient été comme soulés et rassasiés de ses peines : *Percusserunt maxillam meam, et saturati sunt panis meis*. Car le soufflet que Jésus-Christ reçoit n'est effectivement que le prélude de ses affronts et de

ses outrages ; ils viennent de lui ôter, autant qu'il est en eux, l'honneur de la science et de la vérité ; ils veulent ensuite lui ôter la réputation des mœurs, et le faire passer pour un scélérat : Il n'a pas seulement enseigné le mal, disent-ils, mais il l'a fait, il l'a pratiqué devant tout le monde.

C'est ici, chrétiens, que l'on peut remarquer de quoi se trouve capable l'envie et l'injustice. Ils l'accusent des deux plus détestables crimes qui se puissent commettre ; ils l'accusent d'avoir péché contre la religion et contre l'Etat, contre Dieu et contre César, contre le ciel et contre la terre. L'imposteur, disent-ils, il s'est vanté qu'il détruirait le temple, ce magnifique ouvrage de tant de siècles, ce saint lieu de nos sacrifices ; ce n'est pas tout, il a soutenu qu'il ne fallait pas payer le tribut à César, à qui pourtant le droit des armes nous a assujettis ; il a blasphémé contre Dieu, il a dit qu'il était son fils, il a offensé l'empereur, il a porté le peuple à la sédition : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram* ; c'est le plus impie, c'est le plus séditieux de tous les hommes.

Ces mensonges, mes frères, trouvent des gens qui les approuvent, des témoins qui les soutiennent, des juges qui les croient. On le mène d'Anne à Caïphe : partout il est traité avec le même outrage, partout se vérifie cette prophétie funeste qu'il avait faite de soi-même, *Illudetur*. Ces deux pontifes, sur des dépositions si mal établies, le condamnent ; et pour combler ses opprobres, après l'avoir condamné, ils l'abandonnent contre toutes les formes, le reste de la nuit, à l'insolence des valets et à la fureur des soldats.

De tout temps les criminels, entre les mains de la justice, ont passé pour des personnes sacrées, *Res sacra miser* ; on leur a toujours donné des gardes, non-seulement pour s'opposer à leur fuite, mais pour empêcher même l'insulte qu'ils pourraient recevoir du peuple ou des parties ; et ce privilège ne s'est pas même dénié aux parricides des rois.

Or, ce privilège qu'on ne dénie pas aux plus détestables criminels, a été refusé au plus innocent de tous les hommes. Jésus-Christ, après avoir été pris, après avoir comparu devant deux ou trois tribunaux, après même y avoir été condamné, fut cependant, contre toutes les formes de la justice, abandonné pendant une nuit entière à la risée des soldats et à l'insolence des valets, qui prirent occasion de lui faire mille outrages et sur sa qualité de roi, et sur celle de prophète, et même sur celle de Fils de Dieu, *Illudetur*. Ah ! nuit effroyable, c'est de vous que Jésus-Christ avait bien raison de dire que *l'heure et la puissance des ténèbres étaient arrivées* ; nuit horrible et dont les opprobres sans nombre faits à Jésus-Christ, n'étant connus que du Père éternel, ne sauraient aussi être compris que de lui.

N'est-ce pas ce que, Jésus-Christ même lui déclare par son prophète ? *Tu scis, Domine, improprium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam* (Psal. LXVIII). O mon

Père, vous seul qui connaissez la grandeur que je possède et le respect qui m'est dû, vous seul par conséquent, concevez l'indignité des opprobres dont je suis chargé. Comme il n'y a que vous qui sachiez où monte ma gloire, il n'y a aussi que vous qui sachiez jusqu'à quel degré de confusion elle est humiliée ; mais particulièrement dans cette nuit des opprobres, de laquelle nos historiens n'ayant presque rien rapporté, je vous ai fait un sacrifice secret et particulier, *Tu scis, Domine, improprium meum, et confusionem meam*. Etrange réflexion pour le pécheur, mes frères, de penser que son Rédempteur souffre, pour ses crimes, des supplices que Dieu seul peut comprendre.

Le retour du soleil ne mit pas fin aux outrages d'une nuit si cruelle. On transfère, dès le matin, Jésus-Christ de Caïphe à Pilate et de Pilate à Hérode, et ces diverses stations lui attirent toujours de nouveaux opprobres. Il est le jouet des cours et même des armées entières, *Sprevit eum Herodes cum exercitu suo* ; et à le voir accablé de plus en plus de supplices et d'affronts dans tous les voyages qu'on le force de faire pendant toute sa passion, il me semble voir un torrent ou un fleuve qui plus il coule, plus il grossit, recevant de toutes parts des eaux qui se jettent dans son lit et qui enflent son cours, *Saturabitur opprobriis* (Thren. III).

C'est pourtant à toi, malheureux Pilate, à consommer les injures que l'on fait partout à l'honneur de Jésus-Christ, c'est à toi, âme lâche, esclave de la fortune et ministre de la rage populaire, à mettre la dernière main à cet ouvrage d'iniquité et de malédiction : *Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit* ; Pilate ordonne, que pour satisfaire le peuple, Jésus soit fouetté. O sentence pleine de confusion, s'écrie Tertullien, *O sententiam confusione plenam* ! misérable juge, si tu reconnais cet homme innocent, pourquoi le fais-tu punir comme un criminel, et s'il est criminel que ne l'envoies-tu à la mort ?

J'avoue, mes frères, que c'est ici que les paroles me manquent, je n'ai pas la force de vous décrire ce mystère ; la douleur et les larmes nous doivent dispenser, moi de l'exprimer, vous de l'entendre. C'est assez de savoir que ces impitoyables bourreaux, ne se contentant pas d'exécuter les ordres de leur juge inique, font au Fils de Dieu cent outrages de leur chef ; après avoir tiré du sang de toutes ses veines, après avoir fait souffrir son âme dans toutes les parties où elle est répandue, après ne lui avoir fait qu'une plaie continuée d'une extrémité de son corps à l'autre, *Ita ut jam non torquerentur membra, sed vulnera*, dit saint Cyprien, s'apercevant peut-être que sa tête auguste n'avait pas versé tout son sang, ils prennent des épines, ils en composent un diadème infâme et douloureux tout ensemble, qu'ils lui enfoncent avec force. Ah ! prophète, qui attribuez autrefois à nos péchés la chute de la couronne de dessus notre tête, n'auriez-vous pas eu plus de sujet de leur attribuer l'imposition de cette couronne

sur notre chef même, qui est Jésus-Christ.

Ils lui donnent un roseau pour sceptre, ils le couvrent d'une pourpre honteuse, et dans cet état de douleur et de dérision Pilate le produit au peuple : *Ecce Homo*, dit-il, voilà l'homme que vous m'avez mis en main. Quelque peu coupable qu'il m'ait paru, considérez l'état où je l'ai réduit pour vous satisfaire ; je ne crois pas que votre haine en souhaite davantage. Si la considération de son innocence ne peut rien sur vous, au moins que la vue de son supplice ignominieux vous adoucisse ; si vous ne voulez pas considérer que c'est un innocent, considérez du moins que c'est un homme : *Ecce homo*.

Quel cœur serait effectivement assez dur , pour refuser à Jésus-Christ en cet état, de la tendresse et de la compassion ? C'était en cet état déplorable qu'il se présentait à l'épouse des cantiques pour entrer chez elle , et c'était par ces gouttes de sang, qui coulent de sa tête déchirée, qu'il la conjurait de lui ouvrir : *Aperi mihi, soror mea, columba mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinnati mei guttis noctium* : regarde, ma sœur, ma colombe, l'état de mépris et de douleur où m'ont réduit ton amour et le désir de ton salut ; considère cette tête et ce front frappés de bâtons, et percés d'épines dans la nuit orageuse de ma passion ; que mes cheveux, mes sourcils, mon visage, couverts et dégouttants de la rosée de mon sang, fassent quelque impression sur ton cœur : *Aperi mihi, soror mea* (*Cant.*, II).

Voilà, chrétiens, le discours que Jésus-Christ flagellé et couronné d'épines tient encore à chacun de vous ; et je m'assure que vous lui ouvrez ce cœur dont il vous demande l'entrée, et que vous lui faites en cet état un présent de votre amour avec d'autant plus de facilité, que c'est en cet état même qu'il devient votre époux : *Egredimini et videte, filiæ Sion, regem vestrum in diadmate quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius* : Sortez, filles de Sion, et voyez votre roi avec le diadème dont sa mère, cette synagogue cruelle et ingrate, l'a couronné au jour de son mariage. Si bien qu'étant redevables au sang, aux opprobres et aux souffrances de Jésus-Christ, de son alliance et de son mariage avec vos âmes, il n'y a pas de doute que votre amour et votre compassion ne lui soient particulièrement acquis en cet état.

Il n'y a que les Juifs qui, s'étant dépouillés de toute humanité à son égard, soient insensibles à ses plaies et à ses souffrances. Ces misérables, semblables à certains animaux qui entrent en fureur à la vue du sang, crient d'une voix épouvantable : qu'on l'ôte et qu'on le crucifie. Mais c'est votre roi : *Regem vestrum crucifigam* ? crucifiez-le. Mais il n'y a rien de plus sacré, ni de plus vénérable à un peuple que son roi ; crucifiez-le. Mais pensez-y bien, peuple, c'est le comble de la fureur des sujets que d'attenter sur la personne de leur prince ; n'importe, crucifiez-le. Mais ne vaut-il pas mieux qu'on mette en liberté cet innocent pour la fête de Pâque ,

au lieu d'un insigne voleur qui est dans les prisons ? l'un ou l'autre doit être nécessairement délivré ; qu'on délivre le voleur, qu'on crucifie l'innocent.

Prophète, encore une fois, pensiez-vous dire assez lorsque vous prophétisiez qu'il serait comparé et égalé aux méchants : *Et cum iniquis reputatus est* ? La chose va bien plus loin : non-seulement il leur est égalé, il leur est même postposé ; et celui que l'Épouse appelle choisi entre mille à l'affront de voir que par une injuste préférence on conserve la vie au plus méchant de tous les hommes, pendant qu'on sacrifie la sienne. Est-ce ainsi que la voix du peuple est la voix de Dieu ? Voilà tes belles demandes, voilà ta belle conduite, ô peuple ! voilà tes beaux conseils et ton admirable politique ; voilà l'assurance qu'il y a sur ton estime et sur ton affection ; tu juges des choses par caprice, tu en juges toujours avec précipitation, tu te laisses conduire au gré des rebelles, tu te rends ministre de leur perfidie. Ah ! combien t'est-il arrivé de fois de demander la liberté du voleur et de condamner l'homme juste !

Savez-vous bien, mes frères, ce que demandent les Juifs, lorsqu'ils demandent que cet innocent soit crucifié ? Ils demandent une malédiction horrible sur eux et sur leurs enfants ; ils demandent la ruine de leur temple et l'abolition de leurs sacrifices ; ils demandent le saccagement et l'entière destruction de leur ville ; ils demandent la honte et l'opprobre éternel de leur nation. Cependant Pilate, se rendant plutôt exécuteur des volontés de ce peuple enragé que juge de cette cause : *Executor sententiæ*, dit saint Léon, *non arbiter causæ*, abandonne l'intérêt de sa conscience pour la conservation de sa charge, condamne la sagesse et la vérité même sur les dépositions de la folie et de l'imposture, et donne enfin à ce peuple enragé toute permission d'ôter la vie, aussi bien que la liberté et l'honneur à Jésus-Christ. C'est ce qui me reste à vous faire voir après que j'aurai repris un peu de force et d'haleine.

III. — Le prophète avait sans doute grande raison dans les paroles que vous venez de chanter, d'expliquer les souffrances de Jésus-Christ avec protestation : *Vere languores nostros ipse tulit*, vraiment il a porté nos souffrances, la mort d'un Dieu étant si difficile à croire, que je ne m'étonne pas qu'il n'en parle qu'avec serment. Jésus-Christ demandait un jour à ses disciples s'ils pensaient que le Fils de l'homme venant au monde trouvât quelque reste de foi dans l'esprit des peuples ; mais disons aujourd'hui : le Fils de Dieu sortant du monde et expirant sur une croix ne passera-t-il point pour une chose incroyable dans la pensée de tous les hommes ?

Je ne m'étonne pas, dit saint Cyprien, de voir qu'un Dieu crée, qu'un Dieu sauve, qu'un Dieu rappelle les hommes de la mort, ce sont des ouvrages dignes d'un Dieu, ce sont des effets naturels à sa puissance et à son amour : *Opus suum fecit creans quod non*

(Vingt-trois.)

extiterat, salvans quod perierat, ad vitam revocans quod mortuum erat. Mais le miracle qui me surprend en Dieu, ajoute ce Père, et l'effet qui me paraît le plus éloigné de sa gloire et le plus étranger à sa majesté, c'est qu'il devienne chair, qu'il se rende passible et qu'il se fasse mortel : *Sed peregrinum opus fuit in Deo, peregrinum a majestate, quod Verbum factum est caro, quod factus passibilis et mortalis.*

Cependant, mes frères, cette chose, quelque incroyable qu'elle soit, ne laisse pas d'arriver aujourd'hui. On ôte la vie à un Dieu, un Dieu meurt; et, de même qu'on dit qu'un homme est mort, quand il a perdu la vie, quoique ce qu'il y a de principal en lui, qui est l'âme, ne meure pas, ainsi nous pouvons dire justement qu'un Dieu meurt, quoique la divinité soit immortelle, parce que le corps qui est uni au Verbe expire et perd aujourd'hui la vie. On apporte la croix sur laquelle ce miracle de bassesse et de douleur se doit opérer, ah ! cette croix si ridicule aux impies, si fâcheuse aux voluptueux, si rude à tous les hommes; cette croix sous le poids de laquelle toute la terre va trembler : *Quasi quæ crucem Domini vix sustineat*, dit saint Augustin; il la prend, mais il la prend, dit saint Isidore, comme un vainqueur fait la marque honorable de son triomphe : *Cum tanquam victor humeris tollens incedebat*; il la porte, non comme un esclave porte sa chaîne, mais comme un roi porte son sceptre; il la porte en vainqueur, et non pas en vaincu.

Tous les peuples de la terre ont toujours pris pour un bon augure de voir une victime aller d'elle-même au pied de l'autel. Voici, mes frères, voici la victime de tout le monde, qui va de son gré au lieu destiné à son sacrifice; quelle félicité ne doit-on pas espérer d'une oblation si volontaire. *Jesus autem bajulans sibi crucem ibat*, dit saint Jean; il marche avec joie, quoiqu'avec peine. Il arrive enfin sur le Calvaire; et c'est ici, cœur humain, c'est ici qu'il faut que tu te brises de compassion, et que tu te fendes de douleur. C'est ici que tous les yeux doivent fondre en larmes, et que toute la nature se doit émouvoir à la vue du détestable parricide qui se va commettre. Ah ! chrétiens, on va percer les deux mains de celui qui nous a formés, on va ouvrir les deux pieds de celui qui nous donne le mouvement, on va fendre le cœur de celui qui nous inspire et qui nous conserve la vie, on va étendre et clouer Jésus-Christ sur une croix; sur une croix ! Ah ! peuple romain, dites-nous comment on doit appeler ce que doivent faire des soldats de votre nation ? *Facinus vincere civem romanum* : c'est une faute, dites-vous, d'emprisonner un citoyen romain; *Scelus verberare* : le fouetter, c'est un crime; *Prope parricidium necare* : le tuer, ce n'est pas un crime ordinaire, c'est presque un parricide; *Quid dicam in crucem tollere* ? que sera-ce donc de le crucifier ? *Verbo satis digno tam nefaria res appellari non potest* : c'est une action si noire et si horrible, qu'il

est impossible de la dépeindre et de la nommer.

S'agit-il ici d'un Romain ? C'est du roi des Romains, des Juifs, de tout le monde; cependant on l'a pris, on l'a lié, on l'a fouetté, on va le faire mourir sur une croix ignominieuse. Dispensez-moi, chrétiens, d'achever une histoire si tragique; ne vaut-il pas mieux que je laisse la liberté à vos esprits de se représenter le reste ? Ne voulez-vous pas que je tire un voile sur une exécution si sanglante, et que je couvre de mon silence ce que les ténèbres vont dérober à nos yeux ? Mais non, il est bon que vous jugiez par l'impuissance de nos discours et par la faiblesse de nos expressions, que les tourments de Jésus-Christ sont ineffables.

Ses impitoyables bourreaux s'approchent, lui arrachent sa robe, le dépouillent pour une seconde fois; ô Dieu ! quelle douleur ! quand d'une main rude et lente tout ensemble ils arrachent ses vêtements, collés sur son corps par le sang séché depuis sa flagellation ? Ils renouvellent tout à la fois les douleurs et les plaies de plus de cinq mille coups. On le jette nu sur cette croix; on lui perce les pieds, on lui ouvre les mains; vous savez combien ces parties sont sensibles à cause de la quantité de nerfs qui s'y rendent; ils les percent cependant de clous et ils l'appliquent avec tant d'extension sur ce gibet infâme, qu'on pouvait compter tous ses os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* (Psal. XXI.)

On élève donc cet adorable crucifié, on le porte dans une fosse creusée pour l'appuyer, on laisse tomber sa croix tout d'un coup ! ô Dieu ! quelle effroyable douleur, lorsque ce corps disloqué par une secousse si étrange tombe de tout son poids sur les ouvertures de ses pieds et de ses mains ! Pressé par des tourments si violents, il arrive enfin au dernier moment de sa vie : il ouvre ses yeux déjà à demi-morts, il aperçoit sa mère en larmes. Ah Dieu ! quel surcroît de douleur à un Fils si reconnaissant, de voir l'état déplorable de sa mère ! il emploie ce qui lui reste de force pour lui parler, et il aime mieux interrompre son sacrifice et suspendre le salut du monde, dit saint Ambroise, que de laisser sa mère sans honneur et sans consolation, si toutefois on peut appeler consolation les paroles qu'il lui adresse : *Distulit salutem mundi publicam, ne matrem inhonoratam relinqueret.* Femme, dit-il, *Mulier*, il ne l'appelle pas sa mère, ce tendre nom de mère l'eût fait expirer de douleur : Femme, voilà le disciple que j'ai le plus aimé, je vous le donne, je vous le remets, il vous tiendra lieu de fils, et vous lui tiendrez lieu de mère : *Mulier, ecce filius tuus.*

Après ce devoir rendu à sa mère, il n'a rien de plus cher que ses ennemis : on lui donne du fiel à boire, ses paroles ne tiennent rien de l'amertume de sa bouche, il prie son Père pour ses bourreaux, il cherche même des excuses à leur crime, et il recommande ensuite son esprit à son Père. Remarquez l'ordre de sa prière, vindicatifs : il prie pour

ses ennemis avant que de prier pour soi-même; il prononce la dernière parole, il jette la dernière orillade, il pousse le dernier soupir : tout est consommé; il expire.

Je n'ai pas la force de vous le dire, mes frères, les paroles me manquent pour vous l'exprimer; mais le soleil qui s'éclipse vous le dira pour moi, mais les astres qui s'enfoncent dans les cieux, mais les rochers qui se détachent de leurs fondements, mais la terre qui tremble, mais les monuments qui s'ouvrent, toutes ces choses ensemble s'accorderont à vous apprendre la plus funeste de toutes les vérités, que Jésus est mort, Jésus est mort, Jésus est mort! Quoi! mon Sauveur, est-il donc possible que vous cessiez aujourd'hui de vivre; que non-seulement vos ennemis paraissent triompher de votre liberté et de votre honneur, mais encore même de votre vie? En quel état vous vois-je donc réduit, ô mon aimable Sauveur! mais hélas! c'est moi qui vous ai fait tous ces outrages; c'est mon envie qui vous a trahi, c'est mon avarice qui vous a vendu, c'est ma haine qui vous a déchiré, c'est mon ambition qui vous a couronné d'épines, c'est ma colère enfin qui vous a crucifié!

Cependant, mes frères, quelque coupables que nous soyons du sang de ce Juste, il ne laisse pas de couler pour notre satisfaction et pour nos besoins; il est souhaité des anges pour réparer les places des apostats, il est attendu des morts pour sortir des limbes. Les vivants le demandent pour se dégager du péché; le corps de l'Eglise est malade dans toutes ses parties; elle n'en a presque pas une qui soit en santé, les grands ne parlent plus du ciel que pour s'en moquer, et les petits que pour s'en plaindre.

Sire, ce qui me console néanmoins en cette occasion, c'est la piété édifiante de Votre Majesté; piété d'autant plus admirable en votre auguste personne, qu'il est rare d'en trouver une solide et accomplie en toutes choses sur le trône; piété animée de ce zèle des Constantin et des Théodose, pour le bien et le progrès de la religion catholique; piété héroïque et intrépide à venger les outrages qu'on fait à Jésus-Christ et à l'Eglise; piété heureuse et que Dieu commence à récompenser dès ce monde par la justice qui la règle, par la grandeur qui la relève, par la victoire qui la suit partout et l'accompagne.

Quelque grande que soit votre piété, Sire, et quelque admirables que paraissent vos royales vertus, souvenez-vous que vous êtes homme, que vous êtes par conséquent tiré de cette masse corrompue de tous les hommes, pour la rédemption et la justification desquels il a fallu qu'un Dieu mourût. Souvenez-vous que ce sont vos péchés et les nôtres qui l'ont attaché à la croix, et que n'y ayant aucune partie saine dans ce vaste corps, il avait besoin de ce charitable médecin pour le guérir par ses propres meurtrissures. Si nous entrions dans un plus long détail de ce qui se passe encore aujourd'hui, hélas! que nous y verrions de désordres et de crimes!

Que le zèle est froid parmi les ecclésiasti-

ques! que l'intégrité est rare parmi les magistrats! qu'il y a peu d'obéissance parmi le peuple! peu de fidélité et de sincérité parmi les hommes, peu de pudeur et de modestie parmi les femmes! les enfants mêmes commencent dès le berceau à déclarer la guerre au ciel et à l'offenser. Toutes les parties du monde, toutes les créatures ont donc besoin de ce précieux sang pour naître et pour se renouveler; de toutes parts le corps mystique de Jésus-Christ demande du sang, dit saint Bernard, de tous côtés son corps naturel lui en donne : *Ut totum corpus ejus, quod est Ecclesia, totius sanguine corporis sui purgaretur.*

Il meurt donc pour tous les hommes, oui mes frères, et n'en doutons pas, il meurt pour eux tous, sans distinction de personne, sans choix et sans acceptation; et, puisque cette parole est un oracle de saint Paul, ne faisons pas difficulté de nous y soumettre : *Pro omnibus mortuus est Christus.* Mais quelle conséquence, grand apôtre, tirez-vous de ces paroles? *Ut et qui vivunt jam non sibi vivunt, sed ei qui pro ipsis mortuus est :* Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. Cette conséquence n'est-elle pas bien raisonnable, et cette condition à laquelle on nous veut obliger n'est-elle pas bien juste? Jésus-Christ meurt aujourd'hui pour nous, et il nous demande que nous vivions pour lui; il meurt pour nous, hé! ne peut-il pas dans la rigueur nous obliger à mourir pour lui? il s'immole pour notre salut, ne peut-il pas en bonne justice demander que nous nous immolions pour sa gloire?

Cependant, mes frères, admirez sa douceur : il se contente de notre vie pour sa mort, il se satisfait de notre foi pour payer son sang, et pour tous les outrages et tous les supplices qu'il souffre aujourd'hui pour nous, il ne nous demande que le peu de jours qui nous restent à vivre. Serait-il bien possible que nous déniaissions à son sang une si légitime demande? Quoi! aurions-nous bien le cœur de frustrer ce Sauveur du prix et de la récompense de ses peines? Que la liberté captive de Jésus-Christ nous délivre de toutes nos faiblesses, que son honneur outragé corrige toutes nos vengeances, que la vie éteinte d'un Dieu nous purifie de toutes nos souillures et de toutes nos malices, afin qu'après avoir profité ici-bas de sa passion et de ses souffrances, nous puissions jouir un jour de sa gloire, où nous conduise, etc.

SECOND SERMON

POUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT.

De l'abandonnement de Jésus-Christ dans sa passion.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

Mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que vous m'avez abandonné (S. Matth., XXI)?

Voici, chrétiens, la voix la plus triste et la plus lugubre qu'on ait entendue depuis le

commencement des siècles. Voici la plainte la plus extraordinaire et la plus surprenante dans toutes ses circonstances, qui ait jamais été faite : eh quoi ! un Dieu qui n'a nul besoin de secours ni d'appui peut-il se plaindre d'être abandonné ? Un Dieu tout puissant, sans le concours et la protection duquel tout ce qu'il y a de créatures retomberait dans le néant, peut-il être réduit lui-même à une dernière et humiliante défaillance ?

Quelque impression d'étonnement et de douleur que cette plainte fasse sur vos imaginations et sur vos esprits, vous en découvrirez aisément la raison, si vous supposez avec moi un excellent principe de saint Léon, pape (*Serm. 3 et 4 de Passione*), sur l'admirable économie du mystère de l'Incarnation du Verbe et des circonstances de sa mort.

Comme il y a unité de personne en Jésus-Christ et pluralité de nature, et comme l'humanité ne subsiste en lui que par la divinité, on peut attribuer à celle-ci, sans se méprendre, les actions et les affections de l'autre ; et cela supposé, on n'aura pas de peine à concevoir qu'un Dieu puisse être abandonné à la mort et aux souffrances, et que le Père éternel exposant ainsi l'humanité de son Fils aux outrages les plus ignominieux et aux supplices les plus cruels, un Dieu, en la personne de ce Fils, soit capable de s'en plaindre.

Qui des hommes après cela, à moins qu'il ne fût hérétique et impie, pourrait se scandaliser que Jésus-Christ étendu sur une croix, tout couvert de son sang, appuyé sur ses plaies et tourmenté par tous les différents supplices qu'une ingénieuse cruauté lui rend nouveaux en toute manière, s'adresse au Père éternel et tire de sa bouche mourante cette plainte ou plutôt cette amoureuse exposition de ses douleurs : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Mon Dieu, ô mon Dieu, d'où vient que vous m'avez abandonné ?

Je ne suis donc pas en peine de rassurer votre foi sur cette grande et mystérieuse parole que prononce notre Sauveur en expirant ; mais en vérité, si je ne trouve en cette occasion aucune difficulté à contenter votre esprit, je serais au désespoir si j'en trouvais aussi peu à calmer votre douleur. Si par les principes de votre foi vous êtes capables de concevoir qu'un Dieu, en la personne de Jésus-Christ, puisse souffrir et se plaindre, vous devez être inconsolables qu'il fasse l'un et l'autre, pour peu que vous ayez d'amour.

Car, sans vous parler des obligations infinies que vous avez au Dieu qui fait ces plaintes, il suffit de vous faire ressouvenir que vous en êtes les sujets et les causes. Oui, mes frères, c'est vous et moi qui avons mis à la bouche de Jésus-Christ ces tristes paroles : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Ce sont nos péchés qui, le faisant aujourd'hui, en quelque manière, méconnaître de son Père, et lui interdisant ces douces

consolations qu'il pourrait justement espérer de sa part, l'obligent d'élever sa voix sur un si fâcheux abandon.

Quand je fais réflexion sur toutes ces choses, je ne sais pourquoi en ce jour on attend de nous des discours, puisque nous aimerions bien mieux faire, comme Jérémie, de nos deux yeux des torrents de larmes, et qu'il n'y a que des douleurs médiocres qui se puissent exprimer : *Deduc quasi torrentem lacrymas, neque taceat pupilla oculi tui, hodie enim elanguet flos Israel (Thren., II)*. Comme vous ne devriez point attendre de nous d'autre éloquence, mes frères, nous serions de notre côté très-ravis de n'exiger point de vous d'autre attention. Aussi bien de qui prétendez-vous que nous tirions les secours nécessaires pour vous entretenir dignement sur un si triste sujet ? Si la parole éternelle du Père demeure dans le silence, ou si elle ne s'exprime que pour marquer qu'elle est abandonnée ; la mienne, qui n'est qu'un son passager et périssable, doit-elle attendre un meilleur sort ? Je sais bien, Vierge sainte, que cette plainte douloureuse de votre Fils ne s'adresse point à vous, et par cette raison il me serait peut-être aujourd'hui permis d'espérer de vous cette protection ordinaire dont vous nous favorisez dans nos autres discours. Mais je sais bien que nous vous devons aujourd'hui ce respect, de ne pas interrompre le cours de vos larmes, et de ne vous pas demander du secours en un temps où vous avez vous-même besoin de consolation. Si donc nous nous approchons de vous, ce n'est que pour pleurer avec vous et pour apprendre par votre exemple la manière dont il faut s'affliger de la mort de votre Fils. Nous n'aurons garde de vous aborder avec les paroles ordinaires de l'ange. Il vous apporta de la joie, et vous êtes plongée dans la douleur ; il vous annonça la naissance d'un Dieu, et nous sommes au jour de sa mort ; vous le portâtes dans votre sein, et il est aujourd'hui dans celui de la croix ; si bien que cette croix vous étant substituée en office, vous trouverez bon que nous nous adressions à elle, et, qu'au lieu de vous saluer avec l'ange, nous la saluions avec l'Eglise : *O Crux, ave*, etc.

Il n'y a sans doute personne de vous qui ne sache quelle est l'union du Fils de Dieu avec son Père dans l'éternité et dans le temps. Dans l'éternité, cette union est si étroite et si intime, que, quoiqu'ils soient deux personnes distinctes, ce n'est cependant qu'une même substance, le Père étant dans le Fils, et le Fils étant réciproquement dans le Père, comme il le déclare lui-même dans l'Evangile : *Ego in Patre, et Pater in me est*. Car, s'il est vrai, dit saint Bernard, que l'un se trouve nécessairement en l'autre, peut-on s'imaginer quelque chose qui les pénètre et qui les environne tout à la fois qu'eux-mêmes ? *Ubi uterque in altero est, nihil exterius licet, nihil interius cogitari*.

L'union de ce même Fils avec son Père n'est pas, à la vérité, si étroite dans le temps que dans l'éternité, et, comme il ne peut lui

être consubstantiel selon son humanité, il ne peut lui être aussi intimement uni par elle que par sa divinité. J'ose dire cependant qu'après cette union naturelle et substantielle qui lie essentiellement le Verbe à son Père, il n'y en a point de plus forte ni de plus indissoluble que celle qui se contracte entre leurs volontés depuis l'Incarnation.

Car, sans parler de la mission que Jésus-Christ avoue hautement tenir de lui : *Sicut misit me vivens Pater*, remarquez, je vous prie, qu'il affecte de ne faire aucune démarche et de n'entreprendre aucune action que conformément aux ordres de son Père, jusqu'à lui sacrifier sa propre gloire, jusqu'à s'annéantir pour l'honneur, jusqu'à lui rapporter, sans exception, le premier honneur en toutes choses. Veut-il autoriser sa doctrine ? il ne fait pas difficulté de dire qu'elle n'est pas tant sa doctrine que celle du Père qui l'a envoyé : *Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me Patris*. Appelle-t-il des disciples ? il avoue qu'il a fallu que son Père les ait auparavant gagnés et attirés : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum*. Opère-t-il des miracles et ressuscite-t-il des morts ? il déclare que c'est parce que son Père l'a toujours exaucé : *Sciebat quia semper me audis*. Enfin expire-t-il aujourd'hui sur la croix, imole-t-il son sang et sa vie à la face du ciel et de la terre ? il veut que tout le monde sache qu'il y est résolu, parce que son Père l'a voulu ; et que ce calice, tout amer qu'il soit en lui-même, lui est devenu agréable dès qu'il lui a été présenté de sa main : *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum* ?

Après tous ces témoignages d'obéissance et de respect, rendus par Jésus-Christ à son Père, oserai-je vous dire qu'il ne laisse pas d'en être aujourd'hui abandonné ? Cependant c'est là, selon saint Bernard, le grand et inconcevable mystère de notre religion. Nous voyons aujourd'hui un Sauveur qui naît de toute éternité d'un Dieu, qui repose dans son sein, qui est assis à sa droite, qui est envoyé par ses ordres, qui agit pour sa gloire, qui se sacrifie à sa justice, qui est Dieu lui-même, et qui avec tout cela paraît comme méconnu et meurt en quelque manière sans son Père : *Habemus Christum ex Patre nascentem, in Patre manentem, cum Patre sedentem, a Patre ambulantes, pro Patre stantem, sub Patre dependentem, sine Patre quodammodo morientem* (D. Bern., *Tract. de Passione*).

Quel prodige plus extraordinaire et quel plus touchant spectacle ! Prétendiez-vous, saint prophète, nous exciter à la pitié, en nous décrivant les malheurs et la ruine de Jérusalem, et nous apprenant que cette misérable ville n'avait pas eu un ami qui la consolât dans sa douleur ? *Et non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus*.

Voici, sans doute, un spectacle infiniment plus digne de nos larmes, un Juste délaissé, un Fils méconnu ; que dis-je ? un Dieu abandonné sur une croix. Aussi ne se plaint-il que de cette rigueur ? Qu'on le lie, qu'on le traîne, qu'on déchire en mille morceaux son corps tendre et délicat, il n'en parle pas ;

c'est un agneau qui va à la boucherie et qu'on écorche sans qu'il s'en plaigne. Mais pour l'abandonnement du Père éternel il n'y a pas d'apparence qu'il s'en taise. Soit que ce soit là le plus rude de tous les supplices, soit qu'il en soit le principe et la source, il crie à haute voix : *Clamans voce magna* ; et il faut que le ciel et la terre retentissent de ses plaintes : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Mon Dieu, ô mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Quand je dis que cet abandonnement du Fils de Dieu par son Père est la cause de tout ce qu'il endure, ne vous imaginez pas que je parle sans fondement. Ecoutez comme il parle chez l'un de ses prophètes : Ceux qui m'environnaient pour me perdre se sont assemblés contre moi et ont dit entre eux : Dieu l'a abandonné, poursuivons-le impitoyablement ; et vous, ô bourreaux, saisissez-vous de lui, parce qu'il n'y a personne qui le délivre : *Qui custodiebant animam meam, concilium fecerunt in unum dicentes : Deus dereliquit eum, persequimini et comprehendite eum, quia non est qui liberet eum* (Psal. LXX). Tant il est vrai, disent les Pères, que cet abandonnement du Père éternel est comme une occasion que prennent les ennemis de Jésus-Christ, de le persécuter avec fureur, et comme une main-levée que Dieu leur donne sur sa personne et sur sa vie.

Je vais encore plus loin : car je prétends que ce délaissement du Père éternel est même la cause pour laquelle ce Fils s'abandonne lui-même. Car voilà ce que renferment ces mystérieuses paroles de mon texte : *Deus meus, ut quid dereliquisti me*. Jésus-Christ abandonné de lui-même, voilà mon premier point ; Jésus-Christ abandonné des créatures, voilà mon second point ; Jésus-Christ abandonné de son propre Père, voilà mon troisième point. C'est ici, chrétiens, que je vous demande toute votre attention, et à laquelle cependant je ne vous oblige pas tellement, qu'il ne vous soit libre de m'interrompre quelquefois par vos soupirs et par vos larmes.

I. — Les miracles de puissance que Dieu a faits ne m'ont jamais surpris ; plus ils sont élevés, moins je les admire, parce que plus ils surpassent les forces de ma raison et de la nature, plus je les trouve dignes de lui et propres à sa grandeur. Que Dieu tire les créatures du néant, qu'il les conserve, qu'il les guérisse, qu'il les ressuscite après leur mort, j'avoue, avec saint Cyprien, que je n'en suis pas surpris ; je le serais bien davantage, s'il ne faisait pas toutes ces choses ; et il ne saurait, ce semble, être Dieu sans les faire. Les miracles qui me surprennent en Dieu sont des miracles d'une autre espèce, je veux dire, avec ce même Père, des miracles d'amour et de faiblesse. Qu'il prenne chair humaine dans le sein d'une vierge, qu'il se rende passible, qu'il se fasse mortel, ce sont là des prodiges que je dois d'autant plus admirer, qu'ils sont plus éloignés de sa nature et comme plus étrangers à sa majesté : *Opus suum facit creans quod non fuerat, salvans quod perierat, ad vitam revocans quod mor-*

tuum fuerat. Sed peregrinum opus fuit in Deo, peregrinum a majestate, quod Verbum factum est caro, quod Deus factus passibilis et mortalis (Lib. de Cœna Dom.). Qu'un Dieu s'humilie et s'anéantisse lui-même, pour me servir des termes de l'Apôtre; qu'un Dieu emploie tout son pouvoir à surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à ses souffrances et à sa mort; qu'un Dieu s'abandonne lui-même et, comme dit Tertullien, qu'il devienne injurieux à sa propre personne, c'est ce que je ne puis comprendre, et c'est cependant par où Jésus-Christ commence dans sa passion.

Jésus-Christ est bienheureux par sa condition, il est saint par sa nature, il est libre par sa volonté. Or, comment, possédant souverainement ces qualités, pourra-t-il en quitter l'éclat ou en suspendre la vertu? Cependant ce sont ces miracles qu'il veut opérer pour se mettre en état de souffrir. O amour! que ton empire est grand, puisqu'il s'étend sur Dieu même. O amour! que tu es fort, dit un grand saint, puisque tu l'irrites contre les choses difficiles, et que tu triomphes de celles qui paraissaient impossibles; voici comment. Jésus-Christ est bienheureux, et cependant il trouve le secret d'abandonner son âme à la tristesse, à l'ennui et à la crainte. Jésus-Christ, est saint ou, pour mieux dire, il est la sainteté même, et cependant il se couvre des livrées du péché, jusqu'à succomber sous son poids et sous son humiliante charge. Jésus-Christ est libre et maître absolu de sa volonté, et cependant il ne balance pas à se dépouiller de ce droit, pour se soumettre aux rigoureux arrêts de son Père: N'est-ce pas là s'abandonner lui-même et s'abandonner d'une manière tout à fait surprenante et jusqu'ici inconnue?

Vous savez, mes frères, que l'âme de Jésus-Christ a été bienheureuse dès l'instant de sa création. Comme le premier Adam se trouva d'abord créé dans toute la perfection de la nature, afin que son espèce se pût aussitôt étendre et multiplier, saint Thomas nous apprend que le second Adam et le premier des prédestinés a dû avoir le même avantage dans l'ordre de la gloire, et qu'il a dû être bienheureux, parce que la béatitude devait couler de lui comme de sa source sur tous les autres justes.

Vous ne doutez pas non plus que, puisque l'âme du Fils de Dieu a été créée bienheureuse, elle a été créée dans la joie et dans les consolations, qui sont nécessairement attachées à cet état. Or, savez-vous ce que c'est qu'une âme bienheureuse? C'est une âme souverainement satisfaite dans toutes ses puissances, une âme dont tous les desirs sont accomplis, dont toutes les craintes sont calmées, dont toutes les afflictions sont évacuées. Cependant écoutez ce que les évangélistes nous disent de l'âme bienheureuse de Jésus-Christ : *Capit Jesus pavere, tedere, et moestus esse : Jésus commença à craindre, à s'attrister et à s'ennuyer.* Quelle contradiction, quel paradoxe, ou plutôt quel miracle!

Quelle violence a-t-il fallu que Jésus-Christ ait faite à la gloire de son âme, pour l'empêcher de se répandre en elle, pour pouvoir s'abandonner de la sorte à la tristesse, au chagrin, à la crainte!

Pendant toute sa vie cette gloire se renfermant dans son âme n'a éclaté qu'une seule fois sur son corps. C'a été là pendant trente-trois ans un état violent et un miracle perpétuel en Jésus-Christ, dont tous les Pères disent que sa Transfiguration ne fut qu'une courte cessation; mais voici un second miracle qui enchérit bien sur le premier. Non-seulement la gloire de son âme ne se communique pas à son corps, mais elle ne se communique pas même à ses propres puissances. La joie que la vision béatifique fait nécessairement goûter à son cœur n'est pas capable de le guérir de la tristesse. La sûreté avec laquelle il possède le souverain bien ne peut le rassurer de la crainte. La misère et la félicité sont compatibles dans un même sujet. Ce sont deux fleuves dont les eaux coulent dans un même lit, sans qu'il s'en fasse aucun mélange; et si vous voulez que j'explique cette merveille avec les paroles de saint Ambroise : le Fils de Dieu, mettant à part et comme en séquestre toutes les consolations de sa gloire, abandonne son âme aux plus cuisants chagrins de notre infirmité : *Sequestrata omni divinitatis æternæ delectatione, nostræ infirmitatis tædio affectus est (D. Amb., X, in S. Lucam).*

J'avoue, il est vrai, que tous ces mouvements ne s'élèvent en Jésus-Christ que par ses ordres; j'avoue que cette crainte et cette tristesse n'agitent son cœur que parce qu'il le veut ainsi : car c'est avec ce respect que le bien-aimé disciple nous a appris à parler des passions de son maître : *Turbavit semetipsum*; mais c'est là ce qui prouve admirablement ma proposition, c'est là ce qui fait ce miracle de faiblesse, c'est là ce qui justifie qu'il ne se prépare aujourd'hui contre Jésus-Christ aucun orage que son amour ne permette ou n'excite, puisque, se refusant toutes les consolations de la béatitude, sans la perdre, il trouve le secret de se livrer à des passions qui sont également humiliantes et fâcheuses.

Mais après tout, Seigneur, qui peut vous obliger à de si étranges humiliations, et votre amour ne vous engage-t-il pas à des excès trop indignes de vous? comment vous affligez-vous, vous qui avez tant de fois ordonné à vos disciples de ne pas craindre ceux qui peuvent faire mourir leur corps? *Nolite timere eos qui occidunt corpus.* Est-ce que vous êtes moins courageux que tant de martyrs, qui ne se sont avoués forts que de votre force, que tant de jeunes vierges, qui vous ont béni au milieu de leurs flammes, et qui ont conservé leurs âmes tranquilles dans les tourments les plus affreux?

Il n'y a rien de plus admirable dans l'histoire ecclésiastique (*Surius, tom. VI*) que la réponse que fit sainte Félicité à ses bourreaux. Comme elle se trouva enceinte lors-

qu'elle fut condamnée à la mort, on en différa l'exécution. L'heure de son accouchement étant arrivée, elle ne put en souffrir les douleurs sans pleurer et jeter de grands cris. Sur quoi ses bourreaux prenant occasion de lui représenter dans quelle faiblesse et quelle impatience elle serait, lorsqu'on l'étendrait sur un chevalet, ou qu'on la déchirerait avec des peignes de fer : Vous ne savez pas, leur répondit-elle, que c'est aujourd'hui Félicité qui souffre, et que, lorsque je serai conduite au supplice et qu'on me fera endurer de grands maux, ce sera Jésus-Christ qui souffrira en moi.

D'où vient donc que Jésus-Christ, faisant la force des martyrs, paraît aujourd'hui si faible, d'où vient que leur donnant du courage, il semble aujourd'hui en manquer ? Ne vous en étonnez pas, c'est qu'il tremble pour nous, c'est qu'il s'afflige et qu'il s'afflige pour nous ; c'est qu'il s'ennuie et qu'il s'abat pour nous, c'est qu'il prend de nous ce qu'il n'a pas de lui-même, afin de nous donner ce que nous n'avons pas. S'il tremble à la vue de sa passion, si la crainte s'empare de son cœur à la seule pensée de la croix, c'est pour nous guérir de notre faiblesse en la prenant ; en sorte que comme il s'est chargé de nos péchés, pour nous justifier, il se rend de même sensible à nos frayeurs pour nous en délivrer : *De peccato damnavit peccatum* (Roman., VI).

C'est de là, mes frères, que la moindre consolation surnaturelle a charmé les tourments des martyrs, et que toute la plénitude de la gloire n'a pas seulement exempté le Fils de Dieu de la crainte. C'est de là qu'il se faisait souvent des miracles pour modérer les souffrances des disciples, et qu'il s'en fait aujourd'hui pour entretenir et augmenter celles du maître. La vue du ciel faisait trouver des délices aux Etienne sous leurs pierres, aux André sur leurs croix, aux Laurent dans leurs feux, tous ces généreux défenseurs de la foi, commençant dès ce monde à s'enivrer de ce torrent de volupté qu'ils devaient bientôt boire à longs traits dans la maison du Seigneur, dit saint Augustin après le roi-prophète : *Ebrii jam erant martyres ad passionem euntes*. Mais à l'égard de Jésus-Christ, le ciel semble ne lui rendre aucun secours ou, pour mieux dire, il ne veut pas en recevoir, parce qu'il s'abandonne lui-même volontairement, librement, généreusement à la douleur ; que c'est lui-même qui appelle toutes ces passions affligeantes pour le tourmenter ; qu'au lieu de les arrêter, il les provoque, et que dans cette tristesse qu'il souffre, bien loin que la vision de Dieu la diminue, elle contribue à l'augmenter.

Voulez-vous en savoir la raison ? c'est que cet aimable Sauveur n'est pas tant affligé de ses souffrances que de nos péchés qui en sont la cause. Pour être excessivement affligé du péché, il faudrait avoir une connaissance parfaite de Dieu, et pour bien connaître l'énormité de ce péché, il faudrait comprendre jusqu'où va son infinie bonté : or

c'est ce qui est au delà de la portée naturelle de l'esprit de l'homme, et c'est ce qui fait aussi qu'il n'est jamais capable d'une contrition parfaite. Il n'y a eu que Jésus-Christ en qui cette douleur parfaite se soit trouvée, parce qu'il n'y a eu que lui qui ait pu comprendre ces deux choses, Dieu et le péché, la bonté de Dieu et la malice du péché, la majesté de Dieu et l'attentat du péché, la charité de Dieu et l'ingratitude du péché ; et comme dans le jardin des Oliviers il est rempli de toutes ces idées, ne vous étonnez pas s'il souffre une si mystérieuse sueur de sang. Les larmes y coulent de ses yeux, les soupirs de sa bouche, les sanglots de son cœur, et comme si ce n'était pas assez, le sang y coule de toutes les parties de son corps. Bourreaux, ce n'est point à vous à tourmenter le cœur vivant de Jésus-Christ ; sa tête est bien abandonnée à vos épines, ses épaules à vos fouets, ses pieds et ses mains à vos clous, mais pour le cœur vivant d'un Dieu, ce ne peut être qu'un Dieu même qui l'afflige et qui le perce de douleur, *tristis est anima mea usque ad mortem*.

Vous venez de voir, mes frères, comme Jésus-Christ, malgré sa gloire, s'abandonne lui-même à la tristesse pour nos péchés, mais voyons comment malgré sa sainteté, il se couvre de l'apparence de ces péchés. Jusqu'à l'Incarnation, on a pu raisonnablement croire que de toutes les perfections de Dieu, il n'y en avait point de plus zélée pour sa gloire que sa sainteté, puisque c'est elle qui de tout temps l'a séparé de ses ouvrages, que c'est elle qui l'a toujours éloigné des pécheurs, et qui, lui conservant sa majesté, l'a toujours renfermé en lui-même.

Mais depuis l'Incarnation, il semble que cette noble perfection ait oublié son office, puisqu'elle souffre qu'un Dieu dans ce mystère se couvre d'une chair qui paraît criminelle, et que se mettant en état de traiter familièrement avec les pécheurs, il s'expose à être un jour appelé leur ami, *Amicus peccatorum*.

Cette espèce d'abandonnement de la sainteté où se trouva Jésus-Christ à sa naissance, ne s'achève cependant qu'à sa mort. Entrez dans le jardin des Oliviers, et vous verrez que cette sainteté souffre qu'il paraisse non-seulement comme un pécheur, mais comme un pécheur universel, vous verrez qu'elle souffre non-seulement qu'il se déclare l'ami des pécheurs, mais qu'il le devienne même jusqu'à se charger de leurs dettes ; en sorte que par le plus surprenant de tous les miracles, tous les temps et tous les hommes se rassemblent pour le revêtir de leur malice et l'accabler de leur iniquité : *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum*, et comme porte une autre version, *irruere fecit in eum iniquitatem omnium*.

Le Verbe qui appelle les choses qui ne sont pas aussi aisément que celles qui sont, *Vocat ea que non sunt tanquam ea que sunt* (Rom. IV), s'est servi de ce droit contre lui-même. Bien loin de rappeler les joies et les plaisirs d'Adam dans l'état de son innocence,

il rassemble les peines dues à ce coupable et à ses descendants. Le jardin des Oliviers est comme le grand théâtre où paraissent les crimes passés, présents et futurs, dont l'humanité sainte de Jésus-Christ, tout innocente qu'elle soit, paraît comme couverte. Viens, malheureux Adam, apporte, père infortuné, ta désobéissance contagieuse, et décharge-t'en sur la tête d'un Homme-Dieu. David, viens promptement mettre ton homicide et ton adultère sur la personne de Jésus-Christ. Inventeurs des crimes, aussi bien que des arts, misérables pécheurs, qui avez précédé ou suivi le déluge, venez élever sur son dos l'édifice fatal de vos iniquités : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*. Et toi, traître Judas, injuste Pilate, peuple enragé, qui machinez tous la perte de l'innocent, prévenez le temps de votre fureur, commencez déjà à l'opprimer de vos trahisons, de vos envies, de vos injustices.

Mais ce n'est pas assez du passé et du présent, pécheurs qui naîtrez dans la suite des siècles, sortez du néant pour venir aussi accabler de vos infâmes désordres le Dieu qui doit vous en purifier. Avides insatiables, scandaleux impudiques, blasphémateurs impies, dont les concussions, les adultères et les sacrilèges inonderont le monde jusqu'à la fin des siècles, précipitez la personne d'un Dieu dans cette mer de confusion, et l'enfoncéz si avant dans ces gouffres affreux, que chargé d'un poids si injurieux à son innocence et à sa joie, il s'écrie par la bouche d'un prophète : *Infixus sum in limo profundi, veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*.

Ne doutez pas, mes frères, que tous ces ordres ne s'exécutent dans le jardin des Oliviers. Le Fils de Dieu y est tellement chargé du péché, tellement pénétré du péché, tellement abîmé dans le péché, quoique cependant (car il faut toujours prendre cette précaution) ce ne soit que l'image et l'apparence du péché; le Fils de Dieu, dis-je, en est tellement couvert, que saint Paul, le considérant en cet état, ne feint point de dire qu'il s'y est fait péché pour nous : *Factus est pro nobis peccatum*.

Quel étrange miracle, mes frères, de voir dans une même personne la vérité et la plénitude de la grâce, la ressemblance et la peine du péché ! Etrange et surprenante union qui ne se trouve que dans l'Homme-Dieu, qui a bien voulu rassembler en sa personne ces deux choses apparemment incompatibles. Partout où est la grâce, elle chasse le péché; partout où est le péché, il détruit la grâce. En vous seul, ô mon Dieu, la vérité de la grâce subsiste avec l'apparence du péché. En vous seul, ô mon Dieu, se trouvent l'innocence essentielle et la peine due aux coupables, une sainteté réelle et substantielle, avec toute la douleur et l'ignominie dues à de véritables criminels.

Tout saint que vous êtes par vous-même, vous paraissez comme si vous ne l'étiez pas, quelque innocence que vous ayez par votre nature, on vous traite comme un coupable en celle des autres, dont vous vous êtes rendu caution; et dans ce triste état que pouvez-

vous dire à votre père ? *Longe a salute mea verba delictorum meorum*. Je demande, mon Père, que le calice de douleur et d'amertume passe loin de moi; mais obtiendrai-je cette grâce, après que la voix de mes péchés est montée jusqu'à votre trône pour armer votre justice ? Ce n'est pas à la vérité, ce n'est pas mon cœur qui a formé ces désirs impurs; ce n'est pas ma langue qui a proféré ces blasphèmes; ce ne sont pas mes mains qui ont commis ces meurtres, cependant : *Verba delictorum meorum*; je prends sur moi tous ces crimes comme si je les avais commis; j'en suis tout couvert, j'en suis tout revêtu, j'en dois porter toute l'humiliation et la peine.

En effet, mes chers auditeurs, ne remarquez-vous pas déjà qu'il tombe la face contre terre dans le jardin : *Procidit in faciem suam*. Ce pesant et humiliant fardeau qu'il porte l'accable sous son poids, et tout Dieu qu'il est, il succombe sous cette monstrueuse charge.

Il est vrai qu'un ange descendit du ciel pour le consoler : *Apparuit ei angelus de celo confortans eum*. Il est vrai, comme remarque saint Augustin, qu'il ne s'abandonna à tous ces maux qu'afin d'en soulager ceux qui souffriraient, et de leur faire connaître qu'ils recevraient dans leurs misères des secours qu'il s'était refusés : *Ideo omnia mala pati voluit, ut consolaretur patientes* (*In Ps. CI*), et n'en est-ce pas là trop, mes frères, pour vous encourager dans vos souffrances, et vous représenter que le ciel ne vous délaissera jamais dans vos disgrâces ? Dieu dit chez son prophète, qu'il est avec vous dans vos tribulations, qu'il vous en délivrera, et que si vous les souffrez de bon cœur, il en fera la matière de votre gloire : *Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum*. Il fallait que vous eussiez de cette importante vérité quelque exemple, et c'est celui que Jésus-Christ vous fournit dans sa passion. Cet ange lui était inutile; cependant il s'approche de lui pour le fortifier : *Apparuit ei angelus de celo confortans eum*, afin que vous vous jetiez entre ses bras lorsque vous serez affligés, que vous vous prosterniez contre terre comme Jésus-Christ pour prier le Père des miséricordes qu'il vous soulage dans votre accablément, et qu'il vous tire de vos misères, s'il le juge à propos.

Mais est-ce là ce que vous faites ? Est-ce à Dieu que vous avez recours dans les fâcheux événements de votre vie ? Est-ce de lui que vous attendez votre consolation et, comme dit le même prophète, votre patience ? *Ab ipso patientia mea*. Que de plaintes, que d'inquiétudes, que de murmures, que de frissonnements et de détresses à la vue de ce calice ? Que d'oppositions aux ordres de Dieu, que de contradictions à ses adorables volontés ? Voulez-vous pour lors ce qu'il veut, ou plutôt ne voudriez-vous pas qu'il voulût ce que vous souhaitez vous-mêmes : le gain de ce procès injuste, l'accablement de ce persécuteur, la ruine de ce voisin la santé de ce mari et de cet enfant ?

Saint Augustin et tous les Pères remarquent que si Jésus-Christ s'est abandonné à tous ces mouvements de notre nature, ce n'a été par aucune nécessité de sa part, mais par un pur effet de sa bonté et de sa miséricorde, qui a voulu que ses faiblesses volontaires nous instruisent en nous faisant connaître que ne pouvant rien de nous-mêmes, c'est à nous à chercher notre force auprès de Dieu, à le prier de nous fortifier dans nos combats, et de nous soutenir dans nos infirmités, et enfin à nous assujettir en toutes choses à ses saintes ordonnances, jusqu'à lui sacrifier le droit que nous avons sur notre liberté, comme Jésus-Christ lui en fit un sacrifice : *Hos humanæ infirmitatis affectus Dominus Jesus, non conditionis necessitate, sed miserationis voluntate, suscepit* (D. August. in Psal. XXXVII).

La liberté de l'homme consiste en deux choses : dans l'empire qu'il a sur sa volonté, et dans le pouvoir qu'il a sur son corps. Par le premier, son cœur est à lui, et Dieu l'a mis, comme dit l'Écriture, entre les mains de son conseil. Par le second, il dispose de son corps et de toutes ses puissances, et possède cet avantage que les anciens ont toujours préféré à la vie : *Si morimur, cum libertate moriamur*.

Jésus-Christ devait avoir par-dessus tous les autres ces deux avantages ; il était le maître de sa volonté, il était le maître de son corps ; il pouvait disposer de l'un et de l'autre. Mais qu'arrive-t-il ? Son amour l'engage à renoncer aujourd'hui à ces deux sortes d'empires. Il soumet sa volonté à celle du Père Éternel, et il livre son corps à la cruelle discrétion de ses ennemis.

C'est en ces deux manières qu'il s'abandonne lui-même ; car, peut-on douter de cette première vérité, lorsqu'on lui entend dire à son Père : *Pater, si possibile est trans-eat a me calix iste, verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi ; cependant disposez-en, non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez*.

Paroles surprenantes, mes frères ! Il semble que la volonté humaine en Jésus-Christ manque de force, et que la volonté divine vient au secours. Elle lui représente le secret de sauver les hommes par ses souffrances, de remplir par cette voie le ciel, de combattre l'enfer, de glorifier même sa sainte humanité. Elle lui ouvre le livre des prophètes et ce qui lui reste à faire pour accomplir leurs oracles. Aussitôt la volonté humaine se rend à ces raisons, tient ferme contre la douleur, et accepte cet arrêt à la vue des grands biens qui doivent en naître ; et de là qu'arrive-t-il ? Jésus-Christ dilate son cœur, repousse au dehors tout le sang que la crainte avait resserré ; et cette effusion est si grande, que le jardin des Oliviers en est arrosé : *Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*.

Tout ceci doit vous servir d'une grande instruction, mes frères, si vous vous appliquez aux belles réflexions que les Pères ont

faites sur cette circonstance de notre Évangile. Jésus-Christ a sué du sang pour vous faire connaître, dit saint Bernard (*Tract. de Passione*), qu'on ne peut en trop verser pour le péché. Il a cru que ce n'était pas assez de le pleurer de ses yeux, il a voulu faire de toutes les parties de son corps autant d'yeux qui le pleurassent ; et si cela est, quelle est votre dureté et votre infidélité, si vous ne répandez pas sur tant de crimes que vous avez commis des larmes que vous versez si injustement, et avec une si grande abondance, lorsque vos passions ne sont pas satisfaites ? Enormité du péché, tu ne te fais pas sentir ; horreur du péché, tu ne te fais pas connaître ; tu es cependant si énorme et si horrible, que Jésus-Christ te pleure par toutes les parties de son corps. Un peu de réflexion, mes frères, sur une si importante vérité : *Non solis oculis flevisse videtur, sed omnibus membris* (D. Bern., ser. in Dom. Palm.).

Jésus-Christ a sué du sang, et il a sué en priant, dit saint Augustin, pour deux raisons. Premièrement, pour nous faire connaître que la prière n'est jamais plus efficace que lorsqu'elle est accompagnée de la mortification du corps. Voulez-vous bien prier, mes chers auditeurs ? Mortifiez-vous, abattez votre chair, que la tristesse s'empare de votre âme, qu'il en coûte des larmes et des austérités à votre corps. Secondement, pour nous faire entendre ce que son corps mystique devait souffrir par rapport à son corps naturel ; combien grande devait être cette effusion de sang, que les bourreaux tireraient des corps des martyrs, et qu'une innocente pénitence devait elle-même tirer d'une infinité de pénitents. Car, prétendrions-nous qu'il ne nous en coûtât rien pour laver et pour expier nos péchés ?

Mais comme la liberté consiste non-seulement dans l'empire qu'on a sur sa volonté, mais encore dans le pouvoir qu'on reçoit sur son corps ; c'est encore en cette manière que Jésus-Christ s'est abandonné lui-même, en s'ôtant le droit de disposer de son corps, se livrant à la cruauté de ses ennemis. Aussi après sa prière, cette effusion de sang et cette résignation aux volontés de son Père, les évangélistes remarquent qu'il se leva et qu'il s'avança : *Surgite, camus*, levez-vous, mes apôtres, allons, l'heure et la puissance des ténèbres est arrivée. En effet, il se laisse saisir sans résistance, par des soldats qui se jettent sur lui ; il se livre lui-même à ses ennemis, et, comme dit saint Augustin, il lie son bras et sa force, afin que ces misérables puissent le lier.

Il est vrai qu'il les renverse dès qu'il paraît devant eux ; sa majesté le défend de leurs insultes, sa présence les intimide, une seule parole les abat ; mais après tout, qu'est-ce que toutes ces circonstances nous marquent, sinon que c'est Jésus-Christ le premier qui se livre à leur fureur : *Non enim ligaretur, nisi seipsum ligaret* ? Non, non, dit saint Augustin, Jésus-Christ ne serait pas lié, s'il ne s'était lié lui-même ; Jésus-Christ ne serait

pas à la disposition de ses ennemis, s'il n'avait lui-même renoncé à la disposition de son corps. C'est donc pour nous, ô mon Dieu ! c'est donc pour nous que vous vous laissez lier et emmener ! C'est donc pour expier le mauvais usage de notre liberté, que vous voulez sacrifier la vôtre ! et après cela, quelle obligation n'avons-nous pas de nous dépouiller des droits de ces deux libertés que nous avons ; de nous en dépouiller, dis-je, pour soumettre notre volonté à celle du Seigneur, et lui abandonner entièrement nos corps ?

Oui, chrétiens, il faut soumettre à Dieu notre volonté, en général et en particulier, pour nous conformer en quelque chose à l'exemple de Jésus-Christ. Lorsqu'il parle à son Père par la bouche du prophète, il dit qu'il s'est fait comme un néant devant lui : *Factus sum tanquam nihilum ante te*. Il n'y a rien de plus soumis à Dieu que le néant. Il en fait tout ce qu'il veut, tantôt un ange, tantôt une vile créature, tantôt un homme, tantôt un moucheron, tantôt de l'eau, tantôt de la lumière : le néant suit telle impression et prend telle figure qu'il plaît à Dieu de lui donner.

Voilà aussi la posture et la disposition dans laquelle Jésus-Christ dit qu'il s'est mis à l'égard de son Père : *Factus sum tanquam nihilum ante te* ; je suis comme un néant devant vous. Voulez-vous que je naisse dans une étable découverte et avec une extrême pauvreté ? Je le veux. Voulez-vous que je passe la meilleure partie de ma vie dans l'obscurité de la boutique d'un artisan ? Je le veux. Voulez-vous que je sois maltraité et calomnié nonobstant la pureté de ma doctrine et la sainteté de ma vie ? Je le veux. Voulez-vous que des soldats barbares aient l'insolence de mettre la main sur moi, et qu'ils me lient ? Je le veux : faites de moi ce qu'il vous plaira, ma liberté intérieure et extérieure est à votre disposition : *Factus sum tanquam nihilum ante te*.

Que vous seriez heureux, mes frères, si vous vous conformiez à un si bel exemple ! et cependant n'est-ce pas là votre obligation ? Et pouvez-vous mieux faire que de soumettre à la volonté divine la vôtre, qui a tant d'imperfections et de défauts ? C'est un principe reçu dans l'école, et confirmé par de puissantes raisons, qu'il faut que ce qu'il y a de droit règle ce qui est tortu, et que ce qui est invariable de lui-même, et incapable d'aucun vice, corrige ce qui est changeant et défectueux. Or, la volonté de Dieu est une volonté droite, et la nôtre n'est qu'une volonté tortue. La volonté de Dieu est une volonté immuable et essentiellement sainte, et la nôtre n'est qu'une volonté inconstante et criminelle. Et si cela est, il faut donc que notre volonté soit soumise en toutes choses aux lois du Seigneur, et qu'elle se résigne entièrement à ses ordres. C'est là ce que la nature et la raison nous disent, c'est là ce à quoi la conscience et notre devoir nous obligent, c'est là enfin ce que la conduite et l'exemple de Jésus-Christ nous enseignent.

Quelque droit qu'il ait sur lui-même, il ne veut pas cependant en disposer, et il se résigne en toutes choses à son Père. C'est de cette manière qu'il s'est abandonné lui-même, comme je viens de vous le faire voir : mais voici comme il a été abandonné des créatures. C'est le sujet de mon second point.

II.—Il n'y a rien dans la pensée des Pères qui nous fasse mieux connaître la grandeur et l'énormité du péché, que la grandeur et les étranges circonstances du remède qui lui a été opposé. Le péché fait que la créature abandonne lâchement le Créateur ; c'est de quoi il se plaint dans l'un et dans l'autre Testament : *Vous m'avez abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, pour vous creuser des citernes qui ne sauraient retenir l'eau qui y entre. Vous vous êtes séparés de votre pasteur, vous vous êtes éloignés de votre Dieu, vous avez fait divorce, et vous avez rompu avec moi*. C'est ainsi que Dieu parle en différents endroits de l'Écriture ; et le premier outrage que le péché lui fait, est de l'abandonner. On ne le connaît pas bien, cet outrage ; et quoique le Seigneur s'en fût plaint plusieurs fois, on n'en reconnaissait pas cependant la malice. Mais pour la rendre sensible, qu'est-il arrivé ? Le pécheur a abandonné Dieu, qui était son ami ; et Jésus-Christ, qui est la caution et le pleige des pécheurs, sera abandonné de ses disciples, qui sont ses amis.

Ce n'est pas assez, outre qu'il y a de l'abandonnement dans le péché, il y a encore de la lâcheté et de la perfidie. Il y a de la lâcheté, on ne veut pas prendre le parti de Dieu ; et parce qu'il y a de la honte ou des persécutions à essayer pour l'embrasser, on ne fait nulle difficulté de le quitter : voilà la lâcheté. On va même plus loin, on vend et on trahit son Dieu. Car, comme on ne peut être à la créature et au Créateur, comme les intérêts des uns et des autres sont opposés, comme même il y a de l'aversion et de la haine de Dieu dans le péché, il arrive qu'on le vend pour satisfaire sa passion, et qu'on se résout à le trahir ; voilà la perfidie. Or, pour expier cette lâcheté et cette perfidie, il est arrivé que Pierre a renié son Maître, et que Judas l'a trahi.

Enfin le pécheur se moque de Dieu par une injuste et abominable préférence qu'il donne à la créature à son désavantage ; et jamais ce pécheur ne l'offense, que dans l'espérance de goûter un fatal et pernicieux plaisir ; et c'est aussi pour faire connaître l'injustice de ce procédé que Jésus-Christ est préféré à Barrabas, et exposé à toute la rage et à toute la cruauté de ses ennemis. Entrons dans le détail de ces étranges vérités, et continuons par ordre l'histoire de la passion de notre adorable Sauveur.

Tunc abiit unus de duodecim ad principes sacerdotum : Alors un des douze alla trouver les princes des prêtres. Mais que leur dit-il ? *Quid vultis mihi dare ? Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* Un apôtre, un homme comblé des bienfaits d'un Dieu, et honoré de son amitié ; un homme témoin de

ses miracles et convaincu de sa divinité, se résout cependant à le trahir et à le vendre à prix d'argent; commerce à la vérité nouveau, et fort inouï; mais de quoi l'avarice n'est-elle pas capable, et à quoi ne se résout-on pas, quand on veut satisfaire cette passion? Y a-t-il amitié qu'on ne viole, société qu'on ne rompe, intrigues qu'on ne lie, perfidie qu'on ne fasse? Avarice, seras-tu encore aujourd'hui l'idole de tant de chrétiens? Poison funeste au salut, perdras-tu encore aujourd'hui tant de fidèles? Si je m'en rapporte au Saint-Esprit, tout le monde presque succombe à cette passion, le pauvre et le riche, le séculier et le prêtre, le lévite et le pontife : *Omnes avaritiæ student*. Quelle injustice un juge avare ne commet-il pas? avec quelle fureur dépouille-t-il la veuve et l'orphelin, quand il se laisse corrompre par argent? à quelles prostitutions cette fille et cette femme ne s'abandonnent-elles pas, quand elles veulent s'enrichir ou se tirer de la misère? quelle triponnerie ne fait-on pas dans le commerce? à combien de mensonges et de parjures ne s'engage-t-on pas?

L'avarice est une servitude d'idoles, dit l'Apôtre; et pour sacrifier à ce faux dieu, on trahit le véritable. Quand Aaron eut consenti qu'on fabriquât un veau d'or, il dit aux Juifs : *Hæ sunt dii tui, Voilà vos dieux*; cependant il n'y avait que cette idole : mais ne vous en étonnez pas, disent les Pères, c'est que cette fausse divinité se multiplie en une infinité de manières, et chacun trouvait sa divinité particulière dans cette idole; les uns pour l'honneur, les autres pour le plaisir; ceux-là pour contenter leur ambition, ceux-ci pour entretenir leur volupté. Ce veau était d'or, dit l'abbé Rupert, et c'était assez pour persuader au peuple qu'il était dieu : *Aureas erat citulus, et inde facile persuaderi poterat populo quod esset deus*. Pourquoi? parce que ce peuple ne songeait qu'à s'enrichir, et que l'esprit d'intérêt l'avait tellement aveuglé, qu'il regardait le gain qu'il pouvait faire, comme une véritable divinité : *Quia mentes eorum obtinuerat avaritiæ spiritus, et idcirco apud cogitationes eorum non parva res erat aurum, multoque plus placebat aspectibus eorum : ergo deus illorum erat aurum, deus illorum erat Mammon* (Rupert., l. IV in Am., c. 9).

Ne vous étonnez donc pas si Judas tourmenté par son avarice tombe dans une si horrible perfidie, et s'il demande aux chefs des prêtres ce qu'ils lui donneront, afin qu'il leur livre son Maître. Le démon par ce péché était déjà entré dans son cœur, dit saint Cyrille d'Alexandrie; il ne pensait et il ne s'appliquait qu'aux moyens de s'enrichir; et le démon étant son conseil, il l'obligea à faire la plus noire et la plus déplorable action qui ait jamais été : *In uno fixus hærebat, illud solummodo volebat, quomodo pecuniolam sibi pararet, ut consiliatorem, et cogitationum suarum dominum, in corde diabolum retinebat* (D. Cyrill. Alexand., lib. IX in S. Joan., c. 16).

Mais comment s'y prend-il? il s'approche

de Jésus-Christ et il le baise, et *osculatus est eum*. Il le nomme Maître : *Ave, rabbi*, comme s'il avait appris de lui sa lâcheté et sa perfidie; et par un signe de paix il rompt, disent les Pères, le sacrement de paix. A ce simple récit, je vous vois entrer en indignation contre ce perfide; mais hélas! n'est-ce pas ce que vous faites si souvent, par vos communions indignes? et combien y a-t-il de chrétiens qui souvent ne s'approchent des autels que pour ménager leur réputation, pour ne pas paraître impies, et sacrifier Jésus-Christ à une piété hypocrite? Vous le souffrez, mon Dieu, vous le souffrez, comme vous souffrites Judas dont vous connaissiez le pernicieux dessein : *Sciebat enim Jesus quis eum esset proditurus*.

Il paraît assez étrange comment Jésus-Christ, à qui l'avenir était présent, avait élevé ce traître à l'apostolat, et appelé auprès de lui un homme qu'il savait devoir tomber dans une si noire perfidie. Mais il faut que saint Ambroise explique ce mystère, et vous fasse en même temps admirer la bonté de Jésus-Christ. Ce ne fut pas, dit-il, par un acte d'imprudence que Jésus-Christ fit choix de Judas, comme s'il ne le connût pas; ce fut par un coup de providence, parce qu'il devait permettre que sa trahison fût un jour l'occasion de notre salut. Il voulut bien, ajoute le même saint Ambroise, il voulut bien être trahi et abandonné par l'un des siens; afin, mes frères, que quand vous recevrez de mauvais traitements de la part de vos amis, vous ne vous plaigniez pas de vous être trompés dans votre choix, et d'avoir mal placé vos bienfaits : *Voluit deseri, voluit prodi, voluit ab apostolo suo tradi, ut tu a socio desertus et proditus moderate ferres tuum errasse judicium, tuum beneficium peris-*

Mais pourquoi prétendre que Jésus-Christ ne nous a donné cet exemple, que dans l'ingratitude d'un de ses apôtres? y en a-t-il quelqu'un qui ne lui ait pas fourni quelque sujet de souffrir et de nous instruire? A la vérité il n'y a eu que Judas qui l'a trahi et vendu; mais les autres ne l'ont-ils pas lâchement abandonné : *Tunc discipuli omnes relicto eo fugerunt*.

La lâcheté des apôtres dans l'abandonnement de leur Maître se prend de plusieurs chefs. Jésus-Christ les avait tirés de la bassesse et de la misère, pour en faire ses favoris et ses ministres; et ainsi la reconnaissance les obligeait à demeurer inséparablement attachés jusqu'à la mort à un si bon Maître. Il les avait rendus témoins de tant de merveilles qu'il avait opérées, et qui ne leur permettaient pas de douter de ce qu'il était; ainsi il n'y avait nul péril pour eux à demeurer en la compagnie d'un Dieu. Il leur avait donné une infinité de leçons sur le mépris de la vie, sur la nécessité de porter sa croix, sur le peu de crainte qu'ils devaient avoir de ceux qui ne peuvent tuer que le corps : et s'ils avaient à ne pas profiter de ces instructions, vous m'avouerez, mes frères, que ce ne devait pas être à son préjudice.

Jésus-Christ même, pour les garantir du scandale et de la surprise, avait prévenu leur esprit. Il leur avait exactement prédit sa mort et ses souffrances ; il avait plus fait, il venait de leur donner sa chair et son sang ; il venait de fortifier leurs cœurs d'une viande divine et capable de faire d'eux tous autant de héros intrépides, dit excellemment saint Cyprien (*Tract. de Cæna Domini*) : *Illos omnes generosos esse volens*. Quelle apparence, après toutes ces précautions, que la lâcheté pût trouver place dans leurs âmes ?

Mais enfin si les paroles sont de fidèles interprètes des sentiments du cœur, l'engagement à une inviolable fidélité ne leur permettait plus d'abandonner Jésus-Christ. Ils s'étaient engagés d'honneur à le suivre jusqu'à la mort ; et l'évangéliste remarque expressément que saint Pierre en ayant fait une protestation solennelle, tous les disciples la firent après lui : *Similiter et omnes discipuli dixerunt*. Cependant, au préjudice et de leur parole et de leur devoir, le même évangéliste nous apprend que tous les disciples abandonnant leur maître, s'enfuirent honteusement : *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt*. Ils ne virent pas plus tôt le Sauveur du monde entre les mains de ses ennemis, qu'ils le laissèrent en proie à leur fureur, comme s'ils avaient été d'intelligence avec eux.

Qu'êtes-vous donc devenus, enfants présomptueux, vous qui promettiez si hardiment de boire et de partager le calice de sa passion ? Thomas, où est cette généreuse résolution qui vous obligeait d'animer vos compagnons, et de leur dire : *Allons et mourons avec lui* ? Mais vous, Pierre, où est ce courage qui vous faisait protester que vous ne le quitteriez pas, même à la mort ? Hélas ! ils ont tous oublié de si saintes résolutions, ils s'écartent à la faveur de la nuit, et cherchent honteusement leur salut dans leur fuite. C'étaient des lions dans la paix, ce ne sont plus, dit Tertullien, que des cerfs dans le combat : *In pace leones, in bello cervi*.

Ne semble-t-il pas que Jésus-Christ en cette occasion ait toutes les qualités de l'aimant ? A la vérité, cette pierre attire le fer d'un côté, mais elle le repousse de l'autre, et la force même dont elle repousse ce métal, n'est pas moins puissante que celle par où elle l'attire. Les miracles et les souffrances font voir en Jésus-Christ ces deux différents effets. Tandis qu'il a opéré des miracles et rendu des oracles, tout le monde l'a suivi et s'est attaché à lui jusqu'à le presser en foule : *Magister, turbæ te comprimunt*. Mais dès le moment qu'il souffre, tous ces gens que l'admiration avait attirés, s'enfuient. Il n'avait pas plutôt appelé ses disciples : *Venite post me*, qu'ils s'étaient mis en devoir de le suivre ; commence-t-il à souffrir ? ils se retirent avec la même précipitation.

Cependant, mes frères, que fera Jésus-Christ dans un abandonnement si universel ? On le mène devant le tribunal des prêtres, on l'accuse de cent crimes énormes, on lui reproche d'avoir enseigné une doctrine per-

nicieuse, d'avoir eu dessein de détruire le temple, d'avoir refusé le tribut à César et d'avoir porté le peuple à la sédition. Qui que ce soit ne parle pour lui, et personne ne se met en peine de le défendre de toutes ces calomnies. Il faut pourtant répondre, ses ennemis le pressent. Etrange nécessité pour Jésus-Christ dans le cruel abandonnement où il se trouve ! Il est obligé pour se défendre des accusations de ses ennemis, de s'en rapporter à leurs propres témoignages : *Ecce hi sciunt omnes quid dixerim*.

Quelque cruel que fût cet outrage, il ne fut pas néanmoins aussi sensible à Jésus-Christ que l'ingrate fuite de ses disciples, et surtout le renoncement de Pierre. Je sais bien que quelques interprètes favorables à cet apôtre ont entrepris de le justifier entièrement de son péché par ses propres réponses. Il s'en est trouvé qui ont dit que saint Pierre avait eu quelque raison de soutenir qu'il ne connaissait point Jésus-Christ : *Non novi hominem*, puisque Jésus-Christ avait même dit qu'il n'y avait que son Père qui le connaît : *Nemo novit Filium, nisi Pater*. Un valet lui avait demandé s'il n'était pas un de ceux qui étaient avec Jésus, mais la vérité l'avait obligé de demeurer d'accord qu'il n'avait pas toujours été avec le Verbe, qui, de toute éternité, était seul dans le sein de Dieu : *Non enim eram qui esse cæpi, ille solus erat qui in principio erat*. Enfin, ajoutent ces interprètes, si une servante demanda à Pierre s'il n'était pas du nombre des disciples de cet homme, l'honneur de l'apostolat lui avait fait refuser cette qualité, n'étant pas seulement le disciple d'un homme pur, mais d'un Homme-Dieu.

Saint Jérôme et saint Ambroise se moquent avec grande raison de toutes ces subtilités qu'ils regardent comme des effets d'une pure imagination, et même comme de fausses apologies qui combattent évidemment cette prophétie de Jésus-Christ, qui avait prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait par trois fois. Apologies qui donneraient un sens forcé à des paroles aussi intelligibles que celles-ci : *Ter me negabis*, et qui accuseraient le maître de mensonge, en même temps qu'elles justifieraient le disciple : *Accusatur Christus mendacio, dum Petrus excusatur*. Avouons donc, mes frères, que le prince des apôtres se rendit coupable en cette occasion, de la lâcheté du monde la plus honteuse.

Mais pourrais-je, grand apôtre, vous reprocher davantage un péché que vous avez si sévèrement expié ? Vous aimâtes mieux le pleurer que de vous en défendre, et vous reconnaissant coupable d'une si lâche désertion, vous n'y avez jamais pensé, qu'il ne soit sorti de vos yeux d'amères et d'abondantes larmes.

En effet, la même nuit que saint Pierre commit son péché, la même nuit il le pleura. Comme le soleil venant à frapper de ses rayons une nuée grosse de tempêtes et d'orages la résout d'abord en pluie et la fait fondre tout d'un coup en eau, un regard efficace du Sauveur du monde échauffant le

cœur de Pierre, que la crainte de la mort avait glacé, changea ses yeux en deux sources de larmes ; et dès que Jésus-Christ se fut tourné vers lui, ce disciple, reconnaissant sa faute, sortit et en pleura amèrement : *Conversus Jesus, respexit Petrum, et egressus foras flevit amare.*

Y eut-il jamais pécheur plus prompt dans son repentir ? Aujourd'hui on ne trouve rien de plus aisé que l'exécution d'un crime, et rien de plus difficile que celle d'une pénitence. Que d'intervalles entre la dette et la satisfaction, que de retardements, que de remises ! En vain Jésus-Christ souffrant se tourne vers un pécheur, ce pécheur demeure insensible : en vain ce soleil frappe ce nuage obscur, il ne fond point en larmes. Ah ! nous répéterions volontiers au Fils de Dieu, lorsqu'il nous sollicite de nous convertir et de faire pénitence, ce que les démons lui dirent autrefois quand il fut près de les chasser des corps : *Jesu Fili Dei, venisti ante tempus torquere nos.* Pourquoi Jésus, Fils de Dieu, venez-vous nous tourmenter avant le temps ? En un mot, pour m'expliquer avec saint Cyprien, les années que nous passons dans le péché nous paraissent très-courtes ; les jours et les moments que nous consacrons à la pénitence nous semblent très-longes ; et à peine avons-nous commencé ce pénible exercice, que nous voudrions déjà l'avoir quitté.

Mais comme le péché est un mépris que l'on fait de Dieu, en donnant sur lui une injurieuse préférence à la créature, je ne m'étonne pas si Jésus-Christ, qui a voulu l'expier, a été tellement abandonné et méprisé, qu'on lui a préféré un scélérat et un voleur public, je veux dire un Barrabas. Vous savez que Pilate avait quelque dessein de sauver Jésus-Christ. Ce président, partagé entre les devoirs de sa conscience et la servitude des respects humains, entre l'obligation qu'il avait de rendre la justice et l'appréhension de s'attirer la fureur des Juifs ou l'indignation de César, crut pouvoir se servir de quelque tempérament pour adoucir la rage de ces barbares. C'est pourquoi, ayant appelé les chefs des prêtres, les magistrats et le peuple, il leur dit (*S. Luc, XXIII*) : Vous m'avez présenté cet homme comme un homme séditieux, je l'ai interrogé en votre présence, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez ; Hérode même a été de mon sentiment, et ne l'a pas jugé digne de mort : que voulez-vous donc que je fasse ? Je vous le rendrai après l'avoir châtié. Vous avez coutume de délivrer un criminel ces jours-ci, voulez-vous que je vous donne, ou Barrabas, ou Jésus ?

Quelle étrange proposition, mes frères ! Elle me paraît injuste en deux choses, et toutes ces deux choses marquent le pitoyable abandonnement de Jésus-Christ.

La première, c'est que l'on compare un Dieu avec un voleur, un innocent avec un scélérat, Jésus avec Barrabas : cependant c'est ce voleur, c'est ce Barrabas, c'est ce

scélérat qui a l'avantage : *Non hunc, sed Barrabam.*

La seconde, c'est le procédé de Pilate. Quelle monstrueuse injustice ! A quoi penses-tu, misérable juge, et que fais-tu ? Es-tu, dans la place que tu occupes, le ministre des passions des Juifs, et dois-tu obéir à leur volonté ? *Quid igitur faciam de Jesu qui dicitur Christus ?* Misérable ! fais ce que te dit ta conscience et ce à quoi ton devoir t'engage. Misérable ! fais ce que te dit ta femme, qui seule plaide la cause de l'innocent, et qui te fait avertir que pendant la nuit elle a eu d'étranges songes au sujet de cet homme qu'on veut condamner. Ce que tu en feras ! Pilate, ne le demande ni au peuple ni aux pharisiens, tu n'as qu'à te le demander à toi-même et ne rien conclure par une lâche et basse complaisance.

Emendatum ergo illum dimittam. Quelle sentence ! Cet homme n'a rien fait, je ne trouve en lui aucune cause de mort ; cependant, comme vous le haïssez, ô Juifs, je vous le donnerai après l'avoir châtié. Quelle sentence ! Pilate, vous devez le renvoyer, parce qu'il est innocent ; et il vous est défendu de le punir, parce qu'il n'est pas coupable. Comment pouvez-vous le renvoyer et le punir tout ensemble ? Que vous êtes lâche et injuste ! Vous le faites punir, non parce qu'il est coupable, puisque vous jugez vous-même qu'il est innocent, mais parce qu'il est pauvre et que tout le monde l'abandonne. Vous le faites punir, non parce qu'il l'a mérité, puisque vous n'en trouvez aucun sujet, mais parce que, le punissant, vous satisferez à la rage de ses ennemis qui sont puissants, et qu'après l'avoir puni, personne ne vengera l'injure qu'on lui aura faite ; parce qu'il est misérable, et que son délaissement vous donne occasion de tout entreprendre. Si c'était un homme d'une qualité distinguée, s'il avait des parents et des amis qui le défendissent, vous n'auriez garde de le faire ; mais parce que personne ne parle et ne s'intéresse pour lui, vous disposez comme il vous plaît de sa vie et de son honneur.

Cependant il est condamné à une cruelle flagellation. On le mène dans la cour du prétoire, pour y être dépouillé et attaché nu à une colonne. Ah ! divin Sauveur, c'est bien en cet état que vous pouvez dire avec votre prophète : *Quæ non rapui tunc exsolvebam (Psal. LXVIII)*, que vous payez ce que vous n'avez pas emporté comme un voleur. On vous accuse d'avoir dit que vous étiez Fils du Dieu vivant et roi : ces deux qualités vous appartiennent ; ce n'est ni un rapt ni une usurpation que vous avez faite, et cependant on vous traite comme un voleur et un esclave. On fait mourir les voleurs, et vous mourrez ; on fustige les esclaves, et vous serez aussi ignominieusement traité.

Quelle fut, pour lors, la douleur de Jésus-Christ, quand des bourreaux acharnés sur lui mirent sa chair en pièces, et la déchirèrent en morceaux à grands coups de fouet ? Sa complexion délicate, son corps formé des plus pures gouttes du sang d'une Vierge, par

l'opération du Saint-Esprit, augmentaient sa douleur; et on a eu raison de dire que tous les martyrs ensemble n'ont jamais autant souffert que lui. Premièrement, à cause de sa personne divine, qui rend la moindre de ses souffrances d'un mérite infini, et qui fait qu'une seule de ses larmes, un seul de ses soupirs, l'emporte infiniment sur les chevalots, les tortures, les roues, les tenailles, les huiles bouillantes et tous les différents supplices d'une infinité de martyrs. Secondement, à cause de la délicatesse de son corps et de la tendresse de son tempérament. Troisièmement, à cause que le Saint-Esprit l'avait formé pour être un *homme de douleurs*, qui devait souffrir des peines proportionnées à la grandeur des péchés des hommes, et surpasser non-seulement en excellence, mais encore en rigueur, les sacrifices qui avaient été offerts dès le commencement du monde.

C'est avec ce corps délicat, et sur cette chair virgine, qu'il souffre une cruelle flagellation. Une troupe de satellites et de bourreaux est à l'entour de lui. Les uns le dépouillent, les autres prennent des cordes pour le lier, les autres préparent des verges et des fouets pour le mettre en sang. O pureté angélique du corps le plus beau et le plus chaste qui fut jamais, comment vous expose-t-on nue à la vue d'un peuple insolent et barbare? Est-ce que le Père éternel, qui est le protecteur des innocents, a moins de considération pour son Fils que pour d'autres?

Susanne n'ayant pas voulu consentir à la brutale passion de deux infâmes vieillards, fut accusée par ces malheureux d'être tombée en adultère. Cette chaste femme, dans cette fâcheuse extrémité, leva les yeux au ciel en pleurant, et dit avec une sainte confiance au Seigneur : « Dieu éternel, qui connaissez les choses les plus cachées, et qui les savez toutes avant qu'elles soient faites; vous qui entendez les faux témoignages dont ces malheureux me chargent injustement, souffrirez-vous que je sois punie, n'ayant jamais commis ce crime dont ils m'accusent? » L'Ecriture m'apprend que Dieu exauça la prière de Susanne, et qu'il suscita Daniel pour faire connaître au peuple l'injustice de cette déposition, et mettre ces faux témoins à la place de cette femme innocente.

D'où vient, mes frères, que la même chose n'arrive pas aujourd'hui? Je vous l'ai dit et je vous le dirai encore dans la suite, c'est que Jésus-Christ devant répondre pour nous, et satisfaire pour nos péchés, personne ne s'intéresse pour sa délivrance. Il est abandonné de tout le monde; il n'y a ni juge, ni Daniel, qui soit pour lui; tout innocent qu'il est, on le fouette rudement, on lui déchire la peau à coups de verges; et c'est dans cet état que saint Bernard s'écrit par ces tendres et affectueuses paroles : O doux et aimable Jésus, que vous avez de personnes qui vous frappent! Votre Père est le premier qui vous frappe, qui vous a livré pour nous tous. Vous vous frappez vous-même, vous qui vous abandonnez à toutes

ces douleurs pour notre salut, et qui sacrifiez à notre rachat une âme qu'on ne peut vous ôter sans vous. Un disciple impie et apostat vous frappe par un baiser de paix; les Juifs vous frappent par les soufflets qu'ils ont l'insolence de vous donner; vos bourreaux enfin vous frappent par les fouets et les cordes avec lesquels ils déchirent votre chair virgine. Hélas! ô mon Dieu, que vous avez de gens qui vous frappent! *O quantos, Domine Jesu, habes percussores! percudit te, Domine, Pater tuus, qui proprio Filio suo id est tibi non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit te. Percutis tu te ipsum, tradis enim in mortem animam tuam, quam nemo potest tollere a te sine te. Percutit te discipulus impius osculo falso. Percutit te Judæus colaphis et alapis. Percutiunt te gentiles flagellis. Ecce quantum, mi Jesu, percussus et humiliatus* (S. Bern., lib. de Passion. Dom., c. 5).

Mais vous, mesdames, qui par vos infâmes et scandaleuses nudités, causez tant de désordres dans le christianisme, et tant d'ignominies à Jésus-Christ, n'est-ce pas vous qui le frappez, et n'est-ce pas de vous qu'on peut dire avec le roi-prophète (*Psal. XXI*) que vous ajoutez douleur sur douleur pour le maltraiter davantage? Voluptueux et gens de bonne chère, dont il expie la criminelle délicatesse par une si cruelle flagellation, n'est-ce pas vous qui le frappez, et n'appréhendez-vous pas qu'au jour du jugement on vous mette au nombre de ses bourreaux?

Ceux du temps de la passion du Sauveur se jetèrent sur lui comme des furieux et le mirent tout en sang. L'Ecriture les compare à des taureaux animés qui l'environnèrent, l'assiégèrent, ouvrirent leurs bouches, et armèrent leurs mains sacrilèges pour le perdre : *Tauri pingues obsederunt me, aperuerunt super me os suum*. Ils l'étourdiront par leurs cris, ils le confondirent par leurs blasphèmes, ils l'accablèrent par leurs imprécations et leurs menaces. En un mot, ils firent contre lui, ce que leur envie et leur rage, ce que la fureur et la cruauté des puissances infernales leur inspirèrent.

Je vois déjà qu'ils lui préparent une couronne d'épines, et qu'ils en enfoncent les pointes dans sa tête, à grands coups de bâtons : *Plectentes coronam de spinis imposuerunt capiti ejus*. Quand saint Cyrille de Jérusalem (*Catech. 12*) parle de cette couronne d'épines, il l'appelle un grand mystère : *Mysterium erat corona spinea*. Mystère de gloire et d'ignominie, de joie et de douleur tout ensemble. Mystère de gloire, puisqu'on ne la donne qu'à Dieu, aux rois et aux athlètes, et que Jésus-Christ est toutes ces choses. Mais mystère d'ignominie, puisqu'on ne la lui donne que par dérision et pour insulter à son malheur. Mystère de douleur, puisqu'il n'y a rien de plus sensible dans la partie la plus délicate de l'homme, mais mystère de joie, puisque ce supplice, comme remarque saint Athanase (*Serm. de Pass.*), a fait la consolation et la force des martyrs : *Ipsè in dolori-*

bus erat ut nos dolore careremus. Jésus-Christ a voulu endurer cette douleur, afin que nous en fussions exempts; il a voulu porter cette couronne, afin qu'il nous ôtât nos chagrins, et qu'il nous donnât une ferme patience dans nos maux : *Spineam coronam gestare voluit, ut sollicitudines vite nostræ extirparet, et spinarum gestatione omnes in securitatem asserreret.* Ineffable bonté et miséricorde de mon Dieu, quelles actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre!

C'est dans ce dessein, mes frères, que l'Eglise vous dit aujourd'hui ce que Pilate dit aux Juifs, en leur exposant Jésus-Christ défiguré et tout couvert de sang : *Ecce homo : Voilà l'homme.* Oui, voilà cet homme de douleur qui a tant souffert pour vous; oui, voilà ce Dieu réparateur, qui a voulu être abandonné de tout le monde pour vous; oui, voilà ce charitable rédempteur, qui a voulu être raillé, bafoué, flagellé, couronné d'épines pour vous.

Pleurez donc, filles de Jérusalem, pleurez, ou plutôt ne pleurez pas sur Jésus-Christ, mais pleurez sur vous-mêmes : *Quid facitis flentes*, vous dit-il, *et affligentes cor meum?* Que pensez-vous faire par vos pleurs, si ce n'est de m'affliger davantage? Je veux bien souffrir pour vous, mais les nouvelles douleurs que vous me causez augmentent ma peine. Abstenez-vous de pécher, et vous me consolerez. Mais, hélas! de quel côté que je me tourne, je ne trouve point de consolation. Est-ce que le sang que j'ai déjà versé sera inutile? Est-ce que mes ignominies, mes affronts, les injures, dont j'ai été chargé, la flagellation que j'ai endurée, la couronne d'épines que j'ai portée, ne me serviront de rien pour vous? Père éternel, dans cet abandonnement général des créatures, m'abandonnerez-vous vous-même? Il est vrai que la trahison des hommes, leur félonie, leur ingratitude, m'affligent; mais tout cela n'est rien en comparaison de la peine que j'endure à cause de votre délaissement.

C'est donc au Père éternel que Jésus-Christ s'adresse pour une dernière fois : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me! Mon Dieu, ah! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* En effet, cet abandonnement doit lui être extrêmement sensible. Il s'était lui-même abandonné à la douleur; il s'était trouvé abandonné des créatures, mais à présent il se voit abandonné de son Père. C'est ce qui me reste à vous faire voir, après que j'aurai repris un peu de force et salué pour une dernière fois avec respect la sainte croix. *Crux, ave.*

III. — Ce fut un spectacle bien touchant de voir autrefois Isaac portant lui-même le bois de son sacrifice sur la montagne, et Abraham son père le suivant le glaive à la main, pour exécuter les ordres du Seigneur. Les Pères qui en ont parlé, ne savent ce qu'ils doivent admirer davantage, ou le sacrificeur, ou la victime, ou Abraham qui doit étouffer toutes les inclinations et les tendresses paternelles pour le meilleur de tous

les fils, ou Isaac qui, tout innocent qu'il est, doit accepter la mort et se soumettre à la volonté de son père.

Quoique l'un et l'autre méritent beaucoup de louanges et d'admiration, ce n'est là cependant qu'une faible figure de ce qui se passe sur le Calvaire, entre le Père éternel et Jésus-Christ. Non-seulement la différence du sacrificeur et de la victime y est infinie, mais la comparaison même dans ses événements n'en est pas juste. Il est vrai que dans la conduite d'Abraham et d'Isaac, on pouvait également plaindre, et le père qui était engagé d'ôter la vie à son fils, et le fils qui était obligé de recevoir la mort des mains de son père. Mais que doit-on dire et que peut-on penser, quand on voit un Dieu marchant vers le Calvaire, chargé d'une croix, des bourreaux portant après lui les instruments de son supplice, et se préparant à exécuter l'arrêt que Pilate n'avait extérieurement donné qu'après que le Père éternel l'avait invisiblement prononcé lui-même?

La nature ne vit que l'appareil du premier spectacle, et elle voit aujourd'hui l'entière exécution du second. Abraham n'égorgea pas son Isaac, quoiqu'il portât le glaive; et tout ce sacrifice, soit de la part du père, soit de la part du fils, fut accompli dans leur cœur, dit excellemment Zénon de Vérone (*De Abraham et Isaac*). Mais hélas! il n'est que trop vrai que Jésus-Christ meurt aujourd'hui, et que le Père éternel le livre à la mort, que Jésus-Christ consent aujourd'hui à son sacrifice, et que ce sacrifice se fait, sinon par les mains de son Père, du moins par sa permission.

Que dis-je? le Père éternel veut que nous le croyions la première cause de la mort de son Fils, et il commande à ses prophètes de publier que c'est lui qui l'a frappé et humilié : *Percussum a Deo et humiliatum.* Il ne fait pas difficulté de dire lui-même, par leurs bouches, qu'il l'a frappé à cause des péchés de son peuple : *Propter scelera populi mei percussi eum*, et comme si ce n'était pas assez pour nous informer de l'étrange sévérité de cet arrêt, il oblige son Fils même, en l'éprouvant, de faire cette amoureuse et respectueuse plainte : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? Mon Dieu, ah! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Avant que de vous expliquer en quoi consiste cet abandon, il est à propos, pour toucher les principales circonstances de la passion de Jésus-Christ, de vous dire que son Père l'ayant laissé entre les mains des Juifs, et lui-même s'étant abandonné à leur volonté, il porta sa croix jusqu'à la montagne du Calvaire, où, étant arrivé avec beaucoup de peines et de fatigues, on le dépouilla de ses habits, ou, pour mieux dire, on les lui arracha, parce qu'ils tenaient à sa peau, et qu'on ne pouvait pas les lui ôter sans lui faire souffrir des douleurs inconcevables. Etant dépouillé et tout sanglant, on l'attacha à cet ignominieux gibet avec de gros clous, qui, perçant ses mains et ses pieds de part en part, froissant et coupant ses nerfs, le ren-

dirent, comme dit un prophète, *un homme*, et un pitoyable composé de douleurs. On l'attache donc à la croix, que de cruels bourreaux qui l'élèvent font rudement tomber dans un trou qu'on avait creusé, afin que par cette rude chute toutes les plaies de cet homme crucifié se rouvrent, et que ses douleurs se renouvellent.

En cet état, on le met entre deux voleurs, dont l'un l'outrage et le maudit; il voit à ses côtés sa triste mère et son cher disciple, et cette vue lui donne de nouveaux surcroits d'affliction et de douleur. Ses ennemis s'acharnent sur lui, et, après lui avoir fait souffrir ce que l'ingénieuse cruauté des démons leur a pu inspirer, ils se raillent de lui, ils lui disent de *descendre de sa croix*, et vomissent d'horribles blasphèmes contre son innocence.

Que fait-il pour lors? s'il ouvre la bouche au milieu de tant de douleurs et d'ignominies, c'est pour demander grâce à son Père en faveur de ses ennemis: *Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt*. Mon Père, si je mérite que vous m'exauciez, j'ai une grâce à vous demander: pardonnez à mes bourreaux, pardonnez aux Juifs qui m'ont percé les pieds et les mains, pardonnez à Judas qui m'a trahi, pardonnez à Pilate qui m'a condamné, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*.

Eh quoi! Seigneur, n'avez-vous pas donné assez de marques de votre divinité et de votre innocence? *Ils ne savent ce qu'ils font*, et cependant ils ont vu vos miracles; ils ont été témoins de tant de miraculeuses cures que vous avez faites, de tant de prodiges, que nul autre que Dieu ne peut faire. *Ils ne savent ce qu'ils font*; et cependant Pilate a reconnu plusieurs fois que vous étiez innocent et qu'il ne trouvait en vous aucune cause pour vous condamner. *Ils ne savent ce qu'ils font*, et cependant ils ont suscité de faux témoins et ont entendu le traître Judas dire qu'il avait livré le sang du juste.

Cependant, chrétiens, c'est ainsi qu'un Dieu parle, non-seulement pour montrer qu'il n'a aucun désir de vengeance dans le cœur, mais qu'il ne veut pas même, en quelque manière, connaître le crime de ses ennemis. Il veut, dit Tertullien (*Lib. de Patient.*), faire connaître qu'il n'a que des pensées de paix, qu'il n'a rien en lui, ni de la colère, ni de l'impatience de l'homme, qui ne cherche qu'à se venger: *Nihil de impatientia hominis imitatus est*. Mais, s'il n'imité en rien cette impatience des hommes, c'est en cela que les hommes mêmes sont obligés d'imiter sa patience. Après cela, vindicatifs qui m'écoutez, allez chercher votre ennemi pour tirer raison d'un petit affront qu'il vous a fait; après cela, hommes de sang, allez répandre celui de vos frères pour quelque petite préférence qu'ils vous ont refusée; allez, barbares, allez assouvir votre rage après qu'un Dieu a prié pour ses ennemis; allez médire de celui-ci, déchirer, par d'outrageantes injures, la réputation de celui-là, chercher toutes les occasions de nuire à ce voisin, susciter de puissants adversaires à cet

autre, ou le ruiner par des procès; allez faire tout le contraire de ce que Jésus-Christ a fait, et moquez-vous de sa douceur par la résolution que vous prendrez de n'en point avoir!

Cette réflexion vous fait horreur, mes chers frères, et vous voyez bien que si jamais exemple a dû vous porter à pardonner à vos ennemis, c'est celui de Jésus-Christ mourant et priant son Père pour les siens. Ils ont mérité de vous, mais vous ont-ils ôté la vie comme à Jésus-Christ? Ils vous ont chargé d'imprécations et d'injures, mais vous ont-ils craché au visage comme à Jésus-Christ? Ils vous ont ôté une partie de vos biens, mais vous ont-ils dépouillés et attachés à la croix comme Jésus-Christ? Ce qu'ils ont dit, ils l'ont souvent dit par inadvertance, et vous ne voulez pas les excuser; ce qu'ils ont fait, ils l'ont souvent fait sans réflexion, et vous ne voulez pas leur pardonner. Ne sortez pas de cette église sans faire une ferme résolution de vous réconcilier avec eux; et, puisque Jésus-Christ a interrompu son sacrifice afin de prier pour eux, quittez toutes choses pour ménager leur paix et leur amitié.

Il est dit dans l'Evangile: *Si lorsque vous portez votre présent à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent et allez vous réconcilier avec lui*. C'est ce que Jésus-Christ a fait, interrompant le sacrifice de son adorable personne, pour demander grâce en faveur de ceux qui l'attachaient à la croix; rejetant même leur déicide sur leur ignorance, et employant les derniers efforts de sa voix pour ménager leur salut. O qu'une injure est bien aisée à pardonner, quand un Dieu a remis de si grands outrages! ô qu'un affront est bien aisé à oublier, quand un Dieu a paru excuser de si horribles blasphèmes! ô que la perte d'une vie fragile et périssable est peu de chose, quand un Dieu a fait de la sienne un sacrifice pour ceux qui le faisaient mourir!

Je consens ici, mes frères, que vous n'écoutez aucune raison, ni de politique, ni d'humanité pour pardonner à vos ennemis; je consens, pour vous obliger, que vous ne fassiez réflexion, ni aux fâcheuses suites que pourrait avoir une indiscrete vengeance, ni aux raisons humaines qui vous inspirent la douceur et la paix. Je dis même que, quand la politique et la raison vous porteraient à vous venger, vous devez mettre les armes bas et arracher de vos cœurs toute sorte de ressentiments, depuis que vous avez vu un Dieu attaché sur la croix prier pour ses ennemis et confirmer par ses propres exemples le grand et l'important commandement qu'il en avait fait.

Il avait sans doute sujet de dire que c'était là son commandement: *Ego autem dico vobis*, et un commandement nouveau qu'il nous faisait: *Mandatum novum do vobis*; commandement que les anciens avaient altéré et corrompu, soit parce qu'ils ne le comprenaient pas, soit parce qu'ils le falsifiaient par de malicieuses interprétations, mais comman-

dement que Jésus-Christ avait expliqué dans un long détail et qu'il avait porté à sa plus haute perfection, afin que du moins nous allassions au delà de la faible et imparfaite charité des Juifs. Il nous avait dit d'aimer nos ennemis ; et, parce qu'une amitié stérile est une amitié fausse ou inutile, il nous avait obligés de leur faire du bien dans la rencontre ; et c'est ce qu'il a fait, non-seulement par ses prédications et par ses miracles, mais par sa propre mort et le sacrifice de sa vie. Il nous avait dit de prier pour ceux qui nous persécutaient ; et, après avoir si souvent prié pour les Juifs, après avoir demandé si fermement leur conversion, il a voulu employer les derniers moments de sa vie pour demander grâce à son Père. Il nous avait dit de donner notre robe quand on nous ôterait notre manteau, et il s'est dépouillé, non-seulement de ses habits qu'on a partagés, mais de sa propre chair qu'on a déchirée à coups de fouet. Après cela quelle raison aurions-nous de ne pas suivre, selon notre faible portée, un si bel exemple, et de nous conformer autant que nous pourrions à cet excellent modèle ?

Revenons à notre sujet ; vous venez de voir Jésus-Christ attaché à la croix, dépouillé et tout sanglant sur un infâme gibet, au milieu de deux voleurs ; mais, encore un coup, qu'a-t-il fait pour souffrir une si étrange peine ; et n'est-ce pas en cette occasion que son Père doit le venger de ses ennemis, le reconnaître et le faire reconnaître pour son Fils ?

Nous l'eussions cru de la sorte, si tous les évangélistes ne nous avaient appris le contraire ; mais, chose étrange ! comme c'est aujourd'hui le jour des vengeances du Seigneur, *Dies ultionum*, et l'heure où sa justice doit se satisfaire, autant qu'elle le pouvait désirer ; c'est aussi le jour et l'heure où ce Père, le considérant chargé de nos péchés, l'abandonne. Il faudrait ici un long discours pour conduire vos esprits par tous ces différents degrés d'abandonnement ; mais je me contente de vous dire que Jésus-Christ dans sa passion a été refusé, condamné, livré, désavoué et enfin délaissé de son propre Père.

Il en a été refusé, puisque ses paroles et ses larmes ne l'ont pas fléchi dans le jardin des Oliviers, et que ce Fils, qui est toujours exaucé de son Père quand il demande grâce pour nous, *Sciebam quia semper me audis*, ne l'a pas été en cette occasion pour lui-même.

Il a été condamné de son Père, puisque, comme je vous ai déjà dit, ce Père le voyant chargé de nos péchés, a ordonné qu'il en porterait la peine, et sa justice prévenant la honte qu'on devait lui faire, de préférer la liberté d'un voleur à la sienne, a résolu de le perdre en quelque manière, pour nous conserver, quelque inutiles que nous lui fussions et indignes d'une si grande grâce.

Il a été livré par son Père à ses ennemis, puisque lui-même déclare à Pilate que l'au-

d'en haut, et que ses apôtres reprochant sa mort aux Juifs leur apprennent ce secret : *Hunc desinito consilio et præscientia Dei traditum affligentes interemistis. C'est vous qui l'avez fait mourir en l'attachant à la croix ; mais Dieu savait ce qui en arriverait, et il vous l'a livré lui-même.*

Il a été désavoué par son Père, puisque ce Père a souffert qu'il fût crucifié pour s'être déclaré son Fils, et que les prêtres lui reprochant impunément sur la croix d'en avoir usurpé les qualités, il a dissimulé cette injure. Quelle étrange conduite, mes frères ? Jésus-Christ, dit saint Paul, *n'a pas cru faire un vol de se dire semblable à Dieu*. Il est son Fils ; il lui est consubstantiel, il a la même sainteté, la même éternité, la même immensité, la même puissance que lui : *Il est Dieu, et Dieu de Dieu* ; et cependant ce Père semble le désavouer et le méconnaître, quand il assure qu'il est son Fils ; et quelques reproches que ses ennemis lui fassent, il n'en tire nulle vengeance.

Enfin le Fils de Dieu a été abandonné et délaissé de son Père : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me. Mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il l'a été en plusieurs manières, dit saint Bernard. Premièrement, en ce que le Père éternel n'a pas écrasé de ses foudres les bourreaux qui l'attachaient à la croix, et ses ennemis qui se raillaient impudemment de lui. Secondement, en ce qu'il a permis que la terre et l'enfer, les hommes et les démons, aient épuisé contre lui toute leur rage. Troisièmement, parce qu'il lui a refusé les consolations et l'assistance qu'il pouvait espérer de sa bonté ; consolations et assistance qu'il ne refuse pas aux innocents persécutés, et dont cependant ce cher Fils a été privé, comme s'il avait été le plus grand de tous les coupables : *Quasi quædam ibi derelictio fuit, ubi nulla fuit in tanta necessitate, virtutis exhibitio, nulla ostensio majestatis* (D. Bern., ser. V, de *Verbis Isaïæ*).

Est-ce de la sorte, ô mon Dieu, que vous prétendez en agir ? On nous représente souvent, et avec raison, la bonté que vous avez eue de pardonner à l'homme, plutôt qu'à l'ange ; mais permettez-moi de vous le dire ; je vous trouve en quelque manière plus sévère dans votre pardon que dans vos châtiments. Dans la damnation des anges, il n'y a que les anges qui souffrent pour eux-mêmes ; il n'y a que la créature qui paie la dette que la créature a faite, cela est dans l'ordre ; mais dans le pardon de l'homme, vous condamnez un Dieu à mourir pour un homme, et parce que cet homme vous a abandonné par son péché, vous abandonnez un Dieu par votre justice. Oui, j'ose le dire encore une fois, je vous trouve bien plus sévère en nous rachetant, que si vous ne nous rachetiez pas, et votre justice me paraît mille fois plus terrible, en abandonnant votre Fils innocent sur la croix, que si vous laissiez éternellement tous les coupables dans les enfers.

Nous lisons dans l'Ecriture que les rois
(Vingt-quatre.)

de Juda, d'Israël et d'Edom, ayant désolé les Etats de celui des Moabites, l'assiégèrent dans une de ses villes, où ce prince se sentant extrêmement pressé et ne trouvant plus aucun moyen de se défendre, s'avisait enfin de monter sur ses murailles, et d'y égorger de sa main, à la vue de ses ennemis, son fils aîné, héritier de ses Etats. Cette épouvantable action lui réussit; et l'Ecriture nous apprend que tous ces rois effrayés et indignés d'avoir été en partie cause de ce cruel spectacle, s'en retournèrent dans leur pays avec autant de précipitation que si on les avait poursuivis.

Dirai-je, en ôtant ce qu'il y a d'inhumain dans cette comparaison, qu'il se passe quelque chose de semblable sur le Calvaire? Le Père éternel, se voyant de toutes parts assiégé des pécheurs, attaqué par leurs insolences et par leurs blasphèmes jusque sur son trône, et ayant épuisé contre eux tous ses châtiments, a enfin formé le dessein de prendre aujourd'hui son fils unique: *Accipiens Filium suum primogenitum*, et de l'immoler sur le haut de la croix, à la vue de toute la terre? Mais c'est son propre Fils, mais c'est l'objet de ses complaisances; mais il est innocent: n'importe, il est le pleige des pécheurs, il faut qu'il paie et qu'il satisfasse pour eux: *Propter scelera populi percussit eum*; il faut que le péché soit expié, il faut que l'enfer soit désarmé, il faut que le démon soit vaincu et qu'il se retire avec confusion; et, pour cet effet, il faut que ce Fils meure, il faut qu'il soit comme désavoué, rebuté, méconnu, délaissé, abandonné de son propre Père. A cet étrange spectacle, il faut que toute la nature fremisse; et un évangéliste nous marque expressément que la plupart de ceux qui y assistèrent s'en retournèrent frappant leur poitrine et avec des marques extérieures d'une grande componction: *Et omnis turba eorum qui aderant ad spectandum istud, percutientes pectora sua revertebantur*.

Je ne veux pas dire par là que cette douleur ait été véritable et sincère dans tous: car hélas! combien y en avait-il qui, saisis d'une horreur naturelle, sentaient cette impression de tristesse en eux-mêmes, et qui dans la suite n'y pensaient plus? et, hélas! combien y a-t-il encore aujourd'hui de chrétiens qui n'ont que cette douleur passagère, et qui reprendront bientôt leur criminelle joie?

Que vous seriez malheureux et ingrats, mes chers auditeurs, si vous étiez de ce nombre; si l'on disait de vous ce que disait le prophète, que le juste meurt et que personne n'y pense, du moins n'y pense de cœur et d'affection, pour en être véritablement touché et changer de vie? *Justus moritur, et nemo est qui recogitet corde* (Jerem., XII). Est-ce à ce dessein que Jésus-Christ est mort? est-ce à ce dessein que son Père vous l'a donné? C'est à vous à répondre de la suite et des effets de cet adorable présent; c'est à vous à nous dire si vous voulez frustrer le Père éternel de son intention, si vous pou-

vez froidement et sans aucun désir effectif de conversion assister à la mort tragique de votre Dieu? Serait-il bien possible que ce spectacle ne fût pas une digue assez forte pour arrêter vos emportements et votre fureur?

Ambitieux, peux-tu te résoudre à outrager davantage ton Dieu pour la recherche injuste de cet honneur, voyant son Fils couronné d'épines et avec des ornements de royauté infâmes et douloureux tout ensemble? Voluptueux, peux-tu continuer à satisfaire ta chair et tes sens contre la défense de ton Dieu, voyant son Fils sur une croix, tout couvert de sang, et affligé dans toutes les parties de son corps? Vindictif, peux-tu encore usurper la vengeance qui n'appartient qu'à Dieu, et voir son Fils crucifié pardonner à ses bourreaux, demander leur grâce par autant de bouches qu'ils lui ont ouvert de plaies?

Enfin qui que vous soyez, est-il bien possible que la vue de Jésus-Christ mourant ne mette point aujourd'hui de bornes à l'insolence de vos crimes, et que vous ne preniez pas une ferme résolution de renoncer à tant de péchés, dont le moindre a fait mourir votre Sauveur! L'apôtre saint Pierre nous apprend que *ce sont ces péchés dont il a souffert la peine sur son chaste corps à l'arbre de la croix, afin que nous y mourussions, pour vivre à la justice: Peccata pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui justitiæ vivamus* (1 S. Petr., II). Répondons par conséquent tous à un dessein qui nous est si avantageux, n'abandonnons jamais le parti d'un Dieu qui a voulu souffrir pour nous tous ces abandonnements dont je vous ai parlé: c'est-à-dire, écoutons sa doctrine, suivons ses exemples, mourons à nos péchés, pendant qu'il meurt pour eux, afin qu'après ne l'avoir pas frustré du fruit qu'il prétend tirer de ses souffrances, il nous fasse un jour part de sa gloire que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Sur la Résurrection.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification (Rom. IV).

Sire, quand la gloire de Jésus-Christ ressuscité ne serait pas avantageuse aux hommes, il ne laisserait pas de mériter leur adoration; et quand nous ne recevriens aucune utilité de la pompe et de l'éclat qui l'environnent aujourd'hui en sortant du tombeau, il est certain qu'il attirerait toujours nos hommages et qu'il serait digne de nos respects.

Car si un ancien a bien osé dire que le soleil était assez beau pour être adoré, quand même sa lumière et sa course ne nous seraient pas favorables: *Etiam si tantum sidus præteriret meruit adorari* (Senec., lib. de Beneficiis), Jésus-Christ sortant du tombeau serait toujours sans doute un juste et légitime

objet de nos adorations, quand nous ne serions pas même intéressés dans sa gloire, et que nous ne tirerions aucun avantage de son triomphe.

Mais les choses ne sont pas dans cet état : l'honneur que l'Eglise lui rend aujourd'hui est l'un de ses plus indispensables devoirs, et en même temps l'un des plus justes motifs de son éternelle reconnaissance. La résurrection de son cher Epoux ne lui est pas moins utile que sa mort, et il semble même que saint Paul attribue à sa gloire le fondement de notre espérance et l'heureuse consommation de notre salut. Voici comment il s'en explique dans les paroles de mon texte : *Jésus-Christ a été livré à la mort pour effacer nos péchés, mais par une surabondance de miséricorde, il est ressuscité pour notre justification.*

A juger des choses comme elles devaient, ce semble, se passer, on eût dit que tous les autres mystères qui ont précédé celui de son triomphe ayant été pour nous, il fallait au moins que celui-ci fût pour lui. C'est pour nous qu'il est venu au monde, c'est pour nous qu'il s'est fait circoncire, c'est pour nous qu'il a mené pendant trente-trois ans une vie pauvre et obscure ; c'est pour nous qu'il a été livré à une mort ignominieuse et cruelle, *traditus est propter delicta nostra*. N'était-il donc pas bien juste qu'il y eût au moins un mystère qui fût uniquement pour lui ? Ainsi raisonnerions-nous en suivant les lumières de notre raison, mais l'apôtre en tire une conséquence toute contraire, en nous apprenant que si la résurrection le fait entrer dans une vie nouvelle, il ne nous oublie pas même au jour de son triomphe, en ressuscitant pour notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Si les rois sont les images vivantes de la gloire d'un Dieu, ils sont aussi celles de sa bonté et de son amour : et c'est, sire, par ce principe, que voulant relever par des vertus chrétiennes tant d'actions héroïques et militaires que Votre Majesté a faites, il semble que votre gloire et vos triomphes ne soient que pour nous. C'est pour notre félicité encore plus que pour votre grandeur, que vous avez humilié vos ennemis, rompu de fortes ligue, gagné des batailles, emporté des provinces, et étendu les bornes de votre empire. J'en dirais davantage si je ne savais que votre humilité vous tient toujours prosterné aux pieds de celui par qui les héros triomphent et les rois règnent. Arrêtons-nous donc uniquement à la gloire de ce Dieu, et félicitons d'abord la sainte Vierge, qui reçut la première la nouvelle de la résurrection de son cher Fils, en lui disant avec l'Eglise : *Regina cæli, lætare.*

Sire, j'entre d'abord en matière, mes frères, et pour vous faire connaître la part que nous avons au mystère de Jésus-Christ glorieux, je remarque, avec S. Léon, pape (*Serm. 1 de Resurr.*), que sa résurrection est en effet un accomplissement et une consommation de tous les desseins qu'il avait eus pour nous,

quand il a souffert la mort sur l'arbre de la croix.

Il en avait pour lors conçu de trois sortes : il voulait satisfaire son père, il voulait détruire ses ennemis, il voulait produire son Eglise ; c'est à quoi il avait fait servir sa mort, je veux dire comme un sacrifice qu'il présentait à son père, comme un combat qu'il livrait à ses ennemis, comme une nouvelle vie qu'il donnait à son Eglise. Ainsi qu'est-il arrivé, lorsqu'il est sorti du tombeau ? Il est arrivé qu'il a accompli ces trois grands desseins dont l'exécution avait été commencée sur le Calvaire ; car si la mort de Jésus-Christ est un sacrifice qu'il présente à son père, sa résurrection en est la consommation ; si sa mort est un combat qu'il livre à ses ennemis, sa résurrection en est la victoire ; si sa mort est une naissance qu'il donne à son Eglise, sa résurrection en est l'accroissement et la perfection. Ce sont les trois points de ce discours.

I. — L'Ecriture sainte nous apprend qu'un sacrifice, pour être parfait, devait avoir quatre parties : la première était la sanctification de la victime, qui consistait dans son choix et dans sa consécration ; la seconde était l'oblation de la victime, par laquelle on l'offrait actuellement à Dieu, et on la dévouait à la mort ; la troisième était l'immolation de la victime, qui, étant frappée de la main des lévites, perdait la vie pour la gloire de celui dont elle l'avait reçue ; et enfin la quatrième était la consommation de la victime qui était dévorée par la flamme et qui achevait de perdre tout ce que l'immolation lui avait laissé de périssable.

Voilà, mes frères, toutes les conditions d'un véritable sacrifice, et qui étaient portées par la loi. Or, si Jésus-Christ est l'accomplissement et la perfection de cette loi, il faut nécessairement que son sacrifice comprenne toutes ces parties, et que nous trouvions dans les différents états de sa vie toutes les différentes conditions des anciennes victimes. Sa sanctification paraît bien évidente, puisque étant premier-né, il a même, au-dessus des autres, l'avantage de n'avoir point de père qu'un Dieu, et de n'avoir point de mère qu'une vierge. Aussi voyons-nous que l'ange qui salua cette vierge, l'assura que tout ce qui naîtrait d'elle serait saint : *Quod ex te nascetur sanctum (S. Luc, II)*. Son oblation, qui avait commencé dans le sein de sa mère, se continua avec pompe dans le temple, où, se faisant présenter à son père, par les mains de Siméon, il s'engagea dès-lors à la mort de la croix. Pour son immolation, il n'y a que trois jours que cette victime, chargée de coups, meurtrie et sacrifiée par des mains parricides, est devenue un triste spectacle sur le Calvaire. Victime adorable, à qui la perfidie de Judas, l'injustice de Pilate et la fureur des bourreaux ont fait répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais comme ce sacrifice n'est pas accompli sans la consommation de la victime ; comme cette circonstance en est la principale partie,

parce que le péché méritant l'entier anéantissement de celui qui l'avait commis, il est juste que la victime, substituée à la place du pécheur, subisse toute la peine de son offense, et que le feu détruise en elle ce que la mort y avait épargné, il faut nécessairement que le sacrifice de Jésus-Christ ait aussi sa consommation. Jésus-Christ est une victime présentée au Père éternel pour l'expiation de nos crimes, sa mort est une véritable holocauste : il faut donc que la consommation lui succède, et qu'il perde par celle-ci tout ce que l'autre lui avait laissé de corruptible.

Or, c'est là la merveille qui s'accomplit en ce jour solennel, et ce que la résurrection fait aujourd'hui d'une manière fort avantageuse ; car, c'est dans ce jour que Jésus-Christ a consommé sa gloire, achevant de ruiner en sa personne ce que la mort lui avait laissé de semblable au péché ; et cette gloire faisant en lui ce que le feu faisait dans toutes les victimes, c'est dans sa résurrection que l'essence divine dévore, pour ainsi parler, tout ce qui restait d'humain en Jésus-Christ ; c'est par elle qu'il est tout transformé en Dieu, et que son humanité, s'anéantissant dans les splendeurs et dans les lumières de la divinité, il devient un parfait holocauste.

Aussi S. Augustin ne lui donne cette qualité que dans ce mystère. Lorsque la mort est abîmée dans la vie, lorsque la gloire de Jésus-Christ a consumé ses faiblesses, lorsque, quittant la ressemblance du péché, il est entré dans la majesté de son père, c'est alors, dit-il, que le sacrifice qu'il lui avait offert pour nous est véritablement achevé : *Tunc holocaustum fuit Christus in resurrectione, cum absorpta est mors in victoria.*

Cet anéantissement glorieux, qui achève aujourd'hui le sacrifice de Jésus-Christ, est d'autant plus admirable qu'il succède à un autre tout contraire qui l'avait commencé. Lorsque le fils de Dieu se résolut de devenir la victime de son père, et de s'immoler pour les hommes, il assoupit, comme parle Origène, l'éclat de sa divinité dans les ombres et dans les nuages de son humanité : *Soporans in se divinitatis virtutem*, il prit une chair qui portait l'image du péché, il parut comme un anathème public, et, pour le dire avec l'Apôtre, il s'anéantit lui-même : *Exinanivit semetipsum*. Après cette conduite, qui eût jamais cru qu'une autre espèce d'anéantissement, tout contraire au premier, eût été nécessaire pour achever son sacrifice ; qui eût jamais pu s'imaginer que la gloire de Jésus-Christ, à son tour, eût dû travailler aussi efficacement pour notre salut que son humiliation ? Cependant, mes frères, c'est l'ordre qu'il a gardé dans le sacrifice qu'il a offert pour nous. S'il cacha autrefois sa gloire pour le commencer, il la découvre aujourd'hui pour l'achever ; et de même qu'il avait anéanti sa divinité dans son humanité, pour favoriser sa mort, il anéantit au contraire son humanité dans sa divinité, pour favoriser sa consommation : *Sicut in Christo aliquando divinitatis suæ gloriam occultabat*

humanitas, ita nunc humanitatis ejus abjectio exinanita est a majestate (Joachim Abbas, *serm. de Resurr.*).

Et en cela, mes frères, on peut remarquer une étrange conduite, qui a toujours paru entre la justice du Père éternel et l'humilité de Jésus-Christ. Plus le Fils de Dieu, depuis son incarnation, s'est abaissé, plus son père l'a élevé. Nait-il dans une étable ? son père l'y désigne par une étoile, et l'y fait adorer par des mages. Reçoit-il le baptême, qui est le remède du péché, dans les eaux du Jourdain ? son père le reconnaît du haut du ciel pour son fils bien-aimé. Enfin paraît-il moins qu'un homme dans sa passion et dans sa mort : *Ego vermis, et non homo* (Psal. XXI) ? le Père éternel veut qu'il ne soit plus reconnu que pour un Dieu dans sa résurrection. Est-il obéissant jusqu'à la croix ? c'est pour cela, dit saint Paul, que son père l'élève et le glorifie. *Propterea et Deus exaltavit illum* (Philipp., II). Il n'a pas souffert une humiliation, il ne s'est pas soumis à un opprobre, il n'a pas été chargé d'une injure qu'il ne puisse dire aujourd'hui à son père que le nombre de ses consolations a réjoui son âme à proportion de ses douleurs : *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (Psal. XCIII) ; et si son humanité a autrefois anéanti la gloire qu'il reçoit éternellement de lui dans son sein, cette gloire reparaisant pour ainsi dire de nouveau après une longue interruption, anéantit, lorsqu'il ressuscite, tout ce qu'il avait pris de mortel et d'humain.

En effet, chrétiens, ce second anéantissement, qui achève le sacrifice de Jésus-Christ, a tant de rapport dans son opposition avec le premier qui l'avait commencé, que Jésus-Christ paraît successivement méconnaissable dans tous les deux. Lorsqu'il renonça à la majesté qui l'environnait dans le sein de Dieu, lorsqu'il se dépouilla de son éclat et de sa gloire, lorsque en un mot, on vit sa divinité anéantie sous l'image du péché, les anges, surpris de cet abaissement, le méconnaurent ; tout le monde le chercha en lui-même ; il paraissait même, si l'on peut parler ainsi, méconnaissable à son propre père, et le traitant comme un étranger et comme un pécheur public, il l'abandonna rigoureusement sur la croix ; *Ecce vidimus eum, et non reputavimus*. Mais lorsqu'il quitte aujourd'hui ses humiliations, lorsqu'il se dépouille de nos misères, lorsque, par sa résurrection, il remplit son humanité de gloire et de majesté, les hommes commencent aussi à le méconnaître, ses apôtres même s'y trompent, ce n'est plus à leurs yeux ce Jésus-Christ qui conversait si familièrement avec eux ; et ils disent tous, par la bouche de saint Paul : Nous ne l'avons plus reconnu depuis sa résurrection, ce Jésus qui nous était si connu dans sa vie : *Et si cognovimus secundum carnem Christum, nunc jam non novimus* (II Cor., V).

Aussi voyons-nous que depuis ce mystère, ils ne l'appellent plus le fils de l'homme, mais seulement le Fils de Dieu. Thomas l'ap-

pelle hardiment son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus et Deus meus*. Saint Jean qui, dans son Evangile, l'avait tant de fois nommé avant sa résurrection, le fils de l'homme, depuis ce jour glorieux, ose seulement dire qu'il est semblable au fils de l'homme : *Vidi similem filio hominis*, tant son humanité lui paraît alors absorbée et comme abîmée dans l'éclat de la Divinité.

Ce n'est pas, comme a remarqué fort bien saint Léon, que Jésus-Christ ait jamais cessé d'être homme, ni que l'union-hypostatique ait jamais été rompue, mais c'est qu'il s'est fait un si grand changement en sa personne, que ses apôtres, qui l'avaient vu mortel, pouvaient bien le méconnaître immortel, et que ceux qui l'avaient vu passible, pouvaient bien le méconnaître affranchi de toutes les misères de la vie. La chair de Jésus-Christ, conclut ce grand pape, était la même dans laquelle il était né, si on la considère par rapport à son essence ; mais on peut dire que ce n'était pas la même, si on n'en regarde que la gloire ; c'est la même dans sa nature, ce n'est pas la même dans ses qualités ; c'est la même qui a souffert sur l'arbre de la croix, mais ce n'est pas la même couverte d'ignominies et d'opprobres : *Si ipsa sit per essentiam, non tamen ipsa est per gloriam* (D. Leo, ser. de Resurr.).

C'est dans ce même sentiment que saint Ambroise dit que si le Fils de Dieu, pendant sa vie mortelle, était homme selon la chair, depuis sa résurrection il est Dieu en toutes choses : *Tunc secundum carnem homo, nunc per omnia Deus*. Avant sa résurrection, il faut, ajoute-t-il, que pour prouver qu'il est Dieu, il fasse des miracles, qu'il guérisse des malades, qu'il ressuscite des morts ; mais depuis qu'il est entré dans une vie glorieuse et immortelle, il est couvert de tant de lumières, et il brille de tant d'éclat que, pour nous persuader qu'il n'a pas absolument cessé d'être homme, il est obligé de manger et de faire des actions qui sont comme autant de marques d'infirmité et de faiblesse.

Voilà, mes frères, les pensées que les Pères ont eues de Jésus-Christ ressuscité ; voilà l'heureuse consommation de cette innocente victime qui avait voulu s'immoler pour nous ; et c'est là la merveille que les anges veulent sans doute publier dans l'Apocalypse, lorsqu'ils s'écrient : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere divinitatem* (Apoc. V) : L'Agneau a bien mérité d'avoir une si heureuse consommation dans son sacrifice. Cette victime devait être anéantie de la sorte, il n'y avait que la Divinité qui dût faire en elle ce que le feu faisait dans toutes les autres ; et c'est la gloire qui, consumant tout ce qui restait en Jésus-Christ de corruptible et de périssable, le change aujourd'hui et le transforme tout en Dieu : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere Divinitatem*.

Mais oserais-je ici, mes frères, vous expliquer la crainte dont je me sens saisi, dans le moment où je suis ébloui de la gloire de Jésus-Christ ressuscité ? Oserais-je vous dire que tout immortelle que soit devenue cette

innocente victime par la résurrection, j'appréhende qu'il ne se trouve encore des gens assez pleins de fureur pour la vouloir sacrifier ? Vendredi dernier, c'était le jour auquel Jésus-Christ souffrait de la part des Juifs, mais hélas ! la fête que nous célébrons aujourd'hui n'est-elle point le jour d'une autre passion que Jésus-Christ endure de la part des chrétiens ?

Quand je parle de la sorte, je parle de tant de malheureux qui *le crucifient derechef en eux-mêmes*, qui, par de continuelles rechutes dans le péché, le remettent entre les mains de ses bourreaux, qui, tout immortel qu'il est, lui font encore souffrir une seconde mort, qui, par des communions sacrilèges, le vendront derechef, se moqueront de lui et le livreront à ses ennemis. Mais laissons là ces reproches, je continue ma matière ; et après vous avoir montré que la résurrection de Jésus-Christ est la consommation de son sacrifice, il faut que je vous fasse voir qu'elle est aussi la plus éclatante marque de sa victoire.

II. — Quoique le Fils de Dieu n'ait jamais perdu l'occasion de combattre ses ennemis et les nôtres, quoique dans plusieurs rencontres de sa vie, il ait remporté des avantages signalés sur eux, tantôt résistant au démon dans le désert, tantôt faisant la guerre au péché dans la personne de Madeleine, tantôt attaquant la mort dans la personne de Lazare, il faut cependant avouer que ça été sur le Calvaire qu'il s'est réservé de combattre tous ses ennemis à la fois, et de leur livrer une bataille générale, d'où dépendait tout notre sort : *Generis humani fata commissa sunt*. Oui, ce fut là, chrétiens, que le Fils de Dieu combattit tous ses ennemis ; et ce fut là aussi, qu'irrités de son courage, ils employèrent toute leur ruse et leur adresse pour lui résister.

Mais ce qui parut leur réussir le mieux, fut le secours qu'ils tirèrent de la mort, et ils commençaient déjà à se flatter qu'il était son esclave, puisqu'il n'avait pu s'en garantir. Le démon, à la tyrannie duquel elle servait tous les jours, crut aussi beaucoup s'établir, s'il pouvait par son moyen ôter l'honneur à Jésus-Christ en lui ôtant la vie, et faire croire que la mort qui lui soumettait tous les hommes, l'avait aussi fait passer dans son empire. Cet artifice, en apparence, leur réussit, et la mort, le couchant dans un tombeau, donna du moins lieu de douter durant trois jours, de sa défaite ou de sa victoire. Que fallait-il, mes frères, que Jésus-Christ fit pour informer les hommes de l'avantage qu'il a eu sur tous ces ennemis ? Il fallait, pour les dissiper entièrement, qu'il se relevât et qu'il parût de nouveau, dit David : et c'est, ajoute saint Augustin, ce qui s'est passé au jour de sa résurrection. Ces insolents avaient osé lui tenir tête par le moyen d'une mort douloureuse et infâme ; et c'est aujourd'hui, qu'en sortant glorieux de son tombeau, il fait voir la faiblesse de leurs âmes, et les réduit à une humiliante fuite : *Jam factum est, surrexit Christus, et dispersi*

sunt inimici ejus, et sicut deficit fumus, defecerunt. (D. Aug., in hæc verba : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*). Examinons en peu de mots, en nous attachant à la doctrine de saint Paul, les circonstances d'une si belle victoire.

Premièrement, quelle inutilité dans toutes les précautions de la malheureuse synagogue, pour s'opposer au triomphe qu'il devait remporter sur la mort ? Des gardes posés, une pierre scellée. Pourquoi ces gens armés, demande saint Augustin ; prétendent-ils empêcher l'auteur de la vie de la reprendre, ou bien prétendent-ils la lui arracher, quand il l'aura reprise ? Quelque dessein qu'ils aient formé, répond ce saint docteur, leur puissance sur la personne de Jésus-Christ est finie, ils ont une fois pu le prendre, ils ont pu une fois se moquer de lui, ils ont une seule fois pu le crucifier, mais il n'est pas en leur pouvoir de l'empêcher de ressusciter : *Capto illuserunt, pendentem irriserunt, victores tumuerunt, sed victi evanuerunt*. Le germe de vie qui est en lui, et qui a été enseveli avec lui, est si puissant, qu'il sortira de terre, malgré tous les obstacles qu'on y oppose. C'est une plante que la dureté même des pierres ne saurait empêcher de pousser ; et ce qui nous est bien favorable, mes frères, c'est que ce germe divin en sortira en qualité de nos prémices : *Christus primitiæ dormientium*, c'est-à-dire que la moisson tout entière sortira de terre, puisque les prémices de cette moisson en sont déjà sorties, et que la victoire de Jésus-Christ sur la mort n'est pas moins pour nous que pour lui.

Non, non, comme dit saint Paul, on ne pourrait concevoir que le chef fût vivant, si les membres demeuraient dans la mort. La résurrection de Jésus-Christ est l'idée, le fondement et la cause de la nôtre ; s'il est ressuscité, comment peut-on dire que nous ne ressusciterons pas ? et par un argument réciproque, ajoute ce même apôtre, si nous ne devons pas ressusciter, comment peut-on avancer que Jésus-Christ soit ressuscité ? Voilà donc la première victoire de Jésus-Christ, de triompher de notre mort aussi bien que de la sienne. C'est un Samson généreux, dit le grand saint Grégoire, qui non-seulement a forcé avant le jour sa prison, mais qui a même enlevé les portes avec lui, qui n'est pas seulement sorti du tombeau, mais qui en a frayé la sortie à tous les hommes : *Media nocte Samson non solum exiit, sed etiam portas tulit : ante lucem Christus non solum de inferno resurrexit, sed ipsa etiam claustra destruxit*.

La seconde victoire de Jésus-Christ au jour de sa résurrection a été sur le péché. Il fallait qu'il vainquit la mort pour triompher de ce redoutable ennemi ; et dès qu'il a vaincu l'une, il a été conséquemment victorieux de l'autre. Car, voici comment le grand apôtre raisonne ; je vous prie de ne rien perdre d'une si belle preuve.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, nous n'avons pas la foi de la résurrection ; ou si nous l'avons, ce n'est qu'une foi inutile et

vaine. Or, si nous n'avons pas cette foi, ou si elle est vaine, nous ne sommes pas justifiés ; si nous ne sommes pas justifiés, nous sommes encore dans le péché ; si nous sommes encore dans le péché, Jésus-Christ n'en a pas encore triomphé ; s'il n'en a pas encore triomphé, il n'est pas Dieu ; si Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce n'est pas un Dieu qui est mort en sa personne, et si sa mort n'est pas la mort d'un Dieu, elle n'a pas été capable de nous racheter du péché, et on ne peut pas dire qu'il l'ait vaincue. Je ne fais, mes frères, que traduire les paroles de l'Apôtre, et je crois que je ne saurais mieux faire. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore les esclaves du péché, ce monstre régnait encore dans vos âmes, et l'application ne vous étant pas faite par la résurrection, d'un prix qu'il avait ce semble payé par sa mort, vous n'êtes pas entièrement justifiés : *Quod si Christus non surrexit, adhuc estis in peccatis vestris*.

Et il est si vrai que la résurrection de Jésus-Christ devait nécessairement succéder à sa mort, pour nous délivrer de la tyrannie du péché, que ces deux disciples d'Emmaüs qui avaient été les témoins de sa mort, et non pas de sa résurrection, désespéraient en quelque manière de la rédemption des hommes, comme nous le verrons demain : *Nos sperabamus*, se disaient-ils l'un à l'autre, *quia esset redempturus Israël*. Nous espérons que Jésus de Nazareth délivrerait le monde de tous ses tyrans ; nous croyions que selon sa parole il nous tirerait de l'esclavage ; mais ne le voyant point ressusciter, et l'ayant vu mourir, nous désespérons de voir jamais ses promesses accomplies : *Nos sperabamus quia esset redempturus Israel*. Il fallait donc que Jésus-Christ fût victorieux de la mort pour triompher du péché ; et afin de désarmer ce tyran, il ne fallait pas seulement que cet Homme-Dieu mourût, mais encore qu'il ressuscitât.

C'est aussi ce qu'il fait aujourd'hui, et c'est proprement dans ce mystère que, se dépouillant de l'image du péché qu'il avait prise, il se sert de la victoire remportée sur la mort pour le vaincre, à peu près comme ces conquérants qui battent leurs ennemis en ruine, avec les mêmes armes qu'ils ont prises de ceux qu'ils ont déjà défaits. Cet avantage même, chose étrange ! est si grand, qu'il a voulu que les ministres de son Etat partageassent en quelque sorte avec lui son pouvoir, et qu'ils continuassent ses victoires ; l'un des plus glorieux emplois des prêtres de son Eglise étant de faire la guerre aux péchés et de les remettre : *Quorum remisistis peccata remittuntur eis*.

Après s'être servi si avantageusement de la victoire de la mort pour vaincre le péché, il n'est pas difficile de comprendre qu'il triompha aussi du démon. Car, comme la mort était le principal instrument que cet ennemi des hommes employait pour agrandir son empire, il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ, détruisant par sa résurrection tout ce qui favorisait sa tyrannie, l'a aussi terrassé et

confondu. Savez-vous, dit saint Grégoire, comment Jésus-Christ a triomphé du démon et de quel artifice il s'est servi ? Comme cet ennemi fait consister toute sa force dans ses fourberies, notre Sauveur l'a surpris lui-même par d'innocentes ruses. Il s'est exposé à sa cruauté, comme s'il n'eût été qu'un pur homme ; et le démon, charmé de l'appât, quoique néanmoins se défiant du péril, y est enfin tombé.

Ce malin esprit ne pouvait rien comprendre dans la conduite, les actions et les différentes circonstances de la vie de Jésus-Christ. Si ce n'est qu'un homme, disait-il en lui-même, d'où viennent tant de miracles ? et si c'est un Dieu, d'où vient qu'il reçoit le baptême comme un pécheur ? Si ce n'est qu'un homme, pourquoi le témoignage du Père éternel, qui l'appelle son Fils ? Mais aussi si c'est un Dieu, pourquoi être sujet à la faim, à la lassitude, pourquoi converser et manger avec les pécheurs ? Toutes ces différentes choses le partageaient et lui donnaient de furieuses inquiétudes ; mais enfin, animé de sa propre cruauté, il ne délibéra pas davantage ; et vous vîtes, il y a trois jours, avec quelle fureur il se jeta sur Jésus-Christ. Ah ! dit saint Grégoire, c'est là aussi ce qui a perdu ce redoutable ennemi ; il a trouvé comme un hameçon la force de la Divinité sous l'appât de l'humanité ; et l'ayant brusquement pris, il en a crevé et perdu toutes ses forces : *Divinitatis laqueum pertulit, dum humanitatis escam momordit* (D. Greg., *hom. in Evang.*) Jésus-Christ est ressuscité ; démon, te voilà terrassé et confondu, tes dépouilles te seront arrachées ; tu es précipité avec honte dans l'enfer d'où ton insolence t'avait fait sortir ; et la victoire que ce Dieu a remportée sur toi est si funeste, que le moindre des hommes peut te gourmander et se moquer de tes attaques.

De tout ceci, mes frères, il est aisé de conclure que la résurrection de Jésus-Christ est à proprement parler, sa victoire. Ce qui s'était passé sur la croix n'était que son combat ; sa mort et sa sépulture en avaient rendu l'événement douteux ; mais quand on le voit ressuscité et victorieux de la mort ; c'est pour lors que, par une suite nécessaire, on l'adore comme un Dieu qui a triomphé du démon et du péché. En voulez-vous de plus infaillibles et en même temps de plus glorieuses marques, que de voir à sa résurrection l'enfer dépouillé, la synagogue renversée, les gardes consternés, les prêtres tremblants, le peuple effrayé, les Juifs désespérés et confondus ?

Mais si cette victoire est glorieuse au Fils de Dieu, elle ne nous est pas moins utile : comme ses ennemis sont les nôtres, ce n'est pas tant pour lui que pour nous qu'il a vaincu, et nous en retirons tout le profit. En effet, Jésus-Christ a réduit nos ennemis à une telle faiblesse, qu'ils ne peuvent plus vaincre que ceux qui veulent bien l'être, et qui sont assez lâches pour consentir à leur défaite.

Que notre condition est donc heureuse de

savoir que notre victoire dépend de notre volonté, que le démon et le péché, nos anciens ennemis, ne peuvent avoir d'avantage sur nous sans notre consentement ; mais que nous sommes aussi misérables, si, avec de tels avantages, nous avons la lâcheté de nous laisser vaincre, si nous prétons à nos ennemis des armes pour nous battre, si nous consentons nous-mêmes à notre défaite, si notre volonté, enfin, est d'intelligence avec eux, pour borner les victoires de Jésus-Christ, et rendre inutiles tous les biens qu'il nous a procurés par sa résurrection ! J'ai, mes frères, de la peine à me persuader que vous soyez de ce nombre, principalement en un jour où Jésus-Christ, victorieux de ses ennemis et des vôtres, vous fournit de si beaux moyens de vous en défendre. Achevons donc les merveilles de sa résurrection, à qui nous sommes si redevables. Elle n'est pas moins surprenante que les deux autres, puisque si la mort de Jésus-Christ est une naissance qu'il a donnée à son Eglise, sa résurrection en est la gloire et la perfection.

III. — Que la mort de Jésus-Christ soit la naissance de son Eglise, que la croix où il expire, soit la couche où il nous enfante, que les tourments qu'il endure soient les efforts de son travail, que la lance qui lui perce le cœur soit une aide qui favorise son accouchement, que le sang et l'eau qui sortent en abondance de son côté soient le germe fécond qui produit une postérité nombreuse ; ce sont des vérités, mes frères, qui, se trouvant dans l'Ecriture sainte et dans les Pères, ne sauraient être raisonnablement contestées. C'est pourquoi, sans m'arrêter davantage à leur preuve, je dis que Jésus-Christ, par sa résurrection, donne l'accroissement et la perfection à cette Eglise qui était née de sa mort ; et pour en tomber d'accord, il ne faut qu'examiner le dessein de Jésus-Christ dans la demeure qu'il fait de quarante jours sur la terre, après qu'il est sorti du tombeau.

Pourquoi pensez-vous qu'il se prive durant ce long espace de temps, du lieu qui était dû à sa gloire ? N'est-ce pas, chrétiens, pour fortifier, par sa sainte présence, cette Eglise qui ne venait que de naître ? N'est-ce pas pour l'instruire dès ce bas âge, d'un mystère d'où dépendait la connaissance qu'elle devait avoir de tous les autres ; d'un mystère qui devait produire l'espérance et le courage de tous ses enfants, et être un jour la source de sa gloire et de son bonheur ?

L'Eglise, avant la résurrection de Jésus-Christ, manquait de trois choses qui manquent à tous les enfants, et elle ne les a reçues que par ce mystère. Elle manquait premièrement de connaissance ; elle ne savait pas raisonner des choses du ciel ; les apôtres ne prenaient Jésus-Christ que pour un homme extraordinaire ; il y en avait peu qui le crussent un Dieu, du moins avec certitude, et qui l'adorassent comme tel. Mais qu'arrive-t-il à sa résurrection ? leurs doutes sont levés, et pour m'expliquer avec saint Paul, le Père éternel, en ressuscitant sau-

Fils, a fait présent de la foi à tous les hommes : *Fidem præbens omnibus, resuscitans eum a mortuis*. Si l'Eglise avait quelque connaissance de son Epoux, avant sa résurrection, ce n'était qu'une connaissance imparfaite et confuse, et ça été, à proprement parler, ce mystère qui l'a rempli de si belles lumières, que tout homme qui est persuadé de cet article de foi ne trouve plus de difficulté dans les autres.

Les enfants sont sujets à prendre de mauvaises instructions pour leurs mœurs, à moins que l'on n'appuie leur faiblesse par l'exposition de quelque modèle dont l'innocence et la pureté soient capables de les conduire avec assurance. L'Eglise se trouvait dans cette nécessité, ayant surtout perdu la conversation et la présence visible de Jésus-Christ; et c'est pour suppléer à ce besoin de l'Eglise, qu'il lui propose sa résurrection : chose si vraie, que l'apôtre saint Paul semble ne donner aux chrétiens aucune autre idée de leur renouvellement spirituel et de leur confirmation dans la justice, que l'exemple de Jésus-Christ ressuscité : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita in novitate vitæ ambulemus*.

Enfin les enfants dans un bas âge sont timides; tout leur fait peur. Or, l'Eglise n'était-elle pas en cet état avant sa résurrection? les apôtres fuient, Pierre renonce son maître. Mais Jésus-Christ est-il sorti du tombeau? Ceux, dit saint Augustin, qui avaient été intimidés par la vue de ses plaies, se rassurent par la vue des cicatrices glorieuses qui en restent : *Terruerant vulnera, firmaverunt cicatrices* : Pierre qui avait tremblé devant les femmes, ne tremble pas devant les rois. Vous voyez que je passe légèrement sur toutes ces vérités; j'en ai pourtant assez dit pour vous persuader que la résurrection de Jésus-Christ a fait l'accroissement et la perfection de l'Eglise, comme sa mort en avait fait la naissance. C'est pourquoi je finis en souhaitant que ce grand mystère, appelé par tous les Pères le mystère propre et particulier aux chrétiens, produise en vous les mêmes effets que dans les fidèles des premiers siècles. La résurrection de Jésus-Christ, comme je vous ai dit, persuada aux apôtres que sa doctrine était infaillible, que sa parole était sainte, que tous les mystères dont ils les avait entretenus étaient véritables. Je souhaite, chrétiens, qu'elle produise autant de lumières dans vos esprits, qu'elle les soumette à toutes les vérités auxquelles jusqu'ici ils ont peut-être eu peine à se rendre, et qu'elle vous oblige à donner, par vos actions et vos paroles, de sensibles marques de votre foi. La résurrection de Jésus-Christ étant un gage de la nôtre, produisit autrefois une infinité de martyrs; je souhaite qu'elle anime aujourd'hui vos espérances, qu'elle vous inspire un généreux mépris de la mort, qu'elle vous prépare à la recevoir avec confiance, et qu'elle vous la fasse regarder comme une ennemie que Jésus-Christ achèvera un jour de vaincre en votre faveur : *Novissime inimica destructur mors*.

Enfin, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ, après avoir éclairé la foi des apôtres, relevé leurs espérances, purifia encore leur charité. Ces gens qui, avant la mort de leur Maître, étaient encore attachés à la chair et au sang, après sa résurrection, ne furent plus sensibles qu'à sa gloire; et c'est ce dernier effet que la résurrection doit encore produire en vos personnes. Vous ne devez plus avoir d'autres intérêts que les siens. Vous ne devez respirer que sa gloire, et arrachant votre cœur aux créatures qui ne l'ont que trop possédé, le consacrer uniquement à celui qui, faisant succéder sa résurrection à sa mort, n'a point eu d'autre dessein que de consommer le sacrifice qu'il avait offert pour vous à son Père, que de vaincre vos ennemis qu'il avait combatus, que de perfectionner la naissance qu'il avait donnée en vous rendant participants de sa résurrection et de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

De la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ et des effets qu'elle doit produire au dedans de nous.

Ipsæ dixit ad eos : O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophete !

Il leur dit : Que vous êtes peu raisonnables, que vous avez de difficulté et de répuance à croire tout ce que les prophètes ont dit (S. Luc, XXIV) !

N'est-ce pas étrange, mes frères, de voir que l'Eglise, qui se réjouissait hier de la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, et qui la regardait comme le principe de notre justification et de notre espérance, cherche aujourd'hui un évangile où ce Dieu, apparaissant à deux disciples, semble ne s'entretenir avec eux que pour leur faire de fâcheux, quoique de très-justes reproches? Il leur demande de quoi ils s'entretiennent entr'eux, et quel est le sujet d'une conversation qui paraît les affliger; et eux qui se persuadent que ce qui s'est passé au jour de la passion de Jésus-Christ doit au moins être connu et divulgué dans le pays, s'étonnent de ce qu'il est le seul qui ignore les tristes circonstances d'une si mémorable journée.

C'est ce qui donne occasion à ce Dieu ressuscité de devenir, pour une seconde fois, comme dit saint Augustin, le maître de ces deux disciples. En effet, il ne s'applique qu'à les instruire de ce grand mystère de sa passion; il leur montre en leur expliquant les Ecritures, qu'il fallait que le Messie souffrit pour entrer dans sa gloire; il leur fait voir les prophéties et leur accomplissement, et comme il leur parle sous un habit et une forme étrangère de pèlerin, il joint les plaintes et les reproches à ses instructions : Etes-vous si peu raisonnables, leur dit-il, et avez-vous tant de difficulté à croire ce que les prophètes ont dit? N'a-t-il pas fallu que Jésus de Nazareth endurât la mort et qu'il ressuscitât comme il l'avait promis?

Je pourrais, mes frères, trouver dans les différentes circonstances de mon évangile, de très-importants sujets de morale. Je pourrais vous parler de la nécessité et des avantages des souffrances chrétiennes, dont Jésus-Christ nous donne aujourd'hui un si bel exemple. Je pourrais vous parler de l'importunité avec laquelle cet Homme-Dieu veut que nous demandions ses grâces, et de la persévérance nécessaire pour le conserver auprès de nous, à l'imitation de ces deux disciples qui l'invitèrent agréablement et qui lui dirent : *Maître, demeurez avec nous, parce qu'il se fait déjà tard et que le jour est sur son déclin. Coegerunt eum dicentes : Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit et inclinata est jam dies.* Je pourrais vous parler de la communion pascale, dont le propre est d'ouvrir les yeux des fidèles et d'embraser leurs cœurs d'amour. Tous ces sujets seraient beaux; mais puisque Jésus-Christ s'arrête principalement à montrer à ces disciples la vérité de sa résurrection, et à les reprendre de ce qu'ils sont si pesants et si peu disposés à croire ce mystère et les favorables avantages qu'ils en peuvent recueillir, arrêtons-nous à cette importante matière : aussi bien ce Dieu ressuscité ne resta pendant quarante jours sur la terre que pour faire connaître sa résurrection et les admirables qualités de sa vie nouvelle. Demandons pour cet effet les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge, en lui disant : *Ave, Maria.*

De tous les mystères de la religion chrétienne, il n'y en a point qui ait été confirmé par un plus grand nombre de preuves que celui de la résurrection de Jésus-Christ. Outre qu'il a eu soin de prévenir tous nos doutes sur ce sujet, il a même voulu que le ciel et la terre se rendissent comme cautions de cette vérité, en nous fournissant tous les témoignages qui paraissent nécessaires pour l'appuyer.

Nous apprenons de saint Jean, dans la première de ses épîtres, que trois personnes subsistantes dans l'unité d'une essence rendent témoignage de Jésus-Christ dans le ciel et sur la terre; que trois choses qui portent en l'unité de leurs preuves, quelque image de cette adorable unité de nature, lui rendent le même office, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit déposent incessamment en faveur de sa divinité, comme l'esprit, l'eau et le sang en faveur de son humanité : *Tres sunt qui testimonium dant in cælo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt : et tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, aqua, et sanguis (I S. Joan., II).* Or, tous ces témoignages se sont assemblés pour prouver la résurrection de Jésus-Christ. Premièrement, comme il était nécessaire d'être persuadé de sa mort, avant que de le pouvoir être de sa résurrection, son âme qui, selon l'aveu même du centenier à Pilate, s'était séparée de son corps : *Tradidit spiritum*, le sang et l'eau qui avaient coulé de son cœur ouvert, à la vue de tout un peuple : *Continuo exivit sanguis et aqua*, sont des preuves certaines que sa mort est véritable.

Du côté du ciel, les preuves n'en sont pas moins solides, ni moins convaincantes. Le Père Eternel envoie ses anges l'annoncer et dire à tous ceux qui le viennent chercher dans son tombeau : *Il est ressuscité, il n'est plus ici; que cherchez-vous? un homme vivant parmi les morts?* Il fait sortir même une infinité de morts de leurs tombeaux, pour informer toute la ville de Jérusalem que Jésus-Christ est sorti glorieux du sien : *Et ecce monumenta multa aperta sunt.* A l'égard du Fils de Dieu, que n'entreprend-il pas lui-même pour assurer son Eglise de sa résurrection? il se prive l'espace de quarante jours du lieu qui était dû à sa gloire, pour se montrer à ses apôtres et leur faire toucher ses plaies : *Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet.* Il leur donne des marques d'une vie sensitive lorsqu'il leur parle, qu'il marche et qu'il mange même en leur présence : *Habetis hic aliquid quod manducetur.* Il leur donne des preuves d'une vie raisonnable, lorsqu'il converse aujourd'hui avec eux, qu'il leur expose l'Ecriture et les prophètes : *Et incipiens a Moyse et prophetis, interpretabatur eis scripturas quæ de ipso erant.* Mais enfin le Saint-Esprit n'a pas voulu manquer à achever de sa part le témoignage d'un mystère si important. Car, outre ce qu'il avait fait dire par avance aux prophètes du tombeau glorieux de Jésus-Christ, ne descend-il pas particulièrement sur les apôtres, pour leur rendre ce témoignage de Jésus-Christ selon sa parole : *Ipsæ testimonium perhibebit de me*, et non-seulement pour leur rendre ce témoignage, mais pour les obliger à le continuer eux-mêmes et à le porter dans toutes les provinces du monde?

En effet, il est surprenant de voir que le principal devoir de l'apostolat qu'il leur imposa pour lors fut de publier la résurrection de Jésus-Christ et d'en inspirer la foi à toute la terre. Chose si vraie, que saint Pierre proposant, aussitôt après, l'élection future d'un nouvel apôtre à la place du traître Judas, fait voir que leur compagnie n'a besoin de s'associer un homme que pour être avec elle le témoin de cette résurrection glorieuse : *Oportet unum ex his viris qui nobiscum sunt congregati, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri.* Si bien que le ciel et la terre, les hommes et les anges, les trois personnes divines mêmes ont concouru et travaillé aux preuves de la résurrection.

Mais pourquoi employer plus de preuves pour ce mystère que pour les autres? Premièrement, parce que devant être le plus contesté, il devait être le mieux défendu, et qu'il fallait plus de témoignages à opposer aux infidèles et aux hérétiques. Pour les infidèles, ils ne s'y seraient jamais rendus sans des convictions très-puissantes. Voyez la manière dont saint Paul est traité dans l'Aréopage; on l'écoute patiemment sur toutes sortes de matières, mais ouvre-t-il la bouche sur celle de la résurrection? la plupart prenant ces dernières paroles pour des extravagances, l'interrompent avec de grandes risées. *Quidam irridebant, quidam vero*

dixerunt audiemus te de hoc iterum (Act., XVII). A l'égard des hérétiques, combien s'en est-il trouvé qui ont entrepris de ruiner ce mystère? les simoniens, les millénaires, les saducéens, les origénistes, les manichéens et une infinité d'autres. Il a donc fallu, comme vous voyez, que nous eussions de fortes armes pour défaire tant d'ennemis, et voilà la première raison qui a obligé la providence à multiplier les preuves de la résurrection.

La seconde raison de cette conduite, et sur laquelle je prétends fonder ce discours, c'est que toute la religion chrétienne étant appuyée sur la foi de la résurrection, il fallait que ce fondement fût inébranlable. Cette religion consiste en trois sortes de vérités : en des vérités passées, en des vérités présentes ou en des vérités futures; ou, si vous voulez que je m'explique autrement, ces vérités renferment des mystères que nous devons croire, et la foi de la résurrection les établit : ce sera mon premier point. Elles renferment des vertus que nous devons pratiquer, et la foi de la résurrection en est le fondement et le modèle : ce sera mon second point. Elles renferment des jugements que nous attendons, et la foi de la résurrection nous en fait espérer de favorables : ce sera mon troisième point. Commençons par le premier.

I. — S'il est vrai que toutes les choses du monde ne tirent leur dernière perfection que de leur fin, il est impossible d'en juger sainement avant ce terme. Pour s'en former une idée raisonnable, il la faut suspendre; et l'Écclésiastique nous voulait obliger à ce respect pour toutes les actions d'un homme, quand il nous disait qu'elles ne pouvaient être connues qu'au jour de sa mort : *In fine hominis denudatio operum illius*; que ses affaires et sa conduite pouvaient jusque-là fort aisément se déguiser. Je vois un pécheur dans l'abondance et dans la prospérité, je vois un juste dans l'oppression et dans la misère. Providence adorable de mon Dieu, c'est ici que mes pieds, aussi bien que ceux de David, sont près de chanceler! Ayez un peu de patience : *In fine hominis denudatio operum illius*. Vous verrez, par la fin de ces personnes, le jugement que vous deviez faire de leur vie.

C'est dans cette vue que Matathias, ce généreux Machabée, avertissait avec tant de sagesse ses enfants de ne pas s'émouvoir de l'insolence d'un pécheur en prospérité : *Et a verbis viri peccatoris ne timueritis, gloria ejus vermis est, hodie extollitur, cras non invenietur*; que toute sa pompe et son éclat ne soient pas capables de vous intimider; sa gloire n'est qu'un ver de terre sujet à la corruption et à la pourriture : aujourd'hui il vous paraît dans l'élévation, demain on ne saura ce qu'il sera devenu; il faut attendre à juger d'une chose, que sa fin soit arrivée.

Sur ce principe, quelle estime et quel profond respect ne devons-nous pas avoir pour la vie, la doctrine et les mystères de Jésus-Christ? Quelle haute idée ne devons-nous pas nous former d'un Dieu qui, volontairement

abaissé et anéanti, a su relever sa gloire par un aussi éclatant triomphe que celui de sa résurrection? Jugeons par la force avec laquelle il a brisé les liens de la mort, de tout ce qui s'est passé en sa personne, de son incarnation, de sa naissance, de ses humiliations, de ses souffrances, de sa mort; du moins est-ce par ce mystère qu'il veut que ses apôtres corrigent en leur esprit tout ce qui leur devait paraître d'ignominieux en sa personne : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et flagellabitur, et illudetur, et crucifigetur et tertia die resurget. Nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres pour être fouetté, chargé d'opprobres et crucifié, mais le troisième jour il ressuscitera*. Non-seulement c'est par ce dernier mystère que Jésus-Christ veut que ses disciples jugent de sa gloire, mais c'est, comme je commençais à vous le dire hier, c'est le secret que les Juifs semblent avoir eux-mêmes pénétré, lorsqu'ils vont prendre ordre de Pilate de garder son tombeau : *Ne forte*, disent-ils, *veniant discipuli ejus et furentur eum, et dicant plebi; surrexit a mortuis, et erit novissimus error pejor priore*. Ils voyaient bien que la seule pensée que l'on aurait de sa résurrection autoriserait tout le passé, qu'elle corrigerait tout le scandale de ses opprobres et de ses souffrances.

Mais si la seule appréhension que les Juifs ont eue de la résurrection de Jésus-Christ devait porter cette conséquence, jugez, mes frères, de ce que fait la vérité? Le succès en est si grand, que tous ceux qui en ont été persuadés n'ont plus de peine à croire ni la divinité de Jésus-Christ, ni son incarnation, ni sa naissance, ni le sacrement de son corps et de son sang, ni la justification des hommes, ni tout ce que l'Evangile nous apprend de ce qu'il a souffert ou mérité. Examinons en peu de mots toutes ces propositions.

La divinité de Jésus-Christ est assurément un des plus importants articles de notre foi, mais la créance n'en est pas difficile à celui qui sait que Jésus-Christ est ressuscité, et principalement qu'il est ressuscité par sa propre vertu. Lazare et plusieurs autres sont ressuscités, mais par une puissance étrangère, leur condition ainsi n'en paraît pas plus élevée en elle-même; mais Jésus-Christ se ressuscitant soi-même, ne peut-être qu'un Dieu. Ecoutez-le parler de cet avantage particulier à son Père et à lui-même dans l'Evangile : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso. Comme le Père a la vie en lui-même, communiquant son essence au Fils, il lui communique la même source de vie*. C'est donc de cet avantage qu'il se sert dans son tombeau pour se ressusciter soi-même; et c'est de là, par conséquent, que nous devons croire qu'il est Dieu. Aussi saint Paul, qui entre dans cette pensée, pose en termes exprès la résurrection de Jésus-Christ pour une preuve principale de sa divinité : *Qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum*.

Le grec se sert d'un terme plus clair : *Qui declaratus est*, qui a été déclaré, publié, reconnu pour Fils de Dieu dans la résurrection des morts.

Après que la résurrection nous a ainsi fait connaître la divinité de Jésus-Christ, elle nous donne même une belle idée de sa génération éternelle; et pour comprendre cette vérité, il faut savoir qu'elle en est une copie et une image, et que c'est pour cela que saint Paul, au troisième des Actes, appelle la résurrection de Jésus-Christ une *génération*. Le Père produit son Fils, et il le produit dans son sein, par une opération que les théologiens appellent immanente; et c'est dans la résurrection que ce Père engendre de nouveau son Fils; c'est dans ce mystère qu'il lui donne une vie divine qui n'est plus selon la chair, et qu'enfin il le reçoit dans son sein, pour y être éternellement comme dans son sanctuaire : conformité qui a paru si admirable à saint Paul, qu'il fait répéter par le Père éternel à son Fils, au jour de sa résurrection, les paroles que David lui attribue au jour de sa génération éternelle : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* : Vous êtes mon Fils, je vous ai aujourd'hui engendré.

De la naissance éternelle du Fils de Dieu, la résurrection lève les scrupules que nous pourrions nous former de son incarnation et de sa naissance. Dieu ne s'y fait-il pas en quelque manière homme de nouveau, par la réunion de l'âme et du corps de Jésus-Christ? Ce Dieu nouvellement incarné ne sort-il pas d'un tombeau : *Monumentum novum*, dont la pureté imite celle du chaste sein de Marie? ne sort-il pas de l'un aussi bien que de l'autre sans faire de violence et sans rompre de clôture? Et saint Léon n'avait-il pas raison de les comparer tous deux avec ces éloquentes paroles : *Ubique beato corpori deferitur sanctitas, purus illud venter concepit, novus tumultus includit : dominica ergo et virgo est vulva, et virgo sepultura*.

Mais ce n'est pas tout, si l'eucharistie est une extension de l'incarnation, elle trouve autant de créance dans nos esprits, que l'incarnation même par la résurrection. C'est parce que nous savons que le corps du Fils de Dieu est glorieux et ressuscité, que nous sommes persuadés qu'il peut se multiplier sur nos autels. C'est parce que nous savons que ce corps est doué de subtilité, que nous comprenons qu'il se peut trouver sous de faibles accidens sans les rompre. C'est parce qu'il a l'agilité, que nous pouvons croire qu'il est dégagé des espèces dans ce sacrement; et c'est parce que la résurrection l'a rendu impassible, que nous connaissons qu'il ne peut être offensé dans une hostie par les outrages des hérétiques, ni par les sacrilèges des mauvais chrétiens.

Enfin, le grand ouvrage de notre réconciliation avec Dieu et de la justification des pécheurs n'est-il pas encore puissamment confirmé par la résurrection de Jésus-Christ dans nos esprits? Il est vrai que sa mort nous a mérité toutes choses, il est vrai que c'est

dans son sang que nous avons été lavés, et que c'est de ce sang adorable qu'a été prise la matière de nos sacrements. Mais comme je le remarquai hier avec saint Paul, c'est pour achever, pour appliquer, pour manifester ce grand ouvrage de notre justification, qu'il est ressuscité : *Si pendant que nous étions ennemis de Dieu*, dit le même apôtre, *nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son fils, combien plus tôt serons-nous sauvés par la résurrection de ce fils*, qui le rend incessamment présent à son Père, qui lui fait plaider notre cause auprès de lui par autant de bouches qu'il s'est conservé de plaies ! *Sic cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per morte filii ejus, multo magis salvi erimus in vita ipsius* (Rom., V). Il est donc vrai, mes frères, que nous sommes redevables de la connaissance et de la preuve de tous nos mystères à la résurrection de Jésus-Christ. Mais afin de vous en persuader par des exemples, aussi bien que par des raisons, considérons celui que l'Eglise nous présentera dimanche, et je suis bien aise de ne pas laisser échapper cette circonstance, puisque pour lors je traiterai d'une autre matière, qui sera la paix chrétienne.

Thomas doute de la résurrection de Jésus-Christ, jusqu'à s'opiniâtrer à ne s'en pas rapporter au témoignage des apôtres; et en doutant de ce mystère, il doute et de la divinité de son maître, et de sa puissance, et de sa fidélité dans ses promesses. Mais est-il une fois persuadé de sa résurrection? Jésus-Christ, par une charitable condescendance, a-t-il souffert que cet apôtre infidèle ait tiré la lumière des mêmes plaies dont il avait déjà reçu la vie? il croit tout : *Dominus meus et Deus meus*, s'écrie-t-il, *mon Seigneur et mon Dieu*. En effet, ces paroles bien entendues sont une confession de la créance tout entière des fidèles. Thomas reconnut par elles tous les mystères de notre religion; et il me serait aisé de vous prouver que la résurrection n'établit aucune vérité dont elle n'instruisit cet apôtre : *Dominus meus et Deus meus*.

Saint Grégoire dit que, voyant pour lors une chose il en crut une autre; que l'humanité seule lui étant sensible en la personne de Jésus-Christ, il avoua sa divinité, et que joignant deux natures si éloignées dans ses paroles, il comprit tout le secret de l'incarnation : *Aliud vidit, aliud credidit : vidit hominem, intellexit Deum*. Mais saint Hilaire passe bien plus avant, il assure que Thomas entendit même le mystère incompréhensible de la Trinité par celui de la résurrection; qu'il comprit par elle l'unité de nature qu'a le Fils avec son Père, aussi bien que la distinction de leurs personnes : et ce grand docteur en est si bien persuadé, qu'il croit pouvoir par là combattre les Ariens et défendre la consubstantialité du Verbe par la confession de cet apôtre : *Apostolus, dit-il, totius Trinitatis fidem per virtutem resurrectionis intelligens, jam sine fidei periculo naturæ nomen confessus est*.

Si cela est, mes frères, Jésus-Christ n'avait-il pas raison d'instruire l'Eglise nais-

sante de sa résurrection; et toute la religion n'est-elle pas appuyée sur cet article? Aussi quelque objection qu'on nous fasse sur les difficultés qui exercent notre entendement dans le christianisme, servons-nous comme saint Jérôme nous le conseille, de la résurrection de notre maître, comme d'un bouclier pour nous défendre et pour parer toutes ces atteintes : *Resurrectione Christi tanquam clypeo Ecclesia se munit et protegit*. Le Dieu que vous adorez, nous disent les païens, a été sujet aux nécessités et aux misères des hommes, oui, mais il est ressuscité; on l'a vu couvert de crachats, accablé d'ignominies, soulé d'opprobres, oui, mais il est ressuscité; on a vu son visage défiguré, son corps chargé de plaies, toutes ses veines répandre du sang, oui, mais il est ressuscité; on l'a condamné à la mort, on l'a traîné au lieu du supplice comme un malfaiteur; il a expiré nu sur une croix entre deux voleurs; oui, mais il est ressuscité, et sa gloire a succédé à tous ces affronts : *Resurrectione Christi tanquam clypeo Ecclesia se munit et protegit*. Voilà toute la défense de l'Eglise; la résurrection de son époux fait toute sa force, et avec ce mystère seul, elle désarme tous les infidèles, elle pousse à bout tous les philosophes, elle met à couvert toutes ses vérités.

Or, quelle conséquence tirerons-nous de cette proposition? La voici, mes frères, et elle vous regarde. Vous voyez l'importance de la foi de la résurrection; je vous demande, la croyez-vous sincèrement, ou bien en doutez-vous? Si vous en doutez, soit de celle de Jésus-Christ, soit de la vôtre, cela est égal, elles se suivent nécessairement, les membres ne doivent pas être d'une autre condition que le chef; si vous doutez, dis-je, de cet article, pourquoi croyez-vous tous les autres? car si celui-là est fabuleux, les autres sont inutiles : *Si Christus non surrexit*, dit saint Paul, *vana est fides vestra*; ce fondement ébranlé, tout ce qui est élevé dessus tombe nécessairement par terre. Mais à quoi bon, me direz-vous, tout ce raisonnement; vous parlez à des chrétiens, et nous sommes persuadés de la résurrection, soit pour la personne de Jésus-Christ, soit pour les nôtres. Vous la croyez, ah! quelque sujet que vous en ayez, qu'il y a de peine à se le persuader! Si vous la croyiez sincèrement, ne vivriez-vous pas conformément à cette créance? La foi de la résurrection enferme nécessairement avec elle la morale de l'Evangile, elle l'autorise, elle l'insinue. Il est vrai qu'avant que de pouvoir tirer des conséquences contre vous de cette proposition, il est nécessaire de vous la prouver, et c'est ce que je suis engagé à faire dans le second point de ce discours.

II. — Pour vous persuader que la foi de la résurrection est le fondement de toute sorte de vertus, comme l'incrédulité de cet article est la source de toute malice, il suffirait de vous faire remarquer que la première opinion a toujours été le partage des justes, et la seconde celui des impies. Il ne faudrait, ce me semble, que suivre le détail que le

grand apôtre (*Hebr.*, XI) fait de tous les saints de l'Ancien Testament, et vous faire en même temps avouer que la foi qu'il leur attribue, et par laquelle ils sont justifiés, a été la foi de la résurrection même. En effet, si Abel offrit à Dieu ce qu'il avait de bon en cette vie, ce fut parce qu'il espérait de lui quelque chose de meilleur en l'autre; si Abraham se résolut au sacrifice de son fils, ce fut dans la confiance que Dieu le lui pourrait rendre par la résurrection : *Arbitrans quia et a mortuis suscitare potens est Deus*, dit saint Paul; si Joseph et tous les autres patriarches eurent soin de leurs os et de leurs cendres, ce fut en vue de leur renouvellement et de leur réparation; et enfin sur ce principe nous pouvons dire que tous les justes ont eu pour motif de leur sainteté cette espérance.

Nous reconnaissons deux sortes de vertus, les vertus théologiques et les vertus morales; les théologiques, telles que sont la foi, l'espérance et la charité; les morales, telles que sont, par exemple, celles qui regardent le corps ou des choses qui appartiennent au corps. Or, il m'est aisé de vous faire voir que toutes ces vertus tirent leur perfection de la créance de la résurrection.

N'attendez pas ici que je vous parle de la foi, puisque je vous ai déjà suffisamment prouvé cette vérité dans mon premier point. N'attendez pas non plus que je m'arrête beaucoup à ce qui regarde l'espérance, puisque je me persuade que vous n'avez pas encore oublié ce que je vous dis hier, que la résurrection de Jésus-Christ était une suite de la nôtre; et que, dès que nous sommes convaincus qu'il est ressuscité, nous espérons fermement de ressusciter un jour. D'ailleurs, je me réserve à vous montrer que l'espérance ayant pour objet une béatitude consommée, et cette béatitude ne le pouvant être que par la résurrection, il s'ensuit que cette vertu est parfaite dans la vue de ce mystère.

A l'égard de la charité, n'est-il pas vrai que la créance de la résurrection la purifie? Quand elle est pure, elle a des objets spiritualisés et immortels. Or, c'est la résurrection qui lui en présente de cette nature. Considérez, je vous prie, quel était l'amour des apôtres pour Jésus Christ passible et mortel. C'était, dit saint Augustin, un attachement humain que des hommes avaient pour un autre homme : *Homines in homine humano tenebantur affectu*. Cet attachement était raisonnable et juste, il est vrai, puisqu'en aimant leur maître ils aimaient leur Dieu; mais cet amour les attachait humainement à sa personne, et il avait besoin d'être élevé et purifié. Aussi la résurrection n'a pas plus tôt spiritualisé et glorifié le corps de leur maître, qu'ils protestent, avec saint Paul, qu'ils ne le connaissent plus selon la chair, et qu'ils ne sont plus attachés à sa personne par le commerce de leurs sens.

Mais pourquoi leur prêter ces paroles? écoutez ce que les deux disciples de notre évangile disent aujourd'hui. Dès que leur cher maître s'est fait connaître à eux, dès

qu'ils ont connu qu'il est ressuscité comme il l'a promis, ils avouent qu'ils sont tout changés. Ils se demandent entre eux : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, cum loqueretur ad nos in via?* Ne sentions-nous pas notre cœur s'embraser et s'enflammer d'amour pour notre maître, quand il s'entretenait avec nous pendant le chemin?

Les choses sont bien changées, mes frères, et il est aisé de voir par ces paroles l'effet que la créance de la résurrection a fait non-seulement sur leur esprit par la foi, mais encore sur leur cœur par l'amour. Auparavant ils hésitaient, ils balançaient et témoignaient même à Jésus-Christ, sans le connaître, les injurieux sentiments qu'ils avaient de lui. A la vérité ils avouaient qu'il était puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple; et c'est pour cette raison qu'ils espéraient, comme ils disent, *sperabamus, qu'il rachèterait Israël*. Ils n'espèrent donc plus, conclut de là saint Augustin, et leur amour, soutenu de cette espérance, que deviendra-t-il? Ils font même davantage, ils disent que voici le troisième jour qu'il est mort, et que cependant ils ne voient encore aucun effet de ses promesses. Il y a eu, ajoutent-ils, quelques dames qui ont été avant le jour à son tombeau, et qui, n'ayant plus trouvé son corps, nous ont rapporté qu'elles avaient vu des anges qui leur avaient dit qu'il était ressuscité : nous l'espérions, mais nous n'en voyons point d'effet. Quelle incrédulité, mes frères, et qu'est donc devenu l'amour qu'ils avaient pour leur maître, qui, les voyant dans cet état, leur dit : *Que vous êtes déraisonnables et que vous avez le cœur pesant!* marquant ainsi par cette pesanteur de cœur qu'il leur reproche l'outrage qu'ils lui font.

Mais dès qu'ils connaissent qu'il est ressuscité, dès qu'ils s'aperçoivent que c'est lui qui leur parle, que c'est lui qui leur explique les Ecritures, que c'est lui qui s'entretient avec eux sur le sujet de leur tristesse, ils sont d'abord entièrement changés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, cum loqueretur ad nos in via?* Notre cœur ne brûlait-il pas d'amour pour lui quand il nous parlait? Auparavant c'était un cœur froid et pesant, à présent c'est un cœur ardent et empressé; auparavant ils se contentaient de dire que Jésus-Christ était un homme qui s'est rendu recommandable par sa doctrine et par ses miracles, *Erat vir potens*; et quand on en demeure à ces idées générales, le cœur ne s'en sent guère enflammé : mais à présent la créance de la résurrection les anime, et ils s'étonnent même des effets qu'elle a produits dans leur volonté.

Telles sont, ô mon Dieu, les opérations de votre grâce dans une âme; vous éclairez son entendement et vous échauffez sa volonté. Cette seconde opération ne peut pas être sans la première, mais aussi la première sans la seconde est inutile : on ne peut pas aimer sans croire, mais il ne sert de rien de croire sans aimer; et c'est ici, mes frères, où vous n'avez que trop de sujet de vous con-

fondre. Vous croyez la résurrection de Jésus-Christ, mais l'en aimez-vous davantage; vous croyez que, comme il s'est livré à la mort pour vos péchés, il est ressuscité pour votre justification; mais êtes-vous moins attachés à vos péchés, et ce mystère, qui peut faire votre bonheur, allume-t-il en vous le feu de la charité divine? vous sentez-vous embrasés comme ces deux apôtres, et ayant l'honneur de posséder Jésus-Christ pendant ce saint temps par la grâce des sacrements, avez-vous ce saint désir de vouloir le retenir, comme eux, avec vous par une inviolable fidélité à son service, par une pure et éternelle obéissance à sa loi? Car c'est en cela qu'il proteste qu'on l'aime : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit*; et la charité, comme dit saint Grégoire, n'est autre chose qu'un parfait accomplissement de la loi, comme cette même charité, selon saint Paul, en est la plénitude.

Voilà pourquoi cet apôtre éloigne de cette charité toutes sortes de vices, et lui donne l'assemblage de toutes sortes de vertus. Elle est patiente, dit-il, elle est douce, elle n'est point envieuse, elle ne veut point de mal, et n'en fait à personne. La charité est patiente, ajoute ce savant pape, parce qu'elle endure patiemment les maux qu'on lui fait. *Patienti est charitas, quia illata mala æquanimiter tolerat*. Cette charité est douce, parce qu'elle rend abondamment le bien pour le mal : *Benigna vero est, quia pro malis bona largiter ministrat*. Cette charité n'est point envieuse, parce que, ne désirant rien en ce monde, elle n'a garde d'envier à son prochain ses heureux succès : *Non æmulatur, quia per hoc quod in præsentī mundo nihil appetit, invidere terrenis successibus nescit*. Elle n'est point orgueilleuse, parce que, comme elle met toute sa gloire dans la possession des biens intérieurs et éternels, elle est fort éloignée de s'enfler de ceux qui sont extérieurs et temporels : *Non inflatur, quia cum præmium æternæ retributionis anxia desiderat, de bonis se exterioribus non exultat*. Elle ne fait rien contre l'ordre, parce que l'unique amour qu'elle porte à Dieu et au prochain par rapport à Dieu lui ôte la connaissance de ce qui est contre la justice et la droite raison : *Non agit perperam, quia quo se in solum Dei ac proximi amorem dilatat, quidquid a rectitudine discrepat, ignorat....* Elle ne se réjouit que de la vérité, parce qu'aimant Dieu, qui est la vérité même, elle regarde l'avancement spirituel des autres avec autant de joie que le sien propre : *Congaudet autem veritati, quia cæteros ut se diligens per hoc quod rectum in aliis conspiciat, quasi de augmento proprii profectus hilarescit* (D. Greg., lib. X Moral., c. 11).

Or, sont-ce là les vraies qualités de votre charité; et, puisque vous croyez la résurrection, avez-vous cet amour que sa créance vous inspire? Je veux dire cet amour doux, patient, tranquille, humble, désintéressé, ennemi des vices et attaché à l'accomplissement de la loi? En un mot, Jésus-Christ vous apprenant qu'il est ressuscité, et vous

ouvrant les Ecritures comme à nos deux disciples, pouvez-vous dire à leur exemple : Ne sentions-nous pas notre cœur s'enflammer au dedans de nous, tandis qu'il nous parlait?

J'ai ajouté que la créance de la résurrection donnait aussi une admirable perfection aux vertus morales, telles que sont la tempérance et la force; la tempérance, qui garde l'usage ou le mépris des honneurs et des plaisirs de la vie, et la force qui en fait courageusement supporter les disgrâces.

Nous devons, dit saint Augustin (*De Mor. eccl.*, c. 25), avoir pour Dieu un amour que nulle volupté ne puisse corrompre, ce qui est le propre de la tempérance, et un amour que nul malheur ne puisse ébranler, et c'est l'effet de la force : *Incorruptus in Deum amor, atque integer, quod est temperantiæ, nullis fractus incommodis, quod est fortitudinis*. Or qui produit mieux ces deux effets que la créance de la résurrection? Les richesses et les dignités du monde peuvent-elles quelque chose sur un cœur qui s'attend à une gloire solide et éternelle? Peut-on se satisfaire d'un honneur imaginaire, quand on se représente une lumière qui, venant de la sainteté d'une âme bienheureuse, se répandra sur tout son corps? Et n'est-il pas vrai que si les fideles étaient aussi bien persuadés que Moïse de la beauté de leurs récompenses, ils préféreraient les opprobres de Jésus-Christ à toutes les richesses des Egyptiens : *Aspicebat in remunerationem*. Peut-on de même idolâtrer un corps, et lui procurer de honteux plaisirs, quand on se représentera que ses plaisirs seront changés en des sources éternelles de douleurs, et que plus on l'aura mortifié en cette vie, plus on lui procurera de joie en l'autre?

A l'égard de la force, rien de plus efficace pour la persuader, que la foi de la résurrection. A voir les martyrs abandonner sans regret et avec joie leurs corps aux rasoirs, aux feux et aux bêtes farouches, à les voir se faire déchirer si librement, se faire brûler tout vivants pour Jésus-Christ, qui n'aurait dit qu'ils avaient une vie empruntée, et qu'ils enduraient dans un corps étranger? Ils ont souffert, dit saint Paul, qu'on les ait lapidés, qu'on les ait sciés, qu'on les ait écartelés, qu'on les ait réduits en cendres, qu'on les ait enfin accablés de toutes sortes de fléaux et de misères : *Lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt, egentes, angustati, afflicti, distenti* (*Hebr.*, XI). Mais qu'est-ce qui les obligeait à souffrir qu'on exerçât toutes ces cruautés contre eux? qu'est-ce qui les dépouillait si aisément de l'amour que la nature leur avait donné pour leur corps? Ecoutez ce que ce grand Apôtre nous en apprend : *Non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem*. Ils fermaient leurs oreilles aux promesses qu'on leur donnait de les délivrer de ces maux, parce qu'ils espéraient, par la résurrection, une meilleure vie que celle qu'on leur ôtait.

Voilà les sentiments que la créance de la

résurrection produisait dans ces âmes généreuses; voilà le fondement de leur patience et de leur courage, et voilà ce qu'elle devrait produire dans tous les chrétiens. Car, mes frères, vous voyant aujourd'hui si éloignés de cette vertu, que dis-je? voyant que dans ce misérable siècle où nous sommes, on ne travaille qu'à flatter sa chair et en éloigner toutes sortes d'incommodités, ne suis-je pas bien fondé de vous demander encore une fois si vous croyez la résurrection? Si vous la croyiez, seriez-vous si attachés aux choses présentes, renoncerez-vous aussi aisément que vous faites aux qualités glorieuses que votre corps devrait posséder un jour, en le satisfaisant ici de quelques voluptés fades et passagères? ne profiteriez-vous pas enfin de l'exhortation que vous fait saint Paul, de vivre sobrement, justement et saintement sur la terre, dans l'espérance d'une résurrection bienheureuse? *Sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem*.

Je ne saurais ici celer ma pensée. Quand je vois un homme occupé à contenter sa chair et ses sens; quand je vois une femme qui passe la meilleure partie de ses jours à entretenir son embonpoint et sa beauté, je ne crois pas former un jugement téméraire, de douter si ces gens sont persuadés de la résurrection. La seule pensée que Jésus-Christ a voulu que sa chair fût battue de verges et déchirée de coups, la seule réflexion que notre Dieu n'a pris un corps que pour en faire la victime de notre salut ne devrait-elle pas nous empêcher, comme dit Tertullien, de nous glorifier dans notre chair, si elle n'est déchirée comme la sienne : *Non gloriabitur quis in carne, nisi pro Christo laceret*?

Mais, outre ce motif qui devrait vous suffire, outre l'exemple de la chair déchirée d'un Dieu, n'avez-vous pas encore celui de sa chair ressuscitée, qui devrait vous animer au mépris de la vôtre? L'espérance de lui être conforme dans sa gloire ne devrait-elle pas vous convaincre de la nécessité de lui ressembler en quelque chose dans ses souffrances? Vous aimez votre corps, dites-vous, et vous ne pouvez vous dépouiller de l'attache naturelle que vous avez pour cette moitié de vous-même; et moi, je dis que vous vous trompez, et qu'au lieu d'aimer votre corps, vous avez pour lui la plus fatale de toutes les aversions. Quoi! n'est-ce pas haïr votre corps, de lui faire perdre une beauté éternelle, pour lui en conserver une misérable et accompagnée de mille défauts? N'est-ce pas haïr votre chair de lui faire acheter un fragile plaisir, aux dépens d'une félicité bienheureuse et immortelle? Avouez ici la vérité, ouvrez-nous votre cœur et dites que c'est que vous ne croyez pas la résurrection comme un vrai chrétien doit la croire : c'est cependant sur cette créance que s'appuient les vérités futures; et c'est par son moyen que ce que vous attendez de Dieu peut vous être favorable : voyons-en la preuve dans ce qui me reste à vous dire sur ce sujet.

III. — Quand Tertullien disait que la résurrection était une foi particulière aux chrétiens : *Propria fides Christianorum resurrectionis*, il ne voulait pas seulement dire que c'était cette foi qui les distinguait des infidèles, il voulait encore vous faire comprendre par ces paroles, que tout ce que l'espérance ou la crainte nous fait appréhender ou désirer après la mort, n'a guère de fondement plus solide que la créance de cette résurrection.

Tout ce que la foi nous propose dans l'autre vie, se réduit ou au jugement dernier, ou au paradis, ou à l'enfer. Or, je soutiens que nous ne pouvons nous attendre au premier, que nous ne pouvons estimer le second, que nous ne pouvons craindre le troisième, sans la foi de la résurrection : écoutez-en les preuves en trois mots.

A l'égard du jugement dernier, il est certain que Jésus-Christ y paraîtra en qualité d'homme : *Quia filius hominis est*, il est certain, par conséquent, qu'il rendra un jugement sensible, que ce jugement s'exécutera sur les corps, que ces corps ayant été les instruments de l'âme, il y aurait quelque injustice de punir ou de récompenser l'une sans l'autre, et que saint Paul nous marque même cette disposition comme un des principaux motifs de ce jugement : *Ut unusquisque referat propria corporis, sicut gessit sive bonum sive malum*.

Délà il s'ensuit, par le même principe, que la béatitude ne peut être estimée, ni l'enfer appréhendé, comme ils le méritent, sans la foi de la résurrection. Premièrement, qui est-ce qui comprend l'effusion de l'essence divine dans l'âme des bienheureux ? Qui de nous conçoit cette transformation, dont nous parle saint Jean, qui, élevant les saints au-dessus d'eux-mêmes, les abîmera heureusement dans la Divinité, sans les détruire ? Ces pensées peuvent bien nous donner de l'estime et du respect, mais j'ose dire qu'elles n'animent pas si fort notre espérance, que de penser que nous verrons un jour Jésus-Christ de nos propres yeux, et que si ceux de notre âme sont satisfaits par la contemplation de la divinité, ceux de notre corps le seront aussi par la vue de son humanité.

C'est pourquoi le même apôtre, dont on ne saurait trop peser les paroles sur cette matière, oppose admirablement les deux états où le corps de l'homme doit se trouver, lorsqu'il dit que ce Corps est enseveli dans la corruption, mais qu'il ressuscitera incorruptible ; qu'il est enseveli méprisable, et qu'il ressuscitera glorieux ; qu'il est enseveli dans la faiblesse, et qu'il ressuscitera dans la force ; qu'il est enseveli après avoir perdu une vie animale, et qu'il en recouvrera une spirituelle, entrant en quelque manière, par la résurrection, dans toutes les qualités d'un esprit. Peut-on espérer un sort plus favorable que celui-là ? mais aussi peut-on craindre un sort plus funeste, quand ce même corps sera livré aux peines éternelles ?

Avouons-le à notre honte, nous ne sommes pas capables de comprendre la peine du dam,

la séparation éternelle de Dieu, la privation de la béatitude essentielle. Nous ne sommes pas même assez éclairés pour comprendre la puissance obédientielle du feu sur les âmes, et nous ne concevons pas tous aussi aisément que saint Augustin, comment les âmes malheureuses des damnés sont revêtues des flammes auxquelles elles ne donnent pas la vie, mais desquelles elle reçoivent la douleur : *Accipientes ex ignibus pœnam, et non dantes ignibus vitam*.

Mais où est l'homme qui ne frémit, où est le chrétien qui ne tremble, quand il pense que son corps sera brûlé tout vif dans ces flammes dévorantes, qu'il ne sera devenu immortel que pour être éternellement tourmenté dans toutes les parties qui le composent ? Et n'est-ce pas pour nous faire craindre la malheureuse résurrection des damnés, que l'Evangile, comme dit saint Grégoire de Nysse, nous fait entendre, du fond des enfers, ce misérable qui se plaint d'une insupportable soif, et qui s'écrie : *Crucior in hac flamma* ?

Tels sont les effets que la créance de la résurrection produit à l'égard du futur ; et c'est à nous, mes frères, à considérer à présent ces vérités avec tant de frayeur, que nous n'ayons pas sujet d'en être effrayés pour lors. Il y a deux choses, dit saint Bernard (*Ser. 61, in Cant.*), qui peuvent nous consoler, l'une pour le passé, l'autre pour le futur. Ce qui peut nous consoler pour le passé, c'est la mémoire de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ ; ce qui peut nous consoler pour le futur, c'est l'espérance que nous serons un jour reçus dans la société des saints. L'un et l'autre de ces objets nous paraît infiniment doux : *Uterque nobis intuitus admodum gratus* ; l'un et l'autre nous sert de consolation contre les disgrâces de cette vie ; l'un et l'autre nous fait connaître, et ce que nous devons faire, et ce que nous devons attendre ; je veux dire, avec ce Père, les bonnes œuvres que nous sommes obligés de faire, et la gloire que nous devons espérer et que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

De la paix.

Pax vobis.

La paix soit avec vous (*S. Jean, XX*).

Monseigneur, c'était de la sorte que les apôtres et particulièrement le grand saint Paul commençaient leurs lettres et leurs prédications, abordant ordinairement les fidèles avec ces deux agréables paroles que je viens de prononcer et avec lesquelles je vous laisse aujourd'hui. Ne suis-je donc pas fort heureux que l'Evangile me fournisse l'occasion de finir mes discours par où les premiers hommes de l'Evangile avaient coutume de les commencer, et de pouvoir vous laisser en sortant de ce lieu cette même paix qu'ils donnaient partout où ils entraient : *Intrantes dicite pax huic domui*.

Le prophète roi, pour apprendre aux Juifs l'obligation qu'ils avaient à Dieu, leur repré-

sentait que la paix qu'il leur avait donnée s'étendait jusque sur les frontières de leurs pays, où il reste souvent, dans le temps même de la paix, quelques marques d'hostilité et de guerre. *Qui posuit fines tuos pacem.* Me voici, mes frères, au bout de la carrière que j'avais entrepris de fournir; nous arrivons à la fin de ce temps singulièrement consacré par l'Eglise à la réconciliation et à la pénitence, et nous sommes près de rentrer dans les jours où le monde, ce cruel ennemi de Jésus-Christ, s'efforcera de rompre la paix que nous avions tâché d'établir au dedans de vous; mais j'espère de la miséricorde de mon Dieu qu'il confirmera encore aujourd'hui dans vos cœurs cette même paix que je vous ai annoncée dès le premier jour que je vous ai porté la parole. Cette paix est tout le fruit de la vie et de la mort de Jésus-Christ : heureux si, pour le fruit de mes travaux, je la puis laisser aujourd'hui dans vos âmes. Il est vrai qu'à proprement parler je ne puis que vous la souhaiter, puisque, selon saint Paul, c'est au Saint-Esprit seul qu'il appartient de vous la donner : *Fructus autem spiritus est pax* (Galat., V); encore ne pourriez-vous guère l'obtenir, si vous n'imploriez le secours de Marie qui en est la mère, à qui nous dirons : *Ave, Maria.*

Quelque bonté qu'il y ait dans toutes les créatures considérées dans leur principe, qui n'est autre que Dieu, qui est la bonté par essence, il est certain néanmoins que si on les regarde par rapport à l'homme, elles n'ont pas toutes, ni une même bonté, ni une même égalité de mérite.

Il y a dans le monde des choses qui sont bonnes, mais qui sont désagréables; tels sont les remèdes pour le corps, les mortifications et les humiliations pour l'âme. Il y en a d'autres qui sont agréables, mais qui sont mauvaises; et c'est dans cette espèce qu'il faut renfermer les plaisirs déréglés des sens; plaisirs qui, quelque doux qu'ils paraissent, perdent souvent l'homme tout entier, et ruinent presque toujours le corps en même temps qu'ils font mourir l'âme. Il y en a d'autres qui ne sont ni agréables ni bonnes; tels sont le désespoir, l'envie, la haine, la jalousie; passions qui ne font que nuire à ceux qui en sont possédés, et qui leur nuisent même auparavant que de pouvoir nuire aux autres; mais enfin, il s'en trouve de quatrièmes qui sont, et agréables, et bonnes tout ensemble : la contemplation des choses célestes, l'amour de Dieu, le repos de la bonne conscience, et surtout la paix qui nous fait vivre sûrement et tranquillement, soit avec Dieu, soit avec nous-mêmes, soit avec nos frères.

Comme la paix chrétienne possède ces deux qualités, je ne m'étonne pas, mes frères, si le Fils de Dieu ajoute aujourd'hui à toutes les faveurs qu'il avait faites à ses apôtres un si précieux don : *Pax vobis*, ne pouvant, ce semble, mieux couronner ses grâces que par celle-ci, qui, selon saint Augustin, est de toutes les choses du monde la plus excel-

lément désirée : *Tantum est pacis bonum, ut etiam in rebus terrenis atque mortalibus nihil præstantius possit inveniri, nihil utilius consideri, nihil postremo soleat desiderabilius concupisci* (D. Aug., l. de Civit. Dei).

C'est aussi, mes frères, cette paix que je vous annonce aujourd'hui de sa part; et afin de tenir dans une crainte salutaire de la perdre ceux qui ont le bonheur d'en jouir, j'ai dessein de leur faire voir que quelque excellente, quelque nécessaire et quelque désirée qu'elle soit, elle est de toutes les choses du monde la plus fragile, la plus rare et souvent la plus négligée.

Voici donc, en peu de mots, tout le plan de ce discours. La paix est de toutes les choses du monde la plus excellente, mais la plus fragile : c'est mon premier point. La paix est de toutes les choses du monde la plus nécessaire, mais la plus rare : c'est mon second point. La paix enfin est de toutes les choses du monde la plus désirée, et cependant la plus négligée : c'est mon dernier point. Un ancien a dit que quiconque venait annoncer la paix, n'avait besoin d'user d'aucun artifice pour se concilier de l'attention; et je ne doute pas, mes frères, qu'ayant à vous parler d'un sujet si agréable, vous ne m'accordiez aussi facilement la vôtre, que vous me l'avez favorablement prêtée jusqu'ici. Commençons.

I. — La paix de Dieu est une chose si parfaite et si excellente, que saint Paul la met au nombre de ces mystères relevés dont il n'est pas possible de parler. Ce grand apôtre ayant été ravi jusqu'au troisième ciel, peu de choses pouvaient excéder sa capacité; et cependant il nous assure que cette paix surpasse tous les efforts de l'esprit humain : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* C'est-à-dire, mes frères, qu'il traite la paix comme il fait la béatitude; et comme il reconnaît que la béatitude est un bien qui n'est de la portée, ni des sens, ni de l'esprit, qui n'en peuvent ni concevoir la magnificence ni en exprimer la beauté, il témoigne aussi que la paix la suivant de près est un bien que l'on peut sentir, mais que Dieu seul qui la produit peut exprimer : *Pax Dei quæ*, etc.

Que diriez-vous néanmoins, mes frères, si je vous montrais que c'est par ces paroles mêmes, avec lesquelles saint Paul s'est excusé de parler de la paix, qu'il nous en a fait voir toute l'excellence? en sorte que comme un Père a dit que le silence que cet apôtre avait gardé sur la béatitude avait été éloquent, et qu'il avait tout dit en ne disant rien, aussi il nous a en quelque façon découvert toute la beauté de la paix, lors même qu'il a paru nous en taire les avantages : *Quidquid ille siluit, prodidit non proferendo. Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.*

En effet, peut-il nous apprendre que la paix est un bien qui procède particulièrement de Dieu, *Pax Dei*, sans nous en donner aussitôt la plus noble et la plus avantageuse idée? Je sais bien, mes frères, que Dieu est la source d'où découlent toutes les grâces, et le trésor inépuisable d'où viennent toutes

les richesses ; mais je sais aussi que plus un bien est excellent , plus il dépend de Dieu dans son origine. C'est ce que l'apôtre saint Jacques nous apprend, quand il dit non-seulement que tout don vient de Dieu, mais que tout don parfait et excellent vient particulièrement de ce Père des lumières : *Omne datum optimum et omne donum perfectum de sursum est descendens a Patre luminum*. Et c'est aussi le principe que le savant Tertulien se met en peine d'établir en plusieurs endroits de ses ouvrages : *Quod maxime bonum, id maxime penes Deum* ; ce qui est souverainement bon, dit-il, dépend souverainement de Dieu.

Il n'en faut pas davantage, messieurs, pour vous faire déjà connaître l'excellence de la paix qui dépend tellement de Dieu, qu'elle ne saurait venir que de lui, *Pax a Deo*, dit encore l'Apôtre. La paix ne vient que de Dieu, et l'Eglise reconnaît tous les jours cette vérité, lorsque lui demandant un si grand bien, elle avoue que le monde n'est pas capable de nous le donner : *Quam mundus dare non potest pacem*.

Pour vous faire encore mieux concevoir de quelle manière cette paix, que je regarde comme l'un des plus grands biens que nous recevons des mains libérales de Dieu, dépend uniquement de lui, il est important de remarquer ce qu'il a fallu qu'il ait fait pour la rendre au monde qui l'avait perdue. Il donne bien considérable à l'homme, en le créant dans la justice originelle. D'un côté, le corps d'Adam subsistait par une harmonie admirable des qualités qui le composaient ; harmonie que les maladies ne pouvaient troubler ni la mort détruire : son âme ne ressentait, d'un autre côté, aucune contradiction entre ses passions et sa raison ; et ce premier homme, conformant en toutes choses sa volonté avec celle de Dieu, jouissait d'un repos qui était comme l'heureux présage de sa béatitude.

Mais le péché ayant rompu cette admirable paix, soit de l'homme avec soi-même, soit de l'homme avec Dieu, et ce péché, par une suite nécessaire, ayant soulevé contre cet homme toutes les créatures qui avaient pris les armes pour le perdre, quel sera, à votre avis, le charitable médiateur qui pourra lui rendre ce bien qu'il a perdu ? Il n'y avait sans doute qu'un Dieu-Homme qui pût travailler à cette réconciliation et achever heureusement cet ouvrage ; et c'est aussi sur son Fils que le Père éternel jeta les yeux, pour nous apporter cette paix, dit le prince des apôtres : *Deus annuntians pacem per Jesum Christum*.

Oui, il faut que Dieu envoie son Verbe, il faut que ce Verbe s'incarne, et qu'il prenne un corps pour étouffer en lui-même toutes les inimitiés du monde ; il faut que, réunissant Dieu et l'homme en sa personne, il réconcilie la créature avec le Créateur, et que se rendant médiateur entre le ciel et la terre, il les pacifie par son sang : *Pacificans per sanguinem crucis suæ, sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt*.

Vous devez avoir, messieurs, d'autant plus

de respect pour ces grandes vérités, que je me sers des pures paroles de l'Ecriture, mais vous devez aussi en même temps connaître combien cette paix, dont je vous parle, est un grand bien, puisqu'il a fallu que le Fils de Dieu vint au monde pour l'apporter, qu'il travaillât pour la ménager, qu'il prêchât pour la publier, qu'il mourût pour la sceller, qu'il ressuscitât pour l'établir, et qu'il montât enfin au ciel pour nous en rendre la possession certaine.

Ses mérites nous ont acquis un bien si inestimable, son sang nous l'a acheté, son amour nous l'a accordé. A sa naissance, il fait annoncer la paix comme le sujet de son avènement ; à sa résurrection, il la donne comme le fruit de ses travaux ; et ce Dieu fait tant de choses pour nous l'acquérir, que non-seulement il prend le nom de prince ou de Dieu de la paix : *Princeps pacis, Deus pacis* (*Is.*, IX ; *II Cor.*, XIII), comme dans l'Ancien Testament, mais qu'il veut dans le Nouveau être appelé notre paix même : *Ipse est pax nostra* (*Philipp.*, IV), comme Guillaume de Paris l'a très-judicieusement remarqué.

Que ce titre est auguste par cet endroit, mais qu'il est encore glorieux par un autre, je veux dire par rapport à nous ! La gloire de la paix ne peut être plus grande que d'avoir Dieu pour principe et pour réparateur ; mais ce qui doit encore nous la rendre fort recommandable, est l'avantage que nous en retirons. Car, peut-on rien se figurer de plus excellent dans l'homme que ce qui établit sa félicité, que ce qui lui en assure la possession, que ce qui lui donne la satisfaction de l'esprit et du cœur, que ce qui fait la perfection de la partie supérieure et le repos de l'inférieure ?

Que le bonheur de l'homme consiste dans ce repos réglé de ces deux parties qui le composent, c'est une vérité si bien établie dans les Ecritures, et chez les Pères, qu'il est inutile d'en apporter de longues preuves. Or, il est certain que c'est par le moyen de la paix que nous arrivons à ce bienheureux état, autant que nous pouvons y arriver en cette vie ; et c'est ce double bonheur que saint Paul souhaitait aux Philippéens, et qu'il reconnaissait en même temps comme le propre effet de la paix, quand il leur disait avec toute la tendresse de son âme : Je souhaite, mes chers frères, je souhaite que la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée, garde vos esprits et vos cœurs en Jésus-Christ : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (*Philipp.*, IV). Paix de l'esprit, qui en éloigne cet esprit de curiosité, de nouveauté, d'obstination, source funeste de tous les schismes, et de toutes les hérésies qui déchirent l'Eglise. Paix du cœur, qui le préserve de toutes les inimitiés, de toutes les vengeances, de toutes les divisions, de tous les troubles, et de tous les désordres qui tourmentent l'âme avec tant de cruauté, et qui font gémir l'Eglise, lors même qu'elle est en sûreté du côté de ses dogmes et de sa doctrine.

(Vingt-cinq.)

L'ange de l'école, saint Thomas, définit la paix d'une manière qui confirme cette excellence que lui attribue l'apôtre saint Paul, en l'appelant une union et une conspiration commune de plusieurs appétits pour la possession ou pour l'acquisition du vrai bien. *Unio sive consensus plurium appetituum in bono possidendo vel consequendo*. Vous savez que deux appétits partagent l'homme : le raisonnable et le sensitif ; et c'est l'union et la concorde réglée de ces deux appétits, ou pour mieux dire la soumission du sensitif au raisonnable, qui seule peut rendre l'homme heureux en cette vie.

Quel bien en effet, peut égaler celui d'une âme sainte dont les sens aussi bien que les passions sont soumis à la raison, et dont la raison est soumise à Dieu ? Quelle satisfaction pareille à celle d'un homme dont la chair, pour parler avec saint Léon, craignant l'esprit comme son juge, se tient dans le devoir, et dont l'esprit reconnaissant Dieu pour son souverain, demeure dans la dépendance ? *Quando caro sub animo judice tremat, et quando animus sub Deo præsidente servit*. Richesses de la terre, vous n'êtes capables d'apporter à l'homme que de l'inquiétude, et jamais du repos. Honneurs du siècle, vous ne pouvez qu'irriter son ambition, et jamais le satisfaire. Plaisirs du monde, vous n'attirez après vous que le repentir, et jamais les suites et les marques d'un vrai bonheur. Il n'y a que la bonne conscience, il n'y a que la soumission parfaite de l'homme à Dieu, qui puisse rendre l'homme heureux, faire sa satisfaction et son repos.

Vous aviez donc, adorable Sauveur, vous aviez donc grande raison de dire à vos apôtres que vous leur donniez une paix tout autre que celle que le monde a coutume de donner : *Non quomodo mundus dat, ego do vobis* ; le monde ne saurait que promettre la paix sans pouvoir la donner ; et moi je vous la donne aussi facilement que je vous l'ai promise. Le monde ne peut donner qu'une paix imparfaite, et moi je vous en donne une tout entière ; le monde ne peut en donner aucune qui ne soit courte, malheureuse, détrempée et suivie de mille amertumes fâcheuses, et celle que je vous donne aujourd'hui est durable, constante, accompagnée de toutes sortes de félicités et de plaisirs : *Pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat ego do vobis*. N'en est-ce pas là assez, messieurs, pour vous faire juger de l'excellence de cette paix ; et, en vous montrant qu'elle reconnaît uniquement Dieu pour son principe, et qu'elle fait uniquement la félicité de l'homme, n'est-ce pas vous donner par ces deux circonstances une juste idée de sa noblesse et de sa grandeur ?

Mais comme les choses les plus excellentes sont ordinairement les plus délicates, j'ai ajouté d'abord qu'il n'y avait rien de si fragile que la paix, dont vous venez de voir les avantages. A l'égard de Dieu, elle est si fragile, qu'il ne faut qu'un regard volontaire vers la créature, et un attachement déréglé pour le rendre notre ennemi. A l'égard des

hommes, elle est si peu constante, que souvent il ne faut qu'une parole, qu'un clin d'œil, qu'un soupçon, et quelquefois qu'un soupçon mal fondé pour la rompre. Nous savons, par une fâcheuse expérience, combien il est mal aisé d'entretenir une intelligence parfaite entre Ismaël et Isaac, entre Jacob et Esaü, je veux dire entre la chair et l'esprit.

Il en est souvent de la paix comme de ces chefs-d'œuvre de l'art ; moins ils sont matériels, plus ils sont fragiles, et quand on y a ajouté une extrême délicatesse, c'est alors que la moindre chute les brise. Nous voyons tous les jours que les unions les plus fortes se rompent pour des sujets dont à peine pourrait-on rendre raison ; et par toutes ces expériences, j'appréhende que la paix que je me suis efforcé d'établir dans vos âmes n'en soit facilement bannie. Il ne faut presque rien pour vous faire perdre un bien si considérable, il ne faut qu'une malheureuse occasion pour vous jeter de nouveau dans le trouble et dans la confusion d'où vous êtes sortis ; il ne faut qu'un seul effort de l'ennemi auquel vous consentirez, pour vous remettre mal avec Dieu et pour vous diviser d'avec vous-mêmes.

Je ne vous prédis en cela aucun malheur que tous les Pères ne me fassent craindre : *Vesper unus, impetus inimici unus omnem præteritum laborem diripiet atque diruet*. Tous vos travaux peuvent être frustrés en un moment, il ne faut qu'une attaque du démon où vous succomberez pour tout emporter, pour vous ravir tout d'un coup la joie, la justice et l'abondance qui sont inséparables de la paix. Eh ! quel remède à un si grand danger ? Je n'en connais qu'un seul, dont saint Paul nous donne un bel exemple en sa personne, qui est que ce qu'il y a de supérieur en vous tienne toujours ce qu'il y a d'inférieur dans la soumission et dans la dépendance. La chair de cet apôtre ne troublait jamais la paix de son esprit ; pourquoi ? Parce qu'il s'appliquait à l'humilier, à l'abatre, et comme il l'avoue, à la réduire en servitude, afin de lui ôter tout moyen de sédition et de révolte.

Servez-vous du même secret, mes frères, et malgré la fragilité de cette paix, dont je vous parle, vous conserverez ce grand bien. Prévenez les efforts et les entreprises de vos ennemis, affaiblissez vos passions, et brisez ces enfants quand ils sont encore jeunes, contre la pierre angulaire de l'Eglise. Allez embrasser votre frère qui se croit offensé par votre indifférence et votre dédain, avant que sa colère venant à éclater, puisse exciter la vôtre. Comme vous avez outragé votre Dieu, et qu'il y va de votre intérêt de vous réconcilier de bonne heure avec lui, n'attendez pas qu'il soit prêt à vous frapper d'une maladie mortelle pour le fléchir ; faites-lui, faites lui, comme Ninive, une sainte et agréable violence par votre pénitence et vos prières, afin qu'il ne vous déclare pas la guerre, et qu'il ne vous ôte pas la paix qu'il vous a méritée. Car, si vous veniez à perdre

cette paix, sachez que vous perdriez non-seulement le plus excellent de tous les biens, mais encore le plus nécessaire, aussi bien que le plus rare. Vous le verrez dans mon second point.

II. — Quand je dis que la paix est de toutes les choses du monde la plus nécessaire, je ne veux pas seulement dire qu'elle soit nécessaire d'une nécessité de commodité et de bienséance : j'ajoute qu'elle est nécessaire d'une nécessité si absolue, qu'il est impossible de s'en passer; et que cette nécessité même est si grande, qu'il semble qu'il n'y ait qu'elle seule presque de toutes les choses du monde à qui elle convienne.

Avant que d'entrer en matière, je crois qu'il est à propos de vous avertir que je ne parle pas ici de la paix qui se trouve entre toutes les créatures, et que saint Augustin appelle si bien la température et l'arrangement des parties du monde : *Ordinata partium mundi temperatura* : paix qui unit par une admirable liaison tout ce qui paraît de plus contraire et de plus opposé dans l'univers, et sans laquelle il retournerait aussitôt dans sa première confusion; paix qui fut établie par la sagesse divine, lorsqu'elle mettait avec le Créateur le bon ordre partout; qu'elle arrêta, ou pour mieux dire, qu'elle prévenait l'opposition des êtres : *Cum eo eram cuncta componens*.

Je ne parle pas non plus de cette paix qui unit et qui lie les personnes divines de la Trinité; paix néanmoins si nécessaire dans cet adorable mystère, que saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait difficulté de dire que Dieu est autant un par la concorde que par essence : *Deus unus esse creditur non minus propter concordiam quam propter naturam*.

Je parle, messieurs, de la paix qui doit nous unir, ou avec Jésus-Christ, comme notre chef, ou avec les chrétiens, comme les membres communs de ce chef; et cela supposé, je dis que cette paix nous est d'une absolue nécessité. Il n'est pas nécessaire que nous soyons riches ou pauvres, il n'est pas nécessaire que nous soyons souverains ou sujets, que nous soyons siffornes ou que nous ayons de la beauté, que nous vivions peu ou que nous arrivions à une extrême vieillesse; tous ces états nous sont indifférents pour notre fin dernière, et Dieu ne nous y a pas appelés d'une nécessité absolue; mais il est absolument et indispensablement nécessaire que nous soyons pacifiques; c'est l'état où nous devons tous arriver, et dans lequel nous sommes tous obligés de passer les jours de notre vie : *In pace vocavit vos Dominus*, dit l'Apôtre, écrivant aux Corinthiens (I Cor., VII) : Dieu nous a tous appelés à la paix. Il n'a pas fait tous les hommes pour les élever, ou à l'état religieux, ou aux dignités ecclésiastiques; il ne les a pas tous destinés à opérer des miracles, ou à interpréter les Écritures; mais il nous a tous appelés à la paix, il nous a appelés pour nous soumettre à lui par l'obéissance, pour nous unir à nos frères par la charité, il nous a tous appelés

pour posséder cette paix, l'augmenter et la conserver.

C'est aussi tout le bien que Jésus-Christ a laissé à ses apôtres en les quittant; seconde raison qui prouve la nécessité de cette paix : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis*. L'intention de notre adorable Sauveur a toujours été de ne laisser à ses apôtres que ce qui leur serait nécessaire, et de leur refuser ce qui pourrait leur être superflu. De là vient qu'il leur a ôté les richesses de la terre, les honneurs du monde, l'éloquence des orateurs, la science des philosophes, et ne leur a laissé pour tout partage que la paix : *Pacem meam do vobis*. Paix, par conséquent, qui, par cette raison, doit paraître d'une absolue nécessité, jusque-là qu'il ne la leur a laissée, en les quittant, que comme un dépôt qu'il leur avait confié, et qu'il prétendait retrouver à son retour : *Profiscens voluit dare quod desiderabat rediens invenire*, dit excellemment saint Pierre Chrysologue.

Les païens et les chrétiens, les philosophes et les théologiens nous ont laissé des divisions bien différentes des biens du monde. Les philosophes divisent ces biens en agréables, utiles et honnêtes; les théologiens les réduisent aux biens naturels, qui sont tous ceux dont les philosophes veulent parler; aux biens spirituels, qui sont ceux de la grâce qui nous a été méritée par Jésus-Christ, et aux biens de la gloire que nous espérons par le bon usage de la grâce.

Cette division supposée, ne m'avouerez-vous pas, messieurs, que le plus nécessaire de tous les biens est celui-là sans lequel il nous est absolument impossible de jouir de tous les autres? car que nous servirait de les posséder, s'il ne nous était pas libre d'en user, et d'en goûter la possession? Non-seulement il nous serait inutile de posséder tous ces biens, sans en user, mais une telle possession nous serait même un supplice; et l'on pourrait en cet état, nous comparer à ce malheureux qui, se voyant plongé dans l'eau jusqu'aux lèvres, n'avait pas la liberté d'en boire une goutte pour étancher sa soif.

Or, je soutiens qu'il est impossible à un homme de jouir d'aucun bien, ni naturel, ni spirituel, ni éternel, à moins qu'il ne jouisse de la paix. Que sert-il à un homme riche, d'avoir de grands palais, des meubles magnifiques, une table superbe, s'il est incessamment dans les alarmes d'une guerre, ou générale ou particulière; s'il appréhende à chaque moment qu'une main violente ne le dépouille, et s'il est ainsi plus tourmenté par la crainte de perdre ses biens qu'il n'est consolé par l'avantage de les posséder? Que sert à une âme faible et tyrannisée par des scrupules mal fondés, et par des terreurs imaginaires, d'avoir fait de longues habitudes avec la vertu, si, par ces troubles et par ces agitations intérieures, elle corrompt dans son cœur le bien de la paix, et se met hors d'état de jouir d'un repos attaché aux consciences justes et innocentes? La félicité même des saints serait-elle une félicité pour eux, s'ils ne jouissaient du bien de la paix,

si la Jérusalem céleste qu'ils habitent n'était une cité de paix, si leur occupation dans ce séjour délicieux n'était de se reposer dans l'essence divine comme dans le centre de leur paix ? *Illi autem sunt in pace.*

David fut un des plus grands rois de Juda, mais, parce qu'il ne fut pas pacifique, il n'eut pas l'honneur de bâtir un temple au Seigneur. Que veux-je dire ? Je veux dire avec Origène que la paix est tellement nécessaire au chrétien, que jamais il n'élèvera fort haut l'édifice spirituel de son âme, qui est ce temple intérieur dont celui de Salomon n'était que la figure, à moins qu'il ne soit pacifique et qu'il ne se mette en état de jouir de la paix.

Après cette réflexion, où est le chrétien qui ne s'appliquera pas à la rechercher avec une ardeur extraordinaire ? Ne vous contentez pas de la chercher, s'écrie David, mais *cherchez-la avec empressement, courez après elle, poursuivez-la dans tous les lieux où elle se retranchera*; obstinez-vous à la chercher, et ne vous donnez aucun repos que vous ne l'ayez trouvée ; car c'est là, selon la belle explication du cardinal Bellarmin, ce que veulent dire ces paroles du prophète : *Inquire pacem, et persequere eam* (Psal. XXXIII). Cherchez-la de la sorte, mes chers auditeurs, puisqu'elle vous est si nécessaire, et que d'ailleurs néanmoins elle est très-rare.

Saint Augustin a remarqué que les choses les plus nécessaires à la vie sont les plus communes, tels que sont la lumière, l'air et les éléments ; mais il a remarqué aussi qu'il n'en est pas toujours de même de ce qui est nécessaire à la vie chrétienne, telles que sont la grâce et la paix, soit parce qu'il semblerait que Dieu fût obligé de nous les donner à toute heure, soit parce que nous les mépriserions si elles étaient si communes, soit enfin parce que nous méritons souvent d'en être privés, par le mauvais usage que nous en faisons.

Quoi qu'il en soit, cette paix, toute nécessaire qu'elle est, est cependant très-rare, et peu de chrétiens la possèdent. Il y en a qui croient en jouir, et qui n'en ont qu'un vain fantôme, et qui *disent paix où il n'y a point de paix*. Je mets dans ce nombre tant de pécheurs qui se font un faux repos de conscience dans leurs plus infâmes plaisirs, qui, après avoir étouffé mille remords, sont insensibles à leur plus grand malheur ; *ils se réjouissent*, dit l'Écriture, *quand ils font mal*, et sont dans un évident péril de tomber tout rians dans les enfers. Paix criminelle, paix damnable, paix réprouvée ; paix faite, non avec Jésus-Christ, mais avec les démons ; paix enfin où les passions commandent, où les péchés triomphent, où la raison et la vertu sont en esclavage.

Il y en a d'autres qui reconnaissent bien et qui avouent même qu'ils n'ont pas cette paix, tant leur esprit est agité, tant leur cœur est bourré, tant ils souffrent d'inquiétudes, de perplexités, d'embarras, de terreurs, tant ils essuient de combats au dedans, et d'appréhensions au dehors : *Intus*

pugnæ, foris timores. Le monde, dit saint Augustin, n'est à proprement parler qu'une mer orageuse et pleine d'amertume, où les tribulations s'élèvent comme des flots, et les tentations comme des tempêtes ; où les hommes, comme des monstres marins, se mangent et se dévorent les uns les autres : *Nonne hoc seculum mare est ? habet amaritudinem nimiam, habet fluctus tribulationum, habet tempestates tentationum, habet tandem homines velut monstruosos pisces, se invicem devorantes*.

Allez dans les cours des rois, et voyez si l'envie, la vanité, la haine, l'ambition, la vengeance, n'y entretiennent pas, au milieu de la paix de l'Etat, des guerres continuelles et sanglantes. Allez dans le palais de la justice, et jugez, seulement par le ton de ceux qui s'y parlent, si les cris d'une armée, et, pour m'expliquer avec saint Cyprien, si le mugissement des taureaux peut être plus effroyable : *Sæviti invicem discordantium rabies, et inter togas pace rupta forum litibus mugit insanum* (D. Cyp., ep. 1, ad Don.).

Allez dans les écoles des docteurs, et voyez si les cœurs ne s'y partagent pas aussi bien que les esprits, pour la défense des opinions, si la charité ne s'altère pas dans les disputes aussi souvent que le bon sens et la raison.

Mais qu'est-il besoin de sortir de vos familles et de vos maisons, pour vous instruire d'un malheur si déplorable ? Y a-t-il gens dans le monde qui se fassent moins de miséricorde que les proches ? Quelle discorde enragée l'intérêt ou la jalousie ne sèment-ils pas tous les jours entre les frères ? Jacob et Esaü ne se peuvent souffrir dès le sein de leur mère ; que dis-je ? dans un même homme la chair ne cesse jamais d'inquiéter l'esprit ; dans un même cœur des vices opposés combattent et déchirent le cœur même où ils résident. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si rare que la paix, quoiqu'il n'y ait rien de plus nécessaire ; et vous reconnaissez, par conséquent, l'intérêt que vous avez, en cas que vous soyez assez heureux pour posséder un si précieux bien, de le conserver ; mais il semble qu'il soit inutile de vous y exhorter, puisque la paix est la chose du monde la plus désirée ; oui, messieurs, mais elle ne laisse pas d'être aussi la plus négligée, et c'est par l'explication de ce paradoxe que je finis.

III. — La paix est si généralement désirée de tous les hommes, que les soldats mêmes qui font la guerre veulent y arriver ; tous leurs combats, comme dit saint Augustin, ne se donnant que pour acquérir une glorieuse paix, et tâchant d'y parvenir par des moyens qui, bien loin de lui être proportionnés, lui sont contraires : *Ad gloriosam pacem cupiunt bellando pervenire*.

Si les guerriers mêmes et les soldats désirent la paix, vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle fait les vœux de tous les pacifiques. Les soupirs des anciens prophètes ne demandaient, ce semble, que ce bien. Souhaitaient-ils quelquefois de voir une longue postérité et les enfants de leurs enfants ? ils

n'oublie pas de joindre à ce désir celui de la paix : *Ut videas filios filiorum tuorum, pacem super Israel*. Demandaient-ils en d'autres occasions les biens de la terre? ce n'était qu'après avoir demandé celui de la paix : *Fiat pax in virtute tua, et abundantia*. L'Eglise demande-t-elle au ciel, tantôt la pluie, tantôt la sérénité? elle demande tous les jours la paix, le soir, le matin à toute heure : *Da pacem, Domine, in diebus nostris*: la raison en est évidente.

Vous avez vu que la paix est non-seulement un des principaux biens de cette vie, mais même le plus excellent et le plus nécessaire de tous; ainsi, qu'avons-nous à conclure, sinon qu'elle est de tous les biens le plus désiré; que comme il n'y a personne, dit saint Augustin, qui ne veuille être bienheureux; il n'y a personne aussi qui ne veuille jouir de la paix? *Sicut nemo est qui gaudere nolit, ita nemo est qui pacem habere nolit*. Oui, messieurs, les hommes si injustes d'ailleurs en tant de choses, et particulièrement envers les vertus, dont ils haïssent les unes, comme la vérité, dont ils corrompent les autres, comme la justice, dont ils méprisent quelques autres, comme l'humilité, observent néanmoins cette espèce d'équité envers la paix, qu'étant de tous les biens le plus désirable, elle est aussi de tous les biens le plus désiré.

Cependant, messieurs, voici quelque chose de bien étrange et que l'on ne pourrait se persuader, si une trop malheureuse expérience nous permettait d'en douter; c'est que la paix, qui est de toutes les choses du monde la plus désirée, est cependant en même temps la plus négligée, soit par ceux qui ne l'ont pas encore acquise, soit par ceux qui ont été assez heureux pour en jouir.

L'apôtre saint Paul, qui prévoyait la fragilité de cette paix, ne recommande rien si souvent aux premiers chrétiens que de travailler à sa conservation, mais d'y travailler avec des soins et des sollicitudes particulières : *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis* (Ephes., IV); et ses conseils étaient si bien suivis que tous les fidèles ensemble ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme : *Erat multitudinis credentium cor unum, et anima una* (Act., IV). Il paraît bien, messieurs, que nous ne nous mettons pas en peine de conserver un si grand trésor par la fragilité et par la rareté de ce trésor même, qui ne se trouve plus dans l'Eglise en général, ni presque même dans les chrétiens en particulier. Combien peut-être en verrons-nous qui, après s'être réconciliés, à ces fêtes de Pâques, avec leur ennemi, et par conséquent avec leur Dieu, rallumeront aussitôt leurs inimitiés, et feront de nouveau éclater leur ressentiment et leur vengeance? Savez-vous, dit saint Chrysostome, à qui ces malheureux sont semblables en leur conduite? s'ils ne tiennent tout à fait le langage d'Esau, ils font voir qu'ils sont animés du même esprit.

Esau, qui avait une haine mortelle dans son cœur contre son frère, n'osait autrefois, par le respect qu'il portait à Isaac leur père, se

venger de Jacob; mais voici ce qu'il disait en lui-même: Mon père viendra à mourir et je me déferai de Jacob: *Venient dies luctus patris mei, et occidam Jacob* (Genes., XLI). Voilà, dit saint Chrysostome, le discours que ces mauvais chrétiens, qui renouvellent leur haine après Pâques, semblent avoir tenu pendant tout le carême. On dirait qu'ils ne se sont abstenus de se venger pendant tout ce saint temps qu'à cause que la mort de Jésus-Christ n'était pas encore arrivée, et qu'ils ont remis à faire éclater leur haine après les funérailles de leur père.

J'ose espérer de la miséricorde de mon Dieu et de l'esprit de paix que Jésus-Christ laisse aujourd'hui à ses apôtres, qu'il n'y a pas une seule personne de ce grand et illustre auditoire, ou qui ne soit dans l'ordre de cette paix, ou qui ne travaille du moins à s'y rétablir. J'ai cette confiance en la bonté divine, que je n'aurai pas été si malheureux que de vous prêcher inutilement l'Evangile de la paix; qu'ayant tous témoigné une si grande union à venir recevoir les paroles de réconciliation de ma bouche, vous vous serez encore étroitement unis à en profiter.

Oui, messieurs, j'ose me flatter qu'étant entré dans cette auguste cathédrale pour y annoncer la paix aux hommes de bonne volonté, *Intrantes dicite: Pax huic domui*, elle aura su se rendre digne, selon la parole que Jésus-Christ ajoute, de recevoir un don si précieux : *Si fuerit domus illa digna, veniet pax vestra super eam*. Je me retire donc avec cette douce consolation que mes travaux et mes sueurs auront produit l'effet que j'en attendais, que toutes choses parmi mes auditeurs seront rétablies dans l'ordre de la paix et de la charité, que les pécheurs seront rentrés en grâce avec Dieu, que les ennemis se seront réconciliés, qu'un esprit d'union et de concorde régnera parmi ceux qui me font l'honneur de m'entendre.

Qui suis-je néanmoins, et ne dois-je pas espérer qu'une autre voix que la mienne et qu'une autre bouche produira la paix dans vos cœurs avec plus de facilité et d'avantage? C'est votre bouche, Monseigneur, puisque c'est aux personnes de votre sacré et illustre caractère qu'il appartient principalement de prononcer avec fruit et juridiction ces agréables paroles : *Pax vobis*.

Je puis même dire, Monseigneur, que ce droit semble vous être réservé, à vous, qui partout où vous êtes ne laissez que des fruits d'union, de charité et de paix; à vous qui, par vos ordonnances, vos soins, vos prières, vos menaces, vos conseils, avez terminé la division qui s'était élevée entre tant de docteurs, que des opinions différentes et des intérêts particuliers avaient tellement aigris qu'on n'en pouvait presque attendre aucune réconciliation, le ciel voulant que vous missiez la main à ce grand ouvrage.

Quand je vous vois à la tête de cette illustre compagnie, composée de tant de savants hommes qui se font encore plus distinguer par leur piété et leurs rares mérites que par leur naissance ou par la place qu'ils occu-

pent ; quand je réfléchis sur l'admirable union qui est entre vous et eux ; union si rare dans tant d'autres compagnies du royaume, je me représente que c'est ici que ces agréables paroles de Jésus-Christ : *Pax vobis*, ont tout leur effet ; et le plus auguste clergé de la capitale de la France, vous étant uni comme les membres le sont à leur chef, on n'en doit attendre que toute sorte de prospérité et de bonheur. Si je pouvais y contribuer en quelque chose par mes vœux et par mes prières, je les offrirais de grand cœur, en reconnaissance de la bonté que vous avez eue, Monseigneur, d'entendre avec assiduité mes prédications et de suppléer à mes défauts. Ce sera à cette intention que j'élèverai tous les jours mes mains au ciel, et que je fléchirai, comme saint Paul, les genoux devant Dieu : *Hujus rei gratia flecto genua*, pour attirer ses grâces et vous souhaiter ce royaume de paix où les saints régneront éternellement avec lui. *Amen*.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

Dicit ei Petrus : Domine, tu scis quia amo te.

Pierre dit à Jésus-Christ : Seigneur, vous savez que je vous aime (S. Jean, chap. XXI).

Puisque, dans la morale de saint Augustin, l'amour est le principe de tous les mouvements de notre âme, et qu'il fait lui seul toutes nos passions et nos vertus, vous ne devez pas trouver étrange que je lui attribue aujourd'hui celles d'un saint que les Pères ont toujours reconnu pour l'amant passionné de Jésus-Christ : *Vehemens Christi amator*. Si Pierre pleure, et s'il tâche de noyer son péché dans ses larmes, c'est parce que son cœur, étant blessé d'amour autant que de douleur, répand son sang par ses yeux. Si ce zélé disciple prend souvent la parole en présence de son maître, et s'il ne laisse échapper aucune occasion de l'assurer de sa fidélité, c'est parce que la bouche parle ordinairement de l'abondance du cœur, et qu'un véritable amour est toujours dans l'impatience de s'expliquer. Si cet apôtre prêche, si par ses sueurs et ses travaux il fonde l'Eglise dont Jésus-Christ lui a donné les clefs, c'est parce que l'amour qu'il a pour ce cher maître s'étend jusque sur son épouse, qui ne faisant qu'une même chose avec son époux, ne doit aussi faire qu'un même objet avec lui de la charité de Pierre. Enfin si ce martyr verse son sang, s'il perd, comme son divin réparateur, l'honneur avec la vie sur une croix, c'est parce que les souffrances sont les plus sûres preuves de l'amour, et que le sien n'aurait jamais été satisfait, s'il n'avait en quelque chose rendu au Fils de Dieu ce qu'il en avait reçu.

Vous voyez par là, messieurs, que tout ce que ce saint apôtre a fait ou souffert a eu la charité pour principe, et qu'ainsi toutes ses grandes actions ayant coulé de cette vertu comme de leur source, je ne puis mieux faire son éloge qu'en lui faisant répéter à Jésus-Christ dans toutes les occasions de sa

vie ce qu'il ne lui avait dit qu'en une seule : *Domine, tu scis quia amo te*. Mais puisque j'ai à parler de l'amour du prince des apôtres, vous jugez bien que je dois m'adresser d'abord à l'Esprit adorable qui avait embrasé son cœur, et que, pour en être favorablement reçu, je dois me servir du crédit de celle que l'Ecriture appelle la mère du bel amour. Implorons donc sa faveur avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria*.

Il est étrange, messieurs, que, pour parler de la vertu d'un pénitent, il faille parler de son péché, et que ce soit presque une nécessité de faire son procès, avant que de travailler à son éloge. Car, comme sa conversion est le principe de ses vertus, et que toute sa santé n'est fondée que sur sa guérison, ce serait diminuer l'honneur du médecin qui l'a opérée, et faire tort au courage du malade qui y a consenti, si l'on faisait quelque chose du danger et de la difficulté de son mal.

Vous comprendrez de là fort aisément que, pour parler solidement de la conversion de Madeleine, on doit être informé de ses désordres, et que pour louer l'inconstance de cette femme, il faut savoir qu'elle n'a cessé d'aimer le monde, que pour aimer uniquement Jésus-Christ. Vous demeurerez de même d'accord qu'avant que d'établir ce que saint Augustin a fait pour l'Eglise, on ne peut s'empêcher de blâmer ce qu'il a fait contre elle, et que pour admirer la foi et la charité de ce grand docteur, il faut avoir eu quelque connaissance des égarements de son esprit et de la corruption de son cœur.

Sur ce principe, il m'est donc impossible de louer l'illustre pénitent dont nous solennisons aujourd'hui la fête, à moins que je ne déclare d'abord qu'il a été pécheur, et je me vois obligé de vous dire qu'il a lâchement abandonné et renoncé son maître, avant que de vous apprendre qu'il en a généreusement soutenu la gloire, et même partagé le supplice. Oui, chrétiens, ce serait trahir la gloire de saint Pierre, si l'on dissimulait quelque circonstance de son péché, puisque son mérite consiste à n'en avoir laissé aucune sans une expiation particulière.

Je remarque donc trois fâcheuses circonstances dans son renoncement : il y avait premièrement de l'insensibilité et de la dureté. Un homme que Jésus-Christ avait tiré de la poussière et de la misère pour l'élever au plus haut degré de l'apostolat, et l'admettre dans sa plus étroite confiance, le renoncer lâchement ; quelle ingratitude ! En second lieu, il y avait un injurieux désaveu : il le renonce par trois fois, il fait des serments et il persiste ; quel outrage ! Enfin il y avait une honteuse lâcheté : un homme qui faisait le brave tremble à la vue d'une servante, et appréhende de suivre son maître à la croix ; quoi de plus lâche !

Je vous l'avoue, messieurs, voilà ce qui me choque dans le péché de notre apôtre ; mais écoutez aussi ce qui me charme dans sa pénitence. Cette insensibilité est fléchie,

ce cœur dur s'attendrit, ses larmes nous l'apprennent : *Flevit amare*. Cet opiniâtre renoncement est expié, une sincère et constante confession le répare, son amour en est la preuve : *Domine, tu scis quia amo te*. Enfin cette lâcheté est entièrement dissipée ; il souffrira courageusement la mort pour Jésus-Christ ; il aura pour partage la croix qu'il a refusée ; cette mystérieuse prophétie nous le témoigne : *Cum senueris extendens manus tuas alius te cingat*. Trois témoignages d'amour que notre pénitent oppose à trois autres : ses larmes, sa confession, son martyre, qui satisfont avantageusement pour sa dureté, son renoncement, sa lâcheté.

Vous devez avoir d'autant plus de respect pour cette pensée, qu'elle n'est pas de moi, mais du grand saint Augustin. Après que ce Père nous a expliqué la présomption de saint Pierre : *Præsumendo elatus* ; après nous avoir dit que cette présomption ne l'éleva que pour le faire tomber de plus haut par son renoncement : *Negando prostratus* ; enfin il décrit en trois mots sa pénitence et lui fait en même temps un éloge auquel l'éloquence ne peut rien ajouter, et que je me contenterai, par conséquent, de vous expliquer dans la suite de ce discours : *Flendo purgatur, confitendo probatur, patiundo coronatur*. C'est un pénitent que les larmes ont purifié, c'est un pasteur que la confession a éprouvé, c'est un martyr que les souffrances ont couronné : trois points qui demandent toute votre attention.

I. — Il n'y a rien de plus stérile de soi dans la nature que l'eau, et quoiqu'elle ait l'humidité qui est l'un des deux principes qui entrent dans la composition des êtres ; cependant, manquant de la chaleur qui est l'autre, elle est d'elle-même incapable de rien produire. Il n'en est pas ainsi de l'eau que la grâce met en usage, qui ayant toujours une chaleur divine jointe à son humidité, a aussi toujours une fécondité parfaite.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus fécond que l'eau du baptême, qui engendre tous les jours une infinité d'enfants à qui elle donne une nouvelle vie ? Or, d'où tient-elle cette admirable fécondité, si ce n'est de la chaleur du sang de Jésus-Christ, qui, sortant abondamment de son cœur sur la croix, a régénéré tous les hommes ? C'est ce qui a donné lieu à Tertullien de comparer les chrétiens à des poissons qui reçoivent la vie au milieu des eaux, dans le sein desquelles ils viennent au monde : *Tanquam pisciculi in aquis nascimur*.

L'eau des larmes n'est guère moins féconde que celle du baptême : eau mystérieuse qui renouvelle les pécheurs et les fait naître à la grâce, eau qui opère d'admirables changements dans les vrais pénitents ; mais eau qui ne tire cette vertu que de la charité et de la pénitence, qui, ajoutant la chaleur à l'humidité, la faisant sortir du cœur qui est sa véritable source et des yeux qui sont ses canaux naturels, forment tout ensemble et un déluge pour les péchés, et un bain salutaire pour les pécheurs.

Si jamais il y a eu des larmes qui aient

reçu ce miraculeux pouvoir, il faut avouer que ce sont celles de saint Pierre. Comme elles sortaient du plus affligé de tous les cœurs, elles pouvaient aussi laver les plus grands péchés, et leur vertu fut d'autant plus considérable, qu'elles furent également et promptes et persévérantes.

Pour ce qui est de leur promptitude, vous savez, chrétiens, qu'il n'y eut que quelques instants depuis le péché de saint Pierre jusqu'à sa conversion, et que la même nuit qu'il commit son crime il le pleura. Tout autre pécheur que lui n'y aurait pas manqué d'excuse, et peut-être n'y aurait-il eu pas un de vous qui, à l'exemple d'Adam, n'eût, en cette occasion, rejeté la faute sur une autre Eve qui l'avait tenté, ou qui du moins n'eût voulu plaider sa cause avant que de la pleurer : disposition bien différente de notre illustre pénitent qui aima mieux pleurer son péché que le justifier, dit saint Ambroise : *Maluit causam flere quam dicere* (S. Ambr., serm. 46, de penitentia Petri), ou plutôt qui crut ne pouvoir être plus éloquent auprès de Dieu qu'en le pleurant. Persuadé que ses paroles, quelque énergiques qu'elles fussent, ne répondraient pas encore à ses sentiments, et qu'il est aisé de se tromper en un discours où l'on peut souvent oublier ce qui rendrait un juge plus favorable, il crut qu'il lui serait difficile de se tromper en s'expliquant avec ses larmes, et que Jésus-Christ, lui en voyant verser en si grande abondance, verrait bien que sa douleur serait dans l'excès. C'est du moins la réflexion que ce savant Père lui fait faire : *Utiliores mihi lacrymarum preces quam sermonum, sermo in precando forte fallit, lacryma omnino non fallit ; sermo interdum non totum profert negotium, lacryma totum semper prodit affectum* (S. Ambr., ibid.).

Il est vrai, messieurs, que les larmes de saint Pierre coulèrent avec tant de promptitude qu'elles ne lui laissèrent pas beaucoup de temps pour faire cette réflexion. Un regard du Sauveur, pressant doucement son cœur, l'obligea de pousser tout à coup ce déluge par ses yeux : *Conversus Jesus respexit Petrum, et egressus foras flevit amare*. Représentez-vous ici le soleil qui, frappant de ses rayons une nuée grosse d'orages, la résout d'abord en pluie. C'est là ce qui se passe en la conversion de saint Pierre. Cet homme semble attaquer le ciel par ses serments, et ce nuage grossi de tempêtes contribue, autant qu'il peut, à l'éclipse et à la mort de Jésus-Christ : *Non novi hominem*. Mais que fait pour lors ce soleil adorable de nos âmes ? *Conversus Jesus respexit Petrum*. Ce soleil frappe ce nuage d'un de ses rayons. Jésus-Christ regarde Pierre, un Dieu jette ses yeux sur ce pécheur ; eh ! qu'arrivera-t-il ? *Egressus foras flevit amare*. Ce nuage se résout aussitôt en pluie, ce cœur que la crainte de la mort avait glacé, s'amollit tout d'un coup, ce pécheur enfin fond en larmes.

Je ne m'étonne plus après cela que saint Léon appelle ces larmes heureuses : *Felices Petri lacrymæ* ; qu'il leur attribue la vertu et le pouvoir du baptême : *Virtutem sacri habuere*

baptismatis. Je ne suis plus surpris que saint Augustin croie que notre pénitent en a été purifié : *Flendo purgatur*, puisque ses larmes ont effacé son péché dès qu'il a été commis, puisque ne donnant pas le temps à cette tache de vieillir et de s'imprimer davantage en vieillissant, elles l'ont lavée avec tant de promptitude.

Non-seulement la faute de saint Pierre a été effacée parce que ses larmes l'ont lavée promptement; mais encore parce qu'elles l'ont lavée continuellement, et que ce pécheur n'a cessé de pleurer que quand il a cessé de vivre. Un ancien a cru que comme il n'y avait rien dont on s'ennuyât plutôt que de la douleur, il n'y avait rien aussi qui s'essuyât plutôt que les larmes qui, dans sa pensée, ne pouvant avoir d'autre source que la nature, ne pouvaient aussi couler avec une abondance qui fût durable.

Si ce philosophe avait donc vu toutes les larmes que la pénitence a fait verser à saint Pierre; s'il avait donc su que l'âge, le temps, le travail n'avaient pas été capables de les tarir; qu'aurait-il dit et pensé? Peut-être que cette merveille, le désabusant de son erreur, lui aurait donné quelque idée de la vérité, et que, regardant la nature comme une trop petite source pour tant de larmes, il aurait cru avec nous que la grâce qui remonte jusqu'à la vie éternelle était seule capable d'en tant fournir.

En effet, messieurs, tout ce que David nous a jamais dit de ses larmes : *Le mélange ordinaire qu'il en faisait avec son breuvage, sa couche arrosée toutes les nuits de ses pleurs*, ne sont que de faibles expressions des larmes de notre pénitent. C'est tout vous dire que Pierre n'ouvrait jamais les yeux pour regarder, que ce ne fût aussi pour pleurer, et que la pénitence lui faisait trouver dans tous les objets de justes motifs à ses larmes. S'il regardait le ciel, il pleurait d'avoir renoncé celui qui lui en avait ensuite confié les clefs; s'il voyait la mer, il pleurait d'avoir désavoué celui qui, d'un simple pécheur l'avait fait pilote de son Eglise; s'il se trouvait avec les autres apôtres ou disciples, il pleurait de s'être témérairement vanté en leur présence de mourir pour son maître; si le hasard lui faisait rencontrer des femmes, c'était pour lors qu'il pleurait amèrement le malheur où l'une de ce sexe l'avait réduit. Le coq ne chantait jamais, que ce chant, frappant son cœur, ne changeât ses yeux en deux sources de larmes : en sorte qu'il ne trouvait jamais le moyen de les essuyer, et quoiqu'à force d'en répandre il ne connût presque plus ni les couleurs ni la lumière, il était persuadé que ses yeux ne lui avaient jamais plus fidèlement servi, puisqu'ils pleuraient son péché.

Quelle étrange confusion pour nous, mes frères, puisque de mille conversions peut-être ne s'en trouvera-t-il pas une qui soit, comme celle de saint Pierre, prompte et durable! Hélas! rien aujourd'hui n'est plus aisé que de commettre un crime et rien plus difficile que de faire une vraie pénitence. Com-

bien dans notre siècle, verrons-nous de pécheurs pleurer un péché le même jour qu'ils y tombent! Quel intervalle entre la dette et le paiement; que de retardement, que de remises! En vain Jésus-Christ se tourne-t-il vers ce pécheur : *Conversus Jesus respexit*, il demeure insensible; en vain ce soleil frappe-t-il de ses rayons cet obscur nuage, il ne fond point en larmes. Combien en voyons-nous, au contraire, qui répéteraient volontiers au Fils de Dieu, en cette occasion, ce que les démons lui disaient autrefois quand il était près de de les chasser des corps? *Jesu, Fili Dei, venisti ante tempus torquere nos*. Pourquoi, ô Jésus, Fils de Dieu, venez-vous nous tourmenter avant le temps? Vous nous demandez de la continence dans l'ardeur de notre jeunesse, de la moderation dans les impétueux mouvements de notre sang; c'est avant le temps que vous nous imposez de si dures lois.

Vous voulez que je jeûne, ô mon Dieu, dira une femme, quand j'ai encore quelque beauté à conserver; vous voulez que je me mortifie, dira une autre, quand je suis encore capable de goûter les plaisirs du siècle : *Venisti ante tempus torquere nos*. Quand les années auront semé des rides sur notre visage, quand l'âge aura tempéré les ardeurs de notre sang, nous recevrons vos ordres, Seigneur, et nous ferons pénitence; mais jusque-là souffrez que nous vous le disions, vous nous gênez trop.

Si l'on ne se sert pas de mêmes paroles, on a du moins les mêmes sentiments, et c'est là le beau prétexte dont on se couvre pour éloigner sa pénitence. Je ne dis pas ici, messieurs, qu'on ne prend pas garde qu'elle dépend de trois choses, qui sont le moins à notre disposition : de la grâce qui est un don gratuit, de la volonté qui est changeante, du temps qui est incertain. Je ne m'arrête pas à toutes ces circonstances, je me contente seulement de vous dire que c'est faire une dernière injustice à Dieu de lui réserver la lie de vos années, après en avoir donné la fleur à ses ennemis.

Que s'il se trouve des chrétiens assez courageux pour sortir d'abord de leur péché, et en faire une prompte pénitence, il y en a très-peu qui le soient assez pour en faire une qui imite la durée et la persévérance de celle de saint Pierre. Voulez-vous apprendre, dit saint Augustin, la différence qu'il y a entre cet apôtre et nous. Ce pécheur ne renonça qu'une fois Jésus-Christ, et il pleura toujours; et nous, par une conduite tout opposée, nous le renonçons toujours et ne pleurons jamais : *Semel negavit, semper flevit; semper negamus, nunquam flemus*.

Mais quoi! me direz-vous, le don des larmes est une grâce extraordinaire que Dieu accorde à peu de chrétiens et peut-être n'y a-t-il jamais eu que saint Pierre qui ait pleuré autant de fois qu'il se ressouvenait d'avoir péché; et d'ailleurs saint Bernard ne nous apprend-il pas que c'est assez de

haïr son crime, et que nous pouvons donner quelque trêve à nos larmes, pourvu que nous n'en donnions point à notre haine? *Si non potes semper flere peccatum, saltem debes semper odire.*

Eh bien! mes frères, je veux bien m'accommoder à votre faiblesse: *Humanum dico propter infirmitatem vestram, fratres*; je veux bien vous dispenser de ces larmes fréquentes dont vous devez laver vos péchés; mais je vous dis, en même temps, qu'il faut donc arrêter celles que vous prodiguez tous les jours pour tant de faibles et de misérables sujets. Quoi! vous donnerez des larmes à la perte d'un procès et vous n'en donnerez pas à celle de votre salut? Votre cœur vous fournira des soupirs pour la mort d'un ami, et il vous en refusera pour la mort même de votre âme? Si vous ne pleurez pas pour vos péchés, je vous défends de pleurer pour toute autre chose, et je vous le défends pour les intérêts mêmes de votre conscience.

Saint Ambroise remarque que David pleura en beaucoup de rencontres, mais que ce fut toujours par rapport à son péché. Il pleura pour l'inceste de sa fille, mais il se représentait en même temps qu'ayant donné de si mauvais exemples à son peuple par l'adultère qu'il avait commis avec Bethsabée, c'était une suite ou un châtimement de son péché. Il pleura la mort d'Absalon, mais il appréhenda qu'ayant fait mourir Urie, cet homicide ne lui eût attiré cette disgrâce. Il pleura et il fut inconsolable de la mort du fils qu'il avait eu de Bethsabée, mais il pleurait encore davantage la mort de son âme qui s'était séparée de son Dieu par son péché. Voilà de justes larmes, voilà celles que vous devez répandre; ou si vous en versez pour quelques fâcheux accidents qui vous arrivent, ce doit toujours être par rapport à vos désordres, vous devez toujours imiter ce roi pénitent ou saint Pierre qui pleuraient plutôt leurs péchés que leurs disgrâces: *A sancto viro plus culpa quam ærumna deflebatur* (S. Ambr., in Psalm. CXVIII, serm. 18). Il n'y a que ces sortes de larmes qui puissent vous être tenues à compte et vous apporter quelque profit (1).

Car enfin, dit saint Chrysostome, les larmes que vous avez versées en toute autre occasion vous ont-elles été utiles? Vous avez été condamnés à payer une amende, dit ce Père, vous vous en êtes affligés, et pour cela en êtes-vous demeurés quittes? Vous avez été outragés en votre corps ou en votre honneur, et les larmes que vous avez répandues ont-elles effacé de la mémoire des hommes le souvenir de cet affront? Mais avez-vous offensé votre Dieu, Pierre a-t-il renoncé Jésus-Christ, êtes-vous redevables à la justice du Père éternel? une

sainte douleur n'a pas si tôt tiré des larmes de vos yeux par un principe de grâce et de mortification, que vous voilà quittes et remis en grâce. En voulez-vous un exemple plus illustre que notre apôtre, qui, quoiqu'il eût méconnu son maître, fut si bien rétabli qu'il ne fit pas difficulté de lui confier son Eglise et de l'en déclarer le souverain pasteur? Il est vrai que ce ne fut qu'après l'avoir éprouvé par sa propre confession qu'il lui accorda cet honneur: *Confitendo probatus*, comme vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Quoique la foi et la charité soient des vertus communes à tous les chrétiens, que l'une fasse le fondement, et l'autre la perfection de leur état, il est certain néanmoins qu'elles sont propres, avec des circonstances toutes particulières, aux pasteurs, et que Jésus-Christ exige d'eux un esprit plus pénétré de ses vérités, et un cœur plus échauffé de son amour. Car, comme il veut faire passer ces deux vertus de leurs personnes en celles des autres, comme il les établit dans son Eglise pour instruire et pour édifier, il est juste qu'ils possèdent avec abondance ce qu'ils doivent communiquer avec profusion, et qu'ils ressemblent à ces sources publiques dont la fécondité est assez grande pour remplir leur bassin, et former en même temps un ruisseau qui soit utile à leurs peuples.

Sur ce principe, saint Pierre ayant été choisi pour être le pasteur universel de l'Eglise, et Jésus-Christ ayant voulu l'établir chef et prince des pasteurs mêmes, il est certain qu'il devait les surpasser en foi et en amour, et que pour rassurer le doute de ses confrères et réveiller leur courage: *Confirma fratres tuos*, il devait être et plus fidèle et plus zélé qu'eux. C'est pourquoi le Fils de Dieu avant que de l'élever au-dessus des apôtres par sa dignité, voulut qu'il se distinguât lui-même d'eux par sa foi et par son amour, ou plutôt il voulut lui accorder par une grâce spéciale la perfection de ces deux vertus, qui l'élevant à un plus grand mérite que les autres, le fissent juger digne d'un plus grand pouvoir: *Confitendo probatus*.

A l'égard de sa foi, vous savez, messieurs, qu'après que Jésus-Christ eut interrogé ses disciples de l'opinion que le monde avait de sa personne, tous, soit par leurs doutes, soit par leur timidité ou leur ignorance, se turent, hors saint Pierre qui s'écria: Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde: *Tu es Christus Filius Dei vivi qui in hunc mundum venisti*.

Vous dirai-je ici qu'il n'appartient qu'à lui de prendre la parole, parce qu'il avait une foi plus ardente et plus éclairée que les autres? *Tanquam ferventioris fidei quam cæteri*; c'est la raison de saint Jérôme. Vous dirai-je que cet avantage lui était dû, parce qu'il était la bouche et l'interprète ordinaire des apôtres? *Tanquam os apostolorum*; c'est la pensée de saint Chrysostome. Ou bien dirai-je que cette illustre confession de foi lui était réservée, parce qu'il était le premier héraut et le grand oracle de l'Eglise? *Tanquam summus*

(1) Habuit David multa quæ fletet, vel incestum filiae, vel interitum filiorum, sed hic non hoc flevisse se dicit; sed quia non custodivit legem Domini. A sancto viro plus culpa quam ærumna deflebatur. Flevit quando ei Nathan de Uriæ morte indignationem Domini nuntiavit, et peccatum de prevaricatione legis agnovit, etc. (Amb. in Psalm. CXVIII, serm. 18).

Ecclesiæ præco; c'est ainsi que l'appelle saint Cyrille. Pensez-en ce qu'il vous plaira, il est toujours certain que ce fut Pierre qui découvrit la divinité de Jésus-Christ au travers des ombres de son humanité; que ce fut lui qui perça ces obscurs et presque impénétrables voiles; que ce fut lui enfin qui sauva l'honneur de l'apostolat par ces paroles pleines d'une vive foi: *Tu es Christus Filius Dei vivi*.

Que ces paroles sont dignes d'un chef des apôtres, et que Jésus-Christ, qui s'en est tenu honoré, en a fait un bel éloge, en lui disant: Vous êtes bienheureux puisque la chair et le sang ne vous ont pas révélé cette vérité cachée, mais mon Père qui est au ciel: *Beatus es, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cælis est* (S. Matth., XVI).

On peut dire que dans la foi des apôtres il y avait quelque chose qui tenait de la chair et du sang. Ils croyaient la divinité de Jésus-Christ, je le veux, mais c'était par des choses qu'ils avaient vues, qu'ils avaient ouïes, qu'ils avaient touchées: *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ*. Thomas veut s'en rapporter à ses propres sens; à moins qu'il ne porte ses mains dans son côté et que ses doigts ne touchent l'endroit où étaient les clous, il proteste qu'il ne croira pas. Mais Pierre, qui a vu ce que les autres ont vu, Pierre, qui a entendu ce que les autres ont entendu, Pierre, qui a touché ce que les autres ont touché, ne s'en rapporte pas à ces faibles témoignages. Eclairé d'en haut par une lumière qui a dissipé ces petites lueurs, il connaît la divinité du Verbe, sa consubstantialité, sa mission: Vous êtes le Christ Fils de Dieu, qui êtes venu dans ce monde: *Tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti*. Je le comparerais volontiers avec saint Hilaire au rayon, qui sortant du soleil, n'est attaché qu'à ce corps lumineux et nullement à la terre qu'il éclaire. Je dirais volontiers avec Guillaume de Paris (*Guillel. Paris. Tract. de fide*), qu'il a une foi vierge: *Fidem virginem*, qui n'a nul commerce avec les sens; et avec saint Athanase (*S. Athanas., contra arianos*), qu'il ressemble à l'épouse des Cantiques qui, quoiqu'elle demande aux gardes de la ville s'ils n'ont pas vu celui qu'elle aime, ne le rencontre néanmoins et ne le recouvre qu'après qu'elle les a quittés. Car c'est là l'illustre témoignage que Jésus-Christ rend lui-même à la vive foi de cet apôtre; non non, ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont révélé ce que vous dites, c'est mon Père qui est au ciel. Venez donc, Pierre, c'est sur vous, comme sur un rocher à l'épreuve des tempêtes, que j'ai dessein de fonder mon Etat; c'est avec vous que je veux partager la qualité de pierre angulaire, c'est sur vous enfin que je veux établir mon Eglise, contre l'autorité et l'infailibilité de laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam*.

Comme vous ne manquerez pas de foi,

vous ne manquerez pas aussi de puissance, je vous confierai les clefs de mon royaume, vous ouvrirez et vous fermerez le ciel quand vous le jugerez à propos; ce que vous lierez sera bien lié, ce que vous délierez sera bien délié, et étant animé de mon esprit, qui ne se séparera point de vous, toutes les grâces que vous accorderez ici-bas seront entières de mon Père.

Lorsque vous entendez Jésus-Christ récompenser de la sorte la foi de son disciple, ne croiriez-vous pas que c'était assez à saint Pierre d'en avoir fait une confession plus illustre que le reste des apôtres pour obtenir, à leur exclusion, la lieutenance de son maître et la conduite de son Eglise? Remarquez néanmoins que toutes ces avantageuses paroles ne sont encore que des promesses: *Ædificabo, tibi dabo*, et il faut que ce disciple avant que d'être effectivement mis en possession de l'Eglise, joigne à cette confession de foi une autre confession d'amour: *Domine, tu scis quia amo te*.

Mais aussi dès qu'il a fait à son maître une déclaration si tendre, dès qu'il a expié par trois amoureuses protestations les trois blasphèmes qu'il a proférés; il ne lui manque plus rien pour être préposé à toute l'Eglise, pour se voir chargé du soin non-seulement de ses agneaux, mais encore de ses brebis: *Pasce agnos meos, pasce oves meas*.

Comme toute la grandeur de saint Pierre est fondée sur ces paroles, permettez-moi de vous en découvrir les mystères, et vous faire avouer que Jésus-Christ ne pouvait s'expliquer en des termes ni plus intelligibles, ni plus forts. 1^o Il affecte de séparer ce disciple des autres apôtres, et l'Evangéliste le désignant pour lors avec soin, par tous ces noms différents de Simon, de Pierre, de fils de Jean, nous apprend que c'était à lui en particulier que Jésus-Christ parlait: *Dicit Simoni Petro Jesus: Simon Joannis*.

2^o Il marque encore davantage cette séparation, en lui demandant un plus grand amour qu'au reste de ses disciples; il est aisé de voir qu'il le dispose à quelque dignité qui ne lui soit pas commune avec eux: *Diligis me plus his?*

3^o Convaincu de son amour, il le met en possession de son troupeau, il lui ordonne de le paître, il le charge de sa conduite, de sa nourriture, de sa défense, *Pasce agnos meos, pasce oves meas*; il lui soumet et les agneaux et leurs mères mêmes, afin que les uns et les autres soient dans la même bergerie, conduits et défendus par un même pasteur. Ne vous avais-je donc pas bien dit que Jésus-Christ ne pouvait établir davantage l'autorité de saint Pierre, ni donner ici-bas de plus illustres récompenses à son amour?

Mais de peur qu'on ne s'imagine que ce souverain pasteur ait plus donné de marques de cet amour par ses paroles que par ses actions, examinons sa conduite dans quelques fonctions de sa dignité, et voyons si Jésus-Christ a bien fait ce choix. Entre toutes les descriptions que saint Augustin ait jamais faites de la charité d'un pasteur, je n'en

trouve point de plus juste, ni de plus éloquent que celle où il la compare à la rosée. Car, comme cette rosée, qui est toujours la même, ne laisse pas de produire de différents effets dans les plantes qui la reçoivent, aussi, dit ce Père, cette charité, sans changer de nature, pourvoit à tous les divers besoins du troupeau qui lui est commis : *Eadem semper charitas manens alios parturit, cum aliis infirmatur, ad alios se inclinat, ad alios se erigit : aliis blanda, aliis severa, omnibus mater.* La charité d'un pasteur étant toujours la même, multiplie néanmoins ses emplois à proportion des besoins de son troupeau. Elle enfante les uns, elle compatit aux autres ; il y en a devant lesquels elle s'humilie, il y en a d'autres devant lesquels elle s'élève : douce à plusieurs, sévère à peu, mère de tous (1).

Si je vous fais voir que l'amour de saint Pierre ne lui a fait oublier aucun de ces devoirs dans la conduite de son Eglise, ne m'avouerez-vous pas que cet homme incomparable était digne d'en être le souverain pasteur ? Sa charité, premièrement, fut féconde, et le Saint-Esprit ne l'eut pas plutôt échauffé dans le cénacle de Sion, qu'il enfanta trois mille hommes à l'Eglise : *Alios parturit.* Sa charité fut miséricordieuse, et quand sa pauvreté l'empêcha de soulager celle d'un paralytique, il fit un miracle pour le guérir : *Cum aliis infirmatur.* Sa charité fut humble, et quand saint Paul, qui était son inférieur, le reprit, il oublia qu'il fût chef de l'Eglise, et souffrit sa correction : *Ad alios se inclinat.* Sa charité néanmoins fut généreuse, et s'opposant avec vigueur à l'attentat de Simon le magicien, il apprit à tous les évêques que s'ils s'abaissent, il faut que ce soit sans abaisser le Dieu qu'ils représentent : *Ad alios se erigit.* Sa charité fut douce, et tous les péchés des hommes lui retraçant dans la mémoire l'idée du sien, il ne pouvait leur refuser le pardon que Jésus-Christ lui avait accordé. *Aliis blanda.* Ce fut donc avec beaucoup de violence que sa charité fut quelquefois sévère, et il fallait bien que l'Eglise naissante eût besoin d'exemple, lorsque, surprenant un mari et une femme dans un même mensonge, il les abattit morts à ses pieds : *Aliis severa.* Enfin, messieurs, pour tout dire en un mot, la charité de saint Pierre fut la mère des fidèles, et fondant l'Eglise de Rome, dont ils sont les enfants, il s'acquitta heureusement des devoirs d'un pasteur universel : *Omnibus mater.*

Après cela, je ne crois pas qu'il soit besoin de vous prouver davantage que Jésus-Christ ne pouvait être plus juste dans son choix, ni Pierre plus véritable dans ses promesses, et vous demeurerez aisément d'accord

que si le maître avait raison de confier sa puissance à son disciple, le disciple avait raison d'assurer son maître de sa foi et de son amour : *Confitendo probatur.*

Tout ce qui me reste donc ici est de vous exhorter en peu de mots à imiter notre illustre pasteur en ces deux vertus ; elles sont inséparables, dit saint Augustin, la foi opère par l'amour, et l'amour est éclairé par la foi. Nous ne pouvons trouver aucun amour sans foi, et nous ne pouvons avoir aucune foi parfaite et méritoire sans amour. Les œuvres de charité qu'on prétend avoir faites devant la foi, sont des œuvres inutiles et vaines, parce que, étant destituées de l'esprit qui les doit animer, elles n'ont ni la bonté ni la vie qui leur est propre, quelque louables qu'elles paraissent aux yeux des hommes : *Ante fidem quisquam non dicitur bene operatus ; ea enim ipsa opera quæ dicuntur ante fidem, quamvis videantur hominibus laudabilia, inania sunt.* etc. (*S. Aug. in Psal. XXXI*). Mais aussi une foi oisive, stérile et qui n'est accompagnée d'aucune bonne œuvre, est une foi morte, parce qu'elle n'a pas avec elle le témoignage qui doit la soutenir, et que cet arbre, ne portant aucun fruit, mérite d'être coupé et jeté au feu. Et cependant ne sont-ce pas là les tristes caractères de notre amour et de notre foi ? Nous divisons malheureusement ce qui est uni dans l'ordre de la prédestination, et nous contentant d'une foi superficielle et extérieure, nous ne la faisons presque jamais connaître par nos œuvres. Où est-elle cette foi si hardie et si intrépide dans saint Pierre ; et s'il nous fallait, comme lui, rendre raison de notre créance, oserions-nous annoncer la divinité et la résurrection de Jésus-Christ, comme il la prêcha le premier dans la ville de Jérusalem, en un temps où l'on n'osait même prononcer son nom sans s'exposer au danger de perdre la vie ? Où est-il cet amour si pur, si fervent, si humble, si tendre, si sévère, si courageux ? Si nous aimons Dieu, c'est par intérêt, quand il nous fait du bien ; si nous procurons sa gloire, c'est quand notre amour-propre y trouve son compte : humiliés par caprice, tendres par tempérament, sévères par vengeance, courageux de paroles et de projets, mais non pas comme saint Pierre, puisqu'il signa de son sang le témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ de son amour, et que son martyre fut sa couronne : *Patiendo coronatur :* c'est le sujet de mon dernier point.

III. — Dire que les souffrances sont des grâces et les croix des couronnes, ce n'est point une vérité qui doive surprendre les chrétiens, et depuis que leur maître en a pris pour lui toute la rigueur et la honte, elles doivent toujours leur être glorieuses. Aussi Jésus-Christ ne fait part qu'à ses favoris de sa croix ; et si son Père lui donna cet héritage au jour de son indignation, il ne le donne à ses serviteurs qu'à celui de son amour.

Cette conduite ne parut jamais mieux que dans la personne de saint Pierre. Chose étrange ! son maître lui promit sa croix au

(1) *Hæc in adversitatibus tolerat, in prosperitatibus temperat, in duris passionibus fortis, in bonis operibus hilaris, inter veros fratres lætissima, inter falsos patientissima. Charitas in Abel per sacrificium grata, in Noë per diluvium secuta, in Moysè inter inimicos lætissima, in David tribulationibus mansuetissima. Casta in Susanna erga virum, in Anna post virum, in Maria præter virum. Libera in Paulo ad arguendum, humilis in Petro ad obediendum, etc. (Aug., ser. 39, de Tempore).*

moment même qu'il lui confia son Eglise ; à peine lui eut-il dit : Pais mes brebis, qu'il lui dit : Lorsque tu seras plus avancé en âge, un autre étendra tes mains, et te liera : *Cum senueris, extendens manus tuas alius te cinget* ; comme s'il eût voulu récompenser, non-seulement de l'administration de son Eglise, mais encore du supplice de sa croix, la confession qu'il venait de lui faire de son amour : *Domine, tu scis quia amo te.*

En effet, si nous en croyons saint Augustin, l'ordre que Pierre reçut de suivre Jésus-Christ à la croix : *Tu me sequere*, lui fut plus honorable, en un sens, que celui qu'il avait reçu de le suivre dans l'apostolat. Il ne fut appelé à l'apostolat, dit ce Père, que pour s'instruire de la doctrine du Fils de Dieu, et il est appelé à la croix pour partager sa couronne : *Tunc ad doctrinam, modo ad coronam.* Mais sans avoir recours au sentiment de saint Augustin, découvrons les plus secrètes pensées de notre martyr, et voyons le jugement qu'il fait lui-même de son supplice.

Je sais bien qu'il l'appréhenda d'abord ; mais je sais bien aussi qu'il fit succéder à cette première appréhension une autre qui lui fut très-glorieuse ; je m'explique : il appréhenda tellement le supplice de la croix qu'il tâcha d'en détourner Jésus-Christ même ; et, bien loin qu'il ait voulu souffrir l'ignominie et la douleur qui lui en paraissaient inséparables, il s'efforça, par un zèle indiscret, d'en ôter la pensée à son maître : *Absit hoc a te, Domine, absit.* Mais après avoir appréhendu la rigueur et l'infamie de ce supplice, il en appréhenda la gloire. Il ne pouvait, ce semble, d'abord en supporter la cruauté, et il ne peut à présent en soutenir l'éclat ; la croix lui paraissant d'abord comme le plus effroyable de tous les tourments, il craignait pour sa patience ; mais à présent la croix lui paraissant comme le plus glorieux de tous les tourments, puisque c'est celui de Jésus-Christ, il craint pour son humilité.

Que fait donc cet admirable crucifié, dans ce mystérieux trouble qui l'agite ? Il souhaite qu'on diminue quelque chose de la ressemblance qu'il a avec Jésus-Christ, qu'on affaiblisse sa gloire, qu'on en modère l'éclat ; en un mot qu'on l'attache sur sa croix la tête en bas, et qu'on en sépare, autant qu'il est possible, l'honneur d'avec la peine.

Vous serez trompé dans votre espérance, grand martyr, vous partagerez la gloire de votre maître, comme vous faites ses souffrances, la croix vous rendra fécond, et un jour saint Augustin, voyant l'Eglise naître de vos plaies, dira que votre mort vous a couronné : *Patiendo coronatur.*

C'est en effet l'un des plus grands miracles de Jésus-Christ, d'avoir fondé l'Eglise par sa croix. Car peut-on, sans être saisi d'admiration, penser que notre religion s'est multipliée par la mort d'un Dieu, et que ce qui ruinerait les plus puissants Etats n'a servi qu'à établir le sien ?

Tous les apôtres ont eu quelque part à cette merveille, et saint Ambroise m'apprend

que leurs croix saintement jalouses de celles de Jésus-Christ, si on peut parler de la sorte : *Cruce apostolorum æmula Dominica passionis*, ont fondé plusieurs Eglises particulières. Mais il faut avouer que la croix de saint Pierre a eu plus de part à ce prodige qu'aucune autre, puisque Jésus-Christ n'a pas voulu établir seulement sur elle une seule Eglise particulière, mais l'Eglise qui est la racine, et, pour me servir des termes de saint Cyprien, la mère des autres Eglises du monde. Il est vrai que saint Pierre avait étonné Rome par ses miracles, qu'il l'avait touchée par ses prédictions, qu'il l'avait édifiée par ses exemples ; mais il est vrai aussi que ç'a été par sa mort qu'il a achevé tous ces grands ouvrages. Il lui en a coûté son sang et sa vie ; mais Néron détrôné, l'idolâtrie bannie, les statues des dieux renversées par terre, les temples des idoles rasés, la croix arborée sur leurs ruines, sont les illustres suites de sa mort et les éternelles preuves de son triomphe : *Patiendo coronatur.*

Je ne puis, ce me semble, finir ce point comme les deux autres, et, l'Eglise étant en paix, il n'y a pas lieu de vous exhorter d'expiation, comme saint Pierre, vos péchés par le martyre. Tout ce qui me reste donc, c'est de vous renvoyer encore à sa pénitence. Jamais, dans notre religion, il n'y a eu que ces deux voies pour purifier les pécheurs : ou les larmes, ou le sang, ou une longue pénitence, ou un court martyre ; celui-ci vous est fermé, il n'y a point à balancer, mes frères, il faut avoir recours à l'autre.

Les personnes du monde ont beau s'en plaindre ; elles ont beau dire qu'on les réduit à de trop fâcheuses extrémités, en les obligeant de passer leur vie dans de continuelles mortifications, et les arrachant du sein de la volupté. Je souhaiterais pouvoir encore leur offrir la même alternative que saint Cyprien offrait à de certains chrétiens lâches qui avaient succombé dans les tourments, et qui pour l'expiation de cette lâcheté étaient actuellement dans les exercices de la pénitence. Si vous vous ennuyez si fort de vous mortifier, leur disait-il, le champ de bataille est encore ouvert, allez, allez encore affronter les mêmes bourreaux qui vous ont vaincus, et vous exposer aux mêmes supplices dont votre précédente apostasie vous a délivrés : *Acies adhuc geritur, agon quotidie celebratur, qui differri non potest, potest coronari.* Je voudrais, dis-je, vous donner encore aujourd'hui la même alternative ; et quand vous vous plaignez de quelques austérités qu'on vous impose, et qui, après tout, ne sont rien en comparaison de celles de la primitive Eglise, vous nous réduiriez presque à regretter la persécution, et à vous dire : si cette longueur de pénitence vous lasse, allez-en chercher la fin et la couronne par un court martyre.

Mais qu'est-ce que j'avance, et la proposition du martyre serait-elle bien favorable dans le siècle où nous sommes ? Quoi ! des croix, des tortures et des feux dans un

temps de délices et de sensualité? Seriez-vous prêtes, mesdames, à abandonner vos corps aux gênes et aux flammes, et, les traitant avec tant de délicatesse, peut-on vous croire capables d'une si courageuse vertu? Quelque ennemies que vous soyez de la douleur, je vous annonce cependant un martyr moins horrible peut-être que celui de la persécution, mais aussi plus ennuyeux, puisque c'est celui de la pénitence, et qu'il doit durer toute votre vie.

Paroisse de Saint-Pierre et de Saint-Paul, illustre par le grand nombre de personnes de qualité qui le composent, mais peut-être malheureuse pour les grands désordres qui s'y passent, pour le luxe et les vanités qui sont inséparables des hautes conditions, les deux patrons sont deux pécheurs; l'un a renoncé Jésus-Christ, l'autre a persécuté l'Eglise. Cette réflexion peut te donner quelque espérance, il est vrai, mais prends garde aussi que ces deux pécheurs sont les plus illustres de tous les pénitents, et que, pour expier un seul péché, ils ont passé dans les travaux apostoliques une vie qu'ils ont perdue par les supplices. Par là tu t'empêcheras de tomber dans deux fâcheuses extrémités, je veux dire dans le désespoir, puisque Dieu leur a pardonné, et dans la présomption, puisqu'ils se sont soumis aux dures lois d'une sévère pénitence. Par là tu ne te détournes ni à droite ni à gauche, mais en marchant dans le vrai chemin qui conduit au ciel, tu y arriveras un jour, et c'est ce que je vous souhaite. Amen.

PANEYRIQUE DE SAINT PAUL.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et cette grâce n'a pas été oisive en moi (I Cor., XV).

Le soleil ne peut être connu que par sa lumière, et il faut que ce bel astre qui découvre tous les objets, se découvre lui-même pour s'attirer les regards et l'admiration de tout le monde. C'est, messieurs, ce que je suis d'abord obligé d'avouer à la gloire de votre incomparable apôtre. Ce vase merveilleux d'une élection infaillible, cet infatigable héraut de l'Evangile, ce ferme soutien de l'empire de Jésus-Christ; en un mot, Paul, dont le seul nom épouvante les démons et console les fidèles, n'aurait pu être connu, s'il n'avait voulu se faire connaître, et pour travailler à l'histoire ou à l'éloge de cet apôtre, il ne faut en prendre la matière que de lui-même.

Ne craignons rien néanmoins en cela pour sa modestie, et n'appréhendons pas qu'en parlant de lui comme il en a parlé lui-même, nous fassions entrer dans son panégyrique quelque chose d'outré qui ressente l'ambition et la flatterie. Le soleil en se montrant aux yeux des hommes a quelquefois fait des idolâtres, et en représentant la divinité, comme disait un ancien, il l'a souvent fait oublier. Il n'en est pas de même de notre

grand apôtre. S'il fait paraître beaucoup d'éclat dans sa vie et dans ses écrits, il avoue qu'il en est redevable aux lumières de la grâce, il reconnaît avoir reçu tout le bien qu'il dit avoir fait; et si, ébloui de la gloire de son apostolat, nous nous prosternions comme les Lycaoniens à ses pieds, pour lui déferer des honneurs divins, il ne serait plus, à la vérité, en état de déchirer ses vêtements, comme il fit autrefois à la porte de l'Istre; mais il s'écrierait du haut des cieux : Ne vous y trompez pas, ô mortels, *ce que je suis, je ne le suis que par la grâce de mon Dieu, et si j'ai répondu à ses desseins, j'en suis redevable à sa grâce même. Gratia Dei sum, etc.*

Prêchons donc saint Paul par saint Paul, ou plutôt prêchons saint Paul selon l'esprit de saint Paul, et en faisant l'éloge de cet incomparable apôtre, faisons celui de la grâce. Mais pour satisfaire à ces deux devoirs, implorons les lumières du Saint-Esprit, et disons à la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Quelque pouvoir que la grâce ait sur la nature dans la sanctification des pécheurs, il est néanmoins certain qu'elle ne la détruit pas; que Dieu, qui pardonne et qui efface le péché, laisse toutefois subsister la liberté, et souvent l'inclination qui l'a produit. La comparaison dont les Pères ont accoutumé de se servir pour exprimer cette merveilleuse opération de la grâce est d'autant plus belle, qu'elle est du grand apôtre que nous honorons. Il compare la grâce qui vient sanctifier une nature corrompue, à la branche d'un arbre qu'on ente sur un tronc sauvage : *Cum oleaster esses, ex naturali excisus es oleastro, et contra naturam insertus es in bonam olivam (Ad Roman., XI)*; en sorte que comme ce tronc devient capable de produire de bons fruits, et ne prend pas pour cela une nouvelle sève, de même quoique le pécheur soit élevé par la grâce aux actions les plus éclatantes, il ne laisse pas de conserver les passions naturelles et celles mêmes qui l'ont fait tomber dans le désordre.

Jamais ce principe ne s'est trouvé plus véritable que dans la personne de notre apôtre. Son humeur ardente et impétueuse, son naturel vif et tout de feu, n'a pas moins paru dans l'exercice de son apostolat que dans le temps de sa rébellion. Dieu n'a pas détruit son tempérament ni ses passions, il s'est contenté de leur faire changer d'objets; sa grâce, sans détruire sa nature, en a seulement triomphé, et sans étouffer ses inclinations, elle a arrêté ce qu'elles avaient de farouche et de déréglé. Sur ces maximes, je ne suis plus en peine de vous marquer ce qui a rendu notre grand apôtre le miracle de l'Eglise, ce qui l'a fait ce vase d'élection que Jésus-Christ a choisi pour porter son nom par toute la terre. Car si la nature n'a pas été détruite en sa personne, quand la grâce l'a sanctifiée, il est certain que depuis cet heureux moment elle n'a plus agi que selon ses mouvements, et que ça été plutôt Jésus-Christ que Paul qui a vécu dans Paul, comme il nous l'apprend lui-même. C'est sans doute

un grand avantage qu'on remporte sur son ennemi quand on le désarme : c'en est un plus grand quand on l'engage dans son parti ; mais c'est pousser sa victoire jusqu'où elle peut aller, quand on l'oblige de sacrifier sa propre vie pour ses intérêts. C'est là, grand saint, jusqu'où la grâce a porté son triomphe. Elle vous a fait tomber les armes des mains, elle vous a engagé dans ses intérêts ; est-ce tout ? elle vous a obligé à sacrifier votre repos, votre sang, votre vie pour sa gloire. N'en cherchons point d'autres preuves que le témoignage que vous en rendez : *Gratia Dei sum in quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit*. Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et cette grâce n'a pas été oisive et inutile en ma personne. Paul est donc l'ouvrage de la grâce, l'instrument de la grâce, la victime de la grâce. Disons mieux, Paul est le plus grand chef-d'œuvre de la grâce dans sa conversion ; Paul est l'instrument le plus universel de la grâce dans son apostolat ; Paul est la victime la plus dévouée à la grâce dans ses souffrances et dans son martyre : ce seront les trois points de ce discours.

I. — Quoique toutes les conversions des pécheurs soient autant d'ouvrages de la grâce, il ne faut pas croire néanmoins qu'elle agisse également en leur faveur. Tantôt elle les attaque en secret, tantôt elle les combat avec éclat, tantôt elle les porte si doucement à Dieu, que si l'on n'y prenait bien garde, on prendrait ses lumières pour de pures pensées de l'esprit, et ses mouvements pour des affections naturelles du cœur ; tantôt elle emploie des moyens si vifs, et elle agit avec tant de force, qu'elle enlève leur consentement, et que, sans user de violence ni de contrainte, elle engage infailliblement leur liberté. Abraham se sent doucement sollicité à quitter son pays, et Loth se trouve comme forcé de sortir de Sodome ; le premier obéit à une voix qui l'appelle et qui lui dit de quitter sa terre et de se séparer de ses parents ; et le second, sans avoir presque le loisir de délibérer sur sa retraite, se sent emmené par des anges qui le tirent comme par force d'un lieu où il ne manquerait jamais de trouver son malheur. Ce ne fut pas de la douceur de ces premiers moyens que Dieu se servit pour appeler Saul, il ne lui apparut pas comme à Elie parmi les agréables agitations d'un doux zéphyre ; il employa toute la force de sa grâce pour le toucher ; et comme il en voulait faire l'une de ses plus précieuses conquêtes, il l'arracha de ses plus forts et de ses plus opiniâtres engagements.

Une victoire est d'autant plus illustre que les obstacles qui s'y opposaient ont été plus grands, que les moyens qu'on y a employés ont été plus considérables, que le succès qu'on en espérait a été plus entier et plus universel. Suivant ces maximes, jugez vous-mêmes, messieurs, s'il y eut jamais de plus belle conquête, ni de triomphe plus grand que celui que je prêche ? Il y avait, ce semble, de la part de Saul un obstacle insurmontable à sa conversion. Ce n'est pas simple-

ment, comme les autres pécheurs, un homme qui s'oppose à la grâce, ce n'est pas seulement, comme eux, un malade qui se plaint dans son infirmité, ce n'est pas seulement, comme eux, un phrénétique qui dit des injures à son médecin, et qui déchire cruellement ses propres plaies. Quand il n'y aurait eu que cet obstacle dans sa conversion, n'eût-elle pas été difficile ! Mais le mal est bien plus opiniâtre. Ecoutez ce qu'en dit son historien : *Saulus spirans cædis atque minarum* (Act., IX) : Saul ne respire que le sang et le carnage. C'est ici le dernier emportement d'un homme extraordinairement passionné, c'est ici un excès de fureur auquel apparemment on n'est arrivé que par un long apprentissage de cruauté. Bien loin que la mort d'Étienne et des autres chrétiens eût apaisé la haine de ce persécuteur, elle n'avait servi qu'à l'augmenter. Il avait déjà trempé ses mains dans le sang de ce saint diacre, et la matière manquant à son faux zèle, il en allait chercher jusque dans les synagogues de Damas ; et par conséquent quel obstacle à la grâce de Jésus-Christ ?

Ce qui le rendait encore plus grand et plus difficile à vaincre, c'est qu'il ne venait pas tant de son cœur que de son esprit ; car pourquoi portait-il sa fureur jusqu'à cet excès, sinon parce qu'il était prévenu en faveur d'une loi qu'il avait reçue de ses pères, et que ses pères avaient reçue de Dieu : *Abundantius amulatur existens paternarum mearum traditionum*. Or, il n'en faut pas davantage pour juger de l'extrême difficulté qu'il y avait à vaincre ce pécheur. Il ne s'agissait pas pour le convertir de déraciner une erreur que le libertinage eût introduite ; d'abolir une superstition païenne dont le démon eût été l'auteur ; il s'agissait de lui ôter de l'esprit un entêtement pour une religion qui, quoique bonne d'elle-même, était imparfaite, et qui avait cédé à une autre dont elle n'était que l'ombre et la figure. Il fallait qu'il adorât Jésus-Christ pour son législateur et son Dieu, qu'il reconnût que Moïse n'était qu'un serviteur que la Providence avait envoyé pour préparer les voies du Messie, et que la vérité étant sortie de la terre, il fallait que les ombres qui l'avaient précédée disparussent. Il fallait, en un mot, qu'il rétractât ce qu'il avait dit, qu'il prêchât contre une loi et des traditions qui étaient venues de ses pères jusqu'à lui ; et cependant c'était pour ces traditions et pour l'honneur de sa secte qu'il avait un zèle qui l'emportait aux dernières extrémités.

Voyez en effet avec quel empressement il demande des lettres du grand prêtre, pour se saisir des chrétiens qu'il trouverait à Damas. Ah ! s'écrie là-dessus saint Augustin : Arrête, Saul, arrête, eh ! que ta cruauté garde du moins l'ordre de la nature : *Servet naturæ ordinem feritas tua* ; attends que les chrétiens soient nés avant que tu les persécutes : *Nascantur antequam ferias*, n'étouffe pas les enfants dans le sein de leur mère, attends qu'elle les ait produits, et qu'ils se soient fortifiés avant que de leur faire ressentir les

cruels effets de ton emportement. Que dis-je ? son aveuglement est si opiniâtre, que tous les hommes ensemble ne sont pas capables de s'y opposer ; il n'y a que Dieu qui puisse le faire, et il faut que Jésus-Christ descende lui-même du haut du ciel, pour lui faire tomber les armes des mains.

Quelque spirituelle que soit la grâce aussi bien que l'âme sur laquelle elle agit, les moyens toutefois dont elle se sert sont ordinairement sensibles. Elle se sert de la voix des créatures pour la porter à la connaissance de la vérité, elle se sert du ministère des prédicateurs et de l'entremise des sacrements pour se communiquer à elle. Mais pour la conversion de Saul, il faut des moyens plus éclatants : les éclairs, les tonnerres, les foudres, ce qu'il y a de plus redoutable dans la nature n'est pas trop puissant pour l'abattre. Il faut que Jésus-Christ, qui est descendu une fois pour vaincre le péché de tout le monde, descende encore pour le vaincre dans Saul ; et s'il donne le soin de la conversion des autres hommes à ses prédicateurs, il croit ne pouvoir mieux achever celle-ci qu'en l'entreprenant en personne.

N'êtes-vous pas surpris, messieurs, que le Fils de Dieu n'emploie pas plus de moyens, pendant le cours de sa vie mortelle, pour la conversion de tous les pécheurs qu'il en emploie pour celle de Saul, après qu'il est retourné glorieux dans le ciel ? C'est du moins saint Chrysostome qui s'en étonne : *Totus Jesus in Paulo consumptus*. Pour fléchir cet opiniâtre, un de ces regards qui tirèrent autrefois des yeux de Pierre un torrent de larmes, n'eût-il pas suffi ? N'eût-ce pas été assez d'une de ces paroles et de ces douces invitations par lesquelles ce Dieu appelait des apôtres, convertissait des femmes impudiques, touchait les cœurs les plus endurcis ? Non, chrétiens, cela, ce semble, n'eût pas suffi : *Totus Jesus in Paulo consumptus*. Paul est une conquête si importante, mais si difficile, qu'il faut que Jésus-Christ assemble ce qu'il a de force pour le convertir, qu'il lui apparaisse au milieu des éclairs, qu'il l'aveugle, qu'il le renverse, et qu'il dise : Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Dieu, dit saint Bernard, ne fait jamais que trois choses pour la conversion des pécheurs : *Monet, docet, movet* ; il les avertit, il les instruit, il les touche : *Monet memoriam, docet rationem, movet voluntatem* (D. Bern., *serm 1 Pentec.*). Il les avertit en appliquant leur mémoire aux choses passées et aux péchés qu'ils ont commis ; il les instruit en éclairant leur raison des plus pures lumières et en la tirant des ténèbres de l'erreur où elle était ; il les touche en fléchissant leur volonté rebelle par sa grâce touchante-puissante, et les attachant aussi fermement à la pratique du bien qu'ils avaient eu d'opiniâtreté pour le mal. Or, ce sont toutes ces choses que Jésus-Christ emploie pour la conversion de Saul. Il l'avertit, car n'est-ce pas pour le faire réfléchir sur ses péchés et sur l'injustice de son zèle qu'il lui dit : Saul, pourquoi me persécutes-tu ? *Monet*. Il l'instruit, car s'il l'aveugle au même moment

qu'il lui apparaît, ce n'est que pour lui donner d'autres yeux, dit un Père. Avec ces premiers yeux il ne voyait que les ombres et les figures de l'ancienne loi, et avec ces yeux nouveaux il voit toutes les vérités et pénètre tous les mystères de l'Evangile. Avec ces premiers yeux il demeurait dans les ténèbres de la grossièreté judaïque, et avec ces yeux nouveaux il est appelé à l'admirable lumière de Dieu : *Docet*, il l'instruit. Mais il le touche. En voulons-nous une preuve plus convaincante que sa prompte soumission aux volontés de Dieu et aux mouvements d'une grâce victorieuse qui le change tout d'un coup ? *Domine, quid me vis facere* : Seigneur, que voulez-vous que je fasse (1) ?

Aussi, après que Jésus-Christ a employé de si puissants moyens, pourrions-nous douter que le succès n'en fût grand et le triomphe bien glorieux ? La plupart des conversions sont lentes ; que d'obstacles à vaincre, que de respects humains à surmonter, que de passions immortifiées à réduire, que de raisons de politique, d'intérêt, de bienséance à combattre avant que de dire ce bon mot, et de le dire de tout son cœur : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Mais pour Paul, quelque obstacle qu'il y ait à sa conversion, elle se fait en un moment. Ces esprits d'orage et de tempête qui l'avaient renversé dans le chemin de Damas : *Spiritus procellarum*, ces mêmes esprits le touchent si fortement, agitent et ébranlent son âme par tant d'endroits qu'ils lui font faire, quoique librement, mais toujours infailliblement, ce que Dieu veut : *Qui faciunt verbum ejus*. Ecoutez-le parler encore une fois : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere* ? Que cette parole est vive, et qu'elle signifie de choses, quoiqu'elle soit courte, dit saint Bernard ! Seigneur, j'ai les armes à la main, il est vrai, mais si vous me l'ordonnez, je les mettrai bas, pour faire votre volonté. Je vais pour persécuter ceux qui invoquent votre saint nom, mais si vous me l'ordonnez, je vais le défendre au péril de mon honneur et de ma vie. N'est-ce pas de la sorte, mes frères, que vous devriez parler, lorsque la grâce vous touche et qu'elle vous éclaire ? Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Faut-il rompre avec cette femme dont je ne sais que trop que la conversation et les complaisances m'ont été funestes ? Je le veux. Faut-il renoncer à ce parti où j'allais bientôt m'enrichir par des voies que vous me défendez, et me résoudre plutôt à être pauvre en suivant les maximes de votre Evangile, qu'à amasser de grands biens en les méprisant ? Je le veux. Faut-il pardonner à cet ennemi qui m'a ruiné par ses fourberies et ses persécutions, et me réconcilier de bon cœur avec lui ? Je le veux.

Saint Paul le dit, et ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'il exécuta les ordres du ciel avec une inviolable fidélité. En effet,

(1) Christi vocibus inelamatus e celo oculis in se Judaice infidelitatis obtusis videndi aciem non perdidit, sed mutavit. Amisit oculos, et recepit, ut uno eodemque tempore et in persequente cecitatis vindicta praeccederet, et vocantis Dei gratia illuminaret electum (Div. Maximus, hom. prima in Natal. SS. Petri et Pauli)

comme si la foudre qui le terrassa eût été chercher jusque dans le centre de sa substance tous les principes qui le faisaient agir, il entra dès ce moment dans une espèce d'impuissance de se perdre. J'avoue bien que le Fils de Dieu ajouta une merveilleuse précaution pour s'assurer cette conquête, puisqu'il enleva Paul dans le ciel pour l'instruire, après être lui-même descendu du ciel en terre pour le désabuser. Ce fut là qu'il connut Dieu à peu près comme les bienheureux, et qu'il s'attacha si fortement à ce charmant objet, qu'il a depuis avoué que ni la mort, ni la vie, ni les prospérités, ni les disgrâces ne pourront jamais l'en séparer : *Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque..... poterit nos separare a charitate Christi*. Ne le cherchons donc plus sur le chemin de Damas, il est changé, ce n'est plus lui-même; ce loup est devenu un agneau, et celui qui voulait répandre le sang des chrétiens doit bientôt verser le sien.

O grâce qui triomphâtes si glorieusement de lui, n'étendez-vous jamais jusqu'à nous vos conquêtes ! Si Paul a été guéri, désespérons-nous de notre guérison; s'il a été converti, instruit, touché, lorsqu'il respirait le sang et le carnage, n'aurons-nous pas quelque droit d'espérer en l'infinie miséricorde de Jésus-Christ ? N'est-ce pas saint Paul qui le dit lui-même : *Ideo misericordiam consecutus sum ut in me primo ostenderet Jesus omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri sunt illi*. Je le déclare hautement, Jésus-Christ m'a fait miséricorde afin de faire voir en ma personne le plus bel exemple de sa patience, et d'apprendre aux pécheurs, quelque endurcis qu'ils fussent, à ne plus désespérer. Quand un habile médecin va dans un hôpital, où il veut donner des marques de sa charité, de sa capacité et de la bonté de ses remèdes, il choisit parmi tous les malades ceux qui sont désespérés, dit saint Augustin, afin que leur guérison donne du courage et de la confiance aux autres, et que n'osant rien espérer par eux-mêmes, ils espèrent ensuite tout de celui qui a fait de si belles cures : *Paulus apostolus ex persecutore factus est prædicator, abundantior gratiam consecutus in omni labore apostolico quam cæteri apostoli; ut magis Deus ostenderet suum esse quod dat, non hominis, quomodo solent medici potentiam suæ artis in desperatis ostendere* (D. Aug., in ps. CXXX). Et c'est la conduite que Jésus-Christ a gardée, selon saint Paul même, dans sa conversion, afin d'inspirer une humble confiance en sa miséricorde à ceux qui croiraient véritablement en lui.

Qu'est-ce donc, mes frères, qui vous empêche d'être des conquêtes de la grâce aussi heureuses que lui ? Vous vous excusez peut-être de ce que Jésus-Christ ne vous paraît pas au milieu des foudres et des éclairs ? Mais il n'est plus question de vous faire changer de religion comme à Paul, il ne s'agit que de vous confirmer dans la vôtre et de vous porter à exécuter fidèlement ce qu'elle vous ordonne. Encore que dis-je ? Comment appelez-

vous toutes ces saintes inspirations, tous ces bons sentiments que vous concevez, si ce ne sont autant de lumières et d'éclairs au milieu desquels Dieu vous parle et vous instruit ? Combien de fois, lorsque vous couriez au plaisir ou à la vengeance, avez-vous entendu une voix secrète qui, vous appelant par votre nom, disait : *Saule, Saule, quid me persequeris?* Que si vous me dites que vous ne l'avez pas entendue, parce que le tumulte de vos passions vous en a empêchés, eh bien ! c'est à présent que Jésus-Christ se sert de ma bouche pour vous répéter ces mêmes paroles : *Saule, Saule*, etc. Qu'et'ai je fait, malheureux avare, que l'ai-je fait, pour me mépriser de la sorte en la personne des pauvres ? Qu'et'ai-je fait, impudique, pour me chasser d'un corps dont je m'étais fait un temple ? Vous n'avez donc plus d'excuses, et, si vous voulez avouer la vérité, la lumière qui environna Paul n'a pas manqué de vous éclairer : *Circumfulsit eum lux de caelo* (Act., IX) ; les tonnerres n'ont pas manqué de se faire entendre : vous en avez tremblé, vous en avez quelquefois frémi : *Tremens ac stupens*. Que reste-t-il donc pour achever votre conversion, si ce n'est de dire comme lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Encore quand vous le diriez, vous seriez fort éloignés d'en faire autant que Paul, qui ne fut le chef-d'œuvre de la grâce que pour en être l'instrument universel : *Et gratia ejus in me vacua non fuit*. C'est la seconde partie de son éloge, et le second point de ce discours.

II. — Que la grâce désarme les pécheurs, qu'elle efface leurs péchés et qu'elle les réconcilie avec Dieu, c'est sans doute beaucoup pour eux, mais j'ose vous dire d'abord que ce ne serait pas assez pour Paul ; il faut que non-seulement elle détruise en lui le péché, mais qu'elle aille même jusqu'à la racine de ce péché, afin qu'en employant à ses usages les mêmes choses qu'on a fait servir contre elle, elle puisse en faire et son chef-d'œuvre et son instrument tout ensemble.

C'est là, selon les Pères, l'une des principales différences qui se rencontrent entre les victoires de Jésus-Christ et celles des princes de la terre. Il est rare de voir que ceux-ci abandonnent le soin de leurs conquêtes à des ennemis qu'ils auront vaincus ; bien loin de leur confier leurs intérêts, ils les ont toujours pour suspects, et l'une des plus importantes règles de leur politique est de leur cacher les secrets de l'Etat, quelque zélés et affectionnés qu'ils paraissent. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ ; car, comme sa grâce triomphe de l'homme tout entier, il se fie de ses conquêtes aux ennemis mêmes qu'il a vaincus ; et pour marquer la grandeur de son triomphe, il en fait les principaux instruments de sa gloire. Je n'en veux point d'autre preuve que saint Paul : *Je suis*, dit-il, *le dernier des apôtres, je ne mérite pas même de porter ce nom, puisque j'ai persécuté l'Eglise. Ego sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei* (I Cor., XV). Mais cela n'empêche pas que Jésus-Christ, après avoir apparu à Pierre, à Jacques et à tous les

apôtres ensemble, ne m'ait fait le même honneur à moi, qui ne suis que comme un avorton, pour m'engager à prêcher son Evangile et à travailler encore plus qu'eux. *Abundantius his omnibus laboravi* (*Ibid.*).

Paul s'appelle ici un avorton qu'on a néanmoins chargé du soin de prêcher l'Evangile, pour plusieurs raisons qu'en apportent les Pères et les interprètes. C'est un avorton, dit saint Anselme, parce qu'il n'avait reçu la vie de la grâce qu'avec quelque sorte de violence, ayant été renversé par terre d'un coup qui le convertit, comme ces enfants qui viennent au monde avant le temps parmi des tranchées précipitées, et des convulsions extraordinaires de leurs mères. C'est comme un avorton, dit Théodoret, parce qu'il a ressemblé à ces fruits précoces pour lesquels il faut que la nature se dérègle et avance les saisons, afin de les faire paraître avant le temps. C'est comme un avorton, dit un savant cardinal, parce que le nombre des douze apôtres étant rempli, il était comme un apôtre surnuméraire, à peu près de la même manière qu'on appelait avortons à Rome les sénateurs qu'on faisait par grâce. Oui, c'est la grâce qui l'a choisi, c'est la grâce qui l'a discerné, c'est la grâce qui l'a séparé; et comme il a tout fait par une grâce extraordinaire pour soutenir le poids de son ministère c'est elle qui l'a employé, et qui même l'a fait travailler plus que les autres : *Abundantius illis omnibus laboravi, non ego autem, sed gratia Dei mecum*. Admirable changement ! Un homme qui voulait détruire l'Eglise, l'établit; un homme qui persécutait les chrétiens, les instruit et les confirme dans leur foi; un homme qui demandait des lettres pour emprisonner ceux qui parlaient en faveur de Jésus-Christ, en écrit à toutes les Eglises à l'avantage de ce Dieu, dont il leur explique les mystères; et toute sa fureur se tournant en zèle, il devient, d'un redoutable ennemi, l'instrument le plus universel et le plus efficace de la grâce.

En effet, depuis sa conversion, y a-t-il quelque faculté dans son âme, quelque passion dans son appétit, quelques lumières dans son entendement, quelque chose en un mot dans sa personne, qui ne serve à ses desseins? S'il a des pieds, c'est pour aller annoncer l'Evangile; s'il a des mains, c'est pour les imposer, et faire descendre le Saint-Esprit; s'il a une bouche et une langue, c'est pour chasser les démons, pour détruire le péché, pour confondre les Juifs, pour faire taire les philosophes, pour absoudre les pécheurs, pour apaiser ou pour désespérer les tyrans, pour ramener tout le monde à Dieu : *Quid non os istud effecit, s'écrit un Père : demones expulit, peccatores absolvit, tyrannos compeiscuit, totum orbem denique Deo adduxit, philosophorum ora observavit*. A quoi son cœur a-t-il servi qu'à renfermer tous ses frères? Cœur vaste qui, plein de l'esprit de Jésus-Christ, s'est élargi comme il le témoigne lui-même, pour y comprendre les villes, les provinces, les

ORATEURS SACRÉS. VIII.

royaumes entiers? que dis-je, presque toutes les parties du monde? *Cor meum dilatatum est*. Combien de nations n'a-t-il pas converties par ses miracles, par ses prédications, par ses conseils, par ses exhortations, par ses empressements, par ses exemples? Ses larmes mêmes, toutes faibles qu'elles aient paru, ont été utiles à la grâce, dit saint Chrysostome, puisqu'il n'en a jamais répandu que pour faire croître les plantes qu'il avait cultivées et élevées dans le champ de l'Eglise.

A considérer ce qu'il a fait dans l'exercice de son ministère, on dirait qu'il a participé à l'immensité de Dieu, que, comme lui, il s'est trouvé et a agi partout par l'étendue de son zèle; en sorte que le soleil n'a presque point éclairé de terre par ses lumières, où il n'ait porté le flambeau de l'Evangile. Il fait son coup d'essai dans la Palestine, de la Palestine il passe dans la Grèce, il entre dans Athènes, et enlève à l'Aréopage le plus habile de ses philosophes; de là il passe en Ephèse où, malgré les séditions, il confond les idolâtres; et s'il quitte l'Asie, ce n'est que pour venir en Europe, employant moins de jours à convertir le monde, que Rome n'avait employé d'années pour le réduire à son obéissance. Que dirai-je davantage? Paul passe, comme la foudre, d'Espagne en Italie; il entre dans Rome, il pénètre dans le palais de Néron, il lui enlève de ses favoris et de ses concubines. N'est-il pas vrai que si toutes les histoires ne rendaient un témoignage non suspect à ces merveilles, et si le fruit de ses prédications ne restait encore aujourd'hui, on prendrait ses travaux pour ceux d'un Hercule ou d'un Ulysse? car qui peut s'imaginer que Paul n'ait qu'un corps et qu'il soit partout, qu'il n'ait qu'un cœur et qu'il y renferme tout le monde? Saint Chrysostome en est si étonné qu'il dit que la grâce lui a donné des ailes et une inconcevable agilité pour passer de villes en villes, de provinces en provinces, de royaumes en royaumes; et saint Isidore de Damiette, enchérissant encore sur cette pensée, l'appelle d'un beau mot, *Pennatum agricolam*.

N'est-il pas vrai que si un laboureur avait des ailes, ilensemencerait en fort peu de temps des provinces et des royaumes entiers? et c'est sous cette idée que ce Père veut que nous considérions saint Paul, lorsqu'il passe de la Palestine en Espagne, et de Jérusalem à Rome; il sème l'Evangile en volant, et passant d'une extrémité du monde à l'autre, il convertit tout ce qu'il rencontre : *Pennatum agricolam*. Il avait été fort longtemps tiède, dit saint Jérôme, mais la grâce, cette chaleur du ciel, l'ayant tout d'un coup enflammé, lui fit faire des prodiges; et quoique, selon l'ordre des temps et de sa vocation, il ait été le dernier des apôtres, on peut dire néanmoins que, par rapport à ses mérites et à ses travaux, il a été le premier, comme ayant travaillé plus qu'eux, et répandu la semence de l'Evangile en de plus différentes parties du monde;

(Vingt-six)

Subitus calor longum vicit teporem. Paulus apostolus de persecutione mutatus, novissimus in ordine primus in meritis est; quia extremus licet, plus omnibus laboravit (D. Hieron. Epist. ad Paulinum).

Il lui semble trop petit, ce monde, pour satisfaire l'étendue de son zèle; quelque vastes que soient ses travaux, il désire de porter encore plus loin la gloire de son ministère; il souhaite que Dieu soit autant loué qu'il le peut être; et si ses conquêtes sont bornées par les lieux, il a cette consolation qu'eiles ne le sont pas par les temps. Paul prêche encore tous les jours, Paul convertit encore tous les jours les pécheurs les plus rebelles, et Jésus-Christ triomphe encore tous les jours par le ministère de ce grand saint. Vous voyez bien que je veux parler de ces Epîtres qui nous ont laissé de si admirables préceptes, que saint Augustin les a appelées les mamelles de toutes les Eglises : *Ubera omnium Ecclesiarum* : mamelles par lesquelles il nous a nourris, et donné du lait comme à des enfants : *Lac vobis potum dedi*, proportionnant à la faible portée de nos esprits les plus hautes vérités de la doctrine et de la morale de Jésus-Christ. Aussi, quand nous prêchons, pouvons-nous prêcher autre chose que sa doctrine? N'est-ce pas lui qui tonne dans les chaires, qui excite de saints troubles dans les tribunaux de la pénitence, qui règle les consciences dans la conduite des âmes, qui juge et qui décide dans les conciles; et par conséquent, n'est-il pas vrai de dire qu'il a été l'instrument universel de la grâce, qui n'a jamais été oisive en sa personne? *Et gratia ejus in me vacua non fuit?*

Quelle utilité tirerez-vous de cette considération, mes frères? Paul prêchant par toute la terre, Paul étendant l'empire de Jésus-Christ par tout le monde, peut-il être un objet d'imitation? Si je n'avais à parler qu'à des prédicateurs, ce me serait une occasion assez naturelle pour leur dire qu'ils sont inexcusables, s'ils ne l'imitent, s'ils ne demeurent toujours attachés à sa doctrine, s'ils ne se laissent embraser du beau feu de son zèle, et si, animés de la grâce de Dieu, ils ne remplissent comme lui leur ministère. Mais j'ai à vous parler, mes frères, et quoique vous ne soyez pas tous prédicateurs, ne croyez pas pour cela être dispensés de prendre part aux travaux et aux soins de son apostolat. Je ne veux pas vous obliger de quitter vos maisons, de traverser les mers, ni de passer, comme ces nuages divins, jusqu'aux extrémités du monde. Mais si vous ne pouvez coopérer à ce grand ouvrage, du moins pouvez-vous devenir les prédicateurs de vos familles et les apôtres de vos maisons, dit saint Jean Chrysostome : *Si non totum orbem, si non urbes et gentes integras, saltem suam domum quisque componat et dirigat*. Pourquoi pensez-vous que Dieu vous a donné des domestiques? N'est-ce que pour en tirer du service et les faire agir au gré de vos passions? C'est principalement afin que vous travailliez à leur salut, que vous soyez à leur égard des instruments de grâce, et que vous

appréhendiez de lui en rendre un jour un très-rigoureux compte, si quelqu'un d'eux vient à périr par votre faute. Tant de visites de prisons qu'il vous plaira, tant de communions, tant d'aumônes, tant de prières que vous voudrez, si avec tout cela votre maison est dans le désordre, si, par une négligence volontaire, vous laissez périr un seul de vos enfants ou de vos domestiques, je le dis hardiment avec notre apôtre, vous avez renoncé votre foi, et vous êtes pires qu'un infidèle : *Si quis suorum maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior*.

Pourquoi pensez-vous que tous les temples de la religion chrétienne, quoiqu'ils soient consacrés à Dieu, sont cependant nommés d'un saint qui en est comme le titulaire? J'avoue bien que c'est afin que les chrétiens entrant dans ces temples y trouvent des intercesseurs; mais c'est aussi afin qu'ayant devant les yeux les vertus que ces saints ont exercées, ils fassent tous leurs efforts pour les imiter. Vos patrons, messieurs, sont les deux plus grands apôtres, Pierre et Paul; leur caractère particulier, c'est le zèle, et par conséquent, c'est ce zèle que vous devez imiter. N'alléguez pas ici que vous n'avez point de science, vous en avez assez pour instruire vos frères, répond saint Chrysostome, et même, sans qu'il soit déjà nécessaire que vous parliez, votre exemple peut quelquefois faire davantage que la parole. On ne vous demande pas que vous donniez votre sang pour leur salut, Dieu n'exige pas de vous cette rude épreuve, il réserve cette gloire à votre apôtre, qui a porté sa charité jusqu'à ce point, que, après avoir été le chef-d'œuvre et l'instrument le plus universel de la grâce, il a voulu en être la victime la plus dévouée : c'est mon dernier point.

III. — Comme la grâce est la fille de la croix, il ne faut pas s'étonner si, dès qu'elle destine les hommes à prêcher cette croix, elle les destine à la souffrir. Les apôtres sont ordinairement comparés aux soldats de Gédéon, c'est-à-dire qu'ils portent en leurs mains des vases de terre qui sont leurs corps, qu'ils brisent volontairement sous les roues et sur les échafauds pour répandre les lumières de l'Evangile par tout le monde.

Cette raison de souffrir, qui est commune à tous les apôtres, est particulière pour celui dont je fais l'éloge. Nous nous regardons tous comme des gens destinés à la mort, dit-il en parlant en général; mais je le destine particulièrement à cette mort, dit Jésus-Christ avant lui, car il faut que je lui montre combien de fatigues, de peines, de persécutions, de tourments il doit endurer pour mon nom : *Ostendam illi quanta oporteat pro nomine meo pati*.

Il y allait en effet de l'honneur de la grâce, que Paul souffrit plus qu'aucun autre, par une belle raison qu'en apporte saint Augustin. C'était lui qui avait fait souffrir les chrétiens, il fallait donc que, pour signaler le triomphe de la grâce, il endurât en sa personne ce qu'il avait fait ressentir aux autres : *Osten-*

dam illi quanta oporteat pro nomine meo pati. Car, comme l'explique ce Père, voici à peu près ce que Jésus-Christ voulut dire à Ananie, qui faisait difficulté de l'aller trouver, à cause qu'il le connaissait comme le plus redoutable ennemi de l'Eglise. Je rendrai au double à ce persécuteur ce qu'il a fait endurer aux miens. Il a chargé mes disciples de chaînes dans sa fureur, il en sera chargé dans son zèle; il les a jetés dans des prisons, il sera dans des cachots; il a lapidé Etienne, il trouvera des gens qui le lapideront et le laisseront pour mort; il a fait mourir des infidèles, il expirera lui-même pour moi sur un échafaud : *Vindicabo me de illo, patietur pro nomine meo qui sedit in nomen meum.*

Une si étrange prophétie eut tout son effet. Paul fut appelé au plus glorieux, mais au plus difficile de tous les ministères, afin qu'il en fût la victime, qu'il souffrit et qu'il mourût pour en remplir tous les devoirs. Il faudrait un discours entier pour vous expliquer ces souffrances, et comme j'appréhende que celui-ci n'ait trop d'étendue, je finis en vous disant que Paul est une victime sacrifiée par les mains de Dieu, sacrifiée par ses propres mains, sacrifiée par celles du monde.

Je ne me trompe pas, Dieu est le premier sacrificeur de Paul, en l'exposant aux plus grands périls, en l'engageant aux travaux les plus longs et les plus pénibles, et en ne le délivrant pas même, chose étrange! d'une cruelle et humiliante tentation. Quoi! ce maître de tout le monde, qui dérègle toute la nature, qui chasse les démons des corps, ne peut obtenir de Dieu d'être délivré des attaques de Satan, d'une tentation, et d'un aiguillon de sa chair qui le tourmente? Que j'aurais de belles réflexions à faire sur cet endroit! Mais je ne m'y arrête pas pour vous dire que c'est cet apôtre qui s'est sacrifié lui-même par ses propres mains, en châtiant son corps, et le réduisant en servitude, en se condamnant à un travail pénible, en se mortifiant par des jeûnes, des courses, des veilles, et des austérités continuelles, *accomplissant ainsi, comme il dit lui-même, ce qui manquait à la passion de son maître.* Il n'y a rien de plus doux que le repos, voyez cependant comme il l'abandonne pour le salut de ses frères : *In quo laboro usque ad vincula.* Il n'y a rien de plus cher que la liberté, voyez cependant comme de libre il se fait esclave : *Cum liber essem, omnium me servum feci.* Il n'y a rien de plus précieux que la vie, voyez cependant comme il l'immole : *Quotidie morior.* Il n'y a rien de plus précieux que la gloire et la possession de Dieu, voyez cependant comme il le désire d'être excommunié, en quelque manière, et retranché de Jésus-Christ pour le salut de ses frères. *Optavi anathema esse pro fratribus meis.*

Que dites-vous, grand apôtre? Est-ce ainsi qu'on abandonne un si grand trésor? N'en connaissez-vous pas le prix vous qui avez été élevé jusqu'au troisième ciel? Vous qui avez parlé de la gloire comme d'un dépôt que vous aviez mis entre les mains d'un Dieu fi-

dèle dans l'assurance qu'il vous le rendrait? *Scio cui credidi et certus sum. etc.; depositum servavi.* Quoique le dépôt soit dans une main étrangère, il appartient cependant à celui qui le donne; c'est pourquoi, parlant de la gloire comme d'un dépôt entre les mains de Dieu, vous devez être moralement assuré qu'elle vous appartient; et cependant, quoique vous connaissiez ce bien, quoique vous le souhaitiez, vous l'abandonnez volontiers pour le salut de vos frères. D'où vient cela, messieurs? C'est que le sacrifice de toutes les choses du monde ne satisfait pas Paul, il veut plaire à Dieu, et non pas à lui-même, et comme il sait que ce que Dieu aime uniquement est le salut des hommes, il veut lui immoler toutes choses pourvu que ce salut s'opère.

Enfin, car il faut achever, Paul est la victime de tout le monde. Il ne fait pas un pas qu'il ne rencontre un supplice; s'il entre dans une ville, il y trouve des séditions; s'il traverse les mers, il y fait naufrage; s'il se présente devant des juges, il n'y voit que des bourreaux : vous diriez que toute la nature n'est faite que pour lui servir d'échafaud. Chose étrange! dit saint Chrysostome, Paul est le docteur du monde, *Doctor orbis*, et avec tout cela Paul est la victime de tout le monde, *a toto patitur orbe.*

Je ne finirais jamais, il faut cependant dire encore un mot. Pour un sacrifice parfait il faut la consommation, il faut que Paul soit véritablement immolé, il faut que son sang établisse l'Eglise, qu'il serve de ciment pour en lier les parties, et que, perdant la vie dans Rome sur un échafaud, il désarme ses tyrans et soumette Rome à Jésus-Christ. Néron, qui l'a si cruellement persécuté, croyait étouffer dans le sang des martyrs le nom des chrétiens, mais c'est par là même qu'il en a augmenté le nombre, et qu'il en a perpétué la gloire; en faut-il d'autres preuves que les deux grands apôtres que vous honorez? Apôtres qui vous apprennent qu'au défaut des tourments, vous devez embrasser un autre genre de supplice qui est la mortification de Jésus-Christ. Apôtres qui vous apprennent que si vous voulez avoir une vraie piété, vous devez vous résoudre à toutes sortes de persécutions, qu'il y a un combat perpétuel qui ne doit finir qu'avec votre vie, qui est celui de vos passions et de vos affections déréglées, que vous devez soumettre aux saintes et sévères lois de l'Evangile, si vous voulez jouir des récompenses que vous attendez de Jésus-Christ. Amen.

SERMON.

POUR LE JOUR DE LA VISITATION.

Unde hoc mihi ut mater Domini mei veniat ad me? Ecce enim at facta est vox salutationis tue in auribus meis exultavit infans in utero meo.

Où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu me rende visite? Car je n'ai pas plutôt entendu votre voix lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein (S. Luc, chap. I).

L'une des plus grandes difficultés des prédicateurs dans les éloges qu'ils font de la

mère de Jésus-Christ, est celle de se résoudre sur le choix de ses vertus. Quoique l'Evangile nous rapporte peu de choses d'elle, cependant, dans ce peu d'actions qu'elle y fait et de paroles qu'elle y prononce, on se trouve toujours vaincu par l'abondance de sa matière. Si Gabriel lui témoigne qu'un Dieu est prêt à s'incarner dans son sein, que dois-je admirer davantage en elle? Est-ce la modestie de cette vierge qui s'étonne de la présente d'un ange, *turbata est*? Est-ce sa pureté qui lui fait refuser la maternité divine, supposé qu'elle soit incompatible avec son vœu? *Virum non cognosco*. Est-ce son humilité par laquelle elle se dit la servante de Dieu, lors qu'on lui apprend qu'elle va en être la mère? *Ecce ancilla Domini*. Si elle va au temple de Jérusalem offrir Jésus-Christ à son Père, tout ce qui se passe en elle dans cette auguste cérémonie me surprend également. Tantôt j'admire son courage à sacrifier un Fils qui lui est si cher, tantôt son humilité qui, la mettant au rang des femmes impures, l'assujettit à une loi qui n'est pas faite pour elle, tantôt sa pauvreté qui la réduit à la condition des pauvres, et à ne présenter que leurs mêmes offrandes.

La même difficulté se rencontre encore aujourd'hui dans la fête que nous célébrons. Marie nous y paraît brillante de tant de vertus dans la visite qu'elle rend à sa cousine Elisabeth, que leur différent éclat est plus capable de partager nos esprits, que de les fixer à quelque sujet particulier. Je pourrais vous parler de sa charité, puisqu'elle va soulager une femme dans sa grossesse, de son courage, puisqu'elle traverse les montagnes de la Judée pour aller lui rendre ces pieux devoirs; de sa modestie, puisqu'elle refuse les justes éloges que sa cousine rend à sa dignité, et à ses vertus. Toutes ces réflexions me tiendraient longtemps en suspens, si je ne tirais d'abord du secours du sujet même qui fait ma peine; et si, pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, je n'engageais Marie à les lui demander pour moi, en lui disant : *Ave, Maria*.

Comme la grâce, bien loin de détruire la nature, la conserve plutôt et la perfectionne, on s'est persuadé qu'il n'y avait point de vertu chrétienne qui n'eût, en quelque manière, son principe dans les vertus morales qui en sont presque toutes des crayons, et de faibles ébauchements. Je demeurerais assez aisément d'accord de cette vérité si l'on exceptait de cette règle générale l'humilité chrétienne dont on ne voit aucune trace dans la nature.

En effet, si la force, la tempérance, la charité, et tant d'autres vertus tirent, toutes grandes qu'elles sont, leur origine de la terre, l'humilité, tout abjecte qu'elle paraisse, est une pure fille du ciel, et, comme dit saint Augustin, un astre nouveau qui n'a paru aux peuples qu'à la venue du Messie, et à la suite de Jésus-Christ. Les païens dans les siècles idolâtres ne la connaissaient pas, les Juifs n'en avaient que de rares modèles, et n'en formaient que de faibles idées; et il

a fallu qu'un Dieu s'incarnât pour nous l'apprendre, et qu'il la mit lui-même en crédit par ses paroles et ses exemples. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*; apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur; apprenez-le de moi, car des actions, des lois, des maximes, et des exemples du monde vous ne l'apprendrez jamais : *Discite à me*.

Marie est la première qui a profité avec joie de cette importante maxime. Dieu n'a pas plutôt abaissé sa grandeur pour apprendre à l'homme à ne se point élever dans sa misère, qu'elle le suit, et s'efforce de l'imiter dans cette pratique. Il s'humilie en devenant son fils, et touchée de cet exemple domestique qui se passe dans son propre sein, elle s'humilie en renonçant à la gloire que lui procure sa qualité de mère. En faut-il de preuve plus sensible que ce qui se passe dans la fête de ce jour? Trois choses se passent dans la maison de Zacharie : Marie qui va voir Elisabeth, Jean-Baptiste qui est sanctifié aux approches du Dieu qu'elle porte, et Elisabeth qui loue et admire les rares avantages de sa chère cousine. Or, c'est en cela que l'humilité de Marie triomphe de la grandeur, du péché, et de la louange. Elle triomphe de la grandeur en sa propre personne; du péché en celle de Jean-Baptiste; de la louange en celle d'Elisabeth. Ce sont les trois points de mon discours.

I. — Il y a eu des Pères qui ont conçu de si bas sentiments de l'homme, qu'ils ont cru qu'il ne pouvait jamais se mettre au-dessous de ce qu'il était par sa naissance, et que comme il ne pouvait se placer par sa vertu dans un rang plus bas que celui où il se trouvait par sa condition, il était aussi incapable d'une humilité parfaite.

Quand il serait juste d'avoir cette pensée de tout le genre humain, il faudrait en excepter l'incomparable Marie, qui, pouvant jouir des avantages d'une vraie et solide grandeur, peut aussi trouver le vrai moyen de s'abaisser. Elle a depuis peu conçu un Dieu qui s'est renfermé dans son sein, depuis peu le Saint-Esprit est survenu en elle, depuis peu le Père éternel lui a fait part, dans le temps, de la vertu par laquelle il engendre son Fils dans l'éternité : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. Et, par conséquent, se voyant enceinte d'un Dieu, et pour m'expliquer avec saint Ambroise : *Verbo facta, Deo plena*, enrichie par la possession d'un si précieux trésor, et élevée au-dessus de sa nature par cette glorieuse maternité, n'est-elle pas en état de s'humilier, et de se mettre par sa vertu dans un rang plus bas que n'est celui où elle se trouve?

Elle le fait aujourd'hui à l'étonnement des anges et des hommes dans la visite qu'elle rend à sa cousine. Sans s'arrêter à l'éminente dignité où elle se voit élevée tout d'un coup, sans considérer qu'elle est l'arbre d'où pend le fruit qui doit donner la vie à tous les hommes, sans se représenter qu'elle est la reine du ciel et de la terre, qu'il n'y a point d'ange

qui ne se fasse un devoir et un honneur de la servir ; elle entreprend un voyage incommode, elle se résout à servir une de ses servantes, à l'assister dans sa grossesse et dans ses couches : étranges circonstances qui font qu'Elisabeth s'en étonne la première et qu'elle s'écrie : *Unde hoc mihi ut mater Domini mei veniat ad me ?*

Les Pères qui ont cherché avec beaucoup d'application les raisons qui avaient pu obliger la sainte Vierge à entreprendre ce voyage, n'ayant rien trouvé en sa personne qui ne l'en dispensât, ont conclu que le grand motif qu'elle a eu de s'humilier de la sorte a été l'exemple de son Fils. Quand elle considère que ce Fils est lui-même descendu du haut du ciel vers les pécheurs ; que ce médecin, touché de compassion pour ces malades, qui ne pouvaient venir à lui, s'est approché d'eux, et qu'il s'est fait homme dans son sein, non pour être servi, mais pour servir, elle se croit obligée de se conformer à un si bel exemple, de se déclarer non seulement la servante du Seigneur, mais celle de ses créatures, et de sacrifier la gloire extérieure de la plus éminente de toutes les qualités, à une vertu dont elle trouve dans son sein même un si parfait modèle.

Je me souviens d'avoir lu dans un ancien que Julie, fille d'Auguste, sachant que son père, qui était un prince fort affable, blâmait sa fierté, avait coutume de dire : Que mon père se familiarise et s'abaisse tant qu'il voudra, ce ne sera point une loi pour moi, et, s'il oublie qu'il est César, je me représenterai toute ma vie que je suis sa fille : *Ille se Cæsarem esse non meminit, ego me filiam Cæsaris esse semper recordabor*. Insupportable orgueil d'une princesse païenne, tu ne fis jamais la moindre impression sur l'esprit ni le cœur de la souveraine de tout le monde. On vient de lui apprendre que le Père éternel a jeté les yeux sur elle pour être la mère de son fils, elle sait qu'elle porte un Dieu dans son chaste sein ; et bien loin que cette réflexion lui inspire la moindre fierté, elle ne sert qu'à l'humilier davantage. Vous avez voulu oublier votre condition, mon Dieu, n'est-il pas juste que j'oublie aussi la mienne ; quand vous êtes descendu dans mes entrailles vous ne vous êtes pas représenté que vous étiez Dieu ; et quand je m'approcherai de ma cousine pour la servir, je ne me représenterai pas que je suis votre mère. Nous oublierons l'une et l'autre ce que nous sommes, ou si nous en conservons l'idée, ce ne sera que pour nous abaisser, et faire un plus illustre sacrifice de notre gloire.

Que nous sommes éloignés d'une si sainte pratique ? Entêtés d'une vaine grandeur, nous faisons valoir tantôt notre noblesse, tantôt notre esprit, et afin de faire passer notre orgueil pour une passion raisonnable, nous enflons toujours nos qualités, et nous nous regardons en quelque manière comme des hommes d'une autre espèce. Nous humilions-nous quelquefois ? c'est par un raffinement d'amour-propre qui nous fait recueillir en fuyant les lauriers qu'on sème sur nos pas.

Voulons-nous faire connaître que nous ne nous souvenons pas de nos avantages ? c'est par un reste d'une vanité délicate qui nous fait croire que c'est le vrai moyen pour les représenter aux autres.

Si nous étions véritablement humbles, nous triompherions par une modestie du cœur, des louanges et des applaudissements d'autrui. Bien loin de faire valoir les avantages que nous possédons, nous nous mettrions toujours dans les derniers rangs, louant ce que nous voyons de bien dans les autres, et estimant peu celui que nous faisons, aimant le mépris et l'abjection sans aucune autre vue que de plaire aux yeux de celui qui nous en a donné l'exemple, et de nous conformer à ce riche modèle. Mais ce ne sont pas là nos sentiments, nous recherchons souvent la gloire dans notre humilité même, et nous faisons servir une fausse vertu pour cacher de vrais péchés.

Marie en a toujours usé tout autrement, oubliant ses grands avantages, ou les faisant servir à son humilité ; humilité qui fut si héroïque, qu'elle ne se forma pas seulement sur le modèle de celle de Jésus-Christ, mais que la grandeur de Jésus-Christ même en fut le principe : je m'explique, et je vous prie de bien prendre ma pensée.

C'est une maxime incontestable chez les Pères, que rien n'humilie davantage une âme que la considération de la grandeur de Dieu, et la réflexion qu'elle fait que tout le bien qu'elle a vient de lui. Ce n'est pas précisément dans des paroles de mépris de soi-même que l'humilité consiste, dit Cassien, puisque souvent on n'en dit que trop pour s'attirer des louanges. Ce n'est pas non plus dans de certaines actions qui nous rabaisissent aux yeux des hommes, que cette vertu consiste, puisqu'elles peuvent avoir des vues purement humaines, et un orgueil intéressé pour principe. En quoi consiste-t-elle donc ? dans un profond et sincère anéantissement d'esprit et de cœur, par lequel nous reconnaissons véritablement que nous ne sommes rien devant Dieu, et que sa pure et gratuite miséricorde est l'unique source des avantages que nous possédons : *Non constat verbis humilibus humilitas quæ scilicet dictu sunt facilia, quæ ad obtinendas sæpe laudes proferruntur, quæque etiam ab aliis displicerent prolata, nec etiam in quibusdam factis est humilitas quæ nos ante hominum deprimunt oculos : sed in sincera et profunda animi, et cordis abjectione qua nihil nos præ Deo fatemur, gratiæque omnino deberi quidquid boni agimus* (Cassianus, col. 18). Or, comme jamais créature n'a été plus pénétrée de ces sentiments que Marie, jamais aussi n'y a-t-il eu d'humilité pareille à la sienne, ni qui ait triomphé de tant de grandeur.

Comment en effet eût-elle pu se glorifier d'être la mère d'un Dieu, quand elle pensait qu'elle ne possédait cette dignité que par sa pure grâce, et à cause qu'il s'était fait homme ? Comment eût-elle pu tirer avantage de cette éminente qualité, quand elle se représentait que l'obscur naissances de Jésus-

Christ en était la cause? Ainsi, bien loin que la vue de ses propres grandeurs affaiblît ou diminuât son humilité, elle ne servait qu'à la soutenir et à l'augmenter. Plus elle voit de grandeurs qui l'élèvent, plus elle aperçoit d'abaissement pour Dieu; et dans cette pensée, elle se croit plus obligée à s'humilier et à ne pas se prévaloir d'une dignité qui coûte en quelque façon à son Fils toute sa majesté et sa gloire.

Admirable humilité, et bien différente de celle des autres saints, par rapport au principe d'où elle vient. Quand les Pères de l'Eglise nous donnent quelques règles de cette belle vertu, ils veulent que pour nous humilier nous comparions la grandeur de Dieu avec la bassesse de notre condition, et que, suivant le sentiment de Job, nous cessions d'avoir bonne opinion de nos personnes, dès que nous considérons ou sa sainteté ou sa gloire : *Nunc oculus meus videt te, et idcirco ipse me reprehendo* (Job., XLII). Mais l'humilité de Marie se conserve, ce semble, par un principe tout opposé. C'est en comparant les abaissements d'un Dieu avec ses propres grandeurs qu'elle s'humilie et qu'elle triomphe de sa gloire dans la maison d'Elisabeth, quand cette cousine, surprise de l'honneur qu'elle lui fait, s'écrie : *Unde hoc mihi ut mater Domini mei veniat ad me?*

Que Marie ait été humble devant Dieu, je ne m'en étonne pas, puisque de quelque grandeur qu'elle fût revêtue, elle la devait à Dieu même. Que Marie ait été humble devant l'ange qui lui annonça le mystère de l'Incarnation, je ne m'en étonne pas encore, puisque si elle était plus que lui quand il l'a quittée, elle était encore moins que lui quand il vint la trouver. Mais que Marie ait été humble devant Elisabeth, que la mère d'un Dieu se soit abaissée jusqu'à rendre visite à une femme, j'en suis si surpris que j'appréhende presque qu'elle ne fasse, par cette démarche, quelque préjudice aux grâces qui l'élèvent infiniment au-dessus du reste du monde.

Elisabeth était parente de Marie, je l'avoue, mais l'inégalité des grâces, qui était entre elles, avait ôté toute l'égalité que la nature et la proximité du sang avaient pu y mettre; et c'est dans cette vue qu'Elisabeth, comme partagée entre des sentiments d'admiration et de joie, s'écrie : *Unde hoc mihi, ut mater Domini mei veniat ad me?* Qui suis-je, et qui m'a procuré ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me trouver chez moi? Elle se comporta en cette occasion, dit saint Grégoire de Nysse, comme Ruth, qui voyant Boos devant elle, s'écria : *Unde hoc mihi ut inveniam gratiam ante oculos tuos et nosse me digneris peregrinam mulierem* (D. Greg. Nissenus in homil. natal. Domini. Ruth, III) : D'où me vient ce bonheur d'avoir pu vous plaire, et de ce que vous m'avez fait la grâce de me considérer, moi qui ne suis qu'une femme pauvre et étrangère? Ou bien elle dit par avance ce que le centenier dira ensuite : Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison; eh! qui suis-je, pour espérer cette faveur?

Ce furent là, encore un coup, les humbles sentiments d'Elisabeth, quand elle s'écria : *Unde hoc mihi, etc.* (Matth., VIII). Car étant remplie du Saint-Esprit, qui lui avait révélé l'incarnation du Verbe : *Repleta Spiritu Sancto Elisabeth*, c'est comme si elle avait dit en voyant sa mère : Je sais, ô mon Dieu, que j'ai reçu de votre bonté des grâces toutes particulières, que vous avez rendu ma vieillesse féconde, et que vous avez voulu que je donnasse la vie à un enfant en un âge où les autres femmes ont coutume de perdre la leur. Je sais que la vie de ce Fils que vous me donnez ne sera pas moins miraculeuse que sa naissance, et qu'étant le plus grand d'entre les enfants des femmes, il me doit rendre une des plus heureuses d'entre les mères. Mais après tout je sais qu'Elisabeth n'est rien auprès de Marie, comme l'enfant que je porte ne doit rien être en comparaison de Jésus. Si j'ai quelque grâce, n'a-t-elle pas la plénitude des grâces? Si je donne au monde le serviteur qui doit préparer les voies du Messie, n'y donne-t-elle pas le Messie, qui lui-même est la voie? Il était donc de mon devoir de me rendre auprès d'elle pour la servir, et cependant elle me prévient aujourd'hui, quelle étrange nouveauté, et d'où me peut venir un si grand honneur : *Unde hoc mihi?*

Voilà, saintes épouses de Jésus-Christ, les sentiments que vous devez concevoir en ce jour que votre piété et votre institution ont rendu si célèbre. Il n'y a rien, dit votre bienheureux Père, qui puisse tant nous humilier devant la miséricorde de Dieu que la réflexion que nous faisons sur les faveurs particulières que nous en avons reçues. Mais, par un malheur qu'on ne peut assez déplorer, il manque souvent, comme il ajoute, à cette réflexion une condition dont le défaut la rend inutile. Ne craignons pas, dit-il, que la connaissance des grâces que nous avons reçues de Dieu nous enfle, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous, et que nous avouions, comme Marie l'avoue aujourd'hui, que c'est le Seigneur qui a opéré ces merveilles en nos personnes : *Fecit mihi magna qui potens est* (S. François de Sales, dans son Introduction à la Vie dévote).

Mais hélas! qu'il y a peu de chrétiens qui fassent comme elle cette réflexion tout entière? Combien s'en trouve-t-il qui ne la font qu'à demi; qui connaissant leurs mérites et leurs avantages, en demeurent là sans s'humilier, parce qu'ils ne croient pas en être entièrement redevables à la miséricorde de Jésus-Christ, qu'ils s'imaginent être d'eux-mêmes capables de quelque chose de bon, et avoir fait tout le bien qu'ils ont reçu?

Défendez-vous, âmes saintes, défendez-vous d'une réflexion si imparfaite. Vous recevez de grandes faveurs de votre époux, vous êtes pénétrées de ses grâces, il vous rend capables des plus saintes actions et vous associez, en quelque manière, à la maternité divine; mais faites que la connaissance que vous

avez de tous ces avantages vous soit aussi utile que le souhaite votre saint fondateur, qui veut que vous vous avouiez indignes de ces bienfaits, et que vous disiez avec autant de vérité que le prophète-roi : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei*. Seigneur, je proteste en votre présence que mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil pour tous les biens que j'ai reçus de votre miséricorde ; vos grâces l'ont humilié, vos faveurs l'ont abaissé, et plus il a reçu, plus vos dons l'ont rendu soumis et reconnaissant. Si Marie, quoique votre mère, s'abaisse aujourd'hui non-seulement à être votre servante, mais à être encore celle de vos créatures, quelle apparence que je m'élève, moi qui ne suis rien en comparaison d'elle, et que mon cœur s'enfle de quelques grâces que vous lui avez faites ? *Domine non est*, etc. C'est par là, au contraire, que je reconnais que mon humilité doit être charitable et officieuse, à l'exemple de cette sainte créature qui non-seulement triompha de la grandeur en sa personne, mais encore du péché en celle de saint Jean-Baptiste. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. Saint Ambroise a très-judicieusement remarqué que l'humilité, et la charité marchent toujours ensemble, et que ces deux vertus sont si étroitement unies que celui qui possède l'une, jouit aussi et remplit les devoirs de l'autre. L'humilité, selon lui, est une partie de la charité, et la charité une partie de l'humilité. La charité n'est ni ambitieuse ni enflée d'orgueil, dit saint Paul ; l'humilité n'est ni oisive ni indifférente au bien du prochain, dit le même apôtre ; et ce fut par ce principe que Marie également humble et charitable, oublia ses avantages, pour prévenir par une officieuse charité les besoins de sa cousine, et encore plus ceux de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Ils étaient grands, ces besoins, puisqu'il s'agissait de la sanctification avancée d'un petit pécheur, d'ôter la tache originelle à Jean-Baptiste, et de lui faire voir, comme dit saint Pierre Chrysologue, le jour de la grâce avant qu'il vît celui de la nature. Mais de quelle manière Dieu se servira-t-il pour opérer un tel effet ? du ministère de l'humble Marie, qui portant dans son sein le Sauveur de tous les hommes, ne sera pas à la vérité le principe de cette nouvelle grâce de l'enfant d'Elisabeth, mais l'occasion et l'instrument.

L'une des circonstances qui nous font admirer davantage la sagesse et la providence de Dieu, est de savoir qu'avec des choses de néant, et pour parler aux termes de l'Apôtre, qui ne sont pas, il ait ruiné toutes les puissances du monde, et qu'avec des sacrements dont la forme consiste en quelques paroles, et la matière en des éléments fort communs, il efface encore tous les jours nos péchés.

Or, cette conduite de Dieu dans la sanctification des hommes a commencé aujourd'hui à paraître dans la maison de Zacharie. Après que le Verbe incarné a comble sa mère de

grâces, rien ne lui était plus cher que d'en remplir son précurseur, et de sanctifier un enfant qui était cet ange choisi pour lui préparer ses voies. C'est ainsi que ce que nous aimons davantage est le premier sujet de nos faveurs et de nos bienfaits. Le roi Assuérus aimait davantage la ville d'Husa, que les autres places de son vaste empire ; et lorsqu'il avait quelque magnifique festin à faire, il l'a choisissait préférablement à elles (*Esther*, I ; II *Reg.*, V et VI). Le roi David aimait plus sa chère Sion que ce qui était dans son royaume, et ce fut par cette raison qu'il y fit conduire l'arche de l'ancienne alliance, pour lui faire plus d'honneur, et répandre sur elle de plus abondantes bénédictions. Le Verbe incarné aime l'enfant d'Elisabeth, il l'a choisi pour être son ange et son précurseur, il l'a destiné pour être son ambassadeur et son témoin ; il faut donc qu'il lui donne des grâces particulières, et qu'étant encore enfermé dans le sein de Marie où s'est fait le mariage de la nature divine avec l'humaine, il transporte cette arche de la nouvelle alliance dans la maison de cette femme.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas s'il oblige sa mère de traverser avec précipitation les montagnes de la Judée ; et s'il l'a presse intérieurement de se rendre chez sa cousine. A peine y est-elle arrivée qu'il s'explique par sa bouche, attachant aux paroles qu'elle prononce la vertu de sa grâce pour la sanctification de Jean-Baptiste, et se servant de ce faible organe pour produire un aussi grand effet, qu'est celui de la destruction du péché d'origine. *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo*. Dès que j'ai ouï votre voix, dit Elisabeth à Marie, l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli de joie.

Qu'y a-t-il en apparence de plus faible qu'une voix ? qu'y a-t-il en apparence de moins efficace que la civilité que rend une femme aussi humble que Marie ? Cependant ce témoignage de son humilité devient un instrument de son pouvoir ; par les mêmes paroles dont elle se soumet à sa cousine, elle applique la vertu de son Fils, qui voulant bien agir par son entremise, attache le salut d'un enfant à la voix de sa mère, comme il a depuis attaché à la parole des prêtres celui de tous les hommes : *Ut facta est vox*, etc.

Que dis-je ici, chrétiens ? N'est-il point injurieux à Marie de la comparer aux prêtres en cette occasion, puisque sa voix tout humble qu'elle est, triomphe plus glorieusement qu'eux du péché ? Les prêtres ne peuvent répandre la grâce dans l'âme d'un enfant à moins qu'il ne soit au monde, et qu'il ne salue le jour. Afin qu'un homme puisse naître, dit saint Augustin, il faut qu'il soit né, et le pouvoir des ministres du Seigneur ne s'étend jamais jusque dans les entrailles d'une mère, pour y sanctifier un enfant qu'ils ne voient pas. Mais la voix de Marie fait dans la personne de saint Jean ce que celle de

tous les prêtres ne saurait faire dans les autres enfants ; voix qui pénétre jusque dans les flancs de sa mère ; voix qui va chercher ce pécheur dans le lieu où règne le péché ; voix enfin, dit saint Grégoire, qui n'attend pas qu'il soit né pour le faire renaître à la grâce : *Priusquam nasceretur, renatus.*

Les prêtres ne peuvent délivrer un enfant de la concupiscence, lorsqu'ils le délivrent du péché ; la fille bien plus opiniâtre que son père demeure dans l'homme après le baptême, et quoiqu'elle soit la matière de nos triomphes, et le sujet de nos mérites, ce n'est cependant qu'avec confusion que nous portons en nous-mêmes ce qui peut y faire rentrer à tout moment notre ennemi. Mais Marie, plus puissante que les prêtres, tarit en quelque manière la source du péché dans le précurseur de son fils, ou, pour mieux dire, ce fils la tarit lui-même par son ministère, et, comme saint Augustin croit que la concupiscence est ou supprimée ou du moins enchaînée dans un homme, lorsqu'elle ne produit aucun effet, il faut avouer que Jean-Baptiste n'étant jamais tombé dans la moindre faute, le principe du péché a été éteint, ou lié en sa personne par la voix de la sainte Vierge.

Les prêtres en communiquant la grâce à un enfant, n'avancent jamais l'usage de sa raison. S'ils le lavent de son péché, ils ne dissipent pas ses ténèbres ; et quoique selon saint Augustin il y ait quelque espèce de justice de le sauver par la volonté de Jésus-Christ, après qu'il n'a péché que par celle d'Adam, cependant il est étrange qu'après son baptême il ait la foi, et qu'il ne croie pas ; l'espérance, et qu'il n'espère pas ; la charité, et qu'il n'aime pas. Marie animée d'un enfant qui est le maître de la nature, a reçu un plus grand pouvoir. Jean-Baptiste reçoit de Jésus-Christ par elle la raison au même temps qu'il reçoit la grâce ; et si nous consultons les Pères, ils nous apprendront que cet extraordinaire tressaillement, qui fut un témoignage de la joie de cet enfant, fut par une suite nécessaire une marque de sa connaissance et de sa raison. *Intelligendi sensum habebat*, dit saint Ambroise, *qui exultandi habebat affectum.*

Enfin l'humble Marie est plus puissante que les prêtres, en ce que Jésus-Christ, donnant par son organe les grâces sanctifiantes à Jean-Baptiste, lui donne aussi les gratuites. Le baptême, par exemple, ne nous élève ni à la qualité de prophète, ni à celle de prédicateur : ce sacrement, renfermant toute son utilité dans l'âme de ceux qui le reçoivent, ne les rend pas nécessairement utiles aux autres. Mais la voix de Marie produit un effet bien différent dans l'âme de Jean-Baptiste : elle le fait prophète, quand elle le sanctifie, elle le fait raisonnable et précurseur de Jésus-Christ tout à la fois ; c'est-à-dire, pour m'expliquer avec saint Augustin, qu'il entre dès le ventre de sa mère, en exercice de ces deux qualités : *Nondum maturus ad ortum, et jam maturus ad officium.* La nature n'a pas encore disposé son corps à la naissance, et

la grâce le rend déjà capable de faire la première fonction de sa charge : *Quem necdum sermone poterat, prophetico gaudio revelavit*, ne pouvant encore annoncer le Messie par sa parole, il le découvre par une joie prophétique : *Exultat nuntius suæ matri qui nescius erat vitæ*, il fait sentir à sa mère la présence de son Dieu, quoiqu'il ne sache pas encore parler, et qu'il n'ait presque pas commencé à vivre. Ne sont-ce pas là des miracles bien surprenants opérés par la voix d'une vierge, et sa charité officieuse pouvait-elle la faire triompher plus glorieusement du péché ?

Si je n'avais à parler qu'à des personnes engagées dans le monde, il me serait aisé de tirer de ces grandes vérités, des conséquences très-importantes qui les instruiraient de leurs devoirs. Imitez, dans vos visites, leur dirais-je, l'exemple de Marie dans celle qu'elle rend aujourd'hui à Elisabeth, triomphez comme elle, non-seulement de la grandeur, mais encore du péché, en édifiant votre prochain par ces conversations pleines d'humilité et de charité que l'apôtre saint Paul vous marque en tant d'endroits de ses Épîtres. *Soyez*, vous dit-il, *l'exemple des fidèles dans vos paroles, dans vos conversations, dans votre charité, dans votre humilité, dans votre chasteté, dans votre foi* (I *Timoth.*, IV). Les paroles de Marie furent édifiantes et utiles, que les vôtres servent au bonheur de votre prochain. Les conversations de Marie avec Elisabeth communiquèrent à cette chère parente l'esprit de Dieu, que les vôtres fassent passer ce divin esprit dans l'âme de ceux que vous fréquentez. La charité de Marie fut prévenante et officieuse, que la vôtre aille au-devant des besoins, soit spirituels, soit temporels de vos frères. L'humilité de Marie fut héroïque, que la vôtre ait ce même caractère, qu'elle soit accompagnée d'ingénuité, de simplicité, de modestie. La chasteté et la foi de Marie furent exemplaires, que ces deux vertus édifient ceux avec lesquels vous liez quelque société.

Ainsi parlerais-je à des personnes séculières, si mon discours ne s'adressait qu'à elles ; mais pour vous, mesdames, qui êtes éloignées du monde dont les visites sont rares et les conversations saintes, que vous dirai-je ? Trois choses, qui sont renfermées dans mon évangile : ce que fit Marie, ce que fit Jésus et ce que fit Jean-Baptiste. Qu'est-ce que fit Marie dès qu'elle eut su par une inspiration intérieure du Saint-Esprit, qu'elle devait aller rendre à Elisabeth de charitables offices ? Elle suivit aussitôt le mouvement de la grâce, et, sans rien appréhender ni pour la faiblesse de son sexe, ni pour la délicatesse de sa complexion, elle alla vers elle en diligence, et traversa les montagnes de la Judée. Que nous serions heureux, mesdames, si nous obéissions avec la même diligence aux mouvements du Saint-Esprit, si nous n'apportions pas tant d'injustes délais, ou tant de vains prétextes pour nous dispenser de suivre les attraites de la grâce qui nous appelle, mais, hélas ! le dirai-je à votre confusion et à la mienne ? Nous avons

pour satisfaire nos passions beaucoup d'ardeur, et pour obéir à Dieu beaucoup de tiédeur et de nonchalance. Nous demeurons dans les vallées, c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise (*Amb., lib. de Virginitas*), dans le train d'une vie commune, pendant que Dieu nous invite à aller sur les montagnes, *in montana*, par des vertus plus parfaites et plus héroïques que ne sont les nôtres.

Mais qu'est-ce que Jésus et Jean-Baptiste firent dans cette occasion que nous puissions imiter? Je trouve de la charité dans l'un, de la joie et de la reconnaissance dans l'autre; Jésus sanctifie son précurseur, et ce petit précurseur sentant la présence de son Dieu, tressaille de joie pour le recevoir. Oh! le beau modèle, mesdames! C'est vous que Jésus vient visiter dans votre désert, c'est vous qu'il vient sanctifier par des grâces prévenantes, témoignez-lui donc votre reconnaissance, réjouissez-vous de la présence d'un si digne hôte, que tout ce que vous avez de facultés et de puissances témoignent par de saintes et d'impatientes émotions, combien vous êtes sensibles à ses bienfaits.

J'aurais lieu de m'étendre sur ce sujet, si je ne voulais achever les victoires que l'humilité de Marie remporte. Elle a déjà vaincu la grandeur en sa personne, et le péché en Jean-Baptiste: voyons à présent comme elle est assez ingénieuse pour se défendre des louanges d'Elisabeth. C'est mon troisième et dernier point.

III. — De toutes les vertus, il n'est permis, ce semble, qu'à l'humilité de résister à Dieu, la foi lui rend une aveugle soumission, l'espérance se confie en ses promesses, mais l'humilité semble quelquefois combattre ses volontés. Ce solitaire qui se cache lorsque Dieu veut le produire: ce prêtre qui refuse un évêché que Dieu lui offre, sont de fort innocents rebelles, et si l'Ecriture nous apprend que Dieu résiste aux superbes, on voit pour lors, par un admirable renversement, des humbles même résister en quelque manière à Dieu.

Ce combat de Dieu contre Dieu, si je puis parler ainsi, ne parut jamais mieux que dans le mystère de ce jour. Dieu qui veut faire reconnaître Marie mère de son Fils, inspire à Elisabeth de lui faire un éloge digne de sa grandeur, et afin d'ôter tout soupçon de flatterie, il la remplit même de son esprit: *Repleta est Spiritu sancto Elisabeth, et exclamavit*; et Marie instruite de cette conduite, ne laisse pas néanmoins de lui résister par une humilité qui triomphe de la plus raisonnable et de la plus juste de toutes les louanges.

Mais avant que de vous expliquer quel est l'artifice dont elle se sert, il est nécessaire d'examiner les termes de son éloge. Elisabeth lui dit d'abord qu'elle est bénie entre toutes les femmes. Quoi de plus juste que cette louange? Les filles d'Adam sont d'une condition bien déplorable depuis le péché de leur père, dit saint Bernard: si elles en-
fantent, elles souffrent de la douleur, si elles

n'enfantent pas, elles sont chargées de malédictions, du moins parmi les Juifs: *Maledicta sterilis in Israel*. Marie seule est délivrée de toutes ces fâcheuses extrémités, elle conçoit sans impureté, elle enfante sans douleur, elle produit un fils, mais elle ne connaît point d'homme, et, pour comble de grandeur, elle est mère de celui dont un Dieu est le père: N'est-ce pas là être bénie entre toutes les femmes?

La seconde partie de son éloge est encore plus considérable. Elisabeth l'appelle la mère de Dieu, *Mater Domini*; grand et admirable nom qu'elle lui donne la première, rendant un hommage extérieur et public à sa maternité divine, apprenant la première à l'Eglise à lui accorder cette éminente qualité et préparant déjà des armes pour confondre Nestorius quand il sera assez insolent pour la lui disputer.

Enfin les dernières paroles de son panégyrique ne sont pas moins justes. Elisabeth la congratule de sa foi, et quand vous aurez appris de saint Augustin que cette foi lui était aussi nécessaire que sa pureté pour être mère de Jésus-Christ, et qu'il fallait croire aux paroles de Dieu pour le concevoir, vous vous joindrez sans doute à cette femme pour louer Marie d'une vertu qu'elle a possédée en un si souverain degré: *Beata quæ credidisti*.

Comment est-ce donc que Marie pourra se défendre de si justes louanges, sans offenser ou son humilité en les recevant, ou la vérité en les repoussant? Admirez ici l'artifice dont elle se sert, en rapportant à Dieu, comme au principe de tout bien, les grandes choses qu'on lui attribue. Vous me louez, dit-elle à Marie, et moi je loue le Seigneur, *Magnificat anima mea Dominum*. Vous vous réjouissez de ma présence, et mon âme se réjouit de celle de mon Sauveur; *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. Vous m'appellez mère de Dieu, et vous ne considérez pas qu'il a eu égard à l'humilité de sa servante: *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. Vous dites que je recevrai à cause de ma foi, l'accomplissement des merveilles qui m'ont été annoncées; mais prenez garde de ne point attribuer à mon mérite des choses que la postérité attribue justement à mon bonheur: *Beatam me dicent omnes generationes*. Si bien que Marie, opposant toutes les paroles de son cantique à toutes les circonstances de l'éloge qu'Elisabeth lui donne, elle résiste en quelque manière par les mouvements de l'esprit de Dieu à l'esprit de Dieu même, c'est-à-dire qu'elle trouve le secret de conserver son humilité pour sa personne, et sa reconnaissance pour son Dieu.

Je vous avoue ici, mes frères, que l'un de mes plus grands étonnements est de trouver parmi les chrétiens tant de complaisance pour leurs actions, et tant d'avidité pour les louanges. Quelle apparence qu'on loue des vertus aussi parfaites que sont les nôtres, après que Marie n'a pu consentir qu'on fît l'éloge des siennes qui étaient si accomplies? A bien examiner les plus saintes actions du

monde, il y a toujours certains défauts qui ne doivent servir qu'à humilier ceux qui les font. N'est-ce point amour-propre, disait autrefois une sainte religieuse, de trouver du goût dans l'obéissance? N'est-ce point présomption de ne vouloir que des croix rigoureuses? N'est-ce point complaisance de ne vouloir s'entretenir que des choses saintes? N'est-ce point délicatesse de vouloir communier tous les jours? N'est-ce point ou ingratitude de cacher les grâces que Dieu m'a faites, ou vanité de les publier? Ah! faut-il, Seigneur, ajoutait-elle, faut-il que nos meilleurs actions soient en danger de vous déplaire? et que nous ayons en nous une malignité qui infecte les meilleures offrandes que nous vous faisons? Ainsi, mesdames, comme il se trouve beaucoup d'imperfections dans nos actions que nous estimons les meilleures, quelle injustice ne serait-ce pas d'en prétendre des louanges? Ne consentons, par conséquent, jamais que leur peu de mérite se perde par une approbation aussi faible qu'est celle du siècle, et pensons à cette effroyable parole que Jésus-Christ doit un jour prononcer contre ceux qui auront recherché les louanges des hommes : *Jam receperunt mercedem suam* ; ils ont déjà reçu leur récompense. Avons-nous quelque ambition que nos actions soient louées? Ayons-la tout entière, et briguons les applaudissements de celui qui, connaissant mieux que personne leur mérite, leur accordera un jour toutes les louanges qui leur sont dues : *Tunc laus erit unicuique a Deo*.

C'est à ce juste estimateur des actions que je vous renvoie, âmes saintes ; à Dieu ne plaise que je diminue les grandes récompenses qui sont préparées à votre pureté, à votre obéissance, à votre solitude, par les faibles éloges que j'en pourrais faire ; et d'ailleurs je m'assure que vous auriez peine à souffrir des louanges en un jour où la mère de Jésus-Christ les refuse avec tant de modestie. Persuadées que le plus sûr moyen de vous conserver la qualité des filles de sainte Marie, c'est d'embrasser la grande vertu qu'elle fait paraître dans le mystère de sa visitation, imitez cette humilité lorsqu'elle est victorieuse de la grandeur. Imitez-la lorsqu'elle est victorieuse du péché. Imitez-la enfin lorsqu'elle est victorieuse de la louange, afin qu'après avoir marché sur les pas de votre mère sur la terre, vous puissiez triompher avec elle dans le ciel, où nous conduise, etc. *Amen*.

SERMON

POUR LA TRANSLATION DE SAINT BENOÎT.

Implebit Deus splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit.

Dieu remplira votre âme de lumière, et délivrera vos ossements (Isaïe, chap. LVIII).

Je sais bien, messieurs, que les corps des saints ne peuvent être parfaitement glorieux que dans la résurrection générale, et qu'il faut que Jésus-Christ détruise l'empire de la mort par son second avènement avant que leurs âmes se relèvent tout à fait de la

honte : *Novissime inimica destruetur mors*. Mais je sais aussi que Dieu n'a pas toujours voulu que toute la gloire de leurs corps fût différée, qu'il a souvent prévenu en quelque chose le temps de leur résurrection, et qu'il impatient de leur faire partager la récompense de leurs âmes, comme ils avaient partagé leur mérite, il les a dès ce monde favorisés de sa protection et revêtus de sa puissance.

Jamais cette conduite ne parut avec plus de pompe que sur la personne du grand et incomparable saint Benoît. Son âme, au moment de sa mort, fut à la vérité pénétrée de lumières ; les anges lui dressèrent des trophées ; saint Maur (vous le savez, mes révérends pères), fut le témoin de son triomphe. Mais quoi ! serait-il possible que le corps de ce grand saint, qui a mérité en partie ce triomphe, n'y eût point de part ? Serait-il possible que la providence divine abandonnât ce corps à la fureur des barbares, tandis que son âme jouit de la félicité des anges ? Non, chrétiens, Dieu est trop juste pour le traiter avec tant d'inégalité ; cette translation magnifique qui s'en fait de l'Italie dans ce royaume, cette puissance souveraine qui lui est donnée sur la maladie et sur la mort, ce tombeau superbe qu'on lui élève à Fleury, ce concours de peuple qui aborde de toutes parts pour l'honorer, tant de merveilles nous font voir que la prophétie d'Isaïe achève de s'accomplir en sa faveur, et que si Dieu pénétra son âme de splendeurs au jour de sa mort, c'est aujourd'hui qu'il délivre son corps de la honte du tombeau : *Implebit Dominus splendoribus animam, et ossa tua liberabit*. Divin Esprit qui avez pris plaisir de faire autrefois de ce sacré corps un temple digne de votre grandeur, et qui paraissez l'animer encore, tout divisé qu'il est, par les merveilles que vous lui faites opérer, je demande ici votre secours par l'entremise de votre Epouse, à qui j'adresse les paroles de l'Ange : *Ave, Maria*.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus contraire à l'esprit du christianisme que l'esprit des stoïciens, et que l'orgueil qui animait cette fameuse secte soit étrangement opposé à l'humilité de l'Evangile, néanmoins j'ose dire que ces philosophes ont souvent tenu le langage des saints, et que s'ils leur ont été opposés dans leurs sentiments, ils ne l'ont pas toujours été dans leurs paroles. L'indifférence que témoigne le sage de Sénèque pour la sépulture de son corps, et pour les honneurs du tombeau ne se peut assez comprendre. Ce sage, dit-il, ne doit jamais s'embarasser de ce qui arrivera à son corps après sa mort, cette âme divine étant prête d'entrer en liberté, ne doit pas se mettre en peine si la prison d'où elle sort sera fort honorée, si ce cadavre qu'elle abandonne n'aura point d'autre sépulture que le ventre des bêtes, s'il ne sera point réduit en cendres par la cruauté des flammes, si enfin la terre recevra dans son sein un corps dont elle a fourni la matière : *Ille divinus animus egressurus, quo receptaculum suum conseratur, an ignis illud exurat, an fera distrahant, an terra con-*

tegat, non ad se judicat pertinere. Au reste ajoutez-t-il, le temps et la nature feront toujours pour ce corps ce que la cruauté des hommes ne voudra pas faire. Si ses parents lui déniaient la sépulture, le temps, en le réduisant en cendres lui rendra ce devoir, et la nature le partageant entre les éléments, lui fera ainsi de fort magnifiques obsèques : *Quem sævitia projecit dies condet, nec tumulum curo, sepelit natura relictos.*

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, entendre parler quel'un de ces généreux athlètes qui répandirent autrefois leur sang pour la querelle de Jésus-Christ? Ne croiriez-vous pas entendre un martyr qui défie tout ce que la mort a de plus horrible en présence des tyrans et des bourreaux? Et si nous ne savions que la vanité a été l'âme de ces paroles, y mettrions-nous de la différence d'avec celles que nos plus illustres saints ont prononcées sur ce sujet? Vous savez que la plupart de ces grands hommes que nous honorons ont eu la même indifférence pour leur sépulture, et qu'ayant méprisé leur corps pendant leur vie, ils n'ont pas commencé à en avoir du soin à leur mort; mais il faut avouer qu'ils ont eu des motifs bien plus légitimes de ce mépris, que tous ces orgueilleux philosophes. C'a été parce que l'arrêt de leur mort paraît de poudre, qu'ils ne se sont pas mis en peine que le feu, par exemple, avançât en leurs personnes ce que la justice divine doit faire en tous les hommes; c'a été parce que la puissance de leur Dieu doit, dans la résurrection, s'étendre sur la terre et sur les eaux, qu'ils n'ont pas appréhendé de servir de proie aux bêtes, ou de nourriture aux poissons; c'a été enfin, parce que la providence divine veille sur ses saints jusque dans les entrailles de la terre, qu'elle les conduit et qu'elle les protège jusque dans le tombeau, qu'ils n'ont jamais ordonné de leurs pompes funèbres.

Que le grand saint Benoît était pénétré de cette vérité, lui dont Dieu, par une faveur toute particulière, s'est chargé lui-même de faire les obsèques, lui en faveur duquel il a fait cent miracles qui ont révélé la gloire de son tombeau, et par lesquels il a paru que non content d'avoir déjà pénétré son âme de splendeurs et de lumières, il a voulu délivrer par une translation magnifique ses os de la honte où l'impiété les voulait réduire : *Implebit Deus splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit.*

Pour vous faire voir cette merveille avec quelque ordre, il faut remarquer, que le tombeau porte ordinairement trois qualités dans l'Ecriture sainte. Tantôt elle l'appelle une terre d'oubli, tantôt une maison éternelle, et quelquefois un lieu de honte. C'est-à-dire que depuis que les plus grands rois sont une fois dans le sépulcre, toute leur réputation ne les peut garantir de l'oubli, tout leur pouvoir n'est pas capable de les tirer de ce séjour éternel, tous les honneurs ne sauraient les y mettre à couvert de la honte. Or, je trouve que notre grand saint, par un

privilege qui est fort particulier, triomphe aujourd'hui de tous ses ennemis. Le tombeau, qui porte ces trois qualités funestes à l'égard de tous les hommes, les quitte à l'égard de saint Benoît, puisque Dieu, non content de pénétrer son âme de gloire dans le ciel, délivre aujourd'hui sur la terre son corps de l'oubli, de l'éternité et de la honte du tombeau : *Implebit Deus splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit.* C'est le sujet de votre attention et de mon discours.

I. — Que le tombeau soit une terre d'oubli, et que ce triste lieu ensevelisse ordinairement les noms des hommes avec leurs corps, c'est une vérité dont l'Ecriture sainte, s'expliquant en mille endroits, ne nous permet pas de douter. Lorsque David exagère l'abandonnement où il se trouva dans la révolte de ses Etats, il se compare avec l'oubli où se trouvent les morts dans leur sépulcre : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* Et ce prophète, demandant à Dieu ce qu'il a enfin ordonné de ses élus après leur mort, il le conjure de lui apprendre si sa justice ne se fera pas connaître dans la terre d'oubli, c'est-à-dire, comme veulent les interprètes, s'il ne les tirera pas de l'oubli où le tombeau met les autres hommes : *Numquid cognosceatur justitia tua in terra oblivionis?*

En effet, chrétiens, l'expérience nous apprend que la terre n'a pas plutôt couvert un mort, que le monde en perd incontinent le souvenir. Que reste-t-il de ces princes et de ces conquérants qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde? Quelque ambition qu'ils aient eue de s'immortaliser par leurs batailles et par leurs victoires, quelques villes superbes qu'ils aient désolées pour s'acquérir de la gloire, quelque soin même qu'ils aient pris de se faire élever des mausolées, que nous en reste-t-il? *Periit memoria eorum cum sonitu.* Leur mémoire s'est évaporée avec leur pompe funèbre, le temps a renversé ces monuments superbes que la vanité leur avait élevés, il les a accablés eux-mêmes sous les ruines de ses grands bâtiments, il nous a dérobé la connaissance de leurs cendres et du lieu où elles étaient; et nous pouvons véritablement dire de leur tombeau ce que les espions rapportèrent aux Israélites de la terre promise, que c'est une terre qui dévore ses habitants, et qui ne laisse aucun vestige de leurs personnes : *Terra ista devorat habitatores suos* (Numer., XIII).

Montrez-moi, disait autrefois saint Chrysostome, montrez-moi le tombeau qui renfermait Alexandre, ce redoutable conquérant qui, selon le témoignage de l'Ecriture même, a tenu la terre dans le silence, *Siluit terra in conspectu ejus*, qui a mis toute la nature dans l'étonnement, qui n'a pas voulu d'autres bornes à ses conquêtes que celles du monde, où sont ses cendres et son tombeau? *Tu vero mihi sepulchrum ostendas Alexandri?* Celui qui n'a pas trouvé tout l'univers assez grand pour son ambition, n'est pas aujourd'hui maître de cinq pieds de terre; son corps n'a pas un lieu qui soit remarquable, et étant inconnu au reste des hommes, ne

doit-il pas être justement appelé une terre d'oubli? Mais, comme ajoute fort à propos le grand saint Chrysostome, il n'en est pas de même des serviteurs et des disciples de Jésus-Christ, leur tombeau est fameux par toute la terre; ne sait-on pas où est celui de ces deux apôtres qui répandirent leur sang dans la première ville du monde? N'est-il pas plus connu que celui du tyran qui les a fait mourir? et ne puis-je pas dire aujourd'hui que leur mémoire a eu le même sort que l'Evangile qu'ils ont prêché.

Il est admirable, messieurs, que l'Evangile se soit multiplié par la chose du monde la plus stérile, qui est la mort. Les apôtres ne se sont jamais mieux acquittés de la commission qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ qu'en mourant; et ce qui doit nous surprendre davantage, c'est que l'idolâtrie qui pensait se conserver en les détruisant, a été contrainte par leur mort même de céder à l'Evangile. Il me semble que la mémoire des apôtres a eu le même sort à l'égard de celle des tyrans que l'Evangile a eu par rapport à l'idolâtrie; et il ne faut point, continue saint Chrysostome, d'autre preuve de cet événement irrégulier que ce qui s'est passé dans Rome. N'est-il pas étrange que Néron y soit dans l'opprobre, et que Pierre et Paul y soient dans la vénération? Les Romains ont horreur du tombeau de ce tyran, les barbares mêmes ont du respect pour celui de ces apôtres : *Illius quidem loculum et proprii rejiciunt, horum autem sciunt et barbari*. Et comme c'eût été un étrange prodige si on avait vu Pompée, après la bataille de Pharsale, empereur des Romains, et si César avait été dans l'infamie; n'est-ce pas une merveille aussi surprenante de voir Pierre, que Néron a crucifié, chasser après sa mort cet empereur de son trône, entrer en possession de son empire et de ses états, jeter ses cendres et son nom dans l'oubli, et rendre enfin son propre tombeau le lieu le plus fameux du monde : *Christi vero servorum et sepulcra sunt clara, regiam assecuta civitatem*.

Comme je ne vois pas de saint dans l'Eglise qui ait plus imité la vie et les actions des apôtres, que saint Benoît, je n'en vois point aussi qui ait eu plus de part à leur gloire et à leur triomphe. Car, outre que son détachement a été aussi noblement récompensé que celui de saint Pierre, et qu'après avoir renoncé comme lui au désir et à l'espérance des richesses, Jésus-Christ lui a donné une partie du monde pour son héritage; il est encore vrai que son tombeau a triomphé de l'oubli aussi glorieusement que celui des apôtres.

Permettez-moi, messieurs, de vous faire voir cette merveille par la première circonstance de la translation de son corps. Les Lombards dans une guerre qu'ils eurent avec les Impériaux, ayant mis toute l'Italie à feu et à sang, et n'ayant pas même épargné dans leur fureur les lieux les plus sacrés, ruinèrent le monastère du Mont-Cassin, si fameux par la demeure de notre Saint; il chassèrent les enfants de l'héritage de leur père;

ils changèrent ce lieu peuplé de saints, en une affreuse solitude, et ces sacrilèges, renversant cette maison, qui était le berceau de tant de grands hommes, ensevelirent sous ses ruines le corps de son illustre fondateur. N'est-il pas vrai, chrétiens que les os d'un César auraient été oubliés sous ces masures? N'est-il pas vrai que le temps aurait triomphé en cette occasion d'un homme qui n'aurait rien eu de considérable que son crime? mais pour saint Benoît, que de prodiges pour tirer ses os de cette terre d'oubli! Dieu suscite en France des saints qui les vont dégager de dessous ces ruines, les astres se détachent du firmament pour découvrir leur sépulture, le ciel et la terre s'accordent pour empêcher que ses os sacrés ne soient dérobés au souvenir et à la vénération des hommes; et enfin Dieu les délivre aujourd'hui de l'oubli qui est inséparable du tombeau : *implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit*.

On me dira, peut-être, que cette circonstance étant un hasard, n'est pas ce qui garantit les morts de l'oubli et que la réputation que les Alexandre et les César se sont acquise par leurs grandes actions les peut plutôt faire revivre après leur mort, que toute la possession que l'on aurait aujourd'hui de leurs cendres. En effet, on a toujours regardé la gloire comme le partage véritable des morts. *Post humi fama*, dit Tertullien, c'est l'unique chose que les hommes emportent avec eux, c'est ce qui conserve leur mémoire dans le monde; c'est en un mot ce qui semble les faire triompher du temps et des années. Si bien que comme ces conquérants sont encore connus dans notre siècle, que nos historiens en parlent avec éloge, que nos capitaines imitent leurs actions; il semble que ce soit en vain que j'entreprenne de vous montrer que leur tombeau, différent de celui de saint Benoît, ait enseveli leur nom avec leurs corps. Mais, mon Dieu, j'ose dire que vous seriez peu absolu dans vos décrets, si le tombeau n'était effectivement une terre d'oubli pour la réputation des pécheurs! L'Ecriture, qui nous promet que la mémoire des justes sera éternelle : *In memoria aeterna erit justus* (Psal CXI), nous assure aussi que Dieu ne regarde les impies pendant leur vie, que pour les dérober à notre souvenir, et que sa justice se réserve à effacer leur mémoire de la terre : *Vultus Domini super facientes mala, ut perdat de terra memoriam eorum* (Ps. XXXIII). Et afin de vous faire juger, messieurs, comme cet ordre de Dieu est fort bien exécuté, considérez que les deux plus grands conquérants du monde et dont la mémoire semble mieux devoir triompher de l'oubli, ont toutefois mérité d'y être ensevelis dans les actions les plus importantes de leur vie. Ne sait-on pas que César n'est monté sur le trône qu'à force de crimes et qu'il n'a point eu d'autre droit à l'empire romain que l'usurpation? Ne sait-on pas qu'Alexandre a violé toutes sortes de lois dans ses combats, et qu'il n'a point eu d'autre sujet de déclarer la guerre, que la querelle injuste qu'il a faite à tous ses voisins, et, par conséquent, ne doit on pas

avouer que ces usurpateurs ayant eu plus de soin de satisfaire à leur ambition qu'à leur devoir, doivent justement perdre la réputation après avoir perdu de la vie?

D'ailleurs, si sans écouter seulement la raison, on examine les choses encore de plus près par les principes et par les sentiments de l'Écriture, n'en aura-t-on pas une estime mille fois plus injurieuse que si on les avait tout à fait oubliés? Si l'on se ressouvient du juste avec plaisir, l'Écriture veut qu'on ne pense à l'impie qu'avec horreur, et que si le nom de celui-là est dans la mémoire des hommes, le nom de celui-ci soit en exécution : *Memoria justi cum laudibus et nomen impiorum putrescet.*

Remarquez, je vous prie, la force de cette expression. Le Sage nous assure que le nom du pécheur aura le même sort que son corps; que si celui-ci a été réduit en cendres, celui-là s'évaporerait en fumée; et que si enfin la pourriture a dérobé son corps à notre vue, l'horreur doit encore ôter son nom à notre souvenir : *Et nomen impiorum putrescet.* C'est pour cette raison que saint Chrysostome après avoir dit qu'on ne trouve plus le corps d'Alexandre, ajoute qu'on ne peut pas même marquer précisément le jour de sa mort. Le monde à si peu perdu à la mort de ce prince, qu'il ne s'est pas mis en peine de savoir le jour auquel elle est arrivée; ses victoires lui ont été si peu considérables, qu'il ne s'en est jamais fait de réjouissance universelle : *Tu mihi sepulchrum ostendas Alexandri, et profer diem quo triumphavit, aut vitam finivit.* Mais pour le jour de la mort des saints, pour les jours auxquels ils ont remporté des victoires sur les ennemis de Jésus-Christ : *Dies eorum notissimi mundo festam afferentes lætitiæ*, ces jours heureux sont connus de toute la terre, et nous marquant toutes les grandes actions de ces héros, ils mettent leur nom et leur mémoire à couvert de l'oubli. Car, mes frères, peut-on dire que le nom de Benoît soit dans l'oubli, puisqu'il n'y a point de pays dans le monde où l'on ne respecte sa mémoire? Peut-on dire que les actions de ce grand homme soient hors de notre souvenir, puisque l'Eglise ordonne des fêtes et des réjouissances universelles pour les honorer? Peut-on dire enfin que le tombeau ait enseveli son nom avec son corps, puisque nous ne sommes aujourd'hui assemblés que pour rendre grâces à Dieu d'avoir tiré ses os et sa mémoire du séjour de l'oubli?

Mais qui pensez-vous, mes frères, qui lui ait procuré cet honneur? qui croyez-vous qui ait travaillé à sa gloire avec tant de succès? c'est le mépris généreux qu'il en a fait pendant sa vie. Benoît a voulu vivre dans l'oubli des hommes, il faut que Benoît soit dans leur mémoire après sa mort. Il a renoncé dès son enfance à la gloire, il s'est caché dans une caverne pour être inconnu, il n'a point voulu d'autre témoin de ses actions que son Dieu et, imitant David, qui souhaitait que toutes ses actions fussent oubliées de ses sujets, il a souhaité que les siennes ne soient connues et ne soient louées que du Seigneur,

Apud te, Domine, laus mea. Cependant son humilité le découvre, cette vertu qui est toujours ingénieuse à produire ceux qui se cachent, publie le mérite de ce grand saint; il est honoré des princes dans sa vie, il est imploré de tous les hommes dans sa mort, et son corps même aussi bien que son nom triomphe aujourd'hui de l'oubli dans le tombeau.

Apprenez de là, chrétiens, l'une des plus importantes vérités de votre religion, je veux dire que la véritable louange dépend de celui qui pénètre les cœurs, que vous devez par conséquent renfermer toute votre gloire en Dieu, n'en attendre point de la part des hommes, vous contenter d'avoir Jésus-Christ pour témoin de vos actions, vous souvenir que le baptême vous doit ensevelir avec lui, que cette obligation n'est pas plus particulière aux religieux qu'à tous les chrétiens, et qu'enfin, si vous voulez avoir part à la gloire de saint Benoît après votre mort, il faut imiter en quelque chose sa retraite et son obscurité pendant votre vie. Mais pour continuer à faire voir les avantages de son tombeau par-dessus celui des autres hommes, parlons de son second triomphe et voyons que si le tombeau leur est une maison éternelle, il perd aujourd'hui cette qualité à l'égard de saint Benoît. C'est le sujet de mon second point.

II. — La même Écriture qui nous dit que le tombeau est une terre d'oubli, nous apprend qu'il est encore une maison éternelle. Lorsque les avarés meurent, dit le prophète, ils ont souvent le déplaisir de savoir qu'ils abandonnent à des étrangers des trésors qui leur ont coûté bien du travail à amasser : *Relinquent alienis divitias suas*; mais ce qui leur est encore plus fâcheux, c'est qu'ils sont assurés que pour des palais magnifiques qu'ils leur cèdent, ils n'auront que des tombeaux fort obscurs et des maisons éternelles pour eux-mêmes : *Sepulchra eorum domus illorum in æternum.* Cette éternité dont l'Écriture sainte fait une condition inséparable du tombeau doit s'entendre à l'égard de la créature, puisque par rapport au créateur, la foi qui nous oblige de croire la résurrection des corps, nous apprend que celui qui les a pu tirer du néant aura bien le pouvoir de les tirer de la mort. Mais pour ce qui est de la nature, il est certain qu'elle n'a plus d'espérance lorsqu'elle voit un homme dans le tombeau, et, comme son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à réunir l'âme avec le corps, elle le regarde comme un horrible séjour qui n'a plus de rapport avec la vie : *Sepulchra eorum domus illorum in æternum.*

Or, si le tombeau porte cette qualité funeste à l'égard de tous les hommes, il la quitte à l'égard de saint Benoît. Oui, ce grand homme commence aujourd'hui à sortir de son sépulcre; cette translation magnifique que nous honorons est un présage d'une résurrection glorieuse, et il nous montre en abandonnant son tombeau, depuis le Mont-Cassin jusqu'à Fleury, que la demeure qu'il y fait ne sera point éternelle.

Pour entendre cette proposition, il faut savoir que quoique la terre ne soit pas le véritable séjour de la gloire, et que les saints n'y puissent être dignement honorés, Dieu ne laisse pas quelquefois d'y commencer le triomphe qu'il leur accordera dans leur résurrection. Chose admirable, il les met souvent, dès ce monde, en possession des avantages de la gloire, et, accompagnant leur sépulture de miracles et de magnificences, il nous donne un préjugé de ce qu'il fera pour eux dans le jour de leur récompense.

Saint Ambroise considérant les merveilles que les saints Gervais et Protas avaient opérées dans leurs tombeaux, admirant le pouvoir qu'ils avaient fait paraître dans leur translation, conclut que les peuples avaient raison de l'appeller une résurrection : *Non immerito, plerique hanc martyrum resurrectionem appellant*. Sur ce principe, et suivant le raisonnement de ce Père, ne pouvons-nous pas justement appeler la translation de saint Benoît de ce nom glorieux, puisque son corps sacré nous a donné des marques de vie par des marques extraordinaires de puissance, puisqu'il guérit les malades, qu'il ressuscite les morts et que, déréglant toute la nature, il charge, pendant l'hiver, la campagne et les arbres de fleurs ? Cette cérémonie si pompeuse fut donc le commencement de son triomphe et il ne fut tiré du tombeau dans sa translation que pour faire voir que cette maison ne lui serait pas éternelle : *Implebit splendoribus animam tuam et ossa tua liberabit*.

Un Père parlant de la résurrection du Fils de Dieu, dit qu'il ne pouvait pas être longtemps dans le tombeau, lui qui avait déclaré à son père par son prophète, qu'il connaissait tous les chemins qui conduisent à la vie : *natas mihi fecisti vias vite*. Il ajoute que le Fils de Dieu fit même bien connaître ce pouvoir qu'il avait reçu de son Père, lorsqu'il tira un si grand nombre de morts des tombeaux qui s'ouvrirent à Jérusalem : *Monumenta illorum aperta sunt*. Voulant témoigner par là qu'il ferait bientôt en faveur de son corps ce qu'il faisait en faveur de tant d'autres, et que puisqu'il pouvait vaincre l'éternité du tombeau des hommes il pourrait bien vaincre la durée du sien : *Notas mihi fecisti vias vite*.

Quelque chose de ce qui se trouve dans le tombeau de Jésus-Christ se rencontre quoiqu'avec beaucoup de différence dans celui de saint Benoît. Il y ressuscite des morts pour nous donner des assurances de sa propre résurrection, il y fait fleurir des arbres secs, pour nous apprendre que leur étant semblable dans leur mort apparente, il leur est encore semblable dans leur vigueur cachée, et que, comme il a la puissance de faire voir, par les feuilles dont il les charge, que leur vie n'était pas éteinte, il aura aussi le pouvoir un jour de montrer que, quoiqu'il porte toutes les marques de la mort, il est vivant en Dieu avec Jésus-Christ : *Notas mihi fecisti vias vite*.

Mais je vous avoue que rien ne me per-

suaide davantage de cette vérité, que de voir saint Benoît entrer dès son tombeau en possession du pouvoir qu'il aura de juger dans la résurrection. Car il n'y a personne de vous qui ne sache que ceux qui auront partagé en ce monde la pauvreté de Jésus-Christ, partageront en l'autre avec lui la qualité de juges ; c'est ce qu'il leur promet lui-même dans l'Evangile par ces fameuses paroles : *Amen dico vobis quod vos qui secuti estis me, in regeneratione cum sederit Filius hominis in maiestate sua, sedebitis et vos judicantes*. Mais saint Chrysostome est admirable, lorsqu'il dit que le tombeau des saints est le premier tribunal de leur justice, qu'ils commencent déjà à y punir et à y faire grâce, et qu'y corrigeant les pécheurs et consolant les justes, ils y commencent le jugement qu'ils achèveront dans leur résurrection. *Futuri namque iudicii vestigia et signa sanctorum aedes exhibent, ubi daemones flagellantur, peccatores corriguntur, iusti liberantur*. Pouvais-je trouver des paroles plus éloquentes pour exprimer ce que fait saint Benoît dans son tombeau ; et quand saint Chrysostome aurait voulu faire un abrégé des arrêts que ce grand saint y prononce, se serait-il expliqué en des termes plus propres ? Oui, le tombeau de saint Benoît est son tribunal, il chasse les démons des corps, et redouble leur peine dans les enfers. Il punit les coupables, il fait grâce aux innocents, et rendant dans sa translation une infinité de jugements, il nous fait voir une image du pouvoir qu'il aura dans sa résurrection. Après avoir été l'avocat de ceux qui l'implorant, il devient le juge de ceux qui l'outragent ; ses prières et ses arrêts sont également efficaces, et Dieu prend plaisir de le rendre en cet état aussi redoutable aux sacrilèges qu'il paraît favorable aux saints : *Futuri namque iudicii vestigia et signa sanctorum aedes exhibent, ubi daemones flagellantur, peccatores corriguntur, iusti liberantur*.

Concluons donc, messieurs, que puisque notre grand saint commence à entrer dès sa translation dans plusieurs avantages de la gloire, que puisque Dieu lui a dressé des obsèques qui ont plutôt paru un triomphe qu'une pompe funèbre, que puisqu'il a eu le pouvoir de vaincre la mort dans les plantes et dans les hommes, que puisqu'il a même fait éclater l'autorité qu'il aura de juger dans la résurrection universelle, concluons, dis-je, que son tombeau, bien loin de lui être une maison éternelle, ne lui est qu'un lieu de passage, qu'il y repose comme dans un lit, qu'il s'y délasse de ses travaux, et qu'il y attend avec assurance ce dernier jour auquel tous les criminels ne peuvent songer qu'avec crainte. Mais cependant, mes frères, joignons nos hommages à l'honneur que le ciel lui rend, mettons nos louanges avec celles que les esprits bienheureux lui donnent dans son triomphe, implorons son assistance avec les misérables qu'il soulage, et demandons-lui qu'il fasse revivre la charité en nos âmes, avec le même pouvoir qu'il rétablit la vie dans les plantes et dans les

hommes. Après cela, vous n'aurez pas de peine à écouter le dernier avantage qu'il a, sur les autres tombeaux, et vous apprendrez même avec plaisir comment ce qui n'est qu'un lieu de honte pour tous les hommes, devient un lieu d'honneur pour ce grand saint. C'est le sujet du dernier point de ce discours.

III. — Il semble d'abord que le tombeau soit un lieu fort honorable, à considérer le soin que les hommes en ont toujours eu. Dans l'Ecriture sainte, nous voyons que les rois et les patriarches ont le plus souvent disposé de leur sépulture; et l'histoire nous apprend que tout le travail des conquérants n'a point d'autre fin que d'enrichir leurs épitaphes. Il semble donc, à voir ces tombeaux magnifiques qui marquent la naissance et les actions de ceux qu'ils renferment, que ce leur soit quelque chose de fort glorieux; mais, hélas! chrétiens, qui ne sait que toute cette vaine pompe est bien effacée par la honte qui en est inséparable? Entrez dans les superbes tombeaux des rois, pénétrez ces mausolées que la vanité leur a fait élever, vous trouverez des marques bien plus véritables de leur honte, que vous n'en verrez de leur gloire dans tous ces marbres qui les couvrent.

Premièrement, vous ne pouvez regarder un homme, en ce funeste lieu, que vous ne songiez aussitôt à son péché; le tombeau suppose le crime, *Stipendium peccati mors* (Rom. VI), et par conséquent le séjour qu'on y fait ne peut être que fort honteux. Secondement, vous devez considérer un tombeau comme l'échafaud où s'exécutent les derniers termes de notre arrêt. La justice divine y poursuit encore les hommes après leur mort, et ne se contentant pas de leur avoir fait perdre la vie, elle les réduit encore en cendre: *Et in pulverem mortis deduxisti me* (Psal. XXI).

Enfin, la dernière honte du tombeau, c'est qu'il met tous les hommes dans la pauvreté; les souverains n'y sont pas plus riches que les esclaves, et nous y entrerons avec la même nudité avec laquelle nous sommes nés: *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc*. Voilà, chrétiens, une honte bien fâcheuse pour tous les hommes, honte néanmoins qui est vaincue par Jésus-Christ et ses saints. Car comme le tombeau du Fils de Dieu renfermait un innocent, comme le Père éternel s'était engagé de le préserver de corruption, et qu'il venait de s'acquiescer, par sa mort, la qualité de maître du ciel et de la terre, il ne s'y trouvait point de misère, de cendre, de pauvreté: *Sepulchrum ejus erit gloriosum*. Les saints qui participent aux avantages de leur maître, partagent encore cet honneur avec lui; leurs tombeaux sont glorieux, et renfermant des criminels qui sont devenus innocents, des morts que la justice divine épargne, des pauvres qui ont droit sur toutes les créatures, *Omnia propter electos*, leurs tombeaux, dis-je, peuvent-ils être appelés des lieux de honte?

Mais il faut demeurer d'accord que ces marques de gloire et d'honneur qui se trouvent dans les tombeaux saints, sont fort éclatantes dans celui de saint Benoît. Car comme ce grand homme, quelque innocent qu'il ait été pendant toute sa vie, n'a pas laissé d'être pénitent; comme tout son soin n'a été que de se revêtir de Jésus-Christ, son tombeau ne lui saurait reprocher de crime. La justice de Dieu même ne traite pas son corps comme celui d'un coupable; elle ne réduit pas ses os à la dernière honte, et après les avoir préservés dans l'Italie de la cruauté des Lombards, elle les garantit en France de la fureur des hérétiques. Mais comme la pauvreté semble être la dernière infamie du tombeau, et que de tout ce qu'ont possédé les plus grands rois, il ne leur reste dans leur sépulcre qu'un linceul, cette honte ne se trouve pas dans celui de saint Benoît. Cet homme, qui était si pauvre dans sa vie, a été, après sa mort, plus riche que les princes qui se sont dépouillés pour le revêtir, et qui, apportant à son tombeau une infinité de présents, donnèrent sujet aux religieux de Fleury de dire que l'abondance leur était venue avec leur père. *Venerunt nobis omnia bona pariter cum illo* (Sap. VII).

Que dis-je, ce ne sont pas seulement ces avantages qui rendent le tombeau de ce grand saint plus glorieux que celui des rois; j'y découvre encore quelques autres merveilles qui le rendent un des plus riches tombeaux du monde. Saint Chrysostome dit qu'une des principales circonstances qui relèvent la sépulture des saints par-dessus celle des rois, c'est le concours des peuples qui s'y trouvent. La solitude rend les tombeaux des princes effroyables, on est saisi d'horreur sitôt qu'on en approche, et de quelques ornements qu'on les embellisse, ils sont bientôt abandonnés des plus curieux. *Multo namque cæteris regalibus sepulchris hæc monumenta sunt clariora, nam illic magna solitudo, hic autem magnus concursus*. Il n'en va pas ainsi, chrétiens, de celui que nous honorons; une infinité de peuples vont recevoir ses os sacrés, ils les accompagnent dans le magnifique tombeau qu'on leur dresse; ils y passent les jours et les nuits avec plaisir, et ne peuvent s'en éloigner qu'avec violence. Que si vous voulez, continue saint Chrysostome, faire comparaison du tombeau des saints avec le palais des rois, *Rursum et hic victoria*, vous trouverez encore le premier bien plus honorable que le second. Dans celui-ci, on est épouvanté de la majesté du prince: il y a difficulté à s'approcher de sa personne, une troupe de gardes vous défend l'entrée de sa chambre, et vous ne voyez enfin, dans son palais, que des objets capables de vous donner de la crainte. Mais que de douceurs et de charmes ne trouverez-vous pas en vous approchant du tombeau des saints: l'entrée en est ouverte à tout le monde, ces juges équitables y écoutent, avec la même attention, les hommes et les femmes, les pauvres et les riches, les esclaves et les libres: *Illic multi deterrentes, hic vero*

multi vocantes et attrahentes divites, pauperes, viros, mulieres, servos, liberos, et comme Jésus-Christ a mérité indifféremment pour toutes ces conditions, les saints, instruits dans son école, les traitent avec une égale bonté. Il faudrait des discours entiers pour rapporter les miracles que saint Benoît a opérés dans son tombeau en faveur des pauvres et des riches, des esclaves et des rois. Celui qui traita dans sa vie le superbe Totila comme un esclave, n'a pas eu plus d'indulgence pour les princes après sa mort; il a écouté le sujet quand il a été humble, il a méprisé le souverain quand il a été insolent, et répandant ses profusions sur le mérite et non pas sur la condition, il s'est rendu accessible à tous les hommes.

Mais à mon avis, chrétiens, il n'y a rien de plus honorable pour le tombeau de notre saint, ni qui relève davantage sa gloire sur celle des rois, qu'une circonstance admirable que je vous prie de remarquer. Saint Chrysostome, à qui je dois ce qu'il y a de supportable dans ce discours, nous apprend que le fils du grand Constantin ne crut pas pouvoir rendre plus d'honneur au corps de son père que de le mettre à la porte du tombeau de saint Pierre. Méprisant les plus riches monuments, rebutant toute sorte d'épithaphes et de trophées, et briguant seulement la porte de ce tombeau, il crut beaucoup travailler pour la gloire de son père et pour la sienne, s'il pouvait la lui procurer : *Constantinum magnum, ipsius filius honore magno censuit haberi, si pro foribus Piscatoris paternum corpus collocaret.* Sur quoi ce Père faisant une admirable exclamation, prononce ces éloquentes paroles. Quelle gloire pour la sépulture de cet apôtre ! Les rois sont au tombeau d'un pécheur ce que les gardes sont au palais des rois, et rien ne relève davantage sa gloire que d'avoir un si grand empereur à ses pieds : *Quod sunt janitores regibus hoc sunt in monumento piscatoris reges.* Or, je trouve que notre illustre saint, par un secret admirable de la Providence, partage cet honneur avec saint Pierre. Un grand roi a cru se procurer bien de la gloire de se faire ensevelir à ses pieds, et Philippe premier tient la même place au tombeau de saint Benoît, que Constantin le Grand au tombeau de saint Pierre.

L'histoire nous apprend que ce roi, l'un des plus grands princes qui aient gouverné la France, ayant eu pendant sa vie une vénération particulière pour notre saint, jusqu'à vouloir quitter la pourpre pour prendre son habit, souhaite de se rendre inséparable de lui dans sa mort. Il renonça au magnifique tombeau de ses pères; il quitta les superbes mausolées de saint Denis, et il crut se procurer une sépulture fort honorable, ordonnant qu'on le mit à Fleury aux pieds de saint Benoît : *Floriaci ubi mandaverat sepultus est*, dit son historien. Quel changement est ici, chrétiens ! les sujets sont dans la maison, les souverains sont à la porte; ceux-là ont la place d'honneur, ceux-ci ont une place inférieure; les rois enfin sont au

tombeau des saints ce que sont les gardes au palais des rois : *Quod sunt janitores regibus, hoc sunt in monumento Piscatoris reges.* Eh bien ! messieurs, n'avouerez-vous pas que tous les mausolées des princes n'ont rien de si magnifique que celui de notre grand saint ? Ne tomberez-vous pas d'accord avec moi que la piété a bien mieux réussi à lui élever un tombeau, que n'aurait fait toute la vanité, et si saint Benoît lui-même avait eu des souhaits à faire du haut des cieux pour se procurer cet honneur, aurait-il pu les choisir plus pompeux et plus éclatants ?

Cependant quelques honneurs qu'on ait rendus à saint Benoît dans son tombeau, il en attend de vous, mes frères, un autre encore plus considérable. Comme il n'a point de reliques plus véritables ni plus saintes que ses vertus, il s'offenserait que vous n'eussiez pas pour elles le même respect que vous avez pour ses autres dépouilles. Et, en effet, il serait étrange que, paraissant si soigneux d'honorer et de recouvrer ce que ce grand homme a laissé de sujet à la mort, vous le fussiez si peu de recueillir ce qu'il a laissé d'immortel. Néanmoins c'est là le désordre qui se trouve dans la plupart des chrétiens. Ils désirent souvent de posséder quelques restes d'un corps qu'ils estiment saint, ils ne se soucient presque jamais d'acquérir les vertus qui l'ont sanctifié. A Dieu ne plaise que mes paroles diminuent tant soit peu le respect que vous rendez aux reliques des saints. Cet empressement avec lequel vous honorez ces os qui ont autrefois soutenu le temple du Saint-Esprit est fort juste, et si jamais les hérétiques vous demandent ce que vous honorez dans ces membres mutilés et dans ces os décharnés, répondez-leur avec saint Ambroise : *Honoro in carne martyris exceptas pro Christo cicatrices*; j'honore dans la chair d'un martyr les plaies qu'il a reçues pour Jésus-Christ : *Honoro per confessionem Domini sacros cineres*; j'honore des cendres qui se sont consacrées par une généreuse confession du Seigneur : *Honoro in cineribus semina aternitatis*; j'honore dans ces cendres le principe et le germe de l'immortalité : *Honoro tandem corpus quod mihi Christum ostendit diligere, quod me propter Dominum mortem docuit non timere*; j'honore enfin un corps qui m'a appris à aimer Dieu, jusqu'à mépriser les tourments et la mort même pour sa gloire (*D. Ambros. serm. de S. Gervasio et Prothasio*).

Vous voyez par là, messieurs, que je suis fort éloigné de condamner la vénération que vous avez pour les reliques des saints, et d'y trouver rien à reprendre; mais ce que je blâme dans ce culte, et ce que je ne puis considérer qu'avec douleur, c'est que la plupart des chrétiens, désavouent l'honneur qu'ils rendent aux corps des saints par leurs désordres. Respecter le corps d'une Vierge, et se souiller d'impureté; se mettre en peine de posséder quelques cendres d'un martyr, et fuir les souffrances et les afflictions; demander des reliques d'un solitaire, et avec cela aimer le monde et l'occasion du péché;

ah ! voilà le motif de mes plaintes, voilà une étrange bizarrerie que je ne puis souffrir, voilà ce dont les saints se trouvent outragés, ce qui leur fait croire qu'on les traite ici-bas avec dérision, et que l'estime qu'on témoigne de tout ce qui leur a appartenu n'est pas véritable, puisqu'on désapprouve leurs exemples et qu'on néglige leurs vertus. Si donc vous voulez qu'on croie que le culte que vous rendez à leurs reliques soit sincère, en même temps que vous travaillez à les ensevelir avec honneur, essayez de les faire revivre en vous par l'imitation, et soyez persuadés que saint Benoît se plairait bien moins à voir ses cendres renfermées dans l'or et dans les diamants, qu'à voir le feu divin qui l'a brûlé recueilli et conservé dans les cœurs. C'est sur ce fondement, mes révérends pères, que j'estime infiniment d'avantage le soin que vous avez d'exprimer les vertus de ce grand homme en vos personnes, que celui que vous prenez de renfermer ses os dans un magnifique tombeau. Ce n'est pas que ce ne soit une reconnaissance digne de votre piété de rendre cet hommage extérieur aux cendres de votre père ; ce n'est pas que ce ne soit un très-juste zèle de vouloir renfermer un si grand trésor dans le plus précieux de tous les métaux, et je m'imaginais avec le prophète que ces os sacrés seront capables de quelque joie, lorsque, malgré l'humiliation où l'hérésie les avait réduits, vous travaillez si saintement à leur gloire : *Exultabunt ossa humiliata*. Cependant, mes révérends pères, je suis persuadé que ce devoir, quelque légitime qu'il soit, n'approche pas de celui que vous lui rendez, lorsque comme des enfants courageux vous ne dégénérez point d'un tel père. Je crois qu'il a bien plus de joie de vous voir ponctuellement observer sa règle, et de ce que vous aimez l'obéissance et la solitude qui lui ont été si chères, puisque c'est pour lors qu'il se croit délivré de l'oubli du tombeau, que c'est pour lors qu'il espère que sa sépulture ne sera pas éternelle, et qu'il sera exempt de la honte qui accompagne celle des autres. Vous vous souvenez de ses préceptes ; vous le ressuscitez en vos personnes ; vous honorez ses vertus en même temps que ses ossements ; et, de son côté, vous reconnaissant pour ses véritables enfants, il obtiendra de Dieu que vous jouissiez un jour de son héritage dans la gloire. *Amen*.

PANÉGYRIQUE

SUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL.

Dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils, et il dit ensuite à son disciple : Voilà votre mère (S. Jean, ch. XIX).

Quelque grande et mystérieuse que soit la fête que vous célébrez aujourd'hui, mesdames, je n'ai pas eu beaucoup de peine à me déterminer sur le sujet que je croirais le plus propre pour en entretenir votre piété ; et l'Eglise nous proposant dans l'Evangile de ce

ORATEURS SACRÉS. VIII,

jour l'adoption de saint Jean par la Vierge sainte, j'ai compris d'abord qu'elle nous voulait faire entendre que l'ordre illustre du Carmel participait à cet honneur et entraînait dans cette alliance.

Quoi de plus opposé néanmoins que le Calvaire et le Carmel ? Le Calvaire couvert de ces ténèbres qui se répandirent autrefois sur la terre à la mort de Jésus-Christ, et le Carmel tout brillant de cette lumière et de cette gloire qui y éclatent aujourd'hui de toutes parts. Le Calvaire où l'on ne voit que de tristes objets, soit en la personne d'un Dieu qui y meurt, soit en celle de Marie qui y gémit, soit en celle du disciple bien-aimé et de Madeleine qui s'y affligent ; et le Carmel où tout n'inspire que de la confiance et de la joie par les grâces qu'on y accorde, par la protection qu'on y reçoit, par le saint habit dont on y est revêtu, par la glorieuse et nouvelle qualité d'enfant qu'on y acquiert ?

Mais, ne vous y trompez pas, ces deux montagnes si différentes ont néanmoins entre elles de très-grands rapports. Toutes les grâces qu'on accorde aujourd'hui sur l'une ont été autrefois méritées sur l'autre ; l'adoption qui se fait sur la seconde n'est qu'une image et une suite de celle qui s'est faite sur la première, et, si le Carmel témoigne à Marie par une fête publique sa reconnaissance et sa joie, ce n'est que parce que le Calvaire lui a procuré cet avantage en la personne de saint Jean, et que Jésus-Christ, du haut de sa croix, a dit successivement à sa mère et à son disciple : *Ecce filius tuus, ecce mater tua* : Femme, voilà votre fils, Fils voilà votre mère. Pouvais-je, mesdames, choisir un plus riche sujet que celui-là pour entretenir votre piété et répondre mieux au dessein de l'Eglise qui me l'a fourni dans ces paroles de mon texte ? Mais ce qui me sera encore plus favorable, c'est que j'entrerai dans les sentiments de Marie, qui ne refusera pas d'assister un homme qui lui dit humblement avec un ange : *Ave, Maria*.

Le Fils de Dieu nous adoptant pour ses frères et obligeant le Père éternel à nous avouer pour ses enfants nous a donné un si grand témoignage de son amour, qu'il a fallu que pour nous procurer cet honneur il se soit soumis à d'étranges abaissements, qu'il soit descendu du sein de Dieu dans celui d'une femme, et que, pour devenir frère des hommes, il se soit fait homme lui-même. Il était unique dans le sein de son Père, où il ne partageait sa qualité de Fils avec personne, dit saint Augustin ; et cependant, par un prodige d'amour et d'humilité tout ensemble, il s'est cherché des frères et, renonçant en quelque manière à cette qualité de fils unique, il s'est, ce semble, contenté de celle de premier-né.

Il n'en est pas demeuré là : son amour, toujours ingénieux en notre faveur, a inventé de nouveaux moyens d'une seconde alliance. Il a voulu que nous fussions ses frères de mère, comme nous l'étions déjà de père, et, après avoir engagé en venant au monde un Dieu à nous adopter, il engage

(Vingt-sept).

encore en mourant une Vierge à nous accorder cette faveur.

Je ne vous prêche pas ici, mesdames, une vérité nouvelle, puisque je la trouve autorisée par la plupart des Pères de l'Eglise, qui ont toujours regardé saint Jean sur le Calvaire comme un homme public et universel qui représentait tous les autres, comme un homme par lequel nous étions tous devenus enfants de la sainte Vierge, comme un homme qui, ayant été reconnu pour fils de Marie en vertu de l'ordre de Jésus-Christ même, a fait passer de lui à nous cette glorieuse qualité, et nous oblige tous à l'honorer sous ce beau titre.

Mais, quelque étendue que soit cette adoption sur tous les chrétiens, il est cependant certain que les personnes consacrées à Marie par un culte particulier, telles que sont les religieuses du Carmel et les confrères du scapulaire, y ont plus de part que les autres ; et, quand je vous parle de la sorte, ne croyez pas qu'en donnant à cet ordre quelque avantage sur ceux qui sont dans la famille de Marie, je veuille établir sa grandeur à leurs dépens. Loin d'ici ces injurieuses préférences et si indignes de la modestie de la chaire. Je sais l'honneur qu'ont tous les ordres de l'Eglise d'appartenir à la sainte Vierge, et la gloire qu'ils se font de la reconnaître pour leur souveraine et pour leur mère, mais je sais aussi que le Carmel est, entre ces ordres, le fils aîné de Marie, qu'il participe plus qu'aucun à l'adoption de saint Jean et à la filiation de Jésus-Christ.

Vous en demeurerez d'accord avec moi, si vous remarquez deux choses qui semblent lui être particulières, et qui vont faire tout le partage de ce discours. La première, que la sainte Vierge a donné à cet ordre, en qualité de mère, les mêmes choses qu'elle a données à Jésus-Christ. La seconde, que cet ordre a rendu à la sainte Vierge, en qualité de fils, les mêmes choses que Jésus-Christ lui a rendues. Deux propositions surprenantes, mais véritables au sujet de l'ordre du Carmel. Il a les mêmes obligations à Marie que Jésus-Christ. Il rend à Marie les mêmes reconnaissances que Jésus-Christ. Suspendez ici vos jugements, messieurs, jusqu'à ce que vous en ayez entendu les preuves dans les deux parties de ce discours.

I. — La première obligation que Jésus-Christ a à sa sainte Mère (si néanmoins un Dieu est redevable de quelque chose à sa créature), c'est la naissance. Le Père éternel ayant de toute éternité résolu de donner son Fils au monde, il était, ce semble, de l'honneur de Dieu que ce Fils ne reçut son humanité que de lui, comme il ne reçoit que de lui sa divinité. Mais, comme les choses avaient été arrêtées d'une autre manière, et que ce Père, ayant besoin de chair et de sang pour l'exécution de ce mystère, ne pouvait trouver ni l'un ni l'autre dans la spiritualité de son être, il est arrivé, mesdames, qu'il a choisi une Vierge, qu'il s'est associé en unité d'office et d'opération, afin qu'elle concourût

avec lui à revêtir son Fils d'une seconde et nouvelle nature.

Il est vrai que, comme elle ne pouvait y contribuer en rien par elle-même, il lui a fait part de son pouvoir et de cette admirable fécondité par laquelle il produit son Verbe de toute éternité ; mais il est vrai aussi que cette Vierge a prêté sa substance au Dieu qui lui a prêté sa vertu, qu'elle a fourni son sein et son sang à celui qui lui avait donné cette fécondité nouvelle, et que par une si chaste union elle est devenue le principe de la génération temporelle du Fils de Dieu et lui a donné la naissance.

Vous jugez bien, mesdames, que je suis fort éloigné de dire que, dans l'institution de l'ordre du Carmel, il se soit passé quelque chose de semblable, et que je ne prétends établir aucun rapport qui me fasse violer en la moindre chose le respect qui est dû à Jésus-Christ, pour conserver à ce saint ordre la qualité d'enfants de Marie ; prenez donc bien, je vous prie, ma pensée, et voyez sur quoi je fonde cette nouvelle adoption.

Pour la bien entendre, il faut supposer que les fondateurs des ordres religieux en ont été de tout temps appelés les pères, parce que ces corps mystiques sont les productions de leurs esprits, qu'ils les forment par leurs paroles, qu'ils les animent par leurs exemples, qu'ils les conduisent par leurs règles, qu'ils les élèvent dans leurs maximes, et qu'ils ont droit de dire à toutes les personnes qui les composent ce que saint Paul disait aux chrétiens qui étaient sous sa conduite : *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*. Et c'est sur ce principe que je dis que Marie, mère de Jésus-Christ, est aussi la mère de l'ordre du Carmel ; que son exemple et ses vertus l'ayant établi, c'est elle par cette raison qui lui a donné la naissance.

Je n'examine pas ici la véritable origine de cet ordre, car si l'apôtre saint Paul ne veut pas que nous nous arrêtions à la recherche des généalogies, qui sont presque infinies, et où il entre quelquefois autant de fables que de vérités : *Ne intendant fabulis et genealogiis interminatis*, je profiterais assez mal du temps que je dois employer à des réflexions plus solides, si je remontais jusque dans les premiers âges de l'Ancien Testament, pour faire voir l'antiquité de la religion du Carmel. Il y a des rivières dont nous ne connaissons pas la source, qui, faisant passer leurs eaux par des veines souterraines, ne paraissent que dans des lieux fort éloignés de celui où elles ont pris leur naissance. Tel a peut-être été l'ordre du Carmel ; et comme dans la pensée de saint Grégoire de Naziance l'obscurité d'un mystère fait la grandeur du mystère même, la difficulté de découvrir le vrai principe de ce grand et vaste corps fait que nous l'admirons davantage. Melchisédech, dans l'Ecriture, est un homme dont on ne connaît ni le père ni la mère, et cependant quel homme ! La plus délicate critique ne peut rien connaître ni fixer l'époque du premier établissement de cet ordre, et ce-

pendant quel ordre ! ordre qui, venant d'Elie, a un père sans mère dans l'Ancien Testament, et qui, venant de Marie, a une mère sans père dans le Nouveau.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours Marie qui l'adopte, et c'est d'elle qu'il prend sa naissance ; car si son origine ne se trouve que dans le Nouveau Testament, il n'y a pas de doute que la pureté, la retraite et l'obéissance, dont il fait une particulière profession, sont écoulés de Marie, comme de leur source, et que tant de vierges qui ont peuplé le Carmel n'ont été amenées à Jésus-Christ qu'après sa mère qu'elles ont suivie : *Adducentur regi virgines post eam.*

Ce n'est pas assez. Si nous remontons même jusque dans l'ancienne loi, pour considérer Elie et les prophètes comme les fondateurs de cet ordre, on peut dire aussi qu'il est l'ouvrage de la sainte Vierge. L'un des grands avantages de cette incomparable créature est d'avoir eu, longtemps avant qu'elle vînt au monde, des prophètes qui ont prédit sa naissance, des patriarches qui l'ont souhaitée, des prêtres qui lui ont élevé des autels, des justes qui, comme des figures anticipées, ont annoncé par avance ses vertus. Eh ! qui doute que le grand Elie, chef de ces prophètes, de ces prêtres, de ces justes, ne l'ait vue de loin, qu'il ne l'ait reconnue dans cette petite nuée qui s'élevait de la mer, et qu'il ne l'ait effectivement regardée comme cette nuée qui a rendu fécond le Carmel, et répandu d'abondantes pluies de grâce et de bénédictions sur tous les hommes ? *Nubecula parva quasi vestigium hominis ascendebat de mari* (III Reg., XVIII). Je ne parle qu'après saint Epiphane et saint Ambroise (*S. Epiph., lib. II contra hæreses, her. 51 ; D. Amb., in lib. III Regum, c. 19*).

Ne pourrait-on pas même dire que ce grand homme, plein de l'esprit de Dieu et pénétré de ses lumières, voulant faire faire par avance à ses disciples quelques essais des vertus qui devaient être embrassées par la mère du Messie, leur avait inspiré dès lors la pureté et la retraite ? Quand je parlerais de la sorte à l'avantage de cet ordre, je ne vous rapporterais que ce que quelques Pères en ont dit. Oui, vierge sainte (c'est ainsi que lui parle un grand évêque et un illustre martyr), vierge sainte, Elie, prévoyant votre pureté future, en a voulu laisser quelque figure dans sa personne, et a assemblé des disciples qui ont fait, comme lui, profession d'une vie si céleste : *Puritatis tuæ Elias præscius, atque imitator vitæ illius sibi coronam colligavit. Et Elisée, son successeur, profitant des instructions d'un si sage maître, a réglé, par une étrange merveille, sa vie sur la vôtre, avant que vous vinssiez au monde : Te quoque ejus successor Elisæus, a sapiente magistro his sacris initiatus, tanquam jam existentem quæ nondum existebas præfiguravit* (Methodius, *hom. de purificatione*). Peut-on trouver un plus illustre témoignage que celui-là ? pourrais-je même, mesdames, conserver avec plus d'autorité ce premier honneur que votre ordre partage

avec Jésus-Christ, d'avoir reçu sa naissance de la sainte Vierge ?

Le second avantage que je trouve qu'il partage avec cet homme Dieu, c'est d'en avoir reçu comme lui l'habit.

Quand le Sage veut nous donner l'idée d'une prudente mère de famille, il lui met la laine et le fuseau à la main, il la représente appliquée avec un soin tout particulier à l'entretien de sa maison, et dit qu'elle prévient, par de doubles habits qu'elle fait dès l'été, le froid que ses domestiques pourraient souffrir durant l'hiver : *Quæsitit lanam, digiti ejus apprehenderunt fusum, nec timebit domui suæ a frigoribus, omnes enim domesticæ ejus vestiti sunt duplicibus*. Je ne m'étonne pas que l'Eglise applique ces paroles à la sainte Vierge et qu'elle s'en serve dans ses offices, puisque cette charitable mère a eu cette sage prévoyance pour Jésus-Christ et l'ordre du Carmel.

A l'égard de Jésus-Christ, il est certain que Marie l'ayant revêtu de notre humanité, que saint Paul appelle un habit : *Habitu inventus ut homo*, et l'ayant par conséquent assujéti à nos misères, elle a tâché de modérer, autant qu'il lui a été possible, les peines auxquelles elle le voyait exposé. Pour satisfaire à la justice de Dieu, elle l'avait rendu sensible aux injures des éléments ; mais pour contenter son amour et sa tendresse, elle avait tâché de l'en garantir. Le Père éternel voulait qu'il souffrît pour les pécheurs, et, comme il était leur caution, il avait commandé au froid et au chaud d'agir sur son tendre corps ; mais Marie, qui ne pouvait résister à cet ordre, faisait ce qu'elle pouvait et se servait du moins de son industrie pour l'adoucir. Dès que son fils est venu au monde, ne l'a-t-elle pas emmaillotté et couvert de langes : *Invenietis infantem pannis involutum* ? et dans un âge plus avancé, ne lui a-t-elle pas fait de ses propres mains, selon la pensée des Pères, cette robe sans couture que les soldats romains jetèrent au sort aux pieds de la croix ? modérant ainsi les peines auxquelles le Père éternel avait condamné son fils, à peu près comme ces mères indulgentes qui, ne pouvant empêcher les châtimens que des pères irrités font de leurs enfants, emploient ce qu'elles ont d'artifice, de tendresse et de compassion naturelle pour l'adoucir.

Comme l'adoption imite la nature et qu'elle se charge de ses obligations, il ne faut pas s'étonner si la sainte Vierge a eu le même soin pour le Carmel que pour Jésus-Christ, et si elle l'a aussi pourvu d'habits. Je sais bien que tous les chrétiens sont redevables à Marie d'avoir rendu ce bon office à leurs âmes et d'avoir mis au monde un Agneau de la justice duquel, comme d'une toison incorruptible, ils sont tous revêtus dans le baptême : *Mariæ datum est a Deo ut pareret nobis Agnum ex cujus vellere nobis incorruptibilitatis indumenta ferent*, dit saint Epiphane, par une belle pensée, et conforme à celle du grand apôtre.

Mais, outre cette obligation générale que

les religieux et les confrères du Carmel ont à Marie aussi bien que le reste des chrétiens, ils lui en ont encore une qui leur est particulière. Vous entendez bien, messieurs, que c'est du scapulaire que je veux parler, scapulaire dont cette mère charitable les a revêtus; scapulaire par lequel, après avoir mis cet ordre au monde, elle a voulu faire paraître par quelques signes extérieurs qu'il lui appartenait, et l'a enrichi de ses propres livrées, disent les souverains pontifes : *Ipsamet hunc ordinem in lucem edidit proprioque titulo insignivit* (Gregorius XIII et Julius II, in bulla sua).

Nous remarquons dans l'Ecriture que les pères et les mères ont pris un soin tout particulier de revêtir leurs enfants. Dès qu'Adam reconnut sa nudité, que son péché lui avait attirée, Dieu lui donna des habits. Dès que l'enfant prodigue se fut présenté à son père : Apportez-lui, dit-il incontinent, apportez-lui sa première robe. Et quand Rébecca voulut témoigner à Jacob qu'elle l'aimait plus tendrement qu'Esau son frère , *Vestibus Esau valde bonis quas apud se habebat domi induit eum* (Gen., XXVII), elle lui fit prendre, dit l'Ecriture, les habits d'Esau, qui étaient parfaitement beaux et qu'elle gardait dans son logis, afin qu'il reçût la bénédiction d'Isaac : Belle figure de ce que fait la sainte Vierge en faveur des religieux et des confrères du Carmel. C'est elle-même qui les a revêtus; c'est elle-même qui leur a donné ces habits dont l'odeur, comme ceux de Jacob, a charmé le Dieu d'Isaac; c'est elle-même qui a voulu les orner de ses livrées, pour marquer qu'ils lui appartenaient : *Ipsamet Virgo Maria hunc ordinem in lucem edidit proprioque titulo insignivit*.

Comme les habits ordinaires nous défendent de la persécution des éléments, la sainte Vierge a voulu que celui-ci, étant un signe visible de sa protection, mît à couvert ses enfants adoptifs contre la rage de ces invisibles ennemis qui les attaquent; et comme Elie laissa tomber du char de flammes où il était élevé le manteau qu'il portait, pour le laisser à son cher disciple et lui communiquer par ce riche présent son double esprit, on peut aussi dire que Marie, voulant se montrer aussi favorable au Carmel que ce patriarche l'avait paru à Elisée, lui a de même accordé, du haut du ciel où elle règne, le scapulaire, comme le précieux gage et le témoignage sensible de son amour.

Enfin, le dernier office de mère que Marie a rendu à Jésus-Christ et à l'ordre du Carmel a été l'éducation. Il y a trois sortes de vie auxquelles les pères et les mères sont obligés de former leurs enfants : la première est une vie sainte, la seconde une vie civile, et la troisième une vie naturelle. La vie que j'ai appelée sainte contient les devoirs de la créature envers son Dieu; celle que j'ai appelée civile renferme ceux de l'homme envers son prochain, et celle qui est la vie naturelle consiste dans la conservation et l'accroissement du corps.

La sainte Vierge a contribué, autant qu'une

pure créature le peut faire, à donner ces trois sortes d'éductions à son fils; et si vous y avez bien pris garde, c'est ce qui nous est marqué dans ces paroles de l'évangéliste saint Luc, quand il dit que Jésus croissait en âge, en sagesse et en grâce : *Puer crescebat ætate, sapientia et gratia*. *Ætate*, voilà pour la vie naturelle; *sapientia*, voilà pour la vie sainte; *gratia*, voilà pour la vie sociable et civile. Si Jésus-Christ, se soumettant aux lois de la nature, croît insensiblement comme les autres hommes et sent ses membres se fortifier, c'est que Marie l'a nourri du lait de ses mamelles dans son enfance, et du travail de ses mains dans sa jeunesse : *Puer crescebat ætate*; si Jésus-Christ avance dans les exercices de la religion pratiqués parmi les Hébreux, si aux jours de fêtes il vient au temple de Jérusalem pour honorer son Père, c'est parce que Marie, qui est la régente de sa minorité, le porte ou le mène à ces solennités judaïques : *Crescebat sapientia*. Si ce divin enfant est gracieux et affable à tous ceux qui l'approchent, car voilà, selon la plupart des Pères (Cyrillus, lib. de recta Fide ad reginas; Origenes, hom. 18, et Vigilius, lib. II in Eutychem), ce que signifie ce mot de grâce dont l'évangéliste se sert, s'il est déjà le refuge des misérables et la consolation des affligés, c'est parce que sa mère lui présente les occasions d'exercer ces admirables qualités, et qu'il ne dédaigne pas d'acquiescer d'elle et de l'expérience les connaissances qu'il possède déjà par sa nature : *Crescebat gratia*.

Or, je prétends que si Marie s'est acquittée de la sorte de l'éducation de Jésus-Christ, elle a eu le même soin pour celle du Carmel, qu'elle a pour ainsi dire formé à ces trois sortes de vie. A l'égard de celle que j'ai appelée sainte, et qui consiste, comme je vous l'ai déjà expliqué, dans l'honneur que la créature rend à son Dieu, qui doute qu'elle ne l'inspire aux religieux de cet ordre et aux confrères du scapulaire? J'atteste ici vos consciences, messieurs, et je ne veux point d'autre témoignage de cette vérité que vous-mêmes. Vos emplois, vos occupations, vos veilles, ces grandes austérités que vous pratiquez, ce genre de vie si austère, cet inviolable attachement à Dieu, cette profonde retraite et inaccessible solitude, cet éloignement du monde, ces continuelles mortifications et ce long martyre auxquels vous vous assujettissez viennent-ils d'un autre principe que de la grâce de Jésus-Christ et de l'éducation que vous recevez de Marie, dont vous vous étudiez à imiter les actions pour vous remplir de son esprit? Et à votre égard, illustres confrères du scapulaire, seriez-vous dignes d'une si belle qualité, si vous n'en accomplissiez les devoirs; et les accompliriez-vous, si vous ne vous formiez sur l'exemple de votre Mère?

Vous ne lui êtes pas moins redevables de la vie civile que vous menez. Car si vous vivez, comme vous êtes obligés de le faire, dans un esprit d'union et de paix, si vous ne liez entre vous de société que pour vous aider dans vos besoins spirituels et corporels

par de mêmes vœux, de mêmes prières, de mêmes suffrages, si vous êtes honnêtes, descendants, gracieux, affables les uns aux autres, avouez que Marie vous a donné cette éducation, et que Jésus-Christ s'est servi d'elle pour vous inspirer ces sentiments.

Pour ce qui est de l'accroissement de cet ordre même, ah ! que j'y remarque de miracles opérés par la sainte Vierge pour le produire ! Ne dirait-on pas qu'elle a voulu rendre la pureté du Carmel féconde comme la sienne, l'ayant d'abord multiplié dans toute la Palestine et mis en possession de tous les lieux qu'elle avait autrefois honorés de sa présence, lui ayant ensuite toujours accordé une protection particulière, s'étant visiblement déclarée sa mère et son asile, et l'ayant traité à peu près comme elle a fait autrefois Jésus-Christ son fils ?

J'avais oublié, mesdames, de vous marquer cette circonstance, qui cependant vous est très-honorable. J'avais oublié de vous dire que la Vierge avait autrefois dérobé son Fils à la fureur d'Hérode, en le transportant de la Palestine en Egypte ; et il se trouve qu'elle s'est servie d'une voie toute semblable pour protéger le Carmel. Quelques ennemis de cet ordre le calomniaient auprès d'Honoré IV et ne cherchaient rien moins qu'à l'éteindre ; mais quel secours lui donnera-t-on dans une si pressante nécessité ? Elle commandera à ce pape de faire pour le Carmel ce qu'elle avait fait pour Jésus-Christ, de le faire passer d'Asie en Europe, comme elle avait fait passer son Fils de Nazareth en Egypte, et de le délivrer par ce moyen de la persécution de ses ennemis, comme elle avait délivré le Verbe incarné de celle d'Hérode.

Après cela, Vierge sainte, n'en doutons plus, cet ordre est votre fils : *Ecce filius tuus*, puisque vous lui avez donné, comme à Jésus-Christ, la naissance, le vêtement et l'éducation. Le voilà substitué, comme Jean-Baptiste, à la place de Jésus, et ce sont là autant d'obligations particulières qu'il vous a. Mais aussi il vous regarde avec saint Jean comme sa mère : *Ecce mater tua* ; et il tâche de vous rendre, autant qu'il peut, les mêmes reconnaissances que Jésus-Christ vous a rendues. C'est ce que nous allons examiner dans la seconde et dernière partie de ce discours.

II. — La première reconnaissance de Jésus-Christ envers sa Mère a été l'honneur qu'il lui a rendu pour la naissance qu'il en avait reçue. Il semble d'abord que la preuve de cette proposition soit assez difficile à trouver dans l'Evangile, puisqu'on n'y remarque de la part du Fils de Dieu que de l'indifférence pour sa Mère, soit qu'elle lui parle, soit qu'on lui parle d'elle.

Marie cherche Jésus pendant trois jours, et l'ayant enfin rencontré dans le temple au milieu des docteurs, elle se plaint amoureusement des peines que son absence lui donne : Votre père et moi, nous vous cherchions avec beaucoup de douleur et d'inquiétude, lui dit-elle. Mais tout d'un coup cet enfant de douze ans élève la voix et, lui répondant d'un air

impérieux, semble blâmer sa recherche et ses tendresses. Pourquoi me cherchiez-vous, lui dit-il, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père ?

Elle lui expose une autre fois la confusion que des mariés sont près de recevoir dans le festin de leurs noces, et, quoique sa modestie l'empêche de lui demander ouvertement un miracle pour les en délivrer, en suppléant au vin qui leur manque, il trouve, ce semble, qu'elle s'avance encore trop et que ses paroles sont hors de saison : *Quid mihi et tibi est, mulier ? nondum venit hora mea*. Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue.

Une femme, charmée de ses discours et ne pouvant assez l'admirer, louait le sein qui l'avait porté et les mamelles qui l'avaient allaité, et, interrompant dès le même moment cet éloge qui s'adresse à sa Mère, il lui préfère en apparence ceux qui écoutent et qui gardent sa parole. On l'avertit un autre jour que sa Mère, accompagnée de ses disciples, voudrait bien conférer avec lui, et, chose étrange ! comme s'il avait voulu lui ravir la qualité de mère qu'on lui attribue, il la rend commune à tous ceux qui exécutent les volontés de son Père : *Quæ est mater mea ? quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipse mater mea est*.

Enfin, ce Fils étant près d'expirer sur la croix et voyant sa Mère extraordinairement affligée, ne l'avoua pas même dans ce dernier moment pour sa mère. Quoi ! Seigneur, serait-il possible que vous ne l'honorassiez pas, du moins à la mort, de ce tendre nom que vous lui avez refusé pendant votre vie ? et si elle a à attendre de vous quelque parole de consolation et de douceur, ne sera-ce pas lorsque vous irez rendre l'âme ? Tant s'en faut, chrétiens : c'est alors qu'il l'abandonne, c'est alors qu'il cède à un autre la qualité qu'il a de son fils, et que, la traitant de femme, il semble la méconnaître pour sa Mère : *Mulier, ecce filius tuus*.

Ne vous êtes-vous jamais étonnés d'une si grande indifférence, et en lisant l'Evangile n'avez-vous point été surpris qu'un Fils infiniment saint, infiniment juste, infiniment parfait n'ait jamais parlé d'elle qu'avec de si rudes expressions ? Si cette surprise a diminué le respect que vous devez à vos pères et à vos mères, dans la créance que vous avez eue que Jésus-Christ n'a pas toujours honoré Marie, je viens vous désabuser de cette erreur et vous faire demeurer d'accord qu'il ne pouvait rendre plus d'honneur à sa Mère que dans les occasions mêmes que je vous ai marquées.

Je sais bien que saint Augustin et les autres Pères répondent généralement à toutes ces difficultés par une distinction aussi solide qu'elle est subtile. Il y a, disent-ils, deux sortes de vies en Jésus-Christ : une vie publique et une vie privée ; une où il est sujet à nos faiblesses, où il dépend d'une mère qui l'élève et à laquelle il doit du respect ; et une autre où il ne reconnaît que le Père éternel, |

des affaires duquel il s'occupe, et où agissant indépendamment de la chair et du sang il n'a nulle relation avec les hommes (*S. Aug. tract. in Evang. Joan.; Orig., hom. 20, in S. Lucam; D. Leo ad episcop. per Siciliam constitutos et serm. de passione*). Or, ça été par rapport à cette vie publique que Jésus-Christ n'a pas reconnu sa Mère, disent-ils, et comme l'explication de l'Écriture aux docteurs dans le temple, le premier des miracles aux noces de Cana, la publication de l'Evangile, sa mort sur la croix étaient des fonctions de cette vie qui regardaient sa mission, il ne faut pas trouver étrange s'il a affecté de paraître indépendant de Marie, et de n'agir que par les ordres de son Père.

Mais, quelque solide que soit l'éclaircissement de cette difficulté, je trouve que ce Fils reconnaissant n'a pas laissé d'avoir beaucoup de considération pour sa Mère, dans ces occasions mêmes où il en a paru indépendant, et que, nonobstant ces paroles si dures en apparence, il a trouvé le secret d'accorder l'honneur qu'il lui devait avec celui qu'il devait à son Père. Ceci n'est peut-être pas indigne de vos réflexions.

En effet, s'il relève les humiliations de son enfance par cette réponse qu'il fait à sa Mère dans le temple, si à une naissance temporelle et à un père terrestre dont lui parle Marie, il oppose une naissance éternelle et un Père céleste aux affaires duquel il faut qu'il travaille, n'est-ce pas pour honorer davantage sa Mère, puisque, tout Dieu et tout grand qu'il est, il retourne avec elle et se soumet à sa conduite : *Descendit cum eis, et erat subditus illis*?

S'il paraît ne pas écouter la proposition qu'elle lui fait aux noces de Cana, et ne vouloir pas que sa puissance commence à paraître par les conseils d'une femme, ne s'y rend-il pas néanmoins en faisant le premier de ses miracles à sa sollicitation, et avançant, si nous pouvons parler de la sorte, l'heure que son Père lui avait marquée : *Nondum venit hora mea*, pour satisfaire aux pieux desseins de sa Mère?

S'il interrompt cette femme qui le louait au milieu de sa prédication, s'il paraît lui préférer tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent, et si dans une autre rencontre il semble lui égaler ceux qui exécutent les volontés de son Père, diminue-t-il en la moindre chose l'honneur qu'il doit à une créature qu'il connaît plus attachée que toutes les autres à la parole et aux volontés du Père éternel? Au contraire, ne semble-t-il pas qu'il la compare et qu'il la préfère à elle-même, estimant plus sa docilité et son obéissance que la gloire qui lui revient de sa maternité?

Enfin, s'il ne l'appelle pas sa Mère à la croix, n'est-ce pas pour ne pas l'affliger davantage, dans un spectacle qui ne lui est déjà que trop sensible; et s'il la cède au mieux aimé de ses disciples, n'est-ce pas afin de pourvoir à sa viduité, son bon naturel ne lui permettant pas de la laisser sur la terre sans consolation et sans appui? Chose

si vraie, que saint Ambroise, saint Maxime et saint Pierre Chrysologue nous assurent qu'il interrompit son sacrifice et qu'il suspendit en quelque manière le salut du monde, de peur de manquer à l'honneur qu'il devait à sa Mère : *Distulit salutem mundi publicam, ne Matrem inhonoratam relinqueret*.

C'est à ce dessein qu'il substitue saint Jean à sa place, afin qu'en son absence il s'acquitte de ses devoirs : et quand je dis saint Jean, je dis, comme je l'ai remarqué d'abord, un homme public et universel, qui renferme tous les chrétiens dans sa personne, et qui leur apprend, par la reconnaissance qu'il eut pour sa Mère adoptive, celle qu'ils sont tous obligés d'avoir pour elle.

Mais parmi tous les ordres qui composent l'Eglise, où est celui qui se soit mieux acquitté de cette obligation que le Carmel, qui ait rempli avec plus de fidélité la commission de saint Jean, et qui, comme ce disciple, ait reçu avec plus de reconnaissance Marie dans toutes ses maisons, afin de l'honorer et de la servir? *Discipulus accepit eam in sua*, puisque outre les fêtes que l'Eglise universelle lui consacre, cet ordre lui en dédie de particulières, toutes les personnes qui le composent ne faisant point de vœu plus solennel que de reconnaître la Mère de Jésus-Christ, et de l'honorer comme la leur.

Jacob protesta autrefois à Dieu que, s'il le conduisait dans son voyage, s'il lui donnait du pain dans ses besoins et des habits dans sa nudité, il s'engagerait par un vœu exprès de le reconnaître pour son Dieu; et comme il reçut de lui tous ces secours, quoiqu'il lui fût engagé par d'autres titres, il se fit un plaisir et un devoir spécial de s'attacher à lui par de nouvelles marques de sa reconnaissance. Saints confrères du scapulaire, c'est là ce que vous avez fait à l'Épouse d'un Dieu; c'est elle qui vous a donné des habits de salut et de gloire; c'est elle qui, par des miracles souvent visibles, vous a tirés de mille dangers où vous alliez périr; c'est elle qui vous a conduits dans vos voyages, et soulagés dans vos besoins spirituels : c'est aussi à elle que vous vous engagez d'une manière toute particulière, la regardant comme votre souveraine et votre Mère, lui adressant vos prières, afin qu'elle les offre à son Fils, portant ses livrées autant par élection que par devoir, combattant pour Dieu sous ses étendards, vous appliquant par des obligations expresses, comme saint Jean, à l'honorer, parlant partout de ses grandeurs et de ses bienfaits, vous associant autant de fidèles qu'il est possible à l'honneur que vous lui rendez, et dans le zèle que vous avez d'étendre sa gloire, souhaitant que tous les hommes deviennent ou ses domestiques ou ses prêtres.

Oui, messieurs, l'ordre du Carmel, bien loin de ressembler à cet homme dont parle saint Matthieu, qui cacha le trésor qu'il avait découvert, ressemble plutôt à cette femme dont saint Luc fait mention, qui appela tous ses voisins pour voir la drachme qu'elle avait trouvée, et participer à sa joie. Comme il a

inventé de nouveaux hommages pour honorer la sainte Vierge, il invite tous les fidèles à les lui rendre avec lui, et après avoir imité Jésus-Christ dans les devoirs qu'il a rendus à sa Mère, il l'imite encore dans la pensée qu'il a eue de lui en faire rendre par son disciple.

Si cela est ainsi, vous n'aurez pas de peine à croire qu'il ait eu, à l'exemple du Fils de Dieu, une seconde espèce de reconnaissance envers Marie, et que pour le vêtement dont cette charitable Mère avait couvert son Fils et son ordre, l'un et l'autre l'aient toujours défendue. Le péché et l'hérésie ont été les deux grands ennemis de Jésus-Christ : l'un a attaqué son innocence, l'autre sa maternité divine, et tous deux ont tâché de la détruire. Mais Jésus-Christ a toujours pris un soin spécial de la défendre contre ces deux monstres. Ce fut lui qui, dès le moment de sa conception, lui donna la force d'écraser la tête du serpent ; ce fut son sang qui lui fut dès lors un puissant antidote contre le péché, et qui, la tirant de la masse commune des hommes, la prévint et la racheta comme les anges. Ou, pour mieux dire, ce fut ce Verbe qui devait s'incarner, qui lui appliqua par avance les premiers effets de la rédemption future, et qui l'empêcha de tomber, pour lui donner toute la gloire d'une sainteté que jamais pure créature n'a eue dans un même degré qu'elle.

Après avoir ainsi défendu son innocence dès le premier moment de sa conception, il a aussi voulu défendre sa maternité divine quand il s'est incarné. Prévenant dans son sein la contestation que l'hérésie devait lui faire de cette glorieuse qualité, il a voulu que la même action par laquelle cette Vierge formait son humanité l'alliât à sa divinité, et que notre nature fût par elle, dans un seul instant, et produite et unie au Verbe, comme pour fournir par là des armes à l'Eglise contre les nestoriens, et conserver à Marie la qualité de Mère de Dieu. *Natura enim nostra, dit saint Léon, non sic assumpta est, ut prius creata post assumeretur; sed ut ipsa assumptione crearetur.*

Oserai-je dire que l'ordre du Carmel a été assez heureux pour seconder Jésus-Christ dans la défense de Marie, et qu'il n'a rien oublié de tout ce qui pouvait lui conserver dans les esprits son innocence originelle et sa maternité divine ? Il a soutenu avec force son immaculée conception ; et, des deux opinions qui ont partagé tous les ordres de l'Eglise, il a toujours vigoureusement défendu celle qui lui était la plus honorable et qui est en même temps la plus juste.

Mais comme la gloire d'avoir soutenu l'immaculée conception de Marie n'est pas si particulière au Carmel, que d'autres ordres ne la partagent avec lui, voici une circonstance qui lui est particulière, en ce qu'il a défendu préférablement à eux sa maternité divine. Vous savez que l'hérésie de Nestorius, qui disputait cette qualité à la sainte Vierge, étant née dans l'Orient, cet ordre qui y fleurissait employa le pouvoir qu'il s'y était ac-

quis, pour la combattre ; que par son crédit, ses raisons, sa bonté et la justice de sa cause, il en facilita à l'Eglise l'entière défaite.

Que si saint Cyrille est de cet ordre, et si, contre le sentiment du cardinal Baronius, votre tradition, mesdames, ne vous a point abusées, le Carmel ne peut-il pas se vanter de la gloire de cette illustre défense de Marie, puisque ce fut ce grand patriarche qui, à la tête du concile d'Ephèse où il présidait, condamna l'erreur de l'impie Nestorius, et conserva par ce mot de θεοτόκος l'honneur de la Mère d'un Dieu.

Enfin la dernière marque de reconnaissance que votre ordre donne à la sainte Vierge, et que Jésus-Christ n'a pu lui rendre, est l'imitation pour l'éducation qu'il en a reçue. Non, mesdames, Jésus-Christ n'a pu imiter sa Mère. Comme il est le modèle de tous les saints qui n'ont été prédestinés que sur la conformité qu'ils auraient avec lui, et comme sa Mère même n'approche de lui plus près qu'aucun autre dans la gloire, que parce qu'elle lui a été plus semblable dans la grâce, on ne peut jamais dire à la rigueur que Jésus-Christ ait imité Marie.

Or, le Carmel supplée à cette impuissance, et persuadé que sa mère est son vrai modèle, il regarde toutes ses vertus comme des exemples familiers et domestiques. Dans le peu de choses que les évangélistes nous ont dites de Marie, nous ne laissons pas de remarquer que toutes les vertus ont éclaté en sa personne. Le seul discours, par exemple, qu'elle eut avec l'ange, suffit pour nous apprendre que la modestie, la prudence, la pureté, l'humilité et l'obéissance ne lui ont pas manqué : la modestie, puisque la présence et le discours d'un ange sont capables de l'étonner : *Turbata est* ; la prudence, puisqu'elle demande à ce bienheureux esprit le moyen que Dieu a choisi pour accomplir la merveille qu'il lui annonce : *Quomodo fiet istud ?* la pureté, puisqu'elle aurait refusé la maternité divine, si elle avait été incompatible avec son vœu : *Quoniam virum non cognosco* ; l'humilité, puisque dans le moment que l'ange l'appelle Mère de Dieu, elle s'en déclare la servante : *Ecce ancilla Domini* ; l'obéissance, puisqu'elle s'abandonne à Dieu, et qu'il consent à tout ce qu'il voudra faire d'elle : *Fiat mihi secundum verbum tuum* ; de sorte que tant de vertus paraissant dans un seul discours de Marie, jugez si elle ne les a pas toutes pratiquées dans les autres rencontres de sa vie.

Cependant quelque profession qu'elle en ait faite, il est certain que le silence et la retraite lui ont été particulièrement chères : et c'est aussi dans l'imitation générale de toutes ses vertus le choix que l'ordre du Carmel a fait pour son esprit particulier. Car, mesdames, lorsque vous considérez qu'on trouve dans l'Evangile très-peu de paroles sorties de sa bouche, lorsque vous voyez qu'elle a pris tant de soin à se retirer et à se cacher ; que toute révérence qu'elle fût de l'Eglise naissante, nous ne savons rien de ce

qu'elle a fait depuis l'ascension de son Fils ; lorsque vous faites, dis-je, réflexion sur toutes ces choses, vous croyez qu'il n'y a point d'action si belle qui ne doive se cacher, et vous ne croiriez pas être filles de Marie, ni religieuses du Carmel, si par votre silence et votre solitude vous ne dérobiez au monde vos lumières et vos vertus.

Pour vous, mes frères, qui n'êtes pas de cet ordre, vous pouvez néanmoins avoir quelques-uns de ces avantages ; et si vous prenez à ces saintes filles quelque chose de leur esprit, elles n'en seront non plus jalouses que de leur habit, et n'auront garde de se plaindre, comme Laban, que vous leur ayez dérobé leurs dieux : *Cur furatus es deos meos* ? Ne déshonorez donc pas le scapulaire que vous portez, et ne faites pas de cette marque de votre salut un sujet de votre condamnation ; conservez, comme disait Job, ce précieux vêtement dans sa chaleur, tandis que la terre de votre cœur est échauffée par le vent du midi, et que vous recevez des grâces qui, avec votre coopération, vous conduiront à la gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ROSE.

Quis nos separabit a charitate Christi ?

Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ (Rom., VIII) ?

Il n'appartient proprement qu'aux bienheureux qui jouissent de la gloire de pouvoir sûrement faire un si généreux défi ; puisque ce n'est que dans un séjour élevé au-dessus du temps et de l'inconstance, où l'entendement humain se trouvant charmé des infinies bontés de son Dieu, la volonté s'y trouve inséparablement attachée.

Cependant comme la grâce est en quelque manière une gloire commencée, de même que la gloire est une grâce consommée, il y a des saints dont la charité ardente et extraordinaire, anticipant sur les droits des bienheureux, leur fait quelquefois dire que rien ne peut rompre leur union avec Jésus-Christ : des saints qui, sans considérer presque leurs tentations ni leurs faiblesses, appuyés sur les infinis mérites de leur Sauveur, ont dès ici-bas cette humble confiance que ni la mort, ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la maladie, ni la santé, ne pourront jamais les séparer de la charité de Jésus-Christ.

Quand nous chercherions dans tous les siècles des exemples d'une si parfaite charité, nous aurions de la peine à en trouver un plus rare que celui que le nôtre nous fournit dans la personne de sainte Rose que nous honorons. Il est vrai que du haut du ciel où elle possède en paix son chaste époux, elle nous fait entendre ces belles paroles : *Quis nos separabit a charitate Christi* : et c'est la raison pour laquelle l'Eglise nous la représente comme un nouvel astre de l'empyrée incapable d'en tomber ; mais combien de fois les a-t-elle dites étant encore sur la terre, combien de fois, accoutumée à tenir ce discours.

a-t-elle exposé son généreux amour à toute sorte d'épreuves ? et c'est ce qui l'a sanctifiée et l'a rendue la merveille du nouveau monde.

Tout ce qui peut séparer une âme de Jésus-Christ ne peut venir ou que du ciel, ou que de la terre, ou que de l'enfer. Or, je prétends vous montrer aujourd'hui que toutes ces forces réunies ensemble n'ont pu séparer notre grande sainte de l'amour de Jésus-Christ. La terre a ses charmes et ses plaisirs, l'enfer a ses ruses et ses violences, le ciel a ses combats et ses épreuves. Pour ne pas succomber aux charmes et aux plaisirs de la terre, il faut un amour fidèle et chaste ; pour n'être pas renversé par les ruses et les violences de l'enfer, il faut un amour courageux et fort ; et pour se purifier dans les combats et les épreuves du ciel, il faut un amour éclairé et persévérant. Nous trouvons le premier dans Susanne, le second dans Job, le troisième dans Jacob et tous les trois dans l'illustre Rose de Lima. Rose, dis-je, que ni la terre avec ses charmes et ses plaisirs, ni l'enfer avec ses ruses et ses violences, ni le ciel même avec ses combats et ses épreuves n'ont pu séparer de l'amour de Jésus-Christ, voilà, chrétiens, tout mon dessein que je vous propose d'abord dès l'entrée de ce discours, et tout le fondement de l'éloge de notre sainte.

Divin Esprit qui, enrichissant de vos grâces cette chère épouse, l'avez rendue un trésor infiniment plus précieux que tous ceux que l'on apporte de ces pays si éloignés où elle est née : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*, c'est à vous à nous découvrir tant de richesses qu'il renferme et à nous faire retirer quelque profit du rare exemple de cette vierge. Nous vous le demandons par l'entremise d'une autre encore plus sainte et plus admirable, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

I. — C'est une maxime confirmée par trop d'expériences que le monde ne combat jamais plus dangereusement la charité que par le plaisir ; qu'il a fait moins perdre de disciples à Jésus-Christ par les tranchants des épées, les chevalets et les fers que par ses charmes et ses faux attraits. Tel résiste à la douleur qui succombe à la volupté, témoin cette femme dont parle saint Ambroise, qui, après avoir résisté aux tourments qu'on lui fit souffrir pour tirer d'elle un secret, étant ensuite traitée d'une manière plus douce, ne put davantage se défendre (*D. Amb., lib. de Virginitas*) : *Victa est cupiditate, quæ tormentis vinci nequivit*. Chose surprenante ! qu'une femme soit plutôt vaincue par la volupté que par la douleur, et qu'étant d'un sexe qui ordinairement garde peu le secret, elle ait moins été forcée de parler par les tortures que par les caresses.

Cette difficulté, mes frères, relève bien haut la première victoire que sainte Rose remporta pour se donner ou se conserver à Jésus-Christ. Le monde employa toutes ses douceurs pour la surprendre et se servit de tous ses pernicieux artifices pour la corrom-

pre. Sa naissance était honnête, ses parents, qui n'avaient qu'elle de fille, la regardaient comme le sujet d'une alliance considérable : sa beauté était rare, son esprit délicat, sa conversation charmante, le siècle, par conséquent, ne devait, ce semble, avoir pour elle que de l'agrément et des douceurs.

Aussi quels pièges, ou plutôt quelles chaînes ne lui prépara-t-on pas ? Et vous, Sauveur du monde, qui, de toute éternité, avez regardé son cœur comme les agréables prémices qu'un nouveau monde vous devait offrir, comment l'avez-vous fait naître au milieu de tant d'obstacles ? N'en soyons pas scandalisés, messieurs, puisque ces difficultés ne serviront qu'à rendre sa victoire plus rare. Elle rompt avec le monde avant presque que de le connaître ; le luxe, les conversations, les divertissements qui amusent toujours la jeunesse, lui paraissent ridicules et fades. Père et mère de Rose, c'est en vain que vous lui avez trouvé un époux qui, par sa naissance et par les avantages de son corps et de sa fortune, vous fait espérer qu'il honorera votre fille et votre maison ; elle vous déclarera bientôt avec la noble fierté d'une autre vierge, dont parle saint Ambroise, que quand cet époux commanderait à toute la terre, il n'approcherait jamais de celui qu'elle a déjà choisi : *Sponsum offertis, meliorem reperi*.

En effet, comme notre cœur n'est fait que pour Dieu, et que Dieu seul peut le satisfaire, en faudrait-il davantage à une âme pour lui faire mépriser le monde avec tous ses charmes ? Le cœur, dans l'Écriture, est appelé un abîme pour plusieurs raisons : 1^o parce qu'il est obscur et impénétrable comme un abîme, qu'il renferme et qu'il cache ce que l'homme a de richesses et de trésors ; 2^o parce que rien ne peut le remplir non plus qu'un abîme, et qu'il n'y a que Dieu qui, étant la plénitude et l'abondance même, soit capable de remplir une créature qui d'elle-même n'est que privation et indigence.

Et ce fut sur ce principe que notre jeune Rose ne put se contenter de tous les avantages qu'on lui proposait dans le siècle. Persuadée que son cœur ne devait être arrêté que par un bien qui pût le satisfaire, et que Dieu seul étant un bien parfait, infini, immuable, il n'y avait que lui qui pût faire sa félicité ; ce fut à lui seul qu'elle s'attacha, s'élevant par une noble ambition jusqu'au ciel, et cherchant dans le sein de la Divinité même un époux qui fût digne d'elle.

Elle n'attendit pas, comme la plupart des filles, que le monde partageât, dans un âge avancé, ses complaisances et ses attachements ; elle n'attendit pas, comme quelques autres, que le monde fût las d'elle pour se tourner vers Dieu par une espèce de virginité rebutée et mécontente ; elle lui consacra les premiers mouvements de son cœur et lui fit, dès son bas âge, vœu de sa virginité.

Tandis qu'on laisse en liberté l'eau d'une fontaine, comme elle est naturellement pesante et amie de la terre, elle se répand et se

salit sur sa surface, ou bien elle demeure enfermée dans son sein ; mais resserre-t-on cette eau dans un canal de fer ou de plomb, en sorte qu'elle ne trouve plus de passage pour s'abaisser vers la terre ; c'est alors qu'elle s'élève vers le ciel avec une surprenante rapidité et qu'elle remonte aussi haut que sa source.

Telles sont les affections du cœur humain. Tandis qu'elles sont libres, elles rampent toujours sur la terre et se partagent misérablement entre les créatures qui sont indignes d'elles. Il n'y a que les âmes choisies qui s'élèvent plus haut ; et, ce que j'admire dans la sainte que je loue, est d'avoir dès son enfance arrêté les affections de son cœur, afin de les réunir toutes dans un seul objet et les porter au ciel comme au lieu de leur origine.

Il est vrai qu'outre ce noble sentiment d'une sainte fierté qui l'obligea d'ôter son cœur au monde, pour le donner à Jésus-Christ, elle en conçut un autre qui n'est pas moins considérable, je veux dire un sentiment de justice : elle se persuada qu'elle ne pouvait, en considérant ce que Jésus-Christ a fait pour s'acquérir et pour se conserver le cœur de l'homme, lui dérober le sien sans larcin. Quoique le cœur de l'homme soit entre ses mains, et, comme a dit Tertullien, quoique ce soit un domaine que Dieu semble avoir comme aliéné de son fonds pour le transporter à l'homme, il n'y a pas néanmoins de chose dont cet homme puisse moins disposer, puisqu'il ne possède son cœur que pour s'en défaire avec liberté, et s'acquitter en le rendant à Dieu, de l'obligation qu'il a de l'avoir reçu de lui (*Tertul. lib. de Anima*).

Au motif de la création, saint Augustin joint celui de la rédemption, et il ne peut concevoir que Jésus-Christ ayant donné tout son sang pour s'acquérir cette partie de l'homme, on la lui puisse encore contester : *Non tanti emit ut non solus possideat*. Sur quoi je trouve que saint Paulin a ajouté quelque chose à cette pensée, quand il a dit que Jésus-Christ s'est comporté dans l'acquisition de notre cœur comme ferait un curieux dans l'achat d'une chose précieuse qu'il trouverait à son gré. Le curieux, dit-il, se résout comme à deux nécessités, premièrement à payer cette chose précieuse fort cher, parce qu'il doit l'emporter sur tous ceux qui la prétendraient pour s'en rendre le propriétaire, et, en second lieu, à ne s'en défaire jamais, parce qu'il ne trouvera apparemment personne qui lui en rende autant qu'il en aura donné.

Or, c'est ainsi que le Fils de Dieu en a usé, quand il a voulu acheter le cœur de l'homme. Il a cru que pour se l'acquérir préférablement à qui que ce soit, il fallait qu'il le payât de tout son sang : *Empti estis pretio magno* (I *Corinth.*, VI) ; et il a même prétendu que c'était aussi le secret de s'en conserver la possession, n'y ayant nulle apparence que personne l'emporte sur lui, et puisse en rendre jamais un prix si grand et si considérable : *Tanti nos emit*, dit ce saint évêque, ne

ultra venales essemus (D. Paulinus, epistola 3 au Severum, et in novissima editione epistola 23). Mais aussi après cette riche profusion, jugez, messieurs, de l'injustice qu'il y aurait que Jésus-Christ ne possédât pas ce cœur tout entier; et cependant qui est-ce qui ne la commet pas cette injustice? Il faut passer les mers, il faut pénétrer dans un autre monde que le nôtre, pour trouver un cœur en ce siècle qui ne puisse être débauché à Jésus-Christ. Comme on ne peut lui donner tout ce qu'il mérite, disait à toute heure sainte Rose, n'est-il pas du moins juste de lui donner tout ce que nous pouvons? et à quoi nous peut servir un cœur, sinon à brûler et à être réduit en cendres pour son amour?

Voilà les sentiments de Rose, et dans ces mêmes sentiments vous étonnez-vous qu'elle méprise le siècle, quelque charmant qu'il se présente, qu'elle fasse mourir en elle la nature avec toutes ses inclinations, que son père prosterné, que sa mère en larmes, que le monde entier avec toutes ses forces, ne la puissent arracher à Jésus-Christ et l'empêcher de s'y consacrer par des vœux, et sous une règle qui, ne la faisant pas sortir de la maison de son Père, la fit par un miracle continuel triompher du monde au milieu du monde même.

Il n'en faudrait pas davantage pour vous faire admirer la première victoire de Rose; mais ce serait à mon avis en oublier une des plus belles circonstances de vous céler que non-seulement la justice et la générosité l'obligèrent à s'affermir dans l'amour de Jésus-Christ, mais même la compassion. Il est assez naturel que la compassion introduise l'amour et lui ouvre la porte. Si l'objet des misères dont on se sent touché est grand, comme il s'est déjà fait quelque entrée dans le cœur par la pitié, il lui est facile de s'en rendre le maître par la tendresse; et, pour ne parler que du saint amour, ce fut aussi ce sentiment qui rendit particulièrement Rose sensible aux intérêts de Jésus-Christ. La magnificence de ce Roi, l'éclat et la gloire dans lesquels il se présentait quelquefois à elle, purent bien d'abord la charmer et l'obliger à mépriser tout pour lui; mais comme Jésus-Christ lui paraissait plus souvent souffrant que glorieux, comme il se montrait à elle couvert de plaies et tout en sang pour son salut; il est vrai de dire que ce fut proprement la compassion qui, ouvrant le cœur de Rose, y donna entrée à Jésus-Christ. C'était aussi sous cette image touchante que cet époux se présentait à l'épouse des cantiques : *Aperi mihi, soror mea (Cantic. V)*; et c'était par les gouttes de sang qui coulaient de sa tête déchirée dans la nuit orageuse de sa passion, qu'il la conjurait de lui ouvrir le sien : *Quia caput meum plenum est rore et cincinnati mei guttis nocturnis.* Cette ancienne épouse, vous le savez, mes frères, fut assez malheureuse pour n'en être pas touchée; mais Rose, suppléant à son défaut, ne put, le voyant en ce pitoyable état, se défendre de

lui donner son cœur et de devenir sensible à ses disgrâces.

Oui, messieurs, je me suis trompé, de vous dire que cette vierge s'éleva d'abord jusqu'au ciel, pour se chercher un Epoux : ce ne fut que jusqu'à la croix, et pour un Epoux de sang qu'elle renonça à toute la gloire et à toutes les joies du monde. En effet, considérez le secret dont elle se servit pour se défendre effectivement de cette gloire et de ces joies, je veux dire en partageant, comme une épouse fidèle, toutes les souffrances de son époux crucifié. Le monde veut que cette fille, comme toutes celles de son âge, se couronne de fleurs : *Coronemus nos rosas*; et Rose ne trouve pas un meilleur moyen de se moquer de cette vanité du monde, que de cacher sous ces fleurs les épines de Jésus-Christ, faisant entrer des poignons dans sa tête, et, à l'exemple de son aimable Sauveur, se composant un douloureux diadème d'une infinité de pointes qu'elle s'enfonçait à chaque occasion de divertissement et de plaisir. Le monde entreprend de la séduire par la flatterie et loue la beauté de ses mains : *Manus ejus tornatiles.* Quoi! s'écrie Rose tout indignée, les mains percées de mon Sauveur distillent la myrrhe et le sang de toutes parts, et l'on trouvera quelque agrément dans les miennes : et sur l'heure elle court les brûler jusqu'aux os dans la chaux vive. De jeunes gens se trouvent éblouis de l'éclat de son teint et de ses yeux, et comme elle entend leurs soupirs, il n'en faut pas davantage pour l'obliger à se déchirer le visage et à se défigurer : *Quasi deliquisset quod placuerat (D. Hieronymus in epitaphio Fabiolæ ad Oceanum).* Mais pourquoi se traiter si inhumainement? C'est parce que Jésus-Christ est lui-même défiguré sur la croix; c'est parce que son teint y est livide et ses yeux ensanglantés : et comme elle aime uniquement son Epoux en cet état où tout le monde le méconnaît, elle veut que l'on puisse dire d'elle comme de lui, qu'elle est sans ornement et sans beauté : *Non erat ei aspectus neque decor (Isaïæ LIII).* Enfin, monde pervers, siècle trompeur, quels artifices mettras-tu encore inutilement en usage pour ôter à Jésus-Christ le cœur de Rose? Tu n'appelleras du moins qu'une seule fois ses cheveux des chaînes, puisque les coupant d'abord pour les sacrifier à Jésus-Christ même, elle ne veut donner sujet à personne qu'à lui de dire que son cœur en est blessé : *Vulnerasti me in uno crine colli tui.*

Vous voyez par là, messieurs, que le secret de Rose, pour se garantir de la flatterie et des vanités du monde, c'est de lui opposer dans son cœur et dans toute sa personne les souffrances de Jésus-Christ; depuis que ce Dieu l'a effectivement choisie pour son épouse, elle ne fait cas que de sa pauvreté, elle n'estime que sa croix, elle ne prend plaisir que dans ses amertumes. Voilà les charmes qui lui ont paru préférables à ceux du monde, voilà proprement ce qui l'a gagnée à Jésus-Christ; voilà ce qui lui a fait dire pour la première fois : *Quis nos separabit a charitate Christi?*

Ah ! mes frères , y a-t-il aucun des motifs de cette sainte qui ne nous doive faire mépriser le monde pour Jésus-Christ ? Je ne vous parle pas d'embrasser , comme elle , la voie des conseils , vous n'en êtes pas dignes ; mais , sans sortir de vos conditions , eh ! qu'est-ce que le monde , et quels sont ses plaisirs pour vous obliger de ravir votre cœur à Jésus-Christ , ou pour vous en faire balancer avec lui la possession ? Guérissez un peu votre esprit de l'estime ridicule que vous en faites , et vous guérirez bientôt votre cœur de l'affection que vous y avez . Oui , messieurs , allons d'abord , comme le grand Baptiste , à la racine de l'arbre , c'est-à-dire désabusons notre entendement qui , comme disent les philosophes , est la racine de notre liberté et par conséquent de notre amour ; et nous dirons bientôt avec Jérémie , qu'ayant jeté les yeux sur toute la terre nous avons trouvé qu'elle était vide et pleine de rien : *Asperit terram , et ecce vacua erat et nihili* (Jérémie IV). Je dis pleine de rien , jugez-en par les biens particuliers qu'elle vous fournit ; en êtes-vous jamais satisfaits ? Ne sont-ce pas , au contraire , des eaux salées qui irritent la soif de votre cœur au lieu de l'éteindre ? Et dans cette connaissance ne faut-il pas avoir le cœur bien bas pour se contenter de ce néant ? Ne faut-il pas être horriblement abruti , comme Nabuchodonosor , qui broutait l'herbe comme les bêtes (Daniel , XL) ? Gens du monde , que croyez-vous faire , quand vous courez après les plaisirs des sens ? Cœur brutal , tu soupîres pour un peu d'herbe , tu ne cours qu'après ce qui fait courir les bêtes ; et vous , ambitieux , que briguez-vous , quand vous poursuivez cet honneur , cette charge , quand vous la poursuivez , dis-je , jusqu'à la fureur ? Vous croyez avoir l'âme bien plus élevée que les autres , vous vous trompez , votre âme s'avilit et s'abaisse jusqu'à se repaître d'herbes ; car c'est ainsi que j'appelle , avec l'Ecriture , toute la gloire du siècle : ce n'est qu'un peu d'herbe qui se sèche du matin au soir , et qui se fane même souvent avant qu'elle soit arrachée .

Après cela ne me venez pas dire que vous avez l'âme généreuse et que vous ne soupirez que pour de grandes choses . Le monde qui renferme tous vos plaisirs ne produit rien de solide ; mais quand le monde serait autre chose qu'une figure qui passe , comme l'appelle saint Paul , quand ses plaisirs seraient aussi réels qu'ils le sont peu , devrait-il encore disputer avec Jésus-Christ la possession de votre cœur : *Numquid est Deus ultra me ?* Misérable , dit Jésus-Christ , s'il se trouve quelque autre que moi qui t'ait donné son sang , je te pardonne de partager tes affections : *Numquid est Deus ultra me ?* mais vous n'avez qu'un Dieu , Jésus-Christ est votre unique Sauveur , que pouvez-vous dire . Ah ! mon frère , si tu veux te faire un ami , peux-tu mieux choisir que Jésus-Christ ? Femme du monde , si tu as quelqu'un à aimer , et s'il faut que tu donnes ton cœur à un homme , n'est-il pas juste que ce soit à celui qui s'est fait homme pour toi ? C'est saint Thomas qui fait

cette belle réflexion : *Si amicus es hominis , patius ejus qui propter te factus est homo .* Il ne demande pas pour cela que tu partages aussi exactement que Rose ses souffrances et sa croix ; pourvu que tu demeures ferme dans son amour et que les charmes du monde ne te débauchent pas , il t'épargne tant de supplices . Tu pourras même par là combattre l'enfer avec ses ruses et ses violences , quoique cependant ce ne soit pas avec la même gloire que sainte Rose s'est acquise , et que je vous ferai voir dans la seconde partie de ce discours .

II. — Si dans la tentation le démon a toujours dessein de ruiner la charité , il est certain que Dieu a souvent celui de la perfectionner . Dieu , à la vérité , peut avoir quelques autres vues en permettant au démon d'attaquer l'homme . Il permet quelquefois la tentation , dit saint Thomas , pour punir les pécheurs et consommer leur réprobation : *Ex causa reprobationis* , le châtiment le plus cruel du péché étant le péché même . Il la permet aussi pour arrêter la chute entière de l'homme et le guérir de ses faiblesses : *Ex causa prohibitionis* , comme lorsqu'il permet qu'un orgueilleux succombe à quelque péché charnel , afin qu'il en devienne humble . Enfin , à l'égard de ses saints et des âmes qui lui sont fidèles , il permet cette tentation pour les éprouver et donner un nouvel éclat à leur vertu : *Ex causa probationis* , la tentation étant comme une espèce de question que cette vertu souffre , et dans laquelle il ne lui est plus possible ni de feindre , ni de se cacher .

Sur ces principes , messieurs , les ruses et les violences que l'enfer employa contre la fidélité de Rose ne doivent vous surprendre que pour vous la faire admirer , puisqu'elles la rendront un plus agréable spectacle aux yeux des anges et des hommes , et lui donneront l'occasion de prononcer cette parole de confiance et de courage : *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Ce qui rend une tentation plus dangereuse est sans doute quand l'objet en est universel , la proposition opiniâtre et le prétexte fort spécieux .

Pour ce qui est de l'étendue de la tentation , les Pères ont souvent gémi de ce que de toutes les créatures qui nous doivent porter à Dieu , il n'y en avait point dont le démon ne se pût servir pour nous en détourner . Chose étrange ! comme remarque saint Augustin , il n'est pas jusqu'aux actions les plus nécessaires de la vie que ce serpent ne trouve le secret d'infecter . Le manger est une action absolument nécessaire à la réparation de l'homme et à la conservation de sa vie , et le démon n'en fait-il pas à toute heure un excès et une gourmandise ? *Posuit in comestione gulam* . Il n'y a point d'alliance plus sainte parmi les chrétiens que le mariage qui donne des enfants à Dieu et qui répare innocemment les ravages de la mort ; et le démon n'en fait-il pas souvent , à la honte du christianisme , une occasion de prostitution et d'adultère ? *Posuit in generatione luxuriam* . Il n'y a point de condition qui approche de plus près de

celle de Dieu, que celle qui enferme du commandement et de l'autorité, et le démon ne la rend-il pas à toute heure odieuse par le faste et l'orgueil qui l'en rend comme inséparable? *Posuit in dominatione superbiam.* Il n'y a rien de plus agréable dans la vie que la conversation et la société, qui distingue les hommes des autres animaux; mais qui ose s'y fier quand on sait que le démon la remplit de médisance et d'envie? *Posuit in conversatione invidiam.* La correction fraternelle est sans doute le devoir le plus important de la charité chrétienne, et cependant qui ne voit le plus souvent l'inutilité de cette miséricorde spirituelle, le démon la faisant presque toujours ou rendre avec imprudence, ou recevoir avec colère? *Posuit denique in correctione iram.*

Mais si la tentation est répandue partout, ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est qu'outre que l'objet en peut être universel, la proposition peut aussi en être fort opiniâtre. Le démon est infatigable dans ses combats, la résistance qu'on lui apporte ne sert souvent qu'à l'irriter, et il ressemble à ces capitaines qui ne désespèrent pas de réduire par un long siège une place qu'ils n'ont su emporter d'assaut. C'est un redoutable ennemi, dit Tertullien, qui ne donne jamais de trêve à sa malice : *Pervicacissimus hostis nunquam malitiæ otium facit*; malice qui tant de fois éteinte par le sang des martyrs et par les larmes des pénitents, sait l'art de revivre toujours; malice qui après avoir été désarmée, va toujours reprendre de nouvelles forces dans l'enfer, où elle trouve, dans l'envie immortelle des anges apostats contre l'homme, une source inépuisable de haine et de vengeance.

Mais quand non-seulement l'objet de la tentation est universel, quand non-seulement la proposition en est opiniâtre, mais que les prétextes en sont spécieux, hélas! quelle est à craindre, et comment pouvoir s'en défendre? Cependant c'est souvent ce prétexte et cet artifice qui s'y rencontrent, principalement quand il est question d'ébranler les âmes les plus saintes.

Voyez comment le démon en usa à l'égard de Jésus-Christ dans le désert. D'abord il lui proposa simplement d'apaiser la faim qui le pressait par un miracle, et par conséquent, comme observe saint Thomas, par un moyen qui n'était pas absolument innocent, puisqu'il n'était pas nécessaire; mais cependant par un moyen où la proposition ne paraissait pas fort criminelle. Il le tenta ensuite de vaine gloire, et voulut lui persuader que pour se mettre en réputation dans Jérusalem, il n'avait qu'à se précipiter du haut du temple; moyen à la vérité criminel, mais qu'il couvrit du prétexte de confiance en Dieu : *Angelis suis Deus mandavit de te.* Enfin, pour la dernière attaque du démon, elle enferma ouvertement un crime, en proposant sans déguisement à Jésus-Christ de rendre à la plus infâme de toutes les créatures l'adoration qui n'était due qu'au créateur. C'est-à-dire, messieurs, qu'il le

tenta premièrement de ce dont tous les hommes ne sauraient se passer, du manger; qu'il le tenta en suite d'une chose de laquelle les plus spirituels sont ordinairement susceptibles, de rechercher l'estime des hommes; et qu'enfin il eut l'insolence de le tenter de ce dont les hommes les plus charnels sont capables, de désirer les honneurs et les biens du monde jusqu'à l'impiété et à l'apostasie. Ce n'était d'abord qu'un homme, ensuite c'est un ange, et à la fin il se trouve que c'est un démon.

Vous m'avouerez, chrétiens, que c'est là tout ce qui peut rendre une tentation redoutable. Et cela étant, comment vous persuaderez-vous qu'une simple fille s'en puisse défendre? Et cependant c'est de quoi il n'est pas fort difficile de vous convaincre. La tentation dont Rose se vit éprouvée fut générale, puisque les efforts que l'enfer a coutume de diviser contre tous les hommes furent réunis contre cette vierge. Si nous en croyons son historien, elle fut tentée de sensualité, de gourmandise, d'impudicité. Le démon entreprit de mettre l'infidélité dans son esprit, et le désespoir dans son cœur; joignant même la fureur à la ruse, il fit souffrir des tourments cruels à son corps en même temps qu'il mit des agitations furieuses dans son âme.

Quand Dieu permit au démon d'attaquer le saint homme Job, il prescrivit toujours des bornes à sa fureur. Le rendant maître de ce qui lui appartenait, il lui défendit de s'en prendre à sa personne, et lui permettant ensuite d'affliger sa personne, il lui défendit de lui ôter la vie; Dieu, dit saint Grégoire, en usa de la sorte, de peur que cet homme se voyant inopinément accablé de toutes parts, n'eût pas assez de forces pour résister tout à la fois à tant d'assauts : *Non ad omnia relaxat hostem, ne simul undique feriens frangat civem.* Mais chose étrange! Dieu, ce semble, n'a pas les mêmes égards pour une simple fille, à moins que nous ne disions qu'il la croit plus forte, ou qu'il la rend plus courageuse. Il veut bien que le démon se prenne tout à la fois à ses sens, à son esprit, et à son corps, que, remplissant son entendement de ténèbres épaisses et horribles pour les choses divines, il prenne en même temps la figure d'un géant redoutable pour frapper et pour affliger sa chair; qu'il la traîne par les cheveux, qu'il la mette tout en sang, et que, la faisant tomber des lieux les plus élevés, il la laisse souvent pour morte.

Si cette persécution fut universelle, elle n'en fut pas moins opiniâtre. Quinze ans entiers elle soutint ces assauts redoutables, et comme si la fin d'une épreuve n'eût été que le commencement d'une autre; quand le démon avait cessé de la maltraiter par lui-même, ils suscitait des jeunes gens qui entreprenaient par leurs flatteries de lui inspirer ou de l'orgueil ou de l'amour. Cet artifice était-il épuisé, l'enfer se servait d'un autre non moins fâcheux; il excitait des risées publiques, tantôt contre la modestie de ses

habits, tantôt contre l'excès de sa pénitence, et animant ses parents mêmes et ses amis à lui faire de sanglants reproches, il ne donnait aucune trêve à son courage.

Il est vrai que la méthode de ces attaques différentes fut enfin plus dangereuse que leur opiniâtreté. Rose ne fut pas d'abord tentée des grands et énormes crimes. Le démon lui représenta premièrement, comme à Jésus-Christ, qu'elle devait satisfaire sa nécessité et ses besoins naturels, qu'elle ne devait pas être homicide d'elle-même, qu'il fallait mettre quelques bornes à ses austérités pour les rendre durables; il ne lui parla de désespoir et d'infidélité qu'après lui avoir voulu inspirer des sentiments de vanité et des pensées d'orgueil, et il jura la perte de cette âme avec d'autant plus d'assurance, qu'il entreprit de l'y conduire par degrés et comme par une pente insensible. Divin époux de Rose, n'est-ce point, contre la parole de votre apôtre, souffrir que cette vierge innocente soit tentée au-dessus de ses forces? L'honneur que vous lui avez fait de la prendre si solennement pour votre épouse ne la devrait-il pas exempter de tant de honte? Votre chair et votre sang qu'elle reçoit tous les jours, ne devraient-ils pas éloigner d'elle des attaques si injurieuses à son honneur et, ce semble, au vôtre? N'en soyons pas en peine, mes frères, Jésus-Christ qui permet qu'elle soit attaquée lui donne des forces pour résister, et ces forces sont de ne jamais se relâcher de ses austérités ordinaires.

C'est une remarque fort singulière que, parmi tant de différents assauts que Rose eut à soutenir de la part de l'enfer, sa pénitence seule lui fournit des armes pour en triompher. Elle opposa aux tentations du goût l'usage de l'absinthe et des viandes les plus amères, à celle de la sensualité et de la complaisance pour sa personne les rasoirs dont elle se déchira, et les feux dont elle se brûla; aux pompes et aux spectacles où l'on voulait l'attirer une prière continue et une solitude austère. Ah! démons, c'est donc en vain que pour la désarmer vous lui suscitez des gens qui l'accuseront d'indiscrétion, et qui se moqueront de l'excès de sa pénitence; elle découvrira bientôt la faiblesse de vos artifices, lorsqu'au lieu de se rebuter de son austérité, elle la portera si loin, et à une extrémité si grande, que nous sommes obligés d'avouer aujourd'hui qu'il n'y en a jamais eu de si affreuse dans l'Eglise. Les cilices entrelacés de clous et d'aiguilles, les chaînes de fer, les disciplines d'acier, les cercles d'épines et de poinçons, les lits semés de cailloux tranchants et pointus, tous ces instruments affreux dont le souvenir seul donne de la terreur, furent les armes ordinaires dont cette vierge délicate se servit contre les démons. Ce fut avec ces armes qu'elle rendit inutiles leurs ruses et leurs violences; ce furent là les remparts de sa charité; ce fut enfin du milieu de tous ces instruments de pénitence qu'elle osa défier l'enfer, qu'elle s'écria avec assurance : *Quis nos separabit a charitate Christi.*

Il fallait entre autres, messieurs, que cette sainte vierge fût bien ferme dans l'amour de son époux, puisque la pensée que le démon lui donnait quelquefois de sa réprobation, ne fut jamais capable de la refroidir ni de l'interrompre. Que l'on aime Dieu quand on en reçoit des faveurs, je ne m'en étonne pas; où serait l'homme assez ingrat pour ne pas aimer son bienfaiteur? Mais de l'aimer quand on ne croit en recevoir que des châtiments, et de ne pas cesser de l'aimer quand on le considère comme son juge ou comme son persécuteur, c'est assurément pousser sa fidélité jusqu'où elle peut aller. C'est là un amour dont il se trouve peu d'exemples, c'est là un feu sans noirceur et sans fumée, dont le zèle plus puissant que l'enfer même, puisqu'il est à l'épreuve de ses flammes, ne lui saurait être que faiblement comparé : *Dura sicut infernus æmulatio.*

Gens du monde, votre charité a-t-elle d'aussi rudes épreuves? Non, sans doute, et j'appréhende même que la raison ne vous en soit fort honteuse; c'est-à-dire que le démon possède tellement vos âmes, qu'il ne se met plus en peine de les attaquer; que ce tyran ne se soucie plus de livrer d'assauts à une place qui ne lui est plus disputée. Cependant vous alléguez hardiment les subtilités de la tentation pour vous excuser de vos chutes; eh! ne craignez-vous point pour votre honneur que nous ne voulions approfondir à quoi toutes ces subtilités sont réduites? J'avoue avec les théologiens que plus ce qui porte au péché est puissant, moins l'homme qui pèche est coupable; mais des trois choses que je viens de remarquer dans la tentation, qui peuvent porter l'homme au péché, de combien le démon s'en est-il servi contre vous pour vous abattre? Il emploie quelquefois tout, comme il fit contre notre sainte; mais souvent aussi n'a-t-il besoin pour perdre l'homme que de lui proposer simplement l'objet de sa perte; est-ce là une ruse fort fine et fort difficile à éviter? Mais disons tout, souvent même le démon ne fait quoi que ce soit dans la perte du pécheur : *Etiamsi diabolus non esset, homines haberent appetitum ciborum et venereorum.* Quand il n'y aurait point de tentateur, l'homme a toujours en lui des appétits naturels, qui par sa lâcheté le pourraient porter dans le dérèglement. Le démon est bien l'auteur de tout le mal du monde, parce qu'il a porté au mal la première volonté, d'où l'inclination au péché est descendue; mais pour le mal en particulier, pour l'avarice de cet homme, pour la débauche de cet autre, ne vous excusez point tant, pécheurs, sur ses artifices; souvent il n'y a rien contribué; c'est vous-mêmes, malheureux, qui avez travaillé à vous séduire; c'est votre propre chair qui vous a corrompus, c'est votre paresse, c'est votre lâcheté qui vous a jetés dans le précipice. Votre liberté est si affaiblie par les habitudes qui se sont enracinées dans votre cœur; votre nature est devenue si dévouée au mal, que la seule rencontre et la moindre vue vous suffisent pour vous empor-

ter et vous perdre. Y a-t-il là tant d'artifices ?

Ah ! de quelle batterie fallait-il que l'enfer se servit dans les premiers siècles pour terrasser un chrétien ? (Reprochons-le plus d'une fois à notre lâcheté.) Autrefois le démon pour arracher du cœur d'un chrétien l'amour de Jésus-Christ, était obligé de joindre la cruauté à la ruse ; il n'employait pas moins que des chevaux, des tranchants et des feux pour attenter sur l'innocence d'un seul homme ; et encore qu'arrivait-il le plus souvent de toute cette violence ? Le triomphe du chrétien, et la défaite de l'enfer : *Magis armavit, dit excellemment saint Ambroise, dum vulneravit*. Mais aujourd'hui, pécheurs, n'alléguez pas tant la ruse ou la violence de votre ennemi. Une fumée d'honneur, un fantôme de plaisir, je ne sais quelle ombre d'intérêt qui aura passé devant vos yeux, suffira pour vous abattre aux pieds du démon. Ah ! grande sainte, il n'y a presque que vous dans le siècle où nous vivons, contre qui le démon se trouve obligé d'employer tout ce qu'il a de finesse et de fureur ; mais aussi il n'y a presque que vous contre qui il les emploie inutilement et à sa honte. Vous seule êtes assez généreuse dans la faiblesse de votre sexe, dans la délicatesse de votre corps, dans une terre même où le christianisme était naissant et où vous n'aviez guères d'exemples, pour défendre l'amour que vous portiez à Jésus-Christ, contre tous les assauts de l'enfer : *Quis nos separabit a charitate Christi* ? J'ai donc bien peur qu'il n'y ait encore que vous en notre siècle dont la charité tienne contre les épreuves mêmes du ciel. C'est, messieurs, la dernière victoire de notre sainte et ce qui me reste à vous faire voir pour achever son éloge.

III. — Si les plus rudes épreuves de l'amour et les plus difficiles à soutenir sont celles qui viennent de la part de ce que l'on aime, on peut dire que ce qui les rend encore plus fâcheuses, c'est quand on a mérité, ce semble, des traitements tout contraires et que l'on est accoutumé à en recevoir de plus doux. Sur ce principe, messieurs, vous n'aurez pas de peine à demeurer d'accord que jamais amante ne fut plus rigoureusement éprouvée que Rose ; que Rose, dis-je, à la charité de laquelle ni les charmes du monde, ni les violences de l'enfer n'ont su faire la moindre brèche ; que Rose, cette fidèle amante que Jésus-Christ a consolée par tant de faveurs, honorée d'une si grande familiarité et qu'il veut cependant comme éprouver de nouveau lui-même et dans son âme et dans son corps.

A l'égard de son âme, il la prive tout d'un coup de la haute intelligence et de l'application facile dont il l'avait douée pour les choses divines. Le ciel devient pour Rose un ciel d'airain, elle ne trouve plus que du dégoût dans la prière, que de la sécheresse et de l'amertume dans tous ses exercices et cet état d'abandonnement est si opposé à celui de douceur, de lumière, de consolation, où elle s'était vue, qu'elle a autant de sujet

que Job de se plaindre à son Dieu qu'il lui est devenu cruel : *Mutatus est mihi in crudelium*.

A l'égard de son corps, elle apprend, quel-que temps avant sa mort, qu'elle allait être abandonnée aux infirmités les plus cruelles qui puissent exercer la patience humaine ; mais le coup suivit de fort près la menace. Les médecins ont quelquefois dit que l'homme tout entier n'était que maladie, n'y ayant en lui aucune partie qui ne fût sujette à des infirmités particulières : *Totus morbus homo*. Mais, pour voir leur opinion justifiée tout à la fois dans un seul objet, ils n'ont qu'à s'approcher du lit de Rose vers la fin de sa vie. Il est vrai que quand ils la verront accablée dans sa faiblesse de tant de maux compliqués et naturellement incompatibles, c'est pour lors qu'ils seront forcés de reconnaître qu'il y a des maladies dont la cause est divine et qu'il n'y a que le ciel qui puisse être auteur du miracle douloureux dont ils sont témoins.

Quel spectacle, messieurs, de voir le corps tendre d'une fille délicate ressentir plus de maux particuliers qu'il n'a de parties différentes ? Mais quoi de plus touchant encore, qu'elle n'ait trouvé aucun relâche dans des maux si étranges, que tous les assistants en gémissent sans les pouvoir soulager, et que Jésus-Christ, qui seul le pourrait faire avec succès, paraisse sourd à ses plaintes et insensible à ses douleurs ? Ah ! Rose avait donc trop sujet de renouveler en cette occasion les plaintes de cette ancienne amante : *Num fleu ingemuit nostro* ? Ce céleste époux a-t-il fait paraître qu'il fût touché de mes soupirs ou de mes larmes : *Num lumina flexit* ; a-t-il seulement daigné abaisser ses yeux pour regarder ma misère ? *Num lacrymas victus dedit, aut miseratus amantem est* ? S'est-il enfin laissé vaincre à l'amour ou à la pitié, et m'a-t-il donné la moindre marque de la compassion qu'il prenait de mes douleurs ; mais pourquoi mettre à la bouche de Rose ces paroles profanes, elles ne sont pas assez dignes de sa patience ; ah ! que son amour et sa fidélité lui en suggèrent en cet état de bien plus saintes et de plus généreuses ! *Auge, Domine, s'écrie-t-elle du milieu de sa douleur : Auge dolorem, dummodo augeas et amorem*. Tout ce qui vient de la part d'un époux si aimable, ne peut être que fort doux ; augmentez donc, Seigneur, augmentez ma douleur, pourvu qu'en même temps vous augmentiez mon amour.

Après cela, je l'avoue, le panégyrique de Rose est achevé, j'ai satisfait à ma parole. Vit-on jamais éclater dans une même personne tant de courage, de patience, de fidélité, d'amour ? Ce sentiment de Rose est si généreux, mes frères, qu'il suffirait même pour justifier Jésus-Christ de ne l'avoir pas soulagée dans l'excès de ses douleurs ; car, s'il ne donne après cela d'autre terme à ses disgrâces que celui de sa vie ; s'il l'abandonne aux souffrances jusqu'à la mort ; s'il la laisse expirer sans aucune consolation, fait-il autre chose que ce qu'elle a souhaité ?

n'est-ce pas pour se donner à lui-même le plaisir de voir un amour qui lui est assez fidèle pour se pouvoir passer de consolation? ou bien si Jésus-Christ par là ne vous paraissait pas encore assez justifié dans les rigueurs qu'il a pour son épouse, sachez que c'est en ne la consolant pas qu'il la console.

Oui, messieurs, n'est-ce pas effectivement la bien consoler, de lui faire part privativement à ses autres épouses du tourment qui lui a été le plus fâcheux et duquel seul il s'est plaint : *Ut quid dereliquisti me?* N'est-ce pas distinguer Rose fort honorablement, pendant que ses martyrs divisent glorieusement entre eux ses plaies et sa mort, de vouloir qu'elle seule partage avec lui le délaissement qui lui a été plus sensible que ses plaies et sa mort même; et que par un genre de supplice qui doit passer pour une grâce dans l'amour, elle souffre ce qu'il souffre, et qu'elle soit abandonnée de son époux, puisqu'il est abandonné de son Père?

Cependant, quelle charité, mes frères! quelle nouvelle espèce d'amour qui peut aussi bien donner le défi au ciel, qu'à la terre même et à l'enfer : *Quis nos separabit a charitate Christi?* Ah! mes enfants, où trouverons-nous encore un amour semblable à celui-ci? Notre siècle l'a vu, notre malheureux siècle a pourtant été assez heureux pour le voir encore cet amour fidèle, cet amour parfait; mais hélas! on en voit peu de cette espèce en un siècle! cet amour est assez proche de nous si nous regardons à la distance des temps; mais hélas! que ce même amour est étrangement éloigné de nous pour ses épreuves et pour sa constance; qu'il en est encore bien plus éloigné par ses sentiments que par le trajet des terres et des mers!

Ah! quelle comparaison de ces épreuves que le Ciel nous envoie avec celles que notre grande sainte eut à soutenir toute sa vie; mais aussi quelle conséquence fâcheuse si notre charité succombe à ces faibles épreuves, pendant que la sienne s'affermirait et demeure triomphante de toutes celles du ciel, de la terre et de l'enfer : *Quis nos separabit a charitate Christi?* Quoi, dans un monde chrétien depuis tant de siècles, au milieu de tant d'exemples illustres qui nous environnent de toutes parts, nous sommes froids ou tièdes pour Jésus-Christ; et une fille dans un christianisme naissant s'élevant du milieu presque de l'infidélité, comme une véritable rose du milieu des épines, brûlera toute seule du feu de son amour? Prenons-y garde, mes frères, cette opposition pourrait bien nous être de mauvais augure; et, pour ne rien dissimuler de la frayeur que nous en devons concevoir, Jésus-Christ irait donc si loin de nous se chercher des épouses? Pendant que toute l'Europe est remplie d'âmes qui se consacrent à lui, Jésus-Christ n'y en trouvant pas d'assez dignes de ses faveurs, serait obligé d'en aller choisir dans un autre monde au milieu des barbares pour

en faire, à notre exclusion, des objets de préférence.

Qu'est-ce que Dieu nous fait entendre par là, mes frères? Je n'ose presque vous en dire ma pensée : ne serait-ce point ainsi que s'accomplirait contre nous la prophétie funeste que Jésus-Christ faisait à son peuple? *Auferetur a vobis regnum, Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus;* dans l'insensibilité où vous êtes pour Dieu, sachez que son royaume vous sera ôté, et qu'il sera transféré à des peuples qui en feront un meilleur usage. Cette prophétie, mes frères, s'est premièrement justifiée en notre faveur, les peuples de l'Orient s'étant rendus indignes de conserver la foi de Jésus-Christ, elle est venue à nous, elle a passé d'Asie en Europe; mais, hélas! aujourd'hui cette foi que nous avons reçue est presque éteinte, et notre charité est refroidie dans notre malheureux siècle, où nous voyons à peine subsister quelques restes de la religion de nos pères. Dans ce diocèse même, mes enfants, où j'ai le déplaisir de trouver de jour à autre si peu de christianisme et d'esprit évangélique, la plupart manquant de docilité, de soumission, d'humilité, vertus néanmoins essentielles à la religion, n'avons-nous pas trop de sujet de craindre que la menace de Jésus-Christ ne continue de s'exécuter à notre préjudice, que le royaume de Dieu ne nous quitte pour d'autres, après avoir quitté les Juifs pour nous; qu'il ne passe l'Océan après avoir passé la Méditerranée, et qu'il ne s'aille enfin établir chez ces peuples occidentaux, qui, renouvelant la ferveur des premiers fidèles, consoleraient l'Eglise de notre tiédeur, ou la récompenseraient de notre perte? La sainteté de Rose, qui jette d'abord tant d'éclat dans ces terres éloignées, n'est-elle pas un présage évident de ce que j'avance? Mais néanmoins, serait-il possible que l'ascendant de cet astre lumineux nous fût funeste? Non, mes frères, je ne le saurais croire : la vénération que je vous vois pour cette illustre vierge me rassure de mes craintes; je me flatte que vous imiterez bientôt ce que vous honorez aujourd'hui, et que défendant, à l'exemple de Rose, l'amour de Jésus-Christ contre toute sorte d'épreuves, vous trouverez en même temps le secret d'arrêter son royaume parmi vous. Il est vrai, mes chers pères, dignes enfants du grand saint Dominique, qu'une des choses qui me fait le plus espérer la durée de ce royaume dans notre hémisphère, est la fécondité que votre ordre y conserve à produire des saints; et quand je vois l'Eglise occupée dans ces derniers temps à inscrire dans ses fastes sacrés les Pie, les Raymond, les Albert, les Grenade, les Bertrand, personnages non moins illustres par leur doctrine que par leur sainteté, je suis persuadé que votre ordre serait seul capable de nous garantir du malheur que nous craignons, et de retenir dans l'ancien monde la foi qu'il communique au nouveau. Continuez, mes chers pères, à rendre ces services importants à l'Eglise, enrichissez-là de votre doc-

trine, édifiez-là par votre piété, proposez à ses fidèles dans tous les endroits de la terre de saints modèles à imiter, afin qu'ayant partagé leur mérite dans le temps, nous puissions partager leur couronne dans l'éternité, que je vous souhaite, au nom, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE MADELEINE.

Dilexit multum.

Elle a beaucoup aimé (S. Luc, chap. VII).

Si dans la personne de la bienheureuse Madeleine il n'y avait rien de considérable que les circonstances de sa conversion, et si la grâce n'avait rien opéré de plus merveilleux en elle que de l'avoir séparée de son péché, je ne serais pas surpris que tous les prédicateurs, parlant aujourd'hui d'elle, parlasse d'abord de son péché, et que, pour ne point diminuer la gloire du médecin qui l'a guérie, ils ne diminuassent rien du danger ni de la difficulté de son mal.

Mais comme la grâce n'a pas terminé son pouvoir à la conversion de cette bienheureuse femme, et que ce miracle n'est que le commencement d'une infinité d'autres qui dans la suite ont éclaté en sa personne, j'avoue que je ne saurais suivre en ce point la route commune et ordinaire, ni me rendre en quelque manière coupable de l'erreur du pharisien qui la traitait encore de pécheresse lorsqu'elle était déjà une grande sainte. J'aime donc mieux imiter Jésus-Christ qui s'intéressa pour elle, qui prit sa défense, qui loua sa libéralité et ses larmes, et qui, oubliant qu'elle avait autrefois aimé le monde, ne se souvenait plus que du saint et divin amour qu'elle lui portait, *Dilexit multum* : deux paroles qui font l'un des plus magnifiques éloges qui soient jamais sortis de la bouche d'un Dieu.

L'Evangile nous parle de trois femmes considérables par les grâces qu'elles ont reçues ; de la Samaritaine, d'une femme surprise en adultère, et de Madeleine. Jésus-Christ a de longues conférences avec la Samaritaine, et ce n'est qu'après beaucoup de questions et de réponses qu'il lui fait avouer son péché et qu'il la convertit. On lui amène la femme surprise en adultère ; et quand il voit que pas un de ses accusateurs ne lui jette la pierre, il écrit ou son péché ou son absolution sur le sable. Mais à l'égard de Madeleine, comme elle n'a ni l'orgueil ni la résistance de la Samaritaine, ni la confusion de lui avoir été amenée de force comme la femme adultère, bien loin de la blâmer, il prend son parti ; et au lieu d'être son juge, il devient lui-même son panégyriste. Il dit à la Samaritaine : Si tu connaissais le don de Dieu, peut-être le demanderais-tu ; et à la femme surprise en adultère : Si personne ne te condamne, je ne te condamne pas aussi ; mais à Madeleine il lui dit de s'en aller en paix, que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum*. Amour pénitent dans sa conversion ; amour reconnaissant et persévérant après sa con-

version ; amour qui fait aujourd'hui toute sa gloire, et qui, lui ayant été inspiré par le Saint-Esprit, ne peut jamais être bien compris qu'à la faveur de ses lumières, que je lui demande par, etc. *Ave, Maria.*

Il y a si peu d'apparence que la grâce détruit la nature, qu'on dirait qu'elle ne travaille qu'à la perfectionner, et à la faire servir à l'exécution de ses plus importants desseins. C'est elle qui, tout efficace qu'elle soit, étudie quelquefois nos humeurs, ménage notre tempérament, et s'accommode tellement à nos inclinations, qu'elle nous traite avec une espèce de circonspection, et de respect : *Cum magna reverentia disponis nos*. C'est elle qui bien loin d'irriter nos passions par une domination souveraine sapplique à les adoucir, qui, sans étouffer leurs mouvements, les calme, et qui réduit toute l'agréable violence qu'elle leur fait à substituer des objets innocents à la place des criminels qui les corrompent.

En effet, de quel artifice, par exemple, Jésus-Christ se sert-il dans l'Evangile pour attirer à lui les avares ? Il ne combat pas d'abord ouvertement leur passion, et ne condamne pas absolument sans les ménager l'avidité qu'ils ont pour les richesses ; mais, opposant les trésors du ciel à ceux de la terre, et faisant voir le peu de sûreté qui se trouve dans la possession des uns et l'assurance qu'il y a de jouir des autres, il les prend par leur faible et donne adroitement le change à leurs passions : *Ut avarum lucri faciat, dicit : Thesaurizate vobis thesauros in calo.*

Quand en une autre occasion il veut nous détacher de l'amour que nous avons pour cette vie, il ne l'entreprend qu'en nous en proposant une autre infiniment meilleure, qu'en nous représentant le grand nombre de misères qui se trouvent dans le peu d'années que nous vivons sur la terre, et nous forçant doucement à soupirer après une vie qui enferme toute sorte de bonheur dans son éternité : *Amantes vitam hortatur ad vitam*, dit excellemment saint Eucher (*D. Eucher. Epist. parænetica ad Valerianum*). Si bien que la grâce, sans entreprendre de ruiner les mouvements de notre âme, se contente de les rectifier, de leur faire changer d'objet, et en quelque manière de les tromper.

Ne vous scandalisez pas de cette expression, elle est du grand Apôtre, qui se vente d'avoir traité de la sorte les Corinthiens après le succès d'une tromperie qui leur avait été si utile : *Non vos gravavi*, vous ne pouvez pas vous plaindre, leur disait-il, que j'aie forcé vos inclinations, *sed cum astutus essem dolo vos cepi* ; mais je me suis servi d'une innocente adresse pour vous surprendre, et ai si bien ménagé vos passions, qu'en les conservant, je les ai dépouillées de toute leur malice.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers d'une vérité que nous trouvons dans notre Evangile ? Madeleine, vous le savez, était née avec une âme tendre et facile à être touchée ; l'amour profane qui dérè-

gla les premières années de sa vie ne marque que trop la sensibilité de son cœur. Mais qu'a fait Jésus-Christ pour le gagner? Bien loin de le rendre insensible, il lui a fait changer d'objet; et s'étant substitué à la place de ce qu'elle aimait, il a trouvé bon qu'elle continuât à aimer: *Dilexit multum*. Chose étrange! non-seulement Madeleine a conservé son amour, elle a conservé même les deux marques par lesquelles elle faisait connaître qu'elle aimait: je m'explique.

Les deux plus naturels caractères de l'amour, c'est de donner et de souffrir. Or celui de Madeleine, quoique sanctifié, a paru dans ces deux choses. Elle a donné à Jésus-Christ, elle a souffert pour Jésus-Christ; et par là elle a témoigné combien elle l'aimait. Mais ce que je vais ajouter ici à sa louange, c'est que jamais présents ne furent plus approuvés, ce sera mon premier point; c'est que jamais souffrances ne furent mieux récompensées, ce sera le second, et les deux parties de ce discours, dans lequel ne vous attendez qu'à un simple récit de l'Evangile sur ce qui regarde notre sainte amante. Il me semble que cette simplicité est plus touchante que ce que nous pourrions emprunter d'ailleurs d'ornements. Commençons:

I. — Le premier présent que notre illustre pénitente fit à Jésus-Christ, fut l'abondance des larmes qu'elle répandit en sa présence chez le pharisien. Les larmes servent à toutes les passions. On pleure de joie comme de tristesse, et la colère ne se trouve presque jamais dans l'impuissance de se venger, qu'elle ne s'en plaigne aussitôt avec des larmes. Mais à quelque usage que soient destinées les larmes, il faut avouer qu'elles n'en ont guère de plus naturel que celui que l'amour leur donne. Cette passion s'en sert en mille occasions; l'absence et la présence de la chose aimée lui en font également verser. Vous diriez que les larmes sont le sang véritable du cœur, et qu'il ne saurait être blessé, qu'il ne saigne aussitôt par les yeux.

Cette merveille ne se prouva jamais si bien dans l'amour profane qu'elle fait aujourd'hui dans l'amour divin. A peine Madeleine aime-t-elle Jésus-Christ qu'elle lui donne des larmes, à peine l'aime-t-elle avec excès qu'elle pleure avec abondance; désespérant de trouver jamais des termes assez forts pour lui exprimer les sentiments de son cœur, elle a recours à ses yeux, et sachant que les larmes sont quelquefois plus éloquentes que les paroles, *Interdum lacrymæ pondera vocis habent*, elle charge les siennes de découvrir à son amant toute la grandeur de sa passion: *Fudit lacrymas vulnerati sanguinem cordis*, dit admirablement saint Augustin.

Je sais bien que les larmes que répandit Madeleine chez le pharisien peuvent être prises pour un effet de sa douleur, et qu'étant alors aux pieds de Jésus-Christ, en qualité de pénitente, on peut dire que c'est une criminelle qui pleure pour fléchir son juge. Mais ses larmes, pour être un effet de sa

douleur, ne laissent pas d'en être encore un de son amour; et sa conversion, commençant par où celle de tous les pécheurs s'achève, la grâce l'ayant portée tout d'un coup au plus haut point de la charité, sans la faire passer comme les autres par la crainte ou par l'espérance, il est vrai de dire qu'elle regarde dès lors Jésus-Christ comme son amant aussi bien que comme son juge, qu'elle pleure d'amour autant que de douleur. Quoi qu'il en soit, en quelque qualité que Madeleine aborde le Fils de Dieu dans la maison du pharisien, il faut avouer qu'elle a toujours raison de préférer les larmes aux paroles. Car, comme a divinement remarqué saint Ambroise, quelque énergiques que fussent les paroles des pénitents et des amants, elles pourraient ne pas répondre encore à leurs sentiments; ils pourraient souvent se tromper dans leurs discours, et, comme il est facile de s'aveugler dans sa propre cause, ils oublieraient peut-être ce qui devrait rendre leur juge plus propice, ou leur amant plus favorable. Mais ils ne peuvent jamais se tromper en ne s'expliquant qu'avec des larmes; ils ne sont jamais en danger d'oublier ce qui fait plus pour eux; et à voir un amant qui pleure ou un pénitent qui s'afflige, on s'imagine facilement que leur amour ou leur douleur sont dans l'excès: *Utiliores lacrymarum preces quam sermonum, sermo interdum non totum profert negotium, lacryma totum semper prodit affectum*.

C'est aussi, chrétiens, la véritable raison qui oblige Madeleine de préférer les larmes aux paroles, quand elle veut exprimer à Jésus-Christ sa douleur et son amour. Elle aurait peur de faire tort à l'un et à l'autre, si elle ne leur donnait point d'interprètes plus fidèles; elle croirait affaiblir les sentiments de son cœur, si elle permettait à sa bouche de les exprimer; c'est pour cela qu'elle ne s'en fie qu'à ses yeux, et qu'elle veut que l'abondance de ses larmes prouve l'excès de son amour. En effet, chrétiens, qui n'en serait convaincu, voyant ce déluge nouveau, capable, chose surprenante! de baigner les pieds de son amant? J'avais bien ouï parler d'une divinité qui ne voulait être honorée que par des soupirs, qui ne demandait pour toute victime que des pleurs, qui se satisfaisait de quelques larmes qu'on répandait sur ses autels: *Lacrymis altaria sudant, parca superstitio*. Mais voici une nouveauté bien plus étrange qui se passe dans la maison du pharisien: un Dieu souffre qu'une femme l'arrose lui-même de ses larmes, qu'elle en répande assez pour en baigner ses pieds, et que, par un coup si extraordinaire, elle l'assure de son amour.

Après cela, vous étonnez-vous que ce Dieu lui-même en soit persuadé, qu'il défende son amante, qu'il fasse son éloge, et qu'il prenne déjà ce premier témoignage de sa passion pour un excès: *Dilexit multum*. Pouvez-vous, dis-je, être surpris, après une preuve d'amour si étrange, que le Fils de Dieu dise qu'elle a beaucoup aimé, quoiqu'elle ne fasse que commencer à aimer; qu'il dise

qu'elle a beaucoup aimé, comme si elle y avait déjà employé plusieurs jours et plusieurs années; qu'elle a beaucoup aimé, c'est-à-dire qu'il croie que Madeleine l'a plus aimé dans ce seul moment que plusieurs autres n'auraient fait pendant toute leur vie; qu'il récompense son amour naissant du pardon de ses crimes, de la défense de sa conduite, de la tranquillité de ses passions? *Remissa sunt peccata tua, vade in pace, dilexit multum.*

Le second témoignage d'amour que Madeleine donna à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ honora encore d'une faveur particulière, fut l'attention qu'elle lui prêta dans la maison de sa sœur. La présence de la personne aimée fait sentir un certain mélange de joie et d'étonnement à celle qui aime, et lui cause un trouble si agréable, qu'elle est ravie et comme hors d'elle-même. Alors, quelque éloquente qu'elle soit, il faut qu'elle perde la parole, il ne lui sert de rien d'avoir préparé des discours; ce sont autant de fantômes qui s'évanouissent à la vue de cette lumière; et bien loin d'être en état de se faire écouter, elle met tout son plaisir à écouter elle-même. Tel fut l'état de Madeleine: il semblait néanmoins que Marthe s'étant chargée de traiter Jésus-Christ, c'était proprement l'affaire de Madeleine de l'entretenir. Mais, soit que la présence de Jésus-Christ la surprenne ou la trouble, et qu'étant hors d'elle-même elle ait inutilement essayé d'entrer en discours, la conversation se termine tellement qu'il n'y a plus que Jésus-Christ qui parle, et Madeleine ne fait plus qu'écouter: *Sedens secus pedes ejus audiebat verbum illius.* Ses yeux sont charmés de ses divines perfections, ses oreilles sont attachées à recevoir ses oracles, et elle se contente enfin de faire connaître à ce divin amant, par une attention extraordinaire, l'excès du plaisir et du respect que sa présence lui donne. Marthe a beau se plaindre de son silence, Marthe a beau lui faire des reproches de son oisiveté, elle est si attachée à Jésus-Christ qu'elle ne prend pas garde à ce murmure; et la crainte qu'elle a de perdre quelqu'une des paroles du Sauveur est si grande, qu'elle n'en prononce aucune pour répondre à sa sœur: *Si parasset respondendi sermonem*, dit saint Augustin, *remisisset audiendi intentionem.*

Il est vrai qu'elle n'avait que faire de se mettre en peine de repousser ce reproche, Jésus-Christ, qui interprétait son silence comme un témoignage qu'elle lui donnait de son amour, se crut lui-même obligé de le défendre, et il arriva ainsi que celui que Marthe avait pris pour juge de sa sœur, devint son avocat. Marthe, lui dit-il, *Vous vous embarrassez de mille choses, et il n'y en a qu'une de nécessaire; votre sœur a pris le meilleur parti*: elle m'aime, et cette sainte oisiveté, cette attention extraordinaire, ce silence amoureux dont vous la blâmez, m'est un témoignage si agréable de son innocente passion, que je prendrai plaisir à le recevoir d'elle dans toute l'éternité: *Optimam partem*

elegit, que non auferetur ab ea. Vous m'avouerez, mes frères, que cette faveur est considérable, vous tomberez d'accord que Jésus-Christ ne pouvait interpréter plus obligeamment le silence de son amante; mais je m'assure que vous n'admettez pas moins la reconnaissance qu'il lui témoigna de sa prodigalité, lorsqu'elle répandit sur sa tête auguste tant de précieux parfums.

La libéralité a toujours été jugée inséparable de l'amour, depuis qu'une fois la volonté est capable de se donner elle-même par cette passion, elle prodigue facilement tout ce qui relève de son empire. De là vient que les personnes qui se sont aimées ont de tout temps exigé des dons les unes des autres, et qu'elles n'ont jamais été si bien persuadées de l'engagement de leurs cœurs, que quand elles se sont aisément dépouillées de leurs biens. Ce philosophe le reconnaissait assez, lorsqu'il appelait les dons, tantôt des charmes par lesquels les amants se forçaient doucement à s'aimer: *Beneficia amoris veneficia*; tantôt des liens qui unissaient leurs volontés, *Amoris vincula*; tantôt des traits dont l'amour se servait pour navrer leurs cœurs, *Amoris tela*. Peut-être, chrétiens, que notre divine amante avait été assez malheureuse pour se servir de cet artifice dans son péché; mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle ne s'en servit jamais avec plus d'innocence ni plus d'amour que depuis sa conversion. Elle ne fit pas plus tôt profession d'aimer Jésus-Christ, qu'elle lui sacrifia tout ce qu'elle avait de plus cher: elle arrosa ses pieds sacrés de ses pleurs; elle les essuya de ses cheveux; et, comme nous apprend le grand saint Grégoire, elle fit servir à sa pénitence tout ce qui avait servi à sa vanité. Mais, non contente de cela, elle fit une riche profusion des odeurs les plus exquis sur la personne de Jésus-Christ; elle répandit sur sa tête et sur ses pieds les parfums du monde les plus précieux; et étant enfin devenue libérale aussitôt qu'amante, elle crut qu'elle pouvait bien tout donner à celui à qui elle avait déjà donné son cœur.

Les apôtres scandalisés d'une profusion si grande et si nouvelle, en murmurent, et s'étonnent comment Jésus-Christ, qui jusque-là s'est épargné le nécessaire, souffre qu'une femme fasse dépense pour lui d'une chose si superflue: *Ut quid perditio hæc?* Mais, ô secret admirable de l'amour! Jésus-Christ ne permet ce murmure que pour relever plus hautement la libéralité de son amante; il prend de là occasion de s'étendre sur sa reconnaissance; il déclare qu'elle lui est agréable; et, blâmant le zèle indiscret de ses apôtres, il leur ferme à tous la bouche. Ce n'est pas assez, il les condamne à réparer solennellement l'injure qu'ils viennent de faire à Madeleine, et les oblige de se dédire publiquement; et, par une sévérité digne d'un amant outragé, il les charge de louer, dans toutes les provinces du monde, l'action qu'ils avaient censurée dans une maison particulière: *Ubi cumque prædicatum fuerit Evangelium, dicetur et quod hæc fecit, in memoriam*

ejus. Vous avez condamné la sainte profusion de cette femme, et moi je vous ordonne de l'annoncer à toute la terre; je veux que tous ceux qui recevront mon Evangile en soient informés, et que de la même bouche qu'ils apprendront ce que j'ai été capable de faire pour leur salut, ils sachent ce que Madeleine a pu entreprendre pour m'assurer de son amour : *Dicetur quod hæc fecit, in memoriam ejus*.

A votre avis, chrétiens, Jésus-Christ peut-il mieux faire le panégyrique de Madeleine? Peut-il être plus magnifique et plus ponctuel à honorer les preuves qu'elle lui en donne? Si le pharisien médit de ses larmes, Jésus-Christ les défend; si Marthe se plaint de son inaction, Jésus-Christ l'approuve; si les apôtres se scandalisent de ses profusions, Jésus-Christ proteste qu'elles lui sont agréables : *Si pharisæus murmurat, si Martha conqueritur, si scandalizantur apostoli, Maria tacet, Christus excusat tacentem, et laudat*. Je n'ai donc pas eu de peine jusqu'ici à vous prouver la vérité que j'ai avancée. Les dons que Madeleine a faits à Jésus-Christ ont sans doute été approuvés d'une manière fort ponctuelle et fort présente. Mais en est-il de même de ses souffrances? Nous l'allons voir dans ce second point. Madeleine a donné beaucoup à Jésus-Christ; mais Madeleine a souffert beaucoup pour Jésus-Christ. Vous avez vu comment il n'y a jamais eu de présents plus approuvés; il reste à voir comment il n'y a jamais eu de souffrances mieux récompensées.

II. — L'amitié ne se reconnaît jamais si bien que dans l'affliction; c'est dans la mauvaise fortune qu'on éprouve la fidélité des vrais amis; et il est étrange qu'il faille, en quelque manière, être misérable pour savoir si l'on est véritablement aimé. Jusque-là nous pouvons être en doute si c'est notre personne ou notre bonheur qu'un ami considère, et s'il n'est point de l'humeur de ces lâches dont parle saint Augustin, qui aiment mieux flatter un homme heureux que d'en défendre un malheureux : *Malunt esse felicitium adulatorem, quam infelicitium defensorem*. Par ce principe, Jésus-Christ doit être vivement persuadé de la fidélité de son amante, car non-seulement il se voit suivi d'elle lorsqu'il opère des miracles, mais même lorsqu'il souffre des tourments; il ne s'en voit pas seulement suivi lorsqu'il est glorieux d'être du nombre de ses disciples, mais même lorsqu'il est criminel de l'avoir connu.

Oui, mes frères, Madeleine suit Jésus-Christ jusques à la croix, elle ne l'abandonne pas lorsque ses apôtres et son Père même l'abandonnent; et tandis que Pilate et les Juifs le chargent d'ignominie, elle lui donne mille témoignages publics de son estime et de son amour : *Stabat juxta crucem Maria Magdalene*. Figurez-vous, mesdames, l'étrange résolution que peut avoir une femme de se déclarer pour un séducteur condamné à la mort, de le suivre malgré une troupe de soldats furieux qui l'environnent, de se trouver au lieu public de son exécution, et de

blâmer hautement par sa douleur et par ses larmes l'injustice de ses juges et la fureur de ses bourreaux : *Stabat juxta crucem Maria Magdalene*. Car je vous prie de remarquer qu'elle est la seule que Jésus-Christ oublie dans sa passion, et à qui il ne parle point sur la croix. Il laisse des témoignages de son souvenir à toute sorte de personnes; il parle à son Père, et il lui recommande son esprit, il parle à sa mère; et, pour la consoler de sa perte, il consent qu'elle adopte le plus fidèle de ses disciples; il parle à ce même disciple, et lui donnant sa propre mère pour la sienne, il a soin d'adoucir son affliction par une si haute faveur; il absout un insigne voleur de ses crimes; et, par un trait de miséricorde sans exemple, il veut que ce jour-là même il ait autant de part à sa gloire qu'il en a à ses souffrances. Mais que dis-je? mes frères, il n'oublie pas même ses bourreaux; et, étouffant tous les ressentiments qu'il devait avoir de leur cruauté, il emploie le sang même qu'ils répandent à obtenir leur grâce.

Il n'y a que Madeleine, mes frères, à qui Jésus-Christ ne parle point; il n'y a que son amante pour qui il garde un silence rigoureux; et bien qu'il la voie aux pieds de sa croix dans le plus déplorable état où l'amour, quelque ingénieux qu'il soit dans sa cruauté, la puisse mettre, il ne dit pas un seul mot pour la consoler. Eh! Seigneur, de quelle étrange rigueur usez-vous envers votre amante? Vous n'aviez pas coutume de la traiter de la sorte; vous mêlâtes vos larmes avec les siennes sur le tombeau de son frère, et vous aimâtes mieux donner pour lors des marques de votre faiblesse que de manquer aux devoirs de votre amour, *cum vidisti eam lacrymantem lacrymatus es*, dit Origène (*Orig., hom. 18*). Vous la consolâtes même par le plus éclatant de tous vos miracles; vous voulûtes que le plus grand effet de votre puissance fût un témoignage de votre plus grand amour, comme a remarqué un de vos serviteurs, et vous fîtes pour essuyer les larmes de Madeleine plus que la foi même n'osait espérer. Et aujourd'hui, Seigneur, qu'elle pleure votre propre mort, aujourd'hui que vous faites le seul et unique sujet de sa douleur; bien loin de faire un miracle pour la consoler, vous ne lui adressez pas seulement une parole : *Dulcissime Jesu, quid post hæc peccavit in te tua amatrix qui sic recedis ab ea?* dit excellemment Origène. Dites-nous, Seigneur, quel crime votre amante a-t-elle commis contre vous, pour s'être attiré tant de rigueur de votre part? A notre égard nous sommes obligés d'avouer que nous ne lui avons rien vu faire contre la fidélité qu'elle vous doit : *nos post hæc nullum peccatum de ea audivimus*. Ah! mes frères, Jésus-Christ a beau cacher l'amour qu'il a pour Madeleine, on le découvrira toujours. De quelque artifice qu'il se serve pour dissimuler la tendresse qu'il a pour son amante, cet artifice même servira à le faire connaître.

L'amour dans quelque sujet qu'il se rencontre, n'est jamais accusé de beaucoup de finesse, et l'on peut dire qu'il ressemble à ce

poisson imprudent, dont parlent les naturalistes, qui pensant se cacher et se dérober aux pêcheurs par une vapeur noire qu'il jette autour de lui, fait que c'est cette vapeur même qui leur marque le lieu où il est, et ce qui le couvre ainsi, selon son instinct naturel, le découvre même et le trahit : *Cum se putat latere, prodiit se ipso latibulo*. L'amour n'est ordinairement guère plus fin quand il veut dissimuler. Ce qu'il prétend qui le cache, souvent le découvre; et s'il m'est permis d'appliquer cette vérité à Jésus-Christ, je n'en voudrais point de preuve plus forte que l'indifférence dont il cache l'amour qu'il a pour Madeleine sur la croix, dans laquelle néanmoins il est facile de le découvrir.

Il ne lui adresse pas une seule parole; et c'est par ce silence, mes frères, qu'il la console; il l'abandonne, et c'est dans cet abandonnement même qu'il la favorise; il veut la traiter comme son Père éternel le traite; il veut qu'elle ait part privativement à tout autre tourment qui lui est le plus fâcheux; il veut que si les martyrs de son Eglise partagent glorieusement entre eux ses plaies et sa mort, elle seule partage avec lui le délaissement qui lui est plus sensible que ses plaies même et sa mort; il veut qu'elle puisse lui adresser les mêmes paroles qu'il adresse à Dieu, *ut quid, Deus, dereliquisti me? pourquoi, Seigneur, m'avez-vous abandonné?* Il veut enfin que, par un genre de supplice qui doit passer pour une grâce dans l'amour, elle souffre ce qu'il souffre, et qu'elle soit abandonnée de son amant, tandis qu'il est abandonné de son Père.

Que si vous avez peine à croire que cet abandonnement soit une grâce, et que la fidélité de Madeleine vous en paraisse mal payée, du moins ne sauriez-vous nier que Jésus-Christ n'en diffère guère la récompense, lors qu'étant sorti du tombeau pour entrer dans sa vie glorieuse, le premier dessein qu'il forma fut de la visiter, d'essuyer ses larmes, de la consoler de sa mort, et de l'assurer de sa résurrection. Il est vrai, chrétiens, qu'avant de recevoir cette consolation de la part de Jésus-Christ, je découvre un nouveau témoignage d'amour et de douleur qu'elle lui donna sur son tombeau.

Je ne me suis jamais étonné que l'amour profane fût extravagant dans ses discours, qu'un homme possédé de cette passion soit dans de continuelles hyperboles, qu'à l'entendre parler il brûle, il meurt, qu'il nomme ce qu'il aime son soleil et sa vie; qu'il proteste que sa passion est infinie et qu'elle sera éternelle; qu'enfin toutes ses paroles soient au-dessus de la vérité, comme tous ses desseins au-dessus de son pouvoir; je ne me suis, dis-je, jamais étonné qu'une passion aussi aveugle dans son principe fût si extravagante dans ses effets; mais que l'amour divin, tout juste et tout éclairé qu'il est, soit quelquefois capable des mêmes transports, c'est ce qui ne serait jamais entré dans mon esprit, si nous n'en avions un exemple trop visible dans la personne de Madeleine. Cette sainte amante se laisse emporter, après la

mort de Jésus-Christ, à des discours plus passionnés que raisonnables, et paraît si fort hors d'elle-même sur son tombeau, qu'un interprète n'a point fait difficulté de dire que l'amour et la douleur avaient pour lors troublé sa raison : *Insaniebat Magdalena insania quadam amatoria*. Elle se rend de grand matin, dit l'Evangile, sur le tombeau du Fils de Dieu, et n'y trouvant pas son corps, elle s'écrie qu'ils ont emporté son Seigneur, et qu'elle ne sait où ils l'ont mis : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum*. En quoi vous remarquerez que ne sachant à qui elle se doit prendre de cet enlèvement, elle en accuse tous les hommes, *tulerunt*. Jésus-Christ lui paraissant aussitôt pour la tirer de peine, sa passion l'aveugle, elle le méconnaît, elle le prend pour un jardinier, et dans cette méprise elle ne laisse pas de le traiter avec honneur, *Domine*, Seigneur, lui dit-elle, *si tu sustulisti eum, dicito mihi*, hé! si vous l'avez été, dites-le moi.

— Ne m'avouerez-vous pas, chrétiens, que voilà un étrange emportement d'amour? elle croit que tout le monde est obligé de savoir de qui elle parle, de répondre à sa pensée, de connaître ce qu'elle aime, *si tu sustulisti eum*. Mais écoutez une autre parole aussi surprenante : *et ego eum tollam*, montrez-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. La passion n'a-t-elle pas encore plus de part à ce discours que la raison, dit Origène? Une femme promettre de se charger d'un corps mort et de l'emporter, *et ego eum tollam*. Ah! juge miséricordieux, s'écrie le même Origène à Jésus-Christ, doux arbitre du monde, n'examinez pas avec rigueur les paroles indiscretes de cette femme, que la passion qu'elle a pour vous l'excuse auprès de vous, et ne considérez pas tant ici son erreur que son amour : *Misericors iudex, amor quem habet in te excuset eam apud te, si forte erret de te, nec attendas ad mulieris errorem, sed ad discipulæ amorem*. (Orig. in cap. XXV S. Matthæi). Le Fils de Dieu, vous le savez, mesdames, bien loin de s'offenser de ces paroles de Madeleine, en fut touché, et prenant l'état déplorable où sa mort la mettait pour un des plus forts témoignages de son amour, se crut obligé de le reconnaître par une faveur présente. En effet, s'étant manifesté à elle préférablement à tous les autres, lui ayant dessillé les yeux, l'ayant appelée par son nom, et elle s'étant, selon sa coutume, jetée à ses pieds et les ayant voulu embrasser avec empressément, il lui tint ce discours : *Noli me tangere, nondum ascendi ad Patrem meum* : Ne vous précipitez pas tant, ce n'est pas ici la dernière visite ni la dernière caresse que vous recevrez de moi; quelque glorieux que je sois par ma résurrection, je ne monte pas encore à la droite de mon Père, il ne tiendra qu'à vous jusqu'à ce jour de me voir et de vous satisfaire : *nondum ascendi ad Patrem meum*.

Je sais bien qu'il y a d'autres explications de ce passage. Plusieurs interprètes croient que Jésus-Christ rebuta Madeleine en cette occasion, et que remettant toutes ses caresses au ciel, il ne voulut pas souffrir après sa ré-

surrection qu'elle le touchât sur la terre : *Noli me tangere, nondum ascendi ad Patrem meum*. Mais ce sens, à mon avis, ne saurait subsister, si l'on considère que le Sauveur du monde permit depuis à ses apôtres de toucher ses plaies, et aux femmes mêmes qui le suivaient avec eux d'embrasser ses pieds : *Mulieres autem accesserunt, et tenuerunt pedes ejus* (S. Math., XXVI); si bien qu'il n'y a pas d'apparence qu'il eût d'abord refusé à Madeleine une faveur qu'il accorda depuis à plusieurs autres, et ainsi le discours qu'il lui tint ne doit pas passer pour un rebut, mais pour une grâce et pour un engagement même à d'autres grâces : *Nondum ascendi ad Patrem meum*; car pour la gloire du ciel qu'il semble lui promettre par ces paroles, il ne la lui accorda qu'après avoir éprouvé sa fidélité par une absence de trente années.

C'est ici, chrétiens, que l'amour profane est obligé de reconnaître sa défaite, et que tout ce qu'il a jamais fait entreprendre à ses sujets de surprenant et de nouveau, n'est rien en comparaison de ce que l'amour divin inspire à notre sainte. Je sais bien que les poètes, après nous avoir appris qu'il n'y a rien de plus insupportable dans l'amour que l'absence de ce qu'on aime, ont feint qu'un homme en cet état n'avait plus d'amis qui ne l'importunassent; que les divertissements qui lui avaient autrefois été agréables, lui étaient ennuyeux; que comme s'il eût été atteint de ces maladies étranges qui font haïr la lumière et les hommes, il n'aimait plus que les ténèbres et la solitude; qu'il n'avait plus enfin d'autre compagnie que les rochers et les arbres. Mais toutes ces fictions n'ont su aller si loin qu'a fait la vérité dans la personne de Madeleine, et je puis dire en cette occasion ce que saint Ambroise a dit dans une autre, que la charité en a plus fait que la fable n'en a inventé : *Plus est quod charitas fecit quam quod fabula finxit*. Sitôt que son amante se fut séparé d'elle par son ascension, elle se sépara aussi du reste des hommes par sa retraite. Si la tradition ne nous a point abusés, elle vint s'enfoncer dans le plus affreux désert de ce royaume, elle y éprouva, l'espace de trente ans, toutes les rigueurs de l'absence, elle s'y consuma en desirs et en langueurs. Combien de fois a-t-elle fait retentir les rochers de ses plaintes? combien de fois, pressée de douleur et d'amour, a-t-elle répété à Jésus-Christ les paroles d'une ancienne amante qui se trouvait en pareille infortune : *Quam sine te cogis vivere, cogemori*. Unique objet de mon cœur, permettez de mourir à une amante qui ne peut vivre sans vous; ne faites pas durer plus longtemps mon supplice en faisant durer ma vie; finissez l'un et l'autre tout à la fois, et séparez promptement mon âme de ce qu'elle anime pour la réunir à ce qu'elle aime : *Quam sine te cogis vivere, cogemori*.

Le Fils de Dieu, mes frères, se laissa enfin toucher à ses plaintes, il ne put se défendre de récompenser un amour si fidèle et si éprouvé, il leva les obstacles qui s'opposaient au bonheur de Madeleine, il permit à son amante de le joindre dans sa gloire, et se

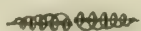
laissant posséder à elle sans réserve dans le ciel, il nous obligea de croire qu'elle l'avait aimé sans mesure sur la terre : *Dilexit multum*.

Eh bien! mes frères, ne vous ai-je pas tenu parole? N'est-il pas vrai que Madeleine a aimé plus heureusement dans la grâce qu'elle n'avait fait dans le péché; que changeant seulement d'objet depuis sa pénitence, elle n'a point changé de passion, et que vous admirerez avec moi le secret qu'elle a trouvé de sanctifier toutes les circonstances que pouvait avoir eues son amour profane. Car, pour reprendre en peu de paroles tout ce que j'ai dit, ses larmes avaient peut-être servi à exprimer une passion criminelle, et elle en baigne les pieds de Jésus-Christ. Elle avait peut-être trop prêté d'attention à la cajolerie, et elle n'a plus d'oreilles que pour les oracles du Fils de Dieu. Elle avait consacré tous ses biens au luxe et à la vanité, et elle répand ce qu'elle a de plus précieux sur le chef auguste de son Sauveur. Peut-être qu'elle avait eu trop de pitié d'un martyr imaginaire que ses amants l'accusaient de leur faire souffrir, et elle partage avec Jésus-Christ le plus rude supplice dont son Père l'éprouve. Elle était, possible, aveuglée au point de leur faire quelque réponse trop faible, et elle tient au Fils de Dieu ressuscité un discours plus passionné que raisonnable. Enfin, chrétiens, Madeleine s'était peut-être affligée de quelque absence, et elle se condamne à pleurer celle de Jésus-Christ dans un désert l'espace de trente ans; si bien que le saint amour de Madeleine n'est proprement qu'une satisfaction juste et rigoureuse de son amour profane, et la grâce lui fait trouver l'admirable invention de consacrer à Jésus-Christ les mouvements les plus criminels de son cœur.

Ça, chrétiens, cet exemple nous est inutilement proposé si nous ne nous efforçons d'en profiter, et si nous ne devenons aussi justes et aussi ponctuels que Madeleine dans la satisfaction de nos péchés. Je ne vous demande pas que vous arrachiez l'œil qui vous a scandalisé, je ne vous dis pas que vous retranchiez la main qui a fait cette méchante action, je ne vous ordonne pas même d'étouffer cette passion qui s'est déréglée, ces commandements de l'Évangile ne doivent pas être pris à la lettre. La grâce, comme vous venez de voir, n'anéantit pas tous les ennemis qu'elle a défaits, elle a plus de gloire à obliger ses vaincus, à prendre son parti, qu'à les exterminer : *In jura victoriae transiunt*, dit saint Augustin. Mais voulez-vous satisfaire justement à Dieu pour vos passions déréglées? Rendez-les saintes. Vous êtes sujet à la colère, mon frère, eh bien! servez-vous-en pour venger Dieu de ses ennemis; tournez les mouvements de cette passion contre vous-même par la pénitence : *Irascimini et nolite peccare*. Vous avez le cœur naturellement tendre et sensible, mesdames, cela peut ne vous être pas désavantageux : que cette tendresse soit toute pour Jésus-Christ, il n'y a que lui qui se contente de notre cœur. Le monde, messieurs et mes-

dames, ne se contente pas que vous l'aimiez, si vous ne lui donnez simplement que votre cœur, il est indubitable qu'il vous rebutera. Eh! que vous demande-t-il de plus? Il vous demande des choses qui ne dépendent pas de vous, je veux dire ou de la naissance, ou de la bonne mine, ou de l'esprit, ou des richesses. Ce n'est tout au moins qu'à la faveur de l'une de ces qualités que le monde vous reçoit, et qu'il fait cas de votre amour. Mais, injustice prodigieuse! car, comme je viens de vous dire, y a-t-il aucune de ces qualités qui dépendent de nous? Naissions-nous ce que nous voulons? Si cela était, il faudrait autant de couronnes qu'il y a d'hommes sur la terre. La bonne mine dépend-elle de nous? Si cela était, il n'y a pas de femme qui ne fût un miracle en beauté. La subtilité et la vivacité de l'esprit est-elle davantage en notre pouvoir? Ah! si cela était, nous serions tous des Solomons ou des Aristotes. Enfin sommes-nous riches autant que nous le souhaitons? Je vous laisse à penser, messieurs, si ce dernier avantage dépend plus de nous que tous les autres. Cependant, messieurs, voilà les seules choses que le monde estime en vous, si vous n'en avez pas tout au moins une en partage, point d'espérance d'en être reçu, d'en être souffert. Vous avez beau l'aimer, il se moquera de votre passion; et, dans cette connaissance que vous avez, comment pouvez-vous avoir le cœur d'aimer un tyran si injuste, de servir un démon qui a la cruauté de ne vous demander que ce qu'il sait bien qui n'est pas toujours en votre pouvoir de lui donner?

Non, messieurs, il n'y a personne de nous de qui Dieu ne veuille être aimé; mais nous avons la consolation de savoir qu'il n'y a aussi personne de nous qui ne puisse lui obéir. L'esclave comme le souverain, le difforme comme l'homme de bonne mine, l'ignorant comme le docte, le pauvre comme le riche, porte toujours avec soi de quoi payer ce tribut à Jésus-Christ : le cœur est un trésor qui ne manque jamais aux plus misérables, la liberté d'aimer est un droit dont les captifs les plus malheureux jouissent même au milieu de leurs fers : *Quid lenius*, s'écrie saint Bernard, *quid dulcius, quid suavius quam diligere? Hoc potest omnis homo, sanus et æger, dives et pauper, stultus et sapiens, nobilis et ignobilis, servus et liber, nemo se excuset.* C'est pourquoi, mes frères, dessillons-nous aujourd'hui les yeux avec notre sainte amante, arrachons notre cœur au monde, qui par son injustice et par son ingratitude ne le mérite pas, donnons-le à Jésus-Christ, qui se l'est acquis par tant de titres, et qui bien qu'il lui soit dû, ne laissera pas de nous le payer par une éternité de récompense et de gloire, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.



PANÉGYRIQUE DE SAINT VICTOR.

Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentis, et omnium multitudinem extollentem se adversus scientiam Dei.

Les armes de notre milice ne sont pas des armes charnelles, mais Dieu leur donne une admirable puissance pour renverser les remparts des hommes, pour détruire leurs desseins, et toute cette hauteur qui s'élève contre sa science (II Cor., X).

Que la condition des soldats de Jésus-Christ est glorieuse, messieurs, et qu'ils ont de bonheur de servir un si grand roi. Ce que le monde tâche de faire, ou avec ses fausses caresses pour engager des âmes charnelles, ou avec ses erreurs pour séduire des esprits faibles, ou avec ses menaces pour renverser des cœurs timides, le seul avantage de la cause qu'ils défendent rend ces efforts inutiles; et comme leurs armes n'ont pour principe ni la faiblesse, ni la corruption de la chair, mais la sagesse et la toute-puissance de Dieu, ils détruisent par elles tous les remparts qu'on leur oppose. Ne vous en étonnez pas, messieurs, ce sont, dit saint Paul, *des armes de piété et de justice* contre l'impiété et la malignité du monde, *arma justitiæ*; *des armes de vérité et de lumière* contre les illusions du monde, *arma lucis*; *des armes de charité et de force* contre les menaces et les persécutions du monde, *arma militiæ potentia Deo, ad destructionem munitionum.*

Mais si leur condition leur est si glorieuse, ah! qu'il leur est difficile d'en soutenir le mérite et d'en remplir tous les devoirs! Les soldats du siècle ne sont obligés que de combattre, et pourvu qu'ils prêtent leurs bras et leurs cœurs à leur général, on ne peut rien exiger davantage de leur valeur. Il n'en est pas de même de ceux de Jésus-Christ, ils sont obligés de vaincre toutes les fois qu'ils combattent, et comme *tout ce qui est né de Dieu doit triompher du monde*, ils ne peuvent légitimement rejeter la cause de leur défaite ni sur leur faiblesse personnelle, ni sur le nombre et la force de leurs ennemis.

Je viens aujourd'hui faire l'éloge d'un saint qui s'est vu engagé dans ces deux milices, qui a passé de celle des empereurs à celle de Jésus-Christ, et qui, n'ayant pu auparavant répondre des événements des combats où il s'est trouvé, s'est soumis à une nouvelle mais rigoureuse discipline qui l'oblige de renverser tous les remparts qu'on lui oppose, d'anéantir les desseins de la prudence charnelle, d'abaisser ces orgueilleuses têtes qui s'élèvent contre la science de Dieu et l'humilité de l'Évangile.

C'est donc en cette rencontre que Victor a rempli toute l'étendue de son nom, qu'il a donné des combats, qu'il a gagné des batailles, que partout invincible avec des armes d'une autre trempe que ne sont celles du siècle, il a fait des prodiges de force par sa patience et son martyre. Voilà, chrétiens, un étrange paradoxe, et je ne pourrais vous l'expliquer, si le même Dieu qui a animé ce soldat ne me donnait les lumières nécessaires

que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge, en lui disant : Ave.

Trois choses font la gloire d'un martyr : sa foi, son courage, sa victoire. Sa foi est la cause de son martyre, c'est pour la conserver et la défendre qu'il expose son honneur et sa vie. Son courage est l'épreuve de son martyre; c'est par sa fermeté qu'il témoigne combien il aime Dieu et sa religion. Sa victoire est le fruit de son martyre; c'est par elle que l'on reconnaît la force et la bonté de ses armes.

Toutes ces choses sont nécessaires aux martyrs, et elles se rencontrèrent avec des circonstances toutes particulières dans la personne de saint Victor. Il fit paraître sa foi, son courage, sa victoire pour triompher de l'idolâtrie et anéantir tous ses desseins. En effet, l'idolâtrie que les hommes et les démons opposaient à la religion de Jésus-Christ s'était fait, du temps de Victor, trois sortes de retranchements qu'il était comme impossible de forcer. Elle s'était retranchée dans les esprits des peuples, dans les temples des dieux, et enfin sur les échafauds des bourreaux. Elle s'était insinuée dans les esprits par la stupidité et l'aveuglement, elle régnait dans les temples et sur les autels par les sacrifices; elle se conservait et se rendait terrible sur les échafauds par la cruauté.

Que pouvait donc faire notre généreux soldat pour l'attaquer et la vaincre? Admirez ici, je vous prie, la merveilleuse toute-puissance de la grâce. Victor tout seul, Victor, sans autres armes que celles de Jésus-Christ, va détruire tous ces remparts et forcer l'idolâtrie dans tous ces retranchements : *Arma militiæ nostræ sunt potentia Deo ad destructionem munitionum*. Il en dissipe les erreurs par les lumières de sa foi; il en détruit les sacrifices par la grandeur de son courage; il en épuise la cruauté par le nombre de ses victoires. Il triomphe de l'idolâtrie dans les esprits en les éclairant; il en triomphe sur les autels en les renversant; il en triomphe parmi les supplices en les souffrant. C'est tout le sujet de son éloge et celui de ces discours.

I.—Quand saint Victor n'aurait fait qu'édifier ses concitoyens idolâtres par la pureté de sa conversation et l'innocence de ses mœurs, il aurait dû gagner leurs cœurs et désabuser leurs esprits, en leur imprimant une haute estime pour une religion si sainte, qu'elle sanctifiait les conditions mêmes les plus profanes.

Il est certain que la vertu et la milice ont de tout temps paru avoir beaucoup d'antipathie, et pour être, ce semble, bon soldat, il est en quelque manière nécessaire de cesser d'être bon chrétien. Les anciens, dont la morale était incomparablement moins austère que la nôtre, croyaient cependant qu'il était presque impossible d'être soldat et homme de bien, par cette raison qu'ils apportaient que l'esprit de l'homme ne pouvant s'assujettir à une entière servitude, il fallait que le soldat, pour être exact à garder la discipline militaire, relâchât quelque chose de la

sévère régularité de ses mœurs : *Cum mens humana integram absolutamque pati non possit servitutum, ut militis disciplina sit austerior in bellicis, laxior est in moralibus* (*Vegetius, de Re militari lib. I*). Le christianisme semble avoir encore été moins favorable à cette profession; et comme il apprend à régler jusqu'aux désirs et aux affections les plus intérieures des hommes, souvent la milice est ennemie de cette exactitude et de cette contrainte. L'Evangile se fait une loi de pardonner, et celle de la milice est de se venger. L'Evangile ne prêche que l'humilité et la douceur, la milice ne respire que la vanité et la cruauté. L'Evangile veut que nous ressemblions à des enfants, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Ambroise et de saint Maxime, que comme un enfant ne sait ni se mettre en colère, ni tromper personne, comme il n'ose rendre injure pour injure et coup pour coup : *Infans nescit irasci, fraudare non novit, referre non audet*, un chrétien doit être dans de semblables dispositions, sans se mettre en colère contre ceux qui l'outragent, sans faire tête à ceux qui le dépouillent, sans se soulever contre ceux qui le font mourir : *Christianus etiam ledentibus non irascitur, spoliantibus non resistit, cadentibus non repugnat*. Or, un soldat a-t-il les mêmes sentiments, ou plutôt ne le reconnaît-on pas à des traits tout opposés?

C'est la raison pour laquelle l'une des conditions que l'on imposait autrefois à ceux qu'on mettait dans la pénitence publique, était de renoncer à la milice, comme à une profession contraire à cet innocent et austère état de vie qu'ils devaient mener. La milice séculière est à présent si corrompue, dit Pierre de Blois, qu'elle n'est plus ce qu'elle doit être; ce n'est que piraterie, que cruauté, qu'injustice : *Ordo militum nunc est ordinem non tenere. Nam cujus os malorum, etc.* (*Petrus Blesens., epist. 94*). Celui d'entre les soldats dont la bouche est remplie de paroles plus sales, qui blasphème avec plus d'exécration, qui craint moins Dieu, qui respecte moins l'Eglise et ses ministres, est celui qui passe pour le plus courageux et le plus brave : *Cujus os malorum verborum spurcitia polluitur, qui detestabilibus blasphematis, qui minus Deum timet, Ecclesiam et Dei ministros non veretur, iste hodie in cætu militum fortior et nominatior reputatur*.

Je ne veux pas dire par là qu'il soit impossible d'être tout ensemble saint et soldat. Si cela était, dit saint Augustin, pourquoi le bienheureux précurseur de Jésus-Christ se serait-il mis en peine de prescrire les lois aux gens de guerre qui venaient le consulter dans sa solitude? N'eût-il pas été plus expédient de leur dire tout court : Mettez bas le bouclier et l'épée, que de leur dire : Contentez-vous de votre solde, et ne faites tort à personne? *Neminem concutiat, estote contenti stipendiis vestris*. Non, non, ce n'est pas un péché que de faire la guerre, mais c'en est un que de la faire pour voler; ce n'est pas un péché de servir la république, mais c'en est un que de violer les

lois chrétiennes en la servant ; et comme ces deux choses se rencontrent assez souvent, il est très-rare, ajoute ce Père, de trouver dans un même homme un bon soldat, et un vrai chrétien. *Militare non est delictum, sed propter prædam militare peccatum est. Nec rempublicam gerere criminis est ; sed ideo gerere rempublicam ut rem familiarem potius augeas, videtur essedamnabile, propterea providentia quadam militantibus sunt stipendia constituta, ne dum sumptus quæritur, prædò grassetur* (S. Aug., de Verbis Domini).

En voici cependant un qui honore sa profession en la sanctifiant, et qui, n'ayant nul vice des autres, faisait déjà connaître à l'idolâtrie, par l'innocente vie qu'il menait, combien était grande et admirable la nouvelle religion qu'il venait d'embrasser. Il ne quitta pas la milice sitôt qu'il fut chrétien, il continua encore à servir de son épée sa patrie, et à exposer sa vie pour la gloire des empereurs. Mais, comme dit saint Jérôme, et saint Bernard en une autre occasion, bien loin que les armes qu'il portait sur son corps nuisissent à son âme, il combattait pour Jésus-Christ sous l'habit d'un soldat, s'animant contre ses passions, mortifiant ses sens, déclarant la guerre aux péchés, et faisant assez connaître, lorsqu'il repoussait les ennemis de sa patrie, qu'il haïssait encore bien davantage ceux de son salut : *Nihil nocebat militanti paludamentum et balteus, quia sub habitu alterius alteri militabat* (S. Bern. exhortatione ad milites templi). Un si rare miracle de vertu dans un soldat n'était-il pas déjà capable de produire de grands effets dans l'esprit et sur les cœurs des idolâtres qui en étaient les témoins ?

Mais s'ils résistèrent à ce premier prodige, la grâce fit en sorte par le ministère de Victor qu'ils se rendirent à un second. Il menait la vie d'un saint sous les armes d'un soldat, cela était rare ; mais il exerçait les fonctions d'un apôtre dans cette profession qui y paraît si contraire, et c'est ce qui tenait du prodige. Quelle nouveauté, en effet, de voir qu'un homme qui jusqu'ici n'a manié que le fer, annonce l'Evangile ; qu'un soldat qui pendant toute sa vie a obéi à la parole d'un capitaine, devienne tout d'un coup lui-même un des capitaines de la parole, pour m'expliquer avec les termes de l'Ecriture, *ducibus Verbi* ; que celui qui n'a jamais appris qu'à soumettre les corps, entreprenne de *captiver les esprits et de les réduire en servitude* ? Je le vois déjà, selon le conseil de l'Apôtre, armé, comme un prédicateur évangélique, d'une épée, d'une cuirasse et d'un casque. Je le vois déjà, comme ce généreux soldat, dont parle Tertullien, qui avait été dégradé, pour avoir refusé de porter une couronne ; je le vois, dis-je, tel que ce Père le dépeint, dépouillé des armes du siècle, pour être plus glorieusement revêtu de celles de Jésus-Christ. *Russatus sanguinis sui spe, calceatus de Evangelii paratura, succinctus acutior verbo Dei, totus de Apostolo armatus*. Pour sa cotte d'armes qui était de pourpre, il a été, dit-il, revêtu de l'espérance de ver-

ser son sang par le martyre ; pour la cuirasse militaire qui lui a été ôtée, ses pieds ont reçu la commission de marcher afin de prêcher l'Evangile ; pour l'épée qu'on lui a fait rendre, on l'a ceint du glaive tranchant de la parole de Dieu ; et l'Apôtre, en un mot, ne donne aucune arme aux prédicateurs évangéliques, dont ce soldat n'ait été couvert.

Je veux croire, messieurs, qu'un homme aussi généreux qu'était celui dont parle ici Tertullien, sût bien dans l'occasion se servir de ces honorables armes ; mais nous ne saurions douter de l'heureux emploi qu'en fit saint Victor. Ce soldat de Jésus-Christ, touché de voir Marseille et la Provence engagées dans le détestable culte des démons, entreprend de dissiper ces ténèbres, de chasser l'idolâtrie de tous les esprits et de tous les cœurs où il la rencontrera. Avec quelle force de paroles ne montrait-il pas à ces peuples abusés le pitoyable aveuglement où ils se trouvaient d'adorer des idoles inanimées, de reconnaître la pluralité des dieux, de verser de l'encens aux pieds d'une statue morte, d'adresser leurs vœux et leurs prières à des divinités insensibles ; à des démons ; à des misérables qui avaient vécu comme des scélérats sur la terre, et dont l'horrible impiété était rigoureusement punie dans les enfers ?

Avec quelle force de paroles ne leur faisait-il pas entendre que la pluralité des dieux, selon le témoignage même de leurs philosophes, était une chose monstrueuse ; qu'il n'y avait qu'un Dieu qui méritait seul leurs adorations et leurs respects ; un Dieu qui par sa providence les nourrissait et leur conservait la vie, qui par sa sagesse voyait tous leurs dérèglements et pénétrait dans le fond de leurs cœurs, qui par sa patience et sa bonté les attendait à pénitence ; un Dieu qui s'était fait homme pour eux, qui après avoir été longtemps promis, était enfin descendu du ciel en terre et mort sur une croix ; un Dieu qui, par ses actions, ses persécutions, ses paroles, ses miracles, avait confirmé sa religion, pour la défense de laquelle il n'y avait point de vrai chrétien qui ne fût ravi de sacrifier son repos, sa famille, ses biens, son honneur, sa vie ?

Quelle merveille, messieurs, d'entendre un prédicateur s'expliquer avec des paroles infiniment plus fortes et plus efficaces que ne sont celles que je lui prête ? Qui ne recevrait avec respect les vérités d'une bouche si désintéressée et si peu suspecte ; ou bien, pour me servir des expressions de saint Jérôme, qui les avait employées à une pareille occasion ? qui n'aurait de l'amour et de la vénération pour un saint qui sous un habit de soldat fait l'office des prédicateurs et des apôtres ? *Quis non diligat eum qui sub paludamento et habitu militari agit opera apostolorum* ?

Quel beau et agréable spectacle, de voir Victor faire servir son habit même à son ministère, et entrer dans tous les lieux où son épée lui donne droit d'entrer, pour prêcher

la gloire et la divinité de Jésus-Christ? Là il instruit une famille, et avec des paroles tendres, mêlées de lumière et de compassion, il la gagne à son Dieu. Ici il prêche dans les places publiques; et, sans que la crainte d'une évidente mort le retienne, il se moque des fausses divinités et les fait regarder comme des objets d'abomination et d'horreur. Tantôt il encourage les nouveaux chrétiens; et, se mettant à la tête de cette sainte milice, il leur fait connaître avec saint Paul qu'ils doivent rendre grâces à Dieu de ce qu'il les a jugés dignes d'être maltraités et persécutés pour son nom. Tantôt il apprend aux pécheurs les moyens de reconnaître par la pénitence la grâce qu'ils ont perdue; aux justes, ceux de reconnaître les bienfaits qu'ils ont reçus; et à tout le monde de donner avec joie une vie pour la défense d'un Dieu qui a si généreusement sacrifié la sienne.

A ces paroles les nuages se dissipent, les esprits sont éclairés, l'erreur fait place à la vérité; toute la ville et la cour même de l'empereur en sont émues. En vain prétendez-vous, ô tyrans, borner le succès de Victor, en l'enfermant dans un cachot; la parole de Dieu, dont il est le ministre, ne peut jamais être mise dans les fers. En vain voulez-vous l'ensevelir tout vivant dans une prison; il en sortira malgré votre vigilance, pour assurer ses conquêtes; il les assurera même par ses chaînes, autant de gardes que vous lui donnerez se changeront en autant de martyrs; et pour couronner glorieusement son apostolat, comme saint Paul, il aura avec lui la vertu d'engendrer ses enfants dans ses liens : *Quos genui in vinculis meis.*

N'est-ce pas là, messieurs, un admirable apôtre; et pouvait-on plus heureusement arracher l'idolâtrie de l'âme des païens? Il lui en coûtera enfin la vie, je l'avoue; mais sa mort même sera une incontestable preuve de la vérité de notre religion; et tout le monde avouera que si l'Evangile n'était pas véritable, on ne le défendrait jamais avec tant de douleur et de sang que l'on fait.

Les chrétiens renaissent de leurs propres plaies; l'Eglise, comme la vigne, n'est féconde que quand on la taille et qu'on la coupe; plus les fidèles, comme les Israélites, sont opprimés par Pharaon, plus ils se multiplient : *Plures efficitur quoties metimur a vobis.* Ce sera quand on écrasera Victor entre deux meules de moulin qu'il fructifiera, comme un grain de blé, avec plus d'abondance. Ce sera quand on percera à jour et que l'on brisera le corps de ce soldat de Gédéon, qu'il en sortira, comme d'un vase, une lumière qui éclairera les païens. Ce sera après qu'il aura été tiré à la queue d'un cheval par les rues de Marseille, et que ses places publiques auront été arrosées de son sang, que cette ville idolâtre, lavée de ses impiétés, deviendra chrétienne.

Je ne m'aperçois pas que je préviens ici une partie de ce que je dois vous dire dans la suite de son éloge; mais avant de passer plus avant, n'aurons-nous pas ici quelque part à son apostolat? Votre condition, dites-

vous, ne vous permet pas d'exercer une fonction si noble; mais y a-t-elle plus d'opposition que n'avait dans Victor celle de soldat? La nécessité n'est plus si grande, puisque le monde n'est plus idolâtre; mais prenez-vous bien garde à ce que vous dites, et ce que vous venez d'avancer est-il véritable?

Le monde n'est plus idolâtre, dites-vous; comment appelez-vous donc ce honteux et opiniâtre attachement à tant de passions, si ce n'est une idolâtrie? L'avarice, que saint Paul appelle un culte servile d'idoles, n'a-t-elle pas plus de temples dans le monde que le paganisme n'en eut jamais? n'est-elle pas dans les cœurs d'une infinité d'hommes, comme sur autant d'autels où on lui sacrifie tous les jours le sang des veuves et des orphelins? Le monde n'est plus idolâtre : comment appelez-vous donc ces attachements aux infâmes plaisirs de la chair, si ce n'est une idolâtrie? N'est-ce pas dans les emportements de cette passion brutale qu'on ravit à Dieu l'adoration qu'on lui doit, pour la rendre à de misérables créatures auxquelles on ne la doit pas? Enfin y a-t-il une passion au monde par laquelle le démon ne trouve le secret de perpétuer et de s'assurer ses anciens hommages? L'esprit de l'homme, disait autrefois Tertullien, se forge beaucoup plus d'idoles que sa main n'en peut faire : *Habet etiam sua idola mens hominis sicut et manus*; et pour un culte extérieur que le démon a perdu, il a l'adresse de s'en indemniser par des adorations qui ne sont pas moins criminelles devant Dieu, quoiqu'elles soient moins sensibles aux yeux des hommes.

Le monde est donc rempli d'idolâtres qui servent un autre Dieu que le véritable; et cependant où sont les chrétiens qui s'en affligent, et qui, pleins de zèle comme Victor, se mettent en peine de dissiper des esprits de si dangereuses ténèbres? Un fils muet rompit autrefois avec effort les liens de sa langue pour sauver la vie à son père; et à présent on outrage publiquement Jésus-Christ, qu'on assassine autant de fois qu'on commet de crimes; et cependant où sont les âmes généreuses pour s'écrier et arrêter ces mains parricides? Autrefois on cherchait le martyr qu'on pouvait éviter par des paroles équivoques; et à présent on se sert de paroles équivoques pour se défendre d'une raillerie, d'une persécution, d'une affaire qui est infiniment moindre que le martyre. Autrefois on s'empressait à qui défendrait plus glorieusement Jésus-Christ, et établirait la vérité de sa religion; et à présent quand il ne s'agit que de ses intérêts, on est muet; et quelque outrage qu'on lui fasse, on n'ose pas même aboyer ni témoigner son ressentiment : *Canes non valentes latrare.* Autrefois ce que l'on ne pouvait faire par ses discours, on le faisait par ses exemples; et à présent ces discours et ces exemples, bien loin d'édifier et de convertir son prochain, ne servent qu'à le scandaliser et à lui faire renoncer sa foi. Mais; sans nous engager davantage dans ce détail de morale, revenons

à notre saint. Il dissipa les erreurs des idolâtres par les lumières de sa foi, les éclaira et les convertit ; c'est ce que vous venez de voir. Mais il détruisit leurs sacrifices par la grandeur de son courage, et renversa leurs autels : c'est ce que je prétends vous faire voir dans le second point.

II. — S'il est vrai qu'il n'y a rien dans notre esprit qui n'y soit entré par nos sens, et si, dans la doctrine de la plupart des philosophes, les pensées les plus dégagées de la matière ne s'y forment que par les espèces que nos oreilles ou nos yeux ont reçues des objets extérieurs, vous n'aurez pas de peine à demeurer d'accord qu'un culte aussi grossier qu'est l'idolâtrie ne se soit insinué dans l'esprit des peuples, parce que leurs yeux l'avaient vu régner avec pompe dans les temples.

Car comme le démon, qui est le premier auteur de l'idolâtrie, eut observé que le vrai secret de détourner l'homme de la considération de la Divinité, était d'arrêter ses sens par des représentations extérieures ; il ne manqua pas de faire bâtir des temples, forger des idoles, préparer des sacrifices, afin que toutes ces choses, frappant son imagination, lui fissent perdre la pensée des objets spirituels et invisibles. Ce fut dans l'exécution de ce dessein, selon la plupart des théologiens, que l'ancienne ambition de Lucifer se renferma. En effet, peut-on s'imaginer que cet ange si éclairé ait effectivement prétendu devenir Dieu ? Non, sans doute. Ce qu'il souhaitait donc était de passer pour tel dans l'opinion des hommes, d'avoir comme lui des temples, des prêtres, des autels, des sacrifices.

Il est vrai que cet esprit également rusé et ambitieux n'en demeura pas là, et que non content de ce culte extérieur qu'on lui rendait, il voulut joindre à ces hommages des jeux et des spectacles, pour retenir par là plus longtemps les hommes dans sa cruelle et superstitieuse domination. Il prévoyait bien, comme remarque Tertullien, que l'idolâtrie toute nue serait bientôt en horreur dans le monde ; et ce fut pour cette raison qu'il voulut qu'elle fût accompagnée de pompes, et que surprenant ainsi agréablement les païens par les yeux, elle vint à s'en faire aimer : *Quia idololatriam per se nudam scielat horreri, spectaculis miscuit, ut per voluptatem posset amari* (Tertul., lib. de Spectaculis).

Aussi l'idolâtrie, si nous en croyons cet auteur, ne faisait point de fête où la pompe et la magnificence ne parussent : *Que enim idololatriæ solemnitas sine ambitione cultus et ornatus ?* L'idole et le spectacle étaient inséparables ; on n'offrait presque point de sacrifices sans jeux, comme il n'y avait presque point de jeu public sans sacrifice : *Quod enim spectaculum sine idolo, quis ludus sine sacrificio* (Tert., ibid.) ? Etrange stratagème dont le démon s'est servi pendant plusieurs siècles pour se faire adorer ; stratagème qui lui a si bien réussi et qui a fait une telle impression sur les esprits par les sens, qu'une

des grandes peines de Moïse et des autres chefs des Israélites, était d'empêcher qu'ils ne se laissassent emporter à ces vanités profanes.

Je ne sais, messieurs, si le démon se flatta de la suite de ce succès, lorsqu'il inspira à Maximien de faire conduire Victor au temple de Jupiter, et s'il se promit qu'un soldat, devant apparemment moins s'élever qu'un autre homme au-dessus de ses sens, se trouverait saisi de respect pour le lieu, d'admiration pour le spectacle, de joie pour le jeu et de complaisance pour l'empereur. Mais je sais bien que le sentiment de notre héros fut de se servir d'une si favorable occasion, pour attaquer l'idolâtrie dans son fort et la renverser de dessus son trône : *Arma militiæ nostra non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum*. Voyez avec quelle promptitude il s'approche de l'idole et de son autel, avec quelle force il se sert de son pied pour renverser toute cette vaine pompe, avec quel mépris il insulte à la dévotion publique : il confond les idolâtres et brave les démons.

Avouez-le, messieurs, n'êtes-vous pas surpris qu'un homme aussi doux que Victor, qui n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre des rigueurs qu'on a déjà exercées sur lui, et qui va bientôt souffrir sans murmurer les derniers supplices, fasse en cette occasion éclater tant de colère ? Saint Thomas demande si la force peut quelquefois se servir de la colère dans ses actions : *Ad iram pertinet insilire in rem contristantem* (D. Thom.), et il répond que cette vertu ayant deux emplois, l'un de soutenir, l'autre d'attaquer, elle n'a besoin que de la patience pour le premier, mais qu'elle peut légitimement se servir de la colère pour le second. Ainsi ne vous étonnez pas si Victor, le plus patient de tous les hommes dans ses supplices, s'anime d'une juste indignation lorsqu'avec son pied il renverse l'idole de Jupiter, à laquelle on voulait lui faire donner de l'encens. Le triomphe qu'il remporte en cette occasion ne se peut remporter qu'en attaquant ; il croit voir toute l'idolâtrie du monde renfermée dans cette idole ; sa foi lui représente tous les démons de l'enfer sur cet autel qui attendent ses hommages : c'est pourquoi, saisi d'une sainte fureur, il ébranle, il renverse, il détruit, et se flatte d'abolir, par cette généreuse action, non-seulement l'impiété des païens, mais encore tout ce qui peut l'entretenir.

Tertullien écrivant contre ces lâches chrétiens qui contribuaient, par l'industrie de leurs mains, à l'ornement des temples ou à l'entretien des sacrifices, leur disait que c'était en vain qu'ils se croyaient innocents parce qu'ils ne sacrifiaient pas eux-mêmes. Quel malheureux prétexte, s'écriait-il ! Il n'y a point de païen qui sacrifie plus que vous, puisque vous êtes cause que tous les païens sacrifient. Vous n'immolez pas des animaux aux idoles, mais vous leur immolez quelque chose de plus précieux, vos sueurs, vos travaux, vos amis mêmes, et, par un horrible désordre, vous leur êtes souvent plus utiles que leurs

prêtres, puisqu'ils n'en auraient pas sans vous : *Tu colis qui facis ut coli possint : non colis anima pecudis impensa, sed anima tua illis ingenium tuum immolas, illis sudorem tuum libas ; plus es illis quam sacerdos, cum per te habeant sacerdotem.*

Mais, messieurs, voici Victor qui, par sa généreuse action, entreprend une chose entièrement opposée à ce que faisaient ces lâches chrétiens. Ils favorisaient l'idolâtrie, et Victor entreprend de la détruire ; un seul de ces malheureux artisans pouvait entretenir l'impiété de tout un peuple, et un seul homme, en la personne de notre soldat, est capable de triompher de l'impiété de Marseille. Son dessein, par cette action, est de renverser les autels, de faire désertier les temples, de rendre les prêtres inutiles, et en ôtant aux hommes l'infâme objet de leur superstition, de ruiner d'un seul coup de pied l'idolâtrie.

Adorable Sauveur, vous dîtes autrefois à vos apôtres que quand ils seraient maltraités dans une ville ils en sortissent, et que, pour marque du mépris qu'ils en faisaient, ils secouassent la poussière de leurs pieds, *Excute pulverem de pedibus vestris.* Mais vous inspirâtes à Victor un dessein encore plus généreux, vous voulûtes qu'il se servît de son pied pour renverser l'idole de Jupiter, et que, par cette action, il fit connaître le mépris et l'horreur qu'il en avait.

Mais peut-être que, considérant de quelle manière on le punit sur le champ, vous aurez peine à concevoir quel fut le succès de son courage. Maximien, irrité de l'outrage que ses dieux viennent de recevoir, fait traiter ce destructeur d'idoles comme, dans le sentiment de Tertullien, ceux qui les faisaient méritaient de l'être : *O manus præcidendæ, matres idolorum !* Leurs mains méritaient d'être coupées pour avoir fait des idoles, et le pied de Victor est coupé pour les avoir abattues. Mais pour peu que vous ayez de foi, vous n'en plaindrez pas pour cela notre soldat, et ne désespérerez pas de son triomphe.

Les anciens Pères donnaient avec beaucoup d'esprit et de justice d'admirables consolations aux martyrs qui avaient perdu quelque membre pour la défense de leur foi, en leur représentant que ces parties d'eux-mêmes étaient déjà consacrées à celui qui les avait formées, et que c'étaient les plus heureuses marques qu'ils pouvaient recevoir de leur reconnaissance. Votre langue a été coupée pour avoir confessé Jésus-Christ, disait saint Cyprien à un martyr, mais il était bien juste que la partie de votre corps qui avait rendu la première témoignage à Dieu lui fût la première acquise : *Lingua confessa nomen Dei, prior ad Deum debuit ipsa proficisci.* Que vos pieds, disait-il à d'autres, sont heureux d'avoir été liés et chargés de fers, puisqu'un jour ils seront déliés de la main même du Seigneur que vous adorez : *O pedes feliciter vincti ! qui non a fabro, sed a Domino resolvuntur.* O pieds heureux ! qui ne sont enchaînés pour un peu de temps parmi les

hommes qu'afin d'être éternellement libres auprès de Dieu : *O pedes ad præsens in seculo ligati ! ut sint semper apud Dominum liberi.* O pieds enfin que les chaînes n'embarrassent et ne retardent pendant quelques moments qu'afin de les faire courir plus promptement et plus glorieusement à Jésus-Christ ! *O pedes compedibus et transversariis nterim cunctabundi, sed celeriter ad Christum glorioso itinere cursuri !*

Or, si saint Cyprien parlait avec tant de respect des pieds qui n'avaient encore été qu'enchaînés pour la foi, qu'est-ce que son éloquence ne lui aurait pas fourni au sujet de celui de Victor coupé en une si glorieuse occasion ? Aurait-il pu moins dire, sinon que ce pied ayant toujours marché droit à Dieu, il était juste qu'il fût mis dans un état de ne s'en pouvoir jamais éloigner.

Que dis-je ? est-il nécessaire que l'éloquence s'emploie à publier la gloire et le triomphe de ce saint pied ? L'incorruption dans laquelle il est depuis plus de treize cents ans, n'est-ce pas une illustre et une incontestable marque de sa victoire ? Que sont devenus l'autel et l'idole que ce généreux pied a renversés ? L'autel ne se voit plus, l'idole est en poussière, et ce pied est incorruptible. De quelque métal qu'ait été cette vaine image de Jupiter, il n'en reste plus rien ; son autel est demeuré abattu, son culte s'est évanoui ; et le pied de notre soldat, qui n'était qu'un peu de terre détrempée, conserve encore sa fraîcheur ; il est encore honoré dans cette auguste maison, et il y triomphe encore de la corruption et de la mort.

De bonne foi, chrétiens, vos pieds peuvent-ils un jour espérer un même bonheur, et vous acquerront-ils un si glorieux triomphe ? Vous n'avez plus d'empereurs qui vous en fournissent les occasions, et qui, vous présentant comme à Victor des idoles à adorer, vous donnent lieu, comme à lui, de les abattre. Mais, comme remarque saint Augustin, si les empereurs ont embrassé le christianisme, le démon n'en est pas pour cela devenu chrétien : *Christiani facti sunt imperatores, numquid diabolus factus est christianus ?* Et quoique à présent il ne se serve plus des mêmes armes pour vous attaquer, il ne s'est pas déjà réconcilié avec vous. Toutes ces occasions qu'il vous prépare, toutes ces idoles d'impureté et de vanité qu'il élève en tant de lieux du monde, afin que vous alliez y sacrifier votre conscience et votre religion, ne sont-ce pas autant d'exercices à votre courage et de matière à vos triomphes ? Il faut chercher les ennemis de Jésus-Christ partout où ils sont, les détruire sans miséricorde, forcer leurs retranchements, et se croire heureux d'avoir les pieds coupés pour avoir abattu ces idoles.

Mais, où est-ce que mon zèle m'emporte ? je me rétracte. Victor qui cherche une si favorable occasion, est assuré d'y triompher ; mais pour vous, chrétiens, pour vous qui n'avez pas le même courage, fuyez cette occasion afin de triompher. La lâcheté règne trop dans notre malheureux siècle, pour

espérer que vous vous exposiez au danger de perdre vos pieds pour la défense de la foi, vous qui ne voudriez pas vous priver du moindre plaisir; et dans cet état, si vous ne pouvez pas imiter le courage de notre martyr, coupez-vous vous-mêmes le pied pour ne vous pas trouver dans ces malheureuses occasions où vous ne manquerez jamais de périr : *Si pes tuus te scandalizat, amputa illum* (S. Marc., IX). Vous fléchiriez sans doute le genou devant l'idole, vous donneriez de l'encens à cet objet de votre passion, vous sacrifieriez avec le reste du peuple à cette créature; qu'avez-vous donc à faire? Une seule chose, vous couper le pied, c'est-à-dire, éviter une si dangereuse occasion, et vous mettre par là dans une heureuse impuissance de n'y pas périr.

Voilà la seule ressource qui vous reste pour vous conformer à saint Victor; et avec tout cela, combien serez-vous encore éloignés de son courage? Il triomphe de l'idolâtrie dans les esprits dont il dissipe les erreurs, il en triomphe dans les temples où il renverse ses autels, il en triomphe dans les places publiques et sur les échafauds où il en épuise toute la cruauté : c'est la dernière et la plus considérable victoire de notre martyr, que je vais vous expliquer dans ce dernier point.

III. — Comme dans l'Eglise il y a des saints dans lesquels il semble que Dieu ait pris plaisir de réunir les vertus qui sont partagées entre plusieurs autres; on peut dire aussi, avec Tertullien, qu'il y a des martyrs qui souffrent quelquefois en leurs seules personnes tous les supplices que l'ingénieuse cruauté des tyrans a inventés pour lasser la patience des plus illustres défenseurs de la foi. Il y a un certain état qu'il appelle une grandeur insupportable de maux : *Malorum intolerabilis quædam magnitudo*, où l'enfer semble avoir réuni ce qu'il a de cruauté et de rage contre un martyr, afin qu'une si grande diversité de tourments le contraigne enfin de renoncer à sa foi. Vous vous trouviez dans cet état, illustre Victor; les croix, les tourments, les fouets, les chevalets, les tranchants, les meules de moulin, tous ces effroyables instruments, furent successivement autant d'épreuves de votre invincible courage.

Ici, messieurs, la mémoire me manque, et mon imagination se confond par la représentation de tant supplices, dont le moindre me fait horreur. Saint Paul faisant, dans son Epître aux Hébreux (Heb., XI), le dénombrement des plus grands hommes qui avaient souffert pour la foi, leur donne à chacun des supplices particuliers qu'ils ont endurés. Il y en a, dit-il, qui ont été étendus sur des roues, et qui n'ont jamais voulu racheter leur vie présente afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection : *Alii distenti sunt non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem*. Il y en a eu d'autres qui ont souffert les railleries, les fouets, les chaînes, les prisons : *Alii ludibria et verbera experti, insuper vincula et carceres*. Il s'en est trouvé qui ont été éprouvés en d'autres

manières, qui ont passé par le fil de l'épée, qui ont essuyé la violence du feu, et qui néanmoins, remplis de force et de courage dans ces combats, ont mis en fuite leurs ennemis : *Tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt, fortes facti in bello castra verterunt exterorum*.

Est-ce que la providence ne les croyait pas capables de soutenir tout à la fois ces différentes épreuves? Quoi qu'il en soit, Victor y a été exposé; les croix, les roues, les chevalets, les meules de moulin, la dislocation de ses os, les grêles de coups de bâton et de fouet, les épées et les scies, ont été autant d'instruments de la rage de l'enfer, et l'idolâtrie a épuisé toute sa cruauté pour le perdre. Mais il est vrai de dire de lui, comme de tous les autres, et même avec plus de justice, qu'ayant été éprouvé par tous ces tourments, il n'a jamais voulu racheter sa vie, dans l'espérance d'une glorieuse résurrection : toujours intrépide, toujours plein de force et de courage, toujours victorieux de ses ennemis, qu'il a mis en fuite.

Quel prodige que cet homme soit traîné par toute la ville de Marseille à la queue d'un cheval indompté, qu'il arrose toutes les rues de son sang, qu'il laisse dans toutes les places quelque partie de lui-même, et que cependant sa bouche meurtrie ne soit capable que de louer Jésus-Christ ! Quel prodige que ce soldat passe de ce supplice à celui de la croix, et qu'il ne descende de cette douloureuse croix que pour se voir froisser les nerfs et briser tous les os ? Quel prodige enfin que ce martyr, à la sortie de ces affreux tourments, soit mis entre deux meules de moulin pour être broyé entre ces pierres, et écrasé sous leur pesanteur ?

Mais non, messieurs, ne vous étonnez pas de la fureur du tyran, n'admirez que l'invincible patience du martyr qui, dans tous ces effroyables supplices trouve du nouveau sang à donner à Jésus-Christ, qui obtient toujours de lui la conservation de sa vie pour la lui offrir toujours, et qui, par son courage, désespérant tous ses bourreaux, les met dans l'impuissance de ne plus rien inventer contre lui. N'est-ce pas là un des plus grands miracles de notre religion, et n'avais-je pas raison de vous dire que le plus grand triomphe de Victor sur l'idolâtrie était d'en avoir épuisé toute la cruauté ?

Bourreaux, tyrans, quelque ingénieuse que soit votre fureur, que peut-elle inventer pour éprouver davantage la patience de cet homme ? avouez que vous avez déjà employé contre lui toute la violence, la longueur et la diversité des tourments, que vos bras sont lassés, que votre rage est vaincue; que quelque excessive qu'elle soit, elle est cependant moins grande que le courage des chrétiens. Le tyran a persécuté le martyr; mais il n'a pu ni le faire mourir, ni l'abattre : *Persecutus est martyrem, sed non intulit mortem*. Il a lancé contre lui toutes les flèches que sa fureur a pu lui mettre entre les mains; mais il lui a été impossible d'ébranler son esprit et de faire fléchir en la moindre

chose son courage : *Injecit tela quæ potuit, et omnia armorum suorum genera callidus exegit inimicus; nec tamen fortissimi militis movere mentem potuit aut temerare constantiam* (S. Chrysolog., serm. 128). Il n'a plus qu'une seule ressource, je veux dire l'épée; et comme Victor, qui avait combattu et vaincu, n'aurait pas eu toute la gloire du martyre s'il n'avait perdu la vie, il la perd enfin d'un coup d'épée.

Triomphez, généreux soldat, et allez recevoir dans le ciel la couronne qui vous y attend. Un million de bienheureux esprits, qui ont admiré votre courage, se préparent à vous recevoir; et comme nous vous prenons pour notre intercesseur auprès du Seigneur, obtenez-nous les grâces dont nous avons besoin pour défendre notre foi contre toutes les épreuves des plaisirs, aussi bien que des disgrâces, afin qu'après avoir été fidèles en peu de choses, nous soyons établis sur plusieurs dans la même gloire dont vous jouissez. Amen.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ANNE.

Supra modum mater mirabilis, et bonorum memoria digna.

Voici une mère plus admirable que toutes les mères ordinaires, qui mérite mieux qu'elles le souvenir et le respect des gens de bien (S. Matth., chap. VII).

Madame, l'histoire profane faisant l'éloge d'un empereur, ne lui attribue qu'un seul vice parmi toutes les louanges qu'elle donne à son mérite: d'avoir été le père d'un fils qui étant successeur de son empire, ne l'avait pas été de sa vertu. *Hoc solum patriæ, quod genuit, nocuit.* Mais l'Eglise, animée d'un autre esprit, se sert aujourd'hui d'une voie toute contraire dans le panégyrique qu'elle fait de sainte Anne. Elle ne la loue presque que d'avoir été mère; elle ne lui rend, ce semble, du respect et de l'honneur que sous cette qualité; et comme si elle voulait oublier toutes les vertus de cette illustre femme, elle ne s'arrête qu'à publier, par la bouche de ses prédicateurs, qu'elle est la mère de Marie.

Quand elle parle des Catherines ou des Agnès, elle croit avoir achevé leur éloge en nous apprenant qu'elles ont été vierges, que leur pureté a imité celle des anges, et qu'elles ont méprisé toutes les alliances de la terre pour être les épouses de Jésus-Christ. Mais aujourd'hui elle change bien de langage: comme si elle ne se ressouvenait plus de l'estime qu'elle a si souvent faite de la virginité, elle ne s'occupe qu'à louer la maternité dans la personne d'Anne; et au lieu qu'aux pieds des Catherines et des Agnès elle met des épées et des roues, comme autant de trophées qui relèvent leur courage, elle se contente de mettre Marie entre les bras et aux côtés de sainte Anne, comme la plus illustre marque de sa gloire et le plus beau fleuron de sa couronne.

Tertullien remarque que dans les sacrifices qu'on offrait à la déesse Mythra, ceux qui y avaient part ne voulaient jamais qu'on leur mit de couronne sur la tête, par cette

seule raison qu'ils apportaient, que Mythra était elle-même leur couronne. *Coronam obvia manu depellunt; Mythram esse coronam suam dicentes* (Tertul. lib. de Corona militis, c. 15). Dans ces sacrifices de louange que nous offrons à sainte Anne, ne doutons pas, chrétiens, qu'elle ne rejette toutes ces marques extérieures de grandeur dont nous voudrions l'honorer. Marie, sa fille, est sa couronne; et si elle veut se parer de quelque fleur, c'est, comme ajoute Tertullien, de cette fleur de Jessé que Marie a portée, de cette fleur incorruptible et éternelle, sur laquelle toute la grâce du Saint-Esprit s'est reposée: *Florem ex virga Jesse incorruptum, sempiternum, super quem tota divini Spiritus gratia requievit* (Tertul., ibid., cap. ultimo). Voilà ce qui fait sa grandeur, voilà ce qui la rend admirable au-dessus de toutes les mères, digne de notre souvenir, de nos reconnaissances, de nos admirations, de nos respects: *Mater supra modum mirabilis, et bonorum memoria digna.* Comme donc il s'agit ici de la gloire de la sainte Vierge aussi bien que de celle de sainte Anne, je ne doute pas que si elle nous favorise de sa protection dans les panégyriques que nous faisons des autres saints, elle ne nous assiste dans celui de sa mère, et c'est avec cette humble confiance que je lui dis : *Ave, Maria.*

Madame, il est donc vrai que sainte Anne est une mère admirable et qui mérite, à l'exclusion de toutes les autres, que nous nous souvenions d'elle. Quelque obligation que nous ayons à nos mères, dit saint Augustin, nous ne pouvons nous souvenir d'elles qu'avec une espèce de douleur; et si nous avions les yeux de la foi assez perçants pour voir quelles sont les disgrâces de notre conception, de notre naissance et de notre éducation, nous nous écrierions, à la vue de nos péchés, avec le saint homme Job: *Quare egressus ex utero non statim perii? Quare exceptus genibus, cur lactatus uberibus* (Job., III). Que ne sommes-nous morts à la sortie du sein de nos mères, après avoir reçu la grâce du baptême! Pourquoi nous ont-elles donné le lait de leurs mamelles, reçus et portés sur leurs genoux?

Il n'y a que Marie et sainte Anne, sa mère, qui soient des mères admirables, et auxquelles, par rapport à notre salut, nous ayons plus d'obligations. Quand Marie, dans ce fameux cantique où elle témoigne ses reconnaissances à Dieu, parle de ses avantages, elle assure que *toutes les créatures appelleront bienheureuse*; les anges, parce qu'elle leur a donné un nouveau roi; les Juifs, parce qu'elle leur a donné le Messie; tous les hommes, parce qu'elle leur a donné un Sauveur; que c'est elle qui l'a conçu, qui l'a mis au monde, qui l'a allaité, qui l'a élevé, qui l'a nourri, dit saint Bernard (*D. Bern. homil. super Missus est*). Mais pourquoi ne ferions-nous pas remonter cet avantage jusqu'à sainte Anne, puisque c'est d'elle qu'est née la mère de ce Roi, de ce Messie, de ce Sauveur; puisqu'elle est entrée dans l'ordre de l'union hypostatique, et qu'ayant

été plus immédiatement mère de Marie que de tous les patriarches et les justes de l'Ancien Testament, elle a aussi eu plus de part qu'eux à la naissance du Fils de Dieu ?

Cependant de peur que vous ne croyiez que cette auguste qualité est plutôt un effet de son bonheur que de son mérite, je prétends vous faire voir aujourd'hui qu'elle s'en est rendue digne, et qu'elle s'est acquittée d'une admirable manière de toutes les obligations que la maternité renferme : *Supra modum mater admirabilis*.

Les pères et les mères donnent ordinairement quatre choses à leurs enfants. Premièrement, ils les souhaitent, et comme dans l'Eglise leur production est la principale fin du mariage, ils croient pouvoir légitimement leur donner leurs désirs. En second lieu, ils leur donnent la naissance, ils les mettent au monde, et quoique ce bien paraisse le plus considérable, ils leur en rendent cependant un troisième qui est plus grand, je veux dire l'éducation. Et enfin la dernière chose que les pères doivent à leurs enfants, quand Dieu prolonge assez leur vie pour leur rendre cet office, c'est l'établissement.

Vous ne doutez pas, chrétiens, que sainte Anne n'ait donné toutes ces choses à Marie; mais parce que c'est une mère admirable, j'ai à vous dire qu'elle les lui a données avec des circonstances toutes particulières, et qui la distinguent des autres femmes. Elle lui a donné des désirs plus purs, ce sera mon premier point; une naissance plus heureuse, ce sera le second; une éducation plus sainte, ce sera le troisième; un établissement plus glorieux, ce sera le dernier. J'embrasse beaucoup de matières, mais je n'en serai pas plus long; et en expliquant en peu de mots ces quatre bienfaits, je tâcherai de ne pas lasser la patience d'une grande et pieuse reine.

I. — Le désir d'avoir des enfants est si attaché au mariage, que saint Augustin croit que c'est là l'une des plus véritables différences qu'il y ait entre l'union sainte d'une légitime alliance, et la liaison criminelle d'un amour de volupté : *Experiebar exemplo meo, quid distaret inter conjugalis placitum, quod fœderatum esset generandi gratia, et pactum libidinosi amoris ubi proles etiam contra votum nascitur*. (D. Aug., lib. IV Confess., c. 2). J'éprouvais à mon malheur la différence qui se rencontre entre l'alliance d'un mariage qui se contracte afin d'avoir des enfants, et celle d'un amour purement charnel, où les enfants naissent contre le désir de ceux qui leur ont donné la vie. C'est pourquoi saint Paul compare admirablement à ceux-ci ces lâches prédicateurs qui trahissent si honteusement leur ministère : *Adulterantes verbum Dei*; car comme un adultère cherche toujours le plaisir et jamais la postérité, un prédicateur qui affaiblit l'Evangile ou qui flatte les grands, cherche plus à se satisfaire qu'à augmenter la famille de Jésus-Christ : *Non quærunt prolem sed delicias. Adulterantes verbum Dei*. Voilà donc la principale différence qui se trouve entre

l'alliance du mariage et celle d'un amour voluptueux. Celle-ci ne souhaite point d'enfants et ne demande jamais de postérité, au lieu que l'autre n'a point d'autre but et ne se propose point d'autre fin.

Cette vérité supposée, peut-on trouver étrange que sainte Anne, contractant le plus saint de tous les mariages avec Joachim, ait souhaité des enfants, et que cette sainte femme se soit affligée lorsque sa vieillesse l'avait mise hors d'espérance de voir jamais son désir satisfait? La condition où elle était entrée l'engageait sans doute à importuner le ciel de ses cris, et je crois que l'opprobre, qui était inséparable de la stérilité, ne fut pas tant le motif de ses pleurs que la crainte d'avoir justement encouru cette disgrâce.

Mais de peur que vous ne m'accusiez de louer cette grande sainte d'un désir qui lui est commun avec toutes les femmes stériles, remarquez, je vous prie, une circonstance qui relève admirablement ses souhaits par-dessus ceux que forment ordinairement les pères en cette rencontre. Ceux-ci ne désirent presque jamais d'enfant que pour leur intérêt particulier; un homme illustre demande à Dieu une postérité pour immortaliser son nom et ses armes; un homme riche souhaite des enfants pour leur laisser ses biens, et il se flatte qu'il en jouira encore après sa mort en leur personne. Pourquoi pensez-vous qu'un roi demande souvent un fils au ciel, avec les larmes de tout un peuple, si ce n'est parce que cet enfant augmenterait ou soutiendrait sa force, que sa personne lui vaudrait presque une armée, et qu'il le garantirait enfin de ce mépris dont Alexandre se plaignait, que toutes ses victoires ne le pouvaient défendre. *Orbitas mea contemnitur*; on méprise, disait-il, ma stérilité. Vous voyez donc que le souhait que forment ordinairement les hommes pour avoir des enfants est fort limité, puisqu'ils ne regardent souvent que leur intérêt et leur personne. Mais vous pouvez voir aussi que celui de sainte Anne pour sa fille a une fin bien plus généreuse, puisqu'elle ne souhaitait pas tant Marie pour sa satisfaction particulière que pour celle de tous les hommes, et qu'elle ne regardait pas seulement dans la naissance de sa fille le bien de sa maison ou l'avantage de son pays, mais le salut et le bonheur de tout le monde. Aussi l'Eglise honore-t-elle les larmes qu'elle répandit pour obtenir Marie; elle respecte les soupirs que cette sainte femme poussa dans sa stérilité, et persuadée qu'elle ne demandait pas tant une fille qu'une mère du Messie, elle croit lui être obligée de l'avancement de son bonheur.

Comme l'on ne peut attendre le lever du soleil sans qu'on attende en même temps la naissance de l'aurore, les justes de l'Ancien Testament n'avaient pu souhaiter Jésus-Christ qu'ils ne souhaitassent sa Mère. Dieu l'ayant enfermée dans les promesses qu'il avait faites de son Fils, les prophètes avaient joint ces deux personnes dans leurs oracles, et tous les patriarches avaient paru fort savants dans cet ordre de la Providence, lors-

qu'après avoir levé les yeux vers le ciel pour le conjurer de leur accorder le Dieu qui pouvait seul les sauver : *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum*, ils se penchaient après vers la terre, et demandaient que par la naissance de sa mère elle ouvrît son sein pour le recevoir : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem*.

Mais hélas ! que de soupirs poussés en vain ! le ciel n'était pour eux par l'ordre de Dieu même qu'un ciel d'airain : *Dabo vobis cælum æreum*, il ne répondait à leurs prières que par la voix des foudres et des tonnerres ; la terre qui avait été maudite au moment du péché : *Spinæ tibi germinabit*, n'était capable que de produire des épines, et ne poussait hors son sein que des pécheurs. Quelle apparence donc que l'un et l'autre se joignissent pour achever le bonheur des hommes, si sainte Anne n'avait entrepris d'obtenir par ses larmes et par ses soupirs ce qui avait été dénié à tous les patriarches ?

En effet, mesdames, ce qui a été différé pendant quatre mille ans, est heureusement arrivé de ses jours ; le Ciel s'est rendu flexible à ses vœux ; la terre est devenue féconde en sa faveur ; et ses prières ont été capables de nous obtenir et Jésus-Christ et Marie. Je me figure donc cette sainte femme dans sa stérilité comme une terre aride qui, à force de pousser des exhalaisons vers le ciel, s'entreuvre de toutes parts, et qui semble demander de l'eau au Ciel par autant de bouches que la chaleur lui a fait d'ouvertures : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* (*Psal. CXLII*). Seigneur, disait-elle, je suis comme une terre sèche et stérile, sur laquelle vous ne répandez ni pluie, ni rosée ; je vous envoie continuellement des soupirs ; j'accompagne les prières que je vous adresse, de mes larmes : *Effundo in conspectu tuo orationem meam*, il s'en élève des vapeurs qui montent jusqu'à votre trône ; et cependant, Seigneur, vous me laissez dans la sécheresse : *Sicut terra sine aqua tibi*. Peut-être n'avez vous différé de répandre sur moi vos grâces qu'afin que, manécissés s'augmentant, je les reçusse avec plus d'avidité, comme la terre qui, s'ouvrant de toutes parts par la sécheresse, ne laisse rien perdre de l'eau qu'elle reçoit : *Pluviam sane differebas*, dit admirablement saint Augustin, *ut non respuerem quod influeres*. Mais, Seigneur, il est temps d'être sensible à mes vœux ; et si jusqu'ici vous avez suspendu vos libéralités, de peur que je les rendisse inutiles, répandez-les présentement avec abondance : *Si ergo ideo differebas, jamda, nam anima mea sicut terra sine aqua tibi*. Consolez-vous, sainte femme, vous recevrez le fruit de vos desirs ; vos prières seront exaucées ; cette longue et ennuyeuse stérilité sera avantageusement récompensée par l'une des plus grandes et des plus parfaites créatures, que le commerce d'un homme et d'une femme ait jamais produite.

En effet, si nous en croyons saint Pierre Chrysologue (*Serm. 89*), bien loin que cette stérilité de sainte Anne fût une stérilité maudite, ce n'était qu'une stérilité mysté-

rieuse : *Sterilitas illa non erat maledicta, sed mystica*. Dieu ne lui refusait pas un enfant, mais il différait de le lui accorder : *Partus non labatus erat sed dilatus*. La vertu devait être la semence de cette belle plante, qui ne devait paraître que sur le déclin de l'âge de sa mère, afin qu'en mettant au monde l'assemblage même de toutes les vertus, sa stérilité fût récompensée par une fille que toutes les mères auraient eu sujet d'envier : *Colebatur tempore, virtute serebatur, senectute crescebat, ut in filia singulari tota fecunditas pensaretur ; quando in una nascebatur numerositas congesta virtutum*. Le ciel était trop jaloux d'un si riche présent pour le donner à sainte Anne, dès les premières années de son mariage ; il fallait qu'elle l'achetât par ses prières et par ses desirs, et de peur que la terre ne crût avoir plus de part à cette fécondité, il était important qu'on attendît que l'ardeur du sang et de la concupiscence fût presque entièrement épuisée : *Stupebat sexus, frigescere caro, membra sopiebantur, ut divino munere, non partu ex hominibus Maria nasceretur*. Oui le Ciel a laissé multiplier la vapeur qui s'élevait des larmes et des soupirs de sainte Anne, afin de multiplier la rosée qu'il voulait répandre ; formant de toutes ses vapeurs une abondante pluie, résolvant en grâces et en bénédictions ses chastes vœux, et lui faisant porter dans son sein, en la personne de Marie, le fruit de ses desirs et de ses prières : *Oratio mea in sinu meo convertetur*. Jamais mère n'eut de desirs plus purs qu'elle ; mais jamais mère ne donna à sa fille une plus heureuse naissance : c'est le sujet de mon second point.

II. — Ce fut sans doute une entreprise fort hardie à Salomon, de vouloir bâtir une demeure à Dieu, et de lui assigner, pour ainsi parler, un lieu où l'on peut dire que celui qui est également partout se trouverait d'une façon plus particulière. C'est pourquoi l'Ecriture sainte exagère fort ce dessein, et nous fait remarquer qu'il était d'une bien plus grande importance que celui de bâtir le palais d'un prince : *Opus grande est, neque enim homini preparatur habitatio, sed Deo* (*I Paralip., XXIX*). Mais vous m'avouerez, mesdames, que ce fut encore une entreprise beaucoup plus noble et plus difficile, quand il fut question de préparer à ce même Dieu un sanctuaire animé, et de lui fournir une créature dans le sein de laquelle il pût renfermer toute sa grandeur, puisque parmi toutes les mères des patriarches et des justes de l'Ancien Testament, il n'y avait point encore eu d'exemple assez illustre sur lequel on pût former celle qui devait contenir Dieu dans son sein : *Neque enim homini preparatur habitatio, sed Deo*.

Aussi le Ciel ne confie l'exécution de ce noble projet qu'à la plus sainte de toutes les femmes, et il ne jette les fondements de ce temple sacré que dans la plus illustre créature du monde. Je sais bien que l'on me dira qu'Anne a fort peu de part à cet ouvrage, que la grâce a plus travaillé à la production de Marie que la nature ; et comme

la nature ne contribue rien à la formation de la perle, que d'ouvrir son sein et de recevoir la rosée, Anne, de même, n'a fait que prêter son sein au Ciel pour y achever le chef-d'œuvre de sa puissance et pour y former la mère de Jésus-Christ. Mais pour moi, mesdames, je suis persuadé que la naissance de Marie est presque autant illustrée par les soins de la nature que par ceux de la grâce, et que ces deux sœurs, quoique agissant différemment, ont été comme de concert dans la personne d'Anne, pour y former la plus parfaite de toutes les créatures.

Car, 1^o croyez-vous que Marie, qui a été exempte de péché, n'en est nullement redevable à sa mère? A la vérité, les mères ont ce malheur qu'elles ne peuvent produire d'enfants qu'elles ne leur donnent en même temps le coup de la mort, elles ne peuvent multiplier leur postérité qu'elles ne multiplient leur honte et leur douleur : *Multiplabo ærumnas tuas et conceptus tuos*; elles ne peuvent, en un mot, concevoir d'homme, qu'elles ne lui transmettent le péché d'Adam. Cette funeste communication se fait, comme vous savez, par la concupiscence, qui, étant le canal ordinaire du péché, le fait couler malheureusement de l'âme du père dans celle de l'enfant; de sorte que s'il se pouvait faire que ce canal fût coupé dans un homme, jamais son péché ne deviendrait l'héritage de son fils.

Or, pour reprendre quelque chose de ce que je viens déjà de vous dire, il semble que Dieu, par une faveur spéciale, ne voulant pas tarir entièrement cette source empoisonnée, a voulu la dessécher en partie dans Joachim et Anne, afin de donner une plus heureuse naissance à la mère future de son Fils. Je ne dis pas que la concupiscence n'ait eu aucune part dans cette production; et je n'ai garde d'avancer que la conception immaculée de la sainte Vierge vienne de cet endroit. C'est une grâce singulière qu'elle a reçue indépendamment de son père et de sa mère; c'est une rédemption anticipée qui vient d'une pure et gratuite miséricorde. Anne, quelque âgée que vous fussiez, vous auriez mis au monde une fille pécheresse comme les autres, ou tout au plus sanctifiée dans votre sein, comme Jean-Baptiste.

Mais, après cette précaution, je dis que cette vieillesse devenue féconde a été la marque d'une heureuse et extraordinaire naissance qui ne se rencontre pas dans les autres, et dont nous avons déjà eu de favorables figures. Abraham et Sara étaient fort âgés quand ils mirent Isaac au monde; mais que cette longue stérilité fut avantageusement récompensée par la naissance de cet enfant! Le père et la mère de Samuel ne le reçurent que sur le retour de l'âge, mais aussi que ce prophète fut grand! Zacharie et Elisabeth avaient passé plusieurs années sans voir aucun fruit de leur mariage, et même quand l'ange annonça à ce père que sa femme lui donnerait un enfant, il s'écria : *Unde hoc sciam? ego enim sum senex,*

et uxor mea processit in diebus suis; mais que Jean-Baptiste fut admirable!

Disons-en la même chose avec plus de justice de Joachim et d'Anne. La vigueur de la chair, la passion du corps, l'ardeur du sang, n'eurent point de part à cette production, les entrailles de sainte Anne se purifièrent pour porter une fille sainte, et ces bienheureux flancs, qui devaient renfermer la mère de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, se dégageaient peu à peu par une mystérieuse vieillesse, des flammes de la concupiscence : *mundabatur longo tempore sanctitatis hospitium, aula Spiritus sancti, Dei templum*. De sorte que je puis dire qu'Anne, par sa faiblesse et son impuissance même, a contribué en quelque manière à la sainteté de la naissance de Marie, et que cette fille heureuse n'a point eu d'imperfection par une mutuelle correspondance de la grâce et de la nature (1).

Ne prenez donc pas, mesdames, la faiblesse et la stérilité de la mère pour un défaut, mais plutôt pour un respect de la nature, qui, ne s'estimant pas digne de former toute seule la mère de Dieu, se laissa prévenir par la grâce, et suspendant ses fonctions en sa présence, peut se vanter d'avoir travaillé par ce long retardement au plus divin ouvrage qui ait jamais paru sur la terre, après l'adorable humanité de Jésus-Christ.

Saint Jean Damascène a expliqué cette merveille avec de très-éloquentes paroles, et qui pour être souvent dans la bouche des prédicateurs, n'ont rien perdu de leur beauté : *Quoniam futurum erat ut Dei genitrix et virgo ex Anna oriretur, natura gratiæ fœtum antevertere non ausa est, sed tantisper expectavit donec gratia fructum suum produxisset*. Dieu, dit ce Père, résolu de faire naître d'Anne la mère de son Fils, a voulu que la nature ne travaillât à sa naissance qu'après la grâce, et que celle-là attendît et fût en suspens jusqu'à ce que celle-ci eût achevé son ouvrage. Il est donc vrai que la nature ne travailla aux yeux de Marie qu'après que la grâce les eut fait chastes et les eut remplis de cette modestie si convenable à une Vierge : *Expectavit*. Il est donc vrai que la nature ne toucha à cette bouche qui devait fournir son consentement pour notre salut, qu'après que la grâce eut mis sur ses lèvres la vérité et la simplicité : *Expectavit*. Il est donc vrai que la nature n'osa entreprendre de former ces mains qui devaient si souvent porter Jésus-Christ et faire tant d'actions héroïques, qu'après que la grâce les eut remplies de force et d'innocence : *Expectavit*.

Enfin, mesdames, il est encore vrai que la nature suivit ponctuellement dans ce précieux ouvrage les pas que la grâce lui avait

(1) Noverat de Abrahæ et Saræ emortuis extrema senectute corporibus, et a patris matrisque nomine formosissima sterilitate summotis, Isaac ad totam fecunditatem Israelitici germinis erupisse, cui non obfuit tantum defuisse naturam, quantum nasci profuit auctoris beneficio, non naturæ. Didicerat Rebecæ et Annæ diu nature suffragio destitutis dedisse Deum quod sterilitas abnegaverat, etc. (Chrysost., ser. 90).

marqués, et qu'elle fut en suspens dans la personne d'Anne, jusqu'à ce que cette grâce eut perfectionné toutes les parties de l'âme et du corps de Marie : *Expectavit tantisper natura donec gratia fructum suum produxisset*. Mais il est aussi véritable, mesdames, que la nature, pour avoir attendu, n'a point été exclue de cet ouvrage magnifique, et que pour avoir laissé agir la grâce la première, elle a toutefois travaillé à la sainteté de Marie. Ces entrailles desséchées, ce sang refroidi, cette concupiscence éteinte dans la personne de sa mère, toutes ces choses n'ont-elles point eu quelque part à l'innocence de sa conception? Mais ces opprobres endurés par sainte Anne dans ce retardement, mais cette confusion qu'elle souffrit si longtemps parmi les autres femmes, n'est-ce pas ce que cette sainte mère a employé pour sanctifier la naissance de sa fille? La nature a donc eu l'honneur de servir aux desseins de la grâce dans la production admirable de Marie, et c'est ce qui a fait dire fort ingénieusement à un grand homme du siècle, que comme la grâce ne pouvait être sa seule mère, il semble que pour se consoler de cette impuissance, elle ait voulu prêter son nom à Anne, qui en hébreu signifie grâce, afin que l'on pût dire que la grâce avait conçu et enfanté Marie. Il est donc vrai, mesdames, qu'Anne a donné la naissance à sa fille, mais une naissance bien différente de celle que les enfants reçoivent ordinairement de leurs mères, puisque ç'a été sans la rendre criminelle : *Supra modum mater mirabilis*. Mais si la naissance qu'elle a donnée à sa fille vous a paru extraordinaire, je m'assure que vous ne serez pas moins surprises de son éducation.

III. — Engendrer des enfants, dit saint Chrysostome, c'est l'ouvrage de la nature, mais instruire des enfants et les élever dans la vertu, c'est l'ouvrage de l'esprit et de la volonté. Par ce moyen ce second emploi l'emporte autant sur le premier que l'esprit sur le corps, et la volonté sur la nature; et si nous en voulons croire les saints Pères, le premier de ces deux bienfaits est inutile, et même injurieux sans le second. La naissance, disent-ils, n'est plus une grâce, mais une injure, quand l'éducation ne lui succède pas, et l'être n'étant point considérable sans le bien-être, un père détruit toute l'obligation qu'un fils lui aurait de sa vie, si n'ayant pas soin de sa jeunesse il l'abandonne aux désordres du siècle et à la violence de ses passions.

Vous ne doutez donc pas, mesdames, que sainte Anne ne se soit merveilleusement acquittée de cette obligation envers sa fille, et qu'elle n'ait puissamment confirmé le bienfait de sa naissance par celui de son éducation. Cette vérité n'a pas besoin de preuve, et je m'assure que vous n'y trouvez point de difficulté de la part de cette pieuse mère; mais ma difficulté, mesdames, est de trouver le sujet de ce bienfait dans la personne de Marie. Car, s'il est vrai qu'elle ait été raisonnable dès sa conception, si la piété nous en-

seigne qu'elle a eu la raison avec le mérite dans le sein même de sa mère, et que la grâce qu'elle y a reçue a été une grâce consommée, de quelle éducation avait-elle besoin dans son enfance? Répondons à cette difficulté, mesdames, et tâchons, sans faire tort à la mère de Jésus-Christ, de conserver à Anne le mérite de son éducation.

N'avez-vous jamais été surprises d'entendre dire aux évangélistes que l'Enfant-Jésus croissait en âge et en sagesse : *Puer crescebat ætate et sapientia*. Quel paradoxe, mesdames, un Dieu, ou, si vous voulez, un homme hypothétiquement et personnellement uni à la sagesse éternelle pouvait-il croître en sagesse et en connaissance? La résolution de cette question est fort aisée. Jésus-Christ croissait en sagesse, c'est-à-dire, dans la science que nous appelons expérimentale. De nouveaux objets se présentaient à ses yeux, et donnaient lieu à son entendement de faire paraître de nouveaux actes de connaissance. Voilà la manière dont Jésus-Christ croissait en sagesse. Or, comme la sainte Vierge a eu par grâce et par privilège les avantages que Jésus-Christ a eus par sa nature, je trouve la même difficulté pour son éducation. Elle n'avait point péché en Adam, elle n'avait donc point l'ignorance, qui est la plus honteuse peine du péché; la grâce qui la prévint dans sa conception fut une grâce parfaite, elle ne pouvait donc rien apprendre de sa mère dans la vertu : néanmoins elle n'a pas laissé d'en recevoir l'éducation, et je vous prie d'en remarquer la manière. Sainte Anne lui faisait tous les jours naître les occasions de se servir de sa grâce, cette sainte mère avait soin d'appliquer les avantages de sa fille, et elle lui fournissait à tous moments la matière d'exercer sa vertu. Voilà l'éducation qu'elle lui donna.

Mais comme cette circonstance fait plus l'éloge de Marie que celui d'Anne, je veux vous faire voir une autre espèce d'éducation où cette charitable mère a plus de part qu'à la première, et pour la comprendre il faut remarquer le malheureux pouvoir que le péché a donné aux pères de communiquer à leurs enfants toutes leurs mauvaises qualités, et jamais les bonnes. Un homme juste ne peut communiquer la grâce à ses enfants, quoiqu'il la possède, et il leur communique cependant le péché, quoiqu'il en soit affranchi. Je sais bien que saint Augustin explique cet étrange mystère, par la comparaison qu'il nous apporte du blé qui étant semé dans la paille ne laisse pas de la produire avec lui; mais de quelque raison que nous nous servions pour appuyer cette vérité, vous m'avouerez qu'elle nous est toujours bien funeste. Or, je trouve que la Vierge sainte a été traitée dans sa naissance d'une manière toute contraire, sa mère, dont Dieu s'est servi pour faire passer en elle toutes ses bonnes qualités, ne lui en ayant jamais communiqué de mauvaises. La mère, chose étrange! n'a point pratiqué de vertu dont elle n'ait orné par une heureuse transmutation l'âme de sa fille; saint Anne n'a jamais eu aucun mérite qui ne soit devenu

l'héritage de Marie, par la sainte et merveilleuse éducation qu'elle lui a donnée. Et afin que vous ne preniez pas cette pensée pour une vaine invention de mon esprit, considérez dans l'Ecriture-Sainte ce que Dieu fit autrefois pour Samson, et vous jugerez après qu'il ne pouvait faire une moindre merveille pour sa mère.

Nous lisons dans le Livre des Juges (*Judicum XIII*), que la mère de Samson recevant après une longue stérilité des assurances de sa fécondité prochaine, reçut en même temps ordre de faire abstinence, afin que le fils qui lui était promis, héritant d'elle cette vertu, fût consacré à Dieu dès son enfance : *Cave ne vinum bibas, et ne aliquo vescaris immundo, ut sit puer Nazareus Dei ab infantia sua*. Comme je crois que Dieu n'a pas voulu moins faire pour sa mère qu'il a fait pour Samson, je me persuade qu'Anne ne pratiqua jamais de vertus que sa fille ne s'en trouvât heureusement enrichie. Si nous avons dans Marie une princesse accomplie, c'est aux excellentes qualités d'Anne que nous en sommes redevables. Si Marie a passé toute sa vie dans la prière, et si elle n'a point eu d'autre occupation que de s'entretenir avec son Dieu, c'est parce qu'Anne n'avait jamais eu d'autre exercice ; si Marie est la protectrice des misérables, c'est parce qu'Anne a toujours été l'asile des malheureux. Si enfin, mesdames, nous avons dans la fille une puissante médiatrice, c'est parce que la mère avait plaidé la cause de tous les hommes en demandant le Messie.

Voilà proprement, mesdames, l'éducation que sainte Anne a donnée à la mère de Jésus-Christ, mais qui est bien différente de celle que les pères donnent aujourd'hui à leurs enfants. Car ne pensez-vous que j'établisse cette différence dans l'impuissance qu'ils ont de faire passer leur vertu dans leurs âmes : puisqu'il ne tient qu'aux mères d'imiter sainte Anne dans cette heureuse communication. Le bon exemple qu'elles donneraient à leurs filles ne produirait-il pas un effet aussi admirable, et faisant couler par cette voie toutes les vertus dans leurs âmes, ne pourraient-elles pas se vanter de leur donner une éducation qui approchât de celle qui fut donnée à Marie par sa mère ?

Saint Thomas parlant de la gloire et de la béatitude des anges, que l'Ecriture appelle souvent enfants de Dieu : *Filii Dei*, dit que ces bienheureux esprits se perdent heureusement à la vue de toutes les perfections divines, et qu'ils deviennent proprement ce qu'ils voient : *Id sunt quod vident*. Voient-ils la sainteté même dans l'essence de Dieu ? ils deviennent entièrement saints. Voient-ils quelquefois sa justice animée contre les hommes ? ils entrent aussitôt dans ses sentiments et le vengent de ses ennemis. Voient-ils souvent sa miséricorde qui leur est favorable ? ils se rendent aussitôt ses ministres dans les grâces qu'elle veut répandre sur eux : *Id sunt quod vident*.

Les enfants qui observent leurs pères et qui les regardent comme leurs dieux visibles font toujours gloire de les imiter : *Id sunt*

quod vident ; ils sont ce qu'ils voient ; mais, hélas ! ils les voient avec de continuels des-seins de vengeance contre cet ennemi ; et trouvez-vous étrange qu'ils entrent dans ces sentiments injustes ? *Id sunt quod vident*. Une jeune fille voit sa mère dans la vanité, elle lui voit préférer l'intérêt à la religion, les maximes du monde à celles du christianisme, et vous étonnez-vous qu'elle hérite de son esprit comme de son bien ? *Id sunt quod vident*.

Que vous êtes heureuses, mesdames, d'avoir évité ce péril ; que vous êtes redevables au ciel de vous avoir enlevées de ces maisons, où de malheureux exemples domestiques vous eussent tous les jours réduites à la nécessité de vaincre ou de périr ! Et que vous avez eu raison de croire avec David que vous ne pourriez jamais conserver votre innocence, tandis que vos parents auraient quelque pouvoir sur vous : *Si mei non fuerint domini, tunc immaculatus ero*. Mais pourquoi accuserais-je vos mères, quand je me représente qu'elles ont fait pour vous ce que sainte Anne a fait pour sa fille ? car après avoir peut-être souhaité votre naissance comme elle avait fait celle de Marie, elles ont enfin consenti à vous perdre dans la religion, comme elle se résolut à la perdre dans le temple, et à travailler aussi à votre établissement avec autant de succès qu'Anne avait travaillé à celui de Marie. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans le dernier point de ce discours.

IV. — C'est une étrange erreur aux pères de croire qu'ils font beaucoup pour l'établissement de leurs enfants, lorsqu'ils leur amassent des trésors, qu'ils leur bâtissent des palais et leur assurent la survivance de leurs charges. Saint Augustin ne peut souffrir qu'on estime ce soin, et qu'on appelle bonté un travail qu'on juge fort inutile : *Magna pietas thesaurizat pater filiis*. On traite de tendresse et de piété, dit ce grand homme, la passion qu'a un père d'amasser des richesses à ses enfants ; quel étrange aveuglement ! *Imo magna vanitas thesaurizat moriturus morituris*. Car j'appelle une grande vanité ce furieux empressement qu'un homme mortel a d'amasser des richesses pour des personnes mortelles.

En effet, mesdames, quel avantage pour un homme qui a trois jours à vivre, de l'établir pour ces trois jours ; trouvez-vous la prévoyance d'un père admirable, qui a soin de rendre son fils heureux pour si peu de temps, et qui, sans avoir soin de l'établir pour l'éternité, ne travaille à lui faire provision que de ces sortes de biens qui doivent périr avec lui : *Magna vanitas thesaurizat moriturus morituris*. Nos pères devraient bien plutôt s'arrêter à nous établir pour le futur, et à nous amasser dans le ciel ces trésors incorruptibles dont parle Jésus-Christ, que nous posséderions dans toute l'éternité.

Ce fut de la sorte, mesdames, que sainte Anne pourvut Marie. Elle ne s'attacha point à l'établir pour la vie présente, elle songea à lui donner un établissement plus durable ;

et qui fût éternel. Ce fut elle qui la présenta au temple par cette fameuse offrande à laquelle l'Eglise a dédié une fête particulière. Ce fut elle qui renonça à la satisfaction qu'elle pouvait recevoir d'une créature si accomplie, qui consentit à perdre une fille qu'elle avait souhaitée avec tant de larmes, et qui, s'accordant avec son inclination, la consacra elle-même au temple en qualité de vierge. Voilà, mesdames, l'établissement qu'Anne procura à Marie, qui fut bien plus durable et plus avantageux que n'avait encore été celui de toutes les filles d'Adam.

Elles étaient exposées à deux grands malheurs : ou à celui de perdre leur pureté si elles étaient mariées, ou à celui d'être stériles si elles demeuraient vierges ; malheurs dont sainte Anne fut délivrée en consacrant sa fille au temple, puisque par une même action elle la faisait vierge et ne la rendait pas stérile.

Mais cet établissement, pour être avantageux, n'en fut pas moins stable, puisque la fécondité ne fut point capable de l'en déposer, puisqu'elle fut toujours vierge après qu'elle fut devenue mère et qu'elle conserve encore aujourd'hui cette illustre qualité dans le ciel. Et par là, que sainte Anne est heureuse d'avoir contribué à ce prodige, d'avoir été de toute éternité choisie de Dieu pour être une mère admirable au-dessus de toutes les autres, la plus digne de notre souvenir et de nos respects ! *Supra modum mater mirabilis, et bonorum memoria digna.*

Je ne sais, madame, si ce nom vous est d'un favorable augure, mais je sais que la Providence a voulu laisser en faveur de la France, dans votre royale personne, une image de cette admirable fécondité. Il a fallu plusieurs années pour préparer dans votre auguste sein un monarque aussi parfait que celui que vous nous avez donné. Il vous en a coûté, comme à sainte Anne, beaucoup de prières et de desirs. Vos vœux, élevés par une vive foi et enflammés par la charité, sont montés comme une fumée d'encens jusqu'au trône de Dieu ; et afin que toute la France reconnût que Louis XIV était un magnifique présent qu'il lui faisait, il a voulu que vous l'ayez reçu presque contre toute espérance. Mais que vous êtes admirable par la naissance et l'éducation que vous lui avez donnée ! Par ces vertus royales que vous avez fait passer de votre personne en la sienne, et dont nous ne ressentons jamais les heureuses influences, que nous ne nous écriions pour vous en témoigner des reconnaissances éternelles : *Supra modum mater mirabilis et bonorum memoria digna.* Vous êtes une mère admirable au-dessus de toutes les autres, une mère digne de notre souvenir, de notre affection, de nos respects.

Revenons à notre sujet, et apprenez de cet exemple, mères de la terre, l'ordre que vous devez garder dans l'établissement de vos enfants. Apprenez de la résolution de sainte Anne, qui consent à consacrer dans le temple la plus parfaite fille du monde, à consentir au choix que les vôtres font de la reli-

gion ; et sachez que, si c'est un sacrilège d'arracher une victime de l'autel, c'est aussi un rapt d'enlever une épouse à Jésus-Christ.

Mais vous, mesdames, apprenez, pour votre consolation, que votre établissement est formé sur le modèle de celui de Marie, que vous avez dans la religion les avantages des femmes mariées sans en avoir les disgrâces, que vous êtes fécondes, puisque Jésus-Christ est votre époux, sans cesser d'être ses mères, puisque vous faites la volonté de son Père : *Qui fecerit voluntatem patris mei, qui in celis est, ille et pater et mater et soror est* ; et qu'enfin cette fécondité et ce mariage ne vous ôtent point votre pureté, puisque vous demeurez vierges : *Semper sponsæ, semper in-nuptæ, ut nec amor finem habeat, nec damnum pudor.*

Il n'y a dans votre établissement ni interruption d'amour, ni crainte de perdre un trésor que votre chaste époux vous conserve. C'est lui qui est le modèle, le gardien, le chef de votre virginité : *Dux virginitalis mee tu es* ; c'est lui qui rend votre établissement permanent et qui vous fait dès ce monde un avantage qui n'est réservé aux autres que dans le ciel : *Quod nobis promittitur vobis præsto est, volorumque nostrorum usus apud vos est* (*Amb. lib. de virginibus*).

A ces paroles de saint Ambroise, je m'imagine qu'une secrète joie possède vos cœurs et que vous recevez une incroyable satisfaction d'un si honorable établissement, et qui a de si beaux rapports avec celui de la sainte Vierge, qui reçut ce bienfait de sainte Anne, par le consentement qu'elle donna à la consécration que cette pieuse mère avait faite à Dieu de sa personne.

Aussi, après cette héroïque action, nous ne savons rien de cette illustre et incomparable femme. L'Evangile, qui ne l'a point fait paraître dans la vie de Jésus-Christ, et les Pères qui ont parlé d'elle gardant le silence, nous font juger qu'elle mourut après une si sainte éducation, pour nous apprendre qu'après s'être si heureusement acquittée des obligations d'une mère, qu'après avoir souhaité, produit, élevé et pourvu Marie, elle ne pouvait plus rien faire de plus héroïque dans le monde. Le ciel l'enleva donc à la terre, parce qu'il n'y avait plus rien qui y fût digne d'elle ; que Marie reçue, élevée, établie faisait toute sa gloire et toute sa couronne. Mais puisque le ciel termine la vie de sainte Anne à l'établissement de la sainte Vierge, il m'oblige nécessairement à finir aussi son panegyrique.

Grande sainte, après vous avoir reconnue comme mère de Marie, nous ne pouvons rien ajouter à votre éloge, et il ne nous reste plus que de vous prier d'employer à notre profit ce qui a contribué à votre gloire. Vous le pouvez, illustre mère. Cette auguste dignité, qui est la source de vos grandeurs, l'est aussi de votre puissance ; et si nous vous devons nos hommages en qualité de mère de Marie, vous pouvez en cette même qualité nous impêtrer les plus grandes

grâces. C'est dans cette vue que nous vous demandons le salut de celles qui ont l'honneur de porter votre nom, et qui, au moment où je parle, sont liées de cœur avec nous pour vous honorer. Mais ce n'est qu'avec les prières de ces saintes âmes que j'ose vous demander ces faveurs. Je m'assure que comme elles ont partagé l'établissement que vous aviez donné à votre sainte fille, vous voudrez bien les traiter aussi favorablement que vous avez fait Marie. Recevez donc leurs soupirs, et comme leur charité les engage à nous y comprendre, nous espérons qu'après nous avoir obtenu des grâces en leur faveur, vous nous unirez tous ensemble dans la gloire, où nous conduise, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE.

Æmulamini charismata meliora.

Ayez une sainte émulation pour posséder les plus excellents dons de Dieu (1 Cor., XI).

Quoiqu'il soit très-difficile de distinguer les caractères particuliers des saints, qui, étant tous animés et conduits par un même esprit, font souvent aux yeux des hommes les mêmes actions, je ne sais, messieurs, si je ne dois pas vous avouer d'abord que je me trouve heureusement délivré de cette peine dans le panégyrique que j'ai à vous faire aujourd'hui du grand Ignace.

Toute la vie de ce saint homme a été si visiblement consacrée à la gloire de Dieu, ses actions à la procurer, ses paroles à la publier, son zèle et ses travaux à l'établir et à l'étendre, que quand il n'aurait pas pris pour l'âme de ses entreprises et de ses pensées cette fameuse devise : *A la plus grande gloire de Dieu*, nous ne pourrions pas ignorer qu'il ne l'eût profondément gravée dans le cœur, ni par conséquent nous dispenser d'en faire le sujet de son éloge.

Mais que dis-je ? et si j'en demeurais-là, ne lui donnerais-je pas des louanges qui lui seraient communes avec les autres saints, puisqu'il n'y en a aucun qui n'ait eu la gloire de Dieu pour la fin de ses actions ? les uns, dans leur vie solitaire et retirée, par leurs mortifications et leur silence, les autres, dans une vie publique et édifiante par l'étendue de leurs travaux, ou l'odeur de leurs bons exemples.

Grand saint, prononcez donc encore une fois cette admirable parole qui donnait plus d'ornement à vos discours que ne peuvent faire toutes les figures de l'éloquence à ceux des orateurs : *Ad majorem Dei gloriam*, afin que, l'examinant de plus près, nous reconnaissons que non-seulement vous avez travaillé comme tous les justes à la gloire de Dieu, mais encore à sa plus grande gloire ; et que, par une noble émulation, votre cœur, s'élevant au-dessus des mouvements communs de la charité, s'est porté, selon le conseil de l'apôtre, à ce qu'elle a de plus héroïque : *Æmulamini charismata meliora*. Vierge sainte, ce fut à vos autels qu'Ignace pendit ses armes, pour en faire un trophée à

la gloire de votre auguste Fils et demander votre protection ; ne me la refusez pas dans l'éloge que je lui consacre, et souffrez que je vous répète ce qu'il vous a dit tant de fois avec une si profonde humilité : *Ave, Maria.*

Comme il n'y a que Dieu qui puisse se connaître parfaitement, il n'y a aussi que lui qui puisse parfaitement s'aimer et, par conséquent, se rendre à lui-même la gloire qu'il mérite. Cela n'empêche pas néanmoins, messieurs, qu'il n'ait toujours voulu ajouter une gloire accidentelle et extérieure à cette gloire nécessaire qu'il se rend : gloire extérieure que lui rendent les créatures qu'il a produites à cette fin ; gloire extérieure que la terre et les cieux publient incessamment, dit le prophète ; gloire enfin qui, selon saint Denis et Philon juif, est comme l'éclat visible de l'estime qu'il a intérieurement pour lui-même, et en quelque manière l'écho des louanges éternelles qu'il se donne (*Dionysius, lib. de divinis Hominib.; Philo judæus, lib. de Abraham*).

Mais il est important de remarquer que, comme cette gloire que les créatures raisonnables peuvent rendre à Dieu est le seul devoir dont elles sont capables de s'acquitter envers lui, c'est aussi un devoir dont il ne leur est jamais permis de se dispenser. Par la même loi dont tous les hommes sont obligés d'aimer Dieu de tout leur cœur ils sont aussi obligés, dit saint Thomas, de rapporter toutes choses à sa gloire ; jusque-là que, pour satisfaire à ce précepte, ils doivent, au sentiment de cet ange de nos écoles, lui rapporter non-seulement les actions morales de leur vie, mais même les plus indifférentes et les plus communes. *Mangez-vous, buvez-vous ou faites-vous quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu*, dit l'apôtre saint Paul.

De ce principe il est aisé de juger que les hommes ne sont saints qu'autant qu'ils agissent pour la gloire du Seigneur, et qu'à proportion qu'ils agissent plus noblement pour ce motif, plus leur sainteté est parfaite : et de ceux-ci, j'en distingue particulièrement de trois sortes. Les premiers sont ceux qui, sans sortir du monde, ni quitter leurs emplois, passent leur vie à confesser la gloire de Dieu par leur piété, ou à la venger par leur pénitence quand ils y manquent. Les seconds sont ceux qui à la vérité quittent le monde, mais qui ne le quittent que pour pouvoir seuls glorifier Dieu avec plus de repos et de sûreté. Les troisièmes enfin sont ceux qui, ne se contentant pas de s'acquitter seuls de ce devoir hors du monde, font tous leurs efforts pour y porter toutes les personnes qui se trouvent autour d'eux, et veulent concourir à leur dessein.

Avouons, chrétiens, que toutes ces différentes saintetés sont beaucoup à estimer, et que le ciel est peuplé de ces bienheureuses âmes qui ont ici-bas glorifié Dieu en toutes ces manières. Mais voici un saint d'un caractère extraordinaire, qui, comparé à chacun de ces justes, s'est merveilleusement élevé au-dessus de leur mérite. Un saint

dont la charité, franchissant pour ainsi dire toutes ses bornes, ne s'engage pas seulement à procurer la gloire de Dieu, mais sa plus grande gloire. Un saint qui quitte, qui souffre, qui tente tout pour le faire avec plus d'utilité et de succès.

En effet, Ignace, en travaillant à sa conversion, non-seulement s'est puni de n'avoir pas glorifié Dieu dans le monde, mais a entièrement renoncé au monde. Ignace, en renonçant de la sorte au monde, a non-seulement cherché à rendre plus de gloire à Dieu, mais a fait tous ses efforts pour lui en faire rendre davantage par son prochain. Et enfin Ignace, en procurant de la sorte la gloire de Dieu, ne s'est pas seulement contenté d'y engager toutes les personnes qu'il a trouvées autour de lui, mais a même entrepris d'y obliger généralement tous les hommes. Et pour vous le dire en moins de paroles, ce saint a parfaitement vengé la gloire de Dieu par sa pénitence; il l'a établie dans les autres par son zèle, il l'a même portée jusqu'aux extrémités du monde par l'institution de sa compagnie. C'est par là que je vous prouverai dans les trois parties de ce discours, qu'il a véritablement travaillé à la plus grande gloire de Dieu.

1. — Il n'y a point de perfection en Dieu qui ne puisse être une vertu dans l'homme, ou plutôt il n'y a point dans l'homme de vertu qui ne soit une participation de quelque perfection de Dieu. La pénitence même, chose étrange! est tellement un effet de la justice divine, qu'elle est la justice de Dieu même, appliquée et communiquée au pécheur. Elle imite tous les sentiments de cette adorable perfection. Elle a comme elle de la haine pour le péché, de l'indignation contre sa malice, de l'horreur contre son énormité, du zèle pour sa punition, et, pour le dire avec Tertullien, elle tient sa place et en fait les fonctions : *Pro Dei indignatione fungitur*; entrant dans les intérêts de sa gloire contre le pécheur, exerçant sur lui des rigueurs approchant de celles que sa vengeance fait souffrir dans l'enfer aux réprouvés.

Il est vrai, messieurs, et nous sommes obligés de le dire en faveur de la pénitence, la justice de Dieu venge mieux par elle sa gloire, et le satisfait plus noblement que par toutes les flammes de l'enfer. Le péché est bien puni dans ces affreux cachots, mais il n'y est pas détruit, et, quoique le pécheur y répare son offense, il ne l'y répare jamais par la même faculté qu'il l'a commise, puisqu'après avoir librement offensé Dieu par sa volonté propre, il ne souffre que par violence et par une volonté étrangère la peine qui lui est nécessairement due; circonstance bien différente de la pénitence par laquelle Dieu est satisfait, le péché détruit et le pécheur réconcilié; par la réparation que font à la justice divine les mêmes facultés qui l'avaient offensé.

Après cela, il ne faut pas s'étonner si Dieu aime mieux la conversion du pécheur que sa mort, puisqu'il trouve plus de gloire dans l'une que dans l'autre; et ce fut là le grand

motif qui porta Ignace à exercer dans sa conversion sur sa personne toutes les rigueurs et toutes les mortifications que cette austère et crucifiante vertu lui inspira. Son péché, comme celui des jeunes gens de sa condition, était de s'être laissé emporter aux folies du monde, d'avoir employé des talents que Dieu lui avait donnés pour son service à gagner la faveur et l'estime des princes, de s'être, en un mot, trop arrêté aux créatures, qui, n'étant que des voies qui devaient le conduire à Dieu, lui tinrent par son choix, en quelque manière, lieu de fin.

Cette méprise fut sans doute criminelle, et à Dieu ne plaise que je prétende en excuser Ignace. Les saints seraient fâchés qu'on dissimulât la grandeur de leurs maux, parce qu'on diminuerait l'honneur du médecin qui les a guéris. Mais aussi, si l'injure qu'il fit à la gloire de Dieu fut grande, avouons que la satisfaction qu'il lui en rendit ne pouvait être plus exacte. Un coup de feu plus favorable que celui qui fit autrefois crever un abcès dans le corps d'un homme, au lieu de lui donner la mort, n'eut pas plutôt abattu ce capitaine du haut des murailles qu'il défendait, qu'il reentra en lui-même, et que cet esprit de *foudres et de tempêtes*, dont parle le prophète, le soumit, comme un autre Saul, à la volonté de Dieu, et lui fit demander ce qu'elle souhaitait de lui.

Du moment que la Providence, qui souvent se sert de la douleur comme d'une puissante voix pour tirer les pécheurs de leur assoupissement mortel, eut fait connaître à Ignace souffrant sur son lit que les injures qu'il avait faites à sa gloire méritaient bien d'autres châtiments, il ne souhaita plus ni de vie, ni de santé que pour les consacrer à de plus sévères et de plus longues satisfactions. Le coup de canon qui avait mis le feu dans sa plaie lui fut comme lancé par la main de la justice et de la sagesse de Dieu. Et ce feu qu'il lui envoya du haut du ciel, pénétrant jusqu'à la moelle de ses os, l'instruisit pleinement de ses devoirs : *De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudit me*. De là ces fréquentes lectures, ce recueillement intérieur, cette secrète horreur de sa vie passée, cette sainte indignation contre lui-même. Sentiments, chrétiens, qui n'étaient pas de la nature de ceux que la violence du mal ou la crainte de la mort ont coutume d'arracher des pécheurs. Sentiments constants et inviolables qu'il conserva pendant toute sa vie et qu'il conçut lors même que la plaie qu'il avait reçue n'était pas encore fermée, cherchant une obscure grotte d'un monastère pour y expier avec une étrange sévérité tous les désordres de sa vie passée.

Quel beau spectacle, messieurs, de voir un capitaine quitter les armes de la fureur, comme dit Tertullien, pour prendre celles de la justice! de mettre bas l'épée avec laquelle il avait défendu les intérêts de son prince, pour tourner contre lui-même celle de l'Evangile; de n'avoir plus d'ennemi à combattre que lui-même, plus de place à défen-

dre que sa conscience, plus de gloire à soutenir ou à venger que celle de Jésus-Christ ! Grotte de Monserrat, solitude de Manrèze, consacrées par le sang de cet illustre pénitent, apprenez-nous de combien d'innocents stratagèmes il se servit pour commencer une guerre si sainte.

David voulait que le pécheur prévînt les effets de la mort par les rigoureux exercices de la pénitence. La pourpre à un pécheur ? il ne me faut plus qu'un suaire et un cilice : *Operui cilicio carnem meam*. Des plaisirs et de la bonne chère à un pécheur ? il ne me faut plus qu'un jeûne qui abatte mon corps et qui humilie mon esprit : *Humiliavi in jejunio animam meam*. Des joies et des divertissements à un pécheur ? il ne me faut plus que des larmes, des gémissements, des soupirs que Dieu a agréés, et qu'il reçoive en sacrifice : *Posui lacrymas meas in conspectu tuo* (Psal. LV). Des palais à un pécheur ? il ne me faut plus qu'une prison ou un tombeau : *Sicut dormientes in sepulchris*.

Je ne sais pas, messieurs, si le trône put permettre à ce roi de pousser jusque-là sa pénitence, mais je sais bien que le saint que je prêche n'omit à la lettre aucune de ces circonstances dans la sienne. Une grotte lui servit effectivement de retraite, un cilice d'habit, la cendre de pain, les larmes de breuvage ; et enfin, accablé d'austérités, de veilles et de jeûnes, il se réduisit à deux doigts de la mort et du tombeau. Quel étrange état, pour un homme élevé dans la délicatesse du siècle et dans les douceurs de la cour ! Justice divine, n'êtes-vous pas satisfaite des rigueurs de ce pénitent ? Gloire de mon Dieu, vous avez été outragée par Ignace ; mais quelle plus grande vengeance auriez-vous pu en tirer que celle qu'il en tire lui-même ? Et n'est-il pas temps qu'après vous avoir dédommagé par l'épreuve de tant de mortifications, il rentre dans le monde pour y reprendre ses emplois ?

Non, messieurs, ce n'est pas le dessein ni de Dieu ni d'Ignace : il en aurait assez fait pour un grand pécheur, mais ce ne serait pas assez pour un grand saint : *Æmulamini charismata meliora*. Que peut-il donc ajouter à une pénitence si excessive ? Il peut y ajouter la durée et la fuite des occasions, et c'est ce qu'il fait en quittant le monde. Il a abusé des avantages de sa naissance et de sa fortune contre Dieu ; pour se mettre dans l'impuissance de renouveler jamais cet outrage, il sort de son pays et abandonne sa maison.

Tertullien est admirable, quand il dit que Dieu, chassant Adam du paradis terrestre, après l'avoir revêtu de peaux, semblait l'avoir condamné à la peine de courir le monde, comme on a condamné depuis les criminels à travailler aux mines : *Homo pellitus orbi tanquam metallo datus*. Je ne saurais, en vérité, messieurs, voir Ignace se couvrir d'un sac, sortir de son pays, se résoudre à vivre comme un fugitif, sans conclure que les rigueurs de la pénitence vont aussi loin en sa personne que celles de la divine justice en

Adam : *Pellitus*, etc. Un homme de qualité dans le monde se résout à n'avoir plus de maisons que les hôpitaux, plus de subsistance que des aumônes, plus de parents que les pauvres, plus de fortune que la croix de Jésus-Christ, peut-on porter plus loin le détachement et l'austérité ?

Oui, messieurs, un homme pourrait avoir quitté le monde entier, qui ne se serait pas encore quitté absolument lui-même : *Omnes quidem effugisti, sed nondum te*. Vous avez fui tous les autres, disait Salvien à un solitaire, mais peut-être vous ne vous-êtes pas encore fui vous-même. Votre cœur, que vous portez partout avec vous, a encore assez de commerce dans tous les lieux d'où vous croyez être éloigné, pour vous y rendre présent et vous y attacher : le cavalier a beau courir, il emporte toujours avec lui ses inquiétudes et ses passions : *Post equitem sedet atra cura*.

Nous ne pouvons pas dire la même chose de notre saint pénitent. Ce qu'il y a de particulier dans la suite, c'est que son cœur s'éloigne encore plus que son corps du monde et de tout ce qu'il quitte. Il n'y avait pas de rigueur avec laquelle il ne vengeât ses anciens égarements, ni de précaution dont il ne se servit pour en prévenir de nouveaux : jusqu'à punir ses pensées, interdire ses plus innocents désirs, dresser, dans le livre admirable de ses exercices, des règles pour se rendre un compte exact du moindre de ses mouvements ; et, après cette sévérité, faut-il s'étonner que les choses qui avaient été capables de détourner son cœur de Dieu ne fussent à la fin plus capables de l'y élever ?

L'Épouse des Cantiques ne voyait point de créatures qui ne la fissent aussitôt ressouvenir de son bien-aimé. Voyant le soleil donner de ses rayons le sommet de ses montagnes, elle se souvenait aussitôt que *la tête de son Epoux était d'un or plus pur : Caput ejus aurum optimum* (Cant. V). Considérant la hauteur des arbres, elle s'écriait que son Epoux avait la taille encore plus droite : *Statura ejus assimilata est palme* (Cant. VII). Regardant les yeux de la colombe, elle assurait que son Epoux avait encore plus de douceur dans les siens : *Oculi ejus columbarum* (Cant. I). Apercevant la blancheur des lis et l'incarnat des roses, elle se représentait aussitôt le teint de son bien-aimé : *Dilectus meus candidus et rubicundus* (Cant. V). Si bien que cette sainte Épouse trouvant son Epoux dans tous les objets, elle n'en voyait aucun qui ne lui fournît l'occasion de le louer.

C'est à cet heureux état que la pénitence d'Ignace l'avait enfin fait arriver. Toutes les créatures qui l'avaient autrefois détourné de Dieu lui étaient autant de degrés pour s'y élever. La considération d'un astre, la vue d'une fleur lui faisant admirer le pouvoir de leur auteur, le portaient aussitôt à le bénir. C'était particulièrement pour lui que les cieux et les éléments chantaient la gloire de Dieu, puisque c'était lui qui entendait parfait-

fement leur langage, et qu'il ne manquait jamais d'y répondre par l'amoureux écho de ses soupirs et de ses larmes.

Les créatures, mes frères, vous servent-elles à un si saint usage? il faudrait pour cela vous être aussi rigoureusement punis qu'Ignace, de vous y être attachés. Mais ces punitions sont rares, et je n'ai pas lieu de croire que vos pénitences approchent de la sienne. Je ne vous parle pas de renoncer comme lui absolument au monde : quand vous le feriez, croiriez-vous faire un acte d'imprudence? quand vous vous déferiez de votre bien, qui a été l'occasion et l'instrument de vos débauches, votre salut n'en serait-il pas plus assuré? Vous être près de tomber à toute heure du faite de ces dignités comme de dessus des chevaux fougueux : *Fallax equus ad salutem*. N'auriez-vous pas beaucoup de sagesse, si vous en preveniez la chute par une descente douce et courageuse?

Je vois bien néanmoins que je ne vous persuaderai pas de pousser jusque-là votre pénitence. En quoi donc imitez-vous saint Ignace? sera-ce dans les rigueurs qu'il exerça sur son corps? la seule pensée vous en fait peine, et cependant qui mérite plutôt ces rigueurs, ou d'Ignace, ou de vous? Ignace a manqué à glorifier Dieu dans sa jeunesse; combien y en a-t-il peut-être parmi vous qui l'ont blasphémé toute leur vie? Ignace n'a jamais été sujet qu'à ces petits égarements des gens du monde, dont on ferait gloire dans notre malheureux siècle; et vous, si vous êtes un impudique ou un voleur, ne faudrait-il pas arracher les armes des mains de ce pénitent, pour les mettre dans les vôtres? Ne vous flattez pas, mes frères : que ne faut-il pas que nous souffrions pour venger la gloire de Dieu de notre malice, s'il a coûté tant de larmes et de sang à Ignace pour la venger de ses faiblesses? C'est ici, sans doute, que vous murmurez et que vous ne voulez jamais entendre parler d'austérités corporelles. Confesseurs, faut-il pour cela que vous fassiez difficulté d'imposer ces satisfactions que l'Eglise a de tout temps jugées si utiles au salut, et qu'Ignace, dans le dernier siècle, a crues si nécessaires au sien? Si la corruption du temps et la lâcheté des pécheurs vous mettent dans le désespoir d'y réussir, ah ! ne vous relâchez du moins jamais de la sévérité qu'Ignace eut pour son cœur. Non, non, pécheur, ne t'attends pas que nous ayons la moindre complaisance pour ton cœur; nous n'en aurons pas plus de pitié que Samuel en eut pour le roi des Amalécites. Pour cette haine invétérée que tu y conserves, pour cet amour infâme que tu y entretiens, pour tous ces mouvements tyranniques et contraires à la fidélité que tu dois à Dieu, point de miséricorde; nous déchirerons ton cœur, nous le mettrons en pièces, et ce serait cruauté que de l'épargner. Voilà du moins à quoi nous t'obligerons de glorifier Dieu dans la pénitence, puisque tu es lâche pour refuser de le glorifier dans les autres circonstances de cette vertu. Il est vrai que,

quand il se trouverait des pénitents assez généreux non-seulement pour se punir, mais pour quitter le monde comme notre saint, il s'élèverait encore au-dessus d'eux en une chose fort remarquable. C'est que renonçant au monde peut-être ne penseraient-ils qu'à assurer leur salut particulier; et saint Ignace a travaillé à procurer aussitôt celui du prochain : *Æmulamini charismata meliora*. C'est le sujet de mon second point.

II. On ne peut jamais dire que la retraite d'un saint ne soit utile qu'à lui seul, quand on considère que, quand son exemple ne serait pas connu des hommes, sa voix se pourrait toujours faire entendre de Dieu pour apaiser sa colère, attirer sa miséricorde et rendre de considérables services à l'Eglise ou à l'Etat.

Ce n'est pas néanmoins que le mérite des saints qui, en s'éloignant du monde, ont travaillé à sauver les autres, ne doive être incomparablement plus estimé. Ces hommes admirables qui ont troublé le repos d'une sainte solitude pour se dévouer au secours du prochain, ces âmes généreuses qui, comme dit saint Bernard, ont bien voulu s'arracher des baisers de Dieu dans la contemplation, pour venir donner à des enfants les mamelles de l'instruction et de la charité, méritent d'être préférés à tous les autres, et l'on peut les flatter sans injustice que, profitant de l'avis de saint Paul, ils ont suivi la plus excellente voie : *Æmulamini charismata meliora*.

Quand je vous aurai dit que le saint que nous honorons est du nombre de ces hommes singuliers qui, non contents de glorifier Dieu, se mettent en peine de le faire glorifier aux autres, vous croyez qu'on ne pourra rien ajouter à son éloge; et cependant ce ne serait que vous en tracer une idée assez imparfaite. J'ajoute donc à ces premiers traits un second : que le zèle qu'il a eu de faire glorifier Dieu par son prochain a eu trois admirables qualités : je veux dire qu'il a été prompt, qu'il a été universel, et qu'il a été courageux.

Quand à ce qui regarde sa promptitude, je ne vois guère de zèle, depuis celui des apôtres, qui ait été plus reconnaissable à ce caractère que le sien. André ne connaît pas plutôt Jésus-Christ qu'il lui amène Pierre son frère; Philippe n'a pas plutôt trouvé un si bon maître, qu'il lui cherche des disciples; Paul, selon l'excellente remarque de saint Chrysostome, ne cesse pas seulement d'être loup pour devenir agneau, il devient même tout d'un coup pasteur : riches modèles sur lesquels Ignace s'est formé pour travailler à la gloire de Dieu.

Il n'eut pas plutôt appris à le glorifier par les fruits d'une sainte pénitence, qu'il chercha des pécheurs qui le glorifiasent avec lui. Le voyez-vous à l'issue de sa conversion travailler à instruire les ignorants, à fortifier les faibles, à animer les lâches, à appeler, comme la Sagesse, tout le monde dans les places publiques pour lui communiquer son bonheur? La grâce dans les autres saints a

en son enfance et ses âges différents, et la conversion des autres n'a été, pour l'ordinaire, qu'une récompense assez tardive de la leur. De là vient que le Sauveur du monde compare dans l'Evangile la grâce à une petite semence qui demeure longtemps cachée dans la terre, et qui, après qu'elle en est sortie, est encore davantage à s'élever et à s'étendre, avant qu'elle puisse recevoir les oiseaux du ciel sur ses branches. Mais ne diriez-vous pas que l'âme d'Ignace est une de ces âmes privilégiées en qui d'abord la grâce n'est pas tant une petite semence qui tombe du ciel, qu'une plante déjà toute venue, qu'un grand arbre capable déjà de couvrir les hommes de son ombre ?

A peine aime-il Jésus-Christ, qu'il le fait aimer aux autres ; à peine est-il instruit, qu'il enseigne et qu'il catéchise ; à peine est-il sorti du vice, qu'il est déjà capable de montrer le chemin de la vertu. N'est-ce pas, en effet, une chose sans exemple, qu'un soldat qui n'a jamais su que la guerre et tout au plus que la cour, compose dès les premiers jours de sa conversion un livre dans lequel on ne saurait dire s'il y a plus de brillant que d'onction, plus de lumière que de fécondité et d'ardeur ? Livre admirable, qui a depuis formé tant de saints, qui a servi de flambeau à tant de pénitents, et qui servira jusqu'à la fin des siècles de guide aux plus spirituels. Livre enfin qui, étant l'ouvrage d'un capitaine nouvellement converti, nous fait bien voir que saint Cyprien a eu raison de dire que, quand Dieu se rend maître d'une âme, elle n'a pas besoin de temps pour devenir savante, mais que la grâce les lui abrégant fait tout d'un coup mûrir ses connaissances : *Non per moras temporum longa agnitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis hauritur* (D. Cyprianus, *Epistol. I, ad Donatum.*) En faut-il davantage pour vous faire connaître la promptitude de son zèle ? C'est un fleuve en état de porter des ruisseaux dès sa source, c'est une étincelle qui, étant nouvellement tirée de la pierre, est néanmoins déjà capable de faire d'étranges incendies.

Quelque admirable que vous paraisse cette première circonstance de son zèle, elle ne l'est pas toutefois davantage que son étendue. Je sais bien que la charité est une, et qu'elle réduit même toute la morale de l'Evangile à son unité, étant, comme l'appelle un Père, l'abrégé de la religion chrétienne : *Christianitatis summam*. Quand nous n'aurions que ce commandement, nous pourrions dire à Dieu avec le prophète que c'est un commandement qui a bien de la largeur et de l'étendue : *Latum mandatum tuum nimis*. Mais il faut avouer qu'il contient bien des dettes à rendre et des obligations à payer ; que c'est un arbre qui se divise en autant de branches que le prochain peut avoir de maux et de différents besoins.

Or, saint Ignace a soulagé ces maux et suppléé à ces besoins ; le cœur de ce grand homme a renfermé tous les pécheurs et tous les misérables, et il n'y a eu aucune infirmité

qu'il n'ait ou soulagée ou ressentie. Mais comment pourrez-vous, grand saint, satisfaire à un engagement si universel ? Les enfants sont mal élevés ; pour rendre ces jeunes plantes capables de glorifier Dieu un jour, il serait nécessaire de les cultiver avec soin : un homme comme vous peut-il s'abaisser jusque-là ? Oui, messieurs, il s'applique à l'instruction des enfants, il leur donne des maîtres en la personne de ses disciples, et leur fait bâtir des collèges. Mais les pauvres sont vagabonds et sans retraite : vous avez tout quitté, les pourrez-vous bien secourir ? La pauvreté dont il fait lui-même profession ne l'empêchera pas de soulager la leur : il établit des hôpitaux généraux, dont ceux que nous voyons aujourd'hui n'ont été formés que sur les siens. Mais les hérétiques, comme des enfants dénaturés, déchirent le sein de l'Eglise leur mère ; le souffrirez-vous ? Non, messieurs, il fait des controverses publiques et des conférences particulières, et enlève tous les jours quelqu'un de ces misérables à l'enfer. Mais les ecclésiastiques sont eux-mêmes corrompus dans leurs mœurs, la dévotion est abandonnée, les autels ne sont plus fréquentés ; pourrez-vous échauffer leur tiédeur par votre zèle ? Oui, messieurs, il établit la fréquentation des églises et l'usage négligé des sacrements. Mais tous vos travaux seront inutiles, parce le clergé qui pourrait les appuyer est lui-même dans le dérèglement ? Que fait-il néanmoins ? Il a soin des ordinands, il inspire l'esprit ecclésiastique aux clercs, il établit des séminaires. Quelle âme fut jamais assez vaste pour embrasser toutes ces occasions de charité, et quels différents talents ne devait-il pas avoir pour réussir dans toutes ses entreprises ?

Un zèle si étendu et si admirable était trop pernicieux à l'enfer pour n'être pas combattu, et comme jamais desseins ne furent plus glorieux à Dieu que celui de ce saint homme, il n'y en eut aussi jamais de plus traversés dans leur exécution ; et c'est cette difficulté qui forme la troisième qualité de son zèle, à savoir d'être courageux et intrépide. Oui, c'est en vain que les puissances de la terre et de l'enfer se déchainent contre sa personne et sa réputation ; toutes ces oppositions ne seront jamais capables de lui faire interrompre pour un moment les œuvres de Dieu. On se saisit de lui en plusieurs villes, et on le met dans les fers ; mais qu'en arrive-t-il ? Il continue jusque dans les prisons et dans les cachots les offices de son zèle ; il catéchise ses geôliers et il engendre dans ses liens, comme faisait saint Paul, ses gardes. On le charge de coups de bâton dans la réforme d'un monastère ; des personnes puissantes, irritées de voir leurs plaisirs troublés par la force de ses remontrances, excitent le peuple contre lui et contre ses disciples ; mais que leur répond-il ? Ce que répondit saint Paul : *Nihil horum vereor, nec facio animam pretiosiores quam me*. Je ne crains rien de tout cela, et je ne fais point d'état de ma vie, pourvu que je la sacrifie en m'acquittant de mon ministère.

Ne fallait-il pas, messieurs, que cet homme fût une victime toute dévouée aux intérêts de la gloire de Dieu, pour porter jusque-là son zèle? Il ne parlait que des moyens de la seconder, il ne soupirait que de ce qu'il la voyait méprisée, et toute sa personne ne s'employait qu'à la réparer ou à l'étendre. Dirai-je même, pour me servir des expressions de l'Ecriture, qu'il était couvert du zèle de cette gloire comme d'un manteau : *Operatus est quasi pallio zeli*; zèle si efficace, que sans agir ou sans parler il triomphait des esprits et des cœurs, jusque-là qu'il a converti une infinité d'hérétiques et de pécheurs par sa seule présence, se pouvant ainsi vanter d'élever à Dieu des temples sans employer le fer ni le marteau.

Quelque particulier que lui soit cet avantage de son zèle, croiriez-vous bien néanmoins que vous pourriez y avoir quelque part, en donnant au moins à vos frères de bons exemples. Il ne faut point de caractère plus élevé que celui du chrétien pour obliger un chrétien même à procurer la gloire de Dieu. Car enfin Jésus-Christ ne parle-t-il pas à tous ses disciples sans exception, quand il leur commande de faire tellement éclater leurs bonnes œuvres devant les hommes, que son Père en soit glorifié? *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in calis est.*

L'humilité doit quelquefois cacher les bonnes œuvres d'un chrétien, mais ce ne doit jamais être au préjudice de la charité : ainsi, quel serait votre désordre, si au lieu d'en faire de bonnes, on n'en voyait que de mauvaises, et si, étant obligés de vous entre-édifier les uns les autres, vous n'étiez que des pierres d'achoppement et de scandale? Cependant le dirai-je? il ne faut qu'entrer dans vos maisons et dans vos compagnies, pour connaître les outrages qu'en reçoit la gloire de Jésus-Christ. Ces discours impies, ces actions libertines, cette insolente raillerie que vous y faites de la religion, ne sont-ce pas autant d'opprobres dont vous couvrez Jésus-Christ et son Eglise? Que peuvent effectivement dire les hérétiques, quand ils savent que vous êtes les premiers à vous moquer de nos ministres? Que diraient les païens, s'ils savaient que vous tenez des discours et que vous faites des choses si contraires à l'Evangile? N'auraient-ils pas sujet de croire que vous n'êtes persuadés de rien moins que de ce que vous professez, ou que votre Dieu ne vous a rien enseigné dans ses lois, dont il ne vous ait dispensés dans ses exemples? Et pour tout dire avec saint Paul, au lieu de porter les gentils à glorifier Dieu, ne les engageriez-vous pas à blasphémer son adorable nom? *Propter vos nomen Dei blasphematur inter gentes.*

Grand saint, depuis que vous êtes sorti de la terre il n'y a presque plus personne qui y procure la gloire de Jésus-Christ, et à moins que vous ne trouviez le secret d'y perpétuer le zèle dont vous avez été autrefois embrasé, nous sommes en état de voir tous

vos travaux malheureusement ruinés. En effet, messieurs, la compagnie que ce saint homme a instituée est une des plus illustres preuves de l'étendue de son zèle. Non-seulement il ne s'est pas contenté de faire glorifier Dieu par tous ceux avec lesquels il a conversé, mais (ce qui lui est fort singulier) il a même obligé le monde entier à s'acquitter de ce devoir : *Æmulamini charismata meliora.* C'est le dernier point de ce discours.

III. — Il n'y a guère de saint, pour zélé qu'il soit, de qui Dieu exige davantage que de procurer sa gloire dans le lieu où il se trouve attaché par sa naissance, ou par un ordre particulier. Les apôtres mêmes, dont la mission a paru la moins déterminée, n'ont pas laissé d'avoir des bornes dans leurs emplois. Tantôt à l'entrée d'un pays ils étaient empêchés par l'esprit de Dieu de passer outre, et tantôt, s'ils marchaient en des lieux éloignés, il fallait que le même Esprit les y conduisit par des révélations expresses, comme ce Macédonien qui parut en songe à saint Paul : *Vetati sunt a Spiritu sancto.... Transiens in Macedoniam, adjuva nos* (Act XVI).

A Dieu ne plaise que j'entreprenne de faire jamais comparaison entre les saints. Je confesserai même volontiers que rien ne peut être égal aux apôtres, soit pour la grandeur de leur charité, soit pour l'abondance de leurs grâces ; mais cela n'empêche pas que je ne dise hardiment que le zèle dont saint Ignace a paru animé n'a pas été moins vaste que le monde même. Il eût bien voulu, pour satisfaire l'étendue de ce zèle, pouvoir porter lui-même le nom de Dieu dans toutes les provinces de la terre ; et en effet, que ne tente-t-il pas ? il passe les mers et va dans la Palestine pour y laisser ou sa foi ou son sang. Un ordre du ciel l'ayant rappelé en Europe, que n'entreprend-il pas dans l'Espagne pour y avancer la gloire de Dieu ? que ne fait-il pas en France pour la procurer ? quelles merveilles n'achève-t-il pas en Italie pour l'étendre ? Nous venons d'en voir un faible crayon ; mais avec tout cela il n'est pas encore satisfait, et, pendant qu'il travaille à établir la gloire de Dieu dans une partie du monde, il s'afflige de savoir que les autres ne le connaissent pas.

Delà vient que, pour suppléer à ce défaut, il tâche de se multiplier en quelque manière lui-même, en établissant une compagnie qui rende la gloire du Seigneur immortelle par toute la terre. Le monde se peut diviser en deux parties : l'une qui connaît et qui adore Jésus-Christ, l'autre qui est idolâtre et dans le détestable culte des démons. Or, saint Ignace, en fondant cette illustre compagnie, a eu la noble ambition de conserver à Dieu le monde chrétien, et de lui conquérir le monde idolâtre.

C'est une ingénieuse remarque faite par une infinité de grands personnages, que la Providence a opposé Ignace et ses disciples aux derniers hérésiarques qui ont attaqué l'Eglise, et à leurs sectateurs. La Providence, disent-ils, n'étant pas moins sage que la na-

ture qui fait souvent croître l'antidote contre le poison, ne manque pas en permettant la naissance du mal d'en préparer le remède. Ainsi, dans l'Ancien Testament, le même jour auquel Nabuchodonosor renversa le temple, Cyrus qui devait le rebâtir vint au monde. Et dans le Nouveau, la même année que Pélage vint au monde en Angleterre, saint Augustin naquit en Afrique; et par une même suite de providence, au même temps que Luther, cet infâme apostat, répandait à la diète de Worms ses pernicieux dogmes, Ignace renonça au monde et s'associa des disciples pour le combattre.

Quelle merveille, messieurs, dans le moment qu'un misérable religieux apostat se met à la tête d'une armée pour semer ses erreurs dans l'Eglise par la force et par la violence, un soldat se met à la tête d'une compagnie religieuse pour en défendre l'Eglise avec les seules armes de l'évangile? C'est là cependant la merveille dont nos pères ont été témoins, et dont nous éprouvons les suites.

Car, enfin, si le vaisseau de saint Pierre a triomphé de l'orage, et si l'hérésie, qui n'a pas eu tout le succès qu'elle prétendait, commence peu à peu à s'affaiblir, avouez de bonne foi avec l'Eglise même dans la collecte de ce jour, qu'elle en a la meilleure obligation à saint Ignace et à ses enfants.

Mais quelque importantes que soient ces choses, ce n'est pas néanmoins encore assez pour occuper le zèle d'une compagnie si savante et si charitable, son saint fondateur n'ayant pas moins ouvert à ses conquêtes le monde idolâtre que le monde chrétien. Pourquoi pensez-vous qu'il ait fait renoncer ses enfants aux dignités ecclésiastiques, pendant que tant d'autres les briguent? Ce peut être à la vérité par un amour sincère de la pauvreté et de l'humilité évangélique; mais le véritable motif de ce refus, c'est qu'il a voulu qu'ils ne fussent attachés à aucun bien, afin de pouvoir être utiles à tous.

Un ancien a dit des allemands, et la France pouvait aussi le dire autrefois de ses gentils-hommes, qu'ils ressemblaient aux flèches, qui n'ont point d'autre usage que le combat: *In usum praeliorum sepositi, velut tela atque arma bellis reservantur*. Voilà ce que l'on peut dire, dans l'Eglise, des religieux de la compagnie de Jésus. Ils n'y ont point de dignité, parce qu'ils n'y ont point d'autre emploi que celui de combattre les ennemis de Jésus-Christ, de partir au premier ordre qu'ils reçoivent de son lieutenant en terre, pour aller ruiner l'idolâtrie jusqu'aux extrémités du monde.

Ce dessein conçu par Ignace n'était-il point trop difficile pour en voir jamais l'exécution? Jugez seulement de son succès par les prodiges qu'un de ses enfants a opérés. Le grand François Xavier, le soleil du nouveau monde, l'étonnement de mon esprit et la joie de mon cœur, cet homme qui, hors saint Paul, en a j'ose le dire, plus fait en dix ans que tous les apôtres; qui a baptisé quinze à seize cent mille hommes de sa main; ce grand

cœur qui, mieux fondé qu'Alexandre, trouvait le monde trop étroit pour son courage; cet apôtre qui, par la conquête du Japon, où jamais l'Evangile n'était entré, a mis Jésus-Christ en possession des promesses de son Père: *Possessionem tuam terminos terræ*. Enfin, cet homme qui a fait tant de merveilles n'est pourtant qu'un enfant du saint que je prêche. C'est Ignace qui a envoyé ce digne ouvrier de la vigne du Seigneur, c'est Ignace qui lui a commandé, c'est Ignace qui avec une seule lettre: *I: Allez*, part sans hésiter pour une autre extrémité du monde, contraire à celle où il se trouvait; c'est Ignace enfin qui, étant le principe et l'auteur de tant d'heureux travaux, se les peut justement attribuer.

Ne croyez pas néanmoins, messieurs, que les grands desseins de saint Ignace n'aient été secondés que par cet illustre disciple. Il faudrait que je prisse en main toutes les cartes du nouveau monde, que je vous y marquasse distinctement toutes les îles, les provinces et les royaumes qui le composent, pour vous apprendre tous les lieux que cette compagnie a dépouillés de leur barbarie, enrichis de ses instructions et arrosés de son sang.

C'est encore ce qu'elle continue tous les jours. Il ne part point de vaisseau de nos côtes, que les disciples du grand Ignace, animés d'un gain bien plus précieux que tous les marchands, ne s'y embarquent pour aller trafiquer des biens de l'éternité, pour aller acheter non pas des perles, mais donner gratuitement celles de l'Evangile; pour aller enfin, pendant qu'il ne nous en coûte qu'un peu de sueur à prêcher la gloire de Dieu, la publier au péril de tout le sang de leurs veines. Voilà la couronne que les enfants donnent tous les jours à leur père, et qui doit être plutôt l'objet de notre admiration que le sujet de notre exemple. Laissons donc à Ignace et à ses enfants la conquête du grand monde; mais pour le petit monde que nous portons au dedans de nous, pour notre âme qui a tant coûté de sang à Jésus-Christ, faisons-en la matière de notre zèle; ne souffrons pas davantage que notre entendement soit éclairé d'autres lumières que de celles de la foi, et que notre cœur conçoive d'autres mouvements que des mouvements de charité, afin qu'après avoir travaillé à la gloire de Dieu en ce monde, nous puissions un jour le glorifier éternellement en l'autre. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE NOTRE-DAME DES ANGES.

*Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.
Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé (Ps. XXXIII).*

Qui ne croirait, à voir François prosterné aux pieds de Jésus-Christ dans la chapelle de la Portiuncule, qu'il demande le soulagement de sa misère? que ce pauvre, les larmes aux yeux et les sanglots à la bouche, se trouvant dans des nécessités que sa ferveur l'avait empêché de prévenir, emploie ce qui lui reste de force et de voix pour obliger la divine Providence à l'en délivrer?

N'en jugez pas néanmoins de la sorte, messieurs : quelque ardeur que ce pauvre fasse paraître dans sa prière, il ne demande rien pour lui, il songe moins à ses besoins qu'aux nôtres ; trop content de sa pauvreté volontaire, il veut nous soulager dans la spirituelle que nous souffrons ; sa charité officieuse et prévenante va au-devant de nos misères, et, persuadé que les pécheurs sont infiniment plus misérables dans leur abondance qu'il ne l'est dans sa mendicité, c'est en leur faveur qu'il tâche par ses soupirs d'obtenir de Dieu ce qu'ils lui manquent : *Iste pauper clamavit.*

Admirable et généreux usage de la prière ! Si dans l'Écriture elle est appelée un sacrifice, c'est pour nous qu'il l'offre ; si elle est comparée à l'encens, c'est de son cœur qu'il l'exhale pour répandre devant Dieu une agréable odeur ; si c'est une dette, c'est pour nous qu'il la paie ; et si, par rapport à Dieu, c'est une aumône, c'est pour nous qu'il la reçoit. Admirable usage de la prière ! encore un coup, elle n'est ni orgueilleuse comme celle de la mère des enfants de Zébédée, qui demandait pour eux à Jésus-Christ les premières places dans son royaume, ni sévère comme celle de ces deux disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel pour consumer les Samaritains, ni même intéressée comme celle de saint Pierre, qui, se souciant peu de ce que deviendraient ses confrères, voulait demeurer sur le Thabor. Aussi Jésus-Christ, qui avait rebuté les uns et les autres, reçut favorablement la prière humble, charitable et désintéressée de ce pauvre évangélique ; et je crois ne pas méloigner de la vérité, si je lui applique à la lettre les paroles de mon texte : Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.*

Vous voyez bien que je veux parler de cette grande indulgence qui lui fut accordée par Jésus-Christ dans l'église de la Portiuncule ; indulgence si particulière et si extraordinaire dans toutes ses circonstances, soit par rapport à Jésus-Christ, qui l'accorde par lui-même et sans le ministère de ceux qu'il a établis sur la terre pour être les dispensateurs de ses grâces, soit par rapport à Marie, qui emploie ce qu'elle a d'autorité et de tendresse pour l'obtenir, soit par rapport aux pécheurs qui y trouvent, sans qu'il leur en coûte beaucoup, une pleine et entière rémission de leurs péchés. Mais c'est toujours François d'Assise qui, plein de compassion et de charité pour nous, représente au Fils nos misères et qui en obtient le soulagement.

N'en doutons pas, chrétiens, si ce pauvre a crié, le Seigneur l'a exaucé ; et voici tout ce que j'ai à vous dire sur cette grande indulgence. François demande et obtient pour nous la grâce la plus importante, ce sera mon premier point ; par le moyen le plus efficace, ce sera le second ; aux conditions les plus aisées, ce sera mon troisième. Mais, comme il ne demande et qu'il n'obtient cette admirable indulgence que par le crédit de Marie, je ne puis vous l'expliquer sans son

assistance, que j'implore avec les paroles ordinaires : *Ave.*

Je me suis souvent étonné d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas : *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere?* comme s'il était plus difficile d'aimer Dieu que son prochain ; comme si la charité surnaturelle n'était pas, ou le modèle, ou le principe de la charité fraternelle. Pardonnez-moi donc, saint apôtre, si je vous dis que ce n'est pas un grand effort à une âme éclairée d'en haut d'aimer Dieu, quoiqu'elle ne le voie pas. Les charmes infinis qu'il y a dans cet objet invisible ; les adorables perfections qui sont réunies dans cet être souverainement bon et souverainement aimable ; cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; cette majesté couronnée des rayons de sa propre essence engageant, élèvent et surprennent une âme par tant d'endroits, que, bien loin que ce soit une merveille de ce qu'elle brûle de ce feu divin, ce serait un monstrueux prodige dans la nature et dans la grâce de voir qu'elle n'en brûlât pas, dit excellemment saint Bernard (*D. Bernardus tractatu de Dilig. Deo*).

Il n'en est pas ainsi quand on est obligé d'aimer Dieu dans ses créatures. Elles ont si peu de perfections, et ces perfections si rares sont accompagnées de tant de défauts, qu'elles donnent plus de mépris ou d'indifférence à un cœur qu'elles ne lui inspirent d'attachement et d'amour. L'aimer dans les pauvres et dans les malades, où nos yeux ne voient que de pitoyables objets, où nos oreilles ne sont frappées que de cris et de plaintes, où une puanteur contagieuse s'exhalant de leur corps rebute notre odorat, quoi de plus difficile ? L'aimer dans des personnes ennemies, qui d'elles-mêmes ne mériteraient que notre mépris et notre haine, ou dans les pécheurs, qui, ayant effacé au-dedans d'eux les augustes traits de l'image de Dieu, ne portent plus que l'image du démon, quoi, encore un coup, de plus difficile ? et cependant, mes frères, quoi de plus nécessaire et de plus indispensable ? puisque, malgré toute la répugnance que notre volonté a de s'attacher à de si désagréables objets, elle est obligée de les aimer, et que par ce moyen, pour aimer Dieu que nous ne voyons pas, il faut aimer nos frères que nous voyons.

Tel est l'objet de la charité chrétienne qui nous unit les uns aux autres. Le grand dérèglement des pécheurs doit animer notre zèle, non ce zèle outré et sévère qui ne demande que leur destruction, mais ce zèle compatissant et tendre qui ne souhaite que leur salut. C'est lorsque Dieu ne les aime pas qu'il veut que nous les aimions ; c'est au refus ou au défaut de son amour qu'il prétend que notre charité supplée, semblables à ces pères qui, étant pour de justes raisons irrités contre des enfants rebelles, souhaitent qu'un bon ami s'interpose en leur faveur, et leur obtiennent par leurs prières

un pardon qu'il est cependant ravi de leur accorder.

Jamais homme n'a plus été ou convaincu, ou pénétré de cette obligation que François d'Assise. Touché de la misère des pécheurs, à laquelle ils étaient insensibles eux-mêmes, il comprit aisément qu'il faut les aimer, si l'on veut suivre Jésus-Christ : que depuis que ce Dieu a voulu être appelé leur ami : *Amicus peccatorum*, et en cette qualité mourir pour eux, il ne pouvait absolument se dispenser de les aimer jusqu'à exposer même sa vie pour leur salut. Persuadé de la vérité de cet oracle, que nous devons nous sacrifier pour ceux en faveur desquels un Dieu infiniment élevé au-dessus de nous a bien voulu mourir, il crut qu'il ne devait point avoir de plus agréable occupation que de converser avec les pécheurs, de les réduire à leur devoir, de travailler à leur conversion et de les réconcilier avec leur Père : *Quoniam Deus animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I Joan., III).

C'est dans ce sentiment qu'il préféra la prédication à la solitude, qu'il s'oublie lui-même dans ses prières pour s'appliquer tout entier aux besoins de ces misérables, et que le Fils de Dieu, s'étant engagé dans la chapelle de la Portioncule à lui faire une grâce, il veut sans balancer davantage la déterminer à leur salut.

Quand l'Écriture sainte parle du salut des hommes, elle l'appelle *leur affaire, negotium*, pour nous apprendre que c'est la plus importante, et même la seule affaire qu'ils aient au monde. C'est pourquoi le prophète Daniel, encourageant ces trois enfants de Babylone contre la persécution qu'ils étaient près de soutenir, les instruisit de leur affaire : *Daniel sociis suis indicavit negotium*; et saint Paul, conjurant les chrétiens de Thessalonique de travailler incessamment à leur salut, les exhorte de même à prendre soin de leur affaire : *Rogamus vos, fratres, ut vestrum negotium agatis*. En effet, l'homme n'a proprement que cette affaire qui le regarde, et, pour me servir des fortes expressions du Sage, c'est en cela seul que tout l'homme consiste : *In hoc est omnis homo*. Tout le reste ne doit être compté que pour un amusement, et toutes les fois que nous considérons les différentes occupations qui partagent et qui troublent si inutilement la vie, nous devons nous écrier avec Jésus-Christ qu'il n'y a après tout qu'une seule chose de nécessaire : *Porro unum est necessarium*.

Or, c'est pour cette affaire importante que saint François implore aujourd'hui, dans la chapelle de la Portioncule, la miséricorde du Fils de Dieu. La compassion qu'il a de la misère de tant de pécheurs qui négligent leur salut lui faisant croire qu'ils ne persévèrent dans leurs péchés que par l'appréhension de la difficulté qu'il y a d'y satisfaire, il presse Jésus-Christ de leur faire grâce, et de remettre à ces malheureux des dettes dont ils ne peuvent mieux s'acquitter qu'en se servant de ses propres mérites.

Saint Paulin est admirable, quand il dit que

le péché éloigne plus les hommes de Dieu dans l'ordre de la grâce, que le néant n'est éloigné de l'être dans celui de la nature. Mais il remarque en même temps que dans cet infini et insurmontable éloignement de Dieu et de l'homme Jésus-Christ a servi de médiateur et, comme il s'explique, de pont pour nous faire traverser ces immenses trajets de mer qui nous séparaient du Père éternel : *Interventu suo velut quodam, ut sic dixerim, ponte, ut ejus tramite terrena celestibus conserantur. Intervallum istud immensum quo divina a mortalibus separantur medio et inter utraque communi interventu*, etc. (*D. Paulinus, epist. 13, ad Pammarchium, et in veteri editione, epist. 37*).

A qui donc François d'Assise pouvait-il mieux adresser ses prières qu'à Jésus-Christ? et, voyant les pécheurs si éloignés de lui et prêts de tomber dans une mer de tourments éternels, à qui devait-il avoir recours qu'à celui qui en venant au monde avait réuni la terre au ciel, et noyé les péchés des hommes dans la mer de son sang?

Vous connaissez encore mieux jusqu'où va l'étendue et l'efficace de sa prière, quand vous remarquerez qu'il l'emploie pour tous les pécheurs en général, et qu'il n'en exclut aucun. Saint Cyprien a fort judicieusement remarqué que Jésus-Christ avait voulu que chaque chrétien priât pour tous les autres. Ce Dieu de la paix et ce maître de la concorde, comme il l'appelle, voulant entretenir l'union parmi ses disciples, leur avait commandé de se servir toujours dans leurs prières de termes pluriels et communs. C'est ainsi, leur avait-il dit, que vous prierez : *Sic ergo orabitis : Pater noster*. Vous ne direz pas mon Père; vous ne direz pas mon pain; vous direz notre Père, notre pain de chaque jour, nous apprenant par là que, comme il était lui seul mort pour tous les hommes, il avait aussi voulu que chacun de nous priât pour eux tous : *Deus pacis et concordie magister sic orare unum pro omnibus voluit, quomodo in uno omnes ipse portavit* (*D. Cyr. de Orat. dominica*).

Or, jamais homme est-il mieux entré dans ce sentiment de Jésus-Christ que François d'Assise? Sa prière ne peut être plus universelle, ni dans son intention, ni dans ses termes. Il prie pour tous les pécheurs pour lesquels Jésus-Christ a souffert; et, comme a remarqué son illustre panégyriste, saint Bonaventure, il ne se croirait pas disciple, ni imitateur du Sauveur du monde, s'il ne tâchait de conserver par ses prières toutes les âmes que son Maître a rachetées par son sang : *Non se Christi reputaret discipulum, nisi animas foveret quas ille redemit*. Il avait déjà, dans les principales circonstances de sa vie, paru une image vivante de l'Homme-Dieu. Il était né comme lui dans une étable, il avait embrassé comme lui une pauvreté parfaite, il s'était réduit comme lui à des humiliations volontaires; il ne restait donc plus rien, sinon qu'il eût comme lui un esprit de charité et de miséricorde universelle, ou, pour mieux dire, il ne restait plus,

pour achever cette conformité, qu'un dernier trait que ce Dieu incarné voulait imprimer dans sa personne par une même tendresse et une même sollicitude pour tous les pécheurs.

Salomon demanda autrefois la sagesse pour son esprit, et saint Pierre, pour ses confrères, la récompense de leur pauvreté et de leur détachement; mais qu'il y a de faiblesses dans ces demandes, si on les compare avec celle de François! Sa charité ne se renferme ni dans sa personne, ni dans son ordre, ni dans son pays. C'est, à la vérité, un feu qui brûle tout ce qu'il trouve autour de lui, mais qui, étant porté par le souffle impétueux de l'esprit de Dieu, veut embraser tout le monde. C'est un zèle qui, aussi étendu que celui de saint Paul, l'oblige, s'il ne s'exprime pas en mêmes termes, d'avoir toujours les mêmes sentiments : *Testis est mihi Deus quomodo cupiam vos omnes in visceribus Christi.*

Grand saint, que ne vous servez-vous pour vous-même du pouvoir que Jésus-Christ vous donne, quand il vous laisse la liberté de lui demander ce qu'il vous plaira? Ne pouvez-vous pas, avec autant de justice que Salomon, lui demander la sagesse pour votre esprit? ne pouvez-vous pas, avec autant de raison que saint Pierre, lui demander la récompense de ce que vous avez si généreusement quitté pour lui? Ou bien, si votre charité ne vous permet pas de demander une grâce qui vous soit si particulière, parlez pour vos enfants, demandez à Jésus-Christ qu'il fasse éclater en leur faveur un continuél miracle de sa providence, et que, comme cet ordre n'a point d'autre fondement que la pauvreté, il le soutienne avec la même puissance qu'il soutient toute la terre sur le néant.

Non, chrétiens, c'est trop peu pour le zèle séraphique de saint François. Sa charité n'a point d'autres bornes que celles de l'univers; sa ferveur, imitant celle de Jésus-Christ, le presse et l'emporte. Mon Dieu, dit-il, je vous conjure par les entrailles de votre miséricorde de faire grâce à tous les pécheurs. Si bien que nous pouvons dire aujourd'hui de l'âme de François ce que saint Chrysostome disait autrefois de celle de saint Paul, qu'étant ouverte à tout l'univers, elle était assez vaste pour le contenir : *Hujus anima universo patebat orbi.*

Il n'en est pas de son zèle comme de celui de ces serviteurs dont il est parlé dans saint Matthieu, qui, ne pouvant souffrir qu'il y eût de l'ivraie parmi le bon grain, demandèrent permission à leur maître de l'aller arracher : *Visimus et colligimus ea?* Il y avait en apparence quelque chose de raisonnable dans cette proposition, dit saint Chrysostome, mais il y avait toujours un peu d'imprudence et de dureté. Ils voulaient témoigner l'ardeur qu'ils avaient de servir leur maître, mais ils se mettaient aussi au hasard de perdre tout un champ et d'arracher le bon grain avec le mauvais : *Sedulo etsi non prudenter ad evellenda zizania festinant..... prohibentur*

duabus rationibus : quia frumentis nocerent, altera quia, nisi sanarentur, extremas supplicia non evaderent (Chrysost., hom. 47 in c. XIII S. Matth.). Il y a quelquefois dans les justes mêmes un zèle outré contre les pécheurs. Intéressés à procurer la gloire de Jésus-Christ, sensibles aux outrages qu'on lui a faits, ils semblent demander leur destruction : *Visimus et colligimus ea?* Et, à l'exemple de ces deux disciples qui prièrent Jésus-Christ de faire descendre sur les Samaritains le feu du ciel, ils voudraient déjà voir éclater la vengeance de Dieu sur les coupables.

François d'Assise tient aujourd'hui une conduite tout opposée. S'il a quelque crédit auprès de Jésus-Christ, et si ce Dieu lui a donné la liberté de demander ce qu'il voudra, ce n'est que pour vous qu'il parle, ô pécheurs! Il lui demande qu'il vous éclaire l'esprit, qu'il vous touche le cœur, qu'il vous donne ces grâces de componction qui vous fassent concevoir une extrême horreur de votre péché et une souveraine douleur d'avoir offensé un si bon maître. Il veut que toute la force de sa prière se tourne à votre avantage, et, pouvant en profiter lui-même, il prétend vous en appliquer tous les fruits.

Nous remarquons dans l'Ecriture que Dieu voulant perdre les Israélites, et leurs continuelles révoltes ayant lassé sa patience, Moïse, qui ne pouvait souffrir leur destruction, employa tout ce qu'il avait d'autorité pour obtenir leur grâce, jusqu'à consentir qu'il fût plutôt lui-même effacé du Livre de Vie, que de ce qu'ils périsent. Il se mit donc entre Dieu et eux, et ses prières eurent tant d'efficacité, que les foudres tombèrent des mains du Seigneur qui, semblable, selon notre manière de concevoir, à un homme qu'on retient dans son emportement, lui dit : Moïse, laissez-moi faire, afin que je me venge de ces coupables : *Dimitte me ut irascatur furor meus.*

Vous vous représentez déjà, messieurs, que c'est là ce que fait François. Il arrête la colère de Dieu, il suspend l'exécution de ses vengeances, il se met entre lui et les pécheurs, heureux s'il se fait leur victime, si, s'exposant à tous les traits de la justice du Seigneur et épuisant, pour me servir des paroles du roi-prophète, son indignation, il les réconcilie à leur père.

Si cela est, chrétiens, quels doivent être vos sentiments? Un saint veut vous appliquer le fruit de ses prières; eh! ne ferez-vous pas vos efforts pour en recueillir les avantages? Il s'oublie lui-même pour vous gagner à Dieu; eh! vous opposerez-vous aux nobles efforts de sa charité par un fatal oubli de Dieu et de vous-mêmes? Il s'unit pour votre intérêt à la volonté de Dieu, qui souhaite votre sanctification; eh! vivrez-vous, contre vos intérêts mêmes, dans une éternelle opposition à ses saintes volontés? Enfin il prie pour vous et tâche de vous obtenir, par une sainte importunité, la plus grande de toutes les grâces, eh! n'aurez-vous jamais pitié de vous-mêmes; et, mettant votre confiance en de faibles créatures pour des biens temporels, ne

vous jetterez-vous jamais dans le sein de sa miséricorde, pour le soulagement de vos besoins spirituels?

Avouons-le, mes frères, avec le grand saint Chrysostôme, nous sommes nous-mêmes l'unique cause de notre perte, par cette indifférence que nous avons pour notre salut, par la négligence, la tiédeur ou le mauvais usage que nous faisons de nos prières. Nous n'avons presque jamais recours à Dieu, et jamais nous ne nous approchons de lui pour l'invoquer comme il faut. Lors même que nous le prions, il semble que nous n'attendons rien de lui; destitués de foi et de ferveur, nous sommes comme des personnes qui n'ont rien à désirer ni à demander. Ardents pour des biens temporels, inquiets et empressés pour le succès d'une misérable affaire, nous sommes tout froids et tout assoupis pour notre propre conversion, et souvent, en la demandant à Dieu, nous souhaiterions du moins qu'il ne nous l'accordât pas sitôt : *Nos metipsi causa nostræ perditionis sumus, non enim instanter ad Deum accedimus, non interpellamus assidue, non rogamus quemadmodum pro tanta est dignum causa rogare; sed etsi cum aedeamus*, etc. (Chrysost., hom. XXIV, in Matthæum). Qui de François ou de nous avait plus d'intérêt de demander une indulgence pénitentielle? de ce saint à qui Jésus-Christ donnait toutes les marques de sa protection et de son amitié? de nous qui l'offensons toujours, qui l'outrageons en une infinité d'occasions, et qui avons tant de péchés à expier? Joignons-nous donc du moins à lui, et, puisqu'il prie pour nous, ne le désavouons pas; il a demandé la plus importante de toutes les grâces : *Iste pauper clamavit*; et afin qu'elle lui fût accordée, il l'a demandée par le moyen le plus efficace : vous l'allez voir dans mon second point.

II.—Il est étrange que le Fils de Dieu, qui était descendu du ciel en qualité de médiateur, y soit remonté comme un juge; qu'après avoir plaidé devant son Père la cause des hommes par ses larmes et par son sang, il ait été payé d'une si noire ingratitude; qu'il soit entré contre eux dans tous les sentiments de la sévérité de son Père. C'est ce que l'Evangile veut nous apprendre, lorsqu'elle dit que le Père-Eternel ne s'est démis entre les mains de Jésus-Christ de l'autorité de juger les hommes, que parce qu'il a été leur avocat et Fils de l'homme : *Potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est*.

Vous voyez par là que Jésus-Christ possède à notre égard trois qualités bien contraires. Il est notre avocat, puisqu'il a plaidé notre cause; il est notre partie, puisqu'il est l'objet de nos outrages; il est enfin notre juge, puisqu'il doit prononcer notre arrêt. Cette première qualité nous console, mais les deux autres doivent nous faire frémir. Il est notre Sauveur, notre avocat; quel sujet de joie! mais il est l'objet de vos contradictions et a le pouvoir de se venger; quel sujet de crainte! et si rien ne nous effraie davantage que lorsque nous voyons un juge de la terre

penser plutôt au pouvoir qu'il a de nous perdre, qu'aux raisons qui le portent à nous conserver, quelle doit être notre appréhension quand nous jettons les yeux sur un Dieu offensé, et qui peut également prendre les intérêts ou de sa miséricorde ou de sa justice?

Consolons-nous cependant, chrétiens, l'infinie bonté de Dieu nous a rassurés en établissant Marie en qualité de notre médiatrice et de notre avocate, et rien ne peut mieux calmer nos frayeurs que de nous représenter que, si Jésus-Christ a fléchi la colère de son Père par ses plaies sanglantes, cette mère de miséricorde fléchit celle de Jésus-Crist par le lait de ses mamelles : *Stat filius ante patrem, stat mater ante filium*. Et afin de vous faire voir en trois mots que cette médiatrice possède tout ce qui est nécessaire pour rendre son intercession efficace, écoutez saint Bernard, qui vous apprend que le pouvoir ne lui manque pas, puisqu'elle est la Mère de la toute-puissance; ni l'industrie, puisqu'elle est la Mère de la sagesse; ni enfin la volonté, puisqu'elle est la Mère de la miséricorde : *Non deest illi potestas, quia mater est omnipotentia; non industria, quia mater est sapientia; non denique voluntas, quia mater est misericordia*.

Saint François, instruit de cette admirable économie, s'en sert aussi dans la faveur qu'il demande, et, persuadé qu'il ne saurait impétrer la plus importante de toutes les grâces que par le plus puissant de tous les moyens, il conjure la Mère de Jésus-Christ de demander à son fils un pardon général pour tous les pécheurs. Il sait qu'elle n'est mère de Dieu qu'à l'occasion de ces misérables, il sait que comme Jésus-Christ, selon la plupart des théologiens, ne se serait point incarné s'il n'y avait point eu de pécheurs, Marie leur doit en quelque façon sa gloire et ses avantages; c'est pourquoi il la sollicite d'obtenir leur réconciliation, et si nous pouvions prêter à son zèle quelques paroles qui en fussent dignes, nous lui mettrions volontiers en bouche celles de saint Anselme : *Peccatores non abhorres sine quibus non foret tanto digna filio*; Vierge sainte, quelque innocente que vous soyez, vous ne sauriez cependant rebuter tout à fait les pécheurs en faveur desquels je vous parle, et vous souvenant que votre innocence ne vous aurait jamais fait mère de Jésus-Christ sans leur péché, comment pourriez-vous vous défendre de prendre leur parti? Si c'est donc à François un bonheur particulier de trouver Marie disposée à se charger de sa requête, c'est une grande marque de sa sagesse et de sa charité de s'être servi de cette voie de la Mère des hommes, pour réussir dans son dessein.

Je dis de la Mère des hommes, et de celle qui, les ayant adoptés pour ses enfants, emploie pour leur salut ce qu'elle a d'autorité auprès de son Fils. Voulez-vous bien que j'établisse cette vérité sur un beau principe des Pères? Tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament appartiennent au

Fils de Dieu, mais avec cette différence que ceux de l'Ancien sont ses pères et ceux du nouveau ses enfants. Les patriarches étaient sanctifiés par une grâce fondée sur la paternité qu'ils avaient à l'égard du Messie, et les chrétiens sont sanctifiés par une grâce qui est une filiation divine. Les saints de l'ancienne loi étaient considérés du ciel comme pères de Jésus-Christ et comme liés, soit par le sang, soit par la religion, à un peuple d'où devait sortir le Messie.

De là vient que saint Augustin a dit que le mariage des Juifs regardait toujours Jésus-Christ et qu'il y avait de grands rapports. Ils ne se mariaient, dit ce Père, ni pour peupler les Etats, ni pour grossir les armées; ils n'étaient pères que pour être les ministres de Dieu, dans la naissance temporelle de son Verbe : *Non propter hoc sæculum, sed propter Christum patres fuerunt*. Et c'est la raison pour laquelle saint Paul, faisant consister l'avantage de l'ancienne loi dans cet honneur de fournir des pères à Jésus-Christ, dit que c'est là ce qui distingue leur Eglise de la nôtre : *Quorum patres, et ex quibus est Christus*.

Les choses ont bien changé après la venue du Messie; et cette paternité ayant eu son effet, qu'est-il arrivé? *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* : Une infinité d'enfants sont nés au Seigneur, et tous les chrétiens sont entrés dans une véritable adoption. Nous ne sommes pas seulement enfants de Dieu, parce qu'on nous appelle tels, dit saint Jean, nous le sommes encore parce que nous avons réellement cet avantage; la grâce du christianisme renfermant une filiation à l'égard du Messie, de même que l'avantage des Juifs était fondé sur leur paternité.

Or, à qui avons-nous cette obligation? C'est 1^o à Jésus-Christ qui nous a sauvés et adoptés par son infinie miséricorde; et en second lieu à Marie, du ministère de laquelle il s'est servi pour nous rendre ses enfants. C'est en elle que deux hommes bien différents sont nés : *Homo et homo natus est in ea*; elle a conçu dans son sein et enfanté l'Homme-Dieu, elle en est véritablement et proprement la mère. Mais elle nous a aussi conçus par sa charité et renfermés dans les entrailles de son amour, comme parle saint Jean Damascène (*De excellentia Virginis*); et c'est en ce sens qu'elle est aussi notre Mère.

A qui donc François pouvait-il mieux s'adresser qu'à elle, et de qui pouvait-il attendre plus de secours que de cette charitable Mère, qui, par cette qualité, s'intéresse si fort dans notre cause? Quand il fut autrefois question de réprimer l'insolence d'Adonias, qui voulait impérieusement régner sur le peuple d'Israël, le prophète Nathan avertit Bethsabée de ce qui se passait et lui dit : Parlez au roi, représentez-lui la misère que souffrent ses sujets de se voir assujettis à une si dure domination; je ne manquerai pas de me trouver à la cour avec vous, et j'appuierai autant que je pourrai ce que vous lui aurez dit : *Adhuc ibi te loquente cum rege veniam post te, et complebo sermones tuos* (III Reg., c. 1).

Il se passe ici quelque chose de semblable, avec cette différence néanmoins que François d'Assise, représenté par Nathan, expose à Jésus-Christ, Fils de David, la misère des pécheurs assujettis par leurs désordres à l'esclavage du démon, et que Marie, figurée par Bethsabée, mère de Salomon, intervient dans cette importante cause, et la fait réussir par son crédit. François demande une indulgence plénière pour les pécheurs, et Marie appuie sa prière; c'est ce pauvre qui crie. Le premier : *Iste pauper clamavit*; et afin qu'il soit exaucé, il a recours à la Reine du ciel et de la terre, dont il implore le pouvoir. Servons-nous donc d'un exemple de l'Ecriture, qui soit encore plus propre et plus naturel : c'est celui d'Esther et de Mardochée.

Toute la nation juive ayant été, par la sollicitation d'Aman, condamnée à mort, et l'exécution de ce triste arrêt devant bientôt se faire, Mardochée, qui en fut averti, en conçut une douleur extrême. Il fut trois jours et trois nuits sans boire et sans manger; il déchira ses habits, il répandit de la cendre sur sa tête, et couvert d'un sac il se mit à crier, avec ce triste appareil, dans toutes les places publiques et même jusqu'à la porte du palais du roi, déplorant le malheur de sa nation, et cherchant à apaiser, par quelque moyen que ce fût, l'indignation d'Assuérus. Vous voyez bien d'abord, chrétiens, ce que je veux dire, et vous vous représentez déjà François d'Assise, qui, par des austérités et des mortifications extraordinaires, s'abat de douleur dans la chapelle de la Portioncule, et qui, sachant que le Roi des rois a déjà la foudre à la main pour la lancer contre les pécheurs, fait tous ses efforts pour l'apaiser.

Mais, comme Mardochée savait qu'Esther avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit de ce prince, il la fit avertir de ce qui se passait. Il lui représenta qu'étant elle-même Juive et ayant de particulières tendresses pour ceux de sa nation, c'était principalement en cette rencontre qu'elle devait leur donner des marques de sa charité et de sa protection royale. Aussi écouta-t-elle la prière de Mardochée, et s'étant présentée aux pieds du trône d'Assuérus, qui lui demanda ce qu'elle souhaitait de lui, elle en obtint une grâce universelle pour tous les Juifs.

Il est inutile, après cela, que je vous fasse ici l'application de ce beau trait de l'Ecriture, tant il est naturel et propre à mon sujet. François d'Assise, autant accablé de douleur que de jeûnes et d'infirmités, est persuadé que Marie, cette charitable Esther, qui a autrefois vécu parmi nous, n'a pas perdu dans son élévation ces sentiments d'affection et de tendresse qu'elle a pour les pécheurs, à qui elle doit une partie de sa gloire. C'est donc à elle qu'il s'adresse, c'est son secours et sa protection qu'il implore; et il le fait avec tant de succès, que Jésus-Christ dit à Marie en cette rencontre ce qu'Assuérus disait autrefois à Esther : *Quæ est petitio tua, Esther, ut detur tibi, et quid vis fieri?* Que demandez-vous, ô Esther, afin que je vous

l'accorde, et que voulez-vous que je fasse? Ce que je demande, répond Marie : *Si inveni gratiam in oculis tuis, ô rex, et si tibi placet, dona mihi populum meum pro quo obsecro* : Si j'ai assez de bonheur pour avoir trouvé quelque crédit auprès de vous, pardonnez, si vous le jugez à propos, à ce peuple pour qui je vous prie.

Voilà, chrétiens, la figure accomplie. François se sert du crédit de Marie, Marie intervient pour les pécheurs auprès de Jésus-Christ, et ce Dieu leur accorde l'indulgence plénière que l'un et l'autre lui demandent. Que cette grâce est grande, mais que ce moyen est efficace! Car pourquoi pensez-vous que cette sainte créature s'est si promptement intéressée dans la prière de ce pauvre et zélé patriarche?

Pour y répondre, il faut vous faire souvenir de la condition qu'elle imposa elle-même à ceux qui implorèrent son secours auprès de son Fils dans les noces de Cana, qui est la première circonstance où elle ait visiblement pris part au soulagement des hommes. Elle parle à son Fils en faveur des conviés; mais en même temps écoutez l'avis qu'elle leur donna : *Omnia quæcumque dixerit vobis facite* : Si vous voulez que mon intercession soit efficace auprès de mon Fils, faites tout ce qu'il vous dira. Or, cela étant de la sorte, vous voyez bien que la prière que saint François fait par Marie à Jésus-Christ, ne pouvait n'être pas accordée, puisque jamais homme n'a mieux exécuté les commandements de cet adorable législateur, que jamais disciple n'a plus exactement observé tout ce que son Maître a enseigné par ses actions et par ses paroles.

Mais je ne sais si vous tirez en même temps une autre conséquence de cet avis de Marie contre vous-mêmes, et si vous attribuez, comme vous le devriez faire, le peu de considération qu'elle a eue, ce semble, jusqu'ici pour vos prières, au peu de respect que vous avez eu pour les ordres de son Fils. En effet, c'est se flatter de prétendre que la Mère intercède pour ceux qui méprisent les commandements du Fils; c'est se flatter de croire qu'elle s'emploie pour ceux qui aiment mieux suivre les maximes du monde que celles de l'Evangile; c'est se flatter d'espérer qu'elle intercède pour ceux qui n'observent pas les maximes et les commandements de Jésus : *Omnia quæcumque dixerit vobis facite*.

Mais qu'il vous venez de dire que c'est particulièrement pour les pécheurs que Marie s'emploie? Or, on n'est pécheur que pour n'avoir pas obéi à Jésus-Christ. Je ne m'en dédis pas, Marie est le refuge et la mère des pécheurs; mais de quels pécheurs? de ces pécheurs qui se repentent de n'avoir suivi que la loi de leur chair et de leur concupiscence; de ces pécheurs qui sont dans la résolution de pratiquer à l'avenir tout ce que Jésus-Christ leur ordonnera : *Omnia quæcumque*, etc. Ne vous attendez donc pas à voir jamais vos prières exaucées à d'autres conditions; ne vous attendez pas d'avoir part

sans cela à la grâce que saint François obtient aujourd'hui pour les pécheurs, puisque je ne prétends pas vous en dispenser, quand je dis qu'il l'a obtenue à des conditions très-aisées, comme je vais vous le faire voir dans la dernière partie de ce discours.

III. — C'est une maxime indubitable que la bonté de Dieu ne remet jamais les péchés des hommes qu'à condition que sa justice soit satisfaite, comme il est aisé de voir dans la manière dont il usa avec Moïse et David. L'un d'eux murmure dans le désert et manque de confiance; l'autre commet un adultère, auquel il joint un homicide; la miséricorde leur pardonne, mais la justice veut être satisfaite. Il faut que Moïse meure pour expier son murmure, il faut que David soit puni en la personne de son fils, pour satisfaire à son adultère : *Dominus transtulit peccatum tuum*; voilà la miséricorde : *Verumtamen filius tuus morietur*; voilà la justice.

Cette conduite de Dieu ne s'est jamais démentie dans toutes les autres grâces qu'il a faites. Le sacrement de pénitence, vous le savez, remet la coulpe, mais il ne remet pas la peine, et si vous me demandez à quoi cette peine se réduit, je vous dirai qu'elle doit en quelque manière répondre à la grandeur de vos offenses.

Vous croyez peut-être qu'un jeûne ou un chapelet, qu'une légère pénitence ordonnée par un confesseur, qui aura eu plus d'égard à votre tiédeur qu'à l'énormité de votre faute, pourra satisfaire une justice infinie pour des blasphèmes, des usures et des adultères. Vous vous trompez : soit en ce monde, soit en l'autre, les grands péchés ne sont expiés que par de très-grandes satisfactions. Dieu est un juge bien plus rigoureux que ne le sont les hommes, et quand je me représente tout à la fois une majesté infinie qui se voit outragée, une puissance infinie qui peut tout entreprendre et tout exécuter, je trouve que l'Ecriture a raison de s'écrier : *Qu'il est horrible de tomber entre ses mains*!

Cette réflexion serait seule presque capable de nous désespérer, si l'Eglise, comme une bonne mère, n'avait la charité de nous rassurer dans nos craintes et de nous fournir les moyens de nous acquitter de ces rigoureuses obligations. Ce sont, messieurs, les indulgences; grâces par lesquelles la miséricorde agissant toute pure, change en de légères satisfactions les effroyables peines qui sont dues au péché lesquelles, nous couvrant des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, nous font entrer dans le travail d'autrui et recueillir des fruits que nous n'avons jamais semés : *Alii laboraverunt et vos in labores eorum introistis* (S. Joan., IV).

Mais de toutes les indulgences il faut avouer qu'il n'y en a point dont les conditions soient si faciles que celle que François obtient aujourd'hui dans la Portioncule. Cet homme charitable, touché plus que personne de la misère des pécheurs, et sachant que plusieurs ne se repentaient pas de leurs crimes parcequ'ils désespéraient de pouvoir y satisfaire sur la terre, que fait-il? Il conjure

Jésus-Christ de substituer à ces peines, la visite d'une église de son ordre, quand on se sera dignement approché des sacrements ; qu'y a-t-il de plus facile ? Je sais bien que plusieurs déclament contre ces sortes de grâces, qui traitent de relâchement la plupart des indulgences, qui, abusant du nom que saint Cyprien donnait à de certains schismatiques de son temps, appellent leurs auteurs les meurtriers de la pénitence : *Pœnitentiæ interfectores* ; et qui enfin blâment l'Eglise romaine d'avoir dégénéré par une trop grande facilité de la sévérité des anciens canons, comme elle le témoigne elle-même dans une lettre qu'elle avait écrite à ce grand évêque : *Abst ab Ecclesia romana vigorem suum tam profana facilitate dimittere, et nervos severitatis, eversa fidei majestate dissolvere.*

Je ne détermine pas ici, messieurs, s'il serait à souhaiter que les choses fussent demeurées dans cette ancienne sévérité ; mais quand nous en tomberions d'accord, que peut-on dire après tout contre les indulgences ? L'abus qu'on en fait est une fort mauvaise objection contre elles ; et s'il fallait supprimer toutes les grâces dont on abuse, que deviendraient nos sacrements, nos mystères, la mort même et le sang d'un Dieu, que tant de mauvais chrétiens profanent tous les jours ? Quoi donc, est-ce que l'Eglise n'a pu établir ces indulgences, ou qu'elle ne l'a pas toujours fait ? Qu'elle ne le puisse, il faut être hérétique pour l'avancer, et encore n'ai-je jamais pu comprendre le pouvoir que son Epoux lui donne de délier toutes choses, si celui de l'indulgence lui est ôté. Mais qu'elle ne l'ait pas toujours fait : qui ne sait que dans les siècles les plus sévères elle a toujours fait grâce en de certaines occasions, et à de certaines personnes ?

Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir les martyrs abrégé, en vertu de leurs souffrances, la pénitence des pécheurs dans le temps des persécutions ; et il n'y a rien de plus fréquent dans saint Cyprien même, que l'indulgence qu'on accordait à des prélats qui retournaient du schisme dans le sein de l'Eglise. Témoin ce qui se passa à l'égard de l'évêque Trophime, qui rentrant dans l'Eglise, après avoir été engagé dans le schisme de Novat, y fut reçu sans pénitence. Le seul exemple, dit-il, que ce prélat a donné par sa conversion et le grand nombre des novatians qu'il a ramenés, ont satisfait avantageusement pour lui : *Pro quo satisfecit fratri redditis et restituta multorum salus.*

Que si vous voulez que nous remontions encore plus haut, comment appellerons-nous ce que fit saint Paul en faveur d'un incestueux de Corinthe, si ce n'est une indulgence, et ce que fit Jésus-Christ pour renvoyer la femme adultère ? C'est une excellente remarque de saint Augustin, que Jésus-Christ ne voulant pas user absolument de son droit en qualité de souverain Juge, ni la tirer des mains des Juifs, se contenta de lui rendre cet office en décidant sa cause, afin,

dit ce Père, de nous apprendre à intercéder pour les pécheurs, avec cette différence néanmoins, que Jésus-Christ, qui était Dieu et maître absolu de toute grâce, avait parlé pour cette pécheresse auprès des Juifs, en les épouvantant et leur représentant leurs péchés, et que nous, qui sommes des serviteurs et des coupables, devons intercéder pour les pécheurs auprès de Dieu, en le fléchissant par nos larmes : *Ipse Dominus apud homines intercessit, ne lapidaretur adultera, et eo modo nobis intercessionis commendavit officium, nisi quia ille terrendo fecit quod nos petendo.*

Pouvais-je trouver rien de plus fort pour justifier la condition sous laquelle saint François demande aujourd'hui la grâce des pécheurs ? N'est-il pas vrai qu'il imite Jésus-Christ dans cette action, aussi bien que dans les autres de sa vie, et que l'intention qu'il a de réduire le châtiment des pécheurs, à une douleur sincère et une confession de leurs crimes, en visitant une église de son ordre, a quelque rapport (si nous pouvons parler ainsi) à la volonté qu'eut le Sauveur de réduire la punition de cette pécheresse qu'on lui amena, à la honte d'être accusée en sa présence ; de sorte que vous ne devez pas vous étonner si Jésus-Christ approuve ces sentiments, et si ce pauvre lui ayant demandé pour les pécheurs la grâce la plus importante, par le moyen le plus efficace, il la lui accorde à la condition du monde la plus aisée : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.*

Je crois, messieurs, qu'il est inutile de vous exhorter à recevoir une grâce si avantageuse et à embrasser une voie si courte de payer des dettes aussi fâcheuses que sont celles du péché. Mais l'avis que j'ai à vous donner en finissant ce discours, est que vous n'abusiez pas de cette facilité en négligeant la pénitence. Ceserait faire un étrange usage de l'indulgence de la Portioncule, de n'être pas vertueux parce que Dieu se rend facile, et de cesser d'être pénitent parce que Jésus-Christ cesse d'être sévère.

Saint François serait sans doute outragé de cette conduite, qu'il a lui-même condamnée par la sienne. Quoiqu'il ait reçu les premières et les plus salutaires influences de la grâce qu'il obtient aujourd'hui, il ne laisse pas néanmoins sur une faible tentation, à laquelle il ne consent pas, de déchirer son corps dans des épines et de tirer du sang de toutes ses veines.

Profitons, mes frères, de cet exemple ; que l'indulgence ne vous soit pas un prétexte de négliger les œuvres de pénitence ; et dans la crainte d'avoir manqué à quelque disposition requise pour la recevoir, ayons recours à cette vertu que saint Bernard appelle l'impitoyable vengeresse de tous les vices. C'est après tout le plus sûr moyen pour nous acquitter envers Dieu ; c'est la table qui nous reste après le naufrage, et ce qui nous ayant conservé dans la grâce sur la terre, peut nous procurer la gloire dans le ciel. Amen.

(Trente.)

SECOND PANÉGYRIQUE

DE NOTRE-DAME DES ANGES

Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiae et veritatis.

Nous avons vu sa gloire, gloire qu'il possède comme Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité (S. Jean, chap. I).

Ne disons plus, messieurs, qu'il n'y a rien dans l'homme qui soit capable d'attirer les regards de Dieu, et que ce fragile ouvrage n'a rien en soi qui ne mérite plus le mépris ou l'indifférence de son auteur que son application et ses tendresses. David l'avait autrefois cru de la sorte : Qu'est-ce que l'homme ? ô mon Dieu ! s'écriait-il dans ses mystérieux transports ; qu'est-ce que l'homme, pour vous ressouvenir de lui, et que trouvez-vous dans ce jouet de la nature et des éléments qui soit digne de vos visites ? Mais ce qui se passe aujourd'hui dans l'église de la Portioncule doit bien nous en désabuser. François d'Assise, cet homme si humble et si pauvre, qu'il paraît être comme le rebut et la balayure du monde, est cependant, par une faveur singulière, honoré de la présence de Jésus-Christ, qui daigne bien descendre du ciel pour voir sur la terre son parfait imitateur, et, comme dit saint Bonaventure, un autre lui-même (*D. Bonav. in hæc verba : Vidi similem Filio hominis*). Une nouvelle et éclatante lumière se répand sur toute cette chapelle, comme elle se répand autrefois sur le temple de Salomon : l'Homme-Dieu y paraît, non comme un juge inflexible pour y condamner des coupables, mais comme un père de miséricorde pour leur faire grâce. Marie s'y trouve accompagnée d'une légion d'anges, et toute cette auguste cérémonie ne se termine, mes révérends Pères, qu'à accorder à votre zélé patriarche la plus grande de toutes les indulgences. François la demande, Marie intervient, Jésus-Christ l'accorde. Pardonnez donc à ce pauvre évangélique, si, tout transporté de joie de voir de ses propres yeux celui qui fait la félicité des saints, il s'écrie avec le bien-aimé disciple : Oui, je l'ai vu, ce Dieu de gloire, je l'ai vu ce Fils unique du Père, dans la vérité de sa chair, couronné des rayons de sa propre grandeur !

Ce n'est ici, messieurs, ni une vision, ni un songe, tout y est mystérieux et réel. Abraham disait qu'il parlerait à Dieu, parce qu'il était cendre et poussière, et François lui parle, parce qu'il est plus petit par son humilité, et plus desséché par ses mortifications que la cendre. Jacob avait vu le Seigneur, encore n'était-ce qu'en songe, parce qu'il dormait avec autant de tranquillité dans sa pauvreté que s'il avait joui d'une haute et puissante fortune ; et François, le plus pauvre de tous les hommes, le voit en vérité, parce que, dépouillé de tout bien, il s'est uniquement abandonné aux soins de sa providence. Moïse l'avait vu dans un buisson ardent, parce qu'il devait être, comme dit l'abbé Rupert, le père d'un grand peuple, le médiateur des Juifs auprès de

Dieu, le fléau et le destructeur de Pharaon ; et François, ce nouveau Moïse du douzième siècle, voit Jésus-Christ dans la chapelle de la Portioncule, qui est comme le berceau de son ordre, parce qu'il est choisi pour être un glorieux patriarche, pour amener de l'Égypte une infinité d'enfants dans la solitude, demander et obtenir de très-grandes grâces pour les pécheurs. Ne vous étonnez donc pas, encore un coup, si, sensible à l'honneur qu'il reçoit, il s'écrie : *Vidimus gloriam ejus*, etc. ; mais comme Jésus-Christ a reçu de Marie cette sainte et glorieuse chair avec laquelle il apparaît aux hommes, et que François voit cette bienheureuse mère accompagnée de ses anges, empruntant les paroles de l'un d'entre eux, qui lui dit autrefois ce que nous allons répéter avec respect. Ave.

La gloire qui accompagne la majesté de Jésus-Christ, la grâce qui est le fruit de ses mérites, et la vérité qui autorise l'effet de ses promesses, sont trois circonstances favorables à ceux qu'il honore de ses visites : sa gloire les surprend, sa grâce les anime, sa vérité les rassure ; sa gloire les éblouit et les enlève par son éclat, sa grâce les réjouit et les console par ses douceurs, sa vérité les rend intrépides et heureux par son inviolable fidélité.

Depuis qu'il est monté au ciel, il ne paraît plus aux hommes que dans la majesté de sa gloire, parce que les jours de ses infirmités, de ses humiliations et de ses misères étant écoulés, la force, l'immortalité et la gloire leur ont heureusement succédé, dit saint Léon, pape : *Infirmis in virtutem, mortalitas in immortalitatem, contumelia transivit in gloriam*.

Mais comme sa gloire toute seule accablait les hommes qui ne pourraient la soutenir, si la grâce et la vérité ne l'emportaient et n'en adoucissaient la splendeur, on l'a vu plein de l'une et de l'autre, dit saint Jean : *Plenum gratiae et veritatis*, je veux dire plein de grâce par l'infusion de ses dons et l'application de ses infinis mérites, et de vérité par le fidèle et l'invincible accomplissement de ses promesses.

Quand je vous parle de la sorte, ne vous imaginez pas, messieurs, que ces visites, où toutes ces favorables circonstances se rencontrent, soient fort fréquentes. Dans toute l'histoire ecclésiastique, je n'en vois point de semblable à celle qu'il rend à François d'Assise, dans la chapelle de la Portioncule. C'est pour lui, ce semble, qu'il a réservé ces insignes faveurs ; car si sa gloire est invisible aux autres hommes, si ses grâces et ses pardons sont limités, et s'il veut qu'on se repose sur la vérité de ses promesses, sans l'autoriser par ses miracles et par sa présence il prétend que cet humble pénitent le voie dans sa gloire, et le reconnaisse, par les choses qui se passent, plein de grâce et de vérité.

Je remarque donc, conformément aux paroles de mon texte, trois sortes de plénitudes dans la fête de ce jour : une plénitude de

gloire dans la majesté de Jésus-Christ : il paraît tout glorieux aux yeux de François : *Vidimus gloriam ejus* ; une plénitude de grâce dans la communication de ses faveurs : il lui accorde en faveur des pécheurs une indulgence plénière : *plenum gratie* ; une plénitude de vérité par l'assurance de sa protection : il y autorise par lui-même ses promesses : *et veritatis*. Si je puis vous montrer toutes ces circonstances dans les trois parties de mon discours, je croirai avoir épuisé mon sujet.

I. — Ce n'est pas un petit avantage à François d'Assise d'avoir vu Jésus-Christ dans sa gloire. L'état d'immortalité, et, comme l'appelle saint Cyrille, l'état de séparation où Jésus-Christ s'est trouvé après son ascension, l'a rendu presque aussi incommunicable aux hommes qu'il l'avait été avant qu'il se fût incarné. On peut dire sur ce sujet que les prédestinés dans le ciel, les Juifs dans la synagogue, et les justes de la nouvelle loi dans l'Eglise, le reçoivent et le voient bien différemment. Les bienheureux dans le ciel le voient à découvert, sans énigme et sans voile ; ils le contemplent paisiblement face à face, dans toute la splendeur et la majesté de sa gloire. Les Juifs dans la synagogue l'ont, à la vérité, vu dans sa chair et dans sa sainte humanité ; il a bu, mangé, conversé avec eux, ils ont partagé avec lui les mêmes éléments et les mêmes fonctions de la vie extérieure : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* ; mais ils l'ont vu passible, faible, mortel, pauvre, sans gloire, sans honneur, et dans un étrange assujettissement aux misères ordinaires des autres hommes. Le sort de l'Eglise, après son ascension, est en partie semblable et en partie différent de celui des uns et des autres, je veux dire qu'elle a en partie l'avantage du ciel, et en partie celui de la synagogue. Voici comment :

Elle a l'avantage de la synagogue, puisqu'elle possède comme elle Jésus-Christ dans la vérité de sa chair ; mais elle ne le possède plus comme elle dans une chair passible et mortelle, et ce n'est que par les yeux de sa foi qu'elle voit ; voilà sa différence. Cette même Eglise a l'avantage du ciel, puisqu'elle peut dire qu'elle possède sur nos tabernacles le même Dieu que les bienheureux ; mais elle n'a pas l'avantage tout entier, puisqu'elle ne le possède que caché sous les espèces eucharistiques. Ainsi elle tient le milieu entre le ciel et la synagogue. Elle le possède dans la vérité de sa chair, mais non pas dans la vérité d'une chair passible et mortelle ; et elle le possède dans la vérité de cette même chair, mais quoique ce soit une chair glorieuse et immortelle, elle ne le voit pas, comme le ciel, sans énigme et à découvert.

Voilà l'état où l'Eglise se trouve, et ce qui rend en même temps son bonheur plus ou moins grand. Eglise, si tu possédais Jésus-Christ glorieux, et si tu le voyais couronné des rayons de sa majesté, tes temples seraient autant de paradis ! Et vous, chrétiens, dans votre condition de voyageurs, vous n'auriez guère de quoi envier la félicité des compré-

henseurs dans le ciel. Mais, quoique tu le possèdes dans sa gloire, tu ne le vois pas, les ténèbres, dans lesquelles il s'est caché, *Posuit tenebras latibulum suum*, et le soleil, dans le centre duquel il a mis son trône, le rendent également adorable et inaccessible : *In sole posuit tabernaculum suum*.

De là il s'ensuit que si un homme encore mortel a eu le bonheur de voir Jésus-Christ dans l'état de sa vie glorieuse, il doit regarder cette faveur comme l'une des plus considérables de celles dont il puisse être honoré ; et cependant, illustre pénitent, grand et incomparable François d'Assise, je ne crois pas me servir d'exagération, ni d'hyperboles, si je dis que vous avez reçu cet honneur dans votre église de la Portioncule, église qui, quelque pauvre et abandonnée qu'elle soit, a reçu, ce semble, par cette circonstance, un avantage que nos temples ne reçoivent pas.

Le privilège de nos temples, c'est d'être consacrés par la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement de nos autels. Il y est non-seulement par sa puissance, qui produit toutes choses, non-seulement par sa providence, qui gouverne toutes choses, non-seulement par son immensité, qui remplit toutes choses, non-seulement par sa science, qui voit toutes choses, comme il était autrefois dans le temple de Jérusalem ; il y est encore par une présence intime, réelle et corporelle, ce qui ne se rencontrait pas pour lors. Non-seulement il y est par sa grâce, qui conserve les justes et qui convertit les pécheurs ; non-seulement par ses dons et ses faveurs, qu'il y communique ; il y est encore par son humanité sainte, dans laquelle résident tous les trésors de la science, de la bonté, de la sainteté, de la puissance et de la magnificence d'un Dieu. Cependant, quelque véritable et réelle que soit cette présence, elle est invisible. Vous le voyez, ô esprits bienheureux, qui l'adorez en tremblant ; mais elle est cachée à nos yeux, qui ne peuvent percer ces augustes voiles que par le secours de notre foi ; et nous pouvons dire en cet état, aussi bien que l'épouse des Cantiques, que nous nous reposons sous son ombre : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi*.

Vous savez, messieurs, que l'ombre est le signe d'un corps présent ; et quoique la comparaison n'en soit pas tout à fait juste, les accidents eucharistiques, comme des ombres, sont des signes du corps de Jésus-Christ présent ; mais, au reste, ce sont des ombres, en ce sens qu'ils nous cachent ce corps, et que nous ne le voyons pas. Quel est donc l'avantage de François d'Assise dans l'église de la Portioncule, de ne pas se reposer seulement sous l'ombre de l'Époux, après lequel il soupire, mais de le voir et d'être honoré de ses visites ? De sorte que je puis dire, en quelque manière, qu'il s'est fait dans cette église comme une extension de l'Incarnation. Prenez bien, je vous prie, ma pensée.

L'Ecriture m'apprend que dans cet adorable mystère, le Verbe a courbé les cieux

et en est descendu, *inclinavit cœlos et descendit*. Et ne fait-il pas ici quelque chose de semblable ? n'abaisse-t-il pas, pour ainsi dire, le ciel, et n'en courbe-t-il pas les voûtes, pour rendre visite à l'humble François et converser familièrement avec lui ? Dans cet adorable mystère, ce Dieu, auparavant invisible, se rend si sensible, que les apôtres ne font pas de difficulté de dire qu'ils nous annoncent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu et ce qu'ils ont même touché de leurs mains ; et la même chose n'arrive-t-elle pas ici avec quelque proportion dans ces entretiens familiers et ces douces conversations ? Avant l'accomplissement de ce mystère, toute la Synagogue s'épuisait en prières et en vœux pour attirer cette céleste rosée, faire pleuvoir le Juste et le Désiré des nations. Et ici les soupirs et les gémissements de François, qui sont comme autant de vapeurs et d'exhalaisons qui sortent abondamment de son cœur, ne s'élèvent-ils pas au-dessus des nuées pour en faire descendre l'Auteur de la grâce, accompagné de Marie et de ses anges ? Que dis-je ? il ne se contente pas d'envoyer ses soupirs et ses prières comme de fidèles ambassadeurs, vers Jésus-Christ, pour le voir dans sa gloire, il déchire son corps par des mortifications inouïes, afin d'obtenir plus efficacement pour les pécheurs la grâce qu'il demande, et se préparer à recevoir les visites de son Dieu.

Les prières et les mortifications, jointes ensemble, ont toujours eu une admirable vertu. Les prières, sans les mortifications, sont faibles, les mortifications sans les prières sont orgueilleuses. Si les prières sont comparées à l'encens, il faut qu'elles passent par le feu des austérités et de la douleur, pour exhaler une odeur agréable ; et si les mortifications ressemblent à l'eau, il faut un vent impétueux qui les agite et qui les élève, et c'est la raison pour laquelle il est dit dans l'Ecriture que la prière est *bonne quand elle est accompagnée de l'aumône et du jeûne*. Il fallait donc que François se mortifiât pour faire monter sa prière jusqu'au trône de Jésus-Christ et le faire descendre dans sa chapelle ; aussi, à quelles mortifications et austérités ne s'est-il pas condamné ? Coucher sur la dure, passer des jours entiers sans boire ni manger, ne vivre que de légumes, de pain et d'eau, prier toute la nuit, essayer de grandes et insupportables fatigues, crucifier sa chair et l'abattre sous le poids des cilices, ne se servir presque de ses yeux que pour pleurer, ce furent là les laborieux exercices de François d'Assise, et ses premières dispositions pour être honoré des visites de Jésus-Christ et impêtrer un plein pardon pour les péchés des hommes ; et, qui plus est, ce furent ces laborieux exercices qu'il n'interrompit jamais pendant tout le cours de sa vie.

Que nous sommes bien éloignés, mes frères, de suivre un tel exemple ! Quand nous nous mortifions, ce ne sont que des mortifications légères, où notre volonté et le caprice ont plus de part que la grâce.

Nous observons peut-être quelques jeûnes, mais cette violence que nous nous faisons nous rebute, et nous flattant mal à propos que nous en avons assez fait, nous nous relâchons de ces rigueurs qui nous incommoient. Il nous arrive à peu près la même chose qu'à Joas, roi d'Israël (IV Reg., XIII). Le roi de Syrie faisait tous les jours de grands dégâts dans ses Etats, et comme il s'en plaignait à Elisée, ce prophète lui ordonna plusieurs choses pour délivrer son royaume des courses de ce redoutable ennemi ; mais entre autres il lui dit qu'il frappât la terre avec son javelot ; et comme Joas s'était contenté d'y donner trois coups, pourquoi ne l'avez-vous pas frappée davantage ? lui dit Elisée, car si vous l'aviez frappée six ou sept fois, vous auriez défait le roi de Syrie ?

Voilà, dis-je, ce qui nous arrive ; nos mortifications sont légères, et si légères qu'elles soient, nous les interrompons ; et de là vient que nos ennemis profitent de notre lâcheté. Mais François d'Assise n'en agit pas de même ; il se prépare à recevoir Jésus-Christ par de longues et d'inouïes mortifications, et, qui plus est, il se sert des moyens dont ce Dieu s'est servi pour apaiser la colère de son Père, descendre et converser avec les hommes.

Le Verbe incarné, comme notre religion nous l'apprend, s'est revêtu d'un corps mortel pour satisfaire à Dieu son Père, et il a fallu pour lors que les deux parties s'accordassent, c'est-à-dire que le Fils de Dieu conservât sa miséricorde pour les pécheurs, et que d'ailleurs son Père exerçât sur lui toutes les rigueurs de sa justice.

Or, c'est à cet exemple que François d'Assise veut se conformer dans la chapelle de la Portioncule ; il témoigne son zèle et sa charité pour les pécheurs, en demandant pardon pour eux ; mais en même temps son cœur se déchire par ses soupirs, sa bouche s'ouvre aux sanglots, ses joues se cavent par les larmes qu'il verse, et ses yeux se changent en deux sources d'eau qui arrosent une grande partie du monde chrétien : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei*.

Quand un habile jardinier voit que ses plantes et ses arbres commencent à se sécher, il fait couler dans son jardin, par de petits détours, une grande abondance d'eau qui rend la fraîcheur à ces plantes et la fertilité à ces arbres. François d'Assise fait à peu près la même chose ; il jette les yeux sur les sacrilèges et les abominations des pécheurs, et comme il voit que le feu de leurs passions et de la colère de Dieu les a desséchés, il répand sur eux l'eau de ses larmes pour produire partout une admirable fécondité.

Ah ! c'est pour lors que Jésus-Christ, impatient de se communiquer aux hommes, comme parle saint Grégoire de Nazianze, se hâte d'aller voir ce saint et zélé pénitent. C'est pour lors qu'il l'honore de sa visite et de ses entretiens, c'est pour lors qu'il lui dit comme à David : Je suis satisfait, que voulez-vous que je fasse ; c'est pour lors qu'il lui

dit, non-seulement, comme à Madeleine, qu'il s'en retourne en paix, mais qu'il accorde à ses prières, à ses austérités et à toutes ses autres vertus, la paix et la réconciliation des pécheurs.

Quand saint Grégoire parle des avantages d'Adam dans l'état d'innocence, il dit que, par une félicité avancée, il jouit d'une portion de la lumière de gloire dont la plénitude lui était réservée dans le ciel, et qu'il vit le même Seigneur que les anges voient et qui ne peuvent supporter l'éclat de sa majesté : *Anticipata felicitate lumine gloriæ fruebatur, et adhuc vivus videbat Dominum cujus aspectum angeli vix sustinere possunt*. Mais pourquoi reçut-il cet avantage ? *Quia ad imaginem Dei factus videbat Dominum in speculo innocentiae suæ*. Ce fut, répond ce savant pape, premièrement par une grâce et une faveur particulière que Dieu lui accorda de se montrer à lui ; mais ce fut, en second lieu, parce qu'il l'avait créé à son image, et que l'innocence originelle de cet homme était comme une glace fidèle qui lui représentait au dedans de lui son Créateur.

Si cela est ainsi, messieurs, ne doutons plus de l'honneur que reçut François d'Assise ; et puisque nous le verrons bientôt devenir une copie vivante de Jésus-Christ crucifié, pourquoi ne voulons-nous pas qu'il ait pu jouir de sa présence, et que, par un bonheur avancé, il ait vu de ses yeux ce qu'il possédait déjà dans son cœur ? Il représentera mieux dans soi-même l'image de Jésus-Christ qu'Adam n'exprima ou ne conserva autrefois celle de Dieu. Si on voit les mains et les pieds de Jésus-Christ percés, on verra ceux de François percés de même ; si l'on voit le côté du maître ouvert, celui du disciple le sera de même ; et il y aura tant de rapport entre l'un et l'autre, qu'on pourra dire qu'on a vu sur la terre un homme semblable au Fils de l'Homme : *Vidi similem Filio Hominis*.

Ce spectacle fut si charmant, que les anges y assistèrent et accompagnèrent leur maître dans la chapelle de la Portioncule. La sainte Vierge s'y trouva aussi, et l'on peut dire que toute la Jérusalem céleste y descendit. Que d'honneur pour un homme pauvre et pénitent ! et n'avait-il pas pour lors sujet de s'écrier, avec un ancien patriarche : C'est Dieu qui m'a honoré de sa présence, qui a augmenté mon bonheur dans cette terre de ma pauvreté : *Crescere me fecit in terra paupertatis meæ*.

Après cela, chrétiens, douterons-nous encore de la vérité de cette histoire, et parce que cette faveur est grande, la regarderons-nous comme impossible ? Plusieurs en ont douté, les souverains pontifes l'ont d'abord rejetée comme une fable ingénieusement inventée ; mais les miracles qui l'ont confirmée, les prodiges qui s'y sont passés, les visions extraordinaires que les vicaires de Jésus-Christ ont eues, l'ont rendue constante dans l'Eglise. En effet, si le Verbe, comme quelques Pères l'ont cru, a apparu à quelques justes de l'Ancien Testament, ou s'il

leur a envoyé des anges qui le représentaient, comme saint Augustin l'a assuré ; et si enfin, pour me servir de la pensée et des expressions de Tertullien, il a voulu par ses apparitions faire son apprentissage à demeurer parmi les hommes, *Jam discens inter homines conversari*, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il a voulu se faire voir à François d'Assise, qui s'était préparé par tant de vertus à cette visite, et qu'il a prétendu donner à l'Eglise en sa personne un gage de la félicité qu'elle attend en l'autre vie ?

Quelque grande que soit cette faveur, ne l'admirez pas tant néanmoins que le moyen dont il s'est servi pour se l'attirer : car c'est par cette réflexion qui vous regarde que je vais finir mon premier point. Quel a été ce moyen ? Je vous l'ai déjà dit, c'a été la prière et la mortification, deux voies absolument nécessaires pour jouir de Dieu, et sans lesquelles il n'y a point de salut. La prière l'attire, *Os meum aperui, et attraxi spiritum* ; les vœux des créatures, comme autant de vapeurs, montent jusqu'au ciel, et les miracles en descendent, dit saint Augustin : *Ascendunt suspiria, descendunt miracula*. Voilà ce que fait la prière, elle attire Dieu ; mais la mortification, l'austérité, la pénitence le rendent présent.

Et c'est en ce sens que se trouve véritable cette mystérieuse parole de l'Ecriture, que *personne ne verra Dieu et vivra*. Nous avons deux vies, celle de la nature, et celle du péché ; celle que nous avons reçue de Dieu, celle que le monde nous a donnée ; une vie innocente, et une vie criminelle. A l'égard de la première, conservez-la, à la bonne heure ; vous pouvez posséder Dieu et vivre ; mais à l'égard de la seconde, il vous est impossible de l'avoir et de la conserver. Retranchez ces plaisirs, renoncez à cette pompe, dépouillez-vous de l'amour du monde, mortifiez votre chair et crucifiez vos sens, autrement n'espérez jamais de voir Dieu.

Pour jouir de ce bonheur, il faut mourir, et la grande disposition à cette grâce, c'est la mort : *Nemo videbit me et vivet*. Il y a de certaines choses dont l'union n'est pas impossible, mais il y en a d'autres qui ont une si grande opposition entre elles, qu'on ne peut jamais les unir. Voulez-vous posséder Dieu, qui est la vie de votre âme, et vivre de la vie corrompue de vos sens ; aimer le plaisir, le luxe, l'intempérance ? Cette union est impossible : de deux choses l'une : ou il faut renoncer à ce plaisir intérieur, ou vous priver de ces satisfactions extérieures et sensibles. Si vous vous servez de votre esprit pour faire mourir en vous les œuvres de la chair, vous vivrez, dit l'apôtre saint Paul : par conséquent, conclut de là saint Anselme, si vous ne faites mourir ces œuvres criminelles, vous ne vivrez pas. Ah ! que c'est acheter à vil prix la vue et la possession de Dieu, quand il n'en coûte qu'un peu de mortification et de contrainte ! François ne balançait jamais au sujet de cette alternative. Loin d'ici, plaisirs de la vie, commerce des hommes, concupiscence des yeux et de la chair,

je ne puis voir Dieu et vous posséder ; venez, pénitence, mortification, solitude, puisque vous me procurez ce bonheur. Il le reçut, chrétiens, et il peut dire, avec le bien-aimé disciple, qu'il a vu Jésus-Christ dans sa gloire, *Vidimus gloriam ejus* ; mais il peut aussi ajouter qu'il en a reçu une plénitude de grâces pour les pécheurs, par l'indulgence plénière et la rémission qui leur a été accordée, *Plenum gratiæ*. C'est mon second point.

II. — Quand les Pères de l'Eglise ont examiné les raisons qui ont porté Dieu à descendre du ciel pour venir en terre, ils ont tous dit que le vice et la vertu, le crime et l'innocence, l'y avaient attiré, quoique d'une manière très-différente.

En effet, si nous ouvrons les livres saints, nous y trouverons que Sodome et Gomorrhe, ayant irrité sa justice par ces crimes dont la nature même a horreur, il dit à Abraham qu'il descendrait, et qu'il verrait ces abominations : *Descendam et videbo*. Quand Paul persécutait l'Eglise, et qu'emporté d'un zèle indiscret pour la tradition de ses pères, il allait à Damas, afin d'exécuter ses mauvais desseins, Jésus-Christ ne descendit-il pas du ciel, n'apparut-il pas à ce persécuteur dans une éclatante nuée ? Les vices ont donc quelquefois obligé Dieu à descendre, et à interrompre en quelque manière son repos éternel, pour punir les hommes sur la terre.

Mais aussi, les vertus ont été souvent les motifs de cette descente ; souvent la miséricorde et la tendresse ont obligé Dieu de se faire voir aux hommes, par le ministère de ses anges qui le représentaient, tantôt pour consoler les justes dans leurs disgrâces, tantôt pour les animer dans leurs combats, tantôt pour se rendre de plus près spectateur et témoin de leurs belles actions : *De propinquo spectatorem*, dit Tertullien ; tantôt pour les enrichir de ses bienfaits et leur faire une magnifique profusion de ses grâces. Ne nous arrêtons pas ici à résoudre si c'était le Verbe ou un ange qui leur rendait de si avantageuses visites. Quel qu'il en soit, il alla trouver Abraham, il combattit avec Jacob, il conféra avec Moïse, il s'entretint avec Aaron, il entra avec les trois enfants dans la fournaise de Babylone ; mais à l'égard de François d'Assise, non-seulement il lui apparut dans la gloire de son humanité, mais encore avec les trésors de sa miséricorde, plein de grâce et résolu de lui donner toutes les marques de sa protection et de son amour.

Vous n'en douterez pas, messieurs, si vous considérez la nature et les circonstances de l'indulgence qu'il lui accorde pour les pécheurs. J'ai déjà autrefois traité cette belle matière, mais pour ne rien répéter de ce que j'en ai dit, voici ce que j'ai médité de nouveau. Je découvre dans cette indulgence deux circonstances qui lui sont singulières, et qui nous montrent que Jésus-Christ est descendu dans l'église de la Portioncule, avec une plénitude de bienfaits et de grâce. *Plenum gratiæ*.

La première circonstance de cette indulgence, c'est qu'elle est entière, universelle

et, pour m'expliquer avec le roi-prophète, copieuse et abondante : *Et copiosa apud eum redemptio*. Il faut raisonner à peu près de la miséricorde de Dieu comme nous raisonnons de ses autres attributs. Il y a par exemple en Dieu une providence ordinaire, mais il y a aussi une providence extraordinaire. Que fait cette première providence ? Elle fait lever son soleil sur nos têtes ; elle attache des astres au firmament, qui, par leurs continues et favorables influences, servent à nos besoins ; elle fertilise nos terres par des rosées et des pluies volontaires ; et, les saisons se succédant les unes aux autres, donne l'accroissement à nos arbres, et la maturité à nos fruits.

Mais ce que cette providence fait ordinairement, elle l'a fait quelquefois par miracle en faveur de son peuple. Ne fit-elle pas pleuvoir la manne pour le nourrir dans sa solitude, et sans attendre la succession des temps, n'ouvrit-elle pas les cieus, pour en faire descendre cet aliment divin ? c'est ce que Salvien appelle une tendresse et une libéralité très-indulgente : *Pietas indulgentissima*. Ne voyons-nous pas, dans l'Evangile, que Jésus-Christ multiplie miraculeusement des pains et des poissons, pour nourrir cinq mille hommes, qui avaient tout abandonné pour le suivre dans le désert ? *Deus pietate indulgentissima populo suo dedit per quadraginta annos, astris quotidie famulantibus, cibum, rorantes jugiter escis dulcibus potus, non ad victum tantum, sed etiam ad delicias profluentes*. (Salv., de gubern. Dei lib. I.)

Il y a donc dans la conduite de Dieu une providence qui est quelquefois miraculeuse et surabondante, et la même chose arrive en de certaines rencontres dans l'économie de sa miséricorde. Cette miséricorde, il est vrai, attire, éclaire, touche les pécheurs auxquels elle offre ses grâces, et ouvre ses trésors ; mais, si nous en croyons saint Bernard, il y a un certain temps où Dieu donne des mesures de grâce au delà de la mesure ordinaire : *In mensura contra mensuram, in mensura gratiæ contra mensuram injustitiæ*. Vous diriez, que pour faire éclater par de plus sensibles marques son pouvoir et sa charité, il redouble ses grâces, à proportion que les pécheurs multiplient leurs désordres, comme s'il avait dessein de les vaincre en les accablant de ses bienfaits, et leur faire tomber les armes lorsqu'ils sont plus animés contre lui ; et c'est là ce que ce Père appelle une abondante effusion de l'esprit et du sang de Jésus-Christ : *Effusio spiritus, effusio sanguinis Christi*.

Vous la recûtes, cette abondante effusion, illustre François d'Assise : une indulgence plénière vous fut accordée pour les pécheurs, dans la chapelle de votre chère Portioncule, et Dieu se relâchant, à votre considération, de ses droits, remit toutes les peines temporelles à ceux qui, véritablement contrits et munis de ses sacrements, visiteraient vos églises. Comment appellerons-nous une grâce si particulière, si nous ne disons avec Tertullien que c'est un débordement de la mi-

séricorde de Dieu, une inondation et un déluge de sa magnificence : *Redundantia clementiæ cælestis ?*

Vous diriez que ce Père compare nos âmes à ces terres d'Égypte qui, n'envoyant vers le ciel aucune vapeur que le soleil résolve en pluie, attendent le débordement du Nil qui rompant ses limites ordinaires et sortant de son lit, les engraisse et leur donne la fécondité dont elles ont besoin. Or, c'est là ce qui se passe dans l'église de la Portioncule. Les âmes des hommes *plus sèches que cette terre du désert* dont parle David, souffrent une fâcheuse stérilité. Quelque misérables qu'ils soient, ils n'exposent pas même à Dieu par leurs prières leur extrême indigence : c'est François qui, plein de zèle et de charité, intercède pour eux ; c'est François qui les présente au Seigneur ; c'est François qui leur obtient une indulgence plénière et ce débordement de grâces qui arrose et qui fertilise ces terres incultes : *In terra deserta et inopia, et iniquosa, sic in sancto apparui tibi.*

Vous me demandez peut-être ici comment il peut obtenir pour eux une telle faveur ? J'ai, 1^o, à vous répondre que Dieu fait telle grâce en tel temps et à tel pécheur qu'il lui plaît : il est maître de ses dons ; et comme ce qu'il a souffert est d'un mérite infini, il peut en appliquer les fruits à telles personnes et à telles conditions qu'il le juge à propos. Il n'avait pour lui-même nul besoin de souffrir, puisqu'il était l'innocence et la sainteté essentielles ; ainsi, ce qu'il a enduré a tourné à notre avantage, et il ouvre, quand il lui plaît, ces trésors spirituels, pour nous en faire part.

Mais j'ai à vous dire, en second lieu, que François, pour obtenir plus efficacement cette indulgence, y intéressa le crédit de la sainte Vierge. Elle descendit accompagnée de ses anges dans la chapelle de la Portioncule, et employa auprès de son Fils ce qu'il lui a accordé d'autorité, pour fléchir sa justice et attirer ses miséricordes. C'est donc en cette occasion que nous pouvons lui dire ce que saint Paulin disait en une autre : *Habes in Christo magnum pignus et ambitiosum suffragium* (Paulinus epist. 13 ad Pammachium). Vous avez, ô grand saint, un admirable gage et un glorieux suffrage. Vous demandez une indulgence plénière à Jésus-Christ, et Marie appuie par son crédit votre demande : *Beatus cui tam numerosa apud Christum suffragia sunt, et cujus caput tam multiplex ambit illustrium corona gemmarum.* Que vous êtes heureux d'avoir de si puissants et de si favorables suffrages auprès d'un Dieu, de voir toute la cour céleste qui s'intéresse dans votre prière, tant d'esprits bienheureux qui, comme des pierres précieuses, répandent autour de vous une si admirable lumière !

La seconde circonstance que je remarque dans cette indulgence accordée à saint François, c'est la facilité qu'il y a de l'obtenir. Quoi de plus facile que de visiter quelques églises, d'y dire quelques prières, et de s'associer à la dévotion de cet ordre ? Quel rapport en-

tre la peine que l'indulgence remet et le moyens qu'on emploie pour l'obtenir ? Que rapport, entre de rigoureuses et de longues satisfactions qu'il faudrait rendre à la justice et entre de légères conditions dont la miséricorde se contente ? Vous nous l'aviez bien dit autrefois, ô mon Dieu, par ces obligeantes invitations, dont vous vous serviez chez votre prophète. *Omnes sitiennes, venite ad aquas*, (Isaïe LV). Vous tous qui avez soif, approchez-vous des sources de ma grâce, et buvez avec plaisir de ces eaux salutaires. Hâtez-vous, mes chers enfants, et quoique vous n'ayez point d'argent, ne laissez pas d'acheter et de manger ce que je vous présente : *Et qui non habetis argentum properate, emite, et comedite.* Quoique même vous n'ayez aucun échange à faire avec moi, venez hardiment, et buvez le vin et le lait qu'on vous donne, *Venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac.*

Il n'appartient qu'à un Dieu de parler ainsi, mes chers auditeurs, il veut que vous achetiez sa grâce, parce qu'il ne vous la donnera jamais sans votre coopération : mais il ne demande point d'argent, parce que vous n'avez rien de vous-même qui puisse mériter ce bienfait. Il vous dit de vous avancer, parce qu'il veut qu'il vous en coûte quelques prières, et quelques bonnes œuvres ; mais il veut aussi que votre pauvreté ne vous rebute pas, parce que quand vous seriez incomparablement plus riches, toutes ces richesses spirituelles n'égateraient jamais, ni la force du vin, ni la douceur du lait qu'il vous présente. De quel prétexte pouvez-vous après cela vous servir pour vous dispenser de gagner cette indulgence ? De celui de votre misère et de votre pauvreté ? mais encore un coup, ce sont ceux qui n'ont point d'argent qu'il appelle : *Qui non habetis argentum properate.* De la difficulté qu'il y a de satisfaire à vos péchés ? mais il vous en remet la peine, et pourvu que vous rachetiez cette dette par quelques prières et quelques bonnes œuvres, il se contente : *Emite absque argento et absque nulla commutatione vinum et lac.*

Je puis donc vous dire ici la même chose que quelques domestiques de Naaman lui dirent pour l'obliger à faire ce qu'Elisée lui avait ordonné afin qu'il fût guéri de sa lèpre. Ce prophète ne l'avait obligé qu'à se laver sept fois dans le Jourdain ; et comme cette condition lui avait paru trop aisée et ce remède trop commode, il ne pouvait se résoudre à s'en servir. Il était déjà en état de s'en retourner en Syrie, lorsque quelques-uns de ses gens lui représentèrent que la facilité du remède devait l'engager plus que tout autre chose à s'en servir. A quoi pensez-vous, seigneur, lui dirent-ils ? votre voyage sera donc inutile ? Si ce prophète vous avait ordonné de faire ce qu'il y avait de plus difficile, vous auriez dû vous y assujettir, et vous vous fâchez de ce qu'il ne vous demande que des choses très-aisées (IV Reg., V).

Chrétiens qui m'écoutez, je vous en dis ici de même. Si Dieu agissait avec vous selon la

conduite ordinaire de sa justice, il se réserverait après vous avoir remis vos péchés de vous en faire ressentir la peine dans le purgatoire, où vous seriez peut-être pendant plusieurs siècles; et à présent qu'il veut vous purifier de cette lèpre et vous remettre cette peine par une indulgence plénière, pourvu que vous visitiez quelques églises, et que vous disiez quelques prières; n'êtes vous pas bien cruels à vous-mêmes, si vous ne profitez de l'efficace d'un si aisé remède? Il vous offre sa grâce; et afin que vous n'en doutiez pas, il autorise par lui-même la vérité de sa promesse: *Et veritatis*; encore deux mots, et je finis.

III. — Le pouvoir de remettre les péchés est si propre à Dieu, qu'il veut qu'on le reconnaisse par cet endroit : *Ego ipse qui deleo iniquitatem*; et lorsque Jésus-Christ assura Madeleine que les siens lui étaient remis, cette parole choqua tellement les pharisiens, qu'ils dirent au dedans d'eux : Qui est donc cet homme qui s'attribue le droit de remettre les péchés : *Quis est hic qui etiam peccata dimittit*?

Il est vrai que depuis qu'il a quitté la terre pour monter au ciel, il a cessé de faire cet office par lui-même, en ayant donné le pouvoir à ses ministres, avec une assurance positive que les péchés seront remis à ceux qu'ils auront absous, et retenus à ceux auxquels ils auront justement refusé cette grâce. Mais aujourd'hui il semble que dans la grâce qu'il veut accorder aux pécheurs, en considération de François, il se réserve expressément à la faire immédiatement lui-même, comme pour autoriser en personne la vérité de sa promesse et l'efficace de son pardon : *Plenum veritatis*. Dans les autres indulgences, c'est le souverain pontife qui les donne; mais c'est Jésus-Christ qui octroie celle-ci. Il n'attend pas son ministre ni que le Moïse du Nouveau Testament lui présente des victimes; il nous prévient lui-même dans sa charité: *Ipse in indulgentia sua prævenit nos*; et afin que nous ne doutions pas de la force du remède, il veut l'appliquer par ses propres mains. Les autres indulgences ont des bulles qui les autorisent; celle-ci est la seule qui n'en a point; mais au défaut de cette condition, elle a tous les témoignages qui lui sont nécessaires : les larmes de François, l'esprit de Marie, le sang de Jésus-Christ : *Spiritus aqua et sanguis*.

Il ne s'agit donc plus ici, chrétiens, que de profiter d'une si grande grâce; et le seul moyen est une grande pureté de cœur, une sincère et véritable douleur d'avoir offensé Dieu, une résolution efficace et constante de ne plus retomber dans vos premiers désordres. Sans cela en vain priez-vous; en vain François et Marie intercédéraient pour vous; la porte de la miséricorde vous serait fermée. Demandez donc au Ciel la grâce d'une véritable conversion; et si vous vous sentez coupables de quelques péchés, espérez qu'après en avoir conçu une douleur sincère, vous recueillerez les fruits de l'in-

dulgence, et jouirez enfin de la gloire, que ie vous souhaite. *Amen*.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT DOMINIQUE.

Sum minister Jesu Christi, sanctificans Evangelium.

Je suis le ministre de Jésus-Christ, qui annonce la sainteté de son Evangile (Rom., XV).

Les prédicateurs se trouvent partagés en deux sentiments bien contraires dans la fête du grand saint Dominique. Quand ils considèrent que ce fameux ministre de Jésus-Christ est leur maître et leur modèle, qu'il a établi dans l'église une solide piété, et qu'il y a ressuscité l'esprit de la prédication, ils croient qu'il n'y a guère de saints dont ils soient plus obligés de faire l'éloge, et qu'il y a même de leur honneur et de leur reconnaissance de s'acquitter de ce devoir. Mais quand ils font réflexion qu'ils ne peuvent louer ce divin prédicateur sans se blâmer eux-mêmes, et qu'il leur est presque impossible de faire voir ses excellentes qualités sans découvrir par opposition leurs mauvaises; peu s'en faut que la honte ne l'emporte sur leurs obligations, et qu'ils ne se déterminent à taire les vertus de saint Dominique, pour n'être pas obligés de faire distinguer leurs défauts.

Quelque sujet que j'aie d'appréhender plus que personne cette confusion, j'avoue néanmoins, mes frères, qu'elle n'est pas capable de m'imposer silence. Le zèle que j'ai pour l'honneur d'un homme qui en a tant fait à la prédication est si grand, que je me consolerais volontiers de mes imperfections, si elles pouvaient lui donner quelque éclat. Oui, grand saint, quand je devrais faire aujourd'hui mon procès en faisant votre éloge, quand le témoignage que je rendrais à votre sainteté me coûterait une confession publique, je ne refuserais pas de parler à cette condition; trop heureux si ma honte contribue quelque chose à votre gloire, et si dans le tableau que je veux faire de vos vertus, mes défauts comme des ombres en relèvent les couleurs! Le secours de la sainte Vierge ne me sera pas même difficile à obtenir, ne doutant pas qu'elle ne me soit favorable dans le panégyrique d'un saint qui pendant toute sa vie a fait le sien, et qui, par la pieuse invention du rosaire, a appris aux hommes à lui répéter incessamment ces paroles de l'ange : *Ave*.

Les prédicateurs ne se flattent pas trop dans leur propre cause, quand ils soutiennent qu'il n'y a guère dans l'église de fonction plus élevée que la leur. Si l'Eglise est un corps, ils en sont les yeux, dit saint Cyrille d'Alexandrie : *OEcumenica lumina* (D. Cyrillus Alexandr., in c. XL *Isaïæ*); si elle est un ciel, ils en sont les soleils; si elle est une armée rangée en bataille, ils en sont les guides; et si elle est l'épouse de Jésus-Christ, ils en sont la bouche et la langue. Ceux qui s'acquittent avec honneur de ce glorieux ministère sont les agents et les ambassadeurs de Dieu, ajoute saint Hilaire; c'est en son nom qu'ils parlent, c'est de ses volontés qu'ils sont les interprètes, c'est des semences de sa grâce qu'ils ren-

dent fertiles tant de terres incultes, et leur font porter des fruits qui mûrissent pour l'éternité : *Eternitatis satores*. Tertullien et Salvien achèvent leurs éloges par des expressions encore plus magnifiques, quand ils disent qu'ils sont les médiateurs entre Dieu et les hommes, les ministres du Seigneur, dont l'emploi est de procurer le salut du monde, et de continuer, comme d'illustres successeurs de Jésus-Christ, ce grand ouvrage de l'établissement du règne de son Père, qu'il a confié à leur fidélité et à leurs soins (Tertull. *adversus Judæos*, c. 9). *Procurator est quodammodo salutis humanæ qui non tantum id agit ut ipse bonus sit, sed efficere hoc nititur, ut alii mali esse desistant* (Salv., lib. VII de *Gubern. Dei*). *Pater, opus consummavi quod dedisti mihi, manifestavi nomen tuum hominibus*.

Or, c'est à ce glorieux ministère que la providence divine avait destiné saint Dominique; et je croirai avoir réussi dans son éloge, si je vous montre que cet illustre prédicateur en a si glorieusement rempli tous les devoirs, qu'on peut dire qu'il a honoré et en quelque manière sanctifié l'Evangile en le prêchant : *Sum minister Jesu Christi sanctificans Evangelium Dei*.

Pour cet effet, remarquez, je vous prie, que quoique la prédication de l'Evangile soit toujours la même en sa substance, néanmoins par rapport aux différentes dispositions de ceux qui s'y engagent, elle peut-être ou honorée ou déshonorée, ou sanctifiée, ou profanée, soit par la vie des prédicateurs, soit par leur doctrine, soit enfin par leur intention. Un prédicateur dont les actions combattent les paroles, qui préfère à des discours édifiants des curiosités profanes, et à qui sa réputation est plus chère que le salut de son prochain et la gloire de Dieu, est sans doute un malheureux ministre qui déshonore Jésus-Christ qu'il représente, et rend méprisable la prédication de l'Evangile. Au contraire, ses mœurs sont-elles réglées, ses discours évangéliques, sa fin charitable et désintéressée ? dès là, il fait honneur à sa profession, il sanctifie comme Jésus-Christ son ministère, et peut dire de soi aussi bien que l'Apôtre : *Sum minister Jesu Christi sanctificans Evangelium Dei*.

Mais où le trouverons-nous, messieurs, cet admirable prédicateur ? Hélas ! que j'appréhende que nous ne le cherchassions inutilement, si nous le cherchions à présent parmi nous ; mais en voici un qui doit ou nous instruire, ou nous confondre, puisque je prétends vous faire voir que saint Dominique a été l'un des prédicateurs de l'Evangile dont la vie a été plus exemplaire, la doctrine plus sainte et l'intention plus pure : ce sont les trois points de ce discours.

I. — Je ne trouve rien de plus délicat dans la morale chrétienne que de tenir le milieu entre l'honneur qu'on doit fuir en faisant une bonne action, et celui qu'on doit y rechercher ; entre l'appréhension qu'il faut avoir d'être estimé des hommes et le soin qu'il faut prendre de s'en faire imiter. C'est cependant une obligation commune à tous les chré-

tiens. Si Jésus-Christ leur a dit que la main gauche devait ignorer ce que faisait la droite qui donnait l'aumône, il leur a commandé de se produire aux yeux des hommes, et de rendre leurs bonnes œuvres aussi visibles que la lumière, n'y en ayant aucun d'eux qui ne doive tellement se partager entre l'humilité et la charité, qu'en souhaitant de cacher sa vertu pour se défendre des louanges des hommes, il ne souhaite en même temps de la faire connaître, pour les piquer d'une noble et sainte émulation : *Qui honorari propter elationem nolunt, honorari tamen propter imitationem debent*. Ils ne doivent pas à la vérité se porter par une ridicule présomption à des choses magnifiques qui soient au-dessus d'eux, ni les affecter par un esprit de singularité et d'orgueil, ajoute saint Hilaire ; mais ils ne doivent pas aussi avoir de si bas sentiments d'eux-mêmes, qu'ils avilissent leur dignité de chrétien, et qu'ils rendent la religion méprisable par le défaut de leurs bons exemples. Ils doivent, par conséquent, garder une juste mesure entre leurs sentiments intérieurs et leurs devoirs extérieurs, afin que, quelque rabaissés qu'ils soient dans le cœur par une humilité profonde, ils s'élèvent par les sentiments d'une magnanimité chrétienne, et rendent à leurs frères, par leur sainte et édifiante vie, le secours qu'ils en attendent dans leur faiblesse : *Non in magnis, et mirabilibus super nos oportet ambulare, neque de nobis nimirum humiliter sentire, ut excelsi animo simus et corde submissi.... Non in magnis et mirabilibus super se ambulat David, sed non humiliter sentit; humilis insuis est, sed non humilis in sensu est. Tenendus ergo humilitatis et altitudinis modus, ut corde humiles, vita vero et anima simus excelsi*. (D. Hilarius in *Psal. CXXX*).

Jamais cette obligation n'est plus pressante que pour ceux qui sont engagés dans le ministère de la parole. Leur devoir est de convaincre l'esprit et d'échauffer le cœur de leurs auditeurs ; il faut donc qu'ils joignent les exemples aux paroles, et qu'ils soutiennent des discours de peu de durée par une vie sainte, qui, selon les Pères du concile de Trente, est comme une espèce de prédication perpétuelle : *Perpetuum quoddam prædicationis genus*. Il faut qu'ils appuient par des convictions sensibles les vérités qu'ils annoncent : ils doivent donc, dit saint Cyrille, faire de leurs actions et de leurs instructions un argument démonstratif auquel ceux qui les écoutent ne puissent répondre : *Ex opere et sermone perfectissimum religionis argumentum conficere*. Ils doivent corriger le vice et en être d'impitoyables censeurs : il faut donc qu'ils soient eux-mêmes irrépréhensibles, dit saint Isidore de Séville, et qu'on ne puisse pas leur reprocher qu'ils tombent dans des péchés qu'ils condamnent dans les autres. On les remarque, et on a pour eux beaucoup d'égards : il faut donc que leur vie prêche, et qu'ils portent partout la lumière, dit l'abbé Guéric, qu'ils la portent dans le cœur par leur piété et leur attachement à Dieu, qu'ils la portent dans leurs mains par

leurs actions exemplaires, qu'ils la portent dans la bouche par des discours pleins d'édification et d'onction : *Sit lucerna in corde, sit in manu, sit in ore. Lucerna in corde est pietas fidei, lucerna in manu exemplum operis, lucerna in ore sermo ædificationis* (Guericus Abbas, *serm. 1 de Purificatione*).

Notre grand saint, convaincu de toutes ces obligations, n'eut point d'autre soin que de les remplir. Etant destiné de Dieu pour renouveler dans l'Eglise l'esprit de prédication, il s'est appliqué à lui-même les premiers fruits, et, persuadé qu'il faut avoir une perfection acquise quand on entre dans ce pénible ministère, il tâcha d'imiter Jésus-Christ, qui n'obligea ses disciples à la pauvreté qu'après être né lui-même dans une crèche, et qui ne prêcha la pénitence aux hommes, qu'après en avoir fait une fort longue et fort laborieuse dans le désert.

Dominique se forma sur cet auguste modèle, et prévenant les discours qu'il devait faire, par la vie exemplaire qu'il mena, on peut dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze a dit de saint Basile, que sa prédication était un tonnerre et sa vie un éclair, et que de même que l'éclair précède le tonnerre, ses vertus avaient précédé ses paroles : *Tonitru erat ejus sermo, et fulgur vita* (S. Greg. Naz., *in laudem Basilii*).

Suivons-le, je vous prie, dans toutes ses actions, et remontons jusqu'au temps de sa jeunesse. Dominique devait inspirer le détachement du monde à une infinité de personnes de qualité, il devait conduire dans le désert les grands du siècle, et former son ordre des dépouilles de l'Egypte; mais avant que d'entreprendre cet ouvrage, il méprisa le premier les avantages de sa naissance, renonçant aux illustres emplois que ses parents lui préparaient, se consacrant à Dieu sans réserve, et obéissant déjà aux mouvements de sa grâce, en un âge où les hommes ne suivent encore que les instincts de la nature.

Dominique devait être l'un des plus austères prédicateurs de la pénitence, et étant envoyé de Dieu pour attaquer tous les vices de son siècle et y faire régner les vertus en leur place, il devait particulièrement publier celle que saint Bernard appelle la meurtrière des uns et la nourrice des autres : *Pœnitentia altrix virtutum, et ultrix vitiorum*. Mais pouvait-il se mieux préparer à cette prédication qu'en préférant de véritables austérités aux délices de sa maison, couchant sur la dure, endossant la haire et le cilice, humiliant son âme par le jeûne, mortifiant son corps par de prodigieuses abstinences et des veilles immodérées, armant son bras à l'exemple de l'Apôtre, pour châtier sa chair et la réduire en servitude, de peur qu'en procurant le salut des autres, il ne perdît lui-même le sien?

Dominique dans le dessein qu'il avait d'établir son ordre sur le fonds de la pauvreté même, et de persuader à quantité d'avares l'indispensable pratique de l'aumône, devait s'assujettir le premier à ces devoirs; aussi

qu'exigea-il d'eux en cette occasion, dont il ne leur eût déjà donné l'exemple? Il abandonna l'un des plus riches patrimoines de l'Espagne, il consentit que son père substituât les pauvres à ses droits, et plus pauvre que David, il ne se réserva, comme lui, point d'autre héritage que son Dieu.

Ce dépouillement de ses biens qui l'avait rendu aussi pauvre que ceux qu'il assistait, ne l'empêcha pas néanmoins de leur être encore charitable en plusieurs rencontres de sa vie. Dans une famine qui désola tout son pays, il vendit quelques pieux livres qui lui étaient restés pour les soulager, et se ressouvénant que saint Ambroise taxe de cruauté ceux qui, dans ces nécessités pressantes, épargneraient les vases sacrés de nos églises, et qui feraient scrupule d'employer des calices à un usage assez approchant de celui pour lequel le sang qu'ils contiennent a été répandu; il crut que dans une extrême et générale indigence, il serait coupable de ne pas exécuter avec de saints livres le conseil que ces livres mêmes renferment, de vendre ce que l'on possède et de le distribuer aux pauvres.

Je n'ai pu lire cette action de saint Dominique, que je ne me sois en même temps représenté une autre presque semblable d'un saint ermite dont l'histoire ecclésiastique fait mention. Ce merveilleux homme, dit son historien (*Rufinus in Vita Bessarionis*) n'ayant pour tout bien que le livre des Evangiles, le vendit dans une famine extrême, comme il avait fait le reste, et en donna le prix aux pauvres; et réfléchissant ensuite sur l'action qu'il venait de faire, il dit agréablement à ceux qui semblaient l'en blâmer: J'ai enfin vendu le livre même qui me disait toujours: *Vends tout ce que tu as et le donne à ceux qui en ont besoin*.

Que ces grands hommes, après un si prodigieux détachement, avaient bonne grâce de prêcher l'aumône! Que saint Dominique était puissant en raison, et encore plus en œuvres: *Potens opere et sermone*, quand il blâmait la dureté des avares, quand il inveectivait contre leur cruel attachement au bien, quand il reprochait à ces mauvais riches leur insensibilité envers tant de Lazares qui gémissent à leurs portes! Que ses discours étaient instructifs et touchants sur cette matière, quand on savait qu'il avait abandonné l'un des plus riches patrimoines de l'Espagne, et qu'ayant vendu des livres d'où il pouvait tirer beaucoup de lumières, il avait mérité que Jésus-Christ se chargeât lui-même de ses instructions.

Oui, l'exemple d'une telle action confirmait plus fortement ses prédications que toute la pompe de ses miracles. Sa pauvreté volontaire, son parfait et entier détachement, sa charité héroïque et extraordinaire achevaient plus de conversions que la guérison des malades ou la résurrection des morts. Ses auditeurs se rendaient plutôt aux uns qu'aux autres, et persuadés que Jésus-Christ *fermera à la fin du monde la porte du ciel à quelques faiseurs de miracles, et l'ouvrira à ceux qui auront fait l'aumône*, ils refusaient moins l'entrée de leurs cœurs à Dominique

secourant les pauvres de ses biens, qu'à Dominique même soulageant les malades et opérant de prodigieuses cures.

Si cela est ainsi, messieurs, nous aurions donc tort d'attribuer aux miracles qui nous manquent la stérilité de nos discours, et non pas au défaut de plusieurs bons exemples que nous serions capables de donner. Pardonnez-moi, mes frères et mes maîtres, cette digression de morale, car enfin, n'est-il pas juste que, parlant pendant toute une année des différentes conditions des chrétiens, nous nous prêchions nous-mêmes à notre tour, et que, notre profession n'étant quelquefois pas plus exemple de désordres que celle des autres, nous fâchions de nous corriger des mauvais exemples que nous donnons, en leur opposant les vertus de l'homme du monde qui a le plus sanctifié notre ministère ? Non, non, ce n'est jamais un défaut de puissance qui rend nos discours infructueux, mais c'est peut-être le défaut de notre sainteté et de nos bonnes œuvres. Ce n'est pas au défaut des miracles qu'il faut attribuer ces conversions si rares ; c'est au peu de rapport qui se trouve peut-être entre nos actions et nos paroles, lorsque semblables à *des vaisseaux d'airain ou à des cloches dont le son se dissipe et se perd dans les airs*, nous parlons le langage des anges, et nous n'avons pas plus de charité que des barbares ! Qu'un pauvre gémissé et qu'il perde son sang sur le chemin de Jéricho, un charitable Samaritain lui bandera ses plaies et le mènera dans l'hôtellerie pour le faire panser, tandis que le prêtre et le lévite passeront sans jeter seulement les yeux sur ce triste objet. O Dieu, quel crime ! ne vous vengerez-vous jamais de ces ambitieux et avarés ministres ?

Quoi ! souvent notre délicatesse est si grande, que nous ne voudrions pas seulement remuer du bout du doigt le fardeau que nous imposons aux peuples ; et nous nous plaignons qu'ils refusent de s'en charger : *Imponunt onera importabilia super humeros hominum, et ipsi digito suo nolunt ea movere*. Quelle apparence que nous persuasions, par exemple, le jeûne et l'austérité à des gens qui sauront que nous aimons plus qu'eux les divertissements et la bonne chère ! Quelle apparence que nous détournions les chrétiens de l'ambition, s'ils savent que c'est l'ambition même qui nous fait monter en chaire, que nous briguons lâchement des auditeurs et des emplois, que nous passons les nuits, et que nous épuisons notre cervelle pour chercher des mots étudiés, mesurer nos périodes, et nous attirer de vaines louanges ? Si l'on sort de nos prédications avec aussi peu d'émotion que de la comédie, tremblons, mes frères, tremblons dans l'appréhension que nous ne soyons les premières causes de ce funeste abus, parce qu'on s'aperçoit que nous ne sommes nous-mêmes que des comédiens, que nous faisons un personnage étranger, que tout est hypocrite, dissimulé, faux en nos personnes.

Le respect que je dois au ministère me défend d'en dire davantage. Je sais qu'il y a de

saints et de zélés prédicateurs qui, se formant sur le modèle de Jésus-Christ et de saint Dominique, prêchent encore plus par leurs vertus que par leurs discours ; mais ne s'en trouve-t-il pas aussi quelques autres qui ressemblent à ceux dont saint Cyprien faisait autrefois ce triste portrait : *In publico accusatores, in occulto rei ; damnant foris quod intus operantur ; admittunt libenter quod cum admiserint, criminantur ; quorum quo secretior culpa, major est audacia ?*

Quoi qu'il en soit, chrétiens qui m'écoutez, gardez-vous bien de chercher par là quelque prétexte ou à votre indocilité ou à votre orgueil. Quand la vie des prédicateurs ne se trouverait pas conforme à leur doctrine, seriez-vous pour cela dispensés d'en mener une sainte, et à cause qu'ils manqueraient à leurs devoirs, seriez-vous excusés devant Dieu de ne pas satisfaire aux vôtres ? *La parole de Dieu est le pain dont vous vivez ; refuseriez-vous dans votre faim, dit saint Augustin ; de recevoir du pain d'une personne charitable, mais mal faite ? La parole de Dieu est une aumône qu'il vous fait ; refuseriez-vous dans votre misère de recevoir une aumône, parce que la main qui vous la présenterait serait lépreuse ? Quelque indigne, quelque criminel même que soit un prédicateur, pourvu que sa doctrine soit orthodoxe, c'est toujours la parole de Dieu qu'il vous prêche ; parole à la vérité qu'il déshonore, mais parole qui d'elle-même est indépendante de sa bonne ou de sa mauvaise vie ; parole qui vous jugera, qui vous accusera et qui vous condamnera toujours si vous lui résistez, et si vous vous faites de l'indignité de celui qui la distribue une malheureuse excuse à vos désordres.*

Pour ne vous point tromper en une matière de cette importance, distinguez toujours, selon le conseil de saint Grégoire, deux choses dans un prédicateur qui vous parle : sa vie et sa doctrine. Si sa vie est bonne, c'est pour son salut ; si sa doctrine est saine, c'est pour le vôtre ; et par ce moyen, prenez si à propos ce qui est à vous, que vous n'entriez en aucune discussion de ce qui est à lui : *Si bene vixerint, eorum est ; si bene docuerint vestrum : accipite ergo quod vestrum, et nolite discutere quod alienum*.

Quel moyen, me direz-vous, de faire cette distinction dans des prédicateurs dont la doctrine serait aussi peu profitable que la vie, et qui, bien loin de nous expliquer dans la chaire de vérité les maximes de l'Evangile, ne nous entretiendraient que de recherches inutiles et de curiosités profanes ? Votre objection n'est que trop raisonnable ; mais, avant que d'y satisfaire, permettez-moi de confondre ces lâches corrupteurs de leur ministère, s'il s'en trouve, et de leur proposer l'exemple d'un prédicateur qui a toujours honoré le sien par la sainteté de sa doctrine : *Sum minister Jesu Christi sanctificans Evangelium Dei*. C'est le second point de mon discours.

II. — S'il est vrai que ce qu'il y a de plus considérable dans le monde ne se conserve et ne se multiplie que par les principes qui

l'ont fait naître, il ne faut pas espérer que l'empire de Jésus-Christ s'étende par une autre espèce de prédication que par celle qui l'a établi. Le grand Apôtre, qui est le maître et le modèle de tous les prédicateurs, nous apprend, tantôt qu'il ne prêche point avec des paroles recherchées, et que, de peur d'anéantir la vertu de la croix de Jésus-Christ, il n'ose remplir ses discours de pensées et d'inventions curieuses : *Non in sapientia Verbi, ut non evacuetur crux Christi*; tantôt il proteste qu'il n'a employé ni les ornements de l'éloquence, ni les subtilités de la philosophie dans les conversions qu'il a faites, mais que l'unique science qu'il a estimée et préférée à toutes les autres, a été Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non in sublimitate sermonis aut sapientiæ, non enim indicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*; tantôt enfin il fait avouer à ses disciples qu'il n'a point ébloui leurs esprits par les faux brillants d'une sagesse humaine, mais que toutes ses démonstrations plus fortes que celles des philosophes, qui n'étaient appuyées que sur la nature, ont été fondées sur la grâce et sur le Saint-Esprit qui en est la source : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ Verbis, sed in ostensione spiritus*. Et cependant, messieurs, nous savons que cet illustre prédicateur, nonobstant la simplicité de son langage, n'a pas laissé de plaire; que Paul, sans faire paraître qu'il était rhétoricien, a persuadé; et que les seules vérités de l'Évangile, exposées sans déguisement et sans fard, ont été assez puissantes dans sa bouche pour confondre les philosophes et triompher des orateurs.

Après de si heureux succès, quelle apparence y aurait-il, messieurs, d'employer d'autres instruments que ceux de cet Apôtre dans nos prédications, et quelle injure ne ferions-nous pas à Jésus-Christ, si, nous défiant de ses oracles, nous faisons parler Aristote ou Sénèque dans les chaires? Sommes-nous assez peu expérimentés dans notre profession pour croire que la morale de ces philosophes soit aussi puissante sur nos auditeurs que les vérités de Dieu; et lorsqu'ils ne retirent aucun fruit de ces discours étudiés, n'est-ce pas sur nous que nous devons en rejeter la faute, sur nous, dis-je, qui sommes les adultères et les corrompateurs de sa parole? Non, mes frères, il est impossible que nous parvenions à notre fin, si nous ne nous servons des moyens qui lui sont proportionnés; et comme un prêtre ne saurait produire Jésus-Christ sur les autels, qu'avec les paroles sacramentelles et instituées pour achever un si grand mystère, un prédicateur ne saurait aussi produire le même Jésus-Christ dans les cœurs, qu'avec des paroles évangéliques et destinées à l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

Dominique les employa ces paroles : s'il a fait tant de conversions, s'il a ramené tant de pécheurs à leurs devoirs, s'il a ébranlé tant de consciences, s'il a eu sur tous ses auditeurs cet admirable pouvoir de leur faire

changer d'opinion et de vie; attribuons, après la grâce de Jésus-Christ, ces fameux miracles à sa doctrine, qui fut toujours évangélique et sainte, soit que nous la considérions dans son acquisition et son usage, soit que nous la regardions dans sa nature et dans sa substance.

Elle était sainte dans son acquisition, puisque la prière en était la source. Dominique ne consultait pas tant la nature dans ses doutes que son auteur, et persuadé que l'homme ne peut jamais autant acquérir que Dieu peut donner, il passait plus de temps dans l'oraison que dans l'étude. Ce n'est pas néanmoins qu'il négligeât absolument l'étude, ou que sa confiance le rendit paresseux; il lui consacrait son application et ses heures, et, bien différent de cet homme de l'Évangile qui n'avait pas le courage de gagner sa vie et qui avait honte de la demander : *Fodere non valeo, mendicare erubescio*, il poursuivait la science dans les livres en même temps qu'il la demandait comme une aumône.

En était-elle pour cela moins sainte, cette science? non sans doute; son étude n'interrompant jamais le commerce qu'il avait avec Dieu, et tous ses livres étant réduits à l'Évangile de saint Matthieu et aux Épîtres de saint Paul, il ne faisait que recevoir du Seigneur dans leur lecture, les lumières qu'il lui avait demandées dans l'oraison. *Os meum aperui, et attraxi spiritum*. Il ouvrait sa bouche, et il attirait l'Esprit-Saint; l'humilité de sa prière le remplissait de lumières; et, tantôt parlant à Dieu, tantôt écoutant la parole de Dieu, il devint l'un des plus grands et des plus saints prédicateurs de l'Évangile.

Si sa doctrine fut si sainte dans son acquisition, elle ne le fut pas moins dans sa nature. Il renonça à toute autre connaissance qu'à celle de l'Évangile; jamais il n'eut ni ne prêcha de sentiments profanes; ses prédications, semblables à celles des anciens Pères, n'étaient qu'un docte tissu des passages de l'Écriture; et regardant les Épîtres de saint Paul comme les plus précieuses fleurs de l'éloquence évangélique, il en exprima comme l'abeille le suc, sans les altérer, pour en faire la matière de ses discours.

Pouvons-nous trouver de plus fortes preuves de leur efficacité que la défaite des Albigeois. S'il y a eu dans l'Eglise des hérétiques dont les erreurs ont plus régné et ont eu plus d'étendue, il n'y en a guère eu dont les extravagances aient été ou plus pernicieuses, ou plus insolentes. Elles étaient insolentes, puisqu'elles formèrent un parti dans l'Etat, aussitôt qu'elles en firent un dans la religion; et ces rebelles à leur roi, aussi bien qu'à Dieu, se faisant assister par des princes infidèles, ne méditaient rien moins que l'oppression de l'Europe et la ruine de toute l'Eglise. Elles étaient pernicieuses, puisqu'elles renfermaient presque toutes les hérésies anciennes et modernes, et que l'enfer semblait avoir vomi tout son venin pour étouffer et plus promptement et plus sûrement la foi et la religion chrétiennes.

En effet, quels étaient les Albigeois, et en

quoi consistaient leurs pernicieuses erreurs? En une infinité de blasphèmes, mais principalement en ceux-ci : 1° ils admettaient deux principes de toutes choses avec les manichéens, deux divinités, l'une bonne, l'autre mauvaise : l'une qui nous portait au bien, l'autre qui nous forçait au mal ; l'une qui était le principe de notre bonheur et de nos vertus ; l'autre qui était la cause de nos malheurs et de nos péchés mêmes : que le Dieu de l'Ancien Testament était ce Dieu mauvais, du sein duquel il ne sortait que des pestes, des guerres, des famines, qui avait envoyé une pluie de soufre sur Sodome, qui souvent, sans d'autre raison que celle de satisfaire sa cruauté, ne se repaissait que du sang des malheureux.

2° Ils établissaient le passage de l'âme en plusieurs corps, et rappelant les anciennes rêveries de Pythagore, ils croyaient avec lui sa métempsychose. Ils niaient, comme les saducéens, la résurrection des morts, et parce qu'elle est manifestement et solidement établie dans l'Evangile, il avaient l'impudence de dire qu'elle n'était en plusieurs endroits qu'une fable.

3° Ils attaquaient la réalité de Jésus-Christ dans l'eucharistie, soutenant que ce n'était que du pain et du vin ; la vertu du baptême qu'ils disaient incapable de remettre les péchés, celle de la confirmation et des autres sacrements, qu'ils regardaient comme des inventions humaines ; l'invocation des saints, qu'ils traitaient de superstition et d'idolâtrie : l'honneur de la Mère d'un Dieu, qu'ils assuraient avoir eu commerce avec un homme comme les autres femmes ; et la sainteté même de Jésus-Christ qu'ils accusaient d'avoir péché avec Madeleine. Quels horribles et exécrables blasphèmes !

Ne vous représentez-vous pas ici cette bête dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Elle était semblable à un léopard, dit saint Jean ; ses pieds étaient comme des pieds d'ours, et sa gueule comme celle d'un lion. Si elle ouvrait sa bouche, ce n'était que pour blasphémer contre Dieu, contre son saint nom, son tabernacle et ses saints, qui habitent avec lui dans le ciel. Elle se faisait adorer de tous les peuples, et portait partout la terreur et le carnage (Apoc., XIII). Qui osera l'attaquer, messieurs ? Cesera Dominique, et il l'attaquera avec tant de force et de succès, qu'il ne lui faudra pas plus de sept ans pour la perdre ; le glaive de la parole divine entre ses mains, ayant réduit un plus grand nombre d'Albigéois que celui de la guerre, et les raisons de ce saint prédicateur ayant plus converti de rebelles que les armes des princes n'en avaient exterminés.

Le miracle qui acheva cette expédition lui est trop glorieux, et prouve trop magnifiquement la sainteté de sa doctrine pour être tû. Il convient avec un des chefs du parti contraire que deux livres contenant chacun leur doctrine seraient jetés dans les flammes, et que celui que le feu épargnerait serait réputé pour orthodoxe. Vous en savez le succès,

messieurs, le feu, qui dévore naturellement tout ce qu'on lui présente, respecta le livre de notre saint, et réduisit en cendres celui des hérétiques : feu semblable à celui de la justice divine, à qui saint Augustin attribue quelque espèce de discernement et de raison : *Quædam flammæ rationabilis disciplina* : feu semblable à celui de la fournaise de Babilone, qui épargna les trois enfants qui y louaient Dieu, et qui dévora une partie de ceux qui l'allumaient : feu semblable en un sens, et différent en un autre, de celui qui descendit sur l'autel et le sacrifice d'Elie ; je m'explique.

Ce saint et zélé prophète, ne pouvant, d'un côté, souffrir que des prêtres idolâtres offrisent des victimes à Baal, au mépris du Dieu d'Israël, qu'il adorait ; et, d'un autre côté, ne pouvant que par quelque miracle visible arrêter une populace naturellement bizarre et superstitieuse, qui suivait ces impies sacrifices, tomba d'accord que lui et eux offriraient des victimes sur de différents autels, et que celle sur laquelle le feu du ciel descendrait serait réputée comme légitimement offerte au vrai Dieu, qui par ce miracle l'agrèerait. Ce feu effectivement tomba sur la victime d'Elie, qu'il réduisit aussitôt en cendres ; et, quoique les prêtres de Baal s'épuisassent en clameurs et en vœux, il n'en descendit pas sur leur sacrifice la moindre étincelle : *Eligite vobis bovem unum, et facite primi quid vos estis : et invocate nomina deorum vestrorum, ignemque non supponatis*, etc. (Lib. III Reg., XVIII, 18). Et voilà la différence que je trouve entre ce feu qui épargna la victime de ces idolâtres, tandis qu'il consuma celles de ce prophète, et cet autre feu qui, conservant sans y toucher le livre de Dominique, réduisit en cendres celui des Albigeois.

Mais ce que j'y trouve de semblable, c'est que l'un et l'autre rendent, par un miracle visible, un admirable témoignage à la vérité ; c'est que l'un et l'autre sont les ministres du Dieu vivant qui lui obéissent ; c'est que l'un et l'autre sont suivis d'un même carnage. Elie commande au peuple d'Israël de faire main basse sur les prêtres de Baal, et on en fait passer 850 au fil de l'épée, sans qu'il en reste un seul : *Dixit Elias : Apprehendite prophetas Baal, et ne unus quidem effugiat ex eis* (Ibid.). Dominique prêche la croisade, et Simon, comte de Montfort, quoiqu'avec des forces bien inégales, défait plus de cent mille Albigeois et le roi d'Aragon qui était à leur tête. O la surprenante victoire ! ô le glorieux témoignage rendu à la sainteté de notre illustre prédicateur !

Ajouterai-je ici que cette admirable épreuve de sa doctrine est en quelque manière une image anticipée de ce qui se fera au jugement dernier de celle de saint Paul : *Dies Domini declarabit, quia in igne revelabitur, et uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit. A ce grand jour du Seigneur qui viendra par le feu, notre conduite dans le ministère de l'Evangile sera manifestée par le feu même, dit cet apôtre. Mais remarquez, je vous prie,*

la suite de ses paroles : *Cujus opus manserit, mercedem accipiet, ejus opus arserit detrimentum patietur*. Celui dont l'ouvrage résistera aux flammes jouira de la récompense due à son travail, et celui dont l'ouvrage sera réduit en cendres souffrira beaucoup de confusion et de perte. Pouvais-je trouver des paroles plus justes pour exprimer le miracle qui couronna si heureusement la prédication de saint Dominique; le feu n'a-t-il pas prévenu en faveur de sa doctrine, ce qu'il ne fera qu'à la fin du monde pour celle de saint Paul; et cet aliment ayant déjà distingué ce livre d'avec celui de l'hérésie, ne nous fait-il pas connaître la sainteté de son auteur?

Mais croyez-vous, mes frères, que si la doctrine de saint Dominique avait été aussi peu chrétienne que la nôtre, les flammes auraient eu pour elle ce surprenant respect? Disons-le à notre confusion, notre science n'est souvent qu'une science profane, et par conséquent réprouvée de Dieu; car enfin, si nous considérons la manière avec laquelle nous l'acquérons, est-ce dans la prière et dans l'Evangile que nous la puisons? Ces sources ne nous paraissent pas souvent assez fécondes, puisque pour cent veilles que nous donnons à la lecture des philosophes, à peine donnons-nous une heure à Jésus-Christ. Nous citons peut-être avec plus de plaisir les épîtres de Sénèque que celles de saint Paul; et, comme s'en plaignait autrefois saint Augustin, nous aimons mieux avoir Platon à la bouche que Dieu dans notre cœur : *Platonico nomine ora crepantia, quam pectus Deo plenum magis habere gestimus*.

Savez-vous bien, chrétiens qui nous en accusez, d'où vient ce désordre? Ecoutez ici votre condamnation aussi bien que la nôtre, et en même temps une réponse à la difficulté que vous m'avez tantôt formée. Ce désordre vient de ce que vous êtes assez malheureux pour chercher dans nos discours votre divertissement plutôt que votre conversion, et que nous sommes assez lâches pour condescendre à vos faiblesses. Vous ressemblez à ces pharisiens qui ne demandaient à Jésus-Christ qu'un miracle inutile et de pure ostentation : *Signum de celo querebant ab eo* : et nous ne ressemblons pas à Jésus-Christ, qui refusa de satisfaire leur vaine curiosité. Vous faites comme les Juifs, qui au lieu de considérer Jean-Baptiste comme un flambeau ardent qui leur était donné pour les embraser, le regardaient comme un flambeau lumineux de l'éclat duquel ils voulaient seulement tirer du plaisir : *Ille erat lucerna ardens et lucens, vos autem voluistis ad horam exultare in luce ejus*.

Ah! si nous étions de vrais et de généreux prédicateurs, nous n'aurions pas pour vous ces indignes condescendances que nous avons. Nous ne nous mettrions guère en peine de choquer vos oreilles, pourvu que nous touchassions vos cœurs; et bien loin de nous accommoder à votre appétit malade, nous nous soucierions peu de vous donner des remèdes contre votre goût, pourvu qu'ils fussent selon les règles de la médecine évan-

gélifique. Mais comment aurions-nous cette générosité, si nous n'avons un sincère désir de votre conversion? Comment nous absten-drions-nous de vous plaire dans les chaires, si nous y brigions votre faveur pour nous attirer de la réputation et nous pousser dans les bénéfices? Grand saint, achevez donc de condamner par votre exemple ce scandaleux désordre; et pour désabuser les prédicateurs de l'impureté de leurs intentions, permettez-moi de leur opposer l'admirable pureté de la vôtre. C'est, messieurs, ce qui me reste à vous faire voir dans la dernière partie de ce discours.

III. — Quoique la prédication doive déterminer la science à une seule fin, qui est le salut du prochain, nous apprenons néanmoins, par une trop funeste expérience, qu'elle peut avoir des desseins aussi différents dans notre profession que dans celle des autres; je veux dire, avec saint Bernard, que nous pouvons nous en servir pour acquérir du bien et de la réputation aussi souvent que pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Sans m'arrêter à condamner par de fortes raisons ces prédicateurs, ou superbes, ou intéressés, qui font un si mauvais usage de leur science, je me contente pour les confondre, de leur représenter saint Dominique, qui ne sacrifia jamais la sienne à des intentions si criminelles. Il parut bien qu'il ne recherchait pas l'honneur dans la prédication de l'Evangile, puisqu'il refusa trois évêchés, et qu'il méprisa avec courage ce que l'on a quelquefois vu briguer avec tant de lâcheté et de bassesse. Il ne rechercha pas non plus le bien, puisqu'il y avait renoncé; et qu'ayant distribué aux pauvres celui de sa maison, il s'était mis par son vœu dans l'impuissance d'en posséder. Il ne rechercha pas non plus la réputation, lui qui fuyait tous les lieux où il était honoré, et qui trouva à Toulouse un séjour incommode, et même insupportable, depuis que la défaite des Albigeois lui avait attiré une estime et une vénération publique.

Que recherchiez-vous donc divin prédicateur, pour récompense de vos discours, et de quelle intention étiez-vous animé dans vos travaux apostoliques? Cent mille hommes convertis par ses prédications vous répondent ici, messieurs, que leur salut était son unique fin, et que le seul zèle des âmes animait ses poumons et brûlait son cœur. La conversion des pécheurs formait tous ses desseins, il n'y avait rien qu'il n'entreprît pour l'avancer; et s'imaginant que son cœur, comme celui des apôtres, pourrait rendre à Dieu plus de gloire que ses paroles ou ses miracles, il a souhaité mille fois d'endurer le martyre.

Ce n'est pas que sa parole n'ait été elle seule très-efficace; ses auditeurs en ressentaient la force et la chaleur; et, son feu passant dans leurs cœurs, il y en avait peu d'entre eux, qui, à la sortie de ses prédications, ne se répétaient les paroles que les disciples d'Emaüs se disaient quand Jésus-

Christ les eut quittés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, cum loqueretur ad nos ?*

Quelques succès que son intention ait eus, il faut avouer néanmoins que le plus heureux et le plus considérable a été l'établissement de son ordre. Saint Thomas, le plus savant de ses enfants, a remarqué que c'est dans la création de l'ange que Dieu est proprement arrivé à la fin que toutes les causes se proposent, qui est de produire des effets qui leur ressemblent, principalement dans la chose par laquelle elles les produisent. Car, quoique Dieu ait produit tous les êtres aussi bien que l'ange, par son entendement et sa volonté, il n'y a cependant que cet ange qui soit une créature purement spirituelle, et qui, par conséquent ressemble à son principe.

Disons ici de même, mes révérends pères, que c'est principalement dans l'établissement de votre ordre que votre illustre patriarche a le plus heureusement agi selon la pureté de ses intentions, puisque s'il a produit tous ses ouvrages par la prédication, il ne s'est rendu que celui-là semblable dans la prédication même.

En effet, mes révérends Pères, vous êtes tous prédicateurs comme saint Dominique, et, ce que j'estime davantage, vous êtes tous des prédicateurs édifiants, savants et bien intentionnés comme lui : édifiants, puisque vous ne prêchez rien que vous n'avez pratiqué, et que vous n'exigez de vos auditeurs le mépris des honneurs ou des biens, que parce que vous les avez méprisés les premiers : savants, puisque l'Eglise vous donne cette qualité, et que vous y avez toujours été les défenseurs de la vérité et les ennemis du mensonge : bien intentionnés, puisqu'apparemment vous n'avez pas renoncé à vos biens, ni à vos honneurs pour en rechercher de nouveaux, mais pour travailler au salut des âmes.

Que cette réflexion me console, et qu'elle m'a fourni une belle occasion de finir ce discours par cette importante instruction de saint Jérôme ! *Non confundant opera nostra aut cogitationes nostræ sermonem nostrum : sacerdotis Christi os, mens manusque concordent.* Prédicateurs, mes frères, que nos œuvres ou nos desseins ne confondent jamais nos paroles, et souvenons-nous que dans un ministre de Jésus-Christ, la main, la bouche, et le cœur doivent s'accorder ; la main, pour faire des actions exemplaires ; la bouche, pour débiter une saine doctrine ; le cœur, pour concevoir de pures intentions, afin que sanctifiant notre ministère à l'exemple de saint Dominique, nous puissions comme lui travailler au salut de nos auditeurs et au nôtre, et jouir tous ensemble de la gloire, où nous conduise, etc. Amen.

SERMON

SUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Trahe me post te.

Allèz-moi après vous (Cant., II).

A voir la sainte Vierge quitter aujourd'hui la terre pour monter au plus haut des cieux,

à voir cette bienheureuse créature nous ôter, en se séparant de nous, ce qui nous restait de consolation d'avoir perdu Jésus-Christ, qui de nous ne croirait avoir raison de s'affliger, de répandre des larmes et de se plaindre à Dieu même d'une si fâcheuse perte ? Sera-t-il donc dit qu'il en coûtera toujours si cher aux hommes pour fournir aux anges de nouveaux spectacles ? Sera-t-il dit que le ciel ne pourra jamais s'enrichir que des pertes et des dépouilles de la terre ? Et n'était-ce pas assez qu'il nous eût déjà ôté le Fils, sans nous enlever encore aujourd'hui la Mère ?

Quelque justes que paraissent ces motifs de douleur et de plainte, je viens cependant aujourd'hui, avec saint Bernard, les arrêter ; et la raison que ce saint homme en apporte est trop forte pour ne vous y pas rendre. La terre, que la sainte Vierge abandonne dans le mystère de son assomption, n'est pas un lieu fixe où nous puissions établir une demeure permanente ; c'est une terre d'exil et de misère, d'où nous devons souhaiter de sortir ; et comme il n'y a que la Jérusalem céleste qui soit notre véritable patrie, il arrive que Marie en prenant possession ne nous précède que pour nous disposer à la suivre.

Les apôtres ne pouvant autrefois se consoler de ce que leur cher maître allait bientôt se séparer d'eux, il arrêta leur douleur et leurs plaintes par cette puissante considération : *Expedi vobis ut ego vadam* ; il vous est avantageux que je m'en aille ; mais ne vous semble-t-il pas que Marie montant au ciel, où elle va être couronnée, vous tient ce langage, et qu'ainsi bien loin de vous affliger de son absence, vous devez la prier qu'il vous attire à elle, et lui dire avec la chaste épouse des Cantiques : *Trahe me post te, et curremus in odorem unguentorum tuorum.* Vierge sainte, puisque la terre est privée des charmes de votre auguste présence, rien ne peut plus nous y arrêter ; la seule consolation que nous puissions avoir de ce que vous la quittez aujourd'hui, est de la quitter avec vous ; et si notre faiblesse, ou notre amour-propre nous empêche de marcher à votre suite, faites-nous une agréable violence, et nous tirez de cet exil, afin que nous courrions à l'odeur de vos parfums.

Voilà, chrétiens, quels ont toujours été les sentiments des saints dans le mystère de l'Assomption de la sainte Vierge, et ceux que je tâcherai de vous inspirer pour célébrer dignement une si auguste solennité. Quelque morale que cette idée vous paraisse, je ne m'éloignerai pas cependant de mon sujet, et en traitant le mystère, je tâcherai de vous en faire recueillir quelques fruits pour votre instruction et votre consolation même. Mais qui suis-je, pour vous inspirer ces sentiments ; et qui êtes-vous, pour les recevoir sans le secours de la grâce que je demande humblement à Jésus-Christ, qui reçoit aujourd'hui sa mère triomphante dans le ciel, après avoir daigné descendre dans son chaste sein, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria ?*

Quand je dis que la sainte Vierge, au jour de son assumption, où, après être sortie du tombeau par une résurrection avancée, va prendre dans le ciel possession d'une immortelle gloire, nous attire après elle et nous inspire le dessein de la suivre ; ne vous imaginez pas, messieurs, que je lui attribue quelque pouvoir au préjudice ou indépendamment de son Fils. Je sais bien qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ d'agir souverainement sur nos corps et sur nos âmes ; que les mystères adorables de ce Dieu fait homme portent seuls une miraculeuse influence de sainteté et de grâce, dans les différents états des chrétiens ; qu'étant notre Sauveur, notre modèle, notre récompense, il a seul, par lui-même, le droit et les conditions nécessaires de nous attirer après lui.

En effet, si la mort est toujours ou malheureuse, ou stérile dans les autres hommes ; n'est-ce pas la sienne qui, par d'invisibles, mais véritables opérations, a une merveilleuse fécondité pour agir au dedans de nous ? *In mortem tradimur propter Jesum : ergo mors operatur in nobis* ? Si le tombeau est une terre de honte et d'oubli par rapport aux autres hommes, le sien n'est-il pas devenu glorieux, et en étant sorti comme les prémices de ceux qui dorment pour être réveillés du sommeil de la mort, ne transformera-t-il pas notre corps, qui, tout vil et abject qu'il est, sera un jour conforme au sien ? *Christus primitiæ nostræ configuratum corpori claritatis sue* (I Cor., XV ; Philip., III). Enfin, si l'état de gloire dont les autres saints jouissent se termine à leurs personnes seules, le sien ne nous est-il pas avantageux, puisqu'il en prend possession pour lui et pour nous, qu'il va se placer à la droite de son Père et du nôtre ; qu'il amène avec lui la captivité captive ; et que saint Paul, nous considérant comme les membres de cet auguste chef, nous regarde déjà assis avec lui sur son trône : *Nos consedere fecit in cælestibus in Christo Jesu* (Ephes., II).

Il est donc certain, selon la doctrine de l'Ange de l'école, qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ mourant, ressuscité et glorieux, de nous attirer après lui ; que tout ce que notre mort peut avoir de mérite, notre résurrection de certitude et notre béatitude d'espérance vient uniquement de ces mystères, comme de leur modèle et de leur principe. Car, qui de nous appréhende de mourir, voyant son Dieu mourir avant lui et pour lui ? Qui de nous n'espère de ressusciter, sachant que son Sauveur est sorti glorieux de son tombeau ; et qui de nous ne se flatte de régner un jour dans le ciel, persuadé qu'il y règne déjà dans la personne de son chef (*D. Th. lect. I, in c. XXVII ad Ephesios, et lect. III ad Corinth.*) ?

Cela supposé, je ne laisse pas d'avancer, après les Pères, une importante vérité qui regarde la sainte Vierge et qui nous apprendra que Marie dans sa mort, dans sa résurrection et dans sa gloire, qui sont les trois circonstances que l'Eglise renferme aujour-

d'hui dans un seul mystère, a, dépendamment de son Fils, je ne sais quelles secrètes influences de grâces pour nous attirer après elle. Elle meurt dans son lit pour nous apprendre que nous pouvons mourir saintement dans la paix de l'Eglise. Elle ressuscite du tombeau, pour nous faire voir que nous pouvons espérer le même avantage ; elle jouit de la béatitude dans le ciel, pour nous assurer que nous y avons une modératrice qui ne travaille qu'à nous faire part de sa gloire.

Après cela, qui de nous peut se défendre de suivre la Mère de Jésus-Christ dans tous ces différents états, puisqu'elle y est l'exemple de notre mort, le gage de notre résurrection, le moyen de notre béatitude, comme j'espère de vous le faire voir dans les trois parties de ce discours.

I. — J'ai toujours respecté la pieuse pensée des Pères, qui, ne trouvant dans Marie aucune cause de mort de la part d'Adam, lui en trouvent une du côté de Jésus-Christ ; qui, la croyant exempte de porter la peine du péché, à cause de son innocence, l'ont crue obligée, par rapport à son amour, de rendre hommage à la mort de son Fils, et, qui plus est, de le lui rendre par les impressions de sa mort même.

En effet, s'il y avait un motif assez digne pour faire perdre la vie à cette sainte créature, il fallait que ce fût pour honorer la mort de Jésus-Christ, et s'il y avait un instrument assez noble pour la lui ôter, ce ne pouvait être que la mort même de ce Dieu. L'un et l'autre, vous le savez, messieurs, s'exécuta sur le Calvaire. Soit que, dans la pensée de saint Bernard, la lance qui ne se fit pas sentir au cœur mort de Jésus-Christ, en le perçant, blessât mortellement le cœur vivant de Marie ; soit que le Fils crucifié fût lui-même la croix de sa Mère, et que passant de l'arbre où il avait été cloué entre ses bras il la crucifiât à son tour, comme l'a pensé saint Augustin : *Filio crucifixo crucifigitur et mater* ; soit enfin que les plaies, les épines et les clous eussent tellement frappé l'imagination de cette Mère, par ses yeux, qu'elle se fût sensiblement rendu propres les tourments de Jésus-Christ, comme l'a dit saint Jérôme : *Spinæ, clavos, vulnera ita hausit oculis mater, ut mortem Filii suam fecerit* ; de quelque manière, dis-je, que la chose se soit faite, il est certain que Marie fut frappée à mort sur le Calvaire, et que, selon la prophétie de Siméon, un glaive de douleur s'enfonçant dans son cœur, elle reçut une invisible, mais très-douloureuse plaie.

Remarquez cependant, messieurs, que quoique Marie reçut le coup de la mort aux pieds de la croix, elle n'y mourut pas. Le même Dieu qui avait autrefois défendu que l'on immolât, en un même jour, la brebis avec son agneau : *Non immolabitur una die ovis cum fetibus suis*, ne voulut pas que Marie achevât son sacrifice avec celui de son Fils, la laissant languir pendant plusieurs années, et porter longtemps la flèche qui

l'avait percée : *Hæret lateri lethalis arundo*. En savez-vous les raisons, messieurs? on pourrait vous en donner plusieurs, mais je suis persuadé qu'une des plus importantes était afin que cette sainte femme pût apprendre aux chrétiens à bien mourir, régler leurs sentiments et les mettre dans les dispositions qu'ils doivent avoir pour un passage si dangereux et si difficile.

Saint Augustin a cru que le chrétien devait se disposer à la mort en trois manières, c'est-à-dire qu'il devait l'attendre avec patience, l'avancer par ses gémissements, la recevoir avec joie : *Christianus patienter vivit, perenniter gemit, delectabiliter moritur*; mais avant que ce saint docteur entreprît de nous disposer à la mort par ces paroles, la Mère de Jésus-Christ l'avait déjà fait plus efficacement par son exemple. Et premièrement, nous pouvait-elle mieux apprendre à supporter les afflictions de la vie et les sujets qui nous la feraient haïr, qu'en consentant à demeurer sur la terre après l'Ascension de son Fils? Elle avait, ce semble, lieu de se plaindre que ce Fils voulût triompher sans elle; elle n'avait vécu que pour lui donner la vie et pour la lui conserver; elle l'avait secondé dans ses travaux, elle l'avait suivi dans ses voyages, elle ne l'avait pas même abandonné à la croix, et nonobstant ces assiduités et ces tendresses il l'abandonne sur la terre, la laisse dans ce lieu de misères, triomphe sans elle et, qui plus est, s'associe plusieurs justes de l'Ancien Testament pour triompher avec lui, sans qu'elle en soit du nombre. Pensez-y bien, messieurs, et vous trouverez que Marie eut besoin de toute sa constance pour supporter une telle épreuve.

Je sais que le motif pour lequel son Fils la laissa sur la terre lui est fort honorable. Il la laissa afin de poursuivre ses desseins, de fortifier la foi des apôtres, d'exciter le courage des martyrs, de partager enfin l'ouvrage du Saint-Esprit dans l'Eglise naissante, et d'opérer visiblement parmi les fidèles ce que ce divin consolateur y devait invisiblement opérer.

Mais, quelque honorable que lui soit cet emploi, il ne laisse pas de lui être à charge, et vous m'avouerez qu'elle eut besoin d'une soumission aussi parfaite que la sienne, pour l'accepter. Quitter la présence de son Fils pour demeurer avec des pécheurs; sacrifier la jouissance de tout ce qu'elle aime pour s'appliquer à notre instruction; ah! grand Paul, de qui pouviez-vous avoir appris que de Marie à faire un choix si désintéressé, à préférer une vie si laborieuse à une mort qui vous devait procurer la vue et la société de Jésus-Christ? *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo multo magis melius, permanere autem in carne necessarium propter vos*. Cet apôtre balance d'abord entre le désir d'aller à Jésus-Christ et l'obligation d'instruire les fidèles; il flotte entre les charmes d'une mort précieuse et le zèle d'une vie pénible; écoutez néanmoins de quel côté il penche : *Et hoc confidens scio quia manebo et permanebo omnibus vobis ad*

profectum vestrum. Ma résolution est de demeurer avec vous pour votre profit et pour votre avancement.

Un si parfait détachement n'était qu'une figure de celui de la sainte Vierge, et la patience de cet apôtre avait pu se former sur celle avec laquelle Marie avait consenti à se séparer de son Fils pour édifier l'Eglise. Et où serait après cela le chrétien qui ne se consolât pas dans son exil? Y a-t-il affliction, perte, maladie qui nous puisse faire trouver la vie insupportable et nous jeter dans le désespoir de ces faux braves de l'antiquité, qui faisaient gloire d'être les homicides d'eux-mêmes?

Saint Augustin a raison de les traiter, dans sa Cité de Dieu, de lâches et d'ignorants, puisqu'ils prévoyaient si peu ce qui suivait la mort. Les chrétiens n'ont jamais été capables de cette orgueilleuse fureur, et leur religion les a toujours obligés d'attendre la mort avec patience dans les plus grandes adversités : *Christianus patienter vivit*. Ce n'est pas qu'il leur soit défendu de demander à Dieu la fin de leurs maux. La vie est un poste, dit saint Ambroise, où notre roi nous a mis; et si nous n'avons pas la liberté de le quitter de nous-mêmes, nous avons celle de demander d'en sortir, de souhaiter la fin du péril et de notre travail : *Christianus perenniter gemit*.

Et cela est si vrai, messieurs, que c'est un second exemple que Marie nous fournit encore pour notre mort. Quelque consentement que cette Mère donne à son séjour sur la terre, elle ne laisse pas d'en demander la fin à son Fils. Ah! de combien d'artifices se servit-elle pour l'obliger d'abrégier son exil? Avec quels gémissements cette sainte colombe ne demanda-t-elle pas d'être réunie à l'objet de son amour : *Illam meæ si partem animæ tulit maturior vis, quid moror altera?* Si une mort violente et précipitée, se disait-elle, a ravi une moitié de mon âme, pourquoi l'autre diffère-t-elle de la suivre? Et puis, s'adressant à son Fils : *Quam sine te cogis vivere*, lui disait-elle, *coge mori* : Divin objet de mon amour, ne faites pas durer plus longtemps mon supplice en faisant durer ma vie, permettez de mourir à une Mère qui ne peut vivre sans son Fils.

Mais pourquoi lui chercher des plaintes et des gémissements profanes, puisque l'épouse des Cantiques lui en prête de si saints et de si tendres dans la recherche de son Bien-aimé : *Osculetur me osculo oris sui?* Qu'il me console par un baiser de sa bouche; que cet agréable et aimable Fils renouvelle promptement les tendresses dont il avait autrefois coutume de m'honorer. Il est vrai qu'à l'exemple de cette sainte amante elle s'expliquait plus souvent avec ses larmes qu'avec ses paroles, et qu'elle les chargeait à tous moments d'assurer son cher Fils de ses langueurs : *Nuntiate dilecto quia amore langueo*.

Saint Ambroise a dit que les larmes des pécheurs étaient comme des ambassadeurs qu'ils envoyaient auprès de Dieu pour trai-

ter de leur paix et pour lui demander grâce : *Lachrymæ legationem suscipiunt pro delicto*. Comme Marie était innocente, il est certain qu'elle ne pouvait employer ses larmes à cet usage; mais on peut dire qu'elle s'en servait, pendant son exil, comme de messagers fidèles, pour solliciter Jésus-Christ, pour émouvoir sa compassion, pour l'assurer de sa peine et de sa langueur : *Nuntiate dilecto quia amore langueo*.

Que dis-je, chrétiens? Il est impossible de concevoir ou d'exprimer la force des gémissements de cette Mère dans la séparation de son Fils. Comme nous ne saurions connaître la grandeur de son amour, il serait téméraire de vouloir expliquer celle de son désir, et si nous nous en pouvons former quelque idée, ce ne peut être que sur la peine que lui causa autrefois Jésus-Christ pour une absence de trois jours. L'Evangile, après nous l'avoir représentée dans une recherche douloureuse et assidue, rapporte que l'ayant enfin trouvé elle lui fit cet amoureux reproche : *Fili, quid fecisti nobis sic? Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* : Mon Fils, que nous avez-vous fait? Votre père et moi vous cherchions tous deux plongés dans la douleur et dans les larmes. Que si une absence de trois jours fit tant de peine à la Mère de Jésus-Christ, jugez, mes frères, quels furent ses soupirs et ses larmes pendant plus de vingt ans qu'elle en fut séparée? Combien de fois lui répéta-t-elle, pendant une si longue absence, cette mystérieuse plainte : *Fili, quid fecisti nobis sic?* Mon Fils, que m'avez-vous fait?

Il y aurait de la présomption, mes frères, à prétendre que nos désirs pour Jésus-Christ approchassent de ceux de Marie. Il ne faut pas même que nous nous croyions capables d'en former du tout sans le secours du Saint-Esprit, qui, selon la pensée de saint Augustin, parut sous la forme d'une colombe, pour nous apprendre à gémir; mais aussi après que cet esprit adorable nous a appris que la terre est notre exil et que le ciel est notre patrie, nous serions insensibles si nous avions d'autre langage que les soupirs et les gémissements : *Insinuat nobis quia peregrinamur, et docet nos in patriam suspirare*. Oui, mes frères, c'est assez pour nous faire soupirer que nous nous ressouvenions de Jérusalem. Plus Babylone nous veut enivrer de ses faux plaisirs dans notre captivité, et plus devons-nous redoubler nos gémissements.

En effet, le ciel n'est-il pas un bien assez considérable pour le désirer? Tous les jours, chrétien, tu désires avec ardeur de revoir un ami qui est un homme inconstant et mortel; tu désires, et souvent avec larmes, la jouissance d'un plaisir passager, l'usage d'un bien qui t'échappera, et tu ne désireras pas la possession solide et éternelle de tous les biens, la vue de ton Dieu, la présence de Jésus-Christ!

Mais la mort, qui est un passage nécessaire à ces grands biens, m'empêche, dites-

vous, de les souhaiter. Mon Dieu, que cet obstacle vous serait facile à surmonter, pour peu que vous eussiez de foi ou d'amour! Car quand je ne vous proposerais pas ici l'exemple de Marie, dont la pensée de la mort ne fut jamais capable de suspendre ou d'affaiblir les désirs pour Jésus-Christ; quand je croirais que cet exemple vous paraîtrait peu proportionné à votre délicatesse, interrogez saint Augustin, vous dirais-je, et demandez à ce pénitent si la nécessité de mourir pour voir Dieu a modéré ses transports et arrêté ses désirs? Vous nous apprenez par votre Ecriture, dit-il à Dieu, que personne ne vous verra et vivra : *Non videbit me homo et vivet*; et cet arrêt se peut entendre en deux manières : ou que personne ne vous verra qu'après sa mort, ou que personne ne vous verra qu'il ne soit opprimé de votre gloire. Mais en quel sens que vous l'entendiez, Seigneur, je suis prêt à en subir l'exécution. Car si personne ne peut vous voir que votre gloire ne l'accable, montrez-vous à moi, je ne me soucie pas d'être anéanti, pourvu que je vous puisse voir une fois. Que si vous entendez qu'on ne saurait jouir de cette béatitude qu'après la mort, ah! Seigneur, avancez donc la mienne; il me sera trop avantageux d'acheter une chose aussi précieuse qu'est votre vue, aux dépens d'une autre aussi méprisable qu'est ma vie : *Eia, Domine, te videam ut moriar, moriar, inquam, ut te videam*; et ce sont là les dispositions où doit être un véritable chrétien, à l'exemple de la Mère de Jésus-Christ, qui, non contente d'avoir avancé sa mort par ses prières et ses soupirs, la recut avec une surprenante joie.

Vous ne doutez pas chrétiens, que Marie ne mourût avec joie, puisqu'elle mourut avec le plus parfait dégageement dont une pure créature soit capable. L'affreuse image des péchés que les mourants ont commis, et la séparation de ce qu'ils aiment sont deux bourreaux dont la cruauté, prévenant celle de leur mort, doit aussi leur être plus insupportable. De là viennent souvent ces abattements et ces désespoirs des pécheurs à leur dernier moment, dont nous avons mille peines à les faire revenir; de là ces cris et ces hurlements lamentables, si conformes à ceux de ce malheureux roi de l'Ecriture, qui s'écriait : O mort amère et barbare! est-ce ainsi que tu me sépareras de toutes choses : *Sic cine separas, amara mors?*

Or, la Mère de Jésus-Christ était infiniment éloignée de ces deux sortes d'inquiétudes à sa mort. Elle faisait réflexion sur toutes les grâces de sa vie, et elle avait la consolation de savoir qu'elle y avait exactement répondu. Elle pensait aux objets auxquels elle s'était attachée, et elle avait la joie de voir que, se réduisant tous à Jésus-Christ, la mort même, bien loin de l'en séparer, ne servirait qu'à l'y rejoindre. Ah! avec quelle satisfaction sa bienheureuse âme ne quitta-t-elle pas des créatures qu'elle avait toujours quittées d'inclination, et avec quelle joie ne se détacha-t-elle pas même de ce qu'elle aimait pour se réunir à ce qu'elle aimait?

Si nous ne pouvons jamais bien représenter le bonheur d'une mort si sainte, mes frères, il ne tiendra qu'à nous d'y avoir quelque part, et en voici le secret. C'est de mépriser le monde pendant notre vie, et de nous attacher à Jésus-Christ. Car si nous sommes dans ces saintes dispositions, n'aurons-nous pas de la joie quand on nous annoncera à la mort qu'il faut nous éloigner de ce que nous aurons haï, et nous approcher de ce que nous aurons aimé; quand on nous avertira de la venue de l'Epoux, qu'on nous dira qu'il est temps d'aller jouir de Dieu et de prendre possession du paradis?

Il est vrai que nous n'aurons pas pour lors, comme Marie, le même témoignage d'une conscience innocente et exempte de tous péchés; mais si nous n'avons pas cette consolation en mourant, nous aurons du moins celle de savoir que nos péchés vont être terminés, et que nous ne serons plus dans le malheureux pouvoir d'outrager l'infinie bonté de notre Dieu: *Qui mortuus est justificatus est peccato*. Nous aurons encore celle de savoir que nous serons dans ce triste moment fortifiés non-seulement par l'exemple, mais encore par la protection de Marie.

Qui de nous, en effet, ignore qu'elle préside particulièrement au moment décisif de notre éternité, et que c'est la raison pour laquelle l'Eglise invite ses enfants de la réclamer à leur mort? *Nunc et in hora mortis nostræ;.. et hora mortis suscipe*.

Ne serait-ce pas en reconnaissance de ce que les apôtres et presque toute l'Eglise naissante se rendirent à sa mort pour l'honorer, et qu'elle s'est par là engagée d'assister à celle de tous ses enfants pour les recevoir entre ses bras et les présenter à son Fils? Quoi qu'il en soit, c'est dans cette pieuse confiance que j'ose aujourd'hui élever ma voix pour lui dire: Vierge sainte, puisque vous devez être ma protectrice aussi bien que mon modèle à ma mort, attirez-moi après vous: *Trahe me post te*. Je ne dois pas appréhender ce passage, si vous entreprenez de m'y fortifier contre l'amour du monde et contre les horreurs de la nature; je n'y trouverai que des charmes et des consolations en vous suivant, puisqu'après avoir été l'exemple de ma mort, vous êtes encore le gage de ma résurrection. C'est ce que je me suis engagé de vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Trois sortes d'intérêts ont engagé Jésus-Christ à ne pas différer la résurrection de sa Mère: son propre honneur, la perfection de sa Mère même et notre espérance. L'honneur de Jésus-Christ y était intéressé, et il suffit de vous faire ressouvenir que la chair de Marie est une partie de la sienne, pour vous faire avouer qu'il ne pouvait la laisser dans la corruption. Quelle apparence que ce corps à qui Dieu a bien voulu devoir le sien fût traité si différemment du sien même? Quelle gloire pour Jésus-Christ, que tandis qu'une partie de son humanité est glorieuse et divinisée, l'autre fût altérée et corrompue? que tandis que l'une est assise

avec tant d'honneur sur le trône, l'autre demeurât couchée avec opprobre dans le tombeau? que tandis que la chair de Marie, en la personne de Jésus, rend des arrêts, la chair de Jésus-Christ, en la personne de Marie, en souffrit l'exécution; que tandis enfin qu'une portion de cette chair est adorée des anges, l'autre fût ici-bas mangée des vers? Voilà, messieurs, la première raison qui oblige Jésus-Christ d'avancer la résurrection de sa Mère; voilà pourquoi, dit saint Bernard, il a fallu que toute cette chair ait été transportée, et il eût été trop fâcheux d'en concevoir une partie unie au Verbe, et d'en concevoir en même temps une autre unie aux vers: *Tota translata est Mariæ caro, ne pars maneret cum Verbo, et pars cum verme*.

Un prophète, reprochant autrefois aux gentils leur ridicule et superstitieuse adoration, leur disait: Voyez quel est votre aveuglement: vous voulez que je me prosterne devant un tronc d'arbre, et une partie de cet arbre est déjà dévorée par les flammes et réduite en cendres: *Ante truncum ligni procidam, pars ejus cinis est* (Isai., 44).

Or, si Marie n'était point ressuscitée, les gentils ne pourraient-ils pas, ce semble, tourner aujourd'hui ce reproche contre nous? Quoi! vous prétendez, nous diraient-ils, que nous adorons Jésus-Christ de qui la Mère, qui est une partie de lui-même, est en poudre?

Vous voyez donc bien, messieurs, qu'il y allait de l'honneur du Fils de Dieu de la garantir de cette honte; mais je ne sais si vous comprenez aussi aisément combien la perfection de cette sainte créature y est intéressée. Je dis donc que la charité de Marie eût en quelque manière, si l'on peut parler ainsi, été moins parfaite dans le ciel que sur la terre, si son âme y eût été séparée de son corps. L'homme ne saurait avoir toute sa félicité qu'il n'ait toute sa nature; quelque riches que soient les bienheureux dans la gloire, on peut dire qu'ils y sont encore pauvres d'eux-mêmes; s'ils n'ont rien en cet état qui les afflige, du moins n'ont-ils pas tout ce qui les peut abondamment satisfaire; en un mot, ils y désirent leurs corps, et ce désir, si nous en croyons saint Augustin, divise en quelque manière leurs inclinations et retarde la sainte violence de leur amour: *Quia inest eis quidam appetitus corpus administrandi, retardantur quodammodo ne tota intentione pergant in summum bonum*. Ce principe supposé, vous voyez bien ma pensée, qui est que, si Marie n'avait point de corps dans le ciel, son amour y serait retardé comme celui des autres saints; que dis-je, sa condition même y paraîtrait moins heureuse que la leur: pourquoi eût-elle? C'est que la charité de ceux-ci se perfectionne dans le ciel, et que la sienne s'y affaiblirait. Sur la terre, la charité de Marie était sans défaut, sa grâce y était consommée, rien n'était capable de l'empêcher d'être tout entière à Dieu, et dans le ciel il arriverait que la privation et l'absence de son corps divise-

raient son ame et l'empêcheraient de se porter vers ce souverain bien avec la même étendue qu'elle faisait. Quand il ne s'agirait donc que de la perfection de Marie, Jésus-Christ se voyait trop engagé à ne pas remettre la résurrection de son corps ; mais enfin ; outre les raisons qui regardaient le Fils et la Mère, il y en avait d'autres qui nous touchaient.

Marie devait jouir d'une prompte résurrection pour être le gage de la nôtre et pour animer notre espérance. Je sais bien, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, que c'est proprement la résurrection du Fils de Dieu qui fonde l'espérance de la nôtre, et qu'en quelque façon il nous a tous ressuscités avec lui. Je sais bien, pour m'expliquer avec saint Cyprien, que comme le Fils de Dieu a pris toute la chair quand il s'est incarné, et qu'il l'a toute crucifiée avec la sienne quand il est mort, il a aussi ressuscité toute cette chair quand il est sorti du tombeau, et l'a toute portée à la droite de son Père quand il y est monté : *Hominem quem dilexit, quem induit et morte protexit, et ad patrem victor imposuit*. La mort ayant été une fois vaincue dans le chef, doit un jour être détruite dans les membres. Un jour elle sera forcée de rendre nos corps, comme la baleine celui de Jonas, et ce n'est pas tant pour les réduire en corruption qu'elle les retient, que pour les en dépouiller. Mais j'ose dire que ce qui nous fait encore par un surcroît de confiance espérer ce miracle, c'est que Jésus-Christ l'a déjà commencé en faveur de sa Mère. Sa propre résurrection n'était que l'action d'un Dieu sur soi-même : *Sicut Pater habet vitam in semetipso*, disait-il, *sic dedit et filio habere vitam in semetipso* ; c'est l'auteur de la vie qui se la donne, c'est un Dieu qui se ressuscite ; et quelle conséquence que des hommes et de misérables créatures participent à cet avantage ? Mais quand nous voyons que Jésus-Christ, après avoir fondé notre résurrection par la sienne, nous en donne encore un gage par celle de sa Mère ; quand nous voyons un individu en la personne de Marie commencer à jouir du droit acquis à toute l'espèce et se relever du tombeau, ah ! c'est pour lors que nous sommes pleinement persuadés que la vertu du Fils de Dieu, ne demeurant pas renfermée dans son corps, agira sur les nôtres, et que nous devons le remercier avec le prophète de nous avoir sensiblement fait connaître les chemins qui doivent nous conduire à une nouvelle vie : *Notas mihi fecisti vias vitæ*.

A la vérité, il nous avait déjà donné quelques essais de cette merveille pendant sa vie. Comme un sage ouvrier avant que d'entreprendre un grand ouvrage a coutume d'en faire voir un modèle en petit, il nous avait fait juger, par la résurrection du Lazare et de quelques autres, de ce que son pouvoir opérerait dans la résurrection générale ; et, pour m'expliquer avec saint Ambroise, il ressuscita la foi de tout le monde en paraissant seulement ressusciter ce mort de quatre jours : *Non unum Lazarum, sed fidem omnium*

suscitavit. Mais prenez garde, je vous prie, que ces résurrections n'étaient pas durables et glorieuses ; que le Lazare et les autres moururent une seconde fois ; qu'ils ne sortirent du tombeau que pour y rentrer, et qu'ainsi ces miracles, établissant la foi en général de tous les mystères, ne nous insinuaient pas si nécessairement la foi particulière de la résurrection telle que nous l'espérons. Cet avantage, messieurs, était réservé à la mère de Jésus-Christ : elle est la première créature qui soit ressuscitée à la gloire et à l'immortalité ; elle est la première qui soit ressuscitée comme son Fils pour ne plus mourir ; elle est la première sur laquelle, non plus que sur Jésus-Christ, la mort n'a plus d'empire ; et, par conséquent, n'est-ce pas de sa résurrection que nous pouvons tirer de très-favorables conséquences pour la nôtre ? N'est-ce pas en la ressuscitant aujourd'hui que son Fils a ressuscité plus véritablement que jamais la foi et l'espérance de tous les hommes ; et oserais-je même ajouter que, sans ce gage précieux qu'il nous a donné, nous aurions trouvé quelque prétexte de nous défier de ses promesses ?

Tertullien, après avoir fait réflexion sur toutes les faveurs dont Dieu a honoré le corps de l'homme, soit dans la création, soit dans la rédemption, après avoir admirablement remarqué que ce corps a été formé de ses mains, animé de son souffle, muni de ses sacrements, s'écrie comme vaincu et accablé de tant de grâce : *Hæcine non resurget toties Dei* ? Serait-il possible qu'une chair qui appartient tant de fois à Dieu ne ressuscitât pas ? Mais, messieurs, pourquoi tirer la résurrection de nos corps de ce qu'ils ont appartenu à Dieu, si le corps qui a appartenu à Dieu par des titres bien plus nobles que les nôtres, et à qui Dieu même a voulu appartenir à son tour, ne jouissait pas encore de ce privilège ? Quelle espérance pour notre chair, si celle qui est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, l'objet de ses faveurs, le sanctuaire de ses grâces, la chair, en un mot, par laquelle il a eu une mère, était encore la victime de la mort et la proie du tombeau ? Que penserions-nous enfin d'avantageux pour nous, si la personne qui a commencé notre salut n'avait pas déjà commencé à en recueillir les fruits, qui sont la gloire et l'immortalité ? Quoi ! la femme pécheresse aurait été chassée en corps et en âme du paradis, et la première femme innocente n'y serait rentrée qu'à demi ? Les deux sexes auraient été corporellement bannis en la personne d'Adam et d'Eve, de ce séjour délicieux, et les deux sexes n'y seraient pas corporellement remis en la personne de Jésus-Christ et de Marie ? Je ne fais donc pas difficulté de dire que notre espérance languirait sans ce miracle ; il faut que Marie ressuscite avant que saint Paul puisse dire que son Fils a détruit la mort et mis en lumière la vie et l'incorruption : *Destruxit quidem mortem, vitam autem illuminavit et incorruptionem*. Il faut que Marie ressuscite avant que saint Chrysostome et saint Ambroise osent

appeler nos cendres une poudre immortelle et une semence d'éternité : *Pulverem immortalem, semen æternitatis*; il faut enfin que Marie ressuscite avant que Tertullien nous fasse croire que la terre reçoit nos corps en dépôt, qu'elle ne les consume que pour les reproduire, qu'elle ne les dérobe que pour les garder : *Terra de fraudatrice servatrix*. Mais aussi, après que Jésus-Christ a rendu cette justice à sa mère, après que ce Fils reconnaissant l'a honorée tout entière, en la glorifiant dans son corps et dans son âme, il n'y a point de chrétien dont la foi ne se confirme, dont l'espérance ne se réveille, qui, plein de confiance et tout transporté de joie, ne se promette de suivre un jour Marie dans sa résurrection, et d'être attiré après elle : *Trahe me post te*. Il est vrai, messieurs, qu'en même temps que Jésus-Christ et sa mère nous font espérer un si grand avantage, nous nous mettons souvent, qui le croirait? hors d'état d'y avoir jamais part et d'en jouir. Nous reconnaissons la puissance de Dieu touchant la résurrection; nous consentons à cette merveille, nous en souhaitons même l'accomplissement, parce qu'il nous est honorable, et avec tout cela nous sommes souvent assez malheureux pour nous y opposer, pour démentir notre foi, pour ruiner notre espérance, pour faire, en un mot, contre nous ce que les Juifs attentèrent malheureusement contre Jésus-Christ : *Misera et sibi semper inimica mortalitas dolet se mori, ne resurgere possit oppugnat*, dit excellemment saint Pierre Chrysologue. Ce misérable mortel est toujours ennemi de lui-même, ayant regret de mourir pour combattre contre sa résurrection.

Mais savez-vous en quoi les Juifs s'opposèrent à la résurrection du Fils de Dieu? C'est qu'au lieu d'ouvrir eux-mêmes son tombeau et de faciliter autant qu'ils le pouvaient les moyens de l'en faire sortir pour ressusciter avec lui, ils en scellèrent l'entrée et y mirent des gardes : *Sepulchrum enim aperire convenerat, et ad resurgendum quicquid erat facilitatis afferre*. A la vérité, nous ne saurions plus former la même opposition que les Juifs à notre résurrection; nous n'avons plus lieu d'entreprendre, comme ces malheureux, d'en ruiner l'espérance en nous opposant à celle de Jésus-Christ ou de sa mère, en fermant leurs tombeaux; mais si ce moyen de nous nuire nous manque, ah! que nous en trouverons d'autres plus assurés! Ce fut en vain que les Juifs s'opposèrent à la résurrection de Jésus-Christ, et croiriez-vous que nous trouvons le secret de mettre des obstacles invincibles à la notre? Ces pernicieuses habitudes dans lesquelles nous vieillissons, ces détestables coutumes que nous avons de pécher, et qui commencent malheureusement à devenir des nécessités; ne sont-ce pas autant de pierres dont nous fermons nos tombeaux, et qui nous les rendront enfin, selon le prophète, des maisons éternelles? Je sais que les pécheurs ressusciteront aussi bien que les saints, mais trouvez bon que je ne compte pas pour résurrec-

tion celle qui ne sera qu'à la mort et à l'enfer : *Non resurgent impii in judicio*; trouvez bon que, n'en reconnaissant point de véritable avec l'Evangile que celle qui sera à la vie et à la gloire, je me plains absolument des obstacles que la plupart des chrétiens mettent à leur résurrection, de l'impuissance où ils se mettent par leurs désordres de suivre jamais Jésus-Christ et sa Mère dans ce glorieux état. Est-ce disposer son corps à l'incorruption, que de le souiller de gourmandise et d'impureté? Est-ce mettre sa chair en état de suivre celle d'une vierge, que d'en faire une chair brutale et de l'appesantir par cent inclinations grossières? N'est-ce pas rendre nos corps incapables des qualités glorieuses qui leur sont promises, que de les abandonner honteusement à toutes les passions des bêtes? *Misera et sibi semper inimica mortalitas*. Misérables mortels qui appréhendent le tombeau, et qui refusent d'en sortir! qui ont l'espérance de la résurrection et qui la ruinent; qui reçoivent aujourd'hui un gage de cette merveille en la personne de Marie, et qui par leur opposition n'en verront jamais l'accomplissement en eux. Oui, Vierge sainte, nous sommes en danger de voir inutile l'assurance que vous nous donnez aujourd'hui de notre résurrection par la vôtre, si vous n'avez encore la charité de rompre les obstacles que nous y mettons, et si, nous tirant impérieusement du tombeau de nos crimes, vous ne nous rendez capables de vous suivre et de sortir un jour glorieux de celui de notre mort : *Trahe me post te*. La troisième qualité que vous portez aujourd'hui vous engage à nous rendre cet office; vous êtes l'exemple de notre mort; vous êtes le gage de notre résurrection; mais vous êtes encore le moyen de notre béatitude. Et c'est ce qui me reste à vous montrer dans mon dernier point.

III. — Si c'est une présomption de vouloir parler de la gloire du moindre des saints qui jouit de Dieu dans sa béatitude, quelle témérité serait-ce de prétendre expliquer celle qu'y possède Marie, la reine des saints? La conception d'un Dieu dans ses chastes entrailles est infiniment au-dessus de nos paroles et de nos pensées; mais, dans le sentiment de saint Bernard, la possession de ce même Dieu par sa gloire n'est guère moins ineffable et incompréhensible : *Christi generationem et Mariæ assumptionem quis enarrabit*? L'union de Jésus avec le corps de Marie par l'incarnation ne se peut concevoir, personne n'en doute; mais, si vous y prenez garde, l'union de Jésus avec l'âme de Marie par la béatitude ne se peut guère mieux comprendre.

Cependant, quoique nous ne puissions concevoir cet état de grandeur et de puissance dont elle jouit, je crois que nous pouvons nous en figurer quelque chose par deux grandes conjectures; je veux dire par les choses qu'elle a faites en ce monde avant que d'en sortir, et par celles qu'elle y fait tous les jours depuis qu'elle en est sortie;

ou, si-vous voulez que je m'explique autrement, par les grâces qu'elle a reçues pendant sa vie, et par celles qu'elle distribue depuis le moment de sa glorieuse Assomption.

Pour ce qui est des grâces qu'elle a reçues, s'il est vrai que la vie de l'homme est comme l'enfance de son éternité, et si les grâces qu'on découvre en lui sur la terre sont en quelque manière des traits lumineux et de favorables préjugés de ce qu'il doit être un jour, ah! que Marie est éclatante dans le ciel; ah! que cette reine y est élevée sur un beau trône, et de combien de rayons de gloire n'y est-elle pas couronnée, elle qui, seule entre les pures créatures, a reçu la plénitude du divin Esprit, sur qui seule la vertu du Père éternel, comme une ombre féconde, est descendue, dans qui seule a été opéré, non-seulement le plus grand de tous nos mystères, mais encore le plus fécond en bénédictions et en grâces.

Oui, Vierge sainte, si les autres filles d'Adam ont amassé des trésors spirituels et de grands fonds de mérites, il faut dire à votre louange que vous les avez surpassées toutes: *Multæ filiæ congregaverunt sibi divitias, tu supergressa es universas.* Vous n'avez jamais été sujette comme elles au péché d'origine; jamais l'haleine du serpent n'a corrompu l'innocence de votre âme; jamais les grâces que vous avez reçues n'ont été oisives et inutiles en votre personne. Au contraire, comme vous en avez eu la plénitude, vous en avez toujours rempli les dimensions; vous avez toujours par une sainte usure grossi ces trésors et rempli ces magasins, et ce n'a été que par le poids de votre amour et de vos vertus que vous êtes morte, comme ces fruits qui, sans être cueillis par une main étrangère, tombent d'eux-mêmes de l'arbre qui les porte, quand ils sont arrivés à une parfaite maturité. Si donc la gloire se mesure par rapport à la grâce, si la grâce se donne par rapport au ministère, si jamais ministère n'a été aussi glorieux que le vôtre, et si jamais personne n'y a répondu avec autant de fidélité, si, dis-je, cela est ainsi, combien grande doit être votre gloire, l'étendue de votre pouvoir et l'efficace de votre médiation? On dit que les Egyptiens tiraient un favorable augure de l'abondance des fruits que leur terre doit produire, quand ils voient que le Nil a rompu ses digues naturelles par une ample inondation; mais à notre égard, nous pouvons sans nous tromper tirer des conjectures plus sûres de la gloire de la sainte Vierge, de ses grandes miséricordes et de son admirable pouvoir, par ce prodigieux débordement qui s'est fait sur sa personne des eaux de la grâce.

Car si la théologie nous permet de juger par là de sa gloire, notre expérience nous oblige de n'en pas tirer une preuve moins forte de la multitude des faveurs et des grâces qu'elle nous distribue. On dirait que Jésus-Christ ne veut plus nous en faire aucune que par ses mains; qu'elle est devenue,

comme parle saint Jean Damascène, toute à nous, et, que semblable à une douce pluie qui enrichit les terres sur lesquelles elle tombe, Marie, s'accommodant à nos différents besoins, répand sur l'Eglise toutes les grâces qui lui sont nécessaires pour son salut! *Omnibus omnia facta est.*

A ces paroles, ne vous imaginez pas que le pouvoir de Jésus-Christ en soit diminué; que la Mère faisant tout, le Fils ne fasse rien, ou qu'il ne puisse rien faire sans elle. Non, non, c'est par amour et non par nécessité que Jésus-Christ emploie sa Mère; bien loin qu'il fasse moins par elle, il en fait en quelque manière davantage, c'est-à-dire que non-seulement il fait avec elle tout ce qu'il ferait seul, mais qu'il le fait par elle en l'associant à son action et l'honorant de son pouvoir.

C'est par ces raisons, tirées des saints Pères, que nous pouvons dire que Marie fait tout depuis qu'elle est au ciel, où elle est élevée comme une cause bienfaisante et universelle; en sorte que, comme dans la nature le soleil produit l'homme avec l'homme, le feu avec le feu, dans la grâce elle concourt avec chaque prédestiné à son salut propre, et reçoit de Jésus-Christ le pouvoir de contribuer à notre béatitude. Comme j'ai déjà donné beaucoup d'étendue aux deux premières parties de ce discours, il me reste trop peu de temps pour vous expliquer ce que j'avais à vous dire sur ce sujet; c'est pourquoi je me contenterai de vous en laisser simplement quelques preuves.

La sainte Vierge est dans le ciel un grand moyen de notre béatitude en deux manières. En premier lieu, à cause de sa dignité; et en second lieu, à cause de sa charité: à cause qu'elle est Mère de Dieu, voilà sa dignité; à cause qu'elle est Mère des hommes, voilà sa charité. Je dis à cause de sa dignité de Mère de Dieu, parce qu'il est certain, selon tous les Pères, que Dieu ayant donné par Marie le plus précieux de tous les biens, qui est son propre Fils, il l'a établie, par une conséquence nécessaire, dispensatrice de tous ceux qui en dépendent. C'est pourquoi ils ne font pas de difficulté de lui appliquer ce que dit saint Paul du Père éternel: *Cum illo omnia nobis donavit*, qu'elle nous a donné toutes choses avec Jésus-Christ; et saint Cyrille en paraît si persuadé, au concile d'Ephèse, que dans une harangue qu'il y a faite en son honneur il ose bien lui attribuer la manifestation de la Trinité, la publication de l'Evangile, la conversion du monde, la défaite et la ruine de l'enfer.

Or, il est constant que la principale grâce qui nous ait été acquise par Jésus-Christ, c'est celle du salut, c'est l'entrée du ciel, c'est la jouissance de Dieu. Ne doutez donc pas que cette grâce ne soit aussi l'ouvrage particulier de Marie; son office comme Mère de Jésus-Christ, disent ces Pères, étant de nous donner Jésus-Christ et de nous donner à Jésus-Christ. Ne confondez pas, je vous prie, ces deux choses; Marie nous donne à Jésus-Christ comme ses membres, et elle nous in-

corpore à lui comme les autres parties de la nature dont elle l'a revêtu ; mais elle nous donne aussi Jésus-Christ comme notre chef, et, après notre mort, elle nous met en possession de sa vue et de sa gloire.

N'est-ce pas cet admirable pouvoir que l'Eglise reconnaît tous les jours dans ses prières, lorsqu'elle lui dit : *Et Jesum benedictum, fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*. Montrez-nous, Vierge sainte, en sortant de l'exil de ce monde, montrez-nous Jésus, ce fruit béni de vos entrailles. Belles paroles, messieurs, et qui vous apprennent comme dans la béatitude voir et posséder sont une même chose ; l'Eglise ne prie Marie de vous montrer Jésus-Christ que parce qu'elle reconnaît qu'elle a le pouvoir de nous le donner.

Que si elle est de la sorte le moyen de notre béatitude par son pouvoir, et en qualité de Mère de Dieu, elle ne l'est pas moins par sa volonté et en qualité de notre Mère. Est-ce à cause qu'elle est élevée au plus haut degré de gloire et comme tout absorbée en Dieu qu'elle oublierait notre salut, dit le savant Pierre Damien : *Numquid quia Deificata, ideo nostræ salutis oblita* ? Car, si cela était ainsi, ne pourrions-nous pas prendre la liberté de lui représenter ce que Mardochée dit autrefois à Esther ? Est-ce que vous possédez inutilement les bonnes grâces d'Assuérus ? est-ce que vous oublierez un peuple qui doit vous être si cher, et que vous vous souciez peu de sa vie, pourvu que vous ayez la vôtre sauve ? Au contraire, qui peut répondre que vous n'êtes reine d'un vaste empire qu'afin que, touchée de la misère de votre nation, vous l'assistiez de votre pouvoir ?

Mais pourquoi représenter toutes ces choses à Marie, qui nous a déjà donné son cœur, dit Pierre Damien, qui plus elle a de gloire, plus elle se croit obligée de nous en faire goûter les fruits, qui, à l'exemple de Jésus, ne monte, ce semble, au ciel qu'à dessein de nous faire de grands dons ; et comme le plus considérable de tous ces dons c'est la grâce de la suivre, ah ! que n'emploie-t-elle pas pour nous la procurer ! Elle nous donne ses mérites, ses prières, son intercession ; elle nous présente ses mamelles pleines du lait de sa miséricorde, dit un autre savant Cardinal ; (*Hugo Cardinal. in c. XXXVII. Cant.*) elle nous ouvre enfin son cœur, et il n'y a point d'artifice dont elle ne se serve, tantôt pour fléchir la colère du père, tantôt pour exciter la compassion du fils, tantôt, enfin, pour vaincre notre propre dureté. En un mot, c'est elle qui, par son immense charité, rend aux hommes toute sorte de secours. Sont-ils ennemis de Dieu ? elle leur procure leur paix. Sont-ils en danger de se perdre ? elle leur obtient des grâces de conversion et de salut. Sont-ils coupables ? elle travaille à leur amnistie. Sont-ils même près de se désespérer ? elle les rassure et elle intercède si puissamment pour eux auprès de son Fils, qu'il leur fait miséricorde : *Impetrat pacem inimicis, salutem perditis, indulgentiam reis, misericordiam desperatis*.

Il ne vous manque donc rien, Vierge sainte, pour achever l'ouvrage important de notre salut ; et, s'il se trouve de l'opposition à l'accomplissement de vos charitables desseins, nous avouons qu'elle vient toute de notre part ; mais que cette résistance ne vous rebute pas ; plus nous apportons d'obstacles à notre bonheur, plus vous avez de gloire à nous le procurer. Ces saintes filles, dont la profession particulière est de vous honorer dans votre triomphe, sont toujours prêtes à vous y suivre, et il ne faudra point employer d'effort extraordinaire pour les obliger de marcher après vous. Mais pour nous, Vierge sainte, pour nous qui, par de malheureux engagements, pouvons n'être pas si libres, brisez nos chaînes, enlevez-nous de vive force ; si nous refusons de vous suivre comme notre reine, triomphez de nous comme notre conquérante : *Trahe me post te*.

Après tout, nous ne nous plaindrons jamais que ces amoureux efforts fassent tort à notre liberté ; quelque puissantes que soient les grâces dont vous nous attirerez, nous reconnaitrons qu'étant toujours douces, elles ne nous feront pas plus de violence qu'en font des parfums agréables à ceux qui les suivent : *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum* : rendez-vous enfin, Vierge sainte, maîtresse de nos cœurs, afin que nous puissions imiter la sainteté de votre mort, espérer la gloire de votre résurrection, et enfin participer même aux joies de votre béatitude où nous conduise, etc.

PANEGRYRIQUE

DE SAINT BERNARD.

Fuit vir potens in opere et sermone coram Deo et omni populo.

Il fut puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple (S. Luc, chap. II).

Madame, ce sont là les nobles termes qu'employèrent autrefois les deux pèlerins d'Emmaüs, pour faire en abrégé l'éloge de Jésus-Christ : et ce sont ceux-là mêmes dont je crois, après un grand cardinal (*Cardinal. Baron. in vita D. Bernard*), avoir droit de me servir pour vous faire aujourd'hui le panegyrique de saint Bernard. A ce grand nom que je viens de prononcer, représentez-vous un homme d'un rare et extraordinaire mérite qui, soit dans sa vie privée, soit dans sa vie publique, soit dans sa contemplation et dans son désert, soit dans son ministère et ses glorieuses occupations, a toujours été l'une des plus fidèles et des plus parfaites images de Jésus-Christ. Un homme qui, comme lui, a joint l'autorité de sa doctrine à la sainteté de ses exemples, la force de l'action à celle de la voix, un souverain pouvoir à une innocence irrépréhensible, et qui, toujours grand devant Dieu et devant les hommes, a été également puissant en œuvres et en paroles : *Fuit vir potens opere et sermone*.

Si Jésus-Christ n'a presque point reçu de gloire dont il n'ait fait part à ses disciples autant qu'ils étaient capables de la recevoir, on peut dire qu'il a pris plaisir de renfermer

ses perfections et ses grandeurs dans ce riche chef-d'œuvre de ses mains, que, partageant ses dons comme il lui plaisait : *Dividens singulis prout vult*, il a voulu que Bernard en reçût la plénitude, le favorisant des grâces de la solitude sans le priver de celles de la société, le rendant admirable dans le cloître et dans les conciles, dans les cours des rois et dans celles des souverains pontifes; lui donnant enfin non-seulement ce mérite secret et intérieur qui ne paraît que devant lui, mais ces ornements extérieurs qui éclatent devant les hommes, pour en faire par ce différent assemblage de vertus un saint, en quelque manière, universel.

Il le mena dans le désert, et il y devint le modèle des religieux. Il l'employa dans les affaires de l'Eglise, et il en fit le fléau des hérétiques. Il le conduisit même à la cour et il l'établit, si je puis me servir de ce terme après l'Ecriture, le Dieu de rois : *Fuit vir potens in opere et sermone coram Deo et omni populo*. Voilà cet homme puissant en actions et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Voilà en même temps le sujet de tout mon discours, ne pouvant, ce me semble, rien dire de plus grand en sa faveur, qu'en vous le représentant comme l'exemple du cloître, l'oracle de l'Eglise, le censeur de la cour, dans les trois parties de l'éloge que je lui consacre, après avoir demandé les lumières du saint Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

I. Madame, la guerre des saints est si différente de celle des princes de la terre, que la fuite, qui paraît à ceux-ci directement opposée à leur victoire, est aux autres un sûr et aisé moyen pour y parvenir. La douceur de leurs ennemis étant plus redoutable que leur cruauté, ils croient plutôt devoir s'en éloigner que les attendre; et comme on a dit que ceux qui se battaient contre les Amazones détournaient la tête en donnant le coup, de peur que la beauté de leurs ennemies ne retint leurs bras, les chrétiens de même, étant aux prises avec le monde, sont obligés de lui tourner le dos pour se défendre de ses charmes, et peuvent ainsi, sans déshonneur, mettre leur salut dans leur fuite.

Quelque glorieuse que soit ainsi la retraite dans le christianisme, il faut cependant remarquer que celle de la plupart des religieux n'est utile qu'à eux seuls. Ils donnent ordinairement peu de connaissance de leur dessein, ils se dérobent à petit bruit et s'imaginent faire assez, quand pour conserver leur innocence ils se soustraient aux exemples domestiques qui la combattent, et qu'ils se retirent secrètement, selon le conseil du prophète, de la domination d'un père ou d'une mère : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero.*

A Dieu ne plaise que j'entreprenne de blâmer cette conduite, j'honore cette sorte de retraite, qui ne saurait être, après tout, que très-prudente et très-sainte; mais je ne crois pas avoir tort de trouver celle de saint Bernard plus illustre, et je m'assure qu'on en-

trera dans mon sentiment, quand on saura que cet homme se fit accompagner, en fuyant le monde, de tous ceux qu'il y avait connus, et que l'exemple de ce religieux peupla le cloître avant que de l'édifier. En effet, Bernard est du nombre de ces âmes généreuses qui, étant fermes dans leur dessein, n'appréhendent pas que la connaissance qu'elles en donnent en empêche l'exécution; il informe ses amis de sa retraite, il la découvre à ses parents, et, bien loin de céder aux efforts que sa famille pourrait faire pour le traverser, il force sa famille même à le suivre et à l'imiter. Cette merveille, chrétiens, ne saurait vous être inconnue : ses frères, ses sœurs, ses oncles, son père même se désabusent du monde à son exemple; ce jeune homme est assez puissant en œuvres et en paroles pour persuader les vieillards : *Ut senes ejus prudentiam doceret* (*Psal. CIV*), et Bernard mourant au siècle n'y laisse rien qui soit capable de l'y faire revivre.

Le Fils de Dieu n'a cru rien prêcher aux hommes de plus difficile que d'abandonner leur famille pour le suivre, et, leur voulant faire acheter chèrement la qualité de ses disciples, il ne leur a proposé que de renoncer dans le monde à celles de frère et d'ami. Il a même joint les promesses à ce conseil pour en adoucir la difficulté, et il ne fait pas moins espérer qu'une vie éternelle à ceux qui souffriront pour lui cette séparation temporelle. Les docteurs de l'Eglise, suivant la pensée de Jésus-Christ, ne recommandent rien tant aux enfants qui veulent quitter le monde que de ne se pas laisser fléchir aux larmes de leurs mères ou aux tendresses de leurs pères; ils disent que c'est piété que de leur désobéir en cette occasion, que c'est les aimer que les haïr de la sorte; et saint Grégoire, s'expliquant plus hardiment, assure que le seul secret de s'unir étroitement à Dieu, c'est de s'éloigner de ses parents : *Extra cognatos quisque ac proximos debet esse, si vult omnium parenti verius jungi.*

Oserai-je dire que ces conseils, tout difficiles qu'ils paraissent, ne sont que pour des âmes moins généreuses que saint Bernard, et que nous remarquons dans la retraite de ce solitaire quelque chose encore de plus glorieux que le détachement de ses proches? Ce grand homme a plus fait, ce semble, que l'Evangile n'exigeait de lui. Il n'a pas seulement brisé les chaînes qui l'unissaient à sa famille, il a brisé celles qui unissaient sa famille même au monde; il n'a pas seulement quitté son père et ses frères comme un fugitif, il s'en est fait suivre comme un vainqueur, et, plus heureux que ces capitaines qui ne triomphent de leurs ennemis qu'en les exterminant, il ressemble plutôt à ceux qui obligent leurs adversaires à prendre leur parti : *In jura victoria transeunt.*

Non, chrétiens, ce n'est pas ici que Jésus-Christ est venu séparer le père d'avec l'enfant, ni le frère d'avec la sœur, puisqu'il les unit par la grâce plus étroitement qu'ils ne l'étaient par la nature, et qu'il les transporte

tous ensemble du siècle dans la solitude. Qui n'admira la conduite de Dieu sur le saint que je prêche, et le puissant exemple que donna sa retraite, en tirant son père avec lui des dangers du monde, infiniment plus pieux que celui qui, dans l'embrasement de sa ville, porta son père sur ses épaules : *Patrem fert humeris, venerabile onus*.

La famille de ce religieux ne profita pas seule de sa retraite, elle fut exemplaire à toute l'Europe, et à voir le nombre infini de personnes qui le suivirent dans son cloître, on eût cru qu'il avait dessein de dépeupler le monde en le quittant. Figurez-vous, avec le prophète, un feu naissant qui s'attache d'abord à ce qui lui est proche, pour se répandre ensuite sur ce qui lui est éloigné : *Sicut ignis qui comburit sylvam, et sicut flamma comburens montes* (Psal. LXXXII). Représentez-vous des flammes qui s'étendent d'abord sur des sujets voisins disposés à les recevoir, et qui s'étant après poussées plus loin par le secours des vents, brûlent les arbres, consomment les montagnes, et font un embrasement universel de tout ce qu'elles rencontrent : c'est une image de ce qui se passe dans la vocation de saint Bernard.

Le feu sacré que Dieu avait allumé dans son cœur se communique d'abord à ses parents, à ses amis, à tous ceux dont il se trouve environné ; mais ce feu étant porté par le souffle adorable de l'esprit de Dieu, jette enfin des étincelles dans des cœurs plus éloignés ; les princes quittent leurs Etats, les régents de France et de Suède abandonnent le gouvernement de ces royaumes, les Hildebert, les Geoffroy remettent leurs évêchés entre les mains du pape, un peuple de princes et de prélats, toutes sortes de conditions, touchées de la retraite de notre saint, viennent apprendre de son exemple dans un cloître à vaincre leurs passions et à mortifier leurs sens.

Et certes, il faut avouer qu'ils ne pouvaient trouver un modèle plus excellent pour leur dessein. Car s'ils voulaient régler leurs regards, devaient-ils imiter un autre homme que celui qui punissait ses yeux pour avoir regardé le visage d'une femme ; qui leur interdisait les objets les plus innocents, de peur qu'ils n'en trouvassent de criminels, et qui croyait n'en être jamais plus fidèlement servi que quand ils pleuraient ses péchés ? S'ils voulaient apprendre à garantir leurs oreilles du tumulte et du bruit, pouvaient-ils consulter un maître plus expérimenté que celui qui n'entendait que ce qu'il voulait ? qui, pour prêter à Dieu toute son attention, ne conversait presque plus avec les hommes, et qui, ne s'occupant que des choses du ciel, n'avait plus d'oreilles pour celles de la terre ?

S'ils cherchaient à se défendre du plaisir qui est inséparable du manger, ah ! il leur était impossible de s'instruire de ce secret dans une autre école que dans celle de saint Bernard, qui, par la rigueur et le nombre de ses jeûnes, avait fait mourir son goût, qui n'avait plus de discernement pour les vian-

des, qui prenait à toute heure une liqueur pour une autre, et qui, selon son aveu même, faisait son supplice de la table, dont les autres font leur plaisir.

Enfin, si ses disciples appréhendaient d'être distraits dans les compagnies où la charité les pouvait engager, ils n'avaient qu'à se servir de l'artifice admirable de leur maître, qui s'était fait une solitude de cœur qu'il portait toujours avec lui, qui était le plus souvent seul au milieu de la foule, et qui conservait l'esprit d'un ermite dans le palais des rois. Ce n'est point un miracle que je lui attribue sans fondement, je ne fais que répéter les termes dont l'Historien de sa vie s'est servi pour l'exprimer : *Solitudinem cordis ipse sibi efficiens et secum circumferens, ubique solus erat*.

Si bien que le cloître n'avait point besoin d'autre instruction que de l'exemple de Bernard : ce solitaire était une loi vivante de la religion, et, semblable à Abraham, dans lequel Philon dit que les commandements de Dieu se faisaient lire longtemps avant que Moïse les eût proposés (*Philo Judæus, lib. de Abraham*), il édifiait les religieux par ses actions avant de les instruire par ses paroles : *Potens opere et sermone*.

Saint Augustin est admirable dans la remarque qu'il fait que l'Ecriture ne se contredit point, nous assurant tantôt que les cieux sont les ouvrages de la parole de Dieu, et tantôt nous disant qu'ils sont les ouvrages de sa main, parce que, dit-il, la parole et la main en Dieu sont une même chose, et que sa puissance paraît également, soit qu'il parle, soit qu'il agisse : *Quod manu, hoc verbo, quod verbo, hoc manu*. Voici, chrétiens, un prodige qui imite en quelque chose celui de la création ; l'ordre de saint Bernard est l'ouvrage de sa parole et de sa main, ce bel édifice est fondé sur sa parole et sur son exemple, et ce grand saint est, comme Dieu, puissant en ces deux choses : *Potens opere et sermone*.

Avec ces charmes je lui vois attirer dans Clervaux jusqu'à sept cents religieux, qui tous dans leurs différentes vertus portent gravés les traits et la ressemblance de leur père. *A l'odeur de ses parfums je vois courir après lui* cent-soixante troupes qui, de son vivant, peuplent autant de monastères et le reconnaissent pour leur maître. Un peu plus loin de ce saint homme, mais pourtant encore sur ses pas, je vois marcher une infinité de personnes religieuses qui, depuis plus de cinq siècles ont heureusement édifié l'Eglise par leur sainteté ou par leur doctrine. Enfin, que dirai-je davantage ? *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat* (*Apocal., VII*). L'exemple de Bernard a eu tant de force et d'efficace, que je le vois suivi dans le cloître d'une foule innombrable de toutes sortes de personnes ramassées de tous les endroits de la terre, de toutes langues, de tous pays, de tout âge et de toutes conditions.

Je vous y vois aussi, saintes épouses de Jésus-Christ, je vous vois, à la suite de ce saint patriarche, touchées si fortement de ses

exemples, que vous n'avez point encore aujourd'hui d'autres mouvements que les siens. Quoique vous soyez de ses derniers enfants par rapport au temps, on peut dire que vous êtes encore des premiers par votre ferveur, par l'exactitude à garder votre règle, à vous assujettir à vos pieuses pratiques et à continuer vos saints exercices.

Voilà, chrétiens, ce que peut l'exemple du grand saint Bernard dans le cloître et sur les personnes religieuses. Mais quoi ! personne dans le monde n'en sera-t-il touché ? Verrez-vous passer cette armée triomphante à la suite de ce capitaine, sans vouloir vous y joindre ? Ah ! n'aurons-nous point la même jalousie que le plus jeune des frères de notre saint, qui, voyant tous ses frères lui laisser leurs biens, pour entrer dans la religion, s'écria aussitôt : Quel partage me faites-vous ? vous prenez le ciel et vous me laissez la terre !

Je ne dis pas, chrétiens, que vous entriez tous dans le cloître à la suite de saint Bernard, votre faiblesse ou votre condition vous en empêchent ; mais quelle excuse pouvez-vous avoir de ne pas suivre les exemples que saint Bernard vous donne de mortification, de pénitence, d'austérité ? Est-ce que dans le monde ces vertus ne vous sont pas du moins aussi nécessaires que dans la religion ? Dans le monde n'avez-vous pas, au contraire, plus de tentations à vaincre, plus de périls à éviter, plus de crimes et d'omissions à expier ? Non, non, mes frères, ne vous flattez pas de croire que, pour être dispensés dans le siècle de porter l'habit ou de garder les constitutions de la religion, vous soyez exempts d'en prendre entièrement l'esprit. Les préceptes ne sont pas si fort éloignés des conseils que vous vous l'imaginez ; je soutiens même que vous ne sauriez guères observer ceux-là avec l'exactitude de l'Evangile, que vous n'entriez un peu dans la pratique de ceux-ci. Et pour finir ce point, que je pousse insensiblement trop loin, souvenez-vous seulement de cette étrange parole que saint Paul adresse à tous les chrétiens sans distinction : *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus* (II Cor., X) ; que, quoique vous viviez dans la chair, vous êtes pourtant indispensablement obligés de combattre et d'agir selon d'autres lois que celles de la chair.

Mais il faut que notre grand saint sorte lui-même de son cloître pour vous l'apprendre. Que dis-je ? il le va apprendre aux personnes les plus élevées de l'Eglise. En effet, messieurs, saint Bernard, après avoir été le modèle des religieux, devint le maître des prélats ; après avoir animé les premiers par ses actions, il fortifia les seconds de sa doctrine ; en un mot, après avoir été l'exemple du cloître, il devint l'oracle de l'Eglise. C'est le sujet de mon second point.

II. — Quoique l'autorité des évêques soit souveraine dans l'Eglise, et que n'étant autre que celle de Dieu, elle ne relève aussi d'aucun homme, néanmoins il est quelquefois arrivé que Dieu même l'a comme diminuée, et qu'il a pris plaisir d'en faire passer une

partie en des mains étrangères. Car, soit qu'il ait voulu apprendre pour lors aux prélats qu'ils étaient dépendants et qu'ils avaient reçu de lui ce qu'il pouvait suspendre en eux, soit qu'il agisse comme les rois qui affaiblissent souvent l'autorité des grandes charges par de nouvelles créations, de peur que ceux en qui une si grande autorité serait renfermée ne vinssent à s'oublier et à se méconnaître, nous voyons qu'il a quelquefois affaibli le pouvoir des prélats en leur opposant de simples hommes plus puissants qu'eux, et que, comme dans la création du monde il fit subsister pendant deux jours la lumière hors du soleil, afin de faire savoir à toute la nature que cet astre ne la tenait que de sa main, il a quelquefois voulu faire subsister l'autorité épiscopale dans des hommes qui n'étaient point évêques, afin de faire ressouvenir ceux qui sont revêtus de cette qualité qu'ils l'ont reçue de sa bonté.

Il en usa de la sorte dans l'ancienne loi. Aaron était le grand prêtre qui soutenait proprement l'autorité de Dieu, qui pouvait seul en son nom faire grâce aux hommes, comme ayant une pleine juridiction sur les âmes des Israélites ; cependant Moïse, qui n'a pas sa dignité, a plus de puissance. Aaron n'agit, ce semble, que par lui et n'est que son interprète ; reçoit-il les ordres de Dieu ? ce n'est que par l'entremise de son frère : *Pone verba mea in ore ejus* (Exod., IV). Parle-t-il au peuple ? ce n'est qu'après que Moïse lui a expliqué les intentions du ciel : *Erit os tuum* (Ibid.). Donne-t-il quelque espérance aux Israélites et les assure-t-il que le Dieu de leurs pères veut être leur libérateur ? il faut que son frère confirme ses paroles par des prodiges. Enfin, Moïse est le maître d'Aaron, et, quoiqu'il lui soit inférieur en dignité, il lui est supérieur en puissance.

Il me semble, messieurs, que cette ancienne conduite de Dieu était une image de celle qu'il fait éclater dans le siècle de saint Bernard. Ce grand homme n'est point évêque, et cependant il est le maître des évêques ; c'est lui qui règle le monde chrétien par ses lettres ; c'est lui qui dresse les canons dans les conciles, qui étouffe les schismes par sa doctrine et par sa prudence, et qui, confirmant par des miracles tous ces différents effets de sa parole, est effectivement l'oracle de l'Eglise : *Potens in opere et sermone*.

Encore les oracles de l'antiquité étaient-ils souvent muets. Comme ils n'avaient qu'un esprit étranger qui venait et qui se retirait à sa volonté, qui soufflait et qui retenait son haleine quand il lui plaisait, leurs réponses n'étaient pas toujours prêtes ; mais pour l'admirable saint Bernard, c'est un oracle toujours en état d'être consulté ; l'esprit de Jésus-Christ, qui aime à se reposer sur les humbles, comme dit Isaïe, ne cessa jamais d'animer et de faire parler ce modeste abbé pour le bien de son Epouse. Qui ne sait que ses décisions firent de son temps les règles de la créance commune, et que l'Eglise ne vit point former de doute parmi ses en-

fants en matière de doctrine, de discipline ou de morale, dont elle ne leur enjoignit d'attendre les résolutions de sa bouche?

Mais, afin de vous prouver par quelque détail une vérité si honorable à ce grand homme, voyez-le dans le concile de Sens charger de confusion un philosophe ennemi de nos mystères. Considérez-le dans celui de Reims, victorieux d'un prélat qui ne jugeait pas exactement de la simplicité de Dieu; observez-le à Toulouse relevant la foi des catholiques, qu'un apostat y avait abattue; estimez-le déclamant contre un ecclésiastique qui unissait une qualité séculière avec celle de doyen d'un chapitre. Admirez-le exhortant un évêque de Genève à faire suivre son élection du mérite qui ne l'avait pas précédée. Mais tremblez, chrétiens, lorsque vous lui entendez représenter aux souverains pontifes leurs défauts, leur dire qu'ils ne sont pas tant les maîtres que les directeurs de l'Eglise, qu'ils en ont plutôt la conduite que l'empire; respectez-le enfin quand il appuie tous ses oracles par des prodiges, quand il guérit les incrédules à Sarlat, aussi bien que les fidèles, quand, opérant ses miracles en présence des papes, il paraît plus puissant dans l'Eglise que ces vicaires de Jésus-Christ, et que, partageant avec eux l'apostolat, il en prend le pouvoir quand il leur en laisse la dignité.

Il est vrai que ce pouvoir ayant particulièrement éclaté dans la promotion d'Innocent II et dans la ruine du schisme de Pierre de Léon, je ferais tort à sa gloire d'en taire les circonstances. Après la mort d'Honoré II, les cardinaux assemblés pour l'élection d'un pape ne purent s'accorder; les uns, en plus grand nombre, nommèrent Innocent, les autres, s'engageant dans un horrible attentat, élurent Pierre de Léon, et tous se préparèrent à soutenir fortement leur choix. Ce schisme divisa tous les souverains, partagea tous les prélats, troubla la paix de l'Eglise. La France, qui n'a jamais révé de monstres dans la chaire de saint Pierre, ne s'était point encore déclarée, et son roi aussi bien que ses évêques, n'étant pas exactement informés de la vérité, étaient en suspens. Enfin, pour terminer une affaire de cette importance, on assemble un concile, le roi avec les princes s'y trouvent, les évêques de France s'y rendent.

Mais pour quelle délibération pensez-vous que toutes ces puissances ecclésiastiques et séculières soient assemblées? quel succès, à votre avis, aura ce concile? Ecoutez, chrétiens, la chose du monde la plus glorieuse pour notre saint. Il n'y eut qu'une seule conclusion dans cette grande assemblée; tous ces princes, tous ces prélats remirent la nomination du pape légitime au jugement de Bernard; ils attendirent de sa bouche seule la décision d'une affaire qui partageait le monde chrétien. Ce grand saint fut donc lui seul, dans ce concile, l'organe du Saint-Esprit, il parla lui seul pour toute l'assemblée, il reconnut lui seul, au nom de toute l'Eglise, Innocent pour pape légitime : *Ape-*

ruit os suum, et Spiritus implevit illud : unus ergo omnium ore locutus, suscipiendum ab omnibus Innocentium nominavit. Y eut-il jamais parole plus puissante que celle qu'il prononça en cette occasion? Et quand saint Bernard n'aurait jamais ouvert la bouche que pour rendre cet oracle, n'aurais-je pas trop de raison de dire de lui : *Fuit vir potens sermone?*

Je n'aurais jamais fini, chrétiens, si j'entreprenais de vous décrire toutes les actions glorieuses qu'il acheva dans l'Eglise, tous les jugements qu'il y rendit, tous les miracles qu'il y opéra. Mais je crois vous en avoir assez dit pour vous obliger à ne lui pas disputer la qualité de son oracle, et pour avoir occasion de vous reprocher en même temps le peu d'intérêt que vous prenez dans les affaires de l'Eglise. Car ne nous imaginons pas qu'il n'appartienne qu'aux évêques de les faire réussir : Bernard n'était qu'un simple religieux, et cependant toutes ses paroles et toutes ses actions lui furent utiles.

Je sais bien qu'on me dira que tous les chrétiens n'ont pas une mission aussi extraordinaire que la sienne; qu'il ne leur est pas permis de prendre, comme lui, aucune autorité sur les évêques et sur les papes; qu'ils ne sont pas appelés à régler les conciles ou à confondre les hérésies; mais il n'y en a point qui, dans sa profession particulière, ne puisse imiter saint Bernard et se rendre utile à l'Eglise. Les évêques peuvent s'y rendre utiles dans la conduite des âmes que Jésus-Christ leur a commises, mais vous le pouvez aussi, âmes saintes, dans l'exacte observance de vos vœux; vous le pouvez, prédicateurs, dans la dispensation fidèle de la parole divine; vous le pouvez, vous tous qui m'écoutez, dans la soumission aveugle que vous devez à l'Evangile. Voilà, mes frères, le service que nous pouvons rendre à l'Eglise dans quelque condition que nous nous trouvions; il ne faut point de caractère ni de mission extraordinaire pour s'acquitter de ce devoir; et en ce sens, pour humble que soit le poste où Dieu nous ait mis, nous y devons avoir, à l'exemple de saint Bernard, la sainte ambition de croire que Dieu n'a point d'affaires qui ne soient les nôtres : *Et si tanti non sum, ut propria habeam negotia, nulla tamen que Dei esse constiterit a me duco aliena.* Mais, hélas! qu'il s'en trouve peu parmi nous dont l'intention soit sincère et désintéressée! les chrétiens n'obéissent que parce qu'ils ne veulent pas être traités comme des rebelles, les prédicateurs cherchent leur réputation plutôt que l'accroissement de la famille de leur maître.

Ah! mesdames, comprenez-vous de quelle importance est souvent pour l'Eglise la régularité que vous devez garder dans vos cloîtres? La chrétienté est aujourd'hui menacée de l'oppression de ses ennemis; ses armes sont faibles, nos secours sont impuissants; sans un miracle, l'Eglise est à la veille de perdre ses plus forts remparts; et à quoi attribuer ce châtement épouvantable de

la justice divine? Il n'y a pas un pécheur dans l'Eglise dont les désordres ne puissent avoir attiré ce fléau de Dieu sur sa mère; les ecclésiastiques par leur tiédeur, les gens du monde par leurs débauches; mais vous peut-être aussi par le relâchement de votre règle et de vos constitutions. Et ne vous étonnez pas de ce que j'avance: c'est une remarque du grand cardinal Baronius, que l'Angleterre s'est défendue du schisme de l'hérésie, tandis que les religieux se sont conservés dans leur ancienne discipline: *Dum apud Angliam monastica integra viguit disciplina, nulla ad eam hæresis accessum habere potuit*. Mais oserais-je rapporter ce qu'il ajoute? il croit que ce grand royaume n'est devenu hérétique et ne s'est perdu que par le relâchement des religieux et par l'abandonnement qu'ils firent de leur premier institut. Quel étrange coup de foudre pour tous les religieux relâchés? quelle surprise pour eux de voir que leur péché soit si détestable, qu'il ne traîne quelquefois pas moins après lui que la perte d'un Etat? de voir que Dieu le châtie quelquefois en l'abandon des royaumes les plus florissants: *Ille vero laxata atque soluta, redacta est terra fructifera in salsuginem a malitia inhabitantium in ea*. Mais quel sujet de tremblement est-ce donc aussi pour vous, âmes religieuses, de savoir que le destin de l'Eglise dépend en quelque manière de l'observance de vos vœux; de savoir que la pratique que vous en faites soit peut-être capable de conserver un royaume dans la foi; et quelle résolution ne formerez-vous pas dans votre cœur d'être toujours ponctuelles en une chose dont Dieu peut punir le défaut par la plus effroyable de ses vengeances? Il est vrai, et je suis obligé de l'avouer, que ces malheurs de l'Eglise doivent encore être plutôt attribués aux crimes des princes et des personnes puissantes du siècle; aussi saint Bernard ne reprit pas leurs désordres avec moins d'autorité qu'il avait fait ceux des religieux et des prélats; il avait été l'exemple du cloître et l'oracle de l'Eglise, il fut encore la terreur de la cour. C'est le sujet de mon dernier point.

III.— Un prophète croyait autrefois qu'il était très-difficile de reprendre un pécheur de son crime, parce que, se persuadant que les hommes étaient trop faibles pour le punir, il ne les croyait pas aussi assez généreux pour l'accuser: *Quis arguet coram eo viam ejus, aut quæ fecit quis reddet ei?* Mais s'il y a de la difficulté à reprendre les hommes ordinaires, il faut avouer qu'il est presque impossible de reprendre les rois. Car, outre qu'il se trouve peu de gens assez courageux pour attaquer le crime sur le trône, il semble qu'il n'y ait personne qui en ait l'autorité. Les souverains protestent tous par la bouche de David qu'ils ne sont responsables de leurs actions qu'à Dieu; et comme ils n'ont péché que contre lui seul, il n'y a aussi que lui qui ait droit de les reprendre: *Tibi soli peccavi*. L'Ecriture même paraît favoriser leur sentiment, puisque parmi les différentes descriptions qu'elle fait de Dieu

elle croit nous en avoir donné une grande idée, quand elle nous a dit que c'est lui qui, sans respecter la condition des monarques, peut les appeler idolâtres et impies: *Qui dicit regi; Apostata: qui vocat duces impios*.

Aussi voyons-nous que lorsque Dieu voulut envoyer Moïse à Pharaon pour lui reprocher la tyrannie qu'il exerçait sur son peuple, ce prophète s'excusa d'abord de cette commission; et quand Dieu le pressa de l'accepter, parmi toutes les raisons qu'il lui opposa la principale fut celle-ci: *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es*: Seigneur, pardonnez-moi, si je vous dis que cet emploi est trop relevé pour un homme; le Messie que vous devez envoyer peut seul achever cette entreprise: *Mitte quem missurus es*. Je ne donne pas ici un sens outré à ces paroles, puisque les interprètes les ont entendues de Jésus-Christ, comme si la mission d'un Dieu eût été nécessaire pour reprendre un roi. Cependant la même Ecriture nous apprend que Dieu eut quelque égard à cette raison de Moïse; que s'il n'envoya pas son Fils, il donna du moins à ce législateur le pouvoir de son Fils, lui permettant de dérégler la nature; de changer les eaux en sang; d'armer les insectes pour sa défense; lui communiquant son autorité et l'établissant en quelque manière le Dieu de Pharaon: *Ecce te constitui deum Pharaonis*.

Il semble, messieurs, que Dieu en agit avec saint Bernard comme avec Moïse. S'il l'envoie à la cour, il lui fait part de sa puissance; il l'élève, par une invisible autorité, au-dessus des princes et des rois, pour les faire rentrer dans leurs devoirs quand ils s'en éloignent, pour punir même leur rébellion par d'épouvantables prodiges, afin qu'il se fasse autant craindre par ses actions que par ses paroles: *Potens opere et sermone*.

En effet, ce grand homme, persuadé que le cœur d'un roi vicieux est une source publique empoisonnée; persuadé que le péché d'un prince est, comme il le dit lui-même, pernicieux à tous ses sujets: *Peccatum principis tantis obest, quantis præest*, croit avec justice rendre de grands services à tout un Etat, quand il attaque et qu'il réprime les désordres d'un souverain, quelque respect qu'il ait pour sa personne.

Sachant qu'Henri, roi d'Angleterre, ne voulant pas reconnaître le pape légitime, entretenait le schisme dans son royaume, il le va trouver, et ayant d'abord inutilement employé la douceur pour le réduire, il se sert de toute son autorité; il joint la force de ses paroles à celle de la vérité, et il l'oblige enfin à rendre à Innocent, soit par politique, soit par force, des marques de sa soumission.

Il agit avec une liberté aussi généreuse dans le différent du pape avec Lothaire, roi des Romains; il résiste à ce prince avec courage, il le reprend avec hardiesse d'une injuste proposition qu'il faisait, et il apaise enfin tout ce différent avec une merveilleuse prudence.

Qui ne s'étonnera de cette puissance de

Bernard sur les souverains? A voir ce solitaire abattu par les veilles, atténué par les maladies, tout languissant et moribond, qui ne sera surpris de ce qu'il jette cependant la terreur dans l'âme des plus grands princes, et n'est-ce pas en cette occasion que la sagesse divine a dessein de confondre la force et la puissance du monde par la faiblesse et l'infirmité même?

L'étoile qui parut à la naissance de Jésus-Christ n'était qu'une petite vapeur enflammée dans l'air; vapeur cependant qui changea le cœur de trois princes, qui fit trembler Hérode, qui épouvanta les scribes, qui effraya toute la synagogue. A voir sortir Bernard de Clairvaux, ce n'est qu'une petite vapeur qui s'élève d'une vallée; mais cette vapeur s'enflamme d'un zèle si ardent, qu'elle fait trembler les impies, qu'elle jette l'effroi dans l'âme des souverains, qu'elle éclate en foudres et en éclairs, pour venger partout les injures de son Dieu.

Il va trouver un de nos rois, il lui reproche avec fermeté le carnage commis par son armée dans l'église de Vitry, et comme un autre saint Ambroise à Théodose il lui ordonne d'expier ce meurtre par le voyage de la Terre-Sainte. Louis VI chasse des prélats de leurs sièges; il paraît inflexible aux prières de toute l'Eglise sur ce sujet : l'homme de Dieu, ému d'une sainte indignation, le reprend avec force de sa dureté, le menace publiquement de la colère du ciel, et cependant prononce arrêt de mort contre son fils aîné.

Ne m'avouerez-vous donc pas que Bernard imite dans la cour cette grandeur d'âme et cette fermeté de courage qu'y ont eu les Ambroise et les Chrysostome; que sa piété a été soutenue, comme la leur, de la doctrine; que l'une et l'autre ont été animées de la générosité, et qu'avec des armes si fortes il a mérité, en ne craignant rien, de se faire craindre : *Meruitque timeri, nil metuens*? Mais il faut avouer que jamais ce saint ne parut plus redoutable aux souverains qu'à Guillaume, duc de Guienne, qu'il attaqua sans le ménager dans ses plus violents mouvements, qu'il combattit dans sa fureur et qu'il renversa de sa parole.

On remarque que Dieu attendit que le Jourdain fût débordé pour le diviser; que Jésus-Christ attendit que Saul fût dans sa fureur pour le convertir, afin que, plus il paraîtrait de difficultés dans l'exécution de ces choses, plus on y reconnût aussi de force et de puissance. Ne dirait-on pas que saint Bernard imite admirablement cette conduite dans la conversion du duc Guillaume? Il attend que la fureur de ce prince soit dans son dernier période, il attend que sa fièvre moins guérie qu'irritée par les remèdes et les remontrances des évêques, soit dans ses plus violents accès; et pour lors, ayant recours à des armes plus puissantes, il prend en main le corps de Jésus-Christ, court à ce prince, le renverse, le condamne, et avec une incroyable fermeté le réduit sous le joug de la pénitence.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que Bernard soit le Dieu de Guillaume, l'Elie des Achas et le Moïse des Pharaon? où plutôt, ne vous semble-t-il pas voir quelque chose de semblable à ce qui se passa dans la conversion de saint Paul? Le même Jésus-Christ qui, paraissant dans les nues, renversa ce premier persécuteur de son Eglise, paraissant ici sous le nuage d'un sacrement, renversa encore le second. S'il se servit pour lors de ces terribles paroles : *Ego sum, Jesus quem tu persequeris*, il en prononce de semblables par la bouche de saint Bernard : *Ecce filius Virginis, ecce caput Ecclesiæ quod tu persequeris* : Voici le Fils de Marie, voici le chef de l'Eglise que tu persécutes. Mais si Saul, qui en tombant était encore ennemi de Jésus-Christ, ne se releva que pour être son disciple, et si, dans la pensée de saint Augustin, Paul mourut et ressuscita en cette occasion, le même prodige ne parut-il pas dans la chute de ce duc, puisqu'il perdit toute sa fureur aux pieds du Fils de Dieu, puisque, écoutant l'arrêt que saint Bernard lui prononça, il répéta dans son cœur les paroles de l'Apôtre : *Domine, quid me vis facere?* puisqu'enfin il ne se releva que pour être le disciple de celui dont il avait été le persécuteur : *Occisus est inimicus Christi, ut vivat discipulus Christi*. Mais ce fut par le ministère de notre grand saint que le Fils de Dieu remporta une victoire si considérable; et il crut la défaite de ce puissant ennemi certaine, s'il se servait de son bras et de sa parole : *Potens opere et sermone*. De sorte que, s'il a été l'exemple du cloître et l'oracle de l'Eglise, on peut dire aussi qu'il a été le censeur des grands et la terreur de la cour.

Mais il faut, madame, que nous rendions ici témoignage à la vérité en faveur de Votre Majesté. Que saint Bernard aurait été ravi de voir assise sur le premier trône du monde une princesse qui édifie la cour par ses exemples, qui en corrige les vices par son zèle, l'orgueil par son humilité, la vanité par sa modestie, l'irréligion par sa piété, la dureté par ses aumônes, la mollesse par ses mortifications, la cupidité et l'amour déréglé du monde par son attachement à Dieu! Avec quels sentiments mêlés d'affection et de respect n'écrivit-il pas autrefois à des reines d'Angleterre et de Jérusalem, à des sœurs de rois d'Espagne, à des duchesses de Lorraine et de Brabant (*Ep. CXX, ad Ducissam Burgundiæ; Ep. CCXVI, ad Ermanjardem, comitissam Britannia; — Epist. CXIII, ad Sophiam; — Epist. CCCI, ad Samiam, sororem regis Hispaniæ.*)? Quelle joie n'avait-il pas de voir qu'elles soutenaient les intérêts de Dieu contre les libertins, ceux de son Eglise contre ses ennemis, ceux des pauvres et des opprimés contre les riches? et que ne dirait-il pas aujourd'hui en voyant dans Votre Majesté toutes ces vertus réunies, qui étaient si partagées dans les autres?

Cependant, comme il ne laisse pas d'y avoir toujours du désordre dans la cour et dans le grand monde, c'est à vous, saintes âmes qui

ne pouvez l'arrêter, c'est à vous de gémir aux pieds du crucifix et de satisfaire cet époux de vos âmes, qui ne reçoit point d'injure des pécheurs que vous ne deviez tâcher de réparer. Oui, mesdames, si vous avez du zèle pour la gloire de Jésus-Christ, vous devez l'indemniser de leur paresse par vos veilles; de leur gourmandise par vos jeûnes; de leur dissipation par votre retraite; de tous leurs plaisirs par vos mortifications. Vous pourrez même par là leur rendre un grand service, en leur imprimant, par votre sainte vie, la terreur que votre sexe et votre profession ne vous permettent pas de leur imprimer par vos paroles. Car, comme dit excellemment saint Paul: *Justi patiuntur in exemplum justii judicii Dei*. Les justes ne souffrent rien dans leur innocence qui ne doive faire trembler les pécheurs dans leurs désordres; et s'il ordonne à ses serviteurs de se traiter si rigoureusement en ce monde, qu'est-ce que ses ennemis ne doivent point appréhender en l'autre?

Détournez, grand saint, détournez de leurs têtes l'orage qui les menace. Continuez à la France la puissante protection que vous lui avez autrefois accordée, et obtenez pour les pécheurs cet esprit de pénitence et de componction dont ils ont besoin. Nous nous flatons de ce que, conservant toujours dans le ciel l'amour pour votre pays, vous prendrez part à ce qui nous touche, et que, connaissant nos besoins, vous vous intéresserez à les secourir. Que notre espérance, grand saint, ne soit pas frustrée, et sanctifiez dans la France par votre intercession toutes les conditions que vous y avez autrefois sanctifiées par vos actions et par vos discours. Entretenez dans le cloître la charité que votre exemple y a renouvelée; conservez la discipline dans l'Eglise dont vous avez été l'oracle, et soyez aussi favorable à la cour que vous lui avez été autrefois terrible; ce sera le moyen de profiter de vos exemples et celui de vous suivre un jour dans votre gloire. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS.

Tentavit illum Dominus, et invenit dignum se.

Le Seigneur l'a éprouvé et il l'a trouvé digne de soi (Sag., chap. III).

S'il est vrai qu'une couronne est encore plus dangereuse qu'elle n'est éclatante, et si le pouvoir qu'elle donne de tout faire sans être repris est aux rois une forte tentation contre leur devoir, je puis dire, messieurs, qu'elle a fait en particulier l'épreuve du grand saint Louis, dont Dieu ayant examiné la vertu, comme on éprouve l'or dans la flamme, l'a trouvé digne de sa gloire et de vos louanges: *Tentavit illum Dominus, et invenit dignum se.*

Cette épreuve est d'autant plus admirable, qu'il y a peu d'hommes qui l'aient soutenue comme lui. Plusieurs se sont approchés de Dieu par la grandeur, qui s'en sont en même temps éloignés par la vanité; et le même

pouvoir qui a rendu les rois ses images les a presque toujours rendus ses ennemis. Les uns se sont toujours soulevés contre lui, et, sans prendre garde qu'ils n'avaient de pouvoir qu'autant qu'il leur en donnait, ils se sont tellement méconnus, qu'ils se sont crus les premiers auteurs de leur fortune: tels ont été les Antiochus et les Nabuchodonosor. Les autres l'ont d'abord servi avec beaucoup de fidélité et de respect, mais ils l'ont oublié dans la suite, et, entêtés de leur vaine puissance, ils ont lâchement abandonné ses intérêts pour se rendre esclaves de leurs plaisirs ou de leur gloire: tels ont été les Saül et les Salomon même.

Le grand roi dont j'ai entrepris de vous faire l'éloge n'eût pas été jugé digne de Dieu, s'il avait suivi leurs exemples. C'est un prince qui a imité le Seigneur dans sa sainteté encore plus que dans sa puissance; qui non-seulement a tenu son autorité du souverain des rois, mais qui en a voulu tenir l'usage et qui, se montrant toujours une digne copie de ce parfait modèle, n'a jamais succombé à aucune tentation du trône: *Tentavit illum Dominus, et invenit dignum se.*

Vous voyez donc bien que je ne dois point chercher d'autre matière de son éloge que la généreuse résistance qu'il a fait paraître dans des épreuves aussi difficiles que sont celles de sa condition; mais vous voyez bien aussi que, pour le louer de ne s'être pas oublié dans sa propre grandeur, j'ai besoin d'être assisté du secours de celle qui se dit la servante du Seigneur, au moment qu'un ange l'en déclara la Mère par ces respectueuses paroles que je lui répète: *Ave, Maria.*

Dire que la vertu est éprouvée par l'adversité, qu'une disgrâce de fortune, qu'une perte de biens, d'enfants ou d'honneurs, qu'une violente maladie ou quelque injuste oppression sont de grandes et de dangereuses tentations, c'est parler le langage de l'Ecriture et des Pères; mais dire que l'adversité est la seule épreuve de la vertu, et qu'il n'y a que cette pierre de touche qui en fasse connaître la vérité et la perfection, c'est tomber dans une erreur d'autant plus grossière, que souvent la bonne fortune d'un homme lui est plus pernicieuse et plus fatale qu'une mauvaise. Dans celle-ci l'homme se roidit et ramasse ses forces, dans celle-là il s'affaiblit et il se relâche: l'une, comme une sévère, mais charitable maîtresse, l'instruit de ses devoirs; l'autre, comme une douce, mais perfide Dalila, l'endort dans son sein; ou, pour mieux dire avec saint Augustin, comme toute la vie de l'homme ne consiste que dans la prospérité et dans l'adversité, il arrive toujours, dans ces différentes épreuves, qu'il se laisse ou abattre par l'une, ou aveugler et corrompre par l'autre: *Aut corrumpitur prosperis, aut frangitur adversis.*

Si ces deux différents états de la vie sont funestes aux personnes privées, il faut avouer qu'ils le sont incomparablement davantage aux rois; que la prospérité et l'adversité étant extrêmes en leurs personnes, l'épreuve

de l'une et de l'autre leur est aussi bien plus difficile à soutenir. Rien de plus élevé qu'un souverain dont la Providence seconde les desseins, rien de plus humilié qu'un souverain dont elle rompt les mesures et renverse les projets. Les excessives douceurs qu'il trouve dans sa prospérité lui enflent presque toujours le cœur, et les extrêmes misères dont il se sent accablé dans son adversité lui ôtent presque nécessairement le courage : corrompu par la première, impatient dans la seconde, et presque jamais chrétien dans l'une et dans l'autre.

Quand je parle de la sorte, c'est pour vous faire connaître par de si dangereuses épreuves l'héroïsme et l'incomparable vertu d'un saint roi qui y a si généreusement résisté. Jamais peut-être n'y a-t-il eu de prince plus heureux dans le commencement de son règne ; jamais peut-être n'y a-t-il eu de prince plus affligé sur la fin de son règne ; et jamais, j'ose le dire, il ne s'en est trouvé aucun dont l'égalité d'âme ait été plus grande que la sienne dans ces bizarres révolutions de fortune : mais pourquoi fortune ? qui n'est qu'une chimère, dans ces deux épreuves dont Dieu s'est successivement servi, et où il l'a toujours reconnu digne de lui. *Tentavit illum Dominus*, etc.

L'éclat de son sceptre ne l'a jamais ébloui, les plaisirs de la cour ne l'ont jamais corrompu, les louanges ni les flatteries ne l'ont jamais entêté : voilà le premier sujet de son éloge. La défaite de ses armées ne l'a jamais abattu, sa captivité n'a jamais fait d'impression sur son âme véritablement libre et royale, ses disgrâces et sa mort, bien loin d'attirer quelques murmures de sa bouche, lui ont toujours fait bénir la main qui le frappait : voilà le second sujet de son éloge. Saint Louis modéré sur le trône, saint Louis fidèle et courageux dans ses fers, saint Louis que la prospérité n'a pu corrompre, saint Louis que l'adversité n'a pu abattre : voilà son éloge et les deux parties de ce discours.

I. — Les historiens ont fort judicieusement remarqué que les laboureurs d'Égypte ne lèvent jamais les yeux au ciel, parce qu'ils trouvent dans le débordement du Nil de quoi engraisser leurs terres et les rendre fécondes, sans le secours des pluies et de la rosée : *Arator Ægyptius numquam respicit cælum*. On peut dire que tel est l'état de la plupart des grands qui jouissent d'une prospérité paisible. Comme ils trouvent dans leur fortune la satisfaction de tous leurs desirs, ils croient se pouvoir aisément passer du reste de la nature ; et comme ils s'imaginent pouvoir se rendre heureux indépendamment de Dieu, ils ne se tournent presque jamais vers lui ; et par une ingratitude semblable à celle du premier ange, plus ils lui sont redevables, plus ils en sont méconnaissants.

Cette impiété est encore plus grande dans les mauvais rois que dans les autres hommes, et à proportion que leur prospérité est plus éclatante, leur aveuglement est plus opiniâtre et plus terrible. Ils s'endorment

dans les plaisirs ; ah ! qu'il leur est difficile de s'éveiller pour penser à Dieu ! Ils sont dans l'abondance ; ah ! qu'ils se mettent peu en peine de procurer la félicité de leurs sujets ! Ils sont au faite du palais de la gloire ; quelle apparence qu'ils ne s'oublient, et qu'en un lieu si éminent la tête ne leur tourne et qu'ils ne tombent dans cette espèce de vertige dont l'Écriture nous parle en tant d'endroits ! Enivrés de leur gloire, ils méconnaissent celui dont ils l'ont reçue ; appliqués à se tromper les premiers, ils se laissent agréablement séduire par tant d'âmes vénales et lâches qui flattent leurs passions, qui canonisent leurs vices, qui, par des louanges intéressées, les mettent déjà au rang des dieux, ou qui, sous prétexte d'un peu de bien apparent qu'ils font, leur donnent à connaître qu'ils ont acheté le droit de faire impunément le mal que leur autorité leur permet : *Volunt sibi id majores quasi privilegium vendicare, ut jure suo crimina vel minora committant*, etc. (*Salv., de Gubern. Dei, lib. III*). Étranges circonstances qui ont fait dire à saint Ambroise que le pouvoir de commander est un grand attrait au péché, et que, si une souveraine puissance est souvent inutile aux princes qui en sont revêtus, elle leur est presque toujours très-préjudiciable et très-funeste : *Facultas imperandi incentivum peccandi est ; potestas secularis frequenter nihil prodest, plerumque obest* (*D. Ambr., l. de Apolog. David.*). Jusque-là que Tertulien, qui vivait en un siècle où l'on n'avait point encore vu de souverains recevoir l'Évangile, trouvait tant d'opposition entre la sainteté et la royauté, qu'il doutait que les empereurs idolâtres crussent jamais à Jésus-Christ, et que les Césars devinssent chrétiens : *Cæsares credidissent super Christo, si christiani potuissent esse Cæsares*.

Si jamais roi nous a désabusés de cette trop sévère opinion, en nous montrant par sa conduite que la sainteté et la royauté n'étaient pas incompatibles, avouons, messieurs, que c'a été le grand et incomparable saint Louis. Quoique dès sa jeunesse il se trouvât dans une prospérité tranquille, que le courage et la prudence de sa mère eussent rendu sa minorité heureuse, et qu'il se vît assis en paix sur le premier trône du monde, jamais il ne perdit les sentiments qu'il devait y avoir pour Dieu, pour ses sujets, pour lui-même. Toujours saint et toujours glorieux, toujours grand et toujours innocent, sans que ni les plaisirs de sa cour, ni l'abondance de sa maison, ni les honneurs dus à sa majesté aient été capables de corrompre son bon naturel et son heureuse éducation.

Et pour commencer par les plaisirs, n'est-ce pas un prodige de voir un prince, dans la fleur de son âge et dans une souveraine fortune, ne laisser pas plus d'étendue à ses passions que celle que la sagesse leur prescrit, et ne jamais souffrir qu'elles sortent de ces limites dans lesquelles la modération chrétienne les renferme ? N'est-ce pas un miracle digne de l'étonnement de tous les siècles, que, tandis que la jeunesse est si em-

portée dans les personnes privées, que la crainte des lois devrait cependant retenir dans le devoir, celle de saint Louis soit modérée lorsqu'une licence impunie est de toutes les tentations la plus dangereuse, et celle à laquelle on résiste ordinairement le moins? *Quem reperias virum, qui in potestate constitutus, non magis peccata sua diligit; qui se legibus obstringat suis, et quod per justitiam non licet, nec per potestatem licere cognoscat* (Ambr., loco supra citato)? Où trouverez-vous un homme qui, ayant en main une souveraine puissance, n'en aime pas néanmoins davantage le vice; qui s'assujettisse par vertu à des lois au-dessus desquelles son auguste caractère l'élève, et qui se persuade qu'il ne doit pas faire par un principe de justice ce que son indépendante autorité semble lui permettre? Vous le demandiez autrefois, saint Ambroise, et vous croyiez avoir trouvé cet homme dans la personne de David pénitent, dont vous entrepreniez l'apologie; mais voici un jeune roi d'une sainteté encore bien différente, puisque les plaisirs de sa cour ne l'ont jamais corrompu, que jamais, parmi tant d'engagements et de pièges, il n'a commis aucun péché mortel.

Tout concourait, ce semble, pour attenter à sa chasteté. De charmants objets se présentaient à lui de toutes parts; la fin des plus belles personnes était peut-être de se rendre dignes de son amour, pour peu qu'il s'explique, une infinité de ministres s'offriraient à ses désirs; tout contribuera à les satisfaire et même à les prévenir; et cependant toutes ces tentations ne sont pas assez fortes contre un cœur qu'il conserve pur au milieu de tant d'objets; et la cour, qui à l'égard des autres est un écueil de chasteté, est pour Louis une académie de pureté et un sanctuaire d'innocence.

Il est vrai que ce ne fut pas sans effort qu'il résista à de si dangereux charmes; il bannit ce qui pouvait entretenir la volupté, et reçut tout ce qui pouvait la combattre. Le luxe, la bonne chère, les spectacles, les comédies, tous ces ministres de l'amour profane, toutes ces mouches mourantes qui, selon le langage de Salomon, *corrompent la pureté des plus exquis parfums*, furent honteusement chassés de sa cour, et en leur place le jeûne, la pénitence, la prière, vertus dont l'austérité est si ennemie des plaisirs, régnèrent absolument dans son cœur.

Ce fut par leur secours qu'il soumit son corps à son esprit et son esprit à Dieu; qu'il fit voir ce que peut la grâce victorieuse de Jésus-Christ dans une âme véritablement royale, et dont l'efficacité ne paraît jamais davantage que lorsqu'il y a, comme dit saint Augustin, de plus fréquents et de plus rusés ennemis à combattre. Ce fut par leur pratique qu'il fit voir dans sa cour un plus grand miracle que celui qui parut autrefois dans celle de Nabuchodonosor, et que, pour se garantir des flammes de l'impureté, il fit descendre du ciel une rosée aussi favorable et un vent aussi efficace que celui que les trois enfants de Babylone avaient obtenu pour ne

pas sentir les feux de la fournaise : *Et fecit medium fornacis ignis quasi ventum roris flantem.*

Infâmes, qui ne refusez rien à vos sens et qui nous apportez pour excuse que vous ne pouvez résister à l'ardeur de l'âge, à la présence des objets, à la violence de vos passions, venez voir un roi jeune, bien fait, aimable, qui vit dans sa cour comme dans un désert, qui est environné de feux et qui ne brûle point, qui est toujours attaqué et qui ne se laisse jamais vaincre, qui peut toutes choses et qui ne veut que ce qu'il doit, qui trouverait des ministres et des panégyristes même de ses voluptés, et qui craint le témoignage de sa conscience et les jugements de son Dieu. Que cet exemple vous fasse avouer aujourd'hui que, si vous êtes vaincus, c'est par votre lâcheté, que vos ennemis sont faibles en comparaison de ceux que saint Louis avait à combattre, que vous faites naître les occasions où vous vous engagez, et que vous cherchez vous-mêmes les pièges dont vous vous plaignez d'être surpris.

Mais comment la volupté aurait-elle pu corrompre l'âme de notre grand roi, qui se retranchait l'abondance qui, au sentiment de saint Augustin, est seule capable de l'entretenir? Comment les plaisirs auraient-ils subsisté dans un homme qui leur ôtait tout l'aliment qu'ils pouvaient tirer des richesses attachées à sa dignité, qui, laissant à Dieu la gloire de lui avoir donné des biens, aux pauvres l'avantage de les retenir, ne se réservait que la peine de les distribuer?

L'une des plus admirables circonstances de la souveraineté de Dieu, c'est qu'il ne reçoit rien de ceux qui lui obéissent; qu'étant suffisant à soi-même, il n'a nul besoin de leurs biens, et qu'au contraire c'est lui qui les enrichit par son inépuisable magnificence : *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.*

Les rois, qui sont les images de Dieu en plusieurs choses, ne sauraient l'imiter dans cette indépendance. Il faut qu'ils reçoivent de leurs sujets ce qui leur est nécessaire pour soutenir l'éclat de leur auguste dignité et pourvoir à leur sûreté publique : *Neque quies gentium sine armis, neque arma sine stipendiis, neque stipendia sine tributis haberi possunt*, disait autrefois un grand politique. Mais, hélas ! ce pouvoir qu'un souverain a d'exiger des contributions de ses sujets est quelquefois un droit dont il abuse. S'il aime l'argent et s'il s'abandonne à la violence de sa passion, d'intéressés casuistes lui persuaderont aisément que tous les biens de son royaume lui appartiennent, qu'il est maître absolu de la fortune de ses sujets, qu'ils n'ont rien en propre, qu'ils ne doivent travailler que pour lui, et qu'il peut en faire autant de victimes de l'insatiable avidité de ces voleurs publics qui, sous prétexte de donner leurs soins pour grossir ses finances, ruinent son peuple et s'engraissent de la substance de ses provinces. Quel étrange désordre, s'écrie Salvien, quelle espèce de monstre et de

cruauté ! De riches affamés abusant de l'autorité du prince, et sous un grand nom faisant de grandes concussions, dépouillent tout un Etat pour s'enrichir, et font tomber sur de pauvres misérables tout le faix des tributs dont ils se garantissent ! La pauvreté qui les assurerait contre la guerre, les inondations et les incendies, ne peut les assurer contre les impositions dont on les surcharge, et pour élever quelques familles qui semblent entrer dans les intérêts d'un souverain, il faut qu'une grande partie d'un royaume périclite : *Quale illud et quam non ferendum monstri genus ? et quod dicam pati humanæ mentes, sed quod audire vix possunt : quod plerique pauperum atque miserorum spoliati re culis suis, et exterminati agellis cum rem amiserint, amissarum tamen rerum tributa patiuntur, cum possessio ab his recesserit, caputatio non recedit, proprietatibus carentes et vectigalibus obruuntur, rebus eorum incubant pervasores, et tributa miseri pro pervasoribus solvunt ; ac per hoc quid aliud sceleribus tantis agitur, nisi ut qui privata pervasione nudati sunt, publica afflictione moriantur* (Salvian., de Gub. Dei, lib. V) ?

Je ne croirais pas donner à saint Louis une louange fort considérable, de dire qu'il ne remplit pas de la sorte son épargne du bien de ses sujets ; je ne prétends pas même borner votre admiration à ce qu'il renonça souvent au droit d'exiger d'eux de légitimes contributions ; à ce que, se contentant du revenu de son domaine pour satisfaire à toutes les charges de son royaume, il imita plus heureusement que d'autres rois la magnificence suffisante de son Dieu. Mais ce que je regarde comme une plus digne matière de votre étonnement et de l'éloge que je lui consacre, c'est qu'à l'exemple de Dieu il a fait du bien à ses sujets au lieu d'en recevoir, c'est qu'à l'exemple de Dieu il a nourri de son fonds les pauvres de son Etat, partageant sa table avec eux, se retranchant même de son nécessaire pour les secourir, s'informant par une pieuse curiosité de leurs misères, et prévenant leur pauvreté future par les hôpitaux et les retraites qu'il leur a bâties.

En effet, comme si les pauvres qui étaient pour lors dans ses Etats n'avaient pas été un exercice assez ample à sa vertu, sa charité a percé jusque dans l'avenir, elle est allée au-devant des siècles pour aller au devant des malheureux ; non contente de soulager les vivants, elle s'est appliquée aux besoins futurs de ceux qui ne vivaient pas, et par d'éternelles fondations il a songé à conserver la vie à des pauvres qui ne l'avaient pas encore reçue.

Un ancien, indigné de ce que Néron se faisait bâtir un vaste palais dont l'enceinte occupait la meilleure partie de Rome, s'écriait par dérision : *Tota urbs domus fiet*, toute la ville à la fin ne deviendra qu'une maison. Mais en considérant la multitude presque innombrable de temples et d'hôpitaux fondés dans Paris par saint Louis, considérant toutes les maisons qu'il y a bâties pour les

enfants de Dominique, de François et de Bruno, pour les veuves, pour les malades, pour les orphelins, pour les aveugles ; considérant toutes ces choses, nous pouvons dire que ce grand roi avait dessein de ne faire de la capitale de son royaume qu'un temple ou qu'un hôpital ; un temple pour y louer Dieu, un hôpital pour l'y secourir dans les pauvres et l'y soulager dans ses membres.

Or, saint Louis ayant fait un si digne usage de ses biens, n'ai-je pas eu raison d'avancer que l'abondance, non plus que le plaisir, ne l'avaient jamais pu corrompre ? Mais, hélas ! puis-je rendre le même témoignage des riches de ce siècle dans leurs fortunes particulières ? puis-je dire, avec quelque proportion, qu'étant aussi peu attachés à leurs biens, les pauvres y aient une aussi bonne part ? Il y en a peut-être qui imitent saint Louis dans les fondations qu'il a faites, et nous voyons de nos jours assez de bâtiments, d'hôpitaux et de monastères ; mais le fonds de cette dépense est-il épuisé comme le sien dans l'épargne du revenu domestique ? S'ôte-t-on comme lui quelque chose non-seulement de son superflu, mais même de son nécessaire, pour fournir à cette libéralité ? Il n'est pas difficile de fonder une chapelle ou une église, de bâtir un hôpital ou quelque maison de piété, quand on a ruiné plusieurs familles et dépouillé des provinces entières. Apprenez, misérables, dirais-je à ces voleurs publics, si par hasard il y en avait ici quelques-uns, apprenez que Dieu ne veut pas de vos présents à de si honteuses conditions ; qu'étant votre juge, vous ne le corrompez jamais en lui faisant part de vos larcins, et qu'il a autant d'horreur du sacrifice que vous lui faites de la substance des pauvres, qu'en aurait un père de voir égorger à ses yeux ses propres enfants. Ce n'est point ici une exagération d'orateur, ni un ornement de discours ; c'est la vérité même qui s'explique en ces termes, chez l'auteur du Livre de l'Ecclésiastique : *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui* (Eccl., XXXIV). Faut-il qu'un autel et un temple soient cimentés du sang des misérables ? Faut-il qu'une aumône se fasse du bien d'autrui, pour être offerte au Seigneur ? Et une fondation peut-elle être légitime et agréable à ses yeux, à moins que, comme celle de saint Louis, elle ne soit exempte de concussion et d'injustice ?

Que si le plaisir et l'abondance n'eurent pas assez de force pour corrompre l'âme de ce saint roi, sa gloire ni ses louanges ne firent pas plus d'impression sur son cœur. En vain la flatterie attribue-t-elle aux souverains des qualités plus élevées que celles qu'ils possèdent ; c'est assez de dire en leur faveur qu'ils sont rois, pour savoir, avec Tertullien, qu'étant au-dessous de Dieu seul, ils sont au-dessus de tous les hommes, ou plutôt c'est assez de dire, avec un prophète, qu'ils sont les oints du Seigneur, ses coopérateurs et ses assistants dans le gouverne-

ment de l'univers : *Fillii olei et qui assistant dominatori terræ* (Zach., IV).

Outre ces caractères de grandeur qui sont communs aux rois de France avec tous les autres, ils en ont encore de particuliers, en qualité de fils aînés de l'Eglise ; et saint Grégoire, pape, écrivant à un d'entre eux, ne croyait pas le trop flatter de lui dire qu'il était aussi élevé au-dessus des autres rois, que les rois le sont au-dessus du reste des hommes : *Rex regum et Dominus dominantium* (Apoc. XIX)... *Quanto ceteros homines regia dignitas antecedit, tanto ceterarum gentium regna regni vestri culmen excellit.*

Mais quand cette louange que saint Grégoire donne à nos rois ne leur serait pas généralement due, il est certain qu'elle était d'autant plus justement attribuée à saint Louis, qu'il avait vu plus d'une fois des rois lui rendre hommage, et qu'il participait ainsi à la qualité que Dieu porte de Seigneur des seigneurs et de Souverain des souverains. Mais sa modestie en fut-elle beaucoup altérée, et son humilité en souffrit-elle la moindre atteinte ?

Il est admirable, messieurs, que le plus grand des rois ait été le plus humble, que toutes ses actions et ses paroles n'aient respiré que l'humilité, que toute sa vie se soit passée dans l'exercice de cette vertu, et que, selon son propre aveu, il se soit plus glorifié de son baptême que de son sacre, d'être chrétien que d'être roi, d'obéir à Jésus-Christ que de commander à la France.

Après cela, je vous laisse à juger de quel air il recevait les louanges et les flatteries ; elles lui étaient bien plus insupportables que les médisances ne le sont aux autres ; il lui semblait, comme à David, que ceux qui le louaient avaient juré et conspiré contre lui : *Qui laudabant me adversum me jurabant* ; et peu s'en fallait qu'il n'eût pour leurs belles paroles la sévérité qu'il n'eut jamais pour les injures.

Mais l'humilité de saint Louis ne serait pas satisfaite, si, après l'avoir abaissé au-dessous de sa condition, elle ne l'abaissait encore au-dessous de ses sujets. Ce fut en effet cette vertu qui donna à tout le monde un si facile accès auprès de sa royale personne, qui l'empêcha d'avoir des gardes qui défendissent l'entrée de sa chambre, qui lui fit recevoir avec une surprenante bonté les requêtes de la veuve et de l'orphelin, et qui l'obligea de quitter toute sorte d'occupations pour satisfaire sans délai à leurs besoins.

Oui, messieurs, ce fut cette officieuse et bienfaisante humilité qui fit prendre connaissance à ce bon roi des différends de ses sujets ; ce fut elle qui l'engagea non-seulement à choisir, pour l'administration de la justice, des magistrats incorruptibles, mais à n'en pas dédaigner lui-même le ministère, à faire de son trône un tribunal, et un tribunal de tous les lieux où il se trouvait, et à rendre les arbres de Vincennes plus fameux par les arrêts qu'il rendait à leur ombre que les chênes d'Epire ne le sont, dans les fables des poètes, par leurs oracles.

Que dis-je, messieurs, l'humilité le porta à des actions encore plus éloignées de sa dignité. Combien de fois l'a-t-elle abattu aux pieds des pauvres, et lui a-t-elle fait adorer et servir Jésus-Christ dans ces membres méprisés des autres hommes ? Combien de fois l'a-t-on vu, dans l'Afrique, étancher lui-même le sang de ses sujets blessés, employer ses mains royales à bander et à nettoyer leurs plaies ?

Quand l'Ecriture veut nous faire comprendre la bonté avec laquelle Dieu récompensera les travaux que ses élus souffrent ici-bas pour sa gloire, elle ne manque pas de nous dire qu'il essuiera lui-même toutes leurs larmes, et qu'ayant tenu un compte fort exact de celles qu'ils auront répandues, il n'en laissera aucune sans une consolation particulière : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum* (Apoc., VII). N'aurait-on pas que notre humble monarque nous prépare à ce beau spectacle de la miséricorde divine par celui qu'il nous fait voir, dans l'Afrique, de sa charité royale, lorsque, touché de ce que ses soldats s'offrent à son service, il les cherche lui-même dans la mêlée, qu'il essuie de ses propres mains leurs sueurs et leur sang, et qu'il efface par une si haute faveur le souvenir de leurs travaux ?

Avouez, messieurs, que vous auriez de la répugnance à donner dans l'occasion de semblables marques de votre humilité. Avouez que vous ne vous sentiriez pas assez courageux pour servir ainsi Jésus-Christ dans les pauvres malades, et que la misère qui les accablerait, au lieu de vous donner de la pitié, vous donnerait ou de l'horreur, ou du mépris. Cependant êtes-vous de meilleure maison que ce roi que je prêche, avez-vous une complexion plus tendre ? vous a-t-on élevés avec plus de soin et de délicatesse ? d'où vient donc que vous avez plus d'aversion pour les pauvres ?

La raison n'est pas bien difficile à trouver : c'est que S. Louis était humble, et que vous êtes orgueilleux ; c'est qu'il ne suivait que les mouvements de la grâce, et que vous êtes esclaves de ceux de la nature ; c'est que le plaisir, l'abondance et la gloire n'avaient pas corrompu la pureté de ses sentiments ni de son cœur, et qu'un petit vent de prospérité a été une épreuve trop forte pour votre courage.

Ah ! Seigneur, si la prospérité est ainsi capable de nous éloigner de notre devoir, employez l'adversité pour nous y faire rentrer ; commandez aux éléments de se soulever contre nous, ordonnez à la fièvre et aux maladies de redoubler leurs attaques ; frappez, Seigneur, frappez des superbes et des ingrats qui le méritent. Cependant, mon Dieu, frappez en père plutôt qu'en juge, et afin que vos châtimens nous soient utiles et que nous profitions de l'adversité, donnez-nous en même temps l'admirable constance de S. Louis, qu'il conserva dans ses défaites et dans sa prison. Sa vertu parut aussi courageuse dans ses disgrâces qu'elle avait été modérée dans son bonheur, et si la prospé-

rité n'a pu le corrompre, l'adversité n'a aussi jamais pu l'abattre, comme je vais vous le faire voir dans la seconde et dernière partie de ce discours.

II. Il est assez surprenant que Jésus-Christ ne s'est proprement fait reconnaître roi que dans sa captivité et dans sa mort. Quand il commande à la nature et qu'il dérègle les éléments, quand il ressuscite les morts et qu'il chasse les démons, quand il nourrit, par une miraculeuse multiplication de pain, les troupes qui l'ont suivi dans le désert, et que ce peuple reconnaissant veut le faire son roi, les évangélistes remarquent expressément qu'il s'enfuit seul avec précipitation sur une haute montagne, refusant la couronne qu'on veut lui donner avec autant de modestie qu'on la lui offre avec religion et respect. Mais ses ennemis l'ont-ils lié et traîné comme un misérable devant le tribunal d'un juge? d'impitoyables bourreaux ont-ils épuisé le sang de ses veines et se préparent-ils à lui faire perdre la vie avec l'honneur sur la croix? c'est alors qu'il affecte de se déclarer roi, et que, voulant comme corriger ces scandales de sa Passion et de ses ignominies, il témoigne à Pilate que cette qualité lui est due : *Ergo rex es tu? Tu dicis*, et qu'il veut que ce placard, qui semblait n'être destiné que pour l'outrager avec plus de mépris, soit un titre éternel de sa royauté : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*.

Si vous avez jusqu'ici respecté le grand S. Louis comme un roi, si l'éclat de sa couronne et la majesté de son visage lui ont conservé dans vos cœurs la qualité de souverain pendant sa prospérité, vous m'avouerez, messieurs, que, bien loin de l'avoir affectée, jamais prince ne fut moins impérieux dans ses paroles, et n'usa plus modérément de son pouvoir. Mais paraît-il touché de ses disgrâces et accablé sous le poids de ses afflictions? c'est alors que le ton de sa voix devient si ferme, qu'il est impossible de le méconnaître; c'est alors que, malgré toutes les rigueurs de la fortune, on ne saurait se défendre de le respecter ni de l'honorer comme un roi dans sa prison et dans sa mort, puisqu'il est vrai de dire qu'il supporta toutes ces adversités avec un cœur vraiment royal, et que jamais il n'a commandé à ses sujets avec autant d'autorité qu'il commanda en ces fâcheuses occasions à sa propre personne.

Pour vous faire voir toute l'étendue de sa constance, il est nécessaire de vous représenter toute celle de son adversité. Il avait entrepris la plus juste et la plus sainte de toutes les guerres. Le même Dieu qui arma autrefois les Israélites pour la conquête de la terre promise avait armé ce pieux prince pour la délivrance de la terre sainte; c'était une guerre où il n'y avait point d'autres ennemis à combattre que ceux de Jésus-Christ, et dont on pouvait dire avec autant de justice que de celle de David contre les Philistins, que c'était la guerre du Seigneur : *Domini est bellum*. Il semblait par conséquent que Dieu, qui faisait la querelle, devait la soutenir; que les éléments devaient

combattre pour Louis, comme ils combattirent autrefois pour les Josué et les Moïse, et que toutes choses devaient rendre heureuse une expédition si sainte.

Cependant, messieurs, la providence permet que saint Louis voie tous ses bons desseins anéantis, et qu'il se trouve dans la plus rude épreuve où se trouva jamais souverain. Il est vrai qu'il triomphe d'abord de ces barbares : s'élançant de son vaisseau l'épée à la main dans la mer, il en force vingt mille à lui abandonner la côte d'Afrique, il les défait depuis en trois batailles, prend Damiette et y arbore l'étendard de la croix. Mais, comme si ce rayon de prospérité n'avait servi qu'à lui rendre son adversité plus insupportable, et qu'il n'eût d'abord été flatté de quelques bons succès, qu'afin de trouver ensuite ses disgrâces plus fâcheuses, à l'exemple de Jésus-Christ, qui ne triompha avant sa Passion qu'afin de goûter mieux par l'opposition de la gloire toute l'amertume de ses opprobres, qu'arrive-t-il? il est fait prisonnier dans le premier de ses deux voyages; il est frappé de peste dans le second; ses armées sont défaites en l'une et en l'autre, et enfin la justice de ses armes n'est suivie que d'une honteuse et funeste fin.

Adorable Providence de mon Dieu, c'est ici que mon esprit se perd et que mes pieds, comme ceux de David, commencent à chanceler : *Pene moti sunt pedes mei*. Ce roi si juste, si généreux, si saint, qui ne marche que par vos ordres, quine combat que pour votre querelle, qui ne veut vaincre que pour votre honneur, aurait-il une si humiliante disgrâce? Souvent des provinces et des royaumes entiers se sont soumis sans peine à des tyrans; souvent les mers se sont calmées pour porter les vaisseaux des pirates; fallait-il qu'un monarque si généreux et si bien intentionné eût un moins heureux succès? Tel fut autrefois, dit saint Bernard en une parolle rencontre, le sort de Moïse qui, ayant promis au peuple d'Israël une terre fertile et une entière victoire sur leurs ennemis, n'eut pas cependant la consolation de voir exécuter l'effet de ses promesses. Tel fut le sort des enfants d'Israël, qui, quoiqu'ils eussent combattu par un ordre exprès de Dieu, qui lui-même leur avait désigné leur chef, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre que les Gabaonites et soutinssent une plus juste querelle, en furent cependant défaits dans deux différentes batailles. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles et que vous privez souvent vos plus chers amis du succès qu'ils pouvaient prétendre (1).

(1) Moyses educturus populum de terra Ægypti meliorem illis pollicitus est terram. Duxit, eductos tamen in terram quam promiserat, non introduxit. Nec est quod ducis temeritati imputar. queat tristis et inopinatus eventus. Omnia faciebat Domino imperante..... peccavit Benjamin, accinguntur relique tribus ad ultionem, nec sine nutu Dei. Designavit ipse ducem præliaturis. Itaque præliantur freti et manu validiori, et causa potiori, et, quod his majus est, favore divino. At quam terribilis Deus in consiliis super filios hominum! Terga dedere sceleratis ultores sceleris, et paucioribus plures, etc. (*Lib. II de Consid.*, c. 1).

Mais pourquoi se plaindre, en cette occasion, de la Providence, tandis que saint Louis même s'en loue ? Cessons d'accuser une conduite qui, pour n'être pas connue, n'en est pas moins juste, puisque celui sur qui tombe le coup de foudre respecte et adore la main qui l'a lancé. Tous ces malheurs sont si peu capables d'ébranler le courage de ce grand roi, que jamais, au rapport de Joinville, son historien, il ne parut ni plus de sérénité sur son visage, ni plus de tranquillité dans son esprit.

Après avoir perdu une bataille qui ruinait absolument tous ses desseins, se trouvant dans une prison en présence d'un sultan et d'une multitude de barbares qui le chargeaient d'opprobres, il se ressouvint qu'il avait coutume de payer tous les jours à la même heure à Dieu un tribut de louanges, et ayant demandé son livre de prières à un des siens qui l'avait suivi, il se recueillit avec autant de facilité qu'il eût été à Paris dans son oratoire, et adora sans distraction la Providence qui venait de l'affliger. Qu'y a-t-il, messieurs, de plus ferme, mais qu'y a-t-il aussi de plus soumis ?

Le jour de sa mort, se sentant frappé d'une peste mortelle, ne croyez pas qu'il murmure de recevoir sur sa tête innocente le fléau qui avait épargné David pécheur. Il regarde ce supplice avec autant de respect que s'il le méritait, et avec la même générosité d'esprit qu'un autre grand roi ; selon le témoignage de l'Écriture, il considéra le dernier moment de sa vie : *Spiritu magno vidit ultima* (Eccl., XLVIII). La mort, revêtue d'une aussi terrible forme qu'est celle de la peste, n'abat pas notre invincible monarque : il dispose de toutes les affaires de son État, il instruit ses enfants de toutes ces belles maximes qui passent avec son sang dans son illustre postérité, et se réjouissant avec David, que la mort va l'introduire dans le palais de son Dieu : *Introibo in domum tuam*, il témoigne qu'elle n'a point d'horreur que son courage ne puisse vaincre.

Après tout, je trouve saint Louis bien plus glorieux dans la constance avec laquelle il supporte son adversité, qu'il ne l'eût été en prenant des villes et gagnant des batailles ; et cet oracle de l'Écriture s'accomplit à la lettre en sa personne : *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium*. Les princes que saint Louis eût vaincus eussent toujours été moindres que lui ; mais se surmontant lui-même dans sa défaite et dans sa mort, il triomphe du plus grand roi du monde. Si tous ses desseins avaient réussi, l'empire de Jésus-Christ en aurait été plus étendu ; mais la couronne de Louis n'ayant pas eu tout son éclat, en aurait été diminuée, et Dieu a en quelque façon mieux aimé que son Eglise eût moins, afin que son serviteur en eût davantage, et qu'il le trouvât plus digne de sa gloire : *Tentavit illum Dominus et invenit dignum se*.

Après un tel exemple, murmureriez-vous encore, mes frères, dans les disgrâces qui vous arrivent ; et après que le plus saint de

tous les rois a reçu avec respect les plus rudes coups, aurez-vous le front de vous plaindre de ces médiocres afflictions que vous souffrez et que la miséricorde du Seigneur vous envoie ? car pensez-vous qu'il prit plaisir à affliger vos corps par les maladies, s'il n'avait dessein de guérir vos âmes d'une infirmité plus fâcheuse ; qu'il permit quelquefois à la mort d'enlever vos enfants, si ce n'était pour avoir tout entier un cœur que vous partagiez entre lui et eux ; qu'il souffrit qu'un arrêt injuste vous dépouillât de vos biens, s'il ne voulait vous procurer d'autres richesses qui ne peuvent vous être ravies ? Eh ! si vos jours étaient exempts de traverses et d'afflictions, comment en connaîtriez-vous la vanité ? qui de vous rentrerait en soi-même et penserait à Dieu ? et aimant la vie autant que vous l'aimez, quelque mêlée qu'elle soit d'amertume, quel attachement n'y auriez-vous pas, si ce qui vous y plaît se trouvait pur et sans mélange ?

Avouons donc, mes frères, que les afflictions, étant plutôt des effets de la miséricorde que de la justice, nous sont utiles, et dans ce sentiment recevons-les comme saint Louis avec beaucoup de respect, ou plutôt, pour reprendre les deux parties de ce discours, avouons avec saint Augustin que l'adversité et la prospérité sont également des bienfaits de Dieu, avec cette différence que l'une est une grâce qui nous console et l'autre une grâce qui nous corrige : *Res prospera donum est Dei consolantis, adversa Dei admonentis*.

Saint Louis nous a appris par son exemple à nous gouverner dans l'un et l'autre de ces états, à garder la modération dans la prospérité, la patience et la constance dans l'adversité. Mais c'est à nous à le prier, après nous avoir donné de si beaux exemples, de nous obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour en profiter. La plupart des autres saints nous sont, si j'ose parler ainsi, en quelque manière étrangers, mais il nous est comme domestique : c'est notre roi, c'est l'ange tutélaire de notre France. Assistez donc, grand saint, assistez de votre protection, un royaume qui vous a été si cher, et faites que le grand monarque qui le gouverne soit héritier de vos vertus, comme il l'est de votre sang et de votre nom. N'oubliez pas dans le besoin des sujets dont vous avez autrefois secouru les pères avec tant de charité, et employant votre crédit auprès du Seigneur, attirez-nous des grâces qui nous disposent à jouir un jour de votre gloire. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

Je suis par la grâce de Dieu ce que je suis, et cette grâce n'a pas été inutile en ma personne (Cor., chap. XV).

J'ai toujours trouvé tant de rapport entre le grand apôtre et le grand saint Augustin, que je croirais diminuer quelque chose de sa

gloire, si je ne lui attribuais les mêmes sentiments et ne lui mettais dans la bouche les mêmes paroles qu'a autrefois eues cet illustre prédicateur de l'Evangile. Ils ont été tous deux à charge à l'Eglise, l'un par ses persécutions, l'autre par ses péchés; mais aussi ils lui ont tous deux rendu de considérables services, et si, pour s'humilier, ils peuvent dire qu'ils ont porté les armes contre elle : *Blasphemus fui et persecutor*, ils peuvent, pour se consoler, se rendre ce témoignage qu'ils ont été ensuite fidèles dans les fonctions du ministère auquel Dieu les a appelés : *Fidelem me existimavit Deus ponens in ministerio*. Le péché a été grand dans tous les deux : *Abundavit delictum*, mais la grâce y a été encore plus grande : *Superabundavit et gratia*; et s'ils avouent que dans le temps de leurs désordres Jésus-Christ s'est plaint des outrages qu'ils lui faisaient, ne peuvent-ils pas se flatter que dans les travaux de leur vie apostolique ils ne le cèdent en rien à ces grands hommes qu'on appelle apôtres par excellence ? *Nihil minus fui ab iis qui sunt supra modum apostoli*.

Grâce toute-puissante de mon Dieu, c'est à vous qu'ils en ont toute l'obligation; ils ne seraient rien sans vous, et c'est par vous qu'ils sont tout ce qu'ils sont, grâce douce et délicate qui les avez attirés par vos charmes, grâce officieuse et condescendante qui avez ménagé leur liberté, grâce victorieuse et toute-puissante qui avez triomphé de leur résistance; mais grâce qui n'avez jamais été inutile en leurs personnes, qui, après les avoir soufferts comme vos ennemis, les avez choisis comme vos héros et vos défenseurs : *Et gratia ejus in me vacua non fuit*. Saint Augustin l'a dit après saint Paul, et c'est sur ce témoignage que je veux établir son éloge, en implorant les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, qui en reçut la plénitude, quand un ange lui dit : *Ave, Maria*.

Dire qu'un saint est plein de grâce, c'est lui donner un grand éloge, puisque l'Ecriture n'en dit pas davantage des apôtres qui reçurent le Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*; mais dire qu'il a possédé la grâce dans toute sa plénitude, c'est lui faire un panegyrique auquel l'éloquence humaine ne peut rien ajouter.

Il y a donc deux plénitudes dans un saint : la plénitude du sujet, comme l'appelle saint Thomas, qui est le saint même; il est plein de grâce et des onctions du divin Esprit; la plénitude de la grâce, qui est cette abondante effusion avec laquelle elle se communique à son sujet : la première de ces plénitudes est finie, puisque le sujet est fini; mais la seconde, considérée par rapport à sa source, qui est Dieu, tient en quelque manière de son infinité; et, par ce moyen, c'est donner à un saint tout l'éloge qu'il peut recevoir, quand on dit qu'il a possédé la grâce dans toute sa plénitude.

Tel a été l'avantage du grand Augustin. Car si nous ne pouvons considérer la grâce

qu'en trois manières, je veux dire dans son principe, dans sa nature, dans sa fin et ses desseins, il est certain qu'il l'a abondamment possédée en ces trois sens. Le principe de la grâce, c'est la miséricorde et la toute-puissance de Dieu : or, ne l'a-t-il pas pleinement ressentie ? La nature de la grâce est pleine de secrets et de mystères : or, ne les a-t-il pas pleinement éclaircis ? Les effets et les desseins de la grâce sont la sanctification de celui qui la reçoit, et celle des autres qu'il doit gagner à Dieu : or, n'a-t-il pas pleinement répondu à ces intentions et à ces desseins ? Dans la grâce il y a son action, ses secrets, sa fécondité; l'action par laquelle elle éclaire et elle touche, ses secrets dans lesquels elle s'enveloppe et elle se cache, sa fécondité avec laquelle elle se perpétue et fait des conquêtes; et toute cette plénitude de la grâce s'est comme renfermée dans Augustin. Il en a éprouvé la puissance et la miséricorde, il en a pénétré les secrets et les mystères, il en a secondé les intentions et les desseins : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit*. La grâce dont il a éprouvé la puissance et la miséricorde en a fait un parfait pénitent; la grâce dont il a pénétré les secrets et les mystères en a fait un éminent docteur, et la grâce dont il a secondé les intentions et les desseins en a fait un juste et un apôtre accompli. C'est tout le sujet de ce discours.

I. On ne peut douter que la miséricorde de Dieu ne soit le principe de la grâce; et, dans le sentiment de saint Augustin, une grande grâce n'est autre chose qu'une grande miséricorde : *Quid est magna gratia, nisi magna misericordia* ? Car quoique cette miséricorde répande partout ses grâces, elle ne les communique pas également, les uns en recevant de plus rares ou de moins fortes, les autres de plus fortes et de plus abondantes. C'est ainsi, mon Dieu, que vous ménagez vos dons et que, dans les impénétrables décrets de votre sagesse, vous les distribuez, comme vous le dites vous-même, *avec poids, nombre et mesure*.

Dieu, dans sa conduite ordinaire, c'est la belle réflexion de saint Augustin (*Exposit. in Psal. CVII*), dont je ne veux être aujourd'hui que l'interprète, Dieu, dis-je, dans sa conduite ordinaire, pèse, compte et mesure ses miséricordes; mais quand il y a un poids, un nombre et une mesure extraordinaire de péchés, c'est alors qu'il donne un poids, un nombre et une mesure extraordinaire de miséricorde. Ainsi l'entendait David quand il disait à Dieu : Vous connaissez, Seigneur, la qualité et l'énormité de mes crimes, et vous savez qu'à de si grands maux il ne faut pas de petits remèdes : ayez donc pitié de moi, selon votre miséricorde, et donnez-moi des grâces extraordinaires pour me tirer de l'effroyable abîme où je me suis précipité.

Or, comme saint Augustin s'est trouvé dans un état semblable, j'avance d'abord que la grâce qu'il a reçue a dû être abondante et qu'il l'a possédée dans toute sa plénitude. Nous trouvons trois grands pécheurs dans

l'Eglise, saint Paul, la Madeleine et saint Augustin, qui sont comme ces trois morts spé-
cifiés dans l'Ecriture, que Jésus-Christ a res-
suscités, mais avec cette différence, que la
grâce semble avoir été comme partagée dans
la conversion de Paul et de Madeleine, au
lieu qu'elle s'est comme employée tout en-
tière pour celle d'Augustin. Dans Paul, c'est
ignorance et entêtement; dans Madeleine,
c'est mollesse et impureté; mais dans Au-
gustin, ce sont toutes ces choses ensemble.
Comme l'Ecriture ne remarque pas qu'il y
ait eu du dérèglement dans le corps de Paul,
la grâce n'a dû, ce semble, combattre que
son esprit; et comme la même Ecriture n'ac-
cuse pas Madeleine de ces vices de l'esprit,
la grâce n'a, ce semble, attaqué que son
corps; mais comme dans Augustin ces deux
parties étaient également corrompues et for-
maient de très-grands obstacles à sa sancti-
fication, il a fallu toute la plénitude de la
grâce, une abondance de force et de misé-
ricorde pour le tirer de l'abîme de sa misère.
*Ubi abundavit delictum superabundavit et
gratia*; comme saint Augustin était accablé
de tout le poids du péché, il fallait tout le
poids de la miséricorde pour enlever la ba-
lance; comme ses péchés étaient multipliés,
il fallait une multiplication de miséricorde;
et comme Dieu l'avait attendu longtemps, il
fallait une grâce de longanimité et de pa-
tience qui fût abondante.

Il l'a reçue, cette grâce et cette miséricorde
dans toute sa plénitude; et si je suis obligé
de découvrir ici ses péchés, ce n'est que pour
en faire plus d'honneur à cette grâce et vous
dire qu'ils ont servi de matière à la miséri-
corde et à la toute-puissance de Jésus-Christ.
Augustin, manichéen, éloigné des sentiments
orthodoxes; Augustin vicieux et adonné aux
femmes, quel poids et quel nombre de péchés!
mais quel poids et quel nombre de grâces!
Voulez-vous bien que nous en publions avec
lui les saintes inventions?

C'est le propre de la grâce, dit-il, de tem-
pérer sa toute-puissance par sa douceur, de
joindre à sa force beaucoup de condescen-
dance et d'adresse, de ménager les inclina-
tions d'un pécheur dont elle connaît le fort
et le faible, et, par une surprenante économie
qu'il appelle une miraculeuse politique, le
gagner si bien qu'il ne lui résiste pas. Cette
grâce voit que l'occupation des mages est de
connaître les astres, d'étudier leurs mouve-
ments et leurs aspects; elle reconnaît ce qui
fait leur erreur et leur superstition: com-
ment s'y prendra-t-elle pour les convertir?
Elle emploiera une étoile qui les conduira à
l'étable de Bethléem, afin que ce qui est la
matière de leur erreur devienne l'occasion
de leur salut: *Sic per stellam vocati, ut ipsa
materies erroris fiat et salutis occasio*. La
grâce voit que la passion dominante de Ma-
deleine, c'est l'amour: que fera-t-elle? Elle
la sanctifiera par l'amour même. Elle a été
pécheresse dans la ville, parce qu'elle a trop
aimé le monde; elle deviendra une grande
sainte, parce qu'elle aimera Dieu; elle a été

passionnée pour les hommes; elle sera zélée
pour son Sauveur.

Disons en ceci de même d'Augustin: il
aime la vérité qu'il ne trouve pas, et il aime
le sexe dont il jouit. Voilà ses deux grandes
passions. Mais la grâce le prend par son fai-
ble, en lui inspirant d'un côté un violent
amour pour la vérité qu'il cherche, et lui fai-
sant connaître, d'un autre, que, s'il ne la
trouve pas, c'est parce qu'il n'emploie pas les
moyens nécessaires pour sa recherche, qui
sont la continence et l'éloignement des plai-
sirs charnels.

En effet, la vérité se propose à lui, mais
elle se fait voir enveloppée de tant d'énigmes
et de difficultés, que ces voiles mêmes qui la
lui cachent ne servent qu'à l'animer davan-
tage à sa recherche et avoir pour elle plus
d'estime. La grâce le conduit à Fauste, hom-
me qui passait pour le plus savant de son
siècle et le plus habile de tous les mani-
chéens. Il croit rencontrer la vérité dans la
personne de ce fourbe, il l'écoute, il s'en-
tretient avec lui, et après de longues con-
versations il reconnaît que c'est un grand
diseur de riens, un habile imposteur, un
grammairien disert, mais, dans le fond, un
orgueilleux ignorant.

Voilà le premier pas que la grâce lui fait
faire; elle le conduit ensuite à Milan pour
entendre saint Ambroise. D'abord il ne cher-
che qu'à satisfaire sa curiosité dans l'élo-
quence de ce grand prélat; peu de temps
après il y trouve de la solidité et reconnaît
qu'il est incomparablement, non-seulement
plus sincère, mais encore plus habile que
Fauste. Ce n'est pas assez, Simplicien lui
parle; que dis-je? c'est la grâce qui se sert
de lui comme de son interprète. Vous me
conduisiez à lui, s'écrie-t-il, sans que je le
susse, ô mon Dieu, afin que le sachant il me
conduisît vers vous. Il me fit un fidèle récit
de la conversion de Victorin, qui avait mené
la même vie et exercé la même profession
que moi, afin que, voyant tant de confor-
mité, je ne pusse plus, à son exemple, vous
désobéir.

Admirables artifices de la grâce pour chan-
ger l'esprit et le cœur d'Augustin! elle l'at-
taquait de toutes parts et, comme il le té-
moigne, elle l'environnait et l'assiégeait de
tous côtés: *Circumvallabar abs te*. Il n'était
content ni de ses recherches, ni de ses pas-
sions, il aimait la vérité et il voyait qu'il ne
la trouvait pas; il aimait les femmes et,
quelque soin qu'il eût de se procurer quel-
ques purs plaisirs, la grâce y répandait de
certaines amertumes qui l'en dégoûtaient. Il
ressemblait (c'est l'état auquel il se compare)
à un malade impatient qui se tourne tantôt
d'un côté, tantôt d'un autre, dans son lit,
dans l'espérance d'y trouver une situation
plus tranquille; qui, tantôt fait ouvrir ses
rideaux afin de voir la lumière, et tantôt les
fait fermer, parce qu'il la trouve trop in-
commode. L'esprit et le cœur d'Augustin
étaient de cette nature, et vous ménageiez
toutes ces différentes révolutions, ô mon
Dieu, pour l'attirer peu à peu à vous, et op-

poser une grande miséricorde à de grands désordres.

Dans l'Écriture Dieu est comparé à un chasseur, et le pécheur à un cerf. Or, les chasseurs ne lancent pas toujours directement leur flèche dans le cœur d'un cerf qu'ils poursuivent; souvent ils le frappent à l'épaule, peut-être pour se donner eux-mêmes plus de plaisir, dans l'assurance qu'il épuiera peu à peu son sang, et qu'après s'être beaucoup tourmenté, ils l'arrêteront quand ils voudront. Dirai-je que la grâce en agit de même? Quelquefois Dieu, comme un chasseur adroit et sûr de son coup, poursuit une âme vagabonde, et lui lançant directement la flèche dans le cœur, l'arrête incontinent et l'abat à ses pieds. Paul, vous fûtes converti de cette manière, et Jésus-Christ, qui vous parlait du sein d'une brillante nuée, vous ayant ébloui par ses éclairs et renversé par terre, vous obligea de lui demander, dès ce même moment, ce qu'il voulait que vous fissiez. Madeleine, vous fûtes convertie de cette manière. Dès que vous sûtes que Jésus-Christ était dans la salle du Pharisien, frappée d'un heureux, mais mortel coup, vous allâtes expirer à ses pieds, et verser les dernières gouttes du sang de votre cœur par vos yeux. Mais Augustin n'est pas traité de même. C'est un cerf que la grâce laisse quelque temps courir après ses passions; elle l'a déjà blessé et elle est sûre qu'il ne lui échappera pas, mais pour se donner du plaisir et, comme il le dit lui-même, pour avoir plus de joie après ses longs égarements, et remporter un plus glorieux triomphe après ses fréquentes rébellions, tantôt elle l'envoie à Fauste, afin qu'il en reconnaisse les fourberies, tantôt à Ambroise, afin qu'il se laisse toucher de ses discours, tantôt à Monique, afin qu'il se rende à ses prières et à ses larmes.

Que ces délais de conversion sont ordinaires dans notre siècle! Que de bons propos conçus et étouffés presque dans le même moment! Que de desirs de changer de vie et de réformer ses mœurs, sans qu'on en vienne jamais à l'exécution! Nous demandons notre conversion, mais nous ne voudrions pas que ce fût sitôt; nous demandons à Dieu sa grâce et nous nous la refusons à nous-mêmes. La beauté de la vertu nous ravit, mais les créatures nous retiennent; nous reconnaissons l'importance qu'il y a de nous convertir, mais nous prolongeons cette rigoureuse entreprise; nous voudrions être à Dieu, mais nous combattons toujours contre lui, et souvent nous ressemblons à ces malheureux qui se battent en duel et qui ne se demandent trêve les uns aux autres que pour recommencer leur querelle avec plus de furie.

O! si nous répondions enfin à la grâce, comme saint Augustin, et si, après de si longs égarements, nous devenions pénitents d'aussi bonne foi que lui, que nous serions heureux! Il fut enfin vaincu par une grâce toute-puissante qui le terrassa et qui, éclairant son esprit, échauffa en même temps son cœur.

Mon dessein n'est pas ici d'examiner en quoi consiste la force de la grâce. Il suffit seulement de vous dire qu'elle ménage tellement la liberté, que, comme sans la grâce il n'y aurait point de salut à prétendre, sans la liberté il n'y aurait point de jugement à faire: *Si non est Dei gratia, quomodo Deus salvat mundum, et si non est liberum arbitrium, quomodo judicat mundum* (*Epistol. ad Valentin.*)? La liberté et la grâce (c'est la comparaison des Pères du concile de Cologne) sont comme deux bonnes amies qui, quoique d'une condition très-inégale, se font en quelque manière des civilités réciproques et se prennent par la main pour entrer ensemble dans une même maison. C'est la grâce qui prévient, qui touche, qui convertit la volonté; mais c'est la volonté qui consent à ses préventions, à ses motions, à ses impressions, et, marchant toutes deux ensemble, elles entrent dans le temple du Saint-Esprit.

Quoi qu'il en soit, Augustin, lassé, dé trompé, abattu sous un figuier, se rend à la force et à la douceur de la grâce. Dès que Jésus-Christ jette ses yeux sur lui comme sur Nathanaël : *Sub ficu vidi te*, il suit la voix qui l'appelle; de si puissants regards, comme autant de traits perçants, lui pénètrent, le cœur et, fondant en larmes, à l'exemple de saint Pierre, il se sépare pour toujours des funestes causes de son péché. Adieu, monde qui m'as trompé, je ne veux plus de tes caresses. Adieu, femmes qui m'avez corrompu, je vous abandonne pour jamais. Adieu, erreurs qui m'avez aveuglé, je rougis de vous avoir suivies. Venez, vérités, et délivrez-moi; venez, sainte pénitence, et réglez absolument sur moi; grâce du Seigneur, éclairez mon esprit, divin flambeau que j'ai si souvent éteint, réglez mes pas; cendres, jeûnes, veilles, cilice, pénitence, je ne suis né que pour vous; je veux vivre et mourir dans votre sein.

Ce ne sont pas là, messieurs, des paroles que je lui prête, et, si je pêche en cette rencontre, ce n'est que parce que mes expressions sont de trop faibles interprètes de ses sentiments.

Comme le péché avait rempli son esprit de ténèbres, la grâce le remplit de lumières qui lui firent voir que l'orgueil ayant été la source de ses péchés, il fallait que l'humilité fût le principe de ses vertus. Aussi fut-il le plus humble de tous les pénitents. Non seulement il expia tous ses péchés, il voulut encore les faire connaître à toute la terre, en informer la postérité, en faire une pénitence publique. Quelle humilité pour un si grand homme, de se déclarer le plus grand pécheur du monde, de découvrir des péchés qui nous eussent été cachés et que le Sauveur avait noyés dans la mer de son sang, péchés qu'il laisse dans des monuments éternels, pendant que nous cachons les nôtres avec tant d'adresse, que nous les excusons avec tant de malice, que nous les rejetons sur des causes étrangères avec tant d'injustice et d'orgueil! Mais étant si humble, il pratique aussi toutes les vertus. Quelle chasteté de-

puis sa conversion, quel zèle, quelle charité, quelle tempérance dans les plaisirs les plus innocents, quelles austérités et quelles mortifications ! et, par conséquent, comme il avait toutes les vertus dans un souverain degré, ne faut-il pas avouer que la grâce agissait en lui dans toute sa plénitude ? Aussi lui révélait-elle ses plus grands mystères ; et, après en avoir fait un parfait pénitent, elle en fit un éminent docteur. C'est la seconde partie de mon discours.

II. — Le plus éclairé des prophètes, après avoir eu de longs entretiens avec Dieu, n'en dit autre chose sinon que c'est un Dieu caché, *Vero tu es Deus absconditus*. Et l'apôtre saint Paul, quelque élevé qu'il ait été jusqu'au troisième ciel, où il avait appris les plus adorables mystères de notre religion, ne s'explique néanmoins qu'en des termes qui nous marquent son admiration et sa frayeur : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei !*

Si cela est de la sorte, qui pourra donc nous découvrir les mystères de la grâce et dissiper heureusement tant d'hérésies qui l'ont différemment outragée ? On peut y considérer plusieurs choses : sa nécessité, son excellence, son indépendance, son efficace, sa substitution et sa soustraction. Sa nécessité : on ne peut faire sans elle aucune action surnaturelle. Son indépendance : elle ne dépend, pour être donnée, ni de celui qui la veut, ni de celui qui court pour l'acquérir, mais de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Son efficace, si l'on ne peut rien sans elle, on peut tout avec elle. Sa substitution : elle passe d'un royaume à un autre, d'une nation à une autre, d'une âme à une autre. Sa soustraction : tantôt on la gagne et un moment après on la perd ; tantôt on la refuse et un moment après on la reçoit. Voilà ce qui est de foi, et cependant voilà ce qui souffre d'insurmontables difficultés, parce qu'encore bien que ce trésor soit renfermé dans l'homme, il n'y a cependant que Dieu qui en ait la clef, lui seul peut lever les sceaux de ce livre et y donner à lire à ces docteurs privilégiés qu'il a choisis pour être les défenseurs de sa grâce : *Tolle, lege*.

Le Saint-Esprit semble nous avoir fait sur ce sujet trois mystérieuses questions : Qui de vous, dit-il, est jamais entré dans le fond de cet abîme où sont renfermés les secrets de Dieu ? *Profundum abyssi quis dimensus est ?* Qui de vous a jamais mesuré la hauteur des cieux ? *Altitudinem cæli quis dimensus est ?* Qui de vous a jamais découvert les secrets de la sagesse de Dieu ? *Sapientiam Dei quis investigavit ?* Ce sont là les trois questions que le Saint-Esprit nous fait dans l'Écriture, pour nous apprendre combien il est difficile de connaître la conduite qu'il tient dans l'ordre de la grâce, qui est cet abîme, ce ciel, cette sagesse. Qui donc, encore un coup, pourra nous découvrir de si difficiles et impénétrables secrets ?

Ne vous en rapportez pas à moi, messieurs, écoutez seulement ce que vous en dit l'ange de l'École, qui ne parle pas tant de son chef qu'au nom de toute l'Eglise. Ce sera

Augustin, répond-il : *Omne pretiosum vidit oculus ejus*. Son esprit, plus vif et plus pénétrant que celui des autres, a vu ce qu'il y a de plus précieux : la nécessité, l'excellence, l'indépendance de la grâce. *Profunda fluviorum investigavit* : Il est descendu jusque dans les plus profonds abîmes de cette rivière, que nul n'osait presque sonder ; la rapidité et la soustraction de la grâce, le transport et la substitution de la grâce. *Abscondita produxit in lucem* : Il a découvert les mystères les plus cachés, la propagation du péché originel, la prédestination et la réprobation, l'efficace de la grâce du médiateur, et son union avec la liberté.

Les Ariens combattaient la dignité de la grâce, parce qu'ils outrageaient l'excellence de son origine en niant la consubstantialité de Jésus-Christ, qui nous l'a donnée : *Gratia per Jesum Christum*. Les Manichéens détruisaient sa douceur et son mérite, parce que, dès qu'ils ôtaient à l'homme le libre arbitre qu'ils assujétissaient à la rapidité d'une cause supérieure, ils voulaient que cette grâce l'emportât sur lui sans qu'il pût y résister. Les Pélagiens, au contraire, par une erreur tout opposée, en donnant trop au libre arbitre, ôtaient à la grâce son indépendance et son efficace, comme si l'homme par un bon fonds, par la connaissance de la loi et des secours extérieurs avait pu sans elle s'acquitter de ses devoirs. Mais que fera Augustin, cet homme incomparable, suscité de Dieu pour la venger de tous ces outrages, comme l'appellait autrefois saint Prosper : *Summum in Ecclesia excellentissimæ auctoritatis virum, præstantissimumque gratiæ ministrum* (Prosper, *Epistola ad Rufinum, in fine*) ?

Vous dirai-je que, s'il ne fut pas le premier à combattre l'hérésie des ariens, il a été celui qui en a sapé les principaux fondements ? Quoique ces hérétiques eussent entièrement perdu leur cause dans le concile de Nicée, on avait cependant de la peine à répondre à un grand argument, qui était comme la racine et le fondement de leur erreur. Avant que saint Augustin parût, les Pères qui l'avaient précédé, comme saint Justin, saint Irénée, saint Clément Alexandrin, Tertullien, saint Cyprien, saint Athanase, Eusèbe et plusieurs autres (*Justinus in Apol. II, et Dialog. contra Bissonem ; Clem. Alexand., lib. IV, c. 25 ; Tert. lib. II contra Marcionem, c. 27 ; Cyprianus, lib. II, ad Quirinum, c. 5 ; Athanasius lib. IV contra Arianos et de Incarn. Verbi*), croyaient que ces fréquentes apparitions de Dieu aux patriarches et aux prophètes de l'Ancien Testament n'étaient pas du Père, qu'ils soutenaient invisible, mais de son Fils, qu'il envoyait aux hommes ; et de ce principe les ariens tiraient cette fausse conséquence, qu'il fallait donc que ce Fils, comme ambassadeur et interprète des volontés de son Père, lui fût inférieur. Saint Augustin, qui reconnut que c'était là l'un de leurs plus forts arguments, s'efforça de le détruire, et montrant dans ses livres de la Trinité que ces appari-

tions n'étaient ni du Père ni du Fils, mais d'un ange, détruisit tout le fondement de cette hérésie.

Vous dirai-je qu'Augustin a été celui qui a fait le plus de peine aux manichéens, et qu'ils avouaient eux-mêmes être leur plus redoutable ennemi ? Il semble que Dieu ait permis qu'il ait longtemps persévéré dans les erreurs de ces hérétiques, afin qu'entrant mieux dans leur esprit, sachant leurs ruses et pénétrant leurs raisons, il les défit ensuite avec plus de succès, et fit plus d'honneur à sa grâce.

David, comme il est remarqué dans le premier livre des Rois (1 Reg. c. III), allant attaquer les Amalécites, rencontra un Egyptien qui s'était retiré de leur camp, et lui ayant demandé qui il était et d'où il venait, se servit utilement de son ministère pour les combattre. Il connaissait leur nombre et leurs forces, et se mettant à la tête des troupes de ce prince, il le conduisit au lieu où ils étaient, et fut en partie la cause de leur défaite. On en peut dire de même d'Augustin. Si Dieu a permis qu'il ait été manichéen et qu'il ait eu de longues conférences avec Fauste, c'est qu'il l'avait choisi pour être le défenseur de sa grâce et du libre arbitre. C'est pourquoi il n'eut pas sitôt quitté leur partie, qu'il se servit de l'intelligence qu'il avait avec eux pour les détruire, marchant à la tête des armées du Seigneur, portant à ces ennemis des coups d'autant plus dangereux, qu'il connaissait leur faiblesse, et qu'il démêlait mieux qu'aucun autre leurs pompes extravagantes.

Mais vous attendez sans doute que je vous parle ici de Pélagie, le plus grand et le plus dangereux ennemi de la grâce. Ce Goliath des Philistins, cet homme enivré de lui-même, qu'un âge déjà avancé, de longues habitudes, de secrètes liaisons avec des femmes de qualité, qui soutenaient son parti, rendaient audacieux, cet homme à qui une opinion flatteuse et commode à l'amour-propre, une éloquence naturelle : *Homo acutissimus* (D. Aug. l. III de peccatorum meritis, c. 35), et une fausse apparence de sainteté avaient déjà, comme témoin saint Augustin, donné beaucoup de crédit, forma dans l'Eglise l'une des plus pernicieuses hérésies qui fut jamais, en ôtant à la grâce son indépendance et son action, à Jésus-Christ le mérite et la force de son sang, pour donner à la liberté humaine le pouvoir de faire de bonnes œuvres et de travailler à son salut : *Legi Pelagii quædam scripta, viri, ut audio, sancti, et non parvo proventu Christiani* (Ibid., c. 1).

Quoique cet hérétique prit un soin particulier de se cacher, de couvrir ses blasphèmes par de subtiles distinctions, et de ne semer ses erreurs qu'avec beaucoup de précaution et de secret, il n'en fallut pas davantage pour animer le zèle d'Augustin qui, découvrant sa malignité et ses ruses, pénétrant dans ses desseins et dans ses intrigues, le combattit dans tous ses retranchements, et répondit avec une admirable solidité à toutes ces raisons plausibles dont cet ennemi rusé se servait.

Qui s'étonnera après cela de voir que les conciles, les papes, les Pères et les théologiens lui aient donné, comme à l'envi, de si grands éloges ? que les uns l'aient appelé le bouclier de la foi, la trompette du Seigneur, l'oracle de la loi, le soutien de la grâce, le Père des Pères et le docteur des docteurs : *Scutum fidei, tuba Domini, oraculum legis* (Paulinus, epist. ad Aug., et epist. 139 apud August.) ? Que d'autres aient dit qu'il a été de toute éternité choisi de Dieu pour être l'interprète de ses secrets et le défenseur de sa gloire ; qu'il est égal aux anges par sa ferveur, aux prophètes par la révélation des mystères les plus cachés, aux apôtres par sa prédication, un abîme de sagesse et une image de la divinité même : *Doctrinæ christianæ culmen, par angelis in fervore, par prophetis in absconditorum mysteriorum revelatione, par apostolis in prædicatione, imago divinitatis, abyssus sapientiæ* (Hier. ad Aug., et Possid. ad Macedon. Vide Hieronym., dialog. 3 contra Pelag.) ?

Qui s'étonnera de voir que les papes et les plus grands hommes, non-seulement l'aient chargé du soin d'écrire contre Pélagie et aient admiré partout sa profonde érudition, mais qu'ils aient cessé d'écrire dès qu'ils ont su qu'il entreprenait ce grand hérésiarque, persuadés, comme ils l'avouent, qu'ils ne pourraient jamais rien ajouter ni à son éloquence ni à ses raisons ? N'avais-je donc pas eu raison de dire que la grâce lui ayant révélé ses plus secrets mystères, en avait fait un éminent docteur ?

Mais, et c'est ici, messieurs, que vous pouvez prendre beaucoup de part pour votre instruction, quelles furent, à votre avis, les réflexions de ce saint docteur, en écrivant contre Pélagie ? Quand il montrait par d'invincibles raisons à ce superbe hérésiarque que l'homme ne peut rien sans la grâce, que sans elle il ne peut ni prononcer une parole ni former une pensée qui lui soit utile pour son salut, ne croyez pas que ce qu'il écrivait contre lui ne fût que de légères impressions sur son esprit. Augustin, convaincu, touché, pénétré de ces vérités, se jetait contre terre et, se prosternant aux pieds de la miséricorde de Dieu, lui demandait sans cesse cette grâce si nécessaire et qu'il ne pouvait attendre que de sa pure bonté.

Combien de fois, sensible à ses bienfaits, s'écriait-il dans les transports d'une humble reconnaissance : *Non mihi, sed tibi !* Seigneur, si j'ai fait cette bonne action, si j'ai eu cette sainte pensée, ce n'est pas à moi que j'en dois donner la gloire, c'est à votre infinie miséricorde. Combien de fois, considérant la rapidité et l'indépendance de cette grâce que Dieu donne quand et à qui il lui plaît, qu'il a ôtée aux anges et aux Juifs pour la donner à des idolâtres qui n'étaient pas son peuple, se sentait-il ému d'une crainte salutaire, et appréhendant que le Seigneur ne l'abandonnât, lui disait-il les larmes aux yeux : *Nemerejetez pas loin de vous, et ne retirez pas de moi votre Esprit Saint* (Ps. L) ? Il fut toujours exaucé, messieurs, et c'est par cette raison qu'après avoir

éprouvé la miséricorde et la toute-puissance de la grâce, après en avoir pénétré les secrets et les mystères, il en a si fidèlement secondé les intentions. C'est le sujet de mon dernier point.

III. — S'il est certain que quand Dieu appelle une personne à un état il lui donne les grâces nécessaires pour en remplir les devoirs, je vous avoue que je suis fort en peine de vous dire quelle grâce particulière Dieu a donnée à Augustin, qu'il appelait à tant de différents emplois, à moins que je ne dise qu'il réunit en sa personne toutes ces grâces qu'il a continué de partager à plusieurs autres.

Dieu appela saint Augustin à trois états, et par ce moyen lui donna trois sortes de grâces, dont il seconda toujours les intentions sans en rendre aucune inutile : *Et gratia ejus in me vacua non fuit* : car, pour achever son éloge, nous pouvons le considérer, ou comme une personne privée, ou comme une personne publique, ou comme une personne d'une vie mêlée. Dans ce premier état, la grâce le réserva à lui seul ; dans le second, elle l'appliqua au salut du prochain ; dans le troisième, elle le donna à Dieu et au prochain.

La grâce en fit un saint solitaire et l'obligea à mener une vie retirée ; la grâce en fit un grand évêque et l'obligea à mener une vie édifiante et exemplaire ; enfin la grâce en fit le chef d'un ordre et l'obligea à mener une vie mêlée. Or, il fut fidèle à Dieu dans ces trois états, et suivit les intentions de la grâce.

Il fallut, mes frères, qu'il fît en quelque manière son noviciat dans la solitude avant que d'en faire ensuite une profession publique, et qu'il expiât ses péchés par une sévère pénitence avant que de la prêcher aux autres. Dieu voulant faire de Moïse un grand homme, la terreur de l'Egypte, le chef et le protecteur de son peuple, alla le chercher sur les eaux du Nil, dit Philon juif (*Philo judæus, in Vita Mosis*), et le retira dans le désert, après l'avoir élevé dans la cour de son ennemi. De même, voulant faire d'Augustin un grand évêque, un apôtre et un défenseur de son Eglise, il le forma d'abord dans la solitude, et lui parlant cœur à cœur, le prépara insensiblement à ce grand ouvrage.

Retracerai-je ici de nouveau dans votre mémoire ce que je vous ai déjà dit de sa pénitence ? Vous le représenterai-je armé de haïres et de disciplines, châtiant son corps avec d'autant plus de sévérité qu'il lui avait procuré de plaisir, expiant par une sainte retraite et un parfait renoncement au monde ses premiers attachements qu'il y avait eus ? Si je retouche encore une fois cette circonstance, messieurs, ce n'est que pour vous désabuser de cette dangereuse illusion où vous êtes, qu'il suffit de ne plus pécher pour être réconcilié ; que ces longues et fâcheuses austerités sont des œuvres de surrogation, et qu'en cessant d'être ennemi de Dieu on peut, sans toutes ces mortifications, devenir son ami. Pernicieuse erreur qui damne aujourd'hui tant de chrétiens, et que

notre saint n'a pas moins combattue par ses exemples que par ses écrits.

Passons à son second état, qui est celui d'évêque. Bien différent de tant d'âmes vénales et orgueilleuses qui briguent les premières dignités de l'Eglise, qui emploient ce qu'elles ont d'amis, de crédit, d'intrigue, d'hypocrisie pour tenir les premiers rangs dans le royaume de Jésus-Christ, il n'accepta l'épiscopat qu'en tremblant, et cette place lui parut si dangereuse, qu'il n'aurait jamais consenti à la remplir, s'il n'avait appréhendé de résister à la volonté de Dieu. Il reconnut la pesanteur de la charge qu'on voulait lui imposer, et il craignit, ou que ce ne fût une récompense temporelle de quelques vertus, ou un honorable châtement de quelques péchés qu'il n'avait pas expiés. Bienheureuse solitude où il se retirait pour gémir intérieurement devant Dieu, vous le savez. Mais sans m'arrêter à ce témoignage inanimé, vous le savez, ô mon Dieu, s'écriait-il lui-même, combien cette charge m'est pesante et avec quelle crainte je la supporte !

Cependant, chrétiens, quel évêque ! Un homme grand et admirable par ses rares talents, par cet esprit vif, par cette imagination féconde, cette pénétration et cette intelligence qui le faisaient passer pour le miracle de son siècle ; un homme encore plus grand et plus admirable par ses vertus ; un homme tel qu'il souhaitait que fût un évêque : sévère pour soi-même, doux pour les autres, se refusant le nécessaire, et prévenant les besoins des autres ; aussi recueilli dans ses occupations extérieures, que s'il avait été dans une solitude tranquille ; aussi actif et aussi vigilant dans sa contemplation, que s'il avait vaqué aux plus importantes affaires ; inflexible contre les méchants sans opiniâtreté, condescendant envers les pénitents sans bassesse, affable aux uns sans lâcheté, réservé à l'égard des autres sans orgueil, juge et père commun de tous.

Que dirai-je enfin de ce dernier état, que j'ai appelé un état de vie mêlée, où il a si heureusement secondé les intentions de la grâce ? Il a été, comme il appelait saint Antoine, le père des religieux et le chef de l'ordre monastique ; on a vu fleurir sous lui l'ancienne discipline, et près de cinquante-quatre ordres recevoir sa règle. Vous le savez, mes révérends Pères, vous êtes ses enfants, vous portez son habit et son nom, vous soutenez vigoureusement sa doctrine, qui est celle de toute l'Eglise ; et l'on peut dire qu'après sa mort même il est devenu immortel par cette sainte et éclatante postérité qu'il a laissée après lui : *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus*.

Saint Grégoire, pape, et un savant abbé de Cluny remarquent que les apôtres qui ont converti les nations, et les hommes apostoliques qui ont été des patriarches d'ordres religieux, paraîtront au jugement dernier avec un nouvel éclat de gloire dont ils seront environnés, et un million d'âmes qui paraîtront à leur suite pour faire les plus beaux fleurons de leur couronne. On y verra, di-

sent-ils, saint Pierre avec tous les Juifs qu'il a convertis, saint André avec les peuples d'Achaïe, saint Jean avec ceux de l'Asie, saint Thomas avec les Indiens, et saint Paul presque avec tout le monde : *Ibi Petrus cum Judæa conversa quam post se trahet apparebit ; ibi Paulus conversum, ut ita dixerim, mundum ducens ; ibi Andreas post se Achaïam, ibi Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu sui judicis conversam ducet* (Greg. Hom. 17 in Evang., et Odo, Abbas Cluniacensis, serm. de sancto Benedicto). Mais ne pouvons-nous pas dire que saint Augustin y paraîtra à la tête de tant de docteurs qu'il a éclairés, de tant de pécheurs qu'il a convertis, de tant de pénitents qu'il a édifiés, de tant de religieux et de religieuses qui ont reçu sa règle et combattu sous son étendard ? Car, mes frères, il en est d'Augustin comme de ces grands astres qui ont des influences universelles, et qui ne s'arrêtant pas à quelques pays font du bien à tout le monde. C'est un objet d'imitation pour les pénitents ; eh ! pourquoi ne le suivriez-vous pas dans sa pénitence, puisque vous l'avez suivi dans son péché ? C'est un objet d'émulation pour les justes ; pourquoi rendriez-vous inutile une grâce qui a opéré en lui de si admirables effets ? C'est un objet de vénération pour les âmes séparées du monde, et qu'il a conduites dans le désert ; ames heureuses, si elles se laissent toucher comme lui par la force de la grâce, si elles découvrent comme lui les mystères de la grâce, si elles secondent comme lui les intentions de la grâce, qui veut les sanctifier en ce monde et devenir le sujet de leurs récompenses en l'autre. Amen.

SERMON

POUR LA TRANSLATION DE SAINT DOMNOLE.

Videbitis et gaudebit cor vestrum ; ossa ejus quasi herba germinabunt.

Vous verrez toutes ces merveilles, et votre cœur s'en réjouira ; ses os mêmes reprendront une nouvelle vigueur, comme une herbe qui repousse (Isaïe, chap. LXVI).

Quand je considère les transports de joie avec lesquels vous recevez le précieux dépôt que vous avez tant souhaité, et que par le triomphe que votre piété dresse aujourd'hui aux reliques du grand saint Domnole je remarque la profonde vénération que vous avez pour ce grand évêque, plus d'onze cents ans après sa mort, il me semble, messieurs, que la prophétie de mon texte commence heureusement à s'accomplir, et que sans attendre la résurrection générale où tous les corps des hommes se ranimeront, on voit des os secs et décharnés reprendre une nouvelle vie.

Je sais bien que ce miracle ne paraîtra avec éclat qu'à la fin des siècles, et que ce ne sera proprement qu'au renouvellement de toute la nature que le sacré corps de ce saint prélat, triomphant entièrement de la corruption et de la mort, se relèvera du tombeau avec plus de promptitude et de vigueur que les plantes qui paraissaient mortes pendant l'hiver ne percent au printemps le sein de

la terre qui les cachait : *Ossa ejus quasi herba germinabunt*. Mais ne puis-je pas dire que c'est une espèce de résurrection avancée, que saint Domnole sorte aujourd'hui avant le temps de son tombeau, que sa mémoire se renouvelant dans vos esprits y reproduise en quelque manière sa présence, que cet astre reparaisse après une si longue éclipse à vos yeux, et qu'enfin ce prélat vienne reprendre la conduite et se charger comme de nouveau de la protection de cette Eglise, après plus d'onze siècles qu'il l'a quittée ?

C'est ici, comme disait saint Paulin en une pareille occasion, c'est ici que vous devez ouvrir vos cœurs à la joie, et qu'un si agréable spectacle doit occuper votre piété et votre foi. Non, non, nous ne tomberons jamais dans l'extravagance de ces philosophes, dont les uns disaient que les âmes passaient de corps en corps, d'autres qu'elles en demeureraient séparées sans jamais y rentrer, et d'autres enfin qu'elles étaient d'une nature mortelle, et qu'elles finissaient avec ces mêmes corps. Nous avons des témoignages plus assurés et des espérances mieux établies. Nous savons non-seulement que nous ressusciterons un jour, mais que souvent Dieu, pour manifester sa gloire et celle de ses saints, avance en quelque manière leur résurrection, soit par l'incorruption de leurs corps, soit par les miracles qu'il opère et la gloire qu'il répand autour de leurs tombeaux (1). Réjouissez-vous donc aujourd'hui, chrétiens, dans la considération de ce prodige ; et puisque vous célébrez la solennité de la translation d'un saint évêque que vous considérez comme votre patron, abandonnez-vous à tous les sentiments de joie et de confiance que votre religion vous inspire. C'est à vous, Esprit divin, qui faites encore aujourd'hui revivre en ce lieu un corps qui vous y avait autrefois servi de temple : *Vivificabit mortalia corpora propter spiritum inhabitantem* ; c'est à vous à faire concevoir à ce peuple l'avantage que vous lui accordez en lui ramenant un si puissant protecteur, mais c'est à moi à vous demander cette grâce par Marie, en lui disant : Ave.

Je remarque dans les paroles de mon texte deux choses qui me conduisent naturellement au dessein que j'ai conçu pour entretenir votre piété sur une fête que vous célébrez avec tant de pompe et de joie. La première chose que j'y remarque, c'est le soin que Dieu prend de ses élus, dont il conserve les ossements, dont il fait, pour ainsi dire, revivre les corps, et qu'il expose comme de dignes objets de la vénération publique : *Ossa ejus quasi herba germinabunt*. Ils ressemblent à des plantes

(1) Non traduces in corpora aliena animas, ut sint monstra post hominem ; neque omnino sine corpore permanuras, aut in corpore mentemur occiduas. Blandiantur sibi mendaciis poetarum, qui non habent veritatis prophetas. Coercentur opinioibus erraticis philosophorum, qui non illuminantur testimoniis Apostolorum, et se desperatione solentur qui spem non habent, dicentes : Umbra transitus est tempus nostrum, et non est reversio finis nostri, quoniam consignatus est, et nemo revertitur (D. Paulinus, Epist. 15 ad Pammach.).

qui paraissent mortes, et cependant, animés du souffle divin, conservés et échauffés par ce soleil de justice, ils renaissent avec plus de force et de vigueur que jamais. La seconde chose que j'y remarque, c'est la part que vous devez prendre en de pareilles solennités. Ce sont des saints que Dieu vous donne pour vos protecteurs et vos asiles, des saints dont il vous découvre la gloire, afin que vous profitiez de leur intercession et de leur pouvoir; des saints enfin qui ayant beaucoup de crédit auprès de lui et de charité pour ceux qui les invoquent, ne peuvent vous inspirer que des sentiments d'une humble confiance et d'une sainte joie : *Videbitis et gaudebit cor vestrum*.

Vous venez de posséder le précieux dépôt des reliques de saint Domnole, et cette arche d'alliance a trouvé des Obédedom qui l'ont reçue avec beaucoup de reconnaissance et de tendresse. C'est aussi par ce moyen que Dieu veut le glorifier et vous donner en même temps en sa personne un puissant intercesseur et un parfait modèle. Dieu, protecteur et rémunérateur de Domnole après sa mort, par la gloire qu'il répand sur son corps, Domnole, protecteur et intercesseur auprès de Dieu pour les hommes, par les miracles qu'il opère et les grâces qu'il leur attire, voilà tout le sujet de mon discours, et l'esprit de cette sainte solennité. Ce que Dieu a fait pour la gloire de Domnole dans la translation de ses reliques, ce sera mon premier point. Ce que Dieu a fait pour notre bien et pour notre instruction dans cette glorieuse translation, ce sera mon second point et tout le sujet de cet entretien.

I. — C'est une vérité fondée dans toute l'Ecriture et autorisée par la bouche même de Jésus-Christ sur la providence, qui veille généralement sur toutes les créatures, a des soins plus tendres et plus particuliers des saints pendant leur vie, que du reste des hommes. Sans cela quel sens pourrait-on donner à ces favorables promesses que Dieu a faites aux justes dans l'Ancien Testament, lorsqu'il s'engage à les défendre pendant la nuit et pendant le jour de la mauvaise influence des astres : *Per diem sol non uret te, neque luna per noctem*; et comment pourrait-on justifier cette assurance que Jésus-Christ inspire dans l'Evangile à ses apôtres, en leur disant que tous les cheveux de leur tête sont comptés, et qu'il n'en tombera jamais aucun sans l'expresse disposition de son Père ? *Vestri capilli capitis omnes numerati sunt : nolite ergo timere* (Matth., X, et Luc. XII).

Mais il n'est pas moins certain, messieurs, que Dieu, qui veille si exactement sur les saints pendant leur vie, leur continue encore en particulier ses soins après leur mort, et que, tandis qu'il fait entrer leurs âmes en participation de sa béatitude, il s'intéresse, soit pour l'incorruption, soit pour la sainteté reconnue et révérée de leur chair. Sans cela comment pourrait-on dire à un saint : Dieu remplira votre âme de splendeurs et délivrera vos ossements de la honte et de la servitude du tombeau : *Implebit animam tuam*

splendoribus, et ossa tua liberabit? Sans cela, quel sens donnerait-on à ces autres paroles, que la providence qui les a animés, soutenus, sanctifiés pendant leur vie, garde soigneusement leurs corps et tous leurs os après leur mort : *Custodit Dominus omnia ossa eorum* ?

Si j'avais à vous parler aujourd'hui du corps d'un roi profane et du tombeau d'un grand prince de la terre, en vain vous entretiendrais-je de cette spéciale protection de Dieu en sa faveur; en vain chercherais-je des épitaphes et des emblèmes ingénieux pour vous découvrir sa gloire prétendue; la mort parlerait d'un ton plus fier et plus haut que moi, et ses cendres, plus éloquentes ou plus sincères que mes paroles, me répondraient : Voilà cependant à quoi se réduit toute la gloire et la force du monde.

Je trouve dans le sujet que j'ai à traiter un fonds bien plus solide de louange. Je trouve un saint grand pendant sa vie, grand à l'article de sa mort, encore plus grand et plus honoré après sa mort; un saint qui dans la translation de ses reliques a fait connaître la gloire que Dieu a répandue sur son corps même, et ces prodiges de miséricorde et de justice qu'il a opérés en sa faveur. J'en atteste ici vos expériences, messieurs, et, si je puis parler ainsi, vos propres yeux : *Videbitis et gaudebit cor vestrum, et ossa ejus quasi herba germinabunt*. Sa mémoire, sa présence, son pouvoir, qui se renouvellent avec tant de pompe dans cette magnifique translation de ses os sacrés, justifient hautement que ce saint évêque n'est soumis dans le tombeau ni à l'oubli, ni à la honte, ni aux autres misères qui y accablent le commun des hommes. Sa mémoire subsiste encore onze cents ans après sa mort, sa présence et son pouvoir se reproduisent encore en ce lieu où il a autrefois vécu, et où il se prépare à vous donner de nouvelles marques de sa charité, à moins que vous ne vous y opposiez vous-mêmes.

Quand j'ai cherché les raisons de cette spéciale protection que Dieu accorde à ses saints après leur mort, j'en ai trouvé deux chez saint Augustin, saint Bernard et plusieurs autres Pères. La première, c'est qu'il est de la sagesse et de la justice de Dieu de récompenser dès ce monde leurs vertus, et de faire connaître aux hommes par quelques marques extérieures leur sainteté et leur pouvoir : et c'est ce qui se fait par la translation de leurs reliques et l'honneur qu'on leur rend. Toute chair, dit saint Paul, n'est pas la même chair; autre est la chair des hommes, autre est celle des bêtes et des oiseaux. Autre est la gloire des corps célestes, et autre est la gloire des terrestres. La clarté du soleil est différente de celle de la lune, et une étoile est différente en lumière d'une autre étoile : *Non omnis caro eadem caro, sed alia quidem hominum, alia vero pecorum, alia volucrum, alia autem piscium. Et corpora celestia, et corpora terrestria : sed alia quidem celestium gloria, alia autem terrestrium*. (I Cor. XV).

De ces mystérieuses paroles de l'Apôtre saint Bonaventure tire deux conséquences. La première, que la justice de Dieu se répand non-seulement sur les âmes, mais encore sur les corps des hommes, et que ces deux parties ayant contribué ou à leurs vertus ou à leurs péchés, seront aussi toutes deux ou récompensées ou punies. Non, non, la chair des saints ne sera pas comme celle des bêtes ou des oiseaux. Impudiques qui avez profané vos corps, et qui vous êtes vautrés dans l'ordure comme des bêtes, vous ressuscitez comme les saints, mais vous ne serez pas changés comme eux : *Non omnis caro eadem caro, sed alia hominum, alia pecudum et volucrum*. Orgueilleux qui avez voulu vous distinguer par votre vanité et votre arrogance, et vous élever comme des oiseaux par des efforts précipités de votre ambition, vous ressuscitez comme les saints, mais vos corps seront bien différents des leurs : une éternelle infamie vous couvrira, et souvent vous porterez dès ce monde la peine due à vos péchés.

Mais pour vous, qui avez vécu en hommes célestes, et qui dans un corps mortel avez pratiqué des vertus dignes d'une glorieuse immortalité, vous recevrez de Dieu la récompense qui vous est due et porterez sur vos têtes la couronne qu'il vous a si souvent promise.

La seconde conséquence que saint Bonaventure tire de ces paroles, c'est que, comme les astres sont différents en clarté les uns des autres, les saints aussi reçoivent de Dieu divers degrés de gloire, selon les secrets jugements de sa providence et la différence de leurs mérites. Il y en a qu'il écrit dans le livre de vie, mais dont les noms nous sont cachés, parce qu'il les a scellés de son sceau. Car, combien y a-t-il dans le ciel de saints qui nous sont inconnus, et qui, jouissant de la gloire qui leur est due, ne reçoivent pas sur la terre ces honneurs que nous rendons à plusieurs autres? Mais il y en a dont Dieu se plaît à manifester la sainteté et la puissance, dont il veut que les hommes soient témoins, dont il revêt par avance les corps des mêmes qualités qu'ils recevront un jour plus abondamment dans la résurrection universelle. *Ces corps ont été semés dans la corruption du tombeau, et ils ressusciteront en incorruption. Ces corps ont été semés dans l'ignominie, et ils ressusciteront dans la gloire. Ces corps ont été semés dans l'infirmité, et ils ressusciteront pleins de force. Ces corps ont eu les désavantages de la nature animale, mais ils jouiront des privilèges de la spirituelle : Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloria. Seminatur, etc. (1 Cor. XV).*

Voilà ce qui leur arrivera un jour à la consommation des siècles; et ce seront là autant de qualités des corps glorieux. Ces corps sont mis dans la terre comme des semences pour y être corrompus, et ils en sortiront incorruptibles; voilà leur premier avantage, qui est leur impassibilité. Ces corps sont mis dans la terre, qui est une terre de

honte et de confusion, et ils en sortiront glorieux; voilà leur second avantage, qui est leur clarté et leur gloire. Ces corps sont dans leurs tombeaux privés de mouvement, et ils ressusciteront pleins d'une nouvelle force; voilà leur troisième avantage, qui est leur agilité. Enfin ces corps sont mis en terre comme si c'étaient des corps d'une condition purement animale, et ils en sortiront tout spirituels, quoiqu'ils ne soient pas esprit; et voilà leur subtilité et leur dernier avantage.

Or, souvent Dieu récompense par avance sur la terre les vertus des saints de quelques qualités qui approchent de celles des corps glorieux; et c'est ce que nous remarquons dans les miracles qui s'opèrent en la translation de leurs reliques. Combien en voyons-nous que la pourriture et les vers ne rongent pas, comme s'ils étaient incorruptibles; que la honte et la confusion n'accompagnent pas, comme s'ils étaient revêtus de toute leur gloire; que l'infirmité et la captivité ne retiennent pas, comme s'ils étaient pleins d'une invincible force; que les désavantages de la nature animale ne déshonorent pas, comme s'ils avaient toute la subtilité des esprits? Vous avez vu quelques-uns de ces prodiges, messieurs, en la personne de ce grand prélat, et l'Eglise du Mans, qu'il a autrefois gouvernée, les a très-souvent ressentis.

Selon le témoignage de Grégoire de Tours, il y a plus de onze cents ans que cette paroisse de saint Laurent était déjà un célèbre monastère dont notre Domnole était abbé; et ce ne fut que dans la suite que le roi Clotaire, convaincu de son rare mérite, l'obligea d'accepter l'Eglise du Mans, vacante par la mort d'Innocent, l'un de ses plus illustres évêques. Les historiens de ce temps-là nous assurent que la vie et les actions de Domnole justifièrent à toute l'Eglise le judicieux choix de Clotaire. Jamais père n'eut tant de tendresse pour sa famille, que ce pasteur en eut pour son troupeau. Les plus pénibles travaux lui paraissaient doux, quand il s'agissait de gagner ou de conserver une âme à Jésus-Christ, ne trouvant jamais de vertus trop austères, quand elles pouvaient être utiles aux autres, ni de profusions trop grandes, quand il employait tous ses revenus pour tirer les pauvres de son diocèse d'une misère et d'une faim qu'il souffrait souvent lui-même.

Ce sont là, messieurs, autant de vertus de Domnole, que Dieu a voulu récompenser dès ce monde après sa mort. Car pour reprendre le raisonnement de saint Bonaventure (*D. Bonaventura in IV distinct. 49*), ces qualités glorieuses ne sont données aux saints qu'à cause que la grâce leur en a donné presque de pareilles sur la terre. Domnole y fut en quelque manière impassible, je veux dire ferme et inébranlable dans l'attachement qu'il eut à Dieu, sans que ni la santé, ni les maladies, ni les adversités, ni la prospérité, ni les persécutions, ni les flatteries, ni la faim, ni la soif, ni aucune autre créature aient jamais pu l'en séparer.

Domnole y fut tout rempli de clarté; car

c'est ainsi que j'appelle ce désintéressement, cette pureté, cette charité, cette miséricorde, cette justice, cette pauvreté, cette mortification si édifiante et dont il laissait partout de si charmants exemples.

Domnole y eut une espèce d'agilité, témoin cette ferveur à servir Dieu et son prochain, ce zèle et ces travaux apostoliques, cet empressement dans l'exercice de son ministère et cette inconcevable ardeur à aller au-devant de ce qu'il y avait de plus humiliant et de plus pénible.

Domnole y parut avec une espèce de subtilité; pouvons-nous en douter après ses fréquents ravissements, ses continuelles extases, ses ferventes prières et ses admirables élévations de cœur, qui faisaient assez connaître que, quoiqu'il fût sur la terre, sa conversation était dans le ciel?

Aussi Dieu, au rapport du même saint Grégoire de Tours, a voulu récompenser, et pendant sa vie, et après sa mort, de si saintes et extraordinaires actions : pendant sa vie, en joignant en sa personne les grâces gratuites aux sanctifiantes, les miracles aux vertus et le pouvoir de guérir les maladies à celui de tirer de l'ignorance et du péché; après sa mort, car il faut savoir que saint Germain, évêque de Paris, avec qui Domnole avait lié une étroite amitié, lui suggéra, étant évêque du Mans, de fonder, à son exemple, près de sa ville un magnifique monastère, et que ce monastère étant achevé, Germain et Domnole le consacrèrent à Dieu sous l'invocation des glorieux martyrs saint Vincent et saint Laurent, qu'ils y déposèrent le chef du premier, et une partie du gril du second; et que comme saint Germain choisit le monastère qu'il avait bâti près de Paris pour le lieu de sa sépulture, saint Domnole y destina aussi celui du Mans pour y élever son tombeau : *Assumpto Domnolus episcopatu, talem se tantumque præbuit, ut in summe sanctitatis culmen eVectus, debilibus gressum, et cæcis restitueret visum (Greg. Turonensis in vita sancti Domnoli).*

Ah! que ce tombeau lui fut glorieux, et qu'il parut bientôt que Dieu s'intéressait à récompenser ses vertus! Ils'y rendit fameux par une infinité de miracles, ses os devinrent la terreur des démons et la protection des misérables, et il fut incomparablement plus honoré après sa mort par les prodiges qui s'y faisaient, qu'il ne l'avait été pendant sa vie.

La seconde raison pour laquelle Dieu est le protecteur, le conservateur et le rémunérateur des saints après leur mort, par la gloire qu'il répand autour de leurs tombeaux, c'est qu'après qu'ils l'ont porté et glorifié dans leurs corps, il veut que ces corps, honorés et sanctifiés par sa présence et son union, aient leur gloire particulière qui les accompagne. Les corps des saints ont été les temples du Saint-Esprit, pourquoi ne rendraient-ils pas honorable et glorieux son sanctuaire? Les corps des saints ont servi à leurs âmes pour tant d'opérations extérieures dont elles eussent été incapables si elles ne leur avaient été unies; pourquoi, pendant que ces âmes

jouissent de la gloire, ne recevraient-ils pas quelquefois la leur? Ainsi, leurs corps et leurs âmes se rendent des services réciproques; leurs âmes, pendant leur vie, ont fait l'ornement de leurs corps, qu'elles ont animés, et après leur mort les corps font l'ornement de cette âme et en découvrent la sainteté.

D'ailleurs, c'est que les corps des saints étaient des corps morts pendant leur vie, et par un autre prodige ils sont vivants après leur mort. C'est la mort même qui opère en eux, dit saint Paul, et quelque stérile qu'elle soit naturellement, elle contribue cependant à leur gloire : *Mors operatur in nobis*. N'est-ce pas ce que le même apôtre leur a appris tant de fois, lorsqu'il leur a dit : Vous êtes morts, mais votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo (Ad Coloss. III)*. Admirables paroles dont ils ressentent les effets. L'âme des saints a fait de leur corps pendant leur vie ce qu'on fait d'un corps mort. Qu'on frappe un corps, qu'on le pousse, qu'on le brûle, il est insensible à tous ces mauvais traitements; il est également indifférent aux louanges ou aux mépris, aux persécutions ou aux caresses, dit saint Bernard. Tel a été le corps des saints : que la pauvreté le dépouille, que la pénitence et l'humilité le déshonorent, que le silence et la solitude le cachent, que la chasteté et la mortification le sanctifient, il a obéi à toutes les volontés de l'âme, qui était soumise à Dieu et qui n'agissait que par ses ordres. Mais que leur arrive-t-il après la mort? L'âme, par reconnaissance, semble se réunir à lui, ou plutôt le Saint-Esprit, qui se substitue à la place de son âme, lui donne toutes les marques et les opérations de vie : ici il éclaire un aveugle, là il guérit un paralytique, tantôt il donne le mouvement à un estropié, tantôt il rend l'ouïe à un sourd. Mille peuples s'empressent pour honorer et baiser ses reliques, mille nations en reçoivent des secours visibles, et pendant que les tombeaux des grands n'inspirent que de l'horreur, celui des élus ne donne que de la confiance et de la joie.

Ah! que je suis consolé, quand je vois Domnole opérer tant de prodiges après sa mort! Que je suis consolé quand je remarque la profonde vénération qu'on lui porte! Il est sorti de son tombeau et il vous restitue, pour ainsi dire, l'honneur que vos pères avaient autrefois eu de le posséder, déferant à l'humble prière que vous lui avez faite par l'organe de votre digne pasteur, de venir reprendre la conduite et la protection de cette église.

Je vous l'avoue, messieurs, je n'ai pu être témoin de l'empressement que vous avez fait paraître par vos requêtes et par vos lettres pour le retour de ce saint prélat, que je ne sois souvenu des instances que l'empereur Théodose le Jeune et toute la ville de Constantinople firent autrefois auprès de saint Jean Chrysostome mort en exil, pour l'obliger de revenir en son église. Ayant tous ardemment souhaité de r'avoir le corps de ce saint prélat, et leurs députés ayant d'abord

trouvé ce sacré corps immobile, ils crurent que pour fléchir la résistance de ce saint patriarche ils devaient le traiter comme s'il eût été encore vivant. Ils lui écrivirent donc une lettre pleine de tendresse et de respect ; ils lui demandèrent pardon des injures que leurs pères lui avaient faites, et le supplièrent de vouloir revenir promptement à Constantinople, pour reprendre encore une fois possession de son siège.

Nous ne saurions nous persuader, très-vénérable Père, lui écrivait entre autres choses l'empereur, que votre corps soit mort comme celui des autres hommes. Souffrez donc que vos enfants vous parlent comme à une personne vivante : faites-nous jouir encore une fois de votre charmante présence, et ne nous refusez pas plus long-temps le précieux don de cette seconde grâce. Vous ne sauriez nous affliger davantage, qu'en nous punissant de votre éloignement ; nous souhaitons tous de vous voir, et quand ce ne serait que l'ombre de votre corps, ce nous sera toujours un très-agréable spectacle.

Voilà, messieurs, la manière humble et officieuse avec laquelle on traita saint Chrysostome après sa mort, pour l'obliger de retourner à Constantinople. Cette lettre de l'empereur Théodose lui fut portée dans son tombeau, elle fut mise avec respect sur sa sacrée poitrine, et ce ne fut qu'après avoir passé une nuit en prières et en larmes que ce corps, ne se trouvant plus immobile, consentit à être transféré dans son église.

Vous en avez usé à peu près de la sorte envers saint Domnole. A la vérité il n'était pas sorti de cette église comme saint Chrysostome de la sienne, par une injuste persécution, puisque ce fut avec une extrême douleur de vos pères qu'il passa dans celle du Mans. Mais vous savez, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pas consenti au premier désir que vous aviez témoigné de posséder ses précieuses reliques. Soit qu'il voulût vous faire estimer davantage sa présence, en vous la rendant difficile, soit que vous n'eussiez pas encore apporté tout le respect que vous devez pour le mériter, il est certain que votre piété a d'abord trouvé quelque résistance. Mais qu'il vous est glorieux d'avoir vaincu cette difficulté par votre respect et votre amour pour ce grand saint, et d'avoir su l'obliger à se rendre lui-même à vous ! Vous avez souhaité cette grâce avec empressement, vous l'avez demandée par vos lettres, vous l'avez obtenue par votre persévérance, et ce grand saint, qui a en quelque façon déferé à votre piété, a comme quitté son diocèse pour venir aujourd'hui vous retrouver.

Que dis-je ? il me semble que saint Domnole s'est partagé entre ses diocésains et vous. Ayant eu l'honneur d'être tout ensemble le ministre, et de votre piété pour ce prélat, et de la charité de ce prélat pour vous, j'ai assisté à l'ouverture de sa châsse, qui est l'une des plus magnifiques de l'église ; j'en ai, quoique indigne, tiré de mes mains une portion considérable de ses os et de ses cendres ; et satisfaisant à votre dévotion, il

a fallu trouver le secret de ne pas offenser celle d'une grande province qui lui est soumise, d'une troupe de saints religieux qui l'honorent nuit et jour. Il a fallu, dis-je, me mettre à couvert du reproche que tout un peuple eût pu me faire avec plus de fondement que Laban à Jacob : *Cur furatus es deos meos ?* pourquoi me ravissez-vous mon ange tutélaire et mon protecteur ?

Mais quoique vous ne possédiez qu'une partie des os de ce grand saint, consolez-vous-en, mes frères, et soyez persuadés que vous ne jouissez pas moins de sa présence entière. Saint Ambroise nous apprend que si les cendres des saints peuvent être partagées, leur présence qui se fait sentir par leur pouvoir ne saurait être divisée, et que toutes ces différentes portions étant animées d'un même esprit, font paraître, en quelque lieu qu'elles se trouvent, une entière et égale vertu : *Quorum si per universum mundum seminetur in cineribus portio, manet tamen integra in virtutibus plenitudo*. Vous ne possédez qu'une partie des os de saint Domnole, il est vrai, mais vous pouvez vous flatter de jouir de sa présence tout entière, et de ressentir, pourvu que vous n'y mettiez point d'obstacles, toute sa vertu.

Il est remarqué dans l'Evangile que les saints et adorables ossements de Jésus-Christ ne furent ni partagés ni brisés par les soldats, afin que cette ancienne prophétie fût accomplie : *Os non comminuetis ex eo*. Un Père, rendant raison de cette conduite, en apporte deux belles raisons : la première, parce que Jésus-Christ devait bientôt ressusciter ; la seconde, parce que n'y ayant point d'église dans le monde qui ne dût le posséder par le sacrement de l'eucharistie, il n'était pas nécessaire qu'il fût partagé entre elles.

J'avoue qu'un si grand miracle était réservé pour le maître seul, mais j'ose dire qu'il s'en opère un autre pour les serviteurs, quoiqu'il soit infiniment moins considérable. Si Jésus-Christ ne se divise en aucun lieu, parce qu'on doit le posséder tout entier, les corps des saints se divisent au contraire, afin que, par chacune de leurs parties, on puisse les posséder, qu'ils entrent en quelque façon dans l'immensité de leur maître, et que, multipliant leur présence par leurs cendres qu'on partage, ils puissent ainsi contenter la piété de tous les fidèles.

Jugez donc, mes frères, par la magnifique part que saint Domnole vous fait aujourd'hui de ses reliques, si vous n'avez pas grande raison de vous flatter que vous le possédez : avouez que j'ai sujet de vous féliciter que vous jouissez de sa présence, et concluez en même temps que, s'il y a quelque chose qui vous empêche de posséder ce trésor, ce ne peut être que le refus que vous feriez de vous revêtir de l'esprit de ce grand saint. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera votre protecteur et votre intercesseur auprès de Dieu, et que vous pourrez profiter de la translation de ses reliques. C'est-là ce qui doit faire votre joie et votre instruction tout ensemble, comme vous l'avez

lez voir dans la seconde partie de ce discours.

II. — Si Dieu expose à notre piété ses saints, pour être autant d'objets d'un culte inférieur à la suprême adoration qui n'est due qu'à lui seul, c'est autant pour notre bien que pour la manifestation de leur gloire. Nous avons besoin de protecteurs et de médiateurs auprès de ce souverain Juge, et souvent il accorde à leurs intercessions ce qu'il nous refuserait, si nous le prions par nous-mêmes.

Il a de tout temps gardé cette conduite. Il proteste dans l'Ancien Testament que, si l'on peut trouver dix personnes justes dans Sodome et dans Gomorrhe, il pardonnera à ces villes infâmes et exaucera la prière qu'Abraham lui en fait (*Genes. XVIII*). La ville de Ségor eût péri comme Sodome et Gomorrhe, s'il ne s'était rencontré un homme juste dans la personne de Loth, à la considération duquel il s'apaisa (*Genes. XIX*). Nous voyons même que Moïse s'opposa à sa colère, et qu'il lui dit, ou de pardonner à son peuple, ou de l'effacer du livre de vie. Dieu enfin étant résolu de punir Jérusalem, et voulant néanmoins suspendre pendant quelque temps ses vengeances, dit à Jérémie : Faites le tour de Jérusalem, regardez et cherchez de toutes parts : si vous trouvez un homme qui marche dans les voies de la justice, et qui me soit fidèle, je pardonnerai à tout le peuple à cause de lui : *Circuite vias Jerusalem et aspice, et considera, et quærite in plateis ejus, an inveniat virum facientem judicium et quærentem fidem, et propitius ero ei.*

Il y a donc sur la terre des gens en faveur desquels Dieu se relâche des droits de sa justice; et si cela est de la sorte, conclut saint Ambroise, que ne fera-t-il pas quand il trouvera, non pas un seul homme juste, mais plusieurs; non pas des hommes qui, en qualité de voyageurs, ont une piété qu'ils peuvent perdre, mais beaucoup d'autres qui, en qualité de compréhenseurs et de bienheureux, ont une justice consommée et entièrement immuable?

Voilà, disait autrefois ce grand archevêque, en recevant les sacrés corps de saint Gervais et de saint Protas (*Serm. de sanctis Gervasio et Prothasio*), voilà les protecteurs, les avocats, les intercesseurs, les défenseurs que je recherche : *Tales ambio defensores*. C'est à la vérité de Dieu seul que viennent la grâce et le pardon, mais c'est souvent aux prières et aux intercessions des saints qu'il les accorde. C'est à Dieu que nous devons nous adresser et rendre l'adoration qu'il mérite, mais ce sont les saints qu'il nous donne pour défenseurs, et aux reliques desquels nous sommes obligés de rendre les respects qui leur sont dus, comme à ses favoris, qui l'adorent lui-même et le prient pour nous.

Sur ce principe, vous ne devez pas douter que, recevant aujourd'hui le précieux dépôt des reliques de Domnole, Dieu n'ait dessein de vous faire beaucoup de grâces à sa con-

sidération : *Videbitis et gaudebit cor vestrum*.

Vous les avez vues, mes chers auditeurs, et je me persuade que vous en avez été réjouis. La Province, qui garde avec beaucoup de piété et de soin son tombeau, l'a toujours considéré comme son asile et son protecteur, et en a de temps en temps reçu de grands secours. Combien de fois, après lui avoir fait ses humbles prières dans la malignité ou la sécheresse des saisons, a-t-elle reçu des pluies fécondes et obtenu une abondance presque inespérée? Combien de malades, qui avaient inutilement tenté tous les secours de la médecine, ont recouvré leur santé par la toute-puissance que Dieu avait accordée à Domnole? Partout on le révère, partout on le réclame, partout on cherche son crédit auprès du Seigneur, dans l'espérance qu'on a de recevoir après sa mort les effets d'une charité qu'on avait autrefois ressentis pendant sa vie.

Cette vertu des miracles semble être comme l'une des plus grandes marques de la condescendance que Dieu a à satisfaire les désirs de Domnole. Pendant sa vie il consolait les affligés, il visitait les prisonniers, il était, comme dit Job, l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux : *Oculus fui cæco, et pes claudus* (*Job. XIX*). Pendant sa vie, il était l'asile de la veuve et de l'orphelin, le père et le nourricier des pauvres : *Pater erat pauperum*; il apaisait les différends, il terminait les procès, et cherchait tous les moyens de se faire bien instruire d'une affaire, afin qu'il ne s'y trompât point : *Et causam quam nesciebam diligentissime investigabam*. Il disait pour lors : un temps viendra que je mourrai dans le sein de Dieu, que mes jours croîtront comme la palme : *Dicebat : In nidulo meo moriar, et sicut palma multiplicabo dies*. Il y a plus de onze cents ans que ce temps est venu, mes frères, et c'est dès lors, pour continuer cette belle pensée de Job, c'est dès lors que sa sainteté consommée et inébranlable, comme un arbre qui a jeté de profondes racines, s'est étendue sur les eaux, dont les peuples, selon l'Écriture, sont la figure; c'est dès lors que les bénédictions et les grâces qu'il a obtenues de Dieu pour eux se sont répandues sur ce diocèse, comme autant de rosées qui sont tombées sur sa moisson : *Radix mea aperta est secus aquas, et ros morabitur in sessione mea*.

Oui, grand saint, vous avez pendant votre vie secouru les misérables, servi les malades, donné du pain à ceux qui avaient faim, visité les prisons et les hôpitaux; et à présent que l'état de votre gloire ne vous permet pas de leur rendre ces secours sensibles, Dieu vous accorde le pouvoir de leur en rendre d'autres. Venez donc, affligés, venez aux pieds de la chaise de ce grand prélat; si sa bouche ne s'ouvre pas pour vous donner les mêmes consolations qu'il donnait autrefois à vos pères, il fera descendre sur vous cet esprit consolateur qui vous rendra vos maux supportables et doux. Venez donc, malades, et implorez son secours avec confiance. S'il ne peut plus vous servir de ses mains, il vous

obtiendra la guérison de vos infirmités, si Dieu le juge à propos pour le salut de vos âmes. Réclamez donc son assistance du fond de vos prisons, vous qui y êtes retenus : s'il ne peut s'intéresser visiblement à vous en faire sortir, Dieu, peut-être, à sa prière fléchira l'esprit de ce barbare qui vous y retient, ou bien il vous donnera la patience et la résignation dont vous aurez besoin pour supporter les disgrâces de votre captivité.

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas qu'il suffise de vous adresser simplement à ce puissant intercesseur pour le soulagement de vos misères ou de vos nécessités temporelles, sans employer son crédit à de plus importantes occasions. Je ne voudrais pas absolument condamner ce motif dans vos prières. Je sais que, pouvant demander à Dieu les choses temporelles, comme des moyens pour arriver aux éternelles, vous pouvez bien aussi employer les saints à vous les faire obtenir. Mais, outre que vous ne faites presque jamais réflexion sur la fin qui peut rendre cette demande légitime, avez-vous quelquefois demandé aux saints les moyens véritables et propres pour arriver à cette fin ? Leur avez-vous jamais demandé du secours dans les besoins du salut, dans les infirmités de vos âmes ? Avare, ton avarice est ta fièvre ; cette fièvre est bien plus maligne et plus dangereuse que celle de ton corps : as-tu jamais demandé aux saints la guérison de ce feu dévorant ?

Voluptueux, cette passion qui te consume nuit et jour, c'est ta langueur : en as-tu jamais demandé le remède aux saints que tu as priés ? et vous étonnez-vous, après une telle négligence, que tous ces maux vous accablent ? Comment les saints vous assisteraient-ils dans ces occasions importantes, si vous ne les y appelez pas, et si, les employant pour les nécessités les moins considérables, vous ne les réservez pas pour celles de votre salut ?

Apprenez donc aujourd'hui à vous servir de l'avantage que vous avez. Invoquez du moins Domnole pour les besoins de vos âmes, en même temps que vous le faites pour ceux de vos corps. Demandez-lui la guérison de votre ambition, en lui demandant celle de la vapeur qui attaque peut-être votre cerveau. Demandez-lui le remède pour votre paresse et votre insensibilité pour les choses du ciel, en lui demandant celui de vos gouttes et de vos paralysies, et ce sera pour lors que ce grand saint aura la joie d'avoir guéri en vos personnes l'homme tout entier : *Totum hominem sanum fecit.*

Il le dira avec d'autant plus de plaisir, qu'il sait que Dieu vous confie aujourd'hui quelques parties de son corps, afin que vous receviez avec elles son esprit, et que la même grâce qui l'a sanctifié autrefois opère en vos personnes quelques uns de ces favorables effets. C'est dans cette vue, dit saint Léon pape, que Dieu veut se rendre admirable dans ses saints, qu'il nous a proposés pour être nos intercesseurs et nos modèles tout ensemble : *Mirabilis Deus in sanctis*

suis, in quibus nobis presidium constituit et exemplum. Ils nous assistent dans nos besoins spirituels par les grâces qu'ils nous obtiennent, et ils nous servent de modèle dans la conduite de notre vie par les bons exemples qu'ils nous ont donnés.

Il y a comme deux sortes d'esprits dans les saints, quoiqu'ils soient morts, dit l'ange de nos écoles. Il y a un esprit de vie et un esprit de grâce ; un esprit de vie qui les anime, et un esprit de grâce qui les sanctifie ; un esprit qui quitte leurs corps à l'article de la mort, pour aller se reposer dans le sein de Dieu ; un esprit qui demeure, si je puis parler ainsi, dans leurs corps même après la séparation de leurs âmes, pour le salut des vrais fidèles.

Or, c'est cet esprit que vous devez recueillir et qu'il vous communiquera, si vous l'invoquez avec les sentiments que la religion et la foi vous inspirent. C'est cet esprit qu'il répandra sur vous, si vous le réclamez comme votre père et le regardez comme votre modèle. La plus glorieuse qualité que nous puissions porter, c'est celle d'enfants de Dieu. C'est lui, en effet, qui est notre Père et qui en remplit tous les devoirs ; c'est lui qui s'attribue un nom qui nous est si avantageux, et pour lequel il a, ce semble, tant de jalousie, qu'à peine peut-il souffrir que nous le donnions à ceux mêmes qui nous ont mis au monde : *Nolite patrem vobis vocare super terram.*

Cela n'empêche pas néanmoins que nous ne soyons les enfants des hommes, et, comme nous appelons pères ceux qui nous ont donné la vie naturelle, nous pouvons donner ce beau nom aux saints qui, par leurs instructions ou les exemples, nous ont formé à la vie surnaturelle et chrétienne. C'est ainsi que les apôtres traitaient les premiers fidèles : *Mes petits enfants, que j'engendre encore de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé au-dedans de vous ;* et c'est ainsi que saint Domnole vous traite, afin de vous faire connaître qu'il aura pour vous toutes les tendresses et les bontés d'un père, si vous marchez sur ses pas et ne dégénérez pas de ses vertus.

Ainsi, il me semble que Dieu, permettant aujourd'hui que vous receviez dans votre Eglise ses précieuses reliques, il partage pour ainsi dire avec vous. Il y a déjà plusieurs siècles qu'il a enlevé son âme dans son paradis, et pour vous rendre votre sanctification plus aisée, il veut bien que vous ayez quelque parcelle de son corps et qu'il intercède pour vous auprès de lui. Il l'a revêtu de sa gloire, et il veut que vous l'honoriez ; mais il lui a donné une admirable puissance, et il veut que vous l'invoquiez. Il a assuré son salut, mais il souhaite que vous assuriez le vôtre à son exemple, afin que sa joie et la vôtre soient parfaites : *Ut gaudium vestrum sit plenum.*

Car quel désordre serait-ce, si vous lui demandiez ou de mauvaises choses, ou avec un esprit et un cœur mauvais ? Ne serait-ce pas, dit saint Augustin, se moquer de lui,

(Trente-trois.)

l'outrager et l'insulter ? Ce Père, parlant de la joie que les peuples témoignent dans la translation des reliques des saints, des pompeuses cérémonies et du magnifique appareil avec lesquels ils les reçoivent, dit que ces saints, qu'on paraît honorer de la sorte par ces chants de joie, gémissent, si néanmoins l'état de leur félicité peut le leur permettre, et s'affligent parmi les réjouissances et les instruments de musique dont nos églises ont coutume de retentir : *Adhuc inter organa et symphonias gemunt*. Ils ont autrefois souffert avec patience la violence de leurs maux, et, bien loin de se plaindre de la cruauté de leurs bourreaux, ils les ont quelquefois, comme saint Cyprien, remerciés. Mais ils ne peuvent souffrir de nouveaux ennemis qui les attaquent dans leur gloire même. Ils ne peuvent souffrir cet avarice, qui insulte à leur pauvreté par son avidité insatiable. Ils ne peuvent souffrir ce vindicatif, qui outrage leur douceur par son animosité et sa rage. Ils ne peuvent souffrir ce voluptueux adonné à ses divertissements, qui se moque de leurs mortifications par sa mollesse, et qui leur demande souvent de quoi pouvoir entretenir son péché.

Si par malheur vous étiez, mes frères, dans ces dispositions criminelles, que vous servirait cette châtée de Domnole, sinon aux mêmes usages que servit autrefois l'arche d'alliance aux Philistins, je veux dire à votre perte et à votre condamnation ? *Est qui condemnat vos Moyses*. Eh quoi ! respecter un saint qui a inviolablement conservé sa chasteté, et se souiller cependant d'impureté ! Se mettre en peine de posséder quelques cendres d'un évêque, et fuir les mortifications qu'il a embrassées ! Avoir de l'empressement à honorer les reliques d'un zélé prélat, et avec cela vivre dans la tiédeur pour les intérêts de l'Eglise et de Jésus-Christ !

Voilà, mes frères, ce que je ne puis souffrir ; et si vous étiez assez malheureux pour recevoir aujourd'hui de la sorte les cendres de notre saint évêque, j'ai à vous avertir que sa présence, partagée si injurieusement entre son esprit et son corps, vous serait une occasion de perte ; car comment le corps tout seul d'un saint servirait-il à votre salut, puisque la chair même de Jésus-Christ ne profite toute seule de rien à ceux qui la reçoivent ?

Oui, je le dis hardiment après saint Paul, la chair de Jésus-Christ sans son esprit fait le jugement et la condamnation de ceux qui la reçoivent ; il n'aurait même rien servi à Marie d'avoir conçu cette adorable chair dans son sein, si elle n'avait été en même temps remplie de l'esprit qui sanctifiait cette chair en l'animant. Après cela, je vous laisse à penser si les os d'un saint peuvent vous être utiles étant séparés de son esprit. Après cela, je vous laisse à penser si Domnole, infiniment inférieur à Jésus-Christ, écoutera vos prières, lorsque, recevant ses cendres dans votre église, vous ne recevrez pas en même temps dans vos cœurs une parcelle du feu divin dont il a brûlé.

Ce n'est qu'à cette condition que ce grand saint revient aujourd'hui à vous, et ce n'est

que par la mystérieuse union de son corps et de son esprit que vous pourrez le croire vivant et ressuscité au milieu de vous : *Ossa ejus germinabunt*. Sans cela n'espérez rien de son intercession, et, s'il se présentait aux pieds du trône de Dieu pour vous obtenir quelques grâces, et que vous demeurassiez dans une actuelle et opiniâtre affection à vos péchés, n'attendez guère d'autre réponse que celle qu'il fit à Jérémie : *Noli orare pro populo hoc* : gardez-vous bien de prier pour ce peuple.

Grand saint, nous ne nous approcherons pas aussi de vous avec de si malignes dispositions ; nous ne vous regarderons comme notre protecteur que parce que nous tâcherons de nous former sur vous comme sur notre modèle. Soutenez donc auprès de Dieu notre faiblesse ; demandez-lui les grâces qui nous sont nécessaires, non pour être grands et riches dans le monde, mais pour jouir avec vous de votre abondance et de votre gloire. Amen.

SERMON

SUR LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Decollavit Joannem in carcere, et allatum est caput ejus in disco, et datum est puellæ, et attulit matri suæ.

Hérode coupe la tête de Jean-Baptiste dans la prison ; on apporte cette tête dans un bassin, et ayant été donnée à la fille d'Hérodiade, elle la présente à sa mère (S. Matth., ch. XIV).

Quel étrange spectacle ! messieurs, le plus saint et le plus grand de tous les enfants des hommes est précipité dans un cachot, où, pour satisfaire la cruelle vengeance d'une impudique, il perd l'honneur, la liberté, la vie. Une insatiable fureur dans une incestueuse qui se croit outragée, une adresse de plaire par ses danses lascives dans une fille qui suit les instructions et les débauches de sa mère, une lâche et barbare complaisance dans un tyran qui, s'acquittant de son prétendu serment, commet un effroyable sacrilège ; une juste et louable hardiesse dans un saint qui ne put souffrir le crime, fût-il couronné sur le trône, sont autant d'étranges, quoique différentes causes du martyre de Jean-Baptiste. Cet intrépide précurseur de Jésus-Christ reprend hardiment Hérode de son inceste ; celle qui est l'objet de sa scandaleuse brutalité s'en irrite ; une fille qui veut satisfaire sa mère demande la tête de son ennemi ; un prince plein d'impureté et de vin la lui accorde, ou plutôt, pour ne point altérer la force des paroles de mon texte, c'est Hérode lui-même qui coupe la tête de Jean-Baptiste dans la prison : *Decollavit Joannem in carcere*.

Qu'attendez-vous, messieurs, que je vous dise sur toutes ces circonstances ? Me plaindrai-je au ciel de ce qu'il laisse régner le crime sur le trône, et qu'il ne venge pas la querelle de l'apôtre de la vérité ? Reprocherai-je à Hérodiade que, par une impudicité qui fait horreur à la nature même, elle souille la couche de son mari pour s'abandonner à la brutale passion de son beau-frère ? Condamnerai-je l'afféterie et la mol-

lesse de sa fille dans ses danses et ses chansons efféminées, qui n'attendent pour leur récompense que la tête d'un martyr, qu'on lui apporte dans un bassin? Ce seraient là les grandes merveilles que je devrais renfermer dans ce discours; mais je n'en dirai qu'autant que je croirai en avoir besoin pour votre instruction et l'éloge du grand saint dont vous célébrez aujourd'hui le martyre. Vierge sainte, qui, portant la parole incarnée dans votre sein, fîtes tressaillir de joie ce petit précurseur, lorsqu'il était encore enfermé dans les entrailles d'Elisabeth, obtenez-nous de votre cher Fils les lumières nécessaires pour parler des circonstances qui ont terminé sa glorieuse vie : nous vous en prions avec humilité, en vous disant avec l'ange : *Ave*.

Si je considère ce que l'Écriture nous apprend de la naissance, de la vie et des actions de saint Jean-Baptiste, j'ai raison de dire avec les Pères que c'est un prodige de grâce, et avec saint Augustin, un miracle au-dessus de tout miracle : *Omni miraculo majus ipse miraculum*. Par rapport à sa naissance, que de prodiges n'y découvrez-vous pas? Sanctifié dès le ventre de sa mère par une rédemption comme anticipée, il jouit de tous les privilèges de la grâce; prévenu des bénédictions célestes, il est rempli de l'Esprit divin avant qu'il reçoive son propre esprit; et comme les dons du ciel précèdent la parfaite formation de son corps, on peut dire, après son éloquent panégyriste, qu'il commence à vivre pour Dieu avant qu'il vive à lui-même : *Ante accipit divinum Spiritum, quam habeat humanum, ante suscipit divina munera quam corporis membra, imo ante incipit vivere Deo quam sibi* (Chrysolog., ser. 91).

Par rapport à sa vie et à ses actions, quel assemblage de prodiges ! Il unit en sa personne la concupiscence d'un homme et la pureté d'un ange, l'innocence d'un chérubin et la pénitence d'un pécheur; et par un miracle inouï, étant, au sentiment de Jésus-Christ même, le plus grand de tous les enfants des hommes, il y prend le dernier rang et se traite avec plus de rigueur qu'on n'en opère sur les plus fameux criminels. Il est plus qu'Elie et que les autres prophètes, et cependant il s'appelle une faible voix qui crie; il est l'ange qui doit préparer les voies de Jésus-Christ, et cependant il mène une vie retirée et obscure; et quand avec des sentiments pleins de respect on veut lui rendre les honneurs dus au Messie, il renvoie avec une humble indignation ces ambassadeurs suspects, et avoue qu'il n'est pas digne de délier les courroies de ses souliers.

Une si prodigieuse naissance et des actions accompagnées de tant de merveilles ne pouvaient se terminer qu'à une mort qui leur ressemblât, disent les Pères (D. August. serm. 10, ex 17 serm.; Venerabilis Beda, hom. in natali Decollationis S. Joan. Baptistæ; Guillelm. Parisiensis in proprio de Sanctis, ser. 86); et c'est aussi la raison pour laquelle l'Écriture a voulu nous en décrire toutes les circonstances. J'y remarque trois sortes de personnes bien différentes : Hérode, Jean-

Baptiste et Jésus-Christ. Hérode est le tyran, Jean-Baptiste est la victime, Jésus-Christ en est la cause et le juge. Quelle cruauté dans le tyran ! quel courage dans la victime ! quelle gloire et quelle consolation pour le juge ! Si l'Apôtre saint Paul dit que les martyrs sont des spectacles exposés aux yeux des hommes, des anges et de Dieu, en voici un qui mérite d'être encore plus considéré que les autres. C'est un spectacle de cruauté aux yeux des hommes : Jean-Baptiste perd la tête par la complaisance d'un incestueux et la rage d'une impudique. C'est un spectacle d'admiration aux yeux des anges : ils voient un ange en pureté mourir pour les intérêts de cette vertu. C'est un spectacle de gloire et de joie aux yeux de Dieu : il y voit son premier martyr répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Consommation de cruauté dans Hérode, consommation de force dans saint Jean-Baptiste, consommation de gloire pour Jésus-Christ. C'est tout mon dessein et tout le sujet de ce discours.

I. — Ce n'est pas sans raison que le savant Pierre de Blois appelle les tyrans les instruments du démon et les antechrists destinés par avance pour troubler la paix et tourmenter les saints du royaume de Jésus-Christ : *Dæmonum organa, et nonos vix natæ religionis antichristos*. Il est certain que de tout temps le démon a fait ses efforts pour ruiner les ouvrages de Dieu. A peine l'homme était-il sorti de ses mains, qu'il s'efforça de le corrompre, et nous ne savons que trop, par les inséparables suites du péché, combien l'envie de ce malin esprit nous a été funeste. Si le Fils de Dieu a eu assez de miséricorde pour nous racheter et nous délivrer de son esclavage, il n'en a pas tellement étouffé la malice de ce cruel persécuteur, qu'il n'ait eu ses agents et ses suppôts pour réparer ses pertes et s'indemniser en quelque manière de sa défaite. D'une main il a bâti, dit saint Augustin, et il a détruit d'une autre : c'est-à-dire que, voulant partager la gloire de Dieu, il a voulu avoir comme lui ses autels, ses temples, ses statues, répondre par la voix des oracles, posséder les corps des hommes, dérégler sa nature par ses prestiges, contrefaire les plus beaux et les plus rares chefs-d'œuvre de la Divinité. Mais si d'une main il a bâti, il a détruit de l'autre; et comme un rusé conquérant, après avoir érigé des forteresses, détruit celles de son ennemi, le démon, après avoir établi son culte, a tâché d'affaiblir et de tailler en pièces ceux qui s'opposaient à ses desseins.

J'appelle ainsi tous les martyrs, soit ceux qui ont précédé, soit ceux qui ont suivi Jésus-Christ. Il était figuré et annoncé par avance dans les premiers, dit saint Augustin; il a été imité et comme copié par les seconds. Les premiers ont été les anciens Pères, les patriarches et les prophètes, qui ont paru avant la naissance du Messie; et les seconds ont été ceux qui, animés de sa grâce et fortifiés de ses exemples, l'ont suivi à la piste de son sang. Les premiers ont été les Abel, les Isaac, les Jacob, les Elie, les

Isaïe ; tristes objets de la cruauté du démon, qui dans tous les siècles a cherché des ministres de sa fureur pour perdre, déshonorer, réduire en captivité et condamner à mort ceux qui s'attachaient au parti de Dieu. *Jérusalem, qui égorges les prophètes et qui lapides ceux qui t'ont été envoyés, tu en es une triste preuve.*

Or, si le démon et les tyrans animés de son esprit ont persécuté et fait mourir les justes de l'Ancien Testament, à cause qu'ils étaient les signes et, comme disent les Pères, les essais et les images de Jésus-Christ, il s'ensuit de là que, plus ces figures ont été parfaites et ont reçu par avance ces traits de conformité, plus aussi elles ont essuyé de rage et de cruauté du côté du démon ; et sur ce principe vous jugez d'abord que Jean-Baptiste ayant été la plus belle et la plus accomplie figure de Jésus-Christ, il était de l'intérêt du démon de susciter Hérode comme son principal instrument, pour le faire mourir.

En effet, quel plus digne objet de sa fureur qu'un homme qui avait tant de conformité avec le Messie, qu'on ne pouvait distinguer le serviteur du maître ? Jusquelà qu'il avait été obligé de dire, autant par un principe de vérité que d'humilité : Non, ce n'est pas moi, vous me prenez pour un autre, je ne suis simplement que sa voix. Leurs naissances sont toutes deux miraculeuses. Jésus-Christ naît d'une vierge féconde, qui a la qualité de mère sans perdre celle de Vierge ; et Jean-Baptiste naît d'une mère stérile, qui joint à une infécondité naturelle une miraculeuse maternité. Tous deux, quoiqu'ayant une différence infinie, sont remplis du Saint-Esprit ; l'un l'est par nature, l'autre par grâce ; l'un de lui-même, l'autre par privilège. Si Jésus-Christ est le Verbe et la parole de son Père, saint Jean est appelé la voix de Dieu ; et le démon, qui peut-être découvre cette conformité, se sert du cruel ministère d'Hérode pour étouffer cette voix dans son sang.

Je ne parle qu'après saint Ambroise, qui se sert de cette circonstance pour faire connaître à ce tyran jusqu'où va l'énormité de son crime. Sais-tu bien ce que tu fais, lui dit-il, lorsque, pour plaire à une infâme concubine dont la débauche devrait te donner de l'horreur, tu donnes ordre qu'on coupe la tête à Jean-Baptiste ? D'un seul coup tu fais trois grands crimes. Tu éteins le flambeau dont Jésus-Christ se servait pour éclairer ses voies, tu fais mourir inhumainement son précurseur, et tu étouffes cette innocente voix qui criait avec tant de force dans le désert. Eh ! si j'avais à faire l'apologie de ce saint, qu'aurais-tu à me répondre (*D. Amb. serm. 65.*) ? Qu'a-t-il fait contre les lois de la religion et de l'Etat pour être condamné à mort ? A-t-il soulevé les peuples ? s'est-il érigé en chef de parti ? a-t-il scandalisé ou les étrangers, ou ceux de sa nation, par sa mauvaise vie ? Il ne la perd, malheureux, il ne la perd que pour avoir dit la vérité ; il ne la perd que pour t'avoir reproché ton inceste,

que pour avoir irrité une cruelle impudique, que pour t'avoir dit que, tout roi que tu sois, il ne t'est pas permis de jouir de la femme de ton frère.

Qu'admirerons-nous ici davantage, messieurs, ou la sainte hardiesse de Jean-Baptiste, ou les funestes suites qu'entraîne après soi une aussi aveugle passion qu'est l'impureté ? Il n'y a rien qu'on ne fasse pour satisfaire une concubine : on lui consacre sa liberté, ses biens, son honneur, sa conscience. Pour elle on se gêne, on se mortifie, on s'appauvrit, on se dégrade, on s'expose à devenir la fable de toute une ville, à s'attirer le mépris et l'indignation de ses parents. Faut-il abandonner ses amis, se rendre odieux à ses pères et mères ? on le fait. Faut-il perdre son repos, se captiver et se rendre esclave de mille honteuses bassesses ? on le fait. Faut-il embrasser une mauvaise cause, lier une dangereuse intrigue, former et exécuter des projets criminels ? on le fait, et si Tertullien dit que depuis que Caïn eut tué son frère la nature s'accoutuma par ce cruel apprentissage à commettre toutes sortes de crimes, on peut ajouter que depuis qu'Hérodes, pour plaire à une infâme, a sacrifié Jean-Baptiste, il n'y a point d'injustice, de vexation, d'inhumanité que l'impureté ne commette.

Saint Jérôme en apporte une preuve fort naturelle : c'est que cette détestable passion ôte le bon sens à un homme, qu'elle confond sa raison, qu'elle anéantit ses bons desseins et ses plus généreuses résolutions : *Rationis oblivio est et infamiae proxime sœdum minimeque conveniens animo vitium, turbat consilia, altos et generosos spiritus frangit* (*S. Hieron. contra Jovinian., sub finem*). L'évangéliste d'où j'ai tiré les paroles de mon texte nous représente Hérode comme un prince qui avait beaucoup d'estime pour Jean-Baptiste ; il remarque même qu'il se troubla quand il reconnut que la fille de sa belle-sœur lui demandait, pour récompense de sa danse, la tête de ce saint homme, au lieu qu'elle pouvait, comme il lui avait offert, lui demander la moitié de son royaume. Mais de quoi cette passion brutale n'est-elle pas capable ? Quelque considération qu'il eût pour saint Jean, de quelque crainte qu'il se trouvât saisi de le faire mourir, il ne put rien refuser à une incestueuse ; non-seulement il lui livra ses biens, son honneur, ses Etats, il lui donna encore la tête du plus grand saint qui fût jamais. Ne vous en étonnez pas : comme une impudique est capable de tout demander, un homme qui s'abandonne à cette infâme passion a tellement perdu la raison, qu'il ne peut rien refuser : *Inexplebilis est scelerum sitis*, dit saint Ambroise, *et nisi morte extingui non potest* (*S. Amb., l. 1 de Caïn et Abel, c. 5*) : L'impureté a une soif qu'on ne peut éteindre, il n'y a point de crime auquel elle ne porte ses misérables esclaves ; et si les autres péchés s'affaiblissent insensiblement, elle ne peut se calmer que par la mort de ceux qui l'offensent.

Il y parut bien dans la personne d'Hérode et d'Hérodias. Comme il n'y eut jamais d'in-

ceste plus scandaleux, il n'y en eut point aussi qui se terminât à une plus grande cruauté. D'abord, ce fut dans Hérodiade une honnête civilité avec laquelle elle reçut Hérode qui allait à Rome; mais cette civilité fut suivie de complaisance, cette complaisance d'attachement, cet attachement d'amour impudique, cet amour d'infidélité à son propre mari, qu'elle quitta pour suivre son beau-frère. Il n'en fallut pas davantage à Jean-Baptiste pour exercer tout son zèle contre un si grand crime : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui*. Tout roi que vous soyez, il ne vous est pas permis de jouir de la femme de votre frère. Mais il n'en fallut pas aussi davantage pour lui attirer la fureur de ces deux monstres d'impureté. L'occasion en était favorable. Hérode, encore plus enivré de sa passion que de son vin, était si charmé de la bonne grâce qu'avait sa nièce à danser, qu'il s'engagea par serment de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait : *Quidquid petieris dabo tibi, etiamsi dimidium regni mei*; et cette fille de péché, comme l'appelle saint Pierre Chrysologue, lui demanda, par le conseil de sa mère, la tête de son ennemi. Quelque affligé que ce tyran fût de cette proposition : *Contristatus est rex*, quelque horreur que lui donnât d'abord l'exécution d'un si grand crime, sa complaisance et sa débauche l'y firent consentir; et comme les commencements de cette infâme union avaient été extraordinaires, il fallut que la fin n'en fût pas moins tragique : *Criminis filia, non naturæ, non tam ad matrem quam ad sentinam sui sceleris accurrit, ut quæ fluida tota, tota ierat resoluta, seiva et truculenta revolaret, et ut de ipsis artibus loquar, tragædiam nefandam caneret quæ impleverat turpissime comædiam* (S. Chrysolog., serm. 173).

« La voilà donc, cette vénérable tête qu'on apporte dans un bassin : *Allatum est caput ejus in disco*, comme le prix de la bouffonnerie d'une comédienne et de la prostitution d'une incestueuse ! La voilà, impitoyable tyran, devant tes yeux, pour te reprocher ta cruauté, pour être éternellement l'impitoyable censeur de tes ordures, pour te dire sans relâche qu'il ne t'est pas permis de jouir de ta belle-sœur ! Tu voudras un jour interroger Jésus-Christ, mais ce Dieu se taira et, se ressouvénant toujours que tu as fait mourir celui qui était sa voix, il te fera connaître par son silence le mépris qu'il a pour toi. Es-tu donc satisfait ? malheureux, et coupable d'un si horrible meurtre ; que peux-tu en attendre que de justes peines en cette vie, et de plus terribles encore en l'autre ?

Un Père grec a fort bien dit que les plaies de Lazare, couché à la porte du mauvais riche, se changeraient en autant de bouches qui accuseraient cet impitoyable de dureté, et demanderaient vengeance à Dieu. Mais ne peut-on pas encore dire avec plus de raison que la tête de Jean-Baptiste reprendra ce premier ton de censeur, pour reprocher à Hérode et à sa concubine leur barbarie, et que cette langue, quoique noyée dans son sang, s'écriera avec une surprenante force :

Tu, Domine exercituum, probator justi, qui vides renes et cor, videam ultionem tuam ex eis, tibi enim revelavi causam meam (Jerem., XX) : Seigneur des armées, vous qui éprouvez le juste, qui connaissez les plus secrètes pensées de son esprit et les mouvements les plus cachés de son cœur, jugez ici ma cause, et vengez-moi de vos ennemis. Vous savez que j'ai toujours été fidèle à vos grâces, que ma voix n'a servi qu'à vous louer, qu'à préparer vos voies, qu'à prêcher la pénitence, qu'à reprendre le vice, qu'à reprocher à un incestueux tyran son scandaleux concubinage. Encore un coup, juste Juge, vengez-moi, vous connaissez mon innocence : *Videam ultionem tuam ex eis, tibi enim revelavi causam meam*.

Que dis-je ici ? chrétiens ; n'y a-t-il pas encore des Hérode et des Hérodiades, des gens qui, comme dit l'Apôtre, *retiennent la vérité captive*, et qui, par une effroyable injustice, la mettent dans les fers ? C'est à toi que je parle, impudique, qui, bien loin de recevoir avec humilité les charitables avis qu'on te donne, ou les salutaires reproches qu'on te fait, as l'insolence de persécuter ces généreux censeurs, de les traiter de visionnaires, de leur attirer, ou d'outrageants mépris, ou de cruelles persécutions, parce qu'ils te disent la vérité. Si tu n'es pas un Hérode, jamais il n'y eut d'Hérode. C'est à toi que je parle, fille lascive et femme coquette, qui hais à mort ceux qui ont découvert tes infâmes commerces, et qui, scandalisés de tes désordres, te disent, avec autant de liberté que Jean-Baptiste : *Non licet* ; quelque riche, quelque belle, quelque puissante que tu sois, ces habitudes vicieuses ne te sont pas permises, il y va de ton honneur et de ta conscience de les rompre : si tu n'es une Hérodiade, jamais il n'y en eut.

C'est à vous enfin, pécheurs, qui que vous soyez, que je parle, lorsque vous haïssez la vérité et ceux qui vous la disent ; car voilà ce que le démon vous inspire de faire, et ce qu'il inspira à Hérode. L'Écriture remarque qu'il appréhendait Jean-Baptiste à cause du peuple, et qu'il n'osait le faire mourir de peur de s'attirer l'indignation des Juifs, qui lui portaient un très-grand respect. Mais que fit-il ? Il le mit dans un état à ne le plus reprendre, il le fit précipiter dans un cachot. Voilà la première violence dont il usa à son égard ; et n'est-ce pas celle que vous faites à ceux qui vous reprennent ? Si vous avez quelque autorité dans le monde, si vous voyez quelques compagnies considérables, si vous liez quelques conversations, ne vous reste-t-il pas dans l'âme un fond d'amertume contre ceux et celles qui ne peuvent souffrir vos désordres ? Ne les opposez-vous pas comme autant de buts à vos railleries et à vos médisances ? Si c'est un homme dont la vie ne soit pas tout-à-fait irrépréhensible, ne cherchez-vous pas toutes les occasions de rendre sa conduite suspecte, afin que vous ayez cette cruelle consolation de dire : *Fait-il ce qu'il enseigne ? s'abstient-il des vices dont il reprend les autres ? Mais si sa vie est*

exempte de reproche, combien de fois le traitez-vous d'hypocrite; par combien de faux jugements, ne pouvant blâmer ses actions, empoisonnez-vous ses intentions et ses paroles! Or, n'est-ce pas là lui faire la dernière injustice? n'est-ce pas là même s'en prendre à la vérité et la retenir dans les fers? Aussi, selon saint Chrysostome, cette vertu captive se soulève contre ses ennemis, et se plaint auprès de Dieu de l'esclavage qu'on lui fait souffrir : *Conqueritur apud Deum de captivitate sua.*

La seconde violence dont Hérode usa envers Jean-Baptiste, c'est qu'il le fit mourir; et c'est quelquefois ce que vous faites. Car, sans parler des procès et des outrages que vous suscitez à ceux qui vous disent la vérité, sans vous représenter que vous ne cherchez qu'à leur rendre de mauvais offices et à vous venger de leur liberté, ne faites-vous pas mourir cette vérité au-dedans de vous, en la dépouillant de toute son action, en étouffant ses reproches, en vous endurcissant à ses menaces, en la regardant comme une ennemie dont il vous est avantageux de vous défaire? Il y a des gens, dit Tertullien, chez qui la vérité est étrangère; il y en a chez qui elle est captive; et il y en a chez qui elle est morte. Elle est étrangère sur la terre, disait cet Africain : *Scit se peregrinam in terris agere (Apolog. c. 1)*, et c'est le plus favorable traitement qu'elle puisse recevoir des hommes, parce qu'encore bien qu'on n'entretienne pas de grands commerces avec un étranger qui ne fait que passer, cependant on le voit, on lui parle, et quelquefois sa société plaît. Elle est captive chez les pécheurs, et ce traitement lui est plus rude; les lâches la dissimulent, les complaisants l'adoucissent, les intéressés la violent, les mercenaires la profanent, les libertins l'éloignent et la fuient. Mais elle est morte chez les impies, ils sont les meurtriers de la vérité; c'est ainsi que Tertullien les appelle, *interfectores veritatis (Lib. IV contra Marcionem)*. Ils la persécutent, ils l'oppriment et l'étouffent; et plus elle est ennemie de leurs désordres, plus elle devient l'objet de leur cruauté et de leur rage.

Tel fut son sort dans la cour d'Hérode, qui la fit mourir en la personne de Jean-Baptiste, et ce fut là une consommation de cruauté dans ce barbare et incestueux tyran; mais ce fut en même temps une consommation de force et de courage dans cet intrépide et zélé précurseur, comme il m'est aisé de vous le montrer dans la seconde partie de ce discours.

II. — La même action qui est une persécution et un sacrilège dans un tyran est une offrande et un sacrifice dans un martyr, dit saint Augustin; et comme Dieu n'abandonne jamais ses élus à la cruauté des hommes que pour en tirer un plus grand bien, ce qui fait la consommation de la rage des uns devient un surcroît de gloire et de couronne pour les autres.

L'Écriture sainte, parlant de la mort de Jésus-Christ, en attribue la cause tantôt au

Père éternel, tantôt à Jésus-Christ même, tantôt aux Juifs et à ses bourreaux. Le Père éternel en est la cause : c'est lui-même qui a livré Jésus à la volonté des hommes; et si Jésus-Christ vient au monde pour y mourir sur une croix, c'est parce que la loi du Père éternel est telle, et qu'il l'a gravée dans le fond de son cœur. Jésus-Christ en est la cause : *Il ne s'est offert que parce qu'il l'a voulu*, et comme il n'y avait nulle nécessité absolue qu'il se servît d'un aussi rigoureux moyen pour opérer notre rédemption, il a choisi lui-même avec joie ce genre de mort et en a méprisé l'infamie. Les Juifs en sont cause. Ils l'ont accusé, ils l'ont condamné, ils l'ont flagellé, ils l'ont couronné d'épines, ils l'ont couvert de crachats, ils l'ont mis à mort.

Or, ces trois causes entrant, quoique très-différemment, dans la passion de Jésus-Christ, ont eu trois effets bien différents. A votre égard, Père éternel, c'a été une consommation de justice. A votre égard, adorable Sauveur, c'a été une consommation d'amour. A votre égard, ô Juifs, c'a été une consommation de cruauté. J'en dis à peu près de même du martyr de saint Jean. La cruauté d'Hérode et d'Hérodias a été consommée en faisant décapiter ce saint précurseur : c'était ce sacrilège qui devait mettre le comble à leur fureur et remplir la mesure de leur crime. Mais l'intrépidité et le courage de ce saint martyr ont été consommés en souffrant ce supplice : c'était ce genre de tourment qui devait faire sa couronne et sa récompense.

Voilà, selon saint Augustin, l'une des principales raisons de cette conduite de Dieu, qui permet que les pécheurs assouvissent leur rage et que ses élus soient exposés à leur fureur. Qui, à votre avis, méritait mieux la mort, ou d'Hérode usurpateur et incestueux, ou de Jean-Baptiste innocent et pénitent tout ensemble? Cependant Hérode régnera, et Jean-Baptiste mourra; Hérode jouira des infâmes plaisirs de sa brutale passion, et Jean-Baptiste, après avoir sacrifié toute sa vie aux rigueurs de la pénitence, la finira dans un cachot. Ne vous étonnez pas, dit saint Augustin, c'est que, d'un côté, il n'y a rien de plus funeste à un homme que d'être abandonné à ses désirs corrompus, et que, d'un autre côté, il n'y a rien de plus glorieux à un saint que d'être dans la cause de Dieu la victime de la cruauté d'autrui. Quand je vois Hérode sur le trône, je m'écrie : O le malheureux ! parce qu'il n'y a rien de plus malheureux que la prospérité impunie des méchants, qui ne sert qu'à endurcir leur méchante volonté et qu'à fortifier cette redoutable ennemie qu'ils ont au dedans d'eux-mêmes : *Nihil infelicius felicitate peccantium, qua pœnalis nutritur impietas, et mala voluntas quasi hostis interior roboratur*. Mais quand je vois qu'on enlève la tête à Jean-Baptiste, je m'écrie : O l'heureux martyr ! ô qu'il a de bonheur d'avoir été jugé digne non-seulement de croire en Dieu, mais de souffrir et de se sanctifier pour lui !

Quoiqu'on puisse féliciter tous les autres sur ce point, il y a cependant dans saint Jean certaines circonstances particulières qui relèvent sa gloire. La première, c'est qu'il a été le censeur de la cour et que la liberté qu'il a prise de reprendre Hérode lui a coûté la vie.

S'il est difficile de reprendre un homme particulier lorsqu'il pèche, et s'il faut avoir beaucoup de charité et de zèle pour corriger ses désordres, il est certain qu'il faut avoir une fermeté et une intrépidité égale à celle d'un Dieu pour censurer et condamner les plaisirs criminels d'un roi. Chose si vraie, que l'Ecriture dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'appeler les rois des apostats et de les accuser d'impiété. Cet orgueil, qui semble inséparable du trône, cette prétendue liberté de faire tout ce qui leur plaît, ce droit imaginaire de régler leurs actions sur leur volonté et leur volonté sur leurs passions ; cette troupe de flatteurs qui les assiégent et qui sont non-seulement les ministres, mais encore les panégyristes de leurs vices ; cette multitude d'envieux et de courtisans qui, pour plaire à un prince, lui rendent suspects les plus zélés ministres du Seigneur, tout cela fait qu'un homme puissant, et surtout un souverain, ne recevant jamais de bonne part les charitables remontrances qu'on lui fait, il faut ou qu'un Dieu, ou qu'un homme extraordinaire animé de son esprit et revêtu de son autorité entreprenne un si glorieux, mais si difficile emploi.

C'est néanmoins ce que Jean-Baptiste entreprend. Bien éloigné de ces lâches ministres qui, pour s'attirer les bonnes grâces du prince ou se procurer quelques avantages dans la cour, dissimulent, déguisent ou justifient même ses désordres, il n'épargne ni Hérode, ni Hérodiade, mais, se faisant un front d'acier et une tête de fer, pour briser l'idole de l'impureté et de l'injustice, il dit à l'un et à l'autre : *Non licet*. Ah ! que cette parole lui coûtera cher ; mais qu'elle lui procure aussi d'honneur et de gloire !

Pendant la persécution des tyrans, l'une des plus dangereuses tentations des premiers chrétiens était celle par laquelle les bourreaux leur persuadaient de jeter quelques grains d'encens devant une idole, et qu'en contentant de la sorte les empereurs ils pourraient toujours demeurer dans leur foi et avoir la vie sauve. Vous êtes bien déraisonnables et bien obstinés, leur disaient-ils, de vous faire mourir à plaisir ; quand vous rendriez, par crainte ou par violence, quelques marques de respect aux dieux, votre conscience ni votre religion n'en seraient point blessées, vous désavoueriez au dedans de vous-mêmes le culte que vous auriez été forcés de rendre, et en témoignant aux empereurs que vous voulez bien leur obéir, vous vous épargneriez tant de supplices qui vous attendent (*Tertull., Apolog., 27*).

Jean-Baptiste n'était pas exposé à de si dangereuses extrémités. Hérode ne lui demandait pas, pour avoir la vie sauve, qu'il rendit quelques marques de respect aux faux dieux,

il n'avait qu'à se taire et à le laisser vivre dans le désordre. Qu'il corrige les Juifs, à la bonne heure, qu'il les appelle des races de vipères, qu'il leur annonce une mort et une réprobation prochaine, la cour ne s'en scandalisera pas ; mais qu'il épargne un prince pour qui il semble devoir avoir du respect, qu'il dissimule son péché, ou, s'il le déteste en particulier, qu'il n'aille pas le lui reprocher en face. N'est-il donc pas bien déraisonnable et bien obstiné d'aller chercher sa mort, qu'il pourrait éviter en se taisant ?

Non, chrétiens, il ne l'est pas, il se croit obligé de reprendre Hérode, sa conscience ne peut souffrir cet inceste, et quelques supplices que son zèle lui attire, il préfère un glorieux martyre à un injurieux silence, et c'est là ce qui fait la consommation de sa gloire.

La seconde chose que j'y remarque, c'est qu'il perd la vie pour les intérêts de la pureté. Les Pères ont comparé fort à propos Jean-Baptiste à Elie et à Joseph. Ils ont eu raison de le comparer à Elie, puisqu'il est dit expressément dans l'Ecriture qu'il est venu au monde avec l'esprit et le pouvoir de ce prophète : *Hic venit in spiritu et virtute Elie*. Ils n'ont pas eu moins de raison de le comparer à Joseph, puisqu'il a avec lui, comme nous l'allons voir, d'admirables rapports ; si ce n'est qu'il me semble qu'ils devaient ajouter qu'il avait remporté par son courage plus de gloire qu'Elie et Joseph n'en avaient jamais eu. Je m'explique avec saint Pierre Chrysologue et le vénérable Bède (*Chrysolog., serm. 174 ; Venerabilis Bedæ, homil. in natali Decollat. S. Joan. Bapt.*).

Vous savez que dans l'Ecriture Jézabel est la figure de l'impureté. Hélie l'attaqua d'abord, et en faisant mourir les faux prophètes de Baal il s'attira son indignation ; mais vous savez aussi qu'il appréhenda tellement de tomber entre ses mains, qu'il s'enfuit dans le désert, et qu'ennuyé de vivre il pria Dieu de l'ôter du monde. J'avoue que cette fuite d'Elie est mystérieuse, et qu'elle nous apprend, selon saint Ambroise (*lib. de Elia et Jejunio*), que le grand secret de résister à l'impureté, c'est de fuir. Mais Jean-Baptiste, après avoir repris Hérode de son inceste, ne se retire pas comme Elie dans le désert, qui lui eût servi d'asile ; il veut être l'apôtre et la victime tout ensemble de la pureté, afin qu'on ajoute à sa gloire, qu'après avoir vécu pour sa défense et la destruction du péché qui lui est opposé, il a voulu mourir pour elle.

A l'égard de Joseph, qui doute que Jean-Baptiste n'ait beaucoup de choses qui l'élèvent au-dessus de ce patriarche ? Joseph, dit saint Pierre Chrysologue, laissa son manteau entre les mains d'une femme impudique et s'enfuit ; mais Jean-Baptiste a abandonné son corps à la cruauté d'Hérodiade, pour ne la pas voir : *Vestimentum Joseph cum adulteram fugeret reliquit ; Joannes, ne videret adulteram, ipsum projecit et corpus*. (*S. Petrus Chrysologus, loco supra citato*).

Joseph aime mieux être renfermé dans un cachot que de commettre un adultère ; mais Jean-Baptiste, pour avoir eu le courage de reprendre un adultère, a changé son désert en un cachot : *Joseph, ne adulterium faceret, carcerem suscepit ; Joannes, ut argueret adulterium, eremum carcere commutavit*. Joseph se délivra de la mort pour avoir découvert et expliqué à Pharaon ses songes ; mais Jean-Baptiste a souffert la mort pour avoir montré et reproché à Hérode son péché. Or, n'y a-t-il pas plus de gloire de ne pas voir par horreur une femme impudique, que de la fuir par timidité ; d'être jeté dans une prison pour lui avoir reproché son infamie, que pour n'avoir pas voulu succomber à sa passion ; et enfin n'y a-t-il pas plus de courage et de bonheur de perdre la vie pour les intérêts de la pureté, que de la conserver pour n'avoir rien fait au préjudice de cette vertu ?

Grand saint, dont nous célébrons aujourd'hui le martyre, voilà votre avantage ; votre courage vous a sacrifié à la fureur d'une mère, à la mollesse d'une fille, à la complaisance et à la cruauté d'un tyran ; mais par là vous avez accompli ce qui avait été dit de vous, que vous rendriez témoignage à la lumière et que vous seriez le précurseur du Messie. Vous vous êtes acquitté de toutes ces obligations, non-seulement pendant votre vie, mais à votre mort ; non-seulement par votre désintéressement et votre humilité, qui vous ont fait remplir toutes ces belles qualités, mais encore par l'immolation de votre personne.

III. — Et c'est ici, messieurs, que j'entre insensiblement dans la preuve de mon dernier point, où je m'étais engagé de vous faire voir que saint Jean mort et décapité avait procuré à Jésus-Christ une gloire plus grande que celle que les autres martyrs lui ont rendue. Être martyr, c'est être témoin ; par conséquent, être par une grâce particulière appelé à cette qualité de témoin, c'est être un martyr privilégié. Comme donc la mission de saint Jean a été cet illustre témoignage : *Hic venit in testimonium ut testimonium perhiberet de lumine*, qui de nous peut douter de la grandeur et de l'excellence de son martyre ?

Premièrement, il a rendu par là un parfait témoignage à Jésus-Christ. Il y en a trois dans le ciel, et trois sur la terre. Dans le ciel, c'est le témoignage du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; sur la terre, c'est le témoignage de l'esprit, de l'eau et du sang. Or, saint Jean l'a rendu en toutes ces manières. Il a annoncé la gloire du Père, il a montré le Fils au doigt, et il a reçu la plénitude du Saint-Esprit : *Tres sunt qui testimonium dant in calo, Pater, Filius et Spiritus sanctus*. Ce n'est pas assez, il en a encore rendu trois autres, celui de l'esprit par son zèle, celui de l'eau par sa pénitence, celui du sang par son martyre : *Tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, aqua et sanguis*. Je ne vous propose ici que l'idée de ce que j'avais à vous

dire, parce que l'excessive chaleur m'oblige d'abrégier ces matières.

Secondement, son martyre est plus considérable que celui des autres, et Jésus-Christ en a reçu plus de gloire, parce qu'il a précédé immédiatement et représenté sa mort avec de plus beaux rapports. Je tire cette réflexion de saint Augustin, qui remarque que depuis le commencement du monde Jésus-Christ a souffert dans la personne de ses élus, et qu'ils ont représenté chacun en leur manière quelque circonstance de son état : *Ab initio seculorum Christus in omnibus suis patitur* (Epistol. 38). Ainsi, comme je vous l'ai déjà dit, il a été tué dans la personne d'Abel, moqué dans celle de Noé, étranger dans celle d'Abraham, offert dans celle d'Isaac, obéissant dans celle de Jacob, vendu dans celle de Joseph, abandonné et exilé dans celle de Moïse, outragé et lapidé dans celle des prophètes, persécuté et maltraité dans celle de ses apôtres, mis à mort et exposé à plusieurs différents tourments dans celle de ses martyrs.

Quelle gloire à tant de grands hommes d'avoir été choisis à ce noble dessein ? Mais quel avantage à Jean-Baptiste d'y avoir répondu par des circonstances qui lui sont toutes particulières ? Comme il était proche parent de Jésus-Christ selon la chair, on peut dire que le même sang coulant dans ses veines était en quelque manière impatient de se répandre pour lui. Aussi sa voix n'a jamais mieux annoncé les grandeurs du Messie que lorsqu'elle a été étouffée, et il n'a jamais mieux préparé les voies de cette victime universelle du monde que par un martyre avancé, qui devait être la figure de celui du Calvaire.

Il ne s'était pas contenté d'avoir relevé la gloire de son maître par son humilité, son obéissance, ses prédications, son zèle et tant de vertus héroïques qui ont éclaté en sa personne ; il a voulu confirmer tous ces témoignages par sa mort, et finir son innocente vie en perdant la tête pour son service. Il ne s'était pas contenté de dire : Je ne suis pas le Messie, et celui qui viendra après moi sera plus grand que moi ; il a voulu faire pour le Fils de Dieu ce que le Fils de Dieu fera après pour lui sur le Calvaire, en mourant par avance, afin d'exprimer en sa personne sa passion future.

Il y a une étrange circonstance dans le chapitre sixième de saint Marc. La réputation de Jésus-Christ s'étant répandue dans la Judée, et Hérode ayant entendu dire qu'il faisait de grands miracles, s'écria : Cet homme est Jean-Baptiste, à qui j'ai fait trancher la tête, et qui est ressuscité des morts : *Quo audito, Herodes ait : Ipse est Joannes quem ego decollavi, hic resurrexit a mortuis* (S. Marc., VI). Quelle étrange réflexion ! messieurs. Ne devait-elle pas faire frémir ce tyran ; et après avoir commis un tel crime, ne devait-il pas, pour son repos, effacer de son esprit une si fâcheuse et si importune idée ? Pourquoi donc, lorsqu'on lui parle de Jésus-Christ, se souvient-il de son précurseur ?

Je pourrais dire avec quelques Pères que c'était une peine visible et inséparable de la cruauté d'Hérode, et que la justice divine, pour se venger de lui en ce monde, lui présentait toujours son crime. Mais je puis ajouter avec d'autres que c'est d'autant qu'il y avait tant de rapport entre Jésus-Christ et saint Jean, que ce précurseur était en quelque manière ressuscité en la personne de ce divin Maître : *In Christo pro Christo resurgit occisus* (*Chrysolog. serm. 175*), et qu'étant mort pour lui il trouvait aussi en lui une vie nouvelle. Fasse le ciel, mes chers auditeurs, que nous ayons un pareil sort ! Fasse le ciel, qu'après avoir exprimé en nos personnes la passion de Jésus-Christ, et porté sur nos corps sa mortification, nous travaillions ici-bas à sa gloire, et qu'il nous accorde la sienne en l'autre. *Amen.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT SULPICE.

Adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domus et atrii amplificavit.

Il s'est acquis beaucoup de gloire parmi ceux avec lesquels il a vécu, et c'est lui qui a augmenté l'entrée et le parvis du Temple (Eccles., chap. L).

Si je me sers de ces paroles de mon texte pour consacrer un juste éloge à votre illustre patron, ne croyez pas, messieurs, que je diminue ou que j'exagère par elles l'idée que vous en avez conçue. L'auteur du livre de l'Ecclésiastique les a dites d'abord en faveur du grand-prêtre Onias, de ce généreux défenseur de la loi : *Provisorem civitatis ac defensorem gentis suæ, et æmulatorem legis Dei* (II Machab., IV), qui, dans un temps de guerre et de persécution, soutint avec une admirable intrépidité les intérêts du Dieu d'Israël, qui, parmi une nation corrompue et endurcie, conserva une inviolable fidélité à son Maître ; qui avec un judicieux courage s'opposa aux puissances du siècle pour empêcher la dissipation des biens des veuves et des orphelins, qui par sa majestueuse présence inspira de la vénération et de la terreur à ceux mêmes qui devaient l'appréhender le moins ; qui par son parfait désintéressement, sa piété exemplaire et le bon ordre qu'il établissait dans la maison du Seigneur s'attira l'amitié et l'estime des princes, qui firent, à sa considération, de riches présents au temple de Jérusalem, dont la souveraine administration lui avait été confiée : *Propter Oniæ pontificis pietatem, et odio habentes mala, fiebat ut et ipsi reges et principes locum summo honore dignum ducerent, et templum maximis muneribus illustrarent.* (*Ibid.*)

Par toutes ces circonstances, ne vous apercevez-vous pas déjà, messieurs, que je viens de vous faire en abrégé l'éloge du grand saint Sulpice, et que, si jamais il y a eu dans le Nouveau Testament quelque saint qui ait imité les actions et les vertus de ce grand-prêtre de l'Ancien, quelque saint qui ait reçu les mêmes honneurs de ceux parmi lesquels il a vécu, qui se soit attiré la même

amitié et la même vénération des têtes couronnées, qui se soit déclaré le protecteur du peuple et le défenseur des intérêts de l'Eglise, c'est votre saint et glorieux patron ? *Adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domus et atrii amplificavit.*

Rechercher la gloire, c'est l'esprit des ambitieux ; s'attirer des louanges lorsqu'on ne les mérite pas, c'est le sort de ceux qui ont de quoi les payer ; mais recevoir cette gloire, lorsqu'on la mérite et qu'on la méprise, c'est l'avantage des grands saints en général et celui de saint Sulpice en particulier. Il avait trop d'humilité pour la rechercher, il avait trop de vertus pour ne la pas recevoir, et ce qu'il rejetait loin de soi par une modeste indignation, il devait le recueillir comme une récompense de ses vertus.

Mais comme la solide gloire est inséparable de la sainteté, et que cette sainteté n'est jamais plus éclatante ni plus glorieuse que lorsqu'elle surmonte de plus grandes difficultés, voici, chrétiens, voici un saint d'un caractère assez extraordinaire, qui s'est conservé sans tache au milieu des plus grands honneurs, qui est allé au ciel par un chemin tout brillant, à qui les postes mêmes les plus avantageux ont comme servi de degrés pour l'élever à la béatitude et à ce palais de gloire où il règne : *Adeptus est gloriam in conversatione gentis.* Voici un saint d'un caractère extraordinaire, qui, dans les plus éminentes dignités, s'est acquitté de tous les devoirs que l'épiscopat impose, et qui, pendant que tant d'autres ne songent qu'à leur propre grandeur, n'a travaillé qu'à faire du bien à l'Eglise, qu'à défendre ses droits, qu'à nourrir ses pauvres, qu'à augmenter et enrichir ses temples : *Et ingressum domus et atrii amplificavit.* En un mot, vous allez voir un saint qui s'est sanctifié dans la cour, au milieu de la prospérité et de l'honneur ; ce sera mon premier point. Vous allez voir un saint qui a consommé l'ouvrage de sa sanctification dans l'Eglise, au milieu de l'abondance et de ses grands biens ; ce sera mon second point et tout le sujet de son éloge, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par, etc., *Ave.*

I. — Que le mal soit peu connu dans une fortune médiocre, et que l'innocence se conserve dans un état où souvent on ne trouve pas les occasions de la perdre, c'est de quoi l'on ne s'étonne pas beaucoup : ne serait-on pas bien malheureux de se noyer où il n'y a presque pas assez d'eau pour boire, dit saint Ambroise, et de tomber lourdement quand on n'est poussé de personne (*Amb., in psal. CXVIII, et lib. de Fuga sæculi*) ? Mais qu'on se sauve dans une grande fortune, que lorsqu'on peut tout on ne veuille cependant que ce qu'on doit vouloir, que lorsque toutes les puissances de l'enfer assiègent un homme et s'emparent de tous ses sens comme d'autant d'avenues pour entrer dans son cœur, il soit assez vigilant et courageux pour soutenir de si violents efforts, c'est, messieurs, ce qui paraît un prodige et au-des-

Gardons-nous bien néanmoins de croire impossible ce qui n'est que difficile, et de regarder un homme soutenu par une grâce toute-puissante au milieu des plus grands dangers comme nous le regarderions s'il était abandonné à sa propre faiblesse. Sans cela, quelle apparence y aurait-il que les personnes engagées dans le monde se sauvassent, et ne leur serait-ce point, je ne dis pas un conseil, mais un commandement d'en sortir?

Quand vous seriez dans cette erreur, mes frères, je n'aurais qu'à vous produire l'exemple de votre illustre patron pour vous en détromper. Car que faut-il pour lier un homme au monde et l'engager dans la cour, que Sulpice n'ait pas rencontré? Est-ce la naissance ou la noblesse? il comptait parmi ses ancêtres les premières têtes du royaume. Sont-ce les dignités et les emplois? il était élevé aux premiers rangs. Est-ce la protection et la faveur? il était honoré de l'amitié de Clotaire et en possédait les bonnes grâces. Est-ce du mérite personnel? mille belles qualités le distinguaient des autres : l'adresse, la prudence, la générosité, l'affabilité, la douceur, qualités qui le rendirent le seigneur le plus accompli de son temps et le firent appeler par excellence le Débonnaire, à la différence de Sulpice Sévère, dont il est parlé si souvent chez saint Paulin. Or, n'en est-ce pas là assez pour lier le monde à soi et pour être lié au monde? Adorable Sauveur, qui de toute éternité aviez destiné Sulpice pour être l'un de vos plus fidèles disciples et l'une des plus éclatantes lumières de votre Eglise, comment avez-vous permis que tant de dangers l'environnassent, qu'il rencontrât tant d'obstacles à l'humilité de votre croix et de votre Evangile?

Ne nous en étonnons pas, chrétiens, puisque c'est là ce qui relève davantage le pouvoir de la grâce et le mérite de notre saint. Représentez vous un jeune homme élevé dès ses plus tendres années dans le sein de la cour, honoré des plus beaux emplois, qui, comme le petit Moïse, manie le sceptre de Pharaon et a les bonnes grâces de son prince, et qui néanmoins passe au travers de toute cette fortune et de tout éclat sans se corrompre, comme la lumière, qui ne contracte aucune impureté des choses qu'elle touche; un jeune seigneur qui n'est ni esclave de l'avarice au milieu de ses biens, ni enflé d'orgueil au milieu de ses grandeurs, ni amolli par le plaisir à la vue de mille charmants objets, pour qui enfin la cour, qui est aux autres une école de vie, n'a été qu'une académie de vertu, un sanctuaire de pureté et d'innocence : *Adeptus est gloriam in conversatione gentis.*

Vous avez sans doute de l'impatience de savoir de quels moyens il s'est servi pour acquérir cette gloire de sainteté et se préserver d'une si fatale corruption. Il n'en a point employé d'autres que ceux que les apôtres vous ont recommandés à tous pour vous défendre de la contagion du monde et de la chair. Ecoutez ce que vous en dit saint Pierre : *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos absti-*

nere vos a carnalibus desiderii quæ militant adversus animam; voilà tout le secret, et en même temps le fondement de votre religion. Je vous exhorte, mes frères, à vous considérer comme des étrangers et des voyageurs en ce monde, afin que vous ne succombiez pas aux désirs charnels qui combattent contre l'âme.

Que veut dire ce prince des apôtres, demande saint Bernard? Il veut dire que l'état d'un vrai chrétien est semblable à celui d'un voyageur, et que, pour s'y sanctifier, il est obligé d'en prendre l'esprit. Un voyageur qui ne songe qu'à sa patrie ne se détourne ni à droite ni à gauche, quand il a formé la résolution d'y arriver. Quelque agréables que soient les lieux par où il passe, il n'y fait pas de longs séjours; quelque belles que soient les maisons où il loge, il n'y a point d'attachement, et s'il en considère la magnificence, il fait aussitôt réflexion qu'elles ne sont pas pour lui. Voit-il des gens qui se marient, qui dansent, qui se divertissent? toutes ces joies ne sont pas capables de l'arrêter; il avance toujours et se reproche même souvent ou sa curiosité ou sa paresse. Pourquoi cela? C'est parce qu'il est voyageur, dit saint Bernard, c'est parce qu'il ne pense et qu'il n'aspire qu'à près sa patrie : *Peregrinus via regia incedit, non declinat ad dexteram neque ad sinistram; si nubentes viderit aut choro ducentes, nihilominus transit, quia peregrinus est, ad patriam suspirat, ad patriam tendit* (Bern., tract. de Peregrino mortuo et crucifixo).

Tel doit être l'esprit des chrétiens, et ce n'est qu'avec ces précautions que saint Pierre veut qu'ils vivent dans le monde pour se préserver de sa corruption. Ont-ils des biens, des honneurs, des plaisirs? il veut qu'ils en usent comme s'ils n'en usaient pas; qu'ils ne se détournent ni à droite, ni à gauche pour les recueillir; que, comme ils n'y ont point d'attachement, leur perte ou leur jouissance leur soit en quelque manière également indifférentes; que, n'étant sur la terre qu'en qualité de voyageurs, ils ne doivent se servir des créatures qu'autant qu'elles peuvent les conduire au ciel, sans se détourner de ce chemin, ni pour les dignités, ou pour aucune satisfaction qu'ils rencontrent dans cette terre de leur exil.

Admirables leçons pour tous les chrétiens, mais qui est-ce qui les écoute? Salutaires instructions, mais qui des riches et des grands du siècle s'y assujettit? Les grandes fortunes ne leur font-elles pas oublier qu'ils ont une autre patrie? et, se trouvant bien dans leur pèlerinage, ils ne voudraient pas y dresser des tentes comme saint Pierre sur le Thabor, et y établir des demeures éternelles. et c'est la raison pour laquelle l'Evangile ne leur parle de leur salut que comme d'une chose moralement impossible. Ils prennent les moyens pour la fin, dit saint Augustin, l'hôtellerie pour leur pays, les créatures pour le créateur; et, abusant ainsi des dons du Seigneur, ils font de l'occasion de leur prédestination la cause et l'instrument de leur perte.

Grands du monde, vous reconnaissez assez cette injustice quand nous vous la marquons, mais avec tout cela en devenez-vous plus religieux et plus saints? Pensez-vous à Dieu lorsque tout vous réussit, et trouve-t-on dans votre conduite quelque ombre de religion au milieu de votre prospérité et de vos grandeurs? Pour l'ordinaire il n'y a point de maison plus déréglée que les vôtres : nulle fréquentation des sacrements, nul examen de conscience, presque jamais d'action de piété, d'humilité, de douceur, de justice. Etes-vous engagés dans la cour? quel enchaînement de malheur pour vous! Avez-vous l'oreille du prince, vous ne lui dites jamais la vérité, à moins qu'elle ne vous soit avantageuse; toujours prêts à défendre indifféremment le crime comme la vertu, si votre intérêt l'exige; grands observateurs des saisons et des vents, pour profiter de ceux qui vous seront favorables; religieux à garder les lois du temps et de la faveur, et nullement celles de Dieu; hardis et précipités dans vos promesses; froids et menteurs dans leur accomplissement : *In promissione veloces, in exhibitione mendaces*; graves et sérieux dans vos paroles; lascifs et impurs dans votre âme et votre conduite : *In verbo graves, in animo turpes*; ravis, quand vos desseins réussissent; abattus, quand vous les voyez traversés : *Læti ad prospera, fragiles ad adversa*; pleins d'orgueil, quand on vous sert et qu'on vous loue; inquiets et impatientes, quand on vous méprise : *Inflati ad obsequia, anxii ad opprobria*; c'est du moins le reproche que vous faisiez autrefois saint Prosper (*D. Prosper, lib. III de Vita contempl., c. 10*).

Sulpice sut bien s'en garantir, mais ce fut aussi en prenant des routes toutes contraires à celles des courtisans qui aiment le monde; et j'ai fait son éloge, quand je vous ai décrit le désordre de ceux qui abusent d'une faveur pareille à la sienne. Comme ce désordre vient de ce qu'ils ne se représentent jamais qu'ils sont voyageurs sur la terre, et qu'ils s'arrêtent en des lieux où ils ne devraient simplement que passer, il eut une idée toute contraire de sa fortune et se représenta sans cesse que, comme elle le quitterait un jour, il devait lui-même la quitter le premier.

Dès sa plus tendre enfance il donna des marques d'une piété solide, passant les nuits en prières, affligeant son corps et méprisant tous les divertissements des seigneurs de son âge pour ne s'appliquer qu'à l'étude des choses saintes. Ses historiens remarquent qu'il brûlait d'un ardent désir de souffrir le martyre, et que, se plaignant en quelque manière de la paix de l'Eglise, il regrettait de ne pouvoir répandre pour Jésus-Christ le sang qu'il en avait reçu. Mais comme il ne put le donner à son Dieu par le martyre, il voulut du moins le lui consacrer par la virginité, dont il lui fit un vœu exprès, afin de se trouver dans une heureuse impuissance d'abandonner aux créatures un corps qui appartenait au Créateur.

N'appréhendons rien par conséquent pour son salut, sur quelque théâtre qu'il paraisse.

Qu'on l'appelle à la cour, les mauvais exemples ne l'y corrompront jamais; qu'il ait les bonnes grâces du roi, il ne perdra pas pour cela celles de Dieu; qu'il aille à l'armée avec Gontran, il se formera à lui-même une autre espèce de milice et apprendra aux soldats le moyen de bien servir Dieu en servant leur prince; qu'il parle à Clotaire et qu'il lui donne des conseils, l'Etat n'aura rien à craindre d'un favori qui a une foi vive; il parlera au prince, et non à sa fortune; il lui parlera avec la soumission d'un sujet, mais en même temps avec la liberté d'un chrétien et la générosité d'un homme qui, sous l'habit d'un courtisan, sert un maître infiniment plus grand que lui.

Mais peut-être cette vertu ne résistera-t-elle pas à un accroissement de fortune? Il n'y a guère de digues qu'un gros fleuve, venant à s'enfler, ne rompe; il n'y a guère de vertus qu'une immense fortune ne renverse; et cependant celle de Sulpice n'en fut pas ébranlée. Le roi lui donnera la première charge de sa maison et doublera ses pensions, il l'élèvera dans un poste avantageux et le rendra l'un des plus puissants de son Etat; et avec tout cela ce sera toujours un voyageur qui se gardera bien de prendre le chemin par où il passe pour la patrie où il tend; il aura plus de bien, mais il en fera plus d'aumônes; il aura plus de crédit et de faveur, mais il s'en servira pour procurer plus de soulagement au peuple, pour donner une plus utile protection aux veuves et aux orphelins.

Mais quoi! si le monde n'a pas le pouvoir d'arrêter absolument ce voyageur, n'aura-t-il pas du moins celui de le distraire et de le détourner de son chemin? En effet, y a-t-il homme dans le monde, et principalement à la cour, qui, ou manquant d'occupation, ou emporté par le plaisir, ne se jette aveuglément dans les occasions qui se présentent de divertissement et de jeu? Ces occasions, dit-on, ne sont pas criminelles; je n'en sais rien, mais du moins le peuvent-elles devenir; et le secret de ne pas faire ce qui est défendu, dit saint Grégoire, c'est de s'abstenir de ce qui est permis : *In illicitis non cadit, qui se et a licitis caute perstringit*. Pour ne pas succomber aux mauvais desirs, et ne pas tout accorder à sa satisfaction, le grand secret est de refuser beaucoup de choses à la nature et à la nécessité; tant de soins et de précautions que l'on voudra dans les compagnies, les philosophes mêmes ont reconnu que l'on n'en rapportait jamais chez soi sa vertu tout entière (*Seneca, lib. de Ira*).

Ce fut le grand moyen qu'employa Sulpice dans la cour de Clotaire. Personne n'avait plus de talents que lui, et, si nous en croyons son histoire, jamais voyageur ne se serait plus agréablement éloigné que lui de sa route; et cependant jamais il ne se détournait ni à droite, ni à gauche : *Non declinat ad dexteram neque ad sinistram*. Persuadé que Dieu, qui nous a promis sa grâce dans les occasions où il nous engage, ne s'est point obligé de nous l'accorder dans celles où nous

nous jetons de nous-mêmes, bien loin de chercher celles qui sont dangereuses, il évita les inutiles et se débarrassa de tout ce qui pouvait l'empêcher de retourner à sa patrie. Ne vous en étonnez pas, c'est qu'il se considérait comme un voyageur, et si quelqu'un lui avait demandé raison d'une si surprenante indifférence, il ne lui aurait point fait d'autre réponse que celle du prophète-roi : *Advena sum et peregrinus* : je passe mon chemin, je ne suis qu'un étranger.

Il y a cependant ce malheur dans la cour, que souvent, sans chercher les occasions du péché, on les y rencontre. Le grand crédit de Sulpice auprès du roi lui attira les importunités d'un sexe qui, ayant toujours passé pour le plus dangereux, ne manqua pas d'employer ses artifices pour le surprendre. Ce fut ici, je l'avoue, le pas le plus glissant que notre saint courtois ait trouvé dans toute la suite de son voyage.

La cour a été appelée par saint Jérôme une mer, et ce Père a remarqué qu'elle avait, comme elle, son calme et ses orages, qu'elle cachait des écueils sous ses flots, qu'elle nourrissait des poissons et des monstres dans son sein. Mais si cette cour est une mer, on peut dire, après ce saint docteur, que les femmes en sont les sirènes, et que leurs approches ne sont pas moins fatales à l'innocence que celles dont les poètes ont tant parlé dans leurs fables. Notre saint sut se garantir de leurs faux charmes et de leurs chants lascifs, et, comme de prudents voyageurs qui doivent passer par un chemin célèbre par beaucoup de vols et de meurtres se munissent de bonnes armes pour se défendre, toutes les fois que sa charge l'obligeait de se trouver avec les femmes, il s'armait contre elles de modestie, de gravité, de longues et d'austères abstinences.

Il est vrai qu'à l'exemple de Job *il avait fait pacte avec ses yeux qu'ils ne laisseraient point couler par leurs regards des pensées impudiques dans son esprit* ; il est vrai qu'il implorait à toute heure le secours du ciel par ses prières, et que, reconnaissant comme Augustin sa faiblesse, il lui demandait la continence qu'il lui ordonnait de garder ; mais ce n'était pas ce qu'il croyait devoir seulement faire pour sa sûreté. Comme il avait appris de saint Paul que son corps pouvait prêter des armes au péché, il avait soin de prévenir sa révolte, en le réduisant sous le joug de la pénitence, et faisant de ses membres, qui pouvaient combattre en faveur de ce péché, autant d'armes de justice qu'il consacrait au service de son Dieu : *Membra nostra arma iniquitatis peccato, arma justitie Deo*.

Après de si salutaires précautions, faut-il s'étonner s'il soutenait avec une humble confiance la rencontre des femmes, et s'il assurait son salut dans les occasions les plus dangereuses ? Faut-il s'étonner s'il se sanctifiait dans le grand monde, si la cour, qui perd tous les hommes, le sauvait, et si sa sainteté y paraissait avec tant d'éclat, que Dieu même l'honorait du don des miracles ?

Vous vous apercevez déjà que je veux vous parler de celui qu'il fit en faveur de Clotaire. Ce grand roi fut frappé d'une maladie qui affligea toute la cour, remplit le palais de gémissements, fit fondre en larmes ses fidèles et zélés sujets. La seule ressource que put trouver la reine dans une si fâcheuse occasion fut d'implorer le secours de Sulpice, et de le conjurer de sauver l'Etat par ses prières, en rendant la santé à son prince. Je ne sais, messieurs, si vous entrez ici dans les mêmes pensées que j'ai conçues. J'avais bien ouï dire qu'on avait autrefois eu recours à des solitaires en de pareilles rencontres, et que des saints étaient sortis du fond de leurs déserts, pour tirer des princes des portes de la mort et les rendre à leurs peuples. Mais qu'il y ait en la cour même un homme assez bien auprès de Dieu pour en obtenir une si grande faveur, et qu'un courtisan ait assez de sainteté pour rendre par ses prières la vie à son roi, c'est un prodige si rare, qu'à peine en peut-on trouver quelque exemple : et cependant c'est ce qu'a fait Sulpice, pour vous apprendre, messieurs, que s'il est difficile de se sanctifier à la cour, il n'est pas impossible d'y être utile et à soi-même et aux autres.

Pour cet effet, que faut-il faire ? S'abandonner à ses passions, courir comme cet insensé dont parle Salomon, après le sexe, aimer les plaisirs et les femmes, et ne se refuser aucun des divertissements qui se présentent ? Est-ce là la malheureuse route que Sulpice a suivie, et n'aurait-il pas travaillé à sa propre perte, si, au milieu du monde, il avait eu cet esprit du monde ? Ce qu'il faut faire, c'est de s'y considérer comme un voyageur, ne perdre jamais le ciel de vue, n'en point abandonner le chemin, et s'armer des plus courageuses vertus contre tout ce qui pourrait en détourner.

Je viens de vous dire après saint Jérôme que le grand monde est une mer, mais je ne vous ai pas encore expliqué toute la force de cette pensée. Ce qui rend la mer si dangereuse, c'est l'inégalité de ses mouvements : tantôt elle élève ses flots jusqu'aux nues, tantôt elle les abaisse jusque dans les abîmes ; véritable figure de l'inconstance et de la bizarrerie du monde, de la difficulté qu'il y a de n'y pas faire un fâcheux naufrage de ses vertus. Mais on a inventé le secret de s'y trouver en quelque espèce d'assurance, en se mettant dans un vaisseau qui obéisse au gré de ses flots, et qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse avec eux ; autre figure de ce qu'on doit faire dans le monde, qui est de se mettre dans le vaisseau de Jésus-Christ et d'y conduire avec soi toutes ses richesses spirituelles, je veux dire une humilité profonde, un parfait désintéressement, une mortification, une charité et une pureté chrétienne, pour ne pas périr au milieu des grandeurs, des plaisirs et des biens de ce monde.

Etes-vous dans ces dispositions, messieurs ? demeurez dans le grand monde, et, vous trouvant engagés dans cette mer orageuse, représentez-vous les vertus de votre saint

patron, qui doit être comme votre guide et votre phare. Les Pères ont judicieusement comparé les exemples des saints aux phares qu'on met sur le haut des tours, pour marquer par leur lumière pendant la nuit à ceux qui naviguent les écueils qu'ils doivent éviter et la route qu'il leur faut prendre. La vie de votre illustre patron vous rendra ce bon office : vous y trouverez de quoi vous préserver contre tant de dangers qui s'opposent à votre sanctification, et, pour me servir des expressions de saint Jérôme, cet habile pilote vous apprendra à suivre dans cette mer les routes que vous ignorez : *Quasi doctus nauta rudem instruet rectorem*. Il vous marquera en quel rivage la chasteté d'un chrétien est en danger de se perdre, en quel lieu on doit éviter les vents et les vagues de l'ambition, en quel temps il faut y appréhender le faux calme de la prospérité et de la faveur. Il ne vous rendra pas seulement ce service, car, si vous êtes engagés dans l'état ecclésiastique, il vous découvrira les moyens de vous y sanctifier, ayant consommé lui-même l'ouvrage de sa sanctification dans l'Eglise, au milieu de l'abondance et de ses grands biens. C'est le sujet de mon second et dernier point.

II. — Il est étrange que l'épiscopat, qui est l'une des plus éminentes dignités de l'Eglise, soit l'une des plus dangereuses conditions pour le salut, et que les évêques, qui sont préposés pour sanctifier les autres, aient souvent plus de peine à se sanctifier eux-mêmes. Si vous me demandez la raison de cette grande difficulté, je vous répondrai, avec saint Grégoire de Nazianze, que c'est d'autant qu'ils ne regardent souvent leur dignité que comme une grandeur séculière, qu'ils s'imaginent que ce poste ne doit servir qu'à leur délicatesse ou à leur orgueil, que les revenus d'un évêché sont destinés pour entretenir leur luxe ou à satisfaire leur avarice, et que toute leur autorité se réduit à dominer et à se faire craindre. Nous ressemblons, disait cet évêque, à un torrent qui se forme des eaux d'une pluie violente, qui emporte la graisse des terres par où il passe, et qui après s'être écoulé n'y laisse que des cailloux et du sable. Notre zèle souvent se termine à soutenir notre dignité par une pompe extérieure, à vivre du patrimoine de Jésus-Christ avec plus de délicatesse pour nous-mêmes et de dureté pour le prochain; nous dégraissions nos peuples au lieu de les secourir des biens dont nous sommes les économes, nous appliquons souvent des remèdes à leurs blessures, et nous sommes plus malades qu'eux; en leur montrant le chemin qu'ils doivent tenir, peut-être ne l'avons-nous jamais suivi : *Nos ille torrens, torrens ille nos sumus. Flens loquor; consideramus haud bene altis in thronis, animas alentes pabulo sacro, fame cum nos premamur, admoventes pharmaca ægris, scatentes nos tamen mole ulcerum, duces viarum quas forsitan nunquam obire contingit ductoribus* (Greg. Naz. de Episcop.).

Ainsi parlait ce grand saint, en s'attri-

buant des vices dont tout le monde sait qu'il était exempt, et nous marquant par ces paroles la véritable raison pour laquelle il est si difficile aux évêques de se sanctifier dans leur ministère. A la vérité, dit saint Bernard, saint Paul leur permet de désirer un évêché, mais à quelles conditions? A condition qu'ils en prendront la peine sans en affecter l'honneur, qu'ils en distribueront le bien sans le retenir par une avarice sordide ou le dissiper par des dépenses superflues; que, bien loin de tondre leurs brebis ou de les égorger pour leur profit, ils donneront même leur vie pour elles, et que, sans se rendre odieux à leurs peuples par une fière et orgueilleuse domination, ils leur deviendront nécessaires par leur douceur, leur humilité, leur charité, leurs soins : *Vult te desiderare non dignitatem, laborem, non delicias, te humilitate decrescere, non intumescere fastigio*.

Si ce sont là les seules dispositions avec lesquelles on peut souhaiter un évêché et s'y sanctifier, ce furent celles du grand saint Sulpice, l'un des plus dignes évêques de son siècle. Du moment qu'il se vit sur le trône de l'Eglise de Bourges, il fit connaître qu'il n'y était monté que pour procurer la gloire de Jésus-Christ et le salut de ses diocésains. Il ne regarda son élévation qu'avec frayeur; il crut qu'il n'avait de bien que pour fournir aux dépenses de sa charité, qu'il n'avait d'autorité et de richesses que pour défendre les droits de son épouse, en nourrir les enfants, en augmenter et en embellir les temples : *Ingressum domus et atrii amplificavit*.

La première fonction dont ses historiens disent qu'il s'acquitta, fut d'instruire ses peuples et de leur distribuer le pain de la parole. La prédication a toujours été regardée comme la fonction propre d'un évêque : *Proprium munus episcopi*. De là vient que saint Paul, marquant à Timothée quel devait être son principal ministère, lui déclare que c'est de faire l'office de prédicateur; et cet apôtre croit que, s'il négligeait cet emploi, il s'attirerait un malheur inévitable : *Væ mihi si non evangelizavero*. Pendant combien de siècles l'honneur d'annoncer l'Evangile a-t-il été réservé aux évêques? Flavien, archevêque d'Antioche, fut le premier dans l'Orient qui en donna le pouvoir à saint Chrysostome, encore prêtre. Valère, évêque d'Hippone, pour l'avoir permis dans l'Occident à saint Augustin, quelque excuse qu'il en donnât, en fut blâmé par tous les évêques d'Afrique, et jusqu'au troisième concile de Vaizon les évêques de France n'ont pas souffert que d'autres qu'eux portassent cette parole féconde. Heureux siècles, où les brebis ne reconnaissaient point d'autres voix que celles de leurs pasteurs! où les évêques ne s'occupaient qu'à instruire, qu'à encourager, qu'à consoler leurs troupeaux! Heureuse, par conséquent, l'Eglise de France, qui ne goûta jamais cet avantage avec plus de douceur que quand Sulpice fut un de ses prélats!

Sa voix fut si efficace, qu'il déracina tout ce qui restait en ce royaume de judaïsme et

d'infidélité. Et s'appliquant cette belle parole de saint Augustin, qui prie les évêques de ne jamais cesser de gagner des âmes à Jésus-Christ, qui les a lui-même gagnées le premier : *Nolite quiescere lucrari Christo, qui lucrati estis a Christo* (S. Aug., tract. in Joann.), il consacra son repos, son temps, ses études, sa vie à ce saint et laborieux ministère. Si nous en croyons les historiens de son temps, il obligea, par la force de ses discours, plusieurs personnes à quitter le monde pour aller se renfermer dans des solitudes, et bâtit des monastères où de saintes vierges, préférant l'alliance de Jésus-Christ à celle du monde, firent vœu d'une inviolable virginité : *Ingressum domus et atrii amplificavit*.

Il n'en demeura pas là : il entreprit en même temps de réformer les prêtres, non-seulement de son diocèse, mais de toute la France. Persuadé que tel est le prêtre, tel est souvent le peuple : *Ut populus, sic sacerdos*, et que le plus court moyen de convertir les uns, c'est de purifier la vie des autres des désordres qui la corrompent. Il assembla le second concile de Mâcon, y dressa des canons, y décerna des peines, et, ôtant du clergé la simonie et l'avarice dont il le trouva particulièrement souillé, il rétablit l'Eglise dans sa première et ancienne discipline.

N'était-ce pas là, messieurs, faire un bon usage de son autorité et trouver le moyen de se sanctifier dans le plus difficile de tous les emplois ? Saint Pierre, qui à invectivé avec tant de force contre les prélats qui dominent dans le clergé, n'aurait-il pas rendu de favorables témoignages à l'autorité qu'y prenait Sulpice ? et, comme cet apôtre veut qu'ils soient le modèle et, pour me servir de ses termes, la forme de leurs troupeaux, *forma facti gregis*, ne lui aurait-il pas donné mille bénédictions en voyant qu'il n'ordonnait rien à ses ecclésiastiques qu'il n'exécutât lui-même le premier ?

Rien n'adoucit davantage la peine que trouvent les sujets à obéir, que l'exemple de leurs chefs. David refusant de boire dans sa soif, dit excellemment un Père, rafraîchit toute son armée. Notre saint prélat, qui connaissait ce merveilleux pouvoir du bon exemple, et qui, dans l'exercice de son ministère, prenait toujours les moyens les plus aisés et les plus doux, voulut, pour obliger ses ecclésiastiques à la frugalité et à la modestie, s'y réduire lui-même. Il quitta sa maison, il vendit ses meubles, il congédia ses domestiques, et n'ayant rien qu'en commun avec ses prêtres, il ne voulut jamais avoir plus dans sa nourriture que le moindre d'eux.

A quels usages, grand saint, destinierez-vous donc les revenus de votre archevêché ? Il ne faut, messieurs, que considérer les continuelles aumônes qu'il faisait aux pauvres, pour juger de leur emploi. L'une des plus grandes erreurs des ecclésiastiques est de s'imaginer que l'Eglise n'a de biens que pour engraisser ses ministres. Si elle a des trésors, dit saint Ambroise, ce n'est pas pour les garder, ce n'est que pour les distribuer :

Aurum habet Ecclesia, non ut servet, sed ut eroget. Si les évêques sont appelés par tous les canons les protecteurs, les tuteurs, les dépositaires, les pourvoyeurs, les pères des pauvres, n'est-ce pas afin qu'ils remplissent toutes ces qualités pour les secourir ? Et vous, illustre patron de cette Eglise, vous honorerions-nous aujourd'hui comme un grand saint, si vous n'aviez satisfait à tous ces devoirs ? Vos richesses ont été comme les mamelles des pauvres ; c'est une belle expression de saint Paulin : *Divitiæ tuæ ubera pauperum*, et votre maison leur hôtellerie. Jamais vous n'avez laissé devant votre porte aucun misérable qui fût dans la nécessité, pendant que vous preniez vos repas ; au contraire, vous l'avez toujours reçu avec beaucoup de joie et de tendresse, ou pour le faire manger à votre table, ou pour le rassasier même de l'épargne de vos abstinences et de vos jeûnes : *Tibi igitur, frater in Christo, unanimes cui sub hæc pœna metus et cum illa sede communitas, cujus os benedictione plenum est, cujus divitiæ ubera pauperum sunt, cujus domus hospitium Christi est. Qui jacere mendicum ante januam tuam epulante te non sustinuit, sed tectis tuis lætus induxisti ; aut tecum epulaturum, aut etiam te jejunante saturandum* (D. Paulinus ad Panmachium, epistola 73, et in novissima editione, 13). Étrange exemple pour tant de personnes revêtues des premières dignités de l'Eglise, qui, pendant qu'elles donnent tout au faste, au luxe, au jeu et à d'autres scandaleuses dépenses, laissent mourir de faim des pauvres du bien desquels elles s'engraissent et s'enrichissent.

Saint Sulpice, si religieux en toutes autres choses, alla en celle-ci jusqu'au scrupule. Il se reprocha d'avoir été cause qu'un enfant était mort de faim et de froid, pour ne lui avoir pas rendu lui-même les secours qu'il devait lui rendre, et s'être contenté de l'avoir abandonné aux soins de l'un de ses domestiques. Il crut qu'il devait tout quitter pour soulager ce petit misérable, sans le confier à une charité étrangère, et, afin de réparer sa prétendue dureté, il fit tant auprès de Dieu par ses prières, que s'étant penché sur son cadavre comme un autre Elisée, il lui rendit la vie.

Que serait-ce si je vous parlais de ses autres vertus, qui ont concouru à le sanctifier au milieu des dangers de son état ? Ici vous le verriez occupé, tantôt à prévenir les besoins des pauvres honteux qui n'eussent osé lui demander du secours, tantôt à fonder des hôpitaux et à conserver par une charité prévenante la vie à des misérables qui ne l'avaient pas encore reçue. Là vous le verriez touché de douleur de ce qu'un gouverneur de province surchargeait les ecclésiastiques de décimes, et voulait mettre ses mains sacrilèges sur l'encensoir. Il s'en plaignit au roi Clotaire, et comme il s'aperçut qu'on ne lui rendait pas la satisfaction qu'il souhaitait, il eut recours à Dieu, qui vengea la querelle de son Eglise. Cet homme insatiable mourut de mort subite, et, comme

un autre Héliodore, puni par notre grand-prêtre Onias, il reconnut, quoique trop tard, qu'on ne se jette jamais impunément sur le patrimoine de Jésus-Christ.

Telle a été, messieurs, la vie de votre illustre patron. Jamais il n'abandonna les pauvres, et l'on remarque même qu'ayant été obligé de se choisir un coadjuteur pour suppléer à ses fonctions épiscopales, auxquelles l'âge et le travail l'avaient rendu inhabile, il ne voulut jamais se dispenser du soulagement des misérables. Quelque incapable qu'il fût des autres fonctions, on le vit toujours, dans sa solitude, environné de pauvres, et se ressouvenant peut-être que saint Paul, qui se dispensait d'administrer le baptême, ne refusait point de se charger des aumônes; il n'interrompit jamais ses actions de charité, nourrissant les uns, consolant les autres, et joignant presque toujours quelques miracles à ses bonnes œuvres pour les soulager.

Humble, charitable et désintéressée Epouse de Jésus-Christ, que vous seriez heureuse, si tous vos prélats avaient encore aujourd'hui les mêmes vertus; s'ils se sanctifiaient tous dans leur dignité, comme saint Sulpice; si, à son exemple, ils aimaient et nourrissaient les pauvres; si, quand à cause de leur âge, ou pour quelques autres raisons, ils n'instruisent pas leurs peuples par leurs paroles, ils les édifiaient du moins par leurs actions et leurs exemples!

Grand saint, procurez-lui de nos jours des pasteurs qui approchent de votre zèle, qui, aussi dégagés que vous dans ce qui les regarde, n'aient point d'autre intérêt que celui de leur Epouse. Vous avez la joie de voir, du haut du ciel, les ecclésiastiques de cette grande paroisse observer ce que vous prescriviez à ceux de votre diocèse, vivre dans une union parfaite avec leur pasteur, et se consacrer comme lui, sans intérêt, pour le salut de tout le monde. Obtenez de Dieu, grand saint, qu'un si bel exemple se communique aux autres Eglises de ce royaume; que le clergé soit désintéressé, exemplaire, charitable, afin qu'édifiant les justes et convertissant les pécheurs, ils puissent tous ensemble vous suivre dans votre gloire. Amen.

PANÉGYRIQUE

POUR LA NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Ave, gratia plena.

Je vous salue, ô pleine de grâce (S. Luc, chap. I).

Vous serez peut-être surprises, mesdames, de voir que je prévienne l'ange Gabriel dans son office, et que je salue Marie dans son berceau avec les mêmes termes qu'il doit employer dans l'incarnation de son Fils. Mais si elle possède dès à présent les avantages dont ce bienheureux esprit doit la congratuler un jour, et si elle a reçu dans sa naissance la même plénitude de grâces dont elle sera comblée dans la conception de Jésus-Christ, pourrez-vous m'accuser de prévenir mal à propos l'ordre des temps, d'a-

vancer ou de confondre ses mystères par des éloges précipités?

Loin d'ici ces fragiles horoscopes, ces stériles et flatteuses conjectures par lesquelles on tâche de percer les voiles d'un obscur avenir, pour donner par avance à des princes qui viennent au monde des vertus en idée dont ils ne rempliront jamais les devoirs. Les grâces dont Marie est heureusement prévenue au jour de sa naissance nous empêchent de risquer nos éloges; et tout ce que nous pouvons dire lorsqu'elle sort du sein d'Anne, sa mère, sera toujours au-dessous des admirables avantages qu'elle possède.

Il n'appartient qu'à vous, bienheureux esprits, de lui donner des éloges dignes d'elle, parce qu'il n'appartient qu'à vous de les recevoir de la bouche de Dieu même dont vous êtes les ambassadeurs. Mais quel éloge? et pouviez-vous lui en donner de plus grands? Eloge qui, dans sa brièveté et sa simplicité, rassemble toutes les vertus de Marie et renferme toutes ses grandeurs; éloge qui nous apprend non-seulement ce qu'elle sera un jour, mais ce qu'elle est dès à présent; non-seulement ce que Dieu fera en elle dans le mystère de l'Incarnation, mais ce qu'il y fait déjà dans son berceau. Dans ce mystère elle concevra le Fils de Dieu dans sa chair, et elle le conçoit dès aujourd'hui dans sa volonté. Le Saint-Esprit rendra pour lors en elle la nature féconde, et il rend dès ce jour la grâce agissante dans son âme. Peut-on donc trouver étrange que, prévenant aussi Gabriel dans l'honneur qu'il lui rendra pour lors, je la salue dès aujourd'hui avec ces mêmes paroles : *Ave, Maria?*

Il ne me paraît pas difficile de vous faire admirer aujourd'hui par un bel endroit la plénitude des grâces de Marie dans sa naissance, et, supposant ce que dit saint Ambroise, que plus une créature approche du Fils de Dieu par son office, plus elle doit lui ressembler en grâces, je pourrais en quelque manière comparer celles que la mère reçoit aujourd'hui, avec celles que le fils possèdera dans quelque temps.

En effet, ne pourrais-je pas vous dire, sans faire tort à Jésus-Christ, que, comme il fut dès le moment de son incarnation une source inépuisable de grâces, ou plutôt la grâce même, Marie est dans sa naissance une créature toute prévenue et environnée de grâces? Ne pourrais-je pas dire que, comme Jésus-Christ fut dès lors tellement rempli de cette grâce substantielle, qu'il a toujours agi dans cet ordre sans en pouvoir jamais sortir par aucun mouvement contraire, de même Marie est aujourd'hui, par un privilège singulier, tellement confirmée dans la grâce, qu'elle n'a jamais dû depuis agir par un autre principe? Enfin, ne pourrais-je pas encore vous montrer que, comme les actions de Jésus-Christ ont été, dès le premier moment de son incarnation, d'une dignité et d'une valeur infinie, celles dont la sainte Vierge est capable dans son berceau répondent déjà par leurs mérites aux grâces qui la remplissent?

Mais pourquoi m'élever si haut ? et puis-qu'il y a une différence infinie entre le fils et la mère, pourquoi entreprendrais-je aujourd'hui de faire voir les rapports qu'il y a entre leurs grâces ? J'aime donc mieux, mesdames, m'abaisser, et, sans me perdre dans ce vaste océan, je me contente de vous faire admirer la différence de la grâce de Marie dans sa naissance, au-dessus de toutes celles que jamais les plus saintes créatures ont possédées.

La grâce la plus heureuse du chrétien est sans doute celle de son baptême, grâce qui va le chercher dans les ténèbres de l'enfance et du péché pour le sanctifier, grâce qui l'arrache au démon pour le consacrer à Jésus-Christ, mais grâce qui, toute précieuse qu'elle est par ses beaux endroits, est cependant accompagnée de trois circonstances qui ne lui sont pas fort favorables.

La première, c'est qu'elle est humiliante pour le chrétien, puisqu'elle ne peut le délivrer du péché qu'elle ne lui en reproche en même temps l'esclavage. La seconde, c'est qu'elle est fragile et imparfaite, puisqu'elle ne le confirme pas dans la vertu. Et la troisième, c'est qu'elle est longtemps oisive, puisqu'elle n'avance pas l'usage de la raison dans les enfants qui la reçoivent.

Or, c'est par opposition à ces trois circonstances que nous devons juger des avantages singuliers de la sainte Vierge dans sa naissance. Oui, Vierge sainte, nous devons nous réjouir que notre faiblesse serve aujourd'hui à faire paraître votre force, que la fragilité et l'inaction de notre grâce fassent connaître la perfection et l'activité de la vôtre. C'est aussi dans ce sentiment, mesdames, que je vais vous montrer que, si la grâce que nous recevons dans le baptême nous reproche notre péché, celle dont Marie se trouve remplie dans sa naissance lui est glorieuse ; si la grâce que nous recevons dans le baptême est fragile et aisée à se perdre, celle de Marie est parfaite et consommée ; si la grâce que nous recevons dans le baptême est longtemps oisive et stérile, celle de Marie est toujours féconde et agissante, comme vous l'allez voir dans les trois parties de ce discours.

I. Il est étrange, mesdames, que le principal emploi des grâces qui nous sont données soit, comme l'a remarqué un savant pape, de nous découvrir nos malheurs et de nous reprocher nos misères en les soulageant. Jamais cette proposition ne fut plus véritable qu'à l'égard de la première grâce, qui est celle du baptême ; car si dans la pensée de l'Apôtre elle est une liberté, il faut nécessairement conclure que nous étions dans l'esclavage. Si elle est une résurrection, le péché nous avait donc donné le coup de la mort ; et si, selon le même apôtre, elle est une création, le péché nous avait donc anéantis : *Nullus nisi qui peccati servus est, liber efficitur, nec redemptus dici potest, nisi et qui vere per peccatum fuerit ante captivus, sicut scriptum est : si vos filius liberaverit, vere liberi eritis. Per ipsum enim renascimur spiritaliter ; ipsius*

mortis ab Adam nobis omnibus introductæ, etc. (Zozimus, epist. 3).

Il serait difficile de comprendre ce dernier effet de la grâce, si nous ne savions qu'on nous traite dans le baptême comme Adam fut traité dans la création. Dieu se servit de limon pour former son corps, et de son souffle pour former son esprit ; et après avoir préparé le premier, il anima, comme dit Moïse, le second : *Formavit hominem de limo terræ, inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*. Mais remarquez que le péché ayant en quelque manière anéanti ces deux parties qui nous composent et que nous avons reçues de Dieu dans notre première création, ce même Dieu nous prépare dans la seconde un nouveau limon et un nouveau souffle pour les reproduire. Du sang que Jésus-Christ versa sur l'arbre de la croix, il en fait un limon ; de l'invocation des trois adorables Personnes, il en fait un souffle, réformant ainsi par ces deux moyens et reproduisant de nouveau son image : *Creati in Christo Jesu*. De sorte que Dieu nous traitant dans ce sacrement comme des créatures qui sont retournées dans le néant, notre résurrection nous reproche notre mort, la grâce que nous recevons nous montre le péché qui nous est remis, le baptême qui nous assure de notre salut nous découvre en même temps notre perte ; et comme, selon les anciennes maximes du droit, l'amnistie qu'un prince accorde à un coupable lui laisse toujours un certain caractère d'infamie : *Indulgentia principis quem liberat notat*, ce sacrement, tout avantageux qu'il soit, nous est en quelque manière un sujet d'humiliation et de honte.

Vierge sainte, il n'en est pas ainsi de votre naissance : c'est un beau jour qui n'est obscurci d'aucun nuage, et une grâce singulière qui n'est précédée d'aucun péché. Vous paraissez aujourd'hui ressuscitée sans être morte, délivrée sans être tombée dans l'esclavage, purifiée sans avoir été souillée d'aucune tache, dégagée sans avoir jamais contracté la moindre dette, prévenue de l'abondante rédemption du second Adam, sans avoir jamais ressenti la servitude et la corruption du premier.

Pour établir solidement cette vérité, permettez-moi de me servir d'un beau principe des Pères, qui nous apprennent qu'il y a deux sortes de rédemptions : la première, qui délivre de la mort et du péché, et la seconde, qui en préserve ; la première, qui rompt les liens et met en liberté ; la seconde, qui empêche de tomber dans les fers et détourne le malheur dont on est menacé. Où trouvons-nous la preuve de ces deux différentes rédemptions ? chez le Roi-Propète, qui nous en a laissée une admirable idée : car voici de quelle manière il rend grâces à Dieu de la liberté qu'il a accordée à son peuple : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus*. Grand Dieu, après que nos péchés nous ont jetés entre les mains de nos ennemis, et que notre rébellion nous a réduits à un honteux esclavage, vous avez rompu nos chaînes et brisé nos fers. Voilà, chrétiens, la première sorte

de rédemption, que nous appelons rédemption de remède.

A l'égard de la seconde, que je nomme après les Pères une rédemption de prévention, le même prophète nous l'exprime encore admirablement, lorsqu'il remercie son Dieu de l'avoir assisté dans la victoire qu'il a remportée sur Goliath : *Qui redemisti David servum tuum de gladio maligno*. Seigneur, vous avez racheté votre serviteur de l'esclavage qui le menaçait, et préservé des atteintes d'une épée terrible qui allait lui trancher la tête : voilà donc une seconde rédemption dont ce roi rend à Dieu des actions de grâces. Il ne fut point frappé de l'épée de Goliath, il est vrai ; mais comme il en fut préservé et que Dieu détourna le péril qui le menaçait, il le remercie de son heureuse délivrance : *qui redemisti*, nous faisant par là connaître, disent les Pères, qu'une même rédemption a deux différents effets : que, d'un côté, elle prête la main à ceux qui sont tombés, et que de l'autre elle empêche de tomber ; que, d'un côté, elle relève, et que de l'autre elle soutient ; que, d'un côté, elle guérit les maladies, et que de l'autre elle les détourne.

C'est là la différence qui s'est rencontrée entre la rédemption de l'ange et celle de l'homme. La grâce du même Rédempteur a opéré dans l'une et dans l'autre, disent les Pères, quoique d'une manière fort différente : *Una est in utroque gratia operata*. Elle a relevé l'homme après sa chute, mais elle a empêché l'ange de tomber : *In hoc ut surgeret, in illo ne caderet* ; elle a guéri l'homme de ses blessures, mais elle a empêché l'ange d'en recevoir ; elle a soulagé l'un dans ses maladies, mais elle a voulu que l'autre n'y fût pas sujet : *In hoc ut sanaretur, in illo ne vulneraretur, ab hoc infirmitatem repulit, illum infirmari non permisit* (D. Fulgentius, de veritate Prædestinationis et Gratiæ).

La grâce de la rédemption paraît donc justement partagée entre le ciel et la terre, celle de remède ayant été pour les hommes, et celle de prévention pour les anges. Mais que dis-je, et ne remarquez-vous pas que Marie nous oblige de faire une glorieuse exception en sa faveur ? N'est-il pas vrai qu'ayant été rachetée comme les anges, la grâce de sa naissance ne lui reproche aucuns défauts comme aux hommes, et que, se trouvant heureusement préservée par le sang de son Fils, elle seule peut se vanter sur la terre d'en avoir été délivrée par avance ?

C'est dans cette vue qu'un grand cardinal appelle Jésus-Christ le Sauveur prévenant et le Libérateur, par préférence de la sainte Mère : *Christus præliberator Matris*. C'est même dans cette vue qu'elle ne pourra un jour s'empêcher de témoigner sa joie d'avoir reçu une si rare et si inouïe faveur. *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*.

Remarquez, je vous prie, la force de ces termes. Elle appelle particulièrement Jésus-Christ son Sauveur, parce qu'il l'est d'une façon singulière, parce qu'elle est le plus illustre prix de son sang, et qu'elle a eu seule, entre les femmes, l'avantage de naître

aujourd'hui sans apporter avec elle l'humiliante et honteuse qualité de pécheresse.

Je ne saurais réfléchir sur un si grand avantage, que je ne me ressouvienne de ce que saint Chrysostome a remarqué au sujet de ce miracle de la fournaise, où le feu épargna les trois enfants qui y furent jetés. Ce grand homme, considérant que cet élément, qui dévore naturellement tout ce qu'on lui présente, avait respecté ces trois enfants, qui, n'étant pas d'une autre constitution que la nôtre, demeurèrent, sans être endommagés en la moindre chose, au milieu des flammes, s'écrie : Chose surprenante, mes frères, le plus actif de tous les éléments demeure sans action lorsqu'on ne lui fournit plus de matière ; et comme s'il n'avait rien pour entretenir son activité, il épargne des corps qu'il devrait naturellement dévorer ! *Jejunat in propriis pastibus flamma*.

J'en dis ici de même à proportion : Chose étrange, chrétiens, le péché, qui est ce feu que le démon a allumé au milieu de nous, et qui, depuis le désordre du premier homme, se perpétue de race en race avec d'autant plus d'activité, qu'il n'y a aucune créature qui ne lui donne de quoi s'entretenir, épargne cependant Marie, et honore une chair d'une même nature que celle qu'il avait coutume de brûler, il suspend à son égard sa violence et son ardeur. D'où vient cela ? Ne sortons pas des bornes de cette histoire pour en trouver la véritable raison.

L'Ecriture nous apprend que ce qui empêcha ces trois enfants de la fournaise d'être en aucune manière incommodés des flammes qui les environnaient, fut la présence d'un quatrième qui ressemblait au fils de l'homme. *Quarti spiritus erat similis*, etc. Or, en faut-il davantage pour nous faire dire que c'est Jésus-Christ, représenté sous cette figure, qui empêche que le feu du péché et les flammes de la concupiscence ne touchent et ne nuisent à la sainte Vierge ?

En effet, je trouve qu'il l'honore toujours de sa présence, et que Marie n'est jamais sans Jésus-Christ, soit que nous la regardions dans le livre de la Prædestination, soit que nous la considérions dans celui de l'Evangile. Si nous la regardons par rapport à la prædestination, presque tous les théologiens sont obligés, selon l'ordre des instants qu'ils admettent dans l'éternité, de reconnaître qu'après que Dieu eut ordonné Jésus-Christ pour auteur de la rédemption, il jeta les yeux sur Marie pour être sa mère. Si nous la considérons par rapport à ce que l'Evangile nous en dit, nous voyons, chose étrange, qu'après que saint Matthieu a toujours joint dans la généalogie de Jésus-Christ le père avec le fils, parce qu'ils ont tous hérité du péché originel l'un de l'autre : *Abraham genuit Isaac, Isaac genuit Jacob*, il change de langage quand il vient à Marie, la détachant de ses pères, interrompant en quelque manière l'ordre et la suite qu'il avait toujours gardés pour la séparer du reste des hommes et ne l'unir qu'à Jésus-Christ : *Virum Mariæ de qua natus est Jesus*, tant il était important de

nous apprendre que Marie n'avait rien de commun avec ses pères, je veux dire qu'elle ne partageait point leur péché, parce qu'elle était intimement unie à la grâce même, qui est Jésus-Christ. *Maria de qua natus est Jesus.*

N'ai-je donc pas raison, mesdames, d'appeler sa naissance honorable, et ne tombez-vous pas d'accord que la grâce de Marie a un merveilleux avantage sur la nôtre? de Marie, dis-je, rachetée par prévention, et non pas par remède; de Marie délivrée par un Fils qu'elle reconnaît pour son Sauveur d'une façon qui lui est toute particulière, et que nulle fille d'Adam n'a jamais reçue avec les mêmes avantages?

Aussi quand je la vois sortir aujourd'hui si pure des entrailles de sainte Anne, je me représente la chaste Judith qui sort de la tente d'Holopherne, auquel elle a coupé la tête, sans que ce monstre d'impureté ait jamais flétri son innocence. C'est pourquoi elle en rend grâces au Seigneur, avouant que son ange l'a gardée dans cette fâcheuse conjoncture, qu'il la protégée dans le péril, et empêché que son ennemi ne la corrompît : *Custodivit me angelus ejus, et non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari, sed sine pollutione peccati revocavit me (Judith, XIII).*

Admirable figure de la naissance pure et sainte de Marie, qui, prévenue des bénédictions divines et assistée du Seigneur, a coupé la tête du serpent, sans que ses approches ni sa contagieuse malignité aient altéré en la moindre chose la beauté de son innocence. Ne vous en étonnez pas, messieurs, voici ce qu'elle a fait et ce qui s'est passé en sa faveur : *Acceptit stolam novam ad decipiendum illum*, elle s'est revêtue d'un nouvel habit pour le tromper. Le démon voyait tous les hommes couverts de l'habit du vieil Adam, qui n'avait pris que quelques feuilles pour cacher sa nudité; mais Marie, paraissant au monde avec un habit de pureté et de gloire, l'a trompé. *Amputavit pugione cervicem ejus.* Ce redoutable Holopherne, enflé de ses victoires, levait insolemment la tête; mais elle l'a lui a coupée, et un coup si hardi a donné de l'horreur aux Perses et aux Mèdes, ou, pour mieux dire, a fait trembler tout l'enfer : *Horruerunt Persæ constantiam ejus, et Medi audaciam ejus.* C'est à vous, Seigneur, c'est à vous uniquement qu'elle renvoie la gloire de cette victoire, à vous qui êtes infiniment grand et puissant, et que personne ne peut vaincre : *Domine, magnus es tu et præclarus in virtute tua, et quem superare nemo potest.* Elle emporte, comme Judith, les dépouilles de cet ennemi, mais elle vous les offre, à son exemple, et elle veut que ses armes servent à jamais d'ornement à vos autels : *Universa vasa bellica Holophernis et cenopæum quod ipsa susceperat de cubili ejus obtulit in anathema oblivionis (Ibid.).*

Quelle joie pour vous, messieurs, de voir un si grand avantage de la sainte Vierge dans une naissance qui lui est si glorieuse! Quel sujet de consolation de ce qu'il se soit trouvé parmi nous une créature qui, dès les premiers moments de sa vie, a été l'objet des

complaisances divines, qui a fait voir tout ce que Dieu a mis en elle, qui a honoré notre nature par la beauté d'une grâce privilégiée, qui en a vengé le malheur et la honte, comme dit saint Bernard, et qui a réparé l'outrage que nous faisons tous à Dieu en venant au monde armés contre lui (*D. Bernard., hom. Super missus est*)!

Il est vrai que c'est par une volonté étrangère que nous naissons dans cette opposition aux volontés de Dieu, mais ce qui nous condamne, c'est que nous ne nous tournons presque jamais vers lui dès que nous avons l'usage de notre liberté. En effet, avons-nous aimé pour lors une beauté si aimable, et étant tous destinés à travailler à l'ouvrage de notre sanctification, avons-nous ressemblé à ces saintes âmes qui offrirent autrefois au Seigneur, avec autant de promptitude que de piété et de religion, les prémices de ce qu'elles avaient de plus précieux pour la construction du tabernacle? *Obtulerunt mente promptissima atque devota primitias Domino ad faciendum opus tabernaculi (Exod., XXXV).* J'appelle prémices ces mouvements d'une volonté naissante, ces premiers rayons d'une raison qui se développe, ces premiers efforts d'un cœur qui commence à être à lui-même. Encore un coup, lui avons-nous offert ces prémices? La meilleure partie de nos jours s'écoule avant que nous y pensions : les ténèbres de l'enfance, les désordres de la jeunesse nous dérobent la moitié de notre vie, et nous sommes près de la finir, que nous n'avons presque pas encore reconnu celui de qui nous la tenons. Quelle effroyable injustice! Dieu sera donc le plus mal partagé; le monde, le démon, la chair emporteront les prémices de nos années, et celui qui est le Dieu de tous les siècles n'en aura que de faibles restes!

Ames saintes, à qui je porte aujourd'hui la parole, vous êtes presque les seules que ce reproche ne regarde pas; dès que vous avez connu le Seigneur, vous lui avez consacré les premières lumières de votre raison, et les fréquentes réflexions que vous avez faites tantôt sur sa grandeur et sa majesté, tantôt sur sa miséricorde et sa charité infinies, vous ont obligées à lui consacrer sans réserve les premiers mouvements de vos cœurs : *Vos ei tanto felicius, quanto maturius devovistis (S. Bernard. in Cantico., serm. 14).* Cette promptitude d'un si chaste amour a quelque rapport avec la grâce prévenante de Marie, et vous étant consacrées de si bonne heure à Jésus-Christ, on peut en quelque manière dire de chacune de vous ce que les Pères ont dit de sa Mère, qu'elle avait plutôt vécu à Dieu qu'à elle-même : *Ante vixit Deo quam sibi.* Continuez donc à imiter un si beau modèle, et, corrigeant l'imperfection de la grâce que vous avez reçue dans le baptême, tâchez de la rendre pendant votre vie aussi parfaite qu'est celle de Marie dans sa naissance. C'est le sujet de mon second point.

II.—Quoique le péché ait divisé la nature et la grâce, et que ce monstre, rompant la paix qui était entre Dieu et les hommes, ait rom-

pu en même temps l'union qui se trouvait entre ces deux sœurs, la grâce, néanmoins, ne laisse pas d'agir souvent comme la nature, et, malgré la différence de leur conduite et de leurs desseins, on remarque toujours de merveilleux rapports entre elles.

Premièrement, l'une et l'autre sont admirables dans la diversité de leurs ouvrages. La nature met une agréable différence dans ses productions, et quoiqu'elle n'emploie jamais dans la figure des visages que les mêmes parties, elle les dispose néanmoins avec tant d'artifice, qu'on remarque toujours de la variété dans leur ressemblance. Or, la grâce n'est pas moins admirable en ce point que la nature. Ne fait-elle pas gloire de rendre différentes toutes ses productions; et si elle anime tous les saints d'un même esprit, n'est-il pas vrai de dire qu'elle leur imprime toujours de certains caractères particuliers qui les distinguent? Et comme les anges, dans la doctrine de saint Thomas, sont uniques en leur espèce, l'Eglise, en faisant le panégyrique des saints, ne nous apprend-elle pas aussi qu'il n'y en a pas un qui trouve son pareil : *Non est inventus similis illi*.

Mais, à mon avis, la seconde et la plus aimable conformité qu'il y ait entre la grâce et la nature, c'est qu'elles sont toutes deux extrêmement lentes dans leurs opérations. La nature n'achève ses ouvrages qu'avec beaucoup de temps et de travail, elle s'y applique souvent à diverses reprises, elle a besoin de la succession des saisons; et si elle conduit les fleurs à leur juste perfection, et les fruits à leur maturité, ce n'est que peu à peu, par rapport à la terre et au temps.

La grâce est encore plus lente dans ses productions que la nature, et soit que la difficulté ou la résistance qu'elle trouve dans ses entreprises l'arrête, soit qu'elle veuille qu'on estime par là davantage sa vertu et son prix, elle n'achève que dans l'éternité ce qu'elle a commencé dans le temps.

Cette conduite successive de la grâce des chrétiens, qui n'a pas sa dernière perfection pendant leur vie, vient de leur naissance. Car comme le baptême n'étouffe pas en eux la concupiscence avec le péché, et qu'il nous reste toujours une malheureuse langueur qui entretient notre faiblesse, il arrive que la grâce trouve toujours des désordres à régler et des inclinations à vaincre. Il est vrai que, dans ce premier de nos sacrements, nous devenons de nouvelles créatures, et que nous avons dès lors l'avantage d'entrer dans le corps mystique de Jésus-Christ; mais il est vrai aussi, comme l'Apôtre nous l'apprend, que nous ne sommes qu'un faible commencement d'une créature : *Initium aliquod creaturæ*; que nous ne sommes que des ouvrages ébauchés, que des crayons légers et imparfaits, et que, si nous portons en nous-mêmes les semences de toutes les vertus, nous sommes capables de commettre toutes sortes de crimes.

De là vient que saint Paul traitait autrefois comme des enfants les chrétiens qui étaient sous sa conduite : *Filioli*, nom qu'il ne leur

donnait pas tant à cause de leur innocence, que par rapport à leur faiblesse, la grâce se servant de la bouche de ce grand apôtre pour les avertir qu'elle les produisait à diverses reprises, et que, quoiqu'elle les eût déjà enfantés dans leur baptême, elle ne se délivrerait heureusement d'eux que dans le moment où Jésus-Christ serait formé en leurs personnes : *Filioli quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*.

Car quelle apparence de croire que la grâce de notre naissance soit une grâce consommée, puisqu'elle nous laisse dans la liberté de nous perdre? Quelle apparence de se persuader que cette grâce ait toute sa force et toute son étendue, puisque nous sommes tous les jours cruellement partagés entre la concupiscence et elle? Et comme un fer entre deux aimants, qui se laisse enlever par le plus fort, ne laisse pas de se tourner vers le plus faible, les plus grands saints éprouvent, par une fâcheuse expérience, que, quoiqu'ils soient fortement attirés par la charité, ils ont cependant une secrète inclination qui les fait pencher vers l'amour-propre : *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* (Rom., VII). Loi malheureuse, fatale division qui a toujours fait soupçonner les saints pendant leur vie, sédition domestique qui leur a fait désirer ardemment la dissolution de leur corps et la possession de la gloire, persuadés qu'elle a cet avantage sur la grâce, de ruiner les restes du péché et d'affermir la volonté dans le bien; mais loi, division, sédition qui ne partagerent jamais ni l'esprit, ni le cœur de la sainte Vierge, Dieu lui ayant accordé une si spéciale protection et une faveur si particulière, qu'elle a trouvé dans sa naissance tout ce que les saints n'ont jamais pu trouver que dans leur mort.

Quelle merveille, messieurs, de voir une fille qui vient de naître, et qui cependant est confirmée dans la grâce; une fille qui, ayant à peine les membres de son corps formés, a déjà plus remporté de victoires que les autres saints, et qui, possédant dès aujourd'hui cette plénitude de bénédictions dont l'Ange doit un jour la congratuler, se trouve dans une heureuse impuissance du mal et une avantageuse confirmation dans la vertu!

Cette vérité ne doit pas vous surprendre, si vous considérez que cette princesse, qui vient aujourd'hui au monde, apporte avec elle la qualité de mère de Jésus-Christ; que le ciel et la terre la regardent déjà comme leur souveraine; que le Fils de Dieu la reconnaît déjà pour sa Mère, et le Saint-Esprit pour son époux; et comme il n'y a jamais eu de plus grande grâce, parmi les pures créatures, que celle de la maternité divine, il faut conclure que, puisqu'elle en est prévenue, nous pouvons justement l'appeler consommée et parfaite.

Pour donner plus d'étendue à cette vérité, supposons, je vous prie, avec saint Chrysostome, que Dieu conduit presque toujours la conception et la naissance des hommes; selon les emplois qu'il veut leur donner pen-

dant leur vie, et qu'il proportionne, dans ces moments, les grâces qu'il répand dans leurs âmes, au dessein qu'il a sur leurs personnes. En voici, ajoute-t-il, un fameux exemple dans l'Ecriture :

Nous lisons dans la Genèse que Rebecca ayant conçu Jacob et Esaü, qui devaient être les chefs de deux peuples différents, et cette mère s'étonnant de ce que ces deux enfants s'agitaient continuellement dans son ventre : *Collidebantur in utero ejus parvuli*, consulta Dieu sur une si surprenante nouveauté. Mais qu'est-ce qu'elle en apprit? Elle reconnut qu'il traitait déjà ces deux enfants selon le dessein qu'il avait sur leurs personnes, qu'il les regardait déjà comme les pères de deux grandes nations : *Dux gentes sunt in utero tuo*, et que, voulant que Jacob destiné pour être le père de son peuple, l'emportât pendant sa vie sur Esaü, il donnait déjà au cadet, dès sa naissance, la grâce et le pouvoir de supplanter son aîné : *Plantam fratris tenebat manu, et ideo appellavit eum Jacob, quod est supplantator*. Sur quoi saint Chrysostome, tirant de cette conduite de Dieu une juste conséquence, traite déjà ces deux enfants comme deux pères, et dit même, avec son éloquence ordinaire, qu'ils ont été plutôt pères qu'enfants : *Ante patres quam filii*.

Je ne sais si vous prévenez ma pensée : car c'est sur ce principe que j'ose avancer que Marie est mère de Jésus-Christ dès sa naissance; et si Dieu voulant faire Jacob le père de son peuple, lui donne plutôt cette qualité que celle de fils d'Isaac : *Ante pater quam filius*, trouverez-vous étrange que, voulant faire Marie mère de Jésus-Christ, il lui attribue plutôt ce nom que celui de fille de sainte Anne : *Ante mater quam filia*? Or, si cela est de la sorte, il est à croire que Dieu, qui a prévenu de tant de grâces le père de son peuple, n'aura pas négligé d'en prévenir aussi la mère de son Fils; et si Jacob a eu une grâce par laquelle il a toujours répondu aux desseins que Dieu avait sur lui, n'est-il pas plus probable que Marie en a reçu une qui, dans la vue que Dieu avait sur elle, l'a rendue inébranlable dans la vertu qui est inséparable de la maternité divine; et qu'en un mot elle a plutôt paru mère de Jésus-Christ que fille de sainte Anne? *Ante mater quam filia*.

Saint Jean Damascène nous a expliqué cet illustre avantage en des termes qui, quoique souvent rebattus dans les chaires, n'ont rien perdu de leur force et de leur beauté. Dieu, dit-il, ayant résolu de former une mère à son Fils, a voulu que la nature n'y travaillât qu'après la grâce; que celle-là attendît et demeurât en quelque manière dans l'inaction, jusqu'à ce que celle-ci eût achevé son ouvrage : *Quoniam futurum erat ut Dei genitrix et virgo ex Anna oriretur, natura gratiæ fetum antevertere non est ausa, sed tantisper expectavit donec gratia fructum suum produxisset*. La nature n'a donc travaillé aux yeux de Marie, qu'après que la grâce les eut remplis de cette modestie si convenable à une vierge et à une Mère de Jésus-Christ :

Expectavit. La nature ne toucha donc à la bouche qui devait former son consentement pour notre salut, qu'après que la grâce eut mis sur ses lèvres la vérité et la simplicité : *Expectavit*. La nature n'osa donc former les mains qui devaient si souvent porter Jésus-Christ, et faire tant d'actions héroïques, qu'après que la grâce les eut remplies de force et d'innocence : *Expectavit*. Enfin la nature suivit ponctuellement dans ce précieux ouvrage, les pas que la grâce lui avait marqués; demeurant en suspens pour considérer avec attention la conduite qu'elle devait observer en formant la reine de toutes les créatures, et ne prenant la liberté d'y travailler qu'après que le ciel eut perfectionné toutes les parties de son âme et de son corps : *Tantisper expectavit donec gratia*, etc.

Les Pères se sont étonnés avec beaucoup de raison, que la lumière ait été produite avant le soleil, et que la forme de ce bel astre ait subsisté pendant quelques jours sans son sujet; comme si Dieu avait eu dessein dès la naissance du monde de confondre l'hérésie de notre siècle, en lui apprenant par cette merveille, que les accidents pouvaient être détachés de leur substance. Mais n'est-il pas aussi véritable, messieurs, que ce prodige était la figure de celui qui se passe en faveur de Marie, dans laquelle la grâce de la maternité divine semble avoir subsisté avant la sainte Vierge qui devait la recevoir, afin qu'elle eût une perfection consommée, et qu'elle demeurât toujours inviolablement attachée à son Dieu?

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas que je fasse tort à sa gloire, et qu'en lui ôtant toutes ces faiblesses, je lui ôte les occasions de combattre. Si le combat des chrétiens ne supposait pas une infinité d'inclinations vicieuses qu'ils sont obligés de déraciner et de vaincre, je demeurerais d'accord que ce serait diminuer son mérite que de lui ôter cette matière de combats : mais, hélas ! ce n'est qu'à notre confusion que nous prenons les armes; et comme ce n'est qu'à notre honte et par une suite du péché que nos passions aveuglent notre raison, qui a peine à s'animer contre leur dérèglement, il est honorable à la Mère de Jésus-Christ de ne point trouver en sa personne de sujets d'une si funeste guerre, et de n'avoir point d'occasion d'entrer dans un combat où il est presque impossible que la victoire soit entière.

Mais si nous reconnaissons en cela l'avantage de son heureuse condition, tâchons, mesdames, de l'imiter aujourd'hui en quelque chose. Je sais que, pendant cette vie, nous ne pouvons pas être absolument confirmés en grâce comme elle; mais je sais aussi que nous devons faire tous les efforts pour ne la pas perdre. Je sais que nous ne pouvons pas supprimer entièrement en nous le pouvoir de pécher; mais je sais bien aussi que nous sommes obligés d'en étouffer la volonté, et que, selon la doctrine de l'Apôtre, nous devons nous regarder comme des gens morts au péché et vivants à Dieu : *Existimate vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo*.

Reparons donc, mesdames, par notre soin les désordres de notre nature, aspirons à la perfection de Marie en renonçant tous les jours à quelque chose du péché, unissons-nous à elle dans ce dessein, et tâchons, par son secours, de conduire si bien notre vie, qu'elle puisse se terminer à l'heureuse impuissance qui commence aujourd'hui la sienne.

Chose étrange ! quoiqu'elle soit impeccable par privilège, elle garde autant de mesure, et agit avec autant de précaution, que si elle était en état de pécher. Quand Dieu lui enverra un ange pour lui annoncer le plus grand de tous les mystères, qui doit s'opérer en elle et par elle, nous la verrons qui est toute pensive et qui se trouble : *Turbata est et cogitabat*, comme si la présence d'un bienheureux esprit sous la forme d'un homme était capable de produire en elle de si surprenantes émotions : Et vous, messieurs et mesdames, tremblez-vous et vous troublez-vous dans ces privautés, dans ces familiarités et dans ces commerces des deux sexes, où tout est à craindre pour votre salut ? Tremblez-vous quand un jeune corrupteur vous loue sur votre beauté, quand avec des airs empoisonnés et une contenance lascive, il vous aborde ? Marie dans qui la concupiscence est liée appréhende tout, et vous, gens du siècle, vous, dans qui cette concupiscence est ardente et enflammée, vous n'appréhendez rien ! Marie qui est comme sûre de son innocence, fait ce que devraient faire des hommes pécheurs, et des hommes pécheurs ne veulent presque jamais faire ce que fait Marie impeccable !

III. — Je n'en dis pas davantage et j'abrége même ce que j'avais à vous dire dans mon dernier point, où j'avais dessein de vous faire voir que la grâce de la sainte Vierge, à la différence de la nôtre, n'avait jamais été oisive. C'est ici un dernier paradoxe qui est assez difficile à comprendre. Marie est impeccable et confirmée dans la grâce comme les bienheureux, et cependant elle coopère à cette grâce, et elle acquiert par elle de nouveaux mérites. Mais ne vous en étonnez pas, dit Albert le Grand ; c'est que Marie est dès sa naissance entre les compréhenseurs et les voyageurs. Elle est dans l'impuissance de pécher avec ceux-là, et cependant elle a la puissance de mériter avec ceux-ci, et c'est à elle que peuvent s'appliquer en particulier ces mystérieuses paroles de l'Ecriture : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*, que Dieu lui donne la grâce pour mériter, et la gloire pour ne pas déchoir de cette grâce.

Finissons donc, chrétiens, et finissons en conjurant Marie de nous faire part de cette fécondité de la grâce dont elle est aujourd'hui remplie. Nous avions la foi et nous ne croyions pas ; l'espérance, et nous n'en faisions point d'acte ; nous avions la charité, et nous n'aimions pas.

Vierge sainte, ce que nous demandons aujourd'hui à votre Fils par votre intercession est de nous donner les grâces nécessaires pour nous récompenser de cette perte, le ser-

vir avec fidélité et ferveur à l'avenir. Nous attendons tout du crédit que vous avez auprès de lui ; et puisque vous avez dit que ceux qui vous chercheront du matin vous trouveront, faites que cet oracle s'accomplisse en nous qui venons nous prosterner aujourd'hui aux pieds de votre berceau, afin que nous fassions si bien profiter les talents que nous aurons reçus, que nous puissions un jour comme de fidèles serviteurs, recevoir la récompense qui nous attend. *Amen.*

PANEYRIQUE

DE SAINT MICHEL.

Factum est prælium magnum in cælo, Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone.

Un grand combat s'est donné au ciel, Michel et ses anges combattaient contre le dragon (Apocal., chap. XII).

Madame, voici une bataille d'une nature et d'une conséquence bien différentes de toutes celles qui se sont jamais données sur la terre, et une victoire qui mériterait bien mieux d'être éclairée du soleil, que ne le fut ensuite celle du fidèle et fameux Josué. Quoique celle de ce grand capitaine ait triomphé des ennemis de Dieu aussi bien que celle de saint Michel dont je dois vous entretenir aujourd'hui, il faut néanmoins avouer qu'elle ne fut remportée que sur des hommes dont le nombre était petit, la force médiocre, les ruses faibles, et l'attaque indirecte. Il n'en est pas ainsi de celle que notre glorieux archange a remportée, et que le disciple bien-aimé décrit avec tant de pompe dans le livre de ses Révélations ; ce fut sur des anges innombrables en quantité, ingénieux en malice, redoutables en puissance, et qui, ayant l'insolence de s'en prendre directement à Dieu même, se préparaient déjà à diviser son empire et à monter sur son trône.

Ne vous attendez donc pas que je cherche aujourd'hui à louer d'autre action en saint Michel que cette fameuse victoire. Je pourrais vous le faire voir, avec saint Bonaventure (*D. Bonav. serm. 1, de S. Mich. in illud : Angelis suis mandavit de te, tom. III, serm. de sanctis*), comme celui de la céleste hiérarchie qui s'intéresse particulièrement à nous conduire dans les voies du salut, de peur que nous ne nous égarions ; à nous obtenir les grâces de Dieu, de peur que nous n'en manquions ; à nous défendre dans nos combats spirituels, de peur que nous ne nous relâchions. Je pourrais vous le représenter avec saint Bernard et le chancelier Gerson (*D. Bern. in Fest. sanct. Michaelis. Gerson. tom. II, part. 4, in illud : Factum est prælium*), comme le censeur impitoyable des pécheurs dans leurs désordres, comme l'ami fidèle des justes dans leurs voyages, comme l'asile et le refuge des mourants dans leur agonie.

Mais laissant à part toutes ces idées, je m'élève encore plus haut, et je crois ne pouvoir mieux faire son éloge qu'en le considérant comme le défenseur de la divinité, le soutien du ciel, et si j'ose parler ainsi, le prince de la première croisade qui ait jamais

été faite contre les ennemis de Jésus-Christ. Je vois bien qu'avant que de vous le faire admirer dans une si belle expédition, j'ai besoin qu'un autre archange me prête des paroles pour implorer le secours de Marie, et lui dire : *Ave, Maria.*

Madame, c'est une grande question parmi les théologiens, de savoir en quoi consiste précisément le péché de l'ange. Les uns ont cru qu'il avait voulu être Dieu; mais cette opinion est d'autant moins recevable, qu'il n'y a point d'être qui désire sa destruction, et que si Lucifer avait aspiré à la divinité, il aurait fallu, selon saint Thomas, qu'il eût consenti en même temps à son propre anéantissement.

Les autres ont jugé qu'il avait affecté l'indépendance, que, se voyant si absolu, il s'était flatté de pouvoir subsister de lui-même sans le secours de Dieu. Cette opinion à mon sens n'est guère plus raisonnable que l'autre, n'y ayant pas d'apparence qu'un ange si éclairé ignore que la dépendance lui est naturelle; qu'elle fait une partie de son essence; et que, bien loin qu'une créature cesse d'être sujette à Dieu, elle ne saurait même subsister qu'autant qu'elle en est dépendante. Quelques autres ont cru que l'incarnation fut l'occasion du péché des anges; que Dieu leur ayant révélé ce mystère et commandé d'adorer son Fils qui devait se faire homme, Lucifer et ses anges, envieux de ce que la nature humaine avait été préférée à l'angélique, avaient refusé de s'y soumettre. Enfin, il s'en trouve d'autres qui se persuadent que l'amour-propre fut le crime de l'ange; que, considérant sa beauté, il en devint amoureux; que, sans envier à Dieu ses perfections, il se plut dans les siennes; et que, par un aveuglement étrange, il espéra de trouver sa béatitude en lui-même.

Je n'entreprends pas de prononcer absolument sur ces opinions différentes; mais de quelque nature que soit l'attentat de Lucifer, il me suffit de vous faire voir que saint Michel s'y est généreusement opposé; que ce bienheureux Archange fut le chef d'une sainte ligue contre les rebelles; qu'il rétablit dans le ciel tout ce que l'autre y avait abattu; que, par une sainte contradiction de son entendement à celui de ce malheureux esprit, et par une juste contrariété de sa volonté à celle de cet ange apostât, il remporta sur lui la plus célèbre victoire qui se remportera jamais : *Factum est prælium magnum in celo. Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone.* Oui, chrétiens, sans pénétrer davantage une matière plus curieuse que profitable, c'est assez de savoir que saint Michel se tourna vers Dieu aussitôt que Lucifer s'en détournait, et que, par une exacte satisfaction, les mêmes circonstances qui rendirent l'orgueil des démons injurieux à leur Créateur, lui rendirent aussi la soumission des anges honorable. Lucifer se détourna de Dieu sitôt qu'il en fut produit; il n'y eut qu'un instant depuis sa création jusqu'à son crime. Michel, pour réparer cet outrage, se tourna vers son Dieu sitôt qu'il en fut créé; il n'y

eut aussi qu'un instant depuis le bienfait qu'il reçut jusqu'à sa reconnaissance. Lucifer se détourna de Dieu pour une éternité; ce démon sera à jamais opiniâtre dans son péché; Michel, pour satisfaire encore Dieu de ce second outrage, se tourna vers lui pour ne s'en détourner jamais. Ce saint archange sera éternellement constant dans l'acte qu'il a produit de foi, d'amour et d'humilité. Enfin, Lucifer enveloppa la troisième partie des anges dans sa révolte, il débâcha une infinité de créatures du devoir et de l'hommage qu'elles devaient à leur Créateur; et notre généreux guerrier engagea non-seulement un plus grand nombre d'anges dans son parti; mais par un zèle qui ne nous est pas moins utile qu'il est glorieux à son Dieu, il répare tous les jours la perte des démons en procurant le salut des hommes. Voici donc trois circonstances de la fidélité de saint Michel vers Dieu, qui satisfont pour trois autres de la rébellion de Lucifer. Si l'aversion par laquelle Lucifer se détourna de Dieu fut précipitée, opiniâtre, contagieuse, l'attachement de saint Michel à Dieu fut un attachement prompt, constant, fécond. Ce sont les trois parties de ce discours.

I. — Il n'y a point de créature dont le premier usage ne doive particulièrement être consacré à son créateur; et sans m'étendre sur les raisons ordinaires de cette vérité, il suffit de vous faire voir que de tout temps Dieu a exigé les prémices de toutes choses. Dans la loi de nature, il eut agréables les fruits qu'Abel lui présenta, dans la loi écrite il se réserva les premiers nés des animaux, et il voulut que, par des présents et des victimes, les hommes rendissent à sa souveraineté ce qu'ils avaient reçu de sa miséricorde. Si Dieu a tiré ce tribut des plantes et des bêtes, il ne faut pas s'étonner qu'il l'ait prétendu des hommes et des anges, et qu'il n'ait voulu qu'étant sortis de lui par sa puissance, ils retournassent aussitôt vers lui par leur amour.

Saint Thomas croit l'homme si fort obligé à cette loi, que le premier mouvement libre de sa volonté qui ne serait pas un acte de charité, passe dans l'esprit de ce savant docteur pour un péché. Pour l'ange, tous les théologiens tombent d'accord que cette obligation le regarde encore davantage, et la raison qu'ils en apportent se prend de sa nature. L'ange, disent-ils, étant purement spirituel, dégagé de matière et d'organes, doit être plus prompt dans ses opérations, qu'une âme esclave d'un corps, et qui n'agit que par l'entremise des sens. Voilà la raison pour laquelle Dieu n'accorda qu'un instant à l'ange pour le reconnaître et pour mériter; il voulut que le premier usage de son être étant libre, fût une adoration de celui qui venait de le produire : *Adorate eum omnes Angeli ejus.* Voilà l'ordre que Dieu donna aux anges; et soit qu'il exigeât d'eux cette adoration pour le Verbe incréé ou incarné, cet ordre est toujours également juste : *Adorate eum omnes Angeli ejus.* Mais chose étrange! tous ces Esprits se partagèrent sur

un commandement si légitime. L'instant où ils furent voyageurs dans le ciel fut pour eux un temps de guerre aussi bien que la vie des hommes sur la terre, à qui Job donne la même qualité. Lucifer n'est pas plus tôt qu'il combat; à peine ce néant est-il animé, dit saint Ambroise, qu'il est armé; *Nihilum animatum, nihilum armatum*. Mais, ô ingratitude détestable! ce néant est armé contre celui-là même qui l'a animé, le premier mouvement de sa volonté est une aversion de Dieu, le premier désir de ce sujet est un attentat contre son souverain, il croit pouvoir régner sans lui, il croit aussi régner en dépit de lui. Ecoutez comme il parle: *Conscendam astra et similis ero Altissimo*; il ne fait que sortir du néant, et il veut monter sur le trône.

Le motif principal d'une rébellion si précipitée fut la comparaison qu'il fit de soi avec ses inférieurs. Car la véritable règle de l'humilité se prend de la grandeur de Dieu, comparée avec la misère de notre condition: *Ex intuitu nostri conditoris et nostræ conditionis*, dit saint Augustin. De là vient que Job qui avait eu quelque estime pour son mérite et pour ses avantages, en se considérant lui-même, confesse à Dieu qu'il change d'opinion depuis qu'il a considéré sa sainteté ou sa gloire: *Nunc oculus meus videt te, et ideo me reprobandum*. Cet ange au contraire détournant ses yeux des perfections de Dieu, les arrêta sur les siennes; il se considéra seulement par rapport aux autres anges, et pour lors, voyant l'avantage qu'il avait sur eux dans la nature et dans la grâce, il s'aveugla et ne put se connaître si parfait, qu'il ne devint amoureux de lui-même: *Ut se vidit pulchrum, confestim gloria quadam privata cepit in se, et non in Deo gloriari*. Dès qu'il se vit si beau, il commença à se glorifier en lui-même de ses avantages, et non pas en Dieu, de qui il venait de les recevoir: Eh quoi! malheureux démon, la vue de ta beauté ne devait-elle pas produire un effet tout contraire en ta personne? ne connaissais-tu pas que, puisque tu étais plus élevé que les autres, tu avais plus de raison de t'abaisser? ne savais-tu pas que si tu avais plus reçu de Dieu, tu en devais plus dépendre? La noblesse de ta nature était elle-même une preuve de ta faiblesse; et puisque l'être que Dieu t'avait donné était le plus excellent, n'avais-tu pas plus de besoin de son assistance?

Car il faut savoir, chrétiens, que la grandeur des créatures ne sert qu'à les abaisser; plus elles ont reçu de Dieu, plus elles dépendent de lui. La grâce, par exemple, qui conserverait un ange, ne serait pas assez forte pour conserver un séraphin; et Lucifer ayant été créé avec plus d'avantage et de perfection que tous les séraphins mêmes: *Tu plenus sapientia et perfectus decore fuisti*, lui reproche l'Écriture, avait plus besoin de grâce et d'assistance qu'aucun autre, pour s'y maintenir. Mais hélas! il fut bien éloigné de faire cette réflexion; ses grâces mêmes firent naître sa vanité; ce qui le de-

vait soumettre à son créateur le révolta contre lui, et par une ingratitude sans exemple, parce qu'il était plus obligé à Dieu, il en fut plus méconnaissant; en un mot, ses propres lumières qui le devaient éclairer l'éblouirent, et on peut dire qu'au lieu d'en allumer un sacrifice, il en causa un embrasement; *Ex aris accendit faces*.

Imaginez-vous donc que Dieu demanda un sacrifice aux anges un instant après leur création; mais de quelle nature croyez-vous que devait être ce sacrifice? Les créatures spirituelles ne peuvent rien offrir que de spirituel, Dieu ne les oblige pas aussi de chercher des victimes hors de leurs personnes: *Adorent eum omnes Angeli ejus*. Voilà, dit saint Augustin, tout le sacrifice dont Dieu voulut que les anges, à la sortie du néant, reconnussent la puissance qui les en avait tirés: *Hoc est sacrificium naturæ angelicæ*, et ordonnant à ces esprits de se soumettre en vue de leurs perfections et de leurs avantages, il semble qu'il leur demanda un sacrifice dont leurs lumières fussent le feu, et leur volonté la victime. Mais chose étrange! Lucifer change ce sacrifice en embrasement: *Ex aris accendit faces*; des lumières mêmes qui devaient sacrifier sa volonté, il en allume un flambeau de division qu'il porte parmi les anges; des flammes qui étaient destinées à brûler une victime, il en excite (s'il est permis de parler de la sorte) un incendie, et se servant des perfections qui le devaient soumettre à Dieu pour troubler tout l'empirée, on peut dire qu'il commit le sacrilège dont se rendrait coupable un prêtre qui, par une manie détestable, brûlerait le temple d'une divinité, du feu même de son autel: *Ex aris accendit faces*.

Il est vrai que cet embrasement ne fut pas universel, Michel, ce généreux archange, arrêta ces feux, et offrant à Dieu le même sacrifice que Lucifer lui déniait, il se peut vanter de s'être tourné vers lui aussi promptement que ce démon s'en était détourné. Oui, chrétiens, ce bienheureux esprit n'eut pas plus tôt reçu l'être de Dieu, qu'il lui en fit un hommage solennel, toutes ses beautés ne lui parurent que la juste matière d'une prompte reconnaissance; il s'abassa en les regardant, parce qu'il les compara avec celles de Dieu, et que sans avoir égard à ce qui était au-dessous de lui, pouvait lui donner de l'humilité. Mais admirez, je vous prie, la promptitude de cet attachement à son Créateur! Le second instant de sa vie y fut employé; la première action de cet effet fut un retour vers sa cause; la première pensée de ce sujet fut un devoir qu'il rendit à son souverain; le premier mouvement de cette créature fut une inclination vers sa fin dernière. Voilà, chrétiens, la manière dont saint Michel combattit le dessein de Lucifer; voilà la promptitude qu'il opposa à sa précipitation; voilà le sacrifice dont l'ange fidèle répara le sacrilège de l'ange apostat: *Hoc est sacrificium naturæ angelicæ, quæ se Deo tanquam*

suo conditori subiecit, dit saint Augustin (*D. Aug., lib. XX de Civit. Dei*).

Mais j'aperçois encore une autre circonstance dans ce prompt attachement de saint Michel à Dieu, que je vous prie de remarquer; c'est que ce glorieux archange a eu l'avantage de rendre le premier au Créateur la gloire accidentelle et étrangère qu'il recherchait dans la production des créatures. Jusqu'à la création des anges, Dieu n'avait eu qu'une gloire intérieure et essentielle qu'il se procure lui-même dans son éternité; gloire qui, quoique très-parfaite, et même la seule parfaite que Dieu puisse recevoir, ne lui était pas néanmoins rendue par un inférieur, tout étant égal dans la divinité, soit dans son essence, soit dans ses personnes. Mais enfin se voulant faire honorer au dehors et dans le temps, il produit des anges. Lucifer est assez malheureux pour lui dénier cette gloire par une rébellion précipitée; il est tout prêt (s'il est permis de le dire) à frustrer Dieu de son attente, lorsque notre bienheureux archange se sert de toute la force de son être, pour exécuter le dessein que Dieu avait eu de se faire glorifier au dehors; de sorte que se tournant vers lui aussi promptement que l'autre s'en détourne, il délivre les créatures du reproche éternel qu'on pourrait leur faire d'avoir plutôt offensé qu'honoré leur Créateur. Hélas! il a été besoin qu'elles fussent délivrées de ce reproche par le ministère des anges, et que l'amour que ces bienheureux esprits ont eu pour Dieu, ait été aussi prompt que la haine des démons avait été précipitée. Car pour les hommes, il n'y en a point qui n'aient offensé Dieu avant que de l'honorer; le premier instant de leur être, chose déplorable! est aussi injurieux à Dieu que celui des démons; nous naissons comme eux les armes à la main; et quand saint Ambroise s'est étonné de voir un néant aussitôt armé contre Dieu, qu'il est animé : *Nihilum animatum, nihilum armatum*; il a entendu parler de l'homme aussi bien que de l'ange. Il est vrai que comme c'est par la volonté d'un autre que nous naissons dans cette opposition à Dieu, nous ne croyons pas être fort coupables de ce crime; l'Eglise, selon la remarque de saint Augustin, l'effaçant par la parole et par le consentement d'un autre : *Ad Verbum alienum sanatur, quia ad factum alienum vulneratur*. Mais du moins, mes frères, nous sommes-nous tournés vers Dieu dès que nous l'avons pu? Le premier usage de notre liberté a-t-il été d'aimer cette beauté si aimable? Hélas! la meilleure partie de nos jours s'écoule avant que nous y pensions, les ténèbres de l'enfance, les désordres de la jeunesse nous dérobent la moitié de notre vie, nous sommes près de la finir, que nous n'avons pas encore reconnu celui de qui nous la tenons; et il n'y a peut-être personne dans cet auditoire qui ne puisse justement s'écrier avec saint Augustin, et plutôt à Dieu que ce fût encore avec la même disposition : *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi* : Je vous ai aimée bien tard, ô

beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée bien tard. Vous étiez au dedans de moi, et j'étais assez imprudent que de vous chercher au dehors, vous étiez avec moi, et par un malheur étrange je n'étais pas avec vous, et toutes ces beautés étrangères qui nésaient rien de tout si elles n'étaient en vous, m'éloignaient de vous. Combien sommes-nous qui pouvons tenir ce langage à Dieu, avec le déplaisir de l'avoir aimé si tard, et avec le dessein de récompenser le retardement de notre amour par son ardeur? Que notre repentir nous donne pour le moins autant de droit de prononcer ces paroles, que notre paresse : *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi*. Il est vrai, saintes âmes, que l'on peut moins vous faire ce reproche qu'aux personnes du siècle, la promptitude de votre conversion a imité celle de saint Michel; et vous étant consacrées à Dieu aussitôt que vous l'avez connu, on peut presque dire de chacune de vous, ce que les Pères disent du grand Jean-Baptiste, ce second Michel en humilité, qu'il avait plutôt vécu à Dieu qu'à soi-même : *Ante vixit Deo quam sibi*. Continuez, saintes âmes, une conversion si admirable, et faites voir que si elle n'a pas été tout à fait si prompte que celle de saint Michel, elle n'est pas toutefois moins constante. C'est le sujet de mon second point.

II.— A parler à la rigueur, il n'y a que la volonté de Dieu qui soit absolument constante; comme sa substance ne change point par la vicissitude du temps, sa volonté qui n'est point séparée de sa substance, ne change point aussi. De là vient, dit saint Augustin, qu'il ne veut pas tantôt une chose, et tantôt une autre, mais que tout ce qu'il veut, il le veut (remarquez ces paroles) une seule fois, tout à la fois, et toujours : *Et semel, et simul, et semper vult omnia quæ vult*. Car c'est mal raisonner, infère ce savant docteur, de dire que la volonté de Dieu ait changé, de ce qu'il paraît avoir fait quelque chose dans un moment qu'il ne faisait pas dans un autre; de ce qu'il est venu par exemple, créer le ciel et la terre, puisque si sa volonté en cela ne s'est exécutée que dans le temps, elle ne laissait pas d'être formée de toute éternité : *Æternus non aliqua nova voluntate creaturam condidisse potest*; puisque si l'Ecriture nous le représente au commencement du monde, tirant toutes les créatures du néant par sa parole, cette parole n'est toutefois que l'écho de celle qu'il prononce éternellement en lui-même.

Comme l'ange est la plus parfaite image de Dieu, il ne faut pas s'étonner s'il participe quelque chose de cette qualité; si comme Dieu, il est constant dans tous les actes de sa volonté, et si ne pouvant pas vouloir comme lui toutes choses à la fois, il les veut du moins une seule fois et toujours. La meilleure raison de cette constance est la plus commune. Un ange est immuable dans une proposition, parce qu'il en voit d'abord toutes les conséquences. Pourquoi pensez-vous que l'homme soit si changeant, qu'il soit

demain d'un sentiment tout contraire à celui dont il est aujourd'hui? c'est qu'il découvrira pour lors de nouvelles raisons qui lui étaient d'abord inconnues. Il n'en est pas de même de l'ange, le temps ne lui saurait rien apprendre de nouveau sur une proposition nécessaire, son entendement pénétre d'abord toutes les suites d'une affaire, toutes les conclusions d'un principe. Voilà, chrétiens, ce qui rend sa volonté immuable, voilà ce qui fait la constance des anges et l'opiniâtreté des démons; voilà, en un mot, ce qui établit saint Michel dans une éternité bonheur, et Lucifer dans une éternité de malheur.

1^o Lucifer, cet esprit rebelle, ne saurait jamais se repentir, sa rébellion subsiste au milieu même de son supplice : *Non pœna minuitur, sed nascitur*, dit Tertullien. Et par une punition qui ne peut être inventée et entretenue que par un Dieu irrité, une éternité de flammes ne saurait lui faire changer un seul instant de volonté. Je sais bien qu'il s'est trouvé des théologiens qui ont cru que la même grâce qui convertit les pécheurs pouvait fléchir les démons; mais quand cela serait, et que ces esprits opiniâtres seraient capables de repentir, les Pères ont toujours cru qu'il y avait quelque chose de si noir dans leur crime, qu'il excluait nécessairement toute sorte de grâce. Il se trouva des circonstances dans le péché de l'homme, dit saint Augustin, qui peuvent attirer la miséricorde de Jésus-Christ sur lui; les ténèbres de son entendement, la faiblesse de sa volonté, la force de la tentation, si tout cela ne justifie pas un pécheur, il peut bien du moins excuser un misérable, ou lui obtenir son pardon : *Quanto fragilior homo natura, tanto facilius ad veniam*. Ou, comme dit saint Bernard, la malice d'un autre ayant planté l'homme, la charité d'un autre peut bien lui profiter : *Quem supplantavit aliena malitia prodesse ei potest charitas aliena*. Mais pour l'ange, il était intelligent, il ne tenait qu'à lui de pénétrer les conséquences les plus éloignées de sa rébellion. D'ailleurs, il n'eut point de tentation extérieure, ce fut lui-même, dit saint Bernard, qui se séduisit et qui se trompa : *Sese seduxerat*. Ce fut lui qui inventa son crime, ce fut aussi ce qui le rendit absolument indigne de toute grâce, et ce qui empêchera éternellement Dieu de lui accorder celle du repentir : *Angelus vero quanto sublimior in gloria, tanto major in ruina*.

Non-seulement, chrétiens, ce malheureux esprit est dans l'habitude de son crime, mais chose étrange ! il veut encore à tous moments le réduire en acte; et comment vous imaginez-vous qu'il tâche de le faire? Lucifer à la vérité, dit saint Ambroise, ne peut plus s'asseoir sur les astres, ni mettre son trône au-dessus du soleil; mais voyez son opiniâtreté. Sachant que l'âme du juste est comme un ciel qui roule autour de nous, par une intelligence qui a ses astres et ses feux, il s'efforce à tous moments de s'y introduire, et il l'entreprend avec d'autant plus de chaleur, que ce ciel a

plus coûté à Dieu que l'autre, puisqu'il ne fit que parler pour produire le firmament, et qu'il est mort pour acquérir l'âme juste : *Thronum suum ponit supra sidera quando decipit electum, ejus opera lucent sicut stellæ in cælo*. Il en use à l'égard de Dieu qui le punit, comme certains peuples du midi à l'égard du soleil qui les brûle, car ne pouvant se venger de ce bel astre en lui-même, et les flèches qu'ils lancent contre lui retombant sur leurs propres têtes, on dit qu'ils n'ont point d'autre recours que d'aller brouiller son image dans les fontaines : *Si non in cælo, disent-ils, saltem in terra moriatur*. C'est ainsi que Lucifer en use à l'égard de Dieu; n'ayant pu lui nuire en lui-même, il s'efforce du moins de biffer et d'effacer son image dans l'âme juste qui le représente, et voilà la preuve convaincante de son opiniâtreté; il ne laisse pas d'être ambitieux pour avoir été chassé du ciel; il est insolent dans son supplice et dans sa misère.

Mais je vous ai assez parlé de la sainte et heureuse constance de saint Michel dans les cieux, par l'opposition de l'opiniâtreté détestable de Lucifer dans les enfers, il est temps de vous la faire admirer en elle-même, et sans différer davantage. Ce glorieux archange, chrétiens, n'est autre chose que cette noble créature dont parle saint Augustin, si élevée et unie par un chaste amour au Dieu éternel, qu'encore qu'elle ne lui soit pas coéternelle, elle est toutefois incapable de se séparer jamais de lui; et voici la raison que ce savant docteur nous en donne : *Diligenti te quantum præcipis, ostendis ei te et sufficisci ei, et ideo non declinat a te nec ad se*. Cet ange, Seigneur, vous aimant autant que vous lui commandez, vous vous montrez à lui, et vous remplissez ses desirs de telle sorte, qu'il ne se détourne jamais de vous, pour se tourner vers soi-même. Vous m'avouerez que voilà des paroles bien particulières à mon sujet; mais je m'aperçois qu'afin de ne vous laisser aucun doute sur la constance du retour de notre archange vers Dieu, il faut que je vous fasse avouer que cette bienheureuse constance est tout ensemble un privilège de sa nature, une récompense de sa fidélité, et une suite de sa victoire.

Elle est un privilège de sa nature. Car soit que ce pur esprit ait pénétré d'une seule vue tous les charmes du souverain bien, soit qu'il s'y soit d'abord porté de toute l'étendue de son pouvoir jusqu'à l'épuiser tout entier dans cette action, il est vrai de dire qu'il y est invariablement attaché, qu'il est immuable dans sa possession, et que la nature se trouve en lui d'intelligence avec la gloire pour la lui conserver.

Quand même cette bienheureuse confirmation ne serait pas un privilège de sa nature, on ne pourrait nier que ce ne fût une récompense de sa fidélité. Cet ange a mérité, dit le grand Augustin, que la présence de Dieu arrêât sa volonté, qu'il fixât une faculté qui l'avait aimé, lorsqu'elle avait pu ne le pas faire. Cet ange a mérité par la grandeur de son amour, continue ce grand

docteur, d'être comme associé à l'immuabilité de Dieu, d'être éternellement consumé d'un feu qui n'est autre chose que Dieu même : *igne Deo*, d'être enfin sans cesse éclairé et sans cesse embrasé, comme dans un plein midi, de ce feu adorable, afin d'en luire et d'en brûler toujours : *Ut amore grandi tibi coherens, tanquam semper meridies luceret et ferveret ex te.*

Enfin, chrétiens, cette sûreté bienheureuse avec laquelle saint Michel possède le souverain bien, peut encore être une suite de sa victoire. Car comment ce bienheureux esprit ne serait-il pas en effet constant dans ce bien, puisqu'il s'est défait du seul ennemi qui pouvait l'en détourner ? Les hommes ne sauraient jamais ici bas être absolument confirmés dans la vertu, parce que les ennemis qui entreprennent sur leur innocence, n'y sauraient être entièrement vaincus. Le monde, le diable et la chair sont trois hydres qui renaisent toujours de leur défaite, et il n'y a pas un d'eux de qui l'on ne puisse dire ce qu'un ancien disait de l'Empire Romain, qu'il pouvait bien être vaincu dans un combat particulier, mais jamais dans une guerre générale : *Prælio vincipotest, non bello.* Voilà, chrétiens, ce qui nous rend si peu assurés dans nos victoires, voilà ce qui empêche ici-bas notre confirmation dans le bien, et voilà par une raison contraire ce qui rend le retour de saint Michel vers son Dieu si constant. L'ennemi seul qui l'en pouvait détourner est hors de combat ; le démon qui est si puissant contre l'homme voyageur ne peut rien contre l'ange compréhenseur ; Michel a eu la force de le perdre sans ressource dans une seule attaque, et il n'y a jamais eu que ce guerrier invincible qui ait justement pu dire, venant aux mains avec Lucifer et les démons : *Persequar inimicos Dei, et non convertar donec deficiant*, je vais poursuivre les ennemis de Dieu, et je proteste de ne point cesser ma poursuite qu'ils n'aient entièrement succombé sous l'effort de mon bras : *Et non convertar donec deficiant.* Cette parole s'est donc exécutée, les victoires de Michel sont donc assurées ; le seul ennemi qu'il pouvait craindre est donc hors de combat, et vous ne devez pas ainsi douter que sa volonté ne soit éternellement constante dans le bien qu'elle a une fois embrassé.

Que je serais ravi, chrétiens, d'avoir lieu de vous exhorter à imiter l'heureuse constance de notre archange, à fixer comme lui votre volonté dans le bien ! mais, hélas ! je m'aperçois qu'il faut que je vous exhorte auparavant à une inconstance ; oui, chrétiens, à une inconstance, et la plupart de nous étant pécheurs, je suis obligé de vous inviter à ne pas imiter l'opiniâtreté des démons avant que de vous presser d'imiter la constance des anges.

L'une des plus grandes obligations que nous ayons à la bonté divine, c'est qu'ayant été assez faibles pour quitter la vertu, elle ait fait naître un bien de ce mal, en voulant que, comme nous ayons été inconstants dans la vertu, nous le puissions être aussi dans le

crime. Oui, chrétiens, Jésus-Christ qui s'est servi de notre péché pour nous racheter, se sert encore de notre inconstance pour nous convertir ; il ménage notre faiblesse et, comme remarque saint Grégoire, il fonde sur elle notre pénitence : *De hominis inconstantia videtur voluisse convertere peccatorem.* Ce que je vous demande donc aujourd'hui, chrétiens, est cette heureuse inconstance dans votre esprit ; s'il se trouvait prévenu d'opinions suspectes et particulières, si, en ayant une fois embrassé une mauvaise, il la voulait soutenir avec une obstination aveugle et superbe. Ce que je vous demande est cette heureuse inconstance dans votre volonté, si elle était attachée à des mœurs corrompues ; si, s'étant engagée dans des coutumes et des habitudes vicieuses, elle les voulait défendre contre les maximes de Jésus-Christ et de son Evangile. Voilà l'inconstance que je vous demande, mes frères, le retour de l'erreur à la vérité, le changement du péché à la grâce, quitter le démon pour Jésus-Christ, en un mot la pénitence. Saint Michel et les anges s'en réjouiront bien davantage ; *Gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente* ; et encore une fois, ils se réjouiront plus de cette inconstance qu'aura un seul de nous, que de voir quatre-vingt-dix justes imiter leur constance. Ne refusons donc pas cette joie aux anges, ne déniions pas cet honneur à Dieu ; si nous avons eu assez d'inconstance pour le quitter, ayons-en assez pour retourner à lui ; et pour lors, quand je serai assuré que vous n'imitiez plus l'opiniâtreté de Lucifer, je vous demanderai, avec chaleur, l'imitation de la constance de saint Michel. Il est vrai, âmes religieuses, que vous commencez déjà à être dans cet heureux état ; l'obéissance a fixé votre volonté, ce vœu l'ayant soumise à Dieu et à vos supérieurs, qui le représentent, l'a confirmée dans le bien, et la délivrant de la tyrannie des passions, aussi bien que votre esprit, et de l'illusion de l'erreur, il vous rend déjà en quelque façon impeccables. Mais vous voulez bien que je cesse de parler de vos avantages pour achever ceux de notre glorieux archange, et pour opposer le zèle fécond de saint Michel au crime contagieux de Lucifer. C'est par où je finis ce discours.

III. — Comme, dans la pensée du grand saint Denis, les anges supérieurs éclairent les inférieurs par un perpétuel commerce d'influences et de lumières, on peut dire que ce fut par là que Lucifer rendit son crime contagieux, et qu'étant, par les avantages de sa création, au dessus des célestes hiérarchies, il s'efforça de les corrompre toutes et de leur communiquer son orgueil.

Cet artifice, vous le savez, messieurs, lui réussit en partie ; il entraîna avec soi plusieurs de ces bienheureux esprits et les engagea dans sa révolte. Que cette fécondité de Lucifer dans son crime fut malheureuse, puisqu'elle ne servit qu'à peupler l'enfer en dépeuplant le ciel, et que tous ces rebelles furent précipités dans cet effroyable

lieu de leurs tourments : *Et projecti sunt et non inventus est amplius locus eorum in calo.* Avez-vous bien remarqué la force de ces termes ?

Autrefois un ancien, exagérant la destruction d'une ville, disait que non-seulement toutes les maisons étaient ruinées, mais encore que ces ruines mêmes avaient péri : *Etiā periere ruinæ.* Étrange figure du malheur des anges ! Non-seulement l'Écriture dit que leurs trônes furent renversés : *Projecti sunt*, elle ajoute que ces trônes mêmes ne se trouvèrent plus dans le ciel, que leur destruction fut si grande, que leurs ruines périrent avec eux : *Et non est inventus amplius locus eorum in calo.*

Cette étrange perte qui peupla l'enfer fut cependant heureusement réparée dans le ciel, et Michel, à la tête d'une fidèle troupe, conserva plus d'anges dans la fidélité qu'ils devaient à Dieu, que Lucifer n'en débaucha pour se soulever contre lui. C'est pourquoi, dans l'Écriture, il est appelé un grand prince : *Princeps magnus* (*Daniel.*, XII). Grand prince et chef de toute la troupe céleste, non-seulement par l'avantage de sa création, puisqu'il était de la dernière hiérarchie, mais par la grandeur de son courage, l'ardeur et l'impétuosité de son zèle. Grand prince, parce qu'il a vengé le premier la gloire de Dieu, et que les bienheureux esprits qui lui ont été fidèles se sont rangés sous ses étendards, dit Hugues de Saint-Victor. Grand prince, parce que si un conquérant prend la place de celui qu'il a vaincu, il a pris celle de Lucifer qui était à la tête des anges apostats, dit saint Thomas. Grand prince, enfin, parce que sa fidélité exemplaire a été heureusement féconde, et que ça été à son imitation que ceux qui ont combattu sous lui ont demeuré dans l'obéissance qu'ils devaient à Dieu : *Michael princeps magnus*, dit le savant chancelier de Paris, Gerson.

Mais de quelles armes pensez-vous que ce zèle si fécond de Michel se soit servi ? de trois petites paroles que je voudrais que vous n'oubliassiez jamais : *Quis ut Deus ?* paroles avec lesquelles il a renversé tout d'un coup et humilié l'orgueil de Lucifer, paroles qu'il a fait passer comme un éclair, depuis le premier jusqu'au dernier des anges, pour les tenir dans la dépendance et dans le respect ; paroles, mes frères, que vous devriez opposer au démon toutes les fois qu'il vous sollicite à vous soulever contre votre légitime Souverain : *Quis ut Deus ?* Qu'y a-t-il qui approche de Dieu ? Tu me présentes des honneurs, diriez-vous au démon ; mais quel plus grand honneur que de servir Dieu : *Quis ut Deus ?* Tu m'offres des richesses, et tu irrites ma cupidité par les grands biens que tu me promets ; mais retire-toi, imposteur, rien n'est comparable au souverain bien, qui est mon Dieu : *Quis ut Deus ?* Tu me flattes par tes charmes trompeurs, et tu me suggères mille faux plaisirs pour corrompre mon innocence ; mais quels sont ces charmes et ces plaisirs, en comparaison de ces consolations et de ces douceurs ineffables que l'on goûte

en demeurant attaché à Dieu : *Quis ut Deus ?*

Que ces trois petites paroles ont autrefois produit d'admirables effets ! Saint Augustin avoue que ce qui l'a le plus inviolablement attaché au service de Dieu, a été la comparaison qu'il faisait de ses infinies perfections avec les choses qui paraissent les plus recommandables et les plus charmantes dans les créatures. J'admirais, dit-il, l'éclatante lumière du soleil, la vaste étendue des mers, la grande fécondité de la terre, les attraits des beautés mortelles, la majesté des rois, la puissance des grands, la sagesse des législateurs, l'éloquence des orateurs, la subtilité des philosophes ; mais rentrant aussitôt en moi-même, je me disais : Ce n'est pas là mon Dieu ; rien de tout cela ne lui est égal : *Quis ut Deus ?* il est mille fois plus éclatant que le soleil, plus immense que les mers, plus fécond que la terre, plus charmant que les plus rares beautés de toutes les créatures ensemble. Les rois ne règnent que par lui, les grands sont ses esclaves, il gouverne dans les législateurs, il parle dans les orateurs, il raisonne dans les philosophes ; et tout ce que nous admirons ici-bas, n'est qu'un faible instrument dont il se joue, une figure passagère et informe où il se dépeint : *Quis ut Deus ?*

C'a été par ces trois paroles que ce zélé ministre a désespéré Lucifer, qu'il a toujours continué ses victoires, qu'il a frappé et humilié cet orgueilleux ennemi par toute la force de la Divinité qu'il a défendue : *Tota divinitatis dextera percussit inimicum* (*Petr. Dam., serm. de S. Mich.*). Je trouve dans l'Écriture quatre différents outrages que cet ange rebelle a taché de faire à Dieu ; le premier fut dans le ciel, lorsqu'il dit : Je monterai et je serai semblable au Très-Haut ; le second fut dans le paradis terrestre, lorsqu'il dit à nos premiers parents : Vous serez comme des dieux ; le troisième fut lorsqu'il voulut montrer le corps de Moïse aux Juifs, afin qu'ils lui rendissent des honneurs divins, et le quatrième sera la fin du monde, lorsqu'il animera cette bête de l'Apocalypse et qu'il tâchera de la faire adorer.

Or, c'est en ces quatre rencontres que saint Michel l'a humilié ; dans le ciel, lorsqu'il l'en a chassé avec ses troupes rebelles ; dans le paradis terrestre, lorsqu'il en a fait sortir Adam et Eve ; dans la Synagogue, lorsqu'il cacha le corps de Moïse ; et à la fin du monde, lorsqu'il résistera à la bête, et qu'il la tuera de son souffle ; car, c'est ainsi, selon la Glose, qu'on doit entendre ces paroles de l'Apôtre, que Dieu fera mourir cette bête du souffle de sa bouche ; c'est-à-dire par le ministère de saint Michel. *Interficiet Spiritus oris ejus. Spiritus oris ejus est Michael* (*Glossa in hæc verba Apostoli, II ad Thessalonicenses*).

Que ce zèle est admirable, mais qu'il est fécond ! Puisque cet archange non content d'avoir soutenu les deux tiers des anges, et opéré ces grands prodiges dont je viens de vous parler, travaille encore à tous mo-

ments à nous défendre contre nos ennemis, et à nous conserver dans la fidélité que nous devons à Dieu.

Oui, chrétiens, c'est ce guerrier immortel et invincible qui a toujours l'épée à la main, non pour nous défendre l'entrée du paradis de la terre, mais pour nous conduire au vrai paradis du ciel. C'est lui qui est établi prince sur toutes les âmes des morts, comme les anges gardiens le sont sur les âmes particulières des vivants ; c'est lui qui, leur ôtant l'amour d'elles-mêmes par cette parole : *Quis ut Deus*, leur assigne à chacune la place du démon qu'il a glorieusement vaincu : *Princeps super omnes animas* ; c'est lui enfin, qui est l'ange titulaire de l'Eglise que Jésus-Christ a confiée à sa garde à la place de la Synagogue, à laquelle elle a succédé. De sorte que si saint Ambroise, admirant la fécondité de la conversion de saint Paul, a dit qu'elle produisit la conquête des gentils, le salut des chrétiens, et l'établissement de toute l'Eglise, il y a bien plus de raison de s'étonner de celle de saint Michel, puisque par une fécondité encore plus étendue, le salut des hommes et des anges, la conservation du ciel et de l'Eglise s'y trouvent heureusement enfermés : *Michaelis vocatio, cæli et Ecclesiæ firmitudo*.

Que la France est heureuse d'être particulièrement sous la protection de ce saint archange, et d'en avoir toujours visiblement reçu de grands secours ! Mais il faut avouer, madame, qu'elle n'en a point de preuve plus illustre que votre piété ; et toutes les fois qu'elle vous voit préférer nos églises à votre palais, cette solitude à la cour, la prière au commandement, et Dieu par conséquent à toutes choses, elle ne sait que penser, si ce n'est que Votre Majesté est animée par ce bienheureux esprit dont le nom, l'office et la devise ne sont autre chose que cette parole : *Quis ut Deus*, qu'y a-t-il d'égal à Dieu ?

Mais, madame, je prendrai la liberté de vous dire que saint Michel, après vous avoir inspiré ce sentiment, le veut encore inspirer au roi par votre entremise. Il est assez difficile à un souverain de reconnaître quelque chose au-dessus de lui. L'éclat qui l'environne, la puissance dont il est revêtu, les louanges auxquelles il est exposé, tout cela, madame, est capable de l'aveugler, et il a sans doute bien de la peine à se souvenir qu'il est homme, lorsque tout le monde le traite comme un Dieu. Cependant, madame, c'est des rois et des têtes couronnées que Dieu exige plus de soumission, et lorsqu'elles le préfèrent à toutes choses, il ne manque jamais de leur tenir lieu de toutes choses, et en ce monde et en l'autre. Amen.

SERMON.

POUR LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE.

Super muros tuos Jerusalem constitui custodes tota die et tota nocte, in perpetuum non tacebunt.

J'ai posé des corps de garde sur tes murailles, ô Jérusalem ; ils veilleront jour et nuit, et ils ne se tairont jamais (Isaïe, chap. LXII).

Madame, ce fut un beau spectacle dans l'Ancien Testament, de voir que Josué ne dé-

faisait les Amalécites dans la plaine, que parce que Moïse levait les mains au ciel sur la montagne, et qu'en cette occasion les Israélites ne triomphaient pas tant par la valeur de leur général, que par la piété de leur législateur. Aussi Moïse voyant qu'on lui attribuait le principal honneur d'une si célèbre journée, voulut la terminer par la consécration d'un autel, qui, marquant à la postérité la grâce que Dieu avait faite à son peuple, éternisât en même temps sa reconnaissance.

Il me semble, chrétiens, que cette merveille aussi bien que toutes les autres de la synagogue n'a été qu'une figure de ce qui se devait passer dans l'Eglise. Quelque rare que soit cet ancien spectacle, nous l'avons vu se renouveler de nos jours dans la fameuse bataille de Lépante, où les infidèles ne furent pas tant défaits par les armes des chrétiens, que par leurs rosaires ; où les mahométans ne furent pas tant vaincus par les soldats qui les combattaient, que par les corps de garde qui furent posés sur les murailles de l'Eglise ; d'où élevant nuit et jour leurs voix pour sa défense, ils obligèrent la Vierge sainte à devenir plus terrible à leurs ennemis qu'une armée rangée en bataille : *Super muros tuos*, etc.

C'est aussi en vue d'un si considérable bienfait, que les souverains pontifes ont rendu ce jour solennel, et qu'ils y ont attaché de grandes indulgences, pour avertir les fidèles que la dévotion du rosaire est aussi utile à l'Eglise, qu'elle est honorable à la Mère de Jésus-Christ. Si je monte en chaire, ce n'est, chrétiens, que pour le même dessein ; et afin de vous prévenir d'abord de l'utilité du rosaire, admirez qu'il m'est impossible de vous parler de cette dévotion sans me servir de son mérite, en disant avec l'ange à Marie : *Ave, Maria*.

Madame, quoique la louange soit le partage de l'Eglise triomphante, et la prière celui de la militante, quoique l'une n'ait point d'emploi plus ordinaire que de bénir Dieu de sa félicité, et l'autre point d'occupation plus propre que de se plaindre à lui de sa misère, ces deux sœurs néanmoins entreprennent quelquefois sur un si différent partage ; et nous savons que les bienheureux joignent quelquefois leurs prières aux louanges, comme les fidèles louent souvent Dieu et le prient tout ensemble.

Les bienheureux n'ont plus rien à demander pour eux, mais ils ont à demander pour nous ; et si nous en croyons saint Bernard, étant assurés de leur salut, ils ont encore de l'inquiétude du nôtre : *De salute sua securi, de nostra solliciti*. Les fidèles d'un autre côté, s'imaginant avoir déjà pris possession de la béatitude en la personne de leur chef, et se flattant avec saint Cyprien, d'être dans un état peu différent de celui des anges, anticipent tellement sur les occupations de ces bienheureux esprits, qu'ils passent autant de temps à louer les perfections de Dieu, qu'à lui exposer leurs misères.

Comme le premier objet de notre vénéra-

tion après Dieu est Marie, sa mère ; et comme son Fils, par les soumissions qu'il a eues pour elle, a autorisé les hommages que nous lui rendons, il ne trouve jamais mauvais que nous observions, avec quelque proportion, une semblable méthode dans les vœux que nous lui adressons par elle, et que nous lui donnions des louanges avant que de lui faire des prières.

Si jamais il y a eu confrérie qui se soit fidèlement et spirituellement acquittée de ce devoir, il est certain que c'est celle du Rosaire. C'est ce corps de garde qui veille jour et nuit sur les murs de Jérusalem, ce sont ces sentinelles qui crient sans cesse et qui ne se taisent jamais, employant toujours les paroles d'un ange pour faire l'éloge de Marie, avant que de se servir de celles de l'Eglise pour lui exposer leurs besoins.

Quelle apparence donc que la Vierge sainte ne comble incessamment de faveurs cette pieuse société, qu'elle ne la prenne sous sa protection, qu'elle ne s'intéresse pour sa défense et pour sa gloire, qu'elle n'écarte, qu'elle n'humilie et qu'elle ne confonde ses ennemis ? Tels sont les avantages du Rosaire, comme j'espère de vous le faire voir dans la suite de ce discours, où en vous représentant les louanges qu'il donne à la Vierge, les grâces qu'il attire sur les chrétiens, la guerre qu'il fait aux infidèles, je vous montrerai qu'il n'y a point dans l'Eglise de Jésus-Christ de dévotion plus honorable à sa mère, plus utile à son épouse, plus terrible à ses ennemis. Attention, s'il vous plaît.

I. — Quelque indigne que soit l'homme de traiter avec Dieu, le chrétien se vante néanmoins de lui tenir des discours qui ne sont pas tout à fait indignes de sa grandeur, après avoir appris de Jésus-Christ même à lui parler avec la liberté d'un enfant, sans perdre le respect d'un esclave.

Le Fils de Dieu qui était descendu du ciel en terre pour nous racheter, a bien voulu, pour nous apprendre à honorer son Père, nous mettre à la bouche les termes dont nous devons nous servir ; et afin de nous faire obtenir plus efficacement nos demandes, il a voulu que nous les fissions non-seulement en son nom, mais avec ses paroles mêmes : *Efficacius impetramus, quod petimus in Christi nomine, si petamus, et ipsius voce.*

Cen'est pas un petit avantage à Marie, que le ciel nous ait fourni des paroles pour la louer aussi bien que pour bénir Dieu, qu'il n'ait pas voulu confier à notre éloquence son éloge, mais que nous jugeant incapables d'honorer cette Vierge selon son mérite, il ait encore pris soin de faire descendre un ange en terre pour nous instruire de ce pieux devoir.

En effet, quelles autres louanges pourrions-nous lui donner qui fussent plus dignes d'elle, que celles qu'elle reçut de ce bienheureux Esprit qui lui annonça son bonheur et le nôtre ? L'éloquence humaine peut-elle ajouter quelque chose au panégyrique que l'ange lui fit par l'ordre de Dieu même ? Et par conséquent, puisque les con-

frères du Rosaire ne s'expliquent sur les grandeurs de Marie, qu'avec les termes de Gabriel, n'est-il pas vrai de dire qu'il n'y a point de confrérie dans l'Eglise qui la traite avec plus d'honneur ?

Il est judicieux et saint, cet honneur qu'elle lui rend. Car le rosaire étant composé de l'Oraison dominicale et de la salutation angélique, nos pieux confrères s'adressent d'abord à la source de toute grandeur et de toute gloire, sachant bien que n'y ayant point d'autre fondement dans l'Eglise que celui que Jésus-Christ y a mis, c'est à Dieu seul que se doivent rapporter tous leurs hommages.

Je les comparerais volontiers en cette occasion, aux anges mêmes dont ils prennent l'esprit, et sur le modèle desquels ils se règlent : Je m'explique. Il n'y a presque point eu de mystère en Jésus-Christ, où l'Ecriture ne nous représente quelques anges qui y aient pris part. Faut-il annoncer à Marie le mystère de l'incarnation ? Dieu lui envoie l'ange Gabriel, qui l'en instruit (*Luc. I*) ; avertir les hommes de sa naissance ? *Un ange du Seigneur se présente devant des bergers et les rassurant de leur crainte leur dit : Je vous annonce une grande nouvelle qui doit réjouir tout le peuple, un Sauveur vous est né aujourd'hui (Luc. II).* Faut-il faire sortir Jésus-Christ de la Judée ? *Joseph voit en songe un de ces bienheureux esprits ; le consoler dans le jardin des Oliviers : C'est un ange qui lui rend ce mystérieux office ; compatir à ses douleurs sur la croix ? Les anges de paix y pleurent amèrement ; avertir les trois Maries de sa résurrection ? L'un d'eux lève la pierre du tombeau, et dit à ces pieuses femmes : vous cherchez Jésus crucifié, il n'est pas ici, il est ressuscité, comme il l'avait prédit lui-même (Matth. XXVIII).*

Or, voilà ce que font les vrais confrères du rosaire. Je dis les vrais confrères, puisque je ne parle pas de ces chrétiens charnels qui ne s'arrêtent qu'à une dévotion superficielle et sensible ; qui croient s'être acquittés de leurs devoirs, quand ils ont roulé un chapelet entre leurs doigts et dit sans réflexion quelques prières. Encore un coup, ce n'est pas d'eux que je parle ; mais je dis que ce que font les vrais confrères du Rosaire, est d'accompagner Jésus-Christ dans tous ses mystères ; d'imiter par leur piété et leur recueillement ces bienheureux esprits qui se trouvent partout où il est : *Nusquam sine angelis Christus*, dit Tertullien.

Il y a des mystères de joie, des mystères de douleur et de gloire. L'incarnation, la naissance, la présentation de Jésus-Christ au temple, tiennent le premier rang. Sa circoncision, sa fuite en Egypte, sa sueur sanglante au jardin des Oliviers, et toutes les circonstances de sa passion, forment le second. Sa transfiguration, sa résurrection, son ascension et la descente du Saint-Esprit font le troisième. Or, les confrères du Rosaire, comme autant d'anges, l'accompagnent dans tous ces mystères. Ils se réjouissent avec les pasteurs, ils l'adorent avec les rois, ils s'offrent avec lui dans le temple et souffrent une invisible circoncision pour honorer la sienne. Tantôt

séparés du commerce des hommes et des occasions du péché, pour imiter la fuite de Jésus en Egypte et dans le désert; tantôt armés, pour me servir des expressions d'un apôtre, de la même pensée et des mêmes sentiments, que Jésus trahi, vendu, abandonné, moqué, souffrant sur la croix, et tantôt enfin sensibles à la gloire qu'il reçoit en sortant de son tombeau et montant au ciel, ils se font de tous ces mystères un bouquet qu'ils mettent comme l'épouse, au milieu de leur sein; et sentant le feu de son amour s'allumer dans leur méditation, ils s'acquittent de tous les devoirs qu'une judicieuse piété leur impose.

Par ce principe, comme la gloire de la sainte Vierge vient de son fils, qui s'intéresse dans les éloges qu'on rend à sa mère, et qui reçoit les prières qu'on lui fait, les confrères du rosaire cherchant une médiatrice auprès de ce médiateur, et ramassant tous ses mystères qu'ils célèbrent en commun, par des paroles qu'un ange même leur a fournies, trouvent dans leurs saints exercices de quoi la féliciter et la prier tout ensemble.

Premièrement, quel nom plus glorieux peuvent-ils lui donner que celui de pleine de grâce? Croyez-vous que ce soit sans mystère que l'ange supprime le nom de Marie, et substitue l'autre en sa place? N'est-ce pas pour nous apprendre qu'il lui est plus propre que celui de sa naissance; et qu'être pleine de grâce lui convient encore mieux que ces titres de sage à Salomon, de fidele à Abraham, d'obéissant à Isaac, de doux à David, de fort à Samson, d'apôtre à saint Paul? Ave, gratia plena.

Je sais bien que l'Ecriture attribue cet admirable nom à quelques autres saints, puisque l'évangile nous apprend que Jean-Baptiste était rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère; et que dans les Actes des apôtres, il est dit de saint Etienne qu'il était plein de grâce et de force; mais ne confondez pas ici, je vous prie, ces termes, dit saint Bernard. Autre est la plénitude des saints, autre est la plénitude de la reine des saints. Marie est un océan dans lequel entrent toutes les grâces des autres créatures qui n'ont jamais eu le même avantage qu'elle; car en voyons-nous d'autres qu'elle, en qui la plénitude de la Divinité ait habité corporellement, et qui aient conçu comme elle du Saint-Esprit: *Legimus in Actibus apostolorum, et Stephanum plenum gratia, et apostolos fuisse repletos Spiritu sancto, sed longe dissimiliter a Maria. Alioquin nec in illo habitavit plenitudo divinitatis corporaliter, quemadmodum in Maria, nec illi conceperunt de Spiritu sancto quomodo Maria* (D. Bern. hom. III, Super missus est.)

En second lieu, peut-on rendre à la Vierge un honneur plus solide et plus véritable que de lui dire, que le Seigneur est avec elle? *Dominus tecum*. Dieu, dit ce même Père, qui, par son immensité est répandu partout, se trouve néanmoins dans les hommes autrement que dans les bêtes, et autrement encore dans les bons que dans les méchants. Il est dans les créatures dépourvues de raison, sans qu'elles le comprennent: il est dans les raisonnables

qu'il connaissent, mais il est seulement dans les bons qui l'aiment et qui le connaissent. Et comme il ne se fait par là qu'une même chose du Créateur et de la créature, il est vrai de dire en ce sens, que Dieu est avec eux: *Dominus tecum*.

Que trouverons-nous donc d'avantageux à Marie dans ces paroles, et ce qui est commun à tous les justes, comment pourrait-il lui être singulier? C'est, messieurs, que Dieu n'est pas seulement avec elle par amour et par connaissance, mais que privativement à tout autre, il est uni à sa chair aussi bien qu'à son esprit; que, si les autres sont les sujets et les enfants d'un Dieu, elle en est la mère et que si leur prédestination se termine à être de dignes temples où il demeure spirituellement par sa grâce, la sienne est d'avoir été ce temple qui a renfermé corporellement sa substance.

De là vient que c'est avec beaucoup de raison que les confrères du Rosaire aussi bien que l'ange, la félicitent d'être bénie entre les femmes: *Benedicta tu in mulieribus*.

Le même saint Bernard est surpris de la dure nécessité où étaient réduites toutes les filles d'Adam, dans l'ancienne loi, de souffrir, si elles enfantaient: *In dolore paries*, où d'être maudites, si elles n'enfantaient pas: *Maledicta sterilis in Israel*. Que ferez-vous donc, Vierge sainte, s'écrie ce Père, et à laquelle de ces deux fâcheuses extrémités vous résoudrez-vous? Je ne balance pas dans mon choix, lui fait-il dire, j'aime mieux une virginité maudite qu'une fécondité douloureuse. La malédiction de la virginité n'est un opprobre qu'à l'égard des hommes; je me mets peu en peine que mon vœu leur déplaît, trop heureuse s'il peut plaire à Dieu (1).

Que dites-vous, Vierge sainte, continue saint Bernard, et qui vous avait appris cette nouvelle manière de vivre? Quel oracle de l'Ecriture vous avait engagée à être un ange dans une chair mortelle? vous ne pouviez pas être encore instruite des conseils de la virginité, qui n'ont été proposés que longtemps après par saint Paul, vous n'aviez pas non plus l'exemple de leur pratique dans aucune fille qui vous eût précédée: il fallait donc que le Verbe divin eût été votre maître avant que d'être votre Fils, et qu'il eût rempli votre esprit, avant que de se revêtir de votre chair: *Sermo Dei ante tibi factus est magister quam filius, prius instruxit mentem quam induerit carnem*. (D. Bernard, *ibid.*, num. 7.) Consolerez-vous, Vierge sainte, vous concevrez, mais ce sera sans péché; vous enfanterez, mais ce sera sans douleur; vous produirez un fils, et vous ne connaîtrez

(1) Deus qui ubique aequaliter totus est per suam simplicem substantiam, aliter tamen in rationalibus creaturis, quam in ceteris, et ipsarum aliter in bonis, quam in malis est per efficaciam. Ita sane in irrationalibus creaturis, ut tamen non capiatur ab ipsis. A rationalibus autem omnibus quidem capi potest per cognitionem. Sed a bonis tantum capiatur per amorem. In solis ergo bonis ita est, ut etiam sit cum ipsis, per concordiam voluntatis... Sed specialiter tamen cum Maria, cum qua ei tanta consensio fuit, ut illius non solum voluntatem, sed etiam carnem sibi conjungeret (*Ibid.*, n. 4).

point d'homme; et, pour comble de grandeur, vous serez mère de celui dont Dieu est le père : *Concipies sed sine peccato, paries sed sine tristitia, gignes filium, nesciens virum, illius tandem eris mater, cujus Deus pater est*. Avouez-le, chrétiens, l'ange n'avait-il pas raison de dire que Marie était bénie entre les femmes, et la société du Rosaire peut-elle lui adresser un plus juste éloge, que de répéter, comme un écho, ces dernières paroles de ce bienheureux esprit : *Benedicta tu in mulieribus?*

Cependant ce serait peu pour la gloire de la mère de Jésus-Christ, que les femmes ordinaires la regardassent comme la plus heureuse personne de leur sexe : *Viderunt eam filia Sion, et beatissimam prædicaverunt*; il fallait pour accomplir la prophétie du sage, que de grandes reines, soumettant leurs couronnes à la sienne, achevassent elles-mêmes son éloge : *Et Reginae laudaverunt eam*.

Tel a été le dessein de Votre Majesté, Madame, en entrant dans la sainte société du Rosaire. Elle a voulu mêler sa voix avec celles de tout son sexe, pour louer de concert la souveraine du ciel et de la terre. Elle a voulu faire connaître que Marie était infiniment plus élevée au-dessus d'elle qu'elle ne l'est au-dessus de ses sujets; et toutes les bénédictions dont Dieu vous a remplies, ne vous empêchant pas d'avouer qu'elle est par préférence bénie entre toutes les femmes, j'ose dire que le Rosaire n'a point de bouche qui fasse mieux son éloge que la vôtre : *Et Reginae laudaverunt eam*.

Après un si illustre exemple, ne faut-il pas que les hérétiques étouffent tous leurs blasphèmes, votre piété et votre sagesse royale leur imposant malgré eux silence. Ils nous reprochent la fréquente répétition que nous faisons à Marie d'une même salutation, il faut donc qu'ils blâment celle que les anges font incessamment à Dieu d'une même louange : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Ils nous accusent de lui présenter cette salutation hors de saison, ce mystère ayant été accompli il y a plus de seize cents ans. Mais ie leur demande, quand est-ce que l'on peut avec plus de justice, appeler Marie pleine de grâce, si ce n'est à présent qu'elle est dans une grâce consommée, je veux dire dans la gloire? N'avons-nous pas sujet de dire que le Seigneur est avec elle, puisqu'elle possède Dieu dans le ciel? plus parfaitement que jamais, et, étant élevée au-dessus de tous les anges, n'a-t-on pas droit d'ajouter qu'elle est bénie entre toutes les créatures?

Leurs reproches sont donc injustes et très-mal fondés; mais prenons garde que, si nous ne pouvons être blâmés en nous servant de ces paroles pour prier et louer la mère de Jésus-Christ, nous ne le soyons dans la disposition avec laquelle nous nous adressons à elle. Saint Jérôme nous avertit que l'honneur que nous sommes obligés de rendre à nos pères et mères ne consiste pas tant dans certaines paroles de cérémonie dont la plupart des enfants sont assez libéraux, que dans des

services réels et effectifs. Souvenons-nous de même que l'honneur que nous devons à la mère de Jésus-Christ, qui est la nôtre, consiste plutôt à la servir par la pureté d'une vie conforme à la sienne, que par les seuls témoignages d'un apparent respect.

Non, mes chers confrères, Marie ne se tient point honorée par ceux qui louent ses vertus sans les imiter; il semble, au contraire, que vos actions la déclarent indigne d'être suivie, lorsque vos discours témoignent qu'elle est digne d'être louée. Avec quel front osez-vous la saluer et lui dire : *Ave*, quand vous êtes dans le désordre, ou que vous ne respirez que la vengeance? Comment pouvez-vous l'appeler pleine de grâce : *Gratia plena*, tandis que vous êtes remplis d'abominations et de crimes? la congratuler de ce que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum*, quand vous vous en séparez par vos ordures et vos débauches? Vous l'appellez bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*, et vous ne voyez pas que vous vous attirez sa malédiction par une vie payenne. Vous ajoutez avec Elisabeth, que le fruit de son sein est béni : *Et benedictus fructus ventris tui*; mais n'est-ce pas inutilement, puisque par des fruits de mort vous vous privez des bénédictions du fruit de vie que son sein vous a porté? Que vous auriez plutôt raison de vous écrier, dans l'état où je vous vois : *Ora pro nobis peccatoribus*, et retrancher tout le reste pour lui dire avec un cœur contrit. Charitable Mère de Jésus-Christ, fléchissez la colère de votre fils et priez-le qu'il répande sur nous pécheurs les déluges de ses grâces. Que dis-je? si vous n'avez pas dessein de changer de vie et de renoncer au péché, que vous servira cette parole non plus que les autres? Car, ne vous flattez pas ici, les prières les plus ferventes destituées de bonnes œuvres ne sont pas capables de vous sauver; il faut, du moins, être dans la résolution d'une meilleure vie si l'on veut avoir part à l'utilité que le Rosaire apporte à l'Eglise, et dont je dois vous parler dans mon second point.

II.—C'est une opinion fort commune parmi les Pères, que l'Eglise est redevable à la sainte Vierge des grâces que Jésus-Christ lui fait, et qu'elle n'en reçoit aucune du fils dont elle ne doit un remerciement à la mère. La raison qu'ils en apportent, c'est que l'Eglise recevant Jésus et Marie, a reçu en même temps, par elle, tous les biens qui devaient lui arriver; en sorte que, comme saint Paul dit que le Père Eternel en nous donnant son Fils, nous a tout donné avec lui : *Cum filio omnia nobis donavit*, nous pouvons ajouter en quelque manière avec saint Cyrille, que Marie en nous faisant le grand et l'inestimable présent de Jésus, nous a fait part aussi de tout ce qui peut contribuer à notre bonheur.

Aussi ce savant Père haranguant l'Eglise universelle assemblée au concile d'Ephèse, lui fait entendre qu'elle est obligée à Marie de l'adoration de la Trinité, de la défaite des démons, de la ruine de l'idolâtrie, de la pré-

dication de l'Evangile, de l'usage des sacrements, parce qu'elle lui est obligée de Jésus-Christ qui par son incarnation et sa mort a produit tous ces admirables effets.

Quelques Pères ont encore passé plus avant, en nous assurant que l'Eglise ne reçoit aucune faveur de Jésus-Christ que par les mains de Marie, et qui considérant cette Eglise comme un corps dont le Verbe incarné est le chef, nous font en même temps considérer la sainte Vierge comme le cou par lequel se distribuent tous les esprits qui doivent animer les membres.

La raison que saint Anselme apporte du dessein que le Fils a pris de n'agir en cette occasion que par sa mère est, qu'ayant reçu par elle de nouveaux hommages des hommes, il croit qu'il y va de sa reconnaissance de répandre par elle toutes ses grâces. Car, si recevant de son Père l'essence divine, il est vrai de dire qu'il reçoit de lui toutes les adorations qui lui sont rendues comme au Fils de Dieu; aussi recevant de sa Mère la chair et le sang par lesquels il opère la rédemption, il est vrai de dire qu'il tient d'elle tous les honneurs qui lui sont rendus comme au rédempteur.

Voilà, chrétiens, le motif pour lequel Jésus-Christ rend Marie dispensatrice de toutes ses grâces. Voilà, dit S. Anselme, la raison qui oblige le Fils à établir sa Mère maîtresse de toutes ses faveurs; mais maîtresse si souveraine et si privilégiée, dit ce Père, que Jésus-Christ refuse quelquefois des demandes qui lui sont directement faites, et qu'il accorde quand on les lui fait par l'entremise de Marie: non pas en ce sens que la mère soit plus puissante que le Fils, ou que le Fils ait besoin de la mère pour agir, mais parce que ce Fils veut exécuter la résolution qu'il a prise de faire par elle des grâces à ses sujets, afin de leur apprendre qu'ils peuvent tout obtenir par son moyen: *Non quod potentior sit Maria, sed quia Deus eam sic decrevit honorare, ut sciant homines omnia per ipsam obtineri* (Serm. de laudibus Mariæ).

C'est pourquoi l'Eglise, convaincue de cette vérité, emploie toutes sortes de voies pour gagner son cœur, instituant des fêtes à sa gloire, érigeant des confréries, accordant de grandes indulgences à de pieuses sociétés, animant les fidèles à avoir recours à elle dans leurs besoins, leur inspirant une humble confiance en sa protection, passant elle-même une partie de l'année dans ses louanges, et n'oubliant rien de tout ce qui peut l'obliger à nous attirer les grâces de Jésus-Christ.

Avouons cependant, chrétiens, que l'Eglise ne croit point avoir de plus puissant moyen pour se faire écouter de la Mère de Jésus-Christ, que de lui renouveler la joie qu'elle reçut de la salutation de l'ange, et se servir ainsi utilement de la dévotion du rosaire. En effet, se ressouvenant que le discours de Gabriel fut autrefois assez puissant pour obtenir d'elle la source de toutes les grâces, et considérant que la vierge, doucement gagnée par les paroles de cet ange,

avait consenti à nous accorder Jésus-Christ, elle est persuadée que l'usage des mêmes paroles ne lui a été laissé que pour obtenir encore par elle toutes les grâces qui viennent de ce Dieu, comme de leur seul et vrai principe.

Hugues de Saint-Victor remarque que le Saint-Esprit ayant servi d'ombre à Marie, dans l'incarnation, Marie a dû, à son tour, servir d'ombre à l'Eglise, dans ses différents besoins. Ce fut le Saint-Esprit qui devint sa force et son asile dans le mystère d'un Dieu fait homme, et c'est Marie, pleine du Saint-Esprit, qui devient le refuge et le bras des confrères dans leurs combats: *Spiritus Sanctus adumbravit Mariam, quia Maria adumbrare debebat Ecclesiam*. C'est dans cette humble confiance qu'ils chantent ses louanges et qu'ils invoquent son secours avec cent cinquante Ave, Maria, à peu près comme David a publié la gloire de Dieu et imploré sa miséricorde, dans ses cent cinquante psaumes; en sorte que, comme ce saint roi chassait et, selon S. Basile de Séleucie, charmait les esprits malins, par le récit de ses psaumes: *Spiritum malum incantabat*, ces dévots confrères obtiennent de Jésus, par Marie, les grâces nécessaires pour ne pas succomber aux tentations du démon, quand ils sont armés du rosaire, et qu'ils le disent dévotement.

Qui pourrait rapporter ici tous les secours, tant visibles qu'invisibles, que l'Eglise a reçus par cette sainte et pieuse pratique? Elle était déchirée par une infinité de schismes et d'hérésies, sous Calixte II et Nicolas IV. Dieu tenait ses foudres en main, et était près de les lancer sur la plus grande partie du monde, si Dominique, avec ce puissant moyen, ne s'était opposé, comme Moïse et Aaron, à ses redoutables vengeances; et l'Eglise est tellement convaincue du pouvoir de cette dévotion, qu'elle en reçoit très-souvent de sensibles preuves dans les orages et les fâcheuses extrémités où elle se trouve.

Vous savez que le monde est une mer orageuse, et que l'Eglise, comme un vaisseau agité des flots, est dans une continuelle tourmente. Mais que croyez-vous qu'elle fasse au milieu de tant de périls dont elle est environnée? Elle se sert du conseil salutaire de S. Bernard, elle regarde Marie comme un astre favorable, qui doit la conduire au port, elle pense à elle avec l'ange Gabriel, elle l'invoque avec les paroles de ce bienheureux esprit, et, par cet innocent artifice, elle se met à couvert de toutes sortes d'écueils et de tempêtes: *In periculis, in angustis, in rebus dubiis, respice stellam, Mariam cum Angelo cogita. Mariam cum Angelo invoca*.

Si ses enfants, à l'heure de la mort, sont frappés d'une juste crainte, soit à cause des péchés qu'ils ont commis, soit à cause de l'incertitude de leur sort futur, le rosaire ne leur procure-t-il pas le secours de Marie dans cet instant décisif de leur éternité, et n'en reçoivent-ils pas la protection qu'ils lui ont

tant de fois demandée dans ce triste moment ?
et in hora mortis nostræ.

S'il y en a qui, par leurs infirmités, ne peuvent satisfaire à leurs péchés en cette vie, et qui appréhendent de les expier plus rigoureusement en l'autre, le Rosaire ne leur attire-t-il pas les indulgences nécessaires pour éteindre les flammes du purgatoire ? Indulgences fondées sur les mérites de Marie et sur ce nombre presque infini d'actions pénales, qui, ne lui ayant pas servi à elle-même qui était innocente, ne trouvent leur usage que dans l'application qui nous en est faite ; indulgences fondées sur la miséricorde infinie de Jésus-Christ, qui, ayant plus que satisfait pour nos péchés, nous accorde de temps en temps des grâces abondantes et se relâche en notre faveur des droits de sa justice. Il y a des grâces qu'il accorde par un effet de sa bonté, dit S. Bonaventure, et il y en a qu'il accorde par un effet de sa magnificence et, comme il dit, de sa prodigalité. Il pèse et il compte les premières, mais il accorde avec une espèce de profusion et presque sans mesure les secondes ; et ce sont ces indulgences qui vous sont aujourd'hui données, mes chers confrères, et qui vous rendent par ce moyen si utile la dévotion du rosaire.

Vous dirai-je ici, et c'est encore un nouvel avantage de cette grande dévotion, vous dirai-je que quelque précieux que soient ces biens qu'elle vous procure, ils n'en sont pas pour cela plus rares ; que semblables à l'air et à la lumière, qui sont également nécessaires et communs, les trésors du rosaire nous sont aussi faciles à obtenir, qu'ils nous sont utiles ? Ils nous sont ouverts douze fois l'année ; ils se présentent tous les mois aux chrétiens, et il me semble que je ne puis mieux comparer ce rosaire, qu'à cet arbre dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui étant arrosé d'un torrent, c'est-à-dire des faveurs de Marie, porte chaque mois un fruit nouveau capable de nourrir l'Eglise : *Ex utraque parte fluminis lignum vite afferens fructus duodecim per menses singulos, reddens fructum suum.*

Que ceci, chrétiens, ne vous flatte pas trop, et ne soyez jamais si déraisonnables que de croire que le rosaire soit seul assez puissant pour vous procurer toutes ces grâces. Il faut n'avoir point de péché mortel pour recueillir les fruits des indulgences, et pratiquer de saintes actions pour profiter de l'intercession de la Vierge. Comment cela ne serait-il pas, mes frères, puisque la grâce même de Dieu ne fait pas tout, et qu'elle a besoin de la volonté de Paul pour le sauver : *Gratia Dei mecum* (I Cor., XV).

Je me crois d'autant plus obligé de vous donner cet avis, qu'une funeste expérience nous apprend tous les jours qu'il n'y a rien de si saint dont on n'abuse, rien de si ordinaire que de voir des gens qui prennent occasion du rosaire, du scapulaire et généralement de toutes les dévotions à la Vierge, pour mener une vie païenne, dans la pensée qu'ils ont, qu'étant agrégés dans une compa-

gnie de piété, ils sont à couvert, avec toute leur mauvaise vie, des dangers d'une malheureuse damnation. Confiance téméraire, fausse et funeste paix, qui d'un favorable instrument du salut des hommes fait le plus cruel sujet de leur perte !

Vous devez espérer toute sorte de secours de Marie, je l'avoue ; mais c'est à la même condition qu'elle imposa autrefois à ceux qui implorèrent son crédit aux noces de Cana : *Omnia quæcumque dixerit vobis servate et facite.* Je reçois vos prières, vous dit-elle, j'en ai parlé à mon Fils, mais faites tout ce qu'il vous dira, sans quoi tout mon pouvoir vous serait inutile. Obéissez donc au Fils pour vous rendre la Mère favorable, et portez le rosaire comme les chrétiens portaient, autrefois l'Evangile. Ils le portaient, cet Evangile, dans leur sein et dans leurs mains, dit saint Augustin ; dans leur sein, parce qu'ils l'aimaient ; dans leurs mains, parce qu'ils le pratiquaient. Qu'il en soit ainsi de vous, et, afin de vous attirer de favorables regards de Marie, faites que les yeux du Seigneur soient toujours appliqués sur vous. Il ne regarde que les justes, dit le roi-prophète : *Oculi Domini super justos*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, quoiqu'il regarde tous les hommes, ses yeux semblent particulièrement attachés sur les gens de bien, qui sont les véritables objets de ses complaisances.

Il y a de certains portraits où les yeux sont tellement disposés, que quoiqu'ils regardent tous ceux qui les voient, il semble cependant qu'ils ne regardent que vous. Mettez-vous à droite, mettez-vous à gauche, on dirait qu'ils vous suivent partout, et c'est de la sorte que David veut dire que les yeux de Dieu sont appliqués sur les justes pour les protéger, les aimer, les bénir et leur accorder toutes les grâces dont ils ont besoin. Vous en recevrez de grandes par le moyen du rosaire, si vous êtes dans de saintes dispositions. C'est une dévotion utile à l'Eglise, vous venez d'en être convaincus ; mais c'est encore une dévotion terrible à ses ennemis, c'est ce que je dois vous faire voir pour terminer, par cette troisième considération, tout mon discours.

III. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que la sainte Vierge a été terrible aux ennemis de Dieu : les premières victoires qu'elle a remportées sur eux sont plus anciennes que sa naissance ; et cette courageuse femme n'avait pas encore paru au monde, qu'elle brisait déjà la tête du serpent et du péché : *Et ipsa conteret caput tuum.*

Ses exploits ont suivi sa naissance comme ils l'avaient précédée ; elle n'a fait aucun pas dans la vie qu'elle n'ait marché sur les lions et sur les dragons, et cette Vierge qui, pleine de douceur, ne paraissait inspirer que du respect aux hommes, a toujours donné tant de terreur aux démons, qu'elle leur a paru plus redoutable qu'une armée rangée en bataille.

Or, bien loin que ce pouvoir de Marie soit diminué dans le ciel, il est certain que la

(Trente-cinq.)

gloire dont elle y est environnée la rend plus terrible que jamais à l'enfer ; jusque-là que l'Eglise lui attribue la ruine de toutes les hérésies et qu'elle la félicite publiquement de leur défaite : *Gaude, virgo Maria, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Quand j'ai cherché les raisons de cette victoire universelle que l'Eglise attribue à la sainte Vierge sur les schismes et les hérésies, j'ai cru qu'ayant réuni Dieu et l'homme dans son sein, elle devait travailler à toutes les réunions qui dépendent de cette première alliance ; qu'ayant coopéré à unir les deux natures de Jésus-Christ, il était juste qu'elle contribuât à l'unité des membres de l'Eglise, et que, pour y travailler efficacement, elle ruinât toutes les factions qui entreprennent de la diviser.

Quoi qu'il en soit, il faut demeurer d'accord que l'Eglise implore le secours de la sainte Vierge dans la naissance des hérésies, qu'elle lui rend des actions de grâce dans leur destruction, et que saint Cyrille a eu raison de lui mettre pour ce sujet le sceptre en main, et le diadème sur la tête. Sur ce principe, je ne vous demande pas que vous regardiez la ruine de l'hérésie albigeoise comme un effet extraordinaire de la puissance de Marie, mais que vous considériez le moyen dont l'illustre Dominique s'est autrefois servi pour la détruire.

Tertullien a judicieusement remarqué que la prière publique armait les chrétiens (*Tertul. in Apologetico*), qu'elle en formait des bataillons qui s'opposaient à Dieu et qui lui faisaient en quelque manière une sainte et agréable violence. Mais ajoutons que le Rosaire, plus heureux, assembla autrefois une armée, non pour s'opposer à Dieu, mais pour résister à ses ennemis ; que le grand Dominique eut ordre de la sainte Vierge de poser cette société comme un corps de garde autour de l'Eglise pour la défendre, et que ce secours, dont toute la force ne consistait que dans l'oraison, défit plus d'Albigeois que les faibles armes des princes chrétiens : *Super muros tuos Jerusalem, etc.*

Voulez-vous bien, messieurs, que je compare ce qui se passa en cette rencontre à ce que l'Ecriture nous apprend du combat de David avec les Philistins ? N'avez-vous jamais été surpris de voir ce jeune berger, qui ne maniait auparavant que la houlette, affronter un Goliath armé depuis les pieds jusqu'à la tête ? Encore s'il se présentait au combat avec des forces égales, encore s'il prenait l'épée de Saül, s'il souffrait qu'on lui mit son casque et sa cuirasse ; mais il refuse généreusement ces secours humains, et proteste que, n'étant point accoutumé à porter un si incommode fardeau, il n'a besoin que d'une fronde et de la protection de Dieu, pour renverser par terre cet insolent Philistin. Ce n'en est là que trop, dit saint Ambroise. Il vient sans armes au combat, il est vrai, mais il est armé de la toute-puissance de la divinité, et avec cet invisible secours il ne manquera jamais de remporter la victoire sur son

ennemi : *Quamvis inermis videatur, satis est gratia divinitatis armatus* (D. Ambr. serm. 88).

Vous qui avez vieilli sous le casque et la cuirasse, qu'une longue expérience a rendus habiles et heureux dans la profession des armes, qu'est-ce qu'un faible religieux armé d'un rosaire et un petit seigneur à la tête de quatorze cents hommes pour affronter une armée de cent mille hérétiques, conduite par un comte de Tolose et un roi d'Aragon ? Cependant ne désespérez pas de la victoire ; Dominique et Simon de Montfort sont suffisamment armés, puisqu'avec le Rosaire, comme David avec sa fronde, ils reçoivent de grands secours de Dieu et de la protection de la sainte Vierge : *Quamvis inermes videantur, satis sunt gratiâ divinitatis armati.*

Le rosaire n'a pas seulement remporté cette victoire sur les hérétiques, il a encore rendu Marie terrible aux infidèles, défendant l'Eglise dans les guerres étrangères aussi bien que dans les civiles ; la journée de Lépante, si célèbre par le petit nombre des vainqueurs et l'effrayable multitude des vaincus, étant une éternelle preuve de cette vérité. A mon égard, je ne puis vous dissimuler que je considère cette victoire remportée par le secours du Rosaire sur les mahométans comme un infaillible présage de leur ruine ; que je crois que cette dévotion achèvera de mettre le croissant sous les pieds de Marie : *Et luna sub pedibus ejus*, et que la paix des princes chrétiens est une voie qu'elle a déjà ouverte pour l'exécution de ce dessein. Car je ne doute pas que nous ne devions une grande partie du bonheur dont nous jouissons aux continuelles prières de cette société qui a, ce semble, obtenu de Marie le repos de l'Etat, avec les mêmes paroles que Gabriel en avait obtenu la paix du monde.

Cette pensée, madame, bien loin de diminuer l'obligation que nous avons de la paix à votre majesté, n'est capable que de l'augmenter. Car si nous sommes redevables de ce bien à la dévotion du rosaire, c'est parce que vous l'avez rendue glorieuse par votre héroïque piété, et que nous devons encore à vos prières une chose que nous ne croyions devoir qu'à vos conseils. Nous croyions que vous n'aviez adouci en notre faveur que les puissances de la terre, et nous nous apercevons que vous avez encore fléchi celles du ciel. Cette considération, madame, ne nous permet pas de laisser passer d'occasion sans vous ouvrir nos cœurs, et, quoique nous sachions que votre majesté, qui n'oublie jamais un bienfait à faire, l'oublie du moment qu'il est fait, elle me pardonnera néanmoins si je lui représente au nom de tous les bons Français, qu'ils seront éternellement reconnaissants des faveurs qu'ils ont reçues d'elle. Continuez donc, madame, à en répandre tous les jours de nouvelles sur ce royaume, qui vous rendent encore plus grande devant Dieu dans l'éternité, que vous ne l'êtes devant les hommes dans le temps ; c'est ce que je vous souhaite, au nom, etc. Amen.

PANEGRYRIQUE.

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Duxerunt eum ut crucifigerent.

Ils l'emmenèrent pour l'attacher à la croix (S. Matth., chap. XXVII).

Vous voyez bien, messieurs, que ces paroles ont été d'abord employées pour nous expliquer la consommation des opprobres de Jésus-Christ, et l'Évangéliste qui me les a fournies ne pouvait nous faire mieux concevoir la mort honteuse d'un Dieu, qu'en nous apprenant que des soldats, se jetant avec fureur sur sa personne, l'avaient attaché à un douloureux gibet.

Mais ne vous étonnez-vous point que j'emploie aujourd'hui les mêmes paroles, pour servir de fondement à la gloire de François d'Assise, et ne trouvez-vous pas étrange que ce qui a fait la dernière honte du Maître, puisse jamais établir le plus grand honneur du disciple ? Non, sans doute, puisque vous savez l'admirable changement que Jésus-Christ lui-même a fait de son supplice ; changement si prodigieux que la croix est devenue la terreur des démons, la force des nations, le triomphe des rois ; changement si honorable qu'on croirait faire honneur à un criminel que de le crucifier : *Putatum est quod reus honoraretur, si crucifigeretur*, et que les plus grands hommes ont fait leur unique gloire de ce supplice ; changement si saint et si illustre, que les martyrs qui l'ont souffert passent pour les plus grands héros de l'Eglise, et que l'apôtre saint Paul n'a infiniment estimé ses souffrances qu'à cause qu'elles le crucifiaient avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci*.

Je ne puis donc rien dire aujourd'hui de plus avantageux pour votre admirable Père, et, si du haut du ciel où il règne avec le Fils de Dieu, il est sensible à quelque honneur que nous lui rendions ici-bas, ce n'est qu'à la gloire que nous lui donnons d'avoir été attaché à sa croix par toutes ces vertus évangéliques, qui l'ont conduit au même supplice où les bourreaux avaient traîné son Maître : *Duxerunt eum ut crucifigerent*.

Il est vrai que quelque impression que cette croix ait faite sur François d'Assise, elle a été incomparablement moindre que celle qu'elle fit sur Marie pendant le triste spectacle du Calvaire ; et il me semble que ce n'est qu'avec cette respectueuse précaution que nous pouvons implorer aujourd'hui son assistance ; et lui dire avec l'ange : *Ave, Maria*.

Rien n'est mieux établi dans l'Écriture et chez les Pères que ce grand principe sur lequel ils se fondent que la croix est tellement la fin naturelle de la religion chrétienne, que si nous laissons agir l'Évangile sur nous, elle nous crucifierait tous invisiblement avec ses austères maximes, comme avec autant de clous et de douloureuses pointes. En effet, qu'est-ce que la cruauté des Juifs a fait sur la personne de Jésus-Christ pour le crucifier, que la morale de l'Évangile ne soit

prêt à renouveler à toute heure sur les chrétiens ?

La cruauté couvrit de soufflets l'auguste face de Jésus-Christ, et l'Évangile ne nous fait-il pas tendre nos joues à tous ceux qui voudront nous frapper ? *Si quis te percusserit in dexteram maxillam, præbe illi et alteram*. La cruauté dépouilla Jésus-Christ de ses vêtements, et l'Évangile ne nous dit-il pas d'abandonner notre manteau à celui qui aurait déjà pris notre robe ? *Ei qui vult tunicam tuam tollere dimitte ei et pallium*. La cruauté chargea Jésus-Christ de calomnies, de malédictions, de faux témoignages, et l'Évangile ne veut-il pas que les chrétiens se réjouissent de souffrir de pareils outrages ? *Cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, omne malum adversum vos mentientes, gaudete et exultate*. La cruauté accabla le Sauveur du monde sous le pesant fardeau d'une croix, et l'Évangile ne nous condamne-t-il pas à porter aussi la nôtre après lui, quelque lourde qu'elle puisse être ? *Tollat crucem suam et sequatur me*. La rage des soldats attacha les pieds et les mains du Fils de Dieu avec des clous ; mais l'Évangile nous traite-t-il moins rigoureusement, quand il nous commande de couper plutôt nos pieds que de souffrir qu'ils nous conduisent à de dangereuses occasions, et de retrancher nos mains plutôt qu'elles se portent à des actions criminelles ? Les bourreaux abreuvèrent de vinaigre et de fiel la bouche du Fils de Dieu ; mais la religion ne nous engage-t-elle pas à de rigoureuses abstinences, et ne nous défend-elle par l'usage trop délicat des viandes ? Enfin, une cruelle lance perça le cœur de Jésus-Christ ; mais l'Évangile n'est pas plus pitoyable pour les nôtres, quand il en arrache les passions et qu'il en étouffe les mauvais désirs.

Mais, hélas ! cette fin a beau être propre et naturelle à la religion chrétienne, il y a peu de chrétiens qui se la proposent, et il semble que Dieu ait suscité exprès François d'Assise dans son siècle, pour laisser en sa personne une parfaite image de son Fils crucifié. Vous en demeurerez d'accord, si vous remarquez que tout ce que les soldats entreprirent pour crucifier Jésus-Christ se peut réduire à trois choses. Ils le dépouillèrent de ses vêtements : *Exuerunt* ; ils se raillèrent outrageusement de lui : *Illuserunt* ; enfin, ils lui percèrent les pieds et les mains et l'attachèrent à la croix : *Crucifixerunt*.

Or, je trouve que l'Évangile en a autant fait sur la personne de François d'Assise, par trois vertus évangéliques qui l'ont crucifié à leur tour : *Duxerunt eum ut crucifigerent*. La pauvreté l'a dépouillé, la pénitence l'a déshonoré, la charité l'a percé et couvert de plaies : ce sont les trois parties de ce discours.

I. — Comme, dans la religion chrétienne, tous les riches ne sont pas criminels, puisqu'il y en a plusieurs dont le bien est le juste partage de leur naissance, ou le fruit légitime de leur travail, aussi tous les pauvres ne sont pas saints, puisqu'il ne s'en voit que

trop dont la condition, étant le pur ouvrage de la nécessité, n'est pas celui de leur choix, ni, par conséquent, de leur vertu.

Nous pourrions faire, à l'égard des pauvres, la même distinction que Jésus-Christ, dans l'Evangile, a faite des eunuques. Il y a des pauvres qui naissent tels, et qui ayant apporté au monde la nudité avec eux, la conservent toute leur vie. Il y en a qui le deviennent par l'usurpation des riches, ou par la violence de leurs ennemis, et enfin il s'en trouve qui se réduisent eux-mêmes à cet état pour le royaume des cieux. C'est-à-dire, pour m'expliquer avec le savant Pierre de Blois, que la nature a dépouillé les premiers; l'iniquité, les seconds; la religion, les troisièmes.

Vous jugez bien que ces derniers, étant les seuls dont la condition soit libre par elle-même et la fin noble, sont aussi ceux qu'on doit particulièrement estimer. C'est à ce haut point de perfection que Salomon, avec toute sa sagesse, n'avait pas atteint, lorsqu'il demandait à Dieu un milieu entre la pauvreté et les richesses. Il n'appartenait qu'à l'Evangile d'aller plus loin, et d'ordonner que pour être parfait il ne fallait rien retenir de ce que la naissance ou l'industrie avaient acquis. Depuis que nous adorons un Dieu dépouillé et nu sur une croix pour notre salut, il n'y a plus que de l'honneur à marcher nu après lui. Que les autres, dit saint Jérôme, cherchent tant qu'ils voudront des motifs du détachement où ils paraissent être de leurs biens; que les uns embrassent la pauvreté comme l'asile de toutes les vertus; les autres, comme l'amie des sciences; d'autres même, comme l'occasion de leur repos; pour moi je ne veux point d'autre motif à mon dépouillement que celui de Jésus-Christ : *Nudum Christum nudus sequere* (D. Hieron., *Epist. ad Heliodorum*). Il est né dans une crèche; il a, pendant sa vie, envié aux bêtes le couvert qu'il leur avait disputé à sa naissance, il a expiré nu sur une croix; quelle apparence que la condition de l'esclave fût plus avantageuse et plus commode que celle de son souverain ? *Una mihi sufficit ratio : nudatus est Christus, nolo vestiri, ne commodior dicatur conditio servi quam domini.*

Ce fut par un aussi saint motif que le grand François d'Assise se dépouilla de toutes choses. La Providence, qui le destinait à marcher sur les pas de Jésus-Christ, voulut qu'il naquît comme lui dans une étable, et l'on pouvait, dès ce commencement de sa vie, conjecturer quelle en serait la suite par un amour extrême de cette pauvreté qu'il regarderait comme sa mère.

Un ancien a dit que personne ne pouvait jamais vivre aussi pauvre qu'il était né : *Nemo tam pauper vivit quam natus est*; mais qui doute que cette parole n'ait été démentie par notre saint ? Il est né comme Jésus-Christ dans une étable sur un peu de paille; mais il n'a jamais voulu ni vivre avec plus de délicatesse et d'abondance, ni mourir avec plus de pompe et de gloire.

Le premier usage de sa liberté fut de renoncer à ses biens; le premier conseil de l'Evangile qu'il pratiqua fut de s'interdire la possession des choses les plus nécessaires; et il parut bien que les austères maximes de l'Evangile étaient déjà profondément gravées dans son cœur lorsque son père, offensé de ses aumônes excessives, le conduisit devant son évêque et l'obligea de renoncer solennellement à sa succession. Quelle fut pour lors la joie de ce pauvre évangélique qu'on accusait d'une sainte dissipation, et avec quel plaisir ne quitta-t-il pas même les habits qu'il tenait de son père, pour s'abandonner entièrement à la providence et pouvoir dire avec plus de justice que David : *Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris sous sa protection.*

Car remarquez, je vous prie, que la perfection de la pauvreté évangélique consiste précisément en deux choses : à ne se rien réserver des biens de la terre, et à n'attendre que ceux du ciel. N'avez-vous jamais ouï parler de ce que fait la nacre au milieu de la mer ? Les naturalistes nous font croire que ce poisson refuse pour sa nourriture tout l'eau salée qui l'environne, et que, préférant une goutte de rosée à l'élément entier où il est né, il ne s'ouvre qu'à ces bénignes influences du ciel. Aussi ce poisson mérite-t-il seul entre les autres de concevoir les perles dans son sein. Et voilà une véritable image de la pauvreté évangélique, pauvreté qui, méprisant tous les biens du siècle, se met en état de s'enrichir de Dieu même, et qui, dépouillant un homme par un détachement universel, sait, comme dit saint Bernard, le revêtir du souverain bien par une heureuse et entière confiance. (*Bern., serm. in Festo omn. Sanct.*).

Ne vous imaginez pas cependant que ces deux sentiments de la pauvreté évangélique soient également purs dans tous ceux qui la professent. Si l'on voit des chrétiens qui sont pauvres en effet, ils peuvent être riches en désirs; si l'on en voit de pauvres en désirs, ils sont riches en effet; et, s'il y en a quelques-uns de pauvres en effet et en désirs, ils sont presque toujours riches en commun, n'y ayant rien de plus rare que de trouver des âmes assez dégagées de la terre pour ne plus rien attendre que de celui qui nourrit les oiseaux et blanchit les lis.

C'est pourquoi saint Augustin dit qu'il est très-difficile de trouver un pauvre qui ait absolument quitté le siècle, et un pupille qui, marchant sur les traces de Jésus-Christ, mette uniquement son espérance en Dieu (*Aug., Enarr. in Psal. 10*). Car 1^o, pour le trouver tel que je vous le dépeins, il faudrait le trouver conforme à Jésus-Christ, et la pauvreté de Jésus-Christ est inimitable. Voyez combien il était riche dans le sein de son Père ? Non-seulement toutes choses étaient à lui : *Il avait créé toutes choses*; mais voyez aussi combien ce Dieu riche est devenu pauvre dans le sein de sa mère ! *Il s'est fait chair*, dit saint Jean, c'est-à-dire que l'Eternel est conçu dans le sein d'une Vierge, et que l'im-

mense s'est renfermée dans les entrailles d'une femme : quelle pauvreté ! s'écrie saint Augustin : *Concipitur in utero Virginis, includitur visceribus matris, o paupertas !* C'est-à-dire que le Tout-Puissant naît dans une étable, qu'étant environné de langes, on le couche dans une crèche : *In angusto diversorio nascitur, pannis involutus in præsepio ponitur, o paupertas (D. Aug., ibid.)* ! que le Créateur du ciel et de la terre, après avoir passé par toutes les infirmités de l'enfance et des âges suivants, a été battu de verges, couronné d'épines, chargé d'opprobres, percé d'une lance et attaché tout nu sur une croix : encore un coup, quelle pauvreté ! et peut-on jamais en rencontrer une semblable ? *Omnium conditor fugit, nutritur, crescit, tolerat ætatem, flagellatur, illudatur, suspenditur, perforatur, o paupertas !*

En second lieu, pour trouver ce parfait pauvre évangélique, il faudrait le trouver comme Melchisédech, *sans père et sans mère*, c'est-à-dire sans secours, sans consolation, sans appui ; en sorte que, suivant à la lettre le conseil de Jésus-Christ : *Patrem nolite vocare vobis super terram*, il n'appelât pas père son père même. Or, où trouverons-nous dans le monde un pauvre de cette espèce ? Vous le cherchiez, grand Augustin ; mais le siècle de François l'a vu naître, et avant lui il n'y eut jamais de pauvreté plus entière.

Il est à la vérité impossible qu'un homme pour se faire pauvre quitte tout ce qu'a pu quitter un Dieu. Mais si pour être cru tel, il suffit de quitter tout ce que l'on possède et tout ce que l'on peut désirer, qui refuserait cette qualité à François, quand on lui voit non-seulement distribuer tout ce qu'il a, mais renoncer même à tout ce qu'il peut prétendre ; quand il ne regarde que Dieu seul dans ses besoins, qu'il refuse tous les secours de son père temporel, et que, selon les excellentes paroles qu'il avait toujours à la bouche, il se réserve à trouver toutes choses en son Dieu : *Deus meus et omnia* ?

Qu'il avait raison de parler de la sorte, et de se contenter de Dieu seul pour son partage ! Il quittait toutes choses pour Dieu, mais il les retrouvait aussi plus avantageusement en Dieu. *Je suis moi seul votre partage, votre champ, vos vignes, vos olives, et sans que vous mettiez votre main au travail, je vous rapporterai tous ces fruits par moi-même*, disait autrefois Dieu à son peuple. François d'Assise le reconnut par sa propre expérience, et quoiqu'il n'ait jamais embrassé la pauvreté évangélique dans l'espérance que le Seigneur le dédommagerait de son dépouillement, cependant ne possédant Dieu que pour Dieu, il a tout retrouvé en lui, et est demeuré le maître de tous les autres biens qu'il renferme : *Deus meus et omnia*.

Gens du monde, qui nourrissez dans vos cœurs d'insatiables désirs de conserver ou d'augmenter vos biens, que vous êtes injustes et aveugles même dans vos desseins ? L'abondance que vous recherchez avec tant de passion, ne se trouve qu'en Dieu ; et, à moins que vous ne le preniez comme Fran-

çois pour votre unique héritage, vous demeurerez toute votre vie dans une honteuse et criminelle indigence. Cependant qui de vous est dans cette sainte disposition, et qu'il est rare, dit saint Ambroise, de trouver des gens qui, n'ayant rien de commun avec le monde, puissent dire à Dieu : Seigneur, vous êtes seul mon partage ? *Quam rarus est qui possit dicere : Portio mea, Domine ? quam rarus est qui nihil cum seculo habeat commune ?* (D. Amb., in Psal. CXVIII.) Mais, si cela est, que deviendra donc cette étrange parole de Jésus-Christ : qu'on ne peut être son disciple à moins qu'on ne renonce à tout ce que l'on possède ?

Je sais ce que vous allez me répondre ; car vous n'êtes que trop savants et trop subtiles dans cette distinction, que ce n'est pas tant un renoncement extérieur que Dieu vous demande qu'un détachement de cœur ; que pourvu que vous n'aimiez pas vos richesses, vous pouvez les avoir entre les mains, et qu'une pauvreté volontaire l'emporte tellement sur la réelle, qu'en vain saint François aurait tout quitté en effet, s'il ne s'en était détaché d'affection et de désirs.

Vous avez raison, messieurs, mais sachez-vous bien à quelles conditions l'Evangile exige de vous ce détachement intérieur ? Les voici en trois mots. C'est d'acquérir du bien non-seulement sans injustice, mais encore sans avidité ; c'est de le posséder sans orgueil et sans abus, et enfin, c'est de le perdre sans chagrin, ou par l'aumône, ou par d'autres dispositions de la providence. De bonne foi, vous assujettissez-vous à toutes ces conditions ? Si par malheur vous perdez une petite partie de vos biens, souffrez-vous cette perte sans murmurer ; et quand même on vous fait rendre ce que vous possédez injustement, ne vous plaignez-vous pas qu'on vous vole ? Quelle inquiétude, quel chagrin, quel désespoir, quand on voit ses mesures rompues, ses injustices dévoilées, une affaire qui prend un mauvais train, un procès dont on n'attend qu'une triste issue ? Marque, dit saint Augustin, d'un secret et opiniâtre attachement, d'une avidité criminelle, et d'une ferme résolution de ne vouloir pas perdre ce que l'on possède ; marque que c'est plutôt une peau que l'on vous arrache, qu'un habit dont on vous dépouille : *Ut cutis a carne distrahitur, non ut vestis depouitur*.

Il faudrait n'avoir nulle connaissance du monde pour ne pas connaître la grande et presque insurmontable difficulté qu'il y a de posséder des richesses sans attachement, ou sans en faire un mauvais usage ; et c'est dans cette vue que le Saint-Esprit avertit les riches non-seulement de pleurer, mais de hurler comme des bêtes sur leur malheur : *Plorate ululantes*. C'est dans cette vue que Jésus-Christ a regardé le salut des riches comme impossible, et qu'il a dit qu'il leur était autant difficile d'entrer dans le ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. La raison qu'en apporte saint Grégoire est convaincante. C'est que les riches-

ses ôtent d'elles-mêmes à un homme la paix et le repos qui lui sont nécessaires pour travailler à son salut. Attaché aux biens de cette vie, il méprise naturellement ceux de l'autre; et, espérant tout de l'or et de l'argent qu'il tient entre ses mains, il s'en fait une divinité qu'il adore : *Rarum est ut qui aurum possidet, ad requiem tendat, dum per semetipsam Veritas dicit : Difficile qui pecunias habent intrabunt in regnum celorum. Nam qui multiplicandis divitiis inhiant, quæ alterius vitæ gaudia sperant* (D. Greg., lib. IV Moral.) ?

Que vous êtes heureuses, mes chères sœurs, de vous voir délivrées de ce danger ? Quelles actions de grâces devez-vous rendre à Dieu, d'avoir absolument rejeté toutes les consolations des créatures, pour mettre votre unique espérance dans le Créateur, de n'être plus, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques, appuyées que sur votre bien-aimé, qui seul fait votre abondance et votre partage. Qu'un infidèle cherche des richesses, je ne m'en étonne pas, dit saint Bernard, il vit comme une bête, et ne connaît pas le vrai Dieu. Qu'un Juif s'y attache, je ne m'en étonne pas non plus ; on lui avait promis une terre d'où découlent le miel et le lait ; mais avec quelle témérité un chrétien, et principalement une âme consacrée à Dieu rechercherait-elle des biens périssables, après que Jésus-Christ a déclaré dans son Évangile : Bienheureux ceux qui sont pauvres : *Quærat divitias paganus qui sine Deo vivit ; quærat Judæus qui terrenas possessiones accepit ; sed qua fronte, magis autem qua mente Christianus divitias quærit postquam Christus beatos esse pauperes prædicavit* (D. Bern., serm. 1 in festum omnium sanctorum).

François d'Assise le fut en toute manière. Pauvre dans sa naissance, il vient au monde dans une étable ; pauvre dans sa vie, il renonce généralement à ce qu'il peut avoir ; pauvre dans ses habits, il se dépouille de ceux de sa maison paternelle, pour n'avoir qu'un sac et un cilice ; pauvre dans sa demeure, il n'a qu'une cabane empruntée qui ressemble plus à un tombeau qu'à une cellule ; pauvre en toutes choses comme Jésus-Christ, dont saint Chrysostome nous a fait un excellent portrait quand il l'a considéré naissant dans une étable, attaqué de la faim dans le désert, accompagné de pauvres dans sa solitude et dans ses voyages, mourant nu et pauvre sur une croix : *Nascitur in præsepio, famet in deserto, pauperibus stipatur, nudus in cruce moritur*. N'est-ce pas là, en effet, l'état de François d'Assise, qui vient au monde dans une étable, qui vit dans un jeûne et une indigence continuelle, qui n'aime que la compagnie des pauvres, qui meurt nu sur des ais mal rangés, comme sur une croix ?

Ce n'est là néanmoins que le premier pas qu'il a fait pour y aller : *Duxerunt eum ut crucifigerent*. La pénitence lui en a fait faire un second qui ne l'a pas moins rendu semblable à Jésus-Christ crucifié : en voulez-vous savoir le secret ? C'est qu'elle lui a attiré

toutes les railleries et les mépris du monde que les soldats attirèrent à Jésus-Christ : *Illuserunt*, comme vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Il faudrait que les saints ne fussent pas disciples de Jésus-Christ pour être estimés et honorés du monde. Cet irréconciliable ennemi du Fils de Dieu ne le reconnaît jamais dans ses membres qu'il ne le persécute encore par sa haine ou par son mépris ; et il n'y a point de chrétien qui recevant sur soi les injures que le siècle corrompu ne saurait plus porter sur son maître, ne puisse s'écrier de joie avec saint Bernard, qu'il lui est avantageux de ce que Dieu se serve de lui comme d'un bouclier contre ses plus redoutables ennemis : *Bonum est mihi, si dignetur Deus me uti pro clypeo*.

Que ce cruel adversaire a d'insolence et d'impiété, pour mépriser de la sorte les plus grands saints ? Tantôt il se rit de leur foi, et ne pouvant concevoir l'invisible grandeur des mystères qu'ils adorent, il appelle leur créance un scandale et leur prédication une folie : *Judeis scandalum, gentibus stultitiam*. Tantôt il se moque de leur prière et de leur recueillement. Les chrétiens, dit-il chez Tertullien (*Tertul. in Apolog.*), sont de nouvelles espèces de monstres et des hommes faits tout autrement que les autres. Ils s'assemblent la nuit dans des cavernes, attachés à de ridicules superstitions, ou à de dange-reux enchanteurs. Tantôt il se raille de leur solitude, et ne considérant pas le service qu'ils peuvent rendre à l'État dans cette vie obscure et retirée, il les traite de fous à cause de Jésus-Christ, *Nos stulti propter Christum* ou du moins les rejette et les bannit de la société, comme lui étant absolument inutiles.

L'apôtre saint Paul nous a divinement expliqué en une seule parole ce rebut que les saints reçoivent du monde, en disant qu'ils en sont devenus comme les balayures et les ordures : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc*. La nature fait tous ses efforts pour chasser du corps humain ce qui s'y trouve de superflu ; la mer de même ne manque jamais de se décharger, par le mouvement de ses vagues, de ce qui lui est étranger et de le jeter sur le rivage. Or, c'est par ces deux mystérieuses allusions que saint Paul exprime le rebut que le monde fait des saints : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*. Ce monde ingrat et impie ne juge pas dignes de lui les saints, quoique, comme ajoute le même apôtre, ce soit des saints que le monde n'est pas digne ; les saints l'honoreraient et le sanctifieraient, et, par un horrible renversement de choses, quand ces saints entreprennent de le sanctifier et de l'honorer par leur présence, il les dés-honore.

Il n'est pas fort difficile de comprendre le principal motif de cette aversion et de ce mépris. Il y a, dit Salvien, deux choses dans la corruption du monde ; sa malice et sa délicatesse. Comme il consiste tout en ma-

lice, il arrive que les gens de bien ne peuvent y trouver aucune place; et comme malgré sa malice il veut vivre dans la délicatesse et dans l'impénitence, il arrive aussi que ceux qui y mènent une vie austère et pénitente sont les principaux objets de ses railleries et de sa haine. A cause de sa malice, ceux qui y vivent sont méchants, et, à cause de sa délicatesse et de son impénitence, ceux qui ne sont pas méchants y sont raillés et persécutés. Embrasse-t-on le parti de la religion et se soumet-on aux dures lois de la pénitence? Dès là, dit Salvien, on cesse d'être estimé dans le monde; et à peine a-t-on changé d'habit, qu'on change de réputation et d'honneur: *Cum mundus totus in malo esse dicitur, boni locum habere non possunt. Si quidem ita totum iniquitatibus plenum est, ut aut mali sint qui sunt, aut qui boni sunt, malorum persecutione cruciuntur. Si fuerit quis sublimis, fit despiciabilis. Si fuerit totus honoris, fit totus injuriæ. Si honoratior quâvisquam religioni se applicuerit, illico honoratus esse desistit, et ubi mutaverit vestem, mutat protinus dignitatem* (Salv., lib. IV de *Gubern. Dei*).

Comme il serait très-difficile de trouver dans le monde une pénitence plus austère, une vie plus sainte que celle de François d'Assise, il ne faut pas s'étonner si ces deux circonstances directement opposées à la malice et à la délicatesse du siècle, lui ont attiré ses plus sanglants mépris. Les mondains et les pénitents se moquent des uns et des autres tour à tour, disait autrefois saint Jérôme (*D. Hieron. epist. ad Bonasum.*) Vous vous moquez de mes jeûnes et de mes mortifications, et je me raille de vos plaisirs et de vos ivrogneries; vous blâmez la pauvreté et la simplicité de ces habits, et moi je trouve votre luxe ridicule et extravagant? Qui de nous a plus de raison? Ce sera Dieu qui nous jugera; mais surtout j'ai sur vous l'avantage que je tâche d'imiter Jésus-Christ, au lieu que vous vous efforcez de le combattre.

François, animé du même esprit, attaqua donc le monde par sa pénitence, résolu d'en essuyer avec joie tous les mépris. Il l'attaqua dans sa pauvreté, en se dépouillant de ses biens, comme d'une charge non-seulement inutile, mais dangereuse. Il l'attaqua dans ses honneurs et dans ses plaisirs, en leur préférant les épines et la croix de Jésus-Christ. Il l'attaqua dans sa criminelle délicatesse, en se revêtant d'un habit qui avait plus l'air d'un cilice que d'un vêtement, en couchant sur la terre et ne vivant que de légumes.

Mais que ne fit-il pas surtout pour se moquer de l'orgueil du monde, lorsqu'il voulut qu'un de ses religieux le traînât par les rues la corde au cou, comme un malfaiteur, qu'il lui marchât sur le ventre, et que pour imiter Jésus-Christ qui, selon Tertullien, avait pris plaisir à sacrifier sa gloire, *Contumeliosus sibi ipsi*, il voulut aussi être injurieux à sa propre personne?

Que le monde fut rigoureusement con-

damné par une pénitence si humiliante, et si affreux! Quelle devait être sa rage, de voir un seul homme se moquer si ouvertement de ses maximes, mépriser ses plaisirs, insulter à ses divertissements, décrier son faste et sa pompe! Mais aussi avec quelle maligne résolution ne fit-il pas tous ses efforts pour s'en venger?

Saint Luc nous apprend, dans les Actes, que dès que les Ephésiens surent que les apôtres méprisaient leur déesse, et qu'ils voulaient détruire un culte qui était si ancien parmi eux, ils s'écrièrent de fureur: Vive la grande Diane des Ephésiens: *magna Diana Ephesiorum*, et qu'armés de pierres ils tuèrent ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, pour chasser ces ennemis de leur superstition.

Le monde traita presque avec un pareil outrage le pauvre et humble François. Comme il avait entrepris, par sa pénitence et par celle de ses enfants, de renverser les divinités profanes qu'il avait de tout temps adorées, il ne le voyait presque jamais qu'il n'excitât des huées publiques et des séditions populaires contre lui, le faisant passer pour un insensé, le chargeant d'injures dans les rues, couvrant ses disciples de plaies mortelles, renouvelant contre lui les indignités qu'il avait autrefois exercées contre Jésus-Christ, et le préparant insensiblement, comme son maître, à la croix, *Et illudebant ei*.

Quand le prophète parle des pécheurs qui vivent dans la corruption du monde, il dit qu'il n'y a point d'outrage dont ils ne s'avisent pour déshonorer les saints et les mortifier: *Considerat peccator justum, et querit mortificare eum*. En effet, apprenez de Tertullien l'estime que le monde faisait d'un serviteur de Jésus-Christ dans les premiers siècles: *Christianum hominem omnium scelerum reum, deorum, imperatorum, regum, morum, nature totius inimicum existimat*. Il le regardait comme un homme coupable de tous les crimes, ennemi des dieux, des empereurs, des bonnes mœurs, des lois, en un mot, de toute la nature.

Dans la paix de l'Eglise, ce même monde n'a traité guère plus favorablement ceux qui menaient une vie pénitente et évangélique; il a quelquefois fait sortir sur eux des villes entières; on l'a mille fois vu se moquer en troupe de la pauvreté de leurs habits, de la modestie de leur visage, inciter les enfants à les accabler de boue et de pierres, jusqu'à ce que Salvien nous apprend que ces injures étaient, de son temps, si fréquentes dans Carthage, que les serviteurs de Dieu n'osaient presque paraître dans les rues: *In plateis et compitis apparere Dei servos sine contumelia et horrore vix licet*.

François d'Assise, vous ne l'éprouvâtes que trop; et ce qui me surprend encore davantage, est que ce monde, ennemi de votre pénitence, ait entrepris de vous rendre méprisable au vicairé même de Jésus-Christ. Chose étrange! la première fois que François se présenta au pape, l'austérité de son

habit et la rigueur de sa règle le rebutèrent ; et si, dans un songe miraculeux, il n'avait été averti du service que ce pauvre évangélique rendait à l'Eglise, il l'aurait effectivement renvoyé avec honte.

Qui voudrait, mes freres, être pénitent à ce prix, suivre Jésus-Christ crucifié au travers de tant d'affronts et de tant d'outrages ? J'en vois bien qui, sans être dans le cloître, désapprouvent les maximes du monde, qui, bien loin de se laisser aller à ses désordres, voudraient les corriger, et qui, pour m'expliquer avec saint Paul, seraient prêts à se crucifier le monde. Mais en trouve-t-on beaucoup qui, comme François, veulent achever l'oracle de l'apôtre, qui non-seulement se crucifient le monde, mais qui se crucifient eux-mêmes au monde ? Distinguez bien, je vous prie, ces deux choses avec saint Grégoire pape, qui nous les explique par une excellente comparaison.

Tandis qu'un homme est vivant dans la mer, cet élément le souffre, parce qu'il ne lui est point encore étranger ; mais dès qu'il est mort, la mer le jette hors de son sein et le pousse sur le rivage. Il en est de même d'un chrétien à l'égard du monde. Le monde le souffre-t-il, le reçoit-il dans ses divertissements et dans ses compagnies ? il est certain qu'il est encore vivant, et que la pénitence ne l'a pas encore fait entièrement mourir. Mais ce monde, choqué de ses austères et humilantes vertus, le jette-t-il hors de son sein, le traite-t-il de ridicule et d'insensé ? c'est une marque qu'il y est mort entièrement, qu'ils se crucifient tous deux tour à tour, qu'ils se rebutent l'un l'autre et se font une immortelle guerre.

Oserai-je vous dire ici, messieurs, que ce doit être là quelquefois votre état ; qu'en de certaines rencontres vous devez tellement combattre les maximes corrompues du monde, que vous lui deveniez même ridicule ? car n'est-ce pas ce qu'entendait l'apôtre, quand il disait que *si quelqu'un d'entre vous passe pour sage dans le siècle, il faut qu'il y paraisse comme un fou, pour devenir sage aux yeux de Dieu ? Si quis inter vos sapiens videtur in seculo, stultus fiat ut sit sapiens ?* D'où vient donc que vous en recherchez les approbations et les louanges ? d'où vient qu'un respect humain et une raillerie vous font souvent quitter le parti de la vertu, et que vous sacrifiez si lâchement à un applaudissement bizarre et ridicule les intérêts de Dieu et de votre conscience ? Il vous suffit, ce vous semble, de ne vous pas corrompre dans le monde, sans entreprendre de vouloir le corriger aux dépens de votre honneur ; et vous aimez mieux le laisser tel qu'il est que de vous attirer, par une conduite opposée à la sienne, sa haine ou son mépris. Cependant, ce n'est pas seulement pour François d'Assise, mais pour vous, que saint Paul a parlé, quand il a dit : Si quelqu'un de vous passe pour sage dans le siècle, il faut qu'il y paraisse comme un fou, pour devenir sage aux yeux de Dieu. Mais abandonnons cette réflexion pour finir

en peu de mots notre panégyrique. Vous avez vu François d'Assise dépouillé par la pauvreté et déshonoré par la pénitence ; admirez-le à présent chargé de plaies, et attaché à la croix par sa charité : *Duxerunt eum ut crucifigerent*. C'est le sujet de mon dernier point.

III. — Si nous en croyons l'Ange de l'Ecole, saint Thomas, et avant lui Richard de Saint-Victor (*Tractatu de Gradibus violentæ charitatis*), la charité ne croit presque jamais et ne devient excessive dans une âme, qu'elle ne la blesse non-seulement intérieurement par de douces langueurs, mais encore extérieurement dans le corps, par des altérations sensibles. L'épouse n'est pas plutôt charmée des beautés de son époux, qu'elle avoue qu'elle languit d'amour ; et, selon la version des Septante, que la charité l'a blessée : *Vulnerata charitate ego sum*. A peine les saints se sont, à son exemple, consacrés à Jésus-Christ, qu'ils cherchent à souffrir, non-seulement dans leurs âmes, mais encore dans leurs corps. Souvent ni le monde, ni les bourreaux n'ont pas assez de supplices à leur gré ; et comme si le Dieu qu'ils servent aimait à voir couler leur sang, ils cherchent toutes les occasions de le répandre pour le satisfaire.

Votre illustre patriarche, mes chères sœurs, nous en a fourni un admirable exemple. A peine eut-il renoncé au monde pour se donner à Jésus-Christ, que le désir de se crucifier avec lui le porta à inventer mille différents supplices pour se punir, tantôt se roulant sur les épines et s'ensevelissant tout nu dans la neige, tantôt se déchirant avec de si sanglants coups de discipline, et maltraitant si cruellement son corps pendant toute sa vie, qu'il se crut obligé de lui en demander pardon à sa mort.

De là vient que toutes les fois qu'il considérait que Jésus-Christ avait perdu la vie par ses plaies, il ne pouvait se résoudre, non plus que saint Bernard, à vivre un moment sans en avoir : *Cum te videam vulneratum, nolo vivere sine vulnere*. De là cette noble ambition d'aller prêcher l'Evangile en Afrique, et de chercher parmi les infidèles la mort qu'il ne pouvait trouver parmi les chrétiens. De là cette sainte inquiétude et cette vive douleur d'avoir été trompé dans ses espérances, lorsqu'il rencontra de la douceur où il n'espérait de trouver que de la barbarie ; ces âmes farouches et indociles perdent avec lui leur naturel sauvage, et bien loin de s'animer contre sa nouvelle doctrine, le respectent.

Quoil François sera-t-il donc pour cela privé du martyre, et perdra-t-il la gloire d'être crucifié avec Jésus-Christ, comme il le souhaite ? Non, chrétiens, et ce que les mains des hommes étaient indignes de faire, l'amour seul plus ingénieux l'entreprend. Vous savez que ce saint homme étant repassé en Italie, pour y pleurer avec plus de liberté dans un affreux désert la passion de Jésus-Christ, et se plaindre à lui de ce que les hommes qui ne l'épargnèrent pas l'avaient

épargné, un séraphin, ou plutôt Jésus-Christ lui-même sous cette forme descendit du ciel, lui imprima ses plaies, lui perça les pieds, les mains et le cœur, et en fit l'une des plus glorieuses et des plus fidèles de ses images.

A quels sentiments croyez-vous, messieurs, que François abandonna son âme dans ce supplice? En eût-il de l'affliction, puisqu'il recevait des blessures douloureuses et mortelles? en conçut-il de la joie, puisque c'était une faveur extraordinaire et singulière? Ah! qu'il préféra en cette occasion son bonheur à ses souffrances! qu'il fut bientôt persuadé avec Salomon, que les plaies d'un ami valent infiniment mieux que les caresses d'un flatteur : *Meliora sunt vulnera diligentis quam oscula blandientis*; et que cet ange l'avait mille fois plus obligé en le frappant que les Egyptiens en l'épargnant.

Qui a jamais dans la religion chrétienne entendu parler d'un tel prodige, où Dieu fait des miracles, non pour délivrer un martyr, mais pour continuer son supplice, où il témoigne son amour à un homme, non en lui communiquant ses biens, mais en l'associant à ses peines, où il est non-seulement la cause, mais l'instrument de ses douleurs; et où enfin François n'a pas seulement la gloire de souffrir pour Jésus, et comme Jésus, mais de souffrir même par les mains, et par les impressions de Jésus?

J'avais bien appris de saint Augustin qu'un vrai chrétien ne peut jamais sérieusement méditer Jésus crucifié, qu'il ne l'imprime dans son âme; qu'il ne se représente jamais ses mains étendues pour l'embrasser, son cœur ouvert pour l'aimer, tout son corps exposé pour le racheter, sans qu'il s'applique en même temps tout entier sur le cœur celui qui avait été attaché tout entier pour lui sur une croix. *Totus tibi figatur in corde qui totus pro te fuit fixus in cruce*. Mais voici un effet bien différent de cette méditation que saint Augustin n'avait pas prévu; voici un homme dont la passion de Jésus-Christ remplit tellement l'âme, qu'elle en déborde sur son corps, un homme dans le cœur duquel ces saintes amertumes ne pouvant se contenir, se font ouverture par son côté, s'échappent par ses pieds et par ses mains, d'une si nouvelle et si surprenante manière, qu'on peut dire à la lettre que l'amour en ce grand saint n'a pas moins crucifié la chair que l'esprit.

J'avais bien appris de saint Jérôme que Jésus crucifié avait été lui-même la croix de Marie, que les plaies, les épines et les clous avaient tellement frappé l'imagination de cette Mère affligée par ses yeux, qu'elle s'était rendu sensiblement propres les tourments de son Fils : *Spinās, clavos, vulnera ita hausit oculis mater, ut mortem Filii suum fecerit* : mais qu'un homme éloigné de douze siècles du jour de ce spectacle qu'il n'avait vu qu'avec les yeux de la foi, en reçoive cependant des blessures assez douloureuses en son cœur pour se communiquer à son corps; qu'il s'en fasse non-seulement des im-

pressions morales dans son esprit, mais qu'il en paraisse même de réelles sur sa chair, c'est là, je vous l'avoue, ce que l'amour pouvait opérer de plus admirable, et ce que la grâce pouvait produire de plus divin pour la gloire et la consolation de l'un de ses favoris : *Duxerunt eum ut crucifigerent*.

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas, messieurs, que vous ne puissiez jamais avoir aucune part à ce privilège de notre grand saint. Quelque particulier et glorieux qu'il lui soit en un sens, sachez néanmoins que vous devez toujours porter dans vos corps, comme l'Apôtre vous y exhorte, la mort et la croix de Jésus-Christ : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*. Admirables paroles qui nous apprennent que les chrétiens ne doivent pas tellement renfermer dans leurs âmes la douleur qu'ils ressentent de la passion de leur maître, qu'il n'en paraisse quelque impression sur leurs corps par les jeûnes et la patience, ou par des souffrances étrangères, ou par des mortifications volontaires.

En effet, quand on réfléchit sur ce qu'un Dieu a fait pour notre salut, quel cœur serait assez dur pour lui refuser cette reconnaissance? *Vide quis, vide quomodo, vide quos, vide quantum dilexerit*, disait le savant Pierre de Blois. Voyez, chrétiens, voyez qui a aimé, comment il a aimé, ceux qu'il a aimés, et combien il a aimé. Qui est-ce qui a aimé? c'est le Seigneur Jésus : *Dominus Jesus*. Par quel motif vous a-t-il aimés? gratuitement et sans que vous le méritassiez, *gratis*. Qui est-ce qu'il a aimé en vous aimant? des pécheurs et ses ennemis les plus déclarés : *Inimicos*, et jusqu'où vous a-t-il aimés? jusqu'à la mort, jusqu'à une fin aussi ignominieuse qu'est la croix : *Usque in finem*.

Or, n'en est-ce pas là assez, disons mieux, n'en est-ce pas là trop pour vous obliger à souffrir en votre corps quelque chose pour Jésus-Christ; un jeûne pour Jésus-Christ, une maladie pour Jésus-Christ, une disgrâce et une persécution pour Jésus-Christ? *Semper mortificationem Jesu*, etc. Que ce soit là, messieurs, le fruit que vous recueilliez aujourd'hui de l'exemple d'un saint crucifié; et si votre condition vous empêche d'être dépouillés comme lui par la pauvreté, de devenir comme lui ridicules au monde par la pénitence, laissez-vous du moins blesser comme lui par la charité, afin de pouvoir être guéris avec lui dans la gloire. *Amen*.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT DENYS.

Elegi vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.

Je vous ai choisis afin que vous alliez et que vous fassiez du fruit, et que votre fruit demeure (S. Jean, chap. XVII).

Ce n'est pas dans la pensée de donner de nouveaux éloges au grand saint Denys, que je parais aujourd'hui en cette chaire, et je n'ai pas la présomption de croire que je puisse rien ajouter à ceux que plusieurs pa-

négyristes lui ont déjà donnés dans cette octave. Je m'imagine en effet, mesdames, que l'on n'a pas oublié de vous faire voir ce grand homme, ou comme un philosophe converti qui a soumis toute sa sagesse et son orgueil à la folie et à l'humilité de la croix, ou comme un saint étranger à qui la charité a fait préférer le séjour de la France à celui de son propre pays, ou comme un illustre prédicateur qui a converti les idolâtres pendant sa vie, et qui instruit encore les fidèles après sa mort, ou enfin, comme un généreux martyr qui a souffert tous les supplices et lassé tous les bourreaux. De sorte, mesdames, que la matière étant peut-être épuisée, tout mon recours est de réunir ce qui peut avoir été divisé, et de rassembler toutes ces différentes qualités sous celle d'apôtre, comme les enfermant effectivement toutes, selon les paroles de mon texte : *Elegi vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*. Je ne prétends pas même me servir d'un autre artifice pour intéresser la sainte Vierge dans la louange d'un homme qui l'a toujours respectée comme la Mère d'un Dieu, qu'elle conçut quand un ange lui dit : *Ave, Maria*.

Je sais bien que le plus grand avantage des apôtres a été d'être de la suite de Jésus-Christ, et que leurs plus honorables emplois ont été d'être les compagnons de ses voyages, les témoins de ses merveilles, les confidentes de ses secrets. Mais j'ose dire que ce n'est pas dans cette rare faveur que consiste leur apostolat, et que s'ils s'étaient d'abord flattés de passer leur vie dans les charmes de la conversation de leur maître, il les en a désabusés par ces paroles : *Elegi vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat*; je vous ai choisis afin que vous fissiez du fruit, et que votre fruit demeure : comme s'il eût voulu leur dire : Vous croyez peut-être, mes apôtres, que je ne vous ai appelés que pour vous faire jouir des douceurs qui se goûtent en ma compagnie; vous vous imaginez peut-être que la fin de votre vocation ne soit autre chose que cette sainte et agréable oisiveté dont vous jouissez auprès de moi, vous vous trompez; bien loin d'avoir eu ce dessein, toute mon intention, a été de vous obliger à courir toute la terre, à répandre mon Evangile dans toutes ses provinces, et à l'y établir même par votre mort.

Le Fils de Dieu, qui les avait préparés à cette dure séparation par sa parole, les y obligea par son ascension; et se retirant d'avec eux trois ans après s'en être approché, il leur fit bien connaître que leur apostolat ne consistait pas à jouir ici-bas de sa présence visible. Or, si cela est, et si l'apostolat ne consiste pas tant à être de la suite de Jésus-Christ qu'à prêcher son Evangile et à l'établir, vous ne devez pas trouver étrange que je traite aujourd'hui le grand saint Denys comme un apôtre, puisque s'il n'a pas eu l'honneur de converser avec Jésus-Christ sur la terre, il n'a pas laissé, après une vocation toute divine de quitter son pays, de

s embarquer sur les mers, et de venir conquérir par sa prédication le plus florissant royaume du monde. J'ose même avancer qu'il porte cette glorieuse qualité au même titre que son maître, saint Paul; et si l'on m'oppose que, bien que saint Paul n'ait pas vécu avec Jésus-Christ sur la terre, il n'a pas laissé d'être établi apôtre par Jésus-Christ dans les cieux, et, comme dit saint Augustin, par Jésus-Christ glorieux devenu tout Dieu : *Per Christum, totum jam Deum*; saint Denys n'a-t-il pas eu le même avantage, quoique d'une manière différente, ayant été établi apôtre par Jésus-Christ souffrant, par Jésus-Christ paraissant purement homme : *Per Christum totum adhuc hominem*, qui du haut de sa croix se servit, comme vous savez, des ténèbres pour éclairer cet aveugle, et lui donner les premières impressions de son Evangile?

Il est donc vrai, mesdames, que saint Denys est apôtre; et pour lui conserver cette dignité, il me suffit de faire voir qu'il a rigoureusement satisfait à tous les devoirs que Jésus-Christ a exigés de ceux qui l'ont possédée. J'en trouve quatre dans les paroles de mon texte; il y a la vocation, *vos elegi*; il y a les voyages, *ut eatis*; il y a la prédication de l'Evangile, *ut fructum afferatis*; il y a enfin l'établissement de cet Evangile, *et fructus vester maneat*. En quoi pensez-vous que consiste le devoir d'un apôtre? Il doit recevoir l'Evangile, il le doit porter, il le doit répandre, il le doit établir. Or, sans faire injure à ces hommes illustres qui ont vécu avec Jésus-Christ, qui d'entre eux s'est plus honorablement acquitté de toutes ces charges que le grand saint Denys? et, après son maître, saint Paul, s'en est-il trouvé qui ait reçu l'Evangile par une vocation plus particulière, qui l'ait porté dans des voyages plus difficiles, qui l'ait répandu par une prédication plus efficace, et qui l'ait enfin établi par un martyre plus rigoureux? Non, sans doute, mesdames, et c'est ce que je prétends vous faire voir dans la suite de ce discours.

I. — L'ignorance dans laquelle le Fils de Dieu trouva ses apôtres relève assurément beaucoup leur vocation, et il est admirable que pour vaincre des philosophes, et persuader des orateurs, il n'ait choisi que des gens destitués d'éloquence et de savoir. J'ose dire néanmoins que si d'un côté leur ignorance s'opposait à leur apostolat, de l'autre elle favorisait leur conversion; et l'étude ne leur fournissant rien pour combattre les vérités que le Sauveur du monde leur enseignait, il n'est pas tout à fait étrange qu'ils les aient reçues avec un esprit si soumis.

C'est ce qui a obligé un Père de dire que la puissance de Jésus-Christ trouva la même facilité dans l'établissement de l'Eglise, qu'avait rencontrée la puissance de Dieu dans la création du monde. Dans la création, le néant ne lui résista point; et s'il ne concourut pas à la production de toutes choses par sa fécondité, on peut du moins dire qu'il y contribua par son obéissance : *Vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt*. Or, la même

chose arriva dans l'établissement de l'Eglise ; et ces pauvres pêcheurs, ces hommes ignorants, ces gens que saint Paul appelle fort à propos pour mon sujet, des néants : *Elegit ea quæ non sunt*, n'ayant point de raisonnements à opposer à ceux de Jésus-Christ, n'eurent point aussi de difficulté à s'y rendre.

Il ne devait pas, ce semble, y avoir la même facilité dans la vocation du grand saint que nous honorons ; car figurez-vous, messieurs, que non-seulement il s'agit de convertir un idolâtre en la personne de Denys, mais qu'il faut en même temps convaincre un philosophe, confondre un savant et persuader un juge. C'est un homme qui a des raisons qu'il faut combattre, des sophismes qu'il faut résoudre, de l'orgueil qu'il faut humilier ; en un mot, c'est un philosophe, et ce qui est fort remarquable, un philosophe platonicien.

De tout temps la philosophie a été jugée ennemie de la religion chrétienne, et, pour supputer combien de fois elle a prêté des armes pour l'attaquer, il ne faut que dire avec Tertullien (*Lib. de Præscriptione*), qu'elle n'a point de vérité à qui la philosophie n'ait déclaré la guerre et dont elle n'ait voulu saper les fondements sous prétexte de les appuyer : *Concussio veritatis philosophia*. De là vient que saint Paul, qui savait tous les désordres qu'elle est capable de faire dans un esprit, ne recommande rien tant aux Colossiens que de se garantir de ses subtilités, et de ne se pas laisser surprendre à ses finesses : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam* (*Colos.*, II).

Mais si la philosophie en général a toujours été ennemie de la religion chrétienne, il est constant que celle de Platon lui est encore bien plus opposée ; et, ce qui sans doute vous surprendra, c'est qu'elle semble ne lui être plus opposée qu'à cause que dans la créance de plusieurs vérités elle lui est plus conforme. Saint Augustin avoue qu'il a découvert dans les livres des platoniciens la génération éternelle du Verbe incréé, qu'il y a appris sa parfaite ressemblance avec son Père, son éternité immuable, sa sagesse infinie, et qu'il n'y a enfin guère de mystères dans le commencement de l'Evangile de saint Jean, dont il n'ait remarqué quelques vestiges dans les livres de Platon. Mais le même saint Augustin avoue aussi qu'il n'y a jamais rien trouvé de l'Incarnation du Fils de Dieu, qu'il n'y a rien vu de sa naissance et de sa mort, et que ces philosophes orgueilleux, après avoir lu avec respect ces paroles : *In principio erat Verbum*, ne purent lire sans mépris ces autres, et *Verbum caro factum est*. Il ne purent supporter, ces esprits superbes, qu'un Dieu si élevé par sa nature pût descendre si bas par son amour ; et, après avoir été ravis d'apprendre qu'il était glorieux, éternel, tout-puissant, ils dédaignèrent d'apprendre, dit saint Augustin, qu'il était doux et humble de cœur : *Delegantur enim platonici discere quia mitis est et humilis corde*.

Par là vous voyez, mesdames, l'opposition

extrême qui se trouve entre la philosophie de Platon et l'Evangile de Jésus-Christ ; et de là concluez la grande difficulté qu'il y a de réduire l'esprit de Denys. Car non-seulement cette philosophie dont il fait profession lui fournit des armes pour se défendre de l'Evangile ; non-seulement celle qui avait toujours flatté et satisfait son entendement l'empêche de le soumettre et de le captiver ; mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est qu'il est à craindre que voyant la conformité qu'il y a entre l'Evangile et sa philosophie, il ne s' imagine (comme pensa depuis faire saint Augustin) que tous les bons mouvements que les paroles de Jésus-Christ inspirent peuvent se recueillir dans la lecture des livres de Platon. *Putabam ex platoniorum libris affectum salubrem posse concipi si eos solos quisquam didicisset*. Malgré tous ces obstacles, le Fils de Dieu, comme vous savez, mesdames, entreprend ce platonicien du haut de sa croix ; et, opposant les ténèbres de sa mort à toutes ses fausses lumières, il captive son esprit, il humilie son orgueil, il confond sa sagesse et l'oblige à ne suivre plus de philosophie que celle du Calvaire.

En voulez-vous une preuve plus authentique que cette grande parole qu'il prononça lorsque les ténèbres se répandirent sur toute la terre ; parole qui lui est si honorable que la répétition qui vous en est si souvent faite pendant cette octave ne doit pas vous être ennuyeuse : *Aut machina mundi dissolvitur, aut Deus nature patitur* ; Ou la machine du monde est prête à se dissoudre, ou bien l'auteur et le Dieu de la nature souffre. Chose étrange ! ce philosophe croit déjà l'Incarnation que tous ceux de sa secte ne pourront jamais recevoir ; ce sage reconnaît déjà la croix qui passera toujours dans l'esprit de ses condisciples pour une folie : *aut Deus nature patitur*, et il pénètre sans peine les principaux mystères de l'Evangile longtemps auparavant que saint Paul l'en informe. Ne pouvons-nous donc pas dire, mesdames, sans différer davantage, que ce philosophe est réduit, que ce superbe est abaissé ; ses propres paroles nous instruisant suffisamment que d'un opiniâtre sectateur de Platon il est en un moment devenu le disciple fidèle de Jésus-Christ.

Qui n'admira en cette occasion le pouvoir de la grâce ? Qui ne respectera cette douce force du Fils de Dieu crucifié, qui, du Calvaire où il souffre, triomphe dans la ville d'Héliopolis d'un philosophe orgueilleux, qui anéantit en un moment la vaine curiosité d'un esprit superbe, qui l'oblige de renoncer à des sentiments cultivés par une longue étude, qui renverse toute la suffisance d'un jugement préoccupé, et qui enfin prépare Denys à recevoir l'Evangile sitôt que Paul ouvrira la bouche pour l'en instruire ? Sauveur du monde, c'est ici que je remarque l'accomplissement de cet oracle fameux que vous prononçâtes autrefois : *Ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum*. C'est dans la vocation surprenante de notre apôtre que je vous vois de la croix où vous

êtes élevé attirer toutes choses à vous ; et puisque avec du sang et des larmes vous avez su triompher de l'esprit et du cœur d'un philosophe opiniâtre , ah ! je reconnais qu'il n'y a plus rien qui puisse en cet état se défendre de vos attraites et résister à vos charmes : *Ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum.*

Vous voyez donc, mesdames, qu'il n'y a guère d'apôtres qui aient reçu l'Evangile d'une manière plus particulière que saint Denys, et que si l'on jugeait de l'apostolat d'un homme par la pompe de sa vocation, il s'en trouverait peu qui eussent plus de droit que lui à cette dignité ; mais voici une preuve qui vous le persuadera encore davantage. Ce grand saint n'a pas plutôt reçu l'Evangile, qu'il sort de son pays pour le porter dans des terres qui lui sont étrangères : *Elegi ut eatis.* C'est le second point de ce discours.

II. — Plusieurs raisons engagèrent sans doute Jésus-Christ à choisir des gens d'une basse naissance et d'une fortune très-pauvre pour prêcher son Evangile. Si nous consultons saint Ambroise, il nous dira qu'il y allait de la sagesse du Fils de Dieu d'abattre la grandeur et la puissance des rois par la faiblesse de ses disciples , et que de peur que nous ne crussions qu'il avait acheté le monde, et qu'il ne l'avait pas conquis, il fallait que tous ses soldats fussent pauvres : *Non divites, non nobiles elegit Christus, sed piscatores, ne mundum aut nobilitate traxisset, aut divitiis redemisse videretur* (D. Ambros., lib. de Vocat. gentium). Mais, outre cette raison générale que ce Père a apportée de la conduite du Fils de Dieu en cette occasion , je crois qu'il me sera permis d'en apporter une particulière. Je dis donc que le Sauveur du monde a affecté de choisir pour ses disciples des hommes pauvres et méprisables, parce que, les destinant à parcourir tout l'univers, et à passer continuellement de province en province, il était expédient qu'ils n'eussent aucun attachement au lieu de leur naissance, et qu'ils n'y eussent ni possession, ni charge qui leur pussent faire naître le dessein d'y retourner. C'est là, ce me semble, une des raisons qui engagèrent le Fils de Dieu à jeter les yeux sur des pécheurs, et à élever à l'apostolat des gens qui, n'ayant pour tout bien qu'une barque et des filets, possédaient si peu de choses, que saint Grégoire est obligé, pour justifier l'assurance avec laquelle saint Pierre se vantait, au nom de tous les autres, d'avoir tout quitté, de dire qu'il avait quitté le désir et l'espérance.

Outre le plaisir qu'eurent les apôtres d'obéir à la grâce de leur vocation, je crois donc qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à préférer le séjour des autres pays à celui de la Judée, et à s'éloigner d'un lieu qui pour être celui de leur naissance, n'en fournissait pas de plus grandes commodités à leur vie. Or, c'est par une raison toute contraire que vous devez conclure que saint Denys trouva beaucoup de difficulté à prendre une semblable résolution, et à se con-

damner, pour s'acquitter des fonctions de son apostolat, au plus cruel bannissement qui s'éprouvera jamais. Car représentez-vous, ici, mesdames, un homme qui jouissait dans Athènes d'une fortune fort considérable, qui était chef d'une puissante famille, juge dans l'aréopage, c'est-à-dire dans l'un des plus fameux sénats du monde. Figurez-vous en la personne de saint Denys, un magistrat respecté dans son pays pour sa naissance, estimé pour sa vertu, honoré et craint pour son autorité. Cependant, ô le merveilleux pouvoir de la grâce évangélique ! cet homme si bien établi n'a pas plutôt reçu l'Evangile qu'il se résout, malgré tous ces avantages, de le porter aux extrémités du monde. Il renonce en effet à sa fortune, il quitte ses amis, il sort de son pays, il monte sur la mer, il s'expose aux dangers ; il aborde en Italie, il passe d'Italie en France, et jamais l'avarice ne fit entreprendre de plus fâcheux voyages aux marchands, ni la gloire aux conquérants, que l'apostolat en fait achever à saint Denys : *Elegi vos ut eatis.*

Les philosophes se consolait autrefois de l'exil par leur orgueil, dans la pensée que le sage portant toujours sa vertu et la trouvant en tout lieu, il était par conséquent citoyen partout : *Ubique civis est sapiens.* Il n'en est pas ainsi des chrétiens ; plus modestes et plus humbles que ces philosophes, ils avouent hautement qu'ils sont étrangers partout, que le pays même de leur naissance leur est un lieu de bannissement, et que n'ayant point de véritable patrie que le ciel, toute la terre leur est un exil. Du moins saint Paul croit qu'ils doivent tous s'en expliquer avec lui en ces termes : *Non habemus hic civitatem permanentem, sed futuram inquirimus* : Nous n'avons point de demeure assurée dans le monde, qui n'est à notre égard qu'un lieu de passage, et nous serons toujours errants et étrangers jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cette cité glorieuse qui nous est promise. Il est vrai que saint Augustin, après avoir reconnu avec saint Paul que les chrétiens sont bannis partout, parce qu'ils portent partout leur corps qui est véritablement le lieu de leur exil, ne laisse pas cependant de dire que dans un autre sens ils ne peuvent être exilés en aucun lieu, parce qu'ils sont partout unis à Jésus-Christ, et que ces membres, en quelque partie du monde qu'ils se rencontrent, ne sont jamais séparés de leur chef.

Jésus-Christ, dit-il, a promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; en quelque pays donc que nous nous trouvions, nous trouverons toujours Jésus-Christ, nous ferons toujours partie de son corps mystique : *Omnes enim vos esse unum in Christo Jesu.* C'est pourquoi ce grand docteur, parlant de saint Cyprien qui avait été exilé pour la foi avant que de mourir pour elle, dit admirablement : En quel endroit du monde cet homme généreux pouvait-il être chassé où il ne trouvât celui pour lequel il était chassé ? *Quo mitteretur ubi ille non esset propter quem mittebatur ?* Ce membre ne se

trouvait-il pas uni à son chef partout où la fureur l'en croyait séparer? Folle cruauté des persécuteurs, s'écrie ce Père, si tu veux trouver un lieu d'exil pour les chrétiens, tâche auparavant de trouver un lieu d'où tu puisses chasser Jésus-Christ, puisque partout où il se trouvera, les chrétiens n'y trouveront jamais d'exil: *Si quæris exilium quo christianus jubeatur ire, prius inveni si potes unde Christus cogatur exire.* Et enfin, ce savant homme conclut de tout cela que si un chrétien est condamné à l'exil, il peut s'en consoler en deux façons; ou parce qu'il est déjà banni partout, portant partout son corps, ou parce qu'il ne le peut être en aucun lieu, n'étant en aucun lieu séparé de Jésus-Christ: *In carne ubique peregrinus, in Christo nusquam exul.*

Je n'examine pas ici par lequel de ces deux motifs le grand saint Denys quitta Athènes, traversa les mers et vint dans des terres inconnues; il est toujours certain qu'il eut besoin de beaucoup de courage et de force. Car s'il se regarde comme un étranger dans quelque lieu qu'il se trouve, si son propre pays lui paraît comme un exil, si dans Athènes il se considère comme un voyageur qui va traverser de grandes mers: *In carne ubicumque peregrinus*, et si dans cette pensée il sort effectivement de Grèce sans espérance d'y retourner; ne m'avouerez-vous pas qu'il fait paraître une sainte indifférence et un généreux détachement? Mais s'il s'en éloigne aussi parce qu'il croit ne pouvoir être banni en aucun lieu, en se promettant de trouver Jésus-Christ dans les provinces les plus barbares, *In Christo nusquam exul*; et si, dans cette pensée, il ne compte pour rien la séparation de ses amis, la perte de ses biens, de ses alliances, de ses charges, ne témoigne-t-il pas une admirable confiance et un parfait attachement à son Dieu? Quoi qu'il en soit, mesdames, de quelque motif que ce grand homme se sente animé, il est constant qu'il quitte Athènes au premier ordre qu'il en reçoit, qu'il monte sur un vaisseau, qu'il passe la mer Méditerranée, qu'il arrive en Italie au milieu des écueils et des tempêtes, et que, comme je vous ai déjà dit, il passe d'Italie en ce royaume.

Mais pourquoi pensez-vous qu'il fait tout ce grand trajet, qu'il entreprend tous ces fatigues et pénibles voyages? Voyons la fin que Jésus-Christ propose à ses apôtres dans de pareilles entreprises: *Elegi vos ut eatis et fructum afferatis*; je vous ai choisis afin que vous alliez et que vous fassiez du fruit. Oui, mesdames, figurez-vous les apôtres qui sortent de la Judée pour répandre l'Evangile dans toutes les parties du monde, comme autant de fleuves qui se divisent par toute la terre pour l'arroser, et qui laissent dans tous les lieux où ils passent la fertilité et l'abondance: *Elegi vos ut eatis et fructum faciatis*; c'est de la même manière que vous devez regarder saint Denys, qui sort d'Athènes et qui ne porte l'Evangile que pour le répandre en France par une prédication très-efficace. C'est le troisième point de ce discours,

III. — A entendre le Fils de Dieu préparer ses apôtres à la prédication de son Evangile, il semble que bien loin d'animer leur espérance, il affaiblisse leur courage. Chose étrange! non-seulement il ne les entretient que de tyrans qui les attendent et de tourments qu'on leur prépare, mais, comme s'il voulait leur faire paraître leur entreprise en quelque manière impossible, il leur prédit qu'ils trouveront une opiniâtreté et une fureur presque invincibles dans les cœurs qu'ils voudront gagner. *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (S. Matth., X; S. Luc., X); Je vous envoie, leur dit-il, comme des agneaux au milieu des loups. Etrange harangue d'un capitaine à ses soldats! Jésus-Christ n'envoie pas seulement ses apôtres contre des loups, remarque saint Chrysostome (Hom. 28, in S. Matth.), mais au milieu des loups: *In medio luporum*, comme s'il avait peur qu'ils ne se sauvassent par la fuite, et qu'il voulût qu'étant environnés de toutes parts de leurs ennemis, ils n'en pussent éviter la fureur: *In medio luporum*. C'est-à-dire qu'il les avertit qu'ils trouveront mille obstacles à leurs desseins, que les gentils, bien loin de recevoir l'Evangile de leur bouche, les persécuteront, et qu'enfin ils n'auront point d'auditeurs qui, comme des loups, ne se jettent sur eux, et qui ne les menacent de mort, dès qu'ils leur diront des paroles de vie.

Il faut avouer, mesdames, que si cette étrange façon de harangue fut faite pour tous les apôtres, elle regardait particulièrement celui que nous honorons aujourd'hui. En effet, saint Denys, entrant dans les Gaules, se jette parmi des peuples qui, bien éloignés de la douceur et de la politesse qui y règne en ce siècle, étaient des loups plutôt que des hommes, des gens qui n'étaient propres qu'à la guerre, qui ne respiraient que le sang, et qui, comme remarque un poète, entraient indifféremment dans tous les partis et se mêlaient dans tous les combats:

..... Nullum bellum sine milite gallo.

Ne vous semble-t-il pas, mesdames, que pour vaincre ces sortes de gens il faudrait ressusciter un César, qui seul avait eu la force de les réduire? Ce n'est pas aussi un homme de moindre qualité que Jésus-Christ chargé de cette expédition; c'est un sénateur de l'aréopage à qui il ordonne d'entreprendre ce qu'un empereur de Rome avait quelque temps auparavant exécuté, mais avec cette différence que le Fils de Dieu commande à saint Denys de faire lui seul ce que César avait fait avec une armée, et qu'il ordonne à cet apôtre de conquérir avec la parole ce que ce capitaine avait eu peine à conquérir avec le fer.

Cependant, mesdames, cet apôtre tout seul et sans armes remporte bien plus d'avantages sur les Gaulois que César. Celui-ci n'avait vaincu que leurs corps, et celui-là soumet leurs esprits; celui-là n'avait dompté que la moindre partie de leurs personnes, et celui-ci se peut vanter de les gagner tout entiers. En effet, ne devient-il pas le maître de leur entendement quand il les oblige de croire des vérités qu'ils ne peuvent compren-

dre; quand il leur persuade que celui qui est mort sur une croix est l'auteur de leur vie; quand il les réduit à briser des idoles qu'ils avaient adorées? Ne règne-t-il pas sur leurs volontés, quand il les force par ses prédications à changer leurs mœurs, quand il leur persuade le mépris des richesses et l'oubli des injures? Mais ne se rend-il pas le souverain absolu de toute leur personne, quand il adoucit leur opiniâtreté, qu'il apaise leur humeur farouche, et que de ces loups furieux il en fait de véritables agneaux? *Mutati sunt lupi*, dit saint Chrysostôme, *et facti sunt oves*.

On ne peut donc pas s'imaginer, mesdames, une prédication plus efficace, des paroles plus puissantes, ni des raisonnements plus victorieux. Denys trouve des Gaulois infidèles, et il en fait des chrétiens; il les trouve abandonnés à toutes sortes de crimes, et il les rend capables de toutes les vertus; il les trouve ridicules et furieux, et en peu de temps il leur inspire l'innocence et la douceur: *Mutati sunt lupi*, *et facti sunt oves*. Et par là il est aisé de voir qu'il se trouve peu d'apôtres entre les mains de qui l'Evangile ait fait plus de fruit, ou se soit plus heureusement multiplié qu'entre les mains de Denys, et qui se puisse vanter d'avoir satisfait plus avantageusement à ce devoir de son apostolat: *Elegi vos ut eatis*, *et fructum afferatis*.

Je ne saurais en vérité penser à ce fruit merveilleux que saint Denys produisit dans la France par sa prédication, que je ne lui applique en même temps l'admirable comparaison que fait saint Augustin du prédicateur apostolique avec un nuage: *Predicator veritatis, nubes Dei* (*D. Aug., tractatu in Evangel. S. Joannis*). Vous savez qu'un nuage n'est autre chose qu'une vapeur ou une exhalaison qui s'élève, et que souvent le soleil dissipe un moment après qu'il est formé: saint Denys n'est en apparence qu'un homme ordinaire, que la mort couchera comme les autres dans le tombeau après quelques années de vie; mais ce nuage, tout faible qu'il est, ne laisse pas de s'élever, de jeter des éclairs, de lancer des foudres et d'étonner toute la France par ses miracles, quelque infirme et méprisable qu'il paraisse d'ailleurs. Enfin un nuage se résout en pluies, et arrosant la terre altérée, verse l'abondance et la fertilité dans son sein; et c'est sous cette idée que nous pouvons considérer saint Denys, qui laisse couler des torrents de doctrine et d'éloquence dans tous les cœurs, pour les rendre féconds en grâce et en vertu.

Voilà, ce me semble, tout l'artifice que notre apôtre emploie pour faire fructifier l'Evangile dans la France: il étonne ce grand royaume par ses miracles, il l'arrose par sa doctrine; et ce nuage divin brillant en éclairs et se fondant en pluies, accomplit à la lettre ces belles paroles: *Elegi vos ut eatis et fructum afferatis*. Il est vrai qu'il n'exécuta pas si heureusement ce dessein par sa prédication, que sa mort ne fut nécessaire pour le confirmer. Non, grand apôtre, ce

n'est pas assez de répandre l'Evangile, il le faut établir: il faut que, semblable au grain de blé qui, selon Jésus-Christ, ne trouve sa fécondité que dans sa corruption, vous multipliez cet Evangile par le martyre, et que vous rendiez éternels les grands fruits que vous produirez: *Et fructum afferatis et fructus vester maneat*. C'est par là que vous satisferez au dernier devoir d'un apôtre qui, après avoir répandu l'Evangile par sa prédication, le doit établir et cimenter par sa mort. Un moment d'attention pour ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce discours.

Quand Jésus-Christ semble vouloir rendre ses apôtres garants de l'avenir, en les obligeant d'assurer si bien leurs conquêtes pendant leur vie, qu'elles puissent même subsister après leur mort: *Et fructus vester maneat*, cette obligation les aurait sans doute jetés dans le désespoir d'y réussir, s'il ne leur avait enseigné lui-même le moyen d'y satisfaire, en fondant son Eglise par sa mort, en la rendant éternelle par son sang, et leur apprenant ainsi que ce qui l'avait produite pouvait non-seulement l'augmenter, mais même l'établir.

Aussi, il n'y a pas un de ces grands hommes qui n'ait souffert la mort pour s'acquitter de sa commission, et qui n'ait cimenté de son sang l'Eglise qu'il avait édifiée par la prédication de l'Evangile.

Cependant de quelque artifice que les apôtres se soient servis pour conserver ce qu'ils avaient conquis, une funeste expérience de plusieurs siècles nous apprend que par un secret jugement de Dieu, ils n'ont pas toujours entièrement réussi dans leurs desseins. Combien, par exemple, voyons-nous de peuples que Thomas et André ont converti, qui sont aujourd'hui plongés dans une horrible infidélité; puisque hors l'Espagne, que saint Jacques a établie par sa prédication, et l'Italie que saint Pierre et saint Paul ont assurée par leur mort, on ne voit guère de royaumes qui aient conservé la foi qu'ils avaient reçue des apôtres?

Ce n'est donc pas une circonstance peu considérable dans les conquêtes du grand saint Denys, de voir qu'il les a heureusement établies, que la France, préférablement à cent autres royaumes, vit encore aujourd'hui dans la foi de son apôtre, et que ce fameux oracle de Jésus-Christ continue tous les jours à s'accomplir en sa faveur: *Et fructus vester maneat*. Il faudrait pénétrer dans les secrets de la Providence divine pour vous rendre raison d'une préférence si avantageuse: mais s'il nous est permis de juger des choses par leur apparence, nous pouvons l'attribuer au martyre de notre apôtre, qui pour sa longueur ou sa cruauté est l'un des plus étranges et des plus glorieux martyres de l'Eglise. Le croirez-vous, messieurs, les tyrans n'ont jamais inventé de supplice que saint Denys n'ait souffert. Figurez-vous des fouets pour déchirer la chair, des peignes de fer pour l'écorcher, des chevalets pour l'étendre, des feux pour la brûler, des croix

pour l'attacher, des épées pour la séparer : saint Denys a passé par tous ces tourments, il a vaincu tous ces supplices ; et c'est dans cette occasion que nous pouvons dire que l'on emploie plus d'instruments pour la mort d'un seul homme qu'il n'a de membres dans tout son corps : *Ad hominis corpus unum supplicia plura sunt quam membra*. Figurez-vous en la personne de notre martyr un homme qui nage dans son sang, qui n'a plus de partie dans son corps qui ne soit mutilée, et qui enfin est si couvert de plaies, que ses bourreaux ne peuvent plus décharger leur fureur que sur ses plaies mêmes : *Ita ut jam non torqueantur membra, sed vulnera*. Mais représentez-vous aussi un apôtre qui ne cesse de prêcher au milieu de tous ces effroyables supplices, dont la voix ne peut être affaiblie par la perte de son sang, et à qui les douleurs du martyre, non plus qu'à saint Cyprien, ne peuvent ôter les soins de son ministère, ni lui faire oublier qu'il est évêque : *Ita se gessit martyrem ut se non obvisceretur episcopum*.

Vous étonnez-vous après cela si les conquêtes de saint Denys sont des conquêtes assurées, si ses paroles sont efficaces, si ses prédications ont tout leur effet, si la voix de son sang est immortelle et si le fruit de ses victoires subsiste encore aujourd'hui ? *Et fructus vester maneat*. Autrefois le même saint Cyprien affectait d'établir pour prédicateurs dans son Eglise des gens qui avaient souffert pour Jésus-Christ, persuadé que la foi qui sortait d'une bouche qui l'avait confessé se répandait plus aisément dans les esprits, et qu'un homme qui avait souffert sur les échafauds en qualité de martyr parlait ensuite avec plus d'efficacité dans les chaires en qualité de prédicateur : *Ad pulpitem post catastam veniant*. Si cela est ainsi, doutez-vous que les vérités que saint Denys annonce dans son martyre ne se gravent avec plus de force dans les esprits et dans les cœurs, et qu'il ne s'acquitte pour lors du dernier devoir de son apostolat ? *Et fructus vester maneat*. C'est un apôtre qui passe non-seulement de la croix et des échafauds dans la chaire, mais qui de sa croix même en fait une chaire : un apôtre dont la bouche prêche Jésus-Christ avec les mêmes paroles qu'elle emploie pour le confesser ; qui, malgré la longueur de ses tourments, n'interrompt jamais cet exercice, et à qui, par une merveille inouïe, la mort même n'est pas capable d'imposer silence.

Si son histoire ne nous trompe pas, on nous apprend qu'il prêcha après avoir perdu sa tête, que sa langue cessant d'être animée ne laissa pas de se faire entendre, et que pour lors on pouvait dire de lui comme de l'innocent Abel, qu'il parle encore après sa mort : *Defunctus adhuc loquitur*. Un ancien, pour relever la constance d'un soldat qui ayant manqué l'occasion de tuer un tyran, brûla sa main, dit que l'action qu'il fit fut plus généreuse que n'eût été celle qu'il manqua, et qu'il vainquit plus glorieusement avec sa main perdue, qu'il n'eût fait avec sa

main armée : *Gloriosius amissa vicit manu, quam armata*. Mais voici, mesdames, une occasion où cette parole est bien plus véritable. Tandis que saint Denys eut la tête attachée à son corps, tandis qu'il prêcha avec éloquence les vérités de l'Evangile, peut-être ne fit-il pas un fruit fort considérable, peut-être l'opiniâtreté de ses auditeurs fut-elle plus forte que son zèle ; mais dès que la tête lui est enlevée de dessus les épaules, dès que cette tête qu'il tient entre ses mains continue à se faire entendre, c'est alors qu'elle remporte plus de victoire : *Gloriosius amisso vicit capite quam animato*.

A ce rare et surprenant spectacle, les idolâtres se rendent, ses tyrans se confondent, ses bourreaux se convertissent ; ceux qui avaient été rebelles au discours d'un prédicateur vivant ne peuvent plus résister aux paroles d'un prédicateur mort ; et enfin l'Evangile s'établit pour une éternité dans la France, par un si glorieux martyre : *Et fructus vester maneat*.

Il est vrai que saint Denys accomplit encore cet oracle avec plus de magnificence à l'égard de cette montagne. Comme elle fut l'autel de son sacrifice, il voulut qu'elle en ressentît un plus noble effet, et si son sang répandu remplit tout le royaume de chrétiens, il peupla ce lieu de vierges. Oui, sainte montagne, plus heureusement féconde que les plus fertiles vallées, tu te peux vanter d'avoir offert à Jésus-Christ tout ce que l'Eglise, son épouse, lui offre de plus agréable ; et après lui avoir présenté les roses du martyre, tu lui présentes encore tous les jours les lis de la virginité : *Rosis nec liliis desunt*.

Je me suis souvent étonné avec quelques interprètes d'où vient que dans l'Apocalypse il est parlé de certaines personnes qui avaient blanchi leurs vêtements dans le sang de l'Agneau : *Dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni* (Apocal. VII) ; mais quelque chose que le Saint-Esprit nous ait voulu faire entendre par cet oracle, il est constant, mesdames, qu'il se trouve vérifié en vos personnes, et votre virginité étant née du martyre de saint Denys, il est vrai de dire que vous vous êtes blanchies dans le sang de cette innocente victime : *Dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni*. Que dis-je ? la corruption universelle où l'on vit dans le siècle, m'oblige d'avouer que vous êtes presque les seules avec les personnes de votre profession, qui ayez conservé la foi de saint Denys et qui viviez selon les maximes de cet apôtre.

Oui, mes frères, et ne vous en scandalisez pas, quand je considère les désordres de la France et l'effroyable licence qui y règne parmi la plupart des chrétiens, saint Denys est frustré de ses espérances, et je me suis trompé de dire que nous vivions encore dans sa foi. La foi de saint Denys était une foi sincère, exempte de dissimulation et d'hypocrisie : *In fide non ficta* ; eh, mon Dieu ! la nôtre mérite-t-elle cette qualité ? Notre foi, avouons-le, mes frères, ressemble – t – elle à

celle de saint Denys ? la reconnaîtrait-il sans peine et sans honte pour la sienne ? Nous croyons, me dites vous, nous croyons encore aujourd'hui les mystères les plus difficiles et les vérités les plus incompréhensibles que cet apôtre a autrefois prêchées. Vous les croyez, mais vivez-vous comme si vous les croyiez ? Vous croyez qu'un Dieu s'est humilié jusques à s'incarner pour vous, et vous vivez dans le faste, dans l'orgueil, dans la vanité ; vous croyez que votre Dieu est né dans une crèche et mort sur une croix, et cependant vous vivez dans la mollesse et dans le plaisir ; vous croyez un paradis et un enfer, et vous vivez comme si vous n'aviez ni désir de l'un, ni appréhension de l'autre. Allez, si ce prodige est possible, si vous pouvez croire et vivre si peu conformément à ce que vous croyez, je ne balancerai pas de dire avec saint Jérôme que vous êtes des monstres composés de deux natures différentes : *Ex contrariis diversisque naturis monstra compacta*, que vous êtes fidèles et idolâtres tout ensemble, que vous avez une tête d'ange et un corps de démon. Mais c'est une chimère qui ne saurait subsister ; à quoi bon dissimuler et ne pas trancher le mot ? N'est-il pas plus véritable de dire que c'est que nous manquons de foi. Ah ! si nous avions effectivement de la foi, nos actions démentiraient-elles nos paroles ? si nous croyions Jésus-Christ comme un divin législateur, vivrions-nous autrement qu'il ne l'ordonne ? si notre croyance n'était feinte, notre conduite serait-elle si déréglée ? Voilà donc, mes frères, sans chercher davantage l'origine de nos malheurs, voilà la source détestable de nos désordres. C'est que nous n'avons point de foi, c'est que ce fondement nécessaire de la morale aussi bien que de la religion est renversé en nous ; mais aussi si nous péchons dans le principe, où en sommes-nous ? La foi est un don tout pur de Dieu, puisque ce qui est souverainement bon, dit Tertullien, dépend souverainement de lui : *Quod maxime bonum, id maxime penes Deum*. Qu'y a-t-il donc à faire dans un mal dont le remède n'est pas entre nos mains ? Je ne sais rien à faire, mes frères, sinon de le déplorer, sinon de fléchir Dieu que nous avons irrité par nos soupirs et par nos larmes ; sinon de demander au grand saint Denys, en finissant, qu'il continue du haut du ciel à être notre apôtre, et qu'il ressuscite dans la France la même foi qu'il y a autrefois apportée. Oui, grand saint, ce fut dans votre vocation que la conversion de ce royaume fut comprise, ce fut à vos voyages qu'il dut son repos et sa tranquillité, ce fut de votre prédication qu'il reçut premièrement sa lumière, ce fut enfin à votre mort précieuse qu'il se trouva redevable de sa naissance chrétienne : *Fecisti nos Deo nostro regnum*. C'est pourquoi, comme ce royaume a fait tous vos soins et vos travaux, lorsque vous étiez sur la terre, nous nous flattons que vous le regardiez encore favorablement du haut du ciel, que tout ce qui le touche ne vous est pas indifférent, que vous prenez

part à ses intérêts, et que, bien que vous soyez assuré de votre salut, vous avez encore une sainte inquiétude du nôtre. Continuez à la France, grand apôtre, une si puissante protection, veillez sur ses nécessités, secourez-la dans ses besoins ; mais surtout réveillez-y la foi qui s'en va presque éteinte ; ranimez-la de la même vigueur qu'elle avait lorsque vous la lui apportâtes ; cultivez-y cette plante admirable que vous y avez arrosée de votre sang et fortifiée par votre mort, afin qu'après vous avoir été obligés de votre vertu, nous vous le puissions encore être un jour de la gloire, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Iustorum semita quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectam diem.

Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance, et qui croît jusqu'au jour parfait (Prov., IV).

La lumière n'est pas tant faite pour être admirée des hommes que pour les éclairer ; et quoiqu'ils ne puissent assez s'étonner de ses prodigieux effets, cependant l'Ecriture nous apprend que le principal dessein de Dieu en la créant a été de délivrer la terre des ténèbres qui l'enveloppaient, et de donner aux hommes le pouvoir d'agir et de se conduire.

Disons, messieurs, des saints ce que nous venons de dire de la lumière. Ce sont à la vérité autant d'étoiles différentes en clarté, qui méritent nos admirations et nos louanges : et cependant le dessein de l'Eglise, dans leurs fêtes, est bien plus de nous les proposer comme des exemples que nous devons suivre que comme des chefs-d'œuvre qui sont capables de nous surprendre. Car savez-vous quelle est son intention lorsqu'elle canonise de temps en temps des saints ? Ce sont des astres qu'elle fait lever d'une distance à l'autre dans la nuit où nous marchons, pour nous empêcher de nous égarer du chemin du salut, pour nous y faire au contraire avancer à la faveur de leur lumière, et nous mener enfin jusqu'au jour parfait où ils sont eux-mêmes arrivés : *Iustorum semita quasi lux*, etc.

Si jamais je me suis senti obligé d'entrer dans cet esprit de l'Eglise, j'avoue, messieurs, que c'est à l'occasion du grand saint François de Borgia. Cet homme incomparable, dans cet excellent traité qu'il a fait pour les prédicateurs, leur recommande, entre autres choses, qu'en parlant des saints ils s'étudient moins à faire admirer leurs vertus qu'à donner les moyens de les pratiquer. Je ferais donc scrupule de violer cette loi au sujet de celui qui l'a faite, principalement puisqu'il n'y a rien en sa personne dont nous ne puissions tous profiter, dans tous les âges et dans toutes les différentes conditions par où il a passé. Dans le monde, comme dans la religion, dans les premières années de sa vie comme dans les dernières, c'est un jour sans ombre, qui, croissant en lumières depuis son orient jusqu'à son midi, peut éclairer

rer et conduire tous les hommes : *Justorum semita*.

Nous pouvons, en effet, le considérer en trois états et en trois temps bien différents : dans la cour de l'empereur Charles-Quint dont il était le favori, dans la compagnie de saint Ignace dont il était l'enfant, et à la tête de cette compagnie, en qualité de supérieur et de général.

Or, dans tous ces états il est un grand modèle de vertu pour toutes sortes de personnes, une règle et un exemplaire de toutes sortes de conditions. Dans la cour de l'empereur il apprend aux grands, et généralement à tous les hommes, qu'on peut se sanctifier dans les plus forts engagements du monde. Dans la compagnie de Jésus il leur apprend qu'il est néanmoins plus sûr de rompre comme lui ces engagements du monde. Et enfin, en qualité de général de cette compagnie, il leur apprend que c'est après avoir renoncé au monde qu'on peut être utile à son prochain et procurer la gloire de Dieu. En un mot, François de Borgia est un exemple d'innocence dans la cour, qu'il a sanctifiée, un exemple d'austérité dans le cloître, qu'il a honoré, un exemple de zèle dans l'Eglise, qu'il a édifiée. Trois beaux sujets de l'éloge que je lui consacre, et que je tâcherai d'établir solidement, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

I. — Que le mal soit peu connu dans une fortune médiocre, et que l'innocence se conserve lorsqu'il serait difficile de la perdre, c'est de quoi l'on ne s'étonne pas beaucoup. Un homme serait bien malheureux de se noyer où il n'y a presque pas assez d'eau pour boire, et de tomber lourdement dans un précipice, quand personne ne le pousse. Mais qu'on se sauve dans une grande fortune ; que pouvant tout on ne veuille cependant que ce qu'on doit ; que toutes les puissances de l'enfer s'élèvent contre un homme ; que ses yeux, ses oreilles et les autres avenues de son cœur soient continuellement assiégés, et qu'avec tout cela il soit assez courageux pour soutenir de si violents efforts, c'est, messieurs, ce qui paraît un prodige et en quelque manière au delà de l'homme même.

Mais ce qui serait impossible à la nature ne l'est pas à la grâce, et, sans chercher des preuves étrangères à cette vérité, je me contente de l'exemple de François de Borgia, qui peut seul nous en fournir un témoignage très propre et très-sensible. Que faut-il, en effet, pour lier fortement un homme au monde et pour l'engager dans la cour ? Est-ce de la naissance ? il avait des ducs pour père, des rois de Castille et d'Aragon pour ses aïeux maternels. Est-ce du bien et une puissante fortune ? sa maison possédait des terres d'un revenu considérable. Sont-ce des charges et des dignités ? il était chevalier d'honneur de l'impératrice, duc de Gandie et grand d'Espagne. Est-ce la faveur et le crédit ? il avait la confiance et les bonnes

grâces de Charles-Quint. Enfin que fallait-il davantage ? Du mérite personnel, de la bonne mine, de la valeur ? c'était sans contestation le seigneur de son temps le plus adroit et le plus brave, dont la seule présence était capable de ravir l'estime et les affections de toute la cour. N'en est-ce pas là assez pour lier le monde à soi et pour être lié au monde ? Et vous, adorable Sauveur, qui aviez de toute éternité destiné François de Borgia pour être l'un de vos plus fidèles disciples, commentavez-vous permis qu'il soit né dans de si grandes oppositions à l'humilité de votre croix et de votre Evangile ?

N'en soyons point en peine, messieurs, c'est ce qui va faire éclater davantage le pouvoir de la grâce. Il passe au travers de toute cette fortune sans se corrompre ; la terre avec tous ses biens n'attacha jamais son cœur, jamais elle ne l'enfla par ses grandeurs ni ne le séduisit par ses plaisirs ; et, comme la lumière ne contracte jamais aucune souillure de ce qu'elle touche, ce grand homme est sorti de la plus dangereuse corruption du siècle et de la cour avec l'innocence des enfants de Dieu et la grâce de son baptême : *Justorum semita*, etc.

Vous avez sans doute de l'impatience d'apprendre les moyens dont il s'est servi pour préserver son cœur de cette contagion publique. Ces moyens ont été ceux mêmes que le chef des apôtres vous a recommandés à tous, quand, pour vous empêcher de satisfaire les désirs de la chair, qui combattent contre l'esprit, il vous a conjuré de penser sérieusement que vous n'êtes en ce monde que des voyageurs et des étrangers : *Tanquam advenas et peregrinos abstinete vos a carnalibus desideriis quæ militant adversus animam*. Admirables paroles qui nous apprennent, dit saint Bernard, que, comme un voyageur qui ne songe qu'à sa chère patrie, ne s'arrête considérablement en aucun lieu de son chemin, pour agréable qu'il soit, et que, sans mettre son affection aux choses et aux personnes qu'il rencontre, il ne prend que ce qui lui est nécessaire pour avoir la force de regagner son pays ; de même le chrétien, dont le ciel est la véritable patrie, ne doit rien trouver sur la terre qui puisse arrêter son cœur, et ne se servir des créatures qu'autant qu'elles peuvent l'aider à faire heureusement son voyage : *Peregrinus via regia incedit, non declinat ad dexteram neque ad sinistram; si nubentes viderit aut choros ducentes, nihilominus transit, quia peregrinus est; ad patriam suspirat, ad patriam tendit* (D. Bern. de peregr. mortuo et crucifixo).

Voilà les salutaires précautions avec lesquelles le Saint-Esprit a prétendu que les chrétiens vécussent dans le monde ; mais où en trouvera-t-on qui les observent ? Les grandes fortunes acquises ou poursuivies ne font-elles pas oublier à la plupart des hommes qu'ils ne sont qu'étrangers dans le monde et qu'ils ont une autre patrie à espérer ? Pourquoi pensez-vous que l'Evangile parle du salut des riches et des grands do

la terre comme d'une chose presque impossible, si ce n'est parce qu'il leur arrive presque toujours de prendre les moyens pour la fin, et, comme saint Augustin leur reproche si souvent, si ce n'est parce qu'il leur arrive presque toujours d'élever la condition de la créature plus haut que celle du Créateur, et de s'oublier ainsi de leurs devoirs ?

Considérez bien leur état et leur vie : rarement pensent-ils à Dieu, nulle ombre de religion dans leur conduite, nulle reconnaissance envers celui dont ils ont reçu tant de bienfaits, nul retour sur eux-mêmes pour arrêter les impétueux mouvements de leur vanité. Point de famille plus déréglée que la leur, point de domestiques plus blasphémateurs ni plus impudiques, nulle fréquentation de sacrements ; jamais d'action de piété, jamais de mortification et d'assujettissement aux indispensables lois de la pénitence. Occupent-ils les premières places du royaume ? quel enchaînement de malheurs ? Ont-ils l'oreille du prince ? ils ne lui disent jamais la vérité, à moins qu'elle ne leur soit avantageuse ; tous prêts à défendre le vice aussi bien que la vertu, si leur intérêt l'exige ; attachés partout à la faveur, et jamais à leur conscience.

Or, dans tout cela trouvez-vous qu'il leur soit aisé de se sauver, et si le saint que je loue n'avait pris des voies tout opposées, ne se serait-il pas comme eux perdu dans la cour et dans le grand monde ? Vous lui inspirâtes ces voies, ô mon Dieu, et il les suivit. Le désordre des grands vient de ce qu'ils oublient qu'ils sont voyageurs sur la terre, et qu'ils s'arrêtent où ils ne devraient faire que passer ; et ce qui a sanctifié François de Borgia au milieu de ses richesses et de ses grandeurs a été son détachement et la ferme résolution qu'il a prise de ne jamais perdre de vue sa patrie et son Dieu.

La première parole qu'il prononça dans son enfance fut le nom de Jésus, et toutes ses actions ont bien fait voir dans la suite qu'il n'était jamais sorti de son cœur. Son temps réglé pour la prière, ses devoirs d'un chrétien fidèlement et exactement rendus tous les soirs et tous les matins, les offices de charité qu'il faisait soigneusement exécuter, le bon ordre de sa maison et la vie exemplaire de ses domestiques, qu'on distinguait de tous les autres par leur douceur et leur modestie, tout cela faisait assez voir qu'il ne se méconnaissait point dans sa condition, et qu'il était occupé d'une puissance infiniment supérieure à la sienne.

N'appréhendons par conséquent rien pour son salut, sur quelque théâtre qu'il paraisse. Qu'il aille à la cour, il ne s'y corrompra point par les mauvais exemples ; qu'il possède les bonnes grâces de l'empereur, il ne perdra point pour cela celles de Dieu ; qu'il parle à ce prince et qu'il lui donne des conseils, il lui parlera avec la soumission d'un sujet, mais avec la liberté d'un chrétien, avec la générosité d'un homme qui, sous les armes et l'habit d'un seigneur de la cour, sert

encore un plus grand maître que lui : *Nihil nocui militanti paludamentum et balteus, quia sub habitu alterius alteri militabat.*

Mais cette vertu si ferme et si courageuse résistera-t-elle à un accroissement de prospérité ? Il n'y a guère de digues qu'un gros fleuve venant à s'enfler ne renverse. Cependant, quoique l'empereur augmente ses biens, quoiqu'il lui accorde les plus belles charges de l'empire, quoiqu'il lui donne de sa main une illustre et vertueuse épouse, quoiqu'il ait d'elle des enfants dignes d'un père si parfait, il n'en sera pas plus attaché à la cour et au monde ; il usera de toutes ces choses comme s'il n'en usait pas ; il les possédera comme s'il ne les possédait pas. Fortune, grandeurs, dignités, crédit, c'est en vain que vous attendrez sur son cœur pour l'arrêter : il ne fera que passer au milieu de vous, parce qu'il sait bien que vous passerez vous-mêmes, et que, s'il est dans le monde comme un voyageur qui marche, le monde entier n'est aussi qu'une figure qui s'enfuit, et qu'un brillant fantôme qui s'échappe : *Præterit enim figura hujus mundi.*

Mais peut-être que le monde, qui n'a pas eu le pouvoir d'arrêter absolument le voyageur, a du moins eu quelquefois celui de le détourner de son chemin. En effet, y a-t-il l'homme de qualité, et principalement à la cour, qui, amolli par l'oisiveté ou emporté par le plaisir, ne se jette aveuglément dans toutes les occasions qui se présentent de jeu, de divertissements, d'assemblées ? Ces occasions, dit-on, ne sont pas criminelles ; je n'en sais rien ; elles peuvent du moins le devenir. Le secret de ne pas faire ce qui est défendu, dit saint Grégoire, c'est de s'abstenir souvent de ce qui est permis : *Solus in illicitis non cadit, qui se et a licitis caute perstringit* (S. Greg. in Moral.) ; et pour n'être pas indulgent aux mauvais desirs, il faut refuser beaucoup de choses à la nécessité même. Tant de soins et de précautions qu'il vous plaira dans les compagnies et dans les conversations mondaines, les philosophes mêmes reconnaissent qu'on ne rapporte jamais chez soi la vertu tout entière.

François de Borgia se sanctifia par de si salutaires réflexions. Personne, sans doute, n'avait plus de talents que lui pour se produire et pour plaire. Jamais voyageur ne se fût détourné plus agréablement de sa route ; et cependant, loin de chercher ces occasions dangereuses, il évite les inutiles. Il sait que le même Esprit qui nous persuade d'être courageux nous avertit d'être timides ; que Dieu qui nous a promis sa grâce dans les occasions où il nous engage, ne s'est point obligé de nous l'accorder dans celles où nous nous jetons nous-mêmes ; que quiconque ne résiste pas à la moindre tentation, qui est celle de l'occasion du péché, résistera bien moins à la plus forte, qui est celle du plaisir et du péché même.

Pénétré de ces sentiments, il passe, il évite, il fuit, s'occupant, à la vérité, des beaux arts et des exercices convenables à un homme de sa qualité ; mais ces occupa-

tions, bien loin de le détourner de sa fin, ne servent qu'à l'y porter. Compose-t-il de la musique ? ce sont des airs sur lesquels les louanges de Dieu sont chantées dans toutes les églises d'Espagne. Va-t-il à la chasse ? c'est pour s'entretenir avec Dieu dans la solitude et se faire même des instructions de morale de ce qui n'est tout au plus aux autres qu'un apprentissage de la guerre. A l'égard de tout ce qui pouvait lui faire perdre la vue du ciel, c'est en vain qu'on lui en parle. Jamais on ne put l'engager à se divertir au jeu ; et quand on lui en demandait la raison, il avait coutume de répondre, qu'outre le temps et l'argent, on y perdait souvent la dévotion et la conscience. N'était-ce pas là être un voyageur bien fidèle à sa patrie ?

Quelque résolution cependant qu'il prit, il ne lui fut pas toujours libre de fuir ; et la charge qu'il avait chez l'impératrice l'obligeait de se trouver souvent dans les cercles et à la compagnie des dames. J'avoue que c'est ici le pas le plus glissant et le plus dangereux que notre saint puisse trouver dans toute la suite de son voyage. La cour a toujours été appelée une mer, et saint Augustin a remarqué qu'elle avait, comme l'Océan, son calme et ses orages ; qu'elle cachait ses écueils sous ses flots, et qu'elle nourrissait dans son sein des monstres qui se dévoraient. Mais il a ajouté en même temps que, si cette cour est une mer, les femmes en sont les sirènes, puisque leurs approches ne sont pas moins funestes, et font faire autant de naufrages que celles dont les poètes on parlé. C'est pour cette raison que saint Chrysostome a soutenu que c'était un plus grand miracle de s'y conserver chaste, que ne fut celui des enfants de Babylone, qui demeurèrent au milieu des flammes de la fournaise sans en être endommagés, et qu'il faut avoir au moins autant de vertu que Joseph dans l'Egypte pour n'y pas périr.

Aussi, François de Borgia évita ce danger autant qu'il put, et, se trouvant par son emploi engagé à la compagnie des dames, il espéra que, ne recherchant pas de lui-même cette occasion, Dieu lui donnerait assez de grâce pour y conserver son innocence. Que dis-je ? ce ne fut pas sur cette seule pensée qu'il s'appuya. Que fit-il donc ? Ce que fait un voyageur qui, devant nécessairement passer par un chemin célèbre par beaucoup de vols et de meurtres, se munit de bonnes armes pour se défendre : je veux dire que, ne pouvant éviter la vue et la compagnie des femmes, il s'arma auparavant de discipline et se couvrit de cilice. Il avait bien, comme Job, fait pacte avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (Job, XXXI), qu'ils ne donneraient point par leurs regards des pensées impudiques à son esprit ; il avait bien imploré le secours du Ciel par ses prières ; et, reconnaissant sa faiblesse, il avait demandé à Dieu la continence qu'il lui ordonnait. Mais ce n'était pas là tout ce qu'il croyait devoir faire pour sa sûreté. Comme il avait appris de saint Paul que son corps pourrait prêter des armes au péché, il pré-

vint sa révolte en le soumettant par la pénitence ; et pour achever le conseil de cet apôtre, il fit à Dieu des armes de justice de ce qui pouvait servir à ses désordres : *Membrâ nostra arma iniquitatis peccato, arma justitiæ Deo*.

Tels furent, messieurs, tels furent les ornements dont il se para pour aller aux cercles et aux assemblées des dames, et les moyens dont il se servit pour assurer son salut dans les plus dangereuses occasions. Gens du siècle, enfants de qualité, jeunesse emportée, venez, après cet exemple, nous dire qu'il n'est pas possible de se sauver dans la cour ni dans le grand monde. Comment n'y trouveriez-vous pas votre salut difficile, vous qui ne faites jamais la moindre violence à vos inclinations déréglées et qui ne refusez rien à vos sens ? ou plutôt comment pouvez-vous vous plaindre de la peine qui s'y trouve, vous qui n'en avez encore pris aucune pour éviter les occasions prochaines de votre perte ? Vous êtes ces lâches et ces imprudents dont Salomon nous décrit si bien la faiblesse, qui, au premier radoucissement d'une femme, courez après elle : *Statim eam sequitur* (Prov., VII), sans considérer que vous allez perdre votre âme et votre liberté. Non, non, ne vous flattez point. François de Borgia vous apprend bien qu'on peut se sanctifier dans les plus forts engagements du monde, mais il ne vous apprend pas que ce soit une chose si facile, ni à laquelle il faille apporter peu de précautions. Voyez ce qu'il a fait, et, si vous ne pouvez vous séparer du monde à cause de vos alliances et de vos emplois, prenez-le pour votre guide et pour votre phare.

Les Pères ont excellemment comparé les exemples des saints aux phares qu'on met sur le haut des rochers au milieu de la mer, pour marquer par leur lumière pendant la nuit, à ceux qui naviguent, les écueils qu'ils doivent éviter et la route qu'ils ont à suivre. La cour et le monde sont une mer ; vous y êtes embarqués ; regardez donc ce grand saint que l'Eglise élève aujourd'hui comme un phare, pour vous garantir du naufrage : *Justorum semita quasi lux*, etc. Si vous écoutez sa voix et si vous étudiez bien ses exemples, il vous rendra le même office que saint Jérôme promettait autrefois à un de ses amis : *Quasi doctus nauta rudem conabor instruere rectorem* (D. Hieron., *epist. ad Rusticum*). C'est un pilote très-expert qui vous apprendra à vous conduire sur une mer que vous ignorez. *Illud est ut in quo littore pirata sit, noveris ; ubi Charybdis avaritia ; ubi Scyllæ obtreclatorum canes ; quomodo in media tranquillitate securi Lybicis interdum vitiorum Syrtibus obruamur*. Ce grand saint ne manquera pas de vous marquer en quel rivage la chasteté d'un chrétien court risque de se perdre, en quels endroits de cette mer sont cachés les écueils de l'avarice, en quel lieu on doit éviter les vents et les vagues de l'ambition, en quel temps on y doit appréhender le faux calme de la faveur et de la prospérité. Enfin, vous n'avez qu'à suivre l'éclat de ce

phare lumineux, et vous verrez bien que de cette mer on peut aller au port, et que le salut n'y est pas absolument impossible. Cependant, quand on serait assez heureux pour se garantir de tous les dangers de cette mer, en suivant saint François de Borgia, avouons qu'on le serait encore davantage d'en sortir avec lui. Nous l'avons vu comme un exemple d'innocence dans la cour, où il nous a appris qu'on peut se sanctifier dans ses plus forts engagements du monde : considérons-le à présent comme un modèle d'austérité dans le cloître, où il nous montre qu'il est néanmoins plus sûr de se défaire de tous ces engagements. C'est le sujet de mon second point.

II.—Quoique ce soit un moyen fort efficace pour conserver son innocence dans le monde, que d'y être en qualité de pèlerin et de voyageur, j'apprends néanmoins de saint Bernard qu'il y a un degré encore plus élevé et plus sûr, qui est d'y vivre comme un mort. Si un voyageur n'établit pas sa demeure dans un autre pays que le sien, s'il n'y acquiert aucune possession et s'il n'y contracte pas de fortes amitiés, il ne laisse pas de converser en passant avec ceux qu'il rencontre, de prendre quelque plaisir à voir les diverses choses qu'il trouve, et qui ont au moins le pouvoir de suspendre le désir qu'il a de retourner à sa patrie : *His etsi penitus non retinetur, detinetur tamen et retardatur, dum minus memor patriæ minori accelerat desiderio* (D. Bern., loco supra citato).

Il n'en est pas de même d'un mort. Non-seulement il ne peut rien posséder, il n'est plus même en état de rien désirer, il n'a plus de sens pour voir et pour entendre, il n'a plus besoin que de sépulture, encore n'en sentirait-il rien si elle lui manquait. Il écoute les flatteurs de la même façon que les médians, ou plutôt il n'entend ni les uns ni les autres, parce qu'il est mort : *Mortuus autem ; si desit ipsa sepultura, non sentit : sic vituperantes ut laudantes, sic adulantes audit ut detrahentes, imo vero nec audit, quia mortuus est.*

Ce fut pour mettre François de Borgia dans ce bienheureux état de sûreté et de perfection que Dieu, qui veillait sur lui par une providence particulière, l'obligea de rompre tous les engagements qu'il avait dans le monde, et le fit passer de la condition d'un voyageur à l'état d'un mort : *Felix omnino mors quæ sic immaculatum facit, imo penitus alienum ab hoc sæculo*. Sa sainteté avait déjà répandu une admirable lumière dans la cour ; mais, comme il dépend de Dieu d'éclipser quand il veut les étoiles les plus éclatantes du firmament, et de les tenir cachées sous le sceau de sa puissance, il l'ensevelit dans le cloître et le cacha pour un temps dans l'illustrée compagnie du grand Ignace.

Le moyen dont il voulut se servir pour opérer ce miracle est si fameux, que vous me prévenez déjà, et que vous vous représentez cet affreux spectacle de l'impératrice morte, qui le toucha si vivement ; et plaise au ciel que ce soit avec un pareil succès qu'il

vous touche ! Vous savez que la charge qu'il avait eue auprès d'elle l'engageait de faire porter son corps au lieu de sa sépulture. Comme on vint à le découvrir, selon la coutume, pour le vérifier, l'objet lui en parut si horrible, qu'il n'osa affirmer par serment que ce fût le corps de sa maîtresse, s'écriant avec l'Écriture : *Hæcine est illa Jezabel* (IV Reg., IX) ? Quoi ! est-ce là cette princesse qui faisait il y a peu de jours l'admiration de tout le monde ? Quoi ! ce crâne décharné, est-ce là la tête qui portait une couronne avec tant de majesté ? Quoi ! ces trous enfoncés, sont-ce là ces yeux dont les regards dispensaient la bonne ou la mauvaise fortune ? *Hæcine est illa Jezabel* ?

Cette réflexion produisit en lui plusieurs sentiments, dont le premier fut une vive connaissance de la vanité des choses du monde. Nul homme n'en devrait jamais douter. La mort est un maître qui leur fait en tout lieu cette importante leçon ; mais souvent ils ne l'entendent que lorsqu'ils ne sont presque plus en état d'en profiter. Notre âme, au moment de la mort, perceant tous les nuages dont notre corps l'a obscurcie pendant la vie, commence, dit Tertullien, à connaître les illusions où elle a été. Elle s'aperçoit, comme un homme qui se réveille, que ses amis, ses grandeurs, ses possessions, qu'elle avait crus des choses réelles, n'étaient que des songes et des fantômes : *In expeditione substantiæ seipsam recognoscit, jam a summo ad vigilias, ab imaginibus ad veritatem.*

Ce que presque tous les hommes ne reconnaissent qu'à leur mort, notre saint fut assez heureux de l'apprendre de celle de l'impératrice ; et l'on peut dire que cet accident lui fut un aussi bon maître que la mort de ce jeune homme qui se tua pendant une prédication de saint Paul en fut un à ses auditeurs : *Ipse casus pro doctore fuit*, dit saint Jean Chrysostome.

Il connut donc, en cet instant, que toutes les grandeurs du monde sont vaines, qu'elles peuvent avoir des noms, mais qu'elles n'ont aucune solidité ; qu'elles sont aussi courtes que méprisables. Cette impératrice était morte à la fleur de son âge ; c'était la beauté la plus accomplie qu'il y eût dans l'univers ; c'était la plus haute et la plus éminente fortune, en un siècle où Charles-Quint avait fait de surprenantes conquêtes : et nonobstant tous ces avantages la mort l'arrache du sein du plaisir et de la grandeur, et la réduit en un état à n'être plus reconnaissable. Il n'en faut pas davantage pour faire faire à François de Borgia de sérieuses et d'utiles réflexions. Eh quoi ! se dit-il en lui-même, avec saint Grégoire de Nazianze, fallait-il que la mort d'un autre t'apprit ce qui t'arrivera bientôt par la tienne ? *Quid opus est ut de exitu tuo ab alio certior fias* (S. Greg. Nazianz., de obitu fratris) ? As-tu jamais pu douter que l'homme et tout ce qui l'environne de puissance et de grandeur fût autre chose qu'un oiseau qui s'envole, qu'un vaisseau qui ne laisse aucun vestige sur la mer, qu'une vapeur, qu'une fumée, qu'un spectre qui s'évanouit ?

Voilà le premier sentiment que ce triste objet lui imprima d'abord ; mais il n'en demeura pas dans une stérile et infructueuse spéculation. C'est pourquoi se représentant la folie qu'il y avait de hasarder son salut et son éternité, par la possession des choses d'ailleurs si méprisables, il prit sans délibérer davantage une ferme résolution de les quitter.

Permettez-moi, grand saint, de vous demander quel sujet vous pouvez avoir de craindre. Votre vertu, par l'expérience que vous en avez faite, n'est-elle pas à l'épreuve de tous les assauts de l'enfer et du monde ? Cette réflexion cependant n'est pas capable de calmer ses frayeurs. Il sait que tandis qu'un vaisseau est sur mer, il est toujours exposé au danger de faire naufrage. Quand il aurait évité tous les écueils et essuyé tous les pirates ; quand il reviendrait des Indes chargé des plus précieuses marchandises, un souffle de vent pourrait le perdre et le faire malheureusement échouer au port. Triste, mais véritable image de la vertu des plus grands saints. Leurs victoires ne les mettent jamais en assurance : au contraire, plus ils ont à perdre, plus ils appréhendent, et principalement lorsque par leur naissance ou par leur fortune ils se trouvent engagés dans le grand monde. Demandez à saint François de Borgia ce qu'il pense de la cour, il vous dira qu'il la regarde comme une continuelle occasion de péché, dont il est obligé de se délaier ; et ce fut ce qui l'en fit sortir, avec les mêmes sentiments qu'eut autrefois Moïse en sortant de celle de Pharaon.

Comment croyez-vous que saint Paul s'en explique ? *Elegit*, dit-il, *magis affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem* (Hébreux. II). Moïse choisit plutôt de souffrir et d'être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter les courtes joies du péché. Remarquez-vous bien, messieurs, quel nom l'Apôtre donne à la cour qu'il appelle un péché ? Plusieurs choses, selon ses principes, portent le nom de péché : 1° l'acte par lequel on viole la loi de Dieu, et c'est ce qui s'appelle proprement péché ; 2° la victime que l'on offrait pour l'effacer, et c'est en cette qualité qu'il donne le nom de péché à Jésus-Christ ; 3° la concupiscence qui nous y porte et qui nous y sollicite ; et c'est ce qu'il appelle, messieurs, *péché qui demeure au dedans de nous*.

Or, ce ne peut être qu'en ce sens qu'il donne le nom de péché à la cour et au grand monde ; et ce n'en est là que trop pour obliger François de Borgia, aussi bien que Moïse, à s'en séparer. Il y trouve partout des instruments, des occasions, des amorces de péché ; il faut donc qu'il y renonce et qu'il choisisse plutôt d'être affligé avec un peuple saint et une société naissante, qu'à goûter dans le siècle les courtes joies du péché. Chose si vraie, que quoiqu'il eût toujours conservé son innocence dans la cour, il ne laissait pas d'appeler le renoncement qu'il en avait fait sa conversion.

Mais quoi ! nous sommes plus longtemps à

expliquer sa résolution qu'il ne l'est lui-même à la prendre. Fuyons, s'écria-t-il d'abord avec saint Augustin, fuyons de cette maison embrasée, de cet édifice ruineux, qui menace de nous accabler. Mais où se sauvera-t-il ? Noé eut une arche pour se garantir du déluge, Loth une montagne pour se sauver de l'embrasement de Sodome ; et François de Borgia ne veut avoir qu'un tombeau pour s'y ensevelir. Convaincu de la vanité et de la contagion du siècle, il veut entièrement y mourir, et chercher un asile à son innocence, dans une compagnie dont le véritable esprit est de mourir tellement à soi, qu'il ne reste plus d'action et de vie que pour travailler à la plus grande gloire de Dieu.

Illustre instituteur de cette compagnie, grand saint Ignace, quelle joie ne ressentîtes-vous pas dans vos travaux apostoliques, lorsque vous vîtes à vos pieds ce généreux seigneur, protester qu'à votre exemple il voulait mourir à tout ce qui avait paru le faire vivre au siècle ? Il y mourut en effet. Nul sentiment pour les richesses ni pour les grandeurs ; il donne la meilleure partie de ses biens aux pauvres, et laisse le reste à ses enfants. Honoré de toute la cour, il s'abaisse aux pieds de tout le monde, ravi quand toutes choses lui manquent, quand il porte le plus méchant habit, quand on le persécute et qu'on l'humilie. Nul sentiment pour le plaisir : il pratique d'affreuses pénitences et se condamne à des austérités inouïes.

Le Fils de Dieu a expliqué dans l'Evangile jusqu'où pouvait aller la pénitence de ses plus fidèles disciples, en deux paroles fort énergiques. La première est qu'il faut qu'ils renoncent à eux-mêmes : *Abneget semetipsum*. Que veut dire cette étrange parole ? Saint Chrysostome dit que Jésus-Christ veut par là nous apprendre que ses disciples doivent avoir les mêmes sentiments pour eux-mêmes qu'un maître en a pour un serviteur qu'il a congédié. Qu'on maltraite ce serviteur, qu'on lui dise des injures, qu'on le frappe, ce maître qui s'en est défait n'y prend plus de part ; et si c'est cette disposition que doit avoir un vrai disciple à l'égard de lui-même, ce fut celle de saint François de Borgia, qui avait tellement renoncé à soi-même, que tout ce qui pouvait lui arriver de fâcheux ne le touchait plus. Que les hommes ou les éléments le maltraitent, qu'il ne trouve point de logement dans ses voyages, qu'on décrie sa conduite auprès de l'empereur et du pape, qu'on lui donne par mégarde du fiel et de l'absinthe, il en est aussi peu ému que si ces traitements n'étaient pas faits à sa personne.

La seconde parole de Jésus-Christ, c'est qu'il faut que ses disciples se haïssent eux-mêmes : *Qui odit animam suam*. Parole que François de Borgia comprit et qu'il exécuta dans toute son étendue. Non-seulement il fut insensible aux outrages qu'il pouvait recevoir, il voulut encore sentir lui-même les effets de sa haine. Il porta à sa chair une irréconciliable inimitié ; il la trahit d'une ma-

nière à ne faire jamais de paix avec elle, tirant d'elle, quelque innocente qu'elle fût, des ruisseaux de sang par ses continuelles disciplines, la couvrant de cilice et de haire; la réduisant enfin à une si austère servitude, que ses supérieurs furent obligés de lui représenter que, pour faire durer plus longtemps le sacrifice, il fallait un peu épargner la victime. Meurs, meurs, s'écriait-il souvent; meurs, malheureuse chair dont la mort fait la vie de l'âme. Était-ce là, messieurs, mourir au monde et à soi-même? Était-ce là prendre la voie la plus sûre et la plus parfaite; et ne trouvez-vous pas que cet astre, tout lumineux qu'il était dès son orient, a bien augmenté son éclat en avançant dans sa carrière? *Iustorum semita quasi lux splendens*, etc.

Quelle apparence par conséquent de pouvoir imiter un si excellent modèle? Je me suis trompé, quand je vous ai dit au commencement de ce discours que tout était imitable en François de Borgia. Où est le chrétien qui, dans la lâcheté et la corruption de ce siècle, pourrait atteindre à une semblable perfection? Une si généreuse vertu est assez proche de nous, si nous regardons la distance des lieux et des temps, mais qu'elle est éloignée de nous, si nous en considérons la qualité et les circonstances!

En vérité, mes frères, quand nous pensons à une pénitence si affreuse, à une humilité si profonde, à une mort si entière à soi-même et à toutes les choses du monde, sommes-nous chrétiens? pouvons-nous dire que nous sommes d'une même religion que les saints, et que nous adorons tous un Dieu crucifié? Nous n'avons pas embrassé, me direz-vous, une profession si austère, c'est un conseil, nous nous contentons des préceptes. Je ne vous demande pas aussi que vous suiviez les conseils, vous n'êtes pas dignes d'une vocation si parfaite; mais croyez-vous que mourir à soi-même, à ses passions, au péché, ce ne soit pas un précepte? Si ce n'est qu'un conseil, d'où vient donc que saint Paul ne parle d'autre chose à tous les chrétiens que de mort, que de croix, que de sépulture? *Consepulti sumus cum Christo per baptismum*. D'où vient qu'il tire des engagements de leur baptême l'obligation qu'ils ont de mourir à eux-mêmes et au siècle par la pénitence? *Quicumque baptizati sumus, in morte ipsius baptizati sumus*. N'avez-vous pas reçu ce sacrement, ou bien est-ce que vous y renoncez? S'il faut des spectacles sensibles et affreux pour vous faire connaître la vanité du monde et vous obliger à assurer votre salut, en manquez-vous? Vous ne faites presque aucun pas que des objets aussi surprenants que celui de l'impératrice morte ne se présentent à vos yeux, et même des objets qui vous touchent quelquefois davantage que cette princesse ne faisait de François de Borgia?

Chose étrange! la mort nous est aussi présente qu'à ce grand saint, les objets nous en sont aussi fréquents, nous ne voyons autre chose dans nos familles; et cependant nous

vivons tous avec une présomption aussi imprudente que si nous étions immortels. Grand saint, il n'y a que vous qui sachiez profiter de la vue des misères humaines, il n'y a que vous qui ayez le courage de mourir par volonté, avant que de mourir par nécessité. Il n'y a donc aussi que vous qui soyez digne d'arriver à la plus grande perfection, qui est de n'être plus sensible qu'à la gloire de Dieu, et capable de la procurer en qualité de général de votre ordre. C'est ce que j'avais promis de vous faire voir dans mon dernier point, mais il est temps de finir et de vous en donner seulement l'idée.

III. — Je devais vous faire voir par saint Bernard, dont je n'ai presque été que l'interprète dans ce discours, qu'après les qualités de voyageur et de mort, il ne restait plus qu'un pas à faire au chrétien pour arriver au sommet de la perfection, qui est de se relever de son tombeau, plein de feu, pour faire éclater son zèle et procurer la gloire de Dieu : *Ad alia quidem mortuus sum, non sentio, non attendo, non curo; si qua vero sunt Christi, hæc vivum me invenient, et paratum* (S. Bern., tract. de Peregr. mortuo et crucif.).

Sur ce principe, il ne me serait pas difficile de vous prouver que notre grand saint, selon l'esprit de sa compagnie, est un astre qui, aux termes du prophète, s'est élevé davantage sur son couchant : *Ascendit super occasum* (Psal. LXVII), qu'il n'a jamais plus agi pour la gloire de son Dieu que quand il a été absolument mort à celle de la terre. En effet, ne pouvons-nous pas dire que dès qu'il a eu trouvé un point hors du monde, il a été capable d'attirer le monde même et de le convertir, tantôt par ses prédications saintes, tantôt par ses livres touchants, tantôt par ces missions nombreuses qu'il a le premier envoyées dans une partie du nouveau monde?

Mais outre que ce discours a déjà eu assez d'étendue, j'avoue de bonne foi que ce serait proprement ici que ce nouvel astre nous éblouirait et que nous le perdriions de vue. Il faut être enfant d'Ignace pour pouvoir suivre une route si lumineuse : *Numquid omnes apostoli* (I Corinth., XII)? La grâce d'apôtres n'est pas donnée à tous les chrétiens, Dieu ne les choisit pas tous, comme il fait les religieux de cette savante et zélée compagnie, pour être des flèches toujours prêtes à sortir de ses mains : *Posuit me sicut sagittam electam* (Isai., XLIX), pour voler jusqu'aux extrémités de la terre par ses ordres, et y faire dans les esprits et dans les cœurs de salutaires et amoureuses plaies. Contentons-nous seulement d'admirer ce que nous ne pouvons imiter, respectons des travaux que nous n'avons pas la force de seconder, et soyons persuadés que François de Borgia se contente que nous suivions sa lumière chacun selon notre état, pour avancer avec lui dans le jour parfait de la gloire. Amen.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, ex tribubus et populis, et linguis, stantes ante thronum.

J'ai vu une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute sorte de nations, de tribus, de peuples et de langues différentes qui environnait le trône de Dieu (Apoc., VII).

Sire, ce fut une parole fort fière et fort difficile à exécuter que celle du conquérant de l'Asie, lorsque invité à entrer dans une course, il demanda des rois pour compagnons de cet exercice, et qu'il refusa de recevoir le flambeau que l'on s'entre-donnait à la fin de chaque carrière, d'autres mains que de celles qui portaient le sceptre.

Mais, Sire, quand Votre Majesté, qui dans toutes ses réponses n'a rien du fier orgueil de ce prince, ne voudrait entrer dans la glorieuse lice de la vertu qu'à cette condition, je pourrais lui dire qu'il nous serait fort aisé de la satisfaire. Tous les saints que l'Eglise honore en ce jour, et qu'elle nous propose pour guides dans le difficile chemin de la vertu, sont des rois; et si saint Jean ne voit qu'un trône au milieu de leur multitude, il remarque cependant des couronnes sur leurs têtes.

Je sais même que Votre Majesté ne s'offensera pas, si je lui dis que la royauté de tous ces habitants de la Jérusalem céleste est fort au-dessus de la sienne. Vous réglez dans le plus florissant Etat de la terre, il est vrai, mais les saints règnent dans la glorieuse immensité de Dieu même. Vous commandez à des peuples redoutables par leur force et par leur nombre; mais il n'y a pas un de ces bienheureux souverains à qui le monde entier n'obéisse et ne soit assujéti.

Je n'appréhende donc pas qu'on me reproche d'animer aujourd'hui Votre Majesté à la vertu par des exemples qui lui soient disproportionnés, et de lui offrir en la personne de tous les saints des modèles indignes de la grandeur de son courage. Que si les plus grands héros du christianisme tiennent à honneur de conformer leur vie à celle des saints, combien leur est-il glorieux d'en prendre le modèle sur Marie leur souveraine! Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle leur reine, parce qu'elle reçut ce titre et la plénitude des grâces qui lui était destinées, quand un ange lui dit : *Ave, Maria*.

Sire, dans la religion païenne trois choses manquaient à la vertu, dont le défaut devait en donner un étrange dégoût à tous les hommes. La première était la récompense. Quand on demandait aux philosophes quel fruit ils espéraient de recueillir en consacrant à la vertu leurs actions et leurs veilles, ils osaient bien répondre qu'ils n'en attendaient point d'autres que la vertu, qui seule était son propre prix : *Interrogas quid petam de virtute? ipsam virtutem, ipsa pretium sui est*. Vaine et chimérique récompense qui ne subsistait

au plus que dans une imagination qui se repaissait de fumée!

La seconde chose qui manquait à la vertu était l'exemple. Il est rare de trouver des hommes qui embrassent des choses difficiles, à moins qu'ils n'aient vu quelques-uns leur en ouvrir le passage et leur en affranchir les difficultés. Or, l'on trouvait assez de païens qui enseignaient la vertu; mais où en trouvait-on parmi eux qui la pratiquassent? Ecoutez l'agréable raillerie que fait saint Augustin de l'un qui a passé chez eux pour le plus sage : *Seneca quidem ex toto virtus non defuit, adfuit enim scribenti, si defuerit viventi*. La vertu n'a pas tout à fait manqué à Sénèque; si elle ne régnait pas dans sa personne, elle paraissait du moins dans ses écrits.

Enfin la dernière chose qui rendait presque impossible la pratique de la vertu parmi les païens était le défaut de secours. On la leur proposait difficile, épineuse, inaccessible, et, pour surmonter tous ces obstacles, on ne leur donnait point d'autres moyens que les forces humaines, comme si la nature, corrompue par le péché et affaiblie par ses propres désordres, eût été d'elle-même capable d'aucun bien.

Grâces en soient rendues à l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Si ces trois choses manquaient à la vertu parmi les païens, elles se trouvent toutes avec d'admirables avantages dans la religion que nous professons. *Vidi turbam magnam*, etc. Cette puissante armée de saints, cette innombrable multitude de toutes sortes de nations, de tribus et de peuples que l'Eglise nous fait paraître aujourd'hui autour du trône de Dieu, nous fournissent une excellente preuve de cette vérité.

La gloire que tant de bienheureux possèdent nous fait voir que la vertu n'est pas sans récompense; les actions par lesquelles ils l'ont méritée, que la vertu n'est pas sans exemple; le crédit qu'elle leur donne auprès de Dieu, que la vertu n'est pas sans secours.

Oui, chrétiens, de quelque prétexte que vous puissiez vous servir pour vous excuser de la pratique de la vertu, les saints condamnent par toutes ces circonstances votre lâcheté. Pouvez-vous dire que la vertu est stérile et ingrate? Voici des millions de témoins qui vous assurent de sa récompense. Pouvez-vous dire que la pratique en est impossible? Voici une infinité de modèles qui vous en donnent l'exemple? Pouvez-vous même la trouver difficile? Voici une troupe innombrable d'intercesseurs qui vous obtiennent de grands secours. C'est tout mon dessein.

I. — Croire que la vertu puisse trouver sa récompense sur la terre, c'est faire trop peu de cas d'elle, dit saint Augustin, et concevoir des idées injurieuses à la grandeur de ses espérances. Que les païens s'abandonnent aveuglément à la corruption de leurs désirs, que les Juifs ne demandent qu'une terre féconde en lait et en miel; le chrétien, plus éclairé que les premiers et plus généreux que les seconds, n'attend que dans le ciel, de la main du juge commun des vivants et

des morts, cette couronne de gloire pour laquelle il combat sur la terre. Ce qui s'appelle crédit, honneur, divertissements, plaisirs, richesses, puissances et magnifiques possessions, tout cela est au-dessous de lui, et il n'est grand devant Dieu et dans sa condition de chrétien que lorsqu'il les méprise.

Que le monde en pense ce qu'il voudra, c'est là ce qui fait sa grandeur et sa félicité même; et rien ne console davantage les saints que lorsque, s'élevant jusque dans le ciel par les mouvements hardis de leur foi et de leur espérance, ils entendent Jésus-Christ qui les exhorte à se réjouir à cause que la récompense qu'il leur réserve est abondante : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in celis.*

Ce qui n'était qu'une promesse en ce monde est une béatitude consommée dans l'autre; et si nous pouvons être sensibles à quelque joie, c'est à elle de voir, comme autrefois saint Jean, les cieux s'ouvrir, la triomphante Jérusalem descendre, et des millions de bienheureux nous témoigner par leur propre expérience que les paroles de Jésus-Christ sont véritables, qu'il les a tenues en toutes choses, et qu'enfin la récompense est grande, puisqu'elle est infinie et universelle.

Lorsque saint Jean parle des saints dans la gloire, il dit que le nombre en est si grand, qu'on ne peut les compter. Ils la possèdent tous sans jalousie, quoiqu'ils la partagent inégalement; et Dieu, qui est assez puissant pour n'en laisser aucun sans récompense, est assez éclairé pour donner celle qui est propre à la moindre de leurs vertus. *Vidi urbem magnam quam dinumerare nemo poterat.* L'on dirait que Dieu se plaît dans cette fête à nous faire comme une montre générale de tout ce que sa justice ordonne en faveur de tous les bienheureux et de tous leurs mérites. Ils ont fait une infinité de bonnes œuvres : les uns ont répandu généreusement leur sang, les autres ont versé des torrents de larmes, là des confesseurs ont produit des actes d'amour sans nombre, ici des pénitents ont fait de leurs corps autant de victimes saintes et raisonnables. Ils méritent donc tous des récompenses; et si vous demandez à tous ces différents témoins s'il y en a aucun d'eux qui ait perdu son salaire, ils vous diront tous, après saint Paul, que Dieu n'a pas dédaigné de leur faire justice sur la moindre de leurs bonnes œuvres, qu'il n'y a pas une larme qu'il n'ait lui-même essuyée, pas une goutte de sang qu'il n'ait recueillie, pas un seul soupir qu'il n'ait satisfait, pas une seule pensée dont il ne leur ait tenu compte, pas un seul mérite enfin, pour caché qu'il ait été, qu'il n'ait couronné de ses propres mains : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

Quelle joie serait-ce à un pauvre soldat dangereusement blessé dans une bataille, si son prince courait à lui à la sortie du combat, s'il prenait lui-même la peine d'étancher son sang, de bander sa plaie et d'employer ses mains royales à le secourir! Qui doute

qu'une si extraordinaire faveur n'effaçât le souvenir de toutes ses peines, et qu'il ne trouvât l'honneur qu'il recevrait mille fois plus précieux que le sang qu'il aurait versé?

C'est là néanmoins, messieurs, ce que Dieu fait pour tous les siens, et ce que nos bienheureux reconnaissent qu'il a déjà fait pour eux. C'est lui qui les a attendus dans les prisons et sur les échafauds, c'est lui qui les a reçus à la sortie de leurs cloîtres et de leurs déserts, c'est lui qui a refermé toutes leurs plaies, essuyé toutes leurs larmes et honoré d'une récompense universelle la moindre de leurs souffrances.

Je dis universelle, pour répondre à tous les désirs des bienheureux, et donner à toutes leurs puissances les plaisirs particuliers qui leur sont propres. Comme l'homme extérieur, dit saint Augustin, s'attache aux choses temporelles par ses cinq sens, aussi l'homme intérieur trouvera dans le ciel cinq choses d'une valeur infinie qui feront sa félicité. Il y aimera son Dieu, et en l'aimant il y trouvera en même temps une lumière, une voix, une odeur, une viande, un embrassement qui le rendront bienheureux. Lumière si éclatante, qu'il n'y a point de lieu qui puisse la contenir; voix si pénétrante, qu'on ne cessera jamais de l'entendre; odeur si forte, qu'il n'y aura point de vent qui l'affaiblisse; viande si solide, que quoiqu'on s'en rassasie éternellement, elle ne diminuera jamais; embrassement si doux et si tendre, qu'on ne voudra jamais en être séparé. En un mot, on verra Dieu dans le ciel, sans qu'on le perde jamais de vue; on aimera Dieu dans le ciel, sans trouver ni dégoût ni interruption dans son amour; on louera Dieu sans cesse dans le ciel, sans qu'on se lasse jamais de le louer; et l'on vivra de l'éternité de Dieu dans le ciel, sans pouvoir jamais le quitter. Jamais vertu peut-elle être plus abondamment et plus universellement récompensée (1).

Mais ce qui rend encore plus grande cette récompense de la vertu, c'est qu'elle est magnifique, et qu'elle surpasse tellement les travaux des bienheureux, qu'il n'y en a aucun d'eux qui, du haut du ciel, ne s'écrie, avec plus de raison que saint Paul ne faisait sur la terre, qu'ils ont trop peu souffert pour la gloire qui leur est révélée : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelatur in nobis.*

En effet, quand l'Ecriture a dit que Dieu était magnifique, elle ne s'est pas contentée de nous faire remarquer ce qu'il a fait de grand, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans celui de la nature; mais, passant par-dessus

(1) Sicut exterior homo circa ista temporalia quinque partito sensu afficitur; id est visu, auditu, gustu etceteris, sic interior homo in beata vita circa quinque ineffabilia Dei ineffabili amore afficitur. Cum enim Deum suum amabit, quendam lucem, quendam vocem, quendam odorem, quendam cibum, et quendam amplexum interiorem amabit. Ibi enim fulget quod non capit locus. Ibi sonat quod non rapit tempus, ibi olet quod non spargit ventus. Ibi sapit quod non minuit edacitas. Ibi haret quod non divellit satietas. Ibi siquidem videtur Deus sine intermissione, cognoscitur sine errore, amatur sine offensione, laudatur sine fagigatione (S. Aug., cap. 56 Soliloq.).

tous ces admirables ouvrages, elle nous a fait entendre que ce n'était principalement que dans la gloire que cette divine perfection paraissait dans tout son éclat : *Ibi solum magnificus est Dominus*. C'est là qu'il se communique entièrement et qu'il se montre à découvert à sa créature. C'est là où les bienheureux ne jouissent plus seulement de ses dons, mais de lui ; qu'ils possèdent, je ne dis pas seulement ses grâces, mais sa propre essence, qu'ils voient sans voile, sans milieu, sans énigme, sans entremise.

Ah ! être bienheureux du bonheur de Dieu même ; être bienheureux par la vue de Dieu, comme Dieu est bienheureux par sa propre vue ; connaître Dieu comme Dieu se connaît, l'aimer comme il s'aime, le posséder comme il se possède, ne satisfaire son cœur que d'un objet qui contente une volonté infinie ; quelle plus grande, quelle plus ample, quelle plus surprenante magnificence ? Vous étonnez-vous après cela si l'Ecriture nous représente à toute heure les bienheureux satisfaits dans tous leurs desirs, rassasiés dans l'abondance de la maison de Dieu, éivrés du torrent de ses voluptés, abîmés dans un océan de plaisirs et de joie ? Vous étonnez-vous après cela si saint Augustin dit qu'ils trouvent en Dieu une lumière, mais qu'aucun lieu ne saurait renfermer ; un parfum, mais qu'aucun vent ni aucune mauvaise exhalaison ne peut ni corrompre, ni dissiper ; une viande, mais que le nombre des conviés ne diminuera jamais ; une beauté, mais de laquelle ceux qui la voient ne seront jamais rassasiés, ni dégoûtés ?

Voilà, messieurs, ce que ces bienheureux témoins nous apprennent du bonheur qu'ils ont acquis et de celui que nous attendons. On leur avait autrefois dit toutes ces choses de la Jérusalem céleste, comme ils nous les disent aujourd'hui ; et ils nous assurent qu'ils les voient telles qu'ils les avaient entendues : *Sicut audivimus, sic vidimus, in civitate Domini nostri*. Deux ou trois témoins dignes de foi suffisent pour rendre une déposition incontestable, et une multitude presque infinie de saints de tout pays, de toute condition, de tout âge, ne suffirait pas pour rendre ce témoignage authentique !

Mais ayant aussi toutes les qualités nécessaires pour vous en convaincre, à quoi pensez-vous qu'il vous engage ? Ecoutez ce qu'en dit saint Paul : *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen*. Excellentes paroles et fort propres à mon sujet. Convaincus, comme nous le sommes, de notre récompense, par cette grande nuée de témoins qui sont au-dessus de nos têtes, dégageons-nous de tout ce qui peut nous appesantir, et courons dans la carrière qui nous est ouverte. Vous savez tous qu'une nuée se forme peu à peu, et que le soleil élevant successivement des vapeurs et des exhalaisons, en compose un météore qu'il résout enfin en pluie, ou qu'il fait éclater en tonnerre.

C'est ainsi que Jésus-Christ, soleil de la

grâce, a formé cette nuée de témoins dont il nous environne aujourd'hui : *Impositam nubem testium*. Depuis qu'il est monté au ciel, il a continuellement attiré à lui un martyr de cette ville, un ermite de cette solitude, une vierge de ce cloître, un soldat de cette armée : mais c'est aujourd'hui qu'il nous fait paraître en foule tous ces saints, et que faisant fondre sur nos têtes ce merveilleux nuage de témoins, il se sert de leur déposition fondée sur leur propre expérience, pour nous convaincre de la vérité de ses promesses, des beautés de son paradis, de la magnificence de ses dons, de l'abondance et de la certitude de ses récompenses.

Après cela, quelle obligation n'avons-nous pas de mettre bas ce pesant fardeau des biens et des engagements du monde, dont nous sommes malheureusement surchargés : *Deponentes omne pondus*. Qui de nous, à la vue de cette béatitude, pourrait supporter davantage les plaisirs tels que nous les avons ici-bas ? plaisirs fragiles, passagers, et qui nous sont communs avec les bêtes ; plaisirs que c'est une félicité de perdre, une vertu de mépriser, une intempérance de souhaiter, un crime de posséder avec un opiniâtre attachement. Ah ! malheureux plaisirs, toujours accompagnés de dégoûts et souvent de repentir, seriez-vous bien capables de me faire perdre ou oublier ceux du ciel ? Non, non, depuis que j'ai fait réflexion sur ceux du ciel, vous me paraissent pesants et désagréables : *Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum*.

Mais ce n'est pas encore tout. Cette certitude et cette magnificence de la gloire des saints ne nous doivent pas seulement faire mépriser les biens et les plaisirs du monde, elles doivent encore nous en faire supporter les maux et en souffrir patiemment les disgrâces : car voilà l'autre conséquence que le même saint Paul tire : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen*. Pourrions-nous, en effet, refuser de fournir la carrière de la vertu si, toute pénible qu'elle soit, nous voyions au bout la couronne qui nous attend ? Nous souffrons tous les jours une infinité de peines, nous nous exposons à mille hasards, nous essuyons mille outrages, nous perçons par notre travail et nos veilles les jours et les nuits, dans l'espérance d'un peu d'honneur ou de repos, dans une vieillesse à laquelle même, comme remarque saint Augustin, nous ne savons pas si nous arriverons ; et quand il s'agit d'une béatitude certaine et éternelle, qui doit récompenser tous nos travaux, la moindre disgrâce nous fait de la peine, la plus petite violence nous gêne et nous incommode. O Dieu, quel aveuglement et quelle lâcheté !

En avez-vous agi de la sorte, généreux martyrs, saints confesseurs, illustres vierges, vous qui, outre les misères inséparablement attachées à votre nature, avez passé votre vie dans de continuelles mortifications, ou l'avez finie par un douloureux martyre ? Vous êtes-vous jamais plaints les uns et les autres de trop souffrir pour une si abondante

récompense? Au contraire, ne vous êtes-vous pas tenus heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour une si glorieuse cause, pour un Dieu qui vous assistait dans vos disgrâces, qui vous servait de second dans vos combats, qui vous couronnait dans vos victoires, récompensant par un effet de sa bonté et de sa magnificence paternelle ses propres dons, et s'honorant en quelque façon lui-même en vous recevant dans son ciel, qu'il vous avait promis? *Pretiosam in conspectu Domini mortem fortiter et constanter excipiebant, placituri ejus oculis qui eos in congressione nominis sui desuper spectans volentes comprobabat; adjubabat dimicantes, vincentes coronabat, retributione bonitatis ac pietatis paternæ remunerans in eis quicquid ipse præstitit, et honorans quod ipse perfecit* (D. Cyprian., *epist.* 77).

Or, c'est ce ciel que l'Eglise vous invite de regarder aujourd'hui, afin qu'un si puissant motif produise dans vos personnes quelques-uns de ces effets; et il me semble qu'elle vous traite tous comme la mère des Machabées faisait le plus jeune de ses enfants pour l'encourager au martyre. Cette généreuse femme ne lui demandait qu'une seule chose, qui était de lever les yeux au ciel, où ses frères étaient déjà : *Peto, nate, ut aspicias eolum*.

Chrétiens qui m'écoutez, tous les bienheureux ont déjà, en qualité de vos aînés, reçu la part de l'héritage que le père de famille a destinée à tous ses enfants; les voyez-vous en possession de cette gloire éternelle qu'il leur avait promise? Considérez-vous leur bonheur et leur joie? Il ne tient qu'à vous d'avoir un pareil sort; et si vous êtes assez fidèles à la grâce de Jésus-Christ pour mépriser les plaisirs de ce monde et en surmonter les douleurs, vous aurez un jour le même avantage. Qu'est-ce donc qui vous arrête, et d'où vient cette fatale indifférence que vous avez pour un si grand bien? Peut-être vous propose-t-on des exemples qui sont au-dessus de vos forces? Non, sans doute, puisque tous les bienheureux que l'Eglise vous montre aujourd'hui ne vous assurent pas seulement de la récompense de la vertu, mais qu'ils en sont même d'excellents et de parfaits modèles, comme j'ai promis de vous le faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Trois sortes d'exemples ont de tout temps fait une forte impression sur les esprits : celui de père, celui de roi, celui de Dieu. Premièrement, il n'y a guère d'enfant qui ne se croie obligé d'imiter son père. La nature qui lui a inspiré du respect pour sa personne, lui a aussi donné de l'estime pour ses actions; et il est fort rare, dit Salvien, qu'il ne s'approprie souvent ses mœurs, avant même qu'il recueille sa succession : *Antequam habere incipiant res paternas filii, habent sæpe in animis ipsos patres*.

L'exemple des rois n'est pas moins puissant que celui des pères. Leurs sujets ne peuvent presque se défendre d'imiter leurs vertus ou leurs vices; et, comme a judicieu-

sement remarqué un grand orateur, le prince paraît commander tout ce qu'on lui voit faire : *Hæc conditio principis, ut quidquid facit, præcipere videatur*.

Il faut cependant avouer que de tous les exemples, il n'y en a jamais eu de plus fort ni de plus sacré dans l'esprit des peuples que celui de la divinité. Comme l'on s'est aisément persuadé que la sainteté et la justice étaient inséparables des actions de Dieu, on n'a jamais cru pouvoir manquer en l'imitant. Et c'est la raison pour laquelle saint Cyprien trouvait les païens moins criminels que nous, parce que ne commettant d'impureté ou ne s'abandonnant à la vengeance qu'après les avoir apprises de leur Jupiter ou de leur Mars, ils croyaient faire pour lors des actes de religion, ou du moins n'être pas coupables : *Fiebant miseris pia et religiosa delicta*.

A notre égard nous ne pouvons pas avoir le même prétexte. Tout ce que la religion nous fait honorer est si saint; le Dieu que nous adorons est si pur dans ses actions et dans ses lois; les saints sont si illustres par leur vertu et par leur innocence, que nous ne pouvons nous défendre de la pratique d'aucune bonne action, par le défaut des bons exemples.

Peut-on dire, en effet, que la vie de Jésus-Christ n'ait pas été aussi sainte que sa doctrine? Au contraire, n'est-il pas vrai que les actions de ce divin législateur nous parlent encore, ou plus efficacement, ou plus sensiblement que ses paroles? Quoiqu'il se soit tu, et qu'il ait voulu quelquefois interrompre ses prédications par son silence, dit saint Augustin, ses actions, ses vertus, sa vie irrépréhensible et innocente ont toujours parlé pour lui; et étant lui-même la parole de Dieu, il fallait que tout ce qu'il faisait nous prêchât et nous instruisît en toute manière : *Quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi Verbum nobis est* (S. Aug., *tract.* 24 in S. Joannem).

Cependant ce parfait modèle semblait encore être trop élevé au-dessus de la faible portée de notre vue : c'est un Dieu, et nous sommes des hommes; c'est un Dieu fait homme, qui a habité au milieu de nous; mais quoique nous l'ayons vu, il y a toujours dans son invisible divinité des choses vers lesquelles nous ne pouvons jamais atteindre. Ainsi qu'a-t-il fait? Il a voulu nous donner des modèles sensibles; et afin de nous fermer la bouche sur toutes nos excuses prétendues, il nous a proposé une multitude innombrable de saints qui, se trouvant répandus dans tous les âges et dans toutes les professions, ont suppléé, par l'éclat particulier et différent de leurs actions, à la lumière universelle de ses divins exemples : *Vidi turbam magnam*, etc.

L'une des plus dangereuses tentations du démon est de persuader aux hommes que la sainteté est au-delà de leurs forces. Combien voyons-nous de gens qui, considérant la faiblesse de leur nature, se sentant comme accablés du poids de leurs péchés, et se trouvant même souvent engagés à des conditions qui semblent opposées à la grâce, désespèrent

de pouvoir pratiquer la vertu? Or, je ne veux que l'exemple des saints pour détruire en eux de si injustes sentiments. Car comment s'excuseront-ils sur leur faiblesse, puisque tous ces bienheureux sont d'une même nature qu'eux; et comment désespéreront-ils de se relever de leurs chutes, quand ils voient parmi ces saints tant d'illustres pénitents, dont les désordres semblent n'avoir servi qu'à faire éclater davantage leurs mérites?

La pratique de la vertu est plus difficile en de certaines occasions qu'en d'autres, j'en conviens; mais est-elle impossible en aucune, et s'y est-il jamais trouvé aucun obstacle qui fût absolument invincible? Il y a des saints de tous les états et de toutes les conditions; des princes qui, pouvant faire tout ce qui leur plaisait, n'ont fait que ce qu'ils ont dû; des soldats qui, pouvant s'abandonner à une licence impunie, ont gardé la justice et la modération la plus étroite; des vierges qui, pouvant rechercher de chastes et d'honorables alliances, se sont consacrées uniquement à Jésus-Christ; des courtisans qui, sollicités de toutes parts à profiter de leur bonne fortune, ne l'ont poursuivie qu'autant que la loi du Seigneur le leur permettait, et qui, dans le sein même de l'impureté, ont mené une vie d'anges. Peut-on trouver de plus beaux modèles et de plus dignes de nos imitations?

Si nous considérons le nombre de ces saints, il est si grand qu'on ne peut le compter; si nous examinons leur bonheur, il est si élevé que nous ne le pouvons comprendre; si nous regardons leur pouvoir, il est si grand, qu'il semble même que Dieu fasse leur volonté; et si enfin nous réfléchissons sur leurs différentes vertus, il n'y a point de dangers qu'ils n'aient courus, point d'écueils qu'ils n'aient évités, point d'ennemis qu'ils n'aient défaits, point d'avantage qu'ils n'aient remporté.

Voulons-nous des guides qui nous mènent dans le désert, et qui nous fassent triompher du monde en le fuyant? suivons les Hilarion et les Antoine. Avons-nous de la répugnance à pardonner à nos ennemis et à oublier les injures que nous avons reçues? jetons les yeux sur les Etienne et sur les André, qui ont étouffé tous les sentiments de la vengeance au milieu des plus sanglantes persécutions. Les afflictions nous paraissent-elles insupportables? souvenons-nous des Laurent et des Cyprien, de cette armée triomphante de martyrs dont les supplices surpassent l'imagination même. Trouvons-nous plus de difficulté à vaincre les plaisirs que les douteurs? leur défaite cependant ne nous paraîtra pas impossible, quand nous penserons aux Cécile et aux Agnès, à tant de vierges délicates qui ont suivi l'Agneau, et qui se sont aussi généreusement défendues du siècle lorsqu'il les a flattées que lorsqu'il les a tourmentées.

Si bien, messieurs, qu'il n'y a point de chrétien que cette sainte multitude n'ait la force d'attirer, et à qui Dieu n'ouvre une voie facile pour se sauver par des exemples si

puissants, si propres et, si je puis parler ainsi, si naturels et si domestiques. Voila pourquoi (et c'est l'ingénieuse réflexion de saint Thomas) l'Eglise, dans ce jour, nous propose l'Evangile des huit béatitudes, afin de nous faire connaître qu'il y a plusieurs voies pour aller au ciel, et qu'il n'y a aucune de ces voies où nous n'ayons des guides pour nous conduire. Quand le peuple de Dieu sortit de l'Egypte pour aller dans la terre promise, la mer Rouge lui ouvrit son sein par de différents endroits : et Moïse qui marchait à sa tête, la sépara en deux murs de cristal pour lui faciliter son passage. Je veux dire, messieurs, que Jésus-Christ, dont Moïse n'est qu'une faible figure, nous a ouvert le ciel par plusieurs endroits, et que quand nous sortirons de l'Egypte du monde, nous pourrons y entrer par quelques-unes de ces huit vertus qu'il nous a enseignées. Il n'y point d'état, d'âge, de condition, de genre de vie, de pays, de vocation dans laquelle nous ne puissions, avec la grâce du Seigneur, nous sanctifier, et dont les saints qui règnent aujourd'hui dans la gloire ne nous fournissent des exemples sensibles. Vous qui êtes persécutés, vous vous sanctifierez par les disgrâces que vous souffrez, Jésus-Christ vous dit : Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice. Vous qui êtes au milieu des honneurs et des plaisirs, vous ne laisserez pas cependant de vous sanctifier par un détachement intérieur, Jésus-Christ vous dit : Bienheureux sont les pauvres d'affection et de cœur, parce que le royaume des cieux leur appartient. Vous qui avez de l'autorité et du crédit, vous vous sanctifierez par la paix et l'union que vous mettrez entre vos frères, Jésus-Christ vous dit : Bienheureux sont ceux qui ont la paix au-dedans d'eux-mêmes et qui la procurent aux autres. Vous qui êtes affligés, vous vous sanctifierez par vos larmes, Jésus-Christ vous dit : Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Enfin Jésus-Christ à la tête de tous les prédestinés, comme Moïse à celle du peuple de Dieu, vous montre cette multitude presque innombrable de saints qui ont traversé la mer Rouge par plusieurs endroits, et qui vous conduisent par leurs exemples à la terre promise où vous aspirez : *Extendit pias manus plenas gregibus bonorum exemplorum* (D. Aug. lib. VIII Confess.).

Mais hélas! en vain se sert-il de ces puissants motifs pour vous porter à la vertu; les scandales du monde, qui vous la figurent inaccessible, font de plus fortes impressions sur vos esprits, que tous ces admirables exemples. Au lieu de rougir avec les saints de n'être pas saints comme eux, souvent vous rougissez avec les pécheurs de n'être pas assez méchants; le vice l'emporte sur vos devoirs, et un torrent de libertins vous entraîne avec plus de facilité dans les enfers qu'une troupe de bienheureux ne vous conduit au ciel.

Je me suis mille fois étonné de voir aujourd'hui tant de chrétiens si soigneux de

recouvrer des reliques des saints, et d'en voir si peu qui prennent la peine d'acquérir leurs vertus; de leur voir tant d'empressement à ramasser ce que ces grands hommes ont laissé de corruptible, et de ne leur en voir presque point à recueillir ce qu'ils ont laissé d'immortel. Dévotion grossière et bizarre! Vouloir posséder quelques restes d'un corps saint, et ne vouloir pas pratiquer les vertus qui l'ont sanctifié.

A Dieu ne plaise que je prétende par là diminuer tant soit peu le respect que vous rendez à leurs reliques! mais je prétends vous le rendre méritoire et utile. Entrez donc, à la bonne heure, dans les mêmes sentiments de saint Ambroise; et si l'on vous demande ce que vous honorez dans le corps mort d'un martyr, répondez avec lui que vous honorez les plaies qu'il a reçues pour Jésus-Christ; le germe d'une heureuse immortalité dans les cendres d'un homme qui s'est consacré tout entier à sa gloire, et enfin un corps qui vous a appris à aimer votre Dieu jusqu'à mépriser la mort même pour sa défense : *Honoro in carne martyris exceptas pro Christo cicatrices, honoro in sacratis cineribus semina æternitatis, honoro tandem corpus quod me propter Dominum docuit mortem non timere* (D. Ambros. serm. 93, de sanct. Nazar. et Celso).

Mais aussi en entrant dans les sentiments de ce Père, apprenez à profiter de l'exemple et à imiter quelques-unes des vertus des saints dont vous honorez les reliques. Eh quoi! respecter une vierge et se souiller d'impureté! se mettre en peine de posséder quelques cendres d'un martyr, et perdre patience dans les afflictions! s'empressez à avoir les reliques d'un solitaire, et avec cela aimer le monde et rechercher les occasions du péché! Ah! quel désordre! Voulez-vous que l'on croie que vous honorez véritablement les saints? réglez votre vie sur la leur; vous le pouvez avec d'autant plus de facilité, qu'ils vous aideront même à pratiquer les vertus qu'il vous enseigne : *Aderunt qui præbuerunt exemplum, ut præbeant auxilium* (D. Aug. serm. de Sanctis).

Ce serait ici le sujet de mon dernier point, mais pour ne point fatiguer une patience royale, je le finis en deux mots et sans reprendre haleine, pour vous dire qu'il y a toujours une grande liaison entre l'Eglise qui combat et l'Eglise qui triomphe, que ces deux sœurs, quelque éloignées qu'elles paraissent, ont cependant des intérêts et des unions réciproques. Les bienheureux pour être unis à Dieu qu'ils possèdent, abandonneraient-ils les hommes qui les invoquent? et ayant autant de pouvoir qu'ils en ont, ne l'emploieraient-ils pas pour obtenir du Seigneur les grâces dont ils ont besoin?

Tel est l'avantage de la vraie Eglise catholique au-dessus de la fausse des hérétiques. Ces malheureux vivent ici-bas sans aucune espérance de suffrage, et sous prétexte d'adorer Dieu seul de qui viennent toutes les grâces, ils ne reconnaissent dans ses minis-

tres aucune bonté ni aucune puissance pour intercéder en notre faveur, afin de nous les faire obtenir. A notre égard, il n'en est pas de même. Nous avouons que tout ce que nous recevons vient uniquement de Dieu, mais nous implorons les saints comme ses bons amis et ses favoris, pour avoir quelque accès auprès de lui, et nous croyons que souvent il nous accorde par leur intercession ce que nous n'obtiendrions pas si nous le demandions immédiatement nous-mêmes. Rien ne leur a presque été impossible sur la terre, quand ils ont voulu travailler, ou à la gloire de Dieu, ou au salut de l'homme. Tantôt ils ont fait descendre le feu du ciel et déréglé toute la nature; tantôt ils ont guéri les malades et ressuscité les morts. Eh! pourrait-on croire qu'après avoir opéré tant de miracles pendant le cours d'une vie mortelle, et l'incertitude de leur sort, ils n'ont plus ni de charité, ni de pouvoir pour opérer de pareils prodiges dans l'état de leur gloire et l'entière consommation de leur bonheur?

N'ayons pas de si injurieux sentiments, dit saint Cyprien; au contraire, persuadons-nous qu'étant assurés de leur salut, ils sont en quelque manière inquiets du nôtre, et que Dieu qui, comme un bon père, entretient une parfaite intelligence parmi ses enfants, ne les a mis les premiers en possession de notre héritage commun, qu'à condition qu'ils nous aident à l'acquérir à notre tour.

N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture sainte que les tribus de Ruben, de Gaad, et une partie de celle de Manassé, furent les premières partagées dans la terre promise; mais que ce fut à condition qu'elles combattraient pour leurs frères et qu'elles les aideraient à acquérir le repos que le Seigneur leur avait déjà donné : *Pugnate pro eis, donec det Dominus requiem fratribus vestris, sicut et vobis dedit*.

Voilà ce que Dieu dit à tous les saints, lorsqu'il les met en possession du ciel, qui est la véritable terre de promission. C'est à condition de combattre pour nous qu'il les y fait entrer avant nous; et s'il les rend si puissants, c'est afin qu'ils nous secourent dans nos besoins, qu'ils nous soutiennent dans nos faiblesses, qu'ils nous animent dans nos combats, et qu'ils ne cessent pas de nous procurer les grâces du ciel que nous n'ayons partagé leur repos.

Quelle serait donc notre lâcheté, si, recevant tant de secours, les difficultés de la vertu nous rebutaient? Quoi! une multitude innombrable de Moïses lèvent les mains sur la montagne, tandis que nous sommes ici-bas aux prises avec les ennemis de Dieu, et nous serions assez lâches pour nous en laisser vaincre! Cependant ce malheur n'est que trop fréquent; et si vous voulez en savoir la principale raison, c'est que la plupart des chrétiens ne demandent presque jamais aux saints le plus noble effet de leur pouvoir, qui est de les secourir dans les nécessités du salut. Assez de gens leur demandent ou de la santé, ou du bien, mais fort peu les invoquent dans les besoins et les infirmités de leurs

âmes. Leur pouvoir, à la vérité, s'étend sur les affaires du ciel et sur celles de la terre; mais croyez-moi, importunez-les bien plus souvent des premières que des secondes : c'est même l'innocent moyen de les engager à faire réussir les unes et les autres.

Sire, nous ne saurions prouver plus glorieusement le secours des saints que par l'intérêt qu'ils ont pris dans vos dernières conquêtes. Je me persuade, en effet, que cette armée triomphante que l'Eglise nous fait voir aujourd'hui, a secondé la vôtre; et ma raison, Sire, c'est que les saints et Votre Majesté n'avaient qu'une même cause. Vous marchiez contre leurs ennemis en marchant contre ceux de votre Etat : ces malheureux peuples avaient abattu leurs autels, brisé leurs images, foulé aux pieds leurs reliques, décrié leur pouvoir, anéanti leur culte; et Votre Majesté, en tirant raison des injures faites à votre couronne, a la gloire de les avoir en même temps vengés. Et je conjure le Seigneur que vous ayez un jour celle de triompher éternellement avec eux dans le ciel. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Vous tous qui passez par ce chemin, voyez et considérez s'il y a une douleur pareille à la mienne (Lament. Jérém., cap. I).

Madame, c'est avec raison que l'Ecriture sainte, parlant des tombeaux, les regarde non-seulement comme des lieux de stérilité et de honte, mais encore comme une terre de misère et d'oubli. Combien de grands et de puissants dans le monde qui avaient vu tant de courtisans à leurs côtés, qui avaient entendu tant de louanges intéressées par de lâches flatteurs, qui avaient regardé avec un œil de dédain et de mépris tant de peuples humiliés à leurs pieds, se sont vus, dès qu'ils ont été enfermés dans un tombeau, tellement méconnus et oubliés, qu'on n'a pas même pensé à la grandeur et à la majesté qui venait de s'éclipser avec eux !

Aussi cette même Ecriture, qui est toute mystérieuse dans ces expressions mêmes qui semblent les plus métaphoriques, ne nous représente rien qui nous marque mieux cet oubli général que le pitoyable état d'un homme blessé d'une plaie mortelle, enseveli dans les ténèbres du tombeau et relégué dans une si affreuse solitude, qu'on ne se souvient plus de lui : *Sicut vulnerati dormientes in sepulchris quorum non es memor amplius.*

Si cet oubli universel que souffrent les hommes après leur mort n'était que pour les païens qui ne croient pas l'immortalité de l'âme, ou pour les hérétiques qui s'imaginent que les prières des fidèles ne peuvent apporter aucun soulagement à leurs frères qui sont morts, encore y aurait-il de quoi se consoler. Périrais-je jamais, dirais-je aux uns et aux autres, et que votre mémoire soit éternellement effacée de nos esprits, puisque

vous êtes dans une erreur et une opiniâtreté contraires à notre foi. Mais que des chrétiens qui ont cru l'immortalité de cette âme et les besoins qu'elle a des suffrages de l'Eglise pour sortir des flammes du purgatoire, où elle expie les restes de ses péchés; que ces chrétiens, dis-je, soient méconnus et oubliés dans les horribles supplices qu'ils endurent, par leurs amis, leurs parents, leurs frères, c'est une insensibilité et une dureté qu'on ne peut jamais assez concevoir.

Je viens donc aujourd'hui en qualité d'ambassadeur de ces pauvres âmes, vous exhorter à les secourir; et afin de le faire avec plus d'efficacité, je leur mets en bouche ces tristes paroles de Jérémie : O vous tous qui avez lié une si étroite amitié avec nous, ne nous oubliez pas dans la plus fâcheuse de toutes nos disgrâces; des cimetières par où vous passez, jetez les yeux jusque dans le purgatoire où nous sommes, et considérez s'il y a aucune douleur qui puisse être comparée à la nôtre. Rendons-nous, messieurs, à de si pressants motifs; et afin qu'ils fassent plus d'impression sur nos cœurs, implorons le secours de la Mère de miséricorde, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Trois sentiments différents que les hommes peuvent avoir touchant les âmes du purgatoire, me paraissent assez naturellement exprimés par ceux de ces trois personnes qui virent sur le chemin de Jéricho un pauvre homme tout couvert de blessures, qui les conjurait d'avoir pitié de sa misère (S. Luc., X). Car pourquoi ne dirais-je pas que les âmes dans le purgatoire sont tombées entre les mains de la justice de Dieu, qui les a couvertes de plaies, et qu'en cet état elles se présentent aujourd'hui à vos yeux pour attirer votre compassion et vous dire : *O vos omnes qui transitis per viam, etc.*

Je trouve qu'elles peuvent s'adresser à trois sortes de personnes, qui ont pour elles des sentiments bien contraires. Les premiers les regardent avec indifférence; ils ressemblent à ce prêtre qui, voyant ce pauvre homme blessé sur le chemin de Jéricho, feignit de ne le pas voir, et passa sans considérer sa misère : *Viso illo præteriiit.* Les seconds les regardent avec dureté, et ils nous sont représentés par ce lévite, qui, connaissant l'extrême besoin de ce misérable, passa néanmoins, comme le prêtre, sans lui donner aucun soulagement : *Similiter et levita cum esset secus locum, et videret eum pertransiit.* Les troisièmes regardent ces âmes avec compassion et avec tendresse, et ils ressemblent à ce charitable Samaritain qui, voyant ce pauvre dans ce pitoyable état, se sentit ému de sa misère et lui donna tous les secours que sa charité lui inspira : *Samaritanus autem venit secus eum, et videns eum misericordia motus est.*

Ne croyez pas que je veuille faire ici d'odieuses comparaisons, en vous disant que les prêtres et ceux qui ont entre les mains les biens de l'Eglise se laissent quelquefois moins toucher, non-seulement à la misère des pauvres qu'ils voient devant eux, mais

même aux pressants besoins des âmes fidèles qui gémissent dans le purgatoire ; tandis que des samaritains, je veux dire des gens qui ne vivent pas comme eux du patrimoine de Jésus-Christ, offrent à Dieu des prières pour elles, afin de les assister dans leurs misères.

Je laisse ici ces fâcheuses applications pour venir à mon sujet et vous dire que la plupart ne sont pas assez convaincus, ou de la vérité du purgatoire, ou de la peine que les âmes des fidèles y souffrent ; que parmi ceux qui en sont convaincus, il y en a très-peu qui en soient touchés, et qu'enfin parmi ceux qui en sont touchés, il y en a encore moins qui les assistent comme ils devraient les assister. Il ne faut donc pas s'étonner si ces pauvres âmes s'écrient du lieu de leur supplice : *O vos omnes qui transitis* ; Vous tous qui passez, voyez et considérez s'il y a une douleur pareille à la nôtre. Connaître la vérité du purgatoire et l'excès des peines que les âmes des fidèles y souffrent ; voilà notre première obligation. Etre intérieurement et vivement touchés de la grandeur de leurs maux ; voilà la seconde. Leur rendre autant que l'on peut, de prompts et d'efficaces secours ; voilà la troisième et tout le partage de ce discours.

I. — Ce n'est pas sans raison que le roi-prophète nous apprend que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, que la justice et la paix se sont donné des baisers réciproques, puisque, selon saint Augustin, Dieu a toujours pris plaisir de faire également paraître ces deux adorables perfections dans la plupart de ses ouvrages.

Mais il faut avouer, mesdames, que ce mystérieux concours et cette alliance réciproque ne se font jamais remarquer davantage que dans le pardon que Dieu nous accorde de nos péchés, où il dispense tellement sa miséricorde, que sa justice n'y perd pas entièrement ses droits. La conduite qu'il tint autrefois à l'égard de David et de Moïse nous fournit de sensibles preuves de cette vérité. Ces deux hommes péchèrent : l'un murmure dans le désert et manque de confiance ; l'autre commet un adultère, auquel il joint un homicide ; la miséricorde leur pardonne et proteste qu'elle oublie leurs crimes ; mais la justice nonobstant cette grâce veut absolument être satisfaite. Moïse, vous mourrez pour expier votre murmure ; David, vous serez puni en la personne de votre fils, et si Nathan vous assure que Dieu vous a pardonné : *Dominus transulit peccatum tuum*, il vous prédit en même temps que ce fruit de votre adultère perdra la vie : *Verumtamen filius tuus morietur*.

Quelle étrange conduite, s'écrie là-dessus saint Augustin (*In Psalm. L*) ! Si vous vous vengez du péché, ô mon Dieu ! comment le pardonnez-vous ? et si vous le pardonnez, pourquoi vous en vengez-vous ? Ah ! c'est que votre justice et votre miséricorde vous sont également chères. Vous aimez tellement l'une, que vous ne voulez pas qu'elle manque d'exercice dans le châtimement de nos fautes ; et vous vous sentez tellement porté vers

l'autre, que vous ne souffrez pas qu'elle demeure sans action. Vous êtes miséricordieux, sans cesser d'être juste ; lorsque vous êtes juste, vous vous souvenez même de vos miséricordes : *Sic veritatem dilexisti, o Domine, ut impunita peccata etiam quibus ignoscis non dimitterès : sic prorogasti misericordiam ut servares et justitiam.* (*D. Aug. in Psalm. L*).

Vous voyez par là, mesdames, que c'est cette miséricordieuse sévérité de Dieu qui, pour ménager les intérêts de ces deux perfections, a établi ce lieu de supplices, d'où les âmes de vos proches et de vos amis font entendre leurs cris. La miséricorde leur a pardonné dès ce monde, mais la justice nonobstant ce pardon se fait payer en l'autre. Une douleur sincère de leurs péchés a effacé la culpabilité, mais il faut qu'un feu vengeur les purifie de la peine ; et si Dieu est résolu de les placer pour jamais sur son trône, comme des rois qu'il élèvera à la participation de sa gloire : *Reges in solio collocat in perpetuum, et illi eriguntur*, ce n'est qu'après qu'il les a retenus dans ces prisons souterraines, où il les attache pour un temps à la pauvreté comme à la chaîne : *Etsi fuerint in catenis et vinciantur funibus paupertatis* (*Job., XXXVI*).

Nous pouvons partager en trois différentes classes les hommes qui meurent. Les premiers sont ceux, ou qui n'ont jamais commis aucun péché mortel, comme les enfants morts avant l'usage de la raison après le baptême, ou qui ont suffisamment satisfait à leurs péchés par une salutaire pénitence. Les seconds sont ceux qui sont morts en péché mortel ; soit pour n'avoir jamais reçu la foi, comme les infidèles, soit pour l'avoir renoncée comme les hérétiques, soit pour l'avoir déshonorée en commettant de mauvaises actions qui les ont accompagnés jusqu'à la mort, comme le commun des pécheurs. Mais il y en a des troisièmes qui, n'étant pas morts en état de péché mortel, ont cependant encore quelques restes à expier, ou pour des fautes vénielles qu'ils ont contractées, ou pour des peines dont ils sont redevables, et qui étant devenues temporelles par la grâce du sacrement, au lieu d'éternelles qu'elles eussent été, demandent quelque satisfaction, comme vous le venez de voir.

Or, quel est après cette vie, le sort des uns et des autres ? Allez, âmes bienheureuses, puis-je dire aux premiers, allez, les bien-aimés de Dieu, possédez en paix le royaume qui vous est préparé de toute éternité ; voilà votre place. Allez, âmes malheureuses et reprouvées, retirez-vous de Dieu et descendez pour jamais dans un feu éternel, puis-je dire aux seconds ; voilà votre place. Mais pour vous, âmes fidèles, qui, quoique mortes dans la grâce du Seigneur, êtes cependant rangées sous le règne de sa justice ; quel sera votre sort et votre place ? Vous voyez, messieurs, qu'il faut que ces pauvres âmes, ou aillent droit au ciel, ou qu'elles descendent dans les enfers, ou qu'elles soient retenues pendant un temps dans quelque lieu distingué du ciel et de l'enfer. Dire qu'elles vont droit au ciel,

c'est faire tort à la justice et à la sainteté de Dieu, qui proteste que son paradis est une cité sainte et un or purifié où rien d'impur n'entrera jamais : *Regnum cæleste, civitas sancta, aurum mundum vocatur : non intrabit in eam aliquid coinquinatum* (Apoc., XXI). Dire qu'elles descendent dans les enfers, ce serait dire que Dieu est injuste et cruel en donnant pour une éternité un même supplice à ceux qui sont morts dans le crime, et à ceux qui sont morts dans la grâce, quoique redevables de quelques peines. Il faut donc qu'il y ait un lieu distingué du ciel, qui est le centre d'une sainteté consommée et de l'enfer, qui est le lieu du crime et de l'impénitence finale. Or, quel est ce troisième lieu, si ce n'est celui que nous appelons, après les Pères, le Purgatoire, conformément à cet endroit d'Isaïe, expliqué par saint Augustin, au livre second de la Cité de Dieu : *Abluet Dominus sordes filiarum Sion et sanguinem Jerusalem lavabit de medio ejus in spiritu judicii et spiritu ardoris* (Isaïe IV ; D. Aug., lib. II de Civit. Dei) : Le Seigneur ôtera les souillures des filles de Sion, et il lavera Jérusalem du sang impur qui est au milieu d'elles par un esprit de justice et d'ardeur.

D'ailleurs (et c'est un second raisonnement que je tire après les Pères et les théologiens), il est certain qu'il y a des péchés véniels avec lesquels une infinité de chrétiens meurent. Car enfin, si tous les péchés étaient mortels et d'une même espèce, d'où vient que Jésus-Christ, chez saint Luc, comparerait les uns à une paille : *Qui vides festucam*, et les autres à une poutre ? D'où vient que, chez saint Matthieu, il dirait qu'il y a des péchés qui méritent le feu, d'autres qui méritent à la vérité censure et correction, mais, au reste, un moindre châtiment ? Il y a donc des péchés légers qui ne méritent pas l'enfer, c'est-à-dire une éternité de peines ; il y a donc des péchés véniels, et quand un homme en mourant s'en voit chargé, où va-t-il ? Est-ce au ciel ? David m'apprend que personne ne demeure sous ces sacrées tentes à moins qu'il ne soit sans tache : *Habitat in tabernaculo tuo*. Descend-il aux enfers ? S'il y descend, il mérite donc plus que la correction et le conseil, contre le sentiment de Jésus-Christ dans saint Matthieu.

Aussi c'est par rapport à ces différentes espèces de péché que saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Bernard et avant eux un savant disciple de saint Paul, ont établi la vérité du purgatoire, contre cet impie blasphème de Calvin, qui l'appelle une pernicieuse fiction de Satan. (D. Aug., lib. XXI de Civit. Dei ; S. Hieron., in Michæam, c. 7 ; D. Greg., lib. XXI Dialog. ; Hermas., lib. I, vision 3 ; Calv., lib. III Instit., c. 5, sect. 6.) Si j'avais ici une controverse régulière à faire, il ne me serait pas fort difficile de vous convaincre de cette vérité que l'Écriture, les conciles, les Pères, établissent en tant d'endroits et par tant de différentes manières.

S'il n'y a point de purgatoire, vous dirais-je, d'où vient donc qu'il est dit dans saint Matthieu qu'un blasphème qui aura été pro-

féré contre le Saint-Esprit, ne sera jamais remis ni en ce monde, ni en l'autre, mais qu'il n'en sera pas de même de celui qui aura été proféré contre le Fils de l'homme ? S'il n'y a point de purgatoire, d'où vient donc que de tout temps il y a eu dans l'Eglise des prières pour les morts et que le Saint-Esprit nous dit, dans le livre des Machabées, que c'est une pensée sainte et salutaire de prier pour eux, afin que les chaînes de leurs péchés soient rompues.

S'il n'y a point de purgatoire, d'où vient donc que Tertullien dit qu'il y a une prison souterraine d'où l'on ne sortira pas, à moins qu'on n'ait expié les moindres fautes, dans cet intervalle de temps qui doit s'écouler jusqu'à la dernière résurrection, où pour lors il n'y aura plus de purgatoire : *Ille te in carcerem mittet infernum, unde non dimittaris nisi modico quoque tempore, mota resurrectionis expenso*. (Tertull., lib. de Anima, c. 35). S'il n'y en a point, d'où vient donc que saint Cyprien, parlant de la différence qu'il y a entre les châtiments que Dieu, en l'autre vie, tire des moindres péchés, et les satisfactions que nous pouvons lui en faire en celle-ci, dit que c'est une étrange chose d'être précipité après sa mort dans une prison d'où l'on ne sort que quand on a payé jusqu'à la dernière obole : *Aliud est missum in carcerem non exire inde, donec solvat novissimum quadrantem* (S. Cypr., lib. IV, epist. 2).

Je me servirais de ces autorités, que j'appuierais par d'autres, si j'avais besoin de justifier par des raisons humaines les jugements de Dieu qui se justifient assez d'eux-mêmes. Mais comme je parle à une reine très-chrétienne et à des âmes religieuses dont la piété aurait en quelque manière sujet d'être scandalisée, si je m'arrêtais à établir une vérité dont elles sont pleinement convaincues, je ne me sers de cette dernière réflexion de saint Cyprien que pour vous en faire faire une autre que vous devriez déjà avoir faite avant moi.

Il est donc vrai que Dieu, qui est redoutable dans ses jugements sur les enfants des hommes, livre à d'horribles châtiments ceux qui ne lui auront pas satisfait en ce monde par une pénitence proportionnée à leurs fautes, ou qui seront morts dans quelques-uns de ces péchés qui nous paraissent aujourd'hui si légers, et qui néanmoins entraînent après eux tant de peines. C'est pourquoi permettez que, détournant pendant quelques moments la compassion que vous devez avoir pour les pauvres âmes du purgatoire, je vous avertisse de veiller soigneusement sur votre conduite, et de pleurer, je ne dis pas sur des étrangers, je ne dis pas sur vos amis, sur vos proches, sur vos femmes, sur vos enfants, mais sur vous-mêmes.

C'est à la vérité un grand bonheur de mourir dans la grâce de Dieu et de ne se trouver redevable à la mort que de quelques peines temporelles ; car hélas ! qu'il y en a peu qui meurent dans cet état ! Mais, d'un autre côté, comment appellerais-je bonheur d'être ex-

posé à de cruelles flammes, comme nous le verrons tantôt, et privé pendant quelque temps de la vue de Dieu, pour avoir négligé de faire, tandis qu'on le pouvait, pénitence de ses péchés? Vous ménagez avec tant de soin toutes les occasions où il y a un peu de bien à gagner; vous vous mortifiez en tant de manières pour acquérir une gloire passagère qui finira avec vous; vous jeûnez, vous veillez, vous vous condamnez à des gênes et à des bassesses inconcevables pour faire réussir des desseins qui du moins se termineront avec votre vie; et à l'égard de votre âme, quel soin en prenez-vous? où sont les pénitences que vous faites, où sont les mortifications auxquelles vous vous condamnez, où sont les prières que vous dites et les jeûnes que vous observez pour expier tant de péchés dont vous vous flattez que les peines vous seront remises, nonobstant votre malheureuse délicatesse?

On vous prépare des flammes dévorantes qui pourraient s'éteindre par l'aumône, comme dit le Saint-Esprit, et vous n'y pensez pas! On vous destine à une dure captivité, de laquelle quelques austérités pourraient vous garantir, et vous ne travaillez pas à vous en préserver! Vous allez être privés pour un temps de la vue de Dieu, qu'une prière et une méditation vous rendraient présent, et cette prière est le plus négligé de vos exercices. Enfin vous avez si peu de compassion de votre âme, que vous l'exposez volontairement à des supplices que des larmes, des austérités, des mortifications, des aumônes pourraient vous faire éviter, dit saint Augustin : *Quæ omnia hic ab anima reparari per elemosynas et lacrymas compendiosa tractatione possent* (S. Aug., homil. 16 inter 50 hom.).

Combien de fois l'Esprit de Dieu vous a-t-il averti de faire pénitence et de vivre dans une continuelle crainte, quand même vos péchés vous seraient pardonnés? *De propitiato peccato noli esse sine metu* (Eccles., V). Vous en avez reçu l'absolution dans le sacrement de la pénitence, mais la peine vous en a-t-elle été remise? Vous n'êtes plus l'objet de l'aversion de Dieu, mais n'êtes-vous pas encore sous les droits de sa justice, demande saint Pacien? Vos blessures sont guéries, mais les cicatrices sont-elles entièrement fermées? ou bien êtes-vous purifiés de ces péchés véniels auxquels vous avez tant d'attachement, parce que vous les croyez légers?

Je n'oserais vous dire ce qu'en pense saint Bernard qui croit que ne vouloir pas se corriger de ces sortes de péchés, et s'y engager opiniâtrément et sans aucune résolution de les quitter, c'est tomber dans une espèce d'impénitence et commettre ce blasphème qui ne se remet que très-difficilement : *Nemo dicat in corde suo : levia sunt ista, nam curo corrigere, non est magnum si in his maneam venialibus minimisque peccatis, hæc est enim impænitentia, hæc blasphemia in Spiritum sanctum, blasphemia irremissibilis* (S. Bern., serm. 1 de Conversione sancti Pauli). Si ces paroles vous paraissent un peu dures et outrées,

souvenez-vous toujours que ce sont ces péchés qu'on expie dans le purgatoire, et qu'un chrétien est bien cruel à soi-même, si, lorsque pouvant s'en abstenir ou y satisfaire, il se résout à souffrir de si étranges peines. Où est l'homme qui voulût dire un mensonge, s'il savait qu'il dût être pour cette faute précipité dans un affreux cachot? Où est la femme qui voulût se friser et se parer avec quelque attachement, si elle savait que ces ornements lui attireraient des douleurs insupportables par tout le corps? et cependant qu'est-ce que tout cela en comparaison des peines que souffrent les âmes du purgatoire pour des satisfactions négligées, ou pour de légères fautes qu'elles ont contractées? Je vais vous en dire quelque chose, afin que par cette considération vous soyez intérieurement et vivement touchés de la grandeur de leurs maux. C'est le sujet de mon second point.

II. — Pour pouvoir comprendre quel est l'excès et la violence des maux qu'endurent les âmes fidèles dans le purgatoire, j'avance d'abord une proposition qui vous surprendra, et qui cependant est très-véritable, que ces pauvres âmes, à l'égard de la peine du sens, souffrent le même feu que les damnés; et qu'à l'égard de la peine du dam, elles souffrent en un sens plus que les damnés. Prenez bien, je vous prie, cette proposition et ne confondons pas ici les choses.

Il est certain qu'il y a une très-grande différence entre l'état des âmes fidèles dans le purgatoire et celui des réprouvés dans les enfers : ceux-ci sont morts dans l'impénitence finale, celles-là dans la grâce; ceux-ci ont un invincible attachement au péché, celles-là sont saintes et impeccables; ceux-ci souffrent pour une éternité, celles-là n'endurent que pour un temps; ceux-ci haïssent Dieu nécessairement, celles-là l'aiment immuablement et ne cesseront jamais de l'aimer. Mais, à cela près, ces pauvres âmes souffrent la violence d'un feu matériel, qui, étant allumé par la justice de Dieu même et rendu par miracle capable d'agir sur des substances spirituelles, leur fait ressentir une peine qu'aucune imagination ne peut jamais concevoir.

Imaginez-vous tous les tourments qu'on exerce sur des criminels de lèse-majesté en premier chef, tous les supplices que les tyrans ont pu inventer contre les chrétiens; représentez-vous ce que souffre un homme qui a tout à la fois une violente migraine dans la tête, une pierre d'une grosseur extraordinaire dans la vessie, une cruelle goutte aux pieds et aux mains, une fièvre aiguë qui lui brûle les entrailles, tout cela n'est rien en comparaison du moindre degré de feu qui agit sur les âmes du purgatoire : *Adhærent ignibus spiritus incorporei cruciandi miris et ineffabilibus modis*, dit saint Augustin, *recipientes ex ignibus pœnam, non dantes ignibus vitam* (Lib. XIII Confess., c. 10) : Des esprits qui n'ont point de corps sont, contre leur nature, attachés à des flammes matérielles qui les tourmentent d'une miraculeuse, mais

cruelle manière; flammes qui ne reçoivent pas la vie de ces esprits, mais qui agissent sur eux pour les purifier, et qui, étant élevées par une puissance extraordinaire, leur causent des douleurs qu'on ne saurait ni exprimer, ni concevoir. Car c'est de la sorte, ajoute ce même Père, que la justice de Dieu veut se satisfaire, en se servant du feu comme d'un instrument, en quelque manière, raisonnable, pour se venger de ces pauvres âmes à proportion des fautes qu'elles ont commises : *Quantum exigit culpa, tantum sibi ex homine vindicat quædam flammæ rationalis disciplinæ* (D. Aug., homil. 16 inter 50, aut Cæsar. Arelatensis).

Ici la voix me manque et mes idées se confondent; car quelle plus vive douleur que celle où une âme est toujours également sensible à son mal, qui n'est diminué ni par sa violence, ni par sa durée! Quelle plus vive et plus inconcevable douleur que celle où il n'y a ni stupidité et insensibilité de corps, ni suspension d'esprit, qui donne le moindre soulagement et le moindre relâche! Quelle plus vive douleur que celle d'une âme fidèle qui est tourmentée par des démons qui exercent sur elle toute leur rage, autant qu'une providence et une justice vengeresse le leur peut permettre! A la vérité, le feu qui brûle les réprouvés agira éternellement sur eux, parce qu'il trouve des péchés à punir pendant toute une éternité, au lieu qu'il n'agira que pendant un temps sur les âmes du purgatoire, parce qu'il n'y trouvera plus d'impureté ni de tache; mais, hélas! qu'il est douloureux de souffrir un mal si aigu, et qui, quelque court qu'il soit, ne peut être que trop long!

Ce n'est pas encore tout. Je dis que, par rapport à la peine du dam, les âmes du purgatoire souffrent en un sens quelque chose de plus que celles qui sont reléguées dans les enfers. Je sais qu'il y a une aussi grande différence entre les unes et les autres, qu'il y en a entre une privation temporelle et une privation éternelle; mais je sais aussi que la charité des âmes du purgatoire les porte plus fortement à Dieu, qu'elles espèrent posséder, que les damnés ne s'y sentent portés par leur inclination naturelle. Les damnés par une partie d'eux-mêmes tendent à Dieu et s'en éloignent en même temps par un triste effet de leurs péchés, mais une âme fidèle dans le purgatoire se sent de tous côtés portée d'aller à Dieu qu'elle aime, qu'elle connaît, qu'elle regarde comme son unique et souverain bien. D'un côté, la justice de Dieu la repousse dans le temps, mais, d'un autre, sa charité et ses desirs l'approchent; et l'on peut dire qu'elle est plus tourmentée par ses desirs, qui ne sont pas satisfaits, que par la violence des flammes qui la brûlent. Voulez-vous que je m'explique par un bel endroit de l'Ecriture qui vous le fera mieux comprendre?

C'est celui d'Absalon qui, ayant perdu les bonnes grâces de David, fut relégué dans la ville de Jessur, d'où ensuite, par la clémence du plus doux de tous les princes, il

fut rappelé à Jérusalem avec cette condition néanmoins qu'il ne verrait pas le roi, son père. Cet arrêt, bien loin de le consoler, le jeta dans un étrange abattement, et se voyant si près de la porte sans oser y entrer, il fit appeler Joab et lui dit : Si mon père ne me permet pas de le voir, qu'il me fasse plutôt mourir : je ne puis souffrir plus longtemps une si fâcheuse absence. Hé qu'il mon prince, lui dit Joab, pendant que vous étiez à Jessur, éloigné du roi, et que cet éloignement marquait sa plus grande colère, vous ne vous plaigniez pas; et à présent que, par un effet de sa clémence, vous vous êtes approché de lui et de son palais dans l'espérance d'y rentrer bientôt, au lieu de vous consoler, vous vous impatientez davantage. Joab, vous raisonnez mal : l'éloignement du roi, mon père, ne me faisait pas tant de peine à Jessur, que lorsque je suis plus proche de son palais, et néanmoins il m'en refuse l'entrée : ah! c'est ce que je ne puis souffrir qu'avec une extrême douleur : ou qu'il me fasse mourir, ou qu'il me permette de le voir : *Nisi videam eum, interficiat me.*

Je ne veux pas dire que les âmes du purgatoire soient absolument dans cette disposition, elles qui sont entièrement résignées à toutes les volontés de Dieu. Je ne veux pas même dire qu'à parler à la rigueur, la peine du dam leur soit plus fâcheuse qu'elle ne l'est aux damnés; mais, après les précautions que j'ai prises, il est toujours certain qu'elles souffrent des maux inconcevables par cette privation de Dieu, qu'elles connaissent, qu'elles aiment, qu'elles cherchent par tous les empressements d'une charité consommée, et dont cependant elles se voient éloignées jusqu'à ce qu'elles soient purifiées de leurs fautes. Elles ne sont pas loin du palais du Roi des rois; elles savent qu'elles ont sur son royaume un droit qu'elles ne sauraient plus perdre; mais elles ne peuvent encore y entrer, et l'on peut dire qu'elles ont la même inquiétude que Moïse, lorsqu'on lui dit : *Voyez-vous bien cette terre d'où découlent le miel et le lait : la voyez-vous? Regardez-la bien, mais sachez que vous n'y entrerez qu'après avoir satisfait à la justice de celui qui vous retient dans ces prisons.*

En faudrait-il davantage, messieurs, pour attirer votre compassion; et quand elles se contenteraient de vous dire : Arrêtez ici, et voyez s'il y a quelque douleur semblable à la nôtre, cette considération ne serait-elle pas capable de vous émouvoir? En voici cependant encore d'autres qui semblent vous regarder de plus près.

Quelques impressions que fassent sur le cœur les misères d'autrui, elles ne le touchent jamais davantage que lorsqu'on a quelque liaison, ou de sang ou d'amitié, avec ceux qui les souffrent. Quelle fut, par exemple, madame, la compassion de illustres princes de votre sang royal portèrent à Philippe II, roi d'Espagne, l'un de vos augustes aïeux, lorsqu'ils le virent accablé tout à la fois de plusieurs maladies compliquées, dont la moindre était capable de le réduire

au tombeau ? Il était tourmenté d'une goutte violente aux pieds et aux mains , une fièvre tierce , à laquelle succéda une étiqne , ne lui avait laissé que la peau étendue sur les os , et un abcès mortel à la poitrine lui causait des douleurs et des convulsions insupportables. Chacun tâchait de lui rendre tous les services que le sang et la tendresse pouvaient inspirer ; et dans l'impuissance où l'on se voyait de le soulager , chacun lui donnait du moins sa compassion et ses larmes. J'ose dire cependant , madame , que j'expose à votre Majesté d'autres objets qui méritent encore davantage votre compassion. C'est peut-être pour vos augustes pères et mères que je vous demande ce témoignage de cette bonté et de cette piété qui vous sont si naturelles. C'est du moins pour une infinité d'âmes fidèles qui vous sont unies par les liens d'Adam , et encore plus fortement par ceux de la charité de Jésus-Christ.

Où , chrétiens , ces personnes pour lesquelles je vous demande votre compassion et votre secours sont vos parents et vos amis. Enfant , c'est ce père qui t'a donné la naissance et l'éducation ; fille , c'est cette mère qui t'a tant caressée et flattée , qui s'est toujours tant empressée à te pourvoir et à te chercher un avantageux parti , qui demandent ton secours dans les feux dévorants qui les brûlent. Si vous aimiez un chien et que vous le vissiez tomber dans une fosse , quel empressement n'auriez-vous pas pour l'en retirer ? Hé quoi ! votre père , votre mère , vos parents vous sont-ils moins chers ? Quelle serait donc votre barbarie , si la violence de leurs maux ne vous touchait ?

En vérité , messieurs , c'est en cette occasion que nous devons nous plaindre de nous-mêmes. Nous savons que le salut de ces pauvres âmes dépend souvent de nos prières , et nous ne le procurons pas ; et quoique nous soyons persuadés de l'inconcevable rigueur de leurs tourments , nous avons le cœur assez dur pour n'en être presque point émus. Qu'elles ont donc raison de se plaindre de notre cruauté par la bouche de Job , et de nous dire : *Quare persequimini nos sicut Deus , et carnis nostris saturamini ?* Impitoyables que vous êtes , pourquoi joignez-vous votre fureur à la justice de Dieu , pour nous tourmenter ? Dieu nous poursuit par la sévérité de ses jugements , et vous par votre dureté. Dieu nous poursuit par la rigueur des feux qu'il allume , vous par votre indifférence et votre oubli.

Quelle ingratitude , en effet , d'oublier ainsi des parents et des âmes à qui nous devons tout ce que nous sommes ? Ils souffrent peut-être pour vous avoir trop aimés et trop laissé de biens : hélas ! tandis que ces biens qu'ils vous ont amassés servent à entretenir votre luxe , ils endurent des maux qui surpassent votre imagination et la mienne. Vous demeurez dans leurs maisons , et ils sont dans des cachots ; vous couchez dans leurs lits somptueux , vous vous servez de leurs superbes ameublements et de leurs chambres si richement parées , et ils sont au milieu

des flammes du purgatoire. Leurs richesses vous font passer la vie dans la douceur , et peut-être dans le plaisir , et ils souffrent une misère et une pauvreté épouvantables. Faites-leur donc au moins part du bien qu'ils vous ont laissé ; et résolu de suivre le conseil que Tobie donnait à son fils , mettez du pain et du vin sur leurs tombeaux : *Panem et vinum super sepulturam justi constitue*. Ce sont vos parents et vos amis ; ce n'est pas assez , ce sont des âmes justes et agréables à Dieu , qui ne manqueront jamais pour vous de reconnaissance.

En effet , quelle humble confiance n'auriez-vous pas d'arriver un jour au ciel , si vous y avez des saints qui vous soient en partie redevables de leur liberté ? Elles ne ressemblent pas à cet échanson de Pharaon , qui , ayant obligation à Joseph , l'oublia lâchement après son rétablissement dans ses charges. Ces âmes , également saintes et généreuses , reconnaîtront vos bienfaits et solliciteront plus puissamment pour vous que vous n'avez fait pour elles. Mais aussi si vous manquez à leur rendre ce devoir , je suis obligé de vous avertir que vous ne serez pas traités avec plus de miséricorde. Elles vous donnent toutes aujourd'hui , par ma bouche , cet important avis , de vous ressouvenir du jugement qu'elles ont reçu , et que ce qui leur est arrivé aujourd'hui vous arrivera peut-être demain : *Memor esto judicii mei , hodie mihi , cras tibi*. Ah ! que vous serez ravis pour lors d'avoir auprès de Dieu des intercesseurs aussi puissants qu'elles , et que vous souhaiterez de leur avoir donné du secours , afin qu'elles soient obligées à la reconnaissance ! car remarquez que ce n'est pas assez d'une froide et stérile reconnaissance , il faut des secours réels et de saintes prières qui leur profitent.

III. — J'avais beaucoup de choses à vous dire sur ce sujet , mesdames , mais l'appréhension de fatiguer une patience royale m'empêche de leur donner toute leur étendue. C'est un beau principe de saint Augustin , que Dieu en l'autre vie traite les pécheurs et les justes d'une manière bien différente. Il peut bien y punir les uns et les autres , mais c'est avec beaucoup de disproportion. À l'égard des pécheurs qui sont réprouvés , c'est une justice en colère sans miséricorde : non-seulement il les châtie , mais il se console et il se réjouit en les châtiant ; non-seulement il se venge d'eux , mais il se rit de leurs peines , et se fait en quelque manière un plaisir de la vengeance qu'il en tire.

Il n'en est pas ainsi des âmes prédestinées qu'il retient dans le purgatoire. Comme sa justice et sa miséricorde agissent de concert , il ressemble à un père qui ne châtie qu'avec regret ses enfants , croyant se maltraiter en quelque façon soi-même , lorsqu'il se fâche contre des membres qui lui sont unis. Et comme d'ailleurs ces âmes prédestinées ne peuvent se rendre à elles-mêmes aucun secours , il est , si nous pouvons parler de la sorte , ravi qu'on l'appaise et qu'on se mette entre lui et ses enfants.

Ce sont donc des prières et des aumônes que ces âmes, si chères à Dieu et incapables de se soulager elles-mêmes vous demandent, et si vous vous en acquittez bien, vous leur rendez le même office que l'ange rendit à saint Pierre dans sa prison. Il est remarqué dans les Actes que des soldats le gardaient dans son cachot, où il était attaché par deux grosses chaînes : *Erat Petrus inter duos milites vinculis catenis duabus* (Act., XII). Mais on n'oublie pas aussi en même temps de dire que l'Eglise était en prières pour lui, afin que Dieu lui accordât la liberté qui lui était nécessaire. Voilà ce qui arrivera aux âmes du purgatoire, si vos prières et vos mortifications sont assez efficaces auprès de Dieu pour obtenir leur délivrance. Ce n'est pas du côté des anges qu'elles l'attendent, ils n'ont point d'œuvres satisfactoires à offrir pour elles; c'est de vous, qui serez leurs libérateurs, et à la considération desquels Dieu les tirera de leurs cachots. Ne les pleurez donc pas tant, que vous ne priez encore davantage pour elles; et puisque vous rendez tant d'honneur aux corps de vos parents et de vos amis, du moins n'abandonnez pas leurs âmes.

Cependant qu'arrive-t-il dans le monde? Quand un père, une femme, un mari, ou un parent meurt, on s'occupe d'abord du soin de ses funérailles, et l'on ne songe qu'à faire enterrer le défunt avec autant de splendeur et de magnificence qu'on le peut. Je ne blâme pas absolument ces pompes funèbres, il faut donner quelque chose à la condition et à l'état; mais ce que je blâme, c'est qu'on a plus de soin d'un cadavre qui dans deux jours sera la pâture des vers, que d'une âme qui est tourmentée dans les feux du purgatoire.

C'est aussi en cette occasion que je puis vous dire ce que disait autrefois Job en se plaignant de la dureté de ses amis. Il les appelait des consolateurs importuns et qui ne lui étaient qu'à charge : *Consolatores onerosi omnes vos estis*. Ils témoignaient au dehors quelques marques de leur compassion et de leur tendresse, mais ils en demeuraient à une stérile pitié, sans lui rendre les secours effectifs dont il avait besoin. Allez, méconnaissants et hypocrites, vous n'êtes que des consolateurs incommodes; qu'ai-je à faire de tant de paroles extérieures et feintes? *Consolatores onerosi omnes vos estis*.

Quand je vous vois, mesdames, accompagner la pompe funèbre de vos parents; quand je vois vos chambres tapissées de noir, et que vous prenez un grand deuil pour marque de votre tristesse, il me semble entendre une pareille plainte, et une triste voix qui s'écrie : Que vous êtes déraisonnables et peu sensibles à ma peine? Qu'ai-je à faire de cette magnificence mondaine, de cette armée de domestiques, pendant que je suis seul à souffrir? Qu'ai-je à faire de ces habits de deuil, vous qui ne les portez que par cérémonie, et qui avez une horrible insensibilité dans l'âme? Ce sont vos prières

que je vous demande, et non pas vos larmes; c'est le sacrifice de l'Agneau sans tache, et non pas vos soupirs. Faites-moi donc miséricorde, et vous la recevrez à votre tour : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (S. Matth., VI). Jésus-Christ y a engagé sa parole, et vous en verrez un jour les effets. Je vous le souhaite. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Beatificavit illum in gloria.

Dieu l'a conduit à la béatitude par la gloire (Eccl., XLV).

Voici, messieurs, un grand saint qui semble prendre de nouvelles routes pour le ciel, et s'élever à ces montagnes éternelles par des voies qui sont presque inconnues aux autres. La plupart des bienheureux ne sont arrivés à ce séjour de clarté et de lumière que par des chemins aussi obscurs que sont la pauvreté, la solitude et l'ignominie même; comme si l'Evangile ne leur en avait point ouvert, ou de plus éclatants, ou de plus assurés. Et cependant nous honorons aujourd'hui un saint qui s'est sauvé par une voie, ce semble, toute contraire, qui a marché vers la lumière par un chemin tout lumineux, qui est allé d'une clarté à une autre, qui a acquis les honneurs éternels du ciel par les dignités passagères de la terre, et qui, en un mot, est monté à la gloire par la gloire même : *Beatificavit illum in gloria*.

Que pouvons-nous penser, messieurs, d'une conduite si particulière de Dieu sur le grand saint Charles, si nous ne disons que sa providence l'a regardé comme un homme généreux, qui n'a pas dû se sauver tout seul; comme une âme forte qui n'a pas eu besoin de s'éloigner du péril pour s'en garantir; comme un héros qui s'est mis à la tête du peuple d'Israël, pour le faire triompher avec lui, et qui, marchant sans crainte parmi les richesses et les honneurs du siècle, a été, selon l'expression de saint Clément Alexandrin, étranger au monde au milieu du monde même : *In mundo extra mundum* (Clemens Alexand., l. III Stomat.) ?

Que les prédicateurs louent donc, à la bonne heure, les autres saints d'avoir mené une vie cachée, et qu'ils tirent le principal sujet de leurs éloges de ce qu'ils ont extérieurement renoncé aux grandeurs du monde; pour moi, je vous avoue que je ne vous dirais rien qui convînt au grand saint Charles, si au lieu de le louer par le mépris qu'il a fait des honneurs, je ne vous disais qu'il les a possédés. Je me trompe, mes frères, ces deux sujets de louanges ne sont pas incompatibles en cet illustre cardinal. Charles a possédé les richesses et les honneurs du monde, mais il n'a eu de mérite devant Dieu que pour les avoir méprisés en les possédant, et en avoir fait servir les avantages à son devoir. C'est ce que j'ai à vous proposer aujourd'hui, si le même Esprit qui a fait éclater tant de merveilles dans toutes

les actions de ce grand saint me fournit des paroles pour vous les expliquer. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

Ce serait une erreur bien dangereuse de croire que la gloire et la sainteté sont d'elles-mêmes incompatibles, puisque si les choses étaient demeurées dans le premier ordre qu'elles avaient tiré de l'état d'innocence, cette gloire serait encore comme elle était au commencement, une ombre brillante et inséparable de la vertu : *Gloriam dedit sanctitatis amictum*.

L'homme étant né dans l'innocence était né dans la grandeur et dans l'éclat ; l'onction de sa grâce était accompagnée de celle de la royauté, ou plutôt ces deux onctions n'étaient en lui qu'une seule chose, dit saint Basile de Séleucie (*Orat.* 2), la gloire étant un vêtement honorable dont la sainteté devait être couverte, et la même grâce qui l'assujettissait à son Créateur le faisant régner sur toutes les créatures.

Le péché a été seul capable de diviser ces sœurs, qui n'ont presque plus de société que dans le ciel, rien n'étant si rare que de voir sur la terre un saint dans l'honneur, en état d'arriver à la lumière par l'éclat, aux plaisirs de l'autre vie par les délices de celle-ci, et à l'abondance éternelle par les richesses et une prospérité temporelle.

Je ne me rétracte pas néanmoins, voici un saint qui a suivi d'autres routes, un grand archevêque qui, avec cent mille écus de rentes, la pourpre, le cardinalat, tout ce que le monde et l'Eglise ont de plus grand, est arrivé à la béatitude par la gloire même : *Beatificavit illum in gloria*. D'où peut venir cette différence, que les dignités, qui perdent tant d'hommes, ont sauvé celui-ci ? C'est, messieurs, que les autres abusent presque toujours des avantages attachés aux dignités qu'ils possèdent, et que Charles Borromée ne les a jamais employées qu'au service de Dieu et au bien de l'Eglise.

On peut distinguer trois avantages dans ces dignités : elles ont de l'éclat, elles se soutiennent par l'autorité, elles apportent de l'abondance, et voilà ce qui perd presque tous les grands. En effet, combien en voyons-nous qui se laissent éblouir de leur éclat, qui ne cherchent qu'à dominer par elles sur les autres, sans leur être utiles, et qui enfin s'appliquent à eux seuls l'abondance de leur condition, comme si elle ne leur donnait du bien que pour servir de matière à leur ambition ou à leur plaisir ?

Ministres de l'Eglise, voilà souvent ce qui vous perd ; mais qu'est-ce qui a sauvé notre saint cardinal ? Trois sentiments tout opposés. C'est que, bien loin d'abuser comme vous des avantages qu'il a trouvés dans ses dignités, il les a fait servir à son salut et à sa gloire, puisque leur éclat n'a servi qu'à marquer son détachement ; leur autorité qu'à appuyer son zèle ; leur abondance qu'à fournir à sa charité ; ce sont les trois points de son éloge.

I. — Il est assez difficile de décider au vrai

s'il y a plus de vertu à se détacher des biens de la terre en y renonçant, ou à s'en détacher en les possédant ; à moins qu'on ne dise qu'il faut plus de générosité pour conserver les biens du monde, sans y être attaché, que de s'en détacher par un abandonnement universel. Celui qui les quitte ne triomphe qu'une fois, celui qui les retient combat et triomphe autant de fois qu'il ne les aime pas ; l'un s'étant tout d'un coup privé de leurs charmes, n'est plus guère en danger d'y mettre son cœur ; l'autre, les conservant quoique sans affection, n'en tire aucun profit qui ne soit une nouvelle épreuve à sa fidélité ; et, pour m'expliquer par la pensée de saint Pierre Chrysologue (*Sermone de terrestrium cura despicienda*), s'il y a du bonheur à se sauver par la fuite des biens et des grandeurs du monde, il y a du courage et de la vertu à vaincre leurs charmes dans leur possession même : *Evasisse est felicitatis, vincere virtutis*.

Sur ce principe, quel sujet de louange et de victoire pour le grand et illustre cardinal que nous honorons ; lui qui, dans le sein de la fortune et des plus hautes dignités, a su se défendre de la vanité et du plaisir ; lui qui, dans un palais et sous la pourpre, a conservé un cœur plus détaché qu'un ermite dans une grotte et sous un cilice.

Les Pères nous donnent trois infaillibles règles pour juger de ce détachement où peut être un homme à l'égard des biens et des honneurs qu'il possède ; ce qu'il a fait pour les posséder, de quelle manière il en use et en quelle disposition il serait de les quitter. Il faut qu'il y entre sans empressement et sans ardeur, il faut qu'il y vive sans faste et sans orgueil, il faut qu'à toute heure il soit prêt d'en sortir sans regret et de les perdre sans murmure. Et c'est là de quoi le grand saint Charles va nous fournir un admirable et rare exemple.

Avec quels sentiments, en effet, croyez-vous qu'il entre dans les plus grandes dignités de l'Eglise ? On vient lui apporter la nouvelle de l'élévation de son oncle sur le trône de saint Pierre : tout le monde l'en félicite et croit que tous les honneurs vont fondre dans sa famille ; mais avec quelle indifférence ce gentilhomme de vingt-deux ans l'écoute-t-il ? Il n'en paraît nullement ému, et pendant que son frère court à Rome prendre part au triomphe, il demeure dans sa maison : et même, chose étrange ! quoique les ordres de ce nouveau pape lui viennent pour partir incessamment, il combat, il résiste, et voudrait ne pas obéir. Vit-on jamais, je ne dis pas seulement dans ces derniers temps, mais dans les siècles d'or de la primitive Eglise, une modération pareille ?

Saint Bernard louant autrefois une personne de qualité du généreux refus qu'elle avait fait des biens et des honneurs du monde, qu'elle pouvait posséder sans peine, lui disait ces belles paroles : Pendant que les autres s'empressent à se procurer les plus honorables établissements, vous les fuyez, et vous ne voulez arriver à la plus solide gloire que

par le mépris que vous en faites. Vous êtes grand par votre naissance, mais vous l'êtes encore plus par votre désintéressement; et si l'une de ces grandeurs vient de vos parents, desquels vous pouviez ne pas naître, l'autre vient du don de Dieu et de votre propre choix : *Pro gloria certantibus cæteris de contemptu gloriæ gloriosius sublimaris et sublimius gloriaris : insignior plane atque illustrior quod de paucis factus es quam quod ortus de magnis. Illud namque Dei munere tuum est, hoc tuorum* (S. Bern. epistola 113).

C'est ce que nous pouvons dire avec autant de justice de notre saint, qui ne veut tirer aucun avantage de la promotion de son oncle, et qui ne souffre qu'à regret qu'on le porte si tôt, et avant le temps marqué par les canons, dans les premières places de l'Eglise. Si des mains qui se pressèrent à élever si tôt ce jeune gentilhomme il y en a quelqu'une à louer, ce ne peut être que celle de la Providence, qui s'est servie de l'ambition de ses parents pour faire voir un prodige de vertu en sa personne. Mais quand il aurait témoigné quelque désir pour les dignités ecclésiastiques, lui manquait-il aucune des qualités que souhaite saint Paul pour l'épiscopat?

Si nous en croyons saint Grégoire, quand on se connaît propre à remplir quelques charges de l'Eglise, bien loin qu'on soit blâmé de s'y produire, on manque souvent à Dieu et au prochain, si on ne le fait pas. Isaïe se présenta à Dieu pour être envoyé : *Ecce ego, mitte me*, et Jérémie résista quelque temps à Dieu, qui l'envoyait : *Domine, nescio loqui, quia puer ego sum*. Et ce grand pape conclut de là que l'un et l'autre, dans des conduites si différentes, firent ce qu'ils étaient obligés de faire. Jérémie, à la vérité, eut raison de résister, parce qu'il ne connaissait pas encore de quoi il était capable, et Isaïe n'en eut pas moins de s'offrir, parce que ses lèvres et sa langue avaient été purifiées de la main d'un séraphin, avec du charbon qu'il avait pris sur l'autel. Mais que fait saint Charles? Il croit qu'il y a plus de sûreté à suivre l'exemple de Jérémie que celui d'Isaïe. Quelque expérience qu'il ait déjà faite de sa capacité dans les universités, de sa chasteté dans les tentations, de sa vigilance dans ses emplois, de sa douceur dans son administration, de son désintéressement et de sa charité dans la dispensation des revenus d'une abbaye considérable, non-seulement il ne se présente pas, mais, se cachant à lui seul les talents que tous les autres admirent en sa personne, il résiste avec tant de vigueur, qu'il faut que la même bouche dont Jésus-Christ se sert pour prononcer ses oracles sur la terre lui commande absolument de se rendre.

Il n'appartient qu'à l'humilité de résister à Dieu, dit le même saint Grégoire; dès le moment qu'elle dégénère en opiniâtreté, elle perd son nom et devient la fille de l'orgueil : et par ce principe, si saint Charles eût résisté davantage aux volontés de son oncle, il eût été à craindre qu'il n'eût résisté à Dieu même. Il accepte donc ce qu'on lui offre et ce à quoi on le presse de se rendre : et n'est-

ce pas là être bien détaché des biens et des honneurs du siècle, que de faire si peu de choses pour y arriver?

Jeunes ecclésiastiques, qui n'avez pas plutôt reçu la tonsure cléricale que vous courez après les dignités de l'Eglise, quel exemple est-ce ici pour vous? pour vous, dis-je, qui remuez ciel et terre, qui employez le crédit et la faveur de tous vos amis pour vous élever, et, comme dit saint Bernard (1), pour passer des bans sur le trône : *De ferula ad principatum*; pour vous, qui par mille intrigues de femmes et de faux dévots, par des complaisances et des bassesses indignes d'un homme d'honneur, par des confidences et des simonies cachées, avez le front de mettre la main sur l'encensoir et de vous placer dans le sanctuaire. Saint Charles, qui avait d'autre capacité et d'autres vertus que vous, tremble, s'afflige et n'accepte qu'à regret l'archevêché de Milan et le chapeau de cardinal, tandis que vous vous empressiez et que vous assiégez les portes des grands pour mendier leur protection et envahir le patrimoine de Jésus-Christ.

C'est sans doute qu'il avait bien d'autres yeux pour ces dignités que vous n'en avez pas. Vous n'en voyez que l'éclat, et il en prévoyait le fardeau; vous ne regardez ces places éminentes que comme des sièges faits pour vous reposer, et il en ressentait toute la pesanteur, considérant moins l'épiscopat comme un honneur que comme une charge; remarquant dans sa pourpre, non pas ce qu'elle a de commun avec celle des rois, mais ce qu'elle a de particulier avec celle de Jésus-Christ; la regardant enfin, non pas comme une occasion de vivre en prince, mais comme un engagement de mourir en martyr.

Voilà en effet quelle est, je ne dis pas seulement sa modération, mais même son austerité, quand il remplit de si éminentes places. Qu'un cardinal de vingt-deux ans, qui dispose de tous les revenus de l'Eglise, qui a un superbe palais, des meubles magnifiques, une foule de domestiques, une cour nombreuse, ne s'éblouisse pas néanmoins d'un si grand éclat, n'est-ce pas un assez rare prodige et une riche matière de louange! Qu'un neveu d'un pape, qui porte presque la tiare pontificale par le don que son oncle lui fait de son autorité, qui donne toutes les audiences, qui reçoit tous les ambassadeurs, qui accorde toutes les grâces, qui est recherché des plus grands rois et élevé si haut au-dessus de tout le monde, soit si humble dans ces grandeurs, que la tête ne lui tourne pas, et que sa haute fortune ne diminue rien de sa modestie et de son affabilité ordinaire; n'est-ce pas là, comme le disait Pierre Damien d'un autre cardinal, une espèce de miracle dans l'Eglise, et n'est-ce pas là néan-

(1) Scholares pueri et impuberes adolescentuli ob sanguinis dignitatem promoventur ad ecclesiasticas dignitates, et de ferula transferuntur ad principatum : latiores quod virgas evaserint, quam quod meruerint principatum, nec tam illis blanditur adepti, quam adeptum magisterium (S. Bern., de Moribus et officio episc., cap. 7)

moins ce que nous devons admirer dans saint Charles?

Il est si difficile d'accorder ensemble l'humilité et la grandeur, qu'il semble qu'il ait été nécessaire qu'un Dieu même se soit abaissé jusqu'à s'incarner pour en apprendre le secret aux hommes. C'est pourquoi le disciple bien-aimé, avant de nous représenter Jésus-Christ prosterné devant ses apôtres, auxquels il lave les pieds, nous avertit qu'il connaissait son pouvoir, et que son Père lui avait donné toutes choses entre les mains : *Sciens Jesus quia omnia dedit ei pater in manus*, pour apprendre aux grands que c'est la vue même de leur grandeur qui doit les humilier, et que, de quelque dignité qu'ils soient revêtus, ils ne doivent jamais s'éloigner des devoirs de l'humilité chrétienne.

Qu'il serait à souhaiter que la plupart des prélats profitassent de cette instruction et de cet exemple ! eux qui ne doivent jamais rien considérer de séculier ni de profane dans leurs dignités, et qui savent bien, par les paroles mêmes de leur maître, que leurs préséances ne sont pas établies dans l'Eglise pour dominer sur leurs inférieurs, mais pour les servir : *Qui major vult fieri inter vos, sit minister vester*. Vous devez, messieurs, toutes sortes de respects aux prélats que Dieu a établis sur vous, et vous ne sauriez trop leur en rendre ; mais ils n'en sauraient aussi trop peu désirer, et ils doivent bien plus apporter de soin à se défendre de leur orgueil propre, qu'à se soulever contre l'indifférence d'autrui.

Et ce fut ce détachement des grandeurs qui régna toujours dans la conduite de notre saint. Quelle surprise pour la cour de Rome, quand elle lui vit congédier ses officiers, et ne retenir auprès de soi que des ecclésiastiques avec lesquels il vivait comme avec ses frères ? Quelle confusion pour les hérétiques, de voir un riche cardinal profiter si peu des avantages de sa dignité, ne vivre que de pain et d'eau, ne coucher que sur de la paille et pratiquer une austerité si rigoureuse, qu'elle faisait honte à celle des religieux les plus réformés ? Quelle leçon enfin pour tous les prélats qui croient que, pour soutenir leur dignité, ils ont besoin d'un autre éclat que celui de leur vertu ?

Jamais notre saint ne fut si estimé et révééré des rois que quand il eut banni d'auprès de sa personne la magnificence qu'il avait toujours éloignée de son cœur. Jamais il n'eut plus d'autorité sur les peuples ni de moyens pour se rendre utile à leur salut, que quand ils aperçurent un grand archevêque et un illustre cardinal se retrancher jusqu'aux nécessités dont les plus pauvres d'entre eux ne se laissent pas manquer, bien loin d'affecter l'éclatant ou le commode de la condition où il se voyait élevé.

Dira-t-on, après cela, qu'il faut dans les dignités de l'Eglise succéder à la pourpre des empereurs aussi bien qu'aux fonctions des apôtres ; qu'une pompe extérieure est nécessaire pour ne pas avilir son ministère, que les peuples en ont moins de mépris, et que

toute la ferveur de l'épiscopat doit s'allumer pour en conserver et en soutenir la grandeur : *Omnem ecclesiasticum zelum fervere pro sola dignitate tuenda* ? comme saint Bernard s'en plaignait autrefois de son temps.

Enfin, la dernière règle sur laquelle je me suis proposé d'examiner le détachement où saint Charles a vécu de ses grandeurs en les possédant, c'est la disposition dans laquelle il s'est trouvé d'en sortir. Ses historiens ont remarqué que, charmé d'un côté par la douceur de la raison, et effrayé d'un autre par la vue des dangers qui le menaçaient, il eût renoncé à toutes ses dignités sans la défense que lui fit, de la part de Dieu, un saint homme, de ne pas faire cet outrage à l'Eglise.

Age, qui que tu sois, qui lui as donné ce conseil, ah ! que l'Eglise t'en est redevable ; et quand tu ne lui aurais jamais rendu d'autre service, ce n'en serait que trop pour t'attirer, en lui conservant ce précieux ornement, des bénédictions éternelles. Mais si tu l'empêches de quitter absolument ses dignités, tu ne pus jamais l'obliger à en retenir les principaux avantages. Voici, messieurs, une chose rare, et qui, par l'effroyable abus qui s'est glissé depuis quelque temps dans l'Eglise, vous doit surprendre. Ce cardinal se défait en un jour de soixante mille écus de rentes en abbayes, et ne se réserve que son archevêché.

La pluralité des bénéfices a été regardée, par un des plus savants papes qui aient jamais monté sur le trône de saint Pierre, comme l'un des plus grands malheurs de l'Eglise : *Hoc sapit materiam avaritiæ, materiam dissolutionis, materiam evagationis* (Innocent. III, in *Decretalibus*). Un ecclésiastique qui se charge de plusieurs titres pour augmenter ses revenus fait, dit-il, soupçonner qu'il cherche, ou de quoi entretenir son avarice, ou de quoi fournir à ses plaisirs, ou du moins de quoi pouvoir courir et être vagabond, en voulant avoir plusieurs résidences, ou plutôt en voulant n'en avoir aucune pour en avoir trop.

Quoi qu'il en soit, si cette pluralité a jamais pu avoir lieu, ça été en faveur du saint cardinal que je loue. La grandeur de son revenu n'entretenait pas l'avarice d'un homme qui n'avait rien à soi, et qui, comme nous verrons bientôt, s'ôtait de la bouche, pendant la famine, le dernier morceau de pain pour le donner aux pauvres. Ce ne pouvait être non plus une matière de plaisirs à celui qui se retranchait les plus légitimes, et qui, pendant près de vingt ans de résidence à Milan, n'est pas entré deux fois dans le jardin de son palais. Ce ne lui était pas non plus un prétexte de courir et de changer de maison, à lui, dis-je, qui ne demeura à Rome que par obéissance, et qui, dès qu'il put obtenir son congé, n'eut pas plus de joie que de retourner à Milan.

Non, chrétiens, nous ne trouverons jamais que saint Charles ait fait de mauvais emplois de ses revenus. Il ne pouvait en trop avoir, par rapport au bon usage qu'il en faisait :

mais comme il venait d'établir lui-même dans le concile de Trente la singularité des bénéfices, il ne voulait pas que l'on trouvât dans son exemple de quoi donner la moindre atteinte à cette sainte disposition. Ce fut donc par la même déférence au concile qu'il renonça à l'administration de l'Eglise universelle, pour venir gouverner celle de Milan.

Pie V, connaissant les services qu'il avait rendus sous le pontificat de son prédécesseur, voulut l'obliger de les continuer sous le sien. En vérité, messieurs, faudrait-il toujours une aussi spécieuse excuse pour dispenser un pasteur de sa résidence, et le faire demeurer à la cour? Elle ne put rien néanmoins contre saint Charles, qui n'avait en vue que son devoir. Quelque utile que pût être sa fonction auprès du pape, il se persuada que celles qu'il devait faire dans son diocèse étaient indispensables. Remarquons que le peuple d'Israël était tombé dans l'idolâtrie, tandis que Moïse parlait à Dieu sur la montagne, il appréhenda d'abandonner son troupeau, quand ce serait pour traiter avec le vicaire de Jésus-Christ, et offrit de rendre plutôt son chapeau que de ne pas venir rendre à son Eglise les services qu'il lui devait.

En quelque lieu que je considère notre saint, je l'admire; mais j'avoue que je l'aime encore mieux à Milan qu'à Rome. Je l'estime davantage en conduisant son diocèse qu'en gouvernant toute l'Eglise; et considérant l'ordre admirable qu'il va y établir, j'ai sujet de croire que s'il la gouvernait toute à Rome par son autorité, il va encore la gouverner toute à Milan par son exemple. Pardonnez-moi donc, grand saint, si passant sous silence les miracles que vous avez faits à Rome, je m'ôte une si ample matière de louanges et trahis, ce semble, votre gloire, mais puis-je me tromper en vous suivant? Si je quitte ce sujet, je le quitte avec vous; et si vous croyez vous-même mieux faire d'abandonner ces nobles emplois, pour venir vous appliquer aux besoins d'un diocèse, ne dois-je pas me persuader qu'il est à propos de ne plus faire mention de ce que vous quittez, pour considérer ce que vous choisissez? L'éclat de vos dignités n'a servi qu'à marquer votre détachement; mais leur autorité va appuyer et soutenir votre zèle. C'est ce que nous allons voir dans ce second point.

II. — L'autorité et le zèle sont d'une condition bien déplorable, quand ils sont séparés dans l'Eglise. Le zèle sans l'autorité n'est tout au plus utile qu'à celui qui en est animé, et l'autorité sans le zèle est souvent pernicieuse et dégénère aisément en tyrannie. Le zèle sans l'autorité fait pousser au plus quelques soupirs et n'a qu'une faible voix pour se faire entendre; et l'autorité sans zèle n'est capable que de détruire, par une domination que Jésus-Christ appelle païenne, et jamais d'édifier: *Scitis quia principes gentium dominantur* (S. Math., XX). Ces deux sœurs doivent donc être unies dans le gouvernement de l'Eglise pour lui être utiles,

en sorte que l'autorité soit adoucie par le zèle, que le zèle soit soutenu par l'autorité, et qu'ils se rendent les uns aux autres des services réciproques.

Si jamais ces deux qualités se sont heureusement rencontrées dans un prélat, ça été dans le grand saint Charles Borromée. Son autorité ne pouvait être plus grande. Non-seulement elle était soutenue par son caractère, il était encore d'une illustre naissance: cardinal, neveu d'un pape, légat du saint-siège, allié des princes et respecté des souverains. Mais à quoi l'a-t-il fait servir? ce n'a pas été pour agrandir sa maison, ni porter ses parents dans les premiers emplois, ou ecclésiastiques, ou séculiers; ça été uniquement pour servir l'Eglise de Milan, pour lui donner des preuves de son zèle et l'assurer de son amour, quoiqu'elle fût toute laide et souillée de cent ordures.

Quand ce cardinal y entra, la corruption y était si générale, et pour la doctrine, et pour les mœurs, qu'il lui sembla d'abord arriver en une terre infidèle. L'ignorance était si grande parmi le peuple, qu'à peine Dieu y était connu, et si quelques-uns en parlaient encore, ils vivaient comme s'ils ne le connaissaient pas. Les vertus, qui y étaient traitées d'infâmes, n'osaient plus se montrer; et les vices les plus énormes, tels que sont les concubinages publics, les usures, les meurtres, les impiétés, les sacrilèges, y étaient adorés. Ce qu'il y avait encore de plus déplorable, c'est que les prêtres mêmes et les domestiques de Jésus-Christ l'avaient banni de sa propre maison; les uns par une stupidité et une ignorance grossière, les autres par leur méchante vie et leurs scandaleux désordres; ceux-ci par leur avarice et leur simonie, ceux-là par leurs concussions ou leurs impuretés.

Quelle douleur ne ressentit donc pas notre saint à ce triste spectacle! son zèle tira des larmes de ses yeux, et il l'aurait fait sécher, s'il n'avait eu assez d'autorité et de courage pour apporter de prompts remèdes à de si grands maux: *Tabescere me fecit zelus meus, defectio tenuit me pro peccatoribus delinquentibus in lege tua* (Psal. CXVIII). Infortuné Milan, ton malheur venait principalement de ce qu'il y avait cent ans que tu n'avais vu d'archevêque. Dieu, que tu avais irrité, avait permis, pour te punir, que tes pasteurs t'abandonnassent, qu'ils ne se missent nullement en peine, ni de te rechercher dans tes égarements, ni de te visiter dans tes maladies, ni de te corriger dans tes désordres, ni de te soutenir dans tes défaillances. Mais, enfin, en voici un que Dieu, te regardant en pitié au jour de son amour, te donne pour te rendre lui seul les différents offices que tes prédécesseurs t'avaient cruellement refusés.

Sitôt qu'il est entré dans cette mer de confusion, ne lui voyez-vous pas rétablir d'abord le sacerdoce, remettre la discipline, réformer les religieux, réparer et rebâtir les temples? Ici il catéchise et il prêche; là il menace et il exhorte. En cet endroit il confesse et il réconcilie des pécheurs; en cet autre il encour-

rage et fait persévérer les justes, et fait partout tant de fonctions différentes, qu'une des peines de ceux qui lisent son histoire est de concevoir comment, dans le peu d'années qu'il a vécu, il a pu terminer tant de choses.

Il assembla jusqu'à onze conciles, et là ce qui appartenait à la conduite d'un diocèse, à l'administration des sacrements, à la discipline des prêtres, à la réformation des réguliers, à la propreté des temples, y fut si sévèrement discuté, réglé, ordonné, qu'on n'y saurait trop admirer la vaste étendue de l'esprit ecclésiastique de ce saint cardinal. Enfin Milan, par la prudence et le zèle de ce jeune archevêque, changea bientôt de face et de mœurs; ses erreurs furent dissipées, son libertinage arrêté, ses inimitiés éteintes, son impiété proscrite, et ce qui n'était auparavant qu'une retraite de voleurs devint l'habitation de Dieu et de ses anges.

Mais quoi? grand saint! Milan est, à la vérité, la principale ville de votre diocèse; mais qu'il y a de pays incultes, qu'il y a de montagnes inaccessibles, qu'il y a de gens rustiques et barbares qui n'ont pas moins besoin de votre présence? Il s'y transporte, messieurs, et sachant le commandement que Dieu lui avait fait, comme à tous les évêques, d'étudier le visage de son troupeau : *Diligenter agnosce vultum pecoris tui*, il courut les campagnes, il grimpa sur les rochers et traversa les neiges et les précipices des Alpes, sans rejeter ces soins sur ses grands vicaires. Il n'y eut point de cabane où il ne se transportât, point de berger qu'il n'instruisît, point de pécheur qu'il ne réconciliât; rien ne se déroba à la douceur de ce soleil, et, laissant partout de solides monuments de sa piété et de son zèle, il fit du bien dans tous les lieux où il passa.

Quel esprit assez indocile pour ne se pas rendre à une autorité si douce? quel cœur assez dur pour ne se pas laisser amollir par une chaleur si bienfaisante? Cependant, le croiriez-vous? autant que ce zèle fut utile, autant il fut traversé. Les vice-rois et les gouverneurs, choqués de sa vertu, lui firent la guerre; les religieux qu'il voulait réformer le décrièrent; les chapitres le chassèrent et l'outragèrent; on saisit ses revenus, on mit garnison dans ses terres, on le rendit suspect à son roi, et on le fit passer pour violent à Rome même, où il venait de faire tant de merveilles.

Qu'arriva-t-il de tous ces orages? Ses parents, qui appréhendaient que le contre-coup de sa résistance ne retombât sur eux, le pressèrent de se relâcher, et la puissance se ligua contre lui avec la malice : mais, se souvenant que le Seigneur l'avait établi, aussi bien que Moïse, le dieu de Pharaon, il présuma au-dessus même de l'humanité.

Aussi que pouvait-il appréhender en de si glorieuses occasions? De perdre ses biens? il y avait renoncé dès son sacre. Sa patrie ou sa maison? il savait qu'un bon évêque n'en a point que l'Eglise. Sa vie même? l'Evangile lui avait appris qu'un bon pasteur est obligé de mourir pour ses brebis.

Si tu me donnes la mort, disait autrefois saint Ambroise à un officier de l'empereur, qui le menaçait de le tuer, tu feras ce que les eunuques ont accoutumé de faire, et moi je souffrirai ce qu'ont accoutumé de souffrir les évêques. Et c'est à peu près d'un ton aussi ferme que Charles, le plus illustre des successeurs de saint Ambroise, répondait à ceux qui le menaçaient de la part des vice-rois de Milan.

Son zèle avait éteint en lui, comme saint Augustin l'a dit autrefois d'un évêque, la crainte de la mort, et pour lors l'opiniâtreté de ses ennemis s'augmentant, il tonna, il foudroya, il excommunia, et, le Ciel secondant ses desseins, trois ou quatre rebelles moururent de mort précipitée. Flatter un pécheur en ces occasions, c'est en perdre mille autres; l'épargner et le souffrir faire ce qu'il veut, c'est avilir son ministère.

Qu'est donc devenue, me direz-vous, son humilité qui l'abaissait aux pieds de tout le monde, qui le rendait un exemple de douceur et de bonté? Saint Grégoire dit que l'humilité ne doit jamais abandonner un prélat dans sa dignité; mais que quand on résiste à son zèle, elle doit, pour ne pas anéantir son autorité, se contenter de se cacher dans son cœur, sans se soumettre lâchement aux injustes volontés des grands. Admirable instruction dont saint Charles sut si bien profiter dans les différends qu'il eut avec les gouverneurs de Milan, qu'ils reconnurent leurs fautes et vinrent, prosternés, recevoir de sa main l'absolution à la porte de son église.

Ce fut avec ces mêmes armes et cet admirable tempérament de son autorité et de son zèle qu'il guérit plus de maux en dix-huit ans, que l'absence de ses prédécesseurs n'en avait fait en un siècle. En dépit de l'enfer, il rétablit la splendeur dans l'office divin, la magnificence dans les temples, la doctrine parmi les prêtres, l'ancienne pénitence parmi les pécheurs. En dépit de l'enfer, le concile de Trente fut conclu, et en quelque manière exécuté, n'y ayant que l'autorité d'un homme si zélé qui fût capable d'un si difficile ouvrage.

Quand nous lisons l'histoire de ce grand concile, nous nous étonnons que les intérêts des princes et la tiédeur des prélats aient été capables d'en éloigner pendant vingt ans la conclusion. Mais ne devons-nous pas nous étonner encore davantage que, depuis cent ans qu'il est terminé, il ne se soit pas encore trouvé dans toute l'Eglise une assez grande autorité pour le faire généralement recevoir et exécuter en ce qu'il ordonne sur la pénitence, sur la disposition des bénéfices et sur tant d'autres matières qui regardent les mœurs ou la discipline? Grand saint, il n'y a eu que vous dont le zèle ait eu assez d'autorité pour introduire dans votre diocèse une fidèle observance de ces statuts : vous ne vous êtes aussi servi des avantages de vos dignités que pour le bien de votre peuple, et vous n'avez fait cas de votre abondance que parce qu'elle devait fournir à

vosre charité. C'est par où je finis en deux mots l'éloge de notre saint.

III. — Si l'Eglise a des trésors, dit saint Ambroise, ce n'est ni pour les garder, ni pour en enrichir ses ministres; c'est seulement pour les distribuer aux pauvres, dont les évêques sont appelés par tous les canons les protecteurs, les tuteurs, les pourvoyeurs, les économes, les pères. Afin donc qu'ils n'en portassent pas inutilement le nom, on leur a confié les biens de l'Eglise, et étant préposés au soin des âmes, ils l'ont été en même temps à celui des corps. Car, comme les maladies spirituelles dépendent souvent des temporelles, et qu'il y a beaucoup de gens qui ne sont pécheurs que parce qu'ils sont pauvres, il a été raisonnable de mettre entre les mains des évêques, qui sont les médecins des âmes, de quoi aller à la source la plus ordinaire des maux et la couper.

Tel a été, selon le témoignage de saint Ambroise et de saint Grégoire, le dessein de l'Eglise lorsqu'elle a enrichi ses ministres. Elle a cru que les pauvres ne recevraient jamais mieux les instructions de la bouche des évêques, que quand ils auraient auparavant reçu des aumônes de leur main, le grain qu'on sème ne germant jamais plus heureusement dans une terre que quand une pluie, tombant insensiblement, l'a auparavant arrosée : *Tunc enim verbi semen facile germinat, quando hoc in audientis pectore pietas prædicantis rigat.*

De là est venue cette étrange frugalité des premiers évêques, qui appréhendaient que, donnant trop à l'entretien de leurs maisons, ils ne frustrassent les pauvres, non-seulement des nécessités de leurs corps, mais, par une conséquence fort ordinaire, de celles même de leurs âmes. De là ces belles et saintes constitutions des Pères du concile de Carthage, qui arrêtaient entre eux qu'ils n'auraient plus dans leurs maisons que très-peu de meubles, qu'ils vivraient avec une grande tempérance, que leurs tables mêmes se ressentiraient de leur pauvreté et de leur épargne : *Ut brevem suppellectilem haberent, victum parcum, mensam pauperem.*

Quelque admirables exemples que nous en fournisse l'antiquité, ne pourrais-je pas dire qu'il n'y en eut jamais de plus illustre que celui du grand saint Charles, dont les biens immenses ne servirent que de fonds pour en assister plus libéralement les pauvres et rendre sa charité plus magnifique ? Quoique cet endroit de la vie de notre illustre cardinal soit le plus éclatant, je vois bien néanmoins que c'est celui que je puis moins étendre. C'est pourquoi, pour vous en donner seulement une légère idée dans le temps qui me reste, qu'y a-t-il de plus admirable que de lui voir vendre le fonds de son patrimoine pour satisfaire à sa charité, après avoir épuisé, en faveur des pauvres, tous ses revenus ecclésiastiques ? que de lui voir distribuer en un seul jour cinquante mille écus du prix de sa principauté d'Arone, tandis que, nourrissant ainsi tous les pauvres de son diocèse, il ne trouve pas chez lui, à

la fin de tout un jour de travail, un morceau de pain pour se sustenter ?

Qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que, non content de secourir les pauvres qui lui étaient proches, et par les temps et par les lieux, comme saint Augustin voulait que les évêques fissent : *Qui pro locorum et temporum opportunitatibus tibi quadam sorte junguntur*, il en cherche encore jusque dans l'avenir pour les soulager, allant au-devant des siècles pour aller au-devant des malheureux, conservant la vie à une infinité de misérables qui ne l'avaient pas encore reçue, par de grandes et d'éternelles fondations de collèges, d'hôpitaux et de séminaires ?

Oui, messieurs, ce grand archevêque instruit encore les pauvres dans les collèges qu'il a fondés, il prêche encore à Milan par la bouche de tous les prêtres que ses séminaires entretiennent, il nourrit encore tous les misérables de son diocèse, et leur continuant tous ces offices de charité, on peut dire qu'elle demeurera jusqu'à la consommation des siècles : *Dispersit dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi.*

Vous croyez peut-être que ce soit là tout. Une famine générale désole tout son diocèse, il a déjà épuisé ses revenus et vendu son fonds ; que fera-t-il ? Il vend ce qui lui reste de vaisselle d'argent et de meubles, il détend ses tapisseries, il fait partout des emprunts considérables, et donnant jusqu'à son lit, il n'a plus qu'un ais pour se reposer. Eglise, es-tu satisfaite, et te repens-tu du bien que tu as fait à cet enfant ? Tu lui as donné des revenus, il te les rend avec usure ; tu l'as fait riche, et il s'est appauvri pour toi.

Comment, effectivement, n'aurait-il pas donné tous ses biens aux pauvres, puisqu'il n'a pas fait de difficulté de leur sacrifier même sa personne ? Vous savez, messieurs, que la peste ravageant sa ville, cette cruelle maladie, où le père abandonne le fils, et l'épouse le mari, ne put séparer Charles de son peuple. Docteurs, c'est en vain que, par des raisons même de conscience, vous voulez le détourner d'assister son troupeau ; il n'y aura point de moribond où il ne coure, point de sacrement à administrer dont il ne se charge ; il recevra les âmes de ces misérables, il se jettera, comme le grand-prêtre, entre les vivants et les morts : *Stans inter mortuos et viventes* ; et, par un miracle de charité, tout ce que ses enfants souffriront lui sera, pour ainsi dire, contagieux et personnel.

Quel ravissant spectacle de le voir, comme la victime publique de son peuple, marcher dans une procession les pieds nus et en sang, les yeux baignés de larmes, les cendres sur la tête, la corde au cou, et demander à recevoir, tout innocent qu'il est, les traits dont Dieu frappe les coupables ! N'est-ce pas là ce grand-prêtre dont voulait parler le Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et in tempore iracundie factus est reconciliatio* ? cet homme admirable qui a toujours plu à Dieu par ses rares vertus, et

qui, s'étant exposé à la colère du Ciel, a mérité la grâce de son peuple?

Quelle honte après cela, mes frères, si pendant qu'un si grand homme a donné ses revenus, son patrimoine, sa vie pour secourir les misérables, vous disputiez sur le plus ou le moins de quelques légères aumônes que vous leur devez donner? Croyez-vous, de bonne foi, pouvoir, en sûreté de conscience, jouir de toutes les commodités de la vie, et souffrir que les malades de votre paroisse, que vos frères, régénérés sur les mêmes fonts que vous, participant à la même table, et peut-être plus précieux aux yeux de Dieu, gémissent à vos portes sans recevoir aucun secours?

Vous êtes, dites-vous, d'une naissance que vous devez soutenir; eh! notre saint, sans parler des éminentes dignités qu'il a possédées, n'en avait-il pas une plus illustre que la vôtre? Vous n'êtes pas, dites-vous, obligés de donner de votre nécessaire; eh! ce cardinal a-t-il jamais consulté cette faible raison, dont on tire souvent de si pernicieuses conséquences? Le temps, ajoutez-vous, est mauvais; ah! en peut-on trouver de plus mauvais que celui de la famine ou de la peste?

Pour vous, âmes charitables de cette paroisse, qui voulez marcher sur les traces de ce grand saint, je n'ai que des louanges à vous donner. Continuez à imiter, autant que votre condition et votre sexe peuvent vous le permettre, l'incomparable charité de ce saint cardinal. Retranchez, comme lui, non-seulement du superflu, mais du commode même de vos conditions et de votre médiocrité, pour les soulager. Mais surtout ne vous dispensez jamais, sans de grandes raisons, de rendre toujours ces bons offices à vos malades par vous-mêmes et de votre main.

Les services qu'on rend à la personne du roi sont des honneurs que ses officiers ne cèdent à qui que ce soit. Abraham, si magnifique dans le nombre de ses domestiques, recevait lui-même et servait les pèlerins; et pour vous y obliger encore plus fortement, souvenez-vous que c'est principalement en cela que vous imitez la plus belle action du grand saint Charles. Cette petite exposition de vos personnes à l'air des malades tiendra quelque chose de cette généreuse assistance et de ce grand sacrifice qu'il fit de sa personne au service de ses diocésains pestiférés. J'espère aussi que vous en aurez la même récompense que lui, et qu'après avoir assisté de vos propres mains Jésus-Christ souffrant sur la terre, Jésus-Christ, glorieux vous couronnera des siennes mêmes dans le ciel. Amen.

SERMON

SUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Nunquid est numerus militum ejus?

Croyez-vous pouvoir compter le nombre de ses soldats (Job, chap. XXV)?

Vous vous étonnerez peut-être, mesdames, que je prenne aujourd'hui ces paroles

pour en faire le sujet de mon discours, et qu'ayant à vous expliquer ce qu'il y a d'illustre et de merveilleux dans tous les grands saints que vous honorez, je me serve des termes avec lesquels l'Ecriture admire l'office et le nombre presque infini des anges.

Je me flatte néanmoins que votre étonnement cessera, si vous considérez que tous ces héros, dont j'entreprends le panégyrique, ont été, comme les anges, autant de généreux soldats qui, selon les ordres qu'ils ont reçus du Dieu des armées, l'ont vengé de de ses ennemis, et qui ayant paru dans mille emplois différents, s'y sont toujours signalés par des combats et par des victoires. Vous ne vous étonnerez pas non plus que j'admire leur nombre comme celui des anges, puisqu'il imite en quelque chose celui de ces bienheureux esprits; que saint Benoît et ses enfants semblent avoir récompensé le ciel de la perte de Lucifer et de ses démons; et que ce grand nombre de saints, achevant ce qui manquait aux hiérarchies des anges, en a heureusement réparé la plupart des ruines: *Nunquid est numerus militum ejus?*

Mais comme tous ces généreux athlètes n'ont pu entreprendre ces différents combats sans la force du Saint-Esprit, je ne pourrais aussi vous en parler sans son secours, et, afin de l'obtenir, j'emploie d'abord le crédit de son Epouse avec les paroles ordinaires: *Ave, Maria.*

Si l'Epouse des cantiques était une figure de l'Eglise, elle avait sans doute raison de préparer les filles de Jérusalem à ne voir autour d'elle que des batailles et des corps d'armée: *Quid videbis in Sulamite, nisi chorostrorum (Cantic., VI)?* puisqu'elle n'a pas sitôt paru sur la terre que le combat a été son partage; que, devenant guerrière dès sa naissance, on lui a aussitôt vu reconnaître Jésus-Christ pour son chef, les hommes pour ses soldats, les cieux pour son étendard, les vertus pour ses armes, le monde, le démon et la chair pour la matière de ses triomphes.

Le grand Apôtre ne connaissant point d'inclination plus naturelle à l'Eglise que la guerre, ne perd aussi aucune occasion propre à l'inspirer à ses enfants. Il les traite dans toutes ses Epîtres comme des soldats, et il est aisé de voir, par les termes de *lice, de bouclier, de cuirasse et de couronne* qu'il y emploie si souvent, que son dessein est de les engager au combat. Mais, outre l'honneur qu'ont en général tous les chrétiens de porter la qualité de soldats, il faut avouer que les Pères l'accordent plus particulièrement aux religieux. Pierre Damien déclare en termes formels qu'ils sont, plus véritablement que les autres chrétiens, soldats du Dieu des armées, parce que ce sont eux qui, par leur état particulier, veillent toutes les nuits dans ses temples. Ceux qui passent les nuits à garder les rois, dit ce Père, méritent mieux que qui que ce soit ce titre glorieux; et quoique souvent ils n'aient pas d'ennemis à soutenir, les services qu'ils rendent à l'Etat en veillant à la conservation du prince

sont plus considérables que ceux des autres. Or, les religieux font la garde dans la maison de Dieu, ils passent toutes les nuits dans ses temples; et l'on peut dire que, pendant les heures du sommeil, ils marchent en bataille et se préparent à combattre (1), semblables à ces lévites à qui l'Ecriture accorde la qualité de soldats, préférablement à ceux qui se battaient dans la campagne, parce qu'ils gardaient le tabernacle : *Exibant in militiam tabernaculi*.

Ces grands saints dont vous faites aujourd'hui une fête commune, mesdames, sont donc ces généreux soldats que je dois louer : soldats à double titre, je veux dire non-seulement par les engagements de leur baptême, mais encore par ceux de leur religion; soldats qui ont procuré une gloire éternelle au Dieu des armées, qui leur a confié ses intérêts, et qui, les associant à son triomphe dans le ciel, les couronne comme des héros qui ont poursuivi en toutes choses ses victoires. Les uns ont purgé son Etat de rebelles, les autres l'ont défendu contre les ennemis étrangers; ceux-ci ont étendu son empire, ceux-là ont conservé ses anciennes conquêtes, et leur nombre est si grand, que je demande aujourd'hui si on les peut compter : *Numquid est numerus militum ejus?*

Trois choses me paraissent admirables dans cette armée de saints que nous honorons : le nombre des soldats qui la composent, les différentes victoires qu'elle remporte, le magnifique triomphe qui lui est accordé. Ce n'est pas assez : ce que je trouve de plus merveilleux, c'est que cette heureuse multitude de soldats a été produite par la chasteté, qui, quelque stérile qu'elle soit sur la terre, est toujours féconde pour le ciel; c'est que leurs principales victoires ont été remportées par la pauvreté, et par ce généreux dépouillement qui dégage les soldats de Jésus-Christ, afin de les rendre plus propres au combat. C'est enfin que la gloire qu'ils possèdent et le trône sur lequel ils triomphent éternellement sont fondés sur leur obéissance même, qui a toujours été le plus ferme appui de ce grand ordre. La chasteté a donc fait le nombre de nos soldats, la pauvreté leurs victoires, l'obéissance leur triomphe. C'est en trois mots tout le sujet de ce discours.

I. — On peut attribuer la production de l'Eglise à deux choses apparemment fort stériles, à la virginité et à la mort. Saint Ambroise (*D. Amb., libro de Virginibus*), blâmant ceux qui accusaient la virginité d'être inutile, n'apporte point d'autre raison de leur mauvaise foi que la production et l'établissement de l'Eglise. Comment, dit-il, pouvez-vous accuser une vertu d'être inutile, qui a produit notre salut? comment pouvez-vous en conscience dire que la virginité n'est pas féconde, puisqu'elle a conçu Jésus-Christ? Je vous dis, au contraire, que l'empire ro-

main lui est plus obligé qu'au mariage, et que cette alliance que les empereurs com-mandaient sous de grosses peines à tous leurs sujets ne l'a pas tant peuplé d'infidèles que la virginité l'a rempli de chrétiens : *Non inutilis virginitas, præsertim cum per virginem salus venerit orbem fecundatura romanum*.

La seconde chose stérile qui a contribué à la production de l'Eglise, c'est le sang d'un Dieu mort. Jésus-Christ, qui l'avait conçue par sa parole, ne l'a enfantée que par l'ouverture de son cœur; et ce prodige n'arrivant que deux heures après qu'il eut expiré a fait l'étonnement de tous les prophètes qui l'avaient prévu. Le plus éclairé d'entre eux, voyant de loin cette merveille, en témoigne sa surprise : *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui pourrait, dit-il, concevoir les merveilles d'une génération si extraordinaire, où un père doit perdre la vie avant que de la donner à ses enfants, où un homme ne peut devenir fécond qu'en répandant la dernière goutte de son sang, où enfin la mort d'un Dieu doit faire, par un prodige inouï, la naissance de tous les hommes? *Generationem ejus quis enarrabit?* Ces étranges principes de la naissance de l'Eglise ont aussi fait sa multiplication; la chasteté et le sang l'ont augmentée après l'avoir produite, et les apôtres, pratiquant l'une et versant l'autre, ont engendré des chrétiens dans tous les endroits du monde. C'est encore une merveille que saint Ambroise nous décrit en des termes trop éloquents pour les taire : *Te in perpetuum, il parle à l'Eglise, te in perpetuum multorum plantavit interitus, te crux apostolorum æmula Dominicæ crucis usque in orbis universi terminos propagavit*.

Comme votre ordre, mesdames, est la plus honorable portion de l'Eglise, il ne faut pas s'étonner si son sort a été à peu près pareil au sien, soit pour sa naissance, soit pour sa multiplication, et si la virginité et le sang l'ont aussi étendu jusqu'aux extrémités du monde. En effet, pour nous faire voir ces merveilles avec ordre, n'est-ce pas premièrement la chasteté de saint Benoît qui lui a produit ce grand nombre d'enfants dont vous solennisez la fête? Cette vertu a, ce semble, vaincu sa propre stérilité pour l'honorer, et l'on dirait que, pour récompenser l'amour qu'il avait pour elle, elle lui a voulu donner une postérité généreuse et abondante. Mais n'est-ce pas en même temps son sang répandu qui a été, conjointement avec sa chasteté, le principe de ce grand ordre? et ne m'avouerez-vous pas que ce ne fut qu'après qu'il eut éteint avec ce sang le feu que le démon avait allumé dans son cœur, qu'il devint père? Non, chrétiens, je ne puis voir Benoît dans les épines, déchiré de toutes parts, couvert de plaies, défiguré par l'effusion de son sang, que je ne m'imagine en même temps voir Jésus-Christ sur sa croix. Si le Fils de Dieu produisit en ce triste état son Eglise, ce patriarche conçut pour lors son ordre; ce sang, que la chasteté fit sortir de ses veines, en fut le germe fécond : les

(1) *Quam pulchra militie species? Præcipue nocturnis horis cum fratres quasi tubarum clangoribus excitati cuneum faciunt, et tanquam directa acie properantes ad pro-cinctum divini certaminis concorditer gradiuntur*

ruisseaux que l'amour de cette vertu fit couler de toutes les parties de son corps produisirent les Maurs et les Placides, et je ne puis considérer ce miracle surprenant, que je ne m'écrie : *Generationem ejus quis enarrabit ?* Qui pourrait raconter les merveilles d'une génération si nouvelle, où un homme n'est fécond que parce qu'il est chaste, où un père doit répandre son sang pour faire naître des enfants, où Benoît enfin fait sortir de ses plaies, comme Jésus-Christ, la plus nombreuse postérité qui se verra jamais ? *Generationem ejus quis enarrabit ?*

Je ne dis rien ici de mon chef, je ne parle qu'après le plus illustre de ses disciples et de ses panégyristes tout ensemble. Saint Grégoire a remarqué que saint Benoît ne devint effectivement père qu'après qu'il eut été confirmé dans la chasteté ; qu'il ne fut fécond pour la grâce qu'après que cette vertu l'eut rendu stérile pour la nature : *Liber a tentatione jure factus magister*, et qu'il n'eut pas plutôt soumis ses passions à sa raison, qu'une infinité de disciples se vinrent soumettre à sa conduite.

De sorte, mesdames, que j'avais raison d'avancer que la première production de cette grande armée que vous honorez a été l'ouvrage de la chasteté ; mais comme le même principe qui avait fait la naissance de l'Eglise a fait sa multiplication, et que la mort des martyrs l'a augmentée après que celle de Jésus-Christ l'eut produite, ne doutez pas aussi que la chasteté, qui a commencé votre ordre, ne l'ait étendu, et que cette vertu du père aux enfants ne les ait multipliés.

Saint Thomas a excellemment remarqué que c'est dans la création de l'ange que Dieu a proprement atteint la fin à laquelle toutes les causes tendent dans la production de leurs effets, qui est de les produire semblables, particulièrement dans la chose par laquelle elles les produisent. Quoique Dieu, dit ce savant docteur, ait produit toutes les créatures, aussi bien que l'ange, par son entendement et par sa volonté : *Ipse dixit, ipse mandavit*, il n'y a toutefois que l'ange qui soit une créature purement spirituelle. Il me semble, messieurs, que le grand saint Benoît imite, dans la production de son ordre le succès de Dieu dans la création de l'ange : produisant tous nos saints par la chasteté, il se les produit principalement semblables dans la chasteté même, et, ce qui doit augmenter notre admiration, il se les rend de plus semblables dans la fécondité de cette vertu. En effet, il n'y a pas un de nos saints dont la chasteté n'ait tenu cette qualité de leur père. Ils auraient tous cru, avec Pierre Damien, cette vertu inutile en eux, s'ils ne l'avaient communiquée et comme reproduite en la plupart de ceux qui les abor-daient : *Inutilis castitas quæ se sic exhibet sterilem, ut aliam non pariat castitatem*. Leur éloquence, leur douceur, leur modestie, leur exemple ont été les charmes innocents dont ils se sont servis pour rendre leur pureté féconde ; et c'est de là, chrétiens, que leur

ordre a participé à la bénédiction d'Abraham, qu'il s'est multiplié comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer, que cette grande armée s'est grossie, et que, dans la pensée du même auteur, saint Benoît a sujet de se vanter d'avoir seul fourni à Jésus-Christ des troupes plus nombreuses et plus florissantes que personne : *Solus ipse militares manus excelso principi cæteris abundantius præsentavit*.

Tacite remarque dans ses Annales que le mariage était de son temps défendu aux soldats ; qu'on ne permettait à qui que ce fût de s'enrôler dans les troupes de l'empire, à moins qu'il ne promît d'être continent ; et Tertullien nous confirme cette coutume dans le livre qu'il a fait de la Chasteté. Les raisons de cette politique sont assez naturelles. Premièrement, comme la chasteté est la plus grande ennemie de l'oisiveté, les Romains, qui voulaient rendre leurs troupes laborieuses et vigilantes, les obligeaient justement à une vertu qui fuit le repos et qui cherche le travail. En second lieu, comme le vice qui lui est opposé énerve et affaiblit les hommes, ils le défendaient expressément à des soldats qui ont besoin de toutes leurs forces et de leur vigueur dans le combat : *Per castitatem enim colligimur et redigimur in unum*.

C'est par une politique aussi judicieuse que le grand saint Benoît et les fondateurs des autres ordres, à son exemple, ont voulu que tous leurs disciples fussent chastes. Il n'a point voulu fournir à Jésus-Christ de soldats qui ne fussent vigilants et robustes ; se souvenant que Josué, le conquérant de la terre promise, avait été vierge, il n'aurait pas jugé que ses enfants eussent été propres dans l'Eglise aux plus glorieuses expéditions, s'ils n'avaient eu cette qualité, et vous voyez aussi que la chasteté a fait la force de cette armée, en même temps qu'elle en fait le nombre.

Quelle consolation pour vous, mesdames, de voir que cette même vertu qui vous est si chère a déjà été si utile à votre ordre ! Quelle espérance ne concevez-vous point, quand vous considérez que cette chasteté que vous professez a déjà fait, entre les enfants de saint Benoît, plusieurs milliers de saints. Mais à l'égard de nous, chrétiens, quelle confusion pour ceux qui prétendent se dispenser de cette vertu par la difficulté ! Voici une armée tout entière de vierges qui condamnent votre prétexte : les Scolastique, les Gertrude, les Clotilde avaient-elles plus de force que vous ? Tant de jeunes princesses élevées à la cour, nourries dans les délices, qui cependant ont généreusement surmonté toute la peine de cette vertu, ne font-elles pas honte à votre lâcheté ? Pouvez-vous enfin vous excuser sur votre faiblesse, voyant parmi cette sainte multitude que nous honorons les filles aussi bien que les hommes triompher en ce genre de combat ? Mais je fais tort à notre armée de retarder plus longtemps ses victoires ; suivons-la dans ses conquêtes pour les admirer, et ce qui nous surprendra sans doute davantage sera de voir que la pauvreté de nos soldats

doit être le principal instrument de leurs victoires, comme je me suis engagé de vous le faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Rien ne me paraît plus admirable dans le dessein que Jésus-Christ avait de conquérir le monde que les instruments dont il s'est servi pour l'exécuter. Il méditait le renversement des empires, la ruine des idoles, la défaite des démons ; il semblait que pour achever de si grands desseins il fallût amasser quantité d'argent et de troupes qui, engagées par l'espérance du butin, se portassent à une entreprise si difficile. Cependant, dans le choix qu'il fait de douze pêcheurs, il leur commande de renoncer au peu de bien que leur naissance leur a donnés, leur défendant de porter des armes, de faire aucunes provisions, et en cet équipage si extraordinaire il les envoie à la conquête de l'univers. Chose étrange ! il veut que leur faiblesse abatte la puissance des rois, que leur bassesse confonde la grandeur des monarchies, et de peur, dit saint Ambroise, que l'on ne croie qu'il a acheté le monde et qu'il ne l'a pas conquis, il veut que tous ses soldats soient pauvres : *Non divites, sed piscatores Christus elegit, ne mundum redemisse divitiis videretur.*

Après avoir vu cette conduite du Fils de Dieu réussir si heureusement, il ne faut pas trouver étrange si saint Benoît n'a point voulu de disciples qui ne fussent pauvres, si pour les rendre capables d'achever les victoires des apôtres il les a obligés d'imiter leur détachement. Et c'est de cette obligation que Pierre Damien parlait à tous les enfants de ce grand saint en ces termes : *In ejus militiæ arma jurastis quæ nudos et agiles expetit belatores* : En vous exposant dans les troupes de votre chef, dit Pierre Damien en parlant à tous les enfants de ce grand saint, vous vous êtes engagés par serment à vous dépouiller de toutes choses pour vous rendre plus propres au combat. Prenez donc garde de ne pas manquer à ce traité, car si vous vous chargez des biens de la terre, et si vous vous embarrassez si fort des affaires du siècle, on vous jugerait bientôt incapables de remporter la moindre victoire : *Abjurat illa militia sarcinis prægravatum.*

Ce fut sans doute pour obéir à ces ordres que tous nos illustres saints se firent pauvres, ces enfants dociles distribuant leurs biens au commandement de leur père, et se déchargeant des richesses qu'ils possédaient, dans l'appréhension que leur or ne fût plutôt un poids qui les empêchât de combattre qu'un moyen qui les aidât sûrement à vaincre : *Pondus enim est aurum, non subsidium.* Les hommes qui étaient élevés autrefois à de grandes dignités avaient coutume, dans leur promotion, de devenir libéraux à tout le monde, de distribuer leurs biens et leur patrimoine comme s'ils eussent eu honte de retenir, en qualité de personnes publiques, ce qu'ils possédaient auparavant dans leur domestique. Il me semble que tous nos vaillants soldats ont imité cette conduite. Appelés à la conquête d'un royaume éternel, ils

ont méprisé la possession de tous les biens périssables, et, se souvenant des paroles de l'Apôtre, qui ne veut pas que celui qui combat pour la querelle de Jésus-Christ soit attaché au siècle, ils ont courageusement rompu tout ce qui pouvait les y arrêter : *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus* (II *Timoth.*, II). Saint Basile expliquant ce passage, et faisant comparaison des soldats de Jésus-Christ avec ceux des princes, dit qu'ils les doivent imiter dans leur détachement. Les soldats, dit ce Père, ne s'arrêtent point à bâtir des maisons, à acquérir des terres, à faire ni commerce ni trafic, mais, recevant chaque jour leur solde et leur nourriture du prince, ils ne se mettent jamais en peine du lendemain : *Non domos ædificat miles, non comparat agros, non mercibus et lucro studet, alimenta enim miles habet a rege* (D. *Basil.*, de *perfecta rerum Abdicatione*). Tel est l'état des vrais soldats de Jésus-Christ : la milice dans laquelle ils sont entrés les engage à un dépouillement universel ; ils ne doivent avoir ni demeures ni biens qui leurs soient propres ; mais considérant Dieu comme leur héritage, ils sont, par leur profession, libres de tous les embarras du monde. Que tous nos saints ont admirablement suivi ce conseil ! Avec quelle générosité se sont-ils dégagés de tout ce qui les pouvait attacher au siècle ? avec quelle promptitude n'ont-ils pas renoncé aux avantages de leur naissance, pour mériter la qualité de vainqueurs ? Peut-on, par exemple, trouver une grandeur de courage pareille à celle de Maur et de Placide ? Ces enfants nés dans la pourpre, et qui étaient destinés aux plus considérables charges de l'empire romain, abandonnèrent cependant toutes leurs espérances pour entrer dans cette armée ou partager sa gloire, et se rendre plus capables de vaincre. Il est vrai qu'on peut dire que ces grands hommes ont trouvé l'abondance au milieu de la pauvreté, que le Fils de Dieu, qui récompense quelquefois dès ce monde le détachement de ses soldats, a rendu à saint Benoît et à ses enfants le centuple de ce qu'il avaient quitté pour lui, et que cet ordre a possédé des biens dans tous les coins du monde, par la magnificence des rois qui se sont dépouillés pour l'enrichir. Mais remarquez, je vous prie, les conditions avec lesquelles ils ont reçu ces biens ; je veux dire afin d'en être comme les apôtres, les dispensateurs, et non pas les propriétaires ; en recevant comme eux les bienfaits des princes, afin de les distribuer ; et par un second dépouillement se mettant en état de joindre la qualité de vainqueurs à celle de soldats.

L'histoire remarque qu'Alexandre le Grand étant entré dans la Perse avec trente mille hommes tous pauvres, à la première bataille qu'il gagna eut assez de butin pour les enrichir, mais que ce jeune conquérant, voulant se servir d'eux en beaucoup d'autres occasions, arracha rudement toutes ces dépouilles de leurs mains et, faisant allumer un grand feu, les fit réduire en cendres. N'est-il pas vrai, mesdames, qu'il se trouve quel-

que rapport de la conduite de votre Père avec celle de ce prince? Ses enfants ne furent admis dans sa famille que par la pauvreté, qui leur fit renoncer d'abord à toutes les espérances du siècle; mais cette première victoire leur ayant acquis plus de biens qu'ils n'en avaient quitté, et tous les princes leur ayant fait des libéralités à l'envie, saint Benoît ne voulant pas que ses soldats inutilement surchargés se rendissent incapables de vaincre, les a obligés à se dépouiller de nouveau, afin de conserver sa pauvreté au milieu même de l'abondance. C'est par là que les Grégoire, les Boniface et les Léon ont défendu l'Eglise, ces grands Papes n'ayant emprunté de forces pour vaincre le schisme et l'hérésie que de leur détachement; et comme ce détachement ne leur avait point laissé d'autres intérêts à soutenir que ceux de Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner s'ils les ont maintenus avec tant de succès. Avec quelles armes croyez-vous qu'Augustin, ce fameux apôtre, ait soumis l'Angleterre au Fils de Dieu? de quelles forces Gérard s'est-il servi pour conquérir la Hongrie? quelles troupes Adalbert a-t-il employées pour subjuguier la Bohême et la Pologne? quelle armée enfin quelques autres de ces héros ont-ils fait passer dans les Indes Occidentales pour les rendre chrétiennes? Tous ces fameux soldats ont entrepris seuls ces conquêtes, ils se sont embarqués sans provisions, ils ont passé les mers sans argent et sans troupes : la pauvreté a fait tout leur secours, la croix a fait toutes leurs forces, et avec des armes si faibles ils ont étendu l'empire de Jésus-Christ dans des nations inconnues aux Alexandre et aux César.

Comme tous ces héros n'avaient rien à perdre, ils n'ont rien appréhendé, ils ont parlé avec assurance, ils ont attaqué le crime et la superstition jusque sur le trône, et leur pauvreté les délivrant toujours de la crainte, leur a aussi toujours procuré la victoire : *Qui nil habet in mundo quod diligat, nil est in mundo quod pertimescat*. De là vient que le cardinal Baronius n'a point fait difficulté de dire que l'Angleterre s'est admirablement défendue de toutes les attaques de l'hérésie, tant que les religieux de cet ordre se sont maintenus dans leur ancienne discipline : *Dum apud Angliam monastica paupertas viguit integra, nulla ad eam hæresis accessum habere potuit*. Mais, hélas ! oserai-je rapporter ce qu'il dit ensuite, et ne sera-ce point faire tort à la gloire de ces illustres vainqueurs que je vous préche? Non, je ne saurais la ternir par ce témoignage, que puisque la vertu ne brille jamais plus que quand elle est opposée à son contraire; et bien loin de faire une vérité si importante, je voudrais me pouvoir faire entendre un moment de tout ce qu'il y a de personnes religieuses dans l'Eglise. Ce grand cardinal, si savant dans les affaires du monde, après avoir donc témoigné que l'Angleterre s'était conservée par le détachement et la discipline des religieux de saint Benoît, conclut que ce royaume n'est devenu hérétique et ne s'est

perdu que par leur relâchement et par le mauvais usage qu'ils ont fait de leurs biens : *Illa vero laxata atque soluta redacta est terra fructifera in salsuginem a malitia habitantium in ea*. Quel étrange coup de foudre pour tous ceux qui font aujourd'hui un méchant usage des biens ecclésiastiques ! Quelle surprise pour eux de voir que leur crime soit si détestable, qu'il ne traîne pas moins après lui que la perte d'un Etat; de voir que Dieu ne le châtie que par l'abandonnement des royaumes les plus florissants ! Mais aussi quel sujet de frayeur pour vous, âmes religieuses, de savoir que le sort des monarchies dépende en quelque manière de l'observation de vos vœux, que leur pratique soit capable de conserver un royaume, et leur infraction de l'ébranler ! Après cela, quelle résolution ne formez-vous pas dans votre cœur, d'être toujours ponctuelles dans une chose dont Dieu ne punit le défaut que par une si effroyable vengeance ? Mais achevons le panégérique de nos soldats vainqueurs ; et après vous avoir montré que la chasteté a fait leur nombre et la pauvreté leurs victoires, voyons enfin comme l'obéissance a fait leur triomphe. C'est le sujet de mon dernier point.

III. — De tous les vœux solennels auxquels vous vous êtes généreusement engagées, j'ose dire qu'il n'y en a point de plus précieux devant Dieu que l'obéissance. C'est le sacrifice le plus noble qu'il ait reçu de votre part; c'est celui qu'il préfère dans l'Ecriture à tous les autres, et c'est aussi celui qu'il reconnaît avec plus de magnificence. La chasteté immole votre corps, et le conservant à Jésus-Christ seul, vous fait ses épouses. La pauvreté immole vos biens, et vous détachant de la terre, vous donne le ciel pour votre héritage; mais comme l'obéissance est plus magnifique dans ses présents, elle reçoit aussi une plus riche récompense; et comme elle consacre à Dieu quelque chose de plus précieux que le corps et les biens, elle en est aussi plus magnifiquement traitée. C'est elle que Dieu élève jusque sur son trône; c'est elle qu'il associe à ses victoires : *Vir obediens loquitur victorias* (Prov. XXI); et comme ceux qui lui obéissent n'ont qu'une même volonté avec la sienne, ils sont, pour ainsi parler, comme transformés en son essence, dit excellemment saint Bernard.

Comme saint Benoît était pleinement persuadé du mérite de cette vertu, il a particulièrement travaillé à l'inspirer à ses disciples. Quoique, selon l'éloge que lui donne saint Grégoire, il fût plein de l'esprit de tous les justes, il semble néanmoins que l'obéissance est l'esprit dont il a animé son ordre. Obéissance dont il a fait l'éloge dans tous les chapitres de sa règle; obéissance qu'il semble, mesdames, exiger seulement de vous dans vos professions, parce qu'il sait qu'elle renferme toutes les autres; obéissance enfin qu'il estime tant, qu'il la croit capable de vous sauver, comme la désobéissance d'Adam avait perdu et damné tous les hommes : *Ut ad eum per obedientiam laborem redeas et*

quo per inobedientiæ desidiam recesseras. Ce sont ses termes.

Or, c'est à cette obéissance que nos saints qui ont voulu profiter des instructions de leur père se sont assujettis. La chasteté qui les a faits soldats, la pauvreté qui les a faits vainqueurs n'ont été que les effets de cette vertu ; ils ont été chastes et ils ont été pauvres au premier commandement que saint Benoît leur en a fait ; et il ne faut pas ainsi trouver étrange que la même vertu qui les a engagés au combat et qui leur a procuré la victoire établisse aujourd'hui leur triomphe.

Un ancien remarque que les Romains avaient plus de soin de l'éducation de leurs soldats que de celle de leurs enfants. Ils voulaient qu'ils obéissent à la voix, à l'œil et à la main de leurs généraux ; et l'une de leurs grandes maximes de guerre était qu'un soldat devait plus craindre son capitaine que les ennemis ; la raison qu'il en rend est belle. C'est, dit-il, que tous les désordres viennent de l'indépendance, et que l'obéissance, au contraire, produit tous les triomphes : *De cujus sinu omnes triumphî manarunt.* Mais disons plus justement, messieurs, que saint Benoît a principalement élevé ses enfants dans l'obéissance ; qu'il n'a, ce semble, exigé aucune autre discipline de ceux qui combattent sous ses enseignes, prévoyant bien que tous leurs triomphes naîtraient de cette vertu, et que, comme elle comprend tout le mérite, elle leur devait produire toute la récompense. Nous en avons vu d'admirables effets dans nos braves soldats. La parfaite obéissance qu'ils ont rendue à leur règle, en a fait autant de souverains, et chaque maxime qu'ils en ont observée leur a servi d'autant de degrés pour monter sur le trône. Ecoutez comme les Pères en parlent. Saint Bernard (*D. Bern. serm. de sancto Benedicto*) dit que votre sainte règle n'est autre chose que ce chemin qui, paraissant à la mort de votre patriarche orné de flambeaux pour son passage, le conduisit au ciel, et que s'y étant soumis et y ayant passé le premier, vous devez après vous y soumettre et le suivre : *Spiritualtem nobis erexit scalam cujus summitas celos tangit.* Si les justes sont fidèles à la loi, l'Ecriture leur promet aussi que la loi leur sera fidèle : *Lex illi fidelis* (*Ecclesiast.*, XXXIII), et qu'elle fera infailliblement leur récompense comme elle aura fait leur peine. C'est pourquoi saint Jérôme dit admirablement que les couronnes des martyrs dans le ciel sont composées des chaînes qu'ils ont portées dans les prisons, et que Dieu ne fera que les plier pour en faire des diadèmes qui les honoreront dans toute l'éternité : *De vinculis plicasti illis coronam victoriæ.* C'est par cette raison, chrétiens, que l'obéissance qu'ils ont rendue à la règle de Benoît les fait régner, et qu'après avoir été fidèles à cette règle, que les Pères appellent par excellence la loi, *lex*, elle leur est aussi fidèle à son tour. *illi fidelis.*

Pierre Damien, à qui je suis redevable d'une partie de ce discours, explique fort agréablement toute cette merveille, lorsque

entrant dans la pensée de saint Bernard, il dit que le chemin qui conduisit votre patriarche au ciel est encore aujourd'hui le même pour y conduire ses enfants. Bienheureux, dit-il, ceux qui vivent avec vous ; bienheureux, ceux qui meurent avec vous dans vos saints exercices et l'observance de votre règle : *Beati qui vobiscum vivunt, beati qui inter vos et in sanctis operibus vestris moriuntur.* Car il est à croire que cette mystérieuse échelle qui servit à votre père pour s'élever du mont Cassin au ciel, est encore aujourd'hui aussi éclatante de lumières qu'elle l'était pour lors, et que comme elle a servi de char de triomphe au général, elle servira aussi de passage à son armée : *Sicut enim excepit ducem, ita nunc exercitum transmittet subsequentem.*

Nos soldats pouvaient-ils être mieux récompensés que de triompher avec leur chef, et ne m'avouerez-vous pas que l'obéissance a merveilleusement réussi à établir leur gloire ? Je m'imagine ici, mesdames, que vous vous sentez toutes transportées de joie, en apprenant la récompense de tant de saints qui ont vécu sous la même règle que vous. Mais je crois aussi que dans ce moment un feu secret anime votre courage et vous porte puissamment à vous rendre dignes de ce triomphe qu'ont reçu vos pères : *Dum patrum recensentur triumphî, armantur filiorum animi.* Vous êtes sans doute résolues de combattre avec le même cœur, pour remporter la même couronne ; à obéir avec autant de soumission, pour commander avec le même pouvoir ; à suivre enfin le chemin qu'ils vous ont frayé, pour arriver à la même gloire.

Et vous, chrétiens, et vous, croyez-vous que la règle de saint Benoît ne soit utile qu'à ses enfants ? Croyez-vous que l'obéissance qui lui est due lui soit si particulière que vous ne puissiez y avoir aucune part ? Apprenez du grand saint Grégoire qu'elle est avantageuse à tout le monde, et que c'est une arche capable de sauver tous les hommes : *Regula ista ampla est domus ad omnia hominum genera capienda.* Les rois y ont appris le détachement du monde ; les savants s'y sont éclaircis de leurs doutes ; les pécheurs par sa lecture ont été portés à la pénitence, les justes à la persévérance et à un ardent désir d'une nouvelle perfection.

Que votre intérêt vous engage donc à y chercher le soulagement de vos besoins spirituels, et ne croyez pas être absolument dispensés de vous assujettir à plusieurs de ses pratiques. Si le triomphe que nos grands saints ont obtenu vous charme, suivez leurs traces, imitez leur conduite, profitez de leurs exemples ; soyez enfin chastes, pauvres et obéissants, si vous voulez acquérir la béatitude que le Seigneur a promise à ces vertus, et que je vous souhaite. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CATHERINE.

Mulierem fortem quis inveniet ?

Qui trouvera une femme forte (Prov., XXXI) ?

Madame, quand je considère dans l'Ecriture sainte les emplois de Judith et de Dé-

bora, et que je vois ces illustres femmes défendre des peuples par leur valeur après les avoir gouvernés par leur sagesse, je m'étonne que Salomon ait eu tant de peine à s'imaginer qu'il y eût une femme forte au monde, et qu'il ait regardé comme une chose impossible le moyen d'en fournir une qui fût courageuse, *mulierem fortem quis inveniet?* Quelle facilité qu'il y ait eu dans l'ancien Testament à répondre à une question si peu favorable au sexe, elle est encore plus grande dans le nouveau; et depuis que la grâce de Jésus-Christ a élevé une infinité de vierges à des actions qui passaient et leur âge et leur condition, je suis persuadé que ce prince, changeant en louange ses injurieuses demandes, aurait plus d'estime aujourd'hui pour les femmes.

Cependant, si dans le grand nombre d'héroïnes chrétiennes que nous pourrions produire, quelqu'un poussait sa curiosité pour s'informer qui d'entre elles mériterait le nom de forte par excellence, *mulierem fortem quis inveniet?* je ne vois pas que nous puissions balancer à lui nommer l'admirable sainte que l'Eglise honore en ce jour, ni établir plus solidement la gloire des femmes qu'en mettant Catherine à leur tête, comme le plus rare de tous les exemples en sagesse et en courage. Exceptons-en néanmoins la sainte Vierge, qui est leur reine et leur modèle en toutes sortes de vertus, ayant été remplie de toutes sortes de grâces et jugée capable d'en concevoir l'auteur, quand un ange lui dit : *Ave.*

Ceux qui abaissent la femme au-dessous de l'homme, jusqu'à la faire d'une espèce inférieure, et qui fondent cette inégalité sur la ressemblance de Dieu, qu'ils croient être particulière à l'homme, ne peuvent, à mon avis, se défendre ou d'ignorance ou d'injustice. Ils paraissent ignorants, puisqu'entendant mal l'Ecriture sainte dans l'un de ses plus importants oracles, ils ne savent pas que le nom d'homme en cet endroit de la Genèse : *Faciamus hominem*, est commun aux deux sexes, puisqu'il est dit ensuite que Dieu créa l'homme à son image, et qu'il le créa de deux différents sexes, *ad imaginem Dei creavit illum, masculum et feminam creavit eos* : Mais qu'ils soient ignorants, ou non, il y a toujours de l'injustice dans leurs sentiments. Ils exigent d'une femme les mêmes vertus que d'un homme, et cependant ils ne veulent pas qu'elle en soit capable; comme si la Providence, qui a destiné ce sexe à une même fin que l'autre, ne lui avait pas donné les mêmes moyens; comme si les vertus et les âmes avaient des sexes, dit Tertullien; comme si dans le tempérament et dans l'esprit des femmes il y avait je ne sais quelles oppositions naturelles et invincibles aux actions héroïques; comme si enfin Jésus-Christ distribuait inégalement ses grâces à l'homme et à la femme, et que saint Paul se soit trompé quand il a dit : *In Christo non est servus neque liber, non est masculus neque femina.*

Tous les reproches que l'on fait ordinairement aux femmes se réduisent à trois chefs ;

on les accuse de fragilité, d'ignorance et de timidité. C'est-à-dire qu'on les croit incapables de fermeté, qu'on les tient inhabiles aux sciences, qu'on les estime dépourvues de courage. Voilà, ce me semble, tout ce qui se peut dire d'outrageux pour le sexe, et ce qui peut obliger les plus mal intentionnés de s'écrier avec Salomon : *Mulierem fortem quis inveniet?* tout le sexe étant naturellement fragile, ignorant, timide, qui serait assez heureux pour trouver une femme forte au monde? Nous verrons dans la suite de ce discours le peu de fondement qu'il y a d'attribuer ces défauts à un sexe plutôt qu'à l'autre. Mais quand nous n'aurions que l'exemple de Catherine, pourrions-nous trouver de plus solide réponse à cet outrage? Oui, jamais fille n'a si bien fait qu'elle l'honneur de son sexe, puisqu'il ne s'en est jamais vu qui ait eu autant de fermeté, de science et de courage qu'elle. C'est de quoi j'entreprends vous convaincre aujourd'hui, en vous montrant dans les trois parties de ce discours qu'entre les vierges il n'y en a point qui ait essuyé de plus rudes tentations; qu'entre les docteurs il n'y en a point qui ait détruit de plus difficiles erreurs; qu'entre les martyrs il n'y en a point qui ait souffert de plus rigoureux supplices. C'est tout le sujet de votre attention. Commençons.

I. — Ceux qui accusent les femmes d'être fragiles ne manquent jamais d'avancer, d'abord, que cette qualité leur est héréditaire, qu'elles la tiennent nécessairement de leur ancienne mère, et remontant jusqu'au paradis terrestre, pour y remarquer Eve succombant à la première tentation, ils soutiennent que toutes les personnes de son sexe apportent nécessairement avec elles la faiblesse de leur ancienne mère. Saint Ambroise, trouvant de l'injustice dans cette accusation des hommes, s'étonne comment ils osent rappeler la mémoire d'une journée qui leur fut plus honteuse qu'aux femmes; et ce Père ne croit pas que pour notre honneur nous dussions jamais parler de ce qui s'y passa. Pourquoi, dit-il, être surpris si le sexe qu'on appelle le plus infirme est tombé, puisque celui qu'on prétend être le plus fort ne s'est pas exempté lui-même de la chute? *Quid miraris si infirmior lapsus est sexus, cum sit lapsus etiam fortior?* Pourquoi citer une occasion où l'homme a paru plus faible même que la femme? car si la femme fut trompée, ce fut au moins par un serpent rempli de finesse et d'artifice; et l'homme ne fut trompé que par la femme même. Celle-ci fut surprise par une créature qui lui était supérieure, et toi, malheureux homme, par ton inférieure; en un mot, ce n'est que ta femme qui l'a surmonté, et il a fallu un ange apostat, redoutable par sa malice, pour la surmonter elle-même et pour la vaincre : *Illam superior creatura decepit, te inferior; te enim mulier decepit, illam malus licet tamen angelus* (D. Ambrosius, lib. de Viduis et Paradiso). Tu vois donc par là, ô homme! conclut saint Ambroise, que ta faute excuse ou diminue celle de ta femme, et que n'ayant pu résister à une personne

qui était au-dessous de toi, tu ne dois pas lui reprocher de n'avoir pu résister à une créature qui était au-dessus d'elle.

Je ne voudrais pas que cette excuse de la fragilité des femmes les entretint dans l'orgueil, puisqu'elles n'en doivent point tirer d'autre avantage que de savoir qu'il ne tient qu'à elles, avec le secours de la grâce, de résister aussi courageusement que les hommes à la tentation, et que leurs forces n'étant pas moindres, leurs obligations sont égales. Non, chrétiens, il n'y a presque point de femme qui ne puisse avoir d'elle-même une présomption aussi sainte que ces vierges admirables dont parle saint Chrysostome, qui secondèrent autrefois les Antoine et les Hilarion dans leurs combats, et qui firent voir par leur fuite du monde, et par leur retraite dans la solitude, que la tendresse de l'âge et du sexe les rendait semblables aux plus grands hommes, en fermeté et en courage : *Nec feminas teneritudo sexus his congressibus impares fecit.*

Mais de peur que l'on ne m'accuse de proposer des exemples éloignés de la condition des personnes à qui je parle, et afin de ne point chercher dans les déserts de l'Egypte ce que nous trouverons plus heureusement dans une de ses plus fameuses villes, entrons dans Alexandrie, et voyons une princesse de dix-huit ans qui triomphe, à la face du ciel et de la terre, de tout ce qu'il y a de plus rude et de plus dangereux dans la tentation.

Vous n'en douterez pas, chrétiens, quand je vous aurai dit que les combats de Catherine sont domestiques, et qu'elle a pour ennemis sa beauté même et ses richesses. Le péché, qui a mis du désordre et de la confusion en toutes choses, a rendu contraire à la vertu ce qui naturellement était fait pour lui donner de l'éclat ou pour l'entretenir. La beauté qui, dans toutes les femmes, ne devrait être que le brillant de leur bonté, comme parle Origène : *Fulgor bonitatis pulchritudo*, n'est souvent en elles qu'un penchant au vice et qu'un engagement à l'impudicité; et d'ailleurs, l'abondance, qui n'a point d'usages plus naturels que ceux de la libéralité, et qui ne devrait être employée qu'au secours du prochain, ne sert aujourd'hui dans le monde qu'au luxe et aux plaisirs. Voilà, chrétiens, l'usage le plus ordinaire de la beauté et du bien; voilà la corruption que le péché a faite de ces deux avantages, et voilà, par conséquent, les tentations dont Catherine se doit défendre. La nature l'a pourvue d'une excellente beauté, elle est née dans l'opulence et dans l'éclat, l'une de ces deux qualités est capable de la perdre; qu'opposera-t-elle à des tentations si dangereuses? O merveilleux pouvoir de la grâce de Jésus-Christ! une fille trouve le secret de rendre à toutes ces choses leur usage légitime; et pour ne vous pas tenir davantage en suspens, ce secret est le vœu qu'elle fait de sa virginité.

C'est une belle pensée de saint Cyprien, que la chasteté n'a point d'autres passions que de dompter la concupiscence, d'éteindre

les désirs impurs, d'assujettir le corps à l'esprit, et de crucifier ainsi tout ce qu'on a de terrestre et de charnel : *Castitas cupidinem domat, concupiscentiam subigit, desideria extinguit, corpus ancillat, et ita carnalia crucifigit.* Elle est donc ravie d'avoir trouvé dans une seule vertu des remèdes contre tant de maux différents; et dans cette pensée elle se consacre à Jésus-Christ, lui immolant la nature même avec toutes ses inclinations; en un mot, se faisant vierge. Par là, mesdames, par là elle étouffe toute la complaisance que la beauté dont on la flatte lui pourrait donner; par là elle ne cherche qu'à plaire au divin Epoux qu'elle a choisi; par là elle rejette toute autre alliance, et ne se sert que de sa vertu pour le charmer. Par là, après lui avoir offert son corps, elle lui présente ses biens et emploie les richesses qu'elle possède à de plus justes usages que ne sont ceux du luxe et du plaisir. Comme cette jeune princesse considère que la beauté qu'on admire en elle est une qualité si fragile, que quand la maladie ne l'épargnerait pas, le temps la flétrirait comme une fleur qui se cueille et qui se fane par sa propre durée : *Spatio carpitur ipsa suo*, elle ne peut se résoudre à estimer un si frêle avantage et à s'attacher à une chose que les femmes, à moins de mourir jeunes, ne sauraient garder toute leur vie. D'ailleurs, comme elle sait que la beauté s'accorde rarement avec la chasteté, et que les admirateurs de l'une deviennent presque toujours les persécuteurs de l'autre, elle prend la résolution de se cacher aux yeux des hommes, de s'enfoncer dans une retraite dont elle ne sortira que pour reprocher aux empereurs leur tyrannie, et de défendre à ses yeux jusqu'aux objets innocents, dont la vue pourrait faire de la peine à un Epoux que l'Ecriture lui a appris être jaloux : *Deus æmulor.*

Mais le vœu de virginité ne défendit pas moins notre illustre sainte de la tentation des richesses que des dangers de la beauté. Car saint Ambroise (*D. Amb., epist. ad Simmach.*) nous apprend une merveilleuse différence entre les vierges chrétiennes et les vierges profanes : celles-ci, dit ce Père, n'étaient attirées à conserver leur virginité que par les grands privilèges qu'on leur accordait; c'était moins l'amour de la pureté qui engageait les vestales à ce vœu que l'avarice, l'espérance du gain les rendait plutôt chastes que l'honneur; et les Romains témoignaient assez qu'ils se défiaient de leur vertu, quand ils leur proposaient tant de récompenses : *Provocant lucris qui diffidunt virtutibus.*

Les vierges chrétiennes sont fort éloignées de s'attirer ce reproche, elles dont la pauvreté est inséparable de la pureté; elles qui joignent toujours ces deux vœux, et qui croient faire injure à la grandeur de leur époux, si, entrant dans son alliance, elles se défiaient de son pouvoir et portaient quelque chose avec elles. Aussi l'illustre Catherine n'a pas plutôt fait vœu de virginité, qu'elle méprise tous les grands biens qui lui étaient acquis par sa

haute naissance. Elle les distribue aux pauvres avec profusion, et regardant les richesses comme des pièges, plutôt que comme des présents de la fortune, elle croit recevoir une faveur que de les donner.

En effet, chrétiens, de quelle utilité pouvait être le bien à une fille qui avait renoncé au luxe et à la vanité, qui, toute princesse qu'elle était, vivait dans la modestie d'une vierge chrétienne, et qui était persuadée, aussi bien que saint Augustin (*D. Aug., lib. Soliloq.*), que toute abondance qui n'était pas son époux était une véritable pauvreté : *Omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est*. Plût à Dieu qu'il arrivât à la plupart des femmes de ce siècle, par nécessité, ce qui arriva à notre illustre sainte par son choix ! Plût à Dieu, femmes mondaines, qu'on retranchât de vos maisons cette abondance, qui entretient ce luxe dont vous scandalisez l'Eglise, et qu'on vous obligeât par force à imiter la modestie de sainte Catherine, puisque vous n'avez pas le cœur de l'imiter par élection ! Vous ne sauriez vous plaindre de la sévérité de mon souhait, que vous n'accusiez les menaces de Dieu d'injustice ; et les femmes de Jérusalem étant coupables du même désordre, écoutez la manière dont il leur parle par son prophète : *Pro eo quod elevatae sunt filiae Sion, et ambulaverunt extenso collo, et nutibus oculorum ibant, et ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant. (Isa., III)* : Parce que les femmes de Jérusalem, dit Isaïe, sont devenues insolentes et qu'elles marchent la tête levée ; parce qu'elles étalent leurs charmes avec orgueil, et que tous leurs regards sont impudiques ; parce qu'elles étudient des démarches affectées, et qu'elles se parent avec tant d'ajustement ; parce que non contentes de la beauté que Dieu leur a donnée, elles essaient de l'augmenter par des artifices criminels ; pour tous ces désordres ensemble : *Decalceavit Dominus verticem filiarum Sion, crinem earum nudabit, et auferet in illa die ornamentum calcamentorum, et lunulos et torques, et monilia, et annulos, et specula, et iniaures, et acus* : Le Seigneur, pour marque d'infamie, arrachera les cheveux de leurs têtes, réduira en cendres leur chaussure superbe, leur ôtera toutes leurs bagues, leurs chaînes, leurs poinçons, leurs boucles d'oreilles et leurs diamants, et après les avoir dépouillées de tous ces instruments de vanité pendant leur vie, il les punira par des supplices éternels après leur mort. Voilà, femmes mondaines, l'arrêt que Dieu prononce contre celles que vous imitez, voilà le châtiment qui pend à toute heure sur vos têtes ; et le luxe de Paris étant plus effroyable que ne fut jamais celui de Jérusalem, il n'y a presque pas lieu de douter que Dieu n'en tire à la fin une même vengeance.

Mais ce sera toujours en vain que les prédicateurs s'emporteront contre un désordre si épouvantable, à moins que Votre Majesté, madame, n'achève par son autorité ce qu'elle a déjà commencé par son exemple. Elle sait assez l'importance de cette modestie chrétienne,

sans qu'il soit besoin de la lui représenter. Elle sait combien Jésus-Christ est offensé de voir que ses pauvres sont ainsi frustrés du superflu des riches ; que le luxe donne la naissance aussi bien que le nom à un vice encore plus infâme ; et si Votre Majesté pouvait se laisser toucher par d'autres raisons de politique, elle sait même que l'intérêt de l'Etat et des familles qui le composent suffirait pour réprimer ce désordre et corriger ce scandaleux abus. Mais il n'est pas juste que le vice des femmes du monde interrompe plus longtemps l'éloge d'une vierge aussi considérable que sainte Catherine, il est temps d'admirer sa science après avoir admiré sa fermeté ; et si nous l'avons vue avec étonnement se défendre de la tentation par sa virginité, je m'assure que nous serons encore plus surpris de la voir triompher de la philosophie par sa foi. C'est le sujet de mon second point.

II. — Je ne trouve rien de plus injuste que le procédé de ceux qui, après avoir accusé les femmes de fragilité, leur affectent encore l'ignorance, et qui, s'imaginant que leur sexe est le plus faible, leur défendent de chercher dans l'étude des remèdes à leur faiblesse. Aussi les raisons sur lesquelles ils se fondent ne sont guère solides. Ils veulent que les femmes soient de leur nature incapables de science, à cause de l'humidité de leur tempérament ; et je trouve que cette complexion même les y prépare, l'humidité étant la matière dont se forment dans notre imagination les espèces des choses que nous nous imprimons, et cette qualité entretenant notre mémoire, qui est la dépositaire de toutes nos connaissances. Ils ajoutent que les sciences leur sont inutiles, et que quand la nature les aurait rendues capables de les acquérir, elles ne trouveraient jamais l'occasion de les appliquer. Mais ceux qui savent que les connaissances dans un homme, et principalement celles qui regardent la morale, ne doivent servir qu'à régler sa volonté, verront bien qu'elles peuvent avoir le même usage dans une femme, et que les deux sexes ayant les mêmes vertus à obtenir et les mêmes vices à éviter, il est juste de leur accorder le même secours et la même lumière.

C'est pour cela que le docte Origène ne rebutait pas les filles et les femmes de son école ; et si saint Jérôme a admis dans la sienne les Paule et les Eustochie, c'était pour fortifier leurs bonnes inclinations : et ces grands hommes s'étant déabusés des vanités du monde par l'étude des saintes lettres, ne désespéraient pas de voir cette étude produire encore un même effet dans des vierges et des dames chrétiennes. Mais à quelque fin que ces saintes femmes destinassent leurs connaissances et leurs lumières, il faut avouer qu'elles n'en pouvaient avoir de si noble que l'incomparable sainte Catherine, de laquelle on peut dire que si plusieurs filles ont eu de pieux desseins dans l'amas qu'elles ont fait des sciences, qui sont les véritables richesses de l'esprit, elle a eu l'avantage de les surpasser toutes : *Multæ filiae*

congregaverunt divitias, tu supergressa es universas (Proverb., XXXI). Oui, notre savante vierge n'en a pas seulement fait provision pour son avantage particulier, mais pour en faire honneur à son Epoux; et si elle a acquis des connaissances, ç'a été moins pour la satisfaction de son esprit que pour la défense de sa foi.

Vous me prévenez, messieurs, et vous vous représentez déjà une fille de dix-huit ans faisant elle seule tête à tout un peuple de philosophes. Vous savez que l'empereur ne se trouvant pas assez fort pour résister aux raisons de cette jeune chrétienne, fit venir ce secours de tous les lieux de son Etat; coutume assez extraordinaire parmi les païens, qui ne voulant jamais entrer en raison avec les chrétiens, ne s'attaquaient qu'à leurs corps en matière de religion, et jamais à leur esprit. C'est ce que saint Cyprien reprochait de si bonne grâce à un d'entre eux : *Quid te ad infirmitatem corporis vertis? quid cum terrenæ carnis imbecillitate contendis?* Pourquoi attaquez-vous toujours la faiblesse de nos corps? ne rougisiez-vous point de ne vous en prendre jamais qu'à l'infirmité de notre chair? *Cum animi vigore congregere, virtutem mentis infringe, fidem destrue, disceptatione, si potes, vince, vince ratione* : Si vous reste un peu d'honneur, entrez une fois en lice avec un chrétien, affaiblissez sa vigueur, détruisez sa foi, emportez-le, si vous pouvez, par la dispute, gagnez-le par la raison.

Ce n'était donc pas la coutume des païens de disputer jamais avec les chrétiens, et voici néanmoins une occasion où l'infidélité s'avise de changer de conduite, en attaquant une jeune chrétienne par les raisonnements de cinquante savants qu'elle ne désespère pas de confondre, quoique la partie soit fort inégale. Mais de quoi la faiblesse même n'est-elle pas capable, quand elle est soutenue de la grâce? Comme les philosophes que l'empereur opposa à notre illustre sainte étaient platoniciens, et qu'ils se piquaient ainsi d'une religion fort dégagée des superstitions populaires, ils ne s'arrêtèrent pas à justifier le culte des idoles que le vulgaire aveugle adorait. Ils demeurèrent aisément d'accord avec leur sainte antagoniste, que cette erreur tirait son origine des statues que l'antiquité avait élevées à ses princes, pour se consoler de leur mort, et qui avaient insensiblement reçu des honneurs divins d'une postérité grossière : *Inde posteris facta sunt sacra, quæ primis fuerant assumpta solatia*. Ils n'entreprirent pas non plus d'attaquer généralement tous les mystères de notre religion, les platoniciens, comme remarque saint Augustin dans ses Confessions, n'ayant point de peine à croire la génération du Verbe éternel dans le sein de son Père, sa subsistance immuable et son infinie sagesse. Car il est remarquable que les disciples de Platon ont de tout temps admiré le commencement de l'Evangile de saint Jean, que la hauteur des mystères qu'il renferme leur a toujours plu, et que ces philosophes, apercevant les idées

éternelles que leur maître leur avait enseignées contenues dans cet oracle : *Quod factum est in ipso vita erat*, n'ont pu se défendre de l'estimer et d'en avoir du respect.

Ce fut aussi pour cette raison que ceux qu'on avait opposés à sainte Catherine ne voulurent pas lui contester les articles éminents de sa foi; comme ils avaient les mêmes sentiments que leurs condisciples, ils n'osèrent combattre les mystères relevés de notre religion; mais ce fut parce qu'ils avaient la même vanité et qu'ils étaient enflés du même orgueil, qu'ils essayèrent de détruire nos mystères d'abaissement et d'humiliation. En sorte que ces esprits superbes se scandalisant qu'un Dieu si élevé par sa nature ait pu descendre si bas par son amour, que de naître d'une femme et de mourir sur une croix, ramassèrent toutes leurs forces pour battre en ruine ces deux fondements du christianisme : *Dedignantur platonici discere*, dit saint Augustin, *quâ mitis est et humilis corde*. Quelle apparence, disaient-ils, qu'une nature qui a toujours été suffisante à elle-même aille chercher quelque chose hors de soi; que deux êtres éloignés d'une distance aussi infinie que le sont Dieu et l'homme aient pu se rassembler; qu'une essence sainte, immortelle et glorieuse se soit unie à une autre pécheresse, passible et mortelle; que le créateur enfin se trouve enfermé dans sa créature, et l'ouvrier dans son ouvrage?

Après avoir voulu faire passer l'Incarnation du Fils de Dieu pour une absurdité, ils parlèrent de sa mort comme d'une folie. Ils n'oublièrent pas de reprocher à Catherine que son Dieu avait souffert le supplice d'un esclave, que la croix à laquelle il avait été condamné pour ses impostures était une mauvaise preuve de sa divinité, et terminant tous ces blasphèmes par celui des prêtres de la synagogue, ils s'écrièrent tous d'une commune voix : *Alios salvos fecit, se ipsum salvare non potest* : Cet homme s'est vanté de sauver les autres et il n'a pu se sauver lui-même. Ces raisons, qui flattaient l'aversion que l'empereur avait pour le christianisme, lui firent pendant quelque temps espérer la défaite de Catherine; mais il fut bien surpris lorsque cette savante fille, reprenant avec autant de force que de modestie les raisons de ses adversaires, en fit voir la faiblesse.

Elle leur soutint d'abord que si les mystères de l'Incarnation et de la mort de Jésus-Christ excédaient la portée de la raison, ils ne la choquaient pas; que l'union de deux natures si différentes n'était pas un ouvrage impossible à Dieu, quoiqu'il fût inconcevable à l'homme; que la sortie qu'ils prétendaient que son Fils avait faite par l'Incarnation n'était pas pour le besoin qu'il en eût, mais pour notre profit; que s'il se passait quelque changement dans ce mystère, ce n'était que sur la nature humaine qui était prise par la divine; et qu'enfin le propre de l'amour étant, selon les principes de Platon même, de transformer l'amant en la chose aimée, ses disciples ne devaient pas trouver étrange que l'homme se fût rendu semblable à lui.

Elle répondit avec autant de justesse sur la mort de Jésus-Christ que sur sa naissance. Ce n'est point une chose honteuse à un souverain, leur dit-elle, de mourir pour ses sujets; la croix même dont vous prétendez nous battre en ruine est ce qui nous défend avec plus d'avantages; n'êtes-vous pas surpris que ce supplice en donnant la mort à Jésus-Christ nous ait donné la naissance? pouvez-vous penser, sans être convaincus de la vérité de notre religion, que Jésus que nous adorons ait conquis plus de peuples avec ce bois que tous vos empereurs avec le fer; que le nom de ce fameux crucifié soit adoré dans des provinces où celui de César n'est pas connu; et, à moins de vouloir tomber dans un opiniâtre aveuglement, ne devriez-vous pas vous représenter que ce qui ruinerait les Etats les plus florissants n'a servi qu'à établir le sien?

Mais de quelques raisons que cette admirable théologienne confirmât la religion de Jésus-Christ, il faut avouer qu'elle n'apporta rien de plus fort que la pureté de sa morale. En effet, ayant adroitement fait remarquer de la corruption dans celle de tous les philosophes, ayant fait voir de la brutalité dans les épicuriens, qui préféraient le plaisir à la vertu, de l'amour-propre dans les stoïciens, qui négligeaient leur corps pour faire une idole de leur esprit, de l'orgueil dans les platoniciens, qui affectaient des sentiments élevés au dessus du commun; elle montra qu'il n'y avait que Jésus-Christ qui ne se fût point éloigné de la justice; que sa seule morale modérât toutes les passions et réglait tous les désirs; que le cœur ne cachait aucun sentiment que l'Evangile ne sondât et ne rectifiât; et qu'ainsi il n'y avait qu'un Dieu qui fût capable de donner à l'homme de si saintes lois.

Ce fût à toutes ces raisons que les adversaires de Catherine furent forcés de se rendre; et elle fit, ce me semble, à leur égard quelque chose de semblable à ce que cette fameuse Jahel, dont il est parlé au livre des Juges, fit à l'égard de Sisara. Il est remarqué que ce capitaine se voyant poursuivi de toutes parts et ayant rencontré Jahel, cette femme adroite lui dit : Entrez dans ma maison et ne craignez rien. Il y entra en effet et, étant pressé d'une violente soif, il lui demanda un peu d'eau; mais elle lui donna du lait qui l'endormit, et, profitant de son sommeil, elle lui enfonça un clou dans la tempe et le fit mourir : *Intra ad me, Domine mi, intra, ne timeas. Qui ingressus in tabernaculum ejus, et opertus ab ea pallio dixit ad eam : Da mihi, obsecro, paululum aquæ, quia sitio valde, etc. (Judic., IV).* L'amour de la vérité et certains mouvements d'une grâce qui touche et qui éclaire les faux savants quand il lui plaît, avaient pressé ces philosophes dont je viens de vous parler; et, comme Catherine leur avait agréablement découvert beaucoup de choses qu'ils ne savaient pas, ils se sentaient comme altérés de boire, et, lui ayant demandé de l'eau, elle leur donna ce lait de la sagesse, qui les endormit et lui facilita le moyen d'insinuer dans leurs es-

prits les articles de notre foi et les maximes de l'Evangile, que saint Chrysostome et Origène appellent si bien le clou de la parole : *Clavus verbi (D. Chrysost., lib. de Sacerdotio, et Origenes, in lib. Judic.)*.

Les voilà donc gagnés, convertis et mystérieusement morts; comme ils ne peuvent plus résister à l'Esprit divin qui parlait par sa bouche, ni combattre des témoignages si forts, ils déclarent hautement qu'ils sont chrétiens et prêts à être martyrs. Et, cela étant, ne pouvons-nous pas donner à Catherine le même éloge que l'Ecriture donne à Jahel et nous écrier avec de semblables transports : *Benedicta inter mulieres Jahel : aquam petenti lac dedit, percussitque Sisaram quærens in capite vulnere locum, et tempus valide perforans (Judic., ibid.)*. Que Catherine soit bénie entre toutes les femmes! elle a donné le lait de l'Evangile à cinquante philosophes qui lui demandaient de l'eau, et les ayant endormis, elle a cherché l'endroit propre à enfoncer dans leurs têtes les vérités de notre foi et les maximes de notre morale.

O la belle victoire! ô qu'elle lui est glorieuse! tous les siècles ensemble ont-ils jamais fourni un si beau et si rare spectacle? La science de la croix a-t-elle jamais triomphé avec une gloire plus entière, et parmi les exploits mêmes des apôtres s'en trouve-t-il qui soient plus illustres que celui-ci? Qu'admirerons-nous davantage en cette occasion, ou la victoire, ou la défaite; ou le pouvoir absolu de cette fille, ou l'humble soumission de ces philosophes?

Je sais que l'imagination ne saurait se rien représenter de plus beau qu'une jeune princesse qui triomphe toute seule d'une académie entière de savants et qui, comme Judith, va attaquer ces Holophernes dans leurs tentes; Mais qu'y a-t-il aussi de plus beau que de voir des philosophes naturellement orgueilleux se rendre aux raisons d'une fille, se détacher de leurs sentiments pour prendre les siens, et recevoir plutôt comme une instruction que comme une confusion la connaissance qu'elle leur donne d'une doctrine meilleure que la leur : *Non vincimur quando offeruntur nobis meliora, sed instruimur*, disait saint Cyprien en une autre occasion que nous pouvons appliquer à celle-ci.

Que cet exemple condamne hautement ces savants orgueilleux qui, quoique convaincus de leurs erreurs, ne peuvent cependant se résoudre à les quitter, qui ayant une fois embrassé une mauvaise cause, croient qu'on peut la soutenir avec une aveugle obstination, et qui s'imaginent que ce qui a été avancé sans fondement peut se justifier par une invincible opiniâtreté. Apprenez, esprits superbes, apprenez que, quand on n'est pas parvenu à cette première gloire, qui est de ne point errer, il ne faut pas négliger la seconde, qui est de réparer ses erreurs. Apprenez de la déférence de cinquante philosophes pour les justes sentiments d'une fille, à ne point rougir de vous soumettre aux oracles infailibles de l'Eglise. Ou si vous voulez un exemple qui ait plus de rapport avec votre pro-

fession, apprenez du grand saint Cyprien à ne tenir jamais pour injure l'avis qu'on vous donne d'une meilleure opinion que la vôtre. *Non vincimur quando offeruntur nobis meliora, sed instruimur.* Car si vous résistiez à la vérité quand elle ne s'accorde pas avec votre sens particulier, à qui vous comparerais-je, sinon au démon, dont les deux voies, selon saint Bernard, sont la présomption et l'opiniâtreté : *Dux viæ demonum præsumptio et obstinatio* (*In ps. XC*) ; ou bien à l'empereur Maximin, qui, étant presque le seul de sa cour qui ne fût pas convaincu par la dispute où il avait assisté, condamna Catherine aussi bien que les philosophes à la mort ? Mais c'est par là même que la cruauté de ce tyran n'a servi qu'à faire paraître davantage le courage de cette vierge forte que vous honorez, et qu'à nous fournir par conséquent le dernier sujet de son éloge, que je finis en peu de mots.

III. — Comme la morale n'a point donné d'emploi à la force, dont souvent les femmes n'aient été capables, il ne m'est pas moins facile de les justifier de la timidité que de la fragilité et de l'ignorance qu'on leur attribue. La force, disent les philosophes, consiste ou à repousser les malheurs, ou à les supporter, ou à les provoquer. Les repousser, c'est courage ; les supporter, c'est patience ; les provoquer, c'est hardiesse : on les repousse en les combattant, on les supporte en les ressentant, on les attaque en les prévenant.

Or, les femmes ont donné d'éclatantes marques de leur force en toutes ces occasions. Les Judith et les Esther repoussèrent les malheurs qui allaient fondre sur la tête de leurs peuples ; les Cécile et les Agnès souffrirent d'horribles persécutions et acceptèrent la mort avec joie ; et enfin l'admirable sainte Catherine, s'élevant encore plus haut, provoqua les tyrans et attira toute leur fureur contre elle. La force peut-elle être plus grande dans les hommes, et, après de tels exemples, saint Ambroise n'a-t-il pas raison de dire que ce n'est pas le sexe, mais la vertu qui fait les courageux : *Stre-nuos non tam facit sexus quam virtus* (*D. Ambros., lib. de Virg.*).

Je ne vous ai donné que sainte Catherine pour exemple de ce dernier emploi de la force, parce que je ne connais presque point de martyre dans l'Eglise qui l'ait pratiquée comme elle ; presque point, qui, ne pouvant souffrir qu'on persécutât les chrétiens, ait accusé les empereurs de cruauté ; presque point, enfin, qui se soit servie de la liberté que saint Cyprien donne aux personnes qui sont sans famille, de provoquer les bourreaux et de les aller insulter : *Non matrimonio ligata, non liberis ditata potest persecutionem provocare.*

Quoique Maximin, qui voyait le courage de notre sainte, s'en raillât, il employa néanmoins d'abord toute sorte d'artifices pour la séduire ; mais comme il s'aperçut qu'ils étaient fort inutiles, qu'au contraire Catherine avait gagné à Jésus-Christ sa femme, son capitaine des gardes et les plus savants

de ses Etats, il eut recours à des résolutions plus violentes. Il ordonna qu'on l'affamât dans sa prison, la croyant peut-être de l'humeur de la plupart des femmes, qui aimeraient mieux perdre toute autre chose que leur embonpoint. Mais comme elle s'était déjà servie de la pénitence pour détruire en elle cet avantage, elle n'appréhenda pas ces fâcheuses suites de la faim ; et quand son Epoux ne lui aurait pas pour lors conservé par miracle sa vie et sa beauté, elle se serait aisément consolée de les sacrifier à son amour.

Ne vous imaginez donc pas que cette réflexion fût capable de l'ébranler dans les effroyables tourments que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux lui fit depuis souffrir. Ni les peignes de fer qui déchirèrent son corps, ni les torches ardentes qui brûlèrent ses flancs, ni les machines armées de rasoirs toutes prêtes à la mettre en pièces ne lui donnèrent aucune crainte pour sa chair délicate. Elle se vit nager dans son sang sans émotion, elle sentit toutes les parties de son corps se désunir sans se plaindre, et croyant que tous ses membres devaient plutôt souffrir pour Jésus-Christ que de conserver leur proportion et leur beauté, elle les vit déchirer avec une admirable intrépidité. C'est ce que saint Grégoire de Nyse dit éloquemment d'une martyre dont il fait l'éloge, et c'est ce que je puis à bon droit attribuer à notre sainte : *Corpus per singula membra Creatori, non formam, sed patientiam debet.*

De quelle force n'eut-elle pas besoin, et de quelle grâce ne fut-elle pas animée pour souffrir et s'attirer même volontairement tant de peines ? Elle éprouva les feux, comme les enfants de la fournaise ; elle fut déchirée, comme les Machabées ; on l'enferma et on la lia dans une prison, comme saint Pierre ; on essaya de la faire mourir de faim, comme Daniel ; on la chargea de chaînes, comme Jérémie. En un mot, on inventa contre elle seule tous les supplices que d'autres martyrs n'ont soufferts qu'en particulier ; et bien loin que sa force s'abâtît, elle se soutint et s'anima davantage ; les roues se brisèrent, et l'idolâtrie tomba aux pieds de Catherine, comme l'idole de Dagon aux pieds de l'arche.

Avouez, femmes du monde, que si vous vous trouviez en de pareilles occasions, vous n'auriez peut-être jamais le même courage. Avouez que l'intérêt de votre âme ne vous rendrait pas, comme Catherine, insensibles à la beauté de votre corps ; que vous trembleriez bien plus pour la perte de votre vie, ou même de votre embonpoint, que pour celle de votre foi, tant les inquiétudes que vous prenez à flatter votre chair sont excessives.

Cependant j'ai à vous dire avec Tertulien que c'est principalement dans une chair martyrisée et déchirée pour Jésus-Christ qu'une femme chrétienne peut justement se glorifier, comme s'il ne lui était permis de faire cas de sa beauté que lorsqu'elle la perd pour l'honneur et la défense de son

Dieu : *Non gloriabitur quis in carne nisi pro Christo lacera.*

Oui, mesdames, depuis que nous adorons au Dieu qui a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, depuis que Jésus-Christ a été battu de verges et déchiré de coups, depuis que le plus beau de tous les hommes a voulu devenir pour notre salut un homme de douleur, il semble qu'il soit défendu de se glorifier d'un corps, s'il n'est déchiré comme le sien. Aussi quelle joie n'a-t-on pas quand on peut par quelque moyen lui témoigner sa reconnaissance, et qui de nous ne doit être ravi de recevoir pour lui le coup de la mort ! Ah ! qu'il nous est avantageux, dit saint Cyprien, de rendre en quelque manière la pareille à un Dieu qui a tant souffert à notre considération, à un Dieu qui nous regarde combattant pour lui du haut du ciel, qui approuve notre bonne volonté, qui nous aide dans nos combats, qui nous couronne dans nos victoires, récompensant de la sorte par un effet de sa bonté ses propres dons, et honorant en nous ce qui vient premièrement de lui : *Quis non appetat letus in quo aliquid et ipsi Domino suo retribuat ? Quis non pretiosam in conspectu Domini mortem fortiter et constanter excipiat, placiturus ejus oculis qui nos in congressione nominis sui desuper spectans, volentes comprobât, adjuvat dimicantes, vincentes coronat, retributione bonitatis ac pietatis paternæ remunerans in nobis quidquid ipse præstitit, et honorans quod ipse perfecit* (D. Cyprian., *epist.* 77).

Quoi qu'il en soit, il faut du moins que la pénitence, au défaut des bourreaux, ait affaibli votre chair avant que vous ayez quelques égards pour elle ; il faut que le jeûne ait effacé votre beauté avant que vous en tiriez quelque avantage ; et ce ne sera que la conformité de vos corps avec celui de Jésus-Christ souffrant qui les rendra à jamais glorieux.

Vous me direz peut-être ici, mesdames, que ce modèle est trop élevé pour vous, que Jésus-Christ est un Dieu, et que vous n'êtes que des femmes. Revenons donc à notre sainte, puisque vous ne pouvez raisonnablement réclamer contre un tel exemple. Catherine n'était pas d'un autre sexe que vous, elle avait la même concupiscence à affaiblir et les mêmes passions à vaincre, et cependant vous savez avec quelle fidélité, avec quelle fermeté et quel courage elle a répondu aux mouvements de la grâce. N'excusez donc plus votre lâcheté par votre faiblesse, et vous rendant justice à vous-mêmes, ne donnez plus sujet d'accuser votre sexe de fragilité, d'ignorance et de mollesse. Retranchez-vous pour cet effet dans la chasteté et dans la modestie contre les tentations, fortifiez-vous par la foi et par de pieuses lectures contre les erreurs, préparez-vous enfin avec courage contre les adversités, afin que votre sexe rende en quelque façon à sainte Catherine l'honneur qu'il a reçu d'elle, et qu'il fasse un digne éloge de ses vertus en les imitant.

Ce ne serait cependant, madame, rendre à

notre illustre martyr qu'une partie de l'honneur qu'elle mérite, si Votre Majesté ne venait aussi bien que ses sujettes l'honorer dans son temple, achever son éloge et couronner ses louanges par vos augustes et royales vertus. Quand elle considère que Votre Majesté a défendu, comme elle, l'intégrité de ses mœurs contre les dangers d'une haute naissance ; que, comme elle, vous n'avez point laissé surprendre Votre Majesté aux doctrines nouvelles et empestées ; que, comme elle, vous avez conservé beaucoup de force et de constance en Jésus-Christ dans vos adversités, ah ! c'est alors qu'elle estime particulièrement les honneurs que vous lui rendez, et que, s'intéressant pour votre salut auprès de son chaste Epoux, elle se dispose à vous faire part de sa gloire dans le ciel, où vous conduise, etc. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ANDRÉ

Ipsæ primogenitus in multis fratribus.

Il est le premier-né entre plusieurs frères (Rom., chap. VIII).

La grâce ne détruit pas toujours dans les hommes les avantages qu'ils ont reçus de la nature, souvent elle les conserve et les perfectionne ; et quand même ils ne se trouvent pas opposés à ses desseins, elle fait gloire de s'en servir dans leur exécution. Cette conduite admirable paraît avec beaucoup d'éclat dans le grand apôtre dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête ; la nature, qui l'avait fait aîné de saint Pierre son frère, lui avait donné cet avantage dans sa naissance ; et bien loin que la grâce lui ôte cette qualité, elle la lui conserve. Oui, messieurs, elle veut qu'André tienne le même rang dans la famille de Jésus-Christ que dans celle de son père naturel ; et en l'y établissant pour une seconde fois l'aîné du prince des apôtres, elle justifie l'avantage que mon texte lui donne sur tous les enfants de Jésus-Christ : *Ipsæ primogenitus in multis fratribus.* Il est bien vrai que la nature, dans une semblable occasion, se vit autrefois changée en la personne de deux frères. Dieu voulant faire le cadet père de son peuple, lui donna le pouvoir de supplanter son aîné et de le dépouiller de tous les droits de sa naissance. Mais Dieu n'en use pas ainsi dans la conduite de Pierre et d'André ; quoiqu'il ait eu dessein d'établir celui-là chef de son Eglise, il n'a pas voulu que celui-ci fût supplanté ; au contraire, il lui a toujours soigneusement conservé les droits et les honneurs qui appartiennent aux aînés ; et c'est cette conduite admirable qui me donne la liberté d'appliquer à notre apôtre ces paroles qui premièrement furent dites de son maître : *Ipsæ primogenitus in multis fratribus.* Mais comme André ne saurait être le premier-né de Jésus qu'il n'entre en quelque sorte d'alliance avec Marie, j'ose espérer d'elle une assistance particulière, et pour l'obtenir, je me sers des paroles d'un ange, en lui disant : Ave.

Quoique le Fils de Dieu soit notre frère, et

que, nous ayant fait reconnaître au Père éternel pour ses enfants, il ait voulu contracter avec nous la plus étroite de toutes les alliances ; il ne laisse pas cependant d'être encore notre père, et de faire en sorte que ces deux qualités, qui sont incompatibles dans les hommes, s'accordent heureusement en sa personne. Il est notre frère, dit saint Augustin, parce que nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, dont il est le Fils naturel ; et il est notre Père, parce qu'il nous produit tous, et que, par un prodige aussi surprenant qu'il lui est particulier, il donne la vie à tous les enfants de son Père.

Mais entre tous ceux qui sont honorés d'une si illustre naissance, il faut avouer que les apôtres sont les plus considérables, puisque ce sont ces grands hommes qui se peuvent vanter d'être les véritables enfants de Jésus-Christ, et que si nous portons tous cette qualité, nous la devons en partie à l'étendue de leur ministère. Car, comme nous ne sommes les enfants du Père éternel que parce que Jésus-Christ nous a engendrés, nous n'appartenons aussi à Jésus-Christ que parce que les apôtres nous ont produits. Ces princes destinés à la conquête du monde ont l'avantage d'être immédiatement sortis de Jésus-Christ : il a pris plaisir de les former tous de sa main, il leur a même imprimé tous ses traits, et nous sommes ainsi tous obligés de les reconnaître et de les honorer comme nos aînés. Si donc les apôtres sont si fort avantagés parce qu'ils sont, dans la famille de Jésus-Christ, les aînés de tous les chrétiens, quel avantage ne possédera pas le grand saint André, d'être dans la même famille l'aîné de tous les apôtres ? Car, mes sœurs, il n'est pas plus vrai que les apôtres l'emportent en ce point sur les chrétiens, qu'il est vrai qu'André l'emporte aussi sur les apôtres. Ce grand homme est la première production de Jésus-Christ, c'est la première conquête de sa grâce, c'est le premier enfant de sa parole ; et il ne faut que savoir que la croix a été préférablement à tous les apôtres le partage d'André, pour conclure qu'il est véritablement leur premier-né : *Ipse primogenitus in multis fratribus*. Je sais bien que saint Pierre veut entrer en partage de cet honneur, et qu'il est appelé avec André de la pêche des poissons à celle des hommes ; je sais encore que la croix est son apanage, aussi bien que celui de son frère ; mais vous verrez que sans lui faire injure j'ose dire que Pierre, comme le reste des apôtres, reconnaît André pour son aîné dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans celui de la nature. Ne soyez donc pas surprises, mesdames, si je vous fais voir dans les deux parties de ce discours, que la parole de Jésus-Christ fait de notre apôtre son aîné, et que la croix de Jésus-Christ partage notre apôtre en aîné. C'est, mes sœurs, le sujet de votre attention et de mon discours.

I. — Il est admirable, chrétiens, que dans quelque lieu que le Fils de Dieu se trouve, il y est toujours engendré par la parole. Lorsqu'il a été formé dans le sein de Marie, Dieu a bien voulu qu'une parole de consentement

concourût à sa production temporelle, et la foi nous le faisant adorer sur nos autels, nous oblige de croire que nous en sommes encore redevables à la parole des prêtres. Ainsi, dans quelque état que nous considérons le Fils de Dieu, il est toujours vrai de dire qu'une parole le produit et l'engendre.

Cette merveille, qui fait l'étonnement des anges et des hommes, est le fondement d'une autre qui n'est pas moins surprenante. Car je vous prie de remarquer que, comme Jésus-Christ tire toujours sa naissance d'une parole, il n'a point aussi laissé de postérité que par la même voie ; tous les apôtres sont les enfants de sa parole, sa voix fut pour eux un germe sacré qui leur donna la vie ; et comme leur production était toute spirituelle, ce fut assez que Jésus-Christ parlât pour devenir leur père. Ce fut pour apprendre à ses apôtres ce pouvoir efficace qui est contenu dans ses paroles, qu'il leur disait souvent que toutes celles qu'il leur avait prononcées étaient capables de les animer : *Verba quæ locutus sum vobis spiritus et vita sunt*. Ce fut encore pour reconnaître la fécondité de sa voix que saint Pierre lui avoua que toutes ses paroles portaient la vie dans les cœurs : *Verba vitæ æternæ habes* (S. Joan., VI), et que saint Jacques nous apprend dans son Épître que sa bouche avait été si féconde, qu'il avait engendré tous ses disciples par sa parole : *Voluntarie nos genuit verbo veritatis* (S. Jacob II).

Si cet avantage a été commun à tous les apôtres, avouons qu'il a été accordé au grand saint André d'une façon si particulière, qu'il a eu l'honneur d'être le premier enfant de Jésus-Christ et de recevoir, comme aîné, préférablement à tous ses frères, le jour même de sa naissance, les traits et les linéaments de son père. Je ne saurais, ce me semble, vous expliquer plus heureusement ces merveilles que par ces paroles de l'Évangile, dans lequel je vous prie de remarquer avec moi deux sortes de vocations des apôtres. La première fut lors que Jésus-Christ, étant sorti de sa solitude, commença à répandre les premières semences de l'Évangile, puisque nous lisons pour lors que plusieurs, charmés de ses paroles et de ses actions, le suivirent en qualité de disciples, et qu'ils reçurent les premières impressions du christianisme.

La seconde vocation des apôtres fut lorsque Jésus-Christ, se voyant entouré d'une grande multitude de peuple, choisit particulièrement douze personnes pour être les témoins de ses actions et les imitateurs de sa vie ; ce fut pour lors qu'il les établit prédicateurs du monde, qu'il leur assujettit toutes les créatures, qu'il leur donna un pouvoir absolu pour autoriser sa doctrine, qu'il leur fit enfin passer de la qualité de disciples à celle de docteur et d'apôtres.

Je vous avoue, mes sœurs, et il est vrai, que dans cette dernière vocation qui est, à proprement parler, l'établissement de l'Eglise et du royaume spirituel de Jésus-Christ, c'est saint Pierre, frère de notre grand saint, qui tient le premier lieu. L'évangéliste, aimé de

l'Esprit divin, semble rompre l'ordre de la grâce aussi bien que celui de la nature, pour le mettre à la tête de tous les Apôtres : *Primus Petrus*; et comme il devait être le chef de ce royaume que Jésus-Christ établissait, il ne faut pas trouver étrange de le voir en cette occasion préféré à son frère : *Primus Petrus*. Mais dans la première vocation des Apôtres, lorsque Jésus-Christ jeta les fondements du christianisme, c'est saint André qui tient le premier rang : c'est lui qui est la première conquête de Jésus-Christ, le premier fruit de son amour; en un mot, le premier-né de tous les apôtres : *Ipse primogenitus in multis fratribus*. Jean-Baptiste n'a pas sitôt aperçu Jésus-Christ qui sort du désert, qu'il apprend à notre illustre saint qu'il est l'Agneau de Dieu, destiné pour être la victime du monde. Mais que fait André? Il se déclare d'abord son disciple, il quitte hardiment la voix pour le Verbe, témoignant déjà qu'il est de la famille de Jésus-Christ : *Jam se significat familiarem ac domesticum*, dit saint Chrysostome, prenant la liberté de le suivre, comme un enfant son père, et lui demandant : *Magister, ubi habitas?*

Que dis-je, mes sœurs? il va même dans la demeure du Fils de Dieu, il ne croit point du tout entrer dans une maison étrangère, il y passe le jour tout entier; et, prenant ainsi le premier toutes les libertés innocentes d'un enfant, il nous fait avouer avec grande raison qu'il est l'ainé de tous les apôtres : *Ipse primogenitus in multis fratribus*. Car je vous prie de remarquer avec saint Chrysostome qu'André ne suivit le Fils de Dieu que pour traiter avec lui en particulier, qu'il ne lui donna d'abord le nom aimable de maître que pour lui témoigner qu'il voulait être son disciple, et qu'enfin cet enfant n'entra dans la maison de son père que pour recevoir de ses paroles les principes de la vie : *Rogat hoc ut domi cum Christo secreto colloqui, et ab illo verbis vite instrui possit*.

Beaucoup de Pères se sont mis en peine de savoir quelles furent les paroles qui servirent à une si heureuse production. Saint Augustin n'en parle que par des exclamations et des souhaits, il nomme cent fois heureux le jour et la nuit qui furent employés dans cette admirable conversation. Saint Chrysostome ne peut s'empêcher de témoigner de la douleur de ce que les paroles que proféra Jésus-Christ dans cette sainte entrevue n'ont point été transmises à la postérité, et s'anime presque d'une sainte colère contre l'évangéliste de ne les avoir pas recueillies : *Quam ob causam, o Joannes, quem tunc sermonem Christus habuerit non enarrasti* (Hom. 27)! Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous tû les oracles qui furent pour lors rendus, et nous avez-vous privés d'un bien si considérable? On ne peut pas dire que vous les avez ignorés, vous qui avez percé jusque dans la Divinité pour apprendre les merveilles de la génération du Verbe; vous qui avez pénétré dans le sein du Père éternel, et qui avez instruit les hommes de cette haute connaissance : *In principio erat Ver-*

bum; d'où vient donc qu'ayant su ce qui s'était passé dans le sein de Jésus-Christ, et entendu ces paroles fécondes qui y produisirent André, vous avez gardé le silence dans une occasion si importante? S'il m'était permis de parler avec ces grands hommes, je dirais que le Fils de Dieu employa ce temps précieux à fortifier dans notre nouvel apôtre les principes de la vie qu'il venait d'introduire dans son âme, qu'il travailla pour lors à graver dans son âme les caractères illustres de sa ressemblance, et que toutes les paroles que ce Père charitable prononça furent autant de traits qui achevèrent son image dans la personne de son fils.

Tous les autres apôtres n'ont été que les ouvrages d'une seule parole de Jésus-Christ. Sitôt qu'il leur commanda de le suivre, ils furent admis dans sa famille, et nous n'en voyons pas un dans l'Evangile dont la production ait coûté plus de trois mots au Fils de Dieu : *Venite post me, sequere me*. C'est pourquoi il semble que saint Jacques, après nous avoir appris que Jésus-Christ n'avait d'abord employé que fort peu de paroles pour concevoir tous ses apôtres, tire de là une conséquence qu'ils ne furent aussi pour lors que des ouvrages ébauchés, que des crayons légers et imparfaits, et que quoiqu'ils reçurent dès lors les principes de la vie chrétienne, ils n'eurent pourtant leur perfection que dans la succession des temps : *Nos genuit verbo ut simus initium aliquod creaturæ*. Mais pour le grand apôtre dont nous parlons, il fut presque achevé aussitôt que conçu, et Jésus-Christ parla tout un jour pour le former : *Apud eum manserunt die illo*. Comme la nature produisant un homme travaille en même temps à toutes les parties qui le composent, comme elle creuse les yeux en même temps qu'elle sépare les doigts, comme elle forme la langue dans le même moment qu'elle forme le cœur, de même Jésus-Christ, dès la naissance de notre apôtre, éclaira son esprit des lumières de la foi, échauffa son cœur des ardeurs de la charité, disposa tous ses sens aux souffrances et à la croix; et voulant enfin se faire reconnaître dans ce premier-né de sa parole, il prit plaisir d'employer un jour entier à lui imprimer tous ses traits : *Apud eum manserunt die illo*.

Cette pensée que j'avance pourrait passer pour téméraire, si l'Evangile même ne m'en fournissait une preuve fort authentique; et il ne faut que prendre garde à l'action éclatante que fit notre saint en suite de cet heureux entretien, pour tomber d'accord que Jésus-Christ venait de lui inspirer ses plus nobles sentiments. Il n'y a personne de vous qui ne sache que l'esprit particulier de Jésus-Christ n'est autre chose que le salut de l'homme. Comme le zèle des âmes est proprement le sujet de sa venue en terre, nous voyons toujours briller dans toutes ses actions une sainte ardeur pour leur conversion. Il cherche les publicains et s'expose à la calomnie pour les ga-

guer ; il va en Samarie , et il y change le cœur d'une femme abandonnée ; il entre dans la maison du pharisien , et il fait d'une pécheresse publique une illustre pénitente ; il souffre enfin qu'on le charge d'opprobres et qu'on lui donne la mort , pour s'acquitter heureusement de l'office de Sauveur du monde. Ainsi , comme l'esprit de Jésus-Christ consiste à sauver les hommes , il faut que puisque saint André est son aîné , il exprime particulièrement cette divine ardeur. Pour reconnaître un père dans la personne de son fils , il faut y remarquer son humeur , y découvrir ses principales inclinations ; et ainsi , pour être pleinement persuadé qu'André a été formé par la parole de Jésus-Christ , et qu'il y a acquis dans cette sainte journée qu'il passa avec lui la qualité de son fils , il est , dis-je , absolument nécessaire que toutes les actions qu'il fera à la sortie de cette fameuse visite soient des actions de zèle ; il faut qu'il brûle du même feu dont le cœur de Jésus-Christ a été consumé dès la crèche de Bethléem jusque sur l'arbre de la croix , et il faut enfin que le Fils entre dans le zèle de son Père , pour coopérer au salut des âmes : *Omnium divinissimum est Christo cooperari* (D. Dionys., lib. de *Divinis nominibus*). Mais se peut-il voir , chrétiens , une action plus héroïque et qui prouve davantage l'adoption de notre saint , que celle qu'il entreprend après avoir quitté Jésus-Christ ? A peine est-il sorti , qu'agissant déjà selon les généreux sentiments qui lui avaient été inspirés , il lui fait la conquête du monde la plus importante. Non , non , pour me servir des termes de saint Chrysostome , André ne cache point le trésor qu'il a trouvé , c'est un feu qui , nouvellement allumé , cherche à se répandre dans tous les sujets disposés à le recevoir. Impatient de communiquer sa lumière et sa chaleur , il marche , il court , son zèle l'emporte ; il trouve fort heureusement son frère , il s'adresse à lui , et , sans s'arrêter à des paroles qui pourraient retarder l'exécution de son généreux dessein , il lui donne en deux mots les premières impressions du christianisme : *Vidimus Messiam*.

Que cette parole , s'écrie saint Chrysostome , nous apprend agréablement ce qui s'était passé dans la conversation dont il venait de sortir ? Ah ! je reconnais à présent que ce n'est pas sans mystère que l'évangéliste a tû les paroles que Jésus-Christ avait eues pour lors avec André , que cet apôtre nous apprend bien mieux lui-même par ces deux mots le succès heureux de cet entretien : *Vidimus Messiam*. Car avouant à saint Pierre qu'il a trouvé le Messie , ne nous assure-t-il pas de la foi dont il vient d'être éclairé ; et obligeant son frère à le suivre , ne fait-il pas éclater la charité dont il vient d'être brûlé ? *Messia adventu exultans alios jam Evangelii participes fieri gestit*. Ne croyez pas qu'il se contente de donner cet avis important à son frère , il ne le quitte point qu'il ne l'ait mené à Jésus-Christ : *Et adduxit eum ad Jesum* ; il veut qu'il entre

dans la famille dont il est déjà l'aîné ; il veut , dit saint Cyrille , que Pierre continue d'être son frère : *Fratrem proprium servat Andreas* ; et fortifiant les liens de la nature par ceux de la grâce , il contracte avec lui une alliance qui ne sera pas même rompue par la mort. Eh bien ! mes sœurs , n'êtes-vous pas à présent persuadées que notre apôtre est le premier enfant de Jésus-Christ ? ne croyez-vous pas que la parole du Fils de Dieu lui a donné ce rang avantageux dans sa famille ? et puisque l'Evangile , dont je n'ai été jusqu'ici que le traducteur , nous apprend que l'Eglise lui est obligée de son chef , et que la conversion de Pierre est le coup d'essai d'André , n'avons-nous pas trop de raison de conclure qu'il est l'aîné du prince des apôtres , qu'il est le premier disciple de Jésus-Christ , qu'il est la première production de sa parole , en un mot , le premier-né du christianisme ? *Ipse primogenitus in multis fratribus*.

Certains philosophes , ayant autrefois entrepris de parler de la création de l'univers , avancèrent une opinion qui , pour être contraire à la vérité , ne laissait pas d'avoir une beauté apparente. Ils s'imaginèrent que Dieu commença ce grand ouvrage par la création d'une intelligence à qui il imprima le pouvoir d'en créer une seconde ; que cette seconde , recevant l'être de la première , reçut en même temps une pareille puissance d'en créer une troisième ; et qu'ainsi ce pouvoir de créer , passant d'une intelligence à une autre , vint enfin à une dernière , qui créa les premiers de chaque espèce des animaux. Cette opinion , mes sœurs , qui est très-fausse dans la création de l'univers , se trouve véritable dans la création de l'Eglise. Jésus-Christ , qui en est le père et le chef , d'une parole féconde donne premièrement la vie au grand saint André et lui fait part en même temps de sa fécondité. André , impatient d'étendre la famille de Jésus-Christ , jette dans l'âme de son frère les principes de cette vie nouvelle qu'il venait de recevoir : *Vidimus Messiam , et adduxit eum ad Jesum*. Saint Pierre se confirme si puissamment dans ces principes , qu'il se rend capable de les fortifier dans les apôtres par ses paroles : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos*. Les apôtres répandent par toute la terre ce germe fécond qui fait renaître les hommes : et ainsi la première impression que reçoivent les enfants de Jésus-Christ dans leur naissance , c'est de travailler à étendre la famille de leur Père , c'est de lui acquérir des sujets et des enfants.

C'est pourquoi saint Ambroise conclut de l'action même de notre grand apôtre l'obligation indispensable que tous les chrétiens , par rapport à leur naissance , ont de travailler réciproquement à leur salut : *Expediit ut pater filium , uxor maritum , amicus amicum , servus servum ad Christum adducat*. Frères et sœurs , qui êtes sortis d'un même sein et qui vous vantez d'être si fort unis par le sang , que vous ne faisiez autrefois qu'une même chose avant votre conception , travaillez-vous à vous unir aussi étroitement dans la famille

de Jésus-Christ, qui vous doit être mille fois plus considérable que celle dont la nature vous a fait sortir? *Major est enim fraternitas Christi quam sanguinis*, dit saint Augustin. Pères et mères, qui travaillez avec tant d'ardeur à l'établissement de vos enfants et à leur amasser des biens périssables, travaillez-vous aussi par vos avis et vos exemples à les mener à Jésus-Christ? faites-vous autant pour leur salut que pour leur fortune, et puis-je dire de vous, à l'égard de vos enfants, ce que l'Evangile dit de notre apôtre à l'égard de son frère : *Et adduxit eum ad Jesum*? Amis, qui croyez que l'union qui lie vos cœurs est mille fois plus étroite que toutes celles de la chair et du sang, et qui vous persuadez que le seul bonheur de la terre consiste dans cette entière communication que vous vous faites de vos joies et de vos déplaisirs, fondez-vous votre amitié sur les préceptes de l'Evangile, et vous servez-vous de votre union pour vous porter les uns les autres à des actions de piété?

Hélas! chrétiens, les alliances de la terre, bien loin d'unir les hommes pour suivre Jésus-Christ, ne les unissent aujourd'hui que pour les en éloigner. Les proches, les amis ne s'inspirent aujourd'hui que des sentiments de vengeance, d'ambition, d'impureté; des frères ambitieux ne penseront jamais qu'aux moyens de parvenir aux charges les plus considérables d'un Etat; une mère indiscreète ne donnera point d'autre éducation à sa fille que de remplir son cœur de vanité; un faux ami ne se servira de l'union qu'il a avec son ami que pour l'intéresser dans une querelle et pour le rendre complice de ses vengeances.

Que vous êtes heureuses, mes sœurs, d'être sorties d'un lieu où l'on ne travaille qu'à s'éloigner de Jésus-Christ, où l'on n'a point d'ennemis plus dangereux que ses proches ou ses amis; et que vous avez eu raison de croire, avec David, que vous ne pourriez conserver votre innocence que quand vos parents n'auraient plus de pouvoir sur vous : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero!* Ah! que vous êtes obligées au Ciel de vous avoir ôté cent exemples domestiques capables de faire une méchante impression sur votre esprit, de vous avoir dépouillées de toutes ces alliances pernicieuses qui, n'étant fondées que sur la chair et sur le sang, ne peuvent inspirer que de lâches conseils; d'avoir enfin fait succéder la charité qui règne parmi vous à toutes les unions profanes! Oui, mes sœurs, c'est cette illustre vertu qui doit faire toutes vos alliances et qui doit vous rendre agissantes les unes pour les autres. Comme les parties qui composent un même corps travaillent mutuellement à leur conservation, vous devez de même être toutes d'intelligence pour votre salut, et croire, à l'imitation du grand saint André, que votre naissance et votre profession vous engagent à vous attacher toutes à Jésus-Christ : *Et adduxit eum ad Jesum*. Mais ce n'est pas là le seul sentiment généreux que Jésus-Christ a inspiré à notre apôtre dans sa naissance : l'amour de la croix lui a aussi été donné en

partage, et après que la conversion de Pierre, dont il a été la cause, a fait voir qu'il était l'aîné des apôtres, la croix où il a été attaché comme son Père nous fait voir qu'il a été partagé en aîné. C'est le sujet de mon second point.

II. — Ce n'est pas seulement par une loi profane que les aînés sont traités plus favorablement que leurs cadets dans la succession de leurs pères, et qu'ils héritent particulièrement de leurs honneurs et de leurs charges, nous voyons encore cette loi confirmée et autorisée par l'Ecriture. Dieu ordonne à tous les pères de partager leurs aînés doublement, et il leur déclare que ce droit leur appartient même dès leur naissance : *Filium agnoscat primogenitum, dabitque ei de his quæ habuerit cuncta duplicia, iste est enim principium liberorum ejus, et huic debentur primogenita* (Deuter., XXI). Cet ordre a été si inviolablement gardé parmi le peuple de Dieu, que nous ne le voyons rompre que par un coup extraordinaire de la Providence, en sorte que toutes ces bénédictions fameuses dont il est parlé dans l'Ecriture, à la mort des pères, étaient autant d'arrêts irrévocables qui mettaient les aînés en possession de la meilleure partie de leurs biens.

Si cet ordre a été observé dans toutes les familles bien conduites, ne doutez pas qu'il n'ait aussi été gardé dans la famille de Jésus-Christ. Celui qui a fait la loi a toujours fait gloire de s'y soumettre, et comme saint André est l'aîné de ses enfants, il ne faut pas s'étonner s'il lui a accordé, préférentiellement à tous ses frères, des avantages particuliers. Mais ce qui vous surprendra sans doute, c'est de savoir en quoi consiste son droit d'aînesse et ce qui le partage plus avantageusement que tous les apôtres.

Saint Augustin, parlant de la bénédiction qu'Isaac donna à ses enfants, est en peine de savoir comment la prophétie qui fut faite en faveur de Jacob a été accomplie : *Major serviet minori*. Comment, demande ce Père, a-t-il joui de son droit d'aînesse, puisqu'Esau, qui lui devait être soumis, l'a persécuté toute sa vie, et que ce patriarche a toujours été dans de continuelles afflictions? Mais c'est en cela même, répond-il, que Jacob a paru le maître de son frère, qu'Esau l'a servi en le persécutant, que ses souffrances et ses tribulations ont fait son droit d'aînesse : *Et in hoc advertat charitas vestra majorem servisse minori*. Ne vous mettez pas aussi en peine, mes sœurs, de trouver ce qui a fait l'avantage de saint André, ne le cherchez que dans ses souffrances. Ce fils a eu pour son partage ce que son Père a eu de plus précieux : la croix, l'instrument le plus illustre de la gloire de Jésus-Christ, lui a été accordée préférentiellement à ses frères. Je sais bien que cet avantage semble être commun à tous les enfants de Jésus-Christ, dont la croix est le partage; je sais qu'on ne reconnaît les élus qu'à l'amour qu'ils lui portent, et qu'un Père a eu raison d'accuser les Juifs d'ignorance, lorsqu'ils crurent qu'il fallait que Jésus-Christ descendît de la croix pour prouver son élec-

lion, puisque rien ne la prouve mieux que ses douleurs et ses souffrances : *Se salvum faciat, si hic est Christus Dei electus.*

Mais, quoique la croix soit l'héritage de tous les élus, elle a toutefois partagé notre apôtre en aîné. On dirait qu'elle a eu pour sa personne des charmes et des grâces particulières, et que ce grand saint l'a possédée de la même manière que Jésus-Christ. Rien ne me surprend davantage dans la conduite du Fils de Dieu que l'impatience qu'il a toujours eue pour la croix. Ce Verbe incarné a une merveilleuse patience dans toutes les autres actions de sa vie ; il a une telle déférence pour son Père, qu'il n'entreprend rien que dans les moments qui lui ont été marqués ; et toutes les prières de sa Mère ne sont pas capables de lui faire opérer un miracle avant le temps qu'il lui a prescrit : *Nondum venit hora mea*. Cependant celui qui attend avec tant de patience l'heure de faire paraître sa gloire, semble la perdre et vouloir prévenir le temps qui lui a été marqué pour souffrir : *Baptismo habeo baptisari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (S. Luc., XII). Je dois un jour être baptisé dans mon propre sang, je dois souffrir le plus honteux et le plus cruel de tous les supplices, et toutefois j'ai de l'impatience : *Coarctor* ; et je suis pressé d'un désir violent d'endurer les maux qu'on me prépare : *Coarctor usque dum perficiatur*. Ce fut cette impatience qui lui fit prévenir la cruauté de ses tourments par le triste récit qu'il en faisait à ses disciples ; ce fut elle qui fournit à la conversation du Thabor et qui lui en fit trouver la gloire agréable ; ce fut, enfin, le désir violent qu'il avait pour la croix, qui lui fit dire à Judas d'avancer son détestable dessein : *Quod facis fac citius*.

Il n'appartenait, mes sœurs, qu'au grand saint André d'imiter son divin maître dans la violence de ses desirs, et il fallait être l'aîné de Jésus-Christ pour tenir de lui ces empressements merveilleux pour la croix. Ecoutez aussi les paroles qu'il prononce à la vue de ce bois sacré, et jugez vous-mêmes par ses amoureux transports si le fils n'a pas bien hérité des inclinations de son Père. Croix adorable ! s'écrie notre grand saint ; croix autrefois la punition et le supplice des criminels, et aujourd'hui le théâtre des grands courages et le trône de la gloire de Jésus-Christ, tu as toujours été le plus agréable objet de mes desirs, depuis que tu as été capable d'attirer ceux de mon maître : *Diu desiderata* ; j'ai conservé dans tous mes voyages un amour particulier pour tes amertumes, depuis que je t'ai vue l'objet de l'amour d'un Dieu : *Sollicite amata* ; je n'ai jamais recherché, non plus que Jésus-Christ, d'autre récompense de mes soins et de mes travaux que l'honneur de mourir dans ton sein : *Sine intermissione quæsitæ*. Enfin, croix adorable, je te regarde aujourd'hui avec joie comme le terme des plus violents desirs que j'aie jamais formés ; tu vas satisfaire heureusement la passion la plus ardente dont un cœur

puisse être capable : *Et jam concupiscenti animo præparata*.

Je vous le demande, mes frères, peut-on entendre des paroles plus conformes à celles de Jésus-Christ ? Un fils peut-il mieux exprimer les sentiments de son père, et se trouve-t-il encore un homme parmi les chrétiens et les apôtres mêmes, qui, comme lui, ait eu en partage ces transports et ces impatiences pour la croix ? Pardonnez-moi, grand saint Pierre, si je dis que, quoique cette croix de Jésus-Christ ait aussi été votre héritage, vous n'avez toutefois pas eu les mêmes empressements pour y arriver. Ce fut avec quelque résistance intérieure que vous y fûtes conduit, et il arriva, selon la prophétie même de votre divin maître, que la nature eut en vous un peu de répugnance et d'horreur pour cet étrange supplice : *Alius te cinget et ducet te quo tu non vis* (S. Joan., XXI). Mais votre frère, comme votre aîné, a pour partage ces nobles impatiences, ces desirs violents, ces transports amoureux pour la croix, et l'on reconnaît dans ce premier-né de Jésus-Christ les principales inclinations qui régnaient en la personne de son Père.

Ce ne fut pas seulement dans ces sentiments extraordinaires que consista son droit d'aînesse, ce fut encore dans la rigueur et dans la durée de son supplice qu'il parut le mieux partagé. Car je vous prie, mes sœurs, de considérer qu'André fut deux jours cruellement suspendu sur sa croix, et que le sacrifice de cette innocente victime dura pendant ce fâcheux espace, sans qu'elle pût être consumée. Saint Augustin, s'étonnant de ce que Jésus-Christ, qui avait assez souffert chez Caïphe et dans le Prétoire pour mourir, vécût encore trois heures sur le Calvaire, dit que la mort devant combattre désarmée avec Jésus-Christ, ne pouvait se résoudre d'entrer dans la carrière ; que ce fut pour cette raison qu'elle recula pendant trois heures, et qu'elle n'osa s'approcher d'un Homme qui n'avait point de part au péché, qui la rend puissante sur tout le genre humain : *Cum nihil jam Christo restaret ex pœnis, mors moratur, quia suum esse ibi nihil sentit*. Quoiqu'il y ait une différence infinie entre la sainteté de ce Père et de ce fils, c'est par une semblable raison que la mort diffère pendant deux jours à attaquer notre apôtre. André a presque autant de peine à être vaincu que Jésus-Christ, et la mort ne trouvant point de prise sur cet innocent, demeure deux jours sans oser le combattre : *Moratur, quia suum esse ibi nihil sentit*.

Mais aussi quelle cruauté pendant ce fâcheux intervalle mourir deux jours durant, sans cesser de vivre, ne vivre que pour mourir plus longtemps ! Ah ! il me semble qu'André pouvait en cette occasion tenir à ses bourreaux le même langage qu'un Romain tenait autrefois aux sénateurs, qui l'avaient condamné à être suspendu quarante jours avant que de mourir. *Si non impetrem ut diutius vivam*, s'écriait-il, *sullem impetrem ut non diutius moriar* : Si je ne puis obtenir de vous une vie plus longue, du

moins ne souffrez pas que je meure plus longtemps : pourquoi différer ma mort pour la faire durer ? pourquoi retarder mon supplice pour le rendre plus cruel ? Que dis-je ? Je fais tort à notre saint de lui attribuer ces sentiments profanes. Les siens sont bien plus généreux, ses vœux et ses prières sont bien plus nobles : il n'en forme que pour obliger le Ciel à lui conserver son partage, il ne souhaite rien davantage que d'être maintenu dans sa possession, et il n'a point enfin d'autre crainte sur sa croix que d'en descendre : *Ne me patiaris ab impio iudice deponi.*

Il a fallu que le Fils de Dieu ait opéré une infinité de miracles pour se mettre en état de souffrir, mais, au sentiment de saint Paul, le plus important et celui qui était le plus nécessaire, a été de cacher sa gloire, puisque sans cela les Juifs ne l'auraient jamais attaché à la croix : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor., II). Et c'est dans la considération de ce miracle que saint Bernard se moque de l'ignorance des Juifs, qui invitaient le Fils de Dieu à en faire un autre pour descendre de la croix : *Si Filius Dei es, descende de cruce* (D. Bern., *serm. in cæna Domini*). Peuple insolent, s'écrie ce Père, qui demandes une merveille au Fils de Dieu pour descendre de la croix, si tu savais toutes celles qu'il a faites pour y monter, tu ne parlerais pas avec tant de stupidité. Toute sa vie n'a été qu'un tissu de croix et de douleurs ; c'est pour elle qu'il a travaillé pendant trente années, c'est pour elle qu'il a caché et comme enseveli sa gloire dans les ombres et dans les nuages de son humanité, c'est pour elle enfin qu'il a rompu tous les obstacles qui pouvaient l'en détourner : comment as-tu donc l'insolence de croire qu'il soit capable d'en descendre ?

Il est admirable, mes sœurs, qu'André fasse sur sa croix les mêmes efforts que Jésus-Christ, avec des circonstances toutes différentes, et que le fils y découvrant sa gloire imite son Père qui y cache la sienne. Pour comprendre cette merveille, il suffit de s'arrêter à une belle circonstance de son martyre. Le tyran qui l'avait condamné à la mort, voyant que cet illustre crucifié avait fait de sa croix une chaire, de ses bourreaux ses disciples, et que son sang produisait plus d'enfants à Jésus-Christ que sa parole même et ses miracles, commande qu'on le fasse descendre d'un lieu où il était si constant et si redoutable, mais notre apôtre, qui n'avait jamais formé de désirs que pour la croix, et qui avait surmonté tant de difficultés pour y arriver, redouble ses efforts pour empêcher qu'on ne l'en détache. Il appréhende de quitter une place où Jésus-Christ est mort avec tant de gloire, et il le conjure de faire éclater son pouvoir pour lui conserver son partage que ses bourreaux veulent lui ravir. Chose étrange ! à peine s'est-il fait entendre de celui dont il était pour lors une image fidèle, qu'une lumière éclatante l'environne : il sort de ses yeux des éclairs qui éblouissent ceux de ses bour-

reaux ; ils n'en peuvent plus supporter l'éclat, et se trouvant ainsi contraints de quitter leur entreprise, André a l'avantage de demeurer jusqu'à sa mort en possession de sa croix, qu'il avait aimée pendant toute sa vie. De sorte, chrétiens, que si Jésus-Christ cache sa gloire, afin que ses bourreaux n'en étant pas éblouis puissent l'attacher à la croix, André paraît environné d'éclairs et de lumières, afin qu'ils ne le détachent pas de la sienne. L'un suspend sa gloire pour aller à la croix, l'autre découvre sa gloire pour ne pas sortir de la croix ; et ainsi Jésus-Christ et André, se servant de stratagèmes différents, ne laissent pas de témoigner tous deux les mêmes efforts et le même amour pour la croix.

Mais ce ne fut pas encore là, chrétiens, le dernier sentiment que ce fils hérita de son Père, son dernier soupir fut un soupir d'amour, employant comme Jésus-Christ le dernier moment de sa vie à penser au salut de ses ennemis, et rassemblant tout ce qui lui restait de forces pour demander à haute voix le pardon de ses bourreaux. Aussi toute la nature reconnaissant presque les mêmes merveilles qui avaient paru à la mort de Jésus-Christ, s'imagina qu'il souffrait pour une seconde fois. On dirait qu'elle prit en quelque manière le fils pour le Père, et qu'elle se crut comme obligée de témoigner encore une douleur générale, et de se dérégler comme elle avait fait quelques années auparavant. En effet, le ciel lança des foudres et des carreaux sur la tête des impies, les éléments sortirent encore une fois de leurs places naturelles, et la terre trembla d'horreur pendant que ce disciple de Jésus-Christ était à l'agonie : *Tellusque viro luctante laborat*. Voilà, mes sœurs, le partage du fils aîné de Jésus-Christ, voilà les impatiences qu'il eut pour la croix, les souffrances extraordinaires qu'il y endura, et les efforts qu'il fit pour s'y conserver : voilà les avantages qu'André a hérité du Sauveur du monde, les droits de son aïnesse, et ce qui le partage préférablement à tous les apôtres : *Ipse primogenitus in multis fratribus*.

Mais ne vous imaginez pas, messieurs, que si la croix a partagé saint André en aîné, elle lui soit si particulière que nous n'y puissions avoir de part. Je vous ai déjà dit que la croix est l'héritage de tous les élus, que notre naissance, comme celle d'André, nous engage à souffrir, et qu'on pourrait douter que nous fussions chrétiens, si nous n'étions affligés : *Si putas te non habere tribulationem, nondum cepisti esse christianus*, dit excellemment saint Augustin. Il n'y a rien qu'on prêche si souvent que cette vérité, et cependant il n'y a rien qui soit moins écouté. Il n'y a point de langage qui soit plus naturel aux chrétiens que celui de la croix, et cependant il n'y en a point qui leur soit plus inconnu. Leur naissance ne leur inspire point d'autres sentiments ; Jésus-Christ est derechef crucifié dans tous ceux qui reçoivent le baptême, l'eau n'agit sur eux que par la vertu de son sang ; tou-

tes les lois qu'on leur donne sont autant de clous qui les attachent à la croix ; toutes les maximes de l'Evangile qu'on leur prêche sont autant d'arrêts qui les y condamnent, toute leur vie enfin ne doit être dans le dessein de Jésus-Christ qu'une croix et un martyre continuels ; et cependant, comme si cette croix était fort éloignée de notre condition, nous tremblons au seul nom de douleur, d'affliction, d'adversité ; nous ne travaillons pendant notre vie qu'à éviter les souffrances, et nous y renonçons, sans y penser, à la qualité d'enfants de Jésus-Christ, en ne voulant pas partager sa croix.

Que nous sommes éloignés des sentiments généreux de notre grand apôtre ! Je viens de vous dire que ce partage lui a été si cher, qu'il a fait des miracles pour s'en conserver la possession ; et les hommes de ce siècle feraient aujourd'hui des miracles pour s'en délivrer. Oui, chrétiens, si la puissance de Dieu était entre nos mains, nous ne l'emploierions qu'à nous garantir de la douleur et des souffrances ; et sans considérer qu'elles ont ouvert le ciel aux saints, je crois que nous serions assez malheureux pour nous fermer ces voies infaillibles de la gloire. Que l'exemple du grand saint André nous fasse aujourd'hui changer de sentiment ; acquittons-nous comme lui des obligations de notre naissance, partageons sa croix, si nous voulons qu'il nous reconnaisse pour ses frères ; recevons du moins les afflictions, si nous n'avons pas le cœur de les souhaiter comme lui ; que la croix enfin prouve notre adoption comme la sienne, si nous voulons posséder avec lui le même héritage. Je le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTÉ VIERGE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies (Prov., VIII).

Les hommes se sont de tout temps imaginé qu'il y avait je ne sais quoi de surnaturel dans l'origine des grandes choses, et les païens considérant avec quelque sorte de respect la source de ces grosses rivières qui portent la fertilité et l'abondance par où elles passent, y ont souvent adoré une divinité cachée.

Si c'a été là un effet de leur aveuglement, ne nous serait-il pas permis d'en tirer un favorable préjugé pour la sainte Vierge, qui, du moment qu'elle a été conçue, est devenue la possession d'un Dieu, qui prenant un intérêt singulier à sa formation et à sa gloire, l'a prévenue de ses grâces dès le commencement de ses voies, comme s'il se fût disposé dès lors à venir visiter du haut des cieux ceux qui étaient couchés dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Quelque faible que paraisse la lumière de cette aurore, elle commence déjà celle du soleil ; quelque petite que soit cette fontaine

dans sa source, ses eaux se répandront un jour par toute la terre ; en un mot, l'enfant qui se forme aujourd'hui dans les entrailles de sainte Anne doit dans quelques années concevoir et produire le Sauveur du monde.

Quelle surprenante merveille est-ici, messieurs ? Dieu la possède déjà dès ce moment ; et par un miracle de puissance qu'on ne trouvera jamais ailleurs, la Sagesse, qui ne s'est point encore incarnée, se bâtit une maison où elle doit naître ; et si jamais homme n'a été le fondateur d'une ville dont il a pris naissance, le Verbe divin a fondé lui-même celle-ci, afin d'y naître : *Sapientia edificavit sibi domum, et ipse fundavit eam Altissimus.*

Après cela, douterez-vous que le moment de l'immaculée conception de Marie ne renferme je ne sais quoi de singulier et de divin qui m'oblige de lui faire dire que le Seigneur l'a possédée dès le commencement de ses voies : *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* Cet avantage lui est sans doute particulier, et jamais nulle des pures créatures ne peut y prétendre. Mais si cela est, me dites-vous, quelle part pourrons-nous donc avoir dans ce mystère ? Vous y en avez plus que vous ne pensez, mes frères ; car pour joindre l'instruction à la doctrine, je vous ferai connaître que quoique vous n'ayez pas l'avantage d'être à Dieu comme elle, vous ne pouvez impunément vous dispenser d'être entièrement à lui par rapport à la qualité et à l'étendue de votre vocation. Ce ne sera donc qu'avec cette précaution que je parlerai des avantages qu'elle a aujourd'hui sur nous ; dont le premier est que nous pouvons la saluer déjà pleine de grâce, et prévenir, comme je vais faire, les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Trois inévitables malheurs empêchent les saints d'être sur la terre la possession de Dieu et de lui appartenir comme ils le souhaiteraient. Le premier, c'est qu'ils n'ont pas toujours été à Dieu : ils naissent dans le péché. Le second, c'est qu'il n'y a pas d'heure où ils ne puissent s'éloigner de lui : ils portent dans leurs membres une funeste source de révolte. Le troisième, c'est qu'encore bien qu'ils soient toujours à Dieu, ils ne lui servent jamais de rien ; et ils doivent avouer encore plus par un esprit de vérité que d'humilité qu'ils lui sont inutiles.

Il n'en est pas ainsi de Marie : elle est à Dieu dès le premier instant de son être, elle est à Dieu sans cesser d'être à lui, et enfin elle est à Dieu pour devenir un jour sa Mère : et cela étant, ne trouvez-vous pas qu'elle est seule bien fondée de dire que Dieu l'a possédée dès le commencement de ses voies : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* ; possession ancienne, possession paisible et continuelle, possession utile et féconde. Voilà tout son éloge, et ce que j'ai à vous dire pour vous donner une juste idée de ce mystère.

Mais je me trompe, je vous ai promis une morale édifiante et instructive ; c'est pour-quoi voici ce que j'ajoute, et ce à quoi je

vous prie de vous appliquer. Je vous ai déjà dit que l'impuissance dans laquelle vous êtes d'arriver jamais à l'éminent état de cette sainte créature ne doit pas pour cela vous dispenser de faire tous vos efforts pour vous en approcher. Vous n'avez pas toujours été à Dieu, mais vous devez du moins vous donner à lui promptement et sans délai. Etant à Dieu, vous avez la liberté de vous en séparer, mais vous ne devez jamais en avoir la volonté. Enfin, quoique vous soyez à Dieu, vous lui êtes inutiles, mais cela ne vous empêche pas de répondre à ses desseins et de faire profiter ses grâces. C'est-à-dire, pour m'expliquer encore en d'autres termes, vous devez prendre garde que la conception privilégiée de Marie ne vous charge de confusion. Marie,

qui est à Dieu dès le premier instant de son être, ne vous reproche-t-elle pas votre paresse de vous donner à lui trop tard? Marie, qui n'a jamais cessé d'être à Dieu, ne vous reproche-t-elle pas cette malheureuse inconstance par laquelle vous vous tirez à toute heure de sa possession? Marie, qui est à Dieu pour devenir sa mère, ne vous reproche-t-elle pas cette rébellion criminelle par laquelle vous résistez si souvent à ce qu'il veut faire de vous? C'est ce que nous examinerons en peu de paroles dans les trois parties de ce discours.

I. — Pour peu que nous considérassions le bonheur et l'obligation qu'il y a d'être toujours à Dieu, nous déplorerions sans cesse cette fatale nécessité dans laquelle nous nous trouvons de ne lui point appartenir dès le premier instant de notre être; et rien ne nous fait plus de peine que de ce qu'étant tous compris dans la masse corrompue d'Adam, nous ne sortons, ce semble, du néant, que pour entrer dans la possession du démon.

Quelle monstrueuse nouveauté serait-ce, si un enfant déchirait le sein de sa mère dès qu'il y serait conçu, et s'il portait la mort dans le lieu même où il viendrait de recevoir la vie; et c'est là néanmoins ce que font tous les hommes, dit saint Prosper (*D. Prosper lib. I de vocatione gentium, c. 6*). Ils sont à Dieu quand il les forme, et ils ne sont plus à lui quand ils sont formés. Les choses mêmes par lesquelles il devrait les posséder les lui ravissent. Il a sur eux de grands droits, mais il n'en a pas l'usage; il en conserve la propriété, mais il en perd pour un temps la possession. Car telle est la malignité du péché originel, de ravir au Créateur la créature qui vient de sortir de ses mains, et par une aliénation héréditaire le frustrer de ses plus beaux droits. Elle devrait être à Dieu, comme le trésor est à celui qui l'a amassé et la maison à celui qui l'a bâtie; et par un déplorable malheur ce trésor est dissipé, et cette maison est occupée par des esprits de ténèbres qui y mettent tout en désordre.

Vierge sainte, paraissez aujourd'hui pour faire à Dieu quelque réparation de cet outrage, et délivrer la nature de ce reproche de n'avoir jamais produit personne qui ne lui fût opposé. C'est la belle pensée de saint

Fulgence, qui dit que Marie a fait la gloire des autres filles d'Adam, en retraçant en elle l'idée de la première innocence, et montrant que la malédiction lancée contre tout le genre humain n'était pas si générale, que cette incomparable créature ne s'en soit trouvée exempte: *Facta est Maria restauratio faminarum, quæ per ipsam a ruina prima maledictionis probantur esse substractæ* (*D. Fulgent., in sermon. de laudibus Mariæ*).

Nous lisons dans le livre des Rois que Salomon, se voyant élevé sur le trône d'Israël, prononça des arrêts de mort contre tous ceux qui avaient outragé David son père et qui s'étaient opposés à son avènement à la couronne. Mais nous lisons en même temps qu'il épargna le grand prêtre Abiathar, et que, l'ayant fait venir, il lui dit: Adonias et Joab mourront; vous êtes digne de mort comme eux: *Vir mortis es*, mais je veux bien vous faire grâce, parce que vous avez porté l'arche du Seigneur en présence de David mon père: *Sed non interficiam te, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo*.

Toute la nature humaine a été condamnée dans un seul homme qui les représentait tous, dit saint Augustin (*S. Aug., in ps. LXXXIV*), et c'est-là ce qui a fait notre confusion et notre disgrâce. Le péché originel avec lequel nous sommes conçus nous rend tous des enfants de colère et des hommes de mort: *Vir mortis es*. Adam nous a laissé à la place de notre première félicité la misère et l'ignominie à titre d'héritage, et, en nous privant des avantages de l'immortalité, il nous a assujettis à une double mort. Mais voici une fille d'Adam qui, ayant été de toute éternité choisie, non pour porter l'arche de l'ancienne alliance, mais pour faire de son sein une arche vivante où un Dieu incarné se reposât, a été par une grâce singulière exempte de cette malédiction universelle. Elle est fille de mort, si nous la considérons dans sa nature; mais elle est fille et mère de la vie même, si nous la regardons par rapport à son ministère: *Primum felicitatem Adam commulavit in miseriam, preparatæ vice gloriæ ignominiam hereditatis titulo accepimus, et ubi nos immortalitatis dote privavit, et geminæ corporis et animæ morti subdidit* (*D. Prosper, lib. II, de Vita contemplat.*). Ne la voyez-vous pas déjà, dès le moment de sa conception, dans l'état où la vit depuis saint Jean, tout environnée du soleil: *Amicta sole*, c'est-à-dire, ne faisant aucune ombre de quelque côté qu'on la regarde? Ne la voyez-vous pas déjà jouir elle seule de la lumière au milieu des plus épaisses ténèbres des Egyptiens; remplie de l'esprit de Dieu, qui ne laisse en elle aucun vide, ni au démon, ni au péché; attachée par avance au Seigneur comme son ancienne et inaliénable possession: *Dominus possedit me*.

En effet, que voudrait dire l'ange qui la salue pleine de grâce avant la conception de son fils, si elle n'avait joui de ce privilège dans la sienne, si elle n'avait pas été aussi heureusement préservée que cet ange même qui la salue, s'il s'était trouvé non seule-

ment quelque partie dans sa vie, mais quel-que moment dans son être où elle n'eût pas été à Dieu? On ne peut pas dire qu'un vase soit plein, dont toutes les parties ne sont pas remplies, et, par cette raison, on n'aurait pu avancer que Marie fût pleine de grâce, s'il s'était trouvé quelque vide dans ce précieux vase qui a renfermé le Verbe, et si l'on avait pu compter quelque instant dans l'être de cette pure créature où Dieu ne l'ait pas entièrement possédée.

S'il ne tenait qu'à un enfant de donner à son père ou à sa mère toute la noblesse, toute l'abondance, toute la vertu qu'il voudrait, en trouverait-on quelqu'un assez ennemi de soi-même pour leur refuser ces avantages? Or, nous n'aimons pas mieux nos mères que Jésus-Christ a aimé la sienne. Il préside comme Dieu à la production de sa mère; ce fils forme celle de laquelle il doit naître, il se prépare et se bâtit à lui-même son temple; et comme il a toutes les beautés et les richesses entre les mains, est-il croyable qu'il n'en ait pas orné sa propre maison et sanctifié sa demeure? *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.*

Loin donc d'ici cette fausse et indiscreète piété par laquelle, pour sauver au fils la gloire de rédempteur universel, on veut dire que la mère, assujettie au même esclavage que les autres femmes, a été rachetée comme elles. L'honneur de Jésus-Christ n'était pas moins intéressé que celui de Marie à ne pas souffrir qu'elle tombât dans cette servitude: *Ego matrem de qua nascere feci, lui fait dire saint Augustin: Ego viam meo itineri præparavi.* C'est moi-même qui me suis fait la mère dont je dois naître, c'est moi-même qui me suis préparé cette voie et cette demeure, et qui par conséquent avais un particulier intérêt de rendre aussi pur que je le pouvais ce chemin par où je devais passer.

Quelle humiliation en effet serait-ce à Jésus-Christ d'habiter dans un lieu qui aurait été profané, d'entrer dans une maison où il serait vrai de dire que le démon serait venu avant lui et dont il aurait eu comme les prémices? Malheureux serpent, c'est donc en vain que tu as assisté à la production de cet enfant pour y continuer la possession: tu n'y trouveras pas une Eve pareille à celle que tu trompas et que tu corrompis autrefois. Le seigneur a dit que *tu ne mangerais que la terre.* Ici tout est céleste, tout est divin, il n'y a rien en cette créature qui ne soit exempt de corruption, et elle peut déjà, par une grâce singulière, dire de toi ce que son fils même dira un jour par sa propre vertu, que le tyran du monde est venu et qu'il n'a rien trouvé en lui qui lui appartienne: *Veni princeps mundi hujus, et in me non invenit quidquam.*

De là ces premiers actes de reconnaissance qu'elle rendit à son Dieu, qui lui avait avancé l'usage de la raison. De là ces sacrifices du matin qu'elle lui offrit sur l'autel d'un cœur où le démon n'avait jamais reçu de victimes. Car si le peuple juif ne voulait jamais présenter de sacrifices au Seigneur

sur l'autel des holocaustes, qui avait été souillé par les oblations sacrilèges de Gorgias et de Lisias, de peur que sa majesté et sa sainteté n'en fussent déshonorées: *Incidit illis consilium bonum ut destruerent altare, ne forte illis esset in opprobrium quia contaminaverunt illud gentes (1 Mach. IV)*, y a-t-il apparence, disent les Pères, que Marie ait offert à Dieu des victimes sur l'autel d'un cœur que le démon aurait sali?

C'est une belle remarque de Tertullien (*Tertull., lib. de Anima*) que, Dieu donnant son cœur à l'homme, s'est en quelque façon démis du droit qu'il y avait, et l'a comme émaculé de son domaine en le faisant libre, afin que cette créature ne demeurant pas ingrate de tant de bienfaits, eût du moins quelque chose à lui rendre. Et c'est pour être d'abord capable de cette juste reconnaissance que Marie, dès le premier instant de son être, jouit de sa raison et de sa liberté, afin qu'en sortant de Dieu par sa création elle s'y unisse par son amour et qu'elle puisse se donner à lui dès le moment qu'il l'abandonne à elle-même.

Qui pourrait connaître avec quelle perfection Marie aima dès lors son Dieu! que de beautés cachées! que de lumières éclipsées! que de transports et de mouvements secrets! que d'offrandes et de sacrifices inconnus! Que la plus longue vie serait enrichie et ornée des seuls mérites de Marie dès ces premiers instants! Les plus grands saints ont la douleur de n'avoir pas toujours été à Dieu, d'avoir été du moins pendant quelques mois ses ennemis et les objets de son aversion. Triste sort, mes frères, qui nous regarde tous en général et auquel nous avons également part. Eh! en quel temps de notre vie devons-nous suppléer à ce malheur! l'Eglise, comme une bonne mère, anticipe sur l'usage de notre raison, elle nous arrache avec autorité de la possession du démon dès notre enfance, par les exorcismes dont elle se sert au jour de notre baptême; elle nous prête sa voix pour renoncer aux pompes de Satan, elle est notre caution et répond pour nous que dans tout le reste de notre vie nous serons uniquement à Dieu. Mais tout cela n'est, à proprement parler, qu'une avance charitable de sa part que nous devons ratifier de la nôtre. En quel temps donc sommes-nous obligés de nous acquitter de ce devoir?

Les théologiens croient que le premier usage de notre raison doit y être employé, parce que Dieu donne dès lors des lumières à nos esprits pour le connaître et des mouvements à nos cœurs pour l'aimer. Car, traiterait-il l'homme avec moins d'inclination pour le souverain bien, qu'il ne fait tant de faibles plantes, qui, d'abord qu'elles croissent, cherchent à se lier à des sujets qui puissent les soutenir? et sa raison lui serait-elle moins heureuse que l'instinct l'est à tous les enfants, qui à peine étant sortis du sein de leurs mères s'attachent à leurs mamelles pour en recevoir leur nourriture?

N'en doutons pas, chrétiens, rien ne nous dispense de nous tourner vers Dieu et de

nous donner à lui dès que nous le connaissons ; mais y avons-nous satisfait, et pouvons-nous dire que Dieu nous a possédés depuis l'usage de notre raison ? Hélas ! les désordres de la jeunesse, succédant aux ténèbres de l'enfance, vous ont dérobé la moitié de votre vie ; les plaisirs, les passions vous ont ôté le moyen de vous donner à Dieu ; et encore serait-ce beaucoup, si vous songiez à vous mieux ménager à l'avenir. Mais qui de vous forme une vraie résolution de donner à Dieu ce qui lui reste de vie ? Dans la difficulté que vous avez de quitter vos habitudes et de rompre vos chaînes, ne ressemblez-vous pas, dit saint Augustin (1), à ces gens endormis qui veulent bien s'éveiller, mais qui, sur le point de se lever, retombent accablés de leur sommeil ? Que de bons désirs, que de saints mouvements, que de projets de conversion qui s'évanouissent et se dissipent par une maligne répugnance qu'on a à se faire la violence qu'il faudrait se faire ? Un remords de conscience vous trouble quelquefois au milieu de vos plaisirs, et vous voudriez bien ne plus mener cette vie déréglée que vous menez ; et cependant vous la menez toujours. Vous vous tournez et vous retournez dans vos chaînes, mais ces chaînes vous tiennent toujours attachés. Vous dites : Il faut que je me donne à Dieu ; vous croyez peut-être vous y être déjà donnés, parce que vous prenez l'idée de votre conversion pour votre conversion même ; et néanmoins vous vivez toujours de l'esprit du monde. Peut-être ne retombez-vous pas dans vos premiers désordres, mais vous ne commencez pas une nouvelle vie. Peut-être haïssez-vous le péché, mais vous n'aimez pas encore la vertu ; et parmi ces résolutions flottantes, Dieu n'est encore ni servi ni aimé.

Cependant la vie s'avance, les jours, les mois, les années s'écoulent, et une affaire succède insensiblement à une autre. Ce jeune homme, qui avant que de suivre Jésus-Christ lui demanda la permission d'aller fermer les yeux de son père, ne manqua pas de trouver un testament à exécuter, dit saint Chrysostome, et de passer d'un jour à un autre d'affaires en affaires. C'est ce qui vous arrivera, et peut-être vous trouverez-vous à la fin de votre vie sans avoir travaillé à votre salut, comme ces voyageurs qui, trompés dans le chemin par une lecture ou par une conversation, arrivent à la fin de leur voyage quand ils s'en croient encore fort éloignés. Est-ce là ce que vous attendez ? est-ce que vous ne voulez être à Dieu que quand vous ne serez plus propres au monde, que quand ce monde vous rejettera de ses divertissements et de

ses compagnies ? Si cela est, quelle injustice de donner aux créatures sa jeunesse et ses forces, et de ne garder à Dieu que sa caducité et ses faiblesses ? Quelle injustice de ne lui réserver que le reste de ses débauches, que le rebut des démons, que la fin d'une vie dont tu ne sauras plus que faire, misérable chrétien, et qui sera peut-être insupportable à tes domestiques et à toi-même.

D'ailleurs, qui vous a dit que Dieu vous attendrait jusque-là ? quelle imprudence de remettre la plus importante affaire de sa vie, ou, pour mieux dire, l'unique nécessaire à un âge où si peu de gens arrivent ? et si vous êtes surpris en chemin, comme vous en voyez tant d'exemples tous les jours, où en êtes-vous ?

Mes chères sœurs, que vous avez eu raison de ne vous point exposer à de si grands périls, de vous être consacrées à Dieu dès votre jeunesse, pendant que tant d'autres se dérobent à lui tout leur vie ; de lui avoir sacrifié la victime tout entière, sans avoir rien voulu dérober de l'holocauste ! Ça donc, chrétiens qui m'écoutez, dites dès aujourd'hui à Dieu : *Domine, posside me* : Seigneur, possédez-nous, et quand nous serons une fois à vous, ne permettez pas que nous vous abandonnions. Ce fut en particulier l'avantage de la sainte Vierge, qui, ayant été à Dieu dès le premier moment de sa conception, ne cessa jamais d'être à lui. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Si la diversité des choses du monde fait sa beauté, saint Augustin (*D. Aug., lib. de Ordine, et de libero Arbitrio*) nous apprend que leur inégalité fait aussi sa perfection ; que par cette raison l'être naturel n'a point de degrés différents de bonté qui ne soient remplis ; que parmi les créatures qui composent cet univers il y en a qui, comme les corps sublunaires, ne subsistent que par la continuelle altération de leurs formes ; mais qu'il y en a aussi qui, comme les astres et les cieux, ayant été d'abord perfectionnées dans leur création par une seule forme, sont incapables d'en recevoir de nouvelles.

Ce qui se passe dans l'ordre de la nature se rencontre aussi dans celui de la grâce. Il y en a à qui Dieu se communique par une grâce qu'ils peuvent perdre, et tels sont tous les hommes en général. Mais il y en a à qui Dieu se communique d'une manière qu'ils ne peuvent le perdre : *Ut sit bonum quod nunquam deficere possit* ; et, hélas ! qu'il y en a peu et qu'il est rare d'en trouver quelque exemple !

Les anges, me dites-vous, n'ont-ils pas cet avantage ? Oui sans doute, puisqu'ils appartiennent immuablement à Dieu. Mais ne se trouve-t-il pas en eux quelque circonstance qui diminue un si rare privilège ? Ils ne sauraient perdre Dieu, il est vrai, mais pendant l'instant qu'ils ont été dans la voie, n'en ont-ils pas eu le malheureux pouvoir ? Ne cherchons pas davantage d'exemple si parfait. La sainte Vierge est la seule personne entre les pures créatures qui remplisse cet ordre de la grâce, qui soit tellement à Dieu

(1) *Sarcina seculi, velut somno assolet, dulciter premebat, et cogitationes quibus meditabar in te similes erant conatibus expurgisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.... Exeruiabar accusans memetipsum solito acerbius, ac volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum, sed tenebar ; tamen dicebam apud me intus : Ecce modo fiat, modo fiat, et cum verbo jam ibam in placitum, jam pene faciebam et non faciebam ; non relabebar tamen in pristina, sed de proximo stabam et respirabam, etc. (August., lib. VIII et XI Confess.).*

par la spéciale protection qu'il en prend, qu'elle ne puisse en quelque manière cesser d'être à lui : *Dominus possedit me*.

Je viens de vous dire qu'elle est dès sa conception environnée du soleil : *Mulier amicta sole*, parce que ne faisant aucune ombre, sa vie est éclairée de la grâce dans tous ses moments ; mais elle a en même temps la lune sous ses pieds : *Et luna sub pedibus ejus*, parce que toute libre qu'elle est, elle ne peut sortir de cet heureux état, élevée au-dessus de la fragilité et de l'inconstance, dont la lune est le symbole.

Oui, chrétiens, sa bienheureuse âme ne trouve point dans son corps de concupiscence qui ne soit liée, point de loi dans ses membres qui répugne à son esprit, point de mouvements dans ses passions qui surprennent sa raison, point d'inclination en toute sa personne, qui, la faisant pencher vers la créature, l'empêche d'être tout entière au Créateur.

Voilà en un mot le privilège de la Mère de Jésus-Christ ; et si son Fils est impeccable par essence et par nature, elle l'est par une singulière protection de ce même Fils. Quand les Pères nous ont parlé de la sainteté que Marie devait avoir pour être élevée à la gloire de concevoir le Verbe, ils ont cru qu'il était de l'honneur du Verbe même qu'elle passât au-dessus de tous les chœurs des anges, pour s'élever jusqu'au trône de la divinité : *Ut conceptionem Verbi pertingeret, super angelorum choros se usque ad solium Deitatis erexit*, disent les Pères du concile d'Ephèse. Or, par quel moyen aurait-elle pu être portée jusque-là, si sa sainteté, plus constante d'abord que celle des anges, qui a pu se perdre, n'avait participé en sa manière à l'immutabilité de celle de Dieu même : *Apud quem non est transmutatio, neque vicissitudinis obumbratio* ?

Il ne fallait pas sans doute que cette gloire manquât à l'admirable économie de l'Incarnation ; il ne fallait pas que le Verbe, qui naît d'un père immuablement saint, naquit d'une mère qui pût être coupable ; et sur cette pieuse réflexion, ne doutez pas que ce Verbe sollicité même par son propre intérêt, ne s'applique aujourd'hui à désarmer les passions de Marie, à lier sa concupiscence, à fixer sa volonté et à s'établir dans ce temple d'une manière à n'en pouvoir jamais être chassé. Ecoutez si les paroles du prophète, que toute l'Eglise applique en ce jour à la sainte Vierge, n'y sont pas formelles : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* : Dieu a sanctifié son tabernacle ; eh ! qu'arrivera-il ? *Deus in medio ejus non commovebitur*, c'est que Dieu ne sera jamais ébranlé du milieu de ce tabernacle, c'est que Dieu sera toujours à Marie, et que Marie réciproquement sera toujours à Dieu. Je vous ai promis de la morale, messieurs, et puisque nous ne pouvons arriver jusqu'à cette sainte immutabilité dans le bien, il est inutile de vous expliquer davantage d'où vient celle de la sainte Vierge dès le premier moment de sa conception.

Consolons-nous cependant, chrétiens, et

ORATEURS SACRÉS. VIII,

instruisons-nous en même temps de nos devoirs. Nous ne perdons pas, à la vérité, comme la sainte Vierge, le malheureux pouvoir de nous dérober à Dieu ; voilà notre disgrâce ; mais il ne tient qu'à nous d'en perdre, avec son secours, la volonté ; voilà notre consolation. Après avoir une fois retrouvé notre Dieu, après avoir confirmé par un consentement exprès la consécration que l'Eglise lui a faite de nos personnes dans le sacrement de baptême, que pouvons-nous faire davantage que de demeurer fermes dans un si bienheureux état ?

Saint Augustin cherchant dans le fond de notre nature ce qui pouvait produire l'inconstance qui nous est si ordinaire pour toutes choses, semble en avoir trouvé le secret, quand il dit que l'homme n'a pas tellement perdu le souverain bien par le péché, qu'il ne lui en soit resté une certaine idée confuse, qui, le charmant encore, l'oblige de chercher par de continuels efforts dans la diversité des créatures ce qu'il a perdu dans l'unité du Créateur. Mais comme cet homme ne rencontre que de légers vestiges du souverain bien, semés et répandus dans toutes les créatures, il arrive qu'il n'en a pas plus tôt goûté une qu'il la quitte pour s'attacher à une autre, s'imaginant toujours que la dernière qu'il poursuit satisfera le désir que les précédentes n'ont fait qu'irriter : *A te, dit-il à Dieu, in plurima defluximus*.

Voilà, messieurs, dans la pensée de ce Père, le principe de nos inconstances. Voilà ce qui produit tant de différentes et bizarres agitations qui nous partagent. Voilà, pour me servir de la comparaison expliquée par Tertullien, ce qui fait que notre volonté n'est pas moins changeante dans ses desirs, que le paon l'est dans son plumage : *Avis discolor hereditas mea* (Jerem., 12.), cette volonté, non plus que cet oiseau, n'étant presque jamais la même, se trouvant tout autre à chaque moment, et ne pouvant se mouvoir qu'elle ne change : *Nunquam ipsa, semper alia, toties mutanda, quoties movenda*.

Que nous serions heureux si nous changions ainsi pour tout ce qui n'est pas Dieu, puisque cette peine même que nous souffririons dans notre égarement serait capable de nous faire revenir à lui ! Mais quitter aussi aisément le souverain bien que nous ferions un ami infidèle, après l'avoir retrouvé et nous être redonnés à lui par une véritable conversion, c'est ce qu'on ne peut souffrir et ce que saint Paul n'a jamais pu s'imaginer. Ayant une fois connu ce que c'est que Dieu, ayant une fois goûté le don céleste, comment pouvez-vous vous tourner derechef vers de faibles éléments et vous assujettir à de misérables créatures ? *Cum cognoveritis Deum, quomodo convertimini iterum ad infirma et egena elementa quibus denuo servire vultis* (Tert., lib. de Panit.) ? Il vaudrait sans doute mieux ne vous être jamais donnés à Dieu, que de le quitter de la sorte ; car n'est-ce pas là le préférer au démon par une injurieuse comparaison, n'est-ce pas lui substituer avec honte son ennemi, n'est-ce pas,

(Trente-neuf.)

selon Tertullien, après avoir essayé la domination de l'un et de l'autre, prononcer par un jugement sacrilège en faveur de celle de Satan ?

Cependant où est aujourd'hui le chrétien qui ne soit pas coupable de cette perfidie ? Où est le chrétien qui soit assez fidèle pour demeurer constamment attaché à son service, sans que les respects humains et des intérêts temporels, les fausses délices d'une paix sensuelle, les charmes trompeurs d'une fragile beauté, l'éclat d'une haute et puissante fortune, la prospérité ou l'adversité, le crédit ou la persécution le séparent, comme dit saint Paul, de la charité de Jésus-Christ ? Encore un coup, où est ce chrétien fidèle, et où le trouverons-nous ? Sera-ce dans le grand monde, sera-ce dans les conditions particulières ? Sera-ce dans le train d'une vie commune, sera-ce dans les embarras et dans les engagements de la cour ?

Je ne prétends pas entrer dans ce détail, mais jugez si ce n'est pas de vous que parle saint Hilaire, lorsque, expliquant quelle était de son temps l'infidélité des chrétiens pour Dieu, il dit que, selon les différentes occasions où ils se rencontraient, ils étaient toujours prêts à suivre indifféremment ou le vice ou la vertu, réglant leur conduite, non par les sûrs et infaillibles principes de l'Evangile, mais par des bienséances humaines, par des raisons de plaisir ou de fortune, par des rencontres de temps ou de saison, par des pernicieuses règles de la politique humaine : *In utramque partem parati, colentes temporum, non Dei leges*. Un fragile intérêt, un point d'honneur, une vaine prétention, une amitié bizarre, un engagement de jeu ou de débauche, une raillerie, une mauvaise société sont capables de vous faire quitter toutes vos bonnes résolutions, et abandonner le parti de Dieu.

Le Saint-Esprit l'a dit, et il n'est que trop vrai que l'homme insensé change à tout moment comme la lune : *Stultus ut luna mutatur* (*Eccles.* XXVII). Il embrasse aujourd'hui la vertu par réflexion, demain il l'abandonnera par caprice ; tantôt la crainte des jugements de Dieu l'attachera à son service, tantôt celle des hommes l'en détournera. Il y aura des occasions où il concevra de vives douleurs de son péché, et il en viendra d'autres où il retournera comme un chien à son vomissement ; et souvent, comme remarque saint Ambroise, après avoir fait quelque progrès dans la vertu, il changera de sentiment et de conduite, par sa tiédeur et son inconstance : *Anima profectu virtutis impleta cum fuerit, postea per inconstantiam mentis atque injuriam à suo deflexa proposito studia sua sepe commutat* (*Amb., l. IV Hexamer., c. 8*).

Quel aveuglement est-ce là, chrétiens, mais en même temps quelle injustice ! Est-ce que vous n'appartenez pas à Dieu par une infinité de titres ? Il vous a créés, il vous a rachetés, il ne coule aucune goutte de sang dans vos veines, qui ne lui ait coûté le sien, et vous portez dans toutes les parties qui vous composent d'ineffaçables caractères de

vosre dépendance. Tes yeux, malheureuse femme, sont à moi, dit Dieu ; ton cœur, homme du monde, m'appartient ; comment pouvez-vous donc les uns et les autres en disposer contre ma volonté ? Pourquoi me dérober mon bien, et m'enlever une possession qui m'a coûté si cher ?

Quoi ! il ne sera pas permis d'ôter à un homme un champ et un héritage qu'il a acquis avec un peu d'argent ; les juges monteront sur leurs tribunaux pour punir cette violence, et Jésus-Christ, dit saint Augustin, qui nous a rachetés de son sang, nous perdra ! *Non perdet homo quod emit auro, perdet Deus quod emit sanguine* ? Gardez-vous bien, mes frères, de commettre une si effroyable injustice. Vous ne pouvez pas, comme Marie, ne ressentir aucune atteinte du péché, ni être toujours inviolablement attachés à Dieu ; mais vous pouvez suppléer à l'une et à l'autre impuissance par une volonté ferme et constante, en mourant, comme dit saint Paul, au péché et vivant à Dieu. Admirable moyen pour imiter en quelque chose les avantages de la conception de la sainte Vierge. Quoi que vous fassiez, cependant il faut avouer que vous serez inutiles à Dieu, à la différence de Marie, qui lui appartient dès sa conception pour devenir un jour sa Mère, comme vous l'allez voir dans la dernière partie de ce discours.

III. — Pour vous prouver en peu de mots que Marie dès sa conception est à Dieu pour devenir sa Mère, il suffit de vous faire remarquer que tous les privilèges et la vie même qu'elle y reçoit ne lui sont donnés qu'en vue de ce grand et important dessein de Dieu sur elle.

C'est pourquoi la plupart des théologiens ne font pas difficulté de dire que non-seulement elle ne serait pas aujourd'hui préservée du péché ou confirmée dans la grâce, mais que même elle ne serait ni conçue ni formée, si elle ne devait être mère de Dieu ; jusque-là que saint Jean Damascène et plusieurs autres Pères croient qu'elle est en quelque façon aujourd'hui plutôt mère de Dieu que fille d'Anne ; et voici la raison sur laquelle ils se fondent.

Quand Dieu voulut créer les anges, il est certain, selon notre manière de concevoir, qu'il arrêta premièrement ses yeux sur diverses sortes de grâces par le moyen desquelles il voulait se faire adorer. Il en destina, par exemple, une pour adorer son amour infini, une autre pour adorer sa sagesse incréée, celle-ci sa toute-puissance, celle-là son repos éternel ; en suite de quoi il créa des natures différentes proportionnées à toutes ces grâces, pour les recevoir et faire des hiérarchies différentes.

Or, si cela est, pourquoi ne croirons-nous pas que Dieu, destinant Marie à un emploi incomparablement plus élevé que celui des anges, n'en ait pas usé avec cette circonspection en la produisant ? Oui, chrétiens, le Père éternel considéra d'abord dans la production de Marie la plus éminente de toutes les grâces qu'une pure créature puisse rece-

voir, qui est celle de Mère de Dieu ; ou, pour mieux dire, il forma premièrement cette grâce sur le modèle de sa fécondité, et dans le moment que Marie fut conçue, il établit cette grâce en sa personne.

Où, chrétiens, ce serait se tromper de regarder la grâce de Dieu comme une forme qui arrivera un jour à Marie ; cette dignité est dès sa conception attachée à sa substance, sa nature n'en est que le sujet, et l'on peut dire que si elle vient au monde, ce n'est qu'en conséquence du dessein que Dieu a d'en faire sa Mère. Chose si vraie, que l'Eglise dit dès aujourd'hui que c'est d'elle que Jésus est né : *De qua natus est Jesus*. Car, quoiqu'il n'y ait, ce semble, aucun rapport entre la conception de Marie et celle de Jésus-Christ, cependant l'Eglise, prévenant déjà l'avenir, la considère comme la Mère de son Dieu, avant même qu'elle soit fille d'Anne, qui ne lui donne la vie que parce qu'elle doit la donner un jour à l'auteur même de cette vie.

Comme cet avantage lui est singulier, quelle part pouvez-vous y avoir, chrétiens qui m'écoutez ? Si Marie a été conçue pour être la Mère d'un Dieu, vous n'êtes venus au monde qu'affin d'en être les sujets, et autant qu'elle a été heureuse de l'avoir conçu, autant devez-vous être satisfaits de lui obéir.

Mais que dis-je ? c'est par là même que vous pouvez participer à cette grâce de la maternité, puisque Jésus-Christ vous assure que c'est en obéissant à son Père et en *faisant sa volonté, que vous devenez ses frères, ses sœurs, son père et sa mère même*. Etranges paroles, mes frères, qui vous apprennent que si vous lui êtes inutiles pour une génération corporelle, vous pouvez lui être agréables par une fécondité spirituelle : car c'est là l'avantage de votre grâce, et en vue de laquelle saint Paul vous exhorte à ne la recevoir jamais en vain. Grâce si admirable, qu'elle conçoit par notre coopération, et qu'elle produit Jésus-Christ au dedans de nous ; non pas à la vérité comme Marie, qui le conçut corporellement dans son sein, mais par un principe de charité, de soumission et de dépendance, dit excellemment saint Augustin. Aimons-nous Dieu ? nous l'avons au dedans de nous, puisque celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu réciproquement en lui. Obéissons-nous à Dieu et nous résignons-nous à ses volontés ? nous lui donnons une naissance et un accroissement spirituel au dedans de nous ; comment cela ? il faut que ce grand docteur vous l'explique.

Il compare pour cet effet Jésus-Christ à un enfant, et comme nous pouvons distinguer dans un enfant sa conception, sa naissance et son accroissement, auxquels sa mère contribue, nous pouvons dire aussi que la charité et l'obéissance produisent à peu près les mêmes effets. Cette charité forme-t-elle de saints desirs et d'innocentes affections ? c'est Jésus-Christ qu'elle conçoit : *Concipitur per affectum*. Produit-elle de bonnes actions ? c'est Jésus-Christ qu'elle fait naître : *Nascitur per effectum*. Enfin croît-elle par une augmenta-

tion de bonnes œuvres et un nouvel amas de mérites ? c'est Jésus-Christ qu'elle élève et qu'elle nourrit : *Nutritur per profectum* : c'est par là qu'elle devient sa mère, c'est par là qu'elle s'acquiert cette admirable fécondité dont je parle, et que nous concourons à sa formation, quelque inutiles que nous lui soyons d'ailleurs.

Faisons, chrétiens, faisons de sérieuses réflexions sur cette importante vérité, et n'étouffons jamais au dedans de nous une grâce qui peut nous être si avantageuse. Servons-nous-en, et pour la gloire de Jésus-Christ, et pour notre propre intérêt, jusqu'à ce que nous arrivions à la plénitude de cet âge parfait que nous attendons dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOËL.

In similitudinem hominum factus.

Il est fait à la ressemblance des hommes (Philipp., c. II).

Madame, comme la ressemblance est une cause presque infaillible de l'amour, ce fut aussi le premier artifice dont Dieu se servit pour se faire aimer de l'homme. Il lui imprima d'abord son image dans sa création, et gravant pour lors dans toutes les puissances de son âme les adorables traits de sa divinité, il voulut par là l'engager à lui rendre non-seulement le respect, mais l'amour qu'il lui devait.

Que l'homme eût été sage et heureux, s'il s'était assujéti à une si douce loi ! Mais comme par son péché il avait effacé ces augustes et précieux linéaments, le même Dieu qui voulait qu'il l'aimât, et qui n'avait pu cependant le gagner par ce premier artifice, a bien voulu lui en substituer un second, qui est le plus puissant moyen que sa sagesse et sa miséricorde aient jamais inventé. Ce moyen, messieurs, a été d'achever en sa propre personne la ressemblance qu'il avait commencée en celle d'Adam, ou plutôt de réparer par de surprenants et de nouveaux traits l'image que ce premier pécheur avait malheureusement défigurée. Tu avais paru, ô homme, l'image de Dieu dans ta création, et Dieu paraîtra ton image dans ta réparation ; tu avais été fait à sa ressemblance, et il deviendra lui-même à son tour ton semblable : *In similitudinem hominum factus*.

Voilà, chrétiens, l'étrange humiliation où un Dieu s'est réduit pour se faire aimer des hommes et pour leur témoigner qu'il les aimait : *Se pro homine suo deposuit, pro imagine et similitudine sua* (Tertullian., l. IV *contra Marcionem*). Le Verbe s'est abaissé, humilié, anéanti pour réparer son image ; le Père de tous les hommes est devenu enfant, le souverain de tous les hommes est devenu esclave ; en un mot, le modèle de tous les hommes est devenu lui-même leur expression et leur image : *In similitudinem hominum factus*. Comme c'est le grand mystère que vous célébrez aujourd'hui, il est de mon devoir de vous en expliquer les principales circonstances, et de demander d'abord pour

vous et pour moi le secours du divin Esprit qui l'a opéré, en empruntant les paroles d'un ange, pour dire : *Ave, Maria*.

Le Fils de Dieu ne porte guère dans l'Écriture de qualité qui soit plus connue que celle d'image de son Père. Saint Paul nous apprend en plusieurs endroits de ses Épîtres qu'il est le caractère de sa substance et l'expression de sa gloire ; et quoiqu'il nous parle souvent de la parfaite égalité qu'il a avec son Père, il ne croit pas lui faire tort de l'appeler son image.

Les Pères et les docteurs se sont mis fort en peine de prouver que cette qualité ne lui était nullement désavantageuse. Le Fils de Dieu, ont-ils dit, ayant une même nature avec son Père, est une image qui représente parfaitement son modèle ; et si la naissance éternelle qu'il en reçoit le distingue réellement de lui, comme une image le doit être de ce qu'elle représente, l'entière participation de son essence et de ses attributs le rendent une image aussi accomplie que son original même : *Filius totum in se monstrans genitorem*.

Mais de tous ceux qui ont voulu conserver avec éclat cette qualité au Fils de Dieu, je n'en vois point qui y aient mieux réussi que le grand saint Athanase, qui en trois paroles fort éloquentes et fort solides nous fait comprendre la différence et l'avantage de cette divine image sur toutes celles qui ne sont que de faibles ouvrages des hommes. Toutes ces images, dit-il, sont muettes, sont fausses, sont mortes. Elles sont muettes, et la plus grande louange qu'on puisse leur donner, c'est de dire qu'il ne leur manque que la parole ; elles sont fausses, puisqu'elles ne sont jamais ce qu'elles représentent ; et enfin elles sont mortes, puisqu'on ne saurait les animer.

Il n'en est pas ainsi du Fils de Dieu. C'est une image, mais qui n'est ni muette, puisqu'elle est la parole éternelle, ni fausse, puisqu'elle est la première vérité, ni morte, puisqu'elle est la vie même : *Imago ista non muta est, quia verbum ; non falsa, quia veritas ; non mortua, quia vita*.

Mais, hélas ! quel étrange changement voyons-nous aujourd'hui dans la crèche de Bethléem ! où cette image de Dieu, devenue l'image de l'homme, paraît comme dépouillée de ces trois avantages. Oui, cette image qui était si éloquente est muette ; cette image qui était si véritable paraît fausse ; cette image qui était si vivante y est comme morte. Mais ne vous en étonnez pas, c'est que Dieu, qui y vient de naître, a voulu se faire à la ressemblance des hommes : *In similitudinem hominum factus*. Trois changements surprenants que je découvre dans la naissance de Jésus-Christ. La parole éternelle est dans la honte du silence ; la sainteté même se couvre des apparences du péché ; et la vie par essence s'impose la nécessité de mourir. Attention, je vous prie, pour ces trois vérités, qui vont faire tout le sujet de ce discours.

I. — Il est admirable que le Fils de Dieu,

étant engendré dans le ciel par une parole, soit une parole lui-même, comme saint Jean nous l'apprend dans l'évangile que nous avons ouï ce matin, et qu'il tienne tellement de son principe, qu'il n'ait point d'autre nature que lui. Il n'en est pas ainsi de la parole des hommes, parole qui n'est qu'un son articulé, qui s'évanouit un moment après qu'il est formé ; parole qui n'est qu'un peu d'air agité, qui se dissipe aussitôt qu'il s'excite ; parole qui, se ressentant de la faiblesse de son principe, est toujours passagère et périssable comme lui. Il n'y a que la parole de Dieu qui soit subsistante d'elle-même, et qui, étant éternellement prononcée par le Père éternel, en soit incessamment produite. Non, non, ce n'est pas un simple son, c'est Dieu même, dit saint Augustin, elle ne se perd pas dans les airs, elle est toujours en Dieu, et sans demeurer ou inutile ou impuissante, c'est par elle que toutes choses ont été faites, et qu'elles se font encore tous les jours : *Verbum non qualecumque, quia Deus ; non ubicumque, quia apud Deum ; non vacans et otiosum, quia per illud facta sunt omnia*.

Si la foi ne nous apprenait ces grandes vérités, qui de nous ne croirait que le Fils de Dieu a absolument perdu, en se faisant homme, tous ces avantages ? Cette parole, si éloquente et si puissante dans le sein de Dieu, ne devient-elle pas muette et impuissante dans celui de Marie ? et si c'est un privilège réservé pour le Verbe dans le ciel, de se faire entendre en naissant, l'amour ne lui interdit-il pas cet usage en le faisant naître sur la terre ? Si l'on entend quelque chose de lui dans sa crèche, ce ne sont que des soupirs et des gémissements ; ce Dieu enfant ne s'explique aujourd'hui que par ses larmes ; et enfin cette parole éternelle renonce en quelque manière à la plus naturelle de ses perfections, pour se condamner à un humiliant silence.

Dans le ciel, encore une fois, le Verbe est le panégyriste éternel de son Père, dont il publie incessamment la gloire ; et nous savons même que par un secret inconnu aux anges et aux hommes il achève toutes ses louanges en une seule parole : *Omnia dicit in Verbo*. Mais ne dirait-on pas que son incarnation le met comme dans l'impuissance de publier cette gloire de son Père ; que cette image si éloquente dans l'éternité prend aujourd'hui le défaut de nos nôtres, en devenant muette dans le temps, ou plutôt que le Fils de Dieu se trouve réduit en un état à ne pas plus louer son Père, quand le reste des créatures le louent ?

L'Écriture sainte m'apprend qu'il n'y en a pas une qui n'avoue la gloire de son auteur : *Cœli enarrant gloriam Dei*, etc., et que chaque différence qui les distingue est un panégyrique perpétuel de sa puissance. Mais cet éloge que les créatures font de leur créateur est muet, et comme l'éloquence qu'elles emploient à lui rendre ce devoir n'est point animée, un Père nous assure que c'est à l'homme à réparer ce défaut, et que, renfermant en soi

toutes les perfections des créatures, il doit leur prêter sa voix pour bénir celui qui les a faites.

Cependant, quoique l'homme puisse comme image de Dieu le représenter et le louer plus dignement que les autres créatures qui n'en sont que les vestiges, il est certain qu'il n'y a proprement que le Fils de Dieu qui puisse faire un éloge digne de la grandeur de son Père. Comme il est seul l'image de ses perfections, il n'y a que lui qui en puisse donner une parfaite connaissance; et, représentant toutes les créatures dans sa personne, comme dans l'idée sur laquelle elles sont formées, il n'y a que lui qui puisse publier dignement les adorables attributs de leur auteur.

Mais, ô étrange prodige! le Verbe même paraît incapable de s'acquitter de ce devoir éternel dans la crèche de Bethléem; cette parfaite image n'est plus, pour ainsi dire, qu'un signe léger : *Erit vobis signum*. Ce signe est un enfant : *Videbitis Infantem*. Et cette image muette est presque dans le rang des autres créatures inanimées.

Je sais bien que tous les autres enfants sont, aussi bien que Jésus-Christ, dans la même impuissance; qu'il faut qu'ils attendent comme lui que l'âge et le temps leur dénouent la langue et leur donnent l'usage de la parole, mais je sais bien aussi qu'il y a une différence infinie à faire entre lui et eux. La nature ne donne point de parole aux enfants, parce qu'ils n'ont point de pensée; et comme la parole ne sert qu'à exprimer ce que l'on pense, ces enfants n'ayant pas dans leur naissance un libre usage de leur raison, ils n'ont point aussi celui de leur langue. Or, il en faut juger tout autrement de Jésus-Christ dans sa crèche. Il y a des sentiments et des pensées, et cependant il n'y a point de parole; il s'y est réservé l'usage de sa raison, et cependant il s'est privé de celui de sa langue; et son amour, déjà ingénieux à le faire souffrir, semble ne lui accorder aujourd'hui la liberté de son esprit que pour rendre son silence plus fâcheux.

Représentez-vous par là, si vous le pouvez, quel est l'état humiliant de Jésus-Christ dans sa crèche. Il possède toutes les connaissances, et il se réduit dans l'impuissance de les manifester; tous les trésors de la sagesse et de la science sont en lui, et il s'ôte la liberté de les ouvrir. Étrange circonstance, qui me fait dire que sa crèche lui est en quelque façon plus honteuse que la croix même. Il est vrai que dans l'un et dans l'autre de ces états la plupart de ces infinies perfections ne paraissent pas; que sa majesté, sa gloire, sa force y sont éclipsées; mais après tout, sa sagesse ne s'est pas cachée sur la croix avec la même honte que dans la crèche. Ne parlait-il pas à son Père sur la croix, ne fait-il pas grâce à un coupable, ne prie-t-il pas pour ses bourreaux, ne se plaint-il pas même de la soif qui le tourmente? Mais dans la crèche l'usage de la parole lui est interdit. Ce Dieu n'y rend aucun oracle; il ne parle ni à sa mère, qui le tient sur son sein,

ni aux pasteurs qui le visitent, ni aux rois qui l'adorent; jusque-là qu'il faut que le ciel lui prête une langue pour le faire connaître, je veux dire, avec saint Augustin, qu'il fasse luire une étoile au-dessus de l'étable de Bethléem, pour découvrir aux mages la divinité de l'enfant auquel ils viennent rendre leurs respects.

Permettez-moi donc ici, grand apôtre, de vous dire que vous n'aviez pas fait réflexion sur l'enfance de Jésus-Christ, lorsque vous nous avez assuré que la parole de Dieu ne peut jamais être liée : *Verbum Dei non est alligatum*. La voici cependant qui se dépouille volontairement du droit de sa liberté naturelle; la langue du Verbe incarné est liée dans la crèche, sa sagesse est comme retenue captive dans les langes, et souffre toutes les rigueurs d'un silence qui l'humilie.

Savez-vous bien, mes frères, pourquoi Jésus-Christ s'est aujourd'hui soumis à une si dure loi? C'est sans doute parce qu'il n'a pas voulu paraître tel qu'il était, et qu'un des moyens les plus efficaces pour cacher au démon le mystère de l'Incarnation était celui du silence. Il fallait tromper le démon, dit saint Léon pape, comme le démon avait trompé l'homme. Ce malin esprit avait fait croire à l'homme qu'il deviendrait Dieu en mangeant d'un fruit dont il lui avait défendu l'usage, et il fallait qu'on cachât au démon la vérité et la sagesse d'un Dieu, en lui faisant voir un enfant en qui, comme dans les autres, l'usage de la parole était suspendu; ou plutôt il fallait, selon saint Augustin, sauver l'homme et tromper le démon par des voies contraires à celles dont il s'était servi pour le perdre. La parole de ce démon à Eve, et d'Eve à Adam, avait fait notre malheur; et il fallait que le silence d'un Dieu dans la crèche contribuât à notre réparation, surprît et trompât l'ennemi de notre salut.

Allons plus avant, et cherchons des raisons de ce mystérieux silence, qui servent encore davantage à notre instruction. L'un des desseins que le Fils de Dieu s'est proposé dans ce silence a été de nous apprendre qu'il dissimulait nos péchés, et qu'il se taisait afin de nous donner le temps d'en faire pénitence : *Dissimulas peccata hominum propter penitentiam* (Sapient., XI). Vous diriez qu'il n'a dans son berceau ni des yeux pour voir nos mauvaises actions, ni des oreilles pour entendre nos discours criminels, ni des paroles pour les reprendre : *Factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones* (Ps. XXXVII). Il est devenu comme un homme qui n'entend pas et qui s'est ôté la liberté d'invectiver contre le vice : car telle devait être, selon la prédiction d'un autre prophète, l'état du Messie dans sa naissance : *Silebit in dilectione sua* (Sophon., III). Son amour lui fermera la bouche, il se taira et se condamnera au silence, parce qu'il nous aime.

Quoiqu'il vous épargne, mes frères, beaucoup de confusion et de honte par ce silence, j'ai cependant à vous avertir qu'il ne le gardera pas toujours; et quand je vous vois

porter un cœur brûlant de passions jusqu'aux pieds du sanctuaire et dans nos églises, où la naissance de Jésus-Christ se renouvelle, je puis vous dire ce que disait autrefois saint Jérôme à un malheureux diacre qui avait déshonoré dans Bethléem par des commerces impudiques le lieu où ce Dieu était sorti du sein de la sainte Vierge. Malheureux homme, lui disait-il, n'appréhendes-tu pas que l'enfant Jésus, témoin de tes impudicités, ne les voie de sa crèche et ne s'en plaigne par ses cris : *O infelicissime mortalium, non times ne de præsepi vagiat infans* (D. Hieronymus, *epistola ad Sabinianum diaconum*) ! Femme lascive, ne crains-tu point que Jésus-Christ ne te reproche du haut de l'autel cet infâme commerce que tu ne veux pas rompre ? Jeune libertin, qui avec des regards impudiques et une contenance immodeste scandalises ceux qui entrent dans nos églises, n'appréhendes-tu point que ce saint enfant ne se plaigne de ton impiété et de ton immodestie ? Homme emporté et furieux, dont l'âme ne respire que la vengeance, n'appréhendes-tu point que ce Dieu ne rompe son silence et qu'il ne l'accuse de faire rejaillir le sang de ton frère jusque sur ses langes : *Et non times ne de præsepi vagiat infans* ?

Je vois bien, malheureux, que cette considération ne vous touche pas, et que vous vous servez même de cette divine patience pour persévérer dans vos désordres. Mais savez-vous que, si vous abusez de ce silence que son amour lui fait garder dans ce premier avènement, il changera bien de conduite dans le second ? Ce sera pour lors, dit David, que notre Dieu viendra dans toute sa majesté, et qu'il ne se taira pas : *Deus noster tunc manifeste veniet, et non silebit* (Ps., XLIX). Ce ne sera plus sous la forme d'un enfant plein de douceur qu'il paraîtra ; ce sera sous celle d'un sévère et inexorable juge. Ce ne sera plus sur une crèche, véritable symbole de sa patience et de sa miséricorde ; ce sera sur un tribunal, triste et épouvantable image de sa justice. Ce sera pour lors que, vous reprochant l'abus que vous aurez fait de son silence, il vous dira : Je me suis tu, j'ai dissimulé vos péchés, j'en ai différé la punition, afin que vous en fissiez pénitence ; mais comme vous avez tiré de mon amour infini un malheureux prétexte d'une impunité prétendue, je crierai comme une femme qui est en travail, je vous perdrai et vous abîmerai tous : *Tacui, silui, patiens fui, sicut parturiens ; loquar, dissipabo et absorbebo simul* (Isai., XLII).

N'êtes-vous pas surpris, mes frères, que dans un jour de miséricorde et de douceur je vous parle de rigueur et de justice, et que, lorsque vous adorez Jésus-Christ comme enfant, je vous le fasse appréhender comme juge ? Mais je ne fais que suivre en cette occasion la conduite de l'Eglise, dont la prudence corrige dans ce saint temps la douceur du premier avènement de Jésus-Christ par l'épouvantable rigueur du second. Cette charitable mère appréhende si fort que ses enfants n'abusent de la bonté de son époux,

qu'elle oppose toujours aux grâces de son incarnation la sévérité qu'il gardera dans ses jugements. Profitez donc du premier avènement de Jésus-Christ, pour ne pas craindre le second ; adorez-le dans sa crèche, pour n'être pas repris devant son tribunal. Profitez de son silence lorsqu'il est enfant, afin qu'il ne prononce jamais d'arrêt contre vous, lorsqu'il sera juge. Enfin laissez-vous vaincre à son amour, qui lui a fait aujourd'hui quitter cette même qualité de juge pour prendre celle de coupable et se couvrir de l'apparence du péché, quoiqu'il soit la sainteté même. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. — De toutes les perfections de Dieu il n'y en a point, ce semble, de plus zélée pour sa gloire que sa sainteté ; sainteté, dis-je, qui de tout temps l'a séparé de ses ouvrages, qui l'a toujours éloigné des pécheurs et qui, lui conservant sa majesté, l'a toujours renfermé en lui-même, mais sainteté qui a aujourd'hui comme oublié son principal office, en souffrant non-seulement que le Verbe incarné compatit aux misères et aux disgrâces des hommes, mais qu'il s'unit à leur nature et qu'il portât sur soi, en venant au monde, les marques de leur péché.

Je sais bien, mes frères, que l'innocence et la sainteté sont des droits immuables de Jésus-Christ dans sa naissance temporelle aussi bien que dans sa génération éternelle. Soit que nous le considérions dans l'éternité, soit que nous le considérions dans le temps ; soit que nous le regardions comme Dieu, soit que nous le regardions comme homme, il est toujours saint : saint en lui-même, saint hors de lui-même, ou, pour mieux dire, la sainteté même : *Quod ex te nascetur sanctum vocabitur*. Mais je sais bien aussi que, ne pouvant être pécheur par sa nature, il a voulu par son amour se couvrir de leurs livrées ; que, ne pouvant commettre de péchés, il a voulu en porter les apparences ; et que cette véritable image du Père éternel, dont il exprime la sainteté, a paru comme une image fausse, en portant sur elle des traits qui ne lui appartenaient pas.

Admirons ici, je vous prie, cette profonde humiliation d'un Dieu dans son incarnation, et voyons par quels degrés il est descendu dans cet étrange anéantissement. Le premier est d'avoir voulu s'unir à son propre ouvrage, et d'avoir tellement aimé la créature, qu'il soit descendu jusqu'à elle. Le second est parmi ces créatures d'avoir pris, non pas la nature des anges, mais ce qu'il y avait de plus vil, je veux dire celle de l'homme et la race d'Abraham : *Sed semen Abraham apprehendit*. Le troisième, d'avoir voulu passer par tous les degrés de l'âge et s'être réduit à la qualité des enfants. Le quatrième, d'avoir pris un corps passible, mortel et sujet aux plus fâcheuses infirmités. Et enfin le dernier est d'avoir pris la ressemblance de la chair du péché. Oh ! l'étrange et l'incompréhensible abaissement d'un Dieu ! Oh ! quel voile, s'écrie un savant abbé, pour couvrir la sainteté d'un Dieu !

Dans quelque état que nous considérons Jésus-Christ, il a toujours été caché, mais d'une manière et sous des voiles bien différents. Avant qu'il vint au monde, il a été caché sous les énigmes et les figures de l'Ancien Testament. Quand il a été près de quitter le monde après l'institution de l'adorable eucharistie, il s'est caché sous les apparences du pain et du vin, et quand il a commencé à paraître sur la terre, Dieu son Père l'a caché, tout saint et tout impeccable qu'il est, sous les voiles du péché. Ecoutez comme l'apôtre saint Paul en parle : *Deus Filium suum misit in similitudinem carnis peccati* (Rom., III) ; Dieu a envoyé au monde son propre Fils revêtu d'une chair semblable à celle du péché. Après cela, messieurs, conserve-t-il encore cette belle qualité qu'il porte, d'être la véritable image et l'expression naturelle de la sainteté de son Père ?

C'est là de tous les abaissements de Jésus-Christ celui qui me surprend davantage. S'il voulait s'incarner, il pouvait s'unir à la nature angélique, et c'est ce qu'il n'a pas fait. S'il voulait prendre un corps, il pouvait choisir une fille qui fût la plus riche et la plus honorée de toutes les mères, et c'est ce qu'il n'a pas fait. Voilà déjà d'étranges abaissements et de surprenantes disproportions de cette qualité d'image. Mais de se couvrir lui-même des apparences du péché, de paraître aux yeux de toute la nature comme un homme d'une même condition que les hommes pécheurs, de porter sur soi toutes les peines des criminels sans avoir contracté ni pu contracter la moindre de leurs souillures, c'est là, je vous l'avoue, ce que je ne puis jamais concevoir, et c'est cependant ce qui est arrivé dans ce mystère.

Il n'est pas dit, et c'est la remarque de saint Augustin et de saint Cyrille, il n'est pas dit que le Verbe s'est fait homme, saint Jean nous assure qu'il s'est fait chair, prenant ce qu'il y a de plus bas dans cet homme pour l'attribuer à un Dieu. Il n'est pas dit qu'il a pris une chair innocente, saint Paul nous avertit qu'il s'est couvert des apparences d'une chair criminelle, prenant sur lui-même non pas la vérité du péché, mais les peines qui lui sont dues ; et c'est ce que les Pères appellent, d'après Tertullien, passer par-dessus tous les degrés de la confusion et de la honte : *Per omnes ignominie gradus voluntari* (Tertull., lib. de Carne Christi).

Voilà, chrétiens, ce qui scandalisa autrefois l'hérésiarque Marcion qui, trop sensible par un faux zèle à la gloire du Verbe, ne pouvait souffrir qu'il eût pris une chair semblable à la nôtre. Eh quoi ! disait-il, donnerait-on à un Dieu une chair pleine de sang, de flegme, de pituite et de bile comme est la nôtre ? Et ne vaudrait-il pas mieux, pour sauver son honneur, dire qu'il n'a paru au milieu de nous qu'avec un corps imaginaire, comme les anges paraissaient autrefois en parlant aux patriarches et aux justes de l'Ancien Testament ?

Mais qu'est-ce que lui répondait Tertullien ? Ne vous embarrassez pas, lui disait-il,

de sauver par ces distinctions chimériques et fausses la gloire de Jésus-Christ. Il est véritablement venu au monde avec un corps semblable aux nôtres ; il a souffert comme nous les infirmités qui lui sont naturelles, il a eu soif, il a eu faim, il a ressenti toutes les rigueurs des éléments et les vicissitudes des saisons, et après avoir pris un corps mortel dans le sein d'une vierge, il est mort effectivement sur une croix (1). En un mot, Dieu l'a envoyé au monde revêtu d'une chair semblable à celle du péché, afin qu'il condamnât le péché par le péché même.

Saint Anselme, qui a expliqué ces paroles de saint Paul, remarque que cet apôtre dit que Jésus-Christ a eu une chair semblable à celle du péché, non pas en ce sens que ce ne fut pas une véritable chair, comme le croyait Marcion, mais en ce que ce n'était pas effectivement une chair criminelle, comme d'autres hérétiques l'ont prétendu. Notre chair est une chair de péché parce qu'elle est engendrée par les voies ordinaires, qui sont des voies corrompues ; mais celle de Jésus-Christ n'a jamais eu et jamais n'a pu avoir cette corruption, parce que c'est la grâce, et non pas la concupiscence, qui l'a formée. Mais à cela près, sa chair a été semblable à la nôtre, infirme comme la nôtre, mortelle comme la nôtre, sujette aux disgrâces et aux peines du péché comme la nôtre : *In similitudinem carnis peccati*. La chair du péché a la mort et le péché tout ensemble, dit saint Anselme (2), mais la ressemblance de la chair du péché n'a que la mort sans avoir le péché. Et n'en est-ce pas là trop pour humilier un Dieu, puisque, tout puissant qu'il est, il ne pouvait pas s'assujettir pour nous à d'autres choses ?

Si un si prodigieux abaissement de Jésus-Christ dans sa naissance vous étonne, la fin qu'il s'est proposée en s'y soumettant vous paraîtra encore plus étrange. Quelle serait votre surprise, dit saint Augustin, si vous voyiez un médecin prendre la place de son malade et se couvrir de ses blessures pour entreprendre de le guérir ? Et c'est là néanmoins ce que le Fils de Dieu a fait dans son incarnation. L'homme était affligé d'une maladie incurable, il n'y avait plus d'espérance, le péché l'avait réduit à la dernière extrémité. Mais que fait le Fils de Dieu ? Non-seulement il se donne la peine de venir lui-même traiter ce malade, non-seulement il s'approche de son lit en compatissant à son infirmité, il

(1) Esuriit sub diabolo, sitiit sub Samaritide, lachrymatus fuit super Lazarum. Habere tunc carnem sine ossibus duram, sine musculis solidam, sine sanguine cruentam, sine fame esurientem, sine tunica vestitam, sine dentibus comedentem, sine lingua loquentem (Tertull., lib. de Carne Christi.)

(2) Misit eum in similitudinem carnis peccati, non quasi caro non esset, sed in similitudinem carnis peccati, quia caro erat, sed peccati caro non erat. Nostra enim caro est peccati caro, quia per usum libidinis generata est. Sola autem illius caro non fuit caro peccati, quia non eum mater concupiscentia, sed gratia concepit. Tamen similitudo carnis peccati fuit, id est, passibilis et mortalis... Caro peccati habet mortem et peccatum, similitudo autem carnis peccati habuit mortem sine peccato. Si haberet peccatum, caro esset peccati ; si mortem non haberet, non esset similitudo mortis peccati, etc. (D. Anselm., in cap. VIII ad Rom.).

se substitue lui-même à sa place et se charge de ses blessures, afin de vaincre, comme a dit l'Apôtre, le péché par le péché même : *De peccato damnavit peccatum.*

Quelle nouvelle invention, s'écrie saint Augustin ! Jésus-Christ se fait la victime du péché pour le détruire, il se revêt d'une chair coupable en apparence pour guérir la nôtre, qui était véritablement criminelle ; et imitant l'artifice de ces rusés pilotes qui arborent l'étendard de leurs ennemis pour les approcher de plus près et les combattre, il veut porter les marques du péché pour le joindre et le détruire. A la vérité il ne se présente point encore de bourreaux pour déchirer ce chaste corps, les fouets et les épines ne sont pas encore préparés pour faire souffrir ce prétendu criminel, mais la justice de Dieu ne laisse pas de se satisfaire dès les premiers moments de sa naissance, en permettant aux vents et aux éléments de commencer déjà son supplice.

Adam, qui fut créé dans l'innocence, trouva les délices et l'abondance sur la terre, et Jésus-Christ, qui naît chargé de nos péchés, y trouve d'abord la pauvreté et la misère. Que les anges l'annoncent, que les rois l'adorent, que les pasteurs le reconnaissent, qu'une étoile le découvre, tous ces honneurs ne le garantissent pas des souffrances, et il peut dire dès ce jour qu'il a moissonné la myrrhe avec l'encens, qu'il reçoit des hommages, mais qu'il s'assujettit à plusieurs maux.

Justice du Père éternel, commencez donc à regarder votre Fils, puisqu'il commence à vous satisfaire. A peine a-t-il reçu un corps, qu'il vous témoigne par ses tremblements la violence du froid qu'il souffre. A peine a-t-il des yeux qu'il les ouvre pour pleurer et suppléer par ses larmes à son silence. S'il a une bouche, ce n'est que pour s'expliquer par ses gémissements et ses cris ; s'il a des mains, c'est pour être enveloppées de langes. Quel étrange commencement de vie pour un Dieu, et quiconque le verrait dans cet état ne le prendrait-il pas pour un pécheur ? Quelle horrible maladie, s'écrie saint Augustin, et quelle bizarre infirmité, que celle de l'homme, qui ne saurait être guérie que par la mort de son médecin ! *O morbum hominis detestabilem, qui nisi morte medici curari non potest !* Il est vrai qu'il ne souffrira pas cette mort dans la crèche, et que cette victime ne sera sacrifiée que sur le Calvaire ; mais il est vrai aussi que sa première oblation se fait aujourd'hui, et que ce qui se consommera un jour sur la croix ne sera qu'une suite de ce qui a été commencé dans sa naissance. Je la vois déjà, cette précieuse victime, qui s'offre à son Père, qui se lave dans ses larmes et qui se réduit à un état de mort en se privant de l'usage de sa liberté et de ses sens.

Encore seriez-vous consolé, ô mon Dieu ! si vous obteniez la fin que vous vous êtes proposée en vous chargeant aujourd'hui de nos crimes. Vous avez prétendu par cet humiliant commerce nous faire part de votre innocence, et en vous assujettissant à la peine de nos péchés, nous rendre justes de votre

justice même : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia* (II ad Cor., c. V). Agréable et heureuse convention ! et qui de nous ne l'accepterait pas ? Cependant, oserai-je le dire ? il ne s'en trouve que trop qui la refusent. Le soleil qui rend toute la nature féconde a beau échauffer ou éclairer de ses rayons la pointe de certains rochers, il n'a pu encore, depuis six mille ans, y produire une fleur ni un fruit, parce que cette pointe sèche n'est nullement disposée à profiter des meilleures influences, et que sa dureté est un obstacle invincible à leur vertu. Divin soleil, qui vous levez aujourd'hui à Bethléem, vous avez beau faire luire votre étoile aux yeux de certains pécheurs obstinés, ce sont des rochers que vous frappez en vain de vos rayons et que vous lavez inutilement de vos larmes. Jamais avec toutes vos inspirations vous ne produirez un bon désir dans ces cœurs endurcis, et quelque malades qu'ils soient, vous ne les ferez pas seulement consentir à leur guérison.

Que si par malheur quelqu'un de vous, mes frères, se trouve dans ce funeste état, sait-il bien jusqu'où il pousse sa haine contre Jésus-Christ ? Non-seulement il ne peut souffrir qu'il naisse en lui par la grâce, il voudrait même qu'il ne fût jamais né dans le monde. Pourquoi cela ? C'est parce que cette naissance est contraire à tous ses désordres, et qu'il n'y en a aucun qu'elle ne lui reproche. Rien n'est plus fâcheux à un malade frénétique qui se plaint dans son mal que l'arrivée du médecin qui lui apporte des remèdes. Rien n'est plus insupportable à un pécheur endurci que la naissance d'un Dieu qui, par son exemple et son état, condamne tous ses péchés. Quel objet plus importun à un avare insatiable que Jésus-Christ naissant dans le sein de la pauvreté ? Son étable et ses langes lui font trop de peine. Quel objet plus fâcheux à un homme enflé d'orgueil que Jésus naissant dans le sein de l'ignominie ? son anéantissement volontaire est un trop sanglant reproche à sa vanité ? Quel objet plus insupportable à un voluptueux que Jésus-Christ naissant dans le sein de la douleur ? Le froid qu'il souffre et les peines auxquelles il s'engage confondent avec trop de sévérité sa sensualité et ses plaisirs.

Oui, si la plupart du monde en était cru, Jésus-Christ ne serait pas reçu dans le monde même : *Il n'y aurait point de lieu pour lui dans l'hôtellerie* ; chacun le rebutterait et le chasserait. Chacun pour sauver sa passion étoufferait, s'il pouvait, l'enfant qui la vient combattre, déchirerait ses langes et renverserait son berceau. C'est donc vers Votre Majesté, madame, et vers ces saintes sœurs qui vous environnent, que je suis obligé de me tourner aujourd'hui pour trouver un lieu où la crèche et le divin enfant qu'elle porte soient en assurance.

La fille de Pharaon, voyant du bord d'un fleuve flotter le petit Moïse dans son berceau et prêt d'être submergé : Sauvez ce

enfant, s'écrie-t-elle, et faites en sorte qu'il ne périsse pas. Mes chères sœurs, qui de la religion où vous êtes, comme du bord du monde que vous avez quitté, voyez Jésus-Christ naissant en danger d'être enseveli dans les flots du péché, ah ! que je vous sais bon gré de le sauver parmi vous et de lui donner un asile dans vos cœurs. C'est votre Sauveur que vous sauvez, en lui procurant cet asile dans vos âmes ; c'est à votre médecin que vous apportez d'agréables remèdes contre la douleur et l'ignominie qui l'accablent. Quoiqu'il soit l'image de la sainteté de son Père, il se couvre cependant aujourd'hui des apparences du péché, et parce qu'il s'en couvre, on le prendrait pour une image morte, quoiqu'il soit la vie par essence. Troisième abaissement qui ne me surprend pas moins que les deux autres, et que je dois vous expliquer dans la suite de ce discours.

III. — Le nom de parole n'est pas plus naturel au Fils de Dieu dans le sein de son Père que celui de Vie ; et le disciple bien-aimé les a toujours regardés comme inséparables dans son évangile. Tantôt il nous dit que le Fils de Dieu est dans le sein de son Père une source de vie, et que toutes les créatures vivaient en lui avant qu'elles véussent en elles-mêmes, à peu près comme un portrait qui est mort sur la toile vit dans l'imagination du peintre qui le trace : *In ipso vita erat*. Tantôt, pour enrichir sur cette première pensée, il lui donne le nom de l'effet dont il est la cause, et après avoir dit qu'il est un principe de vie, il ajoute qu'il est lui-même cette vie, qui, étant cachée de toute éternité dans son Père, s'est découverte à nous dans le temps : *Annuntiamus vobis vitam æternam quæ erat apud Patrem et apparuit nobis* (I Joan., I).

Cela étant, je désespérerais de vous faire voir ce Dieu, qui est la vie même, dans le sein de son Père, assujéti à la dure nécessité de la mort dans celui de sa Mère, si je ne savais que c'est en cela même que son incarnation a fait un étrange changement en sa personne : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi* (Hebr., X). Dès qu'il entre au monde il dit à son Père : *Vous avez rebuté les victimes qu'on vous offrait, mais vous m'avez donné un corps pour être substitué à leur place*. Ces paroles renferment un grand sens.

Quoique tous les hommes naissent mortels la nature cependant en les mettant au monde n'a pas eu dessein de les condamner à la mort, et jamais les philosophes ne l'auraient regardée comme un effet de notre constitution, si la vérité du péché originel leur avait été manifestée. Dans l'intention de la nature nous ne naissons donc pas pour mourir, et cet arrêt de la justice divine qui s'exécute sur tous les hommes n'a été qu'une peine décernée contre le péché du premier.

Il n'en est pas de même de Jésus-Christ : quelque innocent et impeccable qu'il soit, il ne vient au monde que pour mourir ; les premières pensées qui l'occupent regardent son

sacrifice, et s'il s'unit à la chair et au sang, c'est afin de se rendre capable de la douleur et de la mort : *Ipsæ participavit carnem et sanguinem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium* (Hebr., II). Et c'est sur cette doctrine de l'Apôtre que Tertullien n'a pas fait difficulté de dire que le Père éternel n'avait envoyé son Fils au monde qu'afin de mourir pour nous : *Mori missus*.

Etrange mission du Verbe éternel ! Il y a des princes envoyés de Dieu pour commander aux peuples et les tenir dans l'obéissance ; il y a des prophètes envoyés de Dieu pour renverser les Etats, et faire trembler les monarques ; il y a des conquérants envoyés de Dieu pour subjuguier les nations et étendre les limites de leurs empires ; mais pour le Fils unique du Père éternel, voici une mission toute différente, Dieu ne l'envoie que pour mourir : *Mori missus*. Voilà le terme de tous ses abaissements, voilà la fin qu'il se propose dans sa naissance. Oui, dit Tertullien, je regarde déjà sa crèche comme son tombeau, je compare déjà sa circoncision avec sa croix ; et quand je vois les langes dont il est environné dans l'étable de Bethléem, je m'imagine déjà voir les suaires qui le couvriront dans sa sépulture : *Pannis infantis tanquam sepulturæ involucris initatus*.

En faut-il davantage, chrétiens, pour vous faire comprendre les grandes obligations que vous avez déjà à cet enfant ? Un Dieu qui vient de naître veut déjà mourir pour nous ; un Dieu qui n'a pas plutôt reçu la vie, qu'il veut la perdre pour notre salut ; un Dieu qui ne prend un corps que pour pouvoir répondre de sa personne et de sa tête pour nos péchés. Nous ne saurions sans doute comprendre jusqu'où va ce bienfait, ni quelles sont les obligations que nous lui avons. Quand je me représente la divinité et la sainteté de l'enfant qui naît aujourd'hui, quand je réfléchis sur le néant et le péché de l'homme pour l'expiation duquel il vient au monde, quand je pense enfin à la mort et à la croix, qui sont les motifs de son incarnation et de sa naissance, c'est alors que mon imagination se trouble et que mes pensées se confondent : *Consideravi opera tua Domine, et expavi*. Mais c'est alors aussi que je ne puis comprendre jusqu'où va l'ingratitude des hommes, qui reconnaissent si peu ce grand bienfait. Car, dites-moi, mes frères, qu'avons-nous fait pour le reconnaître, et de quoi même sommes-nous capables ? Si ce divin enfant voulait que nous payassions exactement ce qu'il fait aujourd'hui pour nous, où en serions-nous, et toutes les créatures ensemble pourraient-elles jamais y satisfaire ? Mais il se contente de peu et ne nous demande que ce qui est en notre disposition. Ce Dieu, mon frère, ce Dieu qui fait des choses si indignes, ce semble, de sa gloire pour ton salut ; ce Dieu qui se dépouille de sa majesté, qui se condamne au silence, qui se charge de tes péchés, qui se dévoue à la mort, n'exige de toi pour toute récompense

que ton amour, et ne te demande que ton cœur.

Quand il était dans le sein de son Père, tu te plaignais, ô homme, qu'il était invisible, et tu refusais de donner ton cœur à une divinité qui ne contentait pas tes yeux. Mais en demeurant au milieu de toi, en prenant un corps comme le tien, et exposé aux mêmes disgrâces, quelle excuse peux-tu apporter pour te dispenser de l'aimer? Souviens-toi des vœux que tu lui faisais pour l'obliger à fendre les cieux et à descendre de son trône, et des promesses par lesquelles tu t'engageais de faire fondre, en présence de ce soleil, la glace de ton cœur : *Utinam disrumperes cœlos et descenderes, a facie tua montes defluerent, (Isai., LXIV)!* Eh bien! le voilà descendu, le voilà dans une crèche, sujet à toutes tes misères, et tu ne lui tiendras pas la parole que tu lui as donnée? Est-ce qu'il pouvait te paraître dans un état plus touchant; et si tu es insensible à ses larmes, n'ai-je pas droit de prononcer contre toi anathème avec saint Paul? *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, anathema sit* : Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, mais Jésus-Christ naissant, mais Jésus-Christ dans les faiblesses et les infirmités de l'enfance, qu'il soit anathème, et qu'on le regarde comme un excommunié.

Vous n'avez garde, mes chères sœurs, d'être comprises dans cette malédiction, vous qui adorez Jésus-Christ dans sa crèche, et à qui il devient d'autant plus cher, qu'il s'est abaissé et mortifié pour vous. Mais c'est Votre Majesté, madame, qu'il faut particulièrement féliciter d'être entrée dans ce juste sentiment. La magnificence avec laquelle elle vient honorer en cette maison la crèche de Jésus-Christ, l'éclat dont elle relève en ce saint lieu les bassesses et les humiliations de sa naissance, sont des monuments publics de l'amour qu'elle a pour lui dans ce mystère, et il me semble même que cet amour justifiant ces riches décorations dont elle orne le pauvre berceau de Jésus-Christ, elle pourrait bien graver sur ce berceau même cette inscription de saint Bernard : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior* : Plus ce Dieu s'abaisse pour moi, plus il m'est cher.

Mais Votre Majesté, madame, me permettra bien de lui dire que le temple et l'autel magnifique qu'elle a dressés à un Dieu naissant et humilié ne doivent être que l'image de ce qui se passe en sa personne; qu'elle ne ferait rien qui lui fût agréable, ni qui la sanctifiât elle-même, si elle n'imitait sur le trône l'humilité de la crèche, et ne pratiquait ce conseil que saint Augustin donnait aux grands du monde, de conserver un cœur humble sous l'éclat qui les environne : *In superbo cultu cor humile*.

Que ce juste tempérament est difficile à trouver! Les rois commencent et adorèrent Jésus-Christ les derniers, dans l'humilité de sa crèche. Les grands de l'Etat sont appelés les premiers à la naissance de nos princes, avant que la nouvelle en soit répandue parmi le peuple et dans la campagne, et celle de Jésus-Christ est sue des pasteurs plutôt que

des rois, pour nous apprendre que les grands trouvent plus de difficulté à rendre leurs hommages à leur Dieu que ceux d'une condition médiocre. Ainsi, madame, Votre Majesté regardant la crèche du Sauveur, non-seulement comme l'objet de son respect, mais comme l'exemple même de sa vie, lui rendra un honneur d'autant plus considérable qu'il est rare, et se pourra promettre qu'après avoir eu sur la terre part à ses bassesses elle aura part à sa gloire dans le ciel. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉTIENNE.

Cum esset plenus Spiritus Sancto, intendens in cœlum vidit Jesum stantem a dextris Dei.

Etienne étant rempli du Saint-Esprit, leva les yeux au ciel, où il vit Jésus-Christ debout à la droite de son Père (Act., VII).

Quelque belles et vives que soient les couleurs de la peinture, elles n'ont jamais assez d'éclat pour pouvoir représenter la lumière du soleil; et à moins que cette astre perceant les nuées ne vienne à se reproduire lui-même dans nos cristaux ou dans nos fontaines, nous ne pouvons jamais en avoir une parfaite image sur la terre.

Ce qui se voit dans la nature se fait aujourd'hui admirer dans la grâce. Quelque effort que fasse la charité de former dans un homme l'image de Jésus-Christ, elle n'y réussirait jamais si cet adorable soleil de nos âmes ouvrant les cieux, n'imprimait de vifs traits de sa sainteté et de sa gloire dans ces âmes privilégiées et choisies où il se plaît de se dépendre. Tel est le bonheur du grand saint dont je dois vous faire l'éloge : saint d'un mérite singulier, qui représente en sa personne les perfections de son Dieu, dont la vue le réjouit et l'anime dans son combat; saint d'un caractère rare et extraordinaire, dans lequel ce riche modèle de tous les prédestinés veut bien exprimer une partie de ce qu'il a de plus grand et de plus admirable en lui-même. En effet, soit que nous considérions l'innocence et la pureté de Jésus-Christ dans ses mœurs, soit que nous regardions son courage dans ses souffrances et sa constance dans sa mort, soit enfin que nous réfléchissions sur sa douceur et sa charité pour ses bourreaux, ne dirait-on pas, ou que Jésus se reproduisant dans Etienne veut encore se sacrifier de nouveau, ou qu'Etienne commençant à entrer dans les avantages de la beatitude ne saurait regarder Jésus qui lui apparaît, sans se transformer en lui : *Intendens in cœlum vidit Jesum stantem a dextris Dei*.

Je pourrais vous faire voir dans mille beaux traits cette surprenante conformité, mais je reprends les paroles de mon texte, où je remarque que ce qui fait cette grandeur d'âme de Saint Etienne, c'est qu'il est rempli de grâce, de force et du Saint-Esprit, par le moyen desquels il donne à sa charité toute l'étendue qu'elle peut avoir.

Cette charité dans un homme juste a trois objets, dit saint Thomas après saint Denys

(*D. Dionys., l. de divinis Nominibus*) : Dieu, le prochain, et soi-même, avec cette différence qu'on doit aimer Dieu comme principe de tout bien ; qu'on doit s'aimer soi-même comme participant à ce bien ; et qu'on doit aimer son prochain comme étant associé avec soi à la participation de ce bien : *Deus diligitur ut principium boni, seipsum homo diligit ut participem boni, proximum ut socium in ipso bono* (*D. Thomas, 2-2*). Telle est la charité des saints, et l'effet que l'Esprit divin produit en eux ; mais en voici un en particulier qui, ayant reçu la plénitude de ce divin esprit : *Cum esset plenus Spiritu Sancto*, a porté la sienne jusqu'où elle pouvait aller, puisqu'il s'est aimé jusqu'à se retrancher tous ses plus innocents plaisirs : ce sera mon premier point ; puisqu'il a aimé son prochain jusqu'à lui pardonner ses plus sanglantes injures : ce sera mon second point ; puisqu'il a aimé son Dieu jusqu'à lui sacrifier le premier la plus belle de toutes les vies : ce sera mon troisième point. Demandons pour y réussir au Saint-Esprit quelques-unes de ces lumières dont il reçut la plénitude ; et pour les obtenir, intéressons-y la sainte Vierge, en lui disant : *Ave, Maria*.

I. — Il semble d'abord que ce soit un paradoxe que je vous propose. Les justes ont peut-être de la peine à comprendre comment un saint qui se retranche les plaisirs de la vie est capable de s'aimer ; et les pécheurs, comment un homme s'aime, s'il se retranche ces plaisirs. Pour répondre aux doutes des uns et des autres, il est nécessaire de savoir par quel principe l'homme est obligé de s'aimer soi-même ; principe si fortement imprimé dans nos cœurs, que Dieu veut que l'amour même qu'un chacun se porte, soit le fondement de celui qu'il doit à son prochain. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum*. Vous connaissez assez l'obligation que vous avez d'aimer votre prochain, et nous verrons bientôt jusqu'où elle vous engage ; mais vous devez déjà juger par là, si l'amour de vous-mêmes qui est le modèle de l'autre, ne vous doit pas être un amour bien sacré.

La première inclination de l'amour, dit saint Denis, est de réduire les choses à l'unité : *Quilibet amor est virtus unitiva*. C'est peut-être parce que l'amour primitif en Dieu est une même chose avec son objet, c'est peut-être que les trois personnes divines s'aiment par une affection et par une volonté qui leur est commune. Quoi qu'il en soit, l'amour hors de Dieu ne pouvant réussir dans le dessein qu'il aurait de réduire les choses à l'unité, tâche au moins de suppléer à ce défaut par l'union, et de se consoler ainsi de ce qu'il ne peut absolument accomplir ses premières intentions. *Unire est amoris solatium*.

Or, cette unité, à laquelle l'amour ne saurait nous réduire avec notre prochain, se trouve si heureusement en nous-mêmes, que l'amour que nous nous portons venant de l'unité, et y retournant, est sans comparaison plus fort que celui que nous portons

à notre prochain, qui ne se peut jamais terminer qu'à l'union.

Comme chacun est convaincu de ce principe, et qu'il se fait un plaisir de savoir qu'il est obligé de s'aimer, il n'y a personne qui ne demeure aisément d'accord de ce point de morale, que, celui qui est mauvais à soi-même, ne peut jamais être bon à autrui : *Qui sibi nequam, cui bonus* ? Ainsi la difficulté ne consiste pas à savoir s'il se faut aimer, mais à savoir comment il se faut aimer, et quels témoignages on s'en doit rendre.

C'est ici que les justes et les pécheurs se partagent en des sentiments bien différents, et que les maximes de l'Evangile combattent directement celles du monde. Les pécheurs, dit saint Thomas, croient s'aimer, lorsqu'ils évitent la douleur, qu'ils idolâtrèrent leurs corps, qu'ils se plongent dans le plaisir et qu'ils contentent tous leurs désirs. C'est cet aveuglement que saint Paul déplore, lorsque prévoyant les derniers temps, après nous avoir dit qu'il y aura des hommes qui s'aimeront eux-mêmes, *Erunt homines se ipsos amantes*, il fait sortir de ce faux amour les plus détestables passions, comme autant d'effets de leur cause : *Cupidi elati, superbi, blasphemæ, ingrati, scelesti*.

Quand cet apôtre parle de la sorte, ne croyez pas qu'il prétende que les pécheurs aient pour eux un amour véritable. Selon ses principes mêmes, il y a deux hommes à considérer dans un chacun de nous : l'homme intérieur et l'homme extérieur. Le premier c'est l'âme, c'est l'esprit, c'est la raison, c'est l'être incorruptible et immortel. Le second c'est le corps, c'est la chair ; ce sont les sens, c'est la nature corruptible et périssable. Or, il est certain que tous ces plaisirs et toutes ces satisfactions, que les pécheurs s'accordent, ne passent pas l'homme extérieur et ne se font point goûter à l'homme intérieur et spirituel. Voluptueux, c'est en vain que vous prétendez vous aimer en procurant à vos sens des voluptés criminelles. L'Ecriture vous apprend que celui qui aime le péché, à pour son âme la plus forte et la plus cruelle de toutes les haines : *Qui diligit iniquitatem odit animam suam*.

C'est en vain que vous vous flattez d'une félicité imaginaire : vous vous attirez le plus grand de tous les malheurs, et par la même raison que les justes ne s'aiment jamais plus véritablement, que lorsqu'ils se privent des plaisirs de la chair, vous ne pouvez vous les accorder au préjudice de votre conscience et de la loi de Dieu, sans vous faire du mal et vous haïr.

Le grand saint dont je fais aujourd'hui l'éloge, fut aisément persuadé de cette importante vérité. Dès qu'il eut appris que Jésus-Christ, l'homme nouveau, était venu enseigner des lois nouvelles, qu'une des principales maximes de l'Evangile est que pour se bien aimer, il faut se haïr, et que pour conserver son âme à la vie éternelle, il faut la persécuter dans celle-ci. Dès qu'il fut convaincu de ces importantes vérités, il se re-

trancha, sans délibérer davantage, tous les plaisirs de la chair, par le vœu de virginité qu'il fit.

Une malheureuse expérience peut apprendre aux vieux pécheurs, que les plaisirs du corps sont ceux qui donnent plus d'inquiétude dans leur recherche, plus de dégoût et de repentir dans leur fin : *Appetentia voluptatum plena anxietatis*, dit un philosophe chrétien, *satietas vero pœnitentiæ* (*Lactant.*). Mais Etienne semble trop jeune et avoir trop peu d'expérience pour savoir que l'on devrait du moins se retrancher ces plaisirs par ce motif. En quoi donc prétend-il s'aimer lorsqu'il y renonce? C'est en ce qu'il se sent animé d'une vive espérance d'acheter des plaisirs durables et éternels, par le sacrifice de ceux qui sont périssables et passagers. C'est en ce qu'il se promet d'avoir dans le ciel sa place parmi les anges, si, dès la terre, il entre au nombre des vierges.

Voilà, chrétiens, en quoi consiste l'amour qu'il a pour lui-même : amour juste et raisonnable dans ses motifs, amour héroïque et élevé dans ses espérances, amour heureux et richement récompensé dès ce monde; puisque Jésus-Christ prévenant en sa faveur le terme ordinaire de ses récompenses, lui a fait part pendant sa vie des qualités des anges, élevant déjà sa chair à la spiritualité de ces bienheureuses intelligences, et lui donnant, par avance, ces avantages que le nôtre ne recevra que dans la résurrection universelle : *Tunc reformata et angelificata caro*.

Juifs, quelque aveugles que vous fussiez d'ailleurs, vous ne vous trompiez donc pas quand vous voyiez sur son visage l'éclat et la majesté d'un ange : *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli*. On eût dit que la chair de ce chaste diacre était toute transformée, que ce n'était plus, en quelque manière, le même visage, et que sans changer de substance, il avait reçu de nouvelles qualités.

Aussi il y a quelque apparence que les apôtres recouvrent cet avantage qu'il s'était acquis, par sa virginité, lorsqu'ils le présèrent à la direction des vierges et des veuves chrétiennes. L'Écriture et les Pères ont toujours regardé le commerce qu'on a avec le sexe, comme un grand écueil à la chasteté. Quand l'auteur du livre de l'Éclésiastique en parle, il veut que nous évitions les filles et les femmes en toute manière. *Ne vous asseyez pas auprès d'elles*, nous dit-il, *de peur que peut-être votre cœur ne vous porte à les aimer, et que vous ne vous perdiez* : *Cum aliena muliere ne sedeas omnino, nec accumbas cum ea super cubitum, ne forte declinet cor tuum in illam et sanguine tuo labaris in perditionem*. Averte *faciem tuam a muliere compta, et ne circumspicias speciem alienam* (*Ecclesiast., XXIX et seq.*). Ce n'est pas assez, il ne veut pas même que nous regardions une femme qui se servira d'ornements et que nous nous arrêtions à voir son visage. Mais c'est une fille fort sage? N'importe, ne la regardez pas, de peur que peut-être sa beauté ne vous soit un sujet de chute et de

scandale : *Virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore illius*. Mais ce ne sera que pour lui communiquer quelque secret? N'importe, ne lui donnez jamais le moindre pouvoir sur vous, de peur qu'à la fin elle ne vous domine et ne vous fasse rougir : *Non des ei potestatem animæ tuæ, ne ingrediatur virtutem tuam, et confundaris*.

Le péril semble quelquefois encore plus grand quand il s'agit de direction. C'est alors qu'il faut avoir une rare vertu et une chasteté angélique pour ne pas succomber à des péchés qui salissent une âme, ni à des tentations que le démon livre avec d'autant plus d'artifice, qu'elles paraissent moins suspectes. Mais quand ce sont des filles ou des veuves pauvres qu'il faut aider et nourrir; ah! qu'il est dangereux de conserver toute sa pureté! Ne souffrez jamais, disait saint Jérôme écrivant à Népotien, que des femmes entrent chez vous, ou du moins ne permettez pas qu'elles y entrent souvent, et qu'elles lient avec vous des sociétés réglées. De deux choses l'une, ou ne voyez jamais aucune fille, ou considérez-les toutes également, par rapport à votre charité et à leurs besoins : *Omnes puellas et virgines, aut æqualiter ignora, aut æqualiter dilige*. Vous n'êtes ni plus saint que David, ni plus fort que Samson, ni plus sage que Salomon, que la vue et le commerce des femmes ont perdus : *Hospitalium tuum aut raro, aut nunquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines, aut æqualiter..... Ne sub eodem tecto mansites, nec in præterita castitate considas. Nec sanctior David, nec Samson fortior, nec Salomone potes esse sapientior* (*D. Hieron. ad Nepot. de vita Cleric. et Sacerdot.*).

Voici cependant, messieurs, un jeune diacre qui, se trouvant, par son emploi, obligé de voir et d'assister des pauvres veuves, est plus saint que David, plus fort que Samson et plus sage que Salomon. Voici un jeune diacre qui, dans les exercices de sa charité, conserve une pureté inviolable et fait connaître combien il s'aime par l'éminente vertu qu'il possède. Si je m'en rapporte à saint Basile, il me dira qu'être engagé dans la compagnie des femmes, et de sortir d'avec elles aussi chaste qu'on y est entré, c'est une espèce de prodige et une vertu qu'on ne saurait assez admirer : *Ex assiduo cum mulieribus colloquio congressuque ac convictu non lædi, portentum quoddam est præter omnium opinionem admirabile, et in utriusque sexus et ut ita dicam confinis positum* (*D. Basil. in const. Mon., c. 4*). Si j'écoute saint Bernard, il m'apprendra qu'être toujours avec les femmes, et n'avoir pas du moins le cœur corrompu, c'est un plus grand miracle que si on ressuscitait un mort : *Cum femina semper esse, et non cognoscere feminam, nonne plus est quam mortuum suscitare?* (*Bern. Serm. 64 in Cant.*) Et enfin si je m'arrête à ce qu'en dit saint Cyprien (*lib. de Singular. cleric.*), il avouera que conserver sa chasteté en de si dangereuses occasions, c'est acquérir un si grand fonds de mérites devant Dieu, qu'on participe à la condition

des anges, qui sont toujours en sa présence.

N'entendez-vous pas aussi notre jeune Diacre qui dit, que les cieux lui sont ouverts, qu'il voit Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père; et que pour s'être privé des plaisirs des hommes mortels, il goûte déjà la félicité des bienheureux. *Ecce video cælos apertos, et Jesum stantem a dextris Dei.*

J'avais bien appris de saint Augustin, que la pureté bannissait les plaisirs des sens, levait tous les obstacles qui s'opposaient aux consolations surnaturelles de la grâce; et que pour récompenser le cœur de l'homme, qui est devenu comme insensible aux voluptés de la terre, cette vertu lui méritait intérieurement quelque avant-goût de celles du ciel. *In corde mundo delectationes supernæ miscentur.* C'est pourquoi s'adressant autrefois à Dieu, il lui disait avec des paroles si tendres et si affectives: Vous vidiez de mon âme ces plaisirs criminels qui m'avaient séduit, mais vous y entriez en même temps, ô mon Dieu, vous qui êtes infiniment plus doux et plus agréable que tous les plaisirs du monde. *Ejiciebas eas a me vera tu et summa suavitas, ejiciebas a me, et intrabas pro eis, omni voluptate dulcior* (D. Aug. lib. IX Confess.).

Mais quelque solides que soient ces récompenses des personnes chastes sur la terre, en voici de plus riches et de plus éclatantes accordées au saint que nous honorons. Jésus-Christ ne répand pas seulement des consolations secrètes dans son cœur, il se fait voir lui-même à ses yeux, il ne lui donne pas seulement quelque avant-goût de la béatitude, il la lui accorde presque tout entière, lui ouvrant déjà les cieux, lui montrant déjà sa gloire, et ne voulant pas, ce semble, que les anges possèdent aucun avantage dans le ciel, dont il ne jouisse sur la terre, par un privilège singulier, et jusqu'alors inouï: *Ecce video*, etc.

Cela étant, mes frères, vous ne doutez pas que saint Etienne ne se soit beaucoup aimé, en renonçant aux plaisirs corporels et sensibles; et qu'en même temps qu'il a rendu à Dieu un grand honneur, en lui offrant sa virginité, il ne se soit rendu à lui-même de considérables services, en se procurant de si rares et de si excellentes récompenses. Est-ce que vous ne les enviiez jamais, et que vous ne ferez pas tous vos efforts à jouir après votre mort du même bonheur qu'il a possédé pendant sa vie? L'oracle y est formel: *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, dit Jésus-Christ, parce qu'ils verront un jour Dieu.*

Remarquez (c'est la réflexion de saint Augustin et de saint Chrysostome), que Jésus-Christ ne dit pas en cet endroit: Bienheureux sont ceux qui ont le corps pur, puisqu'une infinité de considérations humaines peuvent être les motifs d'une pureté extérieure; mais qu'il propose cette béatitude comme la récompense d'une pureté de cœur, d'une virginité d'esprit, et d'une certaine espèce de chasteté qui consiste dans l'éloi-

gnement de toute sorte de plaisirs défendus. O qu'elle est rare cette pureté, et que les Pères ont eu raison de dire que souvent on la perd, quand le corps même conserve la sienne! Qu'il est rare d'avoir une âme chaste, et presque impénétrable aux doux traits de la volupté, parmi tant de visites, de compagnies, de conversations, de familiarités, d'entrevues, de privautés?

De tous les ennemis les plus subtils et les plus dangereux, ce sont ceux qui sont au dedans, principalement quand des objets différens les animent et les flattent. Vous avez des passions vives et ardentes, disait autrefois saint Bernard, et cependant vous croyez conserver votre chasteté avec une fille qui est à vos côtés, qui s'entretient, mange et travaille avec vous, avec une fille qui a beaucoup de complaisance pour vous et qui reçoit tous les jours de nouvelles marques de votre attachement. Encore un coup, vous croyez conserver votre chasteté avec elle; je souhaite que cela soit, je le suppose même, mais j'ai sujet de m'en défier et de ne le pas croire: *Quotidie ad latus tuum juvenula est, oculi tui ad illius oculos in colloquio, manus tuæ ad manus ipsius in opere, et continens vis putari? esto ut sis, sed ego suspicionem non careo* (Bern. serm. LXIV. in Cantic.).

Ce n'est pas que je blâme les visites que des directeurs sont obligés de faire en de certaines rencontres: elles sont souvent non-seulement utiles, mais même nécessaires, dit saint Cyprien. Tantôt ce sont de salutaires avis qu'il faut donner, tantôt des réconciliations qu'il faut ménager; ici ce seront des aumônes qu'il faudra distribuer; là ce seront des consolations ou d'autres secours spirituels qu'il faudra rendre. Mais ce que je blâme avec ce Père, est cette indiscretion de se mêler avec le sexe sans aucune nécessité; c'est ce peu de précautions que l'on prend de ne se point laisser aller à de certaines familiarités suspectes, ou à des attachements qui, quoique spirituels et charitables en apparence, sont souvent très-suspects et criminels en effet. Entrez dans les maisons des veuves, à la bonne heure, mais que ce soit comme saint Etienne, pour leur donner des marques d'une vraie charité; et comportez-vous si bien avec elles, qu'elles reçoivent avec crainte les avis et les consolations que vous leur donnerez, en sorte que, ressentant les effets de vos visites, elles aient toujours du respect pour votre vertu et votre caractère: *Ut ipsam consolationem vestram suscipiant cum tremore, et ita sentiant visitationis effectum ut clericum venerentur* (D. Cypr. vel alius auctor. lib. de Singularitate clericorum). Le seul exemple de saint Etienne vous assujettit à ces règles, si vous voulez comme lui vous aimer véritablement. Mais j'ai remarqué, qu'il y avait encore un autre objet de cet amour, qui est le prochain; et c'est ici que notre grand saint a encore reçu la plénitude de l'Esprit divin, lui qui non-seulement s'est aimé jusqu'à se retrancher les plus innocents plaisirs, et conserver une inviolable chasteté dans les

plus dangereux engagements de son emploi, mais qui a aimé son prochain jusqu'à lui pardonner ses plus sanglantes injures. Vous l'allez voir dans mon second point.

II. — Je me suis souvent étonné pourquoi l'apôtre saint Jean, en nous apprenant que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas, semble nous insinuer que l'amour de Dieu est quelque chose de plus difficile à avoir que celui du prochain : *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* (I Joan. II) ? Car pardonnez-moi, saint apôtre, si je trouve que ce n'est pas un grand effort d'aimer Dieu, quand on le considère en lui-même. On découvre tant de beautés dans cet admirable objet, on y remarque tant de grandeur et de perfection, on est ébloui d'une si vive lumière, et sa majesté répand tant d'éclat, qu'un cœur sans amour, et qui ne brûlerait pas de ce feu divin, serait un plus grand prodige que celui de ces trois enfants qui demeurèrent froids dans les flammes de la fournaise de Babylone.

Il n'en est pas ainsi quand il s'agit d'aimer Dieu dans ses créatures ; elles sont ordinairement si peu aimables, et les petites perfections qu'on y rencontre sont accompagnées de tant de défauts, qu'il est très-difficile d'y attacher son cœur. Quoi ! aimer Dieu dans ceux qui, lorsqu'on les considère par des vues humaines, ne sont souvent dignes que de mépris ou d'indifférence, tels que sont les malades et les pauvres ! Quoi ! l'aimer dans les pécheurs où son image est, sinon effacée, du moins ternie par leurs désordres ; n'est-ce pas le rare chef-d'œuvre et le dernier effort de l'amour ? N'est-ce pas là où notre volonté, s'attachant malgré toutes ces répugnances à de si désagréables objets, semble déjà pratiquer le grand et le difficile commandement d'aimer ses ennemis ?

Mais, quelque fâcheux qu'il nous soit d'aimer notre prochain par la simple considération des défauts qu'il possède, il faut cependant avouer qu'il nous est encore plus difficile de l'aimer quand nous en recevons des outrages. C'est alors, dit saint Thomas, qu'on ne saurait plus croire que nous aimions l'homme, ni pour nos intérêts personnels, ni pour notre satisfaction et notre plaisir. C'est alors que le Créateur reconnaît que nous ne considérons la créature précisément que pour lui, et que, sans le respect que nous avons pour ses ordres, nous ne l'aimerions jamais : *Dilectionis inimici sola ratio Deus*. Il y a plus de justice ou de reconnaissance à aimer son ami, j'y consens ; mais il y a plus de courage et de générosité à aimer son ennemi : et comme le feu a plus de force et d'activité lorsqu'il fait passer sa chaleur à des matières froides et éloignées, que lorsqu'il la répand sur celles qui sont proches et combustibles ; l'on peut bien moins douter de l'ardeur et du courage de la charité chrétienne, lorsqu'elle s'étend sur ceux qui nous haïssent, que lorsqu'elle s'arrête sur ceux qui nous aiment : *Dilectio inimici quæ ducit hominem ad remota, fortior*.

S'il s'est jamais trouvé aucun homme qui ait poussé jusqu'à cet excès de force et de générosité l'amour du prochain, avouons que c'est le grand saint que nous honorons. Il parut bien qu'il aimait les peuples de Jérusalem, puisque quelque infidèles et opiniâtres qu'ils fussent, il tâchait de les convaincre par ses discours, et de les gagner par ses miracles, n'oubliant aucun devoir en son ministère évangélique, et ne témoignant avoir rien de plus cher que leur salut.

Mais quand ils passèrent de l'opiniâtreté à la fureur, et qu'ils rendirent à ce zélé diacre des outrages pour ses bienfaits, quand s'irritant de ce qui devait les adoucir, ils se jetèrent impétueusement sur lui, et le traînèrent, comme Jésus-Christ son maître, hors de la ville, pour l'immoler à leur fureur, quand enfin, leur rage leur fournissant des armes, ils firent fondre une grêle de pierres sur sa tête innocente ; cessa-t-il pour cela de les aimer, et les mouvements de la vengeance étouffèrent-ils dans son âme ceux de sa charité ? Non, sans doute, il arrêta les feux d'une colère naturelle par ceux d'un amour divin : *Compescens ignibus ignes*. Quoiqu'il reçût des coups dans toutes les parties de son corps et qu'une grêle de pierres ouvrit ses veines, ces cailloux se frappant les uns contre les autres ne firent sortir que des étincelles et des flammes d'amour de son cœur. Ecoutez, je vous prie, ce qu'il dit, observez toutes ses actions et sa posture : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum*. Seigneur, dit-il à Dieu, je vous demande pour toute grâce que vous ne leur imputiez pas ce crime.

Quel surprenant et quel extraordinaire effort d'amour dans saint Etienne ? Je viens de vous dire avec saint Jean : *Que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas* ; et voici un saint qui, voyant Dieu dans ses frères ennemis, ne regarde que ce charmant objet pour lui demander leur pardon. Il ressemble à Moïse qui reconnaît et qui adore le Seigneur au milieu d'un buisson tout hérissé d'épines ; je veux dire avec saint Augustin, qu'Etienne ouvrit les yeux de sa foi pour distinguer la majesté de Dieu et la douceur de Jésus-Christ dont l'une servait de motif et l'autre de modèle à son amour : *Ab ipso patientia mea* (Psal. LXI).

Il est assez étrange de voir que Jésus-Christ n'ait laissé aux siens que des exemples de charité, et ne leur ait fourni presque que des moyens de faire du bien à tous les hommes. Il ne donne pas à ses apôtres le pouvoir d'envoyer des serpents qui fassent des blessures mortelles, mais celui de les chasser : *Serpentes tollent* (Marc. XVI). Il ne leur dit pas d'empoisonner l'air, les animaux, les plantes, les rivières ; au contraire, il veut qu'ils ôtent la vertu du poison, en sorte que ceux qui l'avaleront n'en meurent pas : *Si mortiferum quid biberint, non nocebit eis*. Il ne leur permet pas d'attirer des maladies aux pécheurs, au contraire, il prétend qu'ils guérissent celles dont ils seront affligés : *Super ægros manus imponent, et bene habebunt*. Enfin il ne les envoie

pas comme des loups ravissants-ni comme des bêtes qui n'aiment que la vengeance et le carnage; il les envoie comme des agneaux qui n'ont que de l'innocence, de la simplicité, de la patience, de la douceur : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum.*

Etienne fut cet agneau que Jésus-Christ envoya au milieu des Juifs comme au milieu d'autant de loups carnassiers qui se jetèrent impitoyablement sur lui; mais admirez sa charité et sa douceur. Non-seulement il ne se plaint pas : *Non plus qu'un agneau quand on l'égorge (Isaïe LIII)*, mais ce qui lui reste d'effort et de voix il l'emploie pour demander à Dieu qu'il pardonne à ses impitoyables persécuteurs. Non-seulement il oublie leur crime, mais il fait en sorte que Dieu l'oublie; estimant que c'est peu de chose de leur pardonner lui-même, dit saint Jean Chrysostome, s'il ne tâche d'engager le Juge universel de tous les hommes à leur pardonner : *Parum putans quod ignoscat ipse, nisi et Deus ignoscat.*

Ce n'est pas tout. Quand il demande grâce pour ses bourreaux, il la demande à Dieu avec plus de chaleur et de soumission qu'il ne lui demande son propre salut. La plupart des interprètes remarquent que, quand Jésus-Christ prie pour soi dans le jardin des Oliviers, il fait à son Père une prière conditionnelle : *Si fieri potest* : Mon Père, si la chose est possible, faites que ce calice passe loin de moi : *Si fieri potest (Vide Tolet. in Joan. et Stellam in Lucam.)*. Mais quand il prie sur la croix pour ses bourreaux, il semble faire une prière absolue et sans condition : Pardonnez-leur, lui dit-il, remettez-leur ce déicide. Quand sur cette même croix il parle de son abandonnement à son Père, il lui donne seulement le nom respectueux de Dieu ou de Seigneur : *Deus meus, Deus meus* : au lieu que quand il y parle pour ses bourreaux, il l'appelle du nom tendre et miséricordieux de Père.

Il parut bien que notre martyr voulut imiter son maître dans la généreuse prière qu'il fit pour ses bourreaux, puisqu'il voulut, ce semble, se conformer à lui dans ces mêmes circonstances. Quand il recommande son esprit à Dieu dans le fort de ses tourments, il se contente de le faire avec une contenance modeste que la rage de ses persécuteurs ne peut lui faire perdre : *Lapidabant invocantem Stephanum et dicentem : Suscipe, Domine Jesu, spiritum meum*; mais quand il parle en faveur de ces mêmes persécuteurs, et qu'il plaide leur cause, il fléchit les genoux, il élève sa voix, et, employant à cette action tout ce qui lui reste de force, il nous fait comprendre combien son succès le touche : *Positis autem genibus, clamavit voce magna : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.*

C'est par là qu'il trouve le secret de satisfaire par une seule action, à tous les devoirs que Jésus-Christ a renfermés dans l'amour des ennemis. L'abbé Rupert a très-ingénieusement remarqué que le Sauveur du monde nous obligeant à aimer nos ennemis, nous a obligés en même temps de consacrer à leur

service toutes les puissances de notre âme et de notre corps. Il veut que notre bouche et notre langue leur soient acquises : priez pour ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos.* Il veut que nos mains travaillent pour eux en les comblant de faveurs et les assistant dans leurs besoins; faites du bien à ceux qui vous haïssent : *Benefacite his qui oderunt vos.* Mais, ce qui est bien plus difficile, il nous ordonne de leur faire même un présent de notre cœur, de les aimer comme nos frères, et d'étouffer tous les ressentiments que nous pourrions conserver de leurs injures : *Diligite inimicos vestros.*

Quelle étrange morale! Jésus-Christ ne nous laisse donc rien qui n'appartienne par ordre exprès à nos ennemis. En suivant l'impétuosité de notre colère, toutes nos facultés seraient blessées de leur rencontre; nos yeux les regarderaient avec horreur, nos bouches éclateraient contre eux en reproches, nos mains seraient toutes prêtes de les déchirer. Mais en obéissant à la loi du Seigneur, il n'y a au contraire aucune partie de nous qui ne doive servir à nous réconcilier avec eux; et la charité chrétienne veut, que nous nous occupions tout entiers à les servir : *Totum hominem in sui obsequium inimici occupari vult charitas.*

Or, Etienne parlant pour ses bourreaux, a trouvé l'admirable secret de renfermer dans cette seule action tous les différents devoirs que cette charité nous impose. En effet, n'a-t-il pas donné son cœur aux siens, lorsque, étouffant tous les ressentiments de leurs outrages, il a tâché de ménager leur salut : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum?* Ne leur a-t-il pas consacré sa langue et sa voix, lorsqu'il s'en est servi si hautement pour demander leur pardon : *Clamavit voce magna?* Ne leur a-t-il pas dévoué tout son corps et toute sa personne, lorsqu'il s'est mis à genoux pour eux : *Positis genibus*, qu'il a épuisé pour eux ses forces et sa vie même : *Et cum hoc dixisset obdormivit in Domino.*

Vindictif à qui je parle, tu me préviens, et tu sens déjà le reproche que je vais te faire, de suivre si mal un si bel exemple : mais pour le sentir et le prévoir, doit-il moins faire d'impression sur ton âme? J'oppose donc à tes haines et à tes vengeances, l'exemple, non-seulement de Jésus-Christ, mais celui de saint Etienne. Choisis parmi ces deux exemples, duquel tu veux que je te confonde; de celui du maître, ou de celui du serviteur; de celui d'un Dieu, ou de celui d'un homme! Demandes-tu de l'autorité dans le précepte du pardon? regarde un Dieu. Veux-tu de la facilité pour son accomplissement? regarde un homme qui le pratique. Cette loi choque-t-elle la nature, et fait-elle autant de peine à ton cœur que les mystères de la religion en font à ton esprit? Considère, dit saint Augustin, quel est le maître qui l'établit, écoute la voix d'un Dieu mourant qui la confirme : *Vide pendentem et tibi de ligno velut de tribunali præcipientem.* Regarde Jésus crucifié, qui du haut de sa

croix, comme d'un tribunal, te commande d'arrêter ta fureur : *Vide pendentem et tibi de suo sanguine medicamentum facientem* ! Regarde un Dieu, qui bien loin de se venger des outrages qu'il reçoit, te fait un remède du sang même que tu verses : *Si vindicari vis, vide pendentem, audi precantem : Pater ignosce illis*. Eh bien ! veux-tu te venger ? regarde un Dieu qui emploie le dernier soupir qui lui reste pour demander à son Père le pardon de ses bourreaux.

Mais peut-être que cet exemple de Jésus-Christ, qui te marque la nécessité de ce précepte, ne t'en montre pas la facilité, et que tu te crois en droit de me répondre que Jésus-Christ est un Dieu, et que tu n'es qu'un homme. Eh bien ! tourne les yeux vers Etienne, c'est un homme comme toi, qui était capable de ressentiments et de vengeances ; et cependant il pardonne à ses ennemis dans le fort de sa plus sanglante persécution ; et il le fait avec des circonstances qui imitent en quelque manière celles de Jésus-Christ ; et par conséquent, si tu ne peux imiter ton Maître, imite du moins son serviteur : *Si non potes imitari Dominum tuum, saltem imitare conservum tuum*.

III. — Il ne resterait encore à vous faire voir un excès de charité dans notre illustre saint, et que vous trouveriez d'autant plus louable, qu'il a Dieu pour objet, dont l'amour, comme dit saint Bernard, ne saurait avoir d'autre mesure, que celle de n'en point avoir. Mais ce discours ayant déjà eu assez d'étendue, je finis en vous marquant seulement en peu de mots, les avantages particuliers de ce généreux martyr dans son sacrifice.

La première différence glorieuse de son martyre, c'est qu'il le souffre pour rendre témoignage à un Dieu mort. Qu'il y ait un Dieu vivant dans le ciel, qu'un Dieu glorieux et immortel règne sur toutes les créatures, c'est ce que tout le monde avoue, et c'est même le témoignage que les martyrs de l'Ancien Testament lui ont rendu ; mais pour persuader qu'un Dieu est mort, il faut qu'Etienne, et qu'à son exemple tous les martyrs du Nouveau Testament, répandent leur sang et perdent leur vie. Chose si vraie, messieurs, que si Etienne n'avait parlé dans son discours que de la gloire d'un Dieu dans les cieux, il ne se serait point attiré de persécution, puisque dès qu'il ouvre la bouche pour parler de sa croix, il s'attire la rage des Juifs qui s'empressent à le lapider comme un insigne blasphémateur. Ah ! si une de ces pierres fait sortir du sang de son front, il l'offre aussitôt à Jésus-Christ pour honorer celui qui a coulé de son adorable chef. Si ces pierres ouvrent les mains ou les pieds de ce martyr, il se flatte qu'elles sont assez heureuses pour témoigner que les clous ont percé de même les pieds et les mains de son Dieu. Si ces cailloux lancés contre sa poitrine brisent son cœur, il s'en sert pour faire connaître à toute la nature, que le fer de la lance n'a pas mieux traité l'amoureux cœur d'un Dieu mort. Si bien, mes frères, que

toutes les pierres qui se trouvent teintes du sang de ce martyr, deviennent autant de témoignages de la mort de Jésus-Christ, et qu'elles peuvent être appelées comme celles de Jacob, un amas de témoignages : *Acervus testimonii*.

La seconde différence du martyre de saint Etienne, c'est qu'en le souffrant le premier, il en a essuyé toutes les rigueurs. Les commencements des grandes entreprises sont toujours et plus glorieux, et plus difficiles, et il n'y a personne qui refuse à un soldat qui va le premier à l'assaut, le principal honneur de la victoire, comme à celui qui a essuyé la première chaleur du combat.

Grand saint, illustre chef de tous les martyrs de Jésus-Christ, vous méritez particulièrement la couronne, parce que vous surmontez la première difficulté qui se trouve à mourir pour votre Dieu. Cette mort a été depuis adoucie par l'exemple de tant de vierges innocentes qui ont courageusement souffert les plus grands supplices. Mais vous n'aviez pas encore des Catherine et des Agnès pour vous exciter à combattre, vous avez tout seul la gloire d'avoir immédiatement reçu le calice de la main du Sauveur, de l'avoir bu tout pur sans l'adoucissement d'aucun exemple qui vous fût proportionné : *Surgen- tis belli impetus inconcussa stabilitate fregit*, dit excellemment saint Cyprien ; *Inde initia felicia pugnandi orta sunt, inde vincendi auspicia ceperunt*.

Le troisième avantage de notre martyr dans son sacrifice, et qui est une suite du second, c'est d'avoir été le modèle de tous les autres martyrs qui ont souffert après lui. En effet, c'est Etienne qui a appris à l'homme qu'il pouvait rendre en quelque chose la pareille à un Dieu. C'est lui qui a engagé tous les héros de la religion chrétienne à reconnaître la mort de Jésus-Christ par la leur.

Tertullien a dit que le sang des martyrs était la semence des chrétiens : mais nous pouvons dire avec autant de raison que le sang d'Etienne a été la semence même des martyrs, et que sa mort a eu une espèce d'influence sur tous leurs supplices. Saint Laurent est brûlé, saint Paul décapité, saint André crucifié ; mais ces fers, ces épées, ces croix ont eu de grands rapports avec les pierres d'Etienne, dont on peut dire que c'est principalement d'elles que sortent les véritables enfants d'Abraham, les Isaacs, qui consentent à être immolés pour leur Dieu.

Enfin la dernière circonstance de la mort de notre grand saint, c'est que non-seulement elle a produit les martyrs, mais qu'elle a particulièrement formé l'Eglise : *Potens est Deus de lapidibus illis suscitare filios Abraham*. Vous savez que ce qui est le principe d'une chose l'est aussi des effets qui en sont produits ; et c'est par là que vous devez juger si la mort d'Etienne qui a produit tant de martyrs, n'a pas aussi produit l'Eglise. Le principe de notre foi après Jésus-Christ, c'est le sang des martyrs, le principe des martyrs est le sang d'Etienne ; il ne faut donc pas douter

que le sang de ce martyr ne soit aussi le principe de notre foi et comme le ciment de cet édifice éternel ; et quand il n'aurait servi qu'à dessiller les yeux de l'apôtre qui devait éclairer tout le monde, ne serait-on pas redevable à sa prière de la conversion de ce persécuteur qui le lapidait par les mains de tous les autres ?

Voilà en peu de mots l'excessive charité de notre grand martyr, et jusqu'où est monté ce feu sacré qui a consumé cet holocauste. A la vérité nous ne pouvons jamais porter jusque-là la nôtre. Hélas ! notre vie peut-elle jamais être assez sainte pour être sacrifiée à Dieu, et peut-on nous trouver dignes de la perdre pour la gloire de Jésus-Christ, ou pour l'utilité de son Eglise ? Mais, au moins, si les occasions de souffrir le martyre nous manquent, souvenons-nous qu'ils s'en présentent assez pour endurer avec courage les disgrâces qui nous arrivent ; que si nous n'avons pas assez de vertu pour finir notre vie dans des tourments si glorieux, nous avons assez commis de péchés pour la passer dans les exercices de la pénitence, et que nous devons au moins imiter saint Etienne dans le retranchement des plaisirs et dans le pardon des injures, si nous voulons avoir un jour part à sa gloire. *Amen.*

PANEGRYRIQUE

DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Erat unus ex discipulis quem diligebat Jesus, recumbens in sinu ejus.

Il y avait un des disciples que Jésus aimait, qui était couché sur son sein (S. Jean, cap. XIII).

Quand je ne vous entretiendrais aujourd'hui que de l'honneur qu'a saint Jean d'être aimé de Jésus-Christ, et que je ne vous dirais rien de la fidélité avec laquelle il a répondu à une telle faveur, cette circonstance suffirait, ce semble, pour vous le faire regarder comme le plus heureux des apôtres, et croire que dans le collège apostolique il n'y en a pas un dont le sort soit plus considérable que le sien.

Je sais, mesdames, qu'on dit ordinairement qu'il est plus glorieux de donner que de recevoir, et qu'ainsi la condition de saint Pierre, qui paraît avoir plus aimé Jésus-Christ, doit être préférée à celle de notre Apôtre, qui semble en avoir été plus aimé. Mais sans m'arrêter à cette contestation, dont la décision pourrait être injurieuse à des saints qui s'accordent si bien dans la gloire, je trouve tout l'avantage du côté de saint Jean, puisque mon dessein est de vous faire voir que non-seulement Jésus-Christ l'a aimé, mais qu'il a aimé Jésus-Christ à son tour ; qu'ils ont été de si parfaits et véritables amis, que de ce que la plus sincère amitié rend ordinairement commun entre ses sujets, il n'y eut rien de particulier entre eux. Oh ! que cette communication et comme l'appelle l'abbé Rupert, que ce flux et ce reflux d'amour est admirable ! Jésus-Christ, dit-il, appelle tous les hommes ses amis, quand même ce seraient ses persécuteurs et ses

bourreaux, non parce qu'il est aimé d'eux tous, mais parce qu'il les aime tous : *Non amici ut amantes, sed amici ut amati* (Rupert., lib. de *Operibus Spiritus Sancti*). Il n'en est pas ainsi de saint Jean : il porte cette belle qualité dans toute son étendue, je veux dire avec ce grand homme, et parce que Jésus-Christ l'aime, et parce qu'il est aimé de Jésus-Christ : *Unus ex discipulis quem diligebat Jesus.*

Voulez-vous donc savoir ce que c'est que cet apôtre ? c'est celui de tous les disciples que Jésus aimait. Que les autres soient ses amis tant qu'il vous plaira, saint Jean aura toujours cet avantage au-dessus d'eux, d'avoir eu plus de part à l'amitié de son Maître, et d'y avoir répondu d'une manière qui le distingue d'eux.

Voyons donc, je vous prie, ce que lui a produit une si glorieuse qualité ; et sans perdre davantage de temps, examinons-en l'excellence et les droits. Trois choses sont ordinairement communes entre les amis : les secrets, les afflictions, les biens. Or, je prétends vous faire voir que ces trois choses ont été communes entre Jésus-Christ et saint Jean. Et, pour vous le persuader d'abord, je n'ai qu'à vous faire remarquer trois mystérieuses situations que notre Evangile donne à notre bien-aimé disciple : le sein de Jésus, le sein de la croix, le sein de Marie. Dans le sein de Jésus il a part à tous ses secrets ; dans le sein de la croix à toutes ses afflictions ; dans le sein de Marie à tous ses biens. C'est ce que j'ai à vous faire voir dans les trois parties de ce discours, où j'espère recevoir d'autant plus de protection, que Marie est intéressée dans l'éloge de notre saint, qu'elle reçut pour son fils adoptif, par celui qu'elle conçut dans son sein, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

I. — Ceux-là se trompent qui s'imaginent que la confiance peut être séparée de l'amitié ; que l'on peut donner son cœur à une personne et lui celer ses secrets le reconnaître pour son ami et cependant ne lui rien dire de ses affaires. Un ancien, qui ne pouvait approuver cette mauvaise politique, veut bien qu'avant de lier amitié avec quelqu'un on l'examine et l'on reconnaisse son humeur ; mais il ne peut souffrir qu'après qu'on a conclu avec lui une union sincère on se serve encore de dissimulation et de réserve : *Omnia cum amico delibera, si de ipso prius deliberasti* (Seneca, *Ep. ad Lucil.*). Pensez longtemps, dit-il, si vous devez recevoir un homme au nombre de vos amis ; examinez sa fidélité, éprouvez, si vous voulez, sa constance ; mais, dès que vous l'avez jugé digne de votre affection et de votre estime, vous n'avez plus la liberté d'être réservé à son égard : *Cum placuerit amicum fieri, toto illi pectore admitte*. C'est alors que vous devez lui ouvrir les plus secrets replis de votre cœur ; c'est alors que vous devez répandre ce même cœur tout entier dans le sein ; c'est alors que, n'appréhendant pas plus le témoignage de sa conscience que celui de la vôtre, vous devez lui confier les choses avec la

même liberté que vous vous les confieriez à vous-même.

Si Jésus-Christ était capable d'imiter quelques-uns de ces sentiments des parfaits amis, j'oserais dire qu'il n'a pas dédaigné de se soumettre à cette loi, dans l'amitié qu'il a contractée avec saint Jean ; ou plutôt, sans me servir de ces expressions outrées, j'ose dire qu'ayant inspiré à l'homme de n'avoir point de réserve pour ceux qu'il aime, il a voulu se proposer pour exemple dans la communication qu'il a faite de ses secrets à ce bien-aimé disciple, auquel il n'a pas plus tôt donné son cœur, qu'il lui en a découvert tous les mouvements.

Il est vrai qu'avant de s'engager si étroitement avec lui il voulut en faire un choix particulier ; et ce Dieu, qui est la sagesse éternelle, l'ayant choisi préférentiellement à tous les autres hommes, pour en faire son confident et son ami, on peut dire que c'est là ce qui suppose en saint Jean une infinité de perfections et d'avantages. Que dis-je ? Ce qu'il y a d'admirable dans ce choix, c'est que Jésus-Christ lui a donné par avance les qualités qu'il a estimées en sa personne, honorant de la sorte ses propres dons, le rendant capable de cette amitié qu'il a contractée avec lui dans la suite, et ne lui ouvrant son cœur que parce qu'il l'avait déjà disposé à en mériter les secrets.

C'est là la grande différence qui se trouve entre ce divin ami et ceux de la terre. Ceux-ci sont toujours ou aveugles et préoccupés, ou faibles et impuissants dans leur choix. Quelque imperfection qui se trouve en leurs amis, il est si peu en leur pouvoir de la corriger, qu'il n'y en a guère qui, comme on dit, ne soient malheureusement obligés de les aimer avec leurs défauts. De là viennent ces amitiés criminelles et ces liaisons de péché qui portent avec elles une certaine espèce de contagion et de mauvaise odeur dont la plupart des sociétés humaines sont infectées. On s'inspire le vice les uns aux autres, dit Salvien (*lib. IV de Gubern. Dei*), soit par une lâche complaisance qu'on a à faire ce que fait un ami, soit par une malheureuse honte de ne pas faire le mal qu'il fait. On devient vicieux avec lui, et l'on remporte, pour fruit de son amitié, ses désordres avec les défauts personnels qu'on avait déjà. On ressemble à la mer, qui reçoit toutes les ordures des fleuves qui se déchargent dans son sein, et qui les leur renvoie ; c'est-à-dire qu'on reçoit d'un ami les imperfections qu'il a, et qu'on lui en donne à son tour d'autres qu'il n'a pas. Quoi qu'il en soit, si l'on ne participe pas à ses vices, on ne lui donne pas souvent ses vertus, et surtout on ne le prépare pas à son amitié par de bonnes qualités qui le rendent digne d'en être honoré.

Il n'appartient qu'à votre grâce, ô mon Dieu, d'opérer ce prodigieux effet et de rendre les hommes dignes de votre amour. Au même temps que vous choisîtes saint Jean pour votre ami, vous le disposâtes à mériter ce choix, en retranchant ses défauts, en lui inspirant de bons mouvements, en produi-

sant en lui de bonnes qualités, en le rendant tout autre qu'il n'était auparavant.

Quand saint Paul parle des ministres de la nouvelle alliance, il ne se contente pas de dire que Dieu s'est servi d'eux et les a établis dans le ministère, mais il ajoute qu'il les en a rendus capables : *Idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti*. J'en dis ici de même à l'égard de saint Jean ; non-seulement il l'a choisi pour son ami, mais en le choisissant il l'a rendu capable de cette amitié. Il l'a choisi vierge, mais en le choisissant il l'a confirmé dans le dessein de ne pas perdre sa virginité. Il l'a choisi constant et généreux ; mais en le choisissant il lui a imprimé dans l'âme une si grande fermeté et une si invincible force, que jamais ni les persécutions ni la mort ne pourraient l'ébranler.

Après cela, vous ne devez pas trouver étrange si Jésus-Christ, qui a mis dans ce disciple de si belles qualités, n'a rien de secret ni de caché pour lui : *Cum placuisset amicum fieri, toto illum pectore admisit*. Vous ne devez pas trouver étrange si, non-seulement il lui a permis de se reposer sur son cœur, mais s'il l'a fait même entrer dans ce cœur sur lequel il s'était reposé, afin qu'il en remarquât tous les mouvements, qu'il en découvrit tous les desseins et qu'il ne se passât plus rien dans l'âme du Sauveur du monde, dont son ami ne fût participant : *Toto illum pectore admisit*.

Il traite avec saint Jean pour les secrets de son cœur, comme il dit lui-même qu'il avait traité avec ses autres apôtres pour les pensées de son Père. Car remarquez, je vous prie, que le Sauveur du monde voulant persuader à ses apôtres que d'esclaves qu'ils étaient dans la loi de Moïse il les avait élevés à la qualité de ses amis, se contente, pour les en convaincre, de leur dire qu'il leur a manifesté tout ce qu'il a entendu de son Père : *Jam non vos dicam servos, sed amicos, quia omnia quaecumque audivi a Patre nota feci vobis*.

En quoi il semble d'abord que Jésus-Christ traite tous ses disciples aussi favorablement que saint Jean, puisque la mutuelle et familière transfusion des pensées d'un ami dans la personne qu'il aime est la plus sensible preuve de son affection. Cependant, quoiqu'il paraisse accorder indifféremment cette faveur à tous ses disciples, qu'il fait les dépositaires de ses secrets, en ne leur cachant rien de ce qu'il a appris de son Père, il n'est pas fort difficile de découvrir de grands privilèges pour saint Jean, qui y a eu part d'une manière tout-à-fait singulière. En effet, n'est-ce pas lui qui a connu les merveilles de la naissance éternelle du Verbe, et qui, privativement aux apôtres, a su ce qui se passait dans le sein de Dieu, d'où il a puisé ces oracles qu'il nous a depuis laissés dans son Evangile ? *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum*.

Il y a, dit l'abbé Rupert, une grande différence entre ce commencement de l'Evangile

de saint Jean et celui des livres de Moïse. Ils commencent, à la vérité, tous deux par les mêmes mots : *In principio*, mais ils ne nous découvrent pas tous deux les mêmes choses. Moïse nous parle de la création du ciel et de la terre, et saint Jean nous parle de la génération du Verbe. Moïse dit : *Dieu créa*, et saint Jean dit : *Le Verbe était*; Moïse regarde Dieu comme Créateur, et saint Jean le regarde comme Père; Moïse nous découvre sa puissance, et saint Jean sa fécondité; Moïse nous laisse une idée de ce qui s'est passé au dehors, et saint Jean de ce qui se passe au dedans; Moïse ne nous dit presque rien que nous ne puissions concevoir par les lumières de notre raison, et tout ce que saint Jean nous dit va au-delà de la faible portée de nos esprits; en sorte que si les platoniciens, au sentiment de saint Augustin, ont connu la consubstantialité du Verbe, ce n'a été que faiblement et par rapport à ce qu'ils en avaient lu dans l'Evangile de cet apôtre. Enfin Moïse ne nous dit rien qui paraisse indigne de Dieu, et saint Jean, après nous avoir représenté ses infinies et adorables perfections, nous parle des abaissements de son incarnation, abaissements si grands et si incompréhensibles, que ces orgueilleux philosophes s'en sont toujours scandalisés.

Après cela il faut que tous les hérétiques se taisent, parce que saint Jean, en disant ce qu'il a dit au commencement de son Evangile, leur a fermé la bouche. Il faut qu'Arius, qui a disputé à Jésus-Christ sa divinité; que Sabellius, qui a confondu les Personnes; que Manès, qui a établi deux souverains principes; que Pélagie, qui a voulu assujettir la grâce à la nature; que Marcion, qui n'a donné qu'un corps imaginaire au Verbe, il faut que tous ces hérétiques se taisent, quand saint Jean dit que le Verbe était dans Dieu et qu'il était Dieu lui-même; que toutes choses ont été faites par lui; qu'on la vu plein de grâce et de vérité; qu'il s'est fait chair et qu'il a demeuré au milieu de nous. Ah! qu'il y a là d'oracles, s'écrient les Pères, que ces paroles renferment de grands sens et qu'elles nous fournissent de puissantes armes contre nos adversaires!

Tout ce qui se peut dire de Jésus-Christ nous a été révélé par cet apôtre, à qui ce Dieu a fait part de ses secrets. L'Épouse des Cantiques le cherchait parmi les créatures; Isaïe avouait que personne ne pouvait rien dire de sa génération; Jérémie disait qu'il n'avait ni voix ni parole; saint Paul se contentait d'admirer ce qu'il avait vu dans le troisième ciel, mais saint Jean nous découvre tout, et il parle comme un homme à qui rien n'a été caché. Avant qu'il se couchât sur le cœur de Jésus-Christ, il n'était que l'enfant de Zébédée, dit saint Jean Chrysostome; mais quand il s'y est reposé et qu'il est sorti de ce vaste océan, il s'est rempli de Dieu comme une éponge qui est tout imbibée de l'eau qu'elle reçoit : *Antequam Joannes recumberet, filius erat Zebedæi; quando surrexit, spongia tumefacta Deo* (D. Chrysost. in Matth.). Avant qu'il se couchât sur le cœur de Jésus-Christ,

il n'avait pas plus de part à ses secrets que les autres apôtres; mais depuis qu'il s'y est reposé, il y a connu des choses que ses apôtres ne savaient pas ou qu'ils ne nous ont pas découvertes comme lui.

En pouvons-nous souhaiter une meilleure preuve que ce qui se passa au sujet de Judas? Vous savez que Jésus-Christ ayant déclaré à ses apôtres qu'il y en avait un d'eux qui devait le livrer à ses ennemis, une inquiète curiosité les porta tous à savoir le nom de cet homme détestable, de ce lâche et ingrat déicide. Mais à qui pensez-vous qu'ils s'adressèrent pour le savoir? Ils devaient, ce semble, le demander à Jésus-Christ, qui leur en avait ouvert le premier la parole; et particulièrement saint Pierre, qui, pour l'ordinaire, lui parlait assez librement, pouvait bien, ce semble, le prier de s'expliquer davantage. Cependant, quelque accès qu'il ait auprès du Sauveur du monde, il est persuadé que saint Jean en a encore plus que lui; et, sachant la coutume que Jésus-Christ a de lui ouvrir son cœur, il se sert de son entremise pour tirer de la bouche de son ami cet important secret : *Innuitt ergo Joanni Simon Petrus, et dixit ei : Quis est de quo dicit* (Joan., XIII). N'est-ce pas là une grande marque de l'opinion dans laquelle les apôtres étaient que saint Jean savait les secrets du Fils de Dieu, et que ce Maître lui révélait les plus cachés mouvements de son cœur? Mais voici ce qui justifie encore mieux et qui autorise davantage leur créance.

L'Evangile nous apprend que saint Jean, voulant s'informer de la chose, se coucha de nouveau sur le sein de Jésus : *Itaque cum recubisset ille supra pectus Jesu, dixit ei : Domine, quis est?* Avant que saint Pierre l'eût engagé à faire cette demande, l'Écriture nous l'avait déjà représenté dans cette avantageuse situation; et présentement, il se donne derechef cette même liberté, il se repose une seconde fois, ou, pour me servir d'une autre version, il se laisse tomber de nouveau sur le cœur de son Maître, ou plutôt il y entre, selon sa coutume, pour y chercher l'éclaircissement de son doute et le forcer, par une douce et agréable violence, à lui communiquer son secret : *Cum recubisset supra pectus, aliter, cum iterum incidisset in pectus Jesu*. Tant il est vrai que le sein de Jésus est la demeure la plus ordinaire de notre apôtre; que ce sein adorable est sa retraite, son asile, ou, pour mieux dire, son école; sein où il entre quand il veut, et où, par le droit de l'amitié dont Jésus-Christ veut bien l'honorer, il connaît ses secrets, sein plus auguste que le ciel même et plus vénérable que le sanctuaire de Jérusalem; sein où vous pourrez entrer, mes chers auditeurs, pour connaître non-seulement les mystères de votre religion, mais vos plus essentiels et principaux devoirs.

C'est là, gens du monde, que vous verriez de grands mystères : l'amour que Jésus-Christ vous porte et celui que vous devez lui porter. C'est là que vous découvririez tant de trahisons secrètes et de malheureuses perfidies,

par lesquelles vous reconnaissez si mal le meilleur de vos amis. C'est là que Jésus-Christ vous dirait : Il y en a un d'entre vous qui doit me trahir ; et comme vous pourriez ignorer que vous fussiez coupables de cette trahison, c'est là que vous reconnaîtrez la vérité de tant de perfidies que vous tâchez de cacher ou de déguiser. O le grand et l'ample livre que le cœur de Jésus-Christ, dit saint Bernard : *Amplus et magnus liber!* C'est un livre écrit au dedans et au dehors, où personne ne peut lire, à moins qu'il n'en lève les sceaux. Demandez donc à Jésus-Christ qu'il vous donne la grâce de pouvoir l'ouvrir ; qu'il vous donne des yeux assez spirituels pour connaître vos devoirs et vos transgressions tout ensemble, sa loi et les différentes manières par lesquelles vous la violez. Vous le verrez un jour, ce livre, et il vous sera ouvert ; mais ce sera peut-être pour votre condamnation et votre perte ; vous le verrez un jour, ce cœur, et vous en découvrirez les mystères ; mais ce seront peut-être, comme dit notre bien-aimé disciple dans son Apocalypse, ce seront peut-être des mystères d'indignation et de fureur. Approchez-vous-en donc à présent avec respect, et, résolu de faire tout ce que Jésus-Christ vous fera connaître pour votre salut et votre instruction, étudiez-y tous vos devoirs. Saint Jean les comprit tous, et les secrets de ce Dieu lui furent révélés. Mais de peur que vous ne croyiez qu'il n'est l'ami de Jésus-Christ que quand il en reçoit des faveurs, je prétends vous faire voir qu'il a généreusement porté cette qualité quand il lui a fallu partager ses afflictions et ses souffrances. Vous l'avez déjà vu dans le sein de Jésus, considérez-le à présent dans le sein de la croix ; et pour vous faire admirer ce qui s'y passe, renouvelez, je vous prie, votre attention.

II. — L'amitié ne se reconnaît jamais si bien que dans l'affliction ; et c'est dans la mauvaise fortune qu'on fait une épreuve si sûre de la fidélité des vrais amis, qu'il semble qu'il faille être misérable pour savoir assurément si l'on est aimé. Jusque-là on est toujours en doute si c'est la personne ou le bonheur d'un homme qu'un ami considère, et si l'on n'est point de l'humeur de ces lâches dont parle saint Augustin, qui aiment mieux flatter un homme heureux que d'en protéger un malheureux : *Malunt esse felicium adulatores, quam infelicium defensores.*

Sur ce principe il est aisé de juger de la sincère et de la généreuse amitié de saint Jean. Il ne suit pas seulement Jésus-Christ lorsqu'il fait des miracles ou qu'il se transfigure sur la montagne, il le suit lorsqu'il souffre des douleurs extrêmes, qu'il s'humilie et qu'il se défigure sur le Calvaire ; il ne le suit pas seulement lorsqu'il est avantageux d'être du nombre de ses disciples, sur lesquels rejaillit une partie de la gloire du Maître, il le suit encore lorsqu'il est honteux de l'avoir connu, et que sa compagnie attire les plus sanglantes persécutions ; il ne le suit pas seulement lorsqu'il s'agit d'avoir part à ses secrets et d'être traité en confident

et en favori, il le suit encore lorsque l'amitié qu'il a pour sa personne l'oblige à partager ses souffrances, à épouser ses intérêts, à monter même avec lui sur la montagne de son sacrifice.

Où sont, messieurs, où sont ceux qui ont été fidèles à Jésus-Christ jusqu'à ce point ? où sont ceux dont la foi, comme la terre, n'a pas été ébranlée ou éclipsée comme la lumière du soleil ? Tous les apôtres s'enfuient pour accomplir cette triste prophétie, que quand le Pasteur sera frappé les brebis de son troupeau se disperseront ; image trop naturelle de ce qui se passe souvent à notre égard. Nous sommes ravis d'être à la compagnie de Jésus-Christ quand il n'y a que de l'honneur ou du profit à recueillir ; mais nous l'abandonnons lâchement quand il faut souffrir quelque raillerie ou quelque persécution en son nom. Nous aimons les vérités de la religion quand elles brillent, mais nous les haïssons quand elles brûlent ; leur éclat nous plaît, mais l'ardeur par laquelle elles consomment nos passions nous déplaît ; et si nous sommes d'humeur à dire, comme saint Pierre : Il fait bon ici, lorsque nous nous adonnons à une piété délicate et commode, nous ne nous sentons presque jamais portés à soutenir les fatigues et les inconvénients d'une dévotion austère et gênante ; et si nous voulons, comme ce premier apôtre, dresser des tentes sur le Thabor, nous ne voulons pas demeurer comme saint Jean sur le Calvaire.

Il y demeura, messieurs, et ce fut là qu'en qualité de fidèle ami il eut part aux souffrances et aux ignominies de son cher Maître. Pour bien comprendre cette vérité, il faut supposer que l'amour est une âme en deux corps, ou plutôt que l'amour a le pouvoir de réduire deux âmes en une seule. C'est pourquoi saint Augustin (*Lib. Conf.*) ne fait pas de difficulté d'appeler son ami Nébride la moitié de son âme : *Dimidium animæ meæ*, persuadé que l'âme de son ami et la sienne n'étaient plus qu'une seule âme qui donnait la vie à deux corps. Aussi, la mort de cet ami étant arrivée, il avoue qu'il ne sait s'il doit souhaiter, ou de vivre ou de mourir. D'un côté la vie lui est à charge, parce qu'il ne veut pas vivre à demi ; d'un autre la mort lui est odieuse, parce que, comme celui qu'il avait si fort aimé vit encore à moitié en lui, il appréhende qu'il n'achève de mourir entièrement avec lui : *Horrori mihi erat vita, quoniam nolebam dimidius vivere, et ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur quem multum amaveram.*

Si cette maxime est véritable, je veux dire si l'amitié a le pouvoir de réunir des âmes que la nature avait divisées, il s'ensuit que nos amis ne peuvent rien souffrir que nous ne l'endurions nous-mêmes, comme par une espèce de réaction et de contrecoup. En effet, leurs malheurs nous traversent, leurs tristesses nous abattent, leurs chagrins nous inquiètent, leurs larmes nous affligent, leurs inquiétudes nous travaillent, leurs plaies nous blessent ; et une seule âme se trouvant

en plusieurs corps, ressent nécessairement en tous le coup qu'elle ne reçoit qu'en un seul.

De là vient qu'Aristote défendait autrefois à ses disciples de faire beaucoup d'amis, par cette belle raison qu'il leur apportait. Les déplaîsirs et les malheurs, leur disait-il, surpassent de beaucoup dans le monde le nombre des joies et des prospérités ; vous serez plus souvent forcés de pleurer qu'invités à vous réjouir ; et comme il semble que la nature nous ait peu obligés en nous donnant le sens de l'odorat, parce qu'il y a plus de méchantes odeurs que de bonnes, la morale aussi ne nous favorise guère en nous permettant ces commerces d'amitié, qui nous engagent plus souvent aux larmes qu'ils ne nous portent à la joie.

Avouons, messieurs, que saint Jean était bien éloigné de suivre le conseil de ce profane, lui qui, dans l'amitié qu'il a liée avec Jésus-Christ, s'est cru obligé de partager ses afflictions et ses douleurs, et qui a fait voir jusqu'à quel point il l'aimait, par l'invincible attachement qu'il a eu à sa personne dans tout le cours de sa passion. Oui, messieurs, saint Jean est inséparable de Jésus-Christ dans tous les lieux où il endure. Il le suit lorsqu'il entre chez Pilate et qu'il monte sur le Calvaire ; il veut être le fidèle, quoique triste témoin de tous les outrages, de toutes les peines, de toutes les humiliations, de toutes les persécutions de son ami.

Vous vous plaigniez autrefois, saint prophète, que le juste mourait et que personne ne pensait à lui : *Justus perit et nemo est qui recogitet corde (Isaïa, LIII)* ; mais voici un homme fidèle et constant qui, au défaut des autres apôtres, non-seulement pense à la mort du juste, mais qui y compatit et qui, par une secrète communication, en partage les peines. Vous vous imaginez peut-être, messieurs, que les Juifs, déchirant de mille coups le corps innocent de Jésus-Christ, ne déchargèrent leur fureur que sur un seul homme, et cependant il arrive que les mêmes coups s'impriment en même temps visiblement sur un autre. Vous croyez peut-être que ces impitoyables bourreaux n'ont percé d'épines que la seule tête du Sauveur du monde, et cependant son bien-aimé disciple en ressent comme lui toutes les pointes. Vous vous persuadez peut-être qu'il n'y a que les mains et les pieds de Jésus-Christ percés de clous, mais l'amour ouvre les mêmes plaies dans les pieds et dans les mains de son cher apôtre. Il ne paraît enfin à vos yeux que le seul Jésus-Christ sur l'autel de son sacrifice, et cependant, par un prodige d'amour qu'on ne saurait assez concevoir, son ami y est sacrifié avec lui.

Quand les Pères parlent de la sainte Vierge aux pieds de la croix, ils disent que par une réflexion de douleur elle ressentait en elle-même intérieurement tout ce que son Fils souffrait sur son corps, et que cette mère affligée par ce triste spectacle endura au-delà des forces humaines et de tout ce qu'on peut concevoir : *Passa est ultra humanitatem*

(*D. Amedæus, de Laudibus Virginis*). Mais ne pouvons-nous pas dire à proportion quelque chose de semblable de saint Jean, en qui la nature et la grâce semblaient combattre, comme dans la sainte Vierge, pour le faire endurer davantage ? D'un côté saint Jean devait se conformer aux desseins du Père éternel et à la volonté de Jésus-Christ dans ses souffrances, mais d'un autre il devait le plaindre et compatir à ses maux. D'un côté il devait l'adorer comme un Dieu, mais d'un autre il devait pleurer sur lui comme un ami ; et si l'obéissance en faisait une créature fort soumise, la compassion en faisait un ami fort tendre.

Ce qu'il y avait encore de plus étrange, c'est que saint Jean dans ce triste état ne pouvait rendre aucun autre secours à Jésus-Christ que celui de sa compassion et de ses larmes. Il le voyait nu sur une croix, et il n'était pas en état de le revêtir ; il lui entendait dire qu'il avait soif, et il n'avait pas la liberté de lui donner à boire ; il voyait ses pieds et ses mains attachés, et il ne pouvait arracher ses clous ; il voyait toutes ses plaies s'ouvrir, et il ne pouvait ni les refermer ni en élancher le sang. Peut-on s'imaginer une affliction pareille ?

Ce fut aussi, divin Jésus, la fidélité de ce disciple qui vous consola de l'infidélité des autres. Ce fut cet inviolable attachement de saint Jean à votre adorable personne qui vous fit trouver moins rigoureux l'abandonnement de votre propre Père ; et si quelque chose a été capable de soulager ou d'adoucir vos plus cruelles douleurs, c'a été la compassion et la tendresse de ce cher ami.

Je me trompe, messieurs, car quelle consolation pour le Fils de Dieu que celle-ci ? puisque je commence à comprendre que l'affliction du disciple, bien loin de diminuer la douleur du Maître, ne fait que l'augmenter. Quand le mal est extrême et que les intérêts sont proches, la part qu'on prend à la douleur de celui qui souffre ne sert qu'à l'aigrir et à l'envenimer davantage. En effet, l'expérience ne nous apprend-elle pas que les larmes de ceux que nous aimons, au lieu de nous consoler, nous blessent souvent par la partie la plus tendre et la plus sensible ?

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, pour arrêter les larmes de ceux qui regrettaient son départ et compatissaient aux peines qu'il devait souffrir à Jérusalem, leur disait : Que faites-vous, mes frères, si ce n'est d'affliger mon propre cœur et de m'ôter le courage ? *Quid facitis flentes et affligentes cor meum (Act. XXI)* ?

Par cette règle, il est donc vrai que la part que prend saint Jean aux douleurs de Jésus-Christ, bien loin de les soulager, les augmente ; et par cette même règle, il est également certain que c'est ce qui augmente encore davantage la peine de ce disciple. Quel nouveau secret dans l'amitié de ces deux amis ? Jésus-Christ veut partager la douleur de Jean, comme Jean partage la douleur de Jésus-Christ ; le Maître veut ressentir l'affliction de son disciple, en même temps que son

disciple ressent la sienne ; et par ce moyen ces deux amis entrant successivement en communauté de leurs peines, ne contribuent qu'à se tourmenter davantage.

Ah ! que ce disciple a donc bien satisfait à la promesse qu'il avait autrefois faite à son Maître de pouvoir boire avec lui le calice de sa passion : *Possumus* ; et que ce généreux Maître, en se soumettant aussi volontairement aux lois de l'amitié, a bien répondu aux sentiments de ce disciple par la part qu'il a prise à son affliction ! Mais il y a encore répondu d'une autre manière, en lui faisant part de ses biens, et lui donnant ce qu'il avait de plus cher au monde, qui était sa Mère, comme je vais vous le faire voir dans la troisième et dernière partie de ce discours.

III.—Quelque grande et universelle que fût la pauvreté de Jésus-Christ, il est cependant vrai de dire qu'il avait en la personne de sa Mère la plus riche et la plus rare de toutes les possessions, possession qui lui appartenait véritablement, puisqu'elle était toute à lui ; possession qui lui appartenait uniquement, puisque son chaste sein a été la seule place qu'on ne lui a jamais disputée. On le chasse d'une étable dès qu'il est né, on le force à fuir en Egypte dès son enfance, il avoue lui-même qu'il n'a pas de lieu où il puisse reposer sa tête ; et cependant il la repose avec sûreté dans le chaste sein de Marie qui, après l'avoir porté neuf mois dans ses flancs, le porte pendant toute son enfance entre ses bras, sans que personne lui envie cette place.

Or, c'est de ce grand et unique bien que Jésus-Christ veut faire part à saint Jean ; et, comme ce présent est l'une des plus belles marques de l'amitié dont il a honoré ce disciple, permettez-moi de vous en faire remarquer en peu de mots les circonstances.

Les Pères nous apprennent que Jésus-Christ, étant près de mourir, fit son testament et disposa avant sa mort de ce qui lui appartenait pendant sa vie. Or, saint Jean, disent-ils, fut après la sainte Vierge le plus considérable témoin de cette action ; il fut même le principal légataire et le mieux partagé de son Maître : *Testabatur Christus de cruce, testamentum ejus signabat Joannes, dignus tanto testatore testis* (D. Ambr.). Il avait laissé ses habits à ses bourreaux, son corps à son épouse, son paradis au bon larron, et il voulut donner sa Mère même à son disciple. *Dicit discipulo suo : Ecce mater tua*. Oh ! l'honorable et l'avantageux partage ! oh ! que ce Benjamin de la nouvelle loi est encore bien mieux partagé que celui de l'ancienne !

L'Écriture remarque que Benjamin étant à table avec ses frères, sa part excédait de beaucoup celle des autres, et qu'on s'étonnait comment il était cinq fois mieux partagé qu'eux : *Mirabantur nimis, sumptibus quas acceperant ; majorque pars venit Benjamin, ita ut quinque partibus excederet* (Genes., XLIII) ; c'est ce que nous pouvons dire avec plus de justice de saint Jean. A la

cène il a le cœur de Jésus-Christ où il se repose ; sur le Thabor il voit la gloire de Jésus-Christ qui se transfigure ; dans l'île de Pathmos il a le don de prophétie ; dans son état particulier il a celui de la virginité, et sur la croix, il a pour mère celle d'un Dieu. Quel excès dans sa part, sans considérer d'autres faveurs générales qu'il a reçues.

Peut-être que quelque âme lâche et intéressée pourrait dire ici que Jésus-Christ, lui donnant sa sainte Mère, lui laissa une grande charge et non pas un bien ; mais que ce serait peu connaître les règles de l'amitié que d'en juger de la sorte ! car, sans parler de l'honneur qu'il y a de nourrir celle qui a nourri le Sauveur du monde, qui ne sait que dans le commerce de cette noble amitié, ce n'est pas celui qui reçoit qui a l'avantage, mais celui qui donne ?

Vous avez peut-être ouï parler d'un testament fait en Grèce, et qui est en quelque manière semblable à celui du Fils de Dieu (*Plutarchus*). Un certain Corinthien voulant au lit de la mort gratifier dans son testament deux intimes amis qu'il avait, laissa à l'un sa mère pour la nourrir, et à l'autre sa fille pour la marier, avec cette condition que, l'un d'eux venant à mourir, l'autre lui demeurerait substitué. Plusieurs se moquèrent de ce testament, mais les deux amis l'acceptèrent ; un seul en jouit, car, l'un d'eux étant mort, le survivant maria la fille et nourrit la mère.

N'est-il pas vrai, messieurs, que ce testament a quelque rapport avec celui de Jésus-Christ, qui laisse sa Mère à saint Jean pour la respecter et la nourrir ? Mais je ne puis mieux vous expliquer cette intention du Fils de Dieu dans une disposition si extraordinaire, que par la pensée et les paroles de saint Paulin. Ce savant prélat dit que Jésus-Christ, étant près de mourir, de se dépouiller par conséquent des sentiments humains, et ne voulant pas néanmoins manquer au bon naturel d'un fils, légua et laissa par testament à un homme toute la tendresse et la piété humaine qu'il devait à sa Mère : *Jam ab humana fragilitate qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in Dei eternitatem delegat homini jura pietatis humanæ* (D. Paulin., *Epist. ad August.*).

Ne vous représentez pas ici, messieurs, ce legs et ce don comme un legs et un don qui subsiste seulement dans l'esprit du testateur ; le légataire en demeure lui-même d'accord, recevant la mère de son ami au nombre de ses biens : *Accepit eam in sua* ; et comme un testament n'a de force que par la mort du testateur, Jésus-Christ n'est pas plus tôt expiré, que Jean entre en possession de Marie. Comment cela se peut-il faire, puisque ce disciple, ayant comme les autres renoncé à toute sorte de propriété, ne pouvait recevoir Marie au nombre de ses biens ? il faut que saint Augustin et saint Ambroise vous l'expliquent.

Si saint Jean, dit saint Augustin, avait renoncé aux biens temporels, il est certain qu'il n'avait pas renoncé aux spirituels,

parmi lesquels il faut compter la Mère de Jésus-Christ. Mais saint Ambroise passe encore plus avant, en disant que si Marie est un bien, et si saint Jean en est le propriétaire, il n'a pas pour cela rompu son vœu, puisque son Maître, lui donnant sa Mère, ne fait que s'acquitter de la promesse qu'il lui avait faite, de lui donner le centuple de ce qu'il aurait quitté pour lui.

Il est donc vrai, messieurs, que Marie est le bien et la possession de saint Jean. Elle est son bien, puisqu'elle lui tient lieu d'héritage; elle est son bien, puisqu'il peut lui dire ce que nous disons à Dieu : *Tu es pars hereditatis meæ*; mais elle est son bien, puisque Jésus-Christ la lui a laissée par testament, et que, le substituant à sa place, il a voulu partager avec son ami le sein de sa propre Mère : *Dicit discipulo : Ecce mater tua, et exinde discipulus accepit eam in sua*.

Vous ne pouvez donc plus douter que notre apôtre n'ait été le parfait ami du Fils de Dieu; et, lui ayant vu partager ses secrets, ses afflictions et ses biens sur le sein de Jésus, sur le sein de la croix et sur le sein de Marie, je crois qu'il n'y a pas un de vous qui ne s'écrie : *Hic est discipulus quem diligebat Jesus*; voilà le disciple que Jésus aimait.

Mais ce n'est pas là le seul sentiment que ce saint apôtre désire aujourd'hui de vous. Il veut bien que vous le croyiez très-heureux dans son amitié, mais il veut en même temps que vous vous croyiez souvent très-malheureux dans les vôtres. En effet, n'est-il pas vrai que les amitiés de la terre sont ordinairement des amitiés criminelles que le péché et de vicieuses habitudes lient? *Nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei (Jacobi IV)*. N'est-ce pas principalement en notre siècle que se justifie plus véritablement que jamais cette étrange parole de saint Jacques, qu'il n'y a presque pas d'amitié au monde qui ne soit ennemie de Dieu? La première loi de l'amitié du monde est presque toujours la haine et l'aversion de Dieu.

Vous le savez, il n'y a presque point d'amis aujourd'hui qui ne croient avoir sujet de se plaindre, quand on refuse d'exposer sa vie et de donner son âme pour leur plaisir. Il faut périr avec eux, quand ils veulent se perdre; il faut se rendre complice de leurs crimes, il faut avoir part à leurs mauvais desseins, il faut se plonger dans leurs débauches, il faut venger leurs querelles. Mais savez-vous aussi ce qui arrive? il faudra subir les mêmes jugements, être exposé aux mêmes reproches et souffrir les mêmes supplices.

Ah! mes frères, s'il vous reste encore quelque passion pour le ciel, si vous avez encore dans le fond du cœur quelque désir de votre salut, rompez, rompez sans délibérer davantage avec ces misérables qui vous envelopperaient infailliblement dans leur perte. Retranchez tous ces commerces honteux, séparez-vous de ces personnes contagieuses, quand elles seraient d'autres vous-mêmes, et imitez enfin la nature, qui vous porte à cou-

per vos bras et vos mains quand la gangrène les gagne.

Mais cet homme est mon allié, c'est mon parent, c'est mon frère; n'importe, il vous est uni par le sang, mais il vous est étranger par ses mauvaises actions; son alliance vous fait prendre part à ses disgrâces, mais le christianisme veut que vous n'en preniez aucune à ses désordres; et sachez, comme dit le savant Philon, que l'union qui procède de la justice et des autres vertus est une parenté mille fois plus étroite que celle de la chair et du sang.

Mais quoi! si vous bannissez l'amitié de la terre, vous en ferez un enfer, sans cela on ne serait plus supportable au monde et l'on deviendrait odieux à toute la terre sans cet esprit de la vie et ce lien de la société. A Dieu ne plaise, messieurs, que je décrie absolument une passion que Jésus-Christ a voulu consacrer en sa personne, et aux lois de laquelle il a bien voulu se soumettre à l'égard de saint Jean; mais ce que je vous demande, c'est que vos amitiés soient toujours fondées sur la piété et jamais sur le vice; c'est que vous travailliez dans vos communications mutuelles, non-seulement à vous rendre plus savants, mais à vous rendre meilleurs, afin qu'après avoir été unis ici-bas, comme Jésus-Christ et saint Jean, par une amitié toute sainte, vous le puissiez être heureusement dans le ciel par la participation d'une même gloire. Amen.

SERMON

POUR LA VETURE D'UNE RELIGIEUSE.

Sur l'Evangile de la brebis égarée et ramenée dans la bergerie par son pasteur.

Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, et veniens domum convocat animos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi.

Le pasteur ayant retrouvé sa brebis, la met sur ses épaules avec joie, et venant en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi (S. Luc, chap. XV).

C'est un grand sujet d'espérance et de consolation pour les pécheurs, que de remarquer en Dieu les mêmes sentiments pour eux qu'ils devraient avoir pour lui, et de lui voir faire les mêmes démarches pour les rechercher, tout misérables qu'ils sont, avec autant d'empressement qu'ils le rechercheraient eux-mêmes s'ils étaient fidèles. David parlant des désirs qu'il a de retrouver son Dieu, dit qu'il court par la campagne comme un cerf altéré, que ses yeux sont nuit et jour en larmes, qu'il ne saurait avoir de joie qu'il ne voie repaître cet objet unique de son amour : *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum, fuerunt mihi lacrymæ dum dicitur mihi : Ubi est Deus tuus?*

Mais ne remarquez-vous pas dans la parabole de notre évangile que tous ces sentiments ont passé du cœur de David au cœur de Jésus-Christ, puisque ce pasteur de nos âmes, affligé de l'éloignement d'une de ses brebis, abandonne tout pour se mettre à sa poursuite; qu'il se fatigue dans sa recherche,

qu'il n'a de joie que quand il la retrouve; que pour lui faciliter son retour il la charge même sur ses épaules, et qu'enfin, comme s'il lui arrivait de ce retour une grande fortune, il veut que tout le monde l'en vienne féliciter? Certes, messieurs, je ne m'étonne pas que les chrétiens aient toujours singulièrement aimé Jésus-Christ sous une idée si favorable, et que, selon le témoignage de Tertullien, ils gravassent, dès son siècle, sur tous les calices de l'Eglise l'image du pasteur chargé de sa brebis.

Mais je sais bien, ma très-chère sœur, que de notre temps c'est particulièrement à vous que Jésus-Christ doit paraître aimable sous cette forme, puisqu'on peut dire qu'il la reprend aujourd'hui pour vous. Non, non, ce n'est pas sans quelque secret de la providence qu'un évangile si admirable concourt avec cette cérémonie; et à considérer les circonstances de votre vocation, tout ce que la grâce fait en vous pour l'assurer et pour la rendre certaine, vous pouvez, ma très-chère sœur, vous pouvez raisonnablement croire que Jésus-Christ a pour vous la même charité, qu'il vous traite à peu près avec la même tendresse qu'il fait la brebis de l'Evangile : *Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, et veniens domum convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi.* C'est la merveille, messieurs, dont je vous entretiendrai dans ce discours; mais vous voyez bien qu'il faut pour cela que le même esprit qui inspire à cette âme généreuse de si grands desseins me fournisse des paroles qui soient justes, et que la même Vierge qu'elle prend aujourd'hui pour sa mère devienne mon avocate; demandons-lui cette faveur, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Quelque grand que soit le zèle du pasteur de nos âmes pour leur conversion et pour leur salut, nous le pouvons néanmoins réduire dans la parabole de notre évangile à trois démarches principales qu'il fait en faveur de sa brebis. Premièrement, il la va chercher dans les lieux où elle s'est écartée, et il est constant que, s'il ne prenait lui-même ce soin charitable, elle n'en reviendrait jamais. David le témoigne à Dieu en termes exprès : *Erravi sicut ovis quæ periit.* Seigneur, je suis comme une malheureuse brebis qui s'est égarée en s'éloignant de vous; et ce qui me semble le plus déplorable dans l'état où je me trouve, c'est que je ne puis faire un seul pas, pour me rapprocher de vous, que vous ne me veniez chercher vous-même : *Quære servum tuum.*

Secondement, le pasteur ayant retrouvé sa brebis la rapporte sur ses épaules; quelque coupable qu'elle fût, comme le remarque excellemment saint Ambroise, il ne lui fait aucun mauvais traitement; et plus fâché au contraire de la lassitude qu'elle a soufferte dans son égarement, que de l'injure qu'elle lui a faite, il la soulage dans son retour, il le rend facile, il la porte : *Pastor enim legitur ovem læsam gessisse, non abjecisse.*

Mais enfin admirez-jusqu'où va la bonté

de ce pasteur. Ayant rapporté cette brebis dans sa maison, il appelle ses voisins et ses amis, pour venir prendre part à sa joie; vous diriez qu'il gagne bien plus au retour de sa brebis, que sa brebis même, qu'il lui est arrivé à lui seul un avantage considérable : *Quasi sibi adhuc magnum obtigisset beneficium.* Ce sont là, messieurs, les principaux mouvements de la charité qu'exerce le pasteur de notre évangile à l'égard de sa brebis; et voilà une image fidèle de ce que Jésus-Christ fait en notre faveur toutes les fois que nous revenons à lui. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas tous avoir pour une bonté si tendre et si généreuse!

Mais souvenez-vous, ma très-chère sœur, que vos obligations à cet égard, je vous l'ai déjà insinué, sont fort particulières : tout ce que le pasteur fait dans la parabole à l'égard de sa brebis se renouvelant dans votre vocation par des mouvements singuliers de la grâce de Jésus-Christ. Car lorsque vous avez conçu le dessein de renoncer au monde et que vous l'exécutez fidèlement aujourd'hui, n'est-ce pas ce pasteur charitable qui vous est allé chercher, qui vous est allé dégager? *Et cum invenerit eam.* Quand les voies du Carmel, jugées si rudes par tous les gens du siècle, s'aplanissent devant vous, et que toutes les pratiques de la religion vous semblent douces, n'est-ce pas proprement le pasteur qui vous rapporte sur ses épaules et qui facilite votre retour? *Imponit in humeros suos gaudens.* Et enfin, si tout le monde est touché de votre exemple, et si nous nous assemblons aujourd'hui, non-seulement pour nous en réjouir, mais pour en profiter, n'est-ce pas encore le souverain pasteur qui invite ses amis, les hommes avec les anges, à venir prendre part à la joie qu'il sent de votre retour? *Et veniens domum, convocat amicos et vicinos.*

Où, où, anges du ciel, réjouissez-vous avec nous en cette occasion singulière, Jésus-Christ nous l'a promis dans notre évangile même : *Gaudium erit in celo coram angelis Dei.* Célébrons de concert un des plus beaux triomphes qu'ait jamais remportés la grâce, et admirons enfin tous ensemble la force de la grâce, qui est allée tirer cette âme des engagements de la cour et du monde : la douceur de la grâce, qui lui aplanit d'abord toutes les difficultés de la religion; la fécondité de la grâce, qui nous intéresse dans sa vocation et qui la propose comme un exemple puissant à tout son siècle. C'est le sujet des trois points de ce discours.

I. — Pour peu qu'un chrétien soit instruit des maximes de l'Evangile, il ne saurait douter de la difficulté qu'il y a de se sauver dans le monde; mais s'il était encore nécessaire de l'en convaincre, il me semble qu'il suffirait de lui dire que, pour se sauver dans le monde, il faut être pauvre dans l'usage des biens, humble dans la possession des honneurs, modéré dans la jouissance des plaisirs, car de bonne foi ces choses sont-elles fort aisées à accorder?

Que s'il est difficile de faire son salut dans

le monde, quelle apparence, mes frères, de le pouvoir faire dans le grand monde, dans ce qui s'appelle la cour, où les divers obstacles qui sont répandus ailleurs dans les conditions différentes des hommes se réunissent et se rassemblent avec bien plus de force ? la cour, où toutes les pompes sont étalées, où tous les plaisirs sont dans leur centre, où toutes les grandeurs sont à leur comble ; la cour, où l'on peut dire que les passions sont déchaînées, les occasions présentes, les exemples pernicieux. Ah ! qui peut se conserver vivant dans un séjour où, comme dit si bien saint Ambroise, la mort entre par tous les sens jusque dans la substance de l'âme ; où les yeux ne sauraient s'ouvrir qu'ils ne reçoivent des espèces capables de troubler l'esprit ; où l'oreille ne peut rien entendre, que ce ne soit un poison qui se glisse aussitôt dans le cœur ? *Ubi respexit oculus, et sensum mentis avertit ; ubi audivit auris, et intentionem cordis inflexit.*

La cour étant un air si contagieux, quel peut donc être le secret de n'y pas périr ? Messieurs, si vous voulez que je m'explique sincèrement, je n'en sais guère que celui de n'y pas demeurer. Il s'est trouvé des saints à la cour, il est vrai, mais ils sont rares ; et quand les Pères en ont parlé, ils ne les ont pas trouvés moins admirables d'avoir conservé leur innocence à la cour, que les trois enfants de Babylone d'avoir gardé leur félicité au milieu des flammes. Ah ! mes frères, il y a là trop de combats à soutenir pour la vertu, il n'y a pas de moment où elle ne soit réduite à la dure nécessité de vaincre, ou d'être vaincue, chaque degré de fortune, de biens, de crédit, qu'un homme peut y acquérir ne sert que d'un nouvel obstacle à son salut. Et là-dessus, messieurs, il n'est pas libre de balancer : *Fugite, fugite de medio Babylonis.* Si vous me le demandez, le seul moyen assuré de se sauver aux gens de la cour, c'est la fuite.

Cependant, chose étrange ! quelque indubitable que puisse être ce moyen, qui voyons-nous de nos jours avoir assez de prudence pour s'en servir ? Pour se résoudre à quitter le grand monde, il faut que l'esprit se désabuse, il faut que le cœur se détache ; car l'erreur dans laquelle vivent les gens du monde sur l'estime des choses qui leur passent devant les yeux, et l'attachement ensuite qu'ils ont pour ces choses, leur en rendent la séparation comme impossible. On regarde les richesses, les plaisirs et les honneurs du monde comme les plus précieuses et les plus estimables ; sur ce principe, il n'y a rien qu'une âme ne fasse pour s'engager, elle ne fera pas même une démarche que son engagement ne redouble.

Voyez une brebis, pour revenir à la comparaison de notre évangile ; considérez, dis-je, une brebis qui est une fois sortie du droit chemin où le pasteur la conduit, elle ne fait d'abord qu'un pas pour s'approcher de l'herbe voisine qui l'attire ; mais s'en est-elle repue, elle va un peu plus loin, elle avance encore

davantage, et ainsi, comme elle paît toujours et qu'elle marche toujours en paissant, il peut arriver qu'elle se porte dans un tel égarment, qu'à moins que le pasteur ne l'aille chercher, il n'y a pas d'apparence qu'elle revienne.

Voilà l'image d'une âme qui s'éloigne de la voie du salut à mesure qu'elle s'engage dans le monde : *Erravi sicut ovis quæ perivi.* A-t-elle fait un pas pour satisfaire sa cupidité en une chose ? c'est assez pour lui en faire faire bien d'autres dans la suite. Un spectacle débauchera d'abord son esprit de l'admiration qu'elle ne doit qu'à Dieu ; une conversation naîtra après, qui attentera sur les affections de son cœur ; il surviendra un honneur qui la fera sortir de l'humilité qu'elle avait toujours professée ; il se présentera aussitôt un plaisir qui la tirera de l'austérité qu'on remarquait dans ses mœurs, et enfin, si les grands objets paraissent, c'est alors qu'on se sent entraîné, qu'on se trouve emporté si loin de la voie, qu'il n'y a qu'à Jésus-Christ tout seul capable d'y faire rentrer, et encore par les plus puissants efforts de sa grâce. Car, messieurs, c'est ma proposition, et plus j'y pense, et moins, ce me semble, a-t-elle besoin de preuve.

Il est de foi que l'homme ne saurait faire un seul pas vers Dieu, dont il ne soit redevable à Dieu même. S'il forme des désirs, c'est Dieu qui les lui inspire ; s'il fait des prières, c'est le Saint-Esprit qui les lui enseigne ; s'il répand des larmes, ne croyez pas que la source n'en soit que dans ses yeux ou dans son cœur ; comment ces eaux rejailiraient-elles jusqu'à la vie éternelle, si elles n'en avaient premièrement coulé ? Mais s'il n'est pas possible à l'homme de faire de soi-même la moindre démarche pour sa justification, que sera-ce quand il sera question de rompre les grands engagements de la cour et du monde ?

Ce qui est souverainement bon, dit Tertulien, dépend souverainement de Dieu : *Quod maxime bonum, id maxime penes Deum.* Principe sur lequel les Pères ont prononcé que le martyre, qui est le dernier effort de la charité chrétienne, dépendait plus absolument de la grâce qu'aucune autre action de vertu. Or, croyez-vous qu'au sentiment des Pères mêmes, quitter le monde quand on y possède des avantages considérables, qu'étouffer ses passions dans le fort de sa jeunesse, que vaincre la nature dans ses affections les plus tendres, soient des efforts bien moindres que ceux du martyre, et qui, par conséquent, aient beaucoup moins besoin de grâce ?

Mais demeurons dans les règles que je me suis prescrites. Une personne engagée dans le monde et dans la cour n'y saurait donc renoncer que son esprit ne se désabuse, que son cœur ne se détache ; et qui peut opérer ces deux miracles, sinon la grâce, essentiellement une lumière qui éclaire, essentiellement une chaleur qui meut et qui enflamme ? Disons tout, messieurs, en ces occasions ; il s'agit de renverser l'homme tout entier, de

lui faire vouloir ce qu'il ne voulait pas, de lui faire croire des choses directement contraires à ses premières pensées ; et pour quel autre coup plus difficile Dieu pourrait-il réserver ses grâces les plus fortes, ces grâces victorieuses dans lesquelles, comme dit si bien saint Augustin, il n'entre pas moins de puissance que d'amour ?

Ma très-chère sœur, vous n'avez pas de peine à avouer que vous aviez besoin d'être prévenue d'une grâce efficace pour rompre avec le monde. Vous en avez conçu le dessein généreux, vous l'avez conservé avec soin, vous avez su défendre ce feu divin contre tout ce qui le pouvait d'abord étouffer, vous l'avez fait éclater dans le temps avec courage, vous êtes prête aujourd'hui à l'exécuter avec joie ; mais avec cela je suis assuré que de vous-même et par vos propres forces vous n'auriez jamais été capable de ces sentiments héroïques. Vous avez grande raison, ma sœur, car c'est aux impressions victorieuses de la grâce que vous en êtes uniquement redevable ; et si, comme l'épouse du Cantique, vous n'étiez attirée par Jésus-Christ non plus qu'elle, il ne serait pas en votre pouvoir de courir aujourd'hui après lui.

Et premièrement, comme l'estime est la mesure de l'affection, de quelles vives lumières la grâce n'a-t-elle pas dû éclairer votre esprit sur ce que vous deviez penser du monde pour en pouvoir sûrement détacher votre cœur ? Ne crûtes-vous pas, ma chère sœur, vous être réveillée d'un sommeil inquiet et fâcheux, lorsque, la grâce vous ouvrant les yeux, vous vous aperçûtes tout d'un coup que ce grand monde qui éblouit tant de gens, et que vous aviez peut-être vous-même cru quelque chose, n'était rien ; que ses biens, après lesquels on court avec tant de fureur, n'étaient que des songes, ses grandeurs que des illusions, ses plaisirs que des impostures ? lorsque, comparant la connaissance présente que vous en aviez avec les pensées que vous en aviez pu avoir, vous vous trouvâtes en état de dire avec un prophète : J'ai regardé la terre, et je me suis étonnée de voir qu'elle était vide et pleine de rien. Que veulent dire, mes frères, ces étranges paroles, la terre vide et pleine ? C'est-à-dire, tellement pleine, qu'elle ne laisse pas d'être vide, tout ce qui la remplit paraissant être quelque chose, et n'étant rien en effet, tout s'y passant en figure, quoi que ce soit n'ayant de consistance ni de réalité.

L'esprit étant une fois désabusé du monde, le cœur en devrait être aisément détaché ; cependant, messieurs, l'expérience nous apprend que la grâce en fait souvent à deux fois. Saint Augustin connut longtemps la misère du siècle et des passions, avant que d'être délivré de leur tyrannie : *Sarcina sæculi duleiter premebar* : Je reconnaissais, dit-il, que le monde était un fardeau dont je me trouvais encore agréablement accablé ; et comme il ajoute, la paresse, la lâcheté, les erreurs de la coutume, la force des mauvais exemples, tout cela ensemble lui forgeait une chaîne si pesante qu'il ne la pouvait por-

ter, mais en même temps si forte qu'il ne la pouvait rompre. Reste de misère, messieurs, dont cet illustre pénitent, par sa confession même, ne put être délivré que par le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus, nisi gratia per Jesum Christum ?*

Et c'est ici, ma très-chère sœur, où il semble que vous ayez encore plus d'obligation à la grâce que saint Augustin ; puisqu'il est constant qu'elle a touché votre cœur aussitôt qu'elle a éclairé votre esprit. Que les sentiments qu'elle vous inspira furent nobles et généreux, lorsque, vous donnant dès-lors le dessein de vous consacrer à Jésus-Christ, elle vous fit croire qu'il n'y avait plus rien qui fût digne de votre cœur ! Mais que ces sentiments furent en même temps équitables, lorsqu'elle vous fit aussi juger que celui qui avait acheté votre cœur de tout son sang devait seul le posséder, et que le détachant en cette vue pour jamais de tout ce qui s'appelle biens, grandeurs, intérêts, amusements, famille, elle vous mit en état de dire à Dieu, le jour que vous entrâtes en cette sainte maison : *Dirupisti omnia vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* : Seigneur, vous avez rompu tous mes liens, je vous offrirai désormais en liberté le sacrifice de louange.

Ce n'est pas, ma chère sœur, qu'il vous ait été également facile de consentir à la rupture de tous ces liens, la nature en forme de si doux et de si forts tout ensemble, que la grâce même la plus puissante ne les brise guère sans une extrême douleur. Vous l'éprouvâtes en votre personne, incomparable Thérèse, lorsque vous séparant de vos proches pour vous unir aussi à Jésus-Christ, vous sentîtes, de votre propre aveu, vos os se disloquer, vos nerfs se retirer, vos entrailles se déchirer. La liberté de votre choix, tous les charmes de la grâce ne vous épargnèrent rien dans une séparation si cruelle.

Votre plus grande gloire désormais, ma chère sœur, est d'être fille de sainte Thérèse ; vous devez ainsi compter comme un grand avantage que vous ayez commencé à lui être semblable dès le commencement de votre vocation, et que la seule chose qui vous ait autant coûté qu'à elle en quittant le monde ait été de vous séparer des personnes que vous y pouviez raisonnablement aimer. Car en cela votre victoire, comme la sienne, n'en est que plus entière ; si comme elle en cette occasion vous n'avez pas été insensible, comme elle aussi vous y avez été fidèle. Quand il vous en aurait coûté quelques soupirs et quelques larmes, vous avez, nonobstant cela, persisté dans votre dessein, c'est-à-dire, ma chère sœur, qu'il vous a fallu vaincre le monde armé de tout ce qu'il a de plus redoutable, que vous avez donc étouffé le sang et la nature dans leurs inclinations les plus fortes, et, ce que je ne puis encore oublier sans faire tort au pouvoir de la grâce, c'est que la plupart de ces choses se soient passées d'une manière éclatante, et qui en vérité a eu l'air du triomphe.

La plupart des personnes qui se retirent

du monde le font ordinairement sans bruit ; la défiance de leurs propres forces et l'appréhension qu'elles ont de celles d'autrui les obligent à dissimuler leur dessein , et elles croient enfin faire assez pour la gloire de Dieu et pour leur salut propre, de se dérober secrètement aux mauvais exemples de leur siècle ou de leur maison.

A Dieu ne plaise qu'il m'arrive de blâmer cette conduite, elle est prudente, elle est sainte, et nous savons bien, ma sœur, que, vous défiant humblement de vous-même, votre première pensée était de la suivre. Mais Dieu, qui a voulu triompher en votre personne, vous a fait prendre une autre route : *Sufficit tibi gratia mea*, vous a-t-il dit, comme à saint Paul ; il a manifesté le dessein que vous vouliez cacher, et vous a en même temps donné la force de rompre tous les efforts qui le pourraient traverser.

Qu'y a-t-il de plus admirable que de vous voir soutenir au milieu de la cour ce dessein généreux, souffrir que tout le monde vous en parle, marquer le jour précis de son exécution ? Mais quel spectacle plus agréable aux anges et à Dieu même, lorsque ce jour arrivé, ce jour éternellement marqué de Dieu dans le décret de votre prédestination, lorsque ce grand jour, dis-je, étant arrivé à la face de toute la cour ramassée, ce semble, alors tout exprès pour votre gloire, le siècle étalant ses pompes, la nature opposant ses tendresses, tout le monde sanglotant et fondant en larmes, nous vous vîmes, ma chère sœur, passer d'un air modeste, mais courageux, au travers de ces objets différents, laisser loin derrière vous tout ce qui devait vous faire obstacle, et l'âme aussi remplie de joie que libre de faiblesse, accourir en ce saint lieu.

Sortir ainsi du monde, messieurs, c'est en sortir triomphante, c'est en sortir comme le peuple de Dieu de la terre d'Égypte, en défaisant ses ennemis ; c'est entrer dans la religion avec cette sainte violence avec laquelle le Sauveur veut que l'on entre dans le royaume des cieux ; c'est, en un mot, se dégager du siècle par le plus puissant effort de la grâce. Car, ma chère sœur, vous êtes bien éloignée de vous glorifier de cette victoire, vous savez que l'honneur en est dû à Jésus-Christ, que c'est un miracle dont vous n'êtes que le sujet heureux, et lequel Dieu, comme dit saint Paul, a voulu opérer : *In laudem gloriæ gratiæ suæ*, pour la louange et pour la gloire de sa grâce.

Il n'en fait pas tous les jours de si éclatants pour le commun des chrétiens, mais il en fait pourtant d'assez grands pour les sauver tous. Mes frères, ne seriez-vous point la plupart assez malheureux pour vous excuser de vos erreurs et de vos attachements pour le monde, sur le peu de force des grâces que vous recevez ? Accusons-nous nous mêmes de nos fautes, et n'en accusons jamais notre Dieu ; car examinez bien la chose, c'est votre volonté qui se trouvera toujours assez forte. Jésus-Christ vous le reproche en termes si exprès : *Quoties volui, et noluistis ?*

Combien de fois, malheureux, ai-je voulu et que tu n'as pas voulu ? Ah ! combien de fois, brebis égarée, le pasteur s'est-il fatigué inutilement dans ta recherche ? Ne t'a-t-il pas tant suivie de pâturage en pâturage, d'une méchante occasion en une autre encore plus fâcheuse, t'appelant amoureusement, te sollicitant, te pressant, sans que tu aies jamais voulu tourner la tête, ni revenir à lui ?

Eh ! que croyez-vous que soient toutes ces choses pour lesquelles vous quittez Jésus-Christ ? Il faudrait avoir les yeux bien aveuglés pour ne pas apercevoir la fragilité, l'inconstance, l'inutilité de tout ce qu'on estime dans le monde. Mais d'où vient donc, me direz-vous, que la misère en étant si connue, si peu de gens y renoncent ? Paresse, mes frères, habitude, assoupissement, léthargie, insensibilité, fureur, car je ne sais quel nom donner à un aveuglement si prodigieux.

Il s'en peut trouver qui connaissant cette misère en voudraient bien sortir, qui pour cela implorent la grâce ; mais qui que vous soyez qui demandez la grâce, ne serez-vous point toute votre vie de l'humeur dont était saint Augustin un peu avant sa conversion, qui demandait à la vérité à Dieu de triompher de son cœur par la grâce, mais qui appréhendait en même temps d'être exaucé, du moins si tôt ? Car on ne saurait ôter de l'esprit d'un pécheur que la grâce qui guérirait son cœur de sa passion dominante ne fût un remède violent et cruel. Cependant c'est fort mal connaître la grâce que d'en juger de la sorte ; elle est forte, mais elle est douce. Le pasteur qui a retrouvé sa brebis la charge sur ses épaules pour la faire revenir ; mais nous ne saurions observer plus agréablement cette conduite de la grâce que dans l'exemple qui se présente à nos yeux. La force de la grâce dégage à la vérité cette âme chrétienne de la cour et du monde, c'est ce que nous venons d'admirer ; mais la douceur de la grâce lui en rend en même temps la sortie aisée, et lui aplanit toutes les difficultés de la religion. C'est ce que nous allons voir dans le second point de ce discours.

II. — La grâce n'est pas de sa nature moins douce qu'elle est forte ; elle n'est même forte que parce qu'elle est douce, toute sa force consistant en sa douceur. Le grand saint Augustin, qui par une heureuse expérience avait si bien connu ce pouvoir de la grâce, dit en mille endroits qu'elle est une suavité victorieuse qui ne l'emporte jamais sur le monde et sur la passion dans un cœur qu'en lui devenant plus agréable, qu'en lui proposant des plaisirs plus doux. Aussi ne manque-t-elle jamais de se joindre avec les vertus infuses dans une âme chrétienne, pour lui en adoucir la pratique, pour lui donner de la joie dans les souffrances, de l'espérance dans les dangers, de la confiance dans les tentations.

Savez-vous, messieurs, quel est proprement l'office de la grâce dans l'Eglise ? C'est de dégager la foi des oracles qui nous promettaient que le règne de Jésus-Christ serait doux. Ses prophètes avaient dit qu'il ne bri-

serait pas le roseau déjà faible et ébranlé ; son précurseur, que les voies les plus rudes s'aplaniraient en sa présence ; lui-même, que son joug serait doux et son fardeau léger ; cependant la plupart de ses commandements passeraient pour sévères et plusieurs de ses lois pour rigoureuses, si la grâce par ses charmes innocents ne se chargeait d'en adoucir à toute heure la difficulté. Jugez de ce qu'elle peut à cet égard dans les autres occasions, par ce qu'elle faisait dans les persécutions anciennes. Les martyrs enivrés, comme dit saint Augustin, des douceurs célestes de la grâce, trouvaient de la joie sur les chevalets et jusque dans les flammes ; après cela où n'en trouvaient-ils pas ?

Quelque épreuve que les justes fassent sur la terre des onctions et des douceurs intérieures de la grâce, il est remarquable qu'il n'y en a souvent pas de plus sensible que celle des âmes qui se consacrent nouvellement à Dieu. Car l'époux les attire ordinairement à l'odeur de ses parfums, et le pasteur qui veut rendre à sa brebis le retour facile la rapporte sur ses épaules. Voyez avec quelle douceur Jésus-Christ reçoit tous les pécheurs qui reviennent à lui ? Il ne s'en trouve aucun qu'il maltraite ; que dis-je ? il les console, il les absout, il les défend, il les protège jusqu'à s'en attirer même dans l'évangile que j'explique des reproches sanglants de la part des pharisiens.

La première douceur que goûte une âme qui revient à Dieu, c'est de se sentir tout d'un coup délivrée de la tyrannie des plaisirs du monde toujours fade, jamais satisfaisants, ne pouvant donner que de vaines inquiétudes. Écoutons saint Augustin se louer de cette consolation qu'il avait d'abord reçue de la grâce : *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum, quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium fuit!* Combien tout à coup trouvaï-je de douceur à renoncer aux vains amusements du monde ! et quelle joie me fut-ce de quitter ce que j'avais eu tant d'appréhension de perdre !

Vous voyez quelquefois un malade dans l'ardeur de la fièvre, qui boit sans cesse sans pouvoir se désaltérer ; toute l'eau que vous lui pourriez donner n'apaiserait pas sa soif ; quel est donc le moyen de l'éteindre ? ce serait de le guérir de son accès. Tandis qu'une âme est engagée dans le monde, soupirant après les plaisirs et courant après les honneurs et tous ces faux biens dont le siècle repaît ordinairement les hommes, il ne faut pas espérer que la soif de cette âme s'apaise, tout ce qu'elle boira pour la satisfaire ne fera que l'irriter. Mais la grâce a-t-elle répandu une seule goutte d'eau dans cette âme altérée ? à l'instant sa soif s'éteint, tous ses désirs s'évanouissent ; la voilà dans le repos et par conséquent dans la joie : *Omnis qui biberit ex hac aqua, non sitiet iterum.*

Mais ce n'est pas tout : la grâce qui la console si avantageusement du passé lui offre mille douceurs présentes. Jésus-Christ, ajoute saint Augustin, Jésus-Christ lui seul,

plus doux que toutes les voluptés, entre en leur place dans cette âme : *Et intrabas pro eis omni voluptate dulcior.* La vertu qu'elle avait toujours crue farouche lui paraît désormais avec un visage charmant, tout lui devient facile, son corps a peine à suivre son cœur dans les saints mouvements qui l'emportent ; et enfin la grâce la remplit de tant de douceurs, de satisfactions et de joie, que l'état où elle se trouve, quoiqu'elle ne fasse que de commencer, semble égaler et quelquefois même surpasser celui des plus parfaits.

Ce miracle vous surprend, mes frères, et l'éloignement où se trouve le monde des choses spirituelles vous excuse de votre surprise ; mais en voulez-vous une preuve palpable et sensible ? considérez le grand exemple qui se présente aujourd'hui à vos yeux. Quelle différence prodigieuse de la vie séculière et principalement de la vie de la cour, avec celle de la religion ? combien surtout est-elle opposée à celle du Carmel ? Pour vous le faire comprendre, et sans vous peindre le siècle que vous ne connaissez que trop, il suffit de vous dire que c'est ici le plus austère ordre de l'église. Les exercices y sont rigoureux, les mortifications continuelles, les jeûnes pénibles, le silence affreux. La montagne du Carmel a grande affinité avec celle du Calvaire, on trouve sur l'une et sur l'autre des épines et des croix, de sorte que cette âme généreuse demandant aujourd'hui à vivre dans cet ordre, peut dire avec l'Écriture qu'elle soupire pour une espèce de mort qui, commençant dès ce jour, durera autant que sa vie : *Pro morte defluente deprecata sum.*

Mais elle est pourtant bien éloignée de s'en expliquer de la sorte. Car demandez-lui ce qu'elle pense effectivement de la profession qu'elle embrasse, jamais, par son aveu même, rien ne lui parut si doux, jamais pratiques si faciles, jamais exercices si agréables. C'est tout vous dire, messieurs, que la seule peine qui l'afflige, car, ma chère sœur, puisque vos sentiments font tant d'honneur à la grâce, permettez-moi de les publier, c'est tout vous dire que, par son propre aveu, la seule peine qui l'afflige aujourd'hui est de ne pas trouver dans cet ordre, tout austère qu'il est, la pénitence qu'elle y cherche.

O miracle de la grâce ! ô douceur inexplicable ! on te peut sentir, mais on ne te peut exprimer. Grâce de mon Sauveur, jusqu'où portez-vous vos triomphes innocents ? Elever en un moment une âme à ces sentiments généreux ! la fortifier jusque-là, lui faire aimer en un instant, lui faire goûter comme fort agréable ce qui lui avait peut-être paru toute sa vie fort amer et même affreux ! ah ! mon Dieu, il n'y a que vous seul qui puissiez opérer cette merveille par la douceur ineffable de votre grâce.

Cependant, ma chère sœur, nous ne saurions qu'augurer avantageusement d'une vocation qui commence de la sorte. Le monde ne vous est déjà plus rien, si le ciel se charge de vous consoler ; et il faut de nécessité que, comme aux Israélites dans le désert, il ne

vous reste plus de pain d'Egypte, puisque vous commencez à recevoir la manne. Ne croyez pas pourtant, ma sœur, que cette douceur que vous goûtez ne puisse être altérée. Les peines, je suis obligé de vous y préparer, pourront succéder aux douceurs, et peut-être que Jésus-Christ vous éprouvera un jour comme il a fait tant d'âmes parfaites. Et pour ne vous plus proposer que des exemples domestiques, ne vous estimerez-vous pas heureuse d'être traitée comme sainte Thérèse, votre mère, qui, après avoir été attirée comme vous par les charmes de la grâce, passa vingt ans depuis dans la sécheresse et dans l'amertume?

Oui, ma chère sœur, pour n'être pas surprise, attendez-vous à trouver dans la vie que vous embrassez le fiel et les épines de Jésus-Christ. Vous auriez sujet de vous plaindre si, étant son épouse, il ne vous admettait pas à ce partage; ce sera même une occasion de lui prouver que votre amour est désintéressé, qu'il n'a pas besoin, pour subsister, de douceurs sensibles, que, comme le feu du ciel, il est d'autant plus pur et plus durable, qu'il a moins besoin d'aliment qui l'entretienne.

Ce n'est pas, messieurs, que l'amertume dans la vie religieuse puisse jamais aller jusqu'à exclure toute sorte de consolation d'une âme éprouvée. La seule pensée que l'on souffre pour ce que l'on aime, pour Jésus-Christ, pour un Dieu, cela seul est capable de rendre toutes sortes de peines légères et même agréables. Mais, d'ailleurs, quelles souffrances peuvent être excessives dans une condition où la providence gouverne, où la grâce anime, où les sacrements soutiennent, où les exemples fortifient, où l'Ecriture instruit, où la bonne conscience console, où l'espérance nourrit?

C'est pourquoi le monde se trompe, s'il croit que les peines de la vie religieuse soient le plus souvent autres qu'extérieures, car, comme disait excellemment saint Bernard : *Cruces nostras vident, unctiones nostras non vident* : Le monde, qui ne juge des choses que par leur apparence, n'aperçoit que nos croix et nos mortifications, qui sont visibles et extérieures; mais il ne voit pas nos consolations, qui sont intérieures et invisibles. C'est même une des différences de la religion d'avec le monde. Les peines des gens du monde sont toujours intérieures, affligent leur cœur et abattent leur esprit, pendant que leurs joies, qui sont toutes au dehors et dans les sens, ne vont jamais jusqu'au cœur, s'arrêtent au plus à la surface de l'âme. Et là-dessus il est aisé d'en faire la comparaison après le prophète : *Melior est dies in atriis tuis super millia*.

Oui, gens du monde, un seul jour de consolation auprès de Dieu vaut mieux que mille dans vos satisfactions et dans vos joies. Ah! ne me parlez plus de vos fades plaisirs, âmes de chair et de sang; autrement je ne manquerai pas de vous dire ce que Job disait à ceux qui lui donnaient de fausses consolations dans sa douleur : *consolatores one-*

rosi omnes vos estis : Vous êtes des consolateurs importuns, vos remèdes sont pires que nos maux, vos douceurs ne sont que des prestiges, que des songes, que des illusions. Ainsi ne plaignez plus ces saintes filles d'avoir refusé vos douceurs trompeuses, d'avoir renoncé à toutes les fausses consolations de la terre; quelque satisfaction que vous paraissiez avoir en cette vie, vous êtes les misérables et, quelques souffrances que vous remarquiez dans leur profession, elles sont les heureuses.

Tertullien exhortant autrefois les martyrs qui étaient dans les prisons, leur disait que le monde qu'ils avaient quitté était une prison bien plus fâcheuse et plus insupportable que celle qui les enfermait. Vos yeux, leur disait-il, sont dans les ténèbres : *Majores tenebras habet mundus, quæ mentes hominum excæcant* (Tertull., lib. ad Martyres). Mais le monde en a de bien plus épaisses et de plus dangereuses, puisqu'elles aveuglent l'esprit. Vos corps, à la vérité, sont chargés de fers : *Graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas perstringunt*; mais le monde a des chaînes bien plus pesantes et plus honteuses, puisqu'elles tiennent même les âmes esclaves.

Voilà, mes chères sœurs, les consolations que nous pourrions à peu près vous donner dans votre prison volontaire, si vous en aviez besoin et si vous n'étiez pas autant persuadées que vous l'êtes du bonheur et de l'avantage de votre condition. Le monde ne devrait pas être plus difficile à convaincre du malheur de la sienne, et principalement à la vue de l'exemple qui lui paraît aujourd'hui, car, mes frères, c'est la principale fin du pasteur, en vous assemblant pour vous réjouir du retour de sa brebis : *Convocat amicos et vicinos*. Oui, le dessein de la grâce en nous proposant un exemple si touchant, c'est que tout le siècle s'y intéresse et qu'il en profite. Encore deux mots, et je finis ce discours.

III.—C'est une chose admirable dans la nature que, toutes les fois qu'elle travaille à la production d'un ouvrage, elle pense en même temps à l'étendre et à le multiplier. Il ne se forme pas un fruit, qu'il ne se forme avec lui un pèpin pour le reproduire. Mais cette économie est pour le moins aussi admirable dans la grâce. Celle-ci ne forme jamais une âme et ne la fait nouvelle créature en Jésus-Christ, pour m'expliquer avec saint Paul, qu'elle ne la dispose dans le même moment à communiquer, ou par ses discours, ou par ses exemples, l'être surnaturel qu'elle y a reçu. André n'a pas plutôt connu Jésus-Christ, qu'il le fait connaître à Pierre, son frère; sitôt que Philippe le trouve, il lui mène Nathanaël. Voyez cette femme qu'il venait de convertir au puits de Samarie : ne pouvant contenir un seul moment le feu dont brûle son cœur, elle court en embraser toute sa ville : *Venite et videte* : Venez, dit-elle, et voyez.

Non, non, tous les amants que la grâce donne à Jésus-Christ ne sont point jaloux,

ils savent assez que ce qu'ils aiment, étant infini, peut suffire aux autres comme à eux ; et ainsi, au lieu de ressembler à cet homme dont parle saint Matthieu, qui cacha le trésor qu'il avait découvert, on peut dire qu'il ressemble plutôt à la femme dont il est parlé dans l'Evangile même que j'explique, qui appela tout le monde pour voir la drachme qu'elle avait trouvée.

Quoique la fécondité de la grâce l'oblige d'avoir ce dessein dans toutes ses productions, il est constant néanmoins qu'elle le fait davantage éclater dans les unes que dans les autres ; et il se trouve des personnes qui, par le rang qu'elles ont tenu dans le monde, ou par les circonstances particulières de leur vocation, ou même par les besoins de ceux qui les environnent, semblent plus destinées de la grâce et servir d'exemples à ramener les autres de leurs égarements, et à les porter à Jésus-Christ.

C'est, ce me semble, ma chère sœur, dans ce rang et dans cet ordre que je vous aperçois aujourd'hui. Le grand éclat que fait dans le monde votre vocation est un trophée public de la grâce qui veut, en même temps qu'elle vous touche, se servir de votre exemple pour toucher tout votre siècle. Voilà l'état dans lequel vous pouvez vous considérer, et le principe sur lequel vous devez vous conduire. Ce vous est un grand honneur, ma chère sœur, d'être ainsi choisie pour être l'organe et l'instrument de la grâce dans le salut des hommes ; mais souvenez-vous aussi que si ce vous est un honneur, ce vous est une charge ; car que ne devez-vous pas faire pour soutenir la dignité de cet emploi ? Il faut continuer courageusement ce que vous commencez aujourd'hui, garder votre première ferveur, ne vous en jamais relâcher sous prétexte de quelque progrès. Pour vous animer à travailler à votre perfection particulière, pensez que vous travaillerez en même temps au salut des autres ; que vous n'êtes point à vous, et que pendant que le démon se sert des scandales des gens du monde pour perpétuer le vice, votre vocation vous oblige de fournir à la grâce des exemples pour le détruire.

Mais aussi après cela quelle excuse pour vous, mes frères, et pour tous les gens du monde ? Ça, que pouvez-vous désormais alléguer pour vous dispenser d'arracher votre cœur au monde, et de le rendre à Jésus-Christ ? Que pouvez-vous, dis-je, opposer qui soit recevable contre un exemple si sensible, si présent à vos yeux, si touchant dans toutes ses circonstances ? Est-ce que vous avez plus d'obstacles dans le monde que n'en avait cette âme courageuse ? y avez-vous des engagements plus forts ? y tenez-vous un rang plus considérable ? y jouissez-vous d'un âge plus florissant : *Numquid delicatior es illo senatore* ? disait autrefois saint Augustin. Ne serait-ce point aussi que votre tempérament serait plus faible et votre délicatesse plus grande ? Ah ! vous savez, mes frères, que son sacrifice en toutes ces choses est fort au-dessus de celui que la plu-

part de vous pourriez faire ; vous savez tous qu'elle quitte avec le monde la possession de tout ce que l'ambition peut prétendre, qu'elle le quitte dans la fleur de sa jeunesse, que pour le quitter il faut qu'elle passe pardessus ce que la nature a de plus tendre et ce que la raison même a de plus fort. Eh ! de quoi pouvez-vous donc prétexter désormais votre lâcheté et vos retardements ? Elle répond puissamment et sans réplique à tout ce que vous sauriez dire, mes frères, je suis obligé de vous le dire ; si nous ne sommes touchés de cet exemple, il faut que nous en soyons confondus.

On a dit d'un sage qu'il avait vécu, afin que son siècle ne manquât ni d'exemple, ni de reproche. Je puis dire la même chose ici avec plus de raison. La grâce élève aujourd'hui cette âme comme un exemple éclatant à tout son siècle, mais en sorte que, s'il n'en profite, cet exemple pourrait bien lui être un jour une condamnation éternelle. N'avons-nous pas, en effet, grande raison de croire que c'est à un exemple si public et si touchant que la grâce a attaché ses derniers efforts pour notre conversion, et que si un si grand coup de miséricorde nous est inutile, il n'y a plus rien à espérer pour notre salut ?

Là dessus, vous me direz sans doute, est-ce qu'il faut que nous suivions cette âme dans le cloître, et que nous embrassions avec elle les conseils ? Mes frères, le Carmel est une montagne qui n'est pas accessible à tout le monde, la grâce n'en aplanit pas les chemins difficiles à tous les chrétiens, vous avez même la plupart par votre état des obstacles qui s'y opposent ; mais savez-vous aussi qu'un véritable chrétien doit conserver dans le monde l'esprit de la religion ? C'est une vérité dans la morale chrétienne, la plus constante que nous puissions vous prêcher, puisque saint Paul ne nous prêche lui-même autre chose, sinon que, marchant dans un corps, nous devons vivre selon l'esprit ; que pour être du siècle nous ne devons pas nous conformer au siècle. Vous trouvez cela difficile, et moi je vous dis qu'il est indispensable ; il n'y a point de milieu, ou il faut se faire de la religion un monde nouveau, ou il faut trouver le secret de se faire du monde même un monastère et une religion ; vous ne pouvez suivre de corps cette âme généreuse dans la vie parfaite qu'elle embrasse, vous devez tout au moins la suivre de l'esprit.

Saint Bernard dit qu'Elisée, voyant monter Elie au ciel dans un char de flammes, eût bien voulu monter avec lui, mais que s'il ne lui fut pas permis de se joindre à lui de corps, il se joignit du moins à lui d'esprit, et qu'Elie emporta avec lui tous les désirs et toutes les affections de son disciple : *Universa spectantis desideria secum pariter abstulit*.

Mes chers frères, voici une fille d'Elie qui commence aujourd'hui à monter au ciel dans le chariot de son père. Vos faiblesses encore plus que vos conditions vous empêchent de vous joindre à elle et de la suivre ; mais en la voyant monter, suivez-la du moins d'es-

prit, s'il ne vous est pas accordé de la suivre de corps, en sorte qu'on puisse dire qu'elle a emporté avec elle aujourd'hui tous les désirs et toute l'affection de cette grande assemblée : *Universa spectantium desideria secum pariter abstulit.*

Oui, messieurs, en même temps que cette âme s'élève au-dessus de la terre, dégageons-en nos cœurs ; dans le moment qu'elle se dépouille des honneurs du monde, cessons de les poursuivre, et quand nous lui voyons vaincre le sang et la nature, ne soyons plus leurs esclaves. C'est ce que le pasteur demande de nous, quand il nous assemble aujourd'hui ; c'est le seul moyen que nous ayons de suivre sa brebis ; c'est enfin par là que nous répondrons fidèlement aux intentions de la grâce et que nous jouirons enfin de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR UNE PROFESSION DE RELIGIEUSE.

Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vite ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, nous devons aussi marcher dans une nouvelle vie (Rom., chap. VI).

C'est ainsi que le grand Apôtre prétend que nous tirions un double avantage des mystères de Jésus-Christ. Il veut qu'en même temps qu'ils éclairent nos esprits ils échauffent nos cœurs, et qu'étant les fondements de notre foi et les principes de notre justification, ils soient encore des exemples et des règles de l'usage que nous en devons faire.

Mais il est certain que parmi ces mystères la résurrection de notre Sauveur, dont l'Eglise en ce saint temps s'occupe si agréablement, est l'appui le plus solide et le plus nécessaire de la religion chrétienne, le fondement de tout ce que nous devons croire, et le gage de tout ce que nous avons à espérer. Ainsi ne vous étonnez pas si saint Paul, sans borner à cette spéculation, tout avantageuse qu'elle est, l'utilité qui doit nous en revenir, prétend que ce mystère soit encore le motif ou l'exemple de ce que nous sommes obligés de pratiquer, en sorte que Jésus-Christ, passant du sein de la mort dans un état de gloire et d'immortalité, nous engage à nous dépouiller des péchés du vieil homme pour entrer dans la vie innocente du nouveau : *Quomodo Christus surrexit, etc.*

Voilà, mes frères, ce que le grand Apôtre veut que tous les chrétiens fassent pour honorer la résurrection de Jésus-Christ ; mais, hélas ! qu'il s'en trouve peu dans le monde qui entrent dans ses desseins et qui répondent à ses intentions ! C'est pourquoi, ma chère sœur, pour être une image fidèle de Jésus-Christ, vous avez grand raison de vous séparer du monde ; ce qui se passe aujourd'hui en votre personne est comme une espèce de mort. Quand ce monde vous voit à l'âge de dix-sept ans insensible aux avantages d'une illustre famille, inflexible aux promesses et aux tendresses du meilleur père

qui fût jamais ; quand il vous voit renoncer à ses pompes, rejeter ses appuis, mépriser et fouler aux pieds ses plaisirs, il vous plaint par une fausse piété, et s' imagine assister à vos funérailles. Mais vous avez bien d'autres sujets de le plaindre lui-même, non-seulement de sa corruption, mais même de son aveuglement, de sa corruption, en ce qu'il est plein de malice et qu'il l'inspire à ceux qui l'aiment ; de son aveuglement, en ce qu'il ne connaît ni sa propre misère, ni votre bonheur, en ce qu'il ne voit pas que le tombeau où vous entrez n'est qu'un passage à la résurrection, et que vous ne renoncez aujourd'hui à une vie séculière et profane, que pour mener une vie aussi sainte et aussi immortelle qu'est celle de Jésus-Christ : *Ut quomodo Christus surrexit, etc.* C'est ce que je vais établir solidement, ma chère sœur, pour faire connaître votre avantage à la confusion du monde, dès que j'aurai imploré les lumières du Saint-Esprit, et dit à Marie : *Ave.*

Quoique Jésus-Christ n'ait jamais vécu que pour son Père, et qu'il ait consacré à sa gloire tous les moments de sa vie mortelle, cependant saint Paul nous fait entendre dans ces paroles que j'ai prises pour mon texte, que la vie qu'il mène depuis sa résurrection est plus particulièrement acquise et consacrée à Dieu : *Quod mortuus est peccato mortuus est semel, quod autem vivit, vivit Deo. Quand Jésus-Christ est mort, il est mort une seule fois pour le péché ; mais à présent qu'il est vivant, c'est pour Dieu seul qu'il vit.*

Que veut dire l'Apôtre, mes frères ? Il veut dire, ce me semble, que comme Jésus-Christ appartenait à Dieu et aux hommes, il fallait qu'il se partageât en quelque manière entre eux, et qu'après avoir donné aux hommes jusqu'à sa mort une vie mortelle comme la leur, il donnât à son Père depuis sa résurrection une vie immortelle comme la sienne. Il fallait, qu'exempt du soin qu'il avait de chercher ici bas les pécheurs, de les soulager, de les convertir, de les guérir, il n'eût plus d'autre vue, d'autre occupation, d'autre terme que Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.*

Or, en supposant cette théologie de saint Paul, il me semble que nous pouvons particulièrement remarquer deux ou trois qualités de cette vie de Jésus-Christ ressuscité : la première, qu'il est à Dieu dès le premier instant qu'il sort de son tombeau ; la seconde, qu'il est à lui-même d'une manière glorieuse qu'il ne peut plus quitter ; et enfin, que depuis qu'il est ainsi à son Père et à soi-même, il ne peut plus se partager entre Dieu et le monde.

Voilà, selon saint Anselme et saint Thomas, ce que saint Paul a voulu nous faire entendre de la vie de Jésus-Christ ressuscité ; voilà ce qu'il a voulu que nous représentassions en nous-mêmes pour marcher dans cette nouvelle vie dont il nous a laissé un si bel exemple. Mais voilà en même temps ce que vous voulez imiter, ma chère sœur, dans la solennité de vos vœux. Car, pour entrer d'abord en matière et pour expliquer aux

gens du monde le bonheur de la condition que vous embrassez, c'est que vous avez l'avantage d'être à Dieu de bonne heure : ce sera mon premier point ; d'être à Dieu pour toujours : ce sera mon second ; d'être à Dieu sans partage et sans réserve : ce sera mon troisième et tout le sujet de ce discours.

I. — Toute la vie de l'homme n'appartient pas moins à Dieu que l'homme même, et il ne s'y trouve aucun moment qui ne doive lui être consacré et employé à des œuvres qui le glorifient. Mille raisons nous convainquent de cette obligation. Dieu est le roi des siècles, Dieu est éternel ; et en cette qualité la gloire et l'honneur lui sont dus de droit dans tous les temps : *Regi sæculorum immortalis honor et gloria in sæcula*.

Dieu est également le conservateur et le Créateur de notre vie, et à chaque instant que sa bonté nous la conserve, sa toute-puissance nous reproduit. Quelle distinction et quelle réserve pouvons-nous donc faire dans les temps de notre reconnaissance ? S'il y a des moments, ô hommes, où vous croyiez être dispensés d'honorer votre Dieu, tâchez auparavant d'en trouver quelques-uns où vous puissiez vivre hors de son actuelle dépendance.

Enfin Dieu nous prépare une éternité de récompenses, et pour la pouvoir acquérir, il faudrait une éternité de mérites ; mais comme elle n'est pas possible, savez-vous ce que l'homme doit au moins faire pour suppléer à cette impuissance ? Il faut, dit saint Paulin, que, consacrant sa vie tout entière à Dieu, il se couvre comme d'une espèce d'éternité : *Quamdam perpetuitatis induat imaginem* ; c'est-à-dire, qu'il doit pendant le temps qui dépend de lui mériter l'éternité qu'il lui prépare.

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas que je comprenne le temps de l'enfance, ni de ces années inutiles où la raison de l'homme est comme endormie, je ne connais que la mère de Jésus-Christ, ou tout au plus que son précurseur, qui ait été de la sorte à Dieu. Mais, ce que personne ne peut contester, c'est qu'il n'y a point d'homme qui dès le premier usage libre de sa raison ne doive se tourner vers Dieu, Dieu ne manquant pas de donner dès lors à nos esprits assez de lumières pour le connaître, et à nos cœurs assez de mouvements et d'inclinations pour l'aimer.

Y aurait-il en effet quelque apparence que Dieu traitât l'homme avec moins d'avantage pour le souverain bien, qu'il ne fait les autres créatures pour leur bien naturel, et particulièrement tant de plantes faibles auxquelles il donne l'inclination de s'allier d'abord qu'elles croissent, à des sujets voisins qui les soutiennent, tant d'enfants qui apportent avec eux l'instinct de s'attacher aux mamelles dont ils reçoivent la nourriture ? N'en doutons pas, mes frères, rien ne nous dispense de nous donner à Dieu dès que nous le connaissons, et il nous en accorde le pouvoir. C'est la raison pour laquelle le Sage nous avertit de nous souve-

nir de celui qui nous a créés, non sur le déclin de l'âge et sur le penchant de nos jours, mais aux moments de notre jeunesse et au printemps de notre vie : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ*.

Dignes filles de l'incomparable Ursule, qui donnez à Jésus-Christ les prémices de vos cœurs et vos affections naissantes, que vous êtes heureuses ! Quand ces premiers mouvements de ferveur n'auraient pas eu d'abord, comme ceux qu'ils ont suivis, toute la justesse d'une dévotion réglée, ne croyez pas qu'ils aient été rebutés. Dieu n'a jamais eu de sacrifices plus agréables que ceux qu'on lui a présentés par des amas de pierres mal rangées, et qui n'avaient encore servi à aucun usage. Que vous avez été prudentes de vous moquer du monde, qui ne vous trouvait pas encore assez raisonnables, pour pouvoir ainsi disposer de vos personnes.

Car, premièrement, le monde est-il lui-même plus judicieux, d'engager comme il fait tous les jours, les siens en un âge encore moins avancé, à des ouvrages dont le succès est toujours si douteux et souvent si funeste ? Mais je dis plus, quand une jeune personne quise donne à Dieu ne consulterait pas pour cela sa raison, où est l'inconvénient et quelles risques pourrait-elle courir de s'être hâtée de la sorte ?

Autrefois le testament d'un homme qui, ayant perdu l'esprit, avait fait son ami légataire universel de tous ses biens, fut confirmé, parce que, comme dirent les jurisconsultes, l'homme le plus sage du monde n'eût pas mieux testé. Or, je soutiens avec plus de raison que, quand une jeune personne se donnerait à Dieu en un âge où elle n'aurait pas encore toute sa prudence, son action cependant est si raisonnable, et cette disposition qu'elle fait d'elle-même lui est si avantageuse, qu'elle doit être universellement approuvée.

Pourrait-elle mieux faire, si elle était assistée de tous ses conseils et éclairée de toute la sagesse du ciel et de la terre ? Quoi ! comme dit fort bien le concile de Trente, les hommes dans l'adolescence seront capables de toutes sortes de péchés, et ils ne le seront pas de toutes sortes de mérites ! Ils seront en âge de se perdre, et ils ne le seront pas de se sauver !

Sur ces principes, ma chère sœur, nous sommes obligés d'avouer hautement que votre conduite ne peut être que fort juste, de consacrer à Dieu votre plus tendre jeunesse. Ah ! c'est parce que les gens du monde ne pensent point à Dieu en votre âge, que vous êtes prudente de ne vouloir penser qu'à lui. C'est parce que toutes les filles du siècle se font gloire à dix-huit et à vingt ans de se laisser vaincre par leurs passions, que je vous trouve courageuse en cet âge de triompher des vôtres et de les amener liées à Jésus-Christ. Et ce que j'estime encore de plus glorieux, c'est que vous ayez été capable de prendre cette résolution dans le temps que le monde formait d'autres desseins sur votre personne à la vue des avantages considérables que

vosre naissance et vosre maison devaient vous procurer.

C'est une question fort agitée de savoir si, pour mieux assurer la vocation d'une religieuse, il est expédient de lui avoir fait connaître le monde. Je sais bien ce qu'on dit ordinairement, que le moyen de se désabuser efficacement du monde, c'est de s'en désabuser par soi-même et par ses propres dégoûts. Je suis néanmoins persuadé que cette expérience, bien loin d'être nécessaire, est ordinairement très-dangereuse. Car qui a jamais ouï parler que, pour conserver sa santé, il fallût aller s'exposer à un air contagieux et malsain ? Le grand saint Jérôme n'était pas du moins de ce sentiment, lui qui, instruisant une dame romaine de la manière dont elle devait élever sa fille, ne manquait pas de lui dire qu'elle devait soigneusement éloigner des yeux tous les objets de vanité, et que pour la rendre digne de sa vocation, elle devait la nourrir, ou comme Samuel dans le temple, ou comme Jean-Baptiste dans le désert : *Dignam habet ortu suo educationem Samuel : nutritur in templo, Joannes in eremo, sic erudienda anima quæ futura est templum Dei* (D. Hier. ad Lætam).

Après cette autorité, il n'y a donc pas d'apparence de croire que la connaissance du monde soit nécessaire pour confirmer une vocation à la vie religieuse ; mais ce que nous pouvons dire, c'est que cette connaissance sert quelquefois à la rendre plus admirable. Car il n'est pas si surprenant de voir un enfant marcher avec sûreté dans des chemins bordés de précipice, ou, pour me servir de la comparaison de saint Jean Chrysostome, ce n'est pas un si grand miracle de voir les trois enfants de Babylone louer Dieu tranquillement au milieu des flammes, que de voir une jeune personne prendre ou conserver dans le monde de saintes résolutions.

Si cela est ainsi, ma chère sœur, quelle reconnaissance ne devez-vous pas à Dieu ? Ce miracle s'est opéré en votre faveur ; vous avez été dans le monde, et cependant vous n'avez pas été du monde. Quelque flateur qu'il paraisse pour les personnes de votre âge et de votre qualité, vous avez si adroitement découvert ses impostures, que vous ne vous y êtes jamais laissé surprendre. Que vous êtes donc heureuse de ne l'avoir connu que pour le mépriser ; de n'avoir vu ses plaisirs que pour en concevoir du dégoût ; de n'avoir regardé ses pompes que pour en remarquer la vanité ; de n'avoir éprouvé ses tendresses en la personne de vos proches que pour vous en défier davantage ? Encore une fois, ma chère sœur, que je vous trouve heureuse, vous dégageant du monde et de votre famille dès votre plus tendre jeunesse, pour entrer et faire profession dans cette sainte maison, de pouvoir dire comme l'amante des Cantiques : Je n'ai fait que passer dans le monde comme l'épouse au travers de Jérusalem, et j'ai d'abord trouvé celui que mon cœur aime : *Paululum cum pertransissem cum inveni quem diligit anima mea* (Cant. III.).

ORATEURS SACRÉS. VIII.

Vous voyez donc, messieurs, de quelle manière cette pieuse fille satisfait à l'obligation qu'ont tous les hommes de se donner à Dieu dès leur jeunesse. Mais ce spectacle ne vous charge-t-il pas en même temps de confusion, d'être souvent près de finir votre vie et de n'avoir point encore pensé à ce devoir ? Quand est-ce donc que vous faites état de vous restituer au Maître à qui vous êtes ? à ce Maître, à qui vous avez coûté si cher, à ce Maître qui a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous racheter ? Quand faites-vous, dis-je, résolution de vous donner à lui ?

Je ne vous parle pas de faire profession dans un cloître : votre faiblesse peut être, ou l'état où vous êtes vous en empêchent ; et quand cela ne serait pas, méritez-vous une vocation si parfaite ? Mais ce que je veux dire, quand retourneriez-vous à Dieu par une bonne et sérieuse pénitence ? Je ne vous parle pas de vous lier par des vœux religieux et solennels ; vous n'en avez peut-être ni le courage ni le moyen ; mais je vous parle de ces vœux de votre baptême, vœux que vous avez autrefois prononcés par une bouche étrangère, et que vous avez dû ratifier vous-mêmes ; vœux qui vous engagent indispensablement, de quelque sexe, de quelque âge, de quelque condition, de quelque tempérament que vous soyez ; vœux dont je vous exhorte avec saint Jérôme de vous ressouvenir sans cesse, afin que vous vous en acquittiez avec plus de fidélité et de courage que vous n'avez fait : *Recordare tyrocinii tui diem in quo sacramenti verba jurasti.* (D. Hier. Epist. ad Heliodor.).

Vous avez peut-être donné toute votre jeunesse au monde ; c'est un grand malheur, puisque c'est un temps qui ne reviendra jamais. Mais qui de vous pense à ménager mieux l'avenir ? Qui de vous se résout sincèrement à donner à Dieu ce qui lui reste de force et de vie ? Je veux croire que vous n'êtes pas assez malheureux pour renoncer absolument à votre conversion. Il n'y a point de chrétien, ou bien il faudrait qu'il eût perdu la raison avec la foi, qui ne fasse état de se donner au moins quelque jour à Dieu. Mais savez-vous ce qui fait ma peine ? C'est que dans l'opiniâtre attachement que vous avez au monde, dans la difficulté que vous sentez en vous-mêmes de rompre vos habitudes, vous, d'abandonner vos intérêts, vous, de renoncer à vos plaisirs, j'ai bien peur que vous ne remettiez toujours votre conversion à un avenir incertain, et qu'à force de la prolonger vous ne mouriez dans une malheureuse impénitence.

N'est-il pas temps, dit saint Basile, (1) que nous revenions d'un délai si injurieux, et à

(1) *Suscipiamus tandem aliquando curam animarum nostrarum, o fratres. Moriamur ob stultitiam vite antegressæ, decertemus pro futuris, nec amplius in hac socordia perstemus ne præsens semper per negligentiam amittendo. In crastinum vero et consequens initium actionis differendo revocati ab eo qui reposcit animas nostras, ne bonis operibus præparati a gaudio sponsi excludamur* (D. Basilius orat. IV. de Penitenti.).

Dieu et à nous-mêmes, 2. A Dieu, puisqu'il lui ôte la meilleure partie de notre vie et qu'il ne lui laisse qu'un âge caduc et inutile ; à nous-mêmes, puisque nous nous ôtons les fruits de la pénitence, et que nous nous exposons à ne payer jamais à Dieu le tribut qu'il prétend de nos années. N'est-il pas temps, mes frères, que nous ayons soin de nos âmes, et sera-t-il dit, qu'après nous être sacrifiés à l'intérêt, à la vanité, à l'avarice, à l'impureté, au luxe, à l'orgueil, nous ne songerons jamais à nous-mêmes ? Pleurons donc les désordres et les folies de notre vie passée ; faisons-nous violence pour bien combattre à l'avenir, et, à l'égard du présent, ménageons-en si bien les moments, que nous ne demeurions plus dans notre ancienne paresse. Tournons-nous vers celui dont nous nous étions éloignés ; c'est à lui que toutes nos années sont dues, c'est lui qui redemande nos âmes que nous lui avons enlevées, c'est lui qui se prépare à nous recevoir dans la salle des noces.

Quel exemple ne nous proposez-vous pas aujourd'hui, ma chère sœur, pour nous engager à ce pressant devoir ? et quel sujet de reproche sera-ce pour nous, si au moins nous ne tâchons de vous imiter en quelque chose ? Non, non, dit saint Hilaire, ce ne sont pas les froides années d'une vieillesse impuissante que Dieu nous demande, ni des passions mortes par l'âge, ou usées par les débauches : *Non expectat frigescentes senectutis annos, nec mortuam per ætatem vitiorum consuetudinem*. Que demande-t-il donc ? *Vult longi prælii militem* ; il demande la vigueur et le courage d'un jeune soldat, qui s'exerce longtemps et soit capable de soutenir de longs combats ; comme vous, ma chère sœur, qui vous donnez de bonne heure à Dieu, et qui vous donnez même à lui pour toujours. C'est la seconde circonstance de votre profession, le second reproche que vous faites au monde et le sujet, par conséquent, du second point de ce discours.

II. — Il y a dans le livre des Nombres un commandement qui oblige à d'étranges choses, lorsqu'il y est dit : Que celui qui fait un vœu au Seigneur, ou qui s'engage par serment, doit s'acquitter fidèlement de ce qu'il a promis, sans prétendre se rétracter et rendre son engagement inutile : *Si quis votum Domino voverit, aut se constringerit iuramento, non faciet irritum verbum suum, sed omne quod promisit implebit* (Num. XXX).

Ce commandement est d'autant plus difficile à exécuter, que la volonté de l'homme est une volonté capricieuse et volage, dit saint Ambroise (*D. Ambr. lib. de Vocal. gentium*). Une volonté naturellement légère et qui, se portant par de certaines saillies à des choses dont elle n'a pas prévu toutes les conséquences, se croit en liberté de se dédire avec autant de facilité de ce qu'elle a promis, qu'elle a eu de précipitation à le promettre.

Il y a cependant entre ces choses une grande différence à faire. Vous pouviez ne pas vouer, dit le Saint-Esprit dans l'Ecclésiaste, mais si vous avez promis quelque

chose à Dieu sans prendre garde auparavant à ce que vous faisiez, vous n'êtes plus en droit de vous rétracter, et il est incomparablement plus expédient de ne rien promettre, que de ne se point acquitter de ce qu'on a promis : *Si quis voverit Deo, ne moreris reddere, displicet enim ei infidelis et stulta promissio ; sed quodcumque voveris redde ; multoque melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere* (Eccles. V).

Cette obligation de s'acquitter fidèlement de son vœu, et de ne s'éloigner jamais en ce point de son devoir, est encore plus grande dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien, et c'a été pour arrêter cette liberté volage que les engagements religieux se sont faits.

En effet, on peut dire que, comme dans les choses qui regardent le commerce et la société les sages ont fait les lois et établi des conventions qui captivent les hommes dans certaines choses, de même, pour fixer cette volonté volage dans l'amour de Dieu et dans l'accomplissement de ses devoirs, la religion a fait quantité de choses et s'est servie de différents moyens. Ses sacrifices continuels, ses temples durables et solides, ses autels immobiles, le caractère ineffaçable de ses ministres, la vertu inépuisable de ses sacrements, le sacerdoce éternel de Jésus-Christ, toutes ces choses sont autant de voix qui montrent au chrétien qu'il doit être inébranlable dans le service et l'amour de son Dieu.

Ce n'est pas assez : outre ces engagements qui regardent tous les hommes, on a établi des vœux qui engagent les personnes qui se consacrent à Dieu dans la profession d'une vie retirée, et qui les engagent tellement par état, qu'elles sont dans une heureuse impuissance de se rétracter ; vœux qui fixent l'inconstance d'une âme, qui la déterminent dans ses irrésolutions, qui la soutiennent dans ses faiblesses, qui l'animent dans ses langueurs, qui lui servent d'asiles et de refuges dans ses tentations ; vœux, enfin, qui mettent ses saintes intentions à couvert, et par lesquels, en anticipant déjà en quelque façon le partage du ciel, on peut, avec le secours de la grâce, donner à sa volonté une espèce de confirmation dans le bien.

N'est-il pas vrai, ma chère sœur, que c'est là l'état que vous avez embrassé ? L'Ecriture nous apprend qu'une corde à trois cordons se rompt difficilement : *Funiculus triplex difficile rumpitur* ; et c'est la raison pour laquelle vous voulez que, par les trois vœux de la religion, la volonté avec laquelle vous vous êtes déjà donnée à Dieu soit liée. Admirable précaution ! prudence sage et salutaire par laquelle vous vous défiez de vous-même ! Mais précaution et prudence heureuses, puisqu'elles vous attachent au souverain bien, et qu'elles ne peuvent vous porter qu'aux plus excellentes choses.

Le monde, toujours aveugle et toujours faussement préoccupé dans les jugements qu'il prononce, s' imagine que le mérite d'une âme religieuse qui agit en conséquence de

ses vœux est moindre par cette circonstance, et qu'une espèce de nécessité qui se trouve dans ses actions en diminue la valeur et le prix. Mais que ce jugement est injuste ! Comme si la volonté, qui est actuelle quand on prononce les vœux religieux, ne s'étendait pas virtuellement, pardonnez-moi ce mot, il est énergique en cette occasion, ne s'étendait pas virtuellement sur toutes les actions qui en dépendent ; comme si ces vœux pouvaient ôter à une âme sa liberté naturelle, et qu'ils lui imposassent autre chose qu'une nécessité conditionnelle de faire le bien, si elle veut plaire à Dieu.

Tous les préceptes qui obligent le commun des chrétiens sont accompagnés de la même condition, et cependant quand on aime Dieu, quand on pardonne à son ennemi, quand on restitue le bien d'autrui, quand on s'engage dans les exercices d'une longue et sévère pénitence, quand on se mortifie par des jeûnes et d'autres austérités, quand on fait des prières et des aumônes, quand, dis-je, on pratique toutes ces bonnes œuvres, peut-on dire qu'à cause qu'on en forme la résolution et qu'on s'y engage, on en a moins de mérite, ou qu'on n'en a pas du tout ?

Mais supposons ce qui n'est pas ; quand cela serait ainsi, je veux dire quand les vœux dans leur exécution feraient quelque violence à la liberté de l'homme, et à ce bien dont il est jaloux et qui souvent lui est si funeste, qu'y aurait-il de plus louable que d'avoir su profiter de ces bons intervalles, et de s'être servi d'un favorable moment pour retenir à jamais sa volonté dans l'amour et sous la possession de Dieu ?

Les vertus qui se pratiquent sans vœu n'approchent pas du mérite des actions qui se font en exécution de ces mêmes vœux. Il semble que par les premières on ne veut donner à Dieu que le temps présent, comme si l'on refusait de continuer le bien qu'on fait, au lieu que par les secondes on s'étend jusque sur l'avenir, et l'on ne se réserve rien. Ou bien, si vous voulez que je m'explique avec saint Bernard, il semble que par les premières on ne sait que se prêter à Dieu et le servir pour ainsi dire par compte ; au lieu que dans les secondes on ne met point de bornes à son service, puisqu'on ne lui donne pas seulement l'usage, mais encore tout le domaine et toute la disposition future de son cœur.

Oui, chrétiens, ces saintes vierges font Jésus-Christ maître du fonds même de leurs personnes, de l'arbre aussi bien que du fruit, du futur aussi bien que du présent ; elles lui offrent des holocaustes moelleux : *Holocausta medullata offeram tibi*, pour parler avec le prophète ; elles s'efforcent, pour m'expliquer avec Tertullien, non-seulement de lui obéir par l'observance des préceptes, mais encore de lui plaire et de le flatter par l'accomplissement des conseils. Elles lui consacrent leur nature même avec toutes ses inclinations ; et leur dessein, en quittant le monde, n'est pas seulement de sortir de l'Egypte, mais de s'ôter

encore le malheureux pouvoir d'y retourner.

Saint Eucher est admirable, lorsqu'il dit que la grâce la plus considérable que Dieu fit aux Israélites à la sortie de l'Egypte ne fut pas seulement d'armer jusqu'aux insectes pour leur défense, que ce ne fut pas seulement de venger la mort de leurs enfants mâles par celle des premiers nés de leurs ennemis, ni même d'ouvrir la mer pour faciliter leur passage dans le désert, mais que la plus grande grâce que Dieu leur fit pour lors fut de ramener les eaux sur ce miraculeux chemin qu'il leur avait ouvert, afin de leur ôter par là le moyen de retourner en Egypte quand ils seraient tentés d'y revenir : *Desertum petentibus patefecit aditum, sed, quod majus est, reditum clausit*.

Je me persuade, ma sœur, que vous entrez aisément dans cette pensée, et que vous vous l'appliquez déjà. Vous êtes sans doute fort redevable à Dieu de vous avoir éloignée de l'idolâtrie de l'Egypte et de la corruption du siècle, en vous ouvrant cette sainte maison, mais vous regardez encore comme une plus grande grâce celle qu'il vous fait de fermer après vous la porte qu'il vous a ouverte : *Confortavit seras portarum tuarum*. Vous devez lui être extrêmement obligée de vous avoir fait passer au travers de la mer Rouge de son sang, pour vous conduire dans la terre promise ; mais vous devez regarder comme un surcroît d'obligation et un nouveau motif de reconnaissance l'heureuse impuissance où il vous a mise de retourner en Egypte, dont un si grand trajet vous sépare, et de vous lier à lui, si je puis parler ainsi, par des vœux et des engagements éternels.

Voilà, ma chère sœur, un grand sujet de reconnaissance et une ample matière de louange pour vous. Que les autres bénissent le Seigneur de ce qu'il les rend grands et puissants dans le monde ; qu'ils le louent de ce qu'il leur donne le moyen de s'y établir et de s'y faire distinguer par leurs dignités et leurs biens ; pour vous, qui avez des vœux plus saintes et plus spirituelles, pour vous qui êtes son épouse, sa chère Sion, sa bien-aimée, louez-le de ce qu'il va vous attacher immuablement à son service, et que par la résolution que vous avez déjà conçue il a mis serrures sur serrures pour vous empêcher de retourner jamais au monde : *Lauda Deum tuum, Sion, quoniam confortavit seras portarum tuarum*.

Etouffez donc, à la bonne heure, toutes vos passions, et rompez tout commerce avec les créatures ; n'ayez plus ni de pensée dans votre esprit, ni de mouvements dans votre cœur, ni de désirs dans votre volonté, que par rapport à Dieu ; et vous ôtant, autant que vous le pourrez avec le secours de sa grâce, toute la volonté de vous éloigner de votre époux, dites-lui avec sa chaste et fidèle amante : *Tenui cum et non dimittam*. Puisque j'ai été assez heureuse pour le trouver, je l'embrasserai si étroitement, qu'il ne m'échappera jamais.

Des exemples si touchants se présenteront

ils tous les jours à vos yeux, mes frères, sans que vous en soyez émus, sans que vous rentriez en vous-mêmes et que vous fassiez réflexion sur vos devoirs? Vous croyez peut-être qu'ils ne vous regardent pas, que ce sont des obligations disproportionnées et éloignées de votre état. Cependant qui doute que vous ne soyez obligés de faire tous vos efforts pour vous attacher inséparablement à Dieu? J'avoue que la concupiscence l'emporte souvent malgré vos bonnes résolutions, et que le péché anéantit vos meilleurs desseins; c'est de quoi les saints se sont plaints dans tous les siècles. Mais avouez aussi que vous devez toujours être résolus de vous donner à Dieu, et de n'abandonner jamais son service.

Les personnes religieuses sont, disent ordinairement les mondains, obligées à la perfection; mais pour nous, qui vivons au milieu de la corruption du monde, cette perfection ne nous regarde pas. Erreur, mes frères, erreur: car que croyez-vous que soit la perfection? Voici peut-être ce que vous n'avez jamais bien compris. La perfection, dans le christianisme, c'est la charité par laquelle on aime Dieu sans partage, sans bornes, sans inconstance; charité qui est la reine de toutes les vertus, et que saint Paul appelle le lien de la perfection: *Charitas quæ est vinculum perfectionis*.

Or, tous les chrétiens ne sont-ils pas obligés à la charité aussi bien que les religieux les plus réformés et les plus austères? Ils sont donc tous obligés comme eux à la perfection. Qu'est-ce donc que l'état religieux ajoute à celui des autres chrétiens? Ce qu'il y ajoute, le voici, et c'est là peut-être ce qui va vous surprendre: c'est que les vœux de la religion éloignent les obstacles qui empêchent d'arriver à cette perfection qui consiste dans la charité. Les biens, les plaisirs, les affections de la terre, la disposition de soi-même s'opposent à cette perfection, et ce sont ces obstacles qu'ils éloignent.

Voilà ce que la perfection religieuse ajoute au christianisme, et là-dessus jugez des disgrâces de votre condition, de ce que n'ayant pas toute la facilité de la religion et, trouvant à chaque pas des embarras qu'elle évite, vous êtes cependant obligés d'être toujours à Dieu, et de mourir au péché sans vouloir y revivre.

En effet, et je le dis encore une fois pour ne nous y pas tromper, c'est à tous les chrétiens, sans exception, que saint Paul parle, quand il dit: *Existimate vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo*: Croyez que vous êtes morts au péché et vivants à Dieu. Paroles qui renferment un grand sens et qui méritent bien un moment de réflexion.

Un homme mort est non-seulement privé de l'action, mais encore de la puissance même de faire l'action. Ses yeux ne voient plus, mais ils ne sauraient plus voir; ses pieds et ses mains sont sans mouvement, mais ils sont dans l'impuissance d'en avoir: et c'est là l'état où saint Paul veut que nous tâchions d'arriver. Il veut que nous fer-

mions si bien nos sens au péché, que non-seulement nous ne le commettions pas, mais que par une habitude contraire nous fassions en sorte de ne le pouvoir plus commettre. Il veut que nous nous accoutumions si bien à être à Dieu, que non-seulement nous ne nous détachions pas de lui, mais qu'il ne nous entre presque pas dans l'esprit de nous en détacher: *Existimate vos*, etc.

Après cela, mes frères, l'obligation des personnes religieuses est-elle aussi différente de la vôtre que vous le croyez? Au contraire, ne devez-vous pas, comme cette fille, vous donner à Dieu de bonne heure et pour toujours? Ce n'est pas encore assez pour elle, car voici une troisième condition à laquelle les embarras et les distractions du monde vous empêcheront d'arriver, qui est qu'elle se donne à lui sans réserve. Circonstance singulière et que j'avais promis de vous expliquer dans mon dernier point; mais je ne vous en dirai que peu de choses.

III.— Il n'y a pas d'apparence, ma chère sœur, de différer plus longtemps par mes paroles la plus sainte action de votre vie. Je remarque seulement que, pendant que les chrétiens les plus parfaits sont obligés dans le monde de se partager entre Dieu et les hommes, une religieuse réunit toutes les affections de son cœur à cet auguste et aimable objet. Une femme se partage entre Dieu et son époux, une mère entre Dieu et ses enfants, un ami entre Dieu et son ami, et vous, ma chère sœur, par le privilège aussi bien que par les engagements de votre profession, vous vous consacrez tout entière et sans réserve à votre Dieu.

Tandis qu'on laisse les eaux d'une fontaine en liberté, comme elles sont naturellement pesantes et qu'elles suivent leur penchant, elles se répandent et se divisent sur la terre; mais les resserre-t-on de bonne heure dans une prison de fer ou de plomb? les renferme-t-on dans un canal, en sorte qu'elles ne trouvent plus d'issue pour se perdre? c'est alors qu'elles se réunissent et qu'elles se servent de toute leur force pour s'élever vers le ciel.

C'est ainsi que nous devons raisonner des affections du cœur humain. Si elles sont libres, de quelque source élevée qu'elles coulent, il s'en répand toujours une bonne partie sur la terre, et se partagent entre des créatures qui sont toujours indignes d'elles. Quelle précaution donc contre une si fâcheuse dissipation? Cette pieuse fille l'a trouvée par ses vœux, et surtout par celui de sa virginité, en donnant un frein à ses affections, les réunissant toutes à Jésus-Christ son époux, et ne leur donnant de saillie que vers le ciel, comme vers le lieu propre de leur origine.

Voilà, messieurs, la troisième circonstance singulière avec laquelle cette âme innocente se donnera à Dieu. Circonstance bien capable de vous étonner, et peut-être même de vous confondre. Car si cet exemple ne vous reprochait que de certaines réserves que vous faites dans l'amour que vous devez à Dieu, vous

pourriez vous excuser sur le malheur de votre condition, qui vous oblige de partager ainsi votre cœur. Mais ce même exemple ne vous reproche-t-il pas aussi l'injustice toute entière? C'est-à-dire que non-seulement vous ne faites à Dieu qu'une faible part de votre cœur, mais même que vous le lui dérobez tout entier pour le prodiguer au monde? Ce n'est pas ici l'occasion de vous représenter toute l'horreur de cette injustice mais ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes assez aveugles pour ne pas voir qu'il n'y a que Dieu qui se contente du cœur que vous lui ôtez, et que le monde à qui vous l'abandonnez n'en est jamais satisfait.

Mais quoi! il n'y a encore que vous, ma chère sœur, qui soyez capable de faire cette réflexion et, qui plus est, d'en profiter. Vous connaissez bien que si de tous les avantages que vous possédez, le monde ne vous avait donné que celui de disposer de votre cœur, ce monde serait assez injuste pour le mépriser tout seul, séparé des qualités de votre personne ou de votre fortune; et cela étant, n'avez-vous pas raison de le lui arracher tout entier, pour ne le donner qu'à Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'à celui seul qui en serait satisfait, quand vous n'auriez pas d'autre présent à lui faire?

Puisque Jésus-Christ est donc lui seul digne de votre cœur, ah! qu'il ne s'y trouve jamais rien qui ne lui soit entièrement consacré. Souvenez-vous qu'il ne forme aucun désir, ni aucun mouvement que Jésus-Christ ne se le soit acquis, et qu'il n'ait payé par avance de tout le sang de ses veines, et, dans cette pensée, abandonnez-vous à une sainte complaisance, par la consécration entière de votre personne, où vous dépouillant entièrement de l'esprit du monde, vous allez vous revêtir de celui de Jésus-Christ, et prononcer vos vœux à la face de ces autels.

Après cela, ma chère sœur, ne pouvez-vous pas dire à Dieu avec plus de raison que le roi-prophète : *In me sunt Deus vota tua, quæ reddam laudationes tibi* (Psalm. LV). C'est dans vous, ô mon Dieu, que sont tous mes vœux, c'est vous qui en êtes le principe, l'objet, la couronne : le principe, puisque vous me les inspirez ; l'objet, puisqu'ils vous regardent ; la couronne, puisque vous voulez les récompenser ; et cela étant, quelles louanges puis-je vous donner, et quelles marques de reconnaissance suis-je capable de vous rendre? *Quoniam eripuisti animam meam de morte, et pedes meos de lapsu*. Elle doit être grande et éternelle cette reconnaissance, puisque vous avez sauvé mon âme de la mort, et mes pieds d'une fatale chute. N'étais-je pas à tout moment en danger de mourir spirituellement, en perdant votre grâce, comme on la perd dans le monde, et de tomber dans le péché au milieu de tant de pernicieuses occasions qui y engagent? Mais c'est de cette mort et de cette chute que vous m'avez préservée, ô mon Dieu! et c'est là ce que je dois reconnaître pendant tout le reste de ma vie. Soyez donc à jamais loué et béni, adorable Sauveur, et faites en sorte

que je vous plaise dans la terre des vivants, et le séjour de votre lumière : *Ut placeam coram Deo in lumine viventium*. Je vous le souhaite. Amen.

DISCOURS

POUR UNE ASSEMBLÉE D'ECCLÉSIASTIQUES.

Noli negligere gratiam quæ est in te, hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus : attende tibi, et doctrinæ.

Gardez-vous bien de rendre inutile la grâce que vous avez reçue; réfléchissez sans cesse sur vos devoirs, afin que le progrès que vous ferez soit connu de tout le monde : Prenez garde par conséquent à vous-même, et à votre doctrine (1 à Timoth., chap. IV).

Monseigneur, quand je me représente que j'ai à parler aujourd'hui devant votre Grandeur de ce qu'il y a de plus sublime et de plus auguste dans l'Eglise de Dieu, dont par votre illustre caractère vous faites l'une des plus nobles parties, je me trouve, ce me semble, dans la même peine qu'eut autrefois saint Bernard, lorsqu'il disait au pape Eugène qu'il se sentait comme partagé en deux sentiments contraires, que sa majesté d'un côté, et l'amour qu'il avait pour la vérité lui inspiraient d'un autre : *Nescio quomodo vult et non vult exire lata quidem, sed tenta oratio, dum certatim illi contraria imperare contendunt majestas et amor* (S. Bern., lib. I de Consid.).

Je l'avoue d'abord, mes chers confrères, d'un côté la dignité du sacerdoce et l'excellence de votre ministère me remplissent d'une sainte frayeur; car qui suis-je pour oser toucher les oints du Seigneur, et, en donnant quelques instructions aux autres, ne dois-je pas craindre qu'on ne me dise de songer à ôter la poutre qui me crève les yeux, plutôt que de m'arrêter à une paille que j'aperçois dans ceux de mes frères?

Mais d'un autre côté, monseigneur, le zèle que vous avez pour le bien de toute l'Eglise en général, et pour celui de ce diocèse en particulier, me donne beaucoup de liberté et de joie. Quelle consolation pour moi de porter la parole devant un grand archevêque, qui est un exemple animé de toutes les vertus pastorales, qui, consacré aux biens de ses peuples, est tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ; qui, pour mener au ciel par des voies sûres le troupeau qui lui est confié, en veut être lui-même la forme; qui, semblable à ces intelligences du premier ordre, donne le mouvement à ces astres dont la lumière et les influences doivent se répandre sur le premier diocèse de ce royaume! Quelle consolation pour moi de parler des devoirs et de la sainteté des ecclésiastiques en présence d'un prélat qui les remplit avec tant d'édification, de charité, d'équité, d'intégrité, de désintéressement, de zèle, de douceur, qu'il fait plus d'honneur au premier siège de la France qu'il occupe, que cette éminente place ne lui en rend!

J'entre donc en matière, et pour vous faire voir en quoi consiste cette grande grâce du sacerdoce, à laquelle saint Paul vous exhorte de vous appliquer tout entiers, je me sers de

la pensée du même saint Bernard, qui réduit toutes vos obligations à quatre principales.

La première est de vous connaître vous-mêmes, puisqu'il vous serait très-inutile de vous occuper de toute autre chose, si vous négligiez de vous connaître : *Ne frustra extendaris in alia, te neglecto*. Si vous êtes, dit-il, les dieux de la terre, formez-vous sur le modèle de ce grand Dieu qui se connaît toujours, et qui par conséquent produit sans cesse son Verbe et le retient : *Sume exemplum de summo omnium Patre Verbum suum emittente et retinente. Verbum tuum consideratio tua*, etc. (D. Bern., lib. II de Consider., cap. 3).

La seconde de vos obligations est de vous considérer par rapport à ce qui est au-dessus de vous. Car, comme dans les choses purement spirituelles, vous êtes par votre caractère inférieurs à Dieu seul et aux puissances majeures qui vous gouvernent, c'est ce saint et auguste objet que vous devez avoir sans cesse devant les yeux, afin que de ce lieu d'exil où vous êtes encore vous ne perdiez jamais de vue votre patrie : *Sic cognoscere repatriare est*.

La troisième est de réfléchir sur les choses qui sont autour de vous, je veux dire sur tant d'affaires, soit extérieures, soit domestiques, et sur mille soins embarrassants que vous devez régler avec beaucoup de précaution et de vigilance, de peur que leur multitude et leur poids ne vous accablent : *Vehementius argentes turbulentius irruunt, verendum ne opprimant*. Enfin la dernière est de regarder les choses qui sont au-dessous de vous, je veux dire les peuples que la Providence vous a confiés, et dont vous êtes les pères spirituels, les guides, les maîtres, les médiateurs, les défenseurs.

Voilà, messieurs, les quatre choses dans lesquelles saint Bernard fait consister toutes vos obligations, et que l'apôtre saint Paul proposait autrefois à son cher disciple Timothée, comme autant d'objets dignes de ses plus sérieuses réflexions : *Hæc meditare, in his esto*. Ce seraient aussi ces quatre choses qui devraient faire tout le sujet de cet entretien, si je n'appréhendais de lui donner trop d'étendue. C'est pourquoi je m'arrête aux trois principales considérations qui vous regardent vous-mêmes, Dieu et votre prochain. Que devez-vous faire par rapport à vous-mêmes ? Travailler à votre sanctification particulière, ce sera mon premier point. Que devez-vous faire par rapport à Dieu ? Être ses dignes ministres et le servir avec une grande pureté de cœur et de corps, ce sera mon second point. Que devez-vous faire par rapport à votre prochain ? L'instruire et le reprendre avec un zèle plein de liberté et de tendresse, ce sera mon troisième point et tout le sujet de ce discours.

I. — Je me persuade, mes frères, que, connaissant tous quelle est la grandeur et l'excellence de votre état, il n'est pas nécessaire que je m'arrête à vous montrer qu'autant que la loi nouvelle l'emporte sur l'ancienne, et Jésus-Christ sur Moïse, autant les minis-

tres de ce Prêtre éternel l'emportent par la puissance et la dignité de leur caractère sur tous ceux de la synagogue. Mais je ne sais pas si de ce principe qui vous est si connu vous en tirerez les conséquences qui s'en suivent naturellement, et dont la principale est qu'à proportion que votre caractère vous élève au-dessus des prêtres de l'ancienne loi, vous devez aussi vous élever au-dessus d'eux par une sainteté plus éminente et plus parfaite.

De là vient que Jésus-Christ, parlant de ses ministres, veut que leur sainteté soit comme une copie et un écoulement de la sienne. Soyez saints, leur dit-il, parce que je suis saint; proposant sa propre sainteté comme le modèle de la leur et voulant qu'ils en imitent, autant qu'il leur sera possible, les qualités. De là vient aussi qu'il les avertit que, comme ils sont par eux-mêmes incapables d'arriver à ce point de perfection, il a voulu y suppléer en se sanctifiant pour eux : *Pro eis sanctifico meipsum* (Joan., XVII), et leur méritant non-seulement des grâces communes, comme au reste des hommes, mais des grâces particulières et attachées à la grandeur de leur état.

Philon, juif, marquant la véritable place des prêtres, dit qu'ils sont comme mitoyens entre Dieu et les hommes, et qu'ils se trouvent dans un certain confin qui les approche de la nature divine, pour les distinguer avantageusement de ceux avec lesquels ils partagent d'ailleurs une même nature : en sorte que, s'ils ont leur faiblesse, ils possèdent d'ailleurs une sainteté qui participe à celle du Seigneur qu'ils représentent.

Or, Guillaume de Paris (*Tract. de Virtutibus*) distingue deux sortes de sainteté en Dieu, une sainteté de séparation et une sainteté d'union : une sainteté de séparation, qui l'éloigne de tous ses ouvrages et le sépare infiniment d'eux; une sainteté d'union par laquelle Dieu, ne trouvant et ne pouvant trouver aucun bien qui l'égale, se repose et demeure en lui-même. Prêtres du Seigneur, voilà en un sens ce que vous devez imiter pour travailler à votre sanctification particulière. Vous devez vous séparer du mélange et de la corruption du monde par la dignité de votre ministère ; et, comme votre sainteté ne peut être en toutes choses semblable à celle de Dieu, et que vous ne pouvez vous reposer en vous-mêmes comme lui, c'est à lui que vous devez uniquement vous attacher.

N'en doutez pas, messieurs, la grâce du sacerdoce est une grâce de séparation, et l'Écriture ne nous permet pas de la considérer sous une autre idée. Sagit-il d'élever à la qualité d'apôtres saint Paul et saint Barnabé, le Saint-Esprit ne se sert d'aucun autre terme que de ceux-ci : *Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'ouvrage auquel je les ai destinés : Se-gregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos* (Act., XIII). Le même saint Paul veut-il montrer non-seulement l'excellence, mais encore les conditions de son ministère, tantôt il nous apprend qu'il est sé-

paré pour annoncer l'Evangile : *Segregatus in Evangelium Dei* (Rom., I) ; tantôt que Dieu, qui de toute éternité avait de grandes vues sur lui, l'a séparé pour son emploi dès le sein de sa mère : *Qui me segregavit ex utero* (Galat., I) : tant il est vrai que cette grâce est une grâce de séparation, et qu'un ministre du Dieu vivant ne peut travailler à sa sanctification particulière qu'en se séparant de ce qui n'est pas Dieu et qui ne le porte pas à Dieu.

Je prévois d'abord ce que vous allez m'objecter, que par votre ministère même vous êtes engagés de vivre dans le monde, de voir les compagnies, de prendre part aux affaires, de partager avec les hommes les mêmes intérêts et les mêmes aliments. A la vérité, messieurs, cette servitude de votre emploi est pour vous un grand écueil ; et je vous plains d'un côté, avec saint Bernard, de ce que ne devant aimer que la belle Rachel, vous contractez néanmoins de certaines alliances avec la chassieuse Lia. Mais d'un autre côté, de quelques dangers que cet état soit environné, je ne laisse pas de vous en féliciter pourvu que vous en remplissiez les devoirs.

Qu'un religieux renfermé dans le cloître, et attaché à sa cellule par ses vœux, comme par autant de clous, conserve sa sainteté en gardant une solitude inviolable et inaccessible, je le loue, mais je ne l'admire pas, autant que je le fais d'un ecclésiastique et d'un curé, qui, quelque engagé qu'il soit par son emploi à vivre au milieu du monde, n'en contracte pas cependant la corruption ; qu'un ecclésiastique et un curé qui, vivant au milieu des hommes du siècle, n'en voit les vanités que pour les condamner, les délices que pour les fuir, le péché que pour le reprendre, la contagion des mauvais exemples que pour s'en préserver.

C'est en cela, mes frères, que votre sainteté est semblable à celle de Dieu, qui, quoique présent à toutes ses créatures par ses infinies perfections, en est cependant séparé par sa sainteté. Voilà avec quelque proportion ce que vous êtes, ou plutôt voilà ce que vous devez être. Il faut que vous ne teniez au monde que par les engagements de votre ministère et les nécessités de votre corps, et que vous ne conversiez avec les mortels que comme Jésus-Christ ressuscité, avec ces deux disciples qui allaient à Emmaüs. Il leur parlait, il les regardait, il les instruisait, il mangeait avec eux, il faisait en apparence toutes les fonctions de la vie raisonnable et animale, et cependant ce n'était pas un homme comme eux ; il était devenu tout autre par sa vie nouvelle, et s'étant dépouillé de ses premières faiblesses, il était, comme dit saint Ambroise, tout Dieu : *Totus Deus*.

Ah ! messieurs, depuis que vous êtes prêtres, et que la grâce du sacerdoce vous a été conférée par l'imposition des mains : *Gratia que data est vobis cum impositione manuum*, vous devez remplir toute la signification de votre nom, dit saint Jérôme. On vous appelle clercs : *Interpretatur Clericus nomen suum*,

c'est à-dire, selon lui, des gens qui deviennent le partage de Dieu, et dont réciproquement Dieu devient le partage. Or, dès là à quelle éminente sainteté n'êtes-vous pas obligés d'aspirer ? Dès là n'êtes-vous pas obligés de vous séparer, je ne dis pas seulement de tous les divertissements criminels du monde, mais de ceux mêmes qui paraissent les plus indifférents ? Dès là n'êtes-vous pas obligés de mener une vie toute autre que celle que vous aviez menée ; d'être non-seulement modestes à l'Eglise, mais au milieu des compagnies profanes ; non-seulement appliqués à vos devoirs pendant le service divin, mais recueillis dans toutes vos actions, et tellement morts au monde, que vous ne viviez plus qu'en Jésus-Christ ?

Sans cela, je veux dire avec saint Bernard, si vous vous engagez par vos vices dans un monde dont vous devez vous séparer par la sainteté de votre profession, que dira-t-on de vous, et pour qui passerez-vous ? Vous serez, dit-il, des hommes monstrueux, et l'on vous regardera comme les chimères de votre siècle : *Chimera vestri sæculi*. Si l'on vous cherche parmi les clercs, on ne vous y trouvera pas, puisque vos actions, vos conversations, vos intrigues feront connaître que vous n'appartenez pas à Dieu. Si l'on vous cherche parmi les séculiers, on ne vous y trouvera pas non plus, l'habit et le caractère que vous portez feront connaître que vous ne l'êtes pas. Ainsi, comme dans la nature, les monstres n'ont aucun rang parmi les êtres, parcequ'ils ne sont composés que d'un mélange bizarre de différentes espèces ; de même dans la religion, vous ne serez que des hommes monstrueux qui n'aurez aucun rang, parce que la différence de votre vie, de votre caractère, et de votre habit, vous exclura de la société civile. N'étant donc ni clercs, ni laïques, ni prêtres, ni moines, vous serez les chimères de votre siècle ; et comme vous n'aurez aucun rang ni auprès de Dieu, ni parmi les hommes, que vous restera-t-il, ajoute saint Bernard, sinon d'avoir pour demeure éternelle un lieu où il n'y a aucun ordre, mais une horreur, et une confusion épouvantables ? *Quid restat nisi, ut quos omnis ordo repellit, et accusat, cum sortiantur locum ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* ?

Non-seulement les ecclésiastiques sont obligés d'avoir une sainteté de séparation qui les éloigne des vices et des faiblesses du monde, ils doivent encore avoir une sainteté d'union qui les attache inviolablement à Dieu. Comme Dieu est l'unique et le souverain bien, il ne peut se reposer qu'en lui-même, dit saint Clément d'Alexandrie : et comme sa volonté est essentiellement droite et parfaite, il est la fin et le terme nécessaire de toutes ses opérations.

Il n'en est pas ainsi des hommes, ils ne sont ni droits, ni vertueux, ni faits et créés pour eux-mêmes : il faut donc, conclut de là ce Père, qu'ils se rapportent uniquement à un souverain bien et à une règle immuable de justice à laquelle ils s'unissent ; et

cette obligation, qui regarde généralement tous les hommes, regarde encore d'une manière plus particulière les ecclésiastiques. Ils sont, dit-il, sur la terre, les images vivantes de Dieu, dont ils doivent représenter la sainteté; et ils doivent lui être tellement unis, qu'ils fassent tous leurs efforts pour se rendre semblables à lui : *Hæc nobis præposita est imago ubi nulla est macula. Et omnibus viribus tentandum est animam similem efficere* (Clem. Alex., lib. I, Pedag., c. 2). Pour cet effet, à quoi sont-ils obligés? à une sainteté toute particulière, et à une application continuelle à s'enrichir par l'acquisition de toutes les vertus.

De là vient que dans l'Ancien Testament l'onction des prêtres était faite d'un parfum composé de toutes sortes d'odeurs, afin que cette multiplicité d'odeurs représentât le nombre et la mystérieuse diversité des vertus qu'ils sont obligés d'acquérir, et de faire profiter par la nature même de leur caractère.

Vous me demandez peut-être, messieurs, quelles sont ces principales vertus? Saint Bernard vous apprend que c'est l'oraison et la contemplation. Par l'oraison, vous vous élèverez à Dieu; par la contemplation, vous ferez descendre Dieu jusqu'à vous. Par l'oraison, vous obtiendrez les grâces nécessaires pour soutenir le poids de votre ministère; par la contemplation, vous observerez tous les défauts et toutes les imperfections qui peuvent se glisser dans l'accomplissement de ce ministère; par l'oraison, vous répondrez à ceux qui voudraient vous distraire, ce que Jésus-Christ répondit à Joseph et à Marie : *Ne savez-vous pas que je suis tout entier à ce qui regarde les affaires de mon Père?* Par la contemplation, vous jetterez sans cesse les yeux sur vous, et vous vous tiendrez sur vos gardes comme ce serviteur fidèle qui veillait pour attendre l'heure que son maître revint des noces.

En un mot, messieurs, l'élévation de vos cœurs vers Dieu, et la considération de vous-mêmes sont les grands moyens de votre sainteté. Si vous donnez tout à l'action, à l'administration des sacrements, à la prédication, aux instructions, aux catéchismes, à la vérité, ce zèle est louable, mais il ne serait pas, selon la science, si, songeant aux autres, vous ne songiez pas à vous-mêmes : *Si totum das actioni, considerationi nihil laudo te, in hoc non laudo*. Ecclésiastiques zélés, je vous loue d'avoir soin des peuples que Dieu vous a donnés à gouverner, mais je ne vous loue pas, si, gagnant des âmes à Dieu, vous ne lui acquérez pas la vôtre : *Si universos lucreris te unum perdens*. A la vérité vous devez toutes vos applications et tous vos soins à vos brebis, mais du moins mettez-vous du nombre, et rendez-vous quelquefois vous-mêmes à vous-mêmes, par l'oraison, la retraite et une intime union à Dieu : *Memento proinde, non dico semper, non dico sæpe, sed vel interdum reddere te ipsum tibi* (D. Bern., l. I, de Consid., c. 5). Car encore est-il raisonnable de veiller sur soi comme on veille

sur les autres, et de travailler à faire une ample provision de vertus, après avoir fourni aux peuples les moyens d'en acquérir.

C'est ce que saint Augustin nous apprend par un beau principe, avec lequel je finis ce premier point. Il y a, dit-il, deux devoirs à considérer dans un ecclésiastique : ceux que la charité lui impose, et ceux auxquels la vérité l'assujettit. Les devoirs que la charité lui impose l'obligent à entreprendre avec courage et à soutenir avec fermeté le poids de son ministère; mais aussi l'amour qu'il a pour la vérité l'oblige à chercher un saint repos, et à travailler tranquillement à sa propre sanctification : *Otium sanctum quarit charitas veritatis, negotium justum suscipit necessitas charitatis*. Quand on vous charge de ce fardeau, vous devez le porter comme une obligation nécessaire que l'amour de Dieu et du prochain vous impose; mais cela n'empêche pas que l'amour que vous devez avoir pour vous-mêmes ne vous engage à la recherche de la vérité, et au soin de votre propre perfection. Mais parce que cette considération a de la liaison avec mon second point, voyons comment par rapport à Dieu, dont nous sommes les ministres, nous devons avoir une grande pureté de cœur et de corps. C'est le sujet de mon second point.

II. — C'est un sanglant reproche que Tertullien faisait autrefois aux idolâtres, lorsqu'il leur disait qu'ils étaient si aveuglés, que de prendre garde si les victimes qu'ils égorgeaient étaient saines, sans se soucier si eux-mêmes qui les sacrifiaient étaient innocents et sans tache : *Miror cum hostiæ probantur penes vos, cur potius victimarum præcordia, quam vestra scrutemini*.

Or, si c'était là le sujet de l'étonnement et la matière du reproche que cet Africain faisait autrefois à des sacrificateurs païens et à des prêtres d'une religion ridicule et fausse, quel sujet n'aurait-il pas pris d'invectiver contre les ministres du vrai Dieu, s'il avait vu qu'ils se fussent peu mis en peine de se sanctifier, et de mener une vie pure et irrépréhensible dans une religion toute sainte et dans un emploi tout divin? Quel sujet n'aurait-il pas eu de se plaindre, qu'examinant et jugeant par le droit qu'ils ont reçu les consciences des fidèles, qu'ayant l'honneur de sacrifier sur nos autels Jésus-Christ, qui est la victime de tout le genre humain, et que se chargeant d'un fardeau dont le poids ferait trembler les anges, s'ils en étaient capables, quel sujet, dis-je, n'aurait-il pas trouvé de se plaindre et de leur reprocher qu'ils s'ingèrent dans un si redoutable ministère, sans prendre garde s'ils ont la pureté, l'innocence et la sainteté qu'il demande? *Miror cum hostiæ probantur, etc.*

Il est donc important de nous examiner sérieusement sur cet article, et de savoir en quoi consiste cette grande pureté que nous sommes obligés d'avoir. Or, j'en distingue de deux sortes, après S. Bernard, dont la première est une pureté de cœur, et la seconde une pureté de corps, dont l'une consiste dans une intention droite pour entrer

dans le ministère, et l'autre dans une chasteté inviolable et exemplaire.

Je commence par la première, et je dis qu'il faut avoir une intention sainte et droite, quand on s'engage dans la cléricature, et c'est ce que ce Père appelle la pureté du cœur, qui, selon lui, renferme deux choses : la gloire de Dieu et le salut du prochain, qu'on doit se proposer pour fin. Me plaindrai-je ici d'abord, et vous dirai-je que ce n'est pas souvent avec cette pureté d'intention qu'on s'engage dans le ministère ? D'un côté, je ne vois souvent que des vocations précipitées, et d'un autre, que des vocations intéressées. On entre dans l'Eglise sans s'examiner soi-même, sans voir ce à quoi on est propre, sans consulter la volonté de Dieu, sans chercher d'autre règle à sa vocation que l'occasion, sa propre légèreté, l'avidité ou l'ambition des parents : *Puritas cordis in duobus consistit, in quærenda gloria Dei, et utilitate proximi, ut in omnibus videlicet nihil suum quærat, sed tantum Dei honorem, aut salutem proximorum, aut utrumque. (D. Bern., tract. de Moribus et Officio Episc., c. III.)*

En effet, messieurs, faites-vous justice à vous-mêmes, et que votre propre conscience vous rende témoignage de ce que je dis. Lorsqu'on vous a faits prêtres, n'avez-vous regardé dans votre ministère que la gloire de Dieu, votre sanctification particulière, et le salut de votre prochain ? Lorsque vous avez pensé la première fois à la cléricature, quelle a été l'idée qui a frappé votre esprit, ou le désir de paraître, ou bien l'amour des humiliations du crucifix, ou le dessein de vous tirer de la misère par un riche bénéfice, ou bien le zèle et l'empressement de profiter à votre prochain ? Avez-vous jamais bien pensé, avant que de former une si importante résolution, aux devoirs et aux engagements d'un prêtre, et à toutes les différentes qualités qu'il doit avoir pour être le digne ministre du Dieu vivant ? Avez-vous bien compris que tous les canons de l'Eglise, toutes les décisions des Pères et tous les décrets des souverains pontifes, n'ont presque jugé dignes du sacerdoce que ceux qui depuis longtemps ont fait un apprentissage de la vertu, qui, par de continuels efforts, ont lâché d'avancer dans la perfection, qui ont vécu sous les yeux et sous la conduite de leurs évêques, et qui, gardant les interstices que les canons ordonnent, ont fait agir et profiter en eux la grâce du ministère ? *Quorum omnis ætas à puerilibus exordiis usque ad perfectiores annos, per disciplinæ ecclesiasticæ stipendia cucurrisset (Leo papa, Epist. 85, ad Episc. in Africa constitutos).*

Or, pourquoi toutes ces précautions ? En voici une excellente raison de S. Léon, pape : *Ut unicuique testimonium prior vita probaret, nec posset de ejus protectione dubitari cui pro laboribus multis, pro moribus castis, pro actibus strenuis sacerdotale præmium deberetur.* C'est que le sacerdoce est, pour ainsi parler, le prix et la récompense d'une sainte vie qu'on aura passée dans le travail et la

mortification chrétienne, dans une innocence angélique et une grande attention sur ses mœurs et sur sa conduite. C'est qu'il faut que, pour entrer dans le ministère, on puisse se rendre ce témoignage à soi-même qu'on n'a pas mené une vie déréglée qui en éloignât, et qu'autant que l'on croit, on ne veut s'y engager qu'avec des intentions droites.

Cette raison est d'autant plus forte, que le sacerdoce, étant une participation de celui de Jésus-Christ, il doit en quelque manière participer à sa sainteté, et qu'un prêtre doit avoir les mêmes vues que Jésus-Christ. Or, il est certain que Jésus-Christ n'a eu en vue que la volonté de son Père et le salut des hommes, et par conséquent nous n'en devons point avoir d'autres que les desseins de Dieu qui nous appelle, sans nous appeler nous-mêmes, sans nous ingérer témérairement dans l'Eglise, quoique nous n'ayons pas souvent les qualités qui nous sont absolument nécessaires.

D'ailleurs, et c'est une autre raison de saint Léon pape (*D. Leo, loco supra citato*), si dans la distribution des charges et des dignités séculières, la politique et le bon ordre des Etats demandent qu'on ne les donne qu'à ceux dont on reconnaît le mérite, et qu'on croit capables de les exercer avec honneur ; et si l'on accuse d'intrusion et de violence ceux qui les possèdent avant l'âge, ou sans les dispositions nécessaires pour s'en acquitter dignement, que doit-on dire des dignités ecclésiastiques, et avec quelle circonspection ne faut-il pas examiner la vie, les mœurs, la pureté et la capacité de ceux qui prétendent les posséder ? *Si enim ad honores mundi sine suffragio temporis, sine merito laboris, indignum est pervenire; et notari ambitus solent quos probitatis documenta non adjuvant.* Oh ! que cette réflexion devrait faire trembler d'ecclésiastiques ! *Quam diligens, et quam prudens habenda est dispensatio divinarum munerum, et celestium dignitatum !*

Cependant qu'arrive-t-il souvent de nos jours, et qu'est-ce qu'une funeste expérience nous apprend ? Il arrive que l'intérêt ou l'orgueil des parents président ordinairement à la vocation de leurs enfants : enfants aveugles et téméraires, qui se jettent indiscrètement sur le patrimoine de Jésus-Christ, qui regardent les bénéfices, non pas comme une charge, mais comme un asile à la pauvreté et à la disgrâce ; qui deviennent les malheureuses victimes, ou de l'ambition de leurs parents, ou de leurs propres passions, entrant dans l'Eglise par des voies injustes, forçant la sévérité des saints canons, et s'ingérant dans le ministère sans faire la moindre réflexion sur les obligations qu'il leur impose ?

Après cela, faut-il s'étonner si l'on voit tant de dérèglements et de désordres ? Faut-il s'étonner, dit saint Bernard, si l'on entend les barreaux retentir à toute heure des cris importuns et scandaleux des ecclésiastiques, qui, bien loin d'agir par un principe de charité et de justice, sont plus avaricieux et plus impitoyables que les séculiers ? Si dans les

compagnies on ne distingue presque les bénéficiers qu'à cause qu'ils sont plus lestes, plus polis et plus galants que les mondains. Si l'on voit, oserai-je le dire? si l'on voit, à la honte et à la confusion du christianisme, des clercs ou impudiques et reconnus pour tels, ou enjoués, effeminés et adonnés à toutes sortes de plaisirs? Terre, anges, ciel, hommes, tremblez sur un si horrible désordre!

Qu'on ne dise donc plus que les évêques sont trop sévères dans leurs constitutions synodales, qu'on souffre trop de gêne dans les séminaires, et qu'on demande trop de conditions pour accorder les ordres. Ils ne sauraient avoir en cela trop de zèle et de vigilance; et après tous les soins qu'ils prennent, soit par eux-mêmes, soit par leurs officiers, pour faire observer la discipline ecclésiastique, ils entendront toujours à leurs oreilles ces grandes et mystérieuses paroles de l'Apôtre : *Manus nemini cito imposueris, neque communicaveris peccatis alienis* (1^{re} ad Tim., V). Gardez-vous bien d'imposer légèrement les mains à qui que ce soit, et ne vous rendez point participants des péchés d'autrui. Or, qu'est-ce qu'imposer légèrement les mains, demande saint Léon, si ce n'est d'admettre inconsidérément dans les dignités ecclésiastiques des gens dont on n'aura examiné ni la maturité de l'âge, ni la disposition de l'esprit, ni l'assiduité au travail, ni l'exemple d'une bonne vie : *Nisi ante maturitatem ætatis, ante tempus examinis, ante meritum laboris, ante experientiam disciplinæ sacerdotalem honorem tribuere* (D. Leo, *ibid.*). Voilà à quoi servent les séminaires, les visites, les conférences et les assemblées synodales.

Car enfin on tâche de s'insinuer dans l'Eglise par quelque voie que ce soit, et d'y entrer tantôt par la porte de la recommandation et de la faveur, tantôt par celle de l'hypocrisie et d'une piété simulée, tantôt par celle de la présomption et d'une fausse opinion qu'on a de sa vertu. Souvent, et c'est la belle réflexion de saint Grégoire pape (1), souvent on se flatte et on présume témérairement de soi; souvent on prend l'idée de la vertu pour la vertu même; et examinant son cœur par de faux préjugés, on s'imagine aimer le bien qu'on n'aime pas, et ne pas aimer le monde que l'on aime. Sur cette fausse idée on cherche des bénéfices, on s'intrigue parmi les grands et les dévots; et comme on se promet d'en bien user lorsqu'on en aura obtenu, on se croit en droit par cette bonne volonté future d'en demander. Mais en a-t-on obtenu? Les passions d'avidité et d'ambition qui paraissaient étouffées se raniment, et l'on oublie aisément des obligations qu'on n'avait qu'en idée; et voilà le grand désor-

dre de la plupart des ecclésiastiques, et en quoi ils manquent contre cette pureté de cœur qui leur est si nécessaire.

Celle du corps ne l'est pas moins : pureté de corps que Dieu a jugée si nécessaire à ses ministres, que dans l'ancienne loi il voulait que les prêtres fussent continents pendant le temps de leur ministère, qui était successif. D'où les papes Syrice et Innocent I tirent cette conséquence, qu'il faut que les prêtres de la nouvelle loi soient toujours chastes, parce que ne servant pas tour à tour, et leur sacerdoce n'étant pas successif, ils sont obligés à une continence perpétuelle.

De là vient que l'Eglise, pouvant attacher à la prêtrise les vœux de pauvreté et d'obéissance, s'est contentée d'y attacher le célibat, parce qu'elle a cru que cette vertu était la plus propre à des prêtres. De là vient aussi que dans tous les siècles il y a eu de grands hommes, qui ont vigoureusement soutenu cette chasteté contre les hérétiques de leur temps, comme saint Irénée, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Augustin et une infinité d'autres. De là vient enfin que l'Eglise latine n'a pu s'accorder avec la grecque, et que l'Orient a fait un schisme contre l'Occident.

En effet, comme raisonne saint Augustin, n'est-il pas bien juste qu'un prêtre qui donne tous les jours une naissance sacramentelle à Jésus-Christ, qui s'incarne mystiquement entre ses mains, soit vierge aussi bien que Marie qui l'a enfanté, et que le Saint-Esprit qui a opéré ce mystère dans ses chastes entrailles? N'est-il pas bien juste qu'un diacre et un sous-diacre qui se disposent à cette grande action, s'y préparent aussi par la chasteté, sans laquelle la Vierge, quelques vertus qu'elle eût eues d'ailleurs, n'aurait pas produit un Dieu? Ainsi quelle honte, quelle confusion, quel sacrifice, lorsque des mains impures s'approchent des autels, et touchent la chair vierge de cet Agneau sans tache! Quelle honte, lorsque des ecclésiastiques, par de trop libres et de trop fréquentes conversations avec le sexe, s'exposent à un évident danger de perdre ou la pureté de leur corps, ou du moins celle de leur cœur!

Mes chers frères, toutes ces familiarités, ces assiduités, ces assemblées de jeux et de festins, ces complaisances, ces privautés avec les dames sont suspectes et indignes de la sainteté de notre caractère. Dieu défendait autrefois à ses prêtres de sortir des lieux saints, pour leur ôter toutes les occasions de se corrompre, dit Origène (*Origenes in Leviticum*), n'y ayant rien de plus aisé que de perdre, ou sa chasteté ou son recueillement par des fréquentations assidues, et des parties de jeux et de divertissements avec le sexe. Je ne parle pas ici des derniers désordres dans lesquels on peut tomber; je parle d'autres péchés moins grossiers, mais toujours très-grands devant Dieu, que ces familiarités produisent. Veillons donc sur nous-mêmes, et trouvons-nous le plus rarement que nous pourrons avec celles qui, ne pouvant nous sanctifier, peuvent nous dissiper

1) Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur, et fugit se de bono opere amare quod non amat, de mundi autem gloria non amare quod amat. Que principari appetens sit ad hoc pavida cum querit, audax cum pervenerit, timens enim non non pervergiat trepidat, sed repente perveniens, iure sibi hoc debitum ad quod pervenerit putat (Greg. I, *pastoralis cura*, cap. IX).

ou nous corrompre. Ne gagne-t-on pas aisément la maladie quand on respire un air contagieux ? ne prend-on pas les sentiments, et n'entre-t-on pas dans les intérêts et les amitiés des personnes avec lesquelles on lie des habitudes et des sociétés réglées ; et, comme l'eau la plus nette et la plus transparente se trouble quand on la mêle avec une autre qui est trouble, les âmes qui paraissent les plus ennemies du péché et les plus attachées à leurs devoirs, n'ont-elles pas sujet de tout appréhender quand elles entrent en communication avec des gens qui n'aiment que la galanterie, le jeu, la bonne chère, le divertissement, le luxe ? Je n'en dis pas davantage et finis ce discours par une troisième obligation qui nous regarde, par rapport aux peuples dont nous sommes les pasteurs : c'est mon dernier point.

III. — C'est une belle pensée de saint Augustin (*D. Aug., lib. III, de libero Arbitrio*), que dans l'économie du monde spirituel, Dieu s'est servi des mêmes voies et a gardé les mêmes règles, dont il s'était servi pour la conduite et le bon ordre du monde naturel. Dans celui-ci, dit ce Père, Dieu a établi une certaine inégalité de créatures, dont les unes sont inférieures et particulières, les autres supérieures et universelles ; en sorte néanmoins que dans cette inégalité, il a chargé les unes de suppléer aux besoins et aux nécessités des autres. La terre, par exemple, peut produire des fruits, mais il faut que le ciel lui donne la fécondité qu'elle n'aurait pas par elle-même.

Dans le monde surnaturel, il y a inégalité de condition et subordination d'état ; mais dans des professions si inégales, ceux qui sont au-dessus des autres tiennent la place de Dieu, pour les soulager dans leurs besoins et leur faire ressentir la douce influence de leur secours. Ce que je dis ici, messieurs, je le dis à l'honneur du sacerdoce. Nous sommes à l'égard des peuples ce que les cieux et le soleil sont à l'égard de la terre. Cette terre peut produire les fruits de la grâce et être éclairée des lumières de la vérité ; mais elle ne le sera pas sans notre secours. Il faut que nous lui donnions la fécondité, par l'administration des sacrements qui sont entre nos mains, il faut que nous lui donnions la lumière, par la distribution de la parole de Dieu, dont nous sommes les dispensateurs. Tant d'ignorants qui vivent sans lumière et sans aucune connaissance de nos mystères ; tant de pauvres paysans, qui à peine savent les premiers éléments de notre religion, tous ces gens-là attendent nos instructions ; et si nous sommes ou assez malheureux ou assez négligents pour leur refuser ce secours, tranchons le mot avec saint Grégoire, nous les tuons et nous nous rendons presque aussi coupables que si nous leur enfoncions un poignard dans le sein : *Qui Dei Verbum non annuntiat populis, eos tacendo pastor occidit* (*D. Greg., in Pastoralis*).

Je pourrais vous dire là-dessus que dès le moment que nous nous chargeons du soin des âmes, nous ne sommes plus à nous mé-

mes, nous n'avons, pour m'exprimer avec saint Bernard, qu'un être relatif, n'ayant plus de repos à espérer et étant obligés de faire tous nos efforts pour conduire à la perfection les âmes qui nous sont confiées : *Quomodo libet gloriari, ubi otium non licet ? Nec locus est otio ubi sedula viget sollicitudo animarum* (*D. Bern., lib. de Consid.*).

Je pourrais ajouter avec saint Grégoire, que nos obligations doivent se régler sur les besoins des peuples, et que ces besoins se réduisant ordinairement à trois, ou à l'ignorance ou au scandale, ou à la pauvreté : ces obligations demandent de la capacité pour dissiper cette ignorance, du zèle pour arracher ce scandale, et de la charité pour soulager cette pauvreté. *Doctrinæ dapibus referti, justitiæ severitate districti*, etc. (*D. Greg., I, partæ Pastoralis curæ, c. 5*).

Dès le moment qu'un homme s'engage dans le sacerdoce, dès ce moment même, dit ce Père, il est le prédicateur et l'apôtre du peuple ; en sorte que par ses exhortations, ses instructions, et ses remontrances, il fasse l'office du précurseur de Jésus-Christ. Car si un pasteur n'a pas assez de capacité pour instruire ses brebis, qui est-ce qui fera pour lui cet office et que deviendront ses paroissiens : *Sacerdos ergo si prædicationis est nescius, quam clamoris vocem dabit præco mutus ?*

Secondement, comme les scandales sont ordinaires dans l'Eglise de Dieu, un pasteur a besoin d'un grand zèle pour les réprimer. Cependant le contraire arrive souvent, dit saint Grégoire. Hélas ! souvent des pasteurs lâches et mercenaires, appréhendant de perdre les bonnes grâces des hommes, ou de s'attirer des ennemis qui publient leurs défauts, tiennent la vérité captive.

Ils se taisent, les lâches qu'ils sont, voyant le désordre sans le corriger, connaissant les débauches, les intrigues, les haines, les inimitiés, les outrages et les médisances des peuples, et cependant gardant le silence par une terreur panique, au lieu de faire éclater leur zèle par de vigoureuses et discrètes corrections : *Sape amittere humanam gratiam formidantes, loqui pertimescunt et gregis custodia non pastorum studio, sed mercenariorum vice deserviunt*. Est-ce là avoir de l'amour pour Dieu, est-ce là en avoir pour les peuples que l'on souffre dans leurs péchés ?

J'avoue bien, et il n'est que trop vrai, que ce désordre arrive quelquefois de ce qu'un pasteur, qui ne veillera pas sur lui-même et qui ne donnera pas de bons exemples, n'osera crier contre un vice, dont peut-être il est coupable. Car, comme dit saint Jérôme, avec quelle liberté peut-il corriger un péché auquel il est sujet lui-même ? et s'il veut le reprendre, n'appréhende-t-il pas qu'on ne lui dise : Pourquoi déclamez-vous tant contre le vice puisque vous y tombez le premier : *Qua libertate corripere peccantem potest, qui in simile peccatum quod reprehendit ipse corruit*.

Suivons donc le conseil de l'apôtre saint

Pierre et devenons, comme il nous le commande, la forme et le modèle de notre troupeau : *Forma facti gregis*. Que les peuples ne voient en nous que des vertus à imiter qu'ils y voient une innocence de vie, une sainteté de mœurs et de doctrine. S'ils sont ignorants qu'ils trouvent chez nous de la science, s'ils sont pécheurs, qu'ils y trouvent de bons exemples, et s'ils sont pauvres, qu'ils y trouvent de la charité.

Vous le savez mieux que moi. Si tous les hommes sont obligés selon leurs commodités de soulager les pauvres, cette obligation nous regarde particulièrement, et ce qui en de certaines rencontres ne serait qu'un conseil aux laïques, devient un précepte aux ecclésiastiques.

Premièrement, parce qu'étant obligés à une perfection plus grande que les séculiers, la charité que saint Paul en appelle *le lien*, leur devient en quelque façon indispensable.

Secondement, comme disent les conciles d'Elvire, d'Arles, de Nicée (*Concilium Eliber.*, can. XV ; *Concilium Arelat.*, can. III ; *Concilium Nicænum*, can. XVII), et plusieurs autres, les biens que les ecclésiastiques possèdent, n'étant autre chose que des oblations des fidèles, sont le patrimoine des pauvres en sorte qu'ils n'en sont que les économes. Etrange vérité et qui devrait corriger bien des désordres, si l'on y faisait réflexion !

En effet, si cela était, Eglise de mon Dieu, on te verrait dans l'éclat et dans la majesté que tu dois avoir, et il dépendrait en quelque manière de nous de lui procurer cette honneur dans notre diocèse : *Ne négligeons donc jamais, messieurs, la grâce que Dieu nous a faite, et n'oublions jamais les obligations qu'elle nous impose*. Par ce moyen Jésus-Christ sera connu, l'Eglise honorée, les peuples assistés et nous travaillerons à notre sanctification particulière, dont nous recevrons la récompense, que je demande à Dieu, avec la bénédiction de monseigneur. Amen.

DISCOURS

POUR LE SACRE D'UN ÉVÊQUE.

Interrogavit eum unus legis doctor : Magister, quod est mandatum magnum in lege ? Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua.

Un docteur de la loi dit à Jésus-Christ : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Et Jésus lui répondit : Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit (S. Math., chap. XXII).

Messeigneurs,

A examiner dans le sens littéral, l'intention de ce docteur de la loi, dans la demande qu'il fait aujourd'hui à Jésus-Christ et à considérer l'esprit de Jésus-Christ dans sa réponse, il est certain que c'est une instruction qui regarde indifféremment tous les chrétiens. La charité est un commandement universel, que personne, pour quelque prétexte que ce soit ne peut jamais être dispensé ; c'est la plénitude de la loi, l'essence de notre

morale, le précis de l'Evangile, et, pour m'expliquer avec Tertullien, l'abrégé de toute la religion chrétienne : *Christianitatis summa*. Dès que les anges furent tirés du néant, ils ne trouvèrent point d'autre obligation pour se rendre dignes de la béatitude ; toute leur vie, pendant qu'ils furent dans la voie, fut une vie d'amour : amour si puissant, qu'il éleva dans le ciel ceux qui y persévérèrent et en même temps si nécessaire, qu'il précipita dans l'enfer tous ceux qui n'y persévérèrent pas.

A l'égard des hommes, il est certain que Dieu ne leur demander rien de plus indispensable pour leur salut, que son amour. Ce n'est pas, à la vérité, la seule chose que Jésus-Christ exige d'eux, puisqu'ils ont d'autres devoirs à remplir ; mais il n'y en a point qui soit ni plus universel, ni plus nécessaire que celui-là. Combien y a-t-il dans le ciel de saints qui n'ont ni jeûné, ni fait de mortifications, ni donné d'aumônes, dit saint Bernard (*D. Bernard., vel alius auctor tractatu de diligendo Deo*). Mais peut-il y en avoir aucun qui ne soit pas mort dans la grâce et dans l'amour de Dieu ?

Sur ce principe, il n'y a point de loi ni plus générale, ni plus absolue, ni plus indispensable que celle de la charité, qui regarde indifféremment tous les hommes. Mais à considérer la rencontre de cette auguste cérémonie, avec la lecture de notre Evangile, ne pouvons-nous pas dire que cette même charité, qui est une loi universelle pour tous les chrétiens fait, par des raisons toutes nouvelles, l'obligation particulière des évêques ?

En effet, messieurs, souvenez-vous que Jésus-Christ n'en exigea pas davantage au premier des évêques, avant que de lui confier son Eglise. Il ne demanda pas à Pierre (comme remarquent fort bien les Pères) s'il avait plus de lumière ou plus de courage que ses compagnons. Il ne demanda pas à ce pécheur, dit saint Ambroise, s'il avait connaissance de la mer du siècle sur laquelle il devait conduire le vaisseau de l'Eglise, s'il connaissait les vents et les tempêtes, qui le menaceraient de naufrage, s'il avait le cœur assez ferme pour ne se pas étonner de la fureur des tyrans, ni de la cruauté des supplices ; il lui demanda seulement s'il avait assez d'amour, et ce fut tout ce qu'il exigea de lui, pour confier à ses soins le précieux dépôt de son Eglise : *Simon Jona, diligis me plus his ?* Il n'en fallait pas aussi davantage, dit le même saint Ambroise, et Jésus-Christ, qui était près de monter au ciel, se tenait fort satisfait de laisser dans l'Eglise cet apôtre, comme le vicaire ou le lieutenant de son amour : *Quem elevandus in cælum amoris sui nobis velut vicarium relinquebat*.

Illustres pasteurs qui partagez tous cette qualité avec saint Pierre, quelle estime n'en devez-vous pas faire ? Le siècle vous traite de princes de l'Eglise, les conciles même et les Pères, pour exprimer l'excellence de votre dignité, ou la sainteté de vos fonctions, vous appellent les juges des douze tribus d'Israël, les amis de l'Epoux, le sel de la terre, les

pierres fondamentales de la maison de Dieu, les maîtres de la doctrine, les Pères des fidèles, les ambassadeurs de Jésus-Christ ; et tous ces noms vous sont effectivement dus, comme étant fondés dans la vérité des choses les plus réelles et les plus certaines. Mais il me semble que le glorieux titre que vous devez préférer à tous les autres, est celui de vicaires de l'amour de Jésus-Christ ; titre qui renferme toutes vos qualités, qui vous facilite et qui vous marque toutes vos obligations ; titre qui vous regarde particulièrement, monseigneur, puisqu'il semble que c'est par une providence spéciale que, dans le jour heureux de votre consécration, vous entendiez Jésus-Christ annoncer l'Evangile de la charité, et publier la loi de son amour.

Comme vous êtes près de recevoir l'onction sacrée de l'épiscopat, c'est avec plus de respect et de soumission que le docteur de l'Evangile, que vous demandez à Jésus-Christ qu'il vous marque ce à quoi votre nouveau caractère vous engagera indissolublement d'observer dans sa loi : *Magister, quod est mandatum magnum in lege* ? Seigneur, lui dites-vous, dans la charge que vous m'imposez, quel est le principal commandement que je dois observer ? Et c'est aussi avec bien plus de bonté qu'à cet homme superbe, que dis-je ? c'est avec un dessein aussi favorable qu'à saint Pierre, au prince de tous les évêques, que Jésus-Christ vous déclare que tout ce que vous avez à faire, c'est d'aimer uniquement sa personne, de l'aimer de toutes vos forces et de tout votre cœur : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, in tota anima tua, et in tota mente tua*.

Plusieurs difficultés se font d'abord remarquer dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre ; pourquoi Jésus-Christ en mettant un homme à la conduite de son Eglise, n'exige-t-il de lui expressément que l'amour de sa personne, et non pas celui de son Eglise même ? Comment d'ailleurs accorder saint Paul, qui demande à l'évêque des qualités sans nombre, avec Jésus-Christ, qui ne lui demande que de la charité ? Mais surtout, comment se peut-il faire que l'amour de Dieu, qui est la vertu générale du christianisme, devient le caractère particulier de l'épiscopat ? Une infinité de raisons s'offrent d'abord à mon esprit, pour répondre à ces difficultés : mais comme je vois que la cérémonie ne me permettrait pas de les expliquer toutes, je me réduis à une seule chose, et je dis que la charité est propre à l'épiscopat, parce que l'épiscopat la suppose, qu'il la renferme et qu'il la produit. En un mot, l'épiscopat est un état dont la disposition est d'être aimé de Jésus-Christ, dont l'essence est d'aimer Jésus-Christ, dont l'usage et la fin est de faire aimer Jésus-Christ. Cesserait là, selon notre méthode ordinaire, le sujet des trois points de ce discours ; mais je les abrège, et je me réduirai à ce qui me paraîtra de plus considérable et de plus solide.

I. — C'est une vérité incontestable que nous ne saurions aimer Dieu, que Dieu ne

nous ait premièrement aimés. La créature est d'elle-même incapable de sa grâce, qui est le témoignage le plus favorable de son amour. Jugez donc si nous pouvons nous élever sans ce secours à la plus excellente de toutes les actions, et avoir de l'amour pour Dieu. J'aime, dit-il, ceux qui m'aiment : *Ego diligentes me diligo* (Prov. VIII) ; mais cela n'empêche pas que ce Dieu qui nous aime après que nous l'avons aimé, ne nous ait aimés avant même que nous l'aimassions, et avant même que nous en fussions capables. Non, non, dit saint Jean, ne vous flattez pas de pouvoir quelquefois prévenir Dieu dans son amour, il vous aime toujours avant que vous le puissiez aimer : *In hoc est charitas non quasi nos dilexerimus, sed quoniam ipse prior dilexit nos*. Savez-vous ce que c'est que l'amour du chrétien pour Dieu ? C'est un fleuve qui va bien se jeter dans l'Océan, mais qui ne laisse pas d'en être sorti.

Sur ce principe, messieurs, il est certain que si l'épiscopat, comme nous verrons bientôt, ne consiste essentiellement en soi que dans le plus parfait de tous les amours, il faut que Dieu l'ait auparavant honoré du sien, en le prévenant de ses grâces, en le tirant, pour ainsi dire, de l'ordre commun, et le rendant recommandable par un mérite, et par des qualités singulières. Personne (et il faut que je l'avoue après l'Ecriture) personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais les marques de cet amour que l'humilité cache à ceux qui les reçoivent, ne doivent pas être inconnues à ceux qui sont établis pour les couronner. Si Dieu faisait une élection tout seul et sans l'entremise des hommes, on ne demanderait pas ce témoignage. Quand il a appelé ses apôtres, il n'a pas été nécessaire que le mérite précédât leur vocation, parce qu'il pouvait, en donnant les grandeurs, donner en même temps les grandes qualités pour les soutenir, et, comme dit saint Paul, non-seulement les établir ministres de la nouvelle alliance, mais les rendre propres à cette alliance, et capables d'en remplir tous les devoirs.

Il n'en est pas ainsi des hommes : comme ils ne peuvent donner le mérite en donnant les charges, ils sont toujours obligés de le supposer. S'agit-il, par exemple, de choisir un évêque ? Il faut qu'il paraisse que Dieu a fait en son âme, s'il est permis de parler de la sorte, ce que les consacrans doivent faire sur sa tête ; il faut que l'on connaisse par de bons exemples, et par l'agréable odeur d'une sainte réputation, que les personnes divines ont répandu en lui quelques gouttes de cette onction, et de ce parfum céleste dont Jésus-Christ reçut la plénitude lorsqu'il fut établi grand-prêtre par son Père : *Unxit te Deus oleo lætitiæ præ consortibus tuis*. Et c'est par rapport à cet amour de préférence, et de distinction de la part de Dieu, que les Pères obligent ceux qui choisissent des évêques, de prendre soigneusement garde sur qui ce choix doit tomber.

Dieu, dans toute l'Ecriture, promet à ses prophètes de leur montrer ceux qu'ils doivent

sacrer pour prêtres, ou pour rois : *Unges quem monstravero tibi* (I. Reg. XVI). Les apôtres étant près d'élire un homme à la place de Judas, demandent à Dieu qu'il marque celui qu'il a choisi : *Ostende quem elegeris* (Act. I). Souvent dans l'ancienne loi et dans la primitive Eglise, ce choix de Dieu se reconnaissait par des miracles, et se confirmait par des prodiges visibles et éclatants. Mais comme aujourd'hui ces voies ne sont pas ordinaires, quel moyen que l'élection des hommes s'accorde toujours avec celle de Dieu ? Il faudrait, ce semble, pour cela être prophète ; il faudrait, ce semble, que les rois montassent au ciel, et sondassent les secrets de la Divinité. S'il ne faut pour l'élection légitime des évêques, que connaître la volonté de Dieu, dit saint Grégoire, les électeurs ne sont jamais excusables de s'y tromper ; car comme, ajoute ce grand pape, Dieu ne s'explique-t-il pas encore à tous moments dans l'Ecriture sainte ; n'apprend-il pas incessamment par saint Paul, quelles doivent être les qualités de l'évêque ; et ainsi n'est-il pas vrai de dire, qu'on choisit celui que Dieu montre, lorsqu'on prend celui qui est tel que Dieu a déclaré dans son Ecriture qu'il devait être ?

Jésus-Christ, se faisant représenter par ses apôtres en qualité de souverain prêtre, les oblige de nous faire remarquer qu'il était innocent, séparé des pécheurs, si pur qu'il n'avait point d'obligation d'offrir pour ses péchés, mais seulement pour ceux des autres : *Impollutus, innocens, segregatus a peccatoribus* (Hebræ. VII). Après cela, quelle excuse, si on ne choisissait pas des évêques innocents et irrépréhensibles ? Quelle excuse après ces règles certaines, si l'on mettait à la tête des peuples des ecclésiastiques scandaleux, et qui, ne laissant pas de se produire et de briguer les dignités, entreprirent comme se plaignait saint Cyprien, d'apprendre aux chrétiens l'insolence et la témérité, après leur avoir appris la corruption et le libertinage : *Qui cum virtutis dux esse non potuerit, audaciæ et temeritatis magister existat ?*

C'est en ces occasions, messieurs, que l'on reconnaît avec saint Bernard, qu'il y a des évêques par la permission de Dieu, comme il y en a par sa vocation ; qu'il en donne quelquefois, aussi bien que des rois, au jour de sa colère, et pour le châtimement des peuples ; c'est du moins pour lors qu'il se plaindrait par ses prophètes, que ces hommes régneraient par eux-mêmes, et non par lui ; qu'ils seraient devenus princes, sans qu'il le sût.

Quand nos rois furent subrogés au droit des élections ecclésiastiques, on appréhenda d'abord qu'un si grand changement ne fût fatal à l'Eglise de France ; que souvent le choix de l'homme ne se trouvât point d'accord avec celui de Dieu, et peut-être eut-on raison pour quelques règnes. Mais en vérité, à voir le soin que prend aujourd'hui notre grand roi, de remplir l'Eglise de sujets illustres et par leur mérite et par leur naissance, j'ose dire qu'à cet égard nous n'avons plus rien à regretter. A le voir agir en ces occasions indépendamment de la chair et du

sang, sans aucuns respects ni intérêts humains, on doit croire que la crainte de Dieu et l'amour de son Eglise ont mis dans le cœur de ce monarque toutes les règles saintes que l'on observait autrefois dans le choix des évêques ; et qu'enfin il vérifie par là en sa personne, ce que le pape saint Léon a dit autrefois d'un cœur droit qui trouve dans sa propre conscience tout ce qui est prescrit par l'autorité des apôtres, et par les ordonnances des saints canons : *Verus recti amor in semetipso habet, et apostolicas auctoritates et canonicas sanctiones.*

Votre personne, monseigneur, est une preuve trop éclatante de ce juste choix du roi, pour s'empêcher de faire quelque violence à votre modestie. Cassiodore ce fameux secrétaire d'un grand prince, disait que pour estimer un homme plein de mérite, c'était assez qu'il fût élevé par un roi aussi éclairé qu'était son maître : *Pompa meritorum est regale judicium.* Il ne faudrait pas, monseigneur, d'autres sujets de vous estimer, que le choix que fait de vous le roi du monde le plus pénétrant, et le plus judicieux, pour remplir des places aussi importantes que sont celles où il vous élève ; mais (et il faut que votre modestie souffre que je dise encore ce petit mot) l'approbation de tout le royaume s'est jointe à celle du roi, et vous avez l'avantage que les canons ont souhaité à tous les évêques, de voir que votre élection a été approuvée de tous ceux qui y ont intérêt : *Qui omnes tangit ab omnibus approbari debet.*

II. — Si l'épiscopat suppose la charité, il est vrai aussi de dire qu'il l'enferme ; et, pour vous le persuader en un mot, parce que je vois bien que je passe déjà les bornes que je m'étais prescrites, il suffit de vous faire remarquer que l'épiscopat étant un état de perfection, il ne peut avoir d'autre esprit que la charité, dans laquelle selon saint Thomas, consiste toute la perfection du christianisme.

Ce saint docteur se met en peine de prouver que la perfection consiste dans l'accomplissement des préceptes, que la fin de ces préceptes est la charité, et même que les conseils évangéliques ne servent qu'à éloigner les obstacles qui empêchent d'arriver à cette vertu. A quoi, par exemple, croyez-vous que servent la pauvreté évangélique et la virginité volontaire dans le christianisme, si ce n'est à sacrifier les plaisirs et les commodités de la vie, qui sont les plus fortes oppositions à une charité pure et désintéressée ? Voilà le partage des religieux, qui est fort louable ; ils se mettent dans la voie de la perfection, mais il n'appartient qu'aux évêques d'y arriver ; et c'est ce qu'ils font souverainement par la charité qui, comme dit saint Paul, est le lien de toute perfection : *Charitas est vinculum perfectionis* (Ad Coloss. III).

Quand je parle de la sorte, ne croyez pas que les évêques n'ayant point d'autre esprit que l'amour, leurs obligations en soient moindres. La charité est le seul commandement qu'ils ont tous reçu en la personne de saint Pierre, je l'avoue ; mais ils peuvent dire à Dieu avec son prophète : *Latum mandatum*

tuum nimis ; si nous n'avons reçu qu'un commandement de vous, Seigneur, il a une étrange capacité et une admirable étendue. C'est un arbre qui se divise en plusieurs branches, c'est toujours la même charité qui agit dans toutes les fonctions des évêques ; mais, comme dit excellemment saint Augustin, cette charité se représentant que Jésus-Christ est présent dans tous les chrétiens, elle se met en devoir de les soulager dans leurs différents besoins. C'est elle qui enfante les uns, qui compatit aux autres, qui s'abaisse pour ceux-ci, qui s'élève sur ceux-là ; c'est elle qui est douce à plusieurs sans se relâcher de ses droits, sévère à quelques-uns sans les regarder comme ses ennemis, bienfaisante à tous comme une bonne et commune mère : *Eadem semper charitas alios parturit, cum aliis infirmatur ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit, aliis blanda, aliis severa, nulli inimica, omnibus mater*. Chacune de ces circonstances de la charité épiscopale demanderait un discours particulier ; mais il faut finir celui-ci, en remarquant la dernière de ces circonstances, qui est la fécondité : *Omnibus mater* ; un évêque doit être aimé de Jésus-Christ, un évêque doit aimer Jésus-Christ, mais un évêque doit aussi faire aimer Jésus-Christ.

III. — En effet, messieurs, la même lumière qui fait connaître aux évêques que Dieu est jaloux dans son amour, leur apprend qu'ils ne le doivent pas être eux-mêmes dans celui qu'ils lui portent. Elle leur fait comprendre que si, comme dit saint Augustin, celui-là est avare à qui Dieu ne suffit pas, celui-là ne l'est pas moins qui ne croit pas que Dieu puisse suffire à lui et aux autres : c'est pour cela que tous leurs emplois et tous leurs travaux n'ont point d'autre but que de communiquer le feu sacré qui fasse brûler les cœurs. Jésus-Christ disait, qu'il était venu faire du monde entier un incendie : *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi ut accendatur*. Voilà ce que les évêques sont obligés d'imiter. S'ils parlent, ce ne doit plus être que pour répandre l'amour ardent dont ils sont pénétrés ; s'ils marchent et s'ils agissent, ce n'est plus que pour exécuter des entreprises que leur suggère leur amour ; s'ils écrivent des lettres, c'est comme les Charles Borromée et les François de Sales, pour apprendre à toutes ces saintes âmes de l'Eglise les langueurs de leur amour.

Enfin, messieurs, que dirai-je davantage ? toute la personne d'un évêque ne doit être qu'un amour vivant, qu'un flambeau aussi ardent que lumineux dans la maison du Seigneur. Il est vrai que l'instrument le plus naturel et le plus efficace de son zèle, c'est la prédication : *Opus fidei evangelistæ*, dit saint Paul à l'évêque Timothée : *Ministerium tuum imple* (2. *Timoth. IV.*), c'est le ministère propre de l'évêque, que la prédication. Saint Paul dit que le malheur lui arrivera, s'il s'abstient par sa faute de ce glorieux emploi : *Vae mihi si non evangelizavero*. Tous les apôtres aimèrent mieux se décharger sur autrui du soin des aumônes, que d'interrompre ce travail : *Nos vero instantes erimus ministerio verbi*.

Pendant combien de siècles l'honneur d'annoncer l'évangile a-t-il été réservé aux évêques ? Flavien, archevêque d'Antioche, en Syrie, fut le premier dans l'Orient qui en donna le pouvoir à saint Chrysostome encore prêtre. Valère, évêque d'Hippone, pour l'avoir permis dans l'Occident à saint Augustin, quelque excuse qu'il apportât étant Grec, de ne pouvoir s'expliquer aisément en langue latine, en fut blâmé par tous les évêques d'Afrique. Jusqu'au troisième concile de Vaison, les évêques de France n'avaient jamais souffert que d'autres qu'eux portassent cette sainte et féconde parole.

Cependant, messieurs, en quel opprobre ce ministère glorieux était-il tombé dans les siècles passés ? Saint Bernard se plaignait que de son temps les papes oubliassent l'exemple des Grégoire et des Léon, qu'ils ne parlaient point à leurs peuples, qu'on regardait à leurs mains pour en recevoir une dignité, mais non pas à leur bouche pour en recevoir une instruction. Chose étrange ! disait ce grand saint, les mains seules acquiescent aujourd'hui tous les devoirs de la papauté : *Magna abusus : pauci ad os legislatoris, ad manus omnes respiciunt, non immerito tamen omne papale negotium illæ agunt*.

Je veux croire que de notre temps le grand âge des papes prive l'Eglise d'un si honorable sujet d'édification ; mais quoi qu'il en soit, il faut rendre cet honneur à l'Eglise de France, que la prédication y est traitée avec mille fois plus de dignité et de respect qu'en toutes les autres du monde. Non, messeigneurs, il n'y a rien de si utile aux peuples qui vous sont soumis, que de voir en vos personnes les premiers évêques de l'Eglise se souvenir de ce qui leur a été dit à tous dans leurs sacres : *Vade et prædica populo tibi commisso evangelium*, ne dédaigner pas de s'acquitter eux-mêmes de la fonction apostolique, d'aller, comme Jésus-Christ, instruire les pauvres dans les villages et dans la campagne : *Pauperes evangelizantur*. C'est pour lors que vous êtes les pères des fidèles, les époux de l'Eglise, des nuages divins qui fertilisent des provinces entières par la rosée féconde de vos paroles : *Qui sunt isti qui ut nubes volant*.

C'est, monseigneur, dans le dessein d'augmenter cette gloire de l'Eglise de France, que vous devenez un de ses évêques aujourd'hui : jusqu'ici l'Evangile a fait du bruit dans votre bouche, mais vos paroles auront dans la suite une autre fécondité. Au même temps que les sacrés ministres vous imposeront les mains, un séraphin avec un charbon pris sur l'autel du ciel vous purifiera la langue ou plutôt vous l'embrasera tellement, que toutes les paroles qu'elle prononcera, porteront le feu de l'amour de Dieu dans les cœurs.

Oui, monseigneur, je me persuade que cette cérémonie extérieure n'étant que le signe d'une onction intérieure faite en votre âme par le Saint-Esprit, quelque édifiant, quelque vertueux, quelque éloquent que vous ayez été jusqu'ici, vous allez devenir comme Saül après son onction, tout un autre homme : *Insuper in te Spiritus Domini, et mutaberis in*

virum alterum. (I Reg. X.). De sorte que tout ce qui me resterait, serait de vous exhorter à conserver une grâce si excellente, si je ne me souvenais que ce n'est pas à un prêtre de donner des leçons à un évêque.

S'il y a quelqu'un qui puisse vous donner cet avis, ce ne peut être, monseigneur (*M. l'archevêque de Rouen, et ensuite de Paris*), que le grand et illustre archevêque qui vous va imposer les mains. Il n'y a que lui qui soit en droit de vous avertir, après saint Paul, *d'entretenir et de ranimer à toute heure la grâce qui va vous être donnée. Admoneo ut resuscites gratiam quæ est in te per impositionem manuum mearum* (II Timoth. I). Son exemple, monseigneur, vous le dit encore plus efficacement que mes paroles. Ce zèle, dont il soutient tous les jours si courageusement les intérêts de l'Eglise, vous doit être un puissant motif pour la conservation du vôtre; et quoique l'ordre sacré de l'épiscopat opère par soi-même, vous devez néanmoins espérer que le mérite d'un si digne prélat pourra vous attirer quelques bénédictions qui vous feront remplir avec succès les devoirs de votre ministère. *Amen.*

DISCOURS

POUR LA VISITE ET LE SOULAGEMENT DES PRISONNIERS.

In carcere eram, et venistis ad me.

J'étais en prison, et vous êtes venus me visiter (S. Matth., chap. XXV).

C'est un des plus beaux principes de notre religion que Jésus-Christ, voulant être le motif général de toutes les vertus qui regardent le prochain, et en lever par là les difficultés, s'est rendu comme présent dans toutes les personnes qui doivent être les objets de ces vertus. C'est ainsi qu'il s'est mis dans la personne des rois, pour leur attirer plus facilement l'obéissance des peuples; c'est ainsi qu'il réside dans la personne des pères, pour leur conserver le respect et l'honneur que des enfants ingrats et dénaturés leur voudraient refuser; c'est ainsi qu'il se trouve dans nos ennemis, pour calmer notre colère, et pour leur faire mériter notre amour; c'est ainsi enfin qu'il s'est engagé de se renfermer, jusqu'à la fin des siècles, dans la personne de tous les pauvres, pour nous obliger, quelque dégoût que nous y trouvions, à nous approcher d'eux, et à les secourir.

Toute la différence qu'il peut y avoir, messieurs, c'est que, quoique Jésus-Christ soit présent en tout ce qui s'appelle notre prochain, il semble néanmoins qu'il ait promis plus positivement de se trouver dans les misérables, et de réputer fait à sa personne les traitements qui leur seraient faits. Quand il parle, par exemple, des chefs principaux sur lesquels il interrogera les hommes dans le jugement dernier, il ne spécifie pas, dans l'Evangile, qu'il leur demandera s'ils lui auront obéi dans la personne des souverains, mais s'ils l'auront repu dans ce misérable qui avait faim, ou s'ils l'auront désaltéré

dans ce pauvre qui avait soif; et en voici la raison : c'est que comme les pauvres n'ont d'eux-mêmes rien qui leur mérite notre considération, qu'au contraire tout ce que nous voyons en eux nous rebute et nous en éloigne; il était nécessaire, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ se proposât comme l'objet des devoirs que nous sommes obligés de leur rendre, et qu'une pensée plus positive de sa présence, surmontât toutes les répugnances que nous avons naturellement à nous appliquer à leur soulagement.

Mais si cela est ainsi, il ne faut donc pas aussi douter qu'entre les pauvres, Jésus-Christ ne nous doive paraître plus sensiblement dans ceux qui ont le plus de misère, et que nous ne soyons, par conséquent, plus obligés de le secourir et de le soulager en leurs personnes. Or, de tous les pauvres, il n'y en a point, mesdames, qui soient des objets plus pressants de votre charité que les prisonniers. C'est Jésus-Christ qui est lui-même enfermé dans les prisons, lorsque ces misérables y sont retenus; *In carcere eram*; c'est lui que les prédestinés viennent voir : *Et venistis ad me*; c'est lui enfin que les réprouvés et les âmes insensibles ont cruellement abandonné. Après cela, auriez-vous besoin, mesdames, d'autres considérations pour vous faire acquitter de vos devoirs envers ces misérables dont les intérêts sont si chers à Jésus-Christ? Je ne veux pas aussi me servir d'autre motif pour exciter votre charité; et si j'y ajoute quelque circonstance, ce ne sera que pour vous y faire voir deux choses : la première, qu'en quelque lieu que Jésus-Christ se trouve, il n'est jamais si misérable que dans la prison : *In carcere eram*; et la seconde, qu'il n'y a par conséquent aucun lieu où il doive être plus promptement et plus abondamment assisté : *Et venistis ad me*. C'est ce que je veux vous faire voir familièrement et en peu de mots.

I. — Il me semble, mesdames, que Salvien avait trouvé de son temps un grand motif de la compassion qu'on doit avoir pour Jésus-Christ, quand il représentait aux chrétiens que cet aimable Sauveur s'était rendu le pauvre et le misérable universel de l'Eglise, c'est-à-dire qu'il souffrait en chaque pauvre, et en chaque misérable, son affliction particulière. C'est lui, disait-il, qui se plaint de la faim dans les uns, de la soif dans les autres, de la nudité en ceux-ci, du naufrage en ceux-là; il n'y a rien qui ne lui manque. Chaque pauvre n'a de besoin qu'en soi et que pour soi, au lieu que Jésus-Christ a des besoins universels en tous ceux qui sont en nécessité. Mais il me semble aussi que si ce grand homme s'était arrêté à considérer uniquement Jésus-Christ dans les prisonniers, il aurait bientôt reconnu qu'en leur seule personne, et sans se répandre dans les autres misérables, il souffre tout à la fois toutes sortes de misères.

En effet, mesdames, si jamais vous vous êtes transportées dans les prisons, dans ces lieux sombres et obscurs qui retiennent tant de misères cachées, pourriez-vous dis-

convenir que ceux qui les habitent ne réunissent en leurs personnes tous les malheurs qui se trouvent partagés entre tous les misérables du monde ? La faim, la nudité, la maladie, l'affliction, l'abandonnement, maux dont le moindre serait capable de faire dans le monde le désespoir des hommes, sont autant de fléaux qui fondent tout à la fois sur chaque misérable qui entre dans la prison. De là vient que Tertullien donnait à cette demeure funeste deux étranges noms : il l'appelait le tombeau d'un homme vivant : *Viventis hominis sepulcrum* ; traçant par cette idée dans notre imagination le triste sort d'un homme qu'on enfermerait tout vivant dans un tombeau, qui s'y agiterait, qui s'y désespérerait et qui s'y verrait hors d'état de recevoir aucun secours, car voilà la véritable image d'un prisonnier.

L'autre nom que Tertullien donnait à la prison est celui d'enfer : *Domus diaboli est, in qua famulam suam continet* : c'est, dit-il, la maison du diable que la prison, non-seulement parce que souvent elle renferme des coupables, mais parce qu'il s'y trouve même des supplices approchant de ceux de l'enfer pour les tourmenter. Chose étrange même ! ce qui rend les misères de la prison encore plus grandes en un sens, c'est quand elles tombent sur des innocents ou sur des malheureux. D'abord on ne se sent pas touché de beaucoup de compassion pour les prisonniers, parce qu'on présume facilement que ce sont des criminels qui, par des actions noires et détestables, se sont rendus indignes de miséricorde. Nous verrons bientôt si cette considération nous peut dispenser de les secourir ; mais il est certain que tous les prisonniers ne sont ni également, ni nécessairement coupables. Si la prison supposait nécessairement le crime, que penserions-nous des prophètes et des martyrs ? et l'expérience ne nous apprend-elle pas que souvent la prison enferme et mêle les innocents avec les coupables ? Un droit mal éclairci, une calomnie soutenue par de faux témoins, l'oppression et la cruauté d'un homme puissant, l'hypocrisie et la prévention d'un ennemi ne peuvent-elles pas tromper la prudence et surprendre quelquefois la religion du magistrat le plus intègre et le plus éclairé ? Cependant l'innocent en souffre.

D'ailleurs, combien de gens qui, par des malheurs qu'on ne saurait ni prévoir, ni réparer, tombent dans l'impuissance de satisfaire un créancier, qui, ne se voyant pas obligé d'entrer dans toutes ces considérations, se venge sur la personne, ne le pouvant faire sur les biens ? Je ne voudrais pas dire qu'il n'y eût quelque justice dans la rigueur qu'on exerce en ces rencontres, puisqu'il faut empêcher ces abus et ne donner aucune occasion à la mauvaise foi ; mais n'est-ce pas en ces circonstances mêmes que nous pouvons dire que *summum jus, summa injuria* ? Ne jugez-vous pas que cet homme infortuné, abattu par un malheur invisible et invincible, sacrifié à la sévérité des lois, ne soit d'autant plus à plaindre que la con-

sidération publique empêche qu'on ne considère son innocence particulière ? Vous savez, mesdames, que les prisons ont souvent été pleines de telles personnes qui n'avaient point d'autre crime que leur malheur ou leur pauvreté. On voit tous les jours de nouveaux Pharaons, je veux dire des âmes insensibles, dures, barbares, qui retiennent en captivité le peuple de Dieu, et des gens contre lesquels on n'a point d'autre reproche à faire que celui de leur indigence, et de l'impuissance où ils sont de payer leurs dettes. On voit tous les jours de nouveaux Putiphars, je veux dire des jaloux et des furieux, qui font précipiter dans des cachots des Josephs qui ne sont coupables qu'à cause qu'on les croit tels.

Encore s'il n'y avait que le corps qui souffrît dans la prison, quelque touchante que fût la misère des prisonniers, ce ne serait pas néanmoins la dernière et la plus redoutable ; mais, hélas ! l'âme est si étroitement liée au corps en cette vie, qu'elle se ressent presque nécessairement de toutes ses infortunes ; et c'est principalement à cause de cette dépendance où l'âme se trouve du corps, que Jésus-Christ recommande bien plus souvent de secourir celui-ci que l'autre, parce que secourant le corps, c'est une suite nécessaire que l'âme sera soulagée. Imaginez-vous, mesdames, quelle peut être dans la prison l'assiette d'un pauvre esprit encore plus abattu par la crainte que par la douleur ; quelles inquiétudes dans l'âme de ce débiteur qui ne voit point de fin à ses affaires, qui voit en même temps que des longueurs le peuvent consumer, que des surprises peuvent achever de le ruiner ! mais surtout de quelles agitations l'âme de ce criminel se trouve-t-elle incessamment bourrelée dans son cachot, mourant chaque jour mille fois par l'attente d'une mort ou d'une peine honteuse ! Dans ces mouvements violents et continuels, n'y a-t-il pas un danger trop évident pour le salut de ces misérables, et combien le désespoir en a-t-il rendu incapables de témoigner à la mort aucun sentiment de pénitence, ni seulement de religion ?

Ajoutez, mesdames, et voici ce qui nous doit faire frémir, que la plupart des criminels qui se trouvent renfermés dans les prisons, ayant vécu dans un entier abandonnement de Dieu, en ont souvent perdu toute connaissance, jusque-là que souvent ils ne savent pas les premiers éléments du christianisme. Je ne vous avance rien que vous ne puissiez justifier par votre propre expérience. Il y a vingt-huit prisons dans lesquelles, qui le croirait ? il est souvent autant besoin de faire des missions que dans des provinces infidèles, où l'on trouve souvent des hommes qui connaissent aussi peu le vrai Dieu que les sauvages de l'Amérique, où il se trouve même des athées qui, croyant n'avoir plus rien à ménager, ajoutent à leur infidélité une impiété ouverte et un blasphème public. Y a-t-il misère au monde plus déplorable, ni qui doive davantage exciter la

compassion d'un chrétien ? S'en trouve-t-il aucune que nous soyons , par conséquent , plus obligés de nous mettre en devoir d'aller secourir ou par nous-mêmes , ou par nos aumônes ? Car si nous ne faisons pas ces démarches , quelle apparence qu'on apporte du remède à de si grands maux ? Ce n'est pas encore tout : les misérables qui les souffrent ne sauraient eux-mêmes venir chercher du remède , et c'est encore une circonstance qui consomme , ce me semble , leur infortune , et qui y met le dernier comble. La nature , sage et prudente , a mis dans toutes les misères des hommes quelque espèce de communication , par laquelle les maux passent de ceux qui les souffrent dans le cœur de ceux qui les voient ; en sorte que , considérant la misère et la ressentant en nos cœurs , nous ne saurions guère nous défendre de la soulager. Mais les prisonniers sont hors d'état de profiter de cette sympathie naturelle : la prison leur ôte la liberté , leur fait souffrir l'exil et le bannissement au milieu de leur patrie , les rend absents sans changer de lieu ; si bien qu'ils sont privés du secours que la nature n'a pas dénié aux plus misérables , qui est de pouvoir exposer leurs misères et de nous faire de la pitié. Dans les autres malheureux il semble que leur misère même , comme disait un ancien , leur sert d'avocat : *Dat miseria patronos* , n'ayant souvent qu'à se montrer pour être soulagés ; vous diriez que ceux-ci ne sont présents que pour souffrir , et non pas pour se défendre. Quoi qu'ils soient proches de nous , nous ne voyons point leurs maux , nous n'entendons pas leurs gémissements ; nos oreilles ni nos yeux n'en étant point frappés , nos cœurs par conséquent y demeurent insensibles. Voilà , mesdames , jusqu'où monte la misère de ces hommes infortunés ; cependant savons-nous bien qui est celui qui souffre si cruellement en leur personne ? C'est Jésus-Christ , c'est notre Sauveur , qui ne dédaigne pas , hors leur ignorance et leur péché , de se rendre sensible à tous leurs maux : *In carcere eram*. Et dans cette réflexion , qui de vous aurait le cœur assez dur pour n'en être pas touchée , et pour ne vous mettre pas en état de soulager vous-mêmes , et autant que vous le pourrez , Jésus-Christ en la personne de ces malheureux ? *In carcere eram et venistis ad me*. Encore un mot et je finis.

II. — Le secours que vous devez donner aux prisonniers consiste principalement en deux choses , à les secourir de vos aumônes , à les consoler par votre présence et par vos visites. Ce sont , du moins , mesdames , les deux manières dont on peut entendre cette parole de Jésus-Christ : *Et venistis ad me* : J'étais en prison , et vous m'êtes venu voir. Je m'aperçois bien que la plupart des chrétiens se résoudraient plus facilement à l'un de ces devoirs qu'à l'autre ; je veux dire , à faire l'aumône à ces malheureux pour qui je vous parle , qu'à leur rendre des visites. J'avoue de bonne foi , mesdames , que dans ces visites des prisonniers , la nature ni les sens ne trouvent rien qui les flatte ; la pua-

leur des lieux , l'indignité des personnes inspirent à leur égard beaucoup d'éloignement et d'horreur ; mais est-il possible qu'une âme chrétienne ait assez peu de courage pour abandonner le grand bien qu'elle peut faire dans ces visites , par la crainte d'un mal presque imaginaire ?

Le saint homme Tobie ne trouvait rien qui fût capable de l'empêcher de s'acquitter tous les jours de ce devoir : *Pergebat cunctis diebus ad omnes qui erant in captivitate , et monita salutis dabat eis* : Il ne se passait aucun jour qu'il ne visitât tous ceux qui étaient dans les prisons , et qu'il ne leur donnât des consolations très-salutaires. Quel adoucissement , en effet , à ces misérables , de voir des personnes de qualité prendre part à leur maux et s'intéresser à leur infortune ? Quel pouvoir n'acquiert-on pas sur un esprit abattu par l'ennui et par la douleur , quand il voit qu'on entre dans ses sentiments et qu'on mêle ses larmes avec les siennes ? Quel fruit de morale ne recueille-t-on pas , quand on lui représente qu'étant innocent , il est très-heureux d'avoir le sort des apôtres et des martyrs , et d'aller au ciel par la même voie que Jésus-Christ ? Et quand il est coupable , quand on lui dit qu'il doit faire de ce qu'il souffre une expiation de son crime , que Dieu le traite miséricordieusement de lui laisser du temps pour sa conversion ; quand on fait à un prisonnier de pareils discours , et même de plus affectueux et de plus tendres , ne se rend-on pas , avec le secours de la grâce , maître de l'esprit du monde le plus inquiet , et la charité désintéressée qu'on lui témoigne personnellement n'est-elle pas capable de le faire rentrer dans de véritables sentiments de soumission et de pitié ?

N'en dites pas que l'horreur que vous avez pour les ténèbres , pour la puanteur , pour les chaînes et pour tout ce qui se trouve d'affreux dans une prison vous empêche d'y entrer. Tertullien trouvait assez de motifs dans ces peines mêmes pour consoler les martyrs qui les souffraient actuellement , en leur prouvant que le monde avait plus de ténèbres que leurs prisons , par l'ignorance dont il est plein ; plus de chaînes par la servitude des passions qui y règnent , plus de puanteur par ses scandales et ses mauvais exemples. Or , si ces réflexions étaient assez fortes pour consoler des martyrs de demeurer dans des prisons , ne devraient-elles pas , mesdames , être suffisantes pour vous résoudre à y rendre de courtes visites ?

Il est vrai que ce ne serait pas assez de visiter de la sorte les prisonniers , que ce ne serait pas même assez de les consoler de vos discours , si vous ne les secouriez encore par vos aumônes , et si vous ne vous mettiez même en devoir , quand vous le pouvez , de rompre leurs chaînes. Peut-être que Jésus-Christ par cette parole : *In carcere eram et venistis ad me* , j'étais en prison et vous m'êtes venus voir , n'a pas entendu que les prédestinés l'aient toujours personnellement

visité dans les prisons, et il n'y a pas même d'apparence que tous les chrétiens lui puissent rendre ce devoir ; mais à l'égard du secours et de l'aumône, je ne crois pas qu'on puisse légitimement éluder sa parole.

Dès la primitive Eglise le fonds que l'on faisait des aumônes, et que Tertullien appelle les dépôts de la piété publique, était en partie employé pour les prisonniers : *Deposita pietatis, quæ alendis egenis et carceratis impenduntur*. Je ne crois pas même, mesdames, que vous puissiez vous dispenser de réserver toujours quelque chose de considérable pour des besoins si pressants, dans le fonds que vous devez destiner sur vos biens pour vos aumônes. Souvenez-vous que c'est pour de pareilles occasions, pour racheter les captifs ou pour les soulager, que saint Ambroise ne voulait pas autrefois qu'on épargnât les calices et les vases sacrés.

Je sais bien qu'il s'agissait pour lors de secourir des chrétiens innocents ; mais, nous l'avons déjà remarqué, outre qu'il s'en trouve souvent aujourd'hui dans les prisons, croyez-vous qu'il faille tout à fait y abandonner les criminels ? Faisons un peu de réflexion sur nous, rentrons dans notre intérieur, et nous demeurerons d'accord que nous avons nous-mêmes fort grand intérêt que les pécheurs ne soient pas abandonnés. Hélas ! peut-être que ce misérable a déjà effacé devant Dieu son crime par ses larmes, peut-être que présentement il lui est plus agréable que nous, peut-être qu'il ne lui a fallu qu'un soupir du fond de son cachot, non plus qu'autrefois à Manassès, pour attirer la miséricorde de Dieu sur lui, et pour être absous du souverain juge. La justice des hommes n'est pas si facile à contenter, et ne laissera pas de le traiter comme un criminel. Mais puisque nous ne saurions nous y opposer sans injustice laissons donner l'exemple au public ; en sorte néanmoins que nous ne refusions pas le secours autant que nous le pourrions à son affliction particulière. Contribuez donc, mesdames, à adoucir la peine de tant de malheureux ; contribuez à procurer leur conversion et le salut de leurs âmes. Si vous n'avez pas la force de vous acquitter de ces devoirs de charité par vous-mêmes, servez-vous du moins de vos aumônes, comme des interprètes fidèles de vos sentiments, et, pour m'expliquer avec saint Chrysostome, comme autant d'ambassadeurs que vous leur enverrez.

Vous vous plaindrez peut-être ici, et vous me direz : Quelle étrange vertu que cette charité, de nous proposer tant de différents objets ? Tantôt l'hôpital général, tantôt les malades de l'Hôtel-Dieu, tantôt des enfants trouvés ; quelquefois les nouveaux convertis, souvent les pauvres honteux et enfin les prisonniers ; quel moyen de fournir à tant de frais et de dépenses ? Qui que vous soyez qui faites cette objection, je vous réponds en un mot que vous entendez fort mal ce que c'est que la charité, si vous croyez qu'en cette vie l'on se puisse entièrement acquitter de ses de-

voirs. Il faudrait que la misère y finît, pour y pouvoir arrêter absolument les œuvres de miséricorde. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, dit notre Sauveur, mais des pauvres de toutes les espèces. Or, selon l'Ecriture, il n'est pas libre de détourner son visage, quand on le peut, d'aucun pauvre : *Noli avertere faciem tuam ab ullo paupere*. Vous avez reçu celui-là, vous devez encore revêtir celui-ci, vous avez fait l'aumône à ce malade, vous la devez faire encore à ce prisonnier.

Saint Paul est admirable quand il dit qu'on peut en cette vie s'acquitter de toute sorte de dettes, hors celles de la charité : *Nemini quidquam debeatis* ; mettez-vous en état, tant que vous voudrez, que personne ne vous puisse rien demander : *Nisi ut invicem diligatis* ; si ce n'est, ajoute-t-il, pour ce qui regarde les devoirs de la charité, puisque vous n'en serez jamais quittes en cette vie, après même que vous les aurez payés. La charité étant toujours rendue ne laisse pas d'être encore toujours due, dit saint Augustin ; et comme ses obligations sont en quelque manière infinies, elles assujettissent, lors même qu'on les remplit, à de nouveaux engagements : *Charitas semper redditur et semper debetur*.

Or ! voilà ce en quoi les gens du monde trouvent le précepte de la charité si difficile ; voilà ce qui est cause qu'ils s'ennuient de payer sans sortir d'affaires, de donner ce qu'ils ont et d'être toujours poursuivis de leurs créanciers, je veux dire des pauvres qu'on soulage. Mais ne sait-on pas que Dieu est le meilleur de tous les maîtres, qu'il ne demande qu'un honnête superflu, et que, pour peu qu'on s'incommode à sa considération, il se tient très-satisfait ? Cependant il faut s'incommoder dans la juste distribution de ses biens, et ce n'est qu'à cette condition, mesdames, que vous les avez reçus.

Dieu a ramassé dans certaines causes universelles ce qui était nécessaire au reste de la nature. Il a mis dans le soleil un trésor d'influence et de lumière, dans la terre une source de fécondité, dans les nuées des pluies, dans les rivières et dans la mer des eaux, afin que toutes ces causes concourussent avec lui au bon ordre et à la conservation de l'univers. Riches du monde, voilà votre image : vous êtes des fleuves dans lesquels tout homme qui a soif a droit de venir puiser ; vous êtes, dit saint Chrysostome, des ports ouverts, où tous ceux qui ont fait naufrage ont droit d'entrer pour se rétablir. Ne nous dites donc plus qu'on vous importune tous les jours par l'exposition de nouvelles misères, qu'on vous parle aujourd'hui des prisons et qu'on vous parlera une autre fois des hôpitaux, et qu'ainsi ce ne sera jamais fait. Ne nous dites plus même que le temps est mauvais et que vous en ressentez les premiers la misère ; si nous examinons la-dessus vos plaintes, je ne sais si vous y trouveriez fort votre compte.

Nous n'avon-, dites-vous, que ce qu'il faut pour soutenir notre condition ; mais combien

d'abus sous le prétexte de cette condition prétendue ? combien de gens dans le monde qui parlent de leur condition sans raison ? combien qui, étant sortis d'une famille obscure, ou s'étant élevés aux dépens du peuple par leurs concussions, n'avaient pas, il y a deux ou trois ans, de condition à soutenir ? Mais, sans en venir à ces reproches, ne doit-on pas savoir que la plus belle et la plus sûre condition du chrétien, c'est celle du chrétien même ? condition qu'on doit préférer à toutes les autres ; condition sans laquelle toutes les autres ne sont rien ; condition de laquelle seule on peut raisonnablement se flatter ; mais condition qu'on ne peut soutenir quand on est riche, à moins qu'on ne fasse de grandes aumônes. J'avoue bien qu'il arrive quelquefois que les personnes effectivement de condition sont les moins accommodées dans le monde et n'ont que le nécessaire. Mais si cela est, je leur demande s'il n'étendent pas trop ce nécessaire, si ce n'est pas un superflu, et par conséquent s'il n'est point acquis aux pauvres.

Car, mesdames, vous n'ignorez pas que ce qui est superflu leur appartient : *Quod super-est date*, n'y ayant point de morale, pour relâchée qu'elle soit, qui dispense un chrétien de donner ce qu'il a de trop. Prenez donc garde, encore une fois, de ne vous point flatter sur ce qui vous peut être nécessaire, car la nature et la raison se satisfont de peu, comme la passion et l'opinion ne se satisfont de rien. Vous n'avez, mesdames, que ce qui vous est nécessaire ? et qu'est-ce donc que ce luxe prodigieux qui se remarque aujourd'hui dans vos habits, dans vos équipages et dans vos meubles ? saint Chrysostome ferma autrefois dans Constantinople les portes de son église aux riches à cause de leur luxe, et leur interdit non-seulement la participation, mais la vue même des saints mystères ; mais aurait-il aujourd'hui moins de sujet de le faire dans Paris ? Et après cela comment se pourrait-on encore retrancher sur le malheur du temps ? Le temps, dit-on, est mauvais. Quand ce que vous dites serait vrai, qui peut mieux supporter ce malheur du temps, ou de ce prisonnier, qui languit là-bas dans une indigence universelle de toutes choses, qui n'a pas de pain pour demain et qui est accablé de misères, ou de vous, qui, quoi que vous disiez, trouvez toujours de quoi satisfaire à votre luxe, et à votre vanité ? Le temps est mauvais, mesdames ? je n'en sais rien ; en êtes-vous moins superbes dans vos maisons, en êtes-vous moins magnifiques sur vos personnes, en scandalisez-vous moins l'Eglise par votre luxe et par votre folle dépense ? Ah ! ne nous dites donc plus que le temps est mauvais, si ce n'est pour les pauvres, si ce n'est pour les membres de Jésus-Christ, si ce n'est pour Jésus-Christ lui-même. Pour conclure en un mot, mesdames, je n'ai qu'à vous demander que vous choisissiez aujourd'hui, ou que Jésus-Christ vous dise : J'ai été en prison, et vous êtes venues à moi, ou bien : J'ai été en prison, et vous n'êtes pas venues à moi, car soyez certaines qu'il faut

de nécessité qu'il vous dise l'un ou l'autre. S'il vous peut dire le premier, je l'avoue, votre salut est assuré ; mais s'il vous peut dire le dernier, n'en doutez pas, votre salut est désespéré, il n'y a point de milieu. L'assistance des prisonniers n'est point une œuvre de charité que les hommes aient inventée, et dont ils aient par caprice ou par fantaisie rendu la pratique nécessaire au salut : c'est une condition que Jésus-Christ lui-même, que notre Dieu a posée, par la pratique de laquelle on gagnera le ciel, et par l'omission de laquelle on tombera dans l'enfer : *In carcere eram*. Je ne crois pas que vous soyez si fort ennemies de vous-mêmes, que cette considération ne soit capable de vous y faire sérieusement penser, ne vous fasse enfin résoudre à rendre avec joie à Jésus-Christ le secours qu'il vous demande aujourd'hui. Car ce sera effectivement lui qui, confessant hautement à la face du monde d'avoir reçu en la personne de ce misérable, qui n'avait rien que de hideux et d'horrible en apparence, le soulagement que vous lui aurez donné, se confessera en même temps obligé de ne vous en pas moins récompenser que d'une couronne éternelle, que je vous souhaite au nom, etc.

DISCOURS

SUR UNE ABJURATION D'HÉRÉSIE,
faite par mesdemoiselles de Beinac, dans
une église du diocèse d'Aire.

Mesdemoiselles, si le pasteur de l'Evangile s'abandonna tout entier à la joie pour le retour d'une seule de ses brebis, et s'il crut en cette occasion pouvoir oublier pour un temps le reste de son troupeau, afin de se réjouir avec ses amis et ses voisins d'avoir heureusement retrouvé cette brebis égarée, je crois être en droit d'ouvrir aujourd'hui mon cœur à de pareils transports, en voyant en vos personnes deux brebis illustres par leur naissance et par leur vertu reprendre le chemin de mon bercail, ou plutôt celui de Jésus-Christ, qui est le souverain pasteur de nos âmes et auquel vous apparteniez dès votre baptême.

Je ne puis, en effet, me persuader qu'aucun de ceux que Dieu a rangés sous ma houlette pastorale trouve étrange que je vous découvre ici, à l'exemple de Jésus-Christ, la satisfaction de mon cœur, et que j'appelle en ce jour les anges aussi bien que les hommes, pour venir me féliciter de votre retour dans la bergerie d'un Dieu, dont la mienne n'est qu'une portion.

Qu'il que vous soyez, mes frères, n'est-ce pas votre intérêt comme le mien que les troupes de Jésus-Christ grossissent et que celles du démon diminuent ; que le véritable souverain des âmes règne et qu'un cruel usurpateur soit confondu ; que la vérité triomphe de l'erreur, de l'entêtement, du mensonge ; que la foi se fasse jour au travers de tant de nuages qui l'enveloppaient ; qu'on arrache le masque à l'hérésie, qu'on en remarque la laideur, la rébellion, l'insolence ; que les âmes jusqu'alors abusées par des gens du prince des ténèbres reconnais-

sent leur bonheur, lorsqu'elles sont rendues à l'Eglise et remises dans le sein de leur charitable mère?

Je ne puis donc me persuader que vous ne preniez tous part à ma joie ; et à voir la foule que vous faites en ce lieu, pour être témoins de cette action, je me flatte que vous êtes tous accourus, comme ces amis de l'Evangile, pour augmenter ma félicité en faisant éclater la vôtre : *Congratulamini mihi, quia inveni oves quæ perierant*.

Ces sentiments sont d'autant plus raisonnables, que ces deux âmes qui reviennent à nous y reviennent avec toutes les qualités de vraies brebis, et que Jésus-Christ dans l'Evangile de ce jour n'attribue aucune marque aux siennes dont elles ne nous paraissent déjà revêtues.

La première de ces qualités que ce souverain pasteur souhaite effectivement dans ses brebis, est qu'elles le connaissent et que, comme il a lui-même une parfaite connaissance de ce qu'elles sont, elles en aient aussi une entière de ce qu'il est : *Cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ*. Et c'est, mesdemoiselles, à cette connaissance entière et parfaite que vous paraissez arriver aujourd'hui, en revenant des ténèbres de l'erreur, dont votre naissance vous avait malheureusement enveloppées. Vous ne connaissiez Jésus-Christ qu'à demi, et par les moindres endroits de lui-même ; vous ne le connaissiez pas, par exemple, comme renumérateur des bonnes œuvres, ni comme instituteur de plusieurs sacrements nécessaires à votre salut. Ce n'était pas, surtout à votre égard, ce pasteur charitable qui donne réellement à ses brebis sa propre substance, qui les nourrit de sa chair et qui les désaltère de son sang ; on vous l'avait fait passer pour un imposteur, qui ne vous présentait que des ombres et des figures ; pour un homme de mauvaise foi, qui se plaisait à vous repaître de signes et de fantômes. Oh l'horrible blasphème ! Etait-ce là connaître Jésus-Christ, en jugeant si mal de sa puissance et de sa fidélité dans sa parole ? Or, toutes ces faussetés s'évanouissent aujourd'hui, et toutes ces impiétés de l'hérésie vous sont découvertes : *Et cognoscunt me meæ*. Vous voyez avec certitude qu'on vous a jusqu'ici trompées dans la connaissance qu'on vous donnait de Jésus-Christ. Non, non, ce n'est point un fourbe qui vous promettait son corps et qui ne vous donnait que du pain. Ce n'est point un fourbe qui vous promettait pour le rafraîchissement de vos âmes son véritable sang et qui ne vous présentait que quelque peu de vin. Ce n'est point un fourbe qui, vous faisant espérer en dix-huit différents endroits de l'Evangile sa propre substance pour l'aliment spirituel de vos âmes, se contentait de ne vous donner que la figure. Vous le connaissez enfin ce Dieu actuellement présent sur nos autels, toujours prêt à vous secourir, à vous soulager, à vous nourrir, toujours résolu d'être avec vous jusqu'à la consommation des siècles, pour vous laisser les plus infaillibles mar-

ques de son amour. Il est donc vrai que vous avez déjà la première qualité que Jésus-Christ demande dans les brebis prédestinées, qui est de le connaître comme il vous connaît lui-même : *Cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ*.

Que cette connaissance vous est avantageuse ! Vous croyez, disait autrefois Vincent de Lérins (1), vous croyez ce qu'on croit partout et ce qu'on a cru de tout temps. C'est par là que vous portez le nom de catholiques, qui renferme toutes les vérités révélées, et dont la foi est répandue par toute la terre. Vous avez pour vous ce que vous n'aviez pas auparavant, l'universalité et la perpétuité de la foi, l'antiquité et le consentement de tous les grands hommes. La foi que vous allez professer est prêchée par tout le monde, et partout où la vraie Eglise se trouve on croit ce que vous croyez. L'antiquité vous est favorable ; ce n'est pas une erreur nouvelle inventée par un apostat qui s'est voulu distinguer par ses blasphèmes, c'est une vérité reçue dans tous les siècles, confirmée par tous les Pères de l'Eglise et tous nos ancêtres. Ce ne sont pas des questions agitées et combattues de part et d'autre, c'est le consentement universel de presque tous les plus beaux esprits qui aient jamais paru.

La seconde qualité que vous commencez à posséder encore aujourd'hui, et qui est une suite de la première, c'est, mesdemoiselles, que vous entendez la voix de Jésus-Christ : *Oves meæ vocem meam audiunt* : Mes brebis, dit-il, entendent et discernent ma voix, et en la discernant elles ne manquent pas d'accomplir ce que je leur dis.

Il n'y a rien de si obéissant que la brebis à la voix de son pasteur. D'une seule parole il la fait tourner et monter partout où il veut, jusque-là, dit notre Sauveur, que, discernant le ton de sa voix d'avec celui des étrangers, elle n'écoute jamais ceux-ci et elle obéit toujours à l'autre : *Non audiunt vocem alienorum*. Voilà, mesdemoiselles, où nous avons encore la joie de vous voir arrivées aujourd'hui. Après avoir longtemps écouté la voix des étrangers, sous prétexte que c'était celle de Jésus-Christ, après avoir jusqu'ici suivi une malheureuse doctrine qui n'était point celle du Pasteur de vos âmes, nous vous voyons dans une disposition toute contraire, dociles uniquement à sa parole, soumises à ses ordres, obéissantes à sa voix, ne reconnaissant plus d'autre autorité que la sienne, et détestant tout ce qui vous a jusqu'ici détournées de l'entendre.

Peut-on assez dignement louer une si sage et si sainte résolution ? Vos faux et intéressés pasteurs ne vous disaient que des paroles de men-

(1) In ipsa Ecclesia Catholica magnopere curandum est, ut id teneamus quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. Hoc enim vere propriæ catholicæ quod ipsa vis nominis ratioque declarat, quæ omnia vere universaliter comprehendit ; sed hoc ita demum fit si sequamur universitatem, antiquitatem, consensionem. Sequemur autem universitatem hoc modo, si hanc unam fidem veram esse fateamur, quam tota per orbem terrarum confitetur Ecclesia ; antiquitatem vero, etc. (Vincent. Tyrin. in Comment., cap. 5).

songe et de mort. Ils se faisaient une mission invincible à leur mode, et, sans autre titre que celui d'un aveugle orgueil et d'une épouvantable témérité, ils s'engageaient à vouloir vous conduire. Ils vous disaient des merveilles de Jésus-Christ, comme s'ils lui avaient appartenu, et cependant ils étaient opposés à Jésus-Christ, semblables à Balaam, ce faux prophète (*Numer.*, XXIV), qui, bénissant malgré lui le peuple de Dieu, ne laissait pas de chercher tous les moyens de le rendre impudique et idolâtre.

Combien de fois vous ont-ils dit que les mortifications ne servaient de rien, que les vœux de virginité étaient ridicules et impossibles, que l'établissement du jeûne était sorti de la boutique de Satan, que la confession des péchés n'était nullement nécessaire, que le culte des saints était plein de superstition, que toutes nos cérémonies étaient ou des amusements pleins d'extravagance, ou des restes de l'ancienne idolâtrie? Grâce au ciel, l'heure est venue que vous n'avez plus écouté la voix de ces étrangers, mais que vous vous êtes uniquement soumises à celles de Jésus-Christ et de ses pasteurs, qui le représentent.

C'est ce qui me donne lieu d'espérer que, passant de cette seconde disposition à une troisième, qui n'est pas moins importante, non-seulement vous écouterez uniquement la voix de Jésus-Christ, mais que, marchant sur ses pas, vous le suivrez partout : *Et sequuntur me*. Le propre d'un bon pasteur, dit Jésus-Christ dans notre évangile, c'est d'aller à la tête de ses brebis, et c'est là ce qu'il a si bien pratiqué en se rendant, par son Incarnation, un Dieu visible, conversant avec les hommes et marchant à leur tête par ses exemples, afin de les inviter tous à aller près de lui. Mais, hélas! qu'est-il arrivé? il est arrivé qu'une partie de son troupeau, séduite par de faux pasteurs, a été détournée des voies sûres et droites qu'il lui avait enseignées, et qu'elle s'est égarée du chemin qu'il lui avait marqué par les traits mêmes de ses sucurs et de son sang. Il est arrivé que la plupart de ses brebis, trop simples et trop crédules, se sont engagées dans des labyrinthes d'erreurs et de mensonges, et n'ont trouvé au bout de leur égarement que la damnation et la misère.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc point à Dieu, mesdemoiselles, de ce que sa miséricorde vous a enfin ouvert les yeux pour voir les inévitables dangers où vous eussiez péri, s'il ne vous avait pas appelées et si vous ne l'aviez point suivi. Entre une infinité de malheureux qui, par un secret jugement de sa justice, ne reviendront jamais de leurs pernicious égarements, vous recevez aujourd'hui une grâce qui vous remet dans les voies du pasteur, dont vous pouvez dire, avec le prophète, que vous vous étiez égarées dès le sein de votre mère : *Erravimus ab utero*.

Hé! qu'avez-vous fait à Dieu pour être si favorablement distinguées de tant de misérables qui mourront au milieu des ténèbres dans lesquelles ils sont nés? quelle prédilection de la part du souverain pasteur, de vous

avoir rappelées dans la bonne voie préféralement à tant de personnes? et en combien de manières ne devez-vous pas tâcher de reconnaître un si rare bienfait?

Cette reconnaissance, mesdemoiselles, doit paraître surtout en faisant profession de suivre fidèlement Jésus-Christ partout où il voudra vous conduire. Les malheureux que vous avez abandonnés ne suivent pas Jésus-Christ partout où il les appelle, et ne le suivant pas partout, on peut dire qu'ils ne le suivent en aucun lieu. Ils ne le suivent ni dans les austérités de la pénitence qu'ils méprisent, ni dans la voie étroite des conseils dont ils se moquent, ni dans la pratique même commune de ses commandements, qu'ils déclarent hautement impossible. Ils ne suivent Jésus-Christ ni sur la montagne où il enseigne, ni dans le désert où il jeûne, ni sur la croix où il souffre, et par là il est certain que, demeurant dans l'aveuglement, ils ne le suivront pas non plus sur le Thabor, où il se transfigure et communique sa gloire aux bienheureux.

Mais, à votre égard, puisqu'il vous fait la grâce de vous ramener dans sa bergerie, il faut le suivre partout : *Et sequuntur me*. Quelque amers que vous puissiez paraître quelquefois les pâturages où ce divin Pasteur pourra vous conduire, ne craignez pas de vous en nourrir : la douceur naîtra bientôt de cette amertume. Les brebis se repaissent quelquefois de branches; quoiqu'elles soient amères, ayant plus d'égard à ce qui leur profite qu'à ce qui peut leur plaire. Vous trouverez de même que les amertumes de la croix, par lesquelles Jésus-Christ pourra vous faire passer, seront pour vous des sources de consolation et de douceur. Et ainsi il se trouvera que la quatrième et dernière qualité que le Sauveur du monde désire dans ses véritables brebis vous conviendra aussi justement que toutes les autres, qui est qu'aucune puissance ne pourra vous ravir de ses mains : *Et non rapiet eas quisquam de manu mea*.

Car si les traverses et les déplaisirs qui pourront vous arriver dans la suite, en conséquence peut-être des saintes résolutions que vous prenez aujourd'hui, ne sont pas capables de vous les faire rompre, comme je l'espère, ah! ce sera pour lors qu'il sera vrai de dire que vous aurez toutes les marques des brebis élues par cette dernière, et qu'on ne pourra plus douter que vous ne soyez effectivement de leur nombre : *Et non rapiet eas quisquam de manu mea*.

Non, mesdemoiselles, il ne faut jamais qu'aucune considération soit capable de vous ravir à Jésus-Christ, ni respect humain, ni considération de famille, ni disgrâce de fortune, ni mépris et persécution, ni flatterie et promesse, ni menace et mauvais traitement, ni tendresse et sollicitation d'un père, quoique d'ailleurs le meilleur père du monde, vous fasse abandonner ce que la grâce du Médiateur opère aujourd'hui en vos personnes. Demeurez inviolablement attachées au Sauveur et à son Eglise, et sans qu'aucune bienséance humaine ou d'autres raisons poli-

tiques vous fassent renoncer à votre foi, conservez soigneusement ce précieux dépôt. Quelque tentation qui vous arrive, car ne doutez pas que le démon, jaloux de votre bonheur et enragé de ce que vous aurez quitté son parti, ne vous en livre de toute part, quelque tentation, dis-je; qui vous arrive, dites avec saint Augustin qu'il y a une infinité de raisons incomparablement plus puissantes qui vous ont obligées de quitter vos premières erreurs pour demeurer dans le sein de la véritable Eglise. Dites avec ce grand homme : Ce qui m'y retient, c'est le consentement de tous les peuples et de toutes les nations du monde, qui, dans quelque endroit que ce soit de la terre, professent la même foi que moi : *Tenet consensio populorum atque gentium* (D. Aug. contr. Manichæos, c. 4). Ce qui m'y retient, c'est la vérité même, autorisée par une infinité de miracles, soutenue par l'espérance, augmentée par la charité, confirmée par l'antiquité : *Tenet autoritas miraculis inchoata, spe nutrita, charitate aucta, vetustate confirmata*. Ce qui m'y retient, c'est une succession immémoriale de tant de souverains pontifes qui jusqu'à présent ont été assis dans la chaire de saint Pierre, à qui Jésus-Christ après sa résurrection a abandonné, par une commission spéciale, le soin de ses brebis : *Tenet me ab ipsa sede Petri Apostoli, cui pascendas oves suas post resurrectionem Dominus commendavit, usque ad præsentem episcopatum successio sacerdotum*. Ce qui me retient enfin dans cette vraie Eglise, c'est le nom de catholique et d'universelle qu'elle porte : *Tenet me postremo ipsum catholicæ nomen* ; nom dont elle a seule droit de se glorifier, nom qu'elle remplit dans toute son étendue, à la différence de toutes les autres sectes qui se sont séparées d'elle. Qu'un étranger demande, c'est la réflexion du même saint Augustin, où est l'Eglise catholique, jamais aucun hérétique n'aura l'impudence de montrer ou ses temples ou ses maisons : *Non sine causa catholicæ nomen inter tam multas hæreses sic ista Ecclesia sola obtinuit, ut cum omnes heretici catholicos se dici velint, quærenti tamen peregrino alicui ubi ad catholicum conveniatur, nullus hæreticorum, vel basilicam suam, vel domum audeat ostendere* (S. Aug., *ibid.*). La seule Eglise catholique, apostolique et romaine a cet avantage, et c'est dans cette Eglise, mesdemoiselles, qu'il vous faut inviolablement demeurer, après que la miséricorde d'un Dieu vous y a si charitablement appelées.

Vous savez que vos pères, et il ne faut pas remonter trop haut pour vous en convaincre, après avoir donné mille différentes marques de leur foi et de leur piété par tant de monuments illustres qui nous restent, par des fondations saintes, qui sont encore autant de témoignages domestiques à votre famille même de son changement, ont été malheureusement séduits par l'erreur ; et qu'empor-tés par le vent de quelques considérations humaines, ils ont abandonné la foi de leurs ancêtres et perdu cet héritage incomparablement plus illustre que le sang et la na-

blesse qu'ils avaient tirée d'eux. Aujourd'hui, mesdemoiselles, Dieu vous fait la grâce de vous y rappeler, et de vous y rappeler même avec tous les avantages que vous pourriez souhaiter, puisque vous la faites paraître avec tout le zèle, tout le courage, tout le désintéressement, toute la générosité, dignes et de ce que vous êtes et de ce que vous allez devenir, c'est-à-dire, également convenables et à la sainteté de votre profession et à la grandeur de votre naissance.

Il faut donc que, demeurant fermement attachées à la possession de ce précieux héritage, aucune puissance ne soit capable de vous en arracher, ni le reste de votre famille, par les froideurs et les mauvais traitements que vous pourrez en recevoir, ni l'enfer, par ses ruses et par les différents événements dont il pourrait traverser le repos de votre vie, ni le monde tout entier, par ses fatales caresses et ses charmes trompeurs.

Car je ne dois pas oublier de vous avertir que le monde sera peut-être le plus dangereux ennemi qui entreprendra de corrompre et de détruire par ses impostures tout le bien que la grâce opère aujourd'hui en vos personnes. Comme il n'aura pu vous perdre par l'esprit, il ne manquera pas d'attenter à votre ruine par le cœur. C'est-à-dire, mesdemoiselles, que le monde et l'enfer tâcheront, en vous voyant tirées des ténèbres de l'hérésie, de vous engager peut-être dans la corruption et les dérèglements d'une vie profane. Il est donc important que vous compreniez et que je vous fasse entendre que la profession que vous faites aujourd'hui vous fait tellement perdre la qualité d'hérétiques, qu'elle vous engage à être des saintes ; que même la principale satisfaction que Dieu vous demande pour avoir vécu hors de son Eglise, c'est d'être exactes à en suivre les plus belles pratiques, et par conséquent à éviter toutes les pernicieuses maximes du siècle corrompu. Plus d'estime pour le monde et pour ses charmes ; plus d'ambition pour ses pompes et de désirs pour ses vanités ; plus d'attachement que pour les ornements de votre intérieur ; plus de curiosité et de jalousie que pour vous attirer les complaisances et l'amitié de celui qui mérite uniquement d'être aimé.

Si vous êtes dans ces sentiments, mesdemoiselles, nous croirons que rien ne pourra vous enlever à Jésus-Christ ; que vous porterez par là la dernière marque de ses brebis prédestinées, qui est comme le sceau de toutes les autres ; que notre joie, par conséquent, sera parfaite ; que vous ferez non-seulement ma couronne particulière, mais celle de toute l'Eglise ; que votre conversion, après laquelle nous avons tant soupiré et travaillé, sera la consolation des anges aussi bien que des hommes ; et, dans cette espérance, je me lève avec des transports que je ne puis exprimer, pour aider de mon ministère vos saintes résolutions et employer en votre faveur l'une des plus puissantes autorités que Jésus-Christ, souverain pasteur de tous les hommes, m'ait jamais confiée.

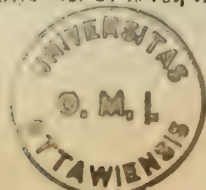
TABLE

DES DISCOURS CONTENUS DANS CE VOLUME.

VIE DE FROMENTIÈRES.	9	Sermon XXXVII. — Sur l'humilité.	673
PREFACE.	<i>Ibid.</i>	Sermon XXXVIII. — Pour une absoute.	687
Sermon sur le nom de Jésus.	19	Sermon XXXIV. — Sur les pertes de Jésus dans sa	699
Sermon pour le jour des Rois.	31	Passion.	699
Panegyrique de saint Antoine.	45	Sermon XXXV. — Sur l'abandon de Jésus dans sa Pas-	717
— premier de saint François de Sales.	57	sion.	717
— second de saint François de Sales.	69	Sermon XXXVI. — Sur la Résurrection.	743
Sermon pour le jour de la Purification de la Vierge.	81	Sermon XXXVII. — Sur la vérité de la Résurrection.	759
Panegyrique de sainte Scholastique.	95	Sermon XXXVIII. — Sur la paix.	775
— premier de saint Thomas d'Aquin.	107	Panegyrique de saint Pierre.	787
— second de saint Thomas d'Aquin.	125	— de saint Paul.	801
— de saint Joseph.	137	Sermon pour le jour de la Visitation.	814
— de saint Benoît.	149	Sermon pour la translation de saint Benoît.	827
Sermon pour le jour de l'Annonciation.	161	Panegyrique sur la fête de Notre-Dame du mont Car-	841
Panegyrique de sainte Monique.	175	mel.	841
Sermon pour le jour de l'Ascension.	185	Panegyrique de sainte Rose.	855
Sermon pour le jour de la Pentecôte.	199	— de sainte Madeleine.	871
Sermon pour le jour de la Sainte-Trinité.	207	— de saint Victor.	884
Panegyrique de saint Gervais et de saint Protas.	219	— de sainte Anne.	897
— des mêmes saints.	251	— de saint Ignace.	911
Sermon sur la naissance de saint Jean-Baptiste.	245	— premier de Notre-Dame des Anges.	924
CAREME.	257	— second de Notre-Dame des Anges.	959
Sermon premier. — Sur la pensée de la mort.	<i>Ibid.</i>	— de saint Dominique.	959
Sermon II. — Sur la foi.	260	Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.	963
Sermon III. — Sur l'amour des ennemis.	274	Panegyrique de saint Bernard.	982
Sermon IV. — Sur la tentation.	299	— de saint Louis.	995
Sermon V. — Sur le jeûne.	311	— de saint Augustin.	1098
Sermon VI. — Sur le jugement des réprouvés.	325	Sermon pour la translation de saint Domnole.	1021
Sermon VII. — Sur le jugement des élus.	335	Sermon sur la décollation de saint Jean-Baptiste.	1056
Sermon VIII. — Sur les miracles.	345	Panegyrique de saint Sulpice.	1049
Sermon IX. — Sur la prière.	359	— pour la naissance de la sainte Vierge.	1061
Sermon X. — Sur la pénitence.	375	— de saint Michel.	1074
Sermon XI. — Sur la Transfiguration.	385	Sermon pour la confrérie du Rosaire.	1087
Sermon XII. — Sur le délai de la pénitence.	401	Panegyrique de saint François d'Assise.	1102
Sermon XIII. — Sur l'ambition.	419	— de saint Denys.	1114
Sermon XIV. — Sur les péchés des riches.	451	— de saint François de Borgia.	1128
Sermon XV. — Sur l'enfer.	445	Sermon pour la fête de tous les Saints.	1141
Sermon XVI. — Sur la rechute.	457	Sermon pour le jour des Morts.	1155
Sermon XVII. — Sur les flatteurs, les médisants et les	471	Panegyrique de saint Charles Borromée.	1166
impies.	471	Sermon sur la fête de tous les saints de l'ordre de saint	1179
Sermon XVIII. — Sur la correction fraternelle.	481	Benoît.	1179
Sermon XIX. — Sur le bon usage des afflictions.	495	Panegyrique de sainte Catherine.	1190
Sermon XX. — Sur la Samaritaine.	507	— de saint André.	1204
Sermon XXI. — Sur l'aumône.	519	Sermon pour la fête de la Conception de la sainte	1217
Sermon XXII. — Sur les irrévérences dans les églises.	555	Vierge.	1217
Sermon XXIII. — Sur l'aveuglement du pécheur.	551	Sermon pour le jour de Noël.	1250
Sermon XXIV. — Sur les avantages de la mort.	567	Panegyrique de saint Etienne.	1244
Sermon XXV. — Sur l'habitude au péché.	581	— de saint Jean l'Evangeliste.	1257
Sermon XXVI. — Sur la parole de Dieu.	595	Sermon pour la vêtue d'une religieuse.	1270
Sermon XXVII. — Sur la perte de la grâce.	609	Sermon pour une profession de religieuse.	1283
Sermon XXVIII. — Sur la prédestination.	625	Discours pour une assemblée d'Ecclesiastiques.	1298
Sermon XXIX. — Sur le péché de Madeleine.	657	Discours pour le sacre d'un évêque.	1311
Sermon XXX. — Sur la conversion de Madeleine.	649	Discours pour la visite et le soulagement des prison-	1319
Sermon XXXI. — Sur le triomphe de Jésus Christ.	665	niers.	1319

FIN DE LA TABLE.

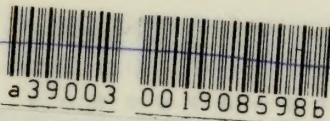
Paris, chez M. le Directeur de l'Imprimerie
de la Faculté de Médecine, 17, à Paris.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 8
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V008
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047810

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	09	04	8